

12

1200

013

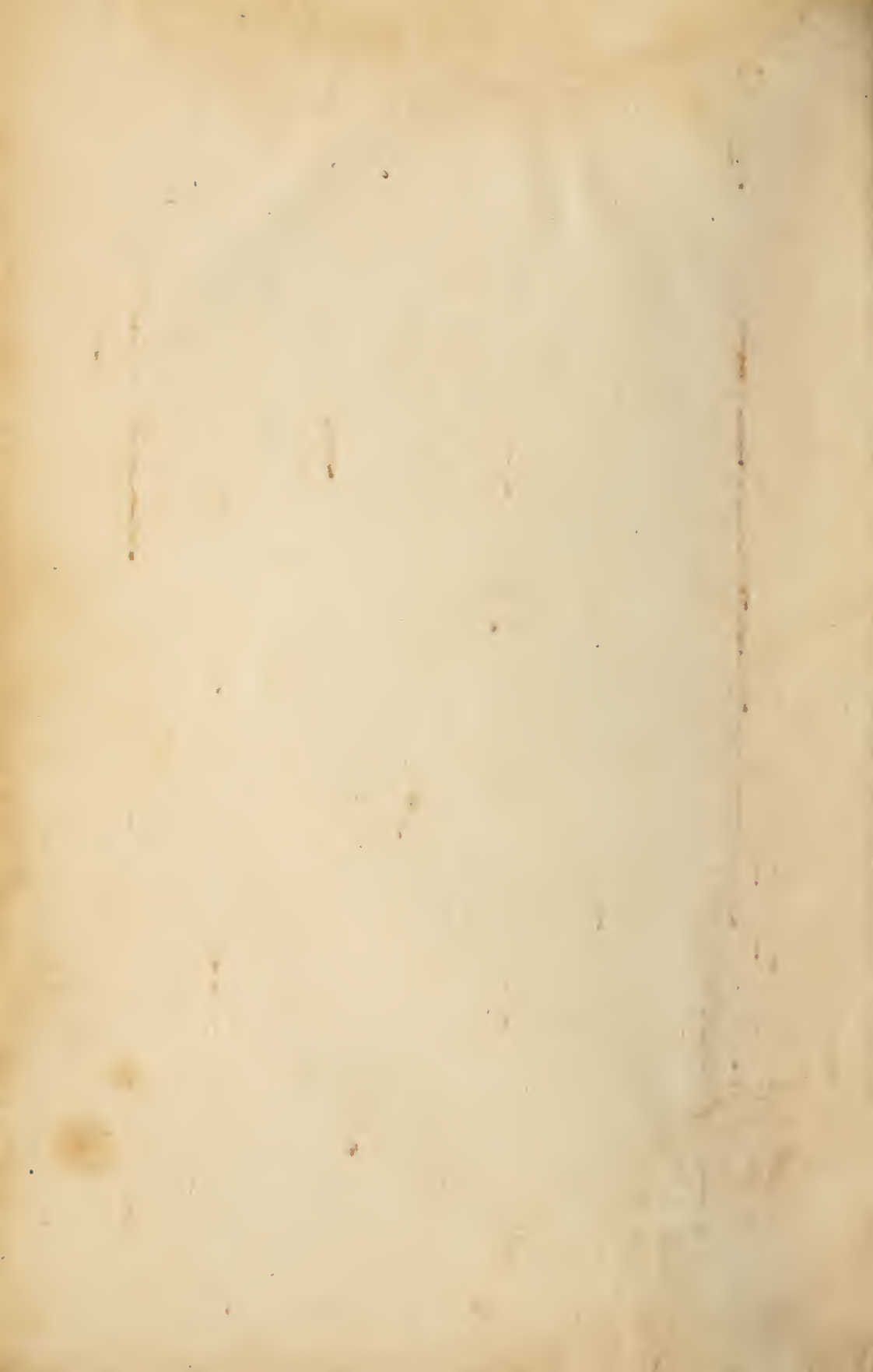
15

SMAS

265



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





ACTE 1^{er}, SCÈNE XII.

LES

DEMOISELLES DE SAINT-CYR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Par M. Alexandre Dumas ,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS, LE 25 JUILLET 1843.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. | PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|--------------|---|--------------------------------|
| Le duc D'ANJOU, petit-fils de Louis XIV..... | M. BRINDEAU. | COMTOIS, domestique de Roger. | M. RICBÉ. |
| ROGER, vicomte de Saint-Hérem. | M. FIRMIN. | UN HUISSIER. | |
| HERCULE DUBOULOY, fils d'un fermier général..... | M. REGNIER. | UN EXEMPT DE LA PRÉVOTÉ. | |
| Le comte D'HARCOURT, ambassadeur du roi à Madrid..... | M. FONTA. | UN VALET. | |
| | | M ^{lle} CHARLOTTE DE MÉRIAN, pensionnaire à Saint-Cyr..... | M ^{lle} PLESSY. |
| | | M ^{lle} LOUISE MAUCLAIR, idem.. | M ^{lle} ANAÏS AUBERT. |

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit pavillon attenant aux bâtiments de Saint-Cyr. En face du public, au fond, une fenêtre. A gauche, une porte. A droite, une autre porte, qui lorsqu'elle est ouverte laisse voir quelques degrés conduisant à une sortie. Au premier plan, à droite du spectateur, une fenêtre grillée donnant sur une petite rue de village.

La scène se passe à Saint-Cyr, au mois de décembre 1700.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE DE MÉRIAN, *entrant par la porte à gauche.*

Elle fait deux ou trois pas sur la pointe du pied, écoute et regarde si elle est bien seule. Sept heures sonnent.

Il m'a dit, en passant auprès de moi : Demain, pendant la récréation de sept heures,

allez dans la petite salle bleue, levez le tapis de la table, vous y trouverez une lettre; au nom du ciel, lisez-la! J'ai quitté Louise, sous prétexte de monter à ma chambre et je suis venue... (*Tôtant le tapis.*) C'est ici qu'elle doit être... je la sens... la voilà!... Mon Dieu, que faire?... la prendre... c'est bien mal! la laisser... c'est bien imprudent!... Si

cette lettre était trouvée par quelque sous-maîtresse, et que par malheur mon nom fût dans cette lettre... Oh ! madame de Maintenon est si sévère... Mais, au fait, je puis me tromper, ce n'est peut-être point une lettre que je sens là... Comment pourrait-il entrer à Saint-Cyr, où aucun homme ne pénètre, excepté Sa Majesté et les princes du sang ? (*Elle lève le tapis.*) Si fait, c'est bien une lettre... aurait-il osé se confier à quelqu'un?... (*S'éloignant.*) Oh ! non ! bien décidément, je ne la prendrai pas... Celui qui l'a apportée, quel qu'il soit, viendra chercher une réponse ; cette lettre lui sera rendue... Il n'y a donc rien à craindre... Non, non, je ne la prendrai pas... Mon pauvre cœur n'est déjà que trop enclin à répondre à cet amour que m'expriment ses yeux ; que serait-ce donc si je lisais ce qu'il m'écrit !

SCÈNE II.

CHARLOTTE, LOUISE MAUCLAIR.

Au moment où Charlotte a levé le tapis, Louise Maclair a paru à la porte, elle a vu la lettre, et tandis que Charlotte, dans sa crainte de céder à la tentation, s'est éloignée de la table, elle s'en est approchée, a pris la lettre et l'a décachetée.

LOUISE, *lisant tout haut.* « Chère Charlotte ! »

CHARLOTTE, *se retournant.* Grand Dieu ! Louise, que fais-tu?... Tu as décacheté cette lettre !

LOUISE. Eh bien, sans doute, je l'ai décachetée.

CHARLOTTE. Et moi qui ne voulais pas la lire !... Moi qui ne voulais pas même savoir ce qu'elle contenait...

LOUISE. Eh bien, n'écoute pas... je l'ai pour moi... (*Lisant.*) : « Chère Charlotte...

CHARLOTTE. O mon Dieu ! il croira que c'est moi qui l'ai ouverte !

LOUISE. Eh bien, le beau malheur ! Mais où veux-tu donc en venir, mais qu'espères-tu donc, en repoussant comme cela la fortune qui vient à toi?... Comment il est jeune ; comment il est noble ; comment il est beau ; comment il est riche, comment il est amoureux, et tu ne veux pas lire ses lettres ?

CHARLOTTE. Mais tu sais donc de qui il est question ?

LOUISE. Oh ! comme je n'ai pas remarqué, n'est-ce pas, qu'aux dernières représentations d'*Esther* il n'avait des yeux que pour toi ?

CHARLOTTE. Alors, tu crois que le vicomte de Saint-Hérem...

LOUISE. Est amoureux fou de mademoiselle Charlotte de Méran ; voilà ce que je crois.

CHARLOTTE. Et sur quoi fondes-tu cette croyance ?

LOUISE. Comme je te l'ai dit, sur ce qu'il n'a pas cessé une seconde de te regarder pendant tout le temps que tu es restée en scène... tu comprends, moi qui n'avais pas l'honneur de représenter comme toi *Esther*, mais qui faisais purement et simplement un garde du roi Assuérus, personnage parfaitement muet, et qui n'a pas à s'occuper d'autre chose que de tenir sa ballebat de la manière la plus formidable possible, j'ai eu le temps de regarder tout cela ; et je me suis dit, à part moi : Merci, monsieur le vicomte, soyez le bienvenu !

CHARLOTTE. Que veux-tu dire ? je ne te comprends pas, moi !

LOUISE. Mais tu sais bien ce qui est convenu entre nous.

CHARLOTTE. Ah ! oui, tes rêves.

LOUISE. Mes rêves ? Allons donc !... Laisse-toi conseiller par moi, et mes rêves deviendront de belles et bonnes réalités.

CHARLOTTE. Et si, au lieu de nous préparer cet avenir brillant que tu espères, tes conseils allaient nous perdre ?

LOUISE. Mais que veux-tu qui nous arrive de pis que de rester ici, mon Dieu ! Faut-il que je te répète pour la vingtième fois ce qui nous attend : Toi, avec un nom, et sans fortune ; moi, sans fortune et sans nom. A toi, on te pendra au cou un beau ruban bleu avec une croix au bout, et l'on te fera chanoinesse ! C'est très-amusant d'être chanoinesse, tu verras... Moi, on me fera sous-maîtresse, comme l'était ma pauvre mère, ce qui est bien plus amusant encore. Tandis que, si tu veux bien consentir à te laisser aimer de ce jeune homme qui t'adore, il t'épouse, te fait vicomtesse, il te donne cent mille écus de rente, des chevaux, un hôtel, tes entrées à la cour ; tu me prends avec toi, tu me produis... Je fais une passion à mon tour... et j'épouse...

CHARLOTTE. Voyons, qui épouses-tu, toi ?

LOUISE. J'épouse un beau seigneur sans fortune, ou un fermier général laid ; mais riche à millions ! Après cela, tu comprends, si la fortune et la beauté se trouvent ensemble, j'en prendrai mon parti... Ce que j'en dis, c'est seulement pour ne pas demander au ciel trop de choses à la fois.

CHARLOTTE. Tu es folle, ma pauvre Louise.

LOUISE. Folle !... Écoute. (*Lisant.*) « Chère Charlotte, je n'ai pas besoin de vous » dire que je vous aime, vous le savez. » Oui, tu le sais. « Mais ce que vous ne savez pas, » c'est que je donnerais la moitié de ma vie » pour passer l'autre avec vous. » La moitié de sa vie, entends-tu cela ? « Sans doute d'

» grands obstacles peuvent s'opposer à notre
 » union ; mais ces obstacles, je les surmon-
 » terai. » Il les surmontera ; c'est écrit.
 « Daignez seulement ne pas me regarder
 » avec trop de rigueur, et je me charge de
 » tout. » Il se charge de tout !... Eh bien !
 comme c'est commode cela, hein?... « Si
 » vous ne voulez pas me désespérer tout à
 » fait, venez donc ce soir de sept à huit
 » heures, dans la même salle où vous avez
 » trouvé cette lettre ; j'ai des moyens de m'y
 » rendre que personne ne connaît et qui ne
 » peuvent vous compromettre. Signé, Roger,
 » vicomte de Saint-Hérem. » Ah ! si l'on
 m'écrivait une pareille lettre, à moi !...

CHARLOTTE. Mais tu ne sais pas ce qu'on
 m'a dit du vicomte, Louise... on m'a dit que
 c'était un mauvais sujet à qui les promesses
 ne coûtaient rien, et qui avait déjà perdu
 plusieurs pauvres filles qui avaient cru à son
 amour.

LOUISE. Bah ! bah ! bah ! on dit ces choses-
 là de tous les hommes, et c'est beaucoup s'il
 y en a les trois quarts qui le méritent.

CHARLOTTE. Mais si Roger faisait partie
 de ceux-là ? s'il n'était pas sincère ?

LOUISE. Il faudrait le forcer de l'être.

CHARLOTTE. Si c'était une intrigue qu'il
 désirât entamer, et non un mariage qu'il
 voulût accomplir ?

LOUISE. Une fois l'intrigue entamée, je me
 charge du mariage, moi !

CHARLOTTE. Comment feras-tu ?

LOUISE. J'ai prévu le cas, et j'ai là un pe-
 tit projet !...

CHARLOTTE. Non, vois-tu, Louise, il vaut
 mieux recacheter cette lettre, la remettre à
 la même place, et lorsqu'il reviendra, il
 croira que je ne l'ai pas lue.

LOUISE. Ecoute...

CHARLOTTE. Du bruit !...

LOUISE. On vient de ce côté.

CHARLOTTE. C'est lui... je me sauve !...

LOUISE. Comment, tu te sauves ?

CHARLOTTE. Oui ; si je restais, si je le
 voyais, si je lui parlais, il lirait trop facile-
 ment dans mes yeux ce qui se passe dans
 mon cœur... Reste, toi, dis-lui que je n'ai
 pas voulu lire sa lettre... dis-lui que je ne
 l'aime pas... dis-lui qu'il est inutile qu'il
 conserve aucun espoir.

LOUISE. Très-bien ! as-tu encore autre
 chose à lui dire ?...

CHARLOTTE. Dis-lui... Adieu, le voilà !

Elle se sauve.

SCÈNE III.

ROGER, LOUISE.

ROGER, voyant Charlotte qui s'enfuit et

s'élançant après elle. Charlotte ! Elle me
 fuit !... S'arrêtant à la porte de gauche et
 se retournant vers Louise.) Pardon, made-
 moiselle ; mais vous, son amie, vous que je
 vois toujours avec elle, vous pouvez m'expli-
 quer d'où viennent cette crainte, cet effroi ?

LOUISE. Rien de plus facile, monsieur.

ROGER. N'aurait-elle point reçu ma lettre ?

LOUISE, montrant la lettre. La voilà.

ROGER, avec joie. Oh ! elle l'a lue !

LOUISE. D'un bout à l'autre.

ROGER, soupirant. Alors, c'est qu'elle ne
 m'aime pas.

LOUISE. Pourquoi n'aimerait-elle pas mon-
 sieur le vicomte ?

ROGER. Puisqu'elle se sauve quand j'ar-
 rive !

LOUISE. Où monsieur le vicomte de Saint-
 Hérem a-t-il vu qu'on ne fuit que les gens
 que l'on déteste ?

ROGER, avec enthousiasme. Que me dites-
 vous là ?... Serait-il vrai ?.. quoi ! la crainte
 seule de laisser pénétrer des sentiments...
 Oh ! mademoiselle, dans ce cas, je serais le
 plus heureux des hommes !

LOUISE. Un instant, un instant ! Je ne dis
 pas tout à fait cela.

ROGER. Que dites-vous alors ?

LOUISE. Je dis que Charlotte est une jeune
 fille de naissance, élevée ici sous la protection
 spéciale de madame de Maintenon ; je dis
 que madame de Maintenon lui a promis un
 chapitre... Vous comprenez, monsieur,
 un chapitre, et qu'avant de perdre une aussi
 belle carrière que celle de chanoinesse, elle
 voudrait savoir, ou plutôt, moi, son amie, sa
 directrice, son Mentor, je voudrais savoir ce
 qu'elle pourrait trouver en échange.

ROGER. Doutez-vous que mes vœux ne
 soient honorables, mademoiselle ?...

LOUISE. Non ; mais vous êtes riche, mon-
 sieur le vicomte, vous jouissez d'une grande
 faveur près de monseigneur le duc d'Anjou,
 avec lequel vous avez été élevé comme menin.
 Votre famille peut avoir rêvé pour vous un
 très-brillant mariage. De sorte que si la pau-
 vre Charlotte vous aime, je n'en sais rien
 et je ne le dis pas ; si elle consent à vou-
 voir, elle se compromet ; car tout se sait
 monsieur, surtout à Saint-Cyr ; et une foi
 compromise, elle perd la faveur de madame
 de Maintenon et l'espoir même d'être cha-
 noinesse.

ROGER. Mais enfin, par quelles promesses
 puis-je la rassurer, par quels serments puis-
 je la convaincre ?

LOUISE. Oh ! ce sera difficile, car je dois
 vous prévenir qu'elle a en moi une amie des
 plus exigeantes.

ROGER. Et vous agissez sagement, made-
 moiselle... On ne saurait avoir trop de dé-

fiance... Il y a tant de mauvais sujets qui se font un jeu de tromper la candeur et la vertu! Mais moi!... Oh! ne me confondez pas avec ces pervers... mes vues sont pures... légitimes... une union sacrée... un mariage que je serai fier de proclamer devant tous... Pas tout de suite, par exemple... non... des motifs puissants... des raisons de famille qu'elle connaîtra, lui feront aisément comprendre... Mais ce mystère... mon orgueil saura le dévoiler bientôt.

LOUISE. Un mariage secret? monsieur le vicomte, c'est bien grave. D'ailleurs, Charlotte y consentirait, et je dois vous dire d'avance, moi qui la connais, qu'elle n'y consentira pas... Charlotte y consentirait, qu'il faut sortir d'ici pour se marier secrètement.

ROGER. Oh! que cela ne l'inquiète pas : j'entre ici et j'en sors comme je veux.

LOUISE, *tristement*. Vous êtes bien heureux, vous.

ROGER. Maintenant, mademoiselle, voyons, êtes-vous rassurée?

LOUISE. Pas encore tout à fait... Mais enfin la position se dessine.

ROGER. Eh bien! alors, je vous en prie, je vous en supplie, soyez mon interprète près d'elle, dites-lui que je l'aime, que je l'adore, que je meurs si je ne la revois pas... que je l'attends, dans une heure, ici, pour la rassurer sur toutes ses craintes, pour combattre tous ses scrupules.

LOUISE. C'est bien, monsieur, nous y serons.

ROGER. Ah! vous aussi?

LOUISE. Sans doute; oh! je ne quitte pas mon amie... ne vous avais-je pas dit que j'étais son Mentor?

ROGER, *à part*. Oh! le petit démon!

LOUISE, *à part*. Je le gêne à ce qu'il paraît... Ah! ah!... Charlotte pourrait bien avoir raison.

ROGER, *prenant son parti*. Venez, je vous attends...

LOUISE. Oh! nous ne nous engageons à rien!... nous ferons ce que nous pourrons voilà tout ce que je promets... (*Avec une grande révérence.*) Monsieur le vicomte, à l'honneur de vous revoir.

ROGER, *avec un profond salut*. Mademoiselle... au plus tôt possible.

SCÈNE IV.

ROGER, *seul*.

Eh bien! mais voilà un singulier petit lutin fort gentil, ma foi; mais qui cependant ne laisse pas que de me gêner un peu. Simple,

naïve et aimante, comme l'est Charlotte, j'aurais eu bon marché d'elle... mais avec un auxiliaire comme celui-là... Diable!... la chose devient plus malaisée!... Eh bien, vicomte, qu'est-ce que c'est que cela? Une difficulté, voilà tout! Tu te plaignais hier, à tes amis, qu'on n'en trouvait plus de difficultés. Vicomte, tu n'es donc qu'un fat? Palsambleu, si je m'étais douté de cela, j'aurais pris mes mesures, moi! Je me serais muni d'un Télémaque, puisqu'elle a un Mentor... rien n'était plus facile... et alors je... (*Regardant la fenêtre.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois... Mais non... mais si... (*Ouvrant la fenêtre.*) Dubouloy, mon ami, je suis sauvé. (*Appelant.*) Dubouloy? Dubouloy?

DUBOULOY, *dans la rue*. Hein? qui m'appelle?

ROGER. Moi.

DUBOULOY. Saint-Hérem?... que me veux-tu?

ROGER. Viens me rejoindre, et je te le dirai. (*Jetant une clef par la fenêtre grillée.*) Tiens, voilà la clef de la petite porte du jardin : celle du pavillon où je suis est ouverte. Prends garde qu'on ne te voie... Viens vite!

DUBOULOY. J'accours.

ROGER, *seul*. Voilà mon homme! je l'aurais fait faire exprès qu'il n'aurait pas été mieux confectionné! Ah! mademoiselle de Mérian, vous avez un auxiliaire; eh bien, moi, j'ai un allié!

SCÈNE V.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY. Me voilà, mon cher ami; que me veux-tu? Parle vite, je suis pressé.

ROGER. D'abord, la clef de la porte.

DUBOULOY, *la lui donnant*. La voici.

ROGER. Et tu as refermé...

DUBOULOY. A double tour. Diable! un séjour comme celui-ci, il ne faut pas laisser le premier venu... Mais à propos de cela, comment et pourquoi t'y trouvé-je?

ROGER. Par ordre du duc d'Anjou.

DUBOULOY. Tu me rassures.

ROGER. Une affaire importante. Mais avant tout, bonjour, mon cher Dubouloy.

DUBOULOY. Bonjour, mon cher Saint-Hérem, bonjour! mais...

ROGER, *l'examinant*. Ah ça, dis-moi donc, comme te voilà magnifique!

DUBOULOY. Mon cher, je me marie.

ROGER. Quand cela?

DUBOULOY. Dans deux heures.

ROGER. Un beau mariage?

DUBOULOY. Une fille de noblesse, qui n'est

pas riche, mais qui a des parents en cour, lesquels se sont engagés à obtenir pour moi une charge que je payerai. De cette façon, j'aurai du moins un titre.

ROGER. Lequel ?

DUBOULOY. Gobeletier du roi ; c'est l'ambition de mon père, comme tu sais : il veut que je fasse souche, le brave homme.

ROGER. Et j'espère que dans cette occasion solennelle le bonhomme Dubouloy se conduit bien ?

DUBOULOY. Oh ! je n'ai rien à dire ; il m'a donné, avant-hier, cinquante mille livres de rente, par bon contrat, et son hôtel de la rue de Verneuil.

ROGER. Tiens ! près du mien.

DUBOULOY. Précisément ; si c'est cela que tu voulais savoir, maintenant que tu le sais, adieu, mon ami, et quand je serai marié, ce qui ne sera pas long, ne viens pas trop souvent voir ma femme, tu me feras plaisir... Du reste, toujours à ton service... Tu sais, Oreste et Pylade... Euryale et Nisus... Damon et Pythias.

ROGER, *le retenant*. Mais dis-moi donc, mon cher Pythias, comment, te mariant dans deux heures, étais-tu là à te promener près du mur, sur la grande route ?

DUBOULOY. Mon cher, j'attends ce drôle de Boisjoli, tu sais, mon valet de chambre, que j'ai envoyé à Paris chercher ma corbeille de noces, et qui sera resté à se griser dans quelque cabaret ; de sorte qu'impatient de voir les belles choses que je donne à ma future, j'ai fait mettre les chevaux au carrosse, et je suis moi-même venu voir s'il n'arrivait pas ; mais tu comprends, mon ami, comme je me marie dans deux heures...

ROGER, *réfléchissant*. Dans deux heures...

DUBOULOY, *tirant sa montre*. Dans deux heures vingt-cinq minutes.

ROGER. Eh bien ! mais tu as encore le temps, ce me semble.

DUBOULOY. Mon ami, tu ne sais pas ce que n'est que de se marier ; on est sur des charbons... on ne peut pas tenir en place... on brûle.

ROGER. Mais tu es donc amoureux de ta femme ?

DUBOULOY. Moi !... je l'ai vue hier pour la première fois, en signant le contrat de mariage.

ROGER. Et jolie ?

DUBOULOY, *hochant la tête*. Hé ! hé ! hé !

ROGER. Belle ?

DUBOULOY. Majestueuse, mon ami... majestueuse, c'est le mot.

ROGER. Diable !

DUBOULOY. Tu comprends donc...

ROGER. Dubouloy, mon ami, écoute : je...

DUBOULOY. Mon ami, je devine à ta voix que tu vas me demander un service.

ROGER. Tu sais que c'est à toi que je m'adresse toujours en pareil cas.

DUBOULOY. Et je t'en suis bien reconnaissant ; mais aujourd'hui...

ROGER. Toutes les fois que j'ai eu besoin d'argent, avant que mon père m'eût rendu ses comptes...

DUBOULOY. Tu as eu recours à moi... ce qui était fort honorable pour un vilain ; je comprends.

ROGER. Quand je me suis battu avec le marquis de Montaran, et qu'il m'a fallu un second, à qui me suis-je adressé ?

DUBOULOY. A moi... ce qui était toujours fort honorable pour un vilain. J'ai même reçu, à cette occasion, du baron de Bardanne, un certain coup d'épée qui m'a fait quelque bien dans le monde, et dont je te serai reconnaissant toute ma vie. Un charmant garçon, que ce baron de Bardanne.

ROGER. Eh bien, mon ami, un service... un dernier service !

DUBOULOY. Parle, et si la chose est en mon pouvoir...

ROGER. Tu as encore deux heures vingt-cinq minutes de liberté ?

DUBOULOY, *tirant sa montre*. C'est-à-dire, je n'ai plus que deux heures vingt minutes ; voilà cinq minutes que nous sommes ensemble... Tu comprends, un futur, cela doit marcher à la seconde, être réglé comme une montre. Elle est jolie, ma montre, n'est-ce pas?... Un cadeau du papa Dubouloy. Tu dis donc ?...

ROGER. Je te dis que je te demande une heure vingt minutes.

DUBOULOY. Comment, sur mes deux heures vingt ?

ROGER. Eh bien oui... il te restera une heure ; c'est plus qu'il ne te faut, ce me semble, pour retourner d'ici au château de ton père.

DUBOULOY. Mon ami, demande-moi ce que tu voudras ; mais dans ce moment-ci, tu comprends... Enchanté de t'avoir vu. Bonsoir.

ROGER. Dubouloy, tu ne sais pas ce que tu perds.

DUBOULOY. Moi, je perds quelque chose ?

ROGER. Une aventure qui t'aurait fait plus d'honneur encore que ton coup d'épée.

DUBOULOY. Vraiment ! voyons, de quoi s'agit-il ?

ROGER. Sache donc que je fais la cour à une charmante personne ; mais, malheureusement, elle est sans cesse accompagnée d'une amie.

DUBOULOY. Je comprends : il faudrait opérer une diversion, éloigner ou occuper l'obstacle.

ROGER. C'est cela même.

DUBOULOY. Mon ami, comment veux-tu, moi qui vais me marier dans deux heures...

ROGER. Raison de plus, mon cher, tu seras à la hauteur de la situation, et quand tu reviendras près de ta femme, tu auras du feu, du génie, tu seras sublime, et elle croira que tu es amoureux fou d'elle.

DUBOULOY. Tiens, c'est une idée cela!

ROGER. Sans compter, dis-moi donc, mon cher, qu'il y aura peu de jeunes seigneurs à la mode à qui pareille aventure sera arrivée. Comment! tu pourras dire qu'une heure avant ton mariage, tu étais à Saint-Cyr, où le roi et les princes du sang entrent seuls, comprends-tu? tu pourras dire, que tu étais à Saint-Cyr, mauvais sujet, faisant la cour à une des brebis de madame de Maintenon.

DUBOULOY. Le fait est que c'est drôle!

ROGER. Mon cher, c'est du Lauzun tout pur.

DUBOULOY. Mais si ma femme sait cela, que dira-t-elle?

ROGER. Elle dira que tu es un infâme roué, et elle t'adorera.

DUBOULOY. Tu crois?

ROGER. Elle t'adorera... Parbleu! elle serait bien difficile!

DUBOULOY. Eh bien, ça ne fera pas mal; car elle n'a pas l'air de m'adorer infiniment.

ROGER. Ta femme?

DUBOULOY. Oh! quand je dis cela, je ne fais que préjuger. Voyons, au moins, celle à qui il faut que je fasse la cour; l'obstacle, tu sais, l'obstacle est-il joli?

ROGER. Elle est charmante!

DUBOULOY. Petite, ou grande?

ROGER. Petite.

DUBOULOY. Tiens! je l'aurais mieux aimée grande; j'aime les grandes femmes, moi. Cheveux blonds ou noirs?

ROGER. Châtains.

DUBOULOY. Châtains? une nuance que je ne peux pas souffrir. Et elle s'appelle?

ROGER. Je n'en sais rien.

DUBOULOY. Comment! tu n'en sais rien? Alors...

ROGER. Qu'importe, mon cher! on devient amoureux d'un coup d'œil, d'un regard. La sympathie....

DUBOULOY. Allons! va pour la sympathie.

ROGER. Tu consens?

DUBOULOY. Est-ce que je puis te refuser quelque chose? Ce cher Roger!

ROGER. Merci.

DUBOULOY. Mais tu comprends, je n'ai plus qu'une heure dix minutes à te donner.

ROGER. C'est plus de temps qu'il ne nous en faut, et tu seras libre avant. (*Écoutant.*) Attends donc!

DUBOULOY. Qu'est-ce?

ROGER. On vient.

DUBOULOY. Ce sont elles! j'en suis sûr... mon cœur bat.

ROGER. *désignant la droite.* Non, c'est de ce côté; ce ne peut être que le duc d'Anjou.

DUBOULOY, *se dirigeant à droite.* Je me sauve alors.

ROGER. Pas par là!... il ne faut pas qu'i te voie.

DUBOULOY, *indiquant la gauche.* Alors, par ici.

ROGER. Malheureux! tu vas dans les dortoirs.

DUBOULOY. Mais où me cacher? pas un armoire, pas une table.

ROGER. Ah! cette fenêtre!

DUBOULOY. Eh bien?

ROGER. Saute.

DUBOULOY, *effrayé.* Saute, par exemple! ROGER. Huit ou dix pieds, voilà tout.

DUBOULOY. Et si l'on me voit, s'il y a des pièges à loups?

ROGER. Sois tranquille, il n'y a rien de tout cela.

DUBOULOY, *montant sur la fenêtre.* Ah! Roger, tu peux te vanter...

ROGER, *le poussant.* Va donc! voilà le prince... Saute! Il était temps!

SCÈNE VI.

ROGER, LE DUC D'ANJOU.

LE DUC, *entrant par la droite.* A merveille! le premier au rendez-vous. Je te reconnais bien là, Roger.

ROGER. Votre altesse est petit-fils de Louis XIV, et, en cette qualité, monseigneur ne doit ni ne peut attendre.

LE DUC. Enfin! j'ai donc un moment de liberté! Madame de Maintenon vient d'entrer dans son oratoire. Ici nous n'avons pas à craindre de fâcheux... Voyons, Saint-Hérem, parle vite, as-tu vu madame de Montbazou?

ROGER. Oui, et je lui ai rendu le portrait qu'elle avait donné à votre altesse.

LE DUC. En échange, t'a-t-elle remis mes lettres?

ROGER. Les lettres de monseigneur sont à sa terre de Saint-Leu. Elle est allée les chercher ce soir, et demain matin elles seront chez moi.

LE DUC. Pour sûr?

ROGER. Elle m'en a donné sa parole.

LE DUC. Juge de quelle importance est pour moi la remise de ces lettres, Roger, au moment de partir pour l'Espagne.

ROGER. Votre altesse part? et quand cela?

LE DUC. Après demain, et tu conçois: je vais épouser la fille du duc de Savoie; si ces lettres...

ROGER. Que monseigneur se rassure; ces lettres seront chez moi demain avant dix

heures. Seulement, que votre altesse veuille bien me dire où j'aurai l'honneur de la voir : à Marly, à Versailles, aux Tuileries...

LE DUC. Écoute... je vais demain à Paris, ne quitte pas ton hôtel de la journée.

ROGER. Comment ! son altesse me ferait l'honneur...

LE DUC. Silence ! si l'on savait que j'ai mis le pied chez un mauvais sujet comme toi, on se douterait que c'est pour quelque amour secret.

ROGER. Eh bien, mais il me semble qu'il y a eu autrefois une certaine Hortense Mancini, que dans une circonstance à peu près pareille, votre auguste aïeul...

LE DUC. Oui, mais mon auguste aïeul avait alors quelque chose comme quarante ans de moins, ce qui rend plus indulgent.

ROGER. Sans compter qu'il n'avait pas encore eu le bonheur de faire la connaissance de madame de Maintenon.

LE DUC. Chut ! J'irai seul, dans une voiture sans armoiries ; on annoncera le comte de Mauléon. Veille à ce que je ne rencontre personne.

ROGER. Il sera fait comme le désire votre altesse, ou plutôt votre majesté, car c'est le titre qui vous appartient désormais.

LE DUC. Oui, grâce à ce titre de roi que je vais bientôt porter, grâce surtout aux ennuyeuses lois de l'étiquette, je ne puis plus faire un pas sans qu'il ne soit observé ; dire une parole sans qu'elle ne soit commentée à Versailles ; je ne puis pas même être seul ! Voilà pourquoi je t'ai dit de m'attendre dans ce pavillon. Depuis huit jours madame de Maintenon m'en a remis la clef. Tous les matins je suis contraint d'y venir entendre des leçons de politique. Elle prétend m'apprendre à gouverner l'Espagne, à rendre mon peuple heureux ! Va, crois moi, Roger, majesté en Espagne, c'est bien triste, et mieux vaut être altesse, et même simple gentilhomme en France.

ROGER. Heureusement que votre altesse arrive à Madrid pour le carnaval, cela lui fera paraître les commencements de son exil moins durs.

LE DUC. Tu ne sais pas ce que tu devrais faire, Roger ?

ROGER. Non, monseigneur.

LE DUC. Tu devrais m'y rejoindre.

ROGER. En Espagne ! J'avoue qu'à moins que son altesse ne m'en donne l'ordre formel, j'éprouverais dans ce moment quelque contrariété à quitter la France.

LE DUC. Une intrigue, mauvais sujet ?

ROGER. Quelque chose du moins qui ressemble beaucoup à cela.

LE DUC. J'espère que ce n'est point ici ?

ROGER. Oh ! comment votre altesse peut-elle soupçonner...

LE DUC. Toi ! je te crois capable de tout.

ROGER. Votre altesse me flatte.

LE DUC. Non, pardieu ! et je dis ce que je pense. Au revoir, Saint-Hérem, à demain !... Reste encore un instant ici ; je ne veux pas qu'on nous voie sortir ensemble. A demain donc ; puis tu me remettras les lettres... et le clef de ce pavillon.

ROGER. Je n'y manquerai pas, monseigneur.

LE DUC, *sortant par la gauche*. A demain.

SCÈNE VII.

La nuit vient par degrés.

ROGER, *seul*.

Diabre ! rendre la clef, ce n'est pas mon affaire ! Et comment verrais-je Charlotte, moi ?.. Si j'en faisais faire une seconde d'ici là... Oui, mais qu'une pareille chose soit connue !... Il faut que je sache si Charlotte m'aime, et ensuite... (*On frappe à la fenêtre.*) Qu'y a-t-il ? Ah ! c'est vrai ; et Dubouloy que j'avais oublié...

Il va à la fenêtre et l'ouvre. Dubouloy paraît au haut d'une échelle.

SCÈNE VIII.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY, *sur son échelle*. Mon cher ami, ce n'est pas pour moi, c'est pour toi ; mais, je te ferai observer que je n'ai plus que quarante minutes...

ROGER. L'heure approche... Elles vont venir d'un moment à l'autre.

DUBOULOY, *sautant dans la chambre*. J'ai grimpé sur cette échelle de jardinier pour m'assurer que tu étais seul, et te dire...

ROGER, *regardant dans le jardin*. Attends...

DUBOULOY. Quoi ?

ROGER. Malgré l'obscurité... il me semble que c'est elle... Charlotte... celle que j'aime !

DUBOULOY, *regardant*. Qui se promène là-bas toute seule ?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Alors, puisqu'elle est toute seule, tu n'as plus besoin de moi, mon cher ami ; bonne chance.

ROGER, *le retenant*. Au contraire ; elle n'aura pas voulu accompagner son amie ici. où elle sait que je l'attends. Son amie va venir de son côté ; ne me voyant pas, elle courrait au jardin... Occupe-la, mon cher Dubouloy, fais-lui la cour, sois éloquent ; cela t'est si facile ! Moi, je descends au jardin ; je

tombe aux pieds de Charlotte, et j'obtiens enfin l'aveu de son amour.

L'obscurité est devenue complète. En ce moment Louise paraît par la gauche.

ROGER, à voix basse à Dubouloy. Tiens, regarde si je m'étais trompé.

DUBOULOY, bas aussi. Alors, c'est la mienne, celle-là ?

ROGER. La tienne, oui...

DUBOULOY. Ah ça, songe que dans trente-cinq minutes...

ROGER. Je ne te demande pas un quart d'heure.

Il disparaît par la droite.

SCENE IX.

DUBOULOY, LOUISE.

LOUISE, prêtant l'oreille. A part. J'ai entendu... il doit être là. (Haut.) Monsieur?..

DUBOULOY. Quoi ?

LOUISE. Est-ce vous ?

DUBOULOY, s'approchant. Oui.

LOUISE. Monsieur le vicomte, croyez que je suis désespérée... Quelques instances que j'aie pu faire pour déterminer Charlotte à venir ici...

DUBOULOY. Ah! mademoiselle!...

LOUISE, à part. Qu'entends-je ?

DUBOULOY. Ce n'est pas Charlotte que j'attendais ici.

LOUISE. Cette voix... ce n'est pas celle du vicomte !

DUBOULOY. Non, mademoiselle, mais c'est la mienne.

LOUISE. Qui êtes-vous, monsieur ?

DUBOULOY. Un ami intime de Saint-Hérem, un autre lui-même... un homme à qui vous avez fait perdre la tête, qui ne sait plus ce qu'il fait, et à qui il faut pardonner s'il ne sait pas ce qu'il dit. (A part.) C'est horrible!... je ne sais pas si elle est jolie !

LOUISE. Mais enfin, monsieur, votre nom ?

DUBOULOY. Hercule Dubouloy.

LOUISE. Hercule Dubouloy?... je ne connais pas...

DUBOULOY. Fils unique d'un fermier général, cinquante mille livres de rentes pour le moment et de grandes espérances pour l'avenir! voilà ma position, mademoiselle, et je puis donc espérer que votre cœur...

LOUISE. Mais, monsieur, je ne vous ai jamais vu.

DUBOULOY. Un mot me fera connaître... J'ai vingt-cinq ans, le caractère paisible, gentil cavalier, la conversation attachante, l'œil vif, les dents belles, et le cœur passionné !

LOUISE. Mais où m'avez-vous donc remarquée, monsieur ?

DUBOULOY. Partout... à l'église... aux représentations d'*Esther* !

LOUISE. Vous y venez ?

DUBOULOY. Je n'en ai pas manqué une. alors, sachant que mon ami, le vicomte de Saint-Hérem, avait une clef de Saint-Cyr, je l'ai prié, supplié de me conduire ici.

LOUISE. Ici, à une pareille heure, monsieur !

DUBOULOY. L'heure n'y fait rien, mademoiselle. (A part.) C'est-à-dire... si, au fait, elle a raison... quelle heure?... (Il essaye de voir l'heure à sa montre... A part.) Bon ! voilà qu'en n'y voit plus ! (Haut et tombant aux genoux de Louise.) Je l'ai supplié de me conduire ici pour que je puisse vous parler, pour que je puisse me jeter à vos pieds.

LOUISE. Monsieur... que faites-vous?..

DUBOULOY. Oui, me jeter à vos pieds et vous dire... (L'heure sonne. A part.) Hein ? l'horloge... huit heures... Bon, je n'ai plus que dix minutes... (Haut.) Et vous dire...

LOUISE. Quoi donc, monsieur?... parlez.

DUBOULOY. Que je vous aime, mademoiselle; oui, voilà ce que je voulais vous dire !

LOUISE. Monsieur, si je pouvais croire...

DUBOULOY. Vous douteriez de ma parole, mademoiselle, après la démarche que je fais, quand je m'expose au danger d'être surpris à Saint-Cyr!...

LOUISE. Non, vous avez raison; quel motif auriez-vous d'ailleurs pour me tromper ?

DUBOULOY. Oui, quel motif aurais-je ? Je vous le demande ?

LOUISE. Je vous crois donc, monsieur...

DUBOULOY, à part. La voilà convaincue. Je ne me savais pas si éloquent.

LOUISE. Vous êtes prêt alors à faire pour moi ce que M. de Saint-Hérem fait pour Charlotte ?

DUBOULOY. Tout ce qu'il fera, je le ferai, je suivrai l'exemple de mon ami jusqu'au bout, charmante... (A part.) Je n'ai pas son nom de baptême. Charmante!...

LOUISE. Monsieur...

DUBOULOY. Oui, mademoiselle, charmante !

LOUISE. Monsieur, soyez certain que vous ne vous repentirez pas du sacrifice que vous faites pour moi, et que ma reconnaissance pour un homme qui a été distingué au milieu de ses compagnes, nobles, riches et belles, une pauvre fille comme moi, soyez certain, dis-je, que cette reconnaissance sera éternelle.

DUBOULOY. Eh bien, mademoiselle, maintenant que je suis sûr de mon bonheur, permettez que je me retire.

LOUISE. Comment, monsieur?..

DUBOULOY. Il faut que j'aie fait part à mon père de vos excellentes dispositions à mon égard... (*A part.*) Ça m'est égal, je n'ai pas la clef, mais je sauterai par dessus le mur.

On entend du bruit.

SCENE X.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *entrant toute effarée.* Louise.. Louise!

DUBOULOY, *se retournant.* Hein?... qu'y a-t-il?

LOUISE. C'est Charlotte! qu'est-il arrivé?
Elle court à elle.

DUBOULOY, *à part.* Profitons de la circonstance pour nous éloigner...

CHARLOTTE. O mon Dieu, mon Dieu! je me meurs, je suis morte!

LOUISE. Mais qu'as-tu donc?

DUBOULOY, *cherchant et à lui-même.* Où diable ai-je mis mon chapeau à présent?...

CHARLOTTE, *à Louise.* Imagine-toi que tandis que le vicomte, car tu sais, il est venu, tandis qu'il était à mes pieds, tandis qu'il me disait qu'il m'aimait...

LOUISE. Eh bien?

CHARLOTTE. Nous avons entendu du bruit près de nous, derrière la charmille... on nous écoutait, Louise! quelqu'un était caché!

LOUISE, *à part.* Très-bien!... madame de Maintenon?

DUBOULOY, *se retournant effrayé.* Hein?..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ROGER.

ROGER, *entrant.* Charlotte... Charlotte... soyez tranquille!

DUBOULOY, *mettant la main sur son chapeau.* Enfin, le voilà?

Il se glisse par la porte de droite et disparaît.

ROGER. Il n'y avait personne; vous pouvez donc me dire encore que vous m'aimez! vous pouvez me le répéter, vous pouvez me faire le plus heureux des hommes!

CHARLOTTE. Mais êtes-vous bien sûr que personne...

ROGER. Oui... j'ai sauté par-dessus la charmille, j'ai fouillé le massif d'arbres.

DUBOULOY, *rentrant.* Mon ami, mon ami, la porte du pavillon est fermée.

ROGER. Celle qui donne sur le jardin?

DUBOULOY. Oui.

ROGER. Elle se sera fermée toute seule.

DUBOULOY. En attendant, nous sommes prisonniers! (*Bas, à Roger*) Et moi.. et moi... mon père, mon beau-père, ma future... tout cela qui m'attend à Charny!

CHARLOTTE. Mon Dieu, mon Dieu! si nous étions découverts, nous serions perdus!

ROGER. Eh bien, faites ce que je vous disais, Charlotte, suivez-moi..

CHARLOTTE. Un enlèvement, monsieur!

DUBOULOY. Oui, oui, enlevons! et surtout sortons d'ici! (*A part.*) Quand je serai dehors, je prendrai mes jambes à mon cou!... (*Haut.*) Enlevons vite, mon ami.

LOUISE, *à Dubouloy.* Monsieur, monsieur, je ne vous quitte pas!

DUBOULOY, *à part.* Bien! de mieux en mieux! Ah! Roger!

CHARLOTTE. Mais, monsieur, un enlèvement!... c'est impossible!

LOUISE. Qu'espères-tu donc? que veux-tu que nous fassions?... Si nous restons, que devenir?...

CHARLOTTE. Et d'ailleurs, comment fuir?

ROGER. Rien de plus facile... j'ai la clef du jardin, et par cette fenêtre...

DUBOULOY. Oh! oui, par cette fenêtre... et grâce à cette échelle que j'ai placée moi-même...

Ils ouvrent la fenêtre. Un exempt est au haut de l'échelle, une lettre de cachet à la main.

SCENE XII.

LES MÊMES, L'EXEMPT.

L'EXEMPT. Au nom du roi, messieurs, je vous arrête.

DUBOULOY. Hein! vous nous arrêtez!

L'EXEMPT. Suivez-moi, messieurs...

DUBOULOY. Où nous conduisez-vous?

L'EXEMPT. A la Bastille!

LOUISE, *à Charlotte.* Sois tranquille! tout ira bien!

Dubouloy tombe dans les bras de Roger et Charlotte dans ceux de Louise.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon de l'hôtel du Vicomte de Saint-Hérem, rue du Bac.

SCÈNE PREMIÈRE.

COMTOIS, seul, sortant de l'appartement à droite au moment où l'on frappe violemment trois coups à la porte de la rue, puis SAINT-HÉREM.

COMTOIS. Ah ! cette fois, ce doit être monsieur. (*Il va à la fenêtre.*) Oui, je commençais vraiment à être fort inquiet... Sorti depuis hier midi, et voilà qu'il est huit heures du matin ! (*Apercevant son maître qui entre en jetant son chapeau sur un fauteuil.*) Oh ! oh ! il y a dé l'orage !...

ROGER. Il n'est venu personne pour moi ?

COMTOIS. Un domestique de madame la comtesse de Montbazou, qui m'a remis ce paquet.

ROGER. Donnez ! (*A lui-même.*) Ce sont les lettres du duc d'Anjou... bien ! (*Haut.*) C'est tout ?

COMTOIS. Oui, monsieur.

ROGER. Je n'y suis pour personne, entendez-vous bien ? pour personne, excepté pour M. le comte de Mauléon... Retenez bien ce nom... et ne le faites pas attendre quand il se présentera... C'est un très-grand seigneur !... Si, par hasard, j'étais avec quelqu'un, prévenez-moi... Ah ! et puis encore pour Dubouloy. (*A part.*) Si toutefois il est libre ; car hier, à Saint-Cyr, aussitôt après notre arrestation, l'on nous a séparés, et depuis, pas la moindre nouvelle. (*A Comtois.*) Vous m'entendez...

Il va pour entrer dans la chambre à droite.

COMTOIS. Monsieur rentre dans son appartement ?

ROGER. Sans doute... Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

COMTOIS. Oh ! rien... Alors monsieur sait probablement...

ROGER. Quoi?... que voulez-vous que je sache ? je ne sais rien... parlez... dites ?

COMTOIS. Qu'il y a quelqu'un dans l'appartement de monsieur.

ROGER. Quelqu'un ?.. et qui cela ?

COMTOIS. Mais une femme.

ROGER. Quelle femme ?

COMTOIS. La femme de monsieur, madame la vicomtesse.

ROGER, à part. Après tout ce que j'ai dit, on a osé !... Ma femme est ici !... dans cet hôtel, dans mon appartement... (*Haut.*) Qui a eu la hardiesse ?...

COMTOIS. Ce matin, à quatre heures, une

voiture s'est arrêtée à la porte de l'hôtel. Breton, qui veillait, a cru que c'était monsieur qui rentrerait, et s'est avancé pour lui offrir ses services... Pas du tout, c'était une dame, accompagnée de la marquise de Nesle et de la duchesse de Polignac.

ROGER. De la marquise de Nesle et de la duchesse de Polignac !

COMTOIS. De M. d'Estrées et de M. de Villarceaux.

ROGER. Le grand écuyer de monseigneur le duc d'Anjou et le premier gentilhomme de monseigneur le duc de Berry ! Ah ! très-bien ! madame de Maintenon !

COMTOIS. Monsieur comprend bien que quand Breton les a reconnus, il a ouvert toutes les portes. On a demandé où était l'appartement de monsieur... Breton y a conduit la société... Arrivés là, ces messieurs et ces dames ont dit à la personne qu'ils concluaient : Vicomtesse de Saint-Hérem, vous êtes chez vous. Puis ils se sont retirés. C'est comme cela que nous avons appris que monsieur était marié.

ROGER. C'est bien... Mettez vite l'appartement qu'occupe mon père, quand il vient à Paris, en état de me recevoir.

COMTOIS. Monsieur n'habitera donc pas ?...

ROGER. Faites ce que je dis. (*Comtois s'avance vers l'appartement de gauche.*) Ah ! Comtois ?...

COMTOIS. Monsieur...

ROGER. Madame de Saint-Hérem a-t-elle une femme de chambre ?

COMTOIS. Elle en a deux.

ROGER. Vous prierez l'une ou l'autre de ces demoiselles de vous prévenir aussitôt que sa maîtresse sera visible.

COMTOIS. Oui, monsieur.

ROGER. C'est tout... Allez.

Comtois sort.

SCÈNE II.

ROGER, seul.

Cet épisode manquait à l'histoire. Il est, sur mon honneur, impossible d'être plus cruellement mystifié ! Allo s, me voi-à la fable de la cour !..... Je l'aimais bien ! mais après ce qui vient d'arriver... je ne lui pardonnerai jamais !... Ah ! madame de Saint-Hérem, prenez-y garde ! vous jouez avec moi une partie dangereuse... et quoique vous ayez pour vous madame de Maintenon, vous pourriez bien vous repentir de l'avoir entreprise.

SCÈNE III.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY, *entrant le chapeau posé carrément sur la tête et se croisant les bras*. Ah!

ROGER, *courant à lui*. Eh! c'est toi, mon cher Dubouloy!...

DUBOULOY, *froidement*. Tout beau! monsieur, tout beau!

ROGER. Qu'y a-t-il donc?

DUBOULOY. Ce qu'il y a!... Il y a que vous disiez hier encore que dans plusieurs occasions vous aviez été mon obligé...

ROGER. C'est vrai, tu m'as rendu plus d'un service, je me plais à le proclamer.

DUBOULOY. Eh bien! je viens vous en demander un à mon tour, et comme c'est le premier que je vous demande, j'espère que vous ne me le refuserez pas.

ROGER. Lequel?

DUBOULOY. C'est de vous couper la gorge avec moi.

ROGER. Me couper la gorge avec toi! avec toi, mon ami?

DUBOULOY. Vous mon ami! après le tour que vous m'avez fait!... vous, mon ami!... vous plaisantez, monsieur!

ROGER. Mais que t'est-il donc arrivé?

DUBOULOY. Ce qui m'est arrivé?

ROGER. Sans doute... avant de nous battre, il faut au moins que je sache...

DUBOULOY. C'est juste... je vais vous le dire: Il m'est arrivé que lorsqu'on nous eut arrachés des bras l'un de l'autre, on m'a mis dans un carro-se, et l'on m'a conduit à la Bastille. Arrivé là, on m'a fait descendre vingt-sept marches... je les ai comptées... on a ouvert une porte devant moi, on m'a poussé, on a refermé la porte derrière moi, et je me suis trouvé dans un cachot très-noir et très-désagréable.

ROGER. Mon pauvre garçon!

DUBOULOY. A la lueur d'une mauvaise lampe, qu'on avait l'air d'avoir oubliée là par hasard, je distinguai une espèce de grabat et un escabeau. Je m'assis sur mon escabeau, et je me mis à réfléchir: Je me disais que mon père, que mon beau-père et que ma future m'attendaient. Je tirai ma montre, il était juste neuf heures... l'heure fixée pour mon mariage.

ROGER. Que veux-tu, mon ami, ce n'est pas ma faute... Tu te marieras ce soir; ce n'est qu'un retard, voilà tout.

DUBOULOY. Je me marierai ce soir?... Charmante plaisanterie, et que vous vous seriez épargnée si vous ne m'aviez pas interrompu!... Je disais donc que le résultat de mes réflexions fut que plus tôt je sortirais de la Bastille, mieux cela vaudrait. Je fis prier

le gouverneur de descendre, prière à laquelle il se rendit, je dois le dire, et je lui demandai ce qu'il fallait faire pour arriver au résultat que j'ambitionnais... Il me dit que rien n'était plus facile, et qu'il fallait que je rendisse l'honneur à mademoiselle Louise Mauclair, voilà tout. Je répondis au gouverneur, que n'ayant rien ravi à mademoiselle Louise Mauclair, je n'avais rien à lui rendre... Sur quoi le gouverneur appela deux guichetiers, me fit descendre onze autres marches, et je me trouvai dans un cachot beaucoup plus noir et beaucoup plus désagréable encore que le premier.

ROGER. Que fis-tu alors?

DUBOULOY. Je me rappelai les philosophes de l'antiquité, et je résolus d'opposer le stoïcisme à la persécution. Au bout de deux heures de stoïcisme, je m'aperçus que je mourais de faim... c'était tout simple, je n'avais rien pris depuis le matin, que l'honneur de mademoiselle Louise Mauclair, à ce qu'il paraît. Moi, d'abord, quand j'ai faim, il n'y a pas de stoïcisme, il n'y a pas de philosophie, il n'y a rien qui tienne... il faut que je mange!... c'est bizarre, mais c'est comme cela. J'appelai, et je demandai à souper. On me dit que j'avais du pain et de l'eau quelque part, et que je n'avais qu'à chercher. Vous comprenez dans quel état d'exaspération me mit cette réponse. Je pris mon pain et mon eau, et dans l'intention de me laisser mourir de faim et de soif, je jetai mon pain par la grille du cachot et je versai mon eau à terre. Deux heures après, dam! ce n'était plus de la faim, ce n'était plus de la soif, c'était de la rage... Je voulais tenir bon... je persévérerai une demi-heure encore; mais c'était tout ce que les forces humaines pouvaient supporter. La nature fut vaincue, et je criai de toute la force de mes poumons que j'étais prêt à rendre l'honneur à mademoiselle Louise Mauclair; n'ayant plus qu'une peur, c'est qu'on ne m'entendît pas. Heureusement on m'entendit: le guichetier entra, tenant d'une main un poulet et une bouteille de bordeaux, de l'autre, un contrat de mariage. Je signai le contrat, j'avalai le poulet, je bus la bouteille, et je suivis le guichetier, qui me conduisit à l'église, où mademoiselle Louise Mauclair m'attendait, et où le chapelain de la Bastille nous maria bel et bien. De sorte que vous comprenez, mon cher monsieur de Saint-Hérem, que comme c'est à vous que je dois cette petite mystification conjugale, c'est à vous que je m'adresse, tout naturellement, pour en avoir satisfaction... Je n'en serai pas moins marié, c'est vrai; mais je me serai vengé sur quelqu'un. Vous avez votre épée, faites-moi donc le plaisir de me suivre.

ROGER. Eh! mon cher Dubouloy, je com-

prendrais cet acharnement, si j'étais exempt du malheur où je t'ai entraîné; mais ton aventure, c'est la mienne.

DUBOULOY. Comment, mon aventure, c'est la tienne ?

ROGER. Sans doute.

DUBOULOY. On vous a conduit à la Bastille comme moi ?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. On vous a enfermé dans un cachot ?

ROGER. Oh! mon Dieu, oui.

DUBOULOY. Et on vous a dit que vous n'en sortiriez pas?...

ROGER. Que je n'en sortirais pas à moins que je n'aie rendu l'honneur à mademoiselle Charlotte de Mérian.

DUBOULOY. Et vous avez cédé ?

ROGER. Il le fallait bien.

DUBOULOY. Alors, dans ce cas, vous êtes donc...

ROGER. Je suis marié!

DUBOULOY. Marié! Tu es marié?...

ROGER. Marié!

DUBOULOY. Mon ami, je n'exige plus rien de toi. (*Lui serrant la main.*) La réparation est suffisante.

ROGER. Mais tu ne sais pas une chose plus triste encore que tout ce qui t'est arrivé?...

DUBOULOY. Quoi donc ?

ROGER. Après ce tour cruel, je jurai de ne jamais la revoir...

DUBOULOY. Eh bien ?

ROGER. Eh bien... je rentre ici, et je trouve madame de Saint-Hérem installée dans mon appartement, par ordre de madame de Maintenon.

DUBOULOY. Mon ami, je rentre chez moi, et le concierge m'apprend que madame Dubouloy est en possession de mon hôtel! Alors, je n'ai pas même voulu mettre le pied dans la maison, et j'ai couru chez mon père. Je lui devais bien une visite, tu en conviendras.

ROGER. Eh bien, comment l'as-tu trouvé ?

DUBOULOY. Furieux, mon ami, furieux! et il y avait de quoi tu comprends. Comment, je sors hier, au moment d'épouser une femme, en lui disant : Mon père, soyez tranquille, dans une heure je suis ici; et je reviens le lendemain, et marié avec une autre. Il n'a pas voulu croire un seul mot de tout ce que je lui ai raconté, et me voyant perdre ma charge future à la cour, mon titre... tu sais... il m'a donné sa malédiction.

ROGER. Sa malédiction ?

DUBOULOY. Parfaitement! C'est alors que, ne voulant pas rentrer chez moi; que ne pouvant pas rester chez mon père; que ne sachant où aller, enfin, je suis venu ici... Pauvre ami, je ne savais pas que, moins là

malédiction paternelle, nous nous trouvions juste dans la même situation.

ROGER. Absolument la même.

DUBOULOY. Non, non, pas la même, tu es encore couché sur un lit de roses relativement à moi.

ROGER. Comment cela, je te prie ?

DUBOULOY. Oui. Tu n'as pas deux femmes, toi. L'une que tu devais épouser et que tu n'as pas épousée, l'autre que tu ne devais pas épouser et que... C'est qu'elle a un père, deux frères et trois cousins, vois-tu!...

ROGER. Laquelle ?

DUBOULOY. L'autre, la majestueuse. Tout cela va me tomber sur les bras; il faudra dégainer tous les jours... voilà pourquoi j'ai mieux en finir tout de suite avec toi... Mais enfin, puisque nous sommes atteints du même coup, il ne sera pas dit que j'aggraverai ta position... seulement, que vas-tu faire? Puisque notre sort est pareil, il faut, ce me semble, que nos résolutions soient communes. Que résous-tu à l'égard de ta femme ?

COMTOIS, *entrant*. Madame de Saint-Hérem fait demander à monsieur le vicomte s'il peut la recevoir.

ROGER. A l'instant! (*Comtois sort.*) Tu demandais ce que j'allais faire? Entre dans ce cabinet, qui, comme tu le sais, a une seconde sortie. Ecoute ce qui va se passer entre moi et madame de Saint-Hérem, et quand tu seras suffisamment édifié, rentre chez toi, et fais-en autant avec madame Dubouloy.

DUBOULOY. Oh! mon Dieu, dès les premiers mots que tu prononces, je devine ce qui me reste à faire... en deux secondes je suis à mon hôtel, et je te promets de me montrer digne de toi!... Ah ça, pas de faiblesse.

ROGER. Oh! j'entends madame de Saint-Hérem... à ton poste!

Dubouloy entre dans le cabinet

SCÈNE IV.

ROGER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. J'ai appris, monsieur, que vous aviez fait demander à quelle heure je serais visible, et j'accours...

ROGER. Je vous remercie de cet empressement, madame, car vous devez comprendre que j'avais hâte d'avoir une explication avec vous.

CHARLOTTE. Une explication, monsieur... je ne comprends pas vos paroles et encore moins l'accent singulier avec lequel elles sont prononcées... une explication... et sur quoi ?

ROGER. Mais sur notre arrestation d'hier, et sur... l'événement de cette nuit.

CHARLOTTE. Oh! j'ai été bien effrayée de l'une, je vous assure, et bien heureuse de l'autre!

ROGER. Tous deux étaient cependant prévus, je le présume, et quand on sait les choses d'avance, je pensais, moi, qu'elles produisaient moins d'effet.

CHARLOTTE. J'avais prévu... je savais... Que voulez-vous dire, monsieur?

ROGER. Je veux dire que vous jouez admirablement la comédie d'intrigue.

CHARLOTTE. Monsieur!

ROGER. Oh! ne vous en défendez pas, madame; dans ce cas-là, celui qui a gagné a toujours raison.

CHARLOTTE. Je vous proteste, monsieur, que, tout en devinant un reproche amer dans vos paroles, je ne comprends rien à ce qu'elles me disent... A-t-on forcé votre volonté? Avez-vous été contraint en quelque chose?

ROGER. Vous le demandez!...

CHARLOTTE. Sans doute, monsieur, je vous le demande.

ROGER. Vous le demandez!... Et ce mariage dans la chapelle d'une prison d'état, croyez-vous qu'il ait été fait de mon gré?

CHARLOTTE. Pardon, monsieur, mais hier encore, dans le jardin de Saint-Cyr, vous me disiez à mes genoux, en me répétant cent fois que vous m'aimiez... vous me disiez... que le moment le plus heureux de votre vie serait celui où vous deviendriez mon mari, où vous m'appelleriez votre femme. Me disiez-vous cela, monsieur, ou ai-je mal entendu? Étais-je folle?

ROGER. Non, madame, et comme vous vouliez me rendre heureux le plus vite possible, vous avez tout arrangé, fort adroitement, ma foi, pour que je pusse devenir votre mari et vous appeler ma femme la nuit même.

CHARLOTTE. Moi, monsieur! comment, vous croyez que c'est moi qui... Ah!... je commence à comprendre.

ROGER. Et qui donc, s'il vous plaît, a pu prévenir madame de Maintenon si bien à temps, qu'au moment de sortir par les portes, nous ayons trouvé les portes fermées... et qu'au moment de sortir par la fenêtre, nous ayons trouvé un exempt de la prévôté sur l'échelle par laquelle nous allions descendre?

CHARLOTTE. Ah! monsieur, monsieur, vous me faites honte! mais en même temps, vous m'éclairez... Ces protestations d'amour étaient donc fausses?... Cette offre de m'épouser rétemment était donc illusoire?... Vous voulez donc, tout simplement, monsieur, me

tromper... tromper une pauvre fille... Oh! il n'y avait pas grand mérite à cela, monsieur... et cela n'aurait pas ajouté beaucoup à votre réputation.

ROGER. Non, madame, non... j'étais sincère quand je vous disais que je vous aimais, car je vous aimais, j'étais assez fou pour cela... Je voulais vous épouser, sans doute... mais j'aurais voulu à notre mariage une autre forme... une forme... qui lui imprimât au moins l'apparence du libre arbitre...

CHARLOTTE. C'est cela, monsieur, dites que me regardant comme une jeune fille sans conséquence, vous avez bien voulu, cela ne s'appelle-t-il pas ainsi?... m'honorer d'une fantaisie... et que vous avez tout fait pour la satisfaire... Le hasard, la Providence ont voulu que les choses tournassent autrement que vous ne l'espérez; que, forcé par une puissance indépendante de ma volonté, forcé de tenir les promesses que vous m'aviez faites, votre orgueil a été froissé... et que vous allez sacrifier votre femme à votre orgueil, comme vous vouliez sacrifier votre maîtresse à votre fantaisie. Dites cela, monsieur, et cette fois, au moins, vous aurez vis-à-vis de moi le mérite de la franchise.

ROGER. Et vous, madame, dites que, fatiguée d'être à Saint-Cyr, vous avez éprouvé le désir, désir bien naturel, d'être libre, d'avoir un nom, une position dans le monde... Vous avez eu la bonté de croire que je pourrais vous donner tout cela...

CHARLOTTE. Monsieur!...

ROGER. C'est très-flatteur pour moi... et je vous remercie de m'avoir donné la préférence!

CHARLOTTE. Ah!

ROGER. Mais comme j'apprécie parfaitement le sentiment qui vous a fait agir, permettez que, tout en demeurant sa victime, je ne reste pas sa dupe. Vous désiriez être libre, vous l'êtes; vous désiriez un nom, vous avez le mien; vous désiriez une fortune, vous avez la mienne; vous désiriez une position dans le monde, pour tout le monde, excepté pour moi, vous serez la vicomtesse de Saint-Hérem. Maintenant, madame, voici mon appartement, voici le vôtre; c'est la seule chose que nous ne partagerons pas. Quant à cette chambre, c'est un terrain neutre sur lequel nous nous rencontrerons quelquefois. C'était ce que vous désiriez, n'est-ce pas, madame? Vous êtes satisfaite, vous êtes heureuse? Je ne puis pas davantage pour vous; permettez-moi donc de me retirer...

CHARLOTTE, *voulant le retenir.* Monsieur!...

ROGER, *saluant.* Madame...

Roger rentre chez lui.

SCÈNE V.

CHARLOTTE, *seule.*

Oh ! mon Dieu ! que viens-je d'entendre ! Et est-ce possible que le même homme qui me jurait hier qu'il n'aimait que moi, qu'il n'aimerait jamais que moi, soit aujourd'hui si dur, si cruel ? Oh ! je le sens bien, oui, tant qu'il a été là, ma dignité, mon orgueil, m'ont soutenue, m'ont donné du courage... mais maintenant que je suis seule... Oh ! mon Dieu, mon Dieu !...

SCÈNE VI.

CHARLOTTE, LOUISE.

LOUISE, *entrant en éclatant de rire.* Oh ! ma chère amie, ma bonne Charlotte, qu'il est drôle quand il est en colère !

CHARLOTTE. Qui cela ?

LOUISE. Mon mari... monsieur Dubouloy... Imagine-toi qu'il vient de me faire une scène... Oh ! j'aurais donné tout au monde pour que tu fusses là.

CHARLOTTE. Vraiment ?

LOUISE. Tout ce qu'il y a de plus dramatique, ma chère. Enfin, dans l'état habituel, son visage m'a paru assez insignifiant... eh bien, dans la colère, sa figure prend une expression... Oh ! je le mettrai très-souvent en colère...

CHARLOTTE. Mais à propos de quoi cette querelle ?

LOUISE. Est-ce que je sais, moi... Il m'a parlé d'un piège où il avait été entraîné, d'un mariage qu'il manquait, de la Bastille où on l'avait conduit, d'un cachot très-noir, d'un poulet et d'une bouteille de vin de Bordeaux ; il m'a dit que j'étais cause de tout cela, que j'étais un serpent, et que jamais je ne serais sa femme que de nom : ce qui m'est parfaitement égal, attendu que je ne le connais que d'hier, ce monsieur, et que je n'en suis pas du tout folle.

CHARLOTTE. Cependant tu l'as épousé ?

LOUISE. Sans doute, mais ce n'est pas moi qui ai été le chercher. C'est lui qui est venu me trouver, c'est lui qui m'a dit qu'il m'aimait depuis longtemps ; qu'il m'avait vu à la messe, aux représentations d'*Esther*, qu'il mourrait de chagrin si je n'étais pas à lui ! Dieu ! moi, j'ai bon cœur, je n'ai pas voulu le laisser mourir, ce garçon, je me suis sacrifiée... et puis maintenant voilà comme il me remercie... Ah ! ma foi, à sa fantaisie !... comme il voudra.

CHARLOTTE. Et tu ne regrettes pas d'être mariée ?

LOUISE. Regretter d'être mariée, moi ! J'en suis enchantée ! Sais-tu qu'il a un très-bel hôtel ! J'ai visité tout cela pendant qu'il était sorti, ce matin. Tu verras mon appartement... délicieux, ma chère ! Quand je compare cela à ma chambre de Saint-Cyr... et puis comme c'est commode : je voulais venir te voir, je suis descendue et j'ai trouvé sa voiture à la porte... une excellente voiture, sans armoiries, il est vrai... mais on ne peut pas tout avoir... J'ai ordonné au cocher de prendre par le quai. Que c'est beau Paris, ma chère !... que c'est beau le Louvre, les Tuileries !... Il y avait des carrosses qui passaient, il y avait des seigneurs dans les carrosses... Tout cela est d'un bruit, d'une animation... Et tu demandes si je suis bien aise d'être mariée ? oh ! oui, j'en suis bien aise ! et ce serait à refaire que certainement je le referais !

CHARLOTTE, *poussant un soupir.* Ah !

LOUISE. Mais toi, est-ce qu'il n'en est pas ainsi ? est-ce que tu ne penses pas comme moi ?

CHARLOTTE. Oh ! moi, ma chère Louise, je suis bien malheureuse !

LOUISE. Toi, malheureuse, Charlotte ? Oh ! mon Dieu ! Et comment ? pourquoi ?

CHARLOTTE. Oh ! moi... moi, je l'aimais ; et lui, il ne m'aime pas !

LOUISE. Qui t'a dit cela ?

CHARLOTTE. Lui-même.

LOUISE. C'est lui-même ? Il ne faut pas le croire.

CHARLOTTE. Comment veux-tu que je ne croie pas !

LOUISE. Écoute : Hier, il disait qu'il t'adorait ; aujourd'hui, il dit qu'il te déteste. Très-certainement il a menti hier ou aujourd'hui... Eh bien ! pourquoi ne serait-ce pas aujourd'hui aussi bien qu'hier ? Les chances sont au moins égales, tu en conviendras... Et maintenant, pourquoi te déteste-t-il ? voyons !

CHARLOTTE. Oh ! il m'accuse d'une chose affreuse !

LOUISE. Et de quoi t'accuse-t-il donc ?

CHARLOTTE. Il dit que tout cela est une intrigue menée par moi, conduite par moi... Il me croit capable...

LOUISE. De ce que j'ai fait... Ma chère, ce n'est pas aimable, ce que tu me dis-là.

CHARLOTTE. Oh ! Louise...

LOUISE. Sois tranquille ; je ris.

CHARLOTTE. Et moi, je pleure.

LOUISE. Oh ! quelle étrange manière tu as d'envisager la vie ! Qu'est-ce que c'est que cela ?... Tu l'aimes ?... D'abord, tu as tort de l'aimer... Toute femme qui aime perd la moitié de ses avantages. Mais crois-tu que c'est avec des larmes que tu le ramèneras ?...

les hommes adorent nous voir pleurer, ça flatte leur amour-propre... C'est avec nos larmes qu'ils entretiennent ce préjugé, qu'ils sont nécessaires au bonheur de notre existence... Allons, plus de ces faiblesses-là ! c'est de mauvais goût pour tes gens... Justement, voilà un valet.

CHARLOTTE. Oh ! celui-là, c'est un ancien serviteur de mon mari. Que voulez-vous, Comtois ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, COMTOIS.

COMTOIS. Pardon, madame la vicomtesse ; mais c'est le comte de Mauléon qui demande mon maître, et comme monsieur de Saint-Hérem m'a donné l'ordre de ne pas le faire entrer s'il y avait quelqu'un, j'allais le prévenir...

CHARLOTTE. Nous nous retirons, Comtois, nous nous retirons. Nous ne voulons pas gêner monsieur. Faites entrer le comte de Mauléon. Viens, Louise.

Elles rentrent.

SCÈNE VIII.

COMTOIS, puis LE DUC, ensuite ROGER.

COMTOIS. Diable ! Madame est bien triste !... Il paraît que ce n'est décidément pas un mariage d'inclination. (*Ouvrant la porte.*) Monsieur le comte peut entrer.

LE DUC, *entrant*. Et Saint-Hérem ?

COMTOIS. Je vais le prévenir que monsieur le comte attend.

LE DUC. Personne n'entrera sans être annoncé ?

COMTOIS. Monsieur le comte peut être tranquille.

Roger paraît.

LE DUC. Ah ! te voilà...

Roger s'incline, Comtois sort.

ROGER. De ma fenêtre j'ai vu le carrosse de votre altesse, et je suis accouru.

LE DUC. Très-bien... Et ces lettres ?

ROGER. Les voilà, monseigneur.

LE DUC. Merci, et la clef ?

ROGER. Ah ! oui, la clef... la voici.

LE DUC. Tu n'en as plus besoin, je présume ; car j'ai appris de tes nouvelles par madame de Maintenon. Ma foi, mon ami, je t'en fais mon compliment, c'est très-beau de ta part, toi qui as une grande fortune, épouser une jeune personne qui ne possède rien.

ROGER. Oui, monseigneur, voilà comme je suis, moi.

LE DUC. Tu l'aimais donc beaucoup ?

ROGER. Mais, oui, monseigneur, j'en étais fou, c'est le mot.

LE DUC. Comment, je te vois hier, et tu ne me dis pas que tu vas te marier !

ROGER. Je ne savais pas que cela se ferait si vite, que votre altesse me pardonne.

LE DUC. Et elle est jolie ?

ROGER. Très-jolie !

LE DUC. Heureux coquin ! je comprends maintenant pourquoi tu ne veux pas venir en Espagne.

ROGER. Eh bien, monseigneur m'y fait penser... Au contraire... et si son altesse est toujours dans les mêmes dispositions bienveillantes à mon égard...

LE DUC. Comment, mais après le service que tu m'as rendu aujourd'hui encore...

ROGER. Je lui demanderai la permission de l'accompagner.

LE DUC. M'accompagner, c'est impossible. Tu connais les lois de l'étiquette, toutes les personnes qui font partie du cortège sont désignées par le roi. Mais viens me rejoindre.

ROGER. Je serai à Madrid aussitôt que votre altesse.

LE DUC. A merveille !

ROGER. Mais votre altesse permettra-t-elle que je fasse ce voyage accompagné...

LE DUC. De ta femme ? très-bien !

ROGER. Non, monseigneur ; madame de Saint-Hérem est d'une santé délicate, elle restera à Paris. Non, accompagné d'un de mes amis.

LE DUC. C'est bien ; tu me le présenteras.

ROGER. C'est que je dois prévenir votre altesse qu'il est de noblesse incertaine.

LE DUC. Cela regarde d'Harcourt ; ainsi, c'est dit, tu viens ?

ROGER. Je viens, monseigneur.

LE DUC. Ah ! je respire, j'aurai donc quelqu'un à qui parler de ma pauvre France !

ROGER. Et un petit peu de ces pauvres Françaises ; n'est-ce pas, monseigneur ?

LE DUC. Vois-tu, Roger, c'est qu'il n'y a encore qu'elles au monde ! Ah !...

ROGER. Monseigneur, voilà un soupir dont je connais l'adresse.

LE DUC. Eh bien, c'est ce qui te trompe, il n'est pas pour madame de Moubazon...

ROGER. Ah bah ! et pour qui donc ?

LE DUC. C'est... Mais à quoi bon le dire ? je quitte la France ! A Madrid, Roger.

ROGER. A Madrid, sire !

LE DUC. A Madrid.

Il sort. Roger l'accompagne jusqu'à la porte. Tandis qu'on voit Roger qui salue une dernière fois le duc dans le vestibule, Dubouloy passe sa tête par la porte de gauche.

SCÈNE IX.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY. Enfin, il s'éloigne... Roger!

ROGER, *rentrant*. Tiens, te voilà!

DUBOULOY. Oui, Comtois m'a dit que tu étais en affaires, et m'a introduit dans ton cabinet. Eh bien, mon ami, que résolvons-nous? J'ai eu avec madame Dubouloy une scène qui a paru l'impressionner beaucoup. Il est vrai que j'ai été plein de dignité. Maintenant me voilà à tes ordres.

ROGER. Eh bien, mon ami, nous partons...

DUBOULOY. Ah! nous partons... et pour quelle partie du monde partons-nous?

ROGER. As-tu quelque préférence?

DUBOULOY. Moi, aucunement... Je désire aller où ne sera pas madame Dubouloy, voilà tout!... Je ne suis pas fâché non plus de m'éloigner de l'autre. Nous allons donc?...

ROGER. En Espagne.

DUBOULOY. En Espagne? soit! j'ai toujours eu un faible pour l'Espagne! c'est le pays des aventures, des balcons, des sérénades, des bals masqués, des amours romanesques et des vengeances sanglantes. Quand partons-nous pour l'Espagne, mon ami?

ROGER. Dans une heure.

DUBOULOY. A merveille!

ROGER. Eh bien, alors, c'est dit, mon cher!.... je rentre dans mon cabinet; toi, retourne à ton hôtel, fais tes dispositions, assure l'existence de ta femme comme je viens de le faire à l'égard de madame de Saint-Hérem.... Ensuite nous quittons la France, nous partons...

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHARLOTTE, LOUISE, *qui depuis un moment ont paru.*CHARLOTTE, *vivement*. Vous partez?

DUBOULOY. Oui, madame, nous quittons la France, et peut-être même l'Europe. Nous nous exilons, mon ami le vicomte et moi. Voilà ce que la France vous devra, mesdames.

CHARLOTTE. Mais vous nous emmènerez.

LOUISE, *à Dubouloy*. Nous partons avec vous, n'est-ce pas?

DUBOULOY. Non!.... pas le moins du monde, madame: nous allons faire un voyage d'agrément!

LOUISE. Monsieur Dubouloy, voici un mot dont vous vous souviendrez.

DUBOULOY. Comment l'entendez - vous, madame, je vous prie?

LOUISE, *à Charlotte*. Ma chère amie, ne te désespère pas trop, et rappelle-toi qu'il te reste une amie bonne au conseil et à l'exécution. Adieu, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY. Mais, madame, vous m'expliquerez...

LOUISE. Monsieur, je vous prie de ne pas me suivre!

DUBOULOY. Madame, il m'est doux de vous obéir.

Ils sortent tous deux, madame Dubouloy par le fond, Dubouloy par la gauche.

SCÈNE XI.

ROGER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. Oh! mon Dieu! qui m'expliquera donc d'où vient tout ce qui m'arrive... qui me dira ce qu'il faut que je fasse? Mais ce n'est pas de l'indifférence que vous avez pour moi, monsieur, c'est de la haine! car ce départ... mais non, je n'y puis croire encore...

ROGER. Je pars, madame.

CHARLOTTE. Ah! monsieur, c'est affreux!

ROGER. C'est affreux! Mais que vous importe que je parte ou que je reste, madame?

CHARLOTTE. Que m'importe, dites-vous!.. Oh! vous le demandez?

ROGER. Sans doute. Je cherche en quoi ma présence ou mon absence peut vous intéresser.

CHARLOTTE. Le titre de votre femme, que je n'avais pas demandé, que vous m'avez offert, que j'ai reçu par l'ordre d'une puissance dont j'ignorais l'intervention, me donne du moins un avantage: c'est de pouvoir vous dire hautement aujourd'hui ce que je n'osais vous avouer tout bas hier... Si vous ne n'aimez pas, monsieur... je vous aime, moi... Enfermée à Saint-Cyr, éloignée de toute société depuis mon enfance, n'ayant jamais connu ma mère, ayant vu mon père à peine, tout ce que mon cœur contenait d'amour, je l'ai reporté sur vous. Constantement malheureuse depuis mon enfance, sans appui, sans fortune, tout ce que mon cœur avait rêvé, je l'avais mis en vous. Vous étiez noble, élégant, riche, à la mode, en faveur; vous possédiez tous les biens de la terre, c'est vrai; moi je n'avais qu'une chose, ma réputation. Eh bien! je la sacrifiais en fuyant avec vous...

ROGER. Ah! madame, vous saviez d'avance que cette fuite...

CHARLOTTE. Monsieur, une fille noble doit avoir sa parole comme un gentilhomme; et sur ma parole, je l'ignorais!

ROGER. Il est fâcheux alors, madame, que les apparences soient contre vous, et me forcent, sous peine de ridicule...

CHARLOTTE. Et c'est à cette crainte du ridicule que vous sacrifiez mon bonheur, que vous sacrifiez ma vie!

ROGER. Votre vie?...

CHARLOTTE. Oui, monsieur, oui... je vous le dis : je mourrai loin de vous, je vous le jure.

ROGER. Non, madame, vous vivrez, et vous vivrez heureuse! Que demande une femme pour être heureuse? d'être jeune, vous l'êtes; d'être jolie, vous l'êtes; d'être riche, vous l'êtes. Voici l'acte de donation, signé de moi, que vous pourrez remettre à votre notaire, et qui vous assure une existence honorable, digne du nom que vous portez.

CHARLOTTE, *prenant l'acte*. Vous me quittez, monsieur?

ROGER. Oui.

CHARLOTTE. Vous me quittez?

ROGER. Sans doute.

CHARLOTTE. Ni mes prières ni mes larmes ne peuvent vous retenir? Vous voyez, je prie et je pleure!

ROGER. C'est une résolution prise.

CHARLOTTE, *déchirant l'acte*. Alors cet acte est inutile, monsieur, je le déchire.

ROGER. Vous le déchirez?...

CHARLOTTE. Du moment où vous me quittez, où vous m'abandonnez, où je ne suis votre femme que de nom, ce n'est point votre fortune et un hôtel qu'il me faut, c'est un couvent et mille écus de dot pour y entrer, voilà tout... Madame de Maintenon me choisira le couvent et m'y payera ma dot... Merci, monsieur, je ne veux rien de vous.

ROGER, *avec quelque émotion*. Mais, madame...

CHARLOTTE. C'est bien, monsieur, c'est bien : faites ce que vous voulez; partez, restez, vous êtes le maître; mais, moi aussi, je sais ce que j'ai à faire pour accomplir mes devoirs de femme à la manière dont je les entends, et je le ferai.... Adieu, monsieur, adieu... Oh! pas un mot... pas un geste... Adieu! adieu!...

Elle rentre.

SCÈNE XII.

ROGER, *seul*, puis DUBOULOY.

ROGER. Ce qu'elle dit là serait-il vrai?...

aurait-elle ignoré réellement toute cette intrigue?... Oh! non... c'est impossible...

DUBOULOY, *entrant*. Me voilà, mon ami, me voilà, mon cher Saint-Hérem, chargé d'or, de lettres de change, avec ma chaise de poste bourrée de pâtés froids et de vins généreux, afin que nous ne manquions de rien en route : je sais trop où la famine peut nous mener. Es-tu prêt? en as-tu fini avec ta femme?

ROGER. Oui, et toi?

DUBOULOY. Moi aussi. Oh! mes affaires sont arrangées à merveille, de manière à ne causer à madame Dubouloy aucun ennui... Tu conçois... une femme... ça a si peu d'expérience, un rien l'embarrasse... Je ne lui laisse rien du tout... Ah! si fait... je lui laisse mon nom.... vu que je ne peux pas le lui ôter.

ROGER. Mais cependant...

DUBOULOY. Voilà comme je suis... Es-tu prêt?

ROGER. Mais tu es plus pressé que moi maintenant, il me semble.

DUBOULOY. Parbleu! je crois bien, j'ai toute la famille de l'autre qui peut me tomber sur les bras au moment où j'y penserai le moins.

ROGER. Et c'est là ce qui te presse?.... Attends au moins que ton mariage soit connu.

DUBOULOY. Connu!... Oh! si ce n'est que cela, tout le monde le sait déjà, mon mariage.

ROGER. Comment?

DUBOULOY. Oui, et pas plus tard que tout à l'heure, le baron de Bardanne m'a arrêté pour me faire tous ses compliments.

ROGER. Ses compliments, à toi?

DUBOULOY. Et à toi aussi, mon ami. Il venait de s'inscrire à ta porte, et il m'a assuré qu'avant ce soir tout Paris en aurait fait autant.

ROGER. Tout Paris?

DUBOULOY. Mais je lui ai dit que tout Paris nous trouverait partis. Ainsi donc, mon ami, il n'y a pas un instant à perdre, si nous voulons éviter la foule.

ROGER. Oui, tu as raison, il faut s'éloigner... On nous a joués indignement.

DUBOULOY. Indignement! Hésiter, serait une faiblesse...

ROGER. Une lâcheté!

DUBOULOY. Une lâcheté!... Ainsi donc...

ROGER. Viens, viens, partons! en Espagne!...

DUBOULOY. En Espagne!...

Ils sortent vivement par la porte de gauche.

ACTE TROISIEME.

Buen-Retiro, à Madrid.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC D'HARCOURT, UN HUISSIER.

LE DUC, à l'huissier. Et vous croyez que sa majesté pourra me recevoir ?

L'HUISSIER. Votre excellence sait que sa majesté est toujours visible pour l'ambassadeur de France. Je vais la prévenir que vous êtes là.

Il sort.

LE DUC. Il paraît que l'affaire de la succession a donné à madame de Maintenon une haute idée de ma capacité, puisqu'elle veut bien me charger d'une mission aussi importante.

SCÈNE II.

LE ROI, LE DUC.

LE ROI. Mon cher duc, il faut bien que ce soit pour vous, je vous le jure ; car je m'étais promis à moi-même de ne pas dire un mot d'affaires aujourd'hui.

LE DUC. Sire, je ne veux pas faire manquer sa majesté catholique à son serment si sacré, et aujourd'hui, par extraordinaire, je viens lui parler plaisirs.

LE ROI. A la bonne heure ! soyez le bienvenu alors ; car les plaisirs sont rares à Madrid. En attendant, veuillez remarquer, mon cher duc, que nous ne sommes pas ici à l'Escurial, mais à Buen-Retiro.

LE DUC. Ce qui veut dire...

LE ROI. Que ce n'est point Philippe V qui vous reçoit à cette heure, mais bien le comte de Mauléon. Ainsi, plus de majesté, plus de sire, je vous prie ; aidez-moi, s'il est possible, à oublier que je suis roi.

LE DUC. Cependant, le comte de Mauléon me passera bien l'altesse.

LE ROI. Non pas : le monseigneur tout au plus.

LE DUC. Va donc pour monseigneur.

LE ROI. Oui, cela me rappelle le temps où j'étais duc d'Anjou... c'était le bon temps... Ah!... (Avec familiarité.) Mais vous me criez donc, mon cher duc, que vous veniez me parler plaisirs...

LE DUC. Et vous me répondiez, monseigneur, que j'étais le bienvenu, attendu que les plaisirs étaient rares à Madrid.

LE ROI. Et je vous disais là une terrible

vérité, duc ; car depuis que j'ai quitté la France, j'ai eu, je vous le proteste, mon cher ambassadeur, bien peu de distractions.

LE DUC. Monseigneur va se marier?...

LE ROI. Oui, avec une princesse de Savoie. Duc, vous m'aviez dit que vous veniez me parler plaisirs, ce me semble ?

LE DUC. Que voulez-vous, monseigneur, l'habitude m'emporte ; et quand par hasard j'ai l'occasion de ne pas être ennuyeux, je ne sais pas en profiter.

LE ROI. Je vous rappelle à la question. Que mèn vous voulez-vous, dire ?

LE DUC. Je voulais demander au comte de Mauléon la permission de lui présenter ce soir deux dames, deux Françaises arrivées depuis quelques jours seulement, avec les recommandations les plus honorables et sous la protection des plus hautes influences.

LE ROI. Eh ! justement, tenez, mon cher duc, (lui montrant Saint-Hérem) voici notre maître des cérémonies qui s'avance, nous allons arranger l'affaire avec lui.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROGER DE SAINT-HÉREM.

ROGER, s'arrêtant à la porte. Pardon, sire, pardon, monsieur le duc. Mais je croyais cette soirée entièrement consacrée au bal, et je pensais que la politique était consignée à la porte de Buen-Retiro, il n'en est point ainsi ; je m'éloigne.

LE ROI. Non, mon cher Saint-Hérem... Non, reste, au contraire... M. le duc est dans les conditions voulues... Il venait me parler de deux dames pour lesquelles il me demandait des invitations. Tu les porteras sur la liste.

ROGER, tirant une liste de sa poche. Comment se nomment-elles, monsieur le duc ?

LE DUC, s'approchant du roi. Monseigneur permettra-t-il que, jusqu'à nouvel ordre, ces dames gardent l'incognito ?

LE ROI, à Roger. Volontiers. Le duc les présente, cela suffit.

ROGER. Ah ! ah !

LE ROI. Dites donc, mon cher duc, j'y pense, ne sont-ce point deux dames qui étaient hier au théâtre ?

LE DUC. Dans ma petite loge du rez-de-chaussée ?

LE ROI. C'est cela ; charmantes, mon cher duc, charmantes !

LE DUC. Monseigneur les a remarquées ?

LE ROI. Je n'ai regardé qu'elles pendant toute la soirée. C'est au point qu'en rentrant madame des Ursins m'a fait une querelle.

ROGER. Ah ! diable, monsieur le duc, prenez garde à ce que vous allez faire.

LE DUC. Que voulez-vous, monsieur le vicomte, il faut subir son destin.

ROGER. Vous ne retirez pas votre demande ?

LE DUC. Non ; et même, si besoin est, je l'appuie de nouveau.

LE ROI. Monsieur le duc d'Harcourt sait qu'il n'a qu'à demander une fois les choses possibles et deux fois les choses impossibles. Saint-Hérem, je te recommande particulièrement ces deux dames.

LE DUC. Mille fois merci, monseigneur.

LE ROI. Vous vous trouvez avec elles dans la salle des présentations.

LE DUC. Oui, monseigneur.

LE ROI. Et maintenant, monsieur le duc, vous avez à peine le temps d'aller chercher vos protégées et de revenir. Je vous en prévins, à minuit juste, on se met à table.

LE DUC. Je ne perds pas un instant.

Il s'incline et sort.

SCÈNE IV.

LE ROI, ROGER.

LE ROI. Eh bien ! monsieur l'intendant des menus, aurons-nous une soirée à la française ?

ROGER. C'est-à-dire que monsieur le comte de Mauléon pourra se croire à Fontainebleau ou à Marly.

LE ROI. Si tu arrives à ce résultat, Saint-Hérem, je te déclare le plus grand de tous les grands d'Espagne.

ROGER. Et monseigneur nomme Dubouloy baron ?

LE ROI. Oh ! quant à cela, mon cher, tu comprends... Il est plus difficile de transformer un homme de finances en baron, que de faire d'un gentilhomme un grand d'Espagne.

ROGER. Il paraît cependant que l'un et l'autre offrent bien des obstacles...

LE ROI. Que veux-tu dire ?

ROGER. Je veux dire, monseigneur, que le roi d'Espagne m'avait gracieusement parlé d'un titre relevant de sa couronne, et que jusqu'à présent...

LE ROI. Tu es bien impatient, Saint-Hérem !...

ROGER. Oui, monseigneur..... impatient d'obtenir cette faveur, mais plus impatient encore de m'en montrer digne. Je vous l'a-

vouerais, il m'est pénible de n'être que le compagnon des plaisirs du roi, et je voudrais enfin pouvoir rendre service à la monarchie espagnole.

LE ROI. Fort bien, Saint-Hérem, et dès qu'une occasion s'offrira...

ROGER. Mais elle s'offre aujourd'hui, monseigneur... Vous savez qu'un traité d'alliance est près de se signer à la Haye, entre l'empereur, le roi d'Angleterre et les Provinces-Unies... Il vous faut à la Haye un homme dévoué...

LE ROI. Sans doute, sans doute... Mais dans une affaire aussi grave... je dois consulter mon conseil... Je te promets d'y penser... Plus tard, nous aviserons... Une seule chose m'occupe en ce moment... Dis-moi, connais-tu ces dames que nous présente le duc d'Harcourt ?

ROGER. Non, monseigneur.

LE ROI. Ah ! mon cher, délicieuses ! C'est pour notre pauvre Espagne une bonne fortune...

ROGER. A laquelle son roi espère ne pas rester tout à fait étranger ?

LE ROI. Peut-être, car si mes souvenirs ne me trompent pas...

ROGER. Eh bien ?

LE ROI. Ce n'est pas hier que j'ai vu ces dames pour la première fois.

ROGER. Tant pis ! car alors le roi réclamera son droit de priorité... et il ne s'ira pas permis de leur faire la cour.

LE ROI. Allons, voilà déjà que tu jettes tes vues sur elles... mauvais sujet !

ROGER. Après vous, sire, après vous. A tout seigneur, tout honneur !

LE ROI, *faisant un mouvement pour sortir*. Oui, tu es encore bien respectueux à cet égard-là !

ROGER. Monseigneur s'en va sans jeter un coup d'œil sur ma liste ?

LE ROI. Ta liste... Tu réponds de tout, voilà ce que je sais ; guide-toi là-dessus.

Le Roi sort.

ROGER, *sonnant*. Allons, je prends la responsabilité de mes œuvres, c'est convenu.

SCÈNE V.

ROGER, UN HUISSIER, puis DUBOULOY.

ROGER, *à un huissier*. Remettez cette liste aux huissiers de service dans l'antichambre, et qu'ils ne laissent entrer que les personnes dont les noms y sont inscrits ; il y a exception en faveur de deux dames que présentera l'ambassadeur de France. (*À Dubouloy qui entre.*) Ah ! c'est toi, Dubouloy ! déjà en costume !

DUBOULOY. Oui, mon ami. On nous pro-

met du plaisir pour ce soir, et, ma foi, j'ai hâte de m'amuser; car je te confesse que je m'ennuie cruellement dans la capitale de toutes les Espagnes.

ROGER. Comment! toujours?

DUBOULOY. Plus que jamais. Oh! mon ami, que la péninsule est mal connue et qu'on en fait de faux récits. A entendre ceux qui en reviennent, un joli garçon, un homme bien tourné, un cavalier élégant, ne peut pas faire un pas dans la rue sans être suivi par une duègne qui lui remet un billet de la part de sa maîtresse; ne peut pas lever la tête vers une fenêtre, sans voir une main qui passe à travers une jalousie; ne peut pas, en se promenant au Prado, baisser les yeux sur un banc, sans y trouver un éventail oublié à dessein, et qui attend qu'on le rapporte à sa jolie propriétaire. Les infâmes menteurs!... Moi, je pars pour l'Espagne, de confiance, sur ce que les voyageurs en disent: dès le jour de mon arrivée, je me lance dans les rues de Madrid; je regarde à toutes les fenêtres; je m'assieds sur tous les bancs... Eh bien, mon ami, pas une duègne, pas une main, pas un éventail!... C'est monstrueux, parole d'honneur! On dirait que je suis un croquant!... Aussi, à mon retour en France, je t'en prévient, Saint-Hérem, je déshonore l'Espagne... Sais-tu qu'il y a des moments où j'en suis presque à regretter ma femme?

ROGER. A propos, en as-tu reçu des nouvelles, de ta femme?

DUBOULOY. Non; seulement j'ai reçu une lettre de mon père.

ROGER. Et que te dit-il de nouveau?

DUBOULOY. Rien de nouveau. — Toujours en colère!... toujours la même indignation contre moi!

ROGER. Oh! il se calmera.

DUBOULOY. Il m'annonce en outre qu'il cherche le moyen de faire rompre le contrat par lequel il m'assurait cinquante mille livres de rente, et qu'il espère réussir!... Mais conçois-tu qu'il ne veuille pas croire un mot de mon aventure?

ROGER. Que veux-tu? c'est de l'entêtement. Et la famille?

DUBOULOY. Quelle famille?

ROGER. La famille de l'autre?

DUBOULOY. Oh! mon ami, ne m'en parle pas, elle fait des cris de paon. Le père, les frères et les trois cousins sont en quête de ton serviteur. Imagine-toi qu'ils sont venus en masse à l'hôtel: on leur a dit que je n'y étais pas, que j'étais parti... tarare! ils n'ont pas voulu en croire Boisjoli sur parole. Ils ont forcé la porte, ils ont fouillé tous les coins, ils ont été regarder jusque sous les lits. Te figures-tu, six, mon cher, six que j'aurais été obligé de tuer d'abord... et re-

marque bien qu'il n'y avait là que les parents de Paris, la province n'est pas encore prévenue. Et toi, as-tu reçu des nouvelles de ta femme, ou de ses frères, ou de ses cousins, ou de ses neveux?

ROGER. Non; Charlotte n'a pas de famille, elle.

DUBOULOY. Je ne sais pas comment tu fais, toi; tu as un bonheur!...

ROGER. Ah! oui, un bonheur! le mot est bien choisi.

DUBOULOY. Au fait, j'oubliais... le roi de France est donc toujours furieux?

ROGER. Plus que jamais; que veux-tu? quand on a un jésuite pour confesseur et une prude pour maîtresse, on ne pardonne pas facilement.

DUBOULOY. Ainsi tes biens...

ROGER. Sequestrés, mon cher, sans miséricorde; quant à moi, consigné à la frontière, et cela tant que je n'aurai pas réparé mes torts d'époux envers madame de Saint-Hérem, comme j'ai réparé mes torts d'amant envers mademoiselle de Mérian; oh! madame de Maintenon y met de l'obstination.

DUBOULOY. Et tu crois que c'est à madame de Saint-Hérem que tu dois ces persécutions?

ROGER. Et à qui donc veux-tu que ce soit?.... Elle a tort, Dubouloy, elle a tort. Moi qui m'étais quelquefois repenti de la façon dont je l'avais traitée... Moi qui peut-être, si j'avais reconnu chez elle quelque regret, quelque dévouement, serais venu le premier...

DUBOULOY. Comment?

ROGER. Sais-tu qu'en regardant toutes les femmes qui nous entourent, je n'en ai pas trouvé une seule que l'on puisse lui comparer.

DUBOULOY. Si tu le prends ainsi, il me semble que madame Dubouloy n'est pas plus désagréable qu'une autre; mais on a du cœur, on n'oublie pas qu'on a été pris comme un sot; sans compter qu'elle m'a fait perdre la charge de gobeletier du roi, que je regrette, pas pour moi, Dieu merci, mais parce que mon père y tenait, ce qui est cause de tous mes malheurs!... Mais dis donc, Roger, il me semble que voilà déjà les invités qui arrivent.

ROGER. Ma foi, oui. (*A un Huissier.*) Donnez-moi mon domino. Ah! chercheur d'aventures, j'ai oublié de te dire que nous avons deux nouvelles débarquées, deux Françaises.

DUBOULOY. Comment les appelle-t-on?

ROGER, passant son domino. Ah! je te le demanderai...

DUBOULOY. Et qui les a présentées?

ROGER. L'ambassadeur de France.

DUBOULOY. Alors ce sont de grandes dames ?

ROGER. Cela m'en a l'air. En tout cas, voici monsieur le duc d'Harcourt qui va nous le dire.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC D'HARCOURT.

LE DUC. Que vais-je vous dire, messieurs ?

ROGER. Quelles sont ces dames que vous avez présentées au roi ?

LE DUC. Je vous cherchais tout exprès pour cela.

ROGER. Tout exprès ?

LE DUC. D'honneur.

DUBOULOY. Oh ! c'est bien aimable à vous, monsieur le duc.

LE DUC. Cependant je vous avouerai que la confiance est bien sérieuse pour être faite au milieu d'un bal.

ROGER. Bah ! il s'agit de politique ?

LE DUC. Justement.

DUBOULOY. Ces dames ont une mission ?

LE DUC. Des plus importantes.

ROGER. Une mission importante confiée à la discrétion de deux femmes ? cela me paraît assez imprudent de la part du gouvernement qui les en a chargées.

LE DUC. Elles l'ignorent elles-mêmes.

DUBOULOY. Alors elles arrivent ici...

LE DUC. Sans savoir ce qu'elles y viennent faire.

DUBOULOY. C'est fort drôle.... je trouve cela drôle !

ROGER. Et vous nous le direz, à nous, ce qu'elles viennent faire ?

LE DUC. Oui, car vous êtes de véritables amis du roi Philippe V, n'est-ce pas, de fidèles sujets du roi Louis XIV ?

ROGER. Sans doute.

LE DUC. Eh bien ! on s'inquiète, à Versailles, de l'influence énorme que madame des Ursins a déjà prise sur le jeune roi.

ROGER. Vraiment !

LE DUC. On craint que madame des Ursins ne soit dans les intérêts de l'Autriche ; comprenez-vous ?

DUBOULOY. Bah ! -

LE DUC. Et comme on sait qu'il n'y a pas de conseils, si sages qu'ils soient, qui puissent éclairer un homme qui est amoureux, il a été résolu...

ROGER. Que l'on combattrait l'amour par l'amour ?

LE DUC. Justement. Et à cet effet on a dépêché au roi deux femmes charmantes, afin que s'il échappe à l'une, il tombe dans les mains de l'autre.

ROGER. Prenez-y garde, monsieur le duc ; si les femmes se mettent à faire de l'intrigue, cela fera concurrence à ceux qui font de la diplomatie.

LE DUC. Silence ! voilà le roi.

DUBOULOY. Avec ces deux dames ?

LE DUC. Avec elles. Messieurs, pas un mot !

ROGER. Oh !...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, CHARLOTTE, LOUISE (*masquées toutes deux.*)

LE DUC, *s'avançant vers elles.* Eh bien ! mesdames, que dites-vous de monsieur le comte de Mauléon ?

LOUISE. Que nous avions beaucoup entendu parler de monsieur le comte en France, et que nous sommes vraiment bien heureuses de retrouver à Madrid un pareil compatriote.

LE ROI. Merci, beau masque. (*A Charlotte.*) Et vous, charmant domino, n'avez-vous pas aussi quelque chose à me dire ?

CHARLOTTE. Pardonnez-moi, monsieur le comte, je vous ferai mes compliments bien sincères sur l'ordonnance de cette fête... On se croirait vraiment à Versailles, et sa majesté le roi de France ne pensait pas si bien dire lorsqu'en prenant congé de son auguste petit-fils, que Dieu conserve, il lui annonça qu'il n'y avait plus de Pyrénées.

LE ROI. Duc, je vous remercie véritablement du cadeau que vous me faites. (*Au Duc, qui salue pour se retirer.*) Ne vous éloignez pas, j'ai à vous parler.

LES DEUX DOMINOS, *quittant le bras du roi.* Sire...

LE ROI. Mais pour un seul instant, mesdames : vous entendez. Saint-Hérem, monsieur Dubouloy, offrez le bras à ces dames, je vous prie, et surtout ne soyez pas trop galants, pour ne pas faire de tort au comte de Mauléon.

Il dit quelques mots tout bas à chacun des dominos.

DUBOULOY, *à Roger, qui s'avance vers Charlotte.* Mon ami, laisse-moi la grande si cela t'est égal.... Tu sais que je me défie des petites femmes ; je suis payé pour cela.

ROGER. Comme tu voudras, mon cher ; moi je n'ai pas de préférence. (*Il offre son bras à Louise, Dubouloy offre le sien à Charlotte.*) Mesdames, si vous voulez bien nous accepter pour cavaliers...

LOUISE. Comment donc !

CHARLOTTE. Avec le plus grand plaisir, monsieur.

Chaque couple sert par une porte différente.

SCÈNE VIII.

LE DUC, LE ROI.

LE ROI. Eh bien ! mon cher duc ?

LE DUC. Eh bien ! monseigneur ?

LE ROI. Divines, en vérité, divines ! Maintenant, voyons, comment s'appellent-elles ?

LE DUC. Il m'est défendu de dire leur nom.

LE ROI. Que viennent-elles faire à Madrid ?

LE DUC. Tout le monde doit l'ignorer.

LE ROI. Et où demeurent-elles ?

LE DUC. C'est un mystère.

LE ROI. Même pour moi, duc ?

LE DUC. Tous les hommes sont égaux devant un secret, sire.

LE ROI. C'est juste, duc, c'est juste. Mais s'il vous est défendu de révéler ce secret au roi, il n'est pas défendu au comte de Mauléon de le pénétrer.

LE DUC. Le comte de Mauléon est jeune, noble et galant ; qu'il se serve des avantages qu'il a reçus de la nature et de la Providence.

LE ROI. Eh bien ! on s'en servira, duc ; et quand je saurai leur nom...

LE DUC. Eh bien ?

LE ROI. Quand je saurai leur adresse...

LE DUC. Après ?

LE ROI. Tout ce dont je vous prie, c'est de leur demander pour moi la permission de me présenter chez elles.

LE DUC. Un roi pourrait à la rigueur, ce me semble, se dispenser de cette formalité.

LE ROI. Pas quand il est petit-fils de Louis XIV, monsieur le duc.

LE DUC. Monseigneur, il sera fait comme vous le désirez.

Il continue à parler bas avec le roi pendant quelques instants, s'incline et sort.

SCÈNE IX.

LE ROI, *au fond*, CHARLOTTE et DUBOULOY, *rentrant par une porte de côté*.

CHARLOTTE. Non, je ne vous crois pas, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY. Je vous proteste cependant, madame, que je vous dis l'exacte vérité.

CHARLOTTE. Comment voulez-vous que je croie aux protestations d'un homme marié ?

DUBOULOY. Oh ! je le suis si peu...

LE ROI, *s'approchant*. Pardon, beau masque... Mais si animée que soit votre conversation, je vous rappellerai que j'en ai une à

reprandre avec vous. Vous permettez, monsieur Dubouloy...

DUBOULOY. Comment donc, monseigneur. (*Bas.*) Je vous verrai ?

CHARLOTTE. Vous restez ici ?

DUBOULOY. Je n'en bouge pas.

CHARLOTTE. Je viendrai vous y rejoindre.

LE ROI, *offrant son bras à Charlotte*. Eh bien ! beau masque, comment vous trouvez-vous du séjour de Madrid ?

CHARLOTTE. A merveille, sire, et j'ai le pressentiment qu'il doit m'arriver quelque chose d'heureux.

Ils sortent.

SCÈNE X.

DUBOULOY, *seul*, puis ROGER.DUBOULOY. Elle a le pressentiment qu'il doit lui arriver quelque chose d'heureux !.. Elle m'a regardé en disant cela... Si j'allais me trouver le rival d'un roi ! Peste ! je n'aurais rien perdu pour attendre. (*A Roger qui entre par la porte du fond.*) Ah ! te voilà ?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Et qu'as-tu fait de ton domino ?

ROGER. Le roi vient de me le prendre en passant.

DUBOULOY. Tiens ! c'est comme à moi.

ROGER. Mais j'ai rendez-vous avec lui dans ce salon.

DUBOULOY. Eh moi, j'y attends le mien.

ROGER. Et bien ! qu'en dis-tu ?

DUBOULOY. De quoi, de mon domino ?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Mon cher, une femme adorable... une grande femme, enfin !... l'esprit le plus vif, le caractère le plus gai, la conversation la plus pétillante?... Et le tien ?

ROGER. Tout le contraire ; une petite femme naïve, sentimentale !... une véritable pensionnaire sortant de son couvent.

DUBOULOY. Oh ! ne me parle pas des pensionnaires qui sortent de leur couvent. Rien que d'y penser... Mademoiselle Louise Mauclair en sortait de son couvent !... Mais passons à autre chose. La crois-tu jolie ?

ROGER. Dam ! oui.... autant du moins qu'on en peut juger sous le masque. Un bas de figure ravissant, des dents d'émail, et à travers son loup deux yeux comme deux étoiles. Et la tienne ?

DUBOULOY. Une peau éclatante, une main à rendre fou un statuaire, un col de cygne ; puis pour le visage, nous verrons bien, j'ai sa parole qu'elle ne quittera pas le bal sans se démasquer.

ROGER. Et moi aussi !

DUBOULOUY. Oh ! c'est charmant !.... Toi qui as beaucoup vu le monde, as-tu quelque idée de ce qu'elles peuvent être ?

ROGER. Non, foi de gentilhomme. J'ai rappelé tous mes souvenirs de Paris, de Compiègne, de Fontainebleau, de Versailles, de Marly, et cela ne correspond à rien de ce que je connais.

DUBOULOUY. Silence, ce sont elles.

Charlotte et Louise paraissent à la porte du fond.

SCENE XI.

LES MEMES, CHARLOTTE, LOUISE.

ROGER, allant à Louise et la ramenant sur le devant, tandis que Dubouloy reste au fond avec Charlotte. Ah ! voilà qui est véritablement méritoire, madame, tenir aussi consciencieusement une promesse de bal masqué.

LOUISE, du ton le plus sentimental. Une promesse est toujours une promesse, monsieur, et qu'elle soit faite sous le masque ou à visage découvert, elle n'en est pas moins sacrée.

ROGER. A la bonne heure ! voilà des principes que j'apprécie.

LOUISE. Mais que vous vous gardez bien de suivre, n'est-ce pas ?

ROGER, tournant le dos au public. Et qui a pu vous tenir sur mon compte de si méchants propos ?

LOUISE. Oh ! je vous connais mieux que vous ne le pensez, vicomte !

Roger et Louise s'éloignent. A mesure qu'ils s'éloignent, Dubouloy et Charlotte se rapprochent.

CHARLOTTE. Alors, s'il en est ainsi, pourquoi ne retournez-vous pas à Paris ?

DUBOULOUY. C'est parfaitement inutile, si je trouve à Madrid des Françaises qui veulent bien m'aimer un peu.

CHARLOTTE. Tandis que vous pourriez en trouver en France qui vous détestent beaucoup.

DUBOULOUY. Plaît-il ?

CHARLOTTE. Ah ! vous faites de ces choses-là, monsieur Dubouloy... vous signez un contrat de mariage avec l'une, et vous enlevez l'autre ! on vous attend pour épouser à Charny, et vous vous mariez à la Bastille. Puis, ce n'est pas encore tout : après avoir abandonné la veille celle qui devait être votre femme, le lendemain celle qui l'était, vous venez dire à une troisième qui ne l'est pas, et qui ne peut pas l'être, que vous l'adorez !... Le moyen qu'on réponde à votre amour, volage ! le moyen qu'on se fie à vos serments, trompeur !

DUBOULOUY. Comment ! vous connaissez tous ces détails, belle dame !

CHARLOTTE. C'était l'histoire à la mode quand nous avons quitté Paris, mon amie et moi. On ne parlait que de monsieur Dubouloy et du vicomte de Saint-Hérem. Vous faisiez véritablement à vous deux la monnaie de monsieur de Lauzun. (*Se retournant pour gagner le fond*). Aussi, nous, qui n'avions pas l'avantage de vous connaître, et qui désirions voir deux hommes si extraordinaires, sommes-nous venues de Paris à Madrid pour vous rencontrer.

DUBOULOUY. Exprès ?

CHARLOTTE. Tout exprès.

DUBOULOUY. En vérité, c'est trop aimable de votre part.

LOUISE, reparaisant avec Roger. Oh ! monsieur, ne me dites pas cela ; je sais que vous détestez les amours sérieuses, et, avec nous autres femmes sentimentales, songez-y bien, ce n'est pas un simple caprice qu'il faut, c'est un attachement profond et durable.

ROGER. Mais vous vous trompez complètement, madame ; j'adore au contraire les femmes sentimentales, moi.

LOUISE. Ah ! vicomte, prenez garde, il me semble que s'il en eût été ainsi, mademoiselle de Mérian vous convenait sous tous les rapports.

ROGER. Et qui vous dit que je ne l'aimais pas, madame ? qui vous dit que son image ne se présente pas souvent encore à mon esprit ? qui vous dit qu'il ne me faut pas un amour à venir pour éteindre une passion... ?

LOUISE. Ainsi, monsieur, vous me considérez comme un moyen de guérison ?

ROGER. Non, madame ; mais je dis que pour faire oublier une femme aimable, il ne faut pas moins qu'une femme charmante. Je ne vois rien là qui puisse vous blesser, ce me semble ; et c'est ce qui m'enhardit à solliciter la faveur de vous présenter mes hommages.

LOUISE. Eh bien, nous verrons... plus tard...

ROGER, se retournant. Mais pour que je puisse profiter de cette gracieuse permission, il faut que vous me disiez où vous habitez.

LOUISE. Rue d'Alcala, n° 15.

ROGER. Je demanderai...

LOUISE. Madame se retire.

Ils continuent de parler bas, tandis que Dubouloy et Charlotte reparaisant.

DUBOULOUY. Ainsi ?...

CHARLOTTE. Rue d'Alcala, n° 15.

DUBOULOUY. Madame ?...

CHARLOTTE. Madame de Saint-Réal.

DUBOULOUY. Maintenant permettez que, plein du souvenir de votre esprit, j'emporte aussi celui de votre visage, et que je puisse contempler, ne fût-ce qu'en rêve, le charmant démon qui m'a latiné toute la nuit ?

CHARLOTTE, à Dubouloy. Il faut donc faire tout ce que vous voulez ?

LOUISE, à Roger qui paraît la supplier.
Vous l'exigez donc absolument ?

DUBOULOY. Je vous en conjure.

ROGER. Je vous en supplie.

LOUISE, se démasquant. Tenez, êtes-vous content ?

CHARLOTTE, se démasquant. Eh bien, soyez satisfait !

ROGER. Madame Dubouloy !

DUBOULOY. Madame de Saint-Hérem !

Ils se retournent vivement, Dubouloy vers Roger, Roger vers Dubouloy. Pendant ce temps, Charlotte et Louise disparaissent, chacune par la porte latérale près de laquelle elle se trouve.

SCÈNE XII.

ROGER, DUBOULOY, se rapprochant l'un de l'autre.

ENSEMBLE.

ROGER.

DUBOULOY.

Mon ami,

Mon ami,

C'est elle,

C'est elle,

Louise !

Charlotte !

Charlotte !... ah !

Louise !... ah !

ROGER. Que viennent-elles faire ici ?

DUBOULOY. Oui, que viennent-elles faire ici ?

ROGER. Mais il me semble que le duc d'Harcourt ne nous l'a pas caché.

DUBOULOY. Il est vrai.

ROGER. Détruire l'influence de madame des Ursins... quelle infamie !...

Le Roi paraît.

DUBOULOY. Quelle horreur !... Le roi !

ROGER. Silence !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE ROI

LE ROI. Eh bien ! messieurs...

ROGER et DUBOULOY. Monseigneur...

LE ROI. Avez-vous appris quelque chose de nouveau ?

ROGER. Sur quoi !

DUBOULOY. Sur qui ?

LE ROI. Mais sur ces dames ; vous avez causé une heure avec elles.

ROGER. Oh ! de choses indifférentes.

DUBOULOY. Et qui n'ont aucun intérêt pour vous, monseigneur.

LE ROI. Mais vous les avez vues, au moins ?

ROGER. Non.

DUBOULOY. Non.

LE ROI. Elles ont refusé de se démasquer ?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Oui.

LE ROI. Vous savez où elles demeurent ?

ROGER. Nous l'ignorons complètement ?

LE ROI. Mais elles vous ont dit leur nom ?

DUBOULOY. Pas du tout.

LE ROI. Ah ! vous êtes bien maladroits ; moi qui ne suis resté que dix minutes avec elles...

ROGER et DUBOULOY. Eh bien ?

LE ROI. Eh bien, j'ai été plus heureux que vous.

ROGER. Monseigneur sait comment elles se nomment ?

LE ROI. La plus grande se nomme madame de Saint-Réal.

DUBOULOY. Et la plus petite ?

LE ROI. Madame de Folmont... elles demeurent toutes deux rue d'Alcala, n° 15... Oh ! je ne l'oublierai pas ; car un instant m'a suffi pour apprécier toute la grâce de ces deux Françaises... la conversation la plus piquante, les aperçus les plus fins, les plus ingénieux... et puis un tour d'esprit neuf, original, brillant... c'est à en perdre la tête !... Saint-Hérem.

ROGER. Monseigneur...

LE ROI. Demain matin à onze heures, tu viendras me parler.

ROGER. Oui, monseigneur.

LE ROI. N'y manque pas, Saint-Hérem ; pour toi je renverrai mon conseil... Ce que j'ai à te dire, vois-tu, est fort sérieux, fort important !... Nous parlerons d'elles !...

DUBOULOY. Ah ! vous parlerez...

LE ROI. Oui, oui... car je crois que j'en suis amoureux fou !... A demain, Saint-Hérem, à demain !

Il sort.

SCÈNE XIV.

ROGER. DUBOULOY.

DUBOULOY. Il est amoureux fou, mon cher !

ROGER. Parbleu, je le vois bien ; mais de laquelle ?

DUBOULOY. Tiens, au fait, de laquelle... est-ce de ma femme ?

ROGER. Est-ce de la mienne ?

DUBOULOY. Tu verras, mon ami, que nous avons assez de bonheur pour que ce soit de toutes les deux !

ACTE QUATRIÈME.

Un petit salon rue d'Alcala. A la droite du spectateur une fenêtre donnant de plain pied sur un jardin. Portes au fond et de côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN VALET, ROGER.

LE VALET. Madame de Saint-Réal prie monsieur le vicomte de l'attendre un instant au salon... elle va venir...

ROGER. Merci...

Le Valet sort.

SCÈNE II.

ROGER, seul.

Madame de Saint-Réal... c'est encore bien heureux qu'elle n'ait pas eu l'impudence de se présenter ici sous mon nom... Je suis curieux de savoir ce qu'elle va me dire... et moi qui avais parfois la bonhomie de m'attendrir sur cette profonde douleur dans laquelle je l'avais laissée... Si elle a été vive, eh bien, à la bonne heure, au moins, elle n'a pas été de longue durée... Ah! j'entends quelqu'un... on s'approche... la porte s'ouvre... c'est elle!...

SCÈNE III.

ROGER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. Vous m'avez fait prier de vous recevoir, monsieur; je m'empresse de me rendre à votre désir.

ROGER, *la regardant*. C'est donc bien vous, madame, car malgré le témoignage de Dubouloy... je vous l'avoue... je doutais encore.

CHARLOTTE. Vous aviez tort, monsieur... c'est parfaitement moi... Puis-je vous offrir...

Lui montrant un fauteuil.

ROGER. Un siège... merci, c'est trop de bonté... je ne reste qu'un moment... Le temps de vous demander seulement comment il se fait que vous soyez à Madrid sous un faux nom, quand je vous croyais à Paris dans votre hôtel de la rue du Bac.

CHARLOTTE. Je suis venue à Madrid, monsieur, parce que tel a été mon bon plaisir, et que libre comme je le suis, il m'a paru qu'il n'était point nécessaire de demander la permission à qui que ce fût.

ROGER. Il me semble cependant, madame, qu'il existe de par le monde un homme qui devait être consulté avant que vous fîsiez une pareille démarche... et qui, ne l'ayant point été, a le droit de trouver cette démarche au moins inconvenante.

CHARLOTTE. Qui cela, monsieur?

ROGER. Mais monsieur de Saint-Hérem, votre mari... moi enfin.

CHARLOTTE, *avec le plus grand étonnement*. Monsieur de Saint-Hérem... mon mari... vous!... mais vous ignorez donc ce qui est arrivé depuis votre départ, monsieur?

ROGER. Qu'est-il arrivé qui puisse vous dégager de l'obéissance que vous m'avez jurée, et du respect que vous devez porter à mon nom?...

CHARLOTTE. Vous rappelez-vous comment vous m'avez quittée, monsieur?

ROGER. A merveille.

CHARLOTTE. Vous rappelez-vous que lorsque vous m'offrites de garder votre nom, de partager votre fortune et d'habiter votre hôtel, vous rappelez-vous que je vous dis: Vous parti, je n'ai plus besoin que d'une dot et d'un couvent?

ROGER. Oui, madame, et je suis bien àise de voir de quelle manière vous avez tenu votre résolution.

CHARLOTTE. J'allai le jour même, monsieur, me jeter aux pieds de madame de Maintenon, et la prier de me faire recevoir aux Carmélites... Mais ce n'était point assez que de lui demander à entrer au couvent, il fallait bien lui dire pourquoi j'y entrais... il fallait bien lui dire que vous m'aviez abandonnée, il fallait bien lui dire que sans avoir été votre femme, j'étais votre veuve... il fallait bien lui dire enfin, que vous ne m'aviez jamais aimée, ou que vous ne m'aimiez plus...

ROGER. Au fait, madame, au fait...

CHARLOTTE. Tranquillisez-vous, monsieur, ce ne sont point des reproches; je ne vous en fis point alors, je ne vous en ferai point maintenant. Madame de Maintenon prétendit que ce n'était point un couvent que je devais choisir... qu'un couvent vous donnerait raison aux yeux de la société, en faisant supposer que j'avais commis quelque grande faute; qu'au contraire, c'était la vie à découvert... le monde... le jour qu'il me fallait.

ROGER. Et madame de Maintenon avait parfaitement raison, madame... Quand on a votre esprit, votre âge, votre figure... c'est non-seulement le monde, mais la cour qu'il faut... seulement, parmi toutes les cours d'Europe, une seule me paraissait devoir vous être interdite, sans ma permission du moins; c'était celle de Madrid.

CHARLOTTE. Vous ne m'avez point laissé

achever, monsieur; sans cela vous auriez vu que toutes les cours n'étaient permises maintenant, celle de Madrid comme les autres...

ROGER. Je vous avoue, madame, que je ne vous comprends pas.

CHARLOTTE. Vous allez me comprendre. Madame de Maintenon me fit alors monter dans sa voiture, me conduisit chez son éminence le nonce du pape, et réclama pour moi l'annulation de notre mariage.

ROGER. L'annulation de notre mariage !...

CHARLOTTE. Son éminence écrivit aussitôt à Rome, et comme l'affaire avait été chaudement recommandée par Sa Majesté elle-même à notre ambassadeur, presque courrier par courrier, madame de Maintenon reçut le bref...

ROGER. Qui cassait notre mariage ?

CHARLOTTE. Oui, monsieur...

ROGER. Notre mariage est cassé !

CHARLOTTE. Cassé, monsieur... Soyez donc heureux... soyez donc libre... mais reconnaissez que j'ai le droit de partager, sinon le bonheur, du moins la liberté qui vous est rendue.

ROGER. Cassé !... Alors, madame, oui je comprends... vous êtes libre, parfaitement libre ; mais, vous en conviendrez, il n'est pas moins étrange que vous ayez été choisir, pour user de votre liberté, la cour de sa majesté Philippe V.

CHARLOTTE. Savais-je que vous l'habitiez, monsieur... m'aviez-vous dit en partant où vous alliez ? et depuis que vous êtes parti, m'aviez-vous donné de vos nouvelles ?... Puis, monsieur... faut-il vous le dire, ce n'est pas de mon libre arbitre que je suis venue ici... ce n'est pas mon choix qui m'a conduite en Espagne, c'est un ordre de madame de Maintenon. Elle m'a dit un matin qu'il me fallait partir pour Madrid... Elle m'a remis une lettre cachetée, et dont j'ignorais le contenu, pour monsieur le duc d'Harcourt... Nous sommes arrivées il y a quatre jours, je crois. Avant-hier nous avons été au spectacle dans la loge de l'ambassadeur... hier nous avons été présentées au roi... Nous ignorions, Louise et moi, que vous étiez à Buen-Retiro... Nous vous avons rencontrés... notre intention d'abord était de ne pas vous parler... Le roi vous a ordonné de prendre notre bras... vous nous avez priées de nous démasquer, et comme n'avions aucun motif de nous refuser à vos sollicitations, nous y avons cédé... Je savais que cette reconnaissance d'hier soir amènerait, selon toute probabilité, une explication ce matin ; mais cette explication était indispensable, je ne l'ai donc ni fuie, ni cherchée, je l'ai attendue... Vous êtes venu me la demander, je vous la donne... Dési-

rez-vous quelque chose de plus ?... parlez, monsieur, et s'il est en mon pouvoir de le faire, je le ferai... Je n'oublierai jamais que j'ai eu l'honneur de porter votre nom, bien peu de temps, sans doute... mais assez cependant pour que je regrette toute ma vie, croyez-le bien, d'avoir été forcée de le quitter.

ROGER, dans le plus grand étonnement. Madame, vous me dites là des choses...

CHARLOTTE. Fort simples, monsieur, et dont au besoin monsieur le duc d'Harcourt pourra vous donner la preuve...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE. Pardon, monsieur, pardon, ma chère Charlotte... mais par ordre supérieur !

Elle lui parle bas.

CHARLOTTE. Très-bien...

LOUISE. Alors, tu vas venir ?

CHARLOTTE. A l'instant... à moins que monsieur de Saint-Hérem n'ait encore quelque chose à me dire.

ROGER. Oh ! je n'aurai pas le mauvais goût de vous retenir, madame, car je devine...

CHARLOTTE. Oh ! mon Dieu, monsieur, c'est tout simplement le duc d'Harcourt qui me fait demander si je suis visible !

ROGER. Le duc d'Harcourt... Oh ! oui... oui... je sais... vous êtes sous sa protection immédiate... que je ne vous retienne donc pas, madame... moi-même... j'ai... je dois... il faut...

CHARLOTTE, faisant la révérence. Monsieur...

ROGER. Madame... je me retire... je ne prendrai pas la liberté de me présenter de nouveau... il y aurait sans doute indiscretion...

CHARLOTTE. Nullement, monsieur... et toutes les fois que vous le voudrez, bien certainement, en qualité de compatriote j'aurai grand plaisir à vous revoir.

Charlotte et Louise saluent et sortent.

SCÈNE V.

ROGER, seul.

Eh bien... mais c'est encore heureux !... J'ai la permission de me présenter chez ma femme... qui n'est plus ma femme... au bout du compte... ce bref fait admirablement mon affaire... c'est tout ce que je désirais, moi ; c'est tout ce que je pouvais désirer... me voilà libre... parfaitement libre... libre comme l'air...

SCÈNE VI.

ROGER, DUBOULOY, UN VALET.

LE VALET, *annonçant*. Monsieur Dubouloy.

ROGER. Ah ! justement...

DUBOULOY. Te voilà, mon ami ! je suis passé chez toi, et comme je ne t'y ai point rencontré, j'ai pensé que je te retrouverais ici...

ROGER. Mon cher, fais-moi tous tes compliments... félicite-moi...

DUBOULOY, *effrayé*. Ah ! mon Dieu... ce n'est pas la tienne... que le roi... Alors... alors, mon ami, c'est donc la mienne ?

ROGER. Bah ! il n'est plus question de cela, et puis d'ailleurs maintenant, quand ce serait Charlotte que le roi aimerait, ça me serait parfaitement indifférent... absolument égal.

DUBOULOY. Je ne comprends pas.

ROGER. Mon ami, je suis libre... mademoiselle de Mérian n'est plus ma femme. Sur la demande de madame de Maintenon, le pape a cassé notre mariage...

DUBOULOY. Oh le saint homme !... Mon cher Saint-Hérem, reçois toutes mes félicitations... Mais, j'y pense, moi... le pape a cassé ton mariage, dis-tu ?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Alors... le mien... mon mariage à moi... comme on nous a mariés ensemble... on a dû nous démarier ensemble ?

ROGER. Probablement !...

DUBOULOY. Comment tu ne t'es pas informé de cela... égoïste !...

ROGER. Inutile... ça ne fait pas de doute.

DUBOULOY. En effet !... ce serait l'injustice des injustices... Ainsi, mon ami, nous sommes libres... ainsi je suis toujours garçon... ainsi je puis écrire à mon père que sa colère n'a plus de motifs. Ah ! voilà ce qui m'explique maintenant le côté politique du voyage de ces dames... leur changement de nom... peste !... que madame des Ursins se tienne ferme, si c'est mademoiselle Louise Mauclair qui a l'honneur de plaire à sa majesté... A propos de sa majesté... tu as été chez elle ce matin ?

ROGER. Ah ! mon Dieu ! tu m'y fais penser... je l'avais parfaitement oublié.

DUBOULOY. Diable !... le roi t'attendait à onze heures... (*Regardant sa montre.*) Et voilà qu'il va être midi...

ROGER. Tu es sûr ?

DUBOULOY. Je crois bien, c'est ma fameuse montre... mon ami, elle ne s'est pas dérangée de dix minutes depuis le moment où tu m'as appelé par la fenêtre à Saint-Cyr...

ROGER. Et toi, tu restes ?

DUBOULOY, *s'établissant dans un fauteuil*.

Oui, mon cher... oui, je reste... je ne suis pas fâché, tu le comprends bien, d'avoir une explication avec mademoiselle Louise Mauclair, et d'apprendre de sa jolie bouche que nous sommes rendus à notre mutuelle liberté.... Va donc chez le roi, mon ami, va, et tâche, par curiosité, de savoir celle que son cœur...

ROGER. Oui, oui... et comme nous sommes maintenant désintéressés dans la question... cela sera très-amusant !...

DUBOULOY. Oui, très-amusant !

ROGER. Au revoir, Dubouloy, au revoir.

Il sort.

SCÈNE VII.

DUBOULOY, *seul*.

Quelle chose étrange que la puissance d'un mot... libre !... qu'y a-t-il de si extraordinaire dans l'assemblage de quelques lettres, que cela change ainsi la face des choses ? c'est que véritablement je respire à cette heure avec une facilité qui m'étonne.... Ah !...

SCÈNE VIII.

DUBOULOY, LOUISE.

LOUISE. Tiens ! c'est vous !

DUBOULOY. Mademoiselle...

LOUISE. Enchantée de vous voir, monsieur Dubouloy.... Ah ! c'est bien aimable à vous d'être venu nous faire une petite visite...

DUBOULOY, *saluant*. Mademoiselle...

LOUISE. Asseyons-nous donc, je vous prie.

DUBOULOY. Avec grand plaisir.

LOUISE. Enfin, vous voilà donc !

DUBOULOY. Comment donc, mademoiselle ! mais vous deviez bien vous douter qu'en apprenant votre présence inattendue à Madrid, je m'empresserais...

LOUISE. De partir pour la France.... Je connais vos habitudes, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY. Oui, je comprends, vous faites allusion... mais les circonstances étant changées... (*À part.*) Elle ne répond rien... (*Haut.*) Les positions n'étant plus les mêmes... (*À part.*) Elle ne répond rien encore... (*Haut.*) Vous comprenez que je n'avais plus de motifs... C'est un beau pays que l'Espagne, n'est-ce pas, mademoiselle ?

LOUISE. Mais oui, du moins jusqu'ici il m'a paru charmant ; des cavaliers pleins de galanterie, des femmes délicieuses.

DUBOULOY. Oh ! les femmes, les femmes ! voyez-vous, ne parlons pas des Espagnoles devant les Françaises... Moi, ce que je sais, c'est qu'il n'y a pas une Espagnole, fût-elle

de Séville ou de Cadix, fût-elle Navarraise ou Grenadine, qui puisse faire oublier nos ravissantes Françaises; il n'y a que les Françaises, mademoiselle, il n'y a que les Françaises!

LOUISE. Mais je ne vous reconnais plus, monsieur Dubouloy; vous êtes d'une galanterie...

DUBOULOY. Vous m'avez si peu vu... mais je l'espère maintenant, mademoiselle, nous nous verrons davantage, si vous restez à Madrid surtout. Restez-vous à Madrid?

LOUISE. Mais oui.... le roi a été très-bon pour nous.

DUBOULOY. Le roi... quel charmant cavalier, n'est-ce pas? C'est l'homme le plus élégant, le plus poli du royaume.

LOUISE. Et le plus galant, j'en suis certaine.

DUBOULOY. Ah! il a été avec vous...

LOUISE. D'une galanterie charmante.

DUBOULOY. Il est ainsi près de toutes les jolies femmes... vous ne devez donc pas vous étonner, mademoiselle.

LOUISE. Ah ça, monsieur Dubouloy, je vous demande bien pardon, mais je remarque que depuis le commencement de notre conversation, vous commettez l'erreur de m'appeler mademoiselle.

DUBOULOY. Je commets l'erreur, dites-vous?

LOUISE. Sans doute.... est-ce que vous auriez oublié, par hasard...

DUBOULOY. Quoi?

LOUISE. Certaine nuit de la Bastille, pendant laquelle vous m'avez fait l'honneur de me prendre pour femme?

DUBOULOY. Et vous, mademoiselle, est-ce que vous auriez oublié certain bref arrivé de Rome?

LOUISE. Quel bref?

DUBOULOY. Le bref du pape.

LOUISE. Quel pape?

DUBOULOY. Eh bien! mais... le pape... le saint-père... sa sainteté... Il n'y a qu'un pape, enfin...

LOUISE. Ah! oui...

DUBOULOY. Allons donc!

LOUISE. Le bref qui casse le mariage de M. de Saint-Hérem et de mademoiselle de Mérian?

DUBOULOY. Oui.

LOUISE. Mais quel rapport?

DUBOULOY. Comment! quel rapport!...

LOUISE. Sans doute; cela ne nous regarde pas, nous.

DUBOULOY. Comment! cela ne nous regarde pas?

LOUISE. Non.

DUBOULOY. Nous ne sommes pas compris dans le même bref?

LOUISE. Non.

DUBOULOY. On n'a pas fait la même demande pour nous que pour eux?

LOUISE. Oh! si fait...

DUBOULOY. Ah!... (*A part.*) Elle me fait des peurs!... (*Haut.*) Eh bien?

LOUISE. Eh bien! le pape a répondu que ces ruptures-là étaient bonnes pour des gens de noblesse qui pouvaient avoir des causes graves... des motifs sérieux de briser une union mal assortie, soit comme position, soit comme caractère... mais que des causes pareilles, des motifs semblables n'existant pas pour nous autres gens de finances.... notre mariage...

DUBOULOY. Notre mariage...

LOUISE. Notre mariage était maintenu....

DUBOULOY. Notre mariage est maintenu!... (*Prenant son chapeau.*) Mademoiselle, vous comprenez que du moment que c'est à madame Dubouloy que j'ai l'honneur de parler.

LOUISE. Eh bien, monsieur?

DUBOULOY. Cela change entièrement notre position respective... Souffrez donc que je prenne congé de vous...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ROGER.

ROGER, *entrant*. Eh bien, mon ami?

DUBOULOY. Sacrifié, mon cher, sacrifié comme toujours!...

ROGER. Ton mariage tient?

DUBOULOY. Oh! mon Dieu, oui... Et toi, as-tu vu sa majesté?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Et as-tu quelque idée de celle...

ROGER. Mon cher Dubouloy, je crois que c'est fort heureux que madame de Saint-Hérem ne soit plus ma femme.

DUBOULOY. Eh bien, c'est au moins une consolation pour moi... Adieu, mon ami... (*A Louise.*) Adieu, mademoiselle.

LOUISE. Madame...

DUBOULOY. Madame!...

LOUISE. Au revoir, monsieur...

Dubouloy sort.

SCÈNE X.

LOUISE, ROGER.

ROGER. Madame... de grâce... pourrais-je parler à madame de Saint-Hérem?

LOUISE. A mademoiselle de Mérian, voulez-vous dire.

ROGER. C'est vrai, j'oubliais...

LOUISE. Impossible en ce moment; elle est occupée.

ROGER, *à part*. Elle attend le roi!

LOUISE. Mais dites-moi ce que vous avez à lui faire savoir.

ROGER. Non... c'est à elle-même, à elle seule.

LOUISE. Alors, plus tard... ce soir... demain...

ROGER. C'est que d'ici à demain il peut arriver...

LOUISE. Quoi ?

ROGER. Tel événement...

LOUISE. Que voulez-vous qui nous arrive, placés directement, comme nous le sommes, sous la protection de sa majesté ?

ROGER. Eh bien, justement, ma chère madame Dubonloy, c'est cette protection qui m'inquiète.

LOUISE. De la jalousie, vicomte ?

ROGER. De la jalousie!... moi!... et comment ? Pourquoi serais-je jaloux?... Mais, vous le comprenez, je ne puis oublier qu'elle a porté mon nom !

LOUISE. Il est un peu tard pour vous en souvenir.

ROGER. Cependant, il me semble...

LOUISE. Vous vous inquiétez de ce qui peut arriver à une femme que vous avez quittée douze heures après être devenu son époux ; que vous avez laissée à Paris sans appui, sans position, abandonnée à elle-même, et cela, monsieur, sans vous demander si ce mariage à la Bastille n'avait pas été prévu, préparé par une autre qu'elle ?

ROGER. Par une autre qu'elle, achevez.

LOUISE. Ne se peut-il pas enfin qu'une autre que Charlotte ait tout dit, tout révélé à madame de Maintenon ?

ROGER, *vivement*. C'est vous !

LOUISE. Hélas!... oui, moi-même, monsieur, Charlotte ignorait tout, je vous le jure... elle ne se serait pas prêtée à ce projet... pauvre Charlotte !

ROGER. Mais convenez à votre tour que si j'ai eu des torts envers madame de Saint-Hérem, elle a bien pris sa revanche... A qui dois-je la confiscation de mes biens ? A qui dois-je que la terre de France me soit interdite ?

LOUISE. Mais tout cela vous est rendu, monsieur... Le duc d'Harcourt est chargé de vous le signifier aujourd'hui même. Oui... votre exil est radié ! Le sequestre mis sur vos biens est anéanti... et à qui devez-vous tout cela ?

ROGER. A qui je le dois ?

LOUISE. A elle, monsieur, à elle.

ROGER, *étonné*. A Charlotte ?

LOUISE. Oui, à Charlotte, ingrat que vous êtes!... à elle seule ! Elle a été trouver le roi, et elle a supplié ; et ce que personne n'eût obtenu de sa majesté, à force de démarches, de sollicitations, de prières, elle l'a obtenu.

ROGER, *avec ironie*. Ainsi que la rupture de notre mariage.

LOUISE. Parce que c'était le seul moyen de vous faire rendre vos biens, parce que c'était le seul moyen de vous rouvrir les portes de France, parce que la rupture de ce mariage enfin, tout en faisant son désespoir à elle, semblait devoir faire votre bonheur.

ROGER. Oh ! si elle m'eût aimé véritablement, le sacrifice eût été au-dessus de ses forces.

LOUISE. Si elle vous eût aimé!... oui, je comprends. Il fallait à votre vanité un désespoir éternel, et madame de Saint-Hérem ensevelie sous la grille d'un cloître, ou sous la pierre d'une tombe, faisait bien mieux votre réputation d'homme à la mode que mademoiselle de Mérian, brillante, heureuse et consolée... Rassurez-vous, monsieur... Il s'en est fallu de bien peu que ce désir ne fût accompli ; mais par bonheur, et grâce à son mentor, à qui il faut encore que vous vous en preniez de ce désappointement, oui, oui, grâce à moi, le contraire est arrivé.

ROGER. Vous comprenez, madame, que si ce que vous me dites-là est vrai, c'est une raison de plus pour que je désire lui parler sans retard. Plus vous me prouvez que j'ai des torts envers elle, plus vous m'inspirerez le désir de lui en demander promptement pardon.

LOUISE. Malheureusement, comme je vous l'ai dit, monsieur le vicomte, dans ce moment la chose est impossible.

ROGER. Impossible ! Et pourquoi cela ?

LOUISE. Parce que Charlotte attend quelqu'un.

Charlotte paraît.

ROGER. Mais je vous dis que c'est précisément cette personne qu'il ne faut pas qu'elle reçoive. Je vous dis que si elle la reçoit, elle est perdue.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *s'avançant*. Perdue, monsieur, que voulez-vous dire ?

ROGER. Ah ! c'est vous, madame, enfin ! Le hasard permet que je vous voie. (A Louise.) Ma chère madame Dubonloy, au nom du ciel ! veillez à ce qu'on ne nous dérange pas. Il y va de son bonheur, du mien, du vôtre peut-être ; allez, allez.

CHARLOTTE. Va, Louise.

Louise sort.

ROGER, *à Charlotte*. Oui, madame, oui, comme vous entriez, je le disais à votre amie ; on veut vous perdre.

CHARLOTTE. Me perdre, moi ?

ROGER. Il y a un complot contre vous, contre votre honneur.

CHARLOTTE. Contre mon honneur ; un complot ?

ROGER. Le roi va venir, n'est-ce pas ?

CHARLOTTE. Ah ! monsieur, qui a pu vous faire supposer...

ROGER. Le roi vous aime...

CHARLOTTE. Vous croyez?...

ROGER. Ne vous l'a-t-il pas dit à peu près hier au soir ?

CHARLOTTE. Le roi Philippe V est petit-fils du roi Louis XIV ; il est galant comme l'était son aïeul, et il ne faut pas prendre au sérieux les compliments que sa galanterie lui inspire.

ROGER. Et moi, je vous dis qu'il vous aime, madame, j'en suis sûr.

CHARLOTTE. Il m'a vue hier pour la première fois, et vous voulez...

ROGER. Non, non, madame, détrompez-vous ; il vous connaît depuis longtemps, il vous avait remarquée à Saint-Cyr, et son départ seul l'a empêché à cette époque de s'occuper sérieusement de vous.

CHARLOTTE. Mais cet amour prétendu existât-il, monsieur, recommandée comme je le suis au roi d'Espagne par son aïeul et par madame de Maintenon...

ROGER. Et voilà justement ce qui vous trompe, madame ; de là vient, le complot ; là s'est tramée votre perte. Vous ignorez le contenu de la dépêche qu'on vous avait remise pour M. le duc d'Harcourt ; vous ignorez la mission dont vous étiez chargée ?

CHARLOTTE. C'est vrai. Je vous l'ai dit et je vous le répète.

ROGER. Eh bien, madame, je vais vous apprendre le contenu de cette lettre. Je vais vous dévoiler le but de cette mission : Vous êtes destinée à remplacer madame des Ursins dans le cœur de sa majesté Philippe V.

CHARLOTTE. Et vous croyez, monsieur, que de pareils soins, de si futiles combinaisons occupent le cabinet de Versailles ? Oh ! j'ai meilleure opinion de la politique de celui que ses ennemis mêmes appellent le grand roi !

ROGER. Mais, madame, qui vous dit que ces soins sont si infimes, que ces combinaisons sont si futiles ? Qui vous dit qu'un grand but politique n'est point caché sous une intrigue d'amour ? Enfin, qui vous dit qu'il ne s'agit pas d'arracher le roi à l'influence de l'Autriche ?

CHARLOTTE. Ah ! je vous remercie, au moins, monsieur, m'ayant inventé une mission semblable, de l'avoir ennoblie à ce point !

ROGER. Mais je ne l'ai point inventée.... mais je vous le dis... je vous le répète, c'est l'exacte, c'est la pure vérité ; je la sais de source certaine...

CHARLOTTE. Au fait, les femmes ont joué un grand rôle dans le siècle qui vient de s'écouler ; et plus d'une fois les puissances

européennes se sont émuës en apprenant qu'un roi avait changé de maîtresse.

ROGER. Oui. Mais, madame, songez-y... quels étaient les rôles de ces femmes ?

CHARLOTTE. Les uns, grands pour l'orgueil ; les autres, tristes pour le cœur ; les autres, dangereux pour la vie... madame de Montespan, mademoiselle de la Vallière, Gabrielle d'Estées...

ROGER. Vous oubliez madame d'Estampes, qui a failli perdre la France...

CHARLOTTE. Vous oubliez Agnès Sorel, qui l'a sauvée !

ROGER. Ains-i, madame, il paraît que vous n'êtes pas trop effrayée du rôle que madame de Maintenon vous a donné à apprendre, et que monsieur le duc d'Harcourt est chargé de vous faire répéter... Cela fait honneur à votre courage, car beaucoup de femmes à votre place s'en épouvanteraient.

CHARLOTTE. Je comprends, monsieur... il y a dans le monde des êtres privilégiés, qui ont des parents, une famille... des femmes heureuses, qui ont un mari qu'elles aiment et qui les aime, des enfants qui les appellent leur mère... des frères qui les appellent leur sœur... un père et une mère qui les appellent leur fille... A celles-là, monsieur, de grands devoirs sont imposés ; à elles l'obligation de conserver intact un nom qu'elles doivent rendre pur... A celles-là la crainte de faire partager leur honte à ceux qui ont fait leur gloire ! Mais il en est d'autres, vous l'oubliez, monsieur, à qui Dieu a pris leur famille, à qui un caprice a enlevé leur mari, qui n'ont plus ni le nom qu'elles ont reçu de leurs ancêtres, ni le nom qu'elles devaient transmettre à leurs fils ! Il est de malheureuses créatures, enfin, abandonnées, seules au monde, et ne devant compte à personne ni de leur vertu, ni de leur honte, ni de leur élévation, ni de leur abaissement : celles-là, monsieur, quand une nation jette les yeux sur elles, croyant par elles obtenir un grand résultat, celles-là doivent bénir le sort qu'on les ait jugées bonnes encore à quelque chose, et qu'on ne les ait pas oubliées dans la nuit de leur malheur, comme des êtres inutiles, inférieurs et méprisés.

ROGER. Ah ! je comprends alors, madame, pourquoi ces vives sollicitations en ma faveur, pourquoi ces supplications de me rouvrir le chemin de la France, pourquoi cette hâte de briser une union qu'on avait eu tant d'empressement de former ? Oui, tout cela s'explique maintenant à mon esprit ; tout cela s'éclaircit à mes yeux. Mais faites-y attention, madame, il y a des gens qui ne souffriront jamais que la femme qu'ils ont aimée, que la femme qui a porté leur nom... Et tenez, tenez, moi, par exemple...

CHARLOTTE. Vous, monsieur ?

ROGER. Moi, je vous le déclare.... tant que je vivrai, madame, tant que j'aurai une voix pour protester contre une pareille infamie... tant que j'aurai un bras pour porter une épée... je vous le déclare, mademoiselle de Mérian ne sera pas la maîtresse de Philippe V, dussé-je...

CHARLOTTE. Quoi !

ROGER. Dussé-je la tuer!.... J'ai dit, madame.

LE VALET, *annonçant*. Monsieur le comte de Mauléon !

CHARLOTTE, *au valet*. A l'instant ! à l'instant !

ROGER. Le roi!... Vous m'avez dit qu'il ne devait pas venir !

CHARLOTTE. Je vous ai dit que je ne l'attendais pas.

ROGER. Vous m'avez dit qu'il n'était pas amoureux de vous.

CHARLOTTE. Je vous ai dit que rien ne me portait à le croire.

ROGER. C'est bien ! nous verrons quelle cause l'amène.

CHARLOTTE. Vous savez, monsieur, qu'il est contre les règles de l'étiquette, qu'un étranger.

ROGER. C'est juste. J'oubliais encore que je n'ai plus le droit... Je me retire donc, madame ; mais vous êtes prévenue... je veille sur vous... je ne vous perds pas des yeux... songez-y bien !... etsi vous ne m'aimez plus, du moins, comme je ne veux pas de sentiments intermédiaires, j'aurai soin que vous me haïssiez ! Adieu ! madame, adieu !

Il sort.

CHARLOTTE *seule*. Il m'aime ! Il m'aime ! oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis heureuse !

SCÈNE XII.

LE ROI, CHARLOTTE.

LE ROI. Vous avez eu la bonté de permettre au comte de Mauléon de se présenter chez vous, madame ; et vous voyez qu'il profite avec reconnaissance, et surtout avec empressement, de la permission.

CHARLOTTE. Sire...

LE ROI. On a véritablement raison de dire que les nuits sont les jours des femmes.... Vous nous avez fait l'honneur de passer la nuit presque entière à notre petite fête, et je vous retrouve après cette nuit sans sommeil, plus fraîche, plus ravissante que jamais.

CHARLOTTE. Ah ! c'est que le bonheur est un fard magique... et que rien n'éclaire le visage comme un cœur joyeux.

LE ROI. Vous êtes donc heureuse, madame ?

CHARLOTTE. Oui, sire, oui, bien heureuse.

LE ROI. C'est un miracle tout nouveau à la cour d'Espagne, madame, que cette joie

et que cette gaieté... Ne la perdez pas, madame, car elle vous va à ravir, et je ne vous ai jamais vue si belle...

CHARLOTTE. Votre majesté n'a pas eu le temps de faire de longues études sur les variations de mon visage ; car, si je ne me trompe, j'ai eu l'honneur de lui être présentée hier pour la première fois.

LE ROI. Oui, vous m'avez été présentée hier pour la première fois, c'est vrai ; mais, moi, je vous connaissais depuis longtemps, madame.

CHARLOTTE. Vous me connaissiez, sire ?

LE ROI. Des yeux et du cœur seulement, c'est vrai ; je vous avais remarquée à Saint-Cyr, pendant les représentations d'*Esther*.

CHARLOTTE. Ainsi, au bal, hier...

LE ROI. Oui, quand vous vous croyiez inconnue, et que, dans la confiance de votre incognito, vous vous livriez à tout l'abandon de votre esprit, à toute la richesse de votre imagination, sous votre masque, je suivais toutes les expressions de votre visage, tous les mouvements de votre physionomie ; vous pensiez que votre parole seule arrivait jusqu'à moi. Détrompez-vous, madame, à travers le velours devenu inutile, je vous voyais comme je vous vois à présent.

CHARLOTTE. Mais savez-vous, sire, que c'est une véritable trahison ?

LE ROI. Que voulez-vous ! nous autres pauvres rois, il faut bien que nous prenions l'habitude de lire sous les masques tout ce qui nous approche, nous trompe, ou cherche à nous tromper ; et quand à travers le masque, nous sommes arrivés à lire sur le visage, reste encore le visage qui nous empêche de lire dans le cœur.

CHARLOTTE. Pardon, sire, mais il me semble...

LE ROI. Ah ! puisque vous êtes si heureuse, madame, laissez-moi me plaindre de mon malheur. Puisque vous êtes si joyeuse, laissez-moi vous dire un peu ma tristesse.

CHARLOTTE. Vous triste, vous malheureux, sire ?

LE ROI. N'est-ce pas le comble du malheur pour un jeune prince à l'esprit aventureux, au cœur aimant, à l'âme ardente, d'être enfermé sans cesse dans le cercle étroit et glacé de la politique, d'être entouré de vieux conseillers aux cœurs éteints, qui combattent, complimentent, étouffent tout ce qu'il y a de jeune dans son âme ; de n'avoir jamais un espoir qui puisse devenir une volonté ; de s'entendre répondre à chaque désir qu'on exprime : Sire, la France veut, ou, Sire, l'Autriche ne veut pas ! Voilà pourtant où j'en suis, avec cette ombre de puissance qu'on m'a faite. Oh ! croyez-moi, madame, il n'y a qu'une royauté réelle, incontestable, despotique, une royauté de droit

divin, c'est celle de la beauté, de la grâce et de l'esprit. Cette royauté, madame, c'est la vôtre. (*Lui prenant la main.*) Permettez donc que votre plus humble sujet vous rende hommage et se déclare à tout jamais votre féal et fidèle serviteur.

CHARLOTTE. Sire...

LE ROI. Aussi, jugez de mon bonheur, madame, lorsque je vous ai vue, m'apportant sur cette terre d'Espagne, où je suis exilé, un reflet de ma jeunesse passée, un parfum de ma patrie perdue. J'ai couru à vous, comme un voyageur égaré court à la lumière. Cette lumière, c'était une flamme ardente, et cette flamme m'a atteint, m'a saisi, m'a dévoré. — Je vous aime, madame!

CHARLOTTE, *à part.* Ciel!

LE ROI. Je vous aime... Oh! lorsqu'une telle parole est sortie de la bouche, après avoir été si longtemps renfermée dans le cœur, il faut qu'elle soit entendue, il faut qu'on y réponde. Eh! madame, qu'y a-t-il donc de si effrayant dans ces trois mots?

CHARLOTTE. Il y a d'effrayant, sire, que je ne puis y répondre sans crime... Sire, je suis mariée...

LE ROI. Oui, mais votre mari est absent, éloigné, à l'autre bout du monde.

CHARLOTTE. Mon mari est ici, à cette cour, près de vous.

LE ROI. Votre mari ici, à cette cour?

CHARLOTTE. C'est votre favori, votre ami le plus dévoué!

LE ROI. Saint-Hérem?

CHARLOTTE. Oui, sire.

LE ROI. Vous seriez la femme de Saint-Hérem... cette jeune fille qu'il a enlevée à Saint-Cyr... puis abandonnée?

CHARLOTTE. Hélas!...

LE ROI. Mais puisqu'il vous a si indignement traitée, c'est qu'il ne vous aime pas!

CHARLOTTE. Détrompez-vous, sire, il m'aime; l'orgueil seul l'avait éloigné de moi, la jalousie l'en a rapproché, et tout à l'heure, cette joie, ce bonheur que votre majesté lisait sur mon visage... eh bien, ce bonheur, cette joie, me venaient de la certitude d'être aimée.

LE ROI. Ah! je serai donc trompé par tout ce qui m'entoure, trahi par tout ce qui m'approche! il n'y aura donc pas un bonheur qui devienne une réalité, pas une félicité qui ne s'évanouisse comme une ombre! Mais faites-y attention, madame, que Saint-Hérem y réfléchisse... Peut-être réclamerai-je mes droits et mes prérogatives... peut-être me souviendrai-je enfin que cette royauté qu'on m'a imposée comme un éternel fardeau, me donne au moins le droit quand je désire, de dire: Je veux!

CHARLOTTE. Oh! sire! sire! écoutez-moi

donc. Vous n'avez été trahi, vous n'avez été trompé par personne. C'est madame de Maintenon qui, me voyant si malheureuse, si désespérée, m'a fait partir pour Madrid en me recommandant à monsieur le duc d'Har-court. Pour que son projet réussît, le secret le plus profond devait être gardé. Jugez donc ce qu'elle dirait, si elle allait apprendre que j'ai eu le malheur de vous plaire; elle dirait que c'est moi qui par ma coquetterie...

LE ROI. Oh! tenez, ne me parlez pas de madame de Maintenon... Elle a déjà assez tourmenté le duc d'Anjou, sans qu'elle poursuive encore Philippe V. A Versailles, son despotisme me pesait; à Madrid, il m'est insupportable. Et, grâce au ciel! à Madrid, je puis le secouer. Oui, madame, oui. On m'a mis un sceptre à la main, dût-il me sécher le bras! on m'a mis une couronne sur la tête, dût-elle me brûler le front! on m'a fait roi, enfin, roi malgré moi. Eh bien, puisque je le suis, je veux l'être... je le serai!

CHARLOTTE. Mais monsieur de Saint-Hérem.

LE ROI. Oui, jaloux... n'est-ce pas!... Eh bien, moi aussi je suis jaloux.

CHARLOTTE. O mon Dieu, mon Dieu!

LE ROI. Qu'il prenne garde!

LOUISE, *entrant.* Charlotte... Pardon, sire... Charlotte, monsieur de Saint-Hérem est là dans l'antichambre; il veut entrer, il insiste, il menace.

CHARLOTTE, *à part.* S'ils se rencontrent, il est perdu!

LE ROI. Monsieur de Saint-Hérem veut entrer quand le roi...

CHARLOTTE. Sire, je suis chez moi. C'est donc à moi de faire respecter ma maison et les personnes qui s'y trouvent.

LE ROI. Mais...

CHARLOTTE, *à un valet qui paraît au fond.* Dites à monsieur de Saint-Hérem qu'il n'est pas mon mari, que je ne veux pas le recevoir, que je ne le connais pas.

LE ROI. Oh! madame, que de reconnaissance!... que je suis heureux!...

CHARLOTTE. Oui, mais, sire, sire, au nom du ciel, retirez-vous!

LE ROI. Je vous reverrai?...

CHARLOTTE. Sans doute; n'êtes-vous pas le maître?... Mais en ce moment, je vous en supplie... Non pas par ici, vous le rencontreriez. Louise, Louise, conduis sa majesté.

LOUISE. Venez, sire!

LE ROI. A ce soir?...

CHARLOTTE. Oh! oui, oui, sans doute, à ce soir.

Le Roi sort par le côté et précédé de Louise.

CHARLOTTE, *seule.* Oh! mon Dieu!... que va-t-il advenir de moi!

Elle tombe sur un fauteuil.

ACTE CINQUIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, *en scène, assise, se levant, écoutant et allant à la porte.*

Ce n'est pas elle encore; peut-être aurais-je dû y aller moi-même... Oui, mais je pouvais être suivie... le roi pouvait se douter... tandis qu'il est tout simple que Louise aille chez son mari... Ah! mon Dieu! pourvu que Roger croje à ce qu'elle lui dira... pourvu qu'il revienne, pourvu que cette nuit même nous puissions... Ah!... cette fois, c'est elle!... C'est toi! viens, viens, Louise.

SCÈNE II.

CHARLOTTE, LOUISE.

LOUISE, *entrant.* Ma chère, nous n'avons pas de bonheur.

CHARLOTTE. Comment?

LOUISE. Il n'est pas chez lui.

CHARLOTTE. Où est-il?

LOUISE. On n'en sait rien.

CHARLOTTE. Il n'a pas dit à quelle heure il rentrerait?

LOUISE. Il n'est pas reparu depuis ce matin.

CHARLOTTE. Mais monsieur Dubouloy?

LOUISE. Absent aussi.

CHARLOTTE. Es-tu montée dans son appartement? as-tu laissé une lettre?

LOUISE. Je m'en suis bien gardée.

CHARLOTTE. Pourquoi cela?

LOUISE. Il y avait chez lui un officier du roi.

CHARLOTTE. Un officier du roi! qu'y fait-il?

LOUISE. Il attend qu'il rentre.

CHARLOTTE. Que penser de cela?

LOUISE. Ma chère, j'ai bien peur que par ses emportements de tantôt monsieur de Saint-Hérem n'ait blessé sa majesté...

CHARLOTTE. Et que cet officier ne soit là pour...

LOUISE. C'est probable.

CHARLOTTE. O mon Dieu! voilà ce que je craignais; voilà ce qui devait arriver... Que faire?

LOUISE. Que faire? c'est facile à dire.

CHARLOTTE. Écoute; c'est toi qui as tout conduit jusqu'ici, toujours en répondant de tout, en me promettant une heureuse issue, dont moi j'ai douté toujours. Louise, nous voici arrivées au point que j'avais prévu, au moment que je craignais... Ne s'abandonne pas, je deviendrais folle!

LOUISE. Veux-tu que j'y retourne? veux-tu que je l'attende?

CHARLOTTE. Non. Le roi, d'un moment à l'autre, peut venir ici; je ne veux pas être seule.

LOUISE. Mais lui-même, ton mari, reviendra peut-être...

CHARLOTTE. Oui; mais s'il revient sans être prévenu, s'il trouve le roi ici!.. Violent comme il l'est, se croyant trahi, il n'y aura plus ni dignité, ni rang, ni respect qui le retienne, il fera un éclat, du scandale.

LOUISE. Tu crois?

CHARLOTTE. Ah! le malheureux se perdra, j'en suis sûre.

LOUISE. Eh bien! envoyons quelqu'un, un domestique qui attendra Comtois, son valet de chambre.

CHARLOTTE. Il n'y était donc pas non plus, Comtois?

LOUISE. Personne, je te dis; ni Comtois, ni monsieur Dubouloy, ni Roger.

CHARLOTTE. Mais on ne peut confier à un domestique...

LOUISE. Ecris, donne une lettre, et recommande expressément de ne la remettre qu'au valet de chambre, ou à l'un ou l'autre de ces deux messieurs.

CHARLOTTE. Oui; mais je ne veux pas écrire ici, de peur d'être surprise... Je rentre chez moi, je m'enferme. Dans dix minutes, viens prendre ma lettre... Si le roi était ici par hasard, je n'aurais qu'à te la remettre; tu saurais ce que cela veut dire.

LOUISE. Bien.

CHARLOTTE. Ah! ma pauvre Louise, mon Dieu! qui pouvait se douter de tout cela?

LOUISE. Eh bien! que fais-tu? c'est ma mante que tu prends!

CHARLOTTE. Que veux-tu? j'ai la tête perdue, moi!

Charlotte sort.

SCÈNE III.

LOUISE.

Oui, elle a bien raison de dire: Qui est-ce qui pouvait se douter de tout cela? Un roi qu'on croit amoureux de madame des Ursins, et qui s'enflamme comme un volcan pour une autre... Elle est charmante, Charlotte, de rejeter tout cela sur moi, et de me dire qu'il faut que je la tire de là... Voyons, si...

UN VALET. Monsieur Dubouloy.

LOUISE. Monsieur Dubouloy?

LE VALET. Oui, madame

LOUISE. Faites entrer. (*Le valet sort.*)

Eh bien, voilà ce que nous cherchions! Je ne sais pas, moi, pourquoi on doute toujours de la Providence.

SCÈNE IV.

LOUISE, M. DUBOULOY.

DUBOULOY. Permettez, madame, que malgré l'interdit lancé contre nous...

LOUISE. Vous êtes seul?

DUBOULOY. Parfaitement seul.

LOUISE. Monsieur de Saint-Hérem?...

DUBOULOY. Je venais vous parler pour lui.

LOUISE. Vous venez de sa part?

DUBOULOY. Non, de la mienne.

LOUISE. Où est-il?

DUBOULOY. Je n'en sais rien.

LOUISE. Que fait-il?

DUBOULOY. Si vous pouviez me le dire, vous m'obligeriez beaucoup.

LOUISE. Tenez, monsieur Dubouloy, voyons, nous n'avons pas de temps à perdre, entendons-nous.

DUBOULOY. Je ne demande pas mieux.

LOUISE. Parlez, que venez-vous faire ici?

DUBOULOY. Je venais conjurer madame de Saint-Hérem de montrer un peu moins de cruauté envers mon malheureux ami, qui est rentré presque fou.

LOUISE. Vous l'avez donc revu depuis sa visite ici?

DUBOULOY. Un instant; mais cet instant m'a suffi pour tout apprendre. Il paraît que la porte lui a été refusée.

LOUISE. Le roi était là, et madame de Saint-Hérem a craint...

DUBOULOY. Justement, et voilà ce qui l'a exaspéré!

LOUISE. Ah! mon Dieu! mais il est donc?..

DUBOULOY. Il est furieux.

LOUISE. Et vous n'avez pu le calmer?

DUBOULOY. Merci! aux premiers mots que je lui ai dits, il m'a envoyé très-loin... puis il a pris ses pistolets.

LOUISE. Ses pistolets! mon Dieu!...

DUBOULOY. Et il est sorti comme un désespéré.

LOUISE. Mais il fallait le suivre.

DUBOULOY. Je l'ai voulu.

LOUISE. Eh bien!

DUBOULOY. Il s'y est opposé.

LOUISE. Et il ne vous a rien dit en partant?

DUBOULOY. Il m'a dit de me tenir prêt pour ce soir.

LOUISE. A quoi?

DUBOULOY. C'est ce que je lui ai demandé, il m'a répondu à tout.

LOUISE. O mon Dieu! monsieur Du-

bouloy! mon cher monsieur Dubouloy!...

DUBOULOY. Madame...

LOUISE. Il faut que vous retrouviez monsieur de Saint-Hérem.

DUBOULOY. C'est inutile, si je ne lui porte pas l'autorisation que, de mon propre mouvement, et pour éviter les plus grands malheurs, je venais solliciter.

LOUISE. Mais justement, cette autorisation lui est accordée. Dites-lui qu'il peut revenir, qu'il revienne, qu'on l'attend.

DUBOULOY. Comment?

LOUISE. Oui, oui, toutes les portes lui sont ouvertes.

DUBOULOY. Vraiment?

LOUISE. Comme à vous, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY. Merci pour lui, madame; merci. Alors, si je le rencontre...

LOUISE. Ramenez-le de gré ou de force.

DUBOULOY. On vous le ramènera.

LOUISE. Alors, vous répondez de tout?

DUBOULOY. Permettez...

LOUISE. Pardon, j'en use sans façons avec vous; mais je cours annoncer à Charlotte que je vous ai vu, et que vous allez vous mettre en quête de monsieur de Saint-Hérem.

Elle sort en courant.

SCÈNE V.

DUBOULOY, *seul*, puis ROGER.

DUBOULOY. Un instant, un instant, je réponds de tout. Je n'ai pas dit un mot de cela, moi... J'ai dit que je le rattraperais probablement, et que je le ramènerais peut-être. Et encore, le ramener... il faudrait pour cela retourner à l'hôtel; et cet officier qui l'attend de la part du roi... tout cela m'inquiète. (*On soulève la jalousie.*) — Qu'est-ce que c'est que cela?

ROGER. Dubouloy!

DUBOULOY. Ah! mon ami, c'est toi, toi ici?

ROGER. Oui. Sommes-nous seuls?

DUBOULOY. Tout à fait seuls.

ROGER. Ces dames...

DUBOULOY. Là-bas, dans l'autre appartement.

ROGER. Bien. Le moment est venu où j'ai besoin de toi, il faut que tu m'aides.

DUBOULOY. Mais attends donc que je te dise...

ROGER. Silence! je n'ai qu'un instant. Elles peuvent revenir, et si l'une ou l'autre m'apprenait, tout serait perdu!

DUBOULOY. Mais au contraire, tout serait.

ROGER. Tais-toi, il y a une voiture attelée dans la ruelle, derrière le jardin; les murs sont bas, j'ai sauté par dessus. Ce soir j'enlève Charlotte.

DUBOULOY. Inutile d'enlever, mon ami, inutile.

ROGER. Comment cela.

DUBOULOY. Mais on se repent, on ne demande pas mieux que de te recevoir.... on t'ouvre les portes; entre et prends un fauteuil, tu es ici comme chez toi.

ROGER. Se pourrait-il?

DUBOULOY. Oui, mon cher.

ROGER. Chut! Quel est ce bruit?

DUBOULOY, regardant par une fenêtre. Une voiture... le roi en descend.

ROGER. Le roi!... et tu m'as dit qu'on se repentait... que je pouvais rester... on s'est donc imaginé que je jouerais le rôle de mari complaisant!... eh bien, oui, je reste... Et c'est toi qui prépares tout!

DUBOULOY. Ainsi?...

ROGER. Ainsi mon projet subsiste... A minuit entre dans le jardin; tu frappes trois coups dans les mains, et nous enlevons.

DUBOULOY. Pardon, mon ami; tu enlèves, toi, mais entendons-nous bien auparavant... Je ne consens à t'aider à enlever qu'à la condition que je n'enlève pas, moi. C'est à prendre ou à laisser.

ROGER. Bien, bien.

DUBOULOY. Voici le roi.

ROGER. Où me cacher... Ah! ce cabinet... A merveille, je ne perdrai pas un mot de tout ce qui se dira...

LE VALET, annonçant. Monsieur le comte de Mauléon.

DUBOULOY. Mais va donc, malheureux!

Saint-Hérem entre dans le cabinet, Dubouloy revient sur le devant de la scène.

SCÈNE VI.

DUBOULOY, LE ROI, LE VALET.

LE VALET. Je vais prévenir ces dames que monsieur le comte...

LE ROI. Très-bien, très-bien; d'ailleurs vous me laissez une excellente compagnie.

DUBOULOY. Sire, votre majesté est véritablement trop bonne.

LE ROI. Non, d'honneur; je suis enchanté de vous rencontrer, monsieur Dubouloy; je voulais envoyer chez vous.

DUBOULOY. Chez moi! (*A part.*) Diable! LE ROI. Comme chez Saint-Hérem, votre ami...

DUBOULOY. Mon ami? Oh! oh! depuis quelques jours nous sommes en froid.... nous nous voyons beaucoup moins.

LE ROI. Oui. J'avais aussi une nouvelle à vous annoncer.... mais j'ai réfléchi.... c'est une autre personne qui se chargera de vous l'apporter...

DUBOULOY, à part. C'est cela, en rentrant chez moi, je trouverai aussi quelque officier.

ou plutôt, comme on ne se gêne pas avec moi, un simple sergent!...

LE ROI. Vous disiez?

DUBOULOY. Rien, sire; je disais que j'étais on ne peut plus reconnaissant. (*A part.*) Saint-Hérem a raison, il n'y a qu'une prompte fuite.

SCÈNE VII.

LES MEMES, LOUISE.

LOUISE. Oh! sire, j'espère que votre majesté m'excusera...

LE ROI. Comment donc! mais j'ai trouvé monsieur Dubouloy qui m'a fait à merveille les honneurs de la maison... Je vous félicite, madame, il me paraît qu'un heureux rapprochement...

LOUISE. Plaît-il, sire?

DUBOULOY. Sire, avec le congé de votre majesté...

LE ROI. Faites, monsieur, faites

LOUISE. Monsieur...

DUBOULOY, sortant. Madame...

SCÈNE VIII.

LOUISE, LE ROI.

LE ROI. Mais il me semble que c'est un traité de paix plus difficile à conclure que celui des Pyrénées?

LOUISE. Oh! ne m'en parlez pas, sire, c'est de l'aversion...

LE ROI. Que je me suis chargé déjà de changer en reconnaissance... Tenez, madame.

LOUISE. Qu'est-ce que cela?

LE ROI. Vous le verrez en allant dire à madame de Saint-Hérem que je l'attends.

LOUISE. La voilà, sire.

SCÈNE IX.

LES MEMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. Votre majesté me pardonnera si j'ai tardé...

LE ROI. Comment donc, madame! vous savez bien que ce n'est point le roi qui vient chez vous... mais le plus dévoué et le plus obéissant de vos serviteurs.

CHARLOTTE. Vous permettez que je dise un mot à Louise?

LE ROI. Oh! faites, madame.

CHARLOTTE, bas. Voilà la lettre.

LOUISE, bas aussi. Mais, puisque j'ai vu monsieur Dubouloy.

CHARLOTTE. N'importe, deux personnes ont plus de chance de le rencontrer qu'une seule, va...

LOUISE. Mais tu m'avais dit que si le roi...

CHARLOTTE. Maintenant je ne le crains plus, va.

Louise sort.

LE ROI, à part. Elle la renvoie! très-bien!

SCÈNE X.

CHARLOTTE, LE ROI.

LE ROI. Ah ! madame, vous allez au-devant de mes vœux. Si vous saviez combien j'ai désiré ce moment où je me trouve enfin seul avec vous... combien je l'ai attendu avec impatience !

CHARLOTTE. Pardon, sire, mais vous vous méprenez...

LE ROI. Eh bien ! laissez-moi ma méprise si c'en est une, puisque cette méprise fait mon bonheur... si vous ne m'aimez pas, laissez-moi croire que vous m'aimez... si je me trompe, éclairez-moi le plus tard possible... en attendant, mes jours d'erreur auront été des jours de joie... Oui, madame, oh ! ne vous y trompez pas... ce n'est pas un sentiment passager, ce n'est pas un caprice d'un instant que vous avez éveillé dans mon cœur, non, c'est un amour profond, durable, éternel... je le sens là... Oh ! tenez, je vous aime pour la vie.

CHARLOTTE. Sire !

LE ROI. Oui, pour la vie... personne ne partagera mon amour, comme personne ne partagera votre puissance, et tandis que seul je supporterai le poids du sceptre et de la couronne... ce sera vous qui commanderez, ce sera vous qui serez la seule, la véritable reine !

CHARLOTTE. Oui, sire, oui, je conçois qu'il y ait des femmes pour lesquelles un pareil avenir soit une séduction...

LE ROI. Eh bien ! dites un mot, madame, et cet avenir c'est le vôtre.

CHARLOTTE. Mais ce mot, sire, en supposant qu'il soit dans mon cœur, un obstacle puissant l'empêchera toujours de s'échapper de mes lèvres.

LE ROI. Cet obstacle, quel est-il ? Parlez, et s'il est au pouvoir d'un homme de le combattre, s'il est dans la puissance d'un roi de le vaincre...

CHARLOTTE. Vous ne devinez pas, sire, que toute libre que je suis, la présence de certaine personne à Madrid serait pour moi un reproche...

LE ROI. Je suis heureux, madame, d'avoir été en quelque sorte au-devant de vos désirs... Un de mes officiers attend Saint-Hérem chez lui et doit me l'amener dès qu'il rentrera. Saint-Hérem partira...

CHARLOTTE. Un exil !

LE ROI. Oh ! non, rassurez-vous, madame... Une mission... Saint-Hérem quittera Madrid, mais en faisant envie au plus ambitieux de mes courtisans.

CHARLOTTE. Et votre majesté l'envoie...

LE ROI. A Séville, à Cadix, à Barcelone...

Peu importe, pourvu qu'il parte, n'est-ce pas ?

CHARLOTTE. Oh ! sire, hors d'Espagne.

LE ROI. Hors d'Espagne !.. Oh ! que cette impatience me rend heureux, madame... Mais croyez que je la partage, croyez que je la ressens plus vivement que vous encore, puisque je ne puis espérer m'entendre dire que je suis aimé, que du moment où il sera parti... oh ! il partira ce soir, ce soir, pour la Hollande.

CHARLOTTE. Mais, sans doute, il faut une décision du conseil, la signature d'un ministre ?

LE ROI, regardant autour de lui. Il faut, madame... il faut une plume, du papier, voilà tout.

CHARLOTTE, lui montrant une table. Sire !

LE ROI, écrivant. Oh ! Dieu, merci madame, il n'en est pas de nous comme de ces pauvres rois d'Angleterre, obligés de tout soumettre à leur parlement, et dont les ordres sont impuissants s'ils ne sont contresignés d'un secrétaire d'Etat. Oh ! non ! madame ! non ! devant ce papier toutes les portes s'ouvriront, et quiconque le lira, ne le lira que le chapeau à la main, car il est signé du roi.

CHARLOTTE. Maintenant, donnez-moi cet ordre, sire.

LE ROI. Pourquoi cet ordre à vous ?

CHARLOTTE. Vous ne comprenez pas. Monsieur de Saint-Hérem peut se présenter de nouveau chez moi ; il peut, comme ce matin, essayer de forcer la porte. Cet ordre contient pour lui l'injonction de partir à l'instant même ?

LE ROI. A l'instant.

CHARLOTTE. Je le lui fais remettre par Louise, par monsieur Dubouloy, par quelqu'un ; et devant cet ordre, il faut qu'il se courbe. qu'il s'humilie, il faut qu'il parte à l'instant même, sous peine de désobéir au roi ; et alors, s'il désobéit, votre majesté aura un motif d'employer la force pour me protéger.

LE ROI. Oh ! madame, il est donc vrai que vous m'aimez... il est donc vrai...

CHARLOTTE. Sire, je vous le répète, tant que monsieur de Saint-Hérem sera en Espagne, je n'ai rien dit, je ne puis rien dire... il ne faudrait pas croire à ce que je dirais...

LE ROI. Oui. Mais dès qu'il se sera éloigné, dès qu'il aura quitté Madrid ?..

CHARLOTTE. Vous saurez, sire, quels étaient mes véritables sentiments, et j'espère que vous ne m'en estimerez pas moins pour les avoir si longtemps renfermés dans mon cœur. (*Saluant.*) Maintenant votre majesté permet...

LE ROI. Vous me quittez ?

CHARLOTTE. Monsieur de Saint-Hérem est toujours en Espagne, sire.

Elle rentre. Au même moment Saint-Hérem reparait.

LE ROI. Ah ! je suis le plus heureux des hommes !

ROGER, à part. A nous deux, maintenant.

LE ROI, se retournant. Saint-Hérem !

SCÈNE XI.

LE ROI, ROGER.

ROGER. Oui, sire, lui-même.

LE ROI, à part. Elle avait raison ; car il s'est bien hâté de revenir (*Haut.*) Vous venez à propos, monsieur, j'allais vous faire chercher.

ROGER. Je suis heureux que le hasard épargne à votre majesté une si grande peine. Me voici, sire. Parlez, j'écoute. Que désirez-vous de moi ?

LE ROI. Vous m'avez plus d'une fois exprimé le regret de ne m'être agréable que comme compagnon de plaisir... un roi n'est pastoujours maître de sa volonté... il me fallait une occasion, une circonstance... Cette mission que vous sollicitiez hier encore, je vous l'accorde maintenant.

ROGER. Maintenant, sire, il est trop tard.

LE ROI. Trop tard ?

ROGER. Oui, et je la refuse.

LE ROI. Comment ! quand vous-même, hier, au bal...

ROGER. C'est que j'ai pénétré certain secret qui pour le moment, sire, me force de rester à Madrid.

LE ROI. Et ce secret, quel est-il ? peut-on le savoir ?

ROGER. Oh ! parfaitement, sire.

LE ROI. Dites-le donc, monsieur.

ROGER. C'est qu'un grand seigneur... un très-grand seigneur de la cour du roi Philippe V aime la même femme que moi. Vous voyez que j'aurais fait un mauvais diplomate, puisque je joue à jeu découvert.

LE ROI. Et la femme aimée par ce grand seigneur, quelle est-elle ?

ROGER. Celle qui fut la mienne, sire.

LE ROI. Et que vous avez si cruellement abandonnée, monsieur. Ce grand seigneur, vous le voyez bien, ne fait donc que réparer votre injustice.

ROGER. C'est un soin dont je me charge moi-même ; c'est plus que cela, sire, c'est un droit que je réclame et que je saurai défendre, fût-ce même...

LE ROI. Achevez...

ROGER. Même contre vous, sire.

LE ROI. Monsieur, savez-vous que vous manquez au respect que vous devez à votre roi ?

ROGER. Sire, je suis né en France, et je ne reconnais d'autre maître que sa majesté le roi Louis XIV.

LE ROI. Mais vous êtes en Espagne, monsieur, vous êtes à Madrid, dans mon royaume, ne l'oubliez pas.

ROGER. Alors, sire, je suis votre hôte, et c'est vous qui, en abusant de votre pouvoir, manquez à l'hospitalité que vous m'avez offerte.

LE ROI. Sortez, monsieur, sortez !

ROGER. Sire ! votre aïeul Henri IV aurait dit : *Sortons.*

LE ROI. C'est bien, monsieur ! Dans un quart d'heure vous aurez quitté Madrid, et dans trois jours l'Espagne.

ROGER. Et si je refuse d'obéir à cet ordre ?

LE ROI. Dans vingt minutes vous serez conduit à la forteresse.

Il sort.

ROGER. Eh bien ! votre majesté saura où me faire arrêter, alors ; je reste ici ; j'attends.

SCÈNE XII.

ROGER, puis CHARLOTTE.

ROGER. Oui, oui, ici, sous ses yeux ; nous verrons jusqu'où elle poussera l'indifférence ! nous verrons... (*Charlotte paraît.*) Ah ! venez, madame, venez.

CHARLOTTE. Ah ! monsieur, vous voilà, enfin !

ROGER. Oui, me voilà ; mais soyez heureuse. Je ne vous laisserai plus de mes instances ; je ne vous fatiguerai plus de mes poursuites : vous allez être débarrassée de moi.

CHARLOTTE. Débarrassée de vous... Oh ! mais attendez donc avant de m'accuser...

ROGER. Oh ! madame, votre esprit a mesuré d'un coup toutes les difficultés. Le mariage vous lait, brisé ; le mari vous importunait, chassé... La même ville, le même royaume ne pouvaient voir votre élévation et sa honte... Exilé !...

CHARLOTTE. Mais non, ce n'est point un exil, c'est une mission.

ROGER. Que j'ai refusée, madame.

CHARLOTTE. Malheureux !

ROGER. Oh ! mais attendez... ce n'est pas tout. Alors, le roi a insisté, et moi, j'ai provoqué, j'ai insulté le roi !

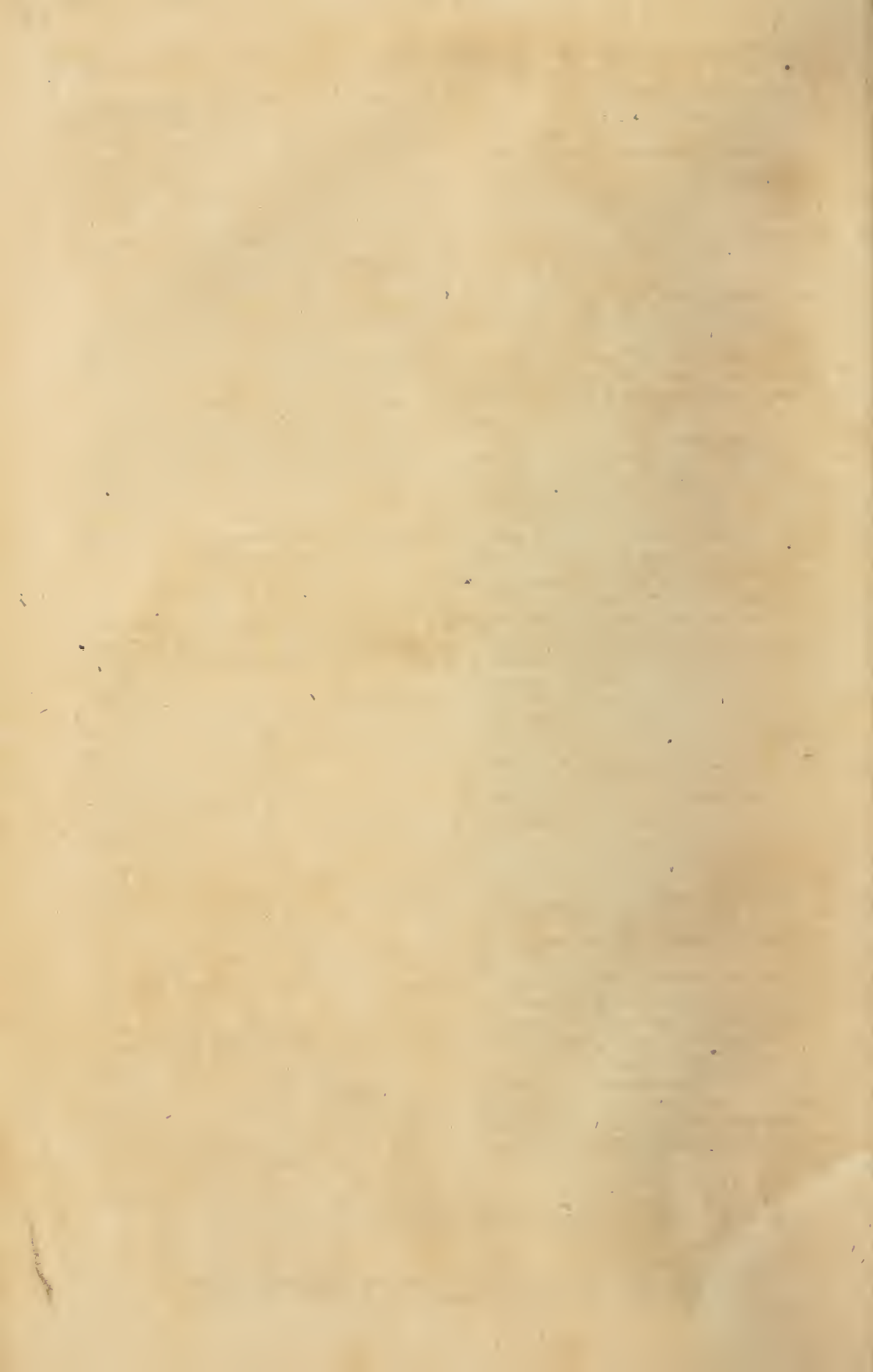
CHARLOTTE. Provoqué, insulté le roi ! Alors, monsieur, sans perdre un instant, une minute, une seconde, il faut partir.

ROGER. Fuir ! quitter Madrid.... Vous quitter ?

CHARLOTTE. Non ; mais fuir ensemble.

ROGER. Que dites-vous ?..

CHARLOTTE. Je dis que c'est moi, monsieur, qui, pour mettre vos jours à l'abri, ai sollicité cette mission du roi ; je dis que vous, une fois hors d'Espagne, nulle puissance humaine ne m'eût retenue et que j'eusse été





LE MÉDISANT,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR

ÉTIENNE GOSSE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 23 septembre 1816.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | |
|---|----------------------------|
| M. DUBREUIL, sous le nom de VALCÉS..... | M. DAMAS. |
| DUVERNOI PÈRE..... | M. BAPTISTE AÎNÉ. |
| DUVERNOI FILS..... | M. MICHELOT. |
| LEFRANC, maître d'un hôtel gardi..... | M. BAPTISTE cadet. |
| EUGÈNE, neveu de Lefranc..... | M. MONROSE. |
| M ^{me} DUBREUIL, sous le nom de LAURE..... | M ^{lle} VOLNAIS. |
| PAULINE, fille de M ^{me} Dubreuil..... | M ^{lle} DEVIN. |
| ROSE, filleule de Lefranc..... | M ^{lle} DEMERSON. |

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon à gauche, à droite un cabinet.

SCÈNE I.

EUGÈNE, ROSE *.

ROSE.

A ranger ce salon viens, Eugène, aide-moi.
Ton oncle m'a permis de rester avec toi ;
Tu seras le mari de sa chère filleule.

EUGÈNE, avec importance.

Je ne puis, en ce cas, te laisser toute seule ;
Et déjà d'un mari remplissant le devoir,
Je me mets à l'ouvrage, et t'invite à t'asseoir.
Aux rigueurs de l'hymen je commence à souscrire.

ROSE.

Et vous aussi, monsieur, vous aimez à médire :
Loin de parler d'amour, vous faites de l'esprit.

EUGÈNE.

Que veux-tu, mon enfant, l'exemple me sourit.
Près des femmes sur-tout, pour que l'on réussisse,
Monsieur Valcés prétend qu'il faut de la malice.

ROSE.

Tu voudrais l'imiter ?

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient la gauche du spectateur, et ainsi de suite. — Les changements de position dans le courant des scènes sont indiqués par des notes au bas des pages.

EUGÈNE.

Je n'ai pas son talent.

ROSE.

Dis, sa méchanceté.

EUGÈNE.

C'est un homme excellent.

Joyeux et libéral, tous les jours il nous donne.

ROSE.

Il médit de chacun, et n'épargne personne.
Mais c'est assez de lui nous occuper, je croi.
N'as-tu plus de plaisir à me parler de moi ?

EUGÈNE.

En pourrais-tu douter ? Je t'aime à la folie.
N'es-tu pas fort aimable, et sur-tout fort jolie ?
Tu grondes quelquefois, mais avec tant d'esprit,
Qu'une grace de plus brille dans ton dépit.

ROSE.

C'est bien parler cela.

EUGÈNE.

Tu vois donc bien, ma chère,
Que monsieur de Valcés ne doit pas te déplaire.
Il critique parfois les femmes et leurs mœurs :
Mais il m'enseigne l'art de dire des douceurs.
Lorsqu'en jolis propos je vante ton mérite,
Je le prends pour modèle, et c'est lui que j'imité.

ROSE.

Je n'aime point, monsieur, qu'on soit imitateur :
Ce rôle est dangereux.

EUGÈNE.

Mais il me fait honneur.

ROSE.

Le bel honneur, vraiment ! Quoï ! tu le crois ?

EUGÈNE.

Sans doute.

La voisine me craint, et le voisin m'écoute.
Chacun de mes récits aime à s'entretenir,
Et l'on me fait déjà l'honneur de me haïr.

ROSE.

Sur ton oncle *déjà* versant le ridicule,
Tu te moques de lui sans crainte et sans scrupule.

EUGÈNE.

Mais pourquoi prête-t-il à la malignité ?

ROSE.

Un bienfaiteur toujours doit être respecté.

EUGÈNE.

Je le respecte aussi. Mais crois-moi, chère Rose,
Un peu de médisance est bon à quelque chose.
Tout est triste sans elle, et l'on n'y tiendrait pas
S'il fallait respecter tous les sots d'ici-bas.

ROSE.

Encore ! Taisez-vous.

EUGÈNE.

Ainsi donc, pour te plaire,

Tu voudrais un mari d'un esprit ordinaire,
Qu'on appellât niais, et que chacun jouât ?

ROSE.

Où, monsieur ; j'aime mieux un niais qu'un ingrat.
Laissons cela ; parlons de notre mariage.
Que dit ton oncle ?

EUGÈNE.

Il veut achever son ouvrage,
Nous marier d'abord ; et, si dans quelque temps
Nous rendons par nos soins les voyageurs contents...
Il ne s'explique pas. Mais que sait-on ? Peut-être
De cet hôtel garni je deviendrai le maître.

ROSE.

Moi, la maîtresse ?

EUGÈNE.

Où.

ROSE, gaiement.

Mon cher petit mari.

EUGÈNE.

Rangeons tous ces fauteuils ; mets ces papiers ici.

ROSE.

Paix ! voici mon parrain.

(Ils arrangent les fauteuils, et placent des journaux sur la table.)

SCÈNE II.

EUGÈNE, ROSE, LEFRANC.

LEFRANC.

Fort bien, enfants, courage.

J'aime à vous voir tous deux de bonne heure à l'ou-
[vrage.

EUGÈNE.

Quand vous aurez, mon oncle, uni notre destin,
Nous serons à l'ouvrage encore plus matin.

LEFRANC.

Et toi, Rose, l'hymen doublera-t-il ton zèle ?

ROSE.

Je connais les devoirs où cet état m'appelle.
Heureuse de vous plaire et de vous obéir,
Vous me verrez toujours prompte à vous prévenir.

LEFRANC.

(A part.)

Tu réponds à merveille. Oh ! la fine matoise !
Comme en six mois Paris forme une villageoise !
(Haut.)

Il est vrai que toujours on voit dans mon hôtel
Beaucoup de gens d'esprit, et ce séjour est tel,
Que rien qu'en l'habitant on devient plus aimable.

ROSE.

De tout ce que je sais je vous suis redevable.

LEFRANC.

Tu me dois ton esprit.

ROSE.

Du vôtre je fais cas.

EUGÈNE, bas à Rose.

Mon oncle généreux donne ce qu'il n'a pas.

ROSE, bas à Eugène.

Paix donc !

LEFRANC.

Rose, parlons un peu de nos affaires.

Comment vont aujourd'hui nos dames étrangères ?

ROSE.

Elles sont de mes soins très contentes, je croi.

LEFRANC.

J'attends un voyageur. Du jeune Duvernoi,
Qui loge en mon hôtel, nous allons voir le père.

(En confidence.)

Il veut que son retour soit pour tous un mystère.

EUGÈNE.

Par quel motif ?

LEFRANC.

Cela ne vous regarde pas.

EUGÈNE, à part.

Mon oncle, pour un rien, fait un grand embarras.

LEFRANC.

De vos devoirs toujours faudra-t-il vous instruire ?

Dans un hôtel garni tout voir et ne rien dire,
C'est le point important. Comment va, ce matin,
Le cher monsieur Valcés ? Est-il toujours malin ?

EUGÈNE.

Il est charmant.

ROSE.

On aime à l'entendre médire,

Et ses portraits piquants quelquefois nous font rire.
Quand elle attaque autrui, l'épigramme nous plaît,
Et d'un railleur adroit on nourrit le caquet :
Mais croyez, cher parrain, qu'il n'en est pas de même
Quand on juge le trait lancé contre soi-même ;
La vanité bientôt se montre à découvert.

LEFRANC.

Dis-nous cela, ma fille.

ROSE.

On était au dessert :

Et Valcés, profitant de ce moment propice,
 Sur les travers du temps exerçait sa malice.
 Fournisseur, médecin, professeur, avocat,
 Législateur, huissier, savant, homme d'état,
 Rimeur de tragédie ou bien de logriphe,
 Tout reçoit en passant le petit coup de griffe.
 De ces contes plaisants chacun paraît charmé.
 Notre orateur malin en est plus animé :

Et, tout fier des succès qu'il remporte à médire,
 Il attaque à leur tour ceux qu'il avait fait rire.
 Dès-lors la scène change : on se boude, on se tait ;
 Personne ne rit plus, chacun reste muet ;
 L'amour-propre offensé n'a pu tenir la place ;
 Et tous ses auditeurs, qui faisaient la grimace,
 Pour ne plus écouter ce railleur éternel,
 Ce matin, en grondant, ont quitté votre hôtel.

EUGÈNE.

Si l'on aime à railler sur les défauts des autres,
 On doit permettre au moins qu'on attaque les nô-

ROSE.

Eh bien ! vous l'entendez, monsieur veut à présent
 Imiter le caquet de ce beau médisant.

LEFRANC.

Il a tort, très grand tort ; et du plus beau génie
 Je ne voudrais jamais paraître la copie.

EUGÈNE, bas à Rose.

Il est vrai que mon oncle est un original.

LEFRANC.

Que dit-il donc ?

ROSE.

Il dit que Valcés parle mal ;

Qu'il n'imitera point son humeur trop légère,
 Et qu'il suit vos avis comme ceux d'un bon père.

LEFRANC, avec importance.

Il fait très bien sans doute, et doit se souvenir
 Que si je vous prépare un heureux avenir,
 Que si de cet hôtel je suis propriétaire,
 C'est que de mon état j'ai pris le caractère.
 Dans cet état il faut, non des traits médisants,
 Mais une adresse aimable et des soins complaisants.
 Que m'importe qu'un fat à mes dépens s'égaie ?
 Le grand homme, à mes yeux, est celui qui me paie.
 Que me fait son humeur ? Son argent est mon but.
 Hors ce principe-là, monsieur, point de salut !
 Eugène, je vous ai promis ma survivance ;
 Je dois vous enseigner ce que l'expérience,
 Une longue habitude, un peu d'esprit et d'art,
 M'ont appris là-dessus. Vous me comprenez... car...
 Songez qu'il faut toujours que l'art... que la nature...

(On entend un grand bruit en dehors.)

Mais descendez, monsieur ; j'entends une voiture.

EUGÈNE, bas à Rose.

Pauvre oncle ! ses discours sont toujours embrouil-

ROSE, bas à Eugène.

Encore une épigramme, et nous sommes brouillés.

(Eugène et Rose sortent.)

* Eugène, Lefranc, Rose.

SCÈNE III.

LEFRANC.

Au bonheur qui l'attend rien ne peut mettre obsta-
 Quand je parle, on dirait qu'il écoute un oracle. [cde.
 Mon neveu n'est pas sot, et fait grand cas de moi :
 Il a raison. On vient ; c'est monsieur Duvernoi.

SCÈNE IV.

LEFRANC, DUVERNOI PÈRE.

DUVERNOI PÈRE.

Sur mon nom, cher Lefranc, gardez mieux le silence.
 Mon fils doit en ces lieux ignorer ma présence :
 Pour juger sa conduite on me voit à Paris.

LEFRANC.

D'un semblable dessein vous me voyez surpris.

DUVERNOI PÈRE.

Depuis plus de trois mois qu'en votre hôtel il loge,
 De quoi s'occupe-t-il ?

LEFRANC.

Chacun fait son éloge.

Votre fils est très sage et très intéressant.

DUVERNOI PÈRE.

Vous croyez ?

LEFRANC.

Digne fils d'un riche commerçant,
 Il est doux, économe, et mène un train fort mince.

DUVERNOI PÈRE.

Oui ; mais il ne veut pas retourner en province,
 Et je viens le chercher. A parler sans détour,
 Je crains qu'en cette ville il n'ait pris de l'amour.
 Vous ne répondez pas ?

LEFRANC.

Je suis loin de me taire
 Sur monsieur votre fils ; et je dis, au contraire,
 Que ce jeune homme ici se comporte fort bien,
 Qu'il est sage, économe, et qu'il ne me doit rien.

DUVERNOI PÈRE.

Qui loge en votre hôtel ?

LEFRANC.

Un payeur de la guerre,
 Deux barons allemands, avec leur secrétaire,
 Une dame et sa fille, et trois plaideurs normands.

DUVERNOI PÈRE.

Ensuite ?

LEFRANC.

J'ai, de plus, quelques négociants,
 Deux comtes étrangers, et trois gros commissaires.
 Je ne vous parle pas des autres locataires.
 Tristes et délaissés, et pourtant sans défaut,
 Ces pauvres voyageurs sont logés au plus haut :
 Ce sont deux vieux savants placés au quatrième,
 Et trois solliciteurs malades au cinquième.

DUVERNOI PÈRE.

Une dame et sa fille, avez-vous dit, je crois,
 Logent dans votre hôtel ?

LEFRANC.

Oui, depuis près d'un mois.

DUVERNOI PÈRE.

Sans doute que mon fils les connaît?

LEFRANC.

Je l'ignore.

DUVERNOI PÈRE.

Le nom de cette dame?

LEFRANC.

Elle se nomme Laure.

DUVERNOI PÈRE.

Savez-vous le motif qui guide ici ses pas?

LEFRANC.

Leurs affaires, monsieur, ne me regardent pas.
Je me dois tout entier aux devoirs de ma place,
Et j'ignore toujours chez moi ce qui se passe.

DUVERNOI PÈRE.

Envoyez-moi quelqu'un.

LEFRANC.

Mon neveu va venir.

DUVERNOI PÈRE.

Ne voyez pas mon fils.

LEFRANC, à part.

Je m'en vais l'avertir.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DUVERNOI PÈRE, seul.

Mon fils du monde encor n'a pas l'expérience,
Je crains qu'on ait ici trompé sa confiance.
Que fait-il à Paris? Et par quel changement...?

SCÈNE VI.

DUVERNOI PÈRE, EUGÈNE.

EUGÈNE.

J'accours pour vous servir avec empressement.

DUVERNOI PÈRE, à part.

Moins discret que son oncle, il saura mieux m'in-
(Haut.) [struire.

Tu me parais alerte, et tu pourrais me dire
Quels sont ceux que mon fils fréquente en ce logis?

EUGÈNE.

Monsieur Valcés, je crois, est un de ses amis.

DUVERNOI PÈRE.

Quel homme est ce Valcés?

EUGÈNE.

Tout le monde en raffole.

C'est lui qui, dans l'hôtel, a toujours la parole.
Joyeux, spirituel, quoiqu'il ait quarante ans,
Cet étranger doit plaire à tous nos jeunes gens.
Il sait tous les secrets des maris et des femmes,
Et nous enseigne à tous de bonnes épigrammes.

DUVERNOI PÈRE.

Ces parleurs éternels ne sont point de mon goût,
Et je fuis ces méchants...

EUGÈNE.

Il ne l'est pas du tout.

Oh! c'est un médisant d'une bizarre espèce.

Il critique avec grace, il raille avec finesse,
Et, se moquant de vous-même en vous obligeant,
Il fait une épigramme en prêtant son argent.

Si vous l'interrogez, vous l'entendrez vous dire:

« La médisance adroite éveille le sourire;
« Elle excite l'esprit et sa malignité,
« Sur les travers d'autrui badine avec gaité;
« On la voit, en tout temps, incapable de feindre,
« Ranimer l'entretien, souvent prêt à s'éteindre;
« Elle sait avec art démasquer les défauts,
« Et fait gaiment la guerre à tous les hommes faux. »

DUVERNOI PÈRE.

Eh! mon fils encourage une telle manie?

EUGÈNE.

Non; votre fils, monsieur, parfois le contrarie;
Il le blâme souvent.

DUVERNOI PÈRE.

Mon fils agit au mieux.

EUGÈNE.

Je trouve qu'il a tort, il est trop sérieux.

DUVERNOI PÈRE.

Vraiment?

EUGÈNE.

Oui, votre fils est d'une humeur sauvage,
Et n'eut jamais, dit-on, la gaité de son âge.
Vous l'avez élevé pour être un commerçant;
Il est intéressé, sans être intéressant,
Et de son digne père en tout parfait émule,
Quand vous l'interrogez, on dirait qu'il calcule.
Admis dans le grand monde, il est embarrassé;
Jamais un trait piquant par lui ne fut lancé;
Le bon sens, à Paris, n'est qu'un présent fort mince;
On dit qu'il a toujours le ton de la province.

DUVERNOI PÈRE.

Eh! qui vous a donné ces renseignements-là?

EUGÈNE.

C'est monsieur de Valcés qui m'apprend tout cela.

DUVERNOI PÈRE.

Ce ton vous causera quelque mauvaise affaire;
Et vous feriez bien mieux, mon ami, de vous taire.
Imiter sans esprit un homme dangereux
Est un rôle pour vous ridicule et fâcheux. [finie,
On craint les médisants; mais, s'il faut qu'on les
On méprise encor plus le sot qui les copie.

EUGÈNE, à part.

(Haut.)

Cet homme est un bourru. Quittons cet entretien.

DUVERNOI PÈRE, à part.

J'ai tort de me fâcher, je ne saurai plus rien.
(Haut.)

Vos propos, mon ami, n'ont rien dont je m'offense.

EUGÈNE.

Vous aimez, je le vois, à parler par sentence.

DUVERNOI PÈRE, à part.

(Haut.)

L'insolent! Connais-tu cette jeune beauté
Qui loge en votre hôtel? Dis-moi la vérité:
Cette jeune personne est auprès de sa mère?

EUGÈNE.

Oui, monsieur.

DUVERNOI PÈRE.

Sa conduite?

EUGÈNE.

Est, pour tous, un mystère;

On ne la voit jamais, et Rose seulement
Pénètre quelquefois dans son appartement.

DUVERNOI PÈRE.

Ainsi, tu ne sais rien?

EUGÈNE.

Rien du tout, je vous jure.

DUVERNOI PÈRE, à part.

Ce mystère, vraiment, n'est point d'un bon augure.

EUGÈNE.

Sur la jeune beauté qui se cache céans
Si vous voulez avoir quelques renseignements,
Voyez monsieur Valcés, il connaît sa conduite.

DUVERNOI PÈRE.

Eh bien! auprès de lui mène-moi tout de suite.

EUGÈNE.

Il est sorti, je crois.

DUVERNOI PÈRE.

Allons, je reviendrai;

Il faudra m'avertir dès qu'il sera rentré.

SCÈNE VII.

EUGÈNE, seul.

Son fils de cette belle est amoureux peut-être.
Sans ce motif, pourquoi voudrait-il la connaître?
Rose d'un tel secret est instruite, je crois,
Et pour m'en informer justement je la vois.
Mais la dame inconnue avec elle s'avance.
Sortons, il ne faut pas troubler leur confiance.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

M^{me} DUBREUIL, ROSE.

MADAME DUBREUIL.

Rose, monsieur Valcés n'est pas encore rentré?

ROSE.

Les oisifs de l'hôtel déjà l'ont entouré.

MADAME DUBREUIL.

S'occupe-t-il de moi?

ROSE.

De vous! Jamais, madame.

MADAME DUBREUIL.

Il ne pense pas être aussi près de sa femme.

ROSE.

Il ne s'en doute pas, et votre cher époux
Ne m'a dit qu'un seul mot sur Pauline et sur vous.
Mais quel motif ici près de lui vous appelle,
Dites-le-moi?

MADAME DUBREUIL.

La chose est toute naturelle.

Un procès appela mon époux à Paris.
Ce procès est gagné. Charmé de ce pays,
Dont le vaste tableau plaît à sa médiançe,

Monsieur prétend eneor prolonger son absence,
Et, pour vivre en ces lieux en pleine liberté,
Prend un nom qu'autrefois il n'avait point porté.
Il veut, par ce moyen, me cacher sa conduite,
Des gens de sa province éviter la poursuite;
Mais des amis certains ont osé m'avertir
Des dangers qu'à Paris il pourrait bien courir.
Inquiète, je pars; et, pour juger moi-même
De l'écueil où l'attire une faiblesse extrême,
J'habite prudemment le même hôtel que lui.

ROSE.

Ne vous ferez-vous point reconnaître aujourd'hui?

MADAME DUBREUIL.

Il n'est pas eneor temps.

ROSE.

Qu'est-ce qui vous arrête?

MADAME DUBREUIL.

J'ai, depuis quelques jours, certains projets en tête.
Pauline est-elle eneor dans son appartement?

ROSE.

C'est elle qui vers vous s'approche en ce moment.

(Rose sort.)

SCÈNE IX.

PAULINE, M^{me} DUBREUIL.

MADAME DUBREUIL.

Ma Pauline, qu'as-tu? Réveuse, embarrassée,
Duvernoi, je le vois, occupe ta pensée.

PAULINE.

Ma mère...

MADAME DUBREUIL.

Je suis loin de condamner ton choix.

PAULINE.

Vous l'approuvez?

MADAME DUBREUIL.

Sans doute; et j'ai plus d'une fois,
Quand tu voulais blâmer son ardent caractère,
Défendu ce défaut; il montre un cœur sincère.
J'ai surpris ton secret, ma fille; et je vois bien
Que tu n'as pas eneor su deviner le mien.

PAULINE.

Vous avez des secrets?

MADAME DUBREUIL, souriant.

D'une haute importance;

A ta soumission j'en dois la confiance.

Tu crois ton père absent?

PAULINE.

Sans doute.

MADAME DUBREUIL.

Il est ici,

Et près de nous demeure en cet hôtel garni.

PAULINE.

Que j'aurai de plaisir à revoir ce bon père!

MADAME DUBREUIL.

Je sais une nouvelle à ton cœur aussi chère;
Du jeune Duvernoi le père est en ce lieu,
Et nous allons le voir.

PAULINE.

Il vous connaît?

MADAME DUBREUIL.

Un peu.

Mais ton père avec lui fut lié dès l'enfance.
 Sans leur vieille amitié, sans cette circonstance
 Qui dut me prévenir pour monsieur Duvernoi,
 Je n'aurais point permis que son fils vint chez moi.

PAULINE.

Monsieur Duvernoi fils ne connaît point mon père.
 Pensez-vous qu'il lui plaise?

MADAME DUBREUIL.

Il lui plaira, j'espère.

Silence! il vient à nous.

PAULINE.

C'est lui, je le vois bien.

MADAME DUBREUIL.

Garde bien mon secret.

PAULINE.

Je ne lui dirai rien.

SCÈNE X.

PAULINE, M^{me} DUBREUIL, DUVERNOI FILS.

DUVERNOI FILS.

Madame, pardonnez à mon impatience.
 Mon père dès long-temps condamnant mon absence,
 Dans ses lettres toujours m'appelait près de lui ;
 Et, sans m'en prévenir, il arrive aujourd'hui.

MADAME DUBREUIL.

Serait-il irrité contre vous ?

DUVERNOI FILS.

Je l'ignore.

Pour me justifier je n'ai rien dit encore.
 Avant de m'expliquer avec lui franchement,
 Je dois vous demander votre consentement.
 Par mon émotion mon secret se devine.
 Sans desirer sa main je n'ai pu voir Pauline.

MADAME DUBREUIL.

Votre trouble, monsieur, se conçoit maintenant ;
 Mais l'aveu de ma fille est-il moins important ?
 Je ne présume pas que vous l'ayez encore.

DUVERNOI FILS.

Non, madame. Elle sait à quel point je l'adore.

PAULINE, à part.

Il est vrai.

DUVERNOI FILS.

Mais son cœur, de ses devoirs jaloux,
 N'a point dit son secret.

PAULINE, à sa mère.

Je ne l'ai dit qu'à vous.

Mon devoir à monsieur m'ordonnait de le taire ;
 Mais je n'ai jamais eu de secrets pour ma mère.

DUVERNOI FILS, vivement.

Pauline...

PAULINE.

C'est assez.

MADAME DUBREUIL.

Ah! ne le gronde pas.

Moi-même, en l'excitant, j'aimais son embarras ;

D'un amour délicat son trouble était la preuve,
 Et je dois m'applaudir d'avoir fait cette épreuve.

DUVERNOI FILS.

Que vous rendez justice à mes vrais sentiments!
 Madame, je vous jure...

MADAME DUBREUIL.

Oh! trêve de serments.

DUVERNOI FILS, vivement.

Maintenant à mon père il faut que je confie
 Un secret d'où dépend le bonheur de ma vie.
 De mon trop long séjour peut-être il grondera ;
 Mais, en voyant Pauline, il me pardonnera.
 De mon père pour moi la tendresse est extrême.
 Eh! qui pourrait jamais condamner qui vous aime ?
 Mon tort fut de cacher si long-temps à ses yeux
 Un amour dont mon cœur doit être glorieux ;
 Et je vais de ce pas, dans l'ardeur qui me presse,
 Lui peindre vos bontés et ma vive tendresse.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

PAULINE, M^{me} DUBREUIL.

PAULINE.

Comme il m'aime!

MADAME DUBREUIL.

Il est fier de ton consentement.

S'il faut s'en rapporter à son empressement,
 Il ne tardera pas à présenter son père.
 Tu vas, en te montrant, désarmer sa colère.
 On vient.

SCÈNE XII.

PAULINE, M^{me} DUBREUIL, ROSE.

ROSE, bas à madame Dubreuil.

Monsieur Valcés approche de ces lieux.

MADAME DUBREUIL.

Rentrons. Sur mes projets je m'expliquerai mieux.

(Madame Dubreuil et Pauline sortent.)

SCÈNE XIII.

DUBREUIL, sous le nom de VALCÉS ; EUGÈNE,
ROSE.

DUBREUIL, riant.

Que l'homme est ridicule ! Il s'admire, il s'ignore ;
 On le raille lui-même, il applaudit encore ;
 Le fat rit des travers de la fatuité,
 Et l'être le plus vain blâme la vanité.

EUGÈNE.

Redites-moi cela.

DUBREUIL.

Pourquoi ?

EUGÈNE.

Pour le redire.

DUBREUIL.

Prends garde. Quoi ! tu veux ?...

EUGÈNE. [struire.

Oui, je cherche à m'in-
Dans l'hôtel, autrefois, je passais pour un sot;
Maintenant, grace à vous, je place aussi mon mot.

DUBREUIL.

Le mot le plus piquant, et que par-tout l'on cite,
Dans la bouche d'un sot a perdu son mérite.

EUGÈNE.

Bien obligé, monsieur. Les jolis compliments!

ROSE.

Il faut bien que monsieur s'amuse à tes dépens.
(Elle sort.)

EUGÈNE.

Rose nous écoutait; souffrez que je la suive.

DUBREUIL.

Si quelque original dans cet hôtel arrive,
Tu viendras m'avertir.

EUGÈNE.

Vous êtes bien servi;
Car un original arrivé d'aujourd'hui,
Qui fait le moraliste, et parle par sentence,
Avec monsieur Valcés veut faire connaissance.
De vos conseils, dit-il, il peut avoir besoin.

DUBREUIL.

Eh bien! cours le chercher.

EUGÈNE, apercevant M. Duvernoi père.

Je n'irai pas bien loin.

SCÈNE XIV.

EUGÈNE, DUBREUIL, DUVERNOI PÈRE.

EUGÈNE.

Voici monsieur Valcés.

(Il sort.)

DUVERNOI PÈRE.

Ma surprise est extrême!

C'est mon ami Dubreuil.

DUBREUIL, l'embrassant.

Mon ami, c'est moi-même.

DUVERNOI PÈRE. [nant?

D'où vient le nouveau nom que tu prends mainte-
Toi, monsieur de Valcés!... Pourquoi ce change-

DUBREUIL. [ment?

C'est un nom qu'autrefois je tenais d'une terre.

DUVERNOI PÈRE.

Aurais-tu dans ces lieux quelque mauvaise affaire?
Parle, tu peux compter sur moi, sur mes amis.

DUBREUIL.

Ce fut pour un procès que je vins à Paris;
Ce procès est gagné. J'ai bien su le conduire,
Mais les méchants toujours ont le secret de nuire,
Le procès que l'on gagne est encor chagrinant.
(Il rit.)

J'avais un avocat d'un mérite étonnant,
Petit-maitre parfait et digne de louange;
Il péroraît fort bien et dansait comme un ange.
Charmant dans un salon, éloquent en la cour;
Au barreau, dans le monde, il brillait tour-à-tour.
Mais j'ai payé bien cher tous ses talents frivoles;

Ce n'est qu'au poids de l'or que j'obtins ses paroles;
Pour attirer vers eux la source de nos biens,
Les jeunes avocats valent bien les anciens.

DUVERNOI PÈRE.

Tu n'es donc pas changé? ta langue inconséquente
En désolant chacun toi-même te tourmente;
Et tu sacrifierais parents, amis, repos,
Pour le plaisir malin de dire des bons mots:
Tu fais de ton esprit un bien mauvais usage.
Get avis te déplaît?

DUBREUIL, avec ironie.

Je le trouve fort sage,

Et je veux profiter de tes instructions,
Dans la petite ville où nous nous connaissons,
Je conviens avec toi qu'enclin à la satire
Je m'abandonnais trop au plaisir de médire.
En flattant les défauts on a tout à gagner;
Moi, j'avais le malheur de ne rien épargner,
Et j'osais publier les intrigues secrètes
Des maris complaisants et des femmes coquettes.
Je démasquais le fourbe et raillais le pédant.
N'ai-je pas signalé ce petit président
Qui, pour mieux déguiser son amour pour la brigade,
Déclamait en tout lieu contre l'esprit d'intrigue?
Le mérite réel ne cabale jamais;
Il attend les faveurs, et ne court point après,
Disait ce faux Caton d'un ton plein d'impudence;
Mais pour placer les siens il remuait la France.

DUVERNOI PÈRE.

Eh! quel fut, réponds-moi, le succès de tes soins?
Il parla davantage, et n'intrigua pas moins.

DUBREUIL.

Tu conviendras pourtant, malgré ta complaisance,
Que le ton d'aujourd'hui prête à la médisance.
Ton esprit n'est-il point frappé de nos travers?
Ne vois-tu plus l'amas d'originaux divers
Qu'offrait à nos regards notre petite ville?
On pouvait s'en moquer sans être fort habile.
N'as-tu pas vu cent fois de nos sociétés
Le ton impertinent et les airs affectés;
La coquette jouer la femme sans faiblesse,
Les fripons ne parler que de délicatesse; [cas,
Des importants boudeurs, d'eux seuls faisant grand
Refuser les emplois... qu'on ne leur donnait pas;
Et chez nos gens heureux, prompts à se méconnaître,
De sottise et d'orgueil les préjugés renaitre;
Et nos caméléons, constants dans leurs travaux,
Esprits forts autrefois, maintenant faux dévots?
Dans nos cercles charmants tu remarquas sans doute
Et le fat qui raconte et le sot qui l'écoute;
Tu vis nos orateurs, se disant nos soutiens,
Mêler la politique à tous leurs entretiens;
Nos maris plaisanter de leurs propres injures;
Nos mamans dans les bals chercher des aventures?
Chacun en se vantant croit cacher ses défauts.
Dans mon pauvre pays rien n'est vrai, tout est faux.
La ruse en chaque état remplace le mérite.
On n'y peut faire un pas sans voir un hypocrite.

DUVERNOI PÈRE.

Tu fais de ton pays un fort joli tableau,

Et tu viens de lui rendre un hommage nouveau.
Adieu, beau discoureur.

DUBREUIL, le retenant.

Reste, je te répète

Qu'à présent ma conduite est beaucoup plus discrète-
Et de mon cher pays le fidèle portrait [te;
A tout autre que toi je ne l'eusse point fait.
Oh! je suis bien changé.

DUVERNOI PÈRE.

La réforme est utile.

DUBREUIL, avec ironie.

Je vois de grands travers dans cette grande ville;
Mais je me garde bien d'en signaler aucun.
Je ne raille personne, et j'applaudis chacun.
Ce qu'on dit, ce qu'on fait me paraît admirable;
Même chez nos savants je trouve un ton aimable.
Je trouve en nos bureaux douceur et vérité;
Dans nos chers feuilletons politesse et bonté.
Quel que soit à Paris le goût de la parure,
Je ne saurais citer une femme parjure,
Et me croirais vraiment beaucoup trop occupé
S'il me fallait montrer un seul mari trompé.
Pour te prouver enfin combien l'expérience
M'a fourni de leçons, m'a donné de prudence,
Et combien je condamne un homme qui médit,
A tous nos écrivains je trouve de l'esprit.

DUVERNOI PÈRE.

Tout homme qui médit est celui que tu blâmes,
Et pour me le prouver tu fais des épigrammes!
Te voilà bien changé! d'après de tels regrets,
Je te vois à médire enclin plus que jamais. [autres?
Mais, pour blâmer chacun, vauds-tu mieux que les
N'as-tu pas tes défauts, si nous avons les nôtres?
Souffre que je te cite un auteur d'un grand sens,
Molière. Par ces mots il peint les médisants:
« Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
« Sont toujours sur autrui les premiers à médire. »
En effet, nous voyons que de tous ces railleurs
Qui blâment nos travers et gourmandent nos mœurs,
La conduite en tout temps ne fut jamais sensée.
Veux-tu donc que sur eux j'explique ma pensée,
Que je te dise aussi ce qu'on pense de toi?

DUBREUIL.

Je puis tout écouter de l'ami Duvernoi.

DUVERNOI PÈRE.

La rage de médire est une impertinence:
Dans notre vanité ce défaut prend naissance.
Du bonheur du prochain le tableau vous aigrit;
Le désir de briller, de montrer de l'esprit,
Vous met à la merci des oisifs d'une ville,
Et vous n'êtes méchant que pour paraître habile.
Mais que vous revient-il de ces fâcheux éclats?
On vous flatte tout haut, on vous blâme tout bas;
Vos bons mots quelquefois font rire la sottise;
Mais toujours l'honnête homme en secret vous mé-

[prise :

Il vous fuit, il vous voit, à sa perte attaché,
Lancer souvent le trait d'un perfide caché.

(Dubreuil fait un mouvement de surprise.)

Rien n'est sacré pour vous, et la reconnaissance

N'a jamais enchaîné l'affreuse médisance.

Dès qu'un homme est atteint de ce fatal penchant,
Il est tout glorieux de paraître méchant;
Nos chagrins sont pour lui de légers badinages:
Il s'amuse des pleurs, il sourit des outrages;
Pour un air si cruel, et qui dure un moment,
L'honneur et l'amitié lui parlent vainement;
Les médisants enfin sont une affreuse peste
Qu'un homme de bon sens blâme, fuit et déteste.

DUBREUIL.

D'où vient ce grand courroux?

DUVERNOI PÈRE.

Mon ami, je suis franc.

DUBREUIL.

Du portrait que tu fais le mien est différent.

DUVERNOI PÈRE.

Tu n'as pas tout-à-fait ce mauvais caractère.
Je t'ai vu bon époux, et sur-tout meilleur père;
Le mal que tes discours avaient pu préparer,
Je t'ai vu mille fois prompt à le réparer.
Au reste, brisons là. Parlons de ta famille.
Et comment vont ta femme et ta charmante fille?

DUBREUIL.

Toutes deux en province attendent mon retour,
Et j'en reçois ici des lettres chaque jour.
Ah! si je te montrais des lettres aussi chères,
Tu verrais que je suis le plus heureux des pères.
Rien n'égale l'amour que j'ai pour cette enfant,
Et de la trop aimer en vain je me défend;
J'en suis tout glorieux.

DUVERNOI PÈRE.

Elle était fort jolie!

DUBREUIL.

Ma Pauline, mon cher, est encore embellie;
Et, pour trancher ici tous discours superflus,
Chaque moment lui donne une grâce de plus.

DUVERNOI PÈRE.

Et ta femme?

DUBREUIL.

Ma femme, elle m'est toujours chère.
Mais le temps fait sur elle un effet tout contraire;
Et quand, de jour en jour, ma fille s'embellit,
Ma pauvre femme, hélas! de jour en jour vieillit.

DUVERNOI PÈRE.

Penses-tu que pour toi les ans soient plus propices,
Que tu sois plus aimable, et que tu rajeunisses?

DUBREUIL.

Non, sans doute.

DUVERNOI PÈRE.

Eh! pourquoi l'aceuser de vieillir?
Ta langue ne peut donc jamais se retenir?
Chacun doit supporter ta mordante épigramme,
Et tu ne penx au moins en excepter ta femme?
Je la connais; elle a plus de bon sens que toi;
Elle est douce, prudente.

DUBREUIL.

Il est vrai.

DUVERNOI PÈRE.

Va, crois-moi,

Une femme comme elle, encor fraîche et jolie,
Nous aide à supporter les chagrins de la vie;

Et, d'elle séparé, tu ne vis qu'à demi.
Notre femme est toujours notre meilleur ami.
Songe que sa douceur dissipe maint orage,
Et qu'il vous faut ensemble achever le voyage.

DUBREUIL.

De ce petit sermon je ressens tout le prix.
Mais dis-moi le motif qui t'amène à Paris.

DUVERNOI PÈRE.

J'y viens chercher mon fils, à mes vœux peu docile;
Je crois qu'un fol amour l'attache à cette ville;
Que dans cet hôtel même est l'objet de ses vœux.
Sans doute tu connais les belles de ces lieux?
De leur ton, de leurs mœurs, tu pourras bien m'in-
[struire?

DUBREUIL.

Je ne les connais pas, et ne puis rien t'en dire.

DUVERNOI PÈRE.

Que font-elles ici?

DUBREUIL.

Ma foi, je n'en sais rien;

Mais on peut obtenir un moment d'entretien;
Oui, je pourrai les voir; je te promets encore...
(Il sonne.)
Eugène?

SCÈNE XV.

EUGÈNE, DUBREUIL, DUVERNOI PÈRE.

DUBREUIL.

De ma part, voyez madame Laure...
Pour mieux cacher le but de mon zèle empressé,
Par un billet adroit je dois être annoncé.
Je vais écrire. Eugène, il faut porter ma lettre,
Et vous ajouterez, avant de la remettre,
Combien je suis jaloux de l'honneur de la voir.

EUGÈNE.

Elle ne voudra pas, monsieur, vous recevoir;
Cette dame est, je crois, une prude parfaite.

DUBREUIL.

Et moi, je crois plutôt qu'elle est laide et coquette.

EUGÈNE.

Elle ne voit personne, et vous refusera.

DUBREUIL.

Elle ne voit personne; eh! qui t'a dit cela?...
Je rends grâce au hasard qui, pour tous deux pro-
Me présente un ami pour lui rendre service. [pice,
Va, si contre ton fils des pièges sont dressés,
Ces dames apprendront à connaître Valcés;
Et je te prouverai, du moins je le suppose,
Qu'un médisant parfois est bon à quelque chose.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DUBREUIL, EUGÈNE.

DUBREUIL.

Je t'attends en ces lieux au moins depuis une heure.
Ton message est-il fait? Tu sors de leur demeure:
Allons, explique-toi, parle, que t'a-t-on dit?

EUGÈNE, avec importance.

De tout ce que j'ai fait je vous dois le récit.

DUBREUIL, l'interrompant.

Sois bref, mon cher Eugène, et ne fais pas l'aimable.
A l'esprit déplacé bêtise est préférable.

EUGÈNE.

Je vais donc vous parler tout naturellement;
Mais ne me traitez pas si rigoureusement,
Moi qui par-tout vous vante et vous sers avec zèle,
Moi qui, depuis un mois, vous ai pris pour modèle.

DUBREUIL.

Le bel élève encor que je vais faire là!

EUGÈNE.

Ménagez-moi, monsieur.

DUBREUIL.

Achève.

EUGÈNE.

M'y voilà.

J'ai remis votre lettre; et, s'il faut tout vous dire,
Deux fois, en la lisant, elle a daigné sourire.
Habile messenger, j'ai saisi l'à-propos,

Et me suis à-peu-près exprimé dans ces mots :
Mesdames, ai-je dit, un homme de mérite
Vous demande l'honneur de vous rendre visite.
Il croirait en effet manquer à son devoir,
S'il négligeait encor le bonheur de vous voir;
Et monsieur de Valcés, galant auprès des belles,
Pour vous faire sa cour aura bientôt des ailes,
Si vous le permettez.

(Il contrefait madame Dubreuil.)

Je ne le permets pas,

A répondu la mère; et tu peux, de ce pas,
Lui dire que je sais apprécier son zèle;
Que des hommes galants je le crois un modèle :
Mais son esprit malin me donne quelque effroi;
Le bruit de ses talents est venu jusqu'à moi.
J'ai voulu répliquer : mais, hélas ! soin frivole,
Un geste noble et fier m'a coupé la parole;
Et cette belle dame, avec un seul regard,
M'a fort bien exprimé, Retirez-vous, bavard.

DUBREUIL.

On ne veut pas me voir; l'aventure est étrange!

EUGÈNE.

C'est dommage, monsieur, car la fille est un ange.

DUBREUIL.

Elle te plaît?

EUGÈNE.

Beaucoup.

DUBREUIL, avec ironie.

Tu crois à sa candeur?

EUGÈNE.

Comment, sans la connaître!...

DUBREUIL.

Eh! je la sais par cœur.

EUGÈNE.

En la voyant, monsieur, vous serez moins sévère.

DUBREUIL.

Déjà ne suis-je pas accusé par sa mère,
Qui pense que médire est mon plus doux penchant,
Et qui, sans me connaître, en moi voit un méchant?
Moi, méchant! Trop souvent, bienfaisant en pa-
[rôles,

On n'offre aux malheureux que des discours frivoles;
Moi, dès que j'en vois un, je vole à son secours,
Et j'offre mon argent, et non pas mes discours.
Médisant! Il est vrai que j'ai quelques malices,
Que de plus d'un fripon j'ai démasqué les vices,
Et que sur les défauts de la société
Je m'exprime souvent avec sincérité. [pables?
Mais, quoi! les hommes francs sont-ils donc si cou-
La franchise est toujours utile à nos semblables,
Tandis que les flatteurs et les vils complaisants,
Qui brûlent pour le vice un misérable encens,
Augmentent les travers dont notre siècle abonde;
Et l'on nuit à chacun en flattant tout le monde.

EUGÈNE.

C'est penser à merveille, et vous avez raison
De donner aux flatteurs cette bonne leçon.
Tous ces gens mielleux ont fausses apparences;
Ils comptent vous payer avec des révérences.

DUBREUIL.

Qui les retient ici? Quels soins mystérieux
Dans un hôtel garni les cachent à mes yeux?
Envers moi leur conduite est d'un triste présage;
La mère avec prudence évite mon hommage.
Ce refus indiscret annonce son effroi;
Elle craint les regards d'un homme tel que moi,
Et je puis éclairer, par un discours sincère,
Les dupes qu'à Paris peut-être on voudrait faire.

EUGÈNE.

Cette dame n'a point mérité ces soupçons.

DUBREUIL.

Pour en parler ainsi j'ai de bonnes raisons.
Vois si je la connais! Cette belle élégante
Parle de ses trente ans; mais elle en a quarante.

EUGÈNE.

Oui, quarante à-peu-près.

DUBREUIL.

Modeste en son maintien,

Quoiqu'elle ait peu d'esprit, elle parle assez bien.
Dans ses moindres desirs elle a de la manière;
Sa démarche affectée est lourdement légère.
Madame, à sa province accordant son mépris,
Ne trouve rien de bon hors des murs de Paris.

EUGÈNE.

Puisqu'en fait de portrait vous êtes passé maître,
Que vous jugez les gens, même sans les connaître,
De Rose, dites-moi, monsieur, que pensez-vous?

DUBREUIL, après un silence ironique.

Je crains de te le dire.

EUGÈNE.

Eh! monsieur, entre nous

Pourquoi ne pas parler?

DUBREUIL.

La petite est jolie;

Mais je la crois portée à la coquetterie.

EUGÈNE.

Je suis très clairvoyant, et m'apercevrais bien...

DUBREUIL.

Dans les ruses d'amour le plus fin n'y voit rien;
Les flèches de ce dieu, mon cher, sont si légères!
D'ailleurs on se console en voyant ses confrères:
Ce petit accident, tu le sais comme moi,
Arrive à bien des gens qui valent mieux que toi.

EUGÈNE, fâché.

Ce petit accident, monsieur, ne peut me plaire.

DUBREUIL.

Oublions tout cela, parlons d'une autre affaire.
Ces dames vainement se cachent à mes yeux.
Je prétends les connaître, et pour les juger mieux,
Et rendre, s'il le faut, justice à leur mérite,
Va, cours, et viens me faire un rapport au plus vite.

EUGÈNE.

Monsieur, pour les connaître il nous reste un moyen.

DUBREUIL.

Ce moyen, quel est-il?

EUGÈNE, réfléchissant.

Non, cela n'est pas bien;

Rose se fâcherait.

DUBREUIL.

Que parles-tu de Rose?

Sur ces dames tu crois qu'elle sait quelque chose?

EUGÈNE.

Avec elles souvent je l'entends parler bas;
Mais Rose est trop discrète, et ne vous dirait pas...

DUBREUIL.

Les femmes avec moi parlent en dépit d'elles.

EUGÈNE.

Serait-il vrai?

DUBREUIL.

Dans peu j'aurai de leurs nouvelles.

EUGÈNE.

Rose vous céderait, et médierait aussi?

DUBREUIL.

J'en réponds.

EUGÈNE.

Je vais donc vous l'envoyer ici.

(Il sort.)

SCÈNE II.

DUBREUIL.

J'instruirai Duvernoi par un rapport fidèle.
Ce n'est pas vainement qu'il compte sur mon zèle.
Le penchant de son fils peut devenir fatal,
Et déjà, comme lui, j'en augure fort mal.

SCÈNE III.

DUBREUIL, ROSE.

DUBREUIL.

Approche, mon enfant, et sur-tout sois sincère.
Tu connais, m'a-t-on dit, cette dame étrangère
Qui, depuis près d'un mois, loge en votre maison?
Sur mes desseins secrets ne forme aucun soupçon,
C'est pour son intérêt que je veux la connaître.
Que fait-elle à Paris? tu le sais.

ROSE.

Mais peut-être.

DUBREUIL, vivement.

Ce silence malin m'en dit beaucoup déjà.

ROSE.

Mon silence vous parle?

DUBREUIL.

Eh! oui; je vois par-là

Que de ce que tu sais tu me fais un mystère,
Et je vois... des travers qu'en vain tu veux me taire:
Ton regard m'a tout dit, je te devine enfin.

ROSE.

Vous lisez dans mes yeux! Ah! c'est être trop fin.

DUBREUIL.

Tu me railles, friponne, et je vois, à ta mine,
Que contre moi toujours ton humeur est chagrine;
Tu me crois médisant, et tu l'as dit cent fois.

ROSE.

Vous nous raillez souvent, mais toujours avec choix;
Votre esprit contre nous n'a jamais de malice.

DUBREUIL.

A ton sexe toujours j'aime à rendre justice.
Votre mérite seul vous fait mille jaloux;
Et, je l'ai dit cent fois, vous valez mieux que nous.

ROSE, vivement.

C'est une vérité.

DUBREUIL.

J'en connais l'évidence.

Allons, faisons la paix, rends-moi ta confiance;
Réponds, réponds, de grace, à mon empressement.
Accepte cette bourse, et sois franche un moment.
Que font-elles ici?

ROSE.

Puisqu'il faut tout vous dire,

Je ne sais quel motif à Paris les attire;
Mais rien de leur gaité ne peut troubler le cours,
Et des plaisirs nouveaux les occupent toujours.

DUBREUIL.

Eugène me disait, en vantant leur prudence,
Qu'elles ne sortaient point.

ROSE.

Voquez la médisance!

DUBREUIL.

Cet Eugène est un sot. Je conçois, entre nous,
L'adresse qui t'a fait choisir un tel époux.
Trop d'esprit dans l'hymen souvent nous contrarie.

ROSE.

A notre premier point revenons, je vous prie.

DUBREUIL.

Parlons de cette dame, et dis-moi franchement...
Je mets le plus grand prix à ce renseignement.
Tu crois que sa conduite est parfois indiscrete?

ROSE.

Elle aime la parure.

DUBREUIL, l'interrompant.

Oui, c'est une coquette.

ROSE.

C'est depuis peu de temps que nous la connaissons,
Et l'on n'a sur ce point jamais que des soupçons.

DUBREUIL.

Je t'entends. Et sa fille?

ROSE.

Elle fait l'ingénuë;

Elle affecte en parlant certaine retenue...
Mais sa mère l'entraîne; elle cède à ses goûts.

DUBREUIL, à part.

(Haut.)

Je l'avais deviné. Mais quel est son époux?

ROSE.

Un petit financier.

DUBREUIL, l'interrompant.

De fort peu de mérite.

Il n'est point à Paris?

ROSE.

En province il habite.

DUBREUIL, vivement.

Est-ce un fat, un jaloux, un sot, un important?

ROSE.

C'est un de ces maris... comme l'on en voit tant.

DUBREUIL.

Qui, docile toujours aux ordres de madame,
Est plutôt serviteur que mari de sa femme?

ROSE.

Et qui, raillant toujours sur les défauts d'autrui,
N'aperçoit point tous ceux qu'on rencontre chez lui.

DUBREUIL.

Il s'amuse aux dépens de tel qui lui ressemble.
Sottise et vanité sont donc toujours ensemble!

ROSE.

Eh! oui; l'on dit aussi que ce crédule époux
Raille encor les maris confiants.

DUBREUIL.

Voyez-vous!

C'est un fou sans esprit; d'avance je le gage.

ROSE.

Oh, s'il en a, du moins il en fait peu d'usage.

DUBREUIL.

C'est cela. C'est un fat qui se croit adoré,
Que madame en tout temps fait mouvoir à son gré.
Je reconnais bien là le mari de province.

Tandis que le cher homme y mène un train fort

[mince,

Et qu'il vit sans éclat dans son triste canton,
Madame à prix d'argent prend ici le bon ton,
Et le pauvre mari s'expose avec constance
Aux dangers que font naître et le luxe et l'absence.
(Il rit.)

Ces petits financiers sont de bien bonnes gens!

ROSE, à part.

Il ne sait pas encor qu'il rit à ses dépens.

DUBREUIL.

Que j'aime les détails dont tu viens de m'instruire!

ROSE.

C'est un secret, monsieur, dont il ne faut rien dire.

DUBREUIL.

Oh ! je n'en dirai rien ; je suis très discret, moi.

(A part.)

Allons tout raconter à l'ami Duvernoi.

(Haut.)

Mais, puisque tu parais avoir sa confiance,
Fais-moi faire avec elle aujourd'hui connaissance.

ROSE.

De vous servir, monsieur, je me fais un devoir.

DUBREUIL.

Sais-tu qu'elle a déjà refusé de me voir,
Et qu'elle a dédaigné l'offre de mon hommage?

ROSE.

Je le sais. Il fallait me charger du message ;
Vous pouviez vous attendre à l'accueil le plus doux.

DUBREUIL.

Vraiment ?

ROSE.

Oui ; tous les jours elle parle de vous.

DUBREUIL.

Comment en parle-t-elle ?

ROSE.

Avec trop d'indulgence.

DUBREUIL.

S'il est ainsi, pourquoi fuit-elle ma présence ?

ROSE.

L'ennemi dangereux que toujours nous fuyons
Est souvent, en secret, celui que nous aimons.

DUBREUIL.

Je brûle de la voir.

ROSE.

L'instant est favorable :

Je vais vous annoncer.

DUBREUIL.

Que tu seras aimable !

ROSE.

De la voir en secret vous paraissez jaloux ?

DUBREUIL*.

Je suis impatient d'avoir ce rendez-vous.
Pour l'obtenir plus tôt, pars, que rien ne t'arrête.

ROSE.

Je vais vous préparer un charmant tête-à-tête.
Entre nous, tout ceci doit demeurer secret.
Sur ces dames sur-tout soyez toujours discret.
Quant à l'époux, je crois qu'il n'est plaint de per-
[sonne :A vos traits médisants, monsieur, je l'abandonne.
(Elle sort.)

* Rose, Dubreuil.

SCÈNE IV.

DUBREUIL.

Duvernoi peut venir. Je suis impatient
De l'informer de tout, et je vais à l'instant...
Fort à propos ici le hasard me l'amène.

SCÈNE V.

DUVERNOI PÈRE, DUBREUIL.

DUBREUIL.

Eh ! viens donc, mon ami. J'ai la preuve certaine
Des dangers de l'hymen que projette ton fils.
Mais écoute-moi donc : tu seras bien surpris.

DUVERNOI PÈRE.

J'écoute.

DUBREUIL.

Tu le sais : pour juger leur conduite,
J'avais fait demander de leur rendre visite ;
Et, bien loin de répondre à mon empressement,
On m'avait refusé fort incivilement.
Ce n'était qu'un détour pour exciter mon zèle ;
Et je viens de savoir d'un messager fidèle
Qu'à mon empressement on cède sans regret,
Et que l'on me prépare un rendez-vous secret.
L'aventure est piquante, et j'aime ce mystère.

DUVERNOI PÈRE.

Ce trait-là me confond.

DUBREUIL.

Je le trouve ordinaire.

DUVERNOI PÈRE.

Quel motif les retient à Paris ?

DUBREUIL.

Le plaisir.

D'un ridicule amour ton fils doit se guérir.
La mère dans ses mœurs a peu de retenue ;
La fille me paraît une fausse ingénue ;
Et le père, entre nous, n'est qu'un sot important :
(En riant.)

C'est un de ces maris... comme l'on en voit tant.

DUVERNOI PÈRE.

Eh ! que fait le mari d'une telle coquette ?

DUBREUIL.

Il a dans sa province une forte recette.
C'est là qu'il vit en paix, et se croit trop heureux
D'entretenir ici ce luxe scandaleux.
Il adore sa femme et veut qu'on la renomme.
Assis dans ses bureaux, je vois d'ici mon homme.
Il compte son argent, se plaît à l'entasser ;
Et madame à Paris s'amuse à dépenser.

DUVERNOI PÈRE.

Une telle famille à mon fils a su plaire !

DUBREUIL.

Que j'aurai de plaisir à railler un confrère !

DUVERNOI PÈRE.

C'en est assez. Mon fils en ce lieu va venir,
Et de ce beau pays je le ferai partir.

DUBREUIL.

Attends : je vais connaître et la mère et la fille.
Je te promets, mon cher, un tableau de famille.
De leur petit manège observateur prudent,
Des travers du mari je serai confident,
Et je t'informerai de tous leurs ridicules.

DUVERNOI PÈRE.

Eh ! que m'importe, à moi ?

DUBREUIL. [pules.

Je n'ai point tes scrupules.

Le moyen le plus sûr que j'oppose à l'ennui,
C'est de me divertir des sottises d'autrui.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DUVERNOI PÈRE.

Je vais gronder mon fils de la bonne manière.

SCÈNE VII.

DUVERNOI PÈRE, DUVERNOI FILS.

DUVERNOI FILS, courant embrasser son père.

Ah ! que j'ai de plaisir à vous revoir, mon père !
Mais sur votre retour pourquoi dissimuler ?
Au-devant de vos pas vous m'eussiez vu voler.

DUVERNOI PÈRE.

Vous m'aimez donc toujours ?

DUVERNOI FILS.

Comment ! si je vous

En pouvez-vous douter ? [aime !

DUVERNOI PÈRE.

L'indifférence extrême

Que prouve dès long-temps ton séjour à Paris...

DUVERNOI FILS.

Vos desirs désormais par moi seront remplis.
Je conviens de mes torts, et cependant j'espère
Qu'instruit de mes motifs vous serez moins sévère,
Que vous me permettez de rester en ces lieux
Où me retient encore un projet sérieux.

DUVERNOI PÈRE.

Un projet sérieux ! parlez, je vous en prie.

DUVERNOI FILS.

Oui, mon père, il y va du bonheur de ma vie.
L'hymen doit embellir le reste de nos jours.

DUVERNOI PÈRE.

Vous allez me parler de vos folles amours.

DUVERNOI FILS.

En êtes-vous instruit ?

DUVERNOI PÈRE.

Bien plus que l'on ne pense.

DUVERNOI FILS.

Eh ! qui vous en a fait déjà la confidence ?

DUVERNOI PÈRE.

Que t'importe, pourvu que je sois informé
D'un lien dangereux dont ton cœur est charmé ?

DUVERNOI FILS.

Dangereux, dites-vous ? Mon choix est raisonnable ;
Et Pauline, mon père, est riche, sage, aimable.

DUVERNOI PÈRE.

Elle est riche, elle est sage ; un amant, en effet,
Dans un objet aimé voit un objet parfait.
Mais c'est peu qu'à tes yeux toute sa vertu brille,
Il faut qu'on la retrouve aussi dans sa famille.

DUVERNOI FILS.

Sa famille à vos yeux sans crainte peut s'offrir,
Et du choix que j'ai fait je n'ai point à rougir.
Oui, j'adore la fille, et j'honore la mère.
Sa vertu chaque jour me la rendit plus chère ;
Et vous l'estimerez en la connaissant mieux.

DUVERNOI PÈRE.

Et son époux a-t-il ce mérite à tes yeux ?

DUVERNOI FILS.

Votre fils, il est vrai, ne connaît point encore
Le père et les parents de celle qu'il adore ;
Mais, avant de former des nœuds si désirés,
Vous les verrez, mon père, et vous les connaîtrez.

DUVERNOI PÈRE, en colère.

J'ai prévén les raisons qu'un fol amour t'inspire,
Et pour t'en corriger je n'ai qu'un mot à dire.
Je condamne l'amour dont ton cœur est épris,
Et je veux qu'à l'instant tu partes de Paris.

DUVERNOI FILS.

En vous obéissant ma douleur est extrême.

DUVERNOI PÈRE.

Vous me suivrez, mon fils ; je pars à l'instant même.

DUVERNOI FILS.

Partir sans leur parler ?

DUVERNOI PÈRE.

Il ne faut plus les voir.

DUVERNOI FILS.

Mon père...

DUVERNOI PÈRE.

Éloignez-vous.

DUVERNOI FILS.

Je suis au désespoir.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

DUVERNOI PÈRE, dans le fond.

Hé ! quelqu'un ?

SCÈNE IX.

DUVERNOI PÈRE, ROSE.

DUVERNOI PÈRE.

Rendez-vous près de madame Laure,

Dites que pour la voir ici je reste encore,
Et que pour un objet sérieux, important,
Je voudrais, sans tarder, lui parler un instant.

ROSE.

Vous semblez agité.

DUVERNOI PÈRE.

Ce n'est pas votre affaire.

ROSE.

Cette dame, monsieur, vous calmera, j'espère.
La bonté de son ame est peinte dans ses traits.

DUVERNOI PÈRE.

Pourrai-je lui parler ?

ROSE.

Elle ne sort jamais.

Mère attentive, elle est d'une conduite rare.

DUVERNOI PÈRE.

Oui, très rare en effet !

ROSE.

Souvent on se prépare

Des regrets bien fâcheux quand on juge les gens

Sur les propos légers de quelques médisants.

Je vais vous annoncer.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

DUVERNOI PÈRE.

Que veut-elle me dire ?

Dubreuil, en ami sage, a bien fait de m'instruire ;
Et son zèle pour moi n'a pu dissimuler...

SCÈNE XI.

M^{me} DUBREUIL, DUVERNOI PÈRE, ROSE.

ROSE.

J'ai rencontré madame ; elle vient vous parler.

(Elle sort.)

DUVERNOI PÈRE, reconnaissant madame Dubreuil.
C'est madame Dubreuil ! ô rencontre imprévue !

MADAME DUBREUIL.

Pour vous entretenir ici je suis venue.

DUVERNOI PÈRE.

Je ne puis revenir de mou étonnement.

MADAME DUBREUIL.

Mais vous m'avez traitée assez légèrement.

DUVERNOI PÈRE.

Pardonnez d'un ami l'erreur involontaire ;

Quoi ! c'est à votre enfant que mon fils a su plaire ?

Et moi, qui le grondais, moi, qui voulais partir !

Je conviens de mes torts : il n'a pu mieux choisir.

Mais quel motif ici vous conduit, je vous prie ?

MADAME DUBREUIL.

Je veux punir Dubreuil d'une folle manie ;

Je l'excite à médire ; et Rose, en ce moment,

Lui donne par mon ordre un faux renseignement ;

Et je lui prouverai...

DUVERNOI PÈRE.

Le tour est impayable.

Vous n'imaginez pas combien il est coupable.

D'après lui, votre époux est un homme berné

Qu'une épouse coquette a toujours gouverné ;

Et, s'immolant lui-même à sa propre satire,

Il ajoutait encor... Je n'ose tout vous dire.

MADAME DUBREUIL.

Pourquoi le ménager ?

DUVERNOI PÈRE.

Il est vraiment plaisant

De faire contre lui parler un médisant.

Vous, qui raillez si bien sur les défauts des autres,

Je vais donc à mon tour plaisanter sur les vôtres ;
Et moi, qui veux ici m'ériger en censeur,
N'ai-je pas envers vous commis plus d'une erreur ?

MADAME DUBREUIL.

Je l'excuse aisément ; mais voyez, je vous prie,
Jusqu'à quel point toujours il faut qu'on se défie
Et de la médisance et de ses traits jaloux,
Puisqu'elle égara même un sage tel que vous.

DUVERNOI PÈRE.

Oui, ma crédulité pour vous fut une offense.

Il ne faudrait jamais croire la médisance.

SCÈNE XII.

DUVERNOI PÈRE, M^{me} DUBREUIL, ROSE.

ROSE.

Pauline tout en pleurs desire vous parler.

MADAME DUBREUIL.

(A Duvernoi père.)

Qu'elle vienne. Sortez, vous pourriez la troubler.

(Duvernoi entre dans un cabinet, Rose sort.)

SCÈNE XIII.

PAULINE, M^{me} DUBREUIL.

PAULINE.

Ma mère, qu'ai-je appris ?

MADAME DUBREUIL.

Qu'est-ce donc qui t'agite ?

PAULINE.

Au-devant de mon père, ah ! menez-moi bien vite.

MADAME DUBREUIL.

Explique-toi.

PAULINE.

J'ai su par monsieur Duvernoi

Qu'on a dit bien du mal et de vous et de moi.

MADAME DUBREUIL.

Je le sais.

PAULINE.

Savez-vous que Duvernoi s'afflige ?

A partir de Paris dans ce jour on l'oblige,

Et contre nous son père, en secret irrité,

Veut rompre pour jamais cet hymen projeté.

Il dit qu'à son honneur cet hymen est contraire,

Il dit que votre fille est coquette et légère.

MADAME DUBREUIL, sérieusement, avec l'intention
d'éprouver sa fille.

Je suis sans doute aussi l'objet de son courroux ?

PAULINE, prête à répondre, s'arrête, regarde sa mère
avec respect.

Je n'ai point retenu ce qu'il a dit de vous.

MADAME DUBREUIL.

Il ne m'épargne pas.

PAULINE.

Permettez donc, ma mère,

Que je puisse à l'instant en informer mon père.

Il sera notre appui dans ce commun malheur.

MADAME DUBREUIL, à part.

Cachons bien que son père en est le seul auteur.

PAULINE.

Je lui dirai : Mon père , ah ! prenez ma défense ;
J'ai placé dans vos soins ma plus chère espérance.
Ma mère, auprès de lui guidez mes pas tremblants ,
Que je puisse le voir.

MADAME DUBREUIL.

Il n'est pas encor temps ;
Mais, puisque auprès de lui le hasard nous amène,
Il est mille moyens de lui dire ta peine,
Et pour l'en informer je couçois un projet
Qui ne saurait manquer d'avoir un prompt effet.

PAULINE.

Il peut sans s'exposer prendre notre défense ?

MADAME DUBREUIL.

Eh ! oui, ma chère enfant ; compte sur ma prudence
Et sur mon amitié. Sans perdre un seul moment
Va m'attendre, Pauline, en ton appartement.
Je te rejoins bientôt.

PAULINE.

Ne tardez pas, ma mère ;
Consolez-moi du moins de l'absence d'un père.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

M^{me} DUBREUIL.

Voilà donc mon époux comme je le voulais,
Lui-même est engagé dans ses propres filets !

SCÈNE XV.

DUVERNOI PÈRE, M^{me} DUBREUIL.

DUVERNOI PÈRE, sortant du cabinet.

Je l'attends maintenant.

MADAME DUBREUIL.

Et moi je me retire.

Profitez de ma ruse, et venez tout me dire.
Qu'il se livre sans crainte à ses malins propos,
Et que ce souvenir trouble un peu son repos.
Que je puisse, assurant la paix dans ma famille,
Lui rappeler parfois le chagrin de sa fille,
Et rendre, en ce beau jour fortuné pour tous deux,
Mon époux raisonnable, et nos enfans heureux.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

DUVERNOI PÈRE.

Moi, je vais à tel point exciter sa malice,
Que bientôt de lui-même il faudra qu'il rougisse.
Oh ! que cet incident est propre à l'éclairer,
Et que j'aurai de joie à le désespérer !
Il vient fort à propos.

SCÈNE XVII.

DUBREUIL, DUVERNOI PÈRE.

DUBREUIL.

Eh bien, quelle nouvelle ?

DUVERNOI PÈRE.

J'ai vu mon fils, j'ai vu la mère de sa belle.

DUBREUIL.

Je ne m'étonne plus si depuis un moment
Dans cet autre salon j'attendais vainement.

DUVERNOI PÈRE.

Rose a dû satisfaire à mon impatience.

DUBREUIL.

Je ne suis point jaloux de cette préférence.
Sans m'ennuyer, mon cher, j'ai long-temps attendu.
J'étais à ma fenêtre ; et, placé là, j'ai vu
De tant d'originaux le bizarre assemblage,
Qu'aucun autre tableau ne m'eût plu davantage.
Te le dirai-je enfin ? presque dans tous les rangs
Mes yeux ont distingué des travers différens.

DUVERNOI PÈRE.

Dans les originaux qui s'offraient à ta vue,
Et dont tu viens de faire une exacte revue,
Quelqu'un de ta province a-t-il frappé tes yeux ?

DUBREUIL.

Déjà je l'oubliais ; j'en ai vu passer deux :
On a rendu justice à leur vrai caractère.
Le premier, vieux Normand, plaideur octogénaire,
Qui changea tout son or contre de vieux dossiers,
Est élevé, dit-on, au rang de nos huissiers.
L'autre, grand délateur, s'en va l'oreille basse ;
Il a beau dénoncer, il n'aura point de place :
Il s'est livré, pour nuire, à des soins superflus,
Et nos malheurs au moins ne l'enrichiront plus.
Mais tu viens de parler à cette aimable dame,
D'interroger ton fils sur sa nouvelle flamme ;
Qu'en penses-tu, réponds ?

DUVERNOI PÈRE.

Déjà tu le prévois ;

Mon fils est glorieux d'avoir fait un tel choix,
Et je dois un moment excuser sa folie.

DUBREUIL.

Comment ?

DUVERNOI PÈRE.

Sa prétendue est tout-à-fait jolie.
Mais, grâce à tes avis que j'ai su retenir,
Je me garderai bien de jamais consentir
Au nœud qu'il veut former ; c'est une extravagance.

DUBREUIL.

La jeunesse est toujours dupe de l'apparence.
Avec de jolis yeux on la trompe aisément ;
Mais un homme sensé distingue adroitement
De ces minois fripons les amores trompeuses.
Pour moi, j'ai toujours craint les belles voyageuses,
Et de m'en défier j'ai toujours eu raison.

DUVERNOI PÈRE, à part.

Oh ! qu'il mérite bien une forte leçon !

SCÈNE XVIII.

DUVERNOI PÈRE, DUBREUIL, ROSE.

ROSE.

Cette lettre est pour vous.

DUBREUIL.

Eh ! qui te l'a remise ?

ROSE.

Un voyageur.

DUBREUIL.

Fort bien.

(Rose sort.)

SCÈNE XIX.

DUVERNOI PÈRE, DUBREUIL.

DUBREUIL fait un geste pour demander à Duvernoi la permission d'ouvrir sa lettre.

Agréable surprise !

La lettre est de Pauline. Ah ! mon cher, tu vas voir
Comme dans cet écrit elle aura mis de charmes.

DUVERNOI PÈRE, à part.

D'avance je le crois.

DUBREUIL lit.

« Je suis au désespoir,

« Et ma bonne maman répand aussi des larmes. »
O ciel ! qui peut causer leur crainte et leurs alarmes.
(Il lit avec plus d'émotion.) [mes?...]

« Un traître en votre absence ose nous outrager.

« Par une affreuse calomnie,

« Il nous accuse tous, et trouble notre vie :

« Hâtez-vous, venez nous venger.

« Mon cœur est si navré de cette perfidie,

« Que je pleure en vous l'écrivant,

« Et que vous frémirez sans doute en la lisant.
« Venez donc au plus tôt, et, si je vous suis chère,
« Ne tardez pas à consoler ma mère [sant.]
« Des chagrins que nous cause un homme médisant-
N'est-ce point une erreur, un songe, une imposture ?
Non, je la reconnais, voilà sa signature.
Méconnaîtrai-je, ô ciel ! l'écrit qu'elle a signé,
L'écrit qui de ses pleurs paraît encor baigné ?
Cher ami, que dis-tu de cette horrible nouvelle ?

DUVERNOI PÈRE.

Je dis que ta douleur me paraît naturelle ;
Que voilà de quoi rendre un père malheureux,
Et que les médisants sont des hommes affreux.

DUBREUIL, avec force.

Celui-ci me paraît un homme abominable.

(En changeant de ton.)

On peut, je l'avouerai, sans être trop coupable,
Rire d'une coquette, attaquer un pédant,
Sur quelque sot titré lancer un trait mordant ;
Mais oser tourmenter un être sans défense,
Faire couler les pleurs de l'aimable innocence,
C'est un crime, une horreur ; et, pour mieux le punir,
De Paris à l'instant, ami, je vais partir. [oir,

DUVERNOI PÈRE.

Je vois avec douleur combien l'on te chagrine.

DUBREUIL.

Ah ! qu'il me paiera cher les pleurs de ma Pauline !
Cher enfant, je te vois, et j'entends ta douleur ;
Ta plainte a retenti jusqu'au fond de mon cœur.
Non, tu ne seras plus séparé de ton père ;
Et, quel que soit le rang de l'homme téméraire
Dont les propos affreux ont osé t'outrager,
Je saurai l'en punir, et je cours te venger.

(Il sort.)

DUVERNOI PÈRE.

De l'homme voilà bien l'inconséquence extrême ;
Il condamne un défaut qu'il a souvent lui-même !

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ROSE, LEFRANC.

LEFRANC.

Serait-il arrivé quelques malheurs nouveaux ?

Eh ! quel événement trouble ainsi ton repos ?

ROSE.

Je m'afflige des pleurs d'une jeune personne
Que poursuit un méchant, et qu'à tort on soup-
Sur elle on a tenu des propos déplacés ; [çonne.
Sa mère les reproche à monsieur de Valcés.
Tout l'accuse en effet ; et cette bonne dame,
Pour éviter l'auteur d'une pareille trame,
Dans le juste dépit qui paraît l'agiter,
A maudit votre hôtel, qu'elle prétend quitter.

LEFRANC.

Et de monsieur Valcés tout ce bruit est l'ouvrage !

SCÈNE II.

ROSE, LEFRANC, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Vous allez voir, mon oncle, éclater un orage.

LEFRANC.

Un orage ! Comment ?

EUGÈNE.

Le trouble est dans ces lieux.

LEFRANC.

Que viens-tu m'annoncer ?

EUGÈNE.

Un incident fâcheux.

ROSE.

Eh bien ! expliquez-vous.

LEFRANC.

Pourquoi tout ce mystère ?

EUGÈNE.

Je viens d'être écrillé de la bonne manière.

LEFRANC.

Eh! par qui?

EUGÈNE.

Par le fils de monsieur Duvernoi.

ROSE.

Ce jeune homme si doux!

EUGÈNE.

Il ne l'est pas pour moi.
Viens, maraud, m'a-t-il dit, viens, sois franc, je
[l'exige.

Tu connais les propos dont Pauline s'afflige :
Valcés en est l'auteur ; cet homme médisant,
Qui t'a donné l'esprit d'un fort mauvais plaisant,
Te les a dits sans doute. Ainsi point de mystère ;
La vérité peut seule apaiser ma colère.
Ne vous emportez pas, ai-je dit doucement ;
Monsieur Valcés parfois m'a fait son confident.
Il m'a, je l'avouerai, parlé de ces deux dames ?
Mais pourquoi se fâcher de quelques épigrammes ?
Pourrait-il, sans cela, montrer tout son esprit ?
Et ne savez-vous pas que tout le monde en rit ?
A peine ai-je achevé la réponse fatale,
Qu'aussitôt sa fureur contre moi se signale ;
Et ce jeune homme enfin, me prenant au collet,
A ma sincérité répond par un soufflet.
Vous le voyez encore écrit sur ma figure.

LEFRANC.

Il a bien fait : pourquoi rire de son injure ?

ROSE.

Je vous l'avais bien dit, fuyez les médisants ;
Voilà ce que l'on gagne avec de pareils gens.

EUGÈNE.

Ce n'est pas tout encore ; il tempête, il menace,
Il veut punir Valcés de cet excès d'audace,
Et prétend, m'a-t-il dit, lui demander raison.

LEFRANC.

Ce Valcés va porter le trouble en ma maison.

EUGÈNE.

Je crois qu'il vient ici.

LEFRANC.

Que faut-il que je fasse ?

Je pèse, d'un côté, les devoirs de ma place ;
L'esprit et les défauts de ce monsieur Valcés
M'inspirent tour-à-tour des avis opposés.
Mon neveu fut battu, tout mon hôtel murmure :
Mais comment accorder l'argent et la nature ?
A trop d'emportement gardons de nous livrer.
L'affaire est importante ; allons délibérer.

SCÈNE III.

LEFRANC, DUVERNOI PÈRE, EUGÈNE.

DUVERNOI PÈRE.

Lefranc, monsieur Valcés, qu'un trouble extrême
[agite,

De Paris, m'a-t-il dit, voudrait partir de suite.
D'un voyage aussi prompt suspendez les apprêts,
Et n'agissez enfin que sur mon ordre exprès.

SCÈNE IV.

DUVERNOI PÈRE, DUBREUIL.

(Dubreuil, une lettre à la main, se jette dans un fauteuil, et
paraît accablé.)

DUVERNOI PÈRE, à part.

Cette lettre l'afflige, il est au moins bon père.

DUBREUIL, assis.

Quel peut être l'auteur de cet affreux mystère ?

DUVERNOI PÈRE.

Tu le sauras bientôt ; dissipe ton chagrin.

Je t'accompagnerai ; nous partirons demain.

DUBREUIL, assis.

De grâces, de douceur, ma fille est un modèle,
Et sa bonté touchante est toute naturelle.
Eh quoi ! si jeune encore, et malgré sa candeur,
Déjà la calomnie a déchiré son cœur ! [trême :
Les hommes aujourd'hui sont d'une audace ex-
ils ne pardonnent pas à la jeunesse même ;
Ni par aucun égard, ni par aucun lien
Ils ne sont retenus ; ils ne respectent rien :
L'ardeur, l'ardeur de nuire en secret les dévore.

DUVERNOI PÈRE, à part.

Quoi ! malgré ses chagrins va-t-il médire encore ?

DUBREUIL.

Je le démasquerai, cet homme dangereux.
S'il n'eût blessé que moi par ses propos affreux,
Je pourrais mépriser son impuissant délire,
Ou lui rendre plutôt satire pour satire ;
Mais contre moi le traître a plus de cruauté :
Sa haine a bien choisi le coup qu'il m'a porté.
Il déchire mon cœur en affligeant Pauline ;
Il prévoit à quel point sa douleur me chagrine ;
Il sait que mon bonheur au sien est attaché.
Ne connaîtrai-je point cet ennemi caché?...

DUVERNOI PÈRE.

Calme-toi.

DUBREUIL.

Tu voudrais condamner ma colère,
Et la juste douleur d'un époux et d'un père !
Du trait le plus cruel on vient de me blesser :
Sans indignation je pourrais y penser !
Jusqu'ici, j'en conviens, sur l'humaine faiblesse
Sans humeur et sans fiel j'ai plaisanté sans cesse,
Et l'orgueil, ou l'envie, ou la fausse amitié,
N'ont mérité de moi qu'un regard de pitié.
J'observais sans chagrin le beau siècle où nous

[sommes,

Je riais des travers de la plupart des hommes ;
Mais mon courroux contre eux deviendra plus amer :
Ils viennent d'outrager ce que j'ai de plus cher ;
D'autant plus malheureux, que, parmi mes sem-
[blables,

J'en soupçonne plusieurs d'un pareil trait capables,
Et que, de leur noirceur forcé de m'occuper,
En accusant encor, je crains de me tromper.

DUVERNOI PÈRE.

La douleur la plus juste est un très mauvais guide.

DUBREUIL.

Je devine qui c'est... oui, je tiens le perfide.
C'est Cléon le banquier. Nulle femme jamais
Ne se vit à l'abri de ses méchants portraits.
Il les raille sans cesse, et toujours il les blâme.
Lui-même a quatre fois plaidé contre sa femme.
C'est un de ces maris qui, fiers de leurs rivaux,
Vont proclamer leur honte au pied des tribunaux,
Et qui de nos journaux éveillent la critique
Par l'éclatant tableau d'un débat domestique.
Pauvres sots! du public rendez-vous dépendants,
Il finira toujours par rire à vos dépens;
Et, par votre imprudence outrageant la morale,
Vous perdrez votre honneur et paierez le scandale.

DUVERNOI PÈRE.

Tu te livres encore à ta bizarre humeur!
Du trait dont tu te plains Cléon n'est point l'auteur.

DUBREUIL.

Mais si ce n'est pas lui... c'est Dorimon, je gage.
C'est le cœur le plus noir et le plus gai visage.
Comme il tire parti de sa large épaisseur!
(Il l'imite.)

Je ne cache jamais ce que j'ai sur le cœur.
Pour homme franc, dit-il, je veux qu'on m'appelle.
Mais, moi, je le connais; ce n'est qu'un faux bon
[homme.

D'aussi loin qu'il vous voit, il salue en riant;
Toujours prompt à flatter, jamais contrariant,
Sous un air de bonté tout son fiel se déguise.
C'est vraiment le héros de la fausse franchise.
Il médit de lui-même encore avec gaieté,
Et déchire son monde avec naïveté.

DUVERNOI PÈRE.

Où vas-tu t'égarer? Dans une telle affaire
On ne peut écouter un soupçon téméraire,
Ni se déterminer sur des pressentiments.
Je vois plus d'un danger dans de tels jugements.
Si les traits dont se plaint et s'afflige ta fille
Avaient été lancés contre une autre famille,
Chacun, sans hésiter, conviens-en avec moi,
Porterait ses soupçons...

DUBREUIL.

Eh! sur qui donc?

DUVERNOI PÈRE, avec force.

Sur toi!

DUBREUIL.

On pourrait me prêter une telle conduite!

DUVERNOI PÈRE.

En fait de médisance, en tous lieux on te cite.

DUBREUIL.

Ah! ne m'accable pas.

DUVERNOI PÈRE.

Je te l'ai déjà dit,

On estime ton cœur; mais on craint ton esprit.

DUBREUIL.

Va, je ressens déjà, dans cette circonstance,
L'effet trop dangereux qui suit la médisance,
Et mon chagrin me donne une forte leçon.

(En changeant de ton, vivement.)

Mais, lorsque j'ai médité, c'était avec raison;
Tous ceux que j'ai blâmés méritaient davantage.
Le bonheur de ton fils deviendra mon ouvrage.

DUVERNOI PÈRE.

Oui vraiment. Je rends grâce à ce zèle empressé,
Dont mon ami doit être un jour récompensé.
Mais le chagrin nouveau dont ton ame soupire,
A tout autre que moi tu ne pourrais le dire;
Chacun te répondrait: Depuis assez long-temps
Nul n'était à l'abri de vos traits insultants.
Puisque dans vos discours vous n'épargnez personne,
Il est juste qu'aussi chacun vous abandonne;
Et tant de gens, par vous tour-à-tour outragés,
Par ce qui vous arrive à la fin sont vengés.

DUBREUIL.

Est-ce ainsi qu'un ami doit partager ma peine?

DUVERNOI PÈRE.

Je dis la vérité. Mais que nous veut Eugène?
Il a l'air effrayé. Qui t'amène en ces lieux?

SCÈNE V.

DUVERNOI PÈRE, DUBREUIL, EUGÈNE.

EUGÈNE, tremblant.

Monsieur Duvernoi fils approche, furieux.
Vous lui fîtes, dit-il, une mortelle offense;
Il m'a déjà puni de votre médisance,
Et c'est pour se venger qu'il porte ici ses pas.

DUBREUIL.

Il suffit; laissez-nous.

EUGÈNE, se sauvant.

Je ne l'attendrai pas.

SCÈNE VI.

DUVERNOI PÈRE, DUVERNOI FILS, DUBREUIL.

DUVERNOI FILS, à Dubreuil.

J'ai cru vous trouver seul: mais n'importe; mon père
Ne peut, en ce moment, me contraindre à me taire;
A la vertu toujours il prêta son appui,
Et je puis avec vous m'expliquer devant lui.
On dit que vous avez une fille charmante,
Une épouse estimable, autant intéressante
Par ses mœurs, ses vertus, par le ton le plus doux,
Que par l'attachement qu'elle eut toujours pour vous.
Si quelqu'un, au mépris du nom sacré de père,
Osaît calomnier votre fille et sa mère,
Que feriez-vous, monsieur?

DUVERNOI PÈRE.

Son cœur serait navré;

Et, père malheureux, époux désespéré,

Pour mieux venger l'honneur de sa fille chérie,
Il exposerait tout, son bien, son sang, sa vie.

DUBREUIL.

Sans doute.

DUVERNOIS FILS.

Cet aveu qui part de votre cœur,
Que dicte la nature, et qu'impose l'honneur,
Vous prouve tout le mal qu'un médisant peut faire
Lorsque sans la connaître il outrage une mère,
Qu'il expose sa fille à des soupçons jaloux.
Eh ! comment se fait-il qu'un père, qu'un époux,
Méconnaisse à ce point un titre qui l'honore ?

DUVERNOI PÈRE.

Mon fils, un ton plus doux.

DUVERNOI FILS, se contraignant.

J'ai de madame Laure

Appris des bruits affreux qui blessent son honneur.
C'est vous que l'on soupçonne ; en êtes-vous l'auteur ?
Est-ce vous dont les soins ont abusé mon père,
Et qui lui font haïr celle qui m'est si chère ?
Répondez, est-ce vous ?

DUBREUIL.

Quels sont vos droits ici

Et pour m'interroger et m'accuser ainsi ?

DUVERNOI FILS, avec chaleur.

Mes droits ! ils sont sacrés : quand sa fille chérie
Ne serait pas l'objet qui m'attache à la vie,
J'aurais encor le droit de venger ses vertus.
Les vertus sans défense ont un titre de plus.
Une femme innocente, une femme outragée,
Par un Français toujours a droit d'être vengée.
Répondez, ou je prends, dans mes justes transports,
Ce silence suspect pour l'aveu de vos torts.

DUVERNOI PÈRE.

Il a raison ; pourquoi lui cacher ce mystère ?
Toi seul m'en as parlé, tu ne saurais le taire.

DUVERNOI FILS.

(Bas, à Dubreuil.)

C'en est assez. Monsieur, je sors, et vous attend.

DUVERNOI PÈRE.

Que dites-vous, mon fils ? Demeurez.

DUBREUIL.

Imprudent !

DUVERNOI PÈRE, à son fils, qui va pour sortir.
Restez *.

DUVERNOI FILS.

Je ne saurais oublier cette offense.
Mon père, ce cruel outragea l'innocence...

DUBREUIL.

L'innocence ! Apprenez...

DUVERNOI PÈRE.

O ciel ! n'achève pas...

Quels funestes effets vont suivre ces débats !
En frémissant tous deux vous allez les connaître.
(A Dubreuil.)

Tremble, la vérité dans son jour va paraître.
Malheureux ! par un mot tu seras confondu,

Et voici le moment que j'ai tant attendu.

Oui, celle qu'aujourd'hui tu choisis pour victime
Mérite son amour, mérite mon estime ;
Et ce qui va bientôt augmenter ta douleur,
C'est que ses droits sacrés sont bien chers à ton cœur.
Tu la chéris ; elle est l'espoir de ta famille.

DUBREUIL.

O ciel ! je la connais ?...

DUVERNOI PÈRE.

Imprudent ! c'est ta fille.

DUVERNOI FILS.

Sa fille !...

DUBREUIL.

Se peut-il ? ma Pauline en ces lieux !...

DUVERNOI PÈRE.

Oui, ses larmes bientôt couleront à tes yeux.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DUVERNOI FILS, DUBREUIL.

DUBREUIL.

J'ai chagriné Pauline, ô trop malheureux père !

DUVERNOI FILS.

Pourquoi m'a-t-on caché cet étrange mystère ?
Pardonnez ; je rougis d'une coupable erreur.

DUBREUIL.

Ce trait, mon digne ami, vous fait beaucoup d'hon-
En défendant Pauline avec autant de zèle, [neur.
Vous vous êtes montré pour jamais digne d'elle.
Puisse-t-elle ignorer ce terrible secret !

DUVERNOI FILS.

Vous allez par un mot adoucir son regret.

SCÈNE VIII.

DUVERNOI FILS, PAULINE, DUBREUIL,
DUVERNOI PÈRE.

DUBREUIL, allant au-devant de sa fille.

Je la vois. Eh ! viens donc dans les bras de ton père !

PAULINE, embrassant son père.

Mon père !

DUBREUIL.

Chère enfant ! Mais où donc est ta mère ?

PAULINE.

Ma mère loin de vous a gémi comme moi ;
Mais je suis consolée alors que je vous voi.
Je puis auprès de vous braver la médisance,
Et mon père à présent va prendre ma défense.

DUBREUIL.

Oui, je te défendrai.

PAULINE.

Ne me quittez jamais.

DUBREUIL.

Jamais.

* Duvernoi fils, Duvernoi père, Dubreuil.

PAULINE.

Auprès de vous nous trouverons la paix.
Nous oublierons bientôt ce mauvais caractère...

DUVERNOI FILS, bas à Pauline.

Finissez.

PAULINE.

Qui me trouve et coquette et légère.

DUVERNOI PÈRE.

Il a tort.

DUBREUIL.

Très grand tort.

PAULINE.

Il troubla mon repos,

Et s'est permis sur vous...

DUVERNOI PÈRE.

De fort mauvais propos.

PAULINE.

Contre lui j'ai raison d'être fort en colère.

(A Dubreuil.)

N'est-il pas vrai?

DUBREUIL.

Sans doute.

PAULINE.

Il outragea ma mère.

J'en veux dire du mal; il l'a bien mérité.

DUVERNOI FILS, bas à Pauline.

O ciel! que dites-vous?

PAULINE.

Je dis la vérité.

A ce monsieur Valcés qu'avait fait ma famille?

SCÈNE IX.

DUVERNOI FILS, PAULINE, M^{me} DUBREUIL,
DUBREUIL, DUVERNOI PÈRE.

DUBREUIL.

Eh! madame, venez consoler votre fille.

DUVERNOI PÈRE.

Venez; de ce Valcés on vous fera raison.

DUBREUIL.

Personne mieux que vous ne donne une leçon.

Ce droit vous appartient.

MADAME DUBREUIL.

C'est le vôtre, au contraire.

Vous vengerez les droits d'un époux et d'un père,

Et vous signalerez votre amitié pour nous.

A ce monsieur Valcés, voyons, que direz-vous?

DUBREUIL, embarrassé.

Je lui dirai: Monsieur, vous êtes bien coupable;

Comment justifier un trait impardonnable?

Sans connaître les gens, vous osez les juger,

Et répandez des bruits faits pour les affliger.

Votre esprit indiscret eût moins touché mon ame,

Si vous n'aviez encore médité que de ma femme.

DUVERNOI PÈRE, bas à Dubreuil.

Eh quoi! tu peux encor...

DUBREUIL.

J'approuve ton bon sens,
Et, comme toi, je hais... je plains les médisans.
Mais que peut, après tout, leur fatale imprudence!
En vain leurs traits jaloux attaquent l'innocence.

(Il embrasse sa fille.)

MADAME DUBREUIL, bas à Dubreuil.

Entre ma fille et vous le débat est fini;

Mais moi...

DUBREUIL, bas à madame Dubreuil.

Ménagez-moi, je suis assez puni.

SCÈNE X.

ROSE, DUVERNOI FILS, PAULINE, M^{me} DUBREUIL, DUBREUIL, DUVERNOI PÈRE,
LEFRANC.

ROSE.

Monsieur Valcés...

DUBREUIL, à part, avec inquiétude.

Qu'entends-je?

ROSE, à Dubreuil, avec intention.

Il part à l'instant même.

DUBREUIL, rassuré.

Il part!...

LEFRANC, avec ironie.

Il est parti; j'ai vu sa peine extrême:

Du chagrin qu'il vous fit il paraît très confus;

Et je crois maintenant qu'il ne médira plus.

ROSE, à madame Dubreuil.

Parlez pour moi, madame, et protégez Eugène.

(A Duvernoi fils.)

Auprès de vous, monsieur, souffrez que je l'amène.

DUVERNOI FILS.

Ses torts sont oubliés; qu'il vienne.

ROSE, montrant Eugène qui entr'ouvre la porte du fond.

Il n'ose pas.

SCÈNE XI.

ROSE, DUVERNOI FILS, PAULINE, M^{me} DUBREUIL, DUBREUIL, DUVERNOI PÈRE,
LEFRANC; EUGÈNE, dans le fond.

DUBREUIL, allant vers Eugène.

Poltron, tu peux sans crainte ici porter tes pas.

Pour venir jusqu'à nous quel est donc ton scrupule?

EUGÈNE, n'osant approcher.

Je crains encor monsieur; souvent il gesticule.

DUVERNOI FILS.

Approche, ne crains rien.

DUVERNOI PÈRE, à Eugène.

Je vous l'avais bien dit,

Il est très dangereux de faire de l'esprit.

Restez dans votre état, et craignez de médire.

Le mal qu'on entend même, il ne faut pas le dire.

Bon conseil.

LEFRANC.

EUGÈNE.

Vos conseils sont fort intéressants ;

Mais ceux de votre fils sont encor plus pressants.

ROSE, saluant finement M. Dubreuil.

Protégez-nous, monsieur.

MADAME DUBREUIL.

Elle est douce et prudente.

DUBREUIL.

Madame, je le sais ; elle est intelligente.

Eugène lui convient, il en sera chéri :

Il a tout ce qu'il faut pour faire un bon mari.

Lefranc, unissez-les, et montrez-vous... bon homme.

LEFRANC, fâché, à part.

Bon homme !

DUBREUIL.

Pour leur hymen je promets une somme.

Je veux pour leur bonheur qu'on ne ménage rien.

(Il donne une bourse à Lefranc.)

LEFRANC, tenant la bourse, à part.

Cet homme parle mal, mais il agit fort bien.

DUBREUIL.

Que chacun soit heureux du bonheur de ma fille.

(Il prend la main de Duvernoi fils, et l'unit à celle de Pauline.)

On ne trouve la paix qu'au sein de sa famille.

Ce n'est que loin du bruit, des méchants et des sots,

Qu'on peut goûter enfin les charmes du repos ;

Et, pour passer mes jours dans une paix profonde...

Je dirai maintenant du bien de tout le monde.

FIN DU MÉDISANT.

LIVRES A TRÈS BON MARCHÉ,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, ET CHEZ L. CH. DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 5.

- CHANSONS DE N. BRAZIER, joli volume in-18, grand-raisin, orné de 8 jolies gravures d'après Levasseur, Durand et autres bons graveurs. 4 fr.
- CHEFS-D'OEUVRE DE CANOVA, 45 planches gravées par Reveil, et accompagnées d'un texte par M. Delatouche, imprimé sur beau papier par Didot. 9 livraisons grand in-8° renfermées dans un carton. 9 fr.
- CHEFS-D'OEUVRE DE CHATEAUBRIAND, grand cavalier vélin, in-8°, broché, satiné, couvertures imprimées, à 5 fr. le vol. au lieu de 15 fr.
- Le Génie du Christianisme, 3 vol. — Les Martyrs, 2 vol. — Atala, René, le Dernier des Abencerages. — Itinéraire à Jérusalem, 2 vol. — Voyage en Amérique. — Chaque volume, demi-reliure, non rogné, veau uerf, 2 fr. en plus.
- COLLECTION DE 104 PORTRAITS des hommes illustres des dix-septième et dix-huitième siècles, dessinés et gravés d'après nature par Edelinck, Lubin, Wan Schuppen, Duflos et Simonneau, avec une notice sur chacun d'eux. 2 vol. in-folio, cartonnés à la Bradel, en 1 vol. 15 fr.
- Idem*, sur papier de Chine, cartonnés à la Bradel. 20 fr.
- COLLECTION DES MEILLEURS VOYAGES MODERNES, faits par les plus fameux voyageurs et navigateurs, en Asie, en Afrique, en Amérique, dans la Turquie d'Europe et sur les bords du Rhin; traduits de l'anglais. 25 vol. in-8°, ornés de figures coloriées et atlas. Paris, Gide, 1816 à 1823. Au lieu de 250 fr. 70 fr.
- CONTES DE LA FONTAINE. 2 vol. in-8°, cavalier vélin, 71 gravures, dites fermiers-généraux. 15 fr.
- 10 DESCRIPTIONS DES MALADIES DE LA PEAU, observées à l'hôpital Saint-Louis, et Exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement; par Appert, premier médecin de Louis XVIII. Paris, de l'imprimerie de Crapelet, 1806 et années suivantes. 12 livr. in-fol. avec 54 planches coloriées. Au lieu de 600 fr. 150 fr.
- DESCRIPTION DES PIERRES GRAVÉES du cabinet du duc d'Orléans, au nombre de 173 planches, sur papier vélin, petit in-folio. Au lieu de 100 fr. Net 15 fr.
- Idem*, cartonné à la Bradel. 20 fr.
- DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, par Ménage. 3 vol. in-fol. Au lieu de 72 fr. br., 24 fr. demi-rel. 30 fr.
- ESSAIS DE LITTÉRATURE ET DE MORALE, par l'abbé Trublet. 4 vol. in-12 de près de 2,000 pages, 6^e édition. 5 fr.
- FABLES CHOISIES DE LA FONTAINE, beau vol. in-8° oblong, orné de 53 gravures de Couché. Barba, 1830, broché. 3 fr. Cartonné à la Bradel. 4 fr.
- FARFADETS (les), ou tous les DémonS ne sont pas dans l'autre monde. 3 vol. in-8° de 500 pages chaque, ornés de 9 gravures. 5 fr.
- GALERIE DES PEINTRES, ou Collection de 99 Portraits les plus célèbres de toutes les écoles, parfaitement gravés, et de 99 copies de leurs dessins originaux, et une Notice sur chacun d'eux. 33 livr. grand in-fol. Au lieu de 495 fr. Net 60 fr.
- HISTOIRE DES ENVIRONS DE PARIS, par Du-laure. 14 vol. in-8° ornés de 100 grav. et de très belles cartes, sur une étendue de 44 lieues sur 68. Au lieu de 110 fr. 35 fr.
- HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE FRANCE, par Prudhomme. 12 forts vol. in-12. Au lieu de 48 fr. 15 fr.
- HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DU MONDE-PRIMITIF, par Delisle de Sales, de l'Académie. 7 vol. in-8° et atlas de 30 cartes et figures. 4^e édit. Au lieu de 48 fr. 15 fr.
- HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE DE RUSSIE, depuis les temps les plus reculés, jusqu'au règne de Nicolas; par J. Esmeaux et Chennechet. 5 forts vol. in-8°, imprimés sur très beau papier, br., satinés, couverture simple. Au lieu de 35 fr. 10 fr.
- HISTOIRE POLITIQUE ET MILITAIRE DU PRINCE EUGÈNE, VICE-ROI D'ITALIE, par Vaudoncourt, pour faire suite à l'Histoire de Napoléon, de Norwins. 2 beaux vol. in-8°, port. fig. et cartes. Au lieu de 20 fr. Net 8 fr.
- HISTOIRE DE FRANCE ABRÉGÉE, depuis le commencement de la monarchie, avec cette épigraphe : *La vérité, toute la vérité, rien que la vérité*; par Pigault-Lebrun. 8 vol. in-8°, satinés. Au lieu de 56 fr. Net 28 fr.
- ICONES PLANTARUM SYRIÆ RARIORUM, descriptionibus et observationibus illustrata; auctore La Billardièrè. Parisiis, 1791 à 1812. In-4°, broché. Au lieu de 25 fr. Net 12 fr.
- L'ILIADÉ et L'ODYSSÉE D'HOMÈRE, par mad. Dacier. 7 forts vol. in-12, ornés de 55 fig. de B. Picard. Leyde, 1767. Au lieu de 28 fr. Net 6 fr.
- LES LUSIADES, poème de Camoëns, traduct. de Millié, avec des notes sur les circonstances présentes. 2 vol. in-8°, imprimés par Didot sur beau papier. Au lieu de 15 fr. Net 7 fr.

- LUCINE FRANÇAISE, ou Observations médicales, chirurgicales, pharmaceutiques, sur la science des accouchements; par le docteur Sacombe. 3 forts vol. in-8° de 1800 pages. 5 fr.
- MÉMOIRES RELATIFS À LA RÉVOLUTION; par Bouillé, Dumontriez, Dussaltz, Linguet, Louvet, Necker, Norvins et Rabault de Saint-Étienne. 14 vol. in-18, fig. 7 fr.
- MÉMORIAL PRATIQUE DU CHIMISTE MANUFACTURIER, traduit de l'anglais de C. Mackensie sur la 3^e édition, revue et considérablement augmentée par le traducteur. 3 vol. in-8°, imprimés par Didot, planches bien dessinées et grav. Paris, 1824. Au lieu de 21 fr. 5 fr.
- MÉMOIRES DU DUC DE SAINT-SIMON, pour servir à l'histoire des cours de Louis XIV, de la Régence et de Louis XV; par Soulavie. 13 vol. in-8°, papier commun, 13 fr. *idem*, beau papier, 20 fr.
- MÉMOIRES INÉDITS DE MADAME LA COMTESSE DE GENLIS sur le dix-huitième siècle, depuis 1756 jusqu'à nos jours. 10 volumes in-8°, portraits et *fac simile*. Au lieu de 70 fr. Net 20 fr.
- MÉMOIRES DE CONSTANT, valet de chambre de Napoléon. 6 vol. in-8°, pap. fin très beau, brochés, satinés, couvertures imprimées. Au lieu de 45 fr. 10 fr.
- MÉTAMORPHOSES D'OVIDE, trad. en français, avec le texte latin en regard et des notes, précédées de la vie d'Ovide, par Villenave, nouvelle édition ornée de 144 belles grav. d'après les dessins de Moreau, Monziau et le Barbier, gravées par les plus habiles artistes. Tous ces livres sont cartonnés à la Bradel. 4 vol. in-8°, papier ordinaire, 144 fig. 50 fr.
- Idem*, papier vélin, 4 vol. in-8°, 144 fig. 70 fr.
- Les mêmes*, 4 vol. in-4°, pap. ord., 144, fig. 80 fr.
- Idem*, 4 vol. in-4°, vélin, 144 fig. 90 fr.
- Les mêmes*, grand-jésus vélin, 144 fig. avant la lettre. Au lieu de 550 fr. Net 150 fr.
- Abrégé du même livre, 2 vol. in-18 fig. 2 fr.
- MÉMOIRES POUR SERVIR À L'HISTOIRE DES INSECTES, par Réaumur; 12 forts vol. in-12, ornés de 400 grav., contenant plusieurs milliers de sujets. Amsterdam, 1767. Au lieu de 60 fr. 24 fr.
- NOUVE HOLLANDIÆ PLANTARUM SPECIMEN, autorea la Billardièrre. Paris, 1804 à 1806. 2 vol. grand in-4°, brochés, ornés de 265 planches, gravées d'après les dessins de Poiteau. Au lieu de 265 fr. Net 60 fr.
- OEUVRES CROISIES DE BEAUMARCHAIS, ses 6 pièces de théâtre, préfaces, lettres critiques et poesies. 3 vol. in-12, impr. sur papier vélin par Didot aîné. Au lieu de 15 fr. 6 fr.
- OEUVRES DE COLLIN D'HARLEVILLE, 8 vol. in-18, 12 fig. 6 fr.
- OEUVRES DE BOILEAU, avec des notes de Saint-Marc. 5 forts vol. in-12 de plus de 500 pag., fig. et vign. de Bernard Picard. Amsterdam, 1772. 10 fr.
- OEUVRES D'ALEXANDRE DUVAL, imprimées sur beau papier, par Didot. 9 forts vol. in-8°, portr. Au lieu de 63 fr. 27 fr.
- OEUVRES DE SALOMON GESSNER, 3 vol. in-4°, grand-raisin, ornés de 74 estampes et autant de vignettes, dessinées par Barbier l'aîné et gravées par Lignon, Godefroy et autres artistes célèbres. Au lieu de 150 fr. Net 20 fr.
- Idem*, cartonné à la Bradel, 26 fr. Le même livre, 3 vol. in-fol. grand papier de Hollande, premières épreuves. Au lieu de 300 fr. 35 fr.
- Idem*, cartonné à la Bradel. 45 vol.
- OEUVRES DE WINCKELMANN, contenant l'histoire de l'art chez les anciens, 3 vol. Remarques sur l'architecture chez les anciens, 1 vol. Lettres sur les découvertes faites à Herculanum, etc., 1 vol. Nouvelles découvertes faites à Herculanum et pièces sur les arts, 1 vol. de l'allégorie ou traité sur cette matière. En tout 8 vol. in-8°, ornés de 27 grav. 54 sujets. 18 fr.
- OEUVRES DE COCHIN, 7 vol. in-8°, portrait. Au lieu de 56 fr. 20 fr.
- OEUVRES COMPLÈTES DE PICARD, 11 vol. in-8°, y compris le vol. républicain; beau papier; imprimés par Didot; beau portrait. 55 fr. Le tome 11 séparément. 5 fr.
- OEUVRES COMPLÈTES DE VOLTAIRE, notes de Beuchot, 60 forts vol. in-12 de 500 pages chaque, ornés de 100 belles gravures. Au lieu de 240 fr. 70 fr.
- Idem*, papier vélin satiné, 100 fig. 85 fr.
- PAUL ET VIRGINIE, imprimé sur papier vélin par Didot aîné, 1806, in-fol., fig. avant la lettre, cartonné à la Bradel. Au lieu de 168 fr. Net 25 fr.
- Le même*, fig. noires et coloriées. 40 fr.
- Idem*, in-4°, fig. noires, cartonné à la Bradel. 18 fr.
- RABELAIS ANALYSÉ, ou Explication des 76 fig. gravées pour ses œuvres par les meilleurs artistes, texte de Francisque Michel. in-8°, 9 fr. *id.* cartonné, 10 fr.
- TABLEAU DE PARIS, par Mercier, 12 vol. in-8°. 15 fr. *Idem*, 12 vol. in-12. 11 fr.
- THÉORIE DE LA COUPE DES PIERRES, par Frezier. 4 vol. in-4°, dont un de 114 pl. Au lieu de 75 fr. Net 18 fr.
- VOYAGE EN ITALIE, par Delalande. 9 vol. in-12, de plus de 600 pag. chaque, ornés de 36 pl., 2^e édit. Au lieu de 36 fr. 13 fr.
- VOYAGE DANS L'INDOUSTAN, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Egypte; par G. Valintia; trad. de l'anglais par Henri. 4 vol. in-8° et bel atlas, 15 fr.; papier vélin. 30 fr.



LA
BELLE-MÈRE ET LE GENDRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR

M. SAMSON;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon, par les comédiens du Roi, le 20 avril 1826;

et reprise sur le Théâtre Français, le 24 février 1830.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | |
|--|-------------------------------|
| M ^{me} DORFEUIL..... | M ^{me} DESMOUSSEAUX. |
| DARCY, son gendre..... | M. MENJAUD. |
| ÉLISE, sa fille..... | M ^{lle} DESPRÉAUX. |
| GÉRARD, ami de Darcy..... | M. PERRIER. |
| DUCHEMIN, oncle de Darcy..... | M. GRANDVILLE. |
| M ^{me} MÉRICOUR, veuve, amie d'Élise..... | M ^{lle} MANTE. |
| PAUL, vieux valet de Darcy..... | M. ARMAND-DAILLY. |

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Darcy.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DARCY, GÉRARD.

GÉRARD.

Oui, l'hymen me semblait un nœud toujours fatal;
 Mais je crois maintenant au bonheur conjugal,
 Et j'ai déjà, changeant d'avis et de langage,
 Médité du célibat depuis ton mariage.
 Pourtant tu n'es époux que depuis vingt-cinq jours,
 Et la lune de miel va terminer son cours.
 Alors tout peut changer, et nous verrons peut-être
 Et le ciel s'obscurcir, et les orages naître :
 Prends-y garde, Darcy.

DARCY.

Mon cher ami Gérard,

Je connais dès long-temps votre esprit goguenard;
 Vous voulez m'effrayer : je ris de vos présages,
 Et vous pouvez ailleurs prédire des orages.
 Dût mon bonheur constant faire votre chagrin,
 J'aurai dans mon ménage un ciel toujours serein.

GÉRARD.

Tu peux avoir raison, et ton bonheur m'étonne.
 Une femme à-la-fois jolie, aimable et bonne,
 Qui t'aime, dont le sort en tes mains est remis,
 L'estime générale, et quelques bons amis,

De la fortune, enfin les biens que chacun brigue,
 Complaisant à tes vœux, le ciel te les prodigue!
 Il faut t'aimer beaucoup pour n'être point tenté
 De porter quelque envie à ta prospérité.

DARCY.

Je sens tout mon bonheur : mon Élise est charmante;
 Son caractère est doux ; son ame, franche, aimante :
 Oui, je possède en elle un précieux trésor,
 Et mon bonheur du sien va s'augmenter encor.

GÉRARD.

Comment donc ?

DARCY.

Aussitôt après mon mariage,
 Sa mère, tu le sais, entreprit un voyage,
 Pour voir un sien cousin sans femme, sans enfants,
 Succombant sous le poids de ses maux et des ans,
 Qui, pour mourir content, avec impatience,
 Dans le fond de l'Auvergne attendait sa présence.
 Le rétablissement imprévu du vieillard
 De madame Dorfeuill a hâté le départ.
 Sans nous en prévenir et sans être attendue,
 Elle est, hier au soir, au logis descendue.
 Elle ne pouvait plus s'arracher de nos bras.
 Après mille transports, après un court repas,
 Il m'a fallu près d'elle employer la prière

Pour l'obliger à prendre un repos nécessaire.
 Mais combien son projet sourit à notre amour !
 C'est chez nous désormais qu'est fixé son séjour.
 Nos soins, à ses vieux ans prodigués à toute heure,
 Sauront lui faire aimer sa nouvelle demeure.
 L'accord qui règne ici doit plaire à ses regards,
 Et nous l'entourerons de respects et d'égards.
 De l'avoir avec nous mon Élise est charmée :
 Elle aime tant sa mère ! elle en est tant aimée !
 Je partage sa joie, et cet heureux retour
 Vient embellir encor la fête de ce jour.
 Nous vivrons en famille, et ma maison tranquille
 Du bonheur domestique est à jamais l'asile.

GÉRARD.

Eh quoi ! ta belle-mère est ici !... Je frémi.

DARCY.

D'où vient donc cet effroi ?

GÉRARD.

Pardonne, mon ami.

Ta madame Dorfeuil, je la connais à peine :
 Ainsi je n'ai contre elle aucun sujet de haine.
 C'est un ange, d'accord ; j'y consens, je le croi :
 Mais elle est belle-mère, et c'est assez pour moi.
 Ce nom dont on se sert pour désigner encore
 La marâtre opprimant l'orphelin qu'elle abhorre,
 Ce nom seul me fait peur, Darcy : j'en connais tant
 Qui de goûts et d'humeurs différent, et pourtant,
 Sur un point malheureux se ressemblant entre elles,
 Amènent au logis le trouble et les querelles !...
 L'une, lançant toujours des mots durs et piquants,
 Gourmande les valets et les petits-enfants :
 Parcourant la maison, tracassière, bavarde,
 On entend tout le jour sa voix aigre et criarde.
 Tout ce qu'on fait est mal ; toujours prête à froncer,
 Elle vous contredit et s'enroue à gronder :
 L'enfer est préférable au logis qu'elle habite.
 L'autre, de ses amis recevant la visite,
 S'inquiète fort peu s'ils peuvent vous gêner,
 Et chez vous, sans façon, les retient à dîner.
 D'inconnus, chaque jour, la table est entourée ;
 Même elle les invite à passer la soirée,
 Et j'ai vu deux époux enrageant de bon cœur,
 S'enfuir, pour être seuls, chez le restaurateur.
 De l'une la tendresse est souvent fatigante ;
 Elle est pour ses enfants d'une humeur exigeante ;
 Elle veut que toujours ils soient à ses côtés ;
 S'ils la quittent, soudain ses nerfs sont irrités ;
 Son amour s'inquiète, et la voilà qui pleure :
 C'est qu'on ne l'aime plus ; c'est qu'on veut qu'elle
 Elle jure de fuir des enfants trop ingrats : [meure ;
 Mais tout en le jurant, elle ne les fuit pas.
 L'autre, plus susceptible, et sur-tout plus jalouse,
 Dans sa fille jamais ne veut voir une épouse ;
 Le tableau si touchant d'un amour mutuel
 Est un coup de poignard pour son cœur maternel ;
 Les douceurs qu'elle entend l'irritent et la lassent :
 Elle se trouve mal quand ses enfants s'embrassent ;
 Ce nom de belle-mère enfin, changeant leur cœur,
 Aux mères trop souvent semble porter malheur ;
 Et ces dames, par-tout à l'usage fideles,

Installent, en entrant, la discorde avec elles.
 Je ne suis pas outré dans mes préventions,
 Et je me plais à croire à des exceptions.
 Dans le nombre il en est d'excellentes, peut-être :
 Celles-là, je n'ai pas l'honneur de les connaître.

DARCY.

Le gracieux tableau ! tu ne l'as point flaté ;
 Il ne lui manque rien... qu'un peu de vérité.
 De celle que tu peins sous ces couleurs étranges,
 Ma femme m'a cent fois répétés les louanges.
 Je sais bien que, dicté par un pieux respect,
 L'éloge d'une fille est peut-être suspect,
 Et sans que cette idée un instant m'inquiète,
 Je ne m'attends pas, certe, à la trouver parfaite.
 Mais je connais son cœur ; il nous aime, il est bon.
 S'il arrivait enfin que son humeur... mais non :
 Mon oncle Duchemin doit te fournir la preuve
 Qu'on ne court aucun risque à tenter cette épreuve.
 Nous vivons avec lui sans troubles, sans débats :
 De sa présence ici l'on ne s'aperçoit pas.

GÉRARD.

Oh ! quelle différence ! un oncle pacifique,
 Apathique vieillard, bonhomme méthodique,
 Pour qui la paix toujours fut le bien le plus cher,
 Et qui fait aujourd'hui ce qu'il a fait hier !
 Enfin débarrassé par une mort heureuse
 D'une tendre moitié, dont l'humeur querelleuse,
 Sur le bon Duchemin s'exerça constamment,
 Mais ne put, m'a-t-on dit, l'aigrir un seul moment,
 Le cher oncle, sans soins, sans vaine inquiétude,
 Dont l'existence n'est qu'une longue habitude,
 D'un bonheur qu'il n'eut pas impassible témoin,
 Trouve ici le repos dont il avait besoin.
 L'oncle ne peut d'ailleurs s'égalier à la mère :
 De son titre sacré celle-ci toujours fière
 Ne peut se figurer que de nouveaux liens,
 En créant d'autres droits, aient affaibli les siens,
 Veut régner sans partage, et s'indigne qu'un gendre
 A l'amour de sa femme ose même prétendre.

DARCY.

La nôtre adore Élise, et ne m'aime pas moins.
 C'est à m'inquiéter mettre aussi trop de soins ;
 Laissons cela... D'Élise aujourd'hui c'est la fête ;
 A son insu, mon cher, je veux que tout s'apprête.
 Des ouvriers bientôt orneront le salon :
 Madame Méricour doit, hors de la maison,
 Pendant tous leurs travaux, emmener mon Élise.
 Je lui ménage encore une douce surprise,
 Et je veux aujourd'hui lui donner mon portrait.
 Je l'attends ; il n'est pas terminé tout-à-fait.
 Madame Méricour qui mit un si grand zèle
 A m'offrir le secours de son pinceau fidèle,
 Qui voulut qu'un talent par plaisir cultivé,
 A fêter l'amitié fût un jour réservé,
 M'a promis ce portrait avant l'heure prescrite
 Où doivent arriver les amis que j'invite.

GÉRARD.

Et madame Dorfeuil sait-elle tes projets ?

DARCY.

Jusqu'à tantôt pour elle ils resteront secrets.

Ma femme en la peignant de cent vertus douée,
Sur sa discrétion ne l'a jamais louée,
Et ces secrets trahis dérangeraient mes plans :
Il vaut mieux les lui taire encor quelques instants.

GÉRARD.

C'est fort bien : mais crois-tu que, mère de famille,
Elle puisse oublier la fête de sa fille ?

DARCY.

Elle m'en aurait dit quelques mots : en tout cas,
J'attends, et jusque-là je n'en parlerai pas.

Quelqu'un vient, taisons-nous : justement c'est ma
[femme.

SCÈNE II.

DARCY, GÉRARD, ÉLISE.

ÉLISE.

Bonjour, Darcy ; bonjour, monsieur Gérard.

GÉRARD.

Madame,

J'ai l'honneur...

ÉLISE.

J'ai troublé, messieurs, votre entretien.

De quoi parliez-vous là tous les deux ?

DARCY.

Oh ! de rien.

ÉLISE.

As-tu déjà pour moi des secrets ?

DARCY.

Moi, ma chère ?...

Ah ! peux-tu le penser ?

ÉLISE, à Gérard.

Vous savez que ma mère

Pour ne plus nous quitter est arrivée ici ?

GÉRARD.

J'ai déjà là-dessus félicité Darcy.

Je voudrais bien lui faire agréer mon hommage.

ÉLISE.

Elle repose ; elle est lasse encor du voyage.

Ma mère est avec nous : quel bonheur est le mien !

N'est-ce pas, cher Darcy, que tu l'aimeras bien ?

DARCY.

N'en doute pas : déjà je l'aime et la révère :

En m'accordant ta main elle me devint chère.

Des auteurs de mes jours, qui vécurent trop peu,

C'est elle désormais qui va me tenir lieu,

Et devenu son fils, te prenant pour modèle,

Je prétends t'égaliser dans ton amour pour elle.

ÉLISE.

De pareils sentiments que mon cœur te sait gré !

Mais à ce doux langage il était préparé,

Et je te vois souscrire à tout ce qui me flatte.

Ton Élise envers toi du moins n'est pas ingrate,

Ni ma mère non plus : même, à ce que je croi,

Elle chérit son gendre encore plus que moi.

Je n'en suis point jalouse : elle a raison sans doute

De reconnaître ainsi le bonheur que je goûte.

Oh ! que, comblant enfin mes plus ardents desirs,

Notre réunion me promet de plaisirs !

D'abord jamais chez nous de querelle : il me semble
Qu'il n'est pas malaisé de s'accorder ensemble ;
On n'a qu'à le vouloir, et nous le voudrons :
La paix pour les bons cœurs a des charmes si doux !
Nous aurons chaque jour nos travaux ordinaires ;
Nous nous occuperons, Darcy, de ses affaires,
Moi, des soins du ménage ; et quand le soir viendra,
En hiver, près du feu l'on se rassemblera.

Là, tantôt nous lirons quelque touchant ouvrage ;
Tantôt nous causerons, ou, cédant à l'usage,
Pour amuser ma mère et l'oncle Duchemin,
Nous combattrons contre eux, les cartes à la main.
Lorsque nous verrons luire une saison plus belle,
Notre troupe, souvent à la ville infidèle,
Loin des murs de Paris s'enfuira vers les champs-
Pour chercher des plaisirs purs comme nos pen-
[chants,

Des sites enchanteurs, la promenade et l'ombre ;
Et quelques amis vrais (monsieur est de ce nombre)
Sur tous nos entretiens répandant leur gaieté,
Viendront doubler encor notre félicité.

GÉRARD.

Voilà, je l'avouerai, d'agréables images,
Et vous nous peignez là l'âge d'or des ménages.
Puissiez-vous voir briller un si doux avenir,
Que vos vertus du moins méritent d'obtenir !

ÉLISE.

[père,

Nous l'obtiendrons aussi : vous, monsieur, je l'es-
En la connaissant mieux, vous aimerez ma mère.
Par elle soins, devoirs, rien n'est mis en oubli ;
Elle se plaît à voir par-tout l'ordre établi.
Parfois elle est peut-être et vive et susceptible ;
Mais ce sont les défauts d'une ame trop sensible.

GÉRARD.

Je puis vous assurer avec sincérité

Que de l'aimer beaucoup je serais enchanté.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DUCHEMIN.

DUCHEMIN.

Où donc est la maman ?... pas encore levée ?...

Hier j'étais couché quand elle est arrivée,

Et je ne l'ai pas vue... Est-ce que par hasard

Elle dort encore ?

DARCY.

Oui.

DUCHEMIN.

Je la verrai plus tard.

Je ne suis pas pressé ; j'attends... Ma chère nièce,

D'un retour aussi prompt vous êtes dans l'ivresse,

N'est-ce pas ?

ÉLISE.

J'en conviens.

DUCHEMIN.

Et c'est tout naturel.

Je n'en suis pas fâché non plus, moi : grace au ciel,

Je suis, vous le savez, d'une humeur débonnaire.

Pourvu que je me couche à mon heure ordinaire,

Que de la promenade on ne me prive pas,
Et que je puisse en paix faire mes trois repas,
Sans que d'aucun souci mon esprit s'embarrasse,
Je suis assez content de tout ce qui se passe.

GÉRARD.

D'un heureux naturel le ciel vous fit présent.
On prétend qu'il fut mis à l'épreuve souvent :
Votre femme, dit-on...

DUCHEMIN.

S'il faut ne vous rien taire,
Ma femme n'avait pas un très bon caractère.
Quel tapage chez moi ! qu'elle m'a tourmenté !
On s'accoutume à tout, monsieur, en vérité.
L'épreuve me sembla d'abord un peu trop forte :
Eh bien ! je m'y faisais lorsque ma femme est morte.
L'habitude est puissante ; oui, je m'en aperçois,
Et ce tapage-là me manque quelquefois.
Lorsqu'elle querellait (ce qui, par parenthèse,
Arrivait tous les jours), assis fort à mon aise,
Sans répliquer un mot à ses aigres discours,
Au bruit qu'elle faisait je m'endormais toujours.

GÉRARD.

Quoi ! votre patience, à ce point exercée,
Pendant un long hymen ne s'est jamais lassée ?

DUCHEMIN.

A quoi m'eût-il servi de me fâcher ? à rien.
Je suis très pacifique, et je m'en trouve bien.
Que voulez-vous ? c'était là l'humeur de la dame :
Un mari doit passer quelque chose à sa femme.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M^{me} DORFEUIL.

ÉLISE.

Vous voilà donc, ma mère !

MADAME DORFEUIL.

Ah ! viens entre mes bras,

Ma fille ! Je me lève un peu tard, n'est-ce pas ?
Ce n'est pas mon usage ; il faut me faire grâce.
Mais tu le sais, Élise, hier j'étais si lasse !
J'ai dû me reposer, et de quelques instants
Retarder le plaisir d'embrasser mes enfants.

DARCY.

De votre appartement êtes-vous satisfaite ?

MADAME DORFEUIL.

Ravie... Oh ! mes enfants, j'ai ce que je souhaite :
Je vous vois, et je viens passer auprès de vous
Des jours que vous allez me rendre encor plus doux.

DARCY.

Si nos soins, en effet, peuvent vous rendre heureuse,
Votre félicité ne sera pas douteuse.

MADAME DORFEUIL.

Mon gendre, je le sais, je connais votre cœur.
Votre femme est bonne, oui ; mais vous êtes meilleur.
Combien de vous quitter je fus contrariée,
Quand mon Élise était à peine mariée !
L'heureuse guérison de mon pauvre cousin,
A mon séjour là-bas a promptement mis fin :
Mais j'ai souffert assez de cette courte absence ;

Tout dans cette maison lassait ma patience.
D'un vieux garçon l'on sait quel est l'intérieur,
Et je ne pouvais rien réformer, par malheur.
D'une vieille servante accusant la paresse,
Au logis, plus que moi, je la trouvais maîtresse,
Et les autres valets, tous soumis à sa loi,
Sur un ton insolent le prenaient avec moi.
Mon cousin, fatigué de ce désordre extrême,
Voyant qu'il n'y pouvait remédier lui-même,
Me proposa vingt fois de m'unir à son sort,
Et cet hymen vraiment me convenait très fort.
Oui, sans vous, mes enfants, j'aurais, par mon adres-
Réparé tout le mal que causait sa faiblesse ; [se,
Il m'eût laissé tout faire ; et moi, j'aurais voulu
Prendre dans sa maison un empire absolu,
Et pour rétablir l'ordre agissant d'autre sorte,
J'aurais mis, en entrant, tous ses gens à la porte.

GÉRARD, à part.

Ceci promet.

DUCHEMIN, à part.

Le ton dont je l'entends parler
Me rappelle ma femme aimant à quereller.

MADAME DORFEUIL.

Aussi de revenir combien je fus contente !

GÉRARD.

Un ami de Darcy, madame, vous présente
De son profond respect l'hommage mérité.

MADAME DORFEUIL.

Je suis de vous revoir charmée, en vérité,
Monsieur Gérard ; car c'est ainsi que l'on vous nom-
Je m'en souviens. [me,

(A part.)

L'ami paraît assez bon homme.

DUCHEMIN, à part.

Il faut que je lui fasse un compliment aussi :

(Haut.)

Enchanté de vous voir.

MADAME DORFEUIL.

Ah ! l'oncle de Darcy ?

(A Darcy.)

Il demeure chez vous ?

DARCY.

Oui.

MADAME DORFEUIL.

Je m'en félicite.

(A part.)

Je n'aime pas cet oncle : il a l'air hypocrite.

(Haut.)

Ainsi nous sommes tous réunis en ce jour,
Mes bons amis.

GÉRARD.

Voici madame Méricour.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, M^{me} MÉRICOUR.

(Duchemin s'assied après avoir salué madame Méricour, et lit un journal.)

MADAME MÉRICOUR, à madame Dorfeuil.

A votre prompt retour j'étais loin de m'attendre,

Madame, et dans l'instant on vient de me l'apprendre.
Il doit rendre, je crois, vos enfants bien joyeux :
Car on vous désirait ardemment en ces lieux.

MADAME DORFEUIL.

Madame, je le sais, et n'en suis pas surprise.

MADAME MÉRICOUR.

Pour moi, j'en suis ravie, et de ma chère Élise
Je partage pour vous la juste affection :
Notre tendre amitié formée en pension
Nous rend toujours communs les plaisirs et les pei-
Avant elle l'hymen me fit porter ses chaînes. [nes.
Quand j'eus perdu, trop tôt, l'époux que j'adorais,
Elle essuya mes pleurs et calma mes regrets,
Et moi, qui la trouvai pour mes chagrins si bonne,
Je ressens le bonheur que son hymen lui donne.

ÉLISE.

Pour jouir du bonheur nos deux cœurs s'entendront,
Et contre l'infortune ils se réuniront.

MADAME DORFEUIL, à part.

De cette amitié-là je suis peu satisfaite :
Car je crois cette femme et frivole et coquette.

MADAME MÉRICOUR, à Élise.

Je t'aurais désirée aux Bouffons hier soir :
D'honneur on jouissait et d'entendre et de voir.
Un orchestre si pur ! des femmes ravissantes !
Des chants délicieux ! des toilettes charmantes !
Plus que nos airs français je prise tous leurs airs :
Je n'entends point leur langue, et j'ai de moins les
A propos, ce matin j'ai quelque emplette à faire. [vers.
Dans ces occasions ton goût m'est nécessaire,
Et tu m'as bien promis de venir avec moi.

ÉLISE.

Oui ; mais tu vois qu'il faut que je reste.

MADAME DORFEUIL.

Pourquoi ?

Ne va pas te gêner avec moi, je t'en prie.

ÉLISE.

Non, je veux aujourd'hui vous tenir compagnie.

DARCY, à part.

Elle va demeurer : quel contre-temps fâcheux !

MADAME MÉRICOUR.

C'est pour une minute.

MADAME DORFEUIL, à Élise.

Allons, sors, je le veux.

ÉLISE.

Je vous obéis donc.

MADAME MÉRICOUR.

Bientôt je la ramène.

DARCY, à part.

Fort bien.

MADAME MÉRICOUR, bas à Darcy.

Pendant une heure au moins je la promène.

DARCY, bas.

Et mon portrait ?

MADAME MÉRICOUR.

Après je m'en occuperai :

C'est peu de chose à faire, et je vous l'enverrai.

MADAME DORFEUIL, à part.

Madame Méricour parle bas à mon gendre.

Que veut dire ceci ?

MADAME MÉRICOUR.

Partons sans plus attendre.

Viens, Élise.

ÉLISE

Ma mère, à l'instant je revien.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI.

M^{me} DORFEUIL, DARCY, GÉRARD, DUCHEMIN.

MADAME DORFEUIL, à Darcy.

Point de façons pour moi ; ne vous gênez en rien.
Si vous avez aussi, mon gendre, quelque affaire,
Dites-le : j'aime assez demeurer solitaire :
N'allez pas près de moi vous contraindre à rester.

DARCY.

De la permission j'oserai profiter.
J'ai quelque ordre à donner, pardon si je vous laisse.

GÉRARD, saluant madame Dorfeuil.

Adieu, madame.

DARCY, bas à Gérard.

Eh bien, pour nous vois sa tendresse :

De ton tort à présent ne conviendras-tu pas ?

GÉRARD.

Non ; et du tien, crois-moi, dans peu tu conviendras.

DARCY.

Nous verrons.

(Ils sortent.)

DUCHEMIN.

Moi, je vais faire ma promenade.

Si j'y manquais un jour, je tomberais malade.

C'est mon heure : salut.

SCÈNE VII.

M^{me} DORFEUIL, seule.

Mes enfants sont heureux.

Je vois avec plaisir qu'ils s'adorent tous deux.
Leur ménage est charmant, et j'en suis très contente.
Mais je voudrais savoir quelle affaire importante
Madame Méricour à Darcy confiait.
Ce n'est pas que mon cœur en doive être inquiet ;
Mon gendre est incapable... oui, je crois le connais-
Et ce n'est qu'un secret fort innocent peut-être. [tre,
Pourtant je n'aime point cet air mystérieux,
Et pour ma fille, moi, je veillerai sur eux.
Mais on ne songe point à la fête d'Élise :
D'où vient donc cet oubli ? j'en suis assez surprise.
C'est aujourd'hui... Darcy devrait bien le savoir...
Je n'en parlerai pas... attendons à ce soir...
Cet oncle Duchemin me déplaît, m'embarrasse...
Que fait-il en ces lieux?... ce n'est point là sa place...
Il gêne mes enfants... mes enfants ! leur bonheur,
Voilà le seul objet dont s'occupe mon cœur ;
C'est le but de mes soins, c'est ma pensée unique.
A le leur conserver il faut que je m'applique.
Plus prévoyante qu'eux, je dois dans l'avenir

Découvrir les malheurs, savoir les prévenir,
Et de leur intérêt faisant ma loi suprême,
Souvent lutter contre eux par amour pour eux même.

SCÈNE VIII.

M^{me} DORFEUIL, PAUL.

PAUL.

Je croyais que monsieur était encore ici;
Pardon.

MADAME DORFEUIL, à part.

Faisons jaser ce valet de Darcy.

Il est certains détails dont je voudrais m'instruire :
Les valets sont bavards, et Paul va tout me dire.

(Haut.)

Êtes-vous bien ici, mon ami ?

PAUL.

Moi, très bien.

Qu'aurais-je à désirer ? Il ne me manque rien.
Monsieur est vif, mais bon, et madame est un ange.

MADAME DORFEUIL.

Et l'oncle, que fait-il ?

PAUL.

L'oncle dort, boit et mange,

Se promène, et c'est tout.

MADAME DORFEUIL.

Fort bien ; mais dites-moi,

Madame Méricour vient très souvent, je croi ?

PAUL.

Mais presque tous les jours.

MADAME DORFEUIL.

Et quel motif l'attire ?

Dites.

PAUL.

Quel motif ?

MADAME DORFEUIL.

Oui : pouvez-vous m'en instruire ?

PAUL.

Le motif est aisé, madame, à concevoir :

Nous sommes ses amis ; elle vient pour nous voir.

MADAME DORFEUIL.

Et nos jeunes époux, depuis leur mariage,
Sont-ils bien d'accord ?

PAUL.

Oui, nous faisons bon ménage,

Et pour qui nous connaît ce n'est pas étonnant :

Car nous sommes si bons et nous nous aimons tant !

MADAME DORFEUIL.

De madame Darcy c'est moi qui suis la mère,

Vous le savez ; ainsi l'on doit ne me rien taire.

C'est dans son intérêt, dans celui de Darcy,

Que je cherche à savoir ce qui se passe ici.

La réserve envers moi serait fort ridicule,

Et vous allez de tout m'informer sans scrupule.

Cette dame, qui vient tous les jours à-peu-près,

A-t-elle avec Darcy des entretiens secrets ?
Vous devez le savoir.

PAUL.

Non ; je fais mon ouvrage,

Et d'épier les gens je n'eus jamais l'usage.

Ainsi je ne peux rien vous dire sur ce point :

Ce que l'on fait chez nous ne me regarde point.

MADAME DORFEUIL.

Vous devez voir pourtant...

PAUL, à part.

Quel interrogatoire !

(Haut.)

Lorsque j'ai vu, j'oublie, et j'ai peu de mémoire.

MADAME DORFEUIL, piquée.

Ah!... c'est fort singulier.

PAUL.

Ma besogne m'attend,

Madame, et je m'en vais...

MADAME DORFEUIL.

Demeurez un instant.

PAUL, à part.

Encor des questions ! oh ! je perds patience.

MADAME DORFEUIL.

Sur de certains détails d'une moindre importance
Votre mémoire au moins pourra vous servir mieux ?

PAUL.

(A part.)

Ne m'appelle-t-on pas?... Quel esprit curieux !

MADAME DORFEUIL.

A la discrétion faites un moment trêve

Pour me dire à quelle heure en ces lieux on se lève.

PAUL, voulant toujours s'en aller.

Pardon ; demain matin vous pourrez le savoir.

MADAME DORFEUIL.

Mais quand se couche-t-on ?

PAUL.

Vous le verrez ce soir.

MADAME DORFEUIL.

Quoi ! me répondre ainsi !

PAUL.

Je voudrais vous complaire ;

Mais, comme je disais, j'ai mon ouvrage à faire.

(A part.)

Je ne rends compte ici qu'à mes maîtres : partant

Elle en pourra par moi savoir toujours autant.

(Haut.)

Le devoir veut qu'au lieu de parler, je travaille :

Quelque plaisir que j'aie, il faut que je m'en aille.

Serveur.

MADAME DORFEUIL, seule.

L'insolent !... Mais les autres valets

Pourront de la maison m'apprendre les secrets.

Interrogeons-les tous : je veux aussi qu'Élise

Sur elle, sur Darcy, s'explique avec franchise.

Je veux veiller à tout, tout connaître ; et je voi

Que mes pauvres enfants avaient besoin de moi.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M^{ME} DORFEUIL, ÉLISE.

MADAME DORFEUIL.

Nous voilà seules : viens , et causons à notre aise.
Dis ; crois-tu que toujours Darcy t'aime et te plaise ?
Votre accord apparent est-il réel ou faux ?
Es-tu vraiment heureuse ? A-t-il quelques défauts ?
Allons, conte-moi tout , et sur-tout sois sincère :
Un enfant n'a jamais de secrets pour sa mère.

ÉLISE.

Je ne puis mieux répondre à ce tendre intérêt [cret.
Qu'en vantant mon bonheur, qui n'est point un son-
Mon époux est si bon ! un peu vif ; mais qu'importe ?
Je l'aime, et contre moi je crains peu qu'il s'emporte.
Rien ne pourra jamais détruire notre accord :
Car tout ce qu'il voudra , je le ferai d'abord.

MADAME DORFEUIL.

C'est pousser un peu loin, je crois, la complaisance :
Un mari n'a pas droit à tant d'obéissance.
Mais, hélas ! voilà bien comme sont les enfants.
Aimant mieux un époux souvent que leurs parents !
Ainsi, jusqu'à ce jour, pas le moindre nuage
N'a troublé, je le vois, la paix de ton ménage ?

ÉLISE.

Non ; Darcy m'aime tant ! Mon avis est le sien ;
Le désir qu'il exprime est aussitôt le mien.

MADAME DORFEUIL.

Soyez toujours unis : c'est ce que je demande ;
Mais de vous deux, ici, qui gouverne et commande ?
Réponds.

ÉLISE.

Moi quelquefois, quelquefois mon époux.
Du droit de commander nous sommes peu jaloux,
Chacun, avec plaisir, à l'autre l'abandonne.

MADAME DORFEUIL.

Mais la dépense enfin, qui la règle et l'ordonne ?

ÉLISE.

C'est moi ; mais mon mari me conseille souvent ;
J'aime à le consulter. Quand j'ai besoin d'argent,
J'en demande à Darcy ; jamais il n'en refuse :
Aussi de sa bonté, moi, jamais je n'abuse.

MADAME DORFEUIL.

Ma chère enfant, ton cœur si naïf et si pur
A, pour se diriger, besoin d'un guide sûr ;
Je le serai ; qu'à moi ma fille se confie :
Une mère est toujours notre meilleure amie.
Quand ton père vivait, c'était avec raison
Qu'il me laissait le soin de mener la maison.
De tout, me disait-il, sur toi je me repose, [se.
Et le pauvre homme, hélas ! ne faisait pas grand cho-
Qu'en était-il besoin ? De tout je me mêlais ;
Je recevais l'argent ; je grondais les valets ;
Moi seule j'ordonnais les dépenses à faire,
Et j'avais en mes mains la clef du secrétaire.
Avait-il un procès, j'allais avec ardeur



Visiter président, juges et rapporteur ;
J'étais chez l'avocat, au greffe, à l'audience.
Il n'eût qu'à se louer de cette confiance.
Jamais, tu t'en souviens, je ne le querellais :
Il est vrai qu'il faisait tout ce que je voulais :
Et voilà le bonheur si précieux , si rare,
Qu'à mon gendre, qu'à toi ma tendresse prépare.
Mais tu dois d'un défaut te corriger d'abord :
Tu consultes Darcy sur tout ; c'est un grand tort.
Il est impolitique, et dangereux peut-être
Qu'un mari s'accoutume à se croire le maître,
Et déjà de lui-même il n'est que trop porté
A s'arroger sur nous la pleine autorité.

ÉLISE.

Il m'est si doux pourtant de consulter sans cesse
L'époux dont chaque jour j'éprouve la tendresse !

MADAME DORFEUIL.

Tu ne fais là , vois-tu , que lui troubler l'esprit.
Il ne s'en plaint jamais, parcequ'il te chérit,
Parcequ'à tes desirs constamment il se prête ;
Mais ne devrais-tu pas, en épouse discrète,
Sans vouloir l'accabler encor de soins nouveaux,
D'un aussi bon mari ménager le repos ?

ÉLISE.

Ah ! son repos m'est cher, et je ne veux rien faire
Qui me rende importune, et puisse lui déplaire.

MADAME DORFEUIL.

Ton cher Darcy, je l'aime !... Il faut le rendre heureux.
Sois prompte à deviner, à prévenir ses vœux ;
Et même, si tu veux être toujours chérie,
Ne crains pas d'employer quelque coquetterie.

ÉLISE.

Moi, ma mère ?

MADAME DORFEUIL.

En ménage il en faut quelquefois.

ÉLISE.

Oh ! non ; je n'en aurai jamais besoin, je crois.

MADAME DORFEUIL.

Tu crois ? Tu n'en sais rien ; laisse-moi te conduire.
Par exemple (entre nous permets-moi de le dire),
Pourquoi ce négligé ? Ton mari peut penser
Qu'à lui plaire déjà tu prétends renoncer.
Il peut en concevoir quelque alarme secrète.

ÉLISE.

Mais pour rester chez soi faut-il de la toilette ?

MADAME DORFEUIL.

Les maris savent gré d'un soin qu'on prend pour eux :
Pour conserver le cœur il faut charmer les yeux.
On s'expose, à côté de femmes élégantes,
A des comparaisons souvent désobligeantes.
De notre négligence une autre profitait
D'un fidèle mari peut faire un inconstant.
Il est plus d'un volage et plus d'une coquette...
Madame Méricour, que tu crois si parfaite,
Et que tu chéris tant, entre nous, l'est un peu.

ÉLISE.

Quoi!...

MADAME DORFEUIL.

Je ne l'aime guère, et je t'en fais l'aveu.
Mais à qui ce matin voulait-elle donc plaire?
Tu ne brillais pas trop auprès d'elle, ma chère.
Quelle riche toilette!... Ah! j'en souffrais pour toi.

ÉLISE.

Elle aime à se parer.

MADAME DORFEUIL.

Où, beaucoup, je le voi.
Avec plaisir souvent Darcy l'a regardée:
Moi, je les observais.

ÉLISE.

Mais quelle est votre idée?

MADAME DORFEUIL.

Élise, mon dessein n'est pas de t'effrayer;
Mais de cette coquette il faut te défier.

ÉLISE.

Ah! vous la jugez mal, et son ame sincère
A la coquetterie est sur-tout étrangère.
Elle chérit Darcy; mon cœur en est flatté:
Elle aime en lui l'auteur de ma félicité,
Et témoin de nos nœuds, dans ma meilleure amie,
Mon époux, à son tour, voit une sœur chérie.
Heureuse par l'amour comme par l'amitié,
Ce cœur de l'avenir peut-il être effrayé!

MADAME DORFEUIL.

J'admire de ces nœuds la douceur fraternelle.
C'est sans doute pour prix d'une amitié si belle
Que de certain secret elle ne t'instruit pas?

ÉLISE.

Comment?

MADAME DORFEUIL.

Où, je l'ai vue à Darcy parler bas,
Ici même, tantôt.

ÉLISE.

En êtes-vous certaine?

MADAME DORFEUIL.

Très sûre... Allons, vas-tu te faire de la peine?
Vas-tu croire?... Fi donc!... Je sais que les maris...
Mais le tien! J'en réponds... Puis il est trop épris...
Oui, je le gagerais, c'est quelque bagatelle...
Le premier mois d'hymen un époux est fidèle.

ÉLISE.

Darcy n'est pas trompeur: dès que je le verrai,
Sur ce mystère-là je l'interrogerai.

MADAME DORFEUIL.

Es-tu folle? Comment? Compromettre ta mère!
Garde-t'en bien au moins: tu dois feindre, au con-
[traire.

Le beau moyen vraiment de savoir ses secrets!
Tu n'en tirerais rien, et tu l'irriterais.
Il faut attendre, il faut agir avec prudence...
D'ailleurs c'est à des riens mettre trop d'importance.
Mais j'aperçois Darcy; laisse-moi lui parler:
Tu pourrais te trahir; il vaut mieux t'en aller.

ÉLISE, à part.

Je me fie à Darcy; je lui rends bien justice,
Et pourtant quelque crainte en mon ame se glisse.

SCÈNE II.

M^{me} DORFEUIL, ÉLISE, DARCY.

DARCY, à madame Dorfeuil.

Je vous cherchais.

(A Élise.)

Pourquoi cet air rêveur? Bon Dieu!
Ma chère, qu'as-tu donc?

ÉLISE.

Moi? je n'ai rien... Adieu.

SCÈNE III.

M^{me} DORFEUIL, DARCY.

DARCY, à madame Dorfeuil.

Je ne puis concevoir cette tristesse étrange.

MADAME DORFEUIL.

[change.

Parfois, en peu de temps, des femmes l'humeur
Puis, si j'en peux juger d'après notre entretien,
Elle a quelques chagrins.

DARCY.

Des chagrins!

MADAME DORFEUIL.

Ce n'est rien.

Ils sont légers, les maux qu'un bon mari nous cause!
Mais enfin en ménage il faut si peu de chose
Pour troubler cette paix que l'on doit conserver.

DARCY.

Où, vous avez raison; mais veuillez achever:
Apprenez-moi les torts dont elle peut se plaindre.

MADAME DORFEUIL.

Elle ne se plaint pas; mais elle paraît craindre
Que, vous livrant aux soins les plus minutieux,
Il ne lui reste plus rien à faire en ces lieux,
Et son mari (du moins si j'ai pu la comprendre)
Aux détails du ménage aime trop à descendre.

DARCY.

Croyez que ces détails sont fort peu de mon goût,
Et c'est elle qui vient me consulter sur tout.
Je suis assez surpris d'un reproche semblable:
De mes torts prétendus elle seule est coupable.

MADAME DORFEUIL.

Vous ne devez voir là qu'une preuve d'amour:
Elle a cru vous complaire ainsi jusqu'à ce jour.

DARCY.

Sa conduite vraiment me paraît singulière.
Eh quoi! ne me rien dire et se plaindre à sa mère!

MADAME DORFEUIL, à part.

C'est assez aujourd'hui; mais plus tard je prétends
Traiter avec Darcy d'autres points importants.

SCÈNE IV.

DARCY, M^{me} DORFEUIL, PAUL.

PAUL, bas à Darcy.

Monsieur, quelques apprêts restent encore à faire.
Il faut votre coup d'œil.

MADAME DORFEUIL, à part.

Quoi! toujours du mystère!

PAUL, haut.

On vous attend.

DARCY.

J'y vais.

MADAME DORFEUIL.

Ah! souffrez, s'il vous plaît,

Darcy, que je me plaigne à vous de ce valet ;
Vous voulez que vos gens me respectent, je pense :
Il m'a parlé tantôt avec une insolence !

PAUL, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit donc? J'ai manqué de respect?

DARCY.

Vous osez?...

PAUL.

Monsieur, je...

DARCY.

Soyez plus circonspect,

On je vous chasse.

PAUL.

Mais...

DARCY.

Taisez-vous !

(A madame Dorfeuil.)

Je vous quitte ;

Mais je reviens bientôt.

PAUL, en s'en allant, à part.

Belle-mère maudite !

J'enrage... Être grondé lorsque l'on a raison !

SCÈNE V.

M^{me} DORFEUIL, seule.

Oh ! je veux mettre l'ordre enfin dans la maison.
De l'oncle Duchemin d'abord je les délivre :
Aux dépens de mon gendre ailleurs il peut bien vi-
Sa présence me pèse, et du logis commun [vre.
Je prétends écarter ce parent importun.
Son utile départ préviendra des orages ; [nages.
Car tous ces grands parents sont des trouble-mé-
Grondant, espionnant, difficiles, quinteux,
La discorde les suit : c'est la paix que je veux.
A la fixer ici travaillant sans relâche,
Je prétends m'acquitter de ma pénible tâche,
Et mes enfants, goûtant un bonheur éternel,
De mon séjour chez eux remerciront le ciel.
Voici l'oncle qui vient ; commençons notre ouvrage.
A partir de lui-même il faut que je l'engage.

SCÈNE VI.

M^{me} DORFEUIL, DUCHEMIN.

MADAME DORFEUIL.

Le hasard à propos, monsieur, vous offre à moi ;
Je voudrais avec vous causer un peu.

DUCHEMIN.

Sur quoi?

MADAME DORFEUIL.

Monsieur, vous le saurez, si vous voulez m'enten-
DUCHEMIN. [dre

Volontiers : cependant ne pourriez-vous m'appren-
Si cet entretien-là sera long ?

MADAME DORFEUIL.

Je ne sais ;

Oui... peut-être.

DUCHEMIN, s'asseyant.

En ce cas je m'assieds ; commencez.

Parler debout me cause une fatigue extrême,
Et j'aime mieux m'asseoir : veuillez faire de même.

MADAME DORFEUIL, à part.

Il est original.

(Haut.)

Non, je reste debout.

DUCHEMIN.

Ah ! si vous l'aimez mieux, restez ; chacun son goût.
Je vous attends.

MADAME DORFEUIL.

Monsieur...

(A part.)

C'est délicat.

DUCHEMIN.

Vous dites?...

MADAME DORFEUIL.

Avez-vous réfléchi sur les fâcheuses suites
Que d'un tiers, d'un parent l'incommode séjour
Chez de jeunes époux peut amener un jour?

DUCHEMIN.

Non.

MADAME DORFEUIL.

Ne pensez-vous pas que c'est une imprudence
De venir auprès d'eux fixer sa résidence ?
Réduit à se contraindre, ou prompt à les gêner,
C'est se forger des fers, ou bien leur en donner.
Au bout de quelque temps, la paix devient plus rare :
Mécontents l'un de l'autre, enfin on se sépare.

DUCHEMIN.

Je connais vos enfants ; vous vous trompez sur eux,
Et de vous posséder ils seront trop heureux
Pour vous donner jamais aucun sujet de plainte :
Là-dessus, croyez-moi, bannissez toute crainte.
A sortir de ces lieux pourquoi déjà songer ?
Vous pouvez avec nous demeurer sans danger.

MADAME DORFEUIL.

Avec étonnement, monsieur, je vous écoute.
Vous croyez que de moi je vous parle ?

DUCHEMIN.

Sans doute.

De qui donc ?

MADAME DORFEUIL.

C'est de vous que je m'occupe ici ;
C'est dans votre intérêt que je parle.

DUCHEMIN.

Merci.

MADAME DORFEUIL.

Vous avez, je le sais, de la délicatesse :
Comment avez-vous pu d'un neveu, d'une nièce,
Sans que votre amour-propre en secret ait souffert,

Accepter le logis imprudemment offert?
 Général autrui n'est pas, je crois, votre méthode :
 Mais un tiers, en ménage, est toujours incommode.
 Instruit à vos dépens, vous-même, à votre tour,
 De cette vérité vous conviendrez un jour.
 D'une querelle grave ou d'un débat futile
 Croyez-vous demeurer spectateur immobile?
 Non : pour juge souvent choisi par les époux,
 L'arrêt par vous porté tournera contre vous.
 Le raccommodement suivra, selon l'usage ;
 Et le juge, pour prix de l'arrêt le plus sage,
 Trouvant contre lui seul les deux époux aigris,
 Dans le traité de paix ne sera pas compris :
 De-là l'air froid, l'humeur, les paroles piquantes,
 Et des valets grossiers les répliques choquantes.
 L'esprit le plus tranquille et le plus patient
 Pourrait-il supporter ce sort humiliant?
 En quittant ce logis, sachez vous y soustraire.
 Combien il est plus doux de vivre solitaire !
 C'est l'état le plus libre et le plus fortuné :
 On ne gêne personne, et l'on est pas gêné.

DUCHEMIN.

Pourquoi donc êtes-vous ici ?

MADAME DORFEUIL !

Moi, je suis mère :

Je deviens pour ma fille un guide nécessaire
 Dont elle ne saurait se passer un moment :
 Notre position diffère entièrement.

DUCHEMIN.

Quoique vous m'annonciez un avenir funeste,
 Tout oncle que je suis, en ce logis je reste.
 Je m'y trouve à mon aise, et j'y vis sans souci.
 J'aime fort mon neveu qui me chérit aussi ;
 Ma nièce me paraît une très-bonne fille ;
 Vous, vous venez encore augmenter la famille ;
 Tant mieux : vivons en paix. S'il survient des dé-
 [bats,
 Arrangez-vous sans moi ; je ne m'en mêle pas.
 Pourquoi donc sur mon sort cette sollicitude
 Qui vient à mes vieux jours offrir la solitude ?
 Pourquoi, sans nul sujet, me tourmenter ainsi ?
 Est-ce que je me plains, moi, de vous voir ici ?
 Restez, et qu'en repos chacun de nous y meure.

MADAME DORFEUIL.

Ainsi vous demeurez en ces lieux ?

DUCHEMIN.

J'y demeure.

MADAME DORFEUIL.

Vous ne voulez pas voir combien, en mille instants,
 Votre présence ici gênera mes enfants ?

DUCHEMIN.

Non ; ils me le diraient.

MADAME DORFEUIL.

Mais vous rêvez, je pense.

Irait-on faire aux gens pareille confiance ?
 Ces choses-là, monsieur, ne se disent jamais.

DUCHEMIN.

Pourquoi les dites-vous alors ?

MADAME DORFEUIL.

Si je le fais,

C'est par pur intérêt pour vous.

DUCHEMIN.

Je vous rends grâce.

Intéressez-vous moins à moi.

MADAME DORFEUIL.

Ce ton me lasse.

Votre dessein, monsieur, est-il de m'irriter ?

DUCHEMIN.

Moi, pas du tout... allons, pourquoi vous emporter ?
 Vous vous ferez du mal.

MADAME DORFEUIL, à part.

Ah ! ce sang-froid extrême,

En me déconcertant, me met hors de moi-même.
 (Haut.)

Puisqu'à tous mes discours vous n'avez nul égard,
 Moi-même je saurai hâter votre départ.

Sur ma fille, monsieur, j'ai du crédit encore ;

Elle peut disposer d'un mari qui l'adore.

Ils sentiront qu'ici vous êtes déplacé :

A quitter ce logis vous verrez forcé,

Et vous reconnaîtrez alors si je mérite

Les dédains insultants de ce flegme hypocrite,

Sous lequel vous voulez dérober à mes yeux

Le dépit de me voir établie en ces lieux.

Pour la dernière fois monsieur peut-il me dire

S'il veut à mes conseils résister ou souscrire?...
 Je ne me plaindrai pas du moins qu'il m'inter-

[rompt...

Mais ses yeux sont fermés... il dort... Ah ! quel af-

(Criant.) [front...

Monsieur !

DUCHEMIN, s'éveillant. [madame,

Hein ? qu'est-ce donc ?... Mille pardons,

Mais je m'imaginai entendre encor ma femme.

Je me croyais encor grondé comme autrefois.

Dès que pour quereller on élève la voix,

Je m'endors aussitôt d'une ardeur sans égale :

Suite d'une habitude ancienne et conjugale.

MADAME DORFEUIL.

Ah ! je ne puis souffrir qu'on m'outrage à ce point,

Voilà de ces affronts qu'on ne pardonne point.

DUCHEMIN.

Ah ça, qu'avez-vous donc ?

SCÈNE VII.

M^{me} DORFEUIL, DUCHEMIN, GÉRARD.

GÉRARD.

D'où provient ce tumulte,

Et que se passe-t-il ?

MADAME DORFEUIL, montrant Duchemin.

C'est monsieur qui m'insulte !

DUCHEMIN.

Que dit-elle donc là l'insulter quand je dors !

MADAME DORFEUIL. [torts,

C'est monsieur qui, mettant le comble à tous ses

Par un calme affecté cherchait à me confondre,

Et feignait de dormir pour ne pas me répondre.

GÉRARD.

Ah ! monsieur Duchemin !

DUCHEMIN.

Ma parole d'honneur,
Je ne le feignais pas : je dormais de bon cœur.

MADAME DORFEUIL.

Fort bien : aux actions les propos se conforment.

DUCHEMIN.

Est-ce ma faute, à moi, si vos discours m'endor-
MADAME DORFEUIL. [ment.

C'en est trop ; avec vous je ne puis demeurer.
Que mon gendre prononce ! il saura préférer,
Pour maintenir la paix dont son ame est jalouse,
A l'oncle du mari la mère de l'épouse.
Adieu, monsieur.

SCÈNE VIII.

GÉRARD, DUCHEMIN.

DUCHEMIN.

Vraiment, elle est folle à moitié.

Savez-vous bien pourquoi madame a tant crié ?
C'est que j'ai refusé tout net une requête
Qu'il m'est permis pourtant de trouver malhonnête.
Elle veut que je quitte au plus tôt la maison ;
Moi, j'y veux demeurer : je crois que j'ai raison.

GÉRARD.

Bravo ! voilà déjà des traits de belle-mère.
Que disais-je ? pourtant je dois être sincère,
Je ne m'attendais pas à voir l'événement
Justifier sitôt mon noir pressentiment.
Entrée hier, la dame aujourd'hui vous querelle !
Je n'avais pas compté sur cet excès de zèle.

DUCHEMIN.

En demeurant ici je dois faire un aveu :
Si mon départ était utile à mon neveu,
Je n'hésiterais pas : il sait bien que je l'aime.
Mais je suis en ces lieux installé par lui-même ;
J'y vis content, sans bruit, de rien ne me mêlant,
Et je ne deviendrai jamais plus turbulent.
On ne change pas trop, lorsque l'on a mon âge.

GÉRARD.

Votre présence ici lui donne de l'ombrage.
Elle craint un obstacle à son autorité,
Et prétend régner seule et sans rivalité.

DUCHEMIN.

Qu'elle règne et me laisse.

SCÈNE IX.

DUCHEMIN, GÉRARD, DARCY.

GÉRARD.

Eh ! viens donc, heureux gendre,

Qui pour ta belle-mère as un amour si tendre ;
Viens me voir, revenu de ma prévention,
Me ranger, tout confus, à ton opinion,
Et te féliciter sur ton bonheur étrange :
Tu me le disais bien, cette femme est un ange.

DARCY.

Que veux-tu dire ?

GÉRARD.

Moi ? j'admire sa bonté,
Et l'oncle Duchemin surtout en est flatté.
Pour son bonheur futur un zèle ardent l'inspire :
Elle veut de chez toi doucement l'éconduire.

DARCY.

Quoi ! mon oncle, de vous tenter de me priver !

GÉRARD.

Ce n'est rien ; laisse-la, je te prie, achever.
Tu dois de son amour attendre plus encore,
Et ta félicité n'est là qu'à son aurore.

DARCY.

Non ; d'arrêter le mal je saurai me charger :
Mais ce que l'on m'apprend est fait pour m'affliger.
Quand je voudrais livrer mon ame tout entière
Au plaisir de fêter l'épouse qui m'est chère,
D'un devoir aussi doux faut-il être distrait !

GÉRARD.

Pour la fête d'Élise, à propos, tout est prêt ?

DARCY.

Oui.

GÉRARD.

C'est bon ; je vais faire une courte visite.
Pour revenir plus tôt, mon ami, je te quitte.

DARCY.

Je t'attends.

GÉRARD, revenant sur ses pas.

Pauvre ami, je te plains à présent.

Aussi, pour éviter le sort peu séduisant
Q'au mari de sa fille une mère destine,
Si je prends femme un jour, j'épouse une orpheline.
(Il sort.)

DUCHEMIN.

De madame Dorfeuil ne va pas t'effrayer :
Crois-moi, songe à ta fête et laisse-la crier.

SCÈNE X.

DARCY, DUCHEMIN, M^{me} MÉRICOUCOUR, ensuite
M^{me} DORFEUIL.

MADAME MÉRICOUCOUR.

Redoutant qu'un valet, par quelque maladresse,
Ne trahit des secrets où mon cœur s'intéresse,
J'ai préféré, Darcy, dans cette occasion,
Moi-même m'acquitter de la commission.

MADAME DORFEUIL, de loin, à part.

Encore cette femme en ces lieux !

MADAME MÉRICOUCOUR.

Le mystère

A vos tendres projets est surtout nécessaire.

MADAME DORFEUIL, à part.

Que signifie?...

MADAME MÉRICOUCOUR.

Il faut qu'Élise ignore tout.

DARCY.

Ah ! vous êtes charmante.

MADAME DORFEUIL, à part.

Écoutons jusqu'au bout.

(Elle entre dans un cabinet.)

MADAME MÉRICOUR, donnant un portrait à Darcy.
Recevez de ma main cette imparfaite image,
Qui d'un fidèle amour va devenir le gage.

DUCHEMIN.

Ce portrait est frappant.

DARCY.

Que de bonté!

DUCHEMIN.

Fort bien.

Ma nièce, j'en suis sûr; ne se doute de rien.
Moi, qui suis très discret, j'ai toujours su me taire.
Défions-nous surtout de notre belle-mère.
De crainte de surprise, allons, séparons-nous.

DARCY, à madame Méricour.

N'allez pas oublier l'heure du rendez-vous.

MADAME MÉRICOUR.

Non; mais je ne veux pas qu'Élise ici me voie.
Je me sauve.

DARCY.

A tantôt,

MADAME MÉRICOUR.

A tantôt... Quelle joie

De tromper votre femme ainsi!

SCÈNE XI.

M^{me} DORFEUIL, seule, sortant du cabinet.

Dieu! quelle horreur!
Ma fille!... oh! c'est trop fort! j'étouffe de fureur.
Où suis-je?... quel scandale et que viens-je d'en-
[tendre!
Je n'aurais jamais pu le croire de mon gendre...
Sitôt!... Et cette femme!... et cet oncle impudent!
De cette affreuse intrigue être le confident!
S'applaudir de garder le secret des coupables!
A son âge tremper dans des complots semblables!...
C'est un fourbe profond: je l'avais bien jugé,
En lui voulant d'ici faire prendre congé.
Mais ma fille! comment la tirer de l'abîme?
Comment?... Ah! la voici, l'innocente victime.

SCÈNE XII.

M^{me} DORFEUIL, ÉLISE.

MADAME DORFEUIL, prenant Élise entre ses bras.
Ma pauvre enfant, hélas!

ÉLISE.

Ma mère, quel chagrin?...

MADAME DORFEUIL

Je gémis, mon enfant, sur ton triste destin.
A ton âge faut-il te voir sacrifiée,
Toi, si bonne, si douce, à peine mariée,
A qui l'hymen semblait promettre le bonheur!

ÉLISE.

Que veut dire?...

MADAME DORFEUIL.

Mais non; c'est peut-être une erreur.
Mon gendre ne peut pas... Je m'abuse sans doute.
Pourtant j'ai vu, bien vu.

ÉLISE.

Vous m'effrayez.

MADAME DORFEUIL.

Écoute:

Sache avec fermeté porter les coups du sort,
Et faire sur toi-même un courageux effort.
Lorsque ton époux manque à la foi conjugale,
Ne va pas de tes pleurs réjouir ta rivale.

ÉLISE.

Ma rivale!... Achevez.

MADAME DORFEUIL.

Oui, tu dois tout savoir.

Ici même, à l'instant, le hasard m'a fait voir
Madame Méricour près d'un époux volage,
Employant de l'amour le doucereux langage,
Et dans ses mains enfin remettant son portrait.

ÉLISE

Qu'entends-je! se peut-il!

MADAME DORFEUIL.

Leur entretien secret

Avait pour seul témoin cet oncle, leur complice,
Dont je me défiais avec trop de justice.

ÉLISE.

Darcy me frapperait de ce coup imprévu!...
Oh! non, vous vous trompez.

MADAME DORFEUIL.

Je te dis que j'ai vu.

Comment interpréter leur tendre intelligence,
Et le don du portrait, frappant de ressemblance?
Ils ne s'expliquaient point dans un langage obscur;
Je ne me trompe pas: va, mon coup-d'œil est sûr,
Et déjà présentant une intrigue pareille,
J'avais surpris entre eux quelques mots à l'oreille.
Ah! les maris!... Le tien, grand Dieu! sitôt changer!...
Oh! je le gagerais; c'est un goût passager.
Il t'aime dans le fond; cette perdue amie
L'a séduit un moment par sa coquetterie:
Il va te revenir encor plus amoureux...
Mais ses torts envers toi n'en sont pas moins affreux.

ÉLISE.

Qu'ai-je entendu?... Darcy devenir infidèle!
Me tromper!... En effet, oui, je me le rappelle,
Il n'est plus maintenant pour moi ce qu'il était,
Et je le vois rêveur, préoccupé, distrait;
Depuis deux jours surtout il me quitte sans cesse...
Hélas! c'était trop peu de perdre sa tendresse:
Pour me porter encore les plus sensibles coups,
Madame Méricour s'unit à mon époux.
Non, celle qui m'aimait aux jours de notre enfance
Ne peut pas sans remords trahir ma confiance;
Je la plains, et je plains encore plus Darcy:
Il doit souffrir beaucoup en me trompant ainsi.

MADAME DORFEUIL.

A quel point ton bon cœur t'abuse sur leur compte,
Chère enfant! loin d'avoir des remords, de la honte,
Ils semblent s'applaudir de cette trahison.
Sans toi, j'aurais déjà quitté cette maison:
Mais je veux déjouer une trame funeste,
Et c'est pour ton bonheur, ma fille, que je reste.
Pourquoi suis-je partie? hélas! oui, tout le mal

Vient, je n'en puis douter, de ce départ fatal.
Tu n'avais près de toi personne pour te dire
Comment près de Darcy tu devais te conduire,
Et peut-être ton cœur s'accuse-t-il tout bas
De quelques graves torts dont tu ne m'instruis pas.
Peut-être t'a-t-il vu souvent le contredire.

ÉLISE.

Non; à tout ce qu'il vent je suis prête à souscrire :
Je me fais une loi de son opinion.

MADAME DORFEUIL.

Tant pis; il faut un peu de contradiction.
La concorde fatigue et devient monotone :
On ennuie un époux à force d'être bonne.
Mais ta coupable amie, ah! je la confondrai;
A mon gendre, en secret, bientôt je parlerai,
Et l'oncle... Le voici, cet oncle que j'abhorre;
Sortons... j'éclaterais; il n'est pas temps encore.

(Elle sort.)

ÉLISE.

Je vous suis... Dieu! quel poids vient opprimer mon
Et ce matin encor je croyais au bonheur. [cœur!

SCÈNE XIII.

ÉLISE, DUCHEMIN.

DUCHEMIN, arrêtant Élise.

Eh bien! qu'avez-vous donc? me fuyez-vous, ma

ÉLISE. [nièce?

Ah! laissez-moi, monsieur.

DUCHEMIN.

Comment? que je vous laisse?
Que vous ai-je donc fait?

ÉLISE.

Vous le savez assez.

DUCHEMIN.

Du tout... Apprenez-moi...

ÉLISE.

De grâce, finissez.

Je me retire.

DUCHEMIN.

Mais...

ÉLISE.

Envers moi bien coupable,
Si de quelques remords votre cœur est capable,
Rappelez-vous, monsieur, que le mien vous aimait;
Que ce cœur qui, pour vous, chaque jour exprimait
Le plus profond respect, l'amitié la plus tendre,
A votre trahison ne devait pas s'attendre.

SCÈNE XIV.

DUCHEMIN, ensuite DARC Y.

DUCHEMIN.

Tout ce qu'elle m'a dit est pour moi de l'hébreu.
Voilà qui se complique... Ah! c'est toi, mon neveu!
Tu pourras m'éclairer et me dire peut-être
Pourquoi ta femme en moi se plaît à voir un traître.
Sais-tu ce que j'ai fait pour mériter ce nom?

DARC Y.

Comment?

DUCHEMIN.

Oui, l'on m'accuse ici de trahison.

DARC Y.

Qui?

DUCHEMIN.

Ta femme.

DARC Y.

Vraiment?

DUCHEMIN.

Oui.

DARC Y.

Voilà qui m'étonne.

DUCHEMIN.

Je ne me souviens pas d'avoir trahi personne.
Qu'a-t-elle voulu dire?

DARC Y.

Ah! je vois à regret

Que de sa mère encor c'est quelque nouveau trait.

DUCHEMIN.

Oui, cette mère-là va lui tourner la tête.

DARC Y.

Constamment occupé des détails de la fête,
Je n'ai pu voir Élise encore un seul moment,
Afin d'en obtenir quelque éclaircissement.
Un entretien pourtant me serait bien utile.

SCÈNE XV.

DARC Y, DUCHEMIN, PAUL.

PAUL.

Monsieur, vos conviés arrivent à la file.

DARC Y.

Je vais les recevoir,

MADAME DORFEUIL, en dehors.

Impertinent valet!

DARC Y.

Qui cause donc ce bruit, Paul?

PAUL.

Eh mais, s'il vous plaît,
C'est madame Dorfeuil qui, rouge de colère,
A toute la maison a déclaré la guerre.
Elle avait commencé par moi; mais son courroux,
Croissant de plus en plus, s'exhale contre tous.
Elle nous fait subir mille interrogatoires,
Ote, en grondant, la clef de toutes les armoires,
Et veut de la maison nous faire renvoyer.
C'est un plaisir, vraiment, de l'entendre crier.
Les voisines déjà, toutes scandalisées,
Pour mieux jouir du bruit, se mettent aux croisées.

(A part.)

La voici; je m'enfuis: c'est assez pour un jour;
Laissons-la quereller monsieur: chacun son tour.

SCÈNE XVI.

DARC Y, DUCHEMIN, M^{me} DORFEUIL.

MADAME DORFEUIL.

[tres!

Quel désordre, bon Dieu! Quels valets sont les vô-

La paresse des uns, l'insolence des autres,
 Tout dans cette maison excite justement;
 Mon gendre, les éclats de mon ressentiment;
 Et certes, vous devez partager ma colère :
 On manque de respect à votre belle-mère.

DARCY.

Madame, pardonnez ; mais ne pourrai-je enfin
 Savoir comme il se fait que, depuis ce matin,
 La discorde paraisse élire domicile
 Dans ce logis, hier encore si tranquille ?
 Daignez me l'expliquer : un pareil changement
 A droit, vous l'avouerez, à mon étonnement.
 Le respect me défend d'en dire davantage.

MADAME DORFEUIL.

Vous m'étonnez aussi, monsieur, par ce langage,
 Et je devais peut-être en attendre un plus doux,
 Quand je travaille à mettre enfin l'ordre chez vous.

DARCY.

Oui ; mais cet ordre-là, madame, m'épouvante :
 Le désordre vaut mieux, et moi, je m'en contente.

MADAME DORFEUIL.

De mon zèle pour vous vous blâmez les élans ?
 Vous osez soutenir des valets insolents !

DARCY.

Je ne les soutiens point ; votre zèle est très rare ;
 Je suis, si vous voulez, un homme fort bizarre ;
 Mais de la paix chez moi j'ai toujours fait grand cas ;
 Je l'avais : maintenant pourquoi ne l'ai-je pas ?

MADAME DORFEUIL.

Ah ! j'entends : mon aspect commence à vous dé-
 DARCY. [plaire.
 Je ne dis pas cela.

MADAME DORFEUIL.

Dites-vous le contraire ?

DARCY.

Je dis... que j'aime fort chez moi vivre en repos.

MADAME DORFEUIL.

Mais pensez-vous, monsieur, qu'il serait à propos
 Que je vous délivrasse enfin de ma présence ?...
 Vous ne répondez pas... J'entends votre silence.
 Mais vous serez trompé dans votre aimable vœu,
 D'un oncle si perfide ô trop digne neveu !

DUCHEMIN.

Ah ! bon ; voilà mon tour.

MADAME DORFEUIL.

Ma fille infortunée

Ne sera point par moi trahie, abandonnée ;
 Près d'elle, en ce logis, je resterai toujours :
 Hélas ! je suis à temps venue à son secours.
 Quelle eût été pourtant sa destinée affreuse !
 La pauvre enfant, sans moi, se trouvait bien heu-
 [reuse ;

Mais me voilà, messieurs ; j'ai su vous démasquer.

DUCHEMIN.

Cela n'est pas fort clair.

DARCY.

Veillez vous expliquer ;
 Car je ne comprends rien à ce nouveau mystère.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLISE.

MADAME DORFEUIL.

De son amour pour toi l'on veut punir ta mère,
 Ma fille, et ton mari, contre moi furieux,
 Prétend, sans nul égard, me chasser de ces lieux.

DARCY.

Qui, moi ? je n'ai pas dit...

ÉLISE.

Monsieur, je vous conjure
 De ne point ajouter une nouvelle injure
 Aux outrages cruels que, sans les mériter,
 Je me trouve aujourd'hui réduite à supporter.
 D'une épouse sitôt trahie et délaissée
 Que la mère par vous ne soit point offensée.

DARCY.

Élise, que dis-tu ? moi, te trahir, jamais !
 Peux-tu croire ?...

MADAME DORFEUIL.

Fort bien ; niez tous vos forfaits.

Nous n'en attendons pas ici la confiance :
 Mais d'un oncle chéri l'excessive prudence
 N'a pu les dérober à mes regards perçants.

DUCHEMIN.

Encore moi !

DARCY, à part.

Je crois qu'elle a perdu le sens.

MADAME DORFEUIL, à Duchemin.

Vieillard pervers, c'est vous, vous sur-tout que
 DUCHEMIN. [j'accuse.

Moi ?

MADAME DORFEUIL.

Vous, qui paraissant étranger à la ruse,
 Sous les dehors trompeurs de la simplicité,
 Cachez un cœur affreux par le vice gâté.
 Mon gendre est bon, sincère ; il adorait sa femme :
 Vous l'avez entraîné dans quelque piège infâme,
 Affreux machinateur !

DARCY.

Je ne vous comprends pas.

ÉLISE.

Ma mère, calmez-vous.

DUCHEMIN.

C'est du galimatias.

MADAME DORFEUIL, à Duchemin.

N'êtes-vous pas honteux de jouer, à votre âge,
 Dans une telle intrigue, un pareil personnage ?
 Est-ce ainsi qu'un vieillard, un oncle doit agir ?
 Aider le vice, si ! vous devriez rougir.

DUCHEMIN.

Je voudrais de mon crime être informé d'avance :
 Car je ne puis vraiment rougir de confiance.

DARCY.

Plus clairement enfin, madame expliquez-vous.

MADAME DORFEUIL.

[nous !...

Quelle audace !... ah ! ma fille, avec qui sommes-
 Dans quel moment encor la trahison s'apprête !
 Le jour de mon retour et celui de ta fête.

DARCY, à part.

Cette indiscretion encore lui manquait.

DUCHEMIN, à part.

Des femmes la fureur redouble le caquet.

ÉLISE.

Ma fête?

MADAME DORFEUIL.

Oui, c'est ta fête, oui, je te le répète :

C'est les larmes aux yeux que je te la souhaite.

Tandis qu'on s'occupait de criminels projets,

Chère enfant, en ces lieux moi seule j'y songeais.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, GÉRARD, M^{me} MÉRICOUR.

GÉRARD, à Darcy.

Exact au rendez-vous, je t'amène madame.

ÉLISE.

Madame Méricour ! ô ciel !

MADAME DORFEUIL.

Fuis cette femme.

Son odieux aspect te fait mal, je le voi ;

Ah ! viens, pour l'éviter, t'enfermer avec moi.

ÉLISE.

Non, le trouble où je suis ne saurait se dépeindre.

MADAME DORFEUIL, l'emmenant.

O ma fille, sans moi que tu serais à plaindre !

(Elles sortent.)

DARCY.

Je ne sais que penser... ah ! grand Dieu ! quels éclats !

Pour m'éclaircir de tout je dois suivre leurs pas.

Madame, mes amis, pardonnez, je vous prie.

SCÈNE XIX.

GÉRARD, M^{me} MÉRICOUR, DUCHEMIN.

MADAME MÉRICOUR, à Gérard.

Quel est donc le sujet de cette brouillerie ?

GÉRARD.

(A Duchemin.)

Je n'en sais rien ; et vous, le savez-vous ?

DUCHEMIN.

Moi ? non,

Ni mon neveu non plus.

GÉRARD.

N'avais-je pas raison ?

Mes présages sont vrais, et ce nouvel orage

De madame Dorfeuil est encore l'ouvrage.

DUCHEMIN.

Vous l'avez dit.

GÉRARD.

Partout je reconnais sa main.

Elle devait attendre au moins jusqu'à demain.

Par ses soins maternels notre fête est troublée.

MADAME MÉRICOUR.

Mais Élise !... pourquoi fuir ainsi désolée ?

Heureuse ce matin, quel soudain changement !

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, PAUL.

PAUL.

Je viens vous annoncer un autre événement.

GÉRARD.

Qu'est-ce encor ?

PAUL.

Tout le monde avec impatience

De Madame, au salon, attendait la présence.

Un improvisateur, pour la fête venu,

Sitôt qu'elle entrerait, sur un air très connu,

Devait improviser, pour cette circonstance,

Quelques jolis couplets qu'il fredonnait d'avance.

Elle entre avec sa mère, et notre homme soudain

Entonne à pleine voix l'air du chœur de Robin :

« Amis diligents, nous... » Mais notre belle-mère,

Interrompant son chant d'un ton plein de colère :

Il s'agit bien ici, dit-elle, de chanson !

Elle et sa fille en pleurs traversent le salon,

Et l'improvisateur, que cela déconcerte,

Reste le bras en l'air et la bouche entr'ouverte.

Il avait l'air tout sot.

DUCHEMIN.

Parbleu, je le crois bien ;

Il était comme nous, il n'y comprenait rien.

PAUL.

La société reste un moment interdite.

L'air troublé, furieux, Monsieur paraît ensuite,

Et sans dire un seul mot, sans jeter un coup-d'œil,

Il court après sa femme et madame Dorfeuil.

Vous jugez du scandale : on chuchotte, on murmure ;

On quitte le salon ; on remonte en voiture,

Et l'improvisateur s'en va, tout en courroux,

Improviser ailleurs les couplets faits pour nous.

GÉRARD, à madame Méricour.

Dans ces tristes débats qui troublent un ménage,

Un étranger toujours joue un sot personnage.

Partons ; ne revenons, croyez-moi, dans ce lieu

Que quand la belle-mère aura jeté son feu.

MADAME MÉRICOUR.

Allons... mais ce désordre est extraordinaire.

GÉRARD.

Non : dans cette maison loge une belle-mère.

SCÈNE XXI.

DUCHEMIN, PAUL.

PAUL.

Eh bien, la fête est gaie.

DUCHEMIN.

Oui.

PAUL.

Quel accord touchant !

Avez-vous vu jamais un esprit plus méchant ?

Nous tourmenter ainsi, crier, gronder sans cause !

DUCHEMIN.

[chose.]

Bah !... ma femme, mon cher !... c'était bien autre

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

GÉRARD, PAUL.

GÉRARD.

Je te trouve à propos.

PAUL.

C'est vous, monsieur Gérard ?

GÉRARD.

Oui, Paul, je viens savoir si, depuis mon départ, La concorde chez vous est enfin rétablie.

PAUL.

Bon ! comment voulez-vous qu'on se réconcilie, Et que dans la maison les choses aillent mieux ? Celle qui brouille tout est toujours en ces lieux.

GÉRARD.

Tout me semble pourtant dans une paix profonde.

PAUL.

Ah ! c'est qu'après avoir querellé tout le monde, Dans son appartement elle a fui comme un trait, Entraînant dans ses bras sa fille qui pleurait. Sur elle à double tour elle a fermé la porte. C'est en vain que Monsieur sonne, prie et s'emporte Pour obtenir au moins un moment d'entretien : Sourd au fracas qu'il fait, on ne lui répond rien. Ah ! si vous le voyiez ! la fureur le domine ; Contre la belle-mère il tempête, il fulmine.

GÉRARD.

Allons, c'est quelque chose... et l'oncle Duchemin ?

PAUL.

De la salle à manger il a pris le chemin. Le cher oncle est réglé : qu'on gronde, rie ou pleure, Il faut que tous les jours il dine à la même heure. Il est encore à table, et, tranquille à l'écart, Du festin de la fête il mange seul sa part.

GÉRARD.

Je veux troubler un peu ce repas solitaire. Va vite de ce pas chercher la belle-mère ; Dis-lui que Duchemin demande à lui parler : Elle quittera tout pour l'aller quereller.

PAUL.

C'est contre lui surtout que la fureur l'anime.

GÉRARD.

Bon ! tandis qu'il sera sa tranquille victime, Obtiens que, sans tarder, Élise vienne ici ; Mais d'abord hâte-toi de m'envoyer Darcy. Je veux absolument terminer leur querelle.

PAUL.

Je vais, pour vous servir, joindre l'adresse au zèle. Mais, si l'on veut qu'ici la paix puisse durer, De notre belle-mère il faut nous délivrer. Point de salut pour nous sans cela.

SCÈNE II.

GÉRARD, seul.

Comment faire ?

Il dit vrai ; son départ est un point nécessaire.
 Pour atteindre ce but, quels moyens employer ?
 A ce mot elle va d'abord se récrier.
 Le projet est hardi... mais il faut qu'on le tente ;
 A quitter ce logis il faut qu'elle consente,
 Et de troubles nouveaux nos époux préservés,
 Retrouveront la paix dont on les a privés.
 Oui, c'est un couple fait pour s'aimer, pour s'entendre.

SCÈNE III.

GÉRARD, DARCY.

GÉRARD.

Eh bien ! mon cher Darcy, que vient-on de m'appren-
 Ta femme et toi, toujours brouillés ? [dre ?

DARCY.

Oui.

GÉRARD.

Mais pourquoi ?

DARCY.

Je ne sais... tu me vois furieux.

GÉRARD.

Calme-toi.

DARCY.

Le puis-je, en me voyant outrager de la sorte ?

GÉRARD.

Ta belle-mère seule a tout fait.

DARCY.

Que m'importe ?

Élise n'en est pas moins coupable à mes yeux.
 Ai-je donc mérité cet éclat odieux ?
 Elle connaît mon cœur et sait que je l'adore,
 Que j'en fais mon bonheur ; et si (ce que j'ignore)
 Des rapports mensongers l'aigrissent contre moi,
 A-t-elle dû les croire et douter de ma foi ?
 Ce qui se passe ici n'est-il pas trop bizarre ?
 Une mère en fureur d'Élise me sépare ;
 Je suis un criminel, on m'accuse, on me fuit,
 Et de mon crime encor je ne suis pas instruit !

GÉRARD.

Ta belle-mère seule...

DARCY.

Et, pour troubler ma peine,

Dans quel moment éclate une pareille scène !
 C'est devant des parents, des amis invités.
 Les voilà contre moi maintenant irrités !
 Ils publieront partout mes débats domestiques,
 Et je vais essayer mille traits satiriques.
 Élise !

SCÈNE IV.

DARCY, GÉRARD, ÉLISE.

ÉLISE, à Gérard.

Je me rends à vos vœux ; mais pardon :
J'ai cru vous trouver seul.

GÉRARD.

Restez, madame.

ÉLISE.

Non ;

Laissez - moi fuir, monsieur ; souffrez que je vous

GÉRARD.

[quitte.

Entendez-le d'abord , vous le fuirez ensuite.

ÉLISE.

Je reste... pour vous seul.

GÉRARD.

Je veux , en bon ami ,

Terminer des débats dont mon cœur a gémi.

Répondez , quelle cause ici les a fait naître ?

Où , ce titre d'ami m'autorise peut-être

A me mêler un peu des secrets du logis :

Vous ne m'en voudrez pas ; c'est pour vous que j'agis.

ÉLISE.

Eh mais, monsieur a dû vous instruire...

GÉRARD.

Il me jure

Qu'il ne sait rien du tout.

DARCY.

Non, certes.

ÉLISE.

J'étais sûre

Que monsieur, renonçant à se justifier,
Feindrait d'ignorer tout, ou saurait tout nier.

DARCY.

Nier?... Mais que faut-il, madame, que je nie ?
Sans doute on m'a noirci par quelque calomnie.

Que je sache du moins, pour vous désabuser,
De quel crime si grand on a pu m'accuser.

ÉLISE.

Ce langage est, monsieur, une insulte nouvelle.

Et que voulez-vous donc qu'ici je vous révèle ?

Ce que vous avez fait, vous le savez trop bien.

GÉRARD.

Où, vous avez raison ; mais moi, je n'en sais rien,

Et, si vous persistez à tenir ce langage,

Je n'en pourrai jamais apprendre davantage.

DARCY.

Je devine la main qui me porte ces coups ;

Je sais quel ennemi vient se mettre entre nous,

Et madame Dorfeuil...

ÉLISE.

Ah ! respectez ma mère !

Il est vrai, sur vos torts c'est elle qui m'éclaire,

Et guérie à jamais d'une bien douce erreur,

Je lui dois de connaître à présent votre cœur.

En dessillant mes yeux, la vérité m'accable.

Il m'en coûte beaucoup de vous croire coupable,

De renoncer sitôt à vous, à votre amour,

Qui n'eût pas dû finir, qui n'a duré qu'un jour,
A ces plans de bonheur que je formais d'avance :
Mais je ne puis, hélas ! repousser l'évidence ;
L'amour et l'amitié m'ont trahie à-la-fois.
Ah ! comment en douter ! Je le sais, je le vois ;
Et ce don que vous fit une amie infidèle,
Ce portrait qu'aujourd'hui vous avez reçu d'elle,
Ce gage d'un amour si tendre, si soudain,
Est de votre inconstance un garant trop certain.

DARCY.

Comment ? que dites-vous ?

ÉLISE.

Je dis qu'une rivale,

Madame Méricour, tantôt, dans cette salle,
Vous fit don d'un portrait.

DARCY.

Il est vrai, j'en convien.

ÉLISE.

Eh bien ?

DARCY.

Mais ce n'est pas son portrait ; c'est le mien.

ÉLISE.

Ciel ! le vôtre !

DARCY.

A servir ses amis toujours prête,
Madame Méricour le fit pour votre fête,
Et sans l'orage affreux dans ces lieux excité,
Madame Méricour vous l'aurait présenté.

ÉLISE, à Gérard.

Ah ! monsieur, dois-je croire à ce qu'il vient de dire ?

DARCY, lui montrant le portrait.

Non, non, ne m'en crois pas ; regarde.

ÉLISE.

Je respire.

Sur ton cœur, cher Darcy, combien je m'abusais !

Tu t'occupais de moi, lorsque je t'accusais.

Me pardonneras-tu mon injuste colère ?

DARCY.

L'amour seul la causa : la source n'en est chère.

ÉLISE.

Ah ! mon ami, comment expier mon erreur ?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, M^{me} DORFEUIL.

MADAME DORFEUIL.

Eh quoi ! ma fille ici, près d'un mari traître !

ÉLISE.

Non, Darcy ne l'est point.

MADAME DORFEUIL.

Comment, que veux-tu dire ?

A te désabuser rien n'a donc pu suffire,

Et ce fatal portrait, ici même donné,

Que j'ai vu...

ÉLISE.

Ce portrait !... il m'était destiné ;

C'est celui de Darcy qui pour moi le fit peindre.

De son amour constant je n'avais rien à craindre.

Sous vos yeux, de ma fête, ici même, aujourd'hui,
Madame Méricour s'occupait avec lui.

MADAME DORFEUIL.

La preuve de cela ? dites.

ÉLISE.

Le portrait même.

(Elle le montre à madame Dorfeuil.)

MADAME DORFEUIL.

Je me serais trompée ! . ah ! ma joie est extrême.
Mon gendre, embrassez-moi ; veuillez me pardonner
D'avoir injustement osé vous soupçonner.
De vous voir innocent, d'honneur, je suis ravie.
Allons, faisons la paix, et pour toute la vie.

DARCY, bas à Gérard.

Dans le fond elle est bonne.

GÉRARD, bas.

Excellente en effet.

MADAME DORFEUIL.

Tout le mal cependant, c'est vous qui l'avez fait ;
Je vous connais ; je sais que vous êtes sincère ;
Mais d'autres trouveraient fort extraordinaire
Qu'une femme jolie et coquette, en secret,
D'un homme jeune, aimable, entreprit le portrait.
Cela suppose enfin plus d'un doux tête-à-tête,
Et d'autres blâmeraient de tels apprêts de fête.
Votre femme aurait tort d'accuser votre cœur ;
Mais elle le pourrait peut-être à la rigueur.

DARCY.

Non, je la connais trop pour l'en croire capable.

ÉLISE.

Je ne croirai jamais que Darcy soit coupable.
Mais j'ose le trouver envers vous trop discret :
N'eût-il pas dû vous mettre aussi dans le secret ?

MADAME DORFEUIL.

Ma fille, que veut dire une pareille plainte,
Et pourquoi réveiller une querelle éteinte ?
Que faites-vous ? ô ciel !... Élise, gardez-vous
De vous abandonner à des soupçons jaloux.
Ah ! si la jalousie ici trouvait entrée,
A des troubles sans fin votre maison livrée
Deviendrait un séjour odieux à tous deux ;
Et, pour me dérober à ce spectacle affreux,
Je vous fuirais.

DARCY.

Pourtant vous auriez tort peut-être
De blâmer des soupçons que vous auriez fait naître.

MADAME DORFEUIL.

Je les aurais fait naître ! et de quelle façon ?

DARCY.

Par des réflexions faites d'un certain ton,
Plus perfides cent fois, s'il faut que je le dise,
Qu'une accusation bien franche et bien précise.

MADAME DORFEUIL.

Ah ! mes réflexions vous blessent ? c'est cruel.
Vous vouliez m'imposer un silence éternel ?
Vous n'y parviendrez pas.

GÉRARD, à part.

Ce serait impossible.

MADAME DORFEUIL.

Ma fille avait raison ; à mon affront sensible,
D'un silence équivoque elle a dû s'indigner ;

Et moi, mon cœur trop bon voulait vous épargner !
Pourquoi ne pas m'admettre à votre confiance ?

DARCY.

Ce n'était de ma part qu'un excès de prudence.
Je craignais...

MADAME DORFEUIL.

Vous craigniez mon indiscrétion ?

Je dois vous savoir gré de la précaution.
Pour moi, convenez-en, elle était obligeante :
Ainsi vous me jugez bavarde, inconséquente.

DARCY.

Madame, permettez que je parle.

MADAME DORFEUIL.

A quoi bon ?

Vous ne pouvez donner de meilleure raison,
Trop heureux qu'on vous croie, et que l'on vous
[pardonne !

DARCY, à part.

Une querelle encor !

GÉRARD, bas.

Dans le fond elle est bonne.

MADAME DORFEUIL.

Loin de moi le dessein de rien envenimer !
Mais des esprits méchants auraient pu présumer
Que ce don, qui nous cause une aimable surprise,
N'était peut-être pas destiné pour Élise,
Et qu'enfin ce portrait n'est pas celui qu'ici
Madame Méricour remettait à Darcy.

GÉRARD, à part.

C'est encor mieux, ceci.

DARCY.

Ciel ! quel nouvel outrage !

ÉLISE.

Oh ! vous allez trop loin, ma mère...

MADAME DORFEUIL.

Quel langage !

Unissez-vous à lui pour oser me blâmer.
Vous êtes des ingrats ; mais moi, je sais aimer,
Et sans m'inquiéter de votre ingratitude,
Du bonheur de tous deux faisant ma seule étude,
Je saurai tout braver, plaintes, larmes, courroux :
Je veux vous rendre heureux, même en dépit de vous.

SCÈNE VI.

DARCY, ÉLISE, GÉRARD.

DARCY.

Pour le coup, c'est trop fort.

GÉRARD.

Tu vois, rien ne l'arrête.

Que dis-tu maintenant du bonheur qu'on t'apprête ?
Quelle femme !... avec vous conservez-la long-temps :
Il est si doux chez soi d'avoir de bons parens !

DARCY.

Mon cœur qu'avec plaisir elle irrite, elle blesse,
Peut-il garder pour elle encor quelque tendresse ?
Divisés par ses soins, on s'explique, on s'entend :
Elle ne fait ici que paraître un instant,
Et comme si la paix fuyait à son approche,

Mon Élise m'adresse un injuste reproche.
 Juge combien il dût être cruel pour moi,
 Puisque c'est le premier que j'ai reçu de toi.
 Je dois haïr ta mère; elle seule en est cause.

ÉLISE.

J'avais tort, je le sens, mon ami; mais je n'ose
 Te demander encore un généreux pardon.

DARCY.

Ton cœur, n'est-il pas vrai, ne garde aucuns soupçon?

ÉLISE.

Non.

GÉRARD.

D'une belle-mère ô magique influence!
 Voyez, on est toujours d'accord... en son absence.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DUCHEMIN.

GÉRARD.

Eh! d'où venez-vous donc?

DUCHEMIN.

De la salle à manger,
 Où madame Dorfeuïl, pour me faire enrager,
 M'a fait tantôt encore une scène effroyable.

GÉRARD.

Quoi! même quereller les gens qui sont à table!
 Elle vous a peut-être empêché de dîner?

DUCHEMIN.

Oh! non, vous le savez, rien ne peut m'étonner.
 La laissant à grand cris évaporer sa bile,
 Je ne l'écoutais pas et je dinais tranquille.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, PAUL.

(Duchemin s'assied pendant cette scène.)

DARCY.

C'est toi, Paul; que veux-tu?

PAUL.

J'en suis bien affligé;
 Mais je vous viens, Monsieur, demander mon congé.

DARCY.

Pourquoi cela?

PAUL.

Le bruit a pour moi peu de charme,
 Et dans votre maison c'est un nouveau vacarme.
 Oui, madame Dorfeuïl...

DARCY.

Encore!

PAUL.

Avec bonté
 Par votre père et vous je fus toujours traité.
 Des injures, Monsieur, je n'ai pas l'habitude,
 Et cet apprentissage, à mon âge, est trop rude.
 Je viens de recevoir l'affront le plus complet!...
 Elle m'a devant tous appelé vieux valet.
 Je suis vieux; mais enfin chacun a sa faiblesse:
 Je n'aime pas me voir reprocher ma vieillesse,

Et ce n'est pas ma faute, à moi, si je suis vieux.
 Mais les autres, ma foi, sont traités encor mieux.
 Ils n'ont vu de leurs jours, je crois pareille fête;
 On n'entend que ces mots: fripon, paresseux, bête.
 Aussi tous m'ont chargé, comme le plus ancien,
 De venir demander leur compte avec le mien.
 Ils veulent aujourd'hui quitter votre demeure.

DARCY.

Il suffit, laissez-nous, et reviens tout-à-l'heure.

PAUL, en s'en allant.

Vieux valet!

SCÈNE IX.

DARCY, GÉRARD, DUCHEMIN, ÉLISE.

DARCY.

Elle n'est en ces lieux que d'hier,
 Et déjà ma maison est changée en enfer!

GÉRARD.

Croyais-tu par hasard, dans ton erreur grossière,
 Trouver le paradis près d'une belle mère?
 De votre autorité tous les deux dépouillés,
 A chaque instant du jour blessés, humiliés,
 Divisés entre vous, ou brouillés avec elle,
 Vous aurez en ces lieux une guerre éternelle.
 Préférez-vous donc un tel sort au bonheur
 Dont ce matin encor vous goûtiez la douceur?
 Si vous berçant d'espoir et d'illusions folles,
 Vous vous laissez séduire à de douces paroles,
 Vos yeux à tous momens verront s'évanouir
 Ce bonheur désiré dont vous croirez jouir.
 Toujours nouveaux débats suivis de paix nouvelles,
 Un calme passager et de longues querelles,
 Voilà votre avenir. Les raccommodements
 Perdent bien de leur charme à devenir fréquents.
 Moi, je les aime assez, mais c'est quand ils sont rares,
 Et je fais peu de cas de ces amis bizarres,
 Toujours brouillés, et prêts, dans leur étrange ac-
 A se raccommoder pour se brouiller encor. [cord,
 Que la raison tous deux à la fin vous éclaire,
 Et prenez un parti cruel, mais nécessaire.
 Que votre mère quitte au plus tôt la maison:
 C'est là le seul remède.

DARCY.

Oui, Gérard a raison.
 Ce que nous disons là, mon Élise, t'afflige:
 Pardonne, à ce parti tout ici nous oblige.

GÉRARD.

Sans doute; ferez-vous, par amour filial,
 D'une maison tranquille un séjour infernal?

ÉLISE.

Ah! je songe au chagrin que nous allons lui faire.

DARCY.

Mais comment amener un départ volontaire?

GÉRARD.

Il faut qu'un de vous deux se charge de ce soin,
 Et dans un entretien l'y prépare de loin.

ÉLISE.

Ce ne sera pas moi.

DARCY.

Ni moi non plus,

GÉRARD.

Courage !

Je ne puis m'en mêler pourtant, et c'est dommage :
Car il faudrait ici pour négociateur
Quelque esprit ferme à qui le bruit ne fit pas peur.

DUCHEMIN, se levant

Me voilà.

DARCY.

Quoi! vous-même affrontant sa furie?...

DUCHEMIN.

Oh! moi, je n'ai pas peur d'une femme qui crie.

GÉRARD.

D'un message pareil Monsieur peut se charger,
Et l'oncle de Darcy n'est pas un étranger.
Son titre est d'un grand poids dans cette circonstance,
Et ce sera traiter de puissance à puissance.

DUCHEMIN.

Acceptez-vous mon offre?

DARCY.

Ah! quel remerciement!

ÉLISE.

Il faudra lui parler avec ménagement.

DARCY.

Sans doute, avec douceur vous lui ferez comprendre...

DUCHEMIN.

Laissez donc; je sais bien comment il faut m'y pren-

GÉRARD. [dre.

La voici justement.

ÉLISE.

Je tremble!

DARCY.

Je m'en fuis.

Que mon oncle lui parle à l'instant.

ÉLISE.

Je te suis

GÉRARD.

(A Duchemin.)

Moi, je vous accompagne. A vous.

DUCHEMIN.

Soyez tranquille.

SCÈNE X.

DUCHEMIN, M^{me} DORFEUIL.

MADAME DORFEUIL, à part.

Que peut signifier cette fuite incivile?
Ma fille et son mari voudraient-ils m'éviter?
Sachons...

DUCHEMIN, l'arrêtant.

Pardon si j'ose ici vous arrêter.

J'aurais à vous parler d'une petite affaire.

MADAME DORFEUIL.

Qui, vous?

DUCHEMIN.

Moi.

MADAME DORFEUIL.

Qu'est-ce donc?

DUCHEMIN.

Je crains de vous déplaire,

Et j'en serais fâché, car... je dois l'avouer...

(A part.)

Vous me semblez charmante... Il faut l'amadouer.
(Haut.)

Et malgré la rigueur de mon cruel message...

Il m'est doux, puisqu'enfin je lui dois l'avantage...

De pouvoir avec vous avoir un entretien.

(A part.)

Hé! ce que j'ai dit là me paraît assez bien.

MADAME DORFEUIL.

Enfin que voulez-vous?

DUCHEMIN.

Une grâce.

MADAME DORFEUIL.

Laquelle?

Achevez.

DUCHEMIN.

Oh! mon Dieu, c'est une bagatelle,
Et vous auriez vraiment grand tort de refuser.
On m'a chargé...

MADAME DORFEUIL.

De quoi?

DUCHEMIN.

Mais... de vous proposer
(Bien entendu pourtant que cela vous arrange)
De quitter ce logis tout au plutôt.

MADAME DORFEUIL.

Vous osez?...

Qu'entends-je?

DUCHEMIN.

Permettez, parlons avec sang-froid.
Vous êtes, dans le fond, meilleure qu'on ne croit,
J'en suis persuadé: mais franchement, peut-être
Vous ne le laissez pas assez souvent paraître.
Vous criez, vous grondez; moi, cela m'est égal;
Je suis fait dès long-temps à ce bruit infernal,
Et je puis tout braver, grâce à mon mariage:
Mais tout le monde enfin n'a pas cet avantage,
Et de tout ce fracas, de ces emportements
Vos enfants ne pourraient s'accommoder long-temps.
Ils en ont même assez, et soit dit sans malice,
En sortant de chez eux, vous leur rendez service.
Vous savez ce qu'ici vous me disiez, à moi:
On est bien plus heureux quand on vit seul chez soi.
Eh bien! ce bonheur-là qui n'a rien qui me plaise,
Vous pourrez désormais le goûter à votre aise.

MADAME DORFEUIL.

Avez-vous terminé votre éloquent discours?

DUCHEMIN.

Éloquent?... j'ai parlé sans user de détours;
C'est tout. Qu'en direz-vous?

MADAME DORFEUIL.

J'admire votre audace.

Ainsi de la maison c'est Monsieur qui me chasse.

DUCHEMIN.

Point du tout. Vos enfans ici m'ont proposé...

MADAME DORFEUIL.

Vous figurez-vous donc qu'il soit si malaisé,

Monsieur, de deviner d'où part ce coup perfide?
 Vous seul de mes enfants voulez être le guide :
 D'une mère en ces lieux la présence vous nuit,
 Et c'est vous qui soufflez à mon gendre séduit
 De mon prochain exil l'odieuse pensée,
 Pour usurper mes droits après m'avoir chassée.

DUCHEMIN.

Allons, vous m'appelliez tantôt machinateur ;
 Me voilà maintenant traité d'usurpateur,
 Et je ne suis ni l'un ni l'autre, je vous jure.

MADAME DORFEUIL.

Ah ! je vous connais trop.

DUCHEMIN.

Soit, mais il faut conclure.

Je dois de vos projets rendre compte au plus tôt.
 Vous restez, n'est-ce pas ? c'est votre dernier mot ?

MADAME DORFEUIL.

Oui, Monsieur, malgré vous je reste.

DUCHEMIN.

A la bonne heure.

Je ne m'en mêle plus.

SCÈNE XI.

M^{me} DORFEUIL, DUCHEMIN, GÉRARD.

GÉRARD, bas à Duchemin.

Eh bien ?

DUCHEMIN, bas.

Elle demeure.

GÉRARD, à part.

Diable !

MADAME DORFEUIL, à Gérard.

Savez-vous bien que monsieur est chargé

De me signifier un insolent congé ?

Il dit que mes enfants sont las de ma présence :

De mon amour pour eux voilà la récompense !

Me chasser sans égards, moi, qui de mon cousin,

Pour rester avec eux, ai refusé la main !

GÉRARD.

Vous, madame ?

MADAME DORFEUIL.

Oui, monsieur... le meilleur caractère !

Voulant tout ce qu'on veut.

DUCHEMIN, à part.

C'était bien son affaire.

MADAME DORFEUIL.

Ajoutez à cela qu'il est riche, et son bien,

En m'unissant à lui, fût devenu le mien.

GÉRARD.

(A part.) (Haut.)

Quelle idée ! A ses vœux pourquoï ne pas vous ren-

MADAME DORFEUIL, [dre ?

J'ai tout quitté, monsieur, pour ma fille et mon

GÉRARD, [gendre.

Ce mari-là pour vous était un vrai trésor...

Et cet hymen peut-il se renouer encor ?

MADAME DORFEUIL.

Il ne tiendrait qu'à moi.

GÉRARD.

Vous croyez ?

MADAME DORFEUIL.

J'en suis sûre.

GÉRARD.

Écoutez : vos enfants vous ont fait une injure ;
 Ils osent vous chasser... Il vous faut, sans délais,
 Vous venger, les punir.

MADAME DORFEUIL.

Et comment ?

GÉRARD.

Quittez-les.

MADAME DORFEUIL.

Quoi !

GÉRARD.

Mais en les quittant, prouvez-leur qu'une mère
 Aime encor ses enfants jusque dans sa colère.
 Par l'hymen du cousin, sachez leur assurer
 Un bien dont les valets auraient pu s'emparer.
 Voyez combien mon plan réunit d'avantages :
 Vous les enrichissez, vous vengez vos outrages,
 Vous faites le bonheur d'un honnête vieillard.

DUCHEMIN, à part.

Ah ! le pauvre cousin !... qu'a-t-il fait à Gérard ?

GÉRARD.

Et vous hésitez ! Montrez du caractère :

Ils vous regretteront tôt ou tard.

MADAME DORFEUIL.

Je l'espère.

Ce sera ma vengeance... Oui, vous avez raison,

Et je dois, je le sens, quitter cette maison.

En ces lieux, contre moi tout le monde se ligue ;

Et grâce à monsieur qui mène cette intrigue,

Des enfants trop ingrats m'osent congédier :

Vous seul enfin ici savez m'apprécier.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, DARCY, ÉLISE.

DARCY, bas à Duchemin.

Consent-elle, mon oncle ?

MADAME DORFEUIL, apercevant ses enfants.

Ah ! de notre entrevue

Vous brûlez tous les deux de connaître l'issue ?

ÉLISE.

Ma mère !...

MADAME DORFEUIL.

Eh bien ! je pars ; recevez mes adieux.

Pour me remarier j'abandonne ces lieux.

DARCY, à Duchemin.

A qui donc ?

DUCHEMIN.

Pas à moi

MADAME DORFEUIL.

Si comme une étrangère

Des enfants que j'aimais osent traiter leur mère.

J'épouse mon cousin qui sait mieux me juger :

Je ferai son bonheur pour vous faire enragé.

A ses vœux pour vous seuls je m'étais refusée.

Maintenant que sur vous je suis désabusée,
Que de votre maison vous me chassez enfin,
Pour l'épouser, ingrats, je partirai demain.

DARCY, à part, avec joie.

Eh!

MADAME DORFEUIL.

Mais je reviendrai.

GÉRARD.

Comment donc ? que dit-elle ?

MADAME DORFEUIL.

Mon cœur souffrirait trop d'une absence éternelle ;
A Paris, avec moi, j'amène mon époux.
Ma tendresse souvent me conduira chez vous ;
Et quittant son logis, quelquefois votre mère
Ici viendra passer une journée entière ;
Car vous abandonner !... le pourrais-je jamais !

DUCHEMIN, à part.

Le cousin, ces jours-là, du moins aura la paix.

FIN DE LA BELLE-MÈRE ET LE GENDRE.

LIVRES A TRÈS BON MARCHÉ,
CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
ET CHEZ L. CH. DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 5.

AMOURS (les) DE PSYCHÉ ET DE CUPIDON, par La Fontaine. Volume in-folio, imprimé par Didot sur papier vélin, orné de 32 planches sur papier de Chine et d'un beau portrait de Raphaël.

Idem, cartonné à la Bradel. 27 fr., au lieu de 120 fr.

Il reste peu d'exemplaires de ce beau livre, dont les planches sont brisées.

CHEFS-D'OEUVRE DE CHATEAUBRIAND, grand cavalier vélin, in-8°, broché, satiné, à 5 fr. le vol., au lieu de 15 fr. Le Génie du Christianisme, 3 vol. — Les Martyrs, 2 vol. — Atala, René, le Dernier des Abencérages, 1 vol. — Itinéraire de Paris à Jérusalem, 2 vol. — Chaque volume, demi-reliure, veau nerf, 2 fr. en plus.

Cette magnifique édition d'admirables ouvrages, que beaucoup de personnes veulent posséder sans acquérir les œuvres politiques de l'auteur, est pour la première fois, par l'abaissement considérable du prix, mise à la portée de tous les amateurs de beaux livres.

COLLECTION DE 104 PORTRAITS des hommes illustres des dix-septième et dix-huitième siècles, dessinés et gravés d'après nature par Edelinck, Lublin, Wan Schuppen, Duflos et Simonneau, avec une notice sur chacun d'eux. 2 vol. in-folio, cartonnés à la Bradel, en 1 vol. 15 fr. Broché. 12 fr.

COLLECTION DES MEILLEURS VOYAGES MODERNES, faits par les plus fameux voyageurs et navigateurs, en Asie, en Afrique, en Amérique, dans la Turquie d'Europe et sur les bords du Rhin, traduite de l'anglais. 25 vol. in-8° et atlas, figures, Paris, Gide; de 1816 à 1823. Net 60 fr. 60 c., au lieu de 250 fr.

Dans cette curieuse collection se trouvent rapportées, dans ce qu'elles ont de plus intéressant, de plus curieux, les relations si attachantes du capitaine Parry et autres voyageurs qui, depuis les progrès qu'ont faits toutes les sciences, ont été explorer des contrées inconnues jusque-là, ou tout au moins visitées par des hommes peu éclairés. L'Histoire des Voyages, de La Harpe, est complétée et au besoin remplacée, on le conçoit, par la collection que nous annonçons ici, et qui est seule au niveau des connaissances actuelles.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE, de Grimm et de Diderot, depuis 1753 jusqu'en 1790. Nouvelle édition revue et mise en ordre, dans laquelle on a rétabli les phrases supprimées par la censure impériale. 16 vol. in-8°, bien imprimés, sur très beau papier satiné. 45 fr., au lieu de 112 fr.

DESCRIPTION DES MALADIES DE LA PEAU observées à l'hôpital Saint-Louis, et Exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement; par Alibert, premier médecin de Louis XVIII. Paris, imprimerie de Crapelet, 1806 et années suivantes; 12 livraisons in-folio, avec 54 planches parfaitement coloriées. 100 fr., au lieu de 600 fr.

DESCRIPTION DES PIERRES GRAVÉES du cabinet du duc d'Orléans, au nombre de 173 planches et 1 portrait. 2 vol. petit in-folio. Brochés, 15 fr.; cartonnés à la Bradel, 20 fr., au lieu de 120 fr.

Cette description, dont le premier volume a été fait par l'abbé Armand, le deuxième par Lachau et Leblond, explique, reproduit la plus belle collection connue en ce genre d'Antiquités. Trois hommes d'esprit se sont associés pour nous faire connaître les trésors que renfermait un des plus curieux cabinets de l'Europe: leur livre offre la lecture la plus piquante et la plus instructive. Jusqu'ici, le prix élevé de cet ouvrage ne lui avait laissé accès que dans quelques rares bibliothèques; aujourd'hui le prix auquel il est coté les lui ouvre toutes.

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, par Ménage. 3 vol. in-folio. Brochés, 24 fr.; demi-reliure, 30 fr., au lieu de 72 fr.

Cet ouvrage, qui est à-la-fois un traité complet de philologie où l'auteur fait preuve de parfaite connaissance des langues anciennes et modernes, présente, même au lecteur qui ne recherche pas l'érudition, une lecture attrayante. Il n'est pas de proverbe, de locution proverbiale, dont l'origine ne soit indiquée dans cette édition, la meilleure et la seule complète.

HISTOIRE DE FRANCE ABRÉGÉE, depuis le commencement de la monarchie, avec cette épigraphe: *La vérité, toute la vérité, rien que la vérité*; par Pigault-Lebrun. 8 vol. in-8°, satinés. Net 28 fr., au lieu de 56 fr.

On connaît l'épigraphe de cette histoire: *La vérité, toute la vérité*. Jamais auteur n'a mieux justifié son épigraphe. Des vues élevées, une critique éclairée, les événements replacés sous leur véritable jour, les hommes appréciés par leurs actions, en un mot une véritable Histoire de France, voilà ce qui a fait du livre de Pigault-Lebrun un livre entièrement neuf: *c'est la meilleure histoire qui existe*.

HISTOIRE DES ENVIRONS DE PARIS, par Dulaure. 14 vol. in-8°, ornés de 100 belles gravures et d'une grande carte sur une étendue de 44 lieues sur 68. 45 fr., au lieu de 110 fr.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DU MONDE-PRIMITIF, par Delisle de Sales, de l'Académie. 7 vol. in-8° et atlas de 30 cartes, 4^e édition. 15 fr., au lieu de 48 fr.

Cette histoire est le meilleur ouvrage d'un auteur original et fécond, dont on a dit: *Dieu, l'homme, la nature, il a tout expliqué*. Il obtint, lorsqu'il parut, un succès qu'a confirmé le jugement de la postérité.

PHILOSOPHIE DE LA NATURE, par le même auteur. 10 vol. in-8°, figures, 7^e édition. 25 fr., au lieu de 70 fr.

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE FRANCE, par Prudhomme. 12 forts vol. in-12. 12 fr., au lieu de 48 fr.

HISTOIRE ROMAINE de Tite-Live, traduction nouvelle, par MM. Dureau de la Malle et Noël. 17 vol. in-8°, 2^e édition, corrigée et augmentée de Freinshemius. 45 fr., au lieu de 119 fr.

MÉMOIRES DE CONSTANT, valet de chambre de Napoléon. 6 vol. in-8°, pap. fin très beau, brochés, satinés, couvertures imprimées. 10 fr., au lieu de 45 fr.

On a dit qu'il n'était point de héros pour son valet de chambre; le mot est vrai, si l'on a voulu dire que les plus grands hommes, vus de près, avaient aussi leurs faiblesses; mais ces curieux et intéressants *Mémoires*, si pleins de révélations privées, prouveraient bien la fausseté de cette maxime, si l'on pouvait vouloir persuader, d'après elle, que Napoléon, vu de près, est moins digne d'intérêt historique. Les souvenirs sont la partie la plus curieuse de la collection des *Mémoires* contemporains.

MÉMOIRES RELATIFS A LA RÉVOLUTION, par Bouillé, Dumouriez, Dussaulx, Linguet, Louvet, Necker, Norwins et Rabault de Saint-Étienne. 14 vol. in-18, fig. 6 fr.

ŒUVRES CHOISIES DE BEAUMARCHAIS, ses 6 pièces de théâtre, préfaces, lettres, critiques et poésies. 3 vol. in-12, impr. sur papier vélin par Didot aîné. 6 fr., au lieu de 15 fr.

ŒUVRES DE COLLIN D'HARLEVILLE. 8 vol. in-18, 12 fig. 6 fr.

ŒUVRES DE BUFFON, avec les suites données par nos plus célèbres naturalistes, édition publiée par Sonnini. 127 vol. in-8°, ornés de 1150 planches coloriées avec beaucoup de soin, satinés. Net 300 fr., au lieu de 2,000 fr.

Cette belle et grande collection, qui a demandé le concours de tant de savants distingués dont elle a servi à accroître encore la réputation, avait été maintenue à un prix que justifient bien, du reste, les dépenses énormes nécessitées par sa fabrication. Je viens de lui faire subir un rabais qui en facilitera l'acquisition aux amateurs qui ne se la seraient point encore procurée; le petit nombre d'exemplaires qui me restent, me force à ne maintenir ce rabais que jusqu'au 1^{er} janvier prochain; passé cette époque, l'ancien prix sera rétabli.

Idem, 174 vol. in-18, ornés de 408 planches, et d'une notice sur la vie et les œuvres de Buffon, par Cuvier. Net 72 fr., au lieu de 264 fr.

ŒUVRES DE CONDILLAC, nouvelle édition, revue et corrigée par l'auteur. 23 vol. in-8°, planches et portrait. 30 fr.

ŒUVRES DE D'AGUESSEAU. 13 vol. in-4° br. 50 fr.

ŒUVRES D'ALEXANDRE DUVAL, imprimées sur beau papier par Didot. 9 forts vol. in-8°, portrait. 20 fr., au lieu de 63 fr.

Le roi en a pris 12 exemplaires pour ses bibliothèques particulières.

ŒUVRES DE HOFFMAN. 10 forts et beaux vol. in-8°, portrait. 23 fr., au lieu de 70 fr.

Tout le monde se rappelle les articles de ce fin et spirituel rédacteur du *Journal des Débats*.

ŒUVRES DE PIGAUT-LEBRUN. 22 forts vol. in-8°, imprimés par Didot, sur très beau papier satiné; avec un beau portrait. Net 80 fr., au lieu de 160 fr.

Chaque volume en contient quatre de l'édition in-12.

ŒUVRES COMPLÉTES DE VOLTAIRE, notes de Beuchot. 60 forts vol. in-12 de 500 pages chaque. 50 fr., au lieu de 240 fr.

Les mêmes, satinés. 60 vol. *idem*, 100 fig. 60 fr.

Idem. 60 vol., papier vélin satiné, 100 jolies gravures. 70 fr.

Il reste peu d'exemplaires de ce livre.

ŒUVRES DE WINKELMANN, contenant : l'Histoire de l'art chez les anciens, 3 vol.; l'Allégorie, 2 vol.; Remarques sur l'architecture chez les anciens, 1 vol.; Lettres sur les découvertes faites à Herculanium, etc., 1 vol.; Pièces sur les arts, 1 vol.; en tout, 8 vol. in-8°, ornés de 27 grav., 54 sujets. 18 fr.

Les principes développés par Winkelmann ont opéré une véritable révolution dans le goût. Nulle part ailleurs on ne saurait trouver autant d'idées neuves, autant d'explications plausibles, autant de faux jugements rectifiés. Ses œuvres sont pour les amateurs le meilleur Cicerone, et doivent servir comme de dictionnaire aux artistes.

RABELAIS ANALYSÉ, ou Explication de 76 fig. gravées pour ses œuvres par les meilleurs artistes du siècle dernier, augmenté des clefs des principaux commentateurs; par Francisque Michel. 1 vol. in-8°, orné de 76 belles fig. broch., impr. par H. Fourrier sur beau pap. 9 fr., et cartonné, 10 fr. Ces gravures vont à toutes les éditions in-8° de Rabelais.

Pour bien juger du mouvement des esprits au seizième siècle, il faut avoir lu Rabelais, et cependant assez peu de personnes le lisent. Cela tient sans doute à son style inintelligible pour beaucoup, à ses allusions inabordablement pour presque tous. L'ouvrage de M. Michel est de nature à populariser Rabelais. Une collection de gravures conçues avec esprit et exécutées avec talent, lui sert à-la-fois de commentaire et d'ornement.

REVUE FRANÇAISE, depuis 1828 jusques et y compris 1830, par une société de savants, avec cette épigraphe : *Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit*. OVIDE. 16 vol. in-8°. 20 fr., au lieu de 80 fr.

TABLEAU DE PARIS, par Mercier; 12 vol. in-8°. 15 fr.

Idem. 12 vol. in-12. 11 fr.

VOYAGE DANS L'INDOUSTAN, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Égypte, par G. Valentia; traduit de l'anglais par Henri. 4 vol. in-8° et bel atlas, 15 fr.; papier vélin. 30 fr.



UNE PRÉSENTATION,

OU

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR

MM. ALPHONSE FRANÇOIS ET N. FOURNIER;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, le 1^{er} juin 1835.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | |
|---|-------------------------------|
| LE COMTE DE SAINT-GERMAIN..... | M. MENJAUD. |
| LE PÈRE GRIFFET..... | M. SAMSON. |
| BERTHINOT, fermier général..... | M. MONROSE. |
| LE DUC DE CHOISEUL..... | M. MARIUS. |
| LE CONSEILLER DESPREZ..... | M. FAURE. |
| LEBEL, valet de chambre du roi..... | M. DUMILATRE. |
| CYPRIEN, agent du comte de Saint-Germain..... | M. ARSÈNE. |
| LE MARQUIS..... | M. MIRECOUR. |
| LE CHEVALIER..... | M. MATHIEN. |
| UN EXEMPT..... | M. MONLAUR. |
| LA MARQUISE DE POMPADOUR..... | M ^{lle} MANTE. |
| M ^{me} DE MERGY..... | M ^{me} DESMOUSSEAUX. |
| BLANCHE DE ROMANS..... | M ^{lle} PLESSY. |
| LA VICOMTESSE..... | M ^{lle} AGLAÉ. |
| LA SUPÉRIEURE..... | M ^{me} THÉNARD. |
| UN VALET. | |

Le premier acte se passe à Versailles, et les deux derniers à Choisy.



ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE PÈRE GRIFFET, BERTHINOT.

GRIFFET.

Que je suis aise, monsieur le fermier général, de vous rencontrer à Versailles !


BERTHINOT.

Un athée, un encyclopédiste, un philosophe comme moi ! Seriez-vous devenu tolérant, père Griffet ? vous jésuite et aumônier de Mesdames ! Vous êtes donc aussi une de nos conquêtes ?

GRIFFET.

J'ai un service à vous demander.

BERTHINOT.

Vous voulez donc vous damner?...


Parlons sincèrement... nous sommes seuls... vous ne croyez à rien ?

GRIFFET.

Par exemple !...

BERTHINOT.

Qui est-ce qui croit à quelque chose ? je fais mes affaires, je gagne de l'argent avec l'état, je le place à bon intérêt, je vais à l'Opéra, je soupe, après, avec de jolies femmes que séduisent mes galanteries et mes manières grandes... Je ne vois pas qu'il y ait un Dieu dans tout cela. L'Encyclopédie, voilà mon évangile.

GRIFFET.

Vous croyez à l'Encyclopédie.

BERTHINOT.

Je détie toutes vos robes noires de répon-

dre au dernier article de mon ami Diderot sur vos miracles, par exemple...

(Il rit.)

GRIFFET.

Vous pensez que ce sont des tours de globelets, des jeux de charlatan comme ceux du comte de Saint-Germain.

BERTHINOT.

Un moment, s'il vous plaît; ne vous moquez pas des miracles du comte de Saint-Germain, un homme supérieur!...

GRIFFET.

Un aventurier!... sait-on seulement d'où il vient?

BERTHINOT, avec enthousiasme.

Justement! voilà le merveilleux! il a vu toutes les parties du monde... il est mêlé à toutes les affaires de l'Europe anciennes et modernes.

GRIFFET.

Quelque agent secret de l'étranger...

BERTHINOT.

Depuis quand vit-il? de quoi vit-il? à quelle nation appartient-il?... c'est une existence impénétrable... A-la-fois chimiste, médecin, vrai prophète, grand politique, c'est un génie universel... Il fait de l'or... J'ai de sa façon deux doubles louis superbes!

GRIFFET.

Eh bien! vous croyez au charlatanisme, monsieur l'esprit fort?... (A part.) Tous les hommes sont de même.

BERTHINOT.

Je crois à ce que j'ai vu... l'Encyclopédie, à l'article ÉVIDENCE, autorise ce motif de croire... c'est très philosophique.

GRIFFET.

Vous êtes profond en logique... je préfère pourtant votre savoir en finance... c'est plus positif que l'or de monsieur de Saint-Germain, et je viens pour le réclamer... pourriez-vous nous trouver aujourd'hui vingt mille écus?

BERTHINOT.

C'est sans doute pour quelque orpheline dont votre charité chrétienne...

GRIFFET.

Toujours de mauvaises pensées.

BERTHINOT.

Quelque chose de plus honnête... une bonne conspiration pour le succès du prétendant Charles Édouard? car on dit que votre ordre est mêlé à ces nouveaux projets de débarquement dont il est sourdement question.

GRIFFET, à part.

Comment ce bruit s'est-il répandu... aurions-nous quelque traître?(Haut.) Il ne s'agit pas de cela.

BERTHINOT.

Alors, à quoi bon cet argent? ne serait-ce pas pour étouffer un reste d'instruction judi-

ciaire et éclairer de nouveau la justice de votre rapporteur dans l'affaire de Damiens?...

GRIFFET.

On m'avait compromis autrefois, parce que cet homme avait été domestique à notre collège... c'était l'affaire de toute la Compagnie, et l'on n'a pu trouver de preuves contre nous... notre ordre est le fondement du trône.

BERTHINOT.

On dit que ce fondement-là tremble un peu?

GRIFFET.

On le raffermira... Voyons... cet emprunt...

BERTHINOT.

Pour le moment, je n'ai pas de fonds à vous prêter. (A part.) Monsieur de Saint-Germain me l'a défendu.

GRIFFET.

Avec de bons intérêts... ceux que vous voudrez... vous ferez le contrat.

BERTHINOT.

Quelle facilité! on dirait qu'il s'agit du salut de toute la compagnie de Jésus.

GRIFFET, à part.

En effet si nous ne gagnons pas l'entourage de madame de Pompadour... son petit chevalier toujours endetté...

BERTHINOT.

Tenez, mon confrère Nointel est dévot... vous offrez de gros intérêts, il vous obligera.

GRIFFET.

Il m'a refusé.

BERTHINOT.

En ce cas, mon père, je vous dirai comme vous dites souvent : Que Dieu vous assiste.

GRIFFET.

Monsieur Berthinot, si jamais quelqu'un de notre Compagnie devient ministre, vous pouvez être sûr que vous rendrez vos comptes au roi; car je ne vous parle pas du ciel...

BERTHINOT.

Mon père, quand on a de la philosophie et cent mille écus de revenu, on ne craint ni roi, ni ciel, ni enfer, ni jésuites.

GRIFFET.

Nous verrons... J'entends votre digne patron, toujours entouré de fous et de folles qui le consultent comme un oracle. Je ne veux pas me mêler à cette cohue. (A part.) Je lui parlerai plus tard, puisque la maladresse des autres chimistes nous force d'avoir recours à lui... (Haut.) Adieu, monsieur Berthinot.

(Il sort.)

SCÈNE II.

SAINT-GERMAIN, BERTHINOT, M^{me} DE MERGY, LE MARQUIS, LA VICOMTESSE.

SAINT-GERMAIN.

De grâce, mesdames, monsieur le marquis, laissez-moi respirer.

MADAME DE MERGY.

Non, monsieur le comte; non... il faut que votre savoir éclate en faveur d'une dame qui vous admire sur parole...

SAINT-GERMAIN.

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

MADAME DE MERGY.

La marquise de Mergy, veuve du marquis de Mergy, grand sénéchal de Poitou, et nommée tout récemment dame d'atour de Mesdames, par la protection du révérend père Griffet. Depuis une semaine que je suis à la cour, je n'entends parler que de vos prodiges, et je n'en ai pas encore vu... Voilà ma belle-sœur la vicomtesse, mon cousin le marquis, qui viennent tout exprès de Carpentras...

SAINT-GERMAIN.

De bonne foi, vous me prenez donc pour un sorcier ?

LE MARQUIS.

Pour un prophète de tous les temps et de tous les pays !...

SAINT-GERMAIN, à part.

Les imbéciles !

LE MARQUIS.

Du moins on l'assure !

BERTHINOT.

Comment, on l'assure ! (A part.) Ces gens de province, cela doute de tout.

LE MARQUIS.

Vous savez l'avenir comme le passé... on m'offre une héritière d'un grand nom, une La Rochefoucauld, très jolie, ma foi... que m'arrivera-t-il si je me marie ? Voici ma main...

SAINT-GERMAIN.

Non... cela se voit à la physionomie. (Après l'avoir considéré.) Je ne vous conseille pas de vous marier.

LE MARQUIS.

Diable ! je vous comprends... il y a des signes, n'est-ce pas ?

BERTHINOT, à part.

Il lui a dit son fait du premier coup.

MADAME DE MERGY.

Saisissez donc le moment de l'inspiration.

LE MARQUIS.

Croyez-vous que demain, à la cour, mon tour d'esprit fasse de l'effet ?...

BERTHINOT.

Et ma recette pour ne plus perdre au jeu ?

LA VICOMTESSE.

Qu'est devenu mon épagueul ?

SAINT-GERMAIN.

Oh ! procédons par ordre. Monsieur le marquis, vous voulez briller par votre esprit à la fête de Choisy ? faites trois choses : Dansez beaucoup, parlez peu, sur-tout après souper, et saluez toujours... Vous, mon cher Berthinot, vous craignez de perdre au pharaon ?... ne vous mettez plus si près du petit chevalier... il a un regard qui porte malheur... Quant à votre épagueul,

madame la vicomtesse, promettez seulement cinquante écus de récompense à celui qui le rapportera, et demain vous en aurez deux plutôt qu'un.

BERTHINOT.

Quel homme ! si j'osais, je l'embrasserais.

LA VICOMTESSE.

C'est étonnant !

MADAME DE MERGY.

Ravissant !

LE MARQUIS.

Confondant !

SAINT-GERMAIN, à madame de Mergy.

A vous, madame la marquise. Desirez-vous quelque chose ?

MADAME DE MERGY, d'un ton mystérieux.

Eh ! oui ; mais je n'ose m'expliquer ici.

SAINT-GERMAIN.

Il paraît que c'est une demande qui coûte à votre modestie ?

MADAME DE MERGY.

Il l'a deviné... Ne dévoilez rien, nous causerons plus tard en tête-à-tête.

SAINT-GERMAIN.

Elle me fait peur... Veuillez me laisser, je vous prie, avec mon ami Berthinot.

BERTHINOT.

Son ami ! l'ami d'un prophète !

LE MARQUIS.

Nous nous retirons émerveillés... Une seule petite question... j'ai promis de rapporter à Carpentras des détails positifs, nous désirons connaître au juste quel est votre âge... on dit que vous n'en avez pas ?

SAINT-GERMAIN.

Qu'il vous suffise de savoir, monsieur le marquis, que je pourrais au besoin nommer par leurs noms, professions et qualités, vos ancêtres les plus reculés.

LE MARQUIS.

Serviteur, serviteur... je ne pousserai pas l'indiscrétion...

SAINT-GERMAIN.

Point du tout... je ferai, si vous voulez, publier votre généalogie à Carpentras ?

LE MARQUIS.

Inutile... on est si sot en province ! Venez, mes chères cousines ; respectons les mystères.

MADAME DE MERGY.

Homme surnaturel ! nous nous reverrons.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

SAINT-GERMAIN, BERTHINOT.

SAINT-GERMAIN.

Je respire !... pardon de vous avoir fait attendre.

BERTHINOT.

Je suis aux ordres de votre génie.

SAINT-GERMAIN.

Il s'agit d'une affaire importante.

BERTHINOT.

Parlez, cher comte... Voulez-vous que je vous dise? Votre voix fait sur moi une impression extraordinaire... votre regard... J'ai lu dans l'Encyclopédie que Socrate avait un génie familier qui le dominait, l'inspirait; vous êtes pour moi ce génie.

SAINT-GERMAIN.

Et vous Socrate, monsieur Berthinot.

BERTHINOT.

Du moins je suis philosophe comme lui.

SAINT-GERMAIN.

Parlons d'affaires.

BERTHINOT.

A propos... on m'a secrètement chargé, pour vous, d'une dépêche qui, je le suppose, est de la plus haute importance : elle vient de l'ambassade anglaise.

SAINT-GERMAIN.

Je l'attendais.

BERTHINOT.

On m'a choisi pour intermédiaire, parceque l'on connaît notre glorieuse intimité... D'ailleurs, grâce à mon crédit européen, je suis, comme Voltaire, en correspondance avec toutes les têtes couronnées.

SAINT-GERMAIN, lisant, à part.

« Les services que vous nous avez rendus... »
Ma commission diplomatique!

BERTHINOT, à part.

C'est quelque recette miraculeuse qu'on lui demande.

SAINT-GERMAIN, à part.

L'accepter!... nous verrons... c'est toujours une arme en réserve... En attendant, surveillons les intrigues du prétendant. (Haut.) Dites-moi, le père Griffet vient de vous demander de l'argent?

BERTHINOT.

Vingt mille écus. (A part.) Il sait tout. (Haut.) J'ai refusé, malgré l'offre de bons intérêts : vous me l'aviez défendu.

SAINT-GERMAIN.

Vous avez agi prudemment : mais il est juste que vous soyez dédommagé par quelque autre placement...

BERTHINOT.

Allons donc! je suis fermier général; mais cela ne m'empêche pas d'être philosophe comme mon confrère Helvétius; seulement je n'écris pas : cela compromet. Je suis trop heureux de ce léger service... Ah! si vous pouviez seulement, en échange, me communiquer un peu de cet esprit séducteur qui subjugué le beau sexe et qui économise tant d'argent! Vous en avez de reste; toutes les femmes sont folles de vous... Par exemple, la comtesse... l'épouse d'un ministre...

SAINT-GERMAIN.

Chut!...

BERTHINOT.

Et cette jolie conseillère, la femme du rapporteur du père Griffet, le morceau le plus délicat de tout le parlement!

SAINT-GERMAIN.

Indiscret! si son mari apprendrait!...

BERTHINOT.

Laissez donc!... elle le mène par le nez... Tant pis pour lui; je déteste les sots.

SAINT-GERMAIN, las de la conversation de Berthinot.

Et moi aussi. Voulez-vous me laisser seul un instant?

BERTHINOT.

Vous méditez quelque expérience, quelque prodige; je m'éloigne respectueusement, plus heureux que le philosophe Diogène : il cherchait un homme, et j'ai trouvé presque un Dieu.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

SAINT-GERMAIN, seul.

Le sot! et cela s'intitule philosophe! Il est vrai qu'il est souscripteur de l'Encyclopédie et donne de bons soupers à la philosophie, dont il s'est constitué le maître d'hôtel et le caissier! Si je n'avais affaire qu'à des esprits forts de cette force, mon rôle serait bien facile. Supposerait-on qu'en France, à Paris, dans ce siècle philosophe, il y a quantité de gens qui croient sérieusement que j'ai cinq cents ans, ou même que je suis contemporain de Jésus-Christ, que j'ai diné avec lui aux noces de Cana, et sans doute que j'ai ôté la jarretière de la mariée!... La capitale des lumières n'est pas encore bien éclairée. Mais s'il y a des sots et des dupes en grand nombre, il en est d'autres plus fins qui savent profiter de la sottise de leurs honnêtes compatriotes... certains religieux, par exemple... que je hais, auxquels j'ai juré guerre à mort, et le combat est déjà commencé; Dieu sait si mes griefs sont justes! (Regardant à sa montre.) Mais voici l'heure que le duc de Choiseul m'a indiquée... Que me veut-il? ce n'est pas un grand seigneur, un ministre comme un autre... il est au-dessus des préjugés... C'est lui.

SCÈNE V.

SAINT-GERMAIN, LE DUC DE CHOISEUL.

LE DUC.

Vous m'attendiez?

SAINT-GERMAIN.

Que veut de moi le premier ministre?

LE DUC.

Je vais vous le dire. Il y a en France, à la

cour sur-tout, une rare d'hommes qui intrigue sans cesse, calomnie par état, persécute les consciences, et, pour obtenir la domination universelle, emploie tous les moyens... le poignard...

SAINT-GERMAIN.

Comme Damiens.

LE DUC.

Veut s'emparer du gouvernement.

SAINT-GERMAIN.

Comme Letellier.

LE DUC.

Vous me comprenez.

SAINT-GERMAIN.

Vous me parlez d'intrigués et d'hypocrites, vous me nommez les gens.

LE DUC.

Il faut les prévenir et les détruire à jamais. Vous seul pouvez m'aider dans ce grand dessein.

SAINT-GERMAIN.

Moi! Votre faveur auprès du roi...

LE DUC.

Vous connaissez Louis XV?... Faible, ennuyé des affaires et du pouvoir, tout entier au plaisir, il croit avoir de la religion, du moins il craint les prêtres, sur-tout ceux de l'espèce dont nous parlons. Il ignore leurs intrigues; mon crédit s'épuise; il faut que cette lutte finisse.

SAINT-GERMAIN.

Vous avez pour vous le parti philosophique, ses écrits...

LE DUC.

Avec un roi qui ne lit pas.

SAINT-GERMAIN.

Vous avez les femmes, et sous Louis XV...

LE DUC.

Madame de Pompadour hésite... Elle fait la dévote avec les dévots, la philosophe avec M. de Voltaire, pour obtenir quelque madrigal immortel... Les femmes font de la politique comme de l'amour, avec coquetterie : elles ne se soucient de personne et veulent plaire à tous : madame de Pompadour protégera le vainqueur. Je m'adresse à vous, parceque je sais votre habileté. A côté des prestiges dont on peut sans crime se servir pour tromper les sots, je vois des facultés puissantes, un génie véritable...

SAINT-GERMAIN.

Sans crédit à cette cour.

LE DUC.

Les succès de votre esprit vous ont valu la faveur intime du roi, et les confidences de sa politique que vous servez peut-être à notre insu. Vous haïssez les jésuites?

SAINT-GERMAIN.

Ah! j'ai sujet de les détester... Les assassins! ils ont fait périr mon père sur les bûchers catholiques de Madrid, pour une expé-

rience de physique que la sainte inquisition n'a pas trouvée orthodoxe. Ils m'ont persécuté en Italie, en Allemagne, et dénoncé ici au parlement. Si je les déteste! mais c'est un devoir de piété filiale!... J'ai voulu les combattre sous la bannière des philosophes; mais je ne suis pas poète comme Voltaire, ni éloquent comme Jean-Jacques. J'aurais été un soldat de la milice; et je n'aime pas à marcher à la suite. Mon génie ou mon orgueil me dit que je pouvais prétendre à un rang moins obscur; un jour me révéla ce que je pouvais oser. J'étais à Londres... je disais un conte bien absurde, bien fou, bien impossible; un imbécile me crut, m'admira, et s'imagina qu'il y avait en moi quelque chose de surnaturel... le reste fit comme lui. Ce succès imprévu m'enhardit et me montra qu'avec de l'audace, du sang-froid et un peu d'esprit, on était maître de la plupart des hommes. Je me fis, disons le mot, je me fis charlatan; j'étonnai, je fus applaudi; mais, pour que cette admiration durât et se répandît, je tâchai de plaire aux femmes. La hardiesse de mes manières, la liberté de mes propos, les bizarreries folles de mon imagination les séduisirent. Je parlai, j'inventai, j'étais historien; je fis de la physique, j'étais un homme miraculeux; je pénétraï les passions, j'étais un prophète. Je plaisais, je trompais, voilà tout mon secret.

LE DUC.

Eh bien! employez tous ces talents contre vos persécuteurs. N'avez-vous pas connaissance de leur correspondance secrète avec Rome?

SAINT-GERMAIN, à part.

Et avec Londres aussi. (Haut.) Eh bien!... oui! je sais tout, à l'aide de certains prestiges... pardon... je croyais parler au fermier général Berthinot... à l'aide d'un homme mystérieux...

LE DUC.

Dans quel intérêt, et qui vous autorise?...

SAINT-GERMAIN.

Il suffit que je puisse seconder votre excellence. Je la prie de ne pas m'en demander davantage.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, à Saint-Germain.

Monsieur le comte, un homme s'est présenté à votre hôtel; et, ne vous ayant pas trouvé, il est venu jusqu'ici pour vous remettre, dit-il, une cassette.

SAINT-GERMAIN.

C'est lui; introduisez cet homme, et en même temps avertissez-le que je ne suis pas seul.

(Le valet sort.)

LE DUC.

Ne me direz-vous pas au moins quel est cet inconnu ?

SAINT-GERMAIN.

Parlon, il n'est pas encore temps d'instruire votre excellence.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN HOMME MASQUÉ.

SAINT-GERMAIN, à l'homme masqué.

Approchez. (L'homme remet une cassette.) Sont-ce là tous les papiers ?

L'HOMME MASQUÉ, faisant un signe affirmatif.

Yes, sir.

LE DUC.

Un Anglais.

SAINT-GERMAIN, bas à l'inconnu.

Fort bien. C'est demain qu'aura lieu le conciliabule irlandais au couvent de la Visitation.

L'INCONNU.

Yes.

SAINT-GERMAIN.

Le plan du débarquement y sera décidé. — Vous me ferez savoir l'heure.

L'INCONNU.

It is good.

(Il sort.)

SAINT-GERMAIN, au duc.

Voici tous mes renseignements.

LE DUC.

Le temps presse ; nous pourrions les examiner ensemble... et aviser aux moyens de contre-miner l'intrigue qui nous menace. (Au valet.) Que personne ne puisse pénétrer ici.

SAINT-GERMAIN, ouvrant la cassette, et après avoir décajeté une lettre.

Un commis aux finances dénonce son chef comme économiste, par amour pour Dieu et le roi.

LE DUC.

Et sa place?... C'est une pétition...

SAINT-GERMAIN.

Voici une lettre au général de l'ordre.

LE DUC.

Ah ! lisez...

SAINT-GERMAIN, lisant.

« Mon père, la dame que vous savez, que « Dieu a comblée de ses dons et le roi de ses fa- « veurs... »

LE DUC.

Madame de Pompadour.

SAINT-GERMAIN.

« Paraissait vouloir employer son crédit à « soutenir la religion et notre ordre ; mais de- « puis quelque temps la vanité l'aveugle, elle « se tourne du côté des philosophes, qui la « flattent. Sa perte est nécessaire. »

LE DUC.

Voyons.

SAINT-GERMAIN, continuant.

« Dieu suscitera, par mes soins, une rivale à « la favorite. Il faut opposer la chair à la chair. « Le roi ne peut rester attaché à la religion « que par de tels liens... dans cette extrémité « j'ai songé à une jeune orpheline, d'une origine « inconnue : mademoiselle Blanche de Romans... « Élevée par mes soins au couvent de la Visi- « tation qui l'a recueillie presque en naissant, « elle est simple et docile, sensible, et prompte « à s'animer à toutes les idées religieuses ; elle « gouvernera aisément l'ami que nous lui don- « nerons, et nous la gouvernerons elle-même ; « nous choisirons le jour et l'heure, comme dit « l'apôtre... Je vous annoncerai le résultat de « l'entrevue qui doit avoir lieu au premier « cercle. Priez pour nous. »

LE DUC.

Le projet est édifiant ! quelle signature ?

SAINT-GERMAIN.

Il n'y en a pas... c'est du Griffet tout pur.

LE DUC.

Choisir une jeune fille étrangère au monde !

SAINT-GERMAIN.

Elle n'en est pas moins dangereuse ! Je me souviens de l'avoir vue le jour de son admission publique au couvent de la Visitation, où j'étais entré... La jeune pensionnaire se trouva mal au milieu de la cérémonie : j'avais, comme toujours, des flacons qui la rappelèrent à la vie... quand ses yeux s'ouvrirent, son premier regard avait un charme inexprimable... elle est bien jolie... prenez garde.

LE DUC.

Comment prévenir cette présentation ? Il faut connaître l'intermédiaire

SAINT-GERMAIN, lisant.

Elle est nommée au *post-scriptum*. C'est madame de Mergy.

LE DUC.

La nouvelle dame d'atour de Mesdames... une vieille dévote.

SAINT-GERMAIN.

Une vieille coquette.

LE DUC.

Une pénitente de Griffet.

SAINT-GERMAIN.

Et ma dupe : elle était là tout-à-l'heure.

LE DUC.

Il faut chasser la petite personne ; quant à madame de Mergy, je me souviens qu'elle m'a demandé une audience pour une place que son frère sollicite. (Il appelle. — Au domestique.) Qu'on dise à madame de Mergy de passer ici. — Mais le meneur de toute cette cabale, le père Griffet... comment le prendre ? Il a échappé à toutes les poursuites dans cette affaire de Damiens.

SAINT-GERMAIN.

Elle n'est peut-être pas finie.

LE DUC.

Si l'on pouvait par-là...

SAINT-GERMAIN.

J'y ai songé... mais il faut des preuves... je suis peut-être sur la trace... laissez-moi faire.

LE DUC.

Comptez sur ma reconnaissance... pourquoi des préjugés interdisent-ils souvent au mérite la place qui lui serait due?

SAINT-GERMAIN.

Pourquoi, monsieur le duc? par la même raison qu'on veut chasser le mérite quand il y est... Voilà notre solliciteuse.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M^{me} DE MERGY.

MADAME DE MERGY.

Je suis confuse des bontés de votre excellence et... (Apercevant Saint-Germain.) Bonjour, cher comte, homme incomparable; que je suis ravie de vous revoir!

SAINT-GERMAIN.

Et moi aussi, je vous jure...

MADAME DE MERGY, au duc.

Pardon... c'est que ce n'est pas un homme... je voudrais donc placer mon beau-frère, qui est à ma charge... Madame de Pompadour aurait pu... mais je suis nouvelle à la cour, et je n'ai pas encore vu cette dame... d'ailleurs vous sentez... mes principes...

LE DUC.

A quoi votre beau-frère est-il propre?

MADAME DE MERGY.

A tout, car il n'a rien approfondi spécialement.

LE DUC.

Une place de secrétaire d'ambassade?...

MADAME DE MERGY.

Oh! non... Il n'aime pas à voyager, la voiture lui fait mal... il a cinquante-sept ans.

LE DUC.

Dans mes bureaux?

MADAME DE MERGY.

Il faut être enfermé quatre heures de suite. Il aime à se promener pour sa santé... Il a cinquante-sept ans.

LE DUC.

Je comprends.

MADAME DE MERGY.

Tenez: un bénéfice ou quelque chose dans les finances. C'est plus commode, tout le monde sait compter.

SAINT-GERMAIN.

Pour recevoir.

LE DUC.

C'est une pension que vous demandez? L'état n'en doit qu'à ceux qui l'ont servi... pourtant

je verrai... un bénéfice... c'est à la charge du clergé... nourrir un autre fainéant ou monsieur votre beau-frère... mais il faudrait que monsieur de Saint-Germain s'y prêtât... car je suis engagé avec lui.

MADAME DE MERGY.

Il y consentira... vous y consentirez, n'est-ce pas, monsieur le comte?

SAINT-GERMAIN.

Sans doute... à une petite condition.

MADAME DE MERGY.

Laquelle?

SAINT-GERMAIN.

Je vais vous l'apprendre.

LE DUC.

C'est bien: arrangez-vous maintenant avec monsieur de Saint-Germain; adieu, madame. (A Saint-Germain.) Je n'ai pas besoin de vous recommander d'être habile avec une telle personne?

(Il sort.)

SCÈNE IX.

SAINT-GERMAIN, M^{me} DE MERGY.

MADAME DE MERGY.

Monsieur de Choiseul est un bien grand ministre! C'est dommage qu'il n'ait pas de religion. Ah! je vous en supplie, terminons l'affaire de mon beau-frère.

SAINT-GERMAIN.

Écoutez-moi; je sais qu'une jeune fille doit vous être confiée.

MADAME DE MERGY.

Par le père Griffet.

SAINT-GERMAIN.

Bientôt?

MADAME DE MERGY.

Aujourd'hui même.

SAINT-GERMAIN.

Bon! Elle doit être présentée à la cour?

MADAME DE MERGY.

Par moi demain à la fête de Choisy.

SAINT-GERMAIN.

Eh bien! il faudra que je parle à cette jeune fille.

MADAME DE MERGY.

Impossible; on m'a expressément défendu de la laisser communiquer avec personne.

SAINT-GERMAIN.

Je la verrai cependant, ou votre beau-frère n'aura pas sa place.

MADAME DE MERGY.

Tant pis pour lui, je perdrais la mienne! Ces gens-là ont tant de crédit auprès de Mesdames, et puis la colère du roi...

SAINT-GERMAIN.

Le roi ne voudra pas priver la cour d'un de ses plus beaux ornements. Il est connaisseur; il a dû apprécier votre mérite...

MADAME DE MERGY.

Hélas ! on n'a pas permis qu'il y prit garde lors de son voyage dans le Poitou... la jalousie... l'intrigue... oh ! sans l'intrigue !...

SAINT-GERMAIN.

Oh ! sans l'intrigue, le pouvoir de vos charmes aurait été loin...

MADAME DE MERGY.

Trop loin peut-être... mais il ne pense pas à moi.

SAINT-GERMAIN.

Si l'on vous assurait qu'il pourrait y penser ?

MADAME DE MERGY.

Que voulez-vous dire ?

SAINT-GERMAIN.

Il est certain moyen qu'une science secrète peut procurer et qui rendrait à vos charmes toute leur puissance.

MADAME DE MERGY.

Impossible.

SAINT-GERMAIN.

Si l'on vous le promettait ?

MADAME DE MERGY.

Si c'était vous, à la bonne heure ; et tenez, je vous l'avoue, voilà précisément ce que tantôt je voulais vous demander. Je crois tout de votre savoir. Quoi ! vous pourriez faire que mes attraits... ? Parlez.

SAINT-GERMAIN.

Je possède un flacon d'élixir qui peut vous rendre tout l'éclat de la jeunesse.

MADAME DE MERGY.

Quel bonheur !

SAINT-GERMAIN.

C'est bien chez vous qu'on doit amener mademoiselle Blanche de Romans ?

MADAME DE MERGY.

Ici même, chez moi.

SAINT-GERMAIN.

Vous voudrez bien m'avertir.

MADAME DE MERGY.

Ah !

SAINT-GERMAIN.

Songez à l'élixir !

MADAME DE MERGY.

O démon tentateur ! ma femme de chambre, que j'ai chassée, prétend que mes cheveux ne sont pas tous...

SAINT-GERMAIN.

L'élixir les rendra d'un noir d'ébène.

MADAME DE MERGY.

Le précieux flacon !

SAINT-GERMAIN.

Quand la verrai-je ?

MADAME DE MERGY.

A midi. Quand l'aurai-je ?

SAINT-GERMAIN.

Ce soir.

MADAME DE MERGY.

Je promets tout ce que vous voudrez. quitte

à me perdre. Je vais être jeune, belle... j'aurais... quel âge aurai-je ?

SAINT-GERMAIN.

Quinze ans.

MADAME DE MERGY.

Et cela combien d'années ?

SAINT-GERMAIN.

Ah ! vous ne changerez pas.

MADAME DE MERGY.

J'éclipserai toutes les dames de la cour... Le roi sera galant avec moi. Il m'invitera à ses fêtes... Il m'en donnera ; je serai de ses bals, de ses classes... je serai... Ah ! j'en perds la tête... Madame de Pompadour, vous qui faites la fière, l'impertinente, vous verrez beau jeu, je ferai aussi des ministres. Vous le serez, cher comte... On sonne chez Mesdames... Ces vieilles filles, mes augustes maîtresses, sont d'une exigence... Oh ! quand j'aurai pris une première dose seulement, ce seront elles peut-être... Adieu, cher comte... dans peu vous me reverrez, belle comme Galathée ; prenez garde d'être Pygmalion.

SAINT-GERMAIN.

N'ayez pas peur ; je vous respecte trop ; mais n'oubliez pas vos promesses.

MADAME DE MERGY.

Je vous avertirai... Au revoir...

SCÈNE X.

SAINT-GERMAIN, seul.

A présent, grâce à la sottise de cette vieille folle, je tiens le nœud de l'intrigue, et le moyen de le rompre. Voici le père Griffet... Une jeune fille voilée l'accompagne. Ils entrent chez madame de Mergy par la porte dérobée. Ils sont exacts. Ah ! mes pères, vous vous faites les chevaliers des dames ! Ce sera un combat de galanterie... Il revient... Il se dirige vers moi... Que signifie... ? Je ne puis l'éviter.

SCÈNE XI.

SAINT-GERMAIN, LE PÈRE GRIFFET.

GRIFFET, à part.

Madame de Mergy était chez les princesses ; il faut attendre... Ah ! monsieur le comte, je vous ai vu ; je suis charmé de vous trouver ici.

SAINT-GERMAIN.

Que voulez-vous de moi ?

GRIFFET.

Je vous prierais d'employer pour nous un de vos nombreux talents. On a trouvé dans les archives de notre couvent de vieux parchemins dont l'écriture a disparu. Ce que nous en avons déchiffré prouve que ce sont des titres décisifs pour un de nos couvents dans un procès purement pécuniaire.

SAINT-GERMAIN.

Où, vous en avez beaucoup, des procès spirituels, temporels, politiques.

GRIFFET.

Qu'importe, si on les gagne?

SAINT-GERMAIN.

Tous? (A part.) Nous verrons. (Haut.) Envoyez-moi ces titres. J'espère les remettre dans leur état primitif.

GRIFFET.

La Compagnie vous dédommagera convenablement de votre savant travail; elle se fie assez à votre loyauté pour ne pas craindre que vous abusiez d'un dépôt... important pour nous seuls.

SAINT-GERMAIN.

Mon père, je suis un honnête homme. Au revoir.

SCÈNE XII.

GRIFFET, seul.

Poursuivons notre plan: cette jeune Blanche est charmante... le succès est certain... faisons presser le retour de madame de Mergy... C'est vous, mademoiselle! que voulez-vous?

SCÈNE XIII.

GRIFFET, BLANCHE.

BLANCHE.

Je vous cherchais, mon père; j'étais inquiète; seule dans ce grand appartement... ai-je mal fait?

GRIFFET.

Non... je suis bien aise de vous parler avant de voir madame de Mergy. J'ai quelques derniers conseils à vous donner... A votre âge et dans votre position...

BLANCHE.

Je vous écoute, mon père.

GRIFFET.

Je vous ai fait sortir du couvent où, grâce à ma protection, vous avez reçu une éducation accomplie; on vous a enseigné tous les arts d'agrément. Vous avez eu pour maître de musique monsieur Rameau lui-même...

BLANCHE.

Où, mon père... mais je vous avoue que, si vous ne l'aviez pas permis, j'aurais craint...

GRIFFET.

Est-ce qu'il n'est pas dit: Vous chanterez les louanges du Seigneur, de bouche et sur la harpe, *in voce et in organis*?

BLANCHE.

Mais ce sont des morceaux d'opéra...

GRIFFET.

Pour vous former la voix... puis la danse.

BLANCHE.

Le même scrupule...

GRIFFET.

Est-ce que David ne dansait pas devant l'arche? Dieu même nous commande de cultiver les talents qu'il nous a donnés. Il fallait, pour achever votre éducation, vous donner l'usage du monde, vous le faire connaître.

BLANCHE.

Où suis-je donc? Ces appartements sont magnifiques.

GRIFFET.

Vous êtes à la cour.

BLANCHE.

A la cour! Dieu! vous nous disiez que la cour était une Ninive, une Babylone!...

GRIFFET.

Non pas la cour du roi Très-Christien. Écoutez-moi: le roi peut désirer de vous voir... on vous a recommandée à sa bonté.

BLANCHE.

O mon père! je n'oserai jamais. Votre protection me suffit.

GRIFFET.

Vous ne pouvez résister aux décrets de la Providence, si elle vous réserve pour quelque dessein... Vos talents, votre beauté, votre vertu pourront vous donner du crédit.

BLANCHE.

Qu'est-ce que c'est que du crédit?

GRIFFET.

C'est-à-dire qu'on s'empresse de satisfaire vos goûts, vos desirs... Eh bien! il faudra user de cette faveur dans l'intérêt de la religion. Il faudra dire que nous, par exemple, qui avons élevé votre jeunesse, nous sommes les seuls appuis du trône et de l'autel, et que le roi ne peut mieux faire que de nous confier les intérêts de l'état... l'exiger pieusement. Cette conduite sanctifiera votre position, toute profane qu'elle puisse être à la cour.

BLANCHE.

Je ne vous comprends pas, mon père... A qui dire cela, et qui m'obéirait à moi, pauvre orpheline?

GRIFFET.

Vous me comprendrez plus tard. Vous irez demain à Choisy. Si par hasard le roi, qui est aussi aimable que bienveillant, daigne jeter un regard sur vous, il faudra recevoir cet accueil avec reconnaissance. Point de timidité déplacée... c'est votre roi, l'image de Dieu sur la terre. La religion vous enseigne que son autorité vient du ciel, et vous commande le respect le plus soumis... et moi, votre directeur, je vous l'ordonne... pour votre bien.

BLANCHE.

Je vous crois, mon père, je vous obéirai.

GRIFFET.

Je vais vous confier à madame de Mergy, une femme respectable, une de mes pénitentes. Nous allons retourner chez cette dame...

J'entends quelqu'un dans la galerie ; il n'est pas convenable qu'on nous voie ensemble.

BLANCHE.

Pourquoi ?

GRIFFET.

Oh ! le monde !... Il faut plus de discrétion que vous ne pensez. Vous allez entrer seule chez madame de Mergy... tout-à-l'heure j'irai vous y rejoindre. Sur-tout ne parlez à personne.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

BLANCHE, seule.

Je vais aller à la cour !.. mon cœur ne peut se défendre d'une secrète joie... et cependant je ne sais quelle inquiétude me trouble et m'agite... que je suis sotte !.. ces plaisirs sont sans danger, puisque le père Griffet me les permet... Je vais aller à la cour ! quelles belles toilettes ! quelles parures ! et le roi, je le verrai... Que j'ai d'impatience ! Maintenant je puis entrer.

SCÈNE XV.

BLANCHE, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN.

Mademoiselle...

BLANCHE, étonnée.

Un homme !

SAINT-GERMAIN.

Rassurez-vous, ma chère enfant : c'est un ami de madame de Mergy ; elle m'a autorisé à vous parler.

BLANCHE.

Monsieur, vous excuserez mon embarras ; je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

SAINT-GERMAIN.

Regardez-moi bien, vous me connaissez.

BLANCHE.

Eh ! mais... en effet... je me rappelle... C'est vous, monsieur, qui m'avez secourue le jour de la cérémonie de mon noviciat... j'étais si émue ! je me sentais bien mal : quand j'ai repris mes sens, j'ai d'abord rencontré vos regards, qui semblaient témoigner tant de sensibilité... Quoi ! c'est vous !

SAINT-GERMAIN, vivement et avec autorité.

Je viens encore à votre secours ! un nouveau danger vous menace.

BLANCHE.

Que voulez-vous dire ? vous m'effrayez.

SAINT-GERMAIN.

Demain vous serez présentée à la cour ; eh bien ! si vous y allez, votre réputation, votre honneur seront compromis, perdus à jamais ! La disgrâce, le désespoir suivront de près une grandeur disputée et déshonorante ! Ah !

Blanche, si vous voulez vivre heureuse, n'allez pas à la fête de demain. L'avenir que j'entrevois est funeste et me saisit de pitié.

BLANCHE.

Quelle affreuse destinée m'annoncez-vous ?

SAINT-GERMAIN.

Elle est inévitable.

BLANCHE.

Comment le savez-vous ? Vous lisez donc dans l'avenir ? Folle que je suis ! Dieu seul peut le connaître. Qui êtes-vous donc, pour prévoir avec ce ton prophétique qui m'impose, qui m'épouvante et donne à vos paroles la force de la vérité ? Parlez ! qui êtes-vous ?

SAINT-GERMAIN.

Le comte de Saint-Germain.

BLANCHE.

Ciel !

SAINT-GERMAIN.

Ne craignez rien.

BLANCHE.

Ah ! laissez-moi, laissez-moi.

SAINT-GERMAIN.

Je vous fais horreur. Les prêtres qui vous ont élevée ne prononcent mon nom qu'en y joignant l'anathème. A leurs yeux je suis un démon, l'Antéchrist en personne. Daignez cependant me regarder : ma figure vous paraît-elle aussi terrible qu'ils vous l'avaient annoncé ?

BLANCHE.

Non.

SAINT-GERMAIN.

Le son de ma voix est-il donc si effrayant à vos oreilles ?

BLANCHE.

Non.

SAINT-GERMAIN.

Eh bien ! si j'ai quelque science secrète, l'origine, croyez-moi, n'en est point infernale, et le mauvais génie n'est pas ce qui m'inspire.

BLANCHE.

Pourtant, si votre esprit pénètre tous les mystères de la nature, si l'avenir se révèle à vous, je dois trembler ; car vous êtes plus qu'un homme, et vous ne pouvez être un Dieu !... Mais vos regards sont doux et bienveillants. Que dois-je penser ? Je suis une pauvre fille. Mon esprit, je l'avoue, est simple comme mon cœur. On lui a défendu de rien examiner : pourtant je ne puis croire qu'un homme sache l'avenir : n'est-ce pas, vous ne le savez point ? Vous ne voulez point abuser une pauvre orpheline, vous opposer à sa fortune par de fausses terreurs ? Répondez, ayez pitié de mon trouble, de ma faiblesse. Je me confie à vous.

SAINT-GERMAIN.

Vous êtes charmante ! Tant de naïveté, tant de grâces désarmaient l'imposteur le plus déhonté. Moi, vous abuser, confondre Blanche avec ces femmes vulgaires qu'éblouissent l'arti-

lice et le mensonge ! J'abjure pour vous mes prestiges , et je renonce au pouvoir méprisable des terreurs superstitieuses. Ma prévoyance ne tient pas à des causes surnaturelles. L'expérience est tout mon savoir ; ce qui m'éclaire sur votre sort , c'est l'intérêt que j'y prends. Oui, en vous voyant si jeune , si belle , parée de tous les dons de la nature , j'ai craint que les intrigues de cour , les chagrins ne flétrissent tant de charmes , et que le bonheur de votre vie ne fût pour jamais empoisonné ; oui , voilà l'avenir que je redoute , que je voudrais détourner ; voilà le secret de mes prophéties.

BLANCHE.

Mais on peut être heureuse à la cour ; le père Griffet me l'a dit.

SAINT-GERMAIN.

On y perd la paix du cœur , et ceux qui cherchent à exciter votre sensibilité vous trompent souvent.

BLANCHE.

Cependant vous , monsieur , qui semblez prendre tant d'intérêt à une pauvre orpheline , vous ne voulez pas me tromper ?

SAINT-GERMAIN.

Ah ! ne le croyez pas.

BLANCHE.

Je ne voudrais pas le croire.

SAINT-GERMAIN.

Il est encore des cœurs sincères dont l'amitié s'offre sans arrière-pensée.

BLANCHE.

Je ne sais , mais il y a dans votre langage un charme que je ne puis définir. Le père Griffet m'avait bien dit que j'entendrais ici une langue toute nouvelle et toute-puissante sur l'âme.

SAINT-GERMAIN.

Il vous l'a dit ?

BLANCHE.

Et m'a permis d'y prêter l'oreille.

SAINT-GERMAIN , à part.

L'infâme !

BLANCHE.

Eh bien ! je ne me serais pas encore figuré tout le plaisir que j'y trouve , et qui semble m'attirer malgré moi... Ce n'est pas de la magie... n'est-ce pas ?

SAINT-GERMAIN.

Il n'y a de la magie que dans vos regards.

BLANCHE.

Je ne me défie plus des vôtres.

SAINT-GERMAIN.

Je puis donc espérer d'obtenir votre confiance ?

BLANCHE.

Je crois que vous l'avez déjà. Jamais personne avant vous ne m'a parlé avec cet accent d'amitié.

SAINT-GERMAIN.

Pauvre enfant ! mais votre famille...

BLANCHE.

Je n'en ai pas.

SAINT-GERMAIN.

Si jeune , et sans guide !...

BLANCHE.

Le père Griffet...

SAINT-GERMAIN.

Il vous en faut un autre ; acceptez mes conseils et mon dévouement.

BLANCHE.

De tout mon cœur.

SAINT-GERMAIN.

Eh bien ! si mes paroles ont sur vous quel que pouvoir , n'allez pas demain à Choisy. Votre bonheur en dépend.

BLANCHE.

Soyez content , je n'irai pas.

SAINT-GERMAIN.

On vous sollicitera , on vous accablera d'instances.

BLANCHE.

Je dirai que je vous ai promis de rester.

SAINT-GERMAIN.

Au contraire ; il faut que cette résolution semble venir de vous : on ne doit pas savoir que nous avons eu ensemble un entretien.

BLANCHE.

C'est vrai ; on m'avait défendu de parler à personne ; je prendrai tout sur moi.

SAINT-GERMAIN.

On vous menacera peut-être.

BLANCHE.

Alors vous viendrez à mon secours.

SAINT-GERMAIN.

Je vous le promets.

BLANCHE.

Je ne crains plus rien.

SAINT-GERMAIN.

Il faut nous quitter un instant.

BLANCHE.

Déjà ?

SAINT-GERMAIN.

Le secret est nécessaire. Je ne tarderai pas à revenir. Adieu , Blanche. Dès ce moment vous avez un ami qui veille sur vous. (A part.) Ah ! mes pères , nous verrons qui gagnera ce procès-là. (Haut.) Blanche , au revoir.

SCÈNE XVI.

BLANCHE , seule.

Non , ce n'est pas un homme ordinaire... et l'intérêt qu'il prend à mon sort me touche autant que l'autorité de son accent. Le père Griffet veut sans doute mon salut ; mais je ne sais , M. de Saint-Germain semble plus occupé de mon bonheur. J'ignore ce que c'est ; jamais je n'avais éprouvé une telle émotion.

SCÈNE XVII.

BLANCHE, M^{me} DE MERGY.

MADAME DE MERGY.

Ah! vous voilà, ma chère petite? j'étais dans une impatience de vous voir! (A part.) Elle est vraiment jolie, oui... mais quand j'aurai mon flacon!... (Haut.) Embrassez-moi, et préparez-vous... il faut se hâter. Je vais vous emmener à Choisy... vous voilà bien contente?

BLANCHE, rêveuse.

Moi, madame?

MADAME DE MERGY.

Votre toilette est toute prête. Vous éclipsez les plus grandes dames.

BLANCHE.

Je ne serai jamais qu'une pauvre orpheline.

MADAME DE MERGY.

Vous aurez le choix entre une parure de rubis et une parure de turquoise: mais le roi aime le bleu... ainsi je vous conseille...

BLANCHE.

Cela m'est indifférent.

MADAME DE MERGY.

Vous n'êtes pas coquette. (A part.) Son esprit n'est pas encore formé. (Haut.) Moi, quand feu M. le prince de Conti, qui était fort galant, me donna, avant mon mariage, un collier de perles... j'étais ravie, j'en perdais la tête... Mais vous ne m'écoutez pas... qu'avez-vous?

BLANCHE.

Rien.

MADAME DE MERGY.

Allons, partons... Cet air-là ferait tort à votre beauté... Venez... je ne me suis pas fait tant prier le jour où j'ai été pour la première fois au bal de la cour, par la protection de feu M. le prince de Conti... l'excellent prince! Tout est prêt pour aller à Choisy.

BLANCHE.

Je n'irai pas.

MADAME DE MERGY.

Vous ne pensez pas à ce que vous dites.

BLANCHE.

Pardon... je n'irai pas.

MADAME DE MERGY.

Avez-vous perdu la raison?

BLANCHE.

J'ai réfléchi.

MADAME DE MERGY.

Est-ce que les jeunes filles réfléchissent? est-ce que nous réfléchissons? A-t-on jamais vu?...

SCÈNE XVIII.

BLANCHE, M^{me} DE MERGY, LE PÈRE GRIFFET.

MADAME DE MERGY.

Venez, mon père, rectifier les idées de cette petite. Je ne la comprends pas: elle refuse d'aller à la fête!

GRIFFET.

Quelle raison?

BLANCHE.

Je ne sais.

GRIFFET.

Tout-à-l'heure vous paraissiez empressée... qui a pu vous faire changer?

BLANCHE.

Je vous en supplie, n'insistez pas.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, BERTHINOT.

BERTHINOT.

Monsieur de Saint-Germain est ici?

GRIFFET.

Non.

BERTHINOT.

Il y était tout-à-l'heure.

GRIFFET, à part.

Il aura vu Blanche... je devine maintenant.

BERTHINOT.

Il m'a promis un billet pour Choisy. L'élite de la France y sera... je ne puis manquer... Mademoiselle est sans doute de la partie?

BLANCHE.

Non, monsieur.

GRIFFET, à Blanche.

Monsieur de Saint-Germain vous a parlé?

BLANCHE, hésitant.

Mon père...

GRIFFET.

Je le sais.

BLANCHE.

Il est vrai...

BERTHINOT.

Il l'aura ensorcelée... non vraiment, je ne plaisante pas... je connais vingt femmes qu'il a ensorcelées de même.

BLANCHE.

Vingt femmes!...

BERTHINOT.

Oui, mademoiselle; il leur a tourné la tête par son influence, son esprit, sa science, enfin ce je ne sais quoi qu'il possède au plus haut degré.

GRIFFET, à part.

Misérable charlatan! Mais tout serait manqué; il faut absolument...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, SAINT-GERMAIN.

GRIFFET.

Le voilà... Nous saurons par quelles manœuvres...

SAINT-GERMAIN.

Mon père, j'ai reçu ces papiers. Demain je les mettrai en état.

BERTHINOT.

Et mon billet?

SAINT-GERMAIN.

Il est à votre hôtel, cher financier.

BERTHINOT.

Mille remerciements. C'est que cette fête sera superbe... J'ai fait faire un costume de plus de deux mille écus.

GRIFFET, regardant Saint-Germain.

Voilà une demoiselle qui n'a pas le même empressément.

SAINT-GERMAIN, avec une joie secrète.

Vraiment!... Elle changera d'idée peut-être.

BLANCHE.

Non, monsieur, je vous jure.

GRIFFET.

Ce n'est pas moi qui l'en empêche; au contraire, je la blâme. La cour forme l'esprit.

SAINT-GERMAIN.

Et le cœur.

GRIFFET, à part.

Saurait-il...?

(Un domestique lui remet un billet qu'il lit à l'écart.)

« Le petit chevalier, convaincu par les bonnes raisons que vous savez, et que le procureur de votre ordre lui a fournies tout à propos, a gagné l'esprit de la favorite. Elle est à nous.

« Votre dévoué, DUC D'AIGUILLOX. »

(Haut.) On ne peut, après tout, qu'approuver les goûts modestes de mademoiselle... L'éclat, l'enivrement des fêtes est quelquefois dangereux. Quand on a la force de les fuir, on fait bien; et, si je n'appuyais pas sa résolution, c'était pour éviter de paraître un rigoriste. Voilà mon seul motif.

SAINT-GERMAIN.

Quel changement!

GRIFFET, bas à madame de Mergy.

La paix est faite avec la favorite. Nous n'avons plus besoin de cette petite bégueule.

MADAME DE MERGY, bas à Griffet.

Quoi! est-ce que l'on voulait...? Eh bien, tant mieux. (S'avancant vers Saint-Germain.) M'avez-vous apporté ce merveilleux flacon?

SAINT-GERMAIN.

Oui.

BERTHINOT.

La fête est dédiée à la belle marquise. On ne saurait trop fêter les jolies femmes. Je n'ai pas de temps à perdre pour m'y bien préparer.

Le philosophe, dit-on, doit sacrifier aux Graces... et je sacrifie beaucoup aux Graces... je m'en vante... A demain, messieurs; votre humble serviteur, belles dames.

(Il sort.)

GRIFFET.

Il faut célébrer dignement madame de Pompadour. Au fond, c'est une femme pleine de bonté, de sens et de religion.

SAINT-GERMAIN, à part.

Elle a passé aux jésuites.

GRIFFET.

On peut ainsi sanctifier toutes les positions de la vie. (A Blanche.) Mademoiselle va sans doute retourner à son couvent?

SAINT-GERMAIN.

Pourquoi donc? Mademoiselle aurait tort de refuser les plaisirs qu'on lui propose. Quand un homme comme le père Griffet...

GRIFFET.

J'y ai réfléchi; elle a raison.

SAINT-GERMAIN.

Vos évêques, vos cardinaux vont bien à la cour... à l'Opéra, en loge grillée; une jeune personne, accompagnée d'une dame aussi respectable que madame de Mergy, peut très bien aller au bal de Sa Majesté. (A madame de Mergy.) Vous consentez à accompagner mademoiselle comme une mère?

MADAME DE MERGY, minaudant.

Comme une mère!... (Regardant Griffet.) Je ne sais si je puis...

SAINT-GERMAIN, lui glissant le flacon.

Voilà le flacon.

MADAME DE MERGY, le saisissant avec transport.

Au fait, elle s'amusera tant... J'y consens.

BLANCHE, bas à Saint-Germain.

Mais les dangers dont vous m'avez parlé?...

SAINT-GERMAIN, bas.

N'existent plus.

BLANCHE, bas à Saint-Germain.

Cependant...

SAINT-GERMAIN, bas.

Je vous servirai de cavalier.

BLANCHE.

J'irai.

SAINT-GERMAIN, à part.

A merveille. Ma foi, nous verrons: ils abandonnent leur intrigue, je la reprendrai peut-être pour mon compte.

BLANCHE.

Dans une heure, monsieur, je serai prête; et, puisqu'on le veut, je serai belle aussi.

(Madame de Mergy sort avec Blanche.)

GRIFFET.

La coquette!

SAINT-GERMAIN.

Elle est charmante!

GRIFFET, à part.

Qu'importe?... madame de Pompadour est pour nous.

SAINT-GERMAIN, à part.

Une beauté de quinze ans!

GRIFFET, à part.

Nous avons le conseiller Desprez.

SAINT-GERMAIN, à part.

J'ai la conseillère.

GRIFFET, à part.

Le nonce du pape.

SAINT-GERMAIN, à part.

Le valet de chambre du roi.

GRIFFET, à part.

J'ai de plus mon esprit.

SAINT-GERMAIN, à part.

J'ai pour moi la sottise des autres. (Haut.)
Allons.

ACTE SECOND.

La scène se passe à Choisy, dans une salle du château.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE CONSEILLER, BERTHINOT.

BERTHINOT.

Je vous avoue, messieurs, que je m'attendais à une fête beaucoup plus gaie. Je suis presque fâché d'être venu ici. Trouverai-je à Choisy les petits soupers du baron d'Holbach, entre amis, d'Alembert à ma droite et Diderot à ma gauche? Il n'y a pas de couvert royal qui vaille cette bonne chère philosophique... Encore, si ce couvert royal avait lieu!

LE CHEVALIER, entrant.

Je vous annonce à regret que l'indisposition du roi continue.

LE MARQUIS.

Moi qui devais être présenté aujourd'hui même!

LE CHEVALIER.

Tant que le roi sera entouré de ces robes de toutes couleurs qui l'obsèdent sans relâche... par exemple, votre justiciable le père Griffet...

LE CONSEILLER.

Oui, oui... j'ai entendu dire...

BERTHINOT.

Eh! mais, monsieur le conseiller, quelle figure nous montrez-vous ce matin! vous êtes pâle et défait, comme si la chambre d'enquêtes avait passé la nuit; est-ce que l'on va recommencer la grande instruction sur les complices de ce scélérat de Damiens?

LE CONSEILLER.

Non... mais je suis fort inquiet.

BERTHINOT, au chevalier.

Est-ce qu'il saurait que la conseillère demande des miracles au comte de Saint-Germain?

LE CONSEILLER, à part.

Maudit papier! que peut-il être devenu?

LE CHEVALIER.

Si c'est l'indisposition du roi qui vous inquiète, vous avez raison: entre nous, il se pourrait qu'avant peu son règne...

LE CONSEILLER.

Que supposez-vous là?

LE CHEVALIER.

Monsieur le dauphin est aussi un prince rempli de vertus.

LE MARQUIS.

Qui respecte la noblesse.

LE CONSEILLER.

Quelle considération il a pour la robe!

BERTHINOT.

Et pour les fortes têtes, quoi qu'on en dise!

LE MARQUIS, au chevalier.

Vous pourriez me présenter à ce prince?

LE CONSEILLER.

J'irai lui soumettre une grave question.

BERTHINOT.

Et moi, un plan de finances... Voyez-vous, messieurs, en fait de régnes, le meilleur est celui qu'on attend.

LE CHEVALIER.

Bien dit, mon cher encyclopédiste! voilà de la vraie philosophie.

LE MARQUIS.

Le comte de Saint-Germain!

LE CHEVALIER.

Silence devant lui!

SCÈNE II.

LES MÊMES, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN, à part.

Du monde dans cette salle! les fâcheux! (Haut.) Serviteur, messieurs; quel était, s'il vous plaît, le sujet de votre entretien? Vous gardez le silence: suis-je un indiscret, ou plutôt voulez-vous éprouver ma science divinatoire? Eh bien! à la bonne heure! me voilà prêt à dire à chacun de vous ce qu'il pense et ce qu'il souhaite au fond de l'âme.

BERTHINOT, à part.

Diable! un moment! Prenez garde! il le ferait comme il le dit.

SAINT-GERMAIN.

Voyons, monsieur le chevalier; je commence par vous.

LE CHEVALIER.

Je vous remercie. Mais mon devoir m'appelle chez monsieur le dauphin. Je vous salue, messieurs.

(Il sort.)

SAINT-GERMAIN.

En ce cas, mon cher Berthinot, à nous deux.

BERTHINOT.

Y pensez-vous? un ami! ai-je des secrets pour vous? D'ailleurs le petit Marmontel m'attend là avec sa tragédie que j'ai promis de protéger. Adressez-vous plutôt à ces messieurs. Serviteur.

(Il sort.)

SAINT-GERMAIN.

Eh bien! monsieur le conseiller?...

LE CONSEILLER.

C'est aujourd'hui jour d'audience; je devrais être au parlement... on n'attend que moi pour faire brûler...

SAINT-GERMAIN.

Un sorcier?

LE CONSEILLER.

Non... un nouvel écrit de Jean-Jacques... J'ai l'honneur de vous saluer...

(Il sort.)

SAINT-GERMAIN.

Alors, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Mille pardons... ma toilette de présentation... d'ailleurs ma cousine de Mergy desire vous parler en particulier... elle va bientôt venir; je ne veux pas être indiscret.

(Il sort.)

SCÈNE III.

SAINT-GERMAIN, seul.

Fort bien; voilà tous mes courtisans en déroute... Comme ces messieurs ont toujours quelque chose à cacher, un devin est leur plus grand épouvantail; aussi bien j'avais besoin d'être seul... j'attends ici mademoiselle de Romans. « Je viendrai vous trouver, » m'a-t-elle dit avec ingénuité. Pauvre jeune fille! si elle savait!... et c'est moi, moi qui dans ma vie agitée suis resté pur de toute action coupable!... Eh bien! quoi! ne vais-je pas m'arrêter à de vains scrupules? Homme politique, appelé à jouer un rôle dont le dernier mot doit ébranler la vieille Europe, hésiterai-je à mon début comme un écolier de diplomatie? Saint Germain, souviens-toi de ton père; tu as juré sur son bûcher de le venger par tous les moyens que le sort t'offrirait; et maintenant, prêt à frapper tes ennemis avec leurs propres armes, à délivrer la France d'un joug qui l'avilit et

l'opprime, tu reculeras devant la simplicité d'un enfant! Non... je tiendrai mon serment; l'œuvre commencée s'achèvera... leur perte ou la mienne... Voici Lebel... plus d'hésitation.

SCÈNE IV.

SAINT-GERMAIN, LEBEL.

LEBEL.

Monsieur le comte m'a fait demander. Quel service aurai-je le plaisir de lui rendre?

SAINT-GERMAIN.

Dites-moi d'abord, mon cher Lebel, s'il n'y a pas une présentation indiquée ce matin chez le roi?

LEBEL.

Voyons mes tablettes... aujourd'hui 16 mai nous avons foule... un poète satirique converti, qui sort de la Bastille pour présenter une ode à Sa Majesté.

SAINT-GERMAIN.

Ce n'est pas cela.

LEBEL.

Un serviteur du prétendant Charles-Édonard.

SAINT-GERMAIN, à part.

Qui demande de l'argent pour les frais de la révolution anglaise qui se prépare dans les couvents de Paris. Ce secours pourra venir trop tard.

LEBEL.

Je trouve encore une personne recommandée par le père Griffet... mais cet article doit être rayé.

SAINT-GERMAIN.

Non pas... je me suis entendu avec ce père; et c'est en mon nom que je réclame la présentation.

LEBEL.

Mais, monsieur le comte...

SAINT-GERMAIN.

Vous m'avez demandé le secret de faire de l'or; je veux vous le communiquer.

LEBEL.

Malgré mon désir, monsieur le comte...

SAINT-GERMAIN.

Je connais votre amour pour la science, et je veux le satisfaire complètement. Vous êtes curieux d'opérations chimiques; il se présente une occasion... venez chez moi.

LEBEL.

Je ne puis... mon service auprès du roi... Mais si vous vouliez, dans ce salon...

SAINT-GERMAIN.

Volontiers... je m'y rendrai bientôt.

LEBEL.

Eh bien! votre protégé?

SAINT-GERMAIN.

C'est une dame...

LEBEL.

Ah! je comprends... amenez-la ici dans une

heure, et elle sera présentée sous vos auspices.

SAINT-GERMAIN.

Fort bien ; vous viendrez m'avertir.

SCÈNE V.

SAINT-GERMAIN, seul.

Je ne veux pas réfléchir sur cette action... non... je ne le veux pas... Et pourquoi m'inquiéterai-je ? après tout, dans ce siècle vénal et corrompu, celui qui donne à une femme la richesse, la puissance, et presque un trône ; celui-là n'a de titres qu'à la reconnaissance... Que de beautés, rebelles d'abord, ont plus tard remercié leur protecteur !... et pourtant je ne sais quelles pensées me troublent en dépit de moi-même... Ah ! Blanche ! Blanche ! quelle créature es-tu donc, toi qui bouleverses à ce point toutes mes idées ? C'est elle... allons, un nouvel effort.

SCÈNE VI.

SAINT-GERMAIN, BLANCHE.

BLANCHE.

Me voilà, monsieur le comte ; je vous cherchais, car j'ignore pourquoi je n'ai l'esprit tranquille qu'àuprès de vous. Dans cette cour qui m'est étrangère, il me semble que je suis déplacée... Tous les regards m'observent ; je ne puis faire un pas sans entendre des flatтерies qui me déplaisent comme autant de men-songes. Sous votre protection je me sens plus rassurée.

SAINT-GERMAIN, d'un ton grave.

Cette confiance !... me flatte !

BLANCHE.

Dites-moi, quitterai-je bientôt la cour ?

SAINT-GERMAIN.

Comment ! à peine arrivée...

BLANCHE.

Ah ! ne vous fâchez pas, si le bruit et la foule me causent plus de fatigue que de plaisir...

SAINT-GERMAIN.

Mademoiselle, il faut faire quelque violence à cette humeur trop sévère...

BLANCHE.

Si vous le désirez, j'y tâcherai... Mais, mon Dieu ! quel ton grave vous prenez avec moi !

SAINT-GERMAIN.

C'est celui qui convient maintenant. Tant que vous n'étiez qu'une simple orpheline, je me suis permis un langage trop familier peut-être.

BLANCHE.

Que voulez-vous dire ? ma situation est-elle changée ?

SAINT-GERMAIN.

Elle peut changer bientôt.

BLANCHE.

Suis-je prête à retrouver ma famille ?

SAINT-GERMAIN.

Je ne puis vous le promettre.

BLANCHE.

Et quel autre bonheur ?...

SAINT-GERMAIN.

Une grande fortune, un rang élevé.

BLANCHE.

Ah ! voilà tout ? Qu'ai-je besoin, bon Dieu ! de richesses et d'honneurs ? N'y a-t-il pas dans le monde quelques personnes qui m'aimeront telle que je suis ?

SAINT-GERMAIN.

Ah ! beaucoup, sans doute ; mais n'attachez-vous pas quelque prix à la protection, à l'amitié d'un personnage puissant dont vos charmes auraient touché le cœur ?

BLANCHE.

Plait-il ? voilà que vous parlez comme le père Griffet.

SAINT-GERMAIN, à part.

Elle a raison, et j'en ai honte !

BLANCHE.

Un personnage puissant, dites-vous, et qui m'aimerait ? Où m'a-t-il vue !... quel est-il ?

SAINT-GERMAIN, à part.

J'ose à peine me faire comprendre...

BLANCHE, à part.

Comme il a l'air embarrassé ! (Haut.) Apprenez-moi son nom...

SAINT-GERMAIN.

Je ne puis encore vous le dire...

BLANCHE.

Vous voulez donc que je le devine ?

SAINT-GERMAIN.

Vous ?

BLANCHE.

Oui, monsieur ; malgré mon peu de connaissance du monde, je puis être éclairée sur les hommages dont vous me parlez ; et, si je ne m'abuse point, j'avoue que je me sentirais fière de les avoir mérités.

SAINT-GERMAIN.

Quoi ! vous savez ?... Cet amant... vous le connaissez ?

BLANCHE.

Je le crois... C'est un grand seigneur, n'est-il pas vrai ? Tout le monde le recherche, tout le monde le vante et l'admire ; il faut bien que je fasse comme tout le monde.

SAINT-GERMAIN.

Est-ce bien vous qui parlez ainsi ?

BLANCHE.

Pourquoi cacher ce que je pense ? Si ce grand seigneur, qui a daigné me distinguer,

était un honnête homme qui m'eût témoigné un intérêt véritable, et qui ne songeât qu'à mon bonheur, je croirais devoir reconnaître son affection par la mienne, et je lui dirais : « De tous les biens que vous m'offrez, un seul a droit de me plaire, c'est votre cœur. Je ne desire rien de plus. »

SAINT-GERMAIN.

Qu'entends-je ?

BLANCHE.

Ah ! sans doute, j'aurais tort de m'exprimer avec tant de franchise, si vos paroles, hier, ne m'avaient persuadée de votre attachement.

SAINT-GERMAIN.

Moi ? est-il possible !... c'est moi !...

BLANCHE.

Qui donc ?

SAINT-GERMAIN.

O ciel ! et j'ai pu croire... ah ! pardon, Blanche ! combien je rougis de mes soupçons !... Vous m'aimez !... caprice d'enfant, peut-être, sentiment léger qu'un moment a fait naître, et qu'un moment effacera.

BLANCHE.

Aime-t-on ainsi quelquefois ?... Ah ! votre affection sera plus durable ; vous ne voudriez pas tromper une pauvre fille qui s'est fiée à vos paroles... ce serait bien mal.

SAINT-GERMAIN.

Oui... ce serait infâme... moi vous trahir ! Jamais ! Je le jure ici. Vous m'ouvrez les yeux sur le méprisable rôle où l'intrigue peut abaisser les hommes.

BLANCHE.

Que dites-vous ?

SAINT-GERMAIN.

Rien qui doive à présent vous effrayer... Je sens le prix d'un cœur tel que le vôtre ; désormais voyez en moi le plus ardent, le plus pur de vos défenseurs... Depuis hier, deux hommes avaient médité votre perte.

BLANCHE.

O ciel !

SAINT-GERMAIN.

Ils ne sont plus à craindre. J'ai triomphé de tous les deux.

BLANCHE.

Que je vous remercie !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LEBEL.

LEBEL.

Monsieur le comte, l'heure de la présentation est arrivée.

SAINT-GERMAIN.

Déjà !

LEBEL.

Voilà sans doute votre jeune protégée ?

BLANCHE.

Comment ?

SAINT-GERMAIN.

Vous vous trompez, monsieur Lebel : respectez cette jeune personne.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M^{me} DE MERGY.

MADAME DE MERGY.

Ah ! c'est le ciel qui vous place sur mon chemin, profond docteur que vous êtes. Bonjour, petite ; me reconnaissez-vous ?

BLANCHE.

Oui, madame.

MADAME DE MERGY.

Cela m'étonne.

BLANCHE.

Pourquoi ?

MADAME DE MERGY.

C'est que je ne me reconnais pas moi-même, tant je me trouve métamorphosée ! Voyez, la fraîcheur est revenue sur mes joues, et les grâces dans mon sourire... et je sens dans tout mon être une vivacité... une réminiscence de jeunesse... ah ! grand homme, contemplez votre ouvrage.

SAINT-GERMAIN, à part.

Ma foi, si je n'avais rien fait de mieux...

LEBEL, à part.

Qu'est-ce que c'est que cette vieille folle ?

SAINT-GERMAIN.

Vous avez donc pris de mon élixir ?

MADAME DE MERGY.

Trois doses... J'en avais entamé une quatrième, lorsque le sommeil m'a gagnée, et là-dessus j'ai fait un songe... quel songe !... il n'y a que vous qui puissiez m'en donner l'explication...

SAINT-GERMAIN.

Dispensez-moi !

MADAME DE MERGY.

Non pas, non pas ; c'est à vous que je le dois... Figurez-vous le plus beau fleuve du monde où se jouaient les plus beaux tritons... de petits amours autour d'une nacelle où se tenait une nymphe ravi-sante... toute belle... toute jeune... grâce à l'élixir... c'était moi... ne riez pas, petite, c'était moi, telle que vous me voyez... J'entrai dans la grotte où le dieu du fleuve...

SAINT-GERMAIN.

Assez... l'allégorie est claire...

MADAME DE MERGY.

Divin oracle... je vous écoute.

LEBEL.

Mais, monsieur le comte...

SAINT-GERMAIN, à Lebel.

Attendez... (A madame de Mergy.) La destinée la plus brillante vous est réservée... La grotte, c'est

l'appartement du roi... le dieu, c'est le roi lui-même.

MADAME DE MERGY.

Je m'en étais doutée.

SAINT-GERMAIN.

Avez-vous quelque grâce à solliciter ?

MADAME DE MERGY.

Moi ? toujours... j'ai un autre beau-frère...

SAINT-GERMAIN.

Vous pouvez entrer.

MADAME DE MERGY.

Plait-il ?

SAINT-GERMAIN.

Vous avez une audience.

MADAME DE MERGY.

Une audience ! quel bonheur !

SAINT-GERMAIN.

Monsieur Lebel vous présentera.

LEBEL.

Comment ?

SAINT-GERMAIN.

Voici la dame que vous devez introduire.

LEBEL.

Cela ?

MADAME DE MERGY.

Qu'a-t-il donc, le valet de chambre ?

LEBEL, à Saint-Germain.

Mais elle n'est ni jeune ni belle ?

SAINT-GERMAIN.

Vous ai-je dit qu'elle le fût ? Présentation morale, affaire politique, voilà tout.

MADAME DE MERGY.

Une audience du roi ! et dans ce moment !... allons, mon ami, ouvrez les deux battants ; songez à votre devoir, et l'on aura soin de vous. Petite, je ne vous oublierai pas... (A Saint-Germain.) Si vous saviez la fin de mon rêve !

SAINT-GERMAIN.

Le roi vous attend.

MADAME DE MERGY.

J'y cours.

(Elle sort.)

LEBEL.

Quelle apostille pour une pétition que cette figure-là !

(Il sort.)

SCÈNE IX.

BLANCHE, SAINT-GERMAIN.

BLANCHE.

Monsieur de Saint-Germain, qu'est-ce que tout cela signifie ?

SAINT-GERMAIN.

Ah ! ne l'apprenez jamais. Sachez seulement que je m'expose à la colère du roi.

BLANCHE.

Je tremble...

SAINT-GERMAIN

Je trouverai moyen de conjurer le danger... Quant à vous, Blanche, votre place n'est plus

ici ; vous avez raison d'éviter le bruit et la foule... demain vous retournerez à Paris.

BLANCHE.

Mais le couvent...

SAINT-GERMAIN.

Ne craignez rien : vous n'y rentrerez plus.

On vient... Me trompé-je ?

BLANCHE.

Quelle est cette dame ?

SAINT-GERMAIN.

La favorite...

BLANCHE.

De la reine ?.. comme elle est belle !

SAINT-GERMAIN.

Retirez-vous, je vous reverrai bientôt.

SAINT-GERMAIN, seul.

Madame de Pompadour, seule, dans cette galerie ! est-ce le hasard qui l'amène ?

SCÈNE X.

SAINT-GERMAIN, LA MARQUISE DE POMPADOUR.

(Saint-Germain salue et fait quelques pas pour se retirer.)

LA MARQUISE.

Restez, monsieur.

SAINT-GERMAIN.

Suis-je assez heureux, madame la marquise, pour que vous ayez cherché ma présence ? Aurais-je l'honneur de vous obliger ? ma science et mes miracles sont toujours à vos ordres.

LA MARQUISE.

Trêve de plaisanteries, monsieur.

SAINT-GERMAIN.

Quel sévère langage dans une si belle bouche !

LA MARQUISE.

C'est le ton qui convient avec un ingrat.

SAINT-GERMAIN.

Madame...

LA MARQUISE.

Il ne manque à la cour ni d'extravagants ni de dupes. Permis à eux de rattacher votre crédit à je ne sais quelle puissance occulte et surnaturelle ; mais vous ne sauriez oublier, vous, monsieur le comte de Saint-Germain, qu'un regard de protection jeté sur vous est le vrai talisman qui vous a tiré de la foule.

SAINT-GERMAIN.

Loin d'oublier vos bontés, madame, j'ai souvent eu la prétention de les justifier.

LA MARQUISE.

Comment donc arrive-t-il que votre main se mêle aux intrigues dirigées contre moi ?

SAINT-GERMAIN.

Veillez vous expliquer...

LA MARQUISE.

Osez - vous nier que tout-à-l'heure une présentation n'ait eu lieu, par vos soins, sur votre demande ?

SAINT-GERMAIN.

Ah! vous êtes instruite...

LA MARQUISE.

La protégée de monsieur le comte est sans doute jeune et jolie?...

SAINT-GERMAIN.

Mais...

LA MARQUISE.

Vous vous êtes trop tôt flatté du succès. Quels que soient les attraits de cette rivale, nous avons encore du crédit; je vais à l'instant demander justice d'elle et de vous. Je la verrai, cette beauté nouvelle...

SAINT-GERMAIN. (Madame de Mergy entre.)

Soyez satisfaite : la voici.

LA MARQUISE.

Cette femme !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, M^{me} DE MERGY.

MADAME DE MERGY.

Ah! c'est pour en mourir... je me trouve mal... Quel procédé ! quelle honte !

SAINT-GERMAIN.

Qu'avez-vous donc ?

MADAME DE MERGY.

Beau faiseur de miracles, vos philtres sont merveilleusement composés !

SAINT-GERMAIN.

Comment? vos charmes...

MADAME DE MERGY.

C'est à recommencer.

SAINT-GERMAIN.

L'audience n'a pas été heureuse ?

MADAME DE MERGY.

Hélas! je n'ai rien obtenu.

LA MARQUISE, à Saint-Germain.

Quoi! c'est là?...

SAINT-GERMAIN, bas.

Votre rivale... je vous en demande pardon... (Haut à madame de Mergy.) Mais peut-être avez-vous négligé...?

MADAME DE MERGY.

Je vous jure qu'il n'y a pas eu de ma faute. Conduite par M. Lebel, j'avais pris une démarche pleine de séduction. La porte s'ouvrit, et je me trouvai précisément derrière le fauteuil de notre roi bien-aimé. Je lui fis une gracieuse révérence; et je lui dis d'une voix douce, mon placet à la main et mon éventail sur les yeux : « Sire, c'est une jeune personne qui sollicite l'honneur de vos bontés... » Le roi se retourna et me considéra d'un air stupéfait. « Ma bonne dame, dit-il, adressez-vous à mes ministres; ils examineront les droits de votre petite-fille... » Je faillis tomber à la renverse... Ma petite-fille!... Juste ciel! il fait un jour si trompeur dans ces appartements... Vous riez, madame?...

LA MARQUISE.

Je ris de la méprise du roi.

SAINT-GERMAIN.

Oui, c'est le roi qui se trompe.

MADAME DE MERGY.

Vous croyez?...

SAINT-GERMAIN.

Mon élixir est infaillible; renfermez-vous pendant quelques semaines, redoublez, triplez les doses, et la métamorphose sera complète.

MADAME DE MERGY.

Allons, je vais m'y remettre. S'il faut du temps, je me résigne; avec le temps je deviendrai jeune et belle...

SAINT-GERMAIN.

On ne vous reconnaîtra plus.

MADAME DE MERGY.

Alors je pourrai me placer hardiment sur le passage du roi, en plein jour, et défier toutes les beautés de la cour... même les plus dédaigneuses! Au revoir, madame.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

SAINT-GERMAIN, LA MARQUISE.

SAINT-GERMAIN.

Vit-on jamais une parcellle folle ?

LA MARQUISE.

Elle m'a bien divertie. Ah! mon cher Saint-Germain, me pardonneriez-vous mes soupçons? Ne vous offensez pas de mon injustice; plaignez-moi plutôt. Telle est ma destinée, à moi, femme jadis obscure, élevée par le hasard sur les marches d'un trône, sans autre appui que le caprice d'un cœur faible et mobile. Louis me verra-t-il toujours avec les mêmes yeux? un nouvel objet ne peut-il éveiller en lui un sentiment plus fort qu'une fantaisie passagère; et moi, délaissée au milieu de tant d'ennemis, que deviendrai-je? Voilà le secret de mes terreurs, de mes angoisses continuelles, et de ces injustes mouvements dont je ne suis pas maîtresse, que je me reproche, et que mes vrais amis doivent me pardonner.

SAINT-GERMAIN.

Ces inquiétudes si naturelles, je les comprends, je les partage, elles sont fondées. Ce matin encore, un danger vous menaçait, et c'est moi qui l'ai détourné.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire ?

SAINT-GERMAIN.

Que la démarche dont vous me soupçonniez, la présentation d'une jeune fille, devait en effet être tentée aujourd'hui même.

LA MARQUISE.

O ciel! qui donc aurait osé?...

SAINT-GERMAIN.

Qui? vos nouveaux amis, vos éternels ennemis, les jésuites...

LA MARQUISE.

Quels projets! quelle horreur!

SAINT-GERMAIN.

Voilà de leurs manœuvres; mais je les surveillais, j'ai retourné leur complot contre eux-mêmes, et à cette jeune rivale j'ai substitué ce que vous avez vu.

LA MARQUISE.

Comment reconnaître un si grand service?

SAINT-GERMAIN.

En m'abandonnant les coupables... je ne vous demande que la neutralité. Daignez seulement me défendre auprès du roi contre les suites de ma hardiesse.

LA MARQUISE.

Je vous le promets: et vous, mon ami, continuez à servir une femme qui ne sera point ingrate. Voilà un danger passé, mais un autre peut renaitre; ah! si vous pouviez me dévoiler l'avenir... mais quelle folie! ne vais-je pas eroire aussi à votre science surnaturelle? Votre unique magie, c'est l'esprit, c'est la prudence... je la consulterai toujours.... Acceptez pour prix de vos bons offices cette boîte ornée du portrait de Louis.

SAINT-GERMAIN.

Je ne puis répondre à tant de bontés qu'en m'engageant à veiller sans cesse pour vous prévenir de tout ce qui pourrait inquiéter votre amour.

LA MARQUISE.

Mais il faut même à cela bien de la discrétion.

SAINT-GERMAIN.

Je vous renverrai ce portrait, quand le modèle méditera quelque infidélité.

LA MARQUISE.

J'adopte ce signe mystérieux... Adieu. Comptez sur moi comme je compte sur vous.

SCÈNE XIII.

SAINT-GERMAIN, seul.

Pour le coup, je les tiens. Le fil qui se brisait s'est renoué... Ah! mes pères, grands politiques que vous êtes, l'intrigue est une arme que vous maniez à merveille, mais dont la pointe se redressera contre vous. Le père Griffet! il paraît bieu joyeux...

SCÈNE XIV.

SAINT-GERMAIN, au fond; GRIFFET, BERTHINOT, LE CONSEILLER, LE CHEVALIER.

GRIFFET.

Oui, messieurs, oui, je vous le dis, il est perdu. Tout le monde le sait déjà.

BERTHINOT.

Est-ce bien possible?

GRIFFET.

Je le tiens d'un huissier des petits appartements. Le roi est d'une colère affreuse contre le comte de Saint-Germain.

SAINT-GERMAIN, à part.

C'est de moi qu'il s'agit.

LE CONSEILLER.

Et d'où vient le courroux de Sa Majesté?

GRIFFET.

On l'a entendue s'écrier: Une pareille impertinence! Oser me présenter une folle de cette espèce!

SAINT-GERMAIN, à part.

Ah! la vieille!

BERTHINOT.

Comment! ce pauvre Saint-Germain...?

LE CHEVALIER.

J'en suis enchanté... il obtenait des succès scandaleux... auprès des femmes sur-tout...

BERTHINOT.

N'est-ce pas, monsieur le conseiller?

LE CONSEILLER.

Oui... je me félicite...

GRIFFET.

Eh! bien, messieurs, le sorcier, tout sorcier qu'il est, n'a pas prévu ce coup-là.

SAINT-GERMAIN, à part.

Peut-être.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, UN EXEMPT.

L'EXEMPT.

Messieurs, je suis porteur d'un ordre qui concerne monsieur de Saint-Germain; n'est-il pas avec vous?

SAINT-GERMAIN, s'avançant.

Me voici.

BERTHINOT.

Il était là!... il est par-tout!

L'EXEMPT.

Sa Majesté vous interdit à jamais l'approche de la cour, et vous enjoint de vous rendre à la Bastille.

SAINT-GERMAIN.

Il suffit.

GRIFFET, à part.

Qu'avais-je dit? je triomphe!

BERTHINOT.

Au fait, est-ce que cet homme ne serait pas un vrai prophète?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BLANCHE.

BLANCHE.

Ah! monsieur de Saint-Germain, on veut vous arrêter; fuyez!

SAINT-GERMAIN.

Il est trop tard.

BLANCHE.

Voilà donc le malheur que vous m'aviez annoncé... Ah! s'il m'était permis de voir le roi, de le supplier...

SAINT-GERMAIN.

Vous!

GRIFFET.

Mademoiselle...

SAINT-GERMAIN.

Charmante fille, ce n'est pas à vous de demander ma grâce; vous l'obtiendriez trop sûrement. Et qu'en ai-je besoin d'ailleurs? ne suis-je pas soutenu par une protection qui surpasse tous les secours humains? On abuse d'un crédit éphémère pour persécuter l'innocence; mais le ciel se lasse de l'injustice, et venge les opprimés. Devant sa volonté, la perversité recule impuisante... les pièges du méchant l'entraînent à sa propre ruine, les chaînes tombent, et le juste est délivré.

BERTHINOT.

Qu'est-ce qu'il dit?

LE CHEVALIER.

Quel ton d'inspiré!

GRIFFET.

Il prophétise pour se consoler; laissez-le faire.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LEBEL.

LEBEL, à l'exempt.

Retirez-vous, monsieur; monsieur de Saint-Germain est libre.

GRIFFET.

Libre!

BERTHINOT.

Comment!

BLANCHE.

Quel bonheur!

LEBEL.

Le roi vous accorde, à compter d'aujourd'hui, vos grandes et petites entrées.

SAINT-GERMAIN, à part.

Elle est reconnaissante.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, excepté LEBEL.

GRIFFET.

La marquise dans son parti!

BERTHINOT, se jetant au cou de Saint-Germain.

O grand homme! prophète incomparable! je n'y tiens plus; que je t'embrasse! tu l'avais dit: Le juste sera délivré... et la ruine du mé-

chant... ses pièges... je ne sais plus... mais c'est sublime. Voilà mon Dieu!

LE CHEVALIER.

Certes, le mérite éminent de monsieur le comte...

LE CONSEILLER.

La faveur si légitime de monsieur le comte...

SAINT-GERMAIN.

Assez, messieurs; vous ne songez pas que je sais lire au fond de vos cœurs, et distinguer mes vrais amis.

BLANCHE.

Ah! tant mieux.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET.

Monsieur de Saint-Germain, un inconnu vient d'apporter pour vous ce paquet cacheté.

SAINT-GERMAIN.

Donnez...

LE VALET.

Il m'a dit que c'était de la part d'une dame...

BERTHINOT.

Toujours!...

BLANCHE, à part.

D'une dame!

SAINT-GERMAIN, à part.

La conseillère!

LE CONSEILLER.

Messieurs, retirons-nous; il faut être discret.

GRIFFET.

Je laisse monsieur de Saint-Germain à ses graves affaires.

SAINT-GERMAIN.

Plus graves que vous ne pensez peut-être... Mademoiselle, vous pouvez demeurer; ai-je des secrets pour vous?

GRIFFET, à part, en s'en allant.

Cet homme échappe à tous les calculs; d'où lui vient sa force?... je le saurai.

SCÈNE XX.

BLANCHE, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN, dépliant la lettre.

Ah! voilà ce que j'attendais.

BLANCHE.

Cette lettre vous cause bien de la joie... elle est d'une dame?

SAINT-GERMAIN.

Vous pouvez la lire...

BLANCHE.

Mais...

SAINT-GERMAIN.

Je vous en prie.

BLANCHE, lisant.

« Monsieur... les paroles merveilleuses que vous m'avez enseignées ont réussi à calmer la jalousie de mon mari... » En vérité?...

SAINT-GERMAIN.

C'est tout simple; quelques paroles caressantes, une jolie bouche et une voix douce, que de talismans!

BLANCHE, lisant.

« En échange de ce service, je vous envoie la pièce de procédure que vous m'avez demandée, et qui compromet si gravement le père Griffet dans l'attentat de Damiens... » Est-il possible?

SAINT-GERMAIN.

Oui, une exhortation fanatique adressée à Damiens, la veille du crime. Voilà cette preuve qui doit nous venger tous, moi, mon père, le roi et la France.

BLANCHE.

Qu'entends-je?

SAINT-GERMAIN.

Oui: à travers la frivolité de ma vie, sous ce masque d'aventurier, je n'ai poursuivi qu'un but, la ruine d'une Société funeste; ce que les rois n'osent pas faire, ce que les philosophes essaient vainement, un homme seul, ce qu'ils appellent un charlatan, l'accomplira.

BLANCHE.

Quelle hardiesse!

SAINT-GERMAIN.

Que j'achève ma tâche! ma vie alors m'appartiendra; il me sera permis de la consacrer à des sentiments plus doux, de vous l'offrir, et de vous demander ma récompense.

BLANCHE.

Puisse le ciel vous entendre, mon ami! mais, hélas! que d'obstacles!

SAINT-GERMAIN.

Demain il n'en existera plus.

BLANCHE.

Le père Griffet...

SAINT-GERMAIN.

Aura cessé d'être à craindre. Un puissant allié me soutiendra: je l'attends... Quelqu'un!... Ce n'est pas encore lui.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, BERTHINOT.

BERTHINOT.

J'aurais un mot à vous dire en particulier... Vous permettez, ma belle demoiselle?... Heureux mortel, favorisé du ciel et des femmes!...

SAINT-GERMAIN.

De grâce, parlez vite.

BERTHINOT.

En sortant j'ai rencontré un homme qui m'a pris à l'écart, et que j'ai reconnu, à son accent anglais, pour être le même qui m'a remis cette dépêche de l'ambassade.

SAINT-GERMAIN.

Eh bien?

BERTHINOT.

Voici ses propres paroles qu'il m'a prié de vous répéter exactement, ne pouvant pénétrer dans l'intérieur du château: « Ce soir, à six heures, à l'horloge du couvent de la Visitation, tout sera décidé. »

SAINT-GERMAIN, à part.

Le plan de débarquement.

BERTHINOT.

Je ne sais pas ce que cela veut dire. Mais il est cinq heures treize minutes à ma montre.

SAINT-GERMAIN.

Il faut que j'aille au rendez-vous.

BERTHINOT.

Ah! l'on vous recommande aussi les plus grandes précautions.

SAINT-GERMAIN.

Je crois bien... Si l'on me reconnaissait...

BERTHINOT.

Il s'agit de quelque nouveau mystère... dans un couvent! miracle contre miracle! Mais je suis un profane, cela ne me regarde pas. Je vous rends à mademoiselle; je m'éloigne en ami discret.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

SAINT-GERMAIN, BLANCHE.

SAINT-GERMAIN.

Quel contre-temps! voilà le moment de surprendre toutes leurs manœuvres; comment surveiller à-la-fois cette intrigue et poursuivre ici la mienne? Et le duc qui n'est pas arrivé!

BLANCHE.

Je vous vois cruellement tourmenté.

SAINT-GERMAIN.

Oui, Blanche. Ces papiers, je ne puis les emporter au milieu des amis de Griffet... Si on les découvrait...

BLANCHE.

Laissez-les-moi.

SAINT-GERMAIN.

Quelle idée! prendre une jeune fille pour dépositaire... Précisément... ils ne la soupçonneront pas... et c'est l'unique moyen... Oui, c'est à vous seule que je puis confier ces papiers. Le duc de Choiseul va venir ici.

BLANCHE.

Je vous devine: il faut l'attendre, lui parler?

SAINT-GERMAIN.

Non, mais lui remettre seulement le billet que voici.

(Il écrit.)

« Monsieur le duc, vous pouvez sans crainte soumettre au roi un édit d'expulsion. L'occasion est arrivée; vous en jugerez par la pièce que j'accompagne cet écrit. »

Tenez, Blanche, prenez bien garde à ce dépôt. Mon sort, le sort d'un royaume sont maintenant entre vos mains. Oui, je laisse ici de quoi perdre nos ennemis, et là bas je vais les combattre encore. S'ils avaient un trône à Londres, ils auraient bientôt un ministère ici. Que le même jour soit témoin de leur ruine en Angleterre et en France! Adieu.

SCÈNE XXIII.

BLANCHE, seule.

Je comprends à peine... Quoi! ces hommes que j'avais appris à respecter, ces instituteurs de ma jeunesse, ce père Griffet dont le zèle semblait mériter de ma part un amour filial... ce seraient des imposteurs! monsieur de Saint-Germain me l'assure... lui, mon ami sincère... et mon cœur qui n'a jamais pu les aimer a bientôt confirmé son témoignage. Leurs soins, que je n'acceptais qu'avec peine, me laissent sentir mon isolement... Auprès de lui je ne serai plus orpheline.

SCÈNE XXIV.

BLANCHE, GRIFFET.

GRIFFET, à part.

Ce que vient de m'apprendre le conseiller m'épouvante... la perte de cette pièce si dangereuse se lierait-elle aux menées du comte de Saint-Germain?... il n'est plus là... si Blanche est instruite, elle parlera.

BLANCHE.

Le père Griffet!

GRIFFET.

Qu'avez-vous, mademoiselle? pourquoi tant d'émotion à mon aspect? il fut un temps où je me voyais accueilli avec plus de confiance, alors vous me regardiez comme un père.

BLANCHE.

Vous!

GRIFFET.

Que s'est-il donc passé depuis hier? une autre voix plus puissante que la mienne est-elle parvenue à m'aliéner votre cœur? de quels prestiges s'est-on servi pour l'égarer?

BLANCHE.

Serait-ce donc s'égarer que de ne pas suivre vos leçons?

GRIFFET.

Sans doute, il vaut mieux prêter l'oreille aux séductions du premier charlatan de la cour!

BLANCHE.

Ah! mon père, vous êtes aussi de la cour.

GRIFFET.

Des sarcasmes! Fort bien, abandonnez-moi

pour ce nouveau directeur! Je ne prends pas le change sur le sentiment qui vous anime... le cœur d'une femme est aisément converti par des paroles de galanterie; c'est un sûr moyen d'opérer des miracles.

BLANCHE.

Eh bien? s'il était vrai!...

GRIFFET.

Mon devoir alors serait de préserver votre innocence... c'est à moi que votre famille vous a confiée.

BLANCHE.

Oui; vous me le dites sans cesse; mais cette famille, jamais vous ne me l'avez fait connaître... quel gage de votre sincérité? la sainteté de votre caractère n'est pas toujours une garantie infailible.

GRIFFET.

Quoi?

BLANCHE.

J'ai réfléchi, monsieur; je ne suis plus un enfant... et si vous n'avez pris soin de ma jeunesse que pour faire de moi une esclave dont la conscience serait dans vos mains, vous vous êtes trompé; je suis libre... laissez-moi.

GRIFFET.

Fille imprudente! c'est vous qui vous trompez... il me reste le droit de vous retenir sur le penchant du précipice; la séduction vous enivre... des paroles criminelles, des écrits plus criminels encore... Quel est ce papier que vous voulez me cacher? Sans doute un billet du comte de Saint-Germain?

BLANCHE.

Pourquoi le nierai-je, si c'est la vérité?

GRIFFET.

Je veux le voir.

BLANCHE.

Non, monsieur.

GRIFFET.

Blanche, au nom de votre honneur, au nom de cette sincérité que j'ai toujours trouvée en vous, montrez-moi cette lettre.

BLANCHE.

Vous ne la verrez point.

GRIFFET.

Moi, votre tuteur!

BLANCHE.

Vous moins que personne.

GRIFFET.

Je l'aurai pourtant.

BLANCHE.

Par la violence?... je vais appeler.

GRIFFET.

Du scandale!

BLANCHE.

Pour vous seul...

GRIFFET, s'emparant du papier.

Il est trop tard.

BLANCHE.

Ah ! quelle indignité ! ne lisez pas, monsieur, je vous défends de lire.

GRIFFET, à part.

Au duc de Choiseul !... (Haut.) Que vois-je ? cette pièce qui me compromet... vous l'avez?...

BLANCHE.

Je n'ai rien à vous répondre.

GRIFFET.

Vous l'avez, pour la remettre au duc de Choiseul !

BLANCHE.

Il va venir ; je lui dévoilerai votre indigne conduite.

GRIFFET.

Donnez-moi ce papier, il me le faut.

BLANCHE.

Jamais...

GRIFFET.

De grace, par tout ce qu'il y a de plus sacré, donnez-moi ce papier, et je vous pardonnerai tout, et je vous laisserai libre, et je vous donnerai des richesses, et vous pourrez l'aimer.

BLANCHE.

Vous me faites pitié !

GRIFFET.

Pitié... oui, c'est ce que je demande ; grace ! ce papier peut me perdre ; je vous en supplie ; rendez-le-moi.

BLANCHE.

Je ne le puis, en vérité, je ne le puis.

GRIFFET.

Ne me réduisez pas au désespoir.

BLANCHE.

Monsieur, laissez-moi m'éloigner.

GRIFFET, à part.

Il n'y a que ce moyen. (Haut.) Eh bien ! si la prière est inutile, j'aurai recours à mes droits.

BLANCHE.

Vos droits !

GRIFFET.

Plus sacrés que tu ne penses. (A part.) Effrayons-la, ou je suis perdu. (Haut.) Ce papier que tu t'obstines à garder, sais-tu qu'il peut conduire à l'exil, à l'infamie, à la mort, l'homme qui sur la terre a le plus de titres à ton amour ?

BLANCHE.

Que dites-vous ?

GRIFFET.

Je t'ai élevée, je t'ai chérie comme une fille, et tu ignores le secret de ta naissance...

BLANCHE.

Eh bien ?

GRIFFET.

N'as-tu jamais pensé aux motifs qui me fermaient la bouche... à la honte qui peut-être m'imposait un mystère éternel?... Tu me demandes un nom ? si j'en avais un à te donner, tu le flétrirais d'avance, toi qui médites un parricide!...

BLANCHE.

Ciel !

GRIFFET.

Ma fille, veux-tu livrer ton père aux bourreaux?... Rends-moi cet écrit. (Elle le lui donne, et il le déchire.) Je suis innocent !

BLANCHE.

Malheureuse ! je me meurs!...

GRIFFET.

Silence éternel sur ce que tu viens d'apprendre !

.....

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, LEBEL.

GRIFFET.

Monsieur Lebel, cette jeune fille se trouve mal. Elle va retourner à Paris. Voudriez-vous donner ordre qu'on fasse approcher ma voiture ? (A part.) Vienne à présent le duc de Choiseul ! — A nous deux, Saint-Germain ! — Je terrasserai le calomniateur !

ACTE TROISIÈME.

Même décoration.

SCÈNE I.

SAINT-GERMAIN, LEBEL.

SAINT-GERMAIN, devant une table, examinant des papiers.

Quelle découverte !

LEBEL, debout, derrière lui.

C'est merveilleux !

SAINT-GERMAIN.

Ah ! mon cher Lebel, si vous saviez quel précieux secret était contenu dans ce papier !

LEBEL.

Les caractères ont reparu aussi nets que s'ils sortaient de la plume... Je vous avais bien dit qu'ici vous ne seriez pas dérangé dans vos opérations... Est-ce heureux que le roi vous fasse attendre !

SAINT-GERMAIN.

Je craignais que ce ne fût lui qui m'attendit. J'étais à peine revenu de Paris, quand j'ai reçu ses ordres... (A part.) Les rusés jésuites!... J'ai vu de près toutes leurs manœuvres... mais ici leur adresse est en défaut... Comment cet ha-

bile homme a-t-il eu l'imprudence de me confier un pareil papier? Quelque méprise!... Le hasard ressemble parfois à la Providence. O Blanche, toi qui m'es déjà si chère! ton bonheur sera donc mon ouvrage! Maintenant le roi peut-il?...
 LEBEL.

Il ne lui reste plus de son indisposition qu'un fond de dégoût et d'ennui: il s'en prend à tous les partis qui s'agitent autour de son fauteuil.

SAINT-GERMAIN.

Avez-vous remis sur son bureau le manuscrit que je vous ai donné?

LEBEL.

Oui.

SAINT-GERMAIN.

Il sera guéri.

LEBEL.

C'est donc une recette merveilleuse?

SAINT-GERMAIN.

Un recueil d'anecdotes... mes mémoires... ils le distrairont... Il rira des jésuites, des jansénistes, de messieurs du parlement et des encyclopédistes, et se portera bien. Voilà tout mon secret.

LEBEL.

Vous êtes un grand médecin!... On sort du cabinet du roi... C'était le nonce du pape.

SAINT-GERMAIN.

Le nonce à Choisy! Instruit du coup d'état qui se prépare, viendrait-il au secours de la sainte milice, ou bien espèrerait-il intéresser le roi aux tentatives du prétendant? Dans les deux cas, ceci me regarde: c'est la même cause... Eh bien! monsieur le nonce, lancez vos foudres apostoliques, j'essaierai de mes recettes cabalistiques, nous combattons avec nos armes... charlatan contre charlatan.

(Il se dirige vers le cabinet du roi.)

SCÈNE II.

SAINT-GERMAIN, LE DUC DE CHOISEUL.

LE DUC.

Tout est perdu, mon cher... Ils ont profité de l'indisposition du roi pour effrayer sa conscience. Le ministère va être changé.

SAINT-GERMAIN.

Le roi n'est plus malade; il n'est qu'ennuyé, et tout-à-l'heure il rira... je vous le promets...

LE DUC.

Le mal est fait: il a donné sa parole à monsieur le dauphin. Le duc d'Aiguillon et ses amis entrent au ministère... Je n'ai pu retarder encore la signature de ma disgrâce, qu'en m'engageant à apporter sur-le-champ la preuve de la complicité des jésuites dans l'affaire de Damiens, cette pièce convaincante que vous m'avez promise. Donnez-la-moi tout de suite, ou c'en est fait.

SAINT-GERMAIN.

Je vous l'ai fait remettre.

LE DUC.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

SAINT-GERMAIN.

On ne vous a pas remis un papier?

LE DUC.

Je n'ai rien reçu.

SAINT-GERMAIN.

Est-il possible!... Blanche!... qu'en a-t-elle fait? m'aurait-elle trahi?... oh non!... Où est-elle? Ils l'auront enlevée...

SCÈNE III.

LES MÊMES, BERTHINOT.

BERTHINOT, tout effaré.

Eh bien! quelle nouvelle! c'en est donc fait! Monseigneur, la cabale dévote l'emporte. C'est une horreur! c'est la ruine de la monarchie! Et mon bail des fermes qui expire! Le renouvelleront-ils... Ils détestent les philosophes! Je serai ruiné! Ah! la France est perdue!

LE DUC.

Qui vous a rapporté ce bruit?

BERTHINOT.

Il n'est que trop réel... Ils l'ont emporté. Je viens de voir sur la route de Paris une voiture à la livrée de l'aumônier de Mesdames, allant, au grand galop, porter sans doute cette nouvelle à monsieur l'archevêque.

SAINT-GERMAIN.

Une voiture de Griffet sur la route de Paris!...

LE DUC.

Il est ici.

BERTHINOT.

C'est quelque'une de ses pénitentes, qu'il envoie en courrier.

SAINT-GERMAIN.

Par exemple!

BERTHINOT.

Sans doute. La voiture allait si vite, qu'elle a accroché et endommagé les armoiries de mon vis-à-vis... Maudit ministère!... Et le choc en faisant tomber un des stores fermés m'a laissé voir le plus joli bras de femme!... Ah! ne pensons plus à cela; si je ne suis plus fermier général...

SAINT-GERMAIN.

Une femme!... quelle lumière!... Si c'était elle... Il faut l'atteindre. (Haut.) Trêve de lamentations, monsieur Berthinot... un peu de philosophie.

BERTHINOT.

On la supprime!

SAINT-GERMAIN.

Vous pouvez la sauver ainsi que nous... et votre ferme générale...

LE DUC.

Lui ?

SAINT-GERMAIN.

Oui, monseigneur.

BERTHINOT.

Parlez. Je veux être martyr de la bonne cause. Sur-tout ne me compromettez pas avec eux, si par hasard...

SAINT-GERMAIN.

Je ne vous demande pas du courage.

BERTHINOT.

Vous pouvez compter sur moi.

SAINT-GERMAIN.

Remettez seulement cette boîte d'or à madame de Pompadour.

BERTHINOT.

Volontiers. En même temps je lui dirai un mot de ma position...

SAINT-GERMAIN.

Et vous lui recommanderez de faire arrêter sur-le-champ la voiture que vous avez rencontrée.

BERTHINOT.

Je lui dirai que vous me l'avez dit ! Oui, l'on peut compter sur moi... Je suis tout à vous, monsieur le duc. Mais je ne comprends pas...

SAINT-GERMAIN.

Il suffit. Par ce moyen, vous sauvez l'état, la philosophie, et votre ferme générale.

BERTHINOT.

J'y cours. Ah ! les fanatiques ! les bigots ! j'écraserai l'infâme, comme dit mon ami M. de Voltaire. Vous resterez ministre, monsieur le duc. Au renouvellement de bail, je ferai bien les choses avec vos bureaux. Adieu. Je me devone pour le salut de tous.

SCÈNE IV.

LE DUC DE CHOISEUL, SAINT-GERMAIN.

LE DUC.

Votre moyen est bien douteux.

SAINT-GERMAIN.

Je ne doute jamais, monseigneur. J'ai mis la jalousie de madame de Pompadour à la poursuite de cette voiture. La passion d'une femme va vite. Elle doit nous sauver. En attendant, voici le ravisseur.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GRIFFET.

GRIFFET.

Monsieur le duc, je regrette d'être obligé de vous apprendre que le roi a résolu de changer son ministère. Sa bonté daigne me confier la feuille des bénéfices. Il ne manque plus à mon ordonnance que votre contre-seing...

C'est une formalité un peu rigoureuse, je le sens : il est dur de légaliser l'avènement de ses successeurs. Croyez que j'aurais voulu vous épargner ce déplaisir.

LE DUC, prêt à prendre la plume.

Je vous en remercie, monsieur. Il y a des disgrâces qui honorent.

SAINT-GERMAIN, l'arrêtant.

Ne signez pas... il n'est pas encore temps.

GRIFFET.

On ne méconnaîtra pas le nom et les ordres du roi.

SAINT-GERMAIN, au duc.

Votre plume ne donnera pas pour ministre à Louis XV un des complices de Damiens !

GRIFFET.

Misérable imposteur ! vous avez l'audace de m'accuser tout haut d'un odieux attentat ?...

SAINT-GERMAIN.

Parceque j'en ai la preuve.

GRIFFET.

Montrez-la ?

SAINT-GERMAIN.

Je m'y engage.

GRIFFET.

Vaines paroles, monsieur. C'est là votre style ordinaire. Il ne s'agit pas ici d'annoncer quelque opération miraculeuse, et d'ajourner la crédulité des dupes... Répondez... où est la preuve ?

SAINT-GERMAIN.

Où est Blanche ?

GRIFFET.

Qu'y a-t-il de commun entre moi et cette jeune fille ?

SAINT-GERMAIN.

Vous l'apprendrez du parlement, où je vous dénonce.

GRIFFET.

Allez donc le chercher dans l'exil où le roi va le renvoyer encore une fois. Une commission de justice royale le remplace à Paris : et vous, vous n'aurez pas besoin d'aller si loin pour justifier l'industrie que vous exercez ici, et les intrigues de votre vie tout entière. Le compte sera long, si l'on vous croit, monsieur l'immortel !

SAINT-GERMAIN.

Je vous répondrai devant Blanche. Où est-elle ? où est-elle ?

GRIFFET.

A l'abri de vos criminelles séductions !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M^{me} DE POMPADOUR.

MADAME DE POMPADOUR.

Je suis bien aise de vous trouver réunis ici, messieurs. Je viens au nom du roi. Monsieur le duc, vous avez porté, contre un homme, à

qui Sa Majesté peut songer pour un poste de haute confiance, l'accusation la plus grave ; le roi exige qu'elle soit prouvée à l'instant même. Je ne puis vous cacher qu'il voit dans cette affaire un calomniateur ou un criminel, et que des deux côtés il a résolu de punir.

LE DUC.

Madame, ce que j'ai avancé, j'en avais depuis long-temps la conviction ; j'en attendais la preuve...

MADAME DE POMPADOUR, ironiquement.

De monsieur de Saint-Germain peut-être?...

GRIFFET.

D'un aventurier!

LE DUC.

On ne me l'a point remise, on m'a trompé ; mais je n'ai point trompé le roi. J'ai dit ce que j'ai cru, ce que je crois encore la vérité. Que le roi prononce entre l'affirmation du duc de Choiseul et le démenti d'un jésuite : il doit savoir la valeur de la parole de l'un et de l'autre. Mais pour des esprits prévenus le crime sans pièces officielles est l'innocence calomniée. Je me soumetts à ce jugement, et vous supplie de faire agréer ma démission à Sa Majesté.

SAINT-GERMAIN.

De grace, madame, retenez la main du roi encore quelques minutes!...

GRIFFET.

La justice du roi n'attendra pas sur une telle caution.

MADAME DE POMPADOUR, à Saint-Germain.

Je vous trouve bien hardi de proposer votre garantie.

SAINT-GERMAIN.

Je ne comprends rien à votre colère... après le service que j'ai eu le bonheur de vous rendre tantôt, et mon zèle qui tout-à-l'heure encore...

MADAME DE POMPADOUR.

Vous osez m'en parler!... Vous m'avez trompée : cette jeune fille n'était pas une rivale, et n'allait pas à un rendez-vous du roi.

SAINT-GERMAIN.

Vous le savez... elle est arrêtée?...

MADAME DE POMPADOUR.

Avec une religieuse qui l'accompagnait ; et cette jeune fille est là pour vous confondre.

SAINT-GERMAIN.

Eh bien ! madame, faites-la venir.

GRIFFET.

A quoi bon?... L'intrigue découverte est assez punie.

SAINT-GERMAIN.

Non, elle sera découverte et punie. (Blanche entre.) Père Griffet, voilà mon témoin.

GRIFFET, à part.

Blanche ! ô ciel !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BLANCHE.

BLANCHE.

Madame, je me jette à vos genoux ! j'im-plore votre protection... Ne souffrez pas qu'on enchaîne ma conscience et ma liberté!

LA MARQUISE.

Relevez-vous, mademoiselle.

BLANCHE.

Que votre bonté me pardonne... Le père Griffet!... Monsieur de Saint-Germain!...

SAINT-GERMAIN.

Madame, daignez interroger cette jeune fille ; elle a entre les mains la preuve du complot que j'ai dénoncé à Sa Majesté.

LA MARQUISE.

Comment se trouve-t-elle mêlée à tout ceci? Voyons, mademoiselle, vous entendez? On vous a remis un dépôt ; montrez-le-moi à l'instant même.

BLANCHE.

Qui dit cela?

SAINT-GERMAIN.

Moi.

LA MARQUISE.

Ne vous troublez pas, et répondez.

BLANCHE.

Est-ce à une jeune fille à peine sortie du couvent, étrangère à la politique, à la cour, est-ce à moi que monsieur de Saint-Germain aurait confié de pareils secrets?

LA MARQUISE.

Point de détours, mademoiselle. La discrétion devient coupable, quand on vous interroge au nom du roi. Le comte de Saint-Germain vous a-t-il parlé de son accusation contre le père Griffet?

BLANCHE.

Contre lui.

LA MARQUISE.

Ne vous a-t-il pas instruite de sa complicité dans un crime affreux?

BLANCHE.

Un crime qui l'enverrait au supplice.

GRIFFET.

Ma fille!

LA MARQUISE.

Parlez.

BLANCHE.

Non, madame, non... jamais je n'avouerai cela.

SAINT-GERMAIN.

Blanche!

GRIFFET.

Madame, j'attends justice.

LA MARQUISE, jetant un regard menaçant à Saint-Germain.

Vous l'aurez sur-le-champ... je retourne auprès du roi.

BLANCHE.

Ah! madame, arrêtez, je vous en supplie; monsieur de Saint-Germain n'est pas coupable... quelques paroles indiscrettes... un excès de zèle... est-ce donc un crime? Grace! grace!

LA MARQUISE.

C'en est trop, mademoiselle, et je ne conçois plus l'intérêt que vous prenez à cette affaire. Monsieur de Saint-Germain, sortez.

SAINT-GERMAIN.

J'obéis: mais, si c'est la dernière fois que je dois voir cette jeune fille, permettez que devant vous je lui révèle un secret dont le hasard m'a rendu dépositaire... Blanche, j'ignore quel motif vous excite à renier ce que j'ai dit, ce que j'ai fait, et à me démentir si cruellement. Je vous pardonne, car je vous aime: et, avant de vous quitter, je vous en donnerai un dernier témoignage. Le mystère a jusqu'ici enveloppé votre naissance; ce mystère n'en est plus un pour moi.

BLANCHE.

Qu'entends-je?

GRIFFET.

Ciel!...

SAINT-GERMAIN.

Parmi certains écrits dont le temps et peut-être des efforts habiles avaient effacé les caractères, il s'est glissé un acte qui établit jusqu'à l'évidence de quelle maison vous descendez.

GRIFFET, à part.

Fatale erreur!

SAINT-GERMAIN.

J'ai fait revivre cet acte supprimé à dessein par des mains intéressées. C'est le testament de votre père. Il révoque une donation anciennement faite à la société de Jésus... (A Griffet.) Mon père, ce n'est pas une pièce de procédure. Voici vos titres... (Montrant Blanche à qui il remet l'acte.) Voilà le sien.

GRIFFET, à part.

Maudit homme!

LE DUC.

Donnez-moi ce papier.

(Il lit, sur l'invitation de madame de Pompadour.)

« Je reconnais comme ma fille légitime la « jeune enfant élevée au couvent de la Visitation « sous le nom de Blanche de Romans, et dont « la naissance a été cachée, ainsi que mon mariage avec une protestante et pour les mêmes « motifs.

« Marquis de Girardet. »

Un des fidèles serviteurs du roi, tué glorieusement sous ses yeux à Fontenoy.

MADAME DE POMPADOUR.

Est-il possible?

BLANCHE.

Quoi! je n'étais pas la fille...

SAINT-GERMAIN.

De qui donc?

BLANCHE, montrant Griffet.

De cet homme!

MADAME DE POMPADOUR.

Expliquez-vous.

BLANCHE.

Qu'ai-je fait?

SAINT-GERMAIN.

Sa fille!

BLANCHE.

Il me l'a dit, et je lui ai remis les papiers qui le perdaient.

LA MARQUISE.

Qui le perdaient!... il était donc criminel?

BLANCHE.

Pardonnez... pardonnez, madame; j'ai osé mentir... à vous, au roi lui-même. Vous comprenez maintenant le motif qui me fermait la bouche... Quand vous me demandiez: Est-il coupable, pouvais-je répondre, moi, par un parricide?

LA MARQUISE.

Quelle est cette infernale intrigue?

GRIFFET.

Sa Majesté est trop amie de la religion...

LA MARQUISE.

Silence! n'osez plus vous présenter devant le roi: ce soir vous recevrez ses ordres.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LEBEL.

LEBEL.

Madame, la supérieure du couvent de la Visitation demande à être introduite sur-le-champ devant vous.

BLANCHE, à part.

O ciel!

GRIFFET, à part.

Enfin!

LA MARQUISE.

Qu'elle entre.

GRIFFET, à Saint-Germain.

Monsieur de Saint-Germain, ce soir je quitterai la France; mais je laisse une vengeance après moi.

(En sortant il salue la supérieure.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA SUPÉRIEURE.

LA SUPÉRIEURE.

Madame la marquise, on a, par des manœuvres impies, détourné de son devoir une des saintes filles confiées à ma surveillance... Elle est ici. Je réclame une fiancée du Sei-

gneur... C'est elle!... Permettez qu'elle me suive.

BLANCHE.

Pardonnez, madame. On me promettait le bonheur, la richesse... Pauvre orpheline...

LA MARQUISE.

On vous a trompée, jeune fille. C'est un infâme complot dont vous deviez être l'instrument aveugle. Rentrez au couvent d'où jamais vous n'auriez dû sortir. (A la supérieure.) Vous, madame, gardez mieux les jeunes personnes confiées à vos soins, et choisissez mieux vos directeurs.

SAINT-GERMAIN.

Quoi! madame, vous cédez aux réclamations tyranniques de cette femme!

BLANCHE.

J'implore votre clémence.

SAINT-GERMAIN.

Allons aux pieds du roi...

MADAME DE POMPADOUR.

Le roi, vous le savez, n'aime point de pareilles scènes; et c'est en son nom que je vous parle. Je regrette que dans cette circonstance son autorité soit sans force. Mais il ne peut ni ne veut toucher au spirituel... Blanche, je vous promets de veiller sur vous. Monsieur de Saint-Germain, ma protection vous est toujours acquise. Duc, préparez l'édit d'expulsion: le roi le signera ce soir.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté M^{me} DE POMPADOUR.

SAINT-GERMAIN, à part.

Femme égoïste et mobile! digne maîtresse d'un tel prince.

LA SUPÉRIEURE.

Allons, suivez-moi, fille rebelle.

BLANCHE.

Ah! monsieur de Saint-Germain!...

SAINT-GERMAIN.

Madame, demeurez un moment. Monsieur le duc, vous voilà maître, vous triomphez: si je vous ai servi avec dévouement, n'emploierez-vous pas vos efforts pour me faire rendre une femme sans laquelle la vie m'est insupportable? (Au duc.) Je parle de Blanche... je l'aime... vous me la rendrez?

LE DUC.

J'en suis désolé... mais je ne puis braver encore tout le clergé pour...

SAINT-GERMAIN.

Achievez... pour un homme sans consistance, sans crédit réel. Un aventurier, un parvenu, est-il digne qu'un grand seigneur lui tienne parole? non; ce n'est qu'un habile bouffon de cour; on s'amuse de lui, on s'en sert; puis, lorsque l'instrument devient inutile, on le brise, et l'on veut encore que ce soit sans éclat... mais peut-être s'est-on trompé... Si cet

homme humilié ainsi pouvait se relever de toute sa hauteur, et parler de puissance à puissance, s'il se faisait l'organe d'un prince justement offensé?...

LE DUC.

Que voulez-vous dire?

SAINT-GERMAIN, avec dignité.

Ministre du roi de France, au nom du roi d'Angleterre, je vous demande compte des intrigues du prétendant et de ses préparatifs de départ.

LE DUC.

Qu'entends-je?

SAINT-GERMAIN.

Voici mes pouvoirs, et je suis instruit.

LE DUC.

Que savez-vous?

SAINT-GERMAIN.

Que depuis long-temps un complot est formé ici en France, à Paris, que les jésuites en sont l'âme, que leurs conciliabules se tenaient à l'ombre des cloîtres, au parloir de madame la supérieure.

LA SUPÉRIEURE.

Quoi! vous m'accusez?

SAINT-GERMAIN.

Le père Griffet et les agents du prince Édouard se réunissaient chez vous sous prétexte de conférences mystiques. Aujourd'hui même ils sont venus, et ils ont arrêté le jour et l'heure de l'embarquement... Ne le niez pas. Vous en avez sur vous la preuve... un présent pour le père Cyprien...

LA SUPÉRIEURE.

Un livre d'heures...

SAINT-GERMAIN.

Un plan de complot détaillé!... Veuillez le montrer au premier ministre...

(La supérieure donne le livre.)

LE DUC, lisant.

Que vois-je? Ceci est grave, et ces instructions... Quelle imprudence, madame!

SAINT-GERMAIN.

Où, quelle imprudence! car un désaveu ne suffirait pas, monsieur le duc; et le roi d'Angleterre serait toujours en droit de se plaindre. Je puis vous perdre, monsieur le duc, et vous aussi, madame. Cependant dites un mot, et, dès que ces intrigues seront déconcertées, je serai prêt à rassurer sa Majesté Britannique sur les dispositions de la cour de France. Le ministre ne saura rien de ce qui s'est passé au couvent, et le roi ne saura rien de ce que n'a pas vu son ministre. Je veux bien partir dès ce soir, mais je veux partir avec Blanche, avec ma femme.

LE DUC.

Et quels moyens?... un enlèvement... Votre caractère diplomatique vous protège.

SAINT-GERMAIN.

Fort bien.

LE DUC.

Partez vite, monsieur de Saint Germain : je me souviendrai toujours de vos services.

(Il sort.)

LA SUPÉRIEURE.

Adieu, Blanche, soyez heureuse.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

SAINT-GERMAIN, BLANCHE, puis CYPRIEN.

SAINT-GERMAIN.

Ah! Blanche, quel doux moment! plus d'obstacles!

BLANCHE.

C'est trop de joie après tant de peines!

CYPRIEN.

Monsieur le comte...

SAINT-GERMAIN.

C'est vous?..

CYPRIEN.

It is good.

SAINT-GERMAIN.

Oui, tout va bien. Le complot du prétendant est déconcerté. J'en ai saisi la preuve.

CYPRIEN.

Un cadeau de dévotion pour le père Cyprien. J'ai bien joué mon rôle, dupes jusqu'à la fin! et ces messieurs qui voulaient partir ce soir!

SAINT-GERMAIN.

Nous partîrons à leur place. Adieu terre de France, où je n'ai trouvé ni pitié pour mes malheurs, ni reconnaissance pour mes services ; mais force enthousiasme pour mes jongleries ; et c'est par-là que j'ai triomphé!— Quant à vous, messieurs les grands seigneurs, qui ne détruisez le despotisme des prêtres que dans l'intérêt du vôtre, vous commencez une ruine qui ne s'arrêtera pas.— Avant trente ans les parvenus seront vos égaux... vos maîtres peut-être!... telle est la prédiction du charlatan.

FIN D'UNE PRÉSENTATION.

LIVRES A TRÈS BON MARCHÉ,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

ET CHEZ L. CH. DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 5.

- CHANSONS DE N. BRAZIER, joli volume in-18, grand-rain, orné de 8 jolies gravures d'après Levasseur, Durand et autres bons graveurs. 4 fr.
- CHEFS-D'OEUVRE DE CANOVA, 45 planches gravées par Reveil, et accompagnées d'un texte par M. Delatouche, imprimé sur beau papier par Didot. 9 livraisons grand in-8° enfermées dans un carton. 9 fr.
- CHEFS-D'OEUVRE DE CHATEAUBRIAND, grand cavalier vélin, in-8°, broché, satiné, couvertures imprimées, à 5 fr. le vol. au lieu de 15 fr.
- Le Génie du Christianisme, 3 vol. — Les Martyrs, 2 vol. — Atala, René, le Dernier des Abencerages. — Itinéraire à Jérusalem, 2 vol. — Voyage en Amérique. — Chaque volume, demi-reliure, non rogné, veau uerf, 2 fr. en plus.
- COLLECTION DE 104 PORTRAITS des hommes illustres des dix-septième et dix-huitième siècles, dessinés et gravés d'après nature par Edelinck, Lubin, Wan Schuppen, Duflos et Simonneau, avec une notice sur chacun d'eux. 2 vol. in-folio, cartonnés à la Bradel, en 1 vol. 15 fr.
- Idem*, sur papier de Chine, cartonnés à la Bradel. 20 fr.
- COLLECTION DES MEILLEURS VOYAGES MODERNES, faits par les plus fameux voyageurs et navigateurs, en Asie, en Afrique, en Amérique, dans la Turquie d'Europe et sur les bords du Rhin; traduits de l'anglais. 25 vol. in-8°, ornés de figures coloriées et atlas. Paris, Gide, 1816 à 1823. Au lieu de 250 fr. 70 fr.
- CONTES DE LA FONTAINE. 2 vol. in-8°, cavalier vélin, 71 gravures, dites fermiers-généraux. 15 fr.
- 10 DESCRIPTIONS DES MALADIES DE LA PEAU, observées à l'hôpital Saint-Louis, et Exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement; par Appert, premier médecin de Louis XVIII. Paris, de l'imprimerie de Crapelet, 1806 et années suivantes. 12 livr. in-fol. avec 54 planches coloriées. Au lieu de 600 fr. 150 fr.
- DESCRIPTION DES PIERRES GRAVÉES du cabinet du duc d'Orléans, au nombre de 173 planches, sur papier vélin, petit in-folio. Au lieu de 100 fr. Net 15 fr.
- Idem*, cartonné à la Bradel. 20 fr.
- DICIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, par Ménage. 3 vol. in-fol. Au lieu de 72 fr. br., 24 fr. demi-rel. 30 fr.
- ESSAIS DE LITTÉRATURE ET DE MORALE, par l'abbé Trublet. 4 vol. in-12 de près de 2,000 pages, 6^e édition. 5 fr.
- FABLES CHOISIES DE LA FONTAINE, beau vol. in-8° oblong, orné de 53 gravures de Couché. Barba, 1830, broché. 3 fr.
- Cartonné à la Bradel. 4 fr.
- FARFADETS (les), ou tous les DémonS ne sont pas dans l'autre monde. 3 vol. in-8° de 500 pages chaque, ornés de 9 gravures. 5 fr.
- GALERIE DES PEINTRES, ou Collection de 99 Portraits les plus célèbres de toutes les écoles, parfaitement gravés, et de 99 copies de leurs dessins originaux, et une Notice sur chacun d'eux. 33 livr. grand in-fol. Au lieu de 495 fr. Net 60 fr.
- HISTOIRE DES ENVIRONS DE PARIS, par Dulaure. 14 vol. in-8° ornés de 100 grav. et de très belles cartes, sur une étendue de 44 lieues sur 68. Au lieu de 110 fr. 35 fr.
- HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE FRANCE, par Prudhomme. 12 forts vol. in-12. Au lieu de 48 fr. 15 fr.
- HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DU MONDE-PRIMITIF, par Delisle de Sales, de l'Académie. 7 vol. in-8° et atlas de 30 cartes et figures. 4^e édit. Au lieu de 48 fr. 15 fr.
- HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE DE RUSSIE, depuis les temps les plus reculés, jusqu'au règne de Nicolas; par J. Esmeaux et Chennechet. 5 forts vol. in-8°, imprimés sur très beau papier, br., satinés, couverture simple. Au lieu de 35 fr. 10 fr.
- HISTOIRE POLITIQUE ET MILITAIRE DU PRINCE EUGÈNE, VICE-ROI D'ITALIE, par Vaudoncourt, pour faire suite à l'Histoire de Napoléon, de Norwins. 2 beaux vol. in-8°, port. fig. et cartes. Au lieu de 20 fr. Net 8 fr.
- HISTOIRE DE FRANCE ABRÉGÉE, depuis le commencement de la monarchie, avec cette épigraphe: *La vérité, toute la vérité, rien que la vérité*; par Pigault-Lebrun. 8 vol. in-8°, satinés. Au lieu de 56 f. Net 28 fr.
- ICONS PLANTARUM SYRIÆ RARIORUM, descriptionibus et observationibus illustrata, auctore La Billardiére. Parisiis, 1791 à 1812. In-4°, broché. Au lieu de 25 fr. Net 12 fr.
- L'ILIADÉ et L'OYSSÉE D'HOMÈRE, par mad. Dacier. 7 forts vol. in-12, ornés de 55 fig. de B. Picard. Leyde, 1767. Au lieu de 28 fr. Net 6 fr.
- LES LUSIADES, poème de Camoëns, traduct. de Millié, avec des notes sur les circonstances présentes. 2 vol. in-8°, imprimés par Didot sur beau papier. Au lieu de 15 fr. Net 7 fr.

- LUCINE FRANÇAISE, ou Observations médicales, chirurgicales, pharmaceutiques, sur la science des accouchements; par le docteur Sacombe. 3 forts vol. in-8° de 1800 pages. 5 fr.
- MÉMOIRES RELATIFS À LA RÉVOLUTION; par Bouillé, Dumouriez, Dussault, Lingnet, Louvet, Necker, Norwins et Rabault de Saint-Étienne. 14 vol. in-18, fig. 7 fr.
- MÉMORIAL PRATIQUE DU CHIMISTE MANUFACTURIER, traduit de l'anglais de C. Mackensie sur la 3^e édition, revue et considérablement augmentée par le traducteur. 3 vol. in-8°, imprimés par Didot, planches bien dessinées et grav. Paris, 1824. Au lieu de 21 fr. 5 fr.
- MÉMOIRES DU DUC DE SAINT-SIMON, pour servir à l'histoire des cours de Louis XIV, de la Régence et de Louis XV; par Sonlavie. 13 vol. in-8°, papier commun, 13 fr. *idem*, beau papier, 20 fr.
- MÉMOIRES INÉDITS DE MADAME LA COMTESSE DE GENLIS sur le dix-huitième siècle, depuis 1756 jusqu'à nos jours. 10 volumes in-8°, portraits et *fac simile*. Au lieu de 70 fr. Net 20 fr.
- MÉMOIRES DE CONSTANT, valet de chambre de Napoléon. 6 vol. in-8°, pap. fin très beau, brochés, satinés, couvertures imprimées. Au lieu de 45 fr. 10 fr.
- MÉTAMORPHOSES D'OVIDE, trad. en français, avec le texte latin en regard et des notes, précédées de la vie d'Ovide, par Villenave, nouvelle édition ornée de 144 belles grav. d'après les dessins de Moreau, Monzian et le Barbier, gravées par les plus habiles artistes. Tous ces livres sont cartonnés à la Bradel. 4 vol. in-8°, papier ordinaire, 144 fig. 50 fr.
- Idem*, papier vélin, 4 vol. in-8°, 144 fig. 70 fr.
- Les mêmes*, 4 vol. in-4°, pap. ord., 144, fig. 80 fr.
- Idem*, 4 vol. in-4°, vélin, 144 fig. 90 fr.
- Les mêmes*, grand-jésus vélin, 144 fig. avant la lettre. Au lieu de 550 fr. Net 150 fr.
- Abrégé du même livre, 2 vol. in-18 fig. 2 fr.
- MÉMOIRES POUR SERVIR À L'HISTOIRE DES INSECTES, par Réaumur; 12 forts vol. in-12, ornés de 400 grav., contenant plusieurs milliers de sujets. Amsterdam, 1767. Au lieu de 60 fr. 24 fr.
- NOUVE HOLLANDIÆ PLANTARUM SPECIMEN, auctore la Billardière. Paris, 1804 à 1806. 2 vol. grand in-4°, brochés, ornés de 265 planches, gravées d'après les dessins de Poiteau. Au lieu de 265 fr. Net 60 fr.
- ŒUVRES CHOISIES DE BEAUMARCHAIS, ses 6 pièces de théâtre, préfaces, lettres critiques et poésies. 3 vol. in-12, impr. sur papier vélin par Didot aîné. Au lieu de 15 fr. 6 fr.
- ŒUVRES DE COLLIN D'HARLEVILLE, 8 vol. in-18, 12 fig. 6 fr.
- ŒUVRES DE BOILEAU, avec des notes de Saint-Marc. 5 forts vol. in-12 de plus de 500 pag., fig. et vign. de Bernard Picard. Amsterdam, 1772. 10 fr.
- ŒUVRES D'ALEXANDRE DUVAL, imprimées sur beau papier, par Didot. 9 forts vol. in-8°, portr. Au lieu de 63 fr. 27 fr.
- ŒUVRES DE SALOMON GESSNER, 3 vol. in-4°, grand-raisin, ornés de 74 estampes et autant de vignettes, dessinées par Barbier l'aîné et gravées par Lignon, Godefroy et autres artistes célèbres. Au lieu de 150 fr. Net 20 fr.
- Idem*, cartonné à la Bradel, 26 fr. Le même livre, 3 vol. in-fol. grand papier de Hollande, premières épreuves. Au lieu de 300 fr. 35 fr.
- Idem*, cartonné à la Bradel. 45 vol.
- ŒUVRES DE WINCKELMANN, contenant l'histoire de l'art chez les anciens, 3 vol. Remarques sur l'architecture chez les anciens, 1 vol. Lettres sur les découvertes faites à Herculanium, etc., 1 vol. Nouvelles découvertes faites à Herculanium et pièces sur les arts, 1 vol. de l'allégorie ou traité sur cette matière. En tout 8 vol. in-8°, ornés de 27 grav. 54 sujets. 18 fr.
- ŒUVRES DE COCHIN, 7 vol. in-8°, portrait. Au lieu de 56 fr. 20 fr.
- ŒUVRES COMPLÈTES DE PICARD, 11 vol. in-8°, y compris le vol. républicain; beau papier; imprimés par Didot; beau portrait. 55 fr. Le tome 11 séparément. 5 fr.
- ŒUVRES COMPLÈTES DE VOLTAIRE, notes de Benchot, 60 forts vol. in-12 de 500 pages chaque, ornés de 100 belles gravures. Au lieu de 240 fr. 70 fr.
- Idem*, papier vélin satiné, 100 fig. 85 fr.
- PAUL ET VIRGINIE, imprimé sur papier vélin par Didot aîné, 1806, in-fol., fig. avant la lettre, cartonné à la Bradel. Au lieu de 168 fr. Net 25 fr.
- Le même*, fig. noires et coloriées. 40 fr.
- Idem*, in-4°, fig. noires, cartonné à la Bradel. 18 fr.
- RABELAIS ANALYSÉ, ou Explication des 76 fig. gravées pour ses œuvres par les meilleurs artistes, texte de Francisque Michel. in-8°, 9 fr. *id.* cartonné, 10 fr.
- TABLEAU DE PARIS, par Mercier, 12 vol in-8°. 15 fr. *Idem*, 12 vol. in-12. 11 fr.
- THÉORIE DE LA COUPE DES PIERRES, par Frazier. 4 vol. in-4°, dont un de 114 pl. Au lieu de 75 fr. Net 18 fr.
- VOYAGE EN ITALIE, par Delalande. 9 vol. in-12, de plus de 600 pag. chaque, ornés de 36 pl., 2^e édit. Au lieu de 36 fr. 13 fr.
- VOYAGE DANS L'INDOUSTAN, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Égypte; par G. Valintia; trad. de l'anglais par Henri. 4 vol. in-8° et bel atlas, 15 fr.; papier vélin. 30 fr.



LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR
SÉDAINE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 2 novembre 1765.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | |
|--|----------------------------|
| M. VANDERK PÈRE..... | M. BRIZARD. |
| M. VANDERK FILS..... | M. MOLÉ. |
| M. DESPARVILLE PÈRE, ancien officier..... | M. GRANDVAL. |
| M. DESPARVILLE FILS, officier de cavalerie..... | M. LE KAIN. |
| M ^{me} VANDERK..... | M ^{lle} DUMESNIL. |
| UNE MARQUISE, sœur de M. Vanderk père..... | M ^{me} DROUIN. |
| ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderk.... | M. PRÉVILLE. |
| VICTORINE, fille d'Antoine..... | M ^{lle} DOLIGNY. |
| M ^{lle} SOPHIE VANDERK, fille de M. Vanderk..... | M ^{lle} DÉPINAL. |
| UN PRÉSIDENT, futur époux de M ^{lle} Vanderk..... | M. DAUBERVAL. |
| UN DOMESTIQUE DE M. DESPARVILLE..... | M. BOURET. |
| UN DOMESTIQUE DE M. VANDERK FILS..... | M. AUGER. |
| LES DOMESTIQUES DE LA MAISON..... | M. FEUILLE. |
| LE DOMESTIQUE DE LA MARQUISE. | |

La scène se passe dans une grande ville de France.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand cabinet éclairé de bougies; un secrétaire sur un des côtés: il est chargé de papiers et de cartons.

SCÈNE I.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Quoi! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé, vous essuyant les yeux, et je ne peux pas savoir pourquoi vous pleurez?

VICTORINE.

Bon, mon papa! les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE.

Je ne me paye pas de cette raison-là.

VICTORINE.

Je venais vous demander...

ANTOINE.

Me demander? Et moi je vous demande ce

que vous avez à pleurer; et je vous prie de me le dire.

VICTORINE.

Vous vous moquez de moi.

ANTOINE.

Il y aurait assurément un grand danger.

VICTORINE.

Si cependant ce que j'ai à vous dire était vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE.

Cela peut être.

VICTORINE.

Je suis descendue chez le caissier, de la part de madame.

ANTOINE.

Eh bien?

VICTORINE.

Il y avait plusieurs messieurs qui attendaient leur tour, et qui causaient ensemble. L'un d'eux a dit : « Ils ont mis l'épée à la main, nous sommes sortis, et on les a séparés. »

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

C'est ce que que j'ai demandé. « Je ne sais, m'a dit l'un de ces messieurs, ce sont deux jeunes gens : l'un est officier dans la cavalerie, et l'autre dans la marine. — Monsieur, l'avez-vous vu ? — Oui. — Habit bleu, parements rouges ? — Oui. — Jeune ? — Oui, de vingt à vingt-deux ans. — Bien fait ? » Ils ont souri : j'ai rougi, et je n'ai osé continuer.

ANTOINE.

Il est vrai que vos questions étaient fort modestes.

VICTORINE.

Mais si c'était le fils de monsieur... ?

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui d'officier ?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai pensé.

ANTOINE.

Est-il seul dans la marine ?

VICTORINE.

C'est ce que je me disais.

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui de jeune ?

VICTORINE.

C'est vrai.

ANTOINE.

Il faut avoir le cœur bien sensible.

VICTORINE.

Ce qui me ferait croire encore que ce n'est pas lui, c'est que ce monsieur a dit que l'officier de marine avait commencé la querelle.

ANTOINE.

Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE.

Oui, je pleurais.

ANTOINE.

Il faut bien aimer quelqu'un pour s'alarmer si aisément.

VICTORINE.

Eh, mon papa ! après vous, qui voulez-vous donc que j'aime le plus ? Comment ! c'est le fils de la maison : feu ma mère l'a nourri : c'est mon frère de lait ; c'est le frère de ma jeune maîtresse, et vous même vous l'aimez bien.

ANTOINE.

Je ne vous le défends pas ; mais soyez raisonnable.

VICTORINE.

Ah ! cela me faisait de la peine.

ANTOINE.

Allez, vous êtes folle.

VICTORINE.

Je le souhaite. Mais si vous alliez vous informer.

ANTOINE.

Et où dit-on que la querelle a commencé ?

VICTORINE.

Dans un café.

ANTOINE.

Il n'y va jamais.

VICTORINE.

Peut-être par hasard. Ah ! si j'étais homme, j'irais.

SCÈNE II.

VICTORINE, ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE

Monsieur ?

ANTOINE.

Que voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre pour remettre à monsieur Vanderk.

ANTOINE.

Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette moi-même : mon maître me l'a ordonné.

ANTOINE.

Monsieur n'est pas ici ; et quand il y serait, vous prenez bien mal votre temps : il est tard.

LE DOMESTIQUE.

Il n'est pas neuf heures.

ANTOINE.

Oui ; mais c'est ce soir même les accords de sa fille. Si ce n'est qu'une lettre d'affaires, je suis son homme de confiance, et je...

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE.

En ce cas, passez au magasin, et attendez, je vous ferai avertir.

LE DOMESTIQUE.

Par là ?

ANTOINE.

Oui... à gauche, à gauche.

SCÈNE III.

VICTORINE, ANTOINE.

VICTORINE.

Monsieur n'est donc pas rentré ?

ANTOINE.

Non. Il est retourné chez le notaire.

VICTORINE.

Madame m'envoie vous demander.... Ah ! je voudrais que vous vissiez mademoiselle avec ses

habits de nocés : on vient de les essayer. Les diamants, le collier, la rivière de diamants ! Ah, ils sont beaux ! il y en a un gros comme cela : et mademoiselle, ah ! comme elle est charmante ! Le cher amoureux est en extase. Il est là, il la mange des yeux. On lui a mis du rouge et une mouche. Vous ne la reconnaîtrez pas.

ANTOINE.

Sitôt qu'elle a une mouche.

VICTORINE.

Madame m'a dit : « Va demander à ton père si monsieur est revenu, et s'il n'est pas en affaire, et si on peut lui parler. » Je vous dirai ; mais vous n'en parlerez pas... Mademoiselle va se faire annoncer comme une dame de condition sous un autre nom ; et je suis sûre que monsieur y sera trompé.

ANTOINE.

Certainement un père ne reconnaîtra pas sa fille.

VICTORINE.

Non, il ne la reconnaîtra pas, j'en suis sûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez : il y aura de quoi rire. Cependant il n'a pas coutume de rentrer si tard.

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

Son fils.

ANTOINE.

Tu y penses encore ?

VICTORINE.

Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah ! voilà monsieur.

SCÈNE IV.

M. VANDERK, ANTOINE ; DEUX HOMMES, portant de l'argent dans des hottes.

M. VANDERK, aux porteurs.

Allez à ma caisse : descendez trois marches, et montez-en cinq, au bout du corridor.

ANTOINE.

Je vais les y mener.

M. VANDERK.

Non, reste. Les notaires ne finissent point. (Il pose son chapeau et son épée ; il ouvre un secrétaire.) Au reste ils ont raison : nous ne voyons que le présent, et ils voient l'avenir. Mon fils est-il rentré ?

ANTOINE.

Non, monsieur. Voici les rouleaux de vingt-cinq louis que j'ai pris à la caisse.

M. VANDERK.

Gardes-en un. Oh ça, mon pauvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embaras.

ANTOINE.

N'en ayez pas plus que moi.

M. VANDERK.

J'en aurai ma part.

ANTOINE.

Pourquoi ? Reposez-vous sur moi.

M. VANDERK.

Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE.

Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu'invité. Vous aurez bien assez d'occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK.

Tu auras un tas de domestiques étrangers : c'est ce qui m'effraie : sur-tout ceux de ma sœur.

ANTOINE.

Je le sais.

M. VANDERK.

Je ne veux pas de débauches.

ANTOINE.

Il n'y en aura pas.

M. VANDERK.

Que la table des commis soit servie comme la mienne.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK.

J'irai y faire un tour.

ANTOINE.

Je le leur dirai.

M. VANDERK.

Je veux recevoir leur santé, et boire à la leur.

ANTOINE.

Ils seront charmés.

M. VANDERK.

La table des domestiques sans profusion du côté du vin.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Un demi-louis à chacun comme présent de nocés.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Si tu n'as pas assez de ce que je t'ai donné, avance-le.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Je crois que voilà tout... Les magasins fermés... que personne n'y entre passé dix heures... Que quelqu'un reste dans les bureaux et ferme la porte en dedans.

ANTOINE.

Ma fille y restera.

M. VANDERK.

Non : il faut que ta fille soit près de sa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fusées, de quelques pétards. Mon fils veut brûler ses manchettes.

ANTOINE.

C'est peu de chose.

M. VANDERK.

Aie toujours soin que les réservoirs soient pleins d'eau.

(Ici Victorine entre; elle parle à son père à l'oreille; il lui répond.)

ANTOINE, à sa fille.

Oui. (Après qu'elle est partie.) Monsieur, vous sentez-vous capable d'un grand secret?

M. VANDERK.

Encore quelques fusées, quelques violons!

ANTOINE.

C'est bien autre chose. Une demoiselle qui a pour vous la plus grande tendresse.

M. VANDERK.

Ma fille?

ANTOINE.

Juste. Elle vous demande un tête-à-tête.

M. VANDERK.

Sais-tu pourquoi?

ANTOINE.

Elle vient d'essayer ses diamants, sa robe de noce: on lui a mis du rouge et une mouche. Madame et elle pensent que vous ne la reconnaîtrez pas. La voici.

SCÈNE V.

M^{lle} SOPHIE VANDERK, annoncée sous le nom de M^{me} DE VANDERVILLE; M. VANDERK, ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE; riant.

Monsieur, madame la marquise de Vander-ville.

M. VANDERK.

Faites entrer.

(On ouvre les deux battans. De grandes révérences.)

SOPHIE, interdite.

Mon... monsieur.

M. VANDERK.

Madame... Avancez un siège. (Ils s'asseyent.— A Antoine.) Elle n'est pas mal. (A Sophie.) Puis-je savoir de madame ce qui me procure l'honneur de la voir?

SOPHIE, tremblante.

C'est que... mon... monsieur, j'ai... j'ai un papier à vous remettre.

M. VANDERK.

Si madame veut bien me le confier.

(Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.)

ANTOINE.

Ah, monsieur! qu'elle est belle comme cela!

SOPHIE*.

Le voici. (Le père se lève pour prendre le papier.) Ah, monsieur! pourquoi vous déranger? (A part.) Je suis tout interdite.

* On pourrait voir Victorine espionner.

M. VANDERK.

Cela suffit. C'est trente louis. Ah! rien de mieux. Je vais... (Pendant que M. Vanderk va à son secrétaire, Sophie fait signe à Antoine de ne rien dire.) Ce billet est excellent: il vous est venu par la Hollande.

SOPHIE.

Non... oui.

M. VANDERK.

Vous avez raison, madame... Voici la somme.

SOPHIE.

Monsieur, je suis votre très humble et très obéissante servante.

M. VANDERK.

Madame ne compte pas

SOPHIE.

Ah! mon cher... mon... monsieur, vous êtes un si bonneté homme... que... la réputation... la renommée dont...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; M^{me} VANDERK.

SOPHIE.

Ah, maman! papa s'est moqué de moi.

M. VANDERK.

Comment! c'est vous, ma fille?

SOPHIE.

Ah! vous m'aviez reconnue.

MADAME VANDERK.

Comment la trouvez-vous?

M. VANDERK.

Fort bien.

SOPHIE.

Vous ne m'avez seulement pas regardée. Je ne suis pas une voleuse; et voici votre argent, que vous donnez avec tant de confiance à la première personne.

M. VANDERK.

Garde-le, ma fille. Je ne veux pas que dans toute ta vie tu puisses te reprocher une fausseté même en badinant. Ton billet, je le tiens pour bon. Garde les trente louis.

SOPHIE.

Ah! mon cher père!

M. VANDERK.

Vous aurez des présents à faire demain.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE GENDRE.

M. VANDERK.

Vous allez, monsieur, épouser une jolie personne. Se faire annoncer sous un faux nom, se servir d'un faux seing pour tromper son père: tout cela n'est qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE.

Ah! monsieur! vous avez à punir deux cou-

pables. Je suis complice, et voici la main qui a signé.

M. VANDERK, prenant la main de sa fille et celle de son futur.

Voilà comme je la punis.

LE GENDRE.

Si vous punissez ainsi, comment récompensez-vous donc ?

(La mère fait un signe à Sophie.)

SOPHIE, au futur.

Permettez-moi, monsieur, de vous prier...

LE GENDRE.

Commandez.

SOPHIE.

Devinez ce que je veux vous dire.

MADAME VANDERK, à son mari.

Votre fille est très embarrassée.

M. VANDERK.

Quel est son embarras ?

LE GENDRE.

Je voudrais bien vous deviner... Ah ! c'est de vous laisser ?

SOPHIE.

Oui.

MADAME VANDERK.

Votre fille nous quitte; elle veut vous demander..

M. VANDERK.

Ah, madame!

MADAME VANDERK

Ma fille!

SOPHIE.

Ma mère! Ah, mon cher père! je...

(Faisant le mouvement pour se mettre à genoux, le père la retient.)

M. VANDERK.

Ma fille, épargne à ta mère et à moi l'attendrissement d'un pareil moment. Toutes nos actions ne tendent, jusqu'à présent, qu'à attirer sur toi et sur ton frère toutes les faveurs du ciel. Ne perds jamais de vue, ma fille, que la bonne conduite des père et mère est la bénédiction des enfants.

SOPHIE.

Ah ! si jamais je l'oublie...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; M. VANDERK FILS, qui entre quelque temps après; VICTORINE.

VICTORINE.

Le voilà ! le voilà !

MADAME VANDERK.

Qui ? qui donc ?

VICTORINE.

Monsieur votre fils.

MADAME VANDERK.

Je vous assure, Victorine, que plus vous avancez en âge, et plus vous extravaguez.

VICTORINE.

Madame ?

MADAME VANDERK

Premièrement, vous entrez ici sans qu'on vous appelle.

VICTORINE.

Mais, madame...

MADAME VANDERK.

A-t-on coutume d'annoncer mon fils ?

SOPHIE.

Ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE.

C'est que le voilà.

(Le fils fait des révérences.)

SOPHIE.

Ah, mon frère ne me reconnaît pas !

M. VANDERK FILS.

Eh, c'est ma sœur ! Oh ! elle est charmante !

MADAME VANDERK.

Tu la trouves donc bien ?

M. VANDERK FILS.

Oui, ma mère.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE GENDRE.

LE GENDRE.

M'est-il permis d'approcher ? (A Sophie; ensuite au père.) Les notaires sont arrivés.

(Il veut donner le bras à Sophie, qui montre sa mère.)

SOPHIE.

A ma mère.

(Le gendre donne la main à la mère, et sort.)

SCÈNE X.

M. VANDERK FILS, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

Vous me trouvez donc bien, mon frère ?

M. VANDERK FILS.

Oui, très bien, ma sœur.

SOPHIE.

Et moi, mon frère, je trouve fort mal de ce qu'un jour comme celui-ci vous êtes revenu si tard. Demandez à Victorine.

M. VANDERK FILS.

Mais, quelle heure donc ?

SOPHIE, lui donnant une montre.

Tenez, regardez.

M. VANDERK FILS.

Il est vrai qu'il est un peu tard. Cette montre est jolie, très jolie.

(Il vent la rendre.)

SOPHIE.

Non, mon frère, je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous êtes fait attendre.

M. VANDERK FILS.

Et moi je l'accepte de bon cœur. Puissé-je à

chaque fois que j'y regarderai, me féliciter de vous savoir heureuse.

(Le gendre rentre : il prend la main de Sophie. Le frère regarde la montre, rêve, et soupire. Victorine le regarde.)

SCÈNE XI.

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

VICTORINE.

Vous m'avez bien inquiétée. Une dispute dans un café.

M. VANDERK FILS.

Est-ce que mon père sait cela ?

VICTORINE.

Est-ce que cela est vrai ?

M. VANDERK FILS.

Non, non, Victorine.

(Il entre dans le salon, et Victorine sort d'un autre côté.)

VICTORINE.

Ah ! que cela m'inquiète !

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE qui a déjà paru.

ANTOINE.

Où diable étiez-vous donc ?

LE DOMESTIQUE.

J'étais dans le magasin.

ANTOINE.

Qui vous y avait envoyé ?

LE DOMESTIQUE.

Vous.

ANTOINE.

Et que faisiez-vous là ?

LE DOMESTIQUE.

Je dormais.

ANTOINE.

Vous dormiez ! Il faut qu'il y ait plus de deux heures.

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien : eh bien, votre maître est-il rentré ?

ANTOINE.

Bon ! on a soupé depuis.

LE DOMESTIQUE.

Enfin, puis-je lui remettre ma lettre ?

ANTOINE.

Attendez.

SCÈNE II.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE,
M. VANDERK FILS.

LE DOMESTIQUE.

N'est-ce pas là lui ?

ANTOINE.

Non, non, restez ; parbleu vous êtes un drôle d'homme de rester dans ce magasin pendant trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, j'y aurais passé la nuit, si la faim ne m'avait pas réveillé.

ANTOINE.

Venez, venez.

SCÈNE III.

M. VANDERK FILS.

Quelle fatalité ! je ne voulais pas sortir ; il semblait que j'avais un pressentiment. Les commerçants... les commerçants... c'est l'état de mon père, et je ne souffrirai jamais qu'on l'avilisse... Ah, mon père ! mon père ! un jour de nocce ! je vois toutes ses inquiétudes, toute sa douleur, le désespoir de ma mère, ma sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah, Dieu ! que ne donnerais-je pas pour reculer d'un jour, d'un seul jour ; reculer... (Le père entre, et le regarde.) Non certes, je ne reculerais pas. Ah, Dieu !

(Il aperçoit son père, il prend un air gai.)

SCÈNE IV.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK PÈRE.

Hé mais, mon fils, quelle pétulance ! quels mouvements ! que signifie... ?

M. VANDERK FILS.

Ce n'est rien, mon père... c'est que... je déclamais ; je... je faisais le héros.

M. VANDERK PÈRE.

Vous ne représenteriez pas demain quelque pièce de théâtre, une tragédie ?

M. VANDERK FILS.

Non, non, mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Faites, si cela vous amuse : mais il faudrait quelques précautions ; dites-le-moi ; et s'il ne faut pas que je le sache, je ne le saurai pas.

M. VANDERK FILS.

Je vous suis obligé, mon père ; je vous le dirais.

M. VANDEEK PÈRE.

Si vous me trompez, prenez-y garde : je ferai cabale.

M. VANDERK FILS.

Je ne crains pas cela ; mais , mon père , on vient de lire le contrat de mariage de ma sœur : nous l'avons tous signé. Quel nom y avez-vous pris ? et quel nom n'avez-vous fait prendre ?

M. VANDERK PÈRE.

Le vôtre.

M. VANDERK FILS.

Le mien ! est-ce que celui que je porte... ?

M. VANDERK PÈRE.

Ce n'est qu'un surnom.

M. VANDERK FILS.

Vous vous êtes titré de chevalier, d'ancien baion de Savières, de Clavières, de...

M. VANDERK PÈRE.

Je le suis.

M. VANDERK FILS.

Vous êtes donc gentilhomme ?

M. VANDERK PÈRE.

Oui.

M. VANDERK FILS.

Oui !

M. VANDERK PÈRE.

Vous doutez de ce que je dis ?

M. VANDERK FILS.

Non, mon père : mais est-il possible ?

M. VANDERK PÈRE.

Il n'est pas possible que je sois gentilhomme !

M. VANDERK FILS.

Je ne dis pas cela. Mais est-il possible, fustiez-vous le plus pauvre des nobles, que vous ayez pris un état ?

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il est le jouet des circonstances.

M. VANDERK FILS.

En est-il d'assez fortes pour descendre du rang le plus distingué au rang...

M. VANDERK PÈRE.

Achievez : au rang le plus bas.

M. VANDERK FILS.

Je ne voulais pas dire cela.

M. VANDERK PÈRE.

Écoutez : le compte le plus rigide qu'un père doive à son fils est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses ancêtres : asseyons-nous. (Le père s'assied ; le fils prend un siège, et s'assied ensuite.) J'ai été élevé par votre bisaïeul : mon père fut tué fort jeune à la tête de son régiment. Si vous étiez moins raisonnable, je ne vous confierais pas l'histoire de ma jeunesse ; et la voici : Votre mère, fille d'un gentilhomme voisin, a été ma seule et unique passion. Dans l'âge où l'on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune officier, venu en quartier d'hiver dans la province,

trouva mauvais qu'un enfant de seize ans, c'étais mon âge, attirât les attentions d'un autre enfant : votre mère n'avait pas douze ans ; il me traita avec une hauteur... je ne le supportai pas, nous nous battîmes.

M. VANDERK FILS.

Vous vous battîtes ?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils.

M. VANDERK FILS.

Au pistolet ?

M. VANDERK PÈRE.

Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la province : votre mère me jura une constance qu'elle a eue toute sa vie ; je m'embarquai. Un bon Hollandais, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étais, me prit en affection. Nous fûmes attaqués, et je lui fus utile (c'est là où j'ai connu Antoine). Le bon Hollandais m'associa à son commerce, il m'offrit sa nièce et sa fortune. Je lui dis mes engagements, il m'approuve, il part, il obtint le consentement des parents de votre mère, il me l'amène avec sa nourrice : c'est cette bonne vieille qui est ici. Nous nous marions ; le bon Hollandais mourut dans mes bras ; je pris, à sa prière, et son nom et son commerce : le ciel a béni ma fortune, je ne peux pas être plus heureux, je suis estimé : voici votre sœur bien établie, votre beau-frère rempli avec honneur une des premières places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous serez digne de moi et de vos aïeux : j'ai déjà remis dans notre famille tous les biens que la nécessité de servir le prince avait fait sortir des mains de nos ancêtres : ils seront à vous, ces biens ; et si vous pensez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à vous de l'effacer : mais dans un siècle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut donner la noblesse n'est pas capable de l'ôter.

M. VANDERK FILS.

Ah ! mon père ! je ne le pense pas ; mais le préjugé est malheureusement si fort...

M. VANDERK PÈRE.

Un préjugé ! un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

M. VANDERK FILS.

Cela n'empêche pas que le commerce ne soit considéré comme un état.

M. VANDERK PÈRE.

Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui, d'un trait de plume, se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre ! Son nom, son seing n'a pas besoin, comme la monnaie d'un souverain, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte, sa personne a tout fait ; il a signé, cela suffit.

M. VANDERK FILS.

J'en conviens ; mais...

M. VANDERK PÈRE.

Ce n'est pas un temple, ce n'est pas une

seule nation qu'il sert ; il les sert toutes , et en est servi : c'est l'homme de l'univers.

M. VANDERK FILS.

Cela peut être vrai ; mais enfin en lui-même qu'a-t-il de respectable ?

M. VANDERK PÈRE.

De respectable ! ce qui légitime dans un gentilhomme les droits de la naissance , ce qui fait la base de ses titres : la droiture , l'honneur , la probité.

M. VANDERK FILS.

Votre conduite , mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Quelques particuliers audacieux font armer les rois , la guerre s'allume , tout s'embrase , l'Europe est divisée ; mais ce négociant anglais , hollandais , russe ou chinois , n'en est pas moins l'ami de mon cœur : nous sommes , sur la surface de la terre , autant de fils qui hient ensemble les nations , et les ramènent à la paix par la nécessité du commerce : voilà , mon fils , ce que c'est qu'un honnête négociant.

M. VANDERK FILS.

Et le gentilhomme donc , et le militaire ?

M. VANDERK PÈRE.

Je ne connais que deux états au-dessus du commerçant (en supposant encore qu'il y ait quelque différence entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le ciel les a placés) ; je ne connais que deux états : le magistrat qui fait parler les lois , et le guerrier qui défend la patrie.

M. VANDERK FILS.

Je suis donc gentilhomme ?

M. VANDERK PÈRE.

Oui , mon fils ; il est peu de bonnes maisons auxquelles vous ne teniez , et qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK FILS.

Mon père , pourquoi donc me l'avoir caché si long-temps ?

M. VANDERK PÈRE.

Par une prudence peut-être inutile : j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devint le germe de vos vertus ; j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire , réflexions qui dans un âge moins avancé se seraient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK FILS.

Je ne crois pas que jamais ..

M. VANDERK PÈRE.

Qu'est-ce ?

SCÈNE V.

M. VANDERK PÈRE ; M. VANDERK FILS , qui rêve ; ANTOINE , LE DOMESTIQUE.

ANTOINE.

C'est un domestique... Il y a , monsieur , plus de trois heures qu'il est là.

M. VANDERK PÈRE.

Pourquoi faire attendre ? Pourquoi ne pas faire parler ? Son temps peut être précieux ; son maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié , on a soupé , il s'est endormi.

LE DOMESTIQUE.

Je me suis endormi ; ma foi , on est las... on est las... Où diable est-elle à présent ? cette chienne de lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK PÈRE.

Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE.

Ah ! la voilà !

(Il baille pendant que le père lit ; le fils rêve.)

M. VANDERK PÈRE.

Vous direz à votre maître... Qu'est-il votre maître ?

LE DOMESTIQUE.

M. Desparville.

M. VANDERK PÈRE.

J'entends ; mais quel est son état ?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas long-temps que je suis à lui ; mais il a servi.

M. VANDERK PÈRE.

Servi ?

LE DOMESTIQUE.

Oui , c'est un officier distingué.

M. VANDERK PÈRE.

Dites à votre maître , dites à M. Desparville que demain entre trois et quatre heures après midi je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. VANDERK PÈRE.

Dites , je vous en prie , que je suis bien fâché de ne pouvoir lui donner une heure plus promptement , que je suis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE.

Je sais , je sais... La noce de... oui , oui.

ANTOINE , au domestique qui tourne du côté du magasin.

Eh bien ! allez-vous encore dormir ?

SCÈNE VI.

M. VANDERK PÈRE , M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

Mon père , je vous prie de pardonner à mes réflexions.

M. VANDERK PÈRE.

Il vaut mieux les dire que les taire.

M. VANDERK FILS.

Peut-être avec trop de vivacité.

M. VANDERK PÈRE.

C'est de votre âge : vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous sur cet article. Quiconque n'est pas militaire n'est rien.

M. VANDERK FILS.

Qui donc ?

M. VANDERK PÈRE.

Votre tante, ma propre sœur; elle devrait être arrivée; c'est en vain que je l'ai établie honorablement : elle est veuve à présent et sans enfants; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous ai achetés, je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir satisfaire ses vœux : cependant elle ne me pardonnera jamais l'état que j'ai pris; et lorsque mes dons ne profanent pas ses mains, le nom de frère profanerait ses lèvres: elle est cependant la meilleure de toutes les femmes; mais voilà comme un honneur de préjugé étouffe les sentiments de la nature et de la reconnaissance.

M. VANDERK FILS.

Mais, mon père à votre place, je ne lui pardonnerais jamais.

M. VANDERK PÈRE.

Pourquoi? Elle est ainsi, mon fils; c'est une faiblesse en elle, c'est de l'honneur mal entendu, mais c'est toujours de l'honneur.

M. VANDERK FILS.

Vous ne m'aviez jamais parlé de cette tante.

M. VANDERK PÈRE.

Ce silence entrant dans mon système à votre égard; elle vit dans le fond du Berri; elle n'y soutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres; et l'idée de noblesse est si forte en elle, que je ne lui aurais pas persuadé de venir au mariage de votre sœur, si je ne lui avais écrit qu'elle épouse un homme de qualité; encore a-t-elle mis des conditions singulières.

M. VANDERK FILS.

Des conditions!

M. VANDERK PÈRE.

« Mon cher frère, m'écrit-elle, j'irai; mais ne serait-il pas mieux que je ne passasse que pour une parente éloignée de votre femme, pour une protectrice de la famille? » Elle appuie cela de tous les mauvais raisonnements qui... J'entends une voiture.

M. VANDERK FILS.

Je vais voir.

SCÈNE VII.

M. VANDERK PÈRE, M^{me} VANDERK,
M. VANDERK FILS, LE GENDRE,
SOPHIE.

MADAME VANDERK.

Voici, je crois, ma belle-sœur.

M. VANDERK PÈRE.

Il faut voir.

SOPHIE.

Voici ma tante.

M. VANDERK PÈRE.

Restez ici, je vais au devant d'elle.

LE GENDRE.

Vous accompagnerai-je, monsieur?

M. VANDERK PÈRE.

Non, restez. Victorine, éclairez-moi.

(Victorine prend un flambeau, et passe devant.)

SCÈNE VIII.

M^{me} VANDERK, M. VANDERK FILS.
LE GENDRE, SOPHIE.

LE GENDRE.

Eh bien, mon cher frère, vous avez aujourd'hui un petit air sérieux...

M. VANDERK.

Non, je vous assure.

LE GENDRE.

Pensez-vous que votre sœur ne sera pas heureuse avec moi?

M. VANDERK FILS.

Je ne doute pas qu'elle le soit.

SOPHIE, à sa mère.

L'appellerai-je ma tante?

MADAME VANDERK.

Gardez-vous-en bien, laissez-moi parler.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. VANDERK PÈRE, LA
TANTE; UN LAQUAIS en veste, une ceinture
de soie, botté, un fouet sur l'épaule; cependant il porte
la robe de la tante.

LA TANTE.

Ah! j'ai les yeux éblouis, écarter ces flambeaux... point d'ordre sur les routes, je devrais être ici il y a deux heures: soyez de condition, n'en soyez pas; une duchesse, une financière, c'est égal... des chevaux terribles, mes femmes ont eu des peurs... Laissez ma robe, vous... Ah, c'est madame Vanderk!

(Madame Vanderk avance, la salue, l'embrasse, et met de la hauteur.)

MADAME VANDERK.

Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous présenter.

(La tante fait une révérence et n'embrasse pas.)

LA TANTE, à M. Vanderk père.

Quel est ce monsieur noir, et ce jeune homme?

M. VANDERK PÈRE.

C'est mon gendre futur.

LA TANTE, en regardant le fils.

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il est d'un sang noble.

M. VANDERK PÈRE.

Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque chose du grand père?

LA TANTE.

Quelque chose.... oui, le front: il est sans doute avancé dans le service?

M. VANDERK PÈRE.

Non, il est trop jeune.

LA TANTE.

Il a sans doute un régiment?

M. VANDERK PÈRE.

Non.

LA TANTE.

Pourquoi donc?

M. VANDERK PÈRE.

Lorsque par ses services il aura mérité la faveur de la cour, je suis tout prêt.

LA TANTE.

Vous avez eu vos raisons, il est fort bien : votre fille l'aime apparemment.

M. VANDERK PÈRE.

Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE.

Moi, je me serais peu embarrassée de cet amour-là, et j'aurais voulu que mon genre eût eu un rang avant de lui donner ma fille.

M. VANDERK PÈRE.

Il est président.

LA TANTE.

Président ! pourquoi porte-t-il l'uniforme ?

M. VANDERK PÈRE.

Qui ? voici mon genre futur.

LA TANTE.

Cela ! Monsieur est donc de robe ?

LE GENDRE.

Oui, madame, et je m'en fais honneur.

LA TANTE.

Monsieur, il y a dans la robe des personnes qui tiennent à ce qu'il y a de mieux.

LE GENDRE.

Et qui le sont, madame.

LA TANTE, au père.

Vous ne m'aviez pas écrit que c'était un homme de robe. (Au genre.) Monsieur, je vous fais mon compliment, je suis charmée de vous voir uni à une famille...

LE GENDRE.

Madame...

LA TANTE.

A une famille à laquelle je prends le plus vif intérêt.

LE GENDRE.

Certainement, madame...

LA TANTE.

Mademoiselle a dans toute sa personne un air, une grace, une modestie ; elle sera dignement madame la présidente. Et ce jeune monsieur ?

(Regardant le fils.)

M. VANDERK PÈRE.

C'est mon fils.

LA TANTE.

Votre fils ! votre fils ! vous ne le dites pas... c'est mon neveu ! Ah ! il est charmant, il est charmant ! embrassez-moi, mon cher enfant. Ah ! vous avez raison, c'est tout le portrait de mon grand-père ; il m'a saisie : ses yeux, son

front, l'air noble : ah ! mon frère, ah ! mon-sieur, je veux l'emmener, je veux le faire connaître dans la province, je le présenterai : ah, il est charmant !

MADAME VANDERK.

Madame, voulez-vous passer dans votre appartement ?

M. VANDERK PÈRE.

On va vous servir.

LA TANTE.

Ah ! mon lit, mon lit et un bouillon. Ah ! il est charmant : je le retiens demain pour me donner la main. Bonsoir, mon cher neveu, bonsoir.

M. VANDERK FILS.

Ma chère tante, je vous souhaite...

SCÈNE X.

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

M. VANDERK FILS.

Ma chère tante est assez folle, à ce qu'il me paraît.

VICTORINE.

C'est malame votre tante ?

M. VANDERK FILS.

Oui, sœur de mon père.

VICTORINE.

Ses domestiques font un train... elle en a quatre, cinq, sans compter les femmes : ils sont d'une arrogance... Madame la marquise par-ci, madame la marquise par-là ; elle veut ci, elle veut ça : il semble que tout soit à elle.

M. VANDERK FILS.

Je m'en doute bien.

VICTORINE.

Vous ne la suivez pas, votre chère tante ?

M. VANDERK FILS.

J'y vais. Bonsoir, Victorine.

VICTORINE.

Attendez donc.

M. VANDERK FILS.

Que veux-tu ?

VICTORINE.

Voyous donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK FILS.

Est-ce que tu ne l'as pas vue ?

VICTORINE.

Que je la voie encore ! Ah, qu'elle est belle ! des diamants ! à répétition ! il est onze heures 7, 8, 9, 10 minutes, onze heures dix minutes. Demain à pareille heure... Voulez-vous que je vous dise tout ce que vous ferez demain ?

M. VANDERK FILS.

Comment ce que je ferai ?

VICTORINE.

Oui : vous vous levez à sept, disons à huit heures ; vous descendrez à dix ; vous donnerez la main à la mariée : on reviendra à deux heu-

res : on dînera, on jouera ; ensuite votre feu d'artifice... pourvu encore que vous ne soyez pas blessé.

M. VANDERK FILS.

Ah ! si je le suis...

VICTORINE.

Il ne faut pas l'être.

M. VANDERK FILS.

Oui, cela vaudrait mieux.

VICTORINE.

Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK FILS.

Tu serais bien étonnée si je ne faisais rien de tout cela.

VICTORINE.

Que ferez-vous donc ?

M. VANDERK FILS.

Au reste, tu peux avoir raison.

VICTORINE.

C'est joli, une montre à répétition ; lorsqu'on se réveille, on sonne l'heure : je crois que je me réveillerais exprès.

M. VANDERK FILS.

Eh bien, je veux qu'elle passe la nuit dans ta chambre, pour savoir si tu te réveilleras.

VICTORINE.

Non.

M. VANDERK FILS.

Je t'en prie.

VICTORINE.

Si on le savait, on se moquerait de moi.

M. VANDERK FILS.

Qui le dira ? tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE.

Vous pouvez en être sûr ; mais... vous ?

M. VANDERK FILS.

N'ai-je pas ma pendule ? et puis tu me la rendras.

VICTORINE.

Sans doute.

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

A qui donc ?

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

Eh ! mais, sans doute.

M. VANDERK FILS.

Bonsoir, Victorine. Adieu. Bonsoir. Qu'à moi... qu'à moi.

SCÈNE XI.

VICTORINE.

Qu'à moi, qu'à moi ! que veut-il dire ? Il a quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui : ce n'est pas sa gaité, son air franc : il rêvait... si c'était... non...

SCÈNE XII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Eh bien ! on vous appelle, on vous sonne depuis une heure. Quatre ou cinq misérables laquais de condition donnent plus de peine qu'une maison de quarante personnes. Nous verrons demain : ce sera un beau bruit. Je n'oublie rien. Non. (Il souffle les bougies.) Je vais me coucher.

SCÈNE XIII.

ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Antoine ?

ANTOINE.

Quoi ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Antoine, monsieur dit qu'avant de vous coucher vous montiez chez lui par le petit escalier.

ANTOINE.

Oui, j'y vais.

LE DOMESTIQUE.

Bonsoir, monsieur Antoine.

ANTOINE.

Bonsoir, bonsoir.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. VANDERK FILS, SON DOMESTIQUE.

(M. Vanderk fils entre en tâtonnant avec précaution : le domestique ouvre le volet fermé le soir par Antoine, M. Vanderk regarde par-tout. Le domestique est botté ainsi que son maître, qui tient deux pistolets.)

M. VANDERK FILS.

Champagne ?

SON DOMESTIQUE.

Monsieur.

M. VANDERK FILS.

Va ouvrir le volet.

SON DOMESTIQUE.

J'y vais... le voilà ouvert.

M. VANDERK FILS.

Eh bien ! les clefs !

SON DOMESTIQUE.

J'ai cherché par-tout, sur la fenêtre, derrière la porte ; j'ai tâté le long de la barre de ter, je n'ai rien trouvé : enfin j'ai réveillé le portier.

M. VANDERK FILS.

Eh bien ?

SON DOMESTIQUE.

Il dit que M. Antoine les a.

M. VANDERK FILS.

Et pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs ?

SON DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien.

M. VANDERK FILS.

A-t-il coutume de les prendre ?

SON DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas demandé : voulez-vous que j'y aille ?

M. VANDERK FILS.

Non... et nos chevaux ?

SON DOMESTIQUE.

Ils sont dans la cour.

M. VANDERK FILS.

Tiens, mets ces pistolets à l'arçon, et n'y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maison ?

SON DOMESTIQUE.

Non. Tout le monde dort : j'ai cependant vu de la lumière.

M. VANDERK FILS.

Où ?

SON DOMESTIQUE.

Au troisième.

M. VANDERK FILS.

Au troisième ?

SON DOMESTIQUE.

Ah ! c'est dans la chambre de mademoiselle Victorine : mais c'est sa lampe.

M. VANDERK FILS.

Victorine... Va-t'en.

SON DOMESTIQUE.

Où irai-je ?

M. VANDERK FILS.

Descends dans la cour, écoute, cache les chevaux sous la remise à gauche près du carrosse de ma mère : point de bruit sur-tout ; il ne faut réveiller personne.

SCÈNE II.

M. VANDERK FILS.

Pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs ? Que vais-je faire ? C'est de le réveiller. Je lui dirai... Je veux sortir... J'ai des emplettes... J'ai quelques affaires... Frappons. Antoine ?... il n'entend rien.... Antoine ?... Il va me faire cent questions : « Vous sortez de bonne heure. Quelle affaire avez-vous donc ? Vous sortez à cheval : attendez le grand jour. » Je ne veux pas atten-

dre, moi. Qu'il me donne les clefs. (Il frappe.) Antoine ?

ANTOINE, en dehors.

Qui est là ?

M. VANDERK FILS.

Il a répondu. Antoine ?

ANTOINE.

Qui peut frapper si matin ?

M. VANDERK FILS.

Moi.

ANTOINE.

Tout-à-l'heure ! j'y vais.

M. VANDERK FILS.

Il se lève... Rien de moins extraordinaire ; j'ai affaire, moi ; je sors. Je vais à deux pas : quand j'irais plus loin.—Mais vous êtes en bottes ? Mais ce cheval, ce domestique ?—Eh bien, je vais à deux lieues d'ici ; mon père m'a dit de lui faire une commission. Comme l'esprit va chercher bien loin les raisons les plus simples. Ah ! je ne sais pas mentir.

SCÈNE III.

M. VANDERK FILS ; ANTOINE, son col à la main.

ANTOINE.

Eh bien, qu'est-ce que c'est ? Ah ! monsieur, c'est vous ?

M. VANDERK FILS.

Oui, donne-moi vite les clefs de la porte cochère.

ANTOINE.

Les clefs ?

M. VANDERK FILS.

Oui.

ANTOINE.

Les clefs ? mais le portier doit les avoir.

M. VANDERK FILS.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE.

Ah ! c'est vrai : hier au soir, je ne m'en ressouvenais pas. Mais, à propos, M. votre père les a.

M. VANDERK FILS.

Mon père ! et pourquoi les a-t-il ?

ANTOINE.

Demandez-lui ; je n'en sais rien.

M. VANDERK FILS.

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE.

Mais vous sortez de bonne heure ?

M. VANDERK FILS.

Il faut qu'il ait eu quelques raisons pour prendre ces clefs.

ANTOINE.

Peut-être quelque domestique ; ce mariage... Il a appréhendé de l'embarras, des fêtes... des aubades... Il veut se lever le premier : enfin, que sais-je ?

M. VANDERK FILS.

Eh bien, mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand... rends-moi un petit service : entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon père : il aura mis les clefs sur quelque table, sur quelque chaise ; apporte-les-moi. Prends garde de le réveiller, je serais au désespoir d'avoir été la cause que son sommeil eût été troublé.

ANTOINE.

Mais pourquoi n'y allez-vous pas vous-même ?

M. VANDERK FILS.

C'est que.... S'il l'entend, tu lui donneras mieux que moi une raison.

ANTOINE, le doigt en l'air.

J'y vais : ne sortez pas, ne sortez pas.

M. VANDERK FILS.

Où veux-tu que j'aille ? je n'ai point de clefs.

ANTOINE.

Ah ! c'est vrai.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

M. VANDERK PÈRE.

J'aurais bien cru qu'il m'aurait fait plus de questions ; Antoine est un bon homme.... Il se sera bien imaginé.... Ah, mon père, mon père.... ! il dort.... il ne sait pas.... Ce cabinet, cette maison, tout ce qui m'entoure m'est plus cher : quitter cela pour toujours, ou pour longtemps ; cela fait une peine qui.... N'importe.... Ah, ciel ! c'est mon père !

SCÈNE V.

M. VANDERK PÈRE, en robe de chambre ;

M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

Ah, mon père ! que je suis fâché ! c'est la faute d'Antoine : je le lui avais dit ; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK PÈRE.

Non, je l'étais.

M. VANDERK FILS.

Vous l'étiez ! Apparemment, mon père, que l'embarras d'aujourd'hui, et que...

M. VANDERK PÈRE.

Vous ne me dites pas bonjour.

M. VANDERK FILS.

Mon père, je vous demande pardon, je vous souhaite bien le bonjour.

M. VANDERK PÈRE.

Vous sortez de bonne heure.

M. VANDERK FILS.

Oui : je voulais...

M. VANDERK PÈRE.

Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDERK FILS.

C'est pour moi, c'est le mien, et celui de mon domestique.

M. VANDERK PÈRE.

Et où allez-vous si matin ?

M. VANDERK FILS.

Une fantaisie d'exercice ; je voulais faire le tour du rempart : une idée.... un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin.

M. VANDERK PÈRE.

Non, non, dès hier vous aviez dit qu'on tint vos chevaux prêts.

M. VANDERK FILS.

Non pas absolument.

M. VANDERK PÈRE.

Non, mon fils, vous avez quelque dessein.

M. VANDERK FILS.

Quel dessein voudriez-vous que j'eusse ?

M. VANDERK PÈRE.

Je vous le demande.

M. VANDERK FILS.

Croyez, mon père...

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils, jusqu'à cet instant, je n'ai connu en vous ni détour, ni mensonge : si ce que vous me dites est vrai, répétez - le moi, et je vous croirai... Si ce sont quelques raisons, quelques folies de votre âge, de ces niaiseries qu'un père peut soupçonner, mais ne doit jamais savoir, quelque peine que cela me fasse, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un et l'autre : voici les clefs, sortez... (Le fils tend la main, et les prend.) Mais, mon fils, si cela pouvait intéresser votre repos, et le mien, et celui de votre mère... ?

M. VANDERK FILS.

Ah, mon père !

M. VANDERK PÈRE.

Il n'est pas possible qu'il y ait rien de dés-honorant dans ce que vous allez faire.

M. VANDERK FILS.

Ah ! bien plutôt...

M. VANDERK PÈRE.

Achievez.

M. VANDERK FILS.

Que me demandez-vous ? Ah, mon père ! vous me l'avez dit hier : vous avez été insulté ; vous étiez jeune ; vous vous êtes battu ; vous le feriez encore. Ah, que je suis malheureux ! je sens que je vais faire le malheur de votre vie. Non... jamais.... Quelle leçon.... ! vous pouvez m'en croire : si la fatalité...

M. VANDERK PÈRE.

Insulté... battu... le malheur de ma vie ! mon fils causons ensemble, et ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK FILS.

S'il était possible que j'exigeasse de vous un serment... Promettez-moi que quelque chose que je vous dise, votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M. VANDERK PÈRE.

Si cela est juste.

M. VANDERK FILS.

Juste ou non.

M. VANDERK PÈRE.

Ou non ?

M. VANDERK FILS.

Ne vous alarmez pas. Hier au soir j'ai eu quelque altercation, une querelle avec un officier de cavalerie : nous sommes sortis : on nous a séparés... Parole aujourd'hui.

M. VANDERK PÈRE, en s'appuyant sur le dos d'une chaise.

Ah, mon fils!

M. VANDERK FILS.

Mon père, voilà ce que je craignais.

M. VANDERK PÈRE.

Puis-je savoir de vous un détail plus étendu de votre querelle, et de ce qui l'a causée, enfin de tout ce qui s'est passé ?

M. VANDERK FILS.

Ah, comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre présence!

M. VANDERK PÈRE.

Vous fait-elle du chagrin ?

M. VANDERK FILS.

Ah! jamais, jamais je n'ai eu tant besoin d'un ami, et sur-tout de vous.

M. VANDERK PÈRE.

Enfin vous avez eu dispute.

M. VANDERK FILS.

Voici le fait. La pluie qui est survenue hier m'a forcé d'entrer dans un café; je jouais une partie d'échecs: j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parlait avec chaleur: il racontait je ne sais quoi de son père, d'un marchand, d'un escompte, de billets; mais je suis certain d'avoir entendu très distinctement: « Oui... tous ces négociants, tous ces commerçants sont des fripons, sont des misérables! » Je me suis retourné, je l'ai regardé: lui, sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je me suis levé, je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avait qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos: nous sommes sortis; on nous a séparés.

M. VANDERK PÈRE.

Vous me permettez de vous dire...

M. VANDERK FILS.

Ah! je sais, mon père, tous les reproches que vous pouvez me faire: cet officier pouvait être dans un instant d'humeur; ce qu'il disait pouvait ne pas me regarder: lorsqu'on dit tout le monde, on ne dit personne; peut-être même ne faisait-il que raconter ce qu'on lui avait dit: et voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi-même a fait mon supplice: il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit parceque j'étais présent.

M. VANDERK PÈRE.

Vous le desirez: vous connaît-il ?

M. VANDERK FILS.

Je ne le connais pas.

M. VANDERK PÈRE.

Et vous cherchez querelle! Ah, mon fils! pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez un père? je pense si souvent que j'ai un fils!

M. VANDERK FILS.

Mon père, c'est parceque j'y pensais.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! dans quelle incertitude, dans quelle peine jetiez-vous aujourd'hui votre mère et moi!

M. VANDERK FILS.

J'y avais pourvu.

M. VANDERK PÈRE.

Comment

M. VANDERK FILS.

J'avais laissé sur ma table une lettre adressée à vous; Victorine vous l'aurait donnée.

M. VANDERK PÈRE.

Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine ?

M. VANDERK FILS.

Non, mon père; mais elle devait rapporter quelque chose sur ma table, et elle l'aurait vue.

M. VANDERK PÈRE.

Et quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois ?

M. VANDERK FILS.

La juste rigueur!

M. VANDERK PÈRE.

Oui: elles sont justes ces lois... Jadis un peu-ple... je ne sais lequel... les Romains, je crois, accordaient des récompenses à qui conservait la vie d'un citoyen. Quelle punition ne mérite pas un Français qui médite d'en égorger un autre, qui projette un assassinat ?

M. VANDERK FILS.

Un assassinat!

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils, un assassinat: la confiance que l'agresseur a dans ses propres forces fait presque toujours sa témérité.

M. VANDERK FILS.

Mais vous-même, mon père, lorsqu'autre-fois...

M. VANDERK PÈRE.

Le ciel est juste: il m'en punit en vous. Enfin, quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois ?

M. VANDERK FILS.

La fuite.

M. VANDERK PÈRE.

Et quelle était votre marche, le lieu, l'instant ?

M. VANDERK FILS.

Sur les trois heures après midi: nous devions nous rencontrer derrière les petits remparts.

M. VANDERK PÈRE.

Et pourquoi donc sortez-vous sitôt ?

M. VANDERK FILS.

Pour ne pas manquer à ma parole : j'ai redouté l'embarras de cette noce, de ma tante, et de me trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah ! comme j'aurais voulu retarder d'un jour !

M. VANDERK PÈRE.

Et d'ici à trois heures ne pourriez-vous rester ?

M. VANDERK FILS.

Ah, mon père ! imaginez...

M. VANDERK PÈRE.

Vous aviez raison ; mais cette raison ne subsiste plus. Faites rentrer vos chevaux : remontez chez vous. Je vais réfléchir aux moyens qui peuvent vous sauver et l'honneur et la vie.

M. VANDERK FILS.

(A part.) Me sauver l'honneur... ! (Haut.) Mon père, mon malheur mérite plus de pitié que d'indignation.

M. VANDERK PÈRE.

Je n'en ai aucune.

M. VANDERK FILS.

Eh bien, monsieur, prouvez-le moi, en me permettant de vous embrasser.

M. VANDERK PÈRE.

Non, monsieur, allez, remontez chez vous.

M. VANDERK FILS.

Je... oui, mon père.

(Il se retire précipitamment, s'arrête, s'aperçoit que son père plongé dans la douleur ne le suit pas des yeux ; il en profite et sort pour s'aller battre.)

SCÈNE VI.

M. VANDERK PÈRE.

Infortuné ! comme on doit peu compter sur le bonheur présent ! je me suis couché le plus tranquille, le plus heureux des pères, et me voilà... Antoine... je ne puis avoir trop de confiance... Ah ! si son sang coulait pour son roi ou pour sa patrie : mais...

SCÈNE VII.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE.

Que voulez-vous ?

M. VANDERK PÈRE.

Ce que je veux ! Ah ! qu'il vive !

ANTOINE.

Qu'il vive, qui donc ?

M. VANDERK PÈRE.

Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE.

Vous m'avez appelé.

M. VANDERK PÈRE.

Je t'ai appelé... Antoine, je connais ta discrétion, ton amitié pour moi et pour mon fils ; il sortait pour se battre.

ANTOINE.

Contre qui ? Je vais...

M. VANDERK PÈRE.

Cela est inutile.

ANTOINE.

Tout le quartier va le défendre : je vais réveiller...

M. VANDERK PÈRE.

Non, ce n'est pas...

ANTOINE.

Vous me tueriez plutôt que de...

M. VANDERK PÈRE.

Tais-toi, il est ici : cours à son appartement, dis-lui que je le prie de m'envoyer la lettre dont il vient de me parler. Ne dis pas autre chose ; ne fais voir aucun intérêt sur ce qui le regarde.... Remarque... Va, qu'il te donne cette lettre, et qu'il m'attende : je vais le voir.

SCÈNE VIII.

M. VANDERK PÈRE.

Ah ciel ! Fouler aux pieds la raison, la nature et les lois ! Préjugé funeste ! abus cruel du point d'honneur ! tu ne pouvais avoir pris naissance que dans les temps les plus barbares : tu ne pouvais subsister qu'au milieu d'une nation vaine et pleine d'elle-même, qu'au milieu d'un peuple dont chaque particulier compte sa personne pour tout, et sa patrie et sa famille pour rien. Et vous, lois sages, mais insuffisantes, vous avez désiré mettre un frein à l'honneur ; vous avez ennobli l'échafaud ; votre sévérité cruelle n'a servi qu'à froisser le cœur d'un honnête homme entre l'infamie et le supplice. Ah, mon fils !

SCÈNE IX.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE.

Monsieur, vous l'avez laissé partir ?

M. VANDERK PÈRE.

Il est parti ! ô ciel ! arrêtez...

ANTOINE.

Ah, monsieur ! il est déjà bien loin. Je traversais la cour ; il a mis ses pistolets à l'arçon.

M. VANDERK PÈRE.

Ses pistolets !

ANTOINE.

Il m'a crié : « Antoine, je te recommande mon père ! » et il a mis son cheval au galop.

M. VANDERK PÈRE.

Il est parti ! Ah, Dieu ! il est parti ! (Il rêve douloureusement ; il reprend sa fermeté, et dit :) Antoine, je t'en conjure, que rien ne transpire ici ! Hélas ! sa malheureuse mère !... Viens, suis-moi, je vais m'habiller

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

VICTORINE.

Je le cherche partout : qu'est-il devenu ? Cela me passe. Il ne sera jamais prêt. Il n'est pas habillé. Ah ! que je suis fâchée de m'être embarrassée de sa montre ! Je l'ai vu toute la nuit qui me disait : « qu'à moi, qu'à moi, qu'à moi ; » il est sorti de bien bonne heure, et à cheval ; mais si c'était cette dispute, et si c'était vrai qu'il fût allé... Ah ! j'ai un pressentiment ; mais que risqué-je d'en parler ? j'en vais parler à monsieur. Je parierais que c'est ce domestique qui s'est endormi hier au soir ; il avait une mauvaise physionomie, il lui aura donné un rendez-vous. Ah !

SCÈNE II.

M. VANDERK PÈRE, VICTORINE.

VICTORINE.

Monsieur, on est bien inquiet. Madame la marquise dit : « Mon neveu est-il habillé ? qu'on l'avertisse. Est-il prêt ? Pourquoi ne vient-il pas ? »

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils ?

VICTORINE.

Oui, monsieur, je l'ai demandé, je l'ai fait chercher : je ne sais s'il est sorti, ou s'il n'est pas sorti ; mais je ne l'ai pas trouvé.

M. VANDERK PÈRE.

Il est sorti.

VICTORINE.

Vous savez donc, monsieur, qu'il est dehors ?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, je le sais. Voyez si tout le monde est prêt : pour moi, je le suis. Où est votre père ?

VICTORINE fait un pas et revient.

Avez-vous vu, monsieur, hier un domestique qui voulait parler à vous ou à monsieur votre fils ?

M. VANDERK PÈRE.

Un domestique ? c'était à moi : j'ai donné ma parole à son maître aujourd'hui ; vous faites bien de m'en faire ressouvenir.

VICTORINE, à part.

Il faut que ce ne soit pas cela : tant mieux, puisque monsieur sait où il est.

M. VANDERK PÈRE.

Voyez donc où est votre père.

VICTORINE.

J'y cours.

SCÈNE III.

M. VANDERK PÈRE.

Au milieu de la joie la plus légitime... Antoine ne vient point... Je voyais devant moi toutes les misères humaines... Je m'y tenais préparé. La mort même... Mais ceci... Eh ! que dire... ? Ah, ciel... !

SCÈNE IV.

M. VANDERK PÈRE, LA TANTE.

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien, ma sœur, puis-je enfin me livrer au plaisir de vous revoir ?

LA TANTE.

Mon frère, je suis très en colère ; vous gronderez après, si vous voulez.

M. VANDERK PÈRE.

J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE.

Et moi contre votre fils.

M. VANDERK PÈRE.

J'ai cru que les droits du sang n'admettaient point de ces ménagements, et qu'un frère...

LA TANTE.

Et moi, qu'une sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK PÈRE.

Quoi ! vous aurait-on manqué en quelque chose ?

LA TANTE.

Oui, sans doute.

M. VANDERK PÈRE.

Qui ?

LA TANTE.

Votre fils.

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils ! Et quand peut-il vous avoir déobligée ?

LA TANTE.

A l'instant.

M. VANDERK PÈRE.

A l'instant !

LA TANTE.

Oui, mon frère, à l'instant : il est bien singulier que mon neveu, qui doit me donner la main aujourd'hui, ne soit pas ici, et qu'il soit.

M. VANDERK PÈRE.

Il est sorti pour une affaire indispensable.

LA TANTE.

Indispensable, indispensable ! votre sang-froid me tue : il faut me le trouver mort ou vif, c'est lui qui me donne la main.

M. VANDERK PÈRE.

Je compte vous la donner, s'il le faut.

LA TANTE.

Vous ? Au reste je le veux bien, vous me ferez honneur. Oh ! ça, mon frère, parlons raison ; il n'y a point de choses que je n'aye imaginées pour mon neveu, quoiqu'il soit malhonnête à lui d'être sorti. Il y a près mon château, ou plutôt près du vôtre, et je vous en rends grâce ; il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en 1573, mais il n'est pas rachetable.

M. VANDERK PÈRE.

Soit.

LA TANTE.

C'est un abus ; mais c'est fâcheux.

M. VANDERK PÈRE.

Cela peut être : allons rejoindre...

LA TANTE.

Nous avons le temps. Il faut repeindre les vitraux de la chapelle ; cela vous étonne !

M. VANDERK PÈRE.

Nous parlerons de cela.

LA TANTE.

C'est que les armoiries sont écartelées d'Aragon, et que le lambel...

M. VANDERK PÈRE.

Ma sœur vous ne partez pas aujourd'hui.

LA TANTE.

Non, je vous assure.

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien ! nous en parlerons demain.

LA TANTE.

C'est que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arrangé des choses étonnantes : il est aimable, il est aimable ! Nous avons dans la province la plus riche héritière ; c'est une Cramont Ballière de la tour d'Argor ; vous savez ce que c'est : elle est même parente de votre femme ; votre fils l'épouse, j'en fais mon affaire : vous ne paraitrez pas, vous ; je le propose, je le marie, il ira à l'armée, et moi je reste avec sa femme, avec ma nièce, et j'éleve ses enfants.

M. VANDERK PÈRE.

Eh, ma sœur

LA TANTE.

Ce sont les vôtres, mon frère.

M. VANDERK PÈRE.

Entrons dans le salon, sans doute on nous y attend.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

LA TANTE, en s'en allant.

Je vois qu'il est heureux, mais très heureux pour mon neveu que je sois venue ici. Vous, mon frère, vous avez perdu toute idée de noblesse, de grandeur ; Ah ! le commerce rétrécit

l'âme, mon frère. Ce cher neveu ! ce cher enfant ! mais c'est que je l'aime de tout mon cœur.

M. VANDERK PÈRE.

Antoine, reste ici.

SCÈNE VI.

ANTOINE.

Où, ma résolution est prise : comment ! un misérable ! un drôle...

SCÈNE VII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes ?

VICTORINE.

J'entrais.

ANTOINE.

Je n'aime pas tout cela, toujours sur mes talons ; c'est bien étonnant : la curiosité, la curiosité... Mademoiselle, voilà peut-être le dernier conseil que je vous donnerai de ma vie ; mais la curiosité dans une fille ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE.

Eh mais, je venais vous dire...

ANTOINE.

Va-t'en, va-t'en : écoute, ma fille, sois sage, et vis toujours honnêtement, et tu ne pourras jamais manquer...

VICTORINE, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. VANDERK PÈRE.

M. VANDERK PÈRE.

Sortez, Victorine, laissez-nous, et fermez la porte.

SCÈNE IX.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

M. VANDERK PÈRE.

Avez-vous dit au chirurgien de ne pas s'éloigner ?

ANTOINE.

Non.

M. VANDERK PÈRE.

Non !

ANTOINE.

Non, non...

M. VANDERK PÈRE.

Pourquoi ?

ANTOINE.

Pourquoi ? C'est que monsieur votre fils ne se battra pas.

M. VANDERK PÈRE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ANTOINE.

Monsieur, monsieur, un gentilhomme, un militaire, un diable, fût-ce un capitaine de vaisseau de roi, c'est ce qu'on voudra ; mais il ne se battra pas vous dis-je : ce ne peut être qu'un malhonnête homme, un assassin ; il lui a cherché querelle : il croit le tuer, il ne le tuera pas.

M. VANDERK PÈRE.

Antoine !

ANTOINE.

Non, monsieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé... je sais par où il doit venir, je l'attendrai, je l'attaquerai, je le tuerai, ou il me tuera ; s'il me tue, il sera plus embarrassé que moi ; si je le tue, monsieur, je vous recommande ma fille. Au reste je n'ai pas besoin de vous la recommander.

M. VANDERK PÈRE.

Antoine, ce que vous dites est inutile, et jamais...

ANTOINE.

Vos pistolets ! vos pistolets ! vous m'avez vu, vous m'avez vu sur ce vaisseau, il y a longtemps. Qu'importe ! en fait de valeur, il ne faut qu'être homme, et des armes.

M. VANDERK PÈRE.

Eh mais, Antoine !

ANTOINE.

Monsieur ! ah, mon cher maître ! un jeune homme d'une aussi belle espérance ; ma fille me l'avait dit, et l'embarras d'aujourd'hui, et la noce, et tout ce monde : à l'instant même... les clefs du magasin ! je les emportais. (Il remet les clefs sur la table.) Ah, j'en deviendrai fou ! ah, Dieu !

M. VANDERK PÈRE.

Il me brise le cœur : écoutez-moi ; je vous dis de m'écouter.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous l'aimez ?

ANTOINE.

Et c'est à cause de cela, vous en mourrez.

M. VANDERK PÈRE.

Antoine, vous manquez de raison ; je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoutez-moi. Écoutez-moi, vous dis-je, rappelez toute votre présence d'esprit, j'en ai besoin ; écoutez avec attention ce que je vais vous confier. On peut venir à l'instant, et je ne pourrais plus vous parler.... Crois-tu, mon pauvre Antoine, crois-tu, mon vieux camarade, que je sois insensible ? N'est-

ce pas mon fils ? n'est-ce pas lui qui fonde dans l'avenir tout le bonheur de ma vieillesse ? Et ma femme... Ah ! quel chagrin ! sa santé faible ; mais c'est sans remède, le préjugé qui afflige notre nation rend son malheur inévitable.

ANTOINE.

Mais, monsieur, ne serait-il pas possible d'accorder cette affaire ?

M. VANDERK PÈRE.

L'accorder ! Tu ne connais pas toutes les entraves de l'honneur : où trouver son adversaire ? où le rencontrer à présent ? Est-ce sur le champ de bataille que de pareilles affaires s'accrochent ? Eh ! n'est-il pas contre les mœurs et contre les lois que je paraisse en être instruit... ? Et si mon fils eût hésité, s'il eût molli, si cette cruelle affaire s'était accommodée, combien s'en préparait-il dans l'avenir ! Il n'est point de demi-brave, il n'est point de petit homme qui ne cherchât à le têter ; il lui faudrait dix affaires heureuses pour faire oublier celle-ci. Elle est affreuse dans tous ses points ; car il a tort.

ANTOINE.

Il a tort !

M. VANDERK PÈRE.

Une étourderie...

ANTOINE.

Une étourderie !

M. VANDERK PÈRE.

Oui. Mais ne perdons pas le temps en vaines discussions. Antoine ?

ANTOINE.

Monsieur ?

M. VANDERK PÈRE.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Ne passez mes ordres en aucune manière, songez qu'il y va de l'honneur de mon fils et du mien : c'est vous dire tout. Je ne peux me confier qu'à vous, et je me fie à votre âge, à votre expérience, et je peux dire à votre amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent se rencontrer, derrière les petits remparts : déguisez-vous de façon à n'être pas reconnu ; tenez-vous-en le plus loin que vous pourrez ; ne soyez, s'il est possible, reconnu en aucune manière. Si mon fils a le bonheur cruel de renverser son adversaire, montrez-vous alors ; il sera agité, il sera égaré, verra mal : voyez pour lui, portez sur lui toute votre attention ; veillez à sa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conseillera. Lui parti, portez sur-le-champ tous vos soins à son rival, s'il respire encore ; emparez-vous de ses derniers moments, donnez-lui tous les secours qu'exige l'humanité ; épidez autant qu'il est en

vous le crime auquel je participe, puisque... puisque... cruel honneur...! Mais, Antoine, si le ciel me punit autant que je dois l'être, s'il dispose de mon fils... je suis père, et je crains mes premiers mouvements : je suis père, et cette fête, cette noce... ma femme... sa santé... moi-même... alors tu accourras ; mon fils a son domestique, tu accourras ; mais comme ta présence m'en dirait trop, aie cette attention, écoute bien, aie-la pour moi, je t'en supplie : tu frapperas trois coups à la porte de la basse-cour, trois coups distinctement, et tu te rendras ici, ici dedans, dans ce cabinet : tu ne parleras à personne, mes chevaux seront mis, nous y courrons.

ANTOINE.

Mais, monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Voici quelqu'un : eh, c'est sa mère !

SCÈNE X.

ANTOINE, M^{me} VANDERK, M. VANDERK PÈRE.

MADAME VANDERK.

Ah ! mon cher ami, tout le monde est prêt : voici vos gants. Antoine, Eh ! comme te voilà fait ! tu aurais bien dû te faire parer, te faire beau le jour du mariage de ma fille. Je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE.

C'est que... madame... Je vais en affaire. Oui, oui... madame.

M. VANDERK PÈRE.

Allez, allez, Antoine ; faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

MADAME VANDERK.

Antoine ?

ANTOINE.

Madame ?

MADAME VANDERK.

Si tu trouves mon fils, ah ! je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde point.

M. VANDERK PÈRE.

Allez, Antoine, allez.

(Antoine et M. Vanderk se regardent. Antoine sort.)

SCÈNE XI.

M^{me} VANDERK, M. VANDERK PÈRE.

MADAME VANDERK.

Antoine a l'air bien effarouché.

M. VANDERK PÈRE.

Tout cela l'échauffe et le dérange.

MADAME VANDERK.

Ah ! mon ami, faites-moi compliment ; il y a plus de deux ans que je ne me suis si bien pointée... Ma fille... mon gendre... toute cette famille est si respectable, si honnête ! la bonne robe est sage comme les lois ! Mais, mon ami, j'ai un reproche à vous faire, et votre sœur a raison ; vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne sais en quel endroit ; au reste, vous le savez : il faut cependant que ce soit très loin, car je suis sûre qu'il ne s'est point amusé : lorsqu'il va revenir, il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'était pas habillé, et qu'il était monté à cheval.

M. VANDERK PÈRE, lui prenant la main affectueusement.

Laissez-moi respirer, et permettez-moi de ne penser qu'à votre satisfaction ; votre santé me fait le plus grand plaisir : nous avons tellement besoin de nos forces, l'adversité est si près de nous... La plus grande félicité est si peu stable, si peu... Ne faisons point attendre, on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, et un groupe de compagnie de femmes et d'hommes, plus d'hommes de robe que d'autres.

M. VANDERK PÈRE.

Allons, belle jeunesse. Madame, nous avons été ainsi. Puissiez-vous, mes enfants, voir un pareil jour, (à part.) et plus beau que celui-ci.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

VICTORINE, se tournant vers la coulisse d'où elle sort.

Monsieur Antoine, monsieur Antoine, monsieur Antoine ! Le maître-d'hôtel, les gens, les commis, tout le monde demande monsieur Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon

père est bien étonnant : je le cherche par-tout ; je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de monde, et jamais... Eh quoi...! hein... Antoine, Antoine ? Eh bien, qu'ils appellent. Cette cérémonie que je croyais si gaie, grand Dieu, comme elle est triste ! Mais lui, ne pas se trouver au mariage de sa sœur ; et d'un autre côté... aussi mon père avec ses raisons... « Sois

sage, sois sage, et tu ne pourras jamais manquer...» Où est-il allé? Je...

SCÈNE II.

M. DESPARVILLE PÈRE, VICTORINE.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Mademoiselle, puis-je entrer?
VICTORINE.

Monsieur, vous êtes sans doute de la noce. Entrez dans le salon.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Je n'en suis pas, mademoiselle, je n'en suis pas.

VICTORINE.

Ah, monsieur! si vous n'en êtes pas, pour quelle raison...?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Je viens pour parler à monsieur Vanderk.

VICTORINE.

Lequel?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Mais le négociant. Est-ce qu'il y a deux négociants de ce nom-là? C'est celui qui demeure ici.

VICTORINE.

Ah, monsieur! quel embarras! je vous assure que je ne sais comment monsieur pourra vous parler au milieu de tout ceci; et même on serait à table, si on n'attendait pas quelqu'un qui se fait bien attendre.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Mademoiselle, M. Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE.

Il ne savait donc pas l'embarras...

M. DESPARVILLE PÈRE.

Il ne savait pas, il ne savait pas... C'est hier au soir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE.

J'y vais donc... si je peux l'aborder; car il répond à l'un, il répond à l'autre. Je dirai... Qu'est-ce que je dirai?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Dites que c'est quelqu'un qui voudrait lui parler, que c'est quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, sur une lettre qu'il en a reçue. Ajoutez que... Non... dites-lui seulement cela.

VICTORINE.

J'y vais... quelqu'un... Mais, monsieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Il le sait bien peu. Dites, au reste, que c'est M. Desparville; que c'est le maître d'un domestique...

VICTORINE.

Ah! je sais, un homme qui avait un visage... qui avait un air... Hier au soir... J'y vais, j'y vais.

SCÈNE III.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Que de raisons! parbleu! ces choses-là sont bien faites pour moi. Il faut que cet homme marie justement sa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler: c'est fait exprès; oui, c'est fait exprès pour moi; ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Peste soit des enfants! Je ne veux plus m'embarrasser de rien. Je vais me retirer dans ma province. «Mais mon père, mon père...—Mais, mon fils, va te promener: j'ai fait mon temps, fais le tien.» Ah! c'est apparemment notre homme. Encore un refus que je vais essayer.

SCÈNE IV.

M. DESPARVILLE PÈRE, M. VANDERK PÈRE.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, monsieur, je suis fâché de vous déranger. Je sais tout ce qui vous arrive. Vous mariez votre fille. Vous êtes à l'instant en compagnie: mais un mot, un seul mot.

M. VANDERK PÈRE.

Et moi, monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-être fait attendre. J'avais dit à quatre heures, et il est trois heures seize minutes. Monsieur, asseyez-vous.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Non, parlons debout, j'aurai bientôt dit. Monsieur, je crois que le diable est après moi. J'ai depuis quelques jours besoin d'argent, et encore plus depuis hier, pour la circonstance la plus pressante, et que je ne peux pas dire. J'ai une lettre de change, bonne, excellente: c'est, comme disent vos marchands, c'est de l'or en barre; mais elle sera payée quand? quand? je n'en sais rien: ils ont des usages, des usances, des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plusieurs de vos confrères; mais tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent sont des arabes, des juifs; pardonnez-moi le terme, oui, des juifs. Ils m'ont demandé des remises considérables, parcequ'ils voient que j'en ai besoin. D'autres m'ont refusé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez-vous m'avancer le paiement de ma lettre de change, ou ne le pouvez-vous pas?

M. VANDERK PÈRE.

Puis-je la voir?

M. DESPARVILLE PÈRE.

La voilà... (Pendant que monsieur Vanderk lit.) Je paierai tout ce qu'il faudra. Je sais qu'il y a des droits. Faut-il le quart? faut-il... J'ai besoin d'argent.

M. VANDERK PÈRE sonne.

Monsieur, je vais vous la faire payer.

M. DESPARVILLE PÈRE.

A l'instant ?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, monsieur.

M. DESPARVILLE PÈRE.

A l'instant ! prenez, prenez, monsieur. Ah, quel service vous me rendez ! Prenez, prenez, monsieur.

M. VANDERK PÈRE, au domestique qui entre.

Allez à ma caisse, apportez le montant de cette lettre, deux mille quatre cents livres.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, au service que vous me rendez pouvez-vous ajouter celui de me faire donner de l'or ?

M. VANDERK PÈRE.

Volontiers, monsieur. (Au domestique.) Apportez la somme en or.

M. DESPARVILLE PÈRE, au domestique qui sort.

Faites retenir, monsieur, l'escompte, l'à-compte.

M. VANDERK PÈRE.

Non, monsieur, je ne prends point d'escompte, ce n'est point mon commerce; et je vous l'avoue avec plaisir, ce service ne me coûte rien. Votre lettre vient de Cadix, elle est pour moi une rescription, elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, monsieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté : vous ne savez pas toute l'obligation que je vous dois, toute l'étendue du service que vous me rendez.

M. VANDERK PÈRE.

Je souhaite qu'il soit considérable.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Ah, monsieur, monsieur, que vous êtes heureux ! Vous n'avez qu'une fille, vous ?

M. VANDERK PÈRE.

J'espère que j'ai un fils.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Un fils ! mais il est apparemment dans le commerce, dans un état tranquille ; mais le mien, le mien est dans le service ; à l'instant que je vous parle, n'est-il pas occupé à se battre.

M. VANDERK PÈRE.

A se battre !

M. DESPARVILLE PÈRE.

Oui, monsieur, à se battre... Un autre jeune homme, dans un café... un étourdi lui a cherché querelle, je ne sais pourquoi, je ne sais comment ; il ne le sait pas lui-même.

M. VANDERK PÈRE.

Que je vous plains ! et qu'il est à craindre...

M. DESPARVILLE PÈRE.

A craindre ! je ne crains rien : mon fils est brave, il tient de moi, et adroit, adroit : à vingt pas il couperait une balle en deux sur une

lame de couteau ; mais il faut qu'il s'enfuit. c'est le diable : vous entendez bien, vous entendez bien : je me fie à vous, vous m'avez gagné l'ame.

M. VANDERK PÈRE.

Monsieur, je suis flatté de votre... (On frappe à la porte un coup.) Je suis flatté de ce que...

(Un second coup.)

M. DESPARVILLE PÈRE.

Ce n'est rien ; c'est qu'on frappe chez vous. (Un troisième coup. — Monsieur Vanderk père tombe sur un siège.) Monsieur, vous ne vous trouvez pas indisposé ?

M. VANDERK PÈRE.

Ah ! monsieur, tous les pères ne sont pas malheureux ! (Le domestique entre avec des rouleaux de louis.) Voilà votre somme ! partez, monsieur, vous n'avez pas de temps à perdre.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Que vous m'obligez !

M. VANDERK PÈRE.

Permettez-moi de ne pas vous reconduire.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Ah, vous avez affaire ! Ah, le brave homme ! ah, l'honnête homme ! Monsieur, mon sang est à vous ; restez, restez, restez, je vous en prie.

SCÈNE V.

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils est mort.., je l'ai vu là... et je ne l'ai pas embrassé... Que de peines sa naissance me préparait ! Que de chagrin sa mère...!

SCÈNE VI.

ANTOINE, M. VANDERK PÈRE.

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien !

ANTOINE.

Ah, mon maître ! tous deux ; j'étais très loin, mais j'ai vu, j'ai vu... Ah, monsieur !

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils !

ANTOINE.

Oui, ils se sont approchés à bride abattue. L'officier a tiré, votre fils ensuite. L'officier est tombé d'abord ; il est tombé le premier. Après cela, monsieur... Ah, mon cher maître ! Les chevaux se sont séparés... je suis accouru... je... je...

M. VANDERK PÈRE.

Voyez si mes chevaux sont mis ; faites approcher par la porte de derrière, venez m'aver-tir : courons-y ; peut-être n'est-il que blessé.

ANTOINE.

Mort, mort! j'ai vu sauter son chapeau : mort!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, VICTORINE.

VICTORINE.

Mort! Ah! qui donc? qui donc?

M. VANDERK PÈRE.

Que demandez-vous?

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes? sors d'ici tout-à-l'heure.

M. VANDERK PÈRE.

Laissez-la. Allez, Antoine, faites ce que je vous dis.

SCÈNE VIII.

M. VANDERK PÈRE, VICTORINE;
ANTOINE, dans l'appartement.

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien! que voulez-vous, Victorine?

VICTORINE.

Je venais demander si on doit faire servir, et j'ai rencontré un monsieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK PÈRE.

Non, je ne me trouve pas mal. Où est la compagnie?

VICTORINE.

On va servir.

M. VANDERK PÈRE.

Tâchez de parler à madame en particulier; vous lui direz que je suis à l'instant forcé de sortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter : mais qu'elle fasse en sorte qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence; je serai peut-être... Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE.

Mort! et qui donc? Monsieur votre fils?

M. VANDERK PÈRE.

Victorine!

VICTORINE.

J'y vais, monsieur; non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK PÈRE.

Non, restez, je vous l'ordonne : vos pleurs vous trahiraient; je vous défends de sortir d'ici que je ne sois rentré.

VICTORINE, apercevant M. Vanderk fils.

Ah, monsieur!

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. VANDERK FILS, M. DES-
PARVILLE PÈRE, M. DESPARVILLE FILS.

M. VANDERK FILS.

Mon père!

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils...! je t'embrasse... je te revois sans doute honnête homme?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Oui, morbleu! il l'est.

M. VANDERK FILS.

Je vous présente messieurs Desparville.

M. VANDERK PÈRE.

Messieurs...

M. DESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, je vous présente mon fils... N'était-ce pas mon fils, lui justement qui était son adversaire?

M. VANDERK PÈRE.

Comment! est-il possible que cette affaire...

M. DESPARVILLE PÈRE.

Bien, bien, morbleu! bien. Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLE FILS.

Mon père, permettez-moi de parler.

M. VANDERK FILS.

Qu'allez-vous dire?

M. DESPARVILLE FILS.

Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK FILS.

Vengez-vous donc.

M. DESPARVILLE FILS.

Le récit serait trop court si vous le faisiez, monsieur; et à présent votre honneur et le mien... Il me paraît, monsieur, que vous étiez aussi instruit que mon père l'était. Mais voici ce que vous ne saviez pas. Nous nous sommes rencontrés; j'ai couru sur lui; j'ai tiré; il a foncé sur moi, il m'a dit : « Je tire en l'air; » il l'a fait. « Écoutez, m'a-t-il dit en me serrant la botte, j'ai cru hier que vous insultiez mon père, en parlant des négociants. Je vous ai insulté : j'ai senti que j'avais tort; je vous en fais mes excuses. N'êtes-vous pas content? Éloignez-vous, et recommençons. » Je ne puis, monsieur, vous exprimer ce qui s'est passé en moi; je me suis précipité de mon cheval : il en a fait autant, et nous nous sommes embrassés. J'ai rencontré mon père, lui à qui, pendant ce temps-là, vous rendiez le plus important service. Ah! monsieur!

M. DESPARVILLE PÈRE.

Eh! vous le saviez, morbleu! et je parie que ces trois coups frappés à la porte... Quel homme êtes-vous? Et vous m'obligiez pendant ce temps-là! moi, je suis ferme, je suis honnête; mais en pareille occasion, à votre place, j'aurais envoyé le baron Desparville à tous les diables.

M. VANDERK PÈRE.

Ah, messieurs! qu'il est difficile de passer d'un grand chagrin à une grande joie! Messieurs, j'entends du bruit. Nous allons nous mettre à table, faites-moi l'honneur d'être du dîner. Que rien ne transpire ici : cela troublerait la fête. (A M. Desparville fils.) Après ce qui s'est passé, monsieur, vous ne pouvez être que le plus grand ennemi ou le plus grand ami de mon fils, et vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPARVILLE FILS.

Ah, monsieur!

(En baisant la main de M. Vanderk père.)

M. DESPARVILLE PÈRE.

Mon fils, ce que vous faites là est bien.

VICTORINE, à M. Vanderk fils.

Qu'à moi, qu'à moi : Ah, cruel!

M. VANDERK FILS, à Victorine.

Que je suis aise de te revoir!

M. VANDERK PÈRE.

Victorine, taisez-vous.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, M^{me} VANDERK, SOPHIE,
LE GENDRE.

MADAME VANDERK.

Ah, te voilà, mon fils, mon cher ami, peut-on faire servir? il est tard.

M. VANDERK PÈRE.

Ces messieurs veulent bien rester. (A messieurs Desparville.) Voici, messieurs, ma femme, mon gendre et ma fille que je vous présente.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Quel bonheur mérite une telle famille!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LA TANTE.

LA TANTE.

On dit que mon neveu est arrivé. Eh! te voilà, mon cher enfant! Je n'ai eu qu'un cri après toi. Je t'ai demandé, je t'ai désiré. Ah!

ton père est singulier, mais très singulier : te donner une commission le jour du mariage de ta sœur!

M. VANDERK PÈRE.

Madame, vous demandez des militaires, en voici. Aidez-moi à les retenir.

LA TANTE.

Eh, c'est le vieux baron Desparville!

M. DESPARVILLE PÈRE.

Eh, c'est vous, madame la marquise! Je vous croyais en Berri.

LA TANTE.

Que faites-vous ici?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Vous êtes, madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus...

M. VANDERK PÈRE.

Monsieur, monsieur, passons dans le salon, vous y renouerez connaissance. Ah, messieurs! ah, mes enfants! je suis dans l'ivresse de la plus grande joie. (A sa femme.) Madame, voilà notre fils.

(Il embrasse son fils; le fils embrasse sa mère.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

ANTOINE.

Le carrosse est avancé, monsieur, et... Ah! ciel...! ah, Dieu... ah, monsieur!

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien! eh bien, Antoine! eh mais, la tête lui tourne aujourd'hui.

LA TANTE.

Cet homme est fou, il faut le faire enfermer. (Victorine court à son père, lui met la main sur la bouche, et l'embrasse.)

M. VANDERK PÈRE.

Paix, Antoine. Voyez à nous faire servir.

(La compagnie fait un pas, et cependant Antoine dit :)

ANTOINE.

Je ne sais si c'est un rêve. Ah! quel bonheur! il fallait que je fusse aveugle... Ah! jeunes gens, jeunes gens, ne penserez-vous jamais que l'étourderie même la plus pardonnable peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure?

FIN DU PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR.



LE

JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

DE MARIVAUX,

Représentée, pour la première fois, à Paris, par les comédiens italiens ordinaires du Roi,
le lundi 23 janvier 1730, et au Théâtre-Français, en 1793.

— o —
DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ORGON, père de Mario et de Silvia.
DORANTE, prétendu de Silvia.
MARIO.
PASQUIN (1).

UN VALET de M. Orgon.
SILVIA.
LISETTE, femme de chambre de Silvia.

(1) Au Théâtre-Italien ce personnage était Arlequin.

(La scène est à Paris, chez M. Orgon.)



ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Mais, encore une fois, de quoi vous mêlez-vous ?
Pourquoi répondre de mes sentimens ?

LISETTE.

C'est que j'ai cru que, dans cette occasion-ci, vos sentimens ressembleraient à ceux de tout le monde. Monsieur votre père me demande si vous êtes bien aise qu'il vous marie, si vous en avez quelque joie : moi, je lui répons qu'oui : cela va tout de suite ; et il n'y a peut-être que vous de fille au monde, pour qui ce *oui-là* ne soit pas vrai : le *non* n'est pas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'est pas naturel ? quelle sottise naïveté ! Le mariage aurait donc de grands charmes pour vous ?

LISETTE.

Eh bien ! c'est encore *oui*, par exemple.

SILVIA.

Taisez-vous ; allez répondre vos impertinences ailleurs ; et sachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur est fait comme celui de tout le monde. De quoi le vôtre s'avise-t-il de n'être fait comme celui de personne ?

SILVIA.

Je vous dis que, si elle osait, elle m'appellerait une originale.

LISETTE.

Si j'étais votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais dans le fond,

voyons, quel mal ai-je fait de dire à M. Orgon que vous étiez bien aise d'être mariée?

SILVIA.

Premièrement, c'est que tu n'as pas dit vrai : je ne m'ennuie point d'être fille.

LISETTE.

Cela est encore tout neuf.

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon père croie me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi ! vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine ?

SILVIA.

Que sais-je ? peut-être ne me conviendra-t-il point ; et cela m'inquiète.

LISETTE.

On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde ; qu'il est bien fait, aimable, de bonne mine ; qu'on ne peut avoir plus d'esprit, et qu'on ne saurait être d'un meilleur caractère. Que voulez-vous de plus ? Peut-on se figurer de mariage plus doux, d'union plus délicieuse ?

SILVIA.

Délicieuse ! Que tu es folle avec tes expressions !

LISETTE.

Ma foi, madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espèce-là veuille se marier dans les formes : il n'y a presque point de fille, s'il lui faisait la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour : sociable et spirituel, voilà pour l'entretien de la société. Pardi ! tout en sera bon dans cet homme-là : l'utile et l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais, et on dit qu'il y ressemble : mais c'est un *on dit* ; et je pourrais bien n'être pas de ce sentiment-là, moi. Il est bel homme, dit-on ; et c'est presque tant pis.

LISETTE.

Tant pis ! tant pis ! mais voilà une pensée bien hétéroclite.

SILVIA.

C'est une pensée de très bon sens. Volontiers un bel homme est fat ; je l'ai remarqué.

LISETTE.

Où ! il a tort d'être fat ; mais il raison d'être beau.

SILVIA.

On ajoute qu'il est bien fait ; passe.

LISETTE.

Où-dà, cela est pardonnable.

SILVIA.

De beauté et de bonne mise, je l'en dispense ; ce sont là des agrémens superflus.

LISETTE.

Vertueux ! si je me marie jamais, ce superflu-là sera mon nécessaire.

SILVIA.

Tu ne sais ce que tu dis. Dans le mariage, on a plus souvent affaire à l'homme raisonnable qu'à l'aimable homme : en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractère ; et cela est plus difficile à trouver qu'on ne pense. On loue beaucoup le sien ; mais qui est-ce qui a vécu avec lui ? Les hommes ne se contrefont-ils pas, surtout quand ils ont de l'esprit ? N'en ai-je pas vu, moi, qui paraissaient, avec leurs amis, les meilleures gens du monde ? C'est la douceur, la raison, l'enjouement même : il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. « Monsieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable, » disait-on, tous les jours, d'Ergaste. « Aussi l'est-il, » répondait-on ; je l'ai répondu, moi-même ; « sa physionomie ne vous ment pas d'un mot. « Oui, fiez-vous-y à cette physionomie si douce, si prévenante, qui disparaît un quart d'heure après, pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié ; sa femme, ses enfans, son domestique, ne lui connaissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promène partout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, et qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantasque, avec ses deux visages !

SILVIA.

N'est-on pas content de Léandre quand on le voit ? Eh bien ! chez lui, c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit ni qui ne gronde : c'est une ame glacée, solitaire, inaccessible. Sa femme ne la connaît point, n'a point de commerce avec elle ; elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort du cabinet, qui vient à table, et qui fait expirer de langueur, de froid et d'ennui tout ce qui l'environne. N'est-ce pas là un mari bien amusant ?

LISETTE.

Je gèle au récit que vous m'en faites. Mais Tersandre, par exemple ?

SILVIA.

Oui, Tersandre ! il venait l'autre jour de s'emporter contre sa femme ; j'arrive ; on m'annonce : je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air serein, dégagé ; vous auriez dit qu'il sortait de la conversation la plus badine ; sa bouche et ses yeux riaient encore. Le fourbe ! Voilà ce que c'est que les hommes : qui est-ce qui croit que sa femme est à plaindre avec lui ? Je la trouvais tout abattue, le teint plombé, avec des yeux qui

venaient de pleurer ; je la trouvai comme je serai peut-être : voilà mon portrait à venir ; je vais du moins risquer d'en être une copie. Elle me fit pitié, Lisette : si j'allais te faire pitié aussi ! cela est terrible ! qu'en dis-tu ? Songe à ce que c'est qu'un mari.

LISETTE.

Un mari, c'est un mari : vous ne deviez pas finir par ce mot-là ; il me raccommode avec tout le reste.

SCÈNE II.

ORGON, SILVIA, LISETTE.

ORGON.

Eh ! bonjour, ma fille. La nouvelle que je viens l'annoncer te fera-t-elle plaisir ? Ton prétendu arrive aujourd'hui ; son père me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me réponds rien, tu me parais triste ; Lisette de son côté baisse les yeux : qu'est-ce que cela signifie ? (A Lisette.) Parle donc toi ; de quoi s'agit-il ?

LISETTE.

Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une ame gelée qui se tient à l'écart ; et puis le portrait d'une femme qui a le visage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis, et qui viennent de pleurer : voilà, monsieur, tout ce que nous considérons avec tant de recueillement.

ORGON.

Que veut dire ce galimatias ? Une ame, un portrait ! Explique-toi donc ; je n'y entends rien.

SILVIA.

C'est que j'entretenais Lisette du malheur d'une femme maltraitée de son mari ; je lui citais celle de Tersandre, que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que son mari venait de la quereller, et je faisais là-dessus mes réflexions.

LISETTE.

Oui, nous parlions d'une physionomie qui va, et qui vient ; nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, et une grimace avec sa femme.

ORGON, à Silvia.

De tout cela, ma fille, je comprends que le mariage t'alarme, d'autant plus que tu ne connais point Dorante.

LISETTE.

Premièrement, il est beau ; et c'est presque tant pis.

ORGON.

Tant pis ! rêves-tu, avec ton tant pis ?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend ; c'est la doctrine de madame ; j'étudie sous elle.

ORGON.

Allons, allons, il n'est pas question de tout cela. (A Silvia.) Tiens, ma chère enfant, tu sais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouser. Dans le dernier voyage que je fis en province, j'arrêtai ce mariage-là avec son père, qui est mon intime et mon ancien ami ; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, et que vous auriez entière liberté de vous expliquer là-dessus. Je te défends toute complaisance à mon égard. Si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, et il repart ; si tu ne lui convenais pas, il repart de même.

LISETTE.

Un duo de tendresse en décidera comme à l'Opéra. Vous me voulez, je vous veux, vite un notaire, ou bien : m'aimez-vous ? — Non. — Ni moi non plus ; vite à cheval.

ORGON.

Pour moi, je n'ai jamais vu Dorante ; il était absent quand j'étais chez son père ; mais sur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne saurais craindre que vous vous remerciez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je suis pénétrée de vos bontés, mon père. Vous me défendez toute complaisance... et je vous obéirai.

ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais, si j'osais, je vous proposerais, sur une idée qui me vient, de m'accorder une grâce qui me tranquilliserait tout à fait.

ORGON.

Parle : si la chose est faisable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle est très faisable ; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

ORGON.

Eh bien ! abuse. Va, dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

ORGON.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui ; si je pouvais le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût ? Lisette a de l'esprit, monsieur ; elle pourrait prendre ma place pour un peu de temps, et je prendrais la sienne.

ORGON, à part.

Son idée est plaisante. (Haut.) Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis là. (A part.) Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier ; elle ne s'y attend pas elle-même... (Haut.) Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette ?

LISETTE.

Moi, monsieur ! Vous savez qui je suis ; essayez de m'en conter, et manquez de respect, si vous l'osez. A cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends. Qu'en dites-vous ? hem ? retrouvez-vous Lisette ?

ORGON.

Comment donc ! je m'y trompe actuellement moi-même. Mais il n'y a point de temps à perdre : (A Silvia.) va t'ajuster suivant ton rôle. Dorante peut nous surprendre. Hâtez-vous, et qu'on donne le mot à toute la maison.

SILVIA.

Il ne me faut presque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi, je vais à ma toilette ; venez m'y coiffer, Lisette, pour vous accoutumer à vos fonctions : un peu d'attention à votre service, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous serez contente, marquise ; marchons.

(Lisette sort.)

oo

SCÈNE III.

MARIO, ORGON, SILVIA.

MARIO.

Ma sœur, je te félicite de la nouvelle que j'aprends : nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Où, mon frère ; mais je n'ai pas le temps de m'arrêter ; j'ai des affaires sérieuses, et mon père vous les dira : je vous quitte.

oo

SCÈNE IV.

ORGON, MARIO.

ORGON.

Ne l'amusez pas, Mario ; venez, vous saurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur ?

ORGON.

Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire au moins.

MARIO.

Je suivrai vos ordres.

ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui ; mais nous ne le verrons que déguisé.

MARIO.

Déguisé ! Viendra-t-il en partie de masque ? lui donnerez-vous le bal ?

ORGON.

Écoutez l'article de la lettre du père. (Il lit.) Hum... « Je ne sais, au reste, ce que vous pense-

rez d'une imagination qui est venue à mon fils : elle est bizarre, il en convient lui-même ; mais le motif en est pardonnable, et même délicat : c'est qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez vous que sous la figure de son valet, qui, de son côté, fera le personnage de son maître. »

MARIO.

Ah ! ah ! cela sera plaisant.

ORGON.

Écoutez le reste... « Mon fils sait combien l'engagement qu'il va prendre est sérieux ; et il espère, dit-il, sous ce déguisement de peu de durée, saisir quelques traits du caractère de notre future, et la mieux connaître, pour se régler ensuite sur ce qu'il doit faire, suivant la liberté que nous sommes convenus de leur laisser. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai consenti à tout, en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le secret. De votre côté, vous en userez là-dessus avec la future comme vous le jugerez à propos... » Voilà ce que le père m'écrivit. Ce n'est pas le tout ; voici ce qui arrive : c'est que votre sœur, inquiète de son côté sur le chapitre de Dorante dont elle ignore le secret, m'a demandé de jouer ici la même comédie ; et cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer. Qu'en dites-vous ? Savez-vous rien de plus particulier que cela ? Actuellement la maîtresse et la suivante se travestissent. Que me conseillez-vous, Mario ? Avertirai-je votre sœur, ou non ?

MARIO.

Ma foi, monsieur, puisque les choses prennent ce train-là, je ne voudrais par le déranger, et je respecterais l'idée qui leur est inspirée à l'un et à l'autre. Il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement ; voyons si leur cœur ne les avertirait pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma sœur, toute soubrette qu'elle sera ; et cela serait charmant pour elle.

ORGON.

Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

MARIO.

C'est une aventure qui ne saurait manquer de nous divertir. Je veux me trouver au début, et les agacer tous deux.

oo

SCÈNE V.

MARIO, SILVIA, en femme de chambre, ORGON.

SILVIA.

Me voilà, monsieur ; ai-je mauvaise grace en femme de chambre ? Et vous, mon frère, vous sa-

vez de quoi il s'agit apparemment. Comment me trouvez-vous ?

MARIO.

Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le valet ; mais tu pourrais bien aussi escamoter Dorante à ta maîtresse.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrais pas de lui plaître sous le personnage que je joue ; je ne serais pas fâchée de subjuguier sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi. Si mes charmes font ce coup-là, ils me feront plaisir, je les estimerai. D'ailleurs, cela m'aiderait à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs ; ils n'oseront m'aborder : il y aura quelque chose dans ma physionomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce faquin-là.

MARIO.

Allons doucement, ma sœur ; ce faquin-là sera votre égal.

ORGON.

Et ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Eh bien ! l'honneur de lui plaire ne me sera pas inutile ; les valets sont naturellement indiscrets ; l'amour est babillard, et j'en ferai l'historien de son maître.

SCÈNE VI.

MARIO, SILVIA, ORGON, UN VALET.

UN VALET.

Monsieur, il vient d'arriver un domestique qui demande à vous parler.

ORGON.

Qu'il entre.

(Le valet sort.)

SCÈNE VII.

MARIO, SILVIA, ORGON.

ORGON.

C'est sans doute le valet de Dorante : son maître peut être resté au bureau pour ses affaires. Où est Lisette ?

SILVIA.

Lisette s'habille, et, dans son miroir, nous trouve très imprudens de lui livrer Dorante : elle aura bientôt fait.

ORGON.

Doucement, on vient.

SCÈNE VIII.

MARIO, SILVIA, ORGON, DORANTE, en valet.

DORANTE.

Je cherche monsieur Orgon : n'est-ce pas à lui que j'ai l'honneur de faire la révérence ?

ORGON.

Oui, mon ami, c'est à lui-même.

DORANTE.

Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles ; j'appartiens à M. Dorante, qui me suit, et qui m'envoie toujours devant, vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

ORGON.

Tu fais ta commission de fort bonne grace. Lisette, que dis-tu de ce garçon-là ?

SILVIA.

Moi, monsieur ? je dis qu'il est bien venu, et qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté : je fais du mieux qu'il m'est possible.

MARIO.

Il n'est pas mal tourné, au moins : ton cœur n'a qu'à se bien tenir, Lisette.

SILVIA.

Mon cœur ! c'est bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, mademoiselle ; ce que dit monsieur ne m'en fait point accroître.

SILVIA.

Cette modestie-là me plaît ; continuez de même.

MARIO.

Fort bien ! Mais il me semble que ce nom de mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux. Entre gens comme vous, le style des compliments ne doit pas être si grave ; vous seriez toujours sur le qui vive : allons, allons, traitez-vous plus commodément. Tu as nom Lisette ; et toi, mon garçon, comment t'appelles-tu ?

DORANTE.

Bourguignon, monsieur, pour vous servir.

SILVIA.

Eh bien ! Bourguignon soit.

DORANTE.

Va donc pour Lisette : je n'en serai pas moins votre serviteur.

MARIO.

Votre serviteur ! ce n'est point encore là votre jargon ; c'est ton serviteur qu'il faut dire.

ORGON, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

SILVIA, bas à Mario.

Vous me jouez, mon frère.

DORANTE.

A l'égard du tutoiement, j'attends les ordres de Lisette.

SILVIA.

Fais comme tu voudras, Bourguignon; voilà la glace rompue, puisque cela divertit ces messieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Lisette, et je réponds sur-le-champ à l'honneur que tu me fais.

ORGON.

Courage, mes enfans; si vous commencez à vous aimer, vous voilà débarrassés des cérémonies.

MARIO.

Oh! doucement; s'aimer, c'est une autre affaire: vous ne savez peut-être pas que j'en veux au cœur de Lisette, moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel: mais je ne veux pas que Bourguignon aille sur mes brisées.

SILVIA.

Oui! le prenez-vous sur ce ton-là? Et moi, je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire *je veux*, belle Lisette; tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.

MARIO.

Monsieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raison, monsieur; c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

MARIO.

Tais-toi, c'est encore pis: je te défends d'avoir tant d'esprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens; et, s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

ORGON.

Mon fils, vous perdez votre procès; retirons-nous, Dorante va venir, allons le dire à ma fille; et vous, Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

SCÈNE IX.

SILVIA, DORANTE.

SILVIA, à part.

Ils se donnent la comédie; n'importe, mettons tout à profit: ce garçon-ci n'est pas sot, et je ne plains pas la soubrette qui l'aura. Il va m'en conter; laissons-le dire, pourvu qu'il m'instruise.

DORANTE, à part.

Cette fille-ci m'étonne! Il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fit honneur: sa connaissance avec elle... (Haut.) Puisque nous sommes dans le style amical, et que nous

✱

avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maîtresse te vaut-elle? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme de chambre comme toi.

SILVIA.

Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs: n'est-il pas vrai?

DORANTE.

Ma foi, je n'étais pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue. Tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec les soubrettes: je n'aime pas l'esprit domestique; mais, à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc! tu me soumets, je suis presque timide; ma familiarité n'oserait s'approprier avec toi; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête; et, quand je te tutoie, il me semble que je jure: enfin, j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feraient rire. Quelle espèce de suivante es-tu donc, avec ton air de princesse?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant, est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE.

Ma foi, je ne serais pas surpris quand ce serait aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait est joli assurément: mais, je te le répète encore, je ne suis pas faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE.

C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas?

SILVIA.

Non, Bourguignon, laissons-là l'amour et soyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela? Ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

SILVIA, à part.

Quel homme, pour un valet. (Haut.) Il faut pourtant qu'il s'exécute: on m'a prêté que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu! cela est plaisant: ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi; j'ai fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons: tu as l'air bien distingué; et l'on est quelquefois fille de condition sans le savoir.

SILVIA, riant.

Ah! ah! ah! je te remerciais de ton éloge, si ma mère n'en faisait pas les frais.

DORANTE.

Eh bien ! venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, à part.

Il le mériterait. (Haut.) Mais ce n'est pas là de quoi il est question : trêve de badinage ; c'est un homme de condition qui m'est prêté pour époux, et je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu ! si j'étais tel, la prédiction me menacerait ; j'aurais peur de la vérifier. Je n'ai pas de foi à l'astrologie ; mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, à part.

Il ne tarit point... (Haut.) Finiras-tu ? Que t'importe la prédiction, puisqu'elle l'exclut ?

DORANTE.

Elle n'a pas prêté que je ne t'aimerais point.

SILVIA.

Non : mais elle a dit que tu n'y gagnerais rien ; et moi, je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette : cette fierté-là te va à merveille ; et quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir ; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vue : il te fallait encore cette grâce-là ; et je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA, à part.

Mais, en vérité, voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie. (Haut.) Dis-moi : qui es-tu, toi qui me parles ainsi ?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étaient pas riches.

SILVIA.

Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, et je voudrais pouvoir y contribuer : la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi ! l'amour a plus de tort qu'elle : j'aimerais mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, à part.

Nous voilà, grâce au ciel, en conversation réglée. (Haut.) Bourguignon, je ne saurais me fâcher des discours que tu me tiens ; mais, je t'en prie, changeons d'entretien : venons à ton maître. Tu peux te passer de me parler d'amour, je pense ?

DORANTE.

Tu pourrais bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA.

Ah ! je me fâcherai ; tu m'impaticentes. Encore une fois, laisse là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA, à part.

A la fin, je crois qu'il m'amuse... (Haut.) Eh bien ! Bourguignon, tu ne veux donc pas finir ?

Faudra-t-il que je te quitte ? (A part.) Je devrais déjà l'avoir fait.

DORANTE.

Attends, Lisette ; je voulais moi-même te parler d'autre chose ; mais je ne sais plus ce que c'est...

SILVIA.

J'avais de mon côté quelque chose à te dire ; mais tu m'as fait perdre mes idées aussi, à moi.

DORANTE.

Je me rappelle l'avoir demandé si ta maîtresse te valait.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour : adieu.

DORANTE.

Eh ! non, te dis-je, Lisette ; il ne s'agit que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien ! soit : je voulais te parler de lui aussi ; et j'espère que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est. Ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion : il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le sers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis là, par exemple ?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le dire ?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponses qui m'emportent. Fais comme tu voudras, je n'y résiste point ; et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi, je voudrais bien savoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter ; car assurément cela est singulier.

DORANTE.

Tu as raison ; notre aventure est unique.

SILVIA, à part.

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds ! en vérité, cela passe la raillerie. (Haut.) Adieu.

DORANTE.

Achevons ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je ; plus de quartier. Quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de ma maîtresse, de le connaître par moi-même, s'il en vaut la peine. En attendant, tu vois cet appartement ; c'est le vôtre.

SCÈNE IX.

PASQUIN, sous les habits de Dorante, SILVIA,
DORANTE.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

PASQUIN.

Ah ! te voilà, Bourguignon. Mon porte-manteau et toi, avez-vous été bien reçus ici ?

DORANTE.

Il n'était pas possible qu'on nous reçût mal, monsieur.

PASQUIN.

Un domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, et qu'on allait avertir mon beau-père, qui était avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire M. Orgon et sa fille, sans doute, monsieur ?

PASQUIN.

Eh oui ; mon beau-père et ma femme, autant vaut. Je viens pour épouser, et ils m'attendent pour être mariés ; cela est convenu : il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA.

C'est une bagatelle qui vaut bien qu'on y pense.

PASQUIN.

Oui ; mais, quand on y a pensé, on n'y pense plus.

SILVIA, bas à Dorante.

Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché chez vous, ce me semble.

PASQUIN.

Que dites-vous là à mon valet, la belle ?

SILVIA.

Rien : je lui dis seulement que je vais faire descendre M. Orgon.

PASQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-père, comme moi ?

SILVIA.

C'est qu'il ne l'est pas encore.

DORANTE.

Elle a raison, monsieur, le mariage n'est pas fait.

PASQUIN.

Eh bien ! me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il soit fait.

PASQUIN.

Pardi ! voilà bien des façons pour un beau-père de la veille ou du lendemain !

SILVIA.

En effet, quelle si grande différence y a-t-il entre être mariée ou ne l'être pas ? Oui, monsieur, nous avons tort ; et je cours informer votre beau-père de votre arrivée.

PASQUIN.

Et ma femme aussi, je vous prie. Mais, avant que de partir, dites-moi une chose : vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'hôtel ?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

PASQUIN.

C'est fort bien fait ; je m'en réjouis. Croyez-vous que je plaise ici ? Comment me trouvez-vous ?

SILVIA.

Je vous trouve... plaisant.

PASQUIN.

Bon, tant mieux ; entreprenez-vous dans ce sentiment-là, il pourra trouver sa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeste de vous en contenter ; mais je vous quitte : il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-père, car assurément il serait venu ; et j'y vais.

PASQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA, à part.

Que le sort est bizarre ! aucun de ces deux hommes n'est à sa place. (Elle sort.)

SCÈNE X.

PASQUIN, DORANTE.

PASQUIN.

Eh bien ! monsieur, mon commencement va bien : je plais déjà à la soubrette.

DORANTE.

Butor que tu es !

PASQUIN.

Pourquoi donc ? mon entrée est si gentille.

DORANTE.

Tu m'avais tant promis de laisser là tes façons de parler sottes et triviales. Je t'avais donné de si bonnes instructions : je ne t'avais recommandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être fié à toi.

PASQUIN.

Je ferai encore mieux dans les suites : et, puisque le sérieux n'est pas suffisant, je donnerai du mélancolique, je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne sais plus où j'en suis ; cette aventure-ci m'étourdit. Que faut-il que je fasse ?

PASQUIN.

Est-ce que la fille n'est pas plaisante ?

SCÈNE IX.

ORGON, PASQUIN, DORANTE.

DORANTE.

Tais-toi ; voici M. Orgon qui vient.

ORGON.

Mon cher monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre ; mais ce n'est que de cet instant que j'apprends que vous êtes ici.

PASQUIN.

Monsieur, mille pardons ! c'est beaucoup trop ; et il n'en faut qu'un, quand on n'a fait qu'une faute. Au surplus, tous mes pardons sont à votre service.

ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

PASQUIN.

Vous êtes le maître, et moi votre serviteur.

ORGON.

Je suis, je vous assure, charmé de vous voir, et je vous attendais avec impatience.

PASQUIN.

Je serais d'abord venu ici avec Bourguignon ; mais, quand on arrive de voyage, vous savez qu'on est si mal bâti ; et j'étais bien aise de me présenter dans un état plus ragoutant.

ORGON.

Vous y avez fort bien réussi. Ma fille s'habille : elle a été un peu indisposée. En attendant qu'elle descende, voulez-vous vous rafraîchir ?

PASQUIN.

Oh ! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.

ORGON.

Bourguignon, ayez soin de vous, mon garçon.

PASQUIN.

Le gaillard est gourmet ; il boira du meilleur.

ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE, sous les habits de Silvia ; ORGON.

ORGON.

Eh bien ! que me veux-tu, Lisette ?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

ORGON.

De quoi s'agit-il ?

LISETTE.

De vous dire l'état où sont les choses, parce qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

ORGON.

Ceci est donc bien sérieux ?

LISETTE.

Oui, très sérieux. Vous avez consenti au déguisement de M^{lle} Silvia, moi-même je l'ai trouvé d'abord sans conséquence ; mais je me suis trompée.

ORGON.

Et de quelle conséquence est-il donc ?

LISETTE.

Monsieur, on a de la peine à se louer soi-même ; mais, malgré toutes les règles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise que, si vous ne

♀

mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu gendre n'aura plus de cœur à donner à mademoiselle votre fille. Il est temps qu'elle se déclare, cela presse ; car, un jour plus tard, je n'en répons plus.

ORGON.

Eh ! d'où vient qu'il ne voudrait plus de ma fille quand il la connaîtra ? Te défies-tu de ses charmes ?

LISETTE.

Non ; mais vous ne vous méfiez pas assez des miens : je vous avertis qu'ils vont leur train, et je ne vous conseille pas de les laisser faire.

ORGON.

Je vous en fais mon compliment, Lisette. (Il rit.) Ah ! ah ! ah !

LISETTE.

Nous y voilà : vous plaisantez, monsieur ; vous vous moquez de moi ; j'en suis fâchée, car vous y serez pris.

ORGON.

Ne t'en embarrasse pas, Lisette ; va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le répète encore, le cœur de Dorante va bien vite. Tenez, actuellement je lui plais beaucoup ; ce soir il m'aimera ; il m'adorera demain ; je ne le mérite pas, il est de mauvais goût, vous

♂

en direz tout ce qu'il vous plaira ; mais cela ne laissera pas que d'être : voyez-vous , demain je me garantis adorée.

ORGON.

Eh bien ! que vous importe ? S'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

LISETTE.

Quoi ! vous ne l'empêcheriez pas ?

ORGON.

Non, d'homme d'honneur, si tu le mènes jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, prenez-y garde : jusqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laissés faire tout seuls, j'ai ménagé sa tête ; si je m'en mêle, je la renverse ; il n'y aura plus de remède.

ORGON.

Renverse, ravage, brûle, enfin épouse, je te le permets, si tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là, je compte ma fortune faite.

ORGON.

Mais, dis-moi : ma fille l'a-t-elle parlé ? Que pense-t-elle de son prétendu ?

LISETTE.

Nous n'avons encore guère trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obsède ; mais, à vue de pays, je ne la crois pas contente : je la trouve triste, rêveuse, et je m'attends bien qu'elle me priera de le rebuter.

ORGON.

Et moi, je te le défends. J'évite de m'expliquer avec elle ; j'ai mes raisons pour faire durer ce déguisement ; je veux qu'elle examine son futur plus à loisir. Mais le valet, comment se gouverne-t-il ? Ne se mêle-t-il pas d'aimer ma fille ?

LISETTE.

C'est un original : j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conséquence avec elle, parce qu'il est bien fait ; il la regarde, et soupire.

ORGON.

Et cela la fâche ?

LISETTE.

Mais... elle rougit.

ORGON.

Bon ! tu te trompes ; les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, elle rougit.

ORGON.

C'est donc d'indignation ?

LISETTE.

A la bonne heure.

ORGON.

Eh bien ! quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître ; et si elle se fâche, ne t'en inquiète point ; ce sont mes affaires.

SCÈNE II.

LISETTE, PASQUIN, ORGON.

ORGON.

Mais voici Dorante qui te cherche, apparemment.

PASQUIN.

Ah ! je vous trouve, merveilleuse dame ; je vous demandais à tout le monde. Serviteur, cher beau-père, ou peu s'en faut.

ORGON.

Serviteur. Adieu, mes enfans ; je vous laisse ensemble ; il est bon que vous vous aimiez un peu, avant que de vous marier.

PASQUIN.

Je ferais bien ces deux besognes-là à la fois, moi.

ORGON.

Point d'impatience : adieu !

SCÈNE III.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Madame, il dit que je ne m'impatiente pas ; il en parle bien à son aise, le bonhomme !

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, monsieur : c'est par galanterie que vous faites l' impatient. A peine êtes-vous arrivé ! votre amour ne saurait être bien fort ; ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

PASQUIN.

Vous vous trompez, prodige de mes jours ! un amour de votre façon ne reste pas long-temps au berceau : votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, et le troisième l'a rendu grand garçon. Tâchons de l'établir au plus vite ; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mère.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite ? Est-il si abandonné ?

PASQUIN.

En attendant qu'il soit pourvu, donnez-lui seulement votre belle main blanche pour l'amuser un peu.

LISETTE.

Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne saurait avoir la paix qu'en vous amusant.

PASQUIN, lui baisant la main.

Cher joujou de mon ame ! cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage de n'en avoir que roquille !

LISETTE.

Allous, arrêtez-vous ; vous êtes trop avide.

PASQUIN.

Je ne demande qu'à me soutenir, en attendant que je vive.

LISETTE.

Ne faut-il pas avoir de la raison ?

PASQUIN.

De la raison ! hélas ! je l'ai perdue : vos beaux yeux sont les filous qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais est-il possible que vous m'aimiez tant ? je ne saurais me le persuader.

PASQUIN.

Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi ; mais je vous aime comme un perdu, et vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.

LISETTE.

Mon miroir ne servirait qu'à me rendre plus in-
crédule.

PASQUIN.

Ah ! mignonne adorable ! votre humilité ne se-
rait donc qu'une hypocrite !

oo

SCÈNE IV.

LISETTE, PASQUIN, DORANTE.

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous ; c'est votre valet.

DORANTE.

Monsieur, pourrais-je vous entretenir un mo-
ment ?

PASQUIN.

Non. Maudite soit la valetaille, qui ne saurait
nous laisser en repos !

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, monsieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

PASQUIN.

Madame, s'il en dit deux, son congé sera le
troisième. (A Dorante.) Voyons.

DORANTE, bas, à Pasquin.

Viens donc, impertinent.

PASQUIN, bas, à Dorante.

Ce sont des injures, et non pas des mots, cela.
(A Lisette.) Ma reine, excusez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Débarrasse-moi de tout ceci, ne te livre point,
parais sérieux et rêveur, et même mécontent. En-
tends-tu ?

PASQUIN.

Où, mon ami ; ne vous inquiétez pas, et retirez-
vous.

SCÈNE V.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah ! madame, sans lui, j'allais vous dire de belles
choses, et je n'en trouverai plus que de communes
à cette heure, hormis mon amour qui est ex-
traordinaire. Mais, à propos de mon amour, quand
est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie ?

LISETTE.

Il faut espérer que cela viendra.

PASQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne ?

LISETTE.

La question est vive. Savez-vous bien que vous
m'embarrassez !

PASQUIN.

Que voulez-vous ? je brûle, et je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'était permis de m'expliquer si vite...

PASQUIN.

Je suis du sentiment que vous le pouvez en
conscience.

LISETTE.

La retenue de mon sexe ne le veut pas.

PASQUIN.

Ce n'est donc pas la retenue d'à-présent, qui
donne bien d'autres permissions.

LISETTE.

Mais que me demandez-vous ?

PASQUIN.

Dites-moi un petit briu que vous m'aimez. Te-
nez, je vous aime, moi : faites l'écho ; répétez,
princesse.

LISETTE.

Quel insatiable ! Eh bien ! monsieur, je vous
aime.

PASQUIN.

Eh bien ! madame, je me meurs ; mon bonheur
me confond ; j'ai peur d'en courir les champs.
Vous m'aimez ! cela est admirable !

LISETTE.

J'aurais lieu à mon tour d'être étonnée de la
promptitude de votre hommage. Peut-être m'ai-
merez-vous moins quand nous nous connaissons
mieux.

PASQUIN.

Ah ! madame, quand nous en serons là, j'y per-
drai beaucoup ; il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

PASQUIN.

Et vous, madame, vous ne savez pas les mien-
nes ; et je ne devrais vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'est pas le maître de son sort.

PASQUIN.

Les pères et les mères font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous aurait choisi, dans quelque état que vous eussiez été.

PASQUIN.

Il a beau jeu pour me choisir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous serez de même à mon égard?

PASQUIN.

Hélas! quand vous ne seriez que Perrette ou Margot; quand je vous aurais vue, le martinet à la main, descendre à la cave, vous auriez toujours été ma princesse.

LISETTE.

Puissent de si beaux sentiments être durables!

PASQUIN.

Pour les fortifier de part et d'autre, jurons-nous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'intérêt à ce serment-là que vous, et je le fais de tout mon cœur.

PASQUIN, se mettant à genoux.

Votre bonté m'éblouit, et je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous, je ne saurais vous souffrir dans cette posture-là; je serais ridicule de vous y laisser: levez-vous.

SCÈNE VI.

LISETTE, PASQUIN, SILVIA.

LISETTE.

Voilà encore quelqu'un. (A Silvia.) Que voulez-vous, Lisette?

SILVIA.

J'aurais à vous parler, madame.

PASQUIN.

Ne voilà-t-il pas! Eh! ma mie, revenez dans un quart d'heure, allez. Les femmes de chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monsieur, il faut que je parle à madame.

PASQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre soubrette! (A Lisette.) Reine de ma vie, renvoyez-la. (A Silvia.) Retournez-vous-en, ma fille. Nous avons ordre de nous

aimer avant qu'on nous marie; n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette?

SILVIA.

Mais, madame...

PASQUIN.

Mais! ce mais-là n'est bon qu'à me donner la fièvre.

SILVIA, à part.

Ah! le vilain homme! (Haut.) Madame, je vous assure que cela est pressé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défasse, monsieur.

PASQUIN.

Puisque le diable le veut, et elle aussi... Patience... Je me promènerai en attendant qu'elle ait fait. Ah! les sottes gens que nos gens!

SCÈNE VII.

LISETTE, SILVIA.

SILVIA.

Je vous trouve admirable, de ne pas le renvoyer tout d'un coup, et de me faire essayer les brutalités de cet animal-là.

LISETTE.

Pardi! madame, je ne puis pas jouer deux rôles à la fois: il faut que je paraisse ou la maîtresse, ou la suivante; que j'obéisse, ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien: mais, puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre maîtresse. Vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le temps de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Êtes-vous folle avec votre examen? Est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance? En un mot, je n'en veux point. Apparemment que mon père n'approuve pas la répugnance qu'il voit, car il me fuit, et ne me dit mot. Dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

LISETTE.

Je ne saurais, madame.

SILVIA.

Vous ne sauriez? Et qu'est-ce qui vous en empêche?

LISETTE.

Monsieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus; tu me dis : je t'en prie.

SILVIA.

C'est que cela m'est échappé.

DORANTE.

Eh bien ! crois-moi, parlons comme nous pourrions ; ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de temps que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Est-ce que ton maître s'en va ? Il n'y aurait pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai ? J'achève ta pensée.

SILVIA.

Je l'achèverais bien moi-même, si j'en avais envie ; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE.

Et moi, je ne te perds point de vue.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet : je ne te veux ni bien ni mal ; je ne te bais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne : voilà mes dispositions ; ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrais me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est incontestable. Tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit ! Il me fait de la peine. Reviens à toi. Tu me parles, je te réponds ; c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire, et si tu étais instruit, en vérité tu serais content de moi ; tu me trouverais d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerais dans une autre. Je ne me la reproche pourtant pas ; le fond de mon cœur me rassure, ce que je fais est louable : c'est par générosité que je te parle ; mais il ne faut pas que cela dure : ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant, et je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions ; à la fin, cela ne ressemblerait plus à rien. Ainsi, finissons, Bourguignons, finissons, je t'en prie. Qu'est-ce que cela signifie ? c'est se moquer : allons, qu'il n'en soit plus parlé.

DORANTE.

Ah ! ma chère Lisette, que je souffre !

SILVIA.

Venons à ce que tu voulais me dire. Tu te plainais de moi, quand tu es entré ; de quoi était-il question ?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle ; j'avais envie de te voir, et je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, à part.

Que dire à cela ? quand je m'en fâcherais, il n'en serait ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta maîtresse, en partant, a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

SILVIA.

Elle se l'imagine ; et si elle t'en parle encore, tu peux nier hardiment ; je me charge du reste.

DORANTE.

Eh ! ce n'est pas cela qui m'occupe !

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit-là ! J'amuserai la passion de Bourguignon ! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raison ; je ne sais ce que je dis, ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu ; tu prends le bon parti... Mais à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à savoir. Vous partez, m'as-tu dit ; cela est-il sérieux ?

DORANTE.

Pour moi, il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtais pas pour cette réponse-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute, c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vue.

SILVIA, à part.

J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu savais, Lisette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh ! il n'est pas si curieux à savoir que le mien. Je t'en assure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher ? Je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA, à part.

Il ne faudrait pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrais-je espérer en tâchant de me

faire aimer? Hélas! quand même j'aurais ton cœur...

SILVIA.

Que le ciel m'en préserve! Quand tu l'aurais, tu ne le saurais pas; et je ferais si bien, que je ne le saurais pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient là!

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté! Qu'ai-je donc de si affreux?

SILVIA.

Rien: ce n'est pas là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien! chère Lisette, dis-le moi cent fois que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh! je te l'ai assez dit; tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je te croie! Désespère une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains. Tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras; accable mon cœur de cette certitude-là. J'agis de bonne foi: donne-moi du secours contre moi-même; il m'est nécessaire; je te le demande à genoux.

(Il se jette à genoux.)

SCÈNE X.

MARIO, ORGON, SILVIA, DORANTE.

(Orgon et Mario s'arrêtent et les écoutent, sans dire mot.)

SILVIA.

Ah! nous y voilà! il ne manquait plus que cette façon-là à mon aventure. Que je suis malheureuse! c'est ma facilité qui le place là. Lève-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure; il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira: que me veux-tu? Je ne te hais point. Lève-toi. Je t'aimerais si je pouvais: tu ne me déplaîs point; cela doit te suffire.

DORANTE.

Quoi! Lisette, si je n'étais pas ce que je suis, si j'étais riche, d'une condition honnête, et que je t'aimasse autant que je t'aime, ton cœur n'aurait point de répugnance pour moi?

Assurément.

SILVIA.

DORANTE.

Tu ne me haïrais pas? tu me souffrirais?

SILVIA.

Volontiers. Mais lève-toi.

DORANTE.

Tu parais le dire sérieusement; et, si cela est, ma raison est perdue.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, et tu ne te lèves point.

ORGON, s'approchant ainsi que Mario.*

C'est bien dommage de vous interrompre; cela va à merveille, mes enfans, courage.

SILVIA.

Je ne saurais empêcher ce garçon de se mettre à genoux, monsieur; je ne suis pas en état de lui imposer, je pense.

ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux. Mais j'ai à te dire un mot, Lisette; et vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis. Vous le voulez bien, Bourguignon?

DORANTE.

Je me retire, monsieur.

ORGON.

Allez, et tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, monsieur!

MARIO.

Vous-même, monsieur Bourguignon; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne sais ce qu'on veut dire.

ORGON.

Adieu, adieu; vous vous justifierez une autre fois.

SCÈNE XI.

MARIO, SILVIA, ORGON.

ORGON.

Eh bien! Silvia, vous ne nous regardez pas; vous avez l'air tout embarrassé.

SILVIA.

Moi, mon père! et où serait le motif de mon embarras? Je suis, grace au ciel, comme à mon ordinaire. Je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur, il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frère; mais, pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

ORGON.

C'est donc ce garçon, qui vient de sortir, qui

* Mario, Silvia, Orgon, Dorante.

l'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître?

SILVIA.

Qui? le domestique de Dorante?

ORGON.

Le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne savais pas l'épithète, ne me parle pas de lui.

ORGON.

Cependant on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi; et c'est sur quoi j'étais bien aisé de te parler.

SILVIA.

Ce n'est pas la peine, mon père; et personne au monde, que son maître, ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma sœur, elle est trop forte pour être si naturelle, et quelqu'un y a aidé.

SILVIA, avec vivacité.

Avec quel air mystérieux vous me dites cela, mon frère! Et qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé? Voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma sœur? Comme tu l'emportes!

SILVIA.

C'est que je suis bien lasse de mon personnage; et je me serais déjà démasquée, si je n'avais pas craint de fâcher mon père...

ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma fille; je viens ici pour vous le recommander. Puisque j'ai eu la complaisance de vous permettre votre déguisement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre votre jugement sur Dorante, et de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon père? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi! ce babillard, qui vient de sortir, ne t'a pas un peu dégoûtée de lui?

SILVIA, avec feu.

Que vos discours sont désobligeans! M'a dégoûtée de lui! dégoûtée! J'essuie des expressions bien étranges; je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable; j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose; et puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée. C'est tout ce qu'il vous plaira; mais je n'y entends rien.

MARIO.

Pour le coup, c'est toi qui es étrange. A qui en as-tu donc? D'où vient que tu est si fort sur le qui vive? Dans quelle idée nous soupçonnes-tu?

SILVIA.

Courage, mon frère. Par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque? Quels soupçons voulez-vous qu'il m'en vienne? Avez-vous des visions!

ORGON.

Il est vrai que tu es si agitée, que je ne te reconnais point non plus. Ce sont apparemment ces mouvemens-là qui sont cause que Lisette nous a parlé comme elle a fait. Elle accusait ce valet de ne t'avoir pas entretenu à l'avantage de son maître; et madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colère, que j'en suis encore toute surprise; et c'est sur ce mot de *surprise* que nous l'avons querellée; mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente! Y a-t-il rien de plus haïssable que cette fille-là? J'avoue que je me suis fâchée par un esprit de justice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois pas de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t-il rien de plus simple? Quoi! parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportemens, des fureurs dont on est surpris! Un moment après un mauvais esprit raisonne; il faut se fâcher, il faut la faire taire, et prendre mon parti contre elle, à cause de la conséquence de ce qu'elle dit! Mon parti! J'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie! On peut donc mal interpréter ce que je fais! Mais que fais-je; de quoi m'accuse-t-on? Instruisez-moi, je vous en conjure: cela est sérieux. Me joue-t-on? se moque-t-on de moi? Je ne suis pas tranquille.

ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne. Comment donc! des surprises, des conséquences! Eh! qu'on s'explique: que veut-on dire? On accuse ce valet, et on a tort. Vous vous trompez tous, Lisette est une folle, il est innocent, et voilà qui est fini. Pourquoi donc m'en reparler encore? car je suis outrée!

ORGON.

Tu te retiens, ma fille; tu aurais grande envie de me quereller aussi. Mais faisons mieux; il n'y a que ce valet qui est suspect ici. Dorante n'a qu'à le chasser.

SILVIA.

Quel malheureux déguisement! Surtout que Lisette ne m'approche pas; je la hais plus que Dorante.

ORGON.

Tu la verras si tu veux. Mais tu dois être char-

mée que ce garçon s'en aille, car il t'aime ; et cela t'importune assurément.

SILVIA.

Je n'ai point à me plaindre : il me prend pour une suivante, et il me parle sur ce ton-là ; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

ORGON.

Ne l'avons-nous pas vu se mettre à genoux malgré toi ? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaisait pas ?

SILVIA, à part.

J'étouffe.

MARIO.

Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerais, que tu aies tendrement ajouté : « volontiers ; » sans quoi il y serait encore.

SILVIA.

L'heureuse apostille, mon frère ! mais comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas aimable. Ah ça ! parlons sérieusement : quand finira la comédie que vous vous donnez sur mon compte ?

ORGON.

La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connaissance de cause. Attends encore ; tu me remercieras du délai que je te demande, je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouseras Dorante, et même avec inclination ! je te le prédis... Mais, mon père, je vous demande grâce pour le valet.

SILVIA.

Pourquoi grâce ? Et moi je veux qu'il sorte.

ORGON.

Son maître en décidera. Allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma sœur ; sans rancune.

SCÈNE XII.

SILVIA, seule.

Ah ! j'ai le cœur serré ! Je ne sais ce qui se mêle à l'embarras où je me trouve. Toute cette aventure-ci m'afflige ; je me défie de tous les visages ; je ne suis contente de personne, je ne le suis pas de moi-même.

SCÈNE XIII.

SILVIA, DORANTE.

DORANTE.

Ah ! je te cherchais, Lisette.

SILVIA.

Ce n'était pas la peine de me trouver ; car je te fuis, moi.

DORANTE, l'empêchant de sortir.

Arrête donc, Lisette ; j'ai à te parler pour la dernière fois : il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va le dire à eux-mêmes. Je ne te vois jamais que tu ne me chagrines ; laisse-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant. Mais écoute-moi, te dis-je ; tu vas voir les choses bien changées de face par ce que je vais te dire.

SILVIA.

Eh bien ! parle donc ; je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret ?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois : mais tâche de m'estimer sans me le dire, car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette. Tu m'as promis le secret ; achevons. Tu m'as vu de grands mouvements ; je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà : je me défendrai bien de t'entendre, moi ; adieu.

DORANTE.

Reste ; ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh ! qui es-tu donc ?

DORANTE.

Ah ! Lisette ! c'est ici où tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur que je parle, c'est à toi.

DORANTE.

Personne ne vient-il ?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où sont les choses me force à te le dire : je suis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

SILVIA, vivement.

Qui est-il donc ?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après.

DORANTE.

C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA, à part.

Ah ! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulais sous cet habit pénétrer un peu ce que c'était que ta maîtresse, avant que de l'épouser. Mon père, en partant, me permit ce que j'ai fait ; et l'événement m'en paraît un songe. Je suis la maîtresse dont je devais être l'époux, et j'aime la suivante qui ne devait trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent ? Je rougis pour elle de le dire ; mais ta maîtresse a si peu de goût, qu'elle est éprise de mon valet, au point qu'elle l'épousera, si on la laisse faire. Quel parti prendre ?

SILVIA, à part.

Cachons-lui qui je suis. (Haut.) Votre situation est neuve assurément ! Mais, monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE, vivement.

Tais-toi, Lisette ; tes excuses me chagrinent : elles me rappellent la distance qui nous sépare, et ne me la rendent que plus douloureuse.

SILVIA.

Votre penchant pour moi est-il si sérieux ? m'aimez-vous jusque-là.

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien ; et dans cet état, la seule douceur que je pouvais goûter, c'était de croire que tu ne me haïssais pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choisi dans la condition où je suis, est assurément bien digne qu'on accepte, et je le paierais volontiers du mien, si je ne craignais pas de le jeter dans un engagement qui lui ferait tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette ? y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles ?

SILVIA.

J'entends quelqu'un. Patientez encore sur l'article de votre valet ; les choses n'iront pas vite : nous nous reverrons, et nous chercherons les moyens de nous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

SILVIA, seule.

Allons, j'avais grand besoin que ce fût là Dorante.

SCÈNE XV.

SILVIA, MARIO.

MARIO.

Je viens te retrouver, ma sœur. Nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent, je veux t'en retirer. Écoute-moi.

SILVIA, vivement.

Ah ! vraiment, mon frère, il y a bien d'autres nouvelles.

MARIO.

Qu'est-ce que c'est ?

SILVIA.

Ce n'est point Bourguignon, mon frère, c'est Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc ?

SILVIA.

De lui, vous dis-je, je viens de l'apprendre tout à l'heure. Il sort. Il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc ?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas ?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, sortons d'ici ; allons trouver mon père ; il faut qu'il le sache. J'aurai besoin de vous aussi. Il me vient de nouvelles idées : il faudra feindre de m'aimer ; vous en avez déjà dit quelque chose en badinant ; mais surtout gardez bien le secret, je vous en prie.

MARIO.

Oh ! je le garderai bien ! car je ne sais ce que c'est.

SILVIA.

Allons, mon frère, venez ; ne perdons point de temps. Il n'est jamais rien arrivé d'égal à cela !

MARIO.

Je prie le ciel qu'elle n'extravague pas.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Hélas! monsieur, mon très honoré maître, je vous en conjure.

DORANTE.

Encore!

PASQUIN.

Ayez compassion de ma bonne aventure; ne portez pas guignon à mon bonheur, qui va son train si rondement; ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, misérable! je crois que tu te moques de moi: tu mériterais cent coups de bâton.

PASQUIN.

Je ne les refuse point, si je les mérite; mais, quand je les aurai reçus, permettez-moi d'en mériter d'autres. Voulez-vous que j'aïlle chercher le bâton?

DORANTE.

Maraud!

PASQUIN.

Maraud soit; mais cela n'est point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin! quelle imagination il lui prend!

PASQUIN.

Coquin est encore bon, il me convient assez: un maraud n'est point déshonoré d'être appelé coquin; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment, insolent! tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, et que je souffre que tu épouses sa fille sous mon nom? Écoute, si tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti M. Orgon de ce que tu es, je te chasse; entends-tu?

PASQUIN.

Accommodons-nous: cette demoiselle m'adore, elle m'idolâtre. Si je lui dis mon état de valet, et que, nonobstant, son cœur soit toujours friand de la noce avec moi, ne laisserez-vous pas jouer les violons?

DORANTE.

Dès qu'on te connaîtra, je ne m'en embarrasse plus.

PASQUIN.

Bon! et je vais de ce pas prévenir cette gêné-

reuse personne sur mon habit de caractère. J'espère que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brouillera ensemble, et que son amour me fera passer à sa table, en dépit du sort qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCÈNE II.

DORANTE, seul.

Tout ce qui se passe ici, tout ce qui m'est arrivé à moi-même est incroyable... Je voudrais pourtant bien voir Lisette, et savoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse, pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

SCÈNE III.

DORANTE, MARIO.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon; j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

MARIO.

Vous en contez à Lisette?

DORANTE.

Elle est si aimable, qu'on aurait de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites?

DORANTE.

Monsieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'esprit! ne fais-tu pas l'hypocrite?

DORANTE.

Non; mais qu'est-ce que cela vous fait, supposé que Lisette eût du goût pour moi?...

MARIO.

Du goût pour lui! où prenez-vous vos termes? Vous avez le langage bien précieux, pour un garçon de votre espèce.

DORANTE.

Monsieur, je ne saurais parler autrement.

MARIO.

C'est apparemment avec ces petites délicatesses-là que vous attaquez Lisette? Cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous assure, monsieur, que je n'imité personne. Mais sans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, et vous aviez autre chose à me dire ? Nous parlions de Lisette, de mon inclination pour elle, et de l'intérêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment, morbleu ! il y a déjà un ton de jalousie dans ce que tu me répons. Modère-toi un peu. Eh bien ! tu me disais, qu'en supposant que Lisette eût du goût pour toi... Après !

DORANTE.

Pourquoi faudrait-il que vous le sussiez, monsieur ?

MARIO.

Ah ! le voici ; c'est que, malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je serais très fâché qu'elle t'aimât ; c'est que, sans autre raisonnement, je te défends de t'adresser davantage à elle ; non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime, elle me paraît avoir le cœur trop haut pour cela ; mais c'est qu'il me déplaît, à moi, d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois ; car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il est, n'est pas même content que vous soyez le sien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien. Mais, monsieur, vous l'aimez donc beaucoup ?

MARIO.

Assez pour m'attacher sérieusement à elle, dès que j'aurai pris de certaines mesures. Comprends-tu ce que cela signifie ?

DORANTE.

Oui, je crois que je suis au fait. Et sur ce pied-là vous êtes aimé, sans doute ?

MARIO.

Qu'en penses-tu ? Est-ce que je ne vaudrais pas la peine de l'être ?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux, peut-être ?

MARIO.

La réponse est de bon sens, je te la pardonne ; mais je suis bien mortifié de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime ; et je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien ; mais c'est qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, monsieur. Lisette ne sait donc pas vos desseins ?

MARIO.

Lisette sait tout le bien que je lui veux, et n'y paraît pas sensible ; mais j'espère que la raison

me gagnera son cœur. Adieu, retire-toi sans bruit. Son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te consoler du sacrifice que tu me feras... Ta livrée n'est pas propre à faire pencher la balance en ta faveur, et tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

SCÈNE IV.

MARIO, SILVIA, DORANTE.

MARIO.

Ah ! te voilà, Lisette ?

SILVIA.

Qu'avez-vous, monsieur ? vous me paraissez ému.

MARIO.

Ce n'est rien ; je disais un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il est triste ; est-ce que vous le querelliez ?

DORANTE.

Monsieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute.

DORANTE.

Il me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paraître aimable ?

MARIO.

Je ne saurais empêcher qu'il ne t'aime, belle Lisette ; mais je ne veux pas qu'il te le dise.

SILVIA.

Il ne me le dit plus : il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du moins ne le répètera-t-il pas quand je serai présent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attends qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore ?

SILVIA.

Il dit qu'il attend ; ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour monsieur ?

SILVIA.

Quoi ! de l'amour ? Oh ! je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas ?

MARIO.

En vérité, je joue ici un joli personnage ! Qu'il sorte donc. A qui est-ce que je parle ?

DORANTE.

A Bourguignon ; voilà tout.

MARIO.

Eh bien ! qu'il s'en aille.

DORANTE, à part.

Je souffre !

SILVIA.

Cédez, puisqu'il se fâche.

DORANTE, bas à Silvia.

Vous ne demandez peut-être pas mieux ?

MARIO.

Allons, finissons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Lisette.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MARIO, SILVIA.

SILVIA.

Si je n'aimais pas cet homme-là, avouons que je serais bien ingrate.

MARIO, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !...

SCÈNE VI.

MARIO, SILVIA, ORGON.

ORGON.

De quoi riez-vous, Mario ?

MARIO.

De la colère de Dorante qui sort, et que j'ai obligé de quitter Lisette.

SILVIA.

Mais que vous a-t-il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête-à-tête avec lui.

MARIO.

Je n'ai jamais vu d'homme ni plus intrigué, ni de plus mauvaise humeur.

ORGON.

Je ne suis pas fâché qu'il soit dupe de son propre stratagème : et d'ailleurs, à le bien prendre, il n'y a rien de si flatteur ni de plus obligeant pour lui que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille ; mais en voilà assez.

MARIO.

Mais où en est-il précisément, ma sœur ?

SILVIA.

Hélas, mon frère, je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

« Hélas ! mon frère ! » dit-elle. Sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce qu'elle dit ?

ORGON.

Quoi ! ma fille, tu espères qu'il ira jusqu'à t'offrir sa main dans le déguisement où te voilà ?

SILVIA.

Oui, mon cher père, je l'espère.

MARIO.

Friponne que tu es ! avec ton cher père ; tu ne nous grandes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me passez rien.

MARIO.

Ah ! ah ! je prends ma revanche : tu m'as tantôt chicané sur mes expressions, il faut bien à mon tour que je badine un peu sur les tiennes : ta joie est bien aussi divertissante que l'était ton inquiétude.

ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille : j'acquiesce à tout ce qu'il vous plait.

SILVIA.

Ah ! monsieur, si vous saviez combien je vous aurai d'obligation ! Dorante et moi, nous sommes destinés l'un à l'autre ; il doit m'épouser ; si vous saviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre ! si vous saviez combien tout ceci va rendre notre union aimable ! Il ne pourra jamais se rappeler notre histoire sans m'aimer ; je n'y songerai jamais, que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laissant faire : c'est un mariage unique ; c'est une aventure dont le seul récit est attendrissant, c'est le coup de hasard le plus singulier, le plus heureux, le plus...

MARIO, riant.

Ah ! ah ! ah ! que ton cœur a de caquet, ma sœur ! quelle éloquence !

ORGON.

Il faut convenir que le régal que tu donnes est charmant, surtout si tu achèves.

SILVIA.

Cela vaut fait, Dorante est vaincu ; j'attends mon captif.

MARIO.

Ses fers seront plus dorés qu'il ne pense ; mais je lui crois l'âme en peine, et j'ai pitié de ce qu'il souffre.

SILVIA.

Ce qu'il lui en coûte à se déterminer ne me le rend que plus estimable : il pense qu'il chagrinerait son père, en m'épousant : il croit trahir sa fortune et sa naissance ; voilà de grands sujets de réflexion. Je serai charmée de triompher ; mais il faut que j'arrache ma victoire, et non pas qu'il me la donne. Je veux un combat entre l'amour et la raison.

MARIO.

Et que la raison y périsse.

ORGON.

C'est-à-dire que tu veux qu'il sente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire. Quelle insatiable vanité d'amour-propre !

MARIO.

Cela, c'est l'amour-propre d'une femme, et il est tout au plus uni.

SCÈNE VI.

MARIO, SILVIA, ORGON, LISETTE.

ORGON.

Paix, voici Lisette; voyons ce qu'elle nous veut.

LISETTE.

Monsieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous me livriez sa tête à ma discrétion; je vous ai pris au mot; j'ai travaillé comme pour moi, et vous verrez de l'ouvrage bien fait: allez, c'est une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en fasse à présent? Madame me le cède-t-elle?

ORGON.

Ma fille, encore une fois, n'y prétendez-vous rien?

SILVIA.

Non. Je te le donne, Lisette; je te remets tous mes droits; et pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi! vous voulez bien que je l'épouse? Monsieur le veut aussi?

ORGON.

Oui: qu'il s'accommode; pourquoi t'aime-t-il?

MARIO.

J'y consens aussi, moi.

LISETTE.

Moi aussi, et je vous en remercie tous.

ORGON.

Attends: j'y mets pourtant une petite restriction; c'est qu'il faudrait, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais si je lui dis un peu, il le saura tout à fait.

ORGON.

Eh bien! cette tête en si bon état ne soutiendra-t-elle pas cette secousse-là? Je ne le crois pas de caractère à s'effaroucher là-dessus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche; ayez donc la bonté de me laisser le champ libre: il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

ORGON.

Cela est juste: retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.

SCÈNE VII.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

Enfin, ma reine, je vous vois, et je ne vous quitte plus; car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, et j'ai cru que vous esquiviez la mienne.

LISETTE.

Il faut avouer, monsieur, qu'il en était quelque chose.

PASQUIN.

Comment donc, ma chère ame, elixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie?

LISETTE.

Non, mon cher; la durée m'en est trop précieuse.

PASQUIN.

Ah! que ces paroles me fortifient!

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

PASQUIN.

Je voudrais bien pouvoir baiser ces petits mots-là, et les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me pressiez sur notre mariage, et mon père ne m'avait pas encore permis de vous répondre. Je viens de lui parler, et j'ai son aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

PASQUIN.

Avant que je la demande à lui, souffrez que je la demande à vous; je veux lui rendre mes grâces de la charité quelle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui en est véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne vous refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

PASQUIN.

Chère petite main rondelette et potelée, je vous prends sans marchander: je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez, il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiète.

LISETTE.

Vous m'en rendez plus qu'il ne m'en faut.

PASQUIN.

Ah! que nenni: vous ne savez pas cette arithmétique-là aussi bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un présent du ciel.

PASQUIN.

Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas, il est bien mesquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

PASQUIN.

C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne sauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

PASQUIN.

Ne faites point dépense d'embarras : je serais bien effronté, si je n'étais modeste.

LISETTE.

Enfin, monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore ?

PASQUIN.

Ah, ah ! je ne sais plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois, monsieur, je me connais.

PASQUIN.

Eh ! je me connais bien aussi, et je n'ai pas là une fameuse connaissance ; ni vous non plus quand vous l'aurez faite ; mais c'est là le diable que de me connaître : vous ne vous attendez pas au fond du sac.

LISETTE, à part.

Tant d'abaissement n'est pas naturel. (Haut.) D'où vient me dites-vous cela ?

PASQUIN.

Et voilà où gît le lièvre.

LISETTE.

Mais encore ? Vous m'inquiétez. Est-ce que vous n'êtes pas...

PASQUIN.

Ah, ah ! vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE.

Sachons de quoi il s'agit.

PASQUIN, à part.

Préparons un peu cette affaire-là. (Haut.) Madame, votre amour est-il d'une constitution bien robuste ? Soutiendra-t-il bien la fatigue que je vais lui donner ? Un mauvais gîte lui fait-il peur ? Je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah ! tirez-moi d'inquiétude. En un mot, qui êtes-vous ?

PASQUIN.

Je suis... N'avez-vous jamais vu de fausse monnaie ? Savez-vous ce que c'est qu'un louis d'or faux ? Eh bien ! je ressemble assez à cela.

LISETTE.

Achevez donc. Quel est votre nom ?

PASQUIN.

Mon nom ! (A part.) Lui dirai-je que je m'appelle Pasquin ? Non ; cela rime trop à coquin.

LISETTE.

Eh bien ?

PASQUIN.

Ah ! dame ! il y a un peu à tirer ici. Hâissez-vous la qualité de soldat ?

LISETTE.

Qu'appellez-vous un soldat ?

PASQUIN.

Oni ; par exemple, un soldat d'antichambre.

LISETTE.

Un soldat d'antichambre ! Ce n'est donc point Dorante à qui je parle enfin ?

PASQUIN.

C'est lui qui est mon capitaine.

LISETTE.

Faquin !

PASQUIN, à part.

Je n'ai pu éviter la rime.

LISETTE.

Mais voyez ce magot, tenez !

PASQUIN, à part.

La jolie culbute que je fais là !

LISETTE.

Il y a une heure que je demande grace, et que je m'épuise en humilités pour cet animal-là.

PASQUIN.

Hélas ! madame, si vous préférerez l'amour à la gloire, je vous ferais bien autant de profit qu'un monsieur.

LISETTE, riant.

Ah ! ah ! ah ! je ne saurais pourtant m'empêcher d'en rire, avec sa gloire ! et il n'y a plus que ce parti-là à prendre... Va, va, ma gloire te pardonne ; elle est de bonne composition.

PASQUIN.

Tout de bon, charitable dame ? Ah ! que mon amour vous promet de reconnaissance !

LISETTE.

Touche là, Pasquin, je suis prise pour dupe. Le soldat d'antichambre de monsieur vaut bien la coiffeuse de madame.

PASQUIN.

La coiffeuse de madame !

LISETTE.

C'est mon capitaine, ou l'équivalent.

PASQUIN.

Masque !

LISETTE.

Prends ta revanche.

PASQUIN.

Mais voyez cette magotte, avec qui, depuis une heure, j'entre en confusion de ma misère.

LISETTE.

Venons au fait. M'aimes-tu ?

PASQUIN.

Pardi, oui. En changeant de nom, tu n'as pas changé de visage ; et tu sais bien que nous nous sommes promis fidélité, en dépit de toutes les fautes d'orthographe.

LISETTE.

Va, le mal n'est pas grand ; consolons-nous : ne faisons semblant de rien, et n'apprenons point à rire. Il y a apparence que ton maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma maîtresse, ne l'aver-

tis de rien ; laissons les choses comme elles sont. Je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

PASQUIN.

Et moi votre valet, madame. (Riant.) Ah ! ah ! ah !

SCÈNE VIII.

PASQUIN, DORANTE.

DORANTE.

Eh bien ! tu quittes la fille d'Orgon, lui as-tu dit qui tu étais ?

PASQUIN.

Pardi ! oui. La pauvre enfant ! j'ai trouvé son cœur plus doux qu'un agneau : il n'a pas soufflé quand je lui ai dit que je m'appelais Pasquin, et que j'avais un habit d'ordonnance. Eh bien ! mon ami, m'a-t-elle dit, chacun a son nom dans la vie ; chacun a son habit : le vôtre ne vous coûte rien ; cela ne laisse pas que d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle sorte d'histoire me contes-tu là ?

PASQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment ! elle consent à t'épouser ?

PASQUIN.

La voilà bien malade.

DORANTE.

Tu m'en imposes ; elle ne sait pas qui tu es.

PASQUIN.

Par là ventre-bleu ! voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps, avec une souquenille, si vous me fâchez ? Je veux bien que vous sachiez qu'un amour de ma façon n'est point sujet à la casse ; que je n'ai point besoin de votre friperie pour pousser ma pointe, que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe : cela n'est point concevable, et je vois bien qu'il faudra que j'avertisse M. Orgon.

PASQUIN.

Qui ? notre père ? Ah ! le bon homme ! nous l'avons dans notre manche. C'est le meilleur humain, la meilleure pâte d'homme !... Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant ! As-tu vu Lisette ?

PASQUIN.

Lisette ? non. Peut-être a-t-elle passé devant mes yeux ; mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambrière ; je vous cède ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t'en ; la tête te tourne.

PASQUIN.

Vos petites manières sont un peu aisées ; mais c'est la grande habitude qui fait cela. Adieu. Quand j'aurai épousé, nous vivrons but à but.

SCÈNE IX.

DORANTE, SILVIA, PASQUIN.

PASQUIN.

Votre soubrette arrive. (A Silvia.) Bonjour Lisette ; je vous recommande Bourguignon, c'est un garçon qui a quelque mérite.

SCÈNE X.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE, à part.

Qu'elle est digne d'être aimée ! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu !

SILVIA.

Où étiez-vous donc, monsieur ? Depuis que j'ai quitté Mario, je n'ai pu vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à M. Orgon.

DORANTE.

Je ne me suis pourtant pas éloigné. Mais de quoi s'agit-il ?

SILVIA, à part.

Quelle froideur ! (Haut.) J'ai eu beau décrire votre valet, et prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite ; j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvait du moins reculer le mariage, il ne m'a pas seulement écoutée. Je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le notaire, et qu'il est temps de vous déclarer.

DORANTE.

C'est mon intention ; je vais partir *incognito*, et je laisserai un billet qui instruira M. Orgon de tout.

SILVIA, à part.

Partir ! ce n'est point là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée ?

SILVIA.

Mais... pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même ; et je ne saurais m'y résoudre ; j'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire ; je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne sais pas vos raisons, je ne puis ni les approuver ni les combattre ; et ce n'est pas à moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

SILVIA.

Mais je pense, par exemple, que vous n'avez pas de goût pour la fille de M. Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela ?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choses que je pourrais supposer ; mais je ne suis pas folle, et je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler ; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu, Lisette.

SILVIA.

Prenez garde ; je crois que vous ne m'entendez pas, je suis obligée de vous le dire.

DORANTE.

A merveille, et l'explication ne me serait pas favorable. Gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi ! sérieusement, vous partez ?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable d'être si bien au fait.

DORANTE.

Cela est bien naïf. Adieu.

(Il s'en va lentement.)

SILVIA, à part.

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai jamais. (Elle le regarde alter.) Il s'arrête pourtant, il rêve, il regarde si je tourne la tête ; je ne saurais le rappeler, moi... Il serait pourtant singulier qu'il partit après tout ce que j'ai fait... Ah ! voilà qui est fini, il s'en va.

(Dorante sort.)

SCÈNE XI.

SILVIA, seule.

Je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyais. Mon frère est un maladroit ; il s'y est mal pris : les gens indifférens gagent tout. Ne suis-je pas bien avancée ? Quel dénouement !

SCÈNE XII.

DORANTE, SILVIA.

SILVIA.

Dorante reparait pourtant, il me semble qu'il revient ; je me dédis donc, je l'aime encore... Feignons de sortir afin qu'il m'arrête : il faut bien

que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

DORANTE, l'arrêtant.

Restez, je vous prie ; j'ai encore quelque chose à vous dire.

SILVIA.

A moi, monsieur ?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh ! monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi ? Ce n'est pas la peine ; je ne suis qu'une suivante, et vous me le faites bien sentir.

DORANTE.

Moi, Lisette ! Est-ce à vous à vous plaindre, vous qui me voyez prendre mon parti sans me rien dire ?

SILVIA.

Hum ! si je voulais, je vous répondrais bien là-dessus.

DORANTE.

Répondez donc ; je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je ? Mario vous aime.

SILVIA.

Cela est vrai.

DORANTE.

Vous êtes sensible à son amour ; je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse ; ainsi vous ne sauriez m'aimer.

SILVIA.

Je suis sensible à son amour ! qui est-ce qui vous l'a dit ? Je ne saurais vous aimer ! qu'en savez-vous ? Vous décidez bien vite.

DORANTE.

Eh bien ! Lisette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, instruisez-moi de ce qui en est, je vous en conjure.

SILVIA.

Instruire un homme qui part !

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laissez-moi. Tenez, si vous m'aimez, ne m'interrogez point : vous ne craignez que mon indifférence ; et vous êtes trop heureux que je me taise. Que vous importe mes sentimens ?

DORANTE.

Ce qu'il m'importe, Lisette ? peux-tu douter encore que je ne t'adore ?

SILVIA.

Non ; et vous le répétez si souvent que je vous crois ; mais pourquoi m'en persuadez-vous ? Que voulez-vous que je fasse de cette pensée-là, monsieur ? Je vais vous parler à cœur ouvert. Vous m'aimez ; mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous. Que de ressources n'avez-vous pas pour vous en défaire ! La distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trou-

ver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre sensible, les amusemens d'un homme de votre condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement; vous en rirez, peut-être, au sortir d'ici, et vous aurez raison. Mais moi, monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur; s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite? Qui est-ce qui me dédommagera de votre perte? Qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place? Savez-vous bien que, si je vous aimais, tout ce qu'il y a de grand dans le monde ne me toucherait plus? Jugez donc de l'état où je resterais, ayez la générosité de me cacher votre amour. Moi qui vous parle, je me ferais un scrupule de vous dire que je vous aime, dans les dispositions où vous êtes. L'aveu de mes sentimens pourrait exposer votre raison; et vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah! ma chère Lisette, que viens-je d'entendre! Tes paroles ont un feu qui me pénètre. Je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne disparaisse devant une ame comme la tienne. J'aurais honte que mon orgueil tint encore contre toi; et mon cœur et ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En vérité, ne mériteriez-vous pas que je les prisse? Ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font? et croyez-vous que cela puisse durer?

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

SILVIA.

Non, non; mais, si vous me le demandez encore, tant pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.

Et Mario, vous n'y songez donc plus?

DORANTE.

Non, Lisette, Mario ne m'alarme plus, vous ne l'aimez point; vous ne pouvez plus me tromper, vous avez le cœur vrai, vous êtes sensible à ma tendresse; je ne saurais en douter au transport qui m'a pris; j'en suis sûr, et vous ne sauriez plus m'ôter cette certitude-là.

SILVIA.

Oh! je n'y tâcherai point; gardez-la, nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne consentez-vous pas d'être à moi?

SILVIA.

Quoi! vous m'épouserez malgré la colère d'un pere, malgré votre fortune?

DORANTE.

Mon père me pardonnera dès qu'il vous aura vue; ma fortune nous suffit à tous deux, et le mérite vaut bien la naissance. Ne disputons point, car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais! Savez-vous bien que vous me charmez, Dorante?

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendresse, et laissez-la répondre...

SILVIA.

Enfin, j'en suis venu à bout! Vous... vous ne changerez jamais?

DORANTE.

Non, ma chère Lisette.

SILVIA.

Que d'amour!

SCÈNE XIII.

MARIO, SILVIA, DORANTE, ORGON.

SILVIA.

Ah! mon père, vous avez voulu que je fusse à Dorante; venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eut jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je! vous son père, monsieur?

SILVIA.

Oui, Dorante; la même idée de nous connaître nous est venue à tous deux; après cela, je n'ai plus rien à vous dire; vous m'aimez, je n'en saurais douter. Mais à votre tour, jugez de mes sentimens pour vous; jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

ORGON.

Connaissez-vous cette lettre-là? Voilà par où j'ai appris votre déguisement, qu'elle n'a pourtant su que par vous.

DORANTE.

Je ne saurais vous exprimer mon bonheur, madame; mais ce qui m'enchaîne le plus, ce sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

MARIO.

Dorante me pardonne-t-il la colère où j'ai mis Bourguignon?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

SCÈNE XIV.

MARIO, SILVIA, DORANTE, ORGON, LISETTE,
PASQUIN.

PASQUIN, en entrant, à Lisette.

De la joie, madame! vous avez perdu votre

rang ; mais vous n'êtes point à plaindre , puisque
Pasquin vous reste.

LISETTE.

Belle consolation ! Il n'y a que toi qui gagnes à
cela.

PASQUIN.

Je n'y perds pas : avant notre reconnaissance ,
votre dot valait mieux que vous ; à présent vous
valez mieux que votre dot. Allons, saute, mar-
quis.

FIN DU JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD.

FRANCE DRAMATIQUE.

Cette collection, qui contient les meilleures Pièces des Auteurs vivans, se continue toujours avec succès. Les éditions dont elle se compose sont les seules exactement conformes aux représentations.

CASIMIR DELAVIGNE.

| | |
|-----------------------------|----|
| L'École des vicillards. | 60 |
| Les Vêpres siciliennes. | 60 |
| Les Comédiens. | 60 |
| Le Paria. | 60 |
| Louis XI. | 60 |
| Don Juan D'Autriche. | 60 |
| La princesse Aurélie. | 60 |
| Marino Faliero. | 60 |
| Famille au temps de Luther. | 60 |
| Les Enfants d'Edouard. | 60 |
| La Popularité. | 60 |
| La Fille du Cid. | 60 |

P. DINAUX.

| | |
|-------------------------------------|----|
| Trente Ans , ou la Vie d'un Joueur. | 60 |
| Richard d'Arlington. | 60 |
| Louise de Lignerolles. | 60 |
| Latréaumont. | 60 |
| Clarisse Harlove. | 60 |
| La Prétendante. | 60 |

SCRIBE.

| | |
|----------------------------------|----|
| La seconde Année. | 30 |
| L'Ours et le Pacha. | 30 |
| Malheurs d'un amant heureux. | 30 |
| Michel et Christine. | 30 |
| Mariage de raison. | 30 |
| La Vieille. | 30 |
| La Demoiselle à marier. | 30 |
| Le Budget d'un jeune ménage. | 30 |
| Philippe. | 30 |
| La Dame Blanche. | 60 |
| Toujours! | 30 |
| Dix Ans , ou la Vie d'une femme. | 60 |
| Le Lorgnon. | 30 |
| Bertrand et Raton. | 60 |
| Une Faute. | 30 |
| La Chanoinesse. | 30 |
| L'Héritière. | 30 |
| Le Gardien. | 60 |
| Le Charlatanisme. | 30 |
| Zoé. | 30 |
| Mémoires d'un Colonel. | 30 |
| Les deux Maris. | 30 |
| La Passion secrète. | 60 |
| Estelle. | 30 |
| Fra Diavolo. | 60 |
| Robert-le-Diable. | 60 |
| Avant, Pendant et Après. | 60 |
| Gustave III. | 60 |
| Valérie. | 60 |
| Le Nouveau Pourceaugnac. | 30 |
| Le Secrétaire et le Cuisinier. | 30 |
| La Prison d'Edimbourg. | 50 |
| Le Chalet. | 30 |
| Les Indépendans. | 60 |
| La Juive. | 60 |
| Les Huguenots. | 60 |
| La Camaraderie. | 60 |
| La Muette de Portici. | 60 |
| Clermont. | 60 |
| Le Mariage d'argent. | 60 |
| Marguerite. | 60 |
| Les Treize. | 60 |
| La Fiancée. | 60 |
| Le Shérif. | 60 |
| César ou le Chien du château. | 60 |
| Le Philtre, opéra. | 60 |

| | |
|-------------------------------|----|
| Malvina. | 60 |
| Le plus beau jour de la vie. | 60 |
| Louise ou la Réparation. | 60 |
| Les premières Amours. | 30 |
| Le Colonel. | 30 |
| Le Coiffeur et le Perruquier. | 30 |
| La Lune de miel. | 60 |
| La Mansarde des Artistes. | 30 |
| Yelva. | 60 |
| La Marraine. | 60 |
| Le Quaker. | 60 |
| La Famille Riquebourg. | 30 |
| Le Verre d'eau. | 60 |
| Régine. | 60 |
| Reine d'un jour. | 60 |
| La Neige. | 30 |
| Diplomate. | 60 |
| Le Veau d'Or. | 60 |

ALEXANDRE DUMAS.

| | |
|-----------------------------|----|
| Henri III et sa Cour. | 60 |
| Richard d'Arlington. | 60 |
| La Tour de Nesle. | 60 |
| Stockholm et Fontainebleau. | 60 |

VICTOR DUCANGE.

| | |
|---------------------------|----|
| Calas. | 30 |
| Trente Ans. | 60 |
| Il y a Seize Ans. | 60 |
| Thérèse. | 60 |
| Couvent de Tonington. | 60 |
| Sept Heures. | 60 |
| La Fiancée de Lammermoor. | 60 |
| Polder. | 60 |
| Le Jésuite. | 60 |
| Lisbeth. | 60 |

MÉLESVILLE.

| | |
|----------------------------|----|
| Le Philtre champenois. | 30 |
| Les Vieux Péchés. | 30 |
| Zampa. | 60 |
| Elle est Folle. | 60 |
| Catherine. | 30 |
| Michel Perrin. | 30 |
| Le Bourgmestre de Saardam. | 30 |
| Le Mariage impossible. | 30 |
| Mademoiselle Clairon. | 60 |
| L'Espionne russe. | 60 |
| Permission de 10 heures. | 60 |

BAYARD.

| | |
|--------------------------|----|
| Marie Mignot. | 60 |
| Un Premier Amour. | 60 |
| Le Poltron. | 30 |
| Moiroud et compagnie. | 30 |
| Le Père de la Débutante. | 60 |
| Suzette. | 60 |
| C'est Monsieur qui paie. | 30 |
| Phœbus. | 60 |
| Geneviève-la-Blonde. | 60 |
| La Grande Dame. | 60 |

PAUL FOUCHER.

| | |
|----------------------------|----|
| Don Sébastien de Portugal. | 60 |
| Le Pacte de Famine. | 60 |
| Isabelle de Montréal. | 60 |
| Guillaume Colmann. | 60 |

CHARLES DESNOYERS.

| | |
|---------------------------|----|
| Le Facteur. | 60 |
| Alix ou les deux Mères. | 60 |
| Richard Savage. | 60 |
| Le Général et le Jésuite. | 60 |
| La Boulangère a des écus. | 60 |
| Les Filles de l'Enfer. | 60 |
| Le Mari de sa Cuisinière. | 60 |

LOCKROY.

| | |
|--------------------------|----|
| Un Duel sous Richelieu. | 30 |
| Pourquoi? | 30 |
| C'est encore du bonheur. | 60 |
| Perrinet Leclerc. | 60 |
| Passé Minuit. | 60 |

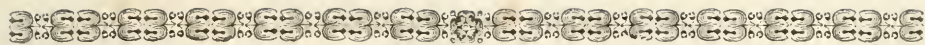
PAUL DE KOCK.

| | |
|------------------------------|----|
| Le Débardeur. | 60 |
| La Laitière de la Forêt. | 60 |
| Le Postillon franc-comtois. | 60 |
| Un Bal de Grisettes. | 30 |
| Les Bayadères de Pithiviers. | 60 |

PIÈCES DIVERSES.

| | |
|--|----|
| Le Mari et l'Amant, c. en 1 a., par Vial. | 30 |
| Luxe et indigence, c. en 5 act. par M. d'Epagny. | 60 |
| La Famille Glnet, c. en 5 act. par M. Merville. | 60 |
| Jeanne d'Arc, trag. en 5 act., par d'Avrigny. | 60 |
| Les deux Gendres, c. en 5 act., par M. Etienne. | 60 |
| L'Abbé de l'Epée, c. en 5 act., par M. Bouilly. | 60 |
| La Belle-mère et le Gendre, c. en 3 actes, par M. Samson. | 60 |
| Jean, vaud. en 4 actes, par M. Théaulon et Brunswick. | 60 |
| Faublas, v. en 3 actes, par M. Dupeuty. | 60 |
| Le Voyage à Dieppe, c. en 3 actes, par MM. Wafflard et Fulgence. | 60 |
| La Fille d'honneur, c. en 5 a. par M. Alexandre Duval. | 60 |
| Un Moment d'Imprudence, c. en 5 actes, par MM. Wafflard et Fulgence. | 60 |
| Les Deux Ménages, com. en 3 a., par MM. Picard et Fulgence. | 60 |
| Une Journée à Versailles, c. en 3 a., par M. G. Duval. | 60 |
| Clotilde, drame en 5 actes, par M. Soulié. | 60 |
| La Fausse Clé, drame en 3 a., par MM. Frédéric et Laqueyrie. | 60 |
| Les Deux sergents. | 60 |

Etc., etc. Voir la couverture de cette pièce.



LE

ROMAN D'UNE HEURE

OU

LA FOLLE GAGEURE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

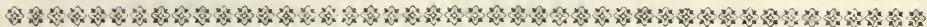
PAR HOFFMAN,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, en 1803.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

| | |
|-------------------------------|----------------|
| LUCILE, jeune veuve..... | Mlle CONTAT. |
| VALCOUR, amant de Lucile..... | M. FLEURY. |
| LISETTE, suivante..... | Mlle DEVIENNE. |

La Scène est à Paris, chez Lucile.



SCÈNE I.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE, assise à une table.

Lisette !

LISETTE, travaillant.

Madame ?

LUCILE.

As-tu vu mon avocat ?

LISETTE.

Oui, madame.

LUCILE.

Eh bien ? ce procès finira-t-il ?

LISETTE.

Il finira quand les gens d'affaires se lasseront de le prolonger.

LUCILE.

Sais-tu que ces retards me gênent ? J'ai apporté beaucoup d'argent ; mais dans ce Paris...

LISETTE.

Cela va vite, quand on plaide surtout.

LUCILE.

Ce qui me console, c'est que ma cause est bonne, et que je ne puis perdre mon procès.

LISETTE.

Je sais bien que vous avez raison, mais si vous

avez beaucoup d'argent, vous auriez deux fois raison, et votre cause en serait meilleure.

(Un silence.)

LUCILE.

Lisette !

LISETTE.

Madame ?

LUCILE.

Je m'ennuie.

LISETTE.

C'est le veuvage.

LUCILE.

Mais, je m'ennuyais autrefois.

LISETTE.

C'était le mariage.

LUCILE.

Que faut-il donc pour se désennuyer ?

LISETTE.

Il faut de l'amour.

LUCILE.

Mais l'amour conduit au mariage.

LISETTE, soupirant.

C'est vrai, tout finit.

(Un silence.)

LUCILE.

Lisette !

LISETTE.

Madame ?



LUCILE.
Donne-moi un livre.

LISETTE.
Lequel ?

LUCILE.
Le premier venu.

LISETTE.
Il vous ennuiera.

LUCILE.
C'est égal, j'ai pris mon parti.
(Lisette lui donne un livre.)

LISETTE, en donnant le livre.
Il faut avouer que vous avez bien du malheur : vous aimez les choses singulières, originales et même bizarres ; et, dans une ville comme Paris, vous êtes condamnée à vivre de la manière la plus insipide et la plus monotone.

LUCILE.
Tu as bien raison. Depuis deux mois je n'ai pas souri.

LISETTE.
Il faut espérer qu'à la fin, quelques originaux viendront nous amuser.

LUCILE.
J'en ai grand besoin.

LISETTE.
Et moi aussi.
(Lucile se tève, et va lire en s'appuyant à la fenêtre.)

LISETTE, à part.
On se met à la fenêtre... Je gage que le voisin est à la sienne...

LUCILE.
Qu'est-ce que vous dites ?

LISETTE.
Je dis que je vais chanter.

LUCILE.
Non, taisez-vous.

LISETTE.
Depuis quelque temps madame aime bien à se mettre à la fenêtre.

LUCILE, ironiquement.
Vous faites des observations ?

LISETTE.
Non, je veux dire que madame a besoin de prendre l'air ; preuve d'ennui.

LUCILE.
Occupez-vous de votre ouvrage.

LISETTE, à part.
De l'humeur ! Le voisin n'y est pas. Se regarder, et ne pas se parler... Voilà pourtant deux mois que cela dure. Un bon mariage vaudrait mieux que cet amour en perspective. On dit que ce monsieur est le plus honnête homme, et le plus aimable original... Eh bien ! qu'il se présente donc ; avec de l'esprit, on ne doit pas manquer de prétextes pour venir consoler des femmes qui s'ennuient.

LUCILE, jetant un cri.
Ah !

LISETTE.
Qu'avez-vous, madame ?

LUCILE.
Courez vite en bas, j'ai laissé tomber mon livre dans la rue.

LISETTE.
Votre livre, madame ?

LUCILE.
Courez donc, voilà un jeune homme qui le ramasse ; je crains qu'il ne le rapporte.

LISETTE.
Ah ! c'est un jeune homme : courons.
(Elle sort.)

SCÈNE II.

LUCILE, seule.

Que cette fille est lente ! Ce monsieur va croire... Je ne sais s'il m'a vue... Oh ! il a regardé... s'il allait monter !... Ce serait la faute de cette fille... ou la mienne.

SCÈNE III.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.
Ce monsieur veut absolument vous remettre le livre ; il ne m'a pas donné le temps de descendre. Je crois que c'est celui qui demeure vis-à-vis...

LUCILE.
Ce monsieur !

LISETTE.
Oui, qui a l'air si poli, qui se met toujours à sa fenêtre quand vous êtes à la vôtre, qui me salue toujours quand il me rencontre... Madame doit comprendre.

LUCILE.
Il veut, dites-vous ?

LISETTE, plus bas.
Il est là, il tient le livre, il ne veut le rendre qu'à vous.

LUCILE.
Cela est inconcevable ! C'est votre lenteur qui cause cette imprudence.

LISETTE.
Décidez-vous, madame ; entrera-t-il ?

LUCILE.
Mais... un inconnu... cela ne se peut pas.

LISETTE.
Il emportera le livre.

LUCILE, avec humeur.
Mademoiselle, je veux mon livre absolument.

LISETTE, ouvrant la porte.
Entrez, monsieur.

SCÈNE IV.

LUCILE , LISETTE , VALCOUR.

LUCILE.

Ah ! monsieur , pourquoi vous donner la peine de le rapporter ?

VALCOUR.

La peine , madame ? Je n'en ai éprouvé qu'en doutant si je serais introduit.

LUCILE.

N'ayant pas l'honneur d'être connue de vous , je dois trouver fort extraordinaire...

VALCOUR.

Madame , cela est tout simple ; vous laissez tomber un livre , je le ramasse ; je vous le rapporte , vous le recevez ; il n'y a là dedans rien d'extraordinaire que le plaisir que j'éprouve en ce moment.

LUCILE.

Il est au moins étonnant que vous ayez insisté pour entrer chez moi.

VALCOUR.

Je vous avais vue , madame ; il était tout simple que j'insistasse.

LUCILE.

Malgré votre extrême politesse , je dois vous faire observer que c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir.

VALCOUR.

Madame , il faut toujours qu'on se voie une première fois.

LUCILE.

Mais il y a apparence que ce sera aussi la dernière.

VALCOUR.

La dernière , madame ?... Si ce doit être le dernier bonheur de ma vie , permettez-moi de le prolonger.

LUCILE.

Il y a de l'obstination , monsieur .

VALCOUR.

Avouez qu'elle est bien pardonnable : et plus vous serez décidée à me renvoyer , plus je dois retarder le moment où je cesserai de vous voir.

LUCILE , avec dépit.

Eh bien ! restez , monsieur .

LISETTE , à part.

Il n'y manquera pas.

VALCOUR.

Madame , si vous étiez assise , vous seriez beaucoup mieux.

LUCILE

Et pourquoi , monsieur ?

VALCOUR.

C'est que j'aurais moins de scrupule à rester plus long-temps.

LUCILE , prenant une chaise.

Il faudra cependant que cet entretien finisse.

(Elle s'assied.)

VALCOUR , prenant aussi une chaise.

Madame , ce ne sera pas de ma faute.

(Il s'assied.)

LUCILE.

Mais enfin , quel plaisir trouvez-vous ?...

VALCOUR.

Madame , j'ai des yeux.

LUCILE.

C'est une déclaration que vous me faites.

VALCOUR.

Oui , madame.

LUCILE.

Et la première fois que vous me voyez ?

VALCOUR.

Quand je vous la ferai quinze jours plus tard , qu'y gagnerions-nous tous deux ?

LUCILE.

Oh ! rien , assurément ; car je n'en croirais pas un mot.

VALCOUR.

Je vous demande pardon , madame ; vous me croyez.

LUCILE.

Je vous crois , monsieur ?

VALCOUR.

Oui , madame : il est impossible que vous ignoriez que vous êtes charmante et que vous avez infiniment d'esprit ; et vous ne me faites pas l'injure de croire que je ne sais pas apprécier ces avantages.

LUCILE.

Je sais donc , selon vous , que j'ai de l'esprit et de la beauté.

VALCOUR.

Il y a long-temps sans doute que vous le savez , puisqu'il ne m'a fallu qu'un moment pour m'en assurer.

LISETTE.

Madame a-t-elle besoin de moi ?

LUCILE , avec humeur.

Je n'en sais rien ; monsieur m'occupe tellement !...

VALCOUR , à Lisette.

Mademoiselle , je n'ai rien à dire que vous ne puissiez entendre ; cependant , que je ne vous oblige point à rester , si vous avez à sortir.

LUCILE , se levant.

J'espère que monsieur prendra le même parti.

VALCOUR , se levant.

Ah ! madame , votre espoir sera trompé.

LUCILE.

Quand monsieur me verra seule , il n'abusera point de mon embarras.

LISETTE.

J'entends , madame.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LUCILE, VALCOUR.

LUCILE.

Monsieur reste donc ?

VALCOUR.

Madame, si vous vous fâchez...

LUCILE.

Oh ! j'aime mieux plaisanter. Mais voyons ; de quelle utilité peut être votre entêtement à rester chez moi ?

VALCOUR.

Je n'ose croire qu'il me sera utile, mais mon plaisir est incontestable.

LUCILE.

Vous devriez un peu consulter le mien.

VALCOUR.

Mais, madame, j'ai l'amour-propre de croire que je vous amuse.

LUCILE.

Vous pourriez avoir deviné.

VALCOUR.

Je devine assez bien, madame.

LUCILE.

Ah ! vous croyez peut-être que vous avez déjà su me plaire ?

VALCOUR.

Couvrez au moins qu'il n'est pas impossible que deux personnes s'aiment à la première vue ?

LUCILE.

Quand cela ne serait pas impossible, je ne conçois pas qu'on se le dise.

VALCOUR.

Cela est pourtant bien naturel. La première vue suffit pour nous apprendre si une personne nous plaît. Tout ce qui arrive après est une suite de ce premier moment : pourquoi donc attendre des mois entiers pour s'instruire de ce qu'on savait dès le premier jour ?

LUCILE.

Bon moyen pour être trompé !

VALCOUR.

Eh ! n'est-on pas trompé autrement ?

LUCILE.

On l'est moins.

VALCOUR.

Ni plus, ni moins, madame.

LUCILE.

Monsieur, prenez-vous ce ton-là avec toutes les femmes ?

VALCOUR.

Je vous proteste que c'est la première fois.

LUCILE.

Cela est très gracieux. En effet, vous avez l'air d'un galant homme, et je ne dois attribuer qu'à

mon imprudence la conduite plus que légère que vous tenez avec moi.

VALCOUR.

Si vous voulez m'entendre, vous conviendrez que je n'ai pu agir autrement.

LUCILE.

Voilà qui est charmant ! Vous deviez être impertinent une fois dans votre vie, et c'est sur moi que tombe la préférence !

VALCOUR.

Daignez m'écouter et me juger. Je connais le monde ; je sais comme un autre en prendre les manières ; mais en suivant les règles ordinaires, j'aurais été réduit à vous rendre votre livre, à vous saluer avec retenue, et à m'éloigner tristement sans avoir l'espérance de vous revoir jamais. Entre deux maux, il a fallu choisir, et j'ai mieux aimé risquer de vous déplaire, que de perdre la seule occasion qui pût m'approcher de vous.

LUCILE.

De sorte que je dois vous remercier ?

VALCOUR.

Vous devez me pardonner, madame ; et si dans la suite je me sers encore des mêmes moyens, c'est que j'aime mieux vous piquer que de vous être indifférent.

LUCILE.

Il faut avouer que le hasard qui a fait tomber mon livre, me procure une aventure bien agréable !

VALCOUR.

Si c'est un hasard, madame ; je dois m'estimer heureux.

LUCILE.

Mais, enfin, qu'espérez-vous de tout ceci ? Quels sont vos projets ?

VALCOUR.

De vous voir le plus long-temps possible.

LUCILE.

Décidément ?

VALCOUR.

Décidément.

LUCILE.

Eh bien ! monsieur, asseyons-nous.

VALCOUR.

J'allais vous en prier.

LUCILE.

Je vous ai dit que votre démarche me paraissait inutile ; maintenant, je commence à la croire dangereuse.

VALCOUR.

Pour qui, madame ?

LUCILE.

Oh ! pour vous.

VALCOUR.

Veuillez m'expliquer cela.

LUCILE, riant.

Avec un cœur capable de s'enflammer à la

✶

première vue, vous courez de très grands risques.

VALCOUR.

Lesquels, madame ?

LUCILE.

De devenir amoureux.

VALCOUR.

A cet égard, madame, je ne risque plus rien.

LUCILE.

Cela est déjà fait ?

VALCOUR.

Absolument.

LUCILE.

Il me prend envie de vous croire, pour m'amuser davantage.

VALCOUR.

Amusez-vous en toute sûreté.

LUCILE.

Et d'après vos principes sur l'inflammation des cœurs, vous croyez sans doute que la sympathie agit déjà sur moi ?

VALCOUR.

Je n'ose répondre ; ma franchise a paru vous déplaire.

LUCILE.

Oh ! ne vous gênez pas ; je commence à m'y habituer.

VALCOUR.

C'est bon signe.

LUCILE.

Vous espérez donc ?

VALCOUR.

Sans cela, serais-je ici ?

LUCILE.

Monsieur, permettez-moi de rire.

VALCOUR.

D'autant plus volontiers, que le rire vous sied à merveille.

LUCILE.

Mais quel est le motif de votre confiance ?

VALCOUR.

C'est qu'un homme est toujours sûr de se faire aimer quand il a véritablement le désir de plaire.

LUCILE.

Vous êtes sûr de cela ?

VALCOUR.

Cela ne manque que par maladresse.

LUCILE.

Si votre recette n'est pas la meilleure, elle est au moins la plus originale.

VALCOUR.

C'est pour cela que j'espère, madame.

LUCILE.

Un homme est donc sûr de se faire aimer quand il le veut ? et vous, monsieur, qui réunissez plusieurs avantages, vous avez sûrement plus de confiance qu'un autre ?

VALCOUR.

C'est une probabilité de plus.

LUCILE.

Et quand commencerai-je à ressentir ces effets inévitables ?

VALCOUR.

Dès à présent, madame.

LUCILE, riant.

Ah ! je vous aime déjà ?

VALCOUR.

Je ne dis point cela, mais mon sort est déjà décidé ; et si dans la suite vous devez m'aimer ou me haïr, ce sera toujours une conséquence nécessaire de cette première entrevue.

LUCILE.

Mais vous êtes bien sûr que je me déciderai plutôt à vous aimer ?

VALCOUR.

Pas absolument sûr ; mais je le parierais.

LUCILE.

Vous parieriez que je vous aimerai ?

VALCOUR.

Oui, madame.

LUCILE.

Et dans combien de temps, s'il vous plaît ?

VALCOUR.

Vous seriez étonnée, si je vous disais combien il en faut peu !

LUCILE.

Oh ! dites tout ; vous avez carte blanche.

VALCOUR.

Eh bien ! madame, je demanderai... vingt-quatre heures.

LUCILE.

Tout ce temps-là, monsieur !

VALCOUR.

Si je gagne plus tôt, ce sera tant mieux.

LUCILE.

Mais comment saurez-vous si vous avez gagné ?

VALCOUR.

A l'expiration du terme, vous déclarerez vos sentiments, et je m'en rapporterai à votre bonne foi.

LUCILE.

Cette confiance est bien flatteuse !

VALCOUR.

C'est un calcul, madame.

LUCILE.

Un calcul ?

VALCOUR.

Sans doute. Dans toute autre circonstance, quand vous m'aimeriez, les préjugés et la déceance vous imposeraient la loi de me le cacher ; mais quand vous aurez parlé, la probité vous forcera à me faire un aveu commandé par votre délicatesse.

LUCILE, ironiquement.

Le calcul même m'est trop favorable pour que je puisse m'en offenser. Mais parieriez-vous cher ?

VALCOUR.

Tout ce qu'on voudra.

✶

LUCILE.

En vérité, je suis fâchée que nous nous connaissions si peu, car j'aurais grande envie de tenir la gageure, ne fût-ce que pour vous punir de votre présomption.

VALCOUR.

Je me nomme Valcour, madame. Mes parents se sont distingués dans la carrière des armes; moi-même, j'ai un régiment.

LUCILE.

Je m'en suis douté. Moi, monsieur, je me nomme Lucile d'Ercourt, veuve de M. de Terni; je suis ici pour un procès, et je m'y ennuie beaucoup.

VALCOUR.

Je m'en suis douté, madame. Eh bien! nous nous connaissons, voulez-vous parler?

LUCILE.

J'en suis tentée. Mais un scrupule me retient? j'ai trop beau jeu, et je n'aime pas à jouer à coup sûr.

VALCOUR.

J'ai les mêmes scrupules, madame; ainsi, nous pouvons les faire taire mutuellement. Pariez-vous?

LUCILE, piquée.

Où, monsieur, je parie.

VALCOUR.

Sérieusement?

LUCILE.

Oh! très sérieusement. Quelle est la somme?

VALCOUR.

Je puis dans ce moment disposer de cinq cents louis.

LUCILE.

Cinq cents louis! quand vous connaîtriez l'état de ma fortune, vous n'auriez pas touché plus juste. Je dois douze mille francs.

VALCOUR.

Prenez garde d'en devoir vingt-quatre.

LUCILE.

Prenez garde de payer mes dettes.

VALCOUR.

Si vous m'aimiez, nous les paierions ensemble.

LUCILE.

Allons, monsieur; c'est décidé, à ce qu'il paraît?

VALCOUR.

J'en donne ma parole.

LUCILE.

Et moi la mienne... Mais je réfléchis... j'espère que vous n'avez pas prétendu rester chez moi pendant les vingt-quatre heures que durera l'épreuve?

VALCOUR.

A la rigueur, cela devrait être dans le marché. Mais je ne veux pas vous surprendre; je ne vous demande que la permission de vous faire trois visites, et celle-ci comptera pour une.

LUCILE.

Cela est très généreux. Et à quelle époque ces visites auront-elles lieu?

VALCOUR.

Successivement. Celle-ci sera l'exposition; la seconde, la preuve; et la troisième, la conclusion, c'est-à-dire le paiement...

LUCILE.

Que vous me ferez.

VALCOUR.

Que je viendrai recevoir.

LUCILE.

Je ne m'en dédis pas. Commencez donc à faire jouer la séduction.

VALCOUR.

J'ai commencé il y a long-temps, madame.

LUCILE.

Je ne m'en suis pas aperçue.

VALCOUR, souriant.

Maintenant que le pari me donne le droit de me représenter chez vous, je ne veux point abuser de l'avantage que me donnerait un trop long entretien.

LUCILE.

Je vous conseille de ne pas revenir.

VALCOUR.

Ah! madame, vous avez peur!

LUCILE.

J'ai peur pour vous, monsieur.

VALCOUR.

Ayez moins de pitié, madame; la pitié est dangereuse.

LUCILE.

Le pari tient donc sérieusement?

VALCOUR.

En voulant vous dédire, c'est me donner gagné.

LUCILE.

Me dédire? point du tout. Vous méritez une correction.

VALCOUR.

Elle sera douce, madame. Je vous laisse à vous-même; la solitude est un piège que je vous tends.

LUCILE.

J'en conviens; il est possible que je vous aime mieux de loin que de près.

VALCOUR.

Nous saurons bientôt cela, madame.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LUCILE, seule.

Voilà un plaisant original! Il mérite bien... Oh! bon, il ne reviendra pas. Monsieur a voulu s'amuser. Quel imperturbable sang-froid! Il y a

dans ses impertinences une certaine grâce qui empêche de s'en fâcher sérieusement. Mais s'il revenait, que dois-je faire? Me moquer de lui... Il est aimable... Il est impossible qu'il espère gagner une gageure aussi folle. Que sais-je? Il est assés prévenu en sa faveur pour se croire sûr de son fait... Il a bien ce qu'il faut pour plaire... mais il a besoin d'une leçon, et dussé-je donner les cinq cents louis à Lisette, je suis décidée à les gagner. Ils sont gagnés... Qui pourrait aimer un fou de cette espèce?... Il a de l'esprit... il m'a presque embarrassée. Je m'en vengerai. Oh! je serais bien fâchée qu'il ne revînt pas : il est amusant.

SCÈNE VII.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ah! Lisette, combien tu as perdu à t'en aller!

LISETTE.

Je n'ai rien perdu, madame, je sais tout.

LUCILE.

Tu écoutais?

LISETTE.

Après le début de ce monsieur, qui aurait pu résister au désir de savoir le reste?

LUCILE.

As-tu jamais entendu de pareilles impertinences?

LISETTE.

J'en ai entendu bien d'autres.

LUCILE.

Comment! tu n'as pas été choquée de son insolente présomption?

LISETTE.

Moi! madame, j'en ai ri de bon cœur.

LUCILE.

Et que dis-tu de la gageure?

LISETTE.

Je ne l'aime pas, la gageure.

LUCILE.

Pourquoi?

LISETTE.

Elle est trop chère.

LUCILE.

Tant mieux; elle est proportionnée à la folie de celui qui l'a faite.

LISETTE.

Vous n'auriez pas dû la risquer.

LUCILE.

Comment la risquer? Que voulez-vous dire?

LISETTE.

Vous avez un procès qui vous coûte beaucoup, et douze mille francs ne sont pas une petite somme.

LUCILE.

Imbécile! est-ce que tu crois que je vais la perdre?

LISETTE.

Vous m'avez toujours dit que vous n'êtes pas heureuse au jeu.

LUCILE.

Impertinente! vous croyez que je vais me prendre d'une passion subite?

LISETTE.

Est-ce qu'on est maître de cela, madame?

LUCILE.

Non, pas vous; mais moi.

LISETTE.

Madame, il ne faut pas défier les fous; il est capable de vous plaire, comme il le dit.

LUCILE.

Vous me jugez d'après vous, sans doute?

LISETTE.

Moi, madame, je ne risquerais rien; je lui dirais jusqu'à demain, *je ne vous aime pas*.

LUCILE.

Et vous mentiriez pour gagner les douze mille francs?

LISETTE.

J'ai souvent menti pour moins que cela.

LUCILE.

Oh! je vous crois.

LISETTE.

Madame, si ce monsieur revient, je lui dirai donc que vous ne l'aimez pas du tout?

LUCILE.

Qui est-ce qui vous charge de cette commission? Ne puis-je la faire moi-même?

LISETTE.

C'est que vous êtes trop honnête femme; vous n'oserez jamais mentir.

LUCILE.

Elle n'en démordra pas. N'ayez aucune inquiétude; ne vous mêlez de rien, et quand Valcour reviendra, appelez-moi.

(Elle va prendre son livre.)

LISETTE.

Madame, ne prenez pas ce livre.

LUCILE.

Et pourquoi?

LISETTE.

Je crois qu'il vous a porté malheur.

LUCILE.

Que vous êtes sotté! Je vois bien qu'avec vous on ne risquerait rien à faire de pareilles gageures.

LISETTE.

Madame a-t-elle besoin de moi?

LUCILE.

Restez. Vous direz à Valcour... Non, ne lui dites rien. Vous m'appellerez... (Elle revient. Si je faisais dire que je n'y suis pas?... Non, non, vous m'appellerez.) (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LISETTE, seule.

Puisqu'il est question de gageure, je gagerais bien que madame m'a défendu de la suivre, parce qu'elle a craint mes observations. Je gagerais ensuite que madame a grand'peur de perdre sa gageure, et grande envie de ne pas la gagner; et je gage, par dessus tout, que mes gageures valent mieux que la sienne.

SCÈNE IX.

LISETTE, VALCOUR.

VALCOUR.

Vous êtes seule, Lisette?

LISETTE.

Je vais chercher madame.

VALCOUR.

Non pas, non pas : j'ai à vous parler.

LISETTE.

Parlons, monsieur. D'ailleurs, je crois que madame est occupée.

VALCOUR.

Occupée!

LISETTE.

Très sérieusement... au miroir.

VALCOUR.

Tu crois?

LISETTE.

Vous verrez si je me trompe.

VALCOUR.

Dis-moi, Lisette; tu aimes ta maîtresse?

LISETTE.

De tout mon cœur.

VALCOUR.

Et moi aussi. Depuis combien de temps est-elle veuve?

LISETTE.

Un an, depuis hier.

VALCOUR.

C'est bien. Aimait-elle beaucoup le défunt?

LISETTE.

Je vous assure qu'elle l'aimait très-décemment.

VALCOUR.

Bon. Quel homme était-ce?

LISETTE.

Désagréable, d'humeur fâcheuse dans son intérieur, dur pour ses domestiques, froid et brutal avec sa femme; mais hors de la maison, il était le plus aimable homme du monde.

VALCOUR.

Je connais de ces aimables-là. Ta maîtresse a-t-elle été bien affligée de la mort de l'époux?

LISETTE.

Oh! monsieur, elle a jeté les hauts cris, s'est arraché les cheveux, et elle a pleuré coup sur coup, comme une femme qui se presse de sortir d'affaires.

VALCOUR.

Il y a long-temps que son chagrin s'est adouci?

LISETTE.

Il n'en est plus question. Madame n'a pas payé sa dette en détail; sa douleur s'est acquittée tout de suite.

VALCOUR.

Mais tu dis qu'il n'y a qu'un an?...

LISETTE.

Monsieur, n'est-ce pas bien honnête? Le premier jour qu'une femme est veuve, elle n'a que deux partis à prendre : ou le chagrin la tue, ou bien il la laisse vivre. S'il la tue, tout est fini, il n'y a plus de chagrin; s'il la laisse vivre, il faut bien qu'elle se décide : on se désole pendant trois jours, on pleure pendant trois semaines, on est triste pendant trois mois; vous voyez bien qu'il reste encore neuf mois de deuil pour se consoler...

VALCOUR.

Vous joueriez bien ce rôle-là.

LISETTE.

J'en jouerais bien d'autres. Et votre gageure? croyez-vous la gagner?

VALCOUR.

Qu'en penses-tu?

LISETTE.

Je ne sais trop que vous dire : vingt-quatre heures, c'est bien peu; si vous aviez demandé le double, encore passe. Cependant, si j'en crois certains présages...

VALCOUR.

Je pourrais bien gagner...

LISETTE.

Un cœur... et douze mille francs.

VALCOUR.

Je me contente de la première moitié.

LISETTE.

Monsieur, donnez-moi l'autre.

VALCOUR.

Cela est possible.

LISETTE.

Vraiment?

VALCOUR.

Veux-tu parier aussi avec moi?

LISETTE.

J'ai peur de perdre.

VALCOUR.

Si je te donne un mari jeune, bien fait, honnête homme, et une dot, je gage que tu le refuseras.

LISETTE.

Payez, monsieur, vous avez perdu.

VALCOUR.

Attends, tu n'y perdras rien. Mais écoute : quand ta maîtresse te parlera de moi, je te recommande de lui dire tout le mal que tu pourras imaginer.

LISETTE.

Du mal de vous ? madame s'en fâchera.

VALCOUR.

Je l'espère.

LISETTE.

Oh ! que je vous entends bien. Je ne l'avais pas deviné. Eh bien ! faut-il avertir madame ?

VALCOUR.

Quand tu voudras... A propos, dis-moi : ta maîtresse a un procès ?

LISETTE.

C'est vrai.

VALCOUR.

Une partie de sa fortune en dépend.

LISETTE.

Comment savez-vous cela ?

VALCOUR.

Je sais beaucoup de choses que j'ai l'air d'ignorer.

LISETTE.

Vous connaissez les motifs...

VALCOUR.

Tout. Je sais même que Lucile, trop fière pour avoir recours à ses amis, aime mieux s'exposer à perdre son procès, que de leur procurer le plaisir de lui rendre service.

LISETTE.

Comment, monsieur ?

VALCOUR.

Va avertir ta maîtresse.

LISETTE, à part, en sortant.

Avec cet homme-là, on peut jouer à qui perd gagne. (Elle sort.)

SCÈNE X.

VALCOUR, seul.

Oui, charmante femme, je vous servirai malgré vous. Si les moyens que j'emploie sont bizarres, vous saurez un jour que ma folie n'avait d'autre but que celui de vous être utile. Faisons donc, pour perdre la gageure, tout ce qu'un autre ferait pour la gagner.

SCÈNE XI.

VALCOUR, LUCILE, plus parée.

LUCILE.

Vous voilà, monsieur : pardonnez-moi ; mais je n'espérais plus vous revoir.

VALCOUR.

Vous pensez mieux de moi, madame. Vous étiez bien sûre que je n'y manquerais pas.

LUCILE.

Cette folie est si étonnante, que je ne puis concevoir comment je m'y suis prêtée.

VALCOUR.

La suite vous étonnera bien davantage.

LUCILE.

Faut-il encore plaisanter ?

VALCOUR.

Je le voudrais de tout mon cœur, mais malheureusement cela n'est plus possible.

LUCILE.

Comment ! vous êtes devenu triste ?

VALCOUR.

Il y a de bonnes raisons pour cela, madame.

LUCILE.

Je vous vois venir. Vous avez essayé de la gaieté, vous voulez maintenant m'attaquer par le sentiment.

VALCOUR.

Non, madame, je suis sérieux sans y tâcher.

LUCILE.

Mauvais moyen, monsieur, mauvais moyen. La mélancolie ne me touche pas ; elle me donne des vapeurs et m'ennuie à la mort. Vous voyez que je suis généreuse ; je ne veux pas que vous employiez des armes inutiles.

VALCOUR.

Il ne m'est plus permis ni possible de prendre le même ton. Ma tristesse ne vous paraîtra pas une ruse, quand vous saurez qu'en sortant de chez vous, j'ai appris une nouvelle qui me force à partir très incessamment.

LUCILE.

J'en suis fâchée, monsieur ; qui quitte la partie la perd.

VALCOUR.

Vous allez trop vite, madame ; je ne pars pas avant les vingt-quatre heures, et la partie sera gagnée.

LUCILE.

Gagnée ?

VALCOUR.

C'est ce qui m'afflige. Jugez de ma douleur, quand il faudra me séparer de vous, au moment où vous me ferez l'aveu de mon bonheur !

LUCILE.

Pour ne pas vous donner ces regrets, je romps la gageure, et je vous laisserai partir dans le doute des sentiments que j'ai pour vous.

VALCOUR.

Qui quitte la partie la perd, madame. Et je vois avec chagrin que vous paierez les frais de mon voyage.

LUCILE.

Ce qui me rassure, c'est que votre tristesse ne vous ôte pas la présence d'esprit.

VALCOUR.

Non, madame ; il m'en reste même assez pour vous faire un reproche.

LUCILE.

Un reproche, monsieur ?

VALCOUR.

En acceptant la gageure, vous ne m'avez pas dit que votre cœur était prévenu, et qu'il ne vous était plus possible d'en disposer en ma faveur.

LUCILE.

Qui vous a dit cela ?

VALCOUR.

Je le sais trop pour mon malheur.

LUCILE.

Autre ruse : vous êtes jaloux, monsieur ? Ce n'est pas le moyen de me plaire : mon mari l'était.

VALCOUR.

Ce n'est point jalousie, madame. Mais si vous aimiez déjà, vous sentez quel désavantage j'aurais dans le pari. J'ai pu espérer toucher un cœur libre ; mais je n'ai jamais eu l'injurieux espoir de vous rendre infidèle.

LUCILE.

Que ce soit un détour, ou simple curiosité de votre part, je veux bien vous donner entière satisfaction sur cet article. Je vous jure que je ne suis nullement engagée, et mon cœur est absolument libre ; excusez-moi, si j'ajoute qu'il est libre même auprès de vous.

VALCOUR.

Eh bien ! madame, pourquoi dissimuler ? C'est trop prolonger une plaisanterie qui vous fatigue. Connaissez donc celui que vous accusez de légèreté, de présomption et d'impertinence. Ce n'est point d'aujourd'hui que j'ai le bonheur de vous voir : ma maison est vis-à-vis de la vôtre. Depuis un mois, j'épie le moment où je vous verrai paraître à cette fenêtre, et depuis un mois je bénis le désœuvrement qui vous force à vous y mettre pour vous distraire. Caché derrière une jalousie, je vous contemple sans être vu. Quand vous chantez, tous vos accens pénètrent dans mon cœur ; je me suis informé de tout ce qui vous concerne, je connais la cause de vos inquiétudes, et croyez que je m'y suis vivement intéressé. Aujourd'hui seulement, le plus heureux hasard m'a fourni le prétexte d'entrer chez vous. La manière étrange dont je me suis conduit était commandée par la crainte de ne plus trouver l'occasion d'y revenir. Eh ! que m'importe la gageure ? Je n'y puis perdre, puisqu'elle m'a procuré l'inestimable plaisir de mieux vous connaître ; je n'y puis perdre, si vous avez la bonté de permettre que cette entrevue ne soit pas la dernière. J'ajouterai, enfin, au risque de ne point obtenir votre confiance, j'ajouterai que mon père veut me forcer à me marier, qu'il m'ordonne de partir pour épouser une femme qui

n'a pas vos attraits, et qui n'aura pas mon amour, puisque vous seule vous régnez sur mon âme. Je sens la défiance que je dois vous inspirer, d'après la manière dont je me suis annoncé chez vous ; mais je mettrai tous mes soins à effacer cette impression défavorable, et vous saurez bientôt que, si je ne mérite pas votre amour, j'ai le droit d'être votre ami. (Il sort.)

SCÈNE XII.

LUCILE, seule.

Eh bien ! il est sorti ? Je suis d'un étonnement !... Est-ce là cet homme si léger, si inconséquent ? Quel discours ! quelle chaleur ! Tout ce qu'il m'a dit est d'une vraisemblance... Serait-ce le comble de la ruse ? L'artifice saurait-il si bien imiter l'accent de la vérité ? Ah ! cet homme est bien aimable, ou c'est un monstre bien dangereux. Il a raison, l'on ne peut avoir pour lui de l'indifférence : il faut qu'on l'aime ou qu'on le haisse.

SCÈNE XIII.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! madame, qu'avez-vous donc dit à M. de Valcour ? il est entré si gai, et il est sorti si triste !

LUCILE.

Lisette !

LISETTE.

Madame ?

LUCILE.

Je suis dans un grand embarras.

LISETTE.

Vous êtes triste aussi, madame ? Est-ce que vous auriez tous deux perdu la gageure ?

LUCILE.

Lisette, Valcour me connaît ; il m'a vue depuis long-temps.

LISETTE.

Je le savais, madame ; il m'a parlé de votre procès ; il m'a tout conté.

LUCILE.

Sais-tu que cela change bien les choses ?

LISETTE.

Mais, oui ; c'est très différent.

LUCILE.

Aide-moi, Lisette ; conseille-moi. Valcour est-il un étourdi ; m'aime-t-il, ou veut-il se jouer de moi ? Ce qu'il m'a dit est-il une ruse pour gagner cette folle gageure, ou la gageure n'a-t-elle été qu'un moyen ingénieux ou original de me dé- larer son amour ?

LISETTE.

Moi, madame; je penche du bon côté. D'ailleurs ce monsieur est bien aimable.

LUCILE.

Aimable! vous croyez donc qu'on est aimable avec le ton de la fatuité, de la présomption, du persiflage?

LISETTE.

C'est vrai; je n'y pensais pas. Il avait le ton bien leste, et même impertinent.

LUCILE.

Vous n'y entendez rien, ma chère amie; dans son impertinence même, il ne s'est jamais écarté du bon ton et des égards qu'on doit à une honnête femme.

LISETTE.

Eh bien, je l'ai remarqué, il avait l'air très respectueux, et je disais tout bas: Voilà un monsieur bien poli!

LUCILE.

Simple que vous êtes, un homme poli ne propose pas une gageure aussi ridicule aussi peu décente.

LISETTE.

C'est juste, madame: gager avec une honnête femme qu'on lui tournera la tête, c'est une insolence!...

LUCILE.

Vous ne savez ce que vous dites: ce n'est point une insolence quand on y est forcé. Sans cette gageure, il n'aurait pu revenir chez moi; car certainement, je ne l'y aurais pas invité.

LISETTE.

Ah! oui, madame; il vous l'a dit lui-même de la manière la plus honnête.

LUCILE.

Où! que vous avez l'esprit à rebours! qui est-ce qui vous dit que cela est honnête? Sans doute, la gageure est excusable; mais le terme de vingt-quatre heures est une impertinence.

LISETTE.

J'allais vous le dire, madame; vous avez eu bien tort d'accepter cette maudite gageure.

LUCILE.

Eh non! je n'ai pas eu tort, puisque, sans cela, il ne serait pas revenu; et il est possible qu'il soit un fort honnête homme.

LISETTE.

Oh! pour un honnête homme, j'en suis sûre.

LUCILE.

Vous en êtes sûre? Fiez-vous donc aux hommes.

LISETTE.

Oh! c'est bien vrai. Les hommes sont bien trompeurs; il n'y en a pas un à qui l'on puisse se fier.

LUCILE.

Pas un! Laissez-moi. Vous prenez plaisir à me

contredire, et si je vous écoutais, je ferais quelque sottise.

LISETTE, à part, en sortant.

Je crois que dans les vingt-quatre heures, il y en a vingt trois de trop.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

LUCILE, seule.

Que l'on est à plaindre d'être obligé de se faire servir! Les domestiques sont un vrai fléau. Parce que je suis bonne, et que j'ai eu la faiblesse d'accorder à cette fille une certaine familiarité, elle va jusqu'à lire dans ma pensée. Mais Valcour reviendra-t-il? que dois-je penser de lui, que pense-t-il de moi?... Il m'a vue depuis long-temps... Je le sais; je l'ai vu aussi... Il dit qu'il va partir; je devrais le souhaiter, et je ne sais pourquoi je ne le souhaite pas. Parlera-t-il de la gageure? Il m'embarasserait, car je ne veux pas la perdre, et je crois que je ne dois pas la gagner...

SCÈNE XV.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Deux lettres, madame.

LUCILE.

Deux?

LISETTE.

D'écriture différente.

LUCILE.

Ah! voici celle de mon avocat. (Elle lit:)

« Votre procès se juge en ce moment. Vous devez cette promptitude aux vives sollicitations de M. Valcour qui depuis long-temps s'intéresse à l'affaire. » Depuis long-temps! il m'a dit vrai. « Il n'a pas ajouté à la bonté de votre cause qu'il ne pouvait être meilleure, mais il en a considérablement accéléré la décision. Soyez sans inquiétude, dans deux heures, tout sera gagné. » J'ai l'honneur d'être, etc.

» A midi. »

Il est trois heures; Lissette, mon sort est décidé; et je ne tarderai pas à recevoir la nouvelle. Voyons l'autre lettre: elle est de Valcour.

(Elle lit:)

« La seconde entrevue, madame, m'a prouvé que j'avais perdu la gageure. Vous trouvez ici, en lettres de change, la somme convenue entre nous. La troisième épreuve serait désormais inu-

» tile; je ne paraîtrai donc chez vous que pour
 » vous faire mes adieux. N'ayez, je vous prie, ni
 » l'intention, ni l'espoir de me faire annuler la
 » gageure; si je l'avais gagnée, j'en aurais reçu
 » le prix.

» VALCOUR. »

Et moi, je vous dis, monsieur... Non; je le lui
 dirai à lui-même.

LISETTE.

Eh! madame, je devine le secret de tout ceci.
 M. Valcour n'a imaginé cette gageure que pour
 vous obliger malgré vous.

LUCILE.

Eh! oui; Lisette; eh! oui, c'est cela; tu dis
 bien à présent. En effet, je n'ai pas vu d'homme
 plus honnête et plus aimable, et cette gageure
 était trop extravagante pour être faite de bonne
 foi.

LISETTE.

Est-ce que vous auriez la cruauté de la ga-
 gner?

LUCILE.

Cela serait affreux, Lisette. Te l'avouerai-je? et
 la gageure et le gain de mon procès n'ont de
 charme pour moi qu'en ce qu'ils me prouvent
 que je suis aimée depuis long-temps, et que cet
 homme, si léger en apparence, s'occupait de mon
 bonheur dans le moment où je le jugeais si défa-
 vorablement.

LISETTE.

Je crois que madame ne s'ennuiera plus.

LUCILE.

Mais il va partir; on veut le marier.

LISETTE.

Le marier?

LUCILE.

Il part pour cela.

LISETTE.

Eh bien, madame, en vous épousant, il obéira
 sans sorti d'ici.

LUCILE.

Vous allez bien loin, Lisette.

LISETTE.

Au contraire, madame.

SCÈNE XVI.

LUCILE, LISETTE, VALCOUR, en habit de
 voyage.

LUCILE.

Ah! monsieur, c'est donc à vous que je dois le
 zèle qu'on a mis à terminer ce malheureux procès?

VALCOUR.

Madame, c'est une chose si simple, qu'on au-
 rait pu se dispenser de vous en instruire.

LUCILE.

J'apprendrai bientôt, sans doute, quel a été le
 succès de vos soins.

VALCOUR.

Cela est fini, madame. Votre procès est gagné
 complètement.

LUCILE.

Quoi! monsieur...

VALCOUR.

J'avais donné ordre qu'on vint me l'apprendre
 sur-le-champ; et j'accours pour vous le con-
 firmer.

LUCILE.

C'est à vous que je dois ce bonheur, et c'est par
 vous que j'en reçois la nouvelle. Je ne vous cache
 point que ce sont deux plaisirs à la fois. Mais...
 vous allez partir.

VALCOUR.

Ma voiture m'attend à votre porte.

LUCILE.

Mais, dites-moi? ce mariage, ce départ, sont-ils
 tellement indispensables...

VALCOUR.

Le mariage, madame?

LUCILE.

Oui, monsieur, le mariage... Je suis très cu-
 rieuse, je l'avoue.

VALCOUR.

Il est très vrai qu'on veut me marier... mais on
 me laisse le choix.

LUCILE.

Le choix?... et le départ?...

VALCOUR.

Le départ... était inutile si j'avais gagné la ga-
 geure; mais en la perdant, je n'ai plus rien
 à faire dans cette ville.

LUCILE.

En ce cas, vous partez décidément?

VALCOUR.

Forcément.

LUCILE.

Il est fâcheux pour moi, monsieur, d'être obligée
 de mêler un reproche à mes adieux.

VALCOUR.

Un reproche!

LUCILE.

Je dois trouver au moins très étonnant que
 vous ayez traité sérieusement cette folle gageure,
 qui ne devait être qu'un jeu.

VALCOUR.

J'ai gagé très sérieusement, et perdu de même.

LUCILE.

Je connais le motif de la gageure, je vous en
 sais gré, mais votre lettre et ce qu'elle contient
 me feraient injure, si vous insistiez davantage.
 Reprenez, monsieur, ce que vous n'auriez pas dû
 m'envoyer.

VALCOUR.

Il est singulier que vous vous offensiez de ce
 que je m'acquitte d'un engagement pris sur votre
 parole et la mienne.

LUCILE.

Je vous le répète, monsieur ; je ne veux , ne puis, ni ne dois l'accepter.

VALCOUR.

Mais, madame, il était possible que je gagnasse.

LUCILE.

Vous dites, monsieur?...

VALCOUR.

Je vous le demande, était-il possible que je gagnasse ?

LUCILE.

Sans doute ; à la rigueur, cela était possible.

VALCOUR.

Il doit donc être possible que je perde.

LUCILE.

Tout ce qu'il vous plaira, mais vous me faites injure.

VALCOUR.

Au moins, vous me direz pourquoi vous refusez.

LUCILE.

Parce que je ne dois pas accepter ; je ne le dois pas, en conscience.

VALCOUR.

Mais, pourquoi madame ! pourquoi ?

LUCILE.

Pourquoi ? vous me désespérez...

VALCOUR.

Dites-moi donc... pourquoi ?

LUCILE.

Eh bien ! parce que je ne dois pas accepter comme gagnée une gageure...

VALCOUR.

Achievez, charmante Lucile, achiez.

LUCILE.

Une gageure que j'ai perdue.

VALCOUR.

Perdue ! ô ciel !

LUCILE.

Oui, perdue, perdue ! Je ne sais s'il y a de la fatalité, mais je ne puis m'en défendre ; et je rougis quand je pense combien vous étiez sûr de votre empire.

VALCOUR.

Ne rougissez pas, chère Lucile, de faire le bonheur de l'amant le plus tendre. Je vous aime depuis long-temps, vous le savez, et vous couronnez un amour qui est né le premier jour où j'ai eu le plaisir de vous voir.

LUCILE.

Après l'aveu que j'ai fait, rien ne doit plus me coûter.

VALCOUR.

Ah ! dites tout.

LUCILE.

Vous m'aimez depuis long-temps ; eh bien ! depuis long-temps je le sais. Mes yeux ont rencontré les vôtres, mes regards ont percé à travers cette jalousie dont vous vous faisiez un rempart ; cette croisée me devint agréable ; vous n'avez pas passé une fois que je ne m'en sois aperçue ; et aujourd'hui, si ce livre est tombé de mes mains...

VALCOUR.

Achievez...

LUCILE.

C'est que je le tenais mal.

LISETTE, à part.

Je l'avais deviné.

VALCOUR.

Charmante Lucile, je suis le plus heureux des hommes !

LUCILE.

Et le voyage ?

VALCOUR.

J'en suis revenu.

LISETTE.

Et la gageure ?

VALCOUR.

C'est toi qui l'as gagnée.

LISETTE.

Moi, j'accepte.

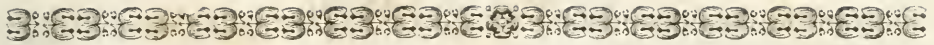
LUCILE.

Valcour, le roman n'a pourtant duré qu'une heure.

VALCOUR.

Oui, mais mon bonheur durera toute la vie.

FIN DU ROMAN D'UNE HEURE.



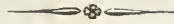
LE

MARI ET L'AMANT,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PAR M. J.-C. VIAL,

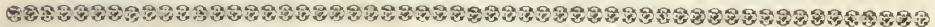
Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français,
le 15 février 1821.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

| | |
|---|---------------------------|
| M. DE SAINT-LEGER, colonel..... | M. MICHELOT. |
| ERNEST, jeune homme de 17 ans, ami de M. de Saint-Leger... | M. FIRMIN. |
| FRONTIN, valet de Saint-Leger et d'Ernest..... | M. MONROSE. |
| M. MOTUS, bavard et médisant, portier de l'hôtel..... | M. CARTIGNY. |
| M. BIZET, occupant une chambre dans l'hôtel.... | M. BAPTISTE CADET. |
| M ^{me} DE SAINT-LEGER sous le nom de M ^{me} DE VALBELLE.... | M ^{me} DUPUIS. |
| LISETTE, suivante de M ^{me} de Saint-Leger..... | M ^{me} DEMERSON. |

La scène est à Paris.



Le Théâtre représente le salon commun d'un hôtel garni : le fond est à pans coupés ; dans celui à gauche est la porte de l'appartement de M^{me} de Saint-Leger ; cette porte s'ouvre en dehors, vers l'avant-scène, en la poussant à gauche. — La grande porte du milieu, qui conduit au dehors, est toujours ouverte, ainsi que celle du pan coupé à droite, qui conduit aux appartemens de M. de Saint-Leger et d'Ernest. — Dans le fond, il y a un sofa de chaque côté de la porte ; d'autres sièges garnissent le salon ; et une table, sur laquelle il y a quelques brochures, est placée du côté droit, sur le devant de la scène.

SCENE I.

MOTUS.

(Il entre ayant un houssoir sous le bras, et tenant plusieurs journaux à sa main.)

Ah ! la triste condition que celle de portier ! Jamais un moment de repos. Il faut avouer pourtant que si ma place a des inconvéniens, elle ne manque pas d'agrémens aussi. Cet hôtel est bien achalandé : il y vient une foule d'originaux... J'étais philosophe, observateur et politique avant d'être portier : je trouve ici à satisfaire mes goûts... J'observe les étrangers qui arrivent : je compare les mœurs des nations, et je lis tous les journaux avant tous les abonnés de l'hôtel... Aussi j'ai acquis une perspicacité, un tact d'une finesse... Je devine tout. Un voyageur s'écrie—! il en entrant : « Goddem ! soutenir à moi le Paris » plus belle que London !... » je dis tout de suite : C'est un Anglais ! Enfin, rien ne m'échappe, et

je lis sur les physionomies comme sur la gazette. Mais si je me fais un plaisir de tout observer, de tout entendre, je me fais un devoir de la discrétion. Personne n'ignore, dans le quartier, que M. Motus sait se taire ; point de caquets ; je ne cause que dans la loge, avec ma femme, nos voisins, mes parens et mes amis... et quant à la curiosité... fi ! A propos, je n'ai pas encore vu ce qui se passe chez ces dames arrivées d'hier. Je suis inquiet d'elles... M^{lle} Lisette n'a pas paru de la matinée... Dame ! sa maîtresse est rentrée si tard du bal de l'Opéra... Ah ça ! mais j'ai oublié d'exercer mon imagination sur leur compte. Voyons, monsieur Motus, dites-moi un peu ce que vous pensez de cette belle dame-là, qui se cache le jour, va au bal la nuit... Ma foi, à vous parler franchement, je... Oh ! cependant... si... parce que... Diable ! on est malheureux quand on connaît si bien les femmes... Ne préjugeons rien, toutefois... mais nous verrons bien... Il y a des jeunes gens dans l'hôtel ; le colonel Saint-Leger, un homme

charmant, séduisant, entreprenant... et son ami, ce petit M. Ernest, si franc, si vif, et cependant réservé, presque timide... Ahic! ahic! ahic! qu'est-ce que je me rappelle là! Il est revenu du bal presque en même temps qu'elle. « Monsieur » Motus, cette dame ne vient-elle pas de rentrer? » — A l'instant même. — N'était-elle pas au bal de l'Opéra? — Sans doute. — C'est elle! » Et crac! il monte les escaliers quatre à quatre... V'là une aventure qui commence; comme nous rirons!... Je ne risque rien d'inviter les voisins à souper ce soir. (Il rit.)

SCÈNE II.

MOTUS, BIZET.

(Bizet a un costume bourgeois ridicule, un chapeau rond; il arrive avec empressement, achevant de passer sa giberne, qu'il pose dans le sens inverse.)

BIZET.

Un petit coup de main, s'il vous plaît, monsieur Motus, un petit coup de main... tournez-moi un peu ma giberne... C'est bien ça, de droite à gauche.

MOTUS.

Mais, non.

BIZET.

Si, je suis gaucher.

MOTUS.

Parbleu! vous voilà bien pressé, monsieur Bizet.

BIZET.

Dame! je n'ai pas envie de me faire encore pincer. J'ai déjà tâté du comité de discipline; et le conseil de famille ne me traite pas en enfant gâté... Deux condamnations: une fois, vingt-quatre heures de prison; une autre fois, cinq francs d'amende. A présent je commence à me faire au corps-de-garde... je me plais surtout à la mairie, en faction sur ma chaise de paille, mon fusil entre mes jambes, et mon chapeau rond de travers... je vois passer des mariages; j'examine les yeux baissés de la mariée, le front radieux du mari, la jalousie des cousines et l'impatience de la petite sœur. Après c'est un acte de naissance; je remarque la fierté du papa, l'émotion du témoin et l'embonpoint de la nourrice; ça fait passer le temps; ça m'amuse, et je suis relevé sans m'en apercevoir.

MOTUS.

C'est très heureux, monsieur Bizet.

BIZET.

Mais le temps s'écoule, je me sauve... Si je suis libre à huit heures, je viendrai souper avec vous.

MOTUS.

Venez, vous aurez du nouveau.

BIZET.

Oui, notre vin.

MOTUS, mystérieusement.

Une aventure, une intrigue qui se prépare dans l'hôtel!... Chut!

BIZET.

Motus!... Portez arme!... Demi-tour à droite! (Il tourne à gauche.) En avant, marche!

(Il sort en marchant au pas.)

SCÈNE III.

MOTUS, seul.

Il est drôle, M. Bizet; et, s'il n'est pas bon soldat, il est bon enfant, au moins. Il ne m'en veut plus tant de l'avoir déclaré pour la garde nationale. Dam! il n'est pas étranger, lui; il est de Pantin, et dans ses meubles; c'est comme qui dirait bourgeois de Paris: or, tous les bourgeois doivent monter la garde; donc, j'ai fait mon devoir en le désignant au tambour. (On sonne de différents côtés.) Sonnez, sonnez... Ils sont bons là! je n'ai pas encore lu leurs journaux. (Il s'assied près la table et ouvre un des journaux.) C'est celui du colonel Saint-Leger... La politique, d'abord, c'est mon fort... Voyons si tout ça va à ma fantaisie... (On sonne encore.) Parbleu! voilà de drôles de gens qui prétendent lire les gazettes avant moi!...

SCÈNE IV.

MOTUS, SAINT-LEGER.

SAINT-LEGER, dans la coulisse.

Frontin!... Frontin!...

MOTUS.

C'est M. le colonel! Cachons...

(Il met le journal dans sa poche.)

SAINT-LEGER, entrant, à lui-même.

Le maraud a juré de ne pas revenir. Depuis plus de deux heures... (A Motus qui est prêt à sortir.) Monsieur Motus, un mot...

MOTUS, revenant.

Deux, monsieur; des phrases, si vous voulez; je suis à vos ordres...

SAINT-LEGER.

Mon journal?

MOTUS, renfonçant encore plus le journal dans sa poche.

Il n'est pas encore arrivé, monsieur.

SAINT-LEGER.

Mon domestique?...

MOTUS.

Non plus, monsieur.

SAINT-LEGER.

Tout le monde est en retard aujourd'hui... jusqu'à Ernest qui n'a pas encore paru.

MOTUS.

Il dort.

SAINT-LEGER.

Hem?

MOTUS.

Il est allé au bal de l'Opéra; il n'est rentré que ce matin.

SAINT-LEGER.

En vérité?... (Un peu à part.) Parbleu! cela m'enchanté; il avait juré de n'y jamais mettre les pieds; sa petite cousine le lui avait défendu en partant. (Riant, et prenant une petite voix.) « Sur- » tout, mon cousin, n'allez pas au bal de l'Opéra, » maman dit qu'on s'y perd. »

MOTUS.

Monsieur a peut-être envoyé son domestique chez son homme d'affaires? Dans le temps des bals, ces messieurs ne reçoivent guère le matin, et je gage que Frontin dort dans l'étude en attendant le réveil de votre avoué.

SAINT-LEGER, avec impatience.

Eh! je n'ai pas de procès. (A part.) Une petite intrigue m'a occupé toute la soirée d'hier. Il aura profité de mon absence... Il serait plaisant qu'il me niât d'être allé au bal.

MOTUS.

Si monsieur a dépêché Frontin auprès de quelque belle, il ne faut pas qu'il s'étonne de son retard; les femmes sont d'une curiosité! et les valets sont si bavards!... Ne vous impatientez pas monsieur; vous en aurez encore pour trois ou quatre petites heures.

SCÈNE V.

FRONTIN, MOTUS, SAINT-LEGER.

FRONTIN, entrant par la porte du fond.

Me voilà.

SAINT-LEGER.

Cela est heureux!

MOTUS.

Très heureux. Je vous laisse...

SAINT-LEGER.

Mon journal, monsieur Motus?

MOTUS.

Eh! monsieur, vous connaissez mon exactitude. Vous l'aurez... (A part.) aussitôt que j'aurai fini le feuilleton. (Il sort.)

SCÈNE VI.

FRONTIN, SAINT-LEGER.

FRONTIN.

Je vous rapporte la réponse des deux dames chez lesquelles vous m'avez envoyé ce matin.

SAINT-LEGER.

Tu me fais bien attendre pour ces bagatelles. Donne.

FRONTIN.

Je ne les ai que de vive voix, c'est-à-dire par l'organe des deux plus gentilles soubrettes...

SAINT-LEGER.

Je ne m'étonne plus du temps que tu a mis à recevoir ces réponses-là.

FRONTIN.

Que voulez-vous, monsieur, ces demoiselles ont du goût, elles se plaisent à ma conversation; pour m'échapper, je suis obligé de capituler; et, montre en main, il faut que je donne une demi-heure à chacune d'elles, ou je serais un homme dévisagé.

(Saint-Léger s'assied près de la table, et prend négligemment une brochure.)

SAINT-LEGER, souriant.

Mauvais sujet!... (L'interrogeant.) Chloé d'a-bord?

FRONTIN.

Elle a sa migraine, et veut être seule.

SAINT-LEGER.

Ah!

FRONTIN, à part.

Elle essaie au bois de Boulogne l'attelage que lui a donné milord...

SAINT-LEGER.

La petite Virginie?

FRONTIN.

Ne peut voir personne; son perroquet s'est envolé, son chien est malade: elle a les yeux rouges et ne mange plus. (A part.) Elle déjeune au Rocher de Cancale avec ce grand marquis de...

SAINT-LEGER.

Elle est trop sensible aussi...

FRONTIN.

Ah! monsieur, ces femmes-là vous adorent!

SAINT-LEGER.

Qu'est-ce que je vais faire de ma journée?

FRONTIN.

Vous allez être obligé de penser à madame...

SAINT-LEGER, se levant avec vivacité.

Ma femme, Frontin? j'y pense souvent... tous-jours même; j'en suis presque inquiet. Depuis quinze jours, pas une lettre d'elle!... elle était si exacte... C'est singulier!

FRONTIN.

Quitter brusquement une femme charmante...

SAINT-LEGER, vivement.

Adorable, remplie de talents, de grâces, de charmes... Mais que veux-tu? Six mois de mariage, un vieux château, une société provinciale des sots, des prudes, des maris jaloux; un oncle qui gronde, une tante qui pêche, un boston, des caquets, un théâtre de société, des querelles politiques et un concert d'amateurs! je dépérissais. Je prétexte quelques affaires, je m'élançai ver-

Paris ; je ne respire que là... J'y rencontre le marquis de Valbonne, mon camarade de collège, et son jeune frère Ernest, qui projetaient un voyage en Italie. Valbonne, malade, ne pouvait l'entreprendre ; je m'offre pour le remplacer : je le renvoie dans ses terres : je deviens le mentor d'Ernest ; nous partons : nous parcourons rapidement, mais en observateurs, ce pays classique : les antiquités, les jolies femmes, les mœurs, les théâtres : nous étudions tout, nous savons tout par cœur en six semaines, et nous revenons à Paris, où j'ai le bonheur de retrouver deux maîtresses, presque encore fidèles, et où je prétends former mon élève, avant de le renvoyer à son grand frère et à sa petite cousine, qui sera enchantée de trouver un aimable et léger Parisien, à la place d'un sot et timide provincial.

FRONTIN.

J'ai peur qu'elle ne vous en sache pas gré : l'on est si ridicule en province ! Quant à M. Ernest, je crois que nous en ferons quelque chose : ses dispositions se développent, et voilà qu'il mène de front une affaire d'honneur et une aventure amoureuse.

SAINT-LEGER.

Tu plaisantes ?

FRONTIN.

Non, monsieur, et je vais vous en fournir la preuve. Vous savez que, d'après ses ordres, j'entre de bonne heure dans son appartement : ce matin à huit heures, je trouve monsieur plongé dans le plus profond sommeil...

SAINT-LEGER, riant.

Un provincial amoureux et qui dort ! cela n'est pas possible ; passe pour nous autres...

FRONTIN.

Attendez... Je m'approche et je trouve ce papier sur sa table. (Il donne un papier à Saint-Leger.)

SAINT-LEGER, prenant le papier.

Voyons. (Il lit.)

« A Frontin, pour lui seul.

» Ne me réveille pas, Frontin, tu me feras du tort ; je suis sûr que je rêve à cette femme aimable, adorable, incomparable... » (S'interrompant.) Ah ! diable ! « que j'ai rencontrée hier au bal... J'ai osé lui parler, et je me couche bien vite, pour entendre encore sa douce voix en songe... »

FRONTIN.

Cela m'attendrit moi, monsieur...

SAINT-LEGER, continuant.

« Elle demeure dans l'hôtel ; c'est cette dame arrivée hier... Prends, avec discrétion, des informations sur son compte... Ah ! Frontin, si elle était mariée, il faudrait renoncer à elle... » (S'interrompant.) L'innocent ! « Sors doucement de ma chambre, sur la pointe du pied ; prends garde d'interrompre mon rêve : si tu me réveilles, je te bats, et j'en serais fâché. »

Post-scriptum. — « Va chez le chevalier de Cavignac ; je ne lui ai donné mon adresse que vive voix, laisse-la par écrit, et dis-lui que je suis à ses ordres... »

FRONTIN.

De Cavignac !... ce nom me rassure pour le dénouement de l'affaire ; nous aurons bon marché de cet homme-là.

SAINT-LEGER.

C'est un fat, un sot...

FRONTIN.

Et un poltron ; je me battrais avec lui, moi ; ainsi...

SAINT-LEGER.

Il n'y a pas de danger, je l'espère ; mais quel a été le motif ?...

FRONTIN.

En doutez-vous, monsieur ? Il aura voulu soutenir envers et contre tous, que sa cousine était la plus belle... ou bien... une querelle provinciale en diable ! On aura dit devant lui du mal des femmes, et il se sera emporté.

SAINT-LEGER, souriant.

Pauvre petit homme !

FRONTIN.

Ce que c'est que de n'avoir pas de monde !...

SAINT-LEGER.

J'aime cet enthousiasme ! Ernest sera un vrai chevalier... Défendre les femmes !... Moi qui les connais, je me suis battu vingt fois pour elles.

FRONTIN.

J'ai donné hier un soufflet à Lapierre, qui médissait de la vertu des soubrettes du quartier : il m'a riposté par le plus furieux coup de poing... on peut voir encore... C'est dans le sang français de se battre pour les dames.

SAINT-LEGER.

Et de Cavignac ?

FRONTIN.

N'était pas rentré depuis deux jours. Son portier m'a dit que c'était son habitude, lorsqu'il avait une nouvelle affaire, ou un nouveau créancier. Au surplus, j'ai laissé l'adresse.

SAINT-LEGER.

Nous l'attendrons.

FRONTIN.

De pied ferme.

SAINT-LEGER.

J'entends, je crois, Ernest ; va-t'en. Je suis curieux de savoir comment il s'y prendra pour me faire l'aveu de sa nouvelle flamme. Je me charge des informations : M. Motus parlera.

FRONTIN.

Inutile, monsieur ; je sais tout.

SAINT-LEGER.

Comment ! déjà ?...

FRONTIN.

Non : mais tout à l'heure, quand vous voudrez, dans dix minutes... La soubrette est jolie, je l'ai

lorgnée ; je suis bel homme , elle m'a vu ; il est probable qu'elle m'aime... un tête-à-tête , elle m'adore , et je mets mon cœur au prix de son secret.

SAINT-LEGER.

Tu es passablement fat.

FRONTIN.

Non , ma parole d'honneur ; mais on se connaît , on a du monde , de l'expérience , et l'on sait par cœur toutes les soubrettes passées , présentes et futures.

SAINT-LEGER.

Allons , va. (Frontin sort.)

SCÈNE VII.

SAINT-LEGER , seul.

C'était cependant un niais , il y a deux ans , quand je le pris à mon service : je fais des miracles ; et , à coup sûr , mon petit Ernest... Le voici.

SCÈNE VIII.

SAINT-LEGER , ERNEST.

ERNEST , accourant , et posant son chapeau sur un fauteuil ; il est entré du côté qui conduit à son appartement.

Bonjour , bonjour , mon bon ami... Tu me trouves bien paresseux , n'est-ce pas ? C'est que j'ai rêvé...

SAINT-LÉGER.

A la petite cousine ?

ERNEST.

Oui , elle me grondait...

SAINT-LÉGER.

Ah !

ERNEST.

Parce qu'on lui avait dit que j'en aimais une autre...

SAINT-LEGER.

Quelle calomnie !

ERNEST , vivement.

C'est la vérité , mon ami , c'est la vérité !... Oh ! je vais tout te dire... je ne suis pas timide avec toi... Comme tu ne rentrais pas hier soir , et comme tu ne rentres quelquefois que le matin , il fallait passer mon temps à quelque chose : d'abord j'ai écrit à ma petite cousine que je la chérissais , que je l'adorerais toute ma vie ; ensuite j'ai pris un livre , puis je me suis ennuyé ; enfin je me suis décidé à aller au bal de l'Opéra , malgré la défense que tu sais bien , me promettant d'en faire l'aveu dans ma prochaine lettre , et de solliciter mon pardon. Je pars , j'arrive ; ah ! mon ami ! tu

ange des yeux bleus , longs comme cela... une expression ! et puis un sourire !... comme ce portrait pendu à ta cheminée , et que tu ne regardes plus.

SAINT-LEGER.

Celui de madame de Saint-Leger ?

ERNEST , avec enthousiasme.

Charmante !

SAINT-LEGER , à part.

Il devrait être défendu à certaines coquettes de ressembler aux femmes comme il faut.

ERNEST.

Je suis resté là ; tiens , comme ça... J'ai vu qu'elle me remarquait : elles étaient deux ; l'autre l'a poussée , et chacune a remis son masque ; l'une d'elles a prononcé mon nom... il m'a pris un tremblement... Si tu avais été là , tu m'aurais soufflé quelques jolies choses à lui dire. Je me suis avancé ; je chancelais... il me semblait entendre la voix de ma cousine qui me disait : « Ernest , » mon petit cousin , vous vous perdez ! » Mais j'étais entraîné par une puissance irrésistible... J'approche , je fais un grand salut , (Il salue.) vois-tu ! jusqu'à terre...

SAINT-LEGER.

Et puis ?

ERNEST.

Je m'assieds auprès d'elle...

SAINT-LEGER.

Et tu lui dis ?...

ERNEST.

Et je ne dis rien. Elle parlait bas à son amie ; je n'entendais point la conversation , je n'osais pas écouter ; mais le son de sa voix avait un charme !... je me pressais contre elle , elle se reculait ; je me rapprochais encore... nous avons fait presque tout le banc comme cela. J'étais si heureux de me trouver à la place qu'elle avait occupée ! Enfin , ne pouvant plus s'asseoir , elle se lève... je fais un effort , je triomphe de ma timidité , et je lui dis...

SAINT-LEGER.

A la bonne heure !

ERNEST.

En baissant les yeux : « Madame... n'avez-vous pas prononcé le nom d'Ernest ? — Oui , me répond-elle , avec une douceur enchanteresse , » oui , monsieur Ernest , nous nous reverrons. » Et elle s'enfuit...

SAINT-LEGER.

Tu cours après elle ?

ERNEST.

Non , je reste là... comme je t'ai dit que j'étais , lorsque je l'ai aperçue d'abord.

SAINT-LEGER , riant.

Te voilà bien avancé !

ERNEST.

Mais je me ravise ; je crains qu'elle ne quitte le bal , je m'élançai vers le vestibule ; je me plante

contre une colonne, et, les bras croisés, l'œil fixe, respirant à peine, je reste là deux heures, épiaut sa sortie... Enfin, c'est elle! je la reconnais à la légèreté, à la grâce de sa démarche... au froissement de sa robe, mon cœur l'eût devinée!... Je suis sa voiture, je ne la perds pas de vue; j'aurais devancé... bah!... tes chevaux eux-mêmes! Elle s'arrête, elle descend... où? ici, mon ami, ici! à notre hôtel!

SAINT-LEGER.

Tu te précipites pour lui offrir la main?...

ERNEST.

Non, je me cache; je la laisse monter; j'attends que son amie soit partie; je me glisse dans l'hôtel, je m'enferme dans ma chambre; et, heureux d'être sous le même toit qu'elle, je me couche, et je m'endors en riant et en pleurant!

SAINT-LEGER.

Voici une affaire qui ira grand train! Tu vas lui demander une entrevue, lui parler...

ERNEST.

Lui parler!... Non, mon bon ami... je n'oserais jamais! Lui écrire, à la bonne heure... J'ai tracé quelques lignes... (Il tire un papier de son sein.) Oh! tout mon cœur est là dedans. (Il donne le papier à Saint-Leger.)

SAINT-LEGER.

Peut-être une lettre commencée pour la petite cousine...

ERNEST, vivement.

Tiens, Saint-Leger, ne te moque pas de moi; tu sais que je m'impatiente facilement...

SAINT-LEGER.

Non; mais c'est que, vois-tu, nous avons, nous autres, plus d'un style; et nous n'écrivons pas à une cousine de province comme nous écrivons à une... dame dont nous avons fait la connaissance au bal; il y a des nuances... Je te mettrai au courant de tout cela... Veux-tu que je lise ta lettre?

ERNEST.

Pas devant moi, mon ami, pas devant moi! cela me rendrait tout... Et puis je ne veux pas que tu y changes un mot, une syllabe... j'écris comme je sens...

SAINT-LEGER met la lettre dans sa poche.

Oui; mais c'est qu'il faut leur écrire comme elles sentent. Enfin, tu ne peux pas tout apprendre en un jour... Tu as franchi le premier pas; c'est déjà beaucoup. Je te guiderai... Je ne te dis point de ne plus aimer ta cousine, il y faut penser, la regarder comme ta femme. Nous autres, nous aimons nos femmes avant tout; mais nous sommes galans, empressés auprès des autres, amoureux même quelquefois, et jamais assez sots pour laisser échapper une conquête; cela est reçu à Paris, et nous comptons l'établir en province. (Riant.) Je tremblais, mon pauvre Ernest, de te voir quitter la capitale sans quelque aventure dont le bruit puisse varier un peu la monotonie des conversations de l'antique château de ta tante, agiter le

cœur de la petite cousine, et égayer la gravité de ton frère...

ERNEST.

Ciel! mon frère! Garde-toi...

SAINT-LEGER.

Bon! ton frère... ton frère... n'a pas la goutte pour rien... D'ailleurs nous ne parlerons pas, nous laisserons faire à la renommée; elle traverse le département de ta tante. Si elle jase trop, nous corrigerons son dire à volonté; je suis l'oracle du pays. Laisse-moi faire... je me charge de ta lettre... je m'informerai... Je sais déjà cette petite femme-là par cœur.

ERNEST.

Qu'elle sache surtout que je n'ai que des intentions honnêtes..

SAINT-LEGER, ironiquement.

Oh! oui, le cœur et la main, l'un ne va pas sans l'autre... (Lui passant la main sur la joue.) Bon petit garçon!

ERNEST.

Que je suis heureux d'avoir un ami comme toi! Je n'ai plus d'argent, je cours chez le banquier de mon frère... Ah! j'ai envoyé ce matin mon adresse à M. Cavignac, j'ai une affaire avec lui. Croirais-tu qu'il a eu l'audace de dire que les yeux de ma cousine étaient petits et sans expression? Nous devions nous battre; s'il vient, amuse-le, je t'en prie, jusqu'à mon retour... Et ma chère inconnue!... Ah! mon ami, mon ami! n'oublie pas ma lettre!

(Il reprend son chapeau, et sort, en courant, par la porte du fond.)

SCÈNE IX.

SAINT-LEGER, seul.

Drôle de petit homme! beau, brave, sensible; nous en ferons un cavalier accompli. Je l'aime; je le suivrai dans cette aventure, et je ne souffrirai, ni qu'il agisse comme un sot, ni qu'on en fasse une dupe... Cette petite dame qui occupe cet appartement depuis hier?... une franche coquette, j'en suis sûr... Nous verrons; si elle ne convient pas à Ernest, je pourrai peut-être bien...

SCÈNE X.

MOTUS, SAINT-LEGER.

SAINT-LEGER.

Ah! monsieur Motus.

MOTUS.

Que désire monsieur le colonel?

SAINT-LEGER, avec ironie.

Je connais votre discrétion, monsieur Motus, je sais que vous n'aimez pas à jaser, et que vous

ne vous permettez aucune conjecture sur les personnes qui habitent l'hôtel.

MOTUS.

Cela est vrai.

SAINT-LEGER.

Faites-moi donc le plaisir de me dire ce que vous pensez de cette jeune dame arrivée hier.

MOTUS.

Monsieur, je crois que c'est une femme mariée... une veuve, ou... une demoiselle.

SAINT-LEGER.

Ah!

MOTUS.

Elle se fait appeler madame de Valbelle; mais ce n'est point une raison pour ne pas être... veuve de Valbelle, ou... mademoiselle de Valbelle, ou... toute autre chose. Elle est fort bien; je l'ai vue, quoiqu'elle ne sorte jamais sans son voile... Elle a un air de décence, de noblesse même... mais nous savons qu'on prend cet air-là quand on veut. Elle soupire le matin, dîne en ville, et va le soir au bal de l'Opéra.

SAINT-LEGER.

Pauvre petit Ernest!... (Il tire de sa poche la lettre d'Ernest.) Voyons donc sa lettre. Trois pages!... Voilà de quoi tuer une Parisienne. Al-lons, courage.

(Il parcourt la lettre sans écouter M. Motus.)

MOTUS.

C'est peut-être une de ces dames de province, venant régulièrement à Paris dépenser, en trois mois, les trois quarts du revenu de leur bon mari, qui, pour se consoler, va chaque soir, dans les sociétés de sa petite ville, pour avoir le plaisir de dire: « Je crois que madame une telle, mon » épouse, est à présent à l'Opéra, aux Français » ou à Feydeau. »

SCÈNE XI.

LISETTE entr'ouvrant la porte de l'appartement de sa maîtresse et écoutant Saint-Leger; M. MOTUS, SAINT-LEGER.

SAINT-LEGER, à part, continuant à lire la lettre d'Ernest.

Que de sentiment!... Une larme!... Parbleu! cela est plaisant! je croyais qu'on ne pleurait plus! cela ferait trop rire la belle. Il faut que je refasse cette lettre... oui; elle ne connaît pas l'écriture du jeune homme, ainsi je puis moi-même... Enfermons-nous dans mon cabinet.

(Il sort sans que Motus s'en aperçoive.)

SCÈNE XII.

MOTUS, LISETTE.

MOTUS, croyant toujours parler à Saint-Leger.

Ce qui me fait assez mal penser de ladite dame,

c'est la suivante; elle a des yeux qui... un air que... Je la crois une friponne... Elle est jolie! LISETTE, qui était sur le point de lui donner un soufflet, s'arrête tout-à-coup.

Voilà un mot qui vous sauve un soufflet, monsieur Motus.

MOTUS.

C'est vous, mademoiselle Lisette!

LISETTE.

Moi-même, avec des yeux qui... et un air que... je saurai bien vous faire respecter, entendez-vous?

MOTUS, à part.

C'est une princesse! (Haut.) Je me retire, mademoiselle Lisette...

LISETTE.

Allez, monsieur Motus, et ne dites jamais de moi que le mot qui m'a forcée à vous pardonner.

MOTUS, s'inclinant.

Très jolie! (Il sort.)

SCÈNE XIII.

LISETTE, seule, ouvrant la porte de l'appartement.

Venez, venez, madame.

SCÈNE XIV.

M^{me} DE SAINT-LEGER, LISETTE.

(M^{me} de Saint-Leger porte un voile; mais il est relevé.)

M^{me} DE SAINT-LEGER, entrant.

Es-tu bien sûre que mon mari?...

LISETTE.

Il s'enferme dans son cabinet; il vient de le dire lui-même, je l'ai entendu.

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Je crains toujours de le rencontrer avant d'avoir pu confirmer les soupçons que m'inspire une absence si prolongée, et justifier ainsi la démarche que je me suis permise sans son aveu.

LISETTE.

Eh! bon Dieu! elle ne sera justifiée que de reste... Quoi! un mari nous quittera sous un prétexte frivole, parcourra l'Italie pour se dissiper, reviendra à Paris pour se divertir; il nous laissera confinée dans un vieux château; il fera sa cour aux belles, et nous ferons la partie de notre oncle?... J'ai lu quelque part, *que la femme doit vivre où vit son époux*. Vous habitez le même hôtel; partant, la loi est pour vous; il n'a rien à dire.

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Tu plaisantes toujours; mais je crains...

LISETTE.

Ah! si j'avais été à votre service, avant le départ de monsieur, huit jours après nous nous se-

rions mises sur ses traces ; nous l'aurions suivi de ville en ville, et nous aurions vu... autant de pays que lui.

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Je vais chez M^{me} Dercour, mon amie, la seule qui connaisse mon secret, savoir le résultat des informations qu'elle a dû prendre, et décider enfin la conduite que je dois tenir dans cette circonstance embarrassante.

LISETTE.

M^{me} Dercour est de bon conseil ; j'aime assez qu'elle vous ait engagée à parler hier au bal à ce joli petit M. Ernest, l'ami, l'élève, et peut-être déjà le frère d'armes de monsieur votre mari. On le dit timide et naïf comme une jeune fille ; moi, je le tiens amoureux de vous comme un petit page : il va vous demander une entrevue ; vous la lui accorderez, et nous le ferons jaser sur le compte du mentor.

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Voilà encore une aventure qui m'inquiète...

LISETTE.

Bon Dieu ! que d'inquiétudes pour un mari qui ne s'inquiète pas de nous ! En vérité, madame, vous n'avez pas de courage ! un enfant amoureux vous fait peur !

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Allons, laissons tout cela. . Je tremble qu'il ne revienne... Je vais chez M^{me} Dercour Sois prudente.

LISETTE.

Ne craignez rien.

(M^{me} de Saint-Leger baisse son voile, et sort.)

SCÈNE XV.

LISETTE, seule.

Pauvre petite femme ! elle va entendre le long chapitre des exploits amoureux de son époux, avec les commentaires de M^{me} Dercour ; je la plains. La plaindre ! cela ne suffit pas, il faut la venger en dépit d'elle même ! M. de Saint-Leger ne me connaît point ; je ne suis entrée au service de madame que deux mois après son départ... Je veux lui parler. Je brûle aussi de voir ce M. Ernest... Un mari volage et un jeune homme innocent, cela doit faire un contraste...

SCÈNE XVI.

LISETTE, FRONTIN, dans le fond, sortant de l'appartement de son maître, et tenant une lettre.

LISETTE, à part.

Mais voici leur valet ; il tient une lettre... Garde à vous, Lisette !

FRONTIN, à part.

La voici ! Elle n'a fait que m'entrevoir hier, à son arrivée ; il faut à présent qu'elle me remarque.

LISETTE, à part, se retournant, et se regardant à la dérobée dans un petit miroir de poche.

Mettons-nous sous les armes. Il est essentiel qu'il me trouve bien.

FRONTIN, à part.

N'ayons pas l'air de l'apercevoir d'abord ; cela me donnera plus de facilité pour me développer sans affectation.

(Il remet la lettre dans sa poche, et s'avance en pirouettant et faisant belle jambe.)

LISETTE, à part.

Marchons un peu : cela montre le pied...

FRONTIN, à part.

Il faut qu'en la rencontrant, j'aie l'air frappé comme d'un coup de foudre... Cela ne manque jamais son effet.

LISETTE, à part.

Il faut que j'aie l'air étourdie de sa bonne mine. J'ai besoin des secrets de son maître.

FRONTIN, s'avance en fredonnant, et feignant d'apercevoir tout à coup Lisette.

Oh !

LISETTE, qui fait le même jeu.

Ah !

FRONTIN.

Quel trouble !

LISETTE.

Quelle émotion !

FRONTIN.

C'est singulier !... je sens...

LISETTE.

C'est extraordinaire... j'éprouve...

FRONTIN.

Mademoiselle...

LISETTE.

Monsieur...

FRONTIN.

Eh quoi ! ces yeux... cette bouche... cette taille... ce pied... tout cela arrive de province ?

LISETTE.

Cet air distingué... cette tournure noble... Est-ce que vous êtes tous comme cela à Paris ?

FRONTIN.

Tous ! ah ! diable, non. Pardonnez... c'est que j'ai peine me à remettre...

LISETTE.

Je suis tout interdite aussi...

FRONTIN.

N'êtes-vous pas la demoiselle suivante de la dame qui occupe cet appartement ?

LISETTE.

Pour vous servir, monsieur de ?...

FRONTIN.

De Frontin.

LISETTE, faisant la révérence.

Monsieur de Frontin. Et n'êtes-vous pas le valet-de-chambre d'un colonel qui demeure ici ?

FRONTIN.

A vos ordres, mademoiselle de ?...

LISETTE.

De Lisette...

FRONTIN, saluant.

De Lisette. (A part.) Elle est prise...

LISETTE, à part.

Je le tiens. (Haut.) Vous soupirez?...

FRONTIN.

Je plains quelques Martons et deux ou trois Dorines, qui se disputaient mon cœur...

LISETTE.

J'ai peur que Champagne, Lapierre et Jasmin ne se noient.

FRONTIN.

Laissons-les faire, et cédonz au coup sympathique qui nous a frappés en même temps... Nous nous aimons, nous nous convenons, nous nous épousons... Causons de nos maîtres...

LISETTE.

Le tien ?

FRONTIN.

Généreux, brave, plein d'honneur... aimant les femmes... même la sienne...

LISETTE.

Des maîtresses ?

FRONTIN.

Trois ou quatre, c'est selon, plus ou moins. Et la jeune dame ?

LISETTE.

Veuve, riche, charmante...

FRONTIN.

Des amans?...

LISETTE.

Point.

FRONTIN, tirant vivement la lettre de sa poche.

J'en ai là un pour elle... Joli petit homme ! simple, naïf, l'innocence même : elle en fera ce qu'elle voudra. (Il donne la lettre à Lisette.)

LISETTE.

M. Ernest ? qu'elle a vu hier au bal ?

FRONTIN.

Oui ; notre élève, à mon maître et moi ; nous l'abandonnons à ta maîtresse pour perfectionner son éducation...

LISETTE.

Donne vite sa lettre... J'entends madame, sauve-toi... Il ne faut pas qu'elle soupçonne notre intelligence... Nous nous reverrons...

FRONTIN.

Un baiser ?

LISETTE.

Je le promets.

FRONTIN.

La main ?

LISETTE.

Je la donne...

FRONTIN.

Adieu, ma reine !

LISETTE.

Adieu, mon cœur !

FRONTIN, à part, en sortant.

C'est singulier ! je ne peux pas en manquer une !

LISETTE, à part.

Qu'un fat est facile à tromper !

SCÈNE XVII.

LISETTE, M^{me} DE SAINT-LEGER.

LISETTE, courant au-devant de madame de Saint-Leger.

Madame ! madame ! grande nouvelle !... Mais qu'avez-vous ? quelle agitation !...

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Ah ! les hommes ! les hommes !

LISETTE.

Cette exclamation n'annonce rien de bon pour ces messieurs.

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Deux ! ma pauvre Lisette, deux !

LISETTE.

Allons, on ne vous a pas ménagée.

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Deux coquettes, j'en suis certaine ; sans esprit, sans tournure... deux monstres, je le parierais.

LISETTE.

Moi, je l'affirme !

M^{me} DE SAINT-LEGER.

M^{me} Dercour montait en voiture ; une affaire indispensable l'appelle à Versailles : elle n'a pas eu le temps de me donner des détails, mais elle assure que le cœur de mon mari n'est pour rien dans ces intrigues, et qu'il a toujours évité un attachement sérieux.

LISETTE.

Oui, monsieur a deux maîtresses, par ton ; eh bien ! nous aurons un petit amant par vengeance ; un amant, enfant, simple, naïf, timide, absolument sans conséquence, et juste ce qu'il faut pour tourmenter un mari.

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Le tourmenter... M^{me} Dercour me le conseille...

LISETTE.

Oh ! que cette madame Dercour a une excellente judiciaire ! c'est un oracle ! Tourmentons monsieur, madame ; tourmentons-le pour le passé, le présent et l'avenir. (Elle tire une lettre de sa poche.) D'abord voici une lettre d'Ernest.

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Il a osé m'écire !

LISETTE.

Quand on n'ose pas parler...

M^{me} DE SAINT-LEGER, prenant la lettre et regardant l'adresse.

Eh ! mais, Lisette...

LISETTE.

Quoi donc, madame?

M^{me} DE SAINT-LEGER.

C'est l'écriture de mon mari!

LISETTE.

Une déclaration à madame, et de la main de monsieur!

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Quel style!... Ernest n'a pu dicter ni penser cela.

LISETTE.

Il aura été mécontent de la lettre de son élève, et il aura composé celle-ci sans son aveu... C'est lui qui mène l'intrigue! C'est un mari qui vous présente un amant! Acceptez, madame; le devoir d'une femme est d'obéir.

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Mais, j'entends... Si c'était...

LISETTE.

Soyez tranquille; il est sûrement enfermé avec Frontin, qui m'a remis la lettre et qui lui rend compte de sa commission... (Regardant à la porte.) C'est M. Ernest, madame; il monte les escaliers quatre à quatre.

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Rentrons vite.

LISETTE.

Restez; un peu de courage... D'ailleurs il n'est plus temps! (M^{me} de Saint-Leger baisse son voile.)

SCÈNE XVIII.

LISETTE, M^{me} DE SAINT-LEGER, ERNEST.(Ernest arrive en courant, et apercevant M^{me} de Saint-Leger, il reste immobile et tremblant. On voit par le mouvement de ses lèvres qu'il cherche en vain à prononcer quelques mots.)

LISETTE, s'approchant d'Ernest, et faisant la révérence.

N'est-ce point M. Ernest, l'ami, l'élève de M. le colonel de Saint-Leger, que j'ai l'honneur de saluer?... Pas de réponse.

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Cette lettre est de vous, monsieur?

ERNEST, à part, sans changer d'attitude.

O Dieu! elle a ma lettre!... Je suis perdu!

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Vous auriez pu mettre plus de mesure...

ERNEST, balbutiant.

Ma... madame... (A part.) Si Saint-Leger venait à mon secours!

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Celle démarche...

LISETTE, riant.

Ménagez-le, ou c'est un homme mort. (Bas.) Quelqu'un!... Votre mari, madame.

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Je me sauve. (Elle entre dans son appartement.)

SCÈNE XIX.

LISETTE, ERNEST.

LISETTE.

Une autre fois, tâchez de parler. (A part, en rentrant.) Que c'est tentant, un cœur tout neuf comme cela!

SCÈNE XX.

ERNEST, SAINT-LEGER.

(Ernest est toujours pétrifié, dans la même attitude.)

SAINT-LEGER.

Ah! c'est toi, cher Ernest?... (L'examinant.) Eh bien! qu'as-tu donc? Réponds-moi... Tu dis?

Ouf!

ERNEST.

SAINT-LEGER.

Qu'est-ce que c'est ça? ouf!

ERNEST, frappant du pied.

Bon Dieu! mon ami, tu arrives toujours trop tard! Elle était là, là, il y a trois secondes... si tu avais été près de moi, j'aurais eu le courage de lui parler.

SAINT-LEGER.

Tu n'as rien dit?

ERNEST.

Rien. J'étais pétrifié, immobile; cela m'arrive toujours à la première, à la seconde entrevue; mais, à la troisième, tu verras!

SAINT-LEGER.

Allons, te voilà perdu auprès d'elle.

ERNEST.

Que veux-tu? c'est un mal qui me prend, et qu'il m'est impossible de vaincre... Et puis elle tenait ma lettre; elle en avait l'air fâchée.

SAINT-LEGER, à part.

Elle est difficile.

ERNEST.

Mais qu'elle revienne! qu'elle revienne! je me sens un courage!... Ne me quitte pas!

SAINT-LEGER.

Tu entends bien que je ne puis être là, quand...

ERNEST.

Ah diable!

SAINT-LEGER.

Mais il faut de l'assurance, de l'aplomb... Une femme n'est jamais réellement en colère, lorsqu'on lui dit qu'on l'adore; et quand elle vous répond: « Je suis bien étonnée, monsieur, que vous osiez vous permettre... » c'est comme si elle disait: « Je suis enchantée que vous vouliez bien me trouver aimable et jolie; mais laissez-moi du temps. » J'ai reçu, dans ma vie, deux ou trois soufflets qui ne voulaient pas dire autre chose.

ERNEST.

En vérité? . Je veux qu'elle m'en donne un tantôt.

SAINT-LEGER.

Tu fais le brave, à présent; mais, si elle paraissait...

ERNEST.

Ne me fais pas peur! Je ne suis pas encore assez rassuré.

SAINT-LEGER.

Que lui dirais-tu? Voyons.

ERNEST.

Attends. (Il toussé.) Hum! « Madame... bon » Dieu! je ne sais pas comment cela se fait; mais, » depuis que je vous ai vue, j'éprouve une agitation... un trouble... je ne pense qu'à vous: rien » ne peut me distraire de vous: vous, toujours » vous... jusque dans mes songes. »

SAINT-LEGER.

Cela ne vaut rien.

ERNEST, vivement.

Voilà pourtant ce que j'ai dit à ma petite cousine, et elle m'a aimé tout de suite.

SAINT-LEGER.

A ta petite cousine... oui... je lui aurais dit cela aussi, moi; mais nous ne sommes pas ici en province.

ERNEST, impatienté.

Puisqu'elle vient de province...

SAINT-LEGER.

Fort bien; mais... elle est à Paris; et, à Paris, vois-tu, il faut du mouvement, de la chaleur, une espèce de brusquerie passionnée dans sa déclaration. Les femmes s'attendent à cela, en arrivant de leur département. Tu es déjà passablement bien avec elle; elle t'a dit au bal: « M. Ernest, nous nous reverrons. » Elle a lu une lettre de toi... Il faut, à la première vue, t'élançer vers elle, et lui dire: « Charmante Agathe... » ou tout autre nom; cela fait toujours plaisir aux dames d'être appelées de leur nom de demoiselle. « Charmante... » son nom, enfin; nous le saurons. « Un moment a suffi pour embraser mon cœur » de tous les feux de l'amour. Je vous chéris, je vous adore... Cette grâce, ces yeux, et cætera... » vous sont garans de ma fidélité... » Des lieux communs; mais dits avec un chaleur... là... comme si ça s'échappait du cœur malgré soi.

ERNEST, s'animant.

J'y suis, j'y suis. « Charmante Agathe!... ou tout autre nom... un moment a suffi pour embraser... » (A Saint-Leger, qui va à l'appartement de sa femme.) Où vas-tu donc, mon ami?

SAINT-LEGER.

Bien! bien! Continue... de l'âme.

(Il frappe à la porte de M^{me} de Saint-Leger.)

ERNEST.

O ciel! tu frappes à la porte!

SAINT-LEGER.

Oui; te voilà dans un bon moment, il faut...

ERNEST.

Non, non; je ne suis pas préparé... Je me sauve!...

SAINT-LEGER, le retenant.

Allons, reste. Fais-moi un peu d'honneur.

SCÈNE XXI.

LISETTE, sortant de l'appartement de sa maîtresse; SAINT-LEGER, ERNEST.

ERNEST, à part.

C'est la suivante! Je respire.

SAINT-LEGER, apercevant Lisette.

Ah!... il n'y a pas de mal; il faut que tu saches comment on séduit ces petites personnes-là.

LISETTE, s'approchant.

Messieurs, puis-je savoir...

SAINT-LEGER.

Oui, mon enfant. C'est mon jeune ami, M. Ernest... Une lettre, tu sais bien, que tu as remise à ta maîtresse... Voici des yeux qui disent que tu n'es pas insensible aux peines, aux tourmens de l'amour.

LISETTE.

Mes yeux ne parlent pas pour ma maîtresse.

SAINT-LEGER, bas à Ernest.

Donne-lui ta bourse.

ERNEST, de même.

Je n'en ai pas; je n'ai point trouvé mon banquier.

SAINT-LEGER, lui donnant sa bourse.

Voici la mienne.

ERNEST, la prenant et la présentant à Lisette.

Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous offrir...

LISETTE, acceptant.

Tout ce qu'il vous plaira, monsieur Ernest.

SCÈNE XXII.

ERNEST, LISETTE, SAINT-LEGER; FRON-
TIN, dans le fond, examinant tout.

SAINT-LEGER, prenant la main de Lisette, et passant son bras autour de sa taille.

Et puis on lui prend la main, on lui passe le bras autour de la taille, et on lui dit: « D'honneur, » Lisette, je veux mourir si, depuis que j'ai vu ce » joli minois-là, je n'ai pas peur de n'être plus » amoureux de ta maîtresse... » Et on embrasse.

ERNEST.

Je ne veux pas dire cela; mais je veux bien embrasser. (A Lisette.) Si mademoiselle...

LISETTE.

Volontiers, monsieur. (A part, après qu'Ernest l'a embrassée.) Comme c'est doux, un baiser de l'innocence!

SAINT-LEGER.

Te voilà séduite ?

LISETTE.

Oui, moi ; mais ma maîtresse ne l'est point encore. J'ai de l'empire sur elle ; je vais la décider à me permettre de vous confier tous ses secrets.

SAINT-LEGER.

Va, mon enfant. (Moitié à part.) Va imaginer avec ta maîtresse les petits secrets qu'on doit nous révéler.

LISETTE.

La disposer à vous accorder une entrevue.

SAINT-LEGER.

Oui, un rendez-vous, même ; c'est sans conséquence ; tu vois bien qu'il n'y a pas de danger.

LISETTE.

Votre servante, monsieur Ernest.

ERNEST, saluant.

Je suis votre serviteur. Parlez pour moi, parlez pour moi, mademoiselle...

(Lisette rentre.)

SCÈNE XXIII.

ERNEST, SAINT-LEGER, FRONTIN.

FRONTIN, s'approchant.

Ah ! messieurs, messieurs, je vous demande grâce pour ma conquête. A tout seigneur tout honneur ; mais...

SAINT-LEGER.

Quoi donc ?

FRONTIN.

Vous avez embrassé Lisette.

ERNEST.

Oui ; cela m'a fait plaisir.

SAINT-LEGER.

Elle est charmante ! et, ma foi...

FRONTIN.

Je l'adore, et je l'épouse.

SAINT-LEGER.

Cela est juste ; j'attendrai.

ERNEST, avec distraction.

Nous attendrons.

FRONTIN, à part.

Il est arrêté que je ne l'échapperai pas.

SAINT-LEGER.

Descends ; visite notre chaise. (A Ernest.) Il est possible que nous fassions un tour de promenade avec notre belle et la tienne. C'est selon les petits secrets qu'elles arrangent ensemble à présent.

FRONTIN.

J'en serai, monsieur ?

SAINT-LEGER.

Tu nous conduiras.

ERNEST.

Quoi ! mon ami, tu crois qu'elle consentirait à

se promener avec nous ? à Bagatelle, par exemple ? Oh ! je serais plus hardi là !... je lui donnerais le bras, je presserais le sien doucement... Ah ! quel bonheur !

SCÈNE XXIV.

LISETTE, ERNEST, SAINT-LEGER, FRONTIN.

SAINT-LEGER, à part, riant.

Déjà Lisette... Le petit roman a été fabriqué en moins de rien.

LISETTE, gaîment et à part.

J'ai carte blanche !

SAINT-LEGER, à Frontin.

Va-t'en.

FRONTIN.

Non, messieurs ; je veux vous montrer comment je me venge de vos charitables intentions sur mon compte. Approche, Lisette ; regarde un peu cet homme-là. (Il marche et pironette.) Cette jambe... ce port, ces yeux où pétille le génie de tous les Lafleur, les Jasmin et les Frontin du monde... Eh bien ! mon enfant, ce cœur, cette main, cent louis que me prometlent mes maîtres, je te donne tout si tu veux les servir. (Se tournant vers Saint-Leger et Ernest.) Elle est à vous.

(Il sort en se donnant un air important.)

SCÈNE XXV.

ERNEST, LISETTE, SAINT-LEGER.

LISETTE.

L'impertinent !

SAINT-LEGER, riant.

Il mériterait que tu l'épousasses.

LISETTE.

J'ai obtenu de ma maîtresse la permission de vous dire tout.

SAINT-LEGER, avec ironie.

Tout ! Ah ! diable !

ERNEST.

Parle vite.

LISETTE.

Nous ne sommes ni mariée, ni veuve ; nous sommes demoiselle...

ERNEST, enchanté.

Demoiselle !

SAINT-LEGER.

Ne l'interromps pas, tu la ferais tromper.

LISETTE.

Un tuteur nous persécute pour épouser son fils que nous détestons ; nous fuyons chez une vieille parente qui demeure à quelques lieues de la capitale ; nous nous arrêtons à Paris pour consulter une ancienne amie ; elle nous entraîne au bal de

l'Opéra ; nous voyons monsieur Ernest, et nous haïssons le futur plus que jamais.

ERNEST, transporté, à Saint-Leger.

Entends-tu ?

SAINT-LEGER.

A merveille.

LISETTE.

Enfin, nous consentons à voir monsieur Ernest.

ERNEST.

Me voir !

LISETTE, avec malice.

Pour prendre conseil de sa raison, et éclairer notre inexpérience dans une circonstance aussi délicate.

ERNEST, hors delui, tâtant les poches de Saint-Leger.

Encore une bourse, mon ami ! encore une bourse !

SAINT-LEGER, à Lisette.

Ah ça, es-tu bien sûre de ce que tu viens de nous dire ?

LISETTE.

Quoi ! vous doutez ?

SAINT-LEGER.

Non, non. (A part.) Et puis au fait, c'est possible.

LISETTE.

Mademoiselle consent à parler à M. Ernest ; mais à des conditions nécessaires pour ne pas être surprise. La porte de son appartement restera entr'ouverte ; elle s'en approchera ; M. Ernest sera à un pas d'elle, moi au milieu ; et, si quel-qu'un survient, la porte se referme.

SAINT-LEGER.

Et moi ?

LISETTE.

Vous ferez sentinelle.

SAINT-LEGER.

Ma foi, non. D'ailleurs, comment veux-tu que je l'abandonne ?

ERNEST, vivement.

Non, ne m'abandonne pas, mon ami.

SAINT-LEGER.

Il ne s'en tirerait jamais ! et puis ne faut-il pas que je le souffle ? Je resterai derrière la porte.

LISETTE.

Derrière la porte ? (A part.) On y a vu quelque-fois des maris. (Haut.) J'y consens ; mais j'exige votre parole de ne point chercher à voir ma maîtresse ; je serais perdue, si elle s'apercevait...

SAINT-LEGER.

Sois tranquille ; je te le jure. (A part.) Je la verrai toujours bien après.

LISETTE.

Je viens de l'entendre soupirer ; je vais ouvrir. Souvenez-vous de vos conditions.

(Elle va vers la porte de l'appartement de M^{me} de Saint-Leger.)

SAINT-LEGER.

Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc ?

ERNEST.

Il me semble que ma petite cousine me regarde...

SAINT-LEGER.

Enfant ! Quoi qu'il arrive, cette aventure te fera honneur. Courage ! courage ! je suis là moi.

(Il se glisse derrière la porte, qui s'ouvrant en dehors l'empêche de voir dans l'appartement de M^{me} de Saint-Leger.)

LISETTE, ouvrant mystérieusement la porte.

Mademoiselle Adèle !

SAINT-LEGER, à part, riant.

Adèle ! c'est un des noms de ma femme.

LISETTE, à M^{me} de Saint-Leger.

Ne craignez rien, on ne peut nous surprendre.

SCÈNE XXVI.

M^{me} DE SAINT-LEGER, LISETTE, ERNEST, SAINT-LEGER.

(M^{me} de Saint-Leger est un peu en avant du seuil de la porte de son appartement, en vue du public ; elle a jeté son voile de côté, de façon que Saint-Leger avancerait la tête, qu'il lui serait impossible de voir son visage. Lisette est entre elle et Ernest.)

LISETTE, bas à M^{me} de Saint-Leger.

Votre mari est là.

ERNEST, à part.

Quel trouble !... (Bas à Saint-Leger.) Mon ami... voilà que mon mal me reprend... je ne peux plus parler.

SAINT-LEGER, bas.

Tâche de te remettre.

LISETTE, à Ernest.

Ma maîtresse espère que vous n'abuserez pas d'une démarche à laquelle la nécessité l'a forcée. Elle a besoin d'un ami, d'un protecteur...

SAINT-LEGER, bas à Ernest.

Pars. (Soufflant Ernest.) « Charmante Adèle ! »

ERNEST, répétant ce que Saint-Leger lui souffle.

« Charmante Adèle !... »

SAINT-LEGER, le soufflant.

« Un moment a suffi. . . »

(On voit, au mouvement des lèvres de Saint-Leger, qu'il continue de souffler Ernest.)

ERNEST, répétant.

« Un moment a suffi pour embraser mon cœur » de tous les feux de l'amour. »

SAINT-LEGER.

Bon ! (Il continue de souffler bas.)

ERNEST.

« Je vous chéris... je vous adore... Cette grâce » enchanteresse, ces yeux charmans... tout vous » est garant de ma fidélité... Oui... je veux être » pendu si... » (Se reprenant et joignant les mains.) Ah ! pardon ! pardon ! je m'égare... Le respect...

SAINT-LEGER, à part.

Le respect!... Allons, il ne sait plus ce qu'il dit.

ERNEST, de lui-même.

Je suis timide, sans expérience... j'aime pour la première fois... non, pour la seconde; il ne faut pas mentir... Ma petite cousine était si jolie!...

SAINT-LEGER, bas à Ernest, en le tirant par son habit.

Qu'est-ce que la petite cousine a à faire-là?

ERNEST, de lui-même.

Mais vous, mademoiselle, vous êtes belle; vous êtes bonne aussi, j'en suis sûr... vous donnerez à ma témérité... je n'ai pu résister à tant de charmes, à tant de grâces, au son de cette voix si douce qui retentit encore au fond de mon cœur.

SAINT-LEGER, à part.

Pas mal.

ERNEST, s'animant, et toujours de lui-même.

Ah! que je l'entende, qu'elle me rassure... Dites-moi que vous acceptez mes services, que je suis votre chevalier.

M^{me} DE SAINT-LEGER, à Lisette, en déguisant sa voix.

Ma bonne... je ne sais si je dois...

(Elle parle à l'oreille de Lisette.)

SAINT-LEGER, à part.

Je crois qu'elle a dit : Ma bonne... (Riant.) Comme elle joue l'innocente!

ERNEST, bas à Saint-Leger.

Mon ami, elles se consultent.

SAINT-LEGER, bas.

Presse, presse. (Le soufflant.) « Charmante Adèle, j'attends mon arrêt. »

ERNEST.

« Charmante Adèle, j'attends mon arrêt. »

LISETTE, à M^{me} de Saint-Leger, en jouant l'émotion.
Quoi! vous êtes sûre?... Nous sommes perdues!

ERNEST.

Que voulez-vous dire?

LISETTE.

Mademoiselle a vu passer sous ses fenêtres son tuteur et son prétendu; ils cherchent, ils s'informent; ils vont découvrir notre retraite.

ERNEST, vivement.

Mademoiselle! mademoiselle!... une grace... une seule grace!... Permettez-moi, s'il vous plaît, de me battre avec votre futur et votre tuteur.

LISETTE.

Non; mais il faut fuir, il faut nous retirer chez cette respectable parente... Comment échapper?...

M^{me} DE SAINT-LEGER, à demi-voix.

Ernest...

ERNEST, bas à Saint-Leger.

Mon ami! elle a dit *Ernest*, tout court.

SAINT-LEGER.

Bon! mais... (Le soufflant.) « Fiez-vous à ma foi; je ne vous quitte pas »

ERNEST.

« Je ne vous quitte pas. » Je vous conduis chez votre parente, et malheur à qui oserait s'y opposer.

LISETTE.

Y pensez-vous? Si jeune! cela ne se peut.

SAINT-LEGER, bas à Ernest.

Dis que tu as un ami, un homme respectable...

ERNEST.

« J'ai un ami, un homme respectable... »

SAINT-LEGER, le soufflant.

Un vieux garçon de vingt-six ans...

ERNEST, répétant.

« Un vieux garçon de vingt-six ans... »

SAINT-LEGER, à part.

Je me fais garçon parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver.

ERNEST.

C'est mon ami, mon mentor; il nous accompagnera. Un moment suffit pour préparer la chaise, et nous vous conduirons au bout du monde.

LISETTE.

Acceptez, mademoiselle; son *vieil ami* doit vous rassurer.

SAINT-LEGER, à part.

Allons, elle se moque...

M^{me} DE SAINT-LEGER, d'une voix faible.

Non... je ne puis...

SAINT-LEGER, bas à Ernest.

Insiste donc. A genoux, ferme!

ERNEST, se jetant aux genoux de M^{me} de Saint-Leger.

Je tombe à vos pieds; ne me refusez pas, songez qu'il y va de la vie du tuteur et du futur... Je tue tout le monde d'abord, si vous ne consentez...

SAINT-LEGER, à part, en se frottant les mains.

Comme un ange! il ne faut que le lancer.

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Que faire?

LISETTE.

Cédez, mademoiselle, par pitié pour votre futur et votre tuteur.

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Eh bien!... je...

SAINT-LEGER, à Ernest.

Baise la main, et puis, vivement. (Le soufflant.)

« Ah! mademoiselle. »

ERNEST, répétant en baisant la main de M^{me} de Saint-Leger.

« Ah! mademoiselle. »

SAINT-LEGER, à part.

Bien! bien!

ERNEST.

Je suis le plus heureux des hommes! Mon amour, mon respect... Permettez encore...

(Il veut baiser la main de nouveau.)

LISETTE, l'arrêtant.

Doucement! assez d'amour et de respect comme

cela. (A M^{me} de Saint-Leger.) Rentrez, mademoiselle.

(M^{me} de Saint-Leger rentre vivement. Lisette pousse la porte. Saint-Leger, qui s'est jeté sur le canapé, se pâme de rire.)

SCÈNE XXVII.

LISETTE, ERNEST, SAINT-LEGER.

LISETTE, à Ernest.

Il n'y a point un moment à perdre ; faites préparer votre chaise : dans un quart-d'heure, vous nous trouverez dans ce salon. (A part, en rentrant dans l'appartement de M^{me} de Saint-Leger.) Le singulier amant, et le drôle de mari ! (Quand elle est rentrée, elle ferme la porte.)

SCÈNE XXVIII.

ERNEST, SAINT-LEGER, M. MOTUS, qui est entré au moment où Lisette fermait la porte.

SAINT-LEGER, à Ernest.

Bravo ! bravo ! comme un petit ange !

ERNEST.

Ah ! mon ami, que tu es bon ! que tu es aimable ! Sans toi je n'aurais jamais osé lui baiser la main. Elle est charmante ! plus grande que ma petite cousine... C'est une conquête, ça !

SAINT-LEGER.

Tu me la dois.

ERNEST, avec transport.

Et je t'enlève ! Un enlèvement à dix-sept ans, c'est beau, n'est-ce pas ?

MOTUS, à part.

Un enlèvement !

SAINT-LEGER.

Te voilà un homme : on peut te présenter partout à présent. Mais ne perdons pas une minute : il faut de la célérité, de la prudence. (Apercevant Motus.) Ah ! M. Motus !

MOTUS, s'avançant.

Monsieur ?

SAINT-LEGER.

Frontin a réglé mes comptes ce matin ; nous partons dans un quart-d'heure... Oh ! nous reviendrons, ce n'est qu'un petit voyage d'agrément.

MOTUS, à part.

D'agrément !

ERNEST.

Une campagne.

MOTUS, à part.

Eh bien ! pour sa première, ce n'est pas mal.

SAINT-LEGER.

N'y a-t-il pas, dans la seconde cour, une porte cochère qui ouvre sur une rue détournée ?

MOTUS.

Oui... mais...

SAINT-LEGER.

Il suffit. Faites passer ma voiture dans cette cour, et ouvrez cette porte.

ERNEST.

Que tout cela soit prêt dans cinq minutes.

MOTUS.

Dame ! cinq minutes...

ERNEST, caressant Motus.

Allons, mon petit monsieur Motus, faites cela pour moi. Vous êtes si complaisant, si aimable ! (A part.) Je ne me sens pas de joie.

MOTUS, à part.

Comme il est content d'enlever ! Quel scandale ! Quelle honte pour le portier de l'hôtel, si...

SAINT-LEGER.

Dépêchez-vous donc.

MOTUS.

Je cours, monsieur, je cours... (A part.) Prenons bien nos mesures. (Il sort ; Frontin entre en même temps.)

SCÈNE XXIX.

SAINT-LEGER, ERNEST, FRONTIN.

ERNEST, courant vers Frontin.

Ah ! Frontin ! Frontin ! je suis ravi, enchanté, fier comme un César... Regarde-moi un peu : tu vois un homme aimé, adoré, et qui enlève sa maîtresse.

FRONTIN.

Pas possible !

SAINT-LEGER.

Si ; c'est moi qui ai tout conduit.

ERNEST, avec transport.

Je lui ai baisé la main, mon ami !

FRONTIN, étonné

Bah !

SAINT-LEGER, s'essuyant le front.

Oui. Que j'ai eu de peine à l'amener là ! Mais dépêchons-nous, nous partons dans dix minutes.

ERNEST.

Vite, mon porte-manteau.

FRONTIN.

Vos pistolets, vous voulez dire ?

ERNEST et SAINT-LEGER.

Hem ?

FRONTIN, à Ernest.

M. de Cavignac vous attend là-bas.

ERNEST.

Ah ! le traître ! (A Saint-Leger.) Mon ami, dis à mademoiselle Adèle que je ne puis t'enlever que dans une heure : entends-tu ?

SAINT-LEGER.

On ne peut retarder le moment du départ ; le tuteur et le prétendu sont sur ses traces

ERNEST.

Le jardin de l'hôtel est vaste et couvert, j'y entraîne Cavignac : c'est l'affaire d'une minute. Qu'est-ce qui est le plus expéditif de l'épée ou du pistolet?

SAINT-LEGER.

Tout cela est impraticable... Il faut... d'abord, je ne te quitte point.

ERNEST.

Non, reste : je n'ai pas besoin de toi : il ne s'agit que de se battre, tu m'es bien plus nécessaire ici.

FRONTIN.

Le capitaine Saint-Clair vient de rentrer, on pourrait...

SAINT-LEGER.

Oui ; c'est un homme prudent, sage ; je puis compter sur lui comme sur moi-même...

ERNEST.

Il sera mon second.

SAINT-LEGER.

Conduis Cavignac au bois de Boulogne ; le capitaine l'accompagnera : je me dirigerai de ce côté avec ta belle : je l'excuserai, et nous l'attendrons dans une allée écartée.

ERNEST.

Ah ! mon ami, mon cher mentor, que de grâces !... Mais ce n'est peut-être pas son chemin ?

SAINT-LEGER.

Bon ! tous les chemins mènent chez les vieilles parentes... Sois tranquille. (A Frontin.) Toi, Frontin, ne les perds pas de vue ; et, en descendant, donne ordre qu'on attelle.

ERNEST.

Ah ! monsieur de Cavignac, vous dites du mal de ma petite cousine, et vous m'empêchez d'enlever ma maîtresse !... Je suis furieux ! Je le tuerais plutôt deux fois qu'une ! Courons !

(Il sort ; Frontin lui a donné son chapeau et le suit.)

SCÈNE XXX.

SAINT-LEGER, seul.

Allons, il faut ici que l'amour et la fortune me secondent. Je suis moins inquiet d'Ernest, l'épée à la main, en face d'un adversaire, que dans un tête-à-tête auprès d'une belle : il se bat comme un homme et fait l'amour comme un enfant. D'ailleurs, M. de Cavignac est entouré d'amis ardents qui se mêlent de l'affaire, et ont toujours l'art de la réduire à un déjeuner. Ah ça ! mais enlevons. (Frappant doucement à la porte de l'appartement de M^{me} de Saint-Leger.) Lisette ! Lisette !

SCÈNE XXXI.

LISETTE, SAINT-LEGER.

LISETTE, entrant.

Ah ! c'est le vieil ami de notre jeune amant.

SAINT-LEGER.

Oui, friponne ; c'est cet homme respectable...

LISETTE.

Ce vieux garçon de vingt-six ans.

SAINT-LEGER.

Tu vas voir comme je soutiendrai cette dignité, et comme je vais parler raison à ta jolie maîtresse.

LISETTE.

Si j'étais mari, je ne confierais pas ma femme à cette raison-là.

SAINT-LEGER.

Oh ! les maris... j'en ai fait enrager plus d'un, cela est vrai ; que veux-tu ? c'est le patrimoine de nous autres *vieux garçons*. Si ta maîtresse était mariée, elle m'appartiendrait de droit ; mais c'est une demoiselle, cela regarde Ernest. (Souriant.) Marie-toi donc, toi.

LISETTE

A Frontin, n'est-ce pas ?

SAINT-LEGER.

A qui tu voudras, ce sera la même chose. Mais la belle Adèle ne vient pas ?

LISETTE.

Elle ferme ses cartons.

SAINT-LEGER.

Ah !

LISETTE.

Nous en avons quatre.

SAINT-LEGER.

Diable ! Mais nous n'avons pas promis d'enlever tout cela.

LISETTE.

Voulez-vous, parce qu'on fuit un tuteur, que l'on fasse peur aux gens ? Ce sont des bagatelles de la rue Vivienne...

SAINT-LEGER.

Que vous avez achetées en fuyant. Allons, j'enlève les cartons ; nous les mettrons à la place d'Ernest.

LISETTE.

Quoi ! M. Ernest ?...

SAINT-LEGER.

Une petite affaire... je te conterai cela ; il nous rejoindra au bois de Boulogne.

LISETTE.

Il se bat, peut-être ?

SAINT-LEGER.

C'est possible ; mais il n'y a pas de danger.

LISETTE.

Oh ! ciel ! Gardez-vous de le dire à ma maîtresse !

SAINT-LEGER.

Non; je trouverai un prétexte... Ah! ça, elle l'aime donc bien?

LISETTE.

Elle l'adore.

SAINT-LEGER, à part.

Comme elle s'enflamme! (Haut.) Je suis fâché qu'elle ne m'ait pas vu le premier.

LISETTE.

Que voulez-vous? Jeune, tendre, sensible...

SAINT-LEGER.

Oui, très sensible.

LISETTE.

Être unie à un vieux garçon de vingt-six ans...

SAINT-LEGER.

Un sot, je gage?

LISETTE.

Je n'oserais le dire.

SAINT-LEGER.

Je le soutiens, moi.

LISETTE.

Cela pourrait-il lui convenir? Ma foi, vive M. Ernest, ses dix-sept ans, son joli visage et son innocence!

SAINT-LEGER.

Ma foi, vive ta maîtresse, sa sensibilité et sa manière un peu brusque de mener les affaires!... j'aime ça, moi. Je brûle de la voir.

LISETTE.

Vous ne la verrez pas.

SAINT-LEGER.

Qu'est-ce que tu dis donc? Si je l'enlève...

LISETTE.

Son voile restera baissé; ce n'est qu'à cette condition qu'elle consent... Une pudeur bien naturelle...

SAINT-LEGER, riant.

Tu badines, avec ça...

LISETTE.

Elle craint de rougir devant vous.

SAINT-LEGER.

La pauvre petite! Mais je la verrai: sa main elle-même soulèvera ce voile jaloux... J'aurai l'air de croire qu'elle n'est pas jolie. La voici.

LISETTE.

Un air grave!

SAINT-LEGER.

Sois tranquille.

LISETTE.

Je cours chercher les cartons.

(Elle rentre dans l'appartement.)

SCÈNE XXXII.

SAINT-LEGER, M^{me} DE SAINT-LEGER.

(Son voile est baissé.)

SAINT-LEGER, se composant, et toussant à plusieurs reprises pour cacher son rire.

Mademoiselle... (U fait un grand salut.) que la

gravité de mon caractère, ce nom de philosophe et de moraliste qu'on se plaît à me donner, ne vous effraient pas, je vous en supplie. Si je suis partisan de l'autorité paternelle, si j'aime à reconnaître les droits sacrés d'un père sur ses enfants... (A part.) Elle a le pied plus joli que celui de ma femme. (Haut.) En revanche, je hais les tuteurs, et surtout les prétendus qui veulent épouser les jeunes personnes malgré elles. (Toussant, et s'efforçant de s'empêcher de rire.) Je professe le respect le plus profond pour les vieilles parentes qui donnent asile à l'innocence et à la beauté persécutées. (A part.) Voyons la main. (Haut, en lui prenant la main.) C'est donc dans les bras de cette grand'maman, ou tante, comme vous voudrez, qu'Ernest et moi allons nous embrasser de vous conduire? (A part, regardant la main.) Charmante! (Haut.) J'approuve l'amour de ce jeune homme; et si les convenances de fortune et de famille s'accordent avec le sentiment sympathique qui s'est emparé de vos cœurs, je vous unis, et j'appelle sur ce lien fortuné la bénédiction de la respectable parente.

SCÈNE XXXIII.

LISETTE, portant deux cartons qu'elle dépose sur un siège en entrant; M^{me} DE SAINT-LEGER, SAINT-LEGER.

LISETTE, affectant le plus grand trouble.

Mademoiselle! mademoiselle! je viens de les voir... Ils causent avec des gens de mauvaise mine... Ils semblent indiquer l'hôtel... Fuyons.

SAINT-LEGER.

Hâtons-nous... (Prenant la main de M^{me} de Saint-Leger.) Ne redoutez rien, mademoiselle.

LISETTE.

Mais M. Ernest?...

SAINT-LEGER.

Nous retrouvera dans un lieu dont nous sommes convenus. (A M^{me} de Saint-Leger.) Une affaire... son banquier... (L'entraînant.) Venez, venez, mademoiselle.

SCÈNE XXXIV.

LISETTE, M^{me} DE SAINT-LEGER, SAINT-LEGER; M. BIZET, se présentant à la porte, et portant son fusil en sous officier.

BIZET.

Halte! monsieur, s'il vous plaît; halte! (A part.) Il ne faut pas qu'on sache que j'étais seul au poste. (S'adressant au dehors.) Une sentinelle au bas de l'escalier; deux à la porte cochère.

SAINT-LEGER.

Mais que signifie?..

BIZET.

Halte ! encore une fois, monsieur ; halte ! Vous me désobligeriez en me violentant.

SAINT-LEGER.

Mais à qui ?...

BIZET.

Je suis le sergent, le caporal, le poste enfin, à deux pas de l'hôtel ; et je viens m'opposer à l'enlèvement que vous projetez sur la personne de cette jeune dame.

SAINT-LEGER, à part.

Fâcheux contre-temps !

LISETTE.

Sauvons-nous, monsieur !

SAINT-LEGER, à Lisette.

Excellente idée !... Laisse-moi faire. (A part.)
Où est le sergent, le caporal, le poste ?...

BIZET, s'avançant.

Les voilà, monsieur.

SAINT-LEGER, à Bizet.

Eh bien ! messieurs, on vous a induits en erreur. (Bas à M^{me} de Saint-Leger et à Lisette.) Ne me démentez pas, nous allons partir. (Haut, à Bizet.) Mademoiselle est ma femme.

M^{me} DE SAINT-LEGER, avec un mouvement de surprise.

Ah !

LISETTE, à part, riant.

Bien trouvé !

BIZET.

Madame votre épouse ?

SAINT-LEGER.

Oui ; M^{me} de Saint-Leger, épouse du colonel Saint-Leger, ma femme enfin, qui, inquiète de moi, est venue ici, incognito, pour m'épier, me surprendre. (Bas, à M^{me} de Saint-Leger.) Ne dites rien. (Haut.) Nous nous sommes reconnus ce matin, expliqués, embrassés, et nous partons pour la campagne. Qu'est-ce que le poste a à dire à cela ?

BIZET.

Rien, monsieur le colonel, rien. (A part.) Que m'a donc chanté M. Motus ?

SAINT-LEGER, bas à M^{me} de Saint-Leger.

Je vous sacrifie ma liberté, vous m'en tiendrez compte. Moi, qui avais juré de ne me marier jamais !

SCÈNE XXXV.

LISETTE, M^{me} DE SAINT-LEGER, SAINT-LEGER, BIZET, M. MOTUS.

BIZET, allant à Motus.

Que diable, monsieur Motus, on y regarde à deux fois avant de mettre tout un poste en mouvement. Madame est madame la colonelle, femme de monsieur le colonel...

SAINT-LEGER.

Elle-même.

MOTUS, étonné.

Bah !

SCÈNE XXXVI.

LISETTE, M^{me} DE SAINT-LEGER, ERNEST, FRONTIN, SAINT-LEGER, M. MOTUS, M. BIZET.

ERNEST, accourant.

Ah ! mademoiselle ! mademoiselle ! que je suis heureux !

MOTUS et BIZET.

Mademoiselle !

SAINT-LEGER.

C'est qu'il ne sait pas... (Bas à Ernest.) Dis donc madame.

ERNEST, sans l'écouter.

Je tremblais que vous ne fussiez partis sans moi. J'ai terminé avec M. de Cavignac, qui avait dit du mal de ma cousine : il est convenu qu'elle était la plus jolie du département ; vite j'ai accepté ses excuses, je n'avais pas le temps de le tuer ; mais, pour le tuteur et le futur !... (S'emparant de la main de M^{me} de Saint-Leger et la baisant vivement.) Mais partons, partons, ma chère Adèle !

MOTUS et BIZET, à part.

Sa chère Adèle !

SAINT-LEGER, à M^{me} de Saint-Leger, qui veut retirer sa main.

Non, faites, mes enfans, faites... je ne serai jamais un mari jaloux.

M^{me} DE SAINT-LEGER, relevant son voile.

Le promettez-vous, monsieur ?

SAINT-LEGER, stupéfait.

Que vois-je ? ma femme à Paris !

FRONTIN, à part.

C'est madame !

ERNEST, transporté, se jetant aux pieds de M^{me} de Saint-Leger.

Ah ! mon ami ! mon ami !... regarde, qu'elle est belle ! ces yeux !... ce sourire ! et cette bouche charmante qui va s'entr'ouvrir pour confirmer mon bonheur ! Adèle ! ma chère Adèle ! dites que vous êtes à moi.

SAINT-LEGER, le relevant.

Doucement, monsieur, doucement.

ERNEST.

Est-ce que tu n'es pas content ? est-ce que je ne mets pas assez d'ame ? Attends, tu vas voir...

(Il veut s'échapper pour retourner auprès de M^{me} de Saint-Leger.)

SAINT-LEGER, le retenant.

Eh ! donc, monsieur ! sont-ce là les principes dont je vous ai donné l'exemple ? Quoi ! avec une autre dans le cœur, vous osez... Ernest ! la petite cousine vous voit.

ERNEST.

Ce n'est pas ce que tu me disais tout à l'heure.

M^{me} DE SAINT-LEGER, à son mari.

Mon ami, trêve de morale...

ERNEST, à part.

Son ami!

M^{me} DE SAINT-LEGER.

Elle a je ne sais quel air gêné dans votre bouche.

ERNEST, à Saint-Leger.

Tu ne veux donc plus que je l'enlève, que je l'épouse?...

SAINT-LEGER, vivement.

Et comment veux-tu épouser... ma femme?

ERNEST, à part.

Sa femme!

MOTUS, à part.

Puisque madame est arrivée, il faut que je lui rende son journal. (A M. de Saint-Leger.) Monsieur, voici... (Frontin prend le journal.)

BIZET.

C'est bien sa femme; le poste se retire.

(Il sort avec M. Motus.)

SCÈNE XXXVII.

LISETTE, M^{me} DE SAINT-LEGER, SAINT-LEGER, ERNEST, FRONTIN.M^{me} DE SAINT-LEGER, à Ernest.

Pardonnez-moi d'avoir encouragé un sentiment

qui appartient tout entier à un autre. J'ai voulu voir comment monsieur formait ses élèves. Je vous rends à la petite cousine. (A Saint-Leger.) Quant à vous, mon ami, je compte sur votre indulgence pour excuser la première démarche que je me suis permise sans votre aveu; vous en avez vous-même expliqué le motif. Inquiète de vous, je suis venue ici incognito, pour vous épier, vous surprendre. Me le pardonnez-vous?

SAINT-LEGER.

Oui, nous ne nous quitterons plus; mais nous ne passerons que trois mois au château de votre oncle; je suis brouillé avec le boston.

FRONTIN.

Monsieur me permettra-t-il d'épouser Lisette?

LISETTE.

Toi, ou un autre; monsieur a dit que c'est égal.

SAINT-LEGER.

Oui, mariez-vous, songez que l'amour... la constance... (A part.) Ne moralisons plus, car je me sens d'un gauche... (Haut à sa femme.) Venez, ma chère amie.

ERNEST, à lui-même.

Courons écrire à ma petite cousine que je l'adore.

FIN DE : LE MARI ET L'AMANT.

NOTA. Toutes les indications de droite et de gauche doivent être prises relativement aux spectateurs. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre.

1848

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...



DON JUAN D'AUTRICHE,

OU

LA VOCATION,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR

M. CASIMIR DELAUVIGNE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 17 octobre 1835.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | |
|--|-------------------------------|
| PHILIPPE II, roi d'Espagne..... | M. GEFROY. |
| DON JUAN..... | M. FIRMIN. |
| DON QUEXADA, ancien conseiller intime de l'empereur Charles-Quint..... | M. SAMSON. |
| DON RUY GOMÈS..... | M. MARIUS. |
| DON FERDINAND DE VALDÈS, archevêque de Séville, inquisiteur général..... | M. SAINT-AULAIRE. |
| FRÈRE ARSÈNE, moine du couvent des Hiéronymites de Saint-Just..... | M. LIGIER. |
| LE PRIEUR du couvent de Saint-Just..... | M. PROVOST. |
| FRÈRE PACOME, { | M. GUIAUD. |
| FRÈRE TIMOTHÉE, { moines..... | M. MIRECOUR. |
| PEBLO, novice de quinze ans..... | M ^{lle} ANAÏS. |
| RAPHAËL, { | M. RÉGNIER. |
| DOMINGO, { domestiques de don Quexada..... | M. DUMILATRE. |
| GINÈS, { | M. A. DAILLY. |
| DONA FLORINDE DE SANDOVAL..... | M ^{me} VOLNYS. |
| DOROTHÉE, duègne..... | M ^{me} DESMOUSSEAUX. |
| UN OFFICIER DU PALAIS..... | M. MOMLAUR. |
| COURTISANS, INQUISITEURS, OFFICIERS, ALGUAZILS, MOINES, GARDES, etc. | |

Nota. On laisse aux directeurs des théâtres de province le soin de distribuer cet ouvrage comme ils le jugeront convenable.

ACTE PREMIER.

Une bibliothèque chez don Quexada, dans les environs de Toléd

SCÈNE I.

DON QUEXADA, GINÈS portant un flambeau, DOMINGO.

DON QUEXADA.

Éclaire-moi, Ginès; que je le revoie à mon aise, après trois jours d'absence, ces chers

livres, mes amis, mes vieux camarades d'étude! (Écartant le flambeau de Ginès.) Eh! pas si près, mon honnête Asturien! prends donc garde: tu ferais volontiers un auto-la-fé de ma bibliothèque. Par saint Dominique! ces livres-là sont meilleurs chrétiens que moi et toi. (A vois basse.) N'est-ce pas grâce à leur pieuse intervention que

J'ai fait un homme de Dieu du plus fougueux hidalgo des deux Castilles? (A part.) Pauvre don Juan!... ensevelir sous un froc de moine tant de qualités qui promettaient un jeune seigneur accompli! L'empereur mon maître l'a voulu, et notre nouveau roi Philippe II n'a juré de le reconnaître qu'à cette condition. (Haut.) Mais il me semble que j'entends du bruit chez lui. (S'approchant d'une porte latérale.) Don Juan, mon fils, vous ne dormez pas?

UNE VOIX DE L'INTÉRIEUR.

Mon père, je suis en oraison.

DON QUEXADA.

Douces paroles, qui m'épanouissent le cœur! (A don Juan.) Ne vous dérangez pas, mon enfant; la joie que vous cause mon retour ne doit pas vous distraire de vos devoirs envers le père commun de tous les hommes. (A Ginès.) Viens de ce côté, et parlons bas; toi que je charge de le surveiller dès qu'il met le pied hors d'ici, dis-moi, Ginès, que s'est-il passé pendant mon voyage? Il est allé régulièrement faire ses dévotions dans l'église à l'heure ordinaire?

GINÈS.

A l'heure ordinaire.

DON QUEXADA.

Il y est resté long-temps?

GINÈS.

Long-temps.

DON QUEXADA.

En allant et en revenant tu n'as vu rien de suspect?

GINÈS.

Rien de suspect.

DON QUEXADA.

Tu n'as reçu pour lui aucune lettre?

GINÈS.

Aucune lettre.

DOMINGO, à part.

Excepté celle-ci. (En la glissant sous la porte de la chambre de don Juan.) La voilà à son adresse!

DON QUEXADA, à Ginès.

Je suis content de toi; sers-moi toujours de même.

GINÈS.

Tonjours de même.

DON QUEXADA.

C'est comme un écho. J'ai rencontré entre Oviédo et Pennafior une mule de son pays qui avait plus de conversation que lui; mais il est fidèle. A ton tour, Domingo, rends-moi compte de ta surveillance intérieure. Mon fils, qu'a-t-il fait le jour de mon départ?

DOMINGO.

Il s'est levé assez triste. Son premier devoir a été d'accomplir, conjointement avec moi, ses exercices de piété; ensuite on lui a servi son chocolat, que nous avons trouvé excellent.

DON QUEXADA.

Je vois que si tu prends ta part de ses dévotions, tu te mets de moitié dans son déjeuner.

DOMINGO.

Il dit qu'il prie avec plus de ferveur quand je suis là, et qu'il mange de meilleur appétit.

DON QUEXADA, à part.

Celui-ci est plus délié que l'autre: il a servi trois ans chez un chanoine. (A Domingo.) Après?

DOMINGO.

Je lui ai lu, pour l'édifier, le sermon du révérend père Somnius; mais malheureusement...

DON QUEXADA.

Il s'est endormi?

DOMINGO.

Au beau milieu du premier point.

DON QUEXADA.

Eh! que ne lui rappelais-tu plutôt les grandes choses du dernier règne?

DOMINGO.

J'ai craint que le nom de François 1^{er} ne vint à le rejeter dans toutes ses fantaisies militaires.

DON QUEXADA.

François 1^{er} est donc toujours son héros?... (A part.) C'est une singulière idée dans un fils de Charles-Quint. (A Domingo.) Ensuite?

DOMINGO.

Il s'est couché, comme de coutume, à la nuit tombante; il a reposé d'un sommeil aussi calme que sa conscience; et j'ai su le lendemain qu'il n'avait eu que des rêves qui auraient fait honneur à un solitaire de la Thébaïde.

DON QUEXADA.

Tu me combles de joie. J'espère que le vieux Raphaël, qui dort déjà, me fera aussi demain un rapport favorable. Il y a six mois, Domingo, quand don Juan menaçait de se porter avec tant d'ardeur vers tout autre chose que son salut, qui nous eût dit que nous arriverions à cette conversion miraculeuse? C'est un chef-d'œuvre d'éducation. Donne-moi les clefs.

DOMINGO.

Les voici toutes; (à part.) mais je garde la bonne.

DON QUEXADA.

Maintenant il ne peut plus sortir sans ma permission.

DOMINGO, à part.

Mais il rentrera avec la nôtre.

DON QUEXADA, lui donnant de l'argent.

Domingo, voici pour les pauvres et toi.

DOMINGO.

Pour moi et mes pauvres, si vous le permettez.

DON QUEXADA.

C'est de droit. Prends aussi, Ginès, et va te coucher.

GINÈS.

Je vas me coucher.

DON QUEXADA.

Si jamais celui-là parle d'abondance!...

SCÈNE II.

DON QUEXADA.

Asseyons-nous, car je suis las. Il est bon de m'assurer que je n'ai perdu aucun de mes papiers en route. (Il ouvre un portefeuille et en tire quelques lettres qu'il parcourt.) Ah! le billet de sa majesté don Philippe, qui refuse de me recevoir à Madrid, et m'enjoint de repartir sur-le-champ pour Villa-Garcia de Campos où, grace au ciel, me voici de retour. (Il remet le papier et en prend un autre.) « Derniers conseils d'Ignace de Loyola à son ami don Quexada, ancien conseiller intime de l'empereur Charles-Quint... »

C'est la lettre que ce saint homme m'écrivit quelques jours avant sa mort. Aurait-on jamais pensé, quand il commandait cette compagnie de miquelets au siège de Pampelune, qu'il serait un jour à la tête d'une compagnie... toute différente, et qui promet de devenir une armée si elle continue à se recruter du même train qu'aujourd'hui? Oui, c'est bien cela : excellente lettre! je ne puis me lasser de la relire :

« Il vous est venu un scrupule, mon très cher frère, touchant un fils naturel de l'empereur Charles-Quint, le jeune don Juan, né à Ratisbonne le 24 février 1545, qui vous a été confié dès l'âge le plus tendre, et qui passe pour vous appartenir. Dans le cas trop probable, me dites-vous, où mon élève ne serait pas reconnu par le roi Philippe II, son frère, malgré la promesse que celui-ci en a faite devant moi à l'empereur Charles-Quint, aujourd'hui moine au couvent de Saint-Just, dois-je ou non publier la vérité? Distinguons, je vous prie, distinguons... »

Lorsqu'il faisait sa sixième, à trente-cinq ans, au collège de Montaigu, c'était déjà un écolier remarquable pour les cas de conscience : il distinguait toujours.

« Si don Juan ne tenait à rien dans le monde, ou tenait à peu chose, je vous dirais : Parlez. c'est sans inconvénient ; mais il s'agit du secret de deux têtes couronnées, et l'on ne peut pas révéler les fautes des grands, sans qu'il y ait scandale pour les petits. Considérez, en outre, que vous courez vous-même un danger très grave. J'aurais donc un biais à vous proposer, afin d'accommoder vos devoirs avec votre intérêt, ce serait de constater la naissance de votre élève par un acte, qu'il pourrait faire valoir un jour à ses risques et périls ; mesure qui vous offrirait le double avantage d'être tranquille de votre vivant, et courageux après votre mort. »

Je l'ai fait, cet acte ; il est ici.

« Autre scrupule relativement à la mère du jeune homme! Je vois que vous ne savez pas trop à qui faire honneur de cette naissance,

« et que vous flottez entre une royale princesse de Hongrie, une très noble marquise de Naples, et une boulangère toute charmante de Ratisbonne. Bien qu'il fût naturel, mon très cher frère, de désigner la bourgeoisie, par charité pour les deux nobles dames, j'approuve votre scrupule ; mais alors il vous resterait à prendre un biais non moins accommodant que le premier : ce serait de laisser en blanc le nom de la mère. »

Il est étonnant pour ces biais qui arrangent tout. J'ai suivi son conseil, vu l'extrême difficulté de deviner juste entre tant de faiblesses impériales. Au fait, du côté maternel il y a confusion, il y a foule ; c'est ordinairement tout le contraire.

« *Post-scriptum.* Je vous disais dans ma dernière lettre que je travaillais d'un grand courage à la conversion de toutes les femmes égarées des états romains : vous apprendrez avec plaisir qu'elles me donnent infiniment de satisfaction. »

Homme charitable! J'en suis bien aise. (Re mettant la lettre dans le portefeuille, qu'il referme.) Je crois que tout est tranquille dans la chambre de mon élève : il dort, et je vais en faire autant. -

SCÈNE III.

DOMINGO, GINÈS, puis DON JUAN et RAPHAEL.

DOMINGO, à voix basse.

Venez, venez, seigneur don Juan, il est passé chez lui.

DON JUAN.

Par tous les démons de l'enfer ! puisqu'il est de retour, j'arrive trop tard.

GINÈS

Trop tard.

DOMINGO.

Il jure comme un mécréant.

DON JUAN

Comme un dévot, mon pieux ami ; vous ne vous gênez guère, vous autres, sur les sept péchés capitaux.

DOMINGO.

Mais nous nous repentons ; si les dévots ne péchaient pas, il y aurait une vertu de moins sur la terre.

DON JUAN.

Tais-toi, serpent. (Courant à la porte de sa chambre.) Raphaël, Raphaël, c'est moi.

RAPHAEL, ouvrant la porte.

Arrivez donc, excellence ! sans une ruse de guerre la place était prise. Nous avons parlé menté à travers la porte, et je ne me suis tiré d'affaire qu'en me donnant pour vous, et en disant que je priais. Mais, jour de Dieu ! la supercherie répugne à un vieux soldat.

DON JUAN.

Que ne ressembles-tu à Domingo! c'est un métier qui ne lui coûte pas, et qui lui rapporte. (Tirant sa bourse.) Tiens, Ginès, prends pour ta discrétion; et toi, Domingo, pour tes mensonges. Honnêtes fripons, vous vous faites payer de deux côtés vos bons et loyaux services.

DOMINGO.

Que voulez-vous, excellence? Dieu nous a donné deux mains, et nous nous en servons pour votre bien.

GINÈS.

Pour notre bien.

DON JUAN.

C'est la première fois qu'il a changé quelque chose en répétant. Allons, sortez. (Secouant sa bourse vide.) Voilà cependant où s'en va tout l'argent que la charité de mon père me donne pour le rachat des captifs!

SCÈNE IV.

RAPHAEL, DON JUAN.

RAPHAEL.

Don Quexada peut se vanter d'être bien servi, et votre salut est en bonnes mains; mais, mon cher enfant, car je ne puis m'empêcher de vous nommer ainsi, moi qui vous ai vu si jeune, vous m'aviez promis de rentrer plus tôt.

DON JUAN.

Eh! comment trouver la force de me séparer d'elle? Ce qui m'étonne, moi, ce n'est pas de l'avoir quittée si tard, mais c'est d'avoir pu la quitter, et si tu ne me comprends pas, vieux Raphaël, tant pis pour toi, c'est que tu n'as jamais aimé.

RAPHAEL.

Pardon, seigneur don Juan, j'ai aimé.

DON JUAN.

A ta façon.

RAPHAEL.

S'il y en a deux, c'était la bonne: mais je ne me souviens pas que l'amour m'ait fait manquer un tour de garde, pas même après la bataille de Pavie, quand nous faisons raffe sur les Milanais; et cependant je vous jure qu'à notre départ, les innocentes filles de ce pays-là ne pouvaient pas dire comme notre royal prisonnier: Tout est perdu, fors l'honneur!

DON JUAN.

Ah! tu cites le mot d'un homme dont je raffole, moins encore pour ses qualités que pour ses défauts. Il aimait, celui-là!

RAPHAEL.

Et il se battait comme un lion, capo di Dio.

DON JUAN.

Tu te souviens de ton italien.

RAPHAEL.

Je sais jurer dans toutes les langues; c'est une grande ressource à l'étranger.

DON JUAN.

Et tu ne t'en acquittes pas avec moins d'énergie dans ta langue maternelle: témoin le jour où le voile de dona Florinde vint à s'écarter pour la première fois à la promenade, et nous découvrit le plus adorable visage dont puisse s'enorgueillir une beauté d'Andalousie.

RAPHAEL.

Mort de ma vie! je vous avais bien dit qu'elle en était. Ces Andalouses ont des yeux qui vous percent de part en part.

DON JUAN.

Les siens, Raphaël, ils vous pénètrent jusqu'au fond de l'âme; ils vous enivrent; ils vous rendraient fou d'amour et de volupté.

RAPHAEL.

Allez, allez! j'en disais autant à votre âge; mais où vous mènera cette belle intrigue?

DON JUAN.

Une intrigue! tu oses nommer une intrigue l'amour le plus ardent, mais aussi le plus pur qui ait fait battre le cœur d'un Espagnol. Quelle autre preuve veux-tu de cette passion que le rôle même où sa violence m'a fait descendre? crois-tu que l'hypocrisie répugne moins à la fierté d'un fils de bonne maison qu'à la franchise d'un vieux soldat? Cependant, pour tromper la vigilance de mon père, j'ai cédé aux mauvais conseils de ce Domingo.

RAPHAEL.

Parlez-moi d'un saint pour vous mener à mal!

DON JUAN.

J'ai acheté les scrupules de sa conscience et le dévouement imbécile de Ginès. Je me suis affublé des dehors d'une vocation que je n'ai pas. J'ai caché sous tout cet attirail mystique dont j'ai horreur...

RAPHAEL.

Vos courses nocturnes, la guitare à la main,

DON JUAN.

Mes promenades solitaires sous sa jalousie.

RAPHAEL.

Vos éternelles stations au pied du grand pilier de l'église...

DON JUAN.

Où je lui présentais l'eau bénite. Mais conviens que jamais plus jolis doigts de femme n'ont ôté leurs gants pour toucher ceux...

RAPHAEL.

D'un cavalier plus parfait.

DON JUAN.

Plus amoureux, mon vieil ami, plus amoureux! aussi tant de constance l'a touchée; à son retour de Madrid, où dans mon désespoir j'ai failli la suivre, elle n'a pu refuser de m'admettre chez elle. Plus je l'ai vue et plus j'ai senti que je ne pouvais me passer de la voir. Ah! Raphaël, c'est qu'elle est unique dans le monde.

Soit qu'elle parle ou qu'elle se taise, elle a une manière de porter sa tête, de marcher, de s'asseoir, qui n'appartient qu'à elle seule.

RAPHAEL.

La femme qu'on aime fait-elle rien comme une autre?

DON JUAN.

Non, la passion ne m'aveugle pas. Je te dis qu'il y a en elle quelque chose d'étrange, je ne sais quoi d'oriental qui s'empare de mon imagination, qui me maîtrise et m'enchaîne à ses pieds pour la vie. Raphaël, il faut qu'elle soit à moi.

RAPHAEL.

Qui s'y oppose? à la bonne heure; finissez une fois comme je commençais toujours.

DON JUAN, avec dignité.

Elle sera ma femme: vous nous faites injure à tous deux.

RAPHAEL, à part.

Il a souvent un regard qui m'impose.

DON JUAN.

Et, puisqu'elle y consent, demain je suis heureux.

RAPHAEL.

Demain! mais considérez les obstacles...

DON JUAN.

J'aime les obstacles.

RAPHAEL.

Charmant, charmant! comme moi à son âge!

DON JUAN.

D'ailleurs un mariage secret n'en offre aucun. Au pis aller, si mon père le découvre et me désbérîte, j'ai mon épée dont tu m'as appris à me servir. C'est assez pour soutenir un nom qu'on ne peut pas m'ôter, et pour me créer une fortune que je n'aurai plus. Mon bras a déjà fait son devoir, cette nuit, sur je ne sais quelles gens que j'ai rencontrés autour de la maison de dona Florinde, et qui ressemblaient fort à d'honnêtes espions du Saint-Office. Je les ai chargés victorieusement à coups de plat d'épée, et le champ d'honneur m'est resté.

RAPHAEL.

Malédiction! prenez-y garde, n'allez pas nous mettre le grand inquisiteur sur les bras.

DON JUAN.

Toi qui ne crains rien, as-tu peur de lui?

RAPHAEL.

J'aimerais mieux avoir affaire au diable.

DON JUAN.

Parceque tu n'y crois pas.

RAPHAEL.

Si fait, j'y crois; mais le diable ne brûle que les morts, et le grand inquisiteur brûle les vivants.

DON JUAN.

C'est une raison. Eh! que t'a fait cette lettre dont il ne restera que des lambeaux si tu continues à la froisser de la sorte?

RAPHAEL.

Je n'y songeais plus; pauvre innocente, elle payait pour vos folies! C'est Domingo qui l'a glissée sous la porte. (La lui présentant.) En voilà une du moins qui arrivera à son adresse sans passer à la visite de don Raymond de Taxis, le grand-maître des postes, et l'homme le plus curieux du royaume.

DON JUAN.

Il s'en vengera sur bien d'autres.

RAPHAEL, pendant que don Juan lit.

C'est une manière de confesseur nommé par le roi pour toute la monarchie. On peut dire de notre gracieux souverain que son peuple n'a pas de secrets pour lui.

DON JUAN, après avoir lu.

Une partie de chasse que don Ribéra me propose dans les plaisirs de sa majesté! j'ai bien autre chose en tête!

RAPHAEL.

D'ailleurs votre dernière campagne contre le gibier du roi a failli vous coûter cher. Vrai Dieu! il vaudrait mieux tuer dix hérétiques dans ses états qu'un lièvre sur ses domaines.

DON JUAN.

Eh! si l'on n'y courait risque de la vie, qui donc s'en donnerait la fatigue? c'est le danger qui me tôte et non le gibier dont je n'ai que faire. J'abattrais sans émotion un troupeau de daims sur mes terres, et le cœur me bat pour une perdrix tirée par contrebande.

RAPHAEL.

Toujours comme moi; chasseur avec plaisir, braconnier avec volupté.

DON JUAN.

Ah! le danger! le danger! voilà l'émotion qui me plaît. Dans un duel ou dans une bataille, sous quelque forme qu'il se présente, il est le bienvenu. Si j'étais né roi, j'étoufferais dans mes états, et je ne pourrais respirer à l'aise que dans ceux des autres.

RAPHAEL.

J'étais de même en mariage; mais concevez la nature humaine: une humeur si belliqueuse dans le fils du seigneur le plus pacifique!...

DON JUAN.

Cela te surprend?

RAPHAEL.

Jusqu'à un certain point; cependant il me vient toujours une idée qui me fait rire quand je vois un fils qui ne ressemble pas à son père.

DON JUAN.

Écoute donc: j'entends le bruit d'un carrosse.

RAPHAEL.

A cette heure! eh! oui vraiment: on s'arrête; on frappe à la porte.

DON JUAN.

Serait-ce don Ribéra? quelle imprudence!

(*courant à la fenêtre.*) non ; je vois deux cavaliers que je ne connais pas.

RAPHAEL, qui l'a suivi.

Grands chapeaux rabattus, manteaux sombres, figures à l'avenant : c'est une grave visite pour don Quexala.

DON JUAN, faisant un pas vers sa chambre.

Prenons garde qu'on ne nous surprenne ici : viens donner à ma toilette et à mon air quelque chose qui sente la vocation.

RAPHAEL.

Nous aurons de la peine.

DON JUAN, s'arrêtant.

Mon pauvre père ! comme je le trompe ! et je l'aime pourtant. Ah ! Raphaël, si mon père n'était que mon oncle !...

RAPHAEL.

Il pourrait se vanter d'avoir pour neveu le plus déterminé démon de toutes les Espagnes. Si celui-là entre dans un couvent...

DON JUAN.

Ce sera dans un couvent de femmes

RAPHAEL.

Je vous y suivrai, sœur Juana.

DON JUAN.

Oui, frère Raphaël, pour m'absoudre de mes péchés, et l'occupation ne te manquera pas. (*En rentrant dans sa chambre.*) A ma toilette ! à ma toilette !

RAPHAEL, courant après lui.

Le joli moine qu'il aurait fait !

SCÈNE V.

DON RUY GOMÈS, PHILIPPE II, DOMINGO.

PHILIPPE II.

Dites à votre maître que le comte de Santa-Fiore desire lui parler.

DOMINGO.

Don Quexada vient d'arriver d'un long voyage ; il repose, et je crains que votre excellence ne soit forcée d'attendre.

PHILIPPE II.

J'attendrai.

DOMINGO.

Mais avec tout le respect que je dois à votre excellence...

PHILIPPE II.

Vous ne voyez pas que j'attends déjà ?

DOMINGO, à part, en sortant.

Il paraît qu'il n'en a pas l'habitude.

SCÈNE VI.

DON RUY GOMÈS, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, qui jette son manteau sur un siège et s'assied.

Quel ennui ! que les trois dernières lieues sont longues en voyage !

GOMÈS.

Comme tout ce qu'on voudrait voir finir. Mais nous voici chez l'ancien serviteur de votre auguste père. Ce qui me surprend, c'est qu'un tel monarque ait pu choisir un pareil conseiller.

PHILIPPE II.

Je n'en serais pas moins surpris que vous, si les rois, quand ils choisissent un conseiller, prenaient l'engagement de suivre ses conseils.

GOMÈS.

Du secret, de la probité ! j'en conviens...

PHILIPPE II.

C'est bien quelque chose, don Gomès.

GOMÈS.

Mais point de caractère.

PHILIPPE II.

Les gens qui en ont beaucoup usent volontiers de ceux qui n'en ont pas.

GOMÈS.

Reculant au premier péril, embarrassé du moindre obstacle, trop convaincu qu'il est habile, pour ne pas être souvent dupe : tant de réputation et si peu de mérite ! c'est gagner sans mettre au jeu.

PHILIPPE II.

Il ressemble à bien d'autres, qu'on croit des hommes supérieurs tant que le génie les emploie : les abandonne-t-il, on est tout étonné de les trouver médiocres.

GOMÈS.

Votre majesté fait d'avance l'histoire de ses ministres... Mais elle rêve profondément, sans doute à ce jeune don Juan ?

PHILIPPE II, se levant.

Jene puis tenir en place. Pourquoi l'ai-je vue ? ah ! pourquoi l'ai-je vue ? c'est toi qui m'as dit dans les jardins d'Araojuez : Regardez-la, sire, qu'elle est belle !

GOMÈS.

Quoi ! cette image vous poursuit encore ?

PHILIPPE II.

Non, je n'y songe plus ; je n'y veux plus songer. Comme vous le disiez, c'est don Juan qui m'occupe.

GOMÈS.

Peut-être le sang vous parle, et votre cœur s'émeut au moment où vous allez décider de son sort.

PHILIPPE II.

Et de quel sentiment serais-je ému ? l'ai-je assez connu pour l'aimer ? puis-je lui reprocher quelque chose pour le haïr ? où est le bien qu'il m'a fait ? où sont ses torts envers moi ?

GOMÈS.

Il n'en a eu qu'un seul.

PHILIPPE II.

Lequel ?

GOMÈS.

Celui de naître.

PHILIPPE II.

Par le salut de mon âme ! je conviens que

c'est vrai. Oui, cet homme a un tort irrémissible : le même sang coule dans nos veines. Je me plaisais à être unique; cependant j'ai promis, promis sur l'Évangile.

GOMÈS.

Rome peut tout délier sur la terre.

PHILIPPE II.

Oh ! je m'humilie devant le pouvoir de Rome; mais Rome ne fait rien pour rien.

GOMÈS.

Profonde vérité.

PHILIPPE II.

Je le verrai, ce don Juan; je lirai dans son âme. S'il est ce qu'il doit être, je le reconnais, et un célibat volontaire ensevelit dans les dignités ecclésiastiques sa naissance, ses prétentions et sa postérité. Mais si je surprends sur ses lèvres un soupir de regret pour les pompes et les plaisirs de ce monde, si l'esprit de révolte est en lui, je l'oublie, et, pour peu qu'il ait percé le mystère de sa naissance, je... Dieu m'inspirera.

GOMÈS.

Je comprends.

PHILIPPE II.

Que ne puis-je me délivrer de tous les souvenirs qui me tourmentent aussi facilement que du sion ! Quoi, j'ai fait pour elle ce que je ne fis jamais pour aucune autre. La suivre deux fois sous un déguisement ! me mêler à la foule pour m'attacher à ses pas dans les obscures allées du Prado ! et tout cela par tes conseils ! et tout cela en pure perte !

GOMÈS.

Pouvais-je croire, sire, que cette jeune fille, ou que cette veuve, car j'ignore qui elle est, échapperait à mes recherches ?

PHILIPPE II.

Ses habits de deuil vous trompent : ce n'est point une veuve; c'est une jeune fille dans toute la candeur de son âge, dans toute la fleur de l'innocence et de la beauté. Une veuve ! je serais jaloux du passé... Mais pourquoi donc me parlez-vous d'elle ?

GOMÈS.

C'est vous, sire, qui le premier...

PHILIPPE II.

N'avez-vous aucune affaire, aucune nouvelle qui puisse s'emparer de ma pensée ?

GOMÈS.

Une seule; elle concerne la foi.

PHILIPPE II.

La foi ! parlez, parlez.

GOMÈS.

On m'écrit que, dans une des vallées du Piémont, plusieurs de vos sujets sont soupçonnés d'hérésie. Voici ma réponse.

PHILIPPE II, lisant.

C'est trop long. Point de procès; en matière de religion, on ne juge pas, on frappe. Trop long ! vous dis-je; écrivez.

GOMÈS.

Dictez, sire.

PHILIPPE II.

Trois mots : « Tous au gibet. »

GOMÈS.

Votre majesté épargne le travail à son secrétaire.

PHILIPPE II.

Un prêtre, pour les assister à l'article de la mort s'ils veulent se repentir; s'ils veulent discuter, le bourreau.

GOMÈS.

On a bien raison de dire que Philippe II est le plus ferme appui de la foi catholique.

PHILIPPE II.

Le ciel me devrait une récompense. Mais qui sait, Gomès, si tu ne seras pas pour moi l'instrument de sa miséricorde ? ne m'as-tu pas dit que mon supplice finirait ici ? n'as-tu pas des renseignements sûrs ? ne crois-tu pas qu'elle habite Tolède ? est-ce vrai ou faux ?

GOMÈS.

Je le crois toujours, et cette nuit quelques gens à moi ont dû faire des recherches pour découvrir sa demeure.

PHILIPPE II.

Puisses-tu réussir, Gomès, et ma reconnaissance sera sans bornes ! car je veux bien mettre devant toi toutes les plaies de mon cœur à découvert : elle m'obsède, cette femme ; c'est mon mauvais génie, c'est un rêve qui me dévore, une sorte de possession. Je la retrouve entre celui qui me parle et moi, entre moi et le Dieu qui m'écoute. J'y songe !... aujourd'hui même, encore aujourd'hui, j'ai omis de le prier. Ah ! cet état ne peut durer ; il est intolérable ; il met en péril ma vie dans ce monde et mon éternité dans l'autre. Oui, je vais jusqu'à former des vœux contre moi-même...

GOMÈS.

Vous, sire !

PHILIPPE II.

Jusqu'à désirer qu'une vieillesse anticipée vienne tout-à-coup me glacer le cœur. Mes sens seraient éteints alors, et mes passions seraient mortes. Je me plongerais dans une idée unique, celle d'agrandir assez mes royaumes pour qu'il ne devint possible d'extirper de l'Europe jusqu'aux dernières racines du judaïsme et de l'hérésie. Alors, sourd à la voix des plaisirs et aux cris de la douleur, je n'entendrais que les ordres de l'église. Je ferais passer par le fer et par les flammes tous ceux qui ne penseraient ni comme elle ni comme moi, et, me réjouissant dans mes œuvres, j'aurais la conscience tranquille, l'église me bénirait, et, je mourrais en chrétien.

GOMÈS.

Plus tard, sire, dans bien des années, Dieu vous accordera cette grâce ; mais aujourd'hui...

PHILIPPE II.

C'est de toi que dépendent mon repos et mon bonheur; fais que je la revoie, et demande tout, je te donnerai tout : trésors, pouvoir, grandesse. Je te dirai de te couvrir devant moi; tu seras tutoyé par le duc d'Albe.

GOMÈS.

Qui a tant de plaisir à me dire vous!... Ou cette femme n'est plus de ce monde, sire, ou je la trouverai.

PHILIPPE II.

Cours, Gomès, j'entends don Quexada. Réussis et compte sur les promesses de ton maître. (A part.) Vanité humaine! il va tout mettre en œuvre, et cela pour être tutoyé par un homme qu'il déteste.

SCÈNE VII.

PHILIPPE II, DON QUEXADA.

DON QUEXADA.

Son excellence me parlera si j'ai tardé... quoi! sire, c'est vous! (Mettant un genou en terre.) Votre majesté a daigné...

PHILIPPE II.

Parlez-moi debout. Laissez là les respects; le roi n'en veut pas, et le comte de Santa-Fiore n'y a pas droit. Vous êtes venu à Madrid, et vous avez eu tort.

DON QUEXADA.

Mais, sire...

PHILIPPE II, avec impatience.

Encore!... je vous dis que vous avez eu tort : je me souviens de tout. Venir me rappeler une promesse, c'est supposer que j'ai pu l'oublier.

DON QUEXADA.

Loin de moi cette pensée! je prie votre... votre excellence de trouver mon excuse dans la tendre affection que je porte à mon élève.

PHILIPPE II.

Aussi je pardonne. Je compte que vous avez gardé mon secret?

DON QUEXADA.

Avec une fidélité scrupuleuse.

PHILIPPE II.

Que vous avez ponctuellement exécuté mes ordres?

DON QUEXADA.

A la lettre; et le ciel m'a fait la grace de réussir par-delà mes espérances. Je puis sans vanité vous donner don Juan pour le modèle de l'éducation chrétienne.

PHILIPPE II.

C'est beaucoup dire.

DON QUEXADA.

Vous trouverez en lui un pieux jeune homme aussi dégagé des vanités du siècle que peu touché de ses plaisirs. Il passe les jours et les nuits à méditer. Il consomme la pension que vous lui

faites en aumônes comme son temps en prières; enfin, ce qui est pour moi un sujet continuel d'éducation, il unit la ferveur d'un vieux cénobite à toute la timidité d'une jeune fille.

PHILIPPE II.

C'est donc le meilleur chrétien du royaume?

DON QUEXADA, s'inclinant.

Après le roi.

PHILIPPE II.

Et l'évêque de Cuença, je pense?

DON QUEXADA, s'inclinant de nouveau.

Après le roi et le confesseur du roi. J'avouerai même que mon inquiétude est d'avoir passé mes instructions. Je crains que les honneurs de l'église, qui ne peuvent lui manquer, n'effarouchent sa modestie, tant il a pris un goût vif pour l'obscurité du cloître.

PHILIPPE II.

Il n'y a point de mal à cela; si ce que vous dites est exactement vrai, comme je le crois, je vais reconnaître et embrasser mon frère. Mais je veux en juger par moi-même.

DON QUEXADA.

Vous le pouvez dès à présent. Dans quelque moment qu'on le surprenne, on est sûr de le trouver occupé de ses devoirs religieux.

PHILIPPE II.

Il vaut donc mieux que moi; car vous me rappelez que je ne me suis pas acquitté des miens. C'est un assez dur châtiment que de m'en accuser devant vous; je le fais en toute humilité: mais trouvez-moi une salle retirée de cette maison où je puisse me recueillir devant Dieu, et réparer ma faute.

DON QUEXADA.

Permettez que je vous précède.

PHILIPPE II.

Non, restez. Préparez votre élève à recevoir le comte de Santa-Fiore, qui désormais a seul des droits sur lui. Pas un mot de plus! Quant à son goût pour le cloître, dès aujourd'hui je veux le satisfaire: vous pouvez le lui dire.

DON QUEXADA.

Puisque vous refusez mes humbles services, (appelant.) Domingo?... (A celui-ci, qui entre.) Conduisez son excellence au bout de la petite galerie, dans l'oratoire de don Juan. (Au roi.) Vous vous trouverez au milieu des objets de sa vénération habituelle.

(Il le reconduit en s'inclinant à plusieurs reprises.)

PHILIPPE II.

Bien, bien, seigneur Quexada. C'est assez. (Avec intention.) C'est trop.

SCÈNE VIII.

DON QUEXADA, puis DON JUAN.

DON QUEXADA.

Voici donc le grand jour arrivé! Affranchi.

d'un secret royal dont je me suis toujours délié, je ferai désormais ma sieste sans mauvais rêves. Mon élève va monter à la place qui lui est due, et je vais rentrer dans la douce possession de moi-même. Je ne me sens pas d'aise, et les larmes m'en viennent aux yeux. (Ouvrant la porte de la chambre de don Juan.) Don Juan, mon cher don Juan, accourez!...

DON JUAN.

Mon père, je suis heureux de vous revoir.

DON QUEXADA.

Je le suis plus encore de vous presser dans mes bras, et de vous annoncer une nouvelle qui doit vous combler de joie.

DON JUAN.

Laquelle?

DON QUEXADA.

Le plus ardent de vos desirs va bientôt se réaliser; votre bonheur va commencer d'aujourd'hui.

DON JUAN.

Je vous jure, mon père, qu'il est commencé depuis six mois,

DON QUEXADA.

Depuis le jour de votre conversion, c'est vrai; mais enfin vous allez recueillir le fruit de votre docilité et de votre excellente conduite. Recevez-en donc mon compliment, que je vous adresse du fond de l'âme: dans quelques heures vous entrez au monastère.

DON JUAN.

Au monastère! dans quelques heures!... et cette résolution est irrévocable?

DON QUEXADA.

Si tellement irrévocable, qu'aucune considération de tendresse ne l'ébranlera, que nulle puissance humaine ne saurait la changer.

DON JUAN.

Alors je dois vous dire toute la vérité.

DON QUEXADA.

Dites-la: il ne peut être pour moi que très agréable et très édifiant de l'entendre.

DON JUAN.

Aussi bien je suis las de la contrainte que je m'impose; je me sens mal à l'aise sous un masque, et il est temps de secourir ces apparences menteuses qui me dégradent à mes yeux.

DON QUEXADA.

Que me parlez-vous de contrainte, de masque?... qu'est-ce que tout cela veut dire?

DON JUAN.

Que je vous trompais, mon père.

DON QUEXADA.

Vous!

DON JUAN.

Depuis six mois je vous trompais. Cette ferveur que vous admiriez, elle était feinte; mes dehors de piété n'étaient qu'un jeu. J'aime la liberté avec toute l'énergie dont je hais l'esclavage du cloître; je l'aime d'un amour immodéré,

sans bornes. Le jour est moins doux pour moi que la liberté; l'air que je respire est moins nécessaire à ma vie, et vous pouvez juger que si j'ai pu descendre jusqu'à tromper pour en jouir en secret, je ne reculerais pas devant tous les supplices pour la défendre à force ouverte.

DON QUEXADA.

Quoi! vous... mon vertueux élève!... je suis confondu, et les bras me tombent de saisissement.

DON JUAN.

Pardon, mon père, cent fois pardon! ah! croyez que cette ruse coûtait plus encore à ma tendresse pour vous qu'à ma fierté, qui s'en indignait; mais pourquoi me demander des vertus trop au-dessus de ma faiblesse? Il n'est rien d'aussi respectable à mes yeux qu'un prêtre digne de ce nom. L'Espagne en compte un grand nombre, je le sais; je reconnais en eux une supériorité de nature, ou une force de volonté devant lesquelles je m'humilie. Moins je les comprends, plus je les honore; mais plus aussi je sens en moi l'impuissance de les imiter, et le besoin de vous dire dans mon désespoir: J'en suis incapable, je ne le peux pas; non, mon père, je ne le peux pas.

DON QUEXADA.

Modérez-vous, je vous en supplie, et ne tombez pas dans l'exagération. L'église, en mère prudente, n'exige pas de tous les siens les mêmes sacrifices; il en est qu'elle prédestine aux honneurs et même à la gloire. Je n'en veux pour exemple que notre immortel cardinal Ximénès; et, quant aux innocents plaisirs du monde, je puis vous affirmer que j'en ai connu à Rome beaucoup de ses collègues qui se les permettaient, sans que la chose fit scandale, et qui vivaient absolument comme vous et moi.

DON JUAN.

Comme vous, mon père, c'est possible; mais comme moi! Sentez-vous bien toute la force de ce que vous me dites? Voulez-vous que je porte dans un cloître des désordres à peine tolérables dans votre maison? voulez-vous que je cache sous la robe d'un moine ce qui n'était que faiblesse en moi, et ce qui serait crime en lui?..

DON QUEXADA.

Grand Dieu! don Juan, quelles intentions me supposez-vous?

DON JUAN.

Eh! que faudrait-il donc faire? me soumettre; combattre sans cesse des passions que je n'étoufferais pas, m'efforcer de plier mon orgueil à une obéissance contre laquelle tout mon être se révolte? Le dernier degré de la honte ou de la misère, voilà ce que vous me proposez. Oh! non, non, vos entrailles de père vont s'émeouvoir, et vous n'aurez pas la dureté de me réduire à cette alternative horrible d'être le plus infâme ou le plus malheureux de tous les hommes.

DON QUEXADA.

Je suis si stupéfait, que je n'ai pas une bonne raison à lui donner, moi qui voulais en faire une des colonnes de la foi chrétienne!

DON JUAN.

Eh! pourquoi le voulez-vous? quel motif, que je ne puis m'expliquer, vous poussaît à sacrifier votre seul fils, le seul héritier de votre nom et de vos titres? Me jugiez-vous indigne de les porter? Détrompez-vous: il y a de l'avenir en moi; il y a en moi de la gloire et du bonheur pour vos vieux jours. Vous serez fier de m'avoir donné la naissance; vous sentirez votre vieillesse rajeunir entre moi et une femme digne de mon amour et de votre tendresse...

DON QUEXADA.

Une femme!

DON JUAN.

Au milieu d'une famille nouvelle, de mes enfants, oui, de mes enfants, qui vous chériront à leur tour.

DON QUEXADA.

Une femme! des enfants! bonté du ciel! où avez-vous la tête?

DON JUAN.

Je tombe à vos pieds, je m'y trainerai, s'il le faut: je les baise, ces mains dont j'ai reçu tant de caresses, et qui m'ont béni tant de fois...

DON QUEXADA.

Il m'épouvante et m'attendrit tout ensemble.

DON JUAN.

Ne les retirez pas de moi, laissez-moi les couvrir de mes larmes. Ah! vous pleurez, mon père, vous pleurez... non, vous ne prononcerez pas mon arrêt de mort; vous ne pourrez pas vous résoudre à condamner votre fils unique.

DON QUEXADA, en pleurant.

Mais, mon fils, mon cher fils!... je ne suis pas votre père.

DON JUAN, qui se relève.

Vous n'êtes pas mon père!

DON QUEXADA.

Don Juan, vous êtes sorti d'une maison plus illustre que la mienne, et celui de qui vous tenez la vie...

DON JUAN.

Quel est-il? où puis-je le trouver? Parlez, ah! parlez donc.

DON QUEXADA.

Hélas! il n'est plus de ce monde. (A part.) Je puis le dire sans mensonge.

DON JUAN.

Je l'ai perdu!

DON QUEXADA.

Mais il a transmis tous ses droits, son autorité tout entière au comte de Santa-Fiore, qui vient d'arriver chez moi, et que vous allez voir dans un moment. Lui seul peut vous découvrir le secret de votre naissance; c'est un seigneur bien puissant, bien respectable, et dont les ordres doivent être sacrés pour vous.

DON JUAN.

Vous n'êtes pas mon père! (Avec un transport de joie.) Je suis donc libre!

DON QUEXADA

Pas du tout. (A part.) Et le roi qui est là, qui peut nous surprendre à toute minute!

DON JUAN, parcourant la scène à grands pas.

Je suis maître de mes actions.

DON QUEXADA, qui le suit.

Mais encore moins! je croyais le calmer, et le voilà parti comme un cheval échappé.

DON JUAN.

Désormais je puis faire, je puis dire tout ce qu'il me plaira.

DON QUEXADA.

Ne vous en avisez pas. Respectez le comte de Santa-Fiore, il y va de votre avenir, de votre fortune...

DON JUAN.

Ma liberté avant tout!

DON QUEXADA.

De votre vie.

DON JUAN.

Avant tout ma liberté! que je suis heureux! (En embrassant don Quexada.) O Dieu! je vous aime encore davantage depuis que je ne suis plus forcé de vous respecter.

DON QUEXADA.

Il extravague. Je vous en conjure, mon enfant, contenez-vous; ne le heurtez pas quand il va venir; gagnons du temps, par pitié, gagnons du temps!... (Apercevant Philippe II.) Mon Dieu! c'est lui: le beau chef-d'œuvre que j'a fait là!

SCÈNE IX.

DON JUAN, DON QUEXADA, PHILIPPE II

PHILIPPE II.

Voici votre élève, don Quexada?

DON QUEXADA.

Oui, seigneur comte, c'est la personne que... c'est ce jeune don Juan qui... (A part.) Je ne sais plus ce que je dis. (Au roi.) Votre excellence me trouve encore tout ému: l'idée d'une séparation nous a tellement attendris l'un et l'autre...

PHILIPPE II.

Je le comprends. (A part, en examinant don Juan.) Comme il ressemble à mon père! plus que moi: cette ressemblance me déplaît.

DON JUAN, à part, en regardant le roi.

Il a une figure sévère qui ne me revient pas du tout.

PHILIPPE II, à don Quexada.

Veillez nous laisser ensemble.

DON QUEXADA.

Votre excellence ne sera pas surprise au moment de me quitter il montre dans cet entretien de bien vifs regrets...

PHILIPPE II.

C'est naturel.

DON QUEXADA.

Si vous avez pour agréable que je reste, je pourrai vous expliquer...

PHILIPPE II.

J'aime mieux qu'il s'explique lui-même; c'est par lui-même que je veux le connaître.

DON JUAN, à part.

Il sera au fait en deux mots.

DON QUEXADA.

Je me retire. (Bas à don Juan.) Je vous en conjure encore : pour Dieu ! ne lui résistez pas.

PHILIPPE II, d'un ton plus ferme.

Laissez-nous, je vous le demande en grâce.

DON QUEXADA.

Je m'empresse d'obéir. (A part.) Les voilà en face l'un de l'autre ; que le ciel nous protège : comment tout cela va-t-il finir ?

SCÈNE X.

DON JUAN, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, à part.

Quoi qu'il fasse, pas un des replis de son cœur ne m'échappera. (A don Juan en s'asseyant.) Approchez.

(Don Juan va chercher un fauteuil et vient s'asseoir auprès de lui.)

PHILIPPE II, après l'avoir regardé un moment.

(A part.) Après tout, il ne me connaît pas. (Haut.) On m'a dit beaucoup de bien de vous, seigneur don Juan.

DON JUAN.

J'aimerais mieux, seigneur comte, qu'on vous en eût dit un peu de mal ; je serais plus sûr de faire honneur à l'opinion que vous auriez de moi.

PHILIPPE II.

Voilà de l'humilité ; je vous en sais gré : c'est une des vertus que je desirais le plus vivement trouver en vous.

DON JUAN.

Vous êtes trop bon, j'ai moins d'humilité que de franchise.

PHILIPPE II.

Cette qualité m'est aussi particulièrement agréable, et je vais la mettre à l'épreuve. Vous avez beaucoup médité, jeune homme ?

DON JUAN.

Moi !...

PHILIPPE II.

Beaucoup, je le sais. Les réflexions mûrissent la jeunesse ; dites-moi quel a été le résultat des vôtres, et quelle est la carrière où votre nature vous porte de préférence. Que j'aie la satisfaction de vous entendre développer les plans que vous avez conçus dans la solitude pour votre avenir, et jusqu'aux sentiments les

plus intimes de votre belle âme. Ne vous trompez-vous pas sur votre vocation ? expliquez-vous sans aucun déguisement.

DON JUAN.

Je ne vous laisserai rien à désirer. Eh bien donc, mon gentilhomme, partons d'un principe : il n'y a que trois choses dans la vie : la guerre, les femmes et la chasse.

PHILIPPE II.

Comment ? répétez ; j'ai mal entendu sans doute.

DON JUAN.

Ou les femmes, la chasse et la guerre ; dans l'ordre que vous voudrez, je n'y tiens pas, pourvu que tout s'y trouve.

PHILIPPE II.

Me répondez-vous sérieusement ?

DON JUAN.

Comme vous m'interrogez ; je ne puis pas dire plus.

PHILIPPE II.

Vous conviendrez que voilà de singulières dispositions pour entrer au couvent.

DON JUAN.

Aussi n'en ai-je pas la moindre envie ; et je mettrais plutôt le feu à tous les couvents de l'Espagne que de faire mes vœux dans un seul.

PHILIPPE II, se levant avec vivacité.

Miséricorde ! quelle vocation !

DON JUAN, froidement, en frappant du revers de la main sur le fauteuil du roi.

Asseyez-vous, asseyez-vous donc. C'est la mienne : vocation vers la révolte contre tout ce qui peut gêner mon indépendance ou mes plaisirs ; vocation de corps et d'âme pour tout ce qui rend la vie douce ou glorieuse !

PHILIPPE II.

Alors don Quexada s'est joué de moi.

DON JUAN.

Non pas, l'excellent homme ! c'est moi qui me suis joué de lui, et je m'en accuse avec cette humilité que vous aimez, et cette franchise qui vous est particulièrement agréable.

PHILIPPE II, sévèrement.

Seigneur don Juan !... (A part, en se rasseyant.) Mais j'irai jusqu'au bout.

DON JUAN.

Je crois vous avoir donné tous les renseignements désirables sur mes principes. J'ajouterai que vous voilà plus avant que moi dans mes affaires personnelles : car vous savez qui je suis, et je ne le sais pas ; veuillez donc m'instruire, afin que je me connaisse aussi parfaitement que vous me connaissez vous-même.

PHILIPPE II.

Votre père, qui m'a revêtu de son autorité sur vous, a mis à la révélation de ce secret des conditions...

DON JUAN.

Que je devine, et que je vous dispense de

m'expliquer ; mais mon père n'était pas un despote.

PHILIPPE II.

Qu'en savez-vous ?

DON JUAN.

Étrange manière de me le faire aimer !

PHILIPPE II.

Peut-être avait-il le droit de l'être.

DON JUAN.

Le roi ne l'a pas lui-même. Si mon père vivait encore, lui, dont on invoque l'autorité pour en abuser, il rongerait de la pousser jusqu'à la tyrannie.

PHILIPPE II.

Où vous a dit qu'il ne vivait plus.

DON JUAN.

Pour mon malheur ; mais, lui mort, je ne dois à qui que ce soit le sacrifice de mes penchans et de ma dignité.

PHILIPPE II.

Cependant je vous dirai qu'il dépend de vous d'être quelque chose dans le monde, ou de rester un homme de rien.

DON JUAN.

Et je vous répondrai qu'on ne reste pas un homme de rien quand on est un homme de cœur. La plus haute naissance ne vaut pas le prix dont il faudrait acheter la mienne. De quoi s'agit-il ? d'un héritage qu'on me refuse ? je m'en passerai ; d'un nom qu'on veut me vendre trop cher ? avec mon sang je saurai m'en faire un à meilleur marché. Maintenant parlez, si bon vous semble. Ne le voulez-vous pas ? libre à vous ; mais brisons là, (en se levant.) et adieu, comte de Santa-Fiore ; l'homme de rien n'a pas besoin de vous pour devenir quelque chose.

PHILIPPE II, en souriant.

Asseyez-vous à votre tour, et causons sans nous fâcher. Vous avez donc un penchant invincible pour les armes ?

DON JUAN.

Invincible, je suis Castillan ; c'est tout dire. Accusez-moi d'ambition, vous le pouvez ; je conviens que j'en ai. Riez de mon orgueil, je vous le permets ; car, malgré mon néant, il me semble que je suis plutôt né pour commander que pour obéir. Je ne m'en ferai pas moins soldat ; mais vous êtes puissant ; et si, avec son autorité, mon père vous avait transmis un peu de sa tendresse pour moi, je ne serais pas soldat long-temps.

PHILIPPE II.

Il est vrai que je pourrais vous pousser dans cette carrière.

DON JUAN, avec effusion.

Faites-le donc, et j'en serai reconnaissant toute ma vie.

PHILIPPE II.

Je ne m'engage pas ; cependant je ne dis pas non.

DON JUAN.

C'est quelque chose. Votre sévérité met entre nous dix bonnes années ; mais si je suis dans l'âge où on fait des folies, vous êtes encore dans celui où on les pardonne ; (rapprochant son fauteuil de celui du roi.) et j'étais sûr que deux jeunes gens finiraient par s'entendre.

PHILIPPE II.

Mais ai-je reçu toutes vos confidences de jeune homme ? l'amour de la liberté est-il bien véritablement le seul amour qui vous éloigne du cloître ? Je vous le demande en ami.

DON JUAN.

Avant de répondre à cette question très amicale, j'en aurais deux qui ne sont pas moins à vous adresser.

PHILIPPE II.

Lesquelles ?

DON JUAN.

Avez-vous jamais aimé, comte de Santa-Fiore ?

PHILIPPE II.

Mais... oui.

DON JUAN.

Aimez-vous encore ?

PHILIPPE II.

Eh bien ! je l'avoue, j'aime encore, et peut-être plus que je ne voudrais.

DON JUAN, se levant.

Vous aimez ! voilà qui nous rapproche tout-à-fait ; et moi aussi, j'aime la plus belle, la plus digne, la plus adorable femme qui soit au monde.

PHILIPPE II, se levant aussi.

Permettez-moi de réclamer pour ma maîtresse.

DON JUAN.

C'est juste, et je conviens d'avance que l'une n'est pas moins belle que l'autre ; mais je reste convaincu que si vous ne partagez pas tous mes sentimens pour la mienne, il vous sera du moins impossible de lui refuser votre admiration.

PHILIPPE II.

Encore faudrait-il que je la connusse !

DON JUAN.

C'est demander beaucoup ; cependant écoutez : telle est ma confiance dans son empire sur ceux qui peuvent la voir et l'entendre, que je veux bien en revenir avec vous aux conditions. Faisons un traité ; si vous approuvez mon choix, vous donnerez votre consentement à un projet où j'attache mon bonheur, et vous me direz le secret que je veux savoir ; jurez-le-moi, foi de Castillan !

PHILIPPE II.

Foi de Castillan !... si j'approuve votre choix ; mais quand la verrai-je ?

DON JUAN.

Aujourd'hui même, et chez elle, je n'y trouve aucun inconvénient ; car je suis majeur. Si j'oh-

ciens votre agrément, j'en serai tout à-la-fois heureux et fier; et, si je ne l'obtiens pas, je vous avoue que je prendrai, à mon grand regret, le parti de m'en passer. Mais ne vous fâchez point, vous ne pourrez pas lui résister.

PHILIPPE II.

Je le souhaite pour vous.

DON JUAN.

J'en suis sûr, et je veux lui annoncer votre visite. Après la messe, où nous allons tous deux, elle pour Dieu et moi pour elle, veuillez, si toutefois aucun autre rendez-vous ne s'y oppose, me rejoindre à sa demeure, cette jolie maison à l'entrée de Tolède, le cinquième balcon après l'église de Saint-Sébastien.

PHILIPPE II.

Je vous promets de m'y rendre. (A part.) Mon père ne pourra pas dire que je n'ai pas fait tout en conscience.

DON JUAN.

A revoir donc chez dona Florinde! je vous le répète, j'aurai votre consentement. J'en ai pour garants les charmes dont je connais le pouvoir, et l'amitié qui commence entre nous; (lui prenant la main.) oui, comte, je vous le dis franchement, je vous aime déjà comme un frère.

PHILIPPE II.

Vous allez vite.

DON JUAN.

C'est dans ma nature : j'aime ou je hais de premier mouvement.

PHILIPPE II.

Moi, je ne fais l'un ou l'autre qu'avec de bonnes raisons.

DON JUAN.

C'est que vous êtes de la cour et que je n'en suis pas. (A don Quexada qui entr'ouvre la porte timidement.) Entrez donc, n'êtes-vous pas toujours mon père? entrez, il n'y a point d'indiscrétion.

SCÈNE XI.

DON JUAN, PHILIPPE II, DON QUEXADA.

DON QUEXADA, avec embarras.

Oserai-je demander à votre excellence si elle est satisfaite?

PHILIPPE II.

Je vous fais mon compliment, seigneur Quexada.

DON JUAN.

Il y avait bien quelque chose à dire; mais le zomte est indulgent, et il a pris sur tout cela le parti qu'il fallait prendre.

DON QUEXADA.

Quoi! véritablement?

PHILIPPE II.

Du moins, je serai décidé dans le jour. Quelques affaires m'appellent, permettez-moi de vous quitter.

DON JUAN.

On les connaît, vos graves affaires, et on sait qu'elles n'admettent pas de retard.

PHILIPPE II, à Quexada.

J'espère vous retrouver à un rendez-vous que ma donné votre élève.

DON QUEXADA.

Je n'aurai garde d'y manquer.

DON JUAN.

Chez une personne dont vous serez enchanté. En vous engageant à lui rendre visite, le comte n'a fait que prévenir mon invitation.

PHILIPPE II.

Je vous renouvelle mon compliment, don Quexada; votre élève vous fait honneur.

DON QUEXADA.

Votre excellence me comble.

PHILIPPE II.

A revoir, seigneur don Juan.

DON JUAN, qui lui serre la main en le reconduisant.

A revoir, très cher comte.

DON QUEXADA, à part.

Il le traite comme son camarade.

SCÈNE XII.

DON JUAN, DON QUEXADA.

DON JUAN, se jetant dans les bras de Quexada.

Ah! que je vous embrasse! tout va le mieux du monde. Mais adieu!...

DON QUEXADA.

Arrêtez: vous a-t-il dit qui vous êtes?

DON JUAN, revenant.

Pas encore: rendez-moi ce service-là, vous.

DON QUEXADA.

Qu'est-ce que vous me demandez, mon enfant? j'ai donné ma parole. C'est impossible.

DON JUAN.

Faites la chose à moitié; dites-moi au moins le nom de ma mère.

DON QUEXADA.

Est-ce que je le pourrais? c'est bien une autre difficulté!

DON JUAN.

Comme vous voudrez. Le comte n'y met pas tant de mystère, et il doit tout me révéler chez elle.

DON QUEXADA.

Chez qui?

DON JUAN.

Chez votre belle-fille.

DON QUEXADA.

Comment?

DON JUAN.

Vous êtes de noce.

DON QUEXADA.

De noce, moi! et de quelle noce?

DON JUAN.

Parbleu!... mon excellent ami, ce n'est pas de la vôtre, mais de la mienne.

DON JUAN D'AUTRICHE.

DON QUEXADA.

Vous vous mariez !

DON JUAN.

Et je compte qu'il sera l'un de mes témoins, vous, l'autre.

DON QUEXADA.

Que me proposez-vous là ? vous me faites trop d'honneur.

DON JUAN.

Pas plus qu'à lui.

DON QUEXADA.

Je n'en reviens pas ; et il donne son consentement ?

DON JUAN.

Ou peu s'en faut. C'est un très galant homme, et nous serons bientôt amis intimes. Mais adieu ! je cours vous attendre chez elle ; Raphaël vous donnera son adresse.

DON QUEXADA.

Quoi ! Raphaël, qui est dans ma maison depuis vingt ans, m'a trompé ?

DON JUAN.

Par tendresse pour moi.

DON QUEXADA.

Et Domingo aussi ?

DON JUAN.

Par intérêt.

DON QUEXADA

Et Ginès ?

DON JUAN.

Par bêtise ; mais ne leur en veuillez pas, s'ils vous n'aiment ; ils l'ont fait pour mon bonheur.

DON QUEXADA.

Voilà bien le comble de l'humiliation ; mes trois serviteurs ! n'est-il pas désespérant, pour un ancien conseiller intime, d'avoir lutté de ruse toute sa vie avec les plus adroits, pour finir par être la dupe de trois imbéciles !

DON JUAN.

Ah ! mon respectable maître, c'est qu'il n'y a rien de si dangereux qu'un duel avec un sot, pour un homme d'esprit. Il oublie de se mettre en garde. Adieu ! adieu ! je vais prendre mon épée, et je cours chez dona Florinde

DON QUEXADA, le suivant.

Son épée!... un mariage!... expliquez-moi donc... Je ne sais plus où j'en suis.

ACTE SECOND.

Un salon richement décoré, chez dona Florinde.

SCÈNE I.

DONA FLORINDE, qui achève sa toilette de mariée devant une glace ; DOROTHÉE.

DOROTHÉE, se reculant pour l'admirer.

Oh ! belle, mais belle!...

DONA FLORINDE.

Comme une personne heureuse.

DOROTHÉE.

Est-ce que le voile n'est pas trop haut ?

DONA FLORINDE.

Non...

DOROTHÉE.

Et cette boucle noire qui s'échappe!...

DONA FLORINDE.

Laisse-la faire ; un peu de désordre ne mesied pas.

DOROTHÉE.

Tout vous irait, à vous. Que dira don Juan ? il va tomber en extase, lui qui vous trouvait si charmante sous vos habits de deuil.

DONA FLORINDE.

J'étais bien triste pourtant : mon pauvre père m'avait laissée seule au monde.

DOROTHÉE.

Avec moi.

DONA FLORINDE.

Oui, avec toi qui m'as nourri ; toi, ma seconde mère, qui n'as cessé de veiller sur mon

bonheur et de m'entretenir dans le respect des rites sacrés de notre foi, auxquels j'ai juré à mon père mourant de rester toujours fidèle.

DOROTHÉE.

Et bien vous en a pris ! Le Dieu de Jacob vous récompense ; il vous donne un jeune mari d'une figure qui prévient dès l'abord, d'une humeur qui plaît, d'un nom qui va de pair avec les plus nobles ; et, pour comble de perfection, il n'a pas plus de religion que je ne lui en voulais.

DONA FLORINDE.

Pourquoi suis-je forcée de lui en faire un mérite ?

DOROTHÉE.

S'il n'avait que celui-là, je vous plaindrais ; mais il est aussi aimable qu'il est tendre, brave comme les Machabées ; et, depuis notre voyage à Madrid, je sens plus que jamais qu'il vous faut un protecteur.

DONA FLORINDE.

Ce voyage, c'est toi qui l'as voulu.

DOROTHÉE.

Sans doute, afin de rentrer, s'il était possible, dans les soixante mille doublons prêtés à l'empereur Charles-Quint par votre père, et pour lesquels il n'a jamais reçu qu'un beau remerciement.

DONA FLORINDE.

Que pouvions-nous espérer ? n'a-t-il pas abîmé, l'empereur ?

DOROTHÉE.

Sa couronne, je le veux bien, mais ses dettes !... Ne pourriez-vous pas lui écrire dans sa retraite ? il aimait votre père, et, tout moine qu'il est, il serait peut-être reconnaissant.

DONA FLORINDE, en riant.

Est-ce qu'un moine s'occupe des choses de ce monde ?

DOROTHÉE, arrangeant la guirlande qui est sur la tête de Florinde.

Dieu ! les jolies fleurs ! leurs bontons sont aussi frais que ceux de nos citronniers d'Andalousie.

DONA FLORINDE.

Mais ils sont faux, Dorothee.

DOROTHÉE.

Tant mieux ; ils passeront moins vite.

DONA FLORINDE.

Faux comme mon nom, comme mon titre, comme les hommages que je rends à Dieu dans les temples des chrétiens.

DOROTHÉE.

Vous pouvez faire sans honte ce que le noble Ben-Jochai, votre père, a fait avant vous. Je dis, noble, parcequ'il l'était de cœur ; mais Espagnol à l'église, sous le nom de Sandoval, juif chez lui, sous le sien, il sut vivre en paix avec l'inquisition sans se mettre en guerre avec le dieu d'Israël. Je maintiens qu'il fit bien d'abjurer ainsi ; il en fut quitte pour une restriction mentale.

DONA FLORINDE.

Tromper celui qu'on aime !

DOROTHÉE.

Encore cette idée !

DONA FLORINDE.

Toujours ! toujours ! près de lui, loin de lui, cette idée me poursuit comme un remords. Que de fois j'ai voulu tout avouer ! tes raisons m'ont arrêtée ; ou plutôt, je suis franche d'oui, la peur de me voir dédaignée m'a fermé la bouche. Je ne pouvais pas lui dire mon secret avant d'être sûre de son amour, et je ne l'ose plus depuis que je sens toute la force du mien.

DOROTHÉE.

Qu'importe qu'il vous aime sous le nom de dona Florinde, ou sous celui de Sara ?

DONA FLORINDE.

Sara !... ah ! ce nom gête tout.

DOROTHÉE.

Est-ce que vous en rougissez ?

DONA FLORINDE.

Non assurément ; mais je ne veux pas qu'il en rougisse, lui.

DOROTHÉE.

Raison de plus pour le cacher.

DONA FLORINDE.

Je le lui dirai dès aujourd'hui.

DOROTHÉE.

Gardez-vous-en bien ; vous n'avez pas traversé comme moi la grande place de Tolède ; vous n'avez pas vu les apprêts de l'auto-da-fé qui aura lieu dans trois jours. Savez-vous que vous êtes perdue ; savez-vous que vous êtes morte, ma chère Sara, oui, morte, pour peu qu'on vous soupçonne de judaïsme !

DONA FLORINDE.

Eh ! qui donc me dénoncerait ? Don Juan peut m'abandonner ; mais me trahir, tu ne le penses pas.

DOROTHÉE.

Non, sur mon ame !

DONA FLORINDE.

Il saura tout.

DOROTHÉE.

Que faites-vous ?

DONA FLORINDE.

J'écris à don Juan.

DOROTHÉE.

Pourquoi, puisque vous allez le voir ?

DONA FLORINDE.

Suis-je sûre d'avoir le courage de parler ?

DOROTHÉE.

Moi, je mets la dernière main à votre lettre.

DONA FLORINDE.

A quoi bon maintenant ?

DOROTHÉE.

Pour qu'il ait moins de chagrin, quand il va lire votre billet, qu'il ne sentira d'amour en vous regardant. (Allant vers la fenêtre.) Mais hâtez-vous ; le voici ! le voici !

DONA FLORINDE, se levant.

Don Juan ?

DOROTHÉE.

Lui-même, il court, il vole, il ne touche pas la terre ; il me fait signe de descendre ; sa figure est rayonnante de joie.

DONA FLORINDE.

Dorothee, est-ce que je l'a. lèverai, cette lettre ?

DOROTHÉE.

Eh ! non, non, je vais lui ouvrir, et je vous l'amène.

SCÈNE II.

DONA FLORINDE.

Cependant garder un secret qui doit peser éternellement sur mon bonheur !... pour un moment de faiblesse, un supplice de tous les jours, de toute la vie ! non ; c'est impossible, et j'y suis décidée. Ah ! si dans l'excès de son amour... cette pensée m'émeut au point que je respire à peine. (Jetant les yeux sur sa glace, et souriant.) Il me semble pourtant que tout n'est pas perdu. Combien je sais gré à Dorothee de

m'avoir parée avec tant de soin! S'il pouvait me trouver plus jolie que de continue!... je reprends courage. J'espère, ah! j'espère.

SCÈNE III.

DONA FLORINDE, DON JUAN, DOROTHÉE.

DON JUAN.

Est-ce que j'arrive trop tard?

DONA FLORINDE.

Toujours, don Juan.

DON JUAN.

Oui, si j'en crois mon impatience; mais dites-vous cela pour moi ou pour vous?

DONA FLORINDE.

Pour tous deux.

DON JUAN.

Qu'il m'est doux de l'entendre! De grace! laissez, laissez, ne parlez plus : que je vous regarde.

DONA FLORINDE.

Eh bien ?

DOROTHÉE.

N'est-ce pas, seigneur don Juan, que je me suis surpassée ? C'est pourtant là mon ouvrage.

DON JUAN.

Dona Florinde y est bien pour sa part. Plus charmante que jamais ! je n'y tiens pas : il faut absolument que j'embrasse quelqu'un.

(Il veut embrasser Dorothée.)

DOROTHÉE.

C'est trop d'honneur, je ne reçois que ce qui est pour mon compte.

DON JUAN, à Dorothée.

Libre à toi!... tu restes là ?

DOROTHÉE.

Notre querelle va recommencer. Allons, je m'assieds : j'aurai les yeux sur mon ouvrage et ma pensée à mille lieues d'ici. Ne dites pas que je vous gêne.

DON JUAN.

Vous voulez donc qu'elle demeure ?

DONA FLORINDE.

N'est-elle pas ma mère ?

DON JUAN.

Soit; d'ailleurs je conviens qu'elle a fait merveille; mais c'était facile.

DONA FLORINDE.

Et vous lui en avez laissé le temps.

DON JUAN.

Je vous remercie du reproche, cependant je ne le mérite pas. Il s'est passé chez don Quexada des choses qui tiennent du roman, bien qu'elles soient de l'histoire, et ces graves conférences m'ont occupé toute la matinée. Je n'ai pas même trouvé le moment de courir à l'église de Saint-Sébastien, où je voulais donner contre-ordre.

DOROTHÉE.

Contre-ordre!

DONA FLORINDE.

Que dites-vous ?

DON JUAN.

Plus de mystère! plus de mariage secret! Du bonheur devant tout le monde, au beau milieu du chœur, au maître-autel, en grande pompe et cérémonie!

DONA FLORINDE.

Don Quexada ne refuse plus son consentement; il me sera permis de porter votre nom ?

DON JUAN.

Mon nom, belle Florinde! voici l'embaras. Je n'ai d'autre ambition que de vous l'offrir; mais j'avouerai avec franchise qu'en vous le donnant, je ne sais pas quel présent je vais vous faire

DONA FLORINDE.

Comment ?

DON JUAN.

Je ne suis pas le fils de don Quexada; et quel est mon père? je l'ignore.

DONA FLORINDE.

Se peut-il ?

DON JUAN.

Il ne tient qu'à moi de me croire une seigneurie illustrissime, une excellence des plus qualifiées de la cour, de devenir une éminence même, pour peu que je m'y prête; mais ce qui est vrai, c'est qu'au moment où je vous parle je ne suis rien. Voyez jusqu'où va ma confiance dans votre tendresse! J'arrive aussi tranquille que si j'avais à vous faire hommage d'un royaume; cependant je ne puis mettre à vos pieds qu'un jeune homme sans fortune, sans famille, et dont le seul titre à votre préférence est un amour qui fera le bonheur ou le malheur de sa vie.

DONA FLORINDE.

Et ce titre me suffit: c'est mon orgueil, à moi. Ah! don Juan, je n'ai jamais aimé en vous que vous-même; et je trouve un charme à sentir que vous n'en pourriez plus douter. Ne regrettez rien; je serai votre famille à moi seule; et, quant à la fortune, j'en ai de reste pour nous deux; mais que vous importe ?

DON JUAN.

Ah! je vous connaissais bien! je voudrais que le comte de Santa-Fiore fût là pour vous entendre.

DONA FLORINDE.

De qui parlez-vous ?

DON JUAN.

D'un très noble personnage, très grave surtout, pour lequel je professe un respect filial. Il est, dit-on, le représentant de mon père, que j'ai perdu, et je lui abandonne sur moi une autorité pleine et entière.

DONA FLORINDE.

Vous!

DON JUAN.

Pourvu qu'il en use comme je voudrai.

DOROTHÉE.

A la bonne heure.

DON JUAN.

Je l'attends.

DONA FLORINDE.

Ici?

DON JUAN.

C'est l'un de mes témoins, et le plus important. Il est tout-puissant auprès du roi, et le secret de ma naissance qu'il peut me révéler, son appui qui m'est promis, je vous devrai tout cela.

DONA FLORINDE.

A moi?

DON JUAN.

Que vous en coûtera-t-il? rien: il ne faut que lui plaire.

DONA FLORINDE.

Mais vous m'effrayez.

DOROTHÉE.

Un ami du roi!... Lonté divine! c'est un dévot.

DON JUAN.

Comme on l'est à la cour: d'une dévotion qui se laisse faire. D'ailleurs je vous dirai, entre nous, qu'il a une passion dans le cœur.

DONA FLORINDE.

Voilà qui me rassure.

DON JUAN.

Recevez-le bien, chère dona Florinde, et mon avenir est assuré; soyez toute gracieuse avec lui, soyez vous-même, et je ne crains rien pour moi; je n'ai peur que pour sa maîtresse.

DOROTHÉE.

Vous n'êtes guère jaloux, seigneur don Juan. Ce n'est pas mon pauvre Daniel qui m'aurait parlé ainsi d'un étranger le jour de mon mariage.

DON JUAN.

Son mari s'appelait Daniel!

DOROTHÉE.

Pourquoi pas? C'est un nom qui en vaut bien un autre.

DON JUAN.

Comment! c'est un très beau nom; c'est un nom de prophète.

DOROTHÉE.

Ne riez pas des prophètes: ils ont annoncé plus de vérités que bien des chrétiens n'en disent dans toute leur vie.

DON JUAN.

Elle serait juive, qu'elle ne parlerait pas autrement.

DONA FLORINDE.

Et si elle l'était, vous ne la regarderiez plus?

DON JUAN.

Si elle l'était, je la ferais brûler vive.

DOROTHÉE, effrayée.

Que dites-vous là?

DON JUAN, à Florinde.

Pour être un moment seul avec vous.

DOROTHÉE.

Je vous jure, seigneur don Juan, que voilà une plaisanterie qui n'est pas plus du goût de ma maîtresse que du mien.

DON JUAN, à Florinde.

Est-ce que vous vous intéressez aux juifs?

DONA FLORINDE.

Vous leur voulez donc bien du mal?

DON JUAN.

Pas le moins du monde. Grâce au ciel! je n'ai jamais eu affaire à aucun d'eux; mais je ne me connais pas un ami qui n'envoie du meilleur de son cœur toute la postérité de Jacob au fond de la mer Rouge.

DONA FLORINDE.

Moi, qui crois juger sans prévention, je pense qu'il y a dans ce peuple qu'on persécute autant de vertus que dans ses persécuteurs, et si comme un autre il a quelques défauts...

DON JUAN.

Il s'est bien corrigé de celui qui a ruiné l'enfant prodigue.

DOROTHÉE.

Continuez, vous êtes en beau chemin; mais je vous dirai à mon tour que je connais telle fille de leur tribu, qui ne se borne pas, comme bien des grandes dames, à prier en faveur des affligés: elle va de ses propres mains porter secours à leurs misères; elle met à profit, pour adoucir leurs maux, les secrets qu'elle a reçus de ses pères, et qui valent bien toute la science prétendue des trois médecins du primat d'Espagne.

DON JUAN.

Je ne te dis pas le contraire: les rabbins passent pour sorciers, et je sais de reste que les médecins ne le sont pas.

DOROTHÉE.

Elle est riche, cette jeune fille...

DONA FLORINDE.

Assez, assez, Dorothée.

DOROTHÉE.

Et le meilleur de son bien, elle le donne aux pauvres.

DON JUAN.

Ce n'est peut-être qu'une restitution.

DONA FLORINDE.

Ah! vous êtes cruel, don Juan.

DON JUAN.

Nous pouvons nous dire cela entre chrétiens, sans fâcher personne. J'ai peut-être mauvais goût; mais j'avoue que le peuple élu de Dieu n'est pas celui que j'aurais choisi à sa place. (A dona Florinde qui s'est assise et qui écrit.) Eh! de quoi vous occupez-vous?

DONA FLORINDE.

J'achève une lettre.

DON JUAN.

Elle est donc bien pressée?

DONA FLORINDE.

Plus importante encore : tant de bonheur en dépend !

DON JUAN.

Vous paraissez émue. Ce que j'ai dit sur les juifs vous aurait-il fait quelque peine ?

DONA FLORINDE.

On les méprise sans les connaître ; on les condamne avant de les entendre ; ils souffrent enfin ; et quand la force est d'un côté, le malheur de l'autre, c'est contre le faible que vous prenez parti, vous, don Juan ! ah ! je ne l'aurais pas cru.

DOROTHÉE.

Sur-tout au moment où l'acte de foi qu'on va célébrer doit faire couler tant de pleurs et de sang.

DON JUAN.

Ah ! par l'honneur ! je n'y songeais pas. De grâce, dona Florinde, ne me condamnez point sur une plaisanterie : qu'un homme soit hérétique, juif, ou musulman, je puis le railler tant qu'il est heureux ; mais, dès qu'il souffre, si je ne pense pas comme lui, je souffre avec lui ; et je ne suis plus pour le juger ni Castillan, ni chrétien ; je suis homme, je suis son frère pour le consoler, pour le défendre.

DOROTHÉE.

Je vous reconnais.

DONA FLORINDE, en se levant.

Et moi je vous remercie, don Juan ; j'avais besoin de vous entendre parler ainsi.

DON JUAN.

Mais avec quel sérieux vous me parlez vous-même ! Parmi ces malheureux qu'on va sacrifier, auriez-vous un ami ? Que puis-je pour le sauver ? Disposez de moi : mon bras, ma vie, tout vous appartient. Ai-je une goutte de sang qui ne soit à vous ?

DONA FLORINDE.

Laissez-nous, Dorothisée.

DOROTHÉE.

Voici le moment de l'épreuve, seigneur don Juan ; avant de vous décider, regardez-la bien.

DON JUAN.

Je n'ai pas besoin que tu m'en pries ; mais qu'a-t-elle donc ? je m'y perds.

SCÈNE IV.

DONA FLORINDE, DON JUAN.

DON JUAN.

Parlez, dona Florinde ; parlez ; je vous en conjure.

DONA FLORINDE.

Cette lettre que je viens d'écrire, elle est pour vous.

DON JUAN.

Pour moi !

DONA FLORINDE.

Elle contient un secret que je ne me zens pas la force de vous dire. La voilà ; prenez.

DON JUAN.

Votre main tremble en me la présentant.

DONA FLORINDE.

C'est malgré moi. Mais, puisque je ne puis vous cacher mon émotion, je vais vous quitter. Ma présence ressemblerait à une prière, et j'en rougirais. Que l'idée de me causer une bien amère douleur ne fasse point violence à vos sentiments. Ce que je crains, je saurai le supporter. Ayez confiance dans mon courage. Vous êtes libre, don Juan, comprenez-le bien, tout-à-fait libre ; prononcez donc : je ne veux de vous ni grâce, ni pitié.

DON JUAN.

Quel langage ! ma décision est prise d'avance. (Voulant ouvrir la lettre.) Souffrez.

DONA FLORINDE.

Non, non : quand je ne serai plus là, vous lirez... vous verrez... Si votre réponse est favorable, apportez-la-moi promptement ; j'en aurai besoin. Si elle ne l'est pas, il vous serait pénible de me la faire. Quittez cette maison sans me revoir ; je reviendrai, vous n'y serez plus et je saurai mon sort. Adieu, don Juan, peut-être pour bien long-temps.

DON JUAN.

Ne le croyez pas ; dans un moment je suis à vos pieds.

DONA FLORINDE.

A revoir donc bientôt.... ou adieu pour jamais. Ne me suivez pas !... lisez.

SCÈNE V.

DON JUAN, puis DONA FLORINDE.

DON JUAN.

Que peut-elle me demander ? Plus j'y rêve, moins je comprends ce qui la force à m'écrire. Eh ! lisons-la, cette lettre ! Quelle rage a-t-on de vouloir deviner ce qu'on peut savoir ? (Après avoir lu la lettre.) Est-il possible ? mes yeux me trompent... non, c'est trop vrai :

« Sara, fille du juif Ben-Jorchaï... »

Eh bien ! on a beau prévoir tous les événements, celui qui vous arrive est toujours le seul auquel on n'a pas songé. J'avoue que mon orgueil d'hidalgo et de vieux chrétien est un peu étourdi du coup. Sara !... je ne m'attendais pas que j'aurais en mariage quelque chose de commun avec Abraham.... et mon noble sang... Ai-je la certitude qu'il soit noble ? Quand je l'aurais, serait-ce un motif pour me montrer moins généreux qu'elle ? Tout-à-l'heure j'étais à ses genoux, moi qui n'ai plus de nom, moi qui n'ai ni bien ni titre ; a-t-elle hésité ? Et je balancerai ! non, de par tous les patriarches d'Is-

aël! Qu'en arrivera-t-il? qu'elle priera Dieu à sa manière comme moi à la mienne; en sera-t-elle moins belle, moins digne de mon respect? l'en aimerai-je moins?... par goût, j'aurais préféré que l'ancienneté de sa race ne remontât pas tout-à-fait si haut; mais qui saura son secret, hors moi seul?... Allons! mettons sous nos pieds le respect humain. Dans ma joie de lui faire un sacrifice, je respire plus à l'aise, je me sens presque digne d'elle, et je suis content de moi-même. Courons lui porter ma réponse...

DONA FLORINDE, qui est rentrée à la fin du monologue, et qui s'appuie, tremblante, sur le dos du fauteuil.

Je n'ai pas pu l'attendre.

DON JUAN.

Vous étiez là?

DONA FLORINDE.

Je ne voulais pas écouter... mais j'ai entendu.

DON JUAN.

Et vous pleurez!

DONA FLORINDE, tombant assise.

De reconnaissance. Réfléchissez encore; ne regretterez-vous jamais ce que vous me sacrifiez? si l'on vient à découvrir notre secret...

DON JUAN.

Eh bien! nous quitterons l'Espagne; nous irons en Italie, en France; que sais-je? en Palestine: nous serons chez nous.

DONA FLORINDE.

Mais cette gloire que vous aimez tant?

DON JUAN.

Il y a de la gloire par-tout.

DONA FLORINDE.

Et cette patrie, don Juan, qu'on ne retrouve nulle part?

DON JUAN.

Ma patrie! c'est vous. (Se jetant à ses pieds.) Ah! Florinde ou Sara, qui que vous soyez, sous quelque nom que je vous adore, prenez possession de votre esclave. Je mets mon bonheur à vous appartenir; je fais ma joie et mon orgueil de vous répéter: Florinde, à toi! A toi, Sara, pour la vie!

DONA FLORINDE.

Il y a donc des émotions si douces qu'on a peine à les supporter.

DON JUAN.

Ne vous offensez pas: laissez-moi la couvrir de mes premiers baisers, cette main que je suis si fier d'obtenir.

DONA FLORINDE, la lui présentant.

Faites; je vous l'abandonne. Moi, qui me sentais tant de force contre la douleur, je n'en ai point contre une telle ivresse.

SCÈNE VI.

DON JUAN, DONA FLORINDE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Relevez-vous, seigneur don Juan! Le comte, votre ami, vient d'arriver; il est dans la salle basse, et j'ai donné l'ordre de le laisser monter.

DONA FLORINDE, en montrant don Juan.

Il sait tout, Dorothee, et je suis heureuse.

DOROTHÉE.

Ah! cette fois, c'est moi qui l'embrasserais du meilleur de mon cœur.

DON JUAN

Quand ton vieux Daniel devrait ressusciter de jalousie, j'en aurai le plaisir.

DOROTHÉE, regardant Florinde.

En attendant mieux: le désert avant la terre promise!

DON JUAN.

Oui, Rachel, Rebecca. Débora, ou comme tu voudras, j'embrasse dans ta personne toutes les matrones de Jérusalem.

DOROTHÉE.

Il l'a fait de si bonne grace et si franchement, que je suis sûre qu'il m'a prise pour une autre.

DONA FLORINDE, en souriant.

Pour qui donc?

DON JUAN.

Ah! si j'osais...

DOROTHÉE

Un jour comme celui-ci et devant moi!.. Allons, un peu de courage! (A don Juan, qui embrasse Florinde avec transport.) Assez, assez! prenez garde: j'entends le comte.

DONA FLORINDE.

Désormais rien ne peut plus nous séparer.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE II.

PHILIPPE II.

Pardon, seigneur don Juan: je suis sans doute indiscret par trop d'exactitude.

DON JUAN.

Pouvez-vous l'être? vous êtes fait pour ajouter au bonheur quand il est quelque part, et pour l'apporter où il n'est pas; venez jouir du mien. (Le prenant par la main.) Belle Florinde, permettez que je vous présente le comte de Santa-Fiore.

PHILIPPE II, à part.

Par le ciel! c'est elle; c'est elle-même!

DONA FLORINDE, bas à Dorothee.

N'as-tu pas reconnu ce jeune seigneur?

DOROTHÉE, de même à Florinde.

Je l'ai cru d'abord.

DON JUAN, à Philippe II.

Qu'avez-vous donc, cher comte? vous auriez déjà vu la sénora?

PHILIPPE II.

Il est vrai, à Madrid... au Prado...

DON JUAN.

Puisque vous l'avez vue, j'ai droit à un double remerciement, car vous deviez desirer de la revoir.

PHILIPPE II.

Je crains même d'avoir poussé ce desir jusqu'à me rendre importun; mais mon excuse est dans mon admiration pour tant de charmes, et, je l'avouerai, seigneur don Juan, dans une ressemblance singulière, étrange...

DON JUAN.

Avec une personne dont vous m'avez parlé?

PHILIPPE II.

Avec elle.

DON JUAN.

Je lui en fais mon compliment, (bas.) et à vous aussi.

DONA FLORINDE.

Soyez le bienvenu chez moi, comte de Santa-Fiore. Un grand pouvoir et l'amitié du souverain sont des titres au respect de tous; mais vous en avez qui me touchent davantage: l'estime profonde que le seigneur don Juan vous a vouée et l'intérêt qu'il vous inspire.

PHILIPPE II.

Croyez, sénora, qu'il m'est doux de devoir à votre amour pour lui un accueil dont je suis reconnaissant. (A part.) La jalousie me rongé le cœur.

DON JUAN.

Oui, aimez-vous tous deux; soyez mon frère et mon appui, en m'ouvrant une carrière où je ferai honneur à votre protection. Le roi doit avoir besoin d'un bon capitaine de plus, lui qui ne l'est pas.

PHILIPPE II, à part.

L'insolent!

DONA FLORINDE, bas à Dorothée.

Devant un ami du roi; quelle imprudence!

PHILIPPE II, à don Juan.

Il me semble pourtant qu'il a fait ses preuves à Saint-Quentin?

DONA FLORINDE.

Et dans un jour de victoire.

DON JUAN.

Comme spectateur; mais je vous jure que le spectacle ne l'amusait guère, si j'en crois certaine anecdote...

DONA FLORINDE.

Fausse sans doute, et qu'il est peut-être inutile de raconter.

PHILIPPE II.

Laquelle?

DON JUAN.

On assure qu'au moment où les balles sifflaient à son oreille, il disait à son directeur aussi pâle que lui: « Je ne comprends pas quel plaisir on peut trouver à entendre cette musique-la. »

DONA FLORINDE.

C'est peu vraisemblable; un tel mot dans la bouche d'un roi de Castille!

PHILIPPE II.

Et le directeur l'aurait répété!

DON JUAN.

Il ne le lui avait pas dit sous le sceau de la confession; mais je juge par l'air soucieux de votre excellence que vous ne seriez pas homme à demander au roi si l'aventure est vraie.

PHILIPPE II.

Non, car je pense qu'il ne ferait pas grâce de la vie à celui qui lui adresserait cette question. (A part.) C'est se perdre de gaieté de cœur.

DONA FLORINDE, à don Juan.

Vous reconnaissez du moins avec tout le monde qu'il a une volonté ferme; qu'il est actif, infatigable, politique profond?

DON JUAN.

Sans doute; et je lui pardonnerais tout, hors cette sévérité religieuse qui couvre le royaume d'échafauds et de bûchers.

PHILIPPE II.

Toujours par suite de votre vocation?... Pour moi, je pense, comme lui et comme tous les prêtres de l'Espagne, qu'on ne peut trop détester, qu'on ne saurait punir avec trop de rigueur l'apostasie et le judaïsme, et je crois que madame est trop bonne Espagnole pour ne point partager mes sentiments.

DONA FLORINDE.

Que votre excellence m'excuse: une jeune fille n'a point d'avis dans de si hautes questions; mais, si j'osais en avoir nu, je vous dirais que, fussent-ils coupables, quand des malheureux vont périr, le devoir des prêtres est de les bénir, et celui des femmes de les plaindre.

PHILIPPE II, à part.

Un sérieux avertissement de l'inquisition pourra lui devenir utile...

DON JUAN, à Florinde.

Charmante!

PHILIPPE II, de même.

Et servir mes projets sur elle.

DON JUAN.

Vous conviendrez qu'on ne pouvait pas mieux répondre.

PHILIPPE II.

J'avoue qu'il est difficile de vous donner raison avec plus de grace.

DON JUAN.

Je vous ai prédit que vous seriez forcé de lui rendre les armes; résignez-vous à tenir votre parole. Pour que vous puissiez le faire en toute connaissance de cause, je vous laisse le champ libre. Oui, sénora, je me vois obligé de vous quitter pour hâter le plus doux moment de ma vie; mille soins me réclament: il faut courir chez l'alcade, chez les gens de loi, à l'église, penser à tout...

DOROTHÉE.

Et payer par-tout.

DON JUAN.

(A Dorothée.) Tu dis vrai. (A Philippe II.) Vous m'excusez, mon cher comte. (A Florinde.) Je vous le laisse à moitié conquis ; achevez votre victoire. (En sortant.) Dorothée, j'ai quelques ordres à te donner.

DOROTHÉE.

(A don Juan.) Je vous suis ; (à Florinde.) et je reviens vous apporter votre mantille pour la cérémonie.

SCÈNE VIII.

DONA FLORINDE, PHILIPPE II.

DONA FLORINDE, à part.

Un grand d'Espagne de ce caractère, en tête-à-tête avec une juive ! que de colère et de dédain, s'il pouvait le soupçonner !

PHILIPPE II.

J'avais besoin de vous parler sans témoins, madame.

DONA FLORINDE.

Peut-être pour me révéler le secret que le seigneur don Juan brûle de savoir, et, dans votre bonté, vous vouliez me laisser le plaisir de lui tout apprendre.

PHILIPPE II.

Une pensée plus triste m'occupait ; oui, quand je vous contemple, je me sens ému de pitié pour don Juan, en songeant à tout ce qu'il a cru posséder et à tout ce qu'il va perdre.

DONA FLORINDE.

Comte, je ne vous comprends pas, mais vous m'effrayez.

PHILIPPE II.

Je vous le dis à regret, sénora, ce mariage est impossible.

DONA FLORINDE.

Qui donc voudrait y mettre obstacle ? vous ? oh ! non ; ce n'est pas vous, sur qui sa confiance se reposait avec tant d'abandon, qu'il a reçu comme un hôte bien-aimé, que, tout-à-l'heure encore, il nommait son frère.

PHILIPPE II.

Ne croyez pas que ce soit ma volonté qui vous sépare, madame ; c'est mon devoir ; c'est l'autorité que j'ai reçue d'un père.

DONA FLORINDE.

D'un père qui n'est plus, que vous refusez de faire connaître, et dont les droits, s'il vivait, ne pourraient enchaîner la liberté de don Juan.

PHILIPPE II.

Puisque l'autorité paternelle ne suffit pas, j'en ferai valoir une plus puissante, plus absolue, et sous laquelle tout Espagnol doit baisser la tête et fléchir le genou : celle du roi.

DONA FLORINDE.

Qu'entends-je ?

PHILIPPE II.

La vérité, madame ; c'est lui-même qui veut.. lui qui est devant vous, et qui vous parle.

DONA FLORINDE, à part.

Grand dieu ! le roi ici ! chez une... chez moi ! la terreur me rend muette.

PHILIPPE II.

Vous tremblez ; rassurez-vous. Oui, c'est le roi qui gémit de vous imposer un sacrifice nécessaire, qui pourrait vous ordonner d'y souscrire, et qui vous en prie.

DONA FLORINDE, qui veut mettre un genou en terre.

Ah ! sire, excusez ma hardiesse...

PHILIPPE II.

Que faites-vous?... un Castillan pourrait-il le souffrir ? Cet hommage que je reçois du plus fier de mes sujets, ma courtoisie ne saurait l'accepter de la beauté qui supplie.

DONA FLORINDE.

Accueillez ma prière, sire. Don Juan a pu vous irriter par un mot indiscret ; mais, s'il l'a dit, il ne le pensait pas. Il vous respecte, il vous honore ; il mettrait sa gloire à mourir pour vous. Je vous en conjure, qu'il trouve grace devant son maître. Ah ! sire, soyez magnanime et pardonnez !

PHILIPPE II.

Je ferai plus, madame, j'oublierai ; mais à deux conditions : don Juan ne saura pas de vous qui je suis..

DONA FLORINDE.

Je le jure.

PHILIPPE II.

Et vous lui direz que de votre pleine et entière volonté vous renoncez à cette union.

DONA FLORINDE.

Jamais !..

PHILIPPE II.

Vous hésitez !

DONA FLORINDE.

Non, je n'hésite pas, jamais ! Moi, m'y résoudre ! mais ce serait me jouer à plaisir du désespoir de don Juan ; mais je le tromperais, mais je mentirais, sire, et le roi ne peut pas me commander ce que Dieu lui défend à lui-même.

PHILIPPE II.

Vous l'aimez donc avec une bien aveugle passion ?

DONA FLORINDE.

De toute la puissance de mon ame, plus que je ne peux le dire, plus que je ne pouvais l'imaginer quand il était heureux.

PHILIPPE II.

Et vous voulez que je l'épargne ?

DONA FLORINDE.

C'est votre clémence qui le veut ; c'est votre justice. Que lui reprochez-vous, sire ? est-il coupable ?

PHILIPPE II.

Il vous aime, il s'est fait aimer !... ah ! croyez-

moi, il a commis le plus grand, le plus impardonnable des crimes, le seul qui n'admette pas de grace. Un cloître n'a point assez d'austérités pour l'en punir, les cachots n'ont point assez d'entraves : tout son sang versé goutte à goutte ne suffirait pas pour l'expier.

DONA FLORINDE.

Son sang!... juste ciel! que dites-vous?

PHILIPPE II.

Vous m'avez entendu, vous savez qui je suis et ce que je peux, hésitez-vous encore?... Mais qui ose pénétrer ici?

DONA FLORINDE.

Sire, vous oubliez que vous êtes chez moi.

PHILIPPE II.

Il est vrai, sénora; un roi se croit par-tout dans son palais.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DON QUEXADA.

PHILIPPE II.

C'est vous, don Quexada! venez, vous arrivez à propos.

DON QUEXADA.

Je craignais d'être en retard; (saluant dona Florinde.) mais, en voyant madame, je comprends que, si mon élève m'accuse de lenteur, le seigneur comte doit m'attendre sans impatience.

PHILIPPE II.

Vous savez déjà que vous êtes appelé ici pour un mariage?

DON QUEXADA.

Je l'ai su par don Juan, et je ne puis vous dire avec quelle satisfaction j'ai appris que votre excellence y donnait son consentement.

PHILIPPE II.

On vous a trompé.

DON QUEXADA, à part.

Je l'avais prévu.

PHILIPPE II.

Deux personnes s'opposent à cette union : dona Florinde...

DONA FLORINDE.

Ah! sire, par pitié!...

DON QUEXADA.

Votre majesté s'est fait connaître?

PHILIPPE II.

Seulement de madame, qui ne me tirera pas. Je vous le répète, deux personnes, dona Florinde et moi.

DON QUEXADA.

Il suffirait d'une seule, pour que la chose fût impossible.

PHILIPPE II.

Don Juan va rentrer, recevez-le; dites-lui que madame ne veut pas le suivre à l'autel, et que sa résolution ferme, inébranlable, est de ne plus le revoir.

DONA FLORINDE.

Sire, don Juan ne le croira pas.

DON QUEXADA.

En effet, j'oserai représenter humblement à votre majesté que je crains...

PHILIPPE II.

Qu'il n'ajoute pas foi aux paroles de son second père, lui, ce modèle de l'éducation chrétienne! car ce sont là vos paroles.

DON QUEXADA.

Sa majesté est trop bonne de se les rappeler.

PHILIPPE II.

Ou vous avez trahi la confiance qu'on a placée en vous, ou vous avez pris sur lui une autorité sans bornes.

DON QUEXADA.

J'y ai mis tous soins.

PHILIPPE II.

Il a pour vos ordres un respect filial?

DON QUEXADA.

Cela doit être.

PHILIPPE II.

Si cela n'était pas, vous auriez commis une bien grande faute, seigneur Quexada; et vous savez que, moi régnant, aucune faute n'est impunie. Voyez-le donc; parlez-lui, et qu'il sorte d'ici, pour n'y revenir jamais. Voilà votre mission, remplissez-la; autrement, mettez ordre à vos affaires: il ne me reste plus qu'à vous plaindre!

DON QUEXADA, à part.

Que saint Jacques me soit en aide!

(Dorothee entre avec la mantille de dona Florinde.)

PHILIPPE II.

Madame, permettez-moi de vous offrir la main pour vous accompagner chez vous.

DONA FLORINDE.

Ah! sire, vous vous laisserez toucher par mes prières.

(Ils sortent, et Dorothee les suit.)

SCÈNE X.

DON QUEXADA, puis DON JUAN.

DON QUEXADA.

Une mission! une mission!... il raille; mais de façon à ne faire rire que lui. Et comment la remplir cette mission? traitez donc avec l'impatience en personne, la colère, l'amour déçu, le désespoir, tous les sentiments et toutes les passions qui font explosion à-la-fois!... Comme le disait l'empereur Charles-Quint, quand il voyait les affaires s'embrouiller: « La journée sera bonne. » Mais n'est-ce pas mon pauvre élève que j'entends? A mon secours tout l'arsenal des précautions oratoires! Ce qui me navre le cœur, c'est qu'il va venir à moi, les bras ouverts et la figure épanouie, comme au-devant d'une bonne nouvelle.

DON JUAN, du dehors.

Vite, vite! Dorothee, la mantille! nous descendons dans un moment.

DON QUEXADA, en le voyant entrer.

Qu'est-ce que je disais? il y a dans ses traits un air de confiance, une hilarité de jour de noce, qui mettent toute ma politique en déroute.

SCÈNE XI.

DON JUAN, DON QUEXADA.

DON JUAN, à don Quexada.

Vive l'exactitude! eh bien, vous l'avez vue? vous lui avez parlé? venez remplir votre rôle de père: tout est prêt.

DON QUEXADA.

Mon cher don Juan, j'aurais deux mots à vous dire.

DON JUAN.

Parlez, j'écouterai en marchant.

DON QUEXADA.

Non pas, s'il vous plaît. Allons de ce côté; et veuillez m'écouter sans honger de place.

DON JUAN.

Si je le peux; mais hâtez-vous.

DON QUEXADA.

Soyez calme; votre impétuosité me déconcerte au point que je ne sais plus comment aborder la question.

DON JUAN.

Eh! pour être plus court, commencez par la fin.

DON QUEXADA.

La fin! la fin! elle ne m'embarasse pas moins que le commencement. C'est même la fin que je crains le plus.

DON JUAN.

Parlez, au nom du ciel!

DON QUEXADA.

Tenez, mon ami, rendez-moi le service de me donner le bras pour me conduire chez moi, où je m'expliquerai plus à mon aise.

DON JUAN.

Chez vous? quand tout ce que je puis faire est de me clouer à cette place pour vous entendre! Au fait, pour Dieu, au fait!

DON QUEXADA.

Eh bien! dona Florinde... refuse de vous accorder sa main, et vous interdit pour toujours sa maison; voilà le fait.

DON JUAN.

Qu'est-ce que vous me dites? elle que je quitte à l'instant. On vous trompe. Cela ne peut être; encore un coup, cela n'est pas.

DON QUEXADA.

Je vous l'affirme.

DON JUAN.

Je ne pourrais pas le croire quand je l'enten-

drais de sa bouche; et c'est d'elle que je vais apprendre mon sort.

DON QUEXADA.

Arrêtez: sur mon honneur de gentilhomme, je vous jure que rien n'est plus vrai.

DON JUAN.

Sur votre honneur!... mais si c'était possible, j'aurais donc introduit ici un ennemi qui eût fait un bien indigne usage de ses droits prétendus...

DON QUEXADA, à part.

Voilà ce que je craignais: c'est la fin qui commence.

DON JUAN.

Un imposteur, qui se serait joué de sa parole et de ma crédulité...

DON QUEXADA.

Ne le supposez pas.

DON JUAN.

Et à qui je demanderais un compte sévère de sa conduite.

DON QUEXADA.

Ne répétez pas ce que vous venez de dire.

DON JUAN.

Je le lui dirais en face, quand j'aurais affaire au plus grand nom de la monarchie, à la meilleure épée de toutes les Espagnes; oui, dussé-je lui mettre la main sur l'épaule en pleine cour, dans l'alcázar de Tolède, j'aurais une explication avec lui.

DON QUEXADA.

Par tous les saints du Paradis, vous êtes fou!

DON JUAN.

Mais avant d'en venir là, c'est avec dona Florinde que je veux en avoir une.

DON QUEXADA.

Vous n'irez pas.

DON JUAN.

Rien ne pourra m'en empêcher.

DON QUEXADA.

Vous n'irez pas, c'est vous perdre.

DON JUAN, avec fureur.

Il est chez elle!

DON QUEXADA.

Mon cher don Juan! mon fils!

DON JUAN.

Il est chez elle! malédiction sur lui! Vous êtes venu pour être témoin d'un mariage; vous serez témoin d'un duel.

DON QUEXADA.

Entre vous deux?

DON JUAN.

Et, dans l'embarras où je me trouve, vous ne refuserez pas d'être mon second?

DON QUEXADA, hors de lui.

Ah! c'est trop fort. Votre second, et contre lui! à mon âge, avec mes habitudes toutes pacifiques... c'est aussi par trop abuser de la tendresse que je vous porte, et je perds patience à la fin.

DON JUAN.

Je vous laisse y rêver; mais, puisqu'il est encore ici pour son malheur, rien ne peut le soustraire à ma vengeance.

DON QUEXADA.

Je n'ai plus qu'un parti à prendre, celui de m'en aller sans audience de congé.

(Il se dispose à sortir.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, en entrant.

Restez, don Quexada.

DON JUAN.

J'allais vous chercher, seigneur comte.

PHILIPPE II.

Je venais au-devant de vous, seigneur don Juan.

DON JUAN.

J'ai une demande à vous faire et une réparation à exiger de vous.

PHILIPPE II.

Je verrai si je dois répondre à l'une, et si je veux accorder l'autre.

DON JUAN.

J'ai reçu votre parole : l'avez-vous oublié?

PHILIPPE II.

J'y ai mis une condition : ne vous en souvenez-vous plus?

DON JUAN.

C'était d'approuver mon choix.

PHILIPPE II.

Si je ne l'approuve pas?

DON JUAN.

Vous avez le droit de me refuser votre consentement.

PHILIPPE II.

Je le pense.

DON JUAN.

Comme j'ai celui de m'en passer.

PHILIPPE II.

J'en doute.

DON JUAN.

Tout grand seigneur que vous êtes, vous en aurez bientôt la certitude. Mais j'ai un doute aussi.

PHILIPPE II.

Lequel?

DON JUAN.

Ce que don Quexada vient de me dire est-il vrai?

DON QUEXADA, à part.

Ah ! me voici mêlé dans l'affaire !

PHILIPPE II.

Que vous a-t-il dit ?

DON QUEXADA, vivement.

Rien que je ne puisse répéter devant votre excellence.

DON JUAN.

Que dona Florinde refuse de s'unir à moi et de me revoir jamais.

PHILIPPE II.

C'est en effet sa résolution.

DON JUAN.

Vous m'avez donc trahi ; et cette trahison ne peut se laver qu'avec du sang : le vôtre ou le mien !

DON QUEXADA.

Ah ! mon Dieu !

PHILIPPE II.

Voilà une proposition qui m'étonne dans la bouche d'un homme d'église.

DON JUAN.

Et une réponse évasive qui ne me surprend pas moins dans celle d'un homme d'épée.

PHILIPPE II.

C'est que vous n'avez pas songé qu'il y a peut-être quelque distance entre nous.

DON JUAN.

Que pouvez-vous alléguer pour le prouver ? Votre âge ? nous sommes jeunes tous deux ; votre supériorité dans les armes ? je la nie ; votre noblesse ? vous êtes garant de la mienne ; et, qui que je sois, je crois que mon père valait bien le vôtre.

PHILIPPE II.

C'est encore plus vrai que vous ne le croyez.

DON JUAN.

Quel se ait donc votre motif pour refuser ?

PHILIPPE II.

Qui vous dit que je n'accepte pas ?

DON QUEXADA, qui se jette entre eux.

(Au roi.) Votre excellence voudrait..

PHILIPPE II.

Silence !

DON QUEXADA.

Quoi ! don Juan, vous osez...

DON JUAN.

Laissez-nous. (Au roi.) Alors, dans quelques instants, derrière le couvent des Dominicains !

PHILIPPE II.

Mais c'est un lieu consacré, seigneur don Juan.

DON JUAN.

Raison de plus : un de nous deux sera tout porté pour y dormir en terre sainte.

DON QUEXADA, à part.

Il est possédé d'un démon qui lui souffle ses réponses.

DON JUAN.

En quittant dona Florinde, qui va me revoir, quoi que vous en disiez, je suis à vous !

PHILIPPE II.

Encore un mot, don Juan, un seul que je vous engage à méditer ; car cette fois je parle

sérieusement. Je ne vous empêche pas d'entrer chez dona Florinde, qui vous répètera tout ce que vous venez d'apprendre ; mais, dans l'intérêt de votre vie, renoncez volontairement à cette entrevue ; je vous le conseille : car, si vous passez le seuil de cette porte, il n'y a plus de pardon pour vous.

DON JUAN, au roi.

De la pitié!

PHILIPPE II.

Jeune homme, vous en avez besoin : méritez-la.

DON JUAN.

Noble comte, je vais demander à dona Florinde si vous méritez la mienne.

SCÈNE XIII.

PHILIPPE II, DON QUEXADA.

PHILIPPE II.

Eh bien, seigneur Quexada?

DON QUEXADA, tremblant.

Sire...

PHILIPPE II.

Le voilà donc, ce parfait chrétien, ce dévot par excellence!

DON QUEXADA.

J'avoue que du côté de la dévotion...

PHILIPPE II.

Timide comme une jeune fille!...

DON QUEXADA.

Je conviens que sous le rapport de la timidité...

PHILIPPE II.

Que direz-vous donc pour sa justification et pour la vôtre?

DON QUEXADA.

Je dirai... je dirai... que je ne puis rien dire; que je suis au désespoir de ma vie; que vous me voyez anéanti de surprise et de confusion.

PHILIPPE II.

Et je ne le punirais pas!

DON QUEXADA.

Quoi! votre majesté veut descendre à le châtier de sa main?

PHILIPPE II.

Êtes-vous en démençe?

DON QUEXADA.

Sire, croyez que s'il avait su qu'il parlait à son roi...

PHILIPPE II.

S'il l'avait su, vivrait-il encore?

DON QUEXADA

Votre frère!

PHILIPPE II.

Ce sujet rebelle, cet insolent bâtard, lui, mon frère! il ne l'est pas, il ne le sera jamais. Lui-même vient de refuser son pardon, et vous n'avez plus qu'un moyen d'obtenir le vôtre.

DON QUEXADA, à part.

Que va-t-il m'ordonner?

PHILIPPE II.

Je n'ai que vous ici qui connaissiez ce secret, je ne puis, je ne veux employer que vous pour l'ensevelir dans un éternel oubli. (S'approchant d'une table.) Vous allez vous saisir de don Juan.

DON QUEXADA.

Je ne hasarderai qu'une seule observation; c'est qu'il lui sera infiniment plus aisé de s'emparer de moi, qu'à moi de me saisir de lui.

PHILIPPE II.

Des gens qui ont mes ordres vont arriver, ou sont déjà ici pour vous porter secours.

DON QUEXADA, pendant que le roi s'assied près de la table.

Que veut-il écrire?

PHILIPPE II, écrivant.

« Mon révérend père, recevez dans votre pieuse maison le jeune homme qui vous sera présenté par don Quexada: que, soumis à toute la sévérité de la règle, il y soit renfermé pour sa vie.

« Moi, LE ROI.»

DON QUEXADA.

Pour sa vie!

PHILIPPE II.

Vous conduirez don Juan au monastère le plus voisin et de l'ordre le plus sévère: celui des Frères de la Passion; vous remettrez au supérieur ces trois lignes de ma main, et vous viendrez me rendre compte de ce que vous aurez fait.

DON QUEXADA.

Ah! sire, grâce pour un malheureux!

PHILIPPE II.

Si vous n'obéissez pas, ceux que je charge de vous accompagner ont ordre de vous ramener devant moi; et, que vous ayez pour demeure un cercueil, ou les quatre murs d'un cachot, vous ne reverrez pas le soleil.

DON QUEXADA.

J'obéirai.

PHILIPPE II, ouvrant la porte du fond, et s'adressant à un officier et à plusieurs alguazils.

Entrez, messieurs, et faites tout ce que le seigneur Quexada va vous commander en mon nom. (A Quexada.) Promptitude et discrétion, ou vous n'êtes plus de ce monde! m'entendez-vous?

DON QUEXADA.

Parfaitement.

PHILIPPE II.

J'avais à cœur d'être compris. Adieu!

SCÈNE XIV.

DON QUEXADA, sur le devant de la scène; L'OFFICIER, LES ALGUAZILS, dans le fond.

DON QUEXADA.

Pour sa vie! dans un cloître pour sa vie! Ah!

fortuné jeune homme, en dépit de toutes ses extravagances, je n'ai jamais si fortement senti combien je l'aime. Il est aussi mon fils à moi, et c'est moi qu'on charge d'accomplir cet ordre barbare!... (Il relit le billet en marchant avec agitation.) Mais cet ordre ne désigne pas le monastère. Ah! quelle idée... Don Juan n'a dans le monde qu'un protecteur naturel qui puisse le sauver, nous sauver tous deux... Ce serait bien hazli. (S'arrêtant tout-à-coup.) Ai-je quelque chose à risquer maintenant? le mouvement est donné; et j'aurai beau me cramponner à tout, il faut

que je roule jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'arrêter. J'ai connu ces positions-là, et l'empereur, mon maître, aussi; mais il se rattrapait toujours et me remettait sur mes pieds par contre-coup. Fasse le ciel qu'il en soit encore de même! (Avec résolution.) Il y a de ces peurs héroïques qui vous donnent du courage; je suis décidé. (A l'officier et aux alguazils.) Allons, messieurs, suivez-moi; main-forte pour exécuter les volontés du roi d'Espagne!

(Il se dirige vers l'appartement de dona Florinde.)

ACTE TROISIÈME.

Un parloir dans l'appartement du frère Arsène, au monastère de Saint-Just. Une fenêtre ouverte. Sous la fenêtre, une natte de paille. — Il fait nuit.

SCÈNE I.

PEBLO, penché sur le balcon.

L'échelle ira jusqu'à terre; maintenant remontez, ma mignonne. (Il la retire vers lui.) Vienne une belle nuit, noire comme la robe d'un dominicain, et vous me rendrez le bon office de me tirer d'ici; trente échelons, et me voilà en bas; deux tours de clef, et je suis hors du couvent.

FRÈRE ARSÈNE, de sa cellule.

Peblo?

PEBLO.

C'est sa voix; zest! l'échelle sous ma natte! le novice blotti dessus; et puis criez, père Arsène!

FRÈRE ARSÈNE.

Peblo, répondez-vous?

PEBLO.

Je dors trop bien pour entendre.

SCÈNE II.

FRÈRE ARSÈNE, une lampe à la main; PEBLO, qui feint de dormir.

FRÈRE ARSÈNE.

Peblo?... (Il s'approche du novice.) Ah! le bien-cureux, quel sommeil! et à une époque de ma vie tout m'a été possible excepté de dormir ainsi... allons, un peu de pitié! (Se traînant de meuble en meuble jusqu'à une table où il pose sa lampe.) Du moins il n'espionnera ni mes actions ni mes paroles. (En s'asseyant sur le devant de la scène.) Que puis-je craindre de cet enfant? s'il me voit tant que le jour dure, il ne me connaît pas, et aucun des moines n'oserait enfreindre ma défense en lui révélant qui je suis, ou plutôt qui j'étais.

PEBLO, se soulevant sur sa natte.

Il parle, mais si bas...

FRÈRE ARSÈNE.

Toujours souffrir, sans avoir à qui se plaindre! je n'y tiens plus. (Se levant, et allant tirer Peblo par le bras.) Debout, novice! secouez votre engourdissement et ouvrez les yeux.

PEBLO, qui étend les bras en bâillant.

J'aurai beau les ouvrir, père Arsène, je ne verrai pas le jour, car vous me faites lever avant lui.

FRÈRE ARSÈNE.

La paresse, Peblo, est un grand péché

PEBLO.

Celui qui l'a inventé, ce péché-là, était sans doute un saint homme à qui sa goutte ne permettait pas de fermer l'œil.

FRÈRE ARSÈNE.

Où qui connaissait le prix du temps; mais vous, quand vous ne le perdez pas, vous l'employez mal.

PEBLO, retournant vers le balcon d'un air mutin.

J'aime mieux l'employer à dormir qu'à réveiller les autres.

FRÈRE ARSÈNE.

Où allez-vous?... remuant sans cesse!

PEBLO.

Laissez-moi me reconoler, je ne remuerai plus.

FRÈRE ARSÈNE.

Répondant toujours, même avant d'entendre.

PEBLO, à part.

Est-ce injuste? quelquefois je ne réponds pas quand j'ai entendu.

FRÈRE ARSÈNE.

Curieux à l'excès!

PEBLO.

Comme s'il n'y avait que moi de curieux dans la maison.

FRÈRE ARSÈNE.

Qu'est-ce à dire, petit moinillon révolté que vous êtes?

PEBLO, à part.

Oh ! monillon !... il croit qu'il me fait bien de la peine.

FRÈRE ARSÈNE.

Encore un coup, de qui parlez-vous ? est-ce de moi ?

PEBLO.

Dieu m'en garde, père Arsène ! c'est du prier, qui vient toujours m'adresser en douceur un tas de méchantes questions sur vous.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Ce prier, il rend dévotement compte de toutes mes actions ; s'il est la créature de Dieu, il est encore plus celle du roi. (A Peblo.) Parle à cœur ouvert, mon enfant, que te demande-t-il ?

PEBLO, à part.

Il n'est pas curieux, lui !

FRÈRE ARSÈNE.

Eh bien ?

PEBLO.

Ce que vous faites, père Arsène, ce que vous dites et ce que vous écrivez.

FRÈRE ARSÈNE.

Il ne peut guère en demander davantage ; et tu lui réponds ?...

PEBLO.

Que vous faites des horloges ; que vous dites : Quelle heure est-il ? et que vous écrivez votre confession.

FRÈRE ARSÈNE.

C'est bien, très bien même ; je suis content de toi, je te croyais un peu médisant...

PEBLO.

Moi, père Arsène !

FRÈRE ARSÈNE.

Et si tu t'étais, bien que tu profités des peines que je me donne pour ton éducation, il faudrait nous séparer, parceque le frère prier pourrait prendre tes paroles au pied de la lettre. C'est un saint homme, Peblo, un bien saint homme ; mais d'une dévotion vêtillanteuse, qui s'effarouche de tout, se cabre pour rien, fait une montagne d'un grain de sable, et d'une misère sans conséquence un bel et bon péché mortel.

PEBLO, à part.

Il se gêne pour médire de son supérieur.

FRÈRE ARSÈNE.

J'aime presque mieux la franchise brutale du frère gardien.

PEBLO.*

Du père Pacôme, mon oncle ?

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Son oncle !... pauvre orphelin ! les moines n'ont jamais que des neveux.

PEBLO.

Vous avez tort, car le prier s'est bien ra-douci depuis la mort du dernier abbé. J'entends les frères se conter entre eux que, malgré ses soixante-treize ans sonnés, il grille sous son air

froid d'être nommé à la place vacante. Comme le chapitre se rassemble aujourd'hui pour l'élection, il ne dit plus de mal de personne, afin de gagner des voix ; au lieu que mon oncle Pacôme, son bon ami, dit du mal de tout le monde, afin d'ôter des voix aux autres.

FRÈRE ARSÈNE.

Du mal de tout le monde ?... Et de moi aussi, n'est-ce pas ?

PEBLO.

Comme d'habitude ; en sa qualité d'ancien marin vous savez qu'il crie toujours : La discipline, la discipline !... et il prétend, bien à tort, mais il le prétend...

FRÈRE ARSÈNE.

Quoi donc ?

PEBLO.

Que vous mettez les jeunes moines en rébellion contre les vieux.

FRÈRE ARSÈNE.

Moi qui ne cherche qu'à rapprocher les parties !

PEBLO.

Mais c'est comme un fait exprès ; vous ne les avez pas plus tôt accordés, qu'ils ne peuvent plus s'entendre.

FRÈRE ARSÈNE.

C'est que la fièvre de l'élection tourne ici toutes les têtes.

PEBLO.

Jusqu'à celle du frère Timothée.

FRÈRE ARSÈNE.

Un homme si modeste !

PEBLO.

Un prédicateur tout en Dieu, dont la figure ressemble à un sermon sur la charité, et dont les paroles sont plus douces que les bonbons des sœurs de la Providence, qui l'ont choisi pour directeur.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Et avec raison.

PEBLO.

Eh bien ! il s'est glissé à pas de loup et en pérorant tout bas, à la tête d'une bonne vingtaine de suffrages parmi les jeunes moines ; le frère gardien, mon oncle, en commande à-peu-près autant parmi les vieux, qu'il mène haut la main comme son ancien équipage ; et tous deux ils travaillent à se soufler des voix ; ils tirent chacun de leur côté tous les électeurs qui sont entre deux âges, et ils s'agaient, et ils se moquent, et ils se détestent : c'est une bénédiction.

FRÈRE ARSÈNE.

Sais-tu pour qui votera le frère Timothée ?

PEBLO.

Peut-être bien pour le père procureur, qui a des chances, parcequ'il donne à dîner au vieux Jérónimo, et à cegros té, ~~et~~ le cellérier ; ce qui lui fait deux voix.

FRÈRE ARSÈNE.

Il est vrai que ce sont les deux estomacs les plus reconnaissants de la communauté.

PEBLO.

Mais je connais quelqu'un pour qui le frère Timothée voterait de préférence.

FRÈRE ARSÈNE.

Qui donc?

PEBLO.

Vous.

FRÈRE ARSÈNE.

Est-ce que j'ai des prétentions?

PEBLO.

Hier il m'a pris sur ses genoux, et, en me donnant des cédrats confits, il m'a dit : (tous-
sant deux ou trois fois et imitant le ton du frère Timothée.) « Notre vénérable père Arsène, cette
« lumière de la communauté, que tu as le
« bonheur de voir tous les jours, il jouit d'un
« grand crédit auprès du roi; rappelle-moi
« souvent à son souvenir; qu'il ait la bonté
« infinie de m'appuyer un peu, et j'aurai l'insigne honneur de prêcher ce carême devant la
« cour. »

FRÈRE ARSÈNE.

Comme si Dieu était là plutôt qu'ailleurs! (A Peblo.) En réclamant ma protection, il ne t'a rien dit de Charles-Quint?

PEBLO.

Charles-Quint!... Je ne le connais pas.

FRÈRE ARSÈNE.

En souriant.) O gloire humaine! (Tombant assis.) Aïe! il n'y a de réel que la douleur.

PEBLO.

Ah! vous voulez dire cet empereur que personne ne voyait, qui est mort ici tout récemment, et dont on fera les funérailles dans trois jours.

FRÈRE ARSÈNE.

Oui, dans trois jours; (à part.) ils ont au moins rempli mes intentions en accréditant ce bruit qui m'épargnera bien des importunités.

PEBLO.

Lorsqu'il en parle de votre empereur, il se signifierait presque; il s'incline bien bas pour dire : « Jésus, mon Sauveur! » et plus bas encore quand il dit : « Feu sa majesté, l'empereur et roi!... »

FRÈRE ARSÈNE.

Assez, assez! ton babil m'amusaît d'abord, mais à la longue...

PEBLO.

On se lasse de tout. C'est justement là l'effet que le couvent produit sur moi.

FRÈRE ARSÈNE.

Qu'est-ce que vous dites, Peblo? Allez dans ma cellule; allez donner un coup d'œil à mes horloges; je crois que le numéro quatre est en retard.

PEBLO.

J'y vais, père Arsène; mais j'aurai beau pousser les aiguilles, le temps n'en ira pas plus vite.

FRÈRE ARSÈNE.

Si je me lève pour courir après vous!

PEBLO, qui sort en sautant.

Il m'attraperait avec sa goutte.

SCÈNE III.

FRÈRE ARSÈNE.

Il a raison, le malicieux petit vaurien : une vie inactive est fastidieuse comme un livre qu'on a trop lu; et n'être réveillé de son néant que par les piqûres de ces insectes du cloître! de ce frère Pacôme!... Ah! quand vous voyez un vieillard impitoyable pour la jeunesse, soyez sûr qu'il a été trop indulgent pour lui-même. Peblo s'est plaint dernièrement à sa mère des duretés de son oncle : elle est venue me voir dans l'ermitage voisin, se jeter à mes pieds; elle m'a tout avoué, en me priant d'adoucir l'oncle en faveur du pauvre enfant. Je lui parlerai, je le dois. Frère Pacôme, il y a seize ans!... Que dis je? est-il le seul qui étouffe le cri de la nature par respect humain? et moi, moi!... (En se levant.) Quel supplice que de n'avoir rien à faire! le remords a trop de prise sur vous. Heureusement voici le jour! Mes yeux s'étaient fatigués à cette pâle lueur de la lampe, et ils vont se rafraîchir en changeant de lumière. (S'approchant de la fenêtré, après avoir éteint sa lampe.) Tranquille vallée de Saint-Just, elle sort des vapeurs... il me semble qu'elle a vieilli comme moi. Que je la trouvais belle, lorsque, la traversant dans toute la pompe de ma gloire, je pris la résolution d'y mourir! Eh bien! depuis deux jours, n'y suis-je pas mort de mon vivant?... C'est une idée que je veux exécuter en grand, avant que la nature la prenne avec moi tout-à-fait au sérieux : mes funérailles me feront passer une journée, une de ces journées dont les douze heures si vides, si longues, si lentes, ne commencent jamais assez tôt et finissent toujours trop tard. (Revenant sur le devant de la scène.) Enfin la cloche sonne le premier office : je vais donc me récréer en chantant au lutrin les louanges de Dieu... Ah! jadis! jadis! moi qui me sentais à l'étroit dans des états si vastes que le soleil ne s'y couchait jamais, je portais le sort des empires dans mes yeux, je poussais d'un geste une moitié de l'Europe contre l'autre; d'un mot je la renuais dans ses entrailles, et maintenant c'est un des événements de ma vie que de chanter au lutrin!

SCÈNE IV.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO.

PEBLO.

Mon père, je vous avertis qu'on va venir vous chercher pour les matines.

FRÈRE ARSÈNE.

Toujours les mêmes versets, psalmodies du même ton ! n'importe, j'ai du plaisir à m'entendre, et toi, Peblo ?

PEBLO.

Si j'en ai, père Arsène ! comme tout le monde. (A part.) Il chante faux !..

FRÈRE ARSÈNE.

Je crois que voici les religieux qui viennent me prendre.

PEBLO.

Oh ! faites donc quelque chose pour le frère Timothée ; il prêche si bien ! les sermons qu'il débite sont les seuls que j'aie entendus d'un bout à l'autre sans...

FRÈRE ARSÈNE.

Sans dormir. (Sévèrement.) Vous dormez donc au sermon, Peblo ?

PEBLO.

Dame ! père Arsène, vous me reveillez la nuit, il faut bien que je me rattrape le jour ; vous-même dimanche dernier, si je ne vous avais pas tiré par votre robe...

FRÈRE ARSÈNE.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

PEBLO.

Et à trois reprises encore, au point que le morceau a failli me rester dans la main...

FRÈRE ARSÈNE.

Taisez-vous, raisonnez !

PEBLO, à part.

Raisonneur ! il commet tous les péchés qu'il me reproche.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, FRÈRE PACOME, FRÈRE TIMOTHÉE.

FRÈRE PACOME, d'un ton brusque.

Dieu vous garde, mon révérend !

FRÈRE ARSÈNE.

Je fais le même vœu pour vous, frère Pacôme.

FRÈRE TIMOTHÉE, d'une voix douce.

Le ciel exauce-t-il les ferventes prières que je ne cesse de lui adresser pour la plus précieuse santé du couvent ?

FRÈRE ARSÈNE.

Toujours bienveillant, frère Timothée ! Hélas ! ma goutte me laisse peu de repos.

FRÈRE PACOME.

Il faut vivre avec son ennemi, comme nous le disions sur les galères du roi quand la mer était mauvaise. Mais j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : il nous est arrivé, vers minuit, un jeune homme qu'on a reçu dans la maison sur un ordre du roi. Vous avez exprimé au prieur le désir d'avoir un novice de plus, et, si celui-là vous convient, on va le conduire chez vous.

FRÈRE ARSÈNE.

Bien volontiers, et le plus tôt possible.

FRÈRE PACOME.

Par Notre-Dame des marinières ! je m'y attendais. Vous aimez le changement, frère Arsène ; soit dit sans reproche.

FRÈRE ARSÈNE.

Et vous vous plaisez à me le faire remarquer, frère Pacôme ; soit dit sans aigreur. Peblo, je te dispense de l'office. Tu resteras ici pour recevoir le nouveau venu.

PEBLO.

J'obéirai. (A part.) Pas de matines, et une figure nouvelle, la journée commence bien.

FRÈRE PACOME, avec dureté.

Bon précepteur qu'il aura là !

FRÈRE ARSÈNE.

Nous allons accomplir au cœur une œuvre importante, mes frères : celle d'implorer Dieu, pour qu'il dicte aujourd'hui notre choix. En songeant au devoir sacré qui nous appelle, j'espère que vous sentirez le besoin d'être d'accord.

FRÈRE TIMOTHÉE.

Est-ce que nous étions brouillés ?

FRÈRE ARSÈNE, à Timothée.

J'aime à voir que vous lui avez pardonné sa critique un peu sévère de votre dernière homélie.

FRÈRE TIMOTHÉE, avec douceur.

La charité me l'ordonnait. (A part.) Mais je m'en souviendrai.

FRÈRE ARSÈNE, à Pacôme.

Et vous, sa répartie un peu vive contre ses anciens.

FRÈRE PACOME, brusquement.

Je n'ai pas de rancune. (A part.) Mais si j'en perds la mémoire !..

FRÈRE ARSÈNE.

Maintenant que tout est oublié, nous voici justement dans les pieuses dispositions où nous devons être, pour faire descendre les grâces du ciel sur l'élection.

PEBLO, à part.

Ils sont rapatriés pour matines ; notre saint patron y mettra du sien, si cela dure jusqu'à vêpres.

FRÈRE ARSÈNE, à Pacôme.

Ayez quelque pitié d'un malade, mon très cher gardien, et abrégez-moi la route, en me faisant passer par la porte du petit escalier.

FRÈRE PACOME.

Ce serait de grand cœur. Mais, de par tous les saints ! je ne sais pas ce qu'est devenu mon passe-partout.

PEBLO, à part.

Je le sais bien, moi.

FRÈRE ARSÈNE.

Il ne me reste donc qu'à me résigner. (Prenant le bras de Timothée.) Mon bon Timothée, votre appui !

FRÈRE TIMOTHÉE, bas

Oserai-je vous dire : A charge de revanche !

FRÈRE PACOME, en tâtant ses poches.

Il faudra bien pourtant que je le retrouve.

SCÈNE VI.

PEBLO, seul.

Cherche ! cherche !... le jour où tu m'en as donné un si bon coup sur les doigts, après avoir prêché contre la colère, il a passé de ta poche dans la mienne. Et le voilà, et il ouvre toutes les portes, et celle du jardin aussi. Bonne petite clef que j'aime, que je baise, si tu protèges ma fuite, sais-tu ce que je ferai de toi ? j'irai te suspendre en toute dévotion au pied de la bonne Vierge de mon village. Eh ! vite, rentre au bercail ; je vois mon nouveau camarade ; Dieu ! qu'il a l'air triste !

SCÈNE VII.

PEBLO, DON JUAN, UN MOINE, qui dépose sur un siège une robe de novice, et sort.

DON JUAN, sans voir Peblo.

Me désarmer ! m'arracher de ses genoux, malgré ses cris, malgré ses larmes ! et je ne puis tirer vengeance de cette trahison ! Pour jamais séparé d'elle !

PEBLO.

Doux Sanveur ! il parle d'une femme ; écou-tons.

DON JUAN.

Pour jamais enseveli dans cette retraite ! il me semble que l'air me manque. Ces murs m'étouffent. En voulant me convertir de force, ils me rendraient impie, et les malédictions viennent d'elles-mêmes sur mes lèvres. (Tom-
bant assis.) Je suis bien malheureux !

PEBLO.

Il me fait pitié. (A don Juan.) Mon frère ?

DON JUAN, se retournant.

Qui êtes-vous ?

PEBLO.

Le petit Peblo, votre camarade.

DON JUAN.

Que me voulez-vous ?

PEBLO.

Vous rendre service.

DON JUAN.

Dites-moi donc quel est ce couvent ?

PEBLO.

Celui de Saint-Just.

DON JUAN, se levant.

Où Saint-Just ! où Charles-Quint s'est retiré ?

PEBLO.

Ils parlent tous de Charles-Quint.

DON JUAN.

Lui, du moins, prendra ma défense. Ne puis-je le voir ?

PEBLO.

Il y a trois jours qu'il est mort.

DON JUAN, retombant assis.

Et mon espoir avec lui !

PEBLO, mystérieusement.

Ne vous désolez pas : je vous protège.

DON JUAN.

Vous, mon enfant !

PEBLO.

Soyez bien docile aux ordres du frère Arsène, dont vous allez devenir le novice.

DON JUAN.

Moi novice ; damnation ! mort ! enfer !...

PEBLO.

Comme il jure !

DON JUAN.

Jamais : pas plus que je ne veux être moine.

PEBLO.

Parlez donc bas ! au couvent on ne dit pas tout ce qu'on pense, et on ne crie pas tout ce qu'on dit.

DON JUAN, saisissant la robe de novice.

Plutôt fouler cet habit sous mes pieds.

PEBLO, l'arrêtant.

Gardez-vous-en bien ! on enrage, si l'on veut, sous sa robe ; mais on ne la déchire pas : cela se verrait. (A part) C'est toute une éducation à faire.

DON JUAN.

Enfin, que voulez-vous me dire ?

PEBLO.

Que j'ai le moyen de vous tirer d'ici ; mais il faut vous contraindre.

DON JUAN.

Le pourrai-je ?

PEBLO.

Et si cette nuit est sombre...

DON JUAN.

Eh bien ?

PEBLO.

Avec cette clef...

DON JUAN.

Après ?

PEBLO.

Par cette fenêtre...

DON JUAN.

On saute, et on est libre.

PEBLO.

Non ; on tombe et on se casse le cou ; mais...

DON JUAN.

Achevez !

PEBLO.

Silence ! voici frère Arsène

DON JUAN.

Je ne saurais rien.

EBLO, chantant.

Comme un ange il était beau,

No, no;

Comme un ange il était beau.

Noël nouveau!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, FRÈRE ARSÈNE.

FRÈRE ARSÈNE.

Allez, Peblo, chanter vos noëls chez moi.

PEBLO.

Dans votre jardin plutôt, en arrosant vos fleurs ?

FRÈRE ARSÈNE.

Si vous voulez.

PEBLO, à part.

Je dirai deux mots à ses oranges. (Haut.)

Adieu, père Arsène! (A don Juan, le doigt sur la bouche.) A revoir, mon frère!

FRÈRE ARSÈNE.

Sortez.

PEBLO, à part, en sortant.

Pourvu qu'il n'aille pas laisser échapper la vérité, lui qui n'a pas encore les habitudes de la maison!

SCÈNE IX.

FRÈRE ARSÈNE, DON JUAN.

FRÈRE ARSÈNE.

Approchez, mon jeune ami.

DON JUAN, à part.

Ce moine, je le déteste d'avance.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Il y a je ne sais quoi en lui, qui me remue le cœur.

DON JUAN.

Eh bien, mon révérend? (A part.) Je trouve dans ses traits une bienveillance à laquelle je ne m'attendais pas.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous avez donc l'intention de faire vos vœux dans cette maison ?

DON JUAN.

Je ne sais pas feindre : j'y suis contre ma volonté.

FRÈRE ARSÈNE.

Comment ?

DON JUAN.

On s'est emparé de moi par la force; c'est par la force qu'on m'a conduit ici.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous n'aviez donc pas de protecteur ?

DON JUAN.

J'en avais un; il m'a traité vingt ans comme son fils. J'ai pu commettre des fautes, je n'y cherche pas d'excuses; mais devait-il pour

m'en infliger la peine, devenir le complice de cette infamie; lui, don Quexada!

FRÈRE ARSÈNE.

Don Quexada! qu'avez-vous dit? c'est à don Quexada que vous avez été confié dès l'enfance ?

DON JUAN.

Il est vrai.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous vous nommez don Juan ?

DON JUAN.

Sans doute.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

C'est lui! mon fils!... (Haut.) Est-il possible? vous, don Juan, malheureux, malheureux près de moi! vous prisonnier dans ce cloître!

DON JUAN.

Et pour la vie. Mais qu'avez-vous ?

FRÈRE ARSÈNE.

Rien, non, rien. L'intérêt... la pitié.. (A part.) Ah! restons maître de l'émotion qui m'agite.

DON JUAN.

Vous saviez mon nom !

FRÈRE ARSÈNE.

Ne vient-on pas de me l'apprendre? (A part.) Qu'il est bien! Que j'en suis fier! est-ce que je n'oserais pas l'embrasser ?

DON JUAN.

Vous connaissez don Quexada ?

FRÈRE ARSÈNE.

Je l'ai vu autrefois. Il commandait ceux qui vous ont amené ?

DON JUAN.

Lorsqu'ils ont porté la main sur moi, il était là, ce protecteur de ma jeunesse! Il s'est fait le geôlier de son élève. Vous comprenez que je ne voulais plus le regarder, ni lui parler. Quand nous sommes arrivés à la première grille, il m'a dit tout bas : « Remerciez-moi de vous « avoir conduit dans ce couvent, car j'avais « l'ordre de vous enfermer dans un autre. » Vous conviendrez que je dois lui savoir gré de sa protection !

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Je reconnais là mon vieux conseiller. (A don Juan.) Mais pourquoi vous priver de votre liberté? de quel droit? qui l'a commandé ?

DON JUAN.

Le roi.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Son frère! ce serait horrible. (Haut.) Le roi, dites-vous ?

DON JUAN.

Cet ordre lui a été surpris par un lâche, qui a mieux aimé se déshonorer en m'emprisonnant, que s'exposer à me voir face à face, l'épée à la main.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais votre père?..

DON JUAN.

C'est avec son nom qu'on me persécute; c'est sous sa volonté qu'on m'écrase; enfin c'est lui, dit-on, lui qui m'a condamné à vivre, ou plutôt à mourir dans cette prison.

FRÈRE ARSÈNE, vivement.

Cela n'est pas!... je veux dire que cela ne peut être; qu'il eût désiré, par des raisons dont il était le seul juge, vous voir embrasser une profession paisible et sacrée, je le comprends; mais qu'il ait voulu qu'on en vint contre vous à cette tyrannie, à cette violence! un père!... ah! je le répète, c'est impossible..

DON JUAN.

A-t-il jamais été un père pour moi?

FRÈRE ARSÈNE.

Etes-vous sûr qu'il lui fit permis de l'être?

DON JUAN.

Mon malheur m'a fait réfléchir; j'ai ouvert les yeux: on affirme qu'il n'est plus; mais peut-être vit-il encore? peut-être c'est un grand seigneur de cette cour si pieuse, où, pour avoir failli dans sa jeunesse, on devient dénaturé sur ses vieux jours. Qui sait s'il ne poursuit pas en moi un souvenir qui le gêne, un témoin qui l'accuse, et si je ne suis pas le fruit de quelque faiblesse humaine, dont il a plus de honte que de remords?

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Ah! Dieu m'en punit cruellement.

DON JUAN.

Les voilà, ces grands de la terre! pour effacer jusqu'à la trace d'une erreur, ils livrent leur sang, oui, leur propre sang, ils l'abandonnent à des mains étrangères; ils jettent un malheureux à la merci du hasard. Veille sur lui qui voudra!... au besoin, ils l'enferment vivant dans un tombeau, afin qu'il expie par ses austérités une naissance dont ils sont coupables; et, se reposant de leur salut sur la pénitence d'autrui, ils vivent en paix avec eux-mêmes; ils jouissent d'une réputation sans tache. Ainsi va le monde: ils ont commis un crime pour cacher une faute; et on les honore!

FRÈRE ARSÈNE.

Ah! c'est trop! jeune homme, craignez d'être injuste.

DON JUAN.

Je le suis; vous avez raison. La douleur m'égaré et me rend injuste envers mon père; mais croyez que j'exposerais cent fois ce que je tiens de lui pour venger son honneur mis en doute, ou sa mémoire outragée. Ah! s'il a cessé de vivre, je le pleure; et, s'il existe, je lui pardonne.

FRÈRE ARSÈNE.

Bien!... bien!... voilà un mot de l'âme qui me prouve que vous êtes digne d'un meilleur sort.

DON JUAN.

J'ai donc trouvé un ami où je ne croyais ren-

contrer que des persécuteurs. Ah! pourquoi Charles-Quint a-t-il expiré trop tôt? grâce à vous, je lui aurais parlé, peut-être.

FRÈRE ARSÈNE.

Que vouliez-vous lui dire?

DON JUAN.

Vous le demandez! j'aurais embrassé ses genoux; je lui aurais dit: J'ai du cœur, j'aime la gloire, et on veut étouffer mon avenir dans un cloître. Je n'ai que vingt ans, et on viole toutes les lois divines pour m'imposer une captivité sans fin; je suis votre sujet, et on m'opprime, au mépris de toutes les lois humaines. Vous avez été trop grand pour ne pas être bon et juste, et vous devez vous jeter entre l'oppressé et moi.... Est-ce que je ne l'aurais pas entendu?

FRÈRE ARSÈNE, avec effusion.

Jusqu'aux larmes, don Juan, jusqu'aux larmes!

DON JUAN.

Et il m'aurait rendu au monde, n'est-ce pas? à tout ce qu'on m'a ravi, à ce bonheur dont le souvenir me dévore loin d'elle?

FRÈRE ARSÈNE.

Loin d'elle!... que dites-vous!

DON JUAN.

J'ai une amie, pardonnez-moi de vous ouvrir mon cœur, une bien noble amie, que j'a-dore...

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Puis-je lui en faire un crime?

DON JUAN.

Et c'est au moment où nous allons nous unir, qu'on nous a séparés pour toujours.

FRÈRE ARSÈNE.

Ne me soupçonnez pas d'une indiscrete curiosité; mais vous m'intéressez vivement: je veux vous être utile, et pour vous servir j'ai besoin de tout savoir. Quelle est-elle, cette personne que vous aimez? quel est son nom?

DON JUAN.

Florinde de Sanloval.

FRÈRE ARSÈNE.

Sandoval? ce n'est pas une famille d'anciens chrétiens.

DON JUAN.

Qu'importe?

FRÈRE ARSÈNE.

Beaucoup aux yeux du monde; mais, comme vous le dites, aux yeux de Dieu, que la foi soit ancienne ou récente, qu'importe, pourvu qu'elle soit pure?

DON JUAN.

Quoi, vous êtes moine et vous parlez ainsi!

FRÈRE ARSÈNE.

Vous êtes jeune, et vous croyez déjà qu'il n'a ni indulgence, ni raison sous l'habit que porte.

DON JUAN.

Ah! loin de moi cette idée!

FRÈRE ARSÈNE.

Ce Sandoval, il m'a rendu un service qu'il ne m'était pas permis d'oublier; et sa fille, je me souviens que je l'ai vue enfant...

DON JUAN.

Elle devait être bien jolie?

FRÈRE ARSÈNE.

Oui, charmante! charmante! (S'éloignant de don Juan pour cacher son émotion.) Que de tendresse dans son regard! c'était celui de sa mère... O mes beaux jours, où êtes-vous?

DON JUAN, revenant vers lui.

Vous parlez de ma mère! l'auriez-vous connue?

FRÈRE ARSÈNE.

Moi!

DON JUAN.

Vous l'avez connue, ah! nommez-la; faites que je la voie!

FRÈRE ARSÈNE.

Pourquoi supposez-vous que j'aie pu la connaître?

DON JUAN.

Décidément je n'aurai jamais de réponse à cette question-là.

FRÈRE ARSÈNE.

Cependant votre malheur me touche plus que je ne puis le dire, et c'est un devoir pour moi... un devoir religieux de m'opposer à une violence que Dieu condamne. Vous sortirez d'ici.

DON JUAN.

Est-il possible? de grace, aujourd'hui même!

FRÈRE ARSÈNE.

Je l'espère; mais cette alliance que vous projetez, je ne puis pas vous répondre qu'elle s'accomplisse jamais.

DON JUAN.

Que je sois libre seulement, que je sois libre!

FRÈRE ARSÈNE.

Vous le serez. J'ai quelque crédit dans le monastère; je veux l'employer pour vous en ouvrir les portes.

DON JUAN, lui baisant les mains avec transport.

Mon père!

FRÈRE ARSÈNE, à part, avec attendrissement.

Son père!... (Ponché sur don Juan, qui est à ses genoux et qu'il tient embrassés.) Jeune homme, je me sentais attiré vers vous: c'eût été le charme de ma solitude que de vous y voir sans cesse, le soulagement de mes maux que de m'en plaindre à vous. O mon fils! mon fils! qu'il m'eût été doux de vieillir entre vos bras, et de rendre ma vie à Dieu sur ce cœur qui m'aurait aimé!

DON JUAN.

Ah! je vous en supplie, pas d'arrière-pensée!

FRÈRE ARSÈNE.

Ne craignez rien: je saurai sacrifier mon bonheur au vôtre.

DON JUAN.

Et toute une vie de reconnaissance et de res-

pect ne suffira pas pour payer ce service. Je reviendrai vous voir, je reviendrai avec elle...

FRÈRE ARSÈNE, en souriant.

Vous oubliez, don Juan, que les femmes ne pénètrent pas dans cette maison.

DON JUAN.

Pardon! (A part.) Et une juive! j'avais là une belle idée!

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Il n'est pas le fils d'une reine, mais je l'aime mieux que son frère.

oo

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRIEUR, PEBLO.

LE PRIEUR, tenant Peblo par l'oreille.

Mon révérend, je viens vous dénoncer un coupable que son oncle a surpris grim pant sur l'oranger de votre parterre, et pillant vos plus beaux fruits.

FRÈRE ARSÈNE.

Comment, Peblo!...

PEBLO.

Pardon, frère Arsène!

LE PRIEUR.

Point de pardon: ce n'est pas là une petite faute; c'est un crime prémédité, consommé, dont on a saisi les preuves sur lui.

FRÈRE ARSÈNE, à Peblo.

Quoi! ces fruits que je m'étais réservés!

PEBLO.

Je ne suis pas le premier, mon père, qui se soit laissé tenté par le fruit défendu.

LE PRIEUR.

Vous ne serez pas non plus le premier qu'on ait sévèrement puni d'avoir cédé à la tentation.

PEBLO, à part.

S'il pouvait aussi me chasser du Paradis!

FRÈRE ARSÈNE.

Peblo, je penserai à vous plus tard. Vous, don Juan, conduisez cet enfant dans ma cellule, et faites-lui sentir tout ce que sa conduite a de répréhensible.

DON JUAN.

Vous pouvez y compter, mon père.

LE PRIEUR, à don Juan.

Et pensez à mettre votre robe de novice: c'est la règle.

DON JUAN.

Qui? moi!...

FRÈRE ARSÈNE.

C'est la règle.

(Don Juan, qui emporte avec humeur la robe de novice, emmène Peblo et sort.)

oo

SCÈNE XI.

FRÈRE ARSÈNE, LE PRIEUR, puis DON QUEXADA.

LE PRIEUR.

Don Quexada vient de se présenter pour faire

ses adieux à ce jeune don Juan. La nouvelle de votre mort l'a frappé d'une douleur si vive, que j'en ai eu pitié. Je lui ai dit, sans toutefois le tirer d'erreur, qu'il trouverait son élève dans cet appartement; mais, pour peu qu'il vous répugne de l'admettre en votre présence, l'entrevue aura lieu au grand parloir.

FRÈRE ARSÈNE.

Non pas, vraiment. Je le reverrai avec joie. Mais, mon père, j'ai une grâce à vous demander.

LE PRIEUR.

Vous me rendez confus; votre révérence ne sait-elle pas que je lui suis dévoué? Qu'attendez-vous de moi?

FRÈRE ARSÈNE.

Bien peu de chose; et je suis sûr qu'au moment où vous allez obtenir au chapitre un triomphe auquel je me fais une joie de concourir, vous serez plus disposé encore à m'être agréable. Ce jeune homme qu'on vient d'annexer ici n'a point de vocation pour la vie religieuse; ordonnez que les portes lui soient ouvertes. Vous voyez que c'est peu de chose.

LE PRIEUR.

Comment, peu de chose! mais l'ordre de sa majesté s'y oppose formellement.

FRÈRE ARSÈNE.

Elle est dans l'erreur

LE PRIEUR.

Dans l'erreur!... sa majesté! croyez-vous que cela soit possible?

FRÈRE ARSÈNE.

Eh! mon père, qui sait mieux que moi qu'un roi peut faillir?

LE PRIEUR.

Voilà une humilité que j'admire; cependant je me rends coupable envers le roi si je désobéis.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais vous l'êtes devant Dieu en obéissant.

LE PRIEUR.

Devant Dieu, c'est une question, mon frère; et envers le roi, c'est certain.

FRÈRE ARSÈNE.

Ainsi ma prière n'est pas accueillie?... eh bien! ce que je demandais, je l'exige.

LE PRIEUR.

J'aurai donc le regret bien amer de vous le refuser.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais...

LE PRIEUR.

Mais... je suis le maître.

FRÈRE ARSÈNE, avec fierté.

Le maître! le maître!... (Avec résignation.) Il est vrai, vous êtes le maître; j'ai fait serment d'obéissance, et jamais je ne donnerai ici l'exemple de la révolte.

DON QUEXADA, qui entre et reconnaît frère Arsène.

Grand Dieu! que vois-je?

LE PRIEUR.

Votre révérence me permet de me retirer?

FRÈRE ARSÈNE.

Vous êtes le maître.

SCÈNE XII.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA.

DON QUEXADA.

C'est bien vous, sire! mes yeux ne me trompent pas; vous vivez! (Voulant se jeter aux genoux du frère Arsène, qui l'en empêche.) Pardonnez à l'émotion dont j'ai le cœur bouleversé en baisant une fois encore la main de mon royal maître. J'ai cru voir son fantôme sortir du tombeau.

FRÈRE ARSÈNE.

Et ce n'est que trop vrai; je ne suis plus qu'un fantôme de majesté. N'avez-vous pas entendu ce prieur qui sort d'ici? ne m'a-t-il pas dit: Je suis le maître? Il refuse de délivrer mon fils; mon fils, qui, sans me connaître, me hérite déjà. Le beau jeune prince, don Quexada! que de fierté! quel feu dans ses yeux! des passions impétueuses, n'est-ce pas? et une tête!... une tête plus vive que la mienne!

DON QUEXADA.

A qui le dites-vous, sire? il m'a précipité dans des embarras qui m'ont rendu malheureux...

FRÈRE ARSÈNE.

Comme une poule d'Espagne qui aurait couvé l'œuf d'un aigle

DON QUEXADA.

Tant que l'aiglon s'est tenu dans sa coquille, rien de mieux; mais du moment qu'il l'a brisée...

FRÈRE ARSÈNE.

Il s'est senti de son origine. Il a voulu de l'air et du soleil. Par le Dieu vivant! il en aura, en dépit de tous les obstacles; oui, la lumière pour ses yeux; et pour ses ailes, la liberté! (Allant ouvrir la porte de sa cellule.) Venez, venez, mon jeune ami!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, DON JUAN, PEBLO.

DON JUAN, une robe de novice ouverte sur ses habits.

Eh bien! mon père! vos instances?...

FRÈRE ARSÈNE.

Ont échoué, don Juan, complètement échoué.

DON JUAN.

J'étais sûr que cette robe me porterait malheur.

FRÈRE ARSÈNE.

Point de découragement! Don Quexada, que vous devez remercier de vous avoir conduit ici, quoi que vous en puissiez dire, m'aidera, par ses avis, à vous tirer d'embarras.

DON JUAN.

Qu'il m'en tire, et j'oublie tout

FRÈRE ARSÈNE.

Va t'assurer, Peblo, que personne ne nous écoute.

PEBLO.

J'y cours, et je reviens (à part.) pour entendre.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté PEBLO.

FRÈRE ARSÈNE.

Nous, tenons conseil.

DON JUAN.

Je vous dirai en confidence, frère Arsène, que votre petit novice pourra nous être utile.

FRÈRE ARSÈNE.

Il aura voix délibérative. Prenez un siège et mettez-vous là, don Juan; à ma gauche, seigneur Quexada: la séance est ouverte. (A Quexada.) Ne sentez-vous pas un peu de honte à vous voir présidé par un moine, vous, qui avez eu pour président?...

DON QUEXADA.

Le plus grand homme de son siècle.

DON JUAN.

Après François I^{er}.

FRÈRE ARSÈNE, à Quexada.

Que dit-il donc? il me paraît que vous lui avez donné des idées justes.

DON QUEXADA, embarrassé.

N'y prenez pas garde! (A part.) Cette éducation-là me compromettra par-tout.

FRÈRE ARSÈNE.

Allons, jeune homme! Charles-Quint était un autre politique que le roi dont vous parlez.

DON JUAN.

J'aime mieux le grand guerrier que le grand politique.

FRÈRE ARSÈNE, s'animant par degrés.

Un fou couronné!

DON JUAN.

Un chevalier sur le trône!

DON QUEXADA.

Don Juan!... (A part.) Il est endiablé de son rançois I^{er}.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous devez me céder là-dessus, en bonne conscience.

DON JUAN.

En bonne conscience, non, mon révérend.

FRÈRE ARSÈNE, se levant.

Je le veux.

DON QUEXADA, se levant aussi.

Frère Arsène vous dit qu'il le veut, qu'avez-vous à répondre?

DON JUAN, qui se lève à son tour.

Un mot fort simple: Je ne le veux pas.

DON QUEXADA.

C'est comme un fait exprès; adieu la délibération.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Il a du sang d'empereur dans les veines.

DON QUEXADA

Si jamais il abandonne une idée!...

DON JUAN.

Et pourquoi l'abandonnerais-je, à moins qu'il ne me soit prouvé que j'ai tort? persuadez, ne commandez pas; mais entre gens qui discutent, quand je veux est un argument, je ne veux pas devenir une raison.

FRÈRE ARSÈNE, bas à Quexada.

Je n'ai que ce que je mérite, avec mon argument royal. (Haut.) Reprenons nos places. (A don Juan.) N'en parlons plus, jeune homme: je comprends qu'à vingt ans on préfère François I^{er}, et qu'on aime mieux Charles-Quint à quarante.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, PEBLO.

PEBLO, au frère Arsène.

Personne, mon révérend, personne!

DON JUAN.

Assieds-toi dans ce grand fauteuil; tu es du conseil.

PEBLO.

Moi? quel honneur!

FRÈRE ARSÈNE.

Pense à t'en rendre digne par ta discrétion.

PEBLO.

Je ne dis jamais que ce qu'on ne me dit pas. (A part.) Dieu! se tient-il droit, frère Arsène! a-t-il l'œil vif! c'est à ne pas le reconnaître.

FRÈRE ARSÈNE.

Comme doyen du conseil, parlez don Quexada.

DON QUEXADA.

Je le ferai en peu de mots, car le temps presse. Les gens du roi qui nous ont accompagnés jusqu'au couvent, sont repartis dans la nuit pour rendre compte de leur mission: à chaque instant les ordres les plus sévères peuvent arriver de Tolède. Votre révérence doit avoir conservé au moins un ami dans le monde ou à la cour: qu'elle écrive en notre faveur, et de la façon la plus pressante, et à quelqu'un d'influent, et sur l'heure. Voilà mon sentiment; j'ai dit.

FRÈRE ARSÈNE.

Moi, pauvre moine! comme oublié!... d'ailleurs, je l'avouerai, je trouve une jouissance d'orgueil à délivrer don Juan par la seule force de ma volonté, de mon intelligence; j'y mets ma gloire: je veux me prouver que je n'ai pas vieilli.

DON QUEXADA, à part.

Toujours le même : se créant des difficultés pour avoir le plaisir de les vaincre !

FRÈRE ARSÈNE.

L'avis est rejeté ; n'est-ce pas, don Juan ?

DON JUAN.

Rejeté ; pourvu que je sorte d'ici, peu m'importe comment.

PEBLO, avec importance.

Rejeté, rejeté ! (A part.) Il n'était pas heureux, l'avis du doyen.

DON JUAN.

Quant à moi, je prends conseil de cette épée, que je vois suspendue à la muraille, et qui me prouve que vous avez été soldat.

FRÈRE ARSÈNE.

J'ai fait un peu de tout ; mais cette épée est celle d'un autre, qui fut captif comme vous.

DON JUAN.

Et qu'on a voulu faire moine ? Donnez-la-moi, et tenez pour certain que je serai libre avant une heure, quand je devrais livrer bataille à tous les frères de toutes les congrégations d'Espagne.

PEBLO, se levant précipitamment.

Dieu ! quel carnage de capuchons !

FRÈRE ARSÈNE.

Voilà justement un moyen à la François I^{er}.

DON JUAN.

Ah ! mon révérend, vous voulez recommencer la querelle ?

FRÈRE ARSÈNE.

Non pas ; mais tout chevaleresque qu'il est, votre expédient, qui serait de mise dans une citadelle, ne convient pas dans un monastère ; cependant, que faire ? je ne trouve rien... Alons donc, seigneur Quexada, vous qui avez été le conseiller d'un empereur, vous devez avoir des idées.

DON QUEXADA.

Des idées, des idées, frère Arsène !... il ne m'en vient jamais que quand je n'en cherche pas, et dans ce moment-ci j'en cherche.

DON JUAN.

Eh bien ! j'en ai une, c'est que Peblo peut nous tirer d'affaire.

FRÈRE ARSÈNE, à don Juan.

Comment ?

DON JUAN.

Je lui ai promis... secret.

PEBLO.

Ah ! mon frère, c'est mal.

FRÈRE ARSÈNE.

Parlez, Peblo, je vous l'ordonne.

PEBLO.

Vous me gronderez.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh non !

PEBLO.

Me le jurez-vous ?

FRÈRE ARSÈNE.

Je ne te le jure pas, mais je te le promets.

PEBLO.

Et mon expédient une fois connu, j'en pourrai profiter pour mon compte ?

FRÈRE ARSÈNE.

Tu veux me quitter ?

PEBLO.

Non pas vous, frère Arsène, mais la maison : on respire ici un air renfermé qui ne me convient pas.

FRÈRE ARSÈNE.

Voyez-vous, le fripon d'enfant ! il sait qu'on a besoin de lui.

DON QUEXADA, bas au frère Arsène.

Traitez toujours, sauf à ratifier, si bon vous semble.

FRÈRE ARSÈNE, de même à Quexada.

Comme dans notre bon temps. (A Peblo.) Voyons, parle.

PEBLO.

J'ai deux moyens. (Montrant la clef.) En voici un.

FRÈRE ARSÈNE.

Dieu me pardonne ! c'est le passe-partout du frère gardien ; est-il bien possible ?...

PEBLO.

Souvenez-vous de votre promesse.

DON JUAN.

De grace, mon père !...

PEBLO, courant à sa natte qu'il soulève.

Et voici le second.

FRÈRE ARSÈNE.

Une échelle de cordes !

PEBLO.

Avec celui-ci on descend par cette fenêtre ; avec l'autre on sort par la petite porte qui donne sur la campagne ; avec tous deux on est libre.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais, pour avoir eu cette idée-là, il mériterait de passer quinze jours au pain et à l'eau.

DON QUEXADA.

Si nous ne profitons pas de l'idée !

FRÈRE ARSÈNE.

Au fait, je ne vois rien de mieux. Ce ne sera pas la première fois qu'un novice aura eu plus d'esprit à lui seul que toutes les vieilles têtes d'un chapitre.

PEBLO.

Les moines sont au réfectoire, dont les fenêtres ne donnent pas sur ce jardin ; quand ils dînent, ils ne s'occupent pas d'autre chose : profitons du moment.

FRÈRE ARSÈNE.

Va pour le moyen de Peblo !

DON JUAN, qui soulève Peblo en l'embrassant.

Gloire à toi ! tu es un petit démon adorable.

FRÈRE ARSÈNE, à Quexada.

Dès que vous serez hors d'ici, conduisez don Juan chez le vieux duc de Médina ; parlez-lui

ACTE III, SCENE XV.

de moi : il se souviendra de son ancien ami ; et, renfermés dans son palais , attendez que je vous écrive. A l'œuvre ! don Juan , à l'œuvre.

DON JUAN , courant suspendre l'échelle au balcon.
Je ne me ferai pas prier.

DON QUEXADA , au frère Arsène.
Vous voulez donc qu'à mon âge je descende par cette fenêtre ?

FRÈRE ARSÈNE.

Je tiendrai l'échelle.

DON QUEXADA.

Votre révérence daignerait...

FRÈRE ARSÈNE.

J'en ai fait descendre bien d'autres , et de plus haut.

PEBLO.

Si je m'étais douté qu'il avait cette habitude-là!...

FRÈRE ARSÈNE , à Peblo.

Cours entr'ouvrir la porte , et veille au dehors.

DON JUAN , du balcon.

Tout est prêt ; allons , don Quexada , hâtons-nous.

DON QUEXADA , baisant la main du frère Arsène.
Adieu , mon révérend !

DON JUAN.

A revoir , frère Arsène !

FRÈRE ARSÈNE.

Vous partez sans m'embrasser ?

DON JUAN.

Je serais bien ingrat.

FRÈRE ARSÈNE , avec émotion.

Le reverrai-je ?

DON JUAN.

Et ma robe , dont j'oubliais de me débarrasser.

PEBLO , accourant.

Alerte ! alerte ! voici le prieur.

DON QUEXADA.

Tout est perdu.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais cette échelle , qui reste suspendue à la fenêtre , il va la voir.

PEBLO , à Quexada.

Fermez un des deux battants.

DON QUEXADA.

C'est une idée toute simple ; je ne l'aurais pas eue. J'ai l'esprit frappé.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS , LE PRIEUR.

LE PRIEUR , à don Juan.

Novice , suivez-moi.

FRÈRE ARSÈNE.

Où donc , mon père ?

LE PRIEUR.

En lieu de sûreté , et au secret. Tel est l'ordre que je reçois de la cour. L'alguazil mayor ,

qui vient de me l'apporter à toute bride , laisse reposer les chevaux de son escorte pendant deux heures , et repart , avec don Juan , pour le couvent des Frères de la Passion.

DON JUAN.

Avec moi !

FRÈRE ARSÈNE , le calmant.

Patience ! patience !

LE PRIEUR.

Quant à vous , don Quexada , une troupe de cavaliers , qui n'oserait pénétrer dans cette maison , vous attend à la grande porte. Ils ont laissé échapper quelques mots sur la tour de Ségovie.

DON QUEXADA.

Sur la tour ?...

FRÈRE ARSÈNE.

De Ségovie.

DON QUEXADA.

J'avais entendu.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh bien ! seigneur Quexada , la journée sera bonne.

DON QUEXADA.

Elle l'est déjà. (A part.) Hier , entre deux frères ; aujourd'hui , entre un père et son fils ; ah ! maudit secret !

FRÈRE ARSÈNE.

Mais vous resterez ici.

DON QUEXADA.

Je n'ai plus la moindre envie de sortir.

LE PRIEUR , à don Juan.

Jeune homme , obéissez.

DON JUAN.

Quoi ! mon révérend , vous souffririez... ?

FRÈRE ARSÈNE.

Il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. Obéissez , don Juan. (Bas , en lui serrant la main.) Mais ne désespérez de rien.

DON JUAN , de même au frère Arsène.

Je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

PEBLO , tandis que don Juan sort.

Il n'est jamais le bienvenu , ce prieur ; mais il ne pouvait pas plus mal arriver.

SCÈNE XVII.

FRÈRE ARSÈNE , DON QUEXADA , PEBLO.

FRÈRE ARSÈNE , à Quexada.

Qu'avez-vous , mon vieil ami ? vous avez l'air découragé.

DON QUEXADA.

On le serait à moins.

FRÈRE ARSÈNE.

Un obstacle vous abat ; moi , il m'excite , il me réveille , il met en jeu tous les ressorts de mon intelligence.

PEBLO , à part.

Comme il s'agit ! comme il marche ! ce ma-

tin il se trainait à peine; maintenant il saute-rait presque.

FRÈRE ARSÈNE.

Je lutterai, je l'emporterai... (A Quexada.)
Ranimez-vous donc; vous n'êtes plus l'homme
d'autrefois.

DON QUEXADA.

Si fait! frère Arsène, si fait! mais j'ai là de-
vant moi cette tour de Ségovie qui m'apparaît
comme un spectre : elle paralyse mes facultés.

FRÈRE ARSÈNE.

De la peur! eh! qui rêve sa défaite est vaincu
d'avance. (Bas.) N'avons-nous pas perdu la ba-
taille de Pavie pendant trois heures? et pour-
tant... (Haut, avec impatience.) Mais je n'ai que
deux heures à moi.

PEBLO.

Il ne pense pas plus à sa goutte...!

FRÈRE ARSÈNE.

Quoi! cette tête jadis si féconde en expé-
dients... (il s'assied.) cette tête vieillie ne peut
donc plus rien enfant?

PEBLO, occupé à retirer l'échelle de la fenêtre.

Les moines descendent au jardin pour se
rendre à l'élection dans la grande salle du cha-
pitre. Vous n'y allez pas, frère Arsène?

FRÈRE ARSÈNE.

Laisse-moi en repos avec ton élection!...
(A part, en se levant.) J'y pense, ce prier, il est
le maître; mais si je le devenais à mon tour!...
(Haut.) Don Quexada, vous rappelez-vous une
élection qui a fait bien du bruit dans le monde?

DON QUEXADA.

Je ne l'oublierai de ma vie. Dieu! que j'ai
écrit de lettres dans ce temps-là, sans compter
les *post-scriptum*!

FRÈRE ARSÈNE.

C'est justement ce que vous allez faire encore.
A cette table! à cette table!

PEBLO, regardant toujours.

Ils se forment en groupes. Ils ont au moins
pour un quart d'heure à intriguer sur le seuil
de la porte avant d'entrer.

FRÈRE ARSÈNE, prenant sur la table des plumes et du
papier.

Tu crois?

PEBLO.

Mon oncle crie; frère Timothée prêche, et
le prier, radieux comme un soleil, donne sa
bénédiction à tout le monde.

FRÈRE ARSÈNE.

Vite! ici, mon enfant, et de ta plus belle
écriture.

PEBLO, un genou en terre, prêt à écrire sur un missel.

Je vais m'appliquer.

FRÈRE ARSÈNE.

Et moi... (Cherchant une place, et se mettant sur
son prie-dieu.) moi, là; attention! je dicte: à
toi, Peblo; pour le père Timothée: « Mon élo-
quent ami. » A vous, Quexada; pour le père

procurateur: « Mon révérend frère. » (Écrivant à
son tour.) « Mon très cher gardien... »

PEBLO.

C'est écrit. (A part.) Si je sais où il veut en
venir!...

FRÈRE ARSÈNE, à Peblo.

« J'approuve la sainte ambition que vous
« avez de prêcher devant la cour; mais comment
« me résigner volontairement à perdre le fruit
« de vos homélies édifiantes? » (A don Quexada.)
« Vous m'avez souvent offert votre voix et celles
« de vos amis; si je croyais faire tort à notre bon
« prier en les acceptant, je les refuserais en-
« core, mais... »

DON QUEXADA.

Un peu trop vite! frère Arsène, un peu trop
vite!

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Pauvre homme! il est usé.

PEBLO.

« Homélies édifiantes. »

FRÈRE ARSÈNE, à Peblo, en continuant lui-même sa
lettre commencée.

« Si le chapitre me confère aujourd'hui, grace
« à vous et aux vôtres, un titre qui me per-
« mette de faire avec quelque dignité une ex-
« cursion à la cour, heureuse de vous y suivre,
« je vous y promets mon appui. »

PEBLO, en écrivant.

Est-ce qu'il voudrait devenir abbé, par ha-
sard?

DON QUEXADA.

« Je refuserais encore; mais... »

FRÈRE ARSÈNE.

« Mais quelques suffrages au premier tour de
« scrutin me causeraient une bien sensible joie,
« sans nuire à la nomination du plus digne.
« Votre frère et ami. » Y es-tu, Peblo?

PEBLO.

J'attends.

DON QUEXADA.

Le voilà dans son élément, trois lettres à-la-
fois!

FRÈRE ARSÈNE.

« Priver le roi, frère Timothée, d'un talent
« comme le vôtre, c'est pécher; mais passer tout
« un carême sans vous entendre, ce serait faire
« doublement pénitence. »

PEBLO.

Cette phrase-là doit lui aller au cœur.

FRÈRE ARSÈNE.

Écris, écris. (Lisant sur le devant de la scène la
lettre qu'il vient d'achever.)

« Mon très cher gardien, franchise entière
« avec vous, qui êtes la franchise même! je
« veux être abbé. Votre voix et toutes celles que
« vous avez enrôlées sous vos ordres, je vous
« les demande au nom du bel enfant qui vous
« remettra ce billet. Vous connaissez son père,
« et je le connais aussi; conduisez donc ma ga

« lère a bon port, ou, de par Dieu! je coule la
« votre. Simple moine, je parlerai; abbé, je
« jure de me taire. Sur ce, mon très cher gar-
« dien, vogue ma galère, et Dieu sauve l'honneur
« de votre pavillon! » (Courant à Pello.) Donne,
que je signe, et plie ta lettre.

PEBLO.

Oh! vous aurez toutes ces voix-là; mais si
vous faites passer à votre bord mon oncle et son
équipage, ce sera un vrai triomphe.

FRÈRE ARSÈNE, gaiement

Auquel tu auras plus de part que tu ne pen-
ses, mon gentil Pello.

PEBLO.

Ah! par exemple!...

FRÈRE ARSÈNE.

Car tu dois être mon messager auprès de lui.

PEBLO.

Gardez-vous bien de me choisir, père Arsène:
il ne peut pas souffrir les enfants.

FRÈRE ARSÈNE.

N'importe; va lui porter cette lettre

PEBLO.

Il l'aura.

FRÈRE ARSÈNE.

Glisse la tienne dans la main du frère Timo-
thée.

PEBLO.

Je le ferai.

FRÈRE ARSÈNE.

Informe-toi du lieu où est enfermé don Juan.

PEBLO, montrant sa clef.

Je ferai mieux.

FRÈRE ARSÈNE.

Va, cours!... mais ne saute donc pas: ton
rôle est grave.

PEBLO, d'un air dévot, en croisant ses bras sur sa poi-
trine.

L'esprit de Dieu vous éclaire, père Arsène.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

J'en fais un hypocrite, sans y prendre garde;
il faudra pourtant m'accuser de tout cela.

SCÈNE XVIII.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA.

DON QUEXADA.

Voici ma lettre. (Après que frère Arsène l'a signée.)
aut-il la plier?

FRÈRE ARSÈNE.

Pas encore. *Post-scriptum*...

DON QUEXADA.

Ah!...

FRÈRE ARSÈNE.

« Le cardinal secrétaire d'état met à ma dis-
« position la place vacante au sacré collège; j'ai
« entendu vanter le mérite et les vertus de votre
« parent, l'évêque de Ségorbe; venez me trou-
« ver après l'élection. »

DON QUEXADA.

C'est un de vos *post-scriptum* d'autrefois.

FRÈRE ARSÈNE.

Tu me reconnais!

DON QUEXADA.

J'écris l'adresse.

FRÈRE ARSÈNE.

Inutile! faites-vous indiquer le frère procu-
reur, et remettez-lui votre dépêche en personne.

DON QUEXADA, avec inquiétude.

Moi, sire!

FRÈRE ARSÈNE.

Vous savez bien qu'il n'y a pas d'alguazils
dans la maison.

DON QUEXADA.

Il est vrai que j'y pensais: vous m'avez tou-
jours deviné; j'obéis.

SCÈNE XIX.

FRÈRE ARSÈNE.

Courage, mon vieux conseiller! alerte, mon
joli page! voilà donc les courriers en campagne
pour une crosse d'abbé, comme jadis pour un
sceptre d'empereur! Chose bizarre: le choix de
quelques moines dans le chapitre d'un petit
couvent d'Estramadure ne m'aura pas moins
agité, je crois, que celui de mes électeurs cou-
ronnés à la grande diète de Francfort; mais
rendre la liberté à mon fils, la lui rendre par la
seule puissance de ma volonté, ce serait ma
dernière et ma plus charmante victoire. (S'ap-
prochant de la fenêtre.) Ce Pello, il arrivera trop
tard... non, je le vois; il arrête frère Timothée
par la manche. Oh! celui-ci est à moi. (Revenant
sur le devant de la scène.) Je n'en puis pas dire
autant de notre incorruptible procureur. Bon!
y a-t-il sous un capuchon une tête à l'épreuve
d'un chapeau? Mais, frère Pacôme, cet obstiné
frère Pacôme cédera-t-il? eh! oui; par peur,
tout vieux marin qu'il est; le ridicule est l'épou-
vantail des gens du monde, et le scandale celui
des hommes d'église. Je doute cependant: mon
cœur bat; mon sang bouillonne; je puis donc
connaître encore l'espérance et la crainte: doux
supplice! il y a si long-temps que je n'ai rien
desiré! Ah! je me sens revivre!

SCÈNE XX.

FRÈRE ARSÈNE; PEBLO, hors d'haleine.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh bien! tu as vu le frère Timothée?

PEBLO.

Il a lu du coin de l'œil ce que je lui ai remis
de votre part, ensuite il m'a donné un léger coup
de ses deux doigts sur la joue, comme cela, et
m'a dit de son ton le plus doux: « Je suis tout
à lui, à lui de cœur, mon joli sraphin. »

FRÈRE ARSÈNE.

Et ton oncle ?

PEBLO.

Il avait à peine jeté les yeux sur votre lettre que son visage est devenu rouge comme une fraise de Valence : il m'a regardé de travers ; ce qui ne m'a pas surpris, parcequ'il ne me regarde jamais autrement ; d'ailleurs je me tenais à distance, et j'étais tranquille sur le compte de son passe-partout.

FRÈRE ARSÈNE.

Après ?

PEBLO

Rien à espérer de ce côté-là : il a mis la lettre en pièces, et s'est écrié de sa grosse voix : « Voilà ma réponse, petit agent de corruption. » Puis, en prononçant un affreux mot que je n'oserais pas répéter, il est parti comme un furieux pour écrire son vote.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Résistera-t-il?... et tout le succès est là. (A Peblo.) Mais don Juan ?

PEBLO.

J'ai découvert sa prison au bruit qu'il faisait pour en sortir : cric, crac ! la porte s'ouvre et nous courons tous deux ; il est maintenant ici près, dans ma cellule qui donne sur le corridor ; mais il n'a plus de robe ; déchirée, père Arsène ; en lambeaux!... que voulez-vous ? il n'aime pas les robes.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh ! qu'il vienne donc ce cher prisonnier !

PEBLO, appelant au fond.

Don Juan ? don Juan

FRÈRE ARSÈNE.

J'ai pourtant mis tout en usage, menaces et promesses : c'est l'artillerie d'une journée d'élection.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, DON JUAN.

DON JUAN.

Quoi ! mon père, est-ce que Peblo m'a dit vrai ? Quand je me reposais sur vous du soin de ma délivrance, la nomination d'un abbé vous occupait ?

FRÈRE ARSÈNE.

Vous m'accusez, don Juan ? voilà comme on nous juge ! Peblo, va me chercher cette épée.

PEBLO, qui saute sur un fauteuil pour la prendre.

Dieu ! qu'elle est lourde !

DON JUAN, la tirant du fourreau.

Pour ta main, enfant, mais pour la mienne!...

FRÈRE ARSÈNE.

Je pense en effet, mon fils, que votre bras ne lui ferait pas faute dans le besoin, et qu'il ne la ramènerait pas en arrière à l'heure du danger.

DON JUAN.

Non, fussé-je seul contre mille.

FRÈRE ARSÈNE, prenant l'épée.

Cette arme est plus précieuse que vous ne le pensez ; elle est un don de cet empereur qui vint mourir ici sous une robe que sans doute il eût déchirée comme vous à votre âge.

DON JUAN.

De Charles-Quint ! vous étiez donc son ami ? il est mort entre vos bras ?

FRÈRE ARSÈNE.

Il l'avait prise, par droit de victoire, à ce François I^{er} que vous aimez mieux que lui.

DON JUAN.

Et vous pourriez vous en dessaisir!...

FRÈRE ARSÈNE.

De quel usage est-elle pour un moine ?

DON JUAN.

Et en ma faveur !

FRÈRE ARSÈNE.

Mais à des conditions que devant Dieu vous allez me jurer d'accomplir. (Lui présentant l'épée nue pour recevoir son serment.) A moins d'y être forcé par une défense légitime, vous ne vous servirez pas de cette épée pour votre propre cause : il lui faut des œuvres de grand capitaine et non des duels de jeune homme ; elle ne sortira du fourreau que par l'ordre de votre souverain, elle tombera de vos mains à son premier signe, et elle ne sera jamais teinte que du sang des ennemis du roi et du royaume ; le jurez-vous ?

DON JUAN.

Devant Dieu, sur mon honneur de gentilhomme, je le jure.

FRÈRE ARSÈNE.

Prenez-la donc ; j'ai le pressentiment qu'elle gagnera des batailles !

DON JUAN, l'épée à la main.

Je ne ferai pas mentir votre prédiction.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS ; DON QUEXADA, puis LE PRIEUR.

DON QUEXADA.

Une majorité victorieuse ! une élection triomphale !

FRÈRE ARSÈNE.

Bonne nouvelle, qui ne pouvait m'arriver par un messager plus agréable ! (Bas.) Puisque j'ai pu l'emporter ici, savez-vous, don Quexada, que je réussirais peut-être dans un conclave ?

DON QUEXADA, à part.

Cette idée-là devait lui venir. (Haut.) Le prieur, qui me suit pour vous adresser son compliment, a une figure plus longue !... plus longue qu'elle n'était large avant le scrutin quand elle s'épanouissait d'espérance.

PEBLO.

Il m'a pris mes oranges, et je lui ai volé ses voix.

FRÈRE ARSÈNE, à Quexada.

Retenez mes dernières instructions : veillez sur don Juan, ne le quittez point d'une minute; soyez comme une ombre attachée à ses pas; c'est un service que je réclame de votre ancienne amitié.

DON QUEXADA.

Et vous ne pouvez douter de mon dévouement.

LE PRIEUR, qui entre.

Ah! mon révérend, que je sois le premier à vous féliciter sur votre nomination : jamais événement ne m'a pénétré d'une joie plus vive.

FRÈRE ARSÈNE.

Je vous rends grâce, frère prieur; je sais combien vos félicitations sont sincères, et je veux dès à présent mettre votre zèle à l'épreuve; conduisez le seigneur Quexada et don Juan...

LE PRIEUR, surpris.

Ce jeune homme ici!

FRÈRE ARSÈNE.

Conduisez les vous-même hors des murs du couvent.

LE PRIEUR.

Moi-même! que dites-vous là? mais les ordres du roi...

FRÈRE ARSÈNE, avec sévérité.

Je suis le maître.

LE PRIEUR, s'inclinant profondément.

Vous avez raison, vous avez raison : nous devons obéissance à notre abbé. (A part.) Ma responsabilité est à couvert.

DON JUAN, serrant la main du frère Arsène.

J'étais bien injuste.

PEBLO.

Chacun à son tour. Dieu! est-il malin frère Arsène!

LE PRIEUR.

Seigneur don Juan, je suis prêt à vous conduire.

DON QUEXADA, vivement.

Que ce ne soit pas par la grande porte, s'il vous plaît.

FRÈRE ARSÈNE.

Je comprends. (Au prieur.) Par la porte de la chapelle. (A Quexada.) C'est le chemin le plus long, mais le plus sûr. (Au prieur.) Mettez à la disposition de ces deux gentilshommes les meilleurs chevaux de nos écuries.

PEBLO.

Le cheval du frère quêteur, c'est celui qui va le plus vite et qui porte le plus.

FRÈRE ARSÈNE, tendant les bras à don Juan.

Encore une fois!...

DON JUAN.

Qui ne sera pas la dernière.

FRÈRE ARSÈNE, à don Juan.

Faites-moi de loin un signe d'adieu quand vous allez passer sous mon balcon.

DON QUEXADA.

Je vous quitte, frère Arsène; (bas.) mais je vous ai revu dans votre gloire.

LE PRIEUR, à part.

Voici toute la communauté! du moins ils ne jouiront pas de ma défaite. (Haut.) Veuillez me suivre.

(Il sort avec don Juan et don Quexada, pendant que les moines entrent par le fond.)

SCÈNE XXIII.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO, FRÈRE PACOME, FRÈRE TIMOTHÉE; MOINES, qui restent au fond du théâtre et dans le corridor.

FRÈRE PACOME.

A l'unanimité, révérendissime abbé, à l'unanimité! hors une voix pour le prieur.

PEBLO, bas à frère Arsène.

C'était peut-être la sienne.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Mais c'est un petit diable enfroqué que ce lutin d'enfant-là!

FRÈRE TIMOTHÉE.

Jamais l'esprit d'union qui nous anime ne s'est manifesté par une justice plus éclatante.

FRÈRE ARSÈNE.

Mes frères, je ne puis vous exprimer combien cette preuve de votre estime me touche profondément; il m'est si doux de me dire, en la recevant, que je n'ai point fait un pas hors de chez moi pour l'obtenir. (A part, les yeux tournés vers la fenêtre.) Don Juan n'est pas libre encore.

PEBLO.

Je suis témoin que père Arsène est resté dans sa cellule; (à part.) mais j'ai couru pour lui!...

FRÈRE TIMOTHÉE.

C'est vraiment une élection miraculeuse.

FRÈRE PACOME.

Il ne nous reste plus qu'à descendre au chœur pour chanter le *Te Deum* en l'honneur du nouvel abbé.

FRÈRE TIMOTHÉE.

Et pour rendre grâce au ciel de nous avoir si bien inspirés.

FRÈRE ARSÈNE, regardant toujours vers la fenêtre, à part.

Ah! le voilà. (Haut.) Pardon, mes frères; je suis à vous. (S'approchant du balcon.) Le beau cavalier!... Adieu, adieu!... il vole, il se perd dans un tourbillon de poussière. Va, bon et brave jeune homme; de loin comme de près, je veillerai sur ta fortune.

FRÈRE PACOME.

Nous vous devançons.

FRÈRE ARSÈNE.

Un moment, je vous en supplie! cet hor

neur inespéré que vous venez de me rendre ne sortira jamais de mon souvenir ; mais je suis revenu des gloires de la terre, je sens mon insuffisance pour des fonctions qui m'accablent, et que je dois plus à votre bienveillante amitié qu'à mon propre mérite ; permettez-moi de les résigner dans vos mains : j'abdique.

FRÈRE PACOME, à part.

Il faut qu'il ait la rage de l'abdication !

FRÈRE ARSÈNE.

Que le chapitre rentre en séance ; j'y prendrai place ; et c'est après cette élection nouvelle que nous irons avec plus de justice entonner le *Te Deum* en l'honneur du plus digne. (Bas à Timothée.) Je vous promets de parler. (Bas à Pacôme.) Je vous jure de ne rien dire. (A tous.) Je vous rejoins, mes frères.

SCÈNE XXIV.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO.

FRÈRE ARSÈNE.

J'en suis sorti à mon honneur !

PEBLO, les mains jointes.

Frère Arsène, vous ne vous souviendrez ni de ma clef ni de mon échelle ?

FRÈRE ARSÈNE.

Pas avant demain soir.

PEBLO, à part

S'il me retrouve demain matin !...

FRÈRE ARSÈNE, tombant dans un fauteuil.

Je n'en peux plus ; mais voilà le premier jour que j'aie passé ici sans regarder l'heure.

ACTE QUATRIÈME.

Chez dona Florinde. Même salon qu'au second acte. Une table où brûlent deux bougies.

SCÈNE I.

DONA FLORINDE, assise et la tête appuyée sur sa main ; DOROTHÉE, qui la regarde en entrant

DOROTHÉE.

Sa vue me navre le cœur ; si ces inquisiteurs étaient des hommes, ils auraient pitié d'elle, mais les démons !...

DONA FLORINDE.

Don Juan l'ignore ; c'est une douleur de moins pour lui. (A Dorothee.) Eh bien ! ma lettre ?

DOROTHÉE.

Elle est partie par ce joyeux muletier qui rit toujours. Que la gaité d'autrui est mal venue quand on est triste ! il siffle, il chante, et il galope en toute hâte sur la route de Saint Just.

DONA FLORINDE.

Parviendra-t-elle ?

DOROTHÉE.

Vous en doutez ?

DONA FLORINDE.

Sais-je le nom qu'il a pris, quand il s'est retiré dans ce cloître ?

DOROTHÉE.

Mais celui qu'il a porté est sur l'adresse ; qui ne connaît pas Charles-Quint ?

DONA FLORINDE.

J'ai cédé à tes instances ; tu crois que, par un reste de bienveillance pour le père, il s'intéressera au sort de la fille orpheline et méhacée ?

DOROTHÉE.

Pourquoi pas ? il acquitte par une démarche qui ne lui coûte rien un service reçu argent comptant ; décharger sa conscience, sans rendre sa bourse plus légère, c'est une bonne œuvre à bon marché.

DONA FLORINDE.

Il entre toujours de l'argent dans tes raisons, Dorothee.

DOROTHÉE.

Je ne connais que cet argument-là qui ait le privilège de convaincre quel qu'un sans le fâcher.

DONA FLORINDE.

Je te laisse donc ton espérance.

DOROTHÉE.

Si je ne l'avais plus, quelle serait ma consolation ? comment désarmer ce tribunal terrible devant lequel vous êtes citée ?

DONA FLORINDE.

Calme-toi, tu sais que j'ai un protecteur, qui veut bien me conduire aux pieds de mes juges, m'encourager par ses conseils, m'assister de son crédit.

DOROTHÉE.

Ce personnage mystérieux, qui s'est présenté ici de la part du roi et du comte de Santa-Fiore, en nese nommant qu'à vous seule ?

DONA FLORINDE.

Quand tu es descendue, il n'était pas venu encore ?

DOROTHÉE.

On doit l'introduire dès qu'il arrivera, mais je n'ai pas même entendu le bruit d'un carrosse : la rue est déserte ; une pluie d'orage commence à tomber par grosses gouttes ; se croirait-on à Tolède ? pas une guitare pour égayer cette triste nuit ! pas une haleine de vent qui la rafraichisse !

DONA FLORINDE.

C'est vrai ; on ne respire plus : ouvre la jalousie.

DOROTHÉE.

Sur la rue ?

DONA FLORINDE.

Non, celle qui donne sur ce jardin qu'il aimait tant.

DOROTHÉE.

L'odeur des jasmins monte jusqu'ici.

DONA FLORINDE.

N'as-tu pas éprouvé quelquefois, Dorothée, combien un son vague, une bouffée d'air réveille fortement certaines impressions de plaisir ou de peine, et fait revivre un souvenir jusqu'à la réalité ?

DOROTHÉE.

Je devine à qui vous pensez.

DONA FLORINDE.

Le grand mérite ! je ne pense jamais qu'à lui. Nous nous sommes assis tant de fois parmi ces touffes de fleurs ! une pluie d'orage ne nous faisait pas peur alors ; nous ne la sentions pas. Que de longues promenades, qui nous semblaient si courtes ! il n'y avait pour nous que belles nuits, que parfums, que bonheur ! C'étaient de douces soirées qui ne reviendront plus.

DOROTHÉE.

Pourquoi ce seigneur en qui vous avez confiance ne vous a-t-il pas dit que le soupçon élevé contre vous tombait de soi-même, qu'en vous rendant à la première citation du tribunal vous disposiez vos juges en votre faveur ; enfin n'a-t-il pas promis de vous ramener dans mes bras ?

DONA FLORINDE.

Et il tiendra sa parole, Dorothée ; certainement il le fera... mais... il faut tout prévoir : garde bien ce papier, ce sont mes volontés.

DOROTHÉE.

Vous voulez dire les dernières.

DONA FLORINDE.

C'est au contraire ce que je ne voulais pas dire de peur de t'affliger : si... je ne revenais plus..

DOROTHÉE.

Vous !

DONA FLORINDE.

Ce n'est qu'un doute ; tu trouverais là de quoi vivre, non pas heureuse, mais riche.

DOROTHÉE.

Je n'aurais plus besoin de rien.

DONA FLORINDE.

Quant à don Juan, s'il est rendu au monde, je veux être pour quelque chose dans son honneur que je devais partager ; je veux que mes biens soient à lui pour qu'il en dispose à son gré, sans se croire engagé même de souvenir envers l'amie qu'il n'aura plus.

DOROTHÉE.

Bon et noble cœur ! vous sercz heureuse : une voix secrète me dit que vous le reverrez. Le brave jeune homme, s'il doit avoir jamais une autre

épouse que vous, c'est l'église, et vous ne pourrez pas l'accuser d'infidélité ; assurément l'inclination n'y sera pour rien.

DONA FLORINDE

Tais-toi, tais-toi : on vient ; c'est celui que j'attends ; j'ai du courage.

DOROTHÉE.

Vos mains sont froides, pauvre chère fille ; vous tremblez.

DONA FLORINDE.

Non, non ; je t'assure.

DOROTHÉE.

Ah ! toutes mes terreurs me reprennent.

SCÈNE II.

DONA FLORINDE, DOROTHÉE, DON RUY GOMÈS.

GOMÈS

J'arrive à l'heure convenue, sénora.

DONA FLORINDE.

Je la croyais passée : on est donc presque aussi impatiente quand on craint que quand on espère ?

GOMÈS.

Soyez sans crainte ; le protecteur puissant que je vous ai nommé ne vous abandonnera pas.

DOROTHÉE.

Est-ce qu'il ne me sera pas permis de l'accompagner ?

GOMÈS.

Vous savez que les ordres de l'inquisition sont formels.

DOROTHÉE.

Mais vous me la ramènez, mon bon seigneur ; c'est tout ce que j'aime sur la terre : vous avez promis de me la ramener.

GOMÈS.

Je vous le promets encore, et ce sera bientôt.

DONA FLORINDE.

Dorothée, donne ma mantille et mon masque.

DOROTHÉE, qui va les prendre sur un siège

Et n'avoir pas la consolation de la suivre!

GOMÈS, à part.

L'orgueil d'une telle conquête ne pourrait rien sur elle, mais la terreur !...

DONA FLORINDE.

Je ne te dis pas adieu, Dorothée.

DOROTHÉE.

Oh ! non : c'est un mot qu'il ne faut dire qu'à ceux qu'on ne doit pas revoir. (La reconduisant jusqu'à la porte et lui baisant les mains.) Il vient malgré moi sur mes lèvres... je ne le prononcerai pas ; ma fille ! ma fille bien-aimée !..

SCÈNE III.

DOROTHÉE, puis DON JUAN.

DOROTHÉE.

Maintenant je puis me désespérer tout à mon aise; je puis me maudire, eux et leurs lois de sang, et leur tribunal de bourreaux, et lui le premier, puisqu'il ne m'entend plus; qu'avons-nous fait pour qu'on nous traite ainsi? Ah! si le pouvoir passe une fois du côté de la vraie croyance, c'est-à-dire du nôtre, nous serons humains et charitables; mais ces chrétiens qui nous oppriment, si je les tenais tous, je voudrais les anéantir d'un seul coup, les déchirer par morceaux; je voudrais les faire brûler à petit feu jusqu'au dernier...

DON JUAN, qui vient d'entrer par la fenêtre.

Un seul excepté, j'espère!

DOROTHÉE, poussant un cri.

C'est vous, seigneur don Juan; quelle peur vous m'avez faite! vous ici!... et par quelle route encore!

DON JUAN.

La seule où j'étais sûr de ne rencontrer personne, la brèche du jardin et l'escalade.

DOROTHÉE.

Dieu tout-puissant! c'est du ciel que vous êtes tombé.

DON JUAN

Exactement, j'en arrive; ou du moins j'y allais tout droit, mais j'ai rebroussé chemin; partage donc mon bonheur: elle m'est rendue.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DON QUEXADA.

DON QUEXADA, à don Juan, de la fenêtre.

Du moins, venez à mon aide!

DON JUAN, courant à lui.

J'oubliais... Ah! pardon; l'arrière-garde est en retard!

DOROTHÉE.

Comment lui annoncer une nouvelle qui va changer sa joie en désespoir?

DON JUAN, à Quexada.

Ne craignez point: le treillage est bon.

DON QUEXADA.

Sortir, entrer par les fenêtres! on dirait que les portes ne doivent plus s'ouvrir pour nous.

DON JUAN, l'aidant à franchir le balcon.

Ce ne sont pas celles qui s'ouvrent que je crains le plus.

DON QUEXADA.

Ni moi; où sommes-nous ici?

DON JUAN, à Dorothée.

Que fait dona Florinde? elle s'est retirée dans son appartement?

DOROTHÉE, à part.

Je redoute jusqu'aux extravagances de sa douleur.

DON QUEXADA.

Nous sommes chez dona Florinde?

DON JUAN, à Dorothée.

Cours la prévenir de notre arrivée.

DOROTHÉE.

J'y vais, seigneur don Juan. (A part.) Mon Dieu! que faire? obéissons, ne fût-ce que pour lui laisser le temps de revenir.

SCÈNE V.

DON JUAN, DON QUEXADA.

DON JUAN.

Concevez-vous ma joie? je vais la revoir.

DON QUEXADA.

Et c'est pour m'entraîner chez elle à mon insu que vous avez refusé de me suivre au palais de Médina. Ah! pourquoi ai-je promis, solennellement promis, de ne pas vous quitter d'un moment? Chez dona Florinde!

DON JUAN.

Pouvais-je vous conduire autre part?

DON QUEXADA.

Non, vous ne le pouviez pas; depuis hier matin, il y a en vous je ne sais quoi de malencontreux qui se communique à moi, pour nous faire agir et parler tous deux, comme d'inspiration, au rebours de la prudence et du bon sens; et vous êtes dans l'ivresse encore!

DON JUAN.

Que voulez-vous? je n'ai que d'heureux sentiments.

DON QUEXADA

Alors il va nous arriver quelque malheur.

DON JUAN, qui s'approche de la porte par où Dorothée est sortie.

Mais que fait-elle?

DON QUEXADA, qui le suit.

Vous avez beau ne pas m'écouter, il faut m'entendre; revenir dans une maison où il vous a plu d'introduire le comte de Santa-Fiore, qui est peut-être observée, cernée par des gens à lui, où vous pouvez le rencontrer en personne...

DON JUAN.

Que j'aie cette bonne fortune, et ma joie est au comble.

DON QUEXADA.

Dieu vous en préserve!... et moi aussi! Mais le plus acharné de vos ennemis ne pourrait pas faire un vœu qui vous fût plus fatal. Savez-vous, jeune homme, quel avenir vous jetez au hasard? Savez-vous qui vous êtes? Si vous le saviez, vous auriez un peu plus de respect pour vous-même.

DON JUAN, qui revient précipitamment

Du respect pour moi! je ne m'en serais ja-

mais avisé; je suis donc quelque chose de bien important dans le monde?

DON QUEXADA.

Vous êtes...

DON JUAN.

Enfin je vais me connaître!

DON QUEXADA.

Vous êtes... un fou; c'est tout ce que je puis vous dire.

DON JUAN.

Ne me demandez donc pas de me conduire comme un sage; mais allons, asseyez-vous et rassurez-vous, mon digne ami; vous ne seriez pas plus en peine quand le Saint-Office se mélerait de mes affaires et des vôtres.

DON QUEXADA.

C'est la seule infortune qui nous manque; n'en parlez pas, ou vous la ferez venir.

DON JUAN.

Dorothée! je meurs d'impatience; Dorothée!... quoi! tu es seule?...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Ah! seigneur don Juan!..

DON JUAN

Que vois-je? tu détournes le visage; tu pleures; il s'est passé quelque horrible aventure que tu veux me cacher!

DOROTHÉE.

Je le voulais, et je ne le peux pas.

DON JUAN.

Explique-toi; je suis au supplice. Don Florinde?...

DOROTHÉE.

N'est plus ici.

DON JUAN.

Achève.

DOROTHÉE.

On l'interroge.

DON JUAN.

Où donc? qui donc? Achève par pitié.

DOROTHÉE.

L'inquisition...

DON JUAN.

L'inquisition! une juive! elle est perdue.

DON QUEXADA, courant à lui.

Qu'est-ce que vous venez de dire?

DON JUAN, avec désespoir, à Quexada.

Perdue sans ressource!

DON QUEXADA.

Ce n'est pas là ce que je vous demande. Vous avez parlé d'une juive?

DON JUAN.

Moi!

DON QUEXADA.

Dona Florinde est une juive?

DON JUAN.

Puisque je l'ai dit, c'est vrai.

DON QUEXADA.

Soupçonnée d'apostasie après abjuration... Là! je l'aurais juré; mais il n'y a plus de sûreté pour nous chez elle.

DON JUAN.

Allons!

DON QUEXADA.

L'inquisition ne se borne pas à brûler les juifs, elle brûle aussi leurs adhérents; m'entendez-vous? leurs adhérents.

DON JUAN.

Eh! oui, je vous entends: leurs adhérents. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse? et que m'importe?

DOROTHÉE.

Eh bien! nous périrons tous ensemble.

DON JUAN.

Tous ensemble.

DON QUEXADA, furieux, à Dorothée.

Parlez pour vous, la duègne. Si cette partie de plaisir-là vous tente, donnez-vous-en la joie; mais je ne veux pas en être. Je veux sortir d'ici...

DOROTHÉE.

Sortez.

DON JUAN.

Qui vous retient?

DON QUEXADA.

Et de l'Espagne. (A don Juan.) Mais vous me suivez; nous ne pouvons aller, ni trop vite, ni trop loin. A la veille d'un auto-da-fé, et avec l'ennemi que nous avons sur les bras, une telle liaison suffit pour nous mener droit au bûcher Partons, venez, mon cher don Juan, venez...

DON JUAN, le prenant par le bras pour l'entraîner.

A l'inquisition? je le veux bien.

DON QUEXADA

Pour Dieu! lâchez-moi. Quand il parle ainsi, il me semble que j'ai les pieds sur des charbons ardents.

DOROTHÉE.

De grâce, seigneur don Juan, pas d'imprudence! Un des personnages importants du Saint-Office protège dona Florinde, l'accompagne, et doit la ramener chez elle.

DON JUAN.

Cette nuit même?

DOROTHÉE.

Et bientôt; il me l'a promis.

DON JUAN.

Que ne le disais-tu?

DON QUEXADA.

Je ne veux pas qu'il me trouve dans cette maison. Encore un coup, suivez-moi.

DON JUAN.

Quand je devrais abjurer pour partager son sort, je reste.

DON QUEXADA.

Tenez, don Juan, vous êtes un ingrat; vous

me désespérez. Tout ce qu'il était humainement possible de faire pour tenir ma promesse, je l'ai fait; vous avez ri des conseils du vieillard, et il a mieux aimé redevenir jeune homme pour extravaguer avec vous que d'avoir raison en vous abandonnant à votre mauvaise tête; mais tout a son terme. La rage de l'auto-da-fé vous tourne l'esprit, et je me perdrais maintenant sans vous être bon à rien. Adieu donc!... mon élève, mon cher enfant, c'est avec un serrement de cœur que je vous le dis; c'est en pleurant que je vous embrasse; mais adieu; car enfin la paternité la plus dévouée ne peut pas aller jusqu'à vous faire brûler vif pour un fils... qui n'est pas le vôtre.

DON JUAN.

Écoutez; votre parole donnée, votre tendresse pour moi, vous pouvez tout concilier avec votre sûreté.

DON QUEXADA.

Comment? dites-le en deux mots.

DON JUAN.

Dès que dona Florinde sera seule, je me montre, et je fuis avec elle avant d'attendre une seconde citation du tribunal.

DOROTHÉE.

Ah! sauvez-la!

DON JUAN.

Sortez: procurez-vous des chevaux, et revenez nous prendre; alors à vous le commandement.

DON QUEXADA

Comptez sur la plus belle retraite!... mais écoutez-moi à votre tour; je viendrai sous la fenêtre vous faire un signal.

DON JUAN.

Oui.

DON QUEXADA.

Trois coups dans la main.

DON JUAN.

Bien.

DON QUEXADA.

Si je puis rentrer dans cette maison sans danger, vous me répondrez; autrement...

DON JUAN.

Je ne vous répondrai pas.

DON QUEXADA.

Vous me le promettez?

DON JUAN.

C'est convenu.

DON QUEXADA, à Dorothée.

Maintenant conduisez-moi, et avec prudence.

DOROTHÉE.

Personne sur le scuil. Ne craignez rien.

DON QUEXADA, qui sort avec Dorothée.

Les juifs et leurs adhérents; miséricorde!...

DON JUAN.

Il n'a que ses adhérents dans la tête.

SCÈNE VII.

DON JUAN, seul.

Oh! quand une peur, qui tient du délire, vous crie aux oreilles, le moyen d'assembler deux idées!... (Il s'assied.) Réfléchissons, maintenant que je suis seul: à quoi me résoudre?... à l'attendre? et si elle ne revenait pas! j'irais la chercher jusqu'au fond de cette caverne du Saint-Office... mais je mourrais mille fois avant de m'en ouvrir l'entrée! N'est-ce pas le comble du malheur que de n'avoir pas même la ressource de faire une folie? (Se levant.) Attendre est impossible, agir ne l'est pas moins; quel supplice que de ne pouvoir prendre un parti! Le plus mauvais de tous vaut mieux que l'indécision, et je donnerais dix années de ma vie pour m'épargner une heure de cette insupportable angoisse. (Retombant assis.) J'y succombe. Ah! Florinde, Florinde! vous ai-je perdue pour toujours?

SCÈNE VIII.

DON JUAN, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, accourant.

La voilà, seigneur don Juan! je l'ai revue: la voilà.

DON JUAN.

Je cours au-devant d'elle.

DOROTHÉE.

Mais elle n'est pas seule; celui dont je vous ai parlé la ramène; voulez-vous la perdre?

DON JUAN.

Plutôt cent fois me perdre moi-même!

DOROTHÉE.

Gardez-vous donc de vous montrer, et laissez-vous conduire.

DON JUAN.

Où tu voudras.

DOROTHÉE, ouvrant une porte latérale.

Dans le lieu le plus retiré de la maison; chez moi, et pour n'en sortir qu'à propos.

DON JUAN.

Elle est de retour; je suis ici pour la défendre: ah! je respire, et je l'obéis.

(Il sort avec Dorothée.)

SCÈNE IX.

DONA FLORINDE, DON RUY GOMÈS.

DONA FLORINDE.

Graces vous soient rendues, don Gomès! vous avez tenu votre parole. Mais pardonnez... (tombant sur un siège.) mes genoux tremblent sous moi.

GOMÈS.

Cet interrogatoire vous a laissé une impression pénible.

DONA FLORINDE.

Douloureuse, accablante comme un rêve qu'on ne peut chasser. Cette vaste salle tendue de noir, ces torches qui n'éclairent que pour rendre l'obscurité plus affreuse, ces juges voilés, dont les yeux seuls sont visibles et se fixent sur vous avec une immobilité qui glace même la pensée... Quel spectacle ! la justice des hommes ne pense-t-elle donc nous apparaître que sous ces dehors terribles ?

GOMÈS.

Oui, sénora, quand c'est Dieu qu'elle venge ; mais j'espère que vos juges s'adouciront en votre faveur.

DONA FLORINDE

Vous n'en avez pas la certitude ?

GOMÈS.

Je voudrais l'avoir.

DONA FLORINDE.

Ils ont donc résolu de me rappeler en leur présence ?...

GOMÈS.

Je l'ignore, mais c'est possible.

DONA FLORINDE.

De me soumettre à cette épreuve de douleur, dont les instruments épars autour de moi m'ôtent presque l'usage de ma raison ?

GOMÈS.

Je répugne à le croire, mais...

DONA FLORINDE, se levant.

C'est encore possible ! Ah ! vous ne le permettez pas ; vous prendrez pitié de moi ; le courage de mourir, je l'aurais : je suis si malheureuse ! Mais devant de telles souffrances je ne me sens plus que la faiblesse d'une femme ; elles me font peur. Comment me les épargner ? je me sou mets d'avance à tout ce qu'on exigera de moi ; tout ce qu'on voudra que je dise, je le dirai ; pour mourir plus vite, pour ne mourir qu'une fois ! oh ! je le dirai.

GOMÈS, à part.

La voilà donc où je désirais l'amener. (A dona Florinde.) Une seule personne peut intervenir entre vous et vos juges ; une seule, je vous le répète : c'est le roi.

DONA FLORINDE.

Le fera-t-il ?

GOMÈS.

En pouvez-vous douter, quand il daigne venir vous l'assurer lui-même ?

DONA FLORINDE.

Qu'il vienne donc !

GOMÈS.

Comme je vous l'ai dit, madame, je croyais le trouver ici ; dans quelques instants il sera près de vous ; ne lui montrez aucun ressentiment : songez que l'inquisition intimide jusqu'aux rois,

qu'une démarche auprès de ce tribunal est hasardeuse, même pour lui, et qu'elle mérite quelque reconnaissance.

DONA FLORINDE.

Hélas ! que peut-il attendre de la mienne ?

GOMÈS.

Je vous quitte, sénora, et c'est encore pour m'occuper de vous ; je veux revoir vos juges, combattre des préventions qui, je l'avoue, me font frémir malgré moi.

DONA FLORINDE.

Courez : je vous remercie, et du fond de l'ame.

GOMÈS.

Pourrai-je les détruire ? (La regardant.) Quoi ! tant de beauté ! ce serait horrible.

DONA FLORINDE.

Ah ! je tremble, je tremble.

GOMÈS.

Ayez donc autant de pitié pour vous que j'en ai moi-même. Don Philippe ne peut tarder : vous allez le voir ; votre sort est dans vos mains. Restez, restez, sénora.

DONA FLORINDE, retombant assise.

Du moins, mes bénédictions vous accompagnent.

GOMÈS, à part, en sortant.

Que le roi promette maintenant, et l'amant va tout obtenir.

SCÈNE X.

DONA FLORINDE, seule.

Je n'ai plus qu'une espérance, mais que va-t-il m'ordonner ? de renoncer à don Juan ; ne sommes-nous pas séparés ? de ne plus l'aimer ; est-ce en mon pouvoir ?... Oh ! que la terreur a d'empire sur nous ! c'est son ennemi que j'appelle de tous mes vœux, son ennemi mortel, le roi... Il faut que je sois bien malheureuse ou bien faible puisque je peux souhaiter de le revoir ; je le souhaite pourtant : j'en ai honte, mais je ne saurais me vaincre. Mon Dieu, faites qu'il vienne !

SCÈNE XI.

DONA FLORINDE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, s'élançant vers dona Florinde.

Ah ! c'est vous, vous que je presse dans mes bras !

DONA FLORINDE.

Dorothée, ma mère !...

DOROTHÉE.

Vous frissonnez.

DONA FLORINDE.

N'ajoute pas à mon émotion par la tienne : je veux me calmer ; j'attends quelqu'un.

DOROTHÉE.

Moi, je vous annonce nne persome que vous n'attendiez plus.

DONA FLORINDE.

Que veux-tu dire?

DOROTHÉE.

C'est lui.

DONA FLORINDE.

Don Juan?

DOROTHÉE.

Lui, qui vient d'arriver.

DONA FLORINDE.

Don Juan est libre : ô ciel ! je te rends grace !

DOROTHÉE.

Retiré dans ma chambre, il m'envoie m'assurer que vous êtes seule : un mot de vous, et il est à vos pieds; irai-je le chercher?

DONA FLORINDE.

Mais sans doute; mais à l'instant; mais va donc si tu m'aimes ! (La retenant par le bras.) N'as-tu pas entendu?...

DOROTHÉE.

Non rien ; rien , je vous jure.

DONA FLORINDE.

Arrête ! la joie m'ôtait le sens : que don Juan parte ; qu'il fuie !

DOROTHÉE.

Avec vous , cette nuit ; sans vous , jamais !

DONA FLORINDE.

Et comment fuir ? il va le rencontrer.

DOROTHÉE.

Qui donc ?

DONA FLORINDE.

Je te l'ai dit : le comte, le comte, qui ne peut tarder ; qui sera près de moi dans un moment ; qui monte peut-être pendant que je te parle. Dieu ! s'ils se retrouvaient en face l'un de l'autre !...

DOROTHÉE.

Eh bien ! don Juan le tuerait.

DONA FLORINDE.

Le tuer ! que dis-tu ? mais tu ignores... ce serait le plus épouvantable des crimes ; et j'ai pu souhaiter sa présence !... Écoute, Dorothée : don Juan est chez toi ; il faut l'y retenir

DOROTHÉE.

'il consent à se laisser faire.

DONA FLORINDE.

Sans lui parler du comte.

DOROTHÉE.

Je m'en garderai bien ; mais vaudra-t-il attendre ?

DONA FLORINDE.

Dis-lui que je l'en prie ; dis-lui que je le veux, qu'il y va de ses jours ; non , des miens ; il t'écoutera.

DOROTHÉE.

Je l'espère ; cependant n'y a-t-il pour vous aucun danger à demeurer seule ?

DONA FLORINDE.

Aucun ; je tremblais tout-à-l'heure , mais je

redeviens moi-même : je ne pense plus qu'à lui, je ne crains plus que pour lui, je m'exposerai à tout pour le sauver ; l'amour , ah ! l'amour , c'est le courage des femmes.

DOROTHÉE.

Mais don Juan ne consultera que son épée , s'il découvre que vous refusez de le recevoir pour entretenir son ennemi.

DONA FLORINDE.

Toute une galerie entre ce salon et ta chambre ! il ne pourra nous entendre.

DOROTHÉE.

Ah ! si vous aviez pu lui parler !

DONA FLORINDE.

Oui, tu as raison, je le peux encore ; viens, je t'accompagne, je te devance, du moins je l'aurai revu !... (S'arrêtant tout-à-coup.) Cette fois je ne me trompe pas.

DOROTHÉE.

On monte les degrés ; on vient.

DONA FLORINDE.

C'est le comte ; il est trop tard. Dorothée, sauve-nous tous deux. Va , cours , et je referme cette porte sur toi ! (Donnant un tour de clef.) Je ne puis mettre assez d'obstacle entre don Juan et lui. (Revenant sur le devant de la scène.) Ah ! que mon cœur et mes yeux ne me trahissent pas.

SCÈNE XII.

DONA FLORINDE, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, à part, au fond.

L'effroi, qui va me la livrer, l'embellit encore. Ou cette nuit, ou jamais !

DONA FLORINDE, à part.

Comment abrégier cet entretien ?

PHILIPPE II.

Me pardonnez-vous, madame, de troubler votre rêverie ?

DONA FLORINDE.

Ah ! sire, elle était si triste que... que je dois vous en remercier.

PHILIPPE II.

Cette fois ma présence ne vous est donc pas importune ?

DONA FLORINDE.

Peut-elle l'être... quand vous venez me défendre ? je révère... je bénis votre justice.

PHILIPPE II.

J'accepterais l'éloge, si un intérêt plus tendre que le besoin d'être juste ne me l'amenait auprès de vous.

DONA FLORINDE.

La pitié, sire.

PHILIPPE II.

Oui, une pitié pleine de sollicitude et d'alarmes, le dévouement d'un ami que vous connaissiez mal, quand vous avez pu le croire insensé.

DONA FLORINDE.

Ce mot me rend l'espoir : transmis, de la part de votre majesté, il eût suffi pour calmer mes craintes... et vous auriez épargné une démarche... dont je suis confuse.

PHILIPPE II.

Mais en me privant d'un plaisir dont j'étais jaloux, celui de vous rassurer moi-même; ne me l'enviez pas.

DONA FLORINDE, à part.

Il va rester.

PHILIPPE II.

Ces instants que je vous consacre, je trouve si doux de les dérober à mes travaux!

DONA FLORINDE.

Et à votre repos peut-être. Je sais combien ils sont précieux; ne craignez pas que j'en abuse.

PHILIPPE II, avançant un fauteuil pour dona Florinde.

Vous-même, ne craignez pas trop d'en abuser.

DONA FLORINDE, qui s'assied.

Il le faut!

PHILIPPE II, à part.

Ne l'ai-je point trop tôt rassurée? (A dona Florinde.) On a dû vous dire, madame, que la volonté souveraine peut se briser contre un arrêt de l'inquisition. Ce tribunal représente Dieu même, et devant Dieu que sont les rois de la terre? Cependant j'ai résolu, quel qu'en fût le péril, de me jeter entre vos juges et vous; mais, pour prix d'un tel service, que dois-je attendre? votre haine peut-être!

DONA FLORINDE, en se levant.

Moi, de la haine, quand vous me sauvez!... Ah! sire, ce serait de l'ingratitude, et...

PHILIPPE II.

Et vous en êtes incapable, belle Florinde; je le crois. (L'invitant du geste à se rasseoir.) Ah! de grace!...

DONA FLORINDE, à part en s'asseyant, tandis que le roi va prendre un siège.

Quel supplice!

PHILIPPE II, appuyé sur le dos de sa chaise.

Vous ne serez point ingrate; mais vous resterez indifférente. (En s'asseyant.) Le sort d'un roi est de n'obtenir que le respect, quand il n'inspire pas l'aversion ou l'envie; et pourtant, accessible à toutes les affections qu'on lui refuse, brûlé sans espoir de toutes les passions qui consument, qu'un roi sent douloureusement le besoin d'être aimé!

DONA FLORINDE.

Vous l'êtes, sire, d'un peuple entier, qui vous respecte, qui vous admire, qui voit en vous la source de tous les biens.

PHILIPPE II.

Oui, je le suis par intérêt; je le suis de cet amour qui s'adresse, non pas à moi, mais à mon pouvoir, non pas à l'homme, mais au souverain. Que me font ces hommages, ces acclamations dont on me fatigue? avec quelle joie je

les donnerais pour le bonheur de sentir la main d'un ami presser la mienne; pour un soupir de l'amante que je me suis créée par la pensée, que je vois dans mes rêves, qui poursuit le monarque au milieu de ses travaux, et le chrétien jusque dans la ferveur de ses prières!

DONA FLORINDE.

Cette amante, sire, Dieu et la France vous la donnent; une jeune fiancée vient à vous, célebre par ses vertus et ses grâces, proclamée belle entre toutes les princesses.

PHILIPPE II.

Mais non entre toutes les femmes. Reste-t-il une place pour elle dans ce cœur possédé d'une autre image? Ne le croyez pas, Florinde; ce mariage politique n'est que le veuvage avec plus de contrainte et d'entraves. (En rapprochant son siège de celui de Florinde.) Oh! qu'une épouse de ma préférence secrète, de mou amour, choisie pour elle-même, et adorée dans l'ombre, serait plus reine que cette reine qui n'aura qu'un vain titre! Mon sceptre, je le mettrais à ses pieds; ce droit de grâce, le plus beau de mes droits, c'est elle qui l'exercerait en mon nom; mes trésors ne feraient que passer de ses mains dans celles des malheureux; et ce pouvoir immense de consoler l'infortune, cette royauté enveloppée de mystère, mais plus absolue que la mienne, une seule femme la mérite, une seule dans le monde, et cette femme, Florinde, c'est vous...

DONA FLORINDE, se levant.

Moi, juste ciel! qui! moi!

PHILIPPE II.

Vous, à qui je l'offre à genoux, à qui je demande, en tremblant, un peu de cette pitié que je ne vous ai pas refusée pour vous-même.

DONA FLORINDE.

Mais que vous vouliez me vendre au prix de l'honneur... Oh! non, vous n'avez pas eu cette pensée; je m'abuse et je vous fais injure. Pardon, sire, ah! pardon de mon erreur!

PHILIPPE II.

Ne feignez pas de vous méprendre, n'en appelez pas à des vertus dont Dieu m'affranchit, en me les rendant impossibles. Je l'ai résolu : crime ou non, de votre volonté ou seulement de la mienne, Florinde, vous serez à moi.

DONA FLORINDE.

Et je me suis livrée!... et je suis seule

PHILIPPE II.

Oui, seule; et rien ne vous trahira; mais rien ne peut vous sauver.

DONA FLORINDE.

Que mon désespoir et mes cris...

PHILIPPE II.

Vos cris ne seront pas entendus.

DONA FLORINDE.

Vous vous trompez, sire, on viendra; je vous jure qu'on viendra.

PHILIPPE II.

Et qui donc?

DONA FLORINDE.

Personne, oh ! non, personne. Il est vrai, je suis sans appui, sans défense ; ou plutôt je n'ai qu'un refuge, et c'est vous, vous à qui je confie cet honneur que vous veniez me ravir ; vous, sire, qui serez mon défenseur contre vous-même. (S'avançant vers lui avec exaltation.) Don Philippe, l'action que vous voulez commettre est horrible, (tombant à genoux.) et j'en demande justice au roi d'Espagne.

PHILIPPE II, la regardant avec transport.

Ravissante de terreur et de fierté ! Florinde, c'est le seul vœu de toi que je n'accomplirai pas : le roi d'Espagne sera ton maître aujourd'hui et don Philippe ton esclave toute sa vie.

DONA FLORINDE, qui repousse le roi en se relevant.
Écoutez-moi donc, homme cruel, chrétien sans pitié ; je ne dirai qu'un mot, puisque j'y suis réduite...

PHILIPPE II.

Il ne changera pas ton sort.

DONA FLORINDE.

Qu'un mot qui va me perdre, mais qui vous fera reculer d'horreur.

PHILIPPE II, s'élançant vers elle.

C'est trop me résister.

DONA FLORINDE, en fuyant.

Pitié ! sire ; grace !... oui je dirai tout... je suis...

PHILIPPE II, qui la saisit dans ses bras.

Eh ! que m'importe !

DONA FLORINDE.

Je suis une juive !

PHILIPPE II, reculant d'horreur.

Toi ! Qu'entends-je ! Ah ! malheureuse fille, puisses-tu, pour ton salut dans ce monde et dans l'autre, avoir poussé la vertu jusqu'au mensonge !

DONA FLORINDE.

Mon mensonge fut de descendre par nécessité à feindre une croyance qui n'était que sur mes lèvres ; voilà mon crime, et j'en serai punie ; mais, si vous faites un pas vers moi, je répéterai au pied du tribunal, je proclamerai devant vos juges, qu'un Espagnol a été assez lâche pour vouloir triompher de l'innocence par la force ; qu'un chevalier a fait outrage à une femme ; que le plus saint roi de la chrétienté, que toi, don Philippe, toi le roi catholique, tu t'es souillé d'une passion infâme pour une juive. (Avec calme.) Eh bien ! vous vous arrêtez maintenant ; c'est moi qui suis tranquille, et c'est vous qui tremblez.

PHILIPPE II.

Pour tes jours. Sais-tu que si à mon éternelle confusion tes paroles avaient frappé une autre oreille que la mienne, sais-tu qu'il n'y aurait plus d'espoir pour toi dans cette vie ?

DONA FLORINDE.

Mais j'en sortirais pure.

PHILIPPE II.

Que je ne pourrais te soustraire ni à la torture, ni aux flammes du bûcher.

DONA FLORINDE.

Mais j'irais martyre à ce Dieu qui est le mien comme le vôtre, et qui jugera mes juges ; mais je mourrais digne encore de celui qui m'a tant aimée.

PHILIPPE II.

Oh ! pourquoi as-tu rappelé ce souvenir ? il étouffe en moi toute compassion ; c'est ta sentence, Florinde, ta sentence de mort. (Entendant frapper à coups redoublés à la porte de la galerie voisine.) Quel est ce bruit ?

DONA FLORINDE, au comble de la terreur.

Quoi ?... je n'ai rien entendu... je ne sais... Dorothee, peut-être.

DON JUAN, en dehors.

Ouvrez cette porte, ou je la briserai.

PHILIPPE II

Un homme ici !

DONA FLORINDE, qui s'élançe vers la porte, et veut arrêter le roi.

Je vous en conjure... Ah ! par tout ce que vous avez de sacré dans le monde !...

PHILIPPE II, l'écartant pour ouvrir la porte.

Un témoin de ma honte ! je saurai qui c'est.

SCÈNE XIII.

DON JUAN, PHILIPPE II, DONA FLORINDE.

PHILIPPE II

Don Juan !

DON JUAN

Le comte !

PHILIPPE II.

Vous m'avez entendu ?

DON JUAN.

Trop tard ; je vous aurais déjà puni.

DONA FLORINDE, qui se précipite entre eux.

Vous n'en avez ni le droit ni le pouvoir, don Juan, vous ne connaissez pas celui que vous outragez.

DON JUAN.

Je le connais par ses actes, et il m'en fera raison.

PHILIPPE II.

Je vous jugerai sur les vôtres, et vous m'en répondrez.

DONA FLORINDE, à don Juan.

Vous lui devez respect. Ah ! respect au plus noble sang de la Castille !

DON JUAN.

Je ne le tiens ni pour noble, ni pour Castillan ; car il craint un homme, et il menace une femme.

PHILIPPE II.

Je plains le sort de la femme ; quant à l'homme, je le vois d'assez haut pour mépriser ses injures.

DON JUAN.

Faute d'oser descendre jusqu'à vous en venger.

PHILIPPE II.

S'il vous reste une leur de raison, don Juan, pas un mot de plus, et sortez.

DON JUAN.

Si vous avez encore une goutte de sang dans le cœur, sortez avec moi ou défendez-vous.

DONA FLORINDE.

Ici... sous mes yeux!... vous ne l'oserez pas!... (S'attachant à lui.) Vous ne le pourrez pas!...

PHILIPPE II.

Pour la dernière fois, obéissez.

DON JUAN.

Pour la dernière fois aussi, défends-toi. La pointe de ton épée à ma poitrine, ou le plat de la mienne sur ton visage!... En garde!

DONA FLORINDE, en poussant un cri.

C'est le roi!

DON JUAN, qui laisse tomber son épée.

Le roi!

DONA FLORINDE, un genou en terre.

Ah! sire, grace! non pas pour moi, je suis condamnée; mais pour lui, dont le seul crime fut de m'aimer sans savoir qui j'étais, et de me défendre sans vous connaître.

PHILIPPE, à Florinde.

Vous m'avez trahi.

DONA FLORINDE.

En voulant sauver vos jours.

PHILIPPE II.

Ou plutôt les siens. Qui vous dit que je n'avais pas les moyens de me protéger moi-même contre un fou que je dédaignais trop pour me nommer? (Appelant au fond.) A moi, Gomès!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, DON RUY GOMÈS, UN OFFICIER, QUELQUES GARDES DU ROI.

PHILIPPE II, à Gomès.

Ce jeune homme en démeance aux prisons de l'Alcazar! (Montrant la chambre de dona Florinde.) Cette femme, ici! je déciderai de leur sort.

DONA FLORINDE.

Pourquoi, don Juan, ne m'avez-vous pas laissée mourir seule?

(Après lui avoir jeté un dernier regard, elle entre dans son appartement où un officier l'accompagne.)

DON JUAN.

Et je n'ai pu venger ni son honneur ni le mien! oh! mon serment, mon serment!...

PHILIPPE II, aux gardes.

Retirez-vous.

SCÈNE XV.

PHILIPPE II, DON RUY GOMÈS.

PHILIPPE II.

Ma rage si long-temps comprimée peut donc enfin se donner carrière!... Eh bien! Gomès, c'est par toi que je l'ai connue, c'est toi qui m'as ramené dans ce lieu où tout n'est qu'idolâtrie et profanation. Quand je t'ordonnai d'éveiller sur cette femme les soupçons du Saint-Office pour l'effrayer, c'était un instinct religieux qui m'y poussait à mon insu : une juive!... elle m'a dit: Je suis une juive! et a mieux aimé mourir pour l'avoir dit que se donner à moi en me le cachant.

GOMÈS.

Ne peut-elle pas vous avoir trompé, sire, afin d'échapper à vos poursuites?

PHILIPPE II.

Je l'ai pensé; je voudrais le croire encore; ou plutôt je voudrais ne rien savoir. Que dis-je? ce vœu même est un sacrilège; mais je l'aime, depuis qu'il y a un abîme entre nous deux, je l'aime de tout le désespoir que je sens de ne pouvoir la posséder. Pour comble de honte, il m'a insulté devant elle.

GOMÈS.

Mais du moins ce crime justifie d'avance un arrêt que vous ne pouviez pas prononcer sans motif.

PHILIPPE II.

Il a levé sur moi cette épée... que vois-je? regarde, Gomès: je ne me trompe pas; mes ordres sont arrivés trop tard pour l'empêcher de parler à Charles-Quint.

GOMÈS.

Et c'est don Quexada qui a tout conduit.

PHILIPPE II.

Le traître! s'il retombe dans mes mains!... Qu'on le cherche; qu'on l'arrête; que son châtement soit terrible!

GOMÈS.

Peut-être don Juan ignore-t-il encore le secret de sa naissance?

PHILIPPE II.

Il sait tout. Mon père ne lui a-t-il pas donné cette épée qu'il m'a toujours refusée? il l'en croit donc plus digne que moi; il l'aime plus que moi; elle aussi le préfère! (Entendant frapper trois coups dans la main.) Écoutez.

GOMÈS.

C'est un signal.

PHILIPPE II.

Qui nous livre un complice. Cours à lui, Gomès; et malheur à tous ceux qui m'ont offensé!

PHILIPPE II.

Mais je ne vous laisserai la liberté du choix qu'autant que je serai satisfait de vos réponses à mes questions. Tout dépendra de votre sincérité.

DON QUEXADA.

Elle sera entière ; car si la vérité peut me nuire, je sens que le mensonge me perdrait.

UN OFFICIER DU PALAIS, annonçant.

Son éminence l'inquisiteur apostolique général, don Ferdinand de Valdès !

DON QUEXADA.

Je voudrais être à mille lieues d'ici !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DON FERDINAND DE VALDÈS, GRANDS D'ESPAGNE, INQUISITEURS, COURTISANS.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Sire, l'inquisition apostolique de Castille vient, solennellement et bannières déployées, renouveler à votre majesté l'invitation d'assister à l'acte de foi, qui sera célébré dans la grande place de Tolède, pour le châtiement des crimes de quelques uns, et la rémission des péchés de tous.

PHILIPPE II.

Je vous en remercie, vénérable don Ferdinand de Valdès ; le supplice des coupables ne peut que m'être agréable, comme il l'est à Dieu, et si l'on accusait mon propre fils d'hérésie ou de judaïsme, je serais le premier à vous le livrer pour l'exemple.

DON QUEXADA, à part.

Son fils ! hésitera-t-il à livrer son frère ?

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Je viens en même temps déposer dans les mains de votre majesté la liste des condamnés.

DON QUEXADA, à part.

Pour mon compte, je remercie Dieu qu'elle soit close.

PHILIPPE II.

Sont-ils nombreux ?

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Hélas ! sire, il n'est pas donné à tous d'avoir le même bonheur que l'éminentissime Torquemada, mon prédécesseur, qui, en onze ans d'exercice, fit le procès à cent mille personnes, dont six mille furent brûlées vives.

PHILIPPE II, qui se découvre, ainsi que toute sa cour.
Que sa mémoire soit bénie !

DON QUEXADA, s'inclinant.

Bénie ! (A part.) C'est à faire dresser les cheveux sur la tête.

PHILIPPE II, parcourant la liste.

Des juifs ! toujours des juifs !

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Nous n'avons été que justes.

PHILIPPE II.

Et loin de les plaindre, mon père, je les recommande spécialement à votre justice, ainsi que tout Espagnol, si grand qu'il soit, que le moindre contact avec eux aurait souillé de leurs erreurs.

DON QUEXADA, à part.

Où, les adhérents !... voilà qui nous concerne, don Juan et moi.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

L'inquisition, sire, a par-tout des yeux pour voir et des bras pour sévir.

PHILIPPE II, en regardant don Quexada.

Puis-je ajouter quelques noms à cette liste ?

DON QUEXADA, à part.

Plus de doute : il veut ajouter le mien.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Que votre majesté désigne en marge ceux qu'elle accuse ; bien que le tribunal soit épuisé de fatigue, il passera toute la nuit à les juger, et ils seront traités demain selon leurs mérites.

PHILIPPE II.

Je vous rends grâce, don Valdès, ainsi qu'à vos vénérables collègues. Le Saint-Office peut se reposer sur ma protection, comme je compte sur son zèle.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

En vous quittant, sire, nous n'emportons qu'un regret, c'est que la jeune reine ne soit pas arrivée assez tôt pour jouir d'un spectacle qui eût signalé avec tant de solennité sa bienvenue en Castille.

PHILIPPE II.

Votre éminence ne doit rien regretter : le nombre des coupables est si grand, et l'inquisition si vigilante, que vous aurez bientôt une autre occasion de lui procurer ce pieux plaisir. Messieurs, accompagnez son éminence jusqu'au seuil du palais. Ne tardez pas à revenir, don Gomès.

SCÈNE IV.

PHILIPPE II, DON QUEXADA.

PHILIPPE II, assis, tenant à la main la liste des condamnés.

Vous m'avez entendu : cette liste n'est pas tellement remplie qu'on n'y puisse encore trouver place. Je la dépose sur cette table ; mais à la première parole doutense qui sortira de vos lèvres, j'y mets un nom de plus. Répondez maintenant. Vous connaissez dona Florinde ?

DON QUEXADA.

Comme votre majesté la connaît.

PHILIPPE II.

Pas davantage ?

DON QUEXADA.

Peut-être moins.

PHILIPPE II.

Que voulez-vous dire ?

DON QUEXADA.

Ce que je dis, sire; rien de plus.

PHILIPPE II.

Depuis quand la connaissez-vous?

DON QUEXADA.

Depuis le jour où votre majesté m'a donné rendez-vous chez elle.

PHILIPPE II, qui étend la main vers la liste.

Don Quexada!

DON QUEXADA.

Ah! sire, arrêtez; vous me condamnez pour avoir été sincère, que ferez-vous si je ne le suis pas?

PHILIPPE II.

Au mépris de mes ordres, vous avez conduit don Juan dans le couvent de Saint-Just; pouvez-vous le nier?

DON QUEXADA.

Je ne le puis.

PHILIPPE II.

Pour qu'il y vit mon père?

DON QUEXADA.

Et le sien.

PHILIPPE II, portant la main sur la liste.

Don Quexada!

DON QUEXADA.

J'en appelle à vous, sire, est-ce vrai?

PHILIPPE II.

Et il l'a vu? et il sait tout?

DON QUEXADA.

Non, sire.

PHILIPPE II.

Non? faites bien attention que vous avez dit non.

DON QUEXADA.

Je répète que Charles-Quint n'a pas cessé d'être, pour lui, frère Arsène.

PHILIPPE II, montrant l'épée qui est sur la table.

Mais cette épée fait foi du contraire; et frère Arsène, en la lui donnant, a prouvé du moins qu'il ne persistait pas dans les résolutions arrêtées entre nous sur ce jeune homme.

DON QUEXADA.

Je conviens que ce serait un étrange présent, s'il destinait encore don Juan à l'église; mais j'affirme que l'empereur mon maître...

PHILIPPE II.

Qui fut votre maître.

DON QUEXADA.

Que l'empereur Charles-Quint ne l'a pas reconnu pour son fils.

PHILIPPE II.

Vous en êtes sûr?

DON QUEXADA.

Aussi sûr que je le suis peu de vivre demain.

PHILIPPE II, avec violence, en saisissant sa liste.

Don Quexada!...

DON QUEXADA.

Sire, le seul bruit de ce papier dans vos mains suffirait pour troubler une meilleure tête

que la mienne. Cette torture vaut l'autre; mais ce que j'affirme est la vérité.

PHILIPPE II, se levant.

Il s'intéresse donc moins à ce fils que je ne le pensais?

DON QUEXADA, vivement.

Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

PHILIPPE II.

Et cet intérêt, fût-il de la tendresse, il tomberait de soi-même devant un crime de lèse-majesté, crime que don Juan a commis, et pour lequel il doit périr.

DON QUEXADA, s'animent malgré lui.

Non, vous ne prononcerez pas cet arrêt; votre auguste père ne le souffrirait pas.

PHILIPPE II.

Y a-t-il deux rois dans le royaume? Celui qui règne est-il le sujet de celui qui ne règne plus? Charles-Quint est mort pour l'Espagne, mort pour le monde; vous en aurez la preuve: car ce jeune homme périra, en dépit de toutes les volontés ou de toutes les faiblesses d'un moine de Saint-Just.

DON QUEXADA, s'oubliant tout-à-fait.

Eh bien! non; je n'aurai pas entendu parler ainsi de mon royal maître; on n'aura pas condamné son fils en ma présence, sans que moi, leur vieux serviteur, j'aie au moins protesté pour tous deux.

PHILIPPE II.

Est-ce bien vous qui parlez?

DON QUEXADA, tombant à ses pieds.

Je ne vous le dirai qu'à genoux, mais je vous le dirai: au nom de la prudence, au nom de la nature et de votre gloire, ne brisez pas la grande ame de Charles-Quint; ne vous heurtez pas contre celui dont la renommée est encore dans toutes les bouches, dont les bienfaits vivent dans tous les cœurs. Ne fût-il plus qu'une ombre, il sortirait du tombeau pour défendre contre vous son sang et le vôtre.

PHILIPPE II, s'élançant vers la table, où il prend la plume et la liste.

Ah! c'en est trop.

DON QUEXADA.

Écrivez, sire, écrivez; tuez le vieillard: il ne vous est plus bon à rien; mais épargnez le jeune homme, qui a une existence entière à vous sacrifier, un cœur de vingt ans à dévouer au service de son roi et de son pays; qu'il vive, lui, ou s'il doit mourir, que ce soit pour vous et non par vous. C'est votre frère! (Se trainant à genoux jusqu'au fauteuil du roi.) Oui, c'est votre frère!... Ah! sire, un roi a si peu d'amis fidèles! peut-il volontairement se priver du dévouement d'un frère?

PHILIPPE II.

Relevez-vous, vieillard; vous êtes encore tout pâle de votre courage. (Après une pause.) Je ne m'engage à rien envers don Juan; mais si je

lui laisse la vie, et j'en doute, ce sera pour qu'elle s'éteigne dans les austérités. Je vous permets de l'en instruire. Je sais que vous aurez peu de pouvoir sur son esprit; n'importe, essayez de le convaincre. Allez le trouver, et qu'il vous accompagne ici. (A Gomès, qui est entré à la fin de la scène.) Amenez devant moi dona Florinde.

GOMÈS.

Quoi, sire!...

PHILIPPE II.

Amenez-la, et en même temps donnez des ordres pour que don Quexada puisse voir votre prisonnier. Allez.

DON QUEXADA, à part.

Encore une ambassade! probablement la dernière de toutes.

SCÈNE V.

PHILIPPE II, seul.

Un prince de mon nom, de mon sang, un autre moi-même à ma cour ou dans mes armées! Jamais. J'ai assez d'un fils, c'est trop d'un frère. Il faut qu'il meure ou qu'il obéisse. (Marchant avec agitation.) Et quand il se soumettrait, ne retrouverais-je pas toujours, sous sa robe sacrée, l'insolent devant lequel j'ai reculé? Ne verrais-je pas, jusque dans sa crosse d'évêque, l'épée nue qu'il a levée sur moi? Point de grâce! qu'il obéisse ou non, il faut qu'il meure. (S'arrêtant.) Mais mon père!... Je me révolte en vain contre un ascendant que je ne saurais secouer; il me domine: sa royauté, toute morte qu'elle est, impose à la mienne. Je le traite de fantôme; mais s'il m'apparaissait tout-à-coup, aurais-je la force de lui dire: « J'ai tué votre fils!... » Il me semble que ces mots meurent déjà sur mes lèvres, comme s'il était là, comme si son regard d'aigle me faisait rentrer dans la poudre. L'Europe encore pleine de sa gloire, il lui suffirait d'un cri pour la remplir de ma honte. (Après un moment de silence.) Tuer son fils!... tuer son fils: je ne puis; (tombant assis.) je n'ose pas. Mais il obéira; et comment l'y décider? Une seule personne en aura le pouvoir, et s'il résiste, si la tentation devient trop forte, c'est que Dieu voudra que j'y cède, et j'y céderai... Les voici.

SCÈNE VI.

PHILIPPE II; DON QUEXADA et DON JUAN, qui entrent par le fond; puis DONA FLORINDE et DON RUY GOMÈS, par la porte latérale.

DON QUEXADA, bas à don Juan.

Ce n'est pas le courage que je vous recommande.

DON JUAN.

Ah! Florinde!

DONA FLORINDE.

Don Juan!...

PHILIPPE II, à Gomès et à Quexada.

Sortez tous deux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté DON QUEXADA et DON RUY GOMÈS.

PHILIPPE II, à part.

Ce moment va décider de leur sort; je ne me sens plus de pitié.

DONA FLORINDE, à don Juan.

Vous revoir!... c'est un bonheur que je n'espérais pas.

PHILIPPE II.

Mais qui sera court. (A don Juan.) On vous a transmis ma résolution?

DON JUAN.

Oui, sire.

PHILIPPE II.

Quelle est la vôtre?

DON JUAN.

Le comte de Santa-Fiore la connaît trop bien pour que le roi l'ignore.

PHILIPPE II.

Vous y persistez?

DON JUAN.

Prononcer des lèvres ces vœux démentis par mon cœur, ce serait l'acte d'un lâche. Je mourrai, sire; mieux vaut pour l'Espagne un brave gentilhomme de moins qu'un mauvais prêtre de plus.

PHILIPPE II.

Que le sang de cette jeune fille retombe donc sur toi, car son arrêt vient de sortir de ta bouche.

DON JUAN.

Que dites-vous?

PHILIPPE II.

Que si tu résistes, elle va périr, et qu'elle vivra si tu consens.

DON JUAN.

Quoi! sire!...

PHILIPPE II.

Oui, cette mort qui détruirait tant de beauté dans sa fleur, ces tourments dont la seule idée te fait pâlir pour elle, je les lui épargnerai. Oui, elle pourra fuir, s'exiler sous le ciel de ses pères; elle pourra même traîner ses misérables jours dans un coin de l'Espagne, où ma justice l'oblignera; don Juan, je vous en donne ma parole royale; mais soumettez-vous.

DONA FLORINDE.

On vous demande plus que votre sang, plus que votre vie: l'abandon de votre liberté. Laissez-moi subir mon sort; il ne me faut qu'un peu de courage pour mourir, il vous en faudra tant pour vivre esclave!

DON JUAN.

Esclave! sous une robe de moine, esclave jusqu'au tombeau!... Eh bien! je trouverai dans mon amour le seul courage dont je me croyais incapable. Ma liberté, Florinde, c'est après vous ce que j'ai de plus cher au monde; mais, en la perdant, je vous sauve... Ah! ce qui m'eût flétri m'honore, et la honte serait d'hésiter. (A Philippe II avec dignité.) Sire, vous me faites une violence dont vous aurez à répondre un jour; mais vous avez le pouvoir, et vous en abusez: disposez de moi.

DONA FLORINDE.

Non, don Juan!...

PHILIPPE II, l'entraînant vers le crucifix.

Viens donc devant ce Dieu qui t'écoute et qui te jugera, viens t'engager par un serment que tu dois bientôt renouveler à l'autel.

DONA FLORINDE.

Non, oh! non: c'est un sacrifice que je n'accepte pas.

PHILIPPE II.

Mais le ciel et moi, nous l'acceptons.

DON JUAN.

Rien pour vous, sire, rien pour le ciel; tout pour elle seule! (Étendant la main vers le crucifix.) Oui, dussé-je payer sa vie du malheur de la mienne, et de mon éternelle condamnation...

PHILIPPE II, aux grands du royaume qui entrent, la tête découverte, par la porte du fond.

Que me vent-on? Vous ici, messieurs, ma cour tout entière! qui a donné l'ordre d'ouvrir? au péril de sa tête, qui l'a osé?...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA, DON RUY GOMÈS, DON FERDINAND DE VALDÈS, PEBLO, INQUISITEURS, COURTISANS.

FRÈRE ARSÈNE.

Moi, don Philippe.

PHILIPPE II.

Grand Dieu! (Se découvrant.) Vous, sire?

DON JUAN.

Qu'entends-je?

DONA FLORINDE.

Ma prière l'a touché!

FRÈRE ARSÈNE.

Moi, qu'un devoir impérieux force à sortir d'une retraite que je croyais ne jamais quitter. Le père de cette jeune fille me rendit un service qui sauva le royaume, et qui fut oublié; elle, au moins, n'aura pas réclamé en vain mon appui. Je viens la demander à ses juges, qui ne me la refuseront pas; à vous, qui devez être de moitié dans ma reconnaissance.

PHILIPPE II.

Sire, notre clémence avait prévu la vôtre.

FRÈRE ARSÈNE.

Ma mission n'est pas remplie. (Montrant don Juan.) Nous nous sommes trompés tous deux sur la vocation de ce jeune homme; mais il n'est jamais trop tard pour reconnaître une erreur et pour la réparer. Don Juan, un genou en terre devant le roi d'Espagne! En présence de tout ce qu'il y a de grand et de sacré dans l'état, lui promettez-vous obéissance, fidélité, dévouement jusqu'à la mort?

DON JUAN.

Jusqu'à la mort.

FRÈRE ARSÈNE.

Don Philippe, promettez-vous à ce jeune homme protection et amitié?

PHILIPPE II.

Il a eu de grands torts envers moi.

FRÈRE ARSÈNE.

Lesquels? parlez.

PHILIPPE II.

Non, sire; je ne les rappellerai pas; car il faut que j'oublie pour que je pardonne.

FRÈRE ARSÈNE.

Et vous oublierez?

PHILIPPE II.

Par condescendance pour vous.

FRÈRE ARSÈNE, à don Juan.

Fils de Charles-Quint, don Juan d'Autriche, mon fils, relevez-vous et embrassez votre frère!

DONA FLORINDE, avec douleur.

Fils de Charles-Quint!...

DON JUAN.

Moi! se peut-il? (Passant des bras du roi dans ceux de frère Arsène.) Moi, le fils du plus grand homme que le siècle ait produit!

FRÈRE ARSÈNE, souriant.

Après François I^{er}.

DON JUAN.

Ah! sire...

FRÈRE ARSÈNE, à don Juan.

J'ai encore à satisfaire une fantaisie de vieillard: tenez, prince, je vous recommande cet enfant que vous connaissez, et à qui je rends sa liberté de peur qu'il ne la reprenne; faites de lui un page.

PEBLO.

Ah! je vous en prie, monseigneur: père Arsène croit que j'ai la vocation.

DON JUAN.

Et je le crois aussi.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh bien! don Quexada, ai-je eu tort de me dire, en m'éveillant ce matin: La journée sera bonne?

DON QUEXADA.

Sire, elle finit mieux qu'elle n'a commencé. (A part.) S'il m'arrive de me mettre en tiers dans une confidence royale!...

PHILIPPE II, au frère Arsène.

Votre majesté ne me tiendra pas rigueur; elle m'accordera au moins un jour.

FRÈRE ARSÈNE, bas au roi.

Don Philippe, c'est chose embarrassante pour une cour que de faire bon visage au passé, sans se compromettre avec le présent; entre la reconnaissance et l'intérêt, le plus habile serait quelque peu en peine de sa personne : n'en essayons ni l'un ni l'autre. (Haut.) Je vous quitte, mon fils : la majesté qui n'est plus doit céder la place à celle qui régné.

PHILIPPE II.

Je n'ose insister.

DON QUEXADA, à part.

De peur que l'ombre n'éclipse le soleil.

FRÈRE ARSÈNE.

Partons, dona Florinde.

DON JUAN.

Quoi ! sire, quoi ! mon père...

DONA FLORINDE.

Prince, nous ne nous reverrons plus en ce

monde ; mais nous resterons unis dans mes prières au Dieu de tous ; je lui demanderai pour moi la résignation qui donne la force de souffrir sans se plaindre, et pour vous la gloire qui fait qu'on oublie.

DON JUAN.

Vous oublier ! ah ! jamais, jamais.

FRÈRE ARSÈNE, à Philippe II.

Adieu, sire ! (A don Juan.) A revoir, prince ! Reste, Peblo ; te voilà de la cour : es-tu content ?

PEBLO

Je le crois bien, frère Arsène ; c'est un si beau lieu, où tout le monde sourit, où l'on s'embrasse, et où l'on s'aime..

FRÈRE ARSÈNE, lui donnant un petit coup sur la joue.

Comme au couvent.

FIN DE DON JUAN D'AUTRICHE.

VARIANTES

POUR FACILITER LA REPRÉSENTATION.

ACTE PREMIER.

SCÈNE II*.

.....
C'est ordinairement tout le contraire.

Passer à :

Je crois que tout est tranquille dans la chambre de mon élève, etc.

SCÈNE VI.

.....
Il met en péril ma vie dans ce monde et mon éternité dans l'autre.

GOMÈS.

Que n'ai-je l'éloquence persuasive du père Fresdena? Je rendrais le repos à votre majesté.

PHILIPPE II.

Tu le peux; oui, c'est de toi que dépendent mon repos et mon bonheur, etc.

ACTE SECOND.

SCÈNE VII.

.....
Le roi doit avoir besoin d'un bon capitaine de plus, lui qui ne l'est pas.

DONA FLORINDE.

Devant un ami du roi; quelle imprudence!

PHILIPPE II.

L'insolent!

DONA FLORINDE, à don Juan.

Vous reconnaissez du moins avec tout le monde, etc.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE II.

.....
Mais vous, quand vous ne le perdez pas, vous l'employez mal: répondant toujours; curieux à l'excès!

PEBLO.

Comme s'il n'y avait que moi de curieux dans la maison, etc.

PEBLO.

Vous avez tort, car le premier s'est bien radouci depuis la mort du dernier abbé.

Passer à :

Comme le chapitre se rassemble, etc.

FRÈRE ARSÈNE.

Un homme si modeste!

PEBLO.

Un prédicateur tout en Dieu. Eh bien! il s'est glissé à pas de loup, etc.

SCÈNE III.

.....
Avant que la nature la prenne avec moi tout-à-fait au sérieux.

*La ligne de points indique que la scène commence ou continue sans changements.

Passer à :

Enfin la cloche sonne le premier office! etc.

SCÈNE V.

.....
Bien volontiers, et le plus tôt possible. Peblo, je te dispense de l'office. Tu resteras ici pour recevoir le nouveau venu.

PEBLO.

J'obéirai. (A part.) Pas de matines, et une figure nouvelle, la journée commence bien.

FRÈRE PACÔME.

Bon précepteur qu'il aura là!

FRÈRE ARSÈNE, à Pacôme.

Ayez quelque pitié d'un malade, mon très cher gardien, etc.

SCÈNE XIX.

.....
Je n'en peux pas dire autant de notre incorruptible procureur... et frère Pacôme, cet obstiné frère Pacôme, cédera-t-il?... Je doute; mon cœur bat, mon sang bouillonne, etc.

SCÈNE XXII.

.....
Je suis le maître.

(Le prieur s'incline profondément.)

DON JUAN.

J'étais bien injuste.

PEBLO.

Chacun à son tour. Est-il malin père Arsène!

DON QUEXADA, bas à frère Arsène.

Vous voilà donc abbé, sire?

FRÈRE ARSÈNE.

J'en serai quitte pour abdiquer.

DON QUEXADA, à part.

Il faut qu'il ait la rage de l'abdication!

LE PRIEUR, à don Juan et à Quexada.

Veillez me suivre.

(Don Juan se jette dans les bras du frère Arsène. Quexada lui baise la main, et ils sortent avec le prieur.)

(Passer immédiatement à la scène XXIV.)

SCÈNE XXIV.

FRÈRE ARSÈNE, les yeux tournés vers la porte par laquelle don Juan vient de sortir.

Va, bon et brave jeune homme; de loir comme de près, je veillerai sur ta fortune. (Descendant la scène.) J'en suis sorti à mon honneur, etc.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

.....
Eh bien! ma lettre?

DOROTHÉE.

Elle est partie; et votre messager galope en toute hâte sur la route de Saint-Just.

DONA FLORINDE.

Parviendra-t-elle? etc.

.....
DONA FLORINDE.

J'ai cédé à tes instances; tu crois que par un reste de bienveillance pour le père il s'intéressera au sort de la fille orpheline et menacée. Je te laisse donc ton espérance.

DOROTHÉE.

Si je ne l'avais plus, etc.

.....
DONA FLORINDE.

Le grand mérite! je ne pense jamais qu'à lui; mais je ne le verrai plus.

DOROTHÉE.

Pourquoi? Ce seigneur en qui vous avez confiance n'a-t-il pas promis de vous ramener dans mes bras?

DONA FLORINDE.

Tais-toi, le voici. J'aurai du courage, etc.

SCÈNE II.

.....
Je ne te dis pas adieu, Dorothée.

DOROTHÉE, qui la reconduit en lui baisant les mains.

Ma fille! ma fille bien-aimée!

SCÈNE VII.

.....
Mais je mourrais mille fois avant de m'en

ouvrir l'entrée! Ah! Florinde! Florinde! vous ai-je perdue pour toujours!

SCÈNE IX.

.....
Que peut-il attendre de la mienne?

GOMÈS.

Don Philippe ne saurait tarder; vous allez le voir: votre sort est dans vos mains. Restez, restez, sénora, etc.

DONA FLORINDE, seule.

Oh! que la terreur a d'empire sur nous!... Don Juan!... C'est son ennemi que j'appelle de tous mes vœux, etc.

SCÈNE XV.

PHILIPPE II, DON RUY GOMÈS

PHILIPPE II, les yeux encore fixés sur l'arme qui est tombée des mains de don Juan.

Il a levé sur moi cette épée!... Que vois-je? Regarde, Gomès: je ne me trompe pas; mes ordres sont arrivés trop tard pour l'empêcher de parler à Charles-Quint.

GOMÈS.

Et c'est don Quexada qui a tout conduit.

PHILIPPE II.

Le traître! S'il retombe dans mes mains!... (Entendant frapper sous la fenêtre les trois coups convenus.) Écoutez.

GOMÈS.

C'est un signal.

PHILIPPE II.

Qui nous livre un complice. Cours à lui, Gomès; et malheur à tous ceux qui m'ont offensé!

VARIANTES.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

PHILIPPE II, assis près d'une table; DON RUY GOMÈS, qui travaille à côté du roi.

PHILIPPE II.

Avez-vous ici la liste des condamnés qui m'a été remise par le grand inquisiteur ?

GOMÈS.

La voici.

PHILIPPE II, la parcourant.

Des juifs ! toujours des juifs !... J'ajouterai à mes rigueurs, etc.

PHILIPPE II.

Son digne précepteur, que je vais interroger, éclaircira mes doutes sur ce point. Qui m'a trompé peut me tromper encore. (En frappant sur la liste.) Mais cette fois je saurai lui faire une nécessité de la franchise.

GOMÈS.

Vous avez toujours regardé la peur comme un des meilleurs moyens d'action sur les hommes.

PHILIPPE II.

Comme le meilleur. Les titres s'avilissent quand on les prodigue, l'argent s'épuise, la peur ne s'use pas et ne coûte rien.

GOMÈS.

Voici don Quexada.

(Passer immédiatement à la scène suivante.)

SCÈNE II.

.....
Elle sera entière, car si la vérité peut me nuire, je sais que le mensonge me perdrait.

UN OFFICIER DU PALAIS, annonçant.

Un envoyé de son éminence l'inquisiteur apostolique général.

DON QUEXADA.

Je voudrais être à mille lieues d'ici !

PHILIPPE II.

Allez le recevoir, don Gomès, et ne tardez pas à revenir.

(Supprimer la scène suivante et passer à la scène IV.)

SCÈNE IV.

PHILIPPE II, DON QUEXADA.

PHILIPPE II.

Voici la liste de ceux qui périront demain dans l'acte de foi qu'on doit célébrer pour le châtimeut des crimes de quelques uns, et la rémission des péchés de tous. Cette liste n'est pas tellement remplie, etc.

FIN DES VARIANTES.



L'ÉCOLE DES VIEILLARDS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

M. CASIMIR DELAVIGNE;

Représentée, le 6 décembre 1823, par les comédiens ordinaires du Roi.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | |
|---------------------------------------|-----------------------------|
| DANVILLE, ancien armateur..... | M. PERRIER. |
| BONNARD, son ami..... | M. GRANDVILLE. |
| LE DUC D'ELMAR..... | M. DAVID. |
| VALENTIN, domestique de Danville..... | } M. SAMSON. } M. FAURE. |
| M ^{me} DANVILLE..... | |
| M ^{me} SINCLAIR..... | M ^{me} TOUZÉS. |
| Un Laquais..... | M. LEMELLE. |

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD.

Que j'éprouve de joie, et que cette embrassade
A réchauffé le cœur de ton vieux camarade!

DANVILLE.

Débarqué d'hier soir, j'arrive et je t'écris.

BONNARD.

Cher Danville!

DANVILLE.

Je viens me fixer à Paris.

BONNARD.

Je ne puis concevoir de raisons assez bonnes...

Bah! tu veux plaisanter?

DANVILLE.

Non, Bonnard.

BONNARD.

Tu m'étonnes.

Toi, grand propriétaire, autrefois armateur,
Du Havre, où tu naquis, constant adorateur,
Tu cesses de l'aimer?...

DANVILLE.

Qui, moi? charmante ville!

Elle fut mon berceau; doux climat, sol fertile;
D'aimables habitants... un site! ah! quel tableau!
Après Constantinople il n'est rien d'aussi beau.

BONNARD.

Pourquoi t'en éloigner?

DANVILLE.

C'est que... je vais te dire...

Mais promets-moi d'abord que tu ne vas pas rire.

BONNARD.

Eh! dis toujours.

DANVILLE.

Je suis...

BONNARD.

Quoi?

DANVILLE.

Je suis marié

BONNARD.

Rien qu'à ton embarras à l'aurais parié.

Pour la seconde fois

Je t'ai dit.

J'étais au veuvage.

BONNARD.

A soixante ans et plus!

DANVILLE.

Ma foi, c'est un bel âge.

BONNARD.

Sans m'avoir averti!

DANVILLE.

Bon! mon billet de part

Aurait trop exercé ton esprit goguenard.

BONNARD.

Ta femme a quarante ans?

DANVILLE.

Pas encore.

BONNARD.

Au moins trente?

DANVILLE.

as tout-à-fait.

BONNARD.

Combien?

DANVILLE.

Bonnard, elle est charmante!

C'est une grâce unique, un cœur, un enjouement!...
 Je me sens rajeunir d'y penser seulement.
 Son père, reste veuf, chercha fortune aux îles.
 Hortense, loin de lui, coula des jours tranquilles,
 Àuprès de son aïeule, une dame Sinclair,
 Bonne femme, un peu vive, et femme du bel air,
 Qui sait rire, et qui garde, en sa verte vieillesse,
 Pour les plaisirs du monde un grand fonds de tendresse;
 Des succès de sa fille amoureuse à l'excès,
 Si l'on peut trop chérir de si justes succès,
 Hortense es. un modèle; oui, Bonnard, je l'adore.
 Je la voyais souvent; je la vis plus encore
 Je la vis tous les jours: bref, je parlai d u, moi:
 Je craignais de subir un fâcheux examen.
 Malgré mes cheveux blancs, dans sa reconnaissance,
 Dans son respect pour moi son amour prit naissance,
 Et je vis s'embellir mon arrière-saison
 Des charmes du bel âge unis à la raison.
 Notre hymen fut conclu. Sa respectable aïeule
 Eut toujours par nature horreur de vivre seule;
 Ma maison fut la sienne, et par elle j'appris
 Qu'en secret leur chimère était de voir Paris;
 Bien plus, qu'à leur santé l'air du Havre est contraire...
 Je les force à partir. Loin d'Hortense une affaire
 M'a retenu deux mois, à mon grand désespoir,
 Et c'est à peine hier si j'ai pu l'entrevoir;
 Elle avait pour la cour un billet de spectacle:
 Moi, mettre à ses plaisirs le plus léger obstacle!
 Bien qu'elle y consentit, c'était un coup mortel;
 Et j'ai, pour me distraire, admiré mon hôtel.

BONNARD.

Celu du duc d'Elmar.

DANVILLE

C'est mon propriétaire.

BONNARD.

Voici, depuis un mois, son oncle au ministère;
 Doyen des receveurs dans son département,
 Je perçois les deniers d'un arrondissement.
 Le duc est très puissant; c'est un homme à la mode.

DANVILLE.

Vraiment?... dans son hôtel plus grand qu'il n'est com-
 Il occupe au premier un superbe local; [mode,
 Mais pour un philosophe un second n'est pas mal.

BONNARD.

C'est un palais, mon cher; peste! quelle richesse!
 En entrant j'ai manqué de te traiter d'altesse...
 Ah çà! comment ton fils a-t-il pris ton départ?

DANVILLE.

Mon fils, depuis l'hiver, a son ménage à part:
 Ma femme est de trois ans plus jeune que la sienne;
 Comment les accorder? Pour qu'une maison tienne,
 Il faut de l'unité dans le gouvernement;

Toutes deux gouvernaient contradictoirement.
 Hortense aime beaucoup... j'aime beaucoup le monde:
 Mon fils ne se complaint qu'en une paix profonde
 Il a quitté la place et vit comme un reclus.
 Je le chéris toujours.

BONNARD.

Mais tu ne le vois plus.

Tes conseils le guidaient dans l'état qu'il exerce.
 Tu livres sa fortune aux chances du commerce,
 Tu t'éloignes de lui; c'est un grand tort, et tien,
 Je connais en province un fils comme le tien,
 Qu'un père comme toi vient de laisser sans guide.
 Le fils a mal compté: voilà sa caisse vide;
 Le mois touche à sa fin; dans ce besoin urgent,
 Pour le tirer d'affaire il faut beaucoup d'argent.
 Il aurait dû lever cet impôt sur son père:
 Mais comme ils sont brouillés, c'est en moi qu'il espère,
 Il faut vingt mille francs: peux-tu me les prêter?

DANVILLE.

C'est ma femme, monsieur, qui va vous les compter
 Elle est mon trésorier.

BONNARD.

C'est superbe! et d'avance

Je lui veux de ma place offrir la survivance.
 Ta femme!... Ah! mon ami, que tes goûts ont changé
 Que je t'ai vu plus sage à mon dernier congé!
 Tu t'occupais alors de tes travaux champêtres,
 À l'ombre des pommiers plantés par tes ancêtres;
 Debout avant le jour, doucement tourmenté
 Du démon vigilant de la propriété.
 Tu pâlassais de crainte au bruit d'une visite,
 À tirer des perdreaux tu bornais ton mérite,
 Ta joie à faire en paix bonne chère et grand feu
 Et ton piquet du soir, quand j'avais mauvais jeu.
 Te voilà citoyen! le luxe t'environne;
 Un gros suisse est là bas qui défend ta personne
 Et tout cela, pourquoi? tu la femme l'a voulu.

DANVILLE.

Hortense! elle me laisse un pouvoir absolu;
 Mais elle y voit très clair; quand on a ma fortune,
 Une capacité qu'elle croit peu commune,
 Sans prétendre à Paris au rang d'un potentat,
 Dans un poste honorable on peut servir l'état.
 L'espoir qu'elle a conçu me semble légitime,
 Et je lui sais bon gré d'une si haute estime.
 Toi-même, qu'en dis-tu?

BONNARD.

Rien.

DANVILLE.

Parle franchement.

BONNARD.

Sur une chose à faire on dit son sentiment;
 C'est d'abord mon système; et, quand la chose est faite
 J'ai pour système aussi de la trouver parfaite.
 Mais tiens, Paris abonde en amis obligants,
 Qui se font un doux soin de marier les gens.
 Ils m'avaient découvert une honnête personne,
 Savante comme un livre, aimable, toute bonne;
 Au cousin d'un ministre elle tenait de près;
 Ces chers amis pour moi l'avaient fait faire exprès;
 Eh bien! j'ai refusé.

DANVILLE.
D'où vient ?

BONNARD.

Elle est jolie,

Elle est jeune.

DANVILLE.

Tant mieux. Depuis quand, je te prie,
La jeunesse à tes yeux paraît-elle un défaut ?

BONNARD.

Depuis que j'ai vieilli. Dans ma femme il me faut,
Pour que le mariage entre nous soit sortable,
Une maturité tout-à-fait respectable.
Or, une vieille femme a pour moi peu d'appas ;
Une jeune, à son tour, peut ne m'en trouver pas.
Pour agir prudemment dans cette conjoncture,
J'ai fait du célibat ma seconde nature ;
J'y tiens, j'y prends racine, et je suis convaincu
Que je mourrai garçon, ainsi que j'ai vécu.

DANVILLE.

L'hymen a des douceurs que ta vieillesse ignore.

BONNARD.

Il a tel déplaisir qu'elle craint plus encore.
Je ne suis pas de ceux qui font leur volupté
Des embarras charmants de la paternité,
Pauvres dans l'opulence, et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille ;
De ceux qu'on voit pâlir, dès qu'un jeune éventé
Lorgne en courant leur femme assise à leur côté,
Et, géoliers maladroits de quelque Agnès nouvelle,
Sans fruit en soins jaloux se creuser la cervelle.
Jamais le bon plaisir de madame Bonnard,
Pour danser jusqu'au jour, ne me fait coucher tard,
Ne gonfle mon budget par des frais de toilette ;
Et jamais ma dépense, excédant ma recette,
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé.
Aussi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse ou m'endors à la baisse.
A deux heures je dine : on en digère mieux.
Je fais quatre repas comme nos bons aïeux,
Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne
Que ma fille soit prête, ou que ma femme ordonne
Dans mon gouvernement despotisme complet :
Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît ;
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
Et sans rivalité je jouis de moi-même.
Célibat ! célibat ! le lien conjugal

A ton indépendance offre-t-il rien d'égal ?

Je me tiens trop heureux, et j'estime qu'en somme
Il n'est pas de bourgeois, récemment gentilhomme,
De général vainqueur, de poète applaudi,
De gros capitaliste à la Bourse arrondi,
Plus libre, plus content, plus heureux sur la terre,
Pas même d'empereur, s'il n'est célibataire.

DANVILLE.

Et je te soutiens, moi, que le sort le plus doux,
L'état le plus divin, c'est celui d'un époux
Qui, long-temps enterré dans un triste veuvage,
Rentre au lieu chéri dont tu fuis l'esclavage.
Il aime, il ressuscite, il sort de son tombeau :

Ma femme a de mes jours rallumé le flambeau.
Non, je ne vivais plus : le cœur froid, l'humeur triste,
Je végétais, mon cher, et maintenant j'existe.
Que de soins ! quels égards ! quels charmants entre-

[tiens !

Des défauts, elle en a ; mais n'as-tu pas les tiens ?
Tu crains pour mes amis les travers de son âge ?
J'ai deux fois plus d'amis qu'avant mon mariage.
Ma caisse dans ses mains fait jaser les railleurs !
Je brave leurs discours ; je suis riche, et d'ailleurs
Une bonne action que j'apprends en cachette
Compense bien pour moi les rubans qui elle achète.
Hortense a l'humeur vive ; et moi ne l'ai-je pas ?
Nous nous fâchons parfois ; mais qu'elle fasse un

[pas.

Contre tout mon courroux sa grâce est la plus forte.
Je n'ai pas de chagrin que sa gaieté n'emporte.
Suis-je seul ? elle accourt ; suis-je un peu las ? sa main
M'offrant un doux appui, m'abrège le chemin.
J'ai quelqu'un qui me plaint quand je maudis ma

[goutte ;

Quand je veux raconter, j'ai quelqu'un qui m'écoute.
Je suis tout glorieux de ses jolies attraits ;
Ses regards sont si vifs ! son vi-age est si frais !...
Quand cet astre à mes yeux luit dans la matinée,
Il rend mon front serein pour toute la journée ;
Je ne me souviens plus des outrages du temps ;
J'aime, je suis aimé, je renais, j'ai vingt ans.

BONNARD.

Quel feu !

DANVILLE.

Je veux fêter le jour qui nous rassemble ;
Au bonheur des maris nous trinquerons ensemble ;
Oh ! je t'y forcerai. Tu soupes, me dis-tu ?
Admire dans ma femme un effort de vertu :
Les soupers sont proscrits, et vraiment c'est dom-

[mage ;

Je veux qu'elle ait l'honneur d'en ramener l'usage.
Rien n'est tel pour causer que le repas du soir.
A table entre nous deux elle viendra s'asseoir.
Bientôt, cher receveur, vous la verrez paraître,
Et vous accepterez quand vous l'allez connaître.
Oui, vous que rien n'émuit, vous aurez votre tour :
Bonnard, monsieur Bonnard, vous lui ferez la cour.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

DANVILLE.

Qu'est-ce donc, Valentin ? quel air sombre !

VALENTIN.

Mon maître,

(A Bonnard.)

J'aurais à vous parler... Monsieur, j'ai l'honneur
DANVILLE. [l'être...
C'est ce brave marin, mon ancien serviteur ;
Tu sens bien qu'à son âge il sert... en amateur.
J'exige peu de lui, sa franchise m'amuse ;...
Que veux-tu ?

BONNARD.

Ta bonté n'a pas besoin d'excuse ;
Ma gouvernante à moi me parle sans façon.
Tous deux ont fait leur temps : un honnête garçon,
Après un long service attesté par ses rides,
A, comme un vieux soldat, des droits aux Invalides.

DANVILLE.

Qui t'amène ? voyons !

VALENTIN.

Je vous l'avais bien dit,

Qu'un jour...

DANVILLE.

De ce refrain le bourreau m'étourdît.

VALENTIN.

Avant votre arrivée il s'est passé des choses...

BONNARD.

Adieu, Danville.

DANVILLE.

Eh ! non.

BONNARD.

Prends garde, tu t'exposes...

DANVILLE.

Que peut-il raconter ? va donc, explique-toi :
Achève.

VALENTIN.

Eh bien ! madame est trop jeune pour moi.

DANVILLE.

Oui-dà !

VALENTIN.

Contre mon gré, monsieur, ne vous déplaie,
Par votre ordre en courrier j'ai précédé sa chaise.
On n'apprend pas sur mer à monter à cheval.
Sur une rosse étique, assis tant bien que mal,
Pour me rompre les os j'étais à bonne école.
Madame à chaque bond riait comme une folle.

DANVILLE.

En te voyant par terre, elle t'eût plaint beaucoup,
J'en suis sûr.

VALENTIN.

Beau profit, si j'étais mort du coup !
Mais une fois ici, j'eus bien d'autres affaires :
Vieilli dans la marine à bord de vos corsaires,
Sous ces galons d'argent qu'on me fit endosser,
Au bon ton des laquais on voulut me dresser.
L'exercice est moins dur : Tiens-toi ; lève la tête ;
Fais ceci, fais cela ; maladroit ! qu'il est bête !
Que sais-je ?... j'en maigris : c'est un métier d'enfer,
Et j'aurais mieux aimé dix campagnes sur mer.

BONNARD.

Ce pauvre Valentin !

VALENTIN.

Et pour votre carrosse,

On m'a fait un affront.

BONNARD.

Comment ! depuis la noce
Nous n'allons plus à pied !

DANVILLE.

Il rêve.

VALENTIN.

Pas du tout :

Madame a pris voiture, et trouvait de son goût
Pour me faire en marin terminer ma carrière,
De me loger debout sur le gaillard d'arrière.

DANVILLE.

Le grand mal !

VALENTIN.

Ne pouvant vaincre ma juste horreur,
Ne m'a-t-elle pas fait ?...

DANVILLE.

Eh ! quoi donc ?

VALENTIN.

Son coureur.

BONNARD.

Son coureur !

VALENTIN.

A quinze ans j'étais des plus ingambes ;
Mais devenir coureur quand on n'a plus de jambes !
Ce Paris ! on s'y perd : le Havre tout entier,
En se pressant un peu, tiendrait dans un quartier :
Et je cours ! mais je cours !... Dès que la porte s'ouvre
Vite au Palais-Royal, du Marais vite au Louvre,
Du premier sous les toits !... Et pas plus tard qu'hier,
J'ai porté des secours...

DANVILLE.

Hé quoi ! tu n'es pas fier

De consacrer tes pas à de pareils messages ?

VALENTIN.

Je ne suis jamais fier de monter cinq étages.
Puis à peine au logis, j'ai la serviette en main ;
Des diners !... on en a pour jusqu'au lendemain ;
Ils doivent coûter cher !

BONNARD.

Ah ! diable ! tu te piques

De donner, quoique absent, des festins magnifiques !

DANVILLE.

Il a perdu le sens.

VALENTIN.

Je sais ce que je dis :

Vous donnez à diner, monsieur, tous les lundis ;
La veille, grands apprêts ; adieu notre dimanche !
Le jour que je préfère est celui qu'on retranche.

DANVILLE.

Paresseux !...

VALENTIN, à Bonnard.

Vous savez...

BONNARD.

Tu vauds toi a pesant d'or,

Je le sais, mais tais-toi.

VALENTIN.

Je l'ai bien dit...

DANVILLE.

Encor !

VALENTIN.

Que, si le mariage entre par une porte,
Par l'autre, avant ma mort, il faudra que je sorte

DANVILLE.

Hé bien ! va-t-en !

BONNARD, à Danville.

Tout doux !

VALENTIN.

Oui, je veux m'en aller.

BONNARD, à Valentin.

Non pas; voyons, ensemble il faut capituler :
Valentin se taira, mais consens qu'il demeure,
Pour ne servir que toi.

DANVILLE.

Qu'il reste.

VALENTIN.

A la bonne heure.

DANVILLE, à Bonnard.

Je n'ai qu'à dire un mot et qu'à le plaindre un peu,
Ma femme en sa faveur comme toi prendra feu.

VALENTIN.

Je conviens qu'elle est bonne.

DANVILLE.

Excellente! accomplie!

Elle vient, tu vas voir... La trouves-tu jolie,
Hein! Bonnard?

BONNARD.

Bien, très bien!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, HORTENSE; PLUSIEURS VALETS.

HORTENSE aux valets qui la suivent.

Allez, trente couverts.

Vous, comme chez le Duc, rangez vos arbres verts,
Allez. Vous, pour le soir voyez si tout s'apprête;
Trois lustres au salon, des fleurs, un air de fête...
Le beau jour! mon ami, partagez mon bonheur;
Je veux que votre hôtel demain vous fasse honneur.

(Saluant Bonnard.) (A Danville.)

Je vous revois enfin!... Monsieur... Je suis ravie :
Hier de m'amuser certes j'avais envie;
Mais j'ai de vous quitter senti quelques remords;
Adieu tout mon plaisir! je reconnais mes torts;
Embrassez-moi, pardon.

DANVILLE.

Je suis le seul coupable,

(A Bonnard.)

C'est moi qui l'ai voulu. Parle, est-on plus aimable?

HORTENSE.

Croyez qu'à l'avenir... Ah! c'est vous, Valentin :
Pour ma loge aux Bouffons vous irez ce matin ;
(A Danville.)

Je veux vous y mener, vous aimez la musique.

(A Danville.)

De là chez mon libraire... un roman qu'on critique,
Mais qu'on dit effrayant; ne vous en moquez point :
Tout ce qui me fait peur m'amuse au dernier point.
De là chez le docteur et puis chez le vicomte;
De là chez le glacier pour demander son compte;
Enfin chez le brodeur, courez vite... ah! de là...

VALENTIN.

Mes jambes me font mal quand j'entends ce mot-là.

(A Danville.)

Monsieur!...

DANVILLE.

Ma bonne Hortense, il te demande grace :

Il a droit de se plaindre : une course encor passe ;

Mais vingt, mais tous les jours ! il est vieux, et je do
L'employer désormais à ne servir que moi.

HORTENSE.

Je crois que pour courir tout le monde a mon âge ;
Je l'accable, c'est vrai; je veux qu'il se ménage.
(A Valentin.)

Vous êtes à monsieur, n'obéissez qu'à lui,
A lui seul.

VALENTIN.

J'en suis quitte au moins pour aujourd'hui.

DANVILLE, à Bonnard.

Qu'ai-je dit ?

HORTENSE.

Par malheur, ici je n'ai personne.

(A Danville.)

Un jour, encore un jour, et je vous l'abandonne.

DANVILLE.

Tu ne peux pas, mon vieux, trouver cela mauvais.
Pour un jour, allons, va.

BONNARD, à part.

J'en étais sûr.

VALENTIN, tristement.

J'y vais.

DANVILLE, à Bonnard

A-t-elle assez bon cœur ?

(Valentin sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ VALENTIN.

DANVILLE.

Tu vois, ma chère Hortense,

Un camarade à moi, mon compagnon d'enfance,
Mon mentor au collège; élève à Mazarin,
Bonnard m'a sur les bancs disputé le terrain;
Je l'aimais à quinze ans, et je te le présente
Comme un des vrais amis que j'estime à soixante.

HORTENSE.

Monsieur m'est connu.

BONNARD.

Moi!

HORTENSE.

Votre fraternité

Fit proverbe autrefois dans l'université.

BONNARD.

Il est sûr qu'avec lui je vivais comme un frère.

HORTENSE.

Si nous en exceptons vos débats sur Homère.

BONNARD.

Achille était son dieu.

HORTENSE.

Vous préfériez Hector.

BONNARD.

Vous le savez ?

HORTENSE.

Bon dieu! j'en sais bien plus encor;
Danville est très causeur.

BONNARD.

Causeur par excellence,

C'est vrai.

HORTENSE.
 Vous souvient-il de certaine imprudence,
 Qui lui valut de vous un superbe sermon?

DANVILLE.
 Il sermonnait toujours.

BONNARD.
 Lui, c'était un démon!

HORTENSE.
 D'un prix de vers latins...

BONNARD.
 Madame!

HORTENSE.
 D'une thèse,
 Qui vous fit un honneur!

BONNARD.
 C'est en soixante-treize;
 Cui vraiment : quoi! madame, on vous en a parlé;
 Quel charmant souvenir vous m'avez rappelé!
 (A Danville.)
 Elle a beaucoup d'esprit.

DANVILLE.
 N'est-ce pas?

HORTENSE.
 Je m'arrête;
 Vos triomphes passés vous tourneraient la tête.
 Mais voyez-nous souvent : en causant tous les trois,
 Nous ferons reverdir vos lauriers d'autrefois.
 Pour madame Bonnard, je veux aller moi-même...

BONNARD, embarrassé.

Je suis...

DANVILLE.
 Il est garçon, et garçon par système.

BONNARD.
 Me voilà converti.

HORTENSE.
 Monsieur, prouvez-le donc,
 Un garçon a parfois des moments d'abandon,
 D'ennui; venez nous voir, et que notre ménage
 Vous racomode un jour avec le mariage.

BONNARD.
 Je ferai d'un tel soin mon plus doux passe-temps,
 Et voudrais près de vous prolonger ces instants;
 Mais un mot très pressé que je ne puis remettre...
 (Bas à Danville.)
 Il faudra que la somme arrive avec la lettre.

DANVILLE.
 Sois tranquille. Eh parbleu! pour écrire un billet,
 Tu n'es pas mieux chez toi que dans mon cabinet.
 Regarde... un bureau neuf, loin du bruit des voitures,
 Et ton cher Moniteur ouvert sur des brochures...
 Dans peu je te rejoins.

BONNARD.
 A ton aise, mon cher;
 Le caissier le dimanche est libre comme l'air;
 Souviens-toi seulement qu'à deux heures je dine.
 (Bas à Danville.)
 Ah! je te félicite, et ta femme est divine.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DANVILLE, HORTENSE.

HORTENSE, riant aux éclats.

Dieu! qu'il est amusant! Mais c'est un vrai trésor.
 Il a ressuscité les mœurs du siècle d'or;
 Il dine le matin, à l'antique il s'habille,
 Et j'ai eu voir marcher un portrait de famille.

DANVILLE.
 Oh! n'en ris pas : je l'aime.

HORTENSE, riant toujours.
 Et quel regard vainqueur
 Quand j'exaltais sa gloire!

DANVILLE.
 Oui, mais il a bon cœur;
 C'est un homme excellent, rangé, sûr en affaire,
 Et tu peux l'obliger.

HORTENSE, sérieusement.
 Voyons : je veux le faire.
 DANVILLE.

Le jour de ton départ je t'avais confié
 Cinquante mille francs; donne-m'en la moitié :
 Il a besoin d'argent.

HORTENSE.
 Courez donc à la Banque :
 Je n'en saurais prêter, quand moi-même j'en manque.

DANVILLE.
 Que me dites-vous là?

HORTENSE.
 Ma bourse est aux abois;
 C'en est fait!

DANVILLE.
 En deux mois?

HORTENSE.
 Mais c'est bien long deux mois.
 DANVILLE.

Cinquante mille francs!... Comment, ma bonne amie...

HORTENSE.
 Vous ne me louez pas sur mon économie?

DANVILLE.
 Ah! parbleu! c'est trop fort.

HORTENSE.
 Chez moi je n'ai voulu
 Rien que le nécessaire, et pas de superflu.

DANVILLE.
 Comment donc, s'il vous plaît, nommez-vous ces do-
 Ces cristaux suspendus, ces vases, ces figures, [rues-
 Ce fragile attirail dont on n'ose approcher,
 Et ces meubles si beaux que je crains d'y toucher?
 Est-ce utile? parlez...

HORTENSE.
 C'est plus, c'est nécessaire.

Cet appareil pour vous n'a rien que d'ordinaire.
 Vous voulez devenir receveur-général;
 Logez-vous donc au ciel, et logez-vous très mal
 Qui parlera de vous? qui vous rendra visite?
 L'opulence à Paris sert d'enseigne au mérite.
 Étalez des trésors si vous voulez percer;
 Une place est de droit à qui peut s'en passer.

Ma mère me répète : Éblouis le vulgaire ;
 Qu'on dise : Il est très riche, il est millionnaire ;
 Demandons tout alors, et nous aurons beau jeu.
 J'ai voulu par le luxe en imposer un peu.
 Je dis un peu ; beaucoup, je me croirais coupable ;
 Un peu, c'est nécessaire et même indispensable.

DANVILLE.

Voilà quelques motifs qui sont d'assez bon sens ;
 Mais au moins ces diners d'eux-mêmes renaissants,
 Ces éternels diners, qu'une fois par semaine
 Un bienheureux lundi pour trente élus ramène,
 Je les crois superflus.

HORTENSE.

Erreur ! Quoi ! vous traitez

Mes diners du lundi de superfluités !
 Mais rien n'est plus utile, et sur cette matière,
 Vous êtes, mon ami, de cent ans en arrière.
 Il faut avoir un jour, fixé pour recevoir
 Ses prôneurs à dîner, et ses amis le soir :
 De nos auteurs en vogue il faut avoir l'élite ;
 On en fait les honneurs aux grands que l'on invite.
 Aussi je vois souvent plusieurs des beaux esprits
 Dont je vous ai là bas adressés les écrits :
 Ils parlent, on s'anime, on rit, la gaieté gagne,
 Et l'on a ces messieurs comme on a du Champagne.
 Notre siècle est gourmand, on peut blâmer son goût :
 On fronde les diners, et l'on dîne par-tout.
 Mais n'en donner jamais, pas même un par semaine,
 C'est en solliciteur vouloir qu'on vous promène.
 Qui, vous solliciteur ? vous êtes candidat ;
 Vous ne demandez rien, vous acceptez. L'État
 N'a pas dans ses bureaux de puissance intraitable
 Pour l'heureux candidat qui la courtise à table ;
 Protégés, protecteurs au dessert ne font qu'un :
 Mais ne me parlez pas d'un protecteur à jeun.
 Recevoir me fatigue, et, pour être sinecure,
 C'est un mal, j'en conviens, mais un mal nécessaire.

DANVILLE.

Donnez donc vos diners, madame, et donnez-les
 Sans nourrir à l'office un peuple de valets,
 Sans payer un cocher, et sans faire étalage
 D'un grand chasseur perché derrière un équipage.
 Ce carrosse, à quoi bon ? que n'a-t-il pas coûté !
 Qui vous force à l'avoir ?

HORTENSE.

Qui ? la nécessité.

Vous-même ; oui, pour vous j'en ai fait la dépense.
 Quand on est candidat on court plus qu'on ne pense.
 Visitez donc les grands durement cahoté
 Sur les nobles coussins d'un char numéroté :
 Vous jouerez à leur porte un brillant personnage !
 Y viendrez-vous à pied ? ce n'est plus de votre âge.
 De fatigue accablé, que ferez-vous le soir ?
 Qu'il se présente alors quelque spectacle à voir,
 Eh bien ! j'irai donc seule, et j'irai sans m'y plaire ;
 Car vous m'y forcerez. Quel plaisir au contraire,
 L'un près de l'autre assis, tête à tête, en causant,
 D'aller chercher sans peine un spectacle amusant !
 D'en jouir tous les deux !... peut-être c'est faiblesse ;
 Mais, heureuse avec vous, j'y veux être sans cesse.

Je fis tout dans ce but, j'ai tort ; mais en tel soin,
 Superflu pour vous seul, est mon premier besoin.

DANVILLE.

Et moi qui t'accusais ! je suis touché, j'ai honte
 D'avoir...

HORTENSE.

De votre argent je veux vous rendre compte :

Vous ne savez pas tout ; je veux, pour votre honneur,
 Justifier en vous ce mouvement d'humeur.
 La lecture vous plaît ; d'un cabinet d'étude
 J'ai su vous préparer l'aimable solitude.
 Il me coûte un peu cher ; mais vos auteurs chéris,
 Rangés autour de vous, en couvrent les lambris.
 Le Duc, qui vous protège, est plein de complaisance ;
 Il m'a de son jardin cédé la jouissance,
 Pour qui ? pour vous, monsieur ; ne convenez-vous pas
 Qu'un jardin à pour vous de merveilleux appas ?
 J'ai pris soin de l'orner ; sous son ombre tranquille
 Vous vous reposerez du fracas de la ville.
 On ne fait rien pour rien ; mais qu'importe le prix ?
 Vous aurez la campagne au milieu de Paris.
 Votre orgueil conjugal jouit de ma parrure :
 J'ai fait des frais pour lui, c'est complaisance pure.
 J'ai ehoisi les couleurs que vous aimez le mieux,
 Les bijoux dont l'éclat flatte le plus vos yeux ;
 De tout ce qui vous plaît je me suis embellie,
 Et rien ne m'a coûté pour vous sembler jolie.
 Mes crimes, les voilà. Voyons, recommencez,
 Courage, grondez-moi... mais non, vous faiblissez ;
 Le repentir vous prend, et si je ne m'abuse,
 Vous sentez que vous seul avez besoin d'excuse ;
 Demandez-moi parlon d'un injuste courroux,
 Et vous l'aurez, méchant, car je vau mieux que vous.

DANVILLE.

Oui, tu vau mieux cent fois. Pardonne, mon Hortense !
 En vain l'âge entre nous a mis quelque distance,
 Tes procédés pour moi me la font oublier,
 Et devant tant d'amour je dois m'humilier.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, M^{me} SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

Embrassez-la, c'est bien ; mais hâtez-vous, mon gendre,
 Je l'emmène.

DANVILLE.

Comment ?

HORTENSE.

Ma mère, on peut attendre...

MADAME SINCLAIR.

Non pas, sur une emplette il me faut un conseil,
 Et nous profiterons d'un rayon de soleil,
 Pour notre promenade...

DANVILLE.

Où donc ?

MADAME SINCLAIR.

Aux Tuileries,

Le temple de la mode et des galanteries,
 L'école des grands airs ; sa grace, heureux époux,
 Dans ce brillant séjour vous fait mille jaloux ;

Sa marche est un triomphe, on la suit, on l'admire...

HORTENSE, à Danville.

Ah! venez avec nous.

MADAME SINCLAIR.

Hortense a dû vous dire

Qu'on vous attend, mon cher, chez le premier commis.

DANVILLE.

Qui, moi? quand ce devoir d'un jour serait remis,
Qu'importe?

HORTENSE, gravement.

La démarche est des plus nécessaires.

(Plus bas.)

Et le banquier.

DANVILLE.

C'est juste!

MADAME SINCLAIR.

Avant tout les affaires.

DANVILLE.

Mais...

HORTENSE.

Au revoir, Danville.

DANVILLE.

Encore un mot!

MADAME SINCLAIR.

Bonjour;

Elle sera rentrée avant votre retour.

SCÈNE VII.

DANVILLE, seul.

Là, nous causions si bien, me quitter de la sorte!...
Aussi j'avais des torts. Pourtant la somme est forte.
Au Havre, à ce prix-là, j'aurais eu deux maisons;
Mais elle m'a donné d'excellentes raisons.
Ayons soin que Bonnard ignore l'aventure;
Courons vite : est-ce heureux d'avoir une voiture!
(Regardant par la fenêtre.)
Tiens, ma femme l'a prise... Ah! ban! j'aime à marcher.
L'exercice m'est bon, je vais me dépêcher;
Pour la revoir plus tôt, soyons infatigable;
Il faut en convenir, ma femme est bien aimable!

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DANVILLE, M^{me} SINCLAIR.

DANVILLE.

Non, vos façons d'agir ne me vont pas du tout,
Et les courses à pied sont fort peu de mon goût.

MADAME SINCLAIR.

Vous prendrez la voiture. Hé bien, votre visite?

DANVILLE.

Je ne la veux pas faire, et vous m'en tiendrez quitte.

MADAME SINCLAIR.

Vous avez de l'humeur?

DANVILLE.

Beaucoup, et j'ai raison;

Je vais chez deux banquiers; mais l'un dine à Meu-

[don;

L'autre est à Saint-Germain. Je cours chez mon no-

[taire;

Monsieur, jusqu'à lundi, se délasse à Nanterre.

Quand on meurt le dimanche, on peut apparemment
Remettre au lendemain pour faire un testament.

MADAME SINCLAIR.

Le dimanche à Paris n'est pas un jour commode.

DANVILLE.

Et puis vantez-moi donc vos jardins à la mode!

Curieux corame un sot, ou poussé par l'orgueil,

J'y vais, pour voir ma femme et j'ouir du coup d'œil;

Je ne sais quel démon m'avait mis dans la tête

De régaler mes yeux d'un plaisir aussi bête.

J'entre; un pareil délire a de quoi m'étonner:

Dans un jardin immense on peut se promener,

On ne suit qu'une allée, une seule, et laquelle?

J'en ai bien compté dix, dont la moindre est plus

Mais personne n'y va; non: Paris tout entier [belle.

Vient s'entasser en long dans un petit sentier.

Quelle foule! on s'étouffe, et là, je vois Hortense,

A travers un rempart qui me tient à distance,

Et sans artillerie on n'aurait pu percer

Ce cortège autour d'elle ardent à s'anasser.

Je marchais, j'emageais, j'avais beau faire un signe,

Deux, trois, bon! d'un regard un mari n'est pas digne;

Et revenant toujours et toujours écarté,

Et molesté, heurté, porté, presque insulté,

Je m'enfuis tout en eau, je me sauve, j'arrive,

Et qu'ai-je fait?... J'ai vu ma femme en perspective.

MADAME SINCLAIR.

Mais quel triomphe aussi! de quoi vous plaignez-vous?

On adopte un chemin que l'on préfère à tous;

Les autres sont déserts, la raison en est bonne:

Si personne n'y va, c'est qu'on n'y voit personne.

On se promène ailleurs; à Paris c'est bien mieux,

On vient se faire voir; donc on cherche les yeux.

DANVILLE.

Mais quel est ce jeune homme, heureux à sa manière,

Qui d'un si bon courage avalait la poussière,

Que ma femme écoutait, qui ramassait son gant,

Qui...

MADAME SINCLAIR.

C'est le duc d'Elmar; hein? qu'il est élégant!

On le croirait chez lui. Quel ton! dans son aisance,

Prene un air de grandeur qui vous séduit d'avance.

Qu'un négligé de cour lui sied bien à mon gré!

Sous le signe éclatant dont il est décoré,

Quand ma fille a son bras, que je trouve de charmes

A voir chaque soldat leur présenter les armes!

C'est glorieux pour vous.

DANVILLE.

Je vous suis obligé,

Mais je ne vois pas là le grand honneur que j'ai.
Ils sont liés ?...

MADAME SINCLAIR.

Bien plus depuis notre voyage.

DANVILLE.

Il la connaissait donc avant mon mariage ?

MADAME SINCLAIR.

Sans doute ; auprès du Havre il vint passer l'été,
Et rendit comme un autre hommage à sa beauté.
Je sus, quand il partit, saisir la circonstance ;
Appelant ses bontés sur le père d'Hortense,
Je parlai d'un retour, impossible aujourd'hui :
Le Duc fera pour vous ce qu'il eût fait pour lui.
Nous nous sommes revus par un bonheur unique :
Je cherchais un hôtel, c'est le sien qu'on m'indique.
Le hasard fait chez lui vaquer un logement,
Celui-ci, c'est heureux.

DANVILLE.

Oui, ma foi, c'est charmant !

MADAME SINCLAIR.

Pour comble de bonheur, son oncle est aux finances ;
Le Duc, à lui tout seul, vaut deux ou trois puissans
Pour vous, grâce à nos soins, le voila très zélé ; [ces.
Mais de vos soixante ans nous n'avons point parlé.
Par son âge souvent la vieillesse indispose,
Et l'on croit qu'un vieillard n'est pas propre à grand'

DANVILLE.

[chose.

Merci !

MADAME SINCLAIR.

Mais vous pouvez cacher dix ou douze ans.

DANVILLE.

Non, vos honneurs pour moi ne sont plus séduisants ;
J'entrevois des dangers à trop courir les places.

MADAME SINCLAIR.

Lesquels ? à pleines mains le Duc répand les grâces.
Courage ; Hortense et moi nous avons du crédit.
Le Duc me rend des soins dont tout bas on médit :
J'ai sa loge aux Français quand un acteur débute.
Pour les Chambres, j'y vais les jours où l'on dispute.
J'ai vu dans leur splendeur les quarante immortels,
Et suivi par plaisir deux procès criminels.
Le Duc me conduisait, et quand j'étais rentrée,
Ici, loin du grand monde, il passait la soirée.

DANVILLE.

C'est vous qu'il venait voir ?

MADAME SINCLAIR.

Au point qu'on s'en mo-

Un jour que j'étais seule, il a fait mon piquet. [quait :
Jadis seule, ma fille était là ; mais qu'importe !...

DANVILLE.

Il importe beaucoup, et j'agiterai de sorte
Que ces vastes salons ne soient plus encombrés
De tous vos beaux messieurs titrés ou non titrés ;
Et qu'Hortense, loin d'eux, cherche dans son ménage
Un plaisir moins bruyant qui convienne à mon âge.
Que fait-elle ? en visite elle a perdu ses pas
Chez des gens très connus, que je ne connais pas,
Et par respect humain, pour briller, asservie
A de frivoles soins qui surchargent sa vie,
De peur que mon bonheur ne me fit des jaloux,
Elle a vu tout le monde excepté son époux.

Moins d'éclat, plus d'égards. Ai-je pris une femme
Pour illustrer monsieur du bruit que fait madame,
Rester veuf à sa suite avec vos bons maris,
Ou pour en décorer les jardins de Paris ?
Dites-lui, s'il vous plaît...

MADAME SINCLAIR.

Vous parlerez vous-même

Je vous trouve aujourd'hui d'une injustice extrême ;
Et je ne vois pas, moi, le mal assez urgent
Pour me charger d'un soin qui n'est point obligéant
Je vous laisse y rêver, et ne sais pas, mon gendre,
Supporter une humeur que je ne puis comprendre.

SCÈNE II.

DANVILLE.

Je hasarde un conseil ; mais qu'il soit sage ou non,
N'importe : elle est grand'mère, et veut avoir raison
Ne voit de mal à rien, tant sa tête est frivole,
Et sa petite-fille est pour elle une idole.
Elle a beau se placer entre ma femme et moi,
Moi, je veux me fâcher, car le Duc... Hé bien, quoi
Ce duc perdra ses pas, et le mieux est d'en rire...
Ah ! ce duc me tourmente. On vient ; mon Dieu ! qu'
Bonnard et pas d'argent ! [dire ?

SCÈNE III.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD, sa montre à la main.

Sais-tu qu'il est très tard ?

Deux heures à ma montre, et tiens, déjà le quart.
Bien que du Moniteur la lecture soit bonne,
Je n'ai pas pu finir ma septième colonne ;
Mon cher, je meurs de faim.

DANVILLE.

Pardon, j'étais dehors...

BONNARD.

Tu ne tiens plus chez toi, tu t'amuses, tu sois,
Et ton ami Bonnard va, grâce à ta sortie,
Trouver son dîner froid et la poste partie.
Je t'ai laissé le temps de voir ton trésorier.

DANVILLE, à part.

Si j'accuse ma femme, il va se récrier.

BONNARD.

Mon argent ! Hâtons-nous.

DANVILLE.

Je te dirai...

BONNARD.

Non, donne,

Ne me dis rien.

DANVILLE.

Il faut... c'est que... je n'ai personne
Pour...

BONNARD.

Appelle madame, ou fais-moi la faveur
De me signer pour elle un billet au porteur.

DANVILLE.

Elle a, je l'oubliais, payé certaine somme...
Quel intérêt si grand t'inspire ton jeune homme ?

Qu'entends-je ?
 BONNARD.
 DANVILLE.
 Un étranger !
 BONNARD.
 Tu le connais.
 DANVILLE.
 Qui, moi ?
 BONNARD.
 Cet étranger, mon cher, n'en est pas un pour toi.
 DANVILLE.
 Comment ! et de son nom tu m'as fait un mystère !
 BONNARD.
 C'est qu'il m'a défendu de le dire à son père.
 DANVILLE.
 Dieu ! ce serait ?...
 BONNARD.
 Ton fils. D'après sa volonté,
 Je n'ai dû le nommer qu'à toute extrémité.
 Par lui, depuis long-temps, je savais ton histoire :
 Ton silence avec moi n'est pas trop à ta gloire,
 Et j'ai voulu tantôt te donner l'embarras
 De m'apprendre un hymen que je n'ignorais pas.
 DANVILLE.
 C'est mon fils !
 BONNARD.
 Oui vraiment.
 DANVILLE.
 Mon fils dans la détresse !
 Et ce n'est pas à moi que d'abord il s'adresse ?
 Il va chercher un tiers !
 BONNARD.
 Ah ! qu'est-ce que tu veux ?
 Il faut toujours qu'un tiers se place entre vous deux :
 Du moins il me l'écrit, et ce tiers-là le gêne ;
 Voilà ce qu'après soi le mariage amène.
 La femme et les enfants sont rarement d'accord ;
 A l'un des deux partis il faut qu'on donne tort ;
 De beaux yeux plaident bien, et le juge préfère
 Le bonheur de l'époux au devoir du bon père.
 DANVILLE.
 Mais mon fils est un fou !
 BONNARD.
 Pourquoi l'avoir quitté ?
 Instruit d'hier au soir, que n'ai-je pas tenté !
 J'ai pour combler le vide épuisé bien des bourses ;
 Restent vingt mille francs, et je suis sans ressources ;
 Toi seul peux le sauver.
 DANVILLE.
 Ah ! voyage maudit !
 Ah ! ma femme ! ma femme !
 BONNARD.
 Hein ?
 DANVILLE.
 Quoi ? je n'ai rien dit.

(Après une pause.)

Bonnard, mon cher Bonnard !

BONNARD.

Tu me fais peur : abrège ;

L'était, je m'en souviens, ton exorde au collège,
 Quel dans un mauvais pas tu voulais m'engager.

DANVILLE.
 Tu dois avoir des fonds et tu peux m'obliger.
 BONNARD.
 Un caissier n'en a point : quand il prête il s'expose ;
 Le public ne sait pas de quels fonds il dispose.
 DANVILLE.
 J'en réponds.
 BONNARD.
 Non.
 DANVILLE.
 L'argent te rentrera demain.
 BONNARD.
 Non, non.
 DANVILLE.
 Sauve mon fils : allons, toi, son parrain,
 Mon bon, mon vieil ami !
 BONNARD.
 Tu plaides comme un ange ;
 Mais, quand on m'attendrit, moi, cela me dérange.
 DANVILLE.
 Bonnard, mon cher Bonnard !
 BONNARD.
 J'aurai tort ; c'est égal,
 Je prêterai l'argent... Mais je dinerais mal.
 DANVILLE.
 Nous en souperons mieux.
 BONNARD.

Tiens la chose secrète,

(Il revient.)

Adieu... C'est qu'il y va, mon cher, de ma recette.

DANVILLE.

Sois sans crainte... A propos, tu m'as parlé, je crois,
 Du jeune duc d'Elmar.

BONNARD.

Je l'ai vu quelquefois

Très galant, beau danseur, tirant fort bien l'épée,
 Redoutable aux maris par plus d'une équipée...

DANVILLE.

Redoutable aux maris !

BONNARD.

D'autant plus dangereux,

Qu'il aime comme un fou, quand il est amoureux.
 Et le monde prétend qu'une femme jolie

Ne peut voir sans pitié qu'on l'aime à la folie.

On le plaint et ma foi... Qu'as-tu donc ?

DANVILLE.

Rien du tout

BONNARD.

La femme qui lui plaît le rencontre par-tout.

Dans les jardins publics...

DANVILLE.

Ah ! oui.

BONNARD.

Dans les spectacles.

DANVILLE.

Mais les maris sont là.

BONNARD.

Bon ! il rit des obstacles :

Quelquefois il fait mieux, il place les maris ;

Il les place très bien ; mais Dieu sait à quel prix !

Tu m'entends.

DANVILLE.
 Oh! de reste!
 BONNARD.
 Enfin tu vois du monde;
 Crois-moi, j'ai pour ta femme une estime profonde.
 Mais ne le reçois pas.
 DANVILLE.
 Non, je te le promets.
 UN LAQUAIS.
 Monsieur le duc d'Elmar!
 BONNARD.
 Tu le vois donc?
 DANVILLE.

Jamais.
 S'il vient, c'est pour affaire au moins, pas davantage.
 BONNARD, en souriant.
 Ou bien, c'est qu'en montant il s'est trompé d'étage.

SCÈNE IV.

DANVILLE, BONNARD, LE DUC D'ELMAR.

LE DUC D'ELMAR.
 Fh! c'est monsieur Bonnard! enchanté de le voir!
 Le ministre en riant me disait hier soir :
 Parbleu! monsieur Bonnard ne le cède à personne;
 C'est un esprit exact qu'aucun chiffre n'étonne;
 Pour le trouver en faute il faut qu'on soit sorcier,
 Et comme on nait poète, il était né caissier.
 BONNARD.
 Ah! monsieur! que d'honneur me fait son Excellence!
 C'est vrai; je sais d'un compte établir la balance.
 Dame! après quarante ans!... mais pardon...
 LE DUC.

Vous sortez,
 Pour revoir si vos fonds sont bien ou mal comptés;
 Et, grace au saint effroi qui pour eux vous tourmente,
 Jamais de votre caisse un denier ne s'absente.
 Bravo, monsieur Bonnard!

BONNARD, au Duc.
 Merci du compliment.

(A Danville.)
 Dis donc, pour me le faire, il prend bien son moment.
 DANVILLE, a Bonnard.
 Du courage; à ce soir.

SCÈNE V.

DANVILLE, LE DUC D'ELMAR.

DANVILLE, au Duc.
 Monsieur veut quelque chose?...
 C'est madame Sainclair qu'il vient voir, je suppose?
 LE DUC.
 Et madame sa fille, elle n'est pas ici?
 DANVILLE.
 Non, je l'attends.
 LE DUC.
 Alors je vais l'attendre aussi.

(A part.)
 Quel est donc ce monsieur?

DANVILLE, à part.
 A merveille, il demeure.
 LE DUC.
 J'y souge; pour la voir j'avais mal choisi l'heure;
 Elle est chez la baronne.
 DANVILLE.
 Ah!... cela se peut bien.
 (A part.)
 Il sait où va ma femme, et moi je n'en sais rien.
 LE DUC.
 Monsieur est depuis peu dans notre grande ville?
 DANVILLE.
 D'hier.
 LE DUC.
 Il est ami de madame Danville?
 DANVILLE, en souriant.
 Je lui tiens de plus près.

LE DUC.
 Parent?... ah! je m'en veux!
 Oui, je n'en doute plus; que je m'estime heureux!
 A cet air respectable ai-je pu méconnaître...
 DANVILLE.
 Quoi! je vous suis connu?
 LE DUC.
 Pouvez-vous ne pas l'être?
 Recevez donc ici mon juste compliment :
 Oui, madame Danville est un objet charmant;
 Aussi j'avais trouvé certain air de famille...
 Vous avez là, monsieur, une adorable fille!
 DANVILLE.
 Moi! comment?
 LE DUC.
 Heureux père! ah! je suis attendri.

SCÈNE VI.

DANVILLE, LE DUC, HORTENSE.

HORTENSE.
 Eh quoi! monsieur le Duc seul avec mon mari!
 LE DUC.
 (A part.) (Haut.)
 Son mari!.. qu'il m'est doux de rencontrer si vite
 L'homme dont ce matin j'ai vanté le mérite!
 Mais il ne me doit rien, je l'avoue, et ses droits
 Plaidaient en sa faveur cent fois mieux que ma voix.
 Est-ce aux gens tels que lui qu'on peut faire des
 Si le mérite seul avait marqué les places, [graces?
 Monsieur, à meilleur titre usant du droit que j'ai,
 Serait le protecteur et moi le protégé.
 HORTENSE.
 Jamais monsieur le Duc ne dit rien que d'aimable.
 LE DUC.
 Ce discours n'est que juste.
 DANVILLE.

Il m'est trop favorable,
 Aussi me touche-t-il comme il doit me toucher;
 Mais je crois qu'au ministre on ne doit rien cacher.
 J'ai déjà soixante ans...

LE DUC, vivement.

C'est l'âge qu'il préfère,
Et c'est un vrai présent que je m'en vais lui faire.
Depuis près de dix jours madame m'a promis
D'embellir chez mon oncle une fête entre amis.
Elle vous attendait, ma mémoire est fidèle,
J'ai reçu sa parole et pour vous et pour elle.
Venez donc, c'est au bal qu'il faut solliciter.
Chez mon oncle, ce soir, je veux vous présenter;
C'est conclu : ma voiture ensemble nous y mène,
Et...

DANVILLE.

Je suis fatigué, monsieur, j'arrive à peine.

HORTENSE.

Le bal délasse.

DANVILLE.

Et puis, moi-même je reçois ;

HORTENSE.

Qui ? votre ami Bonnard, ce monsieur d'autrefois ?

DANVILLE.

Monsieur l'estime fort.

HORTENSE.

Et conviendra, je gage,

Que du siècle passé c'est la vivante image.

LE DUC, en riant.

Madame...

DANVILLE.

Il vient ce soir.

HORTENSE.

Pour le recevoir mieux,

Avez-vous invité quelqu'un... de vos aïeux ?

DANVILLE.

Hortense !

HORTENSE.

C'est fini. Paix ; allons, je plaisante ;

On croirait à vous voir que je suis médisante.

(Au Duc.)

Le suis-je ? Jugez-nous.

DANVILLE.

Brisons là.

HORTENSE.

Non, je veux

Que le Duc aujourd'hui soit juge entre nous deux.

DANVILLE, à part.

J'ai peine à me contraindre.

LE DUC, sérieusement.

Excusez-moi, madame ;

Mais je ne puis trahir le penchant de mon âme.

Encore un coup, pardon ; j'aime monsieur Bonnard ;

C'est la probité même ; oui, c'est un homme à part,

Un esprit hors de ligne, et dès qu'un mot l'offense,

On me voit des premiers voler à sa défense.

DANVILLE, enchanté, et regardant sa femme.

Très bien, monsieur le Duc !

LE DUC.

Mais si l'on n'a lancé

Qu'un trait dont son honneur ne puisse être blessé ;

Si l'on a dit... Eh quoi?... qu'il vit en patriarche,

Qu'il dine encore à l'heure où l'on dinait dans

[l'arche ;

Ou quelqu'un de ces mots, qui seuls sont des por-

[traits,

Que madame rencontre et que je chercherais,
Quel mal cela fait-il ? C'est s'amuser, c'est rire,
C'est se jouer de rien ; mais ce n'est pas médire.

HORTENSE, en regardant son mari.

Oh ! le Duc a raison.

LE DUC, à Danville.

Monsieur, moins de rigueur ;

La conversation périrait de langueur

Sans ce tour amusant qu'un esprit fin lui donne ;

(Montrant Hortense.)

Tout le monde y perdrait, et vous plus que personne

DANVILLE.

Je n'en disconviens pas ; mais brisons sur ce point.

LE DUC.

Et pourquoi votre ami ne nous suivrait-il point ?

HORTENSE.

Sans doute !

DANVILLE.

Un patriarche a l'humeur sédentaire

Et s'arrange assez peu d'un bal au ministère.

D'ailleurs, souper ensemble est pour nous un bon-

HORTENSE, en riant.

[heur.

Souper ! il vient souper ?

DANVILLE, à sa femme, avec dignité.

Il nous fait cet honneur

(Au Duc.)

Bien que de refuser, mon regret soit extrême,

Trouvez bon qu'à mon tour j'en appelle à vous-

[même

Monsieur, vous m'approuvez, et, connaissant Bon

Vous me reprocheriez de traiter sans égard [nard,

L'ami qui m'est lié par un commerce intime,

Et que vous honorez d'une si haute estime.

LE DUC.

Cette excuse m'arrête, et je n'ose insister ;

Mais, madame, parlez : qui peut vous résister ?

J'implore en m'éloignant cet appui tutélaire,

Où je vais de mon oncle encourir la colère.

Monsieur, vous céderez, et moi, dans cet espoir,

Je viendrai, s'il vous plaît, m'en assurer ce soir.

SCÈNE VII.

DANVILLE, HORTENSE.

HORTENSE.

Vous irez au bal ?

DANVILLE.

Non.

HORTENSE.

Vous irez, j'en suis sûre.

DANVILLE.

Je vous promets que non.

HORTENSE.

Si fait.

DANVILLE.

Non, je vous jure.

HORTENSE.

Eh pourquoi, sans raison, vous priver d'y venir ?

DANVILLE.

C'est que ce plaisir-là ne peut me convenir

HORTENSE.

Mais quel est le motif de cette répugnance ?

DANVILLE.

Pouvez-vous m'accorder un moment d'audience ?

HORTENSE.

Moi !

DANVILLE.

Depuis mon retour, des soins plus importants,
Des amis plus heureux s'arrachaient vos instants ;
Et, las de renfermer ce que je veux vous dire,
J'ai cru dans mon dépit qu'il faudrait vous l'écrire ;
Mais, puisqu'il m'est permis d'en décharger mon cœur,
Je vous le dis tout net : ce petit air moqueur
Pour mon ami Bonnard m'offense et me chagrine.
Le besoin de briller à tel point vous domine,
Qu'avec un jeune fon je vous vois de moitié
Contre ce digne objet d'une ancienne amitié.
Vous riez du bon homme ; eh oui ! c'est un bon homme ;
Un bon homme que j'aime ; et plus d'un qu'on renomme,
Dont l'honneur fait grand bruit, dont l'esprit est vanté,
N'a ni son noble cœur, ni sa franche gaieté.
On l'attaque lui seul, et tous deux on nous blesse ;
Et chaque trait piquant lancé sur sa vieillesse
Ne peut devant un tiers l'immoler aujourd'hui,
Sans retomber sur moi, qui suis vieux comme lui.

HORTENSE.

Mais le Duc vous l'a dit, ce n'est qu'un badinage,
Et le Duc, à mon sens, raisonnait comme un sage.

DANVILLE.

Votre Duc ! il me choque au suprême degré.
Je connais peu de gens qui ne soient à mon gré ;
Mais lui, de me déplaire il a le privilège.
Me croit-il, ce monsieur, dupe de son manège ?
Ce zèle officieux qu'il fait sonner si fort,
Cet air de vous blâmer, pour mieux me donner tort,
Tout ce jeu me déplaît. Pour des raisons sans nombre,
Il n'est pas bon qu'un Duc soit là comme votre ombre.
La réputation d'une femme de bien
Dans la communauté ne compte pas pour rien ;
Et, s'il n'est défendu contre tous, à toute heure,
Ce fruit de tant de soins en un instant s'effleure.
Il ne faut qu'un jeune homme un peu trop assidu,
Que le discours d'un sot par un autre entendu :
Le mal est déjà fait : le mensonge circule ;
La femme est méprisée, et l'époux ridicule,
Et trente ans de vertu, loin du monde et du bruit,
Ne sauraient réparer ce qu'un jour a détruit.

HORTENSE.

Pour quel écrit moral faites-vous ce chapitre ?
Mais dans un autre temps vous m'en direz le titre.
Irez-vous à ce bal où l'on veut vous avoir ?

DANVILLE.

Non : je vais chez les gens que je peux recevoir.

HORTENSE.

Mais le Duc vient chez vous.

DANVILLE.

C'est trop de complaisance.
Qu'il daigne à l'avenir m'épargner sa présence.
Il me fait un honneur dont je suis peu flatté.
Rien de mieux, j'en conviens, qu'un beau nom bien
A sa juste valeur j'estime la noblesse. [porté ;

Qu'on reçoive chez soi, marquis, duc et duchesse,
C'est bien, si l'on est duc, et je ne le suis pas.
Ma maison me convient ; mais, si je risque un pas
Dans ce cercle titré dont l'éclat vous transporte,
A cent devoirs fâcheux je cours ouvrir ma porte.
Mon appétit s'en va, lorsque je vois siéger
Tout l'ennui des grands airs dans ma salle à manger.
Ma langue est paresseuse à rompre le silence,
S'il faut, au lieu de vous, dire votre excellence,
Ou, Mécène du jour, flatter les favoris
De l'Apollon bâtard qu'on adore à Paris.
Je ne sais pas encor de quel air on écoute
Vos auteurs nébuleux auxquels je n'entends goutte.
Et tout leur bel esprit ne fait que m'étourdir.
Moi, qui cherche à comprendre avant que d'approuver,
De traiter ces messieurs j'aurais eu la manie,
Si j'étais assez sot pour me croire un génie ;
Mais, grâce à du bon sens, je sais ce que je vauds.
Jouissez sans fracas du fruit de mes travaux,
Avec de honnes gens, des gens qu'on puisse entendre,
Qui de leur nom pour nous n'aient pas l'air de descendre,
Qui ne m'observent pas pour me prendre en défaut,
Si je parle sans gêne ou si je ris trop haut,
Et ne croient pas me faire une grâce infinie
En me trouvant chez moi de bonne compagnie.
Voilà mes gens ; voilà les amis que je veux,
Sûr qu'ils seront pour moi ce que je suis pour eux.

HORTENSE.

Revenons à ce bal, et jugez mieux la chose.
Ce n'est pas un plaisir qu'ici je vous propose ;
Mais c'est une démarche, et voyez le grand mal
De passer pour affaire une heure ou deux au bal !
Il faut faire sa cour : voilà comme on prospère ;
Mais vous, de vous placer vraiment je désespère.

DANVILLE.

Eh ! ne me placez pas, madame, laissez-moi,
Heureux avec la foule, y vieillir sans emploi.
J'y suis libre ; il vaut mieux, receveur des plus minces,
Toucher ses revenus que ceux de dix provinces ;
Et je ne veux pas, moi, pour me hausser d'un cran,
Vendre ma liberté cent mille écus par an.

HORTENSE.

Eh bien, comme au spectacle, allez à cette fête ;
Pour moi, là, voulez-vous ? Venez, j'en perds la tête :
Que d'objets, que de gens inconnus jusqu'alors !
Tous les ambassadeurs, des maréchaux, des lords,
Des artistes, la fleur de la littérature ;
Des femmes ! Quel éclat, quel goût dans leur parure !
Dieu !... les beaux diamants !... Et c'est ce soir, j'irai,
Oui, j'irai, nous irons, monsieur... ou j'en mourrai.

DANVILLE.

Non, vous n'en mourrez pas, et vous verrez, ma chère,
Qu'on peut avec Bonnard, bien qu'il ne danse guère,
Passer le soir gaiment, sans façon, sans apprêts,
Souper même au besoin, et vivre encore après.

HORTENSE.

Voulez-vous sans pitié chagriner votre Hortense ?
Metiendrez-vous rigueur ?... Eh ! quelle est mon offense !
Moi, qui n'ai fait qu'un vœu, celui de vous revoir,
Faut-il en arrivant me mettre au désespoir ?
Avec monsieur Bonnard ai-je été trop méchante ?

Jamais je ne veux l'être; il me plaît, il m'enchanté;
 Je l'aime, il m'aimera, je lui ferai ma cour;
 Mais pas ce soir, oh non! plus tard, un autre jour,
 Demain... c'est arrangé, vous acceptez l'échange :
 Danville, mon ami, mon cher époux, mon ange,
 Soyez bon, grace, allons, cédez...

DANVILLE, avec effort.

Non, je ne puis.

HORTENSE, en pleurant.

Que je suis malheureuse! ô ciel! que je le suis!

DANVILLE, attendri.

Elle pleure, ah! mon Dieu!

HORTENSE, hors d'elle-même.

C'est un acte arbitraire;

C'est une tyrannie, et je dois m'y soustraire.
 Je me révolte enfin; vous croyez sans raison
 Dans votre hôtel désert me garder en prison;
 Non : avec votre ami vous serez seul à table.
 Non, non : je le déteste, il m'est insupportable;
 Mais entre deux époux le pouvoir est égal.
 Restez, monsieur, ma mère est invitée au bal;
 Une fille est au mieux sous l'aile de sa mère,
 Et j'irai malgré vous au bal du ministère,
 Et j'irai de bonne heure, et j'en reviendrai tard,
 Et je ne verrai pas votre monsieur Bonnard,
 Et vous ne pourrez pas m'enterrer toute vive
 Dans l'ennuyeux souper d'un si triste convive.

DANVILLE, en fureur.

Vous irez, dites-vous, malgré moi vous irez?

Je vous le défends.

HORTENSE.

Bon!

DANVILLE.

Nous vertons.

HORTENSE.

Vous vertez.

DANVILLE.

Madame, pensez-y : l'ordre est irrévocable;
 De supplications il se peut qu'on m'accable...

HORTENSE.

Non, monsieur.

DANVILLE.

Mais, dût-on m'implorer à genoux,
 Ni prières, ni pleurs, n'obtiendront rien pour vous.

HORTENSE.

Oh! le méchant mari!

DANVILLE.

Fi! l'affreux caractère!

Dans mon appartement courons fuir sa colère.

HORTENSE.

Allez : loin d'un tyran qui me veut opprimer,
 Dans le mien, comme vous, je cours me renfermer.
 Adieu, monsieur!

DANVILLE.

Adieu! respectez ma défense.

(Après une pause.)

L'agréable entrevue après deux mois d'absence!

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

HORTENSE, à un domestique qui la suit.

Retournez vers monsieur.

(Le domestique sort.)

Il veut m'entretenir,

Et par ambassadeur il m'en fait prévenir.
 Qu'il vienne; je suis prête. Il s'attend à des larmes;
 Mais il va pour le bal me trouver sous les armes.
 J'ai tout dit à ma mère avec sincérité;
 Elle a mis comme moi les torts de son côté.
 Ces fleurs sont de bon goût... il me traite en esclave.
 Il croit m'intimider; faux calcul : je suis brave.
 Je ne céderai pas. Courage! le voici.

SCÈNE II.

HORTENSE, DANVILLE.

DANVILLE, dans le fond.

La charmante toilette! et qu'elle est bien ainsi!...

(Il s'approche.)

A me désobéir vous-êtes décidée,
 Hortense, je le vois.

HORTENSE.

Chacun a son idée;

La vôtre est de rester, la mienne est de sortir.

DANVILLE.

Vous n'avez nul remords?

HORTENSE.

Qui, moi! nul repentir

DANVILLE.

Un reste de dépit vous rend presque hautaine.

HORTENSE.

Du dépit! du dépit! dites mieux : de la haine.

DANVILLE.

Ah! c'est aller bien loin.

HORTENSE.

Non, monsieur, j'ai pour vous...

(A part.)

Je ne m'attendais pas à le revoir si doux.

DANVILLE.

J'ai long-temps réfléchi depuis notre querelle.
 La colère à votre âge est assez naturelle;
 Mais au mien la raison doit parler sans fureur :
 La raison qui s'emporte a le sort de l'erreur.
 Ma justice à vos yeux tiendrait de la vengeance;
 Je me punirai seul, et c'est par votre absence.
 Goûtez un plaisir pur, puisqu'il sera permis;
 Allez au bal, allez, et soyons bons amis;
 Voulez-vous

HORTENSE.

Mais...

DANVILLE.

Allez seule avec votre mère...

Elle a dû, comme vous, me trouver bien sévère :
Contre deux ennemis je n'avais pas beau jeu ;
Avez-vous dit de moi beaucoup de mal ?

HORTENSE.

Un peu.

DANVILLE.

Vous n'en penserez plus, et cela me console.
S'il a pu m'échapper un ordre, une parole,
Un regard qui vous blesse, il faut tout oublier.
J'ai mon excuse aussi : Bonnard est singulier,
D'accord ; mais, quand d'un ton qu'il ne méritait guère,
Sur des travers légers vous lui faisiez la guerre,
C'était à l'instant même, où, malgré son effroi,
En me rendant service, il s'exposait pour moi.

HORTENSE.

Comment ?

DANVILLE.

C'est un secret.

HORTENSE.

C'est un secret ? ah ! dites,

Dites, j'oublierai tout.

DANVILLE.

Ces brillants parasites

Que ma table nourrit à vous conter des riens,
Vivent à mes dépens, et lui, m'oblige aux siens.
Mon fils dans ses calculs a manqué de sagesse ;
J'aurais dû le prévoir ; mais tout à ma tendresse,
Laisant sa jeune tête agir à l'abandon,
Pour vous j'ai compromis sa fortune et mon nom.
Sans argent, grâce à vous, Hortense, que serait-ce,
Si Bonnard n'eût prêté... peut-être sur sa caisse ?
De tous les receveurs, Bonnard le plus craintif,
Bonnard dont sur ce point l'honneur est si rétif,
D'un courage héroïque a vaincu son scrupule,
Il a sauvé mon fils !... est-il si ridicule ?

HORTENSE.

Non, non, de mes amis, aucun n'eût fait cela ;
Plus que tous leurs discours j'admire ce trait-là.
Il n'est pas de bon mot qui vaille un bon office ;
Mais votre femme aussi peut faire un sacrifice.
Ce bal où sous vos yeux je dansais en espoir,
Ce bal, il fut huit jours mon rêve chaque soir,
Huit jours, à mon réveil, ma première pensée :
Eh bien ! je n'irais pas, quand j'y serais forcée !
C'en est fait, votre ami lui sera préféré.

DANVILLE.

Vous aurez ce courage, est-il vrai ?

HORTENSE.

Je l'aurai.

Adieu tous mes projets, je reste sans murmure,
Et pour monsieur Bonnard je garde ma parure.
Je reste avec plaisir. Tout-à-l'heure à vos yeux
J'étais bien, n'est-ce pas ? Maintenant je suis mieux,
J'en suis sûre.

DANVILLE.

Ah ! cent fois !

HORTENSE.

M'aimez-vous ?

DANVILLE.

Je t'adore.

HORTENSE.

Mes torts étaient bien grands.

DANVILLE.

Les miens plus grands encore.

HORTENSE.

A vos ordres jamais je ne veux résister.

DANVILLE.

Non, jamais contre toi je ne veux m'emporter.

HORTENSE.

Loin de nous ces débats qui troublent les ménages !

DANVILLE.

Les raccommodements ont bien leurs avantages.

HORTENSE.

Mon ami !

DANVILLE.

Chère Hortense !

HORTENSE.

Au fond, convenez-en,

Vous défendez Bonnard en zélé partisan,
Et vous avez raison, puisqu'il vous rend service ;
Mais vous traitez le Duc avec moins de justice.

DANVILLE.

Pour moi, je me crois juste et juste au dernier point.

HORTENSE.

Moi, je crois entrevoir que vous ne l'êtes point

DANVILLE.

C'est qu'à vingt ans, Hortense, on juge à la légère.

HORTENSE.

C'est que plus tard, Danville, on est par trop sévère.

DANVILLE.

Vous pourriez vous tromper.

HORTENSE.

Je puis avoir raison.

DANVILLE.

Je n'en crois rien.

HORTENSE.

C'est sûr.

DANVILLE.

Non pas.

HORTENSE.

Mais si.

DANVILLE.

Mais non

HORTENSE.

Je soutiens ..

DANVILLE.

Arrêtez ! eh quoi : notre querelle

Pour Bonnard et le Duc déjà se renouvelle !

HORTENSE.

Où, parlons sans humeur : faut-il, pour aimer l'un.
Quand l'autre vous sert bien, le trouver importun ?

DANVILLE

Oh ! c'est tout différent ; l'un a mon âge, et l'autre..

HORTENSE.

Eh bien ! achevez donc.

DANVILLE.

Eh bien ! il a le vôtre.

Pardonnez : mon amour est étrange, et je sens
 Que le temps, la raison sont des freins impuissants,
 Que le cœur d'un vieillard, en proie à cette ivresse,
 Cède à tous les transports d'une aveugle tendresse.
 Quand on aime avec crainte, on aime avec excès.
 Jeune, on sent qu'on doit plaire, on est sûr du succès;
 Mais vieux, mais amoureux au déclin de sa vie,
 Possesseur d'un trésor que chacun nous envie,
 On en devient avare, on le garde des yeux.
 Comment voir cet essaim de rivaux odieux,
 Parés de leur bel âge et des charmes funestes
 Dont chaque jour qui fuit nous vole quelques restes,
 Sans se glacer le cœur par la comparaison,
 Sans voir ses cheveux blancs, sans perdre la raison!
 Je ne suis pas jaloux; mais je sais me connaître.
 Celui qu'il vous arrache, en vous lassant peut-être,
 Un regard, un sourire, un instant d'entretien,
 Me semble un ennemi qui me ravit mon bien.
 J'aime plus, tout le dit; ma crainte en est le gage;
 Mais que me sert d'aimer, s'il vous plaît davantage?
 Je dois trembler, je tremble... hélas! voilà mon sort;
 Voilà pourquoi le Duc me chagrine si fort.
 Il offusque ma vue, il me pèse, il me gêne.
 Je sens qu'à son aspect je me contiens à peine;
 Je sens qu'un mot amer, qui vient me soulager,
 En suspens sur ma langue est prêt à me venger.
 Je me maudis, j'ai tort; c'est faiblesse ou délire,
 C'est ce qu'il vous plaira; je souffre, et je desire,
 Non pas que votre amour, mais que votre amitié,
 Qui connaît mon supplice, en ait quelque pitié.

HORTENSE.

Que votre modestie à vous-même est cruelle!
 Croyez qu'avec raison je murmure contre elle.
 Ces rivaux, où sont-ils? que produiraient leurs soins?
 Soyez juste envers vous, et vous les craindrez moins.
 Est-il quelqu'un d'entre eux qu'avec plaisir j'écoute?
 C'est que de votre éloge il m'entretient sans doute,
 Et cet air d'intérêt, dont vous êtes jaloux,
 N'est qu'un remerciement du bien qu'on dit de vous.
 Vous entendez louer me rend heureuse et fière;
 Mais pourquoi des grandeurs nous fermer la carrière?
 Laissez un peu d'éclat publier mon bonheur:
 De vous, de vos talents, je veux me faire honneur,
 Et vous prouver que, juste autant qu'il est sincère,
 Ce n'est pas par devoir que mon cœur vous préfère.

DANVILLE.

N'employez pas le Duc, et... je consens à tout.

HORTENSE.

Voyez donc ce monsieur qu'on reçoit bien par-tout;
 Oui, ce premier commis; son crédit peut suffire:
 Mais chez lui, dès ce soir, allez vous faire écrire.

DANVILLE.

Hortense, tu le veux?

HORTENSE.

Non, je ne le veux pas,
 Non... Mais, je vous en prie.

DANVILLE.

Ah! j'y cours de ce pas...

Et Bonnard que j'attends; je ne sais qui l'arrête;
 S'il arrivait!

HORTENSE.

Partez; moi, je lui tiendrai tête :
 Je vais, par le collège, entamer l'entretien;
 Il ne s'ennuira pas.

DANVILLE.

Je cours et je revien.
 Après une querelle, il est doux de s'entendre,
 Et le débat fini rend l'amitié plus tendre.

SCÈNE III.

HORTENSE.

Le sacrifice est fait! En suis-je triste? Oh! non.
 Il me coûtait un peu; mais Danville est si bon!...
 Cette fête, à vrai dire, était très séduisante.
 Dans tous ses agréments je me la représente :
 Pour danser, c'est à moi que le Duc eût songé;
 Les dames de la cour en auraient enragé! [un agel
 Quel plaisir! quel triomphe! Au fait, c'est bien don-
 Pour plaire aux deux amis écartons cette image.
 Je les verrai contents; si je ris, ils riront,
 Et j'attends mon plaisir de celui qu'ils auront.

UN DOMESTIQUE.

Le Duc fait demander si madame est visible.

HORTENSE.

Oui, qu'il entre. Ah! mon Dieu! voici l'instant terrible!

SCÈNE IV.

HORTENSE, LE DUC.

LE DUC.

Le soin qui me ramène est bien intéressé,
 Madame; dans le doute où vous m'avez laissé,
 Je n'ai rien vu ce soir qu'avec indifférence.
 Invité chez le fils d'un de nos pairs de France,
 J'y fus d'un long dîner le triste spectateur;
 Les heures se traînaient avec une lenteur!...
 Plein d'une seule idée où l'esprit s'abandonne,
 Sci-même l'on s'oublie, on n'est plus à personne;
 Il a fallu céder, et bientôt du salon
 Je me suis échappé comme on sort de prison.
 Mais quels charmants apprêts! quel goût!... Cette parure
 Pour mon vœu le plus cher est d'un heureux augure.

HORTENSE.

Hé non, monsieur le Duc, ne comptez pas sur moi.

LE DUC.

Comment? se pourrait-il! Vous restez?

HORTENSE.

Je le doi.

LE DUC.

Mais ne devez-vous pas tenir votre promesse?
 Ne l'ai-je pas reçue, et quand ma voix vous presse
 De remplir un devoir, que je crus un plaisir,
 N'est-elle plus d'accord avec votre désir?

HORTENSE.

Que ne m'est-il permis de le prendre pour guide?
 Mais non, monsieur Danville autrement en décide.

LE DUC.

Ah! pouvez-vous m'apprendre avec cet air léger

Un refus qui m'étonne et qui doit m'affliger ?
 Un triomphe nouveau, des honneurs, des hommages
 Sont à peine à vos yeux de faibles avantages ;
 Pour vous, par l'habitude, ils ont perdu leur prix ;
 Mais quand il s'est flatté d'éblouir tout Paris,
 Un maître de maison, dans son jour de conquête,
 Perd beaucoup en perdant l'ornement de sa fête,
 Et pour moi, le plaisir que je laisse en partant
 Me rend presque insensible à celui qui m'attend.

HORTENSE.

C'est trop vous alarmer, monsieur, et mon absence
 N'aura pas, croyez-moi, cette triste influence.

LE DUC.

Vous vous trompez, madame, et vous seule ignorez
 A quels regrets mortels vous nous condamnerez.
 La modestie, au fond, a son côté blâmable.
 On ne sait pas souvent combien l'on est coupable ;
 Vous le serez beaucoup si vous me résistez.
 Qui nous rendra ce soir ce que vous nous ôtez ?

HORTENSE.

Je ne puis...

LE DUC.

Il suffit d'une seule personne
 Pour embellir au bal tout ce qui l'environne.
 Elle arrive, on la voit, et chacun est séduit ;
 Elle part, c'en est fait, tout le charme est détruit.
 Venez.

HORTENSE.

N'insistez pas.

LE DUC.

Vous viendrez...

SCÈNE V.

LE DUC, HORTENSE, M^{me} SINCLAIR.

LE DUC, à madame Sinclair.

Ah! madame,

Veillez me seconder, il le faut, je réclame
 Pour mon oncle, pour moi, pour tous ceux qu'aujourd'hui
 L'attrait d'un grand plaisir doit attirer chez lui.

MADAME SINCLAIR.

Mais je ne pense pas que ma fille refuse.

HORTENSE.

Monsieur fera, j'espère, agréer mon excuse.

MADAME SINCLAIR.

Quoi! chez son Excellence, au moment de partir,
 Après avoir promis! comment sans avertir!
 Mais ton mari le veut, alors je me récusé :
 Une grand'mère est faible, et son amour l'abuse.
 Je reste, si tu veux.

LE DUC.

Ah! que deviendrons-nous?

(A madame Sinclair.)

Que fera la princesse? Elle comptait sur vous.
 Pour elle votre esprit doit se mettre en dépense :
 J'ai dit, pardonnez-moi, j'ai dit ce que je pense,
 C'est que vous conversez avec un abandon,
 Un choix de mots, un charme, oh! chez vous c'est un

[don!

MADAME SINCLAIR.

Mais rester à présent tient de l'impolitesse :
 Une princesse! ô Dieu! ma fille, une princesse!...
 Après tout, mon enfant, juge, examine, voi.
 C'est pour toi que j'y vais, je n'y vais que pour toi.
 Si ton mari s'obstine, en femme bien soumise...

HORTENSE.

A vous suivre, il est vrai, Danville m'autorise,
 Et tout-à-l'heure encore il vient de m'inviter...

LE DUC.

Plus d'obstacle à présent.

MADAME SINCLAIR.

Qui peut donc t'arrêter,

S'il te l'a permis?

HORTENSE.

Mais...

LE DUC.

L'agréable soirée!

Je vous vois par mon oncle accueillie, admirée.
 A votre aspect s'élève un murmure soudain ;
 Les cavaliers en foule assiégent votre main ;
 Tout danse et se confond au bruit de la musique :
 Les grâces de la cour, l'orgueil diplomatique,
 La Banque, l'Institut, et jusqu'aux Facultés,
 Jusqu'aux fleurons d'argent des graves députés!
 Mais c'est peu, vous verrez : quel champ pour la satire!
 Ce ténébreux auteur dont vous aimez à rire,
 Ce savant, qui pour vous déridant son front sec...

HORTENSE.

Un jour sur mon album écrivit un mot grec?

LE DUC.

Et le gros général qui rit bien comme trente.
 Par malheur sa gaieté suit le cours de la rente ;
 Je n'en répondrais pas; mais sans lui nous rirons.
 Pour des originaux, ma foi, nous en aurons ;
 Tout Paris y sera, jugez!... Dans le grand monde,
 Si l'esprit est commun, le ridicule abonde.
 Vos bons mots vont courir, et, répétés cent fois,
 Feront vivre les sots défrayés pour un mois,
 Et la ville et la cour diront que tant de charmes,
 Bien qu'ils soient tout-puissants, sont vos plus faibles

HORTENSE.

[arines.

A m'amuser beaucoup comme vous je pensais,
 J'en conviens; mais prétendre à de si grands succès,

LE DUC.

Près des femmes! oh! non! redoutez leur colère :
 On ne vante jamais que ceux qu'on ne craint guère
 Que de dames ce soir vont mourir de dépit!

HORTENSE.

Vous croyez?

LE DUC.

J'en suis sûr. Nos beautés en crédit
 Ne pourront sans fureur vous céder la victoire ;
 Mais beaucoup d'ennemis prouvent beaucoup de gloire.
 A force de succès on s'en fait tant qu'on peut, [re ;
 Vous en aurez bon nombre, et n'en a pas qui veut.
 Venez.

HORTENSE.

Si par un mot j'avertissais Danville?

LE DUC.

Ah! quelle heureuse idée!

MADAME SINCLAIR.

Et quoi de plus facile?

(Faisant asseoir Hortense auprès d'une table, et arrangeant sa coiffure pendant qu'elle écrit.)

Peins-lui ton embarras, le mien, en ajoutant
Que tu ne veux d'ici t'absenter qu'un instant.

LE DUC.

Entre les candidats le ministre balance.

MADAME SINCLAIR.

Il est très important de voir son Excellence.

HORTENSE en écrivant.

Il n'aura pas le temps d'en prendre du chagrin,
Nous allons revenir.

(A madame Sinclair)

Valentin.

MADAME SINCLAIR.

Valentin!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

VALENTIN.

Que vous plaît-il, madame?

MADAME SINCLAIR.

Un billet qu'il faut rendre.

VALENTIN.

A qui donc?

MADAME SINCLAIR.

A monsieur.

VALENTIN.

Je ne saurais comprendre...

Où donc, madame?

MADAME SINCLAIR.

Ici.

VALENTIN.

Que lui dirai-je?

MADAME SINCLAIR.

Rien.

HORTENSE, remettant la lettre.

Je n'ose examiner si je fais mal ou bien.

Partons vite ou je reste.

SCÈNE VII.

VALENTIN, seul.

Ils s'en vont, on l'entraîne.

Monsieur seul avec moi va faire quarantaine;

Mais gare la tempête, il pourra s'en fâcher.

Les voilà descendus, et puis fouette cocher.

Ils sont, ma foi, partis. Une lettre, c'est drôle;

Monsieur, à mon avis, joue un singulier rôle.

En vain pour tout saisir j'ai l'esprit à l'affût :

Quand il était au Havre, où je voudrais qu'il fût,

Et que madame ici faisait sa résidence,

Je concevais entre eux une correspondance;

Mais dans le même hôtel, pouvant au coin du feu...

Ces courses-là du moins me fatigueront peu.

SCÈNE VIII.

DANVILLE, VALENTIN.

DANVILLE, s'essuyant le front.

Te voilà, Valentin; tiens, vois, je suis en nage!
Fais-moi donc souvenir que j'ai mon équipage;
J'y pense quand je rentre, et vraiment je suis las.

(Il s'assied.)

VALENTIN.

Vous vous fatiguez trop.

DANVILLE.

Hein! quand j'étais là bas,

Que j'arrivais le soir après ma promenade,
Souvent tu m'as surpris bien triste, bien maussade.
Pourquoi? j'étais garçon; j'ai ma femme aujourd'hui.
Elle est là; loin de moi la tristesse et l'ennui!

VALENTIN.

Il me fait de la peine.

DANVILLE.

En crois-tu tes présages?

Pour ma femme et pour moi quels chagrins! que d'ora-
(Il se lève.) [ges]

Pauvre fou! grace au ciel, tu n'as pu m'effrayer;

Je cours rejoindre Hortense, elle va m'égayer.

Guéri des visions qui te troublaient la tête,

Sens-tu qu'un vieux corsaire est un mauvais prophète?

VALENTIN.

Monsieur.

DANVILLE.

Qu'est-ce?

VALENTIN.

Une lettre.

DANVILLE.

Ah! donne; et tu la

VALENTIN. [tiens?

De madame.

DANVILLE.

(Il lit.)

Comment? qu'ai-je appris? va-t'en, viens.

(Froidement.)

Madame est donc sortie?

VALENTIN.

Oui, monsieur.

DANVILLE.

Et sa mère?

VALENTIN.

Oui, monsieur.

DANVILLE.

Et le Duc?

VALENTIN.

Oui, monsieur.

DANVILLE.

La colère,

La surprise.... est-il vrai? je demeure interdit!

Laisse-moi. Se peut-il?

(Il tombe dans un fauteuil.)

VALENTIN.

Je vous l'avais bien dit,

Qu'un jour...

DANVILLE, furieux.

Va-t'en. Le sot!

A peine je la quitte,
 Qu'avec le Duc, le Duc dont le nom seul m'irrite,
 Elle qui tout-à-l'heure... Ah! que de fausseté!
 Et qui donc l'y forçait? quel prix de ma bonté!
 Quand j'avais tout permis, céder sans résistance,
 Et m'éloigner exprès... Hortense! ô ciel! Hortense,
 Qui semblait s'attendrir en me voyant heureux...
 Je ne l'aurais pas cru, c'est bien mal, c'est affreux!
 Et sa mère!... ah! morbleu! quand une vieille femme
 Aime encor les plaisirs, pour eux elle est de flamme.
 Je dois, je dois punir tant de légèreté;
 Courons à cette fête où je suis invité.
 En galants procédés vous êtes un grand maître,
 Monsieur le Duc; eh bien! vous allez me connaître.
 On trouve à qui parler, quand on s'adresse à moi.
 J'irai, je le verrai, je veux lui dire... Eh! quoi?
 Que je viens... moi, jaloux! non, cette frénésie
 N'a point part aux transports dont mon ame est saisie.
 Je ne suis pas jaloux; ma femme est jeune encor,
 Je veux l'accompagner pour qu'elle ait un mentor,
 Par simple bienséance. Oui, quelqu'un! qu'on s'em-
 Mon habit!

VALENTIN.

Quoi, monsieur?

DANVILLE.

Obéis et me laisse.

VALENTIN.

Où voulez-vous aller?

DANVILLE.

Je veux... je vais... je sors.

Obéis.

VALENTIN.

Il est tard : que ferez-vous dehors?

DANVILLE.

(Valentin sort.)

Ah! je te chasserai.... C'est vrai, que vais-je faire?
 Un éclat! non, sans doute. Aniant sexagénaire,
 Suivant ma femme au bal d'un pas mal affermi,
 J'y vais pour l'épier, j'y vais en ennemi.
 Et là, comme un fantôme errant avec tristesse,
 J'y vais troubler ses jeux et glacer son ivresse.
 Pauvre Hortense! elle est jeune, est-ce un crime à mes
 Pent-elle se vieillir parceque je suis vieux? [yeux?
 A sa suite aujourd'hui si le dépit m'entraîne,
 J'irai demain, toujours, et toujours à la chaîne;
 Plus esclave cent fois, cent fois plus inquiet,
 Rongé de plus d'ennuis qu'au temps où l'intérêt
 Tenait à ses calculs ma jeunesse asservie,
 Je vais à soixante ans recommencer ma vie!...
 Allons, Danville, allons, sois homme; il faut rester.

(Valentin rentre.)

Au fait sa mère est là, que puis-je redouter?

(Il met son habit.)

Je reste. Prouvons-lui qu'on peut se passer d'elle.
 Mon chapeau!... Des amis Bonnard est le modèle!
 On nous laisse, tant mieux! nous serons entre nous.
 Nous rirons, et déjà je suis... je suis jaloux!
 Je ne puis résister au démon qui m'obsède :

Il maîtrise mes sens, il me conduit, je cède.
 Adieu donc pour toujours ma chère liberté!
 Bonheur que j'ai connu, repos et dignité,
 Adieu! je n'en crois plus ni pitié, ni scrupule.
 Soyons, c'est mon destin, soyons donc ridicule.
 J'y consens; mais du moins échappons au tourment
 De douter, de trembler, de mourir lentement :
 Ce supplice est horrible.

VALENTIN.

Il a perdu la tête.

DANVILLE.

Qu'il finisse; partons. Ma voiture!

VALENTIN.

Elle est prête.

DANVILLE, rencontrant Bonnard.

Ah! courons. Ciel!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, BONNARD.

BONNARD, gaiement.

C'est moi, mon cher, je viens souper
 Il est tard; de ton fils j'avais à m'occuper.
 De plus je viens à pied, n'ayant pas de carrosse,
 Et, ma foi... mais, dis donc, c'est ton habit de nocce
 Quel honneur!

DANVILLE.

Ah! pardon!...

BONNARD.

Je n'y vois aucun mal

Je te trouve, mon cher.

DANVILLE.

Mais ma femme est au bal,

Et...

BONNARD.

Tu restes pour moi, c'est d'un ami fidèle.

DANVILLE.

J'allais la chercher.

BONNARD.

Bon! quelqu'un est avec elle,

Il la ramènera.

DANVILLE.

Non pas, non pas.

BONNARD.

Pourquoi?

Serais-tu donc jaloux quand ta femme est sans toi?

DANVILLE.

Non, certe.

BONNARD.

Eh bien! alors, quelle mouche te pique?

Tu m'étonnes, tu vas, tu viens, et, c'est unique,
 Tu n'as pas l'air content de me voir.

DANVILLE.

Dieu! Bonnard,

Je suis heureux, ravi; mais je... tu viens si tard!
 Excuse-moi, vois-tu... cette fête est charmante,
 Et je voudrais... pardon, c'est une envie ardente
 Que j'ai... j'aime le bal, un bal fait mon bonheur!
 Tu comprends.

BONNARD.

Pas du tout.

DANVILLE.

Un bal de grand seigneur.
C'est si gai ! cet éclat, ce bruit, cette jeunesse....
Si fuit, ce cher Bonnard, il comprend mon ivresse,
Il l'excuse, il permet...

BONNARD.

Oh ! ne badinons pas.

DANVILLE.

Je n'irai qu'un moment.

BONNARD.

Je te tiens par le bras.

DANVILLE.

Viens avec moi.

BONNARD.

Tu sais que ce plaisir m'assomme ;
Si j'étais comme toi, si j'étais un jeune homme,
D'accord ; mais entre nous ton goût met quarante ans.
Qui diable aurait prévu ce nouveau contre-temps ?
Joseph est au spectacle avec ma gouvernante ;
Il te prend pour la danse une ardeur surprenante ,
Des retours impromptu dont je suis alarmé.
Chez moi je n'ai personne et tout est enfermé.
Je suis sur le pavé, mon souper m'enbarrasse.
Quand on dîne le soir, comme toi, l'on s'en passe.
Mais moi....

DANVILLE.

Du célibat fais l'éloge à présent !

BONNARD.

Oui-dà, le mariage est bien plus amusant.

(Le rappelant.)

Cours donc, va danser... Ah ! que voulais-je te dire ?
Je ne m'en souviens plus... M'y voilà, je desire
Que tu dînes chez moi. Quel est ton jour ?

DANVILLE.

Le tien.

BONNARD, le retenant.

Voyons, il faut choisir : veux-tu mardi ?

DANVILLE.

C'est bien.

BONNARD, le rappelant.

Ah !

DANVILLE.

Quoi ?

BONNARD.

Ma gouvernante aimera mieux la veille.

DANVILLE.

Bon.

BONNARD.

Attends donc ! Sais-tu mon adresse ?

DANVILLE.

A merveille

Adieu.

BONNARD, le rappelant.

Danville !

DANVILLE.

Encor ! Parle.

BONNARD, après une pause.

Bien du plaisir.

(Danville sort à grands pas ; Bonnard le suit lentement en
levant les épaules.)

SCÈNE X.

VALENTIN, qui les observait, appuyé sur un fauteuil
Vieux mari, vieux garçon, si j'avais à choisir,
Je... Ma foi ! j'ai bien fait d'entrer jeune en ménage ;
Avec les mêmes goûts on arrive au même âge.
Ma femme a son humeur, j'ai su m'y faire, enfin
Quand j'ai sommeil, je dors, et soupe quand j'ai faim.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

HORTENSE, M^{me} SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

Non, je ne puis, Hortense, approuver tes manières ;
A peine te montrer, revenir des premières !

HORTENSE.

C'est qu'avant d'être au bal j'avais senti mes torts.

MADAME SINCLAIR.

Il est une heure au plus, on arrive, et tu sors.

HORTENSE.

Trop tard. Il est parti ; pour me chercher, sans doute.
Son premier mouvement est le seul qu'il écoute.
Ma faiblesse à ses yeux tient de la trahison ;
Je vous ai résisté ; n'avais-je pas raison ?
Dieu ! que je me repens de vous avoir suivie !

MADAME SINCLAIR.

Certes, je n'ai rien fait pour t'en donner l'envie.

HORTENSE.

A vous accompagner quand le duc m'engageait,

Il fallait m'affermir dans mon sage projet.

MADAME SINCLAIR.

Par exemple, il est bon qu'à présent tu me blâmes.
Eh ! ne l'ai-je pas fait ? Voilà les jeunes femmes !

HORTENSE.

Qui, moi, vous accuser ! Je suis folle aujourd'hui.
Pardon, ma bonne mère ; ah ! je souffre pour lui.
Que ma légèreté doit lui causer de peine !
Quels chagrins pour tous deux à sa suite elle amène !
Je vois, j'aime le bien, c'est le mal que je fais ;
Et qu'une inconséquence a de tristes effets !

MADAME SINCLAIR, tendrement.

C'est l'éternel discours des mères de famille.
Tous les jours cependant... eh ! qu'as-tu donc, ma fille ?

HORTENSE.

Il ne reviendra pas !...

MADAME SINCLAIR.

Mais est-il arrivé ?

HORTENSE.

Voilà le dernier coup qui m'était réservé.

MADAME SINCLAIR.

Quand on part de bonne heure, on passe, on se fau-
Mais avec sa voiture, engagé dans la file, [file ;
On gèle, on se dépîte, et l'on n'avance pas ;
Peut-être dans la rue est-il encore au pas ?

HORTENSE.

Fatigué, malheureux, après un long voyage...
Chaque mot que j'entends me fait perdre courage.
A travers ce chaos que l'on appelle un bal,
Il va pour nous trouver se donner tant de mal !
Rencontrant dans la foule obstacle sur obstacle...

MADAME SINCLAIR. [taele !

Oui, l'on étouffe un peu, mais c'est un beau spec-
Il ne le connaît point ; ma fille, espérons mieux,
Le plaisir qu'il aura va t'absoudre à ses yeux.

HORTENSE.

Je le voudrais.

MADAME SINCLAIR.

Dis donc, as-tu vu la princesse,
Dont le Duc nous parlait, qu'il nous vantait sans cesse ?
J'avais fait dans ma tête, et je voulais lancer
Deux ou trois petits mots que je n'ai pu placer.
Personne...

HORTENSE.

Je le vois, le Duc est seul coupable.

MADAME SINCLAIR.

Il ne t'a pas quittée.

HORTENSE.

Il est pourtant aimable.

MADAME SINCLAIR.

Le ministre t'a fait un excellent aceueil ;
Tu n'as pas remarqué qu'il nous suivait de l'œil ?

HORTENSE.

Si fait.

MADAME SINCLAIR.

Avec mystère il semblait nous sourire.

HORTENSE.

Je le sais.

MADAME SINCLAIR.

A Danville, ô Dieu ! s'il allait dire...

HORTENSE.

Qu'il est nommé?... mais non, non, je ne crois plus
Le Duc pour m'entraîner a saisi ce moyen. [rien.
Danville est là sans guide ; il ne connaît personne ;
Et comment voulez-vous, mon Dieu, qu'on l'y soup-

MADAME SINCLAIR. [comme ?

Si le Duc le rencontre, il va le présenter.

HORTENSE.

Dieu ! s'ils se rencontraient, j'ai tout à redouter :
Fier, et jusqu'à l'excès poussant la violence...

MADAME SINCLAIR.

Tu rêves des malheurs qui sont sans vraisemblance.
Allons, viens, je suis lasse et vais me retirer ;
Viens-tu ?

HORTENSE.

Non, laissez-moi, j'aime mieux différer,
Je veux revoir Danville.

MADAME SINCLAIR.

Allons.

HORTENSE.

Non, je vous prie.

MADAME SINCLAIR, avec bonté.

Reste et console-toi ; bonsoir, ma bonne amie.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

HORTENSE, seule.

A quel frivole espoir mon cœur s'abandonna !
On prévoit un plaisir, c'est un chagrin qu'on a ;
Cet heureux lendemain, qui promettait merveille,
Il arrive, et souvent on regrette la veille.
Cependant cette fête enchantait mes regards,
Je triomphais ; le Duc me montrait tant d'égards !
Que d'esprit ! quelle grace !... il n'était pas possible,
Quand il m'offrait ses soins, d'y paraître insensible.
Et moi, j'y répondais... sans doute ; eh ! pourquoi
J'éprouve, en y songeant, un secret embarras. [pas ?
N'y pensons plus, lisons... mon œil court sur la page !
Sans fixer mon esprit, que trouble une autre image.
De tout ce que j'ai vu le tableau me poursuit ;
De l'orchestre, en lisant, j'entends encor le bruit...
Et Danville ! attendons. Quel tourment que l'attente,
Qu'il tarde à revenir, que cette aiguille est lente !
Par ces mortels délais voudrait-il se venger ?
Souffre-t-il loin de moi ? cout-il quelque danger ?
J'entends... non, je me trompe. Oui, c'est une voiture.
Il vient, il va monter, c'est lui ! je me rassure.
C'est Danville, courons... Le Duc !

SCÈNE III.

HORTENSE, LE DUC.

LE DUC.

Ah ! pardonnez

Au plus triste de ceux que vous abandonnez.
Je rentrais, et célant à mon inquiétude,
Je vous trouble à regret dans votre solitude.

HORTENSE.

Monsieur...

LE DUC.

Vous nous fuyez, et sans m'en avertir ;
J'ai cru qu'un mal soudain vous forçait de partir.

HORTENSE, saluant comme pour se retirer.

Aucun, monsieur le Duc ; je me sens un peu lasse ;
Rien de plus. Je suis bien, très bien, je vous rends

LE DUC.

Me voilà rassuré ! je vous quitte... Et pourtant
Je puis vous confier un secret important.

HORTENSE.

Parlez...

LE DUC.

J'étais porteur d'une grande nouvelle.
J'ai peur d'être indiscret, je vous quitte.

HORTENSE.

Laquelle ?

LE DUC.

J'aurais dû, moins zélé, la remettre à demain ;
J'ai craint de différer votre plaisir...

HORTENSE.

Enfin ?

LE DUC.

Il a fallu des soins, et la brigue était forte;
Mais notre candidat est celui qui l'emporte.

HORTENSE.

Danville !

LE DUC.

Il est nommé.

HORTENSE.

J'avais perdu l'espoir;

Ah ! que je suis heureuse !

LE DUC.

Et mon oncle, ce soir,

Par le choix qu'il a fait, jaloux de vous surprendre,
Se réservait chez lui l'honneur de vous l'apprendre !
Il m'a remis ce soin, ne vous trouvant plus là,
Et cet heureux brevet, je le tiens, le voilà.

HORTENSE.

Que Danville en rentrant va bénir tant de zèle !...
Car Danville est au bal.

LE DUC.

C'est lui, je me rappelle,

C'est lui que j'ai cru voir ; même j'ai fait un pas...
Mais vous m'aviez tant dit que nous ne l'aurions pas.

HORTENSE.

En lisant ce papier, concevez-vous sa joie ?

Et ma mère... oh ! je veux que ma mère le voie ;
Oui, je consens...

LE DUC, vivement.

Arrêtez : vous allez me priver

D'un plaisir qu'à mon tour j'osais me réserver ;
Que la nouvelle au moins par vous lui soit transmise,
Quand je pourrai plus tard jouir de sa surprise.

HORTENSE.

Ah ! c'est tout naturel, vous défendez vos droits ;

(Elle read le brevet au Duc qui le pose sur la table.)

Mais quels remerciements nous vous devons tous trois !
Que mon cœur est ému ! que je me plains d'avance
A vous entretenir de leur reconnaissance !

LE DUC.

La vôtre me suffit, la vôtre est tout pour moi.

N'ajoutez rien, madame, au prix que je reçois :

Il est déjà trop grand et je n'en suis pas digne.

De ce peu que j'ai fait mon zèle ardent s'indigne.

Payé d'un mot de vous, puis-je désirer mieux ?

Ou le plaisir que j'ai se peint mal dans mes yeux,

Ou vous devez y lire à quel excès me touche

Un mot reconnaissant qui sort de votre bouche.

HORTENSE.

Ces remerciements ont tant de prix pour vous,

Que ceux de mon mari vont vous paraître doux !

Combien son amitié...

LE DUC.

Parlez-moi de la vôtre ;

Près de ce bien si cher je n'en conçois pas d'autre ;

Lui seul il satisfait aux besoins de mon cœur.

Pussé-je l'obtenir cette amitié de sœur !

Que n'aurais-je à gagner dans ce commerce aimable !

Ardent, léger, frivole et quelquefois... coupable,

Je trouverais en vous un guide, un confident

Sage, mais sans rigneur ; facile, mais prudent ;
Et vous n'auriez en moi qu'un disciple fidèle,
Enchaîné pour la vie aux pieds de son modèle.

HORTENSE.

C'est m'honorer beaucoup ; mais ce sublime emploi,
Ce titre de mentor est bien grave pour moi,
Et ce serait, je pense, une folie extrême
De donner des avis dont j'ai besoin moi-même.

LE DUC.

Pourquoi donc ? à mon tour, dans nos doux entretiens,
Il me serait permis de hasarder les miens.

Je ne vous vante pas ma raison trop fragile ;

Mais le conseil d'un fou parfois peut être utile.

HORTENSE.

Danville, comme nous, n'est pas sage à demi ;
Voilà mon vrai mentor, mon guide, mon ami ;
En est-il un meilleur ?

LE DUC.

Comment, je le révère ;

Mais... dans son indulgence un vieillard est sévère.

Ses conseils sont fort bons, d'accord ; mais... absolus.

On est moins tolérant pour des goûts qu'on n'a plus.

Au même âge on s'entend, l'un l'autre on se pardonne ;

Dans cet échange égal on reçoit ce qu'on donne.

Votre époux de sa femme est encore plus pour lui !

Quel charme elle répand sur sa triste vieillesse !

Il l'adore, il l'admire, il peut la voir sans cesse ;

Il lui peint ses transports, il n'a pas le tourment

De feindre une froideur que son trouble dément ;

Il peut sans l'offenser, lui dire : Je vous aime.

HORTENSE, vivement.

Pourquoi m'en offenser ? je le lui dis moi-même.

LE DUC.

Vous !... Aussi j'admire ce bonheur mutuel.

Moi seul... étrange effet d'un souvenir cruel !

Pardonnez au désordre où la douleur me plonge :

Autrefois j'espérai... Cet espoir fut un songe :

Hélas ! je me souviens, troublé par vos aveux,

Qu'un bonheur aussi grand fut permis à mes vœux.

HORTENSE.

A vous, monsieur le Duc ?

LE DUC.

Et l'on me porte envie !

Et le plaisir lui seul semble remplir ma vie !

Doux et triste voyage où je vins me livrer

A l'attrait du poison qui devait m'enivrer !

Ah ! qu'un premier amour a sur nous de puissance !

J'aimai... c'était la grace unie à l'innocence :

Naïve comme vous, elle charmait sans art.

Votre voix est la sienne ; elle avait ce regard ;

Et sa beauté, la vôtre à mes yeux la rappelle ;

Mais non, plus jeune alors, elle était bien moins

[belle.

Si sa grace eût brillé de cet éclat vainqueur,

Aurais-je pu cacher le trouble de mon cœur ?

Mes traits, mes yeux, ma voix, tout jusqu'à mon

Être de ma passion trahi la violence ; [silence

Mais jeune, mais tremblant, la fuyant à regret,

Peut-être moins épris, j'ai gardé mon secret.

Et depuis...

HORTENSE.

Quel motif peut vous forcer encore
A renfermer l'aveu d'un amour qui l'honore ?

LE DUC.

La peur de l'offenser m'a toujours retenu.

HORTENSE.

Comment ?

LE DUC.

Tout mon malheur ne vous est pas connu.

HORTENSE.

Quel nom pour une épouse est plus beau que le

LE DUC. [vôtre ?

La femme qui m'est chère est l'épouse d'un autre !

HORTENSE.

Ciel !

LE DUC, vivement.

Et juste pourtant, j'estime, j'ai servi
Cet heureux possesseur du bien qui m'est ravi.
Mais celle que j'aimai, je l'aime, je l'adore.
Le feu qui me brûlait aujourd'hui me dévore ;
Elle me voit, m'entend, j'ai bravé son courroux ;
Oui, je tombe à ses pieds, je vous aime, c'est vous !

HORTENSE.

Se peut-il ? vous osez... muette à ce langage,
J'hésite, et doute encor qu'à ce point l'on m'outrage.

LE DUC.

Pardonnez ; cet aveu n'eût pas dû m'échapper.
Mais sur vos sentiments j'eus droit de me tromper.
Vous vous plâtiez aux soins que j'aimais à vous

[rendre.

Votre accueil fut si doux que j'ai pu m'y méprendre.
Non, vous m'aviez compris ; non, vous ne croyez pas
Qu'on puisse impunément admirer tant d'appas ;
Vous vous faisiez un jeu de me voir misérable ;
Ah ! je le sais, mais vous, vous seule êtes coupable !

HORTENSE.

Quoi ! j'ai pu mériter !... levez-vous, laissez-moi,
Vous remplissez mon cœur de remords et d'effroi.

LE DUC.

De vos feintes bontés mon erreur fut la suite.

HORTENSE.

O juste châtimement de ma folle conduite !
Sortez !

LE DUC.

Ah ! pardonnez !

HORTENSE.

Jamais, jamais, sortez !

LE DUC.

Dites-moi...

HORTENSE.

Je vous dis que vous m'épouvantez !

Si Danville... Ah ! grand Dieu ! tous deux seuls ! à

[cette heure....

De honte à son aspect voulez-vous que je meure ?

LE DUC.

Pardonnez, et je fuis.

HORTENSE.

Mais quel bruit ! je l'entends.

Il monte ; c'est sa voix, fuyez.... il n'est plus temps.

LE DUC.

Que m'ordonnez-vous ?

HORTENSE.

Rien... je ne sais, je frissonne...
Ainsi que la raison la force m'abandonne.

LE DUC.

Calmez-vous.

HORTENSE.

Eh ! le puis-je ?... ah ! si quelque amitié...
Si j'en ois vos aveux... de grâce... ah ! par pitié...
Monsieur, je me tairai, cachez-vous à sa vue.
Là, là, j'oublierai tout. Ah ! vous m'avez perdue.

(Le Duc entre dans le cabinet qui fait face à l'appartement de Danville.)

Mais non, quelle imprudence ! il vaut mieux... le

[voici.

SCÈNE IV.

DANVILLE, HORTENSE, assise auprès de la table ;
elle a saisi un livre qu'elle semble lire.

DANVILLE, à part.

Valentin m'a dit vrai : ce trouble... il est ici.
Vous êtes seule, Hortense ?

HORTENSE. (Elle se lève.)

Ah ! c'est vous. Je respire...

J'attendais.... j'étais là.... je... j'essayais de lire.

DANVILLE.

Ce livre vous émeut, et beaucoup, je le vois.

HORTENSE.

Mais... beaucoup, oui.

DANVILLE.

Donnez : Molière... ah ! je conçois !

Au fait, c'est très touchant.

HORTENSE.

Non, j'avais pris ce livre.

Je ne le lisais pas, je parcourais .. sans suivre.

DANVILLE.

J'entends, et pour vous voir personne n'est venu ?

HORTENSE, vivement.

Le ministre avec vous s'est-il entretenu ?

DANVILLE.

Il ne m'a point parlé. Mais ce trouble m'étonne.

HORTENSE.

Ah ! ce n'est rien ; non, c'est...

DANVILLE.

Il n'est venu personne ?

HORTENSE.

C'est que l'esprit frappé de vous savoir absent...
Je m'en inquiétais.

DANVILLE.

J'en suis reconnaissant ;

Oui, c'est moi qui vous trouble.

HORTENSE.

Hélas ! je dois vous craindre .
De moi, je le sens bien, vous avez à vous plaindre

DANVILLE.

Pas du tout : en esclave à vous suivre réduit,
Captif dans un carrosse un bon quart de la nuit,
Coudoyé dans un bal, épuisé, hors d'haleme,
Je rentre, au désespoir d'une recherche vaine.
Mon Dieu ! c'est moins que rien.

HORTENSE.

Vous êtes irrité ;
Accablez-moi , c'est juste , et je l'ai mérité.

DANVILLE.

Votre due ! il m'a vu , mais sans me reconnaître ;
Vous n'étiez plus présente , il a dû disparaître.

HORTENSE , prenant le brevet sur la table.

J'y songe ! Ah ! mon ami... quoi ! j'ai pu l'oublier !
Le ministre... lisez.

DANVILLE.

Quel est donc ce papier ?

(Il lit.)

(A part.)

La preuve est dans mes mains , je tremble de colère.
Et qui vous l'a remis ?

HORTENSE , timidement.

Le Duc.

DANVILLE.

Au bal ?

HORTENSE.

J'espère

Qu'avec plus de chaleur on ne peut vous servir.

DANVILLE.

Au bal ?

HORTENSE.

Cette nouvelle aurait dû vous ravir.

Et...

DANVILLE , avec violence.

C'est au bal ? Le Duc !... ma fureur se réveille ;
Là , cent propos cruels ont blessé mon oreille.
Il ne vous quittait pas , vous suivant , vous parlant ;
Il affichait pour vous un amour insolent ,
Et fort de ma vieillesse...

HORTENSE , effrayée.

Ah ! songez que nous sommes...

DANVILLE.

(Élevant la voix.)

Tous deux seuls !... Je te tiens pour le dernier des hom-
mes

HORTENSE.

Monsieur !

DANVILLE , élevant la voix.

Pour un faux brave.

HORTENSE.

Ah ! monsieur !

DANVILLE , de même

Que ce bras

Peut châtier encor...

HORTENSE , qui se tourne involontairement vers le cabinet.

Monsieur , parlez plus bas !

DANVILLE , qui l'a suivie des yeux.

(A part.)

Il est là !

HORTENSE.

Si vos gens venaient à vous entendre !

DANVILLE.

Scrupule très prudent auquel je dois me rendre !
J'ai besoin de repos ; rentrez chez vous... Eh bien !
Vous n'obéissez pas , Hortense.

HORTENSE.

Eh le moyen ,

Quand nous restons fâchés , quand je suis au martyre

DANVILLE.

Vous voulez demeurer ? C'est moi qui me retire.
Adieu.

HORTENSE.

Danville !

DANVILLE.

Eh quoi ?

HORTENSE.

Donnez-moi votre main.

Je suis coupable.

DANVILLE , vivement.

Vous !

HORTENSE.

Je le suis , et demain

Je veux faire à vous seul un aveu qui me coûte.

DANVILLE , avec colère.

Lequel ? expliquez-vous. Parlez , j'attends , j'écoute...

HORTENSE.

[ment

Non , monsieur ; non , demain , demain ; dans ce mo-
ment vous ne pourriez , je crois , l'entendre froidement.

DANVILLE.

A la bonne heure. Adieu

HORTENSE.

Mais cet adieu me glace ;

Vous ne m'embrassez pas ce soir ?

DANVILLE. (Il l'embrasse.)

(A part.)

Oui. Quelle audace !

(Il rentre dans son appartement dont il ferme la porte.)

HORTENSE , qui l'observe , fait un pas vers le cabinet , s'arrête ,
et dit en sortant :

Il pourra s'échapper !

SCÈNE V.

DANVILLE , revenant vivement sur la scène.

Je suis seul , son erreur

Laisse enfin un champ libre à ma juste fureur !

SCÈNE VI.

DANVILLE , LE DUC.

DANVILLE , courant ouvrir le cabinet.

(A voix basse.)

Sortez , c'est trop long-temps éviter ma présence.
Venez.

LE DUC.

Que voulez-vous ?

DANVILLE.

Punir votre inscience.

LE DUC.

Qui , vous ?

DANVILLE.

Moi.

LE DUC.

Mais , monsieur...

DANVILLE.

Quand ? dans quel lieu ? comment ?

LE DUC.

Que votre sang plus froid se calme un seul moment.

DANVILLE.

Ah ! ce peu que j'en ai, s'il est glacé par l'âge,
Bouillonne et rajeunit aussitôt qu'on l'outrage.
Vous m'aviez confondu parmi ces vils époux
Qui, de tous méprisés, et bien reçus de tous,
Diffamés par l'affront moins que par le salaire,
Vivent du déshonneur qu'ils souffrent sans colère.

LE DUC.

Pourquoi le supposer, et qui vous le prouvait ?

DANVILLE.

Avant de le nier, reprenez ce brevet.
Tenez, prenez-le donc, tenez, je le déchire.
Je ne vous dois plus rien, et je puis tout vous dire.

LE DUC.

Du moins si mon amour, follement déclaré,
Offense un titre en vous qui dut m'être sacré,
Votre épouse innocente...

DANVILLE.

A quoi bon cette ruse ?

LE DUC.

Ma voix doit la défendre.

DANVILLE.

Et votre aspect l'accuse.

LE DUC.

Quand c'est moi qui l'atteste, osez-vous en douter ?

DANVILLE.

Quand c'est une imposture, osez-vous l'attester ?

LE DUC.

Cette lutte entre nous ne saurait être égale.

DANVILLE.

Entre nous votre injure a comblé l'intervalle.
L'agresseur, quel qu'il soit, à combattre forcé,
Redescend par l'offense au rang de l'offensé.

LE DUC.

De quel rang parlez-vous ? si mon honneur balance,
C'est pour vos cheveux blancs qu'il se fait violence.

DANVILLE.

Vous auriez dû les voir avant de m'outrager.
Vous ne le pouvez plus quand je veux les venger.

LE DUC.

Je serais ridicule, et vous seriez victime.

DANVILLE.

Le ridicule cesse où commence le crime,
Et vous le commettrez ; c'est votre châtimant
Ah ! vous croyez, messieurs, qu'on peut impunément,
Masquant ses vils desseins d'un air de badinage,
Attenter à la paix, au bonheur d'un ménage.
On se croyait léger, on devient criminel :
La mort d'un honnête homme est un poids éternel.
On vainqueur, ou vaincu, moi, ce combat m'honore ;
Il vous flétrit vaincu, mais vainqueur plus encore :
Votre honneur y mourra. Je sais trop qu'à Paris
Le monde est sans pitié pour le sort des maris ;
Mais, dès que leur sang coule, on ne rit plus, on blâme
Vous, ridicule ! non, non : vous serez infâme !

LE DUC.

C'en est trop à la fin, et j'ai fait mon devoir :
Ma crainte fut pour vous, j'ai pu la laisser voir ;
Mais, contraint de céder, je vais vous satisfaire.
Vous êtes, je l'avoue, un bien digne adversaire.
Ah ! pourquoi votre bras est-il donc aujourd'hui
D'un aussi noble cœur un aussi faible appui !

DANVILLE.

Ma vengeance par lui ne sera pas trompée.

LE DUC.

Votre heure ?

DANVILLE.

Au point du jour.

LE DUC.

Et votre arme ?

DANVILLE.

L'épée.

LE DUC.

Le lieu ?

DANVILLE.

J'irai vous prendre.

LE DUC.

Adieu, je vous attends.

DANVILLE.

Vous n'aurez pas l'ennui de m'attendre long-temps.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DANVILLE, VALENTIN.

(Ils se regardent quelque temps sans rien dire.)

VALENTIN.

Nous avons fait, monsieur, une belle campagne !

DANVILLE.

Désarmé ! Le malheur en tout lieu m'accompagne.

Ah ! pourquoi de mon fils me suis-je séparé ?

Il m'aurait vengé, lui !

VALENTIN.

Mais...

DANVILLE.

Je le reverrai.

VALENTIN.

Vous battre, vous !

DANVILLE.

Sais-tu que ce discours m'assomme ?

VALENTIN.

Allons, n'en parlons plus... Ce duc est un brave hom-

DANVILLE.

[me.

Lui !

VALENTIN.

Mais, monsieur...

DANVILLE.

Lui ! traite !

VALENTIN.

[moins :
Il se bat sans té-

C'est un bon procédé.

DANVILLE.

Je reconnais ce soin ,

Il pensait à ma femme.

VALENTIN.

En outre, après l'affaire,

Que d'excuses sans nombre il est venu vous faire !

Que de raisonnements, qui m'ont paru fort beaux !

Son récit m'a touché.

DANVILLE.

Je te dis qu'il est faux.

Mais je n'y croirais pas, non, fût-il véritable.

VALENTIN.

Oh ! pour moi j'y croirais : c'est bien plus agréable.

DANVILLE.

Imbécile ! Va voir si quelqu'un est debout.

VALENTIN.

Je pense qu'à présent on est levé par-tout.

DANVILLE.

Il est donc tard ?

VALENTIN.

Très tard. Quoi ! cela vous étonne ?

De Vincenne à l'hôtel d'abord la course est bonne ;

Le combat fut très court.

DANVILLE, avec impatience.

Ah !

VALENTIN.

Monsieur, j'en convien,

Il fut court le combat, mais non pas l'entretien.

Le Duc, pour vous calmer...

DANVILLE.

Que fait, que dit ma femme ?

VALENTIN, montrant l'appartement de Danville.

Je venais de chez vous, j'ai rencontré madame

Cette nuit...

DANVILLE.

Eh bien donc ?

VALENTIN.

Il a fallu mentir :

« Le Duc est-il ici ? — Non, il vient de sortir.

— Mais a-t-il vu monsieur ? Non pas, non, je suppose :

Monsieur était chez lui, déjà même il repose. »

C'était adroit !

DANVILLE.

Après ?

VALENTIN.

En quittant le salon,

Elle m'a dit bonsoir, mais d'un air, mais d'un ton !

DANVILLE.

Ensuite ?

VALENTIN.

Ce matin beaucoup moins agitée,

Deux fois à votre porte elle s'est présentée.

La première, on a dit : Monsieur n'est pas levé ;

Et ce mot de Dubois me semble bien trouvé.

Monsieur sort à l'instant, voilà pour la seconde ;

Mais la troisième fois que faut-il qu'on réponde ?

DANVILLE.

Que... non, rien !

VALENTIN.

Pensez-vous, monsieur, à déjeuner ?

DANVILLE.

Ce misérable-là veut me faire damner !

VALENTIN.

Ne prenez pas en mal ce que je viens de dire ;

C'est l'appétit que j'ai qui pour vous me l'inspire.

Le grand air du matin...

DANVILLE.

On vient, c'est elle, eh ! non.

C'est sa mère. Va, sors.

SCÈNE II.

DANVILLE, M^{me} SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

N'avais-je pas raison,

Quand je vous ai prédit et mille fois pour une,

Qu'ici vous attendaient les honneurs, la fortune ?

Receveur général ! le beau titre ! et je peux

Vous saluer enfin de ce titre pompeux !

DANVILLE.

Ma femme viendra-t-elle ?

MADAME SINCLAIR.

Ah ! quel trésor, mon gendre !

DANVILLE.

Oui, j'ai depuis hier des grâces à lui rendre.

MADAME SINCLAIR.

Vous m'en devez aussi.

DANVILLE.

Vous aurez votre tour.

Ma femme doit savoir que je suis de retour.

Je veux lui parler seul ; est-elle enfin visible ?

MADAME SINCLAIR.

Non, mon cher.

DANVILLE.

Comment non ?

MADAME SINCLAIR.

Pour vous seul ? impossible.

Elle n'eût pas reçu, si je l'avais permis ;

Mais non. Sans le savoir, que nous avons d'amis !

Pour Hortense, entre nous, je ne puis la comprendre ;

Regardant sans rien voir, écoutant sans entendre,

Elle parle au hasard, à peine elle sourit ;

Votre bonheur, je crois, lui trouble un peu l'esprit.

DANVILLE.

Quoi ! ma femme tient cercle ?

MADAME SINCLAIR.

Et ce qui m'a fait rire,

C'est que le grand salon ne pouvait plus suffire.

DANVILLE.

Ce nouveau contre-temps est aussi trop cruel !

MADAME SINCLAIR.

C'en est un véritable : il faut changer d'hôtel.

Demain, pour chercher mieux, je cours toute la ville

DANVILLE.

Je n'y tiens plus.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BONNARD.

BONNARD, en dehors.

Danville! où le trouver? Danville!

Danville!

DANVILLE.

Eh! qu'as-tu donc pour crier aussi fort,

Bonnard?

BONNARD.

Ce que j'ai? Dieu!

DANVILLE.

D'où te vient ce transport?

BONNARD.

Ce que j'ai?

DANVILLE.

Voyons, parle.

BONNARD.

Il faut que je t'embrasse.

DANVILLE.

Il ne parlera pas.

BONNARD.

Et ta place, ta place!

Ah! que je suis content!

MADAME SINCLAIR, à Danville.

Soyez donc plus joyeux.

DANVILLE.

Mais tous ces bruits sont faux.

BONNARD.

Non, non, j'en crois mes yeux.

Tu ne peux réuser cet oracle suprême,

Le Moniteur, Danville, est la vérité même.

Ah! tu n'es pas nommé? regarde, lis.

DANVILLE.

O ciel!

On n'en doutera plus.

BONNARD.

Parbleu, c'est officiel!

Et d'autant plus heureux que, tremblant pour ma place,

J'oppose ton crédit au coup qui la menace;

Car tous tes beaux serments, quand on en vient au fait,

Sont, comme tes soupers, de grands mots sans effet.

Mon affaire avec toi prend un tour fort sinistre:

J'ai su qu'on en parlait hier chez le ministre.

DANVILLE.

(A madame Sinclair.)

Voilà le dernier coup! comment!

MADAME SINCLAIR.

Sans contredit:

Il l'a dit à sa femme, Hortense me l'a dit,

Moi, je l'ai dit au bal: le tout pour votre gloire.

DANVILLE.

Exposer un ami!

MADAME SINCLAIR.

Non, je ne puis le croire.

Un mot d'Hortense au Duc, et tout est arrangé.

BONNARD, avec joie.

Ah!

DANVILLE.

L'on t'abuse ici sur le crédit que j'ai;

Je n'en ai pas, Bonnard.

MADAME SINCLAIR.

Monsieur, venez me prendre;

Avec vous chez le Duc, c'est moi qui veux descendre.

Tout-à-l'heure en son nom je vais vous présenter.

DANVILLE.

Eh! madame!

BONNARD.

Mon cher, permets-moi d'accepter

Répare au moins le mal que tu viens de me faire.

DANVILLE, à part.

Maudit respect humain qui me force à me taire!

BONNARD, à madame Sinclair.

J'ai deux mots à lui dire et vous m'excuserez,

Deux mots, et je vous suis.

MADAME SINCLAIR.

Monsieur, quand vous voudrez.

SCÈNE IV.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD.

Tu sauras, mon ami, que ton bonheur m'enchanté!

Je m'en fais une image agréable et touchante;

D'un désir tout nouveau je me sens embrasé,

J'en rêve... Je t'ai dit qu'on m'avait proposé

Une jeune personne aimable et fort jolie...

DANVILLE.

Et de te marier tu ferais la folie?

BONNARD.

Du ton que tu prends là je suis émerveillé;

N'est-ce pas toi, mon cher, qui me l'as conseillé?

DANVILLE.

Te marier, Bonnard!

BONNARD.

Vois, dans un ministère

Supprime-t-on quelqu'un, c'est un célibataire.

Les pères de famille ont un titre éloquent,

Qui plaide en leur faveur dès qu'un poste est vacant,

Les défend dans leur place; eh bien! je me marie,

Pour me trouver enfin dans leur catégorie.

DANVILLE.

A ton âge!

BONNARD.

De grace, es-tu moins vieux que moi?

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose, entends-tu bien; mais toi,

Je te vois en victime aller au sacrifice;

Tu cours tête baissée au fond du précipice.

Quand tu vas t'y jeter, je dois te retenir.

Hé! sais-tu, malheureux, sais-tu quel avenir

Te punitrait un jour d'une telle incartade?

Cette idée, à ton âge, est d'un cerveau malade:

Mon Dieu! qu'un vieux garçon connaît mal son bon-

[heur!

Fuis d'un nœud inégal le charme suborneur.

C'est unir par contrat la raison au délire,

Et l'amour qu'on éprouve au dégoût qu'on inspire.

Prendre une jeune femme à soixante ans passés,

Pour mourir de chagrin, vois-tu, c'en est assez.

Il faut rester garçon, il faut que tu me croies,
Ou l'abîme t'attend, tu te perds, tu te noies,
Tu n'en reviendras pas.

BONNARD.

Ton effroi me confond :

Et que fais-je, après tout? Ce que bien d'autres font,
Ce que tu fis toi-même.

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose;

Mais toi, songe à quel sort un fol hymen t'expose!
Va, le grand mot lâché, ton bonheur t'aura fui,
Tes rêves séduisants s'en iront avec lui.
Que devient de tes goûts le flegme sédentaire,
Si ta femme, à vingt ans, n'a pas ton caractère?
Elle ne l'aura pas. Tu seras tourmenté,
Tu seras le jouet de sa frivolité.
Tu vis dans ton Marais bien choyé, bien tranquille,
Et tu suivras ta femme au centre de la ville;
Un vieil ami te reste, et ta femme en rira;
Tu veux dormir, ta femme au bal te conduira;
Ta femme a ton argent, et sa dépense est folle;
Ta femme a ton secret, et ton secret s'envole.
Alors l'humeur, les cris, les pleurs à tous propos,
Et les nuits sans sommeil, et les jours sans repos.
Voilà, voilà ta femme!

BONNARD.

Ah çà, mais c'est étrange!

Pourquoi voudrais-tu donc, quand la tienne est un
[ange,
Que la mienne, mon cher, fût un démon? Pourquoi?

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose, encore un coup; mais
Heureux si la traîtresse, à ton amour ravie, [toi!...
D'un chagrin plus amer n'empoisonne ta vie!
Tu verras malgré toi, du jour au lendemain,
Ce volage trésor s'échapper de ta main.
Tu deviendras jaloux, Bonnard, et quel supplice
Si tu surprends chez elle un amant, un complice!
Enflammé d'un beau feu pour l'honneur de ton nom,
Tu te battras...

BONNARD.

Du tout.

DANVILLE.

Tu te battras.

BONNARD.

Eh non!

Tu peux pour ton honneur prendre ainsi fait et cause;
Mais je dis, à mon tour, que, moi, c'est autre chose.
Je ne me battraï pas. M'exposer! un moment!
Un duel pour cela ne m'irait nullement.
Tu me parles d'un ton qui fait que je balance;
Mais ailleurs notre affaire exige ma présence.
Je me rends sans tarder chez notre protecteur,
J'y cours. Peste! un duel! je suis ton serviteur.

SCÈNE V.

DANVILLE, puis HORTENSE.

DANVILLE.

Ce vieux Bonnard! où diable avait-il la cervelle?

HORTENSE, une lettre à la main. [pellel

Du bois, Picard!, quelqu'un! Viendra-t-on quand j'ap.
(Apercevant Danville, et cachant la lettre dans son sein.)
Mon mari!... Pour vous voir j'ai couru ce matin;
Je vous ai cru souffrant, je vous savais chagrin;
J'étais très inquiète, et l'on m'a rassurée:
Il repose... à l'instant je me suis retirée
Sur la pointe du pied, sans bruit, parlant tout bas;
Vous reposiez encof, mon ami, n'est-ce pas?

DANVILLE.

Sans doute.

HORTENSE, à part.

Il ne sait rien.

DANVILLE.

Et cette confidence

Que vous deviez me faire...

HORTENSE, embarrassée.

Est de peu d'importance...

DANVILLE.

Vous teniez un papier!

HORTENSE.

Qui n'a nul intérêt.

DANVILLE.

Intéressant ou non, quel est-il?

HORTENSE.

Un billet.

DANVILLE.

Vous me le montrerez.

HORTENSE.

C'est un mot que j'envoie.

DANVILLE.

A qui donc?

HORTENSE.

Eh!... qu'importe!

DANVILLE, avec violence.

Il faut que je le voie.

HORTENSE.

Pourquoi? De quel soupçon semblez-vous agité?

Je ne vous vis jamais tant de sévérité.

Indigné contie moi...

DANVILLE.

Je le suis, je dois l'être.

D'étouffer sa fureur mon cœur n'est plus le maître.

Il s'ouvre, il laisse enfin éclater ses transports,

Et leur trop juste excès les répand au dehors.

Je vous aimais, ingrate, et jusqu'à la faiblesse.

Que vous a refusé mon aveugle tendresse?

Ai-je forcé vos vœux? ai-je contraint vos goûts?

Quel innocent plaisir ai-je éloigné de vous?

Suis-je un vieillard morose, un tyran qui vous gêne?

Vous ai-je fait sentir le poids de votre chaîne?

Et vous l'avez rompae! et vous m'avez trahi!

Ah! je vous aimais trop pour n'être point haï;

Mais me rendre à jamais malheureux, ridicule,

Mais me déshonorer!

HORTENSE.

Croyez...

DANVILLE.

Je fus crédule,

Et je ne le suis plus; je sais tout, j'ai surpris

Celui de qui l'affront me condamne au mépris.

J'en ai voulu aison, et j'ai fait peu de compte
D'un vain reste de sang dont je lavais ma honte.

HORTENSE.

Vous, Danville? Ah! d'effroi tout le mien s'est glacé!

DANVILLE.

Ne vous alarmez pas, le Duc n'est pas blessé.

HORTENSE.

Ah! monsieur!

DANVILLE.

Il l'emporte, et ma honte me reste;

Mais que le sort bientôt me soit ou non funeste,
le ne vous dois plus rien, plus d'amour, de respect;
Tout me devient permis lorsque tout m'est suspect;
Le passé contre vous tient mon ame en défense.
Je veux voir ce billet; quel qu'il soit, il m'offense.
Vous le rendez coupable en le cachant ainsi:
Je veux, je veux le voir; je le veux.

HORTENSE.

Le voici.

DANVILLE.

Il ne saurait m'apprendre un malheur que j'ignore,
Et je tremble... Ah! je sens que je doutais encore.
(Lisant l'adresse.)
Ciel! au Duc!

HORTENSE.

A lui-même.

DANVILLE.

Au Duc! j'avais raison.

Mon cœur m'avertissait de cette trahison.

HORTENSE.

Lisez.

DANVILLE.

Il le faut bien; mais non, mon œil se trouble,
Ne lit rien, ne voit plus, et ma fureur redouble.
Ah! perfide!

HORTENSE.

Donnez.

(Elle lit la lettre.)

« Monsieur le Duc,

« C'est une femme que vous avez offensée qui vous
« adresse ses justes plaintes contre vous-même. J'ai pu
« vous paraître légère, mais je ne pensais pas avoir mé-
« rité l'outrage d'un aveu que j'ai rougi d'entendre et que
« j'ai honte de rappeler. J'aime mon mari, je l'aime de
« toute mon ame; et croyez-moi, monsieur le Duc, je
« pourrais vous revoir sans danger; mais je dois à mon
« honneur blessé, autant qu'à la tranquillité de mon-
« sieur Danville, de vous interdire désormais sa maison.
« En cessant de m'accorder votre attention dans le monde,
« vous me prouvez que vous me croyez digne de votre
« estime et que vous méritez encore la mienne. »

DANVILLE, reprenant la lettre.

Est-il vrai? Qu'ai-je lu?

HORTENSE.

De grace, écoutez-moi, Danville; j'ai voulu,
Craignant de vos transports la juste violence,
D'un rival à vos yeux dérober la présence.
J'amenai le péril en pensant l'éloigner,
Et j'exposai vos jours, que je crus épargner,
Vos jours qui sont les miens!... Mais, tremblante,
[éperdue,
La terreur m'égarait, et fut seule entendue.

Au moment de me vaincre et de tout déclarer,
Je sentis mon aveu dans ma bouche expirer;
Et même ce matin, décidée à me taire:

Sauvons, m'étais-je dit, sauvons par ce mystère
Un chagrin à Danville, et faisons mon devoir,
En ordonnant au Duc de ne plus me revoir.
Je n'ai rien déguisé, je ne veux rien défendre;
Mais consultez ce cœur qui pour moi fut si tendre;
Qu'il me juge, il le peut, j'ai parlé sans détours.

DANVILLE.

Est-il vrai?... cette lettre... oui, le Duc, ses discours,
Pour vous justifier, s'offrent à ma mémoire...

HORTENSE, avec tendresse.

Ou vous ne m'aimez plus, ou vous devez me croire.

DANVILLE.

Ah! je vous aime encore, et ma crédulité
Prouve à quel fol excès cet amour est porté.
Ce que le Duc m'a dit me semblait impossible,
Et prend d'un mot de vous une force invincible.
Mon trop facile cœur s'élanca malgré moi
Au-devant de l'appât qu'on présente à sa foi,
Et, fût-il abusé, se trahissant lui-même,
Il ne se débat point contre une erreur qu'il aime.
Je ne puis démentir une si douce voix,
Je me rends; vous parlez, Hortense, et je vous crois.

HORTENSE.

Que cette confiance et me touche et m'accable!
Je veux la mériter, je serais trop coupable
Si dans votre bonheur vous n'en trouviez le prix.
Eh bien! soyez heureux, partons, quittons Paris.
Il le faut; d'aujourd'hui je conçois vos alarmes.
Dans ce monde enchanteur le piège a trop de charmes.
Plus loin que je ne veux peut-être je suivrai
Ce brillant tourbillon qui m'entraîne à son gré.
Il exalte ma tête, il m'étourdit, m'enivre;
Je ne vois, n'entends plus, je ne me sens pas vivre.
Je crois fuir les périls; mais j'ai beau les prévoir,
Mes projets du matin ne sont plus ceux du soir.
Le plaisir règne alors, je cède, il me maîtrise,
Et ma raison revient quand la faute est commise.
Danville, emmenez-moi, mon ami, mon époux,
Je ne crains rien, je n'aime et n'aimerai que vous;
Et par moi cependant la paix vous fut ravie!
Emparez-vous donc seul de mon cœur, de ma vie.
Mais, partons, mon esprit est changeant, incertain;
Je le veux aujourd'hui, le voudrai-je demain!
Emmenez-moi; partons.

DANVILLE.

Tu finis mon supplice.

Que je te sais bon gré d'un si grand sacrifice!
Que je t'en remercie!...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

DANVILLE, à Valentin qui traverse le salon.

Ah! viens, approche, accours;
Pour le Havre, mon vieux, nous partons dans trois

VALENTIN.

[jours.

Pour le Havre!

DANVILLE.

Oui vraiment.

VALENTIN.

Excusez, mais la joie...

Est-ce bien sûr, madame ?

DANVILLE.

Allons; pour qu'il me croie,
Il faudra que le fait soit par vous attesté.

HORTENSE, à Valentin.

Quand monsieur vous l'a dit.

VALENTIN.

Je n'en ai pas douté :

Mais je suis marié, que voulez-vous, madame ?

Je ne me crois jamais sans consulter ma femme.

HORTENSE.

Bon principe !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, BONNARD et M^{me} SINCLAIR.

BONNARD.

Mon cher, on m'a fait un accueil

Qui doit toucher ton cœur et flatter ton orgueil.

Le Duc à tous mes vœux promet de satisfaire,

En ajoutant, pour toi, que sur certaine affaire

Qui t'inspire, dit-il, un très vif intérêt,

Il jure de garder le plus profond secret.

MADAME SINCLAIR.

Mais moi, ce qu'il m'apprend me chagrine et m'étonne:

Vous refusez, monsieur, la place qu'on vous donne?

HORTENSE.

Ma mère, il a raison.

DANVILLE.

Et Bonnard doit sentir

Que mon fils sans délai nous force à repartir.

MADAME SINCLAIR, étonnée.

(A Hortense.)

(A Danville.)

J'admire ta sagesse ! est-on plus raisonnable ?

DANVILLE.

Aussi je lui rendrai notre terre agréable :

Quelques petits concerts, deux bals dans la saison,

(A Valentin.)

Tout sera pour le mieux; qu'en dis-tu, mon garçon ?

Et comment trouves-tu nos châteaux en Espagne ?

VALENTIN.

(A part.)

Superbes. Nous aurons Paris à la campagne.

DANVILLE.

Et mon ami Bonnard, s'il obtient un cor³é,

Arrive avec sa femme...

HORTENSE, à Bonnard.

Eh ! quoi

BONNARD, à Danville.

Bien obligé.

De tes réflexions j'ai la tête remplie;

Épouser aussi tard femme jeune et jolie,

Cela peut réussir, mais ce n'est pas commun.

Tu fus heureux, d'accord; sur mille on en trouve un.

Quand je touche, Danville, au terme du voyage,

Dans un chemin douteux tu veux que je m'engage ?

Où d'autres ont glissé, je puis faire un faux pas,

Et ton ami Bonnard ne se mariera pas.

FIN DE L'ÉCOLE DES VIEILLARDS.

MARINO FALIERO,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 30 MAI 1829.



On a expliqué diversement les motifs qui m'ont déterminé à transporter cet ouvrage de la Comédie française au théâtre de la Porte Saint-Martin. Il en est qui me sont personnels et dont je crois inutile d'entretenir le public : je ne traiterai ici qu'une question générale.

J'ai conçu l'espérance d'ouvrir une voie nouvelle, où les auteurs qui suivront mon exemple pourront désormais marcher avec plus de hardiesse et de liberté, où des acteurs, dont le talent n'avait pas l'occasion de se produire, pourront s'exercer dans un genre plus élevé. Le public a semblé comprendre les conséquences que devait avoir, dans l'intérêt de tous, cette tentative, et j'en attribue le succès à ses dispositions bienveillantes.

Deux systèmes partagent la littérature. Dans lequel des deux cet ouvrage a-t-il été composé ? c'est ce que je ne déciderai pas, et ce qui d'ailleurs me paroît être de peu d'importance. La raison la plus vulgaire veut aujourd'hui de la tolérance en tout ; pourquoi nos plaisirs seraient-ils seuls exclus de cette loi commune ? L'histoire contemporaine a été féconde en leçons ; le public y a puisé de nouveaux besoins : on doit beaucoup oser si l'on veut les satisfaire. L'audace ne me manquera point pour remplir autant qu'il est en moi cette tâche difficile. Plein de respect pour les maîtres qui ont illustré notre scène par tant de chefs-d'œuvre, je regarde comme un dépôt sacré

cette langue belle et flexible qu'ils nous ont léguée. Dans le reste, tous ont innové ; tous, selon les mœurs, les besoins et le mouvement de leur siècle, ont suivi des routes différentes qui les conduisaient au même but. C'est en quelque sorte les imiter encore que de chercher à ne pas leur ressembler, et peut-être la plus grande preuve, l'hommage le mieux senti de notre admiration pour de tels hommes est ce désespoir même de faire aussi bien qui nous force à faire autrement.

J'ai toujours livré mes ouvrages au public sans les défendre : je n'ai pas pris parti contre mes juges. J'aurais mauvaise grâce à le faire aujourd'hui où une bienveillance presque générale est venue adoucir pour moi ce que la critique pouvait avoir de sévère. Je ne combattrai qu'une seule assertion. On a dit que mon ouvrage étoit une traduction de la tragédie de lord Byron. Ce reproche est injuste. J'ai dû me rencontrer avec lui dans quelques scènes données par l'histoire ; mais la marche de l'action, les ressorts qui la conduisent et la soutiennent, le développement des caractères et des passions qui la modifient et l'animent, tout est différent. Si je n'ai pas hésité à m'approprier plusieurs des inspirations d'un poète que j'admire autant que personne, plus souvent aussi je me suis mis en opposition avec lui pour rester moi-même. Ai-je eu tort ou raison ? Que le lecteur compare et prononce.





MARINO FALIERO.

PERSONNAGES.

MARINO FALIERO, doge.
LIONI, patricien, un des Dix.
FERNANDO, neveu du doge.
STÉNO, jeune patricien, un des Quarante.
ISRAEL BERTUCCIO, chef de l'Arsenal.
BERTRAM, sculpteur.
BENETINDE, chef des Dix.
PIETRO, gondolier.

STROZZI, condottieri.
VEREZZA, affidé du conseil des Dix.
VICENZO, officier du palais ducal.
ÉLÉNA, femme du doge.
LES DIX; LA JUNTE.
LES SEIGNEURS DE LA NUIT.
GONDOLIERS; CONBOTTIERI.
GARDES; PERSONNAGES PARÉS ET MASQUÉS.

La scène est à Venise, en 1355.

ACTE PREMIER.

L'appartement du doge.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLÉNA. Elle est assise et brode une écharpe.

Une écharpe de deuil, sans chiffre, sans devise!
Hélas, triste présent! mais je l'avais promise,
Je devais l'achever... Vaincu par ses remords,
Du moins après ma faute, il a quitté nos bords;
Il recevra ce prix de l'exil qu'il s'impose.

(Elle se lève et s'approche de la fenêtre.)

Le beau jour! que la mer où mon œil se repose,
Que le ciel radieux brillent d'un éclat pur,
Et que Venise est belle entre leur double azur!
Lui seul ne verra plus nos lagunes chéries:
Il n'est qu'une Venise! on n'a pas deux patries!...
Je pleure... oui, Fernando, sur mon crime et le tien.
Pourquoi pleurer? j'ai tort: les pleurs n'effacent rien.
Mon bon, mon noble époux aime à me voir sourire;
Eh bien! soyons heureuse, il le faut...

(Elle s'assied et ouvre un livre.)

Je veux lire.

Le Dante, mon poète! essayons... je ne puis.
Nous le lisions tous deux: je n'ai pas lu depuis.

Elle reprend le livre qu'elle avait fermé.)

Ses beaux vers calmeront le trouble qui m'agite.

« C'est par moi qu'on descend au séjour des douleurs;
« C'est par moi qu'on descend dans la cité des pleurs;
« C'est par moi qu'on descend chez la race proscrite.

« Le bras du Dieu vengeur posa mes fondemens;
« La seule éternité précéda ma naissance,
« Et comme elle à jamais je dois survivre au temps:
« Entrez, maudits! plus d'espérance! »

Quel avenir, ô ciel, veux-tu me révéler?
Je tremble: est-ce pour moi que ces vers font parler
La porte de l'abîme, où Dieu dans sa colère
Plonge l'amant coupable et l'épouse adultère?
Où suis-je, et qu'ai-je vu? Fernando!

SCÈNE II.

ÉLÉNA, FERNANDO.

FERNANDO.

Demeurez!

Le doge suit mes pas; c'est lui que vous fuirez.
Près de vous, Éléna, son neveu doit l'attendre.

ÉLÉNA.

Vous ne me direz rien que je ne puisse entendre,
Fernando, je demeure.

FERNANDO.

Eh quoi! vous détournez
 Vos yeux qu'à me revoir j'ai trop tôt condamnés!
 Qu'ils me laissent le soin d'abrèger leur supplice.
 Quelques jours, et je pars, et je me fais justice;
 Faut-il vous le jurer?

ÉLÉNA.

Ce serait vainement :

Lorsqu'on doit le trahir, que m'importe un serment?

FERNANDO.

Quel prix d'un an d'absence où j'ai langui loin d'elle!

ÉLÉNA.

Cette absence d'un an devait être éternelle;
 Mais j'ai donné l'exemple, et ce n'est plus de moi
 Qu'un autre peut apprendre à respecter sa foi.

FERNANDO.

Ne vous accusez pas, quand je suis seul parjure.

ÉLÉNA.

Quelque reproche amer qui rouvre ma blessure,
 Pourquoi me l'épargner? Le plus cruel de tous
 N'est-il pas votre aspect, et me l'épargnez-vous?
 Où fuir? comment me vaincre? où trouver du courage
 Pour comprimer mon cœur, étouffer son langage,
 Pour me taire en voyant s'asseoir entre nous deux
 L'oncle par vous trahi, l'époux... Mais je le veux;
 Je veux forcer mes traits à braver sa présence,
 A sourire, à tromper, à feindre l'innocence;
 Ils mentiront en vain: si ma voix, si mon front,
 Si mes yeux sont muets, ces marbres parleront.

FERNANDO.

Ah! craignez seulement de vous trahir vous-même!
 Vos remords sont les miens près d'un vieillard qui m'aime.
 Je me contrains pour lui, que la douleur tuerait,
 Pour vous, que son trépas au tombeau conduirait.
 Mais tout à l'heure encor quelle angoisse mortelle
 Me causait de ses bras l'étreinte paternelle!
 Tout mon sang s'arrêtait, quand sa main a pressé
 Ce cœur qui le chérit et l'a tant offensé!
 Ses pleurs brûlaient mon front qui rougissait de honte.

ÉLÉNA.

Et le tourment qu'il souffre à plaisir il l'affronte,
 Il le cherche, et pourquoi?

FERNANDO.

Pour suspendre un moment,
 En changeant de douleurs, un plus affreux tourment.
 Ce n'est pas mon amour, n'en prenez point d'ombrage,
 Restez, ce n'est pas lui qui dompta mon courage,
 J'en aurais triomphé! mais c'est ce désespoir
 Que n'ont pu, dans l'exil, sentir ni concevoir
 Tous ces heureux bannis de qui l'humeur légère

A fait des étrangers sur la rive étrangère;
 C'est ce dégoût d'un sol que voudraient fuir nos pas;
 C'est ce vague besoin des lieux où l'on n'est pas,
 Ce souvenir qui tue; oui, cette fièvre lente,
 Qui fait rêver le ciel de la patrie absente;
 C'est ce mal du pays dont rien ne peut guérir,
 Dont tous les jours on meurt sans jamais en mourir.
 Venise!...

ÉLÉNA.

Hélas!

FERNANDO.

O bien, qu'aucun bien ne peut rendre!

O patrie! ô doux nom, que l'exil fait comprendre,
 Que murmurait ma voix, qu'étouffaient mes sanglots,
 Quand Venise en fuyant disparut sous les flots!
 Pardonnez, Éléna; peut-on vivre loin d'elle?
 Si l'on a vu les feux dont son golfe étincelle,
 Connus ses bords charmans, respiré son air doux,
 Le ciel sur d'autres bords n'est plus le ciel pour nous.
 Que la froide Allemagne et que ses noirs orages
 Tristement sur ma tête abaissaient leurs nuages!
 Que son pâle soleil irritait mes ennuis!
 Ses beaux jours sont moins beaux que nos plussombres nuits.
 Je disais, tourmenté d'une pensée unique:
 Soufflez encor pour moi, vents de l'Adriatique!
 J'ai cédé, j'ai senti frémir dans mes cheveux
 Leur brise qu'à ces mers redemandaient mes vœux.
 Dieu! quel air frais et pur inondait ma poitrine!
 Je riais, je pleurais; je voyais Palestre,
 Saint-Marc que j'appelais, s'approcher à ma voix,
 Et tous mes sens émus s'enivraient à la fois
 De la splendeur du jour, des murmures de l'onde,
 Des trésors étalés dans ce bazar du monde,
 Des jeux, des bruits du port, des chants du gondolier!...
 Ah! des fers dans ces murs qu'on ne peut oublier!
 Un cachot, si l'on veut, sous leurs plombs redoutables,
 Plutôt qu'un trône ailleurs, un tombeau dans nos sables,
 Un tombeau, qui parfois témoin de vos douleurs,
 Soit foulé par vos pieds et baigné de vos pleurs!

ÉLÉNA.

Que les vôtres déjà n'arrosent-ils ma cendre!
 Mais... ce ne fut pas moi, je me plais à l'apprendre,
 Qui ramenai vos pas vers votre sol natal.
 Il n'est plus cet amour qui me fut si fatal.
 Quand sa chaîne est coupable un noble cœur la brise;
 N'est-ce pas, Fernando? Je voudrais fuir Venise,
 Dont les bords désormais sont votre unique amour,
 Et pour vous y laisser m'en bannir à mon tour.

FERNANDO.

Vous, Éléna?

ÉLÉNA.

Qu'importe où couleraient mes larmes ?

A ne plus les cacher je trouverais des charmes.
Oui, mon supplice, à moi, fut de les dévorer,
Lorsque, la mort dans l'âme, il fallait me parer,
Laisser là mes douleurs, en effacer l'empreinte,
Pour animer un bal de ma gaieté contrainte:
Heureuse, en leur parlant, d'échapper aux témoins,
Dans ces nuits de délire, où je pouvais du moins
Au profit de mes pleurs tourner un fol usage,
Et sous un masque enfin reposer mon visage.

FERNANDO.

Je ne plainais que moi !

ÉLÉNA.

Mon malheur fut plus grand :

J'ai tenu sur mon sein mon époux expirant;
Tremblante à son chevet, de remords poursuivie,
Je ranimais en vain les restes de sa vie;
Je croyais, quand sur lui mes yeux voyaient peser
Un sommeil convulsif qui semblait m'accuser,
Qu'un avis du cercueil, qu'un rêve, que Dieu même
Lui dénonçait mon crime à son heure suprême;
Et que de fois alors je pris pour mon arrêt
Les accens étouffés que sa voix murmurait !
Comment peindre le doute où flottaient mes pensées,
Quand ma main, en passant sur ses lèvres glacées,
Interrogeait leur souffle, et que, dans mon effroi,
Tout, jusqu'à son repos, était sa mort pour moi ?
Je fus coupable, ô Dieu ! mais tu m'as bien punie :
La nuit où dans l'horreur d'une ardente insomnie,
Il se leva, sur moi pencha ses cheveux blancs,
Et pâle me bénit de ses bras défaillans ;
Il me parla de vous !

FERNANDO.

De moi !

ÉLÉNA.

Nuit vengeresse !

Nuit horrible ! et pourtant j'ai tenu ma promesse.
Jusqu'au pied des autels j'ai gardé mon secret.
L'offrande qu'à nos saints ma terreur consacrait,
Je la portais dans l'ombre au fond des basiliques ;
Je priais, j'implorais de muettes reliques,
Et sans bruit, sous les nefs je fuyais, en passant
Devant le tribunal d'où le pardon descend.

FERNANDO.

Mais le ciel accueillit votre ardente prière.

ÉLÉNA.

Celle des grands, du peuple et de Venise entière,
La mienne aussi peut-être ; et vous, vous qu'aujourd'hui
Je trouve à mes chagrins moins sensible que lui,

Celle qui vous toucha quand vous m'avez quittée,
Pour l'oublier si tôt, l'avez-vous écoutée ?

FERNANDO.

Si je l'entends encor, c'est la dernière fois :
Je pars. L'Adriatique a revu les Génois ;
Venise me rappelle, et sait que leur audace
A quelques beaux trépas va bientôt laisser place.
Vos vœux seront remplis, je reviens pour mourir.

ÉLÉNA.

Pour mourir !

FERNANDO.

Mais ce sang que le fer va tarir,

Avant de se répandre où Venise l'envoie,
A battu dans mon sein d'espérance et de joie.
Il palpité d'amour ! A quoi bon retenir
Ce tendre et dernier cri que la mort doit punir ?
Je vous trompais ; c'est vous, ce n'est pas la patrie,
Vous, qui rendez la force à cette âme flétrie ;
Vous, vous que je cherchais sous ce climat si doux,
Sur ce rivage heureux qui ne m'est rien sans vous !
C'est votre souvenir qui charme et qui dévore ;
C'est ce mal dont je meurs, et je voulais encore
Parler de ma souffrance aux lieux où vous souffrez,
Respirer un seul jour l'air que vous respirez,
Parcourir le Lido, m'asseoir à cette place
Où les mers de nos pas ont effacé la trace,
Voir ces murs pleins de vous, ce balcon d'où mes yeux
En vous les renvoyant recevaient vos adieux...

ÉLÉNA.

Par pitié!...

FERNANDO.

Cette fois l'absence est éternelle :

On revient de l'exil, mais la tombe est fidèle.
Je pars... Je mourrai donc, sûr que mon souvenir
De mes tourmens jamais ne vint l'entretenir.
Ce prix qui m'était dû, qu'en vain je lui rappelle,
Cette écharpe, jamais... Dieu ! qu'ai-je vu ? C'est elle !
La voilà ! je la tiens... Ah ! tu pensais à moi !
Elle est humide encore, et ces pleurs je les croi.
Tu me trompais aussi ; nos vœux étaient les mêmes :
Allons ! je puis mourir ; tu m'as pleuré, tu m'aimes !

ÉLÉNA, qui veut reprendre l'écharpe.

Fernando !

FERNANDO.

Ton présent ne me doit plus quitter ;
C'est mon bien, c'est ma vie ! et pourquoi me l'ôter ?
Je le garderai peu ; ce deuil est un présage ;
Mais d'un autre que moi tu recevras ce gage,
Mais couvert de mon sang, pour toujours séparé
De ce cœur, comme lui, sanglant et déchiré,

Qui, touché des remords où son amour te livre,
Pour cesser de t'aimer, aura cessé de vivre.

ÉLÉNA.

On vient !

FERNANDO, cachant l'écharpe dans son sein.

Veillez sur vous un jour, un seul moment,
Par pitié pour tous trois.

ÉLÉNA.

Il le faut ; mais comment

Contempler sans pâlir ces traits que je révère ?

FERNANDO.

Quel nuage obscurcit leur majesté sévère !

SCÈNE III.

ÉLÉNA, FERNANDO, FALIERO.

FALIERO, absorbé dans sa rêverie.

Tous mes droits envahis ! mon pouvoir méprisé !
Que n'ai-je pas souffert, que n'ont-ils point osé ?
Mais après tant d'affronts dévorés sans murmure,
Cette dernière insulte a comblé la mesure.

ÉLÉNA.

Qu'entends-je ?

FERNANDO.

Que dit-il ?

FALIERO, les apercevant.

Chère Élénà, pardon !

Fernando, mes enfans, dans quel triste abandon
Je languirais sans vous !... Tu nous restes, j'espère ?

FERNANDO.

Mais Votre Altesse oublie...

FALIERO.

Appelle-moi ton père,

Ton ami.

FERNANDO.

Que l'État dispose de mon bras ;

Qui peut prévoir mon sort ?

FALIERO.

Qui ? moi. Tu reviendras.

La mort, plus qu'on ne pense, épargne le courage.
Regarde-moi ! j'ai vu plus d'un jour de carnage ;
Sous le fanal de Gène et les murs des Pisans,
Plus d'un jour de victoire, et j'ai quatre-vingts ans.
Tu reviendras. Ce sceptre envié du vulgaire,
Moissonne, Fernando, plus de rois que la guerre.

FERNANDO.

Écartez vos ennuis !

FALIERO.

Pour en guérir, j'attends

Ce terme de ma vie, attendu trop longtemps.
Tu portes sans te plaindre une part de ma chaîne,
Pauvre Élénà ! Je crus mon heure plus prochaine,
Lorsqu'à mon vieil ami je demandai ta main.
C'est un jour à passer, me disais-je, et demain
Je lui laisse mon nom, de l'opulence, un titre ;
Mais un pouvoir plus grand de nos vœux est l'arbitre.
La faute en est à lui !

ÉLÉNA.

Qu'il prolonge vos jours,

Comme il les a sauvés !

FALIERO.

Sans toi, sans ton secours,
Je succombais naguère, et t'aurais affranchie.
Comme elle se courbait sous ma tête blanchie !

(A Fernando.)

Ah ! si tu l'avais vue ! ange compatissant,
Pour rajeunir le mien elle eût donné son sang !

FERNANDO.

Nous l'aurions fait tout deux.

ÉLÉNA.

Nous le devons.

FALIERO.

Je pense

Qu'avant peu mes enfans auront leur récompense.
Qu'il voussoit cher ce don, bien qu'il vienne un peu tard.
Vivez, soyez heureux, et pensez au vieillard.

ÉLÉNA.

Hélas ! que dites-vous ?

FALIERO.

Élénà, je t'afflige...

Pour bannir cette idée, allons, sors, je l'exige.
Je veux à Fernando confier mon chagrin ;
Mais toi, tu le connais. L'aspect d'un ciel serein
A pour des yeux en pleurs un charme qui console.

ÉLÉNA.

Souffrez...

FALIERO.

Crains la fatigue, et sors dans ma gondole.
Contre l'ardeur du jour prends un masque léger,
Qui, sans lasser ton front, puisse le protéger.
Va, ma fille.

ÉLÉNA.

O bonté !

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

FALIERO, FERNANDO.

FALIERO.

C'est elle qu'on outrage !

FERNANDO.

Éléna!

FALIERO.

Moi : c'est moi.

FERNANDO.

Vous !

FALIERO.

Écoute et partage

Un fardeau qu'à moi seul je ne puis supporter.
C'est mon nom, c'est le nôtre à qui vient d'insulter
Un de ceux dont nos lois sur les bancs des Quarante
Font siéger à vingt ans la jeunesse ignorante.
Lois sages !

FERNANDO.

Qu'a-t-il fait ?

FALIERO.

Le dirai-je ? Irrité

D'un reproche public, mais par lui mérité,
L'insolent sur mon trône eut l'audace d'écrire...
Je les ai lus comme elle et tous ont pu les lire,
Ces mots... mon souvenir ne m'en rappelle rien :
Mais ces mots flétrissaient mon honneur et le sien.

FERNANDO.

Le lâche, quel est-il ?

FALIERO.

Cherche dans la jeunesse,

Qui profane le mieux dix siècles de noblesse,
Qui fait rougir le plus les aïeux dont il sort ?
Tête folle, être nul, qu'un caprice du sort
Fit libre, mais en vain, car son âme est servile :
Courageux, on le dit ; courageux entre mille,
Dont un duel heureux marque le premier pas ;
Du courage ! à Venise, eh ! qui donc n'en a pas ?
Un Sténo !

FERNANDO.

Lui, Sténo !

FALIERO.

Bien que brisé par l'âge,

Je n'aurais pas, crois-moi, laissé vieillir l'outrage.
Près de Saint-Jean et Paul il est un lieu désert,
Où, pour lui rendre utile un de ces jours qu'il perd,
Mon bras avec la sienne eût croisé cette épée...

FERNANDO.

Il vit !

FALIERO.

Pour peu de jours, ma vengeance est trompée.
Sans leur permission puis-je exposer mon sang ?
Privilège admirable ! il vit grâce à mon rang.

(Fernando fait un mouvement pour sortir.)

Où vas-tu ?

FERNANDO.

Vous venger.

FALIERO.

Bien ! ce courroux t'honore.

Bien ! c'est un Faliero ; je me retrouve encore :
C'est mon ardeur, c'est moi : c'est ainsi que jadis
Mon père à son appel eût vu courir son fils.
Mais l'affront fut public, le châtement doit l'être.
Les Quarante déjà l'ont condamné peut-être.

FERNANDO.

Eh quoi ! ce tribunal où lui-même...

FALIERO.

Tu vois

Comme Venise est juste et maintient tous les droits !
Nos fiers avogadors avaient reçu ma plainte ;
Aux droits d'un des Quarante oser porter atteinte !
Quel crime ! l'eût-on fait ? mais leur prince outragé,
Qu'importe ? et par ses pairs Sténo sera jugé.

FERNANDO.

S'ils l'épargnaient ?

FALIERO.

Qui ? lui ! l'épargner ! lui, ce traître !

Oui, traître à son serment, à Venise, à son maître :
L'épargner ! qu'as-tu dit ? Poseraient-ils ? sais-tu
Qu'il faut que je le voie à mes pieds abattu ?
Sais-tu que je le veux, que la hache est trop lente
A frapper cette main, cette tête insolente ?

FERNANDO.

O fureur !

FALIERO.

De mon nom, toi l'unique héritier,
Toi, mon neveu, mon fils, connais-moi tout entier :
Lis, mon âme est ouverte et montre sa faiblesse.
C'est peu de l'infamie où s'éteint ma vieillesse ;
Cet affront dans mon sein éveille des transports,
D'horribles mouvemens inconnus jusqu'alors.
J'en ai honte et je crains de sonder ma blessure :
Devine par pitié. comprends, je t'en conjure,
Comprends ce qu'à mon âge un soldat tel que moi
Ne pourrait sans rougir confier, même à toi.
Éléna !... se peut-il ? si ce qu'on ose écrire...
Mais sur ses traits en vain je cherche le sourire.

D'où vient que mon aspect lui fait baisser les yeux ?
 Pourquoi loin des plaisirs se cacher dans ces lieux ?
 Pourquoi fuir cet asile, où, par la pénitence,
 Le crime racheté redevient l'innocence ?
 Le sien est-il si grand, si terrible?... Insensé !
 Tout me devient suspect, le présent, le passé :
 J'interroge la nuit, les yeux fixés sur elle,
 Jusqu'aux pleurs, aux aveux d'un sommeil infidèle,
 Et j'ai vu, réveillé par cet affreux soupçon,
 Ses lèvres se mouvoir et murmurer un nom.

FERNANDO.

Grand Dieu !

FALIERO.

Ne me crois pas ; va, je lui fais injure ;
 Sténo !... jamais, jamais ! sa vie est encore pure ;
 Jamais tant de vertu ne descendrait si bas ;
 Je n'ai rien soupçonné, rien dit ; ne me crois pas !
 Mais Sténo, mais celui dont le mensonge infâme
 De cette défiance a pu troubler mon âme,
 La déchirer ainsi, la briser, la flétrir,
 Qu'on l'épargne ! ah ! pour lui c'est trop peu de mourir !
 Il aurait, le cruel qui m'inspira ces doutes,
 Plus d'une vie à perdre, elles me devraient toutes,
 Oui toutes, sans suffire à mes ressentimens
 Leur sang, leur dernier souffle et leurs derniers tourmens.

(Il tombe sur un siège.)

(Après une pause.)

Homme faible, où m'emporte une aveugle colère ?
 A Zara, quand j'appris la perte de mon frère,
 Je domptai ma douleur et je livrai combat.
 Prince, ferai-je moins que je n'ai fait soldat ?

(A Fernando.)

L'État doit m'occuper : je vais dieter, prends place :

(Fernando s'assied près d'une table.)

« Moi, doge, aux Florentins. » Écris !

FERNANDO.

Ma main se glace.

FALIERO.

Allons ! calme ce trouble... Ils recueillaient les voix ;
 Qu'ils sont lents !

FERNANDO.

Poursuivez.

FALIERO.

Qu'ai-je dit... aux Génois ?

FERNANDO.

Votre Altesse écrivait au sénat de Florence.

FALIERO.

Ah ! je voudrais en vain feindre l'indifférence !
 Je ne le puis : je cède et me trouble à mon tour :
 Mais on arrive enfin : je respire !

SCÈNE V.

FERNANDO, FALIERO, LE SECRÉTAIRE DES
 QUARANTE.

LE SECRÉTAIRE.

La Cour

Dépose son respect aux pieds de Votre Altesse.

FALIERO.

Leur respect est profond : jugeons de leur sagesse.

La sentence ! donnez.

LE SECRÉTAIRE.

La voici.

FERNANDO, à son oncle.

Vous tremblez.

FALIERO.

Moi ! non... je... non... pourquoi?... Lis, mes yeux sont troublés.
 Lis.

FERNANDO, lisant.

« Il est décrété d'une voix unanime

« Que Sténo convaineu...

FALIERO.

Passe, je sais son crime.

Le châtimement ?

FERNANDO.

Un mois dans les prisons d'État.

FALIERO.

Après ?

FERNANDO.

C'est tout.

FALIERO, froidement.

Un mois !

FERNANDO.

Pour ce lâche attentat !

LE SECRÉTAIRE, au doge.

La Cour de Votre Altesse attend la signature.

FERNANDO, à son oncle, qui s'approche de la table.

Et vous ?...

FALIERO.

C'est mon devoir.

FERNANDO.

Quoi ! d'approuver l'injure ?

FALIERO. Il laisse tomber la plume.

Un mois ! Dieu !

(Au secrétaire, en lui remettant le papier.)

Laissez-nous.

LE SECRÉTAIRE.

L'arrêt n'est pas signé.

FALIERO.

Non? j'ai cru...

(Il signe rapidement.)

Sortez donc.

SCÈNE VI.

FALIERO, FERNANDO.

FERNANDO.

Et, sans être indigné,

Vous consacrez vous-même une telle indulgence?

FALIERO, en souriant.

Tu le vois.

FERNANDO.

Quel sourire! il demande vengeance.

FALIERO.

Nos très nobles seigneurs à l'affront qu'on ma fait

N'ont-ils pas aujourd'hui pleinement satisfait?

Le châtiment railleur dont la faute est punie

Mêle à leur jugement le sel de l'ironie.

Ce soir chez un des Dix, où je suis invité,

Le vainqueur de Zara, par eux félicité,

Les verra s'applaudir d'avoir pu lui complaire.

Ils auront les honneurs d'un arrêt populaire.

Quoi! justice pour tous, hors pour le souverain,

C'est de l'égalité! Les gondoliers demain,

Égayant de mon nom une octave à ma gloire,

Chanteront sur le port ma dernière victoire.

Eh bien! je ris comme eux.

FERNANDO.

Plus triste que les pleurs,

Cette joie est amère; elle aigrit vos douleurs.

FALIERO, qui se lève, avec violence.

Où sont les Sarrasins, que je leur rende hommage!

Sur l'autel de saint Marc et devant son image,

Avec ce même bras qui leur fut si fatal,

Je leur veux à genoux jurer foi de vassal!

FERNANDO.

Est-ce vous qui parlez?

FALIERO.

Que les vaisseaux de Gènes,

Du port, forcé par eux, n'ont-ils rompu les chaînes!

Dans ses patriciens frappez Venise au cœur:

Venez: qu'au doigt sanglant d'un Génois, d'un vainqueur

Je passe l'anneau d'or, ce pitoyable gage,

Cet emblème imposteur d'un pouvoir qu'on outrage.

FERNANDO.

Est-ce au duc de Venise à former de tels vœux?

FALIERO.

Moi, duc! le suis-je encor? moi, le dernier d'entre eux?

Moi, prince en interdit; moi, vieillard en tutelle,

Moi, que la loi dédaigne et trouve au dessous-d'elle!

FERNANDO.

Son glaive était levé, quand le mien s'est offert:

Il s'offre encore.

FALIERO.

Attends!

FERNANDO.

Vous avez trop souffert,

Punissez.

FALIERO.

Et comment?

FERNANDO.

Je reviens vous l'apprendre.

FALIERO.

Que pourrais-tu, toi seul?

FERNANDO.

Ce que peut entreprendre

Un homme contre un homme.

FALIERO.

Et contre tous?

FERNANDO.

Plus bas!

Le courroux vous égare.

FALIERO.

Il m'éclaire: à ton bras

Un coupable suffit; mais s'ils sont tous coupables,

Que me font et l'un d'eux et ses jours misérables?

Me venger à demi, c'est ne me pas venger.

L'offenseur n'osa rien, osant tout sans danger:

Au-dessous de son crime un tel pardon le place,

Et de son insolence il n'avait pas l'audace.

Il n'outragea que moi: l'arrêt qu'ils ont rendu

Dans un commun outrage a seul tout confondu.

Un tribunal sacré qu'au mépris il condamne,

La loi qu'il fait mentir, le trône qu'il profane.

Si j'élève la voix, que d'autres se plaindront!

Ils ont, pour s'enhardir à m'attaquer de front,

Essayé sur le faible un pouvoir qui m'opprime,

Et monté jusqu'à moi de victime en victime.

Un peuple entier gémit: doge, ce n'est plus toi,

C'est lui que tu défends; c'est l'État, c'est la loi,

C'est ce peuple enchaîné, c'est Venise qui crie:

Arme-toi; Dieu t'appelle à sauver la patrie!

FERNANDO.

Seigneur, au nom du ciel...

FALIERO.

Opprobre à ma maison,

Si de leurs oppresseurs je ne leur fais raison!

Quels moyens?...je ne sais : les malheurs de nos armes
 A Venise ulcérée ont coûté bien des larmes.
 On s'en souvient : je veux... Si pour briser leurs fers
 J'essayais...Il vaut mieux... Non, je puis...Je m'y perds.
 Je cherche et ne vois rien qu'à travers des nuages,
 Mille desseins confus, mille horribles images,
 Se heurtent dans mon sein, passent devant mes yeux ;
 Mais je sens qu'un projet vengeur, victorieux,
 Au sortir du chaos où je l'enfante encore,
 Pour les dévorer tous dans le sang doit éclore.

FERNANDO.

Ah ! que méditez-vous ? craignez...

FALIERO.

Tu m'écoutais !

J'ai parlé : qu'ai-je dit ? pense au trouble où j'étais :

(A voix basse.)

C'est un rêve insensé. Ce que tu viens d'entendre,
 Il faut...

FERNANDO.

Quoi ?

FALIERO.

L'oublier, ou ne le pas comprendre.

(A un officier du palais, qui entre.)

Que veut-on ?

SCÈNE VII.

FALIERO, FERNANDO, VICENZO.

VICENZO.

La faveur d'un moment d'entretien ;

Et celui qui l'attend...

FALIERO.

Fût-ce un patricien,

Non : s'il est offensé, qu'il s'adresse aux Quarante.

VICENZO.

Sa demande à l'État doit être indifférente ;

C'est un homme du peuple, à ce que j'ai pu voir,

Un patron de galère.

FALIERO.

Un instant ! mon devoir

Est d'écouter le peuple ; il a droit qu'on l'écoute,

Le peuple ! il sert l'État. Allez, quoi qu'il m'en coûte,

Je recevrai cet homme.

(Vicenzo sort.)

Implorer mon secours,

C'est avoir à se plaindre ; on peut par ses discours

Juger...

FERNANDO.

Je me retire ?

FALIERO.

Oui, laissez-nous. Arrête !

Ne cherche pas Sténo ; réserve-moi sa tête ;

Il est sacré pour toi.

(Fernando sort.)

Cet homme a des amis,

Et par eux... Après tout, l'écouter m'est permis ;

Je le dois : mais il vient.

SCÈNE VIII.

FALIERO, ISRAEL BERTUCCIO.

FALIERO, assis.

Que voulez-vous ?

ISRAEL.

Justice !

FALIERO.

Vain mot ! pour l'obtenir l'instant n'est pas propice.

ISRAEL.

Il doit l'être toujours.

FALIERO.

Avez-vous un appui ?

ISRAEL.

Plus d'un : mon droit d'abord, et le doge après lui.

FALIERO.

L'un sera méprisé ; pour l'autre, il vient de l'être.

Votre nom ?...

ISRAEL.

N'est pas noble, et c'est un tort.

FALIERO.

Peut-être.

ISRAEL.

Israël Bertuccio.

FALIERO.

Ce nom m'est inconnu.

ISRAEL.

Noble, jusqu'à mon prince il serait parvenu.

FALIERO.

Auriez-vous donc servi ?

ISRAEL.

Dans plus d'une entreprise.

FALIERO.

Sur mer ?

ISRAEL.

Partout.

FALIERO.

En brave ?

ISRAEL.

En soldat de Venise.

FALIERO.

Sous plus d'un général ?

ISRAEL.

Un seul, qui les vaut tous.

FALIERO.

C'est trop dire d'un seul.

ISRAEL.

Non.

FALIERO.

Quel est-il ?

ISRAEL.

C'est vous.

FALIERO.

Israël !... Oui, ce nom revient à ma mémoire ;
C'est vrai, brave Israël, tu servis avec gloire :
Tu combattis sous moi.

ISRAEL.

Mais dans des jours meilleurs,

On triomphait alors.

FALIERO, avec joie.

A Zara !

ISRAEL.

Comme ailleurs ;

Vous commandiez !

FALIERO.

Allons : dis-moi ce qui t'amène ;

(Il se lève et s'approche d'Israël.)

Parle à ton général, et conte-lui ta peine ;
Dis, mon vieux camarade !

ISRAEL.

Eh bien donc, je me plains...

M'insulter ! on l'a fait ! Par le ciel et les saints,
Israël sans vengeance, et réduit à se plaindre !...
Pardon, mon général, je ne puis me contraindre :
Qui souffre est excusé.

FALIERO.

Je t'excuse et le dois :

Rappeler son affront, c'est le subir deux fois.

ISRAEL.

Deux fois ! subir deux fois l'affront que je rappelle !
Que maudit soit le jour où, pour prix de mon zèle,
Votre prédécesseur, mais non pas votre égal,
Me fit patron du port, et chef de l'arsenal !

FALIERO.

C'était juste.

ISRAEL.

Et pourtant, sans cette récompense,
Viendrais-je en suppliant vous conter mon offense ?
Chargé par le conseil de travaux importants...
Je tremble malgré moi, mais de fureur.

FALIERO.

J'entends.

ISRAEL.

Je veillais à mon poste : un noble vient, déclare
Qu'il faut quitter pour lui nos vaisseaux qu'on répare.
Il maltraite à mes yeux ceux qui me sont soumis :
Je cours les excuser ; ils sont tous mes amis,
Tous libres, par saint Marc, gens de cœur, gens utiles.
Dois-je donc, pour un noble et ses travaux futiles,
Me priver d'un seul bras sur la flotte occupé ?
Le dois-je ? prononcez.

FALIERO.

Non, certe.

ISRAEL.

Il m'a frappé !...

Que n'est-ce avec le fer !

FALIERO.

Du moins tu vis encore.

ISRAEL.

Sans honneur : le fer tue et la main déshonore.
Un soufflet ! Sur mon front, ce seul mot prononcé
Fait monter tout le sang que l'État m'a laissé.
Il a coulé mon sang dont la source est flétrie,
Mais sous la main d'un noble et non pour la patrie ;
L'outrage est écrit là : sa bague en l'imprimant
A creusé sur ma joue un sillon infamant.
Montre donc maintenant, montre tes cicatrices,
Israël, la dernière a payé tes services.

FALIERO.

Et l'affront qu'on t'a fait...

ISRAEL.

Je ne l'ai pas rendu :

Je respecte mes chefs. A prix d'or j'aurais dû
Me défaire de lui sous le stylet d'un brave.
Mais j'ai dit : Je suis libre, on me traite en esclave ;
Pour mon vieux général tous les droits sont sacrés.
Il me rendra justice ; et vous me la rendez.

FALIERO.

On ne me la fait pas : comment puis-je la rendre ?

ISRAEL.

On ne vous la fait pas ? à vous ! pourquoi l'attendre ?
Si j'étais doge...

FALIERO.

Eh bien ?

ISRAEL.

Je...

FALIERO, vivement.

Tu te vengerais !

ISRAEL.

Demain.

FALIERO.

Tu le peux donc ?

ISRAEL.

Non... mais je le pourrais,

Si j'étais doge.

FALIERO.

Approche et parle sans mystère.

ISRAEL.

On risque à trop parler ce qu'on gagne à se taire.

FALIERO.

Tu sais qu'un mot de moi peut donner le trépas,
Tu le crains.

ISRAEL.

Je le sais, mais je ne le crains pas.

FALIERO.

Pourquoi ?

ISRAEL.

Notre intérêt nous unit l'un à l'autre :

J'ai ma cause à venger, mais vous avez la vôtre.

FALIERO.

Ainsi donc, pour le faire, il existe un complot ?

De quelle part viens-tu ?

ISRAEL.

De la mienne. En un mot.

Pour soutenir nos droits voulez-vous les confondre ?

FALIERO.

Je veux t'interroger avant de te répondre.

ISRAEL.

Qui m'interrogera, vous, ou le doge ?

FALIERO.

Moi.

Pour le doge, il n'est plus.

ISRAEL.

C'est parler : je vous croi.

FALIERO.

Parle donc à ton tour.

ISRAEL.

Si le peuple murmure

Du joug dont on l'accable et des maux qu'il endure :
Est-ce moi qui l'opprime ?

FALIERO.

Il comprend donc ses droits ?

ISRAEL.

La solde que l'armée attend depuis deux mois,

Si d'autres, la payant, tentent par ce salaire

De nos condottieri la bande mercenaire,

Puis-je l'empêcher, moi ?

FALIERO.

Vous avez donc de l'or ?

ISRAEL.

Si de vrais citoyens, car il en est encor,
Des soldats du vieux temps, du vôtre, et qu'on méprise,
Par la foi du serment sont liés dans Venise ;
Aux glaives des tyrans, qu'ils veulent renverser,
Suis-je un patricien, moi, pour les dénoncer ?

FALIERO.

Achève.

ISRAEL.

J'ai tout dit.

FALIERO.

Ce sont là des indices.

Le reste, ton projet, tes amis, tes complices ?

ISRAEL.

Mon projet ? c'est le vôtre.

FALIERO.

En ai-je un ?

ISRAEL.

Mes moyens ?

Mon courage, cette arme...

FALIERO.

Et les armes des tiens.

Tes complices ? leurs noms ?

ISRAEL.

Je n'ai pas un complice.

FALIERO.

Quoi ! pas un ?

ISRAEL.

En a-t-on pour rendre la justice ?

FALIERO.

Tes amis, si tu veux.

ISRAEL.

Quand vous serez le leur.

FALIERO.

Moi ! je...

ISRAEL.

Vous reculez !

FALIERO.

Agir avec chaleur,

Concevoir froidement, c'est le secret du maître.

Puis-je rien décider avant de tout connaître ?

Mais le sénat m'appelle, un plus long entretien

Pourrait mettre au hasard mon secret et le tien.

ISRAEL.

Vous revoir au palais serait risquer ma tête...

Le seigneur Lioni vous attend à sa fête :

J'irai.

FALIERO.

Te reçoit-il ?

ISRAEL.

Mon bras sauva ses jours :

J'eus tort : c'est un de plus.

FALIERO.

Affable en ses discours,

Dans ses actes cruel, esprit fin, âme dure,
Assistant du même air au bal qu'à la torture.

Soupçonneux mais plus vain, et dans sa vanité

Épris d'un fol amour de popularité.

Il doit te recevoir.

ISRAEL.

Il en a le courage.

Du marin parvenu le rude et fier langage

Le trompe en l'amusant ; et sans prendre un soupçon

Dans la bouche de fer il trouverait mon nom.

FALIERO.

Mais la torture est prête aussitôt qu'il soupçonne.

ISRAEL.

Je la supporterai de l'air dont il la donne.

FALIERO.

Tu me gagnes le cœur.

ISRAEL.

Vos ordres, général ?

FALIERO.

J'irais à leurs regards m'exposer dans un bal,
Rendre en les acceptant leurs mépris légitimes,
Chercher mes ennemis !

ISRAEL.

Non, compter vos victimes.

FALIERO, vivement.

Je n'ai rien décidé.

ISRAEL.

Voulez-vous me revoir ?

FALIERO.

Plus tard.

ISRAEL.

Jamais.

Il fait un pas pour sortir.

FALIERO.

Reviens.

ISRAEL.

A ce soir ?

FALIERO, après une pause.

A ce soir !

Israël sort.



ACTE DEUXIÈME.

Le palais de Lioni : salon très riche , galerie au fond ;
une table où sont disposés des échecs.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIONI, VEREZZA, DEUX AUTRES AFFIDÉS DU
CONSEIL DES DIX, sur le devant de la scène; SERVI-
TEURS occupés des apprêts d'un bal; BERTRAM, au fond,
dans un coin.

LIONI, bas à Verezza.

On vous a de Sténo renvoyé la sentence ;
Vous l'exécuterez , mais avec indulgence.
L'État veut le punir comme un noble est puni :
Des égards , du respect.

VEREZZA.

Le seigneur Lioni

Me parle au nom des Dix ?

LIONI.

Leur volonté suprême

Laisse-t-elle un d'entre eux parler d'après lui-même ?
Vous pouvez être doux , en voici l'ordre écrit.

(Le prenant à part .)

Cet autre ne l'est pas : il regarde un proscrit
Par jugement secret traité comme il doit l'être ;
Le prisonnier des plombs : une gondole , un prêtre ,
Au canal Orfano. Sortez.

(A ses valets .)

Partout des fleurs !

Que les feux suspendus et l'éclat des couleurs ,
Que le parfum léger des roses de Byzance ,
Les sons qui de la joie annoncent la présence ,
Que cent plaisirs divers d'eux-mêmes renaissans
Amollissent les cœurs et charment tous les sens.

(A Bertram .)

(Aux valets .)

Approchez-vous , Bertram. Laissez-nous.

SCÈNE II.

LIONI, BERTRAM.

LIONI.

Ma colère

A cédé , quoique juste , aux pleurs de votre mère :

Le sein qui vous porta nous a nourris tous deux ;
Je m'en suis souvenu.

BERTRAM.

Monseigneur !...

LIONI.

Malheureux !

Quel orgueil fanatique ou quel mauvais génie
De censurer les grands t'inspira la manie ?

BERTRAM.

Je leur dois tous mes maux.

LIONI.

Bertram , sans mon appui ,

Sur le pont des Soupirs tu passais aujourd'hui ;
On t'oubliait demain.

BERTRAM.

Je demeure immobile ;

Quoi ! le pont des Soupirs !

LIONI.

Sois un artiste habile ,

Un sculpteur sans égal ; mais pense à tes travaux ,
Et , quand tu veux blâmer , parle de tes rivaux.
L'État doit aux beaux-arts laisser ce privilège ,
C'est ton droit ; plus hardi , tu deviens sacrilège.

BERTRAM.

On ne l'est qu'envers Dieu.

LIONI.

Mais ne comprends-tu pas

Que ceux qui peuvent tout sont les dieux d'ici-bas ?...

On t'aime à Rialto , dans le peuple on t'écoute ,
Dis que je t'ai sauvé : tu le diras ?

BERTRAM.

Sans doute ;

De raconter le bien le ciel nous fait la loi.

LIONI.

Et d'oublier le mal ; mais tes pareils et toi ,
Les mains jointes , courbés sur vos pieux symboles ,
Des pontifes divins vous croyez les paroles :
Du pouvoir qu'ils n'ont pas ils sont toujours jaloux ,
Et vous ouvrant le ciel , ils le ferment pour nous.

BERTRAM.

Non pour vous , mais pour ceux que leur Dieu doit maudire.

LIONI.

Tu te crois saint , Bertram , et tu crains le martyr.

La torture...

BERTRAM.

Ah ! pitié !

LIONI.

Des grands parle à genoux.

BERTRAM.

De ma haine contre eux je vous excepte, vous.

LIONI.

Que leur reproches-tu ?

BERTRAM.

Ma misère.

LIONI.

Sois sage,

Travaille, tu vivras.

BERTRAM.

Promettre est leur usage :

Car l'ivoire ou l'ébène à leurs yeux est sans prix,
Quand il doit de mes mains passer sous leurs lambris.
Mais l'ont-ils, ce travail achevé pour leur plaisir,
J'expire de besoin et j'attends mon salaire.

LIONI.

A-t-on des monceaux d'or pour satisfaire à tout ?

Je le verrai. Mais parle, on célèbre ton goût ;

Quels arbres, quels tableaux, aux miens sont comparables ?

Regarde ces apprêts : que t'en semble ?

BERTRAM.

Admirables ?

LIONI.

Voyons, j'aime les arts et prends tes intérêts :

(A voix basse.)

Les Dix, pour tout savoir, ont des agens secrets,

Et nous payons fort cher leurs utiles services ;

Tu nous pourrais comme eux rendre ces bons offices.

De nos patriciens plus d'un s'en fait honneur.

BERTRAM.

Je préfère pourtant...

LIONI.

Quoi ?

BERTRAM.

Mourir, monseigneur.

LIONI.

Insensé !

BERTRAM.

Mais comptez sur ma reconnaissance.

LIONI.

Me la prouver, je crois, n'est pas en ta puissance.

BERTRAM.

Le dernier peut un jour devenir le premier.

LIONI.

Comment ?

BERTRAM.

Dieu nous l'a dit.

LIONI.

Garde-toi d'oublier

Que des vertus ici l'humilité chrétienne

Est la plus nécessaire, et ce n'est pas la tienne.

Sténo !... sors.

SCÈNE III.

LIONI, BERTRAM, STÉNO.

(Il porte un domino ouvert qui laisse voir un costume très élégant ; il a son masque à la main.)

STÉNO, à Bertram.

Gloire à toi, Phidias de nos jours ;

J'ai reçu ton chef-d'œuvre, et te le dois toujours,

Mais un mois de prison va régler mes dépenses ;

Je le paierai bientôt.

BERTRAM, à part, en s'inclinant.

Plus tôt que tu ne penses.

SCÈNE IV.

LIONI, STÉNO.

LIONI.

Qui ? vous, Sténo, chez moi !

STÉNO.

C'est mal me recevoir.

LIONI.

Condamné le matin, venir au bal le soir !

STÉNO.

Ma journée est complète et la nuit la couronne :

Je veux prendre congé de ceux que j'abandonne.

Demain je suis captif ; à votre prisonnier

Laissez du moins ce jour, ce jour est le dernier.

LIONI.

Le doge vient ici ; je reçois la duchesse,

Et...

STÉNO.

Sa beauté vaut mieux que son titre d'altesse.

Que ne m'est-il permis de choisir mes liens !

Les fers de son époux sont moins doux que les siens.

LIONI.

Il ne faut pas plus loin pousser ce badinage.

Même en vous punissant croyez qu'on vous ménage.

STÉNO.

J'aime votre clémence et l'effort en est beau :

M'ensevelir vivant dans la nuit du tombeau !

Et pourquoi? pour trois mots que j'eus le tort d'écrire;
 Mais le doge irrité, jaloux jusqu'au délire,
 Prouva que d'un guerrier mille fois triomphant
 La vieillesse et l'hymen ne font plus qu'un enfant.
 Au reste il est ici l'idole qu'on encense,
 Pour lui rendre en honneurs ce qu'il perd en puissance.

LIONI.

A ces honneurs, Sténo, gardez-vous d'attenter.
 Par égard pour nous tous, qu'il doit représenter
 Au timon de l'État, dont nous tenons les rênes,
 Il faut baiser ses mains en leur donnant des chaînes.
 Ainsi donc pour ce soir, je le dis à regret,
 Mais...

STÉNO.

Mon déguisement vous répond du secret.
 Non : ne me privez pas du piquant avantage
 D'entendre, à son insu, l'auguste personnage.
 Autour de la duchesse heureux de voltiger,
 C'est en la regardant que je veux me venger.
 Je veux suivre ses pas, dans ses yeux je veux lire.
 Tout voir sans être vu, tout juger sans rien dire.
 Et de votre pouvoir invisible et présent
 Offrir, au sein des jeux, l'image en m'amusant.

LIONI.

Veiller sur vous, Sténo, n'est pas votre coutume.

STÉNO.

Qui peut me deviner, caché sous mon costume?
 Sous ce masque trompeur, le peut-on? regardez :
 Noir comme le manteau d'un de vos affidés.

LIONI.

Respectons les premiers ce qu'il faut qu'on redoute.

STÉNO.

Je ne ris plus de rien : je sais ce qu'il en coûte.
 Pas même des époux ! N'est-il pas décrété
 Que c'est un crime ici de lèse-majesté?

LIONI.

Incorrigible !

STÉNO.

Eh non ! un mot vous épouvante :

Mais ne redoutez plus ma liberté mourante :
 C'est son dernier soupir ; il devait s'exhaler
 Contre un vieillard chagrin qui vient de l'immoler.

LIONI.

Vous abusez de tout.

STÉNO.

Il le faut à notre âge :

Le seul abus d'un bien en fait aimer l'usage.
 Quoi de plus ennuyeux que vos plaisirs sensés?
 Ils rappellent aux cœurs, trop doucement bercés
 Par un retour prévu d'émotions communes.

Ce fade mouvement qu'on sent sur les lagunes.
 En ôtez-vous l'excès, le plaisir perd son goût.
 Mais l'excès nous réveille, il donne un charme à tout.
 Un amour vous suffit ; moi, le mien se promène
 De l'esclave de Smyrne à la noble Romaine,
 Et de la courtisane il remonte aux beautés
 Que votre bal promet à mes yeux enchantés.
 Le jeu du casino me pique et m'intéresse ;
 Mais j'y prodigue l'or, ou j'y meurs de tristesse.
 Si la liqueur de Chypre est un heureux poison,
 C'est alors qu'affranchi d'un reste de raison,
 Mon esprit pétillant qui fermente comme elle,
 Des éclairs qu'il lui doit dans l'ivresse étincelle.
 Mes jours, je les dépense au hasard, sans compter :
 Qu'en faire, on en a tant, peut-on les regretter?
 Pour les renouveler, cette vie où je puise
 Est un trésor sans fond qui jamais ne s'épuise :
 Ils passent pour renaitre, et mon plus cher désir
 Serait d'en dire autant de l'or et du plaisir.
 Je parle en philosophe.

LIONI.

Et je réponds en sage :

Vous ne pouvez rester.

STÉNO.

Quittez donc ce visage ;

Dans la salle des Dix il vous irait au mieux,
 Mais tout, excepté lui, me sourit en ces lieux.

LIONI.

Flatteur !

STÉNO.

Chaque ornement, simple avec opulence,
 Prouve le goût du maître et sa magnificence.

(Plusieurs personnes parées ou masquées traversent la galerie du fond.)

LIONI.

Soyez donc raisonnable : on vient de tous côtés,
 J'aurais tort de permettre...

STÉNO.

Oui : mais vous permettez.

Vous, de qui la raison plane au dessus des nôtres,
 Ayez tort quelquefois par pitié pour les autres.
 Mes adieux au plaisir seront cruels et doux :
 C'est vouloir le pleurer que le quitter chez vous.

UN SERVITEUR DE LIONI, annonçant.

Le doge.

LIONI.

Fuyez donc : s'il vous voit...

STÉNO.

Impossible !

Je me perds dans la foule et deviens invisible.

SCÈNE V.

FALIERO, ÉLÉNA, FERNANDO, BENETINDE,
LIONI, ISRAËL, SÉNATEURS, COURTISANS, etc.

LIONI, au doge.

Posséder Son Altesse est pour tous un bonheur ;
Mais elle sait quel prix j'attache à tant d'honneur.

FALIERO.

Je ne devais pas moins à ce respect fidèle
Dont chaque jour m'apporte une preuve nouvelle.

LIONI, à la duchesse.

Madame, puissiez-vous ne pas trop regretter
Le palais que pour moi vous voulez bien quitter.

ÉLÉNA.

Vous ne le craignez pas.

LIONI, à Fernando.

Quelle surprise aimable !

Fernando de retour !

FERNANDO.

Le sort m'est favorable,

Je reviens à propos.

LIONI, lui serrant la main.

Et pour faire un heureux.

(A Benetinde, qui cause avec le doge.)

Salut au chef des Dix. Le plus cher de mes vœux
Est que de ses travaux ma fête le repose.

BENETINDE.

Occupé d'admirer, peut-on faire autre chose ?

(Au doge, en reprenant sa conversation.)

Vous penchez pour la paix ?

FERNANDO.

J'ai vu plus d'une cour,

Et pourtant rien d'égal à ce brillant séjour.

ÉLÉNA.

C'est un aveu flatteur après un long voyage.

LIONI.

(Aux nobles Vénitiens.) (A Israël.)

Soyez les bienvenus ! Je reçois ton hommage,
Mon brave !

ISRAËL, bas à Lioni.

Sous le duc j'ai servi vaillamment ;

Il peut me protéger, présentez-moi.

LIONI, le prenant par la main.

Comment !

Viens.

ÉLÉNA.

De qui ce tableau ?

LIONI, qui se retourne en présentant Israël.

D'un maître de Florence,

Du Giotto.

LE DOGE, à Israël.

Dès ce soir vous aurez audience.

BENETINDE, regardant le tableau tandis qu'Israël cause avec le
doge.

Où se passe la scène ?

LIONI, qui se rapproche de lui.

Eh, mais ! à Rimini.

La belle Francesca, dont l'amour est puni,
Voit tomber sous le bras d'un époux trop sévère
Le trop heureux rival que son cœur lui préfère.

ÉLÉNA, à part.

Je tremble.

LIONI.

Quel talent ! regardez : le jaloux
Menace encor son frère expirant sous ses coups.

BENETINDE.

Son frère ou son neveu ?

FERNANDO.

Dieu !

LIONI, à Benetinde.

Relisez le Dante :

(A la duchesse.)

Son frère Paolo. Que la femme est touchante
N'est-ce pas ?

ÉLÉNA.

Oui, sublime.

(Ici les premières mesures d'une danse vénitienne.)

LIONI.

Ah ! j'entends le signal.

(Au doge.)

Monseigneur passe-t-il dans le salon de bal ?

FALIERO.

Ces divertissemens ne sont plus de mon âge.

LIONI, lui montrant les échecs.

On connaît votre goût : voici le jeu du sage.

FERNANDO, à Élénà.

Pour le premier quadrille acceptez-vous ma main ?

ÉLÉNA.

On vous a devancé.

LIONI, offrant la main à Élénà.

Je montre le chemin.

(A Israël, en montrant le doge.)

Fais ta cour.

BENETINDE, à Fernando.

Donnez-moi quelques détails sincères
Sur ce qu'on dit de nous dans les cours étrangères.

(Tout le monde sort, excepté le doge et Israël.)

SCÈNE VI.

FALIERO, ISRAEL.

FALIERO.

Enfin nous voilà seuls.

ISRAEL.

Décidons de leurs jours.

FALIERO.

Quel mépris dans leurs yeux !

ISRAEL.

Fermons-les pour toujours.

FALIERO.

Même en se parlant bas qu'ils montraient d'insolence !

ISRAEL.

Nous allons pour toujours les réduire au silence.

FALIERO.

De leur sourire amer j'aurais pu me lasser.

ISRAEL.

La bouche d'un mourant sourit sans offenser.

FALIERO.

Ne peut-on nous troubler ?

(La musique recommence.)

ISRAEL.

Le plaisir les enivre.

Ils pressentent leur sort et se hâtent de vivre.

De ce bruyant concert entendez-vous les sons ?

FALIERO.

Le temps vole pour eux.

ISRAEL.

Et pour nous : agissons.

FALIERO.

La liste de vos chefs ?

ISRAEL, qui lui remet un papier.

La voici.

FALIERO.

Tu m'étonnes.

Tu te crois sûr de moi, puisque tu me la donnes.

ISRAEL.

Je le puis.

FALIERO.

Pas de noms !

ISRAEL.

Mais des titres ; voyez !

FALIERO.

Qui sont peu rassurans.

ISRAEL.

Plus que vous ne croyez.

FALIERO.

Un pêcheur, un Dalmate, un artisan !

ISRAEL.

Qu'importe ?

Chacun a trente amis pour lui prêter main-forte.

FALIERO.

Un gondolier !

ISRAEL.

Trois cents ; car je lui dois l'appui
De tous ses compagnons non moins braves que lui.

FALIERO.

Que fais-tu d'un sculpteur ?

ISRAEL.

Le ciel, dit-on, l'inspire.
Homme utile ! avec nous c'est saint Marc qui conspire.

FALIERO.

Des esclaves !

ISRAEL.

Nombreux.

FALIERO.

Mais qui vous ont coûté

Beaucoup d'or ?

ISRAEL.

Un seul mot.

FALIERO.

Et lequel ?

ISRAEL.

Liberté.

FALIERO.

Mille condottieri vous coûtent davantage.

ISRAEL.

Rien.

FALIERO.

Dis vrai.

ISRAEL.

J'ai promis...

FALIERO.

Eh ! quoi donc ?

ISRAEL.

Le pillage.

FALIERO.

Je rachète Venise, et donne pour rançon...

ISRAEL.

Le trésor ?

FALIERO.

Tous mes biens.

ISRAEL.

Que j'accepte en leur nom.

FALIERO.

Deux mille ! avec ce nombre il faut tout entreprendre ;

C'est peu pour attaquer !

ISRAEL.

C'est beaucoup pour surprendre.

FALIERO.

J'en conviens; mais sans moi pourquoi n'agis-tu pas ?

ISRAEL.

C'est qu'il nous faut un chef, s'il vous faut des soldats.

FALIERO.

Et vous m'avez choisi ?

ISRAEL.

Pour vaincre.

FALIERO, écoutant.

Le bruit cesse;

Occupons-nous tous deux.

ISRAEL.

Comment ?

FALIERO.

Le temps nous presse :

Des échecs !... c'est pour moi qu'on les a préparés.

(Lui faisant signe de s'asseoir.)

Qu'ils servent nos projets.

ISRAEL, assis.

Ces nouveaux conjurés

Seront discrets du moins.

FALIERO.

Silence !

SCÈNE VII.

FALIERO, ISRAEL, LIONI.

(Plusieurs personnes, pendant cette scène et la suivante, traversent le salon, se promènent dans la galerie, s'arrêtent à des tables de jeu, jettent et ramassent de l'or; enfin tout le mouvement d'une fête.)

LIONI, à Faliero.

Votre Altesse

Dédaigne nos plaisirs.

FALIERO.

Non : mais j'en fais l'ivresse.

LIONI.

Mon heureux protégé joue avec monseigneur !

FALIERO, posant la main sur l'épaule d'Israël.

J'honore un vieux soldat.

LIONI.

Digne d'un tel honneur.

ISRAEL.

C'est un beau jour pour moi.

LIONI, à Faliero.

Vous aurez l'avantage,

Puisque ce noble jeu de la guerre est l'image.

ISRAEL.

Je tente, je l'avoue, un combat inégal.

LIONI.

Voyons si le marin vaincra son amiral.

(Au doge.)

Vous commencez ?

FALIERO.

J'espère achever avec gloire.

LIONI.

Je ne puis décider où penche la victoire ;

Le salon me réclame, et vous m'excuserez.

FALIERO.

D'un maître de maison les devoirs sont sacrés ;

Remplissez-les.

LIONI, se retirant.

Pardon !

SCÈNE VIII.

FALIERO, ISRAEL.

(On circule dans le salon ; on joue dans la galerie ; de temps en temps on voit Sténo, masqué, poursuivre la duchesse.)

ISRAEL.

(Haut.) (A voix basse.)

Au roi !... c'est un présage.

Voulez-vous être roi ?

FALIERO.

Pour sortir d'esclavage.

ISRAEL.

Pour nous en délivrer.

FALIERO.

Roi de sujets heureux.

ISRAEL.

Qu'ils soient libres par vous, et soyez roi par eux.

FALIERO.

Je veux voir tes amis.

ISRAEL.

Sur quel gage repose

Le salut incertain de leurs jours que j'expose ?

FALIERO.

Ma parole en est un qu'ils doivent accepter.

ISRAEL.

Sur ce gage en leur nom je ne puis pas traiter.

FALIERO.

Il a suffi pour toi.

ISRAEL.

Mais j'en demande un autre

Pour garant de leur vie.

FALIERO.

Et quel est-il ?

ISRAEL.

La vôtre.

FALIERO.

Tu veux que je me livre ?

ISRAEL.

Et je dois l'exiger.

FALIERO.

Chez toi ?

ISRAEL.

Non ; sous le ciel. Quand je cours un danger,
J'aime les lieux ouverts pour s'y perdre dans l'ombre.

FALIERO.

Quelle nuit choisistu ?

ISRAEL.

Cette nuit.

FALIERO.

Elle est sombre.

ISRAEL.

Belle d'obscurité pour un conspirateur,
Profonde, et dans le ciel pas un seul délateur.

FALIERO.

Mais sur la terre ?

ISRAEL.

Aucun. Comptez sur ma prudence.

N'admettez qu'un seul homme à cette confiance.

FALIERO.

Qui donc ?

ISRAEL.

Votre neveu.

FALIERO.

Non, j'irai seul.

ISRAEL.

Pourquoi ?

FALIERO.

Pour que ma race en lui vive encore après moi.

Le lieu ?

*(La musique se fait entendre ; tout le monde rentre dans
la salle de bal.)*

ISRAEL.

Saint Jean et Paul.

FALIERO.

Conspirer sur la cendre

De mes nobles aïeux ranimés pour m'entendre !

ISRAEL.

Ils seront du complot.

FALIERO.

Et le plus révééré,

Dont l'image est debout près du parvis sacré,
Me verra donc trahir ma gloire et mes ancêtres !

ISRAEL.

Trahir ! que dites-vous ?

FALIERO.

Oui, nous sommes des traîtres.

ISRAEL.

Si le sort est pour eux ; mais s'il nous tend la main,
Les traîtres d'aujourd'hui sont des héros demain.

FALIERO.

Je doute...

ISRAEL.

Il est trop tard.

FALIERO.

Avant que je prononce,
Je veux méditer ; sors : mais attends ma réponse.

ISRAEL.

C'est lui livrer des jours qu'elle peut m'arracher...

FALIERO.

Eh bien ! l'attendras-tu ?

ISRAEL.

Je viendrai la chercher.

SCÈNE IX.

FALIERO.

Où tend le noir dessein dont je suis le ministre ?
A ces accens joyeux se mêle un bruit sinistre,
Pour eux... pour moi, peut-être ! Ah ! le danger n'est rien.
L'acte lui seul m'occupe : est-ce un mal ? est-ce un bien ?
Je suis chef de l'État, j'en veux changer la face ;
Élu par la noblesse, et mon bras la menace ;
Les lois sont sous ma garde, et je détruis les lois.
De quel droit cependant ? Les abus font mes droits.
Si le sort me trahit, de qui suis-je complice ?
De qui suis-je l'égal, si le sort m'est propice ?
De ceux dont nous heurtons la rame ou les filets,
Quand ils dorment à l'ombre au seuil de nos palais.
De pêcheurs, d'artisans une troupe grossière
Va donc de ses lambeaux secouer la poussière,
Pour envahir nos bancs et gouverner l'État ?
Voilà mes conseillers, ma cour et mon sénat !...
Mais de nos sénateurs les aïeux vénérables,
Qui sont-ils ? des pêcheurs rassemblés sur des sables.
Mes obscurs conjurés sont-ils moins à mes yeux ?
Des nobles à venir j'en ferai les aïeux,

Et si mon successeur reçoit d'eux un outrage,
 Il suivra mon exemple en brisant mon ouvrage.
 C'est donc moi que je venge?... Objet sacré, c'est toi !
 Éléna, noble amie, as-tu reçu ma foi
 Pour que ton protecteur te livre à qui t'offense ?
 Puisque leur lâcheté m'a remis ta défense,
 Je punirai l'affront... Et s'il est mérité ?
 Qui l'a dit?... Au transport dont je suis agité
 Je sens qu'elle devient ma première victime ;
 Elle expire : elle est morte... Ah ! ce doute est un crime.
 La voici ! qu'elle parle et dispose à son gré
 Du sort et des projets de ce cœur déchiré !

SCÈNE X.

FALIERO, ÉLÉNA.

ÉLÉNA.

Eh quoi ! vous êtes seul ? Venez : de cette fête
 Si le vain bruit vous pèse, à le fuir je suis prête.

FALIERO.

Je dois rester pour toi.

ÉLÉNA.

Voudrais-je prolonger

Des plaisirs qu'avec vous je ne puis partager ?
 J'en sens peu la douceur ; ce devoir qui m'ordonne
 D'entendre tout le monde en n'écoutant personne,
 Ces flots de courtisans qui m'assiègent de soins,
 Et croiraient m'offenser, s'ils m'importunaient moins,
 D'un tel délassement me font un esclavage.
 Avec la liberté qu'autorise l'usage,
 Un d'eux, couvert d'un masque et ne se nommant pas,
 Me lasse, me poursuit, s'attache à tous mes pas.

FALIERO, vivement.

Qu'a-t-il dit ?

ÉLÉNA.

Rien, pourtant, rien qu'il n'ait pu me dire ;
 Mais je conçois l'ennui que ce bal vous inspire,
 Et prompte à le quitter, j'ai cependant, je croi,
 Moins de pitié pour vous que je n'en ai pour moi.

FALIERO.

Ce dégoût des plaisirs et m'attriste et m'étonne :
 A quelque noir chagrin ton âme s'abandonne.
 Tu n'es donc plus heureuse, Éléna ?

ÉLÉNA.

Moi, seigneur !

FALIERO.

Parle.

ÉLÉNA.

Rien près de vous ne manque à mon bonheur.

FALIERO.

Dis-moi ce qui le trouble ? Est-ce la calomnie ?
 L'innocence la brave et n'en est pas ternie.
 Doit-on s'en affliger quand on est sans remords ?

ÉLÉNA.

Je suis heureuse.

FALIERO.

Non : malgré tous vos efforts,
 Vos pleurs mal étouffés démentent ce langage :
 Vous me trompez.

ÉLÉNA, à part.

O ciel !

FALIERO.

A ma voix prends courage :

Ne laisse pas ton cœur se trahir à demi ;
 Sois bonne et confiante avec ton vieil ami.
 Il va t'interroger.

ÉLÉNA, à part.

Je frémis !

FALIERO.

Ma tendresse

Eût voulu te cacher le doute qui m'opresse ;
 Mais pour m'en affranchir j'ai de puissans motifs ;
 Un instant quelquefois, un mot, sont décisifs.
 Un mot peut disposer de mon sort, de ma vie...

ÉLÉNA.

Qu'entends-je ?

FALIERO.

En me rendant la paix qui m'est ravie.

N'as-tu pas, réponds-moi, par un discours léger,
 Un abandon permis que tu crus sans danger,
 Un sourire, un regard, par quelque préférence,
 Enhardi de Sténo la coupable espérance ?

ÉLÉNA, vivement.

Sténo !

FALIERO.

Non, je le vois, ce dédain l'a prouvé ;
 Non, pas même un regret par l'honneur réprouvé,
 D'un penchant combattu pas même le murmure
 Ne t'a parlé pour lui, non, jamais ?

ÉLÉNA.

Je le jure.

FALIERO.

Assez, ma fille, assez. Ah ! ne va pas plus loin :
 Un serment ! ton époux n'en avait pas besoin.

ÉLÉNA.

Je dois...

FALIERO.

Lui pardonner un soupçon qui t'accable :
Il fût mort de douleur en te trouvant coupable.

ÉLÉNA, à part.

Taisons-nous !

FALIERO.

Doux moment ! mais je l'avais prévu,
Mon doute est éclairci.

SCÈNE XI.

FALIERO, ÉLÉNA, FERNANDO, ISRAEL.

ISRAEL, à Fernando.

Je vous dis qu'on l'a vu.

FERNANDO,

ici ?

ISRAEL.

Lui-même.

FERNANDO.

En vain son masque le rassure.

FALIERO.

Qui donc ? parlez.

ISRAEL.

Sténo.

FALIERO.

Sténo !

ÉLÉNA, à part.

J'en étais sûre,

C'était lui.

FALIERO.

Voilà donc comme ils ont respecté

Ma présence et les droits de l'hospitalité !

FERNANDO.

C'en est trop.

FALIERO.

Se peut-il ? ton rapport est fidèle ?

ISRAEL.

J'affirme devant Dieu ce que je vous révèle.

FALIERO.

Lioni le savait ; c'était un jeu pour tous...

J'y pense : un inconnu vous suivait malgré vous.

ÉLÉNA.

J'ignore...

FALIERO.

C'est Sténo.

FERNANDO.

Châtiez son audace.

FALIERO, faisant un pas vers le salon.

Je veux qu'avec opprobre à mes yeux on le chasse.

ÉLÉNA.

Arrêtez.

FALIERO, froidement.

Je vous crois : ne nous plaignons de rien ;

Ce serait vainement ; retirons-nous.

ISRAEL, bas au doge.

Eh bien ?

FALIERO, bas à Israël.

A minuit.

ISRAEL, en sortant.

J'y serai.

FALIERO.

Sortons : je sens renaître

Un courroux dont mon cœur ne pourrait rester maître.

ÉLÉNA.

Vous ne nous suivez pas, Fernando ?

FALIERO.

Non : plus tard.

Reste et donne un motif à mon brusque départ.

Que Lioni surtout en ignore la cause,

Il le faut ; d'un tel soin sur toi je me repose.

Point de vengeance ! adieu.

SCÈNE XII.

FERNANDO.

Que j'épargne son sang !

Mais je vous trahirais en vous obéissant !

Mais je dois le punir, mais il tarde à ma rage

Que son masque arraché, brisé sur son visage...

On vient. Dieu ! si c'était... Gardons de nous tromper :

Observons en silence, il ne peut m'échapper.

SCÈNE XIII.

FERNANDO, STÉNO.

STÉNO, qui est entré avec précaution, en ôtant son masque.

Personne ! ah, respirons !... Que la duchesse est belle !

(Il s'assied.)

Je la suivais partout. Point de grâce pour elle.

(Regardant son masque.)

L'heureuse invention pour tromper un jaloux !

Nuit d'ivresse !... un tumulte ! Ah ! le désordre est doux ;

Mais il a son excès : tant de plaisir m'accable.

FERNANDO, à voix basse.

Je vous cherche, Sténo.

STÉNO.

Moi !

FERNANDO.

Je cherche un coupable.

STÉNO.

Dites un condamné, surpris par trahison.

FERNANDO.

Vous vous couvrez d'un masque, et vous avez raison.

STÉNO, qui se lève en souriant.

Je sais tout le respect qu'un doge a droit d'attendre.

FERNANDO.

Vous le savez si peu, que je veux vous l'apprendre.

STÉNO.

Mes juges, ce matin, l'ont fait impunément ;

Mais une autre leçon aurait son châtement.

FERNANDO.

Ma justice pourtant vous en réserve une autre.

STÉNO.

C'est un duel ?

FERNANDO.

A mort : ou ma vie, ou la vôtre !

STÉNO.

Dernier des Faliero, je suis sûr de mes coups,

Et respecte un beau nom qui mourrait avec vous.

FERNANDO.

Insulter une femme est tout votre courage.

STÉNO.

Qui la défend trop bien l'insulte davantage.

FERNANDO.

Qu'avez-vous dit, Sténo ?

STÉNO.

La vérité, je crois.

FERNANDO.

Vous aurez donc vécû sans la dire une fois.

STÉNO.

Ce mot-là veut du sang.

FERNANDO.

Mon injure en demande.

STÉNO.

Où se répandra-t-il ?

FERNANDO.

Pourvu qu'il se répande,

N'importe.

STÉNO.

Où d'ordinaire on se voit seul à seul,

Près de saint Jean et Paul ?

FERNANDO.

Oui, devant mon aïeul :

Je veux rendre à ses pieds votre chute exemplaire.

STÉNO.

Beaucoup me l'avaient dit, aucun n'a pu le faire.

FERNANDO.

Eh bien ! ce qu'ils ont dit, j'ose le répéter,

Et ce qu'ils n'ont pas fait, je vais l'exécuter.

STÉNO.

A minuit !

FERNANDO.

A l'instant !

STÉNO.

Le plaisir me rappelle ;

Mais l'honneur à son tour me trouvera fidèle.

FERNANDO.

Distrait par le plaisir, on s'oublie au besoin.

STÉNO.

Non : ma pitié pour vous ne s'étend pas si loin.

FERNANDO.

J'irai de cet oubli vous épargner la honte.

STÉNO.

C'est un soin généreux dont je vous tiendrai compte.

Nos témoins ?

FERNANDO.

Dieu pour moi.

STÉNO.

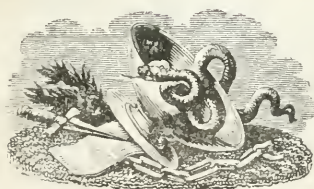
Pour tous deux.

FERNANDO.

Aujourd'hui

Un de nous deux, Sténo, paraîtra devant lui.

(Fernando sort ; Sténo rentre dans la salle de bal.)



ACTE TROISIÈME.

La place de saint Jean et Paul : l'église d'un côté, le canal de l'autre ; une statue au milieu du théâtre. Près du canal une madone éclairée par une lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIETRO, BERTRAM, STROZZI, aiguisant un stylet sur les degrés du piédestal.

PIETRO.

Bertram, tu parles trop.

BERTRAM.

Quand mon zèle m'entraîne,
Je ne consulte pas votre prudence humaine.

PIETRO.

J'ai droit d'en murmurer, puisqu'un de tes aveux
Peut m'envoyer au ciel plus tôt que je ne veux.

BERTRAM.

Lioni...

PIETRO.

Je le crains, même lorsqu'il pardonne.

BERTRAM.

Pietro le gondolier ne se fie à personne.

PIETRO.

Pietro le gondolier ne prend pour confidens,
Quand il parle tout haut, que les flots et les vents.

BERTRAM.

Muet comme un des Dix, hormis les jours d'ivresse.

PIETRO.

C'est vrai, pieux Bertram : chacun a sa faiblesse ;
Mais par le Dieu vivant !...

BERTRAM.

Tu profanes ce nom.

PIETRO.

Je veux jusqu'au succès veiller sur ma raison.

STROZZI.

Foi de condottiere ! si tu tiens ta parole,
A toi le collier d'or du premier que j'immole.

PIETRO.

Que fait Strozzi ?

STROZZI.

J'apprête, aux pieds d'un oppresseur,

Le stylet qui tuera son dernier successeur.

PIETRO.

Le doge !

BERTRAM.

Il insulta, dans un jour de colère,
Un pontife de Dieu durant le saint mystère ;
Qu'il meure !

PIETRO.

Je le plains.

STROZZI.

Moi, je ne le hais pas ;

Mais ses jours sont à prix : je frappe.

BERTRAM.

Ainsi ton bras

S'enrichit par le meurtre, et tu vends ton courage.

STROZZI.

Comme Pietro ses chants en côtoyant la plage ;
Comme toi, les objets façonnés par ton art.
Ton ciseau te fait vivre et moi c'est mon poignard.
L'intérêt est ma loi ; l'or, mon but ; ma patrie,
Celle où je suis payé ; la mort, mon industrie.

BERTRAM.

Strozzi, ton jour viendra.

PIETRO.

Fais trêve à tes leçons,

Leurs palais sont à nous ; j'en veux un : choisissons.

BERTRAM.

Il en est qu'on épargne.

PIETRO.

Aucun. Bertram, écoute :

Si je te croyais faible...

BERTRAM.

On ne l'est pas sans doute,

En jugeant comme Dieu qui sauve l'innocent.

PIETRO.

Pas un seul d'épargné !

STROZZI.

Pas un !

PIETRO.

Guerre au puissant !

STROZZI.

A son or !

PIETRO.

A ses vins de Grèce et d'Italie !

STROZZI.

Respect aux lois !

PIETRO.

Respect au serment qui nous lie !

Plus de patriciens ! qu'ils tombent sans retour ;
Et que dans mon palais on me serve à mon tour.

BERTRAM.

Qui donc , Pietro ?

STROZZI.

Le peuple : il en faut un peut-être.

PIETRO.

Je veux un peuple aussi ; mais je n'en veux pas être.

BERTRAM.

Si , pour leur succéder , vous renversez les grands ,
Sur les tyrans détruits mort aux nouveaux tyrans !

PIETRO, prenant son poignard.

Par ce fer !

BERTRAM, levant le sien.

Par le ciel !

STROZZI, qui se jette entre eux.

Bertram, sois le plus sage.

Vous battre !. A la bonne heure au moment du partage.
Rejoignons notre chef qui vous mettra d'accord.

PIETRO.

Plus bas ! j'entends marcher : là, debout, près du bord,
(Montrant le doge, couvert d'un manteau.)

Je vois quelqu'un.

STROZZI, à voix basse.

Veux-tu me payer son silence ?

Le canal est voisin.

BERTRAM.

Non, point de violence !

PIETRO.

Bertram a peur du sang.

BERTRAM, à Strozzî.

Viens.

STROZZI.

Soit : mais nous verrons,

Si je le trouve ici quand nous y reviendrons.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

FALIERO.

(Il s'avance à pas lents et s'arrête devant saint Jean et Paul.)

Minuit !... personne encor ! je croyais les surprendre ;
Mais mon rôle commence, et c'est à moi d'attendre.
Mes amis vont venir... Oui, doge, tes amis.

Ils presseront ta main. Dans quels lieux ? j'en frémis :
Deux princes dont je sors dorment dans ces murailles ;
Ce qui n'est plus que cendre a gagné des batailles.
Ils m'entendront !... Eh bien ! levez-vous à ma voix.
Regardez ces cheveux blanchis par tant d'exploits,
Et, de vos doigts glacés comptant mes cicatrices,
Aux crimes des ingrats mesurez leurs supplices !
O toi, qu'on rapporta sur ton noble étendard,
Vaincu par la fortune où j'ai vaincu plus tard,
Vaillant Ordelafo, dont je vois la statue,
Tends cette main de marbre à ta race abattue ;
Et toi, qui succombas, rongé par les soucis,
D'un trône où sans honneur je suis encore assis ;
Mânes de mes aïeux, quand ma tombe royale
Entre vos deux tombeaux remplira l'intervalle,
J'aurai vengé le nom de ceux dont j'héritai,
Et le rendrai sans tache à leur postérité !

SCÈNE III.

FALIERO, ISRAËL, BERTRAM, PIETRO,
STROZZI ; CONJURÉS.

ISRAËL.

Hâtons-nous : c'est ici ; l'heure est déjà passée.

STROZZI.

Pietro, Bertram et moi, nous l'avions devancée ;
Mais tu ne venais pas.

ISRAËL.

Tous sont présents ?

STROZZI.

Oui, tous,

Hors quelques-uns des miens qui veilleront sur nous ;
Braves dont je réponds.

PIETRO.

Et trois de mes fidèles,

Couchés, sur le canal, au fond de leurs nacelles ;
Leur voix doit au besoin m'avertir du danger.

ISRAËL.

(A Pietro.) (Au doge, retiré dans un coin de la scène.)

Bien !... Je comptais sur vous.

BERTRAM.

Quel est cet étranger ?

FALIERO.

Un protecteur du peuple.

ISRAËL.

Un soutien de sa cause,

Et celui que pour chef Israël vous propose.

PIETRO.

Qui peut te remplacer ?

ISRAEL.

Un plus digne.

STROZZI.

Son nom ?

FALIERO, s'avancant et se découvrant.

Faliero !

PIETRO.

C'est le doge.

TOUS.

Aux armes, trahison !

STROZZI.

Frappons : meure avec lui le traître qui nous livre !

ISRAEL.

Qu'un de vous fasse un pas, il a cessé de vivre.

BERTRAM.

Attendons, pour frapper, le signal du beffroi.

FALIERO.

J'admire ce courage enfanté par l'effroi :

Tous, le glaive à la main, contre un vieillards sans armes !

Leur père !... Pour qu'un glaive excite ses alarmes,

Enfans, la mort et lui se sont vus de trop près,

Et tous deux l'un pour l'autre ils n'ont plus de secrets.

Elle aurait quelque peine à lui sembler nouvelle,

Depuis quatre-vingts ans qu'il se joue avec elle.

Je viens seul parmi vous, et c'est vous qui tremblez !

Ce sont là les grands cœurs par ton choix rassemblés,

Ces guerriers qui voulaient, dans leur zèle héroïque,

D'un ramas d'oppresseurs purger la république,

Destructeurs du sénat, l'écraser, l'abolir ?

D'un vieux patricien le nom les fait pâlir.

Que tes braves amis cherchent qui leur commande.

Pour mon sang, le voilà ! qu'un de vous le répande :

Toi, qui le menaçais, toi, qui veux m'immoler,

Vous tous... Mais de terreur je les vois reculer.

Allons ! pas un d'entre eux, je leur rends cet hommage,

N'est assez lâche, au moins, pour avoir ce courage.

STROZZI.

Il nous fait honte, amis !

BERTRAM.

Nous l'avons mérité.

Avant qu'on le punisse il doit être écouté.

ISRAEL.

Vos soldats, Faliero, sont prêts à vous entendre.

FALIERO.

Eh bien ! à leur parler je veux encor descendre.

Est-ce un tyran qu'en moi vous prétendez punir ?

Ma vie est, jour par jour, dans plus d'un souvenir :

Déroutez d'un seul coup cette vaste carrière.

Mes victoires, passons : je les laisse en arrière ;

Mon règne devant vous, pour vous imposer moins,
Récuse en sa faveur ces glorieux témoins.

Quand vous ai-je opprimés, qui de vous fut victime,
Qui peut me reprocher un acte illégitime ?

Il est juge à son tour, celui qui fut martyr ;

C'est avec son poignard qu'il doit me démentir.

Justes, puis-je vous craindre ? ingrats, je vous défie.

Vous l'êtes : c'est pour vous que l'on me sacrifie ;

C'est en vous défendant que sur moi j'amassai

Ce fardeau de douleurs dont le poids m'a lassé ;

Pour vous faire innocens, je me suis fait coupable,

Et le plus grand de vous est le plus misérable.

Jugez-moi : le passé fut mon seul défenseur ;

Êtes-vous des ingrats, ou suis-je un oppresseur ?

BERTRAM.

Si Dieu vous couronnait, vous le seriez peut-être.

FALIERO.

Vous savez qui je fus ; voici qui je veux être :

Votre vengeur d'abord. Vous exposez vos jours ;

Le succès à ce prix ne s'obtient pas toujours ;

Toujours la liberté : qui périt avec gloire,

S'affranchit par la mort comme par la victoire.

Mais le succès suivra vos desseins généreux,

Si je veux les servir : compagnons, je le veux.

La cloche de Saint-Marc à mon ordre est soumise ;

Trois coups, et tout un peuple est debout dans Venise :

Ces trois coups sonneront. Mes cliens sont nombreux,

Mes vassaux plus encor ; je m'engage pour eux.

Frappez donc ! dans son sang noyez la tyrannie ;

Venise en sortira, mais libre et rajeunie.

Votre vengeur alors redevient votre égal.

Des débris d'un corps faible à lui-même fatal,

D'un État incertain, république ou royaume,

Qui n'a ni roi, ni peuple, et n'est plus qu'un fantôme,

Formons un État libre où régneront les lois,

Où les rangs mérités s'appuieront sur les droits,

Où les travaux, eux seuls, donneront la richesse ;

Les talens, le pouvoir ; les vertus, la noblesse.

Ne soupçonnez donc pas que, dans la royauté,

L'attrait du despotisme aujourd'hui m'ait tenté.

Se charge qui voudra de ce poids incommode !

Mes vœux tendent plus haut : oui, je fus prince à Rhode,

Général à Zara, doge à Venise ; eh bien !

Je ne veux pas descendre, et me fais citoyen.

PIETRO, en frappant sur l'épaule du doge.

C'est parler dignement !

(Le doge se recule avec un mouvement involontaire de dédain.)

D'où vient cette surprise ?

Entre égaux !...

ISRAEL.

De ce titre en vain on s'autorise,
 Pour sortir du respect qu'on doit à la vertu.
 Vous, égaux ! à quel siège as-tu donc combattu ?
 Sur quels bords ? dans quels rangs ? S'il met bas sa naissance,
 Sa gloire au moins lui reste, et maintient la distance.
 Il reste grand pour nous, et doit l'être en effet
 Moins du nom qu'il reçut que du nom qu'il s'est fait.
 Sers soixante ans Venise ainsi qu'il l'a servie ;
 Risque vingt fois pour elle et ton sang et ta vie ;
 Mets vingt fois sous ses pieds un pavillon rival,
 Et tu pourras alors te nommer son égal !

PIETRO.

Si par ma liberté j'excite sa colère,
 Il est trop noble encor pour un chef populaire.

FALIERO.

Moi t'en vouloir ! pourquoi ? Tu n'avais aucun tort,
 Aucun. Ta main, mon brave, et soyons tous d'accord !
 Je me dépouille aussi de ce nom qui vous gêne :
 Pour l'emporter sur vous, mon titre c'est ma haine.
 Si ce titre par toi m'est encor disputé,
 Dis-moi qui de nous deux fut le plus insulté.
 Compare nos affronts : autour du Bucentaure,
 Quand vos cris saluaient mon règne à son aurore,
 Je marchais sur des fleurs, je respirais l'encens ;
 Ces fiers patriciens à mes pieds fléchissants,
 Ils semblaient mes amis... Hélas ! j'étais leur maître.
 Leur politique alors fut de me méconnaître.
 Captif de mes sujets, sur mon trône enchaîné,
 Flétri, j'osai me plaindre et je fus condamné ;
 Je condamne à mon tour : mourant, je me relève,
 Et sans pitié comme eux, terrible, armé du glaive,
 Un pied dans le cercueil, je m'arrête, et j'en sors
 Pour envoyer les Dix m'annoncer chez les morts.
 Mais prince ou plébéien, que je règne ou conspire,
 Je ne puis échapper aux soupçons que j'inspire.
 Les vôtres m'ont blessé. Terminons ce débat :
 Qui me craignait pour chef me veut-il pour soldat ?
 Je courbe devant lui ma tête octogénaire,
 Et je viens dans vos rangs servir en volontaire.
 Faites un meilleur choix, il me sera sacré ;
 Quel est celui de vous à qui j'obéirai ?

ISRAEL.

C'est à nous d'obéir.

BERTRAM.

Je donnerai l'exemple.

Un attentat par vous fut commis dans le temple ;
 Expiez votre faute en vengeant les autels.

FALIERO.

Je serai l'instrument des décrets éternels.

STROZZI.

Aux soldats étrangers on a fait des promesses ;
 Les tiendrez-vous ?

FALIERO, lui jetant une bourse.

Voici mes premières largesses.

PIETRO.

Mes gondoliers mourront pour leur libérateur.

FALIERO.

Tel qui fut gondolier deviendra sénateur.

TOUS.

Honneur à Faliero !

ISRAEL.

Jurez-vous de le suivre ?

TOUS.

Nous le jurons !

ISRAEL.

Eh bien ! que son bras nous délivre !

(Au doge.)

Quand voulez-vous agir ?

FALIERO.

Au lever du soleil.

BERTRAM.

Sitôt !

FALIERO.

Toujours trop tard dans un projet pareil.
 Bien choisir l'heure est tout pour le succès des hommes.
 Le hasard devient maître au point où nous en sommes ;
 Qui sait s'il veut nous perdre ou s'il doit nous servir ?
 Otez donc au hasard ce qu'on peut lui ravir.

BERTRAM.

Mais tous périront-ils ?

PIETRO.

Sous leurs palais en cendre.

ISRAEL.

Il faut achever l'œuvre ou ne pas l'entreprendre.
 Bertram, qu'un d'eux survive au désastre commun,
 En lui tous revivront ; ainsi tous, ou pas un :
 Le père avec l'époux, le frère avec le frère,
 Tous, et jusqu'à l'enfant sur le corps de son père !

BERTRAM.

Faliero seul commande et doit seul décider.

ISRAEL, au doge.

Prononcez !

FALIERO, après un moment de silence.

Ah, cruels ! qu'osez-vous demander ?
 Mes mains se résignaient à leur sanglant office ;
 Mais prendre sur moi seul l'horreur du sacrifice !...

(A Israël.)

Tu peux l'ordonner, toi ! tu ne fus qu'opprimé ;
 Mais moi, s'ils m'ont trahi, jadis ils m'ont aimé.

Nous avons confondu notre joie et nos larmes :
 Les anciens du conseil sont mes compagnons d'armes,
 Mes compagnons d'enfance. Au sortir de nos jeux,
 J'ai couché sous leur tente, et j'ai dit avec eux,
 A la table où pour moi leur coupe s'est remplie,
 Ces paroles du cœur que jamais on n'oublie.
 Adieu, vivans récits de nos premiers combats !
 Je ne verrai donc plus, en lui tendant les bras,
 Sur le front d'un vieillard rajeuni par ma vue,
 Un siècle d'amitié m'offrir la bienvenue.
 Je tue, en les frappant, le passé, l'avenir,
 Et reste sans espoir comme sans souvenir.

ISRAEL, avec impatience.

Eh quoi ! vous balancez ?

UN GONDOLIER.

« Gondolier, la mer t'appelle ;
 « Pars et n'attends pas le jour.

PIETRO.

C'est un avis : silence !

LE GONDOLIER.

« Adieu, Venise, la belle ;
 « Adieu, pays, mon amour !

ISRAEL.

Un importun s'approche ; évitons sa présence.

LE GONDOLIER.

« Quand le devoir l'ordonne,
 « Venise, on t'abandonne,
 « Mais c'est sans t'oublier.

FALIERO.

Que chacun à ma voix revienne au rendez-vous,
 Et sans nous éloigner, amis, séparons-nous.

LE GONDOLIER.

« Que saint Marc et la madone
 « Soient en aide au gondolier ! »

(Les conjurés sortent d'un côté : une gondole s'arrête sur le canal
 Fernando et Sténo en descendent.)

SCÈNE IV.

FERNANDO, STÉNO.

FERNANDO. Il tire son épée.

L'instant est favorable et la place est déserte !

STÉNO.

Du sang-froid, Fernando ; vous cherchez votre perte.

FERNANDO.

Défends-toi.

STÉNO.

Calmez-vous : je prévois votre sort.

FERNANDO.

Le tien.

STÉNO.

Je dois...

FERNANDO.

Mourir ou me donner la mort.

En garde !

STÉNO, tirant son épée.

Il le faut donc ; mais c'est pour ma défense.

FERNANDO.

Enfin ta calomnie aura sa récompense.

(Ils combattent.)

STÉNO.

Vous êtes blessé.

FERNANDO.

Non.

STÉNO.

Votre sang coule.

FERNANDO.

Eh bien !

Celui que j'ai perdu va se mêler au tien :

Meurs, lâche !

STÉNO.

Vaine atteinte ! et la mienne...

FERNANDO.

Ah ! j'expire.

(Il chancelle et tombe sur les degrés du piédestal de la statue.)

La fortune est pour vous.

STÉNO.

Mais je dois la maudire,

Et je veux...

FERNANDO.

Laissez-moi, non ; j'aurai des secours.

(Avec force.)

On vient. Non : rien de vous ! Fuyez, sauvez vos jours.

(Sténo s'éloigne, tandis que les conjurés accourent.)

SCÈNE V.

FERNANDO, FALIERO, ISRAEL, BERTRAM,
 PIETRO, STROZZI ; CONJURÉS.

ISRAEL.

Un des deux est tombé.

FALIERO.

Jusqu'à nous parvenue,

Cette voix... ah ! courons ! cette voix m'est connue.

C'est Fernando, c'est lui !

FERNANDO.

Le doge!

FALIERO.

O désespoir!

O mon fils! qu'as-tu fait? mon fils!

FERNANDO.

Moi, vous revoir.

Expirer à vos pieds!... Dieu juste!

FALIERO.

Je devine

Par quel bras fut porté le coup qui t'assassine :

Par eux, toujours par eux! Ils m'auront tout ravi.

Du trépas de Sténo le tien sera suivi.

FERNANDO.

Il s'est conduit en brave.

FALIERO.

O trop chère victime,

Que de ce cœur brisé la chaleur te ranime!

N'écarte pas la main qui veut te secourir...

Mon fils! si près de toi, je t'ai laissé périr!

Mon espoir! mon orgueil!... je n'ai pu le défendre.

Au cercueil, avant moi, c'est lui qui va descendre,

Et ma race avec lui!

FERNANDO.

C'en est fait; je le sens...

Ne me prodiguez plus des secours impuissans.

Une sueur glaécée inonde mon visage...

FALIERO.

Que fais-tu?

FERNANDO, essayant de se soulever.

Je voudrais... Donnez-m'en le courage,

O Dieu!

FALIERO.

D'où naît l'horreur qui semble te troubler?

FERNANDO.

Je veux... c'est à genoux que je veux vous parler.

Je ne puis...

FALIERO, le serrant dans ses bras.

Sur mon cœur! sur mon cœur!

FERNANDO.

Ah! mon père,

Grâce! pardonnez-moi.

FALIERO.

Quoi! ta juste colère?

C'est celle d'un bon fils!

FERNANDO.

Grâce! Dieu vous entend:

Désarmez le courroux de ce Dieu qui m'attend.

FALIERO.

Comment punirait-il ta désobéissance?

L'arrêt qui doit t'absoudre est prononcé d'avance.

Je te bénis. En paix de mon sein paternel

Va déposer ton âme au sein de l'Éternel.

Ne crains pas son courroux; fût-il inexorable,

Il ne trouverait plus où frapper le coupable;

Je t'ai couvert, mon fils, de pardons et de pleurs.

FERNANDO.

Mon père, embrassez-moi... Venise... et toi... je meurs!

ISRAËL, à Faliero après un moment de silence.

Balancez-vous encor?

FALIERO, qui se relève en ramassant l'épée de Fernando.

L'arme qui fut la sienne

De sa main défaillante a passé dans la mienne

Juge donc si ce fer, témoin de son trépas,

Au moment décisif doit reculer d'un pas.

Vengeance!... Au point du jour!... Pour quitter sa demeure,

Que chacun soit debout dès la quatrième heure.

Au portail de saint Marc, par différens chemins,

Vous marcherez, le fer et le feu dans les mains,

En criant : Trahison! Sauvons la république!

Aux armes! Les Génois sont dans l'Adriatique!

Le beffroi sur la tour s'ébranle à ce signal;

Les nobles, convoqués par cet appel fatal,

Pour voler au conseil, en foule se répandent

Dans la place où déjà vos poignards les attendent.

A l'œuvre! ils sont à nous! Courez, moissonnez-les!

Qu'il tombent par milliers sur le seuil du palais.

(A Strozzi.)

Toi, si quelqu'un d'entre eux échappait au carnage,

Du pont de Rialto ferme-lui le passage;

(A Bertram.)

(A Pietro.)

Toi, surprends l'arsenal; toi, veille sur le port;

Israël, à Saint-Marc; moi, partout où la mort

Demande un bras plus ferme et des coups plus terribles.

Relevez de mon fils les restes insensibles :

Mais, par ces tristes jours dont il était l'appui

Par ces pleurs menaçans, jurez-moi, jurez-lui

Qu'au prochain rendez-vous où les attend son ombre,

Pas un ne manquera, si grand que soit leur nombre;

Qu'ils iront à sa suite unir en périssant

Le dernier de leur race au dernier de mon sang.

Par vos maux, par les miens, par votre délivrance,

Jurez tous avec moi : vengeance, amis!

TOUS, excepté Bertram, en étendant leurs épées sur le cadavre de Fernando.

Vengeance!

ACTE QUATRIÈME.

Le palais du doge.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLÉNA, FALIERO.

(Éléna est assise, le coude appuyé sur une table : elle dort.)

FALIERO, qui entre par le fond.

Qu'ils ramaient lentement dans ces canaux déserts !
Le vent du midi règne ; il pèse sur les airs,
Il m'opprime, il m'accable... Expirer avant l'âge,
Lui, que je vis hier s'élançer sur la plage,
Franchir d'un pas léger le seuil de ce séjour !
Il arrivait joyeux : aujourd'hui quel retour !

(Apercevant la duchesse.)

Éléna m'attendait dans ses habits de fête :
Sa parure de bal couronne encor sa tête.
Le deuil est là, près d'elle ; et le front sous des fleurs,
Elle a fermé ses yeux sans prévoir de malheurs.
Laissons-les du sommeil goûter en paix les charmes ;
Ils ne se rouvriraient que pour verser des larmes.

ÉLÉNA, endormie.

Hélas !

FALIERO.

D'un rêve affreux son cœur est agité ;
Moins affreux cependant que la réalité :
Bientôt...

ÉLÉNA, de même.

Mort de douleur... en te trouvant... coupable.

FALIERO.

D'un soupçon qui l'outrage, ô suite inévitable !
Jusque dans son repos, dont le calme est détruit,
De mon funeste aveu le souvenir la suit.
Chère Éléna !

ÉLÉNA, s'éveillant.

Qu'entends-je ? où suis-je ? qui m'appelle ?

FALIERO.

Ton ami.

ÉLÉNA.

Vous ! c'est vous !

FALIERO.

A mes désirs rebelle,

Par tendresse, il est vrai, pourquoi m'attendre ainsi ?

ÉLÉNA.

Que vous avez tardé !

FALIERO.

Je l'ai dû.

ÉLÉNA.

Vous voici !

C'est vous !.. Dieu ! quels tourmens m'a causés votre absence !
Je marchais, j'écoutais : dans mon impatience,
Quand le bruit d'une rame éveillait mon espoir,
J'allais sur ce balcon me pencher pour vous voir.
La gondole en passant m'y laissait immobile ;
Tout, excepté mon cœur, redevenait tranquille.
J'ai vu les astres fuir et la nuit s'avancer,
Et des palais voisins les formes s'effacer,
Et leurs feux qui du ciel perçaient le voile sombre,
Éteints jusqu'au dernier, disparaître dans l'ombre.
Que l'attente et la nuit allongent les momens !
Je ne pouvais bannir mes noirs pressentimens.
Je tressaillais de crainte, et pourquoi ? je l'ignore.

FALIERO.

Tu trembles sur mon sein.

ÉLÉNA.

Quand donc viendra l'aurore ?

Oh ! qu'un rayon du jour serait doux pour mes yeux !
Funeste vision !... quelle nuit ! quels adieux !

Il m'a semblé... j'ai cru... l'abîme était horrible,
Et mes bras, que poussait une force invincible,
Vous traînaient, vous plongeaient dans cet abîme ouvert,
Malgré moi, mais toujours, toujours !... Que j'ai souffert !
J'entends encor ce cri qui du tombeau s'élève,
Qui m'accuse... O bonheur ! je vous vois, c'est un rêve !

FALIERO.

Ne crains plus.

ÉLÉNA.

Loin de moi quel soin vous appelait ?

FALIERO.

Tu le sauras.

ÉLÉNA.

Si tard, dans l'ombre !...

FALIERO.

Il le fallait.

ÉLÉNA.

Pour vous accompagner, pas un ami ?

FALIERO.

Personne.

ÉLÉNA.

Pas même Fernando ?

FALIERO.

Lui, grand Dieu !

ÉLÉNA.

Je frissonne.

Vous cachez dans vos mains votre front abattu.

O ciel ! du sang !

FALIERO.

Déjà ?

ÉLÉNA.

Le vôtre ?

FALIERO.

Que dis-tu ?

Que n'est-il vrai !

ÉLÉNA.

Parlez !

FALIERO.

Un autre...

ÉLÉNA.

Osez m'instruire.

Qui ? j'aurai du courage et vous pouvez tout dire :

Qui donc ?

FALIERO.

Il n'est plus temps de te cacher son sort ;

Sous mes yeux Fernando...

ÉLÉNA.

Vous pleurez : il est mort.

FALIERO.

Digne de ses aïeux, pour une juste cause ;

La tienne !

ÉLÉNA.

C'est pour moi !

FALIERO.

Près de nous il repose,

Mais froid comme ce marbre, où penché tristement,

Je pleurais, j'embrassais son corps sans mouvement ;

Pleurs qu'il ne sentait plus, douce et cruelle étreinte

Qui n'a pu ranimer une existence éteinte !

J'ai trouvé sur son cœur réchauffé par ma main,

Ce tissu malheureux qui le couvrait en vain :

Quelque gage d'amour !

ÉLÉNA, qui reconnaît son écharpe.

La force m'abandonne.

Objet funeste, affreux !

FALIERO.

Ah ! qu'ai-jé fait ? pardonne.

J'aurais dû t'épargner...

ÉLÉNA.

Non ! c'est mon châtement.

Ne m'accusait-il pas à son dernier moment ?

Lui qui mourait pour moi !... Fernando !...

FALIERO.

Je l'atteste

Par son sang répandu, par celui qui me reste,

Ceux qui causent nos maux gémiront à leur tour.

ÉLÉNA.

Nuit d'horreur !

FALIERO.

Que doit suivre un plus horrible jour.

ÉLÉNA.

Le deuil, à son lever, couvrira ces murailles.

FALIERO.

Ce jour se lèvera sur d'autres funérailles.

ÉLÉNA.

Quoi !...

FALIERO.

La mort est ici, mais elle en va sortir.

ÉLÉNA.

Quel projet formez-vous ?

FALIERO.

Prête à les engloutir,

Du sénat et des Dix la tombe est entr'ouverte.

ÉLÉNA.

Par vous ?

FALIERO.

Pour te venger.

ÉLÉNA.

Vous conspirez ?

FALIERO.

Leur perte.

ÉLÉNA.

Vous !

FALIERO.

Des bras généreux qui s'unissent au mien

Sont armés pour punir mes affronts et le tien.

ÉLÉNA.

Ciel ! une trahison, et vous l'avez conçue !

Abjurez un dessein dont je prévois l'issue.

N'immolez pas Venise à vos ressentimens :

Venise, qui du doge a reçu les sermens,

Est votre épouse aussi, mais fidèle, mais pure,

Mais digne encor de vous...

FALIERO.

Moins que toi ! Leur injure

Rend tes droits plus sacrés.

ÉLÉNA.

Eh bien ! si c'est pour moi
Que vos jours en péril, que votre honneur...

FALIERO.

Tais-toi !

ÉLÉNA, à part :

Qu'allais-je faire, ô ciel !

FALIERO.

Tais-toi : quelqu'un s'avance.

SCÈNE II.

FALIERO, ÉLÉNA, VICENZO.

VICENZO.

Le seigneur Lioni demande avec instance
Une prompte entrevue...

FALIERO.

A cette heure ?

VICENZO.

A l'instant,

Pour révéler au doge un secret important.

FALIERO.

Lioni !

VICENZO.

Devant vous faut-il qu'on l'introduise ?

Il y va, m'a-t-il dit, du salut de Venise.

FALIERO.

Attendez : est-il seul ?

VICENZO.

Les seigneurs de la nuit

Entourent un captif que vers vous il conduit.

FALIERO.

L'a-t-on nommé ?

VICENZO.

Bertram.

FALIERO, bas.

Bertram !

ÉLÉNA, bas au doge.

Ce nom vous trouble.

FALIERO.

(A Élénà.) (A Vicenzo.)

Moi ! Qu'ils viennent tous deux.

SCÈNE III.

ÉLÉNA, FALIERO.

FALIERO, à Élénà.

Sors !

ÉLÉNA.

Ma frayeur redouble.

Ce Bertram !...

FALIERO.

Ne crains rien.

ÉLÉNA.

C'est un des conjurés.

FALIERO.

Calme-toi.

ÉLÉNA.

Je ne puis.

FALIERO.

Mais vous me trahirez !

Sortez !

ÉLÉNA.

Non, je suis calme.

SCÈNE IV.

FALIERO, ÉLÉNA, LIONI, BERTRAM.

LIONI, s'avancant vers le doge.

Un complot nous menace :

De ce noir attentat j'ai découvert la trace,
Et j'accours...

(Il aperçoit Élénà.)

Mais, pardon !

FALIERO.

Madame, laissez-nous.

ÉLÉNA.

Affreuse incertitude !

SCÈNE V.

FALIERO, LIONI, BERTRAM.

FALIERO, froidement à Lioni.

Eh bien, que savez-vous ?

J'écoute.

LIONI.

J'étais seul, en proie à la tristesse
Qui suit parfois d'un bal le tumulte et l'ivresse,
De je ne sais quel trouble agité sans raison.
Un homme, c'était lui, client de ma maison,
Que j'honorai longtemps d'une utile assistance,
Et qui m'a dû tantôt quelque reconnaissance,
Réclame la faveur de me voir en secret.
Écarté par mes gens, il insiste : on l'admet.

«Devant Dieu, me dit-il, voulez-vous trouver grâce ?
 «Ne sortez pas demain.» Je m'étonne; à voix basse,
 L'œil humide, il ajoute en me serrant la main :
 «Je suis quitte avec vous ; ne sortez pas demain.»
 Et pourquoi?... Les regards inclinés vers la terre,
 Immobile, interdit, il s'obstine à se taire.
 J'épiais sa pâleur de cet œil pénétrant
 Dont je cherche un aveu sur le front d'un mourant ;
 Je le presse ; il reprend d'une voix solennelle :
 «Si la cloche d'alarme à Saint-Marc vous appelle,
 «N'y courez pas, adieu !» Je le retiens alors :
 On l'entoure à ma voix, on l'arrête ; je sors.
 Quatre rameurs choisis sautent dans ma gondole,
 Il y monte avec moi : je fais un signe, on vole,
 Et je l'amène ici, pour qu'au chef de l'État
 Un aveu sans détour dénonce l'attentat.

FALIERO.

Il n'a rien dit de plus ?

LIONI.

Mais il doit tout vous dire.

Je ne suis pas le seul contre qui l'on conspire.
 Si j'en crois mes soupçons, Venise est en danger :
 Qu'il s'explique, il le faut.

FALIERO.

Je vais l'interroger.

(Il s'assied entre Bertram et Lioni qui est appuyé sur le dos de son fauteuil.)

(A Bertram.)

Approchez : votre nom ?

BERTRAM.

Bertram.

LIONI, bas au doge.

On le révère ;

On cite à Rialto sa piété sévère :
 Parlez-lui du ciel.

FALIERO.

(A Lioni.)

Oui. Bertram, regardez-moi.

BERTRAM.

Seigneur...

LIONI.

Lève les yeux.

FALIERO.

N'ayez aucun effroi.

LIONI.

Si tu ne caches rien, ta grâce est assurée.

FALIERO.

Je sauverai vos jours, ma parole est sacrée ;
 Vous savez à quel prix ?

BERTRAM.

Je le sais.

FALIERO.

Descendez

Au fond de votre cœur, Bertram, et répondez,
 Quand vous aurez senti si votre conscience
 Vous fait ou non la loi de rompre le silence...

LIONI.

Quels sont les intérêts dont tu vas disposer.

FALIERO.

Et quels jours précieux vous pouvez exposer.

BERTRAM.

J'ai parlé ; mon devoir m'ordonnait de le faire.

LIONI.

Achève.

FALIERO.

Et maintenant il vous force à vous taire,
 Si je vous comprends bien ?

BERTRAM.

Il est vrai.

LIONI.

L'Éternel

Te défend de cacher un projet criminel.

FALIERO.

Ce projet, quel est-il ?

BERTRAM.

Je n'ai rien à répondre.

LIONI.

Mais ton premier aveu suffit pour te confondre.

BERTRAM.

Une voix m'avait dit : Sauve ton bienfaiteur.

LIONI.

Je suis donc menacé ?

FALIERO.

Lui seul ?

LIONI.

Quel est l'auteur,

Le chef de ce complot ?

FALIERO.

Parlez.

BERTRAM.

Qu'il me pardonne ;

J'ai voulu vous sauver, mais sans trahir personne.

LIONI.

Serais-tu son complice ?

FALIERO.

Ou seulement un bruit,

Quelque vague rapport vous aurait-il instruit ?

BERTRAM.

Je ne mentirai pas.

LIONI.

Alors que dois-je craindre ?

Quel poignard me poursuit ? où, quand doit-il m'atteindre, Comment ?

BERTRAM.

De ce péril j'ai dû vous avertir ;
C'est à vous désormais de vous en garantir.
Ma tâche est accomplie.

LIONI.

Et la nôtre commence :

Les douleurs vont bientôt...

BERTRAM, faisant un pas vers le doge.

Quoi ! vous ?...

FALIERO.

Notre élémence

Suspend encor l'emploi de ce dernier moyen.

(Bas à Lioni.)

Réduit au désespoir il ne vous dirait rien.

LIONI.

(Bas au doge.) (A Bertram.)

Il faiblit. Tu l'entends, nous voulons tout connaître.
Songe que Dieu t'écoute.

FALIERO.

Et qu'il punit le traître.

BERTRAM.

Malheureux !

LIONI.

Que tu peux mourir dans les tourmens,
Sans qu'on te donne un prêtre à tes derniers momens.

BERTRAM.

Dieu ! qu'entends-je ?

FALIERO.

Oui, demain.

LIONI.

N'accordons pas une heure,

Non, pas même un instant ; qu'ils'expliquent ou qu'il meure.

BERTRAM.

Je ne résiste plus.

LIONI.

Parle donc.

BERTRAM.

Eh bien !...

FALIERO, se levant.

Quoi ?

BERTRAM.

Je vais tout dire.

LIONI.

Enfin !

BERTRAM, au doge.

A vous seul.

FALIERO.

Suivez-moi.

(Faisant un signe à Lioni.)

Je reviens.

SCÈNE VI.

LIONI.

Il me sauve, et c'est moi qu'il redoute !
Le doge l'épargnait ; mais par bonté sans doute.
Ses longs ménagemens me semblaient superflus :
Pour un patricien qu'aurait-il fait de plus ?
Il interrogeait mal ; point d'art ! aucune étude !
Mais a-t-il, comme nous, cette froide habitude
De marcher droit au but, sans pitié, sans courroux,
Et, si la mort d'un seul importe au bien de tous,
De voir dans la torture, à nos yeux familière,
Le chemin le plus court qui mène à la lumière ?
C'est étrange : Bertram frémit en l'abordant,
Et ne veut à la fin que lui pour confident.
On eût dit qu'en secret leurs yeux d'intelligence...
Voilà de mes soupçons ! J'ai tort : de l'indulgence !
Par l'âge et les travaux le doge est affaibli...
Mais au dernier moment d'où vient qu'il a pâli ?
Réfléchissons : j'arrive, et, contre mon attente,
Il est debout ; pourquoi ? point d'affaire importante.
Quel soin l'occupait donc ? Mon aspect l'a troublé ;
Il s'est remis soudain, mais il avait tremblé.
Il nourrit contre nous une implacable haine :
S'il osait... Lui ; jamais !... Chancelante, incertaine,
La duchesse en partant semblait craindre mes yeux.
Son effroi la ramène ; il faut l'observer mieux :
Je lirai dans son cœur.

SCÈNE VII.

LIONI, ÉLÉNA.

LIONI.

Votre Altesse, j'espère,
D'une grave entrevue excuse le mystère.

ÉLÉNA.

Il ne m'appartient pas d'en sonder les secrets.
Mais le doge est absent ?...

LIONI.

Pour de grands intérêts.

Puis-je sans trop d'orgueil penser qu'une soirée
Où d'hommages si vrais je vous vis entourée
Vous a laissé, madame, un heureux souvenir ?

ÉLÉNA.

(A part.)

Charmant : j'y pense encor. Qui peut le retenir ?

(A Lioni.)

Ce prisonnier sans doute occupe Son Altesse ?

LIONI.

Lui-même. Qu'avez-vous ?

ÉLÉNA.

Rien.

LIONI.

Il vous intéresse ?

ÉLÉNA.

Moi !... mais c'est la pitié qui m'intéresse à lui :

Je plains un malheureux. Et son sort aujourd'hui ?...

LIONI, avec indifférence.

Sera celui de tous.

ÉLÉNA, à part.

Que dit-il ?

LIONI, à part.

Elle tremble.

ÉLÉNA.

D'autres sont accusés ?

LIONI, froidement.

Tous périront ensemble.

Il a fait tant d'aveux !

ÉLÉNA, vivement.

A vous, seigneur ?

LIONI.

Du moins

Au doge qui l'écoute.

ÉLÉNA.

Au doge, et sans témoins ?

LIONI.

Sans témoins.

ÉLÉNA, à part.

O bonheur !

LIONI, à part.

Ce mot l'a rassurée.

(A Élén.)

Mais Votre Altesse hier s'est trop tôt retirée.

Ce bal semblait lui plaire, et le doge pourtant

Ne l'a de sa présence honoré qu'un instant.

ÉLÉNA.

Ses travaux lui rendaient le repos nécessaire..

LIONI.

Il veille encor.

ÉLÉNA, vivement.

C'est moi, je dois être sincère,

C'est moi qui, fatiguée...

LIONI.

Et vous veillez aussi...

Pour ne le pas quitter ?

ÉLÉNA.

Seule, inquiète ici,

J'attendais...

LIONI, vivement.

Qu'il revint ? Une affaire soudaine

L'a contraint de sortir ?

ÉLÉNA.

Non ; mais sans quelque peine

Je ne pouvais penser que chez lui de retour

Un travail assidu l'occupât jusqu'au jour ;

Et vous partagerez la crainte que m'inspire

Un tel excès de zèle.

LIONI.

En effet.

ÉLÉNA, à part.

Je respire.

LIONI, à part.

J'avais raison.

ÉLÉNA.

Il vient.

SCÈNE VIII.

ÉLÉNA, LIONI, FALIERO.

FALIERO, qui prend Lioni à part.

Le coupable a parlé.

LIONI.

Eh bien, seigneur ?

FALIERO.

Plus tard le conseil assemblé

Apprendra par mes soins tout ce qu'il doit apprendre.

Sous le pont des Soupirs Bertram vient de descendre.

Reposez-vous sur moi, sans vous troubler de rien ;

Je ferai mon devoir.

LIONI, à part.

Je vais faire le mien.

SCÈNE IX.

ÉLÉNA, FALIERO.

FALIERO.

La victoire me reste !

ÉLÉNA.

A quoi tient votre vie !

FALIERO.

Qu'importe ? elle est sauvée.

ÉLÉNA.

Un mot vous l'eût ravie.

FALIERO.

Du cachot de Bertram ce mot ne peut sortir :
Renaïs à l'espérance.

ÉLÉNA.

Et comment la sentir ?

Mon cœur s'est épuisé dans cette angoisse affreuse ;
Plaînez-moi : je n'ai pas la force d'être heureuse.

FALIERO.

Une heure encore d'attente !

ÉLÉNA.

Un siècle de douleurs,

Quand je crains pour vos jours !

FALIERO.

Qu'ils tremblent pour les leurs !

Adieu.

ÉLÉNA.

Vous persistez ?

FALIERO.

Mourir, ou qu'ils succombent !

ÉLÉNA.

Vous mourrez !... C'est sur vous que vos projets retombent !
Ma terreur me le dit. C'est Dieu, mon cœur le sent,
C'est Dieu qui m'a parlé, la mort, la voix du sang.
C'est Fernando, c'est lui dont le sort vous menace,
Qui du doigt au cercueil m'a montré votre place.
Voulez-vous me laisser seule entre deux tombeaux ?
Grâce ! J'ai tant pleuré ! ne comblez pas mes maux.
Cédez ; vous n'irez pas ! non : grâce, il faut me croire.
Grâce pour moi, pour vous, pour soixante ans de gloire !

FALIERO.

Mais ma gloire, c'est toi : ton époux, ton soutien
Perdra-t-il son honneur en mourant pour le tien ?
Je ne venge que lui.

ÉLÉNA.

Que lui !

FALIERO.

Pour le défendre

Ma confiance en toi m'a fait tout entreprendre.
Sur ton pieux respect, sur ta jeune raison
Si je me reposais avec moins d'abandon ;
Pour lui faire un tourment de ma terreur jalouse,
Avili par mon choix, si j'aimais une épouse,
Qui, chargée à regret du fardeau de mes ans,
Pourrait à leurs dédains livrer mes cheveux blancs ;
Non, non, je n'irais pas, combattu par mes doutes,
Affronter les périls que pour moi tu redoutes.

ÉLÉNA.

Grand Dieu !

FALIERO.

Je n'irais pas, follement irrité,
Pour venger de son nom l'opprobre mérité,
Pour elle, pour sa cause et ses jours méprisables,
Ternir un siècle entier de jours irréprochables.
Non, courbé sous sa honte et cachant ma douleur,
Je n'aurais accusé que moi de mon malheur.

ÉLÉNA.

Qu'avez-vous dit ?

FALIERO.

Mais toi, toi qu'ils ont soupçonnée,
Digne appui du vieillard à qui tu t'es donnée,
Modèle de vertu dans ce triste lien,
Ange consolateur, mon orgueil, mon seul bien...

ÉLÉNA.

O tourment !

FALIERO.

Tu verrais de ta vie exemplaire
L'outrage impunément devenir le salaire !
Ah ! je cours...

ÉLÉNA.

Arrêtez !

FALIERO.

Ne te souviens-tu pas
De l'heure où ton vieux père expira dans nos bras ?
A son dernier soupir il reçut ta promesse
De m'aimer, d'embellir, d'honorer ma vieillesse :
Tu l'as fait.

ÉLÉNA.

C'en est trop !

FALIERO.

Je promis à mon tour
De veiller sur ton sort jusqu'à mon dernier jour.
Ton père me l'ordonne.

ÉLÉNA.

Écartez cette image.

FALIERO.

C'est lui...

ÉLÉNA.

Je parlerais !

FALIERO.

C'est lui qui m'encourage
A remplir mon devoir, à tenir mon serment,
A défendre sa fille.

ÉLÉNA.

A la punir.

FALIERO.

Comment ?

ÉLÉNA.

Vengez-vous ; punissez. Le sang qu'il vous demande
C'est le mien. Punissez ; votre honneur le commande ;
Mais n'immolez que moi, moi seule : cet honneur
Pour qui vous exposez repos, gloire, bonheur,
Je l'ai perdu !

FALIERO.

Qu'entends-je ? où suis-je ? que dit-elle ?
Qui, vous ?

ÉLÉNA.

Fille parjure, épouse criminelle,
Mon père au lit de mort, vos bienfaits et ma foi,
Tout, oui, j'ai tout trahi.

FALIERO.

Point de pitié pour toi !
Mais il est un secret qu'il faut que tu declares :
Ton complice ?

ÉLÉNA.

Il n'est plus.

FALIERO.

Éléna, tu t'égares.

Comprends-tu bien les mots qui te sont échappés ?
Sais-tu que, s'il est vrai, tu vas mourir ?

ÉLÉNA.

Frappez !

FALIERO, levant son poignard.

Reçois ton châtement !... Mais non ! qu'allais-je faire ?
Tu tremblais pour ma vie, et ta frayeur m'éclaira.
Non, non ; en t'accusant tu voulais me sauver.

(Le poignard tombe de ses mains.)

A ce sublime aveu qui pouvait s'élever
De cette trahison ne fut jamais capable.
Dis que tu m'abusais, que tu n'es pas coupable,
Parle, et dans mon dessein je ne persiste pas,
J'y renonce, Éléna, parle... ou viens dans mes bras,
Viens, et c'en est assez !

ÉLÉNA.

Hélas ! j'en suis indigne.

J'ai mérité la mort : frappez, je m'y résigne.
Ah ! frappez !

FALIERO.

Et le fer de mes mains est tombé !

A sa honte, à mes maux, je n'ai pas succombé !
D'un tel excès d'amour redescendre pour elle
Au mépris !... non, la haine eût été moins cruelle.
Mais on vient ; mon devoir m'impose un dernier soin :
Le danger me ranime... Ah ! j'en avais besoin.
J'entends mes conjurés ; ce sont eux ; voici l'heure.
Redevenons moi-même : il faut agir.

SCÈNE X.

FALIERO, ÉLÉNA, VEREZZA, SEIGNEURS DE LA
NUIT, GARDES.

VEREZZA.

Demeure :

Envoyé par les Dix, je t'arrête en leur nom,
Doge, comme accusé de haute trahison.

Plus d'espoir !

ÉLÉNA.

FALIERO.

M'arrêter, moi, ton prince !

VEREZZA.

Toi-même :

Voici l'ordre émané de leur Conseil suprême.
Obéis.

(Quatre heures sonnent.)

FALIERO.

Je commande, et votre heure a sonné.
Juge des factieux qui m'auraient condamné,
J'attends que le beffroi livra à ma justice.
Écoute : il va donner le signal du supplice.
Je brave ton sénat, tes maîtres, leurs bourreaux,
Et l'ordre qu'à tes pieds ma main jette en lambeaux.

VEREZZA.

Ton espérance est vaine.

ÉLÉNA.

Aucun bruit !

FALIERO.

Quel silence

VEREZZA.

Tu n'as pas su des Dix tromper la vigilance ;
Les cachots ont parlé : ne nous résiste pas.

FALIERO.

C'en est donc fait ; marchons.

ÉLÉNA.

Je m'attache à vos pas.

FALIERO, à voix basse.

Vous !... et quels sont les droits de celle qui m'implore ?
Son titre ? Que veut-elle ? ai-je une épouse encore ?
Je ne vous connais pas ; je ne veux plus vous voir.
Contre un arrêt mortel, qu'il m'est doux de prévoir,
Ma vie à son déclin sera peu défendue.
Pour que la liberté vous soit enfin rendue,
Éléna, je mourrai ; c'est tout ce que je puis :
Vous pardonner, jamais !

(A Éléna, qui le suit, les mains jointes.)

Non, restez !

(A Verezza.)

Je vous suis.

ACTE CINQUIÈME.

Une salle voisine de celle où les Dix sont entrés pour délibérer. Autour de la salle, les portraits des doges; au fond, une galerie ouverte qui donne sur la place; à la porte deux soldats en sentinelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

FALIERO, ISRAEL.

ISRAEL. Il est assis.

Un plan si bien conduit ! ô fortune cruelle,
Attendre ce moment pour nous être infidèle !
Quand je voyais crouler leur pouvoir chancelant,
Quand nous touchions au but... mais j'oublie en parlant
Que mon prince est debout.

FALIERO, à Israel, qui fait un effort pour se lever.

Demeure : la souffrance

Vient de briser ton corps sans lasser ta constance.
Je voudrais par mes soins adoucir tes douleurs ;
Que puis-je ?

ISRAEL.

Dans vos yeux je vois rouler des pleurs.

FALIERO.

Je pleure un brave.

ISRAEL.

Et moi, tandis qu'on délibère,
Je fais des vœux pour vous, qui me traitez en frère.

FALIERO.

Comme autrefois.

ISRAEL.

Toujours le frère du soldat,
Consolant le blessé qui survit au combat.

FALIERO.

Ces temps-là ne sont plus.

ISRAEL.

Mais alors quelle joie

Quand nous fendions les mers pour saisir notre proie !

FALIERO.

En maître sur les flots du golfe ensanglanté,
Que mon Lion vainqueur voguait avec fierté !
Tu t'en souviens ?

ISRAEL.

O jours d'éternelle mémoire !

Que Venise était belle après une victoire !

FALIERO.

Et nous ne mourrons pas sous notre pavillon !

ISRAEL.

Misérable Bertram ! parler dans sa prison,
Nous trahir, comme un lâche, à l'aspect des tortures !
Comptez donc sur la foi de ces âmes si pures,
Sur leur sainte ferveur ! Et tremblant, indigné,
Le tenant seul à seul vous l'avez épargné ?

FALIERO.

Il pleurerait.

ISRAEL.

D'un seul coup j'aurais séché ses larmes.

FALIERO.

Peut-être.

ISRAEL.

Dans mes bras, si j'eusse été sans armes,
J'aurais, en l'étouffant, voulu m'en délivrer :
Mon général sait vaincre, et je sais conspirer.

FALIERO.

Pourquoi tous tes amis n'ont-ils pas ton courage ?

ISRAEL.

Ils viennent de partir pour leur dernier voyage.
Strozzi vend nos secrets qu'on lui paie à prix d'or ;
Il vivra. Mais Pietro, je crois le voir encor :
L'œil fier, d'une main sûre et sans reprendre haleine,
Il vide, en votre honneur, sa coupe trois fois pleine,
S'avance, et répétant son refrain familier :
« Que saint Marc soit, dit-il, en aide au gondolier ! »
Il s'agenouille alors, il chante, et le fer tombe.

FALIERO.

Nous le suivrons tous deux.

ISRAEL.

Non : pour vous sur ma tombe

Le soleil de Zara doit encor se lever.

FALIERO.

Qu'espères-tu ? jamais.

ISRAEL.

Trop lâches pour braver

Le peuple furieux rassemblé dans la place,
De condamner leur père ils n'auront pas l'audace.
Moi, pendant tout un jour qu'ont rempli ces débats,
J'ai su me résigner. Que ferais-je ici-bas ?

Je n'ai point de famille et n'ai plus de patrie ;
Mais vous, votre Éléna, votre épouse chérie...

FALIERO, avec douleur.

Israël!...

ISRAEL.

Ah ! pardon ! ce nom doit vous troubler.

Un marin tel que moi ne sait pas consoler ;
Son bon cœur qui l'entraîne a besoin d'indulgence.

FALIERO, après lui avoir serré la main.

Ils reviennent.

ISRAEL, se relevant.

Debout j'entendrai ma sentence.

SCÈNE II.

FALIERO, ISRAEL, BENETINDE, LIONI, STÉNO,
LES DIX, LES MEMBRES DE LA JUNTE, GARDES.

BENETINDE.

Le crime reconnu, les témoins écoutés,
Tel est l'arrêt des Dix par la Junte assistés :
Israël Bertuccio, sois puni du supplice
Qu'on réserve au forfait dont tu fus le complice.
Meurs : c'est le châtement contre toi prononcé.
Sur le balcon de marbre où le doge est placé,
Quand des jeux solennels il contemple la fête,
Le glaive de la loi fera rouler ta tête.

ISRAEL.

Est-il prêt ? je le suis.

LIONI.

Tu n'as plus qu'un moment :

Un aveu peut encor changer ton châtement.
Que cherches-tu ?

ISRAEL.

Ces mots ont droit de me confondre ;

Je cherchais si Bertram était là pour répondre.

LIONI.

Fidèle à son devoir, il a su le remplir.

ISRAEL.

Oui, comme délateur : quand doit-on l'anoblir ?

BENETINDE.

Ainsi tu ne veux pas nommer d'autres coupables ?

ISRAEL.

Et, si je dénonçais les traîtres véritables,
Périraient-ils ?

BENETINDE.

Ce soir.

ISRAEL.

Je vous dénonce tous.

Finissons : vos bourreaux m'ont lassé moins que vous.

(Il retombe assis.)

BENETINDE, à Faliero.

Le doge en sa faveur n'a-t-il plus rien à dire ?

FALIERO.

Chef des Dix, quel que soit l'arrêt que tu vas lire,
J'en appelle.

BENETINDE.

A qui donc ?

FALIERO.

A mon peuple ici-bas,

Et dans le ciel à Dieu.

BENETINDE.

Que Dieu t'ouvre ses bras,

C'est ton juge : après nous, tu n'en auras pas d'autre.

FALIERO.

Son tribunal un jour me vengera du vôtre ;

(Montrant Sténo.)

Il le doit. Parmi vous je vois un assassin.

BENETINDE.

En vertu de sa charge admis dans notre sein,
A siéger malgré lui Sténo dut se résoudre.

STÉNO.

Doge, un seul vœu dans l'urne est tombé pour t'absoudre.

FALIERO.

Lisez, j'attends.

BENETINDE, d'une voix émue.

Puissé-je étouffer la pitié

Que réveille en mon cœur une ancienne amitié !

(A Faliero.)

«Toi, noble, ambassadeur, général de Venise,
«Et gouverneur de Rhode à tes armes soumise,
«Duc de Vald-Marino, prince, chef du sénat,
«Toi doge, convaincu d'avoir trahi l'État...

(Passant la sentence à Lioni.)

Achevez, je ne puis.

LIONI.

«Tu mourras comme traître.

«Maudit sera le jour où tu fus notre maître.

«Tes palais et tes fiefs grossiront le trésor ;

«Ton nom disparaîtra, rayé du livre d'or.

«Tu mourras où ton front ceignit le diadème ;

«L'escalier des Géans, à ton heure suprême,

«Verra le criminel, par ses pairs condamné,

«Périr où le héros fut par eux couronné.

(Montrant les portraits des doges.)

«Entre nos souverains, contre l'antique usage,

«Tu ne revivras pas dans ta royale image.

«A la place où ton peuple aurait dû te revoir,

«Le tableau sera vide, et sur le voile noir

«Dont la main des bourreaux recouvre leurs victimes,
«On y lira ces mots : Mis à mort pour ses crimes!»

FALIERO.

Bords sacrés, ciel natal, palais que j'élevai,
Flots rougis de mon sang, où mon bras a sauvé
Ces fiers patriciens qui, sans moi, dans les chaînes,
Rameraient aujourd'hui sur les flottes de Gènes,
De ma voix qui s'éteint recueillez les accens.
Si je fus criminel, sont-ils donc innocens?
Je ne les maudis pas : Dieu lui seul peut maudire.
Mais voici les destins que je dois leur prédire :
Faites pour quelques-uns, les lois sont des fléaux ;
Point d'appuis dans un peuple où l'on n'a point d'égaux.
Seuls héritiers par vous des libertés publiques,
Vos fils succomberont sous vos lois despotiques.
Esclaves éternels de tous les conquérans,
Ces tyrans détronés flatteront des tyrans.
Leurs trésors passeront, et les vices du père
Aux vices des enfans légueront la misère.
Nobles déshonorés, un jour on les verra,
Pour quelques pièces d'or qu'un juif leur jettera,
Prostituer leur titre, et vendre les décombres
De ces palais déserts où dormiront vos ombres.
D'un peuple sans vigueur mère sans dignité,
Stérile en citoyens dans sa fécondité,
Lorsque Venise enfin de débauche affaiblie,
Ivre de sang royal, opprimée, avilie,
Morte, n'offrira plus que deuil, que désespoir,
Qu'opprobre aux étrangers, étonnés de la voir ;
En sondant ses cachots, en comptant ses victimes,
Ils diront : «Elle aussi, mise à mort pour ses crimes!»

BENETINDE.

Par respect pour ton rang nous t'avons écouté,
Et tant que tu vivras tu seras respecté.
Tu nous braves encor : le peuple te rassure ;
Mais autour du palais vainement il murmure.
N'attends rien que de nous ; d'une part de tes biens
Tu pourras disposer pour ta veuve et les tiens.
Dis-nous quels sont tes vœux ; car ton heure est prochaine ;
Parle.

FALIERO.

Laissez-moi seul.

BENETINDE, montrant Israël.

Qu'au supplice on l'entraîne.

ISRAËL. Il s'avance et tombe à genoux devant le doge.

Soldat, je veux mourir béni par cette main
Qui de l'honneur jadis m'a montré le chemin.

FALIERO.

A revoir dans le ciel, mon vieux compagnon d'armes !
Jusqu'à ton dernier jour, toi, qui fus sans alarmes,

Sois sans remords !

(Il le relève.)

Avant de subir ton arrêt,
Embrasse ton ami...

ISRAËL.

Mon prince daignerait...

FALIERO.

Titre vain ! entre nous il n'est plus de distance :
Quand la mort est si près l'égalité commence.

(Israël se jette dans les bras du doge.)

BENETINDE, aux soldats qui entourent Israël.

Allez !

(Aux membres de la Junte.)

Retirons-nous.

SCÈNE III.

FALIERO.

Qui l'eût pensé jamais ?
J'expire, abandonné par tous ceux que j'aimais :
Lui seul ne me doit rien, il m'est resté fidèle.
Mais quoi ! de tant d'amis, qui me vantaient leur zèle,
Dont j'ai par mes bienfaits mérité les adieux,
Pas un qui devant moi ne dût baisser les yeux !
Et même dans la tombe où je m'en vais descendre,
Celui qui fut mon fils... Ne troublons pas sa cendre :
Je l'ai béni !... Des biens me sont laissés par eux ;
Donnons-les. A qui donc ? Pourquoi faire un heureux ?
Puis-je y trouver encore une douceur secrète ?
Je n'ai pas dans le monde un cœur qui me regrette.

(Il s'assied près de la table et écrit.)

Qu'importe ?

SCÈNE IV.

ÉLÉNA, FALIERO.

ÉLÉNA.

J'ai voulu vous parler sans témoins ;
Enfin on l'a permis. Puis-je approcher ?

(Le doge ne tourne pas la tête, et reste immobile sans lui répondre.)

Du moins

Répondez.

(Le doge continue de garder le silence.)

Par pitié, daignez me le défendre ;
J'entendrai votre voix.

(Même silence du doge.)

M'éloigner sans l'entendre ,

Il le faut donc !

(Elle fait un pas pour sortir ; revient , se tralne jusqu'auprès de Faliero , saisit une de ses mains , et la baise avec transport.)

FALIERO. Il se retourne , la prend dans ses bras , la couvre de baisers , et lui dit :

Ma fille a tardé bien longtemps !

ÉLÉNA.

O ciel ! c'est mon arrêt qu'à vos genoux j'attends.
Celle que vous voyez sous sa faute abattue,
Elle a causé vos maux , c'est elle qui vous tue ,
Et vous lui pardonnez !

FALIERO , la relevant.

Qui ? moi ! je ne sais rien.

ÉLÉNA.

Quoi ! vous oubliez tout !

FALIERO.

Non : car je me souvien

Que tu m'as fait aimer une vie importune ;
Tes soins l'ont prolongée , et dans mon infortune ,
Tu m'adoucis la mort , je le sens.

ÉLÉNA.

Espérez !

Partout de vos vengeurs ces murs sont entourés.

FALIERO.

Ils ne feront pourtant que hâter mon supplice.

ÉLÉNA.

On n'accomplira pas cet affreux sacrifice :
Ils vont vous délivrer ; entendez-vous leurs cris ?

FALIERO.

Je voudrais te laisser l'espoir que tu nourris ;
Mais la nuit qui s'approche est pour moi la dernière.
Ne repousse donc pas mon unique prière.

ÉLÉNA.

Ordonnez : quels devoirs voulez-vous m'imposer ?
Je m'y soumetts.

FALIERO , lui remettant un papier.

Tiens , prends ! tu ne peux refuser :

C'est le présent d'adieu d'un ami qui s'absente ,
Mais que tu reverras.

ÉLÉNA.

C'en est trop !... Innocente ,

J'aurais pu l'accepter ; coupable...

FALIERO.

Que dis-tu ?

Si c'est un sacrifice , accepte par vertu :
Supporter un bienfait peut avoir sa noblesse.
Sois fière encor du nom qu'un condamné te laisse.
Des monumens humains que sert de le bannir ?

De mes travaux passés l'éternel souvenir ,
Sur les mers , dans les vents , planera d'âge en âge ;
Et jamais nos neveux ne verront du rivage
Les vaisseaux sarrasins blanchir à l'horizon ,
Sans parler de ma vie et murmurer mon nom.
Sois fière de tous deux.

ÉLÉNA.

Qu'avec vous je succombe :

Je n'ai plus d'autre espoir.

FALIERO.

Et demain sur ma tombe

Qui donc , si tu n'es plus , jettera quelques fleurs ?
Car tu viendras , ma fille , y répandre des pleurs ,
N'est-ce pas ?

ÉLÉNA.

Moi ! grand Dieu !

FALIERO.

Toi , que j'ai tant aimée ,

Que j'aime !

ÉLÉNA.

Sans espoir , de remords consumée ,
Je vivrai , si je puis , je vivrai pour souffrir.

FALIERO.

Songe à ces malheureux qui viennent de périr ;
Veille sur leurs enfans dont je plains la misère.

ÉLÉNA.

Je prodiguerai l'or.

FALIERO.

Qu'ils te nomment leur mère ;

Fais-moi chérir encor par quelque infortuné.

ÉLÉNA.

Mais je pourrai mourir quand j'aurai tout donné?... ,

FALIERO.

Digne de ton époux ; et ton juge suprême ,
Indulgent comme lui , pardonnera de même.

(La lueur et le passage des torches qu'on voit à travers les vitraux du fond indiquent un mouvement dans la galerie. Verezza paraît , accompagné de deux affidés qui portent le manteau et la couronne du doge. Faliero leur fait signe qu'il va les suivre , et se place entre eux et Éléna , de manière qu'elle ne puisse les apercevoir.)

J'ai besoin de courage , et j'en attends de toi.

Épargne un cœur brisé.

ÉLÉNA.

C'est un devoir pour moi :

Quand le moment viendra , je serai sans faiblesse.

FALIERO.

Eh bien !... il est venu.

ÉLÉNA , avec désespoir.

Déjà !

FALIERO, la serrant contre son sein.

Tiens ta promesse...

Adieu!

ÉLÉNA.

Jamais! jamais! Non, ne me quittez pas!

Non, non! je veux.... j'irai... j'expire dans vos bras.

FALIERO.

Elle ne m'entend plus: elle pâlit, chancelle.

L'abandonner ainsi!... Grand Dieu, veillez sur elle!

(Il la place dans un fauteuil.)

Cette mort passagère a suspendu tes maux:

Adieu, mon Éléna! Froid comme les tombeaux,

Mon cœur ne battra plus quand le tien va renaître;

Mais il meurt en t'aimant.

(Il lui donne un dernier baiser; on le couvre du manteau ducal; il place la couronne sur sa tête, et suit Verzza. Le tumulte s'accroît; on entend retentir avec plus de force ces cris: Faliero! Faliero! Grâce! grâce!)

SCÈNE V.

ÉLÉNA, qui se ranime par degrés.

Je l'obtiendrai peut-être...

Votre grâce... oui... marchons... Ciel! par eux immolé,

Il va périr... Mais non... les cris ont redoublé:

Le peuple au coup mortel peut l'arracher encore.

Dieu clément! c'est leur père! O mon Dieu, je t'implore!

Les portes vont s'ouvrir. Frappez tous; brisez-les!...

La foule a pénétré dans la cour du palais;

On les force à laisser leur vengeance imparfaite!

Il est sauvé, sauvé! courons...

LIONI, suivi des Dix; il paraît dans la galerie du fond, un glaive d'une main et la couronne ducal de l'autre, et crie au peuple:

Justice est faite!

(Éléna tombe privée de sentiment.)



EXTRAIT

DES CHRONIQUES ITALIENNES

DE MARIN SANUTO.

Le 11 septembre, l'an du Seigneur 1354, Marino Faliero fut élu doge de la république de Venise. Il était déjà chevalier, comte de Valdemarino dans les marches de Trévisé, et possédait une grande fortune. L'élection achevée, on résolut dans le grand conseil d'envoyer à Marino Faliero, alors ambassadeur près la cour du saint-père à Rome, une députation de douze membres... le saint-père, lui-même, ayant établi sa résidence à Avignon... Le jour où le doge messer Marino Faliero arriva à Venise, il s'éleva un brouillard épais qui obscurcit le ciel, et il fut obligé de débarquer à la place Saint-Marc, entre les deux colonnes où l'on exécute les malfaiteurs ; circonstance qui parut à tous un présage funeste... Je ne dois pas omettre non plus ce que j'ai lu dans une chronique du temps... Lorsque messer Marino Faliero était podestat et capitaine à Trévisé, l'évêque se fit attendre un jour de procession. Furieux de ce retard, Marino Faliero frappa l'évêque à la joue, et le renversa presque par terre. C'est en punition de cette offense que le ciel aveugla sa raison, et lui inspira un dessein qui le conduisit à la mort.

Marino Faliero était à peine doge depuis neuf mois, que son ambition lui inspira le désir d'asservir Venise. Voici comment le rapporte une ancienne chronique.

Quand arriva le jeudi auquel on a coutume de faire la course aux taureaux, cette course eut lieu comme d'habitude. Il était alors d'usage qu'après la course on se rendit dans le palais du duc, où l'on passait la soirée avec les dames. La danse se prolongeait jusqu'au son de la première cloche ; à la danse succédait une collation, et le duc faisait les dépenses de la fête lorsqu'il était marié : après le repas chacun retournait chez soi.

Il se trouva à cette soirée un certain ser Michel Sténo, jeune patricien épris d'une des filles de la duchesse. Il était au milieu des dames, quand par hasard il commit une inconvenance ; le duc donna ordre aussitôt de le faire sortir. Ser Michel ne put endurer patiemment un aussi cruel affront. Quand la fête fut terminée, et que tout le monde fut sorti, guidé par son aveugle colère, il entra dans la salle d'audience, s'approcha du siège sur lequel s'asseyait le doge, et écrivit ces mots : *Marino Faliero, mari de la plus belle des femmes : un autre en jouit, et il ne la garde pas moins.* Le lendemain cette insulte devint publique. On cria au scandale, et le sénat indigné ordonna qu'il fût informé sur-le-champ. On promit des sommes considérables à celui qui révélerait le coupable, et enfin on parvint à découvrir que c'était Michel Sténo : le conseil des Quarante commanda de l'arrêter. Amené devant les juges, il avoua qu'il avait écrit ces mots dans son dépit d'être chassé de la fête en présence de sa maîtresse. Le conseil en délibéra ; et prenant en considération sa jeunesse, son amour, son égarement, il le condamna à deux mois de prison, et le bannit pour un an de Venise. Cette sentence, trop douce au gré de la colère du doge, ralluma toute sa fureur ; il crut que le conseil n'avait point agi comme l'exigeait le respect dû à sa dignité et à son rang. Michel Sténo, selon lui, méritait la mort, ou au moins un bannissement perpétuel.

Cet événement décida du sort de Marino Faliero, qui était destiné à avoir la tête tranchée. Il ne faut plus qu'une cause fortuite pour réaliser ce qui est prédit et inévitable. Quelque temps après cette décision du sénat, un gentilhomme de la maison de Barbaro, d'un naturel violent et emporté, alla

à l'arsenal demander certaines choses au maître des galères. L'amiral de l'arsenal était présent. En entendant la demande, il répondit : Non, cela n'est pas possible... Une querelle violente s'engagea entre le gentilhomme et l'amiral, le gentilhomme le frappa du poing dans l'œil. Par malheur il portait une bague au doigt, qui blessa son adversaire. L'amiral ensanglanté courut au palais du doge pour se plaindre et demander justice. — Que voulez-vous que je fasse? répondit le duc. Rappelez-vous l'inscription qu'on a gravée sur ma chaise, et la manière dont on a puni Michel Sténo, et jugez par là du respect que le conseil des Quarante a pour notre personne. — Seigneur, lui répondit alors l'amiral, si vous désirez devenir prince et vous délivrer de tous ces vils gentilshommes, je me sens assez de courage pour exécuter ce projet : prêtez-moi votre secours, et dans peu de temps vous serez maître de Venise, et vous pourrez vous venger. — Comment et par quels moyens? lui répondit le duc. — C'est ainsi que la conversation s'engagea sur ce sujet.

Le duc appela son neveu, ser Bertuccio Faliero, qui habitait avec lui dans le palais, et lui fit part du complot; ils envoyèrent aussi chercher Philippe Calendaro, marin d'une grande réputation, et Bertuccio Israëllo, homme très adroit et rusé. Après une courte délibération, ils convinrent de s'associer plusieurs personnes; les conjurés se réunirent ainsi pendant plusieurs nuits dans le palais du doge. Les personnes qui furent initiées successivement dans le secret étaient Niccolo Fagiudo, Giovanni da Corfu, Stefano Fagiario, Iricolo dalle Bende, Niccolo Blondo, et Stefano Trevisano. On convint que seize ou dix-sept chefs stationneraient dans les différens quartiers de la ville, mais que leur troupe ne devait pas connaître leur destination; le jour marqué ils devaient exciter çà et là quelque tumulte pour que le doge eût un prétexte de faire sonner la cloche de Saint-Marc, car cette cloche ne peut jamais sonner que par son ordre; aussitôt les différens chefs et leur bande devaient se diriger sur Saint-Marc, par les rues qui débouchent sur la place, et, au moment où les nobles et les principaux habitans seraient arrivés pour connaître la cause de

ce tumulte, les conspirateurs les auraient taillés en pièces, pour proclamer ensuite Marino Faliero seigneur de Venise. Ce plan arrêté, on en fixa l'exécution au mercredi 15 avril 1355; et le complot fut conduit avec tant de mystère, que personne n'en eut le plus léger soupçon.

Mais le ciel qui veille sur cette glorieuse cité, et qui, satisfait de la piété et de la droiture de ses habitans, leur a toujours prêté son secours, se servit d'un nommé Beltramo, de Bergame, pour découvrir la conspiration de la manière suivante. Ce Beltramo, qui était au service de Niccolo Lioni de Santo Stefano, connaissait en partie ce qui devait avoir lieu : il alla chez Niccolo Lioni, et lui raconta tout ce qu'il avait appris. Ser Niccolo, en l'entendant, resta comme mort d'étonnement et de terreur. Beltramo lui ayant tout révélé, le conjura de garder le secret, ajoutant que, s'il lui avait fait cet aveu, c'était afin qu'il ne sortît pas de chez lui le jour désigné, et pour lui sauver la vie. Beltramo allait se retirer, mais ser Niccolo ordonna à ses gens de le saisir et de le garder soigneusement. Il courut aussitôt chez messer Giovanni Gradenigo Nasoni, qui depuis fut nommé doge, et qui habitait aussi à Santo Stefano, et lui raconta tout ce qu'il venait d'apprendre. Cette révélation lui parut de la plus haute importance, et elle l'était en effet. Ils allèrent ensemble chez ser Marco Cornaro, qui habitait à San Felice, et, après lui avoir tout appris, ils retournèrent tous trois chez Niccolo Lioni pour interroger Beltramo. Après l'avoir questionné, et avoir appris de lui tout ce qu'il savait, ils le laissèrent enfermé; puis ils se rendirent dans la sacristie de San Salvatore, et envoyèrent leurs gens convoquer les conseillers, les avogadori, les chefs du conseil des Dix et ceux du grand conseil.

Lorsque tous furent réunis, on leur fit part de ce qu'on venait d'apprendre. A ce récit, ils restèrent tous glacés d'étonnement et d'horreur; on résolut d'envoyer chercher Beltramo : ils l'examinèrent, et se convinquirent de la vérité de ce qu'il disait. Aussitôt, malgré le trouble qui agitait l'assemblée, on arrêta les mesures à prendre; on envoya chercher les chefs des Quarante, les officiers de nuit (signori di notte), les capi di sestiere, et

les cinque della pace, avec ordre de joindre à leurs gens quelques hommes courageux et éprouvés, qui devaient aller chez les chefs de la conspiration et s'assurer de leurs personnes. On s'assura aussi du chef de l'arsenal pour prévenir toute entreprise de la part des conspirateurs. A l'entrée de la nuit l'assemblée se réunit dans le palais; elle en fit fermer toutes les portes, et envoya ordre au gardien de la tour d'empêcher qu'on ne sonnât la cloche. Tout fut exécuté ponctuellement. Déjà l'on s'était emparé de la personne des conspirateurs, et ils avaient été conduits au palais. Le conseil des Dix, voyant que le doge était du nombre, résolut de s'associer vingt citoyens des plus recommandables pour délibérer sur le parti qu'il fallait adopter, sans toutefois leur donner voix délibérative.

Les conseillers appelés furent : ser Giovanni Mocenigo, du sestiero de San Marco; ser Almoro Veniero de Santa Marina, du sestiero du Castello; ser Tommaso Viadro, du sestiero de Canaregio; ser Giovanni Sanudo, du sestiero de Santa Croce; ser Pietro Trevisano, du sestiero de San Paolo; ser Pantaleone Barbo il Grando, du sestiero d'Osoduro : les avogadori de la république furent Zufredo Morosini et ser Orio Pasqualigo; ces personnes n'eurent pas voix délibérative. Ceux du conseil des Dix furent ser Giovanni Marcello, ser Tommaso Sanudo, et ser Micheletto Dolfino, chefs de ce conseil; ser Luca da Legge et ser Pietro da Mosto, inquisiteurs du conseil; ser Marco Polani, ser Marino Veniero, ser Lando Lombardo, et ser Nicoletto Trevisano de Sant Angelo.

Dans la même nuit, et une heure avant que le jour eût paru, l'assemblée nomma une junte composée de vingt nobles de Venise, choisis parmi les plus sages, les plus âgés et les plus considérés. Ils furent appelés à donner leur avis, mais ils n'eurent pas voix délibérative. On en exclut toutes les personnes de la famille de Faliero; Niccolo Faliero et un autre Niccolo Faliero de San Tommaso furent chassés du conseil comme parens du doge. Cette résolution de créer une junte fut généralement approuvée; elle se composa des personnes suivantes : ser Marco Giustiniani, procuratore; ser Andrea Erizzo, procuratore; ser Liosmando Giustiniani, procuratore; ser Andrea Contarini, ser

Simone Dandolo, ser Niccolo Volpe, ser Giovanni Loredano, ser Marco Diedo, ser Giovanni Gradonigo; ser Andrea Cornaro, cavaliere; ser Marco Soranzo, ser Rinieri da Mosto, ser Gazano Marcello, ser Marino Morosini, ser Stefano Belegno, ser Niccolo Lioni, ser Filippo Orio, ser Marco Trevisano, ser Jacopo Bragadino, ser Giovanni Foscarini.

Ces vingt personnes furent appelées dans le conseil des Dix. Alors on envoya chercher le doge Marino Faliero; il était dans ce moment dans son palais avec des personnes de la plus haute distinction qui toutes ignoraient ce qui se passait.

En même temps Bertuccio Israëlo, l'un des chefs de la conspiration, et qui était chargé de guider les conjurés dans Santa Croce, fut arrêté, chargé de fers et conduit devant le conseil. Zanello del Brin, Nicoletto di Rosa, Nicoletto Alberto, et le guardiaga, furent pris également ainsi que plusieurs marins et plusieurs citoyens de divers rangs : on les interrogea, et dès lors l'existence du complot ne fut plus douteuse.

Le 16 avril, le conseil des Dix rendit un jugement qui condamna Filippo Calendaro et Bertuccio Israëlo à être pendus aux piliers du balcon du palais, ce même balcon du haut duquel les doges ont coutume d'assister aux courses de taureaux; et ils furent exécutés avec un bâillon dans la bouche.

Le lendemain on condamna les personnes suivantes : Niccolo Zuccuo'lo, Nicoletto Blondo, Nicoletto Doro, Marco Giuda, Jacomello Dagonino; Nicoletto Fedele, le fils de Filippo Calendaro; Marco Torello, dit Israëlo; Stefano Trevisano, le changeur de Santa Margherita; et Antonio dalle Bende; ils furent tous pris à Chiozza, car ils avaient tenté de s'échapper. En exécution de la sentence du conseil des Dix, ils furent pendus les jours suivans, les uns seuls, les autres deux par deux, aux colonnes du palais, en commençant au pilier rouge, et ainsi de suite tout le long du canal. Les autres prisonniers furent acquittés par ce motif que, quoiqu'ils eussent été compris dans la conspiration, cependant ils n'y avaient pas pris part. Plusieurs des chefs leur avaient dit qu'il s'agissait du service de l'État, et de s'assurer de quelques

criminels, sans leur rien apprendre de plus. Nicoletto Alberto, le *guardiaga* et Bartolommeo Ciricolo et son fils, ainsi que plusieurs autres qui n'étaient pas coupables, furent acquittés.

Le vendredi 16 avril, le conseil des Dix rendit un jugement qui condamna le doge Marino Faliero à avoir la tête tranchée, et ordonna que l'exécution aurait lieu sur le palier de l'escalier de pierre où les doges prêtent leur serment en entrant en charge. Le lendemain, les portes du palais étant fermées, le doge fut exécuté environ vers le midi. Son bonnet de doge lui fut ôté lorsqu'il arriva au palier de l'escalier; l'exécution achevée, on dit qu'un membre du conseil des Dix s'avança vers les colonnes extérieures du palais qui donnent sur la place Saint-Marc, et qu'il montra au peuple l'épée toute sanglante, en prononçant ces mots à haute voix : « Le traître a subi son jugement. » Aussitôt les portes s'ouvrirent, et le peuple se précipita dans le palais pour voir les restes de l'infortuné Marino.

Il est à remarquer que le conseiller ser Giovanni Sanudo n'assista pas à ce jugement; mais qu'il était retenu chez lui par maladie; ainsi il n'y eut que quatorze votans; savoir, cinq conseillers et les neuf membres du conseil des Dix. Toutes les terres et tous les châteaux du doge, ainsi que ceux des conjurés, furent confisqués au profit de la république. Le conseil des Dix accorda seulement au doge, à titre de grâce, la permission de disposer de deux mille ducats. On décida en outre que tous les conseillers et les *avogadori*, les membres du conseil des Dix, et ceux de la junte qui avaient concouru à la condamnation du doge et des autres conjurés, auraient le privilège de porter jour et nuit des armes dans Venise et depuis Grado jusqu'à Cavazere, et d'avoir deux valets pareillement armés, pourvu que les valets habitassent dans leur

maison; ceux qui n'avaient pas deux valets à leur service pouvaient transférer ce privilège à leurs fils ou à leurs frères, mais à deux d'entre eux seulement. La même permission fut aussi accordée aux quatre notaires de la chancellerie ou cour suprême, qui reçurent les dépositions; ces notaires étaient Amedeo, Nicoletto di Lorino, Steffanello et Pietro de Compostelli, secrétaires des *signori di notte*.

Après l'exécution des conjurés et du doge, la république jouit d'une paix profonde. Une ancienne chronique rapporte que le corps du doge fut placé dans une barque avec huit torches allumées, et conduit à son tombeau, dans l'église de San Giovanni Paolo, où il fut enseveli. Cette tombe est maintenant placée au milieu de la petite église de Santa Maria della pace, qu'a fait bâtir l'évêque Gabriel de Bergame: c'est un cercueil de pierre sur lequel sont gravés ces mots : *Hic jacet Dominus Marinus Faletro dux*. Son portrait ne se trouve pas dans la salle du grand conseil; mais à la place qu'il devait occuper, on lit cette inscription : *Hic est locus Marini Faletro, decapitati pro criminibus*. On croit que sa maison fut donnée à l'église de Sant' Apostolo: c'est ce grand bâtiment qui s'élève près du pont; mais cette opinion est mal fondée, à moins que ses descendans ne l'aient rachetée depuis, car cette maison appartient toujours à la famille Faliero. Je ne puis m'empêcher de rapporter ici que plusieurs voulaient graver à la place destinée au portrait du doge l'inscription suivante : *Marinus Faletro dux; temeritas cepit, pœnas sui, decapitatus pro criminibus*. On avait aussi composé ce distique pour inscrire sur sa tombe :

*Dux Venetum jacet hic, patriam qui prodere tentans
Sceptra, decus, census perdidit, atque caput.*



EXTRAIT DE L'HISTOIRE DE VENISE,

PAR M. LE COMTE DARU.

On donna pour successeur à Dandolo Marin Falier, de l'une des plus anciennes maisons de Venise, qui avait déjà donné deux doges à la république, Vital Falier en 1082, et Ordelafo, mort en combattant les Hongrois, en 1117. Après avoir occupé les principales dignités de la république, Marin Falier, déjà presque octogénaire, se trouvait en ambassade à Rome lorsqu'il apprit son élection. Le changement qui venait de s'opérer dans l'organisation du conseil ne portait aucune nouvelle atteinte à l'autorité personnelle du doge, déjà fort restreinte par les réglemens antérieurs.

L'élévation de Falier sur le trône ducal paraissait terminer glorieusement une longue carrière. Venise ne devait pas s'attendre à voir son prince à la tête d'une conjuration.

Nées ordinairement d'une ambition trompée, les conjurations sont dirigées contre les dépositaires du pouvoir, par ceux qui s'en voient exclus. Elles sont préparées par de longues haines, concertées entre des hommes qui ont des intérêts communs. On n'y trouve guère ni vieillards, parce qu'ils sont circonspects et timides, ni jeunes gens, parce qu'ils sont peu capables de dissimulation.

Celle que j'ai à raconter s'écarta de tous ces caractères. Elle fut entreprise par un homme qui, parvenu à la première dignité de sa patrie et à l'âge de quatre-vingts ans, n'avait rien à regretter dans le passé, rien à attendre de l'avenir ; et ce vieillard était un doge ému par un sujet frivole, s'alliant, pour exterminer la noblesse, à des inconnus, au premier mécontent que le hasard lui avait présenté.

Un autre doge, trente ans auparavant, s'était fait un point d'honneur d'arracher au peuple le peu de pouvoir qui lui restait. Celui-ci conspira avec des hommes de la dernière classe contre les citoyens éminens ; mais sans intérêt, sans plan,

sans moyens : tant la passion est aveugle, imprévoyante dans ses entreprises.

Les négociations qui suivirent le désastre de la flotte de Pisani avaient rempli les premiers momens de l'administration du nouveau doge, et il avait eu du moins la consolation de signer la trêve qui rendait le repos à sa patrie.

Il donnait un bal le jeudi gras à l'occasion d'une solennité : un jeune patricien, nommé Michel Sténo, membre de la quarantie criminelle, s'y permit, auprès d'une des dames qui accompagnaient la dogaresse, quelques légèretés que la gaieté du bal et le mystère du masque rendaient peut-être excusables. Le doge, soit qu'il fût jaloux plus qu'il n'est permis de l'être à un vieillard, soit qu'il fût offensé de cet oubli du respect dû à sa cour, ordonna qu'on fit sortir l'insolent qui lui avait manqué. Falier était d'un caractère naturellement violent.

Le jeune homme, en se retirant, le cœur ulcéré de cet affront, passa par la salle du conseil et écrivit sur le siège du doge ces mots injurieux pour la dogaresse et pour son époux : *Marin Falier a une belle femme, mais elle n'est pas pour lui.*

Le lendemain, cette affiche fut un grand sujet de scandale. On informa contre l'auteur, et on eut peu de peine à le découvrir. Sténo, arrêté, avoua sa faute avec une ingénuité qui ne désarma point le prince, ni surtout l'époux offensé. Falier s'oublia jusqu'à manifester un ressentiment qui ne convenait ni à sa gravité, ni à la supériorité de son rang, ni à son âge.

Il ne demandait rien moins que de voir renvoyer cette affaire au conseil des Dix, comme un crime d'État ; mais on jugea autrement de son importance ; on eut égard à l'âge du coupable, aux circonstances qui atténuèrent sa faute, et on le condamna à deux mois de prison que devait suivre un an d'exil.

Une satisfaction si ménagée parut au doge une nouvelle injure. Il éclata en plaintes qui furent inutiles. Malheureusement le jour même il vit venir à son audience le chef des patrons de l'arsenal, qui, furieux, le visage ensanglanté, venait demander justice d'un patricien qui s'était oublié jusqu'à le frapper. « Comment veux-tu que je te fasse justice? lui répondit le doge, je ne puis pas l'obtenir pour moi-même.—Ah! dit le patron dans sa colère, il ne tiendrait qu'à nous de punir ces insolens. » Le doge, loin de réprimander le plébéen qui se permettait une telle menace, le questionna à l'écart, lui témoigna de l'intérêt, de la bienveillance même, enfin l'encouragea à tel point, que cet homme, attroupant quelques-uns de ses matelots, se montra dans les rues avec des armes, annonçant hautement la résolution de se venger du noble qui l'avait offensé.

Celui-ci se tint renfermé chez lui et écrivit au doge pour réclamer la sûreté qui lui était due. Le patron fut mandé devant la seigneurie; le prince le réprimanda sévèrement, le menaça de le faire pendre, s'il s'avisait d'attrouper la multitude, ou de se permettre des invectives contre un patricien, et le renvoya en lui ordonnant, s'il avait quelques plaintes à former, de les porter devant les tribunaux.

La nuit étant venue, un émissaire alla trouver cet homme qui se nommait Israël Bertuccio, l'amena au palais et l'introduisit mystérieusement dans un cabinet où était le prince avec son neveu Bertuce Falier.

Là, l'irascible vieillard écouta avec complaisance tous les emportemens et tous les projets de vengeance du patron, lui demanda ce qu'il pensait des dispositions des hommes de sa classe, quelle était son influence sur eux, combien il pourrait en amener, quels étaient ceux dont on espérait se servir le plus utilement. Bertuccio indiqua un sculpteur, d'autres disent un ouvrier de l'arsenal, nommé Philippe Calendaro; on le fit venir à l'instant même, ce qui prouve à quel excès d'imprudence la colère peut entraîner. Un doge de quatre-vingts ans passa une partie de la nuit en conférence avec deux hommes du peuple, qu'il ne connaissait pas la veille, discutant les moyens d'exterminer la noblesse vénitienne.

Il était difficile qu'on soupçonnât un pareil complot : les conférences pouvaient se multiplier sans être remarquées; cependant il n'y en eut pas un grand nombre; car les conjurés se jugèrent, au bout de quelques jours, en état de mettre à exécution cette grande entreprise. Il fut convenu qu'on choisirait seize chefs, parmi les populaires les plus accrédités; qu'on les engagerait à prêter main-forte, pour un coup de main d'où dépendait le salut de la république; qu'ils se distribueraient les différens quartiers de la ville, et que chacun s'assurerait de soixante hommes intrépides et bien armés. Ainsi c'était un millier d'hommes qui devait renverser le gouvernement d'une ville si puissante; cela prouve qu'il n'y avait pas alors de forces militaires dans Venise. On arrêta que le signal serait donné au point du jour par la cloche de Saint-Marc : à ce signal les conjurés devaient se réunir, en criant que la flotte génoise arrivait à la vue de Venise, courir vers la place du palais, et massacrer tous les nobles à mesure qu'ils arriveraient au conseil. Quand tous les préparatifs furent terminés, on arrêta que l'exécution aurait lieu le 15 d'avril.

La plupart de ceux qu'on avait engagés dans cette affaire ignoraient quel en était l'objet, le plan, le chef, et quelle devait en être l'issue. On avait été forcé d'initier plus avant ceux qui devaient diriger les autres. Un Bergamasque, nommé Bertrand, pelletier de sa profession, voulut préserver un noble, à qui il était dévoué, du sort réservé à tous ses pareils. Il alla trouver, le 14 avril au soir, le patricien Nicolas Lioni, et le conjura de ne pas sortir de chez lui le lendemain, quelque chose qui pût arriver. Ce gentilhomme, averti par cette espèce de révélation, d'un danger qui devait menacer beaucoup d'autres personnes, pressa le conjuré de questions, et n'en obtint que des réponses mystérieuses, accompagnées de la prière de garder le plus profond silence. Alors Lioni se détermina à se rendre maître de Bertrand jusqu'à ce que celui-ci eût dit tout son secret; il le fit retenir, et lui déclara que la liberté ne lui serait rendue qu'après qu'il aurait pleinement expliqué le motif du conseil qu'il avait donné.

Le conjuré, qu'une bonne intention avait con-

duit auprès du patricien, sentit qu'il en avait déjà trop dit, et qu'il ne lui restait plus qu'à se faire un mérite d'une révélation entière. Il ne savait probablement pas tout, mais ce qu'il révéla suffit pour faire voir à Lioni qu'il n'y avait pas un moment à perdre.

Celui-ci courut chez le doge pour lui communiquer sa découverte et ses craintes. Falier feignit d'abord de l'étonnement ; puis il voulut paraître avoir déjà connaissance de cette conspiration, et la juger peu digne de l'importance qu'on y attachait. Ces contradictions étonnèrent Lioni ; il alla consulter un autre patricien, Jean Gradenigo ; tous deux se transportèrent ensuite chez Marc Cornaro ; et enfin ils vinrent ensemble interroger Bertrand, qui était toujours retenu dans la maison de Lioni.

Bertrand ne pouvait dire jusqu'où s'étendaient les liaisons et les projets des conjurés ; mais il ne pouvait ignorer que le patron Bertuccio et Philippe Calendaro y avaient une part considérable, puisque c'était par eux qu'il avait été entraîné dans le complot.

Les trois patriciens que je viens de nommer convoquèrent aussitôt, non dans le palais ducal, mais au couvent de Saint-Sauveur, les conseillers de la seigneurie, les membres du conseil des Dix, les avogadors, les chefs de la quarantie criminelle, les seigneurs de nuit, les chefs des six quartiers de la ville, et les cinq juges de paix.

Cette assemblée envoya sur-le-champ arrêter Bertuccio et Calendaro. Ils furent appliqués l'un et l'autre à la torture. A mesure qu'ils nommaient quelque complice, on donnait des ordres pour s'assurer de sa personne. Lorsqu'ils révélèrent que la cloche de Saint-Marc devait donner le signal, on envoya une garde dans le clocher pour empêcher de sonner. Il était naturel que les coupables cherchassent à atténuer leur faute en nommant leur chef : on apprit avec étonnement que le doge était à la tête de la conjuration.

Cette nuit même Bertuccio et Calendaro furent pendus devant les fenêtres du palais ; des gardes furent placés à toutes les issues de l'appartement du doge. Huit des conjurés, qui s'étaient échappés vers Chiozza, furent arrêtés et exécutés après leur interrogatoire.

La journée du 15 fut employée à l'instruction du procès du doge. Le conseil des Dix, dont une pareille cause relevait si haut l'importance, demanda que vingt patriciens lui fussent adjoints pour le jugement d'un aussi grand coupable. Cette assemblée, qu'on nomma la *Giunta*, fit comparaître le doge, qui, revêtu des marques de sa dignité, vint, dans la nuit du 15 au 16 avril, subir son interrogatoire et sa confrontation. Il avoua tout.

Le 16, on procéda à son jugement ; toutes les voix se réunirent pour son supplice.

Le 17, à la pointe du jour, les portes du palais furent fermées ; on amena Marin Falier au haut de l'escalier des Géants, où les doges reçoivent la couronne ; on lui ôta le bonnet ducal en présence du conseil des Dix. Un moment après, le chef de ce conseil parut sur le grand balcon du palais, tenant à la main une épée sanglante, et s'écria : « Justice a été faite du traître. » Les portes furent ouvertes, et le peuple, en se précipitant dans le palais, trouva la tête du prince roulant sur les degrés.

Dans la salle du grand conseil, où sont tous les portraits des doges, un cadre voilé d'un crêpe, fut mis à l'endroit que devait occuper celui-ci, avec cette inscription, *Place de Marin Falier, décapité.*

Pendant quelque temps on continua les recherches contre ceux qui avaient trempé dans la conjuration. Il y en eut plus de quatre cents de condamnés à la mort, à la prison ou à l'exil. Le pelletier Bertrand réclamait la récompense qu'il croyait due à sa révélation ; il eut l'insolence de demander un palais et un comté que Marin Falier possédait, une pension de douze cents ducats, et enfin l'entrée du grand conseil, c'est-à-dire le patriciat pour lui et sa postérité.

De tout cela on ne lui accorda qu'une pension de mille ducats réversible à ses enfans, et il en témoigna si haut son mécontentement, qu'on fut obligé de l'exiler à son tour ; mais telle était l'idée qu'on avait de cette nature de services, et telle était la politique du gouvernement pour les encourager, que le conseil fut sur le point d'admettre ce dénonciateur au nombre des patriciens.

EXAMEN CRITIQUE

DE MARINO FALIERO.

On connaît la destinée singulière de cette tragédie. Composée pour le Théâtre-Français, où elle avait été reçue par acclamation, quelques plaintes s'élevèrent sur la distribution des rôles. Fatigué des contrariétés qui pouvaient ajourner indéfiniment la représentation, M. Casimir Delavigne retira son ouvrage; et, en jetant un coup d'œil de regret sur le beau rôle d'Éléna, qu'il avait confié à mademoiselle Mars, il se demanda où il porterait son *Faliero*. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin fut choisi.

Ainsi, un théâtre du boulevard fut accidentellement érigé en second Théâtre-Français!

Le sujet de *Marino Faliero* est connu. Déjà mis en scène, mais sans aucun succès, au Théâtre-Français, déjà mélodramatisé, dans la rigoureuse acception du mot, à ce même théâtre de la Porte-Saint-Martin, il nous est devenu plus familier encore par l'*Histoire de Venise* de M. Daru, et par la tragédie de lord Byron. Le sujet est simple; je veux dire que, tout extraordinaire, tout effrayante qu'en soit la catastrophe, il est chargé de très peu d'incidens. Le chef d'une république, le doge de Venise, âgé, ou, pour parler comme Voltaire, chargé de quatre-vingts ans, conspire le bouleversement de l'État et l'égorgeement de tout le patriciat vénitien. Il associe à ses desseins ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable dans la ville qu'il gouverne. Son motif est aussi puéril que les suites doivent en être sanglantes. Un jeune noble s'est permis de tracer sur le fauteuil du doge quelques lignes injurieuses à la vertu de sa jeune et innocente épouse. Un arrêt des Quarante condamne le coupable à deux mois de prison et à une année d'exil, faible réparation d'un outrage qui, aux yeux du doge, ne pouvait être expié que par le sang. De là sa colère, de là le

projet d'une vengeance aussi atroce qu'extravagante. Le complot est découvert de la même manière que le fut depuis à Londres la conspiration des poudres. L'un des conjurés prévient un sénateur, dont il était le client et l'obligé, de ne pas se rendre le lendemain au palais de Saint-Marc, quand même il entendrait sonner la cloche d'alarme. Cette indication met sur la voie, et bientôt à l'aide des recherches et des tortures, la conjuration est à jour. Le doge est arrêté; on lui fait son procès; il est décapité sur le lieu même où il avait revêtu les insignes de la souveraineté; et sur la muraille où devait figurer un jour son image entre celles des doges ses prédécesseurs, et des doges qui lui succéderaient, il fut ordonné qu'il serait étendu un voile noir, sur lequel on lirait cette inscription : *Hic est locus Marini Faletro, decapitati pro criminibus* : « C'est ici la place de Marino Faletro (ou Faliero), décapité pour ses crimes. »

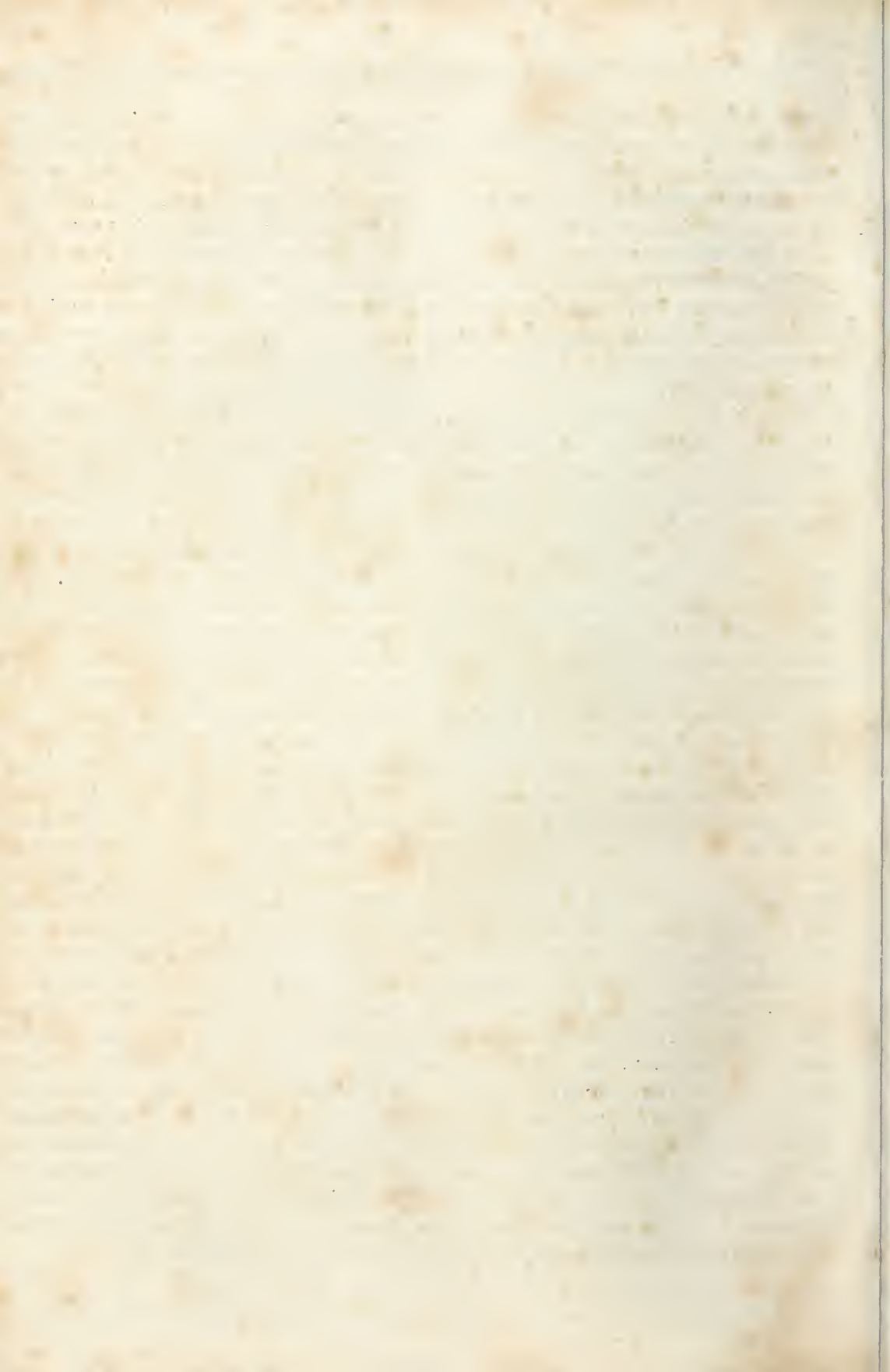
Voici, si je ne me trompe, ce qui rend un pareil sujet fort difficile à transporter sur la scène. Règle générale, il n'est rien de plus froid qu'une conspiration politique. Autant elle intéresse dans l'histoire, autant elle paraît froide au théâtre, qui ne vit que de passions tumultueuses, d'émotions violentes, et en quelque sorte individuelles, et où chaque spectateur aime à trouver, de préférence à tout, la corde qui répond à ses sympathies particulières. Une conspiration est un fait en dehors de la vie commune. Il est utile, pour les hommes d'État, de savoir comment s'y prennent les conspirateurs; il est bon de rappeler aux chefs des nations qu'il n'est point d'intérêts, si faibles en apparence, que la politique ne leur ordonne de ménager; et il est bon qu'ils fassent entrer dans la sphère de leurs calculs et de leurs prévoyances,

que la position la plus élevée, ainsi que la situation la plus vile de la société, peut devenir, suivant les circonstances, le siège ou le foyer d'une conjuration formidable. Mais ce n'est point au parterre ou dans les loges que les hommes d'État ont à faire ces sortes d'études, c'est dans leur cabinet, et sous les yeux de Tacite, de Machiavel et de Montesquieu. Pour le public du théâtre, il lui faut quelque chose de plus chaud, de plus entraînant, de plus animé. Il va là pour sentir, et non pour raisonner.

Voyez le *Faliero* de lord Byron. Certes, ce n'est point le feu poétique qui manque d'ordinaire à ce poète célèbre; mais, dans son triste drame, lord Byron s'est traîné à la remorque des annalistes italiens. Les détails de sa tragédie sont attachans, mais à l'exception de son Angiolina, la femme du doge, qu'il a embellie de tous les attraits de la jeunesse et de la vertu, ses personnages ne sont ni plus vivement colorés, ni plus expressifs que ceux de l'histoire. Cette Angiolina même, dont le nom semble emprunté de ses qualités angéliques, serait divine dans une élegie; dans un drame, sa perfection est un défaut. Par son âge et par la pureté de son âme, elle contraste avec le caractère fougueux d'un époux octogénaire; mais ce contraste, il faut le dire, n'a rien de saillant, de vigoureux, de pittoresque. On plaint Angiolina, mais on est faiblement ému. L'événement a justifié l'arrêt prononcé d'avance par la critique. Après la mort de lord Byron, et contre sa défense expresse, son *Faliero* fut joué sur un des théâtres de Londres, et la représentation n'en put être achevée. John Bull veut être remué fortement. Il demande des tragédies à l'eau forte, et il brisa, sans scrupule, la bouteille d'eau de rose qu'on avait essayé de lui servir.

Cette leçon n'a pas été perdue pour M. Casimir Delavigne. Maître absolu du caractère de la femme du doge, sur laquelle l'histoire n'a pas cru devoir s'expliquer, il a pris le contrepied de lord Byron, et il a eu de quoi s'en applaudir. Son Éléna, nom poétiquement plus commode que celui

d'Angiolina, est devenue, sous sa plume énergique et brillante, une épouse coupable et adultère. De cette simple transmutation, le poète français a tiré un effet prodigieux, et l'élément le plus incontestable du succès dont sa tragédie a été couronnée. Il a supposé qu'un neveu du doge, Fernando Faliero, l'unique héritier du nom de cette famille illustre, était l'auteur du déshonneur de son oncle, et par là se trouve expliquée la part qu'il prend au ressentiment du doge contre l'inscription outrageante dont celui-ci a à se plaindre. Il lui est impossible de pardonner à Sténo une attaque d'autant plus offensante, que la conscience de Fernando lui en reproche la justice et la vérité. Il cherche Sténo, il le rencontre, il se bat, est vaincu, et expire entre les bras du doge, dont cette mort porte au plus haut degré l'irritation et la fureur. Le malheureux vieillard voit expirer, sous le fer d'un patricien insolent, le dernier rejeton de sa famille. Toute sa postérité est ensevelie dans la tombe de Fernando. Que lui reste-t-il à craindre? qu'a-t-il désormais à ménager? Quelques jours de plus à ajouter à ceux que la nature lui a ménagés, peuvent-ils entrer dans la balance avec les intérêts de sa vengeance? C'est ici un artifice de poète, auquel on ne peut donner trop d'éloges; car l'essentiel et le difficile tout ensemble était de satisfaire le spectateur sur les causes qui précipitèrent le doge dans l'abîme de l'infamie et du malheur. Ajoutons que nous devons des beautés d'un autre genre à la faute d'Éléna. Nous la voyons accablée du poids des remords, se relever par un aveu déchirant de l'humiliation où son crime l'a plongée. Cet aveu produit aussi, dans l'âme du vieillard, des mouvemens sublimes de générosité et de grandeur d'âme. Nous trouvons là ce qui constitue la tragédie, la pitié et la terreur; et en pardonnant à Éléna, comme son mari lui a pardonné, nous sommes obligés de nous écrier: *ô felix culpa!* ô faute heureuse! sans laquelle peut-être la tragédie de M. Casimir Delavigne n'eût pas été plus fortunée que celle de lord Byron.





MARION DE LORME,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR M. VICTOR HUGO,

Représenté pour la première fois, à Paris, le 11 août 1831, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin.



PERSONNAGES.

MARION DE LORME.

DIDIER.

LOUIS XIII.

LE MARQUIS DE SAVERNY.

LE MARQUIS DE NANGIS.

L'ANGELY.

M. DE LAFFEMAS.

LE DUC DE BELLEGARDE.

LE MARQUIS DE BRICHANTEAU.

LE COMTE DE GASSÉ.

LE VICOMTE DE BOUCHAVANNES.

LE CHEVALIER DE ROCHEBARON.

LE COMTE DE VILLAC.

LE CHEVALIER DE MONTPE SAT.

OFFICIERS
DU
RÉGIMENT
D'ANJOU.

LE SCARAMOUCHE.

LE GRACIEUX.

LE TAILLEBRAS.

LE CRIEUR PUBLIC.

LE CAPITAINE QUARTENIER DE LA VILLE DE BLOIS.

UN GEOLIER.

UN GREFFIER.

UN CONSEILLER PRÈS LA GRAND'CHAMBRE.

DAME ROSE.

DES SEIGNEURS DU LEVER DU ROI.

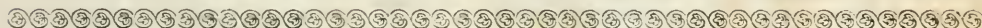
DES OUVRIERS.

DES COMÉDIENS DE PROVINCE.

GARDES, PEUPLE, GENTILSHOMMES, PAGES.

COMÉDIENS DE PROVINCE.

France. — 1638.



ACTE PREMIER.

Une chambre à coucher. — Au fond, une fenêtre ouverte sur un balcon. A droite, une table avec une lampe et un fauteuil. A gauche, une porte sur laquelle retombe une portière en tapisserie. Dans l'ombre, un lit.

SCÈNE I.

MARION DE L'ORME, *négligé tres-paré, assise près de la table et brochant une tapisserie.* LE MARQUIS DE SAVERNY, *tout jeune homme blond sans moustache, vêtu à la dernière mode de 1638.*

SAVERNY, *s'approchant de Marion et cherchant à l'embrasser.*

Réconcilions-nous, ma petite Marie!

MARION, *le repoussant.*

Réconcilions-nous de moins près, je vous prie.

SAVERNY, *insistant.*

Un seul baiser!

MARION, *avec colère.*

Monsieur le marquis!

SAVERNY.

Quel courroux!

Votre bouche eut parfois des caprices plus doux.

MARION.

Vous oubliez...

SAVERNY.

Non pas! Je me souviens, ma belle.

MARION, *à part.*

L'important! le fâcheux!

SAVERNY.

Parlez, mademoiselle.

Que devons-nous penser de la brusque façon dont vous quittez Paris? et pour quelle raison, Tandis que l'on vous cherche à la Place-Royale, Vous retrouvé-je à Blois, cachée?... Ah! déloyale! Qu'est-on venue ici faire depuis deux mois?

MARION.

Je fais ce que je veux, et veux ce que je dois.

Je suis libre, monsieur.

SAVERNY.

Libre! et dites, madame,

Sont-ils libres aussi ceux dont vous avez l'âme?

Moi,—Gondi, qui passa, l'autre jour, devant nous, La moitié de sa messe, ayant un duel pour vous;— Nesmond,—le Pressigny, d'Arquien, les deux Causas— Tous de votre départ si fâchés, si maussades, [des;

Que leurs femmes comme eux le voudraient à Paris,
Pour leur faire après tout de moins tristes maris !

MARION, *souriant*.

Et Beauvillain ?...

SAVERNY.

Toujours il vous aime.

MARION.

Et Céreste ?

SAVERNY.

Il vous adore.

MARION.

Et Pons ?

SAVERNY.

Celui-là vous déteste.

MARION.

C'est le seul amoureux.—Et le vieux président?..—
Riant.

Son nom, déjà?...

Riant plus fort.

Leloup !

SAVERNY.

Mais en vous attendant,

Il a votre portrait, et fait mainte élégie.

MARION.

Oui, voilà bien deux ans qu'il m'aime en effigie.

SAVERNY.

Ah ! qu'il aimerait mieux vous brûler !—Çà, vraiment,
Peut-on fuir tant d'amis ?

MARION, *sérieuse et baissant les yeux*.

Marquis, précisément.

Ce sont, à parler franc, les causes de ma fuite ;
Tous ces brillants péchés qui, jeune, m'ont séduite,
N'ont laissé dans mon cœur que regrets trop souvent.
Je viens dans la retraite, et peut-être au couvent,
Expier une vie impure et débauchée.

SAVERNY.

Gageons qu'une amoureuse est là-dessous cachée !

MARION.

Vous croiriez...

SAVERNY.

Que jamais ensemble on ne dut voir

Un voile et tant d'éclairs sous les cils d'un œil noir.
C'est impossible.—Alloas ! vous aimez en province !
Clote un si beau roman d'un dénouement si mince !

MARION.

Il n'en est rien.

SAVERNY.

Gageons !

MARION.

Rose, quelle heure est-il ?

DAME ROSE, *du dehors*.

Minuit bientôt.

MARION, *à part*.

Minuit !

SAVERNY.

Le détour est subtil

Pour dire : Allez-vous-en !

MARION.

Je vis fort retirée...

Ne recevant personne et de tous ignorée...

Puis, il vous peut si tard arriver des malheurs...

Cette rue est déserte et pleine de voleurs.

SAVERNY.

Soit : je serai volé.

MARION.

Parfois on assassine !

SAVERNY.

Ou m'assassinera.

MARION.

Mais...

SAVERNY.

Vous êtes divine !

Mais avant de partir je veux savoir de vous

Quel est l'heureux berger qui nous succède à tous.

MARION.

Personne.

SAVERNY.

Je tiendrai secrètes vos paroles.

Nous autres gens de cour, on nous eroit têtes folles,
Médisans, curieux, indiscrets, brouillons ; mais
Nous bavardons toujours et ne parlons jamais. —
Vous vous taisez ? ..

Il s'assied.

Je reste.

MARION.

Eh bien, oui ! que m'importe !

J'aime et j'attends quelqu'un !

SAVERNY.

Parlez donc de la sorte !

A la bonne heure ! Où donc l'attendez-vous ?

MARION.

Ici.

Et quand ?

SAVERNY.

MARION.

Dans un instant.

Elle va au balcon et écoute.

Peut-être le voici.

Revenant.

Non.

A Saverny.

Vous voilà content.

SAVERNY.

Pas trop.

MARION.

Partez, de grâce.

SAVERNY.

Oui, mais nommez-le-moi, ce galant qui me chasse
Et pour qui je me vois ainsi congédier.

MARION.

Je ne connais de lui que le nom de Didier,

Il ne connaît de moi que le nom de Marie.

SAVERNY, *éclatant de rire*.

Vrai ?

MARION.

Vrai.

SAVERNY, *riant*.

Mais, pasquedieu, c'est de la bergerie
Que ces amitiés-là ! c'est du Segrais tout pur.
Il va donc pour entrer escalader ce mur ?

MARION.

Peut-être. — Maintenant, partez vite.

A part.

Il m'assomme !

SAVERNY, *reprenant son sérieux*.

Savez-vous seulement s'il est bon gentilhomme ?

MARION.

Je n'en sais rien.

SAVERNY.

Comment !

A Marion qui le pousse doucement vers la porte.

Je pars...

Il revient.

Encore un moi,

J'oubliais : un auteur, qui n'est pas un grimaud,

Il tire un livre de sa poche et le remet à Marion.

A fait pour vous ce livre. Il cause un bruit énorme.

MARION, *lisant le titre*.

La Guirlande d'amour, à Marion de Lorme.

SAVERNY.

On ne parle à Paris que *Guirlande d'amour*,

Et c'est, avec *le Cid*, le grand succès du jour.

MARION, *prenant le livre*.

C'est fort galant. Bonsoir.

SAVERNY.

A quoi bon être illustre ?

Venir à Blois filer l'amour avec un rustre !

LAFFEMAS, *à part.*

Faisons vite garder la porte. Il faudra bien
Que je démêle après le faux comédien.
A coup sûr, il est pris!

Il sort.

SAVERNY, *regardant sortir Laffemas, à part.*
J'ai fait quelque sottise.

Bah!

Preuant à part le Gracieux, qui jusque-là est resté dans
un coin, gesticulant tout seul et grommelant son rôle
entre ses dents.

— Quelle est cette dame, — ici, — dans l'ombre, —
[assise ?]

Il lui montre la porte de la grange.

LE GRACIEUX.

La Chimène?

Avec solennité.

Seigneur, je ne sais pas son nom.

Mourrant Didier.

Parlez à ce seigneur, son noble compagnon.

Il sort du côté du parc.

SCÈNE VII.

DIDIER, SAVERNY.

SAVERNY, *se tournant vers Didier.*

C'est monsieur? Dites-moi... — Mais c'est singulier
[comme
Il me regarde... Allons, mais c'est lui, c'est mon
[homme.

Haut à Didier,

S'il n'était en prison, vous ressemblez, mon cher...

DIDIER.

Et vous, s'il n'était mort, vous avez un faux air
D'un homme... — Que son sang sur sa tête retombe! —
A qui j'ai dit deux mots qui l'ont mis dans la tombe.

SAVERNY.

Chut!... — Vous êtes Didier!

DIDIER.

Vous, le marquis Gaspard!

SAVERNY.

C'est vous qui vous trouviez certain soir quelque part.
Donc, je vous dois la vie...

Il s'approche les bras ouverts. — Didier recule.

DIDIER.

Excusez ma surprise,

Marquis, mais je croyais vous l'avoir bien reprise.

SAVERNY.

Point. Vous m'avez sauvé, non tué. Maintenant,
Vous faut-il un second, un frère, un lieutenant?
Que voulez-vous de moi? mon bien, mon sang, mon

DIDIER.

Non, rien de tout cela! mais ce portrait de femme.

Saverny lui donne le portrait.

Amèrement en regardant le portrait.

Oui, voilà son beau front, son œil noir, son cou blanc,
Surtout son air candide, — il est bien ressemblant.

SAVERNY.

Vous trouvez?

DIDIER.

C'est pour vous, dites, qu'elle fit faire

Ce portrait?
SAVERNY, *avec un geste affirmatif, saluant Didier.*

A présent, c'est vous qu'elle préfère,

Vous qu'elle aime et choisit entre tant d'amoureux.
Heureux homme!

DIDIER, *avec un rire éclatant et désespéré.*

Est-ce pas que je suis bien heureux!

SAVERNY.

Je vous fais compliment. C'est une bonne fille,
Et qui n'aime jamais que des fils de famille.
D'une telle maîtresse on a droit d'être fier,
C'est honorable; et puis cela donne bon air;

C'est de bon goût; et si de vous quelqu'un s'informe,
On dit tout haut: l'amant de Marion de Lorme!
Didier veut lui rendre le portrait, il refuse de le recevoir.
Non, gardez le portrait. Elle est à vous; ainsi
Le portrait vous revient de droit; gardez.

DIDIER.

Merci.

Il serre le portrait dans sa poitrine.

SAVERNY.

[gnole! —
Mais savez-vous qu'elle est charmante en Espa-
Done vous me succédez? — Un peu, sur ma parole,
Comme le roi Louis succède à Pharamond. —
Moi, ce sont les Brissac, — oui, tous les deux —
Supplanté. [qui m'out

Riant.

Croiriez-vous?... le cardinal lui-même!

Puis le petit d'Effiat; puis les trois Sainte-Mesme;
Puis les quatre Argenteau... — Vous êtes dans son
En bonne compagnie... [cœur

Riant.

Un peu nombreuse...

DIDIER, *à part.*

Horreur!

SAVERNY.

Çà, vous me conterez... Moi, pour ne rien vous taire,
Je passe ici pour mort, et demain on m'enterre.
Vous, vous aurez trompé sbires et sénéchaux,
Marion vous aura fait ouvrir les cachots;
Vous aurez joint en route une troupe ambulante,
N'est-ce pas?... Ce doit être une histoire excellente!

DIDIER.

Toute une histoire!

SAVERNY.

Elle a, pour vous, fait les yeux doux
Sans doute à quelque archer?

DIDIER, *d'une voix de tonnerre.*

Tête et sang! croyez-vous?

SAVERNY.

Quoi! seriez-vous jaloux?

Riant.

Oh! ridicule énorme!

Jaloux de qui? jaloux de Marion de Lorme!
La pauvre enfant! N'allez pas lui faire un sermon!

DIDIER.

Soyez tranquille!

A part.

O Dieu! l'ange était un démon!

Entrent Laffemas et le Gracieux. — Didier sort. Sa-
verny le snit.

SCÈNE VIII.

LAFFEMAS, LE GRACIEUX.

LE GRACIEUX, *à Laffemas.*

Seigneur, je ne sais pas ce que vous voulez dire,
A part.

Humph! Costume d'alcade et figure de sbire!

Un petit œil, orné d'un immense sourcil!

Sans doute il joue ici le rôle d'alguazil!

LAFFEMAS, *tirant une bourse.*

L'ami!

LE GRACIEUX, *se rapprochant, bas à Laffemas.*

Notre Chimène est ce qui vous intrigue,
Et vous voulez savoir?...

LAFFEMAS, *bas, en souriant.*

Oui, quel est son Rodrigue?

LE GRACIEUX.

Son galant?

LAFFEMAS.

Oui.

LE GRACIEUX.

Celui qui gémit sous sa loi?

LAFFEMAS, *avec impatience.*

Est-il là ?

LE GRACIEUX.

Sans doute.

LAFFEMAS, *s'approchant vivement de lui.*

Hé ! fais-moi le voir !

LE GRACIEUX, *avec une profonde révérence.*

C'est moi.

J'en suis foin.

Laffemas désappointé s'éloigne avec dépit, puis se rapproche faisant sonner sa bourse à l'oreille et aux yeux du Gracieux.

LAFFEMAS.

Connais-tu le son des génovines !

LE GRACIEUX.

Ah ! Dieu ! cette musique a des douceurs divines !

LAFFEMAS.

A part.

J'ai mon Didier !

Au Gracieux.

Vois-tu cette bourse ?

LE GRACIEUX.

Combien ?

LAFFEMAS.

Vingt génovines d'or.

LE GRACIEUX.

Humph !

LAFFEMAS, *lui faisant sonner la bourse sous le nez.*

Veux-tu ?

LE GRACIEUX, *lui arrachant la bourse.*

Je veux bien.

D'un ton théâtral, à Laffemas qui l'écoute avec anxiété.

Monseigneur ! si ton dos portait, — bien à son centre, —

Une bosse, en grosseur égale à ton gros ventre,

Si tu faisais remplir ces deux sacs de ducats,

De louis, de doublons, de sequins... en ce cas...

LAFFEMAS, *vivement.*

Eh bien ! que dirais-tu ?

LE GRACIEUX, *mettant la bourse dans sa poche.*

J'empocherai la somme,

Et je dirais :

Avec une profonde révérence.

Merci, vous êtes un bon homme !

LAFFEMAS, *à part, furieux.*

Peste du jeune singe !

LE GRACIEUX, *à part, riant.*

Au diable le vieux chat !

LAFFEMAS, *à part.*

Ils se sont entendus au cas qu'on le cherchât.

C'est un complot tramé. Tous se tairont de même.

Où ! les maudits satans d'Égypte et de Bohême !

Au Gracieux qui s'en va.

Çà, rends la bourse au moins !

LE GRACIEUX, *se retournant, d'un ton tragique.*

Pour qui ne prenez-vous,

Seigneur ? et l'univers, que dirait-il de nous ?

Vous, proposer, et moi, faire la chose infâme

De vous vendre à prix d'or une tête et mon âme !

Il veut sortir.

LAFFEMAS, *le retenant.*

Fort bien ! mais rends l'argent.

LE GRACIEUX, *toujours sur le même ton.*

Je garde mon honneur,

Et je n'ai pas de compte à vous rendre, seigneur !

Il le salue et rentre dans la grange.

SCÈNE IX.

LAFFEMAS, *seul.*

Vil baladin ! l'orgueil en des âmes si basses ! [ses, S'il se pouvait qu'un jour en mes mains tu tombas — Et si je ne chassais un plus noble gibier... — Comment dans tout cela découvrir le Didier ? —

Prendre toute la bande en masse, et puis la faire Mettre à la question, on ne peut. — Quelle affaire ! C'est chercher une aiguille en tout un champ de blé. Il faudrait un creuset d'alchimiste endiablé Qui, rongant cuivre et plomb, mit à nu la parcelle D'or pur que ce lingot d'alliage recelle. — Retourner sans ma prise auprès de monseigneur Le cardinal !

Se frappant le front.

Mais oui... quelle idée !... ô bonheur !

Il est pris !

Appelant par la porte de la grange. !

Hé, messieurs de la troupe comique,

Deux mois !

Les comédiens sortent en foule de la grange.

SCÈNE X.

LES MÊMES. LES COMÉDIENS, *parmi eux* MARION *et* DIDIER ; puis LE MARQUIS DE NANGIS.

LE SCARAMOUCHE, *à Laffemas.*

Que nous veut-on ?

LAFFEMAS.

Sans phrase académique,

Voici : — Le cardinal m'a commis à l'effet

De trouver, pour jouer dans les pièces qu'il fait

Aux moments de loisir que lui laisse le prince,

De bons comédiens, s'il en est en province.

Car, malgré ses efforts, son théâtre est caduc

Et lui fait peu d'honneur pour un cardinal-duc.

Tous les comédiens s'approchent avec empressement.

— Entre Saverny, qui observe avec curiosité ce qui se passe.

LE GRACIEUX, *à part, comptant les génovines de Laffemas dans un coin.*

Douze ! il m'avait dit vingt ! il m'a volé ! Vieux drôle !

LAFFEMAS.

Dites-moi tout à tour chacun un bout de rôle,

Tous ! — Pour que je choisisse et que je juge enfin.

A part.

S'il se tire de là, le Didier sera fin !

Haut.

Êtes-vous au complet ?

Marion s'approche furtivement de Didier, et cherche à l'entraîner. Didier recule et la repousse.

LE GRACIEUX, *allant à eux.*

Eh ! venez donc, vous autres !

MARION.

Juste Ciel !

Didier la quitte et va se mêler aux comédiens ;

elle le suit.

LE GRACIEUX.

Êtes-vous heureux d'être des nôtres !

Avoir des habits neufs, tous les jours un régal,

Et dire tous les soirs des vers de Cardinal !

C'est un sort !

Tous les comédiens se rangent devant Laffemas. Marion et Didier parmi eux. Didier sans regarder Marion, l'œil fixé eu terre, les bras croisés sous son manteau ; Marion, au contraire, attache sur Didier des yeux pleins d'anxiété.

LE GRACIEUX, *en tête de la troupe, à part.*

Eût-on cru que ce corbeau sinistre

Recrutât des farceurs au cardinal-ministre !

LAFFEMAS, *au Gracieux.*

Toi, d'abord. Quel es-tu ?

LE GRACIEUX, *avec un grand salut et une pirouette qui fait ressortir sa bosse.*

Je suis le Gracieux

De la troupe, et voici ce que je sais le mieux :

Il chante,

Des magistrats, sur des nuques

Ce sort d'énormes perruques.

MARION, *appelant dame Rose.*
Prenez soin du marquis, Rose, et le dirigez.
SAVERNY, *saluant.*
Marion ! Marion ! Hélas ! vous dérogez !

Il sort.

SCÈNE II.

MARION, *seule.*

Elle referme la porte par laquelle Saverny est sorti.
Va, va donc !... Je tremblais que Didier...
On entend sonner minuit.

Minuit sonne.

Après avoir compté les coups.
Minuit ! — Mais il devrait être arrivé...
Elle va au balcon et regarde dans la rue.

Personne !

Elle revient s'asseoir avec humeur.

Être en retard ! — Déjà ! —
Un jeune homme paraît derrière la balustrade du balcon, la franchit lestement, entre et dépose sur un fauteuil son manteau et une épée de main. Le costume du temps, tout noir. Bottines. — Il fait un pas, s'arrête et regarde quelques instants Marion assise et les yeux baissés.

SCÈNE III.

MARION, DIDIER.

MARION, *levant tout à coup les yeux.* — Avec joie.
Ha !

Avec reproche.

Me laisser compter

L'heure en vous attendant !

DIDIER, *gravement.*

J'hésitais à monter.

MARION, *piquée.*

Ah ! monsieur !

DIDIER, *sans y prendre garde.*

Tout à l'heure, au pied de ces murailles,
J'ai senti de pitié s'émouvoir mes entrailles,
Où de pitié pour vous. — Moi, funeste et maudit,
Avant que d'achever ce pas, je me suis dit :
« Là haut, dans sa vertu, dans sa beauté première,
» Veille, sans tache encore, un ange de lumière,
» Un être chaste et doux, à qui sur les chemins
» Les passants, à genoux, devraient joindre les mains.
» Et moi, qui suis-je, hélas ! qui rampe avec la foule ?
» Pourquoi troubler cette eau si belle qui s'écoule ?
» Pourquoi cueillir ce lys ? Pourquoi d'un souffle impur
» De cette âme seraine aller ternir l'azur ?
» Puisqu'à ma loyauté, candide, elle se fie,
» Elle que l'innocence à mes yeux sanctifie,
» Ai-je droit d'accepter ce don de son amour,
» Et de mêler ma brume et ma nuit à son jour ? »

MARION, *à part.*

Çà, je crois qu'il me fait de la théologie.
Serait-ce un huguenot ?

DIDIER.

Mais la douce magie

De votre voix, venant jusqu'à moi dans la nuit,
M'a tiré de mon doute et près de vous conduit.

MARION.

Quoi ! vous m'avez oui parler ? l'étrange chose !

DIDIER.

Avec une autre voix...

MARION, *vivement.*

Celle de dame Rose.

N'est-ce pas qu'on dirait une voix d'homme ? Elle a

Le parler rude et fort. — Mais puisque vous voilà
Je ne vous en veux plus. — S'éyez-vous, je vous prie,
Lui montrant une place près d'elle.
Ici.

DIDIER.

Non, à vos pieds.

Il s'assied sur un tabouret aux pieds de Marion et la regarde quelques instants dans une contemplation muette.

— Écoutez-moi, Marie.

J'ai pour tout nom Didier. Je n'ai jamais connu
Mon père ni ma mère. On me déposa nu,
Tout enfant, sur le seuil d'une église. Une femme,
Vieille et du peuple, ayant quelque pitié dans l'âme,
Me prit, fut ma nourrice et ma mère, en chrétien
M'éleva, puis mourut, me laissant tout son bien,
Neuf cents livres de rente, à peu près, dont j'existe.
Seul à vingt ans, la vie était amère et triste,
Je voyageai. Je vis les hommes ; et j'en pris
En haine quelques-uns, et le reste en mépris ;
Car je ne vis qu'orgueil, que misère et que peine
Sur ce miroir terni qu'on nomme face humaine.
Si bien que me voici, jeune encore, et pourtant
Vieux, et du monde las comme on l'est en sortant ;
Ne me heurtant à rien où je ne me déchire ;
Trouvant le monde mal, mais trouvant l'homme pire.
Or je vivais ainsi, pauvre, sombre, isolé,
Quand vous êtes venue, et m'avez consolé.
Je ne vous connais pas. Au détour d'une rue,
C'est à Paris qu'un soir vous m'êtes apparue.
Puis, je vous ai parfois rencontrée, et toujours
J'ai trouvé doux vos yeux et tendres vos discours.
J'ai craint de vous aimer, j'ai fui... — Hasard étrange !
Je vous retrouve ici, partout, comme mon ange !
Enfin, troublé d'amour, flottant, irrésolu,
J'ai voulu vous parler, vous avez bien voulu.
Maintenant, disposez de mon cœur, de ma vie.
A quoi puis-je être bon dont vous ayez envie ?
Quel est l'homme ou l'objet qui vous est important ?
Voulez-vous quelque chose, et vous faut-il quelqu'un
Qui meure pour cela ? qui meure sans rien dire
Et trouve tout son sang trop payé d'un sourire ?
Vous le faut-il ? parlez, ordonnez, me voici...

MARION, *souriant.*

Vous êtes singulier, mais je vous aime ainsi.

DIDIER.

Vous m'aimez ! prenez garde, une telle parole,
Hélas ! ne se dit pas d'une façon frivole.
Vous m'aimez ! Savez-vous ce que c'est que l'amour ?
Qu'un amour qui devient notre sang, notre jour,
Qui, long-temps étouffé, s'allume, et dont la flamme
S'accroît incessamment en purifiant l'âme,
Qui seul au fond du cœur, où nous les entassons,
Brûle les vains débris des autres passions !
Qu'un amour, à la fois sans espoir et sans borne,
Et qui, même au bonheur, survit, profond et morne !
— Dites, est-ce l'amour dont vous parliez ?

MARION, *émue.*

Vraiment...

DIDIER.

Oh ! vous ne savez pas, je vous aime ardemment !
Du jour où je vous vis, ma vie encor bien sombre
Se dora, vos regards m'éclairèrent dans l'ombre.
Dès lors, tout a changé. Vous brillez à mes yeux
Comme un être inconnu, de l'espèce des cieux.
Cette vie, où long-temps gémit mon cœur rebelle,
Je la vois sous un jour qui la rend presque belle ;
Car, jusqu'à vous, hélas ! seul, errant, opprimé,
J'ai lutté, j'ai souffert... Je n'avais point aimé !

MARION.

Pauvre Didier !

DIDIER.

Marie !...

MARION.

Eh bien oui, je vous aime.
Oui, je vous aime!... autant que vous m'aimez vous-
même.
Plus peut-être!... C'est moi qui suivis tous vos pas,
Et je suis toute à vous.

DIDIER, *tombant à genoux.*

Oh! ne me trompez pas!

A mon amour si pur que votre amour réponde,
Et mon bonheur pourra faire la dot d'un monde,
Et mes jours ne seront, prosternés à vos pieds,
Qu'amour, délice et joie...—Oh! si vous me trompiez!

MARION.

Pour croire à mon amour que vous faut-il? J'écoute.

DIDIER.

Une preuve.

MARION.

Parlez. Quoi?

DIDIER.

Vous êtes sans doute

Libre?

MARION, *avec embarras.*

Oui...

DIDIER.

Prenez-moi pour frère, pour appui;
Épousez-moi!

MARION, *à part.*

Pourquoi suis-je indigne de lui!

DIDIER.

Hé bien?

MARION.

Mais...

DIDIER.

Je comprends. Orphelin, sans fortune,
L'audace est inouïe, étrange, et j'importune.
Laissez-moi donc mon deuil, mes maux, mon abandon.
Adieu.

Il fait un pas pour sortir, Marion le retient.

MARION.

Didier! Didier! que dites-vous?

Elle fond en larmes.

DIDIER, *revenant.*

Pardon!

Mais pourquoi balancer?

S'approchant d'elle.

—Comprends-tu bien, Marie?

Nous être l'un à l'autre un monde, une patrie,
Un ciel!... Vivre ignorés dans un lieu de ton choix,
Y cacher un bonheur à faire envie aux rois!...

MARION.

Ah! ce serait le ciel!

DIDIER.

En veux-tu?

MARION, *à part.*

Malheureuse!

Haut.

Je ne puis. Jamais!

Elle s'arrache des bras de Didier et tombe sur son fauteuil.

DIDIER, *glacial.*

L'offre était peu généreuse

De ma part. Il suffit. Je n'en parlerai plus,
Allons!

MARION, *à part.*

Ah! maudit soit le jour où je lui plus!

Haut.

Didier! je vous dirai... vous me déchirez l'âme...
Je vous expliquerai...

DIDIER, *froidement.*

Que lisiez-vous, madame,

Quand je suis arrivé?

Il prend le livre sur la table et lit.

La Guirlande d'amour,

A Marion de Lorme.

Amèrement.

Oui, la beauté du jour!

Jetant le livre à terre avec violence.

Ah! vile créature, impure entre les femmes!

MARION, *tremblante.*

Monsieur...

DIDIER.

Que faites-vous de ces livres infâmes!

Comment sont-ils ici!

MARION, *faiblement et boissant les yeux.*

Le hasard...

DIDIER.

Savez-vous,

Vous dont l'œil est si pur, dont le front est si doux,

Savez-vous ce que c'est que Marion de Lorme?

Une femme, de corps belle, et de cœur difforme!

Une Phryné qui vend à tout homme, en tout lieu,

Son amour qui fait honte et fait horreur!

MARION, *la tête dans ses mains.*

Grand Dieu!

Un bruit de pas, un cliquetis d'épées au dehors
et des cris:

Au meurtre!

DIDIER, *étonné.*

Mais quel bruit dans la place voisine?

Les cris continuent:

A l'aide! au meurtre!

DIDIER, *regardant au balcon.*

C'est quelqu'un qu'on assassine...

Il prend son épée et enjambe la balustrade du balcon.

Marion se lève, court à lui, et cherche à le retenir
par son manteau.

MARION.

Didier! si vous m'aimez...—Ils vous tueront!—reslez!

DIDIER, *sautant dans la rue.*

Mais c'est lui qu'ils tueront, le pauvre homme!

Dehors, aux combattants:

Arrêtez!

—Tenez ferme, monsieur!

Cliquetis d'épées.

Poussez!—tiens, misérable!

Bruit d'épées, de voix et de pas.

MARION, *au balcon, avec terreur.*

O ciel! Six contre deux!

VOIX DANS LA RUE.

Mais cet homme est le diable!

Le cliquetis d'armes décroît peu à peu, puis cesse tout
à fait. Bruit de pas qui s'éloignent. On voit reparaître
Didier qui escalade le balcon.

DIDIER, *encore en dehors du balcon et tourné
vers la rue.*

Vous voici hors d'affaire. Allez votre chemin.

SAVERNY, *du dehors.*

Je ne m'en irai pas sans vous serrer la main,

Sans vous remercier, s'il vous plaît.

DIDIER, *avec humeur.*

Passez vite!

De vos remerciements, monsieur, je vous tiens quitte.

SAVERNY.

Je vous remerciais!

Il escalade le balcon.

DIDIER.

Hé! sans monter ici,

Ne pouviez-vous d'en-bas me dire: grand merci.

SCÈNE IV.

MARION, DIDIER, SAVERNY.

SAVERNY, *sautant dans la chambre l'épée
à la main.*

Pardieu, la tyrannie est étrange, et trop forte,
De me sauver la vie et me mettre à la porte!

— La porte, c'est-à-dire à la fenêtre! — Non, il ne sera pas dit qu'un homme de mon nom Soit bravement sauvé par un bon gentilhomme Sans lui dire : Marquis... — le nom dont on vous Monsieur? [homme,

DIDIER.

Didier.

SAVERNY.

Didier de quoi?

DIDIER.

Didier de rien.

Cà, l'on vous tue, et moi je vous secours. C'est bien; Allez-vous-en.

SAVERNY.

Voilà vos façons! — Par ces traitres,

Que ne me laissez-vous tuer sous vos fenêtres! J'eusse aimé mieux cela, car sans vous, sur ma foi, J'étais mort. Six larrons, six voleurs contre moi! Mort! six larges poignards contre une mince épée!...

Apercevant Marion qui jusque-là a cherché à l'éviter. Mais vous aviez ici l'âme bien occupée : Je comprends; je dérange un entretien fort doux; Pardon.

A part.

Voyons pourtant la dame.

Il s'approche de Marion tremblante et la reconnaît.

— Bas.

Quoi! c'est vous!

Montrant Didier.

C'est donc lui!

MARION, *bas*.

Ah! monsieur, vous me perdez!

SAVERNY, *saluant*.

Madame...

MARION, *bas*.

C'est la première fois que j'aime!

DIDIER, *à part*.

Sur mon âme,

Cet homme la regarde avec des yeux hardis!

Il renverse la lampe d'un coup de poing.

SAVERNY.

Quoi donc, vous éteignez cette lampe?

DIDIER.

Je dis

Qu'il convient, s'il vous plaît, que nous partions en-

SAVERNY.

[semble.

Soit; je vous suis.

A Marion qu'il salue profondément.

Adieu, madame.

DIDIER, *à part*.

A quoi ressemble

Ce muguet?

A Saverny.

Venez donc?

SAVERNY.

Vous êtes brusque, mais Je vous dois d'être en vie, et s'il vous faut jamais Dévouement, zèle, ardeur, amitié fraternelle... — Marquis de Saverny, Paris, hôtel de Nesle.

DIDIER.

Bon!

A part.

La voir par un fat examinée ainsi!

Ils sortent par le balcon. On entend la voix de Didier dehors.

Votre route est par là. — La mienne est par ici.

SCÈNE V.

MARION, DAME ROSE.

Marion reste un moment rêveuse, puis appelle.

MARION.

Dame Rose!

Dame Rose paraît. — Lui montrant la fenêtre.

Fermez.

DAME ROSE.

La fenêtre fermée, elle se retourne et voit Marion essayant une larme.

A part.

On dirait qu'elle pleure.

Haut.

Il est temps de dormir, madame.

MARION.

Où, c'est votre heure,

A vous autres.

Défaitant ses cheveux.

Venez m'accommoder.

DAME ROSE, *la déshabillant*.

Eh bien,

Madame, le monsieur de ce soir est-il bien?

— Riche?

MARION.

Non.

DAME ROSE.

Galant?

MARION.

Non.

Se tournant vers Rose.

Rose, il ne m'a pas même

Baisé la main.

DAME ROSE.

Alors, qu'en faites-vous?

MARION, *pensive*.

Je l'aime.

ACTE DEUXIÈME.

La porte d'un cabaret. — Une place. — On voit dans le fond la ville de Blois en amphithéâtre, et les tours de Saint-Nicolas sur la colline couverte de maisons.

SCÈNE I.

LE COMTE DE GASSÉ, LE MARQUIS DE BRICHANTEAU, LE VICOMTE DE BOUCHAVANNES, LE CHEVALIER DE ROCHEBARON. *Ils sont assis à des tables devant la porte; les uns fument, les autres jouent aux dés et boivent. — Ensuite* LE CHEVALIER DE MONTPELAT, LE COMTE DE VILLAC. — *Puis* L'ANGELY. — *Puis* LE CRIEUR PUBLIC et LA FOULE.

BRICHANTEAU, se levant, à Gassé qui entre.
Gassé!

Ils se serrent la main.

Tu viens à Blois joindre le régiment?

Le saluant.

Nous te complimentons de ton enterrement.

Examinant sa toilette.

Ah!

GASSÉ.

C'est la mode. Orange, avec des faveurs bleues.

Croisant les bras et retroussant ses moustaches.

Savez-vous bien que Blois est à quarante lieues de Paris?

BRICHANTEAU.

C'est la Chine!

GASSÉ.

Et cela fait crier

Les femmes. Pour nous suivre il faut s'expatrier!

BOUCHAVANNES, se détournant du jeu.

Monsieur vient de Paris?

ROCHEBARON, quittant sa pipe.

Dit-on quelques nouvelles?

GASSÉ, saluant.

Point. — Corneille toujours met en l'air les cervelles.

Guiche à l'ordre. Asf est duc. Puis des riens à foison :

De trente huguenots on a fait pendaison.

Toujours nombre de duels. Le trois, c'était d'Angennes

Contre Arquié, pour avoir porté du point de Gènes;

Lavardin avec Pons s'est rencontré le dix

Pour avoir pris à Pons la femme de Sourdis;

Sourdis avec d'Ailly pour une du théâtre

De Mondori. Le neuf, Nogent avec Lachâtre

Pour avoir mal écrit trois vers de Colletet;

Gorde avec Margaillan pour l'heure qu'il était;

D'Humière avec Gondi pour le pas à l'église;

Et puis tous les Brissac contre tous les Soubise

A propos du pari d'un cheval contre un chien.

Enfin, Caussade avec Latournelle, pour rien,

Pour le plaisir. Caussade a tué Latournelle.

BRICHANTEAU.

Heureux Paris! les duels ont repris de plus belle!

GASSÉ.

C'est la mode.

BRICHANTEAU.

Toujours festins, amours, combats.

On ne peut s'amuser et vivre que là-bas.

Bâillant.

Mais on s'ennuie ici de façon paternelle!

A Gassé.

Tu dis donc que Caussade a tué Latournelle?

GASSÉ.

Oui, d'un bon coup d'estoc.

Examinant les manches de Rochebaron.

Qu'avez-vous là, mon cher?

Songez que ce n'est plus la mode du bel air.

Aiguillettes! boutons! d'honneur, rien n'est plus triste.
Des nœuds et des rubans!

BRICHANTEAU.

Réfait-nous donc la liste

De tous ces duels. Qu'en dit le Roi?

GASSÉ.

Le cardinal

Est furieux, et veut un prompt remède au mal.

BOUCHAVANNES.

Point de courrier du camp?

GASSÉ.

Je crois que par surprise

Nous avons pris Figuière, ou bien qu'on nous l'a prise.

Réfléchissant.

C'est à nous qu'on l'a prise.

ROCHEBARON.

Et que dit de ce coup

Le Roi?

GASSÉ.

Le cardinal n'est pas content du tout.

BRICHANTEAU.

Que fait la cour? Le Roi se porte bien sans doute?

GASSÉ.

Non pas. Le cardinal a la fièvre et la goutte,

Et ne va qu'en litière.

BRICHANTEAU.

Étrange original!

Quand nous te parlons roi, tu réponds cardinal.

GASSÉ.

Ah! — c'est la mode.

BOUCHAVANNES.

Ainsi rien de nouveau?

GASSÉ.

Que dis-je?

Pas de nouvelles? — Mais, un miracle, un prodige

Qui tient depuis deux mois Paris en passion!

La fuite, le départ, la disparition...

BRICHANTEAU.

De qui?

GASSÉ.

De Marion de Lorme, de la belle

Des belles.

BRICHANTEAU, d'un air mystérieux.

A ton tour écoute une nouvelle.

Elle est ici.

GASSÉ.

Vraiment! à Blois!

BRICHANTEAU.

Incognito.

GASSÉ, haussant les épaules.

Marion! — Vous raillez, monsieur de Brichanteau!

Elle ici! Marion! elle qui fait la mode!

Mais c'est que de Paris ce Blois est l'antipode!

Regardez. — Tout est laid, tout est vieux, tout est mal.

Montrant les tours de Saint-Nicolas.

Ces clochers même ont l'air gauche et provincial!

ROCHEBARON.

C'est vrai.

BRICHANTEAU.

Donterez-vous que Saverny l'ait vue?

Cachée ici? déjà d'un grand amant pourvue?

Lequel même a sauvé Saverny, s'il vous plaît,

De voleurs qui la nuit l'avaient pris au collet,

Bons larrons, qui voulaient faire en cette rencontre

L'aumône avec sa bourse et voir l'heure à sa montre.

GASSÉ.
Mais c'est toute une histoire !
ROCHEBARON, à *Brichanteau*.
En êtes-vous bien sûr ?

BRICHANTEAU.
Comme j'ai six besans d'argent sur champ d'azur !
Si bien que Saveny depuis n'a d'autre envie
Que de trouver cet homme auquel il doit la vie.

BOUCHAVANNES.
Mais il peut bien l'aller trouver chez elle.
BRICHANTEAU.

Non.
Elle a changé depuis de logis et de nom.
On a perdu sa trace.
Marion et Didier traversent lentement le fond du théâtre
sans être vus des interlocuteurs, et entrent par une
petite porte dans une des maisons latérales.

GASSÉ.
Il fallait que je vinsse
A Blois pour retrouver Marion en province !
Entrent MM. de Villac et de Montpesat, parlant haut et
se disputant.

VILLAC.
Moi je te dis que non !
MONTPE SAT.
Moi je te dis que si !

VILLAC.
Le Corneille est mauvais !
MONTPE SAT.
Traiter Corneille ainsi !
Corneille enfin, l'auteur du *Cid* et de *Mélite* !

VILLAC.
Mélite soit ! j'en dois avouer le mérite ;
Mais Corneille n'a fait que descendre depuis,
Comme ils font tous ! Pour toi je fais ce que je puis.
Parle-moi de *Mélite* et de la *Galerie*
Du *Palais* ! Mais le *Cid*, qu'est cela, je te prie ?
GASSÉ, à *Montpesat*.

Monsieur est modéré.
MONTPE SAT.
Le *Cid* est bon !
VILLAC.

Méchant !
Ton *Cid*, mais Scudéri l'écrase en le fouchant !
Quel style ! ce ne sont que choses singulières,
Que façons de parler basses et familières.
Il nomme à tout propos les choses par leurs noms.
Puis le *Cid* est obscène et blesse les canons.
Le *Cid* n'a pas le droit d'épouser son amante.
Tiens, mon cher, as-tu lu *Pyrame* et *Bradamante* ?
Quand Corneille en fera de pareils, donne-m'en.

ROCHEBARON, à *Montpesat*.
Lisez aussi le grand et dernier *Soliman*
De monsieur Mairet. C'est la grande tragédie ;
Mais le *Cid* !

VILLAC.
Puis il a l'âme vaine et hardie.
Croit-il pas égalier messieurs de Boisrobert,
Chapelain, Serisay, Mairet, Gombault, Habert,
Bautru, Giry, Faret, Desmarests, Malleville,
Duryer, Cherisy, Colletet, Gomberville,
Toute l'académie enfin !
BRICHANTEAU, riant de pitié et haussant les épaules.

C'est excellent !
VILLAC.
Puis monsieur veut créer ! inventer ! Insolent !
Créer après Garnier ! après le Théophile !
Après Hardy ! Le fat ! créer, chose facile !
Comme si ces esprits fameux avaient laissé
Quelque chose après eux qui ne fût pas usé !
Chapelain là-dessus le raille d'une grâce !

ROCHEBARON.
Corneille est un croquant !
BOUCHAVANNES.

Mais l'évêque de Crasse,
Monsieur Godeau, m'a dit qu'il a beaucoup d'esprit.
MONTPE SAT.

Beaucoup !
VILLAC.
S'il écrivait autrement qu'il n'écrit,
S'il suivait Aristote et la bonne méthode...

GASSÉ.
Messieurs, faites la paix. Corneille est à la mode ;
Il succède à Garnier, comme font de nos jours
Les grands chapeaux de feutre aux mortiers de velours.

MONTPE SAT.
Moi, je suis pour Corneille et les chapeaux de feutre.
GASSÉ, à *Montpesat*.

Tu vas trop loin ! —
A Villac.
Garnier est très-beau. — Je suis neutre,
Mais Corneille a du bon parfois.

VILLAC.
D'accord.
ROCHEBARON.
D'accord,

C'est un garçon d'esprit et que j'estime fort.
BRICHANTEAU.
Mais ce Corneille-là, c'est de courte noblesse !
ROCHEBARON.
Ce nom sent le bourgeois d'une façon qui blesse.

BOUCHAVANNES.
Famille de robins, de petits avocats,
Qui se sont fait des sous en rognant des ducats.
Entre L'Angely, qui va s'asseoir à une table seul et en
silence. — En noir velours et passequilles d'or.

VILLAC.
Messieurs, si le public goûte ses rapsodies,
C'en est fait du bel art des tragi-comédies !
Le théâtre est perdu, ma parole d'honneur !
C'est ce que Richelieu...

GASSÉ, regardant *L'Angely de travers*.
Dites donc monseigneur,
Ou parlez plus bas...

BRICHANTEAU.
Baste ! au diable l'éminence !
N'est-ce donc pas assez que soldats et finance,
Il ait tout, que de tout il puisse disposer,
Sans que sur notre langue il vienne encor peser ?

BOUCHAVANNES.
Meure le Richelieu qui déchire et qui flatte !
L'homme à la main sanglante, à la robe écarlate !
ROCHEBARON.

A quoi donc sert le Roi ?
BRICHANTEAU.

Les peuples dans la nuit
Vont marchant, l'œil fixé sur un flambeau qui luit.
Il est le flambeau, lui ; le Roi, c'est la lanterne,
Qui le sauve du vent sous sa vitre un peu terne.

BOUCHAVANNES.
Oh ! puissions-nous un jour, et ce jour sera beau,
Du vent de notre épée éteindre ce flambeau !

ROCHEBARON.
Ah ! si chacun pensait comme moi sur son compte !...

BRICHANTEAU.
Nous nous rénitrons...
A Bouchavannes.
Qu'en penses-tu, vicomte ?

BOUCHAVANNES.
Et nous lui donnerions un bon coup de Jarnac !
L'ANGELY, se levant, d'une voix lugubre.
Un complot ! Jeunes gens, songez à Marillac !
Tous tressaillent, se retournent et se taisent consternés,
l'œil fixé sur L'Angely, qui se rassied en silence.

VILLAC, prenant *Montpesat à l'écart*.
Chevalier, tout à l'heure, à propos de Corneille,
Tu m'as parlé d'un ton qui m'a choqué l'oreille :
Je voudrais, à mon tour, te dire, s'il te plait,

Deux mots.

MONTPELAT.
A l'épée?

VILLAC.
Oui.

MONTPELAT.

Veux-tu le pistolet?

VILLAC.

L'un et l'autre.

MONTPELAT, *lui prenant le bras.*

Cherchons quelque coin par la ville.
L'ANGELY, *se levant.*

Un duel! Souvenez-vous du sieur de Bontteville!
Nouvelle consternation dans l'assistance. Villac et
Montpesat se quittent, l'œil attaché sur L'Angely.

ROCHEBARON.

Quel est cet homme noir qui me fait peur, ma foi?

L'ANGELY.

Mon nom est L'Angely. Je suis bonfion du Roi.

BRICHANTEAU, *riant.*

Je ne m'étonne plus que le Roi soit si triste.

BOUCHAVANNES, *riant.*

C'est un plaisant bouffon qu'un fou cardinaliste!

L'ANGELY, *debout.*

Prenez garde, messieurs! le ministre est puissant:
C'est un large faucheur qui verse à flots le sang;
Et puis il couvre tout de sa soutane rouge,
Et tout est dit.

Un silence.

GASSÉ.

Mortdieu!

ROCHEBARON.

Du diable si je bouge!

BRICHANTEAU.

Cà, près de ce bouffon Pluton est un rieur.

Entre une foule de peuple qui sort des rues et des
maisons et couvre la place; au milieu, le crieur public
à cheval, avec quatre valets de ville en livrée, dont
un sonne la trompe, tandis qu'un autre bat du
tambour.

GASSÉ.

Que vient donc faire ici ce peuple? — Ah! le crieur!
Que vient-il nous chanter, en fait de patenôtre?

BRICHANTEAU, *à un bateleur qui est mêlé à la foule
et qui porte un singe sur son dos.*

Mon bon ami, lequel de vous deux fait voir l'autre?

MONTPELAT, *à Rochebaron.*

Voyez donc si nos jeux de cartes sont complets.

Montrant les quatre valets de ville en livrée.

Je gage qu'en l'un d'eux on a pris ces valets.

LE CRIEUR PUBLIC, *d'une voix nasillard.*

Bourgeois, silence!

BRICHANTEAU, *bas à Gassé.*

Il est d'une mine farouche,

Et sa voix doit user son nez plus que sa bouche.

LE CRIEUR.

« Ordonnance. — Louis, par la grâce de Dieu...

BOUCHAVANNES, *bas à Brichanteau.*

Manteau fleurdélié qui cache Richelieu!

L'ANGELY.

Écoutez, messieurs!

LE CRIEUR, *poursuivant.*

... Roi de France et de Navarre....

BRICHANTEAU, *bas à Bouchavannes.*

Un beau nom dont jamais ministre n'est avare.

LE CRIEUR, *poursuivant.*

«... A tous ceux qui verront ces présentes, salut!
Il salue.

« Ayant considéré que chaque roi voulut

« Exterminer le duel par des peines sévères;

« Que malgré les édits, signés des rois nos pères, [mais;

« Les duels sont aujourd'hui plus nombreux que ja-

« Ordonnons et mandons, voulons que désormais

« Les duellistes, félons qui de sujets nous privent,

« Qu'il ne survive un seul ou que tous deux survivent,
« Soient pour être amendés traduits en notre cour,
« Et, nobles ou vilains, soient pendus haut et court;
« Et, pour rendre en tout point l'édit plus efficace,
« Renouons pour ce crime à notre droit de grâce.
« C'est notre bon plaisir. — Signé Louis. — Plus bas :
« RICHELIEU. »

Indignation parmi les gentilshommes.

BRICHANTEAU.

Nous, pendus comme des Barabbas!

BOUCHAVANNES.

Nous pendre! Dites-moi comment l'endroit se nomme
Où l'on trouve une corde à pendre un gentilhomme?

LE CRIEUR, *poursuivant.*

« Nous, prévôt, pour que tous se le tiennent pour dit,
« Enjoignons qu'en la place on attache l'édit. »
Deux valets de ville attachent un grand écriteau à une
potence en fer qui sort d'un mur à droite.

GASSÉ.

A la bonne heure, au moins! c'est l'édit qu'il faut pen-
BOUCHAVANNES, *secouant la tête.* [dre!

Où, comte!... — En attendant celui qui l'a fait rendre.

Le crieur sort. Le peuple se retire. — Entre Saverny.

— Le jour commence à baisser.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS DE SAVERNY.

BRICHANTEAU, *allant à Saverny.*

Mon cousin Saverny! — Hé bien, as-tu trouvé
L'homme qui des larrons l'autre nuit t'a sauvé?

SAVERNY.

Non. Par la ville en vain je cherche, je m'informe;
Les voleurs, le jeune homme, et Marion de Lorme,
Tout s'est évanoui comme un rêve qu'on a.

BRICHANTEAU.

Mais tu dois l'avoir vu quand il te ramena
Comme un chrétien tiré des mains de l'infidèle?

SAVERNY.

Il a d'abord du poing renversé la chandelle!

GASSÉ.

C'est étrange.

BRICHANTEAU.

Pourtant tu le reconnaîtrais

En le rencontrant?

SAVERNY.

Non, je n'ai point vu ses traits.

BRICHANTEAU.

Sais-tu son nom?

SAVERNY.

Didier.

ROCHEBARON.

Ce n'est pas un nom d'homme,

C'est un nom de bourgeois!

SAVERNY.

C'est Didier qui il se nomme.

Beaucoup, qui sont de race et qui font les vainqueurs,
Ont bien de plus grands noms, mais non de plus grands
Moi, j'avais six voleurs, lui, Marion de Lorme, [cœurs.
Il la quitte, et me sauve. Ah! ma dette est énorme,
Et je la lui paierai, je vous le jure à tous,
De tout mon sang!

VILLAC.

Marquis, depuis quand payez-vous

Vos dettes?

SAVERNY, *fièrement.*

J'ai toujours payé celles qu'on paie

Avec du sang. Mon sang, c'est ma seule monnaie.
La nuit est tout à fait tombée. On voit les fenêtres de la
ville s'éclairer l'une après l'autre. — Entre un allu-
meur qui allume un reverbère au-dessus de l'écriteau
et s'en va. — La petite porte par laquelle sont entrés
Marion et Didier se rouvre; Didier en sort rêveur,
marchant lentement les bras croisés dans son manteau.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DIDIER.

DIDIER, *s'avançant lentement du fond du théâtre sans être vu ni entendu des autres.*

Marquis de Saverny!... — Je voudrais bien revoir Ce fat qui fut près d'elle effronté l'autre soir; J'ai son air sur le cœur.

BOUCHAVANNES, *à Saverny qui cause avec Brichanteau.*

Saverny!

DIDIER, *à part.*

C'est mon homme!

Il s'avance à pas lents, l'œil fixé sur les gentilshommes, et vient s'asseoir à une table placée sous le réverbère qui éclaire l'écrétaire, à quelques pas de L'Angely qui demeure aussi immobile et silencieux.

BOUCHAVANNES, *à Saverny qui se retourne.*

Connaissez-vous l'édit?

SAVERNY.

Quel édit?

BOUCHAVANNES.

Qui nous somme

De renoncer au duel?

SAVERNY.

Mais c'est très-sage.

BRICHANTEAU.

Oui, mais

Sous peine de la corde?

SAVERNY.

Ah! tu railles! — Jamais.

Qu'on pendre les vilains, c'est très-bien.

BRICHANTEAU, *lui montrant l'écrétaire.*

Lis toi-même,

L'édit est sur le mur.

SAVERNY, *apercevant Didier.*

Hé! cette face blême

Peut me le lire.

A Didier, haussant la voix.

Hola! hé! l'homme au grand manteau!

L'ami! — Mon cher! —

A Brichanteau.

Je crois qu'il est sourd, Brichanteau.

DIDIER, *qui ne l'a pas quitté des yeux, levant lentement la tête.*

Me parlez-vous?

SAVERNY.

Pardieu, pour récompense honnête,

Lisez-nous l'écrétaire placé sur votre tête.

DIDIER.

Moi?

SAVERNY.

Vous. — Savez-vous pas épeler l'alphabet?

DIDIER, *se levant.*

C'est l'édit qui punit tout bretteur du gibet;

Qu'il soit noble ou vilain.

SAVERNY.

Vous vous trompez, brave homme.

Sachez qu'on ne doit pas pendre un bon gentilhomme; Et qu'il n'est dans ce monde, où tous droits nous sont

Que les vilains qui soient faits pour être pendus. [dus, Aux gentilshommes.

Ce peuple est insolent!

A Didier, en ricanant.

Vous lisez mal, mon maître!

Mais vous avez la vue un peu basse, peut-être.

Otez votre chapeau, vous lirez mieux. — Otez!

DIDIER, *renversant la table qui est devant lui.*

Ah! prenez garde à vous, monsieur! vous m'insultez.

Maintenant que j'ai lu, ma récompense honnête

Il me la faut! — Marquis, c'est ton sang, c'est ta tête!

SAVERNY, *souriant.*

Nos titres à tous deux, certe, sont bien acquis.

Je le devine peuple, il me flaire marquis.

DIDIER.

Peuple et marquis pourront se colleter ensemble. Marquis, si nous mêlions notre sang, que t'en semble?

SAVERNY, *reprenant son sérieux.*

Monsieur, vous allez vite, et tout n'est pas fini.

Je me nomme Gaspard, marquis de Saverny.

DIDIER.

Que m'importe?

SAVERNY, *froidement.*

Voici mes deux témoins. Le comte

De Gassé; l'on n'a rien à dire sur son compte;

Et monsieur de Villac, qui tient à la maison

La Feuillade, dont est le marquis d'Aubusson.

Maintenant êtes-vous noble homme?

DIDIER.

Que t'importe?

Je ne suis qu'un enfant trouvé sur une porte,

Et je n'ai pas de nom; mais, cela suffit bien,

J'ai du sang à répandre en échange du tien!

SAVERNY.

Non pas, monsieur, cela ne peut suffire, en somme;

Mais un enfant trouvé de droit est gentilhomme,

Attendu qu'il peut l'être; et que c'est plus grand mal,

Dégrader un seigneur qu'anoblir un vassal.

Je vous rendrai raison. — Votre heure?

DIDIER.

Tout de suite.

SAVERNY.

Soit. — Vous n'usurpez pas la qualité susdite?...

DIDIER.

Une épée!

SAVERNY.

Il n'a pas d'épée! Ah! pasquedieu, [lien.

C'est mal. On vous prendrait pour quelqu'un de bas-
Offrant sa propre épée à Didier.

La voulez-vous? Elle est fidèle et bien trempée.

L'Angely se lève, tire son épée et la présente à Didier.

L'ANGELY.

Pour faire une folie, ami, prenez l'épée

D'un fou. — Vous êtes brave, et lui ferez honneur.

Ricanant.

En échange, écoutez, pour me porter bonheur

Vous me laisserez prendre un bout de votre corde.

DIDIER, *prenant l'épée, amèrement.*

Soit.

Au marquis.

Maintenant Dieu fasse aux bons miséricorde!

BRICHANTEAU, *sautant de joie.*

Un bon duel! c'est charmant!

SAVERNY, *à Didier.*

Mais où nous mettre?

DIDIER.

Sous

Ce réverbère.

GASSÉ.

Allons, messieurs, êtes-vous fous?

On n'y voit pas. Ils vont s'éborgner, par Saint-George!

DIDIER.

On y voit assez clair pour se couper la gorge!

SAVERNY.

Bien dit.

VILLAC.

On n'y voit pas!

DIDIER.

On y voit assez clair,

Vous dis-je! et chaque épée est dans l'ombre un éclair!

Allons, marquis!

Tous deux jetent leurs manteaux, ôtent leurs chapeaux dont ils se saluent et qu'ils jettent derrière eux; puis ils tirent leurs épées.

SAVERNY.

Monsieur, à vos ordres.

DIDIER.

En garde!

Ils croisent le fer et ferraillent pied à pied, en silence et avec fureur. — Tout à coup la petite porte s'entrouvre et Marion en robe blanche paraît.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MARION.

MARION.

Quel est ce bruit?

Apercevant Didier sous le réverbère.

Didier!

Aux combattants.

Arrêtez!

Les combattants continuent.

A la garde!

SAVERNY.

Qu'est-ce que cette femme?

DIDIER, *se détournant.*

Ah Dieu!

BOUCHAVANNES, *accourant à Saverny.*

Tout est perdu!

Le cri de cette femme au loin s'est entendu.
J'ai des archers de nuit vu briller les rapières.

Entrent les archers avec des torches.

BRICHANTEAU, *à Saverny.*

Fais le mort, ou tu l'es!

SAVERNY, *se laissant tomber.*

Ah!

Bas à Brichanteau qui se penche vers lui.

Les maudites pierres!

Didier, qui croit l'avoir tué, s'arrête.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

De par le Roi!

BRICHANTEAU, *aux gentilshommes.*

Sauvons le marquis! il est mort

S'il est pris!

Les gentilshommes entourent Saverny.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

Arrêtez! Messieurs! — Pardieu, c'est fort!

Venir se battre en duel sous la propre lanterne
De l'édit!

A Didier.

Rendez-vous!

Les archers saisissent et désarment Didier qui est resté
seul. — Montrant Saverny couché à terre et entouré
de gentilshommes.

Et cet autre à l'œil terne,

Qu'est-il? son nom?

BRICHANTEAU.

Gaspard, marquis de Saverny.

Il est mort.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

Mort? alors son procès est fini.

Il fait bien, cette mort vaut encor mieux que l'autre.

MARION, *effrayée.*

Que dit-il?

LE CAPITAINE QUARTENIER, *à Didier.*

Maintenant, cette affaire est la vôtre.

Venez, Monsieur.

Les archers emmènent Didier d'un côté; les gentils-
hommes emportent Saverny de l'autre.

DIDIER, *à Marion immobile de terreur.*

Adieu! Marie, oubliez-moi!

Adieu!

Ils sortent.

SCÈNE V.

MARION, L'ANGELY.

MARION, *courant pour le retenir.*

Didier! pourquoi cet adieu-là? pourquoi

T'oublier?

Les soldats la repoussent; elle revient vers l'Angely
avec angoisse.

Est-il donc perdu pour cette affaire?

Monsieur, qu'a-t-il donc fait, et que veut-on lui faire?

L'ANGELY.

Il lui prend les mains et la mène en silence devant
l'écriveau.

Lisez!

Elle lit et recule avec horreur.

MARION.

Dieu! juste Dieu! la mort! ils me l'ont pris!
Ils le tueront! c'est moi qui le perds par mes cris!
J'appelais au secours, mais à mes cris funèbres
La mort venait, hâtaut ses pas dans les ténèbres!
— C'est impossible! — un duel! est-ce un si grand
[lorfait?

A L'Angely.

N'est-ce pas qu'on ne peut le condamner?

L'ANGELY.

Si fait.

MARION.

Mais il peut s'échapper?

L'ANGELY.

Les murailles sont hautes!

MARION.

Ah! c'est moi qui lui fais un crime avec mes fautes!
Dieu le frappe pour moi. — Mon Didier! —

A L'Angely.

Savez-vous

Que c'est lui pour qui rien ne m'eût semblé trop doux?
Dieu! les cachots! la mort! Peut-être la torture!...

L'ANGELY.

Peut-être. — Si l'on veut.

MARION.

Mais je puis d'aventure
Voir le Roi? Le Roi porte un cœur vraiment royal,
Il fait grâce?

L'ANGELY.

Oui, le Roi. Mais non le cardinal.

MARION, *égarée.*

Mais qu'en ferez-vous dorénavant?

L'ANGELY.

L'affaire est capitale.

Il faut qu'il roule au bas de la pente fatale.

MARION.

C'est horrible!

A L'Angely.

Monsieur, vous me glacez d'effroi!
Et qui donc êtes-vous?

L'ANGELY.

Je suis bouffon du Roi.

MARION.

O mon Didier! je suis indigne, vile, infâme.
Mais ce que Dieu peut faire avec des mains de femme,
Je te le montrerai. Je te suis!

Elle sort du côté par où est sorti Didier.

L'ANGELY, *resté seul.*

Dieu sait où!

Ramassant son épée laissée à terre par Didier.
Çà, qui dirait qu'ici c'est moi qui suis le fou?

Il sort.

ACTE TROISIÈME.

Un parc dans le goût de Henri IV. — Au fond, sur une hauteur, on voit le château de Nangis, neuf et vieux. Le vieux, donjon à ogives et tourelles; le neuf, maison haute en briques à coins de pierre de taille, à toit pontu. — La grande porte du vieux donjon est tendue de noir, et de loin on y distingue un écusson, celui des familles de Nangis et de Saverny.

SCÈNE I.

M. DE LAFFEMAS, *petit costume de magistrat du temps*. LE MARQUIS DE SAVERNY, *déguisé en officier du régiment d'Anjou; moustaches et royale noires; un emplâtre sur l'œil*.

LAFFEMAS.

Çà, vous étiez présent, monsieur, à l'algarde?

SAVERNY, *retroussant sa moustache*.

Monsieur, j'avais l'honneur d'être son camarade. Il est mort.

LAFFEMAS.

Le marquis de Saverny?

SAVERNY.

Bien mort!

D'une botte poussée en tierce, qui d'abord
A rompu le pourpoint, puis s'est fait une voie
Entre les côtes, par le poulmon, jusqu'au foie
Qui fait le sang, ainsi que vous devez savoir,
Si bien que la blessure était horrible à voir!

LAFFEMAS.

Est-il mort sur le coup?

SAVERNY.

A peu près. Son martyr

A peu duré. J'ai vu succéder au délire
Le spasme, puis au spasme un affreux tétanos,
Et l'improstathonos à l'opisthathonos.

LAFFEMAS.

Diab!e!

SAVERNY.

D'après cela, voyez-vous, je calcule

Qu'il est faux que le sang passe par la jugule,
Et qu'on devrait punir Pecquet et les savants
Qui, pour voir leurs poumons, ouvrent des chiens

LAFFEMAS. [vivants.]

Mort! ce pauvre marquis!

SAVERNY.

Une botte assassine!

LAFFEMAS.

Vous êtes donc, monsieur, docteur en médecine?

SAVERNY.

Non.

LAFFEMAS.

Vous l'avez pourtant étudiée?

SAVERNY.

Un peu.

Dans Aristote.

LAFFEMAS.

Aussi vous en parlez, morblen!

SAVERNY.

Ma foi, je suis d'un cœur fort épris de malice;
Nuire me plaît. Je fais le mal avec délice;
J'aime à tuer. Aussi j'eus toujours le dessein
De me faire à vingt ans soldat ou médecin.
J'ai long-temps hésité. Puis j'ai choisi l'épée.
C'est moins sûr, mais plus prompt. — J'eus bien l'âme

[occupée]

Un moment, d'être acteur, poète et montreur d'ours;
Mais j'aime assez dîner et souper tous les jours.
Foin des ours et des vers!

LAFFEMAS.

Pour cette fantaisie,

Vous aviez donc, mon cher, appris la poésie?

SAVERNY.

Un peu. Dans Aristote.

LAFFEMAS.

Et vous étiez connu

Du marquis?

SAVERNY.

Je ne suis qu'un soldat parvenu.

Il était lieutenant que j'étais anspeçada.

LAFFEMAS.

Vraiment?

SAVERNY.

J'étais d'abord à monsieur de Caussade,
Lequel au colonel du marquis me donna.

Maigre était le cadeau; l'on donne ce qu'on a.

Ils m'ont fait officier; j'ai la moustache noire,
Et j'en vaux bien un autre, et voilà mon histoire!

LAFFEMAS.

On vous a donc chargé de venir au château
Avertir l'oncle?

SAVERNY.

Avec son cousin Brichanteau

Je suis venu, traînant son cercueil en carrosse

Pour qu'on l'enterre ici, comme on eût fait sa noce.

LAFFEMAS.

Comment le vieux marquis de Nangis a-t-il pris

La mort de son neveu?

SAVERNY.

Sans bruit, sans pleurs, sans cris.

LAFFEMAS.

Il l'aimait fort pourtant?

SAVERNY.

Comme on aime sa vie.

Sans enfants, il n'avait qu'un amour, qu'une envie,
Qu'un espoir; — c'est-à-dire, qu'il aimait d'un cœur chaud,
Quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis cinq ans bientôt.

Passa au fond du théâtre le vieux marquis de Nangis.

— Cheveux blancs, visage pâle, les bras croisés sur
la poitrine. Habit à la mode de Henri IV; grand
deuil. La plaque et le cordon du Saint-Esprit. Il
marche lentement et traverse le théâtre. Neuf gardes,
vêtus de deuil, la hallebarde sur l'épaule droite et le
mousquet sur l'épaule gauche, le suivent sur trois
rangs à quelque distance, s'arrêtant quand il s'arrête
et marchant quand il marche.

LAFFEMAS, *le regardant passer*.

Pauvre homme!

Il va au fond du théâtre et suit le marquis des yeux.

SAVERNY, *à part*.

Mon bon oncle!

Entre Brichanteau qui va à Saverny.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BRICHANTEAU.

BRICHANTEAU.

Ah! deux mots à l'oreille.

Riant.

Mais depuis qu'il est mort, il se porte à merveille!
SAVERNY, *bas, lui montrant le marquis qui passe*.
Regarde, Brichanteau. — Pourquoi m'as-tu forcé

De lui porter ce coup que j'étais trépassé?
Si nous lui disions tout? Veux-tu pas que j'essaie?...

BRICHANTEAU.

Garde-l'en bien. Il faut que sa douleur soit vraie.
Il faut qu'à tous les yeux il pleure abondamment.
Son deuil est un côté de ton déguisement.

SAVERNY.

Mon pauvre oncle!

BRICHANTEAU.

Il se peut bientôt qu'il te revoie.

SAVERNY.

S'il n'est mort de douleur, il mourra de la joie.
De tels coups sont trop forts pour un vieillard.

BRICHANTEAU.

Mon cher,

Il le faut.

SAVERNY.

J'ai grand' peine à voir son rire amer
Par moments, son silence et ses pleurs. Il me navre
A baiser ce cercueil!

BRICHANTEAU.

Un cercueil sans cadavre.

SAVERNY.

Oui, mais il m'a bien mort et sanglant dans son cœur.
C'est là qu'est le cadavre.

LAFFEMAS, *revenant.*

Ah! pauvre vieux seigneur!

Comme on voit dans ses yeux le chagrin qui le mine!

BRICHANTEAU, *bas à Saverny.*

Quel est cet homme noir et de mauvaise mine?

SAVERNY, *avec un geste d'ignorance.*

Quelque ami qui se trouve au château.

BRICHANTEAU, *bas.*

Le corbeau

Est noir de même et vient à l'odeur du tombeau.
Plus que jamais, tais-toi. — C'est une face ingrate
Et louche, à rendre un fou prudent comme Socrate!
Rentre le marquis de Nangis, toujours plongé dans une
profonde rêverie. Il vient à pas lents, sans paraître
voir personne, s'asseoir sur un banc de gazon au-de-
vant du théâtre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE NANGIS.

LAFFEMAS, *allant au-devant du vieux marquis.*
Ah! monsieur le marquis, nous avons bien perdu.
C'était un neveu rare, et qui vous eût rendu
La vieillesse bien douce. Avec vous je le pleure.
Beau, jeune, on n'était point de nature meilleure!
Servant Dieu, réservé près des femmes, toujours
Juste en ses actions et sage en ses discours.
Un seigneur parfait, brave, et que chacun célèbre!
Mourir si tôt!

Le vieux marquis laisse tomber sa tête dans ses mains.

SAVERNY, *bas à Brichanteau.*

Le diable ait l'oraison funèbre!

Il me loue, et le rend plus triste, sur ma foi!

Toi, pour le consoler, dis-lui du mal de moi.

BRICHANTEAU, *à Laffemas.*

Vous vous trompez, monsieur. J'étais du même grade
Que Saverny. C'était un mauvais camarade,
Un fort méchant sujet, qui dans ces derniers temps
Se gâtait tous les jours. Brave, on l'est à vingt ans;
Mais, après tout, sa mort n'est pas digne d'estime.

LAFFEMAS.

[crime!]

Un duel! Mais voyez donc! le grand mal! le grand

A Brichanteau, d'un air goguenard, lui montrant son épée.

Vous êtes officier?

BRICHANTEAU, *du même ton, lui montrant sa perruque.*

Vous êtes magistrat?

Continue.

SAVERNY, *bas.*

BRICHANTEAU.

Il était quinteux, menteur, ingrat.
Peu regrettable au fond; il allait aux églises,
Mais pour cligner de l'œil avec les Cidalises.
Ce n'était qu'un galant, qu'un fou, qu'un libertin.

SAVERNY, *bas.*

Bien, bien!

BRICHANTEAU.

Avec ses chefs indocile et mulin.
Quant à sa bonne mine, il l'avait fort perdue,
Boitait, avait sur l'œil une loupe étendue,
De blond devenait roux, et de courbé bossu.

SAVERNY, *bas.*

Assez.

BRICHANTEAU.

Puis il jouait, on s'en est aperçu.
Il eût joué son âme aux dés, et je parie
Qu'il avait au brelan mangé sa seigneurie.
Tout son bien chaque nuit s'en allait au grand trot.
SAVERNY, *le tirant par la manche, bas.*
Assez, que diable, assez! tu le consoles trop!

LAFFEMAS, *à Brichanteau.*

Mal parler d'un ami défunt, c'est sans excuse!

BRICHANTEAU, *montrant Saverny.*

Demandez à monsieur.

SAVERNY.

Ah! moi, je me récuise.

LAFFEMAS, *affectueusement, au vieux marquis.*
Monsieur, monsieur, nous vous consolons.
On a son meurtrier; — eh bien! nous le pendrons!
Il est sous bonne garde, et son affaire est sûre.

A Brichanteau et à Saverny.

Comprend-on le marquis de Saverny? Je jure
Qu'il est des duels que nul ne peut répudier;
Mais s'aller battre avec je ne sais quel Didier!

SAVERNY, *à part.*

Didier?

Le vieux marquis, qui est resté pendant toute la scène
immobile et muet, se lève et sort à pas lents du côté
opposé à celui d'où il est venu; ses gardes le suivent.

LAFFEMAS, *essuyant une larme et le suivant des yeux.*

En vérité! sa douleur me pénètre.

UN VALET, *accourant.*

Monsieur!

BRICHANTEAU.

Laissez donc tranquille votre maître!

LE VALET.

C'est pour l'enterrement du feu marquis Gaspard.
Quelle heure fixe-t-on?

BRICHANTEAU.

Vous le saurez plus tard.

LE VALET.

Puis des comédiens, qui viennent de la ville,
Pour cette nuit céans demandent un asile.

BRICHANTEAU.

Pour des comédiens le jour est mal choisi;
Mais l'hospitalité, c'est un devoir aussi.

Montrant une grange à la gauche du théâtre.
Donnez-leur cette grange.

LE VALET, *tenant une lettre.*

Une lettre qui presse...

Lisant.

Monsieur de Laffemas...

LAFFEMAS.

Donnez. C'est mon adresse.

BRICHANTEAU, *bas à Saverny, qui est resté pensif dans un coin.*

Hâtons-nous, Saverny! Viens tout expédier
Pour ton enterrement.

Le tirant par la manche.

Cà, rêves-tu?

SAVERNY, à part.

Ils sortent.

Didier!

SCÈNE IV.

LAFFEMAS, seul.

C'est le sceau de l'état. — Qui, le grand sceau de cire rouge. Allons ! quelque affaire ! Ouvrons vite.

Lisant.

« Messire,

« Lieutenant criminel, on vous fait ici part,
 « Que Didier, l'assassin du feu marquis Gaspard,
 « S'est échappé... » — Mon Dieu ! c'est un malheur énor-
 « Une femme, qu'on dit la Marion de Lorme, [me !
 « L'accompagne. Veuillez au plus tôt revenir. »

— Vite, des chevaux ! — Moi ! qui croyais le tenir !
 Bon ! une affaire encor manquée et mal conduite !
 Malheur ! sur deux, pas un ! L'un est mort, l'autre en
 Ah ! je le reprendrai ! [fuite.

Il sort. — Entre une troupe de comédiens de campagne,
 hommes, femmes, enfants, en costume de caractère.
 Parmi eux, Marion et Didier vêtus à l'espagnole ;
 Didier coiffé d'un grand feutre et enveloppé d'un
 manteau.

SCÈNE V.

LES COMÉDIENS, MARION, DIDIER.

UN VALET, conduisant les comédiens à la grange.

Voici votre logis.

Vous êtes chez monsieur le marquis de Nangis.
 Tenez-vous déceimment et tâchez de vous taire,
 Car nous avons un mort que demain l'on enterre.
 Sur tout ne mêlez pas de chansons et de bruit
 AUX chants que pour son âme on chantera la nuit.

LE GRACIEUX. — *Petit et bossu.* —

Nous ferons moins de bruit que tous vos chiens de chas-
 Qui vous vont aboyant aux jambes quand on passe. [se

LE VALET.

Mais des chiens ne sont pas des baladins, mon cher.

LE TAILLEBRAS, au Gracieux.

Tais-toi ! tu nous feras, toi, coucher en plein air.

Le valet sort.

LE SCARAMOUCHE, à Marion et à Didier, qui jusque-
 là sont restés immobiles dans un coin du théâtre.

Cà, maintenant caissons. Vous voilà de la troupe.
 Pourquoi monsieur courait portant madame en croupe
 Si l'on est deux époux ou deux tendres amants,
 Si l'on fuit la police, ou bien les nécromans
 Qui tenaient méchamment madame prisonnière,
 Cela ne me regarde en aucune manière.
 Que jouerez-vous ? voilà tout ce que je veux voir :
 — Écoute, tu feras les Chimènes, œil noir !

Marion fait une révérence.

DIDIER, indigné. — *A part.*

Lui voir ainsi parler sur un vil saltimbanque !

LE SCARAMOUCHE, à Didier.

Quant à toi, si tu veux d'un beau rôle, il nous manque
 Un matamore. — On est fendu comme un compas,
 On fait la grosse voix et l'on marche à grands pas,
 Puis quand on a d'Orgon pris la femme ou la nièce,
 On vient tuer le Maire à la fin de la pièce.
 C'est un rôle tragique. Il t'iraient entre tous.

DIDIER.

Comme il vous plaira.

LE SCARAMOUCHE.

Bon. Mais ne me dis plus vous,

Tu me manques.

Avec une profonde révérence.

Salut, matamore !

DIDIER, à part.

Ces drôles !

LE SCARAMOUCHE, aux autres comédiens.

Sur ce, faisons la soupe, et repassons nos rôles.
 Tous entrent dans la grange, excepté Marion et Didier.

SCÈNE VI.

MARION, DIDIER. — Puis LE GRACIEUX, SAVERNY. — Puis LAFFEMAS.

DIDIER, après un long silence et avec un rire amer.
 Marie ! Eh bien, l'abîme est-il assez profond ?
 Vous ai-je, misérable, assez conduite au fond ?
 Vous m'avez voulu suivre ! hélas, ma destinée
 Marche, et brise la vôtre, à sa roue enchaînée.
 Hé bien, où sommes-nous ? — Je vous l'avais bien dit.
 MARION, tremblante et joignant les mains.

Didier ! est-ce un reproche ?

DIDIER.

Ah ! que je sois maudit

Et plus maudit du Ciel, et plus proscrit des hommes,
 Qu'on ne le fut jamais et que nous ne le sommes,
 Hélas ! si de ce cœur, dont toi seule es la foi,
 Jamais il peut sortir un reproche pour toi !
 Quand tout me trappe ici, me repousse et m'exile,
 N'es-tu pas mon sauveur, mon espoir, mon asile ?
 Qui trompa le geôlier ? Qui vint limer mes fers ?
 Qui descendit du ciel pour me suivre aux enfers ?
 Avec le prisonnier qui donc s'est fait captive ?
 Avec le fugitif qui s'est fait fugitive ?

Quelle autre eût en ce cœur, plein de ruse et d'amour,
 Qui délivre, soutient, console tour à tour ?
 Moi, fatal et méchant, m'as-tu pas, faible femme,
 Sauvé de mon destin, hélas ! et de mon âme !
 N'as-tu pas eu pitié de ce pauvre opprimé ?
 Moi, que tout haïssait, ne m'as-tu pas aimé ?

MARION, pleurant.

Didier, c'est mon bonheur, vous aimer et vous suivre !

DIDIER.

Oh ! laisse de tes yeux, laisse, que je m'enivre !
 Dieu voulut, en mêlant une âme à mon limon,
 Accompagner mes jours d'un ange et d'un démon ;
 Mais, oh ! qu'il soit béni, lui dont la grâce étrange
 Me cache le démon et me laisse voir l'ange !

MARION.

Vous êtes mon Didier, mon maître et mon seigneur.

DIDIER.

Ton mari, n'est-ce pas ?

MARION, à part.

Hélas !

DIDIER.

Que de bonheur,

En quittant cette terre implacable et jalouse,
 Te prendre et t'avouer pour dame et pour épouse !
 Tu veux bien ? dis, réponds.

MARION.

Je serai volre sœur,

Et vous serez mon frère.

DIDIER.

Oh non ! cette douceur,
 De t'avoir devant Dieu pour mienne, pour sacrée,
 Ne la refuse pas à mon âme altérée !
 Va, tu peux avec moi venir en sûreté,
 Car l'amant à l'époux garde ta pureté !

MARION, à part.

Hélas !

DIDIER.

Savez-vous bien quel était mon supplice ?
 Souffrir qu'un baladin vous parle et vous salisse !
 Ah ! ce n'est pas la moindre entre tant de douleurs
 Que de vous voir mêlée à ces vils bateleurs !
 Vous chaste et noble fleur, jetée avec ces femmes,

Avec ces hommes pleins d'impuretés infâmes!

MARION.

Didier, soyez prudent.

DIDIER.

Dieu! que j'ai combattu

Contre ma colère... Ah! cet homme, il vous dit: *Tu!*
Quand moi, moi, votre époux, à peine encor je l'ose,
De crainte d'enlever à ce front quelque chose!

MARION.

Vivez bien avec eux, il y va de vos jours,
Des miens!

DIDIER.

Elle a raison, elle a raison toujours!

Ah! quoique à chaque instant mon mauvais-ort renais-
Tu me donnes ton cœur, ton bonheur, ta jeunesse! [se,
D'où vient que tous ces dons sont prodigués pour moi,
Qui seraient peu payés du royaume d'un roi?
Je ne l'offre en retour que misère et folie.
Le ciel te donne à moi, l'enfer à moi te lie.
Pour mériter tous deux ce partage inégal,
Qu'ai-je donc fait de bien et qu'as-tu fait de mal?

MARION.

Ah Dieu! tout mon bonheur me vient de vous.

DIDIER, *redevenu sombre.*

Écoute,

Quand tu parles ainsi, tu le penses sans doute.
Mais je dois t'avertir, oui, mon astre est mauvais.
J'ignore d'où je viens et j'ignore où je vais.
Mon ciel est noir. — Marie, écoute une prière. —
Il en est temps encor, toi, retourne en arrière;
Laisse-moi suivre seul ma sombre route; hélas!
Après ce dur voyage, et quand je serai las,
La couche qui m'attend, froide d'un froid de glace,
Est étroite, et pour deux n'a pas assez de place.
— Va-t'en!

MARION.

Didier, je veux dans l'ombre et sans témoins,
Partager avec vous... — Oh! celle-là du moins!

DIDIER.

Que veux-tu donc? Sais-tu qu'à me suivre poussée,
Tu vas cherchant l'exil, la misère? Insensée!
Et peut-être, entends-tu? de si longues douleurs
Que tes yeux adorés s'éteindront dans les pleurs!

Marion laisse tomber sa tête dans ses mains.

Ah! je le jure ici, cette peinture est vraie,
Et tu me fais pitié! ton avenir m'effraie,
Va-t'en!

MARION, *éclatant en sanglots.*

Ah! tuez-moi, si vous voulez encor
Parler ainsi!

Sanglotant.

Mon Dieu!

DIDIER, *la prenant dans ses bras.*

Marie, ô mon trésor!

Tant de larmes! j'aurais donné mon sang pour une!
Fais ce que tu voudras! suis-moi, sois ma fortune,
Ma gloire, mon amour, mon bien et ma vertu!
Marie! ah! réponds-moi; je parle, m'entends-tu?

Il l'assied doucement sur le banc de gazon.

MARION, *se dégageant de ses larmes.*

Ah! vous m'avez fait mal.

DIDIER, *à genoux et courbé sur sa main.*

Moi qui mourrais pour elle!

MARION, *souriant dans ses larmes.*

Vous m'avez fait pleurer, méchant!

DIDIER.

Vous êtes belle!

Il s'assied sur le banc à côté d'elle,

Un seul baiser! au front, pur comme nos amours.

Il la baise au front. — Tous deux assis se regardent
avec ivresse.

Regarde-moi, Marie, — encore, — ainsi, — toujours!

LE GRACIEUX, *entrant.*

On appelle doña Chimène dans la grange.

Marion se lève précipitamment d'auprès de Didier. —
En même temps que le Gracieux, entre Saverny, qui
s'arrête au fond du théâtre et considère attentivement
Marion, sans voir Didier, qui est resté assis sur le banc
et qu'une broussaille lui cache.

SAVERNY, *au fond du théâtre sans être vu, à part.*
Pardieu, c'est Marion! l'aventure est étrange!

Riant.

Chimène!

LE GRACIEUX, *à Didier qui veut suivre Marion.*

Restez là. Vous, monsieur le jaloux,

Je veux vous taquiner.

DIDIER.

Corps-Dieu!

MARION, *bas à Didier.*

Contenez-vous.

Didier se rassied, elle entre dans la grange.

SAVERNY, *au fond du théâtre, à part.*

Qui donc lui fait courir le pays de la sorte?

Serait-ce le galant qui m'a prêté main-forte

Et sauvé l'autre soir?.. Son Didier! c'est cela.

Entre Laffemas.

LAFFEMAS, *en habit de voyage, saluant Saverny.*

Monsieur, je prends congé de vous...

SAVERNY, *saluant.*

Ah! vous voilà,

Monsieur! Vous nous quittez...

Il rit.

LAFFEMAS.

Qu'avez-vous donc à rire?

SAVERNY, *riant.*

C'est une folle histoire, et l'on peut vous la dire.

Parmi ces bateleurs qui ne font qu'arriver,

Là, devinez un peu qui je viens de trouver?

LAFFEMAS.

Parmi ces bateleurs!

SAVERNY.

Où.

Riant plus fort.

Marion de Lorme!

LAFFEMAS, *tressaillant.*

Marion de Lorme!

DIDIER, *qui depuis leur arrivée a le regard fixé
sur eux.*

Hein!

Il se lève à demi sur son banc.

SAVERNY, *riant toujours.*

Il fant que j'en informe

Tout Paris. — Allez-vous, monsieur, de ce côté?

LAFFEMAS.

Où, le fait y sera fidèlement porté.

Mais êtes-vous bien sûr d'avoir cru reconnaître?..

SAVERNY.

Vive-France! On connaît sa Marion, peut-être!

Fouillant dans sa poche.

J'ai sur moi son portrait, doux gage de sa foi,

Qu'elle fit peindre exprès par le peintre du Roi.

Il donne à Laffemas un médaillon.

Comparez.

Montrant la porte de la grange.

On la voit par cette porte ouverte... —

En Espagnole, — avec une basquine verte...

LAFFEMAS, *portant les yeux tour à tour sur le
portrait et sur la grange.*

C'est elle! — Marion de Lorme!...

A part.

Je le tiens!

A Saverny.

A-t-elle un compagnon parmi tous ces païens?

SAVERNY.

Sans l'avoir vu, j'en jure! — Hé! sans être hégueules,
Ces dames n'aiment pas courir le pays seules.

De toute cette foison,
On voit sortir à foison
Gèbes, gibet, rone, amende,
Au moindre signe évident
D'une punition plus grande
Qu'on nomme le président.
L'avocat, c'est un déluge
De mots tombant sur le juge,
C'est un mélange maotois
De latin et de patois....

LAFFEMAS, *l'interrompant*.

Tu chantes faux, à rendre envieuse une orfraie !
Tais-toi !

LE GRACIEUX, *riant*.

Le chant est faux, mais la chanson est vraie.

LAFFEMAS, *au Scaramouche*.

A votre tour.

LE SCARAMOUCHE, *saluant*.

Je suis Scaramouche, seigneur.

J'ouvre la scène ainsi dans *la Duègne d'honneur* :
Déclamant.

« Rien n'est plus beau, disait une reine d'Espagne,
» Qu'un évêque à l'autel, un gendarme en campagne,
» Si ce n'est dame au lit et voleur au gibet... »
Laffemas l'interrompt du geste, et fait signe au Taillebras de parler. Le Taillebras salue profondément, et se redresse.

LE TAILLEBRAS, *avec emphase*.

Moi, je suis Taillebras. J'arrive du Thibet,
J'ai puni le grand Khan, pris le Mogol rebelle...

LAFFEMAS.

Autre chose !

Bas à Saverny, qui est debout devant lui.

Vraiment, que Marion est belle !

LE TAILLEBRAS.

C'est pourtant du meilleur. — S'il vous plaît, cependant, je serai Charlemagne, empereur d'Occident. [dant, il déclame avec emphase.

« Quel étrange destin ! ô ciel ! je vous appelle !
» Soyez témoin, ô ciel, de ma peine cruelle ;
» Il me faut dépouiller moi-même de mon bien,
» Délivrer à un autre un amour qui est mien,
» En douer mon contraire, et l'emplir de liesse,
» M'enfiellant l'estomac d'une amère tristesse.
» Ainsi pour vous, oiseaux, au bois vous ne nichez ;
» Ainsi, mouches, pour vous aux champs vous ne ruz-
[chez ;
» Ainsi pour vous, moutons, vous ne portez la laine ;
» Ainsi pour vous, taureaux, vous n'écorchez la plaine ! »

LAFFEMAS.

Bon.

A Saverny.

— Tndieu ! les beaux vers ! c'est dans la *Bradamante*
De Garnier ! quel poète !

A Marion.

A votre tour, charmante !

Votre nom ?

MARION, *tremblante*.

Moi, je suis la Chimène.

LAFFEMAS.

Vraiment !

La Chimène ? en ce cas, vous avez un amant

Qui tue en duel quelqu'un...

MARION, *effrayée*.

Moi !

LAFFEMAS, *ricanant*.

J'ai bonne mémoire,

Et qui se sauve...

MARION, *à part*.

Dieu !

LAFFEMAS.

Contez-nous cette histoire.

MARION, *à demi tournée vers Didier*.

« Puisque pour l'empêcher de courir au trépas,

» Ta vie et ton honneur sont de faibles appas ;
» Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
» Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche.
» Combats pour m'affranchir d'une condition
» Qui me livre à l'objet de mon aversion.
» Te dirai-je encor plus ? va, songe à la défense,
» Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence ;
» Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
» Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix ! »
Laffemas se lève avec galanterie et lui baise la main.

Marion pâle regarde Didier, qui demeure immobile, les yeux baissés.

LAFFEMAS.

Certe, il n'est pas de voix qui mieux que vous ne faites,
Nous prenne au fond du cœur par des fibres secrètes ;
Vous êtes adorable !

A Saverny.

On ne peut le nier,

Le Corneille, après tout, ne vaut pas le Garnier.
Pourtant, il fait en vers meilleure contenance
Depuis qu'il a l'honneur d'être à son éminence.

A Marion.

Quel talent ! quels beaux yeux ! vous enterrer ainsi !
Vous n'êtes pas, Madame, à votre place ici.
Asseyez-vous donc là.

Il s'assied et fait signe à Marion de venir s'asseoir près de lui. Elle recule.

MARION, *bas à Didier, avec angoisse*.

Grand Dieu ! restons ensemble !

LAFFEMAS, *souriant*.

Mais venez près de moi vous asseoir.

Didier repousse Marion qui vient tomber effrayée sur le banc près de Laffemas.

MARION, *à part*.

Ah ! je tremble.

LAFFEMAS, *souriant à Marion d'un air de reproche*.
Enfin !...

A Didier.

Vous, votre nom ?

Didier fait un pas vers Laffemas, jette son manteau et enfonce son chapeau sur sa tête.

DIDIER, *d'un ton grave*.

Je suis Didier.

MARION, LAFFEMAS, SAVERNY.

Didier !

Étonnement et stupéur.

DIDIER, *à Laffemas qui ricane avec triomphe*.

Vous pouvez à présent tous les congédier !

Vous avez votre proie : elle reprend sa chaîne.

Ah ! cette joie enfin vous coûte assez de peine !

MARION, *courant à lui*.

Didier !

DIDIER, *avec un regard glacé*.

De celui-ci ne me détournes pas,

Madame !

Elle recule et vient tomber évanouie sur le banc.

A Laffemas.

Autour de moi j'ai vu tourner tes pas,

Démon ! j'ai dans tes yeux vu la sinistre flamme

De ce rayon d'enfer qui t'illuminait l'âme !

Je pouvais fuir ton piège, inutile à moitié ;

Mais tant d'efforts perdus, cela m'a fait pitié !

Prends-moi, fais-toi payer la pauvre perdition !

LAFFEMAS, *avec une colère concentrée et s'efforçant de rire*.

Donc, vous ne jouez pas, monsieur, la comédie ?

DIDIER.

C'est toi qui l'as jouée !

LAFFEMAS.

Où ! je la jouerais mal.

Mais j'en fais une avec monsieur le cardinal ;

C'est une tragédie, — où vous avez un rôle.

Marion pousse un cri d'effroi. Didier se détourne avec dédain.

Ne tournez pas ainsi la tête sur l'épaule,

Nous irons jusqu'au bout admirer votre jeu.
Allez! recommandez, monsieur, votre âme à Dieu.

MARION.

Ah!...

En ce moment, le marquis de Nangis repasse au fond du théâtre, toujours dans sa première attitude et avec son peloton de hallebardiers. Au cri de Marion, il s'arrête et se tourne vers les assistants, pâle, muet et immobile.

LAFFEMAS, *au marquis de Nangis.*

Monsieur le marquis, je réclame main-forte.

Bonne nouvelle! mais prêtez-moi votre escorte.

L'assassin du marquis Gaspard s'était enfui,
Mais nous l'avons repris.

MARION, *se jetant aux genoux de Laffemas.*

Monsieur, pitié pour lui!

LAFFEMAS, *avec galanterie.*

Vous-à mes pieds, madame! Hé! ma place est aux vôtres.

MARION, *toujours à genoux et joignant les mains.*

Oh, monseigneur le juge! ayez pitié des autres,

Si vous voulez qu'un jour un juge plus jaloux,

Prêt à punir aussi, prenne pitié de vous!

LAFFEMAS, *souriant.*

Mais quoi! c'est un sermon, vraiment, que vous nous

Ah! madame, régnez aux bals, brillez aux fêtes, [faites!

Mais ne nous prêchez point.—Pour vous je ferais tout,

Mais cet homme a tué, c'est un meurtre...

DIDIER, *à Marion.*

Debout!

Marion se relève tremblante.

A Laffemas.

Tu mens! ce n'est qu'un duel.

LAFFEMAS.

Monsieur...

DIDIER.

Tu mens, te dis-je!

LAFFEMAS.

Paix!

A Marion.

—Le sang veut du sang. Cette rigueur m'afflige.

Il a tué! tué qui? — Le marquis Gaspard

De Saverny, —

Montrant M. de Nangis.

Neveu de ce digne vieillard,

Jenne seigneur parfait! c'est la plus grande perte

Pour la France et le Roi!. S'il n'était pas mort, certe,

Je ne dis pas... mon cœur n'est pas de roche... et si..

SAVERNY, *faisant un pas.*

Celui que l'on croit mort n'est pas mort.—Le voici!

Étonnement général.

LAFFEMAS, *tressaillant.*

Gaspard de Saverny! mais à moins d'un prodige?..

Ils ont là son cercueil!

SAVERNY, *arrachant ses fausses moustaches, son emplâtre et sa perruque noire.*

Il n'est pas mort, vous dis-je!

Me reconnaissez-vous?

LE MARQUIS DE NANGIS, *comme réveillé d'un rêve, pousse un cri et se jette dans ses bras.*

Mon Gaspard! moi neveu!

Mon enfant!

Ils se tiennent étroitement embrassés.

MARION, *tombant à genoux et les yeux au ciel.*

Ah! Didier est sauvé! — Juste Dieu!

DIDIER, *froidement à Saverny.*

A quoi bon? Je voulais mourir.

MARION, *toujours prosternée.*

Dieu le protège!

DIDIER, *continuant sans l'écouter.*

Autrement croyez-vous qu'il m'eût pris à son piège,

Et que je n'eusse pas rompu de l'épéon?

Sa toile d'araignée à prendre un moucheiron?

La mort est désormais le seul bien que j'envie.

Vous me servez bien mal pour me devoir la vie.

MARION.

Que dit-il? vous vivez!

LAFFEMAS.

Çà, tout n'est pas fini.

Est-il sûr que c'est là Gaspard de Saverny?

MARION.

Oui!

LAFFEMAS.

C'est ce qu'il convient d'éclaircir à cette heure.

MARION, *lui montrant le marquis de Nangis qui tient toujours Saverny embrassé.*

Regardez ce vieillard qui sourit et qui pleure.

LAFFEMAS.

Est-ce bien là Gaspard de Saverny?

MARION.

Comment

Pouvez-vous en douter à cet embrassement?

LE MARQUIS DE NANGIS, *se détournant.* [âme!

Si c'est lui! mon Gaspard! mon fils! mon sang! mon

A Marion.

N'a-t-il pas demandé si c'était lui, madame?

LAFFEMAS, *au marquis de Nangis.*

Ainsi vous affirmez que c'est votre neveu

Gaspard de Saverny?

LE MARQUIS DE NANGIS, *avec force.*

Oui!

LAFFEMAS.

D'après cet aveu,

A Saverny.

De par le Roi, marquis Gaspard, je vous arrête.

— Votre épée!

Étonnement et consternation dans l'assistance.

LE MARQUIS DE NANGIS.

O mon fils!

MARION.

Ciel!

DIDIER.

Encore une tête!

Au fait, il en faut deux. Au cardinal romain,

C'est le moins qu'il revienne une dans chaque main!

LE MARQUIS DE NANGIS.

De quel droit?...

LAFFEMAS.

Demandez compte à son éminence.

Tous survivants au duel tombent sous l'ordonnance.

A Saverny.

Donnez-moi votre épée!

DIDIER, *regardant Saverny.*

Insensé!

SAVERNY, *tirant son épée et la présentant à Laffemas.*

La voici.

LE MARQUIS DE NANGIS, *l'arrêtant.*

Un instant! devant moi nul n'est seigneur ici.

Seul j'ai dans ce château justice basse et haute;

Notre sire le Roi n'y serait que mon hôte.

A Saverny.

Ne remettez qu'à moi votre épée.

Saverny lui remet son épée et le serre dans ses bras.

LAFFEMAS.

En honneur,

C'est un droit féodal fort décliné, monseigneur.

Monsieur le cardinal pourra m'en faire un blâme,

Mais moi, qui ne veux pas vous affliger...

DIDIER.

Infâme!

LAFFEMAS, *s'inclinant devant le marquis.*

J'y souseris. En revanche, à présent, pour raison,

Prêtez-moi votre garde avec votre prison.

LE MARQUIS DE NANGIS, *à ses gardes.*

Vos pères ont été vassaux de mes ancêtres.

Je vous défends à tous de faire un pas!

LAFFEMAS, *d'une voix tonnante.*

Mes maîtres!

Écoutez! je suis juge au secret tribunal,
Lieutenant-criminel du seigneur cardinal.
Qu'on les mène tous deux en prison. Il importe
Que quatre d'entre vous veillent à chaque porte.
Vous en répondez tous. Or vous seriez hardis
De ne pas m'obéir; car si lorsque je dis
A l'un de vous qu'il aille, exécute et se faise,
Il hésite, alors c'est — que sa tête lui pèse.
Les gardes consternés entraînent en silence les deux pri-
sonniers. Le marquis de Nangis se détourne indigné
et cache ses yeux de sa main.

MARION, *à Laffemas.*

Tout est perdu! monsieur, si votre cœur...

LAFFEMAS, *bas à Marion.*

Ce soir

Je vous dirai deux mots, si vous me venez voir.

MARION, *à part.*

Que me veut-il? Il a des sourires fimbres.
C'est une âme profonde et pleine de ténébres.

Se jetant vers Didier.

Didier!

DIDIER, *froidement.*

Adieu, madame!

MARION, *frissonnant du son de sa voix.*

Hé bien! qu'ai-je donc fait!

Ah! malheureuse!

Elle tombe sur le banc.

DIDIER.

Où! oui, malheureuse en effet!

SAVERNY, *il embrasse le marquis de Nangis, puis se tourne vers Laffemas.*

Monsieur, doublera-t-on le paiement pour deux têtes?

UN VALET, *entrant, au vieux marquis.*

De monseigneur Gaspard les obsèques sont prêtes,
Pour la cérémonie, on vient de votre voix
Savoir l'heure et le jour.

LAFFEMAS.

Revenez dans un mois.

Les gardes emmènent Didier et Saverny.

ACTE QUATRIÈME.

La salle des gardes du château de Chambord.

SCÈNE I.

LE DUC DE BELLEGARDE, *riche costume de cour avec toutes les broderies et toutes les dentelles, le cordon du Saint-Esprit au cou et la plaque au manteau.* LE MARQUIS DE NANGIS, *grand deuil, et toujours suivi de son peloton de gardes.*

Ils traversent tous deux le fond du théâtre.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Condamné?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Condamné!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Bien. Mais le Roi fait grâce.

C'est un droit de son trône, un devoir de sa race.
Soyez tranquille. Il est, de cœur comme de nom,
Fils d'Henri Quatre.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Et moi j'en fus le compagnon.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Vive Dieu! nous avons pour le père avec joie
Usé plus d'un pourpoint de fer, et non de soie!
Marquis, allez au fils, montrez vos cheveux gris,
Et pour tout plaider, dites: Ventre-Saint-Gris!
— Que Richelieu lui donne une raison meilleure!
— Mais cachez-vous d'abord.

Il lui ouvre une porte latérale.

Il viendra tout à l'heure.

Puis, à vous parler franc, vos habits que voici
Sont coupés d'une mode à faire rire ici.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Rire de mon deuil!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ah! tous ces mugucts! — Compère,
Tenez-vous là. Le Roi viendra bientôt, j'espère.
Je le disposerai contre le cardinal.

Puis, quand je frapperai du pied, à ce signal
Vous viendrez.

LE MARQUIS DE NANGIS, *lui serrant la main.*

Dieu vous paie!

LE DUC DE BELLEGARDE, *à un mousquetaire qui se promène devant une petite porte dorée.*

Hé, monsieur de Navaille,

Que fait le Roi?

LE MOUSQUETAIRE.

Mon duc, sa majesté travaille...

Baissant la voix.

Avec un homme noir.

LE DUC DE BELLEGARDE, *à part.*

Je crois que justement

C'est un arrêt de mort qu'il signe en ce moment.

Au vieux marquis, en lui serrant la main.

Courage!

Il l'introduit dans la galerie voisine.

En attendant que je vous avertisse,
Regardez ces plafonds qui sont du Primatice.
Ils sortent tous deux. — Entre Marion, en grand deuil,
par la grande porte du fond qui donne sur l'escalier.

SCÈNE II.

MARION, LES GARDES.

LE HALLEBARDIER *de garde, à Marion.*

Madame, on n'entre pas.

MARION, *avançant.*

Monsieur...

LE HALLEBARDIER, *mettant sa hallebarde en travers de la porte.*

On n'entre point.

MARION, *avec dédain.*

Ici contre une dame on met la lance au poing!

Ailleurs, c'est pour...

LE MOUSQUETAIRE, *riant, au hallebardier.*

Attrape!

MARION, *d'une voix ferme.*

Il faut, monsieur le garde,
Que je parle à l'instant au duc de Bellegarde.

LE HALLEBARDIER, *baissant sa hallebarde, à part.*

Hum! tous ces verts-galants!

LE MOUSQUETAIRE.

Madame, entrez.

Elle entre et s'avance d'un pas déterminé.

LE HALLEBARDIER, à part, et la regardant du coin de l'œil.

C'est clair !

Le bon vieux duc n'est pas si vieux qu'il en a l'air. Jadis le Roi l'eût fait mettre à la tour du Louvre Pour donner rendez-vous chez lui.

LE MOUSQUETAIRE, faisant signe au hallebardier de se taire.

La porte s'ouvre.

La petite porte dorée s'ouvre. M. de Laffemas en sort tenant à la main un rouleau de parchemin auquel pend un sceau de cire rouge à des tresses de soie.

SCÈNE III.

MARION, LAFFEMAS.

Geste de surprise de tous deux. Marion se détourne avec horreur.

LAFFEMAS, s'avançant vers Marion à pas lents, bas. Que faites-vous céans ?

MARION.

Et vous ?

Laffemas déroule le parchemin et l'étale devant ses yeux.

LAFFEMAS.

Signé du Roi.

MARION, après un coup d'œil, cachant son visage de ses mains.

Dieu !

LAFFEMAS, se penchant à son oreille.

Voulez-vous ?

Marion tressaille et le regarde en face. Il fixe ses yeux sur ceux de Marion.

Baissant la voix.

Veux-tu ?

MARION, le repoussant.

Tentateur ! laisse-moi !

LAFFEMAS, se redressant avec un ricanement.

Donc, vous ne voulez pas ?

MARION.

Crois-tu que je te craigne ?

Le Roi peut faire grâce, et c'est le Roi qui règne.

LAFFEMAS.

Essayez-en. — Usez du bon vouloir du Roi !

Il lui tourne le dos, puis revient tout à coup sur ses pas, croise les bras, et se penche à son oreille.

Prenez garde qu'un jour je ne veuille plus, moi !

Il sort. — Entre le duc de Bellegarde.

SCÈNE IV.

MARION, LE DUC DE BELLEGARDE.

MARION, allant au duc.

Monsieur le duc, ici vous êtes capitaine.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Quoi, charmante, c'est vous !

Saluant.

Que voulez-vous, ma reine ?

MARION.

Voir le Roi.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Quand ?

MARION.

Sur l'heure.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Hé, l'ordre est bref ! — Pourquoi ?

MARION.

Pour quelque chose.

LE DUC DE BELLEGARDE, éclatant de rire.

Allons ! faites venir le Roi.

Comme elle y va !

MARION.

C'est un refus ?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Mais je suis vôtre !

Eu souriant.

Nous sommes-nous jamais rien refusé l'un l'autre ?

MARION.

C'est fort bien, monseigneur, mais parlerai-je au Roi ?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Parlez d'abord au duc. Je vous donne ma foi Que vous verrez le Roi tout à l'heure au passage. Mais causons cependant. Ça, petite ! est-on sage ? Vous en noir, on dirait une dame d'honneur. Vous aimiez tant à rire autrefois.

MARION.

Monseigneur,

Je ne ris plus.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Pardieu ! mais je crois qu'elle pleure.

Vous !

MARION, essuyant ses larmes, d'une voix ferme.

Monseigneur le duc, je veux parler sur l'heure Au Roi.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Mais dans quel but ?

MARION.

Ah ! c'est pour...

LE DUC DE BELLEGARDE.

Est-ce aussi

Contre le cardinal ?

MARION.

Oui, duc.

LE DUC DE BELLEGARDE, lui ouvrant la galerie.

Entrez ici.

Je mets les mécontents dans cette galerie.

Ne sortez pas avant le signal, je vous prie.

Marion entre. Il referme la porte.

J'eusse pour le marquis fait ce coup hasardeux ; Il n'en coûte pas plus de travailler pour deux.

Peu à peu la salle se remplit de courtisans qui causent entre eux. Le duc de Bellegarde va de l'un à l'autre. — Entre L'Angely.

SCÈNE V.

LES COURTISANS.

LE DUC DE BELLEGARDE, au duc de Beaupréau.

Bonjour, duc.

LE DUC DE BEAUPRÉAU.

Bonjour, duc.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Et que dit-on ?

LE DUC DE BEAUPRÉAU.

On parle

D'un nouveau cardinal.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Qui ? l'archevêque d'Arle ?

LE DUC DE BEAUPRÉAU.

Non, l'évêque d'Autun. Du moins, tout Paris croit Qu'il a le chapeau rouge.

L'ABBÉ DE GONDI.

Il lui revient de droit.

C'est lui qui commandait l'artillerie au siège De La Rochelle.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui dà !

L'ANGELY.

J'approuve le saint-siège.

Un cardinal du moins fait selon les canons.

L'ABBÉ DE GONDI, *riant*.
Ce fou de L'Angely!

L'ANGELY, *saluant*.

Monsieur sait tous mes noms.
Entre Laffemas. Tous les courtisans l'entourent à l'envi
et s'empresment autour de lui. Le duc de Bellegarde
les observe avec humeur.

LE DUC DE BELLEGARDE, *à L'Angely*.
Bonffon, quel est cet homme à fourrure d'hermine?

L'ANGELY.

A qui de toute part on fait si bonne mine?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui. Je n'ai point encor vu cet homme céans.
Est-ce que c'est quelqu'un de monsieur d'Orléans?

L'ANGELY.

On l'accueillerait moins.

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'œil sur Laffemas qui se pavane*.

Quels airs de grand d'Espagne!

L'ANGELY, *bas*.

C'est le sieur Laffemas, intendant de Champagne,
Lieutenant-criminel.

LE DUC DE BELLEGARDE, *bas*.

Lieutenant infernal!

Celui qu'on surnommait bourreau du cardinal?

L'ANGELY, *toujours bas*.

Oui.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Cet homme à la cour!

L'ANGELY.

Pourquoi pas, je vous prie?

Un chat-tigre de plus dans la ménagerie!

Vous le présenterai-je?

LE DUC DE BELLEGARDE, *avec hauteur*.

Ah, bouffon!

L'ANGELY.

En honneur,

Je le ménagerais si j'étais grand seigneur.

Soyez de ses amis. Voyez! chacun le fête.

S'il ne vous prend la main, il vous prendra la tête.

Il va chercher Laffemas et le présente au duc, qui
s'incline d'assez mauvaise grâce.

LAFFEMAS, *saluant*.

Monsieur le duc...

LE DUC DE BELLEGARDE, *saluant*.

Monsieur, je suis charmé...

A part.

Vrai-Dieu!

Où sommes-nous tombés!... Monsieur de Richelieu!..

Laffemas s'éloigne.

LE VICOMTE DE ROHAN, *éclatant de rire, au fond de la salle, dans un groupe de courtisans*.

Charmant!

L'ANGELY.

Quoi?

M. DE ROHAN.

Marion, là, dans la galerie!

L'ANGELY.

Marion?

M. DE ROHAN.

Je faisais cette plaisanterie :

Marion chez Louis-le-Chaste, c'est charmant!

L'ANGELY.

Oui dà, monsieur, c'est très-spirituel, vraiment!

LE DUC DE BELLEGARDE, *au comte de Charnacé*.

Monsieur le louvetier, avez-vous quelque proie?

Bonne chasse?

LE COMTE DE CHARNACÉ.

Nulle. Hier, j'eus une fausse joie,

Les loups avaient mangé trois paysans. D'abord

J'ai cru que nous aurions force loups à Chambord.

Bah! j'ai fouillé le bois, pas un loup, pas de trace!

A L'Angely.

Fou, que sais-tu de gai?

L'ANGELY.

Rien de ce qui se passe.

Ah! si fait. — Ou va pendre, à Beaugency, je croi,
Deux hommes pour un duel.

L'ABBÉ DE GONDI.

Bah! pour si peu!

La petite porte dorée s'ouvre.

UN HUISSIER.

Le Roi!

Entre le Roi, tout en noir, pâle, les yeux baissés, avec
le Saint-Esprit au pourpoint et au manteau. Chapeau
sur la tête. — Tous les courtisans se déconvent et
se rangent en silence sur deux haies. — Les gardes
baissent leurs piques ou présentent leurs mousquets.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI.

Le Roi entre à pas lents, traverse sans lever la tête la
foule des courtisans, puis s'arrête sur le devant du
théâtre, et reste quelques instants rêveur et silen-
cieux. Les courtisans se retirent au fond de la salle.

LE ROI, *sur le devant de la scène*.

Tout va de mal en pis... tout! —

Aux courtisans, avec un signe de tête.

Messieurs, Dieu vous garde!

Il se jette dans un grand fauteuil et soupire
profondément.

Ah!... j'ai bien mal dormi, monsieur de Bellegarde!

LE DUC, *s'avançant avec trois profondes révérences*.

Mais, Sire, on ne dort plus maintenant.

LE ROI, *vivement*.

N'est-ce pas?

Tant l'État marche au gouffre et se hâte à grands pas!

LE DUC.

Ah, Sire! il est guidé d'une main forte et large...

LE ROI.

Oui, le cardinal-duc porte une lourde charge!

LE DUC.

Sire!...

LE ROI.

A ses vieilles mains je devrais l'épargner.

Mais, duc, — j'ai bien assez de vivre, sans régner!

LE DUC.

Sire,... le cardinal n'est pas vieux...

LE ROI.

Bellegarde,

Franchement, — nul ici n'écoute et ne regarde, —

Que pensez-vous de lui?

LE DUC.

De qui, Sire?

LE ROI.

De lui.

De l'éminence?

LE DUC.

LE ROI.

Hé oui!

LE DUC.

Mon regard ébloui

Peut se fixer à peine...

LE ROI.

Est-ce votre franchise?

Regardant autour de lui.

Pourtant point d'éminence ici, — rouge ni grise!

Pas d'espion! Parlez, que craignez-vous? Le Roi

Veut votre avis tout franc sur le cardinal.

LE DUC.

Quoi!

Tout franc, sire?

LE ROI.

Tout franc.

LE DUC, *hardiment*.

Eh bien! — C'est un grand homme.

LE ROI.

Au besoin, n'est-ce pas, vous l'iriez dire à Rome?
Entendez-vous?—L'État souffre, entendez-vous bien?
Entre lui qui fait tout, et moi qui ne suis rien.

LE DUC.

Ah!...

LE ROI.

Règle-t-il pas tout, paix, guerre, états, finances?
Fait-il pas lois, édits, mandements, ordonnances?
Il est roi, dis-je! il a dissous par trahison
La ligue catholique; il frappe la maison
D'Autriche, qui me veut du bien,—dont est la reine.

LE DUC.

Sire! il vous laisse faire au Louvre une garenne.
Vous avez votre part!

LE ROI.

Avec le Danemark
Il intrigue!

LE DUC.

Il vous a laissé fixer le marc
De l'argent aux joailliers.

LE ROI, dont l'humour s'augmente.

A Rome il fait la guerre!

LE DUC.

Il vous a laissé seul rendre un édit naguère,
Qui détend qu'un bourgeois, quand même il le vou-
Mange plus d'un écu par tête au cabaret. [drait,

LE ROI.

Et tous les beaux traités qu'il arrange en cachette!

LE DUC.

Et votre rendez-vous de chasse à la Planchette?

LE ROI.

Lui seul fait tout. Vers lui requêtes et placets
Se précipitent. Moi, je suis pour les Français
Une ombre. En est-il un qui pour ce qu'il désire
Vienne à moi?

LE DUC.

Quand on a les écorielles, sire!
La colère du Roi va croissant.

LE ROI.

Il veut donner mon ordre à monsieur de Lyon,
Son frère; mais non pas, j'entre en rébellion!

LE DUC.

Mais...

LE ROI.

On m'a dégoûté des siens.

LE DUC.

Sire, l'envie!

LE ROI.

Sa nièce Combalet mène une belle vie!

LE DUC.

La médiance!

LE ROI.

Il a deux cents gardes à pié!

LE DUC.

Mais il n'en a que cent à cheval.

LE ROI.

C'est pitié!

LE DUC.

Sire, il sauve la France.

LE ROI.

Oui, duc! il perd mon âme!

D'un bras il fait la guerre à nos païens. — L'infâme!
De l'autre il signe un pacte aux huguenots suédois.

Bas à l'oreille de Bellegarde.

Puis, si j'osais compter les têtes sur mes doigts,
Les têtes qu'il a fait tomber en Grève! Toutes
De mes amis! Sa pourpre est faite avec des gouttes
De leur sang! Et c'est lui qui m'habille de deuil!

LE DUC.

Traite-t-il mieux les siens? Épargne-t-il Saint-Preuil?

LE ROI.

S'il a pour ceux qu'il aime une tendresse amère,
Certe, il m'aime ardemment!

Brusquement, après un silence, en croisant les bras.
Il m'exile ma mère!

LE DUC.

Mais, Sire, il croit toujours agir à vos souhaits,
Il est fidèle, sûr, dévoué...

LE ROI.

Je le hais!

Il me gêne, il m'opprime! et je ne suis ni maître,
Ni libre, moi qui suis quelque chose peut-être.
A force de marcher à pas si lourds sur moi,
Craint-il pas à la fin de réveiller le Roi?
Car près de moi, chétif, si grande qu'elle brille,
Sa fortune à mon soufflé incessamment vacille,
Et tout s'écroulerait si, disant un seul mot,
Ce que je dis tout bas, je le voulais tout haut!

Un silence.

Cet homme fait le bon mauvais, le mauvais pire.
Comme le Roi, l'État, déjà malade, empire.
Cardinal au dehors, cardinal au dedans,
Le Roi jamais! — Il mord l'Autriche à belles dents,
Laisse prendre à qui veut mes vaisseaux dans le golfe
De Gascogne, me ligue avec Gustave-Adolphe...
Que sais-je?... Il est partout comme l'âme du Roi,
Emplissant mon royaume, et ma famille, et moi!
Ah! je suis bien à plaindre!

Allant à la fenêtre.

Et toujours de la pluie!

LE DUC.

Votre Majesté donc souffre bien?

LE ROI.

Je m'ennuie.

Un silence.

Moi, le premier de France, en être le dernier!
Je changerais mon sort au sort d'un braconnier.
O! chasser tout le jour! en vos allures franches,
N'avoir rien qui vous gêne, et dormir sous les bran-
Rire des gens du Roi! chanter pendant l'éclair! [ehes!
Et vivre libre au bois, comme l'oiseau dans l'air!
Le manant est du moins maître et roi dans son bouge;
—Mais toujours sous les yeux avoir cet homme rouge,
Toujours là, grave et dur, me disant à loisir:
—« Sire! il faut que ceci soit votre bon plaisir! »
— Dérision! cet homme au peuple me dérobe.
Comme on fait d'un enfant, il me met dans sa robe,
Et quand un passant dit: — Qu'est-ce donc que je voi
Dessous le cardinal? — On répond: C'est le Roi!
— Puis ce sont tous les jours quelques nouvelles listes.
Hier des huguenots, aujourd'hui des duellistes
Dont il lui faut la tête. — Un duel! le grand forfait!
Mais des têtes toujours! — Qu'est-ce donc qu'il en fait?
Bellegarde frappe du pied. — Entrent le marquis de
Nangis et Marion.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARION, LE MARQUIS DE NANGIS.

Le marquis de Nangis s'avance avec sa suite à quelques
pas du Roi, et met un genou en terre. Marion tombe
à genoux à la porte.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Justice!

LE ROI.

Contre qui?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Contre un tyran sinistre,

Armand, qu'on nomme ici le cardinal-ministre.

MARION.

Grâce!

LE ROI.

Pour qui?

MARION.

Didier...

LE MARQUIS DE NANGIS.

Pour le marquis Gaspard

De Saverny.

LE ROI.

J'ai vu ces deux noms quelque part.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire, grâce et justice!

LE ROI.

Et quel titre est le vôtre!

LE MARQUIS DE NANGIS.

Je suis oncle de l'un.

LE ROI, à Marion.

Vous?

MARION.

Je suis sœur de l'autre.

LE ROI.

Or, ça, l'oncle et la sœur, que voulez-vous ici?

LE MARQUIS DE NANGIS, montrant tour à tour les deux mains du Roi.

De cette main justice, et de l'autre merci.

Moi, Guillaume, marquis de Naugis, capitaine
De cent lances, baron du mont et de la plaine,
Contre Armand Duplessis, cardinal Richelieu.
Requiers mes deux seigneurs, le roi de France et Dieu.
C'est de justice enfin qu'ici je suis en quête.
Gaspard de Saverny, pour qui je fais requête,
Est mon neveu.

MARION, bas au marquis.

Parlez pour les deux, monseigneur!

LE MARQUIS DE NANGIS, continuant.

Il eut le mois dernier une affaire d'honneur
Avec un gentilhomme, avec un capitaine,
Un Didier, que je crois de noblesse incertaine.
Ce fut un tort. — Tous deux ont fait en braves gens.
Mais le ministre avait aposté des sergents...

LE ROI.

Je sais l'affaire. Assez. Qu'avez-vous à me dire?

LE MARQUIS DE NANGIS, se relevant.

Je dis qu'il est bien temps que vous y songiez, Sire,
Que le cardinal-duc a de sombres projets,
Et qu'il boit le meilleur du sang de vos sujets.

Votre père Henri, de mémoire royale,
N'eût pas ainsi livré sa noblesse loyale;
Il ne la trappait point sans y fort regarder;
Et, bien gardé par elle, il la savait garder.
Il savait qu'on peut faire, avec des gens d'épées,
Quelque chose de mieux que des têtes coupées;
Qu'ils sont bons à la guerre. Il ne l'ignorait point,
Lui dont plus d'une balle a troué le pourpoint.
Ce temps était le bon. J'en fus, et je l'honore.
Un peu de seigneurie y palpitait encore.
Jamais à des seigneurs un prêtre n'eût touché;
On n'avait point alors de tête à bon marché. [mes,
Sire! en des jours mauvais comme ceux où nous sou-
Croyez un vieux, gardez un peu de gentilshommes.
Vous en aurez besoin peut-être à votre tour.
Hélas! vous gémirez peut-être quelque jour
Que la place de Grève ait été si fêlée,
Et que tant de seigneurs de bravoure indomptée,
Vers qui se tourneront vos regrets envieux, [vieux!
Soient morts depuis long-temps qui ne seraient pas
Car nous sommes tout chauds de la guerre civile,
Et le tocsin d'hier gronde encor dans la ville.
Soyez plus ménager des peines du bourreau.
C'est lui qui doit garder son estoc au fourreau,
Non pas nous. D'échafauds montrez-vous économe.
 Craignez d'avoir un jour à pleurer tel brave homme,
Tel vaillant de grand cœur, dont, à l'heure qu'il est,
Le squelette blanchit aux chaînes d'un gibet!
Sire! le sang n'est pas une bonne rosée;
Nulle moisson ne vient sur la Grève arrosée,
Et le peuple des rois évite le balcon,
Quand aux dépens du Louvre on meuble Montfaucon.
Meurent les courtisans, s'il faut que leur voix aille

Vous amuser, pendant que le bourreau travaille!
Cette voix des flatteurs qui dit que tout est bon,
Qu'après tout on est fils d'Henri quatre, et Bourbon,
Si haute qu'elle soit, ne couvre pas sans peine
Le bruit sourd qu'en tombant fait une tête humaine.
Je vous en donne avis, ne jouez pas ce jeu,
Roi, qui serez un jour face à face avec Dieu.
Donc je vous dis, avant que rien ne s'accomplisse,
Qu'à tout prendre il vaut mieux un combat qu'un sup-
Que ce n'est pas la joie et l'honneur des états [plice;
De voir plus de besogne aux bourreaux qu'aux soldats;
Que c'est un pasteur dur pour la France où vous êtes,
Qu'un prêtre qui se paie une dime de têtes;
Et que cet homme illustre entre les inhumains
Qui touche à votre sceptre, — a du sang à ses mains!

LE ROI.

Monsieur le cardinal est mon ami. Qui m'aime
L'aimera!

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire!...

LE ROI.

Assez. C'est un autre moi-même

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire!...

LE ROI.

Plus de harangue à troubler nos esprits!

Montrant ses cheveux qui grisonnent,

Ce sont les harangueurs qui font nos cheveux gris

LE MARQUIS DE NANGIS.

Pourtant, Sire, un vieillard, une femme qui pleure
C'est de vie et de mort qu'il s'agit à cette heure!

LE ROI.

Que demandez-vous donc?

LE MARQUIS DE NANGIS.

La grâce de Gaspard!

MARION.

La grâce de Didier!

LE ROI.

Tout ce qu'un Roi départ

En grâces trop souvent est pris à la justice.

MARION.

Ah! Sire! à notre deuil que le Roi compatisse.
Savez-vous ce que c'est? Deux jeunes insensés
Par un duel jusqu'au fond de l'abîme poussés!
Mourir, grand Dieu! mourir sur un gibet infâme
Vous aurez pitié d'eux! — Je ne sais pas, moi femme
Comment on parle aux Rois. Pleurer peut-être est ma
Mais c'est un monstre enfin que votre cardinal!
Pourquoi leur en veut-il? qu'ont-ils fait! il n'a mèr
Jamais vu mon Didier. — Hélas! qui l'a vu, l'aime.
— A leur âge, tous deux, les tuer pour un duel! [cric
Leurs mères! songez donc! — Ah! c'est horrible! —
Vous ne le voudrez pas!... — Ah! femmes que no

[sonné

Nous ne savons pas bien parler comme les hom-
Nous n'avons que des pleurs, des cris, et des gém-
Que le regard d'un Roi ploie et brise sous nous!
Ils ont eu tort, c'est vrai! — Si leur faute vous bles
Tenez, pardonnez-leur. — Vous savez? la jeunes-
Mon Dieu! les jeunes gens savent-ils ce qu'ils fon-
Pour un geste, un coup d'œil, un mot, — souvent

[cric

Ce n'est rien, — on se blesse, on s'irrite, on s'empo-
Les choses tous les jours se passent de la sorte;
Chacun de ces messieurs le sait. Demandez-leur
Sire. — Est-ce pas, messieurs? — Ah Dieu! l'af-
[malhe

Dire que vous pouvez d'un mot sauver deux têt
Oh! je vous aimerais, Sire, si vous le faites!
Grâce! grâce! — Oh, mon Dieu! si je savais par
Vous verriez, vous diriez: il faut la consoler,
C'est une pauvre enfant, son Didier c'est son âme..
J'etouffe. Ayez pitié!

MARION DE LORME.

LE ROI.
Qu'est-ce que cette dame?

MARION.
Ma sœur, Majesté, qui tremble à vos genoux!
Et vous devez au peuple.

LE ROI.
Oui, je me dois à tous.
Un duel n'a jamais fait de ravages plus amples.

MARION.
C'est par faute de la pitié, Sire!

LE ROI.
Il faut des exemples.

LE MARQUIS DE NANGIS.
Vous avez de vingt ans, Sire! songez-y bien.
Et leur âge à tous deux fait la moitié du mien.

MARION.
Majesté, vous avez une mère, une femme,
Un fils, quelqu'un enfin que vous aimez dans l'âme,
Un frère, Sire! — Hé bien! pitié pour une sœur!

LE ROI.
Non, madame.
Il réfléchit un instant.
Ah! si fait. J'ai MONSIEUR.

Apercevant la suite du marquis,
Le marquis de Nangis, quelle est cette brigade?
Sommes-nous assiégés? allons-nous en croisade?
Pour nous mener ainsi vos gardes sous les yeux,
Et vous duc et pair?

LE MARQUIS DE NANGIS.
Non, Sire, je suis mieux
Un duc et pair, créé pour des cérémonies;
Et suis baron breton de quatre baronnies.

LE DUC DE BELLEGARDE, à part.
L'orgueil est un peu fort et par trop maladroit!

LE ROI.
C'est dans votre manoir remportez votre droit,
Monsieur; mais laissez-nous le nôtre sur nos terres.
Et nous sommes justicier.

LE MARQUIS DE NANGIS, frissonnant.
Sire! au nom de vos pères,
Considérez leur âge et leurs torts expiés.

Il tombe à genoux.
L'orgueil d'un vieillard qui se brise à vos pieds.
C'est à ce point que le Roi fait un signe brusque de colère et de refus. Il se relève lentement.

Du roi Henri, votre père et le nôtre,
Fut le compagnon; et j'étais là quand l'autre... [soir
Autre monstre, — enfonce le poignard. — Jusqu'au
Gardai mon Roi mort, car c'était mon devoir.
Et j'ai vu mon père, hélas! et mes six frères
Oir tour à tour au choc des factions contraires.
Une femme qui m'aimait, je l'ai perdue aussi.
Intenant, — le vieillard que vous voyez ici
Comme un patient qu'un bourreau, qui s'en joue,
Pour tout un grand jour attaché sur la roue.
Seigneur a brisé mes membres tour à tour
Sa barre de fer. — Voici la fin du jour,
Mettant la main sur sa poitrine,
J'ai le dernier coup. — Sire, Dieu vous conserve!
Il salue profondément et sort. Marion se lève péniblement et va tomber mourante dans l'enfoncement de
La porte dorée du cabinet du Roi.

Le roi, essayant une larme et le suivant des yeux,
à Bellegarde.

Il ne pas défaillir il faut qu'un Roi s'observe.
Il ne faire est malaisé... Ce vieillard m'a touché...
Un moment et sort brusquement de son silence.
Aujourd'hui pas de grâce! hier j'ai trop péché.

Se rapprochant de Bellegarde.
Et vous, duc, avant lui vous veniez de me dire
Une chose hardie et qui pourra vous nuire
Et un cardinal-duc je redirai ce soir
La conversation que nous venons d'avoir.

J'en suis fâché pour vous. Désormais prenez garde.
Baillant.
Ah! j'ai bien mal dormi, mon pauvre Bellegarde!
Congédiant du geste gardes et courtisans.

Messieurs, laissez-nous seuls. Allez.
A L'Angely.

Demeure, toi.
Tout le monde sort, excepté Marion que le Roi ne voit
pas. Le duc de Bellegarde l'aperçoit accroupie au seuil
de la porte et va à elle.

LE DUC DE BELLEGARDE, bas à Marion.
Vous ne pouvez rester à la porte du Roi.
Qu'y faites-vous, collée ainsi qu'une statue?
Ma chère, allez-vous-en.

MARION.
J'attendrai qu'on m'y tue.

L'ANGELY, bas au duc.
Laissez-la, dnc.
Bas à Marion.
Restez.
Il revient auprès du Roi, qui s'est assis dans le grand
fauteuil et rêve profondément.

SCÈNE VIII.

LE ROI, L'ANGELY.

LE ROI, avec un soupir profond.
L'Angely, L'Angely,

Viens! j'ai le cœur malade et d'amertume empli.
Point de rire à la bouche, et dans mes yeux arides,
Point de pleurs. Toi qui, seul, quelquefois me dérides,
Viens. — Toi qui n'as jamais peur de ma majesté,
Fais luire dans mon âme un rayon de gaîté.

Un silence.
L'ANGELY.
N'est-ce pas que la vie est une chose amère,
Sire?

LE ROI.
Hélas!

L'ANGELY.
Et que l'homme est un soufflé éphémère?

LE ROI.
Un souffle, et rien de plus.
L'ANGELY.

N'est-ce pas, dites-moi,
Qu'on est bien malheureux d'être homme et d'être roi,
Sire?

LE ROI.
On a double charge.

L'ANGELY.
Et, plutôt qu'être au monde,
Que mieux vaille le tombeau, si l'ombre en est profonde?

LE ROI.
Je l'ai toujours dit.

L'ANGELY.
Sire! être mort ou pas né,
Voilà le seul bonheur. Mais l'homme est condamné.

LE ROI.
Que tu me fais plaisir de parler de la sorte!
Un silence.

L'ANGELY.
Une fois au tombeau, pensez-vous qu'on en sorte?
LE ROI, dont la tristesse a été toujours croissante
aux paroles du fou.

Nous le saurons plus tard. — J'en voudrais être là.
Un silence.

Fou, je suis malheureux! — Entends-tu bien cela?
L'ANGELY.

Je le vois. — Vos regards, votre face amaigrie,
Votre deuil...
LE ROI.
Et comment veux-tu donc que je rie?

Se rapprochant du fou.

Car avec moi, vois-tu?—tu perds ta peine.—A quoi
Te sert de vivre donc? Beau métier! fou de Roi!
Grelot faussé,—pantin qu'on jette et qu'on ramasse,
Dont le rire vieilli n'est plus qu'une grimace! —
Que fais-tu sur la terre, à jouer arrêté?
Pourquoi vis-tu!

L'ANGELY.

Je vis par curiosité. [l'âme!

Mais vous,—à quoi bon vivre?—Ah! je vous plains dans
Comme vous être roi, mieux vaudrait être femme!
Je ne suis qu'un pantin dont vous tenez le fil;
Mais votre habit royal cache un fil plus subtil
Que tient un bras plus fort; et moi j'aime mieux être
Pantifin aux mains d'un Roi, Sire, qu'aux mains d'un
[prêtre.

Un silence.

LE ROI, *révêlant, et de plus en plus triste.*

Tu ris, mais tu dis vrai; c'est un homme infernal.
— Satan pourrait-il pas s'être fait cardinal?
Si c'était lui dont j'ai l'âme ainsi possédée?
Qu'en dis-tu?

L'ANGELY.

J'ai souvent, Sire, eu la même idée.

LE ROI.

Ne parlons plus ainsi, ce doit être un péché.
Vois comme le malheur sur moi s'est attaché :
Je viens ici; j'avais des cormorans d'Espagne; —
Pas une goutte d'eau pour pêcher? — La campagne!
Point d'étang assez large en ce maudit Chambord
Pour qu'un ciron s'y voie en s'y mirant du bord!
Je veux chasser;—la mer! je veux pêcher;—la plaine!
Suis-je assez malheureux?

L'ANGELY.

Oui, votre vie est pleine

D'affreux chagrins.

LE ROI.

Comment me consolerais-tu?

L'ANGELY.

Tenez, une autre encor. Vous tenez pour vertu,
Avec raison, cet art de dresser les alètes
A la chasse aux perdrix; un bon chasseur, vous l'êtes,
Fait cas du fauconnier.

LE ROI, *vivement.*

Le fauconnier est Dieu!

L'ANGELY.

Eh bien! il en est deux qui vont mourir sous peu.

LE ROI.

A la fois?

L'ANGELY.

Oui.

LE ROI.

Qui donc?

L'ANGELY.

Deux fameux!

LE ROI.

Qui, de grâce?

L'ANGELY.

Ces jeunes gens pour qui l'on vous demandait grâce...

LE ROI.

Ce Gaspard? ce Didier?

L'ANGELY.

Je crois qu'oui, les derniers.

LE ROI.

Quelle calamité! vraiment, deux fauconniers!
Avec cela que l'art se perd! Ah! duel funeste!
Moi mort, ce' art aussi s'en va,—comme le reste!
— Pourquoi ce duel?

L'ANGELY.

Mais l'un à l'autre soutenait

Que l'alète au grand vol ne vaut pas l'alfanet.

LE ROI.

Il avait tort. — Pourlant le cas n'est pas pendable.

Un silence.

Mais, après tout, mon droit de grâce est imperdable;
Au gré du cardinal je suis toujours trop doux.

Un silence.

A L'Angely.

Richelieu veut leur mort!

L'ANGELY.

Sire, que voulez-vous?

LE ROI, *après réflexion et silence.*

Ils mourront!

L'ANGELY.

C'est cela.

LE ROI.

Pauvre fauconnerie!

L'ANGELY, *allant à la fenêtre.*

Voyez donc, Sire!

LE ROI, *se détournant en sursaut.*

Quoi?

L'ANGELY.

Regardez, je vous prie!

LE ROI, *se levant et allant à la fenêtre.*

Qu'est-ce?

L'ANGELY, *lui montrant quelque chose au dehors.*

On vient relever la sentinelle.

LE ROI.

Hé bien?

C'est tout?

L'ANGELY.

Quel est ce drôle aux galons jaunes?

LE ROI.

Rien.

Le caporal.

L'ANGELY.

Il met un autre homme à la place.

Que lui dit-il ainsi tout bas?

LE ROI.

Le mot de passe.

Buffon, où veux-tu donc en venir?

L'ANGELY.

A ceci :

Que les Rois ici-bas font sentinelle aussi.
Au lieu de pique, ils ont un sceptre qui les charge.
Quand ils ont tout leur temps trôné de long en large,
La mort, ce caporal des rois, met en leur lieu
Un autre porte-sceptre, et de la part de Dieu
Lui donne le mot d'ordre, et ce mot, c'est : CLÉMENTE!

LE ROI.

Non. C'est JUSTICE. — Ah! deux fauconniers, perte
— Ils mourront! [immense!

L'ANGELY.

Comme vous, comme moi.—grand, petit,
La mort dévore tout d'un égal appétit. [l'aise.
Mais, tout pressés qu'ils sont, les morts dorment à
Monsieur le cardinal vous obsède et vous pèse;
Attendez, Sire! — Un jour, un mois, l'an révolu,
Lorsque nous aurons bien, durant le temps voulu,
Fait tous trois, moi le fou, vous le roi, lui le maître,
Nous nous endormirons, et si fier qu'on puisse être,
Si grand que soit un homme au compte de l'orgueil,
Nul n'a plus de six pieds de haut dans le cerceuil!
Lui, voyez déjà comme en litière on le traîne!...

LE ROI.

Oui, la vie est bien sombre et la tombe est serene.—
Si je ne t'avais pas pour m'égayer un peu...

L'ANGELY.

Sire, précisément, je viens vous dire adieu.

LE ROI.

Que dis-tu?

L'ANGELY.

Je vous quitte.

LE ROI.

Allons, quelle folie!

Du service des Rois la mort seule délire.

L'ANGELY.

Aussi vais-je mourir?

LE ROI.
Es-tu fou pour de bon,
Dis ?

L'ANGELY.
Condanné par vous, roi de France et Bourbon.

LE ROI.
Si tu railles, bouffon, dis-nous où nous en sommes ?

L'ANGELY.
Sire, j'étais du duel de ces deux gentilshommes.
Mon épée en était, du moins, si ce n'est moi.
Je vous la rends.
Il tire son épée et la présente au Roi un genou en terre.

LE ROI, *prenant l'épée et l'examinant.*
Vraiment ! une épée ! oui, ma foi,
D'où te vient-elle, ami ?

L'ANGELY.
Sire, on est gentilhomme.
Vous n'avez point fait grâce aux coupables, en somme
J'en suis.

LE ROI, *grave et sombre.*
Alors, bonsoir ! Laisse-moi, pauvre fou,
Avant qu'il soit coupé, t'embrasser par ton cou.
Il embrasse L'Angely.

L'ANGELY, *à part.*
Il prend terriblement au sérieux la chose !

LE ROI, *après un silence.*
Jamais à la justice un vrai Roi ne s'oppose.
Mais, cardinal Armand, vous êtes bien cruel.
Deux fameux fauconniers et mon fou, pour un duel !
Il se promène vivement agité et la main sur le front,
puis se tourne vers L'Angely, inquiet.
Va, va ! console-toi, la vie est bien amère,
Mieux vaut la tombe, et l'homme est un souffle éphé-
L'ANGELY [mère.

Diable !
Le Roi continue de se promener et paraît violemment
agité.

LE ROI.
Ainsi, pauvre fou, tu crois qu'ils te pendront ?

L'ANGELY, *à part.*
Comme il y va ! j'en ai la sueur sur le front !
Haut.

A moins d'un mot de vous...

LE ROI.
Qui donc me fera rire ?

Si l'on sort du tombeau, tu viendras me le dire.
C'est une occasion.

L'ANGELY.
Le message est charmant !
Le Roi continue de se promener à grands pas, adressant
ça et là la parole à L'Angely.

LE ROI.
L'Angely ! quel triomphe au cardinal Armand !
Croisant les bras.

Crois-tu, si je voulais, que je serais le maître ?

L'ANGELY.
Montaigne eût dit : *Que sais-je ?* et Rabelais : *Peut-être.*

LE ROI, *avec un geste de résolution.*
Bouffon ! un parchemin !
L'Angely lui présente avec empressement un parchemin
qui se trouve sur une table près d'une écritoire. Le
Roi écrit précipitamment quelques mots, puis rend le
parchemin à L'Angely.

Je vous fais grâce à tous !

L'ANGELY.
A tous trois !

LE ROI.
Oui.
L'ANGELY, *courant à Marion.*
Madame, arrivez ! à genoux !

Remerciez le Roi !

MARION, *tremblante, à genoux.*
Nous avons notre grâce ?

L'ANGELY.
Et c'est moi...

MARION.
Quels genoux faut-il donc que j'embrasse ?
Les vôtres ou les siens ?

LE ROI, *étonné, examinant Marion, à part.*
Que veut dire ceci ?

Est-ce un piège ?

L'ANGELY, *donnant le parchemin à Marion.*
Prenez le papier que voici.
Marion baise le parchemin, et le met dans son sein.

LE ROI, *à part.*
Suis-je dupe ?

A Marion.
Un instant, madame ! il faut me rendre
Cette feuille...

MARION.
Grand Dieu !
Au Roi avec hardiesse, en montrant sa gorge.
Sire, venez la prendre,
Et m'arrachez aussi le cœur !
Le Roi s'arrête et recule embarrassé.

L'ANGELY, *bas à Marion.*
Bon ! gardez-la.

Tenez ferme ! le Roi ne met pas ses mains là.

LE ROI, *à Marion.*
Donnez, dis-je !

MARION.
Prenez.

LE ROI, *baissant les yeux.*
Quelle est cette sirène ?

L'ANGELY, *bas à Marion.*
Il n'oserait rien prendre au corset de la reine !
LE ROI, *congédiant Marion du geste, après un
moment d'hésitation, et sans lever les yeux sur
elle.*
Hé bien, allez !

MARION, *saluant profondément le Roi.*
Courons sauver les prisonniers !
Elle sort.

L'ANGELY, *au Roi.*
C'est la sœur de Didier, l'un des deux fauconniers.

LE ROI.
Elle est ce qu'elle veut ! mais c'est étrange comme
Ellem'a fait baisser les yeux, — moi qui suis homme !
Un silence.

Bouffon ! tu m'as joué. C'est un autre pardon
Qu'il faut que je t'accorde.

L'ANGELY.
Hé, Sire ! accordez donc !
Toute grâce est un poids qu'un Roi du cœur s'enlève.

LE ROI.
Tu dis vrai. J'ai toujours souffert les jours de Grève.
Nangis avait raison, un mort jamais ne sert,
Et Montfaucon peuplé rend le Louvre désert.
Se promenant à grands pas.
C'est une trahison que de veoir en face
Au fils du roi Henri rayer son droit de grâce.
Que fais-je ainsi, déchu, détrôné, désarmé ?
Comme dans un sépulchre, en cet homme enfermé,
Sa robe est mon linceul, et mes peuples me pleurent !
Non ! non ! je ne veux pas que ces deux enfants meu-
rent.

Vivre est un don du ciel trop visible et trop beau.
Après une réverie.
Dieu qui sait où l'on va peut ouvrir un tombeau,
Un Roi, non ! — Je les rends tous deux à leur famille.
Ils vivront. Ce vieillard et cette jeune fille
Me béniront ! C'est dit. J'ai signé, moi le Roi !
Le cardinal sera furieux, mais, ma foi,
Tant pis ! cela fera plaisir à Bellegarde.

L'ANGELY.
On peut bien une fois être Roi par mégarde !

ACTE CINQUIÈME.

Le donjon de Beaugency. — Un préau. — Au fond, le donjon ; tout alentour, un grand mur. — A gauche, une haute porte ogive. A droite, une petite porte surbaissée dans le mur. Près de la porte de droite, une table de pierre, un banc de pierre.

SCÈNE I.

DES OUVRIERS.

Ils travaillent à démolir l'angle du mur du fond à gauche. La brèche est déjà assez avancée.

PREMIER OUVRIER, *piochant*.
Hum ! c'est dur !

DEUXIÈME OUVRIER, *piochant*.

Peste soit du gros mur qu'il nous faut
Jeter par terre !

TROISIÈME OUVRIER, *piochant*.

Pierre, as-tu vu l'échafaud ?

PREMIER OUVRIER.

Oui.

Il va à la porte et la mesure.

La porte est étroite, et jamais la litière
Du seigneur cardinal n'y passerait entière.

TROISIÈME OUVRIER.

C'est donc une maison ?

PREMIER OUVRIER, *avec un geste affirmatif*.

Avec de grands rideaux.

Vingt-quatre hommes à pied la portent sur leur dos.

DEUXIÈME OUVRIER.

Moi, j'ai vu la machine, un soir, par un temps sombre,
Qui marchait... On eût dit Léviathan dans l'ombre.

TROISIÈME OUVRIER.

Que vient-il ici faire avec tant de sergents ?

PREMIER OUVRIER.

Voir l'exécution de ces deux jeunes gens.

Il est malade, il a besoin de se distraire.

DEUXIÈME OUVRIER.

Finissons !

Ils se remettent au travail. Le mur est presque démolit.

TROISIÈME OUVRIER.

As-tu vu l'échafaud noir, mon frère ?

Ce que c'est qu'être noble !

PREMIER OUVRIER.

Ils ont tout !

DEUXIÈME OUVRIER.

Il faut voir

Si l'on ferait pour nous un bel échafaud noir !

PREMIER OUVRIER.

Qu'ont donc fait ces seigneurs, qu'on les tue ? Hein,
Comprends-tu cela, toi ? [Maurice !

TROISIÈME OUVRIER.

Non, c'est de la justice.

Ils continuent de démolir le mur. Entre Laffemas. Les ouvriers se taisent. Il arrive par le fond du théâtre, comme s'il venait d'une cour intérieure de la prison.

Il s'arrête devant les ouvriers, et paraît examiner la brèche et leur donner quelques ordres. La brèche finie, il leur fait tendre d'un côté à l'autre un grand drap noir, qui la cache entièrement, puis il les congédie. Presque en même temps, paraît Marion, en blanc, voilée. Elle entre par la grande porte, traverse rapidement le théâtre, et court frapper au guichet de la petite porte. Laffemas se dirige du même côté à pas lents. Le guichet s'ouvre. Paraît le guichetier.

SCÈNE II.

MARION, LAFFEMAS.

MARION, *montrant un parchemin au guichetier*.
Ordre du Roi.

LE GUICHETIER.

Madame, on n'entre pas.

MARION.

Comment ?

LAFFEMAS, *présentant un papier au guichetier*.
Signé du cardinal.

LE GUICHETIER.

Entrez.

Laffemas au moment d'entrer se retourne, considère en entrant Marion, et revient vers elle. Le guichetier referme la porte.

LAFFEMAS, *à Marion*.

Mais quoi, vraiment,

C'est encor vous ! ici ! — L'endroit est équivoque.

MARION.

Oui.

Avec triomphe et montrant le parchemin.

J'ai la grâce !

LAFFEMAS, *montrant le sien*.

Et moi l'ordre qui la révoque.

MARION, *avec un cri d'effroi*.

L'ordre est d'hier matin !

LAFFEMAS.

Le mien de cette nuit.

MARION, *les mains sur ses yeux*.

Oh ! plus d'espoir !

LAFFEMAS.

L'espoir n'est qu'un éclair qui luit.

La clémence des Rois est chose bien fragile.

Elle vient à pas lents et fuit d'un pied agile.

MARION.

Pourtant le Roi lui-même à les sauver s'ément !...

LAFFEMAS.

Est-ce que le Roi peut quand le cardinal veut ?

MARION.

O Didier ! la dernière espérance est éteinte !

LAFFEMAS, *bas*.

Pas la dernière.

MARION, *à part*.

Ciel !

LAFFEMAS, *se rapprochant d'elle, bas*.

Il est dans cette enceinte, —
Un homme... — qu'un seul mot de vous — peut faire ici
Plus heureux qu'un Roi même, — et plus puissant

MARION. [aussi ?

Oh ! va-t'en !

LAFFEMAS.

Est-ce la le dernier mot ?

MARION, *avec hauteur*.

De grâce !

LAFFEMAS.

Qu'un caprice de femme est chose qui me passe !
Vous étiez autrefois tendre facilement.
Aujourd'hui, — qu'il s'agit de sauver votre amant... —

MARION, *l'interrompant.*

Il faut que vous soyez un homme bien infâme,
Bien vil,—décidément!— Pour croire qu'une femme,
—Où! Marion de Lorme,— après avoir aimé
Un homme, le plus pur que le Ciel ait formé,
Après s'être épurée à cette chaste flamme,
Après s'être refait une âme avec cette âme,
Du haut de cet amour si sublime et si doux,
Peut retomber si bas qu'elle aille jusqu'à vous!

LAFFEMAS.

Aimez-le donc!

MARION.

Le monstre! il va du crime au vice!

Laisse-moi pure!

LAFFEMAS.

Donc je n'ai plus qu'un service

A vous rendre à présent?

MARION.

Quoi?

LAFFEMAS.

Si vous voulez voir,

Je puis vous faire entrer. — Ce sera pour ce soir.

MARION, *tremblant de tout son corps.*

Dien! ce soir!

LAFFEMAS.

Oui, ce soir.— Pour voir par la portière,

Monsieur le cardinal viendra dans sa litière.

Marion est plongée dans une profonde et convulsive rê-
verie. Tout à coup elle passe ses deux mains sur son
front et se tourne comme égarée vers Laffemas.

MARION.

Comment feriez-vous donc pour les faire évader?

LAFFEMAS, *bas.*

Si... vous vouliez?... — Alors je puis faire garder
Cette brèche, par où viendra son éminence,
Par deux hommes à moi...

Il écoute du côté de la petite porte

Du bruit...—On vient, je pense.

MARION, *se tordant les mains.*

Et vous le sauvez?

LAFFEMAS.

Oui.

Bas.

Pour tout dire ici

Les murs ont trop d'échos... — Ailleurs...

MARION, *avec désespoir.*

Venez!

Laffemas se dirige vers la grande porte, et lui fait signe
du doigt de le suivre. — Marion tombe à genoux,
tournée vers le guichet de la prison. Puis elle se lève
avec un mouvement convulsif et disparaît par la
grande porte à la suite de Laffemas. — Le petit gui-
chet s'ouvre. Entrent, au milieu d'un groupe de
gardes, Saverny et Didier.

SCÈNE III.

DIDIER, SAVERNY.

Saverny, vêtu à la dernière mode, entre avec pétulance
et gaieté. Didier tout en noir, pâle, à pas lents. Un
géolier, accompagné de deux hallebardiers, les conduit.
Le géolier place les deux hallebardiers en senti-
nelle près du rideau noir. — Didier va s'asseoir en
silence sur le banc de pierre.

SAVERNY, *au géolier, qui vient de lui ouvrir la porte.*

Merci!

Le bon air!

LE GÉOLIER, *le tirant à l'écart, bas.*

Monseigneur, à vous deux mots, de grâce.

SAVERNY.

Quatre!

LE GÉOLIER, *baissant de plus en plus la voix.*

Voulez-vous fuir?

SAVERNY, *vivement.*

— Par où faut-il qu'on passe?

LE GÉOLIER.

C'est mon affaire.

SAVERNY.

Vrai?

Le géolier fait un signe de tête.

Monsieur le cardinal,

Vous vouliez m'empêcher de retourner au bal!

Pardieu! nous danserons encor. La bonne chose

Que de vivre!

Au géolier.

Ah çà, quand?

LE GÉOLIER.

Ce soir, à la nuit close.

SAVERNY, *se frottant les mains.*

D'honneur, je suis charmé de quitter ce logis.

D'où me vient ce secours?

LE GÉOLIER.

Du marquis de Nangis.

SAVERNY.

Mon bon oncle!

Au géolier.

A propos, c'est pour tous deux, je pense?

LE GÉOLIER.

Je n'en puis sauver qu'un.

SAVERNY.

Pour double récompense?

LE GÉOLIER.

Je n'en puis sauver qu'un.

SAVERNY, *hochant la tête.*

Qu'un?

Bas au géolier.

Alors, écoutez,

Montrant Didier.

Voilà celui qu'il faut sauver.

LE GÉOLIER.

Vous plaisantez.

SAVERNY.

Non pas. — Lui.

LE GÉOLIER.

Monseigneur, quelle idée est la vôtre!

Votre oncle fait cela pour vous, non pour un antre.

SAVERNY.

Est-ce dit! en ce cas, préparez deux linceuls.

Il tourne le dos au géolier, qui sort étonné. — Entre
un greffier.

Bon! — on ne pourra pas rester un instant seuls!

LE GREFFIER, *saluant les prisonniers.*

Messieurs, un conseiller du Roi près la grand'chambre,
Va venir.

Il salue de nouveau et sort.

SAVERNY.

Bien. —

En riant.

Avoir vingt ans, être en septembre,
Et ne pas voir octobre! — est-ce pas ennuyeux?

DIDIER, *tenant le portrait à la main, immobile
sur le devant du théâtre, et comme absorbé dans
une contemplation profonde.*

Viens, viens. Regarde-moi. — bien, tes yeux sur mes
[yeux.

— Ainsi! — Comme elle est belle! — et quelle grâce é-
[trange!

Dirait-on une femme? Oh non! c'est un front d'ange!
Dieu lui-même, en douant ce regard de candeur,
S'il y mit plus de flamme, y mit plus de pudeur.
Cette bouche d'enfant, qu'entr'ouvre un doux caprice,
Palpite d'innocence!...

Jetant à terre le portrait avec violence.

Oh! pourquoi ma nourrice,
Au lieu de recueillir le pauvre enfant trouvé,
M'a-t-elle pas brisé le front sur le pavé!
Qu'est-ce que j'avais fait à ma mère pour naître!
Pourquoi dans son malheur, — dans son crime peut-
En m'exilant du sein qui dut me réchauffer, [être, —
Fut-elle pas ma mère assez pour m'échauffer!

SAVERNY, *revenant du fond du préau.*

Regardez, mon ami, comme cette hirondelle
Vole bas! il pleuvra ce soir.

DIDIER, *sans l'entendre.*

Chose infidèle

Et folle qu'une femme! être inconstant, amer,
Orageux et profond, comme l'eau de la mer!
Hélas! A cette mer j'avais livré ma voile,
Je n'avais dans mon ciel rien qu'une seule étoile.
J'allais, j'ai fait naufrage, et j'aborde au tombeau!
Pourtant, j'étais né bon, l'avenir m'était beau;
J'avais peut-être même une céleste flamme, —
Un esprit dans le cœur!... — O malheureuse femme!
Oh! n'as-tu pas frémi de me mentir ainsi,
Moi qui laissais aller mon âme à ta merci!

SAVERNY.

C'est encor Marion! — Vous avez vos idées
Là-dessus.

DIDIER, *sans l'écouter, ramassant le portrait et
y fixant les yeux.*

Quoi! parmi les choses dégradées
Il faut te rejeter, femme qui m'as trompé!
Démon, d'une aile d'ange aux yeux enveloppé!

Il remet le portrait sur son cœur.

Reviens là, c'est ta place! —

Se rapprochant de Saverney.

Un bizarre prodige!

Ce portrait est vivant. — Il est vivant, te dis-je! —
Tandis que tu dormais, en silence et sans bruit,
Écoute, il m'a rongé le cœur toute la nuit!

SAVERNY.

Pauvre ami! — De la mort disons quelque parole.

A part.

Cela m'attriste un peu, mais cela te console.

DIDIER.

Que me demandez-vous? Je n'ai point écouté.
Car depuis qu'on m'a dit ce nom, il m'est resté
Un étourdissement dont j'ai l'âme affaiblie.
Je ne me souviens pas, je ne sais pas, j'oublie.

SAVERNY, *lui prenant le bras.*

La mort?

DIDIER, *avec joie.*

Ah!

SAVERNY.

Parlez-moi de la mort, mon ami.
Qu'est-ce enfin?

DIDIER.

Cette nuit avez-vous bien dormi!

SAVERNY.

Très-mal. — Mon lit est dur, à meurtrir qui le touche!

DIDIER.

Bien. — Quand vous serez mort, mon ami, votre couche
Sera plus dure encor, mais vous dormirez bien.
Voilà tout. On a bien l'enfer, mais ce n'est rien
Près de la vie!

SAVERNY.

Allons! ma crainte s'est entuie.
Mais, diable! être pendu, voilà ce qui m'ennuie!

DIDIER.

Hé! c'est toujours la mort, n'en demandez pas tant!

SAVERNY.

A votre aise! Mais moi, je ne suis pas content.
Je crains peu de mourir, je le dis sans jactance,
Quand la mort est la mort et n'est pas la potence.

DIDIER.

La mort a mille aspects. Le gibet en est un.
Sans doute ce doit être un moment importun
Quand ce nœud vous éteint comme on souffle une flamme
Et vous serre la gorge, et vous fait jaillir l'âme! [me,
Mais, après tout, qu'importe! et si tout est bien noir,
Pourvu que sur la terre on ne puisse rien voir, —
Qu'on soit sous un tombeau qui vous pèse et vous loue,
Ou que le vent des nuits vous tourmente et se joue
A rouler des débris de vous, que les corbeaux
Ont du gibet de pierre arrachés par lambeaux, —
Qu'est-ce que cela fait?

SAVERNY.

Vous êtes philosophe!

DIDIER.

Que le bec du vautour déchire mon étoffe,
Ou que le ver la ronge, ainsi qu'il fait d'un Roi,
C'est l'affaire du corps: mais que m'importe, à moi!
Lorsque la lourde tombe a clos notre paupière,
L'âme lève du doigt le couvercle de pierre
Et s'envole...

Entre un conseiller, suivi et précédé de hallebardiers
en noir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN CONSEILLER A LA GRAND-
CHAMBRE, *en grand costume*, GÉOLIER, GARDES.

LE GÉOLIER, *annonçant.*

Monsieur le conseiller du Roi.

LE CONSEILLER, *saluant tour à tour Saverney
et Didier.*

Messieurs, mon ministère est pénible, et la loi
Est sévère...

SAVERNY.

J'entends. Il n'est plus d'espérance.
Hé bien, parlez, monsieur!

LE CONSEILLER.

Il déroule un parchemin et lit.

« Nous, Louis, roi de Franc

» Et de Navarre, au foud, rejétons le pourvoi
 » Que lesdits condamnés ont formé près du Roi ;
 » Pour la forme, des leurs ayant l'âme touchée,
 » Nous commuons leur peine à la tête tranchée. »

SAVERNY, *avec joie.*

A la bonne heure.

LE CONSEILLER, *saluant de nouveau.*

Ainsi, messieurs, tenez-vous prêts ;
 Ce doit être aujourd'hui.

Il salue et se dispose à sortir.

DIDIER, *qui est resté dans son attitude rêveuse,
 à Saverny.*

Je disais donc qu'après,
 Après la mort, qu'on ait mis le cadavre en claie,
 Qu'on ait sur chaque membre élargi quelque plaie,
 Qu'on ait tordu les bras, qu'on ait brisé les os,
 Qu'on ait souillé le corps de ruisseaux en ruisseaux,
 De toute cette chair, morte, sanglante, impure,
 L'âme immortelle sort sans tache et sans blessure !

LE CONSEILLER, *revenant sur ses pas, à Didier.*

Messieurs, occupez-vous de passer ce grand pas ;
 Pensez-y bien.

DIDIER, *avec douceur.*

Monsieur, ne m'interrompez pas.

SAVERNY, *gaiement à Didier.*

Plus de gibet !

DIDIER.

Je sais ; on a changé la fête.
 Le cardinal ne va qu'avec son coupe-tête.
 Il faut bien l'employer ; la hache rouillerait.

SAVERNY.

Tiens ! vous prenez cela froidement ! l'intérêt
 Est grand pourtant.

Au conseiller.

Merci de la bonne nouvelle.

LE CONSEILLER.

Monsieur, je la voudrais meilleure encor. — Mon zèle...

SAVERNY.

Ah ! pardon. A quelle heure ?

LE CONSEILLER.

A neuf heures, ce soir.

DIDIER.

Bien, que du moins le ciel, comme mon cœur, soit noir.

SAVERNY.

Où sera l'échafaud ?

LE CONSEILLER, *montrant de la main la cour
 voisine.*

Ici, dans la cour même.

Monseigneur doit venir.

Le conseiller sort avec tout son cortège. Les deux prisonniers restent seuls. Le jour commence à baisser. On aperçoit seulement au fond briller la hallebarde des deux sentinelles qui se promènent en silence devant la brèche.

SCÈNE V.

DIDIER, SAVERNY.

DIDIER, *solennellement, après un silence.*

A ce moment suprême,
 Il convient de songer au sort qui nous attend.

Nous sommes à peu près du même âge, et pourtant
 Je suis plus vieux que vous. Donc je dois faire en sorte
 Que ma voix jusqu'au bout vous guide et vous exhorte.
 D'autant plus que c'est moi qui vous perds ; le défi
 Vint de moi ; vous viviez heureux, il m'a suffi
 De toucher votre vie, hélas ! pour la corrompre.
 Votre sort sous le mien a ployé jusqu'à rompre.
 Or nous entrons tous deux ensemble dans la nuit
 Du tombeau. Tenons-nous par la main...

On entend des coups de marteau.

SAVERNY.

Qu'est ce bruit ?

DIDIER.

C'est l'échafaud qu'on dresse, ou nos cercueils qu'on
 [cloue.

Saverny s'assied sur le banc de pierre.

Continuant.

— Souvent au dernier pas le cœur de l'homme échoue.
 La vie encor nous tient par de secrets côtés... —

L'horloge sonne un appel.

Mais je crois qu'une voix nous appelle... Écoutez !

Un nouveau coup.

SAVERNY.

Non, c'est l'heure qui sonne.

Un troisième coup.

DIDIER.

Oui, l'heure !

Un quatrième coup.

SAVERNY.

A la chapelle.

Quatre autres coups.

DIDIER.

C'est toujours une voix, frère, qui nous appelle.

SAVERNY.

Encore une heure.

Il appuie ses coudes sur la table de pierre et sa tête sur
 ses mains. — On vient relever les hallebardiers de
 garde.

DIDIER.

Ami ! Gardez-vous de fléchir,
 De trébucher au seuil qui nous reste à franchir !
 Du sépulcre sanglant qu'un bourreau nous apprête
 La porte est basse, et nul n'y passe avec sa tête.
 Frère ! Allons d'un pas ferme au-devant de leurs coups.
 Que ce soit l'échafaud qui tremble, et non pas nous.
 On veut notre tête ? hé ! pour n'être pas en faute,
 Au bourreau qui l'attend il faut la porter haute.

Il s'approche de Saverny immobile.

Courage !...

Il lui prend le bras, et s'aperçoit qu'il dort.

Il dort. — Et moi qui lui prêchais si bien
 Le courage !... Il dormait ! qu'est le mien près du sien !

Il s'assied.

Dors, toi qui peux dormir ! — Bientôt me viendra l'heure
 De dormir à mon tour. Oh ! — pourvu que tout meure !
 Pourvu que rien d'un cœur dans la tombe enfermé
 Ne vive pour haïr ce qu'il a trop aimé !

La nuit est tout à fait tombée. Pendant que Didier se
 plonge de plus en plus dans ses pensées, entrent par
 la brèche du fond Marion et le geôlier. Le geôlier la
 précède avec une lanterne sourde et un paquet. Il
 dépose le paquet et la lanterne à terre ; puis il s'a-
 vance avec précaution vers Marion, qui est restée sur
 le seuil, pâle, immobile, égarée.

SCÈNE VI.

LES MÈRES, MARION, LE GEOLIER.

LE GEOLIER, à Marion.

Surtout, soyez dehors avant l'heure indiquée.

Il s'éloigne. Pendant tout le reste de la scène, il continue de se promener de long en large au fond du théâtre.

MARION.

Elle s'avance en chancelant et comme absorbée dans une pensée de désespoir. De temps en temps, elle passe la main sur son visage, comme si elle cherchait à effacer quelque chose.

...Sa lèvre est un fer rouge et m'a toute marquée ! Tout à coup, dans l'ombre, elle aperçoit Didier, pousse un cri, court, se précipite, et tombe haletante à ses genoux.

Didier ! Didier ! Didier !

DIDIER, comme éveillé en sursaut.

Elle ici ! Dieu !

D'un ton froid.

— C'est vous ?

MARION, levant la tête.

Qui veux-tu que ce soit ? — Oh ! laisse ! à tes genoux ! Je me sens si bien là ! — Tes mains, tes mains chéries, Donne-les moi, tes mains ! — Comme ils les ont [meurtries !

Des chaînes, n'est-ce pas ? des fers ?... — Les mal- [heureux !

Je suis ici, vois-tu ? c'est que... — c'est bien affreux !

Elle pleure. On l'entend sangloter.

DIDIER.

Qu'avez-vous à pleurer ?

MARION.

Non. Est-ce que je pleure ?

Non, je ris.

Elle rit.

Nous allons nous enfuir tout à l'heure. Je ris, je suis contente, il vivra ! c'est passé !

Elle tombe sur les genoux de Didier, et pleure.

Oh ! tout cela me tue, et j'ai le cœur brisé !

DIDIER.

Madame...

MARION.

Elle se lève sans l'entendre, et court chercher le paquet qu'elle apporte à Didier.

Profitez de l'instant où nous sommes. Mets ce déguisement. J'ai gagné ces deux hommes. On peut sans être vu sortir de Beaugency.

Nous prendrons une rue au bout de ce mur-ci.

Richelieu va venir voir comme on exécute

Ses ordres. Gardons-nous de perdre une minute.

Le canon tirera pour sa venue. Ainsi

Tout alors est perdu si nous sommes ici !

DIDIER.

C'est bien.

MARION.

Vite ! — Ah mon Dieu ! c'est bien lui ! c'est lui-même ! Sauvé ! Parle-moi donc. Mon Didier, je vous aime !

DIDIER.

Vous dites une rue au détour de ce mur ?

MARION.

Oui, j'en viens, j'ai tout vu. C'est un chemin très-sûr.

J'ai regardé fermer la dernière fenêtre.

Nous y rencontrerons quelques femmes peut-être.

D'ailleurs, on vous prendra pour un passant. Voilà.

Quand vous serez bien loin, — mettez ces habits-là ! —

Nous rirons de vous voir déguisé de la sorte.

Vite !

DIDIER, repoussant les habits du pied.

Rien ne presse.

MARION.

Ah ! la mort est à la porte !

Fuyons ! Didier ! — C'est moi qui viens ici.

DIDIER.

Pourquoi ?

MARION.

Pour vous sauver ! Grand Dieu ! quelle demande, à Pourquoi ce ton glacé ! [moi !

DIDIER, avec un sourire triste.

Vous savez que nous sommes Bien souvent insensés, nous autres pauvres hommes !

MARION.

Viens ! oh viens ! le temps presse, et les chevaux sont Tout ce que tu voudras, tu le diras après ; [prêts ; Mais partons !

DIDIER.

Que fait là cet homme qui regarde ?

MARION.

C'est le géolier. Il est gagné comme la garde.

Doutez-vous de ces gens ? Vous avez l'air frappé...

DIDIER.

Non, rien. — C'est que souvent on peut être trompé.

MARION.

Oh viens ! — Si tu savais, chaque instant qui s'écoule Je meurs ; je crois entendre au loin marcher la foule. Oh ! hâtons-nous de fuir, je t'en prie à genoux !

DIDIER, montrant Saverny endormi.

Dites-moi, pour lequel de nous deux venez-vous ?

MARION, un moment interdite.

A part.

Gaspard est généreux, il ne m'a point nommée !

Haut.

Est-ce ainsi que Didier parle à sa bien-aimée ?

Mon Didier, qu'avez-vous contre moi ?

DIDIER.

Je n'ai rien.

Voyons, levez la tête et regardez-moi bien.

Marion, tremblante, fixe son regard sur le sien.

Oui, c'est bien ressemblant.

MARION.

Mon Didier, je t'adore ;

Mais viens donc !

DIDIER.

Voulez-vous me regarder encore ?

Il la regarde fixement.

MARION, terrifiée sous le regard de Didier.

A part.

Dieu ! les baisers de l'autre, est-ce qu'il les verrait ?

Haut.

Écoutez-moi, Didier, vous avez un secret.

Vous êtes mal pour moi. Vous avez quelque chose !

Il faut me dire tout. Vous savez, on suppose

Souvent le mal ; et puis, plus tard, on est fâché

Quand un malheur survient par un secret caché !

Ah! j'avais autrefois ma part dans vos pensées!
Toutes ces choses-là sont-elles donc passées?
Ne m'aimez-vous donc plus? — Vous souvient-il de
De la petite chambre où j'étais autrefois! [Blois?
Comme nous nous aimions dans une paix profonde,
Que c'était un oubli de toute chose au monde;
Seulement, vous, parfois, vous étiez inquiet.
Souvent j'ai dit: — Mon Dieu! si quelqu'un le voyait!
— C'était charmant! — Un jour a tout perdu. — Chère

[âme,
Combien m'avez-vous dit de fois, en mots de flamme,
Que j'étais votre amour, que j'avais vos secrets,
Que je ferais de vous tout ce que je voudrais!
Quelles grâces jamais vous ai-je demandées?
Vous savez, bien souvent j'entre dans vos idées;
Mais aujourd'hui cédez! — Il y va de vos jours!
Ah! vivez ou mourez, je vous suivrai toujours;
Toute chose avec vous, Didier, me sera douce,
La fuite ou l'échafaud!... — Hé bien! il me repousse!
Laissez-moi votre main, cela vous est égal,
Mon front sur vos genoux ne vous fait pas de mal!
J'ai couru pour venir; je suis bien fatiguée.
Ah! qu'est-ce qu'ils diraient ceux qui m'ont vu si gaie,
Si contente autrefois, de me voir pleurer là!
— As-tu quelque grief sur moi: dis-moi cela!
Hélas! souffre à tes pieds la pauvre malheureuse!
C'est une chose, ami, vraiment bien douloureuse
Que je ne puisse pas obtenir un seul mot
De vous! — Enfin on dit ce qu'on a. — Non, plutôt,
Poignardez-moi. — Voyons, mes larmes sont taries,
Et je veux te sourire, et je veux que tu ries,
Et si tu ne ris pas, je ne t'aimerai plus!
— Je fis assez long-temps tout ce que tu voulais,
C'est ton tour. Dans les fers ton âme s'est aigrie.
Parle-moi, voyons, parle, appelle-moi: Marie!...

DIDIER.

Marie, ou Marion?

MARION, *tombant épouvantée à terre.*

Didier, soyez clément!

DIDIER, *d'une voix terrible.*

Madame, on n'entre pas ici facilement!
Les bastilles d'État sont nuit et jour gardées,
Les portes sont de fer, les murs ont vingt coudées,
Pour que devant vos pas la prison s'ouvre ainsi,
A qui vous êtes-vous prostituée ici?

MARION.

Didier, qui vous a dit?...

DIDIER.

Personne. Je devine.

MARION.

Didier! j'en jure ici par la bonté divine,
C'était pour vous sauver, vous arracher d'ici,
Pour fléchir les bourreaux, pour vous sauver!

DIDIER.

Merci!

Croisant les bras.

Ah! qu'on soit jusque-là sans pudeur et sans âme,
C'est véritablement une honte, madame!

Il parcourt le théâtre à grands pas avec une explosion
de cris de rage.

Où donc est le marchand d'opprobre et de mépris
Qui se fait acheter ma tête à de tels prix?
Où donc est le géolier? le juge? où donc est l'homme?
Que je le broie ici, que je l'écrase comme
Ceci!

Il brise le portrait entre ses mains.

— Le juge! — Allez, messieurs! faites des lois
Et jugez! Que m'importe, à moi, que le faux poids
Qui fait toujours pencher votre balance infâme

Soit la tête d'un homme ou l'honneur d'une femme!

A Marion.

— Allez le retrouver!

MARION.

Oh! ne me traitez pas
Ainsi! de vos mépris poussée à chaque pas,
Je tremble: un mot de plus, Didier, je tombe morte!
Ah! si jamais amour fut vraie, ardente et forte,
Si jamais homme fut adoré parmi tous,
Didier! Didier! c'est vous par moi!

DIDIER.

Ha! taisez-vous.

— J'aurais pu, — pour ma perte, — aussi, moi, naître

[femme;

J'aurais pu, — comme une autre, — être vile, être in-
Me donner pour de l'or, faire au premier venu [fâme;
Pour y dormir une heure offre de mon sein nu,
Mais s'il était venu vers moi, bonne et facile,
Un honnête homme, épris d'un bonheur imbécile;
Si j'avais d'aventure, en passant, rencontré
Un cœur d'illusions encor tout pénétré; —
Plutôt que de ne pas dire à cet homme honnête:
« Je suis cela! » — Plutôt que de lui faire fête;
Plutôt que de ne pas moi-même l'avertir
Que mon œil chaste et pur ne faisait que mentir;
Plutôt qu'être à ce point perfide, ingratitude et fausse,
J'eusse aimé mieux creuser de mes ongles ma fosse!

MARION.

Oh!

DIDIER.

Que vous ririez bien si vous pouviez vous voir
Comme vous fit mon cœur, cet étrange miroir!
Que vous avez bien fait de le briser, madame!
Vous étiez là, candide, et pure, et chaste!... ô femme!
Que l'avait fait cet homme, au cœur profond et doux,
Et qui t'a si long-temps aimée à deux genoux?

LE GEOLIER.

L'heure passe.

MARION.

Ah! le temps marche, et l'instant s'envole!
— Didier! je n'ai pas droit de dire une parole,
Je ne suis qu'une femme à qui l'on ne doit rien,
Vous m'avez réprouvée et maudite, et c'est bien,
Et j'ai mérité plus que haine et que risée,
Et vous êtes trop bon, et mon âme brisée
Vous bénit; mais voici l'heure où le bourreau vient,
Lui que vous oubliez, de vous il se souvient;
Mais j'ai disposé tout. Vous pouvez fuir... — Écoute,
Ne me refuse pas, — tu sais ce qu'il m'en coûte! —
Frappe-moi, laisse-moi dans l'opprobre où je suis,
Repousse-moi du pied, marche sur moi, — mais fuis!

DIDIER.

Fuir! qui fuir? Il n'est rien que j'aie à fuir au monde
Hors vous, — et je vous fuis, — et la tombe est profonde.

LE GEOLIER.

L'heure passe.

MARION.

Viens, fuis!

DIDIER.

Je ne veux pas!

MARION.

Pitié!...

DIDIER.

Pour qui?

MARION.

Te voir saisi, grand Dieu! te voir lié,
Te voir... — Non, d'y penser, j'en mourrai d'épouvante.

— Oh! dis, viens, viens! veux-tu que je sois ta ser-
 Veux-tu me prendre, avec mes crimes expiés, [vante?
 Pour avoir quelque chose à fouler sous tes pieds?
 Celle que tu daignas nommer aux jours d'épreuve
 Épouse...

DIDIER.

Épouse!

On entend le canon dans l'éloignement.

Alors, voici qui vous fait veuve.

MARION.

Didier!...

LE CEOLIER.

L'heure est passée!

Un roulement de tambours. — Entre le conseiller de la
 Grand'Chambre, accompagné de pénitents portant
 des torches, du bourreau, et suivi de soldats et de
 peuple qui inondent le théâtre.

MARION.

Ah!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE CONSEILLER, LE BOURREAU,
 PEUPLE, SOLDATS, etc.

LE CONSEILLER.

Messieurs, je suis prêt.

MARION, à Didier.

Quand je te l'avais dit que le bourreau viendrait?

DIDIER, au conseiller.

Nous sommes prêts aussi.

LE CONSEILLER.

Quel est celui qu'on nomme

Marquis de Saverny?

Didier lui montre du doigt Saverny endormi.

— Au bourreau.

Réveille-le.

LE BOURREAU, le secouant.

Mais comme

Il dort! — Hé, monseigneur!

SAVERNY, se frottant les yeux.

Ah!... comment ont-ils pu

M'ôter mon bon sommeil?

DIDIER.

Il n'est qu'interrompu.

SAVERNY, à demi éveillé, apercevant Marion et la
 saluant.

Tiens! je rêvais de vous justement, belle dame.

LE CONSEILLER.

Avez-vous bien à Dieu recommandé votre âme?

SAVERNY.

Oui, monsieur.

LE CONSEILLER, lui présentant un parchemin.

Bien, veuillez me signer ce papier.

SAVERNY, prenant le parchemin et le parcourant
 des yeux.

C'est le procès-verbal. — Ce sera singulier,
 Le récit de ma mort signé de mon paraphe!

Il signe et parcourt de nouveau le papier.

Au greffier.

Monsieur, vous avez fait trois fautes d'orthographe,
 Il reprend la plume et les corrige.

Au bourreau.

Toi qui m'as éveillé, tu vas me rendormir.

LE CONSEILLER, à Didier.

Didier?

Didier se présente. Il lui passe la plume.

Votre nom là.

MARION, se cachant les yeux.

Dieu! cela fait frémir!

DIDIER, signant.

Jamais à rien signer je n'eus autant de joie!

Les gardes font la haie, et les entraînent tous deux.

SAVERNY, à quelqu'un de la foule.

Monsieur, rangez-vous donc pour que cet enfant voie.

DIDIER, à Saverny.

Mon frère! c'est pour moi que vous faites ce pas,
 Embrassons-nous.

Il embrasse Saverny.

MARION, courant à lui.

Et moi! vous ne m'embrassez pas?

Didier, embrassez-moi!

DIDIER, montrant Saverny.

C'est mon ami, madame.

MARION, joignant les mains.

Oh! que vous m'accablez durement, faible femme
 Qui, sans cesse aux genoux ou du juge ou du Roi,
 Demande grâce à tous pour vous, à vous pour moi!

DIDIER.

Il se précipite vers Marion, haletant et fondant
 en larmes.

Hé bien non! non, mon cœur se brise! c'est horrible!
 Non, je l'ai trop aimée! il est bien impossible
 De la quitter ainsi! — Non! c'est trop malaisé
 De garder un front dur quand le cœur est brisé!
 Viens! oh viens dans mes bras!

Il la serre convulsivement dans ses bras.

Je vais mourir; je t'aime,
 Et te le dire ici, c'est le bonheur suprême!

MARION.

Didier!...

Il l'embrasse de nouveau avec emportement.

DIDIER.

Viens! pauvre femme! — Ah! dites-moi, vraiment,
 Est-il un seul de vous qui dans un tel moment
 Refusât d'embrasser la pauvre infortunée
 Qui s'est à lui sans cesse et tout à fait donnée?
 J'avais tort! j'avais tort! — Messieurs, voulez-vous
 Que je meure à ses yeux sans pitié, sans pardon? [d'enc
 — Oh! viens, que je te dise! — Entre toutes les femmes,
 Et ceux qui sont ici m'approuvent dans leurs âmes,
 Celle que j'aime, celle à qui reste ma foi,
 Celle que je vénère enfin, c'est encor toi! —
 Car tu fus bonne, douce, aimante, dévouée! —
 Ecoute-moi: — ma vie est déjà dévouée,
 Je vais mourir, la mort fait tout voir au vrai jour.
 Va, si tu m'as trompé, c'est par excès d'amour!
 — Et ta chute d'ailleurs, l'as-tu pas expiée?
 — Ta mère en ton berceau t'a peut-être oubliée
 Comme moi. — Pauvre enfant! toute jeune, ils auront
 Vendu ton innocence!... — Ah! relève ton front!
 — Écoutez tous: — à l'heure où je suis, cette terre

S'efface comme une ombre, et la bouche est sincère !
Hé bien, en ce moment, — du haut de l'échafaud,
— Quand l'innocent y meurt, il n'est rien de plus haut !
Marie, ange du ciel que la terre a flétrie,
Mon amour, mon épouse, — écoute-moi, Marie, —
Au nom du Dieu vers qui la mort va m'entraînant,
Je te pardonne !

MARION, *étouffée de larmes.*

O Ciel !

DIDIER.

A ton tour maintenant,
Il s'agenouille devant elle.

Pardonne-moi !

MARION.

Didier !...

DIDIER, *toujours à genoux.*

Pardonne-moi, te dis-je !
C'est moi qui fus méchant. Dieu te frappe et t'afflige
Par moi. Tu daigneras encor pleurer ma mort.
Avoir fait ton malheur, va, c'est un grand remord.
Ne me le laisse pas, pardonne-moi, Marie !

MARION.

Ah !...

DIDIER.

Dis un mot, tes mains sur mon front, je t'en prie,
On si ton cœur est plein, si tu ne peux parler,
Fais-moi signe... je meurs, il faut me consoler !
Marion lui impose les mains sur le front. Il se relève et
l'embrasse étroitement, avec un sourire de joie céleste.
Adieu ! — Marchons, messieurs !

MARION.

Elle se jette égarée entre lui et les soldats.

Non, c'est une folie !

Si l'on croit t'égorger aisément, on oublie
Que je suis là ! — Messieurs, messieurs, épargnez-nous !
Voyons, comment faut-il qu'on vous parle à genoux ?
M'y voilà. Maintenant, si vous avez dans l'âme
Quelque chose qui tremble à la voix d'une femme,
Si Dieu ne vous a pas maudits et frappés tous,
Ne me le tuez pas ! —

Aux spectateurs.

Et vous, messieurs, et vous,
Lorsque vous rentrerez ce soir dans vos familles,
Vous ne manquerez pas de mères et de filles [fait !]
Qui vous diront : — Mon Dieu ! c'est un bien grand for-
vous pouviez l'empêcher, vous ne l'avez pas fait !
— Didier ! on doit savoir qu'il faut que je vous snive.
Ils ne vous tueraient pas s'ils veulent que je vive !

DIDIER.

Non, laisse-moi mourir. Cela vaut mieux, vois-tu ?
Ma blessure est profonde, amie ! elle aurait eu
Trop de peine à guérir. Il vaut mieux que je meure.
Seulement si jamais, — vois-tu comme je pleure ? —
Un autre vient vers toi, plus heureux ou plus beau,
Songe à ton pauvre ami couché dans le tombeau !

MARION.

Non ! tu vivras pour moi, sont-ils donc inflexibles ?
Tu vivras !

DIDIER.

Ne dis pas des choses impossibles ;
A ma tombe plutôt accoutume tes yeux.

Embrasse-moi. Vois-tu, mort, tu m'aimeras mieux.
J'aurai dans ta mémoire une place sacrée ;
Mais vivre près de toi, vivre l'âme ulcérée,
O ciel ! Moi qui n'aurais jamais aimé que toi,
Tous les jours, peux-tu bien y songer sans effroi,
Je te ferais pleurer, j'aurais mille pensées
Que je ne dirais pas, sur les choses passées.
J'aurais l'air d'épier, de douter, de souffrir.
Tu serais malheureuse ! — Oh ! laisse-moi mourir !

LE CONSEILLER, *à Marion.*

Il faut dans un moment que le cardinal passe.
Il sera temps encor de demander leur grâce.

MARION.

Le cardinal ! c'est vrai. Le cardinal viendra.
Il viendra. Vous verrez, messieurs, qu'il m'entendra.
Mon Didier, tu vas voir ce que je vais lui dire.
Ah ! comment peux-tu croire, enfin c'est du délire,
Que ce bon cardinal, un vieillard, un chrétien,
Ne te pardonne pas ? — Tu me pardonnes bien !
Neuf heures sonnent. — Didier fait signe à tous de se
taire, Marion écoute avec terreur. — Les neuf coups
sonnés, Didier s'appuie sur Saverny.

DIDIER, *au peuple.*

Vous qui venez ici pour nous voir au passage,
Si l'on parle de nous, rendez-nous témoignage
Que tous deux sans pâlir nous avons écouté
Cette heure qui pour nous sonnait l'éternité !
Le canon éclate à la porte du donjon. Le voile noir qui
cachait la brèche du mur tombe. Paraît la litière gi-
gantesque du cardinal, portée par vingt-quatre gardes
à pied, entourée par trente autres gardes portant des
hallebardes et des torches. Elle est écarlate et armo-
riée aux armes de la maison de Richelieu. Les rideaux
de la litière sont fermés. Elle traverse lentement le
fond du théâtre. Rumeur dans la foule.

MARION, *se traînant sur les mains jusqu'à la li-
tière et se tordant les mains.*

Au nom de votre Christ, au nom de votre race,
Grâce ! grâce pour eux, monseigneur !

UNE VOIX, *sortant de la litière.*

Pas de grâce !

Marion tombe sur le pavé. — La litière passe, et le cor-
tège des deux condamnés se met en marche et sort à
sa suite. — La foule se précipite sur leurs pas à grand
bruit.

MARION, *seule.*

Elle se relève à demi et se traîne sur les mains en
regardant autour d'elle.
Qu'a-t-il dit ? — Où sont-ils ? — Didier ! Didier ! plus rien.
Personne ici !... Ce peuple !... Était-ce un rêve ? ou
Est-ce que je suis folle ? [bientôt]
Rentre le peuple en désordre. — La litière reparait au
fond du théâtre par le côté où elle a disparu. — Ma-
rion se lève et pousse un cri terrible.

Il revient !

LES GARDES, *écartant le peuple.*

Place ! place !

MARION, *debout, échevelée et montrant la litière
au peuple.*

Regardez tous ! voilà l'homme rouge qui passe !

Elle tombe sur le pavé.

FIN.

ANGELO,

DRAME EN TROIS JOURNÉES,

PAR M. VICTOR HUGO,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 28 avril 1835.

PERSONNAGES.

ANGELO MALIPIERI, PODESTA.
CATARINA BRAGADINI.
LA TISBE.
RODOLFO.
HOMODEL.
ANAFESTO GALEOFA.
REGINELLA.

DAFNE.
UN PAGE NOIR.
UN GUETTEUR DE NUIT.
UN HUISSIER.
LE DOYEN DE SAINT-ANTOINE DE PADoue.
L'ARCHIPRÊTRE.

Padoue. — 1549.

Francisco Donato étant doge.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Un jardin illuminé pour une fête de nuit. A droite, un palais plein de musique et de lumière, avec une porte sur le jardin et une galerie en arcade au rez-de-chaussée, où l'on voit circuler les gens de la fête. Vers la porte, un banc de pierre. A gauche, un autre banc sur lequel on distingue dans l'ombre un homme endormi. Au fond, au-dessus des arbres, la silhouette noire de Padoue au seizième siècle, sur un ciel clair. Vers la fin de l'acte, le jour paraît.

SCÈNE I.

LA TISBE, *riche costume de fête*. ANGELO MALIPIERI, *la veste ducale, l'étole d'or*. HOMODEL, *endormi; longue robe de laine brune fermée par-devant, haut-de-chausses rouge; une guitare à côté de lui*.

LA TISBE.

Oui, vous êtes le maître ici, monseigneur; vous êtes le magnifique podesta; vous avez droit de vie et de mort, toute puissance, toute liberté. Vous êtes envoyé de Venise, et partout où l'on vous voit il semble qu'on voit la face et la majesté de cette république. Quand vous passez dans une rue, monseigneur, les fenêtres se ferment, les passants s'esquivent, et tout le dedans des maisons tremble. Hélas! ces pauvres padouans n'ont guère l'attitude plus fière et plus rassurée devant vous que s'ils étaient les gens de Constantinople, et vous le tuez. Oui, cela est ainsi. Ah! j'ai été à Brescia. C'est autre chose. Venise n'oserait pas traiter Brescia comme

elle traite Padoue; Brescia se déferdrait. Quand le bras de Venise frappe, Brescia mord, Padoue lèche. C'est une honte. Eh bien, quoique vous soyez ici le maître de tout le monde, et que vous prétendiez être le mien, écoutez-moi, monseigneur, je vais vous dire la vérité, moi. Pas sur les affaires d'état, n'ayez pas peur, mais sur les vôtres. Eh bien, oui! je vous le dis, vous êtes un homme étrange, je ne comprends rien à vous; vous êtes amoureux de moi et vous êtes jaloux de votre femme!

ANGELO.

Je suis jaloux aussi de vous, madame.

LA TISBE.

Ah, mon Dieu! vous n'avez pas besoin de me le dire! Et pourtant vous n'en avez pas le droit, car je ne vous appartiens pas. Je passe ici pour votre maîtresse, pour votre toute-puissante maîtresse, mais je ne le suis point, vous le savez bien.

ANGELO.

Cette fête est magnifique, madame.

LA TISBE.

Ah! je ne suis qu'une pauvre comédienne de théâtre; on me permet de donner des fêtes aux sénateurs, je tâche d'amuser notre maître, mais cela ne me réussit guère aujourd'hui. Votre visage est plus sombre que mon masque n'est noir. J'ai beau prodiguer les lampes et les flambeaux, l'ombre reste sur votre front. Ce que je vous donne en musique, vous ne me le rendez pas en gaieté, monseigneur. — Allons, riez donc un peu.

ANGELO.

Oui, je ris. — Ne m'avez-vous pas dit que c'était votre frère, ce jeune homme qui est arrivé avec vous à Padoue?

LA TISBE.

Oui. Après?

ANGELO.

Vous lui avez parlé tout à l'heure. Quel est donc cet autre avec qui il était?

LA TISBE.

C'est son ami. Un vicentin nommé Anafesto Galeofa.

ANGELO.

Et comment s'appelle-t-il, votre frère?

LA TISBE.

Rodolfo, monseigneur, Rodolfo. Je vous ai déjà expliqué tout cela vingt fois. Est-ce que vous n'avez rien de plus gracieux à me dire?

ANGELO.

Pardon, Tisbe, je ne vous ferai plus de questions. Savez-vous que vous avez joué hier la Rosmonda d'une grâce merveilleuse, que cette ville est bien heureuse de vous avoir, et que toute l'Italie qui vous admire, Tisbe, envie ces padouans que vous plaignez tant. Ah! toute cette foule qui vous applaudit m'importune. Je meurs de jalousie quand je vous vois si belle pour tant de regards. Ah, Tisbe! — Qu'est-ce donc que cet homme masqué à qui vous avez parlé ce soir entre deux portes?

LA TISBE.

Pardon, Tisbe, je ne vous ferai plus de questions. — C'est fort bien. Cet homme, monseigneur, c'est Virgilio Tasca.

ANGELO.

Mon lieutenant?

LA TISBE.

Votre sbire.

ANGELO.

Et que lui vouliez-vous?

LA TISBE.

Vous seriez bien attrapé, s'il ne me plaisait pas de vous le dire.

ANGELO.

Tisbe!...

LA TISBE.

Non, tenez, je suis bonne, voilà l'histoire. Vous savez qui je suis? rien, une fille du peuple, une comédienne, une chose que vous caressez aujourd'hui et que vous briserez demain. Toujours en jouant. Eh bien! si peu que je sois, j'ai eu une mère. Savez-vous ce que c'est que

d'avoir une mère? en avez-vous eu une, vous? savez-vous ce que c'est que d'être enfant, pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé, seul au monde, et de sentir que vous avez auprès de vous, autour de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme... — non, on ne sait pas encore que c'est une femme, — un ange qui est là, qui vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous apprend à rire, qui vous apprend à aimer! qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans ses genoux, votre âme dans son cœur! qui vous donne son lait quand vous êtes petit, son pain quand vous êtes grand, sa vie toujours! à qui vous dites: ma mère! et qui vous dit: mon enfant! d'une manière si douce que ces deux mots-là réjouissent Dieu! — Eh bien! j'avais une mère comme cela, moi. C'était une pauvre femme sans mari qui chantait des chansons morlaques dans les places publiques de Brescia. J'allais avec elle. On nous jetait quelque monnaie. C'est ainsi que j'ai commencé. Ma mère se tenait d'habitude au pied de la statue de Gatta-Melata. Un jour, il paraît que dans la chanson qu'elle chantait sans y rien comprendre, il y avait quelque rime offensante pour la seigneurie de Venise, ce qui faisait rire autour de nous les gens d'un ambassadeur. Un sénateur passa. Il regarda, il entendit, et dit au capitaine-grand qui le suivait: A la potence cette femme! Dans l'état de Venise, c'est bientôt fait. Ma mère fut saisie sur-le-champ. Elle ne dit rien: à quoi bon? m'embrassa avec une grosse larme qui tomba sur mon front, prit son crucifix et se laissa garrotter. Je le vois encore, ce crucifix. En cuivre poli. Mon nom, *Tisbe*, est grossièrement écrit au bas avec la pointe d'un stylet. Moi, j'avais seize ans alors, je regardais ces gens lier ma mère, sans pouvoir parler, ni crier, ni pleurer, immobile, glacée, morte, comme dans un rêve. La foule se taisait aussi. Mais il y avait avec le sénateur une jeune fille qu'il tenait par la main, sa fille sans doute, qui s'émut de pitié tout à coup. Une belle jeune fille, monseigneur. La pauvre enfant! elle se jeta aux pieds du sénateur, elle pleura tant, et des larmes si suppliées et avec de si beaux yeux, qu'elle obtint la grâce de ma mère. Oui, monseigneur. Quand ma mère fut déliée, elle prit son crucifix, — ma mère, — et le donna à la belle enfant, en lui disant: Madame, gardez ce crucifix, il vous portera bonheur. Depuis ce temps, ma mère est morte, sainte femme; moi, je suis devenue riche, et je voudrais revoir cette enfant, cet ange, qui a sauvé ma mère. Qui sait? elle est femme maintenant, et par conséquent malheureuse. Elle a peut-être besoin de moi à son tour. Dans toutes les villes où je vais, je fais venir le sbire, le barigel, l'homme de police, je lui conte l'aventure, et à celui qui trouvera la femme que je cherche je donnerai dix mille sequins d'or. Voilà pourquoi j'ai parlé tout à l'heure entre deux portes à votre barigel Virgilio Tasca. Êtes-vous content?

ANGELO.

Dix mille sequins d'or! mais que donnerez-

vous à la femme elle-même, quand vous la retrouverez ?

LA TISBE.

Ma vie ! si elle veut.

ANGELO.

Mais à quoi la reconnaîtrez-vous ?

LA TISBE.

Au crucifix de ma mère.

ANGELO.

Bah ! elle l'aura perdu.

LA TISBE.

Oh, non ! on ne perd pas ce qu'on a gagné ainsi.

ANGELO, *apercevant Homodei.*

Madame ! madame ! il y a un homme là ! savez-vous qu'il y a un homme là ? qu'est-ce que c'est que cet homme ?

LA TISBE, *éclatant de rire.*

Hé, mon Dieu ! oui, je sais qu'il y a un homme là, et qui dort, encore ! et d'un bon sommeil ! N'allez-vous pas vous effaroucher aussi de celui-là ? c'est mon pauvre Homodei.

ANGELO.

Homodei ! qu'est-ce que c'est que cela, Homodei ?

LA TISBE.

Cela, Homodei, c'est un homme, monseigneur, comme ceci, la Tisbe, c'est une femme. Homodei, monseigneur, c'est un joueur de guitare que monsieur le primicier de Saint-Marc, qui est fort de mes amis, m'a adressé dernièrement avec une lettre que je vous montrerai, vilain jaloux ! et même à la lettre était joint un présent.

ANGELO.

Comment !

LA TISBE.

Oh ! un vrai présent vénitien. Une boîte qui contient simplement deux flacons : un blanc, l'autre noir. Dans le blanc, il y a un narcotique très-puissant qui endort pour douze heures d'un sommeil pareil à la mort ; dans le noir, il y a du poison, de ce terrible poison que Malaspina fit prendre au pape dans une pilule d'aloès, vous savez ? Monsieur le primicier m'écrit que cela peut servir dans l'occasion. Une galanterie, comme vous voyez. Du reste, le révérend primicier me prévient que le pauvre homme, porteur de la lettre et du présent, est idiot. Il est ici, et vous auriez dû le voir, depuis quinze jours, mangeant à l'office, couchant dans le premier coin venu, à sa mode, jouant et chantant en attendant qu'il s'en aille à Vicence. Il vient de Venise. Hélas ! ma mère a erré ainsi. Je le garderai tant qu'il voudra. Il a quelque temps égayé la compagnie ce soir. Notre fête ne l'amuse pas, il dort. C'est aussi simple que cela.

ANGELO.

Vous me répondez de cet homme ?

LA TISBE.

Allons, vous voulez rire ! La belle occasion pour prendre cet air effaré ! un joueur de gui-

tare, un idiot, un homme qui dort ! Ah ça, monsieur le podesta, mais qu'est-ce que vous avez donc ? Vous passez votre vie à faire des questions sur celui-ci, sur celui-là. Vous prenez ombrage de tout. Est-ce jalousie, ou est-ce peur ?

ANGELO.

L'une et l'autre.

LA TISBE.

Jalousie, je le comprends. Vous vous croyez obligé de surveiller deux femmes. Mais peur ! vous le maître, vous qui faites peur à tout le monde, au contraire !

ANGELO.

Première raison pour trembler.

Se rapprochant d'elle et parlant bas.

— Écoutez, Tisbe. Oui, vous l'avez dit, oui, je puis tout ici ; je suis seigneur, despote et souverain de cette ville ; je suis le podesta que Venise met sur Padoue, la griffe du tigre sur la brebis. Oui, tout-puissant ; mais tout absolu que je suis, au-dessus de moi, voyez-vous, Tisbe, il y a une chose grande et terrible et pleine de ténèbres ; il y a Venise. Et savez-vous ce que c'est que Venise, pauvre Tisbe ? Venise, je vais vous le dire, c'est l'inquisition d'état, c'est le conseil des Dix. Oh ! le conseil des Dix ! parlons-en bas, Tisbe, car il est peut-être là quelque part qui nous écoute. Des hommes que pas un de nous ne connaît, et qui nous connaissent tous. Des hommes qui ne sont visibles dans aucune cérémonie, et qui sont visibles dans tous les échafauds. Des hommes qui ont dans leurs mains toutes les têtes, la vôtre, la mienne, celle du doge, et qui n'ont ni simarre, ni étole, ni couronne, rien qui les désigne aux yeux, rien qui puisse vous faire dire : Celui-ci en est ! un signe mystérieux sous leurs robes, tout au plus ; des agents partout, des sbires partout, des bourreaux partout. Des hommes qui ne montrent jamais au peuple de Venise d'autres visages que ces mornes bouches de bronze toujours ouvertes sous les porches de Saint-Marc, bouches fatales que la foule croit muettes et qui parlent cependant d'une façon bien haute et bien terrible, car elles disent à tout passant : Dénoncez ! — Une fois dénoncé, on est pris. Une fois pris, tout est dit. A Venise, tout se fait secrètement, mystérieusement, sûrement. Condamné, exécuté : rien à voir, rien à dire ; pas un cri possible, pas un regard utile ; le patient a un bâillon, le bourreau un masque. Que vous parlais-je d'échafauds tout à l'heure ? je me trompais. A Venise, on ne meurt pas sur l'échafaud, on disparaît. Il manque tout à coup un homme dans une famille. Qu'est-il devenu ? les plombs, les puits, le canal Orfano le savent. Quelquefois on entend quelque chose tomber dans l'eau la nuit. Passez vite alors ! Du reste, bals, festins, flambeaux, musique, gondoles, théâtres, carnaval de cinq mois : voilà Venise. Vous, Tisbe, ma belle comédienne, vous ne connaissez que ce côté-là ; moi, sénateur, je connais l'autre. Voyez-vous, dans tout palais, dans celui du doge, dans le mien, à l'insu de celui qui l'habite, il y a un couloir secret, perpétuel traître de toutes les salles, de toutes les chambres, de toutes les alcôves ; un corridor ténébreux dont d'autres que

vous connaissent les portes et qu'on sent ser-
penter autour de soi sans savoir au juste où il
est ; une sape mystérieuse où vont et viennent
sans cesse des hommes inconnus qui font quel-
que chose. Et les vengeances personnelles qui se
mêlent à tout cela et qui cheminent dans cette
ombre ! Souvent la nuit je me dresse sur mon
séant, j'écoute, et j'entends des pas dans mon
mur. Voilà sous quelle pression je vis, Tisbe.
Je suis sur Padoue ; mais ceci est sur moi. J'ai
mission de dompter Padoue. Il m'est ordonné
d'être terrible. Je ne suis despote qu'à condition
d'être tyran. Ne me demandez jamais la grâce
de qui que ce soit, à moi qui ne sais rien vous
refuser, vous me perdriez. Tout m'est permis
pour punir, rien pour pardonner. Oui, c'est
ainsi. Tyran de Padoue, esclave de Venise. Je
suis bien surveillé, allez. Oh ! le conseil des
Dix ! Mettez un ouvrier seul dans une cave et
faites-lui faire une serrure, avant que la ser-
rure soit finie le conseil des Dix en a la clef dans
sa poche. Madame ! madame ! le valet qui me
sert m'espionne, l'ami qui me salue m'espionne,
le prêtre qui me confesse m'espionne, la femme
qui me dit : Je t'aime, — oui, Tisbe, — m'es-
pionne !

LA TISBE.

Ah ! monsieur !

ANGELO.

Vous ne m'avez jamais dit que vous m'aimiez.
Je ne parle pas de vous, Tisbe. Oui, je vous le
répète, tout ce qui me regarde est un œil du
conseil des Dix, tout ce qui m'écoute est une
oreille du conseil des Dix, tout ce qui me touche
est une main du conseil des Dix. Main redou-
table qui tâte long-temps d'abord et qui saisit
ensuite brusquement ! Oh ! magnifique podesta
que je suis, je ne suis pas sûr de ne pas voir
demain apparaître subitement dans ma chambre
un misérable sbire qui me dira de le suivre, et
qui ne sera qu'un misérable sbire, et que je sui-
vrai ! où ? dans quelque lieu profond d'où il
ressortira sans moi. Madame, être de Venise,
c'est pendre à un fil. C'est une sombre et sévère
condition que la mienne, madame, d'être là,
penché sur cette fournaise ardente que vous
nommez Padoue, le visage toujours couvert d'un
masque, faisant ma besogne de tyran, entouré
de chances, de précautions, de terreurs, redou-
tant sans cesse quelque explosion, et tremblant à
chaque instant d'être tué roide par mon œuvre
comme l'alchimiste par son poison ! — Plaignez-
moi, et ne me demandez pas pourquoi je trem-
ble, madame !

LA TISBE.

Ah Dieu ! affreuse position que la vôtre, en
effet !

ANGELO.

Oui, je suis l'outil avec lequel un peuple tor-
ture un autre peuple. Ces outils-là s'usent vite et
se cassent souvent, Tisbe. Ah ! je suis malheu-
reux. Il n'y a pour moi qu'une chose douce au
monde, c'est vous. Pourtant je sens bien que
vous ne m'aimez pas. Vous n'en aimez pas un
autre, au moins ?

LA TISBE.

Non, non, calmez-vous.

ANGELO.

Vous me dites mal ce non-là.

LA TISBE.

Ma foi ! je vous le dis comme je peux.

ANGELO.

Ah ! ne soyez pas à moi, j'y consens ; mais ne
soyez pas à un autre, Tisbe ! Que je n'apprenne
jamais qu'un autre...

LA TISBE.

Si vous croyez que vous êtes beau quand vous
me regardez comme cela !

ANGELO.

Ah ! Tisbe, quand m'aimerez-vous ?

LA TISBE.

Quand tout le monde ici vous aimera.

ANGELO.

Hélas ! — C'est égal, restez à Padoue. Je ne
veux pas que vous quittiez Padoue, entendez-
vous ? si vous vous en alliez, ma vie s'en irait.
— Mon Dieu ! voici qu'on vient à nous. Il y a
long-temps déjà qu'on peut nous voir parler en-
semble ; cela pourrait donner des soupçons à
Venise. Je vous laisse.

S'arrêtant et montrant Homodei.

— Vous me répondez de cet homme ?

LA TISBE.

Comme d'un enfant qui dormirait là.

ANGELO.

C'est votre frère qui vient. Je vous laisse avec
lui.

Il sort.

SCÈNE II.

LA TISBE ; RODOLFO, *vêtu de noir, sévère,*
une plume noire au chapeau ; HOMODEI,
toujours endormi.

LA TISBE.

Ah ! c'est Rodolfo ! Ah ! c'est Rodolfo ! Viens,
je t'aime, toi !

Se retournant vers le côté par où Angelo est sorti.

— Non, tyran imbécile ! ce n'est pas mon frère,
c'est mon amant ! — Viens, Rodolfo ! mon brave
soldat, mon noble proscrit, mon généreux
homme ! regarde-moi bien en face. Tu es beau,
je t'aime !

RODOLFO.

Tisbe...

LA TISBE.

Pourquoi as-tu voulu venir à Padoue ? tu vois
bien, nous voilà pris au piège. Nous ne pouvons
plus en sortir maintenant. Dans ta position, par-
tout tu es obligé de te faire passer pour mon
frère. Ce podesta s'est épris de ta pauvre Tisbe ;
il nous tient ; il ne veut pas nous lâcher. Et puis
je tremble sans cesse qu'il ne découvre qui tu
es. Ah ! quel supplice ! Oh ! n'importe, il n'aura
rien de moi, ce tyran ! Tu en es bien sûr, n'est-
ce pas, Rodolfo ? Je veux pourtant que tu t'in-

quiètes de cela; je veux que tu sois jaloux de moi, d'abord.

RODOLFO.

Vous êtes une noble et charmante femme.

LA TISBE.

Oh! c'est que je suis jalouse de toi, moi, vois-tu? mais jalouse! Cet Angelo Malipieri, ce vénitien, qui me parlait de jalousie aussi, lui, qui s'imagine être jaloux, cet homme! et qui mêle toutes sortes d'autres choses à cela. Ah! quand on est jaloux, monseigneur, on ne voit pas Venise, on ne voit pas le conseil des Dix, on ne voit pas les sbires, les espions, le canal Orfano; on n'a qu'une chose devant les yeux, sa jalousie. Moi, Rodolfo, je ne puis te voir parler à d'autres femmes; leur parler seulement; cela me fait mal. Quel droit ont-elles à des paroles de toi? Oh! une rivale! ne me donne jamais une rivale! je la tuerais. Tiens, je t'aime! tu es le seul homme que j'aie jamais aimé. Ma vie a été triste long-temps; elle rayonne maintenant. Tu es ma lumière. Ton amour, c'est un soleil qui s'est levé sur moi. Les autres hommes m'avaient glacée. Que ne t'ai-je connu il y a dix ans? il me semble que toutes les parties de mon cœur qui sont mortes de froid vivraient encore. Quelle joie de pouvoir être seuls un instant et parler! Quelle folie d'être venus à Padoue! nous vivons dans une telle contrainte! Mon Rodolfo! oui, pardieu! c'est mon amant! ah bien oui! mon frère! Tiens, je suis folle de joie quand je te parle à mon aise; tu vois bien que je suis folle? M'aimes-tu?

RODOLFO.

Qui ne vous aimerait pas, Tisbe?

LA TISBE.

Si vous me dites encore vous, je me fâcherai. O mon Dieu! il faut pourtant que j'aie me montrer un peu à mes conviés. Dis-moi, depuis quelque temps, je te trouve l'air triste. N'est-ce pas, tu n'es pas triste?

RODOLFO.

Non, Tisbe.

LA TISBE.

Tu n'es pas souffrant?

RODOLFO.

Non.

LA TISBE.

Tu n'es pas jaloux?

RODOLFO.

Non.

LA TISBE.

Si! je veux que tu sois jaloux! ou bien c'est que tu ne m'aimes pas! Allons! pas de tristesse. Ah çà, au fait, moi je tremble toujours, tu n'es pas inquiet? personne ici ne sait que tu n'es pas mon frère?

RODOLFO.

Personne, excepté Anafesto.

LA TISBE.

Ton ami. Oh! celui-là est sûr.

Entre Anafesto Galeofa.

— Le voici précisément. Je vais te confier à lui pour quelques instants.

Riant.

— Monsieur Anafesto, ayez soin qu'il ne parle à aucune femme.

ANAFESTO, *souriant*.

Soyez tranquille, madame.

La Tisbe sort.

SCÈNE III.

RODOLFO, ANAFESTO GALEOFA, HOMODEI,
toujours endormi.

ANAFESTO, *la regardant sortir.*

Oh! charmante! — Rodolfo, tu es heureux; elle t'aime.

RODOLFO.

Anafesto, je ne suis pas heureux; je ne l'aime pas.

ANAFESTO.

Comment! que dis-tu?

RODOLFO, *apercevant Homodei.*

Qu'est-ce que c'est que cet homme qui dort là?

ANAFESTO.

Rien; c'est ce pauvre musicien, tu sais.

RODOLFO.

Ah! oui, cet idiot.

ANAFESTO.

Tu n'aimes pas la Tisbe! est-il possible! que viens-tu de me dire?

RODOLFO.

Ah! je t'ai dit cela? Oublie-le.

ANAFESTO.

La Tisbe! adorable femme!

RODOLFO.

Adorable en effet. Je ne l'aime pas.

ANAFESTO.

Comment!

RODOLFO.

Ne m'interroge point.

ANAFESTO.

Moi, ton ami!

LA TISBE, *rentrant et courant à Rodolfo avec un sourire.*

Je reviens seulement pour te dire un mot: Je t'aime! Maintenant je m'en vais.

Elle sort en courant.

ANAFESTO, *la regardant sortir.*

Pauvre Tisbe!

RODOLFO.

Il y a au fond de ma vie un secret qui n'est connu que de moi seul.

ANAFESTO.

Quelque jour tu le confieras à ton ami, n'est-ce pas? Tu es bien sombre aujourd'hui, Rodolfo?

RODOLFO.

Oui, laisse-moi un instant.

Anafesto sort. Rodolfo s'assied sur le banc de pierre près de la porte et laisse tomber sa tête dans ses mains. Quand Anafesto est sorti, Homodei ouvre les yeux, se lève, puis va à pas lents se placer debout derrière Rodolfo absorbé dans sa rêverie.

SCÈNE IV.

RODOLFO, HOMODEI.

Homodei pose la main sur l'épaule de Rodolfo. Rodolfo se retourne et le regarde avec stupeur.

HOMODEI.

Vous ne vous appelez pas Rodolfo. Vous vous appelez Ezzelino da Romana. Vous êtes d'une ancienne famille qui a régné à Padoue, et qui en est bannie depuis deux cents ans. Vous errez de ville en ville sous un faux nom, vous hasardant quelquefois dans l'état de Venise. Il y a sept ans, à Venise même, vous aviez vingt ans alors, vous vîtes un jour dans une église une jeune fille très-belle. Dans l'église de Saint-Georges-le-Grand. Vous ne la suivîtes pas ; à Venise, suivre une femme, c'est chercher un coup de stylet ; mais vous revîntes souvent dans l'église. La jeune fille y revint aussi. Vous fûtes pris d'amour pour elle, elle pour vous. Sans savoir son nom, car vous ne l'avez jamais su, et vous ne le savez pas encore, elle ne s'appelle pour vous que Catarina, vous trouvâtes moyen de lui écrire, elle de vous répondre. Vous obtîntes d'elle des rendez-vous chez une femme nommée la béate Cécilia. Ce fut entre elle et vous un amour éperdu ; mais elle resta pure. Cette jeune fille était noble ; c'est tout ce que vous saviez d'elle. Une noble vénitienne ne peut épouser qu'un noble vénitien ou un roi ; vous n'êtes pas vénitien et vous n'êtes plus roi. Banni d'ailleurs, vous n'y pouviez aspirer. Un jour elle manqua au rendez-vous ; la béate Cécilia vous apprit qu'on l'avait mariée. Du reste, vous ne pûtes pas plus savoir le nom du mari que vous n'aviez su le nom du père. Vous quittâtes Venise. Depuis ce jour, vous vous êtes enfui par toute l'Italie ; mais l'amour vous a suivi. Vous avez jeté votre vie aux plaisirs, aux distractions, aux folies, aux vices. Inutile. Vous avez tâché d'aimer d'autres femmes, vous avez cru même en aimer d'autres, cette comédienne, par exemple, la Tisbe. Inutile encore. L'ancien amour a toujours reparu sous les nouveaux. Il y a trois mois, vous êtes venu à Padoue avec la Tisbe qui vous fait passer pour son frère. Le podesta, monseigneur Angelo Malipieri, s'est épris d'elle ; et vous, voici ce qui vous est arrivé. Un soir, le seizième jour de février, une femme voilée a passé près de vous sur le pont Molino, vous a pris la main, et vous a mené dans la rue Sanpiero. Dans cette rue sont les ruines de l'ancien palais Magaruffi, démoli par votre ancêtre Ezzelin III ; dans ces ruines il y a une cabane ; dans cette cabane vous avez trouvé la femme de Venise que vous aimez et qui vous aime depuis sept ans. A partir de ce jour, vous vous êtes rencontré trois fois par semaine avec elle dans cette cabane. Elle est restée tout à la fois fidèle à son amour et à son honneur, à vous et à son mari. Du reste, cachant toujours son nom. Catarina, rien de plus. Le mois passé, votre bonheur s'est rompu brusquement. Un jour elle n'a point paru à la cabane. Voilà cinq semaines que vous ne l'avez vue. Cela tient à ce que son mari se défie d'elle et la garde enfermée. — Nous sommes au matin, le jour va paraître. — Vous la cherchez partout, vous ne la trouvez pas, vous

ne la trouverez jamais. — Voulez-vous la voir ce soir ?

RODOLFO, *le regardant fixement.*

Qui êtes-vous ?

HOMODEI.

Ah ! des questions. Je n'y réponds pas. — Ainsi vous ne voulez pas voir aujourd'hui cette femme ?

RODOLFO.

Si ! si ! la voir ! je veux la voir ! Au nom du ciel ! la revoir un instant et mourir !

HOMODEI.

Vous la verrez.

RODOLFO.

Où ?

HOMODEI.

Chez elle.

RODOLFO.

Mais, dites-moi, elle ! qui est-elle ? son nom ?

HOMODEI.

Je vous le dirai chez elle.

RODOLFO.

Ah ! vous venez du ciel !

HOMODEI.

Je n'en sais rien. — Ce soir, au lever de la lune, — à minuit, c'est plus simple, — trouvez-vous à l'angle du palais d'Albert de Baon, rue Santo-Urbano. J'y serai. Je vous conduirai. A minuit.

RODOLFO.

Merci ! Et vous ne voulez pas me dire qui vous êtes ?

HOMODEI.

Qui je suis ? Un idiot.

Il sort.

RODOLFO, *resté seul.*

Quel est cet homme ? Ah ! qu'importe ! Minuit ! à minuit ! Qu'il y a loin d'ici minuit ! Oh ! Catarina ! pour l'heure qu'il me promet, je lui aurais donné ma vie !

Entre la Tisbe.

SCÈNE V.

RODOLFO, LA TISBE.

LA TISBE.

C'est encore moi, Rodolfo. Bonjour ! Je n'ai pu être plus long-temps sans te voir. Je ne puis me séparer de toi ; je te suis partout ; je pense et je vis par toi. Je suis l'ombre de ton corps, tu es l'âme du mien.

RODOLFO.

Prenez garde, Tisbe, ma famille est une famille fatale. Il y a sur nous une prédiction, une destinée qui s'accomplit presque inévitablement de père en fils. Nous tuons qui nous aime.

LA TISBE.

He bien ! tu me tueras. Après ? pourvu que tu m'aimes !

RODOLFO.

Tisbe...

LA TISBE.

Tu me pleureras ensuite. Je n'en veux pas plus.

RODOLFO.

Tisbe, vous mériteriez l'amour d'un ange.
Il lui baise la main et sort lentement.

LA TISBE, seule.

Eh bien! comme il me quitte! Robolfo! il s'en va. Qu'est-ce qu'il a donc?

Regardant vers le banc.

— Ah! Homodei s'est réveillé!

Homodei paraît au fond du théâtre.

SCÈNE VI.

LA TISBE, HOMODEI.

HOMODEI.

Le Rodolfo s'appelle Ezzelino, l'aventurier est un prince, l'idiot est un esprit, l'homme qui dort est un chat qui guette. Œil fermé, oreille ouverte.

LA TISBE.

Que dit-il?

HOMODEI, montrant sa guitare.

Cette guitare a des fibres qui rendent le son qu'on veut. Le cœur d'un homme, le cœur d'une femme ont aussi des fibres dont on peut jouer.

LA TISBE.

Qu'est-ce que cela veut dire.

HOMODEI.

Madame, cela veut dire que si par hasard vous perdez aujourd'hui un beau jeune homme qui a une plume noire à son chapeau, je sais l'endroit où vous pourrez le retrouver la nuit prochaine.

LA TISBE.

Chez une femme!

HOMODEI.

Blonde.

LA TISBE.

Quoi! que veux-tu dire? qui es-tu?

HOMODEI.

Je n'en sais rien.

LA TISBE.

Tu n'es pas ce que je croyais, malheureuse que je suis! Ah! le podesta s'en doutait, tu es un homme redoutable! Qui es-tu? oh! qui es-tu? Rodolfo chez une femme! la nuit prochaine! C'est là ce que tu veux dire! hein? est-ce là ce que tu veux dire?

HOMODEI.

Je n'en sais rien.

LA TISBE.

Ah! tu mens! C'est impossible, Rodolfo m'aime.

HOMODEI.

Je n'en sais rien.

LA TISBE.

Ah! misérable! ah! tu mens! Comme il ment!

Tu es un homme payé. Mon Dieu, j'ai donc des ennemis, moi! Mais Rodolfo m'aime. Va, tu ne parviendras pas à m'alarmer. Je ne te crois pas. Tu dois être bien furieux de voir que ce que tu me dis ne me fait aucun effet.

HOMODEI.

Vous avez remarqué sans doute que le podesta, monseigneur Angelo Malipieri, porte à sa chaîne de cou un petit bijou en or artistement travaillé. Ce bijou est une clef. Feignez d'en avoir envie comme d'un bijou. Demandez-lui sans lui dire ce que nous en voulons faire.

LA TISBE.

Une clef, dis-tu? Je ne la demanderai pas. Je ne demanderai rien. Cet infâme qui voudrait me faire soupçonner Rodolfo! Je ne veux pas de cette clef. Va-t'en, je ne t'écoute pas.

HOMODEI.

Voici justement le podesta qui vient. Quand vous aurez la clef, je vous expliquerai comment il faudra vous en servir la nuit prochaine. Je reviendrai dans un quart d'heure.

LA TISBE.

Misérable! tu ne m'entends donc pas? je te dis que je ne veux point de cette clef. J'ai confiance en Rodolfo, moi. Cette clef, je ne m'en occupe point. Je n'en dirai pas un mot au podesta. Et ne reviens pas, c'est inutile! je ne te crois pas.

HOMODEI.

Dans un quart d'heure.

Il sort. Entre Angelo.

SCÈNE VII.

LA TISBE, ANGELO.

LA TISBE.

Ah! vous voilà, monseigneur. Vous cherchez quelqu'un?

ANGELO.

Oui, Virgilio Tasca à qui j'avais un mot à dire.

LA TISBE.

Eh bien! êtes-vous toujours jaloux?

ANGELO.

Toujours, madame.

LA TISBE.

Vous êtes fou. A quoi bon être jaloux! je ne comprends pas qu'on soit jaloux. J'aimerais un homme, moi, que je n'en serais certainement pas jalouse.

ANGELO.

C'est que vous n'aimez personne.

LA TISBE.

Si. J'aime quelqu'un.

ANGELO.

Qui?

LA TISBE.

Vous.

ANGELO.

Vous m'aimez! est-il possible? ne vous jouez

pas de moi, mon Dieu ! Oh ! répétez-moi ce que vous m'avez dit là.

LA TISBE.

Je vous aime.

Il s'approche d'elle avec ravissement. Elle prend la chaîne qu'il porte au cou.

— Tiens ! qu'est-ce donc que ce bijou ? je ne l'avais pas encore remarqué. C'est joli. Bien travaillé. Oh ! mais c'est ciselé par Benvenuto. Charmant ! Qu'est-ce que c'est donc ? c'est bon pour une femme, ce bijou-là.

ANGELO.

Ah ! Tisbe, vous m'avez rempli le cœur de joie avec un mot !

LA TISBE.

C'est bon, c'est bon. Mais dites-moi donc ce que c'est que cela ?

ANGELO.

Cela, c'est une clef.

LA TISBE.

Ah ! c'est une clef. Tiens, je ne m'en serais jamais doutée. Ah ! oui, je vois, c'est avec ceci qu'on ouvre. Ah ! c'est une clef.

ANGELO.

Oui, ma Tisbe.

LA TISBE.

Ah bien ! puisque c'est une clef, je n'en veux pas, gardez-la.

ANGELO.

Quoi ! est-ce que vous en aviez envie, Tisbe ?

LA TISBE.

Peut-être. Comme d'un bijou bien ciselé.

ANGELO.

Oh ! prenez-la.

Il détache la clef du collier.

LA TISBE.

Non. Si j'avais su que ce fût une clef, je ne vous en aurais pas parlé. Je n'en veux pas, vous dis-je. Cela vous sert peut-être.

ANGELO.

Oh ! bien rarement. D'ailleurs j'en ai une autre. Vous pouvez la prendre, je vous jure.

LA TISBE.

Non, je n'en ai plus envie. Est-ce qu'on ouvre des portes avec cette clef-là ? elle est bien petite.

ANGELO.

Cela ne fait rien ; ces clefs-là sont faites pour des serrures cachées. Celle-ci ouvre plusieurs portes, entre autres celle d'une chambre à coucher.

LA TISBE.

Vraiment ! Allons ! puisque vous l'exigez absolument, je la prends.

Elle prend la clef.

ANGELO.

Oh ! merci. Quel bonheur ! vous avez accepté quelque chose de moi ! merci !

LA TISBE.

Au fait, je me souviens que l'ambassadeur de France à Venise, monsieur de Montluc, en avait

une à peu près pareille. Avez-vous connu monsieur le maréchal de Montluc ? Un homme de grand esprit, n'est-ce pas ? Ah ! vous autres nobles, vous ne pouvez parler aux ambassadeurs. Je n'y songeais pas. C'est égal, il n'était pas tendre aux huguenots, ce monsieur de Montluc. Si jamais ils lui tombent dans les mains ! C'est un fier catholique ! — Tenez, monseigneur, je crois que voilà Virgilio Tasca qui vous cherche, là-bas, dans la galerie...

ANGELO.

Vous croyez ?

LA TISBE.

N'aviez-vous pas à lui parler ?

ANGELO.

Oh ! maudit soit-il de m'arracher d'auprès de vous !

LA TISBE, lui montrant la galerie.

Par là.

ANGELO, lui baisant la main.

Ah ! Tisbe, vous m'aimez donc !

LA TISBE.

Par là, par là. Tasca vous attend.

Angelo sort. Homodei paraît au fond du théâtre ; la Tisbe court à lui.

SCÈNE VIII.

LA TISBE, HOMODEI.

LA TISBE.

J'ai la clef !

HOMODEI.

Voyons.

Examinant la clef.

— Oui, c'est bien cela. — Il y a dans le palais du podesta une galerie qui regarde le pont Molino. Cachez-vous y ce soir. Derrière un meuble, derrière une tapisserie, où vous voudrez. A deux heures après minuit, je viendrai vous y chercher.

LA TISBE, lui donnant sa bourse.

Je te récompenserai mieux ! En attendant, prends cette bourse.

HOMODEI.

Comme il vous plaira. Mais laissez-moi finir. A deux heures après-minuit, je viendrai vous chercher. Je vous indiquerai la première porte que vous aurez à ouvrir avec cette clef. Après quoi je vous quitterai. Vous pourrez faire le reste sans moi ; vous n'aurez qu'à aller devant vous.

LA TISBE.

Qu'est-ce que je trouverai après la première porte ?

HOMODEI.

Une seconde, que cette clef ouvre également.

LA TISBE.

Et après la seconde ?

HOMODEI.

Une troisième. Cette clef les ouvre toutes.

LA TISBE.

Et après la troisième ?

HOMODEI.

Vous verrez.

DEUXIÈME JOURNÉE.

Une chambre richement tendue d'écarlate rehaussée d'or. Dans un angle, à gauche, un lit magnifique sur une estrade et sous un dais porté par des colonnes torses. Aux quatre coins du dais pendent des rideaux cramois qui peuvent se fermer et cacher entièrement le lit. A droite, dans l'angle, une fenêtre ouverte. Du même côté, une porte masquée dans la tenture; auprès, un prie-Dieu, au-dessus duquel pend accroché au mur un crucifix en cuivre poli. Au fond, une grande porte à deux battants. Entre cette porte et le lit, une autre porte petite et très-ornée. Table, fauteuils, flambeaux; un grand dressoir. Dehors, jardins, clochers, clair de lune. Une angélique sur la table.

SCÈNE I.

DAFNE, REGINELLA, puis HOMODEI.

REGINELLA.

Oui, Dafne, c'est certain. C'est Troïlo, l'huis-sier de nuit, qui me l'a conté. La chose s'est passée tout récemment, au dernier voyage que madame a fait à Venise. Un sbire, un infâme sbire! s'est permis d'aimer madame, de lui écrire, Dafne, de chercher à la voir. Cela se conçoit-il? Madame l'a fait chasser, et a bien fait.

DAFNE, *entr'ouvrant la porte près du prie-Dieu.*

C'est bien, Reginella; mais madame attend son livre d'heures, tu sais?

REGINELLA, *rangeant quelques livres sur la table.*

Quant à l'autre aventure, elle est plus terrible, et j'en suis sûre aussi. Pour avoir averti son maître qu'il avait rencontré un espion dans la maison, ce pauvre Palinuro est mort subitement dans la même soirée. Le poison, tu comprends? Je te conseille beaucoup de prudence. D'abord, il faut prendre garde à ce qu'on dit dans ce palais; il y a toujours quelqu'un dans le mur qui vous entend.

DAFNE.

Allons, dépêche-toi donc, nous causerons une autre fois. Madame attend.

REGINELLA, *rangeant toujours, et les yeux fixés sur la table.*

Si tu es si pressée, va devant. Je te suis.

Dafne sort et referme la porte sans que Reginella s'en aperçoive.

— Mais, vois-tu, Dafne, je te recommande le silence dans ce maudit palais. Il n'y a que cette chambre où l'on soit en sûreté. Ah! ici, du moins, on est tranquille. On peut dire tout ce qu'on veut. C'est le seul endroit où quand on parle on soit sûr de ne pas être écouté.

Pendant qu'elle prononce ces derniers mots, un dressoir adossé au mur à droite tourne sur lui-même, donne passage à Homodei sans qu'elle s'en aperçoive, et se referme.

HOMODEI.

C'est le seul endroit où quand on parle on soit sûr de ne pas être écouté.

REGINELLA, *se retournant.*

Ciel!

HOMODEI.

Silence!

Il entr'ouvre sa robe et découvre son pourpoint de velours noir où sont brodées en argent ces trois lettres C. D. X. Reginella regarde les lettres et l'homme avec terreur.

— Lorsqu'on a vu l'un de nous et qu'on laisse deviner à qui que ce soit par un signe quelconque qu'on nous a vu, avant la fin du jour on est mort. — On parle de nous dans le peuple, tu dois savoir que cela se passe ainsi.

REGINELLA.

Jésus! Mais par quelle porte est-il entré?

HOMODEI.

Par aucune.

REGINELLA.

Jésus!

HOMODEI.

Réponds à toutes mes questions et neme trompe sur rien. Il y va de ta vie. Où donne cette porte?

Il montre la grande porte du fond.

REGINELLA.

Dans la chambre de nuit de monseigneur.

HOMODEI, *montrant la petite porte près de la grande.*

Et celle-ci?

REGINELLA.

Dans un escalier secret qui communique avec les galeries du palais. Monseigneur seul en a la clef.

HOMODEI, *désignant la porte près du prie-Dieu.*

Et celle-ci?

REGINELLA.

Dans l'oratoire de madame.

HOMODEI.

Y a-t-il une issue à cet oratoire?

REGINELLA.

Non. L'oratoire est dans une tourelle. Il n'y a qu'une fenêtre grillée.

HOMODEI, *allant à la fenêtre.*

Qui est au niveau de celle-ci? C'est bien. Quatre-vingts pieds de mur à pic, et la Brenta au bas. Le grillage est du luxe. — Mais il y a un petit escalier dans cet oratoire. Où monte-t-il?

REGINELLA.

Dans ma chambre, qui est aussi celle de Dafne, monseigneur.

HOMODEI.

Y a-t-il une issue à cette chambre ?

REGINELLA.

Non, monseigneur. Une fenêtre grillée, et pas d'autre porte que celle qui descend dans l'oratoire.

HOMODEI.

Dès que ta maîtresse sera rentrée, tu monteras dans ta chambre, et tu y resteras sans rien écouter et sans rien dire.

REGINELLA.

J'obéirai, monseigneur.

HOMODEI.

Où est ta maîtresse ?

REGINELLA.

Dans l'oratoire. Elle fait sa prière.

HOMODEI.

Elle reviendra ici ensuite ?

REGINELLA.

Oui, monseigneur.

HOMODEI.

Pas avant une demi-heure ?

REGINELLA.

Non, monseigneur.

HOMODEI.

C'est bien. Va-t'en. — Surtout, silence ! Rien de ce qui va se passer ici ne te regarde. Laisse tout faire sans rien dire. Le chat joue avec la souris, qu'est-ce que cela te fait ? Tu ne m'as pas vu, tu ne sais pas que j'existe. Voilà. Tu comprends ? Si tu hasardes un mot, je l'entendrai ; un clin d'œil, je le verrai ; un geste, un signe, un serrement de main, je le sentirai. Va maintenant.

REGINELLA.

Oh, mon Dieu ! qui est-ce donc qui va mourir ici ?

HOMODEI.

Toi, si tu parles.

Au signe de Homodei, elle sort par la petite porte près du prie-Dieu. Quand elle est sortie, Homodei s'approche du dressoir qui tourne de nouveau sur lui-même et laisse voir un couloir obscur.

— Monseigneur Rodolfo ! vous pouvez venir à présent. Neuf marches à monter.

On entend des pas dans l'escalier que masque le dressoir. Rodolfo paraît.

SCÈNE II.

HOMODEI, RODOLFO, *enveloppé d'un manteau.*

HOMODEI.

Entrez.

RODOLFO.

Où suis-je ?

HOMODEI.

Où vous êtes ? — Peut-être sur la planche de votre échafaud.

RODOLFO.

Que voulez-vous dire ?

HOMODEI.

Est-il venu jusqu'à vous qu'il y a dans Padoue une chambre, chambre redoutable, quoique pleine de fleurs, de parfums et d'amour peut-être, où nul homme ne peut pénétrer, quel qu'il soit, noble ou sujet, jeune ou vieux, car y entrer, en entr'ouvrir la porte seulement, c'est un crime puni de mort ?

RODOLFO.

Oui, la chambre de la femme du podesta.

HOMODEI.

Justement.

RODOLFO.

Hé bien, cette chambre ?...

HOMODEI.

Vous y êtes.

RODOLFO.

Chez la femme du podesta ?

HOMODEI.

Oui.

RODOLFO.

Celle que j'aime ?...

HOMODEI.

S'appelle Catarina Bragadini, femme d'Angelo Malipieri, podesta de Padoue.

RODOLFO.

Est-il possible ? Catarina Bragadini ! la femme du podesta !

HOMODEI.

Si vous avez peur, il est temps encore, voici la porte ouverte, allez-vous-en.

RODOLFO.

Peur pour moi, non ; mais pour elle. Qui est-ce qui me répond de vous ?

HOMODEI.

Ce qui vous répond de moi, je vais vous le dire, puisque vous le voulez. Il y a huit jours, à une heure avancée de la nuit, vous passiez sur la place de San-Prodocolo. Vous étiez seul. Vous avez entendu un bruit d'épées et des cris derrière l'église. Vous y avez couru.

RODOLFO.

Oui, et j'ai débarrassé de trois assassins qui l'allaient tuer un homme masqué..

HOMODEI.

Lequel s'en est allé sans vous dire son nom et sans vous remercier. Cet homme masqué, c'était moi. Depuis cette nuit-là, monseigneur Ezzelino, je vous veux du bien. Vous ne me connaissez pas, mais je vous connais. J'ai cherché à vous rapprocher de la femme que vous aimez. C'est de la reconnaissance. Rien de plus. Vous fiez-vous à moi maintenant ?

RODOLFO.

Oh ! oui ! oh ! merci ! Je craignais quelque trahison pour elle. J'avais un poids sur le cœur, tu me l'ôtes. Ah ! tu es mon ami, mon ami à jamais ! tu fais plus pour moi que je n'ai fait pour

toi. Oh ! je n'aurais pas vécu plus long-temps sans voir Catarina. Je me serais tué, vois-tu ; je me serais damné. Je n'ai sauvé que ta vie ; toi, tu sauves mon cœur, tu sauves mon âme !

HOMODEI.

Ainsi vous restez ?

RODOLFO.

Si je reste ! si je reste ! je me fie à toi, te dis-je ! Oh ! la revoir ! elle ! une heure, une minute, la revoir ! Tu ne comprends donc pas ce que c'est que cela, la revoir ! — Où est-elle ?

HOMODEI.

Là, dans son oratoire.

RODOLFO.

Où la reverrai-je ?

HOMODEI.

Ici.

RODOLFO.

Quand ?

HOMODEI.

Dans un quart d'heure.

RODOLFO.

Oh mon Dieu !

HOMODEI, lui montrant toutes les portes l'une après l'autre.

Faites attention. Là, au fond, est la chambre de nuit du podesta. Il dort en ce moment, et rien ne veille à cette heure dans le palais, hors madame Catarina et nous. Je pense que vous ne risquez rien cette nuit. Quant à l'entrée qui nous a servi, je ne puis vous en communiquer le secret qui n'est connu que de moi seul ; mais au matin, il vous sera aisé de vous échapper :

Allant au fond.

— Cela donc est la porte du mari. Quant à vous, seigneur Rodolfo, qui êtes l'amant,

Il montre la fenêtre.

— je ne vous conseille pas d'user de celle-ci. En aucun cas. Quatre-vingts pieds à pic, et la rivière au fond. A présent je vous laisse.

RODOLFO.

Vous m'avez dit dans un quart d'heure ?

HOMODEI.

Oui.

RODOLFO.

Viendra-t-elle seule ?

HOMODEI.

Peut-être que non. Mettez-vous à l'écart quelques instants.

RODOLFO.

Où ?

HOMODEI.

Derrière le lit. Ah ! tenez ! sur le balcon. Vous vous montrerez quand vous le jugerez à propos. Je crois qu'on remue les chaises dans l'oratoire. Madame Catarina va rentrer. Il est temps de nous séparer. Adieu.

RODOLFO, près du balcon.

Qui que vous soyez, après un tel service,

vous pourrez désormais disposer de tout ce qui est à moi, de mon bien, de ma vie !

Il se place sur le balcon où il disparaît.

HOMODEI, revenant sur le devant du théâtre.

A part.

Elle n'est plus à vous, monseigneur.

Il regarde si Rodolfo ne le voit plus, puis il tire de sa poitrine une lettre qu'il dépose sur la table. Il sort par l'entrée secrète qui se referme sur lui. Entrent, par la porte de l'oratoire, Catarina et Dafne. Catarina en costume de femme noble vénitienne.

SCÈNE III.

CATARINA, DAFNE, RODOLFO, caché sur le balcon.

CATARINA.

Plus d'un mois ! Sais-tu qu'il y a plus d'un mois, Dafne ? Oh ! c'est donc fini ! Encore si je pouvais dormir, je le verrais peut-être en rêve, mais je ne dors plus. Où est Reginella ?

DAFNE.

Elle vient de monter dans sa chambre, où elle s'est mise en prières. Vais-je l'appeler pour qu'elle vienne servir madame ?

CATARINA.

Laisse-la servir Dieu. Laisse-la prier. Hélas ! moi, cela ne me fait rien de prier !

DAFNE.

Fermerai-je cette fenêtre, madame ?

CATARINA.

Cela tient à ce que je souffre trop, vois-tu, ma pauvre Dafne. Il y a pourtant cinq semaines, cinq semaines éternelles que je ne l'ai vu ! — Non, ne ferme pas la fenêtre. Cela me rafraîchit un peu. J'ai la tête brûlante. Touche. — Et je ne le verrai plus ! Je suis enfermée, gardée, en prison. C'est fini. Pénétrer dans cette chambre, c'est un crime de mort. Oh ! je ne voudrais pas même le voir. Le voir ici ! Je tremble rien que d'y songer. Hélas, mon Dieu ! cet amour était donc bien coupable, mon Dieu ! Pourquoi est-il revenu à Padoue ? Pourquoi me suis-je laissée reprendre à ce bonheur qui devait durer si peu ? Je le voyais une heure de temps en temps. Cette heure, si étroite et si vite fermée, c'était le seul soupirail par où il entrait un peu d'air et de soleil dans ma vie. Maintenant tout est muré. Je ne verrai plus ce visage d'où le jour me venait. Oh ! Rodolfo ! Dafne, dis-moi la vérité, n'est-ce pas que tu crois bien que je ne le verrai plus ?

DAFNE.

Madame...

CATARINA.

Et puis, moi, je ne suis pas comme les autres femmes. Les plaisirs, les fêtes, les distractions, tout cela ne me ferait rien. Moi, Dafne, depuis sept ans, je n'ai dans le cœur qu'une pensée, l'amour, qu'un sentiment, l'amour, qu'un nom, Rodolfo. Quand je regarde en moi-même, j'y trouve Rodolfo, toujours Rodolfo, rien que Ro-

dolfo. Mon âme est faite à son image. Vois-tu, c'est impossible autrement. Voilà sept ans que je l'aime. J'étais toute jeune. Comme on vous marie sans pitié! Par exemple, mon mari, eh bien, je n'ose seulement pas lui parler. Crois-tu que cela fasse une vie bien heureuse? Quelle position que la mienne! Encore si j'avais ma mère!

DAFNE.

Chassez donc toutes ces idées tristes, madame.

CATARINA.

Oh! par des soirées pareilles, Dafne, nous avons passé, lui et moi, de bien douces heures! Est-ce que c'est coupable tout ce que je te dis là de lui? Non, n'est-ce pas? Allons, mon chagrin t'afflige, je ne veux pas te faire de peine. Va dormir. Va retrouver Reginnella.

DAFNE.

Est-ce que madame?...

CATARINA.

Oui, je me déferai seule. Dors bien, ma bonne Dafne. Va.

DAFNE.

Que le ciel vous garde cette nuit, madame!
Elle sort par la porte de l'oratoire.

SCÈNE IV.

CATARINA, RODOLFO, *d'abord sur le balcon.*

CATARINA, *seule.*

Il y avait une chanson qu'il chantait. Il la chantait à mes pieds avec une voix si douce! Oh! il y a des moments où je voudrais le voir. Je donnerais mon sang pour cela! Ce couplet surtout qu'il m'adressait.

Elle prend la guitare.

— Voici l'air, je crois.

Elle joue quelques mesures d'une musique mélancolique.

— Je voudrais me rappeler les paroles. Oh! je vendrais mon âme pour les lui entendre chanter, à lui, encore une fois! sans le voir, de là bas, d'aussi loin qu'on voudrait. Mais sa voix! entendre sa voix!

RODOLFO, *du balcon où il est caché.*

Il chante.

Mon âme à ton cœur s'est donnée.
Je n'existe qu'à ton côté;
Car une même destinée
Nous joint d'un lien enchanté;
Toi l'harmonie et moi la lyre,
Moi l'arbuste et toi le zéphyre,
Moi la lèvres et toi le sourire,
Moi l'amour et toi la beauté!

CATARINA, *laissant tomber la guitare.*

Ciel!

RODOLFO, *continuant, toujours caché.*

Tandis que l'heure
S'en va fuyant,
Mon chant qui pleure
Dans l'ombre effleure
Ton front riant!

CATARINA.

Rodolfo!

RODOLFO, *paraissant et jetant son manteau sur le balcon derrière lui.*

Catarina!

Il vient tomber à ses pieds.

CATARINA.

Vous êtes ici? Comment! vous êtes ici? Oh Dieu! je meurs de joie et d'épouvante. Rodolfo! savez-vous où vous êtes? Est-ce que vous vous figurez que vous êtes ici dans une chambre comme une autre, malheureux? Vous risquez votre tête.

RODOLFO.

Que m'importe! Je serais mort de ne plus vous voir, j'aime mieux mourir pour vous avoir revue.

CATARINA.

Tu as bien fait. Eh bien, oui, tu as eu raison de venir. Ma tête aussi est risquée. Je te revois, qu'importe le reste! Une heure avec toi, et ensuite que ce plafond croule, s'il veut!

RODOLFO.

D'ailleurs le ciel nous protégera, tout dort dans le palais, il n'y a pas de raison pour que je ne sorte pas comme je suis entré.

CATARINA.

Comment as-tu fait?

RODOLFO.

C'est un homme auquel j'ai sauvé la vie... Je vous expliquerai cela. Je suis sûr des moyens que j'ai employés.

CATARINA.

N'est-ce pas? oh! si tu es sûr, cela suffit. Oh Dieu! mais regarde-moi donc que je te voie!

RODOLFO.

Catarina!

CATARINA.

Oh! ne pensons plus qu'à nous, toi à moi, moi à toi. Tu me trouves bien changée, n'est-ce pas? Je vais t'en dire la raison, c'est que depuis cinq semaines je n'ai fait que pleurer. Et toi, qu'as-tu fait tout ce temps-là? As-tu été bien triste au moins? Quel effet cela t'a-t-il fait, cette séparation? Dis-moi cela. Parle-moi. Je veux que tu me parles.

RODOLFO.

O Catarina, être séparé de toi, c'est avoir les ténèbres sur les yeux, le vide au cœur! C'est sentir qu'on meurt un peu chaque jour! C'est être sans lampe dans un cachot, sans étoile dans la nuit! C'est ne plus vivre, ne plus penser, ne plus savoir rien! Ce que j'ai fait, dis-tu? Je l'ignore. Ce que j'ai senti, le voilà.

CATARINA.

Eh bien, moi aussi! Eh bien, moi aussi! Eh bien, moi aussi! Oh! je vois que nos cœurs n'ont pas été séparés. Il faut que je te dise bien des choses. Par où commencer? On m'a enfermée. Je ne puis plus sortir. J'ai bien souffert. Vois-tu, il ne faut pas t'étonner si je n'ai pas tout de suite sauté à ton cou, c'est que j'ai été saisie.

Oh Dieu ! quand j'ai entendu ta voix, je ne puis pas te dire, je ne savais plus où j'étais. Voyons, assieds-toi là, tu sais ? comme autrefois. Parlons bas seulement. Tu resteras jusqu'au matin. Dafne te fera sortir. Oh ! quelles heures délicieuses ! Eh bien, maintenant, je n'ai plus peur du tout, tu m'as pleinement rassurée. Oh ! Je suis joyeuse de te voir. Toi ou le paradis, je choisirais toi. Tu demanderas à Dafne, comme j'ai pleuré ! elle a bien eu soin de moi, la pauvre fille. Tu la remercieras. Et Reginella aussi. Mais dis-moi, tu as donc découvert mon nom ? Oh ! tu n'es embarrassé de rien, toi. Je ne sais pas ce que tu ne ferais pas quand tu veux une chose. Oh dis ! auras-tu moyen de revenir ?

RODOLFO.

Oui. Et comment vivrais-je sans cela ? Catarina, je l'écoute avec ravissement. Oh ! ne crains rien. Vois comme cette nuit est calme. Tout est amour en nous, tout est repos autour de nous. Deux âmes comme les nôtres qui s'épanchent l'une dans l'autre, Catarina, c'est quelque chose de limpide et de sacré que Dieu ne voudrait pas troubler ! Je t'aime, tu m'aimes et Dieu nous voit ! Il n'y a que nous trois d'éveillés à cette heure ! Ne crains rien.

CATARINA.

Non. Et puis il y a des moments où l'on oublie tout. On est heureux, on est ébloui l'un de l'autre. Vois, Rodolfo : séparés, je ne suis qu'une pauvre femme prisonnière, tu n'es qu'un pauvre homme banni ; ensemble, nous ferions envie aux anges ! Oh ! non, ils ne sont pas tant au ciel que nous. Rodolfo, on ne meurt pas de joie, car je serais morte. Tout est mêlé dans ma tête. Je t'ai fait mille questions tout à l'heure, je ne puis plus me rappeler un mot de ce que je t'ai dit. T'en souviens-tu, toi, seulement ? Quoi ! ce n'est pas un rêve ! Vraiment, tu es là, toi !

RODOLFO.

Pauvre amie !

CATARINA.

Non, tiens, ne me parle pas, laisse-moi rassembler mes idées, laisse-moi te regarder, mon âme ! laisse-moi penser que tu es là. Tout à l'heure je te réponderai. On a des moments comme cela, tu sais, où l'on veut regarder l'homme qu'on aime et lui dire : Tais-toi, je te regarde ! Tais-toi, je t'aime ! Tais-toi, je suis heureuse !

Il lui baise la main. Elle se retourne et aperçoit la lettre qui est sur la table.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? O mon Dieu ! Voici un papier qui me réveille ! Une lettre ! Est-ce toi qui as mis cette lettre là ?

RODOLFO.

Non. Mais c'est sans doute l'homme qui est venu avec moi.

CATARINA.

Il est venu un homme avec toi ! Qui ? Voyons ! Qu'est-ce que c'est que cette lettre ?

Elle décache avidement la lettre et lit.

— « Il y a des gens qui ne s'enivrent que de vin de Chypre. Il y en a d'autres qui ne jouissent que

de la vengeance raffinée. Madame, un sbire qui aime est bien petit, un sbire qui se venge est bien grand. » —

RODOLFO.

Grand Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire ?

CATARINA.

Je connais l'écriture. C'est un infâme qui a osé m'aimer, et me le dire, et venir un jour chez moi, à Venise, et que j'ai fait chasser. Cet homme s'appelle Homodei.

RODOLFO.

En effet.

CATARINA.

C'est un espion du conseil des Dix.

RODOLFO.

Ciel !

CATARINA.

Nous sommes perdus ! il y a un piège, et nous y sommes pris.

Elle va au balcon et regarde.

— Ah Dieu !

RODOLFO.

Quoi ?

CATARINA.

Éteins ce flambeau, vite !

RODOLFO, éteignant le flambeau.

Qu'as-tu ?

CATARINA.

La galerie qui donne sur le pont Molino...

RODOLFO.

Eh bien ?

CATARINA.

Je viens d'y voir paraître et disparaître une lumière.

RODOLFO.

Misérable insensé que je suis ! Catarina ! la cause de ta perte, c'est moi !

CATARINA.

Rodolfo, je serais venue à toi comme tu es venu à moi.

Prêtant l'oreille à la petite porte du fond.

— Silence ! — Écoutons. — Je crois entendre du bruit dans le corridor. Oui ! on ouvre une porte ! On marche ! — Par où es-tu entré ?

RODOLFO.

Par une porte masquée, là, que ce démon a refermée.

CATARINA.

Que faire ?

RODOLFO.

Cette porte ?...

CATARINA.

Donne chez mon mari !

RODOLFO.

La fenêtre ?...

CATARINA.

Un abîme !

RODOLFO.

Cette porte-ci ?

CATARINA.

C'est mon oratoire, où il n'y a pas d'issue. Aucun moyen de fuir. C'est égal, entres-y.

Elle ouvre l'oratoire, Rodolfo s'y précipite. Elle referme la porte.

Restée seule.

— Fermons-la à double tour.

Elle prend la clef qu'elle cache dans sa poitrine.

— Qui sait ce qui va arriver? Il voudrait peut-être me porter secours. Il sortirait, il se perdrait.

Elle va à la petite porte du fond.

— Je n'entends plus rien. Si! on marche. On s'arrête. Pour écouter sans doute. Ah! mon Dieu! feignons toujours de dormir.

Elle quitte sa robe de surtout et se jette sur le lit.

— Ah! mon Dieu! je tremble! On met une clef dans la serrure! Oh! je ne veux pas voir ce qui va entrer!

Elle ferme les rideaux du lit. La porte s'ouvre.

SCÈNE V.

CATARINA, LA TISBE.

Entre la Tisbe, pâle, une lampe à la main. Elle avance à pas lents, regardant autour d'elle. Arrivée à la table, elle examine le flambeau qu'on vient d'éteindre.

LA TISBE.

Le flambeau fume encore.

Elle se tourne, aperçoit le lit, y court et tire le rideau.

— Elle est seule! elle fait semblant de dormir.

Elle se met à faire le tour de la chambre, examinant les portes et le mur.

— Ceci est la porte du mari.

Heurtant du revers de la main sur la porte de l'oratoire qui est masquée dans la tenture.

— Il y a ici une porte.

Catarina s'est dressée sur son séant et la regarde faire avec stupeur.

CATARINA.

Qu'est-ce que ceci est?

LA TISBE.

Ceci? ce que c'est? Tenez, je vais vous le dire. C'est la maîtresse du podesta qui tient dans ses mains la femme du podesta!

CATARINA.

Ciel!

LA TISBE.

Ce que c'est que ceci, madame? C'est une comédienne, une fille de théâtre, une baladine, comme vous nous appelez, qui tient dans ses mains, je viens de vous le dire, une grande dame, une femme mariée, une femme respectée, une vertu! qui la tient dans ses mains, dans ses ongles, dans ses dents! qui peut en faire ce qu'elle voudra, de cette grande dame, de cette bonne renommée dorée, et qui va la déchirer, la mettre en pièces, la mettre en lambeaux, la mettre en morceaux! Ah! mesdames les grandes dames, je ne sais pas ce qui va arriver, mais ce

qui est sûr, c'est que j'en ai une là sous mes pieds, une de vous autres! et que je ne lâcherai pas! et qu'elle peut être tranquille! et qu'il aurait mieux valu pour elle la foudre sur sa tête que mon visage devant le sien! Dites donc, madame, je vous trouve hardie d'oser lever les yeux sur moi quand vous avez un amant chez vous.

CATARINA.

Madame...

LA TISBE.

Caché!

CATARINA.

Vous vous trompez!...

LA TISBE.

Ah! tenez, ne niez pas. Il était là! Vos places sont encore marquées par vos fauteuils. Vous auriez dû les déranger au moins. Et que vous disiez-vous? Mille choses tendres, n'est-ce pas? mille choses charmantes, n'est-ce pas? Je t'aime! je t'adore! je suis à toi!... — Ah! ne me touchez pas, madame!

CATARINA.

Je ne puis comprendre...

LA TISBE.

Et vous ne valez pas mieux que nous, mesdames! Ce que nous disons tout haut à un homme en plein jour, vous le lui balbutiez honteusement la nuit. Il n'y a que les heures de changées! Nous vous prenons vos maris, vous nous prenez nos amants. C'est une lutte. Fort bien, luttons! Ah! fard, hypocrisie, trahisons, vertus singées, fausses femmes que vous êtes! Non, pardieu! vous ne nous valez pas! Nous ne trompons personne, nous! Vous, vous trompez le monde, vous trompez vos familles, vous trompez vos maris, vous tromperiez le bon Dieu, si vous pouviez! Oh! les vertueuses femmes qui passent voilées dans les rues! Elles vont à l'église! rangez-vous donc! inclinez-vous donc! prosternez-vous donc! Non, ne vous rangez pas, ne vous inclinez pas, ne vous prosternez pas, allez droit à elles, arrachez le voile, derrière le voile il y a un masque, arrachez le masque, derrière le masque il y a une bouche qui ment! — Oh! cela m'est égal, je suis la maîtresse du podesta, et vous êtes sa femme, et je veux vous perdre!

CATARINA.

Grand Dieu! madame...

LA TISBE.

Où est-il?

CATARINA.

Qui?

LA TISBE.

Lui.

CATARINA.

Je suis seule ici. Vraiment seule. Toute seule. Je ne comprends rien à ce que vous me demandez. Je ne vous connais pas, mais vos paroles me glacent d'épouvante, madame. Je ne sais pas ce que j'ai fait contre vous. Je ne puis croire que vous ayez un intérêt dans tout ceci...

LA TISBE.

Si j'ai un intérêt dans ceci! Je le crois bien que j'en ai un! Vous en doutez, vous? Ces fem-

mes vertueuses sont incroyables ! Est-ce que je vous parlerais comme je viens de vous parler si je n'avais pas la rage au cœur ? Qu'est-ce que cela me fait, à moi, tout ce que je vous ai dit ? Qu'est-ce que cela me fait que vous soyez une grande dame et que je sois une comédienne ! Cela m'est bien égal, je suis aussi belle que vous ! J'ai la haine dans le cœur, te dis-je, et je t'insulte comme je peux ! Où est cet homme ? Le nom de cet homme ? Je veux voir cet homme ! Oh ! quand je pense qu'elle faisait semblant de dormir ! Véritablement, c'est infâme !

CATARINA.

Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vais devenir ? Au nom du ciel, madame ! si vous saviez...

LA TISBE.

Je sais qu'il y a là une porte ! Je suis sûre qu'il est là !

CATARINA.

C'est mon oratoire, madame. Rien autre chose. Il n'y a personne, je vous le jure. Si vous saviez ! on vous a trompée sur mon compte. Je vis retirée, isolée, cachée à tous les yeux...

LA TISBE.

Le voile !

CATARINA.

C'est mon oratoire, je vous assure. Il n'y a là que mon prie-Dieu et mon livre d'heures...

LA TISBE.

Le masque !

CATARINA.

Je vous jure qu'il n'y a personne de caché là, madame !

LA TISBE.

La bouche qui ment !

CATARINA.

Madame...

LA TISBE.

C'est bien cela. Mais êtes-vous folle de me parler ainsi et d'avoir l'air d'une coupable qui a peur ! Vous ne niez pas avec assez d'assurance. Allons, redressez-vous, madame, mettez-vous en colère, si vous l'osez, et faites donc la femme innocente !

Elle aperçoit tout à coup le manteau qui est resté à terre près du balcon, elle y court et le ramasse.

— Ah ! tenez, cela n'est plus possible. Voici le manteau.

CATARINA.

Ciel !

LA TISBE.

Non, ce n'est pas un manteau, n'est-ce pas ? Ce n'est pas un manteau d'homme ? Malheureusement, on ne peut reconnaître à qui il appartient, tous ces manteaux-là se ressemblent. Allons, prenez garde à vous, dites-moi le nom de cet homme !

CATARINA.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

LA TISBE.

C'est votre oratoire, cela ? Eh bien ! ouvrez-le-moi.

CATARINA.

Pourquoi ?

LA TISBE.

Je veux prier Dieu aussi, moi. Ouvrez.

CATARINA.

J'en ai perdu la clef.

LA TISBE.

Ouvrez donc !

CATARINA.

Je ne sais pas qui a la clef.

LA TISBE.

Ah ! c'est votre mari qui l'a ! — Monseigneur Angelo ! Angelo ! Angelo !

Elle veut courir à la porte du foud, Catarina se jette devant et la retient.

CATARINA.

Non ! vous n'irez pas à cette porte. Non, vous n'irez pas ! Je ne vous ai rien fait. Je ne vois pas du tout ce que vous avez contre moi. Vous ne me perdrez pas, madame. Vous aurez pitié de moi. Arrêtez un instant. Vous allez voir. Je vais vous expliquer. Un instant, seulement. Depuis que vous êtes là, je suis tout étourdie, tout effrayée, et puis vos paroles, tout ce que vous m'avez dit : je suis vraiment troublée, je n'ai pas tout compris. Vous m'avez dit que vous étiez une comédienne, que j'étais une grande dame, je ne sais plus ; je vous jure qu'il n'y a personne là. Vous ne m'avez pas parlé de ce sbire, je suis sûre cependant que c'est lui qui est cause de tout ; c'est un homme affreux qui vous trompe. Un espion ! Oh ! écoutez-moi un instant. Entre femmes on ne se refuse pas un instant. Un homme que je prierais ne serait pas si bon. Mais vous, ayez pitié. Vous êtes trop belle pour être méchante. Je vous disais donc que c'est ce misérable homme, cet espion, ce sbire, il suffit de s'entendre, vous auriez regret ensuite d'avoir causé ma mort. N'éveillez pas mon mari. Il me ferait mourir. Si vous saviez ma position, vous me plaindriez. Je ne suis pas coupable, pas très-coupable, vraiment. J'ai peut-être fait quelque imprudence, mais c'est que je n'ai plus ma mère. Je vous avoue que je n'ai plus ma mère. Oh ! ayez pitié de moi, n'allez pas à cette porte, je vous en prie, je vous en prie, je vous en prie !

LA TISBE.

C'est fini ! non ! je n'écoute plus rien ! Monseigneur ! monseigneur !

CATARINA.

Arrêtez ! Ah ! Dieu ! Ah ! arrêtez ! Vous ne savez donc pas qu'il va me tuer ! Laissez-moi au moins un instant, encore un petit instant, pour prier Dieu ! Non, je ne sortirai pas d'ici. Voyez-vous, je vais me mettre à genoux là...

Lui montrant le crucifix de cuivre au-dessus du prie-Dieu.

— devant ce crucifix.

L'œil de la Tisbe s'attache au crucifix.

— Oh ! tenez, par grâce, priez à côté de moi. Voyez-vous, dites ! Et puis après, si vous voulez toujours ma mort, si le bon Dieu vous laisse cette pensée-là, vous ferez ce que vous voudrez.

LA TISBE.

Elle se précipite sur le crucifix et l'arrache du mur.

Qu'est-ce que c'est que ce crucifix? D'où vous vient-il? D'où le tenez-vous? Qui vous l'a donné?

CATARINA.

Quoi? ce crucifix? Oh! je suis anéantie. Oh! cela ne vous sert à rien de me faire des questions sur ce crucifix!

LA TISBE.

Comment est-il en vos mains? dites vite!

Le flambeau est resté sur une crédence près du balcon. Elle s'en approche et examine le crucifix. Catarina la suit.

CATARINA.

Eh bien, c'est une femme. Vous regardez le nom qui est au bas, c'est un nom que je ne connais pas, *Tisbe*, je crois. C'est une pauvre femme qu'on voulait faire mourir. J'ai demandé sa grâce, moi. Comme c'était mon père, il me l'a accordée. A Brescia. J'étais tout enfant. Oh! ne me perdez pas, ayez pitié de moi, madame. Alors la femme m'a donné ce crucifix, en me disant qu'il me porterait bonheur. Voilà tout. Je vous jure que voilà bien tout. Mais qu'est-ce que cela vous fait? A quoi bon me faire dire des choses inutiles? Oh! je suis épuisée!

LA TISBE, à part.

Ciel! O ma mère!

La porte du fond s'ouvre. Angelo paraît vêtu d'une robe de nuit.

CATARINA, revenant sur le devant du théâtre.

Mon mari! Je suis perdue!

SCÈNE VI.

CATARINA, LA TISBE, ANGELO.

ANGELO, sans voir la *Tisbe*, qui est restée près du balcon.

Qu'est-ce que cela signifie, madame? Il me semble que je viens d'entendre du bruit chez vous.

CATARINA.

Monsieur...

ANGELO.

Comment se fait-il que vous ne soyez pas couchée à cette heure?

CATARINA.

C'est que...

ANGELO.

Mon Dieu, vous êtes toute tremblante. Il y a quelqu'un chez vous, madame!

LA TISBE, s'avançant du fond du théâtre.

Oui, monseigneur. Moi.

ANGELO.

Vous, *Tisbe*!

LA TISBE.

Oui, moi.

ANGELO.

Vous ici! au milieu de la nuit! Comment se

fait-il que vous soyez ici, que vous y soyez à cette heure, et que madame...

LA TISBE.

Soit toute tremblante? Je vais vous dire cela, monseigneur. Écoutez-moi. La chose en vaut la peine.

CATARINA, à part.

Allons! c'est fini.

LA TISBE.

Voici, en deux mots. Vous deviez être assassiné demain matin.

ANGELO.

Moi!

LA TISBE.

En vous rendant de votre palais au mien. Vous savez que le matin vous sortez ordinairement seul. J'en ai reçu l'avis cette nuit même, et je suis venue en toute hâte avertir madame qu'elle eût à vous empêcher de sortir demain. Voilà pourquoi je suis ici, pourquoi j'y suis au milieu de la nuit, et pourquoi madame est toute tremblante.

CATARINA, à part.

Grand Dieu! qu'est-ce que c'est que cette femme?

ANGELO.

Est-il possible? Eh bien! cela ne m'étonne pas! Vous voyez que j'avais bien raison quand je vous parlais des dangers qui m'entourent. Qui vous a donné cet avis?

LA TISBE.

Un homme inconnu, qui a commencé par me faire promettre que je le laisserais évader. J'ai tenu ma promesse.

ANGELO.

Vous avez eu tort. On promet, mais on fait arrêter. Comment avez-vous pu entrer au palais?

LA TISBE.

L'homme m'y a fait entrer. Il a trouvé moyen d'ouvrir une petite porte qui est sous le pont Molino.

ANGELO.

Voyez-vous cela! Et pour pénétrer jusqu'ici?

LA TISBE.

Eh bien! et cette clef, que vous m'avez donnée vous-même!

ANGELO.

Il me semble que je ne vous avais pas dit qu'elle ouvrit cette chambre.

LA TISBE.

Si vraiment. C'est que vous ne vous en souvenez pas.

ANGELO, apercevant le manteau.

Qu'est-ce que c'est que ce manteau?

LA TISBE.

C'est un manteau que l'homme m'a prêté pour entrer dans le palais. J'avais aussi le chapeau, je ne sais plus ce que j'en ai fait.

ANGELO.

Penser que de pareils hommes entrent comme ils veulent chez moi ! Quelle vie que la mienne ! J'ai toujours un pan de ma robe pris dans quelque piège. Et dites-moi, Tisbe ?...

LA TISBE.

Ah ! remettez à demain les autres questions, monseigneur, je vous prie. Pour cette nuit, on vous sauve la vie, vous devez être content. Vous ne nous remerciez seulement pas, madame et moi.

ANGELO.

Pardon, Tisbe.

LA TISBE.

Ma litière est en bas qui m'attend. Me donnez-vous la main jusque là ? Laissons dormir madame à présent.

ANGELO.

Je suis à vos ordres, dona Tisbe. Passons par mon appartement, s'il vous plaît, que je prenne mon épée.

Allant à la grande porte du fond.

— Holà ! des flambeaux !

LA TISBE.

Elle prend Catarina à part sur le devant du théâtre.

Faites-le évader, tout de suite ! par où je suis venue. Voici la clef.

Se tournant vers l'oratoire.

— Oh ! cette porte ! Oh ! que je souffre ! Ne pas même savoir réellement si c'est lui !

ANGELO, qui revient.

Je vous attends, madame.

LA TISBE, à part.

Oh ! si je pouvais seulement le voir passer ! Aucun moyen ! Il faut s'en aller ! Oh !...

A Angelo.

— Allons ! venez, monseigneur !

CATARINA, les regardant sortir.

C'est donc un rêve !



TROISIÈME JOURNÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

La chambre de Catarina. Les rideaux de l'estrade qui environne le lit sont fermés.

SCÈNE I.

ANGELO, DEUX PRÊTRES.

ANGELO, au premier des deux prêtres.

Monsieur le doyen de Saint-Antoine de Padoue, faites tendre de noir sur-le-champ la nef, le chœur et le maître-autel de votre église. Dans deux heures, — dans deux heures, — vous y ferez un service solennel pour le repos de l'âme de quelqu'un d'illustre qui mourra en ce moment-là même. Vous assisterez à ce service avec tout le chapitre. Vous ferez découvrir la chasse du saint. Vous allumerez trois cents flambeaux de cire blanche comme pour les reines. Vous aurez six cents pauvres qui recevront chacun un ducaton d'argent et un sequin d'or. Vous ne mettez sur la tenture noire d'autre ornement que les armes de Malipieri et les armes de Bragadini. L'écusson de Malipieri est d'or à la serre d'aigle, l'écusson de Bragadini est coupé d'azur et d'argent à la croix rouge.

LE DOYEN.

Magnifique podesta...

ANGELO.

Ah ! — Vous allez descendre sur-le-champ avec tout votre clergé, croix et bannière en tête, dans le caveau de ce palais ducal, où sont les tombes

des Romana. Une dalle y a été levée. Une fosse y a été creusée. Vous bénirez cette fosse. Ne perdez pas de temps. Vous prierez aussi pour moi.

LE DOYEN.

Est-ce que c'est quelqu'un de vos parents, monseigneur ?

ANGELO.

Allez.

Le doyen s'incline profondément et sort par la porte du fond. L'autre prêtre se dispose à le suivre. Angelo l'arrête.

— Vous, monsieur l'archiprêtre, restez. — Il y a ici à côté, dans cet oratoire, une personne que vous allez confesser tout de suite.

L'ARCHIPRÊTE.

Un homme condamné, monseigneur ?

ANGELO.

Une femme.

L'ARCHIPRÊTE.

Est-ce qu'il faudra préparer cette femme à la mort ?

ANGELO.

Oui. — Je vais vous introduire.

UN HUISSIER, entrant.

Votre excellence a fait mander dona Tisbe. Elle est là.

ANGELO.

Qu'elle entre et qu'elle m'attende ici un instant.

L'huissier sort. Le podesta ouvre l'oratoire et fait signe à l'archiprêtre d'entrer. Sur le seuil, il l'arrête.

— Monsieur l'archiprêtre, sur votre vie, quand vous sortirez d'ici, ayez soin de ne dire à qui que ce soit au monde le nom de la femme que vous allez voir.

Il entre dans l'oratoire avec le prêtre. La porte du fond s'ouvre, l'huissier introduit la Tisbe.

LA TISBE, à l'huissier.

Savez-vous ce qu'il me veut ?

L'HUISSIER.

Non, madame.

Il sort.

SCÈNE II.

LA TISBE, seule.

Ah ! cette chambre ! Me voilà donc encore dans cette chambre ! Que me veut le podesta ? Le palais a un air sinistre ce matin. Que m'importe ! je donnerais ma vie pour oui ou non. Oh ! cette porte ! Cela me fait un étrange effet de revoir cette porte le jour ! C'est derrière cette porte qu'il était ! Qui ? Qui est-ce qui était derrière cette porte ? Suis-je sûre que ce fût lui, seulement ? Je n'ai pas même revu cet espion. Oh ! l'incertitude ! affreux fantôme qui vous obsède et qui vous regarde d'un œil louche sans rire ni pleurer ! Si j'étais sûre que ce fût Rodolfo, — bien sûre, là, de ces preuves ?.. — oh ! je le perdrais, je le dénoncerais au podesta. Non. Mais je me vengerais de cette femme. Non. Je me tuerais. Oh oui ! moi sûre que Rodolfo ne m'aime plus, moi sûre qu'il me trompe, moi sûre qu'il en aime une autre, eh bien ! qu'est-ce que j'aurais à faire de la vie ? cela me serait bien égal, je mourrais. Oh ! sans me venger donc ? Pourquoi pas ? Oh oui, je dis cela dans ce moment-ci, mais c'est que je suis bien capable aussi de me venger ! Puis-je répondre de ce qui se passerait en moi s'il m'était prouvé que l'homme de cette nuit c'est Rodolfo ? O mon Dieu, préservez-moi d'un accès de rage ! O Rodolfo ! Catarina ! Oh ! si cela était, qu'est-ce que je ferais ? Vraiment ! Qu'est-ce que je ferais ? Qui ferais-je mourir ? eux ou moi ? Je ne sais !

Rentre Angelo.

SCÈNE III.

LA TISBE, ANGELO.

LA TISBE.

Vous m'avez fait appeler, monseigneur ?

ANGELO.

Oui, Tisbe. J'ai à vous parler. J'ai tout à fait à vous parler. De choses assez graves. Je vous le disais, dans ma vie, chaque jour un piège, chaque jour une trahison, chaque jour un coup de poignard à recevoir ou un coup de hache à

donner. En deux mots, voilà : ma femme a un amant.

LA TISBE.

Qui s'appelle ?...

ANGELO.

Qui était chez elle cette nuit quand nous y étions.

LA TISBE.

Qui s'appelle ?

ANGELO.

Voici comment la chose s'est découverte : Un homme, un espion du conseil des Dix... — Il faut vous dire que les espions du conseil des Dix sont vis-à-vis de nous autres podestas de terre-ferme dans une position singulière. Le conseil leur défend sur leur tête de nous écrire, de nous parler, d'avoir avec nous quelque rapport que ce soit jusqu'au jour où ils sont chargés de nous arrêter. — Un de ces espions donc a été trouvé poignardé ce matin au bord de l'eau, près du pont Altina. Ce sont les deux guetteurs de nuit qui l'ont relevé. Était-ce un duel ? un guet-apens ? On ne sait. Ce sbire n'a pu prononcer que quelques mots. Il se mourait. Le malheur est qu'il soit mort ! Au moment où il a été frappé, il a eu, à ce qu'il paraît, la présence d'esprit de conserver sur lui une lettre qu'il venait sans doute d'intercepter et qu'il a remise pour moi aux guetteurs de nuit. Cette lettre m'a été apportée en effet par ces deux hommes. C'est une lettre écrite à ma femme par un amant.

LA TISBE.

Qui s'appelle ?...

ANGELO.

La lettre n'est pas signée. Vous me demandez le nom de l'amant ? C'est justement ce qui m'embarrasse. L'homme assassiné a bien dit ce nom aux deux guetteurs de nuit. Mais, les imbéciles ! ils l'ont oublié. Ils ne peuvent se le rappeler. Ils ne sont d'accord en rien sur ce nom. L'un dit Roderigo, l'autre Pandolfo !

LA TISBE.

Et la lettre, l'avez-vous là ?

ANGELO, fouillant dans sa poitrine.

Oui, je l'ai sur moi. C'est justement pour vous la montrer que je vous ai fait venir. Si par hasard vous en connaissiez l'écriture, vous me le diriez.

Il tire la lettre.

— La voilà.

LA TISBE.

Donnez.

ANGELO, froissant la lettre dans ses mains.

Mais je suis dans une anxiété affreuse, Tisbe ! Il y a un homme qui a osé ! — qui a osé lever les yeux sur la femme d'un Malipieri ! Il y a un homme qui a osé faire une tache au livre d'or de Venise à la plus belle page, à l'endroit où est mon nom ! ce nom-là ! Malipieri ! Il y a un homme qui était cette nuit dans cette chambre, qui a marché à la place où je suis peut-être ! Il y a un misérable homme qui a écrit la lettre que voici, et je ne saisirai pas cet homme ! et je ne clouerais pas ma vengeance sur mon affront ! et cet

homme, je ne lui ferai pas verser une mare de sang sur ce plancher-ci, tenez ! Oh ! pour savoir qui a écrit cette lettre, je donnerais l'épée de mon père, et dix ans de ma vie, et ma main droite, madame !

LA TISBE.

Mais montrez-la-moi, cette lettre.

ANGELO, *la lui laissant prendre.*

Voyez.

LA TISBE. — *Elle déploie la lettre et y jette un coup d'œil.*

A part.

C'est Rodolfo !

ANGELO.

Est-ce que vous connaissez cette écriture ?

LA TISBE.

Laissez-moi donc lire.

Elle lit.

— « Catarina, ma pauvre bien aimée, tu vois bien que Dieu nous protège. C'est un miracle » qui nous a sauvés cette nuit de ton mari et de » cette femme... »

A part.

— Cette femme !

Elle continue à lire.

— « Je t'aime, ma Catarina. Tu es la seule » femme que j'ai aimée. Ne crains rien pour » moi, je suis en sûreté. »

ANGELO.

Hé bien, connaissez-vous l'écriture ?

LA TISBE, *lui rendant la lettre.*

Non, monseigneur.

ANGELO.

Non, n'est-ce pas ? Et que dites-vous de la lettre ? Ce ne peut être un homme qui soit depuis peu à Padoue. C'est le langage d'un ancien amour. Oh ! je vais fouiller toute la ville ! il faudra bien que je trouve cet homme ! Que me conseillez-vous, Tisbe ?

LA TISBE.

Cherchez.

ANGELO.

J'ai donné l'ordre que personne ne pût entrer aujourd'hui librement dans le palais, hors vous et votre frère, dont vous pourriez avoir besoin. Que tout autre fût arrêté et amené devant moi. J'interrogerai moi-même. En attendant, j'ai une moitié de ma vengeance sous la main, je vais toujours la prendre.

LA TISBE.

Quoi ?

ANGELO.

Faire mourir la femme.

LA TISBE.

Votre femme !

ANGELO.

Tout est prêt. Avant qu'il soit une heure, Catarina Bragadini sera décapitée comme il convient.

LA TISBE.

Décapitée !

ANGELO.

Dans cette chambre.

LA TISBE.

Dans cette chambre !

ANGELO.

Écoutez. Mon lit souillé se change en tombe. Cette femme doit mourir. Je l'ai décidé. Je l'ai décidé trop froidement pour qu'il y ait quelque chose à faire à cela. La prière n'aurait aucune colère à éteindre en moi. Mon meilleur ami, si j'avais un ami, intercéderait pour elle, que je prendrais en défiance mon meilleur ami. Voilà tout. Causons-en si vous voulez. D'ailleurs, Tisbe, je la hais, cette femme ! Une femme à laquelle je me suis laissé marier pour des raisons de famille, parce que mes affaires s'étaient dérangées dans les ambassades, pour complaire à mon oncle l'évêque de Castello ! une femme qui a toujours eu le visage triste et l'air opprimé devant moi ! qui ne m'a jamais donné d'enfants ! Et puis, voyez-vous, la haine, c'est dans notre sang, dans notre famille, dans nos traditions. Il faut toujours qu'un Malipieri haïsse quelqu'un. Le jour où le lion de Saint-Marc s'envolera de sa colonne, la haine ouvrira ses ailes de bronze et s'envolera du cœur des Malipieri. Mon aïeul haïssait le marquis Azzo, et il l'a fait noyer la nuit dans les puits de Venise. Mon père haïssait le procureur Badoèr, et il l'a fait empoisonner à un régal de la reine Cornaro. Moi, c'est cette femme que je hais. Je ne lui aurais pas fait de mal. Mais elle est coupable. Tant pis pour elle. Elle sera punie. Je ne vaud pas mieux qu'elle, c'est possible, mais il faut qu'elle meure. C'est une nécessité. Une résolution prise. Je vous dis que cette femme mourra. La grâce de cette femme ! les os de ma mère me parleraient pour elle, madame, qu'ils ne l'obtiendraient pas !

LA TISBE.

Est-ce que la sérénissime seigneurie de Venise vous permet ?...

ANGELO.

Rien pour pardonner. Tout pour punir.

LA TISBE.

Mais la famille Bragadini, la famille de votre femme ?...

ANGELO.

Me remercia.

LA TISBE.

Votre résolution est prise, dites-vous. Elle mourra. C'est bien. Je vous approuve. Mais puisque tout est secret encore, puisqu'aucun nom n'a été prononcé, ne pourriez-vous épargner à elle un supplice, à ce palais une tache de sang, à vous la note publique et le bruit ? Le bourreau est un témoin. Un témoin est de trop.

ANGELO.

Oui. Le poison vaudrait mieux. Mais il faudrait un poison rapide, et, vous ne me croirez pas, je n'en ai pas ici.

LA TISBE.

J'en ai, moi.

ANGELO.

Où ?

Chez moi. LA TISBE.

Quel poison? ANGELO.

Le poison Malaspina. Vous savez? cette boîte que m'a envoyée le primicier de Saint-Marc.

ANGELO.

Oui, vous m'en avez déjà parlé. C'est un poison sûr et prompt. Eh bien, vous avez raison. Que tout se passe entre nous. Cela vaut mieux. Écoutez, Tisbe. J'ai toute confiance en vous. Vous comprenez que ce que je suis forcé de faire est légitime. C'est mon honneur que je venge, et tout homme agirait de même à ma place. Eh bien! c'est une chose sombre et difficile que celle où je suis engagé. Je n'ai ici d'autre ami que vous. Je ne puis me fier qu'à vous. La prompte exécution, le secret sont dans l'intérêt de cette femme comme dans le mien. Assistez-moi. J'ai besoin de vous. Je vous le demande. Y consentez-vous?

LA TISBE.

Oui.

ANGELO.

Que cette femme disparaisse sans qu'on sache comment, sans qu'on sache pourquoi. Une fosse se creuse, un service se chante, mais personne ne sait pour qui. Je ferai enlever le corps par ces deux mêmes hommes, les guetteurs de nuit, que je garde sous clef. Vous avez raison, mettons de l'ombre sur tout ceci. Envoyez chercher ce poison.

LA TISBE.

Je sais seule où il est. J'y vais aller moi-même.

ANGELO.

Allez, je vous attends.

Sort la Tisbe.

— Oui, c'est mieux. Il y a eu des ténèbres sur le crime, qu'il y en ait sur le châtement.

La porte de l'oratoire s'ouvre; l'archiprêtre en sort les yeux baissés et les bras en croix sur la poitrine. Il traverse lentement la chambre. Au moment où il va sortir par la porte du fond, Angelo se tourne vers lui.

— Est-elle prête?

L'ARCHIPRÊTE.

Oui, monseigneur.

Il sort. Catarina paraît sur le seuil de l'oratoire.

SCÈNE IV.

ANGELO, CATARINA.

CATARINA.

Prête à quoi?

ANGELO.

A mourir.

CATARINA.

Mourir! C'est donc vrai! c'est donc possible! Oh! je ne puis me faire à cette idée-là! Mourir!

Non, je ne suis pas prête. Je ne suis pas prête. Je ne suis pas prête du tout, monsieur!

ANGELO.

Combien de temps vous faut-il pour vous préparer?

CATARINA.

Oh! je ne sais pas, beaucoup de temps!

ANGELO.

Allez-vous manquer de courage, madame?

CATARINA.

Mourir tout de suite comme cela! Mais je n'ai rien fait qui mérite la mort, je le sais bien! moi! Monsieur, monsieur! encore un jour! Non! pas un jour! je sens que je n'aurais pas plus de courage demain. Mais la vie! Laissez-moi la vie! Un cloître! Là, dites, est-ce que c'est vraiment impossible que vous me laissiez la vie?

ANGELO.

Si. Je puis vous la laisser, je vous l'ai déjà dit, à une condition.

CATARINA.

Laquelle? Je ne m'en souviens plus.

ANGELO.

Qui a écrit cette lettre? dites-le-moi. Nommez-moi l'homme! Livrez-moi l'homme!

CATARINA, se tordant les mains.

Mon Dieu!

ANGELO.

Si vous me livrez cet homme, vous vivrez. L'échafaud pour lui, le couvent pour vous, cela suffira. Décidez-vous.

CATARINA.

Mon Dieu!

ANGELO.

Eh bien! vous ne me répondez pas?

CATARINA.

Si. Je vous réponds: mon Dieu!

ANGELO.

Oh! décidez-vous, madame.

CATARINA.

J'ai eu froid dans cet oratoire. J'ai bien froid.

ANGELO.

Écoutez. Je veux être bon pour vous, madame. Vous avez devant vous une heure. Une heure qui est encore à vous, pendant laquelle je vais vous laisser seule. Personne n'entrera ici. Employez cette heure à réfléchir. Je mets la lettre sur la table. Écrivez au bas le nom de l'homme, et vous êtes sauvée. Catarina Bragadini! c'est une bouche de marbre qui vous parle, il faut livrer cet homme, ou mourir. Choisissez. Vous avez une heure.

CATARINA.

Oh!... un jour!

ANGELO.

Une heure.

Il sort.

SCÈNE V.

CATARINA, *restée seule.*

Cette porte...

Elle va à la porte.

— Oh ! je l'entends qui la referme au verrou !

Elle va à la fenêtre.

— Cette fenêtre...

Elle regarde.

— Oh ! que c'est haut !

Elle tombe sur un fauteuil.

— Mourir ! Oh mon Dieu ! c'est une idée qui est bien terrible quand elle vient vous saisir ainsi tout à coup au moment où l'on ne s'y attend pas ! N'avoir plus qu'une heure à vivre et se dire : Je n'ai plus qu'une heure ! Oh ! il faut que ces choses-là vous arrivent à vous-même pour savoir jusqu'à quel point c'est horrible ! J'ai les membres brisés. Je suis mal sur ce fauteuil.

Elle se lève.

— Mon lit me reposerait mieux, je crois. Si je pouvais avoir un instant de trêve !

Elle va à son lit.

— Un instant de repos !

Elle tire le rideau et recule avec terreur. A la place du lit il y a un billot couvert d'un drap noir et une hache.

— Ciel ! qu'est-ce que je vois là ? Oh ! c'est épouvantable !

Elle referme le rideau avec un mouvement convulsif.

— Oh ! je ne veux plus voir cela ! Oh mon Dieu ! c'est pour moi, cela ! Oh mon Dieu ! je suis seule avec cela ici !

Elle se traîne jusqu'au fauteuil.

— Derrière moi ! c'est derrière moi ! Oh ! je n'ose plus tourner la tête. Grâce ! Grâce ! Ah ! vous voyez bien que ce n'est pas un rêve, et que c'est bien réel ce qui se passe ici, puisque voilà des choses là derrière le rideau !

La petite porte du fond s'ouvre. On voit paraître Rodolfo.

SCÈNE VI.

CATARINA, RODOLFO.

CATARINA, *à part.*

Ciel ! Rodolfo !

RODOLFO, *accourant.*

Oui, Catarina ! c'est moi. Moi pour un instant. Tu es seule. Quel bonheur ! — Eh bien ! tu es toute pâle ? Tu as l'air troublé ?

CATARINA.

Je le crois bien. Les imprudences que vous faites. Venir ici en plein jour à présent !

RODOLFO.

Ah ! c'est que j'étais trop inquiet. Je n'ai pas pu y tenir.

CATARINA.

Inquiet de quoi ?

RODOLFO.

Je vais vous dire, ma Catarina bien-aimée... — Ah ! vraiment, je suis bien heureux de vous trouver ici aussi tranquille !

CATARINA.

Comment êtes-vous entré ?

RODOLFO.

La clef que tu m'as remise toi-même.

CATARINA.

Je sais bien, mais dans le palais ?

RODOLFO.

Ah ! voilà précisément une des choses qui m'inquiètent. Je suis entré aisément, mais je ne sortirai pas de même.

CATARINA.

Comment ?

RODOLFO.

Le capitaine-grand m'a prévenu à la porte du palais que personne n'en sortirait avant la nuit.

CATARINA.

Personne avant la nuit !

A part.

— Pas d'évasion possible ! O Dieu !

RODOLFO.

Il y a des sbires en travers de tous les passages. Le palais est gardé comme une prison. J'ai réussi à me glisser dans la grande galerie, et je suis venu. Vraiment ! tu me jures qu'il ne se passe rien ici ?

CATARINA.

Non. Rien. Rien, sois tranquille, mon Rodolfo. Tout est comme à l'ordinaire ici. Regarde. Tu vois bien qu'il n'y a rien de dérangé dans cette chambre. Mais va-t'en vite. Je tremble que le podesta ne rentre.

RODOLFO.

Non, Catarina, ne crains rien de ce côté. Le podesta est en ce moment sur le pont Molino, là en bas. Il interroge des gens qu'on vient d'arrêter. Oh ! J'étais inquiet, Catarina ! Tout a un air étrange aujourd'hui, la ville comme le palais. Des bandes d'archers et de cernides vénitiens parcourent les rues. L'église Saint-Antoine est tendue de noir, et l'on y chante l'office des morts. Pour qui ? On l'ignore. Le savez-vous ?

CATARINA.

Non.

RODOLFO.

Je n'ai pu pénétrer dans l'église. La ville est frappée de stupeur. Tout le monde parle bas. Il se passe à coup sûr une chose terrible quelque part. Où ? Je ne sais. Ce n'est pas ici, c'est tout ce qu'il me faut. Pauvre amie, tu ne te doutes pas de tout cela dans ta solitude !

CATARINA.

Non.

RODOLFO.

Que nous importe au reste ! Dis, es-tu remise

de l'émotion de cette nuit ? Oh ! quel événement ! Je n'y comprends rien encore. Catarina ! je t'ai délivrée de ce sbire Homodei. Il ne te fera plus de mal.

CATARINA.

Tu crois ?

RODOLFO.

Il est mort. Catarina ! tiens, décidément tu as quelque chose ! tu as l'air triste ! Catarina ! tu ne me caches rien ? Il ne t'arrive rien au moins ? Oh ! c'est qu'on aurait ma vie avant la tienne !

CATARINA.

Non, il n'y a rien. Je te jure qu'il n'y a rien. Seulement je te voudrais dehors ! Je suis effrayée pour toi.

RODOLFO.

Que faisais-tu quand je suis entré ?

CATARINA.

Ah mon Dieu ! tranquillisez-vous, mon Rodolfo, je n'étais pas triste, bien au contraire. J'essayais de me rappeler cet air que vous chantez si bien. Tenez, vous voyez, j'ai encore là ma guitare.

RODOLFO.

Je t'ai écrit ce matin. J'ai rencontré Reginella, à qui j'ai remis la lettre. La lettre n'a pas été interceptée ? Elle t'est bien arrivée ?

CATARINA.

La lettre m'est si bien arrivée que la voilà.

Elle lui présente la lettre.

RODOLFO.

Ah ! tu l'as ! C'est bien. On est toujours inquiet quand on écrit.

CATARINA.

Oh ! toutes les issues de ce palais gardées ! Personne ne sortira avant la nuit !

RODOLFO.

Personne. Je l'ai déjà dit. C'est l'ordre.

CATARINA.

Allons ! maintenant, vous m'avez parlé, vous m'avez vue, vous êtes rassuré, vous voyez que si la ville est en rumeur, tout est tranquille ici, partez, mon Rodolfo, au nom du ciel ! Si le podesta entrait ! Vite ! partez. Puisque tu es obligé de rester dans ce palais jusqu'au soir, voyons, je vais te fermer moi-même ton manteau. Comme cela. Ton chapeau sur ta tête. Et puis devant les sbires, aie l'air naturel, à ton aise, pas d'affectation à les éviter, pas de précaution. La précaution dénonce. Et puis, si l'on voulait te faire écrire quelque chose par hasard, un espion, quelqu'un qui te tendrait un piège, trouve un prétexte, n'écris pas !

RODOLFO.

Pourquoi cette recommandation, Catarina ?

CATARINA.

Pourquoi ? Je ne veux pas qu'on voie de ton écriture, moi. C'est une idée que j'ai. Mon ami, vous savez bien que les femmes ont des idées. Je te remercie d'être venu, d'être entré, d'être resté, j'ai eu la joie de te voir ! Là, tu vois bien que je suis tranquille, gaie, contente, que j'ai

ma guitare là et ta lettre ; maintenant, va-t'en vite. Je veux que tu t'en ailles. — Encore un mot seulement.

RODOLFO.

Quoi ?

CATARINA.

Rodolfo, vous savez que je ne vous ai jamais rien accordé, tu le sais bien, toi !

RODOLFO.

Eh bien ?

CATARINA.

Aujourd'hui c'est moi qui vais te demander. Rodolfo ! un baiser !

RODOLFO, *la serrant dans ses bras.*

Oh ! c'est le ciel !

CATARINA.

Je le vois qui s'ouvre !

RODOLFO.

O bonheur !

CATARINA.

Tu es heureux ?

RODOLFO.

Oui !

CATARINA.

A présent sors, mon Rodolfo !

RODOLFO.

Merci !

CATARINA.

Adieu ! — Rodolfo !

Rodolfo, qui est à la porte, s'arrête.

— Je t'aime !

Rodolfo sort.

SCÈNE VII.

CATARINA, *seule.*

Fuir avec lui ! Oh ! j'y ai songé un moment ! Oh Dieu ! fuir avec lui ! impossible. Je l'aurais perdu inutilement. Oh ! pourvu qu'il ne lui arrive rien ! Pourvu que les sbires ne l'arrêtent pas ! Pourvu qu'on le laisse sortir ce soir ! Oh oui ! il n'y a pas de raison pour que le soupçon tombe sur lui. Sauvez-le, mon Dieu !

Elle va écouter à la porte du corridor.

— J'entends encore son pas. Mon bien-aimé ! il s'éloigne. Plus rien. C'est fini. Va en sûreté, mon Rodolfo !

La grande porte s'ouvre.

— Ciel !

Entrent Angelo et la Tisbe.

SCÈNE VIII.

CATARINA, ANGELO, LA TISBE.

CATARINA, *à part.*

Quelle est cette femme ? La femme de nuit !

ANGELO.

Avez-vous fait vos réflexions, madame ?

CATARINA.

Oui, monsieur.

ANGELO.

Il faut mourir ou me livrer l'homme qui a écrit la lettre. Avez-vous pensé à me livrer cet homme, madame ?

CATARINA.

Je n'y ai pas pensé seulement un instant, monsieur.

LA TISBE, à part.

Tu es une bonne et courageuse femme, Catarina !

Angelo fait signe à la Tisbe, qui lui remet une fiole d'argent. Il la pose sur la table.

ANGELO.

Alors vous allez boire ceci ?

CATARINA.

C'est du poison ?

ANGELO.

Oui, madame.

CATARINA.

O mon Dieu ! vous jugerez un jour cet homme. Je vous demande grâce pour lui !

ANGELO.

Madame, le provéditeur Urseolo, un des Bragadini, un de vos pères, a fait périr Marcella Galbaï, sa femme, de la même façon pour le même crime.

CATARINA.

Parlons simplement. Tenez, il n'est pas question des Bragadini, vous êtes infâme. Ainsi vous venez froidement là, avec le poison dans les mains ! Coupable ? Non, je ne le suis pas. Pas comme vous le croyez du moins. Mais je ne descendrai pas à me justifier. Et puis, comme vous mentez toujours, vous ne me croiriez pas. Tenez, vraiment, je vous méprise ! Vous m'avez épousée pour mon argent, parce que j'étais riche, parce que ma famille a un droit sur l'eau des citernes de Venise. Vous avez dit : Cela rapporte cent mille ducats par an, prenons cette fille. Et quelle vie ai-je eue avec vous depuis cinq ans ? dites ! Vous ne m'aimez pas. Vous êtes jaloux cependant. Vous me tenez en prison. Vous, vous avez des maîtresses, cela vous est permis. Tout est permis aux hommes. Toujours dur, toujours sombre avec moi. Jamais une bonne parole. Parlant sans cesse de vos pères, des doges qui ont été de votre famille ; m'humiliant dans la mienne. Si vous croyez que c'est là ce qui rend une femme heureuse ! Oh ! il faut avoir souffert ce que j'ai souffert, pour savoir ce que c'est que le sort des femmes ! Hé bien, oui, monsieur, j'ai aimé avant de vous connaître un homme que j'aime encore. Vous me tuez pour cela ; si vous avez ce droit-là, il faut convenir que c'est un horrible temps que le nôtre. Ah ! vous êtes bien heureux, n'est-ce pas ? d'avoir une lettre, un chiffon de papier, un prétexte ! Fort bien. Vous me jugez, vous me condamnez, et vous m'exécutez ! Dans l'ombre. En secret. Par le poison. Vous avez la force. — C'est lâche !

Se tournant vers la Tisbe.

— Que pensez-vous de cet homme, madame ?

ANGELO.

Prenez garde !...

CATARINA, à la Tisbe.

Et vous, qui êtes-vous ? qu'est-ce que vous me voulez ? C'est beau ce que vous faites là ! Vous êtes la maîtresse publique de mon mari, vous avez intérêt à me perdre, vous m'avez fait espionner, vous m'avez prise en faute, et vous me mettez le pied sur la tête. Vous assistez mon mari dans l'abominable chose qu'il fait ! Qui sait même ? c'est peut-être vous qui fournissez le poison !

A Angelo.

— Que pensez-vous de cette femme, monsieur ?

ANGELO.

Madame...

CATARINA.

En vérité, nous sommes tous les trois d'un bien exécrationnable pays ! C'est une bien odieuse république que celle où un homme peut marcher impunément sur une malheureuse femme, comme vous faites, monsieur ! et où les autres hommes lui disent : Tu fais bien, Foscarini a fait mourir sa fille, Loredano sa femme, Bragadini... — Je vous demande un peu si ce n'est pas infâme ! Oui, tout Venise est dans cette chambre en ce moment ! Tout Venise en vos deux personnes ! Rien n'y manque.

Montrant Angelo.

— Venise despote, la voilà.

Montrant la Tisbe.

— Venise courtisane, la voici !

A la Tisbe.

— Si je vais trop loin dans ce que je dis, madame, tant pis pour vous, pourquoi êtes-vous là !

ANGELO, lui saisissant le bras.

Allons, madame, finissons-en !

CATARINA.

Elle s'approche de la table où est le flacon.

Allons, je vais accomplir ce que vous voulez,

Elle avance la main vers le flacon.

— puisqu'il le faut...

Elle recule.

— Non ! c'est affreux ! je ne veux pas ! je ne pourrais jamais ! Mais pensez-y donc encore un peu tandis qu'il en est temps. Vous qui êtes tout-puissant, réfléchissez. Une femme, une femme qui est seule, abandonnée, qui n'a pas de force, qui est sans défense, qui n'a pas de parents ici, pas de famille, pas d'amis, qui n'a personne ! l'assassiner ! l'empoisonner misérablement dans un coin de sa maison ! — Ma mère ! Ma mère ! Ma mère !

LA TISBE.

Pauvre femme !

CATARINA.

Vous avez dit pauvre femme, madame ! Vous l'avez dit ! Oh ! je l'ai bien entendu ! Oh ! ne me dites pas que vous ne l'avez pas dit ! Vous

avez donc pitié, madame ! Oh oui ! laissez-vous attendrir ! Vous voyez bien qu'on veut m'assassiner ? Est-ce que vous en êtes, vous ? Oh ! ce n'est pas possible. Non, n'est-ce pas ? Tenez, je vais vous expliquer, vous conter la chose à vous. Vous parlerez au podesta après. Vous lui direz que ce qu'il fait là est horrible. Moi, c'est tout simple que je dise cela. Mais vous, cela fera plus d'effet. Il suffit quelquefois d'un mot dit par une personne étrangère pour ramener un homme à la raison. Si je vous ai offensée tout à l'heure, pardonnez-le-moi. Madame, je n'ai jamais rien fait qui fût mal, vraiment mal. Je suis toujours restée honnête. Vous me comprenez, vous, je le vois bien. Mais je ne puis dire cela à mon mari. Les hommes ne veulent jamais nous croire, vous savez ? Cependant nous leur disons quelquefois des choses bien vraies. Madame ! ne me dites pas d'avoir du courage, je vous en prie. Est-ce que je suis forcée d'avoir du courage, moi ? Je n'ai pas honte de n'être qu'une femme bien faible et dont il faudrait avoir pitié. Je pleure parce que la mort me fait peur. Ce n'est pas ma faute.

ANGELO.

Madame, je ne puis attendre plus long-temps.

CATARINA.

Ah ! vous m'interrompez.

A la Tisbe.

— Vous voyez bien qu'il m'interrompt. Ce n'est pas juste. Il a vu que je vous disais des choses qui allaient vous émouvoir. Alors il m'empêche d'achever. Il me coupe la parole.

A Angelo.

— Vous êtes un monstre !

ANGELO.

C'en est trop. Catarina Bragadini, le crime fait veut un châtiment, la fosse ouverte veut un cercueil, le mari outragé veut une femme morte. Tu perds toutes les paroles qui sortent de ta bouche, j'en jure par Dieu qui est au ciel !

Montrant le poison.

— Voulez-vous, madame ?

CATARINA.

Non !

ANGELO.

Non ? — J'en reviens à ma première idée alors. Les épées ! les épées ! Troïlo ! Qu'on aille me chercher... J'y vais !

Il sort violemment par la porte du fond, qu'on l'entend refermer en dehors.

SCÈNE IX.

CATARINA, LA TISBE.

LA TISBE.

Écoutez ! Vite ! nous n'avons qu'un instant. Puisque c'est vous qu'il aime, ce n'est plus qu'à vous qu'il faut songer. Faites ce qu'on veut. Ou vous êtes perdue ! Je ne puis pas m'expliquer plus clairement. Vous n'êtes pas raisonnable. Tout à l'heure il m'est échappé de dire : Pau-

vre femme ! Vous l'avez répété tout haut comme une folle, devant le podesta, à qui cela pouvait donner des soupçons ! Si je vous disais la chose, vous êtes dans un état trop violent, vous feriez quelque imprudence, et tout serait perdu. Laissez-vous faire ! Buvez. Les épées ne pardonnent pas, voyez-vous. Ne résistez plus. Que voulez-vous que je vous dise ? C'est vous qui êtes aimée, et je veux que quelqu'un m'ait une obligation. Vous ne comprenez pas ce que je vous dis là, hé bien ! de vous le dire, cela m'arrache le cœur pourtant !

CATARINA.

Madame...

LA TISBE.

Faites ce qu'on vous dit. Pas de résistance. Pas une parole. Surtout n'ébranlez pas la confiance que votre mari a en moi. Entendez-vous ? Je n'ose vous en dire plus avec votre manie de tout redire ! Oui, il y a dans cette chambre une pauvre femme qui doit mourir, mais ce n'est pas vous. Est-ce dit ?

CATARINA.

Je ferai ce que vous voulez, madame.

LA TISBE.

Bien. Je l'entends qui revient !

La Tisbe se jette sur la porte du fond au moment où elle s'ouvre.

— Seul ! Seul ! Entrez seul !

On entrevoit des sbires l'épée nue dans la chambre voisine. Angelo entre. La porte se referme.

SCÈNE X.

CATARINA, LA TISBE, ANGELO.

LA TISBE.

Elle se résigne au poison.

ANGELO à Catarina.

Alors, tout de suite, madame.

CATARINA, prenant la fiole.

A la Tisbe.

Je sais que vous êtes la maîtresse de mon mari. Si votre pensée secrète était une pensée de trahison, le besoin de me perdre, l'ambition de prendre ma place que vous auriez tort d'envier, ce serait une action abominable, madame ; et, quoiqu'il soit dur de mourir à vingt-deux ans, j'aimerais encore mieux ce que je fais que ce que vous faites.

Elle boit.

LA TISBE, à part.

Que de paroles inutiles, mon Dieu !

ANGELO, allant à la porte du fond qu'il entr'ouvre.

Allez-vous-en !

CATARINA.

Ah ! ce breuvage me glace le sang !

Regardant fixement la Tisbe.

— Ah ! madame !

A Angelo.

— Êtes-vous content, monsieur? Je sens bien que je vais mourir. Je ne vous crains plus. Eh bien, je vous le dis maintenant, à vous qui êtes mon démon, comme je le dirai tout à l'heure à mon Dieu, j'ai aimé un homme, mais je suis pure!

ANGELO.

Je ne vous crois pas, madame.

LA TISBE, à part.

Je la crois, moi!

CATARINA.

Je me sens défaillir... Non. Pas ce fauteuil-là. Ne me touchez point. Je vous l'ai déjà dit, vous êtes un homme infâme!

Elle se dirige en chancelant vers son oratoire.

— Je veux mourir à genoux. Devant l'autel qui est là. Mourir seule. En repos. Sans avoir vos deux regards sur moi.

Arrivée à la porte, elle s'appuie sur le rebord.

— Je veux mourir en priant Dieu.

A Angelo.

— Pour vous, monsieur.

Elle entre dans l'oratoire.

ANGELO.

Troïlo!

Entre l'huissier.

— Prends dans mon aumônière la clef de ma salle secrète. Dans cette salle, tu trouveras deux hommes. Amène-les-moi. Sans leur dire un mot.

L'huissier sort.

A la Tisbe.

— Il faut maintenant que j'aie interrogé les hommes arrêtés. Quand j'aurai parlé aux deux guetteurs de nuit, Tisbe, je vous confierai le soin de veiller sur ce qui reste à faire. Le secret, surtout!

Entrent les deux guetteurs de nuit introduits par l'huissier, qui se retire.

SCÈNE XI.

ANGELO, LA TISBE, LES DEUX GUETTEURS DE NUIT.

ANGELO, aux deux guetteurs de nuit.

Vous avez été souvent employés aux exécutions de nuit dans ce palais. Vous connaissez la cave où sont les tombes?

L'UN DES GUETTEURS DE NUIT.

Oui, monseigneur.

ANGELO.

Y a-t-il des passages tellement cachés qu'aujourd'hui, par exemple, que ce palais est plein de soldats, vous puissiez descendre dans ce caveau, y entrer et puis sortir du palais sans être vus de personne?

LE GUETTEUR DE NUIT.

Nous entrerons et nous sortirons sans être vus de personne, monseigneur.

ANGELO.

C'est bien.

Il entr'ouvre la porte de l'oratoire.

Aux deux guetteurs.

— Il y a là une femme qui est morte. Vous allez descendre cette femme secrètement dans le caveau. Vous trouverez dans ce caveau une dalle du pavé qu'on a déplacée et une fosse qu'on a creusée. Vous mettez la femme dans la fosse et puis la dalle à sa place. Vous entendez?

LE GUETTEUR DE NUIT.

Oui, monseigneur.

ANGELO.

Vous êtes forcés de passer par mon appartement. Je vais en faire sortir tout le monde.

A la Tisbe.

— Veillez à ce que tout se fasse en secret.

Il sort.

LA TISBE, tirant une bourse de son aumônière.

Aux deux hommes.

Deux cents sequins d'or dans cette bourse. Pour vous! et demain matin le double, si vous faites bien tout ce que je vais vous dire.

LE GUETTEUR DE NUIT, prenant la bourse.

Marché conclu, madame. Où faut-il aller?

LA TISBE.

Au caveau d'abord.

DEUXIÈME PARTIE.

Une chambre de nuit. Au fond, une alcôve à rideaux avec un lit. De chaque côté de l'alcôve, une porte; celle de droite est masquée dans la tenture. Tables, meubles, fauteuils, sur lesquels sont épars des masques, des éventails, des écrans à demi ouverts, des costumes de théâtre.

SCÈNE I.

LA TISBE, LES DEUX GUETTEURS DE NUIT, UN PAGE NOIR; CATARINA, *enveloppée d'un lin-cueil, est posée sur le lit; on distingue sur sa poitrine le crucifix de cuivre.*

La Tisbe prend un miroir et découvre le visage pâle de Catarina.

LA TISBE, *au page noir.*

Approche avec ton flambeau.

Elle place le miroir devant les lèvres de Catarina.

— Je suis tranquille!

Elle referme les rideaux de l'alcôve.

Aux deux guetteurs de nuit.

— Vous êtes sûrs que personne ne nous a vus dans le trajet du palais ici?

UN DES GUETTEURS DE NUIT.

La nuit est très-noire. La ville est déserte à cette heure. Vous savez bien que nous n'avons rencontré personne, madame. Vous nous avez vus mettre le cercueil dans la fosse et le recouvrir avec la dalle. Ne craignez rien. Nous ne savons pas si cette femme est morte, mais ce qui est certain, c'est que pour le monde entier elle est scellée dans la tombe. Vous pouvez en faire ce que vous voudrez.

LA TISBE.

C'est bien.

Au page noir.

— Où sont les habits d'homme que je t'ai dit de tenir prêts?

LE PAGE NOIR, *montrant un paquet dans l'ombre.*

Les voici, madame.

LA TISBE.

Et les deux chevaux que je t'ai demandés, sont-ils dans la cour?

LE PAGE NOIR.

Sellés et bridés.

LA TISBE.

De bons chevaux?

LE PAGE NOIR.

J'en réponds, madame.

LA TISBE.

C'est bien.

Aux guetteurs de nuit.

— Dites-moi, vous, combien faut-il de temps,

avec de bons chevaux, pour sortir de l'état de Venise?

LE GUETTEUR DE NUIT.

C'est selon. Le plus court, c'est d'aller tout de suite à Montebacco qui est au pape. Il faut trois heures. Beau chemin.

LA TISBE.

Cela suffit. Allez maintenant. Le silence sur tout ceci! et revenez demain matin chercher la récompense promise.

Les deux guetteurs de nuit sortent.

Au page noir.

— Toi, va fermer la porte de la maison. Sous quelque prétexte que ce soit, ne laisse entrer personne.

LE PAGE NOIR.

Le seigneur Rodolfo a son entrée particulière, madame. Faut-il la fermer aussi?

LA TISBE.

Non, laisse-la libre. S'il vient, qu'il entre. Mais lui seul, et personne autre. Aie soin que qui que ce soit au monde ne puisse pénétrer ici, surtout si Rodolfo venait. Toi-même, fais attention à n'entrer que si je t'appelle. A présent laisse-moi.

Sort le page noir.

SCÈNE II.

LA TISBE; CATARINA, *dans l'alcôve.*

LA TISBE.

Je pense qu'il n'y a plus très-long-temps à attendre. — Elle ne voulait pas mourir. Je le comprends, quand on sait qu'on est aimée! — Mais autrement, plutôt que de vivre sans son amour,

Se tournant vers le lit.

— Oh! tu serais morte avec joie, n'est-ce pas?
— Ma tête brûle. Voilà pourtant trois nuits que je ne dors pas. Avant-hier, cette fête; hier, ce rendez-vous où je les ai surpris; aujourd'hui...
— Oh! la nuit prochaine, je dormirai!

Elle jette un coup d'œil sur les toilettes de théâtre éparses autour d'elle.

— Oh oui! nous sommes bien heureuses nous autres! On nous applaudit au théâtre. Que vous avez bien joué la Rosmonda, madame! Les imbéciles! Oui, on nous admire, on nous trouve belles, on nous couvre de fleurs, mais le cœur

saigne dessous. Oh! Rodolfo! Rodolfo! Croire à son amour, c'était une idée nécessaire à ma vie! Dans le temps où j'y croyais, j'ai souvent pensé que si je mourais je voudrais mourir près de lui, mourir de telle façon qu'il lui fût impossible d'arracher ensuite mon souvenir de son âme, que mon ombre restât à jamais à côté de lui, entre toutes les autres femmes et lui! Oh! la mort, ce n'est rien. L'oubli, c'est tout. Je ne veux pas qu'il m'oublie. Hélas! voilà donc où j'en suis venue! Voilà où je suis tombée! Voilà ce que le monde a fait pour moi! Voilà ce que l'amour a fait de moi!

Elle va au lit, écarte les rideaux, fixe quelques instants son regard sur Catarina immobile, et prend le crucifix.

— Oh! si ce crucifix a porté bonheur à quelqu'un dans ce monde, ce n'est pas à votre fille, ma mère!

Elle pose le crucifix sur la table. La petite porte masquée s'ouvre. Entre Rodolfo.

SCÈNE III.

LA TISBE, RODOLFO, CATARINA, *toujours dans l'alcôve fermée.*

LA TISBE.

C'est vous, Rodolfo! Ah! tant mieux! j'ai à vous parler justement! Écoutez-moi.

RODOLFO.

Et moi aussi j'ai à vous parler, et c'est vous qui allez m'écouter, madame!

LA TISBE.

Rodolfo!...

RODOLFO.

Êtes-vous seule, madame?

LA TISBE.

Seule.

RODOLFO.

Donnez l'ordre que personne n'entre.

LA TISBE.

Il est déjà donné.

RODOLFO.

Permettez-moi de fermer ces deux portes.

Il va fermer les deux portes au verrou.

LA TISBE.

J'attends ce que vous avez à me dire.

RODOLFO.

D'où venez-vous? De quoi êtes-vous pâle? Qu'avez-vous fait aujourd'hui, dites? Qu'est-ce que ces mains-là ont fait, dites? Où avez-vous passé les exécrables heures de cette journée, dites? Non, ne le dites pas. Je vais le dire. Ne répondez pas, ne niez pas, n'inventez pas, ne mentez pas. Je sais tout! Je sais tout, vous dis-je! Vous voyez bien que je sais tout, madame! Il y avait là Dafne. A deux pas de vous. Séparée seulement par une porte. Dans l'oratoire. Il y avait Dafne qui a tout vu, qui a tout entendu, qui était là, à côté, tout près, qui entendait, qui voyait! — Tenez, voilà des paroles que vous

avez prononcées. Le podesta disait : Je n'ai pas de poison; vous avez dit : J'en ai, moi! — J'en ai, moi! j'en ai, moi! L'avez-vous dit, oui ou non? Mentez un peu, voyons! Ah! vous avez du poison, vous! Eh bien! moi, j'ai un couteau!

Il tire un poignard de sa poitrine.

LA TISBE.

Rodolfo...

RODOLFO.

Vous avez un quart d'heure pour vous préparer à la mort, madame!

LA TISBE.

Ah! vous me tuez! Ah! c'est la première idée qui vous vient? Vous voulez me tuer, ainsi, vous-même, tout de suite sans plus attendre, sans être bien sûr? Vous pouvez prendre une résolution pareille aussi facilement? Vous ne tenez pas à moi plus que cela? Vous me tuez pour l'amour d'une autre! O Rodolfo, c'est donc bien vrai, dites-le-moi de votre bouche, vous ne m'avez donc jamais aimée?

RODOLFO.

Jamais!

LA TISBE.

Eh bien! c'est ce mot-là qui me tue, malheureux! ton poignard ne fera que m'achever.

RODOLFO.

De l'amour pour vous, moi! Non, je n'en ai pas! je n'en ai jamais eu! Je puis m'en vanter, Dieu merci! De la pitié, tout au plus!

LA TISBE.

Ingrat! Et, encore un mot, dis-moi, elle! tu l'aimais donc bien?

RODOLFO.

Elle! si je l'aimais! elle! Oh! écoutez cela puisque c'est votre supplice, malheureuse. Si je l'aimais! une chose pure, sainte, chaste, sacrée, une femme qui est un autel, ma vie, mon sang, mon trésor, ma consolation, ma pensée, la lumière de mes yeux, voilà comme je l'aimais!

LA TISBE.

Alors, j'ai bien fait.

RODOLFO.

Vous avez bien fait?

LA TISBE.

Oui. J'ai bien fait. Es-tu sûr seulement de ce que j'ai fait?

RODOLFO.

Je ne suis pas sûr, dites-vous! Voilà la seconde fois que vous le dites. Mais il y avait là Dafne, je vous répète qu'il y avait là Dafne, et ce qu'elle m'a dit, je l'ai encore dans l'oreille. — Monsieur, monsieur! ils n'étaient qu'eux trois dans cette chambre, elle, le podesta, et une autre femme, une horrible femme que le podesta appelait Tisbe. Monsieur, deux grandes heures, deux heures d'agonie et de pitié, monsieur, ils l'ont tenue là, la malheureuse, pleurant, priant, suppliant, demandant grâce, demandant la vie. — Tu demandais la vie, ma Catarina bien aimée! — à genoux, les mains jointes, se traînant à leurs pieds, et ils disaient non! Et le poison, c'est la femme Tisbe qui l'a

été chercher ! et c'est elle qui a forcé madame de le boire ! Et le pauvre corps mort, monsieur, c'est elle qui l'a emporté, cette femme, ce monstre, la Tisbe ! — Où l'avez-vous mis, madame ! — Voilà ce qu'elle a fait, la Tisbe ! Si j'en suis sûr !

Tirant un mouchoir de sa poitrine.

— Ce mouchoir que j'ai trouvé chez Catarina, à qui est-il ? A vous.

Montrant le crucifix.

— Ce crucifix que je trouve chez vous, à qui est-il ? à elle ! — Si j'en suis sûr ! Allons, priez, pleurez, criez, demandez grâce, faites promptement ce que vous avez à faire, et finissons !

LA TISBE.

Rodolfo...

RODOLFO.

Qu'avez-vous à dire pour vous justifier ? Vite. Parlez vite. Tout de suite.

LA TISBE.

Rien, Rodolfo. Tout ce qu'on t'a dit est vrai. Crois tout. Rodolfo, tu arrives à propos, je voulais mourir. Je cherchais un moyen de mourir près de toi, à tes pieds. Mourir de ta main ! oh ! c'est plus que je n'aurais osé espérer ! Mourir de ta main, oh ! je tomberai peut-être dans tes bras. Je te rends grâce. Je suis sûre au moins que tu entendas mes dernières paroles. Mon dernier souffle, quoique tu n'en veuilles pas, tu l'auras. Vois-tu, je n'ai pas du tout besoin de vivre, moi. Tu ne m'aimes pas, tue-moi. C'est la seule chose que tu puisses faire à présent pour moi, mon Rodolfo. Ainsi, tu veux bien te charger de moi. C'est dit. Je te rends grâce.

RODOLFO.

Madame...

LA TISBE.

Je vais te dire. Écoute-moi seulement un instant. J'ai toujours été bien à plaindre, va. Ce ne sont pas là des mots, c'est un pauvre cœur gonflé qui déborde. On n'a pas beaucoup de pitié de nous autres, on a tort. On ne sait pas tout ce que nous avons souvent de vertu et de courage. Crois-tu que je doive tenir beaucoup à la vie ? Songe donc que je mendiais tout enfant, moi. Et puis, à seize ans, je me suis trouvée sans pain. J'ai été ramassée dans la rue par des grands seigneurs. Je suis tombée d'une fange dans l'autre. La faim ou l'orgie ! Je sais bien qu'on vous dit : Mourez de faim, mais j'ai bien souffert, va ! Oh oui ! toute la pitié est pour les grandes dames nobles. Si elles pleurent, on les console. Si elles font mal, on les excuse. Et puis, elles se plaignent ! Mais nous, tout est trop bon pour nous. On nous accable. Va, pauvre femme ! marche toujours ! de quoi te plains-tu ? Tous sont contre toi. Eh bien ! est-ce que tu n'es pas faite pour souffrir, fille de joie ? — Rodolfo, dans ma position, est-ce que tu ne sens pas que j'avais besoin d'un cœur qui comprit le mien ? Si je n'ai pas quelqu'un qui m'aime, qu'est-ce que tu veux que je devienne, là, vraiment ? Je ne te dis pas cela pour t'attendrir, à quoi bon ? Il n'y a plus rien de possible maintenant. Mais je t'aime, moi ! Oh ! Rodolfo ! à quel point cette pauvre fille qui te parle t'a aimé, tu ne le sauras qu'après ma

mort ! quand je n'y serai plus ! Tiens, voilà six mois que je te connais, n'est-ce pas ? Six mois que je fais de ton regard ma vie, de ton sourire ma joie, de ton souffle mon âme ! Eh bien, juge ! depuis six mois je n'ai pas eu un seul instant l'idée, l'idée nécessaire à ma vie, que tu m'aimais. Tu sais que je t'ennuyais toujours de ma jalousie, j'avais mille indices qui me troublaient, maintenant cela m'est expliqué. Je ne t'en veux pas. Ce n'est pas ta faute. Je sais que ta pensée était à cette femme depuis sept ans. Moi, j'étais pour toi une distraction, un passe-temps. C'est tout simple. Je ne t'en veux pas. Mais que veux-tu que je fasse ? Aller devant moi comme cela, vivre sans ton amour, je ne le peux pas. Enfin il faut bien respirer. Moi, c'est par toi que je respire ! Vois, tu ne m'écoutes seulement pas ! Est-ce que cela te fatigue que je te parle ? Ah ! je suis si malheureuse vraiment que je crois que quelqu'un qui me verrait aurait pitié de moi !

RODOLFO.

Si j'en suis sûr ! le podesta est allé chercher quatre sbires, et pendant ce temps-là vous avez dit à elle tout bas des choses terribles qui lui ont fait prendre le poison ! Madame ! est-ce que vous ne voyez pas que ma raison s'égaré ? Madame ! où est Catarina ? Répondez ! Est-ce que c'est vrai, madame, que vous l'avez tuée, que vous l'avez empoisonnée ? Où est-elle ? dites ! Où est-elle ? Savez-vous que c'est la seule femme que j'aie jamais aimée, madame ! la seule, la seule, entendez-vous, la seule !

LA TISBE.

La seule, la seule ! Oh ! c'est mal de me donner tant de coups de poignard ! Par pitié,

Elle lui montre le couteau qu'il tient, vite le dernier avec ceci.

RODOLFO.

Où est Catarina ? la seule que j'aime. Oui, la seule !

LA TISBE.

Ah ! tu es sans pitié ! tu me brises le cœur ! Eh bien oui ! je la hais, cette femme ! entends-tu, je la hais ! Oui, on t'a dit vrai, je me suis vengée, je l'ai empoisonnée, je l'ai tuée !

RODOLFO.

Ah ! vous le dites donc ! Ah ! vous voyez bien que c'est vous qui le dites ! Par le ciel ! je crois que vous vous en vantez, malheureuse !

LA TISBE.

Oui, et ce que j'ai fait, je le ferais encore ! Frappe !

RODOLFO, terrible.

Madame !...

LA TISBE.

Je l'ai tuée, te dis-je ! Frappe donc !

RODOLFO.

Misérable !

Il la frappe.

LA TISBE. Elle tombe.

Ah ! au cœur ! Tu m'as frappée au cœur ! C'est bien. — Mon Rodolfo ! ta main !

Elle lui prend la main et la baise.

— Merci ! tu m'as délivrée ! Laisse-la - moi ta main. Je ne veux pas te faire du mal, tu vois bien. Mon Rodolfo bien aimé, tu ne te voyais pas quand tu es entré, mais de la manière dont tu as dit : Vous avez un quart d'heure ! en levant ton cou-teau , je ne pouvais plus vivre après cela. Maintenant, que je vais mourir, sois bon, dis-moi un mot de pitié. Je crois que tu feras bien.

RODOLFO.

Madame...

LA TISBE.

Un mot de pitié ! Veux-tu ?

On entend une voix sortir de derrière les rideaux de l'alcôve.

CATARINA.

Où suis-je ? Rodolfo !

RODOLFO.

Qu'est-ce que j'entends ? Quelle est cette voix ?

Il se retourne et voit la figure blanche de Catarina qui a entr'ouvert les rideaux.

CATARINA.

Rodolfo !

RODOLFO. *Il court à elle et l'enlève dans ses bras.*

Catarina ! Grand Dieu ! Tu es ici ! Vivante ! Comment cela se fait-il ? Juste Ciel !

Se retournant vers la Tisbe,

— Ah ! qu'ai-je fait ?

LA TISBE, *se traînant vers lui avec un sourire.*

Rien. Tu n'as rien fait. C'est moi qui ai fait tout. Je voulais mourir. J'ai poussé ta main.

RODOLFO.

Catarina ! tu vis, grand Dieu ! par qui as-tu été sauvée ?

LA TISBE.

Par moi, pour toi !

RODOLFO.

Tisbe ! Du secours ! Misérable que je suis !

LA TISBE.

Non. Tout secours est inutile. Je le sens bien. Merci. Ah ! livre-toi à la joie comme si je n'étais pas là. Je ne veux pas te gêner. Je sais bien que tu dois être content. J'ai trompé le podesta. J'ai donné un narcotique au lieu d'un poison. Tout le monde l'a crue morte. Elle n'était qu'endormie. Il y a là des chevaux tout prêts. Des habits d'homme pour elle. Partez tout de suite. En trois heures, vous serez hors de l'état de Venise. Soyez heureux. Elle est déliée. Morte pour le podesta. Vivante pour toi. Trouves-tu cela bien arrangé ainsi ?

RODOLFO.

Catarina !... Tisbe !...

Il tombe à genoux l'œil fixé sur la Tisbe expirante.

LA TISBE, *d'une voix qui va s'éteignant.*

Je vais mourir, moi. Tu penseras à moi quelquefois, n'est-ce pas ? et tu diras : Eh bien, après tout, c'était une bonne fille, cette pauvre Tisbe. Oh ! cela me fera tressaillir dans mon tombeau ! Adieu ! — Madame, permettez-moi de lui dire encore une fois mon Rodolfo ! Adieu, mon Rodolfo ! — Partez vite à présent. Je meurs. Vivez. Je te bénis !

Elle meurt.

FIN.

OEUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION ORNÉE DE 35 MAGNIFIQUES GRAVURES
SUR ACIER, EXÉCUTÉES PAR NOS MEILLEURS ARTISTES.

23 VOLUMES IN-8°, SUR PAPIER CARRÉ SUPERFIN SATINÉ, 77 FR.

On peut acheter séparément chaque ouvrage et chaque pièce de théâtre.

POÉSIES, 7 VOLUMES.

| | | |
|---|---|---|
| ODES ET BALLADES, 2 volumes. | 5 | » |
| LES ORIENTALES, 1 volume. | 3 | » |
| LES FEUILLES D'AUTOMNE, 1 volume. | 3 | » |
| LES CHANTS DU CRÉPUSCULE, 1 volume. | 3 | » |
| LES VOIX INTÉRIEURES, 1 volume. | 3 | » |
| LES RAYONS ET LES OMBRES, 1 volume. | 3 | » |

ROMANS, 7 VOLUMES.

| | | |
|--|----|----|
| NOTRE-DAME DE PARIS, 3 volumes. | 10 | 30 |
| HAN D'ISLANDE, 2 volumes. | 5 | » |
| BUG-JARGAL, 1 volume. | 3 | » |
| LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ, 1 volume. | 3 | » |

THÉÂTRE, 5 VOLUMES.

| | | | |
|-------------|----------------------------------|---|---|
| | CROMWELL, 2 volumes. | 4 | » |
| | HERNANI. | 2 | » |
| 4 volume. { | MARION DE LORME. | 2 | » |
| | LE ROI S'AMUSE. | 2 | » |
| 4 volume. { | LUCRÈCE BORGIA. | 2 | » |
| | MARIE TUDOR. | 2 | » |
| | ANGELO, TYRAN DE PADOUE. | 2 | » |
| 4 volume. { | RUY BLAS. | 2 | » |
| | LES BURGRAVES. | 2 | » |

ŒUVRES DIVERSES.

| | | |
|---|----|---|
| LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES, 2 volumes. | 5 | » |
| LE RHIN, 4 volumes. | 20 | » |

CHEZ MICHAUD, LIBRAIRE, 2, BOULEVARD SAINT-MARTIN,
ET AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ, 49, RUE M. LE PRINCE.

MARIE STUART,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,
DE M. PIERRE LEBRUN;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires
du Roi, le 6 mars 1820.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ÉLISABETH, reine d'Angleterre..... M^{me} PARADOL.
MARIE STUART, reine d'Écosse..... M^{lle} DUCHESNOIS.
ROBERT DUDLEY, comte DE LEICESTER, grand écuyer
d'Angleterre..... M. TALMA.
CÉCIL, baron de BURLEIGH, grand trésorier d'Angleterre. M. SAINT-EUGÈNE.
MELVIL, ancien surintendant de la maison de Marie.... M. DESMOUSSEAUX.
AMIAS PAULET, gouverneur du château de Fotheringay. M. DUMILATRE.
GEORGES MORTIMER, neveu de sir Amias Paulet.... M. MICHELOT.
ANNA KENNEDY, nourrice de la reine d'Écosse..... M^{me} TOUSEZ.
SEYMOUR, capitaine des gardes de la reine d'Angleterre. M. ARISTIPPE.
SEIGNEURS et DAMES de la suite de la reine d'Angleterre.
FEMMES et DOMESTIQUES de la reine d'Écosse.
LE SCHÉRIF DU COMTÉ, GARDES, PAGES, ÉCUYERS, etc.

La scène est en Angleterre (1587) au château de Fotheringay. Les premier et cinquième actes se passent dans l'appartement de Marie; les autres, dans une salle ouverte de toutes parts sur les jardins de Fotheringay.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ANNA, PAULET.

(Deux domestiques de Paulet, traversant le fond du théâtre, emportent une cassette et des papiers.)

ANNA.

Cessez, au nom du ciel, et daignez m'écouter.
A son malheur encor pourriez-vous ajouter !
Quand j'ai vu sans effroi ma reine infortunée
Du château de Talbot dans le vôtre amenée,
Mon espoir vainement nous avait-il promis
Une prison plus douce et des cœurs plus amis ?
Est-ce enfin pour servir une implacable haine
Que vous avez reçu la garde de ma reine ?
Sa fidèle nourrice embrasse vos genoux ;
Ne nous ravissez pas...

PAULET, la relevant.

Madame !

ANNA.

Rendez-nous

Ces lettres, ces écrits, ces secrets caractères,

De ses longs déplaisirs tri tes dépositaires,
Et ce bandeau royal de fleurs de lis orné,
Dont son front fut jadis en France couronné.
Hélas ! de ses beaux jours, de son ancienne gloire,
Il lui vient quelquefois rappeler la mémoire ;
C'est le seul souvenir qu'elle en ait conservé :
Faut-il que par vos mains il lui soit enlevé !

PAULET.

Mon devoir est sur moi plus fort que vos prières,
J'ai des ordres, madame.

ANNA.

O comble de misères !

O crime ! à voir ces murs à peine ouverts au jour
Qui croirait qu'une reine y fasse son séjour !
A tant de maux, grand Dieu ! l'aviez-vous destinée,
Cette belle Marie, au berceau couronnée,
Qui vit de son enfance adorer les désirs,
Qu'éleva Médicis au milieu des plaisirs,
Et qui, de trois états la joie et l'espérance,
Fut reine d'Angleterre et d'Écosse et de France ?

PAULET.

D'Angleterre !...

ANNA.

Que dis-je! ah! voilà son forfait!
De là tous ses malheurs. Plût au ciel qu'en effet
Elle n'eût point porté ce titre héréditaire,
Ce déplorable nom de reine d'Angleterre!
Ses droits ont fait son crime.

PAULET.

Et quels étaient ses droits,
Madame, pour prétendre au sceptre de nos rois?
Du trône paternel pouvait-elle sans crime
Chasser de Henri huit la fille légitime?
Et, contre Elisabeth armant les factions,
Rouvrir le cours sanglant de nos dissensions?
Et quel était le sort de ma triste patrie,
Si l'on eût vu régner la seconde Marie?
D'une injuste victoire assurant le succès,
Elle eût voulu d'abord nous livrer aux Français;
Rétablir parmi nous, despote et fanatique,
L'autorité de Rome et la foi catholique,
Les bûchers de l'Espagne et ses inquisiteurs,
Et du règne dernier les pieuses fureurs.
Pourquoi, persévérant dans son fatal délire,
Au traité d'Édimbourg refuser de souscrire,
D'abandonner des droits attestés sans raison,
Et de rouvrir ainsi les murs de sa prison!
Elle espérait sans doute, armant toute la terre,
Du fond de sa prison, conquérir l'Angleterre.

ANNA.

Hélas! entre ces murs, sans secours, sans amis,
Comment un tel espoir lui serait-il permis?
Eh! que peut de vos rois craindre le diadème?

PAULET.

Quoi donc! n'a-t-elle pas, de cette prison même,
Poursuivant en secret ses criminels desseins,
Du poignard catholique armé des assassins?
Savage et Babington, par son ordre perfide,
N'osaient-ils pas tenter un affreux réicide?
Norfolk, enfin, Norfolk, un héros adoré,
Que malgré son forfait l'Angleterre a pleuré,
N'a-t-il pas, de Marie embrassant la conquête,
A cette idole encor sacrifié sa tête?
Que dis-je? et son supplice a-t-il épouvanté
Tant d'autres que séduit une vaine beauté?
Que de nobles Anglais, grâce à ses artifices,
De ses adorateurs devenus ses complices,
De leur sang chaque jour couvrent les échafauds,
Se livrent avec joie à la main des bourreaux,
Et, brûlant à l'envie d'un fanatique zèle,
Se disputent l'honneur de se perdre pour elle!
Ah! maudit soit le jour où, troublant notre paix,
L'Écossaise en fuyant toucha le sol anglais!

ANNA.

Malheureuse!

SCÈNE II.

ANNA, MARIE, PAULET.

ANNA.

Ah! madame, on comble la mesure.
Chaque jour nous apporte une nouvelle injure.

Malgré moi, sous mes yeux, ils viennent de saisir
Ces lettres, ces écrits, fruits d'un triste loisir,
Ce bandeau, seul trésor, parure nuptiale!
Il ne vous reste rien de la splendeur royale.
Hélas! c'en est donc fait!

MARIE.

Anna, console-toi.
Ce qu'on peut me ravir ne tenait pas à moi.
A de vains ornemens je renonce sans peine:
Je n'ai pas reçu d'eux ma qualité de reine,
Titre saint, que le ciel nous veut seul accorder!
L'homme peut nous abattre, et non nous dégrader.
J'honore assez votre âge et votre caractère
Pour vous plaindre, Paulet, d'un pareil ministère.
Mais parmi ces écrits, dont vous fait possesseur
Un ordre que sans doute on arrache à ma sœur,
Puis-je espérer du moins que d'une main fidèle
On lui rende l'écrit que j'ai tracé pour elle?
Me le promettez-vous?

PAULET.

Je ferai mon devoir.

MARIE.

Ce qu'il contient, Paulet, le voulez-vous savoir?
D'Élisabeth encor j'implore une entrevue,
D'elle que mes regards n'ont jamais aperçue.
Ses sujets m'ont jugée au mépris de mon rang.
Elle seule est d'un sexe et d'un titre et d'un sang
Que puisse reconnaître, en dépit de sa haine,
Une femme, une sœur, et surtout une reine.

PAULET.

N'ordonnez-vous plus rien?

MARIE.

Quoi, vous allez sortir!
C'est moi, sans que de mon sort vous daigniez m'avertir!
Sans me dire un seul mot! Du monde séparée,
Aucune voix humaine ici ne trouve entrée.
Un mois pénible et long déjà s'est écoulé
Depuis qu'en ce château, par la reine assemblé,
Un tribunal terrible, envoyé pour m'entendre,
Au milieu de mon trouble est venu me surprendre.
Il m'a fallu soudain paraître devant lui,
Seule, sans défenseur, sans conseil, sans appui,
Abandonnée enfin à ma seule innocence.
Depuis ce jour, tout garde un sinistre silence.
Parlez, à quel destin faut-il me préparer?

PAULET.

Songez à Dieu, madame.

MARIE.

Il m'est doux d'espérer
Que la bonté céleste à ma cause est propice;
Je n'espère pas moins de l'humaine justice.

PAULET.

Elle accorde à chacun son véritable prix.

MARIE.

De Westminster enfin n'avez-vous rien appris?

PAULET.

Rien, madame.

MARIE.

Aurait-on fixé ma destinée?

PAULET.

Je ne sais.

MARIE.

Par vos pairs serais-je condamnée?

PAULET.

Je figure.

MARIE.

Il n'est rien qui doive m'étonner :
Je connais votre reine et puis tout soupçonner.

SCÈNE III.

ANNA, MARIE, MORTIMER, PAULET.

MORTIMER.

En ce moment, chargé des ordres de la reine,
Un des lords vous attend dans la salle prochaine.

PAULET.

Mortimer, je vous suis.
(Mortimer s'est avancé et se retire sans laisser paraître
qu'il s aperçoit de la présence de Marie.)

MARIE.

Peut-être, à mon aspect,
Mortimer aurait pu montrer quelque respect.
Instruisez-le, Paulet, d'un devoir qu'il ignore.
Faites-le souvenir que je suis reine encore.
Pourquoi, par des rigueurs que je ne comprends pas,
Ce surveillant nouveau qu'on attache à mes pas?

PAULET.

Madame, Mortimer est un neveu que j'aime,
C'est le fils de ma sœur, c'est un autre moi-même ;
Dans le château natal revenu près de moi,
Rien en lui ne saurait exciter votre effroi.
Des rivages français si sa libre jeunesse
Rapporte dans ce lieu sa première rudesse,
Je l'en estime plus. Je puis du moins oser
De mes soins trop pesans sur lui me reposer :
Tout votre art contre lui n'a que de faibles armes,
Et ce n'est pas son cœur que séduiront vos larmes.

ANNA.

Le cruel!

SCÈNE IV.

MARIE, ANNA.

MARIE.

Nous avons, au jour de nos grandeurs,
D'un cœur trop complaisant écouté les flatteurs :
Il est juste sans doute, au jour de nos misères,
D'accoutumer notre âme aux paroles sévères.

ANNA.

Ah! madame.

MARIE.

Je tremble, à ne te rien cacher,
Que, parmi ces écrits qu'on vient de m'arracher,
Le nom de Leicester, mêlé par imprudence,
N'instruise Élisabeth de notre intelligence.

ANNA.

Vous me faites frémir.

MARIE.

Peut-être sans raison
Formé-je en ce moment un semblable soupçon ;

Mais mon cœur est frappé du plus funeste doute.

ANNA.

Madame, Mortimer s'approche et nous écoute.

SCÈNE V.

ANNA, MARIE; MORTIMER s'avance avec
précaution.

MORTIMER.

Eloignez-vous, Anna.

MARIE, avec autorité.

Qu'entends-je! Deinez-vous.

MORTIMER présente une lettre.

Jetez ici les yeux, et vous me reconnaîtrez.

MARIE regarde la lettre et recule de surprise.

Qu'ai-je vu! ciel!

MORTIMER.

Anna, laissez seule la reine;

Allez, et dans ce lieu gardez qu'on nous surprenne.

MARIE, à Anna qui hésite et interroge les yeux de sa
maîtresse.

Va, fais ce qu'il te dit.

(Anna s'éloigne en laissant voir un grand étonnement.)

SCÈNE VI.

MARIE, MORTIMER.

MARIE.

Est-il vrai, justes cieux!

Une lettre de France! en croirai-je mes yeux!
Du plus aimé des miens! du cardinal de Guise!
Que dit-il?... chaque mot redouble ma surprise.
Qui, vous! Un songe vain trouble-t-il ma raison?
L'ange libérateur descend dans ma prison.

MORTIMER.

Madame, pardonnez si dans cette occurrence
J'ai d'un masque odieux emprunté l'apparence.
Je lui dois le bonheur d'embrasser vos genoux,
De voir, de contempler...

MARIE.

Mortimer, levez-vous ;
Expliquez-vous, parlez, et faites-moi comprendre
Un bonheur qu'en ce lieu j'étais si loin d'attendre.
J'ai peine à revenir de mon saisissement.

MORTIMER.

Dieu semble avoir lui seul conduit l'événement.

MARIE.

Comment vous guida-t-il vers une infortunée?

MORTIMER.

A peine je touchais à ma vingtième année,
Que, loin de ce séjour où s'ouvrirent mes yeux,
Puissamment entraîné d'un désir curieux,
J'allai visiter Rome, et cette belle France
Qu'on avait fait en vain haïr à mon enfance.
Au Louvre présenté, j'y connus ce prélat,
Le vengeur de l'église et l'appui de l'état,
Le frère et le conseil de votre auguste mère ;
Il daigna m'accueillir, me tenir lieu de père

Madame ; de sa voix la sainte austérité
Faisant descendre en moi l'esprit de vérité,
Dans mon ame livrée à des vapeurs funèbres,
Des dogmes puritains dissipa les ténèbres ;
Et, telle est sa puissance à ramener les cœurs !
Entre ses mains bientôt j'abjurai mes erreurs.

MARIE.

Vous avez pu jouir de sa sainte présence !

MORTIMER.

Un jour qu'en son palais plein de magnificence
Je promenais mes yeux errans de toutes parts,
Le portrait d'une femme attira mes regards.
Troublé, je ne pouvais en détacher ma vue :
« Ce n'est pas sans raison que votre ame est émue, »
Dit alors le pontife en s'approchant de moi :
« Prisonnière, et souffrant pour notre sainte foi,
» Votre pays retient dans un dur esclavage
» Celle dont vos regards ont admiré l'image. »
Alors il me peignit, d'un éloquent discours,
Les périls dont la reine environnait vos jours,
Vos malheurs, vos vertus, vos titres, votre race ;
Comment Élisabeth, assise à votre place,
D'un droit qu'elle usurpa vous punissait encor ;
Comment vivait en vous la maison de Tudor ;
Comme enfin, repoussant le fruit de l'adultère,
Vos droits vous appelaient au trône d'Angleterre.
Mais de quel nouveau jour furent frappés mes yeux,
Quand j'appris que Paulet vous gardait en ces lieux ;
En ces lieux où Paulet éleva mon enfance !
Je crois que Dieu m'appelle à votre délivrance.
Le projet aussitôt s'en forme dans mon sein ;
Le cardinal m'approuve, il bénit mon dessein ;
Je pars, et jusqu'à vous m'ouvre un libre passage.
O reine, je vous vis, et non plus votre image ;
Je vous vis ! j'admire dans leur réalité
Des traits dont le malheur croit encor la beauté.
Ah ! qu'elle a bien raison cette reine barbare,
Qui dans ces tristes murs du monde vous sépare !
Tous nos jeunes Anglais, l'un de l'autre jaloux,
Se lèveraient en foule et combattraient pour vous,
Si dans ce noir séjour où vous retient sa haine,
Ils pouvaient entrevoir leur véritable reine.

MARIE.

Généreux Mortimer, auraient-ils vos yeux ?

MORTIMER.

Oui,

Si tous amis que moi pouvaient être aujourd'hui
Témoins de votre sort, et voir de quel courage
Vous supportez des fers et la honte et l'outrage.
Apprenez mon espoir, apprenez nos projets.
Des plus nobles maisons douze jeunes Anglais
Sur les livres sacrés ont promis à Dieu même
De vous rendre à l'église, au jour, au diadème.
De nos secrets desseins Philippe est averti ;
L'ambassadeur de France est dans notre parti ;
Demain à son palais nous devons tous nous rendre.

MARIE.

Vous me faites frémir. Qu'osez-vous entreprendre ?
Quel espoir vous abuse ? O ciel ! ignorez-vous
Les supplices tout prêts qui vous menacent tous ?

MORTIMER.

Mais, vous-même, madame, il ne faut plus rien faire,
Savez-vous à quel sort nous devons vous soustraire ?

MARIE.

Quoi ! mon arrêt déjà serait-il prononcé ?

MORTIMER.

Oui ; bientôt même ici vous doit être annoncé
Cet arrêt qui vous perd et qui nous déshonore.
La reine cependant semble hésiter encore ;
Et, reprochant aux lois trop de sévérité,
Montre son artifice et non pas sa bonté.

MARIE.

Je l'ai prévu. Sans doute en un cachot funeste
Ils vont de mon destin ensevelir le reste ?

MORTIMER.

Ils osent plus encor.

MARIE.

Comment...

MORTIMER.

Oui, c'en est fait !

MARIE.

Le monde pourrait voir un semblable forfait !
A la main des bourreaux ils m'auraient condamnée !
Une tête royale et trois fois couronnée !

MORTIMER.

Ah ! puissé-je en douter !

MARIE.

Non, ne le croyez pas.

Le parlement a pu prononcer mon trépas ;
Mais la reine peut seule accomplir la sentence,
Et d'un tel coup d'état elle sait l'importance.
Non, je vois en effet ce qu'on a prétendu :
On veut que sur ma tête à jamais suspendu
Le poids d'un jugement sans cesse me menace,
Et de mes partisans épouvante l'audace.
Élisabeth me hait sans doute, et de mes jours
Sa secrète fureur voudrait hâter le cours ;
Mais mon sang répandu tacherait sa mémoire :
Et je ne la crains pas ; elle aime trop la gloire

MORTIMER.

Ah, madame !

MARIE.

Du moins elle doit redouter

Les périls que mon sang lui pourrait susciter.

MORTIMER.

Qu'espérez-vous ?

MARIE.

Quoi donc ! doutez-vous que la France
Ne vienne tout entière en demander vengeance ?

MORTIMER.

Madame ! épargnons-lui le soin de nous venger.
Elle-même m'envoie au-devant du danger ;
Elle-même et Lorraine et le Dieu qui m'inspire,
M'ordonnent de sauver une reine martyre.
Je ne suis rien par moi, mais je suis tout par eux.
Me dévouer, madame, est tout ce que je veux.
Acceptez les appuis que j'ose vous promettre ;
Permettez que nos mains...

MARIE.

Non ; je ne puis permettre

Qu'essayant le dessein que vous m'avez soumis,

Vous perdiez sans succès vos imprudens amis.
 Jeune homme, oubliez-moi; fuyez, déjà peut-être
 Burleigh a parmi vous envoyé quelque traître;
 Fuyez, s'il en est temps, ce royaume odieux:
 Tous ceux qui m'ont servi ont été malheureux.

MORTIMER.

Ah, madame! en servant une cause si belle,
 Ils ont acquis du moins une gloire immortelle.
 D'un semblable destin tout mon cœur est jaloux.
 N'est-ce point un bonheur que de mourir pour vous?

MARIE.

Non; de mes ennemis je connais la puissance.
 Qui pourrait de leurs yeux tromper la vigilance?

MORTIMER.

Qui? moi-même, madame, et j'ose l'espérer.

MARIE.

Un seul mortel encor pourrait me délivrer.

MORTIMER.

Un seul? Nommez-le-moi.

MARIE.

Leicester.

MORTIMER.

Lui, madame!

Lui, qui de vos malheurs seul a tissu la trame!

Lui, l'amî de la reine, et qui toujours...

MARIE.

C'est lui

Qui seul peut de ce lieu me tirer aujourd'hui.
 Allez, cher Mortimer, si toujours votre zèle
 A mon malheureux sort ose rester fidèle,
 Au comte Leicester livrez votre dessein;
 Répandez hardiment vos projets dans son sein;
 Et, de peur que de vous il prenne quelque ombrage,
 De vos pouvoirs secrets présentez-lui ce gage.

(Elle lui donne sa bague.)

MORTIMER.

O reine... expliquez-moi... je ne puis concevoir...

MARIE.

De lui-même bientôt vous pourrez tout savoir.

Qui vient?

ANNA, accourant.

Milord Burleigh.

MORTIMER.

Armez-vous d'assurance.

MARIE.

Oui, de la dignité qui sied à l'innocence.

SCÈNE VII.

BURLEIGH, MARIE, PAULET.

BURLEIGH.

Madame, auprès de vous à regret introduit,
 L'ordre du tribunal en ce lieu me conduit.
 Ministre de rigueur, je remplis non sans peine
 Le sévère devoir qui maintenant m'amène;
 Mais le salut du trône et l'intérêt des lois
 M'ont ôté dès long-temps la liberté du choix.
 Il faut donc m'expliquer, et je dois vous apprendre
 Un arrêt...

MARIE.

Quel qu'il soit, je ne veux pas l'entendre.

Je ne puis, trahissant mes droits et mon devoir,
 Des juges qu'on m'a faits admettre le pouvoir.
 Je suis reine, milord, je suis reine étrangère.
 On prétend m'asservir aux lois de l'Angleterre,
 Mais de ces mêmes lois puissamment protégé,
 Le moindre citoyen par ses pairs est jugé.
 Quels juges! dites-moi, pourrais-je reconnaître?
 Où sont mes pairs ici? Les rois seuls peuvent l'être.

BURLEIGH.

Peut-être un tel débat est-il vain désormais.

Vous vous êtes soumise au tribunal...

MARIE.

Jamais.

Et quand même, milord, j'eusse pu m'y soumettre,
 Quel équitable arrêt pouvais-je m'en promettre?
 Parlez; n'est-ce donc pas ce même parlement
 Qui fut de Henri huit le servile instrument,
 Que sans cesse on a vu, dans toutes vos annales,
 Livrer au souverain ses volontés vénales,
 Parler comme se faire, absoudre ou condamner,
 Selon l'ordre secret qu'on daignait lui donner;
 Et, soumettant Dieu même à l'humaine puissance,
 Changer sous quatre rois quatre fois de croyance?
 Je veux bien toutefois que ce noble sénat
 Ne cherche que la gloire et le bien de l'état;
 Je veux même de vous croire ce qu'on récite,
 Que du royaume seul l'intérêt vous excite,
 Que vous servez l'état, votre reine et ses droits,
 Fidèle, incorruptible; on le dit, je le crois;
 Mais ne craignez-vous pas, ministre de la reine,
 Que la fidélité trop loin ne vous entraîne?
 Divisés d'intérêt, et de peuple, et de foi,
 Osez-vous espérer d'être juste envers moi?
 On sait des deux états la lutte héréditaire.
 Je suis reine d'Écosse, et vous lords d'Angleterre.
 En jugeant l'Écossaise, Anglais, oublierez-vous
 Quatre siècles de haine élevés entre nous?
 Un jour, hélas! un jour je me crus destinée,
 Je l'avoue, à finir cette haine obstinée;
 Et, comme mon aïeul, Richemond, autrefois
 Des deux roses en lui réunissant les droits,
 Termina pour jamais vos discordes royales,
 J'espérais réunir deux couronnes rivales,
 Et voir cette île entière, heureuse désormais,
 Goûter sous un seul sceptre une éternelle paix.

BURLEIGH.

Et c'est pour parvenir à ce but salutaire
 Qu'on vous voit de discordes agiter cette terre!
 Proscrire notre foi, notre reine!

MARIE.

Arrêtez.

A la justice, à Dieu, milord, vous insultez.

Quand ai-je eu ce dessein?

BURLEIGH.

Quoi! pouvez-vous, madame.

Nier de Babington la criminelle trame?

Et que vous-même, ici, du sein de ce cachot,

N'ayez des meurtriers gouverné le complot?

Vos propres serviteurs confirment ce langage.

MARIE.

Quoi! de mes serviteurs on croit le témoignage!

On croit ceux qui n'ont pu déposer contre moi,
 Qu'en violant l'honneur, le devoir et la foi!
 Mais, quand de ces témoins la voix me déshonore,
 Ils vivent l'un et l'autre, ils respirent encore,
 Et l'on ne les fait pas comparaître à mes yeux!
 Ils n'ont pas devant moi répété leurs aveux!
 On ne m'accorde pas un droit si légitime,
 Et que la loi chez vous accorde même au crime!
 Si du lord chancelier je l'ai bien entendu,
 Un bill, au parlement sous ce règne rendu,
 Veut, corrigeant des lois la rigueur vengeresse,
 Que devant l'accusé l'accusateur paraisse.
 Sir Paulet, j'ai toujours estimé votre foi:
 N'est-il point parmi vous une semblable loi?

PAULET.

Si vous m'interrogez, je ne saurais le taire;
 Oui, cette loi, madame, existe en Angleterre.

MARIE.

Eh bien! milord, eh bien! s'il faut y consentir,
 A la loi des Anglais s'il faut m'assujétir,
 Pourquoi, me l'imposant lorsqu'elle m'est contraire,
 Lorsqu'elle me protège ose-t-on m'y soustraire?

BURLEIGH.

Madame, on a prouvé que d'autres attentats
 Se préparaient...

MARIE.

Milord! vous ne répondez pas.

BURLEIGH.

Que l'Espagne elle-même et son roi fanatique
 Nous menaçaient par vous de la foi catholique;
 Que vous avez enfin, attestant de vains droits,
 Contre nous à la guerre excité tous les rois.

MARIE.

Et quand j'enusse excité tous les rois à la guerre,
 Milord, contre tout droit on me tient prisonnière.
 Venais-je de ma sœur envahir les états?
 Suppliante je vins me jeter dans ses bras:
 Je vins, au nom du sang qui coule dans nos veines,
 Demander un asile; et je trouvai des chaînes.
 Ai-je envers ce royaume, envers elle, un devoir?
 Si de rompre mes fers je concevais l'espoir,
 Si contre Élisabeth et contre l'Angleterre
 Je pouvais soulever le reste de la terre,
 Si j'assemblais ses rois en ma faveur armés,
 N'userais-je donc pas du droit des opprimés?
 Est-il guerre plus juste et droit plus légitime?

BURLEIGH.

D'un droit si dangereux souvent on est victime.

MARIE.

Il est vrai, je suis faible, et la reine peut tout.
 Eh bien! que de sa force elle use jusqu'au bout;
 Qu'elle signe ma mort et m'envoie au supplice;
 Mais qu'elle cesse au moins d'attester la justice:
 Quand de ses passions parle seule la voix,
 Qu'elle n'impute rien à l'organe des lois;
 Qu'elle ne voile pas d'une sainte apparence
 L'orgueil, la cruauté, l'audace, la licence;
 Et qu'elle avoue enfin qu'un sénat étranger
 Peut me faire périr, et non pas me juger.

SCÈNE VIII.

BURLEIGH, PAULET.

BURLEIGH.

Paulet, elle nous brave, elle sait que la reine,
 Prête à signer l'arrêt, flotte encore incertaine;
 Voilà ce qui soutient son orgueil insensé!
 Quel menaçant adieu ses regards m'ont lancé!
 Poursuivons cependant. Sauvons de son audace
 La couronne, l'état, la foi qu'elle menace;
 Ministre, Anglais, chrétien, c'est un triple devoir.

PAULET.

Oui, que de justes lois éclate le pouvoir.
 Mais, entre nous, milord, je puis parler sans feindre;
 Bien qu'elle soit coupable, elle a droit de se plaindre.
 Et ces deux témoins...

BURLEIGH.

Non, il n'y faut point penser.

On sait trop quel empire elle peut exercer.
 Ils reverraient leur reine, et, changeant de langage,
 Retireraient bientôt leur premier témoignage.

PAULET.

Ainsi nos ennemis, qui sur nous ont les yeux
 Vont répandre à l'envi mille bruits odieux.

BURLEIGH.

Comme vous je le crains; mais elle ne peut vivre.
 Non: il faut que la reine ou tombe ou s'en délivre.
 Et c'est là sa douleur! et c'est là le tourment
 Qui d'un doute odieux l'assiège incessamment,
 Qui, le jour et la nuit, la poursuit, l'inquiète.
 On voit dans tous ses traits sa souffrance secrète.

Elle craint de parler, et sa bouche se tait;
 Mais je lis dans ses yeux, et son regard muet
 Semble dire: Ai-je encore un serviteur fidèle
 Qui m'arrache à la peine également cruelle,
 Ou de livrer mon peuple à des malheurs nouveaux,
 Ou de livrer mon sang à la main des bourreaux?

PAULET.

A ce soin douloureux nul ne peut la soustraire;
 Nul n'y peut rien changer.

BURLEIGH.

Elle croit le contraire,

Si, prompts à découvrir ses secrètes douleurs,
 La reine en son royaume avait des serviteurs...
 Attentifs...

PAULET, à part.

Attentifs!

BURLEIGH.

Dont le secret courage

Sût d'un ordre tacite entendre le langage...

PAULET, à part.

Ciel!

BURLEIGH.

Qui, lorsque le crime à leurs mains est livré,
 Ne le gardassent pas comme un trésor sacré.

PAULET.

La gloire de ma reine est si belle et si pure,
 Son auguste renom sans tache et sans souillure
 Est sans doute un trésor qu'on ne peut hasarder,
 Et que ses serviteurs ne sauraient trop garder.

BURLEIGH.

Quand la reine en vos mains livra ce ministère,
Ou pensait...

PAULET.

On pensait, ou du moins je l'espère,
Qu'en de plus pures mains ne pouvait être mis
Le dépôt que la reine à ma garde a commis.
Laissez-moi croire encor que ma noble maîtresse
Compta sur mon honneur, et non sur ma bassesse.

BURLEIGH.

Le véritable honneur ne connaît qu'une loi ;
Et c'est d'être fidèle à l'état plus qu'à soi.
Aux vulgaires regards ce qui paraît un crime,
Vu d'un regard plus haut, souvent est légitime.
Paulet, la politique a ses vertus à part.

Du moins vous permettrez, en épargnant Stuart,
Que, s'il le faut...

PAULET.

Milord! ma demeure est sacrée.
Jamais un meurtrier n'en touchera l'entrée.
Tant que Stuart ici verra couler ses jours,
Un meurtrier jamais ne tranchera leur cours
Vous êtes établis pour prononcer sur elle ;
Prononcez : obtenez sa sentence mortelle ;
Et lorsqu'à l'échafaud il lui faudra marcher,
Sa sentence à la main qu'on vienne la chercher ;
Mes portes s'ouvriront. Mais, commise à ma garde,
Ce soin plus que jamais jusque-là me regarde ;
Et, d'un double devoir également jaloux,
Je vous répondrai d'elle, et lui réponds de vous.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LEICESTER, PAULET, MORTIMER, SEYMOUR ; PLUSIEURS SEIGNEURS DE LA SUITE D'ÉLISABETH, dans le fond de la scène.

LEICESTER, à Paulet.

Oui, la reine elle-même arrive avec sa suite.
Jusqu'à Fotheringay par la chasse conduite,
Elle veut un moment chez vous se reposer.
Vous, pour la recevoir faites tout disposer,
Et, dans l'empressement d'un serviteur fidèle,
Vers la forêt prochaine allez au-devant d'elle.
Allez.

(Paulet et les seigneurs sortent.)

J'ai triomphé. Tout succède à mes vœux.
Cher Seymour, doutes-tu qu'arrivée en ces lieux,
A voir sa prisonnière enfin je ne l'entraîne ?
Dispose cependant la garde de la reine ;
Et, non loin de ce lieu, qu'attentif et discret
Ton zèle au moindre avis se tienne toujours prêt.

SEYMOUR.

Milord, je vous dois tout, mes biens, mon rang, ma vie :
Comptez sur moi.

LEICESTER.

J'y compte.

SCÈNE II.

MORTIMER, LEICESTER.

MORTIMER.

Il est seul.

LEICESTER.

O Marie!

Ce jour peut mettre un terme à ta longue prison.
Leicester est ici.

MORTIMER.

Milord.

LEICESTER.

Que me veut-on ?

Quoi ! c'est vous, Mortimer ?

MORTIMER.

Mes traits... Après cinq ans d'absence,

LEICESTER.

Vous en ce lieu ! vous, revenu de France !

MORTIMER.

Depuis sept jours.

LEICESTER.

D'où vient ce regard inquiet ?

MORTIMER.

Nous sommes seuls ici ?

LEICESTER.

Pourquoi tant de secret ?

MORTIMER.

Nous en avons besoin.

LEICESTER.

Que me voulez-vous dire ?

MORTIMER.

Une reine captive en ce château respire.

LEICESTER.

Eh bien ?

MORTIMER.

Puis-je à vos yeux sans crainte me livrer ?

LEICESTER.

Mais sans crainte à mon tour puis-je en vous m'assurer ?

MORTIMER.

Croyez-en cette bague, et celle qui m'envoie.

LEICESTER.

Parlez bas, Mortimer, gardez qu'on ne nous voie.

Quoi, Marie elle-même !

MORTIMER.

Elle m'adresse à vous.

Elle veut que son sort se décide entre nous.

Seul, je puis en ce lieu près d'elle m'introduire,

Et de tous vos desseins je suis prêt à l'instruire.

Mais, milord, je m'étonne, et je ne comprends pas

Comment ce Leicester, ardent à son trépas,

Ce puissant favori, son oppresseur, son juge,

Est celui que Marie a choisi pour refuge.

LEICESTER.

Mortimer. . Mais d'abord, parlez, quel intérêt

A suivre son parti vous excite en secret ?

MORTIMER.

Quel intérêt , milord , dans son parti m'entraîne ?
Celui que prend la France à son ancienne reine ,
Celui du roi son frère , et des princes lorrains ,
Qui daignent confier son salut à mes mains :
Quel intérêt ? celui de la foi catholique
Qui rejette du trône une reine hérétique ,
De cette ardente foi qui brûle dans mon sein ,
Et fit naître , et nourrit , et guide mon dessein :
Quel intérêt ? celui de ma chère patrie
Par une usurpatrice indignement flétrie ;
Celui de tant d'amis , de tant de jeunes cœurs ,
De Marie en secret généreux défenseurs ,
Qui ne veulent , pour prix d'un dévouement fidèle ,
Que vivre , que combattre et que mourir pour elle .
Voilà quel intérêt m'excite et me conduit .

LEICESTER.

Donnez-moi votre main . Déjà j'étais instruit
Que vous avez de Rome embrassé la croyance .
Pardonnez , Mortimer , un peu de défiance ;
En cette cour jalouse , entouré d'ennemis ,
Quelque soupçon d'abord a pu m'être permis ;
Mais je puis désormais dépouiller toute feinte :
A l'ami de Stuart je me livre sans crainte .
Ma conduite présente étonne vos esprits ,
Et d'un tel changement vous paraissez surpris .
Non , non , je ne suis point ennemi de la reine ;
Non , pour elle jamais je n'ai senti de haine ;
Et même , ainsi que tous , vous avez pu savoir
Que son hymen un jour a tenté mon espoir .
Je l'aimai , Mortimer ; que dis-je ? éloigné d'elle ,
Mon cœur en cette cour lui fut long-temps fidèle .
Mais quel homme toujours peut répondre de soi ?
Par les événemens entraîné malgré moi ,
L'éclat d'Élisabeth , la faveur , la puissance
Ont vers un autre but tourné mon espérance .
Vous ne connaissez pas , ignorez-le toujours ,
Quelles séductions habitent dans les cours ;
Vous ne connaissez pas l'influence inouïe
Qu'exerce Élisabeth sur sa cour éblouie ;
L'amour et le respect qu'elle commande à tous ,
Les princes subjugués , les rois à ses genoux ,
Des courtisans muets la craintive contrainte ;
Eh bien , tout cet éclat , ces respects , cette crainte ,
La fière Élisabeth s'en paraît à mes yeux ,
D'un monde adorateur me reportait les vœux ,
Soumettait à moi seul toutes les renommées ;
Souverain de sa cour et chef de ses armées ,
Jeune , et , je l'avouai , peut-être ambitieux ,
Comment d'un tel combat sortir victorieux ?
Avec tout l'univers je fus soumis moi-même .
Marie en vain de loin n'offrait un diadème :
Je vis alors , je vis avec plus de froideur
Sa beauté , sa jeunesse et même sa grandeur ;
Et , d'un plus haut hymen caressant la chimère ,
J'élevai mes regards au trône d'Angleterre .

MORTIMER.

Jusques à ce moment j'avais même pensé
Qu'au trône votre espoir n'avait pas renoncé .
Chaque pas en effet semblait vous y conduire .

LEICESTER.

Long-temps cette apparence a trop su me séduire .
Et maintenant enfin , après dix ans perdus ,
Après dix ans amers de respects assidus ,
De pénibles devoirs , d'une dure contrainte....
Ah ! Mortimer , il faut que je parle sans feinte ,
Il faut qu'à vos regards , de chagrins consumé ,
Je soulage mon cœur trop long-temps comprimé .
On me croyait heureux ! on enviait ma vie !
Ah ! si l'on connaissait le sort que l'on m'envie ,
Depuis que , poursuivant de trompeuses lueurs ,
Je me suis laissé prendre à l'appât des grandeurs ,
Livré par ma fortune à la haine publique ,
Esclave d'une femme altière et despotique ,
Soumis à son caprice , et jouet incertain ,
Tantôt de son amour , tantôt de son dédain ;
Outragé , soupçonné , persécuté sans cesse
Par sa sévérité comme par sa tendresse ;
Ah Dieu ! jusqu'à ce jour ai-je pu le souffrir !
Et quand je touche au but qu'elle semblait m'offrir ,
Prêt à cueillir le fruit de dix ans de constance ,
Je vois en d'autres mains passer ma récompense ;
Un autre devant moi l'emporte , et Médicis
Au trône des Anglais met son troisième fils !

MORTIMER.

J'entends . Quand de vos vœux Élisabeth se joue ,
Quand , au vent de la cour , votre fortune échoue ,
Cherchant quelque débris qui vous conduise au port ,
Vous voulez à Stuart rattacher votre sort .
Un trône vous échappe , il vous en faut un autre ;
Et je comprends , milord , quel amour est le vôtre .

LEICESTER.

Certes , si de ces murs je la sauve une fois ,
Je puis au trône anglais faire valoir ses droits .
Élisabeth enfin me dédaigne et m'offense ;
J'ai du pouvoir peut-être , et plus que l'on ne pense .
Mais , quels que soient enfin mon espoir et mes vœux ,
Vers Marie en effet j'ai reporté les yeux .
Si j'ai pu la trahir dans les temps de sa gloire ,
Du fond de sa prison , trop chère à ma mémoire ,
L'image de Marie avec tous ses attraits
Vint se montrer à moi plus belle que jamais .
La pitié l'entourait encor de plus doux charmes ;
Je plaignis ses beaux jours écoulés dans les larmes ;
Et , par son malheur même à mon amour rendu ,
Je sentis quel trésor mon cœur avait perdu .
D'un œil épouvanté je mesurai l'abîme
Où tombait sans secours cette tendre victime .
Alors s'éveille en moi l'espoir de la sauver .
Au trépas qui l'attend je saurai l'enlever .
J'ai su déjà , j'ai su par une main fidèle
Lui transmettre l'espoir que je fonde sur elle ;
Et Marie , acceptant mes secours et ma foi ,
Permet que , la sauvant , je la sauve pour moi .

MORTIMER.

Pour vous ! Entre vos mains elle mettrait sa vie !
Pour vous ! Et c'est ainsi que vous l'avez servie !
Pourquoi vous a-t-on vu presser son jugement ?
Comment est-il scellé de votre assentiment ?
Vous-même avez des pairs consacré l'injustice :

En se livrant à vous elle marche au supplice ;
La sentence est rendue.

LEICESTER.

Ah ! ne m'accusez pas ;
J'ai dû dans le conseil souscrire à son trépas.
En faveur de Stuart ma voix seule élevée,
Du fatal jugement ne l'aurait pas sauvée ;
Et je perdais ainsi l'ascendant qu'en secret
J'emploie à la soustraire à l'homicide arrêté.
J'ai dû craindre Burleigh, ses soupçons et sa haine.
Mais j'agis cependant sur l'esprit de la reine.
Croyez-vous aujourd'hui qu'un hasard incertain
Ait dirigé ses pas vers ce château lointain !
De Leicester ici reconnaissez l'ouvrage.
J'ai moi-même à la reine inspiré ce voyage.
J'ai choisi pour la suivre, entre ses courtisans,
Des seigneurs, de Marie en secret partisans,
Seymour, de mes desseins discret dépositaire,
Murray, surtout Melvil, cet Écossais austère,
De qui l'âge et le rang et la haute vertu
En faveur de Marie ont toujours combattu.
Bien qu'il soit Écossais et suive l'ancien culte,
Élisabeth l'estime et souvent le consulte,
D'autant mieux écouté, que ce noble vieillard
A loin d'elle deux fois écarté le poignard.

MORTIMER.

Mais que prétendez-vous ?

LEICESTER.

Faut-il donc vous le dire ?

Une fois arrivée où j'ai dû la conduire,
A voir Marie enfin je saurai l'entraîner.
Elle se flatte en vain et croit me dominer ;
Sur son esprit altier je connais mon empire ;
Et pour nous en secret elle-même conspire.

MORTIMER.

Comment ?

LEICESTER.

Sans s'en douter elle agit devant moi.

Je lis dans ses desseins, je les sais, je les voi.
De Stuart dans les fers, sur le trône envieuse,
La reine est de la voir en secret curieuse ;
Et, malgré l'apparence, elle n'ignore pas
Pourquoi vers ce château j'ai dirigé ses pas.
Elle hésite, elle n'ose, elle unit dans son ame
L'audacieux despote et la timide femme ;
A mes vœux, non aux siens, elle feint de céder,
Et ce qu'elle a voulu semble me l'accorder.

MORTIMER.

D'un pareil entretien que devons-nous attendre ?

LEICESTER.

Qu'à l'attrait de Marie elle pourra se rendre ;
Ou du moins désormais, sans se déshonorer,
A la rigueur des lois ne pourra la livrer.
Je tends à sa clémence un piège inévitable.
L'aspect du souverain porte grace au coupable.

MORTIMER.

Si l'entrevue enfin ne laisse dans son cœur
Que d'un orgueil jaloux l'inflexible rigueur,
Que ferez-vous ?

LEICESTER.

Alors nous trouverons peut-être

Des moyens plus puissans qu'on vous fera connaître.

MORTIMER.

Ces moyens sont trouvés.

LEICESTER.

Quoi !...

MORTIMER.

J'attends votre appui.

LEICESTER.

Que dites-vous ? Stuart...

MORTIMER.

Je la sauve aujourd'hui.

LEICESTER.

O ciel ! vous m'effrayez, vous voulez...

MORTIMER.

Oui, sans doute,

M'ouvrir jusque vers elle une sanglante route.

Mes amis sont tout prêts.

LEICESTER.

Vous avez des amis,

Confidens du secret à votre foi commis ?

MORTIMER.

Et qui tous ont juré de mourir pour leur reine.

LEICESTER.

Malheureux ! dans quel gouffre avec eux il m'entraîne !

Vous avez des amis qui savent mon secret ?

MORTIMER.

Ne craignez rien ; sans vous j'ai conçu ce projet ;

Et j'eusse encor, sans vous, accompli l'entreprise,

Si l'on n'eût commandé qu'elle vous fût soumise.

LEICESTER.

Ainsi, quand vous formiez ce complot hasardeux,

Mon nom n'a pas été prononcé devant eux ?

MORTIMER.

Non, non ; mais quels discours. Quoi ! vous aimez Marie,

Quoi ! vous gagnez un trône en lui sauvant la vie.

Et quand, pour la soustraire à son prochain trépas,

Des amis imprévus vous proposent leurs bras,

Vous témoignez du trouble et non pas de la joie !

LEICESTER.

Suivons, pour la sauver, une plus sûre voie.

La hâte est dangereuse.

MORTIMER.

Et la lenteur l'est plus.

LEICESTER.

C'est chercher follement des hasards superflus

MORTIMER.

Vous voulez son hymen, mais nous, sa délivrance

LEICESTER.

Vous montrez trop d'ardeur.

MORTIMER.

Et vous, trop de prudence.

LEICESTER.

Je vois tous les périls.

MORTIMER.

Moi, je sais les braver.

LEICESTER.

On peut se perdre ainsi.

MORTIMER.

Mais on peut la sauver.

LEICESTER.

Norfolk la sauva-t-il par un semblable zèle ?

MORTIMER.

Il a montré du moins qu'il était digne d'elle

LEICESTER.

Ce n'est pas en mourant que l'on peut la servir.

MORTIMER.

La servirons-nous mieux en craignant de mourir ?

LEICESTER.

Jeune femme !... où vous entraîne un aveugle délire ?
 En quels lieux êtes-vous ? voyez ; qu'osez-vous dire ?
 Des trames ! des complots ! savez-vous qu'en ces lieux
 Partout autour de nous sont d'innombrables yeux ?
 Connaissez-vous la reine et sa toute puissance ?
 Savez-vous que l'on tremble à sa seule présence ?
 Qu'il n'est pas de complet d'ombres environné
 Que son œil pénétrant n'ait d'abord deviné ?
 On vient. Nous nous verrons. Contenez ce courage.
 Hâtez-vous. Composez votre air, votre visage ;
 Et gardez que ce front, malgré vous indiscret,
 Aux regards attentifs ne dise mon secret.

SCÈNE III.

MORTIMER, MELVIL, LEICESTER, ÉLISABETH, BURLEIGH, PAULET, DAMES D'HONNEUR, COURTISANS, PAGES, etc.

BURLEIGH.

Madame, pardonnez si je puis vous déplaire :
 En quel lieu venez-vous ? et qu'y venez-vous faire ?
 Quel courtisan perâde, en un moment pareil,
 A mis dans votre sein un semblable conseil ?
 Voulez-vous à Marie accorder votre vue
 Quand la mort sur sa tête est déjà suspendue ?
 Vous n'achèverez pas ; je n'y puis consentir.
 Non, non, quelque pitié que vous puissiez sentir,
 Croyez-en un sujet depuis trente ans fidèle,
 L'intérêt de l'état doit parler plus haut qu'elle.
 Marie est condamnée, elle appartient aux lois.

ÉLISABETH.

Qui vous dit qu'en ce lieu me conduise mon choix ?
 Que je vienne la voir ; que, moins que vous sévère,
 Je veuille de sa lettre écouter la prière ?
 Toutefois, en lisant sa plainte et ses malheurs,
 L'avourai-je ? mes yeux se sont mouillés de pleurs.
 Voilà donc le séjour de la triste Marie !
 Celle que la fortune a d'abord tant chérie,
 Qui du trône de France avait le cœur si vain,
 Qui croyait réunir trois sceptres en sa main,
 Dans quel abaissement elle est précipitée !
 Jusqu'au fond de mon cœur je me sens attristée,
 Quand je songe au néant des fragiles grandeurs,
 Que je vois le destin éteindre nos splendeurs,
 Et les terribles coups que sa justice apprête,
 Tomber sur ma maison, et si près de ma tête.

MELVIL.

Reine, la voix de Dieu vous parle en ce moment.
 Suivez de votre cœur ce secret mouvement ;
 Faites paraître aux yeux de votre prisonnière,
 Dans la nuit du cachot, un ange de lumière.
 Vainement si près d'elle on arrête vos pas ;
 Vainement, quand votre ame abjure son trépas,
 L'adroite flatterie avec un front austère
 Vous en rend responsable à toute l'Angleterre :

Déclarez que le sang à vos yeux fait horreur,
 Que vous voulez sauver les jours de votre sœur ;
 Montrez enfin, montrez, hautement équitable,
 Au conciliateur sinistre un courroux véritable,
 Madame ; et vous verrez disparaître à l'instant
 Cette nécessité dont on vous parle tant.
 La justice soudain changera de langage.
 Mais ne croyez que vous. Achetez votre ouvrage :
 Allez voir votre sœur. Hélas ! vos yeux jamais
 De son visage encor n'ont aperçu les traits ;
 Rien ne parle en faveur d'une femme inconnue ;
 Vous aurez pardonné lorsque vous l'aurez vue.
 Je la confie au cœur de votre majesté.
 Le ciel à votre sexe a donné la bonté ;
 Que ce royaume heureux s'aperçoive , madame,
 Que la main qui le guide est celle d'une femme.
 Lorsque ses fondateurs autrefois ont permis
 Que le sceptre des rois aux reines fût commis,
 Sans doute ils ont voulu, j'en crois mon espérance,
 A côté du pouvoir faire asseoir la clémence.

ÉLISABETH.

Il suffit. Je voudrais remplir tout votre espoir.
 L'Angleterre m'impose un sévère devoir.
 Je tâcherai d'unir, si Dieu ne m'abandonne,
 Les droits de la clémence et ceux de ma couronne :
 Les plus justes pour moi seront les plus sacrés.
 Qu'on me laisse un instant. Leicester, demeurez.

SCÈNE IV.

LEICESTER, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Vous paraissiez rêveur.

LEICESTER.

Moi !

ÉLISABETH.

Vous, comte.

LEICESTER.

Peut-être,

Madame, ai-je en effet quelque sujet de l'être.

ÉLISABETH.

Que dites-vous !

LEICESTER.

Hélas !

ÉLISABETH.

Pourquoi soupirez-vous ?

LEICESTER.

Vous me le demandez, quand bientôt un époux
 Au cœur d'Élisabeth doit occuper ma place,
 Que d'un si long respect le souvenir s'efface,
 Que l'heureux due d'Anjou, succédant à mes droits,
 Va près de vous s'asseoir au trône de nos rois !

ÉLISABETH.

Je pourrais, comme amie, entendre ce langage,
 Et gémir d'un hymen où mon peuple m'engage,
 Si, forcée à contraindre un sentiment trop doux,
 Je n'avais, comme reine, à me plaindre de vous.

LEICESTER.

De moi !

ÉLISABETH.

Dans quel séjour m'avez-vous entraînée ?
 Comment, sans le vouloir, m'y trouvé-je amenée ?

Quel est votre dessein ? qu'avez-vous prétendu ?
Ce que m'a dit Burleigh, vous l'avez entendu ?
Bientôt toute la cour va percer ce mystère ;
Bientôt mes ennemis vont dire à l'Angleterre
Que sa reine, en un lieu dont tout dût l'écarter,
Au malheur d'une reine est venue insulter.
Est-ce ainsi qu'un sujet de ma gloire se joue ?

LEICESTER.

Madame, avec franchise il faut que j'avoue ;
Oui, je forçai vos vœux, oui, j'entraînai vos pas,
Oui, moi seul j'ai tout fait : je ne m'en défends pas.
Punissez un dessein qui vous serait contraire ;
Mais s'il peut être utile, ou plutôt nécessaire,
Si tous vos intérêts paraissent l'approuver,
Ne le punissez pas, et daignez l'achever.
L'Europe en ce moment vous regarde attentive.
Quand la hache des lois attend votre captive,
Vous devez vous défendre au moins de leur rigueur,
Montrer que vers Marie inclinait votre cœur,
Qu'à la plaindre en secret la pitié vous entraîne,
Qu'enfin vous êtes saur en même temps que reine.

ÉLISABETH.

C'est lui porter sa grace, et je n'y puis songer.

LEICESTER.

Eh ! madame, au pardon qui vous veut obliger ?
Loin que sa grace ainsi vous puisse être ravie,
En pouvez-vous donc moins disposer de sa vie ?
A Londres, dans ces murs, en public, en secret,
D'autant plus libre alors d'accomplir son arrêt,
Que la démarche même où je veux vous résoudre
De la rigueur des lois invite à vous absoudre.
Que dis-je ? que Stuart, captive pour toujours,
Doive à votre pitié de misérables jours,
En serait-elle moins sous le glaive courbée ?
Et pourquoi la frapper ? n'est-elle pas tombée ?
Ce lieu ne tient-il pas son sort enseveli ?
La véritable mort pour elle, c'est l'oubli.
Craignez que, l'entourant d'une pitié nouvelle,
Un dangereux éclat au jour ne la rappelle.
Vous connaissez le peuple : il est accoutumé
A s'unir au parti qui lui semble opprimé ;
Il aime en son triomphe à troubler la puissance ;
Le malheur à ses yeux devient de l'innocence.
Vous le dirai-je enfin avec sincérité ?
Dans une femme on blâme une stricte équité ;
Et l'on croit peu surtout qu'elle soit légitime,
Alors qu'une autre femme en tombe la victime.

ÉLISABETH.

Peuple injuste en effet ! téméraires discours
Dont il ose juger la conduite des cours !
Moi ! d'un jaloux dépit je poursuis donc Marie !
J'ai donc quelque sujet de lui porter envie !
Certes, quand votre voix pour sa cause combat,
Quand, du milieu des fers, sous le sort qui l'abat,
E le lutte avec moi d'audace et de puissance,
Et jusque dans ma cour étend son influence,
Peut-être avec raison, jalouse de son art,
Je puis porter envie à l'heureuse Stuart.
A surpasser les rois quand j'applique mon ame,
Elle n'a point tenté d'être plus qu'une femme ;
Elle s'est tout permis, et n'a rien respecté

Des sévères devoirs que suit la royauté ;
Du monde cependant elle obtient les suffrages ;
Elle séduit, on l'aime, on l'entoure d'hommages ;
J'entends, moi-même enfin j'ai honte à l'avouer,
Mes propres courtisans devant moi la louer.
Pleine de tant d'orgueil, quel triomphe pour elle !

LEICESTER.

Osez donc l'en punir. L'occasion est belle,
Madame ; et contentant ce désir curieux
Qui, même à votre insu, vous amène en ces lieux,
Venez, à votre aspect que tant d'éclat décore,
Voir tomber cet orgueil qui la soutient encore.
C'est assez la punir que paraître à ses yeux ;
Pour elle le trépas serait moins odieux
Que l'aspect de ce front où la beauté rayonne,
Que pare la vertu, que la gloire environne.
Oh ! si dans sa prison j'eusse entraîné vos pas,
Il m'eût été bien doux, je ne m'en défends pas,
De vous placer brillante à côté de Marie,
D'opposer votre éclat à sa beauté fiévreuse,
De voir votre triomphe, et dans ses yeux confus,
L'aveu de ses attraits par les vôtres vaincus.
Votre présence ainsi, tant de fois demandée,
Pour son supplice encor lui serait accordée.

ÉLISABETH.

Leicester, sur mon cœur quel est votre pouvoir !
Mais Burleigh a raison ; je ne dois pas la voir.

LEICESTER.

Burleigh... sans doute il songe au bien de cet empire ;
Mais est-il donc le seul que votre gloire inspire ?
N'êtes-vous rien vous-même ? et ce point de l'état
Doit-il être réglé par la raison d'état ?
D'ailleurs, cette démarche et noble et politique
Peut vous concilier l'opinion publique ;
Et, quand l'opinion ne l'approuverait pas,
On ne croira jamais, après ce premier pas,
Qu'au séjour de Marie en secret entraînée,
Vous soyez, sans la voir, à Londres retournée.

ÉLISABETH.

Mais la voir, Leicester, serait lui pardonner ?

LEICESTER.

C'est à votre cœur seul à vous déterminer.

ÉLISABETH.

Sais-je ce que je veux ? sais-je ce que m'ordonne ?
Mon repos, mon salut, celui de ma couronne ?
Et convient-il enfin qu'au fond d'une prison
Je contemple le deuil de ma propre maison ?

LEICESTER.

Non, votre ame est trop belle, elle est trop généreuse :
Non, ne la voyez pas dans sa tour ténébreuse.
Qu'on ouvre le château ; que Marie à son gré
Parcoure les jardins dont il est entouré,
Là, vous pourriez la voir ; et là, sans que personne
D'avoir cherché sa vue en effet vous soupçonne,
Vous pas comme au hasard rencontreront les siens ;
Seul je serai présent à tous vos entretiens.
Ah ! j'ai lu dans vos yeux, compris votre pensée,
Entendu le désir dont votre ame est pressée.
Achevez : un seul mot, elle est à vos genoux.

ÉLISABETH.

Eh bien ! vous le voulez ? je m'abandonne à vous.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MARIE, ANNA.

ANNA.

Modérez de vos pas l'empressement extrême.
Je ne vous connais plus ; revenez à vous-même.
Où courez-vous, madame ?

MARIE.

Ah ! laisse-moi jouir

D'un bonheur que je crains de voir s'évanouir.
Laisse mes libres pas errer à l'aventure.
Je voudrais m'emparer de toute la nature.
Combien le jour est pur ! que le ciel est serein !
Ne sommeillé-je pas ? n'est-ce qu'un songe vain ?
A mon cachot obscur suis-je en effet ravie ?
Suis-je de mon tombeau remontée à la vie ?
Ah ! d'un air libre et pur laisse-moi m'enivrer.

ANNA.

Madame, où votre esprit se va-t-il égarer ?
Hélas ! la liberté ne vous est pas rendue ;
La prison seulement s'ouvre plus étendue.

MARIE.

Eh bien, épargne-moi de trop barbares soins ;
Et si ce n'est qu'un songe, ah ! laisse-moi du moins,
Soulevant un moment ma chaîne douloureuse,
Rêver que je suis libre et que je suis heureuse.
Ne respiré-je pas sous la voûte des cieux ?
Un espace sans borne est ouvert à mes yeux.
Vois-tu cet horizon qui se prolonge immense ?
C'est là qu'est mon pays ; là l'Écosse commence.
Ces nuages errans qui traversent le ciel
Peut-être hier ont vu mon palais paternel.
Ils descendent du nord, ils volent vers la France.
Oh ! saluez le lieu de mon heureuse enfance !
Saluez ces doux bords qui me furent si chers !
Hélas ! en liberté vous traversez les airs.

ANNA.

Madame !

MARIE.

Je ne sais, mais de ma délivrance,
En revoquant le ciel, j'ai repris l'espérance.

ANNA.

Dans votre aveuglement, vous n'apercevez pas
Que de loin en secret on surveille vos pas.

MARIE.

Non, ce n'est pas en vain, mon cœur me le présage,
Que de la liberté l'on me rend quelque usage.
Crois-moi, ma chère Anna, cette simple faveur
Me mène par degrés vers un plus grand bonheur ;
J'y sens de Leicester la main puissante et chère.
Ma prison chaque jour deviendra moins sévère,
Ma liberté plus grande et mes liens plus doux,
Jusqu'au jour où lui-même il doit les rompre tous.

ANNA.

Je voudrais l'espérer ; mais j'ai peine à comprendre
Qu'après l'arrêt fatal qu'on vient de nous apprendre
Libre...

MARIE.

Entends-tu ces sons et ces lointaines voix
Dont la chasse bruyante à rempli tous les bois ?
Anna, les entends-tu ? Que ne puis-je sans guide
M'élançant tout-à-coup sur un coursier rapide !
Que ne suis-je emportée à travers les forêts !
Ces sons tristes et doux ont ému mes regrets ;
Ils m'ont soudain rendue aux monts de ma patrie.

SCÈNE II.

PAULET, MARIE, ANNA.

PAULET.

Eh bien ! madame, enfin votre attente est remplie.
Avec empressement je dois vous annoncer
Une insigne faveur où vous n'osiez penser.

MARIE.

Comment !

PAULET.

Entendez-vous dans la forêt prochaine
Ces sons ?

MARIE.

Vous m'effrayez.

PAULET.

C'est la reine.

MARIE.

La reine !

PAULET.

Vous la verrez : vos vœux sont enfin exaucés.

ANNA.

Que faites-vous, madame ? Eh quoi, vous pâlissez !

PAULET.

N'avez-vous pas vous-même imploré sa présence ?
Rassemblez maintenant toute votre éloquence ;
Vous en aurez besoin.

MARIE.

Je ne puis, sauvez-moi ;

Je sens mon cœur saisi d'un invincible effroi.
Contre elle désormais où trouver un refuge ?
Reutrons.

PAULET.

Restez, madame ; attendez votre juge.

SCÈNE III.

PAULET, MELVIL, MARIE, ANNA.

MELVIL.

Madame !

MARIE.

Vous, Melvil ? Me trompé-je ? c'est vous !

MELVIL.

Reine, permettez-moi d'embrasser vos genoux.

MARIE.

Votre aspect me remplit et de trouble et de joie.

MELVIL.

En quel temps, en quel lieu faut-il que je vous voie !

MARIE.
Élisabeth enfin prend donc pitié de moi !

MELVIL.
J'ose le croire.

MARIE.
Ami, dont la constante foi
Au milieu de sa cour me demeure fidèle,
Vous que mon intérêt seul arrête auprès d'elle,
Parlez, qu'apportez-vous !

MELVIL.
Partagez mon espoir.

MARIE.
Quoi !...

MELVIL.
La reine est ici.

MARIE.
Je ne veux pas la voir.

MELVIL.
J'ai dû vous avertir, de peur que sa présence
Ne surprit tout-à-coup votre âme sans défense.

MARIE.
Souvent cette entrevue occupa mon esprit ;
Dans ma triste prison souvent je me suis dit
Les discours qu'à ma sœur je devais faire entendre ;
J'empruntais à ma voix son accent le plus tendre :
Je savais dans mon cœur émuovoir sa pitié ;
Mais elle va paraître, et tout est oublié.
Je ne retrouve en moi que haine, que vengeance,
Que souvenirs amers de ma longue souffrance.
Tous mes doux sentimens m'échappent à la fois.

MELVIL.
Grand Dieu ! que dites-vous ?

MARIE.
Melvil, je l'aperçois ;
Vainement aujourd'hui ma prison s'est rouverte.
Avec cet entretien j'ai demandé ma perte.
Non, jamais, en effet, nous ne devions nous voir ;
Et d'unir nos deux cœurs rien n'aura le pouvoir.
Non, trop profondément cette âme fut blessée ;
J'ai trop souffert.

MELVIL.
Quittez cette dure pensée.
Oubliez tous les maux que vous avez soufferts ;
Ne songez qu'à l'instant qui peut briser vos fers.
Aux mains d'Élisabeth est la toute-puissance.
N'invoquez pas vos droits, invoquez sa clémence ;
Votre sort, votre vie en dépend désormais.
Madame, abaissons-nous.

MARIE.
Devant elle ! jamais.

MELVIL.
En entrant dans ce lieu son âme s'est éteinte ;
De véritables pleurs obscurcissaient sa vue.

MARIE.
Elle vient, et Burleigh sans doute vient aussi !

MELVIL.
Le comte Leicester seul l'accompagne ici.

MARIE.
Leicester l'accompagne !

MELVIL.
Ou plutôt il l'amène.

MARIE.
Ah ! je le savais bien !

MELVIL.
Comment !

PAULET.
Voici la reine.

SCÈNE IV.

PAULET, MELVIL, ÉLISABETH, LEICESTER, MARIE, ANNA, SUITE D'ÉLISABETH.

ÉLISABETH, à un officier.
Oui, je partirai seule, et je veux éviter
La foule sur mes pas ardente à se porter.
Allez, et que ma suite à Londres me devance.
(Elle s'adresse à Melvil, et attache ses yeux sur Marie.)
Ce peuple en son amour a trop de véhémence,
De trop d'idolâtrie il suit ses souverains ;
On honore ainsi Dieu, mais non pas les humains.

MARIE, appuyée sur Anna, se relève à ces derniers mots ; et ses regards rencontrant le regard fixe d'Élisabeth, elle tressaille, et se rejette avec terreur sur le sein d'Anna.
Ah ! ce regard glacé m'a peint toute son âme.

ANNA, bas.
Sachez vous contenir.

MELVIL, à part.
Dieu !

ÉLISABETH.
Quelle est cette femme ?
(Il se fait un moment de silence.)
Vous ne répondez pas ?

LEICESTER.
Ces murs devant vos yeux
Parlent au lieu de nous et vous répondent mieux.

ÉLISABETH.
Qu'entends-je ? on aurait pu... Quel est le téméraire ?

LEICESTER.
Madame, il n'est plus temps de vous montrer sévère ;
Et puisqu'enfin il sort amène ici vos pas,
Au vœu de votre cœur ne vous dérobez pas.

MELVIL.
Oui, Dieu dans ce séjour vous a seul amenée.
Tournez, tournez les yeux vers cette infortunée
Prête à s'évanouir à votre auguste aspect.
(Marie rassemble ses forces pour marcher vers Élisabeth ; mais elle s'arrête toute tremblante à moitié chemin. Ses traits laissent voir le combat violent de son âme.)

ÉLISABETH.
Eh quoi ! qui me parlait de remords, de respect ?
Je ne vois qu'une femme audacieuse et fière
Que son abaissement rend encor plus altière.

MARIE.
Eh bien ! il faut se rendre, et je veux m'y forcer.
A ce dernier opprobre il me faut abaisser.
Fuis, impuissant orgueil de mon âme trop vaine ;
Allons à ses genoux prosterner une reine ;
Allons, sans souvenir des maux que j'ai soufferts,
M'incliner devant celle à qui je dois mes fers.
Le ciel a prononcé, ma sœur, et je dois croire

Qu'il vous a justement accordé la victoire ;
Ses décrets à nos yeux cachent leur profondeur,
Et j'adore la main qui fit votre grandeur.
Mais suivez maintenant votre ame généreuse,
Reine ; ne laissez pas votre sœur malheureuse,
Tremblante à vos genoux, vous supplier en vain ;
Et, pour la relever, tendez-lui votre main.

ÉLISABETH.

Le ciel, juste entre nous, vous met à votre place.
Soustraite à vos fureurs, je dois lui rendre grâce
De n'avoir pas permis, que subissant vos lois,
On me vit à vos pieds, comme aux miens je vous vois.

MARIE.

Songez aux changemens des fortunes humaines.
Souvent il n'est qu'un pas du trône dans les chaînes.
Vous fûtes malheureuse et prisonnière un jour :
Craignez du sort vengeur le sévère retour.
Un Dieu réside au ciel, qui punit l'arrogance.
Redoutez-le ce Dieu, dont la toute-puissance
Devant ces nobles lords me courbe à vos genoux ;
En m'honorant enfin vous-même honorez-vous,
Et ne profanez pas la gloire de deux reines,
Et le sang des Tudor qui coule dans nos veines.
Je n'ai plus qu'un espoir. Le salut de mes jours
Peut-être en ce moment dépend de mes discours.
Que ce cœur ne soit pas comme un roc insensible
Qu'en fuyant le naufrage on trouve inaccessible.
Tant que d'un œil sur moi sévèrement fixé
Tombera ce regard immobile et glacé,
Comment pour vous prier trouverai-je un langage ?
Ne m'ôtez pas du moins cet horrible courage.

ÉLISABETH.

Et que me direz-vous ? Je consens à vous voir ;
D'une indulgente sœur je remplis le devoir ;
Je veux bien oublier que je suis offensée ;
Je cède à la pitié dont je me sens pressée.
On m'en pourra blâmer ; car vous n'ignorez pas
Qui l'on a vu trois fois conspirer mon trépas.
(Élisabeth s'est rapprochée de Marie ; les deux lords
restent à l'écart.)

MARIE.

Par où commencerai-je ? et comment à ma bouche
Prêterai-je un discours qui vous plaise et vous touche ?
Accorde-moi, mon Dieu, de ne point l'offenser !
Écoussez tous les traits qui pourraient la blesser !
Toutefois, quand d'un mot mon destin peut dépendre,
Sans me plaindre de vous, je ne puis me défendre.
Oui, vous fûtes injuste et cruelle envers moi.
Seule, sans défiance, en vous mettant ma foi,
Comme une suppliante enfin, j'étais venue ;
Et vous, entre vos mains vous m'avez retenue.
De tous les souverains blessant la majesté,
Malgré les saintes lois de l'hospitalité,
Malgré le droit des gens et la foi réclamée,
Dans les murs d'un cachot vous m'avez enfermée.
Dépouillée à la fois de toutes mes grandeurs,
Sans secours, sans amis, presque sans serviteurs,
Au plus vil dénûment dans ma prison réduite,
Devant un tribunal, moi reine, on m'a conduite ;
Enfin n'en parlons plus. Qu'en un profond oubli
Tout ce que j'ai souffert demeure enseveli.

Je veux en accuser la seule destinée.
Contre moi, malgré vous, vous fûtes entraînée ;
Vous n'êtes pas coupable, et je ne le suis pas ;
Un esprit de l'abîme, envoyé sur nos pas,
A jeté dans nos cœurs cette haine funeste,
Et des hommes méchans ont achevé le reste.
La déshonore a du glaive armé contre vos jours
Ceux dont on n'avait point invoqué le secours.
Tel est le sort des rois : leur haine en maux féconde
Enfante la discorde et divise le monde.
J'ai tout dit. C'est à vous, ma sœur, de nous juger.
Entre nous maintenant il n'est point d'étranger.
Nous nous voyons enfin. Si j'ai pu vous déplaire,
Parlez ; dites mes torts ; je veux vous satisfaire.
Ah ! que ne m'avez-vous, dès l'abord, accordé
L'entretien par mes vœux si long-temps demandé !
Nous n'aurions pas, ma sœur, en ce jour déplorable,
Une telle entrevue, et dans un lieu semblable.

ÉLISABETH.

Madame, à ma rigueur c'est vous en prendre à tort ;
De vos malheurs en vain vous accusez le sort ;
N'en accusez que vous, votre jalouse haine,
Et peut-être avant tout la maison de Lorraine.
Vous le savez, en paix nous vivions toutes deux,
Quand Guise, ce vieillard, ce pontife orgueilleux,
Non content du pouvoir que la France lui donne,
D'un œil ambitieux regarda ma couronne.
C'est lui qui de la guerre arbora le signal ;
C'est lui de qui l'orgueil à sa nièce fatal,
De ce trône à vos yeux faisant briller les charmes,
Vous fit prendre, imprudente, et mon titre et mes armes.
Pour me perdre, en effet, que n'a-t-il point tenté !
N'a-t-il point, par vous-même en secret excité,
Armé le continent, et ses rois, et ses prêtres,
Pour m'arracher un droit, reçu de mes aïcêtres,
Qu'un règne glorieux affermit à son tour,
Et que du peuple anglais a consacré l'amour ?
Naguère, gouverné par vos sourdes pratiques,
Sixte a lancé sur moi les foudres catholiques ;
Philippe préparait des foudres plus puissans ;
Mais l'Espagne, épuisée en apprêts menaçans,
De sa flotte en espoir inondant mes rivages,
Avait, dans ses calculs, oublié les orages.
J'ai triomphé. Le ciel a montré hautement
Que vos rois de son nom s'armaient injustement.
Mes sujets sont heureux ; mes provinces tranquilles ;
Je vois partout mes champs pleins de moissons fertiles ;
Mes cités, de trésors ; d'armes, mes arsenaux ;
Et mes camps, de soldats ; et mes ports, de vaisseaux.
De l'Océan du Nord je marche souveraine.
Sans doute je comprends qu'une semblable reine,
Aux yeux de Sixte-Quint ne saurait gouverner.
Je ne lui promets pas, certes, de ramener
Ces jours où le roi Jean, lâche autant que barbare,
Rendait le sceptre anglais vassal de la tiare ;
Je ne le flatte point de ramper sous ses lois
Comme y rampent Philippe et les faibles Valois ;
Fille de Henri ut, ose im ter mon père.
C'est donc une autre reine en qui l'église espère.
Il faut s'armer. Vos droits deviennent les plus saints

La guerre est impuissante ? Il faut des assassins.
On préche à des sujets, dans la chaire perlide,
Le meurtre, le parjure, enfin le régicide !
De pièges, de poignards, on entoure mes pas ;
Mais l'orgueilleux Lorrain ne triomphera pas.
Il tendait vers un but : il en atteint un autre ;
Il menaçait ma tête, et va frapper la vôtre.

MARIE.

Je suis soumise à Dieu : mais, j'en garde l'espoir,
Vous n'abuserez pas d'un semblable pouvoir.
(Ici Leicester et Melvil se rapprochent des deux reines.)

ÉLISABETH.

Qui m'en empêchera ? Qui le défend ? personne.
N'exécutez je pas ce que l'église ordonne ?
Et Guise et Charles neuf ne m'ont-ils pas appris
Quelle paix on doit faire avec ses ennemis ?
Libre, de votre foi que m'offrez-vous pour gage ?
Est-il quelques sermens dont Rome ne dégage ?
Avec une ennemie il n'est point de traité.

MARIE.

Si vous l'aviez voulu, l'aurions-nous donc été ?
Et, sans descendre enfin du trône d'Angleterre,
Que ne m'en avez-vous reconnu l'héritière ?

ÉLISABETH.

Oui, je devais sans doute, utile à vos projets,
Moi-même présenter Stuart à mes sujets,
Pour que d'un nouveau règne on saluât l'aurore,
Et que moi, quand je vis, quand je gouverne encore...

MARIE.

Ah ! vivez, gouvernez, disposez de mes droits ;
Non, je ne prétends plus au sceptre de vos rois ;
Dès la fleur de mes ans le malheur m'a flétrie ;
Je ne suis plus, hélas ! qu'une ombre de Marie.
Maintenant, c'en est fait ; tout vous a réussi ;
Prononcez le pardon qui vous amène ici :
Je ne saurais penser qu'un cœur si magnanime
Ait voulu seulement insulter sa victime.
Achevez ; de leurs fers affranchissez mes mains,
Et de ma chère Écosse ouvrez-moi les chemins ;
Avec ma liberté que vous m'avez ravie,
Comme un présent eucor je recevrai ma vie.
Dites une parole : achevez ; je l'attends :
Oh ! ne me laissez pas l'attendre plus long-temps !
Malheur, malheur à vous si votre sœur tremblante
N'entend de votre bouche une voix consolante !
Si mon pardon bientôt ne doit pas tout finir,
Si quelque autre dessein vous avait fait venir,
Ah ! je ne voudrais pas, au prix d'une couronne,
Au prix de tous ces bords que la mer environne,
Pour les trésors du monde, échangeant mes liens,
Être telle à vos yeux que vous seriez aux miens.

ÉLISABETH.

Mais si j'écoute ici la pitié qui me presse,
Si je cède à mon cœur qui pour vous s'intéresse,
Si ma clémence enfin faisait taire les lois,
Me promettriez-vous que, pour servir vos droits,
De nombreux partisans, entraînés par vos charmes,
Contre moi, malgré vous, ne prendront pas les armes ?
N'est-il plus de complots que l'on puisse former ?
N'est-il plus de Norfolk qui veuille vous aimer ?

MARIE.

C'en est trop.

ÉLISABETH.

Il est vrai qu'un exemple sévère
Peut effrayer celui qui prétendrait vous plaire.
Il fera de Norfolk l'imprudence et le sort ;
Il craindra votre amour, car il donne la mort.

MARIE.

O ma sœur !

ÉLISABETH.

Leicester, regardez quelle rage !

(A Marie.)

Quel mouvement soudain trouble votre visage ?
Vous voyez ; je suis calme et prête à pardonner.
Quoi ! du nom de Norfolk ainsi vous étonner ?
Craignez-vous que milord en apprenne l'histoire ?
Mais de vos sentimens vous-même faisiez gloire ;
Et bien d'autres secrets devant tous découverts
Ont montré votre cœur aux yeux de l'univers.

MARIE.

Oui, ma vie aux regards n'a pas craint de paraître ;
On la voit, on la juge, on l'accuse peut-être ;
Mais je n'ai pas du moins, pour couvrir ses erreurs,
Cherché d'un faux dehors les voiles imposteurs :
Je n'ai point d'un vain masque osé tromper la terre.
Malheur, malheur à vous si, d'une vie austère
Vous venant quelque jour arracher le manteau,
La vérité sur vous fait luire son flambeau !

MELVIL, s'avançant entre les deux reines.

Juste ciel ! est-ce là ce qu'on pouvait attendre !
Sont-ce de tels discours que nous devions entendre ?
La modération ?...

MARIE.

Ah ! j'ai trop supporté
D'un orgueil insultant la froide cruauté.
C'en est fait. Loin de moi, pénible patience !
Laissez à mon courroux toute sa violence ;
Laissez sortir mes cris trop long-temps enchaînés,
Et qu'ils soient à son cœur des traits empoisonnés !

ÉLISABETH.

Allons.

MELVIL.

Ah ! pardonnez cette fureur extrême !
Peut-elle en ce moment se connaître elle-même ?
J'embrasse vos genoux.

LEICESTER.

Madame, au nom de Dieu,
Quittez soudain, quittez ce déplorable lieu.
Non, ne l'entendez pas.

MARIE.

Le fruit de l'adultère
Profane insolemment le trône d'Angleterre.
Le noble peuple anglais, par la fraude trompé,
Gémit depuis vingt ans sous un sceptre usurpé.
Si le ciel était juste, indigne souveraine,
Vous seriez à mes pieds, et je suis votre reine.

ÉLISABETH.

Téméraire ! ce jour, j'en donne ici ma foi,
Verra quelle est la reine ou de vous ou de moi.
Adieu.

(Élisabeth s'éloigne rapidement. Leicester et Melvil la suivent dans le plus grand trouble.)

SCÈNE V.

MARIE, ANNA.

ANNA.

Qu'avez-vous fait, princesse malheureuse ?
Vous l'avez outragée. Elle sort furieuse ;
Tout chemin de salut est désormais fermé.

MARIE.

Elle emporte en fuyant le trait envenimé.
Ah ! je triomphe. Enfin, après tant de souffrance,
J'ai pu, j'ai pu jouir d'un instant de vengeance.

Combien elle était douce à ce cœur outragé !
De quel pesant fardeau je le sens soulagé !
J'ai porté le poignard au cœur de ma rivale.

ANNA.

O malheureux transport ! ô victoire fatale !
Elle est reine et peut tout dans son ressentiment.
Vous l'avez outragée aux yeux de son amant.

MARIE.

Oui, devant Leicester. Il doublait mon courage.
Je lisais mon triomphe écrit sur son visage.
Oui, quand j'humiliais des charmes orgueilleux,
Leicester était là ; j'étais reine à ses yeux.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LEICESTER, BURLEIGH.

LEICESTER.

Ah ! que prétendez-vous, milord ! Dans le moment
Où la reine est en proie à son ressentiment,
Allez-vous à sa main présenter la sentence ?
Avez-vous d'un tel coup bien pesé l'importance ?
Et ne craignez-vous pas qu'il ne semble porté
Par le ressentiment plus que par l'équité ?

BURLEIGH.

Sans doute Leicester doit tenir ce langage :
Mais je dois à mon tour poursuivre mon ouvrage.
Je connais mon devoir : heureux qui suit le sien !
Heureux qui dans son cœur ne se reproche rien !

LEICESTER.

J'ignore si ces mots cachent un sens perfide ;
L'intérêt de la reine est le seul qui me guide.

BURLEIGH.

Comme il me guide aussi, vous souffrirez du moins
Qu'à ce grand intérêt j'applique tous mes soins.

LEICESTER.

Sa gloire et son salut sollicitent mon zèle.

BURLEIGH.

Elle le croit encore, et je l'ai cru comme elle.

LEICESTER.

A voir de lord Burleigh l'air sombre et soucieux,
A ses discours obscurs, discrets, sentencieux,
Ne semblerait-il pas que sa prudence austère
A découvert ici quelque important mystère,
Quelque attentat secret, quelque complot caché,
Où du royaume anglais le sort est attaché ?

BURLEIGH.

Peut-être.

LEICESTER.

Quoi, milord ! et que voulez-vous dire ?

BURLEIGH.

Princesse infortunée, où l'osait-il conduire ?
Crédule, et sans soupçon te livrant à sa foi,
Avec quelle impudeur il se jouait de toi !
Je comprends maintenant toute votre éloquence,
Et pourquoi vos discours penchaient à la clémence.

Marie, à vous en croire, était à dédaigner ;
Ennemie impuissante, on devait l'épargner ;
C'était le vœu de tous, l'intérêt de la reine.

LEICESTER.

Malheureux, suivez-moi devant ma souveraine ;
Venez, si vous l'osez...

BURLEIGH.

J'y précède vos pas,
Et tout votre ascendant ne vous sauvera pas.

SCÈNE II.

LEICESTER.

Suis-je bien découvert ? ô fatale disgrâce !
Comment de mes projets a-t-il trouvé la trace ?
Ah ! s'il a contre moi des preuves en ses mains ,
Si dans ce lieu la reine , à des signes certains ,
De Marie et de moi connaît l'intelligence,
Que n'entreprendront pas sa haine et sa vengeance !
Et si de Mortimer les dangereux projets
Aux regards de Burleigh ne restent point secrets ,
On va m'en croire encor l'auteur ou le complice.
Partout autour de moi je trouve un précipice.
Qui vient ?

SCÈNE III.

MORTIMER, LEICESTER.

MORTIMER.

Je vous cherchais.

LEICESTER.

Fuyez, que voulez-vous ?

MORTIMER.

On sait tous nos secrets.

LEICESTER.

En est-il entre nous ?

Sortez, sortez.

MORTIMER.

On sait qu'une troupe fidèle
Conspire avec Marie et doit s'armer pour elle.

LEICESTER.

Que n'importe ?

MORTIMER.
On sait plus.

LEICESTER.
Pourquoi suivre mes pas ?
Que voulez-vous de moi ? Je ne vous connais pas.

MORTIMER.
Je veux, malgré vous-même, empêcher votre perte.
Votre entreprise ici vient d'être découverte.

LEICESTER.
Comment !

MORTIMER.
On a trouvé, parmi quelques écrits
Par l'ordre de Burleigh à la reine surpris...

LEICESTER.
Achevez.

MORTIMER.
Une lettre à vous-même adressée...

LEICESTER.
Une lettre !

MORTIMER.
Où la reine, expliquant sa pensée,
Acceptait vos secours, et vous jurait sa foi
Que, remontée au trône, elle vous ferait roi.

LEICESTER.
O ciel !

MORTIMER.
Et ce qui rend ma crainte sans égale,
Burleigh a dans les mains cette lettre fatale.

LEICESTER.
Malheureuse Stuart !

MORTIMER.
Les momens sont comptés.
Il faut un parti prompt dans ces extrémités.
Prévenez de Burleigh l'influence et la haine.
Vous êtes tout-puissant sur l'esprit de la reine ;
Voyez-la ; niez tout ; inventez des raisons
Qui puissent loin d'ici détourner ses soupçons ;
D'un immobile front soutenez cet orage ;
Gagnez un jour enfin, un seul ; et mon courage,
Assembiant aussitôt d'intrépides amis,
Ce soir même tiendra tout ce qu'il a promis.
Parlez, priez, pressez ; armez-vous d'assurance ;
Montrez dans ce péril toute votre puissance.

LEICESTER, à part.
Oui, c'est le seul moyen que l'on puisse essayer,
Le seul que mon crédit puisse encore appuyer.

MORTIMER.
Eh bien ?

LEICESTER, à part.
En me sauvant, je la sauve peut-être.

Holà ! gardes !

SCÈNE IV.

MORTIMER, SEYMOUR, LEICESTER,
GARDES.
SEYMOUR.
Milord !

LEICESTER.
Qu'on saisisse ce traître.

MORTIMER.
Qui, moi ?

LEICESTER.
Lui-même. Allez. On m'a nargé l'État.
Je viens de découvrir un horrible attentat.
Répondez-moi de lui, qu'en lieu sûr on l'emmené ;
Je vais de ce complot rendre compte à la reine.

MORTIMER.
(Il sort.)

Ah ! perfide !

LEICESTER.
Seymour, écoute. Sois discret !
Sauve ce malheureux ; qu'il s'échappe en secret.
De ce soulain éclat l'apparence publique
N'est rien ici qu'un voile, et sert ma politique.
Qu'il s'échappe, et se hâte, et, sans perdre de temps,
Assemble ses amis... cette nuit je l'attends ;
Cette nuit. Va, cours, vole.

SCÈNE V.

LEICESTER.
Et moi, de mon audace
Parons le coup affreux dont ce jour me menace.
Courons chercher la reine. Elle s'approche. Dieu !
Lord Burleigh sur ses pas s'avance vers ce lieu.

SCÈNE VI.

BURLEIGH, ÉLISABETH, LEICESTER.

ÉLISABETH.
Approchez, Leicester. Contre moi l'on conspire.

LEICESTER.
Je le savais, madame, et venais vous le dire.

ÉLISABETH.
Vous, milord !

LEICESTER.
Moi, madame.

ÉLISABETH.
Et qui trahit sa foi ?

LEICESTER.
Du perfide complot le chef...

ÉLISABETH.
Est devant moi.

Lisez. Ce seul écrit suffit pour vous confondre.

LEICESTER.
C'est la main de Stuart.

ÉLISABETH.
Qu'avez-vous à répondre ?

**Lisez. Me nierez-vous que pour sauver ses jours
Marie ait de vos mains attendu le secours ?
Qu'on doive en votre nom tenter sa délivrance ?
Que vous ayez d'un trône accepté l'espérance ?
Que votre indigne amour au sien ait répondu ?**

LEICESTER.
Madame, si mon cœur se sentait confondu,
S'il avait fait au vôtre un si cruel outrage,
Je pourrais récuser un pareil témoignage ;
J'y pourrais voir un piège essayé contre moi
Pour mettre votre cœur en doute de ma foi.
Mais je veux que sa lettre explique sa pensée :
En ai-je encouragé l'espérance insensée ?

Elle aime à m'assurer et son trône et sa main :
 Ai-je souhaité d'elle un présent aussi vain ,
 Moi , qui l'ai dédaignée , alors qu'en sa personne
 La beauté rehaussait l'éclat de la couronne ,
 Que Marie en effet pouvant me couronner ,
 Avait avec son cœur un royaume à donner ?
 Mais d'un pareil écrit à quoi bon me défendre ?
 Ce qu'il vous fait savoir , je venais vous l'apprendre .

ÉLISABETH.

Quoi ! le connaissez-vous ?

LEICESTER.

Il révèle un projet
 Que Stuart dès long-temps nourrissait en effet ,
 Et dont en ce château mon heureuse présence
 Vient d'attirer à moi toute la confiance .

BURLEIGH.

Mais , milord , au seul mot que je vous en ai dit ,
 Comment vous ai-je vu tout-à-l'heure interdit ?
 Vous saviez ce projet ; eh bien ! pourquoi le taire ?
 Pourquoi l'envelopper d'un si profond mystère ?

LEICESTER.

Vous êtes bien hardi d'oser m'interroger .
 De ce que j'ai dû faire est-ce à vous de juger ?
 En dois-je rendre compte à d'autres qu'à la reine ?

ÉLISABETH.

L'orgueil vous défend mal , et la défaite est vaine .

LEICESTER.

S'il vous sert en discours , dois-je lui ressembler ?
 J'ai coutume d'agir avant que de parler .

BURLEIGH.

Vous parlez maintenant , forcé par l'évidence .

LEICESTER.

Mais vous , qui vous vantez d'une rare prudence ,
 Qu'avez-vous découvert ? qu'avez-vous su ? Comment
 Devait-on de Stuart tenter l'enlèvement ?
 Saviez-vous les moyens , le moment , les complices ?
 Saviez-vous qu'en secret riant de vos supplices ,
 Le neveu de Paulet , Mortimer , sous vos yeux
 Était près d'accomplir ce complot odieux ?
 Qu'il était un vengeur de sa nouvelle église ?
 Un envoyé de Sixte , un instrument de Guise ,
 Un amant de Marie ; enfin , pour la sauver ,
 Un homme audacieux et prêt à tout braver ?

ÉLISABETH.

Burleigh !

LEICESTER.

Qui de nous deux , milord , le plus fidèle ,
 A d'abord découvert sa trame criminelle ?
 Qui détourna le coup qu'un traître allait tenter ?
 Qui surprit ses aveux ? qui l'a fait arrêter ?
 Moi .

ÉLISABETH.

Comment !

LEICESTER.

A l'instant , ici , dans ce lieu même .
 Oui , madame , Stuart m'offrait un diadème .
 Oui , tout-à-l'heure , ici , cherchant à m'éprouver ,
 Son secret émissaire est venu me trouver .
 Jeune , ardent , fanatique , à travers son langage ,
 A travers l'imprudencé ordinaire à son âge ,
 Mes yeux ont entrevu qu'un complot appréhé

N'attendait qu'un signal pour être exécuté .
 Grace au masque trompeur que soudain j'ai su prendre ,
 Au fond de ce complot mes yeux ont pu descendre ;
 J'en ai pu par degrés saisir tous les détours ;
 Et , du jeune imprudent excitant les discours ,
 Pour mieux encourager sa folle confiance ,
 J'ai feint de lui montrer un cœur sans défiance ;
 J'ai de votre pouvoir hautement murmuré ,
 J'ai promis le secours par Marie imploré .
 Enfin , quand ses aveux m'eurent tout fait connaître ,
 Du perfide aussitôt je me suis rendu maître .
 Vos gardes l'ont saisi par mon commandement ,
 Madame ; et dès demain l'éclat d'un jugement ,
 Des courtisans jaloux confondant l'espérance ,
 Saura , puisqu'il le faut , montrer mon innocence .

ÉLISABETH.

Abîme impénétrable à mes esprits confus !
 Insupportable doute !

BURLEIGH.

Eh bien , ne doutez plus .

Le comte est innocent ; son discours est sincère ;
 Croyez-en , comme moi , l'excuse tout entière .
 Cependant , qu'il poursuive , et qu'il daigne achever .
 S'il trahissait Marie , il doit vous le prouver .
 Naguère il conseillait qu'on laissât suspendue
 La sentence contre elle à Westminster rendue ;
 Mais , si quelque complot s'armait en sa faveur ,
 Qu'alors les justes lois reprissent leur rigueur .
 L'heure est venue enfin . Sa voix sans artifice
 Sans doute va presser l'instant de la justice .

(A Leicester.)

Est-ce votre conseil ?

LEICESTER.

Je ne m'en défends pas .

BURLEIGH.

Croyez-le donc , madame , et signez ce trépas
 Dont ses propres avis révèlent l'importance .
 J'ose me joindre au comte ; et voici la sentence .

ÉLISABETH.

Ah ! que me montrez-vous ? qu'exigez-vous de moi ?

SCÈNE VII.

BURLEIGH , ÉLISABETH , MELVIL ,
 LEICESTER .

MELVIL.

Que faites-vous , madame , et qu'est-ce que je voi ?

BURLEIGH

Funeste contretemps !

MELVIL.

N'ai-je pas tout à craindre ?

ÉLISABETH.

Melvil , on me contraint .

MELVIL.

Eh ! qui peut vous contraindre ?

ÉLISABETH.

On veut qu'à cet arrêt je donne enfin ma voix .

MELVIL.

Quel sujet à sa reine imposerait des lois ?

Tous vos sens sont émus ; vous êtes offensée :
 Votre ame saigne encor du coup qui l'a blessée ;
 Signeriez-vous l'arrêt dans un moment pareil ?
 Ah ! d'un moment plus calme attendez le conseil.

BURLEIGH.

Oui, madame, attendez qu'une reine perlide
 Porte jusque sur vous une main homicide.

MELVIL.

Le ciel qui quatre fois a su la préserver,
 Des assassins encor saurait bien la sauver.
 Madame, on vous abuse alors que de Marie
 On vous fait redouter les complots et la vie :
 C'est dans sa seule mort qu'est tout votre danger.
 Vivante, on l'oubliait ; morte, on va la venger.
 Les peuples désormais ne vont plus voir en elle
 Celle qui menaçait leur croyance nouvelle ;
 Mais une reine, esclave au mépris de ses droits,
 Mais le sang de Henri, la fille de leurs rois.
 Demain entrez dans Londres, où naguère adorée
 Vous traversiez les flots d'une foule enivré :
 Au lieu de ces longs cris, de ces regards joyeux,
 Qui frappaient votre oreille et qui suivaient vos yeux,
 Vous trouverez partout cette crainte muette,
 D'un peuple mécontent menaçant interprète,
 Ce silence glacé, dont, terrible à son tour,
 Il avertit les rois qu'ils n'ont plus son amour.
 Vous n'achèverez pas. D'une tache éternelle
 Vous ne souillerez point une vie aussi belle,
 Madame ; vous craindrez que l'équitable voix,
 Qui dicte après leur mort le jugement des rois,
 Rangeant Stuart parmi les injustes victimes,
 Ne place son trépas sur la liste des crimes.
 Vous craindrez que la voix de vos accusateurs,
 Couverte maintenant par le bruit des flatteurs,
 N'aïlle un jour, soulevant l'inevitable histoire,
 Devant son tribunal citer votre mémoire.
 Vous frémissez. Je tombe à vos sacrés genoux :
 Si ce n'est pour Stuart, grace, grace pour vous !

ÉLISABETH.

Melvil ! à quel tourment me vois-je réservée !
 Du fer des assassins pourquoi m'a-t-on sauvée ?
 Que ne les laissait-on jusqu'à moi parvenir ?
 Ainsi par un seul coup tout aurait pu finir :
 Ma vie en ce moment ne serait pas à plaindre :
 Sans crimes à punir, sans reproches à craindre,
 D'un pouvoir qui me pèse oubliant le fardeau,
 Je dormirais tranquille au fond de mon tombeau.
 Je suis lasse, Melvil, du trône et de la vie.
 Si mon salut dépend de la mort de Marie,
 Si l'une de nous deux, comme il semble certain,
 Doit de l'autre en tombant assurer le destin,
 Pourquoi tomberait-elle ? et pourquoi, déjà lasse,
 Refuserais-je encor de lui céder ma place ?
 Mon peuple peut choisir. Qu'il parle ; et dès demain,
 De mon premier exil reprenant le chemin,
 J'irai loin d'un éclat si rempli de tristesse,
 Au séjour où coula ma paisible jeunesse ;
 Où, loin des vanités d'un monde corrupteur,
 Dans moi-même autrefois je trouvais ma grandeur.
 A gouverner l'état, Melvil, j'ai pu prétendre,
 Tant que j'eus seulement des bienfaits à répandre ;

Mais avec mes bienfaits mon règne doit finir ;
 Je ne sais plus régner alors qu'il faut punir.

BURLEIGH.

Quand j'entends ce discours, je ne saurais me taire
 Sans trahir mon devoir, vous-même, et l'Angleterre.
 Madame, est-ce bien vous ? Puis-je vous retrouver ?
 Vous aimez votre peuple ? il faut nous le prouver,
 Vous parlez de repos ? songez-vous bien au vôtre.
 Avant que d'affermir, d'éterniser le nôtre ?
 Pensez à tout un peuple à qui vous devez,
 Qui n'a plus de bonheur qu'autant que vous vivez
 Ramenés par Marie au temps de nos ancêtres,
 Verrons-nous revenir la puissance des prêtres ?
 Un légat viendra-t-il, nous apportant ses lois,
 Fermer nos temples saints et détrôner nos rois ?
 Madame, pesez bien ce que vous allez faire.
 Je vous en rends comptable à toute l'Angleterre
 Responsable à Dieu même. Au nom de l'équité,
 Montrez moins de faiblesse et plus d'humanité ;
 Prenez pitié du peuple, et nom d'une perlide ;
 Soyez un roi, non pas une femme timide ;
 Tranchez enfin le cours de tant de factions,
 Ce combat renaissant des deux religions,
 Ces trames, ces complots, cette lutte éternelle
 Que Marie, en vivant, sans cesse renouvelle ;
 Et de tant de dangers préservez à la fois
 Vous, la religion, la patrie et les lois.

ÉLISABETH.

Un moment en ce lieu qu'on me laisse à moi-même,
 Maintenant j'en réfère à ce juge suprême,
 Que les doutes humains ne sauraient égarer.
 C'est lui seul désormais qui peut nous éclairer.
 Éloignez-vous, milords.

(Les lords se retirent au fond du théâtre. Leicester et
 Melvil en s'éloignant, regardent la reine avec inquié-
 tude et comme sans espérance.)

SCÈNE VIII.

ÉLISABETH.

Opinion publique,

Des actions des rois maîtresse tyrannique !
 Idole méprisable, et qu'il faut respecter,
 Que je suis désormais lasse de te flatter !
 Les rois sont-ils donc nés esclaves du vulgaire ?
 Ne régné-je en effet qu'afin de lui complaire ?
 Craindrai-je incessamment de faire exécuter
 Ce qu'au fond de mon cœur je brûle de hâter ?
 Je régne ; l'Angleterre au dedans est tranquille ;
 Mais la tempête encor gronde autour de cette île ;
 La France n'a pour moi qu'une feinte amitié ;
 Philippe sur les eaux n'est vaincu qu'à moitié ;
 Sixte lance la foudre ; une ligue puissante,
 Toujours déconcertée et toujours agissante,
 En faveur de Marie à l'envi s'empresseant,
 Me la montre partout, fantôme menaçant.
 C'en est trop, il est temps qu'enfin elle périsse ;
 Il est temps que ma crainte avec ses jours finisse,
 Que j'assure ma paix, mes droits, ma sûreté ;
 Je ne saurais plus vivre en cette anxiété.

Est-ce un crime après tout qui souille ma mémoire ?
Si pourtant je pouvais mettre à l'abri ma gloire !
Sans cesse l'avenir se présente à mes yeux.
J'entends autour de moi des discours odieux :
Marie est malheureuse, elle est femme, elle est reine ;
Ses aïeux sont les miens, ma famille est la sienne.
Vingt ans dans la prison, dans la douleur passés,
Quel que soit son forfait, l'en punissaient assez.
Voilà ce que va dire et répandre l'envie.

Mais quoi, j'épargnerais celle qui vent ma vie !
Qui tend jusqu'en ma cour ses pièges séducteurs !
Qui détourne de moi mes propres serviteurs !
Leicester ! qui l'eût dit ?.. Mais je garde à ce traître
Une épreuve où du moins je pourrai le connaître.
Allons, qu'elle périsse : il n'y faut plus penser.

(Elle s'approche de la table sur laquelle est la sentence ;
elle prend la plume, et, prête à signer, elle s'arrête.)

A ce trait décisif que ma main va tracer,
Je frissonne. Il me semble en ce moment suprême
Que de ma propre main je la frappe moi-même.
Le monde me regarde : oh ! pourrai-je achever !
(Elle se tait un moment.)

Devant lui, de quel air elle osait me braver !
Quelle orgueilleuse insulte elle a sur moi lancée !
Ne lui semblait-il pas qu'elle m'eût terrassée !
D'une haine impuissante ô faible et vain effort !
La mieune est plus fidèle : elle porte la mort.

(Elle ressaisit avidement la plume.)

Je suis, a-t-elle dit, le fruit de l'adultère !
J'usurpe insolemment le trône d'Angleterre !
Malheureuse ! ta mort éclaircira mes droits.
Quand tu ne seras plus, qu'on n'aura plus de choix,
Le doute disparaît ; je règne alors sans crime.

(Elle signe avec un mouvement rapide et ferme.)

Je suis de Henri huit la fille légitime.

(Dès qu'elle a signé, la plume échappe des mains d'Élisabeth, et elle tombe comme épouvantée sur son fauteuil. Bientôt elle se remet, et fait signe aux pages de laisser entrer les lords qui étaient demeurés en dehors de la salle, mais toujours en vue du spectateur.)

SCÈNE IX.

BURLEIGH, ÉLISABETH, LEICESTER,
MELVIL.

ÉLISABETH.

Approchez-vous, milords.

MELVIL.

Juste ciel ! je frémis.

ÉLISABETH.

Reprenez cet écrit que vous m'avez remis,
Burleigh ; vous y lirez ma volonté tracée.
Il va vous faire à tous connaître ma pensée.

BURLEIGH jette les yeux sur la sentence.

C'en est fait !

LEICESTER, à part.

Ciel !

MELVIL.

Hélas !

ÉLISABETH regarde fixement Leicester.

Mais pour l'accomplir mieux,

C'est sur vous, Leicester, que j'ai jeté les yeux.
Pour Stuart dès long-temps je connais votre haine
Je vous trouvais toujours fidèle à votre reine :
Signé par vos conseils, cet arrêt en fait foi ;
Et, pour l'exécuter, je vous ai choisi.

LEICESTER.

Moi !

ÉLISABETH.

Vous.

LEICESTER.

Le rang que je tiens près de ma souveraine
Aurait dû m'affranchir d'une charge inhumaine,
Madame ; et la rigueur de ce terrible emploi
Convient à Burleigh sans doute plus qu'à moi.

ÉLISABETH, avec autorité.

Il le partagera.

MELVIL, à Élisabeth.

Je n'ai plus rien à dire.

Permettez que Melvil de la cour se retire.
Tant que sur votre cœur j'ai fondé quelque espoir,
J'aimais que près de vous me fixât mon devoir :
J'estimais vos vertus, non pas votre puissance.
Adieu. Votre faveur me serait une offense.
Suivez des courtisans les conseils corrupteurs ;
Vous n'avez plus enfin besoin que de flatteurs.
Mais Marie a besoin d'un serviteur fidèle ;
Loin de tout votre éclat, je retourne auprès d'elle
Et, puisque mes efforts n'ont pu la secourir,
Je vais la consoler et l'aider à mourir.

SCÈNE X.

BURLEIGH, ÉLISABETH, LEICESTER.

ÉLISABETH.

Je ne saurais blâmer son sévère langage.
J'estime sa vertu, même alors qu'il m'outrage ;
Malgré moi, je l'avoue, en l'écoutant parler,
Jusques au fond du cœur je me sentais troubler.
Enfin par vos conseils j'ai signé la sentence ;
Mais rien n'est achevé. Je sais votre prudence :
Je m'en remets à vous d'un soin qui m'est cruel.
L'arrêt que j'ai souscrit n'est pas le coup mortel.
Voyez, déterminez ce qu'il convient de faire.
S'il faut hâter sa mort, s'il faut qu'on la diffère.
Du destin de Marie ordonnez désormais ;
Je ne veux plus surtout qu'on m'en parle jamais.
Soit que vous épargniez ou frappiez la coupable,
De tout événement je vous rends responsable.
Je retourne vers Londres et vous laisse en ce lieu ;
Faites votre devoir ; vous m'entendez : adieu.

SCÈNE XI.

BURLEIGH, LEICESTER.

BURLEIGH.

Et nous, exécutons les ordres de la reine.

LEICESTER.

Sa volonté, milord, semble encore incertaine.

BURLEIGH.

On peut assez l'entendre.

LEICESTER.

Il faut l'entendre mieux.

BURLEIGH.

La sentence l'explique.

LEICESTER.

Ah ! non pas à mes yeux.

BURLEIGH.

Je prends sur moi le blâme. Allons, et qu'à Marie
On annonce l'instant qui doit finir sa vie.

Cette nuit...

LEICESTER.

Cette nuit !

BURLEIGH.

Elle ne vivra plus.

LEICESTER.

Milord !

BURLEIGH.

Épargnez-vous des discours superflus.

Songez qu'on vous observe, et tremblez.

LEICESTER, secl.

Je t'implore,

O ciel ! Si Mortimer est libre, il peut encore,

Suivi de ses amis, cette nuit arriver ;

Ah ! donnons-lui du moins le temps de la sauver.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MELVIL, vêtu de noir ; ANNA, également en deuil.

MELVIL.

Oui, c'est moi, c'est Melvil.

ANNA.

En ce lieu ! me trompé-je ?

MELVIL.

On veut bien m'accorder ce triste privilège,
Et rendre à tous les siens, en ces derniers instans,
Son aspect à leurs yeux interdit si long-temps.

ANNA.

Hélas !

MELVIL.

S'il est permis d'être introduit vers elle,
Conduisez à ses pieds un serviteur fidèle.

ANNA.

Aucun ne peut vers elle être encore introduit.

Après les soins divers de cette horrible nuit,

Elle veut être seule : et nous l'avons laissée

Élevant vers le ciel sa dernière pensée.

Quand pour elle ici-bas tout va sitôt finir,

Elle veut avec Dieu seule s'entretenir.

Oh ! d'un semblable jour ai-je pu voir l'aurore !

MELVIL.

Il n'est pas temps, Anna, de s'attendrir encore.

Pour remplir dignement notre dernier devoir,

Défendons notre cœur du commun désespoir ;

Et tandis qu'aux regrets, aux larmes, à la plainte,

Chacun autour de nous se livre sans contrainte,

Nous, secourons la reine, et sachons aujourd'hui

La guider dans sa route et lui servir d'appui.

ANNA.

Melvil !

MELVIL.

Et, dites-moi, comment la reine a-t-elle

D'une si prompte mort entendu la nouvelle ?

Car son cœur était loin du coup qui l'a frappé.

ANNA.

Qu'un soin bien différent le tenait occupé !

O Melvil, désormais à quoi bon vous le taire ?

A ces horribles murs on devait nous soustraire ;

Mortimer nous devait délivrer cette nuit.

Nous l'attendions, prêtant l'oreille au moindre bruit.

L'espérance à nos cœurs depuis long-temps ravie,

Cet invincible amour qu'on ressent pour la vie,

A chaque bruit nouveau déjà se ranimant,

Revenait de nos cœurs s'emparer doucement.

Jugez quel coup affreux, Melvil, dut nous surprendre,

Quand, au lieu des amis que nous devions attendre,

Paulet entre soudain, et vient nous déclarer

Qu'à mourir cette nuit il faut se préparer !

MELVIL.

Juste Dieu !

ANNA.

De la reine admirable constance !

D'un tranquille visage elle apprit la sentence.

Résignée à son sort, sans larmes, sans pâleur,

Il semblait que d'une autre elle apprit le malheur.

Mais de l'homme trop cher qui régna sur son âme

Lorsqu'elle eut entendu la trahison infame,

Sa constance à ce coup se sentit ébranler,

Et ses larmes alors se mirent à couler.

MELVIL.

Coupable Leicester !

ANNA.

O perfidie !

MELVIL.

O crime !

ANNA.

Et Mortimer encore est tombé sa victime !

MELVIL.

Mortimer de ses coups s'est du moins préservé.

ANNA.

Comment !

MELVIL.

Il a su fuir.

ANNA.

Mortimer est sauvé !

MELVIL.

Oui.

ANNA.

Tout n'est pas perdu. J'ose espérer encore.

MELVIL.

N'espérez de salut que celui que j'implore :

Le salut éternel.

SCÈNE II.

MELVIL, ANNA, FEMMES et DOMESTIQUES de
MARIE. (Ils sont vêtus de noir.)

MELVIL.

Mais ces femmes en pleurs

Nous annoncent la reine, et j'entends leurs douleurs
Madame, à cet aspect vous frémissez de crainte!

ANNA.

Quoi! va-t-elle marcher vers la fatale enceinte?
Descend-elle déjà vers le terrible lieu
Où des soldats cruels...

MELVIL.

Calmez vos sens.

ANNA.

Grand Dieu!

Je crois voir ces soldats et leur farouche escorte.
Du lieu terrible encor s'ouvre à mes yeux la porte?
Tout-à-l'heure moi-même... Ai-je bien pu le voir!

MELVIL.

Que dit-elle?

ANNA.

Les murs couverts d'un voile noir,
L'échafaud redoutable au milieu de la salle,
L'exécuteur farouche et la hache fatale,
Ont frappé mes regards et mes esprits glacés.
Autour de l'échafaud des spectateurs pressés,
Dans leur ame en secret hâtant déjà le crime,
D'un avide regard attendent la victime.

MELVIL.

Contraignez-vous; c'est elle!

ANNA.

O terribles momens!

MELVIL.

O Dieu!

(D'autres femmes entrent, toutes en deuil et avec des
signes de désespoir.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, MARIE. (Elle est parée d'un vé-
tement blanc et a une couronne sur la tête. Ses fem-
mes et ses serviteurs se rangent des deux côtés, et
donnent des signes d'une vive douleur.)

MARIE.

Pourquoi ces pleurs et ces gémissemens?

Pourquoi me plaignez-vous, lorsque la délivrance
Vient mettre enfin un terme à ma longue souffrance?

Soyez joyeux plutôt de voir briser mes fers:

La prison disparaît et les cieus sont ouverts.

Dans cet affreux séjour, quand une femme altière

M'accablait de mépris, d'opprobres, de misère,

Que si long-temps encor je pouvais l'endurer,

C'était, c'était alors qu'il fallait me pleurer.

La bienfaisante mort, du doux pardon suivie,

Répare en un moment les fautes de ma vie:

L'être faible, abattu sous le fardeau du sort,

Est à son dernier jour relevé par la mort.

L'espoir rentre en mon ame, et l'orgueil qu'il me donne

Sur ma tête aujourd'hui replace ma couronne.

(Elle fait quelques pas et aperçoit Melvil.)

Quoi, Melvil! vous ici! consolante amitié!

Mon malheur n'a donc point lassé votre pitié!

Chevalier, levez-vous! D'un serviteur que j'aime

La présence m'est douce à cette heure suprême;

Et je rends grâce à Dieu, puisqu'il permet du moins

Que mon dernier moment ait vos yeux pour témoins,

Et que, prête à mourir, j'éprouve l'assistance

D'un ami dont le cœur partage ma croyance.

MELVIL.

Madame, cet espoir ne m'a jamais quitté.

Dieu me devait, pour prix de ma fidélité,

De vous servir encore à votre dernière heure.

MARIE.

Ah! loin de tous les miens lorsqu'il faut que je meure,

A mes parens du moins vous porterez mes vœux,

Mon dernier souvenir, et mes derniers adieux.

Je remets en vos mains cette douce espérance.

Je bénis le monarque et la maison de France,

Mon oncle de Lorraine, et Guise, notre espoir,

Et tant d'autres amis que je ne dois plus voir.

Tous, ils seront nommés dans l'écrit que je laisse.

Quelque faible présent que mon cœur leur adresse,

J'espère que leurs cœurs, m'en payant le retour,

Ne mépriseront pas ces dons de mon amour.

MELVIL.

Vos vœux seront remplis

MARIE.

J'en reçois l'assurance.

(Se tournant vers ses serviteurs.)

J'ai pour vous, de ma main, écrit au roi de France;

J'ai sur vous appelé son auguste secours;

Dans cette autre patrie allez passer vos jours;

Transportez vos destins dans cette heureuse terre,

Et pour jamais, surtout, fuyez de l'Angleterre.

Je ne veux pas qu'un jour le Breton orgueilleux,

Du triste état des miens réjouisse ses yeux,

Et que, me poursuivant au-delà de ma vie,

Il prodigue l'outrage à ceux qui m'ont servie.

Jurez-moi, si mes vœux ne sont pas superflus,

Que vous fuirez ces bords, quand je n'y serai plus.

MELVIL.

Nous vous le promettons.

(Tous avancent la main en signe de serment.)

MARIE.

De mon triste héritage

J'ai moi-même entre vous fait un égal partage.

(Se rapprochant d'Anna.)

Pour toi, ton amitié met peu de prix à l'or,

Anna; mon souvenir est ton plus cher trésor;

Prends ce don, ce tissu, ce gage de tendresse

Qu'a pour toi de ses mains embelli ta maîtresse;

Doux ouvrage, il a vu mes secrètes douleurs,

Hélas! et bien souvent je l'ai mouillé de pleurs.

Quand il en sera temps, la main fidèle et chère

En couvrira mes yeux: c'est un devoir sévère;

D'un service cruel c'est t'imposer la loi:

Mais je veux, mon Anna, le recevoir de toi.

ANNA.

(A part.)

Ma lame!... c'en est trop et ma constance est vaine.

MARIE.

Venez tous; recevez l'adieu de votre reine.
 Adieu. Ne pleurez pas. Pour un sort plus heureux
 Nous nous retrouverons quelque jour dans les cieux;
 J'en ai l'espoir. Je meurs dans la foi véritable.
 Du crime qu'on me fait je ne suis point coupable.
 Puisse de mes erreurs Dieu ne pas me punir!
 Melvil! pour m'en absoudre, ah! daignez me bénir.
 Le ciel aux cheveux blancs donne ce droit suprême.
 Le pardon d'un vieillard est celui de Dieu même.
 Vous, qu'il me semble exprès envoyer en ce lieu,
 Jadis mon serviteur, soyez celui de Dieu;
 Devenez son ministre et son saint interprète;
 Et, comme devant moi se courbait votre tête,
 Abaisant devant vous mes yeux humiliés,
 C'est moi qui, maintenant, me prosterne à vos pieds.
 (La reine se met à genoux devant Melvil, et tout le
 monde s'éloigne.)

MELVIL, avec autorité.

Marie, autrefois reine, et maintenant martyre,
 Lorsque le roi des cieux du monde vous retire,
 Allez vers lui sans peur: l'or pur est éprouvé;
 De la paix du Seigneur l'instant est arrivé.
 Coupable seulement des erreurs d'une femme,
 Vos fautes dans le ciel ne suivront pas votre ame;
 Et quiconque vers Dieu s'élève avec amour,
 N'emporte rien du monde au céleste séjour.
 Adieu. Qu'un saint espoir, en mourant, vous soutienne.
 Allez; je vous bénis: partez, ame chrétienne!
 Dieu s'avance lui-même au-devant de vos vœux,
 Et le pardon sur vous descend du haut des cieux.
 (Paulet paraît à la porte. Melvil va vers lui, Marie
 reste à genoux plouée dans la méditation.)

ANNA, à part.

Quel bruit ai-je entendu? si Mortimer!...

MELVIL, revenant vers Marie.

Madame,
 Avez-vous rassemblé les forces de votre ame?

MARIE, se relevant.

Oui, Dieu m'occupe seul; et je viens sans retour
 De lui sacrifier ma haine et mon amour.

MELVIL.

Ainsi, sans redouter sa présence imprévue,
 Du comte Leicester vous soutiendrez la vue.
 Leicester et Burleigh demandent à vous voir.
 Ils sont là.

SCÈNE IV.

MARIE, MELVIL, ANNA, BURLEIGH, LEI-
 CESTER, PAULET, DOMESTIQUES et FEMMES de MARIE.

(Burleigh et Leicester s'étaient arrêtés un moment au
 fond du théâtre. Leicester reste dans l'éloignement
 sans lever les yeux, et Burleigh s'avance vers la
 reine.)

BURLEIGH.

Devant vous conduit par mon devoir,
 Je viens, lady Stuart, de vos ordres m'instruire;
 La reine désormais m'ordonne d'y souscrire.

MARIE.

Je reconnais ce soin.

BURLEIGH.

La reine a commandé

Qu'en vos justes désirs tout vous soit accordé.

MARIE.

J'ai déposé mes vœux dans un écrit fidèle.
 Quant à moi, comme ici ma dépouille mortelle
 Dans le sol du Seigneur ne doit pas reposer,
 Sans doute, après ma mort, on ne peut refuser
 Que Melvil, remplissant ma plus chère espérance,
 Aille porter mon cœur, auprès des miens, en France;
 Aimable et doux pays qui vit mes heureux jours!
 Hélas! ce triste cœur y demeura toujours.

BURLEIGH.

N'ordonnez-vous plus rien de notre ministère?

MARIE.

Saluez en mon nom la reine d'Angleterre;
 Dites-lui mes adieux, et que du fond du cœur,
 En allant à la mort, je pardonne à ma sœur.
 Paulet, je vois des pleurs mouiller votre visage;
 Oui, j'ai de mon malheur frappé votre vieil âge;
 Mais du moins, Mortimer à pu se dérober
 Aux fers où malgré moi je l'avais fait tomber.
 En quelque lieu qu'il soit, qu'il conserve sa vie.
 Peut-être il songe encore à la triste Marie;
 Peut-être il forme encor de généreux projets;
 Que Dieu les récompense! ils sont vains désormais.

SCÈNE V.

MARIE, MELVIL, ANNA, BURLEIGH, LEI-
 CESTER, DOMESTIQUES et FEMMES de MARIE,
 LE SCHÉRIF.

(La porte reste ouverte, et l'on voit des hommes armés.)

MARIE.

Eh bien, Anna! pourquoi ces nouvelles alarmes?
 Oui, c'est l'instant fatal. Allons, sèche tes larmes.
 Dans ce dernier adieu ne va pas m'attendrir,
 Et sache voir du moins ce que je sais souffrir.
 La mort entre tes bras me sera moins amère.
 Milord, je vous demande une grâce dernière:
 Jusqu'au dernier moment, qu'elle suive mes pas;
 C'est elle qui, d'abord, m'a reçue en ses bras;
 Sa main ouvrit jadis mes yeux à la lumière:
 Ah! que la même main ferme encor ma paupière!

BURLEIGH.

Vous le voulez, madame; il faut y consentir.

MARIE.

C'en est fait. Maintenant je suis prête à partir.
 O mon Dieu! s'il est vrai que, dans ta grace immense,
 Le repentir ait place auprès de l'innocence,
 Regarde avec bonté ce moment solennel,
 Et daigne m'accueillir dans ton sein paternel.
 Cette douce espérance en mourant me console.

(Elle se retourne pour partir, et rencontre Leicester.
 Elle tremble: ses genoux fléchissent. Le comte de
 Leicester la soutient. Il détourne la tête, et ne peut
 soutenir sa vue. La reine le regarde un moment avec
 gravité et en silence. Enfin elle lui dit:)

Comte de Leicester, vous me tenez parole;
 Pour quitter ma prison j'attendais votre appui;

Vous venez , je le vois , me l'offrir aujourd'hui.
(Leicester demeure anéanti. La reine continue avec douceur.)

Oui. Leicester, un jour je conçus l'espérance
Que Marie à vos mains devrait sa délivrance,
Et l'espoir d'être libre était encore plus doux,
En songeant qu'en effet je le serais par vous ;
Par vous, ma liberté me devenait bien chère.
Maintenant que je suis prête à quitter la terre,
Que je me sens déjà sur la route des cieux,
Que je vais me mêler aux esprits bienheureux,
Libre des mouvements qui l'ont troublé sans cesse
Je vous puis de mon cœur avouer la faiblesse,
Et sans rougir, si près de me taire à jamais,
Dire encore une fois combien je vous aimais.
Adieu. Vivez heureux. Plein d'espérances vaines,
Vous avez à la fois voulu plaire à deux reines ;
Et vous avez, aveugle en vos crédules vœux,
Trahi le cœur aimant pour le cœur orgueilleux.
Aux pieds d'Élisabeth, adorez sa puissance ;
Et puisse son amour n'être pas ma vengeance !
Allons ! je n'ai plus rien qui m'attache ici-bas.

(La reine sort. On la voit descendre dans le lieu du supplice, éclairée par des flambeaux. Le schérif est devant elle. Anna et Melvil sont à ses côtés. Burleigh et Paulet la suivent, ainsi que ses femmes et ses serviteurs.)

SCÈNE VI.

LEICESTER, SEYMOUR.

LEICESTER.

Et moi, je vis ! Je vis ! Les cieux ne tonnent pas !
Mortimer ! viens, accours, un seul moment nous reste !
Ah ! Seymour ?

SEYMOUR.

Mortimer, frappé d'un coup funeste,
Milord, vient de périr. C'en est fait sans retour :
Il a trouvé la mort au pied de cette tour.

LEICESTER.

Il n'est plus !

SEYMOUR.

Ses amis, noble et vaillante escorte,
De la seconde enceinte avaient franchi la porte ;
Et marchaient vers ce lieu par un secret chemin,
Mais, partout de soldats enveloppés soudain,

Ils n'ont pu de Burleigh tromper la vigilance.
Tous ont péri. Venez, milord, fuyons en France ;
L'Angleterre n'est plus, pour vos jours sans danger,
Des amis vous suivront au royaume étranger.

LEICESTER, sans l'entendre.

Barbare Élisabeth ! abominable reine !
Eh bien ! la voilà donc cette prudence humaine !
De tant de politique est-ce là tout le fruit !
Désirs ambitieux, où m'avez-vous conduit !
Marie ! ah ! devait-elle au moment qu'elle expire,
De l'amour, sur mon âme, exercer tout l'empire ;
Que dis-je ! malheureux ! c'en est fait sans retour,
Pour toi plus de bonheur, de tendresse, d'amour !
Te sied-il de montrer une pitié de femme !
De céder aux remords qui tourmentent ton âme !
Ce n'est pas maintenant qu'il les fallait avoir.
Maintenant, il te faut pour-nivrer ton devoir.
(Avec rage et d'un air égaré.)
Si tu veux de ta honte obtenir le salaire,
Achève. Encore un pas. Remplis ton ministère.
Va voir tomber sa tête ; arme ton cœur d'airain :
Allons, point de pitié.

(Il marche rapidement vers la porte par où Marie est sortie ; puis il s'arrête tout à coup.)

C'est en vain, c'est en vain,

Non, je ne puis passer cette porte fatale ;
Non, je me sens saisi d'une horreur infernale.
Sortons d'ici ... Seymour, ne les entends-je pas ?
Le supplice s'apprête au-dessous de mes pas.
Sortons d'ici. Fuyons cette effroyable image.
(Il veut sortir par une porte de côté et la trouve fermée.)
Quoi ! quelque ange vengeur m'ôte-t-il le passage ?
Faut-il que mon oreille écoute dans ces lieux
Les terribles apprêts que repoussent mes yeux ?
Où fuir ? J'entends la voix qui lui lit la sentence.
On l'exhorte. Elle parle. Elle impose silence.
Maintenant elle prie ; et de ma trahison
Peut-être à Dieu pour moi demande le pardon.
Cette espérance, hélas ! ne sera pas comblée.
Un sourd frémissement règne dans l'assemblée.
Où, j'entends les sanglots de ses femmes en pleurs.
Mais je n'entends plus rien. On se tait... ah ! je mens.
(Il prononce ces derniers mots avec une angoisse toujours croissante. Il s'est arrêté un moment. Tout à coup, en proie à une émotion déchirante, il pousse un grand cri, et tombe sans mouvement dans les bras de Seymour.)

FIN DE MARIE STUART.

DIÉGARIAS

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. VICTOR SÉJOUR,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 23 juillet 1844.

Personnages.

HENRI IV, roi de Castille.....
DIÉGARIAS, ministre de Castille.....
ABUL-BEKRI, espion maure.....
DON JUAN DE TELLO.....
DON SANCHE D'ALCORA, alcade du palais.....
LE CONNÉTABLE.....
L'INQUISITEUR.....
PERÈS.....
DON GAETAN, officier de service.....
LE GEOLIER.....
INÈS.....
UN CRIEUR.

Acteurs.

MM. MAILLARD.
BEAUVALLET.
MAUBANT.
LEROUX.
RANDOUX.
ROBERT.
MARIUS.
MICHEAU.
LABAT.
MAYHIEN.
M^{me} MÉLINGUE.

A BEAUVALLET.

Témoignage de reconnaissance et d'admiration.

VICTOR SÉJOUR.

ACTE PREMIER.

Un appartement dans le palais de Diégarias. — Il fait nuit. — Une fenêtre avec balcon donnant sur le Guadalquivir. — Inès et Don Juan sont en scène. — Inès est triste et rêveuse; elle est assise; don Juan, appuyé sur un fauteuil, la regarde.

SCÈNE I.

DON JUAN, INÈS.

DON JUAN, à Inès. [naire;

Vraiment, vous n'êtes point comme à votre ordi-
Vous avez un secret que vous me voulez taire,
Inès.

INÈS.

Vous vous trompez.

DON JUAN, lui prenant la main.

Qu'as-tu ?

INÈS.

Rien.

DON JUAN.

Un malheur

Te menace-t-il ?

INÈS.

Non.

DON JUAN.

D'où vient donc ta pâleur?...

D'où vient, lorsque, joyeux et fier de ta tendresse,
Je dépose à tes pieds ma joie et mon ivresse,
Quand je bénis le ciel de cet amour vainqueur
Qui nous fait obéir aux lois de notre cœur,
D'où vient que, bien souvent, comme un triste

[présage,

Quelque amère pensée assombrit ton visage?...

Dis.

INÈS.

C'est que je ne peux m'affranchir du passé,
Qu'un incessant remords tient mon cœur enlacé;

C'est que, pour vous prouver à quel point je
[vous aime,
J'ai pu trahir mon père et me trahir moi-même.

DON JUAN.

Inès...

INÈS, l'interrompant.

Ne cherchez pas, don Juan, à m'excuser ;
Tout ce que vous diriez tendrait à m'accuser.

DON JUAN, avec exagération, et en riant.

D'honneur ! mais à l'entendre, on te croirait cou-
[pable
D'un forfait inoui... d'un crime épouvantable...

INÈS.

Comte, n'est-ce donc rien que ce secret hymen
Où, sans rougir, j'osai disposer de ma main?...—
Ah ! qu'il eût mieux valu, dans un aveu sincère,
Me laisser confier notre amour à mon père ;
Il aurait vu, don Juan, que je vivais par vous,
Et, certe, il vous aurait choisi pour mon époux.

DON JUAN.

Non ; malgré sa tendresse et bien que je sois comte,
Que je sois jeune et riche et brave, que je compte
Un siècle entier de gloire où mes nobles aïeux
Se sont tous fait un nom puissant et glorieux,
Non, malgré tout cela, Diégarias, ton père,
N'eût jamais écouté mes vœux ou ma prière.
Sans pouvoir t'en donner la secrète raison,
C'est d'un œil ennemi qu'il voit notre maison.

INÈS.

Et vous en ignorez la cause ?

DON JUAN.

Je l'ignore.

Je l'ai long-temps cherchée et je la cherche encore.
(Moment de silence.)

INÈS.

Ah ! qui m'affranchira de ce doute où je suis ?..—
C'est mourir, que de vivre en de pareils ennuis.

DON JUAN.

A-t-on de tels pensers quand on est si jolie ?

INÈS.

Vous plaisantez toujours.

DON JUAN.

Sans doute. — C'est folie
De songer au sépulcre où tout est triste et noir,
Quand nos jours sont tissés de bonheur et d'espoir,
Quand repose en nos mains une main amoureuse,
Qu'on entend une voix qui dit : Soyez heureuse,
Car je suis votre esclave et vous m'avez vaincu,
Car avant de vous voir je n'avais pas vécu,
Car vous êtes si pure entre toutes les femmes,
Si loin de notre vie et de nos mœurs infâmes,
Que parfois je me sens, ployant les deux genoux,
Le besoin d'incliner mon orgueil devant vous,
Et...

(A part.)

— Qu'allais-je faire ?

INÈS.

Et ?

DON JUAN, vivement.

De te redire encore
Que je suis tout à toi... que je t'aime et t'adore.

INÈS, pénétrée.

Qui vous a donc appris l'art de me consoler ?...
De sécher dans mes yeux les pleurs prêts à cou-
[ler ?...—

Ah ! c'est dans ces momens que je sens, faible femme,
Que je vous ai donné ma vie avec mon âme. —

DON JUAN.

Tu me rends trop heureux.

INÈS.

Oh ! redites-le-moi,

Car je suis bien heureuse aussi quand je vous voi.
(Retombant dans sa tristesse.) [éphémère...
Heureuse !... — Mon bonheur ne peut qu'être
Je n'ai point oublié que j'ai trompé mon père.

DON JUAN, à part.

Encore !...

INÈS, à don Juan.

Il faut enfin que, cessant de mentir,
Je confesse ma faute avec mon repentir.

DON JUAN, regardant par la fenêtre, et faisant comme
s'il n'entendait pas.

Voici le jour.

INÈS.

Don Juan...

DON JUAN, l'interrompant.

N'est-ce pas que Séville,

Entre toutes, Inès, est une noble ville ?

INÈS.

Oui...

DON JUAN, de même.

Regarde-la donc... — Elle est belle à ravir.

INÈS.

C'est vrai ..

DON JUAN, de même.

Votre palais, près du Guadalquivir,
Lutte avec l'Alcazar de luxe et d'élégance.

INÈS.

[rance,

Eh ! que m'importe à moi, qui n'ai qu'une espé-
Qui ne forme qu'un vœu, qu'un désir, de pouvoir
Par un prompt repentir rentrer dans mon devoir,
Que m'importe, voyons, que Séville soit belle,
Que le Guadalquivir roule son flot rebelle,
Ou bien que ce palais, vous l'avez dit, je croi,
Soit élégant et beau comme celui du roi?...
Que m'importel... — J'ai trop déjà d'une pensée
Qui jette la terreur dans mon âme glacée,
Comte, c'est qu'il se peut que par d'autres que nous,
Mon père apprenne enfin ce que j'ai fait pour vous.

DON JUAN.

Non, mes précautions sont prises.

INÈS.

Mais...

DON JUAN.

Écoute,

Inès, écoute-moi. — Je sais ce qu'il te coûte,
A toi dont les vertus égalent la candeur,
De garder un secret qui blesse ta pudeur...
Je le sais... et pourtant il faut, je t'en supplie,
Ne point laisser tomber ton courage qui plie. —
Vouloir qu'un tel secret soit dit si brusquement,
C'est vouloir, vois-tu bien, tout perdre en un

INÈS. [moment. —

Tu crois? — Ma volonté sera toujours la tienne. —
Jusqu'au bout, seulement, que ta main me sou-

DON JUAN. [tienne. —

Le jour grandit; adieu! —

INÈS.

Tu pars?

DON JUAN, jetant son manteau sur son bras.

Jusqu'à ce soir.

INÈS, le retenant.

Votre épée?

DON JUAN, la passant à sa ceinture.

Ah! c'est vrai.

INÈS, se suspendant à son cou.

Tout un jour sans vous

DON JUAN, l'embrassant. [voir... —

Je t'aime. — Pense à moi. —

(Il enjambe la croisée où est attachée une échelle de
soie.)

INÈS, lui serrant la main.

Que le ciel vous conduise,

Comte, et fasse qu'aucun regard ne vous séduise. —

(Don Juan disparaît. — Penchée sur la fenêtre, elle
semble suivre tous ses mouvements.)

SCÈNE II.

INÈS, seule.

Le voilà dans sa barque... — Il est parti... —

(Revenant tristement sur le devant de la scène.)

Mon Dieu,

Que tout me semble froid et désert en ce lieu! —

(S'asseyant.)

Don Juan avait raison... Oui, comme lui je trouve

Que je suis aujourd'hui triste et sombre. — J'é-

[prouve

Un trouble, un serrement, un vide dans le cœur,

Qui semblent m'annoncer quelque prochain mal-

[heur. —

Entre ces murs aussi je suis comme étouffée!... —

(Regardant le ciel.)

Si Dieu m'avait donné le pouvoir d'une féc,

Oh! que j'étendrais vite un voile ténébreux

Sur l'éclat importun de ce ciel radieux. —

(Tombant dans sa rêverie.)

Seule... seule toujours. —

(Diégarias entre et va à elle.)

SCÈNE III.

DIÉGARIAS, INÈS, PERÈS.

DIÉGARIAS.

Inès?

INÈS, se levant.

Bonjour, mon père.

DIÉGARIAS.

A quoi pensais-tu donc?

INÈS.

A rien.

DIÉGARIAS.

Quelque mystère?

INÈS.

Je ne vous voyais pas. — Mettez-vous près de moi.

DIÉGARIAS.

Non.

INÈS.

La raison?

DIÉGARIAS.

Je sors.

INÈS.

Vous allez?

DIÉGARIAS.

Chez le roi.

INÈS.

Votre Excellence a donc de ces choses à dire

Qui touchent de bien près au salut de l'empire?

DIÉGARIAS, gravement.

Peut-être...

(Perès entre.)

PERÈS, à Diégarias, en lui montrant l'appartement
qui précède.

Abul-Bekri.

DIÉGARIAS, vivement.

Qu'il entre, je l'attends.

(Perès sort. — Pendant ce temps, Inès a pris sur une
table chargée de fleurs, un vase vide, et s'apprete
à sortir. — Diégarias s'en aperçoit et laisse échapper
un mouvement d'étonnement.)

INÈS, à Diégarias.

Je descends au jardin et reviens à l'instant.

(Elle sort. — Abul-Bekri entre.)

SCÈNE IV.

DIÉGARIAS, ABUL-BEKRI.

ABUL-BEKRI, s'inclinant.

Allah vous garde!

DIÉGARIAS, allant à lui.

Eh bien?

ABUL-BEKRI, lui remettant un parchemin.

Voici les preuves

DIÉGARIAS, le prenant vivement.

Donne !

(Il lit la suscription : — « A don Gusman de Castro, » chevalier, etc., etc. — Il lit la lettre :)

« Don Alphonse, au moment de saisir la cou-
[ronne,

» Compte plus que jamais sur notre dévouement. —

» Que vos hommes soient prêts à tout événement.

» Vous meltant cette nuit en marche pour Séville,

» Soyez, midi sonnante, aux portes de la ville.

» C'est demain le grand jour. — Don Luc, don Pe-
[dre et moi,

» Nous devons à la chasse accompagner le roi.

» Vous comprenez ?.. Tandis que son altesse chasse

» Et se laisse emporter par sa royale audace,

» Nous l'entourons tous trois et faisons hardiment

» Du maître un prisonnier, du palais un couvent...»

ABUL-BEKRI, riant.

Rien de moins circonspect qu'un ami qui s'épan-
DIÉGARIAS, achevant. [che.

« Adieu. — Signé, don Juan. »

(Tournant la lettre de tous les côtés.)

Pas un mot de don Sanche.

ABUL-BEKRI, à Diégarias.

Celui-là, monseigneur, nous ne le tenons pas. —
Il marche sans laisser de traces à ses pas.

DIÉGARIAS. [dre,

C'est cependant le seul qui soit vraiment à crain-

dre Non parce qu'il s'observe ou qu'il a l'art de feindre

Mais parce qu'avant tout c'est une volonté [dre ;
Qui veut ce qu'elle veut avec tenacité.

(Frappant sur le parchemin.)

N'importe, je les tiens.

(Après avoir relu la lettre.)

La précieuse lettre ! —

(A Abul-Bekri.)

D'où te vient-elle ?

ABUL-BEKRI.

D'où?... — Je l'ai conquise, maître.

DIÉGARIAS.

Conquise ? et sur qui donc ?

ABUL-BEKRI.

Fernand.

DIÉGARIAS.

Le serviteur

De don Juan ? — T'a-t-il pris pour quelque in-

ABUL-BEKRI. quisiteur ?

Non.

DIÉGARIAS.

Si je me souviens, tu m'as dit que cet homme
Était brave, fidèle, incorruptible...

ABUL-BEKRI.

En somme,

Que, meltant avant tout l'honneur d'être discret,
Il se ferait tuer pour garder un secret. —

Voilà.

DIÉGARIAS.

Mort ?

ABUL-BEKRI.

Vous voyez, pour arriver aux preuves,

Qu'on fait subir aux gens de bien rudes épreuves.

DIÉGARIAS.

C'est horrible.

ABUL-BEKRI.

Eussiez-vous mieux aimé, monseigneur,
Que je fusse à sa place et qu'il fût le vainqueur ?

DIÉGARIAS.

Voyons... expliquez-vous.

ABUL-BEKRI, avec indifférence.

Vous savez que Séville

Est une grande, douce et merveilleuse ville,

Où tout le monde dort d'un bon sommeil ; si bien

Qu'on peut tuer son homme et lui ravir son bien

Et l'enterrer, s'il faut, au coin de quelque rue

Sans craindre que sur soi la justice se rue,

DIÉGARIAS.

Au fait.

ABUL-BEKRI, continuant.

Vous me direz que les gardes de nuit

Ne sauraient où donner de la tête à minuit,

S'il leur fallait traquer tout coureur d'aven-
[ture... —

Fernand longeait les murs d'une vieille mesure,

Quand il me vit soudain me dresser devant lui :

« Arrête ! » Il s'arrêta. — « Ton dernier jour a lui,

» Si tu ne me remets à l'instant ton message. »

Il essaya d'abord de se faire passage,

Mais voyant qu'il fallait prendre un parti, ma foi,

Il tira son épée et s'élança sur moi. —

Le combat dura peu, car bientôt sur la terre,

Je l'étendis sanglant d'un coup de cimetière.

DIÉGARIAS.

C'est bien ; va-t'en.

ABUL-BEKRI.

Pardon, Excellence, un seul mot. —

(Cherchant sous son manteau.)

Je tiens à vous montrer ce don Juan de Tello

Comme Dieu l'a créé, c'est-à-dire un abîme

Où régnaient sans pudeur la débauche et le crime.

(Il tire une lettre.)

Il écrit à don Ruy.

(Il lit.)

« Je ne pourrais vraiment,

» Mon très cher, te prêter un sol en ce moment,

» Car je suis, comme dit ton oncle le chanoine,

» Aussi gueux qu'un bedeau surveillé par un

(Frappant sur la lettre.) [moine. »

Il ment comme un juif.

DIÉGARIAS, tressaillant.

Quoi ?

ABUL-BEKRI, avec un sourire expressif.

Rien... rien.

(Il lit.)

— « Tu dois savoir

» Au milieu d'une orgie épouvantable à voir,

» Marquis, que j'ai tenu contre le duc de Lerme

» Un pari monstrueux. — Un pari qui nous ferme,

» Si nous mourons ce soir, la porte du saint lieu

» Où l'on vit de musique et d'air pur avec Dieu. »

(A Diégarias.)

Entre nous, monseigneur, avouez que le comte
Dans notre paradis trouverait mieux son compte.

(Il lui fait signe de continuer.)

Les clauses du pari, les voici :

(Il lit.)

« Dans un mois,
» Celui qui, sans raison, se battra plus de fois,
» Vivra plus largement, séduira plus de femmes,
» Et mettra plus d'adresse à conquérir leurs âmes,
» Celui-là gagnera deux mille ducats d'or. »

DIÉGARIAS.

Sont-ce là tes neveux, ô Cid Campeador!!!

ABUL BEKRI, à part.

Il ne se doute pas qu'il parle près d'un homme
Qui ferait encor pis pour une telle somme.

DIÉGARIAS.

Continuez.

ABUL-BEKRI.

« Le duc, comme tu penses bien,
» Fil tout en conscience et ne négligea rien.
» Quant à moi, tout d'abord contre une âme re-
[belle
» Je me heurtai. C'était une enfant jeune et belle,
» Dix-huit ans, le teint rose, au regard radieux
» Et pur comme l'étoile éclore dans les cieus. —
» L'hymen seul la touchait. — Or, par une nuit
[sombre,
» Dans ma chapelle, après des obstacles sans
[nombre
» Nous fûmes l'un à l'autre unis secrètement,
» Par qui?... — Devine un peu. — Par mon valet
[FERNAND... »

DIÉGARIAS, lui arrachant la lettre.

Son valet!... — L'infâme. —

ABUL-BEKRI, avec un rire étouffé.

Ah!... — Qu'en pensez-vous?

DIÉGARIAS, avec colère.

Je pense...

(Lui jetant sa bourse avec mépris.)

Que tu devrais déjà tenir ta récompense.

ABUL-BEKRI, piqué, à part.

Plus tard.

UN PAGE, entrant et annonçant:

Le roi!

UN SECOND PAGE.

Le roi!

(Le roi entre; les pages et Abul-Bekri sortent. — Le
roi est en costume de chasse.)

oo

SCÈNE V.

LE ROI, DIÉGARIAS, puis INÈS.

DIÉGARIAS, baisant la main au roi.

C'est vraiment trop d'honneur,

Sire, pour votre vieux et féal serviteur. —

(Se relevant.)

Vous n'avez devancé cependant.

LE ROI, s'asseyant avec nonchalance.

Ah!

DIÉGARIAS.

Oui, sire. —

L'intérêt de l'état, du trône, de l'empire...

LE ROI.

Des affaires déjà!

DIÉGARIAS.

Monseigneur...

LE ROI.

Grand merci!

Ce n'est point pour cela que tu me vois ici. —

(Il écrit.)

« Bon pour six cents doublons... » —

(S'arrêtant.)

La somme est un peu forte..

Une simple parure... Eh! pour un roi, qu'im-
Dona Quiomar veut. — porte!

(Il signe et remet le bon à Diégarias.)

Vite.

DIÉGARIAS, à part.

Encor!

LE ROI.

Hâte-toi.

DIÉGARIAS.

Sire...

LE ROI.

Je suis pressé.

DIÉGARIAS.

Son Altesse le roi

Daignera m'écouter; ce que je lui veux dire

Est grave, sérieux, important.

LE ROI.

Plus tard.

DIÉGARIAS.

Sire...

LE ROI.

Mon argent.

DIÉGARIAS.

Le devoir m'ordonne ..

LE ROI.

D'obéir!

DIÉGARIAS.

Je dois vous rappeler, dussiez-vous m'en punir,
Que le trésor est presque épuisé.

LE ROI, un peu ébranlé.

C'est possible.

DIÉGARIAS, continuant.

Que votre peuple, sire, est un peuple irascible
A l'endroit de l'impôt...

LE ROI.

Soit.

DIÉGARIAS, continuant.

Que, depuis cinq mois,

L'armée attend sa paie.

LE ROI, se croisant les bras sur la poitrine; moitié sérieux, moitié riant.

En vérité, je crois,
 Dans votre passion de la chose publique,
 Que vous allez encor me parler politique,
 M'étaler sous les yeux le sort de mes sujets,
 L'insolence des grands, leurs trames, leurs projets,
 Et tout ce sombre amas d'effrayantes pensées,
 De doutes dévorans, de craintes insensées,
 Qui font presque toujours que le trône d'un roi
 Se change en instrument de terreur et d'effroi.—
 Oh ! parlez-moi plutôt de la brise amoureuse
 Qui soulève en passant la barque paresseuse,
 De la chasse bruyante avec tous ses dangers,
 De la forêt, du ciel, des bosquets d'orangers
 Où libre dans sa joie on s'écoute, on respire,
 Délivré du fardeau d'un sceptre et d'un empire...

DIÉGARIAS, gravement.

Vous êtes roi.

LE ROI.

Sans doute... et demain, par hasard,
 S'il fallait de la guerre arborer l'étendard,
 Nous n'hésiterions point à tirer notre épée,
 Dans le sang grenadin plus d'une fois trempée;
 A dire à nos soldats : « Le danger va croissant,
 » Donc la place du roi doit être au premier rang. »
 (Riant.) [àme,
 Mais pour l'heure j'abdique, et ne suis, sur mon
 Qu'un chasseur attardé que la chasse réclame;
 Or, ne me retiens plus, ou suis-moi sans façons,
 Tes armes d'une main, de l'autre mes doublons.—
 Hâte-toi, je t'attends...

(Il fait un pas pour sortir.)

DIÉGARIAS, se mettant devant lui.

Dans votre intérêt, sire,
 Écoutez...—Ce ne sont plus des mots, des ouï-dire,
 Des projets avortés, des hommes sans appui,
 C'est un complot qui doit éclater aujourd'hui.

LE ROI.

Qu'as-tu dit ?

DIÉGARIAS.

Un danger imminent vous menace.

LE ROI.

Un danger ! Quel est-il ?

DIÉGARIAS.

Au milieu de la chasse,
 Dans un moment donné, vous serez arrêté.

LE ROI.

On voudrait attenter à notre liberté ?

DIÉGARIAS.

On ose tout. — Voyez vous-même.

(Il lui remet la lettre.)

LE ROI, après avoir lu, la froisse avec colère.

Sur ma vie !

Non, je ne comprends pas que l'on nous porte envie,
 A nous qui ne pouvons sortir de nos prisons
 Sans faire, sous nos pieds, germer des trahisons...

(Pause.)

DIÉGARIAS.

Je vous ai déjà dit, sire, dans ma franchise,
 Que l'état ébranlé touchait à quelque crise ;
 Que les nobles, les grands, ces trop puissans sujets,
 Fomentaient contre vous de sinistres projets ;
 Que, si vous ne vouliez doubler leur insolence,
 Et les pousser un jour jusqu'à la violence,
 Altesse, il vous fallait, par la sévérité,
 Enchaîner leur audace et leur déloyauté ;
 Alors, comme aujourd'hui, sans craindre par la
 D'allumer la discorde et la guerre civile, [ville
 Vous pouviez, dans sa source arrêtant le poison,
 Abattre par le pied l'arbre de trahison.
 Mais si, comme toujours, dédaignant mes paroles,
 Vous prenez en pitié toutes ces têtes folles,
 Demain, sire, ils seront, grâce à leur attentat,
 Assez forts pour changer la face de l'état.

LE ROI, éclatant. [tage,

Non, non, comme Jean deux, dont je tiens l'héritage,
 Je ne languirai pas dans un lâche esclavage. —

(Se promenant à grands pas.)

Je suis las, après tout, moi, le maître, le roi,
 D'avoir toujours dans l'âme et le doute et l'effroi ;
 D'être ainsi, jour et nuit, cloué dans ma demeure
 Sans pouvoir en sortir ; et de n'oser, une heure,
 De peur de rencontrer quelque poignard caché,
 M'arracher de ce trône où je suis attaché... —
 C'en est trop à la fin ! — Ils me font une vie
 De larmes, de terreur, de désespoir suivie,
 C'est bien ; mais désormais implacable et méchant,
 Je leur ferai payer mes larmes par le sang. —
 (Il prend la plume pour signer leur arrestation, mais il
 s'arrête aussitôt.)

Du sang !... —

(Moment de silence.)

DIÉGARIAS.

Vous hésitez, sire ?

LE ROI, jetant la plume.

Non, je pardonne.

DIÉGARIAS.

Ne compromettez pas, sire, votre couronne
 En laissant à chacun, dans sa témérité,
 L'espoir de conspirer avec impunité.

LE ROI.

J'ai dit.

DIÉGARIAS.

Songez...

LE ROI.

Je sais, aussi bien que toi-même,
 Que trop de bonté nuit à la grandeur suprême,
 Et, pour punir un traître armé contre mes droits,
 Que je dois me ranger du côté de nos lois...
 Mais que veux-tu ? — je suis de ces rois débon-
 [naires
 Dont le cœur est stérile en pensers sanguinaires ;
 De ces rois qui se font un pouvoir impuissant
 Plutôt que de tremper leur sceptre dans le sang.

DIÉGARIAS.

Ces rois, songez-y bien, quand survient la tempête,
Perdent souvent, seigneur, la couronne et la tête.

LE ROI.

Ils meurent sans regret.

DIÉGARIAS.

Mais non pas sans remord,
D'avoir laissé germer des semences de mort,
De haines, de douleurs et de guerres civiles,
Et de corruptions, et d'ambitions viles,
Au milieu d'un pays qui, de leur royauté,
Attendait le bonheur et la tranquillité. —
(En ce moment, Inès entre, tenant à la main un vase
plein de fleurs. Elle n'est vue de personne.)

LE ROI, avec répugnance. [times,
Que mes droits sur leurs jours soient ou non légi-
Ce serait me couvrir du sang de trois victimes.

DIÉGARIAS.

Je vous ai conseillé d'agir avec vigueur,
Non de passer, Altesse, à l'extrême rigueur.
Un châtement suffit. — Qu'un seul des trois périsse,
Et le calme et la paix naitront de son supplice.

LE ROI.

Et lequel ?

DIÉGARIAS.

Celui qui, bravant votre courroux,
Pour la troisième fois conspire contre vous ;
Don Juan.

INÈS, d'une voix étouffée.

Grand Dieu ! don Juan !..

LE ROI, après une pause.

Je m'explique avec peine
Comment par sa fierté, ses trahisons, sa haine,
Il ne m'a pas guéri de ces terreurs d'enfant
Qui me font reculer devant un peu de sang... —
Mais n'importe... — Je veux, loin de ton influence,
Examiner son crime et peser ma vengeance.
A demain.

(Diégarias veut répondre ; le roi avec autorité :)

A demain.

(Diégarias s'incline. Le roi appelant :)

Don Sanche !

DON SANCHE, du seuil de la porte du fond.

Monseigneur ?

LE ROI, à don Sanche.

De ma part, à l'instant, dites au grand-veneur
Que la chasse est remise.

DON SANCHE, à part, en s'éloignant.

Allons, c'est à refaire.

LE ROI, à Diégarias en lui donnant sa main à baiser.
Es-tu content ?

(Le saluant de la main.)

Je vais songer à cette affaire.

(Il s'éloigne. — Diégarias l'accompagne. -- Inès sort
de l'endroit où elle s'était cachée.)

SCÈNE VI.

INÈS, seule.

Oh ! ma tête se perd. — Ai-je bien entendu ? —
Mourir ! — don Juan ! — Non, non, jamais. —
(Elle fait le mouvement de sortir et aperçoit Diégarias
qui revient. — A part.)

Tout est perdu ! —

O mon Dieu ! c'est en vous maintenant que j'es-
[père...

Donnez-moi le secret de désarmer mon père...

SCÈNE VII.

INÈS, DIÉGARIAS.

DIÉGARIAS, à Inès.

Te voilà revenue ?

INÈS, s'efforçant de sourire.

Est-ce trop tôt, seigneur ?

DIÉGARIAS. [cœur,

Trop tôt?... Ne sais-tu pas, toi qui vois dans mon
Lorsque je vais courbé sous le fardeau de l'âge,
Quel est l'ange qui vient adoucir mon voyage?... —
(L'embrassant.)

Je l'aime. —

INÈS.

Je le sais... Cependant... dites-moi...

Quand vous étiez ici... causant avec le roi...
Si j'étais arrivée, ignorant sa présence,
Au milieu d'une grave et haute confiance,
Et que bien malgré moi quelques mots indiscrets
Fussent venus me mettre en tiers dans vos secrets...
Qu'auriez-vous fait ?

DIÉGARIAS, souriant.

J'aurais l'épouvante dans l'âme,
De savoir mon secret au pouvoir d'une femme. —
Et toi, que ferais-tu?..

INÈS.

Moi ?

DIÉGARIAS.

Toi.

INÈS, avec résolution.

Dans ce moment,
Je dois parler sans voile et sans déguisement.

DIÉGARIAS.

Qu'est-ce donc ?

INÈS, montrant l'endroit où elle s'était mise.

J'étais là.

DIÉGARIAS.

Que dis-tu ?

INÈS.

Mon bon père,

Jedis que je vous veux moins dur et moins sévère.

DIÉGARIAS.

Mais...

INÈS, vivement.

J'ai tout entendu.—Vous demandiez au roi
La mort d'un grand seigneur, nommé don Juan,
Quel crime a-t-il commis? Oh! dites... [je croi.

DIÉGARIAS.

Il conspire.

INÈS.

Contre vos jours?

DIÉGARIAS.

Non, ma fille.

INÈS.

Contre l'empire?

DIÉGARIAS.

Tu l'as dit.

INÈS, à part

Du courage, ô mon Dieu! —

(Haut.)

Je comprend,

Selon vos lois du moins, qu'un attentat si grand
Appelle sur sa tête une prompte justice,
Et veut que l'échafaud soit son moindre sup-
Cependant quand le roi, lui le seul offensé, [plice...
Répugne à se venger sur ce jeune insensé, [bonne,
D'où vient, répondez-moi, vous dont l'âme est si
Que vous vous opposiez au maître qui pardonne?

DIÉGARIAS.

Son intérêt le veut.

INÈS.

Mon père, assurément,

Un roi ne peut rien perdre à se montrer clément;
Ainsi laissez-le donc, et libre et sans contrainte,
Mériter notre amour et non pas notre crainte.

DIÉGARIAS.

Vous voyez le présent, moi, je vois l'avenir.

INÈS.

Le sang porte malheur.

DIÉGARIAS.

Il faut parfois punir.

INÈS.

Mais ne craignez-vous pas, à la fin, que l'envie,
Essayant de ternir l'éclat de votre vie,
N'attribue, ô mon père, à quelque inimitié
Tant d'obstination et si peu de pitié?

DIÉGARIAS.

Que m'importe! pourvu que tu saches, ma fille,
Que ton père en frappant n'a vu que la Castille.

INÈS.

Et qui vous dit, devant une telle rigueur,
Que le doute n'a point pénétré dans mon cœur?

DIÉGARIAS.

Ne parle pas ainsi.

INÈS.

Je suis peut-être folle,

Mais pour me rassurer j'attends votre parole.

Jurez-moi, monseigneur, et cela hautement,
Que pour lui vous n'avez aucun ressentiment.—
Vous hésitez? —

DIÉGARIAS.

Jamais.— Cette race hautaine

A trop su mériter mon implacable haine.—
Laisse-moi... laisse-moi le haïr.— Sur mon front
Ses aïeux ont versé le mépris et l'affront.

INÈS.

[page

Que parlez-vous d'affront, vous dont toute l'Es-
Honore les vertus?... que la gloire accompagne?...
Vous, peuple d'origine et simple aventurier,
Que son attesse a fait ministre et trésorier?... —

DIÉGARIAS.

C'est vrai. Mais si demain quelqu'un, dans cette
Que je viens de sauver d'une guerre civile, [ville
Déchiffrant le passé sur mon front soucieux,
Me jetait devant tous le nom de mes aïeux,
Tu verrais mon pouvoir crouler à l'instant même,
Et mon nom si vanté devenir un blasphème.—
Je ne serais si haut que pour tomber plus bas.—
Je sais ce que je dis... je n'exagère pas... —

INÈS.

Quel terrible secret, me cachez-vous, mon père?—

DIÉGARIAS.

J'ai dû, pendant quinze ans, vivre dans le mystère.

INÈS.

Achevez...

DIÉGARIAS.

J'y consens, et cela sans regret,
Car tu peux maintenant me garder mon secret.

INÈS.

Mon Dieu! que vais-je apprendre?

DIÉGARIAS, après avoir regardé autour de lui.

Écoute-moi, ma fille.

INÈS.

J'écoute.

DIÉGARIAS.

Mes amis, l'Espagne, la Castille,
Toi surtout, me faisant un Dieu comme le tien,
Chrétienne par le cœur, tu me croyais chrétien...
Vous n'aviez pour juger qu'une fausse apparence.

INÈS, bas. [croiance...

Vous n'êtes point chrétien?... quelle est votre
Votre religion... votre Dieu... votre foi?... —
Répondez.

DIÉGARIAS.

Mes malheurs te répondront pour moi.—
A vingt ans... — il n'est rien d'impossible à cet
âge, —
J'avais levé les yeux, moi pauvre et sans lignage,
Sur une fille noble, et riche, et de grand nom,
Dont on vantait partout l'illustre et vieux blason.—
C'était Bianca ta mère.— Au prochain monastère,
Elle allait chaque soir prier une heure entière.—
Je la voyais ainsi.— Morne et silencieux,

Quand elle s'en allait, je la suivais des yeux.—
Un matin cependant, je reçus une lettre.
Son oncle savait tout ; il m'ordonnait en maître,
A moi, qui pour la voir eusse donné mon sang,
De ne point l'approcher par respect pour son rang.

INÈS.

Qu'avez-vous répondu ?

DIÉGARIAS.

Je n'en tins aucun compte.

INÈS.

Après ?

DIÉGARIAS.

Après, ma fille !.. O désespoir ! ô honte !

INÈS.

Parlez.

DIÉGARIAS.

Cet homme...

INÈS.

Eh bien ?

DIÉGARIAS.

Par ses gens, ses valets,

Me fit insolemment trainer dans son palais.

INÈS.

Ciel !

DIÉGARIAS.

Et là...—souvenir qui brûle encor mon âme !—
Là, les pieds et les mains liés comme un infâme,
Je vis deux vils laquais, riant de mon effroi,
Des verges à la main s'avancer jusqu'à moi.

INÈS.

Oh !

DIÉGARIAS.

L'ordre fut donné.

INÈS.

Que dites-vous ?

DIÉGARIAS, avec une ironie convulsive.

Ma fille,

C'est ainsi que se venge un noble de Castille.—
Pouvait-il après tout, lui, riche, ayant blason,
Lui, seigneur suzerain, dont l'antique maison,
Illustre à faire envie à tous nos grands d'Espagne,
Remontait à César ou bien à Charlemagne,
Pouvait-il s'oublier et descendre assez bas
Pour me traiter en homme, en citoyen?... non
Avant tout j'étais juif. [pas.—

INÈS.

Juif? —

DIÉGARIAS, avec rage.

C'est-à-dire un homme

Qu'on repousse du pied, qu'avec mépris on [nomme,

Qu'on traîne impunément au fond de son palais,
Et que l'on fait fouetter par deux de ses valets.

INÈS.

Oh ! du calme, du calme.

(Pause.)

DIÉGARIAS, reprenant.

Après un tel outrage,

DIÉGARIAS.

Tout entier à l'orgueil, à la haine, à la rage,
Je n'eus, la nuit, le jour, qu'une pensée au cœur,
De le tenir râlant sous mon poignard vainqueur.—
J'avais vieilli d'un siècle. — Une heure, heure

[effroyable,

Avait fait d'un enfant un juge impitoyable.

INÈS.

Et ma mère ?

DIÉGARIAS.

Ta mère... ? Elle me dit un mot,

Et mon cœur étonné se rendit aussitôt. — [dresse.

« Fuyons ! » — Ma haine avait fait place à ma ten-

Heureux et confians nous partimes. — La Grèce

Nous reçut.—Là, mon sort s'adoucit, je devin

Riche et puissant. Je fus honoré ; mais en vain,

Le repos me fuyait ! mon injure passée, [pensée.

Comme un crime, un remords, pesait sur ma

Bianca mourut, laissant, dans ses derniers adieux,

Le désir d'être un jour transportée en ces lieux.—

Ce désir fut ma loi.—Je partis.—Par prudence,

Je pris un autre nom, je cachai ma croyance,

Si bien qu'après vingt ans... vingt ans d'exil enfin,

Nul ne revit en moi Jacob Eliacin. — [homme.

Et maintenant, dis-moi, ce grand seigneur, cet

Veux-tu savoir, enfant, de quel nom il se nomme ?

Don Jacques de Tello, comte de Santa-Fiel.

INÈS.

Le père de don Juan ?

DIÉGARIAS.

Lui-même.

INÈS, à part.

Juste ciel !

DIÉGARIAS, comme se parlant à lui-même.

Ameutant contre moi sa valetaille infâme,

Qu'il prenait de plaisir à torturer mon âme!...

Et dire qu'il est mort sans avoir acquitté

Sa dette d'infamie et son indignité ! —

Je n'aurai pas en vain conservé ma colère !

Le fils me répondra des outrages du père.

INÈS.

Grâce ! grâce !

DIÉGARIAS.

Il mourra. — Te parler autrement,

Ce serait te tromper et mentir bassement. —

Il mourra.

INÈS, désespérée.

Mourir !.. lui !... — Si vous avez une âme,
Ayez pitié de moi.

DIÉGARIAS.

Comment ?

INÈS, se jetant à ses pieds.

Je suis sa femme.

DIÉGARIAS.

Sa femme ? — toi ? —

(La relevant.)

Voyons, ne parle pas ainsi... —
Tu veux m'épouvanter, je le sais.—Tout ceci
N'est qu'un jeu, n'est-ce pas?... Réponds.

INÈS, faisant un effort sur elle.

Je suis comtesse

De Santa-Fiel.

DIÉGARIAS, la regardant en face.

Vous?... vous?...

(La repoussant avec mépris.)

Vous êtes sa maîtresse.

INÈS, avec dignité.

Je ne m'attendais pas, mon père, à cet affront
Dont ma vertu s'indigne et dont rougit mon front.—
Je n'ai pu repousser ni vaincre ma tendresse,
C'est vrai; je suis sa femme et non pas sa maîtresse.

(Pause.)

DIÉGARIAS, lui remettant la lettre de don Juan.
Lis.

INÈS, se cachant le visage entre les mains après avoir lu.
O mon Dieu ! mon Dieu !

(Moment de silence.)

DIÉGARIAS, très ému, lui prenant la main.

Sois forte en ta douleur.

INÈS, voulant se jeter à ses pieds.

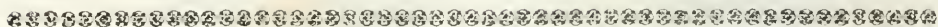
Mon père!...—

DIÉGARIAS, l'arrêtant.

Dans mes bras!

(Ils restent un moment embrassés.—A part.)

Malheur sur lui, malheur!



ACTE DEUXIEME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCENE I.

(Diégarias et Abul-Bekri sont en scène.)

DIÉGARIAS, ABUL-BEKRI.

DIÉGARIAS, à Abul-Bekri.

Quelle heure est-il ?

ABUL-BEKRI.

Minuit bientôt.

DIÉGARIAS.

Approche-toi.—

(Lui montrant une bourse qui est sur la table.)

Prends cette bourse.

ABUL-BEKRI, prenant la bourse et la faisant
sauter dans ses mains.

Diab! elle est lourde.

DIÉGARIAS.

Dis-moi

Combien elle contient.

(Abul-Bekri met les pièces par piles, puis il les con-
temple avec cupidité.)

ABUL-BEKRI, à part.

Je veux être un infâme,

Si ce métal maudit ne trouble point mon âme.

DIÉGARIAS.

Eh bien ?

ABUL-BEKRI.

Cent vingt doublons.

DIÉGARIAS.

C'est un fort beau denier ;

Qu'en dis-tu ?

ABUL-BEKRI, souriant.

Moi, seigneur?... — Je disais, l'an dernier,
A l'un de mes amis qui me parlait d'affaire,

Que pour cent vingt doublons j'étais homme à tout

DIÉGARIAS. [faire.

As-tu changé d'avis ?

ABUL-BEKRI.

Hé!

DIÉGARIAS.

Parle.

ABUL-BEKRI.

C'est selon.

DIÉGARIAS.

As-tu changé d'avis?... Réponds sans détour.

ABUL-BEKRI, après l'avoir attentivement regardé.

Non.

(Moment de silence.)

DIÉGARIAS.

Alors, si je voulais me venger d'un outrage,
Je pourrais hardiment compter sur ton courage ?

ABUL-BEKRI.

Oui.

DIÉGARIAS.

Sur ton épée ?

ABUL-BEKRI.

Oui.

DIÉGARIAS.

D'un mot...

ABUL-BEKRI.

J'obéirai.

DIÉGARIAS.

Même pour la mort d'un homme ?

ABUL-BEKRI.

Je le tuerai.

DIÉGARIAS.

Sans pitié ni merci ?

ABUL-BEKRI.

Je serai sourd aux larmes.

DIÉGARIAS.

Tu le jures ?

ABUL-BEKRI.
Soyez tranquille.
DIÉGARIAS.

Où sont les armes?

ABUL-BEKRI, entr'ouvrant son manteau.
Voici.

DIÉGARIAS, montrant le cabinet à droite.

Tu te mettras dans cet appartement,
Là;—tu seras muet surtout.— Dans un moment.

ABUL-BEKRI. [nomme
Je vous entend, seigneur, il suffit. — Qu'il se
Diégu ou Lopès; qu'il soit manant ou gentil-

[homme,

Chevalier de Saint-Jacque ou bien d'Alcantara,
Vous n'avez qu'à parler, et votre homme mourra.

DIÉGARIAS.

C'est dit; va.—Que fais-tu?

ABUL-BEKRI, prenant les doublons.

Maitre, sans vous déplaire...

DIÉGARIAS, lui arrêtant le bras.

Plus tard... — Sache d'abord mériter ton salaire.]

ABUL-BEKRI, posant le sac sur la table.

Fort bien. —

(A part.)

Si tu savais le secret que j'ai là,
Tu te repentirais d'agir comme cela;
C'est moi qui te le dis.— Pour payer mon silence..

DIÉGARIAS.

Qu'attends-tu?

ABUL-BEKRI.

J'obéis, monseigneur.

(Entrant dans le cabinet.
Patience!

SCÈNE II.

DIÉGARIAS, seul.

Tout n'est que trop réel... — A quoi suis-je réduit!..
Sombre nécessité, jusqu'ou m'as-tu conduit?...—
(Perès entre tenant une épée à la main.)

SCÈNE III.

DIÉGARIAS, PERÈS.

PERÈS, remettant l'épée à Diégarias.

Voilà.

DIÉGARIAS, à voix basse, après avoir passé l'épée à
sa ceinture.

Tu te souviens de mes ordres?

PERÈS, bas.

Oui, maitre.

(Montrant la fenêtre à gauche.)

Je me tiendrai caché là, sous cette fenêtre;
Un homme montera; s'il en descend, un mot,

Un seul de votre bouche, il est mort aussitôt.

(Sur un geste de Diégarias, Perès sort.)

DIÉGARIAS, après avoir attaché l'échelle à la croisée.
Qu'il vienne maintenant.

(Lisant la lettre de don Juan.)

« Contre une âme rebelle

» Je me heurtai. — C'était une enfant jeune et belle,

» Dix-huit ans, le teint rose, au regard radieux

» Et pur comme l'étoile éclose dans les cieux... »

(Il parcourt le reste des yeux. — Fermant la lettre.)

Il a caché le nom... — S'il résiste, qu'il tombe...

Mon secret avec lui s'éteindra dans la tombe.—

(On entend, au dehors, frapper trois coups dans la
main.)

C'est lui.

(Jetant l'échelle de soie.)

Pourvu qu'il monte.

(Il regarde en écartant les draperies.)

Allons, rassurons-nous.

Viens, viens, don Juan, quelqu'un t'attend au

[rendez-vous.

(Il se cache derrière les draperies. — Don Juan paraît
au haut de l'échelle.)

SCÈNE IV.

DON JUAN, DIÉGARIAS.

DON JUAN, s'appuyant sur la croisée.

Je suis ivre à moitié. — Que je me débarrasse. —
(Il jette son manteau sur le théâtre. — Puis passant
son épée.)

Inès, tiens mon épée. —

(Diégarias allonge la main et la prend. — Don Juan
sautant.)

Enfin! —

(Mettant de l'ordre à sa toilette. — Sans détourner la
tête.)

Je te rends grâce;

Je me serais rompu la tête sans cela. —

(Ne voyant personne lui répondre, il se retourne avec
nonchalance.)

Où donc es-tu...

DIÉGARIAS, faisant un pas vers lui.

Votre épée?

DON JUAN.

Ah!

DIÉGARIAS, la lui mettant sous les yeux.

Comte, la voilà.

DON JUAN, à part.

Je suis joué!

DIÉGARIAS, à part.

Mon Dieu! donnez-moi le courage

De ne pas sur-le-champ me venger de l'outrage.—

(Moment de silence. — A don Juan.)

Je serai calme et bref, écoutez. —

(Ne pouvant se contenir.)

Cependant

Vous conviendrez, monsieur, qu'il était imprudent
De quitter votre épée et d'oser à cette heure
Aventurer vos pas jusque dans ma demeure.

DON JUAN.

Vos paroles, monsieur, sont pleines de raison,
Car j'aurais dû m'attendre à quelque trahison.

DIÉGARIAS.

Ah!

DON JUAN.

Quant à mon épée, elle ne pouvait être
En de meilleures mains.

DIÉGARIAS, avec violence.

Où, pour la briser, traître.
(Il la brise et en jette les morceaux aux pieds de don
Juan.)

DON JUAN, les repousant du pied.
Très bien.

DIÉGARIAS, menaçant.

Je te tiens donc enfin en mon pouvoir!

DON JUAN.

Si j'étais, monseigneur, un homme à m'émouvoir,
Avec votre air fatal et vos cris de menace,
Je me verrais réduit à vous demander grâce.

DIÉGARIAS, hors de lui.

Tenez, ne raillez point, comte, car, voyez-vous,
Vous seriez éclater ma haine et mon courroux. —
Je vous tiens, songez-y... — Je puis d'un mot,
[d'un signe,

Laver dans votre sang votre conduite indigne. —
Ah! que les voilà bien ces illustres seigneurs,
Héritiers d'un passé de gloires, de splendeurs,
Qui, souillant leurs blasons du souffle de leurs
[âmes,
Cachent sous de grands noms des lâchetés infâmes;
Et qui...

DON JUAN, froidement.

Venez au fait.

(Pause.)

DIÉGARIAS, comme rappelé à lui-même, avec une
profonde émotion.

Ma présence en ces lieux,
La pâleur de mon front, ces larmes dans mes
Le désespoir muet de mon âme offensée, [yeux,
Ne vous ont-ils donc pas expliqué ma pensée?

DON JUAN.

Je l'attends.

DIÉGARIAS, se contenant.

Vous avez, par une trahison,
Attaché l'infamie au seuil de ma maison. —
Eh bien! malgré cela, c'est moi, monsieur le
[comte,
Père désespéré dont on ne tient point compte,
Vieillard de soixante ans, dont le nom, dont l'as-
[pect,
Semblait devoir, du moins, inspirer le respect,
C'est moi, l'appui d'un roi, ministre de Castille,

Qui viens, monsieur le comte, au nom de ma fa-
[mille,
Au nom de vos remords, de votre loyauté,
Vous demander l'honneur que vous m'avez ôté.
A ma voix, par pitié! ne soyez pas rebelle,
Non; tout est prêt, le prêtre attend dans la cha-
Venez. [pelle;

DON JUAN.

Monsieur...

DIÉGARIAS, lui prenant la main.

Venez, et dès lors, triomphant.
Oh! je vous aimerais comme un second en-
[fant... —
Vous serez tout pour moi, croyez-le... — Je vous
[jure,
J'oublierai le passé, vos affronts, votre injure;
J'oublierai tout. — Venez.

DON JUAN, se dégageant la main.

Impossible, monsieur;
Chacun m'accuserait d'avoir cédé par peur.

DIÉGARIAS.

Impossible?... impossible?—Ah! savez-vous bien,
[comte
Que je ne suis pas homme à vivre avec la honte..
Que tout vient que je suis, je... Mais non, écou-
[tez,
Non, je ne vous crois point, tenez, vous plaisan-
[tez. —
Ce serait, voyez-vous, trop lâche et trop infâme,
Après avoir brisé l'avenir d'une femme,
Porté le désespoir et la mort dans son cœur,
Fait de ses dix-huit ans un legs au déshonneur,
Voyant que dans les pleurs s'épuise son courage,
De détourner les yeux, comte, de votre ouvrage..
Non, quel que soit le sang dont vous êtes sorti,
Non, non, vous n'êtes point si vil, si perverti...
Venez.

DON JUAN.

Jamais, monsieur, jamais. — Prenez ma vie;
Par un assassinat qu'elle me soit ravie;
Mais ne vous flattez pas qu'oubliant ma fierté,
Je rachète mes jours par une lâcheté. [nace,
Non. — Tout homme pour moi qui cède à la me-
S'il est noble, monsieur, a fait mentir sa race.

DIÉGARIAS, avec explosion.

Eh bien! soyez maudit!—

(Avec une douleur profonde.)

J'ai passé soixante ans,
Pouvant avec orgueil montrer mes cheveux blancs,
N'ayant pas un remords caché dans la poitrine,
Et voilà qu'à cette heure il faut que j'assas-
sine!... —
(A don Juan.)
C'est vous qui m'y forcez, soyez, soyez maudit!
(Lui montrant un parchemin qui est sur la table.)
Ceci, c'est un contrat, signez... ou tout est dit.

DON JUAN, se dégageant le bras que Diégarias avait pris.

Vous êtes fou.

DIÉGARIAS, s'arrêtant au moment de sonner.

J'ai là, derrière cette porte,

Un homme, un meurtrier, un assassin, n'importe.

Il n'a jamais connu ni crainte ni remord.

Je n'ai qu'un mot à dire, comte, et vous êtes mort.

Réfléchissez.

DON JUAN.

C'est fait.

DIÉGARIAS.

Tenez, voici la plume.

Mes paroles souvent sont pleines d'amertume ;

Oubliez-les, sigeuz.

DON JUAN.

Jamais.

DIÉGARIAS, avec égarement.

Dieu tout-puissant,

Cet homme, en vérité, veut voir couler son sang!...

Allons, quelle que soit mon horreur pour le crime,

Je n'y résiste plus... sa mort est légitime... —

Que je remplisse ou non l'office du bourreau,

Je scelle avec son sang mon secret au tombeau.

(Criant.)

Entrez ! —

(Abul-Bekri entre, un masque sur le visage et l'épée à la main. — Devant cette apparition subite, don Juan recule involontairement. — Diégarias d'un ton méprisant :)

Ne fuyez pas, ce serait inutile.

DON JUAN, se mordant les lèvres de dépit.

Tu te trompes, vieillard... je suis calme et tran-
[quille...]

J'attends. — Me voilà! — Frappe, et cela sans pitié :

Assouvis dans mon sang ta sombre inimitié ;

Il est temps de prouver à la Castille entière

Que son premier ministre, à l'âme haute, altière,

Qui tient depuis douze ans les rênes de l'état,

Ne sait point reculer devant l'assassinat.

DIÉGARIAS.

Comte, le châtimement sera comme l'offense ;

Il restera caché dans l'ombre et le silence.

DON JUAN.

[intéressé,

Comme l'offense?... — Allons, dans ton propre

Je crois que tu sauras mieux garder ton secret ;

Mes amis savent tous où je suis à cette heure ;

Ainsi donc, hâte-toi, si tu veux que je meure.

DIÉGARIAS.

On le sait!...

(A Abul-Bekri.)

Frappe! —

(Au moment où Abul-Bekri se précipite sur don Juan, il l'arrête.)

Non.

(Moment de silence. — A part.) [douter!...

Que ne puis-je en

Je n'ai donc sur ce point plus rien à redouter... —
Et moi qui me flattais que sous six pieds de terre,
Avec lui descendrait ce scandaleux mystère!... —

(A don Juan.)

Tu triomphes... le sort en décide autrement... —

Vis donc, et ne crains plus mon juste châtimement. —

La réparation, comme non advenue,

Ne doit point se cacher quand l'injure est connue.

DON JUAN.

Qu'espérez-vous encor ?

DIÉGARIAS, avec hauteur.

Vous l'apprendrez du roi.

(Ouvrant la porte du fond et criant.)

Holà ! gardes, holà !...

LE GARDE, du seuil de la porte.

Seigneur ?

DIÉGARIAS.

Approche-toi. —

(Montrant don Juan.)

Cet homme est prisonnier. —

(Mouvement de don Juan.)

Monsieur, la résistance

Ne servirait de rien dans cette circonstance.

(Au garde.)

Obéissez.

DON JUAN, après un moment d'hésitation.

Allons.

(Il suit le garde.)

.....

SCÈNE V.

DIÉGARIAS, ABUL-BEKRI, dans le fond.

DIÉGARIAS, s'asseyant.

Honte et damnation!... —

Malgré moi je le crois. — Oui, la conviction,

Dans mon âme est entrée avec sa voix sinistre. —

Soyez donc tout-puissant... — soyez premier mi-

[nistre!]

ABUL-BEKRI, s'avançant vers Diégarias, à part.
A nous deux, maintenant.

DIÉGARIAS, continuant.

O toi, durant douze ans,

Dont seul j'ai soutenu les états chancelans,

Toi qui, pour appuyer ta puissance royale,

N'as jamais pu trouver une main plus loyale,

Quand je mets, à mon tour, mon espérance en toi,

Tu ne peux me manquer, n'est-ce pas, ô mon

ABUL-BEKRI, à Diégarias. [roi? —

Un mot, seigneur, un mot.

DIÉGARIAS, se levant.

Je ne puis vous entendre.

ABUL-BEKRI.

Un seul.

DIÉGARIAS.

Non.

ABUL-BEKRI, avec autorité.

Il le faut.

DIÉGARIAS, avec hauteur.

Oseriez-vous prétendre ?...

ABUL-BEKRI, froidement.

Je prétends vous parler, monseigneur.

DIÉGARIAS.

Tu prétends ?

ABUL-BEKRI, se mettant devant lui.

Je prétends vous parler, et cela dans l'instant.

Oh ! ne m'accusez pas d'audace, d'insolence ;

Non ; depuis trop long-temps je garde le silence,

Acceptant les ennuis de ma position,

Vous servant de valet, d'assassin, d'espion,

Tandis que j'avais là, dans mon âme importune,

Maître, un de ces secrets qui font notre fortune.

DIÉGARIAS, avec emportement.

Eh ! que m'importe à moi...

ABUL-BEKRI.

C'est tout ou ce n'est rien ;

C'est l'histoire d'un juif couvert d'un nom chrétien.

DIÉGARIAS, tressaillant.

Tu dis ?

ABUL-BEKRI.

Que j'attendais l'heure, la circonstance,

Où mon secret devait gagner en importance.

DIÉGARIAS.

Je ne vous comprends pas ; expliquez-vous.

ABUL-BEKRI.

Vraiment ?

Je vais donc essayer de parler clairement. —

En l'an mil quatre cent trente, j'étais en Grèce,

Où m'avait entraîné ma première maîtresse.

Là, je vivais fort mal, faisant plus d'un métier.

J'avais été soldat, marchand, contrebandier ;

Enfin je fus corsaire. — Après une entreprise,

Voulant tout aussitôt vendre ma part de prise,

Au juif Eliacin je me suis adressé. —

J'aurais pu mieux choisir, je fus presque chassé. —

Depuis ce jour les traits de cet homme bizarre

Sont demeurés gravés dans ma pensée avare ;

Si bien qu'à Madrijal, voilà deux mois bientôt,

Ayant, Dieu sait comment, déconvert un complot

Tramé par l'amiral et l'envoyé de Rome,

J'allai voir le ministre et retrouvai mon homme.

C'était vous.

DIÉGARIAS.

Moi ?...

ABUL-BEKRI.

Vous-même. — Avouez, monseigneur,

Que j'ai de mon côté bien joué de malheur. —

Tandis que vous montiez ; tandis qu'en gentilhomme

[me,

Vous vous faisiez un nom que partout on renom-

[me ;

Caché par le hasard sous l'habit d'un chrétien,

Et devenu d'un roi le guide et le soutien,

Tandis que vous domptiez quelque superbe ville

Où grondaient le tumulte et la guerre civile ;

Qu'on vous livrait plus d'or qu'il n'en faudrait

[vraiment

Aux désirs effrénés d'un méchant garnement,

Moi, je traînais des jours si peu dignes d'envie,

Que pour un ducaton j'aurais donné ma vie.

DIÉGARIAS, à part.

Où vent-il en venir ?

ABUL-BEKRI, continuant.

Cependant j'avais tort

De maudire le ciel et d'accuser le sort. —

Vous êtes tout-puissant ; d'un mouvement de tête

Vous faites dans l'état le calme ou la tempête ;

Vous avez des trésors immenses, des valets,

Des terres, des vassaux, de somptueux palais ;

C'est bien ; mais moi je puis d'un mot, d'une pa-

[role,

Plus vite que l'éclair ou que l'oiseau qui vole,

Entr'ouvrant sous vos pieds un abîme béant,

Vous faites tout entier rentrer dans le néant.

DIÉGARIAS, fièrement.

Que ne le faites-vous ?

ABUL-BEKRI.

Fi donc ! seigneur. — Le faire ?...

Ce serait avant tout une mauvaise affaire :

Vous, puissant, je le suis ; tombé, je ne suis rien ;

Vous comprenez ?

DIÉGARIAS, avec amertume.

Oui... oui... je vous comprends trop bien...

Fatigué de servir, vous voulez être maître...

Être riche... être heureux... être puissant.

ABUL-BEKRI.

Peut-être.

DIÉGARIAS.

Pour vous taire, en un mot, il vous faut beaucoup

ABUL-BEKRI. [d'or.

Vous l'avez dit, beaucoup. — Mais je veux plus en-

DIÉGARIAS. [cor.

Quoi ?

ABUL-BEKRI.

L'or ne suffit pas ; dans mes mains il s'écoule

Comme le flot mouvant que la brise refoule. —

Je suis riche à présent, une heure après, bonjour.

DIÉGARIAS.

Parlez, que vous faut-il ?

ABUL-BEKRI.

Une place à la cour.

DIÉGARIAS.

A la cour ?

ABUL-BEKRI.

Qu'est-il là d'étonnant, je vous prie ? —

DIÉGARIAS.

Ce que vous demandez est une raillerie...

ABUL-BEKRI.

Vous vous trompez.

DIÉGARIAS.

Pourtant...

ABUL-BEKRI.

Je me tais à ce prix.

(Moment de silence.)

DIÉGARIAS.

Ce serait pour la cour montrer trop de mépris. —
Mon valet!

ABUL-BEKRI.

Choisissez.

(Pause.)

DIÉGARIAS, à part.

Oh! maudite soit l'heure,

Cette heure qui m'a vu rentrer dans ma demeure
Ministre de Castille et favori d'un roi!...

ABUL-BEKRI.

Qu'avez-vous décidé?

DIÉGARIAS.

D'être digne de moi.

Je refuse.

ABUL-BEKRI.

Vous re...

DIÉGARIAS.

Je refuse, vous dis-je.

ABUL-BEKRI.

Songez...

DIÉGARIAS.

Pour m'ébranler, il faudrait un prodige.

ABUL-BEKRI.

Votre intérêt.

DIÉGARIAS, avec mépris.

Sortez!

(Abul-Bekri veut répondre; Diégarias lui ordonne de sortir en lui montrant la porte. — Abul-Bekri se relève alors de toute sa hauteur, et vient se poser, les bras croisés sur la poitrine, devant Diégarias.)

ABUL-BEKRI, avec une rage concentrée.

Je sortirai, seigneur,

Quand je vous aurai dite ce que j'ai sur le cœur. —

Vous avez du dégoût pour tout ce qui me touche...

Du dédain dans les yeux... et l'insulte à la bou-

Vous affectez un ton tellement offensant, [che...

Que je sens frissonner et bouillonner mon sang...

Pourquoi?... Suis-je un juif, moi? dites...—Dans

[ma jeunesse,

Quelqu'un m'a-t-il contraint de m'exiler en Grè-

Ai-je jamais été dans la cour d'un palais, [ce?...

Impunément frappé par d'ignobles valets?...

Ne m'interrompez pas.—Je marche tête haute,

Sachant que ma fierté ne me fera point faute;

Et je ne cache pas, étant maure ou païen,

Le nom de mes aïeux sous celui d'un chrétien.

DIÉGARIAS, se contenant à peine.

Mon Dieu!

ABUL-BEKRI, continuant.

Ce n'est pas tout, ministre de Castille:

Moi, je n'ai point d'enfant, moi, je n'ai point de

[fille,

Délaissée et flétrie aux bras d'un grand seigneur,

Dont je n'ai pas encor vengé le déshonneur. —

Maintenant au révoir. —

DIÉGARIAS, se jetant entre lui et la porte.

Il est trop tard...—Arrière!...—

Ah! tu m'as insulté dans ma douleur de père... —

Je puis encor tenir une épée. A nous deux!

(Il tire son épée.)

ABUL-BEKRI.

Non, le combat pour toi serait trop hasardeux,

Et je tiens à ta vie.

DIÉGARIAS, menaçant.

Ah! tu veux railler, traître!

ABUL-BEKRI.

Laisse-moi m'éloigner.

DIÉGARIAS, se jetant devant la porte du fond.

Jamais.

ABUL-BEKRI, sautant par la fenêtre.

Cette fenêtre

Me suffit; à bientôt!

DIÉGARIAS, s'élançant pour le retenir.

Malheur et désespoir! —

(A la croisée.)

Perés, vous entendez, faites votre devoir. —

ABUL-BEKRI, au dehors.

Un guet-apens!... — Allons, défends-toi, miséra-

[ble! —

(On entend le cliquetis des armes, puis un grand silence.)

DIÉGARIAS, écoutant.

Ah!... — Plus rien. — Dieu vengeur, soyez-nous
secourable. —

(Moment de silence. — Un grand bruit de voix se fait entendre du côté opposé.—Diégarias retournant involontairement la tête.)

Quel est ce bruit?

(La porte du fond s'ouvre; le page du roi parait; il est suivi d'un homme d'armes.)

SCÈNE VI.

DIÉGARIAS, LE PAGE, puis PERÈS.

DON GAETAN, à Diégarias.

Chargé d'un message important,

L'alcade d'Avila nous arrive à l'instant.

Notre seigneur le roi vous fait dire, Excellence,

De vous rendre au palais en toute diligence.

DIÉGARIAS, à part.

M'éloigner... sans savoir... Non, non, je ne le puis.

PERÈS, bas à Diégarias.

Maître, rassurez-vous, il est mort.

(Moment de silence.)

DIÉGARIAS, au page.

Je vous suis.

ACTE TROISIÈME.

Une salle à l'Alcazar. — Galerie au fond.

SCÈNE X.

(Don Gaëtan est nonchalamment couché dans un fauteuil. — Plusieurs seigneurs, parmi lesquels se trouvent le connétable et Don Sanche, sont dans la galerie du fond.)

DON GAËTAN, dans la salle; **DON SANCHE**,
LE CONNÉTABLE, **LES SEIGNEURS**, dans la
galerie.

DON GAËTAN, à part.

Les conseillers royaux retiennent Son Altesse...
Tant mieux... nous n'irons pas ce matin à la messe.

DON SANCHE, qui semble contrarié de la présence de
don Gaëtan, vient à lui en faisant signe aux sei-
gneurs de l'attendre.

On dit que les courriers arrivés d'Avila
N'apportent rien de bon, marquis.

DON GAËTAN, couché.

On dit cela ?

DON SANCHE.

Tu n'en savais donc rien ?

DON GAËTAN, se levant.

Sais-je, moi, quelque chose,
Sinon que ma maîtresse a l'œil bleu, le teint rose,
Les cheveux longs et noirs, l'air piquant et mutin,
Et les pieds si petits qu'ils tiennent dans la main ?
(Lui prenant le bras et s'éloignant.)

Aussi mes libres jours se suivent sans mélange ;
Je bois lorsque j'ai soif ; lorsque j'ai faim, je man-
[ge ;

Et riche des vingt ans dont brille mon regard,
Je vis par passe-temps et j'aime par hasard.
(Il s'éloigne. Don Sanche le reconduit jusqu'à la gale-
rie ; les seigneurs et lui descendent la scène.)

SCÈNE II.

DON SANCHE, **LE CONNÉTABLE**, **LES**
SEIGNEURS.

DON SANCHE.

Pour affaires d'état, le ministre et son maître
Resteront au conseil une heure encor peut-être ;
De plus, mon page veille hors de l'appartement ;
Nous pouvons donc, messieurs, nous parler libre-
[ment.

J'ai voulu vous rejoindre en cette salle basse,
Non pour vous rassurer sur tout ce qui se passe,
Ni pour faire un appel à votre fermeté
Quand il se faut montrer homme de volonté ;
Je vous connais trop bien pour vous faire l'injure
De vous supposer l'âme ou moins forte ou moins
[sûre ;

Quels que soient les dangers qui naissent sous nos
Votre front, je le sais, ne se troublera pas. [pas,
Nous sommes, au surplus, trop loin dans la car-
Pour oser maintenant retourner en arrière. [rière

LE CONNÉTABLE.

Au fait.

DON SANCHE.

Je vous l'ai dit : au fond d'une prison,
Sous l'accusation de haute trahison, [plices,
Don Luc et don Pedro, dont nous sommes com-
Attendent sans espoir l'instant de leurs supplices.
Ils auraient, en parlant, pu conjurer le sort,
Mais, au lieu de parler, ils ont choisi la mort.
Soyons à la hauteur de nos deux frères d'armes,
Nous devons à leur mort, du sang et non des lar-
[mes.

Nous avons ce qu'il faut pour tenter le hasard,
C'est à nous donc d'agir, et d'agir sans retard.
Je ne me laisse point aveugler par la haine ;
Non, l'heure est opportune et la chance certaine ;
Les courriers arrivés cette nuit d'Avila
Ne vous ont rien laissé désirer en cela :
Ce qu'ils ont dit ne peut que flatter notre audace :
Burgos est en rumeurs, Valladolid menace,
Avila, dont l'impôt fait croître le malheur,
A chassé de ses murs le nouveau gouverneur.

UN SEIGNEUR.

Il faut des moyens sûrs dans les temps où nous
DON SANCHE. [sommés.
Jean deux, roi d'Aragon, nous promet cinq mille
[hommes ;

La Navarre trois mille, et tous de bons soldats,
Qui se ballent sans peur et ne reculent pas.

LE CONNÉTABLE.

Qu'avons-nous sous la main ?

DON SANCHE.

Les partisans du prince,
Les vôtres et les miens.

LE CONNÉTABLE.

Après ?

DON SANCHE.

Une province
Toute prête à fournir deux cents lances.

LE CONNÉTABLE.

Et puis ?

DON SANCHE.

Sept ou huit châteaux-forts que gardent des amis.
Ajoutez à cela, si l'Aragon nous manque,
Que nous aurons pour nous Tolède et Salamanque;
Que Tolède est bornée à l'honest par Avila;
Que celle-ci fera ce que veut celle-là.

LE CONNÉTABLE.

Donc vous croyez urgent de brusquer l'entreprise ?

DON SANCHE.

Attendre, aux trahisons c'est vouloir donner prise.
A quoi nous peut servir tant d'hésitation ?
Nous devrions trembler de notre inaction.
Chaque heure, dans ce temps de basses perfidies,
Pèse comme un danger sur nos têtes hardies.
Quand au but souhaité on touche de la main,
C'est se perdre à plaisir de rester en chemin ;
Nous avons à lutter, nous avons à combattre,
Non contre ce Henri qu'un souffle doit abattre,
Mais contre le ministre, esprit rare et profond,
Dont le coup d'œil est juste, et dont le geste est
[prompt.

LE CONNÉTABLE.

Un parvenu qui veut, dans l'intérêt du trône,
Assujétir nos droits aux droits de la couronne.

DON SANCHE.

Il le voulait hier, il le veut aujourd'hui ;
Le temps rend tout possible aux hommes comme
Il faut le prévenir. [Ini.

LE CONNÉTABLE.

Mes sentimens sont vôtres. —
A l'œuvre !... — Nous pensons les uns comme les
[autres.

DON SANCHE, apercevant son page.

Silence, le roi sort du conseil. — Bon espoir. —
A la tour Del-Oro, je vous attends ce soir.

(Les seigneurs se rangent de côté. — Le roi entre, suivi
de Diégarias.)

LE ROI, à don Sanche.

Les courriers sont partis ?

DON SANCHE.

Ils sont partis, Altesse.

(Sur un geste du roi, tout le monde sort.)

SCÈNE III.

LE ROI, DIÉGARIAS.

LE ROI.

Non, ne te laisse pas aller à la tristesse.
Si quelqu'un doit rougir, comte, ce n'est pas toi ;
Ce n'est pas ton Inés au cœur si pur. — Crois-moi,
C'est cet homme sans âme et sans valeur aucune
Dont tu vas par ton nom relever la fortune.

DIÉGARIAS.

DIÉGARIAS.

Vous êtes vraiment bon.

LE ROI.

Espère.

DIÉGARIAS.

Il va venir.

Vous allez décider de tout mon avenir,
Sire ; soyez prudent.

LE ROI.

Je n'ai qu'un mot à dire :

Ton outrage est le mien.

DIÉGARIAS.

Il peut résister, sire,

LE ROI.

Résister ? Nous verrons. — On vient, sois sans ef-
Pour venger mon ami, comte, je serai roi. [froi.
(Diégarias sort. — Don Juan entre.)

SCÈNE IV.

LE ROI, DON JUAN, dans le fond.

LE ROI, à don Juan, d'une voix sèche et brève.

Approchez-vous.

DON JUAN, à part.

Quel ton sévère et péremptoire...
Son Altesse est au fait de ma dernière histoire,
Ça se voit.

LE ROI.

Écoutez. Don Luc et don Pedro
Viennent d'être arrêtés ; don Gasman de Castro
Le sera dans une heure, et vous, monsieur le com-
Votre arrestation ne sera pas moins prompte : [te.
Conspirant avec eux contre notre maison,
Vous êtes accusé de haute trahison.

DON JUAN.

Monseigneur...

LE ROI.

Vous devez connaître les supplices
Qui vous attendent, comte, et vous et vos compli-
Enseveli vivant dans l'horreur d'un cachot, [ces ?
Pour vous bénir un prêtre, ensuite l'échafaud,
Où vous irez pieds nus comme un traître, âme vile,
Que le vol a conduit au gibet de la ville.

DON JUAN, à part.

Diable !

LE ROI.

Ce n'est pas tout. — Pour la troisième fois,
Je vous tiens en flagrant délit contre mes droits.
Je peux donc, et cela fussiez-vous plus que comte,
Avant que le bourreau vous ait jeté sa honte,
Dégradant votre nom, brisant votre écusson,
Transmettre à vos neveux l'échafaud pour blason.
Je donne ici, monsieur, la parole du maître,
Du roi. — Ce que j'ai dit sera fait à la lettre,
A moins qu'à l'instant même, en ces lieux, devant
[nous,

Votre victime en vous ne retrouve un époux.

DON JUAN.

Sire...

LE ROI.

Réfléchissez ; vous avez un quart d'heure.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DON JUAN, seul.

La dégradation... l'échafaud... Que je meure
Autrement, j'y consens. — Vouloir me marier...
Diégarias, c'est un beau nom d'aventurier,
Voilà tout. — Et l'on veut, moi grand d'Espagne
[et comte,

Que je m'oublie au point de boire cette honte ?
Non, sur mon honneur, non. — Cependant si le
Oser me dégrader !... — Il le ferait, je croi, [roi...
Je ne l'ai jamais vu nous parler de la sorte. —
Le singulier roman ! — Je céderai. — N'importe ;
Ah ! celui qui pourrait me tirer de ce pas,
Je lui consacrerai ma fortune et mon bras.

(Depuis un moment un homme, la tête recouverte d'un
capuchon, est entré. — Il est entouré du connétable,
et d'une foule de seigneurs. — Aux dernières paroles
de don Juan, il fait un pas vers lui et rejette son ca-
puchon. — C'est Abul-Bekri.

ABUL-BEKRI.

Il ne m'en faut pas tant.

SCÈNE VI.

DON JUAN, ABUL-BEKRI, LES SEIGNEURS.

DON JUAN, se retournant.

Qu'as-tu dit ?

ABUL-BEKRI.

Je viens, comte,

Pour te sauver.

DON JUAN, lui prenant la main.

Oh ! sois béni.

ABUL-BEKRI.

Ton âme est prompte.

Sais tu que cette main que tu presses si fort,
Était armée hier pour te donner la mort ?

(Don Juan laisse retomber sa main.)

Je vois que tu comprends ; à mon heur suprême,
Si je salue un chrétien, ce n'est pas que je l'aime.

(S'appuyant sur un fauteuil.)

J'ai lutté jusqu'au bout contre le sort du moins. —
Dérision !... folie !...

(Avec irritation.)

Avoir mis tous ses soins

Durant trente ans entiers, ô pensée importune !

A guetter les instans de faire sa fortune

Quand ce moment arrive, eh bien ! il est trop tard,
Oui, trop tard... Un bon coup d'épée ou de poi-
[gnard...

Oh ! dussé-je rouler au fond de la géhenne.

Le traître sentira les effets de ma haine !...

DON JUAN.

Quel projet, quel espoir conduit ici tes pas ?

ABUL-BEKRI.

Je viens pour me venger.

DON JUAN.

De qui ?

ABUL-BEKRI.

Diégarias.

DON JUAN.

Que l'a-t-il fait ?

ABUL-BEKRI, montrant sa poitrine ensanglantée.

Regarde.

(Mouvement de don Juan ; il le retient par la main.)

Écoute.

(Il s'assoit. — Il parle avec peine.)

O destinée ! —

C'était écrit. — Après une lutte obstinée,

Son valet... me crut mort... et partit.

(Portant la main à sa poitrine.)

Ciel !

(Continuant.)

Alors...

La main sur ma blessure... unissant mes efforts...

Je me traînai sans bruit... comme un serpent. —

[La rage...

M'animait. — Votre barque était près du rivage...

Je m'y jetai... — Bientôt le courant m'entraîna. —

Je voulais voir le roi... venant de Triana...

L'alcade m'aperçut... Me voilà.

(Il s'affaïsse sur lui-même.)

DON JUAN.

Dieu !

ABUL-BEKRI, reprenant des forces.

Mon heure

Semble approcher... Allah ne veut pas que je

[meure

Avant que vous sachiez ce qui m'amène ici.

DON JUAN.

Explique-toi... Voyons.

ABUL-BEKRI.

Oh !

DON JUAN.

Tu disais?...

ABUL-BEKRI.

Voici.

(Au moment où il va parler, un page entre.)

LE PAGE, criant.

Le roi !

(Le roi entre, suivi de don Gaëtan, qui reste dans le
fond. — Les seigneurs dérobent Abdul-Bekri aux
regards.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, à don Juan.

Votre réponse ? — Eh bien ?...

DON JUAN, à part.

Que dois-je dire ?

LE ROI.

Vous ne répondez pas, j'attends.

DON JUAN.

J'accepte, sire.

LE ROI, à don Juan.

La fiancée.

(Le roi appose son sceau sur un parchemin.)

ABUL-BEKRI, à don Juan.

Écoute... écoute, maintenant. —

(Il lui parle bas. — Inès entre, suivie de son père et des dames de la cour. — Gaëtan et l'archevêque entrent avec elle.)

LE ROI, allant au devant d'elle et lui prenant la main avec respect.

Relevez ce front pur et digne d'un infant... — Venez.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DIÉGARIAS.

DIÉGARIAS, bas au roi.

Sire, merci ! —

(Bas à Inès.)

Cachez votre tristesse.

ABUL-BEKRI, à part.

Je vais donc me venger.

DON GAËTAN, au roi, en lui montrant le contrat, qui est sur la table.

Tout est prêt, Votre Altesse.

LE ROI.

Fort bien. —

(Remettant à Inès le parchemin.)

Votre présent de noces.

INÈS.

Monseigneur...

LE ROI.

Jusqu'au bout je vous veux assurer le bonheur. — Le comte peut un jour fatiguer ma clémence ; Vous aurez dans les mains, Inès, sa délivrance.

INÈS, prenant le parchemin et remerciant.

Sire. —

(Pendant que le roi signe au contrat, elle l'ouvre. — A part.)

Un blanc-seing.

LE ROI, à l'archevêque, après avoir signé.

A VOUS.

(L'archevêque signe. — A don Juan.)

A votre tour.

DON JUAN, s'avançant.

Ce n'est pas pour braver le roi devant sa cour, Mais je ne puis signer.

DIÉGARIAS, à part.

Dans ce dernier outrage,

Il a voulu, l'infâme, épuiser mon courage.

LE ROI.

Vous ne pouvez, monsieur ?

DON JUAN.

Non, sire.

LE ROI.

La raison ?

DON JUAN.

C'est qu'il me faut garder l'honneur de ma maison ; C'est que je suis chrétien et dois sauver mon

[âme ;

C'est que je ne veux pas d'une juive pour femme.

INÈS, à part.

Ciel !

DIÉGARIAS.

Qu'entends-je ?

LE ROI.

Une juive ?

DON JUAN.

Ou du moins, monseigneur,

La fille de Jacob Éliacin.

DIÉGARIAS, à part.

Malheur !

LE ROI, à Diégarias.

Vous ne répondez pas ?

(Silence de Diégarias)

DON JUAN.

Que peut-il vous répondre ?

Sinon que d'un seul mot je viens de le confondre, Sinon qu'il fut, seigneur, dans un de nos palais, Publiquement fouceté par deux de nos valets.

DIÉGARIAS, portant la main à son poignard.

Oh !

(Se contenant.)

Qui t'a dit cela ? Réponds, réponds-moi, comte ? C'est du sang, vois-tu bien, qu'il faut pour cette

[honte. —

Son nom... je veux savoir son nom... Parle.

ABUL-BEKRI, écartant les seigneurs.

C'est moi.

DIÉGARIAS, reculant.

O ciel ! Abul-Bekri !

ABUL-BEKRI.

Je comprends ton effroi, Traître.—Spectre vengeur, je reviens de la tombe Pour fouler sous mes pieds ta puissance qui

[tombe. —

Allons, lève les yeux.—Aurais-tu peur, vieillard, Qu'on te montre la place où frappa le poi-

(Aux assistants.) [gnard ?... —

Tout ce qu'on vous a dit, c'est la vérité pure ;

A l'heure de la mort, on ne ment point, je jure.
Qu'il ose en faire autant maintenant.

(A Diégarias, avec une ironie insultante.)

L'oses-tu ?

Toi dont le cœur sincère est tout à la vertu.

DIÉGARIAS, au roi. [trône,

Eh quoi ! c'est devant vous, au pied de votre
Au sein de l'Alcazar, devant votre couronne,
Dont seul j'ai rehaussé la gloire et la splendeur,
Qu'un impudent valet m'insulte, monsei-
gneur !... —

Quoi ! malgré ma vertu hautement proclamée,
Malgré mon dévouement, malgré ma renommée,
Malgré ce que j'ai fait pour vous depuis douze
Mes services passés, mes services présents, [ans,
Mon abnégation aux soins de votre empire,
Mon sang versé vingt fois pour votre cause, sire,
Quoi ! malgré tout cela, quand on me frappe au
cœur,

Vous détournez les yeux, vous vous taisez, sei-
gneur ?...

C'est fort bien. — Comme vous je me résigne, sire.
Cependant il me reste une chose à vous dire :
Ce valet a dit vrai : je suis un juif.

(Mouvement de joie d'Ahul-Bekri.)

INÈS, à part.

Hélas !

LE ROI.

Ainsi vous nous avez trompé, Diégarias ?

DIÉGARIAS.

Ne me condamnez pas, sire, avant de m'entendre,
Je dois avoir, au moins, le droit de me défendre.

L'INQUISITEUR, au roi.

Seigneur, souvenez-vous que vous êtes chrétien,
Et que le Christ en vous doit trouver un soutien.

DIÉGARIAS, continuant.

Sire, je dirai donc...

L'INQUISITEUR, l'interrompant.

Arrière, arrière infâme !...

Ton souffle tacherait et flétrirait notre âme. —

(Levant les mains au ciel.) [les mains,

Grand Dieu ! toi qui vois tout, toi qui tiens dans
L'avenir des états, le destin des humains,
Dont on doit redouter la justice suprême,
Comment as-tu laissé, comme un vivant blasphème,
Ce misérable juif abriter sans effroi,
Sa sombre impiété sous le manteau d'un roi ?...

(A Diégarias.)

Avec son crime, enfin, te voilà face à face :
Tremble ! tu vas payer ta sacrilège audace.

INÈS.

Juste ciel !

L'INQUISITEUR, continuant.

Sous un nom qui ne fut pas le tien,
Juif, tu ne feindras plus le culte d'un chrétien...
Sois maudit !

INÈS, se jetant aux pieds de l'inquisiteur, les mains
jointes, les larmes aux yeux.

Non. — Pourquoi cette horrible sentence ?...

Du Dieu dont vous parlez imitez la clémence,
Monseigneur... oubliez votre juste courroux...
Ne nous accablez pas... ayez pitié de nous...
Grâce ! ma destinée est unie à la sienne...
Grâce ! mon père est juif, mais moi, je suis chré-
Vous ne répondez pas... c'est mon père. [tienne...

L'INQUISITEUR.

J'ai dit.

DIÉGARIAS, à Inès, en lui prenant la main.

[dit...

Sois courageuse, enfant... — Je suis juif et mau-
Je dois donc à moi seul porter ma destinée. —
Dieu l'a voulu. — Je sens, dans mon âme obstinée,
Assez de force encor pour ce nouveau malheur. —
Il faut nous séparer. — Suis les lois de son cœur,
Chrétienne, et laisse-moi.

INÈS.

Vous quitter ? — vous ? — mon père !...
Ne parlez pas ainsi. — Dieu n'a point de colère
Pour l'enfant qui remplit jusqu'au bout son de-
voir. —

Partons, je veux ma part de votre désespoir.

DIÉGARIAS, la prenant dans ses bras.

Ma fille !

INÈS.

Éloignons-nous.

(Au moment de sortir, Diégarias s'arrête ; ne pouvant
dominer son émotion, il s'élançe aux genoux du roi
qui est assis, plongé dans ses réflexions.)

DIÉGARIAS, se traînant aux genoux du roi.

Monseigneur, grâce... grâce !...

Oh ! l'honneur de ma fille... oh ! l'honneur de ma
race...

Elle est chrétienne, sire. — Oh ! ne me fuyez pas...
Mes larmes trahiraient la trace de vos pas...
Sauvez-la... sauvez-la...

(Dans son désordre, il a pris la main du roi.)

LE ROI, retirant sa main.

Laissez-moi.

DIÉGARIAS.

Sire... Altesse...

Vous serez vieux un jour, pitié de ma vieillesse...
Au nom de votre père... au nom de votre Dieu...
Au nom de votre cour assemblée en ce lieu,
Grâce !

LE ROI.

Je ne puis rien.

DIÉGARIAS.

Sire... —

LE ROI.

Levez-vous.

DIÉGARIAS.

Sire... —

LE ROI.

Levez-vous.

(Diégarias obéit, mais il supplie encore du geste.
— Avec impatience.)

Qu'est-ce encor ?

DIÉGARIAS, avec une résignation sombre.

Je n'ai plus rien à dire.

ABUL-BEKRI, qui a suivi les débats avec une joie croissante, retombe dans le fauteuil.

Enfin ! —

(Il meurt. Diégarias est entouré de plusieurs seigneurs.)

LE CONNÉTABLE, à Diégarias.

En te taisant tu fais ce que tu dois; [lois,
Mais nous, qu'un sort contraire avait mis sous tes
Nous, chrétiens dont, sans honte et sans pudeur

[aucune,

Par des marques d'honneur tu flattais la fortune,
Nous avons à te dire, et cela hautement, [ment.

Que ces marques d'honneur souillent dès ce mo-
Donc, moi, Jean de Baza, duc et baron dell' Torres

A qui, pour avoir pris Baëna sur les Mores,

Cahir, Archidona, Gibraltar, Marbella,

Tu crus devoir donner cette arme que voilà,

Je la brise à tes pieds d'une main prompte et sûre,

Car les présens d'un juif sont une flétrissure.

(Il jette son épée à ses pieds.)

UN SEIGNEUR.

Pour avoir vaillamment défendu Zahara,

Tu m'as donné la croix verte d'Alcantara ;

Je ne veux rien avoir de toi, vieillard immonde,
Dont la race a vendu le Rédempteur du monde.

(Il jette son collier à ses pieds. — Diégarias, qui est resté immobile et muet sous l'affront, marche lentement vers don Sanche. Celui-ci est à l'extrémité opposée.)

DIÉGARIAS, à don Sanche, avec un mélange de dédain, de mépris et d'ironie.

Don Sanche d'Alcora, je t'ai fait chevalier,
De mes mains j'ai choisi le glaive et le collier,
Je t'ai mis à la cour et t'ai fait grand d'Espagne;
Je t'ai donné châteaux et fiefs dans la campagne;
Tout cela pour avoir, toi jeune et sans effroi,
Dans un jour de combat sauvé la vie au roi...
Tu ne peux, vois-tu bien, rester dans le silence...
Parle... de mes bienfaits j'attends la récompense.

DON SANCHE, bas.

Dans trois jours, au plus tard, un vieillard, en
[mon nom,

Ira se présenter au seuil de ta maison;

Il te dira : Viens-tu? c'est Lopez qu'on me nomme.

Si tu veux te venger, tu peux suivre cet homme.

DIÉGARIAS, bas.

Où ?

DON SANCHE, de même.

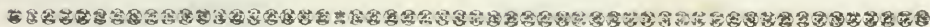
Chez moi.

DIÉGARIAS, de même.

Vous avez pitié d'un malheureux.

(Prenant la main de sa fille et s'éloignant.)

Au lieu d'une vengeance, allons, j'en aurai deux.



ACTE QUATRIÈME.

Un appartement chez Diégarias. — Tout est sombre et sévère. — Portes au fond. — Il fait nuit. — Une fenêtre à droite. — Une lampe à gauche.

SCÈNE I.

(Inès est en scène; elle est profondément absorbée.
Perès entre.)

INÈS, PERÈS.

PERÈS, regardant Inès.

Pauvre femme!

(Allant à elle.)

Aussitôt le retour de mon maître,

Madame, voulez-vous lui donner cette lettre;

On vient de l'apporter en toute hâte ici. —

INÈS.

Quel en est le porteur ?

PERÈS, la lui donnant.

Un mendiant. — Voici. —

INÈS.

La nouvelle d'hier s'est-elle confirmée ?

PERÈS,

Oui, les grands, appuyés d'une assez forte armée,

Ont proclamé, jurant sur l'épée et la croix,

Que Henri quatre était déchu de tous ses droits.
De plus, selon leurs vœux, l'archevêque et le nonce,
Comme roi de Castille, ont élu don Alphonse.
Tout cela s'est passé sous les murs d'Avila.

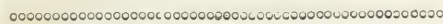
INÈS.

Que dit-on dans le peuple à propos de cela ?

PERÈS.

Rien. — Voici monseigneur. —

(Diégarias entre. — Il est pâle et brisé. — Il jette son manteau et son chapeau sur un fauteuil, avec accablement. — Perès sort.)



SCÈNE II.

DIÉGARIAS, INÈS, puis PERÈS.

INÈS, à part.

Quel air sombre et sévère.

(Haut.) [père. —

Vous êtes loin de nous long-temps resté, mon

DIÉGARIAS, avec une tristesse profonde.

Je ne saurais te dire où mes pas m'ont conduit. —
J'avais le front brûlant... — La fraîcheur de la
Le calme... — Je marchais. — [nuit... —
(Pause.)

Qu'est-ce que cette lettre ?

INÈS.

A Perès, à l'instant, on vient de la remettre.

DIÉGARIAS, lisant la lettre.

« Dans une heure un ami, dont vous tenez le sort,
» Vous viendra demander ou la vie, ou la mort. »
(Jetant le billet sur la table.)

Un ami ! —

(S'asseyant ; — comme se parlant à lui-même.)

Mon cœur saigne à chaque heure qui sonne. —
Les trois jours sont passés, et je n'ai vu personne. —
O profond changement que la douleur produit !...
O révolution qui transforme et détruit !... —
Je cherche vainement, dans mes vertus passées,
Quelque aspiration vers de douces pensées,
Quelque chose de pur qui puisse, en ma douleur,
En me parlant de Dieu, cicatriser mon cœur... —
Je ne retrouve en moi, de vivant, que ma haine. —
(Pause.)

Sombre réalité qui m'opresse et m'enchaîne,
Quel destin m'as-tu fait ?... — Est-ce possible ?...
[— Eh quoi !

Dans ces instans de deuil, d'épouvante, d'effroi,
Quand on est assiégé par la guerre civile,
Quand l'émeute ferme au cœur de chaque ville,
Quand le roi d'Aragon, dont la main est partout,
En Castille se fait un parti qui peut tout ;
Quand Grenade est debout, dans sa haine fatale,
Toute prête à marcher droit à la capitale ;
Quand chacun, fatigué de sa condition,
Cherche des jours meilleurs dans l'insurrection,
Moi seul, emprisonné dans ma rage impuissante,
Moi, juif, qui porte au front la marque avilissante,
Hué, chassé, rayé de la société,
Je vis avec ma honte et dans ma nullité !... —

INÈS.

Mon père...

DIÉGARIAS, à Inès.

Ce matin, si j'ai bonne mémoire,

A propos des grands noms que nous lègue l'histoire
Tu parlais de pays... — Folle, est-ce que tu crois
Quela patrie existe où l'on n'a point de droits ?... —
Que demain, oui, demain, réduit enfin à craindre,
Abaissant mon orgueil assez bas pour me plaindre,
J'aïlle trouver ce roi, ce monarque chrétien,
Dont je fus si long-temps la force et le soutien ;
Mains jointes, à genoux, tremblant, que je lui
[crie :

« Mes biens sont menacés, on en veut à ma vie.
» Accordez-moi, seigneur, aide et protection. »
Qu'en résulterait-il ?... Avec dérision,
L'on chasserait ce juif qu'un fol orgueil enivre,
Qui ne voit pas pour lui que c'est assez de vivre,

Et qui, sujet sans titre et citoyen sans droits,
Ose invoquer tout haut la justice des lois. —
INÈS.

Vous fîtes des ingrats, oubliez-les.

(Moment de silence. — Diégarias passe sa main sur
son front comme pour chasser ses pensées. — A
Perès, qui est dans la galerie du fond, il fait signe
d'approcher. —

DIÉGARIAS, à Perès.

Un homme

Viendra dans un moment ; laisse entrer.

PÈRÈS.

Il se nomme ?

DIÉGARIAS.

Je ne sais, va. —

(Perès sort.)

SCÈNE III.

INÈS, DIÉGARIAS.

INÈS, à Diégarias.

Cet homme, êtes-vous sûr de lui ?

DIÉGARIAS, avec indifférence.

Il se dit mon ami.

INÈS.

Que veut-il ?

DIÉGARIAS.

Mon appui.

INÈS.

Son billet, cependant, n'a point de signature...

Je crois même qu'on a déguisé l'écriture.

DIÉGARIAS.

Eh bien !

INÈS.

Sur un vieillard on ose tout tenter.

DIÉGARIAS.

Un homme qui supplie est-il à redouter ?

INÈS.

[traître,

Qui vous dit, monseigneur, que ce n'est point un

Un ennemi caché qui vous cherche, peut-être,

Et qui, pour pénétrer jusqu'en votre maison,

S'est servi de la ruse et de la trahison ?

DIÉGARIAS.

Dans quel but voudrait-on attenter à ma vie ?...

Ai-je un nom... ai-je un rang qui tente ou qu'on

[envie ?...

Suis-je un de ces mortels qui portent sur leur

[front,

Trois cents ans de grandeur sans un seul jour

INÈS.

[d'affront ?...

Soyez prudent, mon père.

DIÉGARIAS, retombant dans sa rêverie.

O destinée étrange !..

Aujourd'hui dans la pourpre et demain dans la

[fange !.. —

Ils m'ont chassé! — L'état, chargé d'ambitions,
 Sans avenir, en proie aux basses factions,
 Dont chaque heure perdue accélérât la chute,
 L'état se débattait dans sa dernière lutte.
 Le désordre partout. On pillait le trésor.
 On eût vendu le roi pour quelques pièces d'or.
 Dieu m'inspira! Devant l'empire à l'agonie,
 Le juif obscur fit place à l'homme de génie;
 Et, comme le coursier qui reprend son chemin,
 L'empire se dressant sous ma puissante main,
 Dans ses robustes flancs sentit son énergie
 Et sa virilité renaître avec la vie...
 Ils m'ont chassé!...

INÈS.
 Mon Dieu!
 DIÉGARIAS, continuant.

J'étais fort... je luttai...
 Je tenais l'avenir... Insensé que j'étais! —
 J'avais pourtant compris bien largement ma tâche;
 Vers un grand résultat je marchais sans relâche...
 Je voulais, reliant petits et grands états,
 Principautés, duchés, comtés et marquisats,
 Je voulais faire un jour de ce coin de l'Espagne
 Un empire assez grand pour tenir Charlemagne...
 Ils m'ont chassé!...

INÈS.
 Mon Dieu! que n'ai-je le pouvoir
 D'acheter de mon sang ce profond désespoir!
 DIÉGARIAS, lui pressant la main.

Ma fille...
 INÈS.
 Pouvez-vous me nommer votre fille?... —
 Ai-je encor quelques droits d'avoir une famille,
 Moi, l'indigne soutien de vos pas chancelans,
 Et dont le souffle impur souille vos cheveux
 DIÉGARIAS. [blancs?... —
 Viens dans mes bras, enfant... ce sont les bras
 [d'un père...
 Viens! viens! — Quoique mon cœur saigne et se
 [désespère,
 Mes reproches, jamais, ne te feront rougir;
 Ta faute disparaît devant ton repentir. —
 Voyons, lève les yeux... je te pardonne et t'aime.
 (Il l'embrasse. — Pause. — Perès entre.)

SCÈNE IV.

DIÉGARIAS, INÈS, PERÈS.

PERÈS.
 L'inconnu, monseigneur, arrive à l'instant même.
 Un ami l'accompagne; ils sont masqués tous deux.

DIÉGARIAS, étonné.
 Masqués?
 PERÈS.

Oui.

DIÉGARIAS. [lienx... —
 Se masquer pour se rendre en ces
 Pourquoi tant de mystère et cette défiance,
 Dans un homme qui vient demander assistance? —

PERÈS.
 C'est qu'il est telles gens si haut placés, seigneur,
 Qu'ils ne peuvent montrer au grand jour leur
 DIÉGARIAS. [malheur.

Perès, que nous dis-tu?
 PERÈS.
 Ce que j'ai cru voir, maître.
 DIÉGARIAS, vivement, à voix basse.

Explique-toi.
 PERÈS, de même.
 Mes yeux m'ont abusé, peut-être;
 Cependant, s'il fallait en jurer, sur ma foi,
 Maître, je jurerais que cet homme est le roi.

DIÉGARIAS. [ronne!...
 Le roi... qui sur son front sent pencher la cou-
 Qui ne verrait qu'en moi le salut de son trône!... —
 Démons, prenez mon sang, mes jours, ma liberté,
 Pour que ce rêve soit une réalité. —

(A Perès.)
 Fais entrer, hâte-toi, le reste me regarde. —
 (Perès sort. — A Inès.)
 Laisse-nous.

INÈS.
 Cependant...
 DIÉGARIAS.

Ne crains rien.
 (Inès sort. — Les deux hommes masqués entrent; l'un
 reste dans le fond, l'autre s'avance vers Diégarias.)

SCÈNE V.

DIÉGARIAS, LES DEUX HOMMES MASQUÉS.

L'HOMME MASQUÉ, s'inclinant.
 Dieu vous garde!
 DIÉGARIAS, reconnaissant la voix, à part.
 Je respire, c'est lui.

L'HOMME MASQUÉ, à part.
 Pour cacher ma rougeur
 Épaissis ton velours, ô masque protecteur!
 Et vous, mes fiers aïeux, voilez-vous le visage,
 Car je rabaisse en moi votre royale image. —
 (Diégarias lui offre un siège; il refuse.)

Non, merci. — Vais-je encor trouver un ennemi?
 (Après un moment de silence.)
 Vous attendiez quelqu'un?

DIÉGARIAS
 J'attendais un ami.
 (Moment de silence.)

L'HOMME MASQUÉ.
 Je viens au nom du roi.

DIÉGARIAS, froidement.

Je m'en doutais.

(Moment de silence.)

L'HOMME MASQUÉ.

Je gage...

Que vous avez aussi deviné le message.

DIÉGARIAS.

Jugez-en. — Votre maître a perdu tout espoir. — Il tremble de se voir arracher le pouvoir. —

Ce n'est pas sans raison. — D'un côté, chose rare, Cadix, Valladolid, l'Aragon, la Navarre, Salamanque, Olmedo, d'autres villes encor,

Soutiennent le parti des rebelles. — De l'or, Ils en ont. — Une armée à peu près indomptable;

L'amiral, l'archevêque, enfin le connétable; Ils ont tout. — Ajoutez à cela, d'autre part,

Le peuple épouvanté qui s'agit au hasard, Grenade qui nous guette, et dont la haine est sûre,

Séville qui se plaint que son roi la presse... Enfin, comme un torrent qui porte au loin la mort,

Des bandes de brigands, avides, sans remord, Inondant cet état de leurs cohortes viles,

Qui vont pillant les bourgs et saccageant les villes.

L'HOMME MASQUÉ, à part.

Hélas !

DIÉGARIAS, continuant.

Je ne veux point assombrir les couleurs;

Mais, laissant de côté de réelles douleurs,

Détournant les regards de la pâle famine

Dont l'approche déjà nous assiège et nous mine;

Voyons, pour conjurer cet avenir d'effroi,

Quelles sont, répondez, les ressources du roi?...

Peut-il, quand il voudra, se remettre en campagne?

Non. — A-t-il de puissans alliés en Espagne?

Non. — Ses soldats sont-ils de ces hommes loyaux

Que l'honneur ou la gloire attache à leurs drapeaux?

Non.

L'HOMME MASQUÉ, à part.

Hélas !

DIÉGARIAS, continuant.

Je vois bien de braves capitaines,

Gens de condition et de races hautaines,

Mais dont on a si bien faussé la loyauté,

Que l'argent répond seul de leur fidélité.

L'HOMME MASQUÉ, à part.

Ah ! ce n'est que trop vrai.

(Pause.)

DIÉGARIAS, reprenant.

Le nombre, la puissance,

Les probabilités, le succès et la chance,

La ferme volonté d'oser et de vouloir,

Ne sont pas, vous voyez, du côté du pouvoir.

Supposons, cependant, que demain une armée Vienne nous attaquer dans Séville alarmée... —

Pour ne pas s'épuiser en efforts superflus, [plus,

Que faudrait-il au roi?... — cinq mille hommes de

Six cents archers tout faits aux fatigues des tentes,

De l'argent pour payer les troupes mécontentes;

Enfin...

L'HOMME MASQUÉ.

Souvenez-vous de l'état du trésor.

Pour payer les soldats, il faut au moins de l'or.

DIÉGARIAS. [homme

Beaucoup. — Aussi, monsieur, je ne connais qu'un

Qui puisse en ce moment disposer d'une somme ;

C'est moi. — Vous veniez donc...

L'HOMME MASQUÉ, vivement.

Vous avez deviné.

DIÉGARIAS.

Vous voyez bien.

L'HOMME MASQUÉ, à part.

Par lui serai-je abandonné? —

(Haut.)

Quelle est votre réponse?

DIÉGARIAS.

Ainsi donc Son Altesse

A pu songer à moi quand chacun la délaisse;

Elle a pensé que moi, Jacob Eliacin,

Moi, le juif, je tenais son trône dans ma main ?

L'HOMME MASQUÉ.

Telle fut sa pensée, et telle est sa croyance. —

DIÉGARIAS.

A-t-elle aussi pensé, qu'aigri par la souffrance,

Tout juif que l'on était, on pouvait, monseigneur,

Lui rendre pleurs pour pleurs, et malheur pour

L'HOMME MASQUÉ. [malheur ?

Elle a pensé, devant votre pays qui tombe,

Que le passé serait offert en hécatombe. —

DIÉGARIAS, amèrement.

Mon pays!...

L'HOMME MASQUÉ.

La Castille est notre mère à tous.

DIÉGARIAS.

Vous avouerez du moins, monseigneur, entre nous,

Que notre mère garde, en son âme hautaine,

Son amour pour les uns, pour les autres sa haine.

L'HOMME MASQUÉ.

Revenons, je vous prie, à notre question.

DIÉGARIAS.

J'accepte; mais j'y mets une condition.

L'HOMME MASQUÉ.

Vous pourriez imposer des lois à votre maître.

DIÉGARIAS.

Je vous semble déjà trop exigeant, peut-être?... —

Il n'est ici, d'ailleurs, ni maître, ni sujet;

Vous avez votre but, et moi j'ai mon projet. —

Son Altesse le roi tient prisonnier le comte;

Elle connaît son crime, et vous savez ma honte.

Si je peux tout pour elle, elle peut tout pour moi :

La tête de don Juan, ma fortune est au roi.

L'HOMME MASQUÉ.

Ce serait trafiquer du sang d'un gentilhomme.

DIÉGARIAS.

Non; ce serait, seigneur, venger un honnête homme;

Ce serait châtier, dans son impunité,

Un traître toujours prêt à quelque indignité.

L'HOMME MASQUÉ.

Cependant...

DIÉGARIAS.

La vengeance est ma dernière joie.

Mon or vous est acquis, mais je veux cette proie.

L'HOMME MASQUÉ, à part.

A quoi m'as-tu réduit, dure nécessité? —

Je frissonne. — O Castille !.. ô trône !.. ô royauté !..

Passion du pouvoir !.. orgueil de la puissance !..

Qu'allez-vous exiger de mon obéissance?... —

DIÉGARIAS.

Vous tenez l'avenir du roi dans votre main.

L'HOMME MASQUÉ.

Vous serez satisfait.

DIÉGARIAS.

Don Juan mourra ?

L'HOMME MASQUÉ.

Demain.

DIÉGARIAS.

C'est dit.

L'HOMME MASQUÉ.

Vous vous rendrez au palais dans une heure. —

(Bas à l'homme masqué du fond, en montrant Diégarias.)

Quant à vous, jusque-là, veillez sur sa demeure. —

(Il sort. — Le second homme masqué pousse les verroux, puis il se vient poser en face de Diégarias.)

LE SECOND HOMME MASQUÉ, ôtant son masque.

De ce qui s'est passé je vous fais compliment.

DIÉGARIAS.

Don Sanche! —

SCÈNE VI.

DIÉGARIAS, DON SANCHE.

DON SANCHE.

Vous avez tout conduit sagement. —

Ce n'est pas un projet trop mauvais que le vôtre :

Pour vous venger de l'un, vous pardonnez à l'autre.

DIÉGARIAS, froidement.

Vous avez mal choisi le moment de railler ;

Quand vous saurez mon plan, vous pourrez en

DON SANCHE. [parler.

Quoi donc ?

DIÉGARIAS.

Nous n'avons pas, comme les gens frivoles,

De temps à dépenser en de vaines paroles. —

Vous n'êtes pas venu tantôt au rendez-vous ;

Vous voilà, maintenant, puis-je compter sur vous ?

DON SANCHE.

C'est selon.

DIÉGARIAS, avec un sourire amer.

Je comprends : service pour service ?

DON SANCHE.

Vous vous en étonnez ?

DIÉGARIAS.

DIÉGARIAS.

C'est de toute justice. —

Quand les proches parens ne donnent rien pour [rien,

Le fait serait étrange entre juif et chrétien. —

Expliquez-vous. —

DON SANCHE.

Voici. — Pour soulever Séville,

Nous serons appuyés des bourgeois de la ville ;

Le mécontentement du peuple et des soldats

Nous répond, au besoin, du secours de leurs bras ;

Cependant..

DIÉGARIAS.

Cependant ?

DON SANCHE.

Au succès de l'affaire,

L'alcaide don Gusman nous semble nécessaire. —

DIÉGARIAS.

Combien s'estime-t-il ?

DON SANCHE.

Trois cent mille ducats.

DIÉGARIAS.

Il faut les lui compter.

DON SANCHE.

Nous ne les avons pas.

DIÉGARIAS.

Vous les aurez, — pourvu, comme un cri d'ana-

Que la sédition éclate demain même. — [thème,

DON SANCHE.

Tout est prêt.

DIÉGARIAS, avec une exaltation croissante.

Que vos plans soient ou non assurés,

Vous pouvez me compter parmi les conjurés... —

Oui, d'aujourd'hui j'en prends l'engagement sin- [cère ;

Devant Dieu qui me voit et m'entend, Dieu le [père,

Devant toi, nuit lugubre, et toi, pâle clarté,

Et vous, astres roulans dans votre immensité.

Je vous prends à témoin, — dussé-je sur ma tête

Voir tomber en éclats la foudre et la tempête ;

Dussé-je être vivant broyé par un lion,

Me vouant tout entier à l'insurrection,

Je jure que ce roi que la révolte enchaîne,

En moi ne trouvera que vengeance et que haine !

(A don Sanche.)

Ma place est au palais, maintenant, non ici.

DON SANCHE.

Quel est ton projet ?

DIÉGARIAS.

Viens.

DON SANCHE.

Peux-tu parler ainsi,

Quand tu sais, te livrant aux mains de Son Al- [tesse,

Que ta tête, ô vieillard, répond de ta promesse ?

DIÉGARIAS.

Je ne sais rien, sinon que les jours sont pesans

Quand la honte s'allie avec les cheveux blancs.

DON SANCHE.

La mort l'attend là-bas, songez-y.

DIÉGARIAS, avec une force exaltée.

Que m'importe! ..—

Qu'avec eux s'il le faut ma vengeance m'emporte!

Que l'offenseur enfin tombe avec l'outrage;

Soit! je mourrai content; je me serai vengé! —

(Inès entre.)

SCÈNE VII.

INÈS, DIÉGARIAS, DON SANCHE,

dans le fond.

INÈS, à Diégarias.

Un envoyé du roi vous demande, mon père.

DIÉGARIAS, se retournant.

Ah! c'est toi, mon enfant...

(L'attirant à lui.)

— Sois heureuse... sois fière... —

Nous avonseu des jours d'opprobre et de douleurs;

Mais nous aurons du sang pour effacer nos pleurs...

Ce n'est pas, crois-le bien, une vaine espérance.—

Tu peux lever le front, je marche à la vengeance...

J'y marche, mais non pas par de douteux chemins;

Je le tiens tous les deux dans mes terribles mains.

INÈS.

Tous les deux...

DIÉGARIAS.

Est-ce trop pour payer notre honte?

INÈS.

Tous les deux?... Mais qui donc?

DIÉGARIAS.

Son Altesse et le comte.

INÈS, s'appuyant pour ne pas tomber.

Le comte?

DIÉGARIAS, sans s'en apercevoir d'abord.

En ce moment, on dresse l'échafaud...—

Comme nous, n'est-ce pas, qu'il tombera de haut?..

N'est-ce pas?...—Tu pâlis!—qu'as-tu donc?

INÈS, dans le plus grand désordre.

—J'ai, mon père,

Que sur moi doit enfin tomber votre colère...—

Dans le premier moment, toute à mon désespoir...—

Le cœur brisé... meurtri... c'est vrai, j'ai pu vou-

[loir...

J'ai pu vous demander... Mais une âme au mar-
Pèse-t-elle les mots que la douleur inspire?... [tyre,
J'ai pu vous demander, tant je souffrais, seigneur,
Qu'avec le sang du comte on lavât mon honneur...
Mais vous deviez bien voir que j'étais insensée...
Je vous ai dit ce qui venait à ma pensée. [bien
Voilà tout. — Écoutez... — Mon Dieu, vous savez
Que dans le désespoir on n'examine rien... —
Cet homme dont l'amour flétrit et déshonore...
Dont je voulais la mort, eh bien! je l'aime encore.

(Se jetant à ses pieds.)

Mon père, un dernier mot .. je m'attache à vos pas...

Grâce, grâce pour lui!...—non, ne le tuez pas!—

Non, c'est au nom du ciel que je vous le demande.

Je ne puis le haïr. — Mon orgueil le commande,

Mais mon cœur s'y refuse. — Oh! vous ne savez

[point

Jusqu'ou l'on peut pousser la folie en ce point. —

J'aurais dû le haïr, c'est vrai...—c'est un infâme...

Il a pris pour jouet l'avenir d'une femme. —

C'est un lâche; il s'est fait un jeu de mon honneur...

Mon Dieu, que voulez-vous, je l'aime, monsei-

[gneur.

DIÉGARIAS, dominant son émotion.

C'est un malheur de plus. —

(Il s'éloigne.)

INÈS, les bras tendus.

Mon père!... —

(Retombant sur elle-même.)

Ah!

SCÈNE VIII.

INÈS, seule, revenant à elle.

Que je souffre! —

L'échafaud...— Le savoir suspendu sur un gouffre,

Et ne pouvoir rien faire.—Ayez pitié de moi,

Mon Dieu!

(Apercevant un parchemin qui, dans son désordre, est
tombé de son sein.)

Qu'est-ce ceci?

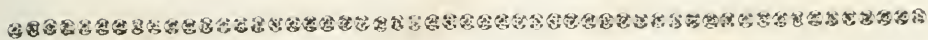
(Le prenant.)

C'est le blanc-seing du roi! —

Mon cœur, tu peux encor t'ouvrir à l'espérance.

(Après avoir écrit quelques mots sur le parchemin.)

Non, il ne mourra pas, je tiens sa délivrance! —



ACTE CINQUIÈME.

Une prison à demi éclairée. — Une grande porte au fond. — Une petite porte à gauche. — A droite, une fenêtre avec des barreaux de fer.

SCÈNE I.

(Don Juan est à demi couché sur un banc. — Le geolier est appuyé sur un des côtés de la porte du fond.)

DON JUAN, LE GEOLIER.

DON JUAN.

Le roi peut se flatter d'avoir, dans son palais, Une prison bien sombre et des gardes bien laids. — (S'arrangeant pour dormir.)

Le sommeil, c'est l'oubli ; dormons. —

(On entend de grand coups de marteau.)

Bon ! — A merveille ! —

Ils n'en finiront pas. — C'est à rompre l'oreille. —

(Se mettant sur son séant ; au geolier.)

Que diable font-ils là ?

LE GEOLIER.

Rieu.

DON JUAN.

Mauvaise raison. —

Regarde un peu, c'est dans la cour de la prison. —

(Le geolier ne bouge pas. Avec vivacité.)

Toi, notre ancien valet, tu devrais me connaître ; Ce que je veux, je veux.

LE GEOLIER, tristement.

Voyez vous-même, maître.

DON JUAN.

C'est juste.

(Il va regarder par la fenêtre.)

Un échafaud ! —

(Au geolier, après un moment de silence.)

C'est donc pour aujourd'hui ?

LE GEOLIER, à part.

Hélas ! —

DON JUAN.

Réponds, Pietro. —

LE GEOLIER.

Dieu seul est votre appui.

DON JUAN, après un moment de silence, en montrant l'échafaud.

Le roi m'a voulu faire une galanterie .. —

Tout neuf. —

(Nouveau silence.)

On passera ?

LE GEOLIER.

Par cette galerie.

DON JUAN.

L'heure ?

LE GEOLIER.

Huit heures.

DON JUAN.

Bien. Laissez-nous. —

(Le geolier sort. — Sept heures sonnent ; don Juan, après avoir compté :)

J'ai du temps.



SCÈNE II.

DON JUAN, seul, s'asseyant.

Mourir sur l'échafaud... — Qui l'eût dit ? — à [trente ans ! —

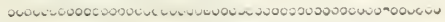
Qu'al-je fait de la vie ? — Au moment d'aller [rendre

Mes comptes à Satan, je ne puis me défendre

Du souvenir d'Inès qui me brûle le cœur... —

Candide et pure enfant dont j'ai fait le malheur. —

(Il reste abîmé dans ses réflexions. — La porte du fond s'ouvre ; le geolier entre avec une femme voilée, qui est suivie par Perès.)



SCÈNE III.

LE GEOLIER, INÈS, DON JUAN, PERÈS.

LE GEOLIER, à la femme voilée.

Entrez, madame, entrez, c'est Dieu qui vous en- [voie. —

(La femme relève son voile, c'est Inès. — Elle fait signe à Perès d'attendre. — Le geolier courant à don Juan.)

Je tiens votre pardon, renaissiez à la joie.

DON JUAN, sortant de sa rêverie.

Que dis-tu ? mon pardon ?

LE GEOLIER, lui montrant le parchemin.

Accordé par le roi. —

Son seing vous est connu tout aussi bien qu'à moi.

(Il lui remet le parchemin, en lui montrant l'endroit de la signature.)

INÈS, s'avancant.

Oui, Son Altesse a fait ce que n'eût fait personne ;

Oui, monseigneur le comte, oui, le roi vous par- [donne.

DON JUAN, se retournant.

Ciel!

INÈS, continuant.

Mais en pardonnant, comte, vos attentats,
Le roi veut qu'à l'instant vous quittiez ses états. —

DON JUAN, pénétré. [dame?

C'est vous qui me sauvez! — Est-il bien vrai, ma-
Est-il vrai? — Le passé! Vous avez pu... Votre

[âme..

Ce serait là le prix de mon lâche abandon?... —

INÈS.

Monseigneur...

DON JUAN, se mettant à genoux.

Grâce!... grâce!... Inès. — Votre pardon.

INÈS.

Relevez-vous.

DON JUAN, suppliant.

Madame... —

(Sur un geste d'Inès, il se relève.)

Ah! c'est vous, à cette heure,
Qui ne comprenez pas pourquoi je tremble et

[pleure. —

Ne voyez plus en moi l'indigne suborneur
Dont l'âme était fermée aux sentimens d'honneur...
Non, ne le faites pas... — C'est une étrange chose.
Tout mon être s'épure et se métamorphose. —
Devant tant de grandeur et tant de dévouement,
Le perjure, madame, a fait place à l'amant.

INÈS.

Je ne me flattais pas d'une telle victoire;
Les traits en resteront gravés dans ma mémoire.
Il m'est doux de penser que j'ai pu, monseigneur,
Reprendre d'un seul coup ma place en votre cœur.
Votre reconnaissance est cependant extrême;
Faisant ce que j'ai fait, je n'ai vu que moi-même;
Vous êtes devant Dieu mon légitime époux;
J'ai tout fait par devoir et n'ai rien fait pour vous.

DON JUAN.

Si j'ose vous parler de mon amour, madame,
C'est que le repentir parle haut à mon âme;
C'est que je suis tout prêt à l'expiation;
C'est qu'après le forfait vient la punition. —
Je n'ai rien respecté dans ma coupable audace;
Je ne veux ni ne dois accepter cette grâce.

INÈS.

Qu'entends-je! —

DON JUAN.

Le passé m'impose cette loi.

INÈS.

Comte...

DON JUAN.

Vous vous étiez confiée à ma foi;
Insolent sans remords et cruel sans relâche,
Je fus méchant et bas, je fus indigne et lâche.. —
J'ai fait plus : j'ai jeté le déshonneur sur vous,
Lorsque je n'aurais dû vous parler qu'à genoux. —
Vous pouvez l'oublier par un effort sublime;
Moi, pour mon châtement, jeme souviens du crime;
J'ai rompu nos liens d'amour et d'amitié;
Je ne veux rien devoir, madame, à la pitié.

INÈS, très agitée.

Qui vous dit que ce soit la pitié qui m'anime? —
Des pleurs que j'ai versés vous ai-je fait un
Tenez, si vous avez connu le repentir, [crime?...
Si j'ai quelque pouvoir, hâtez-vous de partir... —
Nous touchons, voyez-vous, à quelque instant su-
[prême... —

Votre mort me tuerait, monseigneur... je vous
DON JUAN, dominant son émotion. [aime.
Je partirai.

INÈS, lui prenant la main.

Venez.

DON JUAN, avec un sentiment profond et vrai.

Je suis libre, est-ce pas?

Hors de cette prison je puis porter mes pas?
Vous ne demandez rien, je peux ne rien promettre,
Et garder sur mon front l'impudence du traître...
Je le peux d'autant plus que, pervers et cruel,
J'ai proclamé mon crime à la face du ciel;
Cependant devant Dieu, devant la sainte image
Du christ que vous voyez, madame, je m'engage,
Que vous soyez ou non juive par vos aïeux,
Si vous daignez jamais sur moi baisser les yeux,
Effaçant du passé ma souillure et ma honte,
A vous poser au front ma couronne de comte.

INÈS, l'entraînant sans l'écouter.

C'est bien... c'est bien... Venez!

PERÈS, à don Juan.

Monseigneur, par ici.

DON JUAN, à Inès au moment de sortir.

Au revoir.

INÈS.

Comte, adieu.

(Il lui baise la main avec émotion; Perès l'entraîne.)

SCÈNE IV.

INÈS, puis LE GEOLIER.

INÈS.

Merci, mon Dieu, merci. —

(Moment de silence, elle revient sur le devant de la
scène.) [porte...]

Que j'aie ou non sauvé mon bourreau, que m'im-
Bientôt il sera libre et moi... je serai morte. —
Ce que j'ai fait de mande une expiation...
Le châtement sera digne de l'action. —

(Regardant un flacon qu'elle tient à la main.)

Du poison! — Quelle mort pour une âme chré-
[tienne! —

Mais quelle destinée égale aussi la mienne?... —

(Elle semble dominée par ces réflexions.)

LE GEOLIER, à Inès.

Il faut vous éloigner.

INÈS, rabaisant son voile.

Je vous suis. —

Le geolier ouvre la porte. — Diégarias paraît dans la
galerie. — Inès se jette de côté.

Dieu! —

SCÈNE V.

DIÉGARIAS, INÈS, LE GEOLIER.

DIÉGARIAS, au geolier.

Geolier,

Vous allez à l'instant livrer le prisonnier ;
Voici l'ordre du roi ; hâtez-vous, le temps presse.

LE GEOLIER.

Le comte est libre.

DIÉGARIAS.

Libre!... es-tu fou ?

LE GEOLIER.

Son Altesse

A fait grâce , tenez.

(Il lui remet le parchemin.)

DIÉGARIAS, le foulant aux pieds, après y avoir jeté
un coup d'œil.

Mort et damnation!!'

(Lui mettant sous les yeux l'ordre du roi.)

Regarde bien... — voilà la condamnation. —

(Avec une colère croissante.)

Tu t'es laissé tromper, tu l'as voulu peut-être,
Eh bien! c'est toi, geolier, qui paieras pour le
[traître.

LE GEOLIER, ramassant le parchemin.

Mais voyez, monseigneur, c'est bien le seing du
DIÉGARIAS, hors de lui. [roi.

Le roi n'a rien signé.

LE GEOLIER.

Mais cependant j'y voi...

DIÉGARIAS.

Je vous dis que le roi n'a pas signé de grâce.

LE GEOLIER, montrant Inès dont le voile est toujours
baissé.

La femme que voilà , tremblante à cette place ,
Ne doit donc pas, seigneur, quitter cette prison,
Avant qu'on aille au roi dire sa trahison.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE VI.

DIÉGARIAS, INÈS, voilé.

INÈS, à part.

Je me meurs, ô mon Dieu.

DIÉGARIAS, la regardant.

Quelle est donc cette femme?...

Quel horrible soupçon a traversé mon âme?—

Non, ce n'est pas Inès... — elle est près d'Alcaïa...

Moi-même, ce matin, je l'ai conduite là. —

(A l'autant à elle.)

Votre nom?

INÈS, se jetant à ses pieds.

C'est celui d'une fille coupable.

DIÉGARIAS, relevant son voile.

Oh!

INÈS.

Je l'ai mérité, soyez inexorable.

DIÉGARIAS, se contenant à peine.

Ecoutez-moi d'abord... — Mais non, pas à genoux...

Je suis las de vous voir ainsi, relevez-vous. —

(Il la relève brusquement. — Pause.)

Quel chemin a-t-il pris?

INÈS.

Mon père!...

DIÉGARIAS.

Pas de larmes...

Pas de cris superflus ou de vaines alarmes...

Descendez en vous-même et parlez franchement...

En un mot, choisissez du père ou de l'amant.

INÈS.

Monseigneur...

DIÉGARIAS.

Hâtez-vous.

INÈS, se tordant les mains.

Suis-je assez malheureuse! —

(A Diégarias.)

Ce que vous demandez est une chose affreuse.

DIÉGARIAS.

Vous m'avez entendu : le comte ou mon mépris.

INÈS.

Ayez pitié de moi?

DIÉGARIAS.

Quel chemin a-t-il pris?...

INÈS.

Ce serait, songez-y, vous le livrer moi-même.

DIÉGARIAS.

Nos maux viennent de lui...

INÈS.

Mais cet homme, je l'aime.

DIÉGARIAS.

Vous ne répondez pas.

INÈS

Dussiez-vous m'en punir,

Après l'avoir sauvé je ne puis le trahir.

DIÉGARIAS.

Ainsi vous refusez. — C'est le sort qui prononce. —

Après tout, j'aurais dû m'attendre à la réponse. —

INÈS, [vous... —

Oh! ne m'accablez pas! — Vous me connaissez,

Vous savez quel effet produit votre courroux... —

Vous savez si je suis de ces filles hardies

Dont les pleurs calculés cachent les perfidies...

Vous savez, si jamais quelqu'un fut écouté,

Que c'est vous, seigneur, vous, mon père redouté...

Eh bien, quand tout à coup, bravant votre puis-

[sance,

Je secoue en pleurant quinze ans d'obéissance;

Quand j'ose repousser vos ordres souverains,

Pour maudire et chasser ne levez pas les mains...

Je devais faire ainsi. — Ce serait un blasphème,

Qu'une femme, seigneur, livrât l'amant qu'elle
[aime...

Oh! ne me chargez pas de ce nouveau forfait...
J'ai bien assez déjà de tout ce que j'ai fait. —
Vous détournez les yeux? — Au moins daignez
[m'entendre. —
Vous qu'on a tant aimé, vous devez me compren-
[prendre.

Au moment de la fuite, en face du danger
D'aller porter ses jours sous un ciel étranger,
Si ma mère...

DIÉGARIAS.

Tais-toi.

INÈS, continuant.

Si Bianca, votre femme,
Avait senti mourir sa force dans son âme;
Si, n'ayant plus en soi d'amour ni de pudeur,
Elle avait hautement trahi le ravisseur...
C'eût été, n'est-ce pas, un crime inexorable;
Elle eût livré l'époux, en livrant le coupable.

DIÉGARIAS.

Tais-toi... tais-toi.

INÈS, se jetant à ses pieds.

Seigneur, vous n'êtes point méchant...
Vous avez toujours en pitié de votre enfant...
Au nom de ce passé qui vous émeut, mon père...
Au nom de cet amour que vous portait ma mère...
Ma mère qui, là haut, me voit à vos genoux,
Grâce!... miséricorde!... Ayez pitié de nous!
(Diégarias est ébranlé.—Depuis un moment le geolier
est entré.)

SCÈNE VII.

INÈS, DIÉGARIAS, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Il est trop tard; don Juan n'a pas quitté Séville;
On vient de l'arrêter aux portes de la ville.

INÈS, avec angoisse.

Non.

LE GEOLIER.

Écoutez.

UNE VOIX au dehors.

« Don Juan de Tello, seigneur de Rueda, comte
» de Santafiel, condamné à mort pour crime de
» haute trahison. — Priez pour lui. »

INÈS, les mains levées vers le ciel.

Pitié!... ce serait trop affreux.

LA VOIX.

Justice est faite.

INÈS, brisée. [nous deux. —

Ah!... — tout est dit. — Bientôt on priera pour
J'irai le retrouver dans le sépulcre avare...

Le poison réunit quand l'échafaud sépare.

(Elle boit le poison sans être vue de Diégarias, qui
est comme anéanti. — Le roi entre.)

SCÈNE VIII.

INÈS, DIÉGARIAS, LE ROI puis L'INQUI-
SIT-TEUR, SEIGNEURS, GARDES.

LE ROI, à Diégarias.

Don Juan n'existe plus.

DIÉGARIAS, relevant la tête.

Ah! c'est vous, monseigneur.

LE ROI.

J'ai tenu ma promesse, à votre tour, monsieur.

INÈS, avec égarement. — Marchant au roi.

Vous êtes un grand roi. — Devant votre victime
Vous osez réclamer le prix de votre crime. —

Vous l'osez sans remords... vous l'osez sans ef-
[froi...

Sire, vous le voyez, vous êtes un grand roi. —

Les voilà tous les deux... C'est infâme! —

(Montrant le roi.)

Cet homme

Qu'un peuple entier vénère et que chacun re-
[nomme,

Qui porte avec orgueil une couronne au front,
Et se croit par son rang gardé de tout affront...

Allez, allez à lui... — Sous la pourpre royale

L'enfer n'a jamais mis une âme moins loyale... .

Ne vous demandez pas s'il est ou non puissant,

Écartez le manteau, vous y verrez du sang.

LE ROI.

Songez que c'est au roi que vous parlez, madame.

INÈS.

Au lieu de menacer, roi, descends dans ton âme. —

Qu'as-tu fait de l'époux que tu m'avais donné? —

Réponds-moi... Pour de l'or, tu l'as assassiné.

LE ROI, à Diégarias.

Que veut dire ceci, monsieur?

DIÉGARIAS.

Cela veut dire

Que toi, fils d'anciens preux, toi, le chef de l'em-
[pire,

Dont l'âme ne devrait s'ouvrir qu'aux grands
[projets,

Que tu vends pour de l'or le sang de tes sujets.

LE ROI.

Malheur!...

DIÉGARIAS.

Dussé-je avoir, pour toutes funérailles,
Les membres palpitans suspendus aux murailles,

Je te dirai : rendant le mal que tu m'as fait,

J'ai voulu te flétrir par ce dernier forfait.

LE ROI, avec force.

Gardes!

(Les gardes paraissent.)

DIÉGARIAS.

Résigne-toi, car ton heure est sonnée;

Le nain s'est fait géant et tient ta destinée; —

Écoute!

LE ROI.

Le tocsin ?...

DIÉGARIAS.

Regarde par ici.

(Les flammes d'un incendie se reflètent dans la prison.)

INÈS, agonisant dans le fond, à part.

Que ce poison est lent !...

LE ROI, avec terreur.

Qu'est-ce que tout ceci ? —

INÈS, mourant.

Je te rejoins, don Juan.

DIÉGARIAS, sans voir ce qui se passe derrière lui,
au roi, avec triomphe.

Chaque rayon de flamme

Devrait prendre une voix pour parler à ton âme...

Tu touches au moment de l'expiation...

Ce feu, c'est le signal de l'insurrection.

LE ROI.

Misérable !

DIÉGARIAS, avec joie.

Entends-tu ce bruit qui se propage,

Sombre comme la foudre en une nuit d'orage ?

C'est le peuple qui vient, le peuple souverain,

Brûlant de t'enlacer de ses deux bras d'airain ;

Le peuple dont la main, fatale à ta couronne,

Va te faire un cercueil des débris de ton trône...

Écoute !... Entends-tu bien ?... c'est sa puissante

[voix

Qui demande et qui veut un maître de son choix.—

Allons, résigne-toi, prince et roi de la terre...

Un juif vient de briser ton trône héréditaire.

(L'inquisiteur accourt, suivi de plusieurs seigneurs.)

L'INQUISITEUR, au roi.

Sire, aux insurgés on a livré les forts... [efforts...

Don Sanche les conduit... Tout cède à leurs

Il faut fuir. — En sauvant, sire, votre personne,

Peut-être sauvez-vous l'empire et la couronne.

LE ROI, hors de lui, à Diégarias.

Dût l'instant que je perds briser ma royauté,

Tu me paieras ton crime et ton indignité.

(A l'un des seigneurs.)

Quant à vous, vous don Diégo, Alferéz de Castille,

Arrêtez sur-le-champ ce vicillard et sa fille.

DIÉGARIAS.

Ma fille !

LE ROI.

Obéissez...

DIÉGARIAS se retourne, et aperçoit sa fille étendue
sans mouvement.

Qu'ai-je vu ? —

(S'élançant vers elle et lui mettant la main sur le
cœur. — Avec désespoir.)

Dieu puissant ! —

(Se laissant tomber sur elle.)

J'ai voulu me venger... j'ai tué mon enfant !

FIN DE DIÉGARIAS.

ROBERT BRUCE

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR M. P. BEAUVALLET,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 31 MAI 1847.

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

des œuvres complètes d'Alexandre Dumas et du théâtre de Victor Hugo

RUE VIVIENNE, 1

1847

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON

FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY
NATHANIEL BENTLEY

LONDON:
PRINTED BY RICHARD CLAY AND COMPANY,
BUNGAY, SUFFOLK.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

| | | |
|---|--|----------------|
| ROBERT BRUCE, roi d'Écosse..... | MM. | GUYON. |
| RONALD, lord des Iles..... | | BEAUVALLET. |
| ALLASTER DE LORN..... | | MAUBANT. |
| EGIDIUS D'ARGENTINE, chevalier anglais... | | FONTA. |
| THOMAS DE LONGUEVILLE, chevalier fran- çais..... | | MAINVIELLE. |
| LE PRIEUR D'IONA..... | | CHÉRY. |
| LENNOX,) | | MIRECOUR. |
| COLONSAY,) | nobles écossais, partisans d'E- douard..... | <i>Id.</i> |
| FERGUS,) | | MATHIEN. |
| FRASER,) | | <i>Id.</i> |
| DUNVÉGAN,) | | DUPOIS. |
| ARGILE,) | | OLIVIER. |
| GRAHAM,) | | REV. |
| PREMIER VIEILLARD..... | | <i>Id.</i> |
| DEUXIÈME VIEILLARD..... | | OLIVIER. |
| DOUGAL, écossais..... | | ALEXANDRE. |
| UN OFFICIER..... | | <i>Id.</i> |
| EDITH DE LORN..... | Mes | RIMBLOT. |
| ISABELLE BRUCE..... | | RÉBECCA-FÉLIX. |
| BERTHA..... | | MIRECOUR. |

1315, avant et pendant la bataille de Bannock-Burn.

ACTE I.

Une salle du château d'Artonish. Au fond, une haute porte, à plein cintre, des croisées ouvrant sur la mer. A droite, un siège armorié, élevé sur une estrade; des statues et des armures garnissant la muraille.

SCÈNE I.

EDITH, BERTHA.

(Au lever du rideau, Edith est assise à l'extrême droite, et semble rêver profondément. Des jeunes filles entourent son fauteuil. Bertha leur fait signe de se retirer, et reste seule avec Edith.)

BERTHA.

Toujours le front rêveur!... quelle sombre pensée
Te préoccupe donc, heureuse fiancée?
Héritière des ducs, des princes de Glentorn,
Epouse de Ronald, sœur d'Allaster de Lorn!
Quand de vos deux maisons les nobles armoiries,
Aujourd'hui par l'hymen vont se voir réunies;
Quand ton bonheur est sûr, quand les bardes du Nord,
Les scaldes font pour toi vibrer les harpes d'or;
Quand secondant les vœux d'un fiancé, d'un frère,
Ils chantent ton hymen en qui leur joie espère,
Toi seule es insensible à des vœux faits pour toi;
Dans tes regards troublés se lit un vague effroi.
Lord Ronald, ton époux..

EDITH.

Il ne l'est pas encore.

BERTHA.

Eh quoi! le descendant des guerriers d'Innestore,
Ronald, ce chevalier si vaillant, ce héros
Dont la gloire jamais n'a quitté les drapeaux;
Ce baron tout-puissant, le noble lord des Iles,
Lui qui t'apporte en dot cent domaines fertiles;
Lui de qui les trésors encombrant les palais,
Lui qui traite de pair avec le fier Anglais,
Dédaignes-tu sa main? Pourquoi dans sa demeure,
Dans les murs d'Artonish, es-tu donc?

EDITH.

Oui, je pleure,
Oui, je suis triste, amie, et tous ces vains transports,
Ces chants de mon hymen, la harpe et ses accords,

ACTE I, SCÈNE I.

Célébrent un bonheur dont je perds l'espérance.

BERTHA.

Quel motif dans ton cœur met cette défiance ?

Que crains-tu ?

EDITH.

D'aimer seule... Oh ! ce n'est qu'un soupçon,
Mais il suffit, vois-tu, pour troubler ma raison.
Je ne sais, en ces lieux il règne un trouble étrange,
Leur calme solennel en désordre se change.
Mon frère observe tout : inquiet, soucieux,
Il aborde chacun d'un air mystérieux ;
Lui, si hardi, si fier, s'est fait souple et docile,
Malgré tous ses efforts, son cœur n'est pas tranquille
Je le vois. Un motif que je ne comprends pas...
L'a fait depuis huit jours porter ici ses pas...
Je crains tout sans savoir où ma crainte s'adresse :
Cet Anglais qui le suit et l'obsède sans cesse ;
Leurs discours dont hier, j'ai surpris quelques mots,
Et parmi tous, ceux-ci : Guerre, trône, complots...
Puis, ils nommaient Ronald... Qu'est-ce donc qui s'apprête ?
Est-ce quelque malheur qui menace sa tête?...
Avant de l'avoir vu, déjà mon cœur aimait
Celui que pour époux le ciel me destinait.
Les exploits éclatants de sa valeur précoce
Etonnaient les guerriers qui mouraient pour l'Ecosse.
La voix des pèlerins, les chants des ménestrels,
Me racontaient sa gloire et ses faits immortels ;
Et lorsque près de moi le conduisit mon frère,
Quand je levai sur lui ma tremblante paupière,
Il m'apparut plus grand encor que ses exploits !
Je rougis, je tremblai quand j'entendis sa voix...
Et je me crus aimée !..

BERTHA.

Eh bien ?...

EDITH.

Eh bien ! je tremble ;
Je crains presque aujourd'hui que l'hymen nous rassemble !
Tu crois que rien ne peut le retarder ? Mais moi
Dont tant de vœux déçus ont épuisé la foi,
Je doute !... fait-il rien pour rassurer mon âme ?
Quel devoir si pressant loin d'ici le réclame ?
Dois-je écouter l'amour, croire ce qu'il me dit,
Ou les jaloux soupçons de mon cœur ?...

BERTHA.

Pauvre Edith !

Avec quel art cruel te tourmentant toi-même,
Va s-tu chercher des torts à ce héros qui t'aime :
Tu connais quel devoir, quel soin religieux

Le tient depuis deux jours éloigné de ces lieux.
 Unissant son amour au souvenir d'un père,
 Il t'épouse et célèbre un saint anniversaire :
 Le prier d'Iona, le vieillard inspiré,
 Qui partout comme un saint est, dit-on, révéral,
 Qui guida de Ronald la première jeunesse,
 L'instruisit aux conseils de sa haute sagesse,
 Sa voix doit vous bénir. Ronald le veut. C'est lui
 Dont la pieuse main vous unit aujourd'hui.
 Aux vœux de ton époux, il s'est rendu. Son âge,
 Sa faiblesse surtout allongea le voyage.
 Tu sais encor qu'avant de marcher à l'autel
 Ici doit s'accomplir un acte solennel
 Qui l'investit enfin de la toute-puissance !
 Ainsi...

EDITH.

Je sais qu'il peut excuser son absence
 Par cent prétextes vains : mais c'est son embarras,
 Son étrange froideur qu'il n'excusera pas.
 Et le tentera-t-il?... Hélas ! sa fiancée
 Est peut-être aujourd'hui bien loin de sa pensée.
 Quoi qu'il en soit, il faut que je sache aujourd'hui
 D'où naît le changement que je remarque en lui...
 Quelqu'un le sait. Celui dont tu parlais : ce prêtre,
 A rassurer mon cœur consentira peut-être.
 Ronald est presque un fils pour lui ; je lui dirai
 Mes doutes, mes tourments...

BERTHA.

Edith !...

EDITH.

Je l'oserai !

Quand il verra mes pleurs, son âme simple et bonne
 Me dira si Ronald me hait ou m'abandonne.

BERTHA.

Qui ? lui, l'abandonner ! te haïr ! Loin de toi
 Ces injustes soupçons. Quoi, suspecter la foi
 De Ronald, d'un héros, de l'ami de ton père !...
 Allons, sèche tes pleurs : il va venir, espère...

EDITH.

Bertha, je le voudrais.

BERTHA.

Incrédule, vois donc,

De tes doutes, tu vas lui demander pardon...

Il vient.

EDITH.

Il vient...

(*Les deux femmes remontent la scène, et regardent à l'extérieur vers la gauche.*)

BERTHA.

Regarde. Eh bien, impatiente,
La vois-tu, maintenant, cette flotte brillante
Qui sort du port d'Arros, et les voiles au vent,
Gingle vers Artonish où ton amour attend ?
Regarde ce guerrier à la noble stature,
Qui livre au vent des mers sa longue chevelure ;
Seul, debout sur le pont... le vois-tu ?

EDITH.

Je le vois,
C'est Ronald... c'est bien lui... mais revient-il pour moi ?
Mon cœur, las d'espérer, de souffrir et d'attendre,
Ne croit plus au bonheur et cesse d'y prétendre.

BERTHA.

Quoi, tu doutes encor ?

EDITH.

Où, tel est mon malheur !
On devient défiant à force de douleur.
A peine avais-je fait quelques pas dans la vie,
Qu'à ma faiblesse, hélas ! ma mère fut ravie,
Mon père la suivit au cercueil : il tomba
Dans ces combats affreux que l'Ecosse livra...
Je restai presque seule au monde, car mon frère,
Jeune et ne respirant que la gloire et la guerre,
Emporté loin de moi dans les sanglants hasards,
S'abritait rarement dans nos tristes remparts.
Toi seule, de tes soins entourant mon enfance,
Me rendis plus léger le poids de l'existence.
Manoir de mes aïeux, forêts, bois que j'aimais !
Douce tranquillité perdue à tout jamais !...
Oh ! qui me les rendra ces heures fortunées
Qui virent s'écouler mes douces destinées ?
Mais Ronald est venu ; Ronald a renversé
Ce repos où mon cœur fut si longtemps bercé...
Bertha, ce souvenir m'arrache encor des larmes.
(*Le prieur paraît au fond du théâtre. Edith l'aperçoit et marche
à sa rencontre.*)

SCÈNE II.

LE PRIEUR, EDITH, BERTHA.

EDITH.

O mon père, à vos pieds j'apporte mes alarmes...
Je sais que détaché des choses d'ici-bas,
Peut-être mes chagrins ne vous toucheront pas.
Mais, daignez jusqu'à moi, jusques à ma faiblesse
Abaïsser un moment votre haute sagesse ;
Rassurez par un mot mon cœur, et dites-moi

Que Ronald ne veut pas me reprendre sa foi.

LE PRIEUR.

Vous l'avez dit : au fond de ma retraite austère,
Je vis indifférent aux vains bruits de la terre.
Tout ce qui vous émeut, amour, joie et bonheur
Comme le vent qui passe a glissé sur mon cœur.
Voulez-vous donc que moi, pauvre vieillard qui tombe
Par la mort oublié sur le bord de la tombe,
Moi qui ne dois songer qu'au moment solennel
Où mon âme prendra son vol vers l'Eternel,
J'aïlle, préoccupé de vos chagrins frivoles,
Perdre pour vous sans fruit mes dernières paroles ?

EDITH.

Dites-moi seulement pourquoi sombre, inquiet,
Car je sais que pour vous il n'a pas de secret,
Ronald semble me fuir !

LE PRIEUR.

Quand le grand lord des Iles
Franchit le seuil béni de nos pieux asiles,
Quand j'abjure pour lui mon saint recueillement,
C'est un prince qui parle, et non pas un amant :
C'est un homme qui vient plein d'un penser sévère
Interroger l'ami qui lui tient lieu de père,
Qui pénétré des soins qu'impose le pouvoir,
Sait que tout doit céder quand parle le devoir.
Le bien de ses sujets, l'honneur de sa patrie,
Voilà les sentiments dont son âme est remplie,
Les seuls qu'il ait jamais confiés à ma foi :
Les autres doivent être un mystère pour moi.

EDITH.

Vous êtes sans pitié ;

LE PRIEUR.

Jeune insensée, écoute :
Si jamais le destin te jetait sur ma route
Et qu'un malheur réel eût fait saigner ton cœur,
Tu verrais si de Dieu le pieux serviteur
Que tu veux aujourd'hui taxer d'indifférence,
Ne serait le premier à calmer ta souffrance...
Mais est-ce une douceur que ce mal passager
Qu'a fait naître un regard, qu'un regard peut changer ?
Laisse donc ma pitié, cette vertu suprême,
Ce souffle saint et pur émané de Dieu même,
S'épandre sur ceux-là dont les cœurs désolés
Sans nos soins paternels mourraient inconsolés.

EDITH.

Ainsi vous refusez d'éclaircir ce mystère?...
Alors gardez-moi bien votre pitié, mon père.

Mon malheur va grandir, et le jour n'est pas loin
Où de l'appui du ciel mon cœur aura besoin...
Ce soir je saurai tout... joie ou malheur.

LE PRIEUR.

Prends garde.

Sais-tu ce que le ciel dans l'avenir te garde?
Si Ronald a promis, compte donc sur sa foi.

EDITH.

Je le saurai ce soir. Adieu, priez pour moi.

LE PRIEUR.

Puisse Dieu t'épargner de nouvelles alarmes!

(Edith et Bertha sortent au troisième plan, à gauche. Le prieur sort par le fond, après s'être incliné devant Lorn et d'Argentine, qui viennent d'entrer.)

SCÈNE III.

LORN, D'ARGENTINE.

LORN.

Puisqu'il en est ainsi, nous reprendrons les armes.
Vous verrez aujourd'hui réunis en ces lieux
Nos dignes alliés, tous ces chefs valeureux
Que rassemble l'hymen de ma sœur, cette fête,
Pour Édouard, milord, vaut mieux qu'une conquête.
Le fils de Somerled, Ronald est pour jamais,
En s'unissant à nous, vassal du prince anglais;
Bruce, frappant Comyn au sein du sanctuaire,
De son puissant concours a privé sa bannière.
Bruce par ce forfait a souillé son blason,
Il a perdu ses droits sur ce noble baron;
Il a perdu sa cause et le trône et lui-même.
Ses amis les plus chers redoutent l'anathème
Que l'Église indignée a lancé contre lui.
Il est seul, poursuivi, sans secours, sans appui,
Pas un château pour lui n'ouvrirait ses murailles,
Et vous croyez qu'il veut revoler aux batailles?

D'ARGENTINE.

Il est brave et hardi, souvent il fut vainqueur:
Elève de Wallace il en a le grand cœur.
Baron de Lorn, croyez la foi de mes paroles,
Ce ne sont pas des bruits incertains ou frivoles,
Bruce veut ranimer son parti, je le sais.
Des messages secrets à mon maître adressés
Nous ont instruits de tout; de rivage en rivage
Il va de ses amis réveiller le courage.
Un seul homme le suit dans ce rude chemin;
Un homme dont le cœur est fort comme la main,
Longueville, un Français: soldat plein de vaillance,

Dont rien ne peut lasser l'héroïque constance.
 Courtisan du malheur et de l'adversité,
 Toujours l'épée au poing, il veille à son côté.
 Déjà le noir Douglas avec Stuart se lève ;
 Aux frontières Mandalp a fait briller son glaive ;
 D'autres par eux séduits vont marcher sur leurs pas :
 Vous entendrez bientôt le signal des combats.

LORN.

Qu'il soit le bienvenu ; jamais de tant de joie
 N'a frémi le lion bondissant sur sa proie,
 Que je n'en sentirai quand le clairon dira,
 Avec sa voix d'airain : Les ennemis sont là !...
 Que Bruce ranimant les lignes ennemies,
 Réveille dans nos cœurs les haines endormies,
 Et je le bénirai ! je suis las du repos :
 Nos glaives se rouillaient au fond de leurs fourreaux.

D'ARGENTINE.

Vous savez, noble chef, que cette longue guerre
 Au plus fort du danger vit toujours ma bannière.
 L'Écosse sait mon nom, ses fils les plus vaillants
 Reposent aujourd'hui dans des tombeaux sanglants
 Par cette main frappés ; la guerre est ma science.
 Eh bien donc, croyez-en ma vieille expérience :
 Cette lutte nouvelle, objet de tous nos vœux,
 Elle va commencer plus tôt que je ne veux.

LORN.

Que craignez-vous ?

D'ARGENTINE.

Je crains que la vieille Angleterre
 De son sang le plus pur n'arrose cette terre.

LORN.

Quoi ! le cœur d'Argentine accessible à l'effroi !

D'ARGENTINE.

Je crains pour mon pays et ne crains rien pour moi.
 Mon épée et mon bras, ma fortune et ma vie,
 Tout à lui, chevalier, quand la tête est blanchie...
 On traite les combats plus sérieusement
 Que vous, qui n'y voyez qu'un noble amusement.
 Autrefois n'écoutez qu'un aveugle courage,
 J'aimais à m'élançer au milieu du carnage ;
 Mais la réflexion et l'âge sont venus
 M'apporter des pensers qui m'étaient inconnus ;
 Et calmant dans mon sein une ardeur meurtrière
 Me montrer le néant de la gloire guerrière.
 Croyez-moi, chevalier, vous verrez d'un autre œil
 Cet amour des combats qui vous remplit d'orgueil ;
 Vous comprendrez un jour, dans votre âme attendrie,
 Qu'il est d'autres moyens de servir la patrie.

Que nous ont rapporté tous ces actes cruels ?
 Ces discours que la haine a rendus immortels ?
 L'Angleterre gémit, l'Écosse est épuisée,
 Cette lutte terrible un moment apaisée
 Recommence ; et sa fin, nul ne peut la prévoir :
 Tout en blâmant son but je ferai mon devoir.
 Des remparts de Stirling jusqu'au fond des Hébrides,
 Bientôt vont s'allumer les signaux homicides.
 Pour l'honneur, pour mon roi, j'ai juré de mourir :
 Je tiendrai mon serment quoi qu'il puisse advenir.

LORN.

Nul n'en doute, milord. Mais vraiment je m'étonne
 Des craintes où votre âme aujourd'hui s'abandonne ;
 La guerre est un pari dont mes jours sont l'enjeu,
 J'ai mon glaive : le reste est dans la main de Dieu.

D'ARGENTINE.

Dieu n'approuva jamais une guerre inutile.

LORN.

Nous avons triomphé.

D'ARGENTINE

Ce triomphe facile,

Nous le paierons un jour.

LORN.

En attendant, milord,

Battons-nous vaillamment, et laissons faire au sort.

D'ARGENTINE.

La gloire de mon roi, l'honneur de ma patrie,
 Sont trop intéressés dans cette lutte impie,
 Pour laisser mon cœur froid au moment décisif.
 Et vous, notre allié, esprit loyal, actif...

LORN.

Ecoutez, sire comte, et connaissez mon âme :
 Votre intérêt tout seul n'est pas ce qui m'enflamme.
 Moi d'abord ; vous après. L'espoir de me venger,
 Voilà ce qui m'a fait m'unir à l'étranger,
 Voilà qui vous répond de moi, de mon épée.
 Sans lui mon espérance aurait été trompée.
 Déjà Bruce est sorti vivant d'entre mes mains ;
 Qu'une seconde fois Dieu serve mes desseins,
 Que tous deux face à face il nous mette, et je jure,
 Qu'aux aigles l'un de nous servira de pâture.

D'ARGENTINE.

De cette haine enfin, la cause...

LORN.

Il m'a vaincu !

J'ai roulé sur la terre, à ses pieds étendu,
 Puis il a dédaigné de m'arracher la vie.
 J'ai d'un honteux pardon subi l'ignominie.

Sa générosité me pèse ; je le hais.
 Je le hais du trépas de Comyn que j'aimais.
 Il était mon parent... bien plus ! mon frère d'armes.
 Son lâche assassinat m'a fait verser des larmes.
 Oui, j'en rougis encor, moi, soldat, j'ai pleuré...
 Le meurtrier mourra, ma haine l'a juré.
 Pour effacer ma honte et pour me satisfaire,
 L'Ecosse fut livrée aux horreurs de la guerre...
 Mais je me suis vengé, mon insolent vainqueur,
 Déjà par sa ruine a réjoui mon cœur.
 Sur les bords du Lok-tay j'ai défait son armée...
 C'est là qu'il a trompé ma haine envenimée,
 Que sa hache a brisé mon cimier !... Il a fui,
 Laissant l'effroi, la mort, l'épouvante après lui.
 Echappé par miracle au fer de la claymore,
 Il franchit presque seul les sommets d'Innimore.
 Mes limiers l'ont chassé dans l'épaisseur du bois ;
 Je l'ai traqué trois jours comme un tigre aux abois,
 L'acculant aux rochers dont le mont se couronne,
 Je l'aperçus... trompant la mort qui l'environne,
 Il se dresse, il s'élance, et sa terrible main
 Se creuse dans nos rangs un horrible chemin !...
 En le voyant bondir sur les roches de lave,
 Malgré moi j'admirais ! il est brave ! il est brave !...
 Mais quelque grands que soient sa force et ses exploits,
 Il mourra. Nul mortel ne m'échappa deux fois.

D'ARGENTINE.

Pour aujourd'hui, du moins, soyez tout à la joie ;
 Entendez-vous ces cris que l'écho nous renvoie ?

LORN.

C'est Ronald. A demain tes travaux importants,
 Son hymen nous promet quelques joyeux instants,
 Profitons-en ; laissons dormir notre colère.

(*Entre au fond Ronald et toute sa suite. Edith rentre par le troisième plan à gauche.*)

SCÈNE IV.

RONALD, LORN, D'ARGENTINE, EDITII, SEIGNEURS, MONTAGNARDS, HOMMES D'ARMES DE RONALD, VASSAUX DE LORN, VALETS, BARDES, PAGES, JEUNES FILLES DE LA SUITE D'ÉDITH.

RONALD, à Lorn.

Dans les murs d'Artonish, tu m'as devancé, frère !
 On m'attendait... pardon, les flots sont inconstants.
 Dieu seul peut commander aux caprices des vents.
 Grâce à lui nous avons triomphé de leur rage,
 Et nos vaisseaux enfin on touché le rivage.

Chevaliers, nobles chefs, amis, écoutez tous !
Ce palais est le mien. Or donc, il est à vous :
Dans ces remparts sacrés bâtis par mes ancêtres,
Ordonnez, commandez, car vous êtes les maîtres.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE PRIEUR, DEUX VIEILLARDS ; *le premier portant un rouleau de parchemin scellé, le deuxième une longue épée, le troisième une bannière aux armes de Ronald.*

LE PRIEUR.

Fils du grand Somerled, les instants sont venus
Où ses derniers désirs doivent être connus :
Le terme est arrivé, marqué par sa prudence,
Où je dois en tes mains remettre sa puissance.
Prenez place, seigneurs, et toi, Ronald, gravis
Ce trône que ton père a consacré jadis,
En rendant à chacun bonne et prompte justice,
Comme lui jure d'être à l'innocent propice ;
Sans pitié pour le crime, indulgent pour l'erreur,
Et quand tu douteras, invoque le Seigneur !

RONALD.

Pour être juste et grand, j'imiterai mon père !

LE PRIEUR.

Son trône t'appartient.

PREMIER VIEILLARD.

Ne cherche pas la guerre,
Mais ne souffre non plus qu'on t'outrage. Ton nom,
De toute honte est pur, sans tache, et ton blason
Soutient de tous les deux la gloire héréditaire.

RONALD.

J'ai pour la maintenir l'exemple de mon père.

PREMIER VIEILLARD.

Son épée est à toi.

DEUXIÈME VIEILLARD.

Sois bon et généreux,
Que ta main et ton cœur s'ouvrent aux malheureux.
Au sein de tes palais ruisselant de richesses,
Accueille l'étranger que le hasard t'adresse
Et souviens-toi que Dieu t'a fait riche et puissant
Pour protéger le faible et nourrir l'indigent.

RONALD.

L'un sera sous mon toit, l'autre sous ma bannière.

DEUXIÈME VIEILLARD.

La voilà : tu seras digne en tout de ton père.

LE PHIEUR.

Oui, remplis les devoirs de l'hospitalité;
 Sois généreux pour tous, un seul homme excepté :
 C'est Bruce le maudit. Par ses mains impunies,
 Le sang a ruisselé sur les dalles bénies ;
 Son poignard parricide, à l'autel du Seigneur,
 Osa frapper Comyn... Malheur à lui... Malheur !...
 Il a fui : mais ma voix sur sa tête coupable,
 A lancé l'interdit qui le suit et l'accable.
 Chrétiens, refusez-lui l'abri, le pain et l'eau.
 Son écusson sera brisé par le bourreau ;
 Si le bras séculier l'atteint, c'est dans la flamme
 Que son corps expiera les crimes de son âme.
 Et, prélude effrayant du supplice éternel,
 On jettera sa cendre aux quatre vents du ciel...
 Je dévoue à vos bras sa tête sacrilège :
 Soit maudit avec lui quiconque le protège !

RONALD.

Ministres de mon père, oui, je jure aujourd'hui
 Devant vous, devant tous, d'être digne de lui ;
 De suivre sans faillir la volonté sacrée,
 Que me transmet par vous son ombre vénérée.

VALETS, PAGES.

Longue vie à Ronald ! largesses, chevaliers !...

(Les vieillards se retirent lentement après s'être inclinés devant Ronald. Celui-ci descend du trône, remet sa longue épée à un de ses écuyers; tous les seigneurs jettent des pièces d'or à la foule de serviteurs).

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LES VIEILLARDS.

RONALD.

Maintenant, déposons ces emblèmes guerriers.
 Le banquet nous attend. Barons, chefs des frontières,
 Appendez à vos murs vos armes, vos bannières :
 Demain, d'un noble hymen je vais serrer les nœuds.
 Demain la sœur de Lorn va recevoir mes vœux ;
 Edith qui, rapprochant deux familles rivales,
 Eteint à tout jamais nos querelles fatales.
 Madame... mais pourquoi ces marques de douleur?...
 Ne partagez-vous plus mon espoir de bonheur ?

EDITH.

Vous êtes donc heureux ?

RONALD.

En doutez-vous ?

EDITH.

J'en doute.

RONALD.

Un semblable soupçon...

EDITH.

Silence ! on nous écoute.

Ce soir, ici, venez... Il le faut ! vous viendrez ?

RONALD.

Je ne vous comprends pas... pourquoi ?

EDITH.

Vous le savez.

LORN.

Que veut-elle ? approchez, sire-comte. Mon frère,
Ce noble chevalier, l'honneur de l'Angleterre,
Par Edouard lui-même envoyé jusqu'ici,
Le brave Ægidius...

RONALD.

Ce nom aurait suffi.

Tous ceux dont l'âme encore est de gloire occupée,
Dont le front porte un casque et le bras une épée,
Ceux-là savent ce nom, et ce nom respecté
Est emblème d'honneur et de fidélité.
Donnez-moi votre main, comte, voici la mienne.

D'ARGENTINE.

Ce jour est fortuné, qui près de vous m'amène.
Député par mon roi, pour vous seul je bénis
Le jour qui dans ces murs nous a tous réunis.
Du bonheur de l'Ecosse il est l'heureux présage,
Il va de nos amis retremper le courage,
Et renversant l'espoir d'un vassal orgueilleux,
Briser, anéantir ses projets factieux.

RONALD.

Eh quoi ! Bruce voudrait...

D'ARGENTINE.

La couronne vassale,
Dont l'a dépossédé la volonté royale ;
Il veut la ressaisir ; mais mon roi ne veut pas,
Et c'est pour prévenir de nouveaux attentats...
Mais pardon, je m'arrête, et l'heure est mal séante
Pour charger de tels soins votre âme impatiente.
Demain, dans quelques jours, nous pourrons à loisir
Poursuivre un entretien qui dût plus tôt finir.

RONALD.

A vos ordres, milord, Edouard d'Angleterre

Peut compter sur tous ceux qui suivent ma bannière,
 Et jamais les Saxons n'auront vu dans leurs rangs
 Des chefs plus dévoués, des soldats plus vaillants.
 Demain je recevrai vos lettres de créance,
 Comte, dans ma maison je vous garde, et d'avance,
 Pour nos projets futurs, mon cœur a bon espoir.
 Belle Edith, votre main. Venez, amis.

EDITH, *bas à Ronald* :
 Ce soir

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même décoration.

SCÈNE I.

LORN, EDITH.

EDITH.

Mon frère !...

LORN.

Demeurez, Edith.

EDITH.

Qui vous amène ?

LORN.

Vous allez le savoir... Oh ! point de crainte vaine,
 Vous attendez Ronald. Je ne veux point troubler
 Les secrets que vos cœurs ont à se révéler ;
 D'ailleurs, à mon ami vous êtes fiancée,
 Un mot m'a révélé toute votre pensée...
 Maintenant écoutez avec attention.
 La carrière est ouverte à mon ambition,
 La route est large et belle, et d'un pied sûr j'y marche.
 Du trône votre hymen est la première marche.
 Cet hymen se fera : je le veux.

EDITH.

Quoi...

LORN.

Je sais

De quel soupçon fatal votre cœur est blessé,
 Que l'hésitation de votre époux tourmente

Et l'orgueil de la femme et la foi de l'amante.
Je sais tout, vos projets et vos douleurs. Ainsi.
Nous allons nous parler avec franchise ici.

EDITH.

Que voulez-vous?

LORN.

Je veux que votre jalousie
N'éloigne pas le but vers lequel tend ma vie.

EDITH.

Quel est-il?

LORN.

La couronne.

EDITH.

Ainsi, vous prétendez?

LORN.

Succéder à Comyn, si vous me secondez,
Si votre âme embrassant le désir qui m'anime...

EDITH.

De votre ambition je serai la victime.
Vous, régner! vous, mon frère!...

LORN.

Allons, remettez-vous...

En vous donnant Ronald, un prince pour époux.
Ai-je forcé vos vœux?... Non, vous l'aimez.

EDITH.

Je l'aime;

Mais lui, lui! m'aime-t-il?...

LORN.

A l'instant de lui-même

Vous apprendrez, Edith, ce secret important.
Quant à moi je ne puis accorder un instant
A ces soins puérils, à ces peines légères,
Qu'enfantent vos amours et comme eux éphémères.
Que vous, femme, y songiez, je le conçois; mais nous.
Aux grands projets formés, nous ne sommes jaloux
Que de hausser le nom transmis par nos ancêtres...
A l'Ecosse mon sang donna jadis des maîtres.
Comyn était régent, moi je veux être roi;
L'intérêt d'Edouard m'en répond et j'y croi.
Il érige l'Ecosse en fief de l'Angleterre;
Ainsi je resterai son premier feudataire
Jusqu'à l'heure où le sort, sur qui je dois compter,
M'aide à briser le joug que j'ai l'air d'accepter...
Je le sens, j'y viendrai, je m'en suis fait la règle:
Cet épervier couard sorti du nid de l'aigle,
Edouard ne pourra conserver bien longtemps

Deux sceptres que son père avait trouvés pesants.
 Celui-ci tombera de sa serre débile;
 C'est une volonté plus ferme et plus virile
 Qu'il faut pour gouverner un peuple brave et fier,
 Pour garder un pays asservi par le fer.
 Moi j'ai la volonté, j'en aurai le courage.
 L'orgueil des fils d'Albyn, leur âpreté sauvage,
 Plieront sous mon adresse ; ou mon bras rude et fort,
 La douceur échouant, leur offrira la mort.
 Mais je l'ai dit, ma sœur, et vous le dis encore :
 Pour atteindre ce jour, dont j'entrevois l'aurore,
 Il faut que votre hymen s'accomplisse ; laissez
 Vos scrupules, vos pleurs, vos doutes insensés :
 Que Ronald vous épouse ; après, que vous importe !
 Embrassez mon espoir, montrez-vous grande et forte,
 Et par un sacrifice entier et généreux,
 Relevez la splendeur du nom de nos aïeux.

EDITH.

De tout ce que j'entends, interdite et glacée,
 Sur vos projets je n'ose arrêter ma pensée!..
 Quoi, pour réaliser vos rêves de grandeur,
 Vous n'avez donc pas craint de jouer mon bonheur.
 Tranquille je vivais dans une paix profonde,
 Étrangère aux chagrins comme aux plaisirs du monde.
 Pour moi tout l'univers était le toit natal,
 Et j'ignorais encor ce sentiment fatal
 Que l'aspect de Ronald a versé dans mon âme.
 Votre adresse a pris soin d'en irriter la flamme,
 Et quand vous supposez qu'enchaînée à jamais,
 Je ne puis renoncer à celui que j'aimais,
 Vous m'imposez vos lois... que vous m'avez trompée !
 Et moi qui vous croyais l'âme tout occupée
 De gloire, de combats... mon frère, est-ce bien vous ?
 Sous ce masque trompeur vous nous abusiez tous.

LORN.

Tous, sans les vains transports de votre jalousie,
 Sans les égarements dont votre âme est saisie,
 Et qui renverseraient les plans que j'ai formés,
 Ils seraient encor là, vivants, mais renfermés.
 Oui, je vous trompais tous : cet aveu téméraire
 Que mon propre intérêt m'ordonne de vous faire,
 Qu'il demeure secret ; vous seule connaissez
 Les projets que je cache à tous ces insensés ;
 Pour eux le seul motif de la guerre civile
 Est la mort du Régent. S'ils savaient quel mobile
 Me fait agir, me pousse, et quel est mon espoir,
 Le plus nul me voudrait disputer le pouvoir.
 Silence donc. Gardez que pas un ne soupçonne

Que, Bruce mort, mon front doit ceindre la couronne,
Que ma vengeance en lui ne poursuit qu'un rival ;
Enfin songez qu'un mot vous deviendrait fatal.

EDITH.

Et vous me choisissez pour votre confidente,
Moi ? mais tous vos projets me glacent d'épouvante !
C'est un démon fatal qui vous pousse aujourd'hui :
Repoussez ses conseils, lutez, résistez-lui.
Mille dont la noblesse est égale à la nôtre
Ont un orgueil trop haut pour ployer sous le vôtre ;
Rappelez-vous Comyn, et redoutez qu'un jour
Le fer d'un Ecosais vous frappe à votre tour.

LORN.

Laissez là les conseils de votre expérience :
Ce que je veux de vous c'est de l'obéissance.

EDITH.

Elle ne dépend plus de moi seule.

LORN.

Ah ! j'entends...

Et de qui ?

EDITH.

De Ronald, de l'avou que j'attends.

LORN.

Edith, n'oubliez pas...

EDITH.

Ah ! tâchez que j'oublie,
Que vous aviez juré de protéger ma vie.
Gardez-vous ce serment quand vous me contraignez
A des nœuds par Ronald peut-être dédaignés?

LORN.

Mais vous vous abusez.

EDITH.

Oh ! vraiment. Je l'espère,
Jamais mon fiancé ne sera votre frère.

LORN.

L'a-t-il dit ?

EDITH.

Ses regards me le prouvent, hélas !

LORN.

S'il y songeait !.. mais non, il ne l'oserait pas ;
Il sait bien, s'il avait jamais cette insolence,
Que partout le suivraient ma haine et ma vengeance.
Et tous ces grands projets par mon âme nourris,
Se verraient, grâce à lui, perdus, anéantis.
Son alliance est tout ; souverain des Hébrides,
Il voit marcher sous lui deux cents chefs intrépides

Qui lui sont dévoués ainsi que leurs soldats :
Lui-même a su se faire un nom dans les combats.
Il faut que dans nos rangs se montre sa bannière,
Et qu'il me serve enfin en servant l'Angleterre.
Ainsi donc...

EDITH.

Que me font vos plans ambitieux,
Ce que vous appelez l'honneur de vos aïeux,
Ce trône où votre orgueil vous asseoit en idée !
De soins bien différents mon âme est possédée !
Quoi ! lorsque froidement vous torturez mon cœur,
Quoi ! votre voix railleuse insulte à ma douleur !
Quand les purs sentiments qui remplissent mon âme
N'obtiennent rien de vous que dédain et que blâme,
Vous croyez que, docile à vos ordres, j'irais
Pour servir vos desseins m'humilier ? jamais !
Si Ronald ne parvient à rassurer mon âme,
Périssent mon bonheur et ma funeste flamme !
Périssent vos projets, votre espoir de grandeur :
Cet espoir inhumain fondé sur mon malheur.
Ma résolution est immuable, entière ;
Ni supplications, ni larmes, ni prière
Ne me feront changer.

LORN.

J'essaierai cependant.

EDITH.

Je suis du sang de Lorn, et vous savez...

LORN.

Enfant !

Vous allez voir Ronald : plus de débats frivoles ;
Et surtout pesez bien mes dernières paroles :
Il faut, je vous l'ai dit, qu'il soit mon frère. En lui
Mes projets de grandeur ont leur plus ferme appui.
Mon adresse a dompté sa fougue impatiente,
J'ai su me l'asservir... Edith, soyez prudente,
N'irritez point Ronald par vos transports jaloux,
Ne venez point jeter la discorde entre nous.
Surtout n'essayez point de folle résistance,
Une lutte avec moi serait de la démence.
Ne l'entrez point pas ; croyez-moi, si jamais
Vous entraviez mes pas...

EDITH.

Eh bien ?

LORN.

Je passerais...

Évitez que j'en vienne à ce moyen extrême !
Vous le savez, l'instant est terrible et suprême :

La guerre se rallume, et l'Etat déchiré
Sortira de ce choc mort ou régénéré.
Vous savez maintenant mes vœux, mon espérance,
Il me suffit !... adieu, consultez la prudence
A votre tour suivez ses conseils, et mon cœur
Au lieu de vous haïr vous bénira, ma sœur.

EDITH.

Ainsi vous souffrirez que mon orgueil s'abaisse,
Que pour servir...

LORN.

Ronald va venir, je vous laisse.
Que sert de prolonger d'inutiles débats !
Des plans que j'ai tracés je ne dévierai pas.
Si renversés par vous ou par lui... je m'arrête...
Songez bien seulement que ma vengeance est prête.

SCÈNE II.

EDITH.

Que faire, Dieu puissant !... souffrir, me résigner ;
Etouffer mon orgueil trop prompt à s'indigner,
Renfermer dans mon sein ce doute insupportable
Qui malgré mon amour me poursuit et m'accable...
Qu'il garde ses secrets, je ne veux rien savoir :
La résignation est mon premier devoir.
Je cède. Prévenant une vengeance impie
Pour épargner leurs jours je donnerai ma vie...
Oui, le sang coulerait... et moi je ne veux pas
Que l'un des deux pour moi reçoive le trépas...
Ronald..

SCÈNE III.

RONALD, EDITH.

RONALD.

Edith, c'est moi... Quoi ! vous fuyez ma vue !...
Vous avez exigé tantôt cette entrevue,
Et je viens...

EDITH.

En effet, j'ai voulu vous parler...
Un doute ce matin m'était venu troubler...
Je me trompais : Je suis pleinement rassurée ;
Ma démarche, milord, fut inconsiderée,
J'en ai honte... Voyez je suis calme à présent...
Que lui dirai-je hélas !... allez, on vous attend :

Il ne faut point pour moi prolonger votre absence.

RONALD.

Eh bien ! c'est donc à moi de rompre le silence.
On m'a dit le sujet de vos craintes. Je sais
De quels affreux soupçons votre cœur est blessé.
Vous doutez de ma foi, de mes serments, madame ;
Vous doutez de l'amour qui dévore mon âme...
Dussiez-vous me haïr, vous allez tout savoir...
Mon amour, mon honneur m'imposent ce devoir.

EDITH.

Votre amour !...

RONALD.

Ces délais qui vous ont attristée,
Qui m'ont presque chassé de votre âme irritée,
M'ont rendu mille fois plus malheureux que vous.
Oui, moi qui n'aspirais qu'à mes voir votre époux,
Moi, qui, jusqu'au milieu des sanglantes alarmes,
Emportais plein d'amour l'image de vos charmes
Qui ne rêvais la gloire et les nobles exploits
Que pour être au retour loué par votre voix,
Eh bien ! j'ai reculé moi-même la journée
Qui devait vous livrer toute ma destinée.
Mes mains, mes propres mains ont déchiré mon cœur,
J'ai foulé sous mes pieds joie, amour et bonheur ;
Le sort, un sort fatal ! me tient, me tyrannise...
Mais ce joug odieux, il faut que je le brise !...
Oh ! vous ne savez pas, vous qui me condamnez,
Dans quels liens, hélas ! mes vœux sont enchaînés !...

EDITH.

Je devine et comprends ce que vous n'osez dire ;
Ces nœuds dont votre cœur subit encor l'empire.

RONALD.

Edith..

EDITH.

Instinct fatal, tu n'avais pas menti !
Cet effroyable coup je l'avais pressenti !
Oui, ce matin encore, agitée et tremblante,
Tout en pleurs, le cœur plein d'une vague épouvante,
Je disais à Bertha, qui me vantait mon sort :
Cet hymen n'est pas fait... dites, avais-je tort ?

RONALD

Oui, car demain, Edith, tu seras mon épouse

EDITH.

Demain !... et le passé ? mais j'en serais jalouse.
Son inflexible voix crierait autour de moi :
Une autre de Ronald fut aimée avant toi.
Un seul regard distrait, un seul mot de contrainte,

Porterait à mon cœur une mortelle atteinte ;
 Et vos moindres soupirs me sembleraient toujours
 Des regrets adressés à vos premiers amours.
 Achevez, dites-moi le sort de cette femme
 Qui conserve un pouvoir aussi grand sur votre âme!...
 Allez lui raconter vos dédains, mes douleurs ;
 Lui dire : Edith de Lorn s'éteindra dans les pleurs...
 Sans doute ces retards sont exigés par elle !
 C'est elle qui le veut!... Mais elle est donc bien belle,
 Que vous l'aimez toujours ?

RONALD.

Non, je ne l'aime plus.

EDITH.

Ah!... vous l'avez aimée?...

RONALD.

Edith!...

EDITH.

Soins superflus...

Et mon frère!... mon Dieu, que faire?...

RONALD.

Il faut m'entendre.

Je me suis accusé, laissez-moi me défendre,
 Un mot vous dira tout : Jugez de mes tourments!
 Vous avez mon amour, une autre à mes serments.

EDITH.

Mon Dieu! ..

RONALD.

Serments maudits que je hais, que j'abjure,
 Qui m'ont fait malheureux, qui me rendront parjure!
 En vain de mon honneur l'inexorable loi
 Me dit : souffre Ronald, meurs, mais garde ta foi!
 Mon âme a trop lutté, tes larmes l'ont vaincue...
 Ta douleur me déchire et ta froideur me tue ;
 Mais tu vas abjurer tes soupçons sans retour,
 Par mes torts, si j'en ai, viennent de mon amour;
 Edith, ce n'est pas toi que mon cœur a trahie,
 C'est une autre pour toi que ma tendresse oublie.
 Une autre qui m'aimait, que je croyais aimer...
 Elle est belle pourtant et sa voix sait charmer...
 D'un nom presque royal la splendeur l'environne,
 J'ai reçu de sa main ma première couronne :
 Au milieu des tournois triomphant à ses yeux
 Plein de trouble, j'y lus de timides aveux...
 Je ne pus résister ; je l'aimai : ma tendresse
 Lui fit d'un saint hymen la fatale promesse,
 Et l'anneau de mon père, entre ses mains remis,
 Fut le garant sacré de ce que je promis.

Des fêtes il fallut s'élançer aux batailles ;
 La guerre retarda mes nobles fiançailles,
 L'Écosse fut vaincue et le fier Edouard
 Sur toutes nos cités planta son étendard.
 La haine du vainqueur n'était point assouvie ;
 De Bruce, roi proscrit, il poursuivait la vie ;
 Il avait dit : La mort à qui le cachera !
 Mais l'honneur disait : honte à qui le livrera !
 Je servis les desseins conçus par son courage.
 Jusqu'au jour, où poussé par une aveugle rage,
 Il poignarda Comyn aux marches de l'autel....
 Le prince disparut devant le criminel.
 J'abandonnai sa cause et la voix de ton frère
 Entreprit de m'unir aux vœux de l'Angleterre.
 J'hésitais... Je te vis et mon cœur étonné
 Oublia les serments qui l'avaient enchainé.
 Lorn me promit ta main. Que ne puis-je te dire
 Combien je fus heureux... cet instant de délire
 Dura peu, le remords vint, jusques à tes pieds,
 Me rappeler les nœuds que j'avais oubliés...
 Tu sais tout. Dans tes mains tu tiens ma destinée...
 Dis un mot, un seul mot : ta faute est pardonnée !...
 Tu détournes les yeux... Edith, à tes genoux,
 J'implore mon pardon...

EDITH.

Prince, relevez-vous.

Mon bonheur est perdu, ma tendresse est trompée...
 Mais une autre gémit d'un coup pareil frappée...
 Sans doute une autre attend et pleure... oubliez-moi.
 Rendez-lui votre amour, dégagez votre foi,
 Vous êtes chevalier, ce titre vous l'ordonne.
 Vous voulez mon pardon ; eh bien ! je vous le donne ;
 Mais partez, laissez-moi seule avec ma douleur,
 Il faut tout mon courage à porter ce malheur.

RONALD.

Partir ! vous oublier ? qui donc me le commande ?
 Est-ce bien votre voix, Edith, qui le demande ?

EDITH.

Non, celle de l'honneur..

RONALD

Mais cet honneur cruel
 Ne saurait m'imposer un supplice éternel.

EDITH.

N'avez-vous pas juré

RONALD

Serment fatal

EDITH.

Qu'importe !

Vous l'avez fait.

RONALD.

Edith, votre âme est grande et forte ;
 Vous vous résignez vite... eh bien ! j'obérai.
 Une autre vous attend, avez-vous dit ? j'irai...
 Ah ! vous ne m'avez donc jamais aimé, madame ?...

EDITH.

Ah ! Ronald !...

RONALD.

Prends pitié du trouble de mon âme,
 J'étais aveugle, ingrat ! ce cri de ta douleur,
 Ce cri m'a révélé le secret de ton cœur.
 Edith, pardonne-moi, ne verse plus de larmes ;
 Rappelle-toi plutôt ce moment plein de charmes,
 Ce moment où j'osai t'avouer mon amour...
 Edith, ainsi que moi, souviens-toi de ce jour :
 C'est lui qui décida du reste de ma vie.
 Oh ! que ta voix fut douce à mon âme ravie,
 Quand son accent si pur, qui tremblait de pudeur,
 Me murmura tout bas l'aveu de mon bonheur.
 Comme j'oubliai vite, à ces heures charmantes,
 Les splendeurs de la cour, ses fêtes enivrantes ;
 Le luxe des palais, leurs lambris fastueux,
 Ces prodiges des arts où s'égarèrent mes yeux.
 Tout s'enfuit quand je vis le solitaire asile
 Où tu cachais tes jours, belle, heureuse et tranquille.
 Les tapis d'Orient, où nos pieds s'imprimaient,
 Valaient-ils la bruyère où les tiens se posaient ?
 La myrrhe et l'aloës, ces parfums d'Arabie,
 Valaient-ils le parfum des fleurs de ta prairie...
 Qui, moins belles que toi, paraissaient s'effacer
 Et se flétrir de honte en te voyant passer !...
 Je t'aime, et mon amour est pur comme ton âme.
 Eternel comme Dieu !... C'est une sainte flamme
 Allumée aux rayons de ton regard divin,
 Et que le trépas seul peut éteindre en mon sein.

EDITH.

Taisez-vous, taisez-vous, car il faut que j'oublie.

RONALD.

Ne pense qu'à l'amour dont mon âme est remplie.

EDITH.

Mais je deviens coupable en acceptant ta foi !

RONALD.

Oh ! ne t'accuse point, le coupable c'est moi.

EDITH.

Sans moi, sans mon amour, tu tiendrais ta promesse.

RONALD.

Sans toi, sans ton amour, je mourrais.

EDITH.

O faiblesse !

Je voudrais résister ; mais sans force à ta voix...

RONALD.

Tu me pardones donc et ma faute et tes larmes ?

EDITH.

Il le faut bien.

RONALD.

O ciel ! quels sont ces cris d'alarmes ?

EDITH.

D'où peut venir?... (*Ils remontent la scène et regardent au fond*).

RONALD.

C'est là... je vois... c'est un esquif,

Dont la proue a frappé sur l'angle d'un récif...

Quels sont les imprudents qui, par un soir d'orage,

Osent sans le connaître affronter ce rivage?...
J'y cours...

EDITH.

Ils sont sauvés...

RONALD.

Mes hardis matelots

Les ont donc arrachés à la fureur des flots!...

Je crois, à la lueur des torches vacillantes,

Voir briller d'un haubert les mailles éclatantes.

Cesont des chevaliers... l'un d'eux... Il m'a semblé...

Reconnaître... mais non... j'avais l'esprit troublé...

Les voici : du donjon ils ont franchi la porte,

Je vais enfin savoir... Ils sont seuls, sans escorte...

Qui sont-ils ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

RONALD.

Que veut-on ?

L'OFFICIER.

Des étrangers, milord,

Des chevaliers qu'on vient d'arracher à la mort.

Sous les murs d'Artonish, poussés par la tempête,

Demandent un abri pour reposer leur tête.

ACTE III, SCÈNE I.

27

RONALD.

Jamais un voyageur, quel que soit son destin,
Au seuil de ma maison ne se présente en vain.
Qu'ils soient les bien venus : Dieu bénit la demeure
Où frappe le passant. Qu'ils viennent donc sur l'heure,
Je vais les recevoir...

L'OFFICIER.
Les voici.

SCÈNE V.

ROBERT BRUCE, RONALD, EDITH, ISABELLE BRUCE,
THOMAS DE LONGUEVILLE.

RONALD.

Juste ciel !

Un prestige effrayant a-t-il frappé mes yeux ?
Non, non ! tout est réel !... Vous !...

ROBERT.

Silence...

RONALD.

Isabelle ! . .

Edith... c'en est donc fait ?

EDITH.

Ronald !

ISABELLE. }
Ronald...

EDITH.

C'est elle !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Même décoration.

SCÈNE I.

BRUCE, THOMAS DE LONGUEVILLE, ISABELLE. (*Au lever
du rideau, Isabelle est assise dans un fauteuil à gauche. Les
deux hommes sont debout auprès d'elle*)

BRUCE.

Isabelle, reviens à toi, sèche tes pleurs,

Ton âme est-elle donc étrangère aux douleurs,
Pour qu'un malheur de plus étonne ton courage?
Espère, espère en Dieu ! ta faiblesse l'outrage.

ISABELLE.

Pardonnez-moi, mon frère. Oui, je l'avoue, hélas !
J'ai douté ; j'ai dit : Dieu nous retire son bras.
Vos revers, cet hymen, Ronald qui m'abandonne,
Ces gouffres effrayants où l'Océan bouillonne.
Votre vaisseau brisé, les cris des malheureux,
Que les flots emportaient ; puis quand j'ouvre les yeux,
Quand je veux rappeler ma raison affaiblie,
Je vois là, devant moi, celui qui m'a trahie !...
Je m'étais résignée. A son aspect, mon cœur
S'est à la fois ému de honte et de douleur.
Pourtant, ne craignez rien, je ferai violence
A mes pleurs ; je serai tranquille en sa présence ;
Qu'il vienne et ses regards ne verront sur mon front
Ni regrets de l'amour, ni honte de l'affront.

BRUCE.

J'y comptais. Je savais que, résignée et fière,
Ma sœur accepterait cette épreuve dernière.

LONGUEVILLE.

Votre sublime exemple a germé dans son cœur.
Quiconque vous a vu défier le malheur,
Supporter l'abandon, la faim, l'exil, et, calme,
Attendre le trépas comme un martyr la palme ;
Quiconque vous a vu, dis-je, bravant le sort,
Ne doit craindre les fers, les tourments ni la mort.
Ah ! s'ils vous connaissaient tous, ces nobles sans âmes,
Qui vendent leur pays, leur honneur... les infâmes !...
Oui, vous avez raison, attendons ; laissons-les
Prostituer l'Écosse et la vendre à l'Anglais.
Un jour se lèvera, qui n'est pas loin peut-être,
Où le proscrit viendra leur commander en maître.
Ne les ménagez pas alors ; point de pardon,
Point de clémence, sire, envers la trahison.

BRUCE.

A vous ouïr parler de semblable manière,
Dirait-on pas qu'ici je tiens ma cour plénière.
Où donc est-il ce roi dont le bras doit punir ?
Ses décrets, quels soldats viendront les soutenir ?
Où sont ses maréchaux, ses pairs, ses hommes d'arm.
Peut-il verser le sang ? peut-il tarir les larmes ?
Où donc est son pouvoir, dites ? peut-il d'un mot,
Ce mot sublime, grâce ! abattre un échafaud ?
Hélas ! non. Il est seul, on le chasse, on l'exile,
Son front découronné souvent n'a pas d'asile.
Il ne lui reste rien, à ce malheureux roi.

Que son nom, son épée et son courage.

LONGUEVILLE.

Et moi !..

BRUCE.

Oui, toi, toi seul, ami. Penses-tu que j'oublie
Avec quel dévouement tu m'as donné ta vie ?
N'as-tu pas tout quitté, pays, fortune, amis,
Pour t'attacher à moi ?

LONGUEVILLE.

Sire, j'avais promis
A Wallace, au héros de l'Ecosse opprimée,
A Wallace mourant, pour l'avoir trop aimée !
De veiller sur vos jours et de vous protéger,
Du cœur, de l'œil, du bras au moment du danger.
Ce serment solennel, je le tiendrai, j'espère,
Quand nous aurons brisé le joug de l'Angleterre,
Quand j'aurai vu l'instant à jamais glorieux
Où vous remonterez au rang de vos aïeux.
Fier de votre triomphe, heureux de votre gloire,
Sûr d'avoir avec vous ma place dans l'histoire :
Plus sûr quand je mourrai d'être pleuré par vous,
Je me confie à Dieu, dont l'œil veille sur nous ;
Qu'il me conserve à vous tant que je suis utile,
Puis qu'il appelle à lui Thomas de Longueville.

BRUCE.

Ta main, mon vieux soldat. S'il se lève jamais
Ce jour qui doit nous voir triompher de l'Anglais,
Ce jour où reprenant le sceptre avec l'épée,
Vainqueur, je briserai sa puissance usurpée,
Tu verras si Robert au trône remonté,
Oubliera les amis de son adversité !
Dans les murs d'Holly-Rood, sous ses voûtes splendides
Nous nous rappellerons les cavernes humides
Où, le fer à la main, il fallait disputer
A leur fauves gardiens le droit de s'abriter.
Quand nos éperons d'or, résonnant sur les dalles,
Réveilleront l'écho des demeures royales,
Nous nous rappellerons les rocs du Ben-Goïl,
Où chacun de nos pas éveillait un péril.
Des malheurs du passé conservant la mémoire,
Nous aimerons tous deux à raconter l'histoire.
Je dirai ta valeur et ta fidélité.

LONGUEVILLE.

Moi, votre patience et votre fermeté.

BRUCE.

On saura que je dois la vie à ton courage,
Et que tu m'as deux fois sauvé de l'esclavage.

LONGUEVILLE.

A remplir ce devoir, un serment m'obligeait.

BRUCE.

Tu pouvais l'oublier.

LONGUEVILLE.

Wallace le savait !

BRUCE.

Allons, je suis vaincu, sire de Longueville.
Je vous demande grâce, eh bien ?

ISABELLE.

Je suis tranquille.

J'écoutais, j'admirais votre calme à tous deux.
Mais où donc êtes-vous ? chez quel homme ? en quels lieux ?
Oh ! qu'il eût mieux valu sur cette aride plage,
Passer la nuit en butte aux fureurs de l'orage,
Que venir sans défense en ce château fatal,
Heurter vos ennemis de votre front royal.
On vous hait, on vous cherche. Edouard d'Angleterre
N'a-t-il pas mis à prix votre tête, mon frère...

LONGUEVILLE.

S'ils allaient vous livrer ?

BRUCE.

Ami, rassure-toi,

Tu sais bien qu'aux échecs on ne prend pas le roi.
D'ailleurs, dans ce château dont Ronald est le maître,
Je suis en sûreté.

LONGUEVILLE.

Mais Ronald est un traître.

BRUCE.

Ronald est un esprit fougueux, irrésolu,
Il oublie en un jour tout ce qu'il a voulu.
Le moindre mouvement fait flotter ses pensées ;
Alors naissent en lui des luttes insensées.
Son premier mouvement est toujours généreux ;
Mais des hommes sont là, dont l'esprit dangereux
Etouffe les instincts de sa noble nature.
Après l'avoir séduit, ils l'ont rendu parjure.
Il a quitté ma cause. Il en est un surtout,
Dont le bras et le cœur sont capables de tout.
Ronald n'est qu'un moyen dans cette main habile,
Il a pétri son cœur comme une molle argile,
Il l'irrite, ou l'apaise à son gré.

LONGUEVILLE.

Mais son nom ?...

BRUCE.

Lorn.

LONGUEVILLE.

J'avais deviné... quoi, ce noble félon
Qui, nous traquant tous deux comme une ville proie,
Découplait ses limiers sur nous!... que je le voie,
Qu'il n'approche jamais à la longueur du fer,
Rien ne le sauvera, j'en jure par l'enfer!
Puisque de sang humain sa meute est altérée,
Mon bras lui jettera ses restes en curée.

BRUCE.

Laisse dormir ta haine, attends, imite-moi.
Le soldat aujourd'hui doit faire place au roi...
Ronald ne voudra pas déshonorer sa gloire
En livrant un proscrit.

ISABELLE.

Oh! je voudrais vous croire!

Mais je crains...

BRUCE.

Le voici, commande à ta douleur.

ISABELLE.

Vous ne rougirez point, sire, de votre sœur.

SCÈNE II.

RONALD, BRUCE, LONGUEVILLE, ISABELLE.

RONALD.

Prince, un affreux danger vous menace à cette heure,
On veut vous livrer...

ISABELLE.

Ciel!

BRUCE.

Quoi! dans votre demeure?

RONALD.

Votre tête est sacrée, et nul n'y touchera,
Tant qu'au sein de ces murs elle s'abritera :
Mais Lorn sait tout.

ISABELLE.

Grand Dieu! sauvez, sauvez mon frère!

BRUCE.

Et qui de ma présence a trahi le mystère?

RONALD.

Un seul nom prononcé par une femme en pleurs
A qui Lorn demandait compte de ses douleurs,
A suffi...

BRUCE.

Je comprends.

RONALD.

Dans sa haine inflexible,
 Il veut rendre demain votre fuite impossible.
 Il me cherche : il viendra savoir la vérité ;
 Si c'est bien vous qu'ici le malheur a jeté ;
 Puis lançant votre nom comme un signal de guerre,
 Parmi tous ces barons amis de l'Angleterre,
 Que l'hymen... que la fête amène... Enfin, Robert,
 Restez-vous?... Partez-vous?...

BRUCE.

Je demeure.

LONGUEVILLE.

Il se perd !

ISABELLE.

Ah ! milord ! unissez votre voix à la mienne.
 Dites-lui qu'en ces lieux la mort l'attend, qu'il vienne !
 Qu'il parte !...

RONALD.

Vous restez ?

BRUCE.

Oui, je reste.

RONALD.

C'est bien.

ISABELLE.

Mon Dieu ! pour le sauver n'est-il aucun moyen ?

RONALD.

C'est moi seul désormais que ce devoir regarde :
 Mon glaive le défend et mon honneur le garde.

BRUCE.

Ne vous disais-je pas qu'il était généreux,
 Qu'il défendrait son roi !

RONALD.

Vous êtes malheureux,
 Et je vous livrerais... s'il ne faut que ma vie
 Pour vous sauver, parlez, je vous la sacrifie.
 Sans Comyn à l'autel mort sous votre poignard
 Nous marcherions encor sous le même étendard.
 Au lieu d'être proscrit vous parleriez en maître.
 Mais le destin le veut : Nous sommes ennemis.
 Je sauverai vos jours, pourtant ; je l'ai promis,
 Je tiendrai mon serment, je le jure à voix haute :
 Vous n'êtes à mes yeux qu'un étranger, un hôte :
 Ma maison est à vous.

ISABELLE.

Quel est votre dessein ?

BRUCE.

De laver mon honneur de ce nom d'assassin,
Dont ceux qui m'ont trahi voilent leur perfidie.

ISABELLE.

Vous exposez vos jours...

BRUCE.

Ils sont à la patrie.

Le sort de tout un peuple en dépend. Je sens là
Un héroïque espoir que rien ne brisera.
Ce n'est pas Dieu qui m'a frappé de l'anathème,
C'est de lui que me vient cette force suprême.
Ses prêtres m'ont maudit; sur mon front couronné
Ils ont lancé la foudre et lui m'a pardonné.
Contre mes ennemis il saura me défendre.
Les ingrats ! m'accuser !... Eh bien ! ils vont m'entendre :
Que le destin prononce entre nous. Je suis las,
De ce nom de proscrit qui s'attache à mes pas...
Le succès a souvent favorisé l'audace :
Avec mes ennemis, Dieu me met face à face ;
Je veux les ramener par un dernier effort,
Et remonter au trône ou recevoir la mort...
Cette lutte fatale il faut qu'elle s'achève
Avant que sur nos fronts un nouveau jour se lève...
Longueville, ma sœur ; venez tous deux, et toi,
Qui ne veux point ici reconnaître ton roi,
Ton hôte te demande un coin dans ta demeure
Où son front puisse en paix se reposer une heure.

RONALD.

Milord, ici... Ronald répond de votre sort.

BRUCE.

Merci.

RONALD.

Je reste.

LONGUEVILLE.

Allez ; je veille quand il dort.

SCÈNE III.

RONALD, *seul.*

Oui, repose, Robert ; vaincu, proscrit, repose !
Va rêver au moyen de relever ta cause ;
Espère le triomphe et puisse le sommeil
Te voiler le danger qui t'attend au réveil !

Oui, dors! lorsque je reste à la douleur en proie.
 Accablé sous les soins que le destin m'envoie...
 Si je livre tes jours je perdrai mon honneur :
 Si je sauve tes jours je perdrai mon bonheur!
 Plus d'amour, plus d'hymen! ô présence fatale!
 Qui viendra me guider dans cet affreux dédale
 Je dois le protéger... je le dois! c'est en vain
 Que je résiste: il faut céder à mon destin.
 Edith... Edith! adieu! ton inflexible frère
 Mépriserait tes pleurs, rirait de ma prière.
 Tout entier à sa haine, il ne pourra souffrir
 Que je sauve celui qu'il veut anéantir;
 L'assassin de Comyn!... O! mes aïeux! mon père!
 Héros des temps anciens! qui dormez sous la pierre.
 Dites, si dans ces murs, quand vous les habitiez,
 Vous trahissiez votre hôte ou vous le défendiez?
 Vous savez quel destin me poursuit à cette heure :
 Qu'il faut que mon hymen s'achève ou que je meure!
 Qu'Edith est mon amour, mon espoir ici-bas,
 Et qu'à sa perte enfin je ne survivrais pas!
 Inspirez le dernier de votre antique race!...
 Un esprit de la tombe a gémi dans l'espace...
 Ombres de Somerled, de Torquil, oui! j'entends
 Comme une voix qui dit: Dernier de nos enfants,
 Protège l'étranger que le ciel te confie,
 Au prix de ton bonheur, aux dépens de ta vie,
 Fût-il le plus cruel de tous tes ennemis...
 Ton nom n'est pas à toi. Nous te l'avons transmis
 Pur, sans tache, honoré conserve-le de même!
 Et, lorsque sonnera pour toi l'heure suprême,
 Nous dirons pleins d'orgueil, que martyr de l'honneur
 Notre fils préféra son devoir au bonheur!...
 Mon père, mes aïeux, ces maximes sacrées
 Comme des traits de feu dans mon cœur sont entrées :
 Bruce sera sauvé, je vous le jure !

Isabelle s'est approchée lentement pendant la quatrième scène, et moment où Ronald jure de sauver Robert, elle se trouve à ses côtés.

SCÈNE IV.

ISABELLE, RONALD.

ISABELLE.

Et moi,

Pour prix de ce serment je vous rends votre foi.
 Reprenez cet anneau dont l'aspect me rappelle
 Qu'un moment le bonheur s'approcha d'Isabelle...
 Reprenez-le, vous dis-je. Une autre va demain
 Le recevoir de vous pour en parer sa main.
 Soyez libre, milord.

RONALD.

Ah ! la honte m'accable !...
Interdit devant vous, tremblant comme un coupable...
Oh ! bien coupable !...

ISABELLE.

Non : Dieu le voulait ainsi !
Son invisible main nous a conduits ici.

RONALD.

Quel langage !

ISABELLE.

Ronald, mon calme vous étonne ?
Je souffrais, j'ai prié : Dieu, m'a vue, il me donne
La force d'oublier les choses d'ici-bas :
Le monde est mort pour moi.

RONALD.

Je ne vous comprends pas :

ISABELLE.

Prince, vous souvient-il qu'autrefois Isabelle,
D'hommages entourée, heureuse, fière et belle ;
Au milieu des tournois, des fêtes, des plaisirs,
Pouvait changer en lois ses plus simples désirs ?
Pour un de ses regards, dans la lice poudreuse,
Se heurtait des guerriers l'audace aventureuse,
Sur les marches d'un trône elle devait s'asseoir ;
C'est un cloître aujourd'hui qui va la recevoir.

RONALD.

Un cloître !...

ISABELLE.

J'ai choisi cette sainte demeure.
J'abandonne ce monde où l'on souffre, où l'on pleure ;
Ce monde où j'ai souffert et pleuré !

RONALD.

Mais enfin,
Votre frère voudra combattre ce dessein ;
Il ne permettra pas qu'à son amour ravie...

ISABELLE.

C'est pour lui qu'au Seigneur je consacre ma vie.
Durant la nuit terrible où la rage des vents
Emportait son vaisseau sur les flots mugissants,
Lorsqu'au feu des éclairs qui déchiraient la nue,
Je l'aperçus debout, près d'un mât, tête nue,
Toujours calme, les yeux pleins d'un reproche amer,
Se détacher du ciel pour défier la mer ;
Quand j'entendis sa voix, au fort de la tempête,
Dire : Seigneur, Seigneur, ta volonté soit faite.
Rien ne peut nous sauver. A d'autres le bonheur
De délivrer l'Ecosse et lui rendre l'honneur !...

A tout jamais, adieu, combats, gloire et patrie !...
 Je sentis, à ces mots, que mon âme engourdie
 Se ranimait. Tout bas, dans mon cœur, je fis vœu,
 Si Dieu nous délivrait, de me donner à Dieu.
 Le roi Bruce est sauvé !... L'Ecosse le rappelle...
 Désormais, rien ne peut dégager Isabelle.
 Avant le jour heureux que vous nommez fatal,
 Qui doit cacher mon front sous le voile claustral,
 J'ai voulu vous revoir, vous supplier encore
 En faveur du héros que tout un peuple implore.
 Il dort tranquille et fier à votre honneur livré ;
 Des pièges qu'on lui tend que par vous délivré
 Il joigne les amis qui s'arment pour sa cause.
 Je sais à quels périls par là je vous expose ;
 Mais plus le sacrifice est grand, plus un grand cœur
 Doit éprouver d'orgueil à l'accomplir. Seigneur,
 Adieu. Dites mes vœux à votre fiancée ;
 Gardez-moi tous les deux place en votre pensée.
 Dans le cloître où mes jours se vont ensevelir,
 De tout ce que j'aimai, je veux me souvenir.
 Mon âme confondra dans sa sainte prière
 Ronald et son épouse, et l'Ecosse et mon frère !
 Tranquille, auprès de lui, je m'en vais maintenant
 Attendre les effets de votre dévouement.

SCÈNE V.

RONALD, *seul*.

Mon dévouement est sûr, comptez-y, noble fille !
 Mais l'ennemi mortel de ta triste famille,
 Qui la poursuit partout, qui voudrait l'écraser,
 Toujours entre elle et moi viendra s'interposer...
 Et mon amour... Allons, point de pensée indigne,
 J'ai promis... mon honneur le veut... je me résigne !...
 Lorn !...

SCÈNE VI.

RONALD, LORN.

LORN.

Robert est ici, n'est-ce pas ?

RONALD.

Qu'en sais-tu ?

LORN.

Je sais qu'il est ici, te dis-je...

RONALD.

L'a-t-on vu ?

LORN.

Enfin donc, à mes coups, rien ne peut le soustraire.

RONALD.

Un homme cependant a juré de le faire.

LORN.

C'est un serment perdu.

RONALD.

Celui qui l'a prêté

Le tiendra, car il a puissance et volonté.

LORN.

Au monde je ne sais volonté ni puissance,
Qui puisse m'arracher l'objet de ma vengeance.

RONALD.

Et libre, cependant, il quittera ces lieux.

LORN.

Ni libre, ni vivant.

RONALD.

Je l'ai dit, je le veux !

LORN.

Voyons, entre nous deux point de querelle vaine...
Tu me connais, tu sais la cause de ma haine,
Tu sais que rien ne peut me la faire abjurer...
Qui toi ? sauver Robert !... on te l'a fait jurer,
N'est-ce pas ? Par des pleurs tu t'es laissé surprendre ?
Puis, ce sont de grands mots que l'on t'a fait entendre :
On t'a parlé d'honneur, de générosité,
Du noble et saint devoir de l'hospitalité ;
Et toi, tout attendri, plein d'un zèle sublime,
Tu juras de sauver la royale victime,
De répandre ton sang pour elle. Et, t'a-t-on dit :
Celui que vous sauvez par l'Eglise est maudit ;
C'est un lâche assassin frappé de l'anathème ;
Qui l'abrite est souillé, qui le nomme blasphème !
T'a-t-on dit tout cela ? Moi, je te dis aussi :
Ronald, à ta promesse as-tu bien réfléchi ?
As tu pensé qu'Edith...

RONALD.

Ne me parle pas d'elle,

Ou je serais parjure.

LORN.

Elle pleure et t'appelle.

Elle souffre.

RONALD.

Tais-toi ! ton esprit infernal
 Se sert de mon amour pour m'entraîner au mal.
 Pour me faire commettre une action infâme,
 Abuser du pouvoir qu'Edith a sur mon âme,
 C'est une lâcheté!... Tremblant, irrésolu,
 Je frémis d'oublier ce que j'avais voulu.
 Mille pensers divers dans ma tête fermentent.
 Et toi, loin d'apaiser les soins qui me tourmentent,
 Loin de prêter ta force à mon cœur combattu,
 Tu tâches d'en chasser un reste de vertu!...
 Eh bien, non ! malgré toi, je tiendrai ma promesse ;
 En agir autrement serait une bassesse.
 Je n'en commettrai point, le proscrit partira :
 Contre ses ennemis ce fer le défendra.

LORN.

Contre moi ?

RONALD.

Contre tous ; ma parole est donnée.

LORN.

Tu brises nos liens.

RONALD.

Telle est ma destinée.

LORN.

Tu le veux ?...

RONALD.

Il le faut : je cède.

LORN.

Ecoute-moi.

Je veux à ton destin t'arracher malgré toi,
 Te sauver des douleurs que ta vertu s'apprête.
 Je n'ai qu'à dire un mot : plus d'hymen, plus de fête...
 Sois tranquille : ce mot, je ne le dirai pas.
 Pour ma sœur et pour nous, cessons de vains débats.
 Que Bruce parte donc, puisque ta foi le garde.
 Qu'il parte... Son destin désormais te regarde.
 Sans doute, il eût été plus sûr et plus prudent
 De le livrer sur l'heure à l'Anglais qui l'attend :
 Mais ta conviction de la mienne diffère.
 Captif, c'était la paix ; délivré, c'est la guerre ;
 Une guerre acharnée, horrible ! car il faut
 Vainqueur qu'il ait le trône, ou vaincu l'échafaud !
 Mais tu le veux, qu'il parte.. :

RONALD.

Ah ! tu me rends la vie !

Je vais le conjurer de s'éloigner. Qu'il luit,
 Qu'il rassemble s'il veut les restes dispersés

Des amis que nos bras ont déjà renversés !
 Que nous importe à nous, n'avons-nous pas des armes?...
 Edith souffre... va donc apaiser ses alarmes ;
 Dis-lui quels soins cruels loin d'elle m'arrêtaient ;
 Dis-lui que tous ses pleurs sur mon cœur retombaient...
 Je suis libre... oui, je puis abandonner mon âme
 Sans crainte et sans remords à l'amour qui l'enflamme !
 Va donc ! j'y cours moi-même au sortir de ces lieux.

(Il entre à droite, au deuxième plan).

SCÈNE VII.

LORN, *seul.*

Ah ! tu veux m'arracher mon ennemi ! Tu veux
 Que ma haine adoptant ton scrupule imbécille,
 Le laisse s'éloigner confiant et tranquille !
 Soit : mais avant qu'il ait les armes à la main,
 Il pourra trébucher aux écueils du chemin.
 La prudence le veut, quitte donc ses murailles.
 Tu n'iras pas bien loin chercher tes funérailles !
 A l'œuvre !... Il faut agir, il faut que mon rival
 Cesse de faire obstacle à ma grandeur.

SCÈNE VIII.

LORN, DOUGAL, *entrant par le fond.*

LORN.

Dougal!...

Il faut partir.

DOUGAL.

J'attends, maître.

LORN.

Au pied de ces roches
 Qui des murs d'Artonish défendent les approches,
 Vois-tu ce champ fatal parsemé de tombeaux ?

DOUGAL.

Je le vois.

LORN.

Ne crains pas d'en troubler le repos :
 Pénètre hardiment dans sa funèbre enceinte ;
 Puis, sur un de ces corps couchés en terre sainte,
 Déracine une croix, embrase-la ; va, cours !
 Il faut que le pays s'arme en moins de trois jours
 Des ordres de ton chef, impétueux ministre,
 Soulève nos tribus à cet appel sinistre.

Escalade les monts, traverse les torrents ;
 Fais briller ce signal en cent lieux différents ;
 Sème l'esprit de mort avec ses étincelles !
 Que les clans montagnards à leurs serments fidèles,
 Nos hardis maraudeurs en foule rassemblés,
 Couronnent les hauteurs, ferment les défilés,
 Et quand tu sentiras que ta force s'épuise,
 Qu'en d'autres mains alors la croix de feu reluise !

DOUGAL.

Tout sera fait ainsi.

LORN.

Honte, opprobre et malheurs
 Sur ceux qui, contemplant ces sinistres lueurs,
 Ne prendront point l'épée au signal que j'envoie !
 En avant, en avant ! vole, il me faut ma proie !
 Et puisque dans ces lieux je ne puis la frapper,
 Dans un cercle de mort il faut l'envelopper.

DOUGAL.

Qui donc ?

LORN.

Bruce !

DOUGAL.

Ah ! c'est lui ?...

LORN.

Pars donc ; il faut qu'il tombe !

DOUGAL.

Je pars. Mais il faudra creuser plus d'une tombe.

LORN.

Quand il en faudrait mille, obéissez !

(*Se retournant vers la porte par laquelle est sorti Ronald*) :

Et toi,

Reste ou pars maintenant, tu mourras ! je suis roi.

ACTE IV.

SCÈNE I.

LORN, DUNVEGAN, FRASER, COLONSAY, GRAHAM, LENNOX, FERGUS, ARGILE.

(Ils sont tous réunis autour de Lorn au lever du rideau.)

FRASER.

Ainsi donc ce navire échoué sur la plage...

Sous les murs d'Artonish poussé pendant l'orage,
C'est celui de Robert?

FERGUS.

On s'est joué de nous.

LORN.

Oui, Bruce a reposé tranquille parmi vous.

GRAHAM.

Vous le saviez, milord?

DUNVEGAN.

Pourquoi donc nous le taire?

FRASER.

Ronald en le sauvant a trahi l'Angleterre.

COLONSAY.

Sauver un assassin que l'Église a maudit!...

LORN.

Ce que vous dites là, moi-même je l'ai dit :
Mais toutes mes raisons par Ronald repoussées,
N'ont pu le ramener à de saines pensées.
Bruce est parti?

LENNOX.

Ronald voudrait-il nous trahir?

ARGILE.

Et Lorn à ce départ a donc pu consentir?

LORN.

Oui, Lorn a consenti.

LENNOX.

Dans quel but?

LORN.

Par prudence.

GRAHAM.

La prudence est un crime en pareille occurrence.

LORN.

Un crime ?

GRAHAM.

Oui, sur mon âme, un crime ; savez-vous
Quels malheurs ce départ peut attirer sur nous ?
Bruce à des partisans qui s'arment pour sa cause :
Savez-vous, s'il les joint, à quoi l'on nous expose ?...
Mais pourquoi le dirai-je à qui le sait si bien ?
Pour prévenir la guerre il était un moyen.
Vous l'aviez en vos mains : tout à coup votre haine
A la voix de Ronald devient faible, incertaine,
Sans nous dire : Il est là ! vous le laissez partir...
Seigneurs, qu'en pensez-vous?...

DUNVEGAN.

Que l'Écosse explorée
Voulait que du proscrit la tête fût livrée :
Qu'on prévenait par là d'effroyables malheurs,
Qu'on épargnait du sang, qu'on épargnait des pleurs...
Que c'était rigoureux, peut-être ; mais en somme,
Quand il s'agit d'un peuple on peut livrer un homme !

LORN.

Mais l'hospitalité, ses lois...

GRAHAM.

Non, cent fois non !

Bruce n'a plus le droit d'en invoquer le nom !

ARGILE.

On nous a tous trahis en protégeant sa fuite.

DUNVEGAN.

Il fallait le frapper.

FERGUS.

Il était seul, sans suite :

Nul ne l'eût défendu.

LORN.

Ronald le défendait :

Qui de nous ou de lui dans ces murs commandait ?

GRAHAM.

Il ne croit qu'en vous seul...

LORN.

Oui, lorsque je le flatte.

Que je résiste, alors il s'emporte, il éclate.
Souvent pour l'irriter il suffit d'un coup d'œil ;
Mon prétendu pouvoir se brise à son orgueil.
J'ai du céder, Robert est parti !... mais la tombe
Sous ses pas est creusée : il y court, il y tombe !...

De mes desseins bientôt vous apprendrez l'effet.
 Mais j'ai voulu savoir, faisant ce que j'ai fait,
 Si j'avais tort : c'est bien, je suis sûr du contraire.

ARGILE.

Parlez.

DUNVEGAN.

Expliquez-vous.

LORN.

Vous n'aurez point la guerre,
 Avec Bruce du moins, j'en répons ; aujourd'hui.
 Plus de vingt mille bras sont armés contre lui.
 La croix de feu dans l'air a brillé : ma vengeance
 En cet instant peut-être ou s'achève, ou commence.
 Fraser, Graham, vous tous, enfin, me soupçonner !
 Croire qu'à Bruce, moi, je pourrais pardonner !...
 Tandis qu'en vains plaisirs vos instants se consomment,
 J'agis ! voyez là-bas ces signaux qui s'allument !
 A mon appel de mort les feux ont répondu,
 Notre haine l'emporte, et Robert est perdu !
 Voyons, accusez-moi, condamnez ma prudence ;
 Dites qu'avec Ronald je suis d'intelligence ;
 Que je voulais sauver notre ennemi...

GRAHAM.

Milord,

Je le confesse ici pour tous, nous avions tort.
 Oubliez des soupçons que rien ne justifie.

LORN.

Point d'excuses, Graham, pour des torts que j'oublie.
 Ce n'est pas sans efforts que j'ai pu consentir,
 Quand je tenais ma proie, à la laisser partir.
 Mais je sais quand il faut me faire violence.
 Résister n'eût été qu'un acte de démence.
 J'ai cédé, mais le plan dans ma tête arrêté
 Aussitôt que conçu put être exécuté.
 Vous savez tout, Ronald garde la foi jurée :
 Que de Bruce à présent la tête soit livrée.
 Qu'importe ! il a tenu ce qu'il avait promis.
 Par là, je le conserve au rang de nos amis.
 Stuart, Douglas, Randolph peuvent tirer le glaive :
 Bruce mort, leurs projets passeront comme un rêve.
 Pour le pays, pour nous se lève un jour nouveau ;
 De nos sanglants discords éteignant le flambeau.
 Soutenons Edouard, maintenant notre maître.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BRUCE, RONALD, HOMMES D'ARMES,
ISABELLE.

RONALD, *entrant vivement par le fond, ramenant Bruce et Isabelle, et suivi d'hommes d'armes.*

Parmi vous, avec vous, milords, il est un traître !...

LORN.

Bruce ! ici ! ..

TOUS.

Le roi Bruce !...

RONALD.

Ecoutez ! savez-vous

Que cet homme est venu se confiant à nous.

Nous dire : je suis seul, fatigué, sans asile ;

Ma tête est mise à prix, on me chasse, on m'exile,

J'ai faim et soif, ton roi se livre à toi. J'ai dit :

Mangez, voici mon pain ; dormez, voici mon lit ;

Votre tête chez moi ne sera point frappée,

Tant que ma main pourra soutenir une épée ;

Puis alors dans ma main il a placé sa main,

Il a bu dans ma coupe, il a rompu mon pain ;

Et quand il eût repris force, espoir, et courage :

Pour vous, dis-je, je veux faire encor davantage,

Le veux guider vos pas hors d'ici : je l'ai fait.

Mais de mon dévouement connaissez-vous l'effet ?

A peine a-t-il quitté nos tours hospitalières,

Que, tout à coup, j'entends des clameurs meurtrières.

Je me retourne, et vois un ramas d'assassins

Surgir d'entre les rocs, couper tous les chemins...

Mon hôte allait tomber doutant de ma parole ;

Lorsque soudain un homme, un héros ! va, court, vole,

Offre son cœur au coup qui menaçait son roi,

Le reçoit, tombe et meurt victime de sa foi...

J'arrivai, mais trop tard pour lui sauver la vie...

Or, on m'a cru l'auteur de cette perfidie,

Et je dois l'avouer, tout parle contre moi :

Nul ne doit écouter ni suivre que ma loi ;

Lorsque l'on a donné des ordres, ce doit être

Celui qui dans ces murs peut seul parler en maître.

Si je les ai donnés, c'est une lâcheté :

Si quelqu'autre l'a fait, mon rang est insulté.

Maintenant, répondez, chefs, barons, ducs ou comtes ;

Mais surtout répondez par des paroles promptes,

J'ai hâte de punir l'insolent...

LORN.

Et de quoi ?

RONALD.

D'être cause qu'un homme a douté de ma foi.

LORN.

Que Bruce doute ou non de ta foi, que t'importe ?

RONALD.

Et c'est un chevalier qui parle de la sorte !
Fût-il plus criminel, j'ai promis, j'ai juré
De défendre ses jours, et je les défendrai !

LORN.

Seigneurs, vous entendez.

TOUS.

Non ! il mourra !

RONALD.

Mes maîtres,

Savez-vous que ces murs, berceau de mes ancêtres,
Jamais la trahison ne les déshonora !
Croyez-vous qu'aujourd'hui leur fils commencera ?
Répondez sans détours, hommes de noble race :
Dites, qu'eussiez-vous fait vous trouvant en ma place ?
Auriez-vous repoussé le pauvre voyageur,
Affamé, sans abri ? non ! vous avez du cœur,
Un cœur qui bat encor sous votre rude écorce,
Auriez-vous contre lui fait abus de la force ?
L'abandonneriez-vous sur le bord d'un chemin,
Pour frapper un proscrit lèveriez-vous la main ?
Non cette lâcheté, car c'en est une infâme,
N'a pu même en pensée approcher de votre âme.
Non ! le devoir sacré de l'hospitalité,
Par vous, quelque fût l'hôte, eût été respecté.
Eh bien ! pour éviter votre injuste colère,
Ce que pas un n'eût fait, devais-je donc le faire ?

LORN.

Oui... c'était nous trahir ..

RONALD.

Trahir...

BRUCE.

Ronald, tais-toi...

Voyons, qui d'entre vous égorgera son roi ?

LORN.

Ici, tu ne l'es pas... Amis de l'Angleterre!...
Frappez, Bruce est maudit... égorgez-le.

ISABELLE.

Mon frère!...

LORN.

Point de pitié!...

ISABELLE.

Ronald... milords!... au nom du ciel,

N'écoutez point la voix de cet homme cruel...

(Elle aperçoit Edith qui rentre au fond, suivi de ses femmes, et elle court au devant d'elle.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, EDITH, JEUNES FILLES.

ISABELLE.

Ah ! madame, venez...

RONALD.

Edith !

ISABELLE.

Dieu vous amène

Pour m'aider à fléchir leur implacable haine ;

Unissez-vous à moi dans ce moment fatal...

Ils vont là sous nos yeux verser le sang royal !...

EDITH.

Madame...

ISABELLE.

Ayez pitié !... les glaives étincellent...

Voulez-vous donc qu'ici des flots de sang ruissellent ?

Votre frère...

BRUCE.

Isabelle...

EDITH.

Oui, ce serait affreux.

Mon frère, montrez-vous clément et généreux...

Mon bonheur en dépend... qu'il parte.

LORN.

Jamais.

EDITH.

Grâce !

Je ne quitterai point vos genoux que j'embrasse.

Imitez de Ronald le noble dévouement ;

Laissez-le jusqu'au bout accomplir son serment...

Le saint prieur me suit...

LORN.

Mais Ronald te méprise ;

Il nous reprend sa foi, vos liens il les brise...

RONALD.

Edith... Robert !... devoir... inexorable honneur...

La honte d'un côté... de l'autre le malheur...

Que faire ?...

LORN.

Le livrer...

ISABELLE.

Le sauver.

RONALD.

O supplice !

Edith, votre douleur de sa rage est complice.
Ah ! cachez-moi vos pleurs. En les voyant couler,
Je sens mon cœur faiblir, ma force chanceler...
Vous me rendrez parjure... Oh ! pas une parole !...
Laissez-moi rappeler ma raison qui s'envole...

ISABELLE.

Ronald !...

EDITH.

Ronald !...

RONALD.

Edith... Isabelle... oui, j'entends...
D'un et d'autre côté je trahis mes serments...
Parjure envers l'honneur, envers l'amour parjure...
Mon Dieu ! prenez pitié des tourments que j'endure !...

LORN.

Livre-nous l'assassin ..

TOUS.

A mort !... fraillons !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRIEUR, *entrant au fond, en se pla-*
çant entre les deux partis qui vont en venir au mains. MOINES,

LE PRIEUR.

Chrétiens !...

Ne versez point le sang...

LORN.

Dieu défendra les siens !...

GRAHAM.

Cet homme est condamné !...

COLONSAY.

C'est Bruce, l'homicide !...

LE PRIEUR.

Bruce !... Bruce !... c'est lui.

LORN.

Son destin se décide.

Il va mourir.

ISABELLE.

Mon frère !... homme de Dieu, pitié !...

LE PRIEUR.

C'est donc toi, roi déchu, par le ciel châtié ?
Peux-tu. justifiant ton sacrilège infâme,

Appeler de l'arrêt qui pèse sur ton âme ?
Sais-tu quel est le sort ici-bas destiné,
A l'homme qui de Dieu se voit abandonné ?...

BRUCE.

Je n'entreprendrai pas, à cette heure suprême,
De discuter ton droit de lancer l'anathème,
Et si j'ai mérité le sort qui me poursuit.
Que Dieu juge entre nous, je me confie à lui.

TOUS.

Il blasphème !...

LE PRIEUR.

Silence... écoutez tous.

BRUCE.

Oui, prêtre,

Oui, j'ai frappé Comyn, Comyn était un traître !
Mais sans ce crime enfin, reproché tant de fois,
L'Ecosse aurait passé sous d'odieuses lois.
Dieu connaît mes projets, mes vœux, mon espérance ;
Il sait que j'expirai, s'il est en ma puissance,
Le meurtre sacrilège objet de ton courroux.
J'en appelle à lui seul, contre Rome et vous tous,
A lui qui dans les cœurs plonge un œil équitable.
Vos menaces, vos cris, votre haine implacable,
Rien ne m'empêchera de sauver mon pays,
De lui rendre ses droits par la force envahis.
Complices des bourreaux de cette noble terre,
Comprenez donc enfin le but de l'Angleterre.
Votre honneur, vos trésors ne lui suffiront pas,
La dévastation suivra partout ses pas.
Vos forts s'écrouleront, vos plus saints privilèges
Vous seront arrachés par des mains sacrilèges.
Les enfants, enlevés à leurs mères en pleurs,
Reniront leur pays sous les lois des vainqueurs ;
Et quand vous sentirez, vous si fiers et si braves,
Ployer vos fronts altiers sous le joug des esclaves,
Quand l'Ecosse avilie aura perdu son nom,
Quand vous n'aurez plus rien, liberté ni blason,
Quand vos exploits, perdus dans ceux d'une autre race,
Passeront, ne laissant ni souvenir ni trace,
Vous vous rappellerez, honteux et consternés.
Bruce, votre sauveur, que vous abandonnez ;
Vous vous rappellerez la triste prophétie,
Qui, devant vos poignards, de ma honte est sortie !...
Parricides, tremblez !... c'est une mère en deuil,
C'est la patrie en pleurs qui descend au cercueil ;
C'est par vous, par vos bras, qu'elle tombe frappée,
Contre son cœur saignant vous tournez votre épée !...
Ah ! tournez là plutôt contre ses oppresseurs ;

Vous alliez la trahir, devenez ses vengeurs!
 Rattachez la victoire à sa noble bannière;
 Qu'elle flotte sur vous régénérée et fière!
 Que le lion d'Ecosse, endormi si longtemps,
 Epouvante l'Anglais de ses rugissements!
 Marchez! c'est aux combats, guerriers, qu'est votre place!
 Vous serez protégés par l'ombre de Wallace!...
 Secondez mes efforts, rendez-moi votre foi,
 Sauvez, sauvez l'Ecosse enfin, ou tuez-moi.

LE PRIEUR.

Non, tu ne mourras point!... Chrétiens, baissez vos armes!...
 Toi, dont la destinée a grandi dans les larmes;
 Toi, longtemps éprouvé, toi, qui portas des fers,
 Toi Christ de la patrie! à tant de maux soufferts
 Dieu prépare un triomphe, une gloire immortelle!...
 Bruce, j'allais frapper ta tête criminelle
 Des malédictions qu'appelait ton forfait,
 J'allais livrer tes jours à qui les menaçait:
 Mais Dieu ne le veut pas: dans mon âme affaiblie
 Son pouvoir a soufflé l'esprit de prophétie:
 Sa flamme inextinguible anime mes accents;
 Elle éclaire à mes yeux l'abîme obscur des temps:
 Toi qui trois fois défait en bataille rangée,
 As vu de tes amis la phalange égorgée,
 Qui dans les champs natals erras dans les déserts,
 Plus fort que la douleur, plus grand que les revers...
 Je te bénis!...

LORN.

Malheur! il est sauvé!...

ISABELLE.

Mon frère!

LE PRIEUR.

Ma bénédiction partout sur cette terre
 Te suivra, dans les camps, aux conseils, aux combats,
 Sur le trône et dans les batailles,
 Car c'est pour Dieu que tu travailles,
 Prince, général ou soldat.
 Va laver les affronts qu'a subis ta patrie!
 Brise le joug honteux qui l'avait avilie,
 Ce joug que l'étranger voulait appesantir.
 Marche donc, son heure est sonnée,
 Bientôt va naître la journée
 Où ton glaive doit le punir.

Princes, ducs, chevaliers, vieux chefs de la montagne,
 Habitants des forêts, hommes de la campagne,
 A genoux!... Le roi Bruce est l'élu du Seigneur!
 Suivez sa fortune nouvelle!
 Dieu vous couvrira de son aile,

Avec vous il sera vainqueur !

Le soleil du matin glisse sur la bruyère,
Et d'échos en échos roulent le cri de guerre !...
Joyeux, les grands vautours ont déjà pris leur vol !
Ils suivent d'une aile pesante,
Ton armée intrépide, ardente,
Dont les pas ébranlent le sol.

Que de morts, de mourants, de bannières souillées !
Que d'armures de fer par la fange rouillées !
Que de braves guerriers sur la poudre étendus !
Quel superbe cimier domine
Ce champ de mort et de ruine ?...
Le tien !... les Anglais sont vaincus.

Mais l'esprit prophétique a perdu son empire,
Son souffle dévorant de mon cœur se retire.
Nous nous retrouverons encore un jour, ô roi,
Toi, sauvant ton pays ; moi, priant Dieu pour toi.

ROBERT.

Compagnons, levez-vous ! Ecosseis, plus de haine...
Suivez-moi. Je le sens, la victoire est certaine !...
Dieu parle par ta voix, ô vieillard inspiré !...
Suivez-moi !... Dieu l'a dit : avec vous je vaincrai !

(Sortie générale.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Un cloître. A droite, entrée du sanctuaire, auquel on arrive par quelques degrés. A gauche, la porte qui conduit à l'extérieur. Au fond, les galeries du cloître donnant sur un jardin.

SCÈNE I.

ISABELLE, EDITH.

EDITH.

Laissez-moi vous bénir, car vous m'avez sauvée.
D'un abandon cruel vous m'avez préservée.
Quand tout me dédaignait, quand mon frère en fureur,
Pour écraser Ronald, m'oubliait, moi, sa sœur ;

Quand chacun enivré d'orgueil et de colère,
Appelait le carnage et respirait la guerre,
Vous seule, vous, pourtant, que j'ai bien fait souffrir,
M'avez tendu la main : Laissez-moi vous bénir.

ISABELLE.

Devais-je vous quitter dans ces moments terribles,
Vous imploriez en vain ces hommes inflexibles!...
Dieu qu'aujourd'hui je sers, Edith, Dieu me disait
De veiller sur vos jours, et mon cœur m'y poussait...
Ne me parliez-vous pas de mes douleurs passées ?
Devant ce seuil béni mon cœur les a laissées.
Sa divine influence en mon âme a porté,
Avec son calme heureux, l'esprit de charité.
Deux seuls liens encor m'attachaient à la terre :
La gloire de l'Ecosse et celle de mon frère...
Ainsi, nommez Ronald, parlez de lui, parlez
Sans crainte d'évoquer des rêves envolés...
Vous hésitez?... faut-il que je vous le demande ?

EDITH.

Oh! je rougis de honte à vous trouver si grande.
Votre bonté si douce et si noble à la fois.
Près de dire son nom devrait glacer ma voix.
Depuis le jour qui vit leurs sanglantes querelles,
Deux mois sont écoulés pleins d'attente mortelle...
Dans cet asile saint où j'espère avec vous,
Le bruit du monde à peine arrive jusqu'à nous.
Mais vous savez son sort, mes craintes incessantes,
Que fait-il ?

ISABELLE.

Il combat.

EDITH.

Quoi ! ces luttes sanglantes

Ne finiront donc pas ?

ISABELLE.

Vous tremblez ?

EDITH.

Où, j'ai peur,

Il semble que sur moi plane quelque malheur.
De cette guerre, hélas ! qui peut prévoir l'issue ?
Mon âme dans ses vœux fut tant de fois déçue,
J'ai vu fuir tant de fois ce que j'ai cru certain,
Que j'ai peur.

ISABELLE.

Le Seigneur tient nos jours dans sa main.
Ronald sert son pays ; cette sainte querelle
Protégera tous ceux qui combattent pour elle.

EDITH.

Que d'âmes vers les cieux doivent prendre l'essor,
Avant sa fin, hélas ! bien éloignée encor !

ISABELLE.

Elle est venue.

EDITH.

O ciel ! que dites-vous !

ISABELLE.

Mon frère,
Aux champs de Bannok-Burn, va frapper l'Angleterre.

EDITH.

Quand donc ?

ISABELLE.

Aujourd'hui même.

EDITH.

Aujourd'hui !

ISABELLE.

J'ai reçu

L'avis du coup hardi que son cœur a conçu.
Deux peuples ennemis vont, dans un choc terrible,
Achever cette lutte épouvantable, horrible !
Il faut qu'un des deux tombe ; et nous saurons ce soir
Si l'Ecosse est vaincue ou libre.

EDITH.

Oh !...

ISABELLE.

Bon espoir !

J'en crois le prêtre saint et sa voix inspirée,
Sa voix qui nous prédit l'Ecosse délivrée.

EDITH.

Oui, mais vous oubliez que, dans ses saints transports,
Il a vu des débris, des mourants et des morts,
Et parmi ceux que va frapper le sort des armes,
Combien mériteront nos regrets et nos larmes !
Ne blâmez point ma crainte, elle est trop juste, hélas !...
Vous connaissez mon frère, il ne pardonne pas !
Blessé dans son orgueil, trompé dans sa vengeance,
Forcé d'abandonner ses projets de puissance,
Vous avez entendu le serment qu'il a fait ?
La menace avec lui n'est jamais sans effet.
Pour assouvir sa haine et laver son outrage,
Il poursuivra Ronald... Vous savez leur courage.
Dans des rangs opposés ils combattent tous deux.
Peut-être qu'à l'instant où je parle, l'un d'eux
A vu couler son sang sous le tranchant du glaive.
Un doute dévorant dans mon esprit s'élève...
O mon Dieu ! que j'envie et voudrais imiter

Votre amour du Seigneur, qui fait tout supporter.

ISABELLE.

Oui, je suis résignée, et cependant je tremble...
 Une crainte commune aujourd'hui nous rassemble.
 Mon frère n'est-il pas au plus fort du combat ?
 N'est-il pas chaque jour général et soldat ?
 Le glaive épargne-t-il les têtes couronnées ?
 Oui, le ciel lui promet de hautes destinées.
 Ma crainte est un blasphème, et pourtant, malgré moi,
 Je sens frémir mon cœur et chanceler ma foi.
 Il peut vaincre Edouard et sauver sa patrie,
 Mais cet honneur il peut le payer de sa vie.
 Serait-il le premier qui, trahi par le sort,
 Au sein de la victoire eût rencontré la mort ?
 Prions, prions ensemble et confondons nos larmes ;
 Supplions le Seigneur de protéger leurs armes.

EDITH.

Ils sont aux mains, dis-tu ?... Je tremble ; mon cœur bat...
 Je crois ouïr d'ici les clameurs du combat...
 Qui nous délivrera de ce doute effroyable ?
 Ronald, mon frère, ô Dieu ! soyez-nous secourable !

ISABELLE.

Edith, sois confiante... on viendra... nous saurons...
 Ce qu'avec tant d'ardeur ici nous désirons...
 Bruce ne manque pas de messagers fidèles
 Qui viendront du combat nous porter des nouvelles.

EDITH.

Je désire et je crains d'en apprendre...

ISABELLE.

Tais-toi...

J'en suis sûre, des cris sont venus jusqu'à moi...
 Entends-tu ?

EDITH.

Oui, j'entends...

ISABELLE.

Mon Dieu ! dois-je le croire ?

Je ne me trompe pas, c'est un cri de victoire !...
 Il me semble qu'un nom à ce cri s'est mêlé...
 Oui !... c'est le nom de Bruce ! ah ! tout est révélé.
 Mon frère est triomphant !...

EDITH.

Le mien est mort, peut-être !

ISABELLE.

Pardonne ce transport dont mon cœur n'est pas maître,
 Mon indiscrète joie offense ta douleur :
 Heureuse, j'oubliais que tu crains un malheur...
 Les voilà... les voilà... la distance s'efface...

Leurs rapides coursiers ont dévoré l'espace...
Nous allons tout savoir..

EDITH.

Trop tôt, peut-être.

ISABELLE.

Et quoi !

Tu doutes du triomphe ? ah ! j'en suis sûre, moi !
On vient !...

SCÈNE II.

RONALD, *entrant vivement par le fond, à gauche*, ISABELLE,
EDITH.

EDITH.

Ronald !

ISABELLE.

Eh bien ?

RONALD.

La bataille est gagnée !

La plaine de Bannock de sang toute baignée,
Ne voit plus maintenant un ennemi debout.
Nous les avons frappés, vaincus, chassés partout.

ISABELLE.

J'avais mis mon espoir, Seigneur, dans ta justice.
Ta bonté ma payé mon noble sacrifice !
Et mon frère !...

RONALD.

Jamais dans les sanglants hasards,
Un courage pareil n'étonna les regards.
Pleins d'admiration, nous le regardions faire.
Quels coups il a frappés ! quels exploits !... l'Angleterre
A vu tomber sous lui ses plus grands chevaliers,
Son bras a renversé les plus nobles cimiers.
Le ciel était pour nous. Debout sur la colline,
Le saint prêtre, tout plein d'une ferveur divine,
Mêlant aux cris de mort ses accents inspirés,
Nous répétait ces mots : Dieu l'a dit : vous vaincrez !
Puis le soleil parut : la brise orientale
Déroula dans les airs la bannière royale ;
Bruce calme et terrible établit le combat ;
Il commandait en chef ou frappait en soldat.
Son coup d'œil est l'éclair, sa voix est la tempête.
Dominant ses guerriers qu'il passait de la tête,
Il devenait le but des glaives ennemis ;
Sur lui des rangs entiers s'élançaient réunis.
Le frappaient en criant : Saint George et l'Angleterre...
Inutiles efforts ! impuissante colère !

La force et la valeur contre lui tout est vain !
 Debout sur les arçons, comme un guerrier d'airain
 Il frappait, il frappait ! et sa hache terrible
 Tombait, se relevait et tombait impassible !
 Mais lorsque saisissant le pannonceau royal
 Il s'élança criant : Voici l'instant fatal
 Que Dieu nous a promis ! en avant, brave Ecosse !...
 La bataille devint une mêlée atroce.
 On ne combattait plus, on tuait ; nous volions
 Sur la plaine emportés comme des tourbillons ;
 Le comte de Douglas, l'impatient Névile
 Dont la bouillante ardeur s'indignait inutile
 Attendait ce signal... Tout à coup, on les vit
 Descendre la hauteur, frapper , et tout fut dit !
 Leur valeur d'Edouard acheva la défaite
 Aux mains de son rival il laisse sa conquête ;
 Ce pays, sous son joug si longtemps abattu,
 Qu'il aborda vainqueur et qu'il quitte vaincu !
 Ce jour sauve l'Écosse et termine la guerre.
 Bruce à conquis le trône : il triomphe !

EDITH.

Et mon frère ?

RONALD.

Il vit.

EDITH.

Ah ! j'avais craint...

RONALD.

Sa formidable voix
 Au plus fort du combat m'a défié trois fois ;
 Trois fois sur mon refus il m'a traité de lâche ...
 Mais enfin j'ai rempli mon impassible tâche !
 Et j'ai voulu sauver même aux prix de l'honneur,
 Une larme à tes yeux, un regret à ton cœur.

EDITH.

Soyez béni, Ronald, vous me rendez la vie !
 Hélas ! je craignais tant cette querelle impie !
 Mais votre honneur est pur, et ce noble refus,
 Loin de vous abaisser vous élève encore plus.

RONALD.

Et cependant, il est un homme qui peut dire
 Qu'il m'a traité de lâche, et cet homme respire !

EDITH.

Mais cet homme est mon frère...

RONALD.

Et, qu'importe ! il dira

Que j'ai fui son épée !...

EDITH.

Et qui donc le croira ?

A ces bruits imposteurs que sèmera l'envie,
Le fils de Somerled opposera sa vie
Et si d'autres osaient vous le dire...

RONALD, *la main sur son épée.*

Oh ! ceux-là

J'ai pour les démentir un moyen : le voilà !

EDITH.

Vous n'en viendrez jamais à ce moyen extrême.
Dieu qui vous inspira ce dévouement suprême
Vous garde un autre prix... ce prix est dans mon cœur...
Je vais prier pour vous...-

ISABELLE.

Attendez-moi, ma sœur...

Sans doute vous savez que mon glorieux frère
M'a promis sa venue en ce saint monastère ?

RONALD.

Il est auprès de vous, il va venir.

ISABELLE.

Je veux

Qu'il exauce aujourd'hui le dernier de mes vœux...
Soyez béni, milord, pour vos grandes nouvelles,
Et pour vos actions encor plus grandes qu'elles !

RONALD.

Je les connais ces vœux par votre âme formés :
Vous voulez rendre heureux tous ceux que vous aimez !
Votre frère a déjà reçu cette demande...
Et vous, madame, et vous, si le roi le commande ?

EDITH.

Prince, un pouvoir plus sûr vous répond de mon cœur.

RONALD.

Et, lequel ?

ÉDITH.

Mon amour.

RONALD.

Edith !

ÉDITH.

Venez, ma sœur.

(Elles montent toutes les deux les degrés qui conduisent au sanctuaire et disparaissent.)

SCÈNE III.

RONALD, LORN.

RONALD.

Le ciel, le ciel va donc combler mon espérance !
Le bonheur...

LORN, *entrant à gauche.*
 Vous avez oublié la vengeance.

RONALD.

Lorn !

LORN.

Je te trouve enfin !... A nous deux maintenant !

RONALD.

Malheur !...

LORN.

Dans le combat tu m'as fui vainement.

Je te tiens !

RONALD.

Que veux-tu ?

LORN.

Ta mort.

RONALD.

Ma mort, écoute,

Tu ne saurais douter de ma valeur !...

LORN.

J'en doute.

RONALD.

Tu railles, tu m'as vu tantôt...

LORN.

Je t'ai vu fuir.

RONALD.

Moi !...

LORN.

Devant mon épée... oses me démentir !

RONALD.

Moi !... moi !... fureur !... Edith, donne-moi le courage,
 D'écouter froidement cet homme qui m'outrage,
 Tu sais bien qui j'ai fui quand tu me provoquais.
 C'est le frère d'Edith...

LORN.

Qu'importe ! tu fuyais.

RONALD.

Tu tentes vainement d'allumer ma colère...

Edith m'a fait jurer de respecter son frère.

LORN.

Tu n'échapperas point par ce lâche détour.
 L'un de nous deux, Ronald, a vu son dernier jour.
 Il le faut, je te hais ; mes rêves de puissance,
 Ces plans formés, suivis avec tant de constance ;
 Le trône où je touchais, Bruce tombé, perdu...
 Toi seul as tout détruit, toi seul as tout rompu !

Par toi, Bruce triomphe, Edouard est en fuite.
 Ma dernière espérance est à jamais détruite ;
 Tous mes amis sont morts ! moi je reste, je vis,
 Pour te sacrifier à mes desseins trahis.
 Ainsi point de détours, de réserve prudente.
 Il faut du sang ! ma haine inextinguible, ardente,
 En a besoin, viens donc, suis-moi, le temps est cher...
 Pas un mot, pas un cri ; réponds avec du fer.

RONALD.

Ah ! rends grâce à ta sœur, au serment qui me lie.

LORN.

Tu l'aurais violé s'il n'assurait ta vie.

RONALD.

Lorn !

LORN.

L'espoir du bonheur qui t'attend près d'Edith
 T'a changé : Tu n'es plus qu'un lâche.

RONALD.

Qu'as-tu dit ?

LORN.

Que je te haïssais ; mais que ta couardise
 En te mettant si bas, fait que je te méprise.

RONALD.

Misérable !...

LORN.

A quoi bon ce vain emportement ?
 Vous ne vous battez pas.

RONALD.

Lorn !...

LORN.

Et votre serment.

RONALD.

Demande bien à Dieu que mon cœur s'en souviennne !

LORN.

Vous ne l'oublierez pas.

RONALD.

Eh bien ! quoi qu'il adviennne
 De moi, de mon bonheur, le sort en est jeté !
 Edith pardonne-moi... Dieu le sait... j'ai lutté...
 Le faire plus longtemps n'est pas en ma puissance !
 Il est à bout d'insulte et moi de patience...
 Tu demandes du sang ? viens donc !...

(Bruit à l'extérieur, à gauche.)

LORN.

Il est trop tard...

RONALD.

Il faut tromper du roi le vigilant regard...

Suis-moi : déjà la foule assiège cette porte...

LORN.

Vient-on me l'arracher ?

RONALD.

Suis-moi donc.

LORN.

Où ?

RONALD.

Qu'importe ?

Nous saurons bien trouver, quoi qu'il puisse advenir,
Un champ clos pour combattre, un moment pour mourir.
(Tous deux sortent à droite. Entre à gauche Robert Bruce, portant le manteau royal et la couronne d'Ecosse; il est précédé de tous les seigneurs et chefs écossais, et suivi d'hommes d'armes.)

SCÈNE IV.

BRUCE, CHEVALIERS, MONTAGNARDS, SOLDATS.

BRUCE.

Gloire à Dieu, gloire à vous, Écossais ! la patrie
S'élançe du cercueil heureuse et rajeunie !
Les champs de Bannock-Burn jusqu'à ce jour obscurs,
Vont devenir fameux dans les siècles futurs.
Grâce à votre valeur cette grande journée
Va forcer à la paix l'Angleterre étonnée.
Ses plus fiers chevaliers sont morts, vous avez vu
Leur lâche roi s'enfuir sans avoir combattu.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ISABELLE.

ISABELLE, *entrant par la droite.*

Je vous revois, mon frère !

BRUCE.

Isabelle.

ISABELLE.

Mon frère...

Le ciel a douc enfin exaucé ma prière !
Vainqueur et glorieux, vous réglez...

BRUCE.

Je le dois

A ces cœurs généreux, à leurs nobles exploits.
Pourtant, plushaut que tous, je dois placer un homme
Qu'ils ont tous admiré, que leur franchise nomme :
C'est Ronald, j'ai voulu pour payer ses hauts faits,
Qu'il vint lui-même ici vous dire nos succès,
Et rassurer des cœurs pleins de deuil et d'alarmes,

Mais en vous racontant le destin de nos armes,
 Il ne vous a point dit que c'est à sa valeur...
 Où se cache-t-il donc, ce modeste vainqueur ?
 Pourquoi ne vois-je pas sa belle fiancée ?
 Leur union par vous leur dut être annoncée...
 Où sont-ils ?

ISABELLE.

Sire, Edith est là... son cœur troublé
 Du bonheur qui l'attend, interdit, accablé,
 A peine revenu de son inquiétude,
 A pour se recueillir, cherché la solitude.
 Elle sait qu'aujourd'hui votre royale main
 Veut d'elle et de Ronald enchaîner le destin,
 Et malgré les projets d'une affreuse vengeance...

SCÈNE VI.

LES MÈMES, EDITH.

EDITH, *rentrant au fond par la droite, dans la plus grande agitation.*

Sire, sire, venez!...

ISABELLE.

Edith.

EDITH.

Votre présence
 Peut seule prévenir un malheur... ils sont là!...

BRUCE.

Qui ?

EDITH.

Ronald et mon frère! un retard les perdra...
 Ils sont aux mains!...

ISABELLE.

Grand Dieu !

EDITH.

Tout entiers au carnage,
 Ils n'écoutent plus rien que leur aveugle rage.
 Le sang coule déjà! sans terreur, sans remords,
 Ils ont pris pour champ clos la demeure des morts.
 J'ai prié, sur leurs fers je me suis élancée!...
 Mon frère a blasphémé, Ronald m'a repoussée,
 Puis, ils ont redoublé leurs effroyables coups...
 Sire, et vous chevaliers! suivez-moi, venez tous!
 Venez, nous préviendrons un affreux homicide :
 J'aurai la force encor de vous servir de guide...
 Venez!...

ISABELLE.

Sauvez Ronald!

(*Mouvement général vers le fond du théâtre, à droite.*)

SCÈNE VII.

ROBERT, LORN, D'ARGENTINE, ISABELLE, EDITH, CHEVALIERS, MONTAGNARDS, HOMMES D'ARMES.

LORN.

Il est mort.

EDITH.

Ah !

BRUCE.

Toi ! toi !

Avoir tué Ronald loyalement !

LORN.

Oui, moi.

BRUCE.

Tu mens !

LORN.

Ma bouche a dit la vérité.

DUNVEGAN.

Parjure....

LORN.

Chevalier, vous allez regretter cette injure...

ISABELLE.

Assassin de Ronald..

LORN.

Inutiles clameurs...

TOUS.

Son crime le poursuit.

BRUCE.

Tu pâlis.

LORN, *montrant sa poitrine ensanglantée.*

Non... je meurs !

Ronald m'avait trahi... j'avais juré sa perte...

Il est mort... mais pour moi sa tombe s'est ouverte...

J'y descendrai vengé... sans regrets... sans remords...

EDITH.

Oh ! ciel ! c'en est donc fait ! tous deux, tous deux sont morts !...

Me voici donc, hélas ! pauvre âme solitaire,

Pleurant mon fiancé... te pardonnant, mon frère !...

Malgré les coups affreux dont tu perças mon cœur. .

Me voilà seule au monde...

ISABELLE.

Il te reste une sœur.

EDITH.

Ah ! je n'ai plus que toi...

BRUCE.

Vous m'oubliez, madame.

EDITH.

Ah ! sire, pardonnez au trouble de mon âme...

J'ai dit à l'espérance un éternel adieu.

Rien ne peut désormais me consoler...

LE PRIEUR, *s'avançant.*

Et Dieu !

Qu'au pied de ses autels son amour vous rassemble,

Sur ceux qui ne sont plus vous pleurerez ensemble.

Partez, sire... suivez vos destins glorieux.

Dieu les appelle.

(Edith, soutenue par Edith, marche avec elle jusqu'aux degrés qui conduisent au sanctuaire.)

BRUCE.

Allez, cœurs souffrants et pieux.

Vous deviez rayonner sur ce monde où nous sommes...

Les caprices du sort et la fureur des hommes

Vous ont donné le cloître au lieu de ses splendeurs :

Puissiez-vous y trouver l'oubli de vos douleurs !

Et nous, guerriers, s'il faut revoler aux alarmes,

Deux anges sont ici qui prieront pour nos armes.

FIN.





ACTE III, SCÈNE XV.

LE MARI A LA CAMPAGNE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

Par M. Bayard et Jules de Vailly,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS,
LE LUNDI 3 JUIN 1844.

| PERSONNAGES. | ACTEURS | PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|-----------------------------|--------------|--|--------------------------|
| FERDINAND COLOMBET..... | MM. REGNIER. | URSULE, femme de Colombet. | M ^{mes} VOLNTE. |
| CÉSAR POLIGNY..... | BRINDEAU. | M ^{me} D'AIGUEPERSE, mère | |
| EDMOND, amant de Pauline .. | P. LARA. | d'Ursule..... | DESHOUSSEAUX |
| M. MATHIEU, ami de la mai- | | PAULINE, sœur de Colombet.. | DOZE. |
| son..... | PROVOST. | M ^{me} DE NOHAN, jeune veuve. | DENAIN. |
| UN DOMESTIQUE..... | MATHIEN. | JUSTINE, femme de chambre. | AVENEL. |

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon meublé dans un goût sévère; porte à droite et à gauche, porte au fond, deux portes latérales; sur le devant, à gauche, une table et tout ce qu'il faut pour écrire, un journal, des papiers; c'est une table de jeu recouverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHIEU, COLOMBET, M^{me} D'AIGUEPERSE, URSULE.

Au lever du rideau, M^{me} d'Aigueperse et Ursule travaillent près d'une table sur laquelle Colombet écrit; Mathieu, étalé dans un grand fauteuil, tient un papier et lit.

MATHIEU, dictant. « C'est un appel fait » aux âmes sensibles... de pieuses dames,

» qui consacrent leurs jours à la bienfaisance, feront une quête à domicile.

URSULE. Sans doute, et dès ce soir... avant dîner... nous irons ensemble, ma mère.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Silence donc, ma fille! laissez dicter.

MATHIEU, continuant. » Sans distinction » d'opinions politiques... Voici le nom de ces » personnes, qui se recommandent autant par » leur vertu que par le zèle dont elles ont

donné tant de preuves... Mesdames : Amélie d'Aigueperse...

MADAME D'AIGUEPERSE. Ah ! vous me placez en tête de la liste... respectable ami !...

URSULE. Silence donc, maman !... Ensuite ?...

MATHIEU. » Ursule Colombet... »

URSULE. Ah ! vous ne m'avez pas oubliée.

M^{me} D'AIGUEPERSE. C'est bien !... non que je tiens à ces petites préférences qui flattent la vanité... Je n'en ai pas... vous avez entendu, mon gendre... placez-moi en tête de la liste, et... (*Elle s'aperçoit que Colombet dort et s'est laissé tomber sur sa plume.*) Oh ! ciel ! mais, Dieu me pardonne ! il n'écrit pas ! il dort !

URSULE. Mon mari !

MATHIEU, *se levant*. Monsieur Colombet. (*Allant à lui.*) Eh bien !... eh bien !...

COLOMBET, *se réveillant*. Hein ? voilà !... (*Comme rappelant la dernière phrase.*) « L'ancienne association a perdu ses ressources, mais elle espère... »

M^{me} D'AIGUEPERSE. C'est là que vous en êtes !... Mais il y a une heure qu'on vous a dicté cela !

COLOMBET. Ah ! bah !

URSULE. En vérité, mon ami, vous êtes d'une étourderie !

On se lève*.

COLOMBET. Ne me gronde pas, ma petite femme !

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mon gendre, c'est manquer de respect à monsieur Mathieu, cet ami si dévoué, qui a droit à tous nos égards !

MATHIEU. Madame !

M^{me} D'AIGUEPERSE. A toute notre reconnaissance.

MATHIEU. Madame !

COLOMBET. Monsieur Mathieu, je sais trop ce que je vous dois... Pardon... mais j'ai gagné froid ce matin... à Saint-Roch, où j'ai conduit ces dames...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Vous vous en plaignez, mon gendre ?

COLOMBET. Moi ? par exemple ! mais vous concevez... la circulaire de monsieur Mathieu est un peu longue...

URSULE. Un peu longue !

COLOMBET. Par les observations que l'on a faites... voilà tout. Du reste, elle est très-édifiante.

MATHIEU. Vous trouvez ! J'ai fait de mon mieux... inspiré par le zèle de ces dames... il faut réchauffer la charité publique en faveur de notre pieuse association. Si vous voulez quelques changements à demander...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mais non, mais non, tout cela est parfait.

* Mathieu, M^{me} d'Aigueperse, Colombet, Ursule.

COLOMBET. C'est un peu long à copier... URSULE. Il me semble, mon ami, que vous n'avez rien de mieux à faire.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Vous n'avez pas de place.

URSULE. Pas d'autres devoirs à remplir.

COLOMBET. C'est juste.

MATHIEU. Ah ! vous êtes plus heureux que moi... condamné à être employé d'un gouvernement que je n'aime pas, et à toucher 15,000 francs d'appointements d'un ministre que je déteste.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Je vous plains !

URSULE. Quel sacrifice !

COLOMBET. 15,000 francs ! Quel dévouement ! mais je voulais dire que je suis un peu pressé. Est-ce que je ne vais pas à notre campagne ?

URSULE. Oh ! non... pas aujourd'hui !

M^{me} D'AIGUEPERSE. Et vous savez qu'avant midi vous devez vous trouver à la paroisse ?

COLOMBET. Encore !

MATHIEU. Pour l'assemblée de la fabrique... mon cher enfant, nous espérons vous voir élever bientôt, aujourd'hui peut-être, à une dignité qui est bien due aux vertus de votre famille !

COLOMBET. De ma famille ! cela me flatte infiniment. (*A part.*) J'aimerais mieux aller à la campagne.

URSULE. Ah ! le cœur me bat ! vous seriez le collègue de monsieur Mathieu !

M^{me} D'AIGUEPERSE. J'en suis toute émue. Et vous dites aujourd'hui ?

MATHIEU. Mais je l'espère. Ce sera un petit à-compte sur le présent de noces que je vous dois pour le mariage de mon neveu avec votre sœur, mon cher Colombet !

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mariage que je hâte de tous mes vœux !

URSULE. C'est un si bon jeune homme que monsieur votre neveu ! si bien élevé !

MATHIEU. Elevé selon nos principes... les bons.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mon Dieu, mon gendre, vous écoutez tout cela avec un flegme ! On dirait que les bontés de monsieur Mathieu ne vous touchent pas ?

URSULE. Que vous n'êtes pas sensible...

COLOMBET. Mais si fait... je suis si heureux ! ce bon monsieur Mathieu ! (*A part.*) J'aimerais mieux aller à la campagne !

SCÈNE II.

LES MÊMES, PAULINE, FRANÇOIS*.

PAULINE, *accourant*. Ah ! mon frère !

* Mathieu, Colombet, M^{me} d'Aigueperse, Pauline, Ursule.

mon frère!.. si tu savais. (*Elle voit les autres et s'arrête.*) Ah!

M^{me} D'AIGUEPERSE. Qu'y a-t-il, mademoiselle? Est-ce qu'on entre ainsi dans un salon? Ne voyez-vous pas monsieur Mathieu?

PAULINE, après avoir fait la révérence. Pardon, madame, c'est qu'il y a là quelqu'un... une personne... qui demande mon frère!

COLOMBET. Moi?

URSULE. Mon mari?

M^{me} D'AIGUEPERSE. Et c'est vous qui l'avez reçue?

PAULINE. Non, madame. François vous apportait la carte que ce jeune homme lui a remise.

MATHIEU. C'est un jeune homme?

PAULINE. Oui, monsieur... un jeune homme... l'ami de mon frère.

Ursule prend la carte au passage.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Vous le connaissez?

PAULINE. Oh! beaucoup, ma tante.

URSULE, lisant la carte. César Poligny.

COLOMBET. César! Il se pourrait! (*A François, qui attend au fond.*) Fais entrer!

FRANÇOIS, à Ursule. Le faut-il, madame?

URSULE, à madame d'Aigueperse. Ma mère?

M^{me} d'Aigueperse regarde Mathieu.

COLOMBET. Sans doute! c'est un ami d'enfance. Vous savez, Ursule, ce jeune homme dont je vous ai souvent parlé, si gai! si aimable?

URSULE. Ah! oui, si mauvais sujet!

COLOMBET. Voilà deux ans qu'il est parti pour voyager. Deux ans que je ne l'ai vu. Quelle joie. (*A François.*) Va donc, imbécile!

FRANÇOIS. Madame?

M^{me} D'AIGUEPERSE, après un signe affirmatif de M. Mathieu. Qu'il entre!

PAULINE. Oh! que je suis contente! Je vais le revoir! Je vais...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Vous allez rentrer dans votre chambre, où vous attendrez qu'on vous appelle. (*Pauline veut parler. — Elle ajoute sévèrement.*) Allez... (*A Ursule.*) Et vous, ma fille, à notre ouvrage. Il ne faut jamais qu'un étranger nous trouve innocuées.

MATHIEU. L'essentiel est de donner de soi une bonne opinion.

Les dames s'asseyent et travaillent; M. Mathieu, assis à la table, semble occupé de la circulaire. Pauline sort lentement, en faisant quelques signes de reproches à son frère, qui ne la retient pas.

SCÈNE III.

MATHIEU, M^{me} D'AIGUEPERSE, URSULE. CÉSAR, en costume de voyage, COLOMBET.

Colombet va au-devant de César, qui se jette dans ses bras.

CÉSAR. Mon ami!

COLOMBET. Mon cher César!

CÉSAR. Voilà le premier moment de joie que j'aie éprouvé depuis longtemps! (*Se tournant vers les dames.*) Ah! mesdames, pardon! mais après une si longue absence, le plaisir de retrouver un ancien camarade..

COLOMBET. Cet excellent ami!

CÉSAR, à Colombet. Madame Colombet?

COLOMBET. Oui, la jeune!

CÉSAR. Permettez-moi, madame, de vous présenter mes hommages, et d'adresser mes compliments à Colombet. (*Gaiement.*) Nous autres marins, nous sommes connus par notre franchise, et nous ne fardons pas la vérité. Mon ami, ta femme est charmante!

URSULE, se levant à moitié. Monsieur!

CÉSAR. On n'est pas plus jolie.

M^{me} d'Aigueperse échange un regard avec M. Mathieu.

COLOMBET, bas, en le tirant par son habit. Hum! hum!

CÉSAR. Hein! mais à moins d'être aveugle, on doit convenir qu'il est impossible de rencontrer de plus beaux yeux et une taille plus élégante!

URSULE. Monsieur...

M^{me} D'AIGUEPERSE, bas. Ne répondez pas.

COLOMBET, bas, à César, même jeu. Tu n'as pas le sens commun.

CÉSAR. Eh! mais je ne vois pas ta charmante sœur, Pauline.

COLOMBET. Oh! ma sœur!...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Elle étudie dans sa chambre, monsieur!

CÉSAR. Ah! (*Bas, à Colombet.*) Cette vieille dame?

COLOMBET. Ma belle-mère!

César salue M^{me} d'Aigueperse, qui se lève à moitié.

CÉSAR, bas, après l'avoir saluée. Beauté sévère. Et ce grand monsieur qui ne dit rien, c'est ton beau-père?

COLOMBET, toussant pour le faire taire. Hum! hum! (*Haut.*) * Monsieur Mathieu, un de nos amis!

URSULE. De nos bons amis.

César salue, Mathieu s'incline légèrement.

CÉSAR. Ah ça, mon cher Colombet, avec toi j'agis sans façon, en vrai marin, comme autrefois, comme au temps où nous n'avions qu'un seul domicile, non pas le tien, non pas le mien, mais le nôtre... en ami, en camarade.

* Mathieu, d'Aigueperse, Ursule, Colombet. César.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Camarade de l'université ?

COLOMBET. Collège Henri IV, belle manna.

CÉSAR. Aussi, tu vois... j'aurais cru manquer à notre vieille amitié si j'eusse oublié ta dernière lettre que j'ai reçue au pied des Pyramides ; cette lettre qui m'apprenait ton mariage, et me sommait de ne pas descendre ailleurs que chez toi.

COLOMBET, un peu embarrassé. Certainement !...

M^{me} D'Aigueperse échange un regard avec Mathieu.

CÉSAR. Ainsi cette chambre que tu m'offrais, je l'accepte.

COLOMBET, avec abandon. Très-bien !... une chambre fort agréable et tout à fait libre en ce moment... comme cela se trouve ! (*Se reprenant, avec embarras à Ursule.*) C'est-à-dire libre... est-elle libre, chère amie ?

URSULE. Je le présume.

CÉSAR. Mil'e pardons, madame... mais si je devais déranger quelqu'un...

URSULE. Mon Dieu ! monsieur...

M^{me} D'AIGUEPERSE, bas à Ursule. Ne répondez pas.

COLOMBET. Au contraire, nous sommes ravis, enchantés... n'est-ce pas, chère amie ?

CÉSAR. Merci ! plus tard je ferai venir mon bagage et puis quelques petits cadeaux que je prierai madame d'accepter *... Ils n'ont qu'un mérite : c'est de venir de loin ! Pour toi, je t'apporte de merveilleux cigares.

COLOMBET, effrayé. Pour moi !... Je ne fume pas !

CÉSAR, regardant Ursule. Tu ne fumes plus ?... je comprends ; tu fais bien. Puisque tu m'offres l'hospitalité, que j'accepte... Ah ! ça, l'amitié permet certaines indiscretions... Tu n'as pas déjeuné ?

Même jeu entre M^{me} D'Aigueperse et Mathieu.

COLOMBET. Non... pas encore !

CÉSAR. C'est à merveille ! je meurs de faim... Ce diable de conducteur, qui vient me réveiller au milieu de la nuit pour m'avertir qu'on va déjeuner ! à quatre heures du matin, c'était trop tôt... tu penses bien que je l'ai envoyé promener. (*Même jeu entre M^{me} D'Aigueperse et Mathieu ; Colombet s'efforce de rire en regardant sa femme, qui reste impassible.*) De sorte qu'en ce moment le déjeuner viendrait un peu plus à propos... Vous passiez dans la salle à manger, peut-être ?

COLOMBET, avec embarras. Non... c'est que ce n'est pas encore notre heure... Nous avons l'habitude de ne rien prendre avant midi.

CÉSAR, riant. Oh ! ceci, c'est trop tard... c'est très-mauvais pour la santé. (*Regardant*

* Mathieu, M^{me} D'Aigueperse, Ursule, César, Colombet.

sa montre.) Encore une heure. Tiens, mon ami, je ne veux pas déranger tes habitudes... pas de cérémonie, de grâce. (*A mi-voix.*) Mais franchement, je n'attendrai jamais jusque-là ; et tu serais bien aimable de me faire servir.

COLOMBET. Comment donc ?... à l'instant même !

CÉSAR. Oh ! la moindre chose... De la viande froide, du pâté... ce qu'il y aura.

COLOMBET, à part. Aïe ! aïe !

M^{me} D'AIGUEPERSE, en souriant. Monsieur ignore sans doute que nous sommes dans le carême.

CÉSAR. C'est vrai, madame, je l'avais oublié ; vous êtes peut-être dans l'usage... (*A Colombet.*) Toi aussi ?... Ah ! pardon ; n'est-ce que cela ? peu m'importe ! liberté tout entière... je suis tolérant. D'ailleurs, j'aime beaucoup le maigre, surtout quand il n'y a pas autre chose. Et pourvu que tu me donnes une bouteille de bon vin... car tu dois en avoir... tu es un amateur.

URSULE. Mon mari ?... il ne boit que de l'eau !

COLOMBET. Oui... par ordonnance... du médecin.

CÉSAR. C'est différent. Mais tu me diras le nom de ton docteur.

COLOMBET. Pourquoi ?

CÉSAR. C'est que si jamais je suis malade, j'en ferai venir un autre.

M^{me} D'AIGUEPERSE, se levant, ainsi qu'Ursule. Monsieur, puisque vous ne pouvez attendre, nous allons, ma fille et moi, donner des ordres pour votre déjeuner.

CÉSAR. Ah ! mesdames...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mon gendre, vous n'oubliez pas... cette circulaire.

MATHIEU. Oh ! je vois bien que si je ne m'y mets pas nous n'en finirons jamais.

COLOMBET. Vrai ? vous allez m'aider un peu ?... que vous êtes bon !

M^{me} D'AIGUEPERSE. Trop bon !... Quel ton ! (*A Ursule.*) Suivez-moi, ma fille. (*Saluant César.*) Monsieur.

URSULE. Me voici, ma mère. (*De même, à Colombet.*) Quels principes !...

Elle fait la révérence à César qui la salue ; elles sortent.
M. Mathieu, s'assied au bureau.

COLOMBET, à part. Il paraît que mon ami César n'a pas de succès.

SCÈNE IV.

MATHIEU, assis ; COLOMBET, CÉSAR.

CÉSAR. Ta femme, mon ami, a un air de bonté, de candeur !...

COLOMBET, sans voir Mathieu. Mais oui, elle est fort bien, ma femme... Tu ne la

connaissais pas ? j'avais eu son père pour tuteur...

CÉSAR. Je comprends... c'est un mariage de convenance.

COLOMBET, *riant*. Oui, un règlement de comptes... Ce cher César! il a bien dû t'étonner, mon mariage!

CÉSAR, *de même*. Je t'en réponds!... qui diable m'eût dit que toi, que j'avais quitté bon vivant, joyeux convive, toi qui menais si rondement la vie de garçon...

COLOMBET, *de même*. C'est vrai!

CÉSAR. Tu manquerais si vite à tes principes... car c'était toi qui nous mettais en gaieté... et qui faisais à ces pauvres maris une guerre!...

COLOMBET. A mort!... C'était amusant! c'était... (*Apercevant Mathieu qui écrit en prêtant l'oreille.*) Ah!

CÉSAR. Hein ? tu dis ?...

COLOMBET, *changeant de ton*. Moi, mon cher, je dis que tu exagères... J'étais un bon enfant, si tu veux; mais j'ai toujours eu des idées... que... et puis... j'ai été élevé dans des habitudes... si raisonnables... (*Elevant la voix.*) D'ailleurs, ma femme m'a réconcilié avec le mariage; elle est si bonne, ma femme!...

CÉSAR. Et si jolie! si modeste!... Les compliments la font rougir.

COLOMBET, *riant*. Je crois bien! elle était indignée... Tu vas lui parler de sa grâce, de ses beaux yeux, de sa jolie taille... et devant sa mère encore! (*Il s'arrête à un mouvement de Mathieu.*) Diab!e d'homme!

CÉSAR, *riant*. Ah bah! il me semble qu'une femme aime assez qu'on lui dise qu'elle est jolie... quand elle l'est... et même quand elle ne l'est pas... Est-ce que ces dames seraient un peu prudes?

COLOMBET. Eh! non... hum! hum! non, au contraire... c'est que vous autres militaires, vous autres marins, vous avez une admiration un peu vive... Et tu conçois... une femme comme la mienne... comme j'en désirais une...

CÉSAR. Comment?

COLOMBET. Non pas pourtant que... Ah! Dieu, elle comprend très-bien que dans le monde... mais enfin, je ne suis pas fâché de te prévenir, c'est plus sûr.

CÉSAR. Ce n'en est pas pour cela plus clair. Sois tranquille: je sais ce qu'on doit aux dames d'égarés, de réserve; mais ici, que diable! entre hommes... il faut de l'abandon. (*A Mathieu, qui remue des papiers.*) N'est-ce pas, monsieur?... Je n'aime pas les Tartufes!

COLOMBET, *à part*. Oui, il tombe bien!

MATHIEU. Pardon, monsieur... je n'ai pas entendu...

COLOMBET, *à part*. Il n'a pas perdu un mot. (*Haut.*) Monsieur me parlait de ma femme, de mon bonheur.

MATHIEU, *se levant* *. Monsieur n'est pas marié?

CÉSAR. Non, heureusement!

COLOMBET, *toussant*. Hum, hum!

CÉSAR, *sans y faire attention*. Car si je l'étais, ce serait sans doute avec la femme la plus coquette, la plus perfide... Mais si jolie... et tu sais, nous deux nous avons toujours aimé les jolies femmes...

COLOMBET. Moi, je... (*Bas.*) Tais-toi!...

CÉSAR. Hein? est-ce que tu ne les aimes plus?...

COLOMBET, *bas*. Eh! si fait!... mais tais-toi! (*Haut.*) Et tu dis que cette dame...

CÉSAR. Il y a un an, tiens... un peu avant ton mariage...

COLOMBET. Il y avait de la sympathie entre nous.

CÉSAR. Je l'aimais de toutes les forces de mon âme!... c'était uné de ces passions qui semblent n'avoir rempli votre cœur des espérances les plus enivrantes que pour y laisser ensuite plus d'amertume et de regret...

MATHIEU. Et cela, monsieur, a fini?...

CÉSAR. Par un coup d'épée.

COLOMBET. Vraiment?

MATHIEU. Vous vous êtes battu?

CÉSAR. Et j'ai été blessé... comme un mari... c'est tout simple... c'était moi que l'on trompait! Oh! j'étais fou... je le suis encore... Car le temps, l'absence de celle que j'aimais, le souvenir de sa perfidie, rien n'a pu me guérir de mon amour... aussi, je viens à Paris pour m'étourdir, me consoler, et j'ai compté sur toi.

COLOMBET. Sur moi?...

SCÈNE V.

LES MÊMES, M^{me} D'AIGUEPERSE **.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Monsieur, vous serez servi dans un instant!

CÉSAR. Ah! madame, que de bonté! Je suis vraiment confus... Si tu ne déjeunes pas, mon cher Colombet, tu me tiendras du moins compagnie... Et nous retrouverons notre gaieté d'autrefois à nos joyeux souvenirs...

MATHIEU, *à part*. Oui... c'est édifiant!

COLOMBET. Certainement, mon cher César!...

M^{me} D'AIGUEPERSE. N'oubliez pas, mon gendre, qu'on vous attend ce matin à la fabrique...

CÉSAR. A la fabrique!

* Mathieu, César, Colombet.

** Mathieu, César, M^{me} d'Aigueperse, Colombet.

COLOMBET. Permettez, belle-maman; si je n'y allais que plus tard?

MATHIEU. Impossible! on ne peut voter qu'après vous avoir entendu.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Vous n'avez pas de temps à perdre...

COLOMBET. C'est juste... mon ami, je suis désolé de te quitter ainsi.

CÉSAR. Allons donc... Les affaires avant tout... quand je pense qu'autrefois, au temps des rêves de notre jeunesse, tu voulais une recette générale! Comme moi je jurais d'être au moins amiral... Et nous voilà, l'un petit officier de marine, et l'autre simple industriel... Puisque tu es industriel... va, mon ami, va!... Plus tard, j'irai à ta fabrique avec toi... cela me fera plaisir... cela doit être amusant!

M^{me} D'AIGUEPERSE. Monsieur...

COLOMBET, à part. Ah ça, est-ce qu'il veut se moquer de moi?...

CÉSAR. A ton retour, si tu as une heure à me donner, nous sortirons ensemble.... Je suis impatient de revoir nos amis, nos camarades d'autrefois, à moins que nous ne les retrouvions ce soir à l'Opéra.

MATHIEU. A l'Opéra!

COLOMBET, à part. Miséricorde!

CÉSAR. Madame y a peut-être une loge?...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Non, monsieur... Jamais...

CÉSAR. Madame préfère les Bouffes... C'est qu'autrefois, Colombet et moi, nous étions des habitués de l'avant-scène... J'ai toujours aimé la musique... Lui, c'était la danse...

COLOMBET, vivement. Allons, encore!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, URSULE *.

URSULE. Mon mari!... Ah! Ferdinand! quelle surprise vous m'avez faite!

COLOMBET. Comment! une surprise! Moi!

URSULE. Eh oui... ce magnifique bouquet que l'on vient de m'apporter de votre part!

COLOMBET. De ma part!... un bouquet... Ah! oui, ah! j'y suis! (A part.) Les maladroits! Ils se sont trompés...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Un bouquet! à quoi bon?...

CÉSAR. Voilà un mari galant!... C'est un plaisir que je réclamerai une autre fois.... Madame va sans doute au bal ce soir?

M^{me} D'AIGUEPERSE, sévèrement. Non, monsieur...

CÉSAR. C'est que Colombet aimait tant le bal autrefois!

* Mathieu, M^{me} d'Aigueperse, César, Ursule, Colombet.

COLOMBET. Moi... je... je ne me rappelle pas...

CÉSAR. A moins que ce ne soit une fête...

URSULE. Ce n'est pas la mienne!

COLOMBET, prenant le bouquet. Eh mais! ne puis-je offrir des fleurs à ma femme, qui les aime tant!... Ce matin, j'ai vu ce bouquet qui m'a paru fort joli, et j'ai dit: Il sera pour Ursule... (A part.) J'en serai quitte pour en commander un autre!

URSULE. Mon ami, il est trop beau pour moi... mais que je ne vous en remercie pas moins...

CÉSAR. C'est un charmant bouquet de bal!...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Encore!

COLOMBET. A bientôt, mon ami; va déjeuner; moi, je sors... (A part.) Imbécile!

CÉSAR. Hein?

COLOMBET. Adieu, adieu.

CÉSAR. Mesdames!.. (A part.) Je n'y suis plus du tout!...

Ils sortent chacun d'un côté.

SCÈNE VII.

M^{me} D'AIGUEPERSE, MATHIEU, URSULE *.

MATHIEU. Enfin, les voilà séparés! c'est fort heureux!

M^{me} D'AIGUEPERSE. Oui, n'est-ce pas, mon cher monsieur Mathieu? ce jeune homme est pour mon genre une connaissance...

MATHIEU. Détestable!... Quelles mœurs!

M^{me} D'AIGUEPERSE. Quelle légèreté.

URSULE. Le fait est qu'il ne parle que de bals, de spectacles...

MATHIEU. Et ce n'est rien encore!...

URSULE. Ah! mon Dieu!

M^{me} D'AIGUEPERSE. En effet, vous êtes resté ici avec eux.... Est-ce que vous auriez écouté?...

MATHIEU. Non, mais j'ai entendu, sans le vouloir... une conversation fort peu édifiante... Des souvenirs de jeunesse, un peu vifs... des confidences d'amour trahi!... de duel... Des projets de dissipation... Il vient ici pour se consoler d'une passion malheureuse, au milieu des plaisirs qu'il fera partager à ce cher Colombet!

M^{me} D'AIGUEPERSE. Miséricorde!

URSULE. Vous me faites peur!

M^{me} D'AIGUEPERSE. Il perdra mon gendre!

MATHIEU. Et près de Pauline, une jeune fille dont la petite tête serait si facile à déranger!...

M^{me} D'AIGUEPERSE. A la veille d'un mariage qui nous a donné tant de peine!

* M^{me} d'Aigueperse, Mathieu, Ursule.

grâce à ce monsieur Edmond, qu'elle croyait aimer !... Ah ! la jeunesse ! la jeunesse ! que c'est fragile ! que c'est... .

MATHIEU. C'est la jeunesse enfin ! c'est-à-dire une maladie dont heureusement on guérit tous les jours...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Je me suis toujours défiée des jeunes gens... aussi, j'ai eu comme un frisson quand j'ai vu ce monsieur César s'installer chez nous.

URSULE. Et avec cette assurance !

MATHIEU. C'est fort malheureux ! je ne puis vous dire que cela... c'est fort malheureux !

M^{me} D'AIGUEPERSE. Ah ! Ursule, il y a dans tout ceci beaucoup de votre faute !

URSULE. Comment, ma mère ?

M^{me} D'AIGUEPERSE. Sans doute ! quand votre mari vous demandait si la chambre était libre, qui vous forçait de répondre comme vous l'avez fait ?

URSULE. Mais, ma mère... la vérité !

M^{me} D'AIGUEPERSE. La vérité, quand elle est utile à dire... à la bonne heure !

MATHIEU. Ma respectable amie a raison. Tout dépend des circonstances... Nous faisons une très-grande différence entre dire ce qui n'est pas, et ne pas dire ce qui est... selon le but et les intentions... C'est d'une haute moralité.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Et dans ce cas, il s'agissait d'arracher mon gendre à la société d'une personne...

MATHIEU. Dont l'exemple et les perfides conseils peuvent creuser un abîme sous ses pas!...

URSULE *. Ah ! ma mère !

M^{me} D'AIGUEPERSE. Le mauvais exemple est si dangereux !

MATHIEU. Et le cœur humain si faible, ma respectable amie ! Vous avez entendu... Ils veulent revoir ensemble ces camarades, ces échappés de l'université avec lesquels vous avez rompu les pernicieuses liaisons de votre mari... Il est si faible!... il sera entraîné, et alors...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Et alors...

URSULE. Mon pauvre Colombet ! mais il n'en sera rien ! certainement je ne permettrai pas qu'un étranger, un inconnu, vienne le détourner de ses bonnes habitudes ! Et pour le sauver... Mais voyons... dites-moi donc quelque chose... aidez-moi donc ! Que faut-il faire ?

MATHIEU. C'est un peu tard...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Il n'y a qu'un remède à cela... c'est de prier... ce monsieur... poliment... de...

URSULE. De s'en aller...

MATHIEU. Poliment!...

* M^{me} d'Aigueperse, Ursule, Mathieu.

URSULE. J'entends bien ! mais comment ? moi qui le connais à peine... Je n'oserai jamais... Si vous vous en chargiez, ma mère ?

M^{me} D'AIGUEPERSE. Impossible, ma fille !... j'aurais l'air de vous dicter votre conduite !

MATHIEU. C'est juste !

URSULE. Ce sera donc un nouveau service que nous vous devons... bon monsieur Mathieu.

MATHIEU. Ah ! permettez... les jeunes gens sont si mal élevés !... Celui-là surtout à l'air un peu brutal... Il pourrait manquer d'égards... D'ailleurs je ne suis pas chez moi ! Il faudrait pour bien faire que ce fût votre mari qui vous débarrassât de son ami... de collègue !

M^{me} D'AIGUEPERSE. Et pour être plus sûr qu'il ne le reverra pas... pour l'éloigner de Paris et du danger, nous l'enverrons, comme à l'ordinaire, passer quelques jours à la campagne, pour affaires.

URSULE. Il y va bien souvent, ma mère !

M^{me} D'AIGUEPERSE. Il le faut !... Et en attendant, montrons à cet importun une froideur qui le rende plus circonspect, et ne lui donne pas envie de rester dans une maison dont les principes s'accordent si mal avec les siens !... Quand vous reviendrez à deux heures pour notre partie, il sera congédié, je l'espère !

URSULE. Ce sera difficile !...

MATHIEU. Justement, le voici.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CÉSAR *.

CÉSAR, sans les voir. Maintenant je puis attendre. (*Les apercevant.*) Ah ! madame, je suis désolé de l'embarras que je puis causer ici... mais...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Pardon, monsieur... j'ai quelques ordres à donner... et je sors... .

Elle salue et sort.

CÉSAR. Ah ! (*A Ursule.*) Je suis heureux, madame, de pouvoir vous exprimer combien je suis sensible à l'accueil que...

URSULE. Pardon, monsieur... c'est l'heure où j'ai quelques devoirs à remplir... et mon mari... enfin, j'ai l'honneur...

CÉSAR. Madame... (*Elle sort.*) Parbleu ! monsieur... monsieur Mathieu, vous me direz si c'est moi qui mets ces dames en fuite, et...

MATHIEU, tirant sa montre. Pardon, monsieur... je suis en retard... Il faut que je m'arrête un instant à mon bureau avant de me rendre à la fabrique...

* Ursule, M^{me} d'Aigueperse, César, Mathieu.

CÉSAR. Aussi! (*A part.*) Ils sont donc tous fabricants!

MATHIEU. Je vous salue de tout mon cœur!...

Il sort.

CÉSAR. Hein! Ah ça, mais tout le monde se moque de moi ici... Colombet lui-même qui m'impose silence! La belle-mère, avec sa grande figure qui m'a glacé!... madame Colombet, avec ses hésitations... et monsieur Mathieu avec son air cafard! Jusqu'à ce domestique qui me servait à table, et qui avait l'air de rire dans sa barbe de ma stupéfaction à la vue de ce déjeuner plus que maigre... On dirait que ma présence ne réjouit personne!

SCÈNE IX.

CÉSAR, PAULINE.

PAULINE, *entrant mystérieusement*. Ah! mon Dieu! Il est seul! C'est un protecteur!

CÉSAR. Quelqu'un! Oh! la jolie personne! (*Allant à elle.*) Pardon, mademoiselle, je n'avais pas l'honneur...

PAULINE. Comment, monsieur, vous ne me reconnaissez pas?...

CÉSAR. Eh! mais... Pauline! mon enfant, c'est vous!

PAULINE. A la bonne heure, au moins... Moi, voyez-vous, je vous ai reconnu tout de suite!

CÉSAR. Oh! c'est différent! mais vous...

PAULINE. Moi! vous me trouvez donc bien changée? (*A part.*) Oh! oui, depuis le départ d'Edmond! (*Haut.*) Voilà ce que c'est que les chagrins, monsieur... on dépérit.

CÉSAR. Que dites-vous? mais au contraire... quand je vous ai quittée, vous étiez une petite fille qui promettait d'être assez bien! mais maintenant vous êtes une belle demoiselle... et tellement embellie...

PAULINE. Ah! vous me flattez, monsieur.

CÉSAR. Non, je vous le jure! vous êtes charmante!

PAULINE. Vrai? Alors c'est bien heureux! car je suis si triste que je devrais être laide.

CÉSAR. Oh! je vous en défie! Mais pourquoi donc cette tristesse, pourquoi donc ce chagrin?

PAULINE. Chut! si on nous entendait!... Dam! je ne vous cherchais pas... c'était madame d'Aigueperse...

CÉSAR. Pourquoi trembler ainsi près de moi? Ne suis-je plus, comme avant mon départ, votre ami, votre frère? Vous m'appeliez votre frère!

PAULINE. Oh! si fait... J'en avais deux

alors... deux qui m'aimaient... Et maintenant je n'en ai plus qu'un... c'est vous!

CÉSAR. O ciel!

PAULINE. Oui, vous... et si vous saviez... quand j'ai lu votre nom sur cette carte que l'on m'avait remise, comme j'étais joyeuse! Je me suis dit: Voilà un ami, un sauveur peut-être qui m'arrive! Et lorsque madame d'Aigueperse m'a ordonné sévèrement de rentrer dans ma chambre... j'ai cru que je ne vous verrais pas... Et seule, à ma fenêtre, pour épier votre sortie, je me suis surprise à pleurer encore comme une enfant!

CÉSAR. Ah! ma chère Pauline! Quel est donc ce mystère que depuis mon arrivée je ne puis comprendre? Que se passe-t-il donc dans cette maison?

PAULINE. Mais d'abord il ne s'y passe rien. Et voilà ce qu'il y a de plus malheureux... tous les jours se suivent et se ressemblent... jamais de plaisirs, toujours des sermons... des réprimandes... aussi je m'ennuie!... Ah! je m'ennuie bien!...

CÉSAR. J'entends... madame d'Aigueperse est sévère!

PAULINE. Horriblement sévère!

CÉSAR. Mais votre belle-sœur... qui est jeune comme vous... qui paraît aimable comme vous...

PAULINE. Oh! non... si mon frère le voulait bien, je ne dis pas, parce qu'un mari peut exiger que sa femme soit aimable. Mais lui! cela lui est bien égal! pourvu qu'il fasse son reversi avec monsieur Mathieu... On le fait tous les soirs, et quelquefois dans la journée... Le jeudi, par exemple... c'est aujourd'hui, vous verrez. Pourvu qu'il accompagne madame d'Aigueperse à l'église; qu'il écoute lire à sa femme quelque ouvrage bien insipide, tandis que moi j'ai toutes les peines du monde à ne pas m'endormir sur ma broderie... Voilà tout ce qu'il lui faut, tout ce qu'il désire.

CÉSAR. Colombet! oh! je lui parlerai... Autrefois, je le sais, avec nous, ses amis, il n'avait pas une grande force de caractère; il éludait les discussions, il tournait les difficultés; et plutôt que de soutenir une opinion, il s'en allait.

PAULINE. C'est ce qu'il fait encore. On l'envoie à la campagne.

CÉSAR. En pénitence?

PAULINE. Et moi, je reste.

CÉSAR. Mais cela ne peut durer longtemps ainsi. Vous vous marierez...

PAULINE. Eh bien! non... voilà ce qu'il y a de plus affreux! je ne me marierai pas.

CÉSAR. Ah! mon Dieu! est-ce que l'on voudrait vous forcer?

PAULINE. On veut me forcer à épouser le neveu de monsieur Mathieu... un grand

jeune homme pâle, triste, qui a toujours les yeux baissés, qui ne sait rien dire... et qui est laid... enfin comme son oncle!... mais pour l'épouser, il faut que je dise oui... et je ne le dirai jamais! Non, non, non! mille fois non!

CÉSAR. Mais votre frère ne peut approuver...

PAULINE. Il approuve tout... Et lorsqu'on a chassé de la maison ce pauvre monsieur Edmond qui m'aimait tant!

CÉSAR. Monsieur Edmond!

PAULINE. Oui, c'est un jeune homme très-gentil, très-gai surtout. Il avait toujours des choses aimables à me dire; rien que de le voir, j'oubliais tout le reste.

CÉSAR. Vous l'aimiez?

PAULINE. Chut! (*Baissant la voix.*) Je ne sais pas... mais j'étais bien heureuse!... Un jour, on me renvoya... Il voulait parler en secret à madame d'Aigueperse et à mon frère!

CÉSAR. De vous?

PAULINE. Je crois que oui... car lorsque je revins, il était parti... et depuis, je ne l'ai plus revu... Quand je veux parler de lui, on me dit de me taire; je vois bien que la maison lui est interdite, et qu'il mourra de chagrin, comme moi, si ce n'est déjà fait.

CÉSAR. Mourir! Eh! plutôt conspirons ensemble pour faire rentrer monsieur Edmond, pour forcer Colombet à faire votre bonheur!

PAULINE. Oh! je ne demande pas mieux! (*Effrayée.*) Ah!

SCÈNE X.

PAULINE, CÉSAR, COLOMBET.

COLOMBET. Enfin, je reviens...

CÉSAR. Rassurez-vous!

PAULINE. Pardon! c'est que je croyais que c'était quelqu'un... mais non...

COLOMBET. C'est moi! Grâce à Dieu! je puis te voir! c'est pour cela que j'ai vite expédié l'affaire de la fabrique.

CÉSAR. La fabrique! Tu y es donc occupé?

COLOMBET. Oui, quelquefois.

PAULINE. Puisqu'on veut le faire marquisier...

CÉSAR. Hein? toi! Ah! c'est donc...

COLOMBET. Oh! je ne le suis pas encore!

CÉSAR. Marguillier! Diable! tu es devenu ambitieux!

COLOMBET. Cela t'étonne?

CÉSAR. Non, non, cela ne m'étonne plus. Je comprends ce que ta sœur me disait tout à l'heure.

COLOMBET. Quoi! qu'est-ce qu'elle te disait... cette petite bavarde?... (*Élevant la voix.*) D'abord je n'y suis pour rien... je désavoue...

CÉSAR. Eh! mon Dieu! on ne t'écoute pas... tu cries en pure perte! Quant à moi, je te déclare...

COLOMBET. Je te déclare que je veux vivre tranquille, que je me trouve heureux!

PAULINE. Je t'en fais mon compliment!

COLOMBET. Silence!

PAULINE. Voyez, comme il est méchant!

COLOMBET. Mais de quoi peut-elle se plaindre?

PAULINE. De tout!

COLOMBET. Est-ce que je ne l'aime pas?... Est-ce que ma femme n'a pas pour elle une amitié de sœur? Est-ce que ma belle-mère ne s'occupe pas d'elle comme de sa fille?

CÉSAR. Justement! voilà ce qui ne nous convient pas! Et par exemple, nous ne voulons pas que madame d'Aigueperse nous choisisse un mari que nous saurons bien choisir nous-mêmes... n'est-ce pas?

PAULINE. Allez toujours... vous parlez très-bien!

CÉSAR. Par exemple! le neveu de monsieur Mathieu, qu'elle n'aime pas.

COLOMBET. Mais qu'elle s'explique, alors.

PAULINE. Mais on ne veut pas m'entendre.

CÉSAR. Dans ce cas, n'est-ce pas son frère qui doit la défendre? Et puisque monsieur Edmond nous aime. Hein? il nous aime?

PAULINE. Beaucoup.

CÉSAR. Puisque nous l'aimons, car nous l'aimons?

PAULINE. Certainement.

CÉSAR. Je ne vois pas pourquoi nous ne l'épouserions pas.

PAULINE. Voilà... c'est clair!

COLOMBET. Edmond... sans doute... c'est un bon jeune homme! du moins je le crois; et je ne m'opposerais pas le moins du monde à ce mariage si j'étais le maître.

CÉSAR. Tu ne l'es donc pas?

PAULINE. Il ne l'est pas!

COLOMBET. Si fait!

CÉSAR. Alors...

COLOMBET. Alors... mais enfin, que veux-tu que je fasse?

CÉSAR. Je veux que tu t'expliques positivement... que tu declares à ta belle-mère, à ta femme, que ta sœur n'aime pas le neveu de M. Mathieu.

PAULINE, *élevant la voix.* Je le déteste.

CÉSAR. Que monsieur Edmond lui plairait mieux pour son mari.

PAULINE. Beaucoup mieux! Mais il n'osera pas.

COLOMBET. Mais tais-toi donc!... D'abord je n'ai pas peur; et puisque tu veux que je parle... pour cette petite sottise... qui pourrait bien parler elle-même... c'est égal, je vous prouverai... Silence! voici ma belle-mère!..

PAULINE. Oh ! je me sauve !

Elle sort.

CÉSAR. Non, c'est ta femme... je te laisse avec elle... tu vas lui parler ; et pendant cette petite explication, je vais faire apporter mes effets pour m'installer dans l'appartement que tu me destines... Allons, sois homme, morbleu !

Il salue Ursule et sort.

SCÈNE XI.

COLOMBET, URSULE.

COLOMBET, *à part*. Au fait, ils ont raison ; puisque ma sœur n'aime pas le neveu de monsieur Mathieu, elle ne l'épousera pas.

URSULE, *à part*. Du moment que ma mère assure que la présence de monsieur César est dangereuse pour mon mari, il partira.

COLOMBET. Ma chère Ursule!...

URSULE. Mon ami!...

COLOMBET. Je suis enchanté de vous voir, car j'ai à vous parler d'une affaire importante.

URSULE. C'est comme moi... je craignais même de vous contrarier un peu.

COLOMBET. C'est comme moi.... mais quand il s'agit du bonheur...

URSULE. Vous avez raison.

COLOMBET. Et puis nous nous entendons si bien tous les deux.

URSULE. Vous êtes si raisonnable.

COLOMBET, *à part*. Je crois que je peux parler.

URSULE, *de même*. Le moment est favorable.

COLOMBET, *se préparant, à parler*. Ma chère Ursule !

URSULE, *l'interrompant*. Mon ami, n'avez-vous jamais senti combien il est important, lorsqu'on doit vivre ensemble, de se plaire, de se convenir ?

COLOMBET, *à part*. Tiens... elle y vient d'elle-même. (*Haut.*) Certainement, certainement, chère amie.

URSULE. Et il est des personnes...

COLOMBET. Très-respectables, du reste.

URSULE. Mais dont les mœurs...

COLOMBET. Le caractère...

URSULE. Les habitudes ne peuvent sympathiser avec les nôtres.

COLOMBET. C'est cela... on ne sait pas pourquoi, mais on ne peut les souffrir.

URSULE. Vous trouvez!...

COLOMBET. Sans doute, tout le monde sent cela... et c'est précisément ce que nous disions ici même, il n'y a qu'un instant, avec César.

URSULE. Plait-il ?

COLOMBET. Avec mon ami César.

URSULE. Ah ! monsieur César vous disait...

COLOMBET. Précisément ce que vous venez de me dire... c'est un esprit si juste, si droit que César...

URSULE. Ainsi il comprend lui-même...

COLOMBET. Ah ! parfaitement.

URSULE. J'en suis vraiment enchanté ; car je craignais qu'il ne vous fût désagréable de lui faire sentir que sa société ne peut nous convenir.

COLOMBET. Hein!...

URSULE. Mais dès qu'il vous disait lui-même...

COLOMBET. Qui ? César?... Mais du tout, il me parlait du neveu de monsieur Mathieu, que ma sœur n'aime pas, qu'elle ne veut pas épouser.

URSULE. Ah ! cela ne vous regarde pas, ni moi non plus.

COLOMBET. Pourtant...

URSULE. Cela regarde ma mère.

COLOMBET. Ah !

URSULE. Et quant à monsieur César, j'espère que vous lui ferez entendre...

COLOMBET. Permettez...

URSULE. Vous le ferez pour moi... si vous m'aimez...

COLOMBET. Si je t'aime, ma petite Ursule... mais il y a d'autres manières de te le prouver...

URSULE. Ferdinand!...

COLOMBET. Laisse-moi cette jolie main.

URSULE, *la retirant avec pudeur*. Ferdinand ! et aujourd'hui même vous lui direz...

COLOMBET. Impossible!... un camarade... un ami... nous sommes habitués depuis si longtemps à vivre ensemble comme deux frères... il ne m'a jamais rien refusé.

URSULE. Eh bien, il ne vous refusera pas ce que vous allez lui demander.

COLOMBET. Quoi donc ?

URSULE. De vouloir bien prendre son domicile ailleurs que chez vous, dans un hôtel garni ; il sera sûr au moins de ne déranger personne.

COLOMBET. Mais...

URSULE. Un mauvais sujet qui ne peut que vous déranger, vous perdre.

COLOMBET. Oh ! si ce n'est que cela...

URSULE. Vous dites?...

COLOMBET. Je dis que vous vous trompez... et si vous n'avez pas de meilleures raisons...

URSULE. D'ailleurs, il n'est pas convenable qu'un jeune homme si léger demeure plus longtemps dans la même maison que moi.

COLOMBET. C'est une plaisanterie.

URSULE. Surtout au moment où vous allez vous absenter.

COLOMBET. Plait-il?...

URSULE. Où vous allez partir pour la campagne.

COLOMBET. Ah! je pars pour la campagne!...

URSULE. Ma mère l'a décidé.

COLOMBET, avec joie. Vraiment elle a décidé!... Alors, c'est bien différent. Ah! je pars pour la campagne!

URSULE. Eh! mais on dirait que ça vous fait plaisir?...

COLOMBET. A moi? pas du tout... je me résigne.

URSULE. Alors vous partirez aujourd'hui, ce soir.

COLOMBET. Tant mieux.

URSULE. Comment! tant mieux?...

COLOMBET. Oui, tant mieux!... parce que, vous concevez, mon ami César comprendra plus aisément... Ah! si je n'étais parti que demain... ce ne serait pas la même chose!... (*A part.*) Parbleu!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, M^{me} D'AIGUEPERSE,
PAULINE *.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Oui, mademoiselle, disposez tout pour le reversi.

PAULINE. Tout de suite, madame. (*Bas à Colombet.*) Tu as parlé?... comment cela va-t-il?...

COLOMBET. Je pars pour la campagne.

URSULE. Venez, ma mère, venez... mon mari est enfin raisonnable... il sent bien lui-même qu'il n'est pas convenable d'établir entre nous et cet ancien ami des rapports trop fréquents.

PAULINE, à part. Ah! mon Dieu!

M^{me} D'AIGUEPERSE. A présent qu'on l'a retenu, il est un peu tard pour y penser.

COLOMBET. C'est ce que je disais... il est un peu tard.

M^{me} D'AIGUEPERSE, sévèrement. Mais il n'est jamais trop tard pour faire son devoir.

COLOMBET. C'est cela!... il n'est jamais trop tard...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Et vous avez trop de sens, mon gendre...

COLOMBET. Plait-il?

M^{me} D'AIGUEPERSE. Trop de goût...

COLOMBET. C'est juste.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Le sentiment des convenances trop exquis...

COLOMBET. Assurément.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Pour n'avoir pas compris dès le premier moment qu'un jeune homme sans principes... c'est votre ami, je le sais, aussi je le ménage...

Pauline, Colombet, M^{me} d'Aigueperse, Ursule.

COLOMBET. Vous êtes si bonne!

M^{me} D'AIGUEPERSE. Qu'un jeune homme sans principes ne pouvait rester dans la société intime de trois femmes d'une vertu sévère!...

PAULINE. Mais, au contraire... il est si bon! si!...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mademoiselle, préparez la table... Ainsi donc vous allez lui faire entendre qu'il ne peut rester ici.

URSULE. C'est convenu.

COLOMBET. Mais...

URSULE. Mon Dieu! il y a tant de raisons!... on cherche un prétexte.

PAULINE. Mon frère ne ment jamais.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Pauline!...

COLOMBET. Ce pauvre César... je n'aurai jamais le courage de lui dire... de le congédier moi-même... n'y comptez pas.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mon gendre!

PAULINE, bas. Très-bien!

URSULE. Ferdinand!... Je ne puis pourtant pas m'en charger!

COLOMBET. Ni moi!

M^{me} D'AIGUEPERSE. Eh bien, puisque vous le voulez absolument, c'est moi qui m'en chargerai.

COLOMBET. Vous, à la bonne heure! Je n'ai plus rien à dire... cela arrange tout...

PAULINE. Le voici!... (*Bas, à Colombet.*) Mais c'est indigne!... un ancien ami!...

COLOMBET, bas. Que veux-tu?... Je fais ce que je peux!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CÉSAR *.

CÉSAR, à la cantonade. Par ici! attendez... (*Entrant.*) Pardon, mesdames, c'est mon léger bagage qui me suit... (*Bas, à Pauline.*) Eh bien, monsieur Edmond est rappelé? (*Haut.*) Ah! Colombet veux-tu m'indiquer mon appartement?...

COLOMBET. Hein? ah! oui... Ton appartement... c'est que je suis occupé là... avec ma sœur à préparer le reversi...

CÉSAR. Ne te dérange pas, mon ami!... (*A Ursule.*) Je prierais madame de donner des ordres...

URSULE. Monsieur...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Pardon, monsieur... c'est moi...

CÉSAR. Qui voulez prendre cette peine, madame... je ne souffrirai pas...

M^{me} D'AIGUEPERSE. C'est moi qui aurai l'honneur de vous répondre.

COLOMBET, à part. Pauvre garçon!...

PAULINE, s'essuyant les yeux. Pauvre Edmond!...

* Pauline, Colombet, César, M^{me} d'Aigueperse, Ursule.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Monsieur, mon genre est désolé d'une petite difficulté qu'il ignorait... et qui s'oppose au désir bien naturel et que nous partagions assurément de vous offrir un appartement convenable.

CÉSAR. Oh! la moindre petite chambre.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Il n'y en a qu'une... Vous savez... à Paris, on est logé à l'étroit...

CÉSAR. Mais il ne m'en faut pas davantage... le plaisir d'être au milieu de vous... près de ce cher Colombet!...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Et voilà ce qui désolé mon genre... Cette chambre qu'il croyait libre...

URSULE. Que nous croyions libre...

CÉSAR. Elle ne l'est pas!...

M^{me} D'AIGUEPERSE. N'est-ce pas, mon genre?...

COLOMBET. Plait-il, belle maman? Ah! mon Dieu, oui... mon cher César... je croyais... et il paraît...

Il retourne à la table et s'occupe à ranger.

PAULINE, à part. Comme ils mentent tous!

CÉSAR. Ah! mais alors, je ne vois pas ce que je puis faire...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Ce que vous pouvez faire?... (A part.) Il paraît qu'il ne comprend rien, ce monsieur...

CÉSAR. Si vous n'aviez qu'une chambre à m'offrir...

URSULE. Qui n'est pas libre...

CÉSAR. Je n'ai plus qu'à retourner à mon hôtel...

M^{me} D'AIGUEPERSE. C'est ce que je pensais... avec un regret bien vif.

CÉSAR. Madame! c'est trop de bonté! (A part.) Je voulais faire rentrer l'autre... l'aimoureux... et c'est moi qu'elle met à la porte. (Haut.) Au fait, je ne vois pas d'autre parti à prendre... et si c'est l'avis du maître de la maison... de mon ami Colombet... car c'est lui qui est le maître de la maison!...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Sans doute!... Je ne me mêle point des affaires de mes enfants... de mon genre, surtout... Il n'y a ici qu'une volonté, c'est la sienne, et c'est sa volonté que je vous transmets. N'est-ce pas, mon genre?

COLOMBET. Oui, oui, belle maman!...

Puis, mon ami, nous nous verrons... Tu viendras... souvent!...

URSULE. Au retour de mon mari...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Qui s'absente de Paris... aujourd'hui même... dans un quart d'heure... et en son absence...

CÉSAR. Ces dames ne reçoivent personne!

M^{me} D'AIGUEPERSE. Vous comprenez!

CÉSAR. Parfaitement!

M^{me} D'AIGUEPERSE, à part. C'est bien heureux!

URSULE. Ah! monsieur Mathieu!...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MATHIEU.

MATHIEU, entrant vivement. Mes amis!... mes excellents amis!... une bonne nouvelle que je vous apporte!... Mais, pardon... j'ai tant couru que je suis tout essoufflé.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mon genre... un fauteuil... ma fille, un verre d'eau sucrée!... (Ursule court à gauche) avec de la fleur d'orange!... Allez donc, Pauline. (Pauline court à la cheminée, Colombet apporte un fauteuil sur lequel M^{me} d'Aigueperse fait assseoir Mathieu, en continuant.) Ce bon ami! Il est capable d'en gagner une fluxion de poitrine.

CÉSAR, à part. Le pauvre homme!

MATHIEU, buvant le verre d'eau sucrée. Merci... ce n'est rien!... me voilà mieux! C'est la joie, le saisissement; mon cher Colombet, réjouissez-vous... nous l'avons emporté!...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Il serait vrai!...

URSULE. Quel bonheur!...

CÉSAR, bas. C'est une victoire!

MATHIEU. Marguillier!...

URSULE et M^{me} D'AIGUEPERSE. Marguillier!...

MATHIEU. Il a été élu d'emblée!...

COLOMBET. Ah! j'en suis bien aise!...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mon genre, embrassez-moi!... (L'embrassant.) Marguillier!...

MATHIEU. Mon jeune ami, permettez!... Marguillier!

Il l'embrasse.

URSULE, l'embrassant. Mon ami!...

PAULINE, se détournant. Oh! moi, cela m'est égal!...

CÉSAR. Mon cher Colombet! mesdames! je suis ravi, enchanté du grand bonheur qui vous arrive... et je me retire... profondément ému de votre triomphe... et de la manière cordiale dont vous traitez l'amitié... de M. Mathieu!...

Il les salue, elles lui font la révérence.

PAULINE, bas, à César. Mon Dieu! si vous vous en allez, qui est-ce qui nous protégera?

M^{me} D'AIGUEPERSE. Et maintenant, au reversi, mon genre!

Ils se placent à la table de reversi.

COLOMBET. Au revoir, mon ami!... (Bas.) Ce soir, de trois à quatre, au Palais-Royal... devant la Rotonde!... (Mouvement de César.) Chut!...

URSULE. Colombet!

COLOMBET. Me voici, belle maman!...

Il vient prendre sa place, et César s'arrête pour jeter un dernier regard sur ce tableau.

ACTE DEUXIÈME.

Un riche appartement préparé pour une fête; porte au fond et deux portes latérales; porte à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} DE NOHAN, JUSTINE.

Au lever du rideau Justine range des fleurs.

JUSTINE. Voilà une fête qui fleurit notre salon; il y a tant de beaux messieurs qui cherchent à plaire à madame... c'est tout simple... une veuve si aimable!.. si riche!.. et d'une sagesse!...

M^{me} de Nohan entre par la gauche et la regarde en riant.

M^{me} DE NOHAN. Mon Dieu! Justine, que faites-vous là?.. Vous êtes entourée de fleurs comme une bouquetière.

JUSTINE. N'est-ce pas, madame? Ce sont tous les bouquets qui sont arrivés aujourd'hui pour votre fête... Je vais les faire ranger par ordre dans la jardinière du salon, de manière que chacun, ce soir au bal, puisse reconnaître le sien... Cela ne prouve rien, mais cela flatte toujours.

M^{me} DE NOHAN. Et c'est un moyen de contenter tout le monde à peu de frais... Ce sera ma réponse à tous ces ennuyeux billets qu'il m'a fallu lire.

JUSTINE. Je suis de l'avis de madame... je ne tiens pas à l'écriture... je n'y ai jamais tenu... pour des raisons particulières.

M^{me} DE NOHAN, à part. Mais rien de lui... rien!.. (Haut.) Dites-moi, Justine, avez-vous envoyé ce matin à l'hôtel des Princes?..

JUSTINE. Oui, madame; mais monsieur Ferdinand...

M^{me} DE NOHAN. On lui a remis ma lettre?

JUSTINE. On ne l'a pas trouvée, madame... on ne le trouve jamais... Il paraît qu'il s'absente souvent... Il habite la campagne, et monsieur Edmond, son ami, vous le disait hier, il n'a qu'un pied à terre à l'hôtel des Princes...

M^{me} DE NOHAN. Cependant il est à Paris, j'en suis sûre... Et lui, toujours si empressé, si aimable... je ne l'ai pas encore vu...

JUSTINE. Oh! il n'est pas toujours là, comme ces gens ennuyeux par leur exactitude... Il se fait désirer... c'est plus adroit... mais il viendra, madame... La fête n'irait pas sans lui... n'est-ce pas lui qui met tout le monde en train? Il est si gai! si bon enfant!

M^{me} DE NOHAN. Vous trouvez?... Au fait, il pourrait être... mieux... avoir plus de grâce, plus d'élégance... mais non plus de franchise et d'abandon! (A part.) Ah! il ne m'aurait pas trompée, lui!

JUSTINE. Et puis, qui est-ce qui donnerait

des ordres pour le dîner?... Car il dirige tout avec un empressement! on dirait...

M^{me} DE NOHAN. Plait-il?

JUSTINE. Je veux dire que nous lui obéissons... pour faire plaisir à madame... et c'est tout simple... D'ailleurs, madame est veuve, madame est libre... et s'il convenait à madame de faire un bon mariage, je serais la première à l'en féliciter...

M^{me} DE NOHAN. Vous êtes trop bonne! je vous remercie!

JUSTINE. Dam! un mariage... c'est le moyen de faire un heureux! Et c'est si doux de faire des heureux!

M^{me} DE NOHAN. Oui, c'est le moyen de faire des jaloux... et je ne les aime pas!.. (A part.) Cette folle... elle a raison peut-être... ce serait le moyen de me venger d'un ingrat?

SCÈNE II.

LES MÊMES, COLOMBET*.

COLOMBET, en dehors. Ce n'est pas ça... je te dis que ce n'est pas ça...

JUSTINE. Le voici!..

M^{me} DE NOHAN. Monsieur Ferdinand!

COLOMBET, paraissant à la porte du fond. Il faut déboucher le champagne, afin que la glace le saisisse.

M^{me} DE NOHAN, riant. Ha! ha! ha!

COLOMBET, riant de même. Ha! ha! ha! Belle dame! je ne me savais pas si près de vous... je donnais des conseils à cet imbécile de Joseph pour glacer le vin de champagne à point... c'est que vous ne savez pas toute l'importance...

M^{me} DE NOHAN. Et voilà ce qui vous occupe en arrivant!..

COLOMBET. Oh! cela ne m'empêche pas de remarquer que vous êtes plus jolie encore que de coutume... c'est une difficulté vaincue... Je n'ai pas oublié que vous m'avez promis de donner la préférence à mon bouquet, le jour de votre fête... (Il lui présente le bouquet qu'il tient.) Il arrive un peu tard... Pardon... c'est que... il s'est égaré en route.

M^{me} DE NOHAN, lui tendant la main. Merci de me l'apporter vous-même!

Elle remet le bouquet à Justine.

COLOMBET. Bonjour, petite!... Surtout ne confonds pas mon bouquet avec les autres! Ah! une promesse encore!.. Vous me devez la première contredanse, la première valse... Oh! je me sens en verve ce soir... Il y a si

* Justine, M^{me} de Nohan, Colombet.

longtemps que je m'ennuie... de ne pas vous voir ! Et je veux que votre bal soit d'une gaieté à faire mourir d'envie toutes les dames qui n'osent vous imiter.

M^{me} DE NOHAN. Et moi aussi... jamais je ne me sentis plus heureuse et plus gaie !

JUSTINE*. Ah ! madame, cela me rappelle que notre voisine du second a envoyé ce matin...

M^{me} DE NOHAN, *riant*. Pour savoir de mes nouvelles ?

JUSTINE. Oh ! non... Pour prier madame de ne pas danser jusqu'au jour... parce que cela l'empêche de dormir...

COLOMBET. Vraiment !... Eh bien ! il n'y a qu'à lui envoyer... un billet d'invitation.

JUSTINE. Miséricorde !

COLOMBET. Sans doute ! si elle ne peut dormir, elle dansera... je lui conseille de se plaindre.

M^{me} DE NOHAN. Y pensez-vous !.. une vieille dame de soixante-six ans !.. Et dévotel..

COLOMBET. Dévotel ! En ce cas n'en parlons plus... nous nous entendrions mal ensemble ! Va, mon enfant, et si Georges n'est pas parti, dis-lui que ma commission est pressée !

JUSTINE. Oui, monsieur... tout de suite!..

SCÈNE III.

COLOMBET, M^{me} DE NOHAN.

M^{me} DE NOHAN. Quelle commission ?..

COLOMBET. Ah ! pardon... c'est un de mes amis... de mes bons amis, à qui j'avais donné rendez-vous au Palais-Royal... devant la rotonde... Il n'y était pas... Et, dans mon impatience de vous revoir... ma foi ! je n'ai pas attendu... Me permettez-vous de vous le présenter ?

M^{me} DE NOHAN. Certainement... amené par vous... il ne peut être que le bien venu...

COLOMBET. Ah ! trop de bonté... c'est un homme d'esprit... aimable... un peu sentimental... Mais j'y pense... n'est-ce pas une maladresse de ma part ?..

M^{me} DE NOHAN. Comment ?..

COLOMBET. N'est-ce pas un rival de plus que je me donne ?

M^{me} DE NOHAN. Eh ! monsieur, quand on est jaloux, est-on si longtemps sans revoir ceux qu'on aime ? Vous vous faites désirer...

COLOMBET. Vrai ? Le reproche est aimable ! C'est que je suis si occupé !..

M^{me} DE NOHAN. Sans doute, car voilà plusieurs fois que j'envoie à l'hôtel des Princes !.. Vous n'y êtes jamais... quand on vous demande...

* M^{me} de Nohan, Colombet, Justine.

COLOMBET, *gaiement*. C'est qu'on ne me demande jamais quand j'y suis.

M^{me} DE NOHAN. Vous serez demain chez madame Lépinet ?..

COLOMBET. Elle donne un bal ? J'y serai... certainement !..

M^{me} DE NOHAN. A la bonne heure ! C'est que si je sors... si je vais dans ces lieux où l'on est convenu de se rencontrer toujours... au bois, à l'Opéra... je ne vous vois nulle part.

COLOMBET. C'est ce que je me dis... voilà qui est singulier... nous ne nous rencontrons nulle part !

M^{me} DE NOHAN. Si fait pourtant... l'autre jour... à Saint-Sulpice !

COLOMBET. Plait-il ? à Saint... Ce n'était pas moi !..

M^{me} DE NOHAN. Je vous ai parfaitement reconnu !..

COLOMBET. A Saint-Sulpice !.. quel jour ?.. Je ne me souviens pas.

M^{me} DE NOHAN. A ce sermon... pour une œuvre de charité... à laquelle je m'intéresse.

COLOMBET. Ah ! comment ! vous, madame, vous allez...

M^{me} DE NOHAN. Certainement... et j'étais bien aise de vous apercevoir dans la foule, quoique vous n'y fussiez pas pour moi.

COLOMBET. Non... c'est vrai !.. je suis franc... je passais par hasard.

M^{me} DE NOHAN. Mais pas du tout... car vous êtes sorti dans un groupe de fidèles... vous donniez le bras...

COLOMBET. Vous vous trompez...

M^{me} DE NOHAN. Si fait, vous donniez le bras à une vieille dame...

COLOMBET. Ah ! oui... une vieille dame... ah ! c'est possible... je me rappelle... Je passais... comme j'avais l'honneur de vous le dire, et j'ai été pris au passage... Ha ! ha ! ha ! Vous m'avez vu ?.. Je devais avoir l'air...

M^{me} DE NOHAN. Très-recueilli !..

COLOMBET. C'est ce que je voulais dire...

M^{me} DE NOHAN. Et cela m'a fait plaisir !.. Oui, monsieur... vous qui êtes toujours si gai, si fou... de ce jour-là, il m'a semblé que vous méritiez plus de confiance... et de ce jour-là aussi, j'étais disposée à vous croire plus volontiers quand vous me parliez de votre amour !..

COLOMBET, *à part*. C'est bon à savoir... (*Haut*) Quoi !.. vous doutiez ?

M^{me} DE NOHAN. Eh ! mais un peu... car enfin... jusqu'alors... je pouvais croire que vous regardiez mon salon comme un rendez-vous de plaisir... où il était de rigueur de me tenir un langage banal... de galanterie...

COLOMBET. Ah ! madame... pouviez-vous me confondre avec des étourdis qui profanent ce nom d'amour sans le comprendre ?

M^{me} DE NOHAN. Oui. je m'en accuse...

mais alors je vous rendis justice, et je parlai de vous avec tant de confiance, que cela même a donné à cette folle de Justine une idée...

COLOMBET. Quelle idée?

M^{me} DE NOHAN. Je vous dirai cela plus tard... un autre jour...

COLOMBET. Si l'idée est heureuse... un jour de bal !..

M^{me} DE NOHAN. Non... c'est trop sérieux. Tenez... un jour que je retournerai à Saint-Sulpice et que je vous prierai de me donner le bras...

COLOMBET. A vous! ah! non pas!

M^{me} DE NOHAN. Comment!

COLOMBET, *riant*. C'est-à-dire! ha! ha! ha! il paraît que...

M^{me} DE NOHAN, *prenant une lettre à sa ceinture*. Oui, monsieur, cela repose du monde, cela console... D'ailleurs, on m'associe à une bonne œuvre, et j'en suis toute fière... voyez!

COLOMBET. Quoi donc?... cette lettre? Eh! mais... (*A part.*) Mon écriture!...

M^{me} DE NOHAN. Une quête... une circulaire...

COLOMBET. *A part*. C'est la nôtre!

M^{me} DE NOHAN. Eh bien! vous trouvez cette lettre?...

COLOMBET. Très-bien écrite. Ha! ha! ha! M^{me} DE NOHAN. Qu'avez-vous?

COLOMBET. Rien... rien!... c'est qu'il me semble piquant que... et puis... Dam... je m'attendais si peu à trouver chez vous!... Et vous donnerez?...

M^{me} DE NOHAN. Sans doute!... faire du bien, on dit que cela porte bonheur!... Et comme je ne suis pas assez riche pour être aussi heureuse que je le voudrais, je veux que mes amis mettent à cette quête... vous y mettez?

COLOMBET. Moi? certainement. (*A part.*) J'y mettrai deux fois.

M^{me} DE NOHAN. Et qui sait? au milieu de nos fêtes, de nos bals, de nos folies, cela vous donnera peut-être aussi quelque idée sérieuse, comme à cette folle de Justine.

COLOMBET. Mais encore!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE. Madame, on entre dans le salon. Plusieurs dames viennent d'arriver; et monsieur Edmond...

COLOMBET. Ah! le petit Edmond est déjà ici?

JUSTINE. Joseph fait demander à monsieur combien il faut frapper de bouteilles de champagne.

COLOMBET. Dans un instant.

M^{me} DE NOHAN. A bientôt... je vous laisse.

Elle sort.

SCÈNE V.

COLOMBET, JUSTINE, LAPIERRE, puis CÉSAR.

COLOMBET, *à part*. Qu'est-ce que cela signifie? (*Haut.*) Ah! petite, écoute-moi un peu.

JUSTINE. Monsieur, je n'ai pas le temps de rire.

COLOMBET. Reste... Il paraît que tu as des idées?

JUSTINE. Dam! monsieur... souvent.

COLOMBET. Et tu en as donné une à ta maîtresse?

JUSTINE. C'est possible: je donne quelquefois aux riches.

COLOMBET. Et cette idée, quelle est-elle? voyons...

JUSTINE. Dam! je ne sais pas trop... à moins que ce ne soit ce que je lui disais, là, tout à l'heure, quand vous êtes arrivé.

COLOMBET. Quoi donc?

JUSTINE. Eh bien! que madame et vous... vous et madame vous vous conveniez si bien, que vous pourriez vous marier.

COLOMBET. Hein? et ma femme?... oh!

JUSTINE. Vous dites?

COLOMBET. Quoi?

JUSTINE. Vous avez dit ma femme.

COLOMBET. Eh bien, oui, je dis madame de Nohan, ta maîtresse, serait ma femme?

JUSTINE. Voilà... c'est mon idée.

COLOMBET. Elle est jolie ton idée, je t'en fais mon compliment.

JUSTINE. Comment? est-ce qu'elle ne vous convient pas?

COLOMBET. Si, et pour ta peine, tiens...

Il l'embrasse au moment où César paraît au fond.

JUSTINE. Dam! monsieur... c'est aussi ma fête!

Joseph entre pour annoncer.

COLOMBET. Que le diable t'emporte! (*Sans voir César.*) Joseph, mon garçon, dix bouteilles de champagne... et du meilleur... bien frappé surtout. (*Apercevant César.*) Eh! César... mon cher César! mais arrive donc! je t'attends. (*A Joseph et à Justine.*) Allez, mes enfants, allez... vous avez chacun votre affaire. Ah! Justine, dis à Georges de mettre un couvert de plus, et le nom de monsieur Poligny à la droite de la maîtresse de la maison!... (*A César.*) Une femme charmante, tu verras; moi, je suis à sa gauche, côté du cœur... (*Aux domestiques.*) Allez.

Il s'en vont.

SCÈNE VI.

CÉSAR, COLOMBET.

CÉSAR. Mais, en vérité, je te regarde, je t'admire... ie ne te reconnais plus.

COLOMBET. Ah ! c'est qu'ici, tu vois... pas de contrainte... pas de mines renfrognées... de la gaieté et du plaisir à discrétion... Frappez le champagne... passez le punch... commencez la valse... et vive la liberté !

CÉSAR, *riant*. Ha ! ha ! ha !... mais explique-moi !...

COLOMBET. Rien... tu es ici pour t'amuser, amuse toi ! cela te distraira de tes chagrins d'amour... ici on n'a jamais de regrets, on n'a que des espérances !...

CÉSAR. On est bien heureux ! mais tu me diras au moins où je suis.

COLOMBET. Chez la femme la plus aimable, la plus séduisante, la plus... ce qui ne l'empêche pas d'être d'une sévérité... fort désagréable, (*riant*) avec l'idée de Justine... Ha ! ha ! ha ! elle est charmante !

CÉSAR. Mais je suis pour elle un inconnu.

COLOMBET. Je te connais, moi ; je vais te présenter, cela suffit.

CÉSAR. Comment ! mais tu es donc ici ?...

COLOMBET. Ici ? mais pas mal, pas mal !... presque comme chez moi, c'est-à-dire comme je devrais être chez moi !

CÉSAR. Ah ça, et ta femme ?

COLOMBET. Chut !... ici je n'en ai pas ; je suis libre, je suis garçon... je respire à mon aise !... Oh ! cela t'étonne : si grave ce matin, et maintenant si léger... c'est qu'il y a deux hommes en moi, l'un esclave, triste et maussade... c'est le mari... c'est ce que tu m'as vu tantôt ; l'autre, libre, sans souci, sans femme, sans belle-mère surtout... et le voilà.

CÉSAR. Ah ! mon Dieu ! mais tu paraissais heureux là-bas.

COLOMBET. Oui, heureux, heureux !... l'homme le plus ennuyé, le plus enchaîné, le plus infortuné... que tu aies vu dans tes voyages... sur terre et sur mer ! c'est que, mon pauvre César, tu ne peux savoir tout ce que j'ai souffert depuis ce jour qui fut, comme on sait, le plus beau jour de ma vie !

CÉSAR. Depuis ton mariage !

COLOMBET. Et voilà ce que je ne pouvais te dire chez moi, où tous mes pas sont épiés, où toutes mes paroles sont entendues !

CÉSAR. Eh quoi ! ta femme ?...

COLOMBET. Ma femme !... oh ! ce n'est pas elle : si elle était seule, je finirais par lui faire entendre raison. Mais sa mère, sa mère... tu sais, la vieille qui t'a prié poliment de...

CÉSAR. Oui... j'ai cela sur le cœur.

COLOMBET. Ha ! ha ! ha ! pauvre ami ! je te vois encore sortir tout penaud... la drôle de figure ! (*Changeant de ton.*) C'est un enfer, vois-tu !

CÉSAR. Mais aussi, quand on a le malheur d'épouser une famille, on ne saurait prendre trop de précautions. Une belle-mère ! ce n'est

pas trop de la moitié de Paris, les boulevards ou les quais, pour la tenir à distance...

COLOMBET. Oh ! si c'était à recommencer !... mais on est si faible, si imprévoyant, sous la lune de miel... on ne voit que le présent, et le présent est si beau !... tout paraît bien, tout plaît de la personne qu'on aime... Et puis ma femme était si jeune, j'étais enchanté d'avoir auprès d'elle un guide, un Mentor ! j'encourageais moi-même cette dévotion qui était une garantie de plus. Je l'accompagnais volontiers aux offices pour ne pas la quitter. J'ordonnais gaiement que l'on servît maigre trois fois par semaine... j'avais d'ailleurs des principes raisonnables qui s'arrangeaient de tout cela ; et je me mettais moi-même, sans m'en apercevoir, sous le joug de la belle maman, qui bientôt régna en tyran sur notre jeune ménage. Quand plus tard je voulus prendre d'autres habitudes... pas moyen ; il me fallut essuyer des sermons en quatre points, si longs, si ennuyeux, que, ma foi... j'aimai encore mieux rester au régime ; je voulais par moment faire des observations, sortir, m'amuser, secouer le joug enfin ; mais alors c'étaient des pleurs, des cris, des scènes... ce que je déteste le plus au monde ; tu sais, je n'aime pas les discussions : quand il faut se battre, je déserte. Aussi, pour avoir la paix, j'ai pris un parti désespéré : c'est d'être toujours de l'avis de ma belle-mère ; je lui appartiens ; elle me fait aller à droite, à gauche, comme un soldat ; je mange à ses heures ; je vais où elle veut ; ses opinions sont les miennes ; son journal est le mien... c'est ennuyeux, c'est bête, tout ce que tu voudras... mais au moins, je vis tranquille, je jouis de sa confiance, que je justifie, comme tu vois... et j'ai du moins le plaisir de pouvoir l'envoyer, bien bas, à tous les diables... c'est un soulagement !

CÉSAR. Ceci est grave. Nous voyons, n'y avait-il pas moyen, puisque ta femme est plus traitable, dis-tu, de balancer, par ton influence de mari, l'influence de ta belle-mère, de vous entendre, pour vous révolter ensemble ?

COLOMBET. Miséricorde ! ma femme !... mais tu l'as bien vu, c'est encore pis ! Elle est de bonne foi, elle... au delà du cercle où sa mère l'a renfermée, il n'y a plus pour elle qu'un abîme, un chaos... Elle vit les yeux baissés ; tout ce qui sort de ses habitudes la fait trembler ; la distraction la plus innocente que je lui offre la fait rougir comme un péché, un gros péché... Et si je te disais jusqu'où vont ses scrupules... tu ne me croirais pas... Elle a sa chambre à elle, où je n'entre pas toujours sans sa permission, c'est-à-dire sans la permission de la belle maman ; car c'est elle qui dirige, ou plutôt c'est monsieur Mathieu

bureaucrate, envieux, insinuant, cafard, mé-lant à froid ses passions et ses intérêts... et nous apportant ici le despotisme dont il se plaint ailleurs... c'est un contre-coup, il gouverne ces dames; moi, je ne viens que le quatrième; je suis le maître de la maison, mais un maître constitutionnel... je règne peu, et je ne gouverne pas du tout.

CÉSAR. Mais c'est intolérable!

COLOMBET. C'est révoltant!

CÉSAR. C'est à n'y pas tenir!

COLOMBET. Aussi, je n'y ai pas tenu. Ces principes que je respectais, on me les avait rendus odieux... et un beau jour je m'échappai sans rien dire... on me croyait au sermon! C'est un de mes cousins, Bacot, notre camarade, qui m'amena dans cette maison, où une femme charmante appelle tous les plaisirs avec autant de vivacité qu'on en met chez moi à les fuir. Il me présenta gaiement comme un aimable provincial, riche célibataire... logé hôtel des Princes... où en effet j'ai loué un petit appartement pour me transformer en jeune élégant. Dès qu'on me laisse sortir seul, pour une conférence, un sermon, une retraite, ou que je me fais envoyer à notre campagne sous un prétexte quelconque, alors...

CÉSAR. Alors, c'est donc pour cela que tu m'as sacrifié ce matin?

COLOMBET. Je sacrifierais tout pour leur échapper... Alors, ma foi, je laisse à la maison les idées tristes et sévères; et je viens trouver ici la gaieté, la joie et les plaisirs... ce jour-là, vois-tu, c'est mon jour de congé, c'est mon dimanche, et je tâche qu'il y en ait plusieurs dans la semaine... J'en ai encore un demain... un bal chez une femme charmante... une autre... Cela fait deux dimanches, deux jours passés à la campagne.

CÉSAR. Tu es fou!

COLOMBET. Oh! c'est un bonheur que tu ne comprends pas, une jouissance qui t'est inconnue, un sens qui te manque... J'ai été comme cela autrefois... avant mon mariage. Je croyais connaître la liberté, la gaieté... eh bien, non... je me trompais.... Pour bien comprendre la liberté, il faut sortir de prison! Pour comprendre la gaieté, pour sentir le bonheur, il faut avoir passé toute la semaine entre ma femme et ma belle-mère, avec le respectable monsieur Mathieu pour vis-à-vis, et le reversi pour toute distraction. Essayes-en et tu verras...

CÉSAR. Bien obligé! Ainsi tu n'as qu'un courage négatif, qui ne t'empêche pas d'être mené, là-bas, comme un imbécile?

COLOMBET. C'est vrai.

CÉSAR. Comme un niais qui n'ose pas dire un mot pour des amis... car tu as laissé fermer ta porte à tous ceux qui t'aimaient, à tes camarades, ils me l'ont dit, à leurs familles.

COLOMBET. Que veux-tu! je n'aime pas les tempêtes...

CÉSAR. Et ta sœur, cette pauvre jeune fille si bonne, si gentille, qui s'accommoderait si bien d'une vie plus gaie...

COLOMBET. Je ne dis pas le contraire.

CÉSAR. Quand tu pourrais, d'un seul mot, la rendre si heureuse!

COLOMBET. Ah! bien oui, un mot! j'en dirais cent que cela ne l'avancerait pas davantage... Au lieu qu'ici, je commande, je parle, je ris à volonté; tout ce que je dis est charmant, tout ce que je fais est bien... Tu dînes... je t'invite... Tu verras quel dîner exquis! quels vins délicieux! Et ce soir au bal! tu t'y amuseras, morbleu! nous danserons, nous valserons... Ah! la valse! juge donc! moi, à qui il n'est pas permis de prendre la main, de presser la taille d'Ursule, je valse, mon ami! je valse! oh! c'est à en perdre la tête...

CÉSAR. Ha! ha! ha! ha! tu me fais rire malgré moi...

SCÈNE VII.

CÉSAR, COLOMBET, EDMOND.

EDMOND. Ferdinand! Ferdinand! ah! vous êtes avec quelqu'un!

COLOMBET. Oui... un de mes amis.

CÉSAR. Ferdinand! Il paraît qu'ici tu n'es plus Colombet?

COLOMBET. Non... Ferdinand... c'est plus gentil, c'est plus délicat... et cela ne peut pas me compromettre...

EDMOND. J'apprends à l'instant que vous êtes arrivé, et il y a si longtemps que je ne vous ai vu! Comment se porte votre sœur Pauline?... ne m'a-t-elle pas oublié? ne vous a-t-elle rien dit pour moi? parlez donc!

COLOMBET. Mais vous parlez toujours.

CÉSAR. Pardon! ou je me trompe fort, ou c'est là monsieur Edmond.

COLOMBET. Lui-même.

EDMOND. Monsieur, d'où savez-vous? qui vous a dit mon nom?

CÉSAR. C'est mademoiselle Pauline... Oh! ne craignez rien! je ne suis pas un rival, un amant, mais un ami... J'ai reçu sa confidence; elle vous aime toujours... Et moi, j'ai juré que vous seriez son mari...

EDMOND. Monsieur... Oh! si vous saviez comme vous me rendez heureux... Je ne vous connais pas... mais vous m'avez l'air d'un bien honnête homme!

COLOMBET. Un amant malheureux, morbleu! entre vous il y a sympathie...

EDMOND. Malheureux comme moi?

CÉSAR. Non... oh! non... car on vous

aime!... Mais je ne m'attendais pas à vous trouver dans cette maison, avec ce mauvais sujet...

EDMOND. Monsieur Colombet a bien voulu me présenter, et j'ai accepté avec joie, pour le rencontrer quelquefois... puisqu'on m'a chassé de chez lui... pour causer en secret de Pauline, que j'aime tant!... Je sais qu'il lui parle de moi, qu'il me défend près de ces dames avec courage.

CÉSAR, *riant*. Plaît-il? Il vous a dit?...

COLOMBET *. Bien! bien! nous causerons de cela plus tard... Ah ça! ne va pas me trahir; je compte sur ta discrétion comme sur la sienne.

CÉSAR. Sois tranquille! je suis muet; mais je me réserve de te gronder plus tard. Tromper ta pauvre petite femme, à qui je m'intéresse maintenant comme à ta sœur, comme à toi, comme à vous, mon jeune ami... c'est mal!

EDMOND. C'est ce que je lui dis toujours.

COLOMBET. Ah bah! laissez donc aujourd'hui le péché, demain la pénitence... Attention! la maîtresse de céans... Je te présente. Tu vas voir comme on reçoit mes amis...

SCÈNE VIII.

CÉSAR, COLOMBET, M^{me} DE NOHAN,
EDMOND.

CÉSAR, *à part*. Allons, voilà un ménage désuni, perdu!... Mais, morbleu! nous verrous!...

M^{me} DE NOHAN. Eh! mon Dieu! messieurs, que faites-vous donc ici?

CÉSAR. Cette voix! ciel!...

M^{me} DE NOHAN. On a besoin de vous, monsieur Ferdinand, rien ne marche.

COLOMBET. Oh! d'abord, madame, permettez-moi de vous présenter l'ami que je vous annonçais tout à l'heure.

M^{me} DE NOHAN. Vous savez que vos amis...

(*A part.*) Monsieur César!...

CÉSAR, *saluant*. Madame!...

COLOMBET. Un charmant garçon, qui a des chagrins de cœur, et ses chagrins, il vient les oublier dans votre salon...

CÉSAR. Où l'on oublie vite le passé, je crois...

M^{me} DE NOHAN. Eh! mon Dieu! n'est-ce pas ce qu'on a de mieux à faire?

COLOMBET. Ah! oui... comme de s'étourdir sur le présent... quand il est triste, et... (*Se reprenant vivement.*) Mais pardon, belle dame, votre service me réclame, et pour vous je ne me ferai jamais attendre*. (*Bas, à César.*) N'est-ce pas, mon ami, qu'elle est charmante?...

* César, Colombet, Edmond.

** Edmond, César, Colombet, M^{me} de Nohan.

CÉSAR. Oui, oui... parbleu!...

COLOMBET. Le cœur malade, percé d'ouïtre en ouïtre par une coquette.

M^{me} DE NOHAN. Monsieur est homme sans doute à se faire une philosophie?...

COLOMBET. Oui... ici, mon cher, nous sommes tous des philosophes.

Il sort.

EDMOND, *bas, à César*. Excepté moi, qui n'espère plus qu'en vous...

Il suit Colombet.

SCÈNE IX.

CÉSAR, M^{me} DE NOHAN.

CÉSAR. De la philosophie, madame!... il est heureux d'en avoir, car près de vous, et plus que jamais, je le vois, cela peut être nécessaire...

M^{me} DE NOHAN. Monsieur... j'étais sûre que vous commenceriez par une querelle... pour reprendre la conversation où vous l'aviez laissée!

CÉSAR. Pardon, madame... croyez bien que si j'eusse pensé qu'on m'aurait chez vous, dans votre maison...

M^{me} DE NOHAN. Je vous crois... Et sans doute vous n'avez pas voulu, comme autrefois, épier ma conduite, me poursuivre de vos soupçons...

CÉSAR. Oh! madame, je n'ai plus le droit d'être jaloux!

M^{me} DE NOHAN. Ce droit-là, monsieur, l'avez-vous jamais eu? On n'est jaloux que de ceux qu'on aime.

CÉSAR. Et je ne vous ai jamais aimée!... non, madame! je m'abusais... Pauvre fou!... Je n'avais qu'un plaisir, c'était de vous voir; qu'une ambition, c'était de vous plaire; heureux d'un mot, d'un regard; tremblant de vous perdre... Je vous offrais mon cœur, mon nom, ma vie tout entière... Qu'est cela, je vous prie? Ah! mon ami Ferdinand, à la bonne heure... voilà un amour bien vrai, un dévouement bien sûr; il ne vous trompe pas, lui...

M^{me} DE NOHAN. Non, certes, monsieur... c'est un honnête jeune homme qui me respecte trop pour me fatiguer de sa jalousie comme...

CÉSAR. Comme moi... achevez... J'avais tort, sans doute. Mais vous avez donc oublié qu'après m'avoir juré un amour que je devais croire sincère, vous vous faisiez un plaisir de m'affliger sans cesse, de tourmenter ce cœur qui ne battait plus que pour vous! Et lorsque je souffrais, lorsque j'étais malheureux, un sourire moqueur venait m'écraser encore du triomphe de mes rivaux!

M^{me} DE NOHAN. Vos rivaux! mais vous n'en aviez pas... et ces querelles qui me

compromettaient sans cesse... ce duel, qui fut un scandale pour moi... jusqu'à votre départ précipité, quand notre mariage était annoncé à mes amis, aux vôtres... convenez-en, monsieur, tout cela ressemblait à de la haine plutôt qu'à de l'amour...

CÉSAR. Je sentais que ma présence était pour vous un supplice...

M^{me} DE NOHAN. Qui vous l'avait dit, monsieur ?

CÉSAR. Que nous ne serions jamais heureux.

M^{me} DE NOHAN. Permis à vous de le croire.

CÉSAR. Et je partis pour vous oublier ; je ne croyais pas que ce fût aussi difficile.

M^{me} DE NOHAN. Monsieur !

CÉSAR. Mais j'y parviendrai... Et déjà, cette rencontre que je n'ai pas cherchée... l'aspect de votre bonheur...

M^{me} DE NOHAN. Oui, si le bruit et les fêtes peuvent le donner... je suis heureuse ; j'ai retrouvé à Paris un monde que j'aime... des amis qui me sont fidèles. J'ai cherché à m'étourdir sur des chagrins, sur des peines qui vous rappelaient sans cesse à ma pensée.

CÉSAR. Madame...

M^{me} DE NOHAN. J'ai réussi, peut-être au delà de mes vœux... Je puis être blâmée par qui ne sait pas me comprendre... mais que m'importe, s'il me comprend, lui...

CÉSAR, *souriant*. Ferdinand, mon ami...

M^{me} DE NOHAN. Oui, monsieur, votre ami... et je vois bien que l'amitié vit de contrastes... Avec lui, point de soupçons, point de querelles ; il ne s'effraye point des hommages dont je suis entourée ; il croit à mon amour ; il est de toutes mes fêtes, de tous mes plaisirs qu'il aime à partager.

CÉSAR. Ah ! c'est un homme parfait !

M^{me} DE NOHAN. Je ne dis pas cela... mon Dieu ! Des hommes parfaits, il n'y en a pas.

CÉSAR. C'est un avantage que vous ayez sur nous, mesdames.

M^{me} DE NOHAN. Mais il a ce qui me plaît le plus, l'art de ne jamais me contredire. Il est complaisant, aimable, et d'une confiance ! Enfin, il possède toutes les qualités que je désire, et que vous n'aviez pas... Vous voyez bien, monsieur, que c'est le mari qu'il me faut.

CÉSAR, *retenant un éclat de rire*. Le mari ! Il sera votre mari ?

M^{me} DE NOHAN. Mais... si je le veux... Et il ne fallait rien moins que cet air de doute pour m'y décider tout à fait.

CÉSAR. Veuillez recevoir mon compliment, madame.

M^{me} DE NOHAN. C'est à lui qu'il faut le faire... Et dites-lui bien qu'en lui donnant mon cœur et ma main, je récompense en lui...

CÉSAR. Les qualités que je n'ai pas... c'est convenu.

M^{me} DE NOHAN. Certainement... (*A part.*) Je suis sûre qu'il étouffe de dépit ! tant mieux !

SCÈNE X.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE. Pardon si je dérange madame ;

mais il y a là deux personnes... deux dames.

M^{me} DE NOHAN. Faites entrer dans le salon.

JUSTINE. Elles ne sont pas invitées à la fête, mais elles désirent parler à madame.

M^{me} DE NOHAN. Ah ! c'est juste !... monsieur...

CÉSAR. Je vous laisse recevoir ces dames.

M^{me} DE NOHAN. Vous n'êtes pas jaloux ?

CÉSAR, *souriant et à mi-voix*. Non... pas même de votre mari...

M^{me} DE NOHAN. Monsieur...

CÉSAR, *à part*. C'est égal... je suis bien aise d'être venu.

M^{me} DE NOHAN. Quel regard moqueur !... quel air d'ironie ! (*A Justine, qui se rapproche.*) Faites entrer... Des dames de charité ! elles prennent bien leur temps...

SCÈNE XI.

JUSTINE, M^{me} DE NOHAN, M^{me} D'AIGUEPERSE, URSULE.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Vous savez, madame, quel devoir nous amène auprès de vous... et notre circulaire que vous avez reçue...

M^{me} DE NOHAN. Oui, mesdames.

URSULE, *à part*. Elle ne me voit pas.

M^{me} DE NOHAN. Et je vous remercie de me donner cette occasion de faire un peu de bien.

Eh ! mais... je ne me trompe pas... Ursule ! URSULE *. Elle m'a reconnue... Henriette ! M^{me} D'AIGUEPERSE. En effet, madame, vous connaissez ma fille...

M^{me} DE NOHAN. Oh ! il y a longtemps... lorsque nous suivions ensemble des cours, où, si jeune encore, elle se faisait remarquer par une sagesse exemplaire...

URSULE. Et vous, par votre esprit et votre gaieté.

M^{me} DE NOHAN. Je me disais aussi... madame d'Aigueperse !... mais je connais ce nom-là !...

URSULE. C'est comme moi !... je n'avais point oublié qu'Henriette était devenue madame de Nohan... J'étais sûre qu'elle me saurait gré de l'avoir placée sur ma liste.

* Justine, M^{me} de Nohan, Ursule, M^{me} d'Aigueperse.

M^{me} DE NOHAN. Sans doute... et plus que vous ne pensez... Mais asseyez-vous donc !... Justine...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Non, de grâce... il faut que nous vous quittions; nous sommes pressées... Il y a dans cette maison même une dame... la marquise de Sennebon !

M^{me} DE NOHAN. Ma voisine... une dame très-respectable qui aime peu les plaisirs de ce monde.

JUSTINE, à part. Aie ! elle ne fera pas notre éloge !

M^{me} D'AIGUEPERSE. On a dû nous annoncer chez elle... et nous allons...

M^{me} DE NOHAN *. Oh ! non... non... vous irez seule... Laissez-moi Ursule... un moment... Le temps de rendre votre visite chez la vieille marquise !

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mais...

URSULE. Ma mère... je vous en prie...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Puisque vous le voulez... je vous laisse et je reviens pour recevoir votre offrande.

M^{me} DE NOHAN. Elle sera prête... Justine, annoncez madame... Oui, mon offrande et celle de tous mes amis...

SCENE XII.

URSULE, M^{me} DE NOHAN.

M^{me} DE NOHAN, à part. Madame d'Aigueperse a toujours la figure sévère comme autrefois !... (*Haut.*) Eh bien ! ma chère Ursule, nous n'avons qu'un instant pour nos confidences... Êtes-vous mariée ?...

URSULE. Mon Dieu ! oui !...

M^{me} DE NOHAN. Comme vous dites cela tristement ! Je ne sais trop si je dois vous féliciter ou vous plaindre.

URSULE. Oh ! mon mari est bon... Je l'aime... de toute mon âme... mais ma mère le trouve trop léger, trop mondain... heureusement qu'avec de bons conseils...

M^{me} DE NOHAN. Ha ! ha ! ha ! vous voilà bien !... toujours un peu prêcheuse !

URSULE. Et vous, toujours un peu folle ! Vous êtes heureuse, madame de Nohan !...

M^{me} DE NOHAN. Je suis veuve !...

URSULE. Comme vous dites cela gaiement !...

M^{me} DE NOHAN. Non ! j'ai pleuré mon mari... raisonnablement. A tout prendre, c'était un fort honnête homme, mais triste, boudeur... et toujours prêt à me reprocher ma gaieté, mon goût pour les plaisirs !

URSULE. Si c'étaient des plaisirs défendus ?

M^{me} DE NOHAN, riant. Des plaisirs défendus !... le bal, le spectacle, le monde !

URSULE. Il avait raison peut-être.

M^{me} DE NOHAN. Comment !... mais vous-même ?...

URSULE. Je n'y vais jamais !...

M^{me} DE NOHAN. Jamais ?... et cela amuse votre mari ?

URSULE. Oh ! d'abord, il avait d'autres idées, d'autres projets... il voulait me conduire dans les fêtes que vous aimez. Rien ne lui eût coûté pour me parer, pour que je fusse partout la plus belle...

M^{me} DE NOHAN. Vrai ?... mais c'était un ange que cet homme-là ! c'était le mari qu'il me fallait !...

URSULE. Si ma mère vous entendait !... Oh ! moi, cela me faisait peur... car je n'aurais rien pu lui refuser, et je sens que je me serais damnée avec lui !... Heureusement, on lui a fait comprendre que ce genre de vie n'était pas convenable... et aujourd'hui il est tout à fait rangé... comme nous...

M^{me} DE NOHAN. Eh bien ! moi, j'ai résisté... mon mari m'a fatiguée de ses sermons, sans pouvoir me convaincre. Il m'a rendue malheureuse sans en être plus heureux... En luttant sans cesse contre mon amour pour le monde et les plaisirs, il n'a réussi qu'à me les faire aimer davantage... aussi, j'en conviens... si, depuis mon veuvage, j'ai été quelquefois un peu folle, un peu inconséquente, c'est à lui que je l'ai dû...

URSULE, un peu effrayée. Vous dites ?...

M^{me} DE NOHAN. Oh ! rien ! rien !... je me remarierai... il le faut... J'ai besoin d'un guide, d'un ami... mais je veux un mari qui ne soit ni maussade ni jaloux... qui aime le monde comme moi... qui s'entoure de plaisirs comme moi... qui, en un mot, ne ressemble en rien au premier... et ce mari-là, je l'ai trouvé...

URSULE. Vous allez-vous remarier à quel qu'un que vous aimez ?

M^{me} DE NOHAN. Oh ! que j'aime... je n'en suis pas bien sûre... depuis une heure surtout... depuis... (*Mouvement d'Ursule.*) Oh ! rien, rien... je me remarierai... il le faut... et alors, ma chère Ursule, nous nous reverrons souvent

URSULE. Oh ! non... ma mère s'arrangerait peu de cette vie dissipée... Mon Dieu ! elle ne vient pas !...

M^{me} DE NOHAN. Ne tremblez donc pas !... Je veux vous convertir... vous partagerez mes plaisirs, comme en ce moment vous me faites partager les vôtres. Il y a du bon des deux côtés... et s'il n'était pas trop tard pour vous inviter à mon bal de ce soir...

URSULE, effrayée. Un bal !... vous donnez un bal !...

M^{me} DE NOHAN. Toutes les semaines...

URSULE, avec effroi. Adieu ! je crois entendre...

* Justine, Ursule, M^{me} de Nohan, M^{me} d'Aigueperse.

M^{me} DE NOHAN. Eh ! mais... vous ne me quitterez pas ainsi... Je quêterai pour vous dans mon salon... et je vous prouverai du moins qu'au milieu de nos jeux et de nos fêtes on comprend aussi les vertus que vous pratiquez si bien...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CÉSAR.

CÉSAR, à part. Oh ! leur gaieté m'est insupportable !...

M^{me} DE NOHAN. Monsieur... où donc allez-vous ainsi ?...

CÉSAR. Pardon, madame... au milieu de ce bruit, de cette foule...

URSULE. Eh ! mais, c'est lui !...

CÉSAR. Que vois-je !... grand Dieu ! vous ici, madame ?

M^{me} DE NOHAN. Quoi donc ? qu'y a-t-il ?... vous connaissez madame ?

CÉSAR. Oui... en effet... et ma surprise !... (A part.) Ah ! le malheureux !...

URSULE. Monsieur est un ancien ami de mon mari...

M^{me} DE NOHAN. Ah ! je ne m'étonne pas si des principes sévères...

CÉSAR, à part. Que dit-elle ?...

URSULE, à part. Elle ne sait donc pas...

M^{me} DE NOHAN, bas, à Ursule. Un jaloux que j'aimais, un de mes adorateurs malheureux... (Mouvement d'Ursule.) J'en ai beaucoup... (Haut.) Pardon, ma chère amie... je ne crains plus de vous laisser seule... mais lorsque je vais quêter pour le malheur, monsieur, j'espère, ne vous dira pas trop de mal de moi... ne fût-ce que par charité chrétienne !

Elle sort.

SCÈNE XIV.

CÉSAR, URSULE.

URSULE, à part. Des principes sévères... monsieur César !...

CÉSAR, vivement. Madame !

URSULE. Ah ! monsieur.

CÉSAR. Madame de Nohan ne sait donc pas votre nom ?... le nom de votre mari ?...

URSULE. Le nom de mon mari ? me l'a-t-elle demandé ?

CÉSAR. Non... oh ! non... je ne le crois pas... Mais vous, madame... que venez-vous faire ici ?...

URSULE. J'y viens avec ma mère !

CÉSAR. Madame d'Aigueperse ?

URSULE. Elle est dans la maison... je l'attends...

CÉSAR. Madame d'Aigueperse... elle est...

elle va venir... (A part.) Ah ! s'il se trouve face à face... (Haut.) Et votre mari ?

URSULE. Il est à la campagne.

CÉSAR. A la campagne !... vous en êtes bien sûre ?...

URSULE. Sans doute... mais pourquoi ?...

CÉSAR. Ah ! c'est que je croyais l'avoir vu au milieu de quelques joyeux amis ! Je me serai trompé... n'est-ce pas, madame ?

URSULE. Assurément, monsieur...

CÉSAR. A moins qu'il n'ait profité... d'un moment de liberté... pour rester à Paris... en secret... et tromper gaiement la tyrannie de sa belle-mère et de sa femme !

URSULE. Monsieur... monsieur...

CÉSAR. Toutes les tyrannies se ressemblent... elles font des malheureux ou des hypocrites.

URSULE. Je ne vous comprends pas !

CÉSAR. Eh bien ! madame. (A part.) C'est le seul moyen de nous sauver tous ! (Haut.) Si, dans un monde qui lui est interdit par vous, par votre mère, il jouissait de cette liberté... de ces plaisirs... qu'on n'aime jamais plus que lorsqu'on en est privé... Si, grâce à cette surveillance qui le blesse et le fatigue, il cherchait, loin de vous, un bonheur qu'il devrait trouver chez lui !... (Ursule le regarde.) Ah ! sous ce rapport-là, entre nous... ce pauvre Colombet n'est pas gâté !...

URSULE. Monsieur... je remplis mes devoirs...

CÉSAR. Oui, bien, très-bien !... trop bien, peut-être... mais il y a autre chose dans la vie... Oui, madame, un ménage n'est pas un couvent... et telle conduite... parfaite pour le cloître, est un contre-sens dans le monde... Oh ! cette vie, à laquelle vous vous condamnez, vous plaît, vous convient vous y êtes habituée dès l'enfance... A la bonne heure... mais Colombet... c'est bien différent. Avant son mariage, il a goûté des plaisirs, des distractions de la société. Et croyez-vous avoir pu tout à coup l'en priver impunément ?... le renfermer dans l'austérité de votre maison ? le confisquer au profit de madame votre mère et de monsieur Matthieu ?

URSULE. Monsieur ! monsieur ! je ne sais ce que vous voulez dire... assurément, mon mari m'aime trop pour se plaindre...

CÉSAR. Et à qui voulez-vous qu'il se plaigne ? à vous !... Mais vous-même, êtes-vous bien pour lui ce que vous devriez être ? Si j'en crois ce que j'ai vu... ce que les confidences de Colombet ont pu m'apprendre...

URSULE. Ses confidences !... Il vous a dit ?...

CÉSAR. Que vous êtes fille trop dévouée... La volonté de votre mère passe avant celle de votre mari. Il a une femme jeune, jolie... (Mouvement d'Ursule.) Pardon... je ne dis

pas cela pour vous faire de la peine. Et je le répète. . . une femme jeune et jolie qu'il voudrait chérir tout à son aise, tout seul et à sa guise. . . Et madame d'Aigueperse est toujours là en tiers. . . c'est désagréable. . . On lui enlève jusqu'à votre amour. . . le seul plaisir qui puisse lui faire oublier tous les autres. . . Et tous les autres, s'il les cherche ailleurs, peuvent lui faire oublier jusqu'à celui-là! . . .

URSULE. Oh! monsieur, c'est impossible! . . . Il a des idées trop sages, trop honnêtes. . . Il est trop heureux, oui, monsieur, trop heureux, pour chercher ailleurs, comme vous le dites. . .

CÉSAR. Permettez. . . Je signale un danger. . . qui est une leçon peut-être. . .

URSULE. Il est à la campagne. . . où il pense à moi, à ses devoirs.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, COLOMBET.

Il entre gaiement sans voir Ursule cachée par César.

COLOMBET, à la cantonade. A table! à table! . . . qui m'aime me suive! . . . Edmond! César! . . . (A César.) Viens donc, carouïo. . . Le coup d'œil est magnifique. . .

URSULE. Oh! je me trompe! ce n'est pas! . . .

COLOMBET, *chantant*:

« Cent esclaves ornaient ce superbe festin,
» Et dans des vases d'or . . . »

URSULE, *se montrant*. Mon mari! . . .

COLOMBET. Ah! bah! ma. . .

URSULE*. Monsieur. . . monsieur. . . que faites-vous ici?

COLOMBET. Pardon, chère amie! C'est ce que j'allais. . . vous demander. . .

CÉSAR. Oh! madame est venue pour une œuvre charitable. . .

COLOMBET. Ah! vous êtes ici pour. . . Au fait, la circulaire. . . comme cela se trouve! . . . Et moi aussi, je quête.

URSULE. Non, monsieur. . . non. . . je saurai pourquoi vous m'avez trompée!

COLOMBET. N'allez pas croire. . . J'ai des raisons. . . morales. . .

URSULE. Je ne vous les demande pas. . .

COLOMBET. Bonne petite femme!

URSULE. Colombet! . . . Emmenez-moi, monsieur. . . Emmenez-moi! Oh! j'étouffe dans cette maison. . . Partons. . .

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, M^{me} DE NOHAN, EDMOND**. Elle apporte sa bourse pleine d'or, Edmond lui donne la main.

M^{me} DE NOHAN. Comment, partons? . . . Qui est-ce qui nous quitte ainsi?

* Ursule, Colombet, César.

** Colombet, Ursule, M^{me} de Nohan, Edmond, César.

EDMOND. Je ferme toutes les portes! . . .

COLOMBET, à part. Madame de Nohan! . . .

CÉSAR, à part. C'est cela! Il y en aura pour tout le monde.

EDMOND. Que vois-je! . . . madame. . .

URSULE. Monsieur Edmond! . . . (A part.) Ah! mon Dieu! il n'y a que de mauvais sujets ici! . . .

M^{me} DE NOHAN, *les regardant tous*. Mais qu'est-ce donc? . . .

URSULE. C'est moi, madame, qui m'éloigne. . . d'une maison. . .

M^{me} DE NOHAN. Où vous n'avez que des amis. . . et je vous rapporte une bourse bien garnie. . .

COLOMBET. Permettez! . . . madame parfait. . . et je. . .

M^{me} DE NOHAN, à part, à Ursule. C'est lui. . . Le jeune homme dont je vous ai parlé. . . qui voudrait m'épouser. . .

URSULE. Mon mari! . . .

M^{me} DE NOHAN, *regardant Colombet*. Son mari! . . .

COLOMBET. Madame. . .

SCÈNE XVII.

JUSTINE, COLOMBET, URSULE, M^{me} D'AIGUEPERSE, M^{me} DE NOHAN, CÉSAR, EDMOND.

M^{me} D'AIGUEPERSE, à Justine. Ne prévenez personne. . . Je pars. . .

EDMOND. Madame d'Aigueperse. . .

COLOMBET, à part. Je suis mort. . .

JUSTINE. Mais, madame, ce sont des calomnies de cette vieille dame!

M^{me} D'AIGUEPERSE. Laissez moi. . . (Venant à Ursule.) Ma fille. . . venez. . . nous troublons des plaisirs, une fête, et ce que je viens d'apprendre. . . Ah! mon gendre! . . .

JUSTINE, à part. Son gendre!

COLOMBET, à part. Je ne pouvais pas l'échapper. . .

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mon gendre à Paris. . . Ici! . . .

COLOMBET. Moi-même, ma chère belle-mère. . . moi-même. (A part.) Pas moyen de nier, quand on se trouve face à face.

M^{me} D'AIGUEPERSE. M'expliquerez-vous?

COLOMBET. Oh! rien de plus facile. . . Je passais. . . en passant. . . Enfin, vous comprenez. . .

URSULE. Oui, ma mère, oui. . . comme nous venions de nous arrêter chez madame, mon mari. . . a reconnu notre voiture. . . et il a voulu nous offrir son bras.

JUSTINE. Son mari! . . .

COLOMBET, *vivement*. Voilà!

CÉSAR, à part. Eh bien! elle ne ment pas mal.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Vous êtes bien émue, ma fille !

CÉSAR. Ah ! madame !

M^{me} D'AIGUEPERSE. Que vois-je !... monsieur... (*César la salue.*) Monsieur Edmond ! c'est juste !... un danseur !...

EDMOND. Oui, madame, je venais... Trop heureux... (*A part.*) Je ne sais que dire...

CÉSAR, *bas*. Poltron !...

M^{me} D'AIGUEPERSE. La rencontre est heureuse... et mon gendre...

COLOMBET. Oh ! moi... je suis monté tout naturellement... à la première vue, cela peut paraître extraordinaire... mais à la fin tout s'explique... Et j'ose espérer que madame voudra bien me pardonner.

M^{me} DE NOHAN. Quoi donc ?... une circonstance qui m'a procuré le plaisir de revoir ma chère Ursule et de connaître son mari !... (*Bas, à César.*) Ah ! monsieur, que c'est mal de m'avoir caché...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mon gendre, partons,

et ne dérangeons pas plus longtemps madame, que son bal réclame !... En carême !...

M^{me} DE NOHAN. Madame, vous oubliez votre bourse et nos offrandes... que le malheur ne refusera pas !...

CÉSAR, *y mettant une pièce d'or*. Y compris la mienne !... monsieur Edmond.

EDMOND. Certainement... La mienne aussi... Cela portera bonheur peut être...

CÉSAR, *les regardant tous*. A tout le monde !...

COLOMBET, *à part*. Je reviens dans un instant et je saurai...

URSULE. Monsieur Colombet...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mon gendre !... donnez le bras à votre femme.

M^{me} DE NOHAN, *bas à César*. Restez !...

Justine donne en souriant le chapeau à Colombet, que sa femme emmène. César regarde M^{me} de Nohan, qui paraît très-émue ; il lui baise la main. Edmond salue M^{me} d'Aigueperse, qui les regarde d'un air de dédain. Le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME.

Même décors qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, *seule*.

Allons, tout est fini... mon frère m'abandonne. Ursule se renferme chez elle... et ce bon M. César n'est plus là pour me protéger !... Je le vois bien, à moins d'un miracle, il me faudra épouser le neveu de monsieur Mathieu !... Ah ! dans mon désespoir je ne sais... Si, du moins, ce pauvre Edmond était là pour me conseiller... mais je ne le verrai plus !

SCÈNE II.

PAULINE, CÉSAR.

CÉSAR. Ma foi, dussé-je me mettre en guerre avec toute la fabrique... (*L'apercevant.*) Pauline !...

PAULINE. Monsieur César !... Ah ! c'est le ciel qui vous envoie... Mais comment osez-vous, après ce qui s'est passé hier ?...

CÉSAR. Oh ! parce qu'on m'a... un marin ne recule pas pour si peu !... mais, depuis mon départ, que s'est-il passé ici ?...

PAULINE. Des choses bien singulières... je n'y comprends rien ! D'abord, hier au soir, mon frère, que je croyais à la campagne, est revenu avec ces dames... et ma belle-sœur n'a plus voulu le laisser partir... ce qui a

amené entre elle et sa mère une bonne petite querelle... c'est la première.

CÉSAR. Tant mieux ! il y a commencement à tout... Après ?

PAULINE. Alors, Ursule est rentrée chez elle toute en larmes, emmenant son mari, qui la suivait d'assez mauvaise humeur...

CÉSAR. L'ingrat !

PAULINE. Madame d'Aigueperse est restée à jouer au piquet avec monsieur Mathieu, qu'elle a fait enrager toute la soirée. Quant à lui, il a mangé une assiette de petits gâteaux, il a bu cinq ou six verres d'eau sucrée, tout en me grondant par contre-coup... Et quand je me suis retirée pour me coucher, ils se disputaient tout à fait !... Aussi j'étais plus gaie, plus heureuse qu'à l'ordinaire... D'abord, parce que, lorsqu'on se dispute, on s'occupe moins de moi... Et puis, cela fait du bruit... cela m'amuse. Il me semblait que nous avions quelque chose de nouveau... Ah ! tant mieux !... ne fût-ce que pour nous changer un peu !...

CÉSAR. Mais aujourd'hui... ce matin...

PAULINE. Ursule était moins triste... mais quand mon frère est sorti... car il est sorti trois fois.

CÉSAR. Oui, je sais...

PAULINE. Ah ! vous savez ?... Elle était alors d'une inquiétude...

CÉSAR. Bravo!...

PAULINE. Elle a même écrit un billet...

CÉSAR. Que j'ai reçu...

PAULINE. Vous!

CÉSAR. Continuez... La belle maman...

PAULINE. Oh! pour elle, la nuit a été mauvaise... Elle gronde toujours... et tout à l'heure elle vient de me signifier que mon mariage était décidé, et que, pour fixer le jour, nous dinions aujourd'hui chez la sœur de monsieur Mathieu... la mère de ce prétendu...

CÉSAR. Que vous n'épouserez pas.

PAULINE. Vous croyez?...

CÉSAR. Je l'espère du moins... car je reviens ici pour vous rendre à tous la paix et le bonheur...

PAULINE. Ah! monsieur César, c'est bien à vous... vous aurez de la peine!...

CÉSAR. Peut-être... mais il faut me s'conder.

PAULINE. Oh! de tout mon cœur! Parlez... que faut-il faire?

CÉSAR. D'abord, m'obéir en tout... et pour commencer, quand on vous apportera une toilette de bal, qui déjà devrait être ici... vous la mettrez tout de suite.

PAULINE. Une toilette de bal!... Il n'en est jamais entré ici, je n'ai jamais dansé qu'en face de moi-même... devant ma glace.

CÉSAR. Eh bien, vous danserez avec quelqu'un qui vous aime!

PAULINE. Avec monsieur Edmond?...

CÉSAR. C'est vous qui l'avez nommé.

PAULINE. Oh! monsieur, ne dites donc pas des choses pareilles!... cela fait mal!...

CÉSAR. Vous danserez avec lui...

PAULINE. Mais quand?

CÉSAR. Ce soir.

PAULINE. Où donc?

CÉSAR. Ici.

PAULINE. Ah! vous voyez bien! vous vous moquez de moi. C'est impossible!

CÉSAR. Impossible!... Laissez donc!... Difficile, je ne dis pas... mais nous autres marins, quand nous avons résolu quelque chose, nous y tenons... nous sommes entêtés!

PAULINE. C'est-à-dire, que vous avez du caractère... c'est très-bien!...

CÉSAR. J'ai promis que mon ami Colombet serait heureux dans son ménage!

PAULINE. Vous l'avez promis... à qui?

CÉSAR. Oh! cela, c'est mon secret... je l'ai promis, et il le sera!... que sa femme lui donnerait un bal, et elle le donnera...

PAULINE. Que madame d'Aigueperse l'ouvrirait?...

CÉSAR, *de même*. Pourquoi pas?... quand elle devrait danser avec monsieur Mathieu...

PAULINE. Et moi je ne crois à rien de tout cela... et tant que je n'aurai pas vu, là... de mes propres yeux vu...

CÉSAR. Eh bien, tournez-vous... et voyez votre danseur!

SCÈNE III.

EDMOND, PAULINE, CÉSAR.

PAULINE. Edmond!

EDMOND. Ma chère Pauline! Enfin je vous revois!...

PAULINE. Vrai! c'est vous!... c'est bien vous! mon Dieu! qu'il y a longtemps...

EDMOND. Oh! moi, je vous vois, quand vous sortez... caché derrière un pilier de l'église, où je vous suis tous les jours!...

PAULINE. Là, voyez-vous? et l'on dit qu'il n'a pas de principes!...

EDMOND. Et vous m'aimez encore!... malgré le neveu de monsieur Mathieu?...

PAULINE. Je crois au contraire que c'est à cause de lui! Mais vous ne craignez pas qu'on vous chasse de cette maison?...

EDMOND. Moi, craindre... quand je suis près de vous!... il n'y a rien que je ne brave... rien.

CÉSAR. Voici madame d'Aigueperse!

PAULINE *et* EDMOND. Ah!

Ils veulent fuir, César les retient.

CÉSAR *. Eh non, restez, mon brave! et de peur d'une nouvelle alerte, dites-moi bien vite ce que vous avez fait.

EDMOND. Vos ordres ont été ponctuellement exécutés, vos lettres remises dès hier... Tout sera prêt en moins d'une heure, et vous aurez ici le plus joli petit bal.

PAULINE. Un bal! mais c'est donc bien vrai! CÉSAR. Est-ce que vous doutez encore malgré mes promesses?

PAULINE. Non... oh! non... je crois tout... vous avez si bien commencé.

EDMOND. Vous me devez la première contredanse!

PAULINE. Je vous les dois toutes...

CÉSAR. Mais le glacier?...

EDMOND. Il sera exact.

CÉSAR. L'orchestre?

EDMOND. Le même qui nous a fait danser cette nuit chez madame de Nohan!

PAULINE. Danser!... Comment, monsieur, vous dansiez?... loin de moi!... quand j'étais si malheureuse?...

EDMOND. Oh! je dansais de désespoir... en pensant à vous.

* Edmond, César, Pauline.

CÉSAR. Cela ne pouvait pas vous faire de mal, et cela le consolait. Et madame de Nohan, vous l'avez revue?...

EDMOND. Oui... Ah! j'oubliais... voici sa réponse.

CÉSAR. Eh! donnez donc!

Il l'ouvre et la parcourt vivement, pendant qu'Edmond continue.

EDMOND. En courant chez elle, j'ai rencontré Colombet furieux, désespéré... Elle avait refusé de le recevoir.

PAULINE. Mon frère!

CÉSAR, *lisant*. Oui, je vois, c'est bien... c'est très-bien! Elle tiendra sa promesse, si je tiens la mienne! C'est moins facile... mais je la tiendrai, ou j'y perdrai mon nom de César.

EDMOND. Colombet veut s'échapper ce soir pour la retrouver chez madame Lépinet.

CÉSAR. Non, de par tous les diables!...

PAULINE, *effrayée en le voyant entrer*. Ah! mon Dieu!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, URSULE*.

URSULE. Mais non... je n'attends rien... ni Pauline non plus. Ah! monsieur, Edmond.

EDMOND. Madame... pardon... mais j'ai osé espérer... c'est monsieur César...

CÉSAR. Vous voyez, madame... l'amitié me ramène... et lui, quelque chose de plus, je crois...

URSULE. Monsieur...

CÉSAR. Ne craignez rien... Il faut que je vous parle... que je vous parle de votre mari.

URSULE*. De mon mari... Pauline... voyez donc là... on apporte pour vous des cartons...

PAULINE. Pour moi?...

CÉSAR, *bas*. C'est votre toilette de bal!... (A Edmond.) Vous, mon jeune ami, vous savez qu'il me faut des danseurs!...

EDMOND. Soyez tranquille... vous n'en manquez pas!... Adieu, mademoiselle... à ce soir...

PAULINE. A ce soir... moi je veux bien.

URSULE, *les regardant sortir*. Que dit-il?

Edmond sort par le fond, Pauline par la droite.

SCÈNE V.

CÉSAR, URSULE.

CÉSAR. Il dit, madame, que, ce soir, il la retrouvera ici, au bal!...

URSULE. Monsieur...

CÉSAR. Pardon!... je vais un peu vite... mais le temps presse... nos dangers sont les mêmes, et l'intérêt doit nous rapprocher...

URSULE. Que voulez-vous dire? je ne vous comprends pas!

* Edmond, Ursule, César, Pauline.

** Edmond, César, Pauline, Ursule.

CÉSAR. Cependant, ce qui s'est passé chez madame de Nohan doit vous aider à me comprendre... Et si j'en crois le petit mot que vous m'avez écrit ce matin...

URSULE. Oh! parlez bas... je suis si malheureuse! maintenant j'ai peur de tout... je vois partout des périis dont je ne pouvais me douter... ce que vous m'avez dit hier...

CÉSAR. Quoi donc, madame? Que les plaisirs n'ont jamais plus de charmes que lorsqu'ils nous sont interdits... c'est ce que vous appelez le fruit défendu. Et vous avez pu voir que votre mari ne résiste pas à la tentation...

URSULE. Mon mari! vous l'avez perdu... car, bien certainement, avant votre arrivée à Paris...

CÉSAR. Ah! madame, vous me soupçonnez, moi, qui m'afflige du désordre dans lequel je le trouve, et qui n'est que le fruit de cette vie austère à laquelle vous le condamnez... moi, qui, par amitié pour lui, viens m'entendre avec vous pour le ramener à ses devoirs et à sa femme! Et vous ne savez pas tout encore! Madame de Nohan qu'il voulait tromper, et qui le recevait avec d'autant plus de confiance qu'elle voyait en lui un futur époux... (*Mouvement d'Ursule*.) Eh bien! madame de Nohan, je l'aime! Oui, madame... jugez du danger que courait votre mari, par celui auquel je n'ai pu échapper. Moi, qui maudissais sa coquetterie... moi, qui avais juré de ne plus la revoir... Hier, en la retrouvant, j'ai senti se réveiller cet amour jaloux qu'elle m'avait inspiré, lorsque je risquais mes jours pour elle!... Croyez-vous que j'eusse aidé Colombet à vous trahir, à la tromper... si j'eusse été maître de diriger ses plaisirs?

URSULE. Mais enfin, comment se fait-il que je vous aie trouvé là! avec lui?

CÉSAR. C'est que, éloigné de ces lieux, où, soumis en esclave, il sacrifie lâchement son pouvoir à son repos, je devais le retrouver dans une autre maison où le plaisir l'attend, où l'on prévient ses désirs et ses vœux! Et il était temps que j'y arrivasse; madame, pour sauver mon bien et le vôtre! Par bonheur, cette rencontre a amené pour nous tous une leçon dont il faudra nous féliciter, si madame de Nohan, confuse de son erreur, ferme sa porte à des folies qui la compromettraient... et si vous, madame, vous ouvrez la vôtre à des plaisirs qui vous rendront le cœur de votre mari.

URSULE. Son cœur! mais je l'ai donc perdu?

CÉSAR. Oh! vous en étiez bien près... Et ce matin encore je ne répondais pas de son retour...

URSULE. Ce matin!

CÉSAR. Où pensez-vous qu'il fût, à neuf heures?

URSULE. A l'église, monsieur !

CÉSAR. Je ne crois pas.... Et à onze heures?...

URSULE. Mais à la fabrique!

CÉSAR. Je ne crois pas.... Et à deux heures?...

URSULE. Chez monsieur Mathieu!

CÉSAR. Je ne crois pas!

URSULE. Grand Dieu! mais où donc?

CÉSAR. A neuf heures, il courait demander grâce à celle qu'il a trompée... mais il n'a pas été reçu. A onze, il me faisait déjeuner malgré moi chez Véfour, arrosant d'un vin capiteux tous les sages conseils que je lui donnais... A deux heures, il suppliait madame Lépinet d'intercéder pour lui!

URSULE. Madame Lépinet!

CÉSAR. Une femme à la mode... qui donne ce soir même un bal où Colombet doit aller.

URSULE. Il n'ira pas...

CÉSAR. Il ira! Il aime tant la danse!

URSULE. Vraiment! Il danse donc?

CÉSAR. Très-bien! Il est fou de la valse!

URSULE. Mon mari valse!

CÉSAR. Et madame de Nohan aussi... par malheur!

URSULE. Mais, monsieur...

CÉSAR. Mais, madame... vous voyez que nous sommes des alliés nécessaires... qu'il y va de votre repos, du mien, qu'il faut à tout prix retenir votre mari, s'il en est temps encore!

URSULE. Mais dites, monsieur, comment? par quel moyen?

CÉSAR. J'y ai pensé... Et d'abord cette vie austère et monotone dans laquelle vous l'emprisonnez est un danger de tous les instants. Il est des plaisirs que la vertu permet, que la religion ne défend pas, et qu'une sage politique doit appeler, en les variant, pour rendre la maison plus agréable à habiter, et les devoirs plus faciles à remplir... c'est ce que fait un père de famille qui veut retenir près de lui le fils que d'autres séductions disputent à sa tendre surveillance... c'est ce que doit faire une jeune femme dont l'amour inquiet craint que le cœur de son mari ne lui échappe... c'est ce que je conseillerais à Colombet lui-même, si l'ennui pouvait pénétrer un instant dans votre cœur si pur... comme dans le sien!... L'ennui... mais vous ne savez donc pas ce que c'est que l'ennui? c'est un poison mortel pour le bonheur d'un ménage. Une fois qu'il s'y est glissé, point d'amitié, point d'amour qu'il ne flétrisse! Il rend la vertu maussade et le devoir insipide. L'ennui! mais alors on le retrouve partout... sous les traits d'un monsieur Mathieu... dans les sermons d'une belle-mère, dans la réserve glacée d'une femme... moins jolie que vous...

C'est le reversi trop répété... c'est la morale trop acariâtre... ce sont ces devoirs qu'une froide piété compromet, mais qu'une vertu discrète rend plus faciles en les ménageant. L'ennui! c'est un ennemi de tous les jours, de tous les instants! Pour le fuir, il n'y a rien qu'on ne tente... Et s'il ferme la porte, on saute par la fenêtre. C'est ce que fera votre mari, madame...

URSULE. Eh bien! voilà de ces choses que je ne pouvais pas deviner... Mais que puis-je à cela, monsieur? S'il ne m'aime plus... s'il fuit cette maison?

CÉSAR. Ne plus vous aimer!... mais ce n'est pas possible! Fuir cette maison! mais il faut qu'il y reste avec joie! Pour cela, il faut que cette maison soit pour lui plus agréable que par le passé... Il faut que près d'une femme charmante, il retrouve des amitiés qu'une morale intolérante avait éloignées... des plaisirs qu'une austérité impitoyable le forçait de chercher ailleurs! Et ces amitiés, ces plaisirs, il les trouvera ici auprès de vous, aujourd'hui, ce soir même...

URSULE. Aujourd'hui... ce soir!

CÉSAR. A moins que vous ne préféreriez le voir sauter par la fenêtre pour courir chez madame de Nohan!

URSULE. Non... oh! non... Tout ce que vous voudrez, monsieur, pourvu qu'il n'y retourne pas!

CÉSAR. C'est mon avis... Oh! j'en conviens, je suis un peu égoïste!... ces amis, ces camarades, qu'il regrette, et qui lui sont restés fidèles, j'ai écrit aux uns, j'ai vu les autres... Ils se réjouissent de retrouver leur cher Colombet... ils viendront tous, ce soir, au bal que vous donnez, et auquel je les ai invités en votre nom...

URSULE. A un bal! mais, monsieur... y pensez-vous?

CÉSAR. Eh! oui, madame, j'y pense... ou plutôt j'y ai pensé... il n'y avait pas de temps à perdre, et je n'en ai pas perdu... comme vous voyez. Les ordres sont donnés... un mot de vous... et, dans un instant tout sera prêt.

URSULE. Un bal! ici! Ah! mon Dieu! monsieur... mais où me réfugier?

CÉSAR. Vous, madame? mais au milieu de votre salon; pour en faire les honneurs... pour éclipser, aux yeux de votre mari, toutes ces belles dames qui vont se grouper autour de vous, et qui n'auront ni votre grâce, ni cet air de candeur et de bonté qui vous répond de tous les cœurs, comme du sien!

URSULE. Mais cela ne se peut pas... ma mère...

CÉSAR. Mais vous êtes chez vous, vous êtes votre maîtresse, et rien ne la force à rester à notre fête... et l'on peut la prier de... (*A part.*) Comme moi, hier!

URSULE. Non, monsieur... non... c'est impossible... je ne ferai pas les honneurs d'un bal, chez moi...

CÉSAR. Madame...

URSULE. D'ailleurs il faut une toilette...

CÉSAR. Ah! du moment qu'on parle toilette, nous commençons à nous entendre...

URSULE. Mais, monsieur, je ne puis...

CÉSAR. Alors, n'en parlons plus, madame, et s'il arrive quelque malheur...

SCÈNE VI.

URSULE, CÉSAR, COLOMBET.

COLOMBET, *à la cantonade*. Passez chez ma belle-mère, mon bon monsieur Mathieu!

CÉSAR, *à part*. Nous allons voir! (*Haut.*) Eh! viens donc, mon cher Colombet!

COLOMBET, *sans voir sa femme*. César!... ah bah! tu reviens... tu n'as pas peur? Ah! je conçois, comme moi, notre déjeuner de ce matin!

CÉSAR. Certainement. Je viens te demander à quelle heure tu vas ce soir chez madame Lépinet.

COLOMBET. A huit heures!

URSULE*. Comment? chez madame Lépinet!

COLOMBET, *se retournant*. Ma femme?... madame Lépinet... je ne connais pas... je ne sais pas ce que tu veux dire. (*A part.*) Mais est-il maladroît!

CÉSAR. Eh! mais, pourquoi cet air d'embarras! Madame Lépinet est une femme charmante, qui réunit la meilleure société!

COLOMBET. Certainement, la meilleure société!

URSULE. Eh quoi! monsieur... vous la connaissez?

COLOMBET. Moi? non... je ne dis pas...

CÉSAR. Mais tu m'as fait inviter chez elle?

COLOMBET. Chez elle! par exemple!...

CÉSAR. Vas-tu faire l'hypocrite avec ta femme, qui sait tout? Ta belle-mère n'est pas là!

COLOMBET. C'est juste, au fait! j'irai chez madame Lépinet, puisque je l'ai promis...

URSULE. Mais non... mais je ne le veux pas! D'ailleurs la sœur de monsieur Mathieu nous attend à dîner... nous passons la soirée chez elle.

CÉSAR, *riant*. A jouer au reversi... avec monsieur Mathieu!

COLOMBET. Oui, beau plaisir! Ma foi, non... plutôt que de m'y ennuyer, j'aime mieux partir pour la campagne!

CÉSAR. Comme hier? Ah! mon ami, de la franchise! ne trompe pas ta femme!

COLOMBET. Mais je ne la trompe pas... je pars pour la campagne!

* César, Ursule, Colombet.

URSULE. Non... vous allez chez cette dame...

CÉSAR. Parbleu! c'est clair!

COLOMBET. Eh bien! oui, là, j'y vais...

URSULE. Pour retrouver madame de Nohan?

COLOMBET. Madame de Nohan! non, non, elle n'y sera pas!

CÉSAR. Si fait...

COLOMBET. Mais non...

CÉSAR. Mais si!... puisque c'est moi qui lui donne le bras pour l'y conduire.

URSULE. Là... voyez-vous!

COLOMBET, *à part*. Mais quelle rage il a de me livrer, ce maudit César!

URSULE. Eh bien! non, vous n'irez pas... je ne vous laisserai pas sortir, je m'attache à vous!

CÉSAR. Ah! c'est une tyrannie!

COLOMBET. C'est vrai!... c'est une tyrannie insupportable! cela me fatigue... l'ennui me tue, à la fin!

CÉSAR, *bas, à Ursule*. L'ennui!... vous voyez.

COLOMBET. Je suis mon maître, que diable!... j'irai chez madame Lépinet, si je veux aller chez madame Lépinet! je ne veux pas qu'on m'emprisonne, qu'on me tyrannise!

URSULE. Mon ami, mais cependant...

COLOMBET. J'irai à ce bal, quand je devrais sauter par la fenêtre!

CÉSAR. Là! qu'est-ce que je vous disais?

URSULE. A ce bal, où vous verrez madame de Nohan!...

COLOMBET. Où je verrai madame de Nohan!

CÉSAR, *bas*. Il est perdu!

URSULE. Que vous vouliez épouser?

COLOMBET. Que je voulais ép... ah! qu'est-ce que je dis là!

César part d'un éclat de rire.

URSULE, *bas*. Monsieur, monsieur!... faites ce que vous voudrez, je consens à tout; mais qu'il reste!

CÉSAR, *à part*. Allons donc!

COLOMBET, *se promenant d'un air de triomphe*. Ma foi, tant pis! je veux me montrer, je veux leur dire à tous...

Il donne un coup de pied dans un meuble; M^{me} d'Aigueperse entre et se trouve face à face avec lui; il reste tout interdit.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M^{me} D'AIGUEPERSE, MATHIEU*.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Qu'est-ce donc, mon gendre? qu'y a-t-il?

COLOMBET. Rien, belle maman... je rangeais...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Je pars la première,

* César, Ursule, M^{me} d'Aigueperse, M. Mathieu, Colombet.

ma fille ; mais, monsieur Mathieu... (*Apercevant César.*) Ah ! monsieur...

CÉSAR, *saluant*. Madame...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Monsieur Mathieu vous attendra, Pauline et vous. Vous êtes prêt à partir avec ces dames, mon gendre ?

COLOMBET. Moi, belle maman, oui... c'est à-dire...

CÉSAR. Ce pauvre Colombet ! quel malheur qu'il soit souffrant !... il est forcé de rester chez lui.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Monsieur ?...

CÉSAR, *se levant et saluant*. Madame...

MATHIEU. Colombet souffrant ! il a une mine charmante !...

COLOMBET. Et voilà ce qui vous trompe, monsieur Mathieu ; je ne me trouve pas bien !

CÉSAR. C'est ce qu'il disait à l'instant même à sa femme !

URSULE. A moi... oui, oui... c'est vrai, il me disait...

CÉSAR. Et il rentrait dans sa chambre ; n'est-ce pas, madame ?

URSULE. Oui, oui, dans sa chambre !

MATHIEU. Mais vous venez dîner avec nous !...

COLOMBET. Ah ! bon monsieur Mathieu, présentez, je vous prie, mes excuses à madame votre sœur ; je serais un trop mauvais convive, et... je vais me coucher.

MATHIEU. Comment, Colombet ?

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mon gendre !...

COLOMBET. Je vais me coucher.

Il sort.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mais, ma fille, suivez votre mari, qu'il revienne... je l'emmènerai moi-même.

URSULE. Il est malade, ma mère !

MATHIEU*. Soit ! qu'il reste, puisqu'il le veut ; mais vous, mesdames...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Ursule, vous allez donner le bras à monsieur Mathieu.

CÉSAR. Oh ! quant à moi, je suis bien sûr que madame Colombet aime trop son mari pour le quitter dans un pareil moment !

M^{me} D'AIGUEPERSE. Plaît-il, monsieur ?

CÉSAR. Madame !...

URSULE. Monsieur a raison, ma mère ; ma place est auprès de mon mari. Présentez mes excuses à madame votre sœur, monsieur Mathieu... mais dans l'état d'inquiétude où je suis, je ne pourrais pas rester chez elle.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Ma fille !

URSULE. Cela me serait impossible...

Elle sort.

MATHIEU. Madame ! (*A César avec colère.*) Mais c'est vous, monsieur...

CÉSAR. Vous voulez m'emmener avec vous, monsieur Mathieu ?

* César, Ursule, M. Mathieu, M^{me} d'Aigueperse

MATHIEU. Moi ?

CÉSAR. Désespéré, mon cher monsieur Mathieu... Présentez mes excuses à madame votre sœur... je vais au bal ce soir ! je ne puis accepter.

M^{me} D'AIGUEPERSE. C'est bien ! monsieur, allez-y, allez-y promptement ! je vous souhaite beaucoup de plaisir.

CÉSAR. Vous êtes bien bonne, madame... J'ai profité de la permission de revoir mon ami Colombet, et je ne partirai pas que je n'aie appris comment se trouve notre intéressant malade.

Il s'assied.

M^{me} D'AIGUEPERSE. A la bonne heure !... Monsieur Mathieu, je vous laisse. (*Bas.*) Ne sortez pas tant qu'il restera. (*Haut.*) Quant à Pauline, vous l'emmènerez avec vous. A bientôt...

CÉSAR, *se levant*. A bientôt, madame !

M^{me} D'AIGUEPERSE. C'est à monsieur Mathieu que je parle, monsieur...

Elle salue et sort.

CÉSAR, *la regardant sortir, à part*. Bravo ! nous voilà maîtres de la place !

SCÈNE VIII.

MATHIEU, CÉSAR.

MATHIEU, *élevant la voix*. Je vais faire prévenir mademoiselle Pauline !

CÉSAR. Et maintenant, à nous deux, monsieur Mathieu.

MATHIEU. Plaît-il ?

CÉSAR. Je renonce à séduire madame d'Aigueperse, elle me fait peur... vous, c'est différent ! et puis entre hommes on s'entend mieux.

MATHIEU. Je ne vois pas, monsieur, quels rapports peuvent exister entre vous et moi.

CÉSAR. Ah ! mais, monsieur Mathieu, les rapports qui existent tout naturellement entre d'honnêtes gens comme nous !

MATHIEU. Monsieur !...

CÉSAR. Je vous crois très-honnête... Pour assurer le bonheur de nos amis communs, j'ai compté sur vous, qui dirigez tout ici.

MATHIEU. Mes amis sont heureux.

CÉSAR. Ce que c'est que l'habitude de vivre ensemble ! on ne s'aperçoit de rien... vous ne voyez pas que notre ami Colombet est peu d'accord avec sa femme, et pas du tout avec sa belle-mère ?

MATHIEU. Oh ! un nuage passager...

CÉSAR. Qui couve une tempête !... Vous ne voyez pas que madame Ursule tremble de quitter son mari ?

MATHIEU. Parce qu'il est souffrant !

CÉSAR. Il se porte très-bien ! Et que mademoiselle Pauline est triste, inquiète ?...

MATHIEU. Préoccupation de jeune fille qui va se marier.

CÉSAR. A quelqu'un qu'elle n'aime pas.

MATHIEU. Permettez...

CÉSAR. C'est votre neveu... j'en suis fâché, mais elle ne l'aime pas; et quand une jeune fille n'aime pas celui qu'on lui propose, c'est qu'elle en aime un autre.

MATHIEU, *le regardant*. J'y suis...

CÉSAR. Vous n'y êtes pas du tout; elle pourrait plus mal choisir... mais enfin ce n'est pas moi; c'est un jeune homme qui appartient à une société où Pauline doit prendre place, où Colombet est impatient de rentrer.

MATHIEU. Ah! je comprends le trouble qu'on a jeté dans cette maison! Avant votre arrivée on y jouissait d'un calme édifiant; il a suffi du contact impur de ce monde dans lequel vous vous égarez.

CÉSAR. Eh! mais savez-vous que c'est très-inquietant! Diable! mais à vous entendre, le monde serait un véritable coupe-gorge! Est-ce que vous allez quelquefois par là, monsieur Mathieu?

MATHIEU. Jamais, monsieur... et je m'en fais gloire!

CÉSAR. Eh bien, vous avez tort! vrai... Il faut y aller, ne fût-ce que pour connaître ce que vous attaquez. Et qui sait? peut-être trouverez-vous que ce pauvre monde n'est pas aussi noir qu'on vous le dit si charitablement. Il y a de bonnes choses, je vous assure. On se plaît dans la vie de famille, dans les rapports de l'amitié. Le talent mène à tout; la vertu est honorée; le vice se cache avec soin, et jamais la bienfaisance n'eut un culte plus fervent! J'en appelle à ces nobles cœurs qui, du sein même de nos plaisirs, consolent toutes les infortunes, et vont relever le malheur jusque dans sa honte!... j'en appelle à vous, monsieur Mathieu, qui tenez quelquefois la bourse!... Nous avons bien encore par-ci par-là quelques Tartufes, mais dans le monde, le nôtre, la religion n'en fait plus, c'est un masque qu'elle a laissé à la politique.

MATHIEU. Très-bien!... voilà un tableau tout à fait rassurant; c'est superbe! vous êtes tous parfaits! tous de petits saints! et je ne m'étonne plus si aujourd'hui ont élève tant de statues!

CÉSAR. Ah! vous raillez, monsieur Mathieu!

MATHIEU. Il est fâcheux seulement que ce monde nous repousse! que nos conseils soient méprisés que nos écrits soient...

CÉSAR. Vos conseils! vos écrits!... des ingrats toujours prêts à déchirer la main qui les protège!

MATHIEU. C'est à cause de mon traitement de quinze mille francs que vous dites cela?

CÉSAR, *riant*. Eh! non, monsieur Mathieu... Vous m'avez rendu ma gaieté; tant mieux! laissons là des querelles qui ne sont plus de notre temps; aussi bien j'allais me fâ-

cher, et ce serait dommage... vous êtes un bon homme!

MATHIEU. Monsieur, je ne suis pas un bonhomme!

CÉSAR. Vous m'aidez à séduire madame d'Aigueperse.

MATHIEU. Je n'ai jamais séduit personne!

CÉSAR. Je ne vous demande pas vos secrets...

MATHIEU. Comment! mes secrets?

CÉSAR. Vous l'amènerez doucement à laisser son gendre et sa fille ouvrir cette maison à des plaisirs qui sont de leur goût et de leur âge.

MATHIEU. Je ne me mêle pas des affaires des autres.

CÉSAR. Et si mademoiselle Pauline préfère Edmond à votre neveu...

MATHIEU. Edmond! un petit fat!... Mais mademoiselle Pauline est trop bien élevée... nous avons mis en elle de trop bons sentiments pour qu'elle écoute de pareilles idées; elle m'attend, heureuse de me suivre dans une maison dont les goûts purs et l'austère simplicité...

SCÈNE IX.

LES ÈMES, PAULINE*.

PAULINE, *en toilette de bal*. Monsieur César! monsieur César! comment me trouvez-vous? (*Apercevant M. Mathieu.*) Ah!

MATHIEU. Mademoiselle!...

CÉSAR. Charmante, ma chère enfant... Mais voici monsieur Mathieu qui vient vous chercher pour vous conduire chez madame sa sœur, si vous n'aimez mieux rester ici.

MATHIEU. Permettez...

CÉSAR. Ah! n'influencez pas, monsieur Mathieu. (*A Pauline.*) Vous êtes libre.

PAULINE. En ce cas, je reste au bal.

MATHIEU. Un bal!... mais où donc?

CÉSAR. Ici, monsieur Mathieu.

MATHIEU. Cela ne se peut pas... c'est impossible... et madame d'Aigueperse ne permettra jamais...

SCÈNE X.

LES MÊMES, EDMOND**.

EDMOND. Monsieur César, l'appartement est prêt, ar... les banquettes sont placées, les lustres allumés, et... (*Apercevant Mathieu.*) Ah!...

MATHIEU. Monsieur! monsieur! c'est un scandale...

CÉSAR. Non... c'est un bal, voilà tout!

MATHIEU. Dans cette maison!... bonté divine!...

CÉSAR. Que voulez-vous, monsieur Mathieu?... vous refusez d'aller dans le monde,

* Mathieu, Pauline, César.

** Mathieu, Edmond, Pauline, César.

il faut bien que le monde vienne vous trouver... Croyez-moi, aidez-nous à fléchir la belle maman... décidez-la...

MATHIEU*. Je la déciderai... je la déciderai... à venir vous chasser de cette maison, à y rétablir la paix que vous en avez bannie. Mais madame Colombet ne souffrira pas.... Où est-elle? où est-elle?

PAULINE. Elle est à sa toilette... on n'entre pas...

MATHIEU, hors de lui. Elle aussi!... elle est... elle.... Monsieur! messieurs!... c'est indigne!... mais nous nous reverrons... Vous, Pauline, j'ai ordre de vous emmener. venez!

PAULINE. Oh! non! non... je reste ici!

MATHIEU. Vous viendrez...

CÉSAR, se plaçant entre eux. Ah! monsieur Mathieu! Mademoiselle se met sous la protection de la marine française! Mais calmez-vous... écoutez-moi...

MATHIEU, suffoquant. Non... vous êtes un... vous êtes.... Mais c'est madame d'Aigueperse qui doit... et je cours... (Revenant.) En attendant, je vous déclare que je vous rends responsable de tout... (Il va pour sortir et revient sur ses pas.) De tout, messieurs!...

Il sort.

SCÈNE XI.

PAULINE, CÉSAR, EDMOND.

PAULINE. Nous sommes perdus... si madame d'Aigueperse revient.

EDMOND. Où me cacher, mon Dieu?

CÉSAR. Allons donc! ne craignez rien.

PAULINE. Vous ne réussirez pas... Colombet, qui a feint d'être malade, a éloigné Ursule assez brusquement... Il fait sa toilette en secret; il va sortir.

CÉSAR. Ah! diable... il faut le retenir.

PAULINE. Quant à ma sœur, après l'avoir quittée en pleurant, elle s'était décidée à mettre sa robe de bal; mais je crois que le courage lui a manqué...

CÉSAR. Et voilà ce que je craignais. Vous, Pauline, allez trouver votre sœur... je n'ai d'espoir qu'en elle.

EDMOND. Je ne vous quitte pas!

CÉSAR. Vous, restez ici, retenez Colombet; moi, je vais donner un coup d'œil à notre fête... Allons... du courage, morbleu! du courage! de la gaieté... et préparons-nous à recevoir bravement l'ennemi s'il se présente!

Il sort avec Pauline par le fond.

SCÈNE XII.

COLOMBET, EDMOND.

EDMOND. Il a beau faire... si madame

* Edmond, Pauline, Mathieu, César

d'Aigueperse revient avec monsieur Mathieu, ce sera un sauve-qui-peut général... Colombet n'osera jamais être le maître chez lui; il sacrifiera Pauline pour avoir la paix... et... C'est lui!...

COLOMBET. Ma foi, ma belle-mère est sortie... j'ai vu partir M. Mathieu... je puis m'échapper. Ah! Edmond!... Malheureux! que faites-vous ici?

EDMOND. Mais comme vous voyez.... je viens... je viens...

COLOMBET. Vous venez me chercher? Eh vite, partons!

EDMOND, le retenant. Non... C'est que je voulais vous parler... de...

COLOMBET. De ma sœur?... je comprends, c'est pour elle... eh bien, nous causerons en route.

EDMOND. Mais non... je veux m'expliquer ici... devant ces dames.

COLOMBET. Oh! alors bien du plaisir, mon cher... Moi, je cours où le bonheur m'attend. J'ai ma grâce à obtenir.

EDMOND. Restez donc!

COLOMBET. Adieu!... (Il va pour sortir, et aperçoit Ursule qui vient de reparaitre au fond, en toilette de bal.) Ciel! que vois-je!

EDMOND. Madame Colombet, qui aura, j'espère, plus de pouvoir que moi. (A part.) Pauvre petite femme!... est-elle jolie avec sa toilette et son air gauche!

Il sort

SCÈNE XIII.

URSULE, COLOMBET.

COLOMBET, à part. Ma femme! que veut dire?

URSULE, à part. Pourvu qu'il ne se moque pas de moi.

COLOMBET. Mon Dieu, chère amie, cette parure... je ne comprends pas... je ne vous ai jamais vue aussi belle!

URSULE. Vraiment! Oh! j'en suis bien aise!

COLOMBET. Mais pourquoi donc? Est-ce que vous allez à quelque cérémonie? Car ce n'est pas pour la sœur de monsieur Mathieu.

URSULE. Non... c'est pour rester avec vous, Ferdinand.

COLOMBET. Avec moi!... Pardon... je vous suis obligé... on m'attend, et... (A part.) Mais c'est qu'elle est très-bien ma femme! une taille charmante...

Pendant ce temps-là elle s'est approchée et lui a pris le bras.

URSULE. Ferdinand!...

COLOMBET. Ursule!

URSULE. Il faut que je vous gronde!... (Il veut se dégager.) Non! oh! non... n'avez pas peur!... Quo je vous gronde en amie... Vous n'avez pas eu confiance en moi... pouvais-je deviner que vous étiez malheureux?...

que l'ennui vous tuait?... Ah! vous me l'avez dit...

COLOMBET. En effet, il y a des moments...

(*A part.*) Où veut-elle en venir?

URSULE. C'est votre faute... je n'étais qu'une pauvre jeune femme habituée à écouter ma mère, à lui obéir en tout... Le monde, pour moi, c'était cette maison... Mes plaisirs, c'étaient mes devoirs... J'ignorais qu'il y eût ailleurs pour vous d'autres plaisirs, un autre monde qui pouvaient m'enlever le cœur du mari que j'aimais... oh! de toute mon âme!

COLOMBET, *ému, à part.* Eh! mais, ce trouble... cette émotion...

URSULE. Il fallait me le dire. Il fallait m'apprendre ce que j'ignorais... cela m'aurait effrayée d'abord... mais peu à peu je me serais habituée à ces idées-là. J'aurais concilié mes devoirs de fille et d'épouse... j'aurais recherché le monde, pour vous plaire... j'aurais été belle comme les autres!... Dam! on se résigne. Oh! c'est que rien ne doit coûter pour conserver le cœur de celui qu'on aime! Tu le vois bien, Ferdinand!..

COLOMBET. Ursule, tu ne m'as jamais parlé ainsi... jamais tant de bonté... Mais je serais tombé à tes pieds, je t'aurais ouvert mon cœur!... C'est que, vois-tu, tremblant près de ta mère, dont la volonté te gouvernait partout, j'aurais craint de t'alarmer... de te causer un chagrin...

URSULE. Et c'est pour cela que tu me trompais, que tu m'as rendu si malheureuse! Mais n'en parlons plus... Désormais, tu ne dois plus me quitter. Je t'entourerai de ceux que tu aimes, des plaisirs que tu préfères et que je veux partager avec toi!... Je serai un peu gauche, d'abord, comme à présent, mais tu me formeras... je danserai pour te plaire... je valserai même, s'il le faut...

COLOMBET. Toi, ma femme!

URSULE. Oui, oui, je valserai, et dès ce soir...

COLOMBET. Ce soir!... Mais c'est un rêve!...

URSULE. Non, non, tu es bien éveillé et moi aussi... En ce moment tes amis... ces amis que ma mère avait éloignés et que tu n'as pas su retenir... tu as eu tort!.. je les rappelle... ils arrivent... ils viennent tous fêter avec nous le retour de mon mari, notre premier jour de confiance et de bonheur... Mais tu resteras... tu n'iras plus porter ailleurs un cœur qui est à moi, un amour que je veux tout entier.

COLOMBET. Oh! tu es un ange! Moi, te quitter, te fuir, non, jamais!

SCÈNE XIV.

LES MÈMES, CÉSAR, PAULINE.

COLOMBET. Ah! mes amis! César, Pauline!

Mais voyez donc ma femme! comme elle est bien ainsi!

PAULINE. Et moi, mon frère?...

COLOMBET. Et si vous saviez que de dévouement, de vertu! Un bal! elle me donne un bal!...

CÉSAR. Sans doute, et déjà nos amis te demandent. L'orchestre est arrivé...

URSULE. Le vous invite pour la première contredanse, monsieur!...

COLOMBET. Et pour la seconde, et pour toutes les autres... et pour la valse. Ah! j'en perds la tête de joie! Venez...

CÉSAR. Nous sommes sauvés!...

SCÈNE XV.

LES MÈMES, EDMOND, puis M^{me} D'AIGUEPERSE. MATHIEU.

EDMOND, *accourant.* Madame d'Aigueperse!

COLOMBET. Nous sommes perdus!...

URSULE. Ma mère!...

PAULINE. Où me cacher!...

CÉSAR. Eh non, morbleu!.. C'est le moment d'avoir du courage... Vous êtes les maîtres, vous êtes chez vous... tenez ferme.

COLOMBET. C'est cela, nous sommes à présent deux contre elle... je ne crains rien... Ah! surtout, ne me quittez pas!..

M^{me} d'Aigueperse paraît au fond; M. Mathieu la suit, et prend vivement part à toute la scène sans mot dire.

M^{me} D'AIGUEPERSE*. Qu'est-ce donc? Que se passe-t-il? Cet éclat mondain... cet orchestre... qui donc a autorisé un pareil désordre?

PAULINE, *à part.* Un bal! Elle appelle cela un désordre.

CÉSAR. Permettez, madame...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Je ne vous parle pas, monsieur, c'est à ma fille. O ciel! que vois-je!... Cette parure! Et Pauline, ma fille... ma fille... expliquez-moi!...

URSULE. Quoi, ma mère? Ne voyez-vous pas que c'est une soirée?

EDMOND. Que monsieur Colombet...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Je ne vous parle pas, monsieur. Et vous, mon gendre, me direz-vous ce que cela signifie?

COLOMBET, *hésitant.* Cela signifie, belle maman, que...

CÉSAR, *bas à Colombet.* Va donc! va donc!

COLOMBET, *avec assurance.* Cela signifie qu'après les devoirs viennent les plaisirs... et qu'il est bien temps que ma pauvre petite femme les connaisse un peu!

M^{me} D'AIGUEPERSE. Ursule!...

URSULE. C'est une fête que je donne à mon mari!

COLOMBET. C'est un bal que je donne à ma femme!

* Edmond, M. Mathieu, M^{me} d'Aigueperse, Colombet, Ursule, César, un peu en arrière Pauline.

CÉSAR. Voilà !

M^{me} D'AIGUEPERSE. Une fête... un bal!... et vous avez cru que j'accorderais ma permission.

COLOMBET. Nous ne l'avons pas cru, belle maman... ah! Dieu!... aussi nous ne l'avons pas demandée... Et du moment que cela convient à ma femme...

URSULE. Du moment que cela plaît à mon nati...

CÉSAR. Au fait!

M^{me} D'AIGUEPERSE. Et moi, je ne puis assister à un pareil scandale.

COLOMBET. Mais, belle maman, vous n'êtes pas forcée d'y assister.

URSULE. On ne dansera pas dans votre chambre, ma mère.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Eh mais, il ne manquerait plus... Mais si je comprends... c'est un complot... oui, un complot! On a exigé cela de vous, mon gendre... car vous n'avez pas de volonté!

CÉSAR. Oh!

Colombet relève fièrement la tête.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Cette idée-là ne vous serait jamais venue! Elle est entrée dans cette maison avec certaines gens qui vont en sortir... en sortir sur-le-champ, ou je n'y resterai pas.

COLOMBET, *piqué*. Dam! belle maman... on se quitte... mais on ne s'en aime pas moins.

URSULE. Ferdinand!...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mon gendre!... vous oubliez que vous êtes ici...

COLOMBET. Chez moi!... belle maman... ce qui n'empêche pas que vous n'y soyez chez vous!... Je respecte vos goûts, mais j'ai les miens... Vous êtes libre, mais je veux l'être aussi...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mais...

COLOMBET, *l'interrompant*. Parce que j'ai une volonté... et je veux recevoir mes amis... je les recevrai toutes les semaines... et gaie-ment... je vous en préviens...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mais...

COLOMBET, *de même*. Et je veux faire danser ma femme, quelquefois, souvent même, si cela lui fait plaisir...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mais...

COLOMBET. Et je ne veux plus autour de moi de ces mines maussades et renfrognées qui me mettaient en fuite!

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mais...

COLOMBET. Je ne veux voir que des figures heureuses et joyeuses... Voilà ce qui me

plaît, voilà ce que je veux, parce que j'ai une volonté!... parce que je suis le maître à la fin... Mais je ne force personne, je ne retiens personne, et je laisse à chacun ses habitudes, ses plaisirs et sa liberté!

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mon gendre!

PAULINE. Il va! il va!

M^{me} D'AIGUEPERSE, *suffoquant*. (*A Mathieu.*) Respectable ami, soutenez-moi! (*A Colombet.*) Vous m'avez dit... je dois... mais non... Vous vous perdez.... je vous abandonne... Venez, ma fille, sortons...

URSULE, *allant vivement à Colombet*. Ma mère!... oh! non... Ferdinand veut mon bonheur... ses plaisirs doivent être les miens! Il ne se perdra pas... non... je serai là pour le sauver.

M^{me} D'AIGUEPERSE. Ursule!

URSULE. Vous n'avez dit de lui obéir... et c'est mon mari, ma mère!

M^{me} D'AIGUEPERSE. Ursule!... malheureuse enfant! mais Pauline, du moins, qui n'a pas de mari... heureusement...

COLOMBET. Si fait... c'est-à-dire... elle a ici un futur qui peut la faire danser, parce qu'il l'épousera, parce que je le veux, parce que j'ai une volonté! et c'est Edmond...

Il les prend par la main, les unit, et revient se placer, avec fierté, entre sa femme et sa belle-mère.

PAULINE. Edmond!

EDMOND. Quel bonheur!...

CÉSAR. Bravo!...

M^{me} D'AIGUEPERSE. Pauline! vous oseriez!

PAULINE. Il faut bien aussi que j'obéisse! (*Montrant Colombet.*) C'est mon tuteur, c'est mon frère, madame!

M^{me} D'AIGUEPERSE. Mais c'est une révolte!...

CÉSAR, *gaiement*. Non... c'est une révolution! (*Se plaçant entre elle et monsieur Mathieu.*) Qu'en pense ce bon monsieur Mathieu? (*Monsieur Mathieu le regarde de même. L'orchestre se fait entendre.*) Eh! mais, entendez-vous? la première contre-danse?

EDMOND. Eh! vite! mademoiselle!...

COLOMBET. Ma femme!

M^{me} D'AIGUEPERSE, *les arrêtant* Ursule!... aujourd'hui vous dansez avec votre mari... mais demain...

URSULE. Demain, je quêterai avec vous, ma mère!

Colombet emmène Ursule; Edmond, Pauline, M^{me} D'Aigueperse et M. Mathieu se regardent d'un air de désolation, et César fait un geste de joie.

FIN.



MARIE,

OU

TROIS ÉPOQUES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE,

Par M^{me} Ancelot,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE FRANÇAIS,
LE 11 OCTOBRE 1836.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. | PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|-------------------------|---|--|
| LE COMTE DE SIVRY, général de l'empire..... | M. DESMOUSSEAUX. | FANNY, jeune modiste, leur protégée..... | M ^{me} GEFPROY. |
| DE MELCOURT..... | M. MENJAUD. | CÉCILE, fille de M. et M ^{me} Forestier..... | M ^{lle} ANAÏS-AUBERT |
| CHARLES D'ARBEL..... | M. VOLNYS. | DEUX DOMESTIQUES. } | M ^{rs} MONLAUR. ALEXANDRE. |
| FORESTIER, riche capitaliste.. | M. PÉRIER. | | |
| MARIE, fille de M. de Sivry... | M ^{lle} MARS. | | |
| ALBERTINE, comtesse d'Horbigny, sa cousine..... | M ^{lle} MANTE. | | |

La scène se passe à Paris, le premier acte, en 1818, chez M. de Sivry, rue de Rivoli, le deuxième en 1826, chez M. Forestier, le troisième, en 1834, dans le même appartement qu'au premier acte.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant chez M. de Sivry. Porte au fond. Portes latérales, l'une conduisant dans l'appartement de Marie, l'autre dans celui de M. Sivry. A gauche de l'acteur, une table avec des livres et tout ce qu'il faut pour dessiner; à droite, un secrétaire ouvert dans lequel on aperçoit une boîte d'acajou.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, *seul.*

(Il arrive gaiement par le fond, un bouquet à la main, et parle à la cantonnade.)

Je vais attendre! (*Il place le bouquet dans un vase sur la table, et regarde autour de lui avec gaiété.*) Voilà son dessin, sa broderie, ses livres!... Tout ici est plein de Marie!... comme on y est bien!... c'est là que je la vis pour la première fois; qu'elle me parut charmante!... et depuis... combien j'ai découvert de grâces et de vertus dans Marie!... un esprit si juste et si naïf!... une sensibilité si vive! une douceur si constante! oh! pouvais-je ne pas l'aimer?... Aussi, c'est mon premier, ce sera mon seul amour!... oh! oui, toujours!...

SCENE II.

CHARLES, MARIE.

(Elle accourt essoufflée, a entendu les derniers mots de Charles, et lui tend la main.)

MARIE. Toujours.

CHARLES. Chère Marie! vous êtes donc venue bien vite?

MARIE, *souriant et mettant la main sur son cœur.* Croyez-vous que cela soit nécessaire pour qu'il batte ainsi?

CHARLES, *joyeux.* C'est aujourd'hui!... enfin!

MARIE. Oh! je ne l'ai pas oublié!... et d'abord, puisque c'est jour de fête, il me faut ma parure. (*Elle prend le bouquet et le place à sa ceinture.*) Je le porterai toute la journée, et ce soir je vous le rendrai!... et vous le garderez en souvenir de ce beau jour.

CHARLES. Voyez, comme ce matin le ciel est pur et le soleil brillant!...

MARIE. Vous savez bien que ce n'est pas le soleil qui fait les beaux jours!... mais il vient pour parer celui-ci; tant mieux!... Dès cinq heures, tous les oiseaux des Tuileries chantaient plus joyeux qu'à l'ordinaire.

CHARLES. Et cette nuit, la lune jetait sur vos fenêtres une lumière si vive et si douce!... c'était comme un rayon de bonheur venant du ciel.

MARIE, *tendrement*. Charles, comment étiez-vous là, cette nuit, à l'heure où l'on doit dormir?...

CHARLES. Comment entendiez-vous les oiseaux, à l'heure où vous dormez habituellement?...

MARIE, *souriant et soupirant*. C'est que c'est aujourd'hui.

CHARLES. Ah! oui; aujourd'hui, Marie, votre père a promis de fixer le jour de notre mariage. Que de bonheur dans ce mot là!... unis pour jamais!...

MARIE. Ne le sommes-nous pas déjà dans nos cœurs?...

CHARLES. Il y a un an, Marie, que je vous vis pour la première fois, là, assise près de cette table.

MARIE. Mon père était ici, lisant la lettre qui vous recommandait à lui.

CHARLES. Et moi, je contemplais une belle jeune fille qui ne levait pas les yeux de son travail, et pourtant rougissait sous mes regards qu'elle ne voyait pas! Puis, nos yeux se rencontrèrent, et mon bonheur, ma vie, dépendirent de Marie.

MARIE. Et le bonheur, la vie de Marie, dépendirent de vous, Charles.

CHARLES. Bientôt je parlai de mon amour à votre père, qui déjà l'avait deviné.

MARIE. Et il vous dit: «Le quinze mars est le jour de naissance de ma fille, et, quand ce jour arrivera, si vous vous aimez encore...» oh! c'est mal à lui d'avoir dit si!...

CHARLES. Mais il ajouta: «Alors je vous donnerai Marie.»

MARIE. Et nous nous aimons bien plus encore qu'il y a six mois.

CHARLES. Je vous connais davantage; j'ai appris près de vous tout ce qu'il peut y avoir de charme dans la tendresse unie à la vertu.

MARIE. Nous savons que tous nos goûts sont semblables, ce qui me plaît le plus, c'est ce que vous aimez le mieux; en même temps les mêmes pensées viennent à notre

esprit, et les mêmes émotions à notre cœur.

CHARLES. Et pourtant, Marie, vos idées étaient d'abord si sévères, que vous repoussiez mes paroles d'amour.

MARIE. Je devais être craintive, moi, qui n'eus pas de mère pour diriger ma jeunesse; vous le savez, mon ami, je me suis élevée seule.

CHARLES. Cette tante dont vous m'avez parlé?...

MARIE. Une bonne vieille religieuse, étrangère au monde, encore plus que mon père, qui, lui, général de l'empereur, ne l'a quitté que forcément, il y a trois ans, lors du départ pour Sainte-Hélène.

CHARLES. Et qui, depuis, cherchant dans des entreprises d'industrie une vie active dont il s'était fait une habitude et un besoin, semblait vous oublier.

MARIE. Il m'aime avec tendresse, m'entoure d'un luxe inutile, de maîtres de tous genres; mais les choses de la vie du monde, je les ignore!... pour me conduire, je n'ai pu consulter que ma raison et mon cœur.

CHARLES. Oh! qu'ils vous ont bien inspirée!...

MARIE. Il me semblait qu'il y avait des choses que le cœur d'une jeune fille ne pouvait apprendre que de sa mère, et je passais des heures entières à rêver, incertaine et insouciant de tout!... puis, un jour, cette vie monotone s'anima; ces mots de tendresse que je chantais sans les comprendre, ils eurent un sens qui fit trembler ma voix; ces figures que ma main dessinait prirent une expression pour moi; je sentis la poésie, les arts, que, jusqu'alors, j'en avais fait qu'apprendre; mes journées se composèrent de crainte, d'espoir, de trouble et d'attente!... Je ne devinais pas ce qui avait ainsi changé toute ma vie, ce qui avait donné une âme à tout!... oui, moi, je l'ignorais encore, Charles!... (*souriant*) vous le saviez déjà vous!... (*Elle lui tend la main qu'il baise.*) Je vous aimais!...

CHARLES. Alors, il me vint une idée terrible: votre père, disait-on, avait triplé sa fortune; il devait être ambitieux pour sa fille riche et belle... et moi, je n'avais rien qu'une modeste place! oh!... comme je tremblais quand je vins le trouver!... mais lui, souriant avec une admirable bonté: «Enfant; me dit-il, pourquoi tremblez-vous?... je ne suis qu'un vieux soldat, mais moi aussi, j'ai eu vingt ans, et je ne l'ai pas tellement oublié que je vous eusse laissé chaque jour près d'une jolie fille, si je ne m'étais dit: Le fils de mon an-

ancien compagnon d'armes peut aussi devenir le mien. »

MARIE. Comme il est bon, mon père!.. mais il n'est pas aussi riche qu'on le croit : je sais même que des pertes récentes ont fort diminué cette fortune qui vous effrayait.

CHARLES. Vous croyez ?

MARIE. Mon père ne me parle pas de ses affaires ; mais je l'en vois parfois très-préoccupé ; il reste là, absorbé dans ses calculs!.. (*Elle va au secrétaire.*) Voyez!.. des chiffres!.. autrefois c'étaient des cartes, des plans!.. alors, mon père était plus gai ; il parlait de ses campagnes.

CHARLES. Que voulez-vous? trois ans de paix! plus de batailles!.. plus d'ennemis à vaincre! c'est triste! que dirons-nous donc, nous, jeunes gens qui n'avons pas eu notre part de sa gloire?

MARIE, *elle ouvre la boîte qui est dans le secrétaire, et en laisse retomber vivement le couvercle en jetant un cri.* Ah!...

CHARLES. Qu'est-ce donc?

MARIE. Rien! un enfantillage! je n'aime pas à voir et à toucher des armes, et cette boîte renferme des pistolets anglais, que M. de Melcourt a rapportés pour mon père, à son dernier voyage à Londres.

CHARLES. Cette frayeur, quand justement nous parlions de gloire!

MARIE. Oh! la gloire!.. c'est beau!.. de loin!.. mais elle valait mieux à mon père que tous ces calculs, où il pourrait bien compromettre sa fortune.

CHARLES. Je suis jeune, j'ai un long avenir de travail, je parviendrai!.. et c'est à moi que Marie devra tout ce qu'elle pourra désirer.

MARIE. Ne me connaissez-vous donc pas encore assez, Charles, pour savoir que votre attachement ne me laisse rien à désirer?

CHARLES. Je veux que votre cousine, M^{me} d'Horbigny, si brillante; si élégante, n'excite jamais votre envie! que vous soyez comme elle.

MARIE, *effrayée et gracieuse.* Moi, comme Albertine? moi, qui la plains si souvent! moi, qui ne puis la comprendre!

CHARLES. M^{me} d'Horbigny, veuve depuis trois ans, court le monde et les fêtes.

MARIE. Il faut tant de plaisirs pour remplacer le bonheur!.. mais moi, qu'ai-je besoin de parure?.. je ne veux être jolie que pour vous! que les autres femmes aient des diamans, de riches toilettes, des bals, des succès!.. n'ai-je pas mille fois mieux que tout cela?.. votre amour.

CHARLES. Oh! que la vie est belle!..

quel est le censeur chagrin qui oserait dire que le bonheur n'existe pas?

~~~~~

### SCENE III.

MELCOURT; MARIE, CHARLES, *il est entré sur les derniers mots et les a entendus.*

MELCOURT, *avec ironie.* Il aurait certes grand tort!.. tous les hommes sont bons, toutes les femmes sont fidèles, et tout est pour le mieux, dans le meilleur des mondes possibles.

MARIE. Ah! monsieur de Melcourt!..

CHARLES. Comme à l'ordinaire, commençant par se moquer de notre bonheur.

MARIE, *souriant.* Est-ce par envie ou par regret?..

MELCOURT. Peut-être bien l'un et l'autre. Mais je croyais trouver ici M. de Sivry, qui m'a demandé, et non venir en tiers dans un entretien qui ne les supporte guère.

MARIE. Mon père est sorti dès le matin, et n'est pas encore rentré; je ne l'ai pas vu ce matin.

MELCOURT. Deux fois il a passé chez moi en mon absence, lui, que ses affaires occupent si exclusivement! aussi ai-je pensé que des choses importantes lui faisaient souhaiter de me voir, et je suis arrivé en toute hâte.

CHARLES. Moi aussi, j'étais ici pour l'attendre.

MELCOURT. Rien que pour cela?.. eh bien! j'aurais gagné, quand je suis entré, que vous n'attendiez personne?

MARIE. Tenez, voilà trois mois, monsieur Melcourt, que M. Charles, votre ami, vous amena chez mon père; vous reveniez, nous dit-il, d'un voyage de plusieurs années, entrepris seulement par curiosité!..

MELCOURT. Oui!.. à vingt-trois ans, j'avais assez de Paris; il m'avait ôté le premier des biens, mes illusions de jeune homme!.. je ne devais rien à ce monde qui n'avait pas même pris la peine de me tromper!.. je suis parti.

MARIE, *souriant.* Mais vous êtes revenu?..

MELCOURT. Après quatre années de voyages, me voici de nouveau à Paris; car si c'est le pays du monde où l'on a le plus de sujets de chagrin, c'est celui où l'on a le moins le temps de les sentir.

MARIE. Ainsi, vous avez vingt-sept ans, de la fortune?..

MELCOURT. Depuis peu!..



CHARLES. Tous les plaisirs, tous les succès du monde s'offrent à vous !..

MARIE. Et cependant, vous ne voyez jamais que le mauvais côté des choses !.. cela n'est pas naturel !.. les méchants doivent être des malheureux que personne n'a aimés !.. mais vous !..

MELCOURT, avec dédain. Aimé ?.. l'amitié, c'est le besoin qu'on a les uns des autres !.. et l'amour ?.. n'en parlons pas !.. vous ne perdez que trop tôt les idées... que je n'ai plus...

CHARLES et MARIE, ensemble, se regardant. Jamais !

MARIE. Depuis trois mois, j'observe, j'hésite ; mais aujourd'hui j'ai deviné, monsieur de Melcourt.

MELCOURT. Vous avez deviné ? Et quoi donc ?..

MARIE. D'abord, vous êtes bien meilleur que vous ne voulez le paraître.

MELCOURT. Il y a tant de gens qui veulent paraître meilleurs qu'ils ne sont.

MARIE. Puis, vous dites toujours du mal des femmes en général.

CHARLES. Ce qui prouverait que vous avez eu à vous plaindre d'une en particulier.

MELCOURT. C'est possible.

MARIE. Ensuite, il y en a une que vous critiquez, que vous blâmez toujours quand elle est là, et que vous ne permettez à personne de blâmer quand elle n'y est pas. Alors, j'ai compris que vous l'aimiez, et que...

MELCOURT. Oh ! n'achevez pas !.. vous vous trompez. Moi ! l'aimer encore ! non, non ! je n'y pense plus depuis long-temps.

MARIE. Albertine est étourdie, mais son cœur est bon, et je l'ai surprise rougissant à ces mots amers que vous lancez, et qui prouvent que vous l'aimez encore, puisque vous lui en voulez toujours.

MELCOURT, avec ironie. Moi ! lui en vouloir ? parce qu'elle a fait ce que toute autre eût fait à sa place.

CHARLES, vivement. Oh ! non ! il est des femmes incapables de cette indigne perfidie !

MELCOURT, avec ironie. Quoi donc ?.. je l'aimais, sa main m'était promise, elle m'avait dit que toute sa tendresse m'appartenait, qu'elle n'aimerait jamais que moi... M. le comte d'Horbigny lui offrit un titre et une fortune... eh bien ! elle accepta, me trompa jusqu'au dernier moment, pour que mon désespoir ne vint pas troubler ses projets. Eh ! mon Dieu ! que d'autres femmes en ont fait autant !.. Celles qui nous restent fidèles, c'est, je le parie, qu'il leur

a manqué une bonne occasion de ne pas l'être.

CHARLES. Oh ! Melcourt !

MARIE. Voilà qui est si injuste, que cela ôterait l'envie de vous servir.

~~~~~

SCENE IV.

MELCOURT, MARIE, FANNY,
CHARLES, M^{me} D'HORBIGNY.

UN DOMESTIQUE, annonçant. M^{me} la comtesse d'Horbigny.

MELCOURT, à Marie. Adieu, mademoiselle.

MARIE, le retenant. Non ; restez, monsieur de Melcourt. Il vaut mieux attendre ici mon père, qui sans doute veut vous parler. D'ailleurs, j'ai l'espoir que cette journée, qui doit fixer mon bonheur, ne sera pas inutile au vôtre.

M^{me} D'HORBIGNY, entrant avec Fanny. Bonjour, Marie ; je vous salue, messieurs. (À Marie.) Voici Fanny, ta protégée, que j'ai trouvée dans l'antichambre, et qui hésitait à entrer ; mais quand j'ai su qui était avec toi, je l'ai décidée.

MARIE. Voilà une confiance qui prouve en votre faveur, messieurs.

M^{me} D'HORBIGNY. C'est selon ! monsieur Charles d'Arbel trouve tout bien... monsieur de Melcourt trouve tout mal ; cela dispense de l'incertitude, et l'on peut, avec ces messieurs, faire tout ce qui passe par la tête, sans s'inquiéter de leur opinion.

CHARLES. Ah ! madame !

MARIE. Avancez, Fanny, avez-vous donc quelque chose à me dire ?

FANNY, avec embarras. Oui, mademoiselle, parce que vous m'aviez dit de revenir aujourd'hui au sujet de mon mariage.

M^{me} D'HORBIGNY. Il paraît que tu lui as fait des promesses, que tu t'es occupée de son avenir ?.. tu es si bonne !

MARIE. Fanny te doit plus qu'à moi : c'est ta filleule, tu l'as fait élever, tu l'as placée... (Se tournant vers Melcourt.) Mais elle cache tant ce qu'elle fait de bien, qu'elle ne s'en souvient seulement plus elle-même.

M^{me} D'HORBIGNY, riant. Oui, je l'oublie si complètement, que je ne savais plus ce qu'était devenue la pauvre Fanny, lorsque j'appris que tu m'avais remplacée. Il est vrai que je n'ai pas une minute... Les bals, les fêtes, le monde, engagent plus qu'on ne croit. On veut aller quelque part, eh bien ! il se trouve qu'il faut aller partout !.. c'est une multitude de devoirs et de plaisirs qui ne peut nous laisser le temps de rien faire,

et à peine celui de savoir s'il est bien vrai que nous nous amusons.

MARIE. Ah! Albertine!

MELCOURT. N'interrompez pas, madame; les découvertes que sa franchise nous fait faire...

MARIE. Ne vous apprendront rien que son âge et sa situation n'excusent.

M^{me} D'HORBIGNY. Merci, Marie! je dois à ma folie de faire mieux ressortir ta raison, quoique je sois ton aînée de six ans, et tu t'acquittes... Mais revenons à Fanny. Tu lui as promis qu'aujourd'hui tu arrangerais son mariage avec Justin, car il paraît qu'il y a un Justin, un garçon horloger.

FANNY. Hélas! madame, il n'y en a plus.

M^{me} D'HORBIGNY. Comment?. Est-ce que l'inconstance...

MELCOURT. Serait descendue des salons à la boutique?.. On voit bien qu'il n'y a plus de privilèges!

CHARLES, à Fanny. Parlez, mon enfant, tout le monde ici s'intéresse à vous; mademoiselle de Sivry vous avait promis de contribuer à votre mariage, de fournir la toilette de noce, et je voulais être de moitié dans ses projets; qui donc a pu les dérangé?

FANNY, avec embarras. Je n'épouserai pas Justin.

MARIE. Mais c'était un si honnête garçon, disiez-vous, un si bon sujet! il vous aimait tant!

FANNY. Tout cela est vrai.

MARIE. Eh bien.

FANNY. Eh bien! je ne l'aime plus, moi!

MELCOURT et CHARLES. Ah! ah!

M^{me} D'HORBIGNY, riant. Vraiment?

MARIE. Mais ce n'est pas possible.

FANNY. Il paraît que si, mademoiselle. (Melcourt rit.)

MARIE. Qu'a-t-il fait pour vous déplaire, et vous forcer ainsi de renoncer à un bon mariage?

FANNY, d'un ton dédaigneux. Un bon mariage?.. pour la première demoiselle d'un magasin?.. Savez-vous qu'on a vu souvent des jeunes filles sans fortune épouser des hommes qui avaient cinquante mille livres de rentes... Oui, cela s'est vu.

MELCOURT. Très-souvent!.. dans les romans.

M^{me} D'HORBIGNY, riant. Est-ce qu'il y aurait quelque riche parti qui se présenterait.

FANNY, hésitant. Mais... oui... madame.

MARIE. Ah! Fanny!..

M^{me} D'HORBIGNY. Qui est-ce donc?

FANNY. Un homme bien comme il faut... car il a de l'argent, qu'il n'en sait que faire.

M^{me} D'HORBIGNY. Un jeune homme?...)

FANNY. Oh! non!.. il faut se défier des jeunes gens!.. mais il a plus de quarante ans; il ne peut pas vouloir me tromper.

MARIE. Et Justin?

FANNY. Justin?.. le pauvre garçon! je n'y pense plus; il faut se faire une raison.

MARIE. Vous faire une raison?.. c'est-à-dire vous consoler avec de l'argent, du malheur de celui qui vous aime? et qui le consolera, lui? (Jetant les yeux sur M^{me} d'Horbigny.) Non seulement vous lui enlevez l'amour que vous lui aviez promis; mais l'homme qu'on a trompé devient méfiant, triste, méchant quelque fois... à force d'être malheureux.

MELCOURT, avec amertume. Qui songe à cela?.. pourvu qu'on s'amuse, qu'on brille!..

MARIE, passant près de M^{me} d'Horbigny. Ah! c'est qu'on est étourdie, ir-réfléchie! on a tort!.. n'est-ce pas, Albertine, que Fanny a tort? qu'il vient un moment où l'on regrette l'ami sincère qu'on a sacrifié à de folles vanités?.. où l'on pense à son chagrin?.. où l'on sent que tous les plaisirs du monde sont loin de donner autant de bonheur que la joie de celui qu'on aime?

M^{me} D'HORBIGNY, prenant le main de Marie. Peut-être as-tu raison.

CHARLES, qui a passé à la droite de Melcourt. Mon ami, vous voyez, le chagrin cède à la voix de Marie... oui, vous serez aimé... votre joie égalera la mienne.

MELCOURT. Que c'est beau la jeunesse!.. on a tant de bonheur dans l'âme, qu'on en veut donner à tout ce qui vous entoure! Merci, mon ami; moi, j'ai vieilli vite, le bonheur m'a manqué de parole, et c'est sa faute si je ne crois plus en lui.

DE SIVRY, en dehors. M. de Melcourt est-il venu?..

MARIE. C'est la voix de mon père!.. Fanny, éloignez-vous; mais ne quittez la maison; il faut que je vous parle encore... à toi aussi, ma cousine.

(Fanny sort.)

M^{me} D'HORBIGNY. Oui, Marie, je te reverrai...

MARIE, à demi-voix, à M^{me} d'Horbigny. Si j'allais arranger... trois mariages... pour le même jour?..

CHARLES. Voici M. de Sivry.

MARIE. Nous reparlerons de tout cela tantôt.

SCENE V.

CHARLES, MELCOURT, DE SIVRY,
MARIE, M^{me} D'HORBIGNY.

DE SIVRY, *entrant*. Ah! M. de Melcourt!
(*S'adressant aux autres.*) Pardon!..

M^{me} D'HORBIGNY, *frappée de son air triste et préoccupé*. Qu'y a-t-il?

CHARLES, *à part*. Quelle tristesse!..

MARIE, *allant à lui*. Qu'avez-vous, mon père?..

DE SIVRY, *d'un air contraint*. Rien!...
(*À M^{me} d'Horbigny.*) J'ai l'honneur de vous saluer, madame!... bonjour, messieurs.

MARIE. Mon père... vous êtes souffrant?.

DE SIVRY. Non, mon enfant, non!.. quelques affaires pour lesquelles je voulais vous parler, monsieur de Melcourt, car votre amitié...

MELCOURT. Vous est toute dévouée, n'en doutez pas.

DE SIVRY, *à M^{me} d'Horbigny*. Veuillez m'excuser, madame!.. mais un intérêt important...

M^{me} D'HORBIGNY. Vous gêner avec moi, général, une parenté!..

DE SIVRY. Vous permettez donc?...
(*À Melcourt sur le devant, pendant que Marie et M^{me} d'Horbigny vont s'asseoir à droite près du secrétaire, et que Charles cause bas avec elles.*) Deux fois, monsieur, je suis allé chez vous, ce matin, voici pourquoi: Je souhaiterais avoir quelques renseignements positifs sur un homme avec qui vous êtes lié depuis long-temps, il me semble.

MELCOURT. Qui cela?..

DE SIVRY. M. Forestier.

MELCOURT. Oh! il m'est fort connu!.. mais à vous aussi!.. il parle de vous comme d'un ami!.. n'êtes-vous pas même liés d'intérêts?..

DE SIVRY. Il y a six mois, le besoin de fonds pour l'exploitation des mines qui m'occupent me fit avoir recours à lui.

MELCOURT. C'est un bon homme, au fond, mais très-habile en affaires; il se vante de n'en avoir jamais fait que d'excellentes, et de s'être toujours trouvé en bénéfice même dans celles où ses associés étaient en perte.

DE SIVRY, *tristement*. C'est-à-dire que leur argent passait de leurs mains dans les siennes.

MELCOURT. Il entend merveilleusement les affaires.

DE SIVRY, *tristement*. Voilà ce que je craignais.

MELCOURT. Il cache une grande finesse sous des manières simples et communes... fils de gens du peuple, il ne reçut pas d'éducation; la délicatesse des formes et du langage lui est inconnue, mais il a de bonnes qualités, mon père l'aida dans le début de sa fortune; il se le rappelle souvent, et m'assure d'une reconnaissance que jamais, il est vrai, je n'ai eu l'occasion de mettre à l'épreuve.

DE SIVRY. Peut-être pourriez-vous... mais j'abuse de vos offres de service.

MELCOURT. Parlez, monsieur, c'est à un ami que vous vous adressez.

DE SIVRY. Il faut donc vous avouer que des embarras survenus dans mes affaires me mettent entièrement à la disposition de M. Forestier! croyez-vous pouvoir?..

MELCOURT. Oui je me flatte d'en obtenir quelque chose. Je vous le répète, ce n'est pas un méchant homme! bien au contraire.

DE SIVRY. Déjà il m'a fait une proposition qui arrangerait tout... mais qu'il ne dépend pas de moi seul d'accepter.

MELCOURT. Voulez-vous que je le voie, que je lui parle, et que je vous l'amène quand je l'aurai disposé à faire ce qui pourra vous convenir?..

DE SIVRY. C'est justement ce que je désirais.

MELCOURT. Rien n'est plus simple et j'y vais à l'instant.

DE SIVRY. Merci, monsieur de Melcourt, merci.

(Il le reconduit.)

M^{me} D'HORBIGNY, *à Marie, en se levant*. Je vais faire quelques visites, et je te retrouverai avant dîner.

MARIE. Oui!... je vais parler à mon père, car c'est le jour fixé pour les arrangements de mon mariage... (*gâtment*) et qui sait?... Au revoir, Albertine.

M^{me} D'HORBIGNY. Adieu donc, chère amie.

(Elle sort.)

SCENE VI.

CHARLES, DE SIVRY, MARIE.

DE SIVRY. Voulez-vous, monsieur d'Arbel, aller m'attendre dans mon cabinet? je désire vous parler, et je vous rejoindrai dès que j'aurai dit quelques mots à ma fille.

CHARLES. Je suis à vos ordres, monsieur.

(Il sort par la porte à gauche de l'acteur.)

SCENE VII.

DE SIVRY, MARIE.

MARIE, *très-gaie*. Eh bien, mon père?DE SIVRY, *triste*. Marie.

MARIE. C'est aujourd'hui le jour de ma naissance.

DE SIVRY. Je ne l'ai pas oublié.

MARIE, *gaiement*. Et vous pensez bien que ce n'est pas moi qui l'oublierai.

DE SIVRY. Toutes mes affections n'ont eu qu'un objet, ma fille!...

MARIE, *d'un ton caressant*. Et ce que j'ai le plus aimé, c'est mon père.

DE SIVRY. Est-il bien vrai?...

MARIE, *hésitant un peu*. Mais... oui!...

DE SIVRY. Et si je demandais à la tendresse de ma fille un sacrifice?...

MARIE. Un sacrifice?..

DE SIVRY. Si la nécessité m'obligeait à exiger d'elle...

MARIE. Quoi donc?

DE SIVRY. Il y a quelquefois, mon enfant, de bien rudes épreuves dans la vie ; on forme des projets ; tout semble se réunir pour en rendre l'exécution possible ; puis...

MARIE. Expliquez-vous...

DE SIVRY. Oui ; tu peux tout comprendre, Marie.

MARIE. Que mon père n'ait rien de caché pour moi,

DE SIVRY. Ecoute et tu jugeras. Pendant vingt ans, Marie, nous avons vécu en France pour un seul mot, la gloire!... mais au fond de notre ame, il y en avait un encore plus sacré, l'honneur! Avant de parer son nom d'un grand éclat, on devait le garder pur!... La gloire, elle nous manque de parole!... L'honneur seul est resté!... s'il fallait tout perdre, ton père n'y survivrait pas? vois-tu.

MARIE. Mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

DE SIVRY. Tu le sauras.

MARIE. Oh! parlez, mon père!... votre tristesse, ce ton solennel, m'inquiètent et m'épouvantent... déjà je soupçonnais...

DE SIVRY. C'est pour toi surtout que je souffre.

MARIE. Moi?... Quel mal peut me menacer tant qu'il me reste mon père!... et lui?...

DE SIVRY, *faisant un mouvement*. Charles!...

MARIE. Oh! oui, mon père.... c'est encore votre enfant: nous vous aiderons tous deux à supporter vos chagrins... car j'ai deviné!...

DE SIVRY. Quoi!

MARIE. De malheureuses spéculations ont dérangé votre fortune!... qu'importe pour moi?... entre vous et lui que pourrai-je désirer?... nous quitterons Paris! Ce luxe, ces domestiques, vous ne les aviez que pour moi!... habitué à la vie des camps, vous ne souffrirez pas des privations... et moi, est-ce que je les sentirai, quand vous serez là... tous deux?...

DE SIVRY, *la pressant sur son cœur*. Chère enfant!... (*S'écartant et à part.*) Ah! je ne peux pas!... je n'en aurai jamais le courage!...

MARIE. Aujourd'hui même prenons une résolution; renoncez à ces affaires qui vous ont rendu triste et soucieux!... Il n'y a pas de déshonneur dans la pauvreté. Nous irons dans quelque village!... Oh! je connais son cœur, il n'hésitera pas à nous suivre, et, comme moi, il sera heureux partout, avec votre tendresse et.... mon amour.

DE SIVRY, *à part*. Les séparer!... c'est impossible!... oh! que je souffre!...

MARIE. Vous ne répondez pas, mon père?..

DE SIVRY, *à part*. Que lui dire?..

MARIE. Et M. Charles, qui vous attend, là, dans votre cabinet?... Oh! il pensera comme moi! voyez-le, mon père!... laissez-nous vous consoler, et vous faire oublier tout le reste!.. Si le monde méprise ceux qui sont pauvres, qu'importe à ceux qui n'ont pas besoin du monde?...

DE SIVRY. Toujours bonne!... chère Marie!..

MARIE. Ce jour, mon père, vous l'aviez désigné depuis long-temps?..

DE SIVRY. Pour la joie... et non pour le malheur.

MARIE. La fortune nous quitte?... mais le bonheur vient; allez, ce n'est pas un mauvais jour.

DE SIVRY. Ce jour déjà, Marie, il fut autrefois bien funeste pour moi!... ta mère mourut... pour t'avoir donné la vie!

MARIE. Ma pauvre mère!..

DE SIVRY. Malade, et convaincue qu'elle ne survivrait pas à ses souffrances, sa tendresse de mère s'étendit sur le moment où elle ne serait plus là!... sa dernière pensée fut pour son enfant, car je trouvais dans son secrétaire ce papier cacheté qui portait ces mots, écrits d'une main mourante: « A ma fille! » (*Il a tiré le papier de sa poche.*) Voilà pourquoi j'avais choisi le jour de ta naissance pour fixer ton sort! je souhaitais que tout le rendit solennel et

imposant pour toi !... que ce jour-là, ta mère me vit, du haut du ciel, assurer ton bonheur, et qu'elle nous bénît tous deux.

MARIE. Cet espoir n'est pas perdu, mon père.

DE SIVRY. La fortune...

MARIE. J'y renonce sans peine.

DE SIVRY. Et... s'il fallait?...

MARIE. Quoi donc, mon père?...

DE SIVRY. Renoncer... à Charles?...

MARIE. Oh?... cela... c'est impossible!...

DE SIVRY. Il t'en coûterait beaucoup?...

MARIE. Rien!... que ma vie!...

DE SIVRY. La vie!... ah!... (*A part.*) Comme elle l'aime?... je ne parlerai pas!... non!... je ne puis pas parler!...

MARIE, *inquiète et troublée.* Mon père!...

DE SIVRY. Tiens, mon enfant, prends ce papier : le moment est venu où tu dois le lire ; je ne sais pas, moi, ce que te demandait ta pauvre mère!... Adieu, ma fille!...

(Il lui remet le papier cacheté et sort par la porte de gauche.)

SCÈNE VIII.

MARIE, *seule.*

Il sort... il ne s'explique pas! oh! mon Dieu! et cette lettre!... quel trouble s'empare de moi!... ma mère!... (*Elle ouvre la lettre et lit.*) « Mon enfant, toi que j'aime » et qui ne me connaîtras pas, que l'ame » de ta mère communique au moins à la » tienne une de ses pensées; reçois de mon » cœur, qui va cesser de battre, cette ten- » dresse pour ton père qui fut mon seul » bonheur en ce monde. J'étais pauvre, » sans parents, abandonnée, il me recueillit!... il y a dans son cœur des trésors » de dévouement et d'affection qui valent » plus que les richesses qu'il me donna, et » ce que je regrette en mourant, c'est la » dette de reconnaissance et d'amour que » je te laisse à acquitter envers lui!... Mais, » je t'en supplie, ma fille, que ce dernier vœu de ta mère soit religieusement » accompli!... Tout pour le bonheur de » celui à qui je dus tout le mien! et les bénédictions de ta mère descendront pour » toi du ciel, où je vais prier pour vous » deux. Ta mère. » (*Elle baise la lettre et essuie une larme.*) Ma pauvre mère!...

(Elle reste silencieuse et pense.)

SCÈNE IX.

MARIE, CHARLES.

CHARLES. O ciel! Marie, que viens-je d'apprendre?...

MARIE. Quoi donc?

CHARLES. J'étais là, attendant votre père avec impatience, car c'était de notre mariage qu'il devait me parler... eh bien! il n'en parle pas.

MARIE. Comment?

CHARLES. Je veux l'interroger, mais il semble ne pas m'entendre et me dit : Un riche mariage s'offre pour ma fille, qui la mettrait dans une position très-brillante...

MARIE. Un mariage?...

CHARLES. Votre père ajoute, il est vrai, que j'ai sa parole, que vous êtes libre, et que rien au monde ne le déciderait à forcer votre consentement; mais il voudrait vous voir heureuse, répète-t-il, et...

MARIE. Eh bien?...

CHARLES. Et moi qui n'ai rien...

MARIE. Rien?... et mon amour, Charles?...

CHARLES. Ah! je respire!... mon cœur était si troublé... je ne sais quel effroi s'était emparé de moi; je suis venu tremblant, désespéré...

MARIE, *d'un ton de reproche.* Ah!...

CHARLES. Pardon, Marie... ma vie dépend de vous...

MARIE. Des soupçons?... Quand on s'aime comme nous et qu'on s'est dit : Toujours!...

CHARLES. Oh! oui... toujours!...

SCÈNE X.

MELCOURT, MARIE, CHARLES.

MELCOURT, *entrant sur le dernier mot :* Toujours!... (*Charles quitte vivement la main de Marie.*) Je viens encore mal à propos, et de plus, cette fois, je ne suis pas seul.

CHARLES. Je me retire.

MARIE. Et moi, je vais près de mon père!... à bientôt, Charles.

(Marie et Charles sortent après avoir salué Melcourt Charles par le fond, Marie, par la porte de gauche.)

SCÈNE XI.

MELCOURT, puis FORESTIER.

MELCOURT. J'ai bien fait de devancer M. Forestier!... le père au désespoir!... la fille parlant d'amour! chacun pour soi!... voilà le monde! (*A M. Forestier qui entre.*) Arrivez, monsieur, et veuillez attendre ici que j'aie prévenu le général.

FORESTIER. Répétez-lui ce que je viens

de vous dire ; mon dernier mot est dans la lettre que je lui ai écrite ce matin ; sa réponse est incompréhensible !... Ces gens du monde n'entendent rien aux affaires, et quand ils parlent de nous autres qui avons fait fortune, ils nous traitent de sots et d'imbécilles !... Mais à quoi diable sert donc leur esprit, je vous le demande ?... Voyez le général, monsieur Melcourt, et faites-lui bien sentir que je propose une affaire excellente pour lui.

MELCOURT. Allons, j'y vais, monsieur.

SCENE XII.

FORESTIER, *seul*.

Enfin, ce que je cherchais depuis des années vient s'offrir à moi !... tous mes vœux peuvent être comblés... j'ai poursuivi la fortune avec acharnement, je désire avec autant d'ardeur la considération qui s'attache au rang et à la famille ! Eh bien ! je l'aurai ; mon argent me servira à l'obtenir !... Ah ! ils seront bien attrapés, ceux qui disent : Il est riche, mais il est commun !... mais il a pour parents de pauvres gens grossiers !... Ah ! bien oui !... un comte, un général !... une famille noble, considérée !... voilà ce qu'un peu d'adresse va m'assurer !... Mais c'est un coup de partie qui ne se retrouverait peut-être jamais, si je le manquais aujourd'hui !... il faut que ce mariage se fasse : il le faut pour moi ; il le faut pour le général qui est perdu sans cela ; il le faut aussi pour cette jeune fille qui est vraiment charmante !... depuis que je la connais, que de fois me suis-je dit : C'est là la femme qu'il me faut !... cette idée m'a poursuivi !... Marie a vraiment fait impression sur moi !... j'ai travaillé vingt ans pour être heureux, eh bien ! il me semble maintenant que si je n'obtenais pas cette jeune fille, il me resterait toujours quelque chose à regretter... Il faut donc réussir !... elle hésitera peut-être ?... nous saurons la contraindre à consentir à son bonheur. Voici sûrement M. de Sivry ?... tenons-nous bien !... Oh ! sa fille !...

SCENE XIII.

MARIE, FORESTIER.

FORESTIER, *à part*. Toujours jolie !... mais bien triste !...

MARIE, *à elle-même*. Mon pauvre père !...

FORESTIER. M. de Sivry vous envoie-t-il m'apporter sa réponse ?...

MARIE. Quelqu'un !. pardon, monsieur.

(Elle veut s'éloigner.)

FORESTIER. Oh ! ne vous éloignez pas !... j'attends ici M. votre père.

MARIE. Plongé dans un profond chagrin, il ne veut recevoir personne.

FORESTIER. Pourtant, M. de Melcourt...

MARIE. Lui seul était attendu, et il est venu il y a peu d'instanc.

FORESTIER. Excusez mes questions... c'était de ma part qu'il venait... qu'a-t-il dit ?

MARIE. Je n'ai pu comprendre...

FORESTIER. Comment ?..

MARIE. J'ai seulement entendu mon père répondre : Je refuse, et, qu'on me laisse !...

FORESTIER. Mais vous savez ce qu'il refusait ainsi ?

MARIE. Non, monsieur.

FORESTIER. Ah !..

MARIE. Alors, mon père a congédié M. de Melcourt ; puis il m'a embrassée sans dire un mot... mais une larme est tombée sur mon front... et je venais ici sans savoir où j'allais... le cœur serré, la tête brûlante... je n'avais jamais vu pleurer un père, monsieur !.. oh !.. il ne m'a pas tout dit !.. que me cache-t-il ?..

FORESTIER. Bien des choses !... d'abord.. mais je n'y puis rien concevoir...

MARIE. Tous les secrets de mon père vous sont-ils donc connus ?

FORESTIER. Oui, et de plus moi seul, je pouvais réparer ses malheurs.

MARIE. Vous ! ah ! monsieur !..

FORESTIER. Moi... et vous !

MARIE. Comment ?

FORESTIER. Quel motif peut-il avoir eu de vous laisser ignorer ?..

MARIE. Quoi donc ?

FORESTIER. Que votre mariage avec un homme riche pouvait...

MARIE. N'achevez pas, monsieur !... mon père n'a pas osé le dire, parce qu'il savait...

FORESTIER. A votre tour, mademoiselle, n'achevez pas ! cet arrêt est trop pénible !.. que celui qu'il condamne ne l'entende pas au moins de votre bouche !

MARIE. Quoi ! vous, monsieur !..

FORESTIER. J'avais cru... que si mon mérite, mon affection, ne suffisaient pas à obtenir grâce pour moi, la tendresse d'une fille pour son père parlerait en ma faveur

MARIE, *avec étonnement*. Est-il possible !..

FORESTIER. J'ai soixante mille livres de rente, de plus, trois cent mille francs dans les usines qu'exploite M. de Sivry ; l'affaire va mal entre ses mains ; si je retire mes fonds, qu'il s'est engagé à me rendre ces jours-ci, il est perdu.

MARIE. Oh ! vous ne serez pas si cruel !.

FORESTIER. Je lui ai fait une offre magnifique ; il garde sa réputation intacte, de la fortune ; vous, mademoiselle, vous aurez le luxe auquel vous êtes habituée, et même davantage : bijoux, voitures, tout ce qu'aiment tant les femmes !.. un mari qui n'est pas encore trop mal !.. un nom... diable, ce n'est pas un nom du faubourg Saint-Germain, c'est vrai ; mais allez voir à la Bourse, ce nom-là vaut de l'or, et, de notre temps, il n'y a de réel que la richesse !.. l'argent est le roi du monde.

MARIE. C'est possible.

FORESTIER. C'est vrai ! à vingt ans, je n'avais pas le sou, et je m'aperçus que le plus ou le moins de considération dépendait du plus ou du moins de ce métal blanc et jaune, dont je manquais absolument. Jeme dis : Il faut faire fortune !.. cela m'a pris vingt ans, c'est beaucoup, mais enfin j'ai réussi !.. maintenant, je veux que mon argent me donne le plus de jouissances possible ; mais je ne suis pas un égoïste, moi ! je pense qu'être heureux à deux, c'est être heureux deux fois, et je veux faire partager ma richesse à une jeune et belle femme, bonne, aimable et bien élevée !.. la jeunesse amène la joie ; j'aime à m'amuser et je n'en ai pas encore eu le temps !.. de plus, je veux m'allier à un homme honorable, je le sauve d'un malheur certain, et je me charge à la fois de la fortune du père, et du bonheur de la fille.

MARIE. Et si, malgré sa tendresse pour son père, il était impossible à la fille d'accepter ?..

FORESTIER. Rien n'est impossible, puisqu'elle est libre !

MARIE. Mais...

FORESTIER. Eh bien ?..

MARIE. Libre... oui... mais si son cœur...

FORESTIER. S'était déjà donné ?..

MARIE. Vous-même... vous refuseriez... n'est-ce pas ?

FORESTIER. Cela dépend.

MARIE. Si elle vous disait : Avant le malheur qui vient de nous frapper... un projet de mariage...

FORESTIER. Que de projets de ce genre ne voyons-nous pas manquer chaque jour !

MARIE. Un jeune homme...

FORESTIER. Sans fortune, je le parie ?..

MARIE. Sans fortune !

FORESTIER. Qui ne peut donc sauver son père !

MARIE. Mais qu'elle aimait, monsieur... cet aveu...

FORESTIER. Eh ! bien, cet aveu...

MARIE. Ne doit-il pas prouver...

FORESTIER. Qu'elle est incapable de tromper.

MARIE. Qu'elle ne peut être à un autre...

FORESTIER. Oh !..

MARIE. Sans mourir de chagrin.

FORESTIER. On ne meurt pas de chagrin dans un élégant hôtel, avec une loge aux Italiens et des bals.

MARIE. Monsieur !..

FORESTIER, à part. Il y a des idées romanesques dans cette jolie tête-là, parce qu'elle ne sait pas toute la vérité : quelle qu'elle soit, il faut qu'elle la connaisse. (*Haut.*) M. de Sivry s'est trompé dans ses spéculations.

MARIE. Je le sais.

FORESTIER. Il est ruiné.

MARIE. Avec sa retraite, nous vivrons dans un village.

FORESTIER. Lui !.. il ne vivra pas... il ne pourra pas y vivre.

MARIE. Dès sa jeunesse, il fut accoutumé aux privations.

FORESTIER. Il en est une à laquelle il ne pourra pas, il ne voudra pas s'habituer.

MARIE. Qu'entends-je ?

FORESTIER. Vous dites que vous avez vu pleurer votre père ? Croyez-vous donc que ces larmes coulaient pour sa fortune ?

MARIE. Pour sa fille, sans doute ?

FORESTIER. Pour un bien... plus cher peut-être pour lui que son enfant.

MARIE. Lequel ?

FORESTIER. L'honneur !

MARIE. L'honneur ?

FORESTIER. M. de Sivry ne perd pas seulement ce qu'il possédait ; mais encore ce que la confiance des autres avait placé dans ses mains.

MARIE. Il ne me l'a point dit.

FORESTIER. C'est tout simple ! il craignait de vous affliger !.. mais je le sais, moi !. des gens qui croyaient en son honneur, et qui avaient raison d'y croire, lui ont remis leurs intérêts, leur fortune ; ils perdront tout !.. Bon nombre de fripons dans ce monde spéculent sur la crédulité : comment ne pas confondre avec eux l'homme qui vous enlève ce que votre bonne foi lui avait confié ?

MARIE. Oh ! monsieur !

FORESTIER. Qui saura distinguer au juste l'intrigant qui vous vole votre argent, de l'honnête homme malheureux qui vous le fait perdre ? Le monde ne se donne pas la peine d'y regarder de si près, et tous deux sont également déshonorés.

MARIE. O ciel ! c'était cela !

FORESTIER. Comprenez-vous maintenant ?

MARIE. Ah! je comprends tout!.. cette larme brûlante dans des yeux qui n'en avaient jamais versé... ce morne désespoir!.. Et vous pourriez le sauver, monsieur?

FORESTIER. Je l'espère.

MARIE. Vous le pouvez?.. Ah! vous le voudrez, n'est-ce pas?.. vous le sauverez!.. vous rendrez au bonheur le meilleur des hommes, et toute une famille qui bénira votre nom!

FORESTIER. Je ne demande pas mieux! cette famille devenant la mienne, ce sera mon devoir.

MARIE. Mais vous voyez bien que c'est impossible, puisque mon père ne l'a pas ordonné.

FORESTIER. Il a manqué de courage devant les larmes de sa fille.

MARIE. Il m'aime donc bien? car le courage, il n'en manquait pas autrefois, quand il fallait risquer sa vie.

FORESTIER. Oh! certes, il ne manquait pas encore de celui-là.

MARIE. Sa vie?.. Il disait, ce matin, je l'ai exposée vingt ans pour la gloire; mais l'honneur m'est plus cher encore!.. Ah!.. mon bonheur, s'il le payait d'un tel prix? Oh! mon Dieu!

FORESTIER, à part. Que dit-elle? Après tout! j'ai voulu la forcer d'être heureuse et riche, mais si elle ne veut pas...

MARIE. Monsieur, n'a-t-on point parlé quelquefois de gens à qui le dérangement de leurs affaires donnait l'idée de s'ôter la vie?

FORESTIER. Hélas! trop souvent.
(Un domestique entre.)

MARIE. Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE. Monsieur demande tous ses papiers, et...

(Il approche du secrétaire, et va pour prendre la boîte d'acajon.)

MARIE, avec terreur. Et cette boîte?

LE DOMESTIQUE. Il m'a bien expliqué que c'était cela qu'il voulait.

(Marie a posé la main sur la boîte.)

MARIE, à part. Je devine tout! mon père? il voit le déshonneur pour lui ou le désespoir pour sa fille...

FORESTIER, à part, de l'autre côté du théâtre. Oh! oui! insister davantage ne serait pas bien... pas délicat peut-être.

MARIE, à elle-même. Oh! son adieu!.. mais c'était un dernier adieu!.. il veut mourir, et j'hésiterais?.. Non!.. oh! je n'hésite pas!.. ma mère, tu le vois, je n'hésite pas!.. Joseph, allez...

LE DOMESTIQUE. Mais monsieur la demande.

MARIE. Non; laissez!.. c'est moi qui la lui porterai. Joseph, allez, et dites-le-lui! (Joseph s'éloigne.) Dites-lui aussi... (Joseph s'arrête: elle a l'air de prendre une résolution.) Dites-lui que je le prie de recevoir M. Forestier, qui va lui parler... à l'instant.

(Marie fait un geste au domestique qui sort.)

FORESTIER, étonné. Moi?

MARIE, à Forestier. Allez trouver mon père, monsieur!

FORESTIER. Que lui dirai-je?

MARIE, avec effort. Vous lui direz... que vous êtes envoyé par moi.

FORESTIER. Pour?

MARIE. Pour le remercier.

FORESTIER. Le remercier...

MARIE. De... ce qu'il vous donne... la main de sa fille.

FORESTIER, avec joie. Ah! que je vous rende grâce d'abord!

MARIE. Allez, monsieur, allez trouver mon père.

FORESTIER. Quoi! vous ordonnez...

MARIE. Je vous en prie.

FORESTIER. J'obéis.

SCENE XIV.

MARIE, seule.

O ma mère! du haut du ciel, bénis ta malheureuse enfant!... Il se serait tué!... J'ai fait mon devoir!... mais lui?... lui?... que du moins un dernier adieu... qu'il sache ce qui se passe là!... (Elle se place au secrétaire, et écrit, en prononçant haut les phrases de sa lettre.) «Vous savez combien je vous aimais?.. Le mal affreux qui serre mon cœur me tuera, j'espère... une longue vie avec une pareille douleur... ce serait un affreux supplice... mais le devoir a parlé!.. Priez le ciel pour moi, qu'il me donne force et courage... et que la vertu nous console... de notre amour.» (Elle se lève vivement.) Quelqu'un!
(Elle place la lettre dans un tiroir du secrétaire.)

SCENE XV.

MARIE, M^{me} D'HORBIGNY.

M^{me} D'HORBIGNY. Je suis de parole; me voici de retour.

MARIE. Ah!

M^{me} D'HORBIGNY. Et j'aperçois ton père avec M. Forestier.

MARIE, *à part*. Mon Dieu ! soutenez mon courage.

SCÈNE XVI.

MARIE, DE SIVRY, M^{me} D'HORBIGNY, FORESTIER, MELCOURT.

(Melcourt est entré par le fond ; M. de Sivry et Forestier par la porte de gauche.)

FORESTIER, *joyeux*. Eh bien ! il n'a pas fallu long-temps, nous sommes d'accord ! faites-moi votre compliment, madame la comtesse.

M^{me} D'HORBIGNY. Et de quoi donc, monsieur, faut-il que je vous complimente ?

MELCOURT. M. de Sivry me semble rassuré.

M. DE SIVRY, *les yeux fixés sur Marie*. Oui, je dois l'être... car, Marie, ce que m'a dit M. Forestier... ?

MARIE. Est vrai, mon père.

M. DE SIVRY. Allons !... (*S'adressant à Melcourt et à M^{me} d'Horbigny.*) Je vous fais part du mariage de ma fille avec M. Forestier.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, *arrivant au fond et entendant cela*.

CHARLES, *à part*. Ciel !

FORESTIER. Des affaires importantes se terminent ainsi à la satisfaction de tous.

M. DE SIVRY, *remarquant l'émotion de Marie, et lui prenant la main*. Marie, vous pâlissez.

MARIE, *essayant de sourire*. Non, mon père ! je suis... bien !... c'est volontairement que j'épouse M. Forestier.

CHARLES, *à part*. Volontairement !..

MELCOURT. Encore une !

M^{me} D'HORBIGNY, *à part*. Elle qui me blâmait tant !

CHARLES. Sortons ! sortons !

FORESTIER, *à lui-même*. Enfin voilà toutes mes espérances réalisées à jamais !

MARIE. Oh ! mes beaux rêves !.. perdus sans retour !

(Son père témoigne quelque inquiétude ; elle se jette dans ses bras.—La toile tombe.)

ACTE II.

Le théâtre représente un salon élégant et riche, porte au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} D'HORBIGNY, MELCOURT, MARIE.

MARIE. Eh bien ! Albertine, me voici comme toi ; des bals tous les jours ! pas une heure de repos ! pas une minute de raison !

MELCOURT. C'est la vie de tout le monde ; vous, seulement, madame, vous aviez imaginé de vivre comme personne : huit ans de mariage... perdus.

M^{me} D'HORBIGNY. Oui, mais cet hiver, Marie se jette dans le tourbillon avec une telle fureur, qu'on dirait vraiment qu'elle veut, en quelques mois, réparer ces huit années de sagesse.

MARIE. J'ai vingt-cinq ans.

MELCOURT. C'est le plus bel âge !... la beauté n'a encore rien perdu, et l'esprit a déjà beaucoup gagné !

M^{me} D'HORBIGNY. N'est-ce pas ? je me le dis tous les jours ! Savez-vous que c'est

effrayant de vieillir ? heureusement on en est encore bien loin, à notre âge !... car nous sommes du même âge.

MARIE, *souriant*. A présent !

MELCOURT. Oui, car autrefois... mais il paraît, mesdames, que l'une de vous va plus vite que l'autre.

MARIE. Ne voyez-vous pas ce que c'est, monsieur de Melcourt ?... la vieillesse effraie tant la comtesse d'Horbigny, elle a si peur, qu'elle commence déjà à reculer.

MELCOURT, *riant*. Ah ! ah ! c'est juste.

M^{me} D'HORBIGNY, *à part*. Il applaudit à ses malices ! il l'encourage ! (*Haut.*) Si chacun disait toute la vérité ?

MARIE. Eh bien ?

M^{me} D'HORBIGNY. Est-ce qu'on ne pourrait pas penser qu'il est des femmes qui n'ont pas peur, elles, que rien n'effraie, ni l'idée que leur esprit n'est qu'un pêtit trait malin qui va blesser au hasard, même leurs amis, ni la réflexion que leur insatiable désir de plaire..

MELCOURT, *d'un ton galant, en regardant Marie.* Il y'en a qui plaisent sans le vouloir, sans y songer.

M^{me} D'HORBIGNY, *à part.* Allons! c'est Marie qui l'occupe maintenant. (*Haut.*) Oui; il en est dont la coquetterie donne à tous des espérances.

MARIE. Pourquoi pas?... on est contente d'être jolie, on cherche à être aimable... Eh bien! on s'amuse! et, si l'on plait, s'il se trouve des gens qui nous aiment, permis à eux! Ils peuvent même espérer à leur aise! cela n'engage à rien.

M^{me} D'HORBIGNY. Est-ce Marie qui parle ainsi?

MELCOURT. Sans doute! formée par ce monde où la première condition est de plaire, d'éblouir, d'avoir des succès à tout prix, pour l'étonnement des sots, le dépit des envieux et l'admiration de tous.

M^{me} D'HORBIGNY, *à part.* L'un est devenu fat et l'autre coquette! Ils s'entendent à merveille!

MARIE. Ces folies?... Eh bien! elles remplissent la vie! Sais-tu que ce soir, j'ai trois bals?... je vais à tous! le dernier finira au jour: puis, demain, à peine une heure pour aller prendre l'air au bois! Mon mari m'a fait présent d'une délicieuse calèche! C'est tout au plus si l'on à le temps nécessaire pour la toilette, on est toujours en retard! mais rien n'est de mauvais goût comme d'arriver trop tôt, n'est-il pas vrai? Il faut paraître n'avoir qu'une minute, arrachée à l'empressement de ceux qui nous entourent, qui nous obéissent!... N'est-ce pas comme cela qu'on doit dire, monsieur de Melcourt?

MELCOURT. Certainement.

MARIE. Oui!... des bals!... des fêtes!... ce tourbillon qui emporte mes jours, mes heures, mes pensées, me fait du bien! Cette foule, ce bruit, ce mouvement, cela soulage! Mais comment se fait-il que ces salons soient si pleins, ces jeunes femmes si empressées, ces assemblées si nombreuses? Y a-t-il donc tant de gens qui cherchent à s'étourdir? qui ont des idées à fuir, ou des souvenirs à oublier?

MELCOURT. Que dites-vous?

MARIE, *souriant avec amertume.* Rien! rien! si ce n'est que nous allons tous au bal ce soir, et que je compte sur beaucoup de plaisir.

M^{me} D'HORBIGNY. Je ne prends pas, comme toi, les choses au sérieux ou en folie!... car, depuis quelques mois, ton caractère est devenu si inégal, si fantasque, que pour ne pas se brouiller avec toi, il faut vraiment toute mon amitié.

MELCOURT. Vous voulez dire toute votre insouciance.

M^{me} D'HORBIGNY. C'est possible!... oui, moi, je ne pense guère qu'à une chose, m'amuser! Je suis restée indépendante par goût et par calcul; dans le mariage, il faut n'avoir jamais qu'une volonté à deux, et j'en ai toujours plusieurs à moi toute seule.

MELCOURT. Puis, il faut donner une part de sa tendresse, et...

M^{me} D'HORBIGNY. Mon Dieu! je n'ai jamais haï ni adoré personne; je vois le monde comme un spectacle: du bon! du mauvais! Les premières loges sont chères et dangereuses; mais une bonne place, tout voir et ne s'inquiéter de rien... c'est ce qu'il faut!... les prétentions et les travers ne manquent pas; on débuseque la vanité d'une position? elle s'installe dans une autre; on établit l'égalité? chacun se croit le premier!... On n'ose plus être vain de sa noblesse? on l'est de son argent. N'y a-t-il pas toujours de quoi rire, et la sottise et la vanité donnent-elles jamais leur démission?

MARIE, *souriant.* Et nous avons, nous, le spectacle d'un philosophe en robe de bal.

M^{me} D'HORBIGNY. Cela vaut mieux que d'être agitée, folle ou triste! Du reste, voici quelqu'un à qui on ne reprochera pas de vivre d'une vie rêveuse et idéale.... ton mari.

SCENE II.

MELCOURT, FORESTIER, MARIE,
M^{me} D'HORBIGNY.

FORESTIER, *à Melcourt, d'un ton sec.* Bonjour, monsieur de Melcourt! (*A M^{me} d'Horbigny.*) Ah! je vous salue, belle cousine. (*Regardant Marie.*) Bien! bien! à la bonne heure! voilà une toilette! Enfin, vous vous êtes décidée à vous parer de vos diamans! j'ai donc le plaisir de vous voir mise comme une femme qui a cent mille livres de rentes et un mari qui ne lui refuse rien!... Vraiment, vous avez, parfois, des toilettes si simples qu'on pourrait croire que je ne suis pas riche ou que je suis avare! et Dieu merci! l'argent ne vous manque pas!

MARIE. Votre générosité envers moi et envers mon père a toujours excité ma reconnaissance.

FORESTIER. Votre père veut vivre à la campagne? eh bien! je l'ai installé, comme un prince, dans la belle terre que j'ai achetée à douze lieues de Paris. Vous al-

lez dans le monde? je veux que vous ayez les plus riches parures, qu'on dise : Quelle est donc cette femme qui a les plus beaux diamans, les plus beaux chevaux?... c'est la femme de Forestier... de M. le baron Forestier ; car, vous ne savez pas? je viens de me faire faire baron! c'est une surprise que je vous ménageais! Ce soir, au bal, on annoncera M^{me} la baronne Forestier!.. Ça fait bien, n'est-ce pas?

MELCOURT. Oh! certainement! les titres aujourd'hui sont comme ces vieilles armures de nos pères, qui ne servent plus, mais que chacun s'amuse à essayer.

FORESTIER, à sa femme qui rit. Allez-vous encore, madame, vous moquer de mes idées, applaudir aux sarcasmes de monsieur, et me contrarier?

MARIE. Moi? oh! jamais, monsieur!

FORESTIER. Dans les grandes occasions, je ne dis pas, et même, vous vous soumettez de bonne grâce dans les petites.

M^{me} D'HORBIGNY. Voilà le *neq plus ultra* de l'obéissance féminine, il me semble! et vous avez grand tort de vous plaindre.

FORESTIER, à Marie. Soit! mais au fond, vous avez de l'antipathie pour les gens qui me plaisent.. et de l'amitié pour ceux qui me sont désagréables.

MARIE. Est-ce parce que j'ai pris à mon service, depuis trois mois, cette pauvre Fanny?

M^{me} D'HORBIGNY. J'ai été la première à te dire que tu ne devais pas avoir cette jeune fille chez toi.

MARIE. Tu sais que dans les premières années de mon mariage, je n'avais plus entendu parler d'elle, ni de son Justin, ni de l'homme riche qu'elle s'était flattée d'épouser.

(Mouvement de Forestier ; M^{me} d'Horbigny le regarde en souriant.)

M^{me} D'HORBIGNY. Pour échapper aux railleries de ses compagnes, elle quitta Paris avec une dame anglaise et voyagea plusieurs années.

MARIE. Je la trouvai pauvre et malade; elle revint près de moi, triste et découragée. Je lui offris un asile, elle accepta; il y a si peu de ressources pour une pauvre fille!... M. Forestier, que j'avais eu le tort de ne pas consulter sur cette affaire, me parut d'abord mécontent; mais il me semblait qu'il avait fini par la prendre aussi en amitié.

M^{me} D'HORBIGNY, regardant Forestier avec malice. A vrai dire, je le croyais aussi.

FORESTIER. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

MARIE. De quoi donc?

FORESTIER. De quoi? tenez, pour ne citer qu'un exemple, M. Charles d'Arbel.

MARIE. M. d'Arbel!...

M^{me} D'HORBIGNY, à Forestier. Vous l'avez pris dans une singulière affection.

FORESTIER. Et ma femme, dans une haine singulière! écoutez : au moment où, voulant me retirer entièrement des affaires, j'allais en terminer une très-importante; l'homme avec qui je traitais, meurt, et laisse son bien à un neveu : ce neveu était M. d'Arbel que je ne connaissais pas du tout.

MELCOURT. Pauvre neveu, qui se trouva tout-à-coup riche héritier!

FORESTIER. Oui, mais qui, simple, bon, honnête, s'en rapporta complètement à moi, et me témoigna tant de confiance, qu'il était impossible de ne pas prendre de l'amitié pour lui ; si vous saviez tout l'intérêt qu'il m'a montré?... Pourtant, comme il aimait l'étude, la retraite, j'ai eu beaucoup de peine à le décider à venir ici.

MELCOURT. Vraiment?

FORESTIER. J'ai été obligé de l'y contraindre ! et je m'en suis presque repenti ! Marie le reçoit mal ; il s'en est aperçu, car je vois qu'il a de l'éloignement pour elle ; ils sont sans cesse à se dire des mots aigres et piquans, et tout cela, parce que je l'aime, moi, ce jeune homme.

M^{me} D'HORBIGNY. Ah! ah!

FORESTIER, à Marie. Tâchez donc, ma chère, d'être plus aimable, ce soir! il va venir.

MARIE. Encore?

FORESTIER. En ce moment même, j'attends de lui un nouveau service.

UN DOMESTIQUE, annonçant. M. d'Arbel.

oo

SCENE III.

MELCOURT, CHARLES, FORESTIER,
MARIE, M^{me} D'HORBIGNY.

FORESTIER. Ah! mon ami! j'annonçais votre visite à ces dames (*Charles salue d'un air-très froid.*) Je vous dirai d'abord que j'ai disposé de votre soirée; vous accompagnerez ces dames au bal, car je ne peux pas y aller.

MARIE, vivement. M. de Melcourt doit nous y retrouver.

FORESTIER. Cela n'empêche pas!... (*1 part.*) Tonjours M. de Melcourt! (*Haut.*) Au reste, monsieur d'Arbel, j'attends plus encore de votre complaisance et j'ose dire de votre amitié, car, voyez-vous, moi, je vous regarde comme un ami! Mes relations d'affaires avec les hommes ont été

nombreuses ; eh bien ! vous êtes le seul vraiment désintéressé, bon et loyal, que j'aie rencontré : de plus, il y a dans vos manières un air d'intérêt, d'affection pour moi, auquel je suis très-sensible !... A présent que je suis riche, que je suis à la veille de n'avoir plus rien à faire, qu'est-ce qu'il me faut à moi ? des amis.

CHARLES. Que puis-je pour vous obliger ?

FORESTIER. D'abord, je suis contraint d'avouer ce que je cachais encore, c'est que ce voyage à Bordeaux, dont je parlais depuis quelque temps (*à sa femme*) et où vous avez refusé de m'accompagner, est forcément très-prochain : je pars cette nuit.

MARIE. Cette nuit ?

FORESTIER. Ce sera mon dernier voyage, et désormais je ne vous quitterai plus. Dans quelques mois, tout sera pour jamais fini ; plus d'affaires, plus de spéculations, mais jusque-là, j'ai encore quelques intérêts ici, et j'ai compté sur M. d'Arbel pour y veiller en mon absence.

MARIE, *vivement*. Y pensez-vous, monsieur ?

CHARLES. Pour ce qui regarde vos intérêts, je suis à vos ordres. Mais pour accompagner ces dames au bal, vous voudrez bien m'en dispenser, je l'espère.

M^{me} D'HORBIGNY. M. d'Arbel est aimable.

FORESTIER. Oh ! ce refus me contrarie ! au reste, arrangez-vous avec elles : il faut que je vous quitte pour quelques instans ; vous voudrez bien m'attendre ici, n'est-il pas vrai ?

MARIE. Il est indispensable que je rentre chez moi, et vous me permettez de laisser à ma cousine le soin de tenir compagnie à ces messieurs.

M^{me} D'HORBIGNY. Moi ? pas le moins du monde !... nous ne partirons point pour le bal avant une heure, je vais l'employer à faire une visite. (*A demi-voix à Marie.*) Rester avec ces messieurs ! l'un ne s'occupe que de lui, l'autre ne s'occupe de personne ! Ils sont vraiment bien amusans !...

MELCOURT. Mon Dieu ! que personne ne se gêne ! nous attendrons fort patiemment ensemble.

(Marie salue et sort par une porte latérale, M^{me} d'Horigny sort par le fond, ainsi que Forestier.)

~~~~~

#### SCENE IV.

MELCOURT, CHARLES.

MELCOURT. Je me trouve seul avec vous

pour la première fois depuis que vous êtes à Paris, Charles, il me semble que vous me fuyez.

CHARLES. Moi ?...

MELCOURT. Depuis trois mois, vous venez ici et vous allez dans le monde ; mais sans faire attention à ce qui s'y passe, sans voir seulement les gens qui sont à vos côtés, et moi pas plus que les autres.

CHARLES. Ah ! je n'ai pas oublié, Melcourt, que nous fûmes amis.

MELCOURT. Je ne vous ai pas revu depuis ce triste jour où vous vouliez vous tuer, m'a-t-on dit, parce qu'elle était infidèle, comme si l'on se tuait pour cela !... Toutes les bonnes raisons que vous m'avez données pour justifier sa cousine d'avoir épousé le comte d'Horbigny, il paraît qu'elles étaient bien loin, quand Marie épousa M. Forestier ?

CHARLES. Oh ! que j'ai souffert !

MELCOURT. Sans doute ; l'expérience s'achète par le malheur : on arrive dans le monde avec des vertus et des passions ; c'est moitié plus qu'il n'en faut pour être dupe et malheureux (*avec intention*), mais les gens d'esprit mettent vite cela de côté, et rendent aux autres ce qu'ils en ont reçu : ils ont été trompés ? eh bien ! ils trompent à leur tour, n'est-il pas vrai ?

CHARLES. Moi, tromper quelqu'un ?

MELCOURT. Pourquoi pas ? un mari, par exemple !

CHARLES. Comment l'entendez-vous ?

MELCOURT. Parbleu, comme tout le monde l'entend. On surprend son amitié pendant qu'il est occupé ailleurs ; car M. Forestier, ennuyé de sa femme autant qu'elle est ennuyée de lui, cherche des distractions et les choisit de manière à ne pas faire grand honneur à la délicatesse de son goût ; mais il est fort confiant, il vous attire chez lui, et une fois admis dans l'intimité de la femme qu'on aime...

CHARLES, *vivement*. Arrêtez !... je suis honnête homme, monsieur, et je n'ai donné à personne le droit d'en douter.

MELCOURT. Qui dit le contraire ?... est-ce qu'il ne vous est jamais arrivé de rencontrer des hommes ayant séduit la femme de leur ami, ou supplanté cet ami dans l'emploi qu'il sollicitait, ou profité de ses mauvaises spéculations, et qui n'en sont pas moins reçus partout comme de fort honnêtes gens ?

CHARLES. Vous êtes dans l'erreur ! et ce que vous dites fût-il vrai, mes idées, mes principes...

MELCOURT. Des principes ! des vertus ! mais alors, vivez dans la retraite ! ne vous



jetez pas dans ce tourbillon à la suite d'une femme vaine et coquette ! voyez plutôt : dans le monde, les gens vertueux, quand il s'en trouve, sont toujours maussades... comme vous, au reste.

CHARLES. Ah !...

MELCOURT. Et c'est tout simple !... ils voient les autres réussir par de petits moyens qui leur répugnent, et avec des vices qui les dégoûtent ; ils prennent de l'humeur, en reconnaissant que leur vertu n'est qu'une monnaie d'or qui n'a pas cours ! Mon Dieu ! on ne les comprend même pas. Moi, je vous ai cru, je l'avoue, le projet arrêté de reprendre vos anciens droits sur le cœur de Marie.

CHARLES. D'abord, je suis loin de l'aimer maintenant.

MELCOURT. Comment donc êtes-vous ici ?

CHARLES. J'étais parti, décidé à ne jamais la revoir, et j'aurais tenu ma promesse ! Je passai plusieurs années en Allemagne. Pourtant, s'il faut tout dire, son souvenir ne pouvait me quitter : ce qui sans cesse occupait ma pensée, c'était la peine que je prenais à chercher comment ce cœur, si naïf et si tendre, avait pu, comme les autres, devenir intéressé et perfide ; je voulais me figurer quels pouvaient être ses sentimens et ses idées. Enfin, je fus contraint, il y a quelques mois, de venir à Paris ; mon intention était d'y terminer promptement mes affaires et de m'en éloigner de nouveau. Un jour, le lendemain de mon arrivée, c'était par une de ces belles soirées d'automne ; la foule se pressait aux Tuileries, je m'y étais arrêté, et je regardais, malgré moi, ces fenêtres de la rue de Rivoli, où jadis j'avais si souvent vu Marie ; je me souvenais de toutes ces belles espérances, de tous ces projets formés dans ma jeunesse pour ma vie tout entière, et brisés par les mains de cette jeune fille, à qui mon amour avait confié tout mon bonheur. Je la voyais encore fraîche, naïve et joyeuse !... une voix à mes côtés me fit tressaillir, et mes regards tombèrent sur une jeune femme pâle et triste qui caressait un enfant... c'était Marie avec sa fille !... Ce que j'éprouvai, je ne puis le dire !... l'idée de lui parler ne me vint pas, je tremblais, il me semblait que j'allais mourir ! Ce qui se passa, je n'en sais rien. Quand je revins à moi, j'étais à l'autre extrémité des Tuileries, la tête appuyée dans mes mains et le visage couvert de larmes.

MELCOURT. Ah ! et vous dites que vous ne l'aimez plus ?

CHARLES. Le lendemain, il se trouva

que c'était son mari avec qui j'avais affaire ; je lui laissai le soin de tout arranger à son gré, et, au bout de peu de temps, sa confiance m'initia à tous les détails de sa vie intérieure. Marie, folle des bals, des fêtes, des plaisirs, négligeait son enfant, contrariait son mari. Je la revis moi-même au milieu de ce monde où elle cherchait à plaire ; ses yeux me rencontrèrent sans que son cœur fût ému, sans qu'un souvenir de notre amour éveillât un regret : entourée de jeunes fous, souriant à leurs propos, elle ne se souvint plus seulement qu'elle m'avait aimé ; légère, coquette, maligne, enivrée de ces louanges qu'elle cherche avec avidité, ce n'est plus Marie... rien ne me rappelle la jeune fille que j'adorais, et je vous jure qu'une pareille femme est sans danger pour moi.

MELCOURT. Et je vous crois aussi peu dangereux pour elle ; des mots aigres échangés par fois entre vous m'ont prouvé qu'il ne lui reste au cœur que cet éloignement et ce dépit qu'on ressent pour ceux envers qui l'on a eu des torts. Mais, faut-il vous dire toute ma pensée ? éloignez-vous de Marie : votre indifférence ne me paraît pas assez assurée pour que vous ne puissiez lui devoir de nouveaux chagrins.

CHARLES. Vous vous trompez. Elle peut faire maintenant tout ce qui lui plaira, sans que j'en prenne aucun souci. Avant peu, je serai séparé d'elle pour toujours, et sans regrets, je vous le proteste.

MELCOURT. Vous ferez bien ! car vous me semblez plus disposé à vous irriter du mal qu'à en profiter.

CHARLES. Que voulez-vous dire ?

MELCOURT. M<sup>me</sup> Forestier est devenue une étourdie qui ira vite et loin.

CHARLES. Comment ?

MELCOURT. Voici la marche ordinaire : Une femme qui ne peut aimer son mari se chagrine d'abord, s'ennuie ensuite, puis se jette dans le monde, pour s'étourdir et se distraire : Marie en est là ! mais ce bruit sans intérêt, cette foule indifférente, cette cohue, où l'esprit ne peut trouver place, et où le cœur est inutile, une femme distinguée n'y tient pas long-temps ! Qui remplace alors ce mouvement de tous les jours, je vous le demande ? Marie n'est plus la simple et bonne Marie ; c'est une femme vaine et coquette, elle en a la frivolité ; un homme du monde un peu adroit lui en fera facilement avoir les torts.

CHARLES. Oh ! ce serait affreux !

MELCOURT. Voilà un grand mot pour une chose très-ordinaire.

CHARLES. Profiter du malheur ou de la folie d'une femme ?

MELCOURT. Pourquoi pas ?

CHARLES. Lui faire oublier ses devoirs !

MELCOURT. Si elle consent à ne s'en plus souvenir ?

CHARLES. Auriez-vous le projet de l'attaquer ?

MELCOURT. Auriez-vous celui de la dé fendre ?

CHARLES. Ah ! ne le tentez pas.

MELCOURT. Des menaces?... diable !... cela rendrait l'entreprise plus piquante.

CHARLES. Ces projets de séduction ne sont plus de notre temps : la société est d'une sévérité qui ne les tolère plus.

MELCOURT, *souriant avec ironie*. Oh !... certes !... elle ne permet plus d'attacher de l'importance à l'amour, et ce siècle, qui perfectionne tout, en a banni le sentiment moral qui l'excusait. Nos jeunes gens, pour échapper aux passions profondes, ont fait d'une noble affection quelque chose de moins qu'un plaisir ; mais enfin, tel qu'il est, caprice ou passe-temps, il occupe encore une bonne place dans la vie ! Le ministre, en préparant ses projets de lois, l'ambassadeur, en rédigeant ses protocoles, le juge, au milieu de ses procès, les plus grands hommes, comme les plus vulgaires, rêvent encore à leurs idées ou à leurs espérances d'amour. Seulement on met l'égoïsme à la place du dévouement ; le grossièreté à la place de la tendresse, on recouvre le tout d'hypocrisie... et l'on appelle cela de la vertu !... voilà toute la différence.

CHARLES. Ah !... je connais de notre temps, monsieur, des gens vertueux, irréprochables ; et ceux dont vous parlez, dont vous adoptez les principes, il faut empêcher qu'ils approchent de ces femmes faibles ou frivoles pour lesquelles ils peuvent devenir dangereux.

MELCOURT. Que vous importe ?

CHARLES. Non, Marie ne vous écoute pas ! vous ne...

MELCOURT. Vous êtes fou, mon ami... et vous l'aimez encore.

CHARLES. Non, monsieur, je ne suis pas fou, et je ne l'aime plus ! mais je ne sais pourquoi, depuis que vous parlez, tout mon cœur se révolte contre vous. Celui qui la séduirait, qui la rendrait coupable... eh bien ! malheur à lui ! il aurait ma vie ou j'aurais la sienne !

MELCOURT. Quelle plaisanterie !

CHARLES. Et pourtant Marie je la hais, je la méprise.

(Marie est entrée par la porte de gauche et s'est arrêtée : Melcourt l'aperçoit.)

MELCOURT. Arrêtez.

CHARLES. Ah ! c'est juste ! sortons, sortons.

### SCENE V.

MARIE seule. Elle est restée immobile au fond, et s'avance dès qu'ils sont sortis.

Haïe !.. méprisée !.. puis, des mots cruels qui me frappent, des regards qui me déchirent... et des bals, des fêtes, du bruit ! tout cela passe et repasse dans mon esprit... je ne me sens plus penser... je ne me sens plus vivre !... Est-ce bien moi ?.. pauvre Marie !..

### SCENE VI.

MARIE, FORESTIER, CHARLES.

FORESTIER, *amenant d'Arbel presque de force*. Eh ! non, monsieur d'Arbel, mille fois non !.. vous rentrez... que signifie cette querelle avec M. de Melcourt ?

CHARLES. Rien, rien, je vous jure.

FORESTIER. C'est un fat qui se moque de tout, et qui se soucie autant de la réputation d'une femme, que... (*Apercevant Marie*.) Ah ! vous êtes ici, madame ?

MARIE. Je me retire.

FORESTIER. Non, restez ! je ne suis pas fâché, avant mon départ, de vous dire une fois ce que je pense ; car, voyez-vous bien, ce M. de Melcourt, sans cesse sur vos pas...

MARIE. Eloignez-le, si vous voulez, monsieur, recevez ou chassez qui vous plaira, je n'oppose aucune volonté à la vôtre, aucun désir, aucun regret !.. que m'importe ce qui se passe ici ?.. ce que vous ordonnez chez vous ? ce que vous exigez de moi ? mon sort est... ce qu'il est !.. je me sou mets, je ne crains ni n'espère plus rien.

CHARLES, *à part*. Que dit-elle ?

FORESTIER, *avec étonnement*. Que signifie cela ? on croirait à vous entendre que vous êtes désolée, désespérée ? que je suis, moi, cruel, injuste, méchant ?

MARIE. Oh ! non, non, je ne dis pas cela !

FORESTIER. Je sais bien que la différence de nos âges, de notre éducation, de nos idées, a jeté du froid entre nous : puis... mais j'ai cherché, j'ai désiré votre bonheur ! (*Avec amitié*.) Marie, avez-vous donc été si malheureuse avec moi ?

MARIE, *d'un ton affectueux*. Pardonnez ! depuis quelque temps, je ne suis pas bien ; mon humeur s'en ressent... mais je ne veux pas que vous me croyiez ingrate envers vous !. non ; vous m'avez rendue heureuse, et c'est moi qui ai tort !



FORESTIER. Peut-être la vie que vous menez est-elle trop fatigante?... ces veilles continuelles... ( *s'adressant à Charles* ) pour une femme qui n'y est pas habituée!

CHARLES. Comment? chaque jour ne voit-il pas, depuis long-temps, les plaisirs et les fêtes se succéder pour madame?

FORESTIER. Long-temps? eh! mon Dieu! non; c'est depuis trois mois seulement.

CHARLES. Depuis trois mois?

MARIE, *voulant interrompre son mari*. Il fallait, disait-on, faire comme tout le monde, puis, vous-même vous le souhaitiez... et jamais je ne vous vis si content que le jour où, parée pour le bal, je vous priai de m'y conduire.

FORESTIER. Qui, sans doute; je crus que notre maison allait devenir animée et joyeuse; que vous recevriez mes amis, que vous jouiriez enfin des avantages de notre fortune. avantages que vous aviez toujours paru dédaigner et que vous renonciez à cette vie solitaire que je ne pouvais vous faire quitter.

CHARLES, *un peu vivement*. Quoi! madame, vous avez passé des années dans la retraite?

MARIE, *cherchant à empêcher son mari de reprendre, et souriant*. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire? que de femmes vivent ainsi, et trouvent dans la solitude un bonheur que le monde ne donne pas.

FORESTIER. Il était joli votre bonheur! comment vous trouvais-je quand j'allais vous surprendre dans cette petite chambre où vous passiez vos journées?

CHARLES, *avec un intérêt qu'il cherche à cacher*. Comment donc?

MARIE. A lire, à peindre, à chanter... que peut-on faire de mieux quand on est seule?

FORESTIER, *à Charles*. Imaginez-vous que je lui avais donné les plus beaux meubles dans un appartement magnifique, un boudoir délicieux; eh bien! où avait-elle continué sa vie?

MARIE. Mais qu'importe à monsieur?

CHARLES. Oh! si fait! si fait!.. ( *A Forestier* ) Continuez, je vous prie.

FORESTIER. Oui, quand ce ne serait que pour la singularité du fait! Figurez-vous que du matin au soir, elle se tenait dans une petite chambre, sans autres ornemens que quelques vieux meubles apportés de chez son père, un secrétaire, une table, un vase avec un bouquet de fleurs séchées!.. un dessin... toujours le même, qu'elle recommençait quand il était fini!.. deux ou trois antiques romances qu'elle répétait sans cesse!

CHARLES, *ému parce qu'il vient d'entendre*

*à part*. Oh! mon Dieu! serait-il possible!

MARIE, *souriant*. Les femmes sont si capricieuses, si bizarres!

FORESTIER. Je sais qu'il faut respecter leurs caprices, et j'avais fini par vous laisser faire!.. ( *A Charles* ) Toujours seule, dans sa retraite, ou bien assise aux Tuileries, avec son enfant et perpétuellement à la même place!.. devant les fenêtres de l'appartement qu'elle occupait, dans la rue de Rivoli, avant notre mariage.

MARIE. En vérité, je ne me doutais guère qu'on donnait quelque attention à des choses que je faisais, moi, sans réflexion, sans...

FORESTIER. Oh! je ne me rappelle tout cela que par l'effet que cette vie produisit sur vous.

CHARLES. Quel effet? qu'arriva-t-il?

MARIE. Mais rien! rien du tout!

FORESTIER. Rien? par exemple!.. quand un jour, il y a trois mois, on vous ramena mourante des Tuileries, où vous vous étiez trouvée mal!..

CHARLES. Des Tuileries? il y a trois mois? et malade?..

FORESTIER. Elle l'était déjà; mais comme elle ne se plaignait jamais, je ne m'étais pas aperçu de son changement. Sa cousine m'avertit et je compris que cette vie triste et monotone ne convenait pas plus à son âge qu'à notre situation. Des gens riches comme nous qui ne voyaient personne, c'était ridicule! et moi qui m'étais marié pour m'amuser... j'en étais pour mes frais!

CHARLES. Mais... cette maladie?..

MARIE. C'était fort peu de chose!.. un violent accès de fièvre, de délire! mais le calme... et la raison revinrent bientôt!

FORESTIER. Grâce à ce que je fermai sans retour la porte de la cellule et que j'exigeai absolument les distractions!.. mais on ne s'en est pas mal trouvé!.. car, Dieu merci, on court maintenant après elles avec une telle ardeur, que cela a plutôt l'air d'une folie que d'un plaisir! pourtant, je ne dirais rien là-dessus, si les assiduités d'un fat n'avaient été remarquées; et tenez, votre cousine elle-même semble en prendre de l'humeur... je ne sais pas trop pourquoi!..

MARIE. Oh! je ne pensais pas, je l'avoue, que j'aurais jamais à me défendre... pour M. de Melcourt.

FORESTIER. Que voulez-vous? ce qui m'a été dit m'a rappelé notre mariage...

MARIE. Notre mariage?

FORESTIER. Votre connaissance avec M. de Melcourt l'avait précédé; vous deviez épouser un jeune homme... dont on ne m'a jamais dit le nom?



MARIE. Jamais vous ne me l'avez demandé.

FORESTIER. C'est vrai ! sans cesse occupé d'affaires importantes, plein de confiance en vous d'ailleurs...

MARIE. Ai-je donc mérité de la perdre ?

FORESTIER. Je suis bien loin de penser cela ; mais enfin, si ce jeune homme était M. de Melcourt!...

CHARLES. Qui donc vous a dit qu'un jeune homme?...

MARIE. Ne se fait-il pas chaque jour des projets de mariage qui peuvent manquer?... rien n'est plus commun, et...

CHARLES. Et l'on trompe celui qu'on épouse!...

FORESTIER. Ah ! Marie n'a trompé personne, monsieur, je dois lui rendre cette justice ! je pensais, moi, que cette idée de jeune fille ne pouvait laisser des traces bien profondes, et je n'y attachai pas grande importance, je l'avoue ; je crus que l'opulence, les plaisirs et mon affection lui feraient tout oublier!... mais Marie, toujours triste et malade.... mais ce Melcourt qui revient, sans cesse, depuis quelque temps, mais mon départ...

MARIE. Monsieur!... votre inquiétude serait un outrage!

FORESTIER. Je ne veux pas vous offenser!... mais si celui qui dut vous épouser est là...

MARIE. Je renonçai à lui en vous donnant ma main, et je vous répons que je puis le revoir sans danger.

FORESTIER. Mais il vous aimait!

MARIE. Il ne m'a point pardonné sans doute!...

FORESTIER. Soit ! parce qu'il ignore les circonstances... mais on s'explique, on parle!...

MARIE, avec dignité. On se tait, monsieur!

FORESTIER. Bah ! si l'on se voit tous les jours, la vérité peut échapper.

MARIE. On doit la retenir.

FORESTIER. On dit : Je me suis mariée malgré moi !

MARIE. Non, monsieur, on ne le dit pas.

FORESTIER. Laissez donc ! est-ce que je ne connais pas le cœur humain ? un beau jour, il y a un moment de confiance ; on dit : « Je repoussais la fortune, j'aurais préféré la misère avec celui que j'aimais ; ne me croyez ni perfide, ni infidèle!... mais mon père !... Il était déshonoré!... il voulait se tuer!... le pistolet s'approchait de son front !... ma main ne put le détourner qu'en se donnant à un autre!... » (Se tournant vers Charles.) Car, voyez-vous bien, mon ami, voilà la vérité !

CHARLES, très-ému. Ah !

FORESTIER. Et quand on a dit cela, quand il sait tout... et il le saura, s'il ne le sait déjà!... Eh bien ! qu'arrivera-t-il ?

MARIE. Monsieur!... monsieur!... par grâce!...

FORESTIER. Qu'avez-vous donc ?

UN DOMESTIQUE, entrant. Les chevaux de poste viennent d'arriver, et il y a là quelqu'un qui désirerait parler à M. le baron avant son départ ; il dit que c'est très-important.

FORESTIER. Ah ! oui, j'y vais... mais les chevaux de poste attendront, je ne suis pas encore disposé à partir... je vous reverrai, ma chère amie, et vous aussi, monsieur d'Arbel ! je reviens dans un instant. (Bas à Charles.) Parlez-lui en mon absence, et tâchez qu'elle me délivre de ce Melcourt.

SCENE VII.

MARIE, CHARLES.

MARIE, à elle-même. Seule avec lui !... ah ! sortons !...

CHARLES. Marie ! vous éloigner!... me quitter!...

MARIE. Adieu !

CHARLES. Oh ! vous resterez ! vous saurez ce que mon cœur renferme.... vous m'entendrez vous dire ce qu'il y a d'amour...

MARIE, agitée et contrainte. Silence!...

CHARLES. Après huit années de souffrances, de regrets et de douleurs, vous m'écoutez !

MARIE. Je ne veux, je ne peux rien entendre ! le passé!... il est oublié!... n'en parlons plus ! n'en parlons jamais ! M. d'Arbel est l'ami de mon mari ; c'est à ce titre qu'il vient chez moi, que je le vois !... mais rien de plus !... s'il disait un mot, je me croirais obligée de le fuir.

CHARLES. Ah ! pourquoi le craindre !

MARIE. Moi ! le craindre?... mais où voyez-vous cela ?

CHARLES. Pourquoi ce trouble ? cette contrainte ?

MARIE, parlant très-vivement. Moi !... mais je suis calme !... très-calme !... Pourquoi serais-je troublée ?... autrefois... peut-être !... une jeune fille a des idées, des impressions, des sentiments qui peuvent l'agiter !... mais une femme mariée ?... elle sait qu'elle a des devoirs ; qu'y manquer est impossible !... qu'un regard, un mot, peuvent donner des espérances ! qu'elle doit veiller sur ses moindres paroles !...

CHARLES. Marie! arrêtez!

MARIE. Je ne suis pas libre, moi! j'ai un mari à qui je dois de la reconnaissance, de l'affection! quant à de l'amour, je n'en ai pas... je n'en ai pour personne!...

CHARLES. Ah! vous cherchez à vous tromper vous-même.

MARIE. Que dites-vous?

CHARLES. Ne sentez-vous pas, Marie, qu'il y a des paroles qui ne trompent pas?... Ce que vous voulez me cacher, ne viens-je pas de l'apprendre? ce que vous éprouvez, est-ce que je ne l'éprouve pas moi-même?

MARIE, *troublée*. Non! non!

CHARLES. Ah! pendant huit ans, j'ai trop souffert de mon erreur! la vérité, je la veux toute entière!... Je la veux de la bouche de Marie!

MARIE. Jamais!...

CHARLES. Grâce pour moi qui t'aimais encore en te croyant infidèle et parjure!... Répète-moi que tu n'as jamais cessé de m'aimer!.. (*Marie veut l'empêcher de parler, il continue.*) Ces larines versées pendant tant d'années... cette main qui tremble dans la mienne... ce trouble... ce silence même... tout ne le dit-il pas?

MARIE. Laissez-moi donc le taire!

CHARLES. N'est-ce pas ma vie toute entière qui dépend de Marie? n'est-ce pas toute son âme que jadis elle m'avait donnée? pour un cœur comme le sien peut-il y avoir deux amours? c'est moi qu'elle regrettait, qu'elle pleurait... qu'elle aime encore!... Ah! je n'en puis douter!... parlez, Marie!

MARIE. Oh! non! non! laissez-moi!... Puisque je ne peux rien vous cacher, ni rien vous apprendre... adieu!

CHARLES, *reculant*. Quelqu'un!

MARIE. Ah! c'est Fanny!

## SCÈNE VIII.

FANNY, MARIE, CHARLES.

FANNY. Pardon! je croyais trouver madame seule!... Je vais me retirer.

MARIE. Avez-vous donc quelque chose de si important à m'apprendre? mon Dieu! vous avez l'air toute troublée!

FANNY. On le serait à moins! je viens dire à madame qu'il faut que je quitte sa maison.

MARIE. Me quitter?... et pourquoi?...

FANNY. Je ne peux pas, je ne dois pas y rester plus long-temps.

MARIE. Ah! je comprends... c'est ma faute.

FANNY. Non, ce n'est pas madame qui est cause...

MARIE, à *Charles*. J'ai des torts envers elle, cette pauvre Fanny!... oh! c'est que j'étais bien brusque, bien impatiente!... je l'ai grondée... elle n'a pas été heureuse près de moi! c'est mal!... mais, voyez-vous. quand on ne peut rien pour son bonheur à soi, on n'a pas de courage pour s'occuper de celui des autres! je réparerai cela, Fanny, et je vous tiendrai compte du passé!

CHARLES. Qu'elle est bonne!

FANNY. Ah! cette bonté... je ne l'accepterai pas...

MARIE. Comment, Fanny, vous m'en voulez encore?

FANNY. Moi? vous en vouloir!... au contraire!... et je me sens prête à pleurer!

MARIE. Quel malheur vous arrive-t-il donc?

FANNY. Ce n'est pas seulement à moi qu'un malheur peut arriver si je reste.

MARIE. A qui encore?

FANNY. Hélas! c'est à vous aussi, madame.

MARIE. A moi?

CHARLES. Un malheur à madame! Parlez, mon enfant, parlez vite.

FANNY. C'est que je n'ose...

MARIE, *souriant*. Ne craignez pas de parler devant M. d'Arbel. Si je dois entendre quelque chose de fâcheux, hâtez-vous de le dire pendant qu'un ami est là pour consoler.

FANNY. Eh bien! je parlerai! madame est si bonne!... Il faut que je m'éloigne, car je sens bien qu'en demeurant près de monsieur...

MARIE. Monsieur?...

FANNY. Oui, le mari de madame! oh! il me connaît depuis long-temps, et c'est ce qui me faisait hésiter à entrer chez vous, quand vous m'avez recueillie dans ma misère! Autrefois même, il m'avait promis de m'épouser... mais il me préféra madame, c'était bien naturel.

MARIE. Qu'entends-je?

FANNY. Que vous dirai-je? A présent, si je l'en crois, il n'est pas heureux.. et, en me voyant sans cesse...

CHARLES. Oh!

FANNY. Il faut que je parte.

MARIE. C'est bon, Fanny! c'est bon! Laissez-nous.

FANNY. Est-ce que madame refuserait?

MARIE, *d'un ton amical*. Sortez, Fanny, sortez; vous êtes une honnête fille! Plus tard, nous causerons... Allez!



## SCENE IX.

MARIE, CHARLES.

MARIE, *avec un dépit amer.* Tant de sacrifices ! s'être condamnée à ce cruel mariage, et se voir trompée-sans combat !.. Nous repoussons celui que rien ne peut remplacer pour nous !.. Nous renfermons souvent dans notre cœur un secret qui nous tue !

CHARLES, *d'un ton ironique.* Oh ! vous êtes à l'abri de ce chagrin, vous qui n'aimez pas, disiez-vous tout-à-l'heure.

MARIE. Moi !

CHARLES. Vous qui n'avez jamais souffert !

MARIE. Mon Dieu !

CHARLES. Qui n'eûtes pas un regret.

MARIE. Oh ! ne dites pas cela !.. Ce que je veux cacher m'échapperait... car il y a là un poids, une douleur...

CHARLES. Non !.. non !.. vous n'aimez rien !

MARIE. Ce mal qui brise mon cœur depuis huit années...

CHARLES. Vous êtes si heureuse !

MARIE. C'est plus que je n'en puis supporter.

CHARLES. Ah ! vous ne regrettiez pas notre amour.

MARIE. O mon Dieu ! moi qui fus prête à céder à mon désespoir ! Ma force, ma santé, ma vie, se sont usées dans cette lutte cruelle ; parfois, me croyant coupable, parfois, me sentant généreuse. Ecoutez, Charles ! Dans les premiers temps de mon mariage, quand mon père fut sauvé du déshonneur, que je vis sa vieillesse heureuse et paisible, j'eus du courage, je me disais : C'est une noble action.. elle m'a tant coûté !

CHARLES. Et vous viviez solitaire, dédaignant cette opulence que vous aviez payée si cher ?

MARIE. Quand j'étais seule dans cette retraite, où je m'étais entourée des objets qui nous avaient vus ensemble, il me semblait vous revoir !... Je vous parlais, je vous entendais... et la vie pouvait encore se supporter ainsi.. Mais ici, au milieu du luxe, le front paré de diamans, oh ! c'est alors que je souffrais... mon cœur se serrait, je rougissais... Il me semblait que j'avais vendu votre amour pour tout cela !.. Je me sentais mourir.

CHARLES. Chère, bien chère Marie !

MARIE. Et cependant, je ne savais pas encore ce que c'était que souffrir ! Ah ! ce qu'une femme éprouve en se voyant haïe et méprisée de ce qu'elle aime... nul ne le

dira !.. Quand je vous revis la haine au cœur, le mépris dans les yeux, ma douleur fut plus forte que ma raison !.. mes idées se troublèrent ; je voulus fuir ma pensée, mes souvenirs et moi-même. Je cherchai le mouvement, le bruit, la foule !.. avec la mort dans l'âme... je me parais, je riais, j'étais folle.

CHARLES. Oh ! ne le vois-tu pas, Marie ? Tu es mon bien, mon trésor ! Tu m'appartiens !.. Séparés, nous vivions encore des mêmes pensées, des mêmes douleurs ! Je souffrais quand tu souffrais ! Je pleurais quand tu pleurais ! Nous n'avons eu tous deux de bonheur que les jours passés ensemble ! Joie, larmes, désespoir, tout nous fut commun ! Une seule vie est la nôtre ! Nous séparer, c'est impossible... tu m'appartiens !

MARIE. Que dites-vous ?

CHARLES. Ne crois pas que je t'aie retrouvée pour laisser encore au sort le pouvoir de nous désunir !.. Oh ! ne pense pas à un nouveau sacrifice ! Le premier, tu l'as fait à ton père... A qui ferais-tu celui-ci ? A un homme pour qui tout peut te remplacer !.. Rien ne te remplacerait jamais pour moi !

MARIE. Il est certaines idées qu'il faut repousser. Placée entre tous les malheurs et toutes les séductions, l'amour peut perdre une femme.

CHARLES. La sauver de l'isolement, des regrets, du désespoir.

MARIE. Charles, taisez-vous !

CHARLES. Laisse-moi te supplier !.. te demander mon bonheur, ma vie, qui dépendent de toi seule !

MARIE. Oh ! ne voyez-vous pas que je puis vous écouter, vous aimer plus que mes devoirs... plus que tout au monde ?

CHARLES. Non ! non ! tu me repousseras ! Tu me laisseras mourir... tu ne m'aimes pas !

MARIE. Je ne l'aime pas !

CHARLES. Tu ne ferais rien pour mon bonheur !

MARIE. Son bonheur !

CHARLES. C'est le seul qui existe pour moi.

MARIE. Heureux ?.. Il serait heureux !..

CHARLES. Mille fois plus que je ne puis le dire !

MARIE. Mon Dieu ! pardonnez-moi... ou donnez-moi des forces pour lui résister !.. Charles ! je t'aime !

CHARLES. Marie !

FORESTIER, *en dehors.* Joseph, avez-vous dit à madame que je veux lui parler ?

(Charles s'éloigne de Marie.)



UN DOMESTIQUE, *entrant*. Monsieur dispose tout pour son départ; il voudrait voir Madame.

MARIE. J'y vais. (*Le domestique sort.*) Charles, éloignez-vous pour quelques moments.

CHARLES. Mais... je vous reverrai ?

MARIE. Oui... bientôt !

CHARLES. Et... pour ne plus vous quitter ?

MARIE. Peut-être! allez, Charles, allez!

CHARLES. Oh ! que de bonheur !

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

MARIE, *seule*.

Oui, je l'aime!... mais je ne serai ni fausse ni perfide.... si je suis sans force contre l'amour, j'en aurai du moins contre ses dangers et ses malheurs ! Mon mari saura tout ! j'é vais tout lui avouer ! la crainte ne m'arrêtera pas ; que le monde et lui me maudissent et me repoussent !.. j'accepte tous les maux que j'aurai mérités pour Charles !

SCÈNE XI.

FORESTIER, MARIE.

FORESTIER. Ne voulez-vous donc pas me voir avant mon départ ?

MARIE. Au contraire, monsieur... attendez-moi, j'ai à vous dire... oui, je voulais vous voir, il le faut... il faut que je vous parle... que je vous fasse l'aveu... nécessaire.

FORESTIER. Parlez, mais n'aprayant, dites-moi, ne suis-ai-je pas offensée, tantôt ?

MARIE. En quoi donc ?

FORESTIER. Ce que j'ai dit devant M. Charles... c'était un peu indiscret.

MARIE. Comment ?

FORESTIER. Tenez, Marie, j'ai peur qu'au milieu de toutes nos richesses vous ne soyez pas heureuse, vous n'avez jamais dit, bonne et sage comme vous l'êtes.

MARIE, *à part*. Ah ! il faut que je parle.

FORESTIER. Mais votre père, qui vous bénit chaque jour, il ne faut pas qu'il sache que vous pleurez ; il en aurait trop de chagrin.

MARIE. Mon père!..

FORESTIER. Je le verrai demain, je passerai quelques heures avec lui ; avez-vous à me charger de quelque chose ?

MARIE, *à part*. Oh ! que dirait-il, s'il savait?... Mon pauvre père !

FORESTIER. Vous ne m'écoutez pas?... Et notre fille, notre petite Cécile, vous la soignerez bien en mon absence !

MARIE. Ma fille!..

FORESTIER. Cette chère enfant!..

MARIE. Cet hiver.... oui.... je l'ai négligée !

FORESTIER. Les bals, les fêtes... cela prenait bien du temps!... mais vous êtes une bonne mère, Marie!... puis, elle est si gentille! C'est tout votre portrait!.. elle sera bien jolie!..

MARIE. Pauvre petite ! que deviendra-t-elle?..

FORESTIER. Ce qu'elle deviendra?... une jeune fille charmante qui ne manquera pas de maris, je vous le jure !.. l'héritière de gens très-riches, très-considerés... car la considération... c'est quelque chose ! la probité du père... les vertus de la mère... eh bien ! cela compte pour les enfans.

MARIE, *à part*. O mon Dieu !

FORESTIER. Mais vous me répondez à peine!... quelque chose vous occupe?... vous vouliez me parler?... qu'avez-vous à me dire ?

MARIE. Oui... je voulais... mais je ne sais plus vraiment...

FORESTIER. De quoi est-il question ?

MARIE, *très-troublée*. Oui, de quoi est-il question?... de mon père... de ma fille, n'est-ce pas ?

FORESTIER, *la regardant avec étonnement*. De nous tous qui vous aimons, dont le bonheur dépend de vous, qui pouvons tous être heureux si vous êtes contente.

MARIE, *lui prenant la main*. Répétez moi cela !

FORESTIER. Cette agitation.... ce trouble... qu'avez-vous ?

MARIE. Parlez-moi de ma fille.... de mon père... de mes devoirs... de vous !

FORESTIER. Qu'en est-il besoin ? Si tout à l'heure j'ai rappelé le passé, si j'ai montré de la défiance, pardonnez-le-moi ! quelquefois je suis chagriné de ne pas vous plaire.... puis, cet éloignement que vous semblez me témoigner m'a entraîné peut-être dans des démarches, dans des torts...

MARIE. Monsieur...

FORESTIER. Je vous le répète, pardonnez-moi ! En ménage, quand on s'aime, la femme est sûre de n'être pas malheureuse et le mari de n'être pas ridicule ! c'est beaucoup.

MARIE. Hélas !

FORESTIER. Moi, je ne sais que le positif de la vie : je suis ignorant de toutes ces petites susceptibilités du cœur d'une femme ; je vous aurai affligée, troublée avec mes soupçons ? eh bien ! voyez comme

je vous aime et vous estime !... vous allez rester seule à Paris pendant des mois entiers !

MARIE. Moi !... rester seule !...

FORESTIER. Sans doute ! Je vous laisse avec regret, mais sans crainte. Et maintenant.... permettez : vous aviez quelque chose à me dire... et vous ne dites rien ?.. il faut pourtant parler.

MARIE. Non ! il faut se taire.

FORESTIER. Comment ?

MARIE. Si un désir insensé... mais non, je ne dois point parler, je ne parlerai pas.

FORESTIER, à part. Que me cache-t-elle ?

## SCÈNE XII.

FORESTIER, MARIE, M<sup>me</sup> D'HORBIGNY, MELCOURT.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Je me suis un peu oubliée ; nous arriverons tard au bal !.. Ah ! dites-moi, ce que je viens d'apprendre de M. de Sivry est-il vrai ?

MELCOURT. Sans aucun doute.

MARIE. Mon père ?

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Encore une obligation que vous aura notre famille, monsieur Forestier !

MARIE. Qu'est-ce donc ?

FORESTIER. C'est une surprise que je vous avais gardée pour demain matin, après mon départ : votre père s'ennuyait un peu dans la retraite, et pourtant ne voulait pas venir à Paris.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Il pensait que la patrie qu'il a servie vingt ans avec honneur n'aurait pas dû l'oublier.

MELCOURT. Oh ! la patrie a quelquefois besoin qu'on aide sa mémoire ; et M. Forestier, s'en est chargé.

MARIE. Comment cela ?

FORESTIER. J'ai fait valoir les droits du général, son nom glorieux à la guerre et irréprochable dans les affaires : non seulement, il rentre dans l'armée, mais il obtient un commandement.

MARIE. Ce nouveau sujet de reconnaissance...

FORESTIER. Je veux faire le bonheur de tous ceux que vous aimez !.. (*A demi-voix.*) Ne pourrai-je donc rien pour le vôtre ?

MARIE, comme prenant une résolution. Oui, vous pouvez... me promettez-vous de faire ce que je vous demanderai ?

FORESTIER. Je vous en donne ma parole.

## SCÈNE XIII.

CHARLES, FORESTIER, MARIE, M<sup>me</sup> D'HORBIGNY, MELCOURT.

(Charles semble contrarié de voir tout ce monde.)

FORESTIER, allant au-devant de lui. Eh ! mon ami, venez donc, que je vous fasse mes adieux et que je vous recommande encore Marie...

MELCOURT. A lui ?

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Mais vous disiez, ce matin, qu'ils étaient ennemis.

FORESTIER. Ce matin... mais j'espère qu'à présent...

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Ah !

MELCOURT, à Charles. Vous avez vu madame ? vous vous êtes expliqués ?

CHARLES. Mais... oui.

FORESTIER. Sûrement, monsieur, je l'avais chargé de plaider ma cause.

MELCOURT, à part. Et je gage qu'il a gagné la sienne... (*Haut.*) A merveille !

MARIE, qui a été très-attentive au ton et aux mots de Melcourt, d'un ton grave et digne. Oui, à merveille, monsieur de Melcourt !.. car j'ai appris les dangers que peut courir une femme entraînée par son cœur (*elle regarde Charles*) ; je sais maintenant que, malgré ses principes et ses devoirs, elle irait plus loin qu'elle ne voudrait... et qu'il est des périls auxquels on n'échappe que par la fuite.

CHARLES, à part. Que veut-elle dire ?

FORESTIER, saisissant la main de Charles. Ah ! que c'est bien à vous !

MELCOURT. Si j'entends quelque chose aux femmes...

MARIE. Les femmes, monsieur, on les comprend rarement ; on les calomnie quelquefois et on les accuse dix jours !.. ainsi méconnues et découragées, elles sont faibles et peuvent devenir coupables ! estimées, aimées, elles trouvent des forces pour les sacrifices... mais leur courage est tout dans le cœur !.. Monsieur Forestier, je pars avec vous.

FORESTIER. Vraiment ? oh ! quel bonheur !

CHARLES, à part. Ciel !

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Cela ressemblera à un enlèvement, et au milieu de l'hiver... c'est une grande folie

MELCOURT. Une grande sagesse !

FORESTIER, serrant la main à Charles. C'est pourtant à vous que je dois cela, mon ami ! que je vous ai d'obligations !..



## ACTE III.

Même décoration qu'au premier acte, mêmes ornemens et mêmes meubles,

## SCENE PREMIERE.

FANNY, MELCOURT.

(Au lever du rideau, Fanny arrange des fleurs dans un vase; Melcourt entre.)

MELCOURT. M<sup>me</sup> la baronne Forestier est-elle visible ?

FANNY. Pas encore, monsieur; mais cela ne tardera pas : veuillez attendre un moment.

MELCOURT. Jamais il n'y eut plus de difficultés pour la voir que depuis une année qu'elle est veuve.

FANNY. Madame a fait elle-même l'éducation de M<sup>lle</sup> Cécile, sa fille, elle ne la quitte presque pas, et, dans cet instant encore, elle est avec elle.

MELCOURT. Mais cela ne pourra pas être toujours ainsi : le mariage de M<sup>me</sup> Forestier avec M. Charles d'Arbel...

FANNY. Le contrat se signe aujourd'hui même, et c'est justement parce que le mariage devait se faire, parce qu'il ne laissera plus à madame la possibilité de disposer de tout son temps pour sa fille, que, pendant cette année de deuil, elle ne l'a pas quittée : aussi M<sup>lle</sup> Cécile, à seize ans, a-t-elle des talens et une instruction rares!...

MELCOURT. Ce n'est plus un enfant, mais une charmante fille.

FANNY. Madame est si bonne!... que je suis sûre que c'est autant pour ne pas être distraite de l'éducation de sa fille, que par respect pour les convenances, qu'elle n'a pas voulu recevoir M. Charles d'Arbel, durant tout le temps de son deuil!... mais, aujourd'hui que la consigne est levée, il est venu de bon matin, je vous assure.

MELCOURT. Je crois pardieu bien qu'il est pressé, depuis dix-sept années qu'il attend!

FANNY. Et madame avait deviné sa visite, car elle était ici de bonne heure; elle avait tout préparé!... Est-ce que cet appartement ne vous rappelle rien?...

## SCENE II.

FANNY, MARIE, *qui est entrée et a entendu la dernière phrase*, MELCOURT.

MARIE, *a Melcourt*. Comment? vous ne vous souvenez pas, monsieur Melcourt? (*Fanny est sortie à l'entrée de sa maîtresse.*) Nous sommes ici dans le même

lieu où j'ai connu Charles autrefois; voilà le salon où je le recevais étant jeune fille; la table où je dessinais à ses côtés; le secrétaire... car j'avais gardé tous ces meubles!... Dans un autre temps, j'en avais paré une petite retraite!

MELCOURT. Et ce matin, quand Charles est revenu, il a tout retrouvé avec le cœur de Marie!... il a dû être bien heureux!...

MARIE. Sa joie m'a rendu toute ma joie de jeune fille!... il vous a semblé que toutes ces années... que je ne veux pas compter... ces années de séparation, c'était un mauvais rêve, et que nous nous éveillions pour le bonheur.

MELCOURT. Moi aussi, je me souviens!... je suis venu là, jadis, le cœur blessé et l'esprit disposé à tout voir en mal; puis, le temps m'apprit à vous connaître!... Un jour... il y a huit années, je vis qu'il n'était pas d'infortunes et de douleurs si grandes qu'un cœur comme le vôtre ne pût vaincre avec courage!... La vertu raccommode avec les hommes!... Quand je vous vis tout sacrifier à vos devoirs, quand, depuis ce voyage à Bordeaux, je vous retrouvai calme et paraissant heureuse au milieu de tant de sacrifices, je devins meilleur... et cela, seulement, je crois, pour avoir le droit d'être votre ami.

MARIE, *d'un ton gracieux et affectueux*. Vous voyez tout ce qu'on gagne à bien faire!... Mais, mon ami, vous me louez plus que je ne mérite : si les premières années de mon mariage furent pénibles, s'il me fallut du courage, un jour, le jour de ce départ, le reste ne me coûta plus! Séparée de Charles, je savais que sa tendresse et son estime m'appartenaient, qu'il ne doutait plus de mon cœur!... la vie fut douce et paisible!... les séductions qui entourent une jeune femme, elles n'existaient pas pour celle qui avait résisté à l'amour!... Mes devoirs me furent faciles; ma fille charma mes journées; mon mari... il fut heureux!... et maintenant je vais être à celui que j'ai tant aimé!... Oh!... je n'ai pas à me plaindre du sort!...

MELCOURT. Enfin!... la vertu aura donc sa récompense sur la terre!

MARIE. Et le chagrin passé rend le bonheur plus vif!... tout ce qui me le rappelle aujourd'hui me semble ajouter quelque chose à ma joie!... (*Elle s'assied*



*devant le secrétaire.*) Voyez-vous ce secrétaire?... c'était ici que j'écrivais à Charles, quand notre mariage était arrangé!... Eh bien, ce matin, je lui ai écrit là, pour lui dire : Venez!... comme autrefois!... et comme autrefois, il est venu!...

MELCOURT. Il vous aime tant!...

MARIE, *tirant des papiers du secrétaire.* Et cette lettre?... oh! mon ami, quel souvenir!... quand, pour sauver mon père, je promis ma main, j'écrivis cette lettre pour Charles!... mais je ne pus la lui remettre; il ignora ma douleur et me crut coupable!... La voilà! je veux la garder! je souffrais tant, lorsque je l'écrivis, et je suis si heureuse en la revoyant aujourd'hui! Voilà encore d'autres lettres écrites par des amis... par mon père... par ma fille, durant cette séparation de deux mois qui eut lieu, il y a un an.

MELCOURT. Pendant la maladie de M. Forestier, ce mal contagieux, qui ne vous effraya point pour vous, mais qui fit trembler votre cœur de mère!

MARIE. Ce sont les seuls momens où ma chère Cécile fut loin de moi; Albertine, M<sup>me</sup> d'Horbigny, dont le cœur est bon, quoi que vous en disiez...

MELCOURT. Oui; elle se chargea de votre fille, c'est vrai... mais ce fut quelque chose de nouveau pour elle que de jouer un rôle de mère; et que ne donnerait-elle pas pour vaincre cet ennui qu'elle cherche à dissiper dans le monde, depuis tant d'années, et dont les plaisirs sont plutôt la cause que le remède.

MARIE. Ma fille fut parfaitement avec elle pendant ces deux mois; et Cécile a même pris pour M<sup>me</sup> d'Horbigny une si tendre amitié, que la mienne s'en augmente encore. (*Elle renferme ses papiers.*) Toutes ces vieilles lettres sont comme un inventaire du passé.

MELCOURT. Heureux qui peut, ainsi que vous, ne trouver dans le temps écoulé que de nobles souvenirs et non de tristes idées.

MARIE, *qui s'est levée, tendant la main à Melcourt.* Il m'aime encore!... notre amitié nous reste!... des sentimens vrais, des mots qui viennent du cœur et qui sont gravés là!... c'est tout ce que la vie a de bon!... et quand elle nous a laissé cela, nous n'avons rien à lui reprocher.

MELCOURT. Demandez à M<sup>me</sup> d'Horbigny si les années que le temps lui apporte laissent d'aussi bonne humeur que vous?...

MARIE. Ma cousine?... des années?... mais elle les oublie si bien, qu'elle croit

que les autres n'y pensent plus!... Elle n'aura jamais que vingt ans.

MELCOURT. Elle n'a pourtant guère ménagé sa jeunesse pour vouloir qu'elle lui serve toujours.

MARIE. Oh!... pauvre amie!... elle n'a rien aimé! et maintenant que les jouissances de vanité s'en vont, elle cherche encore ce monde qui n'a plus pour elle que des déceptions!... Je la plains!...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* M<sup>me</sup> la comtesse d'Horbigny.

MARIE. Ah!...

SCENE III

M<sup>me</sup> D'HOBIGNY, MARIE, MELCOURT.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Enfin, je te rencontre! je suis venue deux fois hier, je n'ai trouvé que ta fille, ma chère petite Cécile, que j'aime tant, surtout depuis les deux mois où tu me l'as confiée: connaissez-vous, monsieur Melcourt, rien de plus aimable que cette enfant?... Mais où est-elle donc?..

MARIE. Là, tout près; mais si elle sait que tu es ici, je parie que nous allons la voir arriver, car elle a conservé une grande reconnaissance du temps passé près de toi.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. C'est qu'entre nous soit dit, elle s'amusait un peu plus que chez toi: je lui avais caché que la maladie de son père était dangereuse, et j'inventais chaque jour quelque distraction, c'est toujours deux mois de plaisir qu'elle a gagnés!.. mais que fais-tu donc, toi, depuis quelque temps? impossible de te trouver?.. tu es invisible pour tes amis!...

MARIE. Mille affaires viennent prendre tout mon temps dans des jours comme ceux-ci.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Mais c'est qu'il aurait fallu justement que des jours comme ceux-ci ne vinsent pas avant que je t'eusse parlé.

MARIE. Pourquoi cela?

MELCOURT. Vous allez voir que madame voulait être juge, ou conseil au moins, dans tous les apprêts, achats, corbeille et accessoires obligés d'un mariage.

MARIE. Pas d'un mariage comme le nôtre.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Oh! vous êtes à mille lieues de la vérité!.. mais je vais tout dire... même devant M. de Melcourt! c'est notre ami?

MELCOURT. J'espère que madame Forestier n'en doute pas.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Oui, et quant à moi, je sais à merveille que nous ne nous entendons sur rien, que nous ne nous épargnons pas les malices et les épigrammes,

et que nous ne nous aimons guère ; mais il y a si longtemps que cela dure, que nous sommes d'anciens amis.

MELCOURT, *avec ironie*. Assurément!..

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Alors donc, je parle!.. Ecoute, Marie, prends bien garde en épousant M. d'Arbel.

MARIE. Comment! que je prenne garde!

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Je sais que tu l'aimes depuis long-temps, et qu'il le mérite. C'est un homme aimable, d'une figure charmante, car il ne change pas le moins du monde, il est toujours jeune! enfin c'est un des hommes les plus agréables qu'on puisse rencontrer.

MARIE, *riant*. Est-ce pour cela qu'il ne faut plus l'aimer?..

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Non, ma chère!.. mais... auras-tu le courage d'entendre la vérité?..

MARIE. Voyons, parle!..

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Eh bien! s'il faut te dire tout, j'ai des raisons de croire qu'il aime... une autre que toi.

MARIE. Ciel!.. est-il possible?..

MELCOURT. Non!.. cela ne peut être!.. puisque ce matin encore...

MARIE, *un peu rassurée*. Mais oui!.. ce matin, là, il me répétait que notre mariage ferait son bonheur.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Ecoute; j'ai cru que la délicatesse m'obligeait à te faire cette confidence, et si je ne l'ai pas faite plus tôt, c'est que tu avais positivement défendu qu'on parlât de M. d'Arbel, qu'on prononçât même son nom; voilà pourquoi j'ai hésité jusqu'à ce moment. Charles se regarde comme engagé avec toi, il t'épousera... mais il a dans le cœur une passion... une vraie passion... malheureuse...

MARIE, *vivement*. Mais sais-tu, Albertine, ce que tu dis là?... sais-tu que c'est ma vie que tu détruis d'un mot?... que je ne survivrais pas à la tendresse de Charles?... que je mourrais!..

MELCOURT. Quelle autre femme pourrait vous remplacer pour lui.

MARIE. Ah! je ne le laisserais pas à celle qu'il me préfère! ses sermens sont à moi! aujourd'hui nous serons unis, elle ne le verra plus, elle ne se réjouira pas de ma douleur!

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Eh mon Dieu! elle n'eût jamais une semblable idée!.. elle lui a plu sans le vouloir!.. elle ne l'aime pas!..

MARIE. Tu vois donc bien qu'il m'aime encore, moi qui l'aime tant!..

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Je crus d'abord que c'était pour me parler de toi qu'il me cherchait.

MARIE, *étonnée*. Qu'il te cherchait?... (*Riant.*) Quoi!... ce serait?..

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Qu'y a-t-il là de surprenant et de risible?... comme toi je suis veuve, je suis plus jeune que toi.

MARIE. Plus jeune!..

MELCOURT, *souriant*. Sans doute!.. cela devait arriver... avec le temps!..

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Enfin, je le trouvais toujours sur mes pas, et comme tu lui avais interdit ta présence, moi j'en avais pitié!.. je lui disais combien ton mari t'aimait, car ton mari vivait encore, et c'est pour cela que le cœur de M. Charles chercha des consolations et que je ne refusai pas de lui en donner! Long-temps nous parlâmes de toi: d'abord il était triste, mais sa mélancolie se dissipa; il devint gai, joyeux même!.. il parut avoir oublié le passé; il parlait d'espérance et de bonheur à venir; il cherchait à me plaire, lui qui, jusque là, n'avait fait de frais pour personne!.. pourtant, jamais il ne m'avoua son amour!.. seulement un jour, il avait, disait-il un secret à me confier, d'où dépendait le reste de sa vie, il allait parler enfin!.. ce jour-là nous apprîmes la mort de M. Forestier... tu étais libre... il ne me parla pas!.. mais qui vient ici?.. ah! c'est Cécile?..

SCENE IV.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY, CÉCILE, MARIE MELCOURT.

CÉCILE, *accourant*. Maman! maman!.. si vous saviez tout ce qui arrive là-bas?..

MARIE. Quoi donc?..

CÉCILE, *allant embrasser M<sup>me</sup> d'Horbigny*. Ah? vous voilà!.. (*A Melcourt.*) Bonjour, monsieur Melcourt.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Qu'arrive-t-il?

CÉCILE. Des choses superbes!.. on dit que ce sont des cadeaux de nocces!.. qui donc est la mariée?..

MELCOURT. Madame votre mère.

CÉCILE, *avec un riuement de chagrin*. Ah! ma mère! (*Se jetant dans ses bras.*) Vous m'aimez toujours? vous ne vous séparerez de moi?

MARIE. Ma Cécile! me séparer de toi! mais c'est impossible!.. notre enfant, c'est la moitié de nous-même. Dans des jours de tristesse, la douce voix de ma fille, ses jeux, sa gaiété ranimaient mon cœur!.. et quand le bonheur vient, je t'oublierais!.. oh! non!

CÉCILE. Alors, quel plaisir, chère maman! nous serons deux pour vous aimer.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Qu'elle est gentille!

MARIE. Quoique je fusse bien sûre que



les nouveaux liens où je vais m'engager ne nuiraient ni à ma tendresse, ni à ton bonheur, j'hésitais à t'en parler. Maintenant, ma Cécile, tu sauras tout. Ma confiance va t'initier aux secrets de mon cœur. Tu n'es plus une enfant, et c'est de moi seule que tu dois tout apprendre.

CÉCILE. Oh! maman, je suis bien contente! En vous voyant heureuse, il me semble que je le serai davantage : car toujours ma joie a dépendu de la vôtre ; votre bonheur est un présage du mien!.. Maman, moi aussi, j'ai une confiance à vous faire.

MARIE. Toi ?

MELCOURT. Ne gênons pas ces douces effusions. Madame d'Horbigny, veuillez accepter mon bras. (*A Marie.*) Nous reviendrons.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY, à Marie. J'ai dû te faire part de ce que je crois la vérité ; si je me suis trompée...

MARIE. Oh ! je ne puis pas t'en vouloir. (*Melcourt et M<sup>me</sup> d'Horbigny sortent*)

SCENE V.

CÉCILE, MARIE.

MARIE, rêveuse, à elle-même. Ce qu'Albertine m'a dit... je n'y crois pas, certes... et cela m'a troublée pourtant.

CÉCILE. Là! vous voilà rêveuse, et oubliant que je suis près de vous... ce que c'est qu'une mariée!

MARIE. N'as-tu pas dit que tu as quelque chose à me confier ?

CÉCILE. Oh ! cela n'est pas pressé.. mais votre mariage ?

MARIE. Oui, tu as raison. Viens là, mon enfant !

(*Elle s'assied, Cécile s'assied auprès d'elle sur un siège plus bas.*)

CÉCILE. Que je suis bien ainsi!.. Ce sera toujours ma place... toujours à vos côtés, n'est-ce pas ?

MARIE. Oh ! certes! Mais écoute, ma fille : depuis un an, nous ne nous sommes pas quittées un seul instant ; ton cœur et ton esprit se sont développés ; ta raison même a devancé ton âge, et je me suis inquiétée, je l'avoue, de voir succéder si vite à l'insouciance d'une enfant le sérieux d'une jeune fille. Cependant, c'est heureux peut-être?... Je ne craindrai pas de te dire qu'après toi, ce que j'aime le plus au monde, c'est celui à qui je vais m'unir.

CÉCILE. Et je ne l'ai jamais vu!

MARIE. C'est pour cela que je dis : après toi ! car je n'ai rien voulu distraire de ces jours qui t'appartenaient encore exclusi-

vement ; et je m'en applaudis ! A présent, Cécile, nous verrons plus de monde, et, dans les avantages de mon bonheur, je compte pour beaucoup la possibilité d'assurer le tien.

CÉCILE. Comment ?

MARIE. Je veux penser à ton mariage.

CÉCILE, faisant un mouvement. Me marier ! moi !

MARIE. J'éclairerai ta raison, sans commander à ton cœur. Je ne pense pas, moi, qu'il faille interdire tout examen et toute réflexion à une jeune fille, et la jeter ensuite dans le monde, ignorante des devoirs et des dangers qui l'attendent. Non ! Il ne faut pas même qu'elle croie que le bonheur récompense toujours la vertu ; mais il faut qu'elle sache que les sacrifices qu'on lui fait laissent de douces impressions à l'aine, et que la situation des femmes est telle que le dévouement est une des lois de la destinée, comme fille, comme femme et comme mère. Pourtant, et c'est là qu'est ma joie, chère enfant ! tout me fait espérer que ta vie sera une belle exception. Tu choisiras toi-même.

CÉCILE. Quoi ! maman... si quelqu'un me plaisait... si j'aimais..?

MARIE. Oh ! je suis sûre que ma Cécile n'éprouvera de sympathie que pour un noble caractère!.. et alors, le mariage, ce lien si souvent malheureux, peut donner à la jeunesse un tel bonheur, que la douceur s'en répand jusque sur les froides années de la vieillesse!.. La vie est un seul et unique souvenir !

CÉCILE. Mon Dieu ! qu'on doit être heureux en ce monde !

MARIE. Une grande fortune, ma Cécile, aplanit bien des difficultés!.. et tu seras très-riche.

CÉCILE. Ah ! quelle joie !

MARIE. Comment ? est-ce que tu aimerais l'argent ?

CÉCILE. Ce n'est pas pour moi !

MARIE. Pour qui donc ?

CÉCILE, avec finesse et gaieté. Nous parlerons de cela plus tard... Aujourd'hui, maman, c'est de vous, de votre mariage qu'il s'agit. Pour le mien, nous verrons après. Il me suffit de savoir qu'on respectera ma volonté, qu'on approuvera mon choix, et qu'on me permettra de faire valoir les droits et le mérite de celui qui me plaît.

MARIE. Qui te plaît ?

CÉCILE, souriant. Ou qui me plaira.

MARIE. Oui ; car tu ne peux avoir encore aucune idée de ce genre, n'est-ce pas, ma fille ?



CÉCILE, *gâiment*. Puisque je réserve mes confidences...

MARIE. Mais, tu ne connais personne!.. Il n'est pas venu de jeunes gens à la maison depuis plus d'une année.

CÉCILE, *avec gaieté et un petit air important*. C'est cela!.. je ne connais personne!.. je n'ai pas vu de jeunes gens!.. je suis encore une enfant!.. Vous oubliez, ma belle maman, que vous venez de me traiter en personne raisonnable, et que je le suis!.. Vous oubliez que je l'étais déjà depuis long-temps!.. que l'année dernière, pendant deux mois, j'ai été presque maîtresse de toutes mes actions, et que je voyais tous les jours une foule de beaux jeunes gens aux eaux de Baden, où m'avait menée notre cousine, M<sup>me</sup> d'Horbigny, et où j'étais vraiment plus raisonnable qu'elle; car souvent, j'aurais mieux aimé rester à la maison, que de courir dans toutes ces parties de plaisir dont elle ne voulait pas manquer une seule.

MARIE. Et c'est là? aux eaux de Baden? Eh bien? mais, dis-moi donc cela, je veux tout savoir.

CÉCILE, *souriant*. Décidément, vous ne saurez rien aujourd'hui. Ce serait mal à moi de vous distraire. Soyez toute à votre prétendu, madame la mariée. Je veux que vous fassiez de la toilette.

MARIE. Nous avons le temps de songer à ma toilette; c'est de toi que je veux m'occuper; ce que tu viens de me dire...

CÉCILE. Encore une fois, non, maman; je ne vous dirai rien aujourd'hui!.. Et les cadeaux que vous n'avez pas encore vus!.. tout cela pour vous occuper de moi! Oh! je ne veux pas le souffrir. Je vais vous aider à vous parer.

MARIE. Ta gaieté me fait du bien. Je la regrettais depuis long-temps: elle eût manqué à un jour comme celui-ci!

CÉCILE. Et il n'y manquera rien!.. oui, j'étais triste... et ma tristesse s'est dissipée comme par enchantement. C'est un bon présage.

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Le notaire de madame la baronne est arrivé.

MARIE. Qu'il entre dans mon cabinet, où j'irai le retrouver. (*Le domestique sort.*) Adieu, ma Cécile; dans peu d'instans, tu viendras me rejoindre.

CÉCILE. Oui; à bientôt!

(Elles s'embrassent.)

MARIE, *en sortant par la gauche*. Il faut que je sache ce grand secret.

SCENE VI.

CÉCILE, *seule*.

Que je suis contente!... Dès que maman sera mariée, je lui avouerai tout. Elle saura que, dans ce voyage, mon cœur s'est donné pour jamais au meilleur, au plus aimable des hommes; que depuis un an, je le regrette et je l'attends.. car il m'aime! j'en suis sûre; mais je ne sais pourquoi, je n'aurais peut-être jamais osé en parler à ma mère, sans son mariage à elle. Maintenant, je lui conterai toute la vérité. Oh! je n'ai rien oublié!.. C'était au bal: tout-à-coup il m'aperçut, et n'acheva pas sa phrase commencée; et ses regards, pendant toute la soirée, ne me quittèrent pas un seul instant. Moi, je me sentis troublée. Personne ne m'avait jamais regardée ainsi! Quand M<sup>me</sup> d'Horbigny, qui le connaissait déjà, lui permit de venir nous voir, je fus bien contente, et lui, il parut enchanté! Il vint bien plus tôt qu'il n'avait dit... et pourtant, je l'attendais déjà; il était troublé, et moi, je me sentais rougir. Alors, je devinai tout de suite que nous nous aimions, car j'avais entendu dire à ma cousine que c'est toujours comme cela que l'amour commence. Ensuite, nous passâmes toutes nos journées ensemble. Ah! il n'eût pas ainsi oublié tout le beau monde de Baden pour rester près de moi, et il n'eût pas souffert autant que moi quand je partis, s'il ne m'eût pas aimée! Aussi, depuis ce temps, tous mes plaisirs d'autrefois ont cessé de m'amuser, et je ne sais comment il peut se faire que je sois devenue en même temps plus triste et plus heureuse. C'est qu'il reviendra, puisqu'il m'aime.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. Charles d'Abel.

SCENE VII.

CÉCILE, CHARLES.

CÉCILE. Est-ce possible? lui!

CHARLES. Cécile!..

CÉCILE, *allant à lui*. Ah! j'en étais sûre! je sentais bien qu'aujourd'hui était le jour du bonheur! Enfin, je vous revois! oh! comme vous vous êtes fait attendre!.. un an, c'était trop long!.. et je n'osais parler de vous, même à ma mère. C'est la seule pensée de ma vie que je ne lui aie pas dite, aussi, je n'y pouvais plus tenir, j'ai parlé.

CHARLES. Quoi! qu'avez-vous dit? à qui avez-vous parlé?

CÉCILE, *avec étonnement*. Mais, à ma mère.

CHARLES. Que lui avez-vous dit?

CÉCILE. Je ne sais comment cela s'est fait : ma mère parlait de mon bonheur ; alors tout de suite j'ai pensé à vous.

CHARLES, *avec tendresse*. Ah ! Cécile ! est-il possible !... mon souvenir...

CÉCILE. Je ne vous ai pas encore nommé, mais elle sait déjà que, loin d'elle, j'ai connu quelqu'un que je regrette tous les jours ; car dans cette solitude où j'ai vécu depuis un an, il me semblait chaque matin que la journée ne se passerait pas sans vous voir, et le soir j'étais quelquefois si triste que ma mère disait : « Qu'as-tu donc, Cécile ? » et je ne répondais pas... il aurait fallu dire... c'est qu'il n'est pas venu.

CHARLES, *troublé, vivement et avec tendresse*. Ah !.. je ne vous oubliais pas ! moi ! votre image toujours... présente... ne me quittait pas un instant.

CÉCILE. Mais, vous êtes là : mes regrets, mes craintes, tout a disparu, comme si ce n'était rien qu'une année de chagrin. Je ne sens plus que ma joie ; elle est revenue toute entière avec vous ! et quand ma mère....

CHARLES. A votre âge, on est si heureux !.. on espère tout ce qu'on désire !..

CÉCILE. Quel trouble !.. qu'avez-vous ?..

CHARLES. Mais au mien ! le passé !.. ah ! il faut que vous le connaissiez.... le moment est venu où je dois tout vous expliquer.

CÉCILE. Mon Dieu !.. que vais-je apprendre ?..

#### SCÈNE VIII.

CÉCILE, M<sup>me</sup> D'HORBIGNY, CHARLES.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Ah !... vous êtes ensemble !.. Eh bien, tu sais tout, Cécile ?.. es-tu contente ?..

CÉCILE. De quoi ?

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. De ce que M. Charles épouse ta mère.

CÉCILE. Ma mère !!!

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Sans doute : est-ce que tout-à-l'heure elle ne t'a pas dit que c'était lui ?..

CÉCILE. Ma mère !..

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Ce matin je m'étais décidée à lui faire quelques objections ; mais elle n'a pas paru en tenir compte : quand on aime.... comme elle surtout.... car on peut dire que cet attachement-là est toute sa vie !..

CÉCILE, *à part*. O mon Dieu !

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. On ne consulte que son cœur : et d'ailleurs, qui est-ce qui écoute les conseils ?.. Les conseils ne font

plaisir qu'à ceux qui les donnent. Mais j'entends, je crois, la voix de Marie... Eh bien ! Cécile, qu'est-ce donc ? est-ce que tu pleures ?

CÉCILE, *avec effort*. Non ! non !... je ne pleure pas !... je n'ai pas de chagrin !... mais je souffre.... j'ai besoin d'air.... de repos !..

(Elle s'appuie sur le bras de M<sup>me</sup> d'Horbigny.)

CHARLES, *à part*. Hélas !..

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. On dirait que tu vas te trouver mal....

CÉCILE. Oui... emmenez-moi... oh ! je vous en supplie !.. emmenez-moi d'ici ?.. j'entends ma mère... qu'elle ne me voie pas !.. allons...

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Viens prendre l'air... un éblouissement... ce ne sera rien...

(Elle emmène Cécile par la droite.)

CHARLES, *à part*. Oh !.. que je souffre !.. Marie !..

#### SCÈNE IX.

MARIE, CHARLES.

MARIE, *entrant*. Tout est prêt.... ah ! c'est vous ?.... quel bonheur !... (Elle luitend la main.) En attendant nos témoins, qui ne vont pas tarder, causons un peu, Charles, là, comme autrefois !.. (Ils se placent à droite, près du secrétaire.) Depuis bien long-temps, mon ami, je n'ai pas eu une pensée que je dusse vous ca cher, et vous savez qu'un seul sentiment e rempli toute ma vie !..

CHARLES. Et moi, Marie !.. vous connaissez mon amour...

MARIE. Oui... pourtant...

CHARLES. Pourtant ?..

MARIE. Si vous aviez une pensée qui me fût inconnue ?..

CHARLES. Moi !..

MARIE. Ne craignez pas de tout m'apprendre ! alors, nous étions séparés pour toujours !.... Moi-même, j'ai désiré.... qu'une autre fût pour vous.... ce que je ne pouvais être... Oui, j'ai désiré qu'elle vous aimât... j'ai eu ce courage !.. votre bonheur m'était si cher !..

CHARLES. Bonne Marie !

MARIE. Et mon désir... ne fut-il jamais exaucé ?.. dites-le-moi, Charles ?..

CHARLES. Je ne cherchai jamais à remplacer celle qui ne pouvait avoir de rival dans mon cœur, à qui j'appartenais quoiqu'elle ne pût m'appartenir.... celle à qui nulle ne ressemblait pour moi.... si ce n'est peut-être...

MARIE, *avec anxiété*. Ah !.. il est une femme, Charles, qui vous a rappelé mes traits... ma tendresse... peut-être... (Es-



*sayant de sourire avec indifférence.*) Eh bien! convenez-en donc, mon ami!... aimer une femme... à cause de sa ressemblance avec moi... mais... ce n'est pas être infidèle!...

CHARLES. Pourtant ce n'était pas Marie!... nous n'avions pas des années d'amour et de douleur pour nous lier à jamais!... mais elle me rappelait...

MARIE. Quoi donc?... parlez, je vous en prie.

CHARLES. Elle me rappelait nos premiers jours d'espérance, qui furent si beaux.

MARIE. Elle était bien jeune?...

CHARLES. Dans les premières années de la première jeunesse! riieuse, confiante et gaie comme vous autrefois; souvent, en la regardant, je croyais vous voir à cet âge et peut-être est-ce à cette illusion seule que je dus l'idée...

MARIE. L'idée... de l'aimer, n'est-ce pas?...

CHARLES. Non... seulement... mais ne parlons pas de cela, Marie.

MARIE. Oh!... si fait!... continuez, Charles!... vous avez dit que seulement....

CHARLES. Marie!...

MARIE. Continuez!...

CHARLES. Eh bien!..... seulement, je crus lire dans son cœur ce sentiment naïf que jadis j'avais lu dans vos yeux.

MARIE. Et... alors?..

CHARLES. Alors... j'appris que Marie était libre.

MARIE. Sans regrets?

CHARLES. Oh! avec bonheur!

MARIE. Elle était jeune, elle!... les larmes n'avaient pas éteint le feu de ses regards; son cœur ne s'était pas flétri sous le poids du chagrin!... ce n'était pas le reste d'une vie malheureuse, qu'elle vous offrait!... c'était la jeunesse, la beauté, la joie, qu'elle aurait unies à votre destinée.

CHARLES, *troublé*. Au nom du ciel!... cessez ce cruel langage!...

MARIE. Ah! vous avez pâli, Charles!... si vous l'aimiez?...

CHARLES, *tendrement*. Marie... ma belle Marie!... soyez mon amie, ma compagne, ma femme! voilà tous mes vœux!... votre amour est mon bien, et tant d'années de regrets et d'attente ont payé mon bonheur!

MARIE. Eh bien! je vous crois, Charles, et je suis la plus heureuse des femmes.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. de Melcourt.

MARIE. Voilà déjà un de nos témoins.

SCÈNE X.

MELCOURT, M<sup>me</sup> D'HORBIGNY, CÉCILE LE, MARIE, CHARLES.

MELCOURT, *entrant*. Et certes celui qui partage le mieux votre joie.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Allons, viens donc, Cécile!... tu es bien, maintenant.

MARIE. Oh! oui, arrive, Cécile!... venez, mes amis!. Me voici donc au milieu de tout ce que j'aime! que la vie sera belle ainsi!... toujours ensemble!...

MELCOURT. C'est le moyen de ne pas s'apercevoir qu'on vieillit.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Vieillir!... et où allez-vous chercher ces mots-là, monsieur de Melcourt? Ah!... si j'étais de l'académie!... comme je les ferais supprimer!.

MELCOURT, *souriant*. Et la vieillesse aussi?...

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Il n'y a que les maladroits qui vieillissent! Le temps est un poltron qui n'attaque point quand on fait bonne contenance; on lui tient tête, on se moque de lui!... et s'il veut nous entraîner... eh bien!... on se retient.

MARIE, *souriant*. C'est ce que nous ferons; nous serons en force pour lui résister!... viens, ma Cécile!.. (*A M<sup>me</sup> d'Horbigny et à Melcourt.*) Il y a encore son bonheur dont nous devons nous occuper? (*Mouvement de Cécile, Marie l'examine.*) Mais comme elle est pâle, aujourd'hui!...

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY, *à Cécile*. Ne sois donc pas ainsi troublée, comme un enfant! Ce mot de mariage a vraiment quelque chose de miraculeux! quand on le prononce pour la première fois devant une jeune fille, elle est toute bouleversée, même lorsque ce n'est pas d'elle qu'il s'agit.

MELCOURT. C'est un pressentiment.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Pourquoi cette émotion?.. Vraiment, Marie, ta fille est d'une sensibilité!... je te l'ai dit souvent, si tu m'avais écoutée, son éducation eût été toute différente.

CÉCILE, *s'efforçant de sourire*. Ma bonne mère!...

MARIE. Avant peu, ton sort aussi changera.... tu pourras choisir.... il n'y aura pas d'obstacles.... Ta jeunesse, à toi, sera heureuse!... (*Cécile essuie une larme, sans que sa mère la voie*) et il est des femmes dont les belles années se sont passées dans les larmes!... (*Elle regarde sa fille.*) Dieu!



CHARLES, à part. Quel supplice!

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY, à mi-voix à Melcourt.  
Ce pauvre Charles!... comme il est troublé!... (*Haut à Cécile.*) Voyons donc, Cécile, quelle figure tu fais!... pourquoi ne parles-tu pas à M. d'Arbel? . c'est une ancienne connaissance.... et tu étais si contente avec lui.

MARIE, se retournant avec surprise. Comment?... mais... Cécile ne connaît pas monsieur.

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Si fait! si fait! ils étaient les meilleurs amis du monde aux eaux de Baden, l'année dernière.

MARIE, stupéfaite. Aux eaux de Baden!

MELCOURT, à part. Mon Dieu! qu'est-ce que j'entrevois?

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Tu sais bien que tu me l'avais confiée pendant la maladie de M. Forestier, et que nous avons passé six semaines à Baden?... M. d'Arbel ne nous a presque pas quittés...

MARIE, avec une douleur concentrée. Ah!..

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Imagine qu'ils jouaient comme des enfans!... Cécile était d'une gaieté folle!.. et M. Charles... c'est, à vrai dire, le seul moment où il se soit montré tout-à-fait aimable!... C'est l'époque dont je t'ai parlé tantôt.

MARIE, à elle-même, avec angoisse. Quelle idée!... mais non! cela n'est pas possible! oh!... non! non!...

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Et, depuis ce temps, que de fois Cécile m'a dit : Est-ce qu'on ne reverra plus M. d'Arbel?..

MARIE. Ah!.. Cécile disait cela?..

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Je ne savais que répondre; tu avais exigé de lui une année d'absence.

MARIE, froide et digne. Et j'ai bien fait; n'est-ce pas, monsieur d'Arbel?..

CHARLES, dans le plus grand trouble. Marie!...

MARIE. Silence!... (*Tirant M<sup>me</sup> d'Horbigny à l'écart.*) Je me souviens; ce matin tu m'as dit quelque chose.... il te voyait chaque jour!... d'abord il était triste.... puis il devint joyeux!..

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Sans doute!... mais ce matin tu ne m'écoutais pas.

MARIE. Il avait oublié le passé?... il parlait d'avenir? Je n'étais pas veuve alors... et Cécile était là!..

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. Je te répète que nous avons passé près de deux mois tous les jours ensemble.

MARIE. Oh! mon Dieu!... il est donc vrai?... ah! je le disais à l'instant, il est des femmes.... bien malheureuses, pour qui le sort est sans pitié!..

MELCOURT. Que dites-vous?

MARIE. Oui!... il en est qui n'avaient pas mérité peut-être une destinée si cruelle!... Moi, j'en connais une de ces femmes dont toute la vie fut affreuse!... Si vous saviez?..

MELCOURT. Quelles idées...

MARIE. Elle allait être à l'époux que son cœur avait choisi!... toute son ame, elle la lui avait donnée!... puis, vint un jour.... un jour affreux, où il fallut choisir entre son amant et son père, où il fallut devenir une fille dénaturée, ou une amante infidèle!..

CÉCILE. Ah! ce jour dut être affreux!..

MARIE, vivement. Comment savez-vous cela?... Non, vous ne comprendrez jamais ni sa douleur, ni son courage!.. Le sacrifice qui lui était commandé, elle le fit!... et pourtant rien ne peut exprimer la souffrance de son ame... cette souffrance horrible à laquelle elle ne céda point... dont elle triompha pour remplir son devoir de fille!... Elle écrivit alors à celui qu'elle aimait.... lui apprit qu'elle renonçait à lui!... cette lettre.... la voici!... (*Elle va au secrétaire et prend la lettre\**.) Je veux que vous y voyiez ce que peut le courage quand il est soutenu par la tendresse filiale!... Écoutez!... mais non!... (*à elle-même*) cette épreuve.... (*Haut.*) C'est vous qui lirez, Cécile!..

CÉCILE. Moi?..

MARIE. Oui!.. (*A part.*) voyons!..

MELCOURT, à part. Que veut-elle faire?..

CHARLES, à part. Je tremble!..

MARIE. Lisez, Cécile.. lisez!.. c'est votre mère qui vous l'ordonne.

(Elle lui a remis la lettre.)

CÉCILE, lisant d'une voix émue. « Vous » savez combien je vous aimais! oui, toute » mon ame était à vous, mon ami!.. »

(Elle lève involontairement les yeux sur Charles.)

MARIE, l'examinant avec anxiété. Elle le regarde!..

CÉCILE, lisant. « Le mal affreux qui serre » mon cœur me tuera, j'espère!.. »

(Elle regarde encore Charles.)

MARIE, à part, avec désespoir. Oh oui!.. plus de doute!.. c'est elle!..

CÉCILE, lisant. « Une longue vie avec une » pareille douleur, ce serait un affreux » supplice, Charles!.. »

(A ce nom elle s'interrompt.)

MARIE. Oui, Charles!.. il s'appelait Charles!.. continuez. (*Cécile essuie une larme; Marie dit à part:*) Elle pleure!..

CÉCILE, lisant. « Que de larmes retom-

\* Melcourt, M<sup>me</sup> d'Horbigny, Marie, Cécile, Charles.

» beront sur mon cœur!.. car il faudra les  
» cacher!.. »

(Sa voix s'affaiblit.)

MARIE, *à part*. Oh!.. comme elle souffri-  
rait!.. elle aussi!..

CÉCILE *lisant*. « Et si la mort ne vient  
» pas, que de longues années il me faudra  
» souffrir... moi qui suis si jeune! »

MARIE, *à part*. Si jeune!.. ma Cécile qui  
devait être si heureuse!..

CÉCILE, *lisant*. « Mais le devoir a parlé,  
» et quel que soit l'avenir, je ne murmu-  
» rerai pas contre la Providence, si elle  
» assure un bonheur qui m'est plus cher  
» que le mien!.. »

(En lisant ces phrases, sa voix s'est raffermie.)

MARIE, *à part, avec joie*. Sa voix se ras-  
sure!.. bien!.. bien!..

CÉCILE, *lisant*. « Mon ami, priez le ciel  
» pour moi!.. (*elle est très-émue*) qu'il me  
» donne force et courage!.. »

MARIE, *à part*. Dieu! on dirait que la  
vie va la quitter aussi!..

CÉCILE, *lisant*. « Et que la vertu nous  
» console de notre amour!.. »

(Elle tend la lettre à Charles.)

MARIE, *prenant la lettre et soutenant sa  
fille*. Ma fille!..

CÉCILE, *se jetant dans ses bras*. Ma  
mère!..

MARIE, *l'embrassant avec transport et se  
tournant vers Melcourt et M<sup>me</sup> d'Horbigny*.

C'est ma fille!.. c'est mon enfant!.. toute  
petite, elle reposait sur mon cœur pour le  
consoler!.. quand elle souffrait, son premier  
cri était : Ma mère!.. et j'étais là!.. oh!  
comme on souffre des douleurs de son en-  
fant!.. comme on l'aime!.. un jour... ah!  
je ne l'oublierai jamais... un mal affreux  
la tenait mourante sur son berceau... tout  
était fini... avait-on dit!.. mais je sentais,  
moi, qu'elle ne pouvait pas mourir sans  
sa mère!.. je la réchauffai... je devinai son  
mal... je le guéris... elle ouvrit ses yeux...  
me tendit ses petits bras... Mon Dieu! tu  
m'as donné un pareil moment, et j'ai osé  
me plaindre du sort!.. et je perdrais le  
bien que tu m'as rendu!.. Cécile, ma fille,  
ses fraîches couleurs, son doux sourire...  
sa joie naïve... qui me rendrait tout cela?...  
sa vie serait donc aussi affreuse que la  
mienne?... mais son bonheur?... j'en dois  
compte au ciel!.. à elle-même... à moi qui  
suis sa mère... sa mère... (*Elle pousse sa  
fille dans les bras de Charles.*) Vous ne  
me quitterez jamais?... (*Charles et Cécile  
veulent tomber à ses pieds; elle les arrête,  
embrasse sa fille, et se tournant vers Melcourt  
et M<sup>me</sup> d'Horbigny.*) Elle sera heureuse!..

M<sup>me</sup> D'HORBIGNY. C'était Cécile...

MELCOURT, *à Marie*. Eh quoi?... toujours  
des sacrifices!.. où sera donc la récom-  
pense?..

MARIE, *radieuse, mettant la main sur son  
cœur*. Là!.. (*levant la main vers le ciel  
et là!..*)

FIN.



# UNE CHAÎNE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. E. SCRIBE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 29 novembre 1841.

## Personnages.

EMMERIC D'ALBRET, jeune compositeur.....  
CLÉRAMBEAU, négociant, son oncle.....  
M. DE SAINT-GÉRAN, contre-amiral.....  
HECTOR BALLANDARD, avoué.....  
ALINE, fille de Clérambeau.....  
LOUISE, femme de Saint-Geran.....  
UN DOMESTIQUE de M. de Saint-Geran.  
UN DOMESTIQUE d'Emmeric.  
UN DOMESTIQUE de l'hôtel.  
UN NOTAIRE.

## Acteurs.

M. REY.  
M. SAMSON.  
M. MENJAUD.  
M. RÉGNIER.  
M<sup>lle</sup> DOZE.  
M<sup>lle</sup> PLESSY.

La scène est à Paris.

## ACTE I.

Le théâtre représente un appartement d'artiste, appartement très élégant. — Un piano à droite. Près du piano, et faisant face au spectateur, une table couverte d'un riche tapis et sur laquelle sont des albums, des papiers de musique.

### SCÈNE I.

HECTOR, entrant par la porte du fond; EMMERIC, à droite, assis devant son piano, et la tête appuyée sur sa main.

HECTOR, gaîment.

C'est moi... c'est un profane dans le temple des arts!

EMMERIC, levant la tête.

Mon ami Ballandard!

HECTOR.

Je te dérange? Tu étais là devant ton piano à travailler, à chercher quelque mélodie?

EMMERIC.

Non... Je ne faisais rien.

HECTOR.

Tant pis! Nous attendons de toi un second ouvrage, digne de ton début... A vingt-cinq ans obtenir sur notre première scène lyrique un succès qui fait tourner toutes les têtes!.. C'est superbe... c'est admirable!.. Et moi, Hector Ballandard, avoué de première instance, je suis

fier de pouvoir dire au Palais: C'est Emmeric d'Albret, mon compatriote et mon ami d'enfance. Il est, comme moi, de Bordeaux; nous ne nous sommes jamais quittés. (Lui remettant une lettre sous enveloppe.) Voici encore une lettre qui est arrivée ce matin pour toi, sous enveloppe, à mon adresse.

EMMERIC, mettant la lettre dans sa poche.)

Je te remercie... Cela t'a dérangé...

HECTOR.

Du tout: je n'ai affaire au Palais qu'à midi, à la quatrième chambre... J'ai le temps! (Touchant la poche où Emmeric a serré sa lettre.) C'est toujours pour ce procès dont tu dois me parler.

EMMERIC.

Oui, mon ami.

HECTOR.

Quand il te plaira, à tes ordres... Un client tel que toi donne du relief et du brillant à une étude!

EMMERIC.

La tienne n'en a pas besoin!.. C'est, dit-on,



une des meilleures de Paris, grâce à ton activité, à tes talens, et surtout à ta réputation d'honnête homme!

HECTOR.

Que veux-tu? C'est à présent le seul moyen de se distinguer... Ils ont trouvé cela original pour un avoué... et ma clientèle a doublé!

EMMERIC.

Ainsi que tes bénéfices... car on prétend que tu gagnes par année une quarantaine de mille francs.

HECTOR.

Un peu plus, un peu moins... Je végète dans la poussière d'une étude, au milieu des licitations et des saisies immobilières; ou, dans les grands jours, plaçant au Palais quelque référé ou quelque mur mitoyen qui ne trouve pas d'avocats! Du reste, et quoi que je fasse, obscur et inconnu, ignoré de tous, excepté du client qui demande mon adresse le jour du procès et qui l'oublie souvent le jour des honoraires! Tandis que toi, quelle différence! quelle brillante carrière! Des bravos! de la fortune et de la réputation! Une vie d'artiste est une vie de plaisirs. Tu passes tes matinées avec les plus jolies actrices de Paris, et tes soirées dans la haute société, où l'art musical est tellement en honneur que l'on dit même (Baissant la voix.) que des grandes dames que l'on ne m'a pas nommées, des duchesses, des marquises, courent après toi...

EMMERIC, vivement.

Comment?

HECTOR.

Par amour pour la musique! Et, à propos de cela, j'ai un service à te demander... On donnera bientôt ton nouvel opéra.

EMMERIC.

On a mis le premier acte à l'étude, il n'y a que celui-là de terminé.

HECTOR.

Eh bien! fais-moi le plaisir de me mener à la répétition.

EMMERIC.

Quand tu voudras...

HECTOR.

Je te remercie! (Avec embarras.) Et, dis-moi donc, j'entrerai sur le théâtre... dans les coulisses... je pourrai parler à ces dames!

EMMERIC.

Certainement...

HECTOR.

Je n'oserai pas!

EMMERIC, riant.

Allons donc!..

HECTOR.

Et puis, encore un autre service!.. Si tu pouvais obtenir pour moi, de quelque duchesse du faubourg Saint-Germain, une invitation de bal ou de concert...

EMMERIC.

C'est dit.

HECTOR.

Une invitation que je puisse montrer, ou du moins laisser voir... Cela me sera très utile...

EMMERIC.

En quoi donc?

HECTOR.

Je vais te le dire... (En confidence.) Je voudrais me marier.

EMMERIC, vivement.

Tu fais bien!.. surtout si c'est une inclination.

HECTOR.

Oui, mon ami, une inclination... et une affaire!.. une jolie femme et une jolie dot... qui achèverait de payer ma charge... Le père donne deux cent mille francs d'abord, sans compter la suite... C'est un riche marchand de Bercy... Et sa fille, M<sup>lle</sup> Victoria Giraut, me plaît beaucoup... Elle est charmante et a reçu une éducation très distinguée... aussi elle se nommait Victoire, et elle tient à ce qu'on l'appelle Victoria... Elle a étudié la peinture et la musique.

EMMERIC.

Ah! elle a de la voix?

HECTOR.

Non, grace au ciel! Elle est comme moi, elle chante faux... et de ce côté-là, du moins, il y a de l'harmonie dans le ménage!.. Mais voilà où nous cessons de nous accorder!.. Elle a de l'imagination, de la poésie; elle rêvait un mari idéal, vaporeux; enfin, il lui faut une grande passion... et je suis un avoué... qui n'ai jamais fait la cour à personne... Je n'en ai pas le temps!.. toute la semaine à mon étude. Autrefois seulement, avant d'avoir acheté ma charge, j'étais amoureux le dimanche... Et encore qu'est-ce que c'était, des grisettes!

EMMERIC.

Il y en a de charmantes.

HECTOR, d'un air dédaigneux.

Oui, c'est jeune... c'est gentil, c'est gracieux, si on veut... Mais rien de distingué!.. des pique-nique, des parties d'ânes à Montmorency, des dîners sur l'herbe, où l'on rit comme des fous!.. C'est bien ennuyeux!

EMMERIC.

C'est délicieux!

HECTOR.

Ca ne mène à rien... Tandis que si j'étais lancé comme toi, un homme à la mode... un homme à aventures, M<sup>lle</sup> Victoria Giraut m'adorerait... Avant-hier, déjà, je lui ai dit que tu étais mon ami... Tu ne m'en veux pas?... mon ami intime... cela a produit le meilleur effet!.. Si elle sait que je vais dans les coulisses et surtout chez les duchesses, cela me relèvera à ses yeux.

EMMERIC.

Je comprends.

HECTOR.

Parce que les duchesses, vois-tu bien, cela a été le rêve de toute ma vie... quelquefois même, quand j'étais maître clerc, j'allais le soir après mon étude les voir monter en voiture, à la sortie de l'Opéra ou des Italiens... Et en contemplant leurs toilettes élégantes, leur air fier et distingué, les armoiries et les livrées qui chamarreraient leurs carrosses, je me disais: Est-il possible qu'il y ait des gens assez heureux, pour se faire aimer d'elles! Aimé d'une marquise, d'une comtesse, même d'une baronne, faute de mieux,

ce doit être délirant !.. Je rentrais alors à pied, éclaboussés par elles... Et, pensant à toi, je me répétais : Mon canarade Emmeric est-il heureux !.. C'est la seule fois que je t'aie porté en vie...

EMMERIC.

Et tu avais bien tort ! Te rappelles-tu la fable d'Icare.

HECTOR.

Certainement ! Je ne suis pas encore assez... avoué pour avoir oublié ma mythologie !.. Mais, grâce au ciel, tu n'en es pas là ! tu ne tombes pas, au contraire !

EMMERIC.

Ma foi, je n'en suis pas loin !.. Le tourbillon de ces hautes régions vers lesquelles j'ai voulu m'élever m'empêche de me créer, comme toi, une position solide, honorable et indépendante !.. Ce monde élégant et futile où je n'avais rien pour réussir, et où, malgré moi, je suis lancé, me prend tous les instans que je devrais donner à l'étude... Les plaisirs vous accablent d'affaires et de soins étrangers à vos travaux... Dans ce moment, encore, ce billet que tu viens de me remettre...

(Le tirant de sa poche.)

HECTOR.

N'est-ce pas pour un procès ?

EMMERIC, souriant avec ironie en ouvrant la lettre.

Eh ! oui, un procès... gagné depuis long-temps. Mais pour détourner les soupçons... pour que mon nom ne frappe pas continuellement ses gens qui me connaissent, on adresse les lettres à toi que l'on ne connaît pas ; maître Ballandard... un avoué... ça a l'air d'une lettre d'affaire.

HECTOR.

Et c'est une lettre d'amour de quelque marquise ?

EMMERIC.

Elle me rappelle qu'il y a demain, à l'Opéra, une représentation extraordinaire, représentation à bénéfice, où je dois l'accompagner.

HECTOR, vivement.

Dans sa voiture ?.. dans sa loge ?..

EMMERIC, s'asseyant devant la table.

Où ! sans doute... Mais cette loge, il n'y en avait plus, elles étaient toutes retenues ; il a donc fallu, et n'importe comment, en trouver une... (Montrant un coupon qu'il tire du tiroir de la table.) numéro 10, premières de face à droite, entre les colonnes... Et sais-tu ce que cela me coûte ?

HECTOR.

A 25 ou 30 francs la place, cela doit te faire au moins...

EMMERIC, avec impatience.

Je ne te parle pas de cela... (Il jette sur la table l'enveloppe et cache dans les feuillets d'un manuscrit la lettre qu'il tenait à la main, puis il met sous une autre enveloppe le coupon de loge qu'il a pris dans le tiroir de la table, cache la lettre, la met dans sa poche et se lève pendant les phrases suivantes.) mais des démarches, des courses et du temps que cela m'a pris... toute la journée d'hier à la recherche et à la conquête d'une loge, au lieu de rester là, devant mon piano, à écrire ce

quintette que je venais de trouver et dont j'ai perdu le motif... ce quintette que mes acteurs attendaient... Voilà comment je ne travaille pas, comment je ne fais rien, et pourquoi mon opéra ne sera jamais fini !

HECTOR.

Tant pis !.. car je connais des gens qui se faisaient une grande fête d'assister à la première représentation.

EMMERIC.

Eh ! qui donc ?

HECTOR.

Ta famille, M. Clérambeau ton oncle, et sa fille la charmante Aline.

EMMERIC.

Ma cousine ?..

HECTOR.

Je crois même que c'est pour ça qu'elle est venue à Paris ; elle le désirait depuis bien long-temps.

EMMERIC.

En vérité !..

HECTOR.

Et grâce à cette maladie de langueur qu'elle a eue...

EMMERIC.

Oui... Pauvre Aline ! je l'ai vue si souffrante !

HECTOR.

Il n'y paraît plus ! fraîche et jolie comme les amours... Mais elle a persuadé à son père que l'air de la capitale lui ferait du bien... et quand on est un des premiers négocians de Bordeaux, et qu'on n'a qu'une fille...

EMMERIC.

Et quand viennent-ils ?

HECTOR.

Eh ! mais... ils devraient déjà être arrivés.

EMMERIC.

Comment le sais-tu ?

HECTOR.

Ne suis-je pas l'homme d'affaires de M. Clérambeau ?.. As-tu oublié ce procès si embrouillé que je lui ai gagné, et pour lequel j'ai fait deux voyages, l'année dernière, à Bordeaux... Il m'avait donné ses pleins pouvoirs pour lui retenir un appartement.

EMMERIC.

Eh bien ?

HECTOR.

Eh bien ? j'ai pensé qu'au coin de la rue de Richelieu et du boulevard des Italiens... il y avait un hôtel très confortable... l'hôtel de Castille.

EMMERIC.

Celui-ci !

HECTOR.

J'ai retenu l'appartement du premier, 2,000 francs par mois... Ton oncle est riche, et puis l'avantage de loger dans la même maison que son neveu...

EMMERIC, lui sautant au cou.

Ah ! mon ami, quelle bonne idée !.. quelle joie de revoir ma famille !.. Aline, ma sœur, ma compagne et mon élève ! Nous faisons de la musique ensemble.

HECTOR.

Nous serons ses chevaliers.



EMMERIC.

Tu donneras le bras à mon oncle.

HECTOR.

Nous les conduirons partout... Au palais de Justice.

EMMERIC.

A la première représentation de mon opéra

HECTOR.

Il n'est pas achevé!..

EMMERIC, vivement.

Il le sera!.. je veux qu'elle soit témoin d'un triomphe... car elle s'y connaît... Une voix charmante! et un goût... Je me remets à l'ouvrage... (Courant au piano.) J'ai retrouvé mon quintette, j'ai le motif, écoute plutôt!..

HECTOR, prenant une chaise.

Quel plaisir! (S'arrêtant.) Tais-toi donc!

EMMERIC, s'arrêtant.

Comment?..

HECTOR, écoutant aussi.

On monte l'escalier... N'entends-tu pas?

EMMERIC, de même.

Eh! oui!.. cette voix!..

(La porte s'ouvre.)

.....

### SCÈNE II.

HECTOR, CLÉRAMBEAU, ALINE, EMMERIC.

EMMERIC, s'écriant de loin.

Ah! mon oncle!.. ma cousine!.. (Courant à Aline, qu'il embrasse à plusieurs reprises.) Chère Aline! quel bonheur de se revoir!..

CLÉRAMBEAU, passant entre eux deux.\*

Eh bien!.. eh bien!.. et moi?

EMMERIC, lui servant la main.

Bonjour, mon cher oncle. (Regardant Aline.) Mais depuis un an, depuis mon dernier voyage à Bordeaux... comme ma cousine est embellie!

ALINE.

Et mon père, qui disait que non...

CLÉRAMBEAU, la prenant par la main.

Salue donc notre ami, notre avoué, M. Ballardard, et remercie-le de l'appartement qu'il nous a choisi.

ALINE.

Il est charmant!

CLÉRAMBEAU.

Vous ne m'aviez pas écrit que mon neveu demeurerait dans cet hôtel, on vient de nous l'apprendre.

HECTOR.

Une surprise que je vous ménageais.

ALINE.

Juste l'étage au-dessous!.. Comme ce sera commode pour mon cousin... (A Clérambeau et baissant les yeux.) quand il viendra vous voir.

CLÉRAMBEAU, brusquement.

Je n'entends pas qu'il se dérange... je veux qu'il agisse sans façons... comme nous... Tu le vois, nous venons, en arrivant, te faire notre visite; mais ça ne t'oblige à rien.

\* Hector, Aline, Clérambeau, Emmeric.

EMMERIC.

Comment, mon oncle?..

CLÉRAMBEAU.

Tu as à travailler... il faut qu'un artiste travaille.

EMMERIC.

Il y a temps pour tout... Je vous accompagnerai dans le monde, je vous y présenterai.

CLÉRAMBEAU.

Je te remercie, je m'en abstiendrai.

HECTOR, à Clérambeau.

Il est lancé dans la haute société.

CLÉRAMBEAU.

Raison de plus; il y règne des mœurs qui m'effraieraient pour une jeune fille.

EMMERIC.

Eh! qui vous a dit cela?

CLÉRAMBEAU.

Vos livres et vos papiers publics... Apprenez, Monsieur, qu'à Bordeaux nous lisons tout ce qui paraît à Paris.

EMMERIC, lui prenant la main, d'un air de compassion.

Mon pauvre oncle!..

CLÉRAMBEAU.

Qu'est-ce que c'est?

EMMERIC, riant.

Je ne vous fais pas de reproches, vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer... mais vous avez peut être tort de nous juger à la lecture... Nos mœurs sont plus honnêtes que nos écrits... et si vous restez quelque temps parmi nous, vous trouverez qu'il y a encore quelque décence et quelque bon ton dans nos salons, de la vertu dans les familles, de bons ménages dans le monde et des honnêtes gens partout... même au Palais, demandez à Ballardard.

CLÉRAMBEAU.

Lui! je l'excepte, je le connais... il est de Bordeaux... C'est une candeur, une pureté de mœurs... (Regardant son neveu.) bien rares de nos jours... Et puis, avec lui, tôt ou tard les procès finissent, tandis qu'avec les autres...

EMMERIC.

ous voyez bien...

CLÉRAMBEAU.

Une exception ne prouve rien... Et vous, Monsieur, vous ne voyez jamais les choses que du beau côté, comme votre père, du reste, Balthazar d'Albret, mon cher beau-frère, qui était toujours dans l'idéal et moi dans le positif... Ne fût-ce que par amitié pour votre mère... ma pauvre sœur, je voulais associer son mari à mon commerce... Il aurait fait comme moi une bonne et solide fortune... Mais non, au lieu de rester dans la marine marchande, où l'on gagne de l'argent... il a voulu entrer dans la marine royale.

EMMERIC.

Où l'on gagne des épaulettes... de la gloire...

CLÉRAMBEAU.

Et des boulets!.. Emporté à Navarin, il m'a laissé sa veuve, qui n'a pas tardé à le suivre... et son fils que j'ai élevé chez moi, que je voulais aussi diriger vers le commerce... commis d'abord... (Jetant un coup-d'œil sur sa fille.) Et puis,



qui sait? D'autres vues... un bel avenir qui aurait continué la maison Clérambeau junior de Bordeaux... Mais, bah! avec cette famille-là on se trouve toujours dans des directions opposées à celle qu'en voulait prendre... Et un beau jour, voilà que j'entends répéter de tous les côtés que mon neveu a des dispositions... des talents... du génie!..

EMMERIC.

Non, mon oncle... mais le désir de ne plus vous être à charge et de m'acquitter de vos bienfaits.

CLÉRAMBEAU.

Mes bienfaits!.. qu'est-ce qui t'en parlait?.. personne!

EMMERIC.

Moi! qui ne les oublierai jamais!

CLÉRAMBEAU.

Eh bien! était-ce une raison pour m'abandonner?.. pour avoir... du génie... Qu'est-ce qui t'en demandait?.. qui t'a donné ces idées-là?.. Était-ce moi?.. Et surtout des idées de musique... moi, quin'ai jamais pu en comprendre une note.

HECTOR, passant devant Aline et donnant une poignée de main à Clérambeau.

Enchanté de faire votre partie... (Aline remonte le théâtre et revient se placer entre Clérambeau et Emmeric.) Et moi aussi, je ne comprends pas la musique, mais je l'aime.

CLÉRAMBEAU.

Moi, je la déteste en particulier et les arts en général!.. A quoi sert un peintre?.. A quoi sert un musicien?.. A porter le trouble dans les familles, à monter la tête des jeunes personnes, à leur faire perdre devant leur piano un temps qu'elles pourraient employer à calculer ou à tenir les livres en parties doubles.

ALINE.

Mais, mon père...

CLÉRAMBEAU.

Je ne dis pas cela pour toi, qui soignes les écritures et la correspondance...

ALINE.

Et le ménage...

CLÉRAMBEAU.

C'est vrai! et si j'ai le désagrément de m'entendre dire tous les jours: « Votre fille chante comme M<sup>me</sup> Malibran... » Ce n'est pas ma faute, mais celle de mon neveu... Et, à présent, impossible de la corriger... car cela date de loin. Dans leur enfance, et pendant que j'étais à faire ma caisse ou mes bordereaux, j'entendais dans ma maison, la maison de commerce Clérambeau junior, un tapage infernal... des morceaux d'ensemble que Monsieur composait déjà et qu'il exécutait seul avec sa cousine... des finals, des quintettes et des duos... toujours le même: « Je t'aimerai... Tu m'aimeras toute la vie... » Et si j'avais été le maître!.. mais on ne l'est pas quand on n'a qu'un enfant... une fille unique que l'on craint toujours de perdre... et il faut bien alors déroger malgré soi à ses principes... Mais si la Chambre, qui a déjà supprimé la propriété littéraire,

Hector, Clérambeau, Aline, Emmeric.

si la Chambre, qui est en voie d'économie et de progrès, supprimait un jour les arts et les artistes, je crierais bravo!.. Il y a là un monsieur dont je ne me rappelle pas le nom, mais qui est toujours sûr de mon vote tant que je serai électeur! un monsieur qui voudrait briser les harpes et les pianos en acajou pour en faire des métiers à la Jacquart!.. Voilà un homme qui entend l'industrie et les intérêts de tous!

HECTOR.

Excepté ceux d'Erard et de Pleyel.

CLÉRAMBEAU.

Qu'est-ce que ça me fait à moi?

ALINE.

Si, mon père, cela vous fait quelque chose... Et quand vous avez vu l'opéra de mon cousin... (A Emmeric.) car il a été joué dernièrement à Bordeaux... notre ville natale. Et un succès!.. un enthousiasme!.. Ah! que j'étais heureuse et fière... Et pendant les bravos, je me surprenais à être modeste, à baisser les yeux et à rougir de votre gloire, comme si c'était un peu la mienne; c'est tout naturel... c'était de la famille... Et mon père lui même, au second acte, après le duo... vous savez bien? ce duo d'amour qui est si beau. Ils applaudissaient tous, ils demandaient l'auteur, leur compatriote, qui n'était pas là... et alors, et par un mouvement spontané, ils se sont tous retournés vers notre loge... nous saluant de leurs acclamations, nous honorant de sa gloire, nous, ses amis, ses parents... Ah! cela vous a fait quelque chose.

CLÉRAMBEAU.

Non... non...

ALINE.

Si, mon père... je l'ai vu... des larmes roulaient dans vos yeux!.. vous étiez ému et tremblant...

CLÉRAMBEAU.

Je le crois bien... j'avais une peur... ma fille qui se trouvait mal!..

EMMERIC.

Est-il possible?..

CLÉRAMBEAU.

La musique lui fait toujours cet effet-là, la musique de tout le monde... la première venue... et quand ma fille se trouve mal... j'oublierais tout... je donnerais tout.

ALINE.

Je le sais bien!.. et cependant je n'en abuse pas.

CLÉRAMBEAU.

Non, tu es revenue tout de suite

ALINE.

Et je ne vous ai rien demandé!

CLÉRAMBEAU.

C'est vrai! mais que cela ne t'arrive plus...

ALINE.

Ah! c'est que cette partition est si belle!.. Ils disaient tous: Il ne fera jamais mieux... et moi, je disais que si... N'est-ce pas, mon cousin, votre second ouvrage sera encore plus beau?.. Vous me le promettez?..

EMMERIC.

Oui, ma cousine.

**ALINE.**  
Ne fût-ce que pour les confondre... Et puis, ce soir, vous nous en jouerez quelque chose...

**EMMERIC.**  
Certainement!  
**HECTOR**, à Aline, d'un air de satisfaction.  
J'irai à la répétition...

**ALINE.**  
Vous, M. Ballandard?  
**HECTOR.**  
Il me l'a promis!..

**ALINE.**  
Et nous aussi, n'est-il pas vrai?.. Vous nous y conduirez...

**EMMERIC.**  
Trop heureux de vous donner le bras!

**CLÉRAMBEAU.**  
Allons... voyons... il ne faut pas empêcher ton cousin de travailler!.. Dis-lui adieu et descendons.

(Il prend Aline par la main et remonte avec elle le théâtre, pendant qu'Emmeric traverse et va se placer à gauche, près d'Hector. \*)

**ALINE.**  
Un instant encore... C'est amusant d'être ainsi chez un garçon... avec son père, s'entend... et puis, mon cousin est très bien logé... un piano superbe... C'est donc là que vous travaillez... que vous trouvez des mélodies si gracieuses... et (Prenant un cahier qui est sur la table, près du piano.) ce gros cahier... c'est votre poème... Ah! voyons...

**CLÉRAMBEAU.**  
Mais, tu n'y penses pas... c'est d'une indiscretion...

**EMMERIC.**  
Eu quoi donc?..

**HECTOR.**  
Un opéra, c'est fait pour être vu.

**ALINE.**  
Et celui-là, tout le monde le verra... Je l'espère; je puis bien commencer... (Redescendant le théâtre en lisant le cahier.) Et voici d'abord des vers que je trouve très bien!..

(Lisant sur le manuscrit.)

En toi seule est mon âme, et ma vie, et mon être!  
Je quitter, c'est mourir!.. te revoir, c'est renaitre.

**CLÉRAMBEAU**, ramassant un papier qui vient de tomber.

Oui!.. c'est du joli... Et ceux-ci: « Que cette soirée de demain, à l'Opéra, me rend heureuse, mon ami... »

**ALINE**, avec émotion.  
Mon ami...

**CLÉRAMBEAU**, à Emmeric, et s'interrompant.  
Pardon!.. mon neveu. (Se retournant vers Aline.) Ma fille... qu'as-tu donc?..

**ALINE**, s'efforçant de se remettre.

Moi!.. rien!.. Rendez cette lettre à mon cousin.

\* Hector, Emmeric, Clérambeau, Aline.

**EMMERIC**, avec embarras.  
Du tout... ma cousine, elle ne m'appartient pas.

**ALINE.**  
Et à qui donc?  
**EMMERIC**, hésitant.  
A Ballandard.

**HECTOR.**  
A moi!..  
**CLÉRAMBEAU**, riant.  
Si tu peux nous prouver cela...

**EMMERIC**, passant près de la table à droite.  
Très-aisément... voici l'adresse qui l'accompagnait... elle est de la même écriture... et vous voyez: « A Monsieur Ballandard, avoué, rue de Gaillon. »

(Il repasse près de Ballandard et reprend sa première place.)

**ALINE**, avec joie.  
Est-il possible?..  
**HECTOR**, bas, à Emmeric.  
Mais, mon ami!..

**EMMERIC**, de même.  
Tais-toi donc!  
**CLÉRAMBEAU**, stupéfait, et examinant l'enveloppe avec sa fille.

C'est, ma foi, vrai!.. Un cachet avec des armes... c'est une grande dame!.. Qui aurait jamais cru cela?.. Hector Ballandard, que je regardais comme le plus pur et le plus chaste de tous les avoués... de première instance.

**HECTOR**, toujours retenu par Emmeric.  
Ça n'empêche pas...  
**CLÉRAMBEAU.**

Alors, et d'après cela... jugez des autres... Fi! Monsieur...

**HECTOR**, passant entre Clérambeau et Aline.  
Si vous vouliez m'écouter!  
**EMMERIC.**

Il venait me consulter sur une loge d'Opéra... et sur les moyens de se la procurer...

SCÈNE III.

**HECTOR, EMMERIC, CLÉRAMBEAU, OLLIVIER.**

**OLLIVIER.**  
On demande M. Clérambeau et sa fille...

**ALINE.**  
Et qui donc?

**OLLIVIER.**  
Un monsieur d'une quarantaine d'années, qui les attend dans leur appartement...

**ALINE.**  
C'est mon parrain, j'en suis sûre: il m'avait promis d'être ici à mon arrivée.

**CLÉRAMBEAU.**  
Un grand seigneur... un pair de France que nous faisons attendre.

**ALINE.**  
Adieu, mon cousin, à tantôt; adieu M. Ballandard... N'oubliez pas la loge d'Opéra!

**HECTOR.**  
Mais quand je vous répète...



CLÉRAMBEAU, à Emmeric.  
Avais-je tort... quand je te disais qu'à Paris...

ALINE, au fond du théâtre.  
Venez-vous...

CLÉRAMBEAU.  
Oui, ma fille... l'immoralité a gagné jusqu'à  
la basoche... Je descends, je descends...  
(Il sort avec Aline.)

SCÈNE IV.

EMMERIC, HECTOR.

EMMERIC, retenant Hector qui remonte vers la  
porte.

Non, te dis-je, tu resteras, tu ne les suivras  
pas.

HECTOR.  
Je veux les détrôner...

EMMERIC.  
Et à quoi bon?... Qu'est-ce que ça te fait?..

HECTOR.  
Ça me fait que ton oncle est un client très ri-  
che et très moral, auprès de qui tu vas me faire  
du tort... et si cette épître... si cette conquête  
que tu m'attribues me fait perdre sa clien-  
telle.

EMMERIC.  
Sois donc tranquille!

HECTOR.  
Pourquoi en fin ne gardes-tu pas ton bonheur,  
toi, garçon, et me le donnes-tu à moi, homme  
marié, ou c'est tout comme... puisque je tâche  
en ce moment?..

EMMERIC.  
Pourquoi?... pourquoi?... parce que l'idée seule  
que ma cousine aurait pu croire ou suppo-  
ser...

HECTOR, avec force.  
Ce qui existe, ce qui est vrai!..

EMMERIC.  
Oui, sans doute... Mais quand je l'ai vue se  
troubler et pâlir... je n'ai plus su ce que je fai-  
sais...

HECTOR.  
Tu l'aimes donc?

EMMERIC, vivement.  
Moi? quelle idée!.. Est-ce que je peux, est-ce  
que je dois y penser?

HECTOR.  
Et qui t'en empêche?

EMMERIC.  
Mon oncle est immensément riche!.. et  
moi!

HECTOR.  
A lui, la fortune... à toi, le talent... tout cela  
peut se marier ensemble...

EMMERIC.  
Tu ne l'as donc pas entendu tout à l'heure?  
Il déteste les arts et les artistes...

HECTOR.  
Sa fille les aime... elle les lui fera aimer...

EMMERIC.  
Jamais!

HECTOR.  
Elle le suppliera.

EMMERIC.  
Il sera inexorable.

HECTOR.  
Eh bien! elle se trouvera mal, et tu sais que  
pour lui c'est un argument sans réplique...

EMMERIC.  
Qui ne nous avancera à rien; car si tu sa-  
vais, si je pouvais, si j'osais te dire...

HECTOR.  
Il y a donc d'autres raisons?

EMMERIC.  
Oui... il y en a.

HECTOR.  
Eh bien! alors, à qui parleras-tu de tes affai-  
res, si ce n'est à ton ami et à ton avoué?

EMMERIC.  
Tu dis vrai!.. Eh bien... mon ami... quand je  
quittai Bordeaux, il y a quatre ans, ma cou-  
sine en avait treize ou quatorze... ce n'était  
qu'un enfant, et moi, déjà jeune homme, j'arri-  
vais à Paris plein d'ardeur et d'ambition, ré-  
vant les succès, la gloire et la fortune... Je ne  
connaissais pas les obstacles sans nombre qui  
arrêtent l'artiste à l'entrée de sa carrière... Ce  
talent dont on m'avait flatté, ce feu créateur que  
je sentais en moi, comment leur prouver qu'il  
existait? Un peintre n'a besoin que d'une toile et  
d'un pinceau, et sans appui, sans protecteur,  
seul, dans sa mansarde, il compose le tableau  
qui, à la prochaine exposition, doit dire à tous  
les yeux : « Arrêtez-vous et regardez; il y a là  
du talent... du génie peut-être!.. » Combien son  
sort est préférable à celui du compositeur, du  
malheureux musicien, qui, seul avec ses inspira-  
tions, sent les mélodies qui le débordent sans  
pouvoir les faire arriver à vos oreilles. Pour se  
faire connaître, il ne peut, comme le peintre,  
acheter la toile et le canevas qui lui sont néces-  
saires; il lui faut le misérable libretto (le poème,  
comme ils l'appellent) que chacun refuse à son  
inexpérience; il lui faut un théâtre, des chan-  
teurs, un orchestre, un public à qui il dise :  
« Ecoutez... » Et tout cela m'était refusé, aussi  
le découragement et le désespoir avaient promp-  
tement succédé à mes folles illusions. Je rêvais  
la misère, la honte, et peut-être... oui, oui!  
plutôt mourir que de retourner dans mon pays  
et dans ma famille, obscur et inconnu comme au  
jour du départ...

HECTOR.  
Et tu ne m'avais jamais parlé de cela...

EMMERIC.  
Les succès, on les dit volontiers! mais les  
mécomptes de l'amour-propre, on les dérobe  
aux yeux de tous, on les garde... on les amasse  
là... dût-on en être accablé!.. Un soir, j'étais  
dans un riche salon du faubourg Saint-Germain,  
où mon talent de pianiste m'avait fait avoir ac-  
cès, et là, parmi les beautés que le mérite ou la  
mode plaçait au premier rang, s'offrit à moi une  
jeune femme que vingt rivaux, comtes ou mar-  
quis, entouraient de leurs soins assidus!.. beau-  
té fière et dédaigneuse à qui l'orgueil allait bien,  
car elle semblait née pour commander! Aussi



tous ces jeunes élégans, tous ces grands seigneurs, prosternés devant l'idole du jour, m'adressaient un regard qu'elle ne leur accordait pas!.. Mon air soucieux et triste la frappa sans doute, ou sa générosité lui fit deviner qu'il y avait là un malheureux à secourir, car elle traversa le salon et vint s'asseoir à côté de moi, qui tressaillis!.. Je ne l'avais pas contemplée encore dans toute sa beauté... je n'avais pas osé!..

HECTOR.

Et elle était là, assise auprès de toi!.. Étais-tu heureux!

EMMERIC.

Elle n'avait pas encore parlé que déjà son regard m'avait dit : « Qu'avez-vous? » Aussi, et quelq'es instans après, malgré moi, et sans le vouloir, je lui avais confié mes peines et mon désespoir... Elle m'écoutait en souriant... de ce sourire des anges qui promet secours et protection, et j'avais à peine fini qu'elle appelait de son éventail un de ceux qui, l'instant d'avant, étaient des plus assidus auprès d'elle...

HECTOR.

Un duc, un marquis?

EMMERIC.

Non, vraiment!

HECTOR.

Le ministre de l'intérieur?..

EMMERIC.

Ce n'était qu'un homme de lettres qui avait su par sa plume se créer une indépendance qu'on lui reprochait! Dureste, et dans ce siècle où tout le monde a du génie, il n'en avait pas apparence, à peine de l'esprit, mais du bonheur, et le hasard depuis vingt ans l'avait fait réussir; c'était tout ce qu'il me fallait. « Monsieur, lui dit ma protectrice, vous me parliez tout à l'heure avec beaucoup de galanterie de votre dévouement, je vous offre un moyen de me le prouver. Voici un jeune compositeur que vous ne connaissez pas... moi, je le connais, vous lui donnerez un opéra où vous songerez, non à vous, mais à lui... car il lui faut un succès. » Le lendemain j'avais un poème, et quelques mois après un nom, de la gloire, de la fortune, et un bel avenir...

HECTOR.

C'est admirable! j'aurais adoré une femme pareille!

EMMERIC.

Et! qui te dit que déjà il n'en était pas ainsi? Je n'avais plus qu'une pensée : me trouver sur ses pas, la suivre dans les concerts, dans les bals où, caché dans la foule, je m'enivrais du plaisir de la voir! On dit que l'amour s'augmente dans la retraite et dans la solitude... Ah! qu'il est plus puissant dans le monde et dans ses brillantes réunions, à l'éclat des lustres et des parures, dans ces salons étincelans où celle que vous aimez vous paraît plus belle encore des hommages qui l'entourent, où toutes les passions s'irritent par les obstacles et la contrainte, où une soirée entière se passe dans l'attente ou l'échange d'un coup-d'œil... Que te dirais-je, enfin?... Cette noble personne si fière de son rang et de sa renommée, cette femme jeune et belle, ado-

rée ou envinée de tous, fut enfin touchée de ma reconnaissance, de mon amour, de quelque gloire peut-être qui était son ouvrage!..

HECTOR.

Et tu ne te regardes pas comme le plus heureux des hommes?

EMMERIC.

Si, mon ami...

HECTOR.

Je donnerais pour ce bonheur-là mon étude et tous mes biens, et je conçois que maintenant tu n'aies plus aucun désir à former!

EMMERIC.

Non, sans doute! mais ce délire, cette fièvre une fois calmée, quelques lueurs de raison glissent et passent devant vos yeux éblouis... Cette position si délicieuse, si enivrante, vous apparaît peu à peu telle qu'elle est, une position fautive, terrible, dangereuse! Vivre dans une dissimulation et un mensonge continuel, veiller sans cesse sur ses démarches, ses discours, ses regards, n'oser avouer à personne son bonheur ou ses peines, porter le trouble dans un ménage, tromper un galant homme qui vous tend la main, qui souvent même vous accable de son amitié, voilà votre existence de chaque jour... Et si, dans un moment de dépit, de honte, de remords, on se sent le courage d'abdiquer un bonheur qui vous rend si malheureux, si on se surprend à désirer une vie moins pleine d'émotions... qui vous offre le calme et le repos, premiers besoins de l'artiste; si, enfin, vos rêves vous montrent dans le lointain un intérieur paisible... un ménage... une famille... on se dit aussitôt que le devoir, la reconnaissance, vous défendent de pareilles idées; qu'un homme d'honneur se doit tout entier à celle qui lui a tout sacrifié... Alors seulement on s'aperçoit qu'on n'est plus maître de son avenir... et, quelques séduisants que soient les liens qui vous retiennent ou vous enlacent, des chaînes de fleurs sont toujours des chaînes!

HECTOR.

Tu as donc des reproches à lui faire?

EMMERIC.

Aucun, par malheur!.. Bonne, aimable et dévouée... elle braverait tout pour moi.

HECTOR.

Il faut cependant qu'elle ait des torts?

EMMERIC.

C'est moi qui les ai tous! et un entre autres... le plus grand... le plus terrible... dont à coup sûr elle n'est pas coupable, et contre lequel on ne peut rien... c'est que, malgré moi, je sens là que...

HECTOR.

Que tu ne l'aimes pas!..

EMMERIC, vivement.

Ce n'est pas là ce que je veux dire... Je la chéris, je l'estime!.. je l'honore, je voudrais qu'il se trouvât quelque bonne occasion de me faire tuer pour elle, parce qu'alors nous serions quittes...

HECTOR.

Alors, c'est que tu ne l'aimes pas.

EMMERIC, vivement.

Du tout !.. Je l'aime moins, ou plutôt je l'aime autrement depuis que, par malheur, il y a un an... une autre que j'ai revue, que j'ai retrouvée...

HECTOR.

Ta cousine?

EMMERIC.

Eh bien ! oui... L'année dernière... ces quinze jours passés à Bordeaux... quand celle que j'avais laissée enfant s'est offerte à moi, parée de tous les charmes de la jeunesse; quand j'ai pu admirer cette candeur, ce caractère si pur, ce cœur si naïf où je lisais ainsi qu'en ses yeux, tout en elle semblait me dire que son affection était restée la même!.. qu'autrefois comme à présent, comme toujours... elle voyait en moi son frère, son ami, son mari... (Avec amour.) Moi, son mari!.. (Avec désespoir.) Et ces liens que je ne peux briser!..

HECTOR.

Tu ne le peux!

EMMERIC.

Eh ! non... car je ne suis ni un traître, ni un ingrat. Je lui dois tout, je ne serais rien sans elle. Et, pour prix de ses bienfaits et de son amour... je l'abandonnerais lâchement !.. oui, lâchement... car des dangers la menacent... De quelque prudence que je me sois entouré, la haine et l'envie sont près de s'éveiller, des bruits commencent à courir, des soupçons circulent, des railleries sont parvenues jusqu'à son mari et l'ont mis en défiance... Une rupture lui dirait tout... car, dans sa douleur, dans son désespoir, elle ne ménagerait rien... Et sa réputation, sa fortune, ses jours... j'aurais tout compromis... Non... non... mon sort est fixé... je ne puis le changer, et, ne fût-ce que par châtement, par expiation... je resterai, bon gré mal gré, éternellement lié à cette chaîne que j'ai ambitionnée, et que d'autres m'envient peut-être !..

HECTOR.

Mais si, cependant, il se trouvait quelques moyens...

EMMERIC, avec impatience.

Lesquels ? C'est impossible. (A Ollivier qui entre.) Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?

SCÈNE V.

EMMERIC, OLLIVIER, HECTOR.

OLLIVIER, au fond du théâtre.

Une visite pour Monsieur !

EMMERIC, avec impatience.

Je ne reçois pas, je n'ai pas le temps...

OLLIVIER.

Voici la carte...

EMMERIC.

Qu'importe ? je n'y suis pas ! (Ollivier remet alors la carte sur le guéridon à gauche, et fait quelques pas pour se retirer. Emmeric remonte le théâtre pendant qu'Hector le traverse, va à Ollivier et

lui dit, en lui donnant le coupon de la loge qu'il a mis sous enveloppe et serré dans sa poche.) Tiens... ce billet où tu sais bien.

OLLIVIER.

Où, Monsieur !..

HECTOR, qui pendant ce temps a passé à gauche, lisant la carte qu'Ollivier a jetée sur la table.)

Le comte de Saint-Geran... pair de France.

EMMERIC, vivement.

M. de Saint-Geran ?.. Que me veut-il ? où est-il ?

OLLIVIER.

En bas, chez votre oncle...

EMMERIC.

Qu'il vienne !.. qu'il vienne !..

(Ollivier sort.)

SCÈNE VI.

HECTOR, EMMERIC.

HECTOR, tenant toujours la carte.

M. de Saint-Geran... pair de France... Est-il parent de ce terrible marin, de cet enragé duelliste qui vient d'être nommé contre-amiral... et qui a toujours l'habitude de tuer son homme ?..

EMMERIC, froidement.

C'est lui-même !..

HECTOR.

Ah ! mon Dieu ! Et tu le reçois ?

EMMERIC.

Pourquoi pas !

HECTOR.

Ce doit être un homme féroce... qui jure et qui boit... toujours la pipe à la bouche ou le sabre à la main ? Et moi, qui suis un homme de conciliation... je veux dire un homme de procès... je n'aime pas les gens qui se disputent et se battent... ailleurs qu'au Palais !

EMMERIC.

Tu n'aimes pas les marins ?

HECTOR.

Ils me font peur, surtout celui-là.

SCÈNE VII.

HECTOR, M. DE SAINT-GERAN, OLLIVIER.

OLLIVIER, annonçant.

M. le contre-amiral comte de Saint-Geran ! (Emmeric et Hector vont au-devant de lui.)

M. DE SAINT-GERAN.

Je vous en prie, Messieurs, ne vous dérangez pas. Si vous faites la moindre cérémonie, je m'en vais !..

EMMERIC.

Comment donc !.. M. le comte...

M. DE SAINT-GERAN.

Vous allez me faire repentir d'être venu le matin... en garçon... Je sors de chez votre oncle, à qui j'ai eu l'honneur de faire une visite...



et, au risque d'interrompre quelque chef-d'œuvre... j'ai voulu serrer la main d'un ami!

EMMERIC.

Je vous en remercie...

M. DE SAINT-GERAN.

Ce sont les inconvénients du talent et de la célébrité... on est obligé de subir l'admiration et les visites d'amateurs.

HECTOR.

Ah! Monsieur est amateur?..

M. DE SAINT-GERAN.

Abonné aux Italiens! Dilettante furieux, j'adorais leur musique. (A Emmeric.) Vous n'avez réconcilié avec la musique française, à qui j'en voulais depuis long-temps... car je déteste le bruit et le tapage...

HECTOR.

Vous, Monsieur?

M. DE SAINT-GERAN.

Cela me ferait fuir à l'autre bout du monde. (A Emmeric.) Je viens vous rappeler un plaisir que vous n'avez promis... celui d'assister à votre première répétition...

HECTOR, d'un air avantageux.

J'y serai aussi...

M. DE SAINT-GERAN.

Alors, Monsieur, le plaisir sera double!.. J'aurai l'honneur de me placer à côté de vous. Monsieur est, comme moi, un amateur?..

HECTOR.

Non, Monsieur, je ne suis ni un amateur, ni un grand seigneur...

M. DE SAINT-GERAN.

Mieux encore!.. un artiste?

HECTOR.

Je suis avoué.

EMMERIC.

Hector Ballandard, mon ami intime... que je vous demande la permission de vous présenter.

M. DE SAINT-GERAN.

Un homme d'honneur et de probité! la meilleure réputation du Palais!.. Vous voyez que la présentation était inutile... nous nous connaissons déjà... Et c'est votre ami?

EMMERIC.

Je lui confie toutes mes affaires...

M. DE SAINT-GERAN.

S'il en est ainsi, il en est une dont je voulais vous parler, et que nous pouvons traiter devant lui...

EMMERIC.

Quoi! Monsieur, vous venez?..

M. DE SAINT-GERAN, souriant.

Pour votre répétition... Et puis, pour autre chose encore!.. Asseyons-nous!

(Hector va chercher une chaise qu'il avance à M. de Saint-Geran. Emmeric en a pris une autre, et Hector une troisième.)

M. DE SAINT-GERAN, à Hector, qui reste debout. Après vous, Monsieur, je vous en prie...

HECTOR.

Non... Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN, forçant Hector à s'asseoir en même temps que lui.

Je ne souffrirai pas!..

HECTOR.

C'est trop fort... et je ne puis en revenir. Pardon, Monsieur! J'ai bien l'honneur de parler à M. de Saint-Geran, le contre-amiral?

M. DE SAINT-GERAN.

Oui, Monsieur!..

HECTOR.

Celui qui dernièrement voulait se faire sauter avec son vaisseau...

M. DE SAINT-GERAN.

Pourquoi pas?

HECTOR.

Excusez mon ignorance... Je n'avais vu de marin qu'au théâtre... je croyais qu'ils devaient tous jurer et ne parler que de sabord et de tri-lord.

M. DE SAINT-GERAN, souriant.

Ily en a peut-être! je n'en connais pas!..

HECTOR.

On m'a trompé comme pour vos trois duels...

M. DE SAINT-GERAN.

C'est différent? Ceux-là, par malheur, ne sont que trop vrais!

HECTOR.

Est-il possible?.. Vous qui êtes si rempli de bienveillance et de politesse!

M. DE SAINT-GERAN.

Aussi, Monsieur, et pour que vous n'ayez pas trop mauvaise opinion de moi... je tiens à me justifier... J'ai toujours été, par goût ou par bizarrerie, pour la paix, la tranquillité et le gouvernement! c'est une idée comme une autre... c'était la mienne... j'étais donc juste-milieu, de plus... j'étais pair de France et marié!.. trois catégories qui, de notre temps, prêtent au ridicule... et probablement on ne me l'aurait pas épargné... ça commençait! Or, c'est encore une de mes bizarreries... je n'aime à me moquer de personne... et, réciproquement, je n'aime pas...

HECTOR.

Je comprends...

M. DE SAINT-GERAN.

Alors, dans mes moments perdus, et un marin en a beaucoup... je me remis avec quelque obstination à l'épée et au pistolet... de manière à être à peu près sûr de moi. Aussi, depuis ces trois malheureuses rencontres...

HECTOR.

Malheureuses pour vos adversaires qui y sont restés tous les trois...

M. DE SAINT-GERAN.

Comme vous dites, cela a fait taire les railleurs, m'a réconcilié avec tout le monde, m'a permis de rester dans mon caractère naturel, et me donne désormais le droit d'être honnête et pacifique... impunément... Vous savez maintenant ma recette.

HECTOR.

Dont je n'abuserai pas... quoiqu'elle soit infallible... Mais vous vouliez, M. le comte, nous parler d'affaires... C'est différent, je suis là sur mon terrain!..

EMMERIC.

Et j'attends, je vous l'avoue, avec impatience...



M. DE SAINT-GERAN, souriant.

En vérité!.. Eh bien! n'y voici. Vous êtes, mon cher Emmeric, un fort estimable garçon, que j'aime beaucoup pour votre talent d'abord... et puis encore pour d'autres raisons. Votre père Balthazar d'Albret, officier de fortune, était capitaine de vaisseau, et moi, cadet d'une noble famille de Bretagne; j'étais aspirant dans la marine, où l'on avait alors assez peu d'estime pour les jeunes gentilshommes, quand ils ne faisaient pas leurs preuves... Votre digne père me donna occasion de faire les miennes; il m'avait pris en amitié... il me protégeait... il me mettait toujours en avant... c'est-à-dire à côté de lui... et dans sa dernière affaire... j'eus l'honneur d'être blessé par le boulet qui l'emporta...

EMMERIC.

Monsieur!

M. DE SAINT-GERAN.

Vous comprenez que ces choses là ne s'oubliaient pas, et qu'il y a des gens dont on est toujours débiteur. Si vous aviez pris l'état de votre père, mon amitié vous eût utilement secondé... Faut de mieux, elle vous a du moins suivi dans une autre carrière... J'étais en mer, à mon grand regret, et en expédition lointaine, lors de votre arrivée à Paris... mais l'année d'après j'étais à votre première représentation, et quoique je ne sois pas querelleur, malheur à celui qui n'aurait pas crié bravo!.. heureusement nous étions tous du même avis! Ne pouvant donc rien pour votre réputation et pour votre gloire, j'ai songé à votre bonheur et à votre fortune... je veux vous marier...

EMMERIC.

Vous, Monsieur?..

HECTOR.

Est-il possible?..

M. DE SAINT-GERAN.

Eh! oui, sans doute!.. Il faut qu'un artiste se marie: trop de chagrins, trop d'ennuis, trop de désappointemens cruels entourent sa vie extérieure; et y succomberait s'il ne trouvait chez lui le dédouragement ou l'oubli de ses maux, le bonheur et l'amour, qui l'attendent au coin de son foyer. Il lui faut un ami de tous les instans, qui le ranime et relève son courage, qui le console de ses défaites, qui partage ses triomphes, qui lui inspire ses chants, et à qui il puisse les dire: ce sera sa femme!.. Et quand le cœur treissé d'une critique injuste ou barbare il aura aux yeux de tous caché sous un sourire la rage qui le dévore et les larmes qui le suffoquent... devant qui osera-t-il pleurer?.. devant sa femme, qui pleurera avec lui...

EMMERIC.

Ah! vous avez raison.

M. DE SAINT-GERAN.

N'est-il pas vrai?

EMMERIC.

Mais, dans ma position incertaine, sans avenir assuré...

M. DE SAINT-GERAN.

J'ai bien pensé à tout cela... Les artistes sont rarement fortune, aussi il leur en faut une toute faite... une riche héritière qui, dégageant votre

existence de tous les soucis matériels, vous permette de faire des chefs-d'œuvre à votre aise et en génie amateur, comme qui dirait la fille unique d'un riche négociant de Bordeaux... de votre oncle, par exemple...

HECTOR, se levant.

O ciel!..

EMMERIC, se levant aussi.

C'est impossible...

M. DE SAINT-GERAN, se levant un instant après eux.

Ce n'est pas vous que cela regarde... c'est moi... s'il n'y avait pas d'obstacles... s'il n'y avait rien à faire... je n'aurais pas de mérite... et je veux en avoir... Je désire seulement, et avant tout... car votre cousine Aline est ma filleule, et je tiens à son bonheur, je désire savoir si vous l'aimez...

EMMERIC.

Moi, Monsieur?..

HECTOR, vivement.

Il en est épris, il l'adore, il en perd la tête... tout à l'heure encore nous en parlions... et il se désespérait de ne pouvoir aspirer à sa main...

M. DE SAINT-GERAN.

Ainsi donc... si elle devenait votre femme... vous me promettiez de la rendre heureuse?..

EMMERIC.

Ah! je vous le jure, et sur l'honneur!

M. DE SAINT-GERAN, lui prenant la main.

C'est bien!.. (Froidement.) Elle est à vous!

EMMERIC et HECTOR, poussant un cri.

Comment!

M. DE SAINT-GERAN.

Je vous la donne...

EMMERIC.

Comment, Monsieur?

M. DE SAINT-GERAN, avec force.

Elle est à vous avec cent mille écus de dot... c'est tout ce que j'ai pu obtenir maintenant... nous verrons plus tard...

HECTOR.

Permettez!.. permettez!.. Moi, qui me mêle d'affaires et qui en fais mon état... je ne les mène pas si bien ni si promptement, et je vous prie de me donner encore votre recette.

M. DE SAINT-GERAN.

La voici! Je vous ai annoncé que j'aimais ma filleule... presque autant que vous, c'est tout dire. Elle m'écrivait parfois... car elle écrit très bien, et quoiqu'elle ne me parlât jamais de son cousin... je me doutais... et vous aussi peut-être, qu'elle l'aimait beaucoup; la preuve c'est que sa maladie, l'année dernière, a commencé le jour où son père lui a parlé de projets de mariage avec un riche propriétaire du Médoc, et apprenant le voyage de Paris, j'ai voulu le jour même de l'arrivée aborder la question.

HECTOR, se frottant les mains.

C'est cela même!.. A l'abordage!.. (A part.) J'adore les marins!

EMMERIC.

Et qu'a dit M. Clérambeau?

M. DE SAINT-GERAN.

Ce qu'il a dit?.. Il y a mis de la franchise, il a refusé net...

EMMERIC.

O ciel!..

M. DE SAINT-GERAN.

Et m'a même prié assez brutalement, moi, l'ancien ami de la famille, moi, le parrain de sa fille, de ne pas insister sur ce chapitre.

HECTOR.

Diable! j'avoue que je m'en serais allé.

M. DE SAINT-GERAN.

Moi!.. je suis resté, et voici ce que j'ai répondu : « M. Clérambeau... vous rappelez-vous ce jour où vous aviez eu en mer trois bâtimens marchands capturés par les Anglais... ce jour où la maison Clérambeau junior de Bordeaux allait faire faillite et déposer son bilan... ce jour enfin où, renfermé dans son cabinet, un négociant honorable... voulait ne pas survivre à sa honte et allait se faire sauter la cervelle... quand on frappa à sa porte en lui criant que ses trois bâtimens étaient en rade, ramenés par le capitaine Saint-Géran... Je le vois encore... descendre son escalier... se jeter dans mes bras en me disant : « Monsieur, tout ce que je possède... tous mes biens sont à vous... » Je refusai alors, j'accepte aujourd'hui... et de tous vos biens... je vous demande le plus précieux... votre fille! Me la refuserez-vous?.. »

EMMERIC et HECTOR.

Eh bien?..

M. DE SAINT-GERAN.

Eh bien?.. c'était une lettre de change que je lui présentais!.. un effet à longue échéance... qui arrivait enfin à remboursement... et quelque durs qu'ils soient, ces vieux négocians ont tellement l'habitude de faire honneur à leur signature, qu'il m'a jeté sa fille en me disant : « La voilà! payez-vous. »

EMMERIC.

Ah! Monsieur... ah! mon sauveur!..

M. DE SAINT-GERAN.

A deux conditions, pourtant... Ne vous effrayez pas... La première, car les négocians ont aussi d'autre ambition que celle de l'argent... la première est que son gendre... n'ayant pas de fortune, ait au moins quelque titre... quelque distinction... (Vivement.) Il y a droit autant et plus qu'un autre, et cela nous regarde. Quant à la seconde condition, elle est plus facile encore...

EMMERIC et HECTOR.

Quelle est-elle ?

M. DE SAINT-GERAN.

« Quoique ami des mœurs, m'a-t-il dit, je ne suis pas d'un rigorisme assez ridicule pour exiger que mon gendre ait été jusqu'ici un modèle de raison et de sagesse... je pardonnerais même quelques-unes de ces folies de jeunesse... erreurs éphémères qui n'ont point de lendemain et passent sans retour... »

HECTOR.

L'excellent père !

M. DE SAINT-GERAN.

» Mais ne voulant exposer à aucune chance le bonheur de ma fille, je ne veux pas d'attachement réel et sérieux qui survive au présent et compromette l'avenir... »

EMMERIC, à part.

O ciel!..

M. DE SAINT-GERAN.

» Donnez-moi, a-t-il ajouté, votre parole et la sienne qu'aucun danger pareil n'existe... et je consens à l'instant...

EMMERIC.

Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN, souriant.

Je lui ai juré que je ne vous connaissais aucun attachement de ce genre... et vous-même... Eh bien! vous vous troublez!..

EMMERIC, troublé.

C'est que...

M. DE SAINT-GERAN.

Eh bien?..

HECTOR.

C'est que, justement... il est engagé depuis long-temps dans des liens...

EMMERIC, vivement, à M. de Saint-Géran.

Que je romprai, je vous le jure. Dès aujourd'hui, tout sera fini entre nous, et sans retour...

HECTOR.

A la bonne heure!.. c'est bien facile...

M. DE SAINT-GERAN, secouant la tête.

Non, non, jeunes gens, pas tant que vous croyez..

EMMERIC, avec force.

Quand on y est décidé.

HECTOR, de même.

Quand on le veut bien.

M. DE SAINT-GERAN.

Ce n'est pas une raison!.. des ménagemens à garder... l'honneur d'une famille ou d'un mari... le désespoir d'une pauvre femme... son amour, ses larmes, votre propre faiblesse, mille circonstances que l'on ne peut prévoir, rattachent et renouent à chaque instant les anneaux de cette chaîne d'or, qui est de plomb quand on la porte, et de fer quand on veut la rompre... Moi, qui vous parle, j'étais comme vous... j'avais un amour dans le cœur... lorsque des amis imprudens, pour m'arracher à cette passion insensée, me proposèrent un riche et illustre mariage... des biens immenses dans nos colonies, la fille d'un marquis, et mieux encore, une femme jeune et belle qu'en tout autre moment j'aurais adorée... Mais, alors, ramené malgré moi sous le joug que je voulais fuir... et long-temps encore luttant contre un ascendant fatal, j'étais insensible aux douceurs d'un nouvel hymen. Je négligeais, je délaissais ma femme, qui jamais, grace au ciel! n'a connu le secret de ma trôideur et de mon indifférence... Mais enfin cela pouvait arriver... et pour la sécurité et le repos de votre ménage, vous voyez que malheureusement votre beau-père a raison.

EMMERIC.

Non, Monsieur... et vous pouvez lui dire que je suis libre... aujourd'hui, aujourd'hui même j'espère, par la douceur et la raison, faire comprendre à une autre personne... et l'amener d'elle-même...

HECTOR, à M. de Saint-Géran, qui secoue la tête avec incrédulité.

Je suis sa caution... et à nous deux...



M. DE SAINT-GERAN.  
A nous trois !..  
EMMERIC, se retournant.  
Qu'y a-t-il ?

SCÈNE VII.

HECTOR, M. DE SAINT-GERAN, EMMERIC,  
OLLIVIER, qui sort de la porte du fond à droite,  
et s'approche d'Emmeric.

OLLIVIER, à demi-voix.  
Monsieur, j'ai porté la lettre.

EMMERIC, vivement.  
C'est bien ! c'est bien !..

OLLIVIER, de même.  
Il n'y a pas de réponse... mais on vous attend.

EMMERIC, à Ollivier, qui se retire.  
Cela sullit... je sais ce que c'est.

M. DE SAINT-GERAN.  
Et moi aussi!..

HECTOR, à M. de Saint-Geran.  
C'est d'elle... c'est évident... Eh bien ! il n'y  
a pas à hésiter, il faut y aller, n'est-il pas vrai ?

M. DE SAINT-GERAN, prenant la main d'Emmeric  
qui tressaille.

Et vous tremblez déjà... Allons, du courage!..

EMMERIC.  
J'en aurai!..

HECTOR, regardant la pendule.

Et mon affaire à la quatrième chambre... Je  
vais au Palais.

M. DE SAINT-GERAN.  
La voiture est en bas, et si je peux vous con-  
duire, M. Ballandard!..

HECTOR.

Trop d'honneur... (A part.) La voiture d'un  
pair de France ! d'un contre-amiral !.. Si Victoria  
me voyait passer!..

M. DE SAINT-GERAN.

D'autant, M. Ballandard, que je vous estime  
déjà beaucoup comme homme et comme avoué...  
et que j'ai à vous parler d'une affaire qui m'est  
personnelle, d'un bon procès!..

HECTOR.

Me voilà... toutes voiles dehors... prêt à cou-  
rir sur l'ennemi.

M. DE SAINT-GERAN.

C'est très bien!..

HECTOR.

Et, au premier commandement, feu de toutes  
les batteries!

M. DE SAINT-GERAN.

Eh bien ! nous causerons en allant au Palais!..

HECTOR, riant.

Vous voulez donc bien me prendre à bord ?

M. DE SAINT-GERAN, emmenant Hector à qui  
il donne le bras.

Oui, sans doute... De là je vais au Luxem-  
bourg... à la Chambre des pairs.

EMMERIC, prenant son chapeau.

Et moi, je vais chez elle!..

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un riche salon du faubourg Saint-Germain. Porte au fond ; portes latérales. Tables à  
droite et à gauche.

SCÈNE I.

LOUISE, assise à la gauche du théâtre, devant une  
table, une broderie à la main et ne travaillant pas ;  
M. DE SAINT-GERAN, entrant par la porte du  
fond.

LOUISE, se retournant.

Vous, Monsieur, d'aussi bonne heure !.. Qui  
s'y serait attendu ? Et ce discours que vous de-  
viez prononcer à la Chambre des pairs?..

M. DE SAINT-GERAN.

La séance est remise... je viens de l'apprendre  
au Palais!..

LOUISE.

Vous allez au Palais ?

M. DE SAINT-GERAN.

Quand on a des procès et des avoués... et  
l'en a un charmant.

LOUISE.

Un procès ?

M. DE SAINT-GERAN.

Non, un avoué.

LOUISE.

C'est tout comme !

M. DE SAINT-GERAN.

Je lui ai expliqué en route la succession de  
votre oncle!..

LOUISE.

Ce n'est pas facile !

M. DE SAINT-GERAN.

C'est vrai ! et il m'a compris sur-le-champ...  
et mieux que moi-même... C'est un habile hom-  
me!.. Il viendra ici en sortant du Palais, où je  
l'ai conduit... et j'allais me rendre au Luxem-  
bourg, quand j'ai rencontré dans la salle des  
Pas-Perdus... le vicomte de Beaugé, mon collè-  
gue !

LOUISE.

Ah ! le vicomte plaide aussi !

M. DE SAINT-GERAN.

Contre sa femme !.. Il venait de gagner en



séparation... C'est lui qui m'a appris qu'il n'y avait pas de séance à la Chambre... et qu'il n'entendrait pas mon discours... Il était dans son jour de bonheur...

LOUISE.

Mais vous, Monsieur, qui deviez parler... cette nouvelle vous a contrarié?

M. DE SAINT-GERAN.

Pas dans ce moment!.. puisque je vous trou-  
ve seule... ce qui est bien rare pour moi!..

LOUISE.

Et fort ennuyeux!

M. DE SAINT-GERAN, allant prendre une chaise, et s'asseyant près de Louise.

Du tout... Au lieu de parler, j'écouterai... c'est tout bénéfique.

LOUISE, se retournant vers lui.

Savez-vous, Monsieur, que vous devenez très aimable et très galant?

M. DE SAINT-GERAN, souriant.

Et savez-vous, Madame, depuis quelle époque?

LOUISE.

Je ne suis pas forte sur les dates.

M. DE SAINT-GERAN.

Ce qui veut dire que vous n'avez pas remarqué... Eh bien! c'est, je crois, depuis que vous êtes devenue coquette! Cela vous étonne?

LOUISE.

Non, vraiment!.. car, grace au ciel, cela produit presque toujours cet effet-là... Pendant les trois premières années de mon mariage, quand je vivais dans mon hôtel, seule et retirée... ne voyant personne, attendant mon mari qui ne venait pas... et pensant à lui qui ne pensait guère à moi, séduit comme il l'était par des charmes plus puissans...

M. DE SAINT-GERAN.

Comment, Madame?..

LOUISE, avec ironie.

Les charmes de la gloire! Alors, pauvre femme négligée et oubliée, ensevelie vivante à vingt ans, nul ne troublait le silence et le calme du mausolée... je veux dire de mon ménage... et vous-même, faisant comme tout le monde, ne sembliez pas vous douter de mon existence... Mais aujourd'hui qu'il paraît prouvé que j'existe, aujourd'hui que tout le monde me recherche, que les hommages m'entourent et que j'ai voulu devenir à la mode, non par goût, mais par lassitude de ne rien être; aujourd'hui, Monsieur, le bruit qui se faisait autour de vous vous a réveillés... Vous avez, par impatience ou par curiosité, levé les yeux vers celle que chacun regardait... et il s'est trouvé que c'était votre femme... Rencontre inattendue... enchantement de votre part et surtout de la mienne... à moi qui ne pouvais manquer d'être bien sensible à un effet aussi tendre du hasard!

M. DE SAINT-GERAN.

Très bien! égayez-vous à mes dépens!.. vous avez raison... Mais que voulez-vous? occupé autrefois d'idées qui m'absorbaient tout entier... des idées d'ambition... de renommée, de fortune...

LOUISE.

D'autres encore...

M. DE SAINT-GERAN.

C'est possible!.. mais le temps, la réflexion, celles que j'ai faites... il y a deux ans, à la suite de cette blessure dont j'ai pensé mourir... je le croyais du moins comme tout le monde, car les journaux même l'avaient imprimé d'avance...

LOUISE.

C'est vrai!

M. DE SAINT-GERAN.

Et dès-lors... je me suis promis... Tenez, Madame, il faudra que je fasse preuve de franchise et que je vous avoue tous mes torts... tous mes défauts... un jour... où...

LOUISE, souriant.

Où nous aurons beaucoup de temps devant nous!..

M. DE SAINT-GERAN, souriant.

Oui, sans doute... pour que nous puissions aussi parler des vôtres!

LOUISE.

J'en ai donc?

M. DE SAINT-GERAN, secouant la tête.

Eh! mais...

LOUISE, vivement.

Lesquels? Parlez... (voyant qu'il hésite.) Un seul!

M. DE SAINT-GERAN.

Vous me mettez dans un grand embarras...

LOUISE, triomphante.

Vous voyez bien!..

M. DE SAINT-GERAN, souriant.

L'embarras du choix...

LOUISE.

Comment, Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN.

D'abord, vous êtes fière, mais l'orgueil vous sied si bien... et vous avez tant de droit d'en avoir qu'on n'oserait vous en blâmer... ensuite...

LOUISE.

Ah! il y a un ensuite!..

M. DE SAINT-GERAN.

Oui, Madame... Vous pardonnez difficilement une offense... Je ne vous en fais pas un reproche... car, moi aussi, je serais comme vous... Les torts de ceux que j'aime me trouveraient peut être inflexible et implacable... mais ces torts, si je les connaissais ou si je les soupçonnais, je voudrais franchement les leur déclarer... La franchise avant tout... et je trouve... c'est là mon reproche le plus grave... que parfois vous en manquez...

LOUISE, se levant.

Ah! ne parlez pas ainsi... car à l'instant même je vous dirais...

M. DE SAINT-GERAN.

Quoi donc?..

LOUISE.

Ce que vingt fois... j'ai été tentée de vous avouer, et dans ce moment encore...

M. DE SAINT-GERAN.

Et bien! vous n'osez achever... Vous tremblez... je crois!

LOUISE.

Non, Monsieur, non... mais vous n'avez aimé sur quelle noble affection je vous portais ! Quand on me parla, à moi jeune fille de dix-huit ans, d'épouser un homme presque sans fortune, qui avait plus du double de mon âge... on m'a dit que je refuserais, et j'acceptai, car c'était un homme de mérite et de cœur dont je savais depuis long-temps la vie entière... Oui, Monsieur, aussi bien et mieux que vous, j'aurais dit les combats auxquels vous aviez assisté, vos exploits, vos blessures... J'étais heureuse d'offrir un riche héritage à celui qui m'apportait ce patrimoine de gloire... j'étais fière de vous, fière de porter votre nom... et, à mon âge, une pareille exaltation serait aisément devenue de l'amour. Vous aviez peu à faire pour gagner ce cœur qui volait au-devant du vôtre... vous ne l'avez pas voulu... J'ignore alors quelle barrière s'élevait entre nous...

M. DE SAINT-GERAN, troublé.

Et jamais jusqu'ici le moindre reproche !..

LOUISE.

Ah ! Monsieur !.. des plaintes !.. des reproches, de la jalousie !.. Moi, à qui vous accordez quelque orgueil !.. j'ai gardé le silence... L'amour-propre, la fierté que vous me reprochiez tout à l'heure, m'ont donné la force de combattre et de vaincre... et quand plus tard vous êtes revenu à moi... un nouvel obstacle plus grand encore nous séparait... le souvenir du passé et mon indifférence... M'accuserez-vous encore de manquer de franchise ?..

M. DE SAINT-GERAN, avec franchise.

Non, Madame. Tout cela est vrai, et ce récit qui devrait m'ôter l'espoir et le courage, ne me laisse qu'un désir... celui de réparer mes torts, et par mes soins, par ma tendresse, par un dévouement de tous les instans... de reconquérir... ce cœur que j'ai perdu... de le tenter du moins. Vous ne pouvez m'en empêcher...

LOUISE.

Non, sans doute.

M. DE SAINT-GERAN.

Quoique votre mari, je puis comme un autre aspirer à vous plaire, j'y aurai plus de mérite... car c'est plus difficile... Par malheur, le temps et les occasions vont me manquer... on me donne un nouveau commandement, et sous peu de jours il me faudra appareiller pour les Antilles.

LOUISE, vivement.

Vous partez ?..

M. DE SAINT-GERAN.

Une belle occasion de faire connaissance avec vos propriétés de la Martinique... avec ce beau pays où depuis long-temps vous êtes attendue, et où le procès qu'on nous intente pour la succession de votre oncle nécessiterait peut-être votre présence... Je ne vous parle pas du plaisir que j'aurais à vous avoir sur mon vaisseau, où vous commanderiez en souveraine... Pour entreprendre un pareil voyage, il faudrait aimer... et vous, Madame !..

LOUISE.

Moi... je n'aime pas la mer... vous le savez !

M. DE SAINT-GERAN.

Vous êtes bien bonne de ne pas dire mieux...

et je vous en remercie... Mais dans votre désir de rester à Paris, n'y a-t-il pas quelque autre motif ?

LOUISE, avec émotion.

Que voulez-vous dire ?

M. DE SAINT-GERAN.

Pardon, à mon tour, de ma franchise... Ce désir de plaire et de briller dont vous ne vous défendez point, amène sur vos pas une foule d'adorateurs dont vous souffrez les hommages. Je vous connais, Louise, et jamais un soupçon sérieux n'est entré dans mon âme... Mais votre jeunesse, mes fréquents voyages, votre position, vos succès dans le monde, ont pu éveiller l'envie ou froisser la vanité !.. il est si facile à un fat de compromettre la plus honnête femme du monde !.. Déjà, et vous savez que je suis peu durandant... il m'a semblé que quelques allusions indirectes, quelques railleries de salon m'étaient adressées par deux ou trois vieilles douairières... c'est toujours par elles que cela commence... J'ai regardé alors autour de moi, et il m'a semblé...

LOUISE.

Quoi donc ?.. Monsieur.

M. DE SAINT-GERAN.

Vous êtes émue ?..

LOUISE.

Non pas émue, mais curieuse de savoir...

M. DE SAINT-GERAN.

Ce que je sais... Eh bien ! il me semble que votre jeune cousin... le vicomte de Langeac...

LOUISE, riant.

Lui !

M. DE SAINT-GERAN.

Ce fat moyen-âge... qui rougit de son siècle et dont son siècle rougit... ce gentilhomme palefrenier qui court au Champ-de-Mars ou au clocher après le ridicule.

LOUISE, riant.

Et qui gagne toutes les courses.

M. DE SAINT-GERAN.

Vous ne pouvez nier qu'il ne vous suive partout et qu'il ne vous fasse hautement la cour la plus assidue... Hier encore...

LOUISE.

C'est vrai !.. je ne peux pas l'empêcher de m'aimer.

M. DE SAINT-GERAN.

Non, mais je peux l'empêcher de vous le dire... de l'avouer aussi publiquement, et s'il s'en avise encore !

LOUISE.

Que ferez-vous ?

M. DE SAINT-GERAN, froidement.

Ce que je ferai ?.. je l'empêcherai de faire jamais la cour à personne.

LOUISE, froidement.

Allons donc !..

M. DE SAINT-GERAN, froidement.

Parole d'honneur !

LOUISE.

Allons donc !

M. DE SAINT-GERAN.

C'est un sot !



LOUISE, riant.

Ce n'est pas une raison pour tuer les gens!.. vous seriez toujours l'épée à la main!.. Et dans votre intérêt, Monsieur, je vous supplie...

M. DE SAINT-GERAN.

Ce sera donc pour vous faire plaisir... et en revanche, je vous demanderai un service.

LOUISE, vivement.

Ah! de grand cœur! si c'est en mon pouvoir!

M. DE SAINT-GERAN.

J'ai à vous parler du fils d'un ancien ami... Emmeric d'Albret, un jeune homme d'un immense talent... que j'aime beaucoup, et que peut-être pour cela vous n'aimez guère.

LOUISE.

Pouvez-vous le penser?

M. DE SAINT-GERAN.

Du moins, et malgré mes efforts pour l'attirer chez moi, il y vient rarement... et à sa place j'en ferai autant... car l'accueil froid et glacé qu'il reçoit de vous... non pas que ce ne soit conforme aux règles du cérémonial; mais ce n'est pas ainsi qu'on agit avec les artistes... Ils ne tiennent pas aux soirées ni aux dîners d'apparat, mais à une réception franche et cordiale; avec lui, du reste, je ne compte pas les visites, et quand il ne vient pas, je vais le voir!.. Je sors de chez lui.

LOUISE.

Vous, Monsieur?

M. DE SAINT-GERAN.

C'est là que j'ai fait la rencontre d'un avoué modèle, d'un praticien phénomène, dont je vous parlais tout à l'heure, M. Hector Ballandard...

LOUISE, avec émotion.

Ballandard!

M. DE SAINT-GERAN.

Vous le connaissez?..

LOUISE.

En aucune façon... mais je connais... j'ai vu ce nom...

M. DE SAINT-GERAN.

Dans les journaux, dans les annonces de vente. Donc, M. Ballandard et moi avons l'idée, pour notre ami Emmeric, d'une excellente affaire... dont je vous parlerai quand elle sera conclue... car elle ne l'est pas encore, et jusque là il faut toujours mieux se taire... En attendant, il a composé un ouvrage qui le place à la tête de l'école française, un ouvrage qui fait honneur au pays... cet honneur-là, le pays doit le lui rendre...

LOUISE.

Eh bien! Monsieur!

M. DE SAINT-GERAN.

Eh bien! je pourrais faire valoir ses droits près du ministre votre oncle... mais dans la discussion du dernier projet de loi... j'ai parlé...

LOUISE.

Contre lui.

M. DE SAINT-GERAN.

Non, pour lui... et j'aurais l'air de demander le prix d'un service... tandis que vous... sa nièce...

LOUISE.

Moi, Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN.

Cela du moins me serait agréable; mais si cela vous déplaît trop...

LOUISE.

Non, sans doute... et pour vous, Monsieur...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Emmeric d'Albret.

M. DE SAINT-GERAN.

Qu'il soit le bien venu!

SCÈNE II.

LOUISE, EMMERIC, M. DE SAINT-GERAN.

EMMERIC, s'approchant respectueusement de Louise qu'il salue.

Madame la comtesse se porte-t-elle bien?

LOUISE, froidement et lui faisant la révérence.

Très bien, Monsieur... (Se mettant à gauche devant son métier à broder.) Je sais que vous avez à parler d'affaires avec M. le comte, je ne vous en empêche pas!

M. DE SAINT-GERAN, attirant Emmeric près de lui à droite, et à voix basse.

Je me doute que vous avez un long récit à me faire... Vous venez de chez elle!..

EMMERIC, troublé.

C'est-à-dire, Monsieur...

M. DE SAINT-GERAN.

Ah! vous nous l'aviez promis.

EMMERIC.

Et je l'ai fait... non sans hésiter, j'en conviens... mais il y avait là du monde que je ne m'attendais pas à y rencontrer... et je n'ai pas encore pu lui parler.

M. DE SAINT-GERAN, riant.

Vous en avez été ravi...

EMMERIC, naïvement.

C'est vrai!.. car tout ce qui peut retarder une pareille explication...

M. DE SAINT-GERAN, souriant.

Eh bien! que vous disais-je? vous le voyez déjà?.. On ne brise pas à son gré de pareils nœuds.

EMMERIC.

J'y parviendrai, je vous le jure!

M. DE SAINT-GERAN.

Eh bien! alors, il faut y retourner! il faut tout lui dire! le plus tôt vaut le mieux.

EMMERIC.

Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-GERAN.

A la bonne heure!.. Je vous reverrai aujourd'hui, dès que tout sera terminé.

EMMERIC.

Tantôt... ce soir, j'espère.

M. DE SAINT-GERAN.

J'attends votre ami Ballandard, qui doit passer ici en sortant du Palais, et, avant, je vais mettre en ordre des papiers que je lui ai promis... et dont il a besoin pour notre procès... Vous le permettez?

EMMERIC, s'inclinant.

Comment donc, M. le Comte...

M. DE SAINT-GERAN, lui tendant la main.

Ainsi, à tantôt...

(M. de Saint-Geran sort par la porte du fond.)



SCÈNE III.

LOUISE, EMMERIC.

EMMERIC, après un instant d'hésitation, s'approchant de Louise qui est toujours occupée à broder.

M<sup>me</sup> la Comtesse a reçu la loge d'Opéra que j'ai eu l'honneur de lui envoyer.

LOUISE, souriant.

Oui... j'ai eu cet honneur-là... une loge excellente... aux premières, entre les colonnes... celle que je désirais... Je vous ai donné bien de la peine... je suis bien égoïste... je n'ai songé qu'à moi... et au plaisir que j'aurais à passer une soirée entière... avec vous et près de vous.

EMMERIC, avec embarras.

Certainement... mais ce monde qui d'ordinaire vous entoure...

LOUISE, gaîment et se levant.

Nous ne serons pas en tête-à-tête, je le sais bien, et à peine pourrai-je vous parler et vous voir, mais je saurai que vous êtes là, derrière mon fauteuil... (Vivement.) Rassurez-vous, je ne me retournerai pas... mais si je le voulais... il ne tiendrait qu'à moi, et c'est beaucoup... Et puis le plaisir d'être belle... à vos yeux... car j'éserai superbe et on me regardera... (Vivement.) Je n'y ferai pas attention, je vous le promets... mais vous... j'espère que vous le verrez... Aussi le spectacle peut être mauvais... impunément... je vous promets d'avance que je serai ravie, et que tout me paraîtra délicieux!

EMMERIC.

En vérité!.. je ne sais comment vous dire...

LOUISE.

Eh! quoi donc, Monsieur?

EMMERIC.

Que je ne pourrai demain... vous accompagner.

LOUISE.

O ciel!.. quelque chagrin... quelque malheur qui vous arrive... Non... ce n'est donc qu'une affaire... celle dont on me parlait tout à l'heure, une affaire importante... pour vous... pour vos intérêts? Il faut y aller, Monsieur, il le faut... Je resterai... je trouverai un prétexte... je renoncerais à mon plaisir... ou plutôt il n'y en a plus pour moi, dès que vous n'y serez pas, et puis ce sera une raison pour qu'aujourd'hui vous veniez dîner ici et passer la soirée; je vous engage.

EMMERIC.

Moi!..

LOUISE.

Je le peux... j'en ai le droit... On m'a reproché de ne jamais vous inviter... et on avait raison... je ne l'osais pas... je ne l'ose jamais... Pardonnez-le-moi... j'ai tant de motifs...

EMMERIC.

Je le sais...

LOUISE.

Tant de raisons de trembler... ce monde qui nous observe et semble nous deviner, ces rivaux dont la jalousie s'éveille...

EMMERIC, vivement.

Ce n'est que trop vrai!..

LOUISE.

D'autres dangers plus terribles encore... d'autres reproches.... d'autres tourmens.... les miens... je ne vous en parle pas! Encore quelques jours, et un meilleur avenir se prépare... nous aurons moins de gêne, d'inquiétude, de contrainte; car on doit s'éloigner... on doit partir... on me l'a dit. (Vivement.) Et, vous ne savez pas, on voulait m'emmener! Moi, quitter Paris!.. moi, vous quitter!.. jamais!

EMMERIC, à part.

O ciel!

LOUISE.

Ce soir, du reste, et à dîner, on vous en parlera, sans doute.

EMMERIC.

Non, Louise... je ne viendrai pas.

LOUISE, étonnée.

Ni ce soir... ni demain?..

EMMERIC.

Ni demain.

LOUISE.

Et quand donc, mon ami, quand donc?

EMMERIC.

Jamais!.. je ne dois plus vous revoir...

LOUISE.

Ce n'est pas possible!.. J'ai mal entendu!.. ce n'est pas vous qui parlez!

EMMERIC.

Non... c'est une voix plus forte et plus puissante que la mienne... celle de l'honneur et de la reconnaissance... Il y a au monde un fardeau plus pesant que mes remords! des bienfaits contre lesquels je lutte en vain! une amitié qui m'opprime et m'accable... celle de votre mari!.. Je lui dois trop!

LOUISE.

Et à moi, Monsieur, ne me devez-vous rien? Ces reproches que vous vous adressez... croyez-vous qu'ils me soient inconnus?... croyez-vous donc que je ne m'indigne pas comme vous de trahir et de feindre? Et tout à l'heure encore... avant votre arrivée, touchée de sa franchise... de sa loyauté... j'allais tout lui avouer

EMMERIC.

O ciel!..

LOUISE.

J'ai pensé à vous, et je me suis arrêtée... Oui, Monsieur, je tremblais pour vous... pour vous seul... car, moi, je savais comment me défendre: je lui aurais demandé si l'esclave qu'il avait si long-temps opprimée et méprisée n'avait pas le droit de briser sa chaîne... je lui aurais rappelé l'indigne rivale à qui il m'avait sacrifiée dès le premier jour de notre mariage... et ces affronts, que j'ai subis en silence... je les lui aurais prouvés... J'ai les lettres... je les garde... c'est ma défense, ma justification... si rieu au monde pouvait me justifier.

EMMERIC.

Que dites-vous?

LOUISE.

Non... non... je ne m'abuse pas!.. Excusable peut-être à ses yeux, je ne le suis pas au, miens, et cependant vous savez si j'ai combattu si j'ai résisté au penchant qui m'entraînait et

dont j'aurais triomphé... si une nouvelle fatale et mensongère ne m'eût abusée... Je me suis crue libre... et alors, malgré la distance qui aux yeux du monde pouvait nous séparer... c'est moi... car j'étais la plus riche, c'est moi, vous le savez, qui vous offris ma fortune, ma main... car je vous aimais... et quand le bruit de cette mort faussement répandu... fut enfin et trop tard démenti... un amour que j'avais cru noble et légitime devenait une trahison... j'étais coupable... car j'étais esclave... Il m'était défendu de vous aimer... au moment même où je vous aimais plus encore... où je vous aimais pour toujours!..

EMMERIC.

Ah! ce n'est pas vous... c'est moi qu'il faut accuser... c'est moi, qui ne mérite pas de grace!

LOUISE.

Tant mieux!.. j'aurai plus de bonheur encore à vous pardonner! et s'il n'existe pas d'autres raisons!..

EMMERIC.

Il en existe... qui me sont personnelles... qui viennent de moi... de ma volonté...

LOUISE.

C'est volontairement que vous voulez me quitter?... ce n'est pas possible! vous me trompez... vous détournez la vue!.. O ciel! ce qu'on me disait tout à l'heure!.. Lui aussi peut-être! des doutes, des soupçons sur M. de Langeac!..

EMMERIC, vivement.

M. de Langeac!..

LOUISE, avec joie.

Jaloux!.. il est jaloux!.. Ah! que c'est bien à vous, Monsieur... Je ne l'espérais pas... je tremblais que vous ne le fussiez pas... et, voyez mon injustice... je me disais ce matin encore... Il ne s'en est même pas aperçu... tandis qu'un autre... Eh bien! oui... depuis quelque temps... je croyais voir en vous... de la froideur, de l'indifférence... je le redoutais du moins, excusez ma faiblesse, on craint tout quand on aime... et pour vous faire aussi connaître l'inquiétude et la jalousie... je suis devenue coquette... par dépit... ou plutôt par amour... C'est mal... j'en conviens, je m'en accuse... Mais j'en ai été bien punie... et hier seulement je me suis aperçue de l'étendue de ma faute... Ce fat qui n'avait reçu de moi d'autre encouragement que mon silence, a osé, en me donnant la main pour monter en voiture... me glisser un billet.

EMMERIC, avec colère.

Il serait possible?..

LOUISE, vivement.

Que j'aurais jeté à ses pieds... que j'aurais déchiré à ses yeux, si M. de Saint-Geran n'eût été là... Vous le connaissez, c'en eût été fait du vicomte... et, malgré moi, il m'a fallu...

EMMERIC.

Vous avez gardé ce billet?

LOUISE, vivement.

Pour vous le donner... pour vous le montrer... Il est là, dans mon secrétaire... et vous allez voir par vous-même...

EMMERIC.

C'est inutile... Madame!

LOUISE, vivement.

Et puis, j'eublais encore, car je veux tout

vous dire, qu'hier, dans la soirée, le vicomte m'avait suppliée de lui donner, pour demain, une place dans ma loge à l'Opéra.

EMMERIC.

Et vous la lui avez accordée?

LOUISE, avec tendresse.

Non pas, j'ai refusé... car déjà dans mon cœur j'avais l'espoir que vous viendriez... que je passerais cette soirée avec vous... et maintenant qu'humble et repentante j'ai avoué tous mes torts, votre grande colère ne tombera-t-elle pas? Cette place, réservée pour vous et si bien défendue par moi... ne mérite-t-elle pas quelque indulgence... Monsieur?..

EMMERIC, avec émotion.

Louise!

LOUISE, doucement.

Vous viendrez, n'est-il pas vrai?... Pourquoi vous en défendre encore?..

EMMERIC.

Parce que je le dois... parce que, malgré moi-même... j'allais oublier ma résolution... et que...

LOUISE, sévèrement.

Et que... le dépit ou l'amour-propre vous défend de céder... C'est mal, Monsieur... c'est très mal! Avec ceux qu'on aime il n'y a plus de vanité ni d'orgueil... Et maintenant, après avoir prié... je commande... Vous m'accompagerez demain à l'Opéra... dans ma loge... vous y viendrez... si vous m'aimez... et je n'ajouterai qu'un mot: Si vous ne venez pas... ne me revoyez plus!

(Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

EMMERIC, seul.

Non... non!.. je ne le pourrai jamais!.. et tant qu'elle sera là, tant que je la verrai... tant que j'entendrai le son de sa voix... que celui qui m'accuse de faiblesse soit plus intrépide ou plus barbare... moi, je ne saurais, en face de tant d'amour, avouer que je suis un perfide et un ingrat. (Allant placer son chapeau sur la table à gauche.) Allons! et, à défaut d'autre courage... ayons, au moins, celui du silence... celui de l'absence... Puisqu'elle m'offre elle-même le moyen de rompre... je le saisirai... et demain... je n'irai pas... non... je n'irai pas à l'Opéra! je le jure... Elle me comprendra, et sans bruit, sans explications... tout sera dit... sera fini!

SCÈNE V.

EMMERIC, HECTOR, entrant par le fond.

EMMERIC.

Ah! te voilà?

HECTOR.

Oui... mon ami, conseil et avoué de M. de Saint-Geran... une clientèle superbe que je te dois... Je viens pour son procès... Depuis des siècles il était en panne... mais, grâce à moi

nous allons gagner le large et manœuvrer de manière...

EMMERIC.

Ah ça! prends garde... on dirait que c'est toi qui es le marin!

HECTOR.

C'est vrai! je m'identifie tellement avec mes chiens... Et toi, qui t'amègue?.. Tu venais aussi pour lui rendre compte de l'autre affaire... de la tienne?..

EMMERIC.

Oui, mon ami.

HECTOR, vivement et à demi-voix.

Raconte-moi donc cela... Tu sors de chez elle?..

EMMERIC.

Oui, je viens de l'autre bout de Paris... J'arrive à l'instant.

HECTOR.

Eh bien?..

EMMERIC.

Eh bien!.. mon ami, tout est fini... tout est rompu... ou, du moins, c'est tout comme...

HECTOR.

Vivat! Et M. de Saint-Gerain qui prétendait qu'on n'en venait jamais à bout!.. Reçois mon compliment... pour toi et pour moi.

EMMERIC.

Comment cela?

HECTOR.

Je pouvais, encore une fois, me trouver compromis!.. Je ne connaissais pas ce matin les conséquences d'une amitié comme la tienne... c'est trop dangereux... Je sors de chez ton oncle, qui t'attend, par parenthèse.

EMMERIC.

Oui, j'ai promis d'aller le prendre ainsi que ma cousine, pour sa première sortie.

HECTOR.

Eh bien! sais-tu, mon ami, qui j'ai rencontré dans son salon?.. Sa fille, causant... avec qui?.. avec M<sup>lle</sup> Victoria Giraut!

EMMERIC.

Ta prétendue?..

HECTOR.

Elles se connaissent! M. Giraut, le négociant en vins, qui achète tous les ans des médor et des saint-émilion, emmenait sovent avec lui sa fille à Bordeaux... chez ton oncle Clérambeau, son commettant... et les deux demoiselles se sont liées d'amitié...

EMMERIC.

Eh bien!.. où est le mal?

HECTOR.

Tu ne le devines pas?.. Ta cousine lui aura tout dit... Ces petites filles sont si bavardes... Elle lui aura raconté cette conquête dont je suis innocent, et que tu as passée à mon ordre... cette lettre... cette passion... dont je ne suis que le manteau et l'enveloppe...

EMMERIC, cherchant à le rassurer.

Peut-être, mon ami!

HECTOR.

Il n'y pas de peut-être... J'en suis sûr; car, au moment où je sortais du cabinet de ton oncle, Victoria m'a dit: « Ah! ah! M. Hector Bal-

landard fait des victimes et des ravages dans la haute société... Il est en correspondance avec des comtesses ou des baronnes. » Tu vois ce dont tu es cause... J'ai voulu nier sans te compromettre... ce qui m'a donné un air gauche et embarrassé qu'on a pris pour de la discrétion... Et, maintenant, toi et moi dirions la vérité, qu'on ne nous croirait pas.

EMMERIC.

Eh bien! ne disons rien!

HECTOR.

Ne rien dire!.. Et mon mariage qui va manquer... Je suis perdu!..

EMMERIC.

Quelques jours encore, et je te te justifierai près de la famille Giraut, et je donnerai des preuves telles qu'il faudra bien qu'on y ait confiance!..

HECTOR.

A la bonne heure!.. car Victoria a des yeux noirs superbes, et, quoique née à Bercy, tu la prendrais pour une Espagnole... Et puis elle a deux cent mille francs... de dot... Et quand on est amoureux...

EMMERIC, souriant.

De la dot?

HECTOR.

Du tout!.. Mais tout cela se confond tellement que je serais désolé de les séparer... dans mon affection! Aussi, mon ami, et pour nous deux, tu as bien fait de rompre; car, je te le dis en confidence... cette liaison commençait à se répandre, à s'ébruiter.

EMMERIC.

Qu'en sais-tu?

HECTOR.

Je viens d'en entendre parler... moi, qui ne connais rien!

EMMERIC.

Et où donc?

HECTOR.

Dans un endroit qui n'a rien de bien mystérieux... au café Tortoni... où j'étais entré en sortant de chez ton oncle... c'est en face. Trois jeunes gens, qui déjeunaient en parlant beaucoup et en bavant de même... l'un d'eux prononça ton nom... Un grand jeune homme à la barbe blonde en pyramide renversée... physionomie à la Werther, longue, rêveuse et blafarde...

EMMERIC, à part.

Le vicomte de Langeac.

HECTOR, continuant.

« Qui, lui disait son voisin, je soupçonne le jeune compositeur de l'emporter sur toi... »

» L'oreille est le chemin du cœur...

» Et cette place qu'elle t'a refusée pour demain dans sa loge à l'Opéra, je gage que c'est lui qui en profitera... — Je l'en empêcherai bien! — « Et comment cela? — La comtesse est ma parente, j'ai le droit de veiller à sa réputation, et si son mari ne voit rien... je m'opposerai, moi, à ce qu'on la compromette... j'écrirai à Emmeric que je lui défends d'aller demain à l'Opéra avec elle. — Allons donc! — Je vais lui écrire... vous en êtes témoins... et je vous jure qu'il n'ira pas, ou sinon... »



L'insolent !..  
EMMERIC.

HECTOR.  
Qu'est-ce que ça te fait ? puisque tu ne dois plus la revoir, puisque tout est rompu !

EMMERIC.  
Eh ! non ! rien ne peut l'être maintenant...  
HECTOR.

Et pourquoi !  
EMMERIC.  
Pourquoi ?.. parce que tu ne sais pas que tantôt, chez elle... cette maudite loge d'Opéra que tu connais...

HECTOR.  
Numéro 10, entre les colonnes, je ne l'ai point oubliée.

EMMERIC.  
Eh bien ! elle m'a offert une place en me disant : Vous viendrez demain, outout est fini entre nous... Et j'étais décidé à n'y pas aller.

HECTOR.  
Très bien !  
EMMERIC,

Et, maintenant, d'après ce que tu viens de me dire... pour moi, pour mon honneur, rien ne peut m'empêcher de m'y rendre...

HECTOR.  
Cela n'a pas le sens commun ! car, supposons que je ne t'aie rien dit...

EMMERIC.  
Et cette impertinente épître que sans doute je vais trouver chez moi... Il croirait donc que je le crains, que je lui obéis ? Non... non ! j'irai !

HECTOR.  
Tu n'ira pas !  
EMMERIC.

Je te dis que si !

HECTOR.  
Je te dis que non ! Ah ! Monsieur le comte !  
(Il va au-devant de lui.)

SCÈNE VI.

EMMERIC, HECTOR, M. DE SAINT-GERAN, sortant de l'appartement à gauche te tenant à la main des papiers qu'il va porter sur la table à gauche.

M. DE SAINT-GERAN.  
Eh ! mais, Messieurs, qu'y a-t-il donc ?  
HECTOR.

Je m'en rapporte à Monsieur le Comte.  
EMMERIC, à part, avec effroi.

O ciel !  
M. DE SAINT-GERAN.  
Je vous apportais les pièces de notre procès.  
HECTOR.

Et moi, j'en ai un autre à vous soumettre...  
EMMERIC.

Hector, je t'en supplie !...  
HECTOR.

Ah ! dame... si tu ne te laisses pas conduire par nous... Il faut cependant que les gens qui ont de la raison dirigent ceux qui n'en ont pas.

M. DE SAINT-GERAN.  
C'est juste. De quoi est-il question ?

EMMERIC.  
Non, tu ne parleras pas !

HECTOR.  
Je suis avoué... je parlerai ! j'expliquerai les faits de la cause, (Montrant M. de Saint-Geran.) et le tribunal jugera. (Montrant Emmeric.) Il arrive de l'autre bout de Paris ; il vient de chez elle... il nous l'avait promis.

M. DE SAINT-GERAN.  
Ah ! vous y êtes retourné ?.. A merveille !  
HECTOR.

Oui, à merveille... Mais, attendez, il a rompu.  
M. DE SAINT-GERAN.  
C'est très bien !

HECTOR.  
Sans doute, mais voilà qui ne l'est pas... Par un événement, par une circonstance inattendue.

M. DE SAINT-GERAN.  
Qu'est-ce que je vous disais ? Il y en a toujours qui surviennent au moment où l'on croyait tout fini.

HECTOR.  
Une futilité... une loge pour demain à l'Opéra.

EMMERIC.  
Hector, au nom du ciel !

HECTOR.  
Tu te fâcheras si tu veux.  
EMMERIC, s'emportant.

Eh ! oui, sans doute !..  
M. DE SAINT-GERAN, passant entre eux deux.  
Voyons, mes amis, voyons s'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette grave affaire... Et si je puis vous seconder...

HECTOR.  
C'est tout ce que je demande, parce que, si vous vous en mêlez... cela va s'arranger.

EMMERIC, à part.  
Ah ! c'en est fait de nous !

HECTOR.  
On lui a donc dit : Si vous ne venez pas demain soir dans ma loge... tout est fini entre nous...

EMMERIC, avec colère.  
Hector !..

HECTOR.  
Ses propres paroles... je les tiens de toi, et tout se trouvait rompu... Mais voilà qu'un rival, un fat, défend à Emmeric de s'y rendre. Et lui, qui ne voulait pas, qui était décidé à ne pas y aller, me répond maintenant...

M. DE SAINT-GERAN.  
Qu'il ira ?..

HECTOR.  
C'est absurde ! n'est-il pas vrai ?

M. DE SAINT-GERAN.  
Non, c'est tout naturel !..

EMMERIC, vivement.  
N'est ce pas, Monsieur ?

M. DE SAINT-GERAN.  
Oui, sans doute, et j'en ferais autant...

HECTOR, stupéfait et laissant tomber ses bras.  
Alors, nous n'y sommes plus.

M. DE SAINT-GERAN.  
Si, vraiment ! nous y sommes... et si vous voulez vous en rapporter à moi...

HECTOR et EMMERIC.

Oui, certainement!

M. DE SAINT-GERAN, gravement.

Puisque Emmeric est décidé à rompre avec cette femme, il ne doit plus la revoir.

HECTOR.

Bravo!

M. DE SAINT-GERAN.

Ni paraître dans sa loge.

HECTOR.

Bien jugé!..

M. DE SAINT-GERAN.

Il viendra dans la mienne... Nous en avons une...

EMMERIC, stupéfait.

Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN.

Avec son beau-père et Alinea future, que j'inventerai!..

EMMERIC.

Permettez!..

M. DE SAINT-GERAN.

Aux yeux et à la face de celui qui vous a défié!.. Vous me le montrerez, et dans l'entr'acte vous me donnerez le bras... Nous trouverons moyen de nous en approcher, et alors je dirai devant lui et devant ceux qui l'entoureront, que je vous ai offert dans ma loge ainsi qu'à *votre prétendue*, une place que vous refusiez d'abord... et si nous voyons en ses traits le moindre sourire de doute ou d'incrédulité, je vous permets de lui en demander raison... Je serai là, je serai votre témoin...

HECTOR.

O ciel!

M. DE SAINT-GERAN.

Ah! il ne faut pas croire... qu'une rupture n'amène pas quelques coups d'épée ou quelque chose de ce genre-là...

EMMERIC.

Je le sais, Monsieur; et je m'y attends, je le désire, même.. J'irai dans votre loge... j'rai...

HECTOR.

A la bonne heure! Et en retournant chez ton oncle qui t'attend et qui s'impatiente peut-être... tu peux lui transmettre l'invitation de Monsieur le Comte, pour demain...

M. DE SAINT-GERAN.

Oui, sans doute. Allez vite, pendant que nous, nous allons parler procès.

(Emmeric quitte la droite, remonte le théâtre, le traverse et va prendre sur la table son chapeau qu'il y a placé. \*)

HECTOR.

A vos ordres.

M. DE SAINT-GERAN.

Et si demain Monsieur Ballardard veut accompagner ses amis... avec nous à l'Opéra...

HECTOR.

Quoi! vraiment? Monsieur le Comte, vous seriez assez bon... (Bas, à Emmeric qui est près de lui.) O Victoria!.. si elle pouvaient aller! (Haut.) Mais je crains d'être indiscret, je crains de vous gêner...

\*Emmeric, Hector, M. de Saint-Geran.

M. DE SAINT-GERAN, souriant.

Du tout!.. une loge immense... aux premières, numéro 10... entre les colonnes.

EMMERIC et HECTOR, stupéfaits et à part.

O ciel!..

(Emmeric, qui avait pris son chapeau et qui allait partir, s'arrête.)

M. DE SAINT-GERAN.

Ma femme l'a obtenue d'une de ses amies qui vient de la lui céder non sans peine, car on se les arrache: tout Paris y sera!.. (Se retournant vers Emmeric qui se disposait à sortir, mais qui s'est arrêté pour faire des signes à Hector.) Eh bien?.. qu'avez-vous donc?..

EMMERIC.

Rien... Monsieur... Le trouble... l'émotion... suite toute naturelle...

M. DE SAINT-GERAN.

Du sujet que nous venons de traiter... Courez près d'Aïne... votre prétendue... Sa vue seule vous remettra... Adieu, mon ami, adieu et à bientôt!

(Emmeric sort tout troublé.)

## SCÈNE VII.

HECTOR, M. DE SAINT-GERAN.

M. DE SAINT-GERAN, qui vient de reconduire Emmeric.

Pauvre jeune homme! il en est réellement tout bouleversé... (Regardant Hector.) Eh mais! et vous aussi?..

HECTOR, à part.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

M. DE SAINT-GERAN.

La même physionomie...

HECTOR, balbutiant.

Je... je l'aime tant, ce... ce cher Emmeric... que... que tout ce qu'il éprouve...

M. DE SAINT-GERAN, riant.

Je conçois cela!.. Oreste et Pilade n'avaient qu'un cœur... mais pas la même figure... et la vôtre est impayable...

HECTOR.

Vous êtes bien bon! (A part.) Je ne sais plus ce que je dis.

M. DE SAINT-GERAN.

Venons à notre procès... car vous êtes de bon conseil... et vous avez, surtout en affaires, une clarté et une lucidité... dont j'ai été charmé. Voici les papiers... dont je vous ai parlé. (Montrant la table à gauche.) Nous allons, si vous le voulez bien, les examiner ensemble.

(Il traverse le théâtre et va s'asseoir à la table à gauche, en face d'Hector.)

HECTOR, pendant ce temps, à part, à droite au bord du théâtre.)

Cet homme si terrible!.. Si cela se découvre... Emmeric... et moi, peut-être, qui aurai été complice de cette trahison...

M. DE SAINT-GERAN, assis à la table et l'appelant.  
Quand vous voudrez...

HECTOR.

Oui, M. le Comte...

(Il va s'asseoir vis-à-vis de lui.)

M. DE SAINT-GERAN.

Voici *primo* les papiers qui établissent notre parenté... et nos droits à la succession...

HECTOR, toujours troublé.

Oui, Monsieur... Vous dites une succession?..

M. DE SAINT-GERAN.

Dont je vous ai parlé... celle de notre oncle, décédé sans enfants à la Martinique... l'oncle de ma femme.

HECTOR.

De votre femme... (S'oubliant malgré lui.) Ah! si je l'avais su...

M. DE SAINT-GERAN.

Quoi donc?

HECTOR, cherchant à se remettre.

Que votre oncle de la Martinique fût décédé sans enfants...

M. DE SAINT-GERAN.

Mais vous le saviez... Je vous l'ai expliqué... et, d'après les pièces... vous voyez que notre grand-oncle...

HECTOR.

Celui de la Martinique?..

M. DE SAINT-GERAN.

Non... Son père avait épousé une Saint-Dizier, également notre grand'tante... de sorte que, des deux côtés, l'héritage devait nous revenir... puis que c'était la tante de ma femme. Et, d'après l'ordre généalogique... notre grand-oncle... Vous comprenez...

HECTOR, avec trouble et vivement.

Je comprends... je comprends... à merveille... votre grand-oncle était... sa tante...

M. DE SAINT-GERAN, partant d'un éclat de rire.

Qu'est-ce que vous me dites là?

HECTOR.

Pardon! pardon!.. (A part.) Dieu! quel tort me fais!.. (Haut.) Je vous avoue que j'ai une migraine... un mal de tête... qui m'empêche... de voir... et de comprendre.

M. DE SAINT-GERAN.

En effet... votre main est glacée.

HECTOR.

Et ma tête brûlante.

M. DE SAINT-GERAN.

C'est à moi de vous demander excuse... de vous avoir parlé affaire en un pareil moment... Nous remettrons notre conférence.

HECTOR, s'essuyant le front.

Je respire!..

M. DE SAINT-GERAN.

D'autant plus que voici ma femme.

HECTOR, à part.

La peur me reprend!

SCÈNE VIII.

M. DE SAINT-GERAN, LOUISE, entrant vivement, HECTOR.

LOUISE, à M. de Saint-Geran.

Ah! Monsieur... que je vous fasse part de la lus heureuse rencontre...

M. DE SAINT-GERAN, l'interrompant.

M. Hector Ballardard, notre avoué... notre ami... que j'ai l'honneur de vous présenter.

(Louise fait à Hector une profonde révérence.)

HECTOR, à part.

Dieu! quelle est belle!.. (S'interrompant.) C'est égal, à ce prix-là j'aime mieux ne pas la regarder.

M. DE SAINT-GERAN, souriant.

Un homme de talent... quand il n'a pas mal à la tête...

HECTOR, cherchant à sourire.

C'est vrai... j'y suis très sujet... (S'arrêtant.) Qu'est-ce que je dis là?

M. DE SAINT-GERAN, à Hector.

Trop de modestie... (A Louise.) Je me suis permis de lui offrir pour demain, et sans vous consulter, une place dans votre loge à l'Opéra.

LOUISE, de l'air le plus aimable.

Vous étiez sûr d'avance de mon aveu et de mes remerciements...

M. DE SAINT-GERAN.

Il y viendra avec Emmeric d'Albret, son ami... qui vient de nous le promettre.

LOUISE, fait un geste de joie; se reprend et dit froidement.

C'est fort bien à lui... et j'en suis charmée.

M. DE SAINT-GERAN, souriant.

C'est-à-dire que cela vous contrarie.

LOUISE, froidement.

Nullement!

M. DE SAINT-GERAN.

Mon Dieu!.. je le vois... je vous connais...

LOUISE.

Vous vous trompez!

HECTOR, à part et se détournant.

J'ai peur que dans mes yeux ils ne s'aperçoivent...

LOUISE.

Et la preuve... c'est que vous aurez, Monsieur, d'après vos désirs... de bonnes nouvelles à lui annoncer...

M. DE SAINT-GERAN.

Comment cela?

LOUISE, vivement et avec joie.

Ah! c'est un hasard unique... impayable... mais aujourd'hui j'ai du bonheur... tout me réussit.

HECTOR, à part.

Ce n'est pas comme à moi!

LOUISE.

J'allais sortir pour une visite que vous m'aviez priée de faire, lorsqu'une voiture entre dans la cour de l'hôtel... Je voulais déjà faire dire que je n'y étais pas... et l'on m'annonce... vous ne devineriez jamais... mon oncle...

HECTOR, vivement et à part.

Celui de la Marti... (S'arrêtant.) Qu'est-ce je dis... il est mort?..

LOUISE.

Ce cher oncle!.. qui m'aime tant et que je ne vois jamais!.. C'est tout naturel... quand on est ministre... on n'a pas le temps d'avoir une famille ou des amis... on se doit tout entier...

M. DE SAINT GERAN, froidement.

A ses ennemis!



LOUISE, gaiement.

Comme vous dites... Monsieur... J'ai sur-le-champ songé à ma pétition ou plutôt à la vôtre... et avec le sourire le plus gracieux... le ministre a daigné me répondre que c'était une personne de talent, ce qui est vrai, à qui il avait déjà pensé... ce qui n'était peut-être pas vrai... et il n'en a que plus de mérite...

M. DE SAINT-GERAN.

C'est donc accordé?..

LOUISE, gaiement.

Eh! oui, Monsieur...

M. DE SAINT-GERAN, passant près d'Hector.

Vous l'entendez? Emmeric, votre ami, a la croix d'honneur...

HECTOR, balbutiant.

J'en suis ravi!

M. DE SAINT-GERAN, souriant.

Vous ne serez pas le seul... Il y a quelques personnes de par le monde à qui cette nouvelle fera encore plus de plaisir.

LOUISE.

A qui donc?

M. DE SAINT-GERAN, à demi-voix et à l'oreille de sa femme.

A son beau-père et à sa prétendue...

LOUISE, stupéfaite.

Son beau-père!..

M. DE SAINT-GERAN, de même et gaiement.

Eh! oui... c'est là l'affaire dont nous nous occupions... et dont il ne fallait pas parler avant qu'elle ne fût certaine... elle l'est maintenant... De cette faveur, de cette justice, dépendait son mariage... et c'est à vous qu'il le devra... (A Hector.) Aussi, et comme les bonnes nouvelles n'arrivent jamais trop tôt... je m'empresse d'annoncer celle-ci à son beau-père.

LOUISE, à part.

Et sa visite de ce matin... ses détours... son embarras... Ah! quelle fausseté!

(Louise est debout à gauche du théâtre. M. de Saint-Geran, après avoir repris sur la table à gauche les papiers qu'il y avait laissés, entre dans le cabinet à gauche dont la porte reste ouverte. Hector remonte le théâtre et gagne doucement la porte du fond. Louise se retourne et l'aperçoit.)

LOUISE, cachant son trouble et affectant un air gracieux.

Monsieur... Monsieur Ballandard...

HECTOR, revenant près d'elle et redescendant à gauche. \*

Madame la Comtesse!.. (A part et la regardant.)

\* Hector, Louise.

Dieu! comme elle tremble!.. et moi aussi!..

LOUISE, affectant de sourire.

Il s'agit donc d'un mariage pour M. Emmeric d'Albret?..

HECTOR, lui répondant avec trouble, et regardant toujours du côté du cabinet à gauche.

Mais, oui... du moins il en est question... on ne parle vaguement.

LOUISE, cherchant à se contraindre.

Ah!.. Avec qui?

HECTOR, baissant la voix.

Je ne sais... je l'ignore.

LOUISE.

Vous, son ami intime?..

HECTOR.

Il est très discret, très caché... il ne dit rien.

LOUISE, avec plus d'émotion.

Le nom, la demeure de son beau-père, de sa prétendue?..

HECTOR.

Je ne m'en doute même pas.

(M. de Saint-Geran rentre dans ce moment, tenant une lettre à la main.)

M. DE SAINT-GERAN.

Voici mon message à la famille... et je vais envoyer...

(Louise va à la table à droite et sonne. Paraît au fond du théâtre un domestique en livrée.)

LOUISE, traversant le théâtre, prenant la lettre des mains de son mari, et s'adressant au domestique.

Julien!.. vous porterez cette lettre. (Jetant les yeux sur l'adresse qu'elle lit en tremblant.) A... M. Clérambeau... négociant... hôtel de Castille... boulevard des Italiens.

M. DE SAINT-GERAN, au domestique.

Sur-le-champ!.. car, à cette heure, toute la famille doit être rassemblée!

LOUISE, sur le devant du théâtre et avec résolution.

Tant mieux!.. (Au domestique.) Julien, mes chevaux.

HECTOR, à part.

Bonté divine!.. tout est perdu!

(Le domestique sort par le fond. M. de Saint-Geran et sa femme par la gauche. Hector les salue et sort vivement par le fond.)

## ACTE III.

Le théâtre représente un salon élégant de l'hôtel de Castille, demeure de Clérambeau. Porte au fond; deux portes latérales. Table à gauche et ce qu'il faut pour écrire.

### SCÈNE I.

CLÉRAMBEAU, ALINE, entrant vivement.

ALINE, causant avec son père.

C'est donc une lettre de mon parrain, M. de Saint-Geran?

CLÉRAMBEAU.

Oui, ma fille... cent fois, oui... Son domestique vient de me l'apporter.

ALINE.

Et vous ne me l'avez pas montrée!.. Ce sont donc de mauvaises nouvelles?

CLÉRAMBEAU.

Plût au ciel!

ALINE.

Comment cela?

CLÉRAMBEAU.

Comment! comment!.. C'est que lorsque j'ai fait une promesse, je la tiens, et j'avais promis que je vous marierais... si ton cousin...

ALINE.

Obtenait la croix d'honneur... (Avec joie.) Eh bien?

CLÉRAMBEAU, avec humeur.

Eh bien! il est nommé...

ALINE.

Est-il possible? Et cela vous fâche?

CLÉRAMBEAU.

Non; mais je croyais... j'espérais que ce serait plus difficile... Avec ce diable de Saint Geran, on ne peut jamais compter sur un obstacle! Il est sa caution, il répond de tout... Je lui avais parlé en l'air des articles, il les a rédigés... il a prévenu le notaire et le peu d'amis que nous avons à Paris... et il vent que l'on signe le contrat dès ce soir, attendu qu'après-demain il part... il s'embarque pour la Martinique.

ALINE.

Il faut alors se hâter... Il a raison, ça ne peut pas se passer sans lui.

CLÉRAMBEAU.

Certainement, mais tout cela va trop vite... J'aime à être heureux à mon aise; et quand on ne me prévient pas d'avance... quand je suis pressé... je ne m'y reconnais plus; rien ne sera prêt.

ALINE.

Parce que vous ne le voulez pas, mon papa! et ce n'est pas bien... Je ne vous dis pas cela pour vous gronder... mais quand on fait les choses même malgré soi, il faut les faire de bonne grace. Qu'est-ce que vous avez à reprocher à mon cousin?

CLÉRAMBEAU, avec humeur.

Ce que j'ai?..

ALINE.

N'est-ce pas un homme d'honneur... un homme de talent que tout le monde estime?

CLÉRAMBEAU, avec colère.

Ce que j'ai?..

ALINE.

Est-ce que ce n'est pas le fils de votre frère bien-aimé... celui que vous avez élevé?... le seul parent qui vous reste?... Est-ce que pour vous et pour moi il ne se jetterait pas au feu?

CLÉRAMBEAU, hors de lui.

Ce que j'ai?.. c'est que tu l'aimes trop.

ALINE.

C'est votre faute... c'est vous qui en êtes cause! parce que vous ne l'êtes pas juste envers lui. Alors en revanche et pour le dédommager... ainsi, prenez-y garde, il ne tient qu'à vous que cela augmente... Tandis qu'au contraire, si vous lui faisiez bon accueil et un peu d'amitié...

CLÉRAMBEAU.

Tu crois?

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. d'Albret.

ALINE, à demi-voix.

Le voici. Allez au-devant lui... tendez-lui la main et embrassez-le...

CLÉRAMBEAU, avec embarras et à demi-voix.

Quoi? tu veux que...

ALINE, de même.

A moins que vous n'aimiez mieux que...

CLÉRAMBEAU, vivement.

Non, non... (Courant au-devant d'Emmeric qui entre.) Mon ami, mon cher neveu...

### SCÈNE II.

CLÉRAMBEAU, EMMERIC, ALINE.

EMMERIC, se jetant dans les bras de Clérambeau qui l'embrasse.

ALINE, à son père, d'un air d'approbation.

A la bonne heure au moins! (A Emmeric.) Voilà mon père; que j'aime plus que jamais... qui autant que nous désire notre mariage.

EMMERIC, à Clérambeau, avec joie.

Ah! si elle dit vrai!

CLÉRAMBEAU.

Eh bien! oui, je l'ai toujours désiré... et ce que je me gardais bien de vous avouer, c'était d'abord le projet et le rêve de ma vie... Dès ton plus jeune âge, je voyais en toi le mari de ma fille, je te la destinais ainsi que la maison Clérambeau junior de Bordeaux... car je t'aimais comme un fils, et voilà pourquoi je me suis pris à te détester... quand je t'ai vu tromper toutes mes espérances... quand je t'ai vu préférer le piano au comptoir... et les cavatines aux billets de banque... ce qui est bien différent.

ALINE.

Pas toujours!

CLÉRAMBEAU.

Et quand tu as quitté Bordeaux... quand j'ai su que tu habitais Paris... Paris et l'Opéra... je t'avoué franchement que je t'ai cru perdu... mais enfin, je me suis dit : Cela le regarde... sauvons ma fille... ma fille avant tout... et voilà pourquoi, dans mes craintes...

ALINE.

Lesquelles ?

CLÉRAMBEAU, passant près d'elle.

Tu n'as pas besoin de les savoir. (A Emmeric.) Mais moi, père de famille... c'est mon affaire, je dois avoir peur de tout par état ! Je dois être soupçonneux et défiant pour elle, qui est toute confiance et tout amour... car je réponds de son repos, de sa joie, de ses illusions... et son malheur serait un crime que je ne pardonnerais ni aux autres ni à moi-même.

ALINE.

Quel malheur peut m'attendre avec lui... et avec vous ?

CLÉRAMBEAU.

Eh ! certainement. Je me disais : Tant que je serai là... cela ira encore... elle me confiera ses chagrins, si elle en a... mais quand je n'y serai plus !.. quand elle n'aura plus personne pour la consoler... je la connais, vois-tu bien ?.. je la connais mieux que toi... elle en mourrait d'abord.

ALINE, souriant.

Allons donc.

CLÉRAMBEAU.

Parbleu !.. comme si déjà cela n'avait pas manqué arriver... Sais-tu pourquoi elle a été si malade... pourquoi je la voyais dépérir ? parce que depuis six mois tu n'avais pas écrit ni donné de tes nouvelles.

ALINE, lui mettant la main devant la bouche.  
Mon père !..

CLÉRAMBEAU.

Et à la première lettre... la santé, la fraîcheur, tout est revenu.

ALINE.

Ce n'est pas vrai !..

CLÉRAMBEAU.

Je te dis, moi, qu'elle mourait de chagrin si jamais son mari ne l'aimait plus ou en aimait une autre.

ALINE.

Quelle idée ! Est-ce que c'est possible ?

EMMERIC, vivement.

Ah ! ma cousine !

ALINE.

Je vous défends de vous justifier. (Avec bon-té.) Je vous le défends !.. (A Clérambeau.) Est-ce que vous croyez que mon cousin est comme M. Hector Ballandard, qui aime ma bonne amie Victoria, qui veut l'épouser, et qui reçoit des lettres d'une grande dame... (A Emmeric.) Voilà ce que mon cousin ne ferait jamais ! voilà qui est indigne... Aussi, j'en ai prévenu Victoria... je lui ai tout dit, parce qu'on ne doit tromper personne ! (A Emmeric qui tressaille.) Qu'avez-vous donc ?

EMMERIC, vivement.

Rien... Je pense à ce pauvre Ballandard, qui

au fond aime cette jeune fille réellement... et à qui sans doute cela aura fait du tort.

ALINE.

Eh bien ! pas trop... C'est étonnant ! Victoria avait l'air surprise plutôt qu'indignée... ce qui l'inquiétait, c'était de savoir le nom de cette grande dame... (Naïvement.) Vous ne le savez pas, mon cousin ?

EMMERIC, troublé.

Non, non... ma cousine.

CLÉRAMBEAU, haussant les épaules.

Comme si il te le dirait !

ALINE, avec confiance.

Il me dirait tout, car il m'aime, j'en suis sûre... et pour l'en récompenser, je vais lui annoncer de bonnes nouvelles. M. de Saint-Geran, mon parrain, vient d'écrire à mon père que vous aviez la croix d'honneur.

CLÉRAMBEAU.

Grace aux soins de sa femme, M<sup>me</sup> de Saint-Geran, qui l'a demandée elle-même à son oncle le ministre.

ALINE.

Quelle bonne et aimable femme !.. La connaissez-vous, mon cousin ?.. Elle doit être charmante ?

CLÉRAMBEAU.

C'est ce que tout le monde dit.

ALINE.

Ah ! que je l'aimerais, que je la bénirai !.. C'est à elle que nous ferons notre première visite de noces, et, par malheur, mon parrain n'y sera pas... car il part, il s'embarque... voilà pourquoi nous sommes obligés de nous presser et de signer ce soir le contrat... (Baissant les yeux.) A moins que vous ne soyez comme mon père, et que ça ne vous contrarie par trop.

EMMERIC, avec amour.

Ah ! ma cousine !.. ma femme !

CLÉRAMBEAU, qui a remonté le théâtre, passant entre eux deux.

Un instant, un instant... j'ai à vous parler.

ALINE, s'approchant.

Quoi donc encore ?..

CLÉRAMBEAU.

A lui, à lui seul. (Faisant signe à Aline de se tenir à l'écart.) Reste là... (A Emmeric, à droite du théâtre.) Je t'avoué franchement que j'avais des doutes sur toi... j'avais entendu parler vaguement, confusément... d'une passion... mais M. de Saint-Geran, mon ancien ami, m'a juré, et sans cela je n'aurais jamais consenti ! Oui, quelque avancée que fût l'affaire, je l'aurais rompue à l'instant. M. de Saint-Geran... m'a juré que tu n'avais conservé aucun attachement, aucune liaison capable de compromettre l'avenir et le bonheur de ton ménage.

EMMERIC.

Ah ! mon oncle !

CLÉRAMBEAU.

Je le crois... mais j'exige de toi le même serment... (Remontant le théâtre.) Eh ! mon Dieu ! qui vient là ?



SCÈNE III.

ALINE, CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR.

HECTOR, entrant vivement et s'adressant à Emmeric.  
Mon ami, mon ami!.. (Apercevant Clérambeau et sa fille.) Pardon! je ne vous voyais pas.

CLÉRAMBEAU.

Quel air agité!.. on dirait que vous êtes pour-  
suivi.

ALINE.

Et que vous avez peur.

HECTOR, troublé.

Non, c'est que j'ai couru, j'ai marché vite... Une affaire assez importante, sur laquelle je vou-  
lais demander conseil à Emmeric... une affaire  
personnelle et qui m'intéresse.

(Clérambeau s'éloigne d'eux et va s'asseoir près de la  
table à gauche, feuilletant des brochures.)

ALINE, qui s'est approchée d'Emmeric, lui dit à  
voix basse.)

Cela a rapport à celle de ce matin... avec cette  
grande dame.

EMMERIC, troublé.

C'est possible!

ALINE, de même.

Il faut pourtant qu'il y prenne garde, s'il veut  
épouser ma bonne amie Victoria... Un mari ne  
doit aimer que sa femme.

EMMERIC, avec embarras.

Certainement.

ALINE.

Eh bien! parlez-lui, dites-lui cela... Je vous  
laisse.

(Elle remonte le théâtre et passe à gauche près de son  
père, qui est assis, et lit par-dessus son épaule.)

EMMERIC, s'approchant avec impatience d'Hector,  
qui est à droite.

Qu'est-ce donc? et que me veux-tu, pour venir  
ainsi?

HECTOR, à demi-voix.

Dis que tu as une répétition... prends ton cha-  
peau et va-t'en.

EMMERIC.

Qu'est-ce que cela signifie?

HECTOR.

Va-t'en, te dis-je, ou gare l'orage et les ex-  
plications.

EMMERIC.

Et pourquoi?

HECTOR.

Parce qu'elle arrive à l'instant même!

EMMERIC.

Et qui donc?

HECTOR.

La comtesse!.. J'ai couru... je l'ai précédée  
de quelques instans...

EMMERIC.

Grand Dieu!.. comment empêcher...

HECTOR.

Il n'est plus temps! C'est... elle...

SCÈNE IV.

CLÉRAMBEAU, ALINE, LOUISE, paraissant à  
la porte du fond, et précédant le domestique qui  
venait pour l'annoncer, HECTOR, EMME-  
RIC.

LOUISE, s'arrêtant un instant au fond du théâtre  
et les regardant tous les quatre.

Les voilà!

Aline et son père la regardent étonnés. Louise fait  
un pas vers Emmeric.)

HECTOR, se jetant au-devant d'elle, et la présentant  
à Clérambeau.

M<sup>me</sup> la comtesse de Saint-Geran!

(Le domestique qui suivait Louise se retire.)

CLÉRAMBEAU.

La femme de notre ami!..

ALINE.

De notre bienfaiteur... (Courant à elle.) notre  
bienfaitrice elle-même...

CLÉRAMBEAU.

Qui daigne nous honorer de sa visite...

LOUISE, avec émotion, et regardant Emmeric.

M. de Saint-Geran voulait en vain me retenir...

je suis venue dès ce matin, tant il me tardait de  
connaître sa filleule... et son ancien et intime  
ami... M. de Clérambeau.

CLÉRAMBEAU.

Vous êtes trop bonne!.. c'était à nous à ne  
pas nous laisser prévenir... à nous rendre à vo-  
tre hôtel... mais à peine arrivés... (Prenant sa  
fille par la main.) J'ai l'honneur de vous présen-  
ter M<sup>lle</sup> Aline Clérambeau, la filleule de votre  
mari... et ma fille...

LOUISE, qui n'a cessé de regarder Aline.

Ah!... (Cherchant à se contenir.) Elle est très  
bien!..

CLÉRAMBEAU, avec bonhomie.

Pas trop mal!.. pour quelqu'un qui n'a jamais  
quitté Bordeaux. Et vous, Madame, ne quittant  
jamais Paris, il était difficile de faire connais-  
sance... mais maintenant, je l'espère... mainte-  
nant que la voilà fiancée à son cousin...

HECTOR et EMMERIC, à part, détournant la tête.

O ciel!..

LOUISE.

Fiancée!.. (Avec amertume.) Ah!.. j'en fais  
compliment à M. Emmeric d'Albret, son fian-  
cé...

ALINE, passant près de Louise.

Grace à vous, Madame... et je ne sais com-  
ment vous remercier... car c'est vous qui êtes  
cause de tout... du consentement de mon père...  
de mon mariage avec mon cousin...

EMMERIC, voulant l'interrompre.

Aline!..

ALINE.

Et pourquoi donc cacher à Madame et notre  
reconnaissance... et notre bonheur?..

CLÉRAMBEAU.

Qui est son ouvrage...

LOUISE, avec amertume.

Pas encore!..

ALINE.

st-ce qu'il y aurait des obstacles?..

LOUISE, regardant Emmeric.  
Peut-être!

HECTOR, vivement.  
Au sujet de cette croix d'honneur...  
CLÉRAMBEAU.

Lesquels?

LOUISE, cherchant à modérer son émotion.  
Je devais en parler avec M. d'Albret, que je ne croyais pas rencontrer ici... (A Clérambeau et à Aline.) Ne vous effrayez pas! je lui dirai... à lui, à lui seul... ce que je pense... de...

HECTOR, vivement.  
De ces obstacles...  
CLÉRAMBEAU, s'inclinant.  
Nous vous laissons!..

ALINE, à Louise.  
Ah! mon Dieu! s'il fallait encore différer et attendre...

EMMERIC, bas, à Hector.  
Emmène-la donc.  
CLÉRAMBEAU, bas, à sa fille.

Allons... allons, ma fille.  
(Il sort le premier par la porte à gauche.)  
ALINE fait quelques pas pour le suivre, puis elle s'arrête et dit à Louise.

Adieu, Madame...  
LOUISE, la saluant de la main, et cherchant à modérer son impatience.

Adieu!.. adieu!..  
(Aline fait un pas pour revenir vers elle; Hector, qui a remonté le théâtre, l'empêche d'aller plus loin et l'emmène.)

ALINE, sortant en causant avec Hector.  
Vous comprenez bien que s'il y avait encore des obstacles, ce serait terrible...  
(Ils sortent tous deux par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

LOUISE, EMMERIC.

LOUISE.

Enfin, nous voilà seuls!.. Je voulais voir et me convaincre par moi-même... que je n'étais pas abusée par un songe ou par une imposture. Mais non... tout est vrai!.. tout est réel!.. et cette fois du moins l'on ne m'a pas trompée! Quoi! ce matin même... et pendant que vous affectiez à mes yeux les plus tendres sentiments... un mariage se tramait pour vous! que dis-je?... il était déjà convenu et arrêté... et ce mariage, tous vos amis, tout le monde le connaissait, excepté moi... (Avec ironie.) Et pourquoi donc craindre de me l'apprendre?... pourquoi hésiter à m'en faire part? Aviez-vous peur de réclamation ou d'obstacles, ou redoutiez-vous pour mes jours la douleur de votre perte?... C'est un excès d'égards que je n'attendais pas... mais j'attendais de l'honneur, de la loyauté, de la franchise... et je vois, Monsieur, que c'était trop exiger!..

EMMERIC.  
Accusez ma faiblesse... mais non pas ma franchise... Ce matin seulement... je vous le jure, M. de Saint-Geran a eu l'idée de ce mariage... et j'accourais chez vous, résolu à tout vous dire...

En vous voyant, Madame, je n'ai eu ni la force, ni le courage de vous avouer un sentiment...

LOUISE.

Auquel je n'aurais pas ajouté foi... Me persuaderez-vous, Monsieur, que votre cousine, que vous connaissez depuis l'enfance, et que vous oubliez depuis si long-temps, s'est fait aimer de vous... depuis ce matin et dès son arrivée... et que l'arrangement de famille, que la spéculation de M. de Saint-Geran est devenue sur-le-champ un mariage d'inclination?..

EMMERIC.

Oui, Madame, c'est la vérité...

LOUISE.

Je voudrais le croire pour vous, pour votre honneur, pour avoir le droit de vous conserver quelque estime... mais par malheur, M. Clérambeau est immensément riche.

EMMERIC.

Ah! Madame.

LOUISE, avec colère.

Oui... c'est à un mariage d'argent... c'est à vils intérêts que vous me sacrifiez...

EMMERIC.

Jamais!.. jamais!.. je vous le jure...

LOUISE.

Je ne crois plus ni vos paroles, ni vos sermens, je n'en croirai que vos actions... A l'instant même, et devant moi, vous déclarerez à votre oncle que vous renoncez à ce mariage... et qu'il est à jamais rompu... Il le faut... je le veux, moi, à qui vous devez tout!

EMMERIC, l'interrompant vivement.

Ah! vous n'avez pas besoin de me le rappeler; les liens de la reconnaissance m'enchaîneront toujours, et vous pouvez le croire, puisque vos reproches même ne les ont pas brisés... Oui!.. vous êtes une grande dame... et je ne suis qu'un artiste, mais ennobli par votre amour et par quelque gloire peut-être, il n'y a plus de distance... et dussent vos ducs et pairs et tous les grands seigneurs qui vous entourent de leurs hommages, frémir d'orgueil et s'indigner d'un tel rival, la noblesse des arts vaut bien l'autre! elle est aussi glorieuse, plus rare... et le roi qui fait des ducs et pairs, ne fait pas des talents.

LOUISE, cherchant à l'interrompre.

Vous vous trompez, Monsieur, je n'ai ni la volonté ni le droit...

EMMERIC.

De me traiter en esclave... ni de me commander...

LOUISE.

Eh bien donc!.. et pour la dernière fois... Pardonnez à cette fierté même qui malgré moi se révolte, et que je ne puis maîtriser encore... Laissez-moi le temps et la force de briser ce nœud fatal... qui m'indigne... et me pèse autant qu'à vous... vingt fois je l'ai tenté... et je me le reprochais... et je tremblais d'y réussir... Vos torts me donneront le courage que mon cœur me refusait... Ce secours, quelque cruel qu'il soit... me vient encore de vous, et je vous en remercie... il m'aidera à reconquérir mon estime... à triompher d'un ascendant qui n'est pas aussi grand que vous le

pensez et que je le croyais moi-même... Peut-être y a-t-il en mon cœur plus d'orgueil encore que d'amour... peut-être eussé-je supporté votre perte plus aisément que votre abandon... Et dans ce moment, où je vous vois non plus tel que mon imagination se plaisait à vous créer... mais tel que vous êtes... j'interroge mon cœur... et déjà... il me semble que je puis vous oublier... vous bannir... que je puis ne plus vous aimer... et même... (Avec passion.) Non... non... je ne suis pas comme vous... je ne veux pas vous tromper... je vous aime... je vous aime toujours!

EMMERIC.

O ciel!.. si on nous entendait!..

LOUISE, avec colère.

Ah! c'est de l'effroi que ce mot vous inspire... vous redoutez de l'entendre... vous!.. (S'arrêtant sur un geste d'Emmeric, et baissant la voix.) Ne craignez rien, Monsieur, ne craignez pas que je vous compromette... il y a pour vous rassurer des motifs plus précieux encore que vous-même: le sang dont je sors, et surtout le nom que je porte... c'est déjà trop de l'avoir offensé par ma faute, sans le flétrir encore par un éclat: et quant à moi, qui croyais jusqu'ici que notre plus terrible punition était dans nos devoirs trahis... d'aujourd'hui, grâce à vous, je comprends un châtement plus grand encore... c'est de rougir de celui pour qui l'on a tout méconnu! et mon seul regret maintenant est dans ce signe de l'honneur, que j'ai mendié pour vous et que vous ne méritiez pas!

EMMERIC.

Ah! grâce au ciel! vous avez brisé vous-même... ces liens que je n'osais rompre... vos outrages m'ont affranchi... de mes chaînes et plus encore de mes remords... J'épouserai ma cousine.

LOUISE.

Vous l'épouserez?..

~~~~~

SCÈNE VI.

JULIEN, entrant vivement, LOUISE, EMMERIC.

LOUISE.

Vous ici, Julien? Qui vous amène?

JULIEN, à demi-voix, à la comtesse.

M. le Comte vient de rentrer à l'hôtel... il a demandé Madame... et paraît très agité...

LOUISE, à part.

O ciel!... (Haut, à Julien et lui faisant signe de passer devant elle. Julien sort.) Allez... allez... j'y cours!..

(Elle s'élançait vers la porte du fond.)

EMMERIC, faisant quelques pas vers elle.
Madame... au nom du ciel!..

LOUISE, se retournant vers lui.

Adieu... Monsieur, adieu pour jamais!

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

EMMERIC, seul.

Ah!.. (Il reste quelques instans la tête dans les mains, puis il regarde autour de lui avec joie.) Libre!.. je suis libre!.. Je respire enfin... je renaiss... je sors d'esclavage!..

~~~~~

SCÈNE VIII.

HECTOR, passant la tête par la porte à gauche, et n'osant pas entrer, EMMERIC.

EMMERIC, courant à lui.

Ah! mon ami, mon cher Hector!

HECTOR.

Qu'est-ce donc?

EMMERIC, lui sautant au cou.

Embrasse-moi... Tout est fini...

HECTOR.

En vérité?

EMMERIC.

Je n'appartiens plus qu'à moi... je suis mon maître, tout est rompu... tout est brisé... et à jamais.

HECTOR.

Que le ciel l'entende!..

EMMERIC.

Tu en doutes encore...

HECTOR.

Non... Mais, comme disait ce matin... quel qu'un... (Avec crainte.) que je ne veux pas nommer... je crains toujours quelque circonstance imprévue qui remette tout en question, et le désespoir de tout à l'heure m'a fait trembler.

EMMERIC.

C'est vrai!.. Pauvre femme!..

HECTOR.

Tu la regrettes déjà?

EMMERIC.

Non... mais je la plains.

HECTOR.

Et moi, je ne plains personne que ceux qui se trouvent, malgré eux et à leur corps défendant, mêlés dans des aventures périlleuses où ils n'ont que faire! Si tu m'avais vu, tu ne m'aurais pas reconnu... J'étais stupide!..

EMMERIC.

Mon pauvre Ballandard!..

HECTOR.

Et moi qui enviais ton bonheur et les grandes dames! Vive la bourgeoisie!.. vive M<sup>lle</sup> Giraut!.. Elle est ici.

EMMERIC.

Comment cela?

HECTOR.

Il y a du monde ce soir... quelques amis, et elle est arrivée la première.

EMMERIC.

Et moi qui t'ai compromis près d'elle... Je vais la voir... et, sous le sceau du secret, lui avouer la vérité.

HECTOR, le retenant.

Garde-t'en bien.



EMMERIC.

Et pourquoi donc ?

HECTOR.

Tu ne peux pas t'imaginer combien j'ai gagné près d'elle depuis ce matin... Elle est gracieuse... elle est aimable... elle ramène toujours la conversation sur cette passion que je te dois... et qu'elle ne me croyait pas capable d'inspirer!.. Or, il paraît que les passions sont une affaire de mode et d'entraînement... Il suffit que quelqu'un commence... pour encourager les autres.

EMMERIC, souriant.

Et M<sup>lle</sup> Victoria?..

HECTOR.

Ce n'est pas ma faute... c'est la tienne! Je ne demandais pas à être mauvais sujet; mais, maintenant que c'est reconnu et établi, tu comprends qu'il ne faut rien dire! car, en m'ôtant mes torts, tu m'ôtteras tous mes avantages.

EMMERIC.

C'est juste ! Et je te les laisse... je te les laisserai tant que tu voudras...

HECTOR, lui prenant la main.

Je te remercie ! Et conçois-tu mon bonheur ?

EMMERIC.

Il n'égale pas le mien... C'est Aline !

(Il va au-devant d'Aline qui sort de l'appartement à gauche.)

SCÈNE IX.

ALINE, EMMERIC, HECTOR.

ALINE.

Eh bien ! Monsieur, il faut que ce soit moi qui vienne vous chercher ! J'ai entendu partir la voiture de M<sup>me</sup> de Saint-Gerain... Et ces obstacles dont il était question ?

EMMERIC.

Rien, rien.

HECTOR.

Il n'y en a plus.

ALINE, avec joie.

A la bonne heure ! Tout le monde est arrivé, excepté le notaire et mon parrain... les deux personnes les plus essentielles... après nous, cependant ! Et vous, M. Ballandard, voilà une demi-heure que Victoria vous cherche de yeux, et elle m'a demandé deux fois où était M. Hector.

HECTOR, bas, à Emmeric.

Tu le vois... elle ne peut plus se passer de moi.. Je cours près d'elle. (Il sort.)

ALINE, allant à des domestiques qui paraissent au fond.

Et vous, les glaces, le punch, qu'il faut faire circuler. Dépêchez-vous.

Oui, Mademoiselle.

LE DOMESTIQUE.

EMMERIC, souriant.

En vérité, vous vous occupez de tout !

ALINE.

C'est notre devoir à nous autres; mais... Quand je tiendrai notre ménage, ce sera bien

mieux encore. (Montrant le salon à gauche.) Je rentre. Et vous aussi, n'est-ce pas?.. On pourrait penser que je reste ici pour causer avec vous. C'est peut-être vrai... (S'enfuyant.) Adieu, Monsieur ! (Se frappant le front.) Ah ! mon Dieu!.. moi, à qui vous supposez une si bonne tête... Un petit billet que j'oubliais... et que votre groom vient de descendre pour vous.

EMMERIC, prenant la lettre en regardant Aline.

Merci, ma cousine, merci. (Jetant les yeux sur l'écriture.) O ciel!.. (Il traverse vivement le théâtre, Aline, pendant ce temps, s'est retournée vers deux domestiques qui viennent d'entrer par la porte du fond, portant des plateaux de rafraichissements.) Vous, dans le grand salon. (A un autre domestique.) Vous, dans la chambre de mon père et dans le boudoir... Et les tables de jeu à organiser... (A Emmeric.) Vous venez... n'est-il pas vrai ?

EMMERIC, troublé.

Oui... oui... Je vous suis...

(Elle sort par la porte à droite, celle du boudoir, au moment où rentre Hector par la porte à gauche, celle du salon.)

HECTOR, vivement.

Une glace !.. une glace !.. pour M<sup>lle</sup> Victoria.

(Levant les yeux et apercevant Emmeric, qui est près de la table à gauche.) Eh bien ! il chancelle !.. il se trouve mal !.. Est-ce l'excès du bonheur ? (Courant à lui.) Mon ami !..

EMMERIC, vivement.

Tais-toi... tais-toi.

HECTOR.

Qu'as-tu donc ?

EMMERIC.

C'est d'elle... c'est de la comtesse... Tiens, lis.

HECTOR, lisant.

« Mon mari a tout découvert... Il sait tout ! » (Tremblant.) Ah ! je n'ai pas la force d'achever.

EMMERIC, lui prenant le billet.

« Je n'ai plus que vous seul au monde pour me défendre ou me donner conseil. Je suis chez vous... je vous attends. »

HECTOR, avec colère.

Qu'est-ce que je te disais ? Ça ne finira pas... ça ne finira jamais.

EMMERIC, avec désespoir.

Et au moment le plus heureux de ma vie ! Adieu, mon ami... adieu !

HECTOR.

Est-ce que tu iras près d'elle ?

EMMERIC.

Et le moyen d'hésiter sans être un infâme ! C'est pour moi... c'est par moi... qu'elle a tout perdu, son rang, sa fortune, sa réputation. Et puis, n'y a-t-il pas un homme d'honneur que l'on a offensé et outragé ?

HECTOR.

Ah ! ne me dis pas cela.

EMMERIC.

Et demain, sans doute... C'est juste... ma vie lui appartient... et j'irai la lui offrir.

HECTOR, hors de lui.

Tu n'iras pas !

EMMERIC.

Silence !.. et calme-toi ! Tâchons de conser-

ver quelque sang-froid. Songeons d'abord à cette malheureuse femme... à son départ... à sa fuite... Il faut de l'argent, et beaucoup... Jen'en ai pas!..

HECTOR.

Qu'importe ? puisque j'en ai...

EMMERIC.

Et dès qu'elle sera en sûreté... Viens!.. partons!.. (S'arrêtant.) Mais mon oncle... mais ma cousine?..

HECTOR, remontant à gauche vers le salon.

Et tout ce monde qui est invité!.. et ce contrat que l'on va signer!

EMMERIC, qui a passé à droite.

Impossible!.. je refuserai! Mais être témoin de la douleur d'Aline, de son désespoir... des reproches de son père et d'un pareil éclat... Non... non... je n'en ai pas la force! Qu'ils ne sachent rien ce soir... Demain, seulement... demain, tu viendras... tu leur apprendras tout quand je serai tué!..

HECTOR.

Que dis-tu ?

EMMERIC, froidement.

Est-ce que cela peut être autrement ?

HECTOR, hors de lui.

Tué!.. tué!.. Je ne le veux pas.

EMMERIC.

Silence!..

HECTOR.

Mais c'est absurde!.. Se battre et se faire tuer ou fuir en pays étranger pour une femme qu'on n'aime plus!.. et, pour elle, abandonner!..

EMMERIC.

Mais tais-toi donc!..

SCÈNE X.

HECTOR, EMMERIC, ALINE, sortant du boudoir à droite.

ALINE, vivement.

Oh bien ! qu'y a-t-il donc ? (A Hector et s'arrêtant en le regardant.) Ah ! mon Dieu ! comme vous êtes pâle, M. Ballandard!

HECTOR.

Moi!.. c'est vrai!.. je ne m'en cache pas...

ALINE.

Je vous en défie bien... Que vous est-il donc arrivé ? quel événement?..

HECTOR, troublé.

Je voudrais... je ne peux... vous dire... ni vous expliquer.

EMMERIC, bas.

C'est un secret.

ALINE, vivement.

Vous me le direz ?

EMMERIC, de même.

Certainement ! (Bas, à Hector et lui montrant la porte du fond.) Veille sur elle !

HECTOR, effrayé.

Moi!.. Et si pendant ce temps...

EMMERIC.

Quoi donc ?

HECTOR.

Le mari... allait venir.

EMMERIC, le poussant.

Je vous rejoins... Va donc...

HECTOR, à part.

Ah ! Ballandard ! si on t'y rattrape jamais... Et dire qu'une fois qu'on y est... pas moyen d'en sortir... condamné à perpét... (rencontrant un regard d'Emmeric.) Je m'en vais, mon ami, je m'en vais. (Sortant.) Ah ! c'est à perdre la tête.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

EMMERIC, ALINE.

ALINE, gaiement et le regardant sortir.

Il est très amusant, M. Ballandard. (Courant près d'Emmeric.) Dites-moi vite son secret.

EMMERIC, avec embarras.

Son secret ?

ALINE, le regardant et voyant son trouble. C'est donc sérieux?..

EMMERIC.

Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

ALINE.

Encore cette dame, cette passion de ce matin?..

EMMERIC.

Oui... oui... cette fatale passion, dont il n'est que trop puni.

ALINE.

C'est bien fait... il le mérite.

EMMERIC.

Vous dites vrai!.. mais il y va de ses jours.

ALINE.

Ah ! le pauvre jeune homme !

EMMERIC.

Un duel.

ALINE.

Miséricorde !

EMMERIC.

Et comme je suis son témoin...

ALINE, vivement.

Il n'y a pas de danger pour les témoins ?

EMMERIC.

Aucun.

ALINE.

A la bonne heure!..

EMMERIC.

Mais il faut que tous les deux nous partions, que j'aille le rejoindre à l'instant même... sans qu'on s'en doute... Et pour votre père... pour tout le monde...

ALINE.

Surtout pour Victoria...

EMMERIC.

Il faudrait retarder ce contrat... le remettre à demain... et, pour y réussir... chercher un moyen qui ne vint pas de moi!..

ALINE, vivement.

Je le trouverai... Je m'en charge...

EMMERIC.

Est-il possible !

ALINE, avec tendresse.

Dès que vous le voulez... dès que cela vous rend service... Et puis je suis si heureuse d'être

d'un secret de moitié avec vous... Soyez tranquille, il sera bien gardé, car vous... c'est moi!

EMMERIC, à part.

Ah ! malheureux que je suis !

ALINE.

Prenez donc garde, c'est mon père... contraignez-vous... un air riant, comme moi...

SCÈNE XII.

CLÉRAMBEAU, EMMERIC, ALINE.

CLÉRAMBEAU.

Concevez-vous une contrariété pareille ? Monsieur de Saint-Géran... mon ami...

ALINE.

Mon parrain... et notre témoin... Eh bien ?

CLÉRAMBEAU.

Eh bien ! il me fait dire que, retenu chez lui par une importante affaire...

EMMERIC, à part.

Je ne la devine que trop...

CLÉRAMBEAU.

Il ne pourra venir ce soir signer au contrat... et nous prie même de ne pas l'attendre... J'en suis désolé !..

ALINE.

Et moi aussi...

CLÉRAMBEAU

Mais, enfin, le notaire est là... ainsi que tous nos amis. Venez, mes enfans.

ALINE, bas à Emmeric, qui fait un geste de crainte. N'ayez donc pas peur. (Haut, à Clérambeau.) Non, mon père, non, ce n'est pas convenable.

CLÉRAMBEAU.

Qu'est-ce à dire ?

ALINE.

C'est mon parrain qui a fait ce mariage... c'est lui qui est mon témoin, et nous ne pouvons pas, en son absence... (Bas, à Emmeric.) Est-ce bien ?

(Emmeric lui serre la main.)

CLÉRAMBEAU.

Puisqu'il le permet et nous y autorise.

ALINE, passant près de son père en regardant Emmeric.\*

C'est égal... nous remettrons à demain, car on doit, pour un ami...

CLÉRAMBEAU, s'échauffant.

Faire une impolitesse à tous les autres... Toi, qui étais si pressée...

ALINE.

Je ne le suis plus.

\* Clérambeau, Aline, Emmeric.

CLÉRAMBEAU.

Toi, qui ce matin encore ne voulais pas différer d'un jour, ni d'une heure...

ALINE.

C'était ma fantaisie... et j'en ai une autre...

CLÉRAMBEAU.

Veux-tu te taire ?

ALINE.

Un caprice !

CLÉRAMBEAU.

Veux-tu te taire devant ton cousin... ton prétendu ?.. Quelle idée va-t-il avoir de toi ?

ALINE, regardant Emmeric avec amour.

Une bonne... je l'espère...

CLÉRAMBEAU, vivement et passant près d'Emmeric.\*

Mon neveu, mon neveu... n'allez pas la juger d'après cela... et lui croire un mauvais caractère... Je ne l'ai jamais vue ainsi... c'est la première fois...

SCÈNE XIII.

ALINE, CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR.

HECTOR, qui s'est approché d'Emmeric, à voix basse.

Elle te demande et t'attend... et si tu ne viens pas...

EMMERIC, de même.

Plus qu'un instant.

CLÉRAMBEAU, à sa fille.

Venez alors, Mademoiselle, venez au moins présenter nos excuses à nos amis...

ALINE, à son père, qui se dirige vers le salon.

Oui, mon père, je vous suis. (Clérambeau entre dans le salon. Aline, vivement, près d'Emmeric.) Etes-vous content de moi, mon cousin ?

HECTOR, étonné.

Comment ?...

ALINE, d'un air de reproche.

Ah ! vous causez bien des chagrins à vos amis, M. Ballandard !

HECTOR, étonné.

Moi !..

ALINE.

C'est égal... partez, partez vite... (Se rapprochant de la porte à gauche. Adieu, et à bientôt...)

EMMERIC, à la porte du fond, regardant Aline.

Et renoncer à tant de bonheur !..

ALINE, à gauche.

A demain !

HECTOR, entraînant Emmeric par le fond. Viens... partons !

\* Aline, Clérambeau, Emmeric.



## ACTE IV.

Même décor qu'au troisième acte.

### SCÈNE I.

HECTOR, entrant par la porte du fond, à la cantonnade.

Eh oui... M. Clérambeau... Il faut que je lui parle... Je ne croyais pas, à cette heure-ci, qu'il eût déjà du monde... (Entrant en scène.) J'attendrai... Quelle nuit j'ai passée... J'ai promis hier au soir à Emmeric de venir ici de grand matin préparer son beau-père aux événements de la journée... Il a été décidé dans notre conciliabule d'hier que M<sup>me</sup> de Saint-Geran s'échapperait aujourd'hui de chez elle, de grand matin!.. et convenu avec Emmeric seulement que s'il n'était pas tué... il partirait avec elle pour la Suisse... sinon ce sera moi!.. (Avec douleur.) Et mon étude!.. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit: je n'ai vu que des épées et des pistolets... un cauchemar horrible... Décidément, le faubourg Saint-Germain est plus dangereux que Montmorency, et les passions à équipages ne valent pas les amours à pied!.. D'abord, celles-ci finissent toujours à volonté... J'avais un moyen infailible de hâter les dénouemens... j'écrivais hardiment, et à tout hasard: « Je sais tout... je ne vous reverrai plus... » Jamais on ne demandait d'explications, tandis qu'ici... Dieu sait s'il en faut!.. et de quel genre... Aussi mon terrible client est comme un fantôme que je crois voir partout... (Apercevant M. de Saint-Geran qui sort de l'appartement à gauche.) Là! qu'est-ce que je disais?

### SCÈNE II.

M. DE SAINT-GERAN, HECTOR.

HECTOR.

Quoi!.. c'est vous... M. le Comte?.. de si bonne heure sorti de votre hôtel!..

M. DE SAINT-GERAN.

J'y rentrais!.. Je sais que Clérambeau est malin, et je venais m'excuser auprès de lui de mon impolitesse d'hier au soir... et lui expliquer pourquoi je n'avais pu assister à ce contrat.

HECTOR, à part.

Le beau-père sait tout... ma visite est inutile.

M. DE SAINT-GERAN.

Et puisque je vous rencontre, M. Ballandard, j'ai aussi à m'acquitter envers vous...

HECTOR, à part.

O ciel!..

M. DE SAINT-GERAN.

J'ai reçu hier... au sujet de notre procès, les deux ou trois pages de consultation que vous m'avez adressées... (Souriant.) Le mal de tête était dissipé... je l'ai vu sans peine, car je n'ai

jamais rien lu de plus clair, de plus précis et, de mieux raisonné... c'est un chef-d'œuvre.

HECTOR, s'inclinant.

Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN.

Non... non... il n'y a plus de discussions possibles, je regarde mon procès comme gagné, et j'aurais dû sur-le-champ passer chez vous ou vous écrire pour vous en remercier... mais hier, excusez-moi, une affaire aussi fâcheuse qu'imprévue...

HECTOR, balbutiant, à part.

Dieu! si je pouvais arriver à quelque arrangement. (Haut.) Une affaire bien malheureuse...  
M. DE SAINT-GERAN, souriant.

Quoi! cela se sait déjà... c'est déjà connu?..

HECTOR, troublé.

De moi... de moi seul... Le hasard... la clientèle... et l'amitié... qui me lie...

M. DE SAINT-GERAN.

Amitié... dont je ne vous fais pas compliment.

HECTOR.

Vous avez raison... Mais n'y aurait-il pas moyen, dans l'intérêt de tout le monde, d'arranger cette affaire...

M. DE SAINT-GERAN.

Elle est terminée... j'en sors...

HECTOR.

Vous l'avez déjà vu ce matin?.. Il es t à peine sept heures!

M. DE SAINT-GERAN.

Nous nous sommes battus à cinq...

HECTOR.

Mort... mort... Vous l'avez tué?

M. DE SAINT-GERAN.

Je l'aurais dû, peut-être!.. mais au moment je me suis rappelé... qu'hier matin, en causant de lui, j'avais étourdiment promis de... c'est ce qui l'a sauvé... J'ai adressé tout incontinent ma balle à l'épaulé gauche.

HECTOR.

O ciel!.. Et vous l'avez atteint?..

M. DE SAINT-GERAN.

Parbleu!..

HECTOR, avec colère et tremblant.

Mais c'est horrible!.. Monsieur, c'est atroce!

M. DE SAINT-GERAN.

Vous le défendez?

HECTOR, hors de lui.

Oui... Monsieur. Je ne suis qu'un avoué... mais c'est égal... dès qu'il s'agit d'un ami...

M. DE SAINT-GERAN, froidement et lui prenant la main.

Avant de m'accuser, lisez, Monsieur. Si vous aviez trouvé dans le secrétaire de votre femme une lettre comme celle-ci...

HECTOR, à part et jetant les yeux sur la lettre.

O ciel!.. ce n'est pas l'écriture d'Emmeric!

M. DE SAINT-GERAN.

Faire la cour à ma femme... se plaindre de son indifférence et même lui adresser une déclaration, surtout quand elle est dans ce style... peu m'importe... Mais ces deux lignes qui ne regardent que moi... (Reprenant la lettre et lisant.) « Comme nous le disions l'autre jour à notre club... ce terrible amiral, qui avec sa longue vue marine ne voit pas même ce qui se passe chez lui... » Devais-je laisser impunies de telles offenses... de tels propos tenus publiquement dans un club... par votre protégé le vicomte?..

HECTOR, à part.  
C'est un vicomte!..

M. DE SAINT-GERAN.

Le seul tort que j'ai eu c'est, quand cette lettre m'est tombée par hasard sous la main... de laisser éclater devant mon valet de chambre, qui était là, un premier mouvement de colère... que j'ai réprimé, car ma femme ne devait pas me savoir instruit de cette insulte qu'elle m'avait cachée avec raison, et je voulais d'abord écrire à Emmeric... le prier d'être mon témoin... mais cela aurait effrayé sa prétendue... J'ai pris un de mes officiers... un lieutenant de vaisseau avec qui je me suis rendu ce matin chez M. de Langeac.

HECTOR.

M. de Langeac?..

M. DE SAINT-GERAN.

Votre ami... vous me l'avez dit...

HECTOR.

Je veux dire... mon client... Tout mes clients sont mes amis... Mais maintenant que je sais ce qui s'est passé... c'est bien différent... je ne le connais plus...

M. DE SAINT-GERAN.

Je vous en remercie...

HECTOR.

Tout ce que je demande... c'est que ça ne soit pas dangereux...

M. DE SAINT-GERAN, d'un air indifférent.

Je n'en sais rien!.. Je l'espère... Je ne voulais, du reste, parler de cette aventure qu'à M. Clérambeau et à son gendre, aussi je viens de faire dire à Emmeric que je l'attendais ici...

HECTOR, à part.

Nous sommes sauvés! Courons prévenir Emmeric. Dieu! le voici...

### SCÈNE III.

EMMERIC, SAINT-GERAN, HECTOR.

(Emmeric, pâle, l'habit croisé sur la poitrine et tenant à la main une boîte de pistolets, s'approche de M. de Saint-Geran, malgré les signes d'Hector qu'il ne voit pas.)

EMMERIC, avec émotion.

Vous m'avez fait dire, Monsieur, que vous m'attendiez ici... chez mon beau-père... et je venais me mettre à vos ordres!..

HECTOR, à part.

C'est fait de nous...

M. DE SAINT-GERAN, étonné.

A mes ordres!.. et pourquoi?..

EMMERIC, de même.

Je ne comprends pas, Monsieur, que vous me le demandiez.

HECTOR, vivement.

En effet... cela lui revenait de droit, car je l'ai vu ce matin, je lui ai tout raconté! et il se promettait d'être votre témoin... il venait pour cela...

M. DE SAINT-GERAN.

En vérité!.. Je vous en remercie, mon cher... J'avais d'abord pensé à vous...

HECTOR.

C'est ce que M. le Comte me disait à l'instant.

EMMERIC, étonné.

O ciel!.. que signifie...

HECTOR, passant près de lui.

Par malheur, tout est terminé... laissez là tes pistolets... ou n'en a plus besoin. (Les lui prenant ainsi que son chapeau et les mettant sur la table.) Le combat a eu lieu ce matin.

M. DE SAINT-GERAN.

A cinq heures.

HECTOR, vivement.

Et M. de Langeac est blessé...

EMMERIC.

Ah! blessé!..

HECTOR, de même.

Pas dangereusement... ne t'effraie pas... Cela lui apprendra, comme je te le disais, à tenir des propos... C'est une bonne leçon.

EMMERIC, le regardant, avec émotion.

Oui... oui... en effet.

HECTOR, de même.

Dout il se souviendra.

M. DE SAINT-GERAN.

J'y compte bien... Votre beau-père, à qui je viens de tout raconter, m'a appris que ni vous ni ma filleule n'aviez voulu signer le contrat en mon absence, et je vous devais de doubles excuses qu'il n'a acceptées qu'à la condition que je viendrais tantôt déjeuner avec vous en famille... et je n'ai eu garde de refuser. Je cours expédier, avant mon voyage de demain, quelques affaires dont l'une vous concerne... Ainsi donc, à tantôt! (Fausse sortie. Geste de joie d'Hector et d'Emmeric.) Et puis, ce soir, notre contrat de mariage, sans remise, cette fois...

HECTOR, à part.

Dieu le veuille!

M. DE SAINT-GERAN.

Et, s'il nous reste du temps... nous achèverons notre soirée à l'Opéra... à cette fameuse représentation... où nous chercherons votre adversaire.

HECTOR, étourdissement et avec joie.

Que nous ne trouverons pas.

M. DE SAINT-GERAN.

Et pourquoi?

HECTOR, embarrassé.

Je dis, je suppose...

M. DE SAINT-GERAN.

N'importe! nous y serons... nous autres... Adieu, mes jeunes amis!



HECTOR.

Adieu, M. le Comte!..

(M. de Saint-Geran est sorti. Hector n'achève pas sa phrase et tombe anéanti dans un fauteuil à gauche, pendant qu'Emmeric s'assoit de l'autre côté à droite.)

SCÈNE IV.

HECTOR, EMMERIC.

HECTOR.

Encore un assaut de passé!..

EMMERIC, accablé.

Je ne sais plus où j'en suis!..

HECTOR.

Ni moi non plus... Des émotions et des terreurs pareilles abrègent l'existence... J'en ferai une maladie!

EMMERIC, ne revenant pas de sa surprise.

C'était M. de Langeac!.. Et sans ta présence d'esprit...

HECTOR.

Moi, qui n'en ai jamais... J'avais une telle peur, que ça m'a donné du courage... Je voyais tout perdu.

EMMERIC, se levant vivement et passant à gauche.

Ah! mon Dieu!

HECTOR.

Qu'as-tu donc?

EMMERIC.

Et sa femme!

HECTOR.

Où est-elle?

EMMERIC.

Chez moi... où elle venait d'arriver pour notre suite... notre départ...

HECTOR.

Encore une terreur!.. Ça recommencera donc toujours?.. Courons vite...

(Il s'élance vers la porte et voit paraître Louise, pâle et en désordre. Il pousse un cri.)

SCÈNE V.

EMMERIC, LOUISE, HECTOR.

LOUISE, entrant vivement par la porte du fond, ne voit pas d'abord Emmeric qui vient de remonter à gauche, et n'aperçoit qu'Hector, qui est en face d'elle. Courant à lui,

J'ai reconnu la voiture... je l'ai vue de la fenêtre... elle vient de partir... Ils vont se battre... Venez... venez... car il tuera Emmeric. (Elle se retourne, l'aperçoit, pousse un cri et se jette dans ses bras.) Ah!

EMMERIC.

Rassurez-vous, le duel a eu lieu.

HECTOR, vivement.

Mais pas avec lui!

EMMERIC.

Avec M. de Langeac...

LOUISE.

Est-il possible?..

HECTOR, de même.

Dont il avait trouvé une lettre dans votre secrétaire.

EMMERIC.

Le secrétaire où étaient cachées les miennes... Et ce domestique, qui nous est dévoué, est venu, tout effrayé, vous raconter la colère de M. de Saint-Geran.

LOUISE.

Ah! ce que c'est que d'être coupable!.. J'ai cru que tout était découvert.

EMMERIC.

Et tout est sauvé...

HECTOR.

Mais il faut quitter cette maison au plus vite... Remontez... Je cours chercher une voiture!..

EMMERIC.

Qu'elle attende en bas!

HECTOR.

C'est dit... et je reviens t'avertir. Ah!.. cette boîte?

(Revenant sur ses pas, il reprend, sur la table à gauche, son chapeau et la boîte qu'il emporte.)

SCÈNE VI.

EMMERIC, LOUISE.

EMMERIC.

Oui... il faut rentrer à l'hôtel avant que M. de Saint-Geran n'y retourne... car, s'il vous demandait... s'il ne vous y trouvait pas...

LOUISE, hors d'elle-même.

Je comprends... vous avez raison... Mais pardonnez-moi... tant d'idées se confondent... la crainte et la joie... Vous m'aviez quittée, disiez-vous, pour les préparatifs de ce départ. Je croyais que vous m'aviez trompée; je vous croyais mort, et, alors, malgré moi... sans le vouloir... je suis sortie de chez vous... j'ai descendu cet escalier... J'étais folle.

EMMERIC, inquiet et regardant autour de lui.

Venez!.. Ne songeons qu'à votre sûreté...

LOUISE, sans l'écouter.

Oui, oui. Il est donc vrai! vous alliez tout sacrifier pour moi... votre famille, votre patrie!.. Tant d'amour, malgré mes outrages!.. Vous voyez bien que nous nous aimions toujours; qu'unis par le danger, rien ne peut plus nous séparer!.. Et quant à ce mariage...

EMMERIC, avec effroi.

Qu'osez-vous dire?

LOUISE, vivement.

Votre parole est donnée, je le sais! Vous ne pouvez maintenant la dégager... Mais, moi... je m'en charge.

EMMERIC, effrayé.

Grand Dieu!.. Venez, vous dis-je... ne restons pas ici.

LOUISE.

Et pourquoi?

EMMERIC.

Si l'on vous voyait ainsi, le matin, chez oncle...



LOUISE.

C'est vrai !.. Je n'y pensais pas.

EMMERIC.

Remontons chez moi... attendre Ballandard. (Tis font quelques pas et s'arrêtent.) Non, écoutez... On parle.

ALINE, en dehors.

Comment ! il est déjà venu !..

EMMERIC.

C'est la voix de ma cousine...

LOUISE, effrayée.

Ah !.. qu'elle ne me voie pas !

EMMERIC, lui montrant la porte à droite.

Là... là... Ne craignez rien.

LOUISE, hésitant.

Et cependant...

EMMERIC.

Non ! De grace... si vous m'aimez...

(Louise entre dans le cabinet à droite, dont Emmeric ferme la porte.)

SCÈNE VII.

ALINE, EMMERIC.

ALINE, entrant par la porte du fond et accourant avec joie.

Mon cousin !.. et de si bonne heure... Ah ! que c'est bien à vous !.. que c'est aimable !.. Je m'en doutais... Je me disais : Il sait que je suis inquiète... alors il viendra... pour moi... et un peu pour lui...

EMMERIC, avec embarras.

Ah ! sans doute !

ALINE.

Eh bien ?.. quelle nouvelle ? Et ce vilain combat ?

EMMERIC.

Il a eu lieu... ce matin...

ALINE, vivement.

Et M. Ballandard ?

EMMERIC.

Il ne lui est rien arrivé...

ALINE.

A la bonne heure... Et son adversaire ?..

EMMERIC, troublé et regardant vers la porte à droite.

J'ignore... je ne sais...

ALINE.

Puisque vous y étiez... vous, son témoin...

EMMERIC, de même.

Je veux dire... Je ne sais si cela aura des suites...

ALINE.

Il est donc blessé ?

EMMERIC, vivement.

Oui... oui... ma cousine. Je croyais vous l'avoir appris.

ALINE.

Mais, du tout !.. Et voyez donc ce M. Ballandard ! Qui s'en serait jamais douté ?.. Se battre ainsi !.. Quelqu'un de blessé... Je vous avais promis le secret, mais cela devient trop grave et trop terrible...

EMMERIC.

Ma cousine !..

ALINE.

Je ne peux pas, sans prévenir Victoria, lui laisser épouser un querelleur, une mauvaise tête... un spadassin...

EMMERIC.

Au nom du ciel !..

ALINE, vivement.

C'est votre ami !.. mais Victoria aussi est mon amie... et comme il s'agit de son bonheur...

SCÈNE VIII.

ALINE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU.

Qu'est-ce que c'est ! qu'est-ce que c'est ?.. Déjà ensemble !..

ALINE, étourdimement.

Ne faites pas attention, mon papa, nous nous disputions !.. à propos... (Courant à lui, et l'embrassant.) Bonjour, mon père... car c'est par vous que commence toujours ma journée...

CLÉRAMBEAU, souriant en regardant Emmeric.

Pas aujourd'hui à ce que je vois !.. On m'avait dit que Ballandard était ici et me demandait... (A Aline, qui cause bas avec son cousin.) Qu'est-ce que tu fais là ?.. Ton parrain qui vient déjeuner avec nous.

ALINE.

C'est vrai !..

CLÉRAMBEAU.

Et tu ne donnes pas des ordres... tu ne t'occupes de rien... pas même des affaires du ménage... Ton cousin ne voudra plus de toi... il rompra le mariage...

ALINE, à Emmeric.

Est-ce vrai, mon cousin ?.. Je vais ordonner le déjeuner... qui sera superbe...

(Elle remonte le théâtre.)

CLÉRAMBEAU, passant près d'Emmeric.

Et moi... je vais m'occuper de la dot... car il faut bien y songer...

ALINE, revenant à gauche, près de son père.

Bah !.. J'ai idée que mon cousin m'épouserait sans cela... N'est-ce pas, Emmeric ?

CLÉRAMBEAU, se retournant vers elle.

Mais, allez donc, car cet enfant-là ne sait plus m'obéir... allez donc, rien ne sera prêt... et s'il le faut... dépêche-toi... (Montrant Emmeric.) pour revenir plus vite !

ALINE, gaiement.

Et vous dites que je ne vous obéis pas... J'y vais, mon père, et je reviens.

(Elle sort en courant par la porte à gauche, et Clérambeau la suit plus lentement; en ce moment Louise entr'ouvre la porte à droite.)

LOUISE, à demi-voix.

Puis-je sortir maintenant ?

EMMERIC, vivement et refermant la porte.

Pas encore...

CLÉRAMBEAU, se retournant, et voyant Emmeric fermer la porte, revient sur ses pas.

Hein ?.. qu'y a-t-il ? On a fermé cette porte...

EMMERIC, troublé.  
C'est possible... je n'ai pas vu.  
CLÉRAMBEAU, traversant à droite.  
Il me semblait avoir entendu parler...  
EMMERIC, le retenant par le bras.  
C'est moi qui aurai dit quelques mots...

CLÉRAMBEAU.  
Et à qui?..

EMMERIC.  
A qui!... à Ballardard... que j'avais cru voir  
là dans votre cabinet, où il s'est renfermé...

### SCÈNE IX.

HECTOR, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

HECTOR, s'approchant d'Emmeric, et à demi-voix.

La voiture est en bas.

EMMERIC, tressaille, et lui dit vivement à voix basse.

C'est bien!...

HECTOR, de même.  
Faut-il monter chez toi... la prévenir?

EMMERIC, de même.  
Non!..

(Hector s'éloigne, et Clérambeau s'approche d'Emmeric.)

CLÉRAMBEAU, à demi-voix.  
Voilà Ballardard qui est ici.

EMMERIC, troublé.  
Cela m'étonne...

CLÉRAMBEAU, de même.  
Cela ne m'étonne pas... car il m'avait semblé  
entrevoir une robe...

EMMERIC, de même.  
Quelqu'un de la maison...

CLÉRAMBEAU.  
Personne n'a traversé ce salon.

EMMERIC.  
C'est vrai... mais par un autre escalier... une  
autre sortie.

CLÉRAMBEAU.  
Il n'y en a pas...

EMMERIC, dans le plus grand trouble.  
Alors... je ne sais..., je ne puis m'expliquer...  
je me serai trompé... vous aussi.

CLÉRAMBEAU, faisant un pas.  
Ce qu'il est facile de voir... (S'arrêtant.) C'est  
ma fille!..

### SCÈNE X.

HECTOR, ALINE, arrivant du fond, M. DE  
SAINT-GERAN, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

ALINE, entrant gaiement.  
Mon parrain... mon parrain qui arrive!..

CLÉRAMBEAU, allant au-devant de lui.  
Qu'il soit le bien venu!

EMMERIC, à part.  
Malédiction!..

ALINE, retenant Hector qui veut s'éloigner.  
Vous ne partirez pas, je vous garde : vous res-  
terez avec nous au déjeuner de famille.  
(Clérambeau a été au fond du théâtre au-devant de  
M. de Saint-Geran, et lui a serré la main. Pen-  
dant ce temps, Emmeric, troublé et indécis, a  
voulu se rapprocher de la porte à droite; il a  
trouvé devant lui Clérambeau qui vient de quit-  
ter M. de Saint-Geran, et qui ne cesse d'exami-  
ner Emmeric ; celui-ci redescend alors le théâ-  
tre.)

M. DE SAINT-GERAN, à Aline.

Je me suis encore fait attendre, et pourtant je  
n'ai pas perdu de temps!... Avant même de  
rentrer chez moi... j'ai couru à la Grande-Chan-  
cellerie pour une surprise que je réservais à ma  
filleule... Mais ils n'en finissaient pas... il m'a  
fallu y rester jusqu'à présent...

ALINE.

En vérité!..

M. DE SAINT-GERAN, à Aline, à demi-voix.  
Et j'arrive avec le brevet que j'ai fait expédier  
devant moi... celui de nouveau chevalier... que  
ton fiancé tiendra de ta main... Tu le lui donne-  
ras ce soir en signant le contrat.

ALINE.

Ah ! que de bontés!..

CLÉRAMBEAU, qui a quitté l'extrême droite du  
théâtre, vient se placer près de M. de Saint-Ge-  
ran, et lui dit avec émotion. \*

J'ai encore un service à réclamer de vous,  
mon ami... un avis... une consultation...

HECTOR, s'avançant.

Me voilà !

CLÉRAMBEAU, à Hector.  
Je vous remercie... Daignez, ainsi que ma fille,  
nous attendre dans le petit salon... où nous  
vous rejoignons à l'instant...

ALINE, à Hector.

C'est pour la dot... Venez.

HECTOR.

Comme votre père a la figure défaite!

ALINE, gaiement.

Il a fait... j'en suis sûre!.. Mais soyez tran-  
quille, le déjeuner ne se fera pas attendre... Ve-  
nez donc, M. Ballardard.

(Elle sort avec Hector par la porte à gauche, et Clé-  
rambeau remonte le théâtre de quelques pas pour  
bien s'assurer de leur sortie.)

### SCÈNE XI.

CLÉRAMBEAU, redescendant à gauche, M. DE  
SAINT-GERAN, EMMERIC.

M. DE SAINT-GERAN.

Parlez!.. Que me voulez-vous?

CLÉRAMBEAU, avec émotion.

Je voulais vous rappeler... mon ami... qu'en  
me demandant ma fille pour mon neveu, vous  
vous êtes rendu sa caution... Vous m'avez juré,  
ainsi que lui, et sur l'honneur, que désormais

\* Hector, Aline, M. de Saint-Geran, Clérambeau,  
Emmeric.

il n'y aurait dans sa conduite aucun mystère... aucune intrigue... aucune relation... de nature à compromettre le bonheur de mon enfant... c'est à cette seule condition que j'ai consenti... vous le savez !

M. DE SAINT-GERAN.

Certainement !.. Et où voulez-vous en venir ?

CLÉRAMBEAU.

A ceci, mon ami... qu'il ne faut ni vous étonner ni m'en vouloir si je retire ma parole...

M. DE SAINT-GERAN.

Y pensez-vous ?

EMMERIC.

Et pourquoi ? de grâce !..

CLÉRAMBEAU.

Il ose le demander... quand tout à l'heure, ici même... chez moi... dans la maison de sa fiancée, il a reçu en secret une femme... (Traversant le théâtre.) qui est cachée là, dans cet appartement ?

EMMERIC, se mettant devant Clérambeau qui veut y entrer.

Monsieur...

(M. de Saint-Geran se trouve à l'extrémité à gauche, Clérambeau au milieu, Emmeric à droite.)

CLÉRAMBEAU, à M. de Saint Geran.

Et la preuve, c'est qu'il refuse de m'y laisser entrer !..

EMMERIC, avec impatience.

Parce que... parce que, malgré l'affection et le respect que je vous porte... je ne veux pas, après mon mariage... me voir en butte à une inquisition... à des soupçons sans cesse renaissans... et le moyen de s'y opposer plus tard est de commencer dès le premier jour...

M. DE SAINT-GERAN.

Cela me paraît assez juste.

CLÉRAMBEAU.

Mais cependant cette robe que j'ai aperçue...

EMMERIC, troublé.

C'est possible... Mais je vous répète que la femme qui a traversé cet appartement est une personne que j'ai à peine entrevue... une femme de la maison...

CLÉRAMBEAU, voulant entrer dans l'appartement à droite.

Alors, voyons...

EMMERIC, se mettant devant lui.

C'est-à-dire que vous n'en croyez pas ma parole... et que déjà votre défiance...

CLÉRAMBEAU.

Je ne me défie de personne... mais j'aime mieux voir par moi-même...

EMMERIC.

Et voilà ce qui m'offense... voilà ce que je ne souffrirai pas...

M. DE SAINT-GERAN, souriant.

Ne vous fâchez pas, mes amis. Moi, qui suis désintéressé dans la question... si vous voulez me prendre pour juge...

EMMERIC, vivement, s'élançant au-devant de lui, se trouve entre M. de Saint-Geran, qui est à gauche, et Clérambeau, qui est à droite du spectateur.)

Non pas... non, Monsieur !..

M. DE SAINT-GERAN, étonné.

Et pourquoi donc ?..

EMMERIC, troublé, et regardant toujours Clérambeau qui se dirige vers la porte à droite.

Parce qu'il douterait même de vous... il ne vous croirait pas... Il ne croit à rien...

M. DE SAINT-GERAN, souriant et allant s'asseoir sur le fauteuil à gauche.

C'est juste !

EMMERIC, regardant Clérambeau d'un air suppliant.

Pas même à mou honneur !

CLÉRAMBEAU, qui se dirigeait vers la porte du cabinet à droite, s'arrête un instant, Indécis et étonné.

En vérité... je ne sais plus si je dois... (Emmeric fait un geste de joie.) Non, ma foi !..

(Il s'élançait dans l'appartement à droite. Emmeric reste accablé et ne sort de son désespoir qu'à la de voix M. de de Saint-Geran.)

## SCÈNE XII.

M. DE SAINT-GERAN, EMMERIC.

M. DE SAINT-GERAN, assis dans le fauteuil à gauche et faisant signe à Emmeric de se rapprocher de lui.

Dites-moi donc. (A demi-voix.) Est-ce que vraiment (Montrant la porte à droite.) il y a là... est-ce que, malgré vous, ce serait elle... encore elle ?

EMMERIC, vivement.

Non, Monsieur, personne ! Et je vous jure !..

M. DE SAINT-GERAN, froidement.

Je vous crois, sans cela vous m'auriez choisi pour arbitre... persuadé que mon rapport eût été en votre faveur.

## SCÈNE XIII.

M. DE SAINT-GERAN, assis à gauche, EMMERIC, debout près de lui, CLÉRAMBEAU, sortant de l'appartement à droite, dont il referme la porte. Il est pâle, hors de lui, se soutient à peine et affecte un air riant.

M. DE SAINT-GERAN, le regardant.

Eh bien ! (Clérambeau essaie de parler et ne peut pas.) Eh bien ! donc ?

CLÉRAMBEAU, essayant de rire.

Rien... rien du tout... absolument rien.

EMMERIC, à M. de Saint-Geran.

Je vous l'avais dit.

M. DE SAINT-GERAN, regardant Clérambeau en riant.

Il en est encore tout ému et tout déconcerté.

CLÉRAMBEAU.

Nullement ; c'est-à-dire, c'est possible... là surprise de n'avoir rien vu. (Regardant Emmeric.) Et je comprends que... que...

M. DE SAINT-GERAN, passant près de lui.

Que vous avez tort d'être soupçonneux, et de



vous défier de tout... Que cela vous serve de leçon !

CLÉRAMBEAU.

Une leçon dont je profiterai.

M. DE SAINT-GERAN.

Pour hâter son mariage. (Geste de Clérambeau.) Ah ! je réclame votre parole, vous me l'avez donnée... J'en prends acte, et maintenant, mon cher, que vous n'avez plus à m'opposer ni preuves ni soupçons...

CLÉRAMBEAU, emporté malgré lui.  
Mais, au contraire !

M. DE SAINT-GERAN.

Commeat, il y avait donc ?..

CLÉRAMBEAU, vivement.

Personne, personne au monde... Mais vous me parlez de soupçons, je dis : au contraire... je n'en ai plus, et ma confiance...

M. DE SAINT-GERAN.

Est revenue.

CLÉRAMBEAU.

Certainement.

M. DE SAINT-GERAN.

Alors, c'est ce que je disais : plus d'obstacles, tout est convenu... Votre main, votre main, et ce soir, le contrat.

CLÉRAMBEAU, balbutiant.

Oui, mon ami.

M. DE SAINT-GERAN.

Et quant à l'article que nous avons corrigé ce matin... (A Emmeric.) celui de la dot, que nous avons revue et augmentée.

EMMERIC, avec honte.

Ah ! grand Dieu !

M. DE SAINT-GERAN.

Vous allez l'envoyer au notaire ?

CLÉRAMBEAU, remontant le théâtre, avec agitation.

Sur-le-champ, mon ami, sur-le-champ... Je vous rejoins près de ma fille, je vous rejoins, vous... et...

M. DE SAINT-GERAN, gaiement et gagnant la porte à gauche.

Et le déjeuner.

EMMERIC, passant près de Clérambeau.

Mais, Monsieur...

CLÉRAMBEAU, à voix basse et d'un ton solennel.

C'est moi qui la ferai sortir...

M. DE SAINT-GERAN, se retournant vers Emmeric.

Eh bien ?

CLÉRAMBEAU.

Allez donc, Monsieur... allez, on vous attend.

(Emmeric sort avec M. de Saint-Gerant par la porte à gauche.)

SCÈNE XIV.

CLÉRAMBEAU, allant ouvrir la porte à droite, puis LOUISE.

CLÉRAMBEAU.

Partez, Madame, j'ai éloigné le danger.

LOUISE, chancelant et s'appuyant sur le fauteuil qui est près d'elle.

Ah ! mes genoux fléchissent.

CLÉRAMBEAU, effrayé.

Au nom du ciel !

LOUISE.

Vous qui m'avez sauvé l'honneur et la vie... par grâce, écoutez-moi !..

CLÉRAMBEAU, regardant vers la porte à gauche.  
On peut revenir !..

LOUISE, avec égarement.

Qu'importe ? si je vous sauve à mon tour... si j'empêche ce mariage, auquel vous ne pouvez consentir ni moi non plus ! (Se repentant.) Pardon, Monsieur, pardon, je ne veux pas vous offenser, au contraire... je ne veux que votre bonheur et celui de votre fille... Elle ne serait pas heureuse, il ne l'aimerait pas.

CLÉRAMBEAU.

Ces liens, comme il le disait... n'étaient donc pas rompus ?..

LOUISE.

Si, vraiment ! hier... ici-même... Ah ! j'avais de la force alors ! j'avais du courage ; je croyais qu'il ne m'aimait plus. (Avec joie.) Mais je m'abusais et lui aussi. Dès qu'il a su mes dangers...

CLÉRAMBEAU.

Est-il possible ?

LOUISE.

Il voulait tout quitter, s'exiler avec moi.

CLÉRAMBEAU, sévèrement.

Avec vous !

LOUISE.

Ah !.. ne m'accablez pas, Monsieur !.. Je sais combien je suis coupable ; mais à qui confier mes craintes et mes tourmens... je n'ai plus de père !.. Si j'en avais un... je tomberais à ses pieds, je lui dirais : Prenez pitié de moi !.. pardonnez à ma raison qui s'égare... défendez-moi contre moi-même... empêchez-moi de me perdre... (Tombant à ses genoux.) car moi, je ne peux rien, que l'aimer !

CLÉRAMBEAU, attendri et cherchant à la relever.

Madame, Madame... mon enfant !

LOUISE, se relevant, avec joie.

Mon enfant ! vous l'avez dit !

CLÉRAMBEAU.

Oui, c'est à moi de veiller sur vous... mais partez, au nom du ciel !

LOUISE.

Je pars, je vous obéis... si vous me jurez que ce mariage n'aura pas lieu.

CLÉRAMBEAU, regardant vers la porte à gauche.

On vient... peut-être votre mari.

LOUISE.

Mon juge ! il saura tout... (Avec joie.) Non, c'est Emmeric.

SCÈNE XV.

EMMERIC, CLÉRAMBEAU, LOUISE.

EMMERIC, s'élançant près de Clérambeau.  
Monsieur !

CLÉRAMBEAU, a Emmeric, d'un ton sévère en lui montrant Louise.  
Vous sentez qu'à présent ce mariage est impossible.

LOUISE, poussant un cri.  
Je pars!  
(Elle sort par la porte du fond.)

EMMERIC, avec désespoir, à Clérambeau.  
Ah! Monsieur, qu'avez-vous fait?

CLÉRAMBEAU.  
Mon devoir! Je dirai tout à ma fille.

SCÈNE XVI.

ALINE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

ALINE, sortant de la porte à gauche et courant à Emmeric.

Eh bien! et le déjeuner? On vous attend tous les deux.

CLÉRAMBEAU.

Nous voici, mon enfant, nous voici... (Regardant Emmeric qu'Aline entraîne.) Lui! mon gendre!.. jamais!..

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Même décor qu'au quatrième acte.

SCÈNE I.

ALINE, HECTOR.

HECTOR

Oui, Mademoiselle, j'ai fait votre commission, et en sortant de table l'ai couru de votre part chez M<sup>lle</sup> Victoria Giraut, que j'ai invitée pour ce soir.

ALINE.  
Et elle accepte?

HECTOR.

Avec une bonté... une gracieuseté... Elle me permet de venir la chercher, de lui donner la main... et son père, le négociant en vins, M. Giraut, qui n'y met pas de finesse... m'a dit en me reconduisant: « Ma toi, mon cher, c'est à confondre... mais je crois qu'elle vous aime... » Il m'a dit cela!..

ALINE.  
Est-il possible!..

HECTOR.

Mot pour mot... Et si ce n'était la crainte d'une fatuité qui n'est pas dans mon caractère... j'aurais presque l'idée que le négociant de Bercy a dit vrai: *In vino veritas*.

ALINE, ne comprenant pas.  
Quoi donc?

HECTOR.

Rien! c'est du latin!.. mais dans ma joie... dans ma reconnaissance, je ne veux plus avoir de secrets pour elle... je lui dirai tout...

ALINE, lui tendant la main.  
C'est bien à vous! et voilà qui nous réconcilie... Mais c'est inutile... je lui avais tout appris.

HECTOR.

Comment?..

ALINE.

Votre duel... votre combat... et cet homme que vous avez blessé...

HECTOR, effrayé.

Y pensez-vous?

ALINE.

Je le devais.

HECTOR, de même.

Tout est perdu!..

ALINE.

Au contraire... elle s'est écriée avec ravissement et surprise: « Ballandard s'est battu!.. Ballandard a eu un duel!.. » Et si vous aviez vu quelle émotion en s'informant de vous!..

HECTOR, hors de lui.

Elle m'aime!..

ALINE.

Elle qui avait juré de ne jamais s'appeler M<sup>me</sup> Ballandard... C'est là ce qui la contrariait... elle me l'avait dit.

HECTOR.

Eh bien! on l'appellera M<sup>me</sup> Hector... puisqu'elle aime les braves, puisqu'elle m'aime.

ALINE.

C'est inconcevable!

HECTOR.

Et vous aussi...

ALINE.

Quand je dis inconcevable... je parle de son imagination belliqueuse...

HECTOR.

Qui pourrait bien avoir ses dangers... car enfin et pour lui plaire, s'il fallait ainsi se battre toutes les semaines... Vous me répondez à cela qu'une fois qu'on a fait ses preuves... on n'est plus obligé à rien...

ALINE.

Certainement! mais apprenez-moi donc... vous qui savez tout... d'où venait pendant le déjeuner l'air triste et silencieux de mon cousin?

HECTOR, gaiement.

Je n'ai pas remarqué... je mangeais... je buvais... je parlais... j'étais si content d'avoir enfin entendu partir cette voiture...

ALINE.

Quoi!.. quelle voiture?

HECTOR, se reprenant.

Rien!.. un client fâcheux que je redoutais...

Enfin, chacun est heureux à sa manière : je suis pour le bonheur expansif, et lui, pour le bonheur taciturne.

ALINE.

Non... il y a quelque chose... car lorsque vous avez été parti... ainsi que mon parrain... mon père s'est approché de moi pour me parler. Emmeric l'a retenu, et quoiqu'ils parlassent bas, j'ai entendu qu'il lui disait : « Moi, plutôt... moi... Je vous le promets. »

HECTOR.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ALINE, gaiement.

Des affaires qui concernaient mon père... car il est sorti et nous a laissés seuls... cela ne m'a pas effrayée... on assure que c'est l'usage entre prétendus... et Emmeric m'a dit en tremblant : Aline !.. il faut que je vous apprenne... que vous sachiez que je vous aime plus que tout au monde... que je ne peux vivre sans vous... (Gaiement.) Ce secret, à quoi bon ?.. est-ce qu'il y a besoin de dire cela ?.. Mais pendant qu'il parlait ainsi j'ai cru voir des larmes dans ses yeux...

HECTOR, à part.

Grand Dieu !..

ALINE.

Je dis : je crois !.. car sans me regarder, sans détourner la tête... il s'est enfui...

HECTOR, à part, avec colère.

Elle a raison... il y a encore quelque chose...

ALINE.

Qu'est-ce que ce peut-être ? Vous en doutez-vous ?

HECTOR.

Parbleu ! quelque contrariété... Son opéra nouveau qui l'inquiète et le tourmente... à cause de vous... car, enfin, si vous ne l'aimiez que pour sa gloire... comme M<sup>lle</sup> Victoria... pour ma bravoure.

ALINE.

Allons donc... ce ne peut être un pareil motif.

HECTOR.

A moins que quelque embarras financier dans son budget d'artiste... quelques dettes qu'il ne veut pas dire à votre père...

ALINE.

Vous croyez ?.. Le voici... Laissez-nous, de grace !

HECTOR, s'approchant d'Emmeric qui sort de la porte à gauche.

Qu'est-ce encore ?

EMMERIC, dans le plus grand trouble.

Je te le dirai... Laissez-nous ?

HECTOR, à part.

Allons ! et puisqu'ils le veulent tous deux... allons chercher Victoria.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ALINE, EMMERIC.

EMMERIC, à part et regardant Aline.

Aurai-je cette fois plus de courage ?.. il le faut,

pourtant, car j'ai promis à son père d'immoler moi-même mon bonheur et toutes mes espérances !..

ALINE, à part.

Certainement ! je saurai ce qui le tourmente en y mettant un peu d'adresse...

EMMERIC, avec embarras.

Ma cousine...

ALINE.

Eh bien ?..

EMMERIC, de même.

Vous causiez avec Ballandard ?..

ALINE.

Oui... nous causions de sujets indifférens... de jeunes gens de ses amis... (Vivement.) Et nous nous disions... c'est évident, qu'un jeune homme qui arrive à Paris... sans fortune... ne peut pas, quelque talent qu'il ait, se créer sur-le-champ une position et un état !.. En attendant les succès... il faut vivre... et alors il est tout naturel... qu'il emprunte... qu'il fasse des dettes... (Mouvement d'Emmeric.) Il n'y a pas de mal... au contraire... je l'en estimerais davantage...

EMMERIC, étonné.

Pourquoi me dites-vous cela ?

ALINE.

Pourquoi ?.. parce qu'il est tout simple qu'on se cache de son beau-père... les beaux-pères ne comprennent pas ou voient les choses du mauvais côté... mais une sœur... une cousine... une fiancée... moi, par exemple...

EMMERIC.

Quoi ! vous pourriez croire ?.. ( n vous a trompée... je vous le jure... je vous l'atteste...

ALINE.

Ah ! tant pis !..

EMMERIC.

Et vous venez ?..

ALINE.

Tout partager avec vous... C'était mon bonheur... et bientôt mon devoir... Et vous, Monsieur, pourquoi ne pas suivre mon exemple ?.. vos chagrins ne m'appartiennent-ils pas ?..

EMMERIC.

Ah ! plus je vous entends, et plus il me semble impossible de vous les confier.

ALINE.

Et moi je les devine, maintenant.

EMMERIC, effrayé.

Que dites-vous ?

ALINE.

Certainement je serai fière et heureuse de vos succès et de porter un nom que chacun applaudit... mais les jours de victoire ne seront pas ceux où je vous aimerai le mieux ! dans l'ivresse du triomphe, je vous serais inutile... Mais pour l'artiste même le plus habile et le plus heureux, il est des jours où la lutte est douteuse ou fatale... dans ces moments-là je serai près de vous... mon cœur battra de vos craintes ou de vos espérances... Pour vous rassurer, je vous dirai : Courage ! ou j'aurai peur avec vous... Et si nous succombons... ah ! que je vous aimerai alors... car vous aurez besoin de moi... car mon amour augmentera avec vos peines... et si vous en doutez...



essayez d'être malheureux, mon ami, et vous verrez.

EMMERIC.

Ah! vous êtes ce qu'il y a au monde de meilleur... et de plus parfait.

ALINE.

Non... non... mais je savais bien que je rencontrerais juste... Ainsi, plus de crainte... plus d'inquiétude... vous ne devez plus en avoir... (Avec amour.) Je n'en ai plus... Et voyez donc quel bel avenir s'ouvre devant nous! des amis... de la considération... une belle fortune, et mieux encore, du bonheur!.. car nous nous aimons si bien... et jeunes tous deux, nous pouvons nous aimer si long-temps...

EMMERIC, hors de lui.

Ah! toujours, toute la vie... (S'arrêtant.) Non... non... ce n'est pas là ce que je voulais, ce je devais dire... mais en l'entendant... j'oubliais tout... je ne voyais plus que mon amie... ma femme.

ALINE, se jetant dans ses bras.

Eh bien! n'est-ce pas vrai?

EMMERIC, poussant un cri et la pressant contre son cœur.

Ah!

SCÈNE III.

EMMERIC, ALINE, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU, s'avançant avec colère.

Qu'est-ce que je vois là?..

ALINE.

Que ça ne vous inquiète pas, mon papa! Nous nous étions disputés... nous nous raccommodons, Voilà tout.

CLÉRAMBEAU.

Est-ce ainsi, Monsieur, que vous tenez vos promesses?..

ALINE.

Le grand mal... le jour du contrat!

CLÉRAMBEAU.

Laissez-nous.

ALINE.

Est-il sévère, mon père... plus que moi (Regardant Emmeric.) qui lui pardonne.

CLÉRAMBEAU.

Je te prie de nous laisser...

ALINE, passant près de lui.

Oui, mon père, mais je voulais vous remercier...

CLÉRAMBEAU, avec impatience.

C'est bien! te dis-je, je penserai à tout.

ALINE.

Joliment! vous aviez oublié l'essentiel... la femme de mon parrain, M<sup>me</sup> de St-Geran, que vous n'aviez pas invitée; c'était d'une impolitesse... que j'ai réparée en votre nom... et elle viendra, soyez tranquille. Je m'en vais, je m'en vais... (Courant gaiement à Emmeric.) Adieu, Emmeric... (Se reprenant en regardant son père, et faisant à Emmeric une profonde révérence.) Adieu, Monsieur!

SCÈNE IV.

CLÉRAMBEAU, EMMERIC.

CLÉRAMBEAU.

Vous aviez voulu que ce fût vous et non pas moi!.. et je le préférerais... car, moi, elle eût été capable de ne pas me croire... Vous vous étiez chargé d'apprendre à ma fille que vous ne l'aimiez plus, que vous en aimiez une autre, et, malgré votre parole...

EMMERIC.

Demandez-moi des sermens que l'honneur puisse tenir et qui ne m'obligent pas au mensonge... Je vous répète que je n'aime au monde que ma cousine, que tout est rompu avec M<sup>me</sup> de Saint-Geran... que c'est malgré moi qu'elle est venue ici.

CLÉRAMBEAU.

Et c'est malgré vous qu'après votre mariage elle fera le malheur de ma fille...

EMMERIC.

Jamais! elle s'abusait... Elle a pris pour de l'amour ce départ... ce sacrifice qui faisait mon malheur... Mais, maintenant, qu'elle est à l'abri du danger, je ne la reverrai plus... Rien ne changera ma résolution.

CLÉRAMBEAU.

Qu'en savez-vous?.. vous n'étiez pas là tantôt... lorsque, fondant en larmes, elle s'est jetée à mes pieds... et moi, voyant cette pauvre femme, pâle... si jeune, si malheureuse... et si belle... je me sentais ému et attendri... je n'avais plus la force de lui en vouloir... je crois même que je lui ai pardonné... moi, Monsieur, moi, qui ai soixante ans, et vous en avez vingt-cinq!

EMMERIC.

Ah! Monsieur.

CLÉRAMBEAU.

Non, je n'exposerai point le bonheur et l'avenir de ma fille à des chances aussi périlleuses; je ne vous parle pas du bruit et du scandale... suites ordinaires de pareilles liaisons... du déshonneur d'un galant homme qui ne pardonnerait pas!.. lui. J'admets que le hasard, qui vous a servi jusqu'ici, trompe encore tous les yeux, vous ne tromperiez pas ceux de ma fille... et je verrais ma pauvre enfant, frappée au cœur, sécher et se consumer dans les larmes... mourir peut-être, sans se plaindre et sans vous accuser... Mais je m'accuserais, moi... qui savais tout et qui n'aurais rien prévu... moi, qui pour lui épargner une douleur de quelques jours, l'aurais condamnée à d'éternels tourmens et au malheur de sa vie... Non, non, mon parti est pris... et je vais...

EMMERIC.

Si vous ne craignez pas mon désespoir... vous redouterez au moins le sien!

CLÉRAMBEAU.

Je serai là pour la consoler... je l'emmènerai, je partirai avec elle, je ferai toutes ses volontés... excepté celle-là... et avec le temps et ma fortune... et puis vous n'êtes pas le seul au monde... elle vous oubliera, elle aura d'autres idées.

EMMERIC.

Jamais!

CLÉRAMBEAU.

Je le lui ordonnerai, moi, son père... ou du moins je m'arrangerai pour qu'elle en aime un autre... c'est un moyen de salut... une distraction permise; tandis que si elle était mariée... (Voulant sortir.) Enfin, et puisque vous n'avez pas osé tenir votre parole, et lui dire que le refus venait de vous...

EMMERIC.

Je l'ai voulu, je l'ai tenté... c'est au-dessus de mes forces... et si elle était là, je ne pourrais que tomber à ses pieds et aux vôtres... Une telle cruauté n'est pas dans votre caractère... et je le vois, vous êtes touché de ma douleur.

CLÉRAMBEAU.

C'est possible!... car, malgré moi, je te plains... je t'aime, je t'aimerais toujours, comme mon neveu, mais jamais comme mon gendre... et puisque tu ne peux ni la voir, ni lui parler... eh bien! on écrit, cela n'en aura que plus de force... (Montrant la table à gauche.) Mettez-vous là, Monsieur, et écrivez.

EMMERIC.

Et que lui dire, mon Dieu!

CLÉRAMBEAU.

Je vais vous dicter: «Ma cousine, il faut de la franchise, je ne vous aime plus...»

EMMERIC, vivement.

Mais, je vous répète, Monsieur, que l'amour que j'éprouve pour elle est le plus sincère... le plus vrai... le plus ardent... et excepté cela, j'écrirai tout ce que vous voudrez.

CLÉRAMBEAU, avec impatience.

Alors, prenons un autre prétexte... (Dictant.) «Je vous aime...»

EMMERIC.

A la bonne heure!.. (Avec amour.) «Je vous aime...»

CLÉRAMBEAU, dictant.

«Mais je dois vous avouer que votre caractère...»

EMMERIC, s'arrêtant, et avec chaleur.

Le caractère le plus doux, le plus aimable!

CLÉRAMBEAU.

Je ne dis pas non.

EMMERIC, de même.

L'esprit, la grace, un cœur excellent.

CLÉRAMBEAU, avec fierté.

Je le crois bien!

EMMERIC, vivement.

Vous en convenez vous-même, vous voyez bien que je ne peux rien dire contre son caractère; ce serait absurde, ce serait invraisemblable... Elle ne le croirait pas.

CLÉRAMBEAU, avec colère.

Ah! il faut cependant bien rompre... et que vous donniez ou non des motifs de votre refus, vous refuserez! puisque l'honneur d'un ami et le soin de vos jours peut-être, m'empêchent de parler et de dire la vérité.

EMMERIC, hors de lui.

Eh bien! vous la direz... je le préfère!.. S'il faut mettre fin à mes jours... autant qu'un autre

prenez ce soin; je n'aurai pas, au moins, moi-même, signé mon arrêt... ce sera vous.

CLÉRAMBEAU.

Monsieur!.. Dieu!.. M. de Saint-Geran!

EMMERIC, déchirant le papier qu'il a commencé à écrire.

Tant mieux!.. Dites tout devant lui, vous en êtes le maître.

CLÉRAMBEAU.

Moi!..

SCÈNE V.

EMMERIC, CLÉRAMBEAU, M. DE SAINT-GERAN.

M. DE SAINT-GERAN.

Qu'y a-t-il?.. Qu'est-ce encore?

CLÉRAMBEAU, troublé.

Ce qu'il y a... mon ami, ce qu'il y a?... rien.

M. DE SAINT-GERAN.

C'est-à-dire que le beau-père et le gendre sont toujours en discussion... (A Clérambeau.) Et si vous n'avez pas plus raison que ce matin... De quoi s'agit-il?

CLÉRAMBEAU, troublé.

D'un mot que je lui dictais... et qu'il écrivait... non... qu'il refusait d'écrire...

M. DE SAINT-GERAN, regardant Emmeric.

A cette femme?..

CLÉRAMBEAU, de même.

Oui... à cette femme qui ne renonce pas à lui... au contraire.

M. DE SAINT-GERAN.

Il l'a donc revue?

CLÉRAMBEAU, de même.

Non... non... c'est moi... Elle est venue ici... elle s'oppose à ce mariage... elle me l'a dit...

M. DE SAINT-GERAN.

Il l'aime donc encore?

EMMERIC, avec dépit et impatience.

Moi!.. je la déteste.

M. DE SAINT-GERAN, à Emmeric.

Eh bien! voilà ce qu'il faut lui écrire. (A Clérambeau.) Et il refuse?

CLÉRAMBEAU.

Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-GERAN, sévèrement.

Il a tort... On ne dénoue pas de pareils nœuds, on les brise... Quand les choses en sont arrivées à ce point... il n'y a plus ni égards ni ménagemens à garder... Et puisque cet amour vous est devenu intolérable... il faut, non pas écrire, mais le lui dire à elle... en face...

CLÉRAMBEAU, vivement.

Ça ne suffirait pas.

M. DE SAINT-GERAN, étonné.

Comment?..

CLÉRAMBEAU.

Ça ne suffirait pas... pour moi... à qui elle a déclaré... qu'elle ne consentirait jamais à ce mariage... Et à moins qu'elle n'y consente et ne me le demande elle-même...

EMMERIC, avec colère.

Ce qui est impossible...

M. DE SAINT-GERAN, de même.  
Autant dire que vous retirez votre parole.  
CLÉRAMBEAU, de même.  
C'est ce que je dis... c'est ce que je veux...  
UN DOMESTIQUE, annonçant.  
M<sup>me</sup> de Saint-Geran.

SCÈNE VI.

EMMERIC, M. DE SAINT-GERAN, LOUISE,  
CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU, troublé.

M<sup>me</sup> la Comtesse!..  
(Louise fait à Clérambeau une profonde révérence.)

M. DE SAINT-GERAN.

Ma femme... qui venait pour ce contrat...  
pour ce mariage qui n'a plus lieu...

LOUISE, avec une joie qu'elle réprime.)  
Est-il possible?..

M. DE SAINT-GERAN, avec humeur.

Eh! oui... nouvel incident... (Montrant Em-  
meric.) Monsieur refuse.

LOUISE, avec joie.

Pourquoi donc? ..

M. DE SAINT-GERAN, à demi-voix et à l'épaule de  
Louise.

Pour une femme...

LOUISE, avec joie et tendresse.  
Qu'il aime donc bien?..

M. DE SAINT-GERAN, de même.  
Au contraire... qu'il abhorre... qu'il dé-  
teste...

LOUISE, à part.

O ciel!..

EMMERIC, vivement.

Permettez...

CLÉRAMBEAU, vivement.

Il n'a pas dit cela...

M. DE SAINT-GERAN, de même.

Il nous l'a dit... tout à l'heure... ici même...  
il en est convenu... un amour qui lui pèse... qui  
lui est insupportable.

LOUISE, avec émotion.

E comment de pareils sentiments peuvent-ils  
être ignorés de cette personne?

M. DE SAINT-GERAN, de même et à demi-voix.

Eh! que sais-je? de vains égards, une délica-  
tesse absurde, l'empêchent d'avouer la vérité...  
(A voix haute et avec force.) Et je soutiens, moi,  
qu'il faut enfin qu'elle la connaisse, quand je de-  
vrais la lui dire moi-même.

LOUISE, vivement.

Vous avez raison!

M. DE SAINT-GERAN.

N'est-ce pas?

EMMERIC, vivement.

An nom du ciel!

M. DE SAINT-GERAN, montrant Emmeric.

Mais il ne veut pas... il n'ose... Voyez plutôt...  
la seule pensée le rend interdit et tremblant...

LOUISE, jetant un regard de mépris sur Emmeric,  
qui baisse les yeux.

Vous dites vrai!..

M. DE SAINT-GERAN, à Clérambeau.

Et maintenant, mon ami, je ne connais plus  
qu'un moyen... Je vais chercher Aline, ma fil-  
leule! sa vue lui donnera peut-être le courage  
qui lui manque... ou bien je penserai comme  
vous, qu'il ne la mérite pas, s'il hésite encore un  
instant entre la femme qu'il aime et celle qu'il  
n'aime plus!

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

LOUISE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

LOUISE, tombant dans le fauteuil à gauche qui est  
près de la table.

Ah!..

EMMERIC suit quelque temps des yeux M. de Saint-  
Geran qui entre dans l'appartement à droite, puis  
il s'approche de Louise.

Par pitié!.. daignez m'entendre!

LOUISE, lui faisant signe de la main de s'éloigner.  
Laissez-moi!

CLÉRAMBEAU, passant près d'elle.

Oui, Madame... croyez bien... je vous l'at-  
teste...

LOUISE, lui faisant signe de la main de se taire.  
Cela suffit!

(Ses yeux tombent sur la table, où elle aperçoit une  
plume et du papier; elle écrit précipitamment  
et avec agitation.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, à la table à gauche, écrivant, CLÉRAM-  
BEAU, EMMERIC, HECTOR, entrant par la  
porte du fond.

HECTOR, courant à Emmeric.

Ah! mon ami, je viens d'amener Victoria et  
son père... et, grâce à toi... elle consent... elle  
m'épouse... demain le contrat.

EMMERIC, lui montrant Louise qui écrit.

Silence!..

HECTOR, stupéfait en l'apercevant.

Ah! je tremble pour nous!.. Elle ici!..

CLÉRAMBEAU, à Emmeric, en lui montrant Hec-  
tor.

Il sait donc...

HECTOR, à demi-voix.

Eh! oui... bien malgré moi...

EMMERIC, regardant à droite.

On vient!..

CLÉRAMBEAU, à Louise.

Madame, au nom du ciel!.. prenez garde...  
on vient...

LOUISE, écrivant toujours.

Laissez-moi, vous dis-je!

EMMERIC, qui regarde vers la droite.

C'est M. de Saint-Geran.

HECTOR, à Clérambeau.

C'est son mari!..



CLÉRAMBEAU, à Louise.

Votre mari!..

LOUISE, froidement.

N'importe!..

SCÈNE IX.

LOUISE, à la table, écrivant, CLÉRAMBEAU et HECTOR, devant elle et cherchant à la cacher, EMMERIC, allant au-devant de M. DE SAINT-GERAN, qui sort par la porte à droite, tenant ALINE par la main.

M. DE SAINT-GERAN.

Venez, Aline, venez... vous saurez pour-quoi?

ALINE, gaiement.

Vous n'avez pas besoin de votre air mysté-rieux... c'est pour le contrat... car le notaire vient d'arriver... et je vais faire tout dis-poser.

(Elle remonte le théâtre, donne ordre aux domes-tiques de placer au fond, au milieu de l'ap-partement, une table, des fauteuils, puis elle sort par la porte du fond, et rentre quelques instans après avec le notaire.)

SCÈNE X.

LOUISE, CLÉRAMBEAU, HECTOR, EMME-RIC, M. DE SAINT-GERAN.

LOUISE, au moment de la sortie d'Aline se lève de la table, s'approche de Clérambeau, et lui glisse dans la main la lettre qu'elle vient d'écrire.

Lisez, Monsieur.

CLÉRAMBEAU.

Ah! grand Dieu!

(Louise s'éloigne de lui.)

HECTOR, s'en rapprochant vivement.

Comment?

M. DE SAINT-GERAN, qui est à l'extrême droite, se retournant en ce moment vers Clérambeau et Hector.

Qu'y a-t-il?

CLÉRAMBEAU, troublé.

Une lettre!..

M. DE SAINT-GERAN.

Qui arrive donc à l'instant?

CLÉRAMBEAU, troublé, et montrant Hector qui est près de lui.

Oui... oui... c'est Ballardard qui vient de l'apporter.

HECTOR, à part.

Encore moi!..

M. DE SAINT-GERAN, s'avançant.

Une lettre d'elle... Voyons?

HECTOR, qui est entre eux deux et étendant la main.

J'ai ordre de ne la laisser voir qu'à Mon-sieur...

CLÉRAMBEAU.

C'est vrai!..

M. DE SAINT-GERAN.

Alors... lisez-nous donc?

LOUISE, avec dignité.

Oui, Monsieur, lisez... lisez tout haut.

CLÉRAMBEAU, lisant à ec émotion.

« Je vous supplie, Monsieur, de donner vo-tre fille en mariage à M. Emmeric d'Albret, » car entre lui et moi tout est fini à jamais, je » vous le jure, et si vous pouviez en douter, cette » lettre d'où dépendent mon bonheur et ma vie, » vous est un sûr garant de ma parole. » Et c'est signé...

HECTOR et EMMERIC.

Est-il possible?..

CLÉRAMBEAU.

Signé en toutes lettres.

M. DE SAINT-GERAN, passant près de Clérambeau, et d'un air d'approbation.

Eh bien!.. cette femme-là... malgré tous ses torts...

CLÉRAMBEAU, s'empressant de l'interrompre.

N'est-ce pas? (Avec chaleur, et frappant sur la lettre qu'il vient de reposer.) C'est bien!.. c'est très bien!..

SCÈNE XI.

ALINE, LOUISE, CLÉRAMBEAU, M. DE SAINT-GERAN, HECTOR, EMMERIC.

ALINE, qui est entrée par la porte du fond, et qui a entendu les derniers mots.

Qu'est-ce donc?.. mon père... qu'est-ce donc?

CLÉRAMBEAU, vivement.

Cela ne te regarde pas?.. Où est le no-taire?

ALINE.

Le voici.

(Tout le monde se retourne et remonte la scène; le Notaire est assis devant la table où sont plusieurs bougies; deux sont allumées, deux autres ne le sont pas encore; à droite et à gauche de la table, plusieurs fauteuils rangés en demi-cercle.)

CLÉRAMBEAU.

A merveille!..

M. DE SAINT-GERAN.

Signons! signons!..

ALINE.

Quel bonheur!..

(Aline et Emmeric remontent le théâtre et vont se pla-cer debout à droite et à gauche du Notaire, qui leur présente la plume; ils signent tous les deux.)

CLÉRAMBEAU, qui est à gauche du spectateur, tra-verse le théâtre en tortillant dans ses doigts la lettre qu'il tenait.)

Et quant à cette lettre...

(Il s'avance vers l'angle de la table à droite, faisant face au spectateur, et approche la lettre d'une des bougies allumées.)

LOUISE.

Que faites-vous?

CLÉRAMBEAU, avec intention et regardant Louise.  
Moi!.. j'y vois assez!.. (Allumant avec le papier

enflammé les deux autres bougies qui sont sur la table.) mais M. le Notaire...

(Le Notaire s'incline en signe de remerciement.)

M. DE SAINT-GERAN, à sa femme, montrant Clérambeau.

Il a raison, on peut avoir confiance.

(Les acteurs sont groupés dans l'ordre suivant : Louise, M. de Saint-Geran, sur le devant du théâtre à gauche; Aline, debout derrière la table, près du Notaire; le Notaire, assis; Emmeric, debout près de lui, derrière la table; Clérambeau à droite, devant la table; Hector, à l'extrême droite du spectateur, sur le devant du théâtre.)

CLÉRAMBEAU, signant debout, à droite devant la table.

Aujourd'hui le contrat, et dans quelques jours la noce, car demain nous partons pour Bordeaux tous ensemble!

M. DE SAINT-GERAN, signant debout, à gauche devant la table.

Vous êtes bien heureux!.. Et moi aussi, je pars demain... (Passant à l'extrême gauche, près de sa femme.) Et je pars seul.

(M. de Saint-Geran, Louise, sur le devant du théâtre; Clérambeau qui a passé derrière la table et s'est assis près du Notaire, le Notaire, Aline, Emmeric, Hector.)

LOUISF.

Peut-être, Monsieur...

M. DE SAINT-GERAN, vivement.

Que voulez-vous dire?..

LOUISE, sur le devant du théâtre avec son mari.

Que depuis ce matin on m'a assuré... on m'a même prouvé que m'a présence était indispensable à la Martinique!..

M. DE SAINT-GERAN.

Et qui donc?

LOUISE.

Votre avoué!.. M. Ballandard.

HECTOR, à part.

Toujours moi!.. je suis l'homme d'affaires de tout le monde!..

M. DE SAINT-GERAN, avec joie.

C'est admirable, Madame! Vous qui redoutiez tant la mer!..

LOUISE, avec émotion et essayant de sourire.

C'est vrai!.. mais il est des faiblesses dont la honte vous guérit... car dès qu'on en rougit... il est facile de les vaincre!.. (Se rapprochant de la table.) N'est-ce pas à moi de signer... M. le Notaire?

ALINE, lui présentant la plume.

Là... Madame... à côté de moi...

HECTOR, regardant Louise, qui signe.

Enfin! et non sans peine!

ALINE, à Hector.

A vous, Monsieur, Ballandard.

HECTOR, prenant la plume.

O Victoria! (S'approchant de la table.) Bientôt nous serons ainsi!

(M. de Saint-Geran, assis à gauche; Louise, assise près de lui, puis Clérambeau, le Notaire, également assis; Aline, derrière la table, debout près du Notaire; Hector, debout et signant; Emmeric, debout près de lui à l'extrême droite.)

ALINE, à l'oreille d'Hector pendant qu'il signe.

Où, vous êtes plus heureux que sage.

HECTOR, bas, à Emmeric.

Entends-tu?

ALINE, de même.

Mais que ça vous serve de leçon!.. et ne vous y exposez plus!

HECTOR.

Où, Mademoiselle... (Serrant la main d'Emmeric.) On vous le promet!

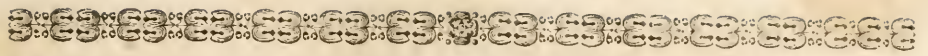
(Tous sont assis et groupés autour de la table. — La toile tombe.)

FIN.

NOTA. — L'acteur le premier inscrit se place au théâtre le premier à la gauche du spectateur, et ainsi des autres. Quand il y a, dans le courant d'une scène, quelques changements de position, ils sont indiqués par des notes au bas des pages.







# LE VERRE D'EAU,

OU

## LES EFFETS ET LES CAUSES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. EUGÈNE SCRIBE,

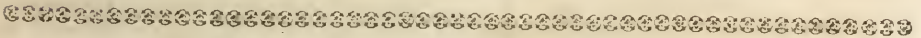
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

Représentée pour la première fois au Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 17 novembre 1840.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LA REINE ANNE .. M<sup>lle</sup> PLESSY.  
 LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH, sa favorite..... M<sup>lle</sup> MANTE.  
 HENRI DE SAINT-JEAN, VICOMTE DE BOLINGBROKE... M. MENJAUD.  
 MASHAM, Enseigne au régiment des Gardes..... M. MAILLARD.  
 ABIGAIL, cousine de la duchesse de Marlborough ..... M<sup>lle</sup> DOZE.  
 LE MARQUIS DE TORCY, envoyé de Louis XIV..... M. FONTA.  
 THOMPSON, huissier de la chambre de la reine..... M. MATHIEU  
 UN MEMBRE DU PARLEMENT..... M. ROBERT.

La scène se passe à Londres, au Palais Saint-James. — Les quatre premiers actes dans un salon de réception. — Le dernier dans la chambre de la reine.



### ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon du palais Saint-James. — Porte au fond. — Deux portes latérales. — A gauche du spectateur, une table et ce qu'il faut pour écrire; à droite, un guéridon.

#### SCÈNE I.

LE MARQUIS DE TORCY, BOLINGBROKE, entrant par la gauche du spectateur; MASHAM, dormant sur un fauteuil, près de la porte à droite. \*

BOLINGBROKE.

Oui, monsieur le marquis, cette lettre parviendra à la reine, j'en trouverai les moyens, je vous le jure, et elle sera reçue avec les égards dus à l'envoyé d'un grand roi.

M. DE TORCY.

J'y compte, monsieur de Saint-Jean. Je confie mon honneur et celui de la France à votre loyauté, à votre amitié.

BOLINGBROKE.

Vous avez raison... Ils vous diront tous que Henri de Saint-Jean est un libertin et un dissi-

\* L'acteur le premier inscrit doit être en scène le premier à la gauche du spectateur.

2

pateur; esprit brouillon et espricieux, écrivain passionné, orateur turbulent... je le veux bien... mais aucun d'eux ne vous dira que Henri de Saint-Jean ait jamais vendu sa plume, ou trahi un ami.

M. DE TORCY.

Je le sais, et je mets en vous mon seul espoir!

(Il sort.)



#### SCÈNE II.

BOLINGBROKE.

O chances de la guerre et destinée des rois conquérans! l'ambassadeur de Louis XIV ne pouvoir obtenir dans le palais Saint-James une audience de la reine Anne!... et, pour lui faire parvenir une note diplomatique, employer autant

3

d'adresse et de mystère que s'il s'agissait d'une galante missive... Pauvre marquis de Torey... si sa négociation ne réussit pas... il en mourra!... tant il aime son vieux souverain... qui se flatte encore d'une paix honorable et glorieuse... La vieillesse est l'âge des mécomptes ..

MASHAM, dormant.

Ah! qu'elle est belle!

BOLINGBROKE.

Et la jeunesse... l'âge des illusions... Voilà un jeune officier à qui le bien vient en dormant!

MASHAM, de même.

Oui, je t'aime... je t'aimerai toujours!

BOLINGBROKE.

Il rêve, le pauvre jeune homme! Eh! mais c'est le petit Masham, et je me trouve ici en pays de connaissance...

MASHAM, dormant toujours.

Quel bonheur!.. quelle brillante fortune!... c'est trop pour moi!

BOLINGBROKE, lui frappant sur l'épaule.

En ce cas, mon cher, partageons!

MASHAM, se levant et se frottant les yeux.

Hein!.. qu'est-ce que c'est... monsieur de Saint-Jean qui m'éveille!

BOLINGBROKE, riant.

Et qui vous ruine!..

MASHAM.

Veus, à qui je dois tout!... Pauvre écuyer, pauvre gentilhomme de province, perdu dans la ville de Londres, je voulais, il y a deux ans, me jeter dans la Taraise, faite de vingt-cinq guinées, et vous m'en avez donné deux cents que je vous dois toujours!..

BOLINGBROKE.

Pardieu, mon cher, je voudrais bien être à votre place, et je changerais volontiers avec vous...

MASHAM.

Pourquoi cela?

BOLINGBROKE.

Parce que j'en dois cent fois davantage.

MASHAM.

O ciel! vous êtes malheureux!

BOLINGBROKE.

Non pas!.. je suis ruiné, voilà tout!.. mais jamais je n'ai été plus dispos, plus joyeux et plus libre... Pendant cinq années les plus longues de ma vie, riche et ennuyé de plaisirs, j'ai mangé mon patrimoine... Il fallait bien s'occuper... A vingt-six ans... tout était fini!..

MASHAM.

Est-il possible?

BOLINGBROKE.

Je n'ai pas pu aller plus vite!.. Pour rétablir mes affaires, on m'avait marié à une femme charmante... impossible de vivre avec elle... un million de dot... autant de défauts et de caprices... J'ai rendu la dot... j'y gagne encore!.. Ma femme brillait à la cour, elle était du parti des Marlbo-

rough, elle était wigh... vous comprenez que j'étais tory; je me suis jeté dans l'opposition: je lui dois cela!.. je lui dois mon bonheur! car, depuis ce jour, mon instinct et ma vocation se sont révélés! c'était là l'aliment qu'il fallait à mon ame ardente et inactive! Dans nos tourmentes politiques, dans nos orages de tribune, je respire, je suis à l'aise, et comme le matelot anglais sur la mer, je suis chez moi, dans mon élément, dans mon empire... Le bonheur, c'est le mouvement!... le malheur c'est le repos!.. Vingt fois, dans ma jeunesse inoccupée, et surtout dans mon ménage, j'avais eu comme vous l'idée de me tuer.

MASHAM.

Est-il possible?

BOLINGBROKE.

Oui... les jours où il fallait conduire ma femme au bal!.. Mais maintenant je tiens à rester! je serais désolé de partir!.. je n'en ai pas le temps... je n'ai pas un moment à moi... membre de la chambre des communes et grand seigneur journaliste... je parle le matin, et j'écris le soir... En vain le ministère wigh nous accable de ses triomphes, en vain il domine en ce moment l'Angleterre et l'Europe... seul avec quelques amis, je soutiens la lutte, et les vaincus ont souvent troublé le sommeil des vainqueurs... Lord Malborough, à la tête de son armée, tremble devant un discours de Henri de Saint-Jean, ou un article de notre journal l'*Examineur*. Il a pour lui le prince Eugène, la Hollande et cinq cent mille hommes... J'ai pour moi, Swif, Prior et Atterbury... A lui l'épée, à nous la presse! nous verrons un jour à qui la victoire... L'illustre et avare maréchal veut la guerre qui épuise le trésor et qui remplit le sien... moi, je veux la paix et l'industrie, qui, mieux que les conquêtes, doivent assurer la prospérité de l'Angleterre. Voilà ce qu'il s'agit de faire comprendre à la reine, au parlement et au pays.

MASHAM.

Ce n'est pas facile.

BOLINGBROKE.

Non... car la force brutale et matérielle, les succès emportés à coups de canon étourdissent tellement le vulgaire, qu'il ne lui vient jamais à l'idée qu'un général vainqueur puisse être un sot, un tyran ou un fripon... et lord Marlborough en est un! je le prouverai... je le montrerai glissant furtivement sa main victorieuse dans les coffres de l'état.

MASHAM.

Ah! vous ne direz pas cela...

BOLINGBROKE.

Je l'ai écrit... je l'ai signé... l'article est là... il paraîtra aujourd'hui... je le répéterai demain, après-demain... tous les jours... et il y a une voix qui finit toujours par se faire entendre, une voix qui parle encore plus haut que les clairons et les tambours... celle de la vérité!.. Mais pardon...

je me croyais au parlement, et je vous fais subir un cours de politique, à vous, mon jeune ami, qui avez bien d'autres rêves en tête... des rêves de fortune et d'amour.

MASHAM.

Qui vous l'a dit ?

BOLINGBROKE.

Vous-même !... Je vous crois très discret quand vous êtes éveillé ; mais je vous prévient qu'en dormant vous ne l'êtes pas.

MASHAM.

Est-il possible ?

BOLINGBROKE.

Je vous ai entendu vous féliciter en rêve de votre bonheur, de votre fortune, et vous pouvez me nommer sans crainte la grande dame à qui vous la devez.

MASHAM.

Moi ?

BOLINGBROKE.

A moins que ce ne soit la miéne !... auquel cas je ne vous demande rien !... je comprendrai...

MASHAM.

Vous êtes dans l'erreur ! je ne connais pas de grande dame ! Il est quelqu'un, j'en conviens, qui, sans se faire connaître, m'a servi de protecteur... un ami de mon père... vous peut-être ?...

BOLINGBROKE.

Non vraiment...

MASHAM.

Vous êtes le seul cependant que je puisse soupçonner. Orphelin et sans fortune, mais fils d'un brave gentilhomme tué sur le champ de bataille, j'avais eu l'idée de demander une place dans la maison de la reine : la difficulté était d'arriver à sa majesté, de lui présenter ma pétition ; et un jour d'ouverture du parlement, je me lançai intrépidement dans la foule qui entourait sa voiture ; j'y touchais presque lorsqu'un grand monsieur, heurté par moi, se retourne et, croyant avoir affaire à un écolier, me donne sur le nez une chiquenaude.

BOLINGBROKE.

Pas possible !

MASHAM.

Oui, monsieur... je vois encore son air insolent et ricanneur... je le vois, je le reconnaîtrais entre mille, et si jamais je le rencontre... Mais dans ce moment la foule, en nous séparant, m'avait jeté contre la voiture de la reine à qui je remis ma pétition... elle resta quinze jours sans réponse. Enfin je reçois une lettre d'audience de sa majesté !... Vous jugez si je me hâtai de me rendre au palais, paré de mon mieux, et à pied pour de bonnes raisons... J'étais près d'arriver, lorsqu'à deux pas de Saint-James, et vis-à-vis d'un balcon où se tenaient de belles dames de la cour, un équipage qui allait plus vite que moi m'éclabousse de la tête aux pieds, moi et mon pourpoint de satin, le

seul dont je fusse propriétaire... et pour comble de fatalité, j'aperçois à la portière de la voiture... ce même individu, l'homme à la chiquenaude... qui riait encore... Ah ! dans ma rage, je m'élançai vers lui ; mais l'équipage avait disparu, et furieux, désespéré, je rentrai à mon modeste hôtel, ayant manqué mon audience.

BOLINGBROKE.

Et votre fortune !

MASHAM.

Au contraire ! je reçus le lendemain, d'une personne inconnue, un riche habit de cour, et, quelques jours après, la place que je demandais dans la maison de la reine. J'y étais à peine depuis trois mois, que j'avais reçu ce que je désirais le plus au monde, un brevet d'enseigne dans le régiment des gardes.

BOLINGBROKE.

En vérité ! Et vous n'avez aucun soupçon sur ce protecteur mystérieux.

MASHAM.

Aucun !... il m'assure de sa constante faveur, si je continue à m'en rendre digne... Je ne demande pas mieux... ce qui me paraît seulement gênant et ennuyeux... c'est qu'il me défend de me marier...

BOLINGBROKE.

Ah ! bah !

MASHAM.

Craignant sans doute que cela ne nuise à mon avancement.

BOLINGBROKE, riant.

C'est là la seule idée que cette défense ait fait naître en vous ?

MASHAM.

Oui, sans doute.

BOLINGBROKE, de même.

Eh bien ! mon cher ami, pour un ancien page de la reine et pour un nouvel officier dans les gardes, vous êtes d'une innocence biblique...

MASHAM.

Comment cela ?

BOLINGBROKE, de même.

C'est que ce protecteur inconnu, est une protectrice...

MASHAM.

Quelle idée !

BOLINGBROKE.

Quelque grande dame, qui vous porte intérêt...

MASHAM.

Non, monsieur... non, cela n'est pas possible !

BOLINGBROKE.

Qu'y aurait-il d'étonnant ?... La reine Anne, notre charmante souveraine, est une personne fort respectable, et fort sage, qui s'ennuie royalement... je veux dire autant que possible !... mais à sa cour, on s'amuse beaucoup !... toutes nos ladies ont de petits protégés, de jeunes officiers



fort aimables, qui, sans quitter le palais de Saint-James, arrivent à des grades supérieurs.

MASHAM.

Monsieur !

BOLINGBROKE.

Fortune d'autant plus flatteuse qu'elle n'est due qu'au mérite personnel.

MASHAM.

Ah ! c'est une indignité... et si je savais...

BOLINGBROKE, allant s'asseoir près de la table à gauche.

Après cela... je peux me tromper, et si réellement c'est quelque grand seigneur ami de votre père... laissez venir les évènements... laissez-vous faire ! Ah ! si on vous ordonnait de vous marier... je ne dis pas... mais on vous le défend... il est clair que ce n'est pas un ennemi... au contraire... et lui obéir n'est pas si difficile...

MASHAM, debout près du fauteuil où est assis Bolingbroke.

Mais si vraiment... quand on aime quelqu'un... quand on est aimé...

BOLINGBROKE.

J'y suis !... l'objet de vos rêves ! la personne à qui vous pensiez tout à l'heure en dormant ?

MASHAM.

Oui, monsieur... la plus aimable, la plus jolie fille de Londres, qui n'a rien... ni moi non plus... et c'est pour elle que je désire les honneurs et la richesse... j'attends, pour l'épouser, que j'aie fait fortune.

BOLINGBROKE.

Vous n'êtes pas encore très avancé... et elle de son côté ?

MASHAM.

Bien moins encore !... orpheline comme moi, demoiselle de boutique dans la Cité, chez un riche joaillier... maître Tomwood...

BOLINGBROKE.

Ah ! mon Dieu !

MASHAM.

Qui vient de faire banqueroute... Elle se trouve sans place et sans ressource.

BOLINGBROKE, se levant.

C'est la petite Abigail...

MASHAM.

Vous la connaissez ?

BOLINGBROKE.

Parbleu, du vivant de ma femme... je veux dire quand elle vivait près de moi... j'étais un abonné assidu des magasins de Tomwood... ma femme aimait beaucoup les diamans, et moi, la bijoutière... Vous aviez raison, Masham, une fille charmante, naïve, gracieuse, spirituelle...

MASHAM.

Eh ! mais, à la manière dont vous en parlez... est-ce que vous en auriez été amoureux ?...

BOLINGBROKE.

Pendant huit jours ! et peut-être plus ! si je n'avais pas vu que je perdais mon temps... et je n'en ai pas à perdre... maintenant surtout... mais j'ai

gardé à cette jeune fille... une amitié véritable, et voici la première fois que j'éprouve un regret... non d'avoir perdu ma fortune, mais de l'avoir si mal employée... je serais venu à votre aide... je vous aurais mariés... mais pour le présent des dettes, des créanciers qui sortent de dessous terre... et pour l'avenir pas même les biens de ma famille reviennent tous à Richard Bolingbroke, mon cousin, qui n'a pas envie de me les laisser... car, par malheur, il est jeune, et comme tous les sots il se porte à merveille... mais nous pourrions peut-être à la cour... chercher pour Abigail...

MASHAM.

C'est ce que je disais... une place de demoiselle de compagnie, près de quelque grande dame qui ne soit ni impérienne, ni hautaine...

BOLINGBROKE, secouant la tête.

Ce n'est pas aisé à trouver.

MASHAM.

J'avais pensé à la vieille duchesse de Northumberland, qui, dit-on, cherche une lectrice.

BOLINGBROKE.

Cela vaut mieux... elle n'est qu'emrayeuse à périr.

MASHAM.

Et j'avais concédé à Abigail de se présenter chez elle, ce matin ; mais l'idée seule de venir au palais de la reine la rendait toute tremblante.

BOLINGBROKE.

N'importe... l'espoir de vous y trouver, elle y viendra... et tenez... tenez... monsieur l'officier des gardes, que vous disais-je ?... la voici.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

### SCÈNE III.

BOLINGBROKE, ABIGAIL, MASHAM.

ABIGAIL.

M. de Saint-Jean ! (Elle se retourne vers Masham à qui elle tend la main.)

BOLINGBROKE.

Lui-même, ma chère enfant ; et il faut que vous soyez née sous une heureuse étoile !... la première fois que vous venez à la cour, y trouver deux amis !... rencontre bien rare en ce pays !...

ABIGAIL, gaîment.

Oui, vous avez raison, j'ai du bonheur !... sur-tout aujourd'hui !...

MASHAM.

Vous voilà donc décidée à vous présenter chez la duchesse de Northumberland ?

ABIGAIL.

Vous ne savez pas ! j'ai appris que la place était donnée...

MASHAM.

Et vous êtes si joyeuse ?

ABIGAIL.

C'est que j'en ai une autre !... plus agréable, je crois... et que je dois...

MASHAM.

A qui donc ?

ABIGAIL.

Au hasard.

BOLINGBROKE.

Cela vaut mieux !... c'est le plus commode et le moins exigeant des protecteurs.

ABIGAIL.

Imaginez-vous que parmi les belles dames qui fréquentaient les magasins de M. Tomwood, il y en avait une fort aimable, fort gracieuse, qui s'adressait toujours à moi, pour acheter... or, en achetant des diamans... on cause.

BOLINGBROKE.

Et miss Abigaïl cause très bien...

ABIGAIL.

Il me semblait que cette dame n'était pas très heureuse dans son ménage... qu'elle était esclave dans son intérieur, car elle me répétait souvent avec un soupir... Ah ! ma petite Abigaïl, que vous êtes heureuse ici, vous faites ce que vous voulez... Si on peut dire cela... moi qui, enchaînée à ce comptoir, ne pouvais le quitter... et ne voyais M. Masham que le dimanche après la messe, quand il n'était pas de service à la cour... Enfin, un jour... il y a près d'un mois, la belle dame eut la fantaisie d'une toute petite bonbonnière en or, d'un travail exquis... presque rien... trente guinées !... Mais elle avait oublié sa bourse... et je dis : On enverra ce bijou à l'hôtel de milady... Mais milady, que cela semblait embarrasser, hésitait à nommer son hôtel, sans doute à cause de son mari... à qui elle ne voulait pas dire... il y a des grandes dames qui ne disent pas à leur mari... et je m'écriai : Gardez, gardez, milady, je prends tout sur moi. — Vous daigniez donc être ma caution ? répondit-elle, avec un sourire charmant... C'est bien, je reviendrai !... — Mais pas du tout, c'est qu'elle ne revint pas...

BOLINGBROKE, riant.

La grande dame était une friponne.

ABIGAIL.

J'en eus bien peur... car un mois s'était écoulé... M. Tomwood était bien mal dans ses affaires, et les trente guinées dont j'avais répondu, je les devais à lui... ou à ses créanciers... C'était là ce qui me désolait, et dont pour rien au monde je n'aurais osé parler à personne... mais j'étais décidée à vendre tout ce que je possédais... mes plus belles robes, même celle-ci qui me va bien, à ce qu'on dit.

BOLINGBROKE.

Très bien.

MASHAM.

Et qui vous rend encore plus jolie, si c'est possible.

ABIGAIL.

Voilà pourquoi j'avais tant de peine à me dé-

cider... Enfin j'étais résolue... lorsque hier au soir, une voiture s'arrêta à la porte, une dame en descend, c'était milady... « Bien des affaires trop longues à m'expliquer l'avaient retenue... et puis elle ne pouvait sortir de chez elle à sa volonté... et elle tenait cependant à venir elle-même s'acquitter... » Tout en parlant elle avait remarqué que j'avais encore des larmes dans les yeux, quoique je me fusse hâtée de les essuyer à son arrivée. Il fallut bien alors lui raconter et ma détresse, et ma position, et l'embarras où je me trouvais... elle avait tant de bonté... et moi tant de chagrin !... Enfin, je lui parlai de tout, excepté de M. Masham... et quand elle sut que je voulais, ce matin, me présenter chez la duchesse de Northumberland... c'est elle qui me dit : N'y allez pas, vous seriez trop malheureuse... d'ailleurs la place est donnée... Mais moi, mon enfant, je tiens dans le monde et à la cour une maison assez considérable... où, par malheur, je ne suis pas toujours la maîtresse... n'importe, je vous y offre une place... vous lez-vous l'accepter ?... » Et je me jetai dans ses bras en lui disant : Disposez de moi et de ma vie... je ne vous quitterai plus, je partagerai vos peines et vos chagrins... — C'est bien, me dit-elle avec émotion ; présentez-vous demain au palais, et demandez la dame dont je vous donne le nom. — Elle écrivit alors sur le comptoir deux mots que j'ai pris, que j'ai là... et me voici...

MASHAM.

C'est très singulier...

BOLINGBROKE.

Et ce papier, peut-on le voir ?

ABIGAIL, le lui donnant.

Certainement !...

BOLINGBROKE, souriant.

Ah ! ah ! rien qu'à sa bonté, je l'aurais devinée. (A Abigaïl.) Ce mot a été écrit devant vous, par votre nouvelle protectrice ?...

ABIGAIL.

Oui vraiment... Est-ce que, par hasard, vous connaissez cette écriture ?

BOLINGBROKE, froidement.

Oui, mon enfant... c'est celle de la reine.

ABIGAIL, avec joie.

La reine !... est-il possible ?

MASHAM, de même.

La reine vous donne une place auprès d'elle. et sa protection !... et son amitié !... voilà votre fortune assurée à jamais !

BOLINGBROKE, passant entre eux deux.

Attendez, mes amis, attendez... ne vous réjouissez pas trop d'avance !

ABIGAIL.

C'est la reine qui l'a dit, et une reine est maîtresse chez elle !

BOLINGBROKE.

Pas celle-là... Douce et bonne par caractère,



mais faible et indécise, n'osant prendre un parti sans prendre l'avis de ceux qui l'entourent, elle devait nécessairement se laisser subjugué par ses conseillers et ses favoris, et il s'est trouvé près d'elle une femme à l'esprit ferme, résolu et audacieux, au coup d'œil juste et prompt, qui vise toujours droit et haut !... c'est lady Churchill, duchesse de Marlborough, plus grand général que son mari lui-même, plus adroite qu'il n'est vaillant, plus ambitieuse qu'il n'est avare, plus reine enfin que sa souveraine, qu'elle conduit et dirige par la main... la main qui tient le sceptre.

ABIGAIL.

La reine aime donc beaucoup cette duchesse ?

BOLINGBROKE.

Elle la déteste !... en l'appelant sa meilleure amie !... et sa meilleure amie le lui rend bien !

ABIGAIL.

Et pourquoi ne pas rompre avec elle... pourquoi ne pas se soustraire à une domination insupportable ?

BOLINGBROKE.

Cela, mon enfant, est plus difficile à vous expliquer... Dans notre pays... en Angleterre, Masham vous le dira, ce n'est pas la reine, c'est la majorité qui règne ; et le parti wigh, dont Marlborough est le chef, a non seulement pour lui l'armée, mais le parlement !... La majorité leur est acquise ! et la reine Anne, dont on vante le règne glorieux, est forcée de subir des ministres qui lui déplaisent, une favorite qui la tyrannise et des amis qui ne l'aiment pas. Bien plus... ses intérêts de cœur, ses desirs les plus chers l'obligent presque à faire la cour à l'altière duchesse, car son frère, le dernier des Stuarts, que la nation a banni, ne peut être rappelé en Angleterre que par un bill du parlement, et ce bill, c'est encore la majorité, c'est le parti Marlborough qui peut seul l'appuyer et le faire réussir... La duchesse l'a promis... aussi tout cède à son influence. Surintendante de la reine, elle ordonne, règle, décide, nomme à tous les emplois, et un choix fait sans son aveu excitera sa défiance, sa jalousie, son refus peut-être. Voilà pourquoi, mes amis, la reine me paraît aujourd'hui bien hardie, et la nomination d'Abigail bien douteuse encore !

ABIGAIL.

Ah ! s'il en est ainsi... si cela dépend seulement de la duchesse, rassurez-vous... j'ai quelque espoir !

MASHAM.

Et lequel ?

ABIGAIL.

Je suis un peu sa parente.

BOLINGBROKE.

Vous, Abigail ?

ABIGAIL.

Eh ! oui vraiment... par mésalliance ! un cousin à elle, un Churchill s'était brouillé avec sa noble famille en épousant ma mère !

MASHAM.

Est-il possible ?... parente de la duchesse

ABIGAIL.

Parente bien éloignée... et jamais je ne m'étais présentée devant elle, parce qu'elle avait refusé antrefois de recevoir et de reconnaître ma mère... mais moi... pauvre fille... qui ne lui demanderait rien, que de ne pas me nuire... que de ne pas s'opposer aux bontés de la reine ..

BOLINGBROKE.

Ce n'est pas une raison... vous ne la connaissez pas... Mais cette fois du moins je puis vous servir, et je le ferai... dussé-je m'attirer sa haine !

ABIGAIL.

Ah ! que de bontés !

MASHAM.

Comment les reconnaître jamais ?

BOLINGBROKE.

Par votre amitié.

ABIGAIL.

C'est bien peu !

BOLINGBROKE.

C'est beaucoup !... pour moi homme d'état... qui n'y crois guère... (Vivement.) Je crois à la vôtre et j'y compte !... (Leur prenant la main.) Entre nous désormais... alliance offensive et défensive !

ABIGAIL, souriant.

Alliance redoutable !

BOLINGBROKE.

Plus que vous ne croyez peut-être, et grace au ciel, la journée sera bonne ! deux succès à emporter !... la place d'Abigail... et une autre affaire qui me tient au cœur... une lettre que je voudrais à tout prix faire arriver ce matin entre les mains de la reine... j'en attends et j'en cherche les moyens... Ah ! si Abigail était nommée ! si elle était reçue parmi les femmes de Sa Majesté, tous mes messages parviendraient en dépit de la duchesse.

MASHAM, vivement.

N'est-ce que cela ?... je puis vous rendre ce service.

BOLINGBROKE.

Est-il possible !

MASHAM.

Tous les matins à dix heures, et les voici bientôt, je porte à sa majesté, pendant son déjeuner, (Prenez le journal sur la table à droite,) la *Gazette du monde élégant et des gens à la mode*, qu'elle parcourt en prenant son thé ; elle regarde les gravures, et parfois me dit de lui lire les articles de bals et de raouts.

BOLINGBROKE.

A merveille !... quel bonheur que la royauté lise le journal des modes... c'est le seul qu'on lui permette... (Glissant une lettre sous la couverture du journal.) La lettre du marquis au milieu des vertugadins et des falbalas. Et pendant que nous y sommes... (Tirant un journal de sa poche.)



ABIGAIL.

Que faites-vous ?

BOLINGBROKE.

Un numéro du journal l'*Examineur* que je glisse sous la couverture. Sa Majesté verra comment l'on traite le duc et la duchesse de Marlborough... elle et toute sa cour en seront indignées... mais ça lui donnera quelques instans de plaisir... et elle en a si peu!... Voilà dix heures, allez, Masham... allez!

MASHAM, sortant par la porte à droite.

Comptez sur moi !

SCÈNE IV.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE.

Vous le voyez! le traité de la triple alliance produit déjà ses effets... c'est Masham qui nous protège et nous sert !

ABIGAIL.

Lui! peut-être!... mais moi qui suis si peu de chose!

BOLINGBROKE.

Il ne faut pas mépriser les petites choses, c'est par elles qu'on arrive aux grandes!... Vous croyez peut-être, comme tout le monde, que les catastrophes politiques, les révolutions, les chutes d'empire, viennent de causes graves, profondes, importantes... Erreur! Les états sont subjugués ou conduits par des héros, par des grands hommes; mais ces grands hommes sont menés eux-mêmes par leurs passions, leurs caprices, leurs vanités; c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus petit et de plus misérable au monde. Vous ne savez pas qu'une fenêtré du château de Trianon, critiquée par Louis XIV et défendue par Louvois, a fait naître la guerre qui embrase l'Europe en ce moment! C'est à la vanité blessée d'un courtisan que le royaume a dû ses désastres; c'est à une cause plus futile encore qu'il devra peut-être son salut. Et sans aller plus loin... moi qui vous parle, moi Henri de Saint-Jean, qui jusqu'à vingt-six ans fus regardé comme un élégant, un étourdi, un homme incapable d'occupations sérieuses... savez-vous comment tout d'un coup je devins un homme d'état, comment j'arrivai à la chambre, aux affaires, au ministère?

ABIGAIL.

Non vraiment.

BOLINGBROKE.

Eh bien! ma chère enfant, je devins ministre parce que je savais danser la sarabande; et je perdis le pouvoir parce j'étais enrhumé.

ABIGAIL.

Est-il possible ?

BOLINGBROKE, regardant du côté de l'appartement de la reine.

Je vous contrai cela un autre jour, quand nous aurons le temps. Et maintenant! sans me laisser abattre, je combats à mon poste, dans les rangs des vaincus!...

ABIGAIL.

Et que pouvez-vous faire ?

BOLINGBROKE.

Attendre est espérer !

ABIGAIL.

Quelque grande révolution?...

BOLINGBROKE.

Non pas... mais un hasard... un caprice du sort... un grain de sable qui renverse le char du triomphateur.

ABIGAIL.

Ce grain de sable, vous ne pouvez le créer ?

BOLINGBROKE.

Non... mais si je le rencontre, je peux le pousser sous la roue... Le talent n'est pas d'aller sur les brisées de la Providence, et d'inventer des événemens, mais d'en profiter. Plus ils sont futiles en apparence, plus, selon moi, ils ont de portée... les grands effets produits par de petites causes... c'est mon système... j'y ai confiance, vous en verrez les preuves.

ABIGAIL, voyant la porte s'ouvrir.

C'est Masham qui revient !

BOLINGBROKE.

Non... c'est mieux encore!... c'est la triomphante et superbe duchesse...

SCÈNE V.

ABIGAIL, BOLINGBROKE, LA DUCHESSE.

ABIGAIL, à demi-voix, et regardant du côté de la galerie, à droite, par laquelle la duchesse est censée s'avancer.

Quoi! c'est là la duchesse de Marlborough?..

BOLINGBROKE, de même.

Votre cousine... pas autre chose...

ABIGAIL.

Sans la connaître je l'avais déjà vue... au magasin. (A part, et la regardant venir.) Eh oui... cette grande dame qui est venue dernièrement acheter des ferrets en diamans.

LA DUCHESSE, qui s'est avancée en lisant un journal, lève les yeux et aperçoit Bolingbroke qu'elle salue.

Monsieur de Saint-Jean!

BOLINGBROKE.

Lui-même, madame la duchesse, qui s'occupe de vous en ce moment.

LA DUCHESSE.

Vous me faites souvent cet honneur, et vos continuelles attaques...

BOLINGBROKE.

Je n'ai pas d'autre moyen de me rappeler à votre souvenir.

LA DUCHESSE, montrant le journal qu'elle tient à la main.

Rassurez-vous, monsieur, je vous promets de ne pas oublier votre numéro d'aujourd'hui.

BOLINGBROKE.

Vous avez daigné lire...

LA DUCHESSE.

Chez la reine, d'où je sors à l'instant.

BOLINGBROKE, troublé.

Ah ! c'est là...

LA DUCHESSE.

Oui, monsieur !... l'officier des gardes de service venait d'apporter le *Journal des gens à la mode*...

BOLINGBROKE.

Où je ne suis pour rien...

LA DUCHESSE, avec ironie.

Je le sais ! Depuis long-temps votre règne est passé ! mais dans les feuilles de ce journal, et à côté du vôtre était une lettre du marquis de Torcy...

BOLINGBROKE.

Adressée à la reine....

LA DUCHESSE.

C'est pour cela que je l'ai lue.

BOLINGBROKE, avec indignation.

Madame !...

LA DUCHESSE.

C'est du devoir de ma charge ! Surintendante de la maison de sa majesté, c'est par mes mains que doivent passer d'abord toutes les lettres. Vous voilà averti, monsieur, et quand il y aura contre moi quelque épigramme, quelque bon mot que vous tiendrez à me faire connaître, vous n'aurez qu'à les adresser à la reine, c'est le seul moyen de me les faire lire !

BOLINGBROKE.

Je me le rappellerai, madame ; mais du moins, et c'est ce que je voulais, sa majesté connaît les propositions du marquis ?

LA DUCHESSE.

C'est ce qui vous trompe... je les avais lues... cela suffisait... le feu en a fait justice.

BOLINGBROKE.

Quoi, madame...

LA DUCHESSE, lui faisant la révérence et s'appuyant à sortir, aperçoit Abigail qui est restée au fond du théâtre.

Quelle est cette belle enfant qui se tient là timide et à l'écart... quel est son nom ?

ABIGAIL, s'avançant, et faisant la révérence. \*  
Abigail.

LA DUCHESSE, avec hauteur.

Ah ! la jolie bijoutière !... C'est vrai... je la reconnais... Elle n'est vraiment pas mal, cette pe-

\* Bolingbroke, Abigail, la Duchesse.

tite... Et c'est là cette personne dont m'a parlé la reine ?...

ABIGAIL, vivement.

Ah ! sa majesté a daigné vous parler...

LA DUCHESSE.

Me laissant maîtresse d'admettre ou de refuser... Et, puisque cette nomination dépend de moi seule... je verrai... j'examinerai avec impartialité et justice.

BOLINGBROKE, à part. \*

Nous sommes perdus !

LA DUCHESSE.

Vous comprenez, mademoiselle, qu'il faut des titres.

BOLINGBROKE, s'avançant.

Elle en a.

LA DUCHESSE, étonnée.

Ah ! monsieur s'intéresse à cette jeune personne !...

BOLINGBROKE.

A l'accueil affectueux que vous daignez lui faire, j'ai cru que vous l'aviez dévinié.

LA DUCHESSE.

Ainsi je l'aurais admise avec plaisir ; mais pour entrer au service de la reine, il faut tenir à une famille distinguée.

BOLINGBROKE.

C'est par là qu'elle brille !...

LA DUCHESSE.

C'est ce qu'il faudra voir... il y a tant de gens qui se disent nobles et qui ne le sont pas !...

BOLINGBROKE.

Aussi mademoiselle, qui craint de se tromper, n'ose vous avouer qu'on l'appelle Abigail Churchill.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel !

BOLINGBROKE.

Parente fort éloignée, sans doute... mais enfin, cousine de la duchesse de Marlborough, de la surintendante de la reine, qui, dans sa sévère impartialité, hésite et se demande si elle est d'assez bonne maison pour approcher de Sa Majesté. Vous comprenez, madame, que pour moi, qui suis un écrivain usé et passé de mode, il y aurait dans le récit de cette aventure de quoi me remettre en vogue auprès de mes lecteurs, et que le journal l'*Examineur* aurait beau jeu dès demain à s'égayer sur la noble duchesse, cousine de la demoiselle de boutique... Mais rassurez-vous, madame, votre amitié est trop nécessaire à votre jeune parente, pour que je veuille la lui faire perdre ; et à la condition qu'elle sera aujourd'hui admise par vous dans la maison de sa majesté, je m'engage sur l'honneur à n'avoir jamais rien su de cette anecdote, quelque piquante qu'elle soit... J'attends votre réponse.

\* Pendant les six lignes qui précèdent, Bolingbroke a remonté le théâtre, et redescend à l'extrême droite du spectateur : Abigail, la Duchesse, Bolingbroke.

LA DUCHESSE, fièrement.

Je ne vous la ferai point attendre. Je devais présenter mon rapport à la reine sur l'admission de mademoiselle, et qu'elle soit ou non ma parente, cela ne changera rien à ma décision; je la ferai connaître à sa majesté... à elle seule!... Quant à vous, monsieur, il vous suffira de savoir que je n'ai jamais rien accordé à la menace, arme impuissante, du reste, que je dédaigne... et si j'y ai recours aujourd'hui, c'est que vous m'y aurez forcée... Quand on est publiciste, monsieur de Saint-Jean, et surtout quand on est de l'opposition, avant de vouloir mettre de l'ordre dans les affaires de l'État, il faut en mettre dans les siennes. C'est ce que vous n'avez pas fait... Vous avez des dettes énormes... près d'un million de France, que vos créanciers impatients et désespérés m'ont cédé pour un sixième payé comptant... J'ai tout racheté... moi si avide, si intéressée... Vous ne m'accuserez pas cette fois de vouloir m'enrichir... (Souriant.) car ces créances, sont, dit-on, désastreuses... mais elles ont un avantage... celui d'emporter la contrainte par corps... avantage dont je n'ai pu profiter encore avec un membre de la chambre des communes... mais demain finit la session, et si la piquante anecdote dont vous parlez tout à l'heure paraît dans le journal du matin... le journal du soir annoncera que son spirituel auteur, M. de Saint-Jean, compose en ce moment, à Newgate, un traité sur l'art de faire des dettes... Mais je ne crains rien, monsieur, vous êtes trop nécessaire à vos amis et à l'opposition pour vouloir les priver de votre présence, et quelque pénible que soit le silence pour un orateur aussi éloquent, vous comprendrez mieux que moi encore la nécessité de vous taire.

(Elle fait la révérence et sort.)

SCÈNE VI.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAIL.

Eh bien! qu'en dites-vous?

BOLINGBROKE, gaiement.

Bien joué, vrai Dieu!... très bien... c'est de bonne guerre... J'ai toujours dit que la duchesse était une femme de tête et surtout d'exécution. Elle ne menace pas; elle frappe... Et cette idée de me tenir sous sa dépendance en acquittant mes dettes... c'est admirable!... surtout de sa part... Ce que n'auraient pas fait mes meilleurs amis, elle l'a fait... elle a payé pour moi... il faut alors qu'elle ait une haine... qui excite mon émulation et mon courage... Allons, Abigail, du cœur!

ABIGAIL.

Non, non... je renonce à tout, il y va de votre liberté!

BOLINGBROKE, gaiement.

C'est ce que nous verrons! et par tous les moyens possibles... (Regardant une pendule qui est sur un des panneaux à droite.) Ah! mon Dieu! voici l'heure de la chambre... je ne peux y manquer!... je dois parler contre le duc de Marlborough qui demande des subsides... Je prouverai à la duchesse que je m'entends en économie... je ne voterai pas un scheling... Adieu! je compte sur Masham, sur vous, et sur notre alliance!...

(Il sort par la porte à gauche.)

SCENE VII.

ABIGAIL, puis MASHAM.

ABIGAIL, prête à partir.

Belle alliance!... où tout va mal... excepté pour Arthur, cependant!...

MASHAM, accourant pâle et effrayé par la porte du fond.

Ah! grace au ciel, vous voilà! je vous cherchais.

ABIGAIL.

Qu'y a-t-il donc?

MASHAM.

Je suis perdu!

ABIGAIL.

Et lui aussi!...

MASHAM.

Dans le parc de Saint-James et au détour d'une allée solitaire... je viens tout à coup de me trouver face à face avec lui.

ABIGAIL.

Qui donc?

MASHAM.

Mon mauvais génie, ma fatalité... vous savez... l'homme à la chiquenaude. Du premier coup d'œil, nous nous étions reconnus, car en me regardant il riait... (Avec rage.) il riait encore!! Et alors, sans lui dire un mot, sans même lui demander son nom... j'ai tiré mon épée... lui, la sienne... et... et... il ne rit plus.

ABIGAIL.

Il est mort?

MASHAM.

Oh! non... non... je ne crois pas... mais je l'ai vu chanceler. J'ai entendu du monde qui accourait, et me rappelant ce que j'entendais dire l'autre jour... ces lois si sévères sur le duel...

ABIGAIL.

Peine de mort!

MASHAM.

Si on veut... cela dépend des personnes.

ABIGAIL.

N'importe, il faut quitter Londres.

MASHAM.

C'est ce que je ferai dès demain.

ABIGAIL.

Dès ce soir.

MASHAM.

Mais vous... mais M. de Saint-Jean?..



ABIGAIL.

Il va être arrêté pour dettes, et je n'aurai pas ma place!... mais c'est égal... Vous d'abord... vous avant tout... éloignez-vous!...

MASHAM.

Oui; mais avant de partir, je voulais au moins vous dire que je n'aimerais jamais que vous... je voulais vous voir... vous embrasser...

ABIGAIL, vivement.

Alors dépêchez-vous donc!...

MASHAM, se jetant dans ses bras.

Ah!

ABIGAIL, se dégageant.

Adieu!... adieu!... et si vous m'aimez, qu'on ne vous revoie plus!

(Tous deux se séparent et s'éloignent.)

## ACTE DEUXIÈME.

## SCÈNE I.

LA REINE, UN HUISSIER du palais.

LA REINE.

Tu dis, Thompson, que ce sont des membres de la chambre des communes?

THOMPSON.

Oui, madame... qui demandaient audience à votre majesté.

LA REINE, à part.

Encore des adresses et des discours... quand je suis seule, quand la duchesse est ce matin à Windsor... (Haut.) Tu as répondu que des affaires importantes... des dépêches arrivées à l'instant...

THOMPSON.

Oui, madame, c'est ce que je dis toujours.

LA REINE.

Et que je ne recevais pas...

THOMPSON.

Avant deux heures... Ils m'ont alors remis ce papier, en ajoutant qu'ils viendront à deux heures présenter leurs hommages et leurs réclamations à votre majesté.

LA REINE.

La duchesse y sera... cela la regarde; c'est bien le moins qu'elle m'épargne ce soin-là... J'en ai tant d'autres... (A Thompson.) Sais-tu quels étaient ces honorables?

THOMPSON.

Ils étaient quatre, et je n'en connaissais que deux, pour les avoir vus ici quand ils étaient ministres, et qu'à leur tour ils faisaient attendre les autres.

LA REINE, vivement.

Qui donc?

THOMPSON.

Sir Harley et M. de Saint-Jean.

LA REINE.

Oh!... et ils sont partis?

THOMPSON.

Oui, madame...

LA REINE.

Tant pis... je suis fâchée de ne pas les avoir recus... M. de Saint-Jean, surtout!... Quand il était

au pouvoir... tout allait au mieux... mes matinées étaient moins longues... je ne m'ennuyais pas tant... et aujourd'hui, en l'absence de la duchesse, cela se rencontrait à merveille... c'était comme un fait exprès... un bon hasard. — J'aurais pu causer avec lui, et l'avoir renvoyé c'est d'une maladresse...

THOMPSON.

Madame la duchesse me l'avait tant recommandé... règle générale: toutes les fois que M. de Saint-Jean se présentera...

LA REINE.

Oh!... c'est la duchesse!... c'est différent! Et M. de Saint-Jean n'a rien dit?

THOMPSON.

C'est lui qui venait d'écrire, dans le salon d'attente, le papier que j'ai remis à votre Majesté.

LA REINE, prenant vivement le papier sur la table.

C'est bien. — Laisse moi.

(Thompson sort.)

LA REINE. (Lisant.)

« Madame,

» Mes collègues et moi demandions audience à  
 » V. M. ! Eux pour affaires d'État, et moi, pour  
 » jouir de la vue de ma souveraine, qui depuis si  
 » long-temps m'est interdite. » Pauvre sir Henri !  
 » Que la duchesse éloigne de vous ses ennemis  
 » politiques, je le conçois; mais sa défiance va  
 » jusqu'à repousser une pauvre enfant dont la  
 » tendresse et les soins eussent adouci les ennuis  
 » dont on accable votre majesté. — On lui refuse  
 » la place que vous vouliez lui donner près de  
 » vous, en alléguant qu'elle est sans famille;  
 » et je vous prévient, moi, qu'Abigail Churchill  
 » est cousine de la duchesse de Marlborough. »  
 (S'arrêtant.) Est-il possible!... (Lisant) « Ce seul  
 » fait vous donnera la mesure du reste... que  
 » votre majesté en profite et veuille bien en  
 » garder le secret à son fidèle serviteur et  
 » sujet, etc. » Oui... oui, c'est la vérité. — Henri  
 de Saint-Jean est un de mes fidèles serviteurs...  
 mais ceux-là, je ne suis pas libre de les accueillir... lui, surtout... ancien ministre, je ne puis le voir sans exciter la défiance et les plaintes des nouveaux! Ah! quand ne serai-je plus

reine, pour être ma maîtresse! Dans le choix même de mes amis, demander avis et permission aux conseillers de la Couronne, aux Chambres, à la majorité... à tout le monde enfin... c'est à n'y pas tenir... c'est un esclavage odieux, insupportable, et ici du moins, je ne veux plus obéir à personne, je serai libre chez moi, dans mon palais. — Oui, et quoi qu'il puisse arriver, j'y suis décidée. ( Elle sonne, Thompson paraît. ) Thompson, rendez-vous à l'instant dans la Cité, chez maître Tomwood, le joaillier... vous demanderez miss Abigail Churchill, et vous lui direz qu'elle vienne à l'instant même au palais. — Je le veux, je l'ordonne moi, la reine !... aillez !...

THOMPSON. (Il sort.)  
Oui, madame.

LA REINE.  
L'on verra si quelqu'un ici a le droit d'avoir une autre volonté que la mienne, et d'abord la duchesse, dont l'amitié et les conseils continuels... commencent depuis longtemps à me fatiguer... Ah ! c'est elle !... (Elle s'assied et serre dans son sein la lettre de Bolingbroke.)

SCÈNE II.

LA REINE, LA DUCHESSE, entrant par la porte du fond.

LA DUCHESSE a remarqué ce mouvement et s'approche de la reine qui reste assise et lui tourne le dos.

Oserais-je demander à sa majesté de ses nouvelles ?

LA REINE sèchement.  
Mauvaises... je suis souffrante... indisposée...

LA DUCHESSE.  
Sa majesté aurait eu quelques contrariétés...

LA REINE, de même.  
Beaucoup !

LA DUCHESSE.  
Mon absence peut-être...

LA REINE, de même.  
Oui, sans doute... je ne vois pas la nécessité d'aller ce matin à Windsor... quand je suis ici accablée d'affaires, obligée d'écouter des réclamations et des adresses du parlement.

LA DUCHESSE.  
Vous savez donc ce qui se passe ?

LA REINE.  
Non vraiment...

LA DUCHESSE.  
Une affaire très grave... très fâcheuse.

LA REINE.  
Ah ! mon Dieu.

LA DUCHESSE.  
Qui existe déjà dans la ville une certaine fermentation. — Je ne serais pas étonnée qu'il y eût du bruit...

LA REINE.

Mais c'est affreux... On ne peut donc pas être tranquille ? — Nous avons pour aujourd'hui, avec ces dames, une promenade sur la Tamise...

LA DUCHESSE.

Que votre majesté se rassure... nous veillerons à tout... Nous avons fait arriver à Windsor un régiment de dragons, qui, au premier bruit, marcherait sur Londres.—Je viens de m'entendre avec les chefs, tous dévoués à mon mari et à votre majesté.

LA REINE.

Ah ! c'est pour cela que vous étiez à Windsor ?...

LA DUCHESSE.

Oui, madame... et vous m'accusiez...

LA REINE.

Moi... duchesse...

LA DUCHESSE, souriant.

Ah ! vous m'avez fort mal accueillie... j'ai vu que j'étais en disgrâce.

LA REINE.

Ne m'en veuillez pas, duchesse, j'ai aujourd'hui les nerfs dans un état d'agacement.

LA DUCHESSE.

Dont je devine la cause... votre majesté aura reçu quelque fâcheuse nouvelle...

LA REINE.

Non vraiment...

LA DUCHESSE.

Qu'elle veut me laisser ignorer de peur de m'affliger ou de m'inquiéter... Je connais sa bonté...

LA REINE.

Vous êtes dans l'erreur.

LA DUCHESSE.

Je l'ai vu... Car à mon arrivée, vous avez caché un papier avec un empressement... et une émotion tels... qu'il m'a été facile de deviner que cela me concernait... moi !...

LA REINE.

Non duchesse... Je vous le jure... Il s'agit tout uniment d'une jeune fille... (Tirant la lettre de son sein.) qui m'est recommandée par cette lettre... une jeune fille que je veux... que je désire placer auprès de moi...

LA DUCHESSE, souriant.

En vérité !... rien de mieux alors... et si votre majesté veut permettre...

LA REINE serrant la lettre.

C'est inutile... je vous en ai déjà parlé... c'est la petite Abigail.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel !... (haut) et celui qui vous la recommande si vivement...

LA REINE.

Peu importe... j'ai promis de ne pas le nommer... et de ne pas montrer sa lettre.

LA DUCHESSE.

A cela seul... je le devine !... c'est M. de Saint-Jean.

LA REINE, troublée.

Je ne dis pas que...

LA DUCHESSE, vivement.

C'est lui, madame, j'en suis sûre...

LA REINE.

Eh bien ! oui... c'est la vérité !

LA DUCHESSE, avec une colère qu'elle s'efforce de contenir.

Ah ! je comprends que nos ennemis l'emportent, puisque notre reine nous livre à eux, au moment où nous combattons pour elle... Oui, madame, aujourd'hui même, a été présenté au parlement le bill qui rappelle en Angleterre le prince Édouard votre frère, et qui le déclare après vous l'héritier du trône. Ce bill, qui déjà soulève la répugnance de la nation et les murmures du peuple, c'est nous qui le soutenons contre Henri de Saint-Jean et le parti de l'opposition, au risque d'y perdre notre popularité, et plus tard notre pouvoir. Voilà ce que nous faisons pour notre souveraine ; et elle, loin de nous seconder, entretient pendant ce temps des correspondances secrètes avec nos adversaires déclarés ; et c'est pour eux enfin, qu'elle nous abandonne et nous trahit...

LA REINE, à part, avec impatience.

Encore une scène de plaintes et de jalousie... en voilà pour toute la journée. (Haut.) Eh ! non, duchesse... tout cela n'existe que dans votre imagination, qui dénature et exagère tout. Cette correspondance n'a rien de politique, et ce qu'elle renferme est d'une nature telle...

LA DUCHESSE.

Que votre majesté craint de me la montrer...

LA REINE, avec impatience.

Par égard pour vous. (La lui donnant.) Car elle contient des faits que vous ne pouvez nier.

LA DUCHESSE, parcourant la lettre.

N'est-ce que cela ? l'attaque est peu redoutable.

LA REINE.

Ne vous êtes-vous pas opposée à l'admission d'Abigail ?

LA DUCHESSE.

Et c'est ce que je ferai encore de tout mon crédit auprès de votre majesté.

LA REINE.

Il n'est donc pas vrai, comme on l'assure, qu'elle est votre cousine ?...

LA DUCHESSE.

Si madame... j'en conviens, je l'avoue hautement ; c'est pour cela même que je n'ai point voulu la placer auprès de vous. On m'accuse depuis si long-temps, moi surintendante de votre maison, de donner tous les emplois à mes amis, à mes parents, à mes créatures ; de n'entourer votre majesté que de ma famille ou de gens à ma dévotion ; nommer Abigail serait donner contre moi un prétexte de plus à la calomnie ; et votre majesté est trop juste et trop généreuse pour ne pas me comprendre.

LA REINE, avec embarras et à moitié convaincue.

Oui certainement... je comprends bien... mais j'aurais voulu cependant que cette pauvre Abigail...

LA DUCHESSE.

Ah ! soyez tranquille sur son sort... je lui trouverai loin de vous, loin de Londres, une position brillante et honorable. C'est ma cousine, c'est ma parente.

LA REINE.

A la bonne heure...

LA DUCHESSE.

Et puis d'ailleurs, l'intérêt que votre majesté daigne lui porter... Je suis si heureuse quand je puis prévenir ou deviner ses intentions... C'est comme ce jeune homme... cet enseigne dans les gardes, que l'autre jour votre majesté avait eu l'air de me recommander.

LA REINE.

Moi?... qui donc ?

LA DUCHESSE.

Le petit Masham, dont elle m'avait fait l'éloge.

LA REINE, avec un peu d'émotion.

Oui, c'est vrai, un jeune militaire, qui tous les matins me lit le Journal des modes.

LA DUCHESSE.

J'ai trouvé moyen de le faire passer officier aux gardes. Une occasion admirable, dont personne ne se doutait, pas même le maréchal... qui a signé presque sans le savoir... et ce matin le nouveau capitaine viendra remercier votre majesté.

LA REINE, avec joie.

Ah !... il viendra !

LA DUCHESSE.

Je l'ai mis sur la liste d'audience.

LA REINE.

C'est bien ! je le recevrai. Mais si les journaux de l'opposition crient à l'injustice, à la faveur...

LA DUCHESSE.

C'est le maréchal... ça le regarde... ce n'est plus un emploi dans votre maison.

LA REINE, allant s'asseoir près de la table à gauche.

C'est juste !

LA DUCHESSE.

Vous voyez bien que quand cela est possible, je suis la première à vous seconder.

LA REINE, assise, et se tournant vers elle.

Vous êtes si bonne !

LA DUCHESSE, debout près du fauteuil.

Mon Dieu non ! au contraire... je le sens bien... mais j'aime tant votre majesté, je lui suis si dévouée.

LA REINE, à part.

Après tout, c'est vrai !

LA DUCHESSE.

Et les rois ont si peu d'amis véritables !... d'amis qui ne craignent pas de les fâcher... de les heurter, de les contrarier... Que voulez-vous, je ne sais ni flatter... ni tromper... je ne sais qu'aimer...



LA REINE.

Oui, vous avez raison, duchesse, l'amitié est une douce chose...

LA DUCHESSE.

N'est-il pas vrai?... Qu'importe le caractère? le cœur est tout... (La reine lui tend la main que la duchesse porte à ses lèvres.) Votre majesté me promet qu'il ne sera plus question de cette affaire... elle a pensé me faire perdre vos bonnes grâces... elle m'a rendue si malheureuse...

LA REINE.

Et moi aussi!

LA DUCHESSE.

Le souvenir en serait trop pénible. Qu'elle soit à jamais oubliée.

LA REINE.

Je vous le promets.

LA DUCHESSE.

Ainsi c'est convenu... vous ne reverrez plus cette petite Abigail?...

LA REINE.

Certainement.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, THOMPSON, ABIGAIL.

THOMPSON.

Miss Abigail Churchill!

LA DUCHESSE, à part, et s'éloignant. "

O ciel!

LA REINE, avec embarras.

Au moment même où nous en parlions... c'est un singulier hasard.

ABIGAIL.

Votre majesté m'a ordonné de me rendre auprès d'elle.

LA REINE.

C'est-à-dire... ordonné... j'ai dit que je désirais... J'ai dit: Voyez si cette jeune personne...

LA DUCHESSE.

C'est juste... il faut bien que votre majesté la voie, pour lui annoncer que sa demande ne peut être admise...

ABIGAIL.

Ma demande... je n'aurais jamais osé... c'est sa majesté qui d'elle-même... et dans sa bonté... a daigné me proposer...

LA REINE.

C'est vrai!... mais des raisons majeures... des considérations politiques...

ABIGAIL, souriant.

Pour moi!...

LA REINE.

M'obligeant à regret... à renoncer à un rêve que j'aurais été heureuse... de réaliser... Ce n'est

\* La Reine, Abigail, la Duchesse. (Thompson sort par le fond après avoir annoncé.)



plus moi... c'est madame la duchesse votre parente... qui désormais se charge de votre sort... Elle m'a promis pour vous... loin de Londres... une position honorable... (Avec dignité, passant près de la duchesse et prenant le milieu du théâtre.) et j'y compte...

ABIGAIL, à part.

O ciel!

LA DUCHESSE.

Je m'en occuperai... dès aujourd'hui... (A Abigail.) Attendez-moi, je vous parlerai en sortant de chez la reine... à qui mon devoir est d'obéir en tout.

LA REINE, à demi-voix, à Abigail.

Remerciez-la donc!...

(Abigail reste immobile; mais pendant que la duchesse remonte le théâtre, elle baise vivement la main de la reine.)

ABIGAIL, à part.

Pauvre femme!

(La reine s'éloigne avec la duchesse par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

ABIGAIL, seule, et regardant sortir la reine.

Ah! que je la plains!... M. de Saint-Jean avait raison... il les connaît bien... ce n'est pas celle-là qui est reine... c'est l'autre!... et je me laisserais protéger, c'est-à-dire tyranniser par elle!... Plutôt mourir!... Je refuserai... Et cependant maintenant plus que jamais nous aurions besoin d'amis et de protecteurs... car depuis hier... depuis le départ d'Arthur... je n'ai pas vu M. de Saint-Jean... Je ne sais ce qu'il devient... de sorte que j'ai peur toute seule... (Avec effroi.) C'est ici, dans le palais de la reine, dans les jardins de Saint-James... avec un grand seigneur, sans doute, qu'il s'est battu... Il n'y a pas de grâce à espérer... et s'il n'a pas déjà gagné le continent... c'en est fait de ses jours. Ah! je ne demande plus rien pour moi, mon Dieu!... et j'avais tort de me plaindre... L'abandon, la misère, j'accepte tout sans murmurer. Qu'il soit sauvé, qu'il vive! et je renonce au bonheur... je renonce à mon mariage;

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, ABIGAIL.

BOLINGBROKE, qui est entré avant la fin de la scène précédente.

Eh! pourquoi donc, palsambleu! moi je ne renonce à rien...

ABIGAIL.

Ah! monsieur Henri, vous voilà... venez... ve-

nez... je suis bien malheureuse, tout est contre moi... tout m'abandonne.

BOLINGBROKE, gaîment.

C'est dans ces momens-là que mes amis me voyent arriver. Voyons, ma petite Abigail, qu'y a-t-il ?

ABIGAIL.

Il y a que cette fortune que vous nous aviez promise...

BOLINGBROKE.

Elle a tenu parole... elle est venue exacte au rendez-vous.

ABIGAIL, étonnée.

Comment cela ?

BOLINGBROKE.

Ne vous ai-je pas parlé de lord Richard Bolingbroke, mon cousin.

ABIGAIL.

Non vraiment.

BOLINGBROKE.

Le plus impitoyable de mes créanciers, qu'il fût comme moi de l'opposition ! C'est lui qui avait vendu mes dettes à la duchesse de Marlborough. Du reste, l'être le plus nul, le plus incapable.

ABIGAIL.

Je ne croirai jamais qu'il fût de la famille.

BOLINGBROKE.

Il en était le chef. A lui tous les biens... à lui l'immense fortune des Bolingbroke...

ABIGAIL.

Eh bien ! ce cousin...

BOLINGBROKE, riant.

Regardez-moi bien. N'ai-je pas l'air d'un héritier ?

ABIGAIL.

Vous, monsieur de Saint-Jean ?...

BOLINGBROKE.

Moi-même... maintenant lord Henri de Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke, seul et dernier membre de cette illustre famille, et possesseur d'un superbe héritage, pour lequel je viens demander justice à la reine.

ABIGAIL.

Comment cela ?

BOLINGBROKE, lui montrant la porte du fond qui s'ouvre.

Avec mes honorables collègues que voici... les principaux membres de l'opposition.

ABIGAIL.

Et pourquoi donc ?

BOLINGBROKE, à demi-voix.

Outre l'héritage, mon cousin laisse encore des espérances... celles d'une émeute dont sa mort sera peut-être la cause ; c'est le premier service qu'il rend à notre parti... et jamais, à coup sûr, il n'aura fait autant de bruit de son vivant. Silence !... c'est la reine.

## SCÈNE VI.

ABIGAIL, à droite du spectateur, plusieurs SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR viennent se placer près d'elle. Sir HARLEY et les MEMBRES DE L'OPPOSITION, à gauche, se groupent autour de Bolingbroke. LA REINE, LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH et plusieurs DAMES D'HONNEUR sortant des appartemens à droite et se plaçant au milieu du théâtre.

BOLINGBROKE, cherchant ses expressions, et s'efforçant de s'échauffer.

Madame, c'est un sincère ami de son pays, et de plus un parent désolé, qui accourt au nom de la patrie en pleurs, demander justice et vengeance. Le défenseur de nos libertés, lord Richard, vicomte de Bolingbroke, mon noble cousin... hier, dans votre palais... et dans les jardins de Saint-James...

ABIGAIL, à part.

O ciel !...

BOLINGBROKE.

A été frappé en duel... si l'on peut appeler duel... un combat sans témoins, où son adversaire, protégé dans sa fuite, a été soustrait à l'action des lois...

LA DUCHESSE.

Permettez.

BOLINGBROKE.

Et comment ne pas croire alors que ceux qui l'ont fait évader sont ceux qui avaient armé son bras... comment ne pas croire que le ministère... (A la duchesse et aux seigneurs qui témoignent leur impatience et haussent les épaules.) Oui, madame, je l'accuse, et les cris du peuple irrité parlent encore plus haut que moi... j'accuse les ministres... j'accuse leurs partisans... leurs amis... je ne nomme personne, mais j'accuse tout le monde... d'avoir voulu se défaire, par trahison, d'un adversaire aussi redoutable que lord Richard Bolingbroke, et je viens déclarer à sa majesté, que si des troubles sérieux éclatent aujourd'hui dans sa capitale, ce n'est pas à nous, ses fidèles sujets, qu'elle doit s'en prendre... mais à ceux qui l'entourent, et dont l'opinion publique réclame depuis long-temps le renvoi !

LA DUCHESSE, froidement.

Avez-vous terminé ?

BOLINGBROKE.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Maintenant voici la vérité... prouvée par les rapports authentiques que j'ai reçus ce matin.

ABIGAIL, à part.

Je meurs d'effroi.

LA DUCHESSE.

Il est malheureusement trop vrai... qu'hier dans une allée du parc de Saint-James... lord Richard s'est battu en duel...

Avec qui ?

BOLINGBROKE.

LA DUCHESSE.

Avec un cavalier, dont il ignorait lui-même le nom... et la demeure...

BOLINGBROKE.

Je demande à votre majesté si cela est vraisemblable...

LA DUCHESSE.

Cela est cependant... ce sont les dernières paroles de lord Richard entendues par le peu de personnes qui étaient là... des employés du palais... que vous pouvez voir et interroger.

BOLINGBROKE.

Je ne doute point de leur réponse!... les places honorables qu'ils occupent en sont un sûr garant. Mais enfin... si, comme madame la duchesse le prétend, le véritable coupable est échappé, sans qu'on l'aperçût, ce qui supposerait une grande connaissance des appartemens et détours du palais, comment se fait-il qu'on n'ait pris aucune mesure pour le découvrir ?

ABIGAIL, à part.

C'est fait de nous !

BOLINGBROKE.

Comment se fait-il que nous soyons obligés de stimuler le zèle, d'ordinaire si actif, de madame la surintendante, qui, par sa charge, a l'entière surveillance et la haute main dans la maison de la reine... comment les ordres les plus sévères ne sont-ils pas déjà donnés?...

LA DUCHESSE.

Ils le sont !

ABIGAIL, à part.

O ciel !

LA DUCHESSE.

Sa majesté vient de prescrire les mesures les plus rigoureuses dans cette ordonnance...

LA REINE.

Dont nous confions l'exécution à madame la duchesse (La remettant à Bolingbroke.) et à vous, monsieur de Saint-Jean... je veux dire mylord Bolingbroke, à qui ce titre, et les liens du sang qui vous unissaient au défunt, imposent plus qu'à tout autre le devoir de poursuivre et de punir le coupable.

LA DUCHESSE.

On ne dira plus, je l'espère, que nous le protégeons et que nous voulons le soustraire à votre vengeance.

LA REINE.

Mylord et messieurs, êtes-vous satisfaits ?

BOLINGBROKE.

Toujours, quand on a vu votre majesté et qu'on a pu s'en faire entendre.

(La reine salue de la main Bolingbroke et ses collègues qui s'inclinent profondément, et rentre avec la duchesse et ses femmes dans ses appartemens à droite. Le reste de la foule s'écoule par les portes du fond.)

SCÈNE VII.

ABIGAIL suit un instant les membres de l'opposition qui se retirent par la porte du fond, puis elle redescend le théâtre à gauche. BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE.

A merveille!... mais s'ils croient que c'est fini... ils se trompent bien... grâce à cette ordonnance, j'arrêterai plutôt toute l'Angleterre... (Se retournant vers Abigail qui, se soutenant peine, s'appuie sur un ganteuil à gauche.) Ah! mon Dieu!... qu'avez-vous donc ?

ABIGAIL.

Ce que j'ai!... vous venez de nous perdre.

BOLINGBROKE.

Comment cela ?

ABIGAIL.

Ce coupable que vous avez dénoncé à la vengeance du peuple et de la cour... celui que vous êtes chargé de poursuivre... d'arrêter... de faire condamner...

BOLINGBROKE.

Eh bien!...

ABIGAIL.

Eh bien... c'est Arthur !

BOLINGBROKE.

Quoi?... ce duel... cette rencontre.

ABIGAIL.

C'était avec lord Bolingbroke votre cousin, qu'il ne connaissait pas... mais qui depuis long-temps l'avait insulté.

BOLINGBROKE, poussant un cri.

J'y suis!... l'homme à la chiquenaude... Oul, ma chère, une véritable chiquenaude... c'est elle qui a été la cause de tout... d'un duel, d'une émeute... du superbe discours que je viens de prononcer... et plus encore, d'une ordonnance royale.

ABIGAIL.

Qui vous prescrit de l'arrêter ?

BOLINGBROKE, vivement.

L'arrêter!... allons donc! Celui à qui je dois tout, un rang, un titre et des millions! non... non... je ne suis pas assez ingrat, assez grand seigneur pour cela. (Prenant l'ordonnance qu'il veut déchirer.) Et plutôt, morbleu... (S'arrêtant.) O ciel!... et tout un parti qui compte sur moi... et l'opposition entière que j'ai déchainée contre ce malheureux duel... et puis enfin, aux yeux de tous... c'est mon parent... c'est mon cousin...

ABIGAIL.

Que faire, mon Dieu!...

BOLINGBROKE, gaiement.

Parbleu!... je ne ferai rien... que du bruit... des articles et des discours, jusqu'à ce que vous ayez la certitude qu'il est en sûreté, et qu'il a quitté l'Angleterre... Je me montre alors, et je le



fais poursuivre dans tout le royaume avec une rage qui met à l'abri mes sentimens et ma responsabilité de cousin!

ABIGAIL.

Ah! que vous êtes bon!... que vous êtes aimable... C'est bien, c'est à merveille... Et comme depuis hier qu'il nous a quittés, il doit être loin maintenant... (Poussant un cri en apercevant Masham.) Ah!...

SCÈNE VIII.

ABIGAIL, MASHAM, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE, l'apercevant.

C'est fait de nous!... Malheureux! qui vous ramène?... pourquoi revenir sur vos pas?

MASHAM, tranquillement.

Je ne suis jamais parti.

ABIGAIL.

Hier, cependant, vous m'avez fait vos adieux.

MASHAM.

Je n'étais pas sorti de Londres, que j'ai entendu galoper sur mes traces... c'était un officier qui me poursuivait, et qui, mieux monté que moi, m'eut bientôt rattrapé. J'eus un instant l'idée de me défendre... mais déjà je venais de blesser un homme... et en tuant un second qui ne m'avait rien fait... vous comprenez... Je m'arrêtai et lui dis : (Portant la main à son épée.) Mon officier, je suis à vos ordres. — Mes ordres, me dit-il, les voici : et il me remit un paquet que j'ouvris en tremblant.

ABIGAIL.

Eh bien!

MASHAM.

Eh bien!... c'est à confondre!... c'était ma nomination d'officier dans les gardes.

BOLINGBROKE.

Est-il possible?

ABIGAIL.

Une pareille récompense!...

MASHAM.

Après ce que je venais de faire!... Demain matin, continue mon jeune officier, vous remerciez la reine; mais aujourd'hui nous avons un repas de corps... tous nos camarades du régiment; je me charge de vous présenter... venez... je vous emmène!... Que répondre?... Je ne pouvais pas prendre la fuite... c'était donner des soupçons, me trahir... m'avouer coupable...

ABIGAIL.

Et vous l'avez suivi?...

MASHAM.

A ce repas, qui a duré une partie de la nuit.

ABIGAIL.

Malheureux!...

MASHAM.

Et pourquoi cela?

BOLINGBROKE.

Nous n'avons pas le temps de vous l'expliquer. Qu'il vous suffise de savoir... que l'homme qui vous avait raillé et insulté était Richard Bolingbroke, mon parent.

MASHAM.

Que dites-vous?

BOLINGBROKE.

Que votre premier coup d'épée m'a valu soixante mille livres sterling de revenu; je désire que le second vous en rapporte autant... Mais en attendant, c'est moi que l'on a chargé de vous arrêter.

MASHAM, lui présentant son épée.

Je suis à vos ordres.

BOLINGBROKE.

Eh! non... je n'ai pas de brevet d'officier à vous offrir... ni de repas de corps...

ABIGAIL.

Heureusement... car il vous suivrait.

BOLINGBROKE.

Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous trahir vous-même... Moi, d'abord, je vous chercherai très peu, et si je vous trouve, ce sera votre faute et non la mienne.

ABIGAIL.

Jusqu'ici, grâce au ciel, on n'a encore aucun soupçon, aucun indice.

BOLINGBROKE.

Évitez d'en faire naître; restez tranquille, restez chez vous, ne vous montrez pas.

MASHAM.

Ce matin il faut que j'aille chez la reine.

BOLINGBROKE.

Tant pis!...

MASHAM.

De plus... voici une lettre qui m'ordonne justement tout le contraire de ce que vous me recommandez.

ABIGAIL.

Une lettre de qui?

MASHAM.

De mon protecteur inconnu! celui sans doute à qui je dois mon nouveau grade... On vient de remettre chez moi ce billet et cette boîte...

L'UISSIER, paraissant à la porte des appartemens de la reine.

Monsieur le capitaine Masham!

MASHAM.

La reine qui m'attend... (Remettant à Abigail la lettre et à Bolingbroke la boîte.) Tenez... et voyez... (Il sort.)

SCÈNE IX.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAIL.

Qu'est-ce que cela signifie?

BOLINGBROKE.

Lisons !

ABIGAIL, lisant la lettre.

« Vous êtes officier ! j'ai tenu ma parole... tenez  
 » la vôtre en continuant à m'obéir ; tous les ma-  
 » tins montrez-vous à la chapelle, et tous les soirs  
 » au jeu de la reine. Bientôt viendra le moment  
 » où je me ferai connaître... D'ici là, silence et  
 » obéissance à mes ordres, sinon, malheur à  
 » vous !... »

ABIGAIL.

Et quels ordres, je vous le demande

BOLINGBROKE.

Celui de ne pas se marier.

ABIGAIL.

Une protection à ce prix-là, c'est terrible

BOLINGBROKE.

Plus que vous ne croyez, peut-être ?

ABIGAIL.

Et pourquoi ?

BOLINGBROKE, souriant.

C'est que ce protecteur mystérieux...

ABIGAIL.

Un ami de son père !... un lord !

BOLINGBROKE, de même.

Je parierais plutôt pour une lady.

ABIGAIL.

Allons donc ! Lui ! Arthur ! un jeune homme si  
 » angé, et surtout si fidèle !

BOLINGBROKE.

Ce n'est pas sa faute, si on le protège malgré  
 lui et incognito.

ABIGAIL.

Ah ! ce n'est pas possible, et ce post-scriptum  
 nous dira peut-être...

BOLINGBROKE, gaiement.

Ah ! il y a un post-scriptum ?

ABIGAIL, lisant avec émotion.

« J'envoie à M. le capitaine Masham les insi-  
 » gnes de son nouveau grade. »

BOLINGBROKE, ouvrant la boîte qu'il tient.

Des ferrets en diamans d'un goût et d'une ma-  
 gnificence... c'est bien cela.

ABIGAIL, les regardant.

O ciel !... je sais qui ! Ces diamans, je les re-  
 connais ! Ils ont été achetés dans les magasins  
 de maître Tomwood et vendus par moi, la se-  
 maine dernière...

BOLINGBROKE.

A qui ?... parlez ?

ABIGAIL.

Oh ! je ne le puis !... je n'ose... A une bien  
 grande dame, et je suis perdue si Arthur en est  
 aimé.

BOLINGBROKE.

Que vous importe ! s'il ne l'aime point, s'il ne  
 s'en doute même pas ?

ABIGAIL.

Il le saura... je vais tout lui dire...

BOLINGBROKE, la tenant par la main.

Non... si vous m'en croyez... il l'ignorera tou-  
 jours !

ABIGAIL.

Pourquoi donc ?

BOLINGBROKE.

Ma pauvre enfant !... vous ne connaissez pas  
 les hommes ! Le plus modeste et le moins fat a  
 tant de vanité ! Il est si flatteur de se savoir aimé  
 d'une grande dame !... Et s'il est vrai que celle-là  
 soit si redoutable...

ABIGAIL.

Plus que je ne peux vous le dire.

BOLINGBROKE.

Et quelle est-elle donc ?

ABIGAIL, montrant la duchesse qui entre par la ga-  
 lerie à droite.

La voici !

BOLINGBROKE, vivement et lui prenant la lettre  
 qu'elle tient.

La duchesse !... (A Abigail qu'il renvoie.) Lais-  
 sez-nous... laissez-nous.

ABIGAIL.

Elle m'avait dit de l'attendre...

BOLINGBROKE, la poussant par la porte à gauche.

Eh bien ! c'est moi qu'elle trouvera !... (A part.)  
 O fortune tu me devais cette revanche.

SCÈNE X.

BOLINGBROKE, LA DUCHESSE. Elle entre  
 rêveuse. Bolingbroke s'approche et la salue res-  
 pectueusement.

LA DUCHESSE.

Ah ! c'est vous, mylord... je cherchais cette  
 jeune fille...

BOLINGBROKE.

Oserais-je vous demander un moment d'au-  
 dience ?

LA DUCHESSE.

Parlez... auriez-vous quelque indice, quelque  
 renseignement sur le coupable que nous sommes  
 chargés de poursuivre ?

BOLINGBROKE.

Aucun encore !... et vous, madame ?

LA DUCHESSE.

Pas davantage...

BOLINGBROKE, à part.

Tant mieux.

LA DUCHESSE.

Alors, que voulez-vous ?

BOLINGBROKE.

D'abord m'acquitter de tout ce que je vous dois !  
 la reconnaissance m'en faisait un devoir ! Et de-  
 venu riche, par hasard, mon premier soin a été de  
 faire remettre chez votre banquier un million de

France, pour payer les deux cent mille livres, auxquelles vous aviez eu la confiance d'estimer mes dettes.

LA DUCHESSE.

Monsieur...

BOLINGBROKE.

C'était beaucoup!... je n'en aurais pas donné cela, et pour bonnes raisons!... Par l'événement, et malgré vous, il se trouve que vous y aurez gagné trois cents pour cent... j'en suis ravi... vous voyez, comme vous me faisiez l'honneur de me le dire, que l'affaire n'est pas si désastreuse...

LA DUCHESSE, souriant.

Mais si vraiment!... pour vous!

BOLINGBROKE.

Non, madame : vous m'avez appris que pour parvenir, la première qualité de l'homme d'État était l'ordre qui mène à la fortune, laquelle conduit à la liberté et au pouvoir, car grâce à elle on n'a plus besoin de se vendre, et souvent on achète les autres...

Cette leçon vaut bien un million sans doute!

Je ne le regrette pas et je mettrai désormais vos enseignemens à profit.

LA DUCHESSE.

Je comprends! n'ayant plus à craindre pour votre liberté... vous allez me faire une guerre plus violente encore.

BOLINGBROKE.

Au contraire... je viens vous proposer la paix.

LA DUCHESSE.

La paix entre nous!... c'est difficile.

BOLINGBROKE.

Eh bien! une trêve... une trêve de vingt-quatre heures!

LA DUCHESSE.

A quoi bon?... Vous pouvez quand vous voudrez commencer l'attaque dont vous m'avez menacée; j'ai dit moi-même à la reine et à toute la cour qu'Abigail était ma parente; mes bienfaits ont devancé vos calomnies, et je venais annoncer à cette jeune fille que je la placais à trente lieues de Londres, dans une maison royale, faveur recherchée par les plus nobles familles du royaume!

BOLINGBROKE.

C'est fort généreux; mais je doute qu'elle accepte!

LA DUCHESSE.

Pour quelle raison, s'il vous plaît?

BOLINGBROKE.

Elle tient à rester à Londres.

LA DUCHESSE, avec ironie.

A cause de vous peut-être?

BOLINGBROKE, avec fatuité.

C'est possible!

LA DUCHESSE, gaiement.

Eh! mais... je commence à le croire!... l'intérêt que vous lui portez... l'insistance, la chaleur

que vous mettez à la défendre... (Souriant.) Là, vraiment, mylord, est-ce que vous aimeriez cette petite?

BOLINGBROKE.

Quand ce serait?...

LA DUCHESSE, gaiement.

Je le voudrais!

BOLINGBROKE.

Et pourquoi?

LA DUCHESSE, de même.

Un homme d'État amoureux, il est perdu!... il n'est plus à craindre!...

BOLINGBROKE.

Je ne vois pas cela!... Je connais de hautes capacités politiques qui mènent de front les amours et les affaires... qui se délassent des préoccupations sérieuses par de plus douces pensées et sortent parfois des détours de la diplomatie pour entrer dans de piquantes et mystérieuses intrigues. — Je connais entr'autres une grande dame, que vous connaissez aussi, qui, charmée de la jeunesse et de la naïveté d'un petit gentilhomme de province, a trouvé bizarre et amusant (je ne lui suppose pas d'autre intention) de devenir sa protectrice invisible... sa providence terrestre, et sans jamais se nommer, sans apparaître à ses yeux, elle s'est chargée de son avancement et de sa fortune... (Geste de la duchesse.) C'est intéressant, n'est-ce pas, madame?... Eh bien! ce n'est rien encore! — Dernièrement, et par son mari qui est un grand général, elle a fait nommer son protégé officier dans les gardes, et, ce matin même, l'a prévenu mystérieusement de son nouveau grade, en lui en envoyant les insignes... des ferrets en diamans que l'on dit magnifiques...

LA DUCHESSE, avec embarras.

Ce n'est guère vraisemblable... et à moins que vous ne soyez bien sûr...

BOLINGBROKE.

Les voici!... ainsi que la lettre qui les accompagnait. (A demi-voix.) Vous comprenez qu'à nous deux... car nous deux seulement connaissons ce secret, nous pourrions perdre cette grande dame!... Des places ainsi données sont sujettes au contrôle des chambres et de l'opposition... Vous me direz qu'il faut des preuves... mais ce riche présent acheté par elle... cette lettre dont l'écriture, quoique déguisée, pourrait aisément être reconnue, tout cela donnerait lieu à une effroyable publicité que cette grande dame pourrait peut-être braver; mais elle a un mari... ce général dont je parlais... un caractère violent et emporté, dont un pareil scandale exciterait la fureur... car un grand homme, un héros tel que lui, devait penser que les lauriers préservaient de la foudre...

LA DUCHESSE, avec colère.

Monsieur!...



BOLINGBROKE, changeant de ton.

Madame la duchesse!... parlons sans métaphore. — Vous comprenez que ces preuves ne peuvent rester entre mes mains, et que mon intention est de les rendre à qui elles appartiennent...

LA DUCHESSE.

Ah! s'il était vrai!...

BOLINGBROKE.

Entre nous, point de promesses, ni de protestations. — Des faits! — Abigail sera admise aujourd'hui par vous dans la maison de la reine... et tout ceci vous sera remis.

LA DUCHESSE.

A l'instant...

BOLINGBROKE.

Non... dès son entrée en fonctions... et il dépend de vous que ce soit dès demain... dès ce soir...

LA DUCHESSE.

Ah! vous vous méfiez de moi et de ma parole?

BOLINGBROKE.

Ai-je tort?

LA DUCHESSE.

La haine vous aveugle.

BOLINGBROKE, galamment.

Non!... car je vous trouve charmante!... et si au lieu d'être dans des camps opposés, le ciel nous eût réunis, nous aurions gouverné le monde!

LA DUCHESSE.

Vous croyez...

BOLINGBROKE.

Rien de plus vrai! Livré à moi-même, je suis toujours la franchise personnifiée!

LA DUCHESSE.

Eh bien! donnez m'en une preuve... une seule, et je consens.

BOLINGBROKE.

Laquelle?

LA DUCHESSE.

Comment avez-vous découvert ce secret?

BOLINGBROKE.

Je ne puis l'avouer sans compromettre une personne...

LA DUCHESSE.

Que je devine!... Vous êtes riche maintenant, et comme vous me le disiez tout à l'heure... vous avez acheté à prix d'or... convenez-en, les aveux du vieux William, mon confident.

BOLINGBROKE, souriant.

C'est possible.

LA DUCHESSE.

Le seul de mes serviteurs en qui j'eusse confiance!

BOLINGBROKE.

Mais, silence avec lui.

LA DUCHESSE.

Avec tous!

BOLINGBROKE.

Ce soir la nomination d'Abigail...

LA DUCHESSE.

Ce soir, cette lettre...

BOLINGBROKE.

Je le promets, — trêve loyale et franche pour aujourd'hui!...

LA DUCHESSE.

Soit! (Elle lui tend la main que Bolingbroke porte à ses lèvres.) (A part.) Et demain la guerre!...

(Elle sort par la porte à droite et Bolingbroke par la porte à gauche.)

## ACTE TROISIÈME.

### SCÈNE I.

ABIGAIL, tenant un livre, LA REINE, tenant à la main un ouvrage de tapisserie, entrent par la porte à droite. — Abigail se tient debout près de la reine, qui va s'asseoir à droite du spectateur, près du guéridon.

ABIGAIL.

Je ne puis revenir de mon bonheur, et quoique depuis deux jours je ne quitte plus votre majesté, je ne puis croire encore qu'il me soit permis, à moi, la pauvre Abigail, de vous consacrer ma vie.

LA REINE.

Ah! ce n'est pas sans peine!... Tu as dû penser, lorsque je t'ai si froidement accueillie, que tout était perdu. Mais, vois-tu bien, ma fille, on

ne me connaît pas... J'ai l'air de céder... je cède même pendant quelque temps; mais je ne perds pas de vue mes projets, et, à la première occasion qui se présente de montrer du caractère... C'est ce qui est arrivé!

ABIGAIL.

Vous avez parlé à la duchesse en reine!

LA REINE, naïvement.

Non, je ne lui ai rien dit; mais elle a bien vu à ma froideur que je n'étais pas satisfaite... et d'elle-même, quelques heures après, elle est venue, d'un air embarrassé, m'avouer, qu'après tout, et quels que fussent les obstacles qui s'opposaient à ta nomination, elle devait faire céder les convenances à ma volonté... et, exprès pour la punir... j'ai encore hésité quelques instans... et puis j'ai dit que décidément... je voulais!

ABIGAIL.

Que de bontés ! (Montrant le livre qu'elle tient à la main.) Votre majesté veut-elle ?... (La reine lui fait signe qu'elle est prête à l'entendre.—Abigail va chercher un tabouret, se place près de la reine, ouvre le livre et lit.) Histoire du parlement!...

LA REINE, avec un geste d'ennui et posant la main sur le livre.

Sais-tu que j'avais bien raison de te désirer... car, depuis que tu es avec moi, ma vie n'est plus la même ! Je ne m'ennuie plus, je pense tout haut... je suis libre... je ne suis plus reine...

ABIGAIL, toujours le livre à la main.

Les reines s'ennuient donc ?

LA REINE, lui prenant des mains le livre qu'elle jette sur le guéridon qui est près d'elle.

A périr !... Moi surtout... S'occuper toute la journée de choses qui ne disent rien au cœur, ni à l'imagination. N'avoir affaire qu'à des gens si positifs, si égoïstes, si arides. Avec eux j'écoute... avec toi je cause : tu as des idées si jeunes et si riannes !

ABIGAIL.

Pastoujours !... je suis si triste parfois !

LA REINE.

Ah ! il y a une tristesse qui ne me déplaît pas... comme hier, par exemple, quand nous parlions de mon pauvre frère, qu'ils ont exilé... et que je ne puis revoir ni embrasser, moi, la reine... que par un bill du parlement que je n'obtiens peut-être pas !

ABIGAIL

Ah ! c'est affreux.

LA REINE.

N'est-ce pas ?... Et, pendant que je parlais, je t'ai vu pleurer ; et, depuis ce moment-là, toi, qui as su me comprendre, je t'aime comme une compagne, comme une amie.

ABIGAIL.

Ah ! qu'ils ont raison de vous appeler la bonne reine Anne.

LA REINE.

Oui, je suis bonne. Ils le savent, et ils en abusent... Ils me tourmentent, ils m'accablent d'embarras, d'affaires et de demandes ; il leur faut des places ; ils en veulent tous ! et tous la même... tous la plus belle !

ABIGAIL.

Eh bien ! donnez leur des honneurs et du pouvoir... moi, je ne veux que vos chagrins.

LA REINE, se levant et jetant son ouvrage sur le guéridon.

Ah ! c'est ma vie entière que tu me demandes, et que je te donnerai. Tu me tiendras lieu de ceux que je regrette, car nous sommes tous exilés... eux en France, et moi sur ce trône.

ABIGAIL.

Et pourquoi rester isolée et sans famille, vous qui êtes jeune... qui êtes libre ?

LA REINE.

Tais-toi... tais-toi !... C'est ce qu'ils disent tous, et, à les en croire, il faudrait se donner à un époux que je n'aurais pas choisi ; n'écouter que la raison d'État, accepter un mariage imposé par le parlement et la nation... Non, non... j'ai préféré ma liberté... j'ai préféré à l'esclavage, la solitude et l'abandon.

ABIGAIL.

Je comprends... quand on est princesse, on ne peut donc pas choisir soi-même... ni aimer personne ?

LA REINE.

Non vraiment !

ABIGAIL.

Comment !... en idée, en rêve, il n'est pas permis de penser à quelqu'un ?

LA REINE, souriant.

Le parlement le défend.

ABIGAIL.

Et vous n'oseriez le braver ? Vous n'auriez pas ce courage... vous, la reine ?

LA REINE.

Qui sait ? je suis peut-être plus brave que tu ne crois !

ABIGAIL, vivement.

A la bonne heure !

LA REINE.

Je plaisante !... C'est, comme tu le disais... un rêve ! une idée... un avenir mystérieux, des projets chimériques où l'imagination se complait et s'arrête ! des songes que l'on fait, éveillée, et qu'on ne voudrait peut-être pas réaliser... même quand ce serait possible. En un mot, un roman à moi seule que je compose... et qui ne sera jamais lu.

ABIGAIL.

Et pourquoi donc pas ? une lecture à nous deux... à voix basse... que j'en connaisse seulement le héros.

LA REINE, souriant.

Plus tard... je ne dis pas.

ABIGAIL.

C'est quelque beau seigneur, j'en suis sûre.

LA REINE.

Peut-être ! Tout ce que je sais, c'est que depuis deux ou trois mois, à peine lui ai-je adressé la parole... et lui, jamais !... C'est tout simple... à la reine...

ABIGAIL.

C'est vrai... c'est gênant d'être reine ! Mais, avec moi, vous m'avez promis de ne pas l'être !... Alors, entre nous, à vos moments perdus, nous pourrions parler de l'inconnu... sans craindre le parlement !

LA REINE.

Tu as raison !... ici il n'y a pas de dangers ! et ce qu'il y a de charmant, Abigail, ce que j'aime en toi, c'est que tu n'es pas comme eux tous, qui me parlent toujours d'affaires d'État !... toi, jamais !...





le présenter ; et si votre majesté veut en prendre sur elle les conséquences, et s'exposer au bouleversement général qui en sera la suite...

LA REINE, effrayée et avec humeur.

Eh ! non, mon Dieu ! qu'on ne m'en parle us... c'en est trop déjà ! (Elle va s'asseoir près de table à gauche.)

LA DUCHESSE.

A la bonne heure !... Je vais annoncer au maréchal ce qui se passe, et en même temps écrire, pour le marquis de Torcy, cette lettre que je soumettrai à l'approbation et à la signature de votre majesté...

LA REINE.

C'est bien !

LA DUCHESSE.

Ici... à trois heures, en venant la prendre pour aller à la chapelle !

LA REINE.

A merveille... je vous remercie !...

LA DUCHESSE, à part.

Enfin ! (Elle sort.)

ABIGAIL, qui pendant ce temps est toujours restée assise près du guéridon.

Pauvre marquis de Torcy... nous voilà bien ! (Elle se lève et va replacer près de la porte du fond le tabouret qu'elle y avait pris.)

LA REINE, à gauche et prenant les dépêches que la duchesse lui a remises.

Ah ! quel ennui ! Entendrai-je donc toujours parler de bill, de parlement, de discussions politiques ?... et ces dépêches du maréchal... qu'il me faut lire, comme si je comprenais quelque chose à ces termes de guerre ! (Elle parcourt le rapport.)

### SCÈNE III.

LA REINE, ABIGAIL, MASHAM, paraissant à la porte du fond, près d'Abigaïl.

ABIGAIL.

Eh ! mon Dieu, que voulez-vous ?

MASHAM, à voix basse.

Une lettre de notre ami !

ABIGAIL.

De Bolingbroke !... (Lisant vivement.) « Ma » chère enfant... Puisque la fortune vous sourit, » je conseille à vous et à Masham de parler au » plus tôt de votre mariage à la reine. Mais pen- » dant que vous êtes en faveur... moi, je suis » perdu !... Venez à mon aide !... Je suis là... je » vous attends !... il y va de notre salut à tous. » Ah ! j'y cours.

(Elle sort par la porte du fond et Masham la suit.)

### SCÈNE IV.

LA REINE, MASHAM.

LA REINE, toujours assise, se retournant au bruit de ses pas.

Qu'est-ce ! (Masham s'arrête.) Ah ! c'est l'officier de service. C'est vous, monsieur Masham !

MASHAM.

Oui, madame... (A part.) Si j'osais, comme Bolingbroke nous le conseille, lui parler de notre mariage...

LA REINE.

Que voulez-vous ?

MASHAM.

Une grace de votre majesté.

LA REINE.

A la bonne heure !... vous qui ne parlez jamais... qui ne demandez jamais rien !...

MASHAM.

C'est vrai, madame, je n'osais pas... mais aujourd'hui...

LA REINE.

Qui vous rend plus hardi ?

MASHAM.

La position où je me trouve... et si votre majesté daigne m'accorder quelques instans d'audience...

LA REINE.

Dans ce moment c'est difficile... des dépêches de la plus haute importance...

MASHAM, respectueusement.

Je me retire !...

LA REINE.

Non !... je dois avant tout justice à mes sujets ; je dois accueillir leurs réclamations et leurs demandes... et la vôtre a rapport sans doute à votre grade ?

MASHAM.

Non, madame !

LA REINE.

A votre avancement ?...

MASHAM.

Oh ! non, madame, je n'y pense pas !

LA REINE, souriant.

Ah !... et à quoi pensez-vous donc ?

MASHAM.

Pardon... madame !... je crains que ce ne soit manquer de respect à la reine que d'oser ainsi lui parler de mes secrets.

LA REINE, gaiement.

Pourquoi donc ? j'aime beaucoup les secrets ! Continuez, je vous prie ! (Lui tendant la main.) et comptez d'avance sur notre royale protection.

MASHAM, portant la main à ses lèvres.

Ah ! madame !...

LA REINE, retirant sa main, avec émotion

Eh bien !...

ACTE III, SCENE VI.

MASHAM.

Eh bien ! madame... j'avais déjà et sans m'en douter un protecteur puissant.

LA REINE, faisant un geste de surprise.

Ah ! bah !

MASHAM.

Cela vous étonne ?...

LA REINE, le regardant avec bienveillance.

Non !... cela ne m'étonne pas...

MASHAM.

Ce protecteur... qui jamais ne s'est fait connaître... me défend sous peine de sa colère...

LA REINE.

Eh bien !... vous défend...

MASHAM.

De jamais me marier !

LA REINE, riant.

Vous !... vous avez raison !... c'est une aventure !... et des plus intéressantes .. ( Avec curiosité. ) Achevez, achevez... ( Se retournant avec humeur, vers Abigail qui rentre. ) Qu'est-ce donc ?... qui se permet d'entrer ainsi ?...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ABIGAIL.

LA REINE.

Ah ! c'est toi Abigail ?... plus tard je te parlerai.

ABIGAIL.

Eh ! non, madame, c'est sur-le-champ ! Un ami qui vous est dévoué... et qui me demande avec instance de le faire arriver jusqu'à votre majesté !

LA REINE, avec humeur.

Toujours interrompue et dérangée... pas un instant pour s'occuper d'affaires sérieuses !... Que me veut-on ?... quelle est cette personne ?

ABIGAIL.

Lord Bolingbroke.

LA REINE, avec effroi et se levant.

Bolingbroke !...

ABIGAIL.

Il s'agit, dit-il, de la question la plus grave, la plus importante !

LA REINE, à part, avec impatience.

Encore des réclamations, des plaintes, des discussions... (Haut.) C'est impossible... la duchesse va venir.

ABIGAIL.

Eh bien ! avant qu'elle ne revienne !

LA REINE.

Je t'ai dit que je ne voulais plus être tourmentée, ni entendre parler d'affaires d'État !... D'ailleurs maintenant cette entrevue ne servirait à rien !

ABIGAIL.

Alors, voyez-le toujours, ne fût-ce que pour

le congédier... car j'ai dit qu'on le laissât monter.

LA REINE.

Et la duchesse que j'attends et qui va se rencontrer avec lui ?... Qu'avez-vous fait ?

ABIGAIL.

Punissez-moi, madame, car le voici !

LA REINE, avec colère et traversant le théâtre.

Laissez-nous !

ABIGAIL, à Bolingbroke qu'elle rencontre au fond du théâtre et à voix basse.

Elle est mal disposée !

MASHAM, de même.

Et vous n'y pourrez rien !

BOLINGBROKE.

Qui sait ?... le talent... ou le hasard !... celui-là surtout !... (Abigail et Masham sortent.)

SCENE VI.

BOLINGBROKE, LA REINE qui a été s'asseoir sur le fauteuil, à droite, près du guéridon.

LA REINE, à Bolingbroke qui s'approche d'elle et la salue respectueusement.

Dans tout autre moment, Bolingbroke, je vous recevrais avec plaisir, car, vous le savez, j'en ai toujours à vous voir... mais aujourd'hui et pour la première fois...

BOLINGBROKE.

Je viens pourtant vous parler des plus chers intérêts de l'Angleterre... et le départ du marquis de Torcy...

LA REINE, se levant.

Ah ! je m'en doutais !... et c'est justement là ce que je craignais. Je sais, Bolingbroke, tout ce que vous allez me dire... j'apprécie vos motifs et vous en remercie... Mais, voyez-vous, ce serait inutile ; les passeports du marquis vont être signés ..

BOLINGBROKE.

Ils ne le sont pas encore ! et s'il part, c'est la guerre plus terrible que jamais, c'est une lutte qui n'aura pas de terme... et si vous daigniez seulement m'écouter...

LA REINE.

Tout est arrangé et convenu... j'ai donné ma parole... s'il faut même vous le dire... j'attends la duchesse pour cette signature... elle va venir à trois heures, et si elle vous trouvait ici...

BOLINGBROKE.

Je comprends...

LA REINE.

Ce seraient de nouvelles scènes !... de nouvelles discussions... que je ne serais pas en état de supporter... Et vous, Bolingbroke, dont je connais le dévouement... vous qui êtes, pour moi, un ami véritable...

BOLINGBROKE.

Vous m'éloignez... vous me congédiez pour ac-



cueillir une ennemie... Pardon, madame ! je vais céder la place à la duchesse... mais l'heure où elle doit venir n'a pas encore sonné, accordez-vous au moins à mon zèle et à ma franchise le peu de minutes qui nous restent?... Je ne vous imposerai pas la fatigue de me répondre... vous n'aurez que celle de m'écouter : (La reine, qui était près de son fauteuil, s'y laisse tomber et s'assied. — Regardant la pendule.) Un quart d'heure, madame, un quart d'heure!... c'est tout ce qui m'est laissé pour vous peindre la misère de ce pays. Son commerce anéanti, ses finances détruites, sa dette augmentant chaque jour, le présent dévorant l'avenir... Et tous ces maux provenant de la guerre... d'une guerre inutile à notre honneur et à nos intérêts Ruiner l'Angleterre pour agrandir l'Autriche... payer des impôts pour que l'empereur soit puissant et le prince Eugène glorieux... continuer une alliance dont ils profitent seuls... Oui, madame... si vous ne croyez pas à mes paroles, s'il vous faut des faits positifs, savez-vous que la prise de Bouchain, dont les alliés ont eu tout l'honneur, a coûté sept millions de livres sterling à l'Angleterre ?

LA REINE.

Permettez, mylord!...

BOLINGBROKE, continuant.

Savez-vous qu'à Malplaquet nous avons perdu trente mille combattans, et que dans leur glorieuse défaite les vaincus n'en ont perdu que huit mille. Et si Louis XIV eût résisté à l'influence de madame de Maintenon, qui est sa duchesse de Marlborough à lui ; si, au lieu de demander aux salons de Versailles un duc de Villeroy pour commander ses armées... Louis XIV eût interrogé les champs de batailles et choisi Vendôme ou Catinat... savez-vous ce qui serait arrivé à nous et à nos alliés?... Seule contre tous, la France en armes tient tête à l'Europe, et bien commandée elle lui commande. Nous l'avons vu et peut-être le verrions-nous encore : ne l'y contrainsons pas!

LA REINE.

Oui, Bolingbroke, oui, vous qui voulez la paix.. vous avez peut-être raison... Mais je ne suis qu'une faible femme, et pour arriver à ce que vous me proposez... il faut un courage que je n'ai pas... Il faut se décider entre vous et des personnes qui, elles aussi, me sont dévouées...

BOLINGBROKE, s'animant.

Qui vous trompent... je vous le jure... je vous le prouverai.

LA REINE.

Non... non... laissez-moi l'ignorer!... Il faudrait encore s'irriter... en vouloir à quelqu'un... je ne le puis.

BOLINGBROKE, à part.

Oh! qu'attendre d'une reine qui ne sait pas même se mettre en colère?(Haut.) Quoi! madame, s'il vous était démontré d'une manière évidente,

irréversible, qu'une partie de nos subsides entre dans les coffres du duc de Marlborough, et que c'est là le motif qui lui fait continuer la guerre..

LA REINE, écoutant et croyant entendre la duchesse  
Silence... j'ai cru entendre. Partez, Bolingbroke... on vient...

BOLINGBROKE.

Non, madame... (Continuant avec chaleur.) Si j'ajoutais qu'un intérêt non moins vif et plus tendre fait redouter à la duchesse une paix fatale et gênante, qui ramènerait le duc à Londres et à la cour...

LA REINE.

Voilà ce que je ne croirai jamais...

BOLINGBROKE.

Voilà cependant la vérité!... Et ce jeune officier qui tout à l'heure était ici... Arthur Masham peut-être... pourrait vous donner de plus exacts renseignements...

LA REINE, avec émotion.

Masham... que dites-vous ?

BOLINGBROKE.

Qu'il est aimé de la duchesse...

LA REINE, tremblante.

Lui!... Masham!...

BOLINGBROKE, prêt à sortir.

Lui... ou tout autre, qu'importe ?

LA REINE, avec colère.

Ce qu'il m'importe, dites-vous?... (Se levant vivement.) Si l'on m'abuse, si l'on me trompe!... si l'on met en avant les intérêts de l'État, quand il s'agit de caprices, d'intrigues, ou d'intérêts particuliers... Non, non... il faut que tout s'explique! Restez, mylord, restez moi, la reine, je veux... je dois tout savoir! (Elle va regarder du côté de la galerie à droite et revient.)

BOLINGBROKE, à part pendant ce temps.

Est-ce que par hasard... le petit Masham?... O destins de l'Angleterre, à quoi tenez-vous ?

LA REINE, avec émotion.

Eh bien! Bolingbroke, vous disiez donc que la duchesse...

BOLINGBROKE, observant la reine.

Désire la continuation de la guerre...

LA REINE, de même.

Pour tenir son mari éloigné de Londres.

BOLINGBROKE, de même.

Oui, madame...

LA REINE.

Et par affection pour Masham...

BOLINGBROKE.

J'ai quelques raisons de le croire.

LA REINE.

Lesquelles ?

BOLINGBROKE, vivement.

D'abord c'est la duchesse qui l'a fait entrer à la cour dans la maison de sa majesté.

LA REINE.

C'est vrai!



BOLINGBROKE, de même.

C'est par elle qu'il a obtenu le brevet d'en-seigne.

LA REINE.

C'est vrai!

BOLINGBROKE.

Par elle enfin que, depuis quelques jours, il a été nommé officier dans les gardes.

LA REINE.

Oui, oui, vous avez raison, sous prétexte que moi-même, je le voulais... je le désirais... (Vivement.) Et j'y pense maintenant, ce protecteur inconnu... dont Masham me parlait...

BOLINGBROKE.

Ou plutôt cette protectrice...

LA REINE.

Qui lui défendait de se marier...

BOLINGBROKE, près de la reine et presque à son oreille.

C'était elle... Aventure romanesque, qui sou-riait à sa vive imagination! C'est pour se livrer sans contrainte à de si doux loisirs, que la noble duchesse retient son mari à la tête des armées et fait voter des subsides pour continuer la guerre!... (Avec intention.) La guerre qui fait sa gloire, sa fortune... et son bonheur... bonheur d'autant plus grand qu'il est ignoré, et que, par un piquant ha-sard, dont elle rit au fond du cœur, les augustes per-sonnes qui croient servir son ambition... ser-vent en même temps ses amours!... (Voyant le geste de colère de la reine.) Oui, madame...

LA REINE.

Silence!... c'est elle!...

SCÈNE VII.

BOLINGBROKE, LA REINE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, sortant de la porte à droite, s'avance fièrement. Elle aperçoit Bolingbroke près de la reine et reste stupéfaite.

Bolingbroke!... (Bolingbroke s'incline et salue.)

LA REINE, qui pendant cette scène cherche toujours à cacher sa colère, s'adressant froidement à la du-chesse.

Qu'est-ce, milady?... Que voulez-vous?

LA DUCHESSE, lui tendant les papiers qu'elle tient à la main.

Les passeports du marquis de Torcy... et la lettre qui les accompagne!

LA REINE, sèchement.

C'est bien!... (Elle jette les papiers sur la table.)

LA DUCHESSE.

Je l'apporte à signer à votre majesté.

LA REINE, de même et allant s'asseoir à la table à gauche.

Très bien!... Je lirai... j'examinerai.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!... (Haut.) Votre majesté avait cepen-

dant décidé que ce serait aujourd'hui même... et ce matin...

LA REINE.

Oui, sans doute... Mais d'autres considérations m'obligent à différer...

LA DUCHESSE, avec colère et regardant Bolingbroke.

Ah! je devine sans peine!... et il m'est aisé de voir à quelle influence votre majesté cède en ce moment!

LA REINE, cherchant à se contenir.

Que voulez-vous dire?... et quelle influence? Je n'en connais aucune... je ne cède qu'à la voix de la raison, de la justice et du bien public...

BOLINGBROKE, debout près de la table et à droite de la reine.

Nous le savons tous!...

LA REINE.

On peut empêcher la vérité d'arriver jusqu moi... mais dès qu'elle m'est connue... dès qu s'agit des intérêts de l'État... je n'hésite plus!

BOLINGBROKE.

C'est parler en reine...

LA REINE, s'animant.

Il est évident que la prise de Bouchain coûte sept millions de livres sterling à l'Angleterre...

LA DUCHESSE.

Madame!...

LA REINE, s'animant de plus en plus.

Tout calculé... il est constant qu'à la bataille de Hochslett, ou de Malplaquet, nous avons perdu trente mille combattans.

LA DUCHESSE.

Mais, permettez...

LA REINE, se levant.

Et vous voulez que je signe une lettre pareille, que je prenne une mesure aussi importante, aussi grave... avant de connaître au juste... et de savoir par moi-même?... Non, madame la duchesse... je ne veux pas servir des desseins ambitieux... ou d'autres! et je ne leur sacrifierai pas les intérêts de l'état.

LA DUCHESSE.

Un mot seulement...

LA REINE.

Je ne puis... Voici l'heure de nous rendre à la chapelle... (A Abigail qui vient de sortir par la porte à droite.) Viens, partons!

ABIGAIL.

Comme votre majesté est émue!

LA REINE, à demi-voix et l'amenant sur le bord du théâtre.

Ce n'est pas sans raison!... Il est un mystère que je veux pénétrer... et cette personne dont nous parlions tantôt, il faut absolument la voir, l'interroger...

ABIGAIL, gaîment.

Qui?... l'inconnu?

LA REINE.

Oui... tu me l'amèneras, cela te regarde!

ABIGAIL, de même.

Pour cela, il faut le connaître!

LA REINE, se retournant et apercevant Masham qui vient d'entrer par la porte du fond et lui présente ses gants et sa Bible, dit tout bas à Abigaïl.

Tiens, le voici!

ABIGAIL, immobile de surprise.

O ciel!

BOLINGBROKE, qui est passé près d'elle.

La partie est superbe!

ABIGAIL.

Elle est perdue!...

BOLINGBROKE.

Elle est gagnée!

(La reine, qui a pris des mains de Masham les gants et la Bible, fait signe à Abigaïl de la suivre. — Toutes deux s'éloignent. — La duchesse reprend avec colère les papiers qui sont sur la table, et sort; Bolingbroke la regarde d'un air de triomphe.)

## ACTE QUATRIÈME.

### SCÈNE I.

#### LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH.

C'est inouï!... Pour la première fois de sa vie elle avait une volonté!... une volonté réelle! Faut-il l'attribuer aux talens de Bolingbroke?... Ou serait-ce déjà l'ascendant de cette petite fille?... (D'un air de mépris.) Allons donc! (Après un instant de silence.) Je le saurai!... En attendant et tout à l'heure, en sortant de la chapelle où toutes deux, je crois, nous avons prié avec le même recueillement... elle était seule... Bolingbroke et Abigaïl n'étaient plus là... et elle a résisté encore!... et il a fallu employer les grands moyens!... Ce bill pour le rappel des Stuarts... J'ai promis qu'il passerait aujourd'hui même à la chambre... si le marquis partait!... et j'ai ses passeports... je les ai... pour demain seulement... Vingt-quatre heures de plus, peu importe?... Mais tout en signant, la reine qui ne tient à rien... pas même à sa mauvaise humeur... a conservé avec moi un ton d'aigreur et de sécheresse qui ne lui est pas ordinaire... Il y avait de l'ironie, du dépit... une colère secrète et concentrée qu'elle n'osait laisser éclater... (En riant.) Décidément elle détesse sa favorite!... je le sais et c'est ce qui fait ma force!... La faveur basée sur l'amour s'éteint bien vite!... mais quand elle l'est sur la haine... cela ne fait qu'augmenter... et voilà le secret de mon crédit... Qui vient là?... Ah! notre jeune officier.

quoi?... N'importe... ayons en toujours peur... de confiance! (Il la salue respectueusement.)

LA DUCHESSE.

N'est-ce pas monsieur Masham, le dernier officier aux gardes nommé par le duc de Marlborough?

MASHAM.

Oui, milady. (A part.) Ah! mon Dieu! elle va me faire destituer.

LA DUCHESSE.

Quels titres aviez-vous à cette nomination?

MASHAM.

Fort peu, si l'on considère mon mérite; autant que qui que ce soit, si l'on compte le zèle et le courage.

LA DUCHESSE.

C'est bien!... j'aime cette réponse, et je vois que milord a eu raison de vous nommer...

MASHAM.

Je voudrais seulement qu'à cette faveur il en ajoutât une autre?

LA DUCHESSE.

Il vous l'accordera; parlez.

MASHAM.

Est-il possible?

LA DUCHESSE.

Quelle est cette faveur?

MASHAM.

C'est de m'offrir l'occasion de justifier son choix en m'appelant près de lui sous nos drapeaux.

LA DUCHESSE.

Il le fera... croyez-en ma parole...

MASHAM.

Ah! madame... tant de bontés!... vous qu'on m'avait représentée... comme une ennemie...

LA DUCHESSE.

Eh! qui donc?

MASHAM.

Des personnes qui ne vous connaissent pas, et

qui désormais partageront pour vous mon dévouement.

LA DUCHESSE.

Ce dévouement, puis-je y compter... puis-je le réclamer ?

MASHAM.

Daignez me donner vos ordres.

LA DUCHESSE, le regardant avec bienveillance.

C'est bien ! Masham, je suis contente de vous. (Lui faisant signe d'avancer.) Approchez.

MASHAM, à part.

Quels regards pleins de bonté ! je n'en reviens pas.

LA DUCHESSE.

Vous m'écoutez, n'est-ce pas ?

MASHAM.

Oui, milady. (A part.) Que peut-elle me vouloir ?

LA DUCHESSE.

Il s'agit d'une mission importante dont la reine m'a chargée, et pour laquelle j'ai jeté les yeux sur vous. Vous viendrez me rendre compte chaque jour du résultat de vos démarches, vous entendrez avec moi et prendre mes ordres pour arriver à la découverte du coupable.

MASHAM.

Un coupable ?

LA DUCHESSE.

Oui, un crime audacieux et qui ne mérite point de grâce, a été commis dans le palais même de Saint-James. Un membre de l'opposition, que du reste j'estimais fort peu, Richard Bolingbroke...

MASHAM, à part.

O ciel !

LA DUCHESSE.

A été assassiné !

MASHAM, avec indignation.

Non, madame, il a été tué loyalement et l'épée à la main, par un gentilhomme, insulté dans son honneur !

LA DUCHESSE.

Eh bien ! si vous connaissez son meurtrier... il faut nous le livrer, vous me l'avez promis, et nous avons juré de le poursuivre.

MASHAM.

Ne poursuivez personne, madame, car c'est moi !...

LA DUCHESSE.

Vous, Masham !

MASHAM.

Moi-même.

LA DUCHESSE, vivement, et lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous !... taisez-vous !... que tout le monde l'ignore ! Quelles clameurs ne s'élèveraient pas contre vous, attaché à la cour et à la maison de la reine !... (Vivement.) Il n'y a rien à vous reprocher... rien, j'en suis sûre... Tout s'est passé loyalement... vous me l'avez dit ; et qui vous voit, Masham, ne peut en douter... Mais la haine de

nos ennemis et votre nomination d'officier aux gardes le jour même de ce combat... dont elle semble la récompense.

MASHAM.

C'est vrai !

LA DUCHESSE.

Nous ne pourrions plus vous défendre.

MASHAM.

Est-il possible !... un pareil intérêt !...

LA DUCHESSE.

Il n'y a qu'un moyen de vous sauver... Ce que vous désiriez tout à l'heure si ardemment : il faut partir pour l'armée.

MASHAM.

Ah ! que je vous remercie !

LA DUCHESSE, avec émotion.

Pour peu de jours, Masham... le temps que cette affaire s'apaise et s'oublie... Vous partirez dès demain, et je vous donnerai pour le maréchal des dépêches que vous viendrez prendre chez moi.

MASHAM.

A quelle heure ?

LA DUCHESSE.

Après le cercle de la reine... ce soir !... Et de peur qu'on ne soupçonne votre départ, prenez garde que personne ne vous voie !

MASHAM.

Je vous le jure ! Mais je ne puis en revenir encore... vous que je craignais... vous que je redoutais... Ah ! dans ma reconnaissance... je dois vous ouvrir mon ame tout entière...

LA DUCHESSE.

Ce soir vous me direz cela... Du silence ! on vient.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

SCÈNE III.

LES MÊMES, ABIGAIL, entrant tout émue par la porte à droite.

ABIGAIL.

Seul avec elle... un tête-à-tête !...

LA DUCHESSE, à part.

Encore cette Abigail, que je rencontrerai sans cesse. (Haut.) Qui vous amène ?... que voulez-vous ?... que demandez-vous ?

ABIGAIL, troublée et les regardant tous deux.

Rien... je ne sais pas... je craignais... (Se rappevant ses idées.) Ah !... si, vraiment... je me rappelle... la reine veut vous parler, madame...

LA DUCHESSE.

C'est bien... je m'y rendrai plus tard...

ABIGAIL.

A l'instant même, madame, car la reine vous attend !

LA DUCHESSE, avec colère.

Eh bien ! dites à votre maîtresse.



ABIGAIL, avec dignité.

Je n'ai rien à dire à personne... qu'à vous, madame la duchesse, à qui j'ai transmis les ordres de ma maîtresse et de la vôtre.

(La duchesse fait un geste de colère, puis elle se reprend, se contient et sort.)

## SCÈNE IV.

MASHAM, ABIGAIL.

MASHAM.

Y pensez-vous, Abigail ? lui parler ainsi ?

ABIGAIL.

Pourquoi pas ?... j'en ai le droit. Et vous, monsieur, qui vous a donné celui de prendre sa défense ?

MASHAM.

Tout ce qu'elle a fait pour nous... Vous qui me l'aviez représentée si impérieuse, si terrible...

ABIGAIL.

Si méchante !... je l'ai dit, et je le dis encore.

MASHAM.

Eh bien ! vous êtes dans l'erreur... Vous ne savez pas tout ce que je dois à ses bontés... à sa protection.

ABIGAIL.

Sa protection !... Comment ! qui vous a dit ?...

MASHAM.

Personne... c'est moi, au contraire, qui viens de lui avouer mon duel avec Richard Bolingbroke, et dans sa générosité elle a promis de me défendre... de me protéger.

ABIGAIL, sèchement.

A quoi bon ?... M. de Saint-Jean n'est-il pas là ?... Je ne vois pas alors qu'il y ait besoin de tant d'autres protections !

MASHAM, étonné.

Abigail... je ne vous reconnais pas... d'où vient ce trouble... cette émotion...

ABIGAIL.

Je n'en ai pas... je suis venue... j'ai couru... tant j'étais pressée d'obéir à la reine... Il ne s'agit pas de moi... mais de la duchesse... Que vous a-t-elle dit ?

MASHAM

Elle veut, pour me soustraire au danger, que je parte demain pour l'armée...

ABIGAIL, poussant un cri.

Vous faire tuer !... pour vous soustraire au danger... Et vous croyez que cette femme-là vous aime... (Se reprenant.) non... je veux dire... vous porte intérêt... vous protège.

MASHAM.

Oui, sans doute... je lui ai dit que j'irais prendre ses dépêches pour le maréchal... ce soir, chez elle...

ABIGAIL.

Vous avez dit cela, malheureux !..

MASHAM.

Où est le mal !

ABIGAIL.

Et vous irez ?

MASHAM.

Oui vraiment... Et elle était pour moi si affable, si gracieuse, que lorsque vous êtes venue j'allais lui parler de nos projets et de notre mariage...

ABIGAIL, avec joie.

En vérité !... (A part.) Et moi qui le soupçonnais... (Haut et avec émotion.) Pardon, Arthur... ce que vous me dites là est bien...

MASHAM.

N'est-ce pas ?... et ce soir chez elle... bien certainement je lui en parlerai.

ABIGAIL.

Non... non, je vous en conjure... ne vous rendez pas à ses ordres... trouvez un prétexte.

MASHAM.

Y pensez-vous ? c'est l'offenser... c'est nous perdre !

ABIGAIL.

N'importe !... cela vaut mieux...

MASHAM.

Et pour quelle raison ?...

ABIGAIL, avec embarras.

C'est que... ce soir et à peu près à la même heure... la reine m'a chargée de vous dire qu'elle voulait vous voir, vous parler, et qu'elle vous attendrait peut-être !... ce n'est pas sûr !

MASHAM.

Je comprends !... et alors j'irai chez la reine...

ABIGAIL.

Non, vous n'irez pas non plus !

MASHAM.

Et pourquoi donc ?

ABIGAIL.

Je ne puis vous l'apprendre... Prenez pitié de moi ! car je suis bien tourmentée, bien malheureuse...

MASHAM.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ABIGAIL.

Écoutez-moi, Arthur... m'aimez-vous, comme je vous aime ?

MASHAM.

Plus que ma vie...

ABIGAIL.

C'est ce que je voulais dire !... Eh bien ! quand même j'aurais l'air de nuire à votre avancement, ou à votre fortune, et quelque absurdes que vous semblent mes avis ou mes ordres, donnez-moi votre parole de les suivre sans m'en demander la raison.

MASHAM.

Je vous le jure !

ABIGAIL.

Pour commencer, ne parlez jamais de notre mariage à la duchesse.

MASHAM.

Vous avez raison, il vaut mieux en parler à la reine.

ABIGAIL, vivement.

Encore moins !...

MASHAM.

C'est pour cela, cependant ! que ce matin je lui ai demandé une audience... et je suis sûr qu'elle nous protégerait... car elle m'a accueilli avec un air si aimable et si bienveillant.

ABIGAIL, à part.

Il appelle cela de la bienveillance.

MASHAM.

Et elle m'a tendu gracieusement sa belle main... que j'ai baisée. (A Abigail.) Qu'avez-vous, la vôtre est glacée ?...

ABIGAIL.

Non... (A part.) Elle ne m'avait pas dit cela ! (Haut.) Et moi aussi, Masham, je suis déjà en grande faveur auprès de la reine... je suis comblée de ses bontés, de son amitié, et cependant, pour notre bonheur à tous deux, mieux eût valu rester pauvres et misérables et ne jamais venir ici à la cour, au milieu de tout ce beau monde, où tant de dangers, tant de séductions nous environnent.

MASHAM, avec colère.

Ah ! je comprends... quelques-uns de ces lords... de ces grands seigneurs... On veut nous séparer, nous désunir... vous ravir à mon amour...

ABIGAIL.

Oui, c'est à peu près cela. Silence, on frappe : c'est Bolingbroke, à qui j'ai écrit de venir ! Lui seul peut me donner avis et conseil.

MASHAM.

Vous croyez ?...

ABIGAIL.

Mais pour cela, il faut que vous nous laissiez !

MASHAM, étonné.

Moi !...

ABIGAIL.

Ah ! vous m'avez promis obéissance...

MASHAM.

Et je tiendrai tous mes sermens !

(Il lui baise la main et sort par la porte du fond.)

SCÈNE V.

ABIGAIL, pendant qu'il s'éloigne, le regardant avec amour.

Ah ! Arthur !... que je t'aime !... plus qu'autrefois... plus que jamais ! peut-être aussi parce qu'elles veulent toutes me l'enlever... Oh ! non, je l'aimerais sans cela ! (On frappe encore à la porte

à gauche.) Et mylord que j'oubliais... je perds la tête...

(Elle va ouvrir la porte à gauche à Bolingbroke.)

SCÈNE VI.

BOLINGBROKE, ABIGAIL.

BOLINGBROKE, entrant gaîment.

J'accours aux ordres de la nouvelle favorite, car vous le serez... je vous l'ai dit, et l'on en parle déjà...

ABIGAIL, sans l'écouter.

Oui... oui, la reine m'adore et ne peut plus se passer de moi ! Mais venez ou tout est perdu !

BOLINGBROKE.

O ciel !... est-ce que le marquis de Torcy ?

ABIGAIL, se frappant la tête.

Ah ! c'est vrai !... je n'y pensais plus !... La duchesse est venue dans le cabinet de la reine... celle-ci a signé !...

BOLINGBROKE, avec effroi.

Le départ de l'ambassadeur !...

ABIGAIL.

Oh ! ce n'est rien encore !... imaginez-vous que Masham...

BOLINGBROKE.

Le marquis s'éloigne de Londres...

ABIGAIL, sans l'écouter.

Dans vingt-quatre heures ! (Avec force.) Mais vous saviez...

BOLINGBROKE, avec colère.

Et la duchesse...

ABIGAIL, vivement.

La duchesse n'est pas la plus à craindre !... un autre obstacle plus redoutable encore...

BOLINGBROKE.

Pour qui ?

ABIGAIL.

Pour Masham !

BOLINGBROKE, avec impatience.

Traitez donc d'affaires d'État avec des amoureux... Je vous parle de la paix, de la guerre, de tous les intérêts de l'Europe...

ABIGAIL.

Et moi, je vous parle des miens ! L'Europe peut aller toute seule, et moi, si vous m'abandonnez, je n'ai plus qu'à mourir !

BOLINGBROKE.

Pardon, mon enfant, pardon... vous d'abord. C'est que, voyez-vous, l'ambition est égoïste et commence toujours par elle !

ABIGAIL.

Comme l'amour !

BOLINGBROKE.

Eh bien ! voyons ? Vous dites donc que la reine a signé.

ABIGAIL, avec impatience.

Oui... à cause d'un bill qu'on doit présenter.

BOLINGBROKE.

Je sais !... et la voilà au mieux avec la duchesse !

ABIGAIL, de même.

Non... elle la déteste... elle lui en veut... j'ignore pourquoi... et elle n'ose rompre...

BOLINGBROKE, vivement.

Une explosion qui n'attend plus que l'étincelle... d'ici à vingt-quatre heures, c'est possible !... Et vous ne lui avez pas représenté que le marquis s'éloignant demain, on ne s'engageait à rien en le recevant aujourd'hui ! que par égard pour un grand roi, et en bonne politique... la politique de l'avenir, il fallait accueillir avec faveur son envoyé... Lui avez-vous dit cela ?

ABIGAIL, d'un air distrait.

Je crois que oui... je n'en suis pas sûre !... Un autre sujet m'occupait.

BOLINGBROKE.

C'est juste... voyons cet autre sujet ?

ABIGAIL.

Ce matin, vous m'avez vue effrayée, désespérée, en apprenant que la duchesse avait des idées... de... protection sur Arthur... Eh bien ! ce n'était rien !... une autre encore... une autre grande dame... (Avec embarras.) dont je ne puis dire le nom.

BOLINGBROKE, à part.

Pauvre enfant !... elle croit me l'apprendre. (Haut.) Comment le savez-vous ?

ABIGAIL.

C'est un secret que je ne puis trahir... ne me le demandez plus !

BOLINGBROKE, avec intention

J'approuve votre discrétion, et ne chercherai même pas à deviner... Et cette personne... duchesse ou marquise, aime aussi Masham ?

ABIGAIL.

C'est bien mal, n'est-ce pas ? c'est bien injuste ! Elles ont toutes des princes, des ducs, des grands seigneurs qui les aiment... moi, je n'avais que celui-là !... Et comment le défendre, moi, pauvre fille ? comment le disputer à deux grandes dames ?

BOLINGBROKE.

Tant mieux !... c'est moins redoutable qu'une seule...

ABIGAIL, étonnée.

Si vous pouvez me prouver cela ?

BOLINGBROKE.

Très facilement... Qu'un grand royaume veuille conquérir une petite province, il n'y a pas d'obstacles, elle est perdue ! Mais qu'un autre grand empire ait aussi le même projet, c'est une chance de salut ; les deux hautes puissances s'observent, se déjouent, se neutralisent, et la province menacée échappe au danger, grâce au nombre de ses ennemis... Comprenez-vous ?

ABIGAIL.

A peu près... Mais le danger le voici ! La duchesse a donné rendez-vous à Masham, ce soir, chez elle, après le cercle de la reine...

BOLINGBROKE.

Très bien...

ABIGAIL, avec impatience.

Eh ! non, monsieur, c'est très mal !

BOLINGBROKE.

C'est ce que je voulais dire !

ABIGAIL.

Et en même temps l'autre personne... l'autre grande dame, veut également le recevoir chez elle, à la même heure...

BOLINGBROKE.

Que vous disais-je ? Elles se nuisent réciproquement... Il ne peut pas aller aux deux rendez-vous !

ABIGAIL.

A aucun, je l'espère !... Heureusement, cette grande dame ne sait pas encore, et ne saura que ce soir au moment même... si elle sera libre, car elle ne l'est pas toujours... pour des raisons que je ne puis expliquer...

BOLINGBROKE, froidement.

Son mari ?

ABIGAIL, vivement.

C'est cela même... et si elle peut réussir à lever tous les obstacles...

BOLINGBROKE.

Elle y réussira, j'en suis sûr.

ABIGAIL.

Dans ce cas-là, pour prévenir moi et Arthur, elle doit, ce soir, et devant tout le monde, se plaindre de la chaleur et demander négligemment un verre d'eau !

BOLINGBROKE.

Ce qui voudra dire : Je vous attends, venez ?

ABIGAIL.

Mot pour mot.

BOLINGBROKE.

C'est facile à comprendre.

ABIGAIL.

Que trop !... Je n'ai rien dit de tout cela à Arthur... c'est inutile, n'est-ce pas ?... Car je ne veux point qu'il aille à ce rendez-vous... ni à l'autre ! plutôt mourir ! plutôt me perdre !

BOLINGBROKE.

Y pensez-vous ?

ABIGAIL.

Oh ! pour moi, peu m'importe !... mais pour lui !... plus j'y réfléchis !... Ai-je le droit de détruire son avenir, de l'exposer à des vengeances redoutables, à des haines puissantes, dans ce moment surtout, ou à cause de ce duel... il peut être découvert et arrêté... Que faut-il faire ?... Conseillez-moi... Je ne sais que devenir et je n'ai d'espoir qu'en vous !



**BOLINGBROKE**, qui pendant ce temps à réfléchi, lui prend vivement la main.

Et vous avez raison ! oui, mon enfant... oui, ma petite Abigail, rassurez-vous !... Le marquis de Torcy aura ce soir son invitation, il parlera à la reine !

**ABIGAIL**, avec impatience

Eh ! monsieur...

**BOLINGBROKE**, vivement.

Nous sommes sauvés ! Masham, aussi... et sans le compromettre, sans vous perdre, j'empêcherai ces deux rendez-vous.

**ABIGAIL**.

Ah ! Bolingbroke !... si vous dites vrai... à vous mon dévouement, mon amitié, ma vie entière !... On ouvre chez la reine... partez ! si l'on vous voyait !...

**BOLINGBROKE**, froidement, apercevant la duchesse.

Je puis rester, on m'a vu

## SCÈNE VII.

**LES MÊMES, LA DUCHESSÉ**, sortant de l'appartement à droite. — La duchesse, apercevant Bolingbroke et Abigail, fait à celle-ci une révérence ironique. — Abigail la lui rend et sort. Bolingbroke est resté placé entre les deux dames.

**BOLINGBROKE**, avec ironie.

Grace au ciel ! la voix du sang agit enfin ! et vous voilà à merveille avec votre parente !... cela me donne de l'espoir pour moi !

**LA DUCHESSÉ**, de même.

En effet, vous m'avez prédit qu'un jour nous finirions par nous aimer.

**BOLINGBROKE**, galamment.

J'ai déjà commencé ! et vous madame ?

**LA DUCHESSÉ**.

Je n'en suis encore qu'à l'admiration pour votre adresse et vos talents.

**BOLINGBROKE**.

Vous pourriez ajouter pour ma loyauté.. j'ai tenu fidèlement toutes mes promesses de l'autre jour !

**LA DUCHESSÉ**.

Et moi, les miennes ! j'ai nommé la personne avec qui vous étiez tout à l'heure en tête-à-tête, et la voilà placée, par vous, près de la reine, pour épier mes desseins et servir les vôtres.

**BOLINGBROKE**.

Comment vous rien cacher ? vous avez tant d'esprit !

**LA DUCHESSÉ**.

J'ai du moins celui de déjouer vos tentatives, et miss Abigail, qui, d'après vos ordres, a voulu faire inviter ce soir le marquis de Torcy...

**BOLINGBROKE**.

J'ai eu tort... ce n'était pas à elle... c'est à

vous, madame, que je devais m'adresser... et je le fais... (S'approchant de la table et y prenant une lettre imprimée.) Voici des lettres d'invitation, que vous, surintendante de la maison royale avez seule le droit d'envoyer... et je suis persuada que vous me rendrez ce service...

**LA DUCHESSÉ**, riant.

Vraiment milord !... un service... à vous ?

**BOLINGBROKE**

Bien entendu qu'en échange je vous en rendrai un autre plus grand encore... c'est notre seule manière de traiter ensemble ! Tout l'avantage pour vous... deux cents pour cent de bénéfice... comme pour mes dettes.

**LA DUCHESSÉ**.

Milord aurait-il encore intercepté ou acheté quelque billet... Je le prévient que j'ai pris des mesures générales et définitives contre le retour d'un pareil moyen. J'ai plusieurs lettres charmantes de milady vicomtesse de Bolingbroke votre femme .. (A demi-voix et en confidence.) je les ai obtenues de lord Evandale...

**BOLINGBROKE**, de même et souriant.

Au prix coûtant, sans doute ?

**LA DUCHESSÉ**, avec colère.

Monsieur...

**BOLINGBROKE**.

N'importe le moyen !... vous les avez... et je ne prétends pas vous les ravir... ni vous menacer en aucune sorte !... au contraire, quoique la trêve soit expirée... je veux agir comme si elle durait encore, et vous donner, dans votre intérêt, un avis...

**LA DUCHESSÉ**, avec ironie.

Qui me sera agréable ?

**BOLINGBROKE**, souriant.

Je ne le pense pas ! et c'est peut-être pour cela que je vous le donne. (A demi-voix.) Vous avez une rivale !

**LA DUCHESSÉ**, vivement.

Que voulez-vous dire ?

**BOLINGBROKE**.

Il y a une lady à la cour, une noble dame qui a des vues sur le petit Masham. Les preuves, je les ai. Je sais l'heure, le moment, le signal du rendez-vous.

**LA DUCHESSÉ**, tremblante de colère.

Vous me trompez...

**BOLINGBROKE**, froidement.

Je dis vrai... aussi vrai que vous-même l'attendez ce soir chez vous après le cercle de la reine...

**LA DUCHESSÉ**.

O ciel !

**BOLINGBROKE**.

C'est là, sans doute, ce que l'on veut empêcher... car on tient à vous le disputer... à l'emporter sur vous... Adieu madame. (Il veut sortir par la porte à gauche.)

LA DUCHESSE, avec colère et le suivant jusque près de la table qui est à gauche.

Ce que vous disiez tout à l'heure... le lieu... du rendez-vous?... le signal?... parlez!

BOLINGBROKE, lui présentant la plume qu'il prend sur la table.

Dès que vous aurez écrit cette invitation au marquis de Torcy. (La duchesse se met vivement à la table.) Invitation de forme et de convenance... qui, en accordant au marquis les égards et les honneurs qui lui sont dus, vous permet de rejeter ses propositions et de continuer la guerre avec lui... comme avec moi... (Voyant que la lettre est cachetée, il sonne. — Un valet de pied paraît. Il lui donne la lettre.) Ce billet au marquis de Torcy... hôtel de l'Ambassade... vis-à-vis le palais... (Le valet de pied sort.) Il l'aura dans cinq minutes.

LA DUCHESSE.

Eh bien! milord... cette personne...

BOLINGBROKE.

Elle doit être ici ce soir, au cercle de la reine.

LA DUCHESSE.

Lady Albermale, ou lady Elworth... j'en suis sûre.

BOLINGBROKE, avec intention.

J'ignore son nom; mais bientôt nous pourrons la connaître... car si elle peut échapper à ses surveillans, si elle est libre, si le rendez-vous avec Masham doit avoir lieu ce soir... voici le signal convenu entre eux...

LA DUCHESSE, avec impatience.

Achez... achévez, de grâce!

BOLINGBROKE.

Cette personne demandera tout haut à Masham un verre d'eau.

LA DUCHESSE.

Ici même... ce soir...

BOLINGBROKE.

Oui vraiment... et vous pourrez voir par vous-même si mes renseignemens sont exacts.

LA DUCHESSE, avec colère.

Ah! malheur à eux... je ne ménagerai rien...

BOLINGBROKE, à part.

J'y compte bien!

LA DUCHESSE.

Et quand, devant toute la cour, je devrais les démasquer...

BOLINGBROKE.

Modérez-vous... voici la reine et ces dames...

### SCÈNE VIII.

LA REINE et LES DAMES de sa suite entrant par la porte à droite; SEIGNEURS de la cour et MEMBRES du parlement entrant par le fond. — Les dames titrées vont se ranger en cercle, et s'asseoir à droite; ABIGAIL et QUELQUES DEMOISELLES d'honneur se tiennent debout derrière elles. — A gauche et sur le devant du théâtre, BOLING-

BROKE et QUELQUES MEMBRES du parlement. — A droite, LA DUCHESSE observe toutes les dames. — Du même côté, MASHAM et QUELQUES OFFICIERS.

LA DUCHESSE, à part, et regardant toutes les dames.

Laquelle?... Je ne puis deviner... (A la reine qui s'approche.) Je vais faire préparer le jeu de la reine...

LA REINE, cherchant des yeux Masham.

A merveille... (A part.) Je ne le vois pas.

LA DUCHESSE, à voix haute.

Le tri de la reine! (S'approchant de la reine, et à voix basse.) Les réclamations devenaient si fortes, qu'il a fallu, pour la forme seulement, envoyer une invitation au marquis de Torcy.

LA REINE sans l'écouter, et cherchant toujours.

Très bien!... (Apercevant Masham.) C'est lui!...

LA DUCHESSE.

Cela contentera l'opposition.

LA REINE, regardant Masham.

Oui... et cela fera plaisir à Abigail...

LA DUCHESSE, avec ironie.

Vraiment?...

(La duchesse donne des ordres pour le jeu de la reine.

— Pendant ce temps, un membre du parlement s'est approché, à gauche, du groupe où se tient Bolingbroke.)

LE MEMBRE DU PARLEMENT.

Oui, messieurs, je sais de bonne part que toutes les négociations sont rompues.

BOLINGBROKE.

Vous croyez?...

LE MEMBRE DU PARLEMENT.

Le crédit de la duchesse est tel, que l'ambassadeur n'a pas été admis.

BOLINGBROKE.

C'est inouï!...

LE MEMBRE DU PARLEMENT.

Et il part demain, sans avoir même pu voir la reine.

UN MAITRE DES CÉRÉMONIES, annonçant.

Monsieur l'ambassadeur, marquis de Torcy!

(Étonnement général; tout le monde se lève et le salue. — Bolingbroke va au devant de lui, le prend par la main, et le présente à la reine.)

LA REINE, d'un air gracieux.

Monsieur l'ambassadeur, soyez le bien venu, nous avons grand plaisir à vous recevoir.

LA DUCHESSE, bas à la reine.

Rien de plus... de grâce, prenez garde!

LA REINE, se tournant vers Bolingbroke qui est de l'autre côté, lui dit à demi-voix:

Je savais que cette invitation vous serait agréable, et vous voyez que quand je le peux...

BOLINGBROKE, s'inclinant avec respect.

Ah! madame... que de bontés!...

LE MARQUIS, bas à Bolingbroke.

Je reçois à l'instant une lettre à mon hôtel.



BOLINGBROKE, de même.

Je le sais...

LE MARQUIS, de même.

Cela va donc bien ?

BOLINGBROKE, de même.

Cela va mieux... mais bientôt, je l'espère...

LE MARQUIS, de même.

Quelque grand changement survenu dans la politique de la reine ?...

BOLINGBROKE, de même.

Cela dépendra pour nous...

LE MARQUIS, de même.

Du parlement ou des ministres ?

BOLINGBROKE, de même.

Non, d'un allié bien léger... et bien fragile...

(On vient d'apporter au milieu du théâtre une table de tri et l'on a disposé un fauteuil et deux chaises.)

LA DUCHESSE, de l'autre côté, et s'adressant à la reine.

Quelles sont les personnes que sa majesté veut bien désigner pour ses partners ?

LA REINE.

Qui vous voudrez... choisissez vous-même.

LA DUCHESSE.

Lady Abercrombie...

LA REINE.

Non ! (Montrant une dame qui est près d'elle.) Lady Albermale.

LADY ALBERMALE.

Je remercie votre majesté !...

LA DUCHESSE, à part.

Et moi aussi. (Regardant lady Albermale.) Par ce moyen elle ne lui parlera pas. (Haut.) Et pour la troisième personne ?

LA REINE.

La troisième ? — Eh ! mais... (Apercevant le marquis de Torcy qui s'approche d'elle.) Monsieur l'ambassadeur... (Mouvement général d'étonnement et joie de Bolingbroke.)

LA DUCHESSE, bas à la reine, avec reproche.

Un pareil choix... une pareille préférence...

LA REINE, de même.

Qu'importe !

LA DUCHESSE, de même.

Voyez l'effet que cela produit.

LA REINE, de même.

Il fallait choisir vous-même.

LA DUCHESSE, de même.

On va penser... on va croire...

LA REINE, de même.

Tout ce qu'on voudra !

(Le marquis de Torcy, qui a remis son chapeau à un des gens de sa suite, présente sa main à la reine qu'il conduit à la table du tri et s'assied entre elle et lady Albermale. — La duchesse, toujours observant, s'éloigne de la table avec humeur et passe du côté gauche.)

LE VERRE D'EAU.

BOLINGBROKE, près d'elle et à voix basse.

C'est trop généreux, duchesse... Vous faites trop bien les choses... le marquis admis au jeu de la reine, le marquis faisant la partie de sa majesté ; c'est plus que je ne demandais...

LA DUCHESSE, avec dépit.

Et plus que je n'aurais voulu...

BOLINGBROKE.

Ce qui ne m'empêche pas de vous en savoir le même gré ! d'autant qu'il est homme à profiter de cette faveur... il a de l'esprit... Et tenez, il a l'air de causer d'une manière fort aimable... avec sa majesté.

LA DUCHESSE.

En effet... (Elle veut faire un pas.)

BOLINGBROKE, la retenant.

Mais au lieu de les interrompre, nous ferons mieux d'observer et d'écouter... car voici, je crois le moment.

LA DUCHESSE.

Où... mais aucune de ces dames...

LA REINE, jouant toujours et ayant l'air de répondre au marquis.

Vous avez raison, monsieur le marquis, il fait dans ce salon... une chaleur étouffante... (Avec émotion et s'adressant à Masham.) Monsieur Masham ! (Masham s'incline.) je vous demanderai un verre d'eau !

LA DUCHESSE, poussant un cri et faisant un pas vers la reine.

O ciel !

LA REINE.

Qu'avez-vous donc, duchesse ?

LA DUCHESSE, furieuse et cherchant à se contenir. Ce que j'ai... ce que j'ai... quoi ! votre majesté... il serait possible...

LA REINE, toujours assise et se retournant.

Que voulez-vous dire, et d'où vient cet emportement ?

LA DUCHESSE.

Il serait possible que votre majesté oubliât à ce point...

BOLINGBROKE et LE MARQUIS, voulant la calmer.

Madame la duchesse !...

LADY ALBERMALE.

C'est manquer de respect à la reine.

LA REINE, avec dignité.

Quoi donc !... qu'ai-je oublié ?

LA DUCHESSE, troublée et cherchant à se remettre.

Les droits... l'étiquette... les prérogatives des différentes charges du palais... C'est à une de vos femmes qu'appartient le droit de présenter à votre majesté...

LA REINE, étonnée.

Tant de bruit pour cela !... (Se retournant vers la table de jeu.) Eh bien ! duchesse, donnez-le-moi vous-même...

LA DUCHESSE, stupéfaite.

Moi !



BOLINGBROKE, à la duchesse à qui Masham présente en ce moment le plateau.

Je conviens, duchesse, qu'être obligée de présenter vous-même... là, devant eux... c'est encore plus piquant...

LA DUCHESSÉ, se contenant à peine, et prenant le plateau que Masham lui présente.

Ah!...

LA REINE, avec impatience.

Eh bien, madame... m'avez-vous entendu? et ce droit réclamé avec tant d'instance...

(La duchesse, d'une main tremblante de colère, lui présente le verre d'eau qui glisse sur le plateau et tombe sur la robe de la reine.)

LA REINE, se levant avec vivacité.

Ah! vous êtes d'une maladresse...

(Tout le monde se lève, et Abigail descend à droite près de la reine.)

LA DUCHESSÉ.

C'est la première fois que sa majesté me parle ainsi.

LA REINE, avec aigreur.

Cela prouve mon indulgence!

LA DUCHESSÉ, de même.

Après les services que je lui ai rendus.

LA REINE, de même.

Et que je suis lasse de m'entendre reprocher.

LA DUCHESSÉ.

Je ne les impose point à votre majesté, et s'ils lui sont importuns... je lui offre ma démission.

LA REINE.

Je l'accepte!

LA DUCHESSÉ, à part.

O ciel!...

LA REINE.

Je ne vous retiens plus... Milords et mesdames, vous pouvez vous retirer.

BOLINGBROKE, bas à la duchesse.

Duchesse, il faut céder!...

LA DUCHESSÉ, à part, avec colère.

Jamais!... Et Masham... et ce rendez-vous... non, il n'aura pas lieu! (Haut à la reine.) Encore un mot, madame!... En remettant à votre majesté ma place de surintendante... je lui dois compte des derniers ordres dont elle m'avait chargée.

BOLINGBROKE, à part.

Que veut-elle faire?

LA DUCHESSÉ, montrant Bolingbroke.

Sur la plainte de milord et de ses collègues de l'opposition, vous m'avez ordonné de découvrir l'adversaire de Richard Bolingbroke...

BOLINGBROKE, à part.

O ciel!

LA DUCHESSÉ, à Bolingbroke.

C'est vous maintenant qui en répondez, car je vous le livre. Arrêtez donc et sur-le-champ monsieur Masham, que voici!

LA REINE, avec douleur.

Masham!... il serait vrai!...

MASHAM, baissant la tête.

Oui, madame!..

LA DUCHESSÉ, contemplant la douleur de la reine, et bas à Bolingbroke.

Je suis vengée!...

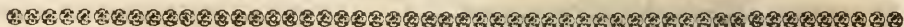
BOLINGBROKE, de même et avec joie.

Mais nous l'emportons!

LA DUCHESSÉ, fièrement.

Pas encore, messieurs!

(Sur un geste de la reine, Bolingbroke reçoit l'épée que Masham lui présente. — La reine, appuyée sur Abigail, rentre dans ses appartemens et la duchesse sort par le fond. — La toile tombe.)



## ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le boudoir de la reine. — Deux portes au fond. — A gauche, une fenêtre avec un balcon. — A droite, la porte d'un cabinet conduisant aux petits appartemens de la reine. — A gauche, une table et un canapé.

### SCÈNE I.

BOLINGBROKE, entrant par la porte du fond à gauche.

« Après la séance du parlement, dans le boudoir de la reine », m'a écrit Abigail!! M'y voici! toutes les portes se sont ouvertes devant moi!... Est-ce sa majesté elle-même... est-ce ma gentille alliée qui désire me parler?... Peu importe... La duchesse et la reine sont furieuses l'une contre l'autre, l'explosion habilement préparée a en fin

eu lieu... ce devait être. Ces deux augustes amies qui depuis si long-temps se détestaient, n'attendaient qu'une occasion pour se le dire.... Et connaissant le caractère orgueilleux et emporté de la duchesse... je me doutais bien que dans son premier mouvement... Mais j'attendais mieux!... je croyais qu'aux yeux de toute la cour, elle allait reprocher à la reine, et cette intrigue secrète... et ce rendez-vous... Elle m'a trompé... elle s'est arrêtée à temps!... elle s'est modérée... mais les premiers coups sont portés... La duchesse en dis-

grace, les wighs furieux, le bill rejeté ; bouleversement général. Je disais bien que de ce verre d'eau dépendait le destin de l'état... (Réfléchissant.) Alors... et dès que je serai ministre...

SCÈNE II.

BOLINGBROKE, ABIGAIL, sortant par la porte du fond à droite.

ABIGAIL.

Ah ! milord ! vous voilà !

BOLINGBROKE.

Oui... je m'occupais du ministère.

ABIGAIL.

Lequel ?

BOLINGBROKE.

Le mien... quand j'y serai... ce qui ne tardera pas.

ABIGAIL.

Au contraire !... nous en sommes plus loin que jamais !

BOLINGBROKE.

Que me dites-vous ?

ABIGAIL.

Laissez-moi me rappeler... D'abord, pendant que j'étais dans le boudoir de la reine... à travailler avec elle et à parler de Masham... (Vivement.) Qui ne risque rien... n'est-ce pas ?

BOLINGBROKE.

Prisonnier sur parole, chez moi, dans le plus bel appartement de l'hôtel.

ABIGAIL.

Et pour la suite...

BOLINGBROKE.

Rien à craindre, si nous l'emportons...

ABIGAIL, naïvement.

Ah ! vous me faites trembler !

BOLINGBROKE, vivement.

Et moi aussi !... Achevez donc !

ABIGAIL.

Eh bien ! sont arrivés chez la reine... milady... milady... une grande dame qui est dévote...

BOLINGBROKE.

Lady Abcrombie ?

ABIGAIL.

C'est cela... avec lord Devonshire et Walpool.

BOLINGBROKE.

Des amis de la duchesse...

ABIGAIL.

Qui venaient d'eux-mêmes...

BOLINGBROKE.

C'est-à-dire envoyés par elle.

ABIGAIL.

Annoncer à la reine que la disgrâce de la surintendante produirait les plus fâcheux effets... que le parti wigh était furieux... et qu'à la séance de ce soir le bill pour les Stuarts serait rejeté.

BOLINGBROKE.

Et la reine, qu'a-t-elle répondu ?

ABIGAIL.

Elle ne répondait rien... incertaine... indécise... cherchant autour d'elle un avis, et de temps en temps me regardant comme pour savoir le mien.

BOLINGBROKE.

Qu'il fallait donner.

ABIGAIL.

Est-ce que je m'y connais ?

BOLINGBROKE.

Qu'importe?... demandez à la moitié des conseillers de la couronne !... Enfin, qu'est-il arrivé ?

ABIGAIL.

La reine hésitait encore, lorsque lady Abcrombie lui a parlé à voix basse...

BOLINGBROKE.

Qu'a-t-elle pu lui dire ?

ABIGAIL.

Je l'ignore !... J'étais bien près cependant... et je n'ai rien entendu qu'un nom... celui de lord Evendale... et celui de Masham !... (Vivement.) Oh ! celui-là, j'en suis sûre... Et la reine jusquelà froide et sévère, a dit, d'un air de bonté : N'en parlons plus, qu'elle vienne ! je la reverrai.

BOLINGBROKE, avec colère.

La duchesse ! rentrer dans ce palais dont je la croyais pour jamais bannie...

ABIGAIL.

Et dans mon trouble, tout ce qui m'est venu à l'idée a été de vous écrire sur-le-champ : Venez ! pour vous apprendre ce qui se passait et ce qui a été convenu.

BOLINGBROKE.

Avec qui ?

ABIGAIL.

Entre la reine et ces messieurs, au sujet de cette réconciliation.

BOLINGBROKE, avec impatience.

Eh bien !

ABIGAIL.

Eh bien !... il a été convenu que la duchesse, qui a donné hier sa démission de surintendante, viendra aujourd'hui remettre à la reine sa clé des petits appartemens. (Montrant la porte à droite.) Cette clé qui lui permettait d'entrer chez la reine à toute heure, et sans être vue !...

BOLINGBROKE, avec impatience.

Je le sais !

ABIGAIL.

La reine refusera de la reprendre ; la duchesse alors voudra tomber aux pieds de sa majesté, qui la relèvera... et elles s'embrasseront, et le bill passera et le marquis de Torcy, aujourd'hui même...

BOLINGBROKE.

O faiblesse de femme et de reine !... et au moment où nous tenions la victoire.

ABIGAIL.

Y renoncer à jamais !



BOLINGBROKE.

Non... non, la fortune et moi nous nous connaissons trop bien pour nous quitter ainsi!... je l'ai narguée si souvent qu'elle me le rend parfois... mais elle me revient toujours!... Cette reconciliation... cette entrevue... à quel moment ?

ABIGAIL.

Dans une demi-heure!

BOLINGBROKE.

Il faut que je parle à la reine!...

ABIGAIL.

Elle est renfermée avec les ministres qui viennent d'arriver... C'est pour cela qu'on m'a renvoyée.

BOLINGBROKE, se frappant la tête.

Mon Dieu!... mon Dieu, que faire?... Il faut pourtant que je la voie, que je sache comment s'est tout à coup éteinte cette haine attisée par moi, et qu'à tout prix je rallumerai! Mais pour tout cela une demi-heure!...

ABIGAIL, lui montrant la porte du fond, à gauche, qui s'ouvre.

Quel bonheur!... c'est la reine!

BOLINGBROKE, respirant.

Je savais bien qu'entre la fortune et moi le dernier mot n'était pas dit... Laissez-nous, Abigail, laissez-nous... Veillez à l'arrivée de la duchesse, et quand elle paraîtra, venez nous avertir!...

ABIGAIL.

Oui, milord!... Que Dieu le protège!...

(Abigail sort par la porte du fond à droite.)

### SCÈNE III.

LA REINE, BOLINGBROKE.

LA REINE, à part.

Oui, pourvu qu'à ce prix j'achète le repos. j'y suis décidée!... (Levant les yeux, et gaîment.) Ah! c'est vous, Bolingbroke, je suis heureuse de vous voir! jé viens de passer la journée la plus ennuyeuse...

BOLINGBROKE, souriant, avec ironie.

J'apprends le nouveau trait de clémence de votre majesté!... c'est magnanime à elle d'oublier ainsi le scandale d'hier.

LA REINE.

L'oublier, dites-vous?... plutôt au ciel! Mais le moyen!... il n'est question que de cela, et si vous saviez depuis ce matin... depuis hier... tout ce qui s'est passé au sujet de ce malheureux verre d'eau, tout ce qu'il m'a fallu entendre... J'en ai mal aux nerfs... aussi je ne veux plus qu'on m'en parle.

BOLINGBROKE.

Et l'on vous reconcilie?...

LA REINE.

Bien malgré moi... mais il a fallu en finir...

Vous qui êtes pour la paix... vous ne vous étonnerez pas des sacrifices que j'ai faits pour l'obtenir... Et puis cette pauvre duchesse. (Geste d'étonnement de Bolingbroke.) Mon Dieu... je ne la défends pas... m'en préserve le ciel! mais on l'accuse parfois si injustement... vous tout le premier! (Étourdiment.) Je ne parle pas des derniers subsides et de la prise de Bouchain... je n'ai pas eu le temps de vérifier... (Gravement.) Mais le petit Masham... ce que vous m'en aviez dit!...

BOLINGBROKE.

Eh bien!...

LA REINE, souriant, avec contentement.

Erreur complète!

BOLINGBROKE, à part.

C'est donc cela!

LA REINE.

Elle n'y pense seulement pas, au contraire.

BOLINGBROKE.

Vous croyez?

LA REINE, souriant.

J'ai pour cela d'excellentes raisons, des preuves évidentes qu'on m'a données, et dont il ne faut pas parler!... c'est qu'elle est au mieux avec lord Evendale!

BOLINGBROKE, souriant.

Votre majesté appelle cela une raison!...

LA REINE, d'un ton sévère.

Certainement. (Riant.) Et puis, réfléchissez... raisonnez, Bolingbroke, car cette pauvre duchesse que j'ai accusée aussi... je ne sais pas comment cela ne m'était pas venu à la pensée... si elle avait aimé Masham, est-ce qu'hier elle l'aurait ainsi dénoncé devant toute la cour et fait arrêter par vous?

BOLINGBROKE, à demi-voix.

Et si elle n'avait cédé alors qu'à un mouvement de colère et de jalousie... dont elle se repent maintenant?

LA REINE.

Que voulez-vous dire?

BOLINGBROKE, riant et toujours à demi-voix.

La duchesse avait soupçonné... ou cru deviner... qu'hier au soir. Masham devait avoir une entrevue mystérieuse...

LA REINE, à part.

O ciel!

BOLINGBROKE.

Avec qui?... on l'ignore!... il est même douteux que ce soit vrai... mais, si votre majesté le désire... je saurai... je découvrirai...

LA REINE, vivement.

Non... non, c'est inutile...

BOLINGBROKE.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'hier au soir, à la même heure, après le cercle de votre majesté, la duchesse devait avoir, chez elle, un rendez-vous avec Masham.

LA REINE.

Un rendez-vous?



BOLINGBROKE, vivement.

Où, madame!

LA REINE, avec colère.

Hier!... avec lui!... Ils s'entendaient... ils étaient donc d'intelligence?

BOLINGBROKE, vivement et avec chaleur.

Et, jugez aujourd'hui de son désespoir et de son regret, d'avoir, dans un moment de dépit, renoncé à sa place de surintendante! Privée de son pouvoir et de son crédit, elle ne peut plus défendre Masham, qui est mon prisonnier; privée de ses entrées au palais et des moyens d'y pénétrer à toute heure, elle ne peut plus, comme autrefois, le voir ici sous vos yeux, sans danger et sans soupçons... voilà pourquoi elle tenait à cette réconciliation qu'elle vous a fait demander; voilà pourquoi une fois rentrée ici... à la cour...

LA REINE, à part.

Jamais!

SCÈNE IV.

BOLINGBROKE, LA REINE, ABIGAIL, accourant par la porte du fond à droite.

ABIGAIL, tout émue, accourant près de Bolingbroke.  
Milord... milord...

LA REINE, avec colère.

Qu'y a-t-il?

ABIGAIL.

Je venais annoncer que j'avais vu entrer dans la cour du palais la voiture de M<sup>me</sup> la duchesse!

LA REINE.

La duchesse! (Passant au milieu du théâtre.) Eh! qui lui a donné l'audace de se présenter devant moi?

ABIGAIL.

Elle venait... offrir à sa majesté, au sujet de l'événement d'hier, des excuses...

LA REINE.

Que je n'admets pas... Je peux pardonner les injures qui me sont personnelles; jamais celles dirigées contre la dignité de ma couronne... et hier, à dessein, et non par hasard, la duchesse a eu, dans son orgueil, l'intention de manquer à sa souveraine et de l'outrager.

BOLINGBROKE.

Intention manifeste!

THOMPSON, se présentant à la porte du fond.

Milady duchesse de Marlborough attend dans la salle de réception les ordres de sa majesté.

LA REINE.

Abigail, allez les lui porter. Dites lui que nous ne pouvons la recevoir; que nous avons disposé de la place qu'elle occupait auprès de nous!.. qu'elle ait dès demain à nous renvoyer son brevet de surintendante, et surtout les clés de nos appartemens, qui désormais lui sont interdits, ainsi que notre présence... Allez...

ABIGAIL, stupéfaite.

Quoi, il serait possible...

BOLINGBROKE, froidement.

Allez donc, miss Abigail, obéissez à la reine.

ABIGAIL.

Où, milord. (A part.) Ah! ce Bolingbroke est un démon!

(Abigail sort par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, LA REINE.

BOLINGBROKE, s'approchant de la reine qui vient de se jeter dans son fauteuil à droite du spectateur.

Bien, ma souveraine, très bien!

LA REINE, avec exaltation, et comme fière de son courage.

N'est-ce pas! Ils m'ont crue faible, et je ne le suis pas.

BOLINGBROKE.

Nous le voyons bien!

LA REINE, avec colère.

C'est aussi trop abuser de ma patience!

BOLINGBROKE.

C'est un état de choses intolérable...

LA REINE.

Et qui ne peut durer.

BOLINGBROKE, vivement.

C'est ce que nous disons depuis long-temps!... Parlez! .. mes amis et moi, sommes prêts à exécuter vos ordres!

LA REINE, se levant.

Mes ordres... certainement!... je vous les donnerai! et c'est à vous, Bolingbroke, à vous que je me confie... Mais, dites-moi .. et Masham?...

BOLINGBROKE.

Est toujours mon prisonnier, et nous nous occuperons de cette affaire dès que le nouveau ministère sera formé, la chambre dissoute, et le duc de Marlborough rappelé!

LA REINE, avec agitation.

C'est bien!... je vais donner l'ordre de le mettre en jugement.

BOLINGBROKE, vivement.

Le maréchal?

LA REINE.

Eh! non... Masham!...

BOLINGBROKE, à part.

Toujours Masham!...

LA REINE, de même.

Et sa punition... car je veux qu'il soit puni... condamné... je le veux!

BOLINGBROKE, à part.

O ciel!

LA REINE.

Il vous a privé d'un parent que vous aimiez... et puis la duchesse sera furieuse!

BOLINGBROKE, vivement.

Au contraire... elle sera enchantée!... ils sont brouillés... une guerre à mort.

LA REINE, dont la colère tombe tout à coup.

Ah!... (D'un ton radouci.) Vous ne me disiez pas cela!

BOLINGBROKE, à demi-voix, et riant.

Elle a découvert à n'en pouvoir douter que Masham ne l'aimait pas, qu'il ne l'avait jamais aimée... qu'il en aimait une autre!

LA REINE, vivement.

En êtes-vous sûr!... qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE, de même.

Mon jeune prisonnier!... qui me l'a avoué à moi! un amour mystérieux... une personne de la cour qu'il adore en secret, et sans te lui dire... je n'ai pu en savoir davantage.

LA REINE, avec contentement.

Voilà qui est bien différent... (Se reprenant.) Je veux dire bien singulier... (En riant.) et il faudra que nous causions de tout cela.

BOLINGBROKE.

Oui, madame!... (vivement.) Dès ce soir, votre majesté aura la liste de mes nouveaux collègues, avec lesquels, dès long-temps, je me suis entendu!... L'ordonnance de dissolution...

LA REINE.

C'est bien!

BOLINGBROKE, de même.

Les préliminaires pour les conférences à ouvrir avec le marquis de Torcy.

LA REINE, de même.

A merveille!

BOLINGBROKE.

Et dès que votre majesté aura donné sa signature...

LA REINE.

Certainement!... Mais, ne fût-ce que pour connaître et déjouer les projets de la duchesse, ne serait-il pas prudent d'interroger Masham?

BOLINGBROKE.

Oui, vraiment... pourvu que ce soit en secret et sans que l'on puisse s'en douter!

LA REINE.

Et pourquoi?

BOLINGBROKE.

Parce que je répons de lui!... parce que je ne dois le laisser communiquer avec qui que ce soit, et surtout avec des personnes de la cour... mais ce soir... quand tout le monde sera retiré... quand il n'y aura plus de danger d'être vu...

LA REINE.

Je comprends!

BOLINGBROKE, remontant le théâtre, et s'approchant de la porte du fond.

Je délivrerai mon prisonnier que nous interrogerons... ou plutôt que votre majesté voudra bien interroger car je n'en aurai pas le loisir...

LA REINE, avec joie.

C'est bien!... c'est bien... (En ce moment la duchesse entr'ouvre un instant la porte à droite.)

LA DUCHESSE, apercevant Bolingbroke.  
Dieu! Bolingbroke! (Elle referme vivement la porte.)

LA REINE, s'arrêtant à ce bruit.

Silence!

BOLINGBROKE.

Qu'est-ce donc?

LA REINE, montrant le cabinet à droite.

Rien... j'avais cru entendre de ce côté. (Revenant à lui gaîment.) Non... A ce soir!... à bientôt.

BOLINGBROKE, s'éloignant.

Masham sera ici... avant onze heures.

(Bolingbroke est sorti par la porte du fond à gauche.)

## SCÈNE VI.

LA REINE, qui vient de le reconduire, aperçoit, en redescendant le théâtre, ABIGAIL qui entre par la porte du fond à droite.

LA REINE, allant s'asseoir sur le canapé à gauche.

Ah! te voilà, petite! eh bien!... et la duchesse?

ABIGAIL.

Ah! si vous saviez!

LA REINE, s'asseyant.

Viens ici près de moi!... (A Abigail qui hésite à s'asseoir près de la reine.) Viens donc! Qu'a-t-elle dit?

ABIGAIL.

Rien!.. mais la colère et l'orgueil contractaient tous ses traits!...

LA REINE, souriant.

Je le crois sans peine! car le message dont je t'ai chargée près d'elle lui désignait d'avance celle qui désormais allait la remplacer.

ABIGAIL, étonnée.

Que dites-vous?

LA REINE.

Oui, Abigail, oui, tu seras tout pour moi... ma confidente, mon amie. Oh! ce sera ainsi! car d'aujourd'hui je commande, je règne!.. Achève ton récit... Tu crois donc que la duchesse est furieuse?

ABIGAIL.

J'en suis sûre! car en descendant le grand escalier, elle a dit à la duchesse de Norfolk qui lui donnait le bras... (C'est miss Price qui l'a entendue, et miss Price est une personne en qui l'on peut avoir confiance.) Elle a dit: « Quand je devrais me perdre, je déshonorerai la reine!... »

LA REINE.

O ciel!...

ABIGAIL.

Et puis elle a ajouté: « Il vient de m'arriver » d'importantes nouvelles dont je profiterai... » Mais elles se sont éloignées, et miss Price n'a pu en entendre davantage!

LA REINE.

De quelles nouvelles voulait-elle parler?



ABIGAIL.

De nouvelles importantes !

LA REINE.

Qu'elle vient d'apprendre!...

ABIGAIL.

Peut-être des nouvelles politiques...

LA REINE.

Ou plutôt cette entrevue que nous avons projetée pour hier au soir ?

ABIGAIL.

Où est le mal ?

LA REINE.

A coup sûr !... car hier si je désirais et devant toi interroger Masham... c'était pour une affaire grave et importante... pour savoir jusqu'à quel point on m'abusait... pour connaître enfin la vérité !

ABIGAIL.

Ce qui est bien permis ! surtout à une reine !

LA REINE.

Tu crois ?

ABIGAIL.

C'est un devoir ! (Vivement.) et puis enfin qu'aurait-elle à dire ? .. Vous ne l'avez pas vu, (A part.) grace au ciel ! (Avec satisfaction.) Et maintenant qu'il est prisonnier... c'est impossible !

LA REINE, avec embarras.

Et si cela ne l'était pas !

ABIGAIL, effrayée.

Que voulez-vous dire ?

LA REINE, avec joie.

Tu ne sais pas. Abigail, il va venir, je l'attends !

ABIGAIL, vivement.

Vous, madame ?

LA REINE, lui prenant la main.

Qu'as-tu donc ?

ABIGAIL, avec émotion.

Je tremble !... j'ai peur.

LA REINE, avec reconnaissance et se levant.

Pour moi !... Rassure-toi !... aucun danger...

ABIGAIL.

Et si la duchesse le savait dans le palais... dans votre appartement !... à une pareille heure !... Mais non, votre majesté l'espère en vain... Masham est confié à la garde de Bolingbroke qui ne peut, sans s'exposer lui-même, lui rendre la liberté !... et c'est impossible...

LA REINE, lui montrant la porte du fond à gauche qui vient de s'ouvrir.

Tais-toi !... le voici !

ABIGAIL, voulant courir à Masham.

O ciel !

LA REINE, la retenant.

Ne me quitte pas !

ABIGAIL, avec jalousie.

Oh ! non madame, non certainement !

SCÈNE VII.

MASHAM, LA REINE, ABIGAIL.

(Masham s'avance lentement, salue respectueusement la reine, qui avec émotion et sans lui parler lui fait signe de la main d'avancer.)

LA REINE, bas à Abigail.

Ferme ces portes... et reviens !

(Abigail ferme la porte du cabinet à droite et celles du fond et revient vivement se placer près de la reine.)

MASHAM.

Lord Bolingbroke m'envoie présenter à votre majesté ces papiers qu'il ne pouvait, dit-il, confier qu'à moi, et qui sont de la dernière importance !..

LA REINE, avec bonté et prenant les papiers.

C'est bien, je vous remercie !

MASHAM.

Je dois les lui reporter avec la signature de votre majesté.

LA REINE.

C'est vrai !... je l'oubliais !... (Elle passe près de la table à gauche et s'assied. — Regardant les papiers.) Ah ! mon Dieu ! comme en voilà !...

(Elle ôte ses gants, prend une plume et signe vivement et sans les lire les diverses ordonnances. — Pendant ce temps, Masham s'est approché d'Abigail qui est de l'autre côté, à l'extrémité à droite.)

MASHAM.

Eh ! mon Dieu ! miss Abigail, comme vous voilà pâle !

ABIGAIL, à demi-voix, avec émotion.

Écoutez-moi, Arthur... j'ai le crédit... le pouvoir de la duchesse !

MASHAM, avec joie.

Est-il possible ?

ABIGAIL, de même.

La faveur de la reine ! Et je suis décidée à repousser tous ces biens... à y renoncer...

MASHAM, étonné.

Eh ! pourquoi ?...

ABIGAIL.

Pour vous !... Quelque fortune qui vous puisse arriver, en feriez-vous autant ?

MASHAM, vivement.

Pouvez-vous le demander ?

ABIGAIL, tremblante.

Eh bien ! Arthur, vous êtes aimé d'une grande dame... la première de ce royaume...

MASHAM.

Que dites-vous ?

ABIGAIL.

Silence !... (Lui montrant la reine qui a achevé de signer, et qui s'avance vers lui.) La reine vous parle.

LA REINE.

Voici les ordonnances que Bolingbroke vous avait chargé d'apporter à notre signature...



MASHAM.

Je remercie votre majesté, et vais annoncer à milord qu'il est ministre!

LA REINE.

C'est généreux à vous, car le premier usage qu'il fera du pouvoir sera sans doute de poursuivre l'adversaire de Richard Bolingbroke, son cousin.

MASHAM.

Je ne craius rien!... il sait comment ce duel s'est passé!

LA REINE.

Et puis, vous avez pour vous de hautes protections... la nôtre d'abord, et, bien mieux, encore celle de la duchesse! (Elle va s'asseoir sur le canapé à gauche du spectateur.—Masham est debout devant elle, et Abigaïl debout derrière le canapé sur lequel elle s'appuie en regardant Masham.) On m'a assuré, Masham, mais vous n'en conviendrez pas, car vous êtes discret, on m'a assuré que vous l'aimiez...

MASHAM.

Moi, Madame... jamais!

LA REINE.

Et pourquoi donc vous en défendre? la duchesse est fort belle, fort aimable, et le rang qu'elle occupe...

MASHAM.

Ah! qu'importe le rang et la puissance... on y songe peu quand on aime. (Regardant Abigaïl qui est debout derrière la reine.) Et j'aime ailleurs!... (Abigaïl fait un geste d'effroi.)

LA REINE, baissant les yeux.

Ah! c'est différent... Et celle que vous aimez est donc bien belle!

MASHAM, avec amour et regardant Abigaïl.

Plus que je ne peux vous dire.. (Se reprenant.) Je veux dire que je l'aime... que je suis heureux et fier de cet amour; et punissez-moi, madame, si même ici, devant vous et à vos pieds, j'ose l'avouer...

LA REINE, se levant brusquement.

Taisez-vous!... N'entendez-vous pas?...

ABIGAIL, montrant la porte du cabinet à droite.

On frappe à cette porte!

MASHAM, montrant les portes du fond.

Ainsi qu'à celle-ci!

ABIGAIL.

Et ce bruit au dehors!... les appartemens se remplissent de monde.

LA REINE.

Comment fuir maintenant?... (A part avec effroi.) Et cette phrase de la duchesse! (Haut.) Et si on le voit ici...

ABIGAIL.

Là, sur ce balcon...

(Masham s'élançait sur le balcon à gauche; Abigaïl referme la fenêtre.)

LA REINE.

C'est bien... va leur ouvrir.

ABIGAIL.

Oui, madame... mais du calme.. du sang-froid.

LA REINE.

Oh! j'en mourrai!

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES. Abigaïl va ouvrir les portes du fond.— Paraissent LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH et plusieurs SEIGNEURS de la cour; BOLINGBROKE entre après eux. — Abigaïl va également ouvrir la porte à droite, d'où sortent plusieurs demoiselles d'honneur.

LA REINE.

Qui ose ainsi, à cette heure... dans mes appartemens... Ciel! la duchesse... \* Une pareille audace!...

LA DUCHESSE, regardant autour d'elle dans l'appartement.

Me sera pardonnée par votre majesté, car il s'agit d'importantes nouvelles... d'où dépend le salut de l'État!

LA REINE, avec impatience.

Lesquelles?

LA DUCHESSE, examinant toujours l'appartement.

Des nouvelles qui mettent en rumeur... et agitent toute la ville... (A part, regardant le balcon.) Il ne peut être que là. (Haut.) Lord Marlborough m'apprend que l'armée française vient d'attaquer à Denain les lignes du prince Eugène, et a remporté une victoire complète.

BOLINGBROKE, froidement.

C'est vrai!

LA DUCHESSE, courant à la fenêtre. Abigaïl fait quelques pas pour la retenir et se trouve ainsi placée entre la duchesse et la reine.

Tenez... entendez-vous les cris furieux de ce peuple?...

BOLINGBROKE.\*

Qui demande la paix!...

LA DUCHESSE, qui vient d'ouvrir la fenêtre, et poussant un cri.

Ah!... monsieur Masham... dans l'appartement de la reine!...

LA REINE, à part, et voyant paraître Masham.

C'est fait de moi! \*\*

ABIGAIL, bas à la reine.

Non!... je l'espère!... (Tombant à ses genoux.) Grace, madame!... grace!... c'est moi qui à votre insu... l'avais reçu cette nuit...

\* La Duchesse, la Reine, Abigaïl, Bolingbroke.

\*\* Masham qui vient de sortir du balcon à gauche, la Duchesse, Abigaïl, la Reine, Bolingbroke; au fond, Seigneurs et Dames de la cour.

**LA DUCHESSE**, avec colère.

Quelle audace !... Vous osez soutenir...

**ABIGAIL**, baissant les yeux.

La vérité !

**MASHAM**, s'inclinant.

Que sa majesté nous punisse tous deux !

**LA REINE**, bas à Bolingbroke.

Bolingbroke, sauvez-nous !

**BOLINGBROKE**, s'avançant vers les seigneurs de la cour qui sont dans le fond et prenant le milieu du théâtre.

Permettez ?... J'ai à vous dire...

**LA DUCHESSE**, s'adressant à Bolingbroke.

Et moi... Je demanderai à milord, comment un prisonnier confié à sa garde est libre en ce moment, et par quel motif ?

**BOLINGBROKE**, se tournant vers l'assemblée.

Un motif auquel vous auriez tous cédé comme moi, milords ! M. Masham m'a demandé, sur sa parole et sur son honneur de gentilhomme, la permission de faire ses adieux à Abigail Churchill ! sa femme...

**LA REINE et LA DUCHESSE**, poussant un cri.

O Ciel !...

**LA REINE**, avec agitation.

Messieurs !... messieurs !... (Leur faisant signe de s'éloigner.) Un instant... je vous prie !...

(Ils s'éloignent tous de quelques pas ; la reine reste seule sur le devant du théâtre avec Bolingbroke.)

**LA REINE**, à demi-voix.

Ah ! qu'avez-vous fait ?...

**BOLINGBROKE**, de même.

Vous m'avez dit de vous sauver... (A la reine qui ne peut cacher son émotion.) Allons, ma souveraine... et puis, fallait-il laisser déshonorer cette jeune fille qui venait de se dévouer pour votre majesté ?

**LA REINE**, avec courage et comme ayant pris sa résolution.

Non !... (à demi-voix.) dites-leur d'approcher.

(Bolingbroke fait un signe ; Abigail et Masham, qui s'étaient tenus à l'écart, s'avancent timidement.)

**LA REINE**, avec émotion et à voix basse à Abigail.

Abigail... ce que vous venez d'entendre... il faut que cela soit... ne le démentez pas... Encore cette

\* La Duchesse au fond du théâtre, Bolingbroke, Masham, Abigail, la Reine.

preuve de dévouement... et ma reconnaissance... mon amitié vous sont à jamais acquises...

**ABIGAIL**, à la reine, avec épanchement.

Ah ! madame... si vous saviez...

**BOLINGBROKE**, lui coupant la parole.

Silence !... (Il fait un signe à Masham qui à son tour s'avance près de la reine.) \*\*

**LA REINE**.

Quant à vous, Masham...

**BOLINGBROKE**, bas à Masham.

Refusez !

**LA REINE**.

Je sais que d'autres idées, peut-être.. mais, par le dévouement que vous lui portez... votre reine vous le demande...

**MASHAM**.

Moi, madame...

**LA REINE**.

Elle vous l'ordonne !

(Tous deux s'inclinent et passent à droite du théâtre.)

**LA REINE**, s'adressant aux personnes de la cour et prenant le milieu du théâtre.

Milords et messieurs, les graves événements que M<sup>me</sup> la duchesse vient de nous apprendre vont hâter des mesures que nous méditions depuis longtemps. Sir Harley, comte d'Oxford, et lord Bolingbroke, mes nouveaux ministres, vous expliqueront demain nos intentions. Nous rappelons milord duc de Marlborough dont le talent et les services deviennent désormais inutiles, et décidée à une paix honorable, nous entendons que, dans le plus bref délai, les conférences s'ouvrent à Utrecht, entre nos plénipotentiaires et ceux de la France.

**BOLINGBROKE**, qui est placé à droite entre Masham et Abigail, bas à Abigail.

Eh bien, Abigail... mon système n'a-t-il pas raison ? Lord Marlborough renversé... l'Europe pacifiée...

**MASHAM**, lui remettant les papiers que la reine a signés.

Bolingbroke, ministre !...

**BOLINGBROKE**.

Et tout cela grâce à un verre d'eau !

\*\* La Duchesse au fond, Bolingbroke, Masham, la Reine, Abigail qui a passé derrière la Reine et s'est placée à sa gauche et à l'extrême droite du théâtre.

FIN DU VERRE D'EAU.

NOTA. La mise en scène exacte de cet ouvrage, transcrite par M. L. PALIANTI, fait partie de la collection des mises en scène publiées par le journal *la Revue et Gazette des Théâtres*, rue Ste-Aune, 55.

Received of the Treasurer of the  
Board of Education the sum of  
Twenty Dollars for the year  
ending on the 31st day of  
December 1874

Witness my hand and seal  
this 1st day of January  
1875

John J. [Name]  
Superintendent of Schools

John J. [Name]  
Treasurer

Received of the Treasurer of the  
Board of Education the sum of  
Twenty Dollars for the year  
ending on the 31st day of  
December 1874

Witness my hand and seal  
this 1st day of January  
1875

John J. [Name]  
Superintendent of Schools

John J. [Name]  
Treasurer





# L'AMBITIEUX,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Par M. Eugène Scribe

( de l'Académie française ),

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS,  
LE 27 NOVEMBRE 1834.

| PERSONNAGES.                                  | ACTEURS.    | PERSONNAGES.                                                   | ACTEURS.                 |
|-----------------------------------------------|-------------|----------------------------------------------------------------|--------------------------|
| GEORGE II, roi d'Angleterre. . .              | M. FIRMIN.  | NEUBOROUGH, vieux médecin. . .                                 | M. SAMSON.               |
| ROBERT WALPOLE, son premier ministre. . . . . | M. GEFFROY. | MARGUERITE, sa fille. . . . .                                  | M <sup>lle</sup> PLESSY. |
| HENRI SHORTER, son neveu. . .                 | M. MENJAUD. | CECILE, fille du comte de Sandeland, lectrice de la reine. . . | M <sup>me</sup> MENJAUD. |

La scène se passe en 1736. Le premier acte, chez Neuborough; les quatre autres, au château de Windsor.

*Nota pour la mise en scène.* Le premier acteur inscrit est au théâtre le premier placé à la gauche du spectateur, et ainsi des autres. Quand il y a des changemens de position dans le cours de la scène, ils sont indiqués au bas des pages.

---

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le cabinet de Neuborough. Porte au fond. Deux portes et deux croisées latérales.

### SCÈNE PREMIÈRE.

#### NEUBOROUGH, MARGUERITE.

NEUBOROUGH, *assis près d'une table à gauche du spectateur.* La maudite ville que la ville de Londres pour les gens studieux, pour les médecins qui n'aiment pas le bruit! Ferme cette croisée.

MARGUERITE, *fermant la croisée.* Oui, mon père : c'est au bout du faubourg, sur la grande place, que se tiennent les hustings.

NEUBOROUGH. Aussi c'est un tapage!...

MARGUERITE. Je voudrais bien savoir qui sera nommé député.

NEUBOROUGH. Qu'est-ce que cela te fait?

MARGUERITE. Rien!... mais on tient à avoir des nouvelles.

NEUBOROUGH. Nous n'en manquerons pas! En Angleterre, vois-tu bien, les médecins

sont toujours très-occupés au moment des élections, et il nous arrivera d'ici à ce soir quelques côtes enfoncées ou quelques têtes cassées.

MARGUERITE. Ah! mon Dieu!

NEUBOROUGH. La liberté des suffrages!... *(Lui montrant une chaise près de lui.)* Viens te mettre là, à côté de moi.

MARGUERITE, *montrant un liore qui est sur la table.* Pour vous lire vos nouvelles épreuves?

NEUBOROUGH. Non, non; tu cherches à détourner la conversation que nous avons commencée, et moi, je tiens à la reprendre. Pourquoi ne veux-tu pas de sir Thomas Kinston, notre cousin?

MARGUERITE. Parce qu'il est bien jeune... qu'il n'a pas de place, pas d'état.

NEUBOROUGH. Il est avocat!

MARGUERITE. Bien discret... car il ne parle jamais.

NEUBOROUGH, avec embarras. Il ne parle jamais... au palais! c'est vrai; mais il parle ailleurs, il parle beaucoup; il est de l'opposition.

MARGUERITE. Ce n'est pas le moyen d'avoir des places.

NEUBOROUGH. Quelquefois. Mais enfin, s'il en avait une, s'il avait quelques milliers de livres sterling à t'offrir, qu'est-ce que tu dirais?

MARGUERITE. Je dirais que j'aime mieux rester fille.

NEUBOROUGH. Maintenant?

MARGUERITE. Toujours! Qu'y a-t-il là d'effrayant? Quel mari m'offrirait le bonheur que je trouve auprès de vous?... Jamais de chagrins, d'inquiétudes... Vous seul ici en avez, et c'est toujours pour moi; et puis il n'y a pas au monde de père ni meilleur ni plus obéissant... Vous faites tout ce que je veux!

NEUBOROUGH. Pas toujours... et je ne puis m'habituer à cette idée que tu as de rester fille!... Toi une vieille fille!... J'ai si souvent rêvé à ton mariage qui m'occupe sans cesse, à ce genre que je n'ai pas encore trouvé et que j'aime déjà, à mes petits-enfants, à qui je serais si heureux d'obéir aussi... sans te faire de tort cependant... et puis, Marguerite, à ton âge on ne réfléchit guère, et tu n'as jamais pensé que nous n'étions pas riches... que même nous sommes pauvres!

MARGUERITE. Et en quoi donc? que nous manque-t-il dans notre ménage? qu'avons-nous à désirer?

NEUBOROUGH, se levant. Pour moi, je n'ai pas d'ambition, tu le sais bien; mais j'en ai pour toi. Tous ceux avec qui j'ai été élevé, tous mes camarades de l'université de Cambridge, ont fait fortune dans le monde: ce sont maintenant de riches négociants, des lords, des généraux, des ministres; moi, je suis resté médecin dans la petite ville où était né mon père: j'ai vieilli au milieu de ses habitants, ne leur servant pas à grand'chose, si ce n'est à les faire vivre le plus long-temps possible, jusqu'au moment où tu es devenue grande, où il a fallu s'occuper de ton éducation; alors et depuis cinq ans je suis venu m'établir à Londres, dans ce quartier retiré, où je me suis fait une petite clientèle dans les étages élevés, des ouvriers, des étudiants, de pauvres officiers... de braves gens qui ont été mes malades et qui sont restés mes amis... car, vois-tu, le cinquième étage, ça aime bien, mais ça paie

mal; ce qui fait, mon enfant, que pour t'amasser une dot il a fallu recourir à ma plume et composer de temps en temps quelques brochures politiques qui, Dieu merci, se vendent assez bien; mais si d'un jour à l'autre j'allais rejoindre ta pauvre mère, si je venais à mourir...

MARGUERITE, lui mettant la main sur la bouche. Ah!... voilà à quoi je n'avais jamais pensé... (D'un air fâché.) Et pourquoi me dites-vous cela?

NEUBOROUGH. Marguerite?

MARGUERITE, pleurant. C'est la première fois que vous me faites du chagrin, et jamais je ne vous ai vu si méchant... aller songer à mourir... maintenant?

NEUBOROUGH, cherchant à l'apaiser. Eh bien!... non... non... ne me gronde pas... je ne mourrai pas!...

MARGUERITE. A la bonne heure!... Qu'est-ce que c'est donc que des idées pareilles?

NEUBOROUGH. C'est ta faute aussi!... malgré moi je me laisse aller parfois à la tristesse...

MARGUERITE. Quand donc?

NEUBOROUGH. Quand je te vois triste. Tu l'étais dernièrement, et je me disais: Qui peut la tourmenter? ce n'est pas moi; il y a donc quelque secret qu'elle me cache, quelque peine de cœur...

MARGUERITE. Moi!...

NEUBOROUGH. Dam! à ton âge, ce serait tout naturel!... tu ferais bien, mon enfant, tu aurais raison... mais dans ce cas-là il faudrait me le dire... car je ne le devinerais pas.

MARGUERITE. Oh! certainement... je vous le dirais... si ça venait et si j'en étais bien sûre... mais vraiment, mon père, je ne crois pas.

NEUBOROUGH. Je me suis donc trompé!

MARGUERITE. Sans doute.

NEUBOROUGH, froidement. Ça me m'étonne pas: nous autres médecins, ça nous arrive souvent... Ainsi, pour ce pauvre Thomas Kinston, le résultat de notre conférence est que...

MARGUERITE, d'un air caressant. Il ne faut plus y penser.

NEUBOROUGH, avec bonhomie. A la bonne heure; n'y pensons plus. Et qu'est-ce que je lui dirai en le refusant?...

MARGUERITE. Tout ce que vous voudrez.

Entre un domestique qui apporte sur un plateau ce qu'il faut pour le thé.

NEUBOROUGH. Je vois que là-dessus tu ne me contraries pas... Si au moins j'avais pu adoucir mon refus par quelques bon-



nes nouvelles, si j'avais assez de crédit pour l'aider dans cette place qu'il sollicitait...

MARGUERITE, *approchant la table à gauche et faisant le thé.* Si vous le vouliez, cela vous serait bien facile...

NEUBOROU. Comment cela?

MARGUERITE. Un seul mot de vous à votre ancien camarade de collège... à Robert Walpole...

NEUBOROU. Au premier ministre? jamais!

MARGUERITE. Et pourquoi donc? votre père le docteur Neuboroug n'a-t-il pas été son précepteur? n'avez-vous pas été élevés ensemble à Cambridge! N'êtes-vous pas amis intimes?

NEUBOROU. Oui, autrefois... lorsque lui, simple étudiant en théologie et moi étudiant en médecine, nous faisons bourse commune; mais depuis...

MARGUERITE. Depuis!... quelle injustice; vous n'habitez pas alors la capitale, vous étiez loin de lui, et cependant, dans les commencemens de son élévation, il vous écrivait bien souvent.

NEUBOROU. Je ne dis pas non; mais il me semble à moi que ma plume ne restait pas oisive; et le seul écrit qui s'éleva alors pour le défendre, ces lettres qu'ils ont attribués depuis à Congrève et à Addison, ces lettres irlandaises dont personne, pas même Walpole, n'a jamais connu l'auteur, de qui étaient-elles? de moi!... car alors, en butte à la rage de tous les partis, tout le monde l'attaquait, et il lutta seul en homme de mérite et de cœur, en grand homme... il l'était alors; je puis en convenir: il était malheureux, on pouvait l'aimer! Mais, quand il a vu ses ennemis renversés, quand il s'est vu maître du pouvoir ou plutôt souverain absolu des trois royaumes... a-t-il trouvé un souvenir pour son vieux camarade? Ne m'a-t-il pas oublié depuis long-temps, moi qui ne voulais de lui ni place, ni honneurs, ni pensions... moi qui ne demandais rien au ministre... rien que mon ami!... et le ministre me l'a enlevé; voilà ce que je ne lui pardonnerai jamais!

MARGUERITE. Oui... il y a de sa part de la négligence, de l'oubli peut-être!... Mais n'y a-t-il pas aussi un peu de votre faute?... et depuis cinq ans que vous êtes à Londres, pourquoi n'avez-vous pas fait auprès de lui la moindre démarche?

NEUBOROU. Pourquoi?... parce qu'il est riche et que je suis pauvre! parce qu'il est grand seigneur et que je ne suis rien... C'était à lui de faire les premiers pas...

c'était à lui de venir à moi... A sa place, du moins, je n'y aurais pas manqué; j'aurais quitté mon palais, je serais accouru à pied chez mon ami pour l'embrasser et lui tendre la main; cela aurait mieux valu que de me faire nommer médecin du roi!... Mais Walpole maintenant ne comprendrait plus cela, car, vois-tu, mon enfant, Walpole est un ambitieux, et l'ambition dessèche le cœur. Ainsi ne m'en parle plus et restons comme nous sommes... je ne lui demanderai jamais rien, il ne le mérite pas. Prenons le thé, il doit être fait.

MARGUERITE, *s'asseyant à la table et servant le thé à son père.* C'est possible!... mais il y a peut-être auprès de lui des gens qui le méritent... qui sont dignes de votre amitié... et je suis bien sûre que si vous vous adressiez à lord Henri Shorter... son neveu...

NEUBOROU, *prenant du thé.* Celui-là, c'est différent, c'est un brave jeune homme... ce n'est pas un ingrat.

MARGUERITE, *de même.* Oh! non; et si vous l'entendiez parler de vos talens et des soins que vous lui avez prodigués...

NEUBOROU. Un beau mérite... un coup de feu... une jambe fracassée... tous mes confrères l'auraient guéri encore mieux et plus promptement que moi... Mais ce qu'il n'aurait peut-être pas trouvé chez eux... g'aurait été une garde-malade aussi jolie et surtout aussi attentive...

MARGUERITE. Le moyen de ne pas s'intéresser à ce pauvre jeune homme, qui souffrait tant et qui avait tant de courage! Mais comme j'ai eu peur ce jour où à cinq heures du matin on frappait à notre porte... Mamzelle... mamzelle... deux officiers qui se sont battus hors de la ville et sous le mur de votre jardin! en voilà un qu'on apporte; et que je vois lord Henri tout pâle et tout sanglant...

NEUBOROU. Que veux-tu! ces diables de jeunes gens sont tous de même... Je ne l'ai jamais interrogé sur la cause de ce combat... mais j'ai facilement deviné que quelque intrigue... quelque amourette...

MARGUERITE. Des intrigues, des amourettes... quelle indignité! Lord Henri, des amourettes... il en est incapable... j'en suis bien sûre, car il m'a tout raconté... et quoique ce soit un secret...

NEUBOROU. En vérité, il t'aurait confié...

MARGUERITE. Pourquoi pas?... vous lui aviez bien défendu de marcher, mais non pas de parler, et pendant trois mois qu'il est resté ici...

NEUBOROU. Vous avez eu le temps de causer...



MARGUERITE. Tous les jours... il faut bien tâcher de distraire un malade.

NEUBOROU. C'est juste! Dans notre vieille Angleterre, nous sommes moins défiants que nos voisins du continent, et nous laissons à nos jeunes filles une liberté dont elles n'abusent jamais.

MARGUERITE. Soyez tranquille! Et si vous saviez combien il y a eu lui de franchise et de loyauté, comme il est simple et modeste, pour un grand seigneur; comme il chérit son pays, et surtout comme il aime son oncle... car c'est pour lui qu'il s'est battu... oui, mon père... Il était dans le Northumberland, où il avait un commandement supérieur, lorsqu'il lit dans les papiers publics, qu'au sortir d'une séance du parlement, un colonel, lord... un tel... je ne sais plus les noms... avait insulté le premier ministre Robert Walpole, un vieillard... Il part sans en rien dire... sans en prévenir son oncle; il arrive de grand matin chez mylord, et lui dit d'un ton ferme: Monsieur... enfin je ne sais pas ce qu'il lui dit, mais c'était très-bien; et la preuve, c'est qu'ils se sont battus, que lord Henri a été blessé, qu'il n'a parlé de ce duel à personne, parce que, si on l'avait su, le roi aurait destitué son adversaire, et que celui-ci, touché de tant de générosité, a été trouver le ministre, lui a fait des excuses... Voilà la vérité; et on vient dire après cela qu'il a des intrigues, des amourettes!... (*Se levant de table.*) Mon Dieu, mon papa, je ne vous accuse pas... vous l'avez dit sans intention... mais d'autres peuvent le répéter. Voilà comment les mauvais bruits se répandent, et comment on calomnie toujours les jeunes gens.

NEUBOROU. *se levant aussi.* Réparation d'honneur... Mais tais-toi... n'entends-tu pas un carrosse qui s'arrête à notre porte?

MARGUERITE. C'est lui! c'est lord Henri!

NEUBOROU. Qui te l'a dit?

MARGUERITE. Ce n'est pas difficile à deviner... Nous n'avons pas tant de cliens à voiture... il est le seul... Allons, mon père, n'ayez pas peur; demandez hardiment une place pour sir Thomas, notre cousin, afin que, comme Walpole, il soit heureux et ne pense plus à moi.

NEUBOROU. J'ai déjà essayé d'en toucher quelques mot à lord Henri; mais dès qu'il s'agit de solliciter, j'ai un air si gauche... Il serait plus convenable peut-être que cela vint de toi...

MARGUERITE. Vous croyez?...

NEUBOROU. C'est-à-dire...

MARGUERITE. Bien volontiers... moi, ça ne me coûte rien... le voici!

.....

## SCENE II.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROU.

NEUBOROU. Déjà!... il n'a pas été trop long-temps à monter...

HENRI. Grâce à vous, mon cher docteur, qui m'avez remis sur pied...

NEUBOROU. Cela va donc bien?

HENRI. A merveille! et demain au bal de la cour, où la reine Caroline vient de m'inviter, j'espère bien danser.

MARGUERITE. C'est très-imprudent.

HENRI. Ce que j'en ferai n'est pas pour moi, miss Marguerite, je n'y tiens pas, mais pour faire honneur à votre père... à qui je dois tant et qui est un terrible homme, car avec lui on ne sait jamais comment s'acquitter... Aussi, mon cher docteur, je viens à tout hasard; et sans savoir si cela vous fera grand plaisir... vous annoncer des nouvelles que l'on vient de m'apprendre... votre jeune cousin l'avocat, sir Thomas Kinston, quoique peu partisan du ministère, à ce qu'on dit, vient d'être nommé premier conseiller du roi près la cour de justice.

NEUBOROU. Il serait possible?

MARGUERITE. C'est à vous que nous le devons.

HENRI, *souriant.* Du tout...

NEUBOROU. Si, vraiment: vous m'avez deviné...

MARGUERITE. Oui, mylord; cette place qui nous est si généreusement accordée, je m'étais chargée de vous la demander...

HENRI. Vraiment?

MARGUERITE. J'allais vous présenter ma pétition.

HENRI, *souriant.* Alors, miss Marguerite, c'est une pétition que vous me devez; car celle-là ne compte pas, ou plutôt vous n'aurez bientôt plus besoin de mon crédit: voilà votre père sur la route des honneurs.

NEUBOROU. Que voulez-vous dire?

HENRI. Que j'ai eu de la peine à arriver jusqu'ici, tant était grande la foule qui entoure les hustings, et de tous les côtés, dans ce faubourg, j'entendais retentir le nom du docteur Neuborou.

NEUBOROU. Moi... qui n'y songe même pas...

MARGUERITE, à Henri. Taisez-vous donc!

NEUBOROUGH. Quoi!... qu'y a-t-il? qu'est-ce que ça signifie?

MARGUERITE. Que d'autres y songent pour vous!... que mon cousin sir Thomas Kinston et ses amis de l'opposition avaient depuis long-temps le désir de vous porter à la chambre des communes... et moi je leur disais : N'en parlez pas à mon père, car il refusera.

NEUBOROUGH. Certainement!

MARGUERITE. Et il paraît alors qu'en votre nom, et sans vous en prévenir...

NEUBOROUGH. Quelle folie!... aller me choisir pour m'opposer au candidat ministériel, moi qui n'ai aucune chance...

MARGUERITE. C'est ce qui vous trompe; tous les pauvres gens de ce quartier sont vos clients, vous les traitez gratis...

HENRI. Et ils vous paient par leurs votes; jamais élection ne fut plus naturelle et plus juste! Mais je ne savais pas, docteur, que vous fussiez médecin de l'opposition.

MARGUERITE, d'un ton de reproche. Du tout; médecin du ministère... vous le savez bien.

NEUBOROUGH, avec douceur. Médecin de tout le monde, mes amis; la médecine est comme la religion... elle n'est d'aucune opinion... elle est du parti de celui qui dit : Je souffre! c'est à ceux-là seulement que je me dois; et quelque flatteurs que soient les suffrages de mes concitoyens, quand même ils se réuniraient sur moi, ce que je ne crois pas...

MARGUERITE. Vous refuseriez!...

NEUBOROUGH. Sans hésiter. Me crois-tu assez ennemi de mon repos et de mon bonheur pour accepter de pareilles fonctions? Dans mon état de docteur, je suis estimé, considéré... je ne m'en tire pas trop mal... A la chambre, ça ne serait plus ça. Il faut là qu'un député ait du talent, de l'esprit argent comptant.

MARGUERITE. Bah!... souvent la chambre fait crédit!

NEUBOROUGH. Et moi je n'en veux pas! Docteur, je peux impunément être l'ami de tout le monde; député, il faudra me prononcer, prendre une couleur politique, et tous les gens qui crient : Liberté de conscience! tomberont sur moi dès que je ne serai plus de leur avis; bafoué par eux, tourné en ridicule, je n'aurai plus ni mérite ni probité; je n'aurai plus même de talent comme médecin. et en revanche, qu'y aurai-je gagné? d'être appelé : l'honorable membre... moi que vingt journaux déshonoreront chaque jour!... Et pendant que je serai à la chambre, que deviendront mes malades? que deviendra ma fille?...

qui songera à sa dot, et qu'y aurai-je ajouté? la gloire d'avoir représenté un faubourg de Londres! Votre serviteur!... La gloire est une belle chose... Le bonheur vaut mieux, et je reste chez moi.

HENRI, souriant. Vous parlez là, mon cher docteur, comme un publiciste fort original, que je lisais ce matin, et qui, sous le voile de l'anonyme, fait grand bruit en ce moment, l'auteur des *Lettres irlandaises*, qui depuis un an a reparu dans la carrière politique.

MARGUERITE. Vraiment?

HENRI. L'ouvrage le plus remarquable que l'on ait publié depuis long-temps, et dans lequel, sous l'air simple et bonhomme d'un fermier irlandais, l'auteur se moque fort spirituellement de toutes les opinions; mais lui n'en a aucune; il se tient comme vous à distance, il se fait gloire de n'être rien; et si tout le monde parlait ainsi, mon cher docteur, que deviendrait le pays?... qui réclamerait ses droits? qui défendrait sa liberté?

NEUBOROUGH. Craignez-vous que les places ne restent vacantes? et croyez-vous qu'il manquera jamais d'ambitieux? Demandez à votre oncle... demandez à Walpole?

MARGUERITE, voulant le faire taire. Mon père!

HENRI, avec fierté. Walpole! Quelles que soient les calomnies auxquelles il est en butte, Walpole a depuis trente ans bien servi l'Angleterre... Je ne défends pas ici un parent que je regarde comme mon second père; je ne parle pas de l'homme privé, il me serait trop facile de prouver les vertus qui honorent sa vie intérieure, mais je parle de l'homme d'état, du ministre. N'a-t-il pas sous deux règnes et d'une main inébranlable tenu le gouvernail, maintenu les partis, comprimé les factions? Et si vous ne lui tenez aucun compte de la paix dont nous jouissons depuis vingt ans, de l'industrie qu'il a ranimée, de nos pavillons qui flottent sur toutes les mers, de la dette nationale qu'il a éteinte... vous conviendrez du moins, vous qui tout-à l'heure trembliez à l'idée seule de nos orages parlementaires, qu'il y a quelque courage à ne reculer devant aucun danger, aucune haine; à braver l'injure et la calomnie, et à se dire en pensant au jour de la justice : J'attendrai!

NEUBOROUGH. C'est-à-dire que son impopularité, que la haine qu'on lui porte, que les reproches qu'on lui adresse, tout cela est un mérite de plus à vos yeux, et que, quoi qu'il fasse, vous le défendez d'avance?



**HENRI.** Je n'ai pas dit cela ! Hier encore, et ce n'est pas la première fois, j'ai parlé contre lui à la chambre des lords, j'ai voté contre son bill.

**MARGUERITE.** Vous ! parler contre Walpole !

**HENRI.** Contre lui... contre le monde entier, si ma conscience et mon opinion me le conseillent.

**NEUBOROUGH.** Me suis-je donc trompé?... et quel est votre parti ? êtes-vous wigh ou tory?... êtes-vous pour le peuple ou pour la cour ?

**HENRI.** Je suis pour l'Angleterre; je suis de ceux qui disent : La patrie avant tout ! Dans un gouvernement tel que le nôtre, il n'est pas donné à tout le monde, je le sais, de briller à la tribune ou de se distinguer par ses écrits; mais tout le monde peut être bon citoyen et en remplir les devoirs. C'est à ce seul mérite que se borne mon ambition. Je ne courtise ni la puissance royale ni la faveur populaire; fidèle à mon pays et à ses lois que j'ai jurées, je les défendrai contre quiconque voudrait y porter atteinte; et que l'outrage vienne d'en-haut ou d'en-bas, qu'il parte du palais Saint-James ou des faubourgs de Londres, que celui qui veut nous opprimer se nomme roi ou se nomme peuple, je me lève contre lui; car, avant tout, mon pays et sa liberté !

**NEUBOROUGH.** Touchez là ! je suis désormais de votre parti...

**HENRI.** Et alors vous acceptez...

**NEUBOROUGH.** Non... non, pour d'autres raisons encore; car sur ce terrain-là, voyez-vous, il faudrait se retrouver en présence de Walpole, et ami ou ennemi... je ne veux plus le voir... je l'ai juré.

**HENRI.** Il est moins fier que vous... car l'autre jour, en lui demandant cette place pour sir Thomas Kinston, il a bien fallu lui dire que c'était votre cousin... Et à votre nom il a tressailli comme un homme qui sort d'un long sommeil. « Mon vieux camarade Neuborough ! s'est-il écrié; il vient d'arriver, il est à Londres ? — Oui, mon oncle, depuis cinq ans. — Pas possible ! Je sais bien, a-t-il ajouté, qu'il y est venu à peu près à cette époque-là... à telles enseignes qu'il y avait alors une place vacante... En achevant ces mots, il sonne vivement son secrétaire. — Ne vous ai-je pas désigné, il y a long-temps, comme recteur à l'université d'Oxford, Williams Neuborough, mon ami d'enfance ? — Oui, mylord, s'était bien votre intention; mais la place a été donnée à votre ennemi mortel lord Stanhope... A ce mot, Walpole a rougi,

ses nerfs se sont contractés, et me prenant la main, il m'a dit à voix basse et d'un air honteux : C'est vrai, je me le rappelle maintenant... J'avais alors besoin, pour faire passer un bill, de cinq ou six voix à la chambre. Stanhope est venu ce jour-là, me les a offertes à ce prix; je ne pensais qu'à mon bill... je n'ai plus pensé à Neuborough; et depuis, je l'avoue, tant d'événemens se sont succédé que celui-là est tout-à-fait sorti de ma mémoire.

**NEUBOROUGH.** Croyez donc à l'amitié d'un ministre ! pour cinq voix sacrifier un ami !... Mais pour dix il le ferait pendre !

**HENRI.** Attendez... je n'ai pas fini !... Je lui ai raconté alors ce que je lui avais caché jusque là... sur mon duel, sur ma blessure, sur les soins que vous m'avez prodigués... Il était ému, des larmes roulaient dans ses yeux.

**NEUBOROUGH.** Il a pleuré, lui... Robert Walpole ?...

**MARGUERITE.** Puisque mylord le dit !

**HENRI.** Et quand je lui ai parlé de vos talens... il s'est écrié : « Cela ne m'étonne pas... Sais-tu que, sous son air modeste, Neuborough est le médecin le plus instruit de l'Angleterre; que c'est le seul au monde en qui j'aurais une aveugle confiance ? »

**MARGUERITE, avec joie.** Le ministre a dit cela ?

**NEUBOROUGH, avec ironie.** Il est bien bon !

**HENRI.** Puis il s'est promené d'un air agité... puis il est revenu à moi, m'a pris les mains et m'a dit : « Mon ancien ami doit m'en vouloir... n'importe; Henri, arrange cela... amène-le-moi... je veux le voir... il faut que je le voie... »

**MARGUERITE.** Est-il possible !...

**HENRI.** Et vous ne voudrez pas me faire échouer dans ma négociation ?

**NEUBOROUGH.** Si vraiment !

**MARGUERITE.** Vous n'irez pas ?

**NEUBOROUGH.** Plutôt mourir ! Croit-il qu'un mot de lui suffise pour tout réparer ? Savez-vous de quelle date est sa dernière lettre?... de dix ans ! Oui, mylord, pendant dix ans on oublie un ami; les grandeurs qui vous enivrent ne vous laissent pas le temps de lui donner un souvenir; et puis un beau jour, le hasard, une idée, un caprice, le ramènent à vous, et il faut qu'on revienne à lui ? Non, morbleu ! Mon amitié perdue ne se rend pas ainsi; elle n'obéit pas à une ordonnance ministérielle; et parce que dans son administration vénale rien ne résiste à ses séductions, espère-t-il aussi me gagner comme les autres ? Il se trompe !... Je ne me laisse pas séduire, moi !... je ne suis pas du parlement; je suis libre, je suis



mon maître; j'ai le droit de repousser un ingrat, et je le verrais à mes pieds que mon cœur et mes bras se formeraient pour lui...

MARGUERITE. Ah! mon père, ne dites pas cela!

NEUBOROU. Je le dis... et je le jure!

## SCÈNE III.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROU, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. On demande à parler à monsieur.

NEUBOROU, *avec impatience*. C'est bien le moment! Et qui cela?

LE DOMESTIQUE. Un homme qui est venu à pied... un étranger que je n'ai pas encore vu ici, et qui est là dans l'antichambre.

NEUBOROU. A-t-il dit son nom?

LE DOMESTIQUE. Il vient de l'écrire.

*Lui donnant un papier.*

NEUBOROU, *regardant le papier*. Sir Robert! O ciel!... cette signature, c'est la sienne! (*Passant près de Marguerite\**.) C'est lui... c'est Walpole...

MARGUERITE. Que dites-vous?

NEUBOROU. Il est là...

MARGUERITE. Le ministre?...

HENRI, *froidement*. Non, pas le ministre... mais Robert votre ami... il n'a pas pris d'autre titre, vous le voyez.

NEUBOROU. Et venir ainsi à l'improviste... sans qu'on ait le temps de se préparer et de se mettre en colère!...

MARGUERITE. Mais il est là qui attend!

NEUBOROU, *avec impatience*. Je le sais bien, ma fille... Lord Henri... Voyons, mes amis, qu'est-ce que vous me conseillez? qu'est-ce qu'il faut faire?

HENRI. Jen'en sais rien; mais je sais que Walpole, si vous étiez chez lui, ne vous ferait pas faire antichambre.

NEUBOROU. Eh bien! qu'il entre donc.. qu'il entre, ce traître, cet ingrat... (*Apercevant Walpole qui entre en lui tendant les bras, il s'y précipite.*) Robert!

WALPOLE, *de même*. Williams!

## SCÈNE IV.

MARGUERITE, NEUBOROU, WALPOLE, HENRI.

NEUBOROU, *cherchant à se dégager de ses bras*. Ah! c'est malgré moi... Je n'ai pas été maître de mon premier mouvement!... Mais je ne pardonne pas... je t'en veux toujours...

\* Marguerite, Neuborou, Henri, le domestique.

MARGUERITE. Ah! mon père!... vous vous vantez!

NEUBOROU. Non, mademoiselle!...

WALPOLE. Et moi, j'en suis sûr... ou du moins, je sais le moyen de te désarmer... Williams, j'ai besoin de toi.

NEUBOROU. Que dis-tu?

WALPOLE. J'ai un important service à te demander.

NEUBOROU. Et tu es venu à moi?

WALPOLE. Sans hésiter et sans rougir!

NEUBOROU, *avec sentiment*. Tu es donc encore mon ami?...

WALPOLE, *lentement et le regardant*. Pour toi... du moins je crois que c'en est une preuve...

NEUBOROU, *lui serrant les mains*. Et tu as raison... tu as bien fait... Tout est oublié... Tu as besoin de moi?... (*Avec chaleur.*) Voyons, Robert, dis-moi ce que tu veux; parle vite... dépêche-toi... il me tarde de me venger...

WALPOLE. Rien ne presse... nous avons le temps de causer... car je viens passer la soirée avec toi et te demander à souper...

NEUBOROU, *hors de lui*. A souper?... est-il possible!... un trait comme celui-là... (*Avec attendrissement.*) Je pardonne... je pardonne tout... j'ai retrouvé mon ami. Ma fille... tu l'entends?... C'est lord Walpole... c'est le premier ministre de l'Angleterre qui vient nous demander à souper.

WALPOLE. Eh non... c'est ton vieux camarade.

NEUBOROU. C'est ce que je voulais dire.

WALPOLE. Entre nous... en petit comité... rien que des amis.

NEUBOROU. Tu as raison... ça te changera...

WALPOLE. Et surtout sans cérémonies, sans façons...

NEUBOROU. Certainement. (*A Marguerite.*) Passe chez le fournisseur de la cour.

MARGUERITE. Y pensez-vous! il va se croire chez lui.

NEUBOROU. C'est juste... eh bien! notre ordinaire... tu comprends... notre ordinaire des grands jours...

MARGUERITE. Oui, mon père.

NEUBOROU. Lord Henri... sera des nôtres, je l'espère.

HENRI. Et moi, j'y compte bien!... Je retourne au palais, où je suis de service, et je reviens...

MARGUERITE, *vivement*. Le plus tôt possible... (*Se reprenant.*) Pour ne pas faire attendre mylord votre oncle.

HENRI. Je serai exact au rendez-vous.

*Il sort.*

MARGUERITE, *à Walpole*. Si d'ici là vo-

tre seigneurie voulait une tasse de thé?

WALPOLE, *Merci, ma belle enfant.*

(*A Neuboroug.*) Elle est jolie, ta fille.

NEUBOROU. Je crois bien!

WALPOLE. Je ne l'aurais pas reconnue.

NEUBOROU. Parbleu!... depuis dix ans; mais j'ai tort... je ne dois plus parler de cela.

WALPOLE, *bas à Neuboroug.* Si j'osais, je te demanderais à l'embrasser.

NEUBOROU. Eh bien! qui est-ce qui t'arrête?

*Walpole l'embrasse.*

MARGUERITE. Quel bonheur!... j'ai embrassé le ministre.

*Elle sort par la porte de droite.*

~~~~~

SCENE V.

WALPOLE, NEUBOROU.

WALPOLE, *la regardant sortir.* Ah! tu es bien heureux... je n'ai pas de fille... moi!

NEUBOROU. Ne vas-tu pas me l'envier?

WALPOLE, *lui serrant les mains.* Non... non... dans ce moment j'éprouve trop de joie pour rien envier à personne... Ta vue seule a réveillé en moi tant de souvenirs!.. je me sens rajeunir et me crois revenu à nos premières années, à ce temps de nos études où nous étions si heureux.

NEUBOROU, *riant.* Et si pauvres!

WALPOLE. C'était là le bon temps! Et nos travaux littéraires!

NEUBOROU. Et tes premiers succès...

WALPOLE. Quand, grâce à toi, et dans ce bourg de Castle-Rising, où tu étais né, je fus nommé à la chambre des communes; quand, jeune homme obscur et inconnu, j'arrivai à cette tribune où les ministres d'alors m'honoraient à peine d'un regard! Et mon premier discours, te le rappelles-tu?

NEUBOROU. Parbleu!... j'y étais, et excepté moi, personne n'écoutait: c'était un bruit... des conversations... des éclats de rire aux bancs des ministres...

WALPOLE. Bientôt ma voix sut se faire entendre! ils m'écoutèrent alors, et moi, dès le premier jour, je ne sais quel instinct secret me disait: Cette place qu'ils occupent est à toi, elle t'appartient!... ils te l'ont usurpée, va la reprendre; et déjà je m'en approchais, déjà, secrétaire d'état et trésorier de la marine, j'allais y atteindre... quand la main qui me soutenait se retira, quand le duc de Marlborough, sur qui je m'appuyais, se laisse renverser; et moi, livré à mes ennemis, accusé, condamné par la chambre des communes, chassé de

son sein... Ah! ce fut dans ma vie une cruelle épreuve que celle-là, Williams, car tout m'abandonnait, personne n'osait me défendre, excepté un seul écrivain que l'on prétendait m'être vendu, et que je ne connaissais même pas, et qui jamais n'est venu m'en demander la récompense.

NEUBOROU, *lui prenant les mains.* Il l'a reçue aujourd'hui, puisqu'il retrouve un ami!

WALPOLE. Il serait possible... toi, Williams! Ah! j'aurais dû deviner mon généreux défenseur à cette éloquence si naturelle et si vraie, à cette bonhomie railleuse, si naïve en apparence, mais au fond si redoutable; j'aurais dû reconnaître ton style.

NEUBOROU. Non, mais mon amitié, cette amitié qui venait à toi dans le malheur; car alors, mon pauvre Robert, dans la Tour où ils t'avaient jeté, dans les cachots, sous les verrous, à quoi pensais-tu?

WALPOLE. A être ministre!... à renverser à mon tour Oxford et Bolingbroke! Peu m'importaient les dangers, les supplices, la mort même... pourvu que je parvinsse au pouvoir!.. ne fût-ce que pour un jour, un seul jour... y arriver était ma première pensée...

NEUBOROU. Et la seconde?

WALPOLE. D'y rester!

NEUBOROU. Et tu en es venu à bout?...

WALPOLE. Oui; mais que la lutte fut longue et terrible! qu'il a fallu se raidir et se courber pour déraciner ce ministère tory qui semblait inébranlable! Il ne fallut pas moins que la mort de la reine Anne, que l'avènement de la maison de Hanovre, que la faveur de George I^{er}.

NEUBOROU. Faveur qui a continué encore sous George II, et qui depuis vingt ans ne t'a pas quitté.

WALPOLE. Mais depuis vingt ans sais-tu ce que j'ai fait pour la conserver? Sais-tu qu'étranger à tous les plaisirs, à toutes les passions qui charment les hommes, mes jours et mes nuits se passaient dans des travaux assidus; sais-tu que je ne dormais pas, qu'une fièvre continuelle m'agitait?... Et pourquoi?... pour veiller sans cesse à l'honneur et aux intérêts de ce pays, qui m'étaient confiés; pour lui assurer le repos dont j'étais privé, et enfin, s'il faut le dire, pour amasser et maintenir sur ma tête ces honneurs, ces dignités, ce pouvoir qui me semblaient alors si désirables... et que maintenant j'ai pris en haine et en mépris.

NEUBOROU. Que dis-tu?

WALPOLE. Je ne suis plus le même... je suis bien changé...

NEUBOROUGH. Le crois-tu?

WALPOLE, *lui serrant la main*. Je suis guéri, je te le jure.

NEUBOROUGH. Si toutefois on guérit jamais de l'ambition.

WALPOLE. Oui, quand elle est satisfaite, quand elle n'a plus rien à désirer, et voilà où j'en suis : ce pouvoir qu'on ne me disputait plus a cessé d'avoir des charmes, je n'en ai plus senti que le poids et la fatigue ; mes forces me trahissent, et je succombe sous le faix.

NEUBOROUGH. Est-il possible?

WALPOLE. Oui, mon ami, un mal que je ne puis définir use en moi les sources de la vie... je souffre et veux guérir... aussi je ne me suis pas adressé aux médecins de la cour et à ceux du roi... je suis venu te trouver.

NEUBOROUGH. Et tu as bien fait... (*L'émmentant vers la droite où ils s'assent.*) J'en sais plus qu'eux... ne t'effraie pas... ce ne sera rien... je te sauverai... si tu veux m'y aider... car je connais ton mal... Y a-t-il long-temps que tu en as ressenti les premières atteintes?

WALPOLE. Il y a quelques années... c'était un jour... en plein parlement, à la suite de mes discussions avec Stanhope ; j'éprouvai là une contraction nerveuse, aiguë... horrible...

NEUBOROUGH. Qui se renouvelle souvent?

WALPOLE. Vingt fois par jour !... quand je donne mes audiences, quand je suis au conseil, quand je parcours des pétitions et quand je lis les journaux.

NEUBOROUGH. Je le crois bien... voilà ce qui te tue... voilà la cause de ton mal, auquel je peux encore porter remède ; mais il n'y a pas de temps à perdre... il faut se hâter, et si tu veux en croire les conseils de ton médecin, de ton ami... il te faut un repos absolu... il faut te retirer des affaires.

WALPOLE, *avec un geste de crainte*. Que dis-tu?

NEUBOROUGH. Dès demain... dès aujourd'hui... il faut ne plus être ministre.

WALPOLE. Eh ! mon ami, c'est tout ce que je veux... tout ce que je demande... le calme, la retraite, c'est là l'objet de tous mes desirs, et déjà deux fois j'ai supplié le roi d'accepter ma démission.

NEUBOROUGH. Dis-tu vrai?

WALPOLE. Malheureusement je sais bien qu'il ne peut pas y consentir... il a trop besoin de moi... je lui suis nécessaire, indispensable... dans ce moment surtout...

car, vois-tu bien, Williams, outre les discussions et les intrigues des chambres, j'ai encore celles de la cour... notre roi George est jeune, ardent, impétueux... et quoique marié à une femme charmante, qu'il respecte et qu'il aime...

NEUBOROUGH. Il l'abandonne...

WALPOLE. Non... il ne l'abandonne pas... mais il en aime d'autres... Dans ce moment j'ignore laquelle... et pour la première fois il est discret... il m'en fait un mystère... mais il est amoureux, je le devine, j'en suis sûr. Alors, et ne pouvant s'occuper des affaires d'état... il est trop heureux que je le délivre de ce soin, que je sois là à la chaîne... que je me tue pour lui... (*Se levant.*) Moi à qui le repos est si nécessaire ! moi qui serais si heureux de me retirer dans ma campagne de Strawberry-Hill, dans cette délicieuse retraite que vont admirer tous les voyageurs, et que visite tout le monde, excepté son maître. C'est là, près de ses eaux jaillissantes et sous l'ombrage de ses beaux arbres, qu'il me serait si doux de me livrer comme autrefois aux arts, à l'étude, à l'amitié... car ce temps-là est le seul où j'ai vécu, et je le sens maintenant, j'étais né pour la vie intérieure et paisible.

NEUBOROUGH. Eh bien ! alors, pourquoi l'avoir quittée ?

WALPOLE, *se levant*. Pourquoi ? parce que malgré soi on se laisse entraîner. Tous les hommes sont ainsi, toi comme les autres...

NEUBOROUGH, *qui s'est levé aussi*. Moi !

WALPOLE. Toi... tout le premier... Si tu avais vu de près le pouvoir, si tu avais goûté de ses séductions ; si tu connaissais cette vie d'émotions qui use, mais qui enivre...

NEUBOROUGH. Je me dirais : Cette ivresse-là, comme toutes les autres, ne laisse après elle que le malaise et le dégoût... Je me dirais : Vos décorations et vos plaques de diamans ne sont que des jouets d'enfants ; vos titres et vos honneurs une vaine fumée...

WALPOLE. Tu dirais tout cela, et tu ferais comme nous.

NEUBOROUGH. Jamais... et je te répéterai encore...

WALPOLE. Et moi, je te dirai comme ce poète français que nous aimions tant :

Eh, mon ami, tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue !

NEUBOROUGH. Tu as raison ; et puisque décidément tu ne peux encore t'éloigner de la cour... je te prescrirai un régime...

et des soins qui ne pourront pas encore guérir le mal, mais qui du moins en arrêteront les progrès : de la distraction, de l'exercice, de la fatigue physique qui délasse de la fatigue morale... et puis de la sobriété... plus de ces grands dîners qu'on appelle ministériels... de ces repas sanitaires où l'on a faim en sortant de table... Viens souvent souper chez moi... comme aujourd'hui.

WALPOLE. Je te le promets, à condition que tu viendras demain passer la journée à Windsor où j'habite.

NEUBOROUGH. Y penses-tu? on dit que la tour y est en ce moment!

WALPOLE. Qu'importe! cela ne m'empêche pas d'y avoir mon logement et d'y recevoir mes amis.

NEUBOROUGH. A la bonne heure! et pour le reste, je t'écrirai une ordonnance... qui n'est pas une ordonnance royale; aussi tu auras la bonté de ne pas l'interpréter à ta manière, de ne pas t'en écarter et de la suivre à la lettre...

WALPOLE. Sois tranquille!

SCENE VI.

NEUBOROUGH, WALPOLE, MARGUERITE, *sortant de la porte à droite.*

MARGUERITE. Mon père, le souper est prêt.

NEUBOROUGH. Eh bien! mon enfant, il faut que le souper attende; lord Henri n'est pas encore de retour.

MARGUERITE. Il monte l'escalier, car je l'ai vu descendre de voiture, et il avait un air triste et rêveur.

WALPOLE. Oui, depuis quelque temps il a des chagrins qu'il me cache, et cela m'inquiète.

MARGUERITE. Des chagrins?

WALPOLE, *à Henri qui entre**. Eh! arrive donc... je meurs de faim!

NEUBOROUGH. Très-bon signe.

WALPOLE. Moi qui dans mon hôtel n'ai jamais pu trouver l'appétit.

NEUBOROUGH. Je le crois bien... il est toujours ici... dans ma salle à manger.

LE DOMESTIQUE, *entrant*. Son excellence est servie.

WALPOLE. Son excellence n'est pas ici.

NEUBOROUGH. Il n'y a que notre ami Robert... Allons... ta main... Henri, prenez celle de ma fille... et passez devant.

MARGUERITE, *à part*. Des chagrins!... oh! il me les dira.

NEUBOROUGH. Et nous, allons trinquer comme autrefois... Que je suis heureux!...

WALPOLE. Et moi donc... je ne suis plus ministre!

Il sortent tous par la porte à droite.

* Walpole, Neuborough, Marguerite, Henri.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un salon élégant dans le château de Windsor. Par la porte du fond, l'on aperçoit une large galerie. Porte au fond. Portes latérales. A droite une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

GEORGE II, CÉCILE.

CÉCILE, *entrant, suivie par le roi*. Non, sire, laissez-moi!

GEORGE. Eh quoi! lady Cécile, je ne puis obtenir d'audience?

CÉCILE. Je ne le veux pas! le comte de Sunderland, mon père, m'attend chez la reine.

GEORGE. Mais si je vous ordonne de rester... moi, le roi?

CÉCILE. Votre majesté sait ce qui arrivera.

GEORGE. Vous me quitterez?

CÉCILE. A l'instant! C'est ainsi que mon illustre aïeul, le duc de Marlbo-

rough, avait coutume de répondre à la menace...

Elle fait la révérence et va pour sortir.

GEORGE. Cécile!... Cécile!... je vous en supplie, ne me réduisez pas au désespoir et daignez m'entendre...

CÉCILE, *avec humeur*. Eh bien donc... que voulez-vous?

GEORGE. Ah! que vous connaissez bien votre pouvoir sur moi!... et que vous abusez étrangement de cet amour que rien ne peut vaincre et que vos caprices, vos rigueurs ne font que redoubler encore! Un instant seulement, oubliant votre fierté, vous avez laissé tomber sur moi un regard de pitié!

CÉCILE, *avec effroi*. Ah! taisez-vous...

GEORGE. Et depuis ce moment où je me suis vu ainsi mépriser votre cœur, il me

semble, au contraire, que vous avez redoublé pour moi de hauteur et de mépris... Il y a en vous je ne sais quel sentiment de dépit, de crainte, de colère... quelquefois même on dirait de la haine?...

CÉCILE. C'est vrai!

GEORGE. Est-ce vous que j'entends?... Grand Dieu! et que n'ai-je pas fait pour vous fléchir ou vous rassurer! Faut-il vous rappeler ici cette soumission, cette crainte de vous compromettre, ce respect que n'a jamais trahi le moindre mot ou le moindre regard; enfin ce mystère impénétrable qui cache à tous les yeux un amour que vous seule connaissez et que vous dédaignez... un amour qui vous soumet ma volonté, mon pouvoir, mon existence tout entière... Que voulez-vous de plus?

CÉCILE. Je veux... je veux savoir pourquoi je suis si malheureuse!

GEORGE. Que dites-vous?

CÉCILE. Je me faisais de la cour et de ses splendeurs une image enchanteresse... Elevée dans des souvenirs de gloire, des regrets d'ambition, près de la duchesse de Marlborough, mon aïeule, lui entendant parler sans cesse de ces temps brillants où, favorite de la reine Anne, elle disposait à son gré des destins de l'Angleterre et de ceux de l'Europe... ces idées de faveur et de puissance s'offraient sans cesse à mon esprit, c'étaient là les seules illusions dont se berçait ma jeunesse; et quand je fus présentée à la cour, lorsque Caroline d'Anspach voulut m'attacher à sa personne, je crus voir tous mes rêves se réaliser; il me semblait que moi aussi j'allais régner à mon tour... que j'allais devenir...

GEORGE. Favorite?

CÉCILE. Oui, de la reine! mais non pas du roi... et maintenant ce séjour si brillant, me déplaît, m'est insupportable, tout y fait mon malheur!... tout, jusqu'aux bontés dont m'accable la reine... et je veux la quitter, je veux fuir la cour.

GEORGE. Ah! c'est que votre âme froide et indifférente ne peut comprendre la mienne!... c'est que votre cœur insensible est incapable de rien aimer!

CÉCILE. Moi ne rien aimer!

GEORGE. O ciel! me serais-je abusé? s'il était vrai... si quelque autre affection...

CÉCILE. Aucune... Mais ne suis-je pas maîtresse de réclamer ma liberté, mon repos, mon bonheur?... quels droits aviez-vous sur moi, sire, si ce n'est ceux que vous teniez de moi-même... et que j'ai repris?

GEORGE. Ah! ne parlez pas ainsi, ne parlez pas de vous oublier. Plutôt que de renoncer à vous... il n'est rien dont je ne sois capable... il n'est pas de sacrifice que vous ne puissiez exiger.

CÉCILE. Je n'ai jusqu'à présent demandé qu'une chose à votre majesté, et l'événement m'a donné peu de confiance en mon crédit.

GEORGE. Une telle idée ne vient pas de vous, mais de ceux qui vous entourent... c'est votre père, c'est lord Carteret, c'est ce vieux lord Bolingbroke, ennemis irréconciliables de Walpole, qui tous le détestent et veulent le renverser; mais à vous, Cécile, qu'est-ce que cela peut vous faire?

CÉCILE. Cela fait... cela fait... que je le veux.

GEORGE. Vous ne pouvez vouloir me priver d'un ministre dont les talens me sont utiles, indispensables; et quand même je serais assez ingrat pour méconnaître son zèle et son dévouement; quand même je voudrais renoncer à ses services, je n'en suis pas le maître: il a dans les deux chambres une majorité à lui.

CÉCILE. Oh! bien à lui... car il l'a achetée... et vous qui parliez à l'instant même de tout braver pour moi, vous tremblez devant votre ministre.

GEORGE. Non pas devant lui, mais devant une injustice... et c'en serait une.

CÉCILE. Soit! tel est votre bon plaisir... et le mien, à moi, est de quitter la cour, ce que je ferai dès demain... dès aujourd'hui.

GEORGE. Non, vous ne partirez pas... vous ne vous ferez pas un jeu de ma douleur; et puisqu'il le faut, je vous promets, Cécile, je vous jure...

CÉCILE. De renvoyer Walpole?

GEORGE. Non; mais deux fois déjà il m'a offert sa démission que j'ai refusée, et s'il m'en parle de nouveau, s'il me l'offre encore, je l'accepterai.

CÉCILE. Grand effort de courage!

GEORGE. Mais vous me promettez au moins...

CÉCILE. Je ne promets rien.

GEORGE. Ah! vous qui souvent me parlez de tyrannie, est-il possible de la pousser plus loin et de l'avouer plus franchement?

CÉCILE. C'est un avantage que j'ai sur vous... je suis, moi, pour le gouvernement absolu.

GEORGE. Mais encore pour quelles raisons?

CÉCILE. Ces gouvernemens-là n'en donnent jamais; et je rappellerai seulement à

votre majesté que voici l'heure de ses réceptions.

GEORGE. C'est vrai!... j'oublierais tout auprès d'elle... Je ne demande plus rien... je m'en rapporte à votre clémence... à votre générosité... Dites-vous seulement que j'attends, que je souffre et que je vous aime!

Il sort.

SCENE II.

CÉCILE, *seule*.

Et moi... moi, je me hais moi-même, et il est tel moment de ma vie que je voudrais racheter au prix de tout mon sang; mais je peux du moins quitter ces lieux que je déteste, rompre des chaînes qui me pèsent, fuir un amour qui m'est odieux... Je le lui dirai!... Eh! mon Dieu, ne le lui ai-je pas dit? et ma franchise, mes dédains augmentent encore sa faiblesse et mon pouvoir... On a, dit-on, de l'empire sur les gens qu'on aime... on en a bien plus sur ceux qu'on n'aime pas.

SCENE III.

CÉCILE, NEUBOROUGH, MARGUERITE.

MARGUERITE, *donnant le bras à son père*. C'est-à-dire que le parc est magnifique... et puis c'est si grand, si étendu!

NEUBOROUGH. Beaucoup trop... pour les personnes qui s'y promènent à jeun.

CÉCILE. Quel est ce vieillard et cette jeune fille?

NEUBOROUGH. Je n'ai plus de jambes... et suis trop heureux de m'asseoir...

CÉCILE. Le docteur Neuborough... ici, à la cour!

MARGUERITE, *à Neuborough qui va s'asseoir*. Mon père, une grande dame qui vous reconnaît...

NEUBOROUGH, *se relevant*. Une grande dame!... eh! oui, lady Sunderland, que j'ai vue bien jeune, car j'étais autrefois médecin de sa famille... Mais nous autres anciens, il n'est plus question de nous.

CÉCILE. Si vraiment! et j'ai, à ce sujet, docteur, des compliments à vous faire. J'ai tu ce matin, dans le journal de la cour, que le faubourg de Southwalk vous avait élu hier membre de la chambre des communes.

NEUBOROUGH. C'est vrai, madame la comtesse.

CÉCILE. Et porté par l'opposition... c'est un échec pour le ministère...

NEUBOROUGH. Je ne le crois pas... ou

m'a jugé trop peu redoutable pour combattre une nomination... qui, du reste, n'aura pas de suites; car, j'y suis décidé; j'écrirai dès aujourd'hui pour remercier et refuser.

CÉCILE. Tant pis! je vois votre parti bien malade, les médecins mêmes l'abandonnent, et je conçois alors ce qui vous amène à la cour.

NEUBOROUGH. Moi!... vous pourriez croire...

CÉCILE. Que vous sollicitez... comme tout le monde... il n'y a pas de mal... et si je puis vous être utile... lectrice de la reine, j'ai quelque crédit près d'elle.

NEUBOROUGH. Je ne demande rien, je ne veux rien, mylady... Je viens ici chez mon ami Robert Walpole, qui a bien aussi quelque pouvoir; mais, grâce au ciel, je viens en amateur...

CÉCILE. Chez le ministre?

MARGUERITE, *passant près d'elle**. Oui, madame, il nous a invités à venir passer la journée à Windsor; et son neveu est venu nous chercher ce matin.

CÉCILE, *avec émotion*. Son neveu, lord Henri...

MARGUERITE, *vivement*. Vous le connaissez?

CÉCILE, *d'un air indifférent*. Oui... je le vois tous les soirs, au cercle de la reine...

MARGUERITE. Et il a eu la bonté de venir nous prendre lui-même pour nous amener ici!... il est si attentif, si galant, si aimable!...

NEUBOROUGH, *lui faisant signe*. Ma fille!

MARGUERITE. C'est très-vrai, et mylord doit le savoir, puisqu'elle le connaît... Et puis, en arrivant, il m'a offert la main... et dans les deux premiers salons que nous avons traversés, qui étaient remplis de monde, des dames, des seigneurs de la cour, c'est à moi qu'il donnait le bras... Ah! que j'étais heureuse!... ils m'auront prise pour une grande dame, une comtesse... ils le disaient, n'est-ce pas?

NEUBOROUGH. Mieux que cela!... Ils disaient: Voilà une jolie fille!

MARGUERITE, *avec joie*. Vrai! Eh bien, je ne l'ai pas entendu! je pensais à autre chose... surtout lorsque mylord nous a présentés à sa sœur, lady Juliana, qui est bonne et aimable comme lui, et qui voulait me garder près d'elle... Et puis enfin, lord Henri nous a conduits dans les jardins, en nous disant: Je vais prévenir mon oncle, attendez-le ici; et depuis une heure nous nous promenons dans le parc,

* Cécile, Marguerite, Neuborough.

où tout ce que je vois me semble superbe, admirable, magnifique... Mon Dieu! que c'est beau de venir à la cour, et que je suis heureuse d'y être!

CÉCILE. Peut-être, mon enfant, ne le diriez-vous pas long-temps... mais pour aujourd'hui, je le conçois... surtout quand on a pour cavalier un jeune et brillant seigneur que l'on voit pour la première fois.

MARGUERITE, *vivement*. Mais non, madame, très-souvent, et pendant trois mois, (*s'arrêtant*) tous les jours...

CÉCILE, *vivement*. Que dites-vous?

NEUBOROU. Ma fille!...

CÉCILE. Je vois en effet que vous connaissez intimement Robert Walpole et tous les siens... (*A Neuboroug.*) Prenez-y garde, docteur, l'amitié de Walpole a souvent porté malheur; mais, en tous cas, je vous dois un avis charitable: si, quoi que vous en disiez, vous attendez de lui des places, de la fortune, des honneurs...

NEUBOROU. Moi!

CÉCILE. Hâtez-vous!... car, c'est moi qui vous le dis, et vous pouvez me croire, il n'a pas long-temps à rester au ministère... Adieu, docteur.

Elle sort.

SCENE IV.

MARGUERITE, NEUBOROU.

NEUBOROU. Eh! mais... à qui en a-t-elle donc, la petite comtesse, avec son air protecteur et menaçant?... Il me semblait entendre feu le duc de Marlborough, son grand-père, dictant des conditions aux pléni-potentiaires de Louis XIV.

MARGUERITE. C'est égal... je voudrais bien être à sa place! Elle va le soir au cercle de la reine... et puis enfin elle est ici tous les jours!...

NEUBOROU. Je ne lui en ferai pas compliment.

MARGUERITE. Et pourquoi cela?

NEUBOROU. Parce qu'il me tarde d'en être dehors... Il y a déjà trop long-temps que j'y suis.

MARGUERITE. A peine si nous arrivons... et vous voilà de mauvaise humeur, parce qu'on vous fait attendre un peu... est-ce raisonnable?

NEUBOROU. Certainement... j'ai cru qu'on allait nous recevoir tout de suite, à bras ouverts; et depuis une heure que nous sommes ici et que nous nous sommes promenés dans tous les sens, avons-nous seulement entrevu Walpole?

MARGUERITE. S'il est occupé.

NEUBOROU. Ce n'est pas une raison pour faire faire antichambre à un ancien ami.

MARGUERITE. Il l'a bien fait hier chez vous!

NEUBOROU. Pas si long-temps! et puis, tous ces gens que l'on rencontre ont l'air, comme cette comtesse, de vous regarder du haut de leur grandeur et de ne pas croire qu'on vienne déjeuner chez un ministre!... Que serait-ce donc s'ils savaient qu'hier il a soupé chez moi? Mais je n'en ai rien dit, parce qu'il faut être modeste.

MARGUERITE. Vous avez bien fait...

NEUBOROU. Et parce qu'on n'a pas, comme eux, un habit chamarré d'étoiles et de cordons, ils semblent dire: Il n'est pas des nôtres... c'est un étranger, un bourgeois de Londres.

MARGUERITE. Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait?

NEUBOROU. Cela fait que c'est désagréable, que c'est humiliant... parce qu'enfin, chez moi je suis le seul, je suis le premier... j'aime mieux ça.

MARGUERITE. Consolerez-vous! c'est votre ami le ministre.

SCENE V.

MARGUERITE, NEUBOROU, WALPOLE, *que plusieurs sollicitéurs entourent.*

WALPOLE, *à un sollicitéur*. J'ai lu votre projet... je l'ai lu... et ne peux l'approuver... imposer des taxes aux colons américains...

LE SOLLICITEUR. C'est enrichir la Grande-Bretagne.

WALPOLE. C'est l'appauvrir: les colonies d'Amérique nous donneront plus par le commerce que par les impôts.

LE SOLLICITEUR. Mon projet avait pour lui l'approbation de lord North.

WALPOLE. Eh bien! qu'il le tente après moi, quand il sera ministre... et il perdra les colonies. (*A un autre.*) Et vous, Johnson... Ah! votre place de justicier!... je vous l'ai promise, vous l'aurez... (*A un autre.*) Vous aussi, mylord, cet emploi, vous l'aurez, vous dis-je; mais attendez au moins qu'il y ait un décès... (*A part.*) Ils sont tous de même... il semble que j'aie quelque épidémie à mes ordres... Et vous?... (*S'avançant vers Neuboroug sans le regarder.*) Avez-vous un placet?... que voulez-vous?... que demandez-vous?

NEUBOROU. De déjeuner le plus tôt possible.

WALPOLE. Ah! c'est toi, Neuboroug?...

te voilà !... Vous arrivez bien tard !.. (*Aux solliciteurs.*) C'est bien, messieurs... c'est bien... je ne puis achever de vous entendre aujourd'hui. (*Montrant Neuboroug.*) Une affaire importante avec monsieur... Mais demain... après-demain... j'aurai l'honneur de vous recevoir. (*Il salue profondément les solliciteurs, qui se retirent.*) — Tu vois quelle est ma vie ?... Je suis ainsi depuis six heures du matin. Cette galerie, qui communique de mes appartemens à ceux du roi, est toujours encombrée de solliciteurs : je suis ainsi tous les jours ; pas un instant de repos.

MARGUERITE. Et mon père qui déjà se plaignait !

WALPOLE. Et de quoi ?..

NEUBOROUGH, *avec un peu d'embarras.* Je me plains... des gens qui te portent envie... de ces gens comme nous en avons vu tout-à-l'heure, qui te croiraient bien malheureux si tu perdais ta place !

WALPOLE, *vivement.* Qui donc ? que veux-tu dire ?

NEUBOROUGH. Rien !... des discours en l'air !.. Une dame de la cour, une petite comtesse qui nous disait tout-à-l'heure, avec un air de satisfaction intérieure : Walpole n'a pas long-temps à rester au ministère...

WALPOLE, *souriant avec ironie.* Vraiment !... depuis vingt ans qu'ils le prophétisent, fasse le ciel que cette fois ils aient raison !... Et cette dame, qui est-elle ?..

NEUBOROUGH. Une personne sans importance... la lectrice de la reine, la comtesse de Sunderland...

WALPOLE. Sunderland !... Tu appelles cela sans importance !.. Tu ne sais donc pas que son père, le lord Carteret et lord Bolingbroke, mon vieil antagoniste, ont juré de me renverser, et que déjà plus d'une fois... mais après tout, que m'importe ?

NEUBOROUGH. C'est ce que je dis !

WALPOLE. Ce qui m'étonne, c'est l'es-pèce d'influence dont semble jouir depuis quelque temps la fille de lord Sunderland... D'où cela viendrait-il ? Ce n'est pas de la reine... qui ne l'aime guère et qui m'est évouée. Est-ce que par hasard... Non, ce n'est pas possible !

NEUBOROUGH. Qu'est-ce que c'est ?

WALPOLE, *se promenant.* Pourquoi pas ? Je le saurai !..

NEUBOROUGH, *le suivant.* Mais qu'as-tu donc ?

WALPOLE. Rien, mon ami !... Mais vois si l'on peut jamais faire des projets !... Je m'étais levé ce matin avec les idées les plus

riantes... Cette journée que j'allais passer avec vous m'offrait une perspective délicieuse... Il me semblait qu'au milieu de mes ennuis c'était un jour de congé... Et voilà que la moindre contrariété, la moindre inquiétude me rend à moi-même, et me poursuit jusque dans mon bonheur !

NEUBOROUGH. Voilà justement ce qui te fait mal... Il faut chasser toutes ces idées-là, entends-tu bien ?

WALPOLE, *toujours préoccupé.* Oui, mon ami...

NEUBOROUGH. N'avoir, avant et après les repas, que des pensées agréables qui préparent ou facilitent la digestion...

WALPOLE, *avec impatience.* Bien, mon ami... (*A part.*) S'il était vrai !... morbleu !

NEUBOROUGH. Surtout, et je ne puis pas trop te le recommander, se mettre à table à des heures fixes et réglées ! ne jamais faire attendre l'estomac, et il paraît qu'ici l'on attend beaucoup.

WALPOLE. Non, mon ami...

SCENE VI.

LES MÊMES, UN VALET *en tivrée.*

LE VALET. Sa grâce est servie.

WALPOLE. Tu vois bien !

NEUBOROUGH. C'est heureux !

WALPOLE, (*se retournant vers le valet, qui lui présente des papiers.*) Qu'est-ce que c'est ?

LE VALET. Les journaux.

NEUBOROUGH, *lui prenant le bras.* Nous les lisons à table.

WALPOLE, *prenant les journaux.* Tu as raison... (*En dépliant un.*) Je veux voir seulement si on a inséré mon discours d'hier... (*A Marguerite.*) Vous permettez, ma jolie demoiselle ?..

MARGUERITE. Comment donc, mylord ?

WALPOLE, *tenant toujours Neuboroug sous le bras et dépliant le journal, qu'il parcourt.* Ah ! des injures, des épigrammes...

NEUBOROUGH. Pourquoi les lire ?

WALPOLE. Parce que cela m'amuse ! Si tu savais combien nous attachons peu d'importance à tout cela ! (*Lisant.*) « Lord Walpole, le premier ministre, s'est rendu hier à pied au parlement... » (*S'arrêtant.*) C'est bien intéressant ! « On s'étonnait de » ce que, malgré le froid, il était vêtu » fort légèrement, et n'avait même pas le » manchon de martre-zibeline qu'il porte » ordinairement. » (*Riant.*) Comme c'est piquant !... ils ne savent que dire pour remplir leurs colonnes... (*Achevant de lire.*) « Un manchon ! repondit quelqu'un,

» à quoi bon? il n'en a pas besoin... il a toujours ses mains dans nos poches!... » (*Riant d'un air forcé.*) Ah! ah!... celui-là au moins est drôle!... Il est original! n'est-il pas vrai? Ah! ah!...

MARGUERITE. Quoi, vous riez?

WALPOLE. J'en ai entendu bien d'autres!... ce journal-là en dit souvent d'assez gaies... c'est un indépendant qui veut qu'on l'achète, mais il n'y réussira pas... (*Prenant un autre journal*) car, avec moi, aussitôt lu... aussitôt oublié.

NEUBOROUGH, *montrant la porte à gauche.* Alors, mon ami...

WALPOLE. Certainement... (*Lisant le journal*) « Ses mains dans nos poches... »

NEUBOROUGH. Est-ce que tu y penses encore?

WALPOLE. Du tout. (*Avec colère.*) Ah! mon Dieu!

NEUBOROUGH. Qu'est-ce donc?

WALPOLE. Mon dernier discours... tronqué... défiguré... je peux pardonner des épigrammes, des injures... mais des fautes d'impression... être trahi à ce point par son imprimeur!... un imprimeur du roi!!!... Je suis sûr qu'au fond du cœur il est de l'opposition... Je lui ôterai son brevet... il perdra son privilège...

NEUBOROUGH. Mon ami!...

WALPOLE, *avec impatience.* Pardon! tu meurs de faim, et moi aussi; je me sens là des tiraillemens d'estomac... Allons, Williams. (*A Marguerite, lui offrant la main.*) Allons, miss Marguerite, déjeunons.

NEUBOROUGH, *marchant devant.* Ce n'est pas sans peine.

WALPOLE, *tout en donnant la main à Marguerite et se dirigeant vers la salle à manger, se dit à part:* « Sa main dans nos poches!... » Je saurai qui.

Neuborough est près de la porte de la salle à manger, et veut faire passer Walpole devant lui.

SCENE VII.

LES MÊMES, UN HUISSIER DE LA CHAMBRE.

L'HUISSIER, *annonçant à Walpole.* Le roi, monseigneur.

WALPOLE, *qui est près d'entrer dans la salle à manger, quitte brusquement la main de Marguerite et revient sur ses pas.* Le roi!... à une pareille heure... que me veut-il? (*A Neuborough.*) Pardon, mon ami, je suis obligé de recevoir le prince.

NEUBOROUGH. Et ton appétit?

WALPOLE. Il attendra!...

NEUBOROUGH, *avec colère.* Et l'on appelle cela exister!...

SCENE VIII.

MARGUERITE, NEUBOROUGH, WALPOLE, GEORGE, L'HUISSIER, *qui reste au fond du théâtre.*

WALPOLE. Je n'espérais guère et de si bon matin l'honneur que me fait votre majesté.

GEORGE. Je pense, mylord, que je ne vous dérange pas?

WALPOLE. En aucune façon... J'étais là avec des amis... Le docteur Neuborough, mon ancien compagnon d'études...

GEORGE. Le docteur Neuborough... homme de talent... que l'opposition vient d'envoyer à la chambre des communes!

NEUBOROUGH, *s'inclinant avec embarras.* Oui, sire... mais...

WALPOLE, *l'interrompant vivement.* Mais quelles que soient ses opinions, ce sont celles d'un homme d'honneur et de conscience... Je dirai plus: il est tel ouvrage que depuis long-temps l'Angleterre admire, tel ouvrage que l'on attribue à nos premiers écrivains ou à nos plus grands publicistes...

NEUBOROUGH, *interrompant Walpole.* Robert, y penses-tu?

WALPOLE. Pardon, sire, je dois respecter le voile dont il veut s'environner à tous les yeux.

GEORGE. Pas aux miens, je l'espère... et vous me direz... Mais quelle est cette jolie personne?

WALPOLE. C'est sa fille, sire, miss Marguerite, qui pour la grâce et la beauté effacerait nos plus brillantes ladies.

GEORGE, *avec chaleur.* Vrai Dieu, mylord a raison! je ne connais qu'une seule personne qui pourrait lui disputer la palme!

WALPOLE, *avec intention.* La reine, sire!

GEORGE, *avec embarras et se reprenant vivement.* Oui... justement... c'est ce que je voulais dire... mais j'ai à vous parler, Walpole, à vous parler longuement.

NEUBOROUGH, *avec un geste d'effroi.* Ah! le malheureux!

GEORGE. Passons dans votre cabinet... ou plutôt dans le parc, nous pourrions causer en nous promenant...

WALPOLE, *s'inclinant.* A vos ordres, sire.

GEORGE. L'air et l'exercice nous feront du bien.

NEUBOROUGH, *à part.* De l'exercice à jeu!... juste ciel!

GEORGE. Adieu, messieurs!... Adieu, miss Marguerite!...

qui rendriez un mari si heureux, vous en qui brillent tant de qualités...

MARGUERITE. Il ne les voit pas!

HENRI. Comment peut-il être assez aveugle... surtout s'il est reçu, s'il est admis chez votre père... Ah! mon Dieu, je sais qui!

MARGUERITE. C'est fait de moi!... non, monsieur... ne croyez pas...

HENRI. Votre cousin... ce jeune avocat... sir Thomas Kinston pour qui vous vouliez hier me solliciter...

MARGUERITE, *vivement*. Oui, mylord, oui, c'est lui-même!... mais silence au moins... et que personne au monde... surtout lui... ne puisse jamais se douter... (*Pleurant.*) Je l'oublierai!... je vous le promets... il n'en saura rien...

HENRI. Pauvre enfant! que ne puis-je sacrifier de mon bonheur pour ajouter au vôtre! (*Lui prenant la main.*) Ma bonne Marguerite, mon amie, ma sœur, si vous saviez quelle part je prends à vos peines! si vous saviez combien je vous aime...

MARGUERITE, *se dégageant de ses bras, en sanglotant*. Assez!... assez!... (*À part.*) Ah! il me fera mourir!

HENRI. Mon oncle!...

SCENE XI.

MARGUERITE, HENRI, WALPOLE.

WALPOLE, *entrant sans les voir*. C'est un enfer, et je n'y puis tenir!... il faut que je sorte de la cour, de ce palais; c'est un séjour maudit où l'on ne peut vivre!

MARGUERITE, *à part*. Il a bien raison!

WALPOLE. Je n'y resterai pas un jour de plus!

HENRI. Eh! mon Dieu, mylord, qu'avez-vous donc?

WALPOLE. Ce que j'ai... ils veulent la guerre, maintenant!... ils la veulent, et dès demain, à les en croire, il faudrait la déclarer à l'Espagne!

HENRI. Plût au ciel!...

WALPOLE. Et toi aussi!...

HENRI. Je parle en officier!...

WALPOLE. Et moi en ministre!... Ils ne l'auront pas... mais le roi était déjà de leur avis... tout étourdi par leurs clameurs... par leurs pétitions... Eh! par saint George! des pétitions, on sait comment elles se fabriquent... et s'il ne tient qu'à cela, s'il lui en faut, dès demain un million d'honorables signatures réclameront en faveur de la paix... Cette paix, salut de l'Angleterre, que je maintiens depuis vingt ans... il faudrait la rompre pour de vaines pré-

rogatives blessées... pour un pavillon amiral qu'on n'a pas salué!

HENRI. S'il était vrai cependant...

WALPOLE. Et c'est pour cela qu'il faudrait ruiner notre industrie, notre commerce, et se lancer dans une guerre dont on ne peut pas prévoir les suites!... à mon âge... épuisé, fatigué, malade... comme je le suis... car jamais, je crois, je n'ai plus souffert qu'aujourd'hui...

HENRI. Mon pauvre oncle!...

WALPOLE. Et Neuboroug... Neuboroug qui n'est pas là... j'ai la fièvre... j'ai la poitrine en feu...

HENRI. Calmez-vous, de grâce!... prenez quelque repos.

WALPOLE. Du repos... est-ce que je le peux?... ils ne veulent pas de ma démission! Ils ne seront satisfaits que quand ils m'auront tué, que quand je serai mort comme un esclave, comme un condamné, au banc où il m'ont attaché!

SCENE XII.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROU, WALPOLE.

NEUBOROU, *accourant*. Ah! mon ami...

WALPOLE. Qu'as-tu donc?

NEUBOROU. Laisse-moi reprendre mes idées et surtout reprendre haleine! Au moment où je sortais de ta salle à manger par la porte qui donne sur le parc, je me trouve face à face avec Sa Majesté qui me dit: Monsieur Neuboroug, je serais enchanté de vous parler; et sans que j'aie eu le temps de me reconnaître, il me prend le bras, et nous voilà avec ce bon roi, nous promenant bras dessus, bras dessous... sans façons, sans cérémonie, tout-à-fait à notre aise... excepté que j'étais un peu troublé, parce qu'un roi qui vous donne le bras... cela fait toujours...

MARGUERITE. Quoi donc?

NEUBOROU, *à Marguerite*. Cela fait, mon enfant, que c'est très-honorable. Il est fâcheux seulement qu'il n'y eût là personne... parce que mes confrères, qui sont souvent si fiers et si importants, auraient vu que pour la première fois que je viens à la cour... (*À Walpole.*) Enfin, et pour revenir à toi, le roi m'a d'abord parlé de mon élection, et quand il a su que mon intention était de refuser... — Je ne le veux pas, s'est-il écrié, je ne le veux pas! Il nous faut à la chambre des gens de talent, et surtout d'honnêtes gens. A ce double titre... vous resterez... je l'exige... pour moi et pour vous... car un ami de Walpole peut arriver à tout, peut tout obtenir

de moi. A ce mot, il m'est arrivé une inspiration, une idée d'en-haut!... celle de m'immoler pour toi... Eh bien! sire, lui ai-je dit, vous le voulez... j'accepte... mais en revanche j'implore une faveur de Votre Majesté. — Laquelle? parlez! — Et alors, soit que l'amitié m'inspirât, soit que déjà je me crusse à la tribune, j'ai été content de moi, j'ai été éloquent... je lui ai peint avec chaleur mes craintes, mes inquiétudes sur l'état de ta santé... je l'ai vu ému... entraîné, et je me suis écrié: Puisque vous l'aimez, ce fidèle serviteur, vous ne voudrez pas l'immoler; vous ne voudrez pas sa mort, et je vous réponds, moi, médecin, qu'il y va de sa vie!... Oui, mon ami, je l'ai dit, il y va de sa vie, s'il ne quitte pas les affaires, si vous n'acceptez pas la démission qu'il vous a offerte depuis si long-temps!

WALPOLE, *avec anxiété*. Eh bien!... eh bien!... le roi a refusé?

NEUBOROUGH, *avec enthousiasme*. Du tout!... il consent...

WALPOLE, *stupéfait*. Que dis-tu?...

NEUBOROUGH, *tirant un papier de sa poche*. Tiens! lis!... écrit de sa main royale!

WALPOLE, *prenant le papier avec émotion*. Lisant. « Vous le voulez, vos amis le veulent; il y va, dit-on, de votre santé et de votre existence, j'accepte à regret la démission que vous m'offrez. »

NEUBOROUGH et HENRI. Quel bonheur!

WALPOLE, *continuant de lire*. « Je n'y mets qu'une condition, c'est qu'avant de vous retirer vous me désignerez vous-même votre successeur et formerez le nouveau nain stercé qui doit vous succéder. » Ah! je ne sais ce que j'éprouve.

HENRI. Le saisissement...

NEUBOROUGH. La surprise...

WALPOLE. Oui, la joie... une joie imprévue... Me voilà donc libre... me voilà heureux!... cela produit un singulier effet.

NEUBOROUGH. Quand on n'en a pas l'habitude... et j'ai eu tort de t'annoncer ainsi sans ménagemens... sans préparations... Que veux-tu?... j'étais si enchanté!... mais ce ne sera rien... mon ami, ce ne sera rien!... la joie n'a jamais fait de mal... et j'espère que tu es content... que tu me remercies.

WALPOLE. Oui, mon ami... oui, certainement... mais tu es sûr que le roi ne m'en voudra pas?...

NEUBOROUGH. En aucune façon... puisqu'il te charge de nommer ton successeur et de former toi-même le nouveau ministère.

WALPOLE. C'est vrai!

NEUBOROUGH. Nous pouvons maintenant nous renfermer dans ta résidence de Strawberry-Hill, rêver sous ses beaux ombrages, aux bords de ses eaux jaillissantes... nous pouvons partir sur-le-champ...

WALPOLE. Pas aujourd'hui! il y a conseil...

NEUBOROUGH. Tu n'y a plus que faire... tu n'as plus de conseil, plus d'ennui.

WALPOLE. Ah! oui, c'est vrai! Henri, tu diras alors à l'envoyé de Hanovre, à qui je n'avais pu donner audience, que je suis prêt à le recevoir... je l'attendrai.

NEUBOROUGH. Mais ça ne te regarde plus... tu n'as plus besoin de t'inquiéter de cela... ta matinée est libre...

WALPOLE. C'est vrai!... tu as raison!... Alors, qu'est-ce que je vais faire?...

NEUBOROUGH. Déjeuner d'abord... c'est l'essentiel.

WALPOLE. Ah! c'est que je n'ai plus faim!

Un domestique entre et remet une lettre à Henri.

NEUBOROUGH. Voilà ce que c'est que d'attendre trop long-temps. (*Au domestique qui vient de remettre la lettre à Henri.*) Faites servir votre maître. (*A Walpole qui fait un geste d'impatience.*) Oui, mon ami, quand tu devrais te forcer un peu...

HENRI, *qui a décacheté la lettre, bas à Marguerite*. C'est d'elle! (*Lisant.*) « D'importans événemens se préparent, il faut que je vous voie aujourd'hui à trois heures, dans la grande galerie. » (*Avec joie.*) Un rendez-vous!

MARGUERITE, *à part*. O ciel!

WALPOLE, *vivement*. Qu'est-ce que c'est? une lettre? c'est du roi!

HENRI. Non, mon oncle...

NEUBOROUGH, *entraînant Walpole*. Du roi ou d'un autre, qu'importe?... Au diable maintenant les affaires sérieuses... il ne faut plus penser qu'au plaisir et à la joie. (*A Marguerite qui essuie une larme.*) N'est-ce pas, ma fille?...

HENRI, *à Marguerite*. Ah! j'ai maintenant de l'espoir.

MARGUERITE, *à part*. Et moi, je n'en ai plus.

Walpole, Neuborough et Marguerite sortent par la porte à gauche, et Henri par la porte du fond.

ACTE TROISIEME.

Même décoration.

SCENE PREMIERE.

WALPOLE *entre en lisant avec agitation des lettres qu'il tient à la main ; puis il s'assied sur le fauteuil à droite. NEUBOROUG entrant par le fond.*

NEUBOROUG, *l'apercevant. C'est lui !*
{S'approchant de Walpole, sans que celui-ci sorte de sa rêverie et lui frappant sur l'épaule.} Robert !

WALPOLE, *levant la tête. Qu'est-ce donc ?... Ah !... c'est toi...*

NEUBOROUG. A la bonne heure, au moins ! te voilà dans un bon fauteuil, à te reposer et à ne rien faire ! Tu commences enfin à jouir de toi-même, à être tranquille !

WALPOLE, *avec impatience. Oui, mon ami !...*

NEUBOROUG. Aussi je suis fâché de te rappeler aux affaires... mais ce sera pour la dernière fois... Le roi t'attendra vers deux heures dans son cabinet !

WALPOLE. Le roi !... tu l'as vu ?

NEUBOROUG. A l'instant !

WALPOLE. Tu ne le quittes donc plus ?

NEUBOROUG. Dans ton intérêt !... Il voulait savoir de tes nouvelles !... et il m'a reçu !... J'en suis encore tout ému !... Il m'a parlé de ma position actuelle, de mon avenir, de ma fille... il m'a répété : Un ami de Walpole peut arriver à tout... enfin de ces phrases qui signifient : Demandez-moi quelque chose... Mais tu sens bien que moi... D'ailleurs qu'est-ce que je lui aurais demandé !... je n'en sais rien. Aussi ne lui ai-je parlé que de toi, de la joie avec laquelle tu avais reçu sa lettre, de ta reconnaissance et enfin de ta santé qui est déjà meilleure !

WALPOLE, *qui l'a écouté avec impatience. Eh ! morbleu !... de quoi te mêles-tu ? tu as eu tort...*

NEUBOROUG. Moi !... et pourquoi ?...

WALPOLE. Parce que je souffre... parce que je me porte très-mal...

NEUBOROUG, *lui prenant le pouls. C'est vrai !... Il y a toujours là des symptômes d'irritation et de fièvre nerveuse... Cela m'étonne.*

WALPOLE. Et le moyen qu'il en soit autrement... au milieu des tracasseries, des allées et venues, des intrigues qui m'as-

saillent de tous côtés !... Déjà, et je ne sais comment, car c'était un secret entre nous, le bruit de ma démission s'est répandu... *(montrant les lettres qu'il tient)* et c'est à qui, amis ou ennemis, viendra me demander ma protection pour obtenir de moi vivant un lambeau de mon héritage.

NEUBOROUG. Que t'importe ?...

WALPOLE. Ce qu'il m'importe... Encore faut-il avoir sa tête... son jugement... pour ne pas se laisser influencer dans son choix... car déjà le comte de Sunderland croit triompher... Tu vois bien que sa fille avait raison ce matin... Il y a entre elle et tel grand personnage des intelligences dont j'ai acquis la preuve, et l'on ne m'ôttera pas de l'idée qu'elle croit m'avoir renversé !

NEUBOROUG, *riant. Y penses-tu ?... celui qui t'a renversé, c'est moi... c'est ton ami... tout le monde le sait... c'est la volonté de ton médecin... ou plutôt la tienne. (Lui prenant la main.) Et tu as bien fait... je te l'atteste... Aussi, comme je te l'ai dit, le roi t'attend dans son cabinet pour causer de ton successeur et avoir là-dessus tes idées...*

WALPOLE. Des idées... des idées... crois-tu que j'en aie ? il faut le temps...

NEUBOROUG. Le pays cependant ne peut pas marcher comme ça sans ministres ; il n'aurait qu'à s'y habituer, vois ce que cela deviendrait !...

WALPOLE. Je le sais bien... mais, obligé de combiner à la hâte, de recomposer ce ministère, de nommer, pour contenter le roi, sept ou huit personnes qui lui plaisent... crois-tu que ce soit facile ?... et où les trouver ?

NEUBOROUG. Bah !... en cherchant bien !

WALPOLE, *avec impatience. J'ai beau chercher, je ne vois pas qui pourrait se charger d'un fardeau pareil !*

NEUBOROUG. Il y aura des gens qui se dévoueront.

WALPOLE, *avec impatience. Et lesquels ?... Est-ce toi ?*

NEUBOROUG, *se récriant. Moi !... y penses-tu ! moi te remplacer et être premier ministre ! est-ce que c'est possible !... Par exemple, je ne dis pas... s'il y avait quelque emploi modeste quelque place obs-*

cure... dans les premiers rangs... je pourrais aussi bien que tout autre...

WALPOLE. Toi, Williams! te lancer dans l'administration! toi, un médecin!

NEUBOROUGH. D'abord, je ne suis pas médecin... je suis député! et ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'occupe des affaires publiques... Tout le monde s'en occupe en Angleterre, et j'ai fait mes preuves.

WALPOLE. Par tes écits... sans contredit! mais n'ayant encore exercé aucun emploi...

NEUBOROUGH. Raison de plus! pas d'antécédens, pas de système arrêté, ça peut aller à tout ce qu'on voudra! Après cela, je ne suis pas exigeant, je ne tiens pas à briller, au contraire. Il y a, pour commencer, de petits ministères sans conséquence que tout le monde peut occuper et qui ne vous obligent à rien... qu'à résidence! voilà ce qu'il me faut, ou même moins encore!...

WALPOLE. Mais tes forces, ta santé...

NEUBOROUGH. Je me porte bien... et puis, en cas de danger... je saurais mieux que personne les moyens de...

WALPOLE. Sans contredit... Mais ton repos, mon ami, ta tranquillité...

NEUBOROUGH. On se sacrifie... pendant quelques années... c'est trois ou quatre ans de courage... et puis, quand on a fait ses affaires, on prend sa retraite... une bonne retraite... quelque place inamovible où l'on soit tranquille...

WALPOLE, *d'un air railleur*. A merveille! des places, des titres... toi qui hier encore...

NEUBOROUGH. Mon Dieu!... je devine ce que tu vas me dire!... Ce serait bon si j'étais ambitieux... mais je ne le suis pas!... je ne m'échauffe pas... je ne me monte pas la tête, je ne tiens pas aux titres... aux dignités... je les méprise autant que toi... Aussi, mon ami, ce que j'en fais n'est pas pour moi, c'est pour ma fille, c'est pour son établissement... parce que la fille d'un homme en place, cela se marie toujours... Après cela, je te le jure bien... je m'en vais... je me retire... dans la terre de mon gendre... ou je reviens à mes malades... qui auront profité de mon absence pour vieillir. Ceux-là du moins béniront mon administration, et je tâcherai qu'ils ne soient pas les seuls... Voilà mes plans, mes projets, et maintenant qu'as-tu à répondre?

WALPOLE. Rien, mon ami... je parlerai de cela à sa majesté qui ne demandera pas mieux! On pourra te placer parmi les lords

de la trésorerie ou de l'amirauté, ou dans les conseillers du roi!

NEUBOROUGH, *prêt à partir*. Tout ce qui te plaira... mais du silence! que cela reste entre nous! (*Revenant.*) Par exemple, tu pourrais peut-être, et comme une indiscretion qui viendrait de toi, laisser deviner au roi que je suis l'auteur des *Lettres irlandaises*.

WALPOLE. Et l'anonyme que tu voulais garder, et ta modestie...

NEUBOROUGH. Je n'en ai plus besoin, puisque je vais être en place... du reste, ce que je te dis là...

WALPOLE. Sois tranquille!... mais laisse-moi, car je n'ai encore rien d'arrêté, et si le roi m'attend...

NEUBOROUGH. Oui, mon ami, je te laisse et je compte sur toi.

WALPOLE. Et tu fais bien!

Neuborough sort.

SCENE II.

WALPOLE, *seul*.

Et lui aussi!... lui aussi... ambitieux comme les autres! ils le sont tous! et je ne le comprends pas... c'est donc un vertige... un délire, une fièvre qui les saisit. Celui-là du moins ne s'aveugle pas, il se rend justice, il comprend qu'il ne peut me succéder... mais les autres... quel spectacle... quel tableau! Ce portefeuille qui n'est pas encore échappé de ma main, il se le disputent déjà! Ah! cela me fait mal!... c'est hideux à voir, et j'en rougis pour l'espèce humaine... Cependant le roi l'exige et veut que je lui désigne mon successeur!... il faut se prononcer!... il faut que ce soit moi-même qui le porte au pouvoir, qui lui serve de marchepied!... Qui choisir, mon Dieu!... le comte de Sunderland?..... c'est celui-là que le roi désirerait... et moi aussi... car il est incapable, et à coup sûr il ne me ferait pas oublier... mais à cause de sa fille qui voulait me renverser... jamais!... jamais!... on croirait qu'elle a réussi! Bolingbroke... mon ancien antagoniste! homme de tête et de talent?... Mais il reviendrait avec un système opposé au mien, et détruirait ce que j'ai fait. Stanhope, qui est maintenant pour moi, qui est de mon parti?... Mais il profiterait de mes idées... il recueillerait ce que j'ai semé... et sans se donner de peine... il irait plus loin peut-être... Qui donc choisir?... lord Carteret?... un brouillon qui ne veut que la guerre... lord North? qui n'entend rien

au commerce... (*S'arrêtant.*) Eh ! mais... (*souriant*) ce Neuboroug, qui me parlait tout-à-l'heure, et qui, porté par l'opposition, pourrait donner lieu à une combinaison nouvelle..... un honnête homme d'ailleurs..... et qui ne serait pas dangereux... un homme de talent, un publiciste distingué, l'auteur des *Lettres irlandaises*. Oui...mais autre chose est de tenir la plume ou le gouvernail ; autre chose est d'écrire ou d'agir ! Neuboroug n'a ni l'habitude ni l'expérience des affaires..... et puis le plus terrible, c'est ce que ni lui ni les autres n'ont le tact, l'instinct, le coup d'œil nécessaire!... Aucun d'eux n'a... ce qui ne se donne pas, ce qui est indispensable... ce que j'ai en un mot..... et parmi tout ce monde-là je ne vois encore que moi ! mais moi... c'est fini... je m'en vais... je me retire !

Il va s'asseoir sur le fauteuil à droite près de la table

SCENE III.

WALPOLE, LORD HENRI.

HENRI, *à part*. A trois heures.... dans grande galerie... c'est ici !

WALPOLE, *l'apercevant*. Ah ! te voilà !

HENRI. Ciel ! mon oncle !

WALPOLE. Viens, mon ami, viens à mon aide, viens me conseiller!...

HENRI. Qu'y a-t-il donc ? qui vous tourmente encore !

WALPOLE. Cette obligation que m'a imposée le roi de lui désigner mon successeur. Je suis là... je cherche... je ne sais que répondre ? Moi d'abord, je les prendrais tous... mais encore faut-il répondre à la confiance du roi et laisser le pouvoir en des mains qui en soient dignes.

HENRI. Il y a, grâce au ciel, dans notre pays tant de gens de mérite !

WALPOLE, *avec ironie*. Tu crois cela !... dis-moi donc lesquels ?

HENRI, *regardant autour de lui avec inquiétude*. Vous les connaissez mieux que moi !... mais, à parler franchement, un tel choix entraîne après lui une responsabilité dont à votre place je craindrais les chances.

WALPOLE. Voilà justement ce qui m'inquiète... me tourmente...

HENRI. Eh bien ! alors, pourquoi accepter ? Refusez un pareil honneur, et que le souverain s'adresse...

WALPOLE. A qui ?

HENRI. Au pays lui-même ! il connaît mieux que personne ses véritables intérêts ; et le ministre qu'il lui faut, qui lui convient, il le désignera par ses voies.

Laissez-le faire et ne vous en inquiétez pas plus que moi !

WALPOLE, *se levant*. Quoi ! vraiment, cela ne te tourmente point ?

HENRI. En aucune façon.

WALPOLE, *lentement et s'appuyant sur son épaule*. Comment... ce pouvoir qui est en mes mains et dont je peux disposer... cela ne te donne pas à rêver... cela ne fait pas naître en toi quelque idée... quelque espérance ?...

HENRI. Aucune ! je ne désire rien, vous le savez... (*regardant toujours*) ou du moins mes vœux ne sont pas là !

WALPOLE. Mais enfin... tu es mon ami, mon neveu... presque mon fils... et cette puissance souveraine... cette place si brillante que tout le monde envie.... si je te l'offrais.

HENRI. Je la refuserais !

WALPOLE, *après un instant de silence*. Voilà l'homme qu'il nous faut ! Honneur... esprit, talens, tout chez lui se trouve réuni !... et puis enfin un autre moi-même !... Et je ne sais pas comment j'hésitais, comment j'allais chercher ailleurs un mérite que j'ai là, chez moi... dans ma famille.

HENRI. Je vous remercie, mon oncle... et qu'une telle pensée vous soit seulement venue... c'est plus qu'il n'en faut pour me rendre fier toute ma vie... mais je vous l'ai dit... je ne puis accepter...

WALPOLE. Et pour quelles raisons ?

HENRI, *de même et avec impatience*. Ni mon caractère ni mes goûts ne me le permettent ! je ne pourrais jamais supporter ce fardeau des affaires, trop pesant pour ma jeunesse et mon inexpérience.

WALPOLE, *avec joie*. Il n'y a pas de mal, mon garçon, il n'y a pas de mal à cela.... Ne suis-je pas là ! tu n'auras rien à faire... je t'aiderai... je continuerai... sous ton nom...

HENRI. C'est me combler de vos bontés... mais...

WALPOLE. Tu feras ce que tu voudras... ce n'est plus moi, c'est le roi qui se chargera de vaincre tes scrupules... Il me demande un successeur... je cours lui désigner le plus capable, le plus digne, celui que j'aime... que je préfère à tous.

HENRI. Mais, mon oncle... (*Apercevant Cécile.*) Dieu ! c'est elle !

WALPOLE. La comtesse de Sunderland !... elle vient à propos ; tu peux lui annoncer cette nouvelle, je serai enchanté que madame soit la première à l'apprendre !... Adieu, je passe chez le roi qui m'attend.

Il salue Cécile, et sort en serrant la main de Henri.

SCÈNE IV.

CÉCILE, HENRI.

HENRI. Il s'éloigne !... je tremblais que votre arrivée ne lui donnât quelques soupçons... auxquels, par bonheur, il n'a pas en ce moment le loisir de s'arrêter.

CÉCILE. En effet... quelque grand projet l'occupe, et cette nouvelle qu'il vous chargeait tout haut de m'apprendre... cache à coup sûr quelque mystère qu'il veut que j'ignore...

HENRI. Aucun !... il n'y a point de secret... moi d'ailleurs en aurais-je pour vous?... Sa santé l'oblige à donner sa démission... à quitter le ministère...

CÉCILE. Je le sais !...

HENRI. Et il voulait m'y nommer à sa place.

CÉCILE. Est-il possible !... vous, Henri, vous premier ministre... Eh bien ! c'est ce que je voulais faire !

HENRI. Dites-vous vrai ?

CÉCILE. Je voulais vous voir pour m'entendre avec vous, pour vous faire part de mes projets, de mes espérances, pour assurer enfin un triomphe où je voyais tant d'obstacles... et que j'étais loin de croire si facile.

HENRI. Et moi, je ne puis en revenir encore !... Vous aviez tant d'ambition pour moi... qui en ai si peu ?...

CÉCILE. Que dites-vous ?...

HENRI. Que je ne veux pas d'un pareil titre... Je l'ai déjà refusé... je le refuserais encore, quand le roi lui-même me presserait de l'accepter...

CÉCILE. Mais vous n'y pensez pas ?...

HENRI. Et pourquoi donc ? Vous savez les vœux que je forme ? vous savez de qui dépend de mon bonheur... et je suis venu ici ému et tremblant. Si en vous attendant à ce rendez-vous mon cœur battait avec tant de violence, croyez-vous que ce fût dans la crainte de ne pas obtenir un vain titre... une place, des honneurs !... Ah ! je tremblais de perdre un trésor bien plus cher, car je savais que j'allais vous voir pour la dernière fois peut-être !...

CÉCILE. Et comment cela ?

HENRI. Il faut que mon sort se décide ! il faut que vous parliez... fût-ce pour m'ôter tout espoir... et vous aurez cette franchise... Un amour comme le mien est trop vrai... trop sincère, pour ne pas désarmer la coquetterie la plus cruelle ; et je vous aime tant, Cécile, que je mérite au moins l'honneur d'un refus.

CÉCILE. Quoi ! vous pourriez penser...

HENRI. Je vous ai dit : Je vous aime !... et sans répondre à mon amour, mais aussi sans le repousser, je vous ai vue tremblante... agitée... comme en ce moment... Eh bien ! répondez : voulez-vous être à moi ?... J'irai demander votre main à votre père... à la reine... au roi lui-même...

CÉCILE, effrayée. Ah ! gardez-vous-en bien !...

HENRI. Vous me le défendez, et pourquoi ? je veux le savoir ! Craignez-vous que le sang de Churchill ne puisse s'allier au nôtre ?... Craignez-vous que votre aïeule, que le comte de Sunderland, son gendre, ne s'offensent de ma demande ?

CÉCILE. Non, mylord !... ils s'en tiendraient honorés... ce n'est pas d'eux que viendrait le refus.

HENRI. Et de qui donc ? parlez, de grâce !

CÉCILE. Eh bien !... eh bien !... de moi !... de moi seule !

HENRI. Ah ! voilà donc la vérité !... c'est que vous ne m'aimez pas... c'est que vous ne m'avez jamais aimé !... c'est que vous vous faisiez un jeu de mes tourmens ! Et vous osez en convenir... et voilà donc, en vous quittant pour jamais, l'idée qu'il me faut emporter de vous... de vous que j'aimais tant, et qu'à présent...

CÉCILE. Ah ! n'achevez pas, mylord, n'achevez pas de m'accabler... vous ne savez pas... vous ne saurez jamais à quel point je suis malheureuse !... Accusez-moi de ruse, de coquetterie, ne me revoyez plus... vous aurez raison... j'ai mérité vos reproches... non pas tous cependant... car cette femme que vous traitez en ennemie, que vous accusez de fausseté, vous cachait ses desseins... il est vrai... mais ses desseins les plus secrets n'avaient pour but que votre gloire et votre fortune. Persuadée, et je m'abusais, je le vois, que l'ambition de Walpole cherchait à vous éloigner du pouvoir, tous mes soins, à moi tendaient à vous en rapprocher, et le crédit de mon père, la faveur des miens, celle dont je jouissais auprès de la reine tout devait vous servir et vous porter à ce rang suprême que je rêvais pour vous... c'était mon ambition à moi... et je me disais : Quand il sera au faite des honneurs... quand rien ne manquera à sa gloire et à sa puissance, alors seulement il saura que j'y ai contribué... que j'en fus la cause première... que j'ai pu renoncer à lui, mais non à son bonheur... et peut-être donnera-t-il une larme à mon souvenir... en se disant : Elle m'aimait tant !...

HENRI. Vous m'aimez !... vous !

CÉCILE, *avec douleur*. Ah!... il en doute encore!...

HENRI. Pourquoi alors refuser l'offre de ma main?...

CÉCILE. Moi votre femme!... savez-vous, Henri, qu'un tel sort comblerait tous mes vœux? On doit être si heureuse et si fière de porter le nom de celui qu'on aime, de dire : Sa gloire est la mienne et ses succès sont les miens! et pour refuser un tel bonheur quand il vous est offert, ne faut-il pas bien de la force d'aine... ne faut-il pas là (*montrant son cœur*) bien du courage... (*avec égarement*) ou plutôt bien de l'amour!

HENRI. O ciel!... achevez...

CÉCILE. Eh bien! oui... mon trouble... mon émotion... tout doit vous dire en ce moment qu'il est un secret.. que je dois taire... que je ne puis révéler sans vous perdre... Et maintenant... voudrez-vous encore l'exiger?

HENRI. Non... je ne demande plus rien! je crois en vous, je crois en votre tendresse...

CÉCILE. Eh bien! s'il est vrai... j'en veux une preuve, une seule!

HENRI. Parlez! et je jure d'obéir à l'instant!

CÉCILE. Eh bien! acceptez le pouvoir qu'on vous offre!... Votre mérite, vos talents vous appellent au premier rang! Montez-y, remplissez votre destinée... prouvez qu'un tel fardeau n'est pas au-dessus de vos forces... et que, vous voyant plus grand encore que votre fortune, l'Angleterre un jour vous honore et vous admire... Voilà Henri, la seule preuve d'amour que j'exige de vous!

HENRI. Et comment résister à cette voix qui m'élève au-dessus de moi-même?...

CÉCILE. C'est bien... c'est bien... vous acceptez! c'est tout ce que je demandais, et quel que soit maintenant mon sort... adieu!... adieu!... qu'on ne nous surprenne pas ensemble... A vous... à vous désormais, et ce soir, au cercle de la reine.

Elle sort par la porte du fond.

SCENE V.

HENRI, *seul*.

A vous!... à vous désormais!... Ah! je ne puis le croire encore!... tout ce que je viens d'entendre a laissé en mon ame un trouble... une émotion qui me laissent à peine l'usage de mes sens... et de ma raison... Elle m'aime! elle est à moi... c'est là tout ce que je sais... c'est là tout ce que mon cœur me rappelle... (*Avec regret*.)

Mon oncle... et le roi... quel malheur! j'avais tant besoin de rester seul avec elle et avec son souvenir...

SCENE VI.

HENRI, LE ROI, WALPOLE.

WALPOLE. Oui, sire, je vous ai expliqué les motifs d'un tel choix; et puisque votre majesté les approuve, voici mon neveu que je vous présente! un loyal gentilhomme tout dévoué à la personne du roi et au service du pays!...

HENRI. Sire!...

WALPOLE. J'ai fait part de tes craintes, de tes hésitations.. à sa majesté, qui, grâce au ciel, n'en a tenu compte...

HENRI. J'ai dû avec raison me défier de moi-même et de mes forces... mais dès que votre majesté l'exige je sais quel est mon devoir...

WALPOLE, *avec joie*. Il accepte!...

GEORGE. A la bonne heure!...

WALPOLE, *avec moins de joie*. Il accepte!... il est bien jeune encore... il a peu d'expérience... mais je serai là.

HENRI. J'y compte bien!

GEORGE. Pourquoi d'ailleurs exclure les jeunes gens des affaires? C'est un tort selon moi!... Ils ont cette chaleur d'imagination qui enfante les idées grandes et généreuses; ils ont l'ardeur qui entreprend, l'activité qui exécute; et les défauts même qu'on leur reproche, cette loyauté, cette franchise dont s'effraient les vieux diplomates, me semblent à moi des qualités! Le moyen d'être adroit maintenant est peut-être de dire la vérité.

WALPOLE. C'est juste! on ne la croirait pas! Et sous ce rapport mon neveu est d'une adresse à déjouer toutes les chancelleries d'Europe... Heureusement je serai là... pour le rappeler de temps en temps aux bons et anciens usages...

GEORGE. Vous le mettrez au fait de nos relations avec les puissances...

WALPOLE. Oui, sire, ce qui demandera quelque temps... mais d'ici là cela me regarde.

GEORGE. Il faudra qu'il connaisse notre situation intérieure... les ordres à donner en Écosse.

WALPOLE. Oui, sire... que cela ne l'inquiète pas... je m'en charge.

GEORGE. Quant aux derniers changements dans l'administration...

WALPOLE. Qu'il soit tranquille... c'est mon affaire...

GEORGE. Et pour les autres membres du conseil qu'il nous reste à nommer...

WALPOLE. Je l'ai déjà fait... c'est comme s'il gouvernait déjà... et dès aujourd'hui il peut entrer en fonctions. Je cours chercher le portefeuille qu'il doit tenir de votre majesté... tout le travail y est préparé, disposé... Ce sera toujours ainsi... et demain, quand il sera au pouvoir, il n'aura plus qu'à donner...

GEORGE. Quoi donc?

WALPOLE. Sa signature!... Je reviens à l'instant retrouver sa majesté (*saluant Henri*) et son excellence!

Il sort.

SCÈNE VII.

HENRI, GEORGE.

GEORGE. Voilà votre oncle libre enfin, et bien heureux à ce que je vois.

HENRI, *qui pend tout la fin de la scène précédente est resté plongé dans ses réflexions.* Pardon, sire, votre majesté a daigné m'adresser la parole...

GEORGE, *souriant.* Je vois que mon nouveau ministre est sujet aux distractions.. il n'y a pas de mal... cela passe souvent dans les affaires, pour de la gravité ou de la profondeur... Je disais que Walpole est enchanté de vous... car il craignait d'abord un refus... il me l'avait formellement annoncé!

HENRI. C'est vrai, sire, j'y étais décidé, je me l'étais bien promis!

GEORGE. Quoi! sincèrement, vous aviez l'intention de résister aux désirs de votre oncle... aux volontés de votre roi... Ce projet se rattachait-il à des considérations d'état?

HENRI. Non, sire!...

GEORGE. A quelque système que depuis vous avez abandonné?

HENRI. Non, sire... et je demanderai à votre majesté la permission de ne pas lui faire connaître les motifs qui m'ont déterminé!

GEORGE. Et pourquoi donc?

HENRI. Ils lui paraîtraient peut-être peu dignes de la gravité qu'elle a droit d'attendre de son ministre.

GEORGE. Eh! mon Dieu, détrompez-vous! la gravité m'ennuie à périr, et je suis trop heureux d'y faire trêve : ainsi donc... parlez sans crainte.

HENRI. Eh bien! sire, j'en conviens, je voulais d'abord refuser... mais une personne qui a tout pouvoir sur moi a éveillé dans mon cœur des sentimens d'ambition et de gloire qui ont triomphé de

mes craintes, et m'ont décidé à accepter...

GEORGE, *souriant.* De l'air dont vous dites cela... je parie que cette personne-là est une femme!...

HENRI. C'est vrai.

GEORGE, *souriant.* Je l'avais deviné. Vous comprenez qu'avec votre oncle j ne pouvais parler que d'affaires d'état : la sévérité de son âge et de son caractère... Et puis, c'est le champion de la reine... son défenseur! Il lui est tout dévoué... et moi aussi! car je la respecte et l'aime avant tout; mais à la moindre confiance il se serait cru, en sujet fidèle, obligé à des sermons, à des remontrances... c'est gênant... c'est ennuyeux... tandis qu'entre nous...

Il sourit.

HENRI, *avec respect et étonnement.* Qui, moi, sire!...

GEORGE, *avec bonté.* Croyez-vous donc qu'un roi ne puisse jamais descendre des hauteurs de la politique ou de l'étiquette... Croyez-vous donc que souvent, au fond du cœur, il ne désire pas un ami à qui il puisse confier ses peines?...

HENRI. Que dites-vous?

GEORGE, *soupirant.* Que moi aussi... mon cher Henri, j'aurais peut-être là (*montrant son cœur*) plus d'un chagrin... (*Avec bonté.*) Mais il s'agit de vous! je vois que vous aimez... que vous êtes amoureux...

HENRI. A en perdre la tête.

GEORGE, *gaiement.* Je conçois cela... Et vous êtes heureux?

HENRI. Hélas! non... elle m'aime... elle me le dit... et elle refuse ma main.

GEORGE, *de même.* Ce n'est pas possible.

HENRI. Elle refuse d'être à moi!

GEORGE, *avec abandon.* Eh bien! moi, c'est tout le contraire...

HENRI. En vérité!

GEORGE, *vivement.* C'est comme je vous le dis!... Et voyez donc désormais quelle existence, quel bonheur sera le nôtre... Nous nous délasserons des affaires publiques en parlant de nos chagrins... ce sera délicieux... Moi qui redoutais l'heure du conseil, je la verrai arriver maintenant avec plaisir.

HENRI. Et moi qui tremblais d'être ministre!...

GEORGE. Vous voyez bien que ce n'est rien!... le tout est de s'entendre... (*Lui prenant la main.*) Et nous nous entendons déjà... nous nous comprenons à merveille... (*A demi-voix.*) Dites-moi, Henri...

HENRI. C'est mon oncle!

GEORGE, *à part.* Quel ennui!... (*Bas à Henri.*) Silence devant lui!

SCENE VIII.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

WALPOLE, *tenant un portefeuille qu'il pose sur la table et en tirant un papier.* Voici les affaires dont il est urgent que votre majesté lui donne d'abord connaissance... c'est relatif à l'Espagne...

GEORGE, *prenant le papier.* C'est bien... nous en parlerons... mais pas aujourd'hui... pas ce matin!... Je dois sortir à l'égal avec la reine... *(Bas à Henri.)* Elle l'a voulu!

HENRI. Me sera-t-il permis d'accompagner leurs majestés?

GEORGE. Certainement... c'est avec grand plaisir que je vous verrai à cette promenade... *(A Walpole.)* Au fait, c'est charmant... un jeune ministre... ça monte à cheval!... *(A Henri.)* Nous ne pourrions pas causer... la reine sera là... mais cela se retrouvera... *(A voix basse.)* Il y a bal ce soir à la cour... vous y viendrez...

HENRI, *de même.* Oui, sire!... je n'ai garde d'y manquer!

WALPOLE, *à part.* Qu'ont-ils donc à se dire ainsi à voix basse!... *(Haut.)* Puisque votre majesté ne s'occupe point de ces papiers, je les lui redemanderai.

GEORGE, *les donnant à Henri.* C'est lui que cela regarde... Tenez, Henri, voyez... examinez, et faites-moi un rapport sur cette question...

WALPOLE. Qui est importante! car il s'agit ici de la paix ou de la guerre...

HENRI. Je ne cache pas à votre majesté que je tiens à venger les injures faites au pavillon national... ce fut toujours mon avis...

WALPOLE. Oui, quand tu n'étais pas ministre : c'étaient alors des idées de jeune homme... des idées chevaleresques... mais maintenant...

HENRI. Maintenant, mon oncle, cela me semble un devoir; telle est du moins mon opinion...

WALPOLE. Ce n'est pas la mienne... Avant tout l'intérêt des finances...

HENRI. Avant tout l'honneur du pays...

WALPOLE. Et je soutiens, moi...

GEORGE, *à Walpole et montrant Henri.* Permettez... cela le regarde... c'est lui qui est responsable.

HENRI. Pardonnez, mon oncle, d'être d'un avis différent du vôtre... mais ne me condamnez pas sans me juger... J'expliquerai, je développerai les motifs de mon opinion dans ce rapport que sa majesté veut bien me demander, et que je vous soumettrai d'abord...

GEORGE. Comme vous voudrez... ou que vous me remettrez à moi-même tout uniment... car entre nous point de gêne, point d'étiquette... Que ce ne soient pas le prince et le ministre, mais seulement deux amis; et cette amitié que je vous offre... *(lui tendant la main)* l'acceptez-vous, Henri?

HENRI, *s'inclinant.* Ah! sire!... c'est à mon oncle que je dois tant de bonheur! combien je l'en remercie!

GEORGE. Et moi plus encore!... *(à Walpole)* car voilà le ministre qu'il me fallait!

WALPOLE. Vraiment!

GEORGE. Oui! nous venons de causer ensemble, et vous aviez raison de me le vanter! Tout en lui se trouve réuni : capacité, talens! connaissance des affaires... *(A Henri.)* Et quant à celle dont je vous parlais et que je recommande à votre discription...

WALPOLE. Laquelle?... de quoi s'agit-il?

GEORGE. Rien!... c'est entre nous... *(A Henri.)* Vous avez, dit-on, à quelques lieues de Londres, une villa italienne, une campagne charmante...

HENRI. Une maison de garçon...

GEORGE. Demain j'irai vous y demander à déjeuner, nous y causerons plus à l'aise qu'ici... *(A Walpole.)* Vous, mon cher Robert, et jusqu'à ce que tous nos arrangements soient pris, le plus grand silence avec tout le monde sur la nomination de votre neveu! *(Voyant entrer un page.)* Mais on nous attend!... venez, venez, mon cher Henri! *(De loin à Walpole, en s'en allant.)* Adieu, mylord!

HENRI, *de même et gaîment.* Adieu, mon oncle!

Ils sortent tous deux.

SCENE IX.

WALPOLE, *se promenant d'un air morne et rêveur.*

Je suis enchanté!... voilà mon neveu en faveur!... le roi l'a déjà pris en amitié, et va demain déjeuner chez lui... *(S'arrêtant.)* Il n'est jamais venu déjeuner chez moi... Et puis cette affaire qui les occupe et pour laquelle ma présence paraissait les gêner!... Autrefois il n'avait pas de secret pour moi... Qui donc m'a ôté sa confiance? qui m'a déjà desservi auprès de lui? Lord Henri... oh! non, je ne puis le croire... il est trop franc, trop loyal... il n'y a pas assez long-temps qu'il est aux affaires... Cependant il avait l'air d'être d'intelligence avec le roi, il a combattu devant lui mon

opinion, il s'est montré mon adversaire... mon ennemi... et puis enfin ce déjeuner, il n'a rien dit... il a accepté!... l'ingrat!... lui qui me doit tout!...

SCENE X.

WALPOLE, NEUBOROUGH.

WALPOLE, apercevant Neuboroug et lui prenant les mains. Ah! te voilà, mon ami, mon seul ami!

NEUBOROUGH. As-tu vu le roi?

WALPOLE. Oui!...

NEUBOROUGH. Je m'en suis douté... car je l'ai rencontré qui sortait d'ici... et il m'a salué d'un air très-agréable en traversant la terrasse qui était encombrée de courtisans...

WALPOLE. Le roi n'était pas seul?

NEUBOROUGH. Non... il s'appuyait affectueusement sur le bras de lord Henri... et ils disaient tous : « Ce Walpole est-il en faveur ; il suffit d'être son neveu, son parent, pour être traité par le roi comme un membre de la famille royale. » Sa majesté s'est alors approchée de la terrasse, au bas de laquelle étaient rassemblés des gens du peuple et des matelots qui murmuraient à haute voix : « La guerre! la guerre! guerre à l'Espagne! — Vous l'entendez, sire, s'est écrié lord Henri... — Eh bien! mon brave officier, a dit le roi en lui frappant sur l'épaule, nous la leur donnerons, n'est-il pas vrai?

WALPOLE. Il a dit cela?... il l'a promis aussi formellement?

NEUBOROUGH. Tout haut, devant tout le monde, et alors de toutes parts ont retenti les cris de : Vive le roi!... vive Walpole! parce qu'ils croient toujours que c'est toi qui restes au ministère... et moi je niais!... Que les hommes sont singuliers, et qu'il faut peu de chose pour les... Et dis-moi, tu as donc songé à moi?

WALPOLE. Oui, mon ami, oui, je t'ai mis sur une liste qui doit être soumise au roi, et qu'il approuvera, j'en suis sûr...

NEUBOROUGH. M'as-tu mis dans la trésorerie... ou dans l'amirauté?

WALPOLE, à demi-voix. Eh! que dirais-tu s'il y avait moyen d'arriver plus haut! de parvenir peut-être jusqu'au premier rang?

NEUBOROUGH. Non, non... ne me tente pas! Tu sais que j'en ai pas d'ambition!... Un petit ministère inoffensif, bien tranquille, bien modeste, où je sois comme à l'abri des affaires... voilà tout ce qu'il me faut!...

WALPOLE. Et pourquoi donc?... tu ne te rends pas justice... N'as-tu pas des titres? et puis enfin, un homme mûr... raisonnable...

NEUBOROUGH. C'est vrai!

WALPOLE, avec amertume. Ce n'est pas un jeune homme!... Il ne monte pas à cheval, celui-là!

NEUBOROUGH. Jamais!...

WALPOLE, de même. Il n'a pas de villa élégante, de maison de campagne...

NEUBOROUGH. Pas encore!... mais cela peut venir... et si le roi le veut.

WALPOLE, lui saisissant le bras avec force. Il le voudra... j'en réponds... Il y aura des obstacles... des obstacles terribles... Les princes ont tant de caprices, ils oublient si vite les services passés... Mais enfin rassure-toi... dans un gouvernement tel que le nôtre, il ne suffit pas d'être le favori du roi pour faire un ministre... il faut encore du crédit, du talent...

NEUBOROUGH. Tu es bien bon!...

WALPOLE. Il faut avoir pour soi la majorité, l'opinion publique... et l'on verra...

NEUBOROUGH. Oui, mon ami, oui, nous verrons... mais calme-toi!... car te voilà dans un état qui m'effraie. Tu avais donné ta démission pour être tranquille...

WALPOLE. Et je le suis, mon ami, je le suis.

NEUBOROUGH, remontant vers la porte du fond. Entends-tu ces cris... c'est le roi qui part... il est à cheval... ton neveu est à côté de lui, à sa droite...

WALPOLE, avec colère. A sa droite... tu en es sûr?

NEUBOROUGH. Parbleu! je le vois... Ah! mon Dieu!... il laisse tomber sa cravache... le roi lui offre la sienne... quel honneur!

WALPOLE, à part. C'en est trop! (*Haut à Neuboroug.*) Viens... j'y perdrai mon nom, ou nous renverserons ceux qui aspireront au pouvoir.

NEUBOROUGH. Nous les renverserons...

WALPOLE. Et puisque le roi veut décidément la guerre...

NEUBOROUGH. Nous la lui donnerons... on l'a toujours quand on veut; ce n'est pas comme la paix.

WALPOLE, l'entraînant. Viens, te dis-je, il faut se hâter.

Il sort en entraînant Neuboroug par le fond.

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD HENRI, MARGUERITE.

MARGUERITE, *entrant par la porte à droite*. Oui, mon père, je vous attendrai ici...

HENRI, *entrant par le fond et apercevant Marguerite*. Miss Marguerite... qu'il me tardait de vous voir ! je suis d'une joie !... j'éprouve un bonheur...

MARGUERITE. Alors, dites donc vite, pour que j'en aie aussi.

HENRI. Il est arrivé depuis ce matin tant de changemens, tant d'événemens... qu'il vous suffise d'apprendre que dans ce moment j'ai tout pouvoir ; j'ai la confiance, j'ai l'amitié du roi... Il m'accordera tout ce que je voudrai... alors et sur-le-champ j'ai pensé à vous...

MARGUERITE. A moi !...

HENRI. Ou du moins à celui que vous aimez... c'est la même chose !... j'ai fait venir votre jeune cousin Thomas Kinston...

MARGUERITE. O ciel !

HENRI. Je lui avais fait avoir hier un emploi... Je lui en donne un aujourd'hui bien plus beau... bien plus sûr... je le place près de moi à la chancellerie... et si vous aviez vu sa reconnaissance, et surtout son étonnement, car il ne peut se douter d'où lui vient sa fortune.

MARGUERITE, *à part*. Je crois bien !

HENRI. Maintenant que vous voilà riche, lui ai-je dit, que votre avenir est assuré... ne songerez-vous pas à quelque établissement ?

MARGUERITE. Grand Dieu !...

HENRI. Ne craignez rien !... je ne me serais pas permis un seul mot qui aurait pu vous compromettre !... mais c'est lui-même qui, s'adressant à moi comme à son protecteur, m'a donné à entendre qu'il avait des vues sur une jeune fille, sa parente, sa cousine, dont le père venait d'être nommé membre de la chambre des communes... c'est clair, je le pense ; et sans trahir un secret que votre tendresse avait confié à mon amitié... je l'ai engagé à ne pas se rebuter, à se présenter encore !

MARGUERITE. O mon Dieu !

HENRI. Il va venir... (*La regardant avec tendresse.*) Et en vérité, Marguerite, je le trouve bien heureux... je trouve qu'il n'y a personne au monde qui ne doive envier son sort... car maintenant le voilà sûr du consentement de votre père... Sa nouvelle fortune... ma protection... et puis la vôtre...

MARGUERITE, *avec embarras*. Je ne sais... je doute encore que mon père...

HENRI. Il le faudra bien... je saurai l'y contraindre...

MARGUERITE. C'est trop de bonté... c'est trop vous occuper de moi... vous d'abord, vous avant tout !... vous ne me parlez pas de ce qui vous est arrivé... de cette entrevue, de ce rendez-vous qu'on vous avait demandé !...

HENRI. Ah ! vous allez partager mon bonheur !... et il m'est d'autant plus doux... qu'il y a dans notre destinée comme une sympathie secrète... qui fait que nous sommes heureux ou malheureux ensemble... je suis comme vous, je suis aimé !...

MARGUERITE. O ciel !

HENRI. Oui, elle m'aime... oui, je ne peux en douter... et si des obstacles, si un secret que je dois respecter l'empêchent en ce moment de me donner sa main... je suis sûr du moins que ce mariage est maintenant l'objet de ses vœux... je viens de lui écrire pour presser encore cet heureux instant... et bientôt, je l'espère, rien ne s'opposera à notre union pas plus qu'à la vôtre... Je vais attendre sa réponse... et je vous retrouverai chez ma sœur, lady Juliana, n'est-il pas vrai ?... Adieu, Marguerite, adieu !... gardez bien mon secret.

Il sort.

SCÈNE II.

MARGUERITE, *mettant la main sur son cœur*.

Il est là, son secret... il est là qui m'accable et me tue... Il est aimé !... pendant qu'il parlait, je me sentais mourir... par bonheur encore, il n'en a rien vu... sa joie l'empêchait de comprendre ou même d'a-

percevoir ma douleur... (*Joignant les mains.*)
Qu'il soit heureux, mon Dieu!... c'est là
ma seule prière!... et pour moi tout est
fini...

Se retournant et apercevant Neuboroug.

SCENE III.

MARGUERITE, NEUBOROUG.

MARGUERITE. Partons, mon père, par-
tons!

NEUBOROUG. Qu'est-ce qui te prend
donc? qu'est-ce que tu as?

MARGUERITE. Retournons à la ville! ne
restons pas en ces lieux, où je voudrais
n'être jamais venue...

NEUBOROUG. Toi qui ce matin trouvais
ce séjour si agréable!...

MARGUERITE. Ce matin, quelle diffé-
rence!... je ne savais pas... c'est-à-dire je
croyais... et vous-même qui parlez... vous
trouviez la cour si insupportable...

NEUBOROUG. Au premier coup d'œil...
c'est vrai... mais après on s'y fait...

MARGUERITE. Je ne m'y ferai jamais...
allons-nous-en, mon père, je souffre.

NEUBOROUG, *lui prenant la main.* Est-il
possible?... Eh bien! nous partirons...
mais encore un instant!... j'attends mon
ami Walpole qui a sur moi des projets...
il m'a dit de ne pas m'éloigner... car il
prétend qu'il y a des chances...

MARGUERITE. Pour quoi?

NEUBOROUG. Pour être ministre...

MARGUERITE. Vous, mon Dieu!

NEUBOROUG. Pourquoi pas?... comme
tout le monde!.. Et puis ce n'est pas moi...
c'est lui qui le veut... qui l'exige! Com-
ment désobliger un ami qui y met un pa-
reil zèle?... J'en conviens franchement,
j'étais venu ici avec des préventions... et
peu à peu, que veux-tu? l'œil se fait à
cet éclat, à ce luxe qui vous environne...
l'oreille s'habitue à ces titres de votre
grâce, votre seigneurie, votre excellence...
et puis encore d'autres idées... en voyant
ces belles dames si bien parées, si bril-
lantes, si enviées, je pense à toi, et je me
dis: Ma fille serait comme elles! je te vois
dans ma voiture, dans mon salon, dont
tu fais les honneurs; je te vois dans ma
loge de l'Opéra... Je les entends qui disent:
C'est elle, c'est la fille du ministre... Quand
je pense à tout cela, vois-tu bien, cela me
trouble, ça m'éblouit, ça m'étourdit, et je
ne sais plus si c'est de l'ambition ou de
l'amour paternel!

MARGUERITE. Eh bien! s'il est vrai!...
si vous m'aimez, mon père, ne me laissez
pas ici... car j'y mourrais...

NEUBOROUG. Qu'est-ce que tu me dis là?
Toi mourir... viens-t'en, ma fille... par-
tons... je t'emmène à l'instant... je donne
ma démission... qu'est-ce que je ferais ici,
dans mon ministère, sans mon enfant, sans
mon bonheur?... (*Lui prenant les mains.*)
Mais réponds-moi! raconte tout à ton
père! D'où vient l'état où je te vois?... d'où
viennent tes souffrances?... est-ce que j'en
serais cause, par hasard? J'en serais bien
capable!

MARGUERITE. Non, mon bon père, non,
jamais... mais hier, quand vous me parliez
d'aimer quelqu'un... je vous ai promis de
vous dire... si ça venait... eh bien! mon
père, c'est venu!

NEUBOROUG. Vraiment?

MARGUERITE. Ou plutôt c'est parti!...
car je ne veux plus y songer, je veux l'ou-
blier... c'est quelqu'un que je ne peux ja-
mais épouser... un lord... un grand sei-
gneur!...

NEUBOROUG, *vivement.* Je le connais...
car j'y ai toujours pensé... c'est toujours
lui que j'ai rêvé pour gendre... lord Henri...

MARGUERITE, *lui mettant la main sur la*
bouche. Silence!... au nom du ciel.

NEUBOROUG. Raison de plus pour que je
sois ministre!... c'est le seul moyen de rap-
procher les distances.

MARGUERITE. Impossible!...

NEUBOROUG. Pourquoi ne pas essayer?
Si nous échouons, je partirai... et tout con-
solé, car je partirai avec toi... Mais s'il y
avait des chances... si Walpole l'empor-
tait dans ce qu'il veut faire pour moi, vois
donc combien il serait terrible de renoncer
à un ministère!

MARGUERITE. Vous y pensez encore!...

NEUBOROUG. Eh bien, oui, c'est plus
fort que moi!... Il y a dans l'air qu'on res-
pire ici quelque chose qui monte à la tête...
Je meâte le poulx, et il me semble que me
voilà comme Robert était ce matin... les
mêmes symptômes...

MARGUERITE. Raison de plus pour s'é-
loigner.

NEUBOROUG. C'est possible!... (*Aperce-
vant Walpole.*) C'est lui, le voici!... At-
tends-moi chez lady Juliana... Deux mots,
deux mots seulement, et dans une heure,
je te le jure, nous partons.

Marguerite sort par le fond.

SCENE IV.

NEUBOROUG, WALPOLE.

WALPOLE, *entrant par la porte à droite,*
d'un air rêveur et tenant un cahier. Ce rap-
port qu'il vient de me remettre... et qu'en

quelques heures il a écrit en entier de sa main... j'ai beau le relire... par saint George!... c'est bien... c'est très-bien!... il conclut pour la guerre .. pour cette guerre d'Espagne qu'ils demandent tous! et dès demain le voilà populaire!... idole du prince... idole de la nation... Et moi injurié, outragé... bien plus, oublié!... cela commence déjà!

NEUBOROUGH. Eh bien! mon cher ami?

WALPOLE. Eh bien! cela va mal!... J'ai attendu le roi dans son cabinet au retour de sa promenade... je lui ai fait part franchement, et dans son intérêt, de mes nouvelles réflexions et de mes craintes au sujet du choix qu'il veut faire...

NEUBOROUGH. Le roi a donc quelqu'un en vue... quelqu'un qu'il protège?

WALPOLE. Eh! oui,.. un membre de la chambre haute... un jeune lord qui n'est certainement pas sans mérite, mais qui est sans expérience; et sans le desservir en rien, j'ai démontré au roi que, quels que fussent ses talens, il n'avait jusqu'à présent aucun partisans, aucun appui dans la chambre des communes... Alors et avec adresse je lui ai parlé de toi qui, porté par l'opposition, pouvais la rallier au gouvernement et opérer une fusion entre les wighs et les torys... c'était enfin, et en bonne politique, un essai à tenter.

NEUBOROUGH. C'est vrai... Eh bien?

WALPOLE. Eh bien!... distrait et rêveur, le roi m'écoutait à peine... ou me répondait avec impatience... C'est la première fois de ma vie que je n'ai rien pu gagner sur son esprit.

NEUBOROUGH. Que veux-tu?... il faut se faire une raison... et comme je te le disais ce matin, il y a en première ligne des emplois secondaires... dont on peut se contenter.

WALPOLE. Et Dieu sait... si ceux-là même je pourrais maintenant en disposer... car il y a là-dessous une intrigue... une trahison infernale!... Croirais-tu que les partisans du comte de Sunderland le poussaient, le protégeaient...

NEUBOROUGH. Qui?... mon concurrent?

WALPOLE, avec impatience. Eh! oui, sans doute! lady Cécile, que je croyais abattue, est au contraire triomphante... elle avait intrigué en sa faveur!... Tout le monde est donc pour lui! J'étais donc leur jouet à tous; et je verrais arriver à ce nouveau ministère Sunderland, Bolingbroke! et... tous mes ennemis... Non, morbleu, dussé-je y mourir, je ne t'abandonnerai pas; je n'abandonne pas ainsi la partie, j'en ai gagné de plus désespérées; je te

porterai au ministère... je t'y pousserai... quand je devrais tout renverser.

NEUBOROUGH. C'en est trop, mon ami, c'en est trop; l'amitié t'aveugle et t'égare, et je ne souffrirai pas que pour moi tu t'exposes ainsi, ni que tu te mettes dans l'état où te voilà... car depuis que tu t'es retiré des affaires pour te reposer, c'est pis qu'un enfer, et j'aime mieux renoncer...

WALPOLE, le retenant. Tu ne le peux pas... tu ne t'en iras pas!... tout n'est encore qu'en projets, rien n'est terminé! et grâce au ciel, l'ordonnance n'est pas encore rendue!...

NEUBOROUGH. Qu'en sais-tu?

WALPOLE. Je le sais! parce qu'on l'aurait envoyée à ma signature!...

NEUBOROUGH. A toi qui t'en vas?

WALPOLE. Eh non! je reste ministre sans portefeuille pour contresigner l'ordonnance qui recomposera le nouveau ministère! et après cela..

SCENE V.

NEUBOROUGH, WALPOLE, UN HUISSIER de la chambre du roi.

L'HUISSIER, présentant un papier cacheté. De la part du roi, mylord.

Il salue et sort.

WALPOLE. O ciel!...

NEUBOROUGH. Qu'y a-t-il donc?

WALPOLE, essayant de sourire. Rien!... c'est cette ordonnance dont je te parlais.

NEUBOROUGH, lui prenant la main. Qu'as-tu donc?... est-ce que tu te trouves mal?

WALPOLE. Non, mon ami... ce n'est rien.

NEUBOROUGH. Si, vraiment... je te sens là une sueur froide!...

WALPOLE. Que-veux-tu?... jusqu'à ce moment, j'avais cru que nous l'emporterions... que je pourrais servir un ami... et on ne voit pas sans quelque émotion détruire ainsi toutes ses espérances!

NEUBOROUGH. Mon ami, mon cher Robert, ne te fais pas de peine... Vrai! me voilà tout résigné!.. ce n'était pas pour moi... c'était pour ma fille... et je suis philosophe!.. Mais toi, tu sers tes amis trop vivement... (Lui secouant la main.) Allons... allons... du courage, je vais retrouver ma fille... (A part, regardant Walpole.) Et moi qui hier encore doutais de son affection... j'étais un ingrat... (A part, en sortant.) Ah! je n'aurais jamais cru qu'il m'aimât à ce point-là!

Il sort par la porte du fond.

SCENE VI.

WALPOLE, *seul, s'asseyant près de la table.*

Oui, c'est bien cela... lord Henri... premier ministre... voilà l'ordonnance qui le nomme... (*Prenant la plume.*) Et quand je l'aurai contresignée, je ne serai plus rien!... il aura pris ma place!... (*Jetant la plume.*) Et si je la redemandais, cette place!... si je disais au roi : C'est mon bien, elle m'appartient; rendez-la-moi... car nul au monde ne pouvait me renverser... et c'est moi... moi-même qui me déshérite, qui me ravis le fruit de trente années de travaux et de peines... ce ne doit pas être... ça n'est pas juste!... le roi le saura... je cours le lui dire... (*Il se lève, fait quelques pas et s'arrête.*) Et me couvrir de ridicule, m'exposer à toutes les railleries... et qui plus est à un refus peut-être... car maintenant, engoncé comme il l'est de mon neveu, il le préfère à tout, et rien ne pourra l'en détacher... Et puis les Sunder-land ne sont-ils pas là qui poussent à ma ruine, dont ils se disputent les débris!... Et si le roi refuse!!! ce n'est plus une démission, c'est une disgrâce, un exil... un renvoi!... ah! (*Se remettant à table et reprenant la plume.*) Allons... il le faut... il faut se résigner!... il faut subir son sort!... Est-il donc si terrible après tout? Vingt fois dans ma vie n'ai-je pas désiré ce qui m'arrive aujourd'hui? Ne l'ai-je pas demandé moi-même?... et le repris, après tant d'orages, est-il donc sans douceur et sans charmes?... Allons... signons! (*Il approche la plume du papier et s'arrête.*) Signer son propre arrêt... signer la réputation et la gloire d'un rival! et faire un ministre de ce favori qui m'a déjà enlevé la faveur du maître.... Non... non... je ne peux pas écrire... ma main s'y refuse et se raidit! mes nerfs se briseraient... (*Jetant la plume.*) C'est impossible!... j'en mourrais plutôt... je le hais! je le déteste!... tout autre au monde, pourvu que ce ne soit pas lui!

SCENE VII.

WALPOLE, *près de la table; GEORGE, entrant par le fond et tenant un mouchoir de femme à la main.*

GEORGE, *riant.* L'invention est admirable!...

WALPOLE, *cherchant à se remettre.* C'est le roi!...

GEORGE, *toujours riant.* C'est vous, mon cher Robert... où est donc votre neveu?

WALPOLE, *à part.* Toujours lui!...

GEORGE. Je le cherchais pour lui raconter un tour excellent... Figurez-vous que tantôt j'entre chez la reine qui était entourée de ses dames d'honneur... l'une d'elles, avec qui je causais, tenait à la main ce riche mouchoir brodé, qui dans un de ses coins, artistement noués, me parut renfermer un billet... sur lequel je plaisantais... On me répondit que c'était une lettre de femme... de la comtesse de Lindsay, une femme bel-esprit... une élève de Pope... Curieux d'admirer son style, je demandai en grâce à en lire quelques lignes. On me refuse... j'insiste... je veux parler en roi!... on se rit de mon autorité; et toutes ces dames, à commencer par la reine, de prendre parti contre moi en me défiant de réussir! Moi, je parie une agrafe en diamant qu'avant la fin du jour le billet sera dans mes mains; on accepte, et vraiment je m'étais avancé là sans trop savoir les moyens d'en sortir à mon honneur, lorsqu'un de mes pages, qui avait entendu la discussion... un petit ambitieux qui est du parti du roi plutôt que de celui des dames, s'est emparé de ce mouchoir... Je ne sais pas comment il s'y est pris; mais à l'instant même... au moment où j'entraîrais dans ce salon, il me l'a remis d'un air triomphant... (*Cherchant toujours à le dénouer.*) Mais c'est pire que le nœud gordien... et l'on voit qu'une main féminine a passé par là. Il n'y a que les femmes pour de pareils nœuds!

WALPOLE. On se plaint rarement de leur solidité!...

GEORGE, *achevant de dénouer le mouchoir.* Enfin j'ai réussi... (*prenant le billet qu'il ouvre et qu'il montre à Walpole*) et nous pouvons admirer la prose ou les vers de lady Lindsay.

WALPOLE, *à part, après avoir jeté les yeux sur le billet.* Ciel! l'écriture de mon neveu!

GEORGE. Qu'ai-je vu? (*Lisant, à part.*) Ma Cécile, ma bien-aimée... point de signature... mais dans les termes les plus tendres... les plus pressans... On réclame l'exécution de ses promesses... Quelle audace... quelle insolence!... Et ce billet qu'elle a reçu, dont elle m'a fait un mystère... qui a osé l'écrire?... Je le saurai!... je connaîtrai le téméraire, et malheur à lui!

SCENE VIII

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

GEORGE, *apercevant Henri.* Ah! mon ami, mon cher Henri, vous voilà! vous

arrivez à propos... J'ai à vous parler... à vous consulter... sur une affaire qui m'intéresse... (*se retournant et voyant Walpole*) une affaire d'état!

HENRI. Il me semble que mon oncle pourrait mieux que personne... et j'aurai droit, sire, de me récuser... car je ne suis pas encore nommé!

GEORGE. Peu importe!... c'est tout comme! (*A Walpole.*) Mon cher Robert, avez-vous contresigné cette ordonnance que je vous ai envoyée?

WALPOLE. Pas encore, sire!... je voulais proposer à votre majesté une autre forme de rédaction.

GEORGE. Comme vous voudrez... ce que vous jugerez convenable! Faites seulement qu'on l'expédie promptement dans vos bureaux.

WALPOLE. O ciel!...

GEORGE. Je reste avec votre neveu... pour conférer avec lui... pour m'entendre sur l'objet dont je parlais tout-à-l'heure, et qui dans ce moment est de la plus haute importance.

HENRI, vivement. L'affaire de la guerre d'Espagne!...

GEORGE, de même. Précisément!...

HENRI. J'ai fait sur-le-champ le rapport que votre majesté avait daigné me demander à ce sujet, et... je l'avais soumis à mon oncle...

WALPOLE, qui a été prendre le rapport qu'il avait laissé sur la table. Oui, sire... (*Il regarde son neveu, hésite un instant pour remettre le papier au roi, et lui dit d'une voix émue.*) Le voici!... écrit entier de sa main.

GEORGE, le prenant sans le regarder. C'est bon!...

HENRI, au roi. Votre majesté ne le regarde pas!

GEORGE. Si, vraiment!... (*Il y jette les yeux d'un air indifférent.*) O ciel!... qu'ai-je vu? cette écriture!... (*Walpole, qui a observé le trouble du roi, jette un dernier regard sur lui et sur son neveu; puis il sort précipitamment pendant que George s'avance au bord du théâtre, en regardant toujours le billet.*) C'est cela même!... c'est lui!... quelle indignité?... quelle trahison!... et la perfide surtout!...

Il remonte le théâtre et aperçoit Cécile qui entre.

SCENE XI.

HENRI, GEORGE, CÉCILE.

GEORGE, à part. La voilà!...

CÉCILE, s'adressant au roi. Mon père, le comte de Sunderland va se rendre à l'au-

dience que vous avez daigné lui accorder.

GEORGE, contenant son émotion. C'est bien... nous le recevrons!...

GEORGE, après un instant de silence, jette un coup d'œil sur Henri et sur Cécile qui ont échangé un regard, et baissent soudain les yeux. Lord Henri, je voulais vous parler, et je puis le faire devant mylady, car je me rappelle maintenant que plusieurs fois elle a plaidé près de moi en votre faveur, et qu'elle est toute dévouée à vos intérêts...

HENRI. C'est trop de bontés à lady Cécile, et surtout à votre majesté...

GEORGE. J'en aurai plus encore, et pour commencer je vous donnerai un conseil... celui d'être plus circonspect... Ce matin vous ne m'avez confié que la moitié de votre secret... j'ignorais encore quelle était celle que vous aimiez... un hasard vient de me l'apprendre... (*Mouvement de Cécile.*) Oui, madame... et voyez à quoi son imprudence l'exposait si cette lettre, par exemple, était tombée en d'autres mains que les miennes...

HENRI. O ciel!... Eh bien! puisque mon amour vous est connu, pourquoi n'avouerais-je pas à votre majesté et mes projets, et mes vœux, et l'espoir de ma vie entière... Oui, sire, c'est elle que j'aime!...

CÉCILE. Que dites-vous?

HENRI. Ne craignez rien... ce n'est pas au prince... ce n'est pas à mon souverain que je confie un tel secret.

CÉCILE. Henri!

GEORGE. Et pourquoi l'arrêter, mylady? Il aime... il est aimé... il me l'a avoué ce matin!... il en est convenu!...

CÉCILE. Est-il possible?...

HENRI. Punissez-moi, madame! je l'ai mérité! Mais quand je parlais ainsi je croyais que jamais votre nom ne serait connu... qu'un éternel silence ensevelirait et mon secret et l'amour que vous m'avez juré?...

CÉCILE, qui a passé près de lui. Taisez-vous! taisez-vous!

HENRI. Et pourquoi donc!... pourquoi cet effroi, grand Dieu!

GEORGE. Vous ne le devinez pas?... C'est qu'elle ne peut entendre ni supporter l'arrêt qui l'accable... c'est que cet amour qu'elle vous a juré... il m'appartenait... elle me l'avait donné.

CÉCILE. Sire, au nom du ciel!...

HENRI, avec fureur. Quoi! celle que vous aimiez?...

GEORGE. C'est elle!...

CÉCILE, au roi, et avec dignité. Assez!... assez!... Vous m'avez frappée de mort, et maintenant je n'ai plus rien à redouter...

J'ai subi de tous les supplices le plus horrible... Vous m'avez flétrie à ses yeux... J'ai perdu l'estime de celui que j'aime.

GEORGE. Que vous aimez !...

CÉCILE. Oui, sire, ces nœuds que vous osez rappeler et que dès long-temps cependant j'avais brisés de moi-même, ces nœuds que l'ambition seule avait formés... je m'en accuse et j'en rougis ; mais l'amour que j'avais pour lui, j'en suis fière et je m'en glorifie, car il était noble et pur... Oui, c'est par amour que j'ai repoussé ses vœux, c'est par amour que je refusais sa main, moi qui aurais donné ma vie pour en être digne ; et je ne dis pas cela pour m'excuser à ses yeux, pour surprendre sa pitié, ni pour regagner une tendresse que je ne mérite pas et que j'ai perdue sans retour... mais je le dis pour moi-même que vous avez voulu abaisser, je le dis devant vous qui tenez le sceptre et la couronne... celui que j'aimais, sire... c'est lui !...

GEORGE. Et ce mot a décidé sa perte... et vous deux qui m'avez trompé...

SCÈNE X.

HENRI, CÉCILE, GEORGE, UN HUISSIER de la chambre.

L'HUISSIER, annonçant. Le comte de Sunderland !...

GEORGE. Qu'il vienne à l'instant, qu'il vienne !

CÉCILE, s'élançant vers la porte du fond. Ah ! mon père !...

Elle sort comme pour l'empêcher d'entrer.

GEORGE. Oui... c'est à ses yeux... c'est aux yeux de tous que je veux la punir, et je vais à l'instant...

HENRI, se plaçant devant la porte du fond. Non, sire, votre majesté n'ira pas !

GEORGE. Oser me retenir !

HENRI. Elle n'ira pas flétrir une fille aux yeux de son père... ce n'est pas là la vengeance d'un galant homme, et surtout d'un roi.

GEORGE. Téméraire !

HENRI. Vous êtes maître de mes jours... mais non de son honneur ; et si vous pouviez l'oublier...

GEORGE. Je n'oublie pas de tels outrages... je vais les châtier.

HENRI, traversant le théâtre. Et moi, je vais demander justice...

GEORGE. A qui ?...

HENRI. A la reine !...

GEORGE, courant à lui et le retenant à son tour. Monsieur... restez !

SCÈNE XI.

PLUSIEURS LORDS ET SEIGNEURS DE LA COUR, PLUSIEURS OFFICIERS SUPÉRIEURS ; WALPOLE, GEORGE, HENRI ; puis NEUBOROUG et MARGUERITE, qui entrent un instant après.

WALPOLE, entrant un instant avant tout le monde. Je viens remettre à votre majesté cette ordonnance...

GEORGE, la prenant et la déchirant. Qui est nulle et que j'anéantis ! J'ai fait un autre choix... vous le connaîtrez... (Aux officiers qui sont derrière lui, et leur montrant Henri.) Mylords, assurez-vous d'un téméraire qui a outragé son roi... qui l'a menacé...

MARGUERITE, qui vient d'entrer avec son père. O ciel !...

WALPOLE. Ce n'est pas possible.

NEUBOROUG. De quel crime ose-t-on l'accuser ?

GEORGE, avec colère et cherchant à se modérer. Son crime !...

HENRI, froidement. S'il est connu... ce ne sera que par vous, sire ! car au prix de mes jours je jure de garder le silence.

GEORGE. Et moi !... (S'arrêtant et s'adressant aux officiers.) Assurez-vous de lui... plus tard je déciderai de son sort... (Regardant autour de lui.) Walpole, Neuboroug... vous êtes de bons et fidèles serviteurs, et dans ce moment, entouré comme je le suis de traîtres et de perfides, j'ai besoin d'amis véritables ; venez, venez, suivez-moi. Il les emmène par la porte du fond et toute la cour sort après eux.

SCÈNE XII.

Quelques SOLDATS au fond du théâtre ; UN OFFICIER à qui Henri vient de remettre son épée ; HENRI, au coin du théâtre, à droite ; MARGUERITE, auprès de lui.

MARGUERITE, toute tremblante et joignant les mains d'effroi. Vous !... mon Dieu !... disgracié !... prisonnier !...

HENRI, près de partir. Ah !... ce n'est pas là le coup le plus cruel !... trahi, abusé par celle que j'aimais...

MARGUERITE, vivement. Que dites-vous ?

HENRI. Indigne de moi, elle appartenait à un autre, et tout est fini entre nous !...

MARGUERITE, avec une expression de joie et portant la main à son cœur. Ah !

L'officier fait un signe à Henri qui tend la main à Marguerite et sort par le fond entouré par les soldats, tandis que Marguerite, immobile à la droite du théâtre, le suit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu, et sort par la porte à droite.

ACTE CINQUIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, NEUBOROUË.

NEUBOROUË. Oui, mon cher ami, cela va mal pour vous... je vous en prévient, parce que j'étais là, j'ai été témoin de la colère du roi.

HENRI. Et cependant, à l'instant même, mes arrêts viennent d'être levés... je n'ai plus pour prison que l'enceinte de ce palais, et l'on n'a exigé de moi d'autre caution que ma parole de n'en point sortir.

NEUBOROUË. Cela m'étonne... car il y a deux heures le roi était furieux. Je ne sais pas ce que vous lui avez fait; mais voilà ce qui est arrivé. A peine étions-nous sortis de cette galerie, qu'il congédie tout le monde, en disant d'un ton brusque : Pardon, mylords, il faut que je parle à M. Neuboroug, à lui seul. Me voici donc dans le cabinet du roi, en tête-à-tête avec lui. Il me dit : Asseyez-vous, asseyez-vous; puis il se promène d'un air agité, il s'assied... il écrit... il soune... Tenez, pour le lord chancelier qui tout-à-l'heure était dans le salon. — Puis il se retourne vers moi. — Je suis à vous dans l'instant; nous avons à causer du nouveau ministre. — Je croyais que votre majesté avait fait un choix. — Est-ce que vous le connaissez? — Non, sire, je sais seulement que vous aviez signé l'ordonnance. — Je l'ai déchirée. — Et il recommence à se promener! J'étais toujours là et j'attendais... On annonce Walpole. — Je ne veux pas le recevoir, dit le roi; et à peine achevait-il ces mots que votre oncle paraît sur le seuil de la porte. — Je viens, dit-il, rendre un service à votre majesté... Il est impossible qu'elle ait écrit l'ordre que je viens de voir entre les mains du lord chancelier. — Je l'ai écrit, je le ferai exécuter. Lord Henri a manqué de respect à ma personne, il m'a menacé... il y a crime de lèse-majesté; qui ose le justifier est coupable. — Mettez-moi donc aussi en accusation, car je viens le défendre!...

HENRI. Mon pauvre oncle!

NEUBOROUË. Oui, sire, a-t-il ajouté, on n'enlève pas à un brave officier son titre et

son grade pour un crime tel que le sien. — Son crime, s'est écrié le roi, le connaissez-vous? — Oui, Sire, et je m'en vais vous le dire... Silence, mylord, a dit le roi avec un regard furieux. Puis s'adressant à moi : Mon ami, mon cher Neuboroug... j'avais à vous parler... mais plus tard, dans quelques instans je vous ferai savoir mes intentions. — Alors, comme vous vous en doutez bien, je me suis incliné, je suis sorti; et au moment où la porte du cabinet se refermait, l'orage recommençait déjà... Tous deux parlaient à la fois, et je distinguais la voix de Walpole. — Oui, je le défendrai, quand on devrait, comme autrefois, m'envoyer à la tour... et puis, je n'ai plus rien entendu...

HENRI. Ah! mon oncle est trop généreux!... il va se perdre! il va attirer sur lui la colère du roi... pour une cause qui ne peut être défendue... ni justifiée.

NEUBOROUË. C'est lui!... le voilà!

SCÈNE II.

NEUBOROUË, HENRI, WALPOLE,
venant du fond.

HENRI. Mon cher oncle!

WALPOLE. Rassure-toi. Cela va mieux! tu es libre du moins!

HENRI. Que dites-vous?

WALPOLE. J'ai eu d'abord avec le roi une discussion assez vive...

HENRI. Je le sais.

WALPOLE. Qui a fini assez mal, car sa majesté ne voulait rien entendre, et moi je soutenais toujours, dussé-je le répéter à la tribune, qu'en Angleterre on était libre... (à demi-voix, et sans que Neuboroug l'entende) libre, si on le voulait, d'enlever au roi ses maîtresses...

HENRI. Mon oncle...

WALPOLE. Sur ce mot-là... il m'a congédié de son cabinet et j'ai cru que tout était fini, que tout était perdu... mais avec un roi homme d'honneur il y a toujours de la ressource. Il paraît que depuis deux heures, et une fois le premier mouvement passé, il s'est calmé... il a réfléchi... il a

senti que mes conseils n'étaient pas si raisonnables, et il vient de me prévenir par un billet très-froid et très-laconique qu'il avait fait lever tes arrêts et qu'il te gardait seulement prisonnier ici sur parole jusqu'à ce soir.

NEUBOROUGH. A la bonne heure!

WALPOLE. A cette lettre... en était jointe une autre dont j'ignore le contenu et qui était pour toi... Neuboroug, la voici.

NEUBOROUGH. Donne donc...

Il la décachète et la lit avec émotion.

WALPOLE, avec inquiétude. Eh bien?...

NEUBOROUGH. Ah! mon ami!...

WALPOLE. Qu'est-ce donc?

NEUBOROUGH. Laisse-moi finir... ce bon roi... (*Lisant.*) « D'après ce que j'ai vu et surtout d'après ce que m'a dit Walpole, je peux mettre en vous toute ma confiance.—J'ai un important service à vous demander!... venez, je vous attends. »

WALPOLE. Qu'est-ce que ce peut être?

NEUBOROUGH. Tu t'en doutes bien!... et rien n'égale ma joie! non pas tant pour la place qui est honorable, j'en conviens, mais pour autre chose encore... car enfin! ton neveu est en disgrâce, moi, je suis en faveur; je vais être ministre, et il m'est permis alors d'avoir pour l'avenir des idées d'alliance... auxquelles sans cela je n'aurais osé m'arrêter!

HENRI. Ah! je ne suis pas assez heureux pour cela... (*A demi-voix, à Neuboroug.*) Ce n'est pas moi qu'on aime!...

NEUBOROUGH, vivement et à voix basse. C'est vous!

HENRI. Est-il possible!

NEUBOROUGH. Elle me l'a avoué à moi, à son père!

HENRI, avec émotion. Marguerite!... Mais en effet... son trouble...

Il fait quelques pas vers Neuboroug qui vient de remonter le théâtre.

NEUBOROUGH. Plus tard... plus tard... je suis attendu... et j'ai à peine le temps de remercier cet excellent ami à qui je dois tout. (*A Henri, montrant Walpole.*) Vous ne savez pas tout ce qu'il a fait pour moi; c'est le triomphe de l'amitié! et si, comme je le crois maintenant, j'arrive au pouvoir, ce sera grâce à lui!

HENRI. Comment cela?

NEUBOROUGH. Imaginez-vous que ce matin nous avions un rival, un concurrent redoutable que les Sunderland portaient au ministère...

WALPOLE, avec un geste d'effroi. Neuboroug! je t'en supplie!

NEUBOROUGH. Non... non, je parlerai...

je ne suis pas un ingrat... je ne cache pas les services qu'on me rend... je les proclame tout haut... (*A Henri.*) C'était un membre de la chambre haute... un lord... un jeune homme sans crédit, sans expérience... c'était du moins l'avis de Walpole qui me l'a dit... car moi je ne lui en veux pas, je ne le connais pas... Mais il paraît que le roi l'aimait, le protégeait, l'avait pris en affection...

HENRI. O ciel!...

WALPOLE, voulant l'interrompre. Eh! de grâce!...

NEUBOROUGH, à Walpole. Enfin l'ordonnance était signée, je l'ai vue entre tes mains et j'ai cru que tout était fini! (*A Henri.*) Eh bien! pas du tout, loin de se laisser abattre, mon ami Walpole a redoublé d'efforts; je ne sais pas comment il s'y est pris... mais il a si bien fait, si bien manœuvré, qu'en quelques heures le favori a été renversé...

HENRI. Vous, mon oncle!

WALPOLE. Moi!... par exemple!

NEUBOROUGH, riant. Oh! tu me l'avais bien dit: Je le renverserai... voilà du dévouement, de la chaleur, voilà ce qui s'appelle servir ses amis, et si jamais je suis au pouvoir, je te prendrai pour modèle... je vous le jure à tous les deux, et si j'y manque jamais!...

SCENE III.

NEUBOROUGH, HENRI, WALPOLE, UN HUISSIER.

L'HUISSIER. Sa majesté attend sir Neuboroug dans son cabinet...

NEUBOROUGH. Le roi m'attend!.. adieu... adieu... je reviens vous apprendre ce qui aura été décidé!

Il sort par le fond.

SCENE IV.

HENRI, WALPOLE.

HENRI. Je ne puis ajouter foi à ce qu'il vient de nous dire!... j'ai mal compris, ou il est dans l'erreur! Vous, mon oncle!.. vous m'auriez desservi!... ce n'est pas possible... dites-le-moi!... et c'est vous seul que je veux croire!

WALPOLE. Non... il t'a dit la vérité!

HENRI. Grand Dieu!...

WALPOLE. A quoi bon feindre avec toi? Je t'aimais ce matin, tu m'étais cher! tu te tenais à l'écart du pouvoir et de la fortune, j'ai été te chercher, je t'ai pris par la main

pour t'y amener. Ce poste si brillant et si dangereux que j'abandonnais, cette place objet de tous les vœux, c'est moi qui te l'ai fait obtenir, c'est moi qui te l'ai donnée!

HENRI. C'est vrai.

WALPOLE. Eh bien! dès que je l'ai vue entre tes mains, je ne peux dire ce que j'ai éprouvé... mon amitié s'est retirée de toi à mesure que le pouvoir t'arrivait... c'est un sentiment que je ne pouvais ni maîtriser ni vaincre... J'étais jaloux! vois-tu, Henri, la faveur du prince est un de ces biens qu'on ne peut partager!... c'est comme un de ces objets de notre amour qu'on ne veut pas voir à d'autres, même quand on les dédaigne ou qu'on les abandonne! Céderais-tu ta maîtresse à ton meilleur ami, à ton frère?... Non!... tu le haïrais! c'est ce que j'ai fait... tu m'étais devenu odieux...

HENRI. Est-il possible!

WALPOLE, avec exaltation. Oui, tant que je serai vivant, nul ne portera la main sur mon bien, sur cette autorité acquise par trente ans de travaux et de tourmens... Elle m'a coûté trop cher pour ne pas la défendre, et quiconque se présenterait comme obstacle sur ma route, quiconque, ami ou ennemi, voudrait arrêter le char de ma fortune, sera brisé par lui!...

HENRI. Grand Dieu!

WALPOLE, revenant à lui. Ah! je t'effraie... tu doutes de ce que tu entends, tu ne peux concevoir la violence d'une passion qui, loin de s'amortir avec l'âge, prend chaque jour de nouvelles forces. Mais cette passion est la seule que j'aie éprouvée... Je n'en ai jamais eu d'autre, laisse-la-moi, ne me l'envie pas! elle rend si malheureux! Jamais je n'ai connu comme toi les illusions de la tendresse... jamais l'amour d'une femme n'a fait battre mon cœur... on ne m'a jamais aimé... je n'ai aimé personne!...

HENRI. Mon pauvre oncle!...

WALPOLE. Ah! tu me lais!

HENRI. Non... je vous plains!

WALPOLE. Et tu as raison... car dès que j'ai abattu à mes pieds l'ennemi qui me résistait... semblable au soldat dont la colère s'éteint quand le combat est fini, mon ressentiment tombe avec celui qui l'avait fait naître. J'ai honte de moi... je rougis de ma frénésie... je m'en veux de mon triomphe que je cherche à expier!... Toi, par exemple... à peine renversé, je t'ai tendu la main; je t'ai rendu mon amitié; j'ai couru te défendre auprès du prince... j'aurais bravé pour toi sa vengeance, sa colère! sa disgrâce peut-être! car je t'aime maintenant, tu es redevenu mon fils, mon

neveu bien-aimé! Demande-moi ma fortune, mon sang... je te les donne; mais le pouvoir!... je l'essaierais en vain! c'est au-dessus de mes forces! Et tiens, ce Neuboroug, ce vieil ami... si honnête homme... si peu redoutable... eh bien! dans ce moment, j'ai beau me raisonner et me combattre... je ne l'aime plus... Que dis-je?... tout-à-l'heure, pendant qu'il me parlait... j'éprouvais contre lui des mouvemens de jalousie et de haine: cette intimité, cette confiance dont le roi l'honore... tout cela le rend mon ennemi mortel!... et malgré moi, dans ce moment, je cherche déjà en mon esprit les moyens de le renverser! Tais-toi, le voici!

SCÈNE V.

HENRI, MARGUERITE, NEUBOROU, WALPOLE.

NEUBOROU. Viens-t'en, ma fille... viens-t'en, quittons ces lieux!

HENRI. Qu'y a-t-il donc?

WALPOLE. Est-ce que tu n'es pas ministre?

NEUBOROU. Moi!... c'est fini!

WALPOLE. O ciel! mon ami... mon pauvre ami!

HENRI. Qu'est-il donc arrivé?

WALPOLE. Ce service que tu demandait le roi?

NEUBOROU. Tu ne t'en serais pas douté! il voulait savoir de moi si réellement tes forces et ta santé étaient aussi altérées que je le lui avais dit... et il me demandait, sous le sceau du secret, et sans que cela eût l'air de venir de lui, si je ne pouvais pas t'engager à revenir sur ta démission!...

WALPOLE, vivement. Il serait possible!...

NEUBOROU, de même. Rassure-toi! j'ai refusé... Moi t'exposer... moi compromettre les jours d'un ami... je lui ai dit que le choix seul d'un successeur t'avait rendu malade... (À Henri.) C'est la vérité! (À Walpole) et que dans ton intérêt il ne fallait même plus te charger des soucis de ce nouveau ministère... J'ai vu alors un homme fâché... dépité, qui m'a dit sèchement: N'en parlons plus... on se passera de Walpole... mon choix est fait! Alors je me suis avancé, et en balbutiant quelques mots, j'ai remercié. — Vous, docteur, est-ce que j'y ai jamais pensé? s'est-il écrié en me tournant le dos. Et comme je restais là... stupéfait, interdit, indigné... il a ajouté brusquement: C'est bien, c'est bien, je ne vous retiens plus; ce qui voulait dire: Sortez!... Et l'on croit que je reste-

rais ici un instant de plus ! que je m'exposerais, comme cette foule de courtisans et d'ambitieux, aux dédains et aux caprices d'un prince !.. moi, homme libre et indépendant !... Non, morbleu ! (*A Walpole.*) Tu avais bien raison, ce matin, de vouloir quitter la cour. Nous la quitterons ensemble !... Oui, je pars à l'instant avec ma fille (*passant près d'elle **), avec ma pauvre enfant !... (*a Henri*) car maintenant vous sentez bien, lord Henri, que tout ce que je vous ai dit...

MARGUERITE. Quoi donc, mon père !

NEUBOROU, *à Marguerite.* Rien... rien ! (*A Henri.*) Oubliez-le !

HENRI, *vivement.* Jamais !... (*Regardant Marguerite.*) Mais laissez-moi du moins le temps de mériter un tel bonheur.

WALPOLE. Le roi !

SCENE VI.

MARGUERITE, NEUBOROU, GEORGE, HENRI, WALPOLE.

GEORGE. Pardon, mon cher Neuboroug, de vous avoir quitté tout-à-l'heure aussi brusquement. Croyez qu'en tout temps notre royale protection saura reconnaître votre zèle, vos conseils, et malgré nos inutiles tentatives auprès de votre ami !..

WALPOLE, *s'avançant.* Mais, sire...

GEORGE. Il suffit, Walpole ! je n'insiste plus, et mon choix est décidément arrêté... Lord Henri ! j'ai eu des torts envers vous !

HENRI, *s'inclinant.* Ah ! Sire !..

GEORGE, *avec intention.* Envers d'autres encore ! je veux tâcher de les réparer. Le comte de Sunderland quitte aujourd'hui l'Angleterre ; il part avec toute sa famille pour nos états de Hanovre dont je l'ai nommé gouverneur général...

HENRI. Je reconnais là mon roi !

* Marguerite, Neuboroug, Henri, Walpole.

GEORGE. Quant à vous, mylord... nous avons lu le rapport que vous nous avez fait sur la situation actuelle du royaume et sur la guerre avec l'Espagne. Convaincu désormais de vos talens comme nous l'étions déjà de votre loyauté et de votre franchise, nous voulons récompenser en votre personne les longs et glorieux services de votre oncle, et puisqu'il persiste à quitter le pouvoir, puisqu'à notre grand et légitime regret rien ne peut le retenir à la cour, c'est vous qu'à sa place nous nommons premier ministre.

NEUBOROU. O ciel !..

HENRI. Je supplie votre majesté de ne pas m'en vouloir... mais bien décidément, sire, je refuse.

WALPOLE, *vivement.* Est-il possible !..

HENRI. Oui, mon oncle, pour que vous m'aimiez toujours... (*S'adressant au roi.*) Je refuse, sire, dans votre intérêt, car, grâce au ciel, pour remplir cette place, je puis vous offrir mieux que moi !

GEORGE. Que dites-vous ?..

HENRI. J'ai depuis ce matin tant prié, tant supplié mon oncle, qu'il veut bien encore s'immoler au salut de l'état ; il renonce au repos qu'il désirait, il retire sa démission, et consent à rester aux affaires.

GEORGES. Il serait vrai !.. et c'est à vos instances que je dois un pareil sacrifice ! (*Passant près de Walpole.* *) Mon cher Walpole, je n'oublierai jamais une telle preuve d'amitié et de dévouement !

WALPOLE. Votre majesté l'exige !.. il faut donc reprendre cette chaîne que j'espérais et que je ne peux briser.

NEUBOROU. Mais, mon cher ami, tu n'y penses pas... je te jure qu'avant un an tu en mourras !

WALPOLE. C'est possible !.. (*A part.*) Mais je mourrai ministre !!!

* Neuboroug, Marguerite, Henri, George, Walpole.

FIN.

LE PUFF

OU

MENSONGE ET VÉRITÉ,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

DE M. EUGÈNE SCRIBE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE FRANÇAIS,
le 22 Janvier 1848.

PERSONNAGES.

M. LE COMTE DE MARIGNAN, homme de lettres et homme d'État.
CÉSAR DESGAUDETS, homme d'affaires.....
CORINNE DESGAUDETS, sa fille, de la Société des Hommes de lettres.
ALBERT D'ANGREMONT, officier de l'armée d'Afrique.....
MAXENCE DE LA ROCHE-BERNARD, gentilhomme.....
ANTONIA, sa sœur et sa pupille.....
BOUVARD, libraire.....

ACTEURS.

M. RÉGNIER.
M. PROVOST.
M^{me} ALLAN.
M. MAILLART.
BRINDEAU.
M^{lle} JUDITH.
M. GOT.

La scène se passe, au premier acte, chez M. Bouvard, quai Malaquais.

ACTE PREMIER.

La boutique d'un libraire, au rez-de-chaussée. A droite du spectateur une table ronde couverte d'un tapis, sur laquelle sont des journaux et des brochures. A gauche un comptoir. Porte sur la rue à droite; porte à gauche donnant sur les appartements de Bouvard.

SCÈNE PREMIÈRE.

DESGAUDETS, *soutenu par ALBERT, entrant par la porte à droite; BOUVARD, sortant, au bruit, de la porte de côté, à gauche du spectateur.*

BOUVARD.

Quel est ce bruit?

ALBERT, *à Desgautets.*

Appuyez-vous sur moi, Monsieur, et entrez vous reposer un instant dans cette boutique... (*Apercevant Bouvard qui entre.*) si Monsieur, qui m'en paraît le maître, veut bien nous en accorder la permission?

BOUVARD.

Avec plaisir, Messieurs. Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

DESGAUDETS.

Rien, rien; plus de peur que de mal!... Un omnibus m'avait renversé à la descente de la rue des Saints-Pères; et sans ce brave jeune homme qui a détourné les chevaux...

ALBERT.

N'êtes-vous pas blessé, Monsieur?

DESGAUDETS, *s'asseyant sur une chaise, à gauche, près du comptoir.*

C'est à vous plutôt qu'il faudrait adresser cette demande.

ALBERT.

Nullement! moi, officier de cavalerie, j'ai l'habitude des chevaux.

DESGAUDETS, *à Bouvard.*

Veillez seulement avoir la bonté de me faire donner un verre d'eau fraîche?

BOUVARD.

Très volontiers. Si pour se reposer et se remettre, ces Messieurs veulent lire les journaux... ils sont à peu près tous sur cette table. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

DESGAUDETS, ALBERT.

ALBERT.

Des journaux! merci... je n'y crois plus! à ceux de cette ville du moins!

DESGAUDETS, *toujours assis.*

Il y a donc bien longtemps, Monsieur, que vous habitez la capitale?

ALBERT.

Depuis avant-hier. Arrivant de l'Algérie, j'avais besoin de me loger, de m'équiper, de m'habiller. J'ai parcouru les journaux, les premiers... les plus grands, à la dernière feuille..

DESGAUDETS.

Celle qui souvent contient le plus de vérités!

ALBERT.

Alors, jugez des autres! pas une seule annonce, pas une seule promesse qui ne m'ait trompé.

DESGAUDETS.

Dame! si vous consultez les annonces!

ALBERT.

Et à qui voulez-vous qu'un étranger s'adresse? Bien plus, je lis, mais à un autre endroit du journal, qu'il y a un spectacle admirable; un ouvrage sublime que tout Paris voudra voir, que la foule qui s'y entasse chaque soir brise les barrières et nécessite l'intervention de la garde municipale... Je me hâte, Monsieur, j'achève à peine mon dîner... J'arrive! personne à la porte... personne dans la salle!... Et pourtant je l'avais lu, c'était imprimé et signé!

DESGAUDETS.

Cela vous étonne... (*Audomestique qui lui apporte un verre d'eau.*) Je vous remercie... (*Se levant.*) Veuillez maintenant m'avertir... quand passera un omnibus... un omnibus qui n'aille pas très vite. (*Se retournant vers Albert.*) Cela vous étonne, mon jeune ami, mais c'est connu, c'est adopté. Chacun sait, excepté vous, que dans cette grande ville si populeuse et si commerçante, il ne se vend pas, il ne se débite pas un seul mot de vérité! que le mensonge, au contraire, s'y confec-tionne, hautement, par privilège et brevet d'invention, sans garantie du gouvernement, et qu'enfin il n'y a maintenant de vrai que le puff et la réclame.

ALBERT.

Je vous avoue, que moi, qui arrive d'Afrique, je ne connais pas même ces noms-là!

DESGAUDETS.

Le Puff ou peuff, comme disent nos voisins d'outre-mer, importation anglaise qui suffirait à elle seule, si on en doutait, pour attester l'entente cordiale! Le puff! nécessité si grande que le mot lui-même, devenu français, a forcément acquis ses lettres de grande naturalisation; le puff est l'art de semer et de faire éclore, à son profit, la chose qui n'est pas! C'est le mensonge passé à l'état de spéculation, mis à la portée de tout le monde, et circulant librement, pour les besoins de la société et de l'industrie! Toutes les vanteries, jongleries, sensibleries de nos poètes, de nos orateurs et de nos hommes d'Etat, autant de puffs! La femme à la mode, qui a la migraine pour qu'on lui donne des diamants, c'est un puff! Le poète, délivrant des brevets de grands hommes à tout le monde, pour que tout le monde lui en décerne, c'est un puff! Et les dames patronnesses, et les chemins de fer, et les promesses d'actions... des puffs! Et les caresses qu'on fait aux électeurs, et les engagements du député,

avant, et ses discours après! Et l'industriel qui dit: Prenez mon ours! le marchand qui parle de ses cachemires! le ministre qui parle de sa démission, des puffs! encore des puffs!... Sans compter le puff de bienfaisance, le puff du désintéressement, le puff du patriotisme et le puff de dévotion... car le puff est à l'usage de tous les états, de tous les rangs, de toutes les classes, en reconnaissant cependant, car il faut être juste, que les avocats, les journalistes et les médecins en font la consommation la plus habituelle et la plus forte!

ALBERT.

Mais s'il en est ainsi, Monsieur, c'est indigne, c'est horrible!

DESGAUDETS.

Eh! mon Dieu non... c'est sans danger... tout le monde le sait!

ALBERT.

Eh! qui trompe-t-on?

DESGAUDETS.

Personne! c'est une convention tacite, un échange franc de mensonges, dont personne n'est dupe et dont tout le monde se sert.

ALBERT.

A ce compte, Monsieur, la vérité serait donc maintenant bannie de tous les rapports sociaux?

DESGAUDETS.

A peu près! et je ne sais pas trop si c'est un mal!

ALBERT.

Vous osez soutenir un système pareil!

DESGAUDETS.

Fruit de l'expérience... j'approuve le philosophe qui disait: « J'aurais la main pleine de vérités que je ne l'ouvrirais pas! » Il avait bien raison, à quoi servent-elles? qui est-ce qui en veut? qui est-ce qui les aime? personne!... au contraire! on en a peur, et ce que je puis vous affirmer, c'est que de nos jours, il est plus facile de réussir par le mensonge que par la vérité! celle-ci ne mène à rien et l'autre conduit à tout!

« Les exemples fameux ne me manqueraient pas! »

ALBERT.

Les exemples, quels qu'ils soient, ne sauraient me faire changer de sentiments! Dussé-je vous paraître absurde ou ridicule, je vous avouerai, Monsieur, que la loyauté me paraît le premier des devoirs; que tromper ou mentir, n'importe dans quel but, me semble indigne d'un galant homme, et je jure pour ma part...

DESGAUDETS.

De dire la vérité?

ALBERT.

Toujours et partout!

DESGAUDETS.

C'est une manière comme une autre de se faire remarquer! A qui ai-je l'honneur de parler... vous

ne pouvez me refuser le plaisir de connaître mon sauveur ?

ALBERT.

Un pauvre capitaine de cavalerie, à qui cinq ans de campagnes en Afrique et cinq blessures ont fait obtenir...

DESGAUDETS.

La croix d'honneur !

ALBERT.

Non, Monsieur.

DESGAUDETS.

Un grade supérieur...

ALBERT.

Non, Monsieur, mais un congé de quelques mois dont j'ai profité pour venir à Paris.

DESGAUDETS.

Votre nom, de grâce ?

ALBERT.

Albert d'Angremont.

DESGAUDETS.

J'ai connu, à Metz, un d'Angremont, un camarade d'enfance, vieux et infirme... que j'ai perdu l'année dernière...

ALBERT.

C'était mon oncle, Monsieur ! un second père !

DESGAUDETS.

Il n'avait, pour subsister, qu'une petite pension qui lui était envoyée chaque mois... par une main inconnue que je crois deviner aujourd'hui... (*A Albert qui fait un geste négatif.*) Prenez garde?... vous juriez tout à l'heure de dire toujours la vérité.

ALBERT, *souriant.*

Je ne crois pas qu'on y soit obligé dans ce cas-là.

DESGAUDETS.

C'est convenir déjà qu'il y a des exceptions, et mieux encore... que cette main généreuse était la vôtre; cela ajoute encore à l'estime que j'avais conçue pour vous; car du premier coup-d'œil... vous m'avez plu... je vous ai aimé... vrai !.. malgré mon système, vous pouvez m'en croire !.. et vous venez à Paris, c'est tout simple, pour solliciter quelque avancement, quelque faveur.

ALBERT.

Non, Monsieur, mais demander justice !

DESGAUDETS, *secouant la tête.*

Hum ! hum !

ALBERT.

Est-ce donc impossible à obtenir ?

DESGAUDETS.

Si vous avez le temps d'attendre...

ALBERT.

Ce n'est pas pour moi ! mais pour la veuve de mon pauvre général ! le général de Saint-Avoid, sous lequel j'ai servi et que j'ai vu tuer sous mes yeux ! le seul ami que j'ai connue au monde !.. le seul !..

DESGAUDETS.

Jusqu'ici ! mais non pas maintenant !

ALBERT, *lui serrant la main.*

Ah ! Monsieur !..

DESGAUDETS.

Vous disiez donc que voire général...

ALBERT.

Le plus brave officier ! le plus honnête homme... ne pensant qu'à son pays et à ses soldats ! jamais à lui ! mort sans fortune, laissant une veuve et trois enfants !.. Je demande un supplément à la modique pension qui leur donne à peine de quoi vivre. Depuis hier je me suis présenté à toutes les portes... j'ai raconté à tout le monde les faits tels que je viens de vous les dire... tels qu'ils sont... en un mot !

DESGAUDETS.

Tels qu'ils sont ! c'est peut-être un tort ! si vous aviez orné ou embelli la chose... j'ai vu des actions si simples devenir héroïques... en y aidant un peu.

ALBERT.

La vérité, en pareil cas, ne parle-t-elle pas assez haut ?

DESGAUDETS.

Certainement !.. mais vous n'avez encore rien obtenu ?

ALBERT.

Non, Monsieur !

DESGAUDETS.

C'est ce que je voulais dire ? enfin je verrai... j'ai peu de crédit... encore moins de fortune ! mais j'ai quelques connaissances assez haut placées, et grâce à elles, il me sera peut-être possible...

ALBERT, *vivement.*

De faire triompher la vérité.

DESGAUDETS.

Qui sait ! le hasard !.. Je suis, Monsieur, un philosophe qui marche avec mon siècle... C'est vous dire que je biaise parfois pour arriver... mais j'arrive, en prenant le monde comme il est, et des amis quand j'en trouve !.. (*Tirant une carte de sa poche et la lui donnant.*) Voici mon nom et mon adresse, heureux, quand je vous dois la vie, de pouvoir quelque jour reconnaître le service que vous m'avez rendu.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BOUVARD.

BOUVARD, *sortant de la porte à gauche.*

Voilà, Monsieur, voilà, je crois, l'omnibus qui passe.

DESGAUDETS.

Je vous suis obligé et je retourne chez moi, où ma fille et ma pupille seront sans doute inquiètes. (*Cherchant autour de lui.*) Qu'ai-je fait de ma canne et de mon chapeau ?.. (*Albert les lui donne.*)

BOUVARD, *près de la porte à droite et regardant dans la rue.*

Monsieur, je vous conseille de vous hâter.

DESGAUDETS.

Bah ! je vois tout avec calme et sang-froid.

BOUVARD.

Tout ! Eh bien ! vous pouvez voir d'ici l'omnibus... qui est déjà loin.

DESGAUDETS.

Vraiment ! Ce n'est pas un mal !... Autant marcher, quand on vient d'éprouver une secousse... et puis il n'y a pas de petites économies... c'est trente centimes d'épargnés... (*A Albert.*) Adieu, mon jeune ami... (*A Bouvard.*) Adieu, Monsieur.

BOUVARD.

Napoléon Bouvard, libraire-éditeur...

DESGAUDETS.

En vous remerciant de votre généreuse hospitalité...

SCENE IV.

BOUVARD, ALBERT.

BOUVARD, *le reconduisant.*

Vous êtes trop bon... il n'y a pas de quoi !... Si je puis vous offrir mes services pour quelques nouvelles publications... souscriptions....

DESGAUDETS, *en sortant.*

Non, je vous remercie.

BOUVARD.

Ce Monsieur que vous avez sauvé me fait l'effet d'un harpagon il pouvait bien m'acheter quelques nouveautés... mes dernières, dont l'édition est encore intacte, et quand il m'aurait étrenné...

ALBERT.

C'est un philosophe !

BOUVARD.

Dont la philosophie consiste à ne pas payer.

ALBERT.

C'est celle de bien du monde... (*S'adressant à Bouvard.*) C'est donc à M. Bouvard en personne que j'ai l'honneur de parler ?...

BOUVARD.

Moi-même ! Napoléon Bouvard, libraire-éditeur.

ALBERT.

Je venais chez vous, lorsque j'ai rencontré ce Monsieur. Je vous suis adressé par une digne et excellente femme, la veuve du général de Saint-Avoid, avec qui vous avez eu déjà quelques relations !

BOUVARD.

C'est vrai ! je lui ai acheté des livres, des manuscrits, provenant de la succession de son mari.

ALBERT.

Ouvrages de stratégie ou de mathématiques.

BOUVARD.

Non ! des Mémoires de lui !

ALBERT.

J'ignorais qu'il en eût écrit.

BOUVARD.

Mémoires du plus vif intérêt sur diverses expéditions en Algérie, détails inédits et véridiques, documents précieux pour l'histoire. On m'en demandait six cents francs... Vous comprenez que dans le commerce cela ne les valait pas, il s'en faut. Mais une veuve !... une mère de famille... et puis la gloire nationale... les derniers débris de notre vieille armée... cela m'a attendri... j'en ai donné cent écus.

ALBERT, *avec indignation.*

En vérité !...

BOUVARD.

Je les ai donnés... avec attendrissement ! et comptant... quoique mon habitude soit de ne jamais payer un manuscrit.

ALBERT, *souriant avec ironie.*

Eh mais ! vous êtes dans le genre du Monsieur de tout à l'heure !... la même philosophie !

BOUVARD.

La philosophie du commerce !

ALBERT, *lui présentant un manuscrit.*

Et moi, Monsieur, qui recommandé par madame de Saint-Avoid, venais vous proposer un recueil de vers...

BOUVARD.

Je n'achète pas de vers ; on y a même renoncé dans la librairie.

ALBERT.

C'est flatteur pour les poètes !

BOUVARD.

Il y en a tant ! tous les premiers... on ne sait comment les classer. Il y a tel nom cependant... (*Lisant la première feuille du manuscrit.*) Et le vôtre, Monsieur... Albert d'Angremont.

ALBERT, *secouant la tête.*

C'est bien obscur...

BOUVARD.

Il y a un *de* ! c'est quelque chose pour moi qui n'imprime que les ouvrages des gens titrés !... Je suis le libraire du faubourg Saint-Germain, l'éditeur des grandes dames, princesses, duchesses ou baronnes ; des comtes, marquis et vicomtes, dont les noms et les chiffres étincellent sur la devanture de ma boutique... qui se trouve ainsi comme armoriée... c'est honorable... c'est flatteur !...

ALBERT.

Est-ce aussi productif ?

BOUVARD.

Certainement ! D'abord, comme je vous l'ai dit, Monsieur, je ne paie jamais. (*S'inclinant d'un air gracieux.*) Ce sont les conlâtions que je vous proposerais. Le noble auteur se charge des frais d'impression, ce qui est peu de chose, et des frais d'annonces, ce qui est un peu plus considérable... En revanche, j'écris à tous les journaux, ce que je ferai pour vous, si vous le désirez : La librairie Bouvard vient d'acquérir, moyen-

nant cinquante ou cent mille francs... c'est à votre choix... le délicieux recueil de poésies de M. Albert d'Angremont... si impatiemment attendues.

ALBERT, *cherchant à se modérer et s'efforçant de sourire.*

Je comprends, Monsieur... c'est un puff!

BOUVARD.

Comme vous dites!

ALBERT, *à part.*

Est-ce que mon vieux Monsieur aurait raison?..

BOUVARD.

Nous avons de plus, à l'usage de la littérature blasonnée et millionnaire, les ouvrages satinés, coloriés, illustrés, par nos premiers graveurs... c'est coûteux, mais c'est beau.

ALBERT.

Et vous en vendez?

BOUVARD.

Distinguons? on m'en prend... dans la société du poète... dans sa famille... souvent l'auteur lui-même... quand il veut avoir une seconde édition... ce qui arrive presque toujours dans mon illustre clientèle... la gloire revient cher! [mais quand on est riche... quel plus bel usage peut-on faire de sa fortune.

ALBERT.

Je ne suis pas riche, Monsieur.

BOUVARD, *lui rendant froidement son manuscrit.*

Ah! vous n'êtes pas... c'est différent... il faut attendre alors que la gloire vienne d'elle-même et toute seule... c'est plus long... surtout quand il s'agit de vers... Ah! si vous écriviez bourgeoisie... en prose... ne vous récriez pas? il y a des gens de qualité qui en usent et très bien, sans déroger! et un petit roman... en douze ou quinze volumes!..

ALBERT.

J'en avais commencé un, non pas si formidable... en Afrique, au bivouac et au milieu des coups de fusil; rien que pour tuer le temps!

BOUVARD.

Aujourd'hui précisément, les idées sont tournées du côté de l'Algérie, et si vous voulez que nous en causions... pardon! (*Écoutant.*) J'ai cru entendre une voiture... (*Allant regarder du côté de la rue.*) Celle de monsieur le comte de Marignan. Daignez vous asseoir... je suis à vous dans l'instant.

ALBERT.

C'est trop juste... ne vous dérangez pas... d'autant que monsieur le comte de Marignan me paraît un personnage...

BOUVARD.

Vous ne le connaissez pas?

ALBERT.

Je suis le seul sans doute!

BOUVARD.

Homme d'état! et homme de lettres! immensément riche! quoique jeune encore, membre de

deux académies! de plus on lui promet une ambassade par-dessus le marché!

ALBERT, *s'asseyant à la table à droite.*

Vous êtes son ami?

BOUVARD.

Je m'en vante!.. autrefois son secrétaire et aujourd'hui son éditeur.

ALBERT.

Aux conditions dont vous parliez...

BOUVARD.

Jamais d'autres! je tiens à mes principes... (*S'élançant au-devant du comte qui entre en ce moment.*)

SCÈNE V.

BOUVARD, M. DE MARIGNAN, *entrant par la porte vitrée qui donne sur la rue,* ALBERT, *assis à droite près d'une table et prenant un livre.*

BOUVARD, *saluant à plusieurs reprises.*

Ah! Monsieur le comte! quel honneur pour moi, pour mes magasins... je dirai, en allongeant le vers!..

La visite d'un grand homme est un bienfait des dieux.

LE COMTE.

En allant au Conseil d'État... je viens vous demander des épreuves?... y en a-t-il?

BOUVARD.

On me les avait promises pour ce matin. (*Criant à la cantonnade.*) Courez vite chez l'imprimeur; les épreuves de monsieur de Marignan... (*Revenant.*) Quoi, vous daignerez les corriger vous-même...

LE COMTE.

Pendant la séance du conseil... c'est mon usage! cela occupe... c'est commode!

BOUVARD.

Et c'est charmant d'être conseiller d'État en service ordinaire. Quinze mille francs de traitement.

ALBERT, *à part.*

Pour corriger des épreuves!

LE COMTE.

Je n'ai pas d'ailleurs de temps à perdre... après le succès de mon premier volume, il faut que demain le second paraisse... car l'élection a lieu après demain!

BOUVARD.

Vous y tenez donc toujours?

LE COMTE.

Certainement!

BOUVARD.

Vous! grand seigneur! membre déjà de deux académies! vous qui brillez aux Beaux-Arts, comme aux Sciences morales et politiques... qu'avez-vous besoin de l'Académie Française? à votre place, je la laisserais à de pauvres diables d'hommes de lettres, qui n'en ont pas d'autre!

LE COMTE.

Non pas!... il n'y a que celle-là qui compte!

BOUVARD.

C'est si vieux!

LE COMTE.

Raison de plus! en fait de noblesse, je n'estime que les anciennes... du reste, toutes les chances sont pour moi.

BOUVARD.

Sans contredit!... lancé comme vous l'êtes! c'est pour cela que si j'osais vous donner un conseil... je ne ferais pas paraître ce second volume.

LE COMTE.

Ne le trouvez-vous donc pas bon?

BOUVARD.

Excellent... ravissant... j'en suis dans l'extase.

LE COMTE.

Vous semble-t-il par hasard inférieur au premier?

BOUVARD.

Bien au-dessus... Mais ce premier volume lui-même qui est admirable, je ne l'aurais peut être pas fait paraître.. Risquer un ouvrage quand on se présente à l'Académie! c'est téméraire! Les grands seigneurs, tels que vous, n'en font pas! c'est plus prudent! Ils se gardent bien de donner des armes à la critique... Ils ne lui offrent rien... qu'eux-mêmes! Je suis monsieur le duc, monsieur le marquis, monsieur le prince un tel! ce qui est vrai!... Que répondre à cela? rien! La critique ne sait où se prendre!... Tandis que vous, même avec un chef-d'œuvre... car c'est un chef-d'œuvre!

LE COMTE.

Je le sais bien! et tes observations ne manquent pas de justesse... Mais rassure-toi... dans le salon de la belle Corinne, où se font toutes les élections académiques... la majorité m'est acquise... d'emblée, grâce à elle!

BOUVARD.

Je le crois bien!... et dans le dernier numéro de la revue où elle écrit... il y a un article en notre faveur, où j'ai reconnu sa main... Un article où comme historien elle vous met bien au-dessus de David Hume... et de Robertson... Je veux vous le montrer!

LE COMTE.

Eh! mon Dieu! je l'ai lu... je le connais comme si je... (*Avec impatience.*) Mais ces épreuves...

BOUVARD, *criant à la cantonnade.*

Les épreuves de M. le comte... Je vois ce que c'est!... les garçons imprimeurs se sont amusés à les lire...

LE COMTE.

Flatteur!

BOUVARD, *à demi-voix.*

Monsieur le comte n'a pas oublié ses promesses!...

LE COMTE.

Des promesses de chemin de fer!... Tu en auras. J'en ai parlé à Maxence de la Roche-Bernard qui est, ainsi que moi, à la tête de la nouvelle ligne...

BOUVARD.

J'accepte... mais ce n'est pas cela.

LE COMTE.

Ah! une invitation pour mon bal... tu la recevras! nous hâtons la chose... Il faut que je sois marié avant mon ambassade. Je suis riche, j'en conviens... mais richesse oblige...

BOUVARD.

Obligé à quoi?

LE COMTE.

A l'augmenter! Et ne fût-ce que pour mes frais de représentation, comme ambassadeur, il me faut pour moi une riche héritière, et pour mon salon une jolie femme, et bientôt tu assisteras à mon mariage, je te le promets.

BOUVARD.

C'est trop d'honneur, et j'accepte... Mais ce n'est pas cela...

LE COMTE.

Eh! qu'est-ce donc encore?

BOUVARD.

C'est moi qui vous ai fourni, pour votre histoire de l'Algérie, le manuscrit du général de Saint-Ayold... ce manuscrit si rare... si authentique...

LE COMTE.

Dont je t'ai payé l'authenticité vingt mille francs!

ALBERT, *à part.*

Qu'entends-je?

BOUVARD.

Et qui vous aura valu gloire et réputation, sans compter deux académies... Que dis je? trois, devant lesquelles vous vous serez présenté toujours le même ouvrage à la main!...

LE COMTE, *avec impatience.*

Eh bien?...

BOUVARD.

Eh bien... est-ce trop exiger que de demander une petite participation à tant d'honneurs, ce que vous m'avez promis... vous savez bien... là... Cela fait si bien dans un comptoir, et puis dans votre intérêt à vous-même: « *Bouvard, éditeur des Œuvres de Marignan, vient d'être décoré...* » Cela fait parler de l'ouvrage...

LE COMTE.

C'est juste!

BOUVARD.

Ouvrage dont l'illustration contagieuse procure de la gloire à tout le monde, même au libraire.

LE COMTE.

Nous verrons!...

ALBERT, *se levant.*

Ah! c'en est trop...

LE COMTE, *se retournant.*

Qu'est-ce?

BOUVARD.

Un de mes clients... (*Apercevant un commis qui entre.*) Ah! enfin!... les épreuves de M. le comte, ce n'est pas sans peine!

LE COMTE, *les parcourant.*

Tout n'est pas là... il manque les dernières feuilles...

BOUVARD, *qui vient de parler au commis.*

Elles seront tirées dans un quart d'heure... et j'aurai l'honneur de vous les porter moi-même au conseil d'État... Vous donnerez l'ordre qu'on me laisse entrer... Bouvard... éditeur des *Œuvres de M. de Marignan!*

LE COMTE.

C'est convenu.

BOUVARD.

Et vous n'oubliez pas...

LE COMTE.

Nous penserons à tout!

BOUVARD, *reconduisant le comte qui sort par le fond.*

Ce sera beau... ce sera grand... ce sera sublime comme tout ce que vous faites, et l'on dira de vous, comme dans *Sémiramis* :

Il a laissé tomber, de son char de victoire

Au front de son libraire, un rayon de sa gloire!

SCÈNE VI.

BOUVARD, ALBERT.

BOUVARD, *redescendant le théâtre.*

J'aime à citer... cela vous donne un vernis de littérature qui sied bien... même à un libraire... (*S'adressant à Albert.*) Pardon, Monsieur, de vous avoir fait attendre... Je n'étais pas non plus fâché de vous montrer... en quelle estime et sur quel pied je suis placé auprès des plus grands personnages! Revenons à vous... et à votre roman écrit en Algérie... au bivouac... et au milieu des coups de fusil.

ALBERT.

C'est inutile, Monsieur... j'y renonce!

BOUVARD.

Et pourquoi donc? quand vous venez d'entendre...

ALBERT.

Ce que c'était quo la gloire... et comment on en faisait...

BOUVARD.

Ça n'est pas plus difficile que cela!

ALBERT, *à part.*

Ah! mon vieux monsieur avait raison!.. Adieu.

BOUVARD.

Où allez-vous donc?

ALBERT.

Prendre l'air... et tâcher d'oublier!... Quoi!

voilà les grands hommes que l'on proclame, que l'on encense? et dont vos journaux, échos complaisants ou soldés, répètent chaque jour les noms... en criant : Prosternez-vous!... Quoi! nous vivons dans un pays où, avec de l'argent et de l'impudence, on peut avoir de l'honneur et dire hardiment : Il est à moi!... je l'ai payé! Quoi! partout fausseté et mensonge...

BOUVARD.

Eh! de grâce, à qui en avez-vous?

ALBERT.

A qui? à vous d'abord, qui ne craignez pas de donner cent écus à un pauvre veuve, pour un manuscrit de son mari, que vous vendez vingt mille francs!

BOUVARD.

C'est la chance du commerce!

ALBERT.

A vous, qui pour avoir édité les ouvrages d'un grand seigneur, pour n'être jamais sorti de votre boutique, quai Malaquais, pour avoir remué ou ficelé des ballots de livres... aspirez à la croix d'honneur...

BOUVARD.

Je la demande... seulement.

ALBERT, *avec indignation.*

C'est déjà trop d'oser la demander! J'ai cinq blessures, Monsieur, et je ne la demande pas... j'attends!

BOUVARD.

Eh bien!.... vous verrez, Monsieur... vous verrez! je ne vous dis que cela.

ALBERT.

Adieu!... (*Il se précipite vers la porte ce la rue et rencontre Maxence de la Roche-Bernard qui entre en ce moment.*)

SCÈNE VII.

BOUVARD, MAXENCE, ALBERT.

MAXENCE, *l'arrêtant.*

Eh! Dieu me pardonne!.... Albert d'Angremont!

ALBERT.

Maxence!... (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

BOUVARD.

Tiens!... ils se connaissent!...

MAXENCE.

Toi de retour!... Qu'es-tu devenu depuis cinq ans?

ALBERT.

Je n'ai pas quitté l'Afrique.

MAXENCE.

Je n'ai pas quitté Paris. (*A Bouvard.*) Tous deux élèves de Saint-Cyr, nous sommes sortis ensemble de l'École.

ALBERT.

Et nous devons ensemble faire nos premières campagnes...

MAXENCE.

C'est vrai ! mais dès que j'ai eu essayé, de la vie parisienne et des divinités de l'Opéra, j'ai renoncé à la gloire militaire... j'aime trop mes aises, et j'ai dit adieu à la patrie de Jugurtha et d'Abdel-Kader.

ALBERT.

Où tu commençais bien cependant... et où il y avait pour toi de l'honneur à acquérir !

MAXENCE.

Je ne dis pas non ! mais il y faisait trop chaud !... tandis qu'ici...

BOUVARD.

Monsieur le vicomte de la Roche-Bernard a raison ! quand on est comme lui gentilhomme, quand on a une haute naissance... et une immense fortune...

MAXENCE, *avec impatience.*

C'est bien !

BOUVARD.

Quand on peut, comme capitaliste... régner à la Bourse !... commander à la hausse et à la baisse...

ALBERT.

Ah ! tu joues à la Bourse...

MAXENCE.

Il faut bien s'occuper !... (*Vivement.*) Et toi, es-tu toujours amoureux ?

ALBERT.

Toujours !

MAXENCE.

Comme il y a cinq ans ?

ALBERT.

Plus encore !...

BOUVARD, *à demi-voix en riant.*

Je ne m'étonne plus alors s'il ne voit pas juste... et si sa tête...

MAXENCE, *à Bouvard.*

Amour ardent... véritable et discret... car il n'a jamais voulu, même à moi... me confier le nom de sa passion... (*A Albert.*) Mais tu ne parlais que pour acquérir gloire et fortune... pour revenir digne d'elle ! as-tu réussi ?

ALBERT.

Eh ! mon Dieu non ! celle que j'aime, par malheur, est belle... jeune... riche... d'une illustre famille.

MAXENCE.

Tant mieux. Tu ne pouvais mieux choisir.

ALBERT.

Et moi... malgré le *de (Montrant Bouvard.)* que Monsieur a découvert à mon nom, je suis fils d'un pauvre et honnête avocat de province, qui m'a laissé cent louis de rentes en terres, plus, ma paie de capitaine ! voilà mon revenu ! et tant que mon sort ne changera pas, comment me présenter ? comment oser me déclarer ?

MAXENCE.

Tu t'effraies d'un rien. Je t'atteste d'abord, moi,

gentilhomme, que dans la société actuelle... il n'y a plus ni rang... ni naissance... égalité complète.

BOUVARD.

Tous les Français sont égaux.

ALBERT.

Je le sais !... devant la loi.

MAXENCE.

Non, devant la fortune ! Sois riche, tous les obstacles disparaîtront ! sois riche... on t'accordera les plus beaux partis de la France... il s'agit donc seulement de t'enrichir.

ALBERT.

Et comment ?

MAXENCE.

Je te le dirai si tu veux !

BOUVARD.

En un jour, en une heure, cela dépend de M. le vicomte !

ALBERT.

En vérité !

MAXENCE.

A propos de cela, Bouvard... voici ce qu'on m'a demandé pour vous... deux promesses de chemins de fer.

BOUVARD.

Que deux ! j'en espérais dix !... car c'est de l'or en barres.

MAXENCE.

Je n'en ai pas davantage. Je n'en ai plus, je venais le dire à M. de Marignan ; on m'avait assuré, à son hôtel, que je le trouverais encore ici.

BOUVARD.

Il nous quitte pour le conseil d'État où je dois même lui remettre le reste de ses épreuves.

MAXENCE.

Eh bien ! vous lui direz en même temps que je vais, de ce pas, porter les derniers coups ; voir notre homme, notre grand capitaliste !...

BOUVARD.

Celui dont le nom, disait-il, doit faire réussir l'affaire.

MAXENCE.

Précisément.

BOUVARD.

J'y cours !... Quel dommage ! rien que deux actions ! Il n'y aurait pas moyen... d'en avoir une demi-douzaine de plus.

MAXENCE, *avec impatience.*

Impossible !... je vous dis qu'on se les arrache.

BOUVARD.

C'est bien pour cela ! (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

ALBERT, MAXENCE.

ALBERT.

Ma foi, je m'estime heureux de t'avoir rencontré ici au passage... car tu me parais si occupé...

MAXENCE.

C'est vrai, j'ai tant d'affaires...

ALBERT, *souriant*.

Un gentilhomme devenir homme d'affaires !
(*Voyant Maxence qui tire un carnet de sa poche.*)
troquer l'épée de ses aïeux contre le carnet de
l'agent de change!

MAXENCE, *écrivant sur un carnet*.

Me rendre bientôt au ministère pour notre ad-
judication de demain... passer, dès que j'aurai la
réponse de Marignan, chez un riche capitaliste
qu'il nous est important de gagner... de là, cour-
rir chez mon notaire pour la vente d'une terre
qui nous appartient en commun à moi et à ma
sœur.

ALBERT, *avec émotion*.

Mademoiselle Antonia!...

MAXENCE.

Et tu ne me parles pas d'elle? il y a cinq ans
cependant, au château de Jumièges, chez ma
grand tante où je t'avais présenté... vous dessi-
niez ensemble... vous faisiez de la musique, ces
dames te trouvaient fort aimable, ma grand'-
tante surtout!... et plus d'une fois Antonia m'a
demandé, de sa part, des nouvelles de mon ami
Albert.

ALBERT, *avec joie*.

En vérité!

MAXENCE.

Il n'arrivait pas un bulletin de l'armée d'Afri-
que, qu'il ne fût lu à l'instant... par ma grand'-
tante...

ALBERT, *d'un air pénible*.

Ah! c'était madame de Jumièges...

MAXENCE.

C'est-à-dire, comme elle n'y voyait plus... c'é-
tait Antonia qui lisait... et ma tante d'écouter
avec un intérêt...

ALBERT.

Dont je suis bien reconnaissant... Elle habite
toujours en son château?...

MAXENCE.

Eh! mon Dieu, non! cette pauvre tante... nous
l'avons perdue... il y a un an.

ALBERT.

O ciel!... je l'ignorais...

MAXENCE.

C'est sa terre que je viens de vendre, et ma
sœur est maintenant à Paris... C'est moi, son seul
parent, qui suis devenu son tuteur... (*Riant.*) Oui
vraiment! tuteur d'une jeune fille qui souvent me
grande et me fait de la morale!... c'est gênant!...
aussi j'ai hâte de la marier, ce qui ne sera pas
difficile! mais vu sa fortune... je suis obligé de
lui chercher quelqn'un de riche... de très riche!...
sans cela chacun me jetterait la pierre!

ALBERT, *vivement*.

Mon ami, tu me parlais tout à l'heure. (*S'arré-
tant.*) C'est-à-dire... tu as eu la bonté, à moi, ton

ancien camarade... ton ami d'enfance... de me
proposer...

MAXENCE.

Mon aide... mon secours... je te suis tout dé-
voué... tu le sais!... et déjà si tu l'avais voulu...
mais tu m'as toujours semblé si désintéressé... si
artiste...

ALBERT.

Que veux-tu?... le bonheur pour moi n'était
pas là... et maintenant il me semble que si pour
trouver la richesse il fallait me jeter dans un pré-
cipice... je n'hésiterais pas.

MAXENCE, *avec chaleur*.

Je comprends cela!

ALBERT.

Faire fortune promptement ou mourir... voilà
ce qu'il me faut.

MAXENCE, *de même*.

C'est comme moi!

ALBERT.

Que dis-tu?

MAXENCE, *se reprenant*.

Je dis que c'est bien... c'est ainsi qu'on ar-
rive... Ecoute-moi! Il est question d'une nou-
velle ligne de chemin de fer... en laquelle moi
et quelques capitalistes nous avons espoir! j'i-
gnore si nous serons préférés, car il y a plusieurs
compagnies rivales... mais avant même l'adjudi-
cation, qui a lieu demain, on se dispute les ac-
tions, ou plutôt les promesses d'actions.

ALBERT.

Je ne comprends pas.

MAXENCE.

C'est inutile. Qu'il te suffise de savoir que si
nous l'emportons, ces actions... les nôtres... au-
ront triplé leur valeur primitive.

ALBERT.

Et si vous ne l'emportez pas?

MAXENCE.

Rien de fait! chacun reprend son argent...
nous aurons manqué à gagner.

ALBERT.

Ainsi rien à perdre... rien à risquer...

MAXENCE!

Qu'un immense bénéfice en cas de succès!...
et ces actions... elles sont dans mes mains... je
puis t'en donner.

ALBERT.

Quelle bonté! mais tu disais là tout à l'heure...
que tu n'en avais plus?

MAXENCE.

Il le faut bien... seul moyen de les faire mon-
ter... et d'en élever le prix!

ALBERT.

Mais c'est un mensonge!

MAXENCE.

D'où sors-tu donc?

ALBERT.

Du bivouac!... et il me semble que la délicatesse...

MAXENCE, *avec ironie.*

Hein!... tu n'as donc jamais été à la Bourse!.. Ce que tu appelles mensonge et tromperie... c'est l'habileté, c'est le génie financier! c'est par là qu'on a des hôtels, que dis-je? des palais. Par là on acquiert estime et considération; par là on obtient des titres, des cordons, des... sois tranquille, tu peux accepter... tu ne risques rien que d'être salué et honoré!

ALBERT.

Je t'avoue... qu'une telle manière de faire fortune... me répugnait un peu... mais puisque tu la trouves permise et loyale, toi, gentilhomme, j'accepte! qu'ai-je à faire?

MAXENCE.

Rien! qu'à prendre cent... deux cents actions... à ton gré et à en payer d'avance la moitié comme qui dirait... cent mille francs... à peu près!

ALBERT.

Très volontiers. Le seul embarras, c'est que cent louis de rente en terres... ne se vendent pas du jour au lendemain... et ces cent mille francs... tu seras obligé, mon cher ami, de me les avancer.

MAXENCE, *à part.*

Diable!..

ALBERT.

Pour toi millionnaire, une pareille somme n'est rien, je le sais... aussi je viens sans façon et sans scrupule, faire ce nouvel appel à ton amitié...

MAXENCE, *avec embarras.*

Une telle confiance!.. j'en suis heureux... je te le jure...

ALBERT, *avec franchise.*

Je l'ai pensé... car moi... à ta place... (*Le regardant.*) Eh! mais qu'as-tu donc? d'où vient ce trouble... ma demande serait-elle indiscreète... je la retire! si je l'ai hasardée... (*Avec émotion.*) c'est qu'il me semblait... que de bonnes terres... au soleil, en pleine Beauce... étaient des cautions suffisantes pour un camarade d'enfance... pour un ami... (*Avec indignation.*) Sans compter mon honneur... à moi!..

MAXENCE, *vivement.*

Ah! n'achève pas! plutôt te dire la vérité toute entière que de te laisser une pareille pensée... ces cent mille francs que tu me demandes et qu'il y a cinq ans j'aurais été heureux, non pas de te prêter, mais de te donner... je ne les ai pas!

ALBERT.

Toi!

MAXENCE.

Silence! nul encore ne le sait! mais cette spéculation que j'entreprends avec tant d'ardeur est mon seul espoir de salut. Il s'agit pour moi, non pas de faire, mais de refaire ma position! Si je réussis, on ne se sera douté de rien; j'échappe à la ruine, à la misère!

ALBERT.

Tu en serais là... toi, avec ta fortune...

MAXENCE.

Eh! mon Dieu! cela va si vite, en cinq ans, à Paris, quand on est jeune et inoccupé!.. l'oisiveté est si coûteuse! c'est un si grand luxe!.. Pendant que tu faisais ton métier de soldat, moi je promenais en calèche mon ennui et mon cigarre... tu te battais, je dépensais! tu versais ton sang, moi, mon or! et pour qui, grands dieux! que de folles nuits! que de jours plus insensés! que d'orgies! que de désordres! et quand on s'adresse, pour réparer une première brèche, au lansquenet ou à la spéculation, qui l'agrandissent encore...

ALBERT.

Tu as joué...

MAXENCE.

Comme tout le monde! ce n'est pas là le mal...

ALBERT.

Et tu as perdu?

MAXENCE.

C'est là ma faute!.. je la réparerai! en attendant, les terres, les châteaux que je tenais de mes ancêtres, j'ai tout engagé... en secret! et ce qui me reste... je le dois; mais jusqu'à présent, l'éclat de mon nom, la certitude de mes richesses... ont éloigné tous les soupçons... il est aisé, à un homme comme il faut, d'obtenir un grand crédit.

ALBERT.

C'est-à-dire de tromper.

MAXENCE.

Non... que je réussisse et tout sera payé, et je t'éleverai avec moi jusqu'à cette fortune...

ALBERT.

A laquelle je renonce! elle coûte trop cher! si je l'ai désirée un instant... c'était dans un but que je reconnais maintenant impossible à atteindre! parlons seulement de toi! tu as donc beaucoup de créanciers?

MAXENCE.

Mais oui... ce n'est pas le nombre qui m'inquiète... les petits, ceux qui ont besoin se taisent et attendent... mais les grands... les riches... un surtout!.. un homme du grand monde qui, pour une centaine de mille francs, me tient dans sa dépendance, qui, seul maître de ma position, peut la révéler et me perdre! et pour m'en délivrer, à qui, m'adresser? à ma sœur? impossible! elle est mineure; et d'ailleurs, son inflexible subrogé-tuteur, M. César Desgautets...

ALBERT, *vivement.*

Desgautets, dis-tu?

MAXENCE.

Le plus avare des millionnaires.

ALBERT, *se fouillant.*

Il me semble bien sur la carte de tout à l'heure.

MAXENCE.

Honnête homme du reste!.. et ma sœur que je

ne pouvais garder avec moi, se trouve à merveille chez ce vieux et respectable capitaliste... près de sa fille, Corinne Desgautets, un bas-bleu, une dixième Muse!..

ALBERT, regardant la carte.

C'est bien cela... croirais-tu, mon ami, que ce matin, j'ai presque sauvé la vie à ce M. César Desgautets.

MAXENCE.

En vérité!

ALBERT.

Et, dis-moi, si je lui demandais un service...

MAXENCE.

Il te le refuserait. Il est si ladre, si avare, qu'il n'a pas d'état de maison, pas de voiture... il va à pied.

ALBERT.

Je le sais bien!

MAXENCE.

Il a, au fond de la Chaussée-d'Antin, un hôtel superbe qu'il laisse périr faute de réparations! Il se complait au milieu des ruines, et il y a danger, pour les visiteurs, à franchir son escalier.

ALBERT.

Bah! quand on a gravi les remparts de Constantin... je me risque...

MAXENCE.

A tenter l'assaut?

ALBERT.

Oui, mon ami!

MAXENCE.

Attends, attends... nous irons ensemble! j'ai justement, ce matin, à parler d'affaires à M. Desgautets... non pour mon compte, mais pour celui de la compagnie; et toi?..

ALBERT.

Moi, je vais lui demander cent mille francs!

MAXENCE, d'un air effrayé..

Cent mille francs!.. pour toi?

ALBERT.

Non, pour un ami!

MAXENCE.

Comment?

ALBERT, lui tendant la main.

Ne le devines-tu pas?

MAXENCE, se jetant dans ses bras.

Ah! Albert!

ALBERT.

Viens...

MAXENCE.

Quoi! tu aurais l'audace d'affronter, pour moi, ce cœur dur, cet Arabe!..

ALBERT, riant.

Les Arabes!.. j'y suis fait, tu le sais bien! Ce sera une razzia!.. Viens! viens! te dis-je! (*Il l'entraîne. — Ils sortent par la porte de la rue à droite.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un appartement dans l'hôtel de Desgautets. Porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIA, à droite du spectateur, près d'un métier à broder, ne brodant pas, et regardant une lettre qu'elle tient à la main; CORINNE, à gauche, devant une table et écrivant.

ANTONIA, lisant.

« Attends-moi ce matin, ma chère sœur? nous avons à causer mariage, il se présente un parti qui me convient fort et doit te plaire... un ami « à moi! » (*S'interrompant avec joie.*) Est-il possible! (*Continuant.*) « Un grand seigneur! » (*A part, avec tristesse.*) O ciel! (*Continuant.*) « Qui, « à tous ses titres politiques et littéraires, joint « celui de comte! » (*A part.*) Qui donc, mon Dieu? Serait-ce monsieur de Marignan... si assidu depuis quelque temps... Oh! non!.. (*Elle garde le silence et demeure pensive.*)

CORINNE, de l'autre côté, à droite, écrivant.

« Mémoires secrets d'une jeune dame pour servir à l'histoire de France du XIX^e siècle, chapitre xv. Corinne Desgautets commence à réfléchir et à comprendre la nécessité d'un éta-

« blissement. Coup d'œil rapide jeté autour « d'elle!.. De tous les hommes de lettres qui l'environnent, le comte de Marignan, par sa position politique et ses soixante mille livres de rentes, se trouve le seul qui ait touché son cœur... »

ANTONIA, à part.

Il est étonnant que mon frère n'ait pas parlé d'abord de ce projet d'union à M. Desgautets, mon subrogé-tuteur... (*Haut.*) Corinne, ton père est-il rentré?

CORINNE, répondant sans lever la tête.

Pas encore!.. Qu'est-ce que tu fais donc là?

ANTONIA, avec embarras et cachant sa lettre.

Moi... je brode.

CORINNE, avec dédain.

Ah! de la broderie!.. comme c'est femme!

ANTONIA.

Et toi?

CORINNE.

Moi! j'écris mes Mémoires.

ANTONIA.

Tu ne fais que cela! et souvent deux ou trois heures par jour!

CORINNE.

Cela me semble un devoir! quiconque a un peu marqué dans son siècle se doit à lui-même, et à ses contemporains, de léguer à l'avenir ce qu'il a vu, entendu, et surtout ce qu'il a senti.

ANTONIA.

Cela me paraît bien du temps perdu.

CORINNE.

Qu'oses-tu dire? les Mémoires secrets sont ce qu'il y a de plus précieux en littérature, et l'on ne saurait trop en composer! c'est comme qui dirait le daguerréotype de la pensée! et si tous les personnages célèbres avaient écrit les leurs!.. la vérité historique nous serait bien mieux connue!

ANTONIA.

Tu crois?

CORINNE.

C'est si intéressant de voir les grands hommes en déshabillé...

ANTONIA.

Les grands hommes soit... mais les femmes!..

CORINNE.

Les femmes aussi!.. il y a un certain plaisir à se survivre! à livrer son portrait aux regards avides et curieux de nos petits neveux, et à poser encore dans la postérité!

ANTONIA.

Tu trouves? cela me semble déjà si fatigant de poser, comme tu le fais, dans le monde actuel.

CORINNE.

Une fatigue! dis donc un plaisir! Toi, tu ne chéris que la retraite, tu crains qu'on ne parle de toi, tu voudrais toujours te cacher.

ANTONIA.

Et toi te montrer!

CORINNE.

C'est vrai!.. ah! si j'avais ton nom et ta naissance, si j'étais surtout presque libre de mes actions, j'irais partout... on ne verrait que moi!..

ANTONIA.

Eh! mais cela commence déjà!

CORINNE.

Autant que je le peux!.. mais avec un père qui ne veut pas me conduire dans le monde, qui ne veut pas recevoir, qui craint la moindre dépense... comment donner des bals, des soirées, des raouts... tout ce qui vous met en évidence! je ne peux me permettre ici que des plaisirs littéraires.

ANTONIA.

C'est moins cher!

CORINNE.

Des réunions savantes, des lectures poétiques...

ANTONIA.

Cela ne coûte que des verres d'eau sucrée.

CORINNE.

Et des éloges, chacun en reçoit...

ANTONIA.

Ou en apporte! et ne crains-tu pas, toi, femme, que cela ne prête un peu au ridicule?

CORINNE.

Oui, autrefois... du temps de Molière on se moquait des femmes... beaux-esprits... elles n'étaient alors que savantes; mais de nos jours... ennuyées d'entendre rire à leur dépens, elles se sont faites journalistes; depuis ce moment les hommes de lettres ne rient plus!.. ils ont peur!

ANTONIA.

En vérité!

CORINNE.

Eh oui! car ils se prosternent tous devant la puissance du feuilleton. Grâce à cette revue européenne et toute-puissante, dans laquelle je daigne écrire, tu peux les voir ici... dans mon salon... c'est à qui me fera la cour... et n'environnera d'hommages!... tels ou tels qui estiment fort peu mes vers, en composent à ma louange qui ne sont pas meilleurs! ou font éclater, pour moi, dans leur prose, un enthousiasme que je leur rends... dans la mienne! Nous composons ensemble les anecdotes piquantes, les reparties spirituelles, que nous nous attribuons mutuellement; à tout propos, dans mes récits, j'ai soin de placer leur nom, à charge de revanche; c'est ainsi qu'on devient une puissance, un centre, un astre, autour duquel gravitent d'autres étoiles, planètes ignorées dont M. Leverrier lui-même ne pourrait dire le nom, et qui aspirent toutes à s'en faire un; or, c'est dans mon salon que s'élaborent les renommées littéraires, que se préparent les élections académiques! gloire et profit à mes amis, malheur à ceux qui n'en sont pas! nous élevons les uns, nous empêchons les autres d'arriver; pour les premiers, mon journal est un piedestal, pour les autres, une barrière... c'est connu! et grâce à ce double système, je tiens chacun dans ma dépendance par la crainte et par l'espoir! (*A un domestique qui entre portant un paquet de brochures.*) Qu'est-ce?.. ah! des gazettes, des revues, des brochures... (*Prenant le paquet des mains du domestique qui sort et en offrant à Antonia.*) En veux-tu?

ANTONIA.

Non, vraiment! (*D'un air d'effroi.*) Comment! tu vas lire tout cela?

CORINNE.

Certainement! il faut voir si l'on dit de moi du bien ou du mal, afin de rendre avec impartialité l'un et l'autre!

ANTONIA.

Mais c'est un travail!

CORINNE.

Plus encore! Beaumarchais a dit: La vie de l'homme de lettres est un combat!

ANTONIA.

La femme de lettres est donc obligée d'être une Jeanne d'Arc !

CORINNE.

A peu de chose près !

ANTONIA.

C'est terrible !

CORINNE.

Non pas que plusieurs ne s'en dispensent ! mais moi ! (*Jetant les yeux sur un journal qu'elle a ouvert.*) *Nouvelles extérieures, Afrique française... peu m'importe ?*

ANTONIA, *se rapprochant d'elle.*

Cela peut être intéressant !

CORINNE.

Toi, qui n'y tenais pas ? (*Lisant.*) « *Le ministre a reçu aujourd'hui des dépêches du maréchal, apportées par M. Albert d'Angremont, capitaine aux chasseurs d'Afrique.*

ANTONIA, *à part.*

O ciel ! il est à Paris !

CORINNE, *se retournant.*

Qu'est-ce donc ?

ANTONIA.

Rien !

CORINNE, *la regardant.*

Ce trouble... cette émotion... il est évident que tu as quelque chose...

ANTONIA, *cherchant à sourire.*

Moi!..

CORINNE.

Je dois m'y connaître !.. on n'a pas écrit une demi-douzaine de romans, sans avoir quelques notions... en théorie du moins ! et je n'ai jamais vu un article de journal produire sur toi un pareil effet... voyons ? qui peut, dans ces trois lignes, t'intéresser aussi vivement ? est-ce le maréchal ou le ministre ? (*La regardant.*) Non ? serait-ce par hasard le jeune capitaine ? (*Voyant Antonia qui tressaille.*) Ah ! tu le connais ?..

ANTONIA, *cherchant à se remettre.*

Je ne vois pas pourquoi je te le cacherai.

CORINNE.

Tu me le cachais cependant ! (*Vivement.*) Voyons ! Dis-moi tout ? je n'ai rien pour aujourd'hui, aucune anecdote ! Cela fera un chapitre pour mes mémoires... chapitre XVI, confidence d'Antonia, ma meilleure amie.

ANTONIA.

Mais pas du tout... je ne te dirai rien, je n'ai rien à dire, ni à toi... ni... à la postérité... que cela ne regarde pas !

CORINNE.

Si tu ne parles pas... j'arrangerai moi-même l'aventure... je la composerai... Il vaut mieux que tu me donne les vrais détails.

ANTONIA.

Il n'y en a pas ! un pauvre jeune homme... sans

fortune... mais plein d'honneur et de loyauté... un ami de mon frère... que ma tante aimait beaucoup !

CORINNE.

C'est épidémique... un mal de famille !

ANTONIA.

Il y a du reste cinq ans qu'il est absent.

CORINNE.

Raison de plus pour penser l'un à l'autre... à ton âge surtout !

ANTONIA.

Lui ! jamais un mot... jamais un regard n'a pu me faire supposer qu'il s'occupât de moi.

CORINNE.

Je ne parle pas de lui... mais de toi !

ANTONIA.

Moi !... de pareilles idées ne me sont même pas permises... mon frère, de qui je dépends, a d'autres projets.

CORINNE.

Des projets de mariage... et tu ne m'en parles pas ?

ANTONIA.

C'était si peu intéressant... Je ne tiens ni aux dignités... ni aux grands seigneurs...

CORINNE.

C'en est donc un ?

ANTONIA.

Eh oui !... un homme titré... un comte !...

CORINNE, *vivement.*

Comtesse ! tu serais comtesse... es-tu heureuse ! c'est là le rêve de ma vie !

ANTONIA.

Toi ! la fille des arts et de la poésie... toi ! un artiste, une Muse !...

CORINNE.

Quand les Muses sont comtesses ou marquises, cela n'en vaut que mieux. Moi, je n'aime que les distinctions, les titres, la haute société. Dans tous mes écrits, je ne parle jamais que de duchesses... que de princesses, mes amies intimes... que je n'ai jamais vues ! C'est une si belle chose qu'un grand nom... et s'il faut te l'avouer, la seule idée qui empoisonne mes succès, le désespoir et le malheur de ma vie, c'est de m'appeler Corinne Desgautets.

ANTONIA.

Allons donc !

CORINNE.

Desgautets !... Crois-tu que la gloire puisse jamais adopter ce nom-là ?

ANTONIA.

Pourquoi pas ?

CORINNE.

Desgautets !

ANTONIA.

Eh bien ! pourquoi ne change-tu pas ce nom contre celui d'un mari ?...

CORINNE.

Je ne demande pas mieux.

ANTONIA.

Ton père est si riche... et il a pour toi tant d'affection...

CORINNE.

Bien moins que pour sa caisse ! Certainement nous vivons dans un siècle où il y a encore des amants de la gloire, mais mon père annonce hautement qu'il ne me donnera pas de dot, cela ne les encourage pas ! Aussi les seuls partis qui se présentent pour moi ne sont que des littérateurs purs et simples... des gens qui écrivent...

ANTONIA.

Eh bien !...

CORINNE.

Fi donc !.. je n'estime que ceux qui font de la littérature, en grands seigneurs... dans leurs loisirs... quand ils ont le temps, et qui, grâce au ciel, ne l'ont jamais?... quelque personnage haut placé, quelque illustration politique qui arrivera un jour au ministère et qui fera de l'histoire pendant que j'en écrirai !... Vois donc quel avantage pour mes Mémoires !

ANTONIA.

Eh bien ! il faut te prononcer auprès de ton père !

CORINNE.

C'est bien mon dessein... et à la première occasion...

ANTONIA.

Elle ne tardera pas, car c'est lui ! (*Les deux jeunes filles se tiennent à l'écart.*)

SCÈNE II.

ANTONIA, DESGAUDETS, CORINNE.

DESGAUDETS, à part, entrant en rêvant.

Il ne faut jamais différer l'exécution des bonnes affaires, et j'ai voulu, avant de rentrer, prendre des renseignements positifs sur le neveu de mon ami d'Angremont. C'est décidément un excellent jeune homme que mon nouvel ami... Des talents, du cœur, de la franchise... trop peut-être, il se formera !... De plus un petit patrimoine réel et assuré... cent louis de rentes en terres... et non pas en actions. Voilà une réunion de qualités bien rares par le temps qui court... et le plan que j'ai formé, pour lui, me sourit... (*Apercevant Antonia qui vient à lui.*) Ah ! pardon, ma chère Antonia, je ne vous voyais pas...

ANTONIA.

Je voudrais vous consulter, Monsieur sur une lettre que mon frère vient de m'envoyer...

DESGAUDETS.

Plus tard, ma chère pupille... si vous voulez bien le permettre... j'ai d'abord à traiter avec ma fille une question importante !...

ANTONIA.

Et elle aussi !...

CORINNE, qui s'est assise devant la table.

Oui, mon père...

DESGAUDETS.

Cela se rencontre à merveille ! (*Il reconduit Antonia jusqu'à la porte à droite. Pendant ce temps, Corinne, qui s'est assise près de la table à gauche, écrit sur le livre de ses Mémoires.*)

CORINNE, écrivant.

« Chapitre xvii, entrevue de Corinne avec son père. Éloquence et caractère qu'elle déploie. « Convaincu par la force de ses arguments, M. Desgaudets est obligé de céder et de la marier à ce « lui qu'elle aime ! »

SCÈNE III.

DESGAUDETS, CORINNE.

DESGAUDETS, qui vient de reconduire Antonia, s'approche de Corinne qui écrit toujours.

Je te dérange !... tu composes.

CORINNE, se levant.

Non, mon père... quelques mots... qui plus tard serviront de jalons dans ma vie.

DESGAUDETS.

Tu as donc bien peur de rien en perdre ?

CORINNE.

Je n'en ai déjà que trop perdu, et de mes plus beaux jours, j'ose le dire...

DESGAUDETS.

Comment cela ? Je n'ai jamais contrarié en rien tes idées ni tes goûts. Certes, j'aurais mieux aimé que tu eusses une aiguille, qu'une plume à la main ! cela me faisait peine de voir souvent ton doigt et surtout ta robe tachés d'encre... mais c'était ta fantaisie... m'y suis-je opposé ? non. J'aurais mieux aimé ne recevoir chez moi que de bonnes gens, d'honnêtes gens, et mon salon est le rendez-vous de tous les orgueils, de tous les ressentiments littéraires... tous amis qui se détestent ; tempéraments poétiques et bilieux, que le succès d'autrui rend malades, que l'envie dévore, et qui volontiers deviendraient borgnes, pour rendre un rival, aveugle. Voilà comme ils entendent les lumières... C'est là ton entourage et ta cour... Cela te convient ? y trouverais-je à redire ? non ! car avant tout j'ai voulu que tu fusses heureuse ! et le bonheur, selon toi... c'est la liberté !

CORINNE.

Non, mon père !

DESGAUDETS.

Tu me l'as dit cent fois.

CORINNE.

Non, mon père !

DESGAUDETS.

Je l'ai lu dans tous tes vers !

CORINNE.

C'en'est pas une raison. Il y a d'autres bonheurs

encore, et c'est à ce sujet que j'ai désiré avoir, avec vous, un entretien sérieux !

DESGAUDETS.

Je l'écoute !

CORINNE.

J'ai vingt-deux ans, mon père !

DESGAUDETS.

Tu crois ?

CORINNE.

Je l'écrivais encore hier dans mes Mémoires !

DESGAUDETS

Si tout y est de la même exactitude !...

CORINNE, *avec aigreur.*

Je vous répète, mon père, que j'ai vingt-deux ans.

DESGAUDETS.

Soit ! je le veux bien !... convenons-en... voilà tout. C'est convenu !

CORINNE, *avec force.*

Je les ai !

DESGAUDETS, *de mémv.*

Oui, certes !

CORINNE.

Et vous ne songez pas à me marier ?

DESGAUDETS.

Si vraiment. Mais tu refuses tous les partis.

CORINNE.

Il ne s'en présente point de convenable !

DESGAUDETS.

C'est ta faute !

CORINNE.

C'est la vôtre ! Pourquoi dites-vous, partout, que vous ne me donnerez pas de dot !

DESGAUDETS.

Parce que telle est mon intention ! A quoi sert d'avoir dans sa famille une merveille, une muse, une Sapho... s'il me faut prosaïquement donner cent mille écus à un gendre, pour qu'il consente à prendre mon illustre fille. Il aurait donc son talent, son immense talent pour rien et par-dessus le marché. Est-ce juste ? Est-ce que, poétiquement parlant, cette idée seule ne t'indigne pas ?

CORINNE.

Ce qui m'indigne, mon père, ce sont les prétextes que je vous vois prendre pour vous cacher à vous-même la vérité ! Ce qui m'indigne, mon père, c'est cette soif de fortune qui vous porte à thésauriser sans cesse !

DESGAUDETS.

Moi !

CORINNE.

Oui, possesseur de plusieurs millions, il vous est plus doux de contempler votre or, que de voir le bonheur de votre fille, et si jusqu'ici le respect m'a fermé la bouche, ne croyez pas que depuis long-temps je n'ai pas souffert de votre.... de votre....

DESGAUDETS, *voyant qu'elle s'arrête.*

Achève.... et dis comme tout le monde.... de

mon avarice, n'est-ce pas ? J'espérais, avec toi du moins, ne pas être obligé de me justifier ; mais puisque tu m'y forces, apprends donc un secret que tous ignorent... que toi seule connaîtras, et que je te défie de révéler... ce sera ta punition !

CORINNE, *interdite.*

Que voulez-vous dire ?

DESGAUDETS.

Assieds-toi là. Nous étions deux frères, Alexandre et César Desgautets. Nous avions, jeunes encore, un fort joli patrimoine, cinquante six mille livres de rentes. Moi, garçon, je trouvais que c'était assez. Alexandre, mon frère aîné, n'était pas de ce tavis. Il était ambitieux ; il pensait qu'on ne pouvait jamais arriver ni trop vite ni trop haut ; qu'il fallait, pour exister, une fortune de prince. Tu vois qu'il avait devancé son siècle, et qu'il était digne de vivre dans celui-ci. Il m'embrassa et partit pour Chandernagor ou Calcutta, que sais-je ? pour faire sauter la compagnie des Indes et devenir Rajah, pour le moins ; la vérité est que je n'entendis plus parler de lui. Quant à moi, qui aimais le repos, le bien-être, le confortable, je menai la vie de garçon et de rentier la plus heureuse, m'accordant, jusque dans leurs dernières limites, toutes les jouissances que peuvent donner six mille livres de rentes ! il y en a beaucoup, même, pour un sage ! Ce fut là mon bon temps ! Par malheur, l'amour vint tout gâter. J'épousai une femme sans fortune... et bientôt nos charges augmentèrent, car nous eûmes d'abord une fille, Corinne Desgautets, ici présente, puis d'autres enfants que j'ai perdus... puis ta pauvre mère toujours souffrante et malade. Il y a de cela plus de vingt-huit ans. (*Voyant Corinne qui fait un geste, et s'interrompant.*) Non, vingt-deux !... c'est convenu ! Depuis ce temps, je m'habituai à économiser, non pour moi, mais pour vous ; ce bien-être intérieur, ce confortable que j'aimais tant, j'y renonçai, avec peine, je l'avoue ; mais je me disais : J'en serai récompensé par l'estime du monde et de mes amis. Erreur !... garçon, l'on m'accueillait ; père de famille, chacun me ferma sa porte !

CORINNE.

Ah ! c'est indigne !

DESGAUDETS.

D'accord ! mais le monde est ainsi fait. C'est depuis ce jour-là, mon enfant, que je suis devenu philosophe ! philosophe pratique du plus haut étage... et dans ma mansarde, oubliant et oublié, bien des années s'écoulèrent ainsi : lorsqu'un matin, des journaux allemands annoncent qu'Alexandre Desgautets, qui avait fait une fortune immense, vient de mourir au fond de la Hongrie, laissant un héritage de trois millions... Les journaux de Paris le répètent, et chacun se dit : Mais j'ai connu autrefois César Desgautets, son frère... quel bon vivant ! quel aimable jeune homme ! et quel cœur

dévoué... quel excellent père de famille! — C'é-
tait mon ami intime. — Et à moi aussi! — Savez-
vous ce qu'il est devenu? — Non vraiment. —
Ni moi! — Ni moi! — Je parais, en ce moment,
descendant de ma mansarde! ceux qui ne me re-
gardaient plus me reconnaissent. Les poignées
de mains, les invitations, les diners m'accablent
de tous côtés... J'avais retrouvé mon confortable
et tous mes amis d'autrefois!... que dis-je? cent
fois plus encore! Comme dans toutes les restau-
rations, ils avaient germé et pullulé pendant
l'interrègne. Et le crédit que l'on m'accordait
déjà, et le salut fraternel des grands capita-
listes!... et la sourire des jolies femmes!... je me
laisai faire. J'acceptais toutes les amitiés sans me
laisser éblouir, et tous les dîners sans me laisser
enivrer... je t'ai dit que j'étais devenu philosophe.
Et abandonnant pour quelques mois ma nouvelle
cour, je me rendis en Hongrie, pour liquider l'hé-
ritage de mon frère Alexandre.

CORINNE.

Les trois millions...

DESGAUDETS.

Oui, mon enfant; mais, hélas...

CORINNE.

Il n'avait pas trois millions?

DESGAUDETS.

Si vraiment... à peu près. Mais en payant les
legs particuliers, qui étaient considérables, les
dettes, qui étaient encore plus, et surtout les
droits de succession dus au gouvernement autri-
chien, car il en coûte très cher pour mourir en
Autriche, je vis bientôt, moi qui me connais en
affaires, qu'il ne resterait à peu près rien au légat-
aire universel.

CORINNE.

Rien! grand Dieu!

DESGAUDETS.

Que cet hôtel à Paris... petit hôtel charmant...
que mon frère avait fait acheter, de loin, dans l'in-
tention d'y finir ses jours; mais qu'il n'avait ja-
mais habité, et qui, à peine achevé, demandait
des réparations... de grosses réparations!...

CORINNE.

C'est vrai!

DESGAUDETS.

Ce qui eût absorbé mes six mille livres de
rentes. Le vendre dans ce quartier éloigné, et
dans l'état où il est, ajoutait peu à ma fortune,
trahissait à tous les yeux ma véritable position, et
me livrait, de nouveau, aux dédains ou à l'indiffé-
rence de l'amitié. Je regardai autour de moi, et je
me dis: Dans ce siècle, où la vérité est passée de
mode et où personne n'en fait usage, pourquoi
m'en servirais-je? qui m'oblige à la dire? s'ils
veulent absolument que je sois héritier de trois
millions, je ne suis pas forcé de les éclairer, en-
core moins de leur raconter mes affaires de fa-
mille. Aussi à mon retour, je gardai un silence

absolu. Je m'installai dans cet hôtel, où je repris le
train de vie que je menais dans ma mansarde. Je
ne changeai rien à mes anciennes habitudes d'é-
conomie, qu'aujourd'hui ils appellent tous de l'a-
varice

CORINNE.

O ciel!

DESGAUDETS.

A commencer par ma fille! mais, qu'en est-il
résulté? moi économe... on daignait à peine me
regarder... moi avare, chacun me salue. Quand
j'avais une vertu, on s'éloignait de moi... je me
suis doté d'un vice... et partout l'on m'honore!..
(*Il se lève.*)

CORINNE, se levant aussi.

Eh! qu'y gagnez-vous, de grâce?

DESGAUDETS.

Ce que j'y gagne!.. c'est qu'en ce siècle, où il
y a si peu d'amis, j'en rencontre à chaque pas!..
c'est qu'on me choie, c'est qu'on me caresse,
c'est qu'on m'invite! pas une fête, pas une soi-
rée où je n'assiste! je vais partout et ne reçois
jamais... c'est tout simple... je suis avare!!! ce
que j'y gagne!.. c'est que, fréquentant les gens
du grand monde, je puis, sans qu'on s'en étonne,
me priver de toilettes élégantes, de chevaux,
d'équipages, de cadeaux au jour de l'an, et d'é-
trennes aux petits enfants. Je puis refuser les bil-
lets de loterie des dames, leurs billets de concerts,
et leurs listes de souscriptions... je suis avare!!!
grâce à ce titre protecteur et aux privilèges qui en
dépendent, j'ai déjà, vivant bien et ne dépensant
rien, presque doublé mon petit capital, pour toi,
ingrate, pour toi seule!

CORINNE.

Ah! mon père!..

DESGAUDETS.

Mais de là aux millions que tu espérais il y a
loin encore! voilà pourquoi je cherchais et cher-
che toujours un gendre raisonnable! voilà pour-
quoi je publie partout que je ne donne pas de
dot... c'est un puff comme un autre, excepté qu'il
est vrai, car moi je ne veux tromper personne! et
cependant cette fortune qu'on me suppose peut
devenir un jour réelle.., en partie du moins!

CORINNE, avec joie.

Que dites-vous?

DESGAUDETS.

Écoute-moi, mon enfant; de nos jours, il faut
être riche, pour faire fortune. Or, me croyant ri-
che, chacun vient me proposer les moyens de le
devenir plus encore! c'est à qui m'offrira d'excel-
lentes affaires, d'immenses bénéfices, dont je ne
prends que ce que mes capitaux me permettent
d'accepter, et ma modération passe auprès des
uns pour l'avarice qui craint de perdre, auprès des
autres, pour l'opulence rassasiée qui dédaigne de
gagner. Dans ce moment encore, deux ou trois
Compagnies rivales se disputent le crédit et l'ap-
pui de mon nom... et maintenant que tu connais

la prétendue avarice de ton père !.. silence, car si on savait qu'elle est usurpée et que j'ai osé prendre un défaut que je n'avais pas...

CORINNE.

Le monde serait sans pitié !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, puis
MAXENCE, et ALBERT.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le vicomte de la Roche-Bernard.

DESGAUDETS.

Qu'il soit le bien venu !

LE DOMESTIQUE.

Et monsieur le capitaine Albert d'Angremont.

CORINNE, à part.

La passion d'Antonia... (Haut.) Quelle rencontre !..

DESGAUDETS.

Tu le connais ?

CORINNE.

Non, mais je suis enchantée de le voir.

DESGAUDETS.

Et moi aussi !.. (Lui montrant Albert qui paraît en ce moment avec Maxence.) Comment le trouves-tu ?

CORINNE.

Très bien !..

DESGAUDETS.

Tant mieux !

CORINNE, à part.

Très bien... pour un Africain!.. ce sera pour mes Mémoires une page originale. Un portrait chaud et coloré où l'on sentira le soleil d'Afrique ! (Pendant ce temps, Maxence et Albert, qui sont descendus au bord du théâtre, saluent Desgautets et sa fille.)

ALBERT.

Je n'ai pas perdu de temps, Monsieur, pour profiter de la permission que vous m'aviez donnée... et venant pour mon plaisir, j'ai rencontré mon ami Maxence !

MAXENCE.

Qui venait pour affaires. Vous savez, Monsieur, que le comte de Marignan, moi et plusieurs riches capitalistes, nous sollicitons une nouvelle ligne de chemin de fer, et dans le cas où nous l'obtiendrions, nous voulons vous prier d'accepter la présidence du conseil d'administration.

DESGAUDETS.

Il faudrait pour cela être actionnaire, et je ne le suis pas !

MAXENCE.

Eh bien ! jetez-là dedans, comme moi, quatre ou cinq cents mille francs ! c'est facile !

DESGAUDETS.

Parlez pour vous, monsieur le vicomte, dont la

fortune est brillante et assuré... mais moi, c'est différent !

MAXENCE.

Allons donc !.. vous qui êtes trois ou quatre fois millionnaire !

DESGAUDETS.

C'est ce qui vous trompe !.. je suis bien loin... mais très loin d'être aussi riche qu'on le croit.

MAXENCE, bas à Albert.

Le vieil avare !

DESGAUDETS.

Et chacun, je vous le jure, s'abuse à ce sujet... vous tout le premier !

MAXENCE.

Vous voulez rire ! mais nous tenons tellement à vous avoir à la tête du conseil d'administration, que je viens, au nom de nos actionnaires et au mien, vous prier de vouloir bien accepter, en cas de succès, une promesse de cinquante actions gratuites et rémunératoires, comme on dit ! (Voyant Desgautets qui veut parler.) Je compte tellement sur vous, que j'ai presque promis votre consentement.

DESGAUDETS.

J'aurais mauvaise grâce à vous faire manquer à votre parole, et dès que vous le voulez tous...

MAXENCE.

A la bonne heure !.. j'ai là les coupons ! je n'ai qu'à les signer... Pendant ce temps, mon ami Albert... aurait, je crois, à vous parler.

DESGAUDETS, riant.

Et moi aussi. (Bas à Corinne.) Laisse-nous.

CORINNE.

Pourquoi cela ?

DESGAUDETS.

Je te le dirai plus tard. Laisse-nous ?

CORINNE.

C'est singulier !

MAXENCE.

Veillez en même temps, Mademoiselle, dire à ma sœur Antonia que je l'attends.

CORINNE.

Oui, Monsieur... (A part.) Je vais la prévenir que le jeune capitaine est ici. Surprise... reconnaissance...

DESGAUDETS, avec impatience.

Fh bien ! Corinne...

CORINNE.

Je m'en vais, mon père, je m'en vais... (Elle sort.)

SCÈNE V.

DESGAUDETS, ALBERT, MAXENCE, à la table
à gauche et écrivant.

DESGAUDETS.

Eh bien ! mon jeune ami !

ALBERT.

Eh bien ! Monsieur, vous m'avez montré ce ma-

tin une telle bienveillance... que je ne crains pas de m'adresser à vous... pour un service...

DESGAUDETS.

Un service! vous m'avez donné l'exemple!., et si cela dépend de moi...

ALBERT.

J'ai quelques terres dans la Beauce...

DESGAUDETS.

Je le sais!.. j'esuis allé aux informations.

ALBERT.

On a dû vous dire alors que mon patrimoine valait à peu près cent mille francs!

DESGAUDETS.

Pour le moins!..

ALBERT.

Prêtez-les moi?

DESGAUDETS.

A vous!

ALBERT.

J'aurais pu m'adresser à un notaire.- mais il me faut cette somme, aujourd'hui, à l'instant. Voilà pourquoi je vous la demande?

DESGAUDETS.

Je croyais vous avoir dit ce matin, qu'en fait d'affaires, il fallait se défier de tout le monde.

ALBERT.

Cet argent n'est pas pour moi!

DESGAUDETS.

Raison de plus... se ruiner pour son compte, passe encore! mais pour un autre, c'est absurde!

ALBERT.

Quand c'est pour un ami...

DESGAUDETS, *haussant les épaules.*

Un ami!.. allons donc...

ALBERT.

Qu'osez-vous dire?

DESGAUDETS, *montrant Maxence.*

Interrogez monsieur le vicomte?.. il vous dira comme moi ce que c'est, dans ce temps-ci, qu'un ami qui demande de l'argent.

ALBERT.

Quand c'est un homme de naissance... un gentilhomme...

DESGAUDETS, *effrayé.*

Un gentilhomme, dites-vous? des gentilshommes, de nos jours!

ALBERT.

Où, Monsieur!

DESGAUDETS.

C'est donc la bourse ou la vie qu'on vous demande?

ALBERT.

Par exemple!

• MAXENCE, *avec colère.*

Comment?

ALBERT.

Celui-là, Monsieur, est un vrai gentilhomme; enfin, un honnête homme!

DESGAUDETS.

Ah! c'est différent! voilà maintenant les gens de qualité!

ALBERT.

Et si je vous le nommais...

DESGAUDETS.

Qui donc?

ALBERT, *s'arrêtant sur un geste de Maxence.*

Mais cela m'est défendu!

DESGAUDETS, *avec ironie.*

Ah! je comprends!.. par égard pour sa noble famille!

MAXENCE, *lui remettant les actions.*

Monsieur...

DESGAUDETS, *prenant les actions qu'il sert dans sa poche et s'adressant à Albert.*

Monsieur, on a dû vous dire que j'étais avare!.. la vérité est que je tiens à bien placer mon argent, et tout en refusant l'affaire dont vous me parlez, je veux vous en proposer une autre où nous serons associés.

ALBERT.

Que dites-vous?

DESGAUDETS.

Vous venez de voir ma fille! ma fille unique... Je vous l'offre en mariage.

MAXENCE, *étonné.*

Ah! bah! vous, Monsieur?..

DESGAUDETS.

Moi!..

ALBERT, *de même.*

A moi, Monsieur!

DESGAUDETS, *vivement.*

Permettez, permettez... je ne lui donne pas de dot... je me hâte de vous en prévenir. Je ferai quelque chose cependant... de mon vivant, et après moi elle aura... autant que vous, pour le moins.

MAXENCE,

Je le crois bien... et c'est superbe!.. Vous êtes, mon cher Desgautets, d'une originalité... vous méritiez d'être Anglais!

DESGAUDETS, *à Albert.*

Eh bien! qu'en dites-vous?

ALBERT, *avec émotion.*

Vous me voyez... si surpris... si étourdi d'une générosité pareille, que je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance, je ne le puis que par ma franchise... par ma loyauté même, qui me défend, Monsieur, d'accepter l'honneur que vous voulez me faire!

MAXENCE.

Y penses-tu?

DESGAUDETS.

Comment cela?

ALBERT.

Pour me rendre digne d'un si noble procédé, il faudrait promettre à Mademoiselle votre fille un dévouement absolu... un amour enfin... que je n'ai pas... et que j'éprouve pour une autre!

MAXENCE.

Allons donc !

DESGAUDETS.

Vous êtes amoureux ?

ALBERT.

Sans qu'aucun espoir me soit permis, ni possible ! mais donner sa foi, quand le cœur et la pensée sont ailleurs, cela ne me semble pas d'un honnête homme... Je m'en rapporte à vous-même, Monsieur... qu'en pensez-vous ?

DESGAUDETS.

Que vous êtes un absurde et digne jeune homme ! votre refus même me prouve que j'avais bien choisi mon genre.

ALBERT.

Vous ne m'en voulez pas ?

DESGAUDETS.

C'est à moi de vous demander excuse, car d'avance, et persuadé que vous accepteriez, j'avais vu, chemin faisant, quelques amis, entre autres, Duperron, un chef de bureau au ministère...

ALBERT.

Et pourquoi ?

DESGAUDETS.

Les apostilles ne coûtent rien à nous autres avares ! je vous avais recommandé... comme on recommande un gendre... avec chaleur ! et si vous m'en croyez, ne les détrompez pas, du moins pendant quelques jours...

ALBERT, étonné.

Comment, Monsieur ?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ANTONIA, *entrant vivement et avec émotion par la porte du fond.*

ANTONIA, à Maxence.

On m'a dit, mon frère, que vous étiez ici.

ALBERT, à part.

Antonia !...

ANTONIA, à part.

M. Albert !... (*Ils se saluent. A Desgautets.*) Et voici M. le comte de Marignan qui vient d'entrer dans votre cabinet où il vous attend, m'a-t-il dit, pour une importante affaire !...

DESGAUDETS.

Je vais le recevoir. (*A Albert.*) Vous, mon jeune ami, passez au plus tôt chez notre chef de bureau, il est bon que vous causiez avec lui !

ALBERT.

Pourrais-je lui parler de madame de Saint-Avoid... de la veuve de mon général ?

DESGAUDETS.

Certainement, moi de mon côté je vais en toucher quelques mots à M. de Marignan, qui est plus puissant que moi, car il est lié intimement avec le secrétaire général.

ALBERT.

Ah ! vous voulez m'accabler, Monsieur.

DESGAUDETS.

Non ! mais vous prouver que je n'ai pas de rancune... adieu !

(*Il sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VII.

ANTONIA, ALBERT, MAXENCE.

MAXENCE, *courant vivement à Albert.*

Ah ça ! maintenant qu'il n'est plus là... expliquons-nous ? ce que tu viens de faire et de dire a-t-il le sens commun ?

ANTONIA.

Qu'est-ce donc ?

MAXENCE.

Je m'en rapporte à ma sœur elle-même ! qui est de bon conseil. Ce vieil avare... ce grippe-sou millionnaire, Desgautets, en un mot, dans un moment non lucide, dans un accès de fièvre au cerveau, lui propose à lui, officier sans fortune, sa fille en mariage !

ANTONIA.

Est-il possible !

MAXENCE.

Tu es comme moi, tu n'en peux revenir ! le fait te semble fabuleux, et voilà qui l'est plus encore... Albert refuse...

ANTONIA.

Vous, Monsieur !...

ALBERT, *avec trouble.*

Oui, Mademoiselle... chacun a ses idées... je ne tiens pas aux richesses... qu'en aurais-je fait ?

MAXENCE.

Il fallait toujours accepter... sinon pour toi... du moins pour tes amis... en revanche, nous t'aurions guéri de ta passion !..

ANTONIA, *avec curiosité.*

Une passion...

MAXENCE.

Autre absurdité ! à laquelle il sacrifie un avenir superbe !

ANTONIA.

Et sans doute... monsieur Albert est payé de retour ?

ALBERT, *vivement.*

Non, Mademoiselle... et je n'ai jamais pensé que ce fût possible.

MAXENCE.

Quelque bégueule !.. quelque prude... quelque dévote...

ANTONIA.

Vous la connaissez donc... mon frère ?

MAXENCE.

Pas du tout... il n'a jamais voulu me la nommer... ce qui est déjà mauvais signe. Lorsque j'aimais quelq'un qui en valait la peine... tout le monde le

savait... dans ces cas là... il faut de la franchise...
(*Passant à la table à gauche reprendre ses papiers et son portefeuille*) et il en aura peut-être plus avec toi.

ANTONIA, *s'approchant d'Albert qui vient de se jeter dans un fauteuil à droite.*

Si ma bonne vieille tante était là... vous lui diriez tout, j'en suis sûr!

ALBERT.

Peut-être!

ANTONIA, *s'asseyant près de lui.*

Eh bien, Monsieur, ne puis-je la remplacer.... et si mes conseils... si mon amitié... déjà ancienne... a sur vous encore quelque pouvoir..

MAXENCE, *d'un ton brusque.*

Eh oui!.. dis à ma sœur... ce qui en est... elle ne te trahira pas... nomme lui la personne pour qui tu te meurs d'amour?

ANTONIA.

Oui, Monsieur, parlez... quelle est-elle?

ALBERT, *après un instant d'hésitation et à voix basse.*

Vous!

ANTONIA, *se levant vivement.*

O ciel!

MAXENCE, *se retournant de la table à droite.*

Eh bien! la connais-tu?

ANTONIA, *vivement.*

Non!.. il refuse. Il n'a voulu rien dire!

MAXENCE.

Tant pis pour lui!

ANTONIA, *avec émotion.*

Mais nous retenons ici monsieur Albert... qui est attendu chez un chef de bureau... il y va de ses intérêts.

ALBERT, *vivement.*

Ah! qu'importe?

ANTONIA.

Non vraiment!... il ne faut pas les négliger...

MAXENCE.

Certainement.

ANTONIA, *timidement.*

Demain, monsieur Albert... et si mon frère le permet...

MAXENCE.

Comment donc?

ANTONIA.

J'aurai à vous parler.

ALBERT, *avec émotion.*

Est-il possible!

MAXENCE, *riant.*

Pour lui dire ce que tu penses de sa conduite.

ANTONIA, *avec bonté.*

Oui, mon frère... (*Alb rt qu'elle regarde avec tendresse.*) Adieu monsieur Albert... (*Lui tendant de loin la main.*) A demain!

ALBERT, *la regardant avec expression et espoir.*

A demain!..

(*Il sort en faisant un geste de bonheur.*)

SCENE VIII.

ANTONIA, MAXENCE.

MAXENCE, *gaiement.*

Ah! nous voilà seuls, parlons raison!.. cela m'arrive rarement... mais quand une fois j'y suis... (*A demi-voix.*) Tu as reçu ma lettre?

ANTONIA, *sortant de sa rêverie.*

C'est vrai!.. je n'y pensais plus.

MAXENCE, *gaiement.*

Pour toi qui me sermonnes sans cesse et qui es toujours pour les partis raisonnables... je ne pouvais mieux choisir! (*En confidence.*) Il est ici!

ANTONIA, *étonnée.*

Comment?

MAXENCE.

Certain de mon aveu, il vient, (*Montrant l'appartement à gauche du spectateur.*) demander celui de ton subrogé-tuteur, puis le tien?

ANTONIA, *vivement.*

Quoi!... monsieur de Marignan!

MAXENCE, *déclamant.*

C'est toi qui l'as nommé! (*Avec chaleur.*) Jeu-nesse, fortune, réputation.. il jouit d'une estime universelle!..

ANTONIA, *froidement.*

Universelle!.. oui. Les hommes de lettres l'admirent comme un profond politique, et les hommes d'État le reconnaissent pour un grand littérateur; dans le monde, je l'ai toujours trouvé froid, sec et poli, occupé d'une seule chose, de l'effet qu'il produisait, et d'une seule personne...

MAXENCE.

De toi!

ANTONIA, *souriant.*

Non, de lui, pour qui il professe une préférence marquée et un amour exclusif! Du reste, sa présence ne me cause aucune peine, ni son absence aucun regret; son mérite me laisse l'usage de toute ma raison et me permet de vous dire, mon frère, que ce n'est pas là l'époux que je choiserais!

MAXENCE, *riant d'un air embarrassé.*

Ah!.. ah!.. de sorte que tu ne partages pas mon enthousiasme?

ANTONIA.

Nullement.

MAXENCE, *de même.*

Et que s'il vient, tout à l'heure, pour savoir ta réponse...

ANTONIA.

Vous le prierez de ne pas me la demander.

MAXENCE, *de même.*

Comme tu voudras... Après tout, les inclinations sont libres... et quant à mes engagements envers lui... des hypothèques, des lettres de change et autres titres exigibles, ne t'effraie pas!... il n'en sera ni plus ni moins!... si je réussis un jour... tout sera payé... c'est aisé! si je ne réussis pas

ce sera bien plus facile encore ; la liquidation ne sera pas longue...

ANTONIA, *l'observant avec inquiétude.*

Que voulez-vous dire ?

MAXENCE, *avec une gaieté forcée.*

Vois-tu, ma chère sœur, je ne connais l'existence que d'une seule manière, somptueuse et opulente, c'est-à-dire heureuse et considérée ; mais quand on n'a pas quatre-vingt à cent mille francs à dépenser par an, on est bien près du ridicule, et c'est ce que je ne supporterai jamais. Il faut bien vivre, ou ne plus s'en mêler... c'est mon système !

ANTONIA.

Vous ne parlez pas sérieusement... car enfin vous êtes un galant homme, un homme d'honneur !

MAXENCE, *gaiement.*

Eh bien ! je le prouve !... et si je me tue...

ANTONIA, *à part.*

O ciel !... *(Avec émotion.)* En se tuant, mon frère, on ne paie pas ses dettes ; on prouve seulement qu'on n'a ni l'énergie, ni le courage de les acquitter !

MAXENCE, *avec dépit.*

Antonia !...

ANTONIA, *vivement.*

Je sais que beaucoup de jeunes gens professent votre système ; ils le trouvent facile, commode et héroïque !.. moi, qui ne m'y connais pas, je trouve tout uniment que c'est lâche !.. *(Voyant Maxence qui fait un geste de colère.)* Oui, Maxence, je ne suis qu'une femme, mais pour sauver votre honneur, le nôtre, pour conserver notre nom pur et intact, rien ne me coûterait, je serais prête à tous les sacrifices !... et vous qui êtes un homme... qui êtes jeune, qui avez des talents, de l'esprit, de l'éducation, vous n'auriez pas la force de travailler pour refaire votre fortune, pour reconquérir l'estime et la considération... *(Avec indignation.)* Ah ! non, non, ne me dites pas cela, mon frère !

MAXENCE, *avec impatience.*

Travailler !... travailler !... certainement c'est très beau !... en théorie !... mais pour regagner sa fortune, autrement que par un coup de dé, il faut du temps ! et mes créanciers ne m'en laisseront pas !

ANTONIA, *avec émotion.*

Eh bien !... ne devez-vous pas demain, du moins vous me l'avez dit, recevoir chez notre notaire le prix de la terre de Jumièges qui a été vendue plus d'un million, et qui nous appartient en commun ?

MAXENCE, *avec embarras.*

Oui, sans doute... mais grâce aux emprunts et aux hypothèques, ma part est entièrement absorbée !

ANTONIA.

La mienne ne l'est pas !... prenez-la, mon frère, et le reste de mes biens s'il le faut !.. payez monsieur de Marignan, payez tous vos créanciers, et vivez ? *(Avec force.)* Vivez... ne fût-ce que pour faire oublier votre vie passée !

MAXENCE.

C'est impossible !.. c'est absurde !.. tu ne peux, tu ne dois disposer de rien.

ANTONIA.

Si je le veux cependant !

MAXENCE.

Les lois s'y opposent ! et moi avant tout, moi ton tuteur !.. Passe pour ruiner ses créanciers, mais sa sœur !.. Décidément mon moyen vaut mieux et j'y reviens.

ANTONIA.

N'est-il donc point d'autres ressources ?

MAXENCE.

Aucune.

ANTONIA.

Des amis ?

MAXENCE.

Des amis !... m'en préserve le ciel ! c'est un ami qui me tient en son pouvoir ! c'est un ami qui, dès demain, dès aujourd'hui, s'il le veut, peut, dans sa vengeance, disposer de ma liberté !

ANTONIA.

Monsieur de Marignan... ô ciel !

MAXENCE, *riant avec ironie.*

Oui ! oui ! des huissiers, des recors ! à moi ! un vicomte, un gentilhomme ! Souffrir que dans le beau monde on me raille, et que plus encore... on me plaigne !... Non, non, je ne leur donnerai pas ce plaisir, j'y suis, parbleu ! bien résolu.

ANTONIA, *avec effroi.*

Grand Dieu !

SCÈNE IX.

CORINNE, *sortant de l'appartement à droite ;*
ANTONIA, MAXENCE.

MAXENCE, *gaiement.*

Eh ! la charmante Corinne !... *(Haut, à Antonia.)* Tu es donc la maîtresse de refuser ou d'accepter la main de M. de Marignan...

CORINNE.

Comment ! sa main ?

MAXENCE, *de même.*

Cela te regarde ! et quelle que soit ta décision, je me charge de la lui annoncer.

ANTONIA, *effrayée.*

Mon frère !...

MAXENCE.

Et pour le reste, que cela ne t'inquiète pas ! car vrai !... cela n'en vaut pas la peine !

(Il sort par la porte à gauche.)

ANTONIA, *hors d'elle-même.*

Et c'est moi qui serais cause!...

CORINNE, *lui prenant la main.*

De quoi donc?

ANTONIA, *dégageant sa main.*

Laisse-moi!

CORINNE.

Que veux-tu faire?

ANTONIA.

Accepter!

(Elle s'élançait dans l'appartement à gauche, sur les pas de son frère, et disparaît.)

SCÈNE X.

CORINNE, *seule, poussant un cri.*

Accepter! M. de Marignan qui veut l'épouser...

Je n'en puis revenir encore! *(Montrant Antonia*

qui vient de disparaître.) Et elle aussi, qui veut devenir comtesse!... c'est indigne... car enfin elle ne l'aime pas, elle en aime un autre, elle en est convenue tantôt avec moi!... et sacrifier à l'ambition l'amour et l'amitié... Ce ne sera pas.... Je suis là, je m'y opposerai... Je la donnerai, malgré elle, à celui qu'elle aime! *(Allant à la table à droite, et posant la main sur ses Mémoires.)*
« Chapitre XVIII. Comment Corinne finit par unir Albert et Antonia. *(Prenant le cahier à la main et s'avançant au bord du théâtre.* Et comment « elle se vengea du perfide comte.... en l'épousant! »

(Elle sort par la porte à droite, en emportant le manuscrit.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décor. — On a fait la nuit à la rampe pendant l'entr'acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

DESGAUDETS, *sortant de la porte à gauche;*

ALBERT, *entrant par le fond.*

DESGAUDETS.

Vous, mon jeune ami... chez moi... et de si bon matin!

ALBERT, *regardant autour de lui.*

Je n'ai pas pu dormir de la nuit.

DESGAUDETS.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

ALBERT.

Un espoir... un rêve... auquel je ne puis croire, et dont je n'oserais parler à personne au monde... et puis... une chose qui vous contrariera sans doute, et que je me hâte de vous apprendre, pour que vous ne m'en vouiez pas. Depuis hier, je rencontre une foule de gens qui me tendent la main et m'accablent de prévenances : « J'espère que la fortune ne vous fera pas oublier vos amis, me disent-ils... » et ils me complimentent, en me saluant du nom de votre gendre! J'ai beau répondre que l'on me flatte d'un honneur qui n'est pas, ils prennent ma franchise pour de la discrétion, et semblent refuser de me croire!

DESGAUDETS.

Le peu de mots, que j'ai dit hier à mon ami le chef de bureau, aura sans doute causé cette erreur, qui vous prouvera l'excellence de mon système... à savoir : que tel petit mensonge innocent aura souvent rapporté beaucoup plus qu'une grosse vérité... Et si vous en doutez encore, je vous avouerai que l'on m'a prévenu ce matin, et en confiance, que mon gendre le capitaine allait être nommé chef d'escadron!

ALBERT.

Moi!

DESGAUDETS.

Avancement mérité!

ALBERT.

Qui cependant n'est accordé qu'à votre gendre, quand depuis longtemps il aurait dû l'être, à moi, à ma conduite, à mes blessures!... Et une telle injustice...

DESGAUDETS.

N'allez-vous pas vous en fâcher, et réclamer?

ALBERT.

Oui, sans doute!

DESGAUDETS.

Eh! acceptez toujours?... n'importe à quel titre!

ALBERT.

Et si l'on m'accuse un jour de n'avoir obtenu ce grade que par l'intrigue et la faveur.

DESGAUDETS, *haussant les épaules.*

Une pareille calomnie!...

ALBERT.

Eh! mon Dieu... il s'en répand souvent de si absurdes... Votre ami le chef de bureau, que j'ai rencontré et qui est discret, car il ne m'a pas parlé de moi, m'a appris que la femme de mon pauvre général, madame de Saint-Avoid, allait voir sa pension augmentée, à la sollicitation d'un grand seigneur; et, en effet, vous m'aviez promis hier, de faire recommander par monsieur de Marignan, une pétition...

DESGAUDETS.

Qu'il a apostillée de sa main, et que j'ai portée moi-même à son ami, le secrétaire-général.

ALBERT.

Eh bien! Monsieur, on a ajouté avec un sourire

malin : « Il paraît que ce grand seigneur protégé madame de Saint-Avoid d'une manière toute particulière, et qu'il lui porte même, en secret, l'intérêt le plus vif... — Ce n'est pas, me suis-je écrié; qui a pu vous dire une pareille imposture? — Le premier commis, qui le tenait du secrétaire-général lui-même!... » Vous comprenez qu'à l'ins-tant j'ai couru dans les bureaux...

DESGAUDETS, *effrayé.*

Ab ! mon Dieu !

ALBERT.

Chez le premier commis... chez le secrétaire gé-néral, rétablissant les faits et la vérité... leur di-sant que madame de Saint-Avoid avait cinquante-cinq ans... leur prouvant que M. de Marignan ne la connaissait même pas et que ne l'avait jamais vue...

DESGAUDETS.

Vous avez fait ce coup-là ?

ALBERT.

Oui, Monsieur.... j'ai justifié cette pauvre femme !

DESGAUDETS.

Et vous lui avez ôté sa pension ?

ALBERT.

Moi !... comment cela ?

DESGAUDETS.

M. de Marignan, qui tient à se faire des amis, apostille toutes les pétitions qu'on lui présente sans les lire, c'est connu au ministère, et pour donner à celle-là un caractère distinctif, un ca-chet particulier qui attirât sur elle l'attention et l'intérêt... j'avais glissé à l'oreille du secrétaire général quelques mots... accompagnés d'un sou-rire... de ces mots qu'on peut interpréter et am-plifier... à volonté !

ALBERT, *avec colère.*

Mais vous avez donc la manie..... la rage des... amplifications.

DESGAUDETS, *froidement.*

C'est mon système ! le seul pour arriver. Aussi, vous le voyez... j'avais réussi... tandis que vous ! Je ne m'étonne plus maintenant de cette lettre à laquelle je ne comprenais rien... (*Lui donnant une lettre.*) Vous pouvez l'expliquer !

ALBERT, *la regardant d'un air troublé.*

C'est de madame de Saint-Avoid... et elle vous est adressée !... (*Lisant.*) « Monsieur, j'apprends « par un employé du ministère, et je ne sais com- « ment vous en remercier, que vous aviez, sans « me connaître, parlé en ma faveur. On allait m'ac- « corder le supplément de pension que vous « aviez demandé pour moi, lorsque quelqu'un... « (je ne puis encore le croire) M. Albert d'An- « gremont, que mon mari a comblé de bontés, est « venu détruire l'effet de vos soins. Je ne sais ce « qu'il a pu dire *contre nous*, dans les bureaux. « mais toute la bonne volonté qu'on nous témoi- « gnait s'est évanouie, et devant un procédé aussi

« indigne... devant une ingratitude pareille... (*N'achevant pas la lettre.*) Ah ! c'est à confondre !... c'est moi qu'on accuse... et c'est vous qu'on re-mercier...

DESGAUDETS.

Vous le voyez ?

ALBERT.

Moi qui chéris la mémoire du général... Moi qui défendais l'honneur de sa veuve... courons du moins la détromper !

DESGAUDETS, *le retenant,*

Attendez donc ! j'ai une invitation à vous transmettre de la part de M. de Marignan et de la mienne.

ALBERT.

A moi !...

DESGAUDETS.

Comme ami de Maxence et de sa famille, vous êtes prié d'assister au contrat qui se signe aujour-d'hui chez moi... ainsi qu'au dîner et à la soirée que nous donne chez lui M. de Marignan.

ALBERT.

Un contrat ce matin... un dîner ce soir... et pourquoi donc ?

DESGAUDETS.

Pour le mariage d'Antonia, ma pupille !

ALBERT.

O ciel ! et avec qui ?

DESGAUDETS.

Avec M. de Marignan... c'est décidé depuis hier soir... et je suis encore à me demander com-ment elle y a consenti !... (*Regardant Albert qui chancelle et s'appuie sur un fauteuil.*) Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

ALBERT.

Rien, Monsieur... je vous jure.

DESGAUDETS.

Mais si, vraiment !

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, CORINNE, *sortant de l'appar-tement à droite, tenant à la main le cahier de ses Mémoires qu'elle lit.*

DESGAUDETS, *l'apercevant et courant à elle.*

Notre jeune officier qui se trouve mal... (*Co-rinne jette son cahier sur le guéridon à droite.*) pendant que nous causions tranquillement du mariage d'Antonia.

CORINNE, *regardant Albert qui vient de se jeter dans un fauteuil à gauche près de la table, ap-puyant sa tête dans ses mains.*

Je crois bien !... il l'aime... il l'adore...

DESGAUDETS.

C'était là sa passion... pauvre jeune homme !

CORINNE, *qui s'est approchée d'Albert.*

Monsieur, Monsieur, qu'avez-vous ?

ALBERT, *se retournant vers elle.*

Merci ! merci ! ce n'est rien !...

CORINNE, *vivement.*

Non, cela ne se passera pas ainsi... car on vous aime, j'en suis sûr!

ALBERT, *se levant vivement.*

Que dites-vous?

DESGAUDETS, *à part.*

Le voilà revenu!

CORINNE.

Elle me l'avait avoué... à moi-même! et bien plus, ce comte de Marignan qu'elle épouse... elle ne peut le souffrir!

ALBERT, *avec joie.*

Est-il possible!

DESGAUDETS.

Et pourquoi alors?..

CORINNE, *avec chaleur.*

C'est un mystère inexplicable... que j'expliquerai. Une péripétie, un roman, une intrigue!.. Je suis chez moi, dans mon centre... et dussé-je me compromettre...

DESGAUDETS, *cherchant à la modérer.*

Ma fille!..

CORINNE.

Voilà comme je suis!

ALBERT, *à Corinne.*

O cœur trop généreux!.. loin de m'en vouloir du bonheur que j'ai refusé et me connaissant à peine, vous m'offrez l'amitié d'une sœur?.. Ah! qu'ouï'en dise monsieur votre père, il y a encore des âmes nobles et désintéressées!

CORINNE, *avec exultation.*

Oui! parmi nous seulement! dans les arts et dans la poésie!.. O sainte amitié! inspire-moi! donne-moi les moyens de punir ce traître... ce Marignan... que je déteste autant que je l'aimais!

DESGAUDETS, *étonné.*

Toi! (*A part.*) O sainte amitié... je te comprends maintenant!

CORINNE, *de même.*

Oui, mon père, oui! je me croyais tellement sûre d'être comtesse! depuis six mois il m'accablait de déclarations en vers que j'ai reçues... que j'ai lus!

DESGAUDETS.

Que tu as lus?

CORINNE.

Toutes!

DESGAUDETS, *avec compassion.*

Ma pauvre fille! comment aussi vas-tu croire à des vers?.. Toi qui en fais!! ne sais-tu pas que la divine poésie est l'ennemie née de la vérité... c'est le puff... descendu de l'Olympe!

CORINNE.

Pourquoi alors me tromper? pourquoi me faire la cour?

DESGAUDETS.

Ce n'est pas à toi qu'il la faisait! mais à tes articles dont il a peur! aux immortels, tes amis, dont il a besoin et qu'il trouve réunis dans ton salon!

CORINNE.

S'il en est ainsi, ma vengeance ne se fera pas attendre, et déjà, dans la revue qui paraît ce matin, j'ai déchiré avec délices et impartialité cette réputation qu'il nous doit! Mais ce n'est rien encore, j'empêcherai son mariage.

DESGAUDETS, *secouant la tête.*

Prends garde... prends garde!.. Il est bien haut placé.

CORINNE.

Ce sont ceux-là qui ont le plus peur... de tomber! que je sache seulement par quelle ruse il a fasciné et séduit Antonia...

DESGAUDETS.

La voici!.. cela me regarde!

SCÈNE III.

ALBERT, *qui pendant la dernière moitié de la scène précédente s'est jeté dans un fauteuil à gauche, en proie à ses réflexions; ANTONIA, sortant de la porte du fond; CORINNE, DESGAUDETS, à l'écart.*

ANTONIA, *qui est entrée en rêvant, aperçoit Albert qui se lève à sa vue.*

Monsieur Albert!.. vous ici!

ALBERT.

Vous m'aviez dit hier: Venez?

ANTONIA.

C'est vrai!.. mais j'étais loin alors de penser... (*Apercevant Desgautets qui s'avance.*) Ah!.. monsieur Desgautets...

DESGAUDETS.

Dont la présence ne doit pas vous effrayer, mon enfant. Je suis de droit votre défenseur, parlez! il en est temps encore! et s'il est vrai que ce mariage ait lieu contre votre gré...

ANTONIA.

Non, Monsieur, j'y ai consenti de moi-même, j'ai accepté pour mari monsieur de Marignan...

DESGAUDETS.

On prétend cependant que ce n'est peut-être pas lui que vous auriez choisi...

ANTONIA.

C'est possible!..

DESGAUDETS.

On ajoute même que vous l'aimez très peu.

ANTONIA, *baissant les yeux avec embarras.*
Monsieur...

CORINNE, *qui s'est avancée.*

Oui, oui... elle me l'a dit!

ANTONIA, *d'un air suppliant.*

Corinne!..

CORINNE.

C'est bien... c'est comme moi!

ANTONIA.

N'importe! il a reçu ma promesse, je la tiendrai.

DESGAUDETS.

Permettez, mon enfant! dès que ce n'est pas

pour lui, ni pour votre agrément que vous l'épousez, je dois en conclure que c'est dans l'intérêt d'un autre... c'est évident !

ANTONIA, *avec embarras.*

Monsieur...

DESGAUDETS.

Je suis comme vous ! je ne dis pas tout ce que je sais, et volontiers j'aime mieux me taire que parler, mais j'observe et devine souvent ! votre frère, par exemple !..

ANTONIA, *vivement.*

Qu'osez-vous dire ?

DESGAUDETS.

Cette opulence factice qui abuse tous les yeux, n'a pu tromper les miens !.. Ses biens sont engagés... ne craignez rien, je parle devant des amis ! Il doit beaucoup, entre autres à monsieur de Marignan... peut-être lui doit-il même plus encore que je ne crois... Vous tressaillez !

ANTONIA.

Moi !... Monsieur !...

DESGAUDETS, *qui lui a pris la main.*

Je l'ai vu !

ANTONIA, *avec émotion.*

Eh bien... quand il serait vrai... quand je serais décidée à tout... pour sauver l'avenir ou les jours de mon frère...

DESGAUDETS, *secouant la tête.*

Ses jours !... ses jours !... écoutez-moi ? j'ai connu bien des jeunes gens à la mode, des lions ! des beaux ! qui n'avaient d'autre mérite qu'un riche patrimoine... je ne parle pas de votre frère !.. ces dissipateurs philosophes, menaient joyeusement, en s'écriant : « Courte et bonne, après moi « la fin du monde !... Je mangerai ma fortune. . « et puis je me tuerai... » (*Froidement.*) Ils la mangeaient et ne se tuaient pas !

ANTONIA, *à part.*

O ciel !

DESGAUDETS.

Au contraire ! philosophes d'une autre école... ils vivaient !... ils se résignaient à vivre... aux dépens des autres. (*Vivement.*) Je ne dis pas cela pour votre frère, mais c'étaient les oncles, les grands parents, les mères surtout, les mères et les sœurs qu'ils exploitaient de préférence ; le puff de famille ! ! « Il y va de mon honneur et de ma « vie... si demain... si dans une heure, je n'ai « pas quinze, vingt mille francs, » plus ou moins, selon la sensibilité des parents... « Vous ne me « verrez plus ?... j'ai là mes pistolets... ils sont « chargés... » (*À demi-voix et froidement à Antonia.*) Ils ne le sont jamais ! mais on l'ignore, on s'émeut, on tremble... et l'on se sacrifie ! !... c'est ce que nous appelons le Puff du désespoir !... Adieu, mon enfant, je vous laisse y réfléchir, moi je vais à la Bourse ! (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ALBERT, ANTONIA, CORINNE.

ANTONIA, *à part.*

S'il était vrai !... une telle indignité...

CORINNE, *s'approchant d'elle.*

Eh bien !.. tu as entendu mon père...

ANTONIA, *vivement.*

Non, ce n'est pas possible !... tout me l'atteste, et d'ailleurs, je me suis engagée de moi-même, j'ai donné librement ma parole à M. de Marignan... et à moins qu'il ne me la rende...

CORINNE.

Quoi !... si la rupture venait de lui...

ALBERT, *vivement et voyant le geste affirmatif d'Antonia.*

Je n'en demande pas davantage.

ANTONIA, *effrayée.*

O ciel !... que voulez-vous faire ?

ALBERT.

Ce soir vous serez libre ou je ne serai pas témoin de votre mariage... car sa vie ou la mienne...

ANTONIA, *hors d'elle-même.*

Et moi je vous défends un éclat qui nous perdrait. Il faut que sans se brouiller avec mon frère, M. de Marignan renonce de lui-même...

CORINNE.

A ce mariage ?

ALBERT.

C'est impossible !

CORINNE.

Et pourquoi donc ?... il s'agit de chercher... de trouver, c'est de l'imagination... cela me regarde...

ALBERT, *vivement.*

Et vous espérez inventer...

CORINNE.

Certainement !

ALBERT.

Un moyen neuf.

CORINNE.

Non pas ! le neuf est dangereux... mais avec du commun on est toujours sûr de réussir ! et si je connais M. de Marignan, de toutes tes vertus, celle en qui il a le plus de confiance, c'est ta dot... et si l'on pouvait lui inspirer le moindre doute sur cette vertu-là...

ALBERT.

Est-ce que cela se peut !

ANTONIA.

Avec lui qui est si adroit...

CORINNE.

Sans cela, où serait le mérite ?... mais sois bien persuadée que si tu avais, j'ignore comment, le bonheur de perdre tout ou partie du million qui rehausse tes charmes... les idées de M. de Marignan se trouveraient soudain modifiées... ou

changées; c'est de tous les temps... c'est le dénouement des *Femmes savantes*, cela me va à moi... femme de lettres!

ANTONIA.

Par malheur, M. de Marignan n'est pas un Trissotin.

CORINNE.

Extérieurement, non. La forme change! Les Trissotins de nos jours ont plus de savoir faire, plus de tenue, plus d'importance... ils sont éligibles, ou mieux encore!... mais c'est la même famille... cela ne nous regarde pas... je ne songe qu'à mon plan!... laissez-moi tous deux!... (*A Albert.*) D'ailleurs... je vous verrai ce soir... à ce diner... (*A Antonia.*) où il est invité.

ALBERT.

Et que je refuse.

CORINNE.

Non, vraiment...

ANTONIA.

Elle a raison... Je vous prie, Monsieur, de ne rien faire... qui puisse donner à penser ou attirer l'attention...

CORINNE, à demi-voix.

Oui, oui... et puis elle désire que vous y veniez, vous le voyez bien?

ALBERT, vivement.

Ah! s'il est vrai!

CORINNE, lui montrant Antonia qui laisse les yeux.

C'est sûr... partez!

ALBERT.

Et la veuve de mon général... Ah! vous me feriez tout oublier...

CORINNE, saluant de la main Antonia qui sort par la porte à gauche et Albert qui sort par le fond.

Adieu! adieu!...

SCÈNE V.

CORINNE, s'asseyant devant la table à droite avec agitation.

Que de choses! que d'événements!... c'est à peine si je pourrai y suffire... (*Ecrivant.*) Chapitre XIX. (*S'arrêtant.*) C'est égal... c'est du mouvement, de l'intrigue, de la vengeance... quel bonheur!... Chapitre XIX..... où en étais-je? (*Ecrivant.*) Et mon libraire, qui vient ce matin... et ma toilette de ce soir... Je veux être belle... je veux qu'ils m'admirent tous... car ce perfide... ce n'est pas assez de le torturer de toutes les manières... il faut encore qu'il me regrette... (*Elle écrit rapidement et avec émotion.*)

SCÈNE VI.

CORINNE, à la table à droite écrivant, M. LE

COMTE DE MARIGNAN, entrant rapidement par la porte du fond.

LE COMTE, pâle et un numéro de revue à la main.

Ah! je saurai ce que cela signifie...

CORINNE, l'apercevant et à part.

C'est lui! (*Posant sa plume et se retournant vers M. de Marignan d'un air gracieux.*) ne me trompé-je pas? est-ce bien vous, monsieur le comte et de si bonne heure?

LE COMTE, avec agitation.

Oui, Madame... oui, c'est moi qui, indigné, froissé et le cœur ulcéré viens vous demander s'il faut croire encore à l'amitié... ou si elle n'est qu'un vain mot et une amère déception.

CORINNE, se levant.

Je vous adresserais la même demande, monsieur le comte?

LE COMTE.

A moi?..

CORINNE.

A vous qui depuis six mois prodiguez, soit en prose, soit en vers, les protestations de l'amitié... la plus tendre... pour ne pas dire plus... à une jeune fille confiante, à un cœur aimant, à une imagination exaltée, facile à égarer... qui s'enflamme au feu des arts et du génie... a pu se tromper de flambeau... et lorsque dans le sentier nouveau qui s'ouvre sous ses pas... elle compte... elle a le droit de compter sur le bras... (je ne dis pas sur la main d'un guide et d'un ami,) elle apprend qu'il s'enchaîne à une autre... sans consulter, sans même prévenir celle dont il a décoloré l'existence... Après un pareil procédé, à qui se fier, monsieur le comte, et à quoi peut-on croire encore... si ce n'est à l'athéisme du cœur et au néant de tous les sentiments.

LE COMTE.

Eh! Madame... il s'agit bien de cet étalage de sensibilité... quand, sans attendre, sans permettre même... qu'on s'explique et qu'on se justifie... on laisse attaquer et déchirer ceux qu'on devrait défendre.

CORINNE.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Que je reçois à l'instant un numéro de cette revue, à laquelle vous travaillez, cette revue si répandue et si redoutable, où vous exercez la plus haute influence... et comment oserait-on y insérer contre moi un article pareil à celui-ci... si vous ne l'aviez toléré ou peut-être vous-même commandé...

CORINNE.

Vous vous trompez, Monsieur...

LE COMTE, vivement.

Est-il vrai?

CORINNE, froidement.

Je l'ai composé moi-même!

LE COMTE.

Quoi... ces railleries amères... ces outrages jetés non-seulement sur mon ouvrage... mais sur moi-même... sur mon caractère...

CORINNE.

Que voulez-vous? je vous aimais tant.

LE COMTE.

M'attaquer dans mes talents politiques et littéraires... changer pour moi la trompette de la renommée en celle du charlatan, me peindre comme faux, avide... intéressé... faisant de la gloire métier et marchandise...

CORINNE.

Je vous aimais tant!

LE COMTE, *avec impatience.*

Mais tous ceux qui ne m'aiment pas vont répéter ces injures, et comment les ferez-vous accorder avec les éloges dont hier encore vous m'accablerez, dans le même journal... grâce, esprit, sensibilité! noblesse d'âme... sublime caractère...

CORINNE.

Eh! savais-je moi-même ce que je disais... je vous aimais tant!

LE COMTE, *avec colère.*

Eh! Madame...

CORINNE.

Et puis nos pensées de la veille... sont-elles toujours celles du lendemain... Vous même, Monsieur... n'abandonnez-vous pas aujourd'hui l'idole que vous encensiez hier!

LE COMTE.

Je ne l'outrage pas du moins; je ne la renverse pas de l'autel pour la fouler aux pieds; et mon adoration, pour elle, que dis-je, mon fanatisme, survit à tout autre sentiment!.. car l'amour passe, mais le talent reste!.. Le génie est impérissable!.. il est impérissable, le génie!.. (*A part.*) Et la flatter encore!.. moi qui exècre les bas-bleus... moi qui les ai toujours détestés! (*Haut.*) Écoutez-moi, Corinne!..

CORINNE, *qui s'est assise à droite.*

Vous allez me tromper...

LE COMTE.

Non. Vous connaîtrez l'erreur qui m'a égaré! et moi aussi je vous ai aimée... vous, la fille des arts et de la poésie; mais croyant que cette âme pure, céleste, éthérée, ne tenait point aux choses d'ici-bas... mon amour était un culte, une religion, je vous adorais comme on adore la Divinité, la muse chaste et sainte, que j'aurais cru offenser par des transports humains... et persuadé que vous ne vouliez être aimée qu'ainsi...

CORINNE, *se levant.*

Eh! qui vous l'a dit, Monsieur?

LE COMTE.

Ah! si je l'avais su! si j'avais soupçonné que cette âme divine ne dédaignait pas une ardeur terrestre...

CORINNE, *vivement.*

Vraiment?

LE COMTE.

Nous étions nés l'un pour l'autre! tout semblait nous réunir, mêmes goûts... même âge... (*Se reprenant.*) Je veux dire: mêmes sentiments... même fortune... (*Se troublant.*) et il est trop tard!

CORINNE.

Pourquoi donc?

LE COMTE.

Des engagements sacrés... avec un ami!

CORINNE.

Mais ces engagements... quels sont-ils, expliquez-vous?

LE COMTE, *avec embarras.*

Pour mon malheur, je ne le puis!

CORINNE.

Qui vous en empêche?... parlez, répondez!..

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Bouvard!

LE COMTE, *vivement.*

Mon libraire!.. qui me demande!

LE DOMESTIQUE.

Non, c'est à Mademoiselle qu'il désire parler.

LE COMTE, *vivement.*

Raison de plus! ce bon Bouvard... que je ne le prive pas de l'honneur qu'il attend.

CORINNE, *avec un dépit concentré.*

Ah! il vous tarde déjà... de me quitter.

LE COMTE, *vivement.*

Non!.. non... je reste... j'attends votre père... pour ce fatal contrat... pour ce bonheur auquel je me résigne, tout en espérant encore quelques obstacles.

CORINNE, *avec amertume.*

Qui ne vous manquera pas, Monsieur le comte.

LE COMTE, *levant les yeux avec mélancolie et sensibilité.*

Plût au ciel!.. mais tout semble m'abandonner, et je vous le demande à vous-même, que me restera-t-il maintenant?

CORINNE.

Moi, Monsieur, moi, dis-je... et ma plume!.. ah! vous ne connaissez pas celle qui vous aimait tant! elle peut vous détester, Monsieur le comte, elle peut vous haïr... mais vous abandonner!.. jamais!.. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE *seul.*

« C'est Vénus toute entière à sa proie attachée. »

J'avais espéré la désarmer, et je vois que flatter ou adorer ces femmes-là, est, pour un homme de lettres, un système de dupe. Il y aurait plus de profit à faire comme tout le monde... à les détester franchement et sur-le-champ; car si vous cessez

un instant de les aduler, si vous les blessez dans leurs vanités, dans leurs prétentions... dans leurs amours... l'Olympe se change en enfer et la muse qui était votre alliée vous déclare la guerre! bien plus, elle vous fait des ennemis mortels de tous ses adorateurs, de tous ses amants... c'est à n'en plus finir!.. Il est évident que ce salon, ce cénacle académique où se tiennent les élections préparatoires, va voter en masse contre moi... et c'est demain l'élection!.. et la revue de mademoiselle Corinne Desgautets ne perdra pas une occasion de saper, de renverser ma réputation littéraire et politique; les mieux établies tiennent à si peu de chose! et chaque jour... (*S'approchant de la table.*) Que vois-je? mon nom! sur ce cahier... encore un article contre moi... (*Lisant.*) « *Mémoires secrets. Chapitre XIX. Désespoir et vengeance de Corinne. Moyens de rompre le mariage du comte! qui ne tient qu'à la fortune d'Antonia. Voir si l'on ne pourrait pas, comme dans les Femmes Savantes, lui persuader qu'elle est ruinée... (S'interrompant.) En vérité!.. S'entendre avec le frère et la sœur qui n'osent rompre ouvertement, mais qui désirent cette rupture... et alors... On en est resté là... n'importe? cette fois du moins, les Mémoires secrets auront appris quelque chose!.. Ah! l'on trame ici des complots... me voilà prévenu! et c'est à moi, à mon tour, par quelque contre-mine, quelque contre-puff... (Voyant s'ouvrir la porte à gauche.) C'est Antonia... quelle agitation... quel trouble... dans ses traits... est-ce la scène qui commence... Attention!*

SCÈNE VIII.

ANTONIA, LE COMTE.

ANTONIA.

Ah! c'est vous, Monsieur le comte... je suis d'une inquiétude...

LE COMTE.

Et pourquoi donc, Mademoiselle?

ANTONIA.

Avez-vous vu mon frère, ce matin?

LE COMTE.

Je n'ai pas eu cet honneur.

ANTONIA.

Monsieur Bouvard votre libraire et celui de Corinne... vient de nous dire... qu'il l'avait rencontré... il y a quelques heures... place Vendôme, au moment où il sortait de chez notre notaire... il avait l'air si préoccupé... si agité... qu'à peine a-t-il vu et entendu monsieur Bouvard, qui l'avait abordé et qui lui parlait... il était pâle, disait-il, ses traits en désordre...

LE COMTE.

En vérité!

ANTONIA.

Et ce n'est rien encore... je reçois tout à l'heure seulement une lettre qu'il m'avait écrite avant de sortir de chez lui... un billet à peine lisible... où il me prévient qu'il ne pourra venir ce matin... m'embrasser comme il me l'avait promis... qu'il est possible même... qu'il ne soit pas libre... pour la signature du contrat... et qu'alors... il ne faudrait pas l'attendre!

LE COMTE, à part.

Décidément... le complot est là...

ANTONIA.

Voilà ce qui m'inquiète, Monsieur! voilà pourquoi je m'adresse à vous? savez-vous ce que cela signifie... vous doutez-vous de ce qui peut retenir Maxence?..

LE COMTE.

Moi, Mademoiselle!..

ANTONIA.

On vient... serait-ce lui?.. non, mon subrogé-tuteur!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, DESGAUDET, entrant par le fond, pâle et en désordre.

ANTONIA.

Ah! mon Dieu... comme il est pâle!

LE COMTE, à part.

Est-ce que le vieil avare en serait aussi? le père de Corinne... c'est tout simple!

DESGAUDETS, troublé.

Je suis heureux, ma chère Antonia, de vous trouver avec Monsieur le comte... et de vous trouver seuls...

ANTONIA.

Et pourquoi donc?.. d'où vient ce trouble... et qu'avez-vous?

DESGAUDETS.

Moi!.. je n'ai rien!

ANTONIA.

Un mot seulement!.. ce que je vous disais ce matin... mon frère?

DESGAUDETS, faisant le geste de porter un pistolet à son front.

Lui! allons donc!.. soyez tranquille!

ANTONIA, respirant.

Ah! je respire!

DESGAUDETS, à part.

C'est bien autre chose, et le difficile est de la préparer... peu à peu... et avec adresse...

LE COMTE, qui n'a pas cessé de le regarder.

Il cherche.. ses mots... c'est évident! (*Froidement.*) Voyons-le venir?

DESGAUDETS, souriant avec embarras.

Je suis passé tantôt à la Bourse... où les passions s'agitent! Le volcan est en ébullition, et c'est beau comme l'enfer du Dante. Toutes les

combinaisons sont déjouées... celle d'abord, monsieur le comte, pour laquelle vous m'aviez fait offrir des promesses d'actions... qui deviennent nulles!

LE COMTE.

Je le savais depuis ce matin... impossible de soumissionner à ce taux-là... ce n'est plus de l'audace... c'est de la folie...

DESGAUDETS, *de même.*

C'est ce qu'il paraît...

LE COMTE.

Aussi toutes les compagnies se retirent d'un commun accord, c'est convenu... et faute de soumissionnaires... il faudra bien qu'on abaisse le prix.

DESGAUDETS.

Il est évident que c'était le parti le plus sage... mais il y a des gens... si téméraires!.. j'en connais un... entre autres... un imprudent... une tête folle!.. désespéré de renoncer à cette affaire... où il voyait une fortune assurée... car même aux conditions imposées... il trouvait la spéculation magnifique... il m'avait même prié, comme dans la première combinaison, d'accepter une cinquantaine d'actions gratuites.

ANTONIA, *avec impatience.*

Enfin...

DESGAUDETS.

Enfin... c'était un coup de dés... et il est joueur!

ANTONIA.

O ciel!

DESGAUDETS.

Et avec quelques capitalistes... peu connus mais aussi téméraires que lui... il a couru soumissionner hardiment en son nom!..

LE COMTE, *avec ironie.*

Eh bien... ils se ruineront... voilà tout!

DESGAUDETS.

Certainement! mais avant de soumissionner... il faut déposer un cautionnement...

LE COMTE.

De plusieurs millions... payables sur-le-champ!

DESGAUDETS.

C'était pour sa part, cinq ou six cent mille francs comptants, qu'il n'avait pas... mais l'insensé... le malheureux... venait de les recevoir chez son notaire...

LE COMTE, *à part.*

Je commence à comprendre...

DESGAUDETS.

C'était en partie la dot de sa sœur!

LE COMTE, *à part.*

Nous y voici!

ANTONIA, *à Desgautets.*

Achevez?

DESGAUDETS.

Se croyant certain du succès... il a versé cette somme...

LE COMTE, *de même.*

A merveille!..

ANTONIA, *vivement et avec effroi.*

Eh bien... est-ce qu'une autre que sa sœur a le droit de se plaindre ou de réclamer...

DESGAUDETS.

Non, sans doute!

ANTONIA, *avec chaleur.*

Alors qu'importe?

DESGAUDETS, *vivement.*

Il importe... que ces valeurs qu'on devait s'arracher sont déjà descendues au-dessous du cours, que l'opération est manquée, et que le cautionnement ou plutôt la dot de sa sœur est perdue.

ANTONIA, *avec joie.*

N'est-ce que cela?

LE COMTE, *à part.*

De mieux en mieux!

ANTONIA, *vivement à Desgautets.*

S'il en est ainsi, je ne sais rien, je n'ai rien appris... que tout reste entre nous.

DESGAUDETS.

Comment?

ANTONIA.

C'est à moi, c'est mon bien... et si je le donne à mon frère...

DESGAUDETS.

Un pareil sacrifice!

ANTONIA.

J'y gagne encore!..

DESGAUDETS, *la pressant dans ses bras.*

Ah! ma chère enfant!

LE COMTE, *à part, les regardant dans les bras l'un de l'autre.*

Bien joué!

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, CORINNE et ALBERT, *entrant par la porte du fond, puis BOUVARD derrière eux.*

CORINNE, *bas à Albert qui lui donne la main.*

Allons! n'allez-vous pas vous effrayer... parce que le notaire est là. Rassurez-vous? cela ne prouve rien encore.

DESGAUDETS, *à sa fille.*

Qu'est-ce donc?

CORINNE.

Monsieur le notaire.

DESGAUDETS, *vivement et comme se rappelant.*

C'est vrai!..

LE COMTE.

Le notaire!...(à part.) à mon tour!

DESGAUDETS.

C'est l'heure où nous l'avions prié de venir, mais en ce moment...

CORINNE ET ALBERT, *avec joie.*

O ciel!

DESGAUDETS, regardant Antonia et le comte.
Je pense... que sa présence serait inutile.

LE COMTE.

Et pourquoi donc?... veuillez, mon cher Bouvard, le prier d'entrer!

DESGAUDETS.

Comment ?

ANTONIA, d'un air gracieux.

C'est juste! pour lui faire nos excuses de l'avoir dérangé. (S'approchant du comte.) Je comprends, Monsieur le comte, qu'après un tel désastre... il est impossible de donner suite à nos projets d'union...

CORINNE, à Albert.

Que dit-elle?...

ANTONIA.

Et l'honneur même me fait un devoir de vous rendre votre parole.

ALBERT, bas à Corinne.

O bonheur! (Pendant les phrases précédentes Bouvard est rentré avec le notaire.)

LE COMTE, passant au milieu du théâtre.

Messieurs, un événement imprévu, un malheur de famille, dont les détails seraient superflus et sur lequel je garde le silence, un malheur, dis-je, vient de frapper ma belle et noble fiancée... j'apprends par M. Desgautets, le subrogé-tuteur, que sa pupille vient de perdre une partie de sa fortune...

CORINNE, bas à son père, avec joie.

Ruinée!.. bravo; Antonia vous avait raconté mon plan...

DESGAUDETS, de même.

Mais du tout...

CORINNE, de même.

Alors, c'est donc de vous-même!

DESGAUDETS, étonné.

Quoi donc ?

CORINNE, avec approbation et lui faisant signe de se taire.

C'est bien! c'est très bien!

LE COMTE, qui a toujours observé du coin de l'œil, le père et la fille, se dit à part.

Ils s'entendaient! (A voix haute et avec noblesse.) Messieurs... je demande qu'aujourd'hui, à l'instant même, on signe le contrat.

TOUS.

Est-il possible! (Pendant ce temps des domestiques ont apporté la table, au milieu du théâtre et derrière les acteurs.)

LE COMTE, se retournant vers le notaire et lui montrant la table.

Monsieur le notaire, mettez-vous là de grâce! il me tarde de prouver à ceux qui pourraient mal me juger (Regardant Corinne.) que, pour moi, les richesses ne sont rien et que la foi jurée est tout.

BOUVARD, criant.

C'est admirable!.. c'est du dernier beau! (A Corinne.) N'est-ce pas... chez cet homme-là... toutes les grandes pensées viennent du cœur!

CORINNE, à part.

C'est à confondre!

BOUVARD.

Demain tout Paris le saura!

ALBERT.

Ah! pour moi plus d'espoir!.. (Regardant le comte.) Mais... c'est bien... c'est le trait d'un galant homme... (A Desgautets.) Et vous, Monsieur, qui ne croyez à rien...

DESGAUDETS, à demi-voix.

Je n'y crois pas encore quoique j'aie vu et entendu... et je ne sais pourquoi... j'ai idée qu'il ne signera pas.

ALBERT, montrant à Desgautets le comte qui vient de signer et qui présente la plume à Antonia.

Tenez... qu'en dites-vous?..

DESGAUDETS, avec impatience.

Je dis... je dis... (Regardant sa fille et le comte.) que je n'y puis rien comprendre, mais que nous sommes tous ici, sous l'empire d'un puff immense, mais certain!.. un puff...

CORINNE.

Par devant notaire! (Antonia qui a pris la plume en tremblant hésite un instant, puis signe. En ce moment Corinne, à moitié suffoquée, tombédans un fauteuil; Albert cache sa tête dans ses mains, le comte se frotte les siennes; Desgautets les observe tous avec défiance; Bouvard lève les mains au ciel en signe d'admiration. — La toile tombe.)

ACTE QUATRIÈME.

Un riche salon dans l'hôtel du comte de Marignan, porte au fond, deux portes latérales, deux canapés, l'un à droite près de la cheminée, l'autre à gauche près d'une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, *assis sur le canapé à gauche*, BOUVARD, *debout près de lui*.

BOUVARD.

Oui, Monsieur le comte, l'effet en est prodigieux, sympathique ! J'en suis moi-même encore ému, attendri... Je l'ai raconté partout les larmes aux yeux !... aussi c'est un succès d'intérêt, un succès de femmes !

LE COMTE.

En vérité !

BOUVARD.

On ne parle dans tous les salons... dans tous les boudoirs, que de votre action si belle et si touchante... de votre désintéressement héroïque, d'autant plus étonnant que le siècle n'en a pas l'habitude... et l'on se passionne de nos jours pour tout ce qui est bizarre et extraordinaire !

LE COMTE *se levant*.

Dis plutôt tout naturel.... Je n'ai pris conseil que de mon âme... J'ai obéi... à la voix de la conscience... à l'élan de mon cœur !

BOUVARD.

Ah ! Monsieur le comte !

LE COMTE, *à demi-voix, et changeant de ton*.

Il faudra cependant veiller à ce que la presse en murmure quelques mots... des initiales d'abord... On attribue à Monsieur le comte trois étoiles... et puis demain... le nom en toutes lettres... indiscrétion contre laquelle nous réclamerons.

BOUVARD, *souriant*.

Soyez tranquille... Est-ce que je n'étais pas là. C'est déjà fait.

LE COMTE, *vivement*.

Tu as été modéré, au moins.

BOUVARD.

La modération du libraire-éditeur qui soigne son poète... un petit article plein de sentiment... on va m'en apporter une épreuve que je vous soumettrai. Mademoiselle Desgautets a ses journaux... nous aurons les nôtres... et elle aura beau faire, vous serez ambassadeur.... vous serez de l'Académie.

LE COMTE.

Tu penses donc que j'y ai quelques droits ?

BOUVARD.

Vous en avez même au prix Monthyon... car on est pour vous au paroxysme de l'enthousiasme... Nous ne trouverons jamais de moment plus favorable... pour la vente, aussi je viens de lancer notre second volume...

LE COMTE.

Quoi, vraiment !

BOUVARD.

Je l'ai lancé ! et je vous en apporte un exemplaire sur vélin, avec des gravures, des vignettes, etc. Nous imprimons demain que vingt mille exemplaires ont été enlevés dans la journée, et j'annonce la seconde édition pour après-demain... elle est prête !

LE COMTE.

Très bien !

BOUVARD.

C'est notre tome III, dont il faudrait s'occuper maintenant.

LE COMTE.

J'y songerai... Quel dommage que ce général de Saint-Avoid n'ait laissé que deux volumes de Mémoires...

BOUVARD.

S'arrêter à ce combat de la Mahoura, si pathétique... si intéressant !

LE COMTE.

Tu es bien sûr qu'il n'y avait pas un troisième volume ?

BOUVARD.

Parbleu ! Je l'aurais vendu à Monsieur le comte comme les deux premiers... vingt mille francs !... cela en valait la peine !... Enfin je verrai... Je vous chercherai d'autres mémoires secrets et inédits... il y en a partout... (*À demi-voix*.) Monsieur le Comte ne veut pas ceux de mademoiselle Corinne Desgautets... elle me propose de les acheter. Mémoires posthumes, à la condition d'inventer quelques moyens pour qu'ils paraissent, malgré elle, de son vivant !

LE COMTE.

Corinne !... Eh ! non vraiment... c'est déjà trop de l'avoir aujourd'hui à dîner.

BOUVARD.

Elle vient chez vous ?

LE COMTE.

Il le faut bien !... J'ai son père qui est le subrogé-tuteur de ma prétendue, et c'est si gênant d'avoir pour témoins de son bonheur... des amis qui n'en sont pas.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*.

Monsieur et mademoiselle Desgautets !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CORINNE ET DESGAUDET, *tenant une liasse de papiers sous son bras*.

LE COMTE.

Eh ! les voici, ces chers amis !... Je pensais à

eux ! Les premiers au rendez-vous !... (*A Bouvard, qui veut s'éloigner.*) Vous nous restez, Bouvard, j'ai compté sur vous !

BOUVARD, *s'inclinant.*

Trop d'honneur, Monsieur le comte !

DESGAUDETS.

Nous venons, comme tout le monde, vous apporter le juste tribut de notre admiration. Vous êtes le héros du jour.

BOUVARD, *bas au comte.*

Quand je vous le disais !

CORINNE, *à part.*

Non, je ne pourrai jamais me faire à l'idée que ce soit là un héros... réel et effectif... A moins qu'il ne se soit jeté dans l'héroïsme, exprès pour mo faire enrager.

DESGAUDETS.

Tu sais, ma fille, qu'avant l'arrivée de nos amis, j'ai à causer avec Monsieur le comte ?

CORINNE.

Je vous laisse, mon père. Je vais au petit salon attendre ces dames.

BOUVARD.

Si Mademoiselle veut bien me permettre de l'accompagner... (*Lui offrant la main.*) nous parlerons des Mémoires posthumes ! (*Il sort avec Corinne par une des portes à droite.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, DESGAUDETS.

LE COMTE, *à part, regardant Desgautets en riant.*

Je devine son embarras et le but de l'entretien qu'il me demande... Le voilà obligé de m'avouer sa ruse... (*D'un ton grave.*) et j'ai ma scène d'indignation... elle est faite !

DESGAUDETS, *s'approchant du comte après un instant de silence.*

Vous pensez bien, Monsieur le comte, que dans cette triste circonstance, nous avons des arrangements préliminaires et indispensables à prendre ensemble. M. Maxence de la Roche-Bernard ne viendra pas dîner.

LE COMTE, *faisant signe à Desgautets de s'asseoir sur le canapé à droite et s'y plaçant à côté de lui.*

En vérité !

DESGAUDETS.

Ce qu'il a de mieux à faire... est de quitter Paris à l'instant... et de s'éloigner...

LE COMTE, *souriant.*

Pourquoi donc ?.. A cause de ses créanciers ou de ses pertes à la Bourse... Il sait depuis longtemps ce que c'est...

DESGAUDETS.

Oui, sans doute... perdre ce qu'on a... passe encore... Mais la fortune d'une sœur... d'une sœur qui vous aime...

LE COMTE, *à part.*

Est-ce qu'il va recommencer, et continuer la plaisanterie...

DESGAUDETS.

Enfin, n'en parlons plus !

LE COMTE.

Franchement, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

DESGAUDETS.

Comme vous dites ! et abordons le sujet. Vous comprenez qu'il ne peut plus conserver la tutelle après avoir compromis et dissipé les deniers de sa pupille.

LE COMTE, *à part.*

Encore...

DESGAUDETS.

Il y aurait même lieu à poursuivre... Mais Antonia veut qu'on lui donne quittance de tout.

LE COMTE, *avec impatience.*

Eh ! Monsieur...

DESGAUDETS.

Qu'avez-vous donc ?

LE COMTE, *se modérant.*

Rien !

DESGAUDETS.

C'est à moi, alors.. à moi, son subrogé-tuteur, à m'entendre avec vous à ce sujet... comme aussi, et vu l'absence du frère..... à vous rendre ses comptes de tutelle. J'ai pris chez son notaire..... tous les papiers... y relatifs que vous examinerez à loisir.

LE COMTE, *essayant de sourire.*

Très bien... très bien... monsieur Desgautets... mais parlons sérieusement.

DESGAUDETS.

Il me serait difficile d'y mettre plus de sérieux ! vous le verrez par les pièces à l'appui où tout se trouve... (*Lui remettant les papiers.*) Sauf les six cent mille francs... provenant de la vente de Jumièges...

LE COMTE.

Hein... que dites-vous ?

DESGAUDETS.

Mais ils sont représentés par le reçu de Maxence de la Roche-Bernard... le tuteur.

LE COMTE, *parcourant les papiers.*

Est-il possible!...

DESGAUDETS.

Et l'acquit du Trésor constatant le versement... à la Caisse des consignations...

LE COMTE, *parcourant toujours les papiers.*

O ciel !... mais cette signature...

DESGAUDETS.

De ladite somme de six cent mille francs.

LE COMTE, *poussant un cri et tremblant de rage.*
Comment ?... Ah ça... c'est donc vrai ?...

DESGAUDETS, *vivement.*

En doutiez-vous, par hasard ?

LE COMTE, *se reprenant vivement.*

Moi ! non, Monsieur... non ! je n'en ai jamais douté...

DESGAUDETS.

Eh bien ! alors, qui peut vous surprendre ?

LE COMTE, *feuilletant les papiers dans le plus grand trouble.*

Mais ce frère... ce tuteur... ces papiers... plus je vois... plus j'examine...

DESGAUDETS.

Et plus vous vous indignez !

LE COMTE, *regardant la quittance et poussant un second cri.*

Six cent mille francs !.. savez-vous, Monsieur, que c'est une horreur...

DESGAUDETS.

Et qui en doute?... nous sommes tous de votre avis... malheureusement c'est la vérité...

LE COMTE, *à part, avec agitation.*

La vérité... et j'ai pu m'y laisser prendre... c'est une ruse.. c'est un piège infâme!..

DESGAUDETS, *l'examinant.*

Qu'avez-vous donc ?

LE COMTE, *regardant Desgautets, et cherchant à se remettre.*

Moi ! rien... rien... Monsieur... mais vous concevez, (*Montrant les papiers.*) le trouble... le saisissement... et comme vous disiez si bien... l'indignation d'un honnête homme !

DESGAUDETS, *à part et secouant la tête en le regardant.*

Je suis pour ce que j'en ai dit. C'est un puff inexplicable, mais c'en est un !...

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, BOUVARD, *entrant par le fond.*

BOUVARD.

Monsieur Desgautets... monsieur Desgautets...

DESGAUDETS, *avec impatience.*

Qu'y a-t-il ?

BOUVARD.

Je revenais de l'imprimerie chercher pour Monsieur le comte une épreuve de journal qui n'arrivait pas .. Une voiture s'est arrêtée à la porte de l'hôtel au moment où j'allais frapper... un homme enveloppé d'un manteau m'aperçoit et baisse la glace... c'était M. le vicomte de la Roche-Bernard.

DESGAUDETS.

Vous en êtes sûr ?

BOUVARD.

Lui-même !

DESGAUDETS.

Que voulait-il ?

BOUVARD.

Vous parler à l'instant... son avenir en dépendait, à ce qu'il m'a dit.

DESGAUDETS, *à part.*

Serait-ce par hasard quelque scène de drame.. moi d'abord je n'y crois pas ! et si c'est de l'argent qu'il veut m'emprunter... grâce au ciel,

je n'en ai point ! et puis n'oublions pas que je suis avare... Je cours près de lui et je reviens.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LE COMTE, *qui s'est jeté sur le canapé à gauche* BOUVARD.

BOUVARD, *tenant à la main un journal et debout derrière le canapé où le comte est assis.*

Voici notre article... dont, je pense, vous serez content... d'ailleurs ce n'est qu'une épreuve et vous verrez vous-même ce que l'enthousiasme... aurait pu... oublier ! (*Voyant le comte absorbé dans ses réflexions.*) Eh mais ! Monsieur le comte ne m'écoute pas...

LE COMTE, *portant la main à son front.*

Pardon, mon cher Bouvard, je suis sous le coup d'une nouvelle...

BOUVARD.

Fâcheuse !

LE COMTE, *avec un soupir.*

Oui, certes !

BOUVARD.

Que cette lecture adoucira peut-être ! (*Lisant avec emphase au comte qui est toujours assis sur le canapé et qui, livré à ses réflexions, ne l'écoute pas.*) On attribue dans le grand monde à un « homme de lettres distingué, à un grand seigneur, « le trait de désintéressement à la fois le plus délicat et le plus sublime !

LE COMTE, *à part.*

Six cent mille francs que j'espérais toucher et qui m'échappent.

BOUVARD, *de même.*

« Au moment du contrat... il apprend que celle « qu'il aime est ruinée...

LE COMTE, *à part.*

Comment aussi se douter que cela fût vrai...

BOUVARD, *de même.*

« N'écoulant que la voix de l'amour et de « l'honneur... il signe...

LE COMTE, *à part.*

Après tout... un tel engagement est nul.. de toute nullité.

BOUVARD.

« Il signe sans hésitation et sans regret un nom « que nous ne voulons pas trahir... mais que les « arts et la gloire signalent depuis longtemps à « l'admiration... et à l'estime publique...

LE COMTE, *avec impatience, et se levant.*

Ma foi, on dira ce qu'on voudra, peu m'importe !

BOUVARD, *toujours avec emphase et à voix haute.*

« Je m'arrête.. car chacun a déjà deviné M. le « comte de M. trois étoiles .. (*Baissant la voix.*) « dont le dernier ouvrage vient de paraître... chez « Napoléon Bouvard, libraire-éditeur, quai Mala- « quais, n° 36. » (*Au comte qui marche avec agita-*

tion.) Je crois que ce n'est pas mal... et qu'il y a là tout ce qu'il faut pour rendre le voile de l'anonimo aussi transparent que possible...

LE COMTE, *avec agitation.*

Très bien!.. très bien!.. je vous en remercie, mon cher Bouvard, quoique j'aie à peine entendu... préoccupé comme je le suis dans ce moment.

BOUVARD.

Il s'agit donc d'un événement...

LE COMTE.

Terrible...

BOUVARD.

Qui n'est peut-être pas vrai... (*Pliant l'épreuve du journal.*) on dit et on imprime tous les jours tant de choses...

LE COMTE.

Ce n'est que trop certain... (*A demi-voix.*) Apprends que le vicomte Maxence de la Roche-Bernard est ruiné.

BOUVARD,

Eh bien!.. vous le saviez.

LE COMTE.

Lui... cela va sans dire, je n'en ai jamais douté... et peu m'importe! Mais sa sœur...

BOUVARD.

Eh bien!..

LE COMTE, *à demi-voix, et prenant avec force le bras de Bouvard.*

Il lui enlève six cent mille francs!

BOUVARD.

Eh bien!.. c'est connu! (*Montrant le papier qu'il tient à la main.*) c'est là dans l'article!

LE COMTE, *qui tient encore à la main la liasse de papiers.*

Eh! non! C'est là... réellement! vois plutôt! six cent mille francs... que je perds...

BOUVARD.

Sans regret!.. je l'ai dit!.. c'est là le beau... le sublime!

LE COMTE.

Eh non!.. non... c'est là l'indignité... parce qu'on m'a trompé, vois-tu bien, indignement trompé...

BOUVARD, *vivement.*

Trompé!.. Elle ne les a pas perdus... elle les possède encore...

LE COMTE, *avec impatience.*

Eh non!

BOUVARD.

Eh bien! alors l'article subsiste.

LE COMTE, *retenant Bouvard, qui fait un pas pour sortir.*

Non pas! garde-toi bien de l'envoyer!

BOUVARD.

Et pourquoi?

LE COMTE.

Plus tard... je te le dirai... (*Se promenant.*) Car dans le trouble où je suis... je ne sais encore quel

parti prendre... non pas que je ne me regard comme dégagé... j'ai été abusé... il y a eu erreur... je ne suis plus obligé à rien... j'ai le droit de rompre.

BOUVARD, *avec étonnement.*

Rompre ce mariage!

LE COMTE.

Eh oui, sans doute!.. mais comment? après l'éclat produit par cette maudite générosité... j'avais bien besoin d'être magnanime... voilà comme je suis, je me laisse toujours emporter par le premier mouvement... et maintenant, comment revenir avec convenance?... d'autant que je n'ai rien à dire contre cette jeune fille... Mais sa famille... mais son frère... dont la conduite est indigne!.. (*Se mettant à la table et écrivant.*) Ma foi! on dira ce qu'on voudra... l'honneur avant tout... il n'est jamais permis de transiger avec lui... (*Écrivant.*) C'est cela... quelques phrases à effet... car la lettre doit être lue...

SCENE VI.

LE COMTE, *à la table à gauche; BOUVARD, au milieu du théâtre; CORINNE, sortant de la porte à droite.*

CORINNE, *se tournant du côté de la cantonnade.*

Des femmes qui ne parlent que modes et toilettes... et qui trouvent cela amusant... On se sent humiliée pour son sexe. (*Apercevant le comte.*) Ah! monsieur le comte qui écrit.

BOUVARD, *à demi-voix.*

Silence!.. ne le dérangeons pas... Il était tout à l'heure dans un trouble... dans une agitation... Mais le voilà plus calme, maintenant que sa résolution est prise...

CORINNE.

Quelle résolution?

BOUVARD.

Il est décidé à rompre son mariage.

CORINNE.

Avec Antonia...

BOUVARD.

Précisément!.. il compose dans ce moment la lettre de rupture.

CORINNE, *poussant un cri de joie.*

Ah! (*Courant près du comte.*) Ce que je viens d'apprendre, Monsieur, est-il possible?

LE COMTE.

J'écris à M. de la Roche-Bernard.

CORINNE.

Mais alors... ce que vous me disiez... ce matin, était donc vrai?

LE COMTE, *avec sentiment.*

Vous n'avez jamais voulu me croire... je n'ai rien à vous répondre! mais on verra un jour peut-être de quel côté était l'affection sincère et véritable... non pas que je m'abuse sur les dangers de ma résolution et sur les railleries auxquelles

je m'expose... *Fais ce que dois, advienne que pourra...* et dût-on m'accuser de manquer à mes serments...

CORINNE.

Ce ne sera pas Antonia, je vous le jure!.. au contraire... elle vous défendra... et moi aussi. Elle vous remerciera et vous devra son bonheur.

LE COMTE.

Que dites-vous ?

CORINNE.

Qu'elle en aime un autre !

LE COMTE.

Vous en êtes certaine ?..

CORINNE.

Je vous le jure...

LE COMTE, *s'élançant vers elle.*

Ah! Corinne!.. Corinne!.. vous me sauvez la vie... vous êtes ma protectrice... mon ange gardien...

CORINNE.

Une telle joie... cet air de contentement... mais je vous ai donc méconnu...

LE COMTE.

Ah! vous n'êtes pas la seule... (*A part.*) Elle en aime un autre... Quel bonheur!.. ce moyen-là vaut bien mieux que le premier... qui n'était pas sans danger... (*Courant à la table et déchirant une lettre qu'il vient d'écrire, et en commençant une autre.*) « Mademoiselle!.. »

CORINNE.

Que faites-vous ?..

LE COMTE.

Elle avait une inclination... et vous ne me l'avez pas dit!.. Ah! cruelle amie!.. que de tourments vous nous auriez épargnés à tous...

CORINNE.

Mais décidément... c'est donc la vérité !

LE COMTE, *levant les yeux au ciel.*

Elle en doute encore!.. (*Ecrivant avec agitation.*) « Mademoiselle... je vous ai prouvé, ainsi « qu'à monsieur votre frère... que les plus grands « sacrifices ne me coûtaient rien. »

BOUVARD.

C'est vrai !

LE COMTE.

« Il n'en est qu'un seul dont je me sens incapable, c'est celui de votre bonheur, et s'il est « vrai, comme on me l'atteste, que votre cœur ait « parlé pour un autre... »

BOUVARD, *près du comte et essuyant une larme.*

C'est admirable!.. et l'article peut rester... Il n'y a que quelques mots à changer !

CORINNE, *à part, avec joie.*

Enfin!.. donc nous l'emportons! (*Apercevant Albert qui paraît à la porte.*) Ah! Albert!

SCÈNE VII.

LE COMTE, *à la table à gauche; BOUVARD, près de lui; ALBERT, CORINNE.*

CORINNE, *allant à lui.*

Venez! venez donc vite?... Tout va à merveille !

ALBERT, *avec émotion.*

Je le crois bien!.. Monsieur votre père... M. Desgaudets... je viens de chez lui et l'on m'a assuré que je le trouverai ici...

BOUVARD.

Il nous a quittés il y a une demi-heure !

ALBERT.

Où est-il? le savez-vous ?

CORINNE.

Et que lui voulez-vous, mon Dieu! avec cet air agité? .

ALBERT.

Il faut que je lui parle... de la part de Maxence... qui de son côté s'est mis aussi à sa poursuite.

BOUVARD.

Rassurez-vous! il l'a vu...

ALBERT.

En êtes-vous bien sûr ?

BOUVARD.

Ils sont sortis ensemble... en voiture !

ALBERT.

A la bonne heure... je respire... ma mission est finie.

CORINNE.

Vous venez donc de voir ce pauvre Maxence ?

ALBERT.

Lui pauvre!.. ah! bien oui!.. ce n'est plus cela!

CORINNE.

Que dites-vous? (*Le comte qui était devant la table, interrompt sa lettre, et toujours assis sur le canapé, il écoute.*)

ALBERT.

Un peu avant la sortie de la Bourse... il paraît que, dans la coulisse et parmi les joueurs, un bruit a tout à coup circulé; on a prétendu que M. Desgaudets, le riche Desgaudets...

CORINNE.

Mon père!

ALBERT.

Qui jamais n'avait voulu se mêler d'affaires de ce genre... était à la tête de la nouvelle ligne de chemin de fer... que le comité d'administration, c'était lui, que Maxence n'était que son prénom... que Desgaudets, qui avait gardé une masse énorme d'actions... achetait les autres au-dessous du pair pour les accaparer toutes... A cette nouvelle, les actions qui tombaient à qui mieux mieux se sont relevées comme par enchantement. Des affaires énormes se sont faites à la fin de la bourse, rue Vivienne et sur le boulevard. Maxence qui, dans le premier moment avait perdu la tête et voulait se brûler la cervelle, s'est vu tout à coup entouré et accablé d'agioteurs, d'agents de change,

de courtiers marrons, même des femmes... des grandes dames... c'était à qui lui demanderait des actions!

CORINNE, *avec joie.*

Et il en a donné?..

ALBERT.

C'est ce que j'aurais fait à sa place !.. mais lui... à tout à coup relevé la tête et reprenant courage, s'est écrié avec audace : Des actions !.. je n'en ai plus !.. on ne peut en avoir ! M. Desgaudets les a presque toutes ! Ils les a gardées pour lui et pour son gendre, M. Albert, que voici !.. J'ai voulu me récrier et réclamer. Tais-toi, m'a-t-il murmuré à voix basse, tais-toi, tu me sauves. Alors, c'est moi que les demandeurs ont entouré, moi, complice involontaire de ce mensonge, ils m'ont poursuivi... ils m'ont supplié, même à genoux, de leur céder... de leur accorder de ces actions... que je n'avais pas. Vous jugez si j'ai résisté... si j'ai été inflexible ! Dix pour cent, me criait-on ! vingt pour cent au-dessus du cours... et moi je répétais : Je n'en ai pas, Messieurs, je n'en ai pas, pendant que Maxence, m'entraînant en dehors de la foule... me disait à l'oreille : Notre fortune est assurée, à ma sœur et à moi !

LE COMTE, *à part.*

O ciel !

ALBERT.

Cours près de M. Desgaudets, dis-lui que je lui donne cent mille écus des actions que je lui ai remises ce matin, mais qu'à moi... ou à tout autre, n'importe, il ne les vende pas à moins ? tout le succès de l'opération est là. Je l'ai quitté... j'ai couru... et me voilà... heureux de vous annoncer ces bonnes nouvelles... heureux de vous apprendre que Maxence a retrouvé le repos et l'honneur, et que, grâce au ciel, Antonia est plus riche que jamais.

LE COMTE, *bas à Bouvard, après avoir déchiré la lettre.*

Va porter ton article !

BOUVARD, *étonné et à voix basse.*

Coument... tel qu'il est?..

LE COMTE.

Eh ! oui, te dis-je ? vas et reviens... *(Bouvard sort par le fond.)*

CORINNE, *bas à Albert, avec joie.*

Et moi, Albert, et moi j'ai de bien meilleures nouvelles encore à vous faire connaître...

ALBERT.

Lesquelles?..

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, *sortant de la porte à gauche.*

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Maxence de la Roche-Bernard, et

mademoiselle sa sœur attendent monsieur le comte dans son cabinet.

LE COMTE.

Je vais les rejoindre.

CORINNE, *voulant le retenir.*

Mais, Monsieur...

LE COMTE.

Mes meilleurs amis !..

CORINNE.

Eh quoi !..

LE COMTE.

Ma fiancée !..

CORINNE.

Ah !..

LE COMTE, *à voix haute, à Albert et à Corinne.*

Pardon ! je cours les recevoir ! *(Il sort.)*

CORINNE, *poussant un cri et s'appuyant contre le canapé à gauche.*

Ah !

SCENE IX.

ALBERT, CORINNE.

ALBERT, *allant à elle.*

Qu'avez-vous donc ?

CORINNE, *avec agitation.*

J'étais encore sa dupe !.. encore une comédie qu'il jouait... mais pourquoi ? dans quelle intention ? ah ! j'aurai le mot de cette énigme...

ALBERT.

Mais répondez-moi donc ! vous me disiez tout à l'heure...

CORINNE.

Que tout était sauvé !.. et maintenant...

ALBERT.

Eh bien ?

CORINNE.

Tout est perdu !.. par vous... par votre faute... ou du moins par votre arrivée !

ALBERT.

Qu'ai-je donc fait ?

CORINNE.

Ce que vous êtes venu... nous annoncer... ce que vous venez de nous dire.

ALBERT.

La vérité tout entière.

CORINNE.

Justement, c'est elle qui a tout compromis !.. c'est elle qui nous perd !

ALBERT.

C'est trop fort ! et à moins que vous ne partagiez le système et les opinions de monsieur votre père !..

CORINNE.

Monsieur de Marignan... allait rendre à Maxence sa parole... il écrivait... pour rompre son mariage... la lettre était écrite !.. et il l'a dé-

chirée... (je ne le quittais pas des yeux) au moment où, dans votre joie... vous vous êtes écrié qu'Antonia était plus riche que jamais... donc s'il renonçait à elle... c'était à cause de cette fortune perdue...

ALBERT.

Vous le calomniez!

CORINNE.

C'est impossible!

ALBERT.

C'est ce matin, quand on lui a annoncé qu'elle était ruinée... qu'il a demandé lui-même, qu'il a exigé ce mariage...

CORINNE, *confondue*.

C'est vrai!.. (*Avec colère*.) Eh bien! non, cela ne doit pas l'être... parce qu'entre lui et la vérité... toute alliance est impossible!

ALBERT.

Mais alors... comment expliquez-vous?

CORINNE.

Je n'explique rien... il est comme ses ouvrages, comme son mérite. C'est à n'y rien comprendre... mais j'y arriverai cependant. C'est une gageure, c'est un défi... et entre nous deux désormais...

ALBERT.

C'est une guerre...

CORINNE.

Non... un mariage à mort!

SCÈNE X.

LE COMTE, MAXENCE et ANTONIA, *sortant de la porte à gauche*; ALBERT; CORINNE, *au milieu du théâtre*; BOUVARD, *entrant par le fond*. *Derrière lui quelques invités qui arrivent, tandis que plusieurs dames sortent de la porte à droite.*

MAXENCE, *gaiement pendant que le comte va saluer tous ses invités.*

Bravo! voici tout le monde réuni, c'est l'heure du dîner! Un beau moment... quand le dîner est bon... et M. de Marignan est connaisseur! De nos jours... les grands hommes sont gourmands, et ils font bien... on a si peu de temps à vivre... le génie surtout!

ALBERT, *à part*.

Quelle gaieté! quelle insouciance! qui reconnaîtrait là l'homme qui, ce matin, voulait se tuer...

MAXENCE.

Ah! te voilà, mon cher Albert! Desgautets, que j'ai rencontré avant toi, et avec qui j'ai fait route, m'a appris ta nomination... chef d'escadron, c'est officiel, oui, Mesdames, (*Bas à Albert en riant*.) Il m'a aussi raconté tes scrupules... et la colère de madame de Saint-Avoid contre toi!... Eh bien! t'es-tu justifié auprès de la veuve de ton vieux général?

ALBERT.

Oui, sans doute! elle pense, comme moi, que de la misère et de l'honneur valent mieux qu'une pension, achetée au prix de sa réputation...

MAXENCE.

Rassure-toi! nous penserons à elle! nous lui ferons avoir des actions!... c'est un cadeau... car dans ce moment n'en a pas qui veut... moi d'abord je n'en ai plus... (*Bas à Albert*.) Et cette fois... c'est la vérité... vraie,

ALBERT.

Tu n'en as pas gardé?

MAXENCE.

On ne m'y reprendra plus!

BOUVARD, *bas au comte*.

L'article paraîtra dans le journal de ce soir.

| LE COMTE, *de même*.

Très bien. (*Haut*.) Pardon, Mesdames, de vous faire dîner aussi tard, nous n'attendons plus que M. Desgautets, notre subrogé-tuteur, et mon ami intime, le secrétaire général... qui tous deux m'ont promis de venir et qui, je l'espère, ne me feront pas faillite.

MAXENCE, *riant*.

Vous avez déjà cinquante pour cent d'assuré, car voici M. Desgautets.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DESGAUDET; *Corinne et Antonia sont assises sur un canapé à gauche du spectateur près de la table; Albert debout derrière elles et pensif; à droite, BOUVARD, LE COMTE, puis MAXENCE, les autres conviés, hommes et femmes, forment, assis et debout, plusieurs groupes dans le salon.*

LE COMTE.

Arrivez donc, mon cher monsieur Desgautets.

DESGAUDET.

Pardon de m'être fait attendre. Je suis venu à pied... comme toujours pour raison de santé.

MAXENCE.

A pied! quand il pleut à verse!

DESGAUDET.

Je n'ai pas trouvé de voiture.

LE COMTE, *bas à Bouvard*.

Ou plutôt il n'a pas voulu en prendre... il est si avare!

BOUVARD.

Et pourtant... il a aujourd'hui, dit-on, fait des gains énormes. (*Desgautets s'est approché du canapé où sont assises Corinne et Antonia, pendant ce temps, Maxence, le comte et Bouvard, debout sur le devant du théâtre, forment un groupe et causent à demi-voix.*)

MAXENCE.

Je le crois bien! je l'ai vu devant moi, tout à l'heure, réaliser cent mille écus de bénéfice.

LE COMTE.

Ah bah !

BOUVARD, à Maxence, d'un air joyeux.

Avec vos actions ! aussi je viens d'en acheter !

MAXENCE, lui donnant une poignée de main.

Vrai ! Brave jeune homme ! (Ils remontent le théâtre en causant à voix basse.)

ANTONIA, à gauche, assise sur le canapé, et causant avec Corinne.

Il m'avait acceptée quand j'étais ruinée, et maintenant que la fortune m'est revenue, comment, aux yeux du monde, sans déshonneur, rompre ce mariage ?.. Ah ! je suis bien malheureuse !..

CORINNE.

Moi, je ne suis que furieuse ! (Ouvrant le livre qui est sur la table à gauche.) Que vois-je ? le second volume du grand ouvrage de M. de Marignan !

LA COMTESSE, assise sur le canapé à droite près d'une autre dame.

Cet admirable ouvrage !

LA MARQUISE.

Vous le connaissez, Madame ?

LA COMTESSE.

Mon Dieu non ! et vous ?

LA MARQUISE.

Ni moi non plus !

LA COMTESSE.

C'est étonnant, tout le monde en parle !

LA MARQUISE.

Et je n'ai pas encore rencontré une seule personne qui l'ait lu !

DESGAUDETS, debout derrière le canapé à droite et s'adressant aux deux dames qui viennent de parler.

C'est qu'il est plus facile d'en parler que de le...

BOUVARD, avec enthousiasme.

Histoire pittoresque de l'Algérie et de sa conquête !., second volume, plus intéressant encore, s'il est possible... plus dramatique que le premier !.. j'espère bien que monsieur Desgaudets m'en prendra un exemplaire... dix francs le volume... il sera demain à votre hôtel...

DESGAUDETS.

Diable !.. diable !.. dix francs !., permettez ! c'est trop cher pour moi !

BOUVARD, s'adressant aux deux dames assises sur le canapé à droite.

Il y a seulement pour neuf francs de vignettes et de gravures !

DESGAUDETS.

Je ne dis pas non !.. (A demi-voix.) C'est le reste qui est trop cher.

MAXENCE, qui pendant ce temps s'est promené dans le salon et revenant près du comte.

Eh bien ! et votre secrétaire général ?

LE COMTE.

J'ai dit que l'on servit aussitôt que sa voiture entrerait dans la cour... mais il n'est pas encore arrivé !

MAXENCE.

Mon appétit l'est depuis longtemps !

DESGAUDETS.

C'est comme le mien ! si pour nous le faire oublier, monsieur de Marignan daignait nous lire... quelques pages... quelques passages... du nouveau chef-d'œuvre...

TOUT LE MONDE, se levant.

Ah !.. oui, monsieur le comte !

LE COMTE.

Y pensez-vous, devant une si charmante assemblée... un ouvrage sérieux... un livre d'historio... c'est trop...

LA COMTESSE.

Pourquoi donc ? madame Scarron racontait une anecdote...

DESGAUDETS.

Quand le rôti manquait !

CORINNE.

Mais quand il s'agit d'un secrétaire-général...

LA MARQUISE.

C'est bien autre chose !

LA COMTESSE.

Et pour le remplacer...

CORINNE.

Il n'y a rien de trop grave !

LE COMTE.

Devant un pareil argument, je me rends ! (Il prend le livre, et chacun se rasseoit ou se range autour de lui, comme pour une lecture d'apparat.) Je vous lirai donc quelques pages qui terminent ce volume...

BOUVARD, faisant l'empressé.

Un verre d'eau sucrée !

LE COMTE, avec impatience.

Et non ! pas avant dîner.

BOUVARD.

C'est juste !.. (Regardant au fond.) Mais toutes les portes sont ouvertes. (Criant.) Fermez donc les portes ! la voix se perd !

LE COMTE, de même.

C'est inutile...

CORINNE.

Pour vous... mais non pas pour nous, qui ne voulons rien perdre.

TOUT LE MONDE.

Chut !..

LE COMTE.

Le récit d'une expédition dans l'Atlas, et d'un combat livré par le général Saint-Avoid.

ALBERT, qui jusque-là est resté plongé dans ses réflexions, lève la tête à ce mot, et dit à part.

Mon général... qu'est-ce que c'est ?

DESGAUDETS.

Cela doit être pittoresque !

LE COMTE, lisant.

« Corné de tous les côtés par dix à douze mille Arabes et sans espoir possible d'être secouru, le général avait passé une nuit horrible. Il ne

lui restait plus que deux seuls escadrons de
tout son régiment (troisième dragons).

BOUVARD.

C'est palpitant d'intérêt !

LE COMTE.

« La lune s'élevant au-dessus des noirs rochers,
« reflétait ses rayons sur les cimes de l'Atlas, les-
« quelles, se déroulant comme un blanc et immense
« linceul, semblaient, pour frapper l'imagination
« de nos vieux soldats, leur rappeler au milieu
« de l'Afrique, les plaines glacées de la Russie ! »

BOUVARD.

Comme c'est écrit ! comme c'est académique !
quel style !

CORINNE.

Pour de l'histoire.

BOUVARD.

Et ce n'est que de l'histoire !

MAXENCE.

Ce n'est que de la prose !

BOUVARD.

Mais quelle prose !

DESGAUDETS.

On dirait des vers !

CORINNE.

Il y en a !

DESGAUDETS.

Bah !

CORINNE.

Il ne lui restait plus que deux seuls escadrons,
De tout son régiment, troisième de dragons !

BOUVARD.

C'est vrai !.. cela lui a échappé !

MAXENCE.

C'est plus fort que lui.

CORINNE.

« Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il
« a des ailes ! »

BOUVARD.

Mais comme la pensée s'élève... comme elle
s'éclance et se précipite impétueuse...

DESGAUDETS.

On dirait d'une charge de cavalerie !

CORINNE.

Troisième de dragons ! c'est admirable !!!

TOUT LE MONDE.

C'est délicieux !.. délicieux ! ravissant !

LE COMTE, s'inclinant.

Trop de bontés... trop d'indulgence...

TOUS.

Achevez, de grâce P..

LE COMTE.

« Le général aperçut alors toute la tribu des
Beni-Ballaboud. »

ALBERT, à part et écoutant.
singulier !

LE COMTE.

« Campée au bord d'un torrent qui se précipi-
te dans la vallée et devient la Mahoura...

ALBERT, qui jusque-là a écouté avec des marques
d'impatience, quitte la table à gauche sur la-
quelle il s'appuyait et fait quelques pas vers le
comte.

Ah ! c'est trop fort !

CORINNE, qui a observé Albert, se lève du canapé.

Qu'avez-vous donc ?

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, paraissant à
la porte du fond.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le secrétaire-général !... (s'avancant
et s'adressant à M. de Marignan.) Monsieur le
comte est servi !

LE COMTE.

Messieurs, la main aux dames...

TOUT LE MONDE.

Ah...

LE COMTE.

Nous achèverons le chapitre après le dîner.

BOUVARD.

Quel dommage !

DESGAUDETS, à part.

Non pas !

ALBERT, pendant que tous les convives sortent
par la porte à droite, s'est approché du comte
et lui dit à voix basse.

Monsieur le comte, il faut absolument que je
vous parle.

LE COMTE, souriant.

A moi !

ALBERT.

A vous !

LE COMTE, de même.

Très volontiers... mais en sortant de table...

ALBERT, à demi-voix.

Soit, dans ce salon.

LE COMTE, de même.

Dans ce salon. (Il court rejoindre Antonia, à
qui il donne la main et sort avec elle par la porte
à droite; Corinne et Albert restent en scène.)

ALBERT.

Ah ! maintenant, je l'atteste, ce mariage ne se
fera pas ! (Se dirigeant vers la porte du fond.) En
attendant...

CORINNE, courant à lui.

Qu'est-ce à dire ?

ALBERT.

Je m'en vais !... Je ne resterai pas à dîner.....
ici, chez lui !...

CORINNE.

Un pareil esclandre !... Je m'y oppose !.. Ainsi,
votre main... votre main... je le veux... ou si-
non... (Albert lui offre la main.) Que lui avez-
vous dit... là, tout-à-l'heure ?

ALBERT.

Moi ! rien, je vous jure...

CORINNE.

Vous aussi !.... qui vous essayez à mentir....
Voyez-vous déjà l'influence de ce salon... Mais ce
secret... je le saurai !...

ALBERT, entraînant Corinne vers la salle à
manger à droite.

Il n'y en a pas !

CORINNE.

Il y en a... il doit y en avoir ! Je le saurai !

ALBERT, de même.

Il n'y en pas !

CORINNE.

Je l'inventerais plutôt.

(Tous les deux entrent en causant dans la salle
à manger.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

MÊME DÉCOR.

SCENE PREMIERE.

CORINNE, ALBERT.

ALBERT, entrant vivement.

Quel dîner !... J'ai cru qu'il ne finirait pas !...
Et quelle conversation !... Que de mensonges ! de
vanteries !

CORINNE.

Éloges désintéressés, donnés par l'amitié.

ALBERT.

Et par ceux qui dînent chez lui !... Et ce monsieur
de Marignan, qui, à force de s'entendre dire
qu'il était un grand homme... a fini par se le per-
suader !

CORINNE.

Comment donc !... Il attaquerait en calomnie
quiconque oserait maintenant soutenir le con-
traire !

ALBERT.

Patience !.... cela aura un terme... et nous
verrons !

CORINNE.

Raison de plus pour ne pas paraître sombre et
préoccupé... comme vous... tout à l'heure, à ce
dîner !

ALBERT.

Je ne vous ferai pas le même reproche !.. J'ad-
mirais votre grâce, vos saillies, votre gaieté !

CORINNE.

C'est un moyen ! Cela permet d'observer sans
que l'on s'en doute.. Vous ne vouliez rien dire !
il fallait deviner !... J'ai tout vu... votre physio-
nomie taciturne, l'air intrigué du comte ; et en
sortant de table, vous lui avez dit à voix basse :
Je vais vous attendre au salon. Je l'ai entendu...
J'étais derrière vous !.. C'est pourquoi... me voici.
Maintenant, Monsieur, qu'est-ce que cela signifie ?

ALBERT.

Vous le saurez plus tard.

CORINNE.

C'est une provocation... c'est un duel !

ALBERT.

Eh non ! une simple explication !

CORINNE.

Vous avez promis devant moi à Antonia... de
ne rien risquer qui puisse la compromettre, vous
avez juré que son nom ne serait même pas pro-
noncé, entrevous et M. de Marignan.

ALBERT.

J'ai tenu ce serment, et je le tiendrai encore...
Mais il se présente, grâce au ciel, une circon-
stance... une occasion qui n'a aucun rapport avec
Antonia, ni avec mon amour, et rien ne peut
m'empêcher de la saisir.

CORINNE.

Cette occasion, quelle est-elle ?... ne puis-je la
connaître ?

ALBERT.

C'est inutile... c'est une question qui ne peut
être discutée par des femmes... mais il ne sera pas
dit... que je me laisserai enlever celle que j'aime
sans la disputer... moi qui porte une épée... Non,
non, tant que je serai vivant, il ne l'épousera
pas !... J'y suis résolu... Sans cela, comprendriez-
vous que j'assistasse tranquillement à son triom-
phe... et à cette fête...

CORINNE.

Vous voyez donc bien, Monsieur, que vous
voulez vous battre avec M. de Marignan.

ALBERT.

Oui.

CORINNE.

Et pour Antonia ?

ALBERT.

Non... pas pour elle !... mais pour une autre
cause... pour celle de l'honneur et de la vérité.

CORINNE.

Je ne vous comprends pas, Monsieur.

ALBERT.

Je vous ai dit que cela n'était pas nécessaire.
Mais cette explication aura lieu.

CORINNE.

Et moi, je m'y oppose; non-seulement pour vous, mais pour M. de Marignan. Je ne veux pas qu'il soit tué!... Ce n'est pas ainsi qu'il doit être puni... ce serait trop tôt fait. Je lui réserve une expiation... plus longue, et qui m'est toute personnelle. (*Vivement.*) Ainsi, confiez-moi tout!... à moi, votre alliée... votre amie.

ALBERT.

Non, non, cela ne regarde que moi... le voici! de grâce, laissez-nous?... Je ne veux pas qu'il nous voie ensemble.

CORINNE.

Soit. (*A part.*) Mais si je n'y vois pas, j'entendrai!

(*Elle entre dans le cabinet à gauche.*)

SCÈNE II.

ALBERT, M. DE MARIGNAN.

LE COMTE, *sortant de l'appartement à droite et parlant à la cantonnade.*

Bien, mon cher Maxence... faites les honneurs pour moi. (*Se retournant vers Albert.*) Ils sont tous dans le petit salon à prendre le café, et me voici, Monsieur, prêt à vous entendre.

ALBERT.

Monsieur... j'ai eu pour ami... et pour protecteur dans ma carrière militaire, M. le général de Saint-Avoid, qui a été pour moi un père plutôt qu'un chef. Je dois la vie à son courage. Plus tard, et c'est là ce qui me lie à lui par une éternelle reconnaissance, il m'a confié ses plus secrètes pensées. Les qualités distinctives de son caractère, étaient l'horreur de la vanterie et du mensonge, son amour pour son pays et surtout le culte qu'il professait pour l'honneur. Il n'eût pas souffert que l'on portât au sien la plus légère atteinte! et il eût versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le conserver pur et intact. Aujourd'hui qu'il n'est plus, c'est un soin qu'il nous a légué, à nous qui fûmes ses soldats, à moi qui fus son ami, et je viens vous demander compte de la manière dont vous parlez de lui... dans le peu de lignes que j'ai entendues.

LE COMTE, *souriant.*

Me chercher querelle! à moi, son panégyriste, à moi qui le comble d'éloges, comment aurais-je pu l'offenser?

ALBERT.

C'est offenser un bon et loyal militaire que de lui attribuer des exploits qu'il n'a jamais faits, des actions fabuleuses, qui peuvent provoquer des démentis, attirer des insultes à sa mémoire, et jeter en un mot un ridicule ineffaçable sur son nom.

LE COMTE.

Je ne vois pas, Mousieur, en quoi cela me regarde.

ALBERT.

Je vais m'expliquer. Je n'ai jamais quitté le général. Je suis arrivé en Afrique, avec lui, avec la division qu'il commandait, et jusqu'au jour où il est mort entre mes bras, je l'ai suivi dans toutes ses expéditions, dans tous ses combats. Or, dans le passage, dans les quelques lignes que vous nous avez lues avant dîner, j'ai admiré comme tout le monde les ornements et l'éclat du style.

LE COMTE.

Vous êtes bien bon!

ALBERT.

Je ne m'y connais pas!... mais pour les faits... c'est différent.

LE COMTE, *souriant.*

Si ce n'est que cela!

ALBERT.

Comment, si ce n'est que cela!... je n'ai entendu que quelques mots à peine, et il n'y en a pas un seul qui ne soit une fausseté évidente.

LE COMTE.

Permettez, Monsieur!

ALBERT.

Jamais mon général n'a livré de bataille dans l'Atlas... et pour une bonne raison... nous n'y avons jamais mis les pieds, et nous avons toujours opéré à cent lieues de là...

LE COMTE.

Monsieur...

ALBERT.

Jamais nous n'avons eu de combats ou de relations avec la tribu des Beni-Ballaboud, dont aucun de nos soldats n'a aperçu les tentes, et jamais enfin nul fait d'armes n'a illustré les bords de la Mahoura... non pas que ce nom me soit inconnu, je ne sais pas où je l'ai vu, mais à coup sûr ce n'est pas en Afrique, car cette rivière-là n'existe pas, et je vous défie de l'y trouver.

LE COMTE.

Vous croyez cela, Monsieur?

ALBERT.

J'en suis sûr... voyez plutôt sur la carte. Et quand on écrit, quand on imprime, quand on publie sciemment de pareilles faussetés...

LE COMTE, *avec colère.*

Une telle expression...

ALBERT.

Est la seule qui convienne. Si mon général était vivant, il s'écrierait: Vous avez menti!.. Je prends sa place et suis à vos ordres.

LE COMTE, *fièrement.*

Et je serais aux vôtres, si votre général avait pu tenir un pareil langage... mais il s'en serait bien gardé. Vous étiez en Afrique, Monsieur, je n'en doute pas, mais le général de Saint-Avoid y était aussi, et entre vos deux assertions, quelque con-

tradictaires qu'elles soient, vous me permettez de donner la préférence à la sienne.

ALBERT.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Que notre devoir, à nous autres historiens, est bien grave. C'est comme un sacerdoce, celui de la vérité, que nous sommes chargés de transmettre à nos derniers neveux. Alors, Monsieur, l'historien qui se respecte ne marche qu'appuyé sur des preuves irrécusables, sur des documents authentiques, c'est ce que j'ai fait.

ALBERT.

Vous, Monsieur!

LE COMTE, *allant à la table à gauche.*

J'ai là les mémoires mêmes du général Saint-Avoid, trouvés dans ses papiers après sa mort... et je suis heureux de vous prouver avec quelle fidélité consciencieuse j'ai rempli, envers mon pays et la postérité, mes devoirs d'historien!... (*Frappant sur le manuscrit qu'il vient de prendre.*) Les voici, ces mémoires du vieux soldat... ces mémoires pensés au milieu de la bataille et écrits sur l'affût d'un canon... car ils sentent encore l'odeur de la poudre et du cigare!.. Lisez, Monsieur, lisez!

ALBERT, *jetant les yeux sur le manuscrit.*
O ciel!..

LE COMTE.

Connaissez-vous cette écriture?

ALBERT.

Si je la connais!

LE COMTE, *d'un air triomphant.*

Vous voyez donc bien!

ALBERT.

C'est la mienne!..

LE COMTE, *stupéfait.*

La vôtre!

ALBERT.

Eh oui!.. c'est mon roman.

LE COMTE, *attéré.*

Un roman!

ALBERT.

Composé par moi en Afrique!.. et que je croyais perdu pour jamais, car je ne me rappelais plus un mot de mon chef-d'œuvre! Et au fait!.. depuis cinq ans.

LE COMTE.

Que dites-vous?

ALBERT.

J'avais eu le bonheur de l'oublier, et c'est vous qui me le rendez... (*Parcourant le manuscrit.*) Oui vraiment... c'est bien cela... un roman historique... roman à la Walter Scott... où je fais jouer un rôle important à mon général... et à moi.

LE COMTE.

Quoi!.. Monsieur... c'est de vous!..

ALBERT, *feuilletant toujours le manuscrit.*

Hélas! oui! c'était même si mauvais que le général, à qui je l'avais donné à lire... m'avait répondu avec un juron : « Occupe-toi de ta théorie et ne pense plus à ces niaiseries-là... ou sinon... » Ce qui est cause.. que je n'ai pas même pensé à lui redemander mon manuscrit resté entre ses mains. Voilà comment, après sa mort, on l'aura trouvé dans ses papiers.

LE COMTE, *dans le plus grand trouble.*

Permettez, Monsieur, permettez.... rappelez bien tous vos souvenirs... êtes-vous sûr...

ALBERT, *feuilletant toujours.*

Parbleu!.. voilà tous mes personnages... tous mes noms qui me reviennent... l'aide-de-camp, Hector de Maugiron, c'était moi... la jeune fille qu'il adore... et qu'il espère épouser au retour... c'est... (*Hésitant.*) une personne, dont il est inutile de vous parler... et quant à la puissante tribu des Beni-Ballaboud... c'est bien cela!! une tribu de mon invention!.. et la Mahoura... ah! je savais bien que ce nom-là ne m'était pas inconnu... tenez, Monsieur, tenez, voyez-vous écrit en marge : *faute de mieux.* Il me fallait dans le moment une rivière... et n'en ayant pas sous la main... j'ai inventé celle-là... quitte à la changer plus tard contre une véritable!

LE COMTE, *à part.*

O ciel!

ALBERT.

Et c'est là ce que vous imprimez comme de l'histoire! c'est là ce qui vous vaut les éloges de la presse et l'admiration publique.

LE COMTE.

Est-ce ma faute, Monsieur, si victime moi-même d'une erreur... chèrement payée...

ALBERT.

Je le sais!.. Aussi je n'accuse plus votre bonne foi; mais ni vous, ni moi, Monsieur, n'avons le droit d'attribuer au général des absurdités dont je suis seul coupable et responsable. A chacun ses œuvres! et pour la mémoire comme pour l'honneur de M. de Saint-Avoid, il faut que la vérité soit connue.

LE COMTE.

Quoi, Monsieur... publier qu'un livre d'histoire est un roman.

ALBERT.

Ce ne sera pas le premier.

LE COMTE.

Un livre admiré, cité, vanté et adopté par l'Université.

ALBERT.

Jusqu'à demain, Monsieur, je garderai le silence. D'ici là, avisez vous-même aux moyens de faire cet aveu, sinon je m'en chargerai!

LE COMTE.

Mais songez donc aux suites...

ALBERT.

Elles sont toutes simples. C'est une erreur !.. vous vous empressiez de la reconnaître je ne vois pas quels inconvénients...

LE COMTE.

Vous ne les voyez pas ?..

SCÈNE III.

ALBERT, LE COMTE, MAXENCE, BOUVARD,
sortant de la porte du fond.

MAXENCE, *au comte.*

Et vous restez là, mon cher, vous ne venez pas au petit salon entendre ce qu'on dit de vous !

BOUVARD.

Deux membres de l'Académie des sciences viennent d'arriver et ils ne tarissent pas d'éloges sur votre second volume qu'ils ont déjà lu.

MAXENCE.

Comme tout Paris !

BOUVARD.

Comme tout le monde !

LE COMTE, *bas à Albert d'un air suppliant.*

Vous l'entendez, Monsieur !..

MAXENCE.

Monsieur de Pongibault, le professeur de sphère céleste et de géographie, s'extasie sur la vérité des détails topographiques.

ALBERT, *avec colère.*

En vérité !.. un professeur !..

LE COMTE, *d'un air suppliant.*

Monsieur !..

BOUVARD.

Il trouve surtout le caractère et les usages des tribus arabes décrits avec une lucidité... une profondeur...

MAXENCE.

Surtout la tribu des... comment dites-vous ?..

BOUVARD.

Des Beni-Ballabou...

MAXENCE.

Justement... c'est, dit-il, le tableau le plus pittoresque et le plus fidèle ! mieux que personne il peut en juger. Il y a été...

ALBERT, *avec indignation.*

Il y a été !.. voilà qui est trop fort !

BOUVARD, *froidement.*

Avec une mission du gouvernement... (*Avec chaleur.*) Et j'oubliais de vous dire que votre ami le secrétaire général, a été tellement touché du fait d'armes de la Mahoura qu'il ne connaissait pas...

ALBERT, *à part.*

Je crois bien !

BOUVARD.

Qu'il m'a demandé un exemplaire pour le faire lire au ministre, enfin, et c'est l'avis unanime, votre élection est assurée, vous devez arriver de-

main à l'Académie ou pour le moins au prix Gobert.

ALBERT.

Comment ?

BOUVARD, *à Albert.*

Dix mille livres de rentes destinées au morceau de l'histoire de France le mieux fait et le plus véridique... (*Montrant le comte.*) Il y a des droits, l'Algérie est la France. (*Au comte qui modère avec peine sa colère.*) Oui, Monsieur, votre modestie a beau s'indigner, vous y avez des droits.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DESGAUDETS, *une tasse de café à la main.*

DESGAUDETS.

Eh bien... eh bien, monsieur le comte, on vous demande, on vous désire... pour achever le fait d'armes de la Mahoura.

LE COMTE.

Moi ! impossible... L'émotion... la chaleur !.. je ne pourrais lire !

BOUVARD.

Je m'en chargerai ! moi l'éditeur...

LE COMTE, *à demi-voix.*

Non !.. il faut que je vous parle... (*Lui serrant la main.*) Il le faut.

BOUVARD.

Je vous suis ! (*A part.*) Qu'a donc le grand homme et d'où lui vient cette physionomie.

LE COMTE.

Daignez, mon cher Maxence... m'excuser auprès de ces dames... Un mal de gorge subit...

MAXENCE.

Très bien.

LE COMTE, *à part.*

A tout prix, il faut sortir de là, où je suis perdu. (*A Bouvard qu'il entraîne vers la porte du fond.*) Venez, Monsieur, venez !

MAXENCE, *se retournant et apercevant Desgautets, qui, assis sur le canapé, à droite, prend lentement sa tasse de café.*

Eh mais !.. je vous ai entendu dire chez vous, que vous n'aimiez pas le café !

DESGAUDETS.

Erreur !.. je l'aime beaucoup... chez les autres ! (*Maxence entre en riant dans l'appartement à droite.*)

SCÈNE V.

ALBERT, *qui s'est jeté sur le canapé, à gauche ;*
DESGAUDETS, *assis, à droite, sur l'autre canapé.*

DESGAUDETS, *achevant sa tasse de café.*

Quand il est bon... et celui-ci est du vrai moka. (*S'étendant sur le canapé.*) Eh !... eh !... je ne

déteste pas non plus les bons canapés... ni le confortable que j'espère bien me donner désormais... en secret.

ALBERT, *se levant et se promenant avec colère.*

Ah! c'est à n'en pas revenir!

DESGAUDETS.

Qu'avez-vous donc, mon cher?

ALBERT, *hors de lui.*

Ce que j'ai!.. ce que j'ai... (*S'arrêtant devant Desgautets.*) Vous aviez raison, Monsieur; des charlatants, des compères et des dupes, voilà la société actuelle.

DESGAUDETS, *souriant.*

Tant mieux!

ALBERT, *avec indignation.*

Comment, tant mieux!

DESGAUDETS.

Eh! mon Dieu, oui! c'est de l'excès même du mal que sortira le bien!

ALBERT.

Et quel bien peut sortir d'un gouffre tel que celui-ci?

DESGAUDETS.

Je vais vous l'apprendre; quand tout le monde sera bien persuadé, comme vous paraissez l'être en ce moment, que la plupart de nos grands hommes, y compris leur gloire et leurs préfaces, sont des mensonges vivants et impudents plus ou moins bien décorés ou reliés; quand tout le monde, dis-je, sera bien convaincu comme vous, que dans la composition de presque toutes les renommées qui se fabriquent, il n'entre pas un seul mot de vrai, la société finira, grâce au ciel, par devenir tellement incrédule, que pour lui faire accroire qu'on a du mérite, on sera réellement obligé d'en avoir... et c'est ainsi que l'école du mensonge sera devenue l'école de la vérité.

ALBERT, *avec impatience.*

Ce que vous espérez là, Monsieur, est toute une révolution... Mais en attendant.

DESGAUDETS, *souriant.*

Dans toutes les révolutions, il faut savoir attendre! D'ici là le puff victorieux continuera à triompher!

ALBERT.

Et si je vous disais, Monsieur, avec quelle insolence, avec quelle audace!.. Si vous saviez seulement...

DESGAUDETS.

Je sais tout. Corinne, ma fille, qui a entendu votre conversation, vient de me raconter au salon l'anecdote dans tous ses détails.

ALBERT.

Et vous me parlez de cela tranquillement et cela ne vous indigné pas?

DESGAUDETS.

Il faudrait passer sa vie à s'indigner! et la vie

est si courte!.. Je vous avouerai même avec franchise (car il est convenu qu'elle existe entre nous), que loin d'en être furieux, j'en ai été ravi.

ALBERT.

Vous osez en convenir!

DESGAUDETS.

J'en ai été enchanté!

ALBERT.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

DESGAUDETS.

Pour vous! oui mon jeune ami, quoique vous ayez refusé d'être mon gendre, je me regarde toujours comme votre beau-père... ou mieux encore, comme votre ami... et je vous suis de loin dans le monde... avec tout l'intérêt que l'on porte... à un pauvre voyageur seul et égaré dans un pays inconnu.

ALBERT.

Je vous remercie, Monsieur... mais en quoi cette aventure peut-elle vous réjouir pour moi?

DESGAUDETS.

Voici comment. Quand on connaît par hasard la vérité... il y a deux manières de s'en servir, l'une...

ALBERT, *avec force.*

C'est de la dire!...

DESGAUDETS.

Et l'autre... de la taire. La seconde est presque toujours la plus utile. Essayez-en, je vous le conseille?

ALBERT.

Moi! me taire!... moi, transiger avec ma conscience!

DESGAUDETS.

Je ne dis pas cela, mais à un soldat qui s'est bravement défendu, il est permis de capituler... et il est des capitulations de conscience si difficiles à ne pas accepter... que vous-même, peut-être...

ALBERT, *avec chaleur.*

Jamais, Monsieur, jamais! moi, le défenseur et l'ami de la vérité, je défie le monde entier de me faire jamais céder... ou fléchir...

DESGAUDETS.

Il ne faut pas dire cela! le chapitre des considérations est si étendu... et tenez en voici déjà une qui arrive!

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, BOUVARD, *entrant par la porte du fond.*

BOUVARD, *à part.*

Me charger... moi!... d'une pareille négociation... assoupir l'affaire... à tout prix!

DESGAUDETS.

Qu'avez-vous donc, monsieur Bouvard... vous m'avez l'air...

BOUVARD.

De quoi donc ?

DESGAUDETS.

D'un diplomate...

BOUVARD, *cherchant à sourire.*

Dans l'embarras, qui compte sur vous et sur votre crédit près de M. Albert d'Angremont...

DESGAUDETS.

Eh ! pourquoi donc ?...

BOUVARD.

Mon Dieu ! tout le monde peut se tromper, même les libraires... mais quand j'ai des torts... j'en conviens et je reconnais qu'hier... j'ai manqué ma fortune. Ce volume de poésies que vous me proposiez... c'est à qui m'en parlera !... tout à l'heure encore... au salon... ce gros Monsieur en noir... dont je ne sais pas le nom. « Vous ne connaissez pas les poésies du jeune d'Angremont... c'est superbe ! c'est sublime ! *(A Albert en souriant.)* vous les aurez lues sans doute à quelques amis... »

ALBERT.

A personne !

BOUVARD, *se récriant.*

Encore mieux ! quand un ouvrage se produit ainsi par lui-même !... aussi... je n'y mets pas d'amour-propre. Je viens vous le demander. Il me le faut.

ALBERT.

Les vers, me disiez-vous, ne se vendent plus.

BOUVARD.

Je vendrai ceux-là... et la preuve c'est que je vous les achète. Faites vous-même votre prix et à l'instant... comptant...

DESGAUDETS.

Prenez garde, monsieur Bouvard, je vais croire que ce n'est pas vous qui payez.

BOUVARD.

Eh bien... c'est vrai ! pourquoi ne pas aborder franchement la question. Monsieur le comte m'a tout dit... Ce qu'on vous demande, c'est de ne rien changer à l'état des choses. De ne point troubler le public dans son admiration pour un homme de génie, pour un grand homme !

ALBERT.

Moi complice d'une imposture...

BOUVARD, *vivement.*

Indépendante de votre volonté !

DESGAUDETS.

Au fait, si M. de Marignan est un grand homme...

BOUVARD.

Ce n'est pas votre faute.

DESGAUDETS.

Ni la sienne...

ALBERT.

Pour la famille de mon général, pour sa veuve, pour sa mémoire que je respecte et que j'honore, je ne dois point laisser s'accréditer de pareilles

impostures. Je dois déclarer faux et apocryphe... un ouvrage...

BOUVARD.

Qui est passé à l'état de chef-d'œuvre ! et quand nous sommes... riches, glorieux, considérés...

ALBERT.

Et voilà justement ce qu'il faut flétrir. Voilà les idoles qu'il faut renverser du piédestal. Oui, dans ce siècle de fourberie et de mensonge, dans ce temps où chacun se déguise, j'arracherai les masques... rien ne m'arrêtera ! rien ne m'empêchera de crier la vérité... dussé-je, avec Boileau :

Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
Midas, le roi Midas a des oreilles...

BOUVARD, *criant avec force.*

Et moi, Monsieur, moi, que vous ruinez !

ALBERT.

Vous !

BOUVARD.

Moi qui ai vendu à M. le comte ces Mémoires comme authentiques, moyennant vingt mille francs que je serai obligé de lui rendre. Vous voyez bien que ce serait impossible... nous y perdriions tous... et je suis chargé de prendre avec vous tous les arrangements que vous désirerez... et qui vous conviendront... *(A voix basse.)* Oui, Monsieur... on consentira aux plus grands sacrifices.

ALBERT, *avec force.*

Assez, Monsieur !... *(Avec ironie et regardant Desgautets.)* Encore un usage de nos jours, n'est-ce pas ? Vouloir m'acheter... à prix d'argent... *(Se retournant vers Bouvard.)* Vous vous trompez, Monsieur, je suis soldat... je ne me vends pas !.. Adieu !.. *(Il fait quelques pas pour sortir.)*

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CORINNE, *entrant par le fond.*

CORINNE, *arrêtant Albert qui va sortir.*

Où allez-vous ?

ALBERT.

Je sors de cette maison.

CORINNE.

Non pas ! je quitte le noble comte que j'ai laissé plus mort que vivant !

BOUVARD.

Lui...

CORINNE.

Quand il a compris que j'étais au fait de tout, il est resté comme frappé de la foudre !... sentant bien qu'il n'avait à attendre de moi ni grâce, ni merci, et calculant déjà les suites de cette terrible et piquante aventure ; délicieux épisode pour mes Mémoires, et matière incessante de feuilletons plus mordants les uns que les autres. Il a compris toute l'imminence du danger, et vaincu sans combattre, il a de lui-même proposé la paix, me laissant maîtresse des conditions, que je viens régler avec vous, mon allié.

ALBERT.

Avec moi !

CORINNE.

Article premier. Vous garderez le silence ?

ALBERT.

Non !

CORINNE.

Comment, non ?...

BOUVARD.

Il veut parler... et publier la vérité !

CORINNE, *d'un air étonné.*

La vérité !... à quoi bon ?

DESGAUDETS.

C'est ce que je ne cesse de lui dire.

CORINNE.

C'est évident !.. (*A Albert à demi-voix.*) Vous ne savez donc pas que je l'emporte, que mon triomphe commence, que je suis comtesse de Marignan, et qu'Antonia est à vous ?

AEBERT.

O ciel...

CORINNE.

Devenue libre, elle vous offre sa fortune et sa main.

ALBERT.

Que dites-vous ?

CORINNE.

Son frère y consent !

DESGAUDETS.

Et moi aussi, comme subrogé-tuteur.

CORINNE.

Et pour cela vous n'avez qu'un mot à dire... ou plutôt à ne pas dire... on ne vous demande que de vous taire.

DESGAUDETS, *souriant.*

Et c'est là le cas ou jamais de capituler...

ALBERT.

Non... non... fût-ce au prix de mon bonheur, je ne vendrai pas ma conscience. Je resterai fidèle à l'honneur... et à la vérité !

CORINNE, *lui montrant Antonia qui sort de la porte à droite.*

Plus qu'à votre amour... plus qu'à Antonia !

ALBERT.

Antonia!.. Ah! ne prononcez pas ce nom-là !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ANTONIA.

ANTONIA, *à Corinne et à Albert.*

Ah! comme vous étiez tous les deux injustes à son égard... ce bon monsieur de Marignan... tant de générosité unie à tant de talents! j'en suis dans l'admiration !

DESGAUDETS.

Et elle aussi !

ANTONIA.

Il on sera récompensé !... Il l'est déjà... et de la manière la plus glorieuse et la plus digne de lui.

DESGAUDETS ET BOUVARD.

Comment cela ?

ANTONIA.

N'entendez-vous pas dans l'autre salon... ces félicitations... ces cris de joie... Imaginez-vous que le secrétaire-général... celui auprès duquel j'étais placée à table... et qui s'était absenté après le dîner... vient de revenir.

TOUS.

Eh bien !

ANTONIA.

Ah! quelle douce satisfaction! quel triomphe pour le génie !

CORINNE, DESGAUDETS ET BOUVARD.

Achevez donc !

ANTONIA.

Le gouvernement, qui, autant que j'ai pu le comprendre, a lu le second volume de M. de Marignan, a été tellement attendri et touché du beau fait d'armes de la Mahoura...

TOUS.

O ciel !

ANTONIA.

Qu'il est question de proposer pour la veuve et les enfants du général une pension de six mille francs.

ALBERT.

Est-il possible !

ANTONIA.

Et l'on dit qu'on va lui élever, à la Ferté-sous-Jouarre, sa patrie... un monument... (*Montrant le salon à droite.*) Tenez... tenez... les acclamations redoublent... Qu'est-ce donc ? (*Elle se rapproche du salon, et y rentre un instant.*)

CORINNE, *à Albert.*

Eh bien! résisterez-vous encore ?

DESGAUDETS.

Voulez-vous, par une obstination chevaleresque et absurde, ruiner la veuve et la famille de votre général ?

BOUVARD.

Vous opposer aux honneurs... qu'on lui destine.

DESGAUDETS.

Et qu'après tout, il mérite.

CORINNE ET BOUVARD.

Qu'il mérite !

ALBERT, *hésitant.*

J'en conviens... mais enfin... un mensonge...

CORINNE.

Qui rend tout le monde heureux !

ALBERT, *de même.*

Est toujours un mensonge.

DESGAUDETS.

Non pas! ce n'est pas mentir que garder le silence !

ALBERT, *résistant à peine.*

Je ne dis pas...

DESGAUDETS.

Ah!..

ALBERT.

C'est vrai!...

CORINNE, DESGAUDETS ET BOUVARD, *ensemble et lui mettant la main devant la bouche.*

Alors, taisez-vous... taisez-vous... c'est tout ce qu'on vous demande.

ALBERT.

Soit! mais la morale... la morale de tout cela... car il faut qu'il y en ait une...

CORINNE.

Attendez donc, Monsieur, attendez donc!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE, *entrant amené par ANTONIA et par MAXENCE, et suivi de tous les convives.*

ANTONIA, *entrant.*

Le voici!.. le voici!..

TOUT LE MONDE, *dans la coulisse.*

Gloire au talent!..

ANTONIA.

Nous l'amenons, malgré lui, pour recevoir vos remerciements et vos bénédictions...

BOUVARD ET LES CONVIVES, *élevant la main.*

Honneur au génie!

LA COMTESSE.

Non, monsieur le comte, vous ne pouvez vous soustraire à votre triomphe!..

LE COMTE, *remerciant.*

Messieurs... Mesdames... (*S'adressant froidement à Desgautets qu'il salue.*) Monsieur Desgautets.

DESGAUDETS.

Monsieur le comte... (*Ils parlent bas.*)

CORINNE, *bas à Albert.*

Vous vouliez de la morale?

ALBERT, *de même.*

Eh! oui sans doute, je voudrais une punition quelconque à tant de fausseté.

CORINNE, *lui montrant le comte qui cause avec Desgautets.*

Rassurez-vous!.. la voici.

LE COMTE, *à demi-voix à Desgautets.*

Oui, Monsieur, demain je vous demanderai la permission de me présenter chez vous pour solliciter un bonheur...

CORINNE.

Qu'il n'a que trop mérité.

DESGAUDETS, *à haute voix.*

Permettez, Monsieur!.. je ne donne pas de dot!..

MAXENCE, *riant.*

Connu!

BOUVARD, *bas à Corinne.*

Mais moi je compte plus que jamais sur les Mémoires de madame la comtesse.

CORINNE.

Le premier volume est fini. (*Bas à Antonia.*) Chapitre 20 : « Mariage de Corinne et d'Antonia! générosité du noble comte. »

ANTONIA.

Ah! ce chapitre-là du moins est vrai.

DESGAUDETS, *bas à Corinne.*

Comme tout le reste! (*A voix haute.*)

Et voilà justement comme on écrit l'histoire!

FIN.





ADRIENNE LECOUVREUR

COMÉDIE-DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE,

Par MM. SCRIBE, de l'Académie française, et Ernest LEGOUVÉ

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la RÉPUBLIQUE,
le 14 Avril 1849.

PERSONNAGES.

ADRIENNE LECOUVREUR, de la Comédie-Française.....
 MAURICE, comte de Saxe.....
 LE PRINCE DE BOUILLON.....
 LA PRINCESSE, sa femme.....
 L'ABBE DE CHAZEUIL.....
 ATHÉNAIS, duchesse d'Aumont.....
 MICHONNET, régisseur de la Comédie-Française.....
 LA MARQUISE.....
 LA BARONNE.....
 MADEMOISELLE JOUVENOT, sociétaire de la Comédie-Française.
 MADEMOISELLE DANGEVILLE, sociétaire de la Comédie-Française
 M. QUINAULT, sociétaire de la Comédie-Française.....
 M. POISSON.....

ACTEURS.

M^{lle} RACHEL.
 MM. MAILLART.
 SAMSON.
 M^{me} ALLAN-DESPRÉAUX.
 M. LEROUX.
 M^{lle} DENAIN.
 M. REGNIER.
 M^{lles} BERTIN.
 FAVART.
 BONVAL.
 WORMS.
 MM. CHERI.
 GOT.

Seigneurs et dames de la cour, acteurs et actrices de la Comédie-Française.

La scène se passe, à Paris, au mois de mars 1730.

Le premier acteur inscrit au commencement de chaque scène, est placé au théâtre le premier à la gauche, du spectateur, les autres suivent dans le même ordre; quand il y a un changement dans les positions, il est indiqué dans le courant de la scène.

ACTE PREMIER.

Un boudoir élégant chez la princesse de Bouillon. Une toilette à gauche du spectateur; une table à droite et une console du même côté, au fond du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ABBÉ, appuyé sur la toilette, LA PRINCESSE, assise en face de la toilette, sur un canapé.

LA PRINCESSE, *achevant de se coiffer.*

Quoi, l'abbé, pas une historiette... pas le moindre petit scandale?...

L'ABBÉ.

Hélas! non!

LA PRINCESSE.

Votre état est perdu! Vous devez, d'obligation, savoir toutes les nouvelles... C'est pour cela que les dames vous reçoivent le matin à leur toilette... Donnez-moi la boîte à mouches... Voyons, cherchez bien... je vois, à votre air mystérieux, que vous en savez plus que vous ne dites...

L'ABBÉ.

Des nouvelles insignifiantes... certainement! Vous apprendrais-je que mademoiselle Lecou-

vreur et mademoiselle Duclos doivent ce soir jouer ensemble dans *Bajazet*, et qu'il y aura une foule immense...

LA PRINCESSE.

Après... Un instant, l'abbé... Placerez-vous cette mouche à la joue... ou à l'angle de l'œil gauche?

L'ABBÉ*, *passant derrière le canapé.*

Si madame la princesse ne m'en veut pas de ma franchise... j'aurai le courage de lui dire... que je me prononce ouvertement contre le système des mouches.

LA PRINCESSE.

C'est toute une révolution que vous tentez là... et avec votre air timide et béat... je ne vous aurais jamais cru un lévite si audacieux.

* La princesse, l'abbé.

L'ABBÉ.

Timide... timide... avec vous seule.

LA PRINCESSE.

Ah bah!... Eh bien! vous disiez donc?... Votre autre nouvelle...

L'ABBÉ.

Que la représentation de ce soir est d'autant plus piquante que mademoiselle Lecouvreur et la Duclos sont en rivalité déclarée. Adrienne Lecouvreur a pour elle le public tout entier, tandis que la Duclos est ouvertement protégée par certains grands seigneurs et même par certaines grandes dames... entre autres par la princesse de Bouillon!

LA PRINCESSE, *se mettant du rouge.*

Par moi?

L'ABBÉ.

Ce dont chacun s'étonne, et l'on commence même, dans le monde, à en rire.

LA PRINCESSE, *avec hauteur.*

Et pourquoi, s'il vous plaît?

L'ABBÉ, *avec embarras.*

Pour des motifs que je ne puis ni ne dois vous dire... parce que ma délicatesse et mes scrupules...

LA PRINCESSE.

Des scrupules... à vous! l'abbé! Et vous disiez qu'il n'y avait rien de nouveau... (*Se levant.*) Achevez donc!... Aussi bien ma toilette est terminée... et je n'ai plus que dix minutes à vous donner...

L'ABBÉ.

Eh bien! Madame... puisqu'il faut vous le dire, vous, petite-fille de Sobiesky et proche parente de notre reine, vous avez pour rivale mademoiselle Duclos, de la Comédie-Française.

LA PRINCESSE.

En vérité!

L'ABBÉ.

C'est la nouvelle du jour... Tout le monde la connaît, excepté vous, et comme cela peut vous donner un ridicule... je me suis décidé, malgré l'amitié que me porte M. le prince de Bouillon, votre mari, à vous avouer...

LA PRINCESSE.

Que le prince lui a donné une voiture et des diamants!

L'ABBÉ.

C'est vrai!

LA PRINCESSE.

Et une petite maison...

L'ABBÉ.

C'est vrai!

LA PRINCESSE

Hors les boulevards de Paris, à la Grange-Batelière.

L'ABBÉ, *étonné*

Quoi, princesse, vous savez...

LA PRINCESSE.

Bien avant vous! bien avant tout le monde... Écoutez-moi, mon gentil abbé, le tout pour votre

instruction... Monsieur de Bouillon, mon mari, quoique prince et grand seigneur, est un savant: il adore les arts et surtout les sciences. Il s'y était adonné sous le dernier règne.

L'ABBÉ.

Par goût?..

LA PRINCESSE.

Non! pour faire sa cour au régent, dont il s'efforçait de devenir la copie exacte et fidèle, il s'est appliqué, comme lui, à la chimie; il a, comme lui, un laboratoire dans ses appartements que sais-je? Il souffle et il cuit toute la journée; il est en correspondance réglée avec Voltaire, dont il se dit l'élève. Ce n'est plus le bourgeois gentilhomme, c'est le gentilhomme bourgeois qui prend un maître de philosophie... toujours pour ressembler au régent... Et vous comprenez que, voulant pousser l'imitation aussi loin que possible, il n'avait garde d'oublier la galanterie de son héros... Ce qui ne me contrariait pas excessivement... Une femme a toujours plus de temps à elle... quand son mari est occupé... Et pour que le mien, même infidèle, restât dans ma dépendance, j'ai pardonné à la Duclos, qui ne fait rien que par mes ordres et me tient au fait de tout... Ma protection est à ce prix, et vous voyez que je tiens parole!

L'ABBÉ.

C'est admirable!... Mais qu'y gagnez-vous, princesse?

LA PRINCESSE.

Ce que j'y gagne?.. C'est que mon mari, craignant d'être découvert, tremble devant la petite-fille de Sobiesky dès qu'elle a un soupçon... et j'en ai quand je veux... Ce que j'y gagne? c'est qu'autrefois il était très avare, et que maintenant il ne me refuse rien! Commencez-vous à comprendre?

L'ABBÉ.

Oui!... oui... c'est une infidélité d'une haute portée et d'un grand rapport!

LA PRINCESSE.

Le monde peut donc me plaindre et gémir de ma position, je m'y résigne, et si vous n'avez, cher abbé, rien autre chose à m'apprendre...

L'ABBÉ, *timidement.*

S., Madame! une nouvelle...

LA PRINCESSE, *souriant.*

Encore une!

L'ABBÉ, *de même.*

Qui me regarde personnellement... et celle-là je crois être sûr que vous ne vous en doutez pas... C'est que... c'est que...

LA PRINCESSE, *gaiement.*

C'est que vous m'aimez!

L'ABBÉ.

Vous le saviez!... Est-il possible!... Et vous ne m'en disiez rien!

LA PRINCESSE.

Je n'étais pas obligée de vous l'annoncer...

L'ABBÉ, *avec chaleur.*

Eh bien! oui... C'est pour vous que je me suis fait l'intime ami de votre mari! Pour vous, je suis de toutes ses parties! Pour vous, je vais à l'Opéra et chez la Duclos! Pour vous, je vais à l'Académie des sciences! Pour vous enfin, j'écoute M. de Bouillon dans ses dissertations sur la chimie, qui ne manquent jamais de m'endormir!

LA PRINCESSE.

Pauvre abbé!

L'ABBÉ.

C'est mon meilleur moment!.. je ne l'entends plus... et je rêve à vous!.. Mais, convenez-en vous-même, un tel dévouement mérite quelque indemnité, quelque récompense...

LA PRINCESSE, *souriant.*

Oui, l'on vous a souvent donné, à vous autres abbés de boudoir, pour moins que cela! Mais, dussiez-vous crier à l'ingratitude, je ne peux rien pour vous en ce moment.

L'ABBÉ, *vivement.*

Ah! je ne vous demande pas une passion égale à la mienne! c'est impossible!.. Car ce que j'éprouve pour vous, c'est une adoration, c'est un culte!

LA PRINCESSE.

Je comprends, l'abbé, et vous demandez pour les frais du... Impossible, vous dis-je... mais, silence! on vient... C'est mon mari et madame la duchesse d'Aumont... N'avez-vous pas aussi quêté de ce côté-là?...

L'ABBÉ.

La place était prise...

LA PRINCESSE.

C'est jouer de malheur... (*A part.*) Ce pauvre abbé arrive toujours trop tard.

SCÈNE II.

La princesse va au-devant d'Athénaïs à qui le prince donnait la main et les acteurs en redescendant le théâtre sont dans l'ordre suivant: ATHÉNAÏS, LA PRINCESSE, LE PRINCE, L'ABBÉ.

LA PRINCESSE, *à Athénaïs.*

C'est vous, ma toute belle, quelle bonne fortune? qui vous amène de si bon matin?

LE PRINCE.

Un service que Madame la duchesse veut vous demander.

LA PRINCESSE.

Un plaisir de plus. Et comment avez-vous rencontré mon mari, que moi je n'ai pas aperçu depuis avant-hier...

ATHÉNAÏS.

Chez le cardinal de Fleury, mon oncle!

LE PRINCE.

Oui, vraiment!.. le grand ministre qui nous

gouverne et que j'ai connu quand il était évêque de Fréjus, est membre, comme moi, de l'Académie des sciences... c'est aussi un savant et comme tel, je lui avais dédié mon nouveau traité de chimie... ce livre qui a étonné M. de Voltaire lui-même!.. Jamais, m'a-t-il dit, il n'avait lu d'ouvrage écrit comme celui-là! ses propres paroles et je le crois de bonne foi!

LA PRINCESSE.

Moi aussi... mais le cardinal premier ministre...

LE PRINCE.

Nous y voici. (*A un valet qui entre portant un petit coffret.*) Bien! posez là ce coffret (*Le valet pose le coffret sur la table à droite et sort.*) Le cardinal qui, comme homme d'État et comme chimiste, connaît mes talents, m'avait prié de passer à son hôtel pour me confier une mission honorable... et terrible...

TOUS.

Qu'est-ce donc?

LE PRINCE.

L'analyse scientifique et judiciaire... des matières renfermées dans ce coffret... poudre dite de *succession*, inventée sous le grand roi à l'usage des familles trop nombreuses, et dont la nièce du chevalier d'Effiat, est accusée, comme son oncle, d'avoir voulu se servir...

LA PRINCESSE, *faisant un pas vers le coffret.*

En vérité!

ATHÉNAÏS, *de même et gaiement.*

Ah! voyons!

LE PRINCE, *la retenant.*

Gardez-vous-en bien? si ce que l'on dit est vrai, rien qu'une pincée de cette poudre dans une paire de gants ou dans une fleur, suffit pour produire d'abord un étourdissement vague, puis une exaltation au cerveau... et enfin un délire étrange... qui conduit à la mort... c'est, du reste, ce qui sera démontré, car j'analyserai, j'expérimenterai et je ferai mon rapport...

LA PRINCESSE.

Très bien! mais cette analyse scientifique m'apprendra-t-elle, Monsieur, ce que vous êtes devenu hier toute la journée...

LE PRINCE, *bas à l'abbé.*

Une scène de jalousie affreuse...

L'ABBÉ, *de même...*

Qui se prépare...

LE PRINCE, *de même.*

Sois tranquille... (*Haut à la princesse.*) Ce que je faisais, Madame?... je surveillais moi-même une surprise... que je vous réservais pour aujourd'hui. (*Il lui présente un érin.*)

LA PRINCESSE, *vivement.*

Qu'est-ce donc?..

LE PRINCE, *à l'abbé, à voix basse.*

Voilà comme on s'y prend! cela les étourdit, les éblouit!.. les empêche de voir...

LA PRINCESSE, *qui vient d'ouvrir l'écrin.*
Des diamants superbes...

LE PRINCE, *tenant toujours l'abbé.*

Et quant à l'analyse de cette poudre diabolique... voici mon raisonnement... vois-tu bien, l'abbé...

L'ABBÉ, *à part avec un soupir.*

Encore une dissertation chimique!.. (Il écoute le prince qui lui parle bas et avec chaleur.)

LA PRINCESSE.

Regardez donc, ma charmante, comme ce bracelet est distingué!

ATHÉNAÏS.

Et monté d'une façon si remarquable... c'est exquis!

LA PRINCESSE.

Venez donc, l'abbé, venez admirer comme nous.

L'ABBÉ.

Moi!.. admirer!.. je ne peux pas, j'écoute.

LE PRINCE.

Oui, je lui explique... et il ne comprend pas... mais je vais lui montrer. (Il fait quelques pas du côté du meuble.)

L'ABBÉ, *le retenant.*

Non pas... non pas... une poudre pareille, qu'il suffit de respirer... pour qu'à l'instant... j'aime mieux ne pas comprendre... Allez toujours!

(Le prince continue à parler bas à l'abbé. Tous les deux sont près de la table à droite; pendant ce temps, Athénaïs et la princesse ont été s'asseoir sur le canapé à gauche, près de la toilette.)

LA PRINCESSE, *assise.*

Et nous, très chère, pendant que ces Messieurs parlent science, parlons du motif de votre visite et du service que vous attendez de moi

ATHÉNAÏS, *assise.*

Je vous confierai, princesse, qu'il y a un talent... que j'admire, que j'adore... celui de Mademoiselle Adrienne Lecouvreur.

LA PRINCESSE

Eh bien?

ATHÉNAÏS.

Eh bien, est-il vrai (comme M. le prince s'en est vanté tout à l'heure chez mon oncle le cardinal) que Mademoiselle Lecouvreur vienne demain soir chez vous et y récite des vers?

LE PRINCE, *s'avançant vers les deux dames.*

Nous l'avons invitée.

(L'abbé a suivi le prince, et les acteurs sont dans l'ordre suivant: Athénaïs, sur le canapé, à gauche; l'abbé derrière le canapé, la princesse assise près d'Athénaïs, le prince debout près de sa femme.)

LA PRINCESSE.

Oui, quoique je ne partage pas votre enthousiasme, ma mignonne, et que mademoiselle Duclos, chacun le sait, me semble bien supérieure à sa rivale; mais c'est une fureur! un engouement!

tous les salons du grand monde se disputent mademoiselle Lecouvreur...

L'ABBÉ.

Elle est à la mode!

LA PRINCESSE.

Cela tient lieu de tout... et comme madame de Noailles, que je ne peux souffrir, avait compté demain sur elle pour sa grande soirée, je me suis empressée, depuis huit jours, de l'inviter, et j'ai là sa réponse.

ATHÉNAÏS, *vivement.*

Une lettre d'elle!.. Ah! donnez! que je voie son écriture.

LE PRINCE.

Vous disiez vrai; c'est une passion réelle!

ATHÉNAÏS.

Je ne manque pas une de ses représentations... mais je ne l'ai jamais vue de près... On assure qu'elle apporte dans le choix de ses ajustements un goût particulier qui lui sied à merveille... puis des manières si nobles, si distinguées...

LE PRINCE.

Monsieur de Bourbon disait d'elle l'autre jour qu'il avait cru voir une reine au milieu de comédiens.

LA PRINCESSE.

Compliment auquel elle a répondu par une plaisanterie fort peu convenable... C'est à cela que je faisais allusion dans mon invitation... et voici sa réponse...

LA PRINCESSE, *lisant la lettre.*

« Madame la princesse, si j'ai eu l'imprudence
« de dire devant M. d'Argental que l'avantage
« des princesses de théâtre sur les véritables,
« c'est que nous ne jouions la comédie que le
« soir, tandis qu'elles la jouaient toute la journée,
« il a eu grand tort de vous répéter ce prétendu
« bon mot... et moi un plus grand encore de l'a-
« voir dit, même en riant; vous me le prouvez,
« Madame, par la franchise et la gracieuseté de
« votre lettre. Elle est si digne, si charmante, elle
« sent tellement sa véritable princesse, que je l'ai
« gardée devant moi sur mon bureau, pour placer
« la vérité à côté de la fable. J'avais juré de ne
« plus aller réciter de vers dans le monde; ma
« santé est faible, et cela ajoute beaucoup à mes
« fatigues du théâtre. Mais le moyen, à une pauvre
« fille comme moi, de vous refuser? vous me croi-
« riez fière!.. Et si je le suis, Madame, c'est de
« vous prouver à quel point j'ai l'honneur d'être
« votre très humble et obéissante servante.

« ADRIENNE. »

ATHÉNAÏS.

Mais voilà une lettre du meilleur goût... et personne de nous, je pense, n'en écrirait de mieux tournée... (Prenant la lettre.) puis-je la garder? Je ne m'étonne plus de la passion de ce pauvre petit d'Argental... le fils!

L'ABBÉ.

Il en perd la tête !

LA PRINCESSE.

C'est un mal de famille... car le père, que vous connaissez, avec sa perruque de l'autre règne et sa figure de l'autre monde, s'étant rendu chez Adrienne pour lui ordonner de restituer l'esprit de son fils, y a perdu lui-même le peu qui lui restait...

ATHÉNAÏS.

C'est admirable !

L'ABBÉ.

Et l'histoire du coadjuteur ?

LE PRINCE.

Il y a une histoire de coadjuteur ?

L'ABBÉ.

Qui, trouvant dans une mansarde, au chevet d'une pauvre malade, une jeune dame charmante, lui donna le bras pour descendre les six étages... et, comme il pleuvait à verse... la força malgré elle à monter dans sa voiture épiscopale, et traversa ainsi tout Paris, conduisant qui ?.. mademoiselle Lecouvreur.

ATHÉNAÏS.

C'était elle !

L'ABBÉ.

De là, le bruit qu'il avait voulu l'enlever... Le saint homme était furieux et a juré de lancer sur elle les foudres de l'église à la première occasion ! aussi, qu'elle ne s'avise pas de mourir !

ATHÉNAÏS.

Elle n'en a pas envie, je l'espère. (*Se levant, ainsi que la princesse.*) Ainsi, à demain soir ! je m'invite... pour la voir, pour l'entendre.

LA PRINCESSE.

Vous viendrez ? nous allons, comme vous, adorer mademoiselle Lecouvreur.

ATHÉNAÏS

Adieu, chère princesse, je m'en vais. (*Tout le monde la reconduit. Elle fait quelques pas pour sortir, s'arrête et revient.*) A propos, savez-vous la nouvelle ?

LA PRINCESSE.

Eh ! mon Dieu non ! je n'ai à moi que l'abbé, qui ne sait jamais rien !

ATHÉNAÏS.

Ce jeune étranger au service de France, que l'hiver dernier toutes les dames se disputaient... ce jeune fils du roi de Pologne et de la comtesse de Kœnismarck.

LA PRINCESSE, avec émotion.

Maurice de Saxe !

* Les acteurs en redescendant le théâtre se trouvent placés dans l'ordre suivant : l'abbé, la princesse, Athénaïs, le prince.

ATHÉNAÏS.

Est de retour à Paris !

L'ABBÉ.

Permettez ? le bruit en a couru, mais cela n'est pas !

ATHÉNAÏS.

Cela est ! je le sais par mon petit-cousin, Florestan de Belle-Isle, qui l'avait accompagné dans son expédition de Courlande... ce qui était même bien inquiétant, bien effrayant... (*Vivement.*) pour M. le duc d'Aumont, mon mari... et pour moi, mais enfin il est à Paris depuis ce matin... Je l'ai vu, et il revenait, m'a-t-il dit, avec son jeune général...

LA PRINCESSE.

Qui, à ce qu'il paraît, n'avoue pas son retour.

L'ABBÉ.

A cause de ses dettes... il en a tant ! Il doit seulement, à ma connaissance, soixante-dix mille livres à un Suédois, le comte de Kalkreutz, qui, l'année dernière déjà, aurait pu le faire arrêter et qui y a renoncé, parce que où il n'y a rien...

LE PRINCE.

Le roi perd ses droits !

ATHÉNAÏS.

L'abbé ne l'aime pas et lui en veut parce que, l'année dernière, il lui faisait du tort dans son état de conquérant... jalousie de métier.

L'ABBÉ.

C'est ce qui vous trompe, duchesse. Je l'aime beaucoup, car, avec lui, c'est chaque jour une aventure nouvelle, un scandale nouveau, qui rajennit mon répertoire... cela vous plaît, Mesdames !

ATHÉNAÏS.

Fi, l'abbé !

L'ABBÉ.

Vous aimez l'extraordinaire, et chez lui tout est bizarre. D'abord, on l'appelle Arminius ! comment peut-on se nommer Arminius ?

LE PRINCE.

C'est un nom saxon... tous les savants vous le diront.

L'ABBÉ

Et puis, un autre talisman, il a l'honneur d'être bâtard, bâtard de roi.

LE PRINCE.

C'est une chance de succès !

L'ABBÉ.

C'est à cela qu'il doit sa renommée naissante.

ATHÉNAÏS.

Non pas, mais à son courage, à son audace ! A treize ans, il se battait à Malplaquet sous le prince Eugène, à quatorze ans, sous Pierre-le-Grand, à Stralsund... c'est Florestan qui m'a raconté tout cela.

L'ABBÉ.

Il a oublié, j'en suis sûr, son plus bel exploit...

au siège de Lille, il a enlevé, il n'avait pas douze ans... il a enlevé...

ATHÉNAÏS

Une redoute!

L'ABBÉ.

Non, une jeune fille nommée Rosette

ATHÉNAÏS, *avec admiration.*

A douze ans!

L'ABBÉ.

Et quand on commence ainsi, vous jugez...

ATHÉNAÏS.

Eh bien! vous le jugez très mal, car dans cette dernière expédition que l'on dit fabuleuse et où il vient de se faire nommer duc de Courlande, l'héritière du trône des czars, la fille de l'impératrice, avait conçu pour lui une affection qui ne tendait à rien moins qu'à le faire un jour empereur de Russie.

LA PRINCESSE.

Et, sans doute, ébloui d'une conquête aussi brillante, Maurice aura tout employé...

ATHÉNAÏS.

Je l'aurais cru comme vous! Pas du tout, Florestan m'a raconté qu'il n'avait rien fait de ce qu'il fallait pour réussir... au contraire, il a laissé voir franchement à la princesse moscovite qu'il avait au fond du cœur une passion parisienne...

LA PRINCESSE, *avec émotion.*

En vérité!

ATHÉNAÏS.

Vous voyez donc bien qu'il ne faut pas toujours croire les abbés... Adieu, princesse.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le comte Maurice de Saxe!

ATHÉNAÏS.

Ah! il est dit que je ne m'en irai pas aujourd'hui... je reste!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MAURICE

L'ABBÉ.

Salut au souverain de Courlande!

LE PRINCE.

Salut au conquérant!

ATHÉNAÏS.

Salut au futur empereur!

MAURICE, *gaiement.*

Eh! mon Dieu oui, Mesdames, duc sans duché, général sans armée, et empereur sans sujets, voilà ma position!

LE PRINCE.

Les états de Courlande ne vous ont-ils donc pas choisi pour maître?

* Les acteurs qui ont remonté le théâtre, le redescendent dans l'ordre suivant: l'abbé, la princesse, Maurice, Athénaïs, le prince.

MAURICE.

Certainement! nommé par la diète, proclamé par le peuple, j'ai en poche mon diplôme de souverain. Mais la Russie me défendait d'accepter, sous peine du canon moscovite, et mon père, le roi de Pologne, qui craint la guerre avec ses voisins, m'ordonnait de refuser, sous peine de sa colère.

LA PRINCESSE.

Eh bien! qu'avez-vous fait?

MAURICE.

J'ai répondu à l'impératrice par un appel aux armes de toute la noblesse courlandaise, et j'ai écrit à mon père qu'avant d'être élu souverain, j'étais officier du roi de France; que dans les armées de Sa Majesté très chrétienne je n'avais pas appris à reculer, et que j'irais en avant.

ATHÉNAÏS.

A merveille!

L'ABBÉ.

Il n'y avait rien à répliquer.

MAURICE.

Aussi, faute de bonnes raisons, mon père me mit au ban de l'empire, l'impératrice mit ma tête à prix, et son général, le prince Menzicoff entra, sans déclaration de guerre, à Mittau, pour m'enlever par surprise dans mon palais. Il avait avec lui dix-huit cents Russes, et moi, pas un soldat!

L'ABBÉ, *riant.*

Il fallut bien se rendre!

MAURICE.

Non pas.

LA PRINCESSE.

Vous avez osé vous défendre?

MAURICE.

A la Charles XII. Ah! m'écriais-je, comme le roi de Suède à Bender, en voyant luire autour de mon palais les torches et les fusils, ah! l'incendie et les balles! Cela me va!.. Je rassemble quelques gentilshommes français qui m'avaient accompagné, le brave Florestan de Belle-Isle.

ATHÉNAÏS, *vivement.*

Mon petit cousin... vous en êtes content, Monsieur le comte?

MAURICE.

Très content, duchesse, il se bat comme un enragé. Avec lui, les gens de ma maison, mon secrétaire, mon cuisinier, six hommes d'écurie... et une jeune marchande courlandaise qui se trouvait là.

L'ABBÉ.

Toujours des femmes! il a une manière de faire la guerre...

MAURICE.

Qui vous irait, n'est-ce pas, l'abbé? Nous étions en tout soixante!

LE PRINCE.

Un contre vingt!

MAURICE.

Ne craignez rien, la différence diminuera bientôt. Les portes bien barricadées avec tous les meubles dorés du palais... je place mes gens aux fenêtres avec leurs mousquets et ma jeune marchande avec une chaudière...

L'ABBÉ.

Nous l'aviez enrégimentée aussi?

MAURICE.

Sans doute. Un feu de mousqueterie dont tous les coups portaient dans la masse des assiégeants qui, après une perte de cent vingt hommes, se décidèrent enfin à l'assaut... c'est là que je les attendais; sous le pavillon de droite, le seul où l'escalade fût possible, j'avais placé moi-même deux barils de poudre, et au moment où trois cents Cosaques qui l'avaient envahi, hurlaient hourra et victoire... je fis sauter en l'air les vainqueurs avec une moitié du palais.

ATHÉNAÏS.

Et vous?

MAURICE.

Debout sur la brèche au milieu des décombres... appelant aux armes les citoyens de Mittau que l'explosion avait réveillés... Les cloches sonnaient de toutes parts, et Menzicoff effrayé se retira en désordre sur son corps principal... Ah! si j'avais pu les poursuivre, si j'avais eu deux régiments français... un seulement! C'est là ce qui me manque et ce que je viens chercher.

LA PRINCESSE.

Tel est le but de votre voyage?

MAURICE.

Oui, Madame! Que le cardinal de Fleury m'accorde, à moi, officier du roi de France, quelques escadrons de houzards... le nombre ne me fait rien, la qualité me suffit, et par Arminius, mon patron, j'espère, l'année prochaine, Mesdames, vous recevoir et vous traiter dans la royale demeure des ducs de Courlande.

LA PRINCESSE.

En attendant, vous nous permettrez de vous faire les honneurs de notre hôtel.

LE PRINCE.

Je l'invite pour demain à notre soirée. (*Maurice s'incline.*)

ATHÉNAÏS.

Vous me donnerez la main; je serai fière d'avoir pour cavalier le vainqueur de Menzicoff. (*Souriant.*) Et puis l'on vous réserve ici un plaisir de roi.

MAURICE.

Je serai avec vous, duchesse.

ATHÉNAÏS.

Vous entendrez mademoiselle Lecouvreur. (*Mouvement de Maurice.*) La connaissez-vous, Monsieur le comte?

MAURICE, avec réserve.

Oui, un peu... lors de mon dernier voyage.

ATHÉNAÏS.

C'est admirable. Elle a amené toute une révolution dans la tragédie... elle y est simple et naturelle, elle parle.

LA PRINCESSE.

Le beau mérite!

ATHÉNAÏS, à Maurice.

Je vous prévient que madame de Bouillon ne partage pas mon enthousiasme, elle est passionnée pour mademoiselle Duolos, dont la déclamation emphatique n'est qu'un chant continu.

LA PRINCESSE.

C'est la vraie tragédie.

L'ABBÉ.

Certainement! les poètes disent tous: Je chante... Je chante...

LE PRINCE.

Arma virum que cano...

LA PRINCESSE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

L'ABBÉ.

C'est de l'Horace ou du Virgile.

ATHÉNAÏS.

Ah! l'abbé, vous devenez pédant!

LA PRINCESSE.

Donc plus la tragédie est chantée... mieux cela vaut.

L'ABBÉ.

C'est sans réplique.

ATHÉNAÏS.

Eh bien! moi, je m'en rapporte à Monsieur le comte?

LA PRINCESSE.

Je ne demande pas mieux, qu'il prononce?

MAURICE.

Moi, Mesdames! je serais un juge bien peu compétent. Un soldat qui ne sait que se battre... un étranger qui connaît à peine votre langue.

ATHÉNAÏS.

Laissez donc! on prétend que vous vous formez... que vous faites des progrès étonnants, que vous étudiez nos bons auteurs. (*A la princesse.*) Oui, vraiment, dans la dernière campagne, Florestan l'a surpris sous sa tente, récitant seul des vers de Racine ou de Corneille.

LA PRINCESSE, riant.

C'est fabuleux.

ATHÉNAÏS, poussant un cri.

Ah! mon Dieu! deux heures, et mon mari, M. le duc d'Aumont qui m'attend pour aller à Versailles.

LE PRINCE.

Depuis quelle heure?

ATHÉNAÏS.

Depuis midi.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas trop.

ATHÉNAÏS.

Venez-vous avec nous, l'abbé? Nous avons une place à vous offrir.

LE PRINCE, *retenant l'abbé par la main.*

Non !.. je le garde !.. j'ai à lui lire ce matin la moitié du dernier volume de mon traité...

L'ABBÉ, *bas à la princesse d'un air misérable*
Vous l'entendez ?..

LE PRINCE.

Impossible de remettre... l'imprimeur attend... et je l'emmène dans mon cabinet !

ATHÉNAÏS.

Pauvre abbé !.. Adieu, Messieurs ! (*A la princesse.*) Adieu, ma toute belle, à demain ! (*Athénaïs sort par le fond, l'abbé et le prince par la porte à droite.*)

SCÈNE IV.

MAURICE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, *après avoir attendu que toutes les portes fussent refermées se rapprochant vivement de Maurice.*

Enfin donc on vous revoit ! Depuis deux mois, pas une seule ligne de vous ; c'est par la duchesse d'Aumont que j'ai appris votre retour et j'ai cru que je ne recevrais pas votre visite.

MAURICE.

Ma première a été pour vous, Princesse... arrivé cette nuit..

LA PRINCESSE.

Vous n'avez vu de la matinée personne encore ?..

MAURICE.

Que le secrétaire d'État au département de la guerre... (*Ayant l'air de chercher.*) Le cardinal-ministre... et le premier commis qui tous, du reste, m'ont assez mal accueilli et m'ont donné peu d'espoir !

LA PRINCESSE.

D'autres vous ont dédommagé !

MAURICE.

Que voulez-vous dire ?

LA PRINCESSE, *qui depuis le commencement de la scène a tenu les yeux fixés sur un bouquet que Maurice porte à la boutonnière de son habit.*

Je ne m'imagine pas que ce soit le secrétaire d'État ou le cardinal-ministre qui vous ait donné ce bouquet de roses.

MAURICE, *avec embarras.*

C'est vrai !.. je n'y pensais plus ! voyez tout !

LA PRINCESSE.

De qui vous viennent ces fleurs ?

MAURICE, *riant.*

De qui ?.. eh ! mais, d'une petite bouquetière... fort jolie, ma foi... que j'ai rencontrée presque aux portes de votre hôtel et qui m'a supplié si vivement de le lui acheter...

LA PRINCESSE.

Que vous avez pensé à moi..

MAURICE, *vivement.*

Oui, princesse !

LA PRINCESSE.

Quel aimable souvenir !.. j'accepte, Monsieur le comte, j'accepte...

MAURICE, *avec embarras le lui présentant.*

Vous êtes trop bonne !

LA PRINCESSE, *à voix haute et feignant de l'admirer.*

Il est charmant !.. L'essentiel, en ce moment, quoique peut-être vous méritiez peu qu'on s'occupe de vous... est de songer à vos intérêts... vous dites que le cardinal-ministre... vous a mal accueilli...

MAURICE.

Fort mal.

LA PRINCESSE.

Je verrai à faire changer ses dispositions... on vous accordera vos deux régiments.

MAURICE.

S'il était vrai !..

LA PRINCESSE.

J'irai à Versailles... et pour vous tenir au courant de ce que j'aurai fait, de ce que j'aurai appris.

MAURICE.

Je viendrai ici...

LA PRINCESSE.

Ici... non ! la foule des curieux et des importuns, sans compter mon mari, ne me laisse pas un instant de liberté... Mais écoutez-moi : M. le prince de Bouillon a acheté pour la Duclos une petite maison charmante, délicieuse, près de la Grange-Batelière... à deux pas de l'enceinte de Paris... j'en puis disposer... c'est là seulement que je vous recevrai.

MAURICE.

Dans cette maison qui appartient...

LA PRINCESSE.

A mon mari... raison de plus ! chez lui, c'est chez moi...

MAURICE, *gaiement.*

En vérité, Princesse, il n'y a que vous pour de telles combinaisons !

LA PRINCESSE.

Oui, c'est assez ingénieux... Quand ce sera possible et nécessaire, c'est mademoiselle Duclos elle-même qui vous en prévendra en vous écrivant, jamais moi !

MAURICE, *de même.*

Mais ne craignez-vous pas ?..

LA PRINCESSE.

Rien !.. la Duclos m'est dévouée... son sort est dans mes mains...

MAURICE.

Je comprends... mais moi... (*A part.*) Accepter quand j'en aime une autre... non, mieux vaut tout lui dire... (*Haut.*) Je ne sais, Princesse, comment vous remercier de votre générosité, de votre dévouement...

LA PRINCESSE.

En acceptant!.. Silence! on vient!.. qu'est-ce?
(*Se retournant avec impatience.*) Rien... c'est l'abbé...

MAURICE, *salue respectueusement la Princesse et sort par le fond; à part.*

Plus tard! plus tard!

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, *qui est remontée avec Maurice jusqu'au fond du théâtre, L'ABBÉ, se jetant dans un fauteuil à droite.*

L'ABBÉ.

Soixante pages de chimie! (*Il tire de sa poche un flacon de sels qu'il respire à plusieurs reprises.*)

LA PRINCESSE, *redescendant le théâtre en rêvant et en regardant le bouquet.*

Une bouquetière qui attache ses fleurs avec des cordons soie et or!.. Cet embarras... cette froideur... sont de quelqu'un qui n'aime plus!.. cela peut arriver à tout le monde... mais si cette passion, qui lui a fait dédaigner la fille du czar... était, non pas pour moi, mais pour une autre!.. une rivale! une rivale préférée!.. Je m'emporte!.. non... non.. sans me mettre en avant, sans me compromettre... je le saurai! (*Elle redescend toujours le théâtre vers le fauteuil où l'abbé est assis et s'assied dans une chaise à côté de lui.*)

L'ABBÉ, *respirant un flacon.*

Soixante pages de chimie! c'est au-dessus de mes forces! je donne ma démission! je renonce à mon emploi d'ami de la maison... (*Regardant la princesse.*) Puisqu'il n'y a décidément ni avancement, ni indemnité à obtenir...

LA PRINCESSE, *à part.*

Et pourquoi donc, l'abbé?...

L'ABBÉ.

Que voulez-vous dire?

LA PRINCESSE, *à demi-voix.*

Écoutez-moi vite!.. Une amie à moi... une amie intime...

L'ABBÉ.

La duchesse d'Aumont?

LA PRINCESSE.

Peut-être!... je ne nomme personne... désire, avec ardeur... avec passion... enfin... comme nous désirons, nous autres femmes... désire découvrir un secret que l'on cache avec soin.

L'ABBÉ.

Lequel?

LA PRINCESSE.

Quelle est la beauté mystérieuse... inconnue... qu'adore en ce moment Maurice de Saxe?.. car il y en a une! Vous, l'abbé, qui savez tout... qui, par état, devez tout savoir...

* Maurice, la princesse, l'abbé, *qui vient d'entrer par la porte, à droite.*

L'ABBÉ.

Certainement!

LA PRINCESSE.

J'ai pensé que vous pourriez nous rendre ce service.

L'ABBÉ.

C'est très difficile!

LA PRINCESSE.

Voilà un mot que je n'admets pas!

L'ABBÉ.

Pour moi surtout... qui, dans ce moment, n'ai pas de chance et ne suis pas heureux...

LA PRINCESSE.

Le bonheur dépend souvent de bien jouer... Les heureux sont les habiles...

L'ABBÉ.

Et si j'étais assez habile... pour découvrir ce secret...

LA PRINCESSE.

Je pourrais peut-être, à mon tour... vous en confier un... auquel vous paraissiez tenir...

L'ABBÉ, *avec joie.*

O Ciel! est-il possible!

LA PRINCESSE.

Vous voyez donc bien que vous aviez tort de vous plaindre! Aide-toi, le Ciel t'aidera!.. Ce n'est plus de moi... c'est de vous seul que tout dépend... Adieu... adieu!.. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE VI.

L'ABBÉ *seul, puis* LE PRINCE.

L'ABBÉ.

L'ai-je bien entendu?

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix!

Mais comment en sortir?.. Le comte de Saxe, qui est la discrétion même, ne me confiera rien... Je ne suis pas son ami... impossible de le trahir. A qui donc m'adresser... pour épier... pour savoir... et pour obtenir la récompense...

LE PRINCE.

Miracle! l'abbé qui réfléchit!

L'ABBÉ.

Oui, sans doute... et sur un problème... qui n'est pas facile à résoudre!..

LE PRINCE.

Un problème!.. cela nous regarde, nous autres savants!

L'ABBÉ, *le regardant en riant.*

Au fait... c'est vrai... cela le regarde... ça l'intéresse... en un sens.

LE PRINCE.

Voyons, l'abbé... voyons... qu'est-ce qui te tourmente?

L'ABBÉ, *amenant le prince au bord du théâtre.*

Il est impossible que Maurice de Saxe, qui est si galant et si à la mode, n'ait pas au moins un amour dans le cœur?

LE PRINCE, *riant.*

Fh bien ! qu'est-ce que cela te fait à toi, l'abbé ?

L'ABBÉ.

Cela me fait... que pour des raisons inutiles à vous expliquer... des raisons personnelles, de la plus haute importance... je tiendrais à savoir quelle est sa passion actuelle.... la beauté régnante...

LE PRINCE, *avec bonhomie.*

Je te saurai cela !

L'ABBÉ.

Vous !

LE PRINCE.

Moi ! dès ce soir...

L'ABBÉ.

Allons donc... ce serait trop original !

LE PRINCE.

Veux-tu parier deux cents louis ?

L'ABBÉ.

C'est cher ! mais cela vaut ça... pour la rareté du fait. (*Au prince, qui vient de sonner.*) Que faites-vous donc ?

LE PRINCE, *à un domestique qui parait.*

Mes chevaux... (*A l'abbé.*) Veux-tu venir ce soir avec moi à la Comédie-Française?... la Lecouvreur et la Duclos jouent dans *Bajazet*.

L'ABBÉ.

Volontiers... Mais qu'est-ce que cela fait à notre affaire ?..

LE PRINCE.

La Duclos connaît le nom que tu veux savoir...

L'ABBÉ.

En vérité !..

LE PRINCE.

L'autre soir, au moment où j'étais dans sa loge comme on parlait de Maurice de Saxe... la Duclos disait en riant... je connais une grande dame qu'il adore... Elle s'est arrêtée en me voyant... Mais tu sens bien que si je le lui demande... elle n'a rien à me refuser... Elle me le dira en confidence... je te le dirai en secret.

L'ABBÉ.

Et c'est par vous que je l'apprendrai... C'est impayable...

LE PRINCE, *riant.*

Impayable ? non pas... tu me paieras les deux cents louis du pari... Vivent les abbés !

L'ABBÉ.

Vivent les savants !.. Donnons-nous la main !

LE PRINCE.

Et à la Comédie-Française ! (*Ils sortent ensemble en se donnant la main.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le foyer de la Comédie-Française ; à gauche du spectateur, deux portes par lesquelles on pénètre sur le théâtre : entre les deux portes, une glace avec des candélabres ; au fond, une grande cheminée sur laquelle est un buste de Molière, devant la cheminée, des fauteuils rangés en cercle ; à droite, deux portes par lesquelles on va dans la salle : aux deux angles du foyer, les bustes de Racine et de Corneille placés sur des demi-colonnes ; au fond, sur la muraille, et des deux côtés de la cheminée, les portraits de Baron, de la Champmeslé, etc. Au lever du rideau, Mademoiselle JOUVENOT, en costume de Zatine, dans *Bajazet*, est devant la glace, à gauche, et met la dernière main à sa coiffure ; plus loin, Mademoiselle DANGEVILLE, dans le rôle des *Folies amoureuses*, est assise et cause avec un jeune seigneur, qui est derrière elle appuyé sur son fauteuil ; au fond, debout ou assis devant la cheminée, plusieurs des acteurs qui jouent dans *Bajazet* ou *les Folies amoureuses*. MICHONNET au milieu du théâtre, va et vient et répond à tout le monde ; à droite du spectateur, et devant une table, QUINAULT, dans le costume du vizir Acomat, et POISSON, en costume de Crispin, jouant une partie d'échecs ; d'autres acteurs et actrices se promènent en causant ou en étudiant leurs rôles.

SCÈNE PREMIÈRE

MADemoiselle JOUVENOT, MADemoiselle DANGEVILLE, MICHONNET, QUINAULT, POISSON.

MADemoiselle JOUVENOT.

Michonnet, avez-vous du rouge ?

MICHONNET.

Oui, Mademoiselle, là, dans ce tiroir.

POISSON.

Michonnet !

MICHONNET.

Monsieur Poisson !

POISSON.

La recette e-t-elle belle ce soir ?

MICHONNET.

Adrienne et la Duclos jouent ensemble dans *Bajazet* pour la première fois ! plus de cinq mille livres !

POISSON.

Diab !

MADemoiselle DANGEVILLE.

Michonnet ! A quelle heure commencera la seconde pièce, *les Folies amoureuses* !

MICHONNET.

A huit heures, Mademoiselle...

QUINAULT, *jouant au tric-trac.*

Michonnet !

MICHONNET.

Monsieur Quinault.

QUINAULT.

N'oubliez pas mon poignard.

MICHONNET.

Non... non.... Michonnet!... toujours Michonnet!.. Pas un instant de repos... et à qui la faute?.. à moi, qui me sois mis sur le pied de tout surveiller.... jusqu'aux accessoires, et qui ne dormirais pas tranquille si je n'avais remis moi-même à Hippolyte son épée et à Cléopâtre son aspic... Distribuer tous les soirs des parures en rubis ou des bourses pleines d'or... et quinze cents livres d'appointements... quelle ironie!.. Si au moins ils m'avaient nommé sociétaire!... cela ne rapporte pas grand'chose, mais on est de la Comédie-Française... On signe : *Michonnet, de la Comédie-Française!* Au lieu de cela : *premier confident tragique* et régisseur général... c'est-à-dire obligé d'écouter les tirades et les ordres de tout le monde...

MADemoiselle JOUVENOT.

Adrienne aura-t-elle ce soir ses diamants?

MADemoiselle DANGEVILLE.

Ceux que lui a donnés la reine?

MADemoiselle JOUVENOT.

A ce qu'elle dit!

MICHONNET.

Ces diamants-là lui ont fait bien des ennemis!

MADemoiselle JOUVENOT.

Il n'y a pas de quoi!.. Il est si facile d'avoir des diamants...

MICHONNET, *entre ses dents.*

A vous autres... mais à nous, qui n'avons que nos appointements... ou à celles qui n'ont que leur mérite...

MADemoiselle JOUVENOT, *avec fierté.*

Qu'est-ce à dire?..

MICHONNET.

Rien, Mademoiselle, rien!.. (*A part.*) Ah! si tu n'étais pas sociétaire! Si je n'avais pas besoin de toi pour le devenir... comme je te répondrais!.. comme je t'aurais trouvé quelque chose de bien piquant et de bien spirituel!..

QUINAULT, *d'un air important.*

Échec et mat... Vous n'êtes pas de force, mon cher...

POISSON.

Quoi! monsieur Quinault! tu ne me tutoyes plus!..

MADemoiselle DANGEVILLE.

C'est un manque d'égards...

POISSON.

Que voulez-vous! depuis que mademoiselle Quinault, sa sœur et notre camarade, a épousé le duc de Nevers... il se croit due et par par alliance... Voyons, dis-le franchement, veux-tu que je t'appelle monseigneur?

QUINAULT.

Il suffit... Commence-t-on?..

MICHONNET.

Ne craignez rien... je vous avertirai... je suis la pendule du foyer.

MADemoiselle JOUVENOT.

Pendule qui jamais ne retarde!

MICHONNET.

C'est vrai!.. le moindre manquement dans le répertoire bouleverse tout mon être, et un jour de clôture est un jour de relâche dans mon existence.

SCÈNE II.

MADemoiselle JOUVENOT, MADemoiselle DANGEVILLE et d'autres dames devant la cheminée du fond; MICHONNET, sur le devant du théâtre; L'ABBÉ, LE PRINCE DE BOUILLON et plusieurs seigneurs venant de la salle et entrant par la porte à droite; QUINAULT ET POISSON, sur le devant, à droite, et remontant, après l'entrée des seigneurs, pour aller causer avec eux.

MICHONNET.

Allons, encore des étrangers qui viennent dans nos foyers, dans nos coulisses... (*L'abbé, le prince et les seigneurs s'approchent des dames, qui sont près de la cheminée, les saluant et causant avec elles. Reconnaissant et saluant.*) Ah!.. monsieur l'abbé de Chazeuil, monseigneur le prince de Bouillon! (*A part.*) Quand je pense que cet homme-là pourrait, d'un mot, me faire nommer sociétaire... je ne peux pas m'empêcher de le regarder avec respect!.. Quelle bassesse!.. moi, qui blâme ces dames et leurs parures!.. (*Le prince, l'abbé, Quinault, Michonnet, descendent sur le devant du théâtre.*)

L'ABBÉ, *s'adressant à Quinault.*

Bonsoir, vizir!.. On dit, monsieur Quinault, que vous serez admirable dans *Bajazet*.

LE PRINCE.

Ainsi que mademoiselle Duclot!

MICHONNET.

Et Adrienne donc!.. sublime!..

QUINAULT.

Oui, ça a fini par la gagner!.. (*Souriant.*) Ce n'est pas sans peine! car, sans me vanter, il n'y a pas dans le rôle de Roxane une seule intonation que je ne lui aie donnée...

MICHONNET, *avec colère.*

Par exemple!

QUINAULT, *avec hauteur.*

Qu'est-ce que c'est?

MICHONNET, *s'arrêtant.*

Rien. (*A part.*) Encore un qui est sociétaire... sans cela!.. (*Regardant par la porte à droite.*) C'est Adrienne qui descend de sa loge... la voici.

L'ABBÉ.

Oui, vraiment, elle étudie son rôle!

MICHONNET.

Toute seule ! (*A part et regardant Quinault.*) et sans Monsieur... c'est étonnant!

SCÈNE III.

MADemoiselle DANGEVILLE, MADemoiselle JOUVENOT, près de la glace à gauche ; LE PRINCE, ADRIENNE, entrant par la porte à droite et étudiant son rôle ; L'ABBÉ, MICHONNET, QUINAULT.

ADRIENNE, étudiant.

Du sultan Amurat je reconnais l'empire.
Sortez ! que le sérail soit désormais fermé...

Non, ce n'est pas cela ! (*Essayant une autre manière.*)

Sortez ! que le sérail soit désormais fermé...
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé !

L'ABBÉ, qui s'approche d'elle.

Superbe !

ADRIENNE.

Monsieur l'abbé de Chazeuil !

LE PRINCE.

Eblouissant !

MADemoiselle JOUVENOT.

Vous voulez parler des diamants ?

LE PRINCE.

Ceux de la reine ! fort beaux en effet ! Quand Mademoiselle Lecouvreur voudra s'en défaire, je lui en ai déjà offert soixante mille livres ! (*Mademoiselle Jouvenot, Mademoiselle Dangeville remontent vers la cheminée qui est au fond du théâtre. A Adrienne.*) Vous étudiez donc toujours ? que cherchez-vous encore ?

ADRIENNE.

La vérité.

L'ABBÉ, regardant Quinault

Mais vous avez eu des leçons des premiers maîtres.

MICHONNET, à Quinault, qui veut sortir.

Restez donc, monsieur Quinault, on ne commence pas encore.

L'ABBÉ, à Adrienne.

Pour le rôle de Roxane, par exemple !

ADRIENNE.

Eh ! mon Dieu, non, par malheur ! (*Apercevant Michonnet.*) Je me trompe, j'allais être ingrate en disant que je n'avais pas eu de maître. Il est un homme de cœur, un ami sincère et difficile, dont les conseils m'ont toujours guidée, dont l'affection m'a toujours soutenue... (*Passant près de Michonnet, à qui elle tend la main.*) Lui ! et je ne suis

sûre du succès que quand je lui ai entendu dire : C'est cela ! c'est bien cela !

MICHONNET, à moitié pleurant.

Ah ! Adrienne ! vois-tu ? ce trait-là... j'étouffe !
L'ABBÉ, qui est passé près de Michonnet, à l'extrême droite du théâtre.

Mais, monsieur Michonnet, dites-moi comment, vous qui donnez de si bons conseils, vous êtes...

MICHONNET.

Comment je suis si mauvais, n'est-ce pas, Monsieur l'abbé ? je me le suis souvent demandé. Cela tient, je crois, à ce que je ne suis pas sociétaire.

L'ANNONCEUR.

Messieurs et Mesdames, le premier acte va commencer !

QUINAULT, au fond.

Et ces dames, qui ne sont pas prêtes !

ADRIENNE, traversant le théâtre et passant près de la glace à gauche.

Je le suis.

MADemoiselle DANGEVILLE, redescendant

Et moi aussi, quoique je ne joue que dans la seconde pièce !

QUINAULT.

Mais mademoiselle Duclos ?

MICHONNET.

Il y a un quart d'heure que je suis entré dans sa loge, où elle écrivait... tout habillée.

LE PRINCE*.

Ah ! elle écrivait !

MADemoiselle DANGEVILLE.

En costume ! (*A l'abbé, qui lui parle de près.*) Prenez donc garde, l'abbé, vous chiffonnez le mien !

MICHONNET.

Il fallait que ce fût une épître bien pressée !

MADemoiselle DANGEVILLE, regardant le prince.

Ou qu'on attendît avec bien de l'impatience.

LE PRINCE.

Qu'est-ce que cela signifie ?..

MADemoiselle JOUVENOT, à demi-voix au prince de Bouillon.

Je vais vous le dire... La femme de chambre de mademoiselle Duclos...

LE PRINCE, souriant.

Pénélope ?

MADemoiselle JOUVENOT.

Prétendait tout à l'heure, en montrant une lettre, qu'elle avait là un petit billet que Monsieur le prince paierait bien cher.

LE PRINCE.

Moi ! le payer !

MADemoiselle JOUVENOT.

Ce qui donnerait à penser qu'il n'était pas pour

* Le prince, l'abbé, Michonnet, le prince remonte à la cheminée près des dames, tous les autres acteurs sont groupés auprès de la cheminée du fond, ou se promènent dans le foyer.

* Adrienne, devant la glace, à gauche, mademoiselle Jouvenot, le prince, mademoiselle Dangeville, l'abbé, Michonnet, les autres acteurs et actrices, au fond.

vous! Après cela, c'est une supposition... parce que chez nous, en fait d'infidélités... on suppose volontiers... on bavarde, on cause, on invente, et presque toujours cela se rencontre juste.

POISSON, qui est assis près de la table, à droite.
Le hasard!..

LE PRINCE, vivement et à part.

O ciel! je cours interroger Pénélope. (*Bas à l'abbé.*) Je vais, l'abbé, m'occuper de notre affaire...

L'ABBÉ.

A merveille... Où vous retrouverai-je?

LE PRINCE.

Ici... après le troisième acte.

L'ABBÉ.

C'est convenu.

MICHONNET.

Allons, mademoiselle Jouvenot, allons, monsieur Quinault. (*Ces dames sortent par la porte à gauche qui est celle du théâtre.*)

QUINAULT, que Michonnet presse toujours.

Me voici... me voici!.. (*Rencontrant l'abbé à la porte à gauche.*) Après vous, Monsieur l'abbé.

L'ABBÉ.

Après votre excellence turque! (*Tous les deux sortent par la porte à gauche.*)

LE PRINCE, à part, et se dirigeant vers la porte à droite.

Je me suis toujours défié de cette petite Pénélope... rien que ce nom-là, au théâtre, devait porter malheur. (*Il sort par la porte à droite.*)

SCÈNE IV.

ADRIENNE, assise à gauche, MICHONNET.

MICHONNET, regardant Adrienne, qui s'est remise à étudier son rôle à voix basse.

Dire qu'elle a une amitié pareille pour moi, et voilà cinq ans que j'hésite toujours à lui avouer... C'est tout simple... elle est sociétaire... et je ne le suis pas! elle est jeune, et je ne le suis plus! Et puis aujourd'hui me semble un mauvais jour... attendons à demain... Il est vrai que demain je serai encore moins jeune... D'ailleurs elle n'aime rien... que la tragédie... (*S'avançant en se donnant du courage.*) Allons!.. (*Avec embarras et s'approchant d'Adrienne.*) Tu étudies ton rôle?

ADRIENNE.

Oui.

MICHONNET, avec embarras.

A propos de rôle... et si ça ne te dérange pas... moi qui depuis si longtemps... fais les confidents, j'aurais bien à mon tour.. quelque chose...

ADRIENNE, avec intérêt.

A me confier...

MICHONNET.

Oui, vraiment!.. Tu te rappelles mon grand oncle, l'épicier de la rue Férou?

ADRIENNE

Sans doute.

MICHONNET.

Eh bien! ce pauvre homme vient de mourir.

ADRIENNE.

Ah! tant pis!

MICHONNET.

Oui, oui, tant pis! Mais pourtant il ne laisse sur son héritage dix bonnes mille livres tournois.

ADRIENNE.

Tant mieux!

MICHONNET.

Pas tant tant mieux!.. parce que moi, qui n'ai jamais eu tant d'argent, je ne sais qu'en faire, et ça me tourmente.

ADRIENNE, souriant.

Tant pis, alors...

MICHONNET.

Pas tant... parce que ça m'a donné une idée qui ne me serait peut-être pas venue sans cela... celle de me marier...

ADRIENNE.

Vous avez raison... (*Avec un soupir.*) et si je le pouvais aussi... moi...

MICHONNET, avec joie.

Ce ne serait pas loin de ta pensée?

ADRIENNE.

N'avez-vous pas remarqué qu'ils disent tous, depuis quelque temps: Le talent d'Adrienne est bien changé!

MICHONNET, vivement.

C'est vrai!.. il augmente!.. Jamais tu n'as joué Phèdre comme avant-hier.

ADRIENNE, avec animation et contentement.

N'est-ce pas?.. Ce jour-là, je souffrais tant! j'étais si malheureuse!.. (*Souriant.*) On n'a pas tous les soirs ce bonheur-là!

MICHONNET.

Et d'où cela venait-il!

ADRIENNE.

On parlait d'un combat!.. et pas de nouvelles!.. blessé... tué peut-être!.. Ah! tout ce qu'il y a dans le cœur de crainte, de douleur, de désespoir, j'ai tout deviné, tout souffert!.. je puis tout exprimer maintenant, surtout la joie... je l'ai revu!

MICHONNET, hors lui.

Qu'entends-je, ô ciel!.. tu aimes quelqu'un...

ADRIENNE.

Comment vous le cacher à vous, mon meilleur ami?

MICHONNET, cherchant à se remettre.

Mais... comment cela est-il arrivé?

ADRIENNE.

C'était à la sortie du bal de l'Opéra! de jeunes officiers, dont un joyeux souper égarait sans doute la raison, (lequel d'entre eux, sans cela eût osé insulter une femme? voulaient m'empêcher de regagner ma voiture, lorsqu'un jeune homme que

je ne connaissais pas, s'écria : Messieurs, c'est mademoiselle Lecouvreur... vous la laisserez passer ; et comme mes quatre adversaires... (ils étaient quatre) se mirent à rire de cet ordre, par un mouvement plus prompt que la parole et avec une force surnaturelle, mon étrange protecteur renverse de chaque côté et d'un seul coup, deux de ses ennemis, puis m'enlevant dans ses bras et me portant jusqu'à ma voiture, il me dépose sur les coussins, au moment où nos jeunes officiers qui s'étaient relevés, accouraient l'épée à la main : Monsieur, vous me rendrez raison ?—Très volontiers !—Vous commencerez par moi—par moi—par moi—Lequel choisissez-vous ?—Tous, répondit-il en les chargeant à la fois... et au cri que je poussai : ne craignez rien, restez, Mademoiselle, me dit-il, vous serez aux premières loges ; et nous, Messieurs, allons en scène !—Que vous dirai-je ? quoique saisie de frayeur, je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle... et si vous l'aviez vu, braver en se jouant la pointe de ces quatre épées dirigées contre sa poitrine, c'était le bras et le regard d'un héros. Loin de reculer, il les défait ! il les appelle ! semblait entendre :

Paraissez Navarrais, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a produit de vaillants !

Mais aux cris de la foule, le guet arrivait de tous côtés... Nos adversaires, honteux de leur nombre et redoutant les flambeaux, disparaissaient l'un après l'autre du champ de bataille...

Et le combat finit faute de combattants !

MICHONNET, *vivement.*

Et tu l'as revu ?

ADRIENNE.

Dès le lendemain !.. Pouvais-je l'empêcher de se présenter chez moi, de venir s'informer de mes nouvelles, surtout quand il m'eut avoué que lui, étranger, simple officier, n'avait de fortune, de titres, de nom même à attendre que de son courage... Voilà ce qui le rendait si redoutable pour moi !.. Riche et puissant, peu m'importait ; mais pauvre, mais malheureux, mais ne rêvant, comme moi, que l'amour et la gloire, comment lui résister ?

MICHONNET.

O Ciel !

ADRIENNE.

Parti, depuis trois mois, pour chercher fortune avec le jeune comte de Saxe, fils du roi de Pologne, son compatriote, il est revenu ce matin, et sa première visite a été pour moi ; mais son général, mais le ministre, qui l'attendaient à Versailles, ont abrégé encore le peu d'instant qu'il me donnait ; aussi, ce soir, il me l'a promis, il viendra ici au théâtre !..

MICHONNET

Il viendra !

ADRIENNE.

Me voir jouer Roxane !

MICHONNET, *vivement.*

Ah ! mon Dieu ! et dans quel état te voilà ! Ce trouble... cette émotion... tu ne pourras rien détailler... rien calculer !

ADRIENNE.

Qu'importe !

MICHONNET.

Ce qu'il importe?... c'est qu'aujourd'hui, pour la première fois, tu joues ce rôle avec la Duclos !

ADRIENNE, *sans l'écouter.*

Soyez tranquille !..

MICHONNET.

Je ne le suis pas ! Il faut du calme et du sang-froid, même dans l'inspiration. La Duclos se posèdera... elle profitera de ses avantages... tandis que toi... tu ne verras que lui...

ADRIENNE, *avec passion.*

C'est vrai !.. Et si dans la salle mon œil le découvre...

MICHONNET, *avec désespoir.*

Tu es perdue !.. Ne t'occupe que de ton rôle... L'amour passe, mais un beau rôle, une belle création, un triomphe éclatant, cela reste toujours ! (*D'un air suppliant.*) Voyons ! est-ce qu'il ne t'est pas possible de ne pas penser à lui ?

ADRIENNE.

Hélas ! non !

MICHONNET.

Pour ce soir du moins ! Adrienne, mon enfant, sois magnifique ! je t'en supplie, sois magnifique ; si ce n'est pas pour moi, eh bien ! que ce soit dans l'intérêt même de cette folle passion ! L'amour des hommes ne vit que d'amour-propre !.. et si la Duclos l'emportait sur toi... si tu n'étais pas la plus belle !..

ADRIENNE, *poussant un cri.*

Je le serai !

MICHONNET, *avec reconnaissance.*

Merci !

ADRIENNE, *avec émotion et lui tendant la main.*

C'est plutôt à moi de vous remercier, mon excellent ami !..

MICHONNET, *à part.*

Dis plutôt : imbécile de Michonnet ! (*Prêt à s'en aller, revenant sur ses pas.*) Il y a un endroit que tu négliges toujours :

N'aurais-je tout tenté que pour une rivale !..

Vois-tu, Adrienne... cette pauvre femme ! ce qui excite encore plus son dépit, c'est que c'est justement pour une rivale que... tu sais... et alors... elle éprouve... là... elle se dit... Je ne peux pas bien rendre l'expression... mais tu me comprends.

ADRIENNE, *déclamant.*

N'aurais-je tout tenté que pour une rivale !

MICHONNET, *avec joie.*

C'est cela !

ADRIENNE.

Ne craignez rien !... Mais vous... ce que vous vouliez me dire... tout-à-l'heure... de vos idées de mariage ?

MICHONNET, *vivement*.

Non, c'est inutile, ce n'est plus le moment... Je te laisse étudier. (*A part.*) Allons, j'ai beau faire, je ne peux pas sortir de mon emploi de confident... Et l'héritage de mon oncle, et mes projets... (*Essuyant une larme.*) Ne pensons plus à rien... à rien au monde !.. (*Il fait quelques pas pour sortir par la porte à gauche et revient près d'Adrienne qui vient de traverser le théâtre et repasse à droite.*) Bois une gorgée d'eau en entrant en scène, et surtout n'oublie pas... tu sais... ton... enfin comme tu as dit !.. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

MAURICE, *entrant par la porte à droite et s'avancant au milieu du théâtre* ; ADRIENNE *à droite, debout, étudiant et lui tournant le dos.*

ADRIENNE, *à droite, étudiant.*

Mes brigues, mes complots... ma trahison fatale... N'aurais-je tout tenté que pour une rivale !...

Que pour une rivale !...

MAURICE, *se tournant du côté des bustes et des portraits qu'il regarde.*

C'est beau, le foyer de la Comédie-Française... beau de gloire et de souvenirs... Rien qu'en traversant ces longs corridors, où semblent errer tant d'ombres illustres... on sent là comme un certain respect, surtout quand on y vient, comme moi, pour la première fois... Aussi, je l'espère, personne ne m'y connaît... pas même Adrienne... le mystère est le dernier égard que je doive à madame de Bouillon.

ADRIENNE, *levant les yeux et l'apercevant.*
Maurice !

Adrienne !

Vous ! ici !

J'étais arrivé le premier, ou peu s'en faut, pour ne rien perdre de vous !

Miséricorde ! on vous aura pris pour un clerc de procureur !

Soit ! ceux-là s'y connaissent aussi bien que d'autres ; car, au nom seul d'Adrienne, ils treis-saillent et crient : Bravo ! Mais la toile s'était levée, je ne voyais que le grand vizir et son confident.

Patience !

Je n'en ai pas quand je suis si près et si loin de

vous... J'ai aperçu une petite porte par laquelle venait de passer une façon de gentilhomme... Puisqu'il entrait, j'en pouvais faire autant... On ne passe pas ! Que demandez-vous ? — Mademoiselle Lecouvreur... J'ai à lui parler... Elle m'attend.

ADRIENNE.

Imprudent !.. me compromettre !

MAURICE.

En quoi ? Parce qu'on n'est pas gentilhomme de la chambre, on n'a pas le droit de vous admirer de près... Il faut, à l'écart, dans un coin de la salle, frémir ou sangloter, sans vous remercier de ce cœur que vous avez fait battre ou de cette tête que vous avez exaltée... Il aurait fallu attendre jusqu'à ce soir pour vous dire : Adrienne, je t'aime !

ADRIENNE, *mettant un doigt sur sa bouche.*

Silence ! (*Lui montrant son costume.*) Roxane va vous entendre ! Mais avant que je vous renvoie, dites-moi bien vite, car à peine ce matin ai-je pu vous entrevoir... Avez-vous fait de bien belles actions ?.. me rapportez-vous quelque beau trait bien héroïque ?

MAURICE.

Ah ! s'il n'avait tenu qu'à moi !..

ADRIENNE.

Vous êtes trop difficile ! Votre jeune général, le comte de Saxe, dont on dit tant de bien, et que je voudrais bien voir, est-il satisfait de vous, Monsieur ?

MAURICE.

Oh ! le comte de Saxe est plus difficile encore que moi... Mais enfin je ne l'ai pas quitté et j'ai été blessé !

ADRIENNE.

Près de lui !

MAURICE.

Très près.

ADRIENNE.

C'est bien ! l'idée seule de vous savoir blessé me fait frémir, et cependant il me semble qu'en suivant les périls, vous suivez votre route ; que les chemins qui s'élèvent sont les vôtres !.. Je vous ai déjà vu l'épée à la main, et quand je vous écoute, quand vous me racontez, en riant, quelque-une de vos actions de guerre... ne vous moquez pas de mes présages... je devine en vous un grand homme, un héros !

MAURICE.

Enfant !

ADRIENNE.

Oh ! je m'y connais ! je vis au milieu des héros de tous les pays, moi ! Eh bien ! vous avez dans l'accent, dans le coup d'œil, je ne sais quoi qui sent son Rodrigue et son Nicodème... aus-i, vous arriverez !

MAURICE.

Vous croyez ?

ADRIENNE.

Vous arriverez !.. je saurai bien t'y forcer.

MAURICE.

Comment ?

ADRIENNE.

Je vous vanterai tant le comte de Saxe, votre jeune compatriote, dont toutes ces dames raffolent, qu'il faudra que vous l'égaliez, ne fût-ce que par jalousie !

MAURICE, *souriant*.

Je n'ai pas idée que je sois jamais jaloux de lui !

ADRIENNE.

Présomptueux ! mais avez-vous vu le ministre ?

MAURICE.

Pas encore, mais je vais lui écrire.

ADRIENNE.

Oh ! non, n'écrivez pas !

MAURICE.

Pourquoi ?

ADRIENNE.

Parce que, vous savez... l'orthographe...

MAURICE.

Eh bien ?

ADRIENNE.

Eh bien ! la première lettre de vous que j'ai reçue était bien chaleureuse, bien tendre, et elle m'a touchée profondément, mais en même temps elle m'a fait rire aux larmes... une orthographe d'une invention !

MAURICE.

Qu'importe ? je ne veux pas être de l'Académie.

ADRIENNE.

Ce n'est pas cela qui vous en empêcherait. Mais vous savez bien que je me suis chargée de faire votre éducation, mon Sarmate, de vous polir l'esprit...

MAURICE.

Et moi, je n'ai point oublié mes promesses ! que de fois, là-bas, j'ai appris des scènes de Corneille !

ADRIENNE, *avec admiration*.

Vous pensiez à Corneille ?

MAURICE.

Non pas à lui, mais à vous, qui l'interprétez si bien !

ADRIENNE.

Et ce petit exemplaire de La Fontaine, que je vous avais donné en partant ?

MAURICE.

Il ne m'a jamais quitté.. il était là, toujours là... à telles enseignes qu'il m'a sauvé une balle dont il a gardé l'empreinte... voyez plutôt ?

ADRIENNE.

Et vous l'avez lu ?

MAURICE.

Ma foi, non !

ADRIENNE.

Pas même la fable des deux pigeons, que je vous avais recommandée ?

MAURICE.

C'est vrai... mais, pardonnez-moi, ce n'est qu'une fable.

ADRIENNE, *d'un air de reproche*.

Une fable ! vous ne voyez là qu'une fable !

(Récitant.)

Deux pigeons s'aimaient... *(Avec expression.)* d'a-
[mour tendre.

MAURICE.

Comme nous !

ADRIENNE.

L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays !

MAURICE.

Comme moi !

ADRIENNE.

L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux !
Non pas pour vous, cruel !

MAURICE.

Est-ce qu'il y a cela ?

ADRIENNE, *continuant*.

Hélas ! dirai-je, il pleut !

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte et le reste !

MAURICE, *vivement*.

Le reste ! ah ! après ? après ?

ADRIENNE, *souriant*

Après ? *(Avec finesse.)* Ah ! cela vous intéresse donc, Monsieur ? et si je vous disais les malheurs de celui qui s'éloigne... et plus encore, ingrat, les tourments de celui qui reste...

(Vivement.)

Non, non !

Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines !
Amants, heureux amants, voulez-vous voyager !
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau,
Tenez-vous lieu de tout... comptez pour rien le reste.

MAURICE.

Ah ! quand c'est vous qui lisez, quelle différence ! c'est bien mieux que La Fontaine !

ADRIENNE.

Impie !

MAURICE.

A votre voix, mon cœur s'ouvre, mon intelligence s'élève, tout me devient facile !

ADRIENNE, *souriant*.

Tout !... même l'orthographe !

MAURICE.

A quand ma première leçon ?

ADRIENNE.

Ce soir, après le spectacle, venez me chercher... voici mon entrée.

MAURICE.

Adieu!

ADRIENNE.

Vous allez dans la salle?.. (*Vivement.*) Vous m'écouteriez... (*Avec tendresse.*) Tu me regarderas?

MAURICE.

Aux premières, à droite.

ADRIENNE.

Que je vous voie bien! que je vous adresse tous mes vers! je tâcherai d'être belle! oh! oui, je serai belle! (*Elle sort par la première porte à gauche.*)

MAURICE, *sortant par la droite.*

A ce soir!

SCÈNE VI.

MADemoiselle JOUVENOT, LE PRINCE DE BOUILLON, *sortant par la seconde porte à gauche.*

LE PRINCE, *avec agitation.*

Merci, Mademoiselle, merci, je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu!..

MADemoiselle JOUVENOT, *vivement.*

C'était donc vrai!

LE PRINCE, *avec humeur.*

Que trop!..

MADemoiselle JOUVENOT, *riant.*

Voyez le hasard! enchantée de vous avoir été agréable!

LE PRINCE.

Ah! vous appelez cela agréable!.. (*Avec colère.*) Eh bien! oui!.. car je ne désirais qu'une occasion de rompre avec elle.

MADemoiselle JOUVENOT.

Il fallait donc le dire!.. si j'avais su plus tôt que cela vous fit plaisir!..

LE PRINCE, *avec impatience.*

Eh! Mademoiselle!

SCÈNE VII.

MADemoiselle JOUVENOT, *va s'asseoir devant la cheminée du fond et se chauffe les pieds*, LE PRINCE, L'ABBÉ, *entrant vivement par la seconde porte à droite et se retournant avec agitation.*

LE PRINCE, *courant à lui.*

Ah! c'est toi, l'abbé!.. (*S'efforçant de rire.*) Viens donc recevoir mes consolations... ou plutôt me prodiguer les tiennes.

L'ABBÉ

Comment cela?

LE PRINCE.

L'aventure la plus piquante pour nous deux...

L'ABBÉ, *à part.*

Est-ce qu'il s'agit de sa femme?

LE PRINCE.

Pour toi, d'abord... tu sais notre pari de tantôt, ces deux cents louis... au sujet de comte de Saxe.

L'ABBÉ, *vivement.*

Le comte de Saxe... je viens de me rencontrer nez-à-nez avec lui... comme il sortait de ce foyer... il y vient donc?

LE PRINCE, *vivement.*

Preuve de plus!.. et j'aurais, parbleu, bien voulu le voir.

L'ABBÉ.

Nous le trouverons au numéro trois des premières loges.

LE PRINCE.

A merveille! il s'agissait de découvrir sa passion régnante...

L'ABBÉ.

Oui, vraiment...

LE PRINCE.

Je n'ai pas été loin pour cela... (*Montrant mademoiselle Jovenot.*) Tout m'a si bien secondé qu'il ne te reste plus, mon cher, qu'à t'exécuter.

L'ABBÉ.

Sur le vu des preuves...

LE PRINCE.

C'est bien ainsi que je l'entends... lis d'abord et dis-moi ton avis sur ce billet d'invitation... tiens... (*Le lui donnant.*) Il n'est pas long, mais clair et précis!..

L'ABBÉ, *lisant.*

« Pour des motifs politiques que vous connaissez mieux que personne, on désire vous entretenir ce soir à dix heures, dans le plus riche et le plus agréable, en ma petite maison de la rue Grange-Batelière, que j'ai fait dernièrement meubler! Amour et discrétion! — Signé Constance! »

LE PRINCE, *avec colère.*

La signature de la perfide Duclos.

L'ABBÉ, *avec étonnement.*

Constance!

LE PRINCE, *avec impatience.*

Eh oui! vraiment! le nom ne fait rien à la chose!.. Je tiens ce billet de Pénélope, sa femme de chambre.

L'ABBÉ.

Qui vous l'a remis?

LE PRINCE.

Ou plutôt vendu à un taux d'autant plus exorbitant...

L'ABBÉ.

Qu'ici ces valeurs-là ne sont pas rares!

LE PRINCE, *qui pendant ce temps a remonté le théâtre, parlant à un domestique.*

Ce billet au numéro trois des premières, sans

dire de quelle part. (*Revenant près de l'abbé.*)
Et maintenant, mon cher abbé, j'ose compter sur toi !..

L'ABBÉ.

Et pourquoi ?

LE PRINCE.

Pour te rendre témoin d'un éclat que je me dois à moi-même ; je veux d'abord ce soir tout briser chez elle.

L'ABBÉ.

C'est du plus mauvais goût pour un abbé et un savant !

LE PRINCE.

Quand la science est trahie !..

L'ABBÉ.

La science doit savoir se faire !.. Le bruit est permis au comte de Saxe... à un soldat, mais à vous, presque parent de la reine... à vous, un homme marié, ce serait un scandale..

LE PRINCE.

On saura toujours l'anecdote... parce qu'ici, au Théâtre-Français... Tiens. (*Montrant mademoiselle Jouvenot qui est à la cheminée.*) Voilà déjà mademoiselle Jouvenot qui n'a encore vu personne, et qui peut-être a déjà trouvé moyen de le dire.

L'ABBÉ.

Prévenez-la... Racontez l'histoire à tout le monde !.. Faites mieux encore ?.. une vengeance digne de vous... Les deux amants n'avaient-ils pas résolu de passer cette soirée dans le plus rigoureux tête-à-tête, dans cette petite maison qui vous appartient ?

LE PRINCE.

Je le crois bien ! louée et meublée à mes frais.

L'ABBÉ.

Raison de plus !.. je ferais comme chez moi... un souper galant, délicieux, où j'inviterais ce soir toute la Comédie-Française, toute ces dames.

LE PRINCE, secouant la tête.

Un souper galant... délicieux...

L'ABBÉ.

C'est moi qui paie, j'ai perdu le pari

LE PRINCE, vivement.

C'est juste !

L'ABBÉ.

Au lieu du tête-à-tête, une surprise... un coup de théâtre, tableau mythologique.

LE PRINCE.

Mars et Vénus.

L'ABBÉ.

Surpris par... (*S'interrompant.*) Ballet-comédie, vengeance en un acte ! Vous, de votre côté, allez faire vos invitations.

LE PRINCE.

Toi, du tien. Le plus grand secret avec la Duclos... et nous aurons ce soir un succès d'enthousiasme.

* L'abbé, le prince.

(*On entend un grand bruit de bravos.*)
Tiens, nous y sommes déjà.

MICHONNET, entrant.

Eh ! oui, c'est Adrienne ! Entendez-vous, toute la salle applaudit ; Mademoiselle Duclos ne sait déjà plus où elle en est.

LE PRINCE, applaudissant.

Bravo ! cela commence.

MICHONNET.

Que dit-il ?

LE PRINCE, avec colère.

Bravo !.. bravo !.. bravo, Adrienne ! (*Ils sortent par la porte à gauche.*)

MICHONNET, montrant le prince.

Jusqu'à celui-ci qu'elle a gagné et subjugué... Une preuve pareille de tact et de goût. (*A part.*) Je ne l'en aurais pas cru capable.

SCENE VIII.

MICHONNET, seul, écoutant vers la gauche.

Ah ! nous voilà au monologue, et maintenant quel silence ! comme elle les tient tous enchaînés à sa parole. (*Comme s'il l'entendait.*) Bien ! bien ! pas si vite, mon Adrienne ! c'est cela ! Ah ! quel accent, comme c'est vrai ! Applaudissez donc, imbéciles !.. (*On applaudit.*) C'est bien heureux !.. divine !.. divine !.. (*Avec jalousie.*) Ah ! elle l'a aperçu, c'est évident, il est dans la salle ! et penser que c'est pour un autre qu'elle joue ainsi ! qu'elle le regarde en ce moment ! qu'elle puise dans ses yeux tout ce génie !.. c'est horrible ! (*Entendant un vers.*) Comme c'est dit... c'est délicieux... je deviens fou, je ris, je pleure... Je meurs de douleur et de joie ! Oh ! Adrienne, en t'écoutant, j'oublie tout, même ma jalousie, même... (*Cherchant autour de lui.*) Même les accessoires... où donc est la lettre de Zotime ? je la tenais là tout-à-l'heure !.. est-ce que je l'aurais perdue ? Pour la première fois depuis vingt ans, il y aurait erreur ou omission par ma faute... c'est qu'une lettre turque n'est pas comme une autre, cela ne se remet point par la petite poste. (*Il cherche dans la table à droite.*)

SCENE IX.

MAURICE, entrant par la porte de droite et se dirigeant vers la gauche, MICHONNET, à la table à droite.

MAURICE, au fond.

Par saint Arminius mon patron, maudit soit le duché de Courlande !

MICHONNET, cherchant toujours.

Ah ! dans ce tiroir.

MAURICE, toujours au fond.

Manquer à mon rendez-vous avec Adrienne...

* Michonnet, le prince, l'abbé.

jamais !.. et d'un autre côté, ce billet que la Duclos vient de m'envoyer au nom de la princesse... comment m'a-t-elle découvert au fond de cette loge ?.. et comment la faire attendre toute la nuit hors de son hôtel, dans cette petite maison où elle ne vient que pour moi, pour mes intérêts, pour cette réponse du cardinal de Fleury, et puis impossible de prévenir madame de Bouillon, tandis qu'Adrienne, cette pauvre Adrienne, si je pouvais lui parler et lui dire... non pas tout... mais l'essentiel. (*Il dirige ses pas vers la gauche.*)

MICHONNET, toujours à la table, à droite.

Où allez-vous, Monsieur ?

MAURICE.

Je voudrais parler à Mademoiselle Lecouvreur.

MICHONNET, à part.

Encore un ! et quel air agité ! (*Haut.*) Impossible, Monsieur, elle est en scène...

MAURICE.

Quand elle en sortira...

MICHONNET.

Elle n'en sortira plus.

MAURICE, à part.

Nouveau contre-temps !.. (*A Michonnet.*) Et veuillez me dire, Monsieur ?...

MICHONNET.

Pardon, Monsieur, d'autres devoirs... (*Apercevant Quinault, qui vient de la droite et traverse le théâtre.*) Acomat, mon bon, je veux dire monsieur Quinault, voulez-vous remettre à Zatime sa lettre pour Roxane, sa lettre du quatrième acte.

QUINAULT, avec fierté.

Moi !.. Je vous trouve plaisant !.. Pour qui me prenez-vous ?

MICHONNET.

Pardon !.. Veuillez dire seulement à mademoiselle Jouvenot de ne pas entrer en scène sans prendre sa lettre, qui est là sur cette table...

QUINAULT.

C'est bon !.. c'est bon !.. on le lui dira. (*Il entre sur le théâtre, à gauche, pendant que Maurice redescend vers la droite.*)

MICHONNET, se levant de la table, en riant.

Il n'est pas de bonne humeur, je comprends... Roxane va trop bien ! ah ! Duclos, qui entre en ce moment... (*S'approchant de la gauche.*) Oui, évertue-toi, pauvre fille... pleure... crie !.. tu aimes mieux chanter ?.. chante !.. Tu as beau faire, tu es vaincue !..

MAURICE, qui s'est assis à droite, près de la table, prend le parchemin que Michonnet vient d'y placer et le déroule avec curiosité. Rien d'écrit ! Ah ! palsambleu ! à mon secours les ruses de guerre ! (*Il écrit quelques mots au crayon et roule le parchemin, qu'il remet sur la table.*)

MICHONNET, regardant toujours du côté du théâtre, à gauche.

Adrienne reprend... elle parle à Bajazet, et sa voix est d'une douceur... Ah ! si j'étais sociétaire,

je jouerais peut-être les amoureux... On est toujours jeune quand on est sociétaire... Je l'entendrais me dire :

Écoutez, Bajazet, je sens que je vous aime !

MADemoiselle JOUVENOT, sortant vivement de la coulisse, à gauche.

Eh bien ! Michonnet, ma lettre ?.. ma lettre pour Roxane, où en est-elle ?

MICHONNET.

Là... sur cette table... Est-ce que Quinault ne vous l'a pas dit ?

MADemoiselle JOUVENOT.

Eh ! non, vraiment !.. Il est si bon camarade !

MAURICE, présentant à Mademoiselle Jouvenot le parchemin roulé.

Voici, Mademoiselle.

MADemoiselle JOUVENOT, lui faisant la révérence.

Merci, Monsieur. (*Le regardant en sortant.*) Voilà un officier qui est fort bien, mais très bien !

MICHONNET.

Eh bien ! votre entrée ?

MADemoiselle JOUVENOT.

Ah ! (*Elle sort par la coulisse à gauche du spectateur.*)

MAURICE, à part, la suivant des yeux.

Elle aura mes deux mots de la main même de Zatime... et saura que je ne peux la venir chercher ce soir... Mais demain !.. demain !.. ô mon grand-duché de Courlande, vous ne valez pas ce que vous me coûte !.. Allons à la rue Grange-Batelière. (*Il sort par la porte à droite.*)

MICHONNET, regardant toujours par la gauche.

Zatime entre en scène... Bon ! elle n'a pas la lettre.. Si ! elle l'a... elle la remet à Roxane... Dieu ! quel effet !.. elle a tressailli... elle se soutient à peine !.. et son émotion est telle, qu'en lisant le billet, son rouge lui est tombé du visage... C'est admirable !.. (*Les applaudissements éclatent avec force.*) Oui, oui... frappez des mains... Bravo ! bravo ! c'est cela !.. sublime ! admirable !

SCÈNE X.

(*Les acteurs entrent vivement par les deux portes de gauche et se rangent dans l'ordre suivant :*)

MADemoiselle DANGEVILLE, POISSON, LE PRINCE, L'ABBÉ, QUINAULT, JOUVENOT.

Les autres acteurs et seigneurs vont et viennent au fond, ainsi que Michonnet.

MADemoiselle DANGEVILLE.

Je ne sais pas ce qu'ils ont ce soir : ils applaudissent tous comme des fous.

MADemoiselle JOUVENOT.

Ils se trompent, ma chère... ils se croient déjà aux Folies amoureuses.

• L'abbé, Adrienne, le prince

L'ABBÉ, *entrant.*

C'est superbe!

MADemoiselle DANGEVILLE.

C'est absurde !..

POISSON.

Ça me fait rire...

QUINAULT.

Ça me fait mal.

MADemoiselle JOUVENOT.

Pauvre homme !

LE PRINCE.

Le fait est que jamais je n'ai rien entendu de plus beau... et je m'y connais!

ADRIENNE, *entrant avec agitation par la gauche, à part.*

Après deux mois d'absence... ah! c'est bien mal!.. Allons, du courage!

LE PRINCE.

Et du plaisir!... Vous êtes des nôtres.

L'ABBÉ.

Je venais l'inviter.

ADRIENNE.

Moi!

L'ABBÉ.

Au joyeux souper où nous avons toute la Comédie-Française... toutes ces dames.

ADRIENNE.

Impossible!

MADemoiselle JOUVENOT, *qui est descendue à gauche.*

Par fierté?

ADRIENNE, *avec bonté.*

Oh! non... mais je n'ai pas le cœur à la joie.

L'ABBÉ.

Raison de plus pour vous égayer... Un souper charmant! où nous vous offrirons ce qu'il y a de mieux (*Montrant les acteurs.*) dans les arts, (*Montrant le prince.*) à la cour, (*Se montrant lui-même.*) dans le clergé... et dans l'épée... Le jeune comte de Saxe est des nôtres! c'est le héros de la fête!

ADRIENNE, *vivement.*

Lui que je désirais tant connaître!

LE PRINCE.

En vérité!

ADRIENNE.

Une demande que j'avais à lui présenter... un lieutenant dont je voulais faire un capitaine.

L'ABBÉ.

Nous vous plaçons à table à côté de lui... et votre protégé est colonel... au dessert.

ADRIENNE.

Ah! ce serait bien tentant... Mais la tragédie finira tard... je serai fatiguée... Je n'ai pas de cavalier...

L'ABBÉ ET LE PRINCE, *présentant la main.*

En voici!

ADRIENNE.

Je n'en veux pas!

LE PRINCE, *vivement.*

Eh bien, vous viendrez seule; vous connaissez la petite maison... de la Duclos...

ADRIENNE.

Ma voisine!.. ce beau jardin...

LE PRINCE.

Dont le mur fait face au vôtre! Voici la clé de la rue... quelques pas seulement...

ADRIENNE.

C'est quelque chose...

L'ABBÉ, *vivement.*

Vous acceptez?

ADRIENNE.

Je n'ai pas dit cela!

LE PRINCE.

Monsieur Michonnet sera aussi des nôtres...

MICHONNET.

Comment donc, monsieur le prince, dès que mon spectacle de demain sera fait... (*A part, regardant Adrienne.*) Passer toute la soirée avec elle...

ADRIENNE, *à part.*

Oui! je m'occuperai encore de lui, l'ingrat!.. ce sera là ma vengeance!

L'AVERTISSEUR, *en dehors.*

Le cinquième acte qui commence.

ADRIENNE.

Adieu, adieu, Messieurs. (*Elle sort par la gauche.*)

MICHONNET.

Allons, Messieurs... allons, Mesdames...

MADemoiselle DANGEVILLE, *à l'abbé.*

Un mot seulement, l'abbé. Pourrais-je, pour me donner la main, amener quelqu'un?...

L'ABBÉ, *riant.*

Le prince de Guéméné?

MADemoiselle DANGEVILLE.

Du tout.

L'ABBÉ, *de même.*

Un autre?

MADemoiselle DANGEVILLE.

Fi donc! un tête-à-tête! Pour qui me prenez-vous?.. J'en amènerai deux...

L'ABBÉ, *riant.*

A merveille!..

MADemoiselle JOUVENOT.

Et notre toilette pour ce soir... et nos voitures, où seront-elles?

L'ABBÉ.

On songera à tout... et de plus on vous promet... ce qu'on ne vous a pas dit... une surprise, un secret...

MESDEMOISELLES JOUVENOT, DANGEVILLE ET TOUTES LES AUTRES ACTRICES, *accourant et entourant l'abbé.*

Ah! qu'est-ce donc... qu'est-ce donc?

L'ABBÉ.

Je ne puis rien dire... vous verrez... vous saurez...

MICHONNET, *criant.*

Le cinquième acte ! voilà l'idée seule d'une fête qui bouleverse tout dans nos coulisses... on ne s'y reconnaît plus... A votre réplique.. à vos rôles... (A l'abbé et au prince.) Et vous, Messieurs, je suis obligé de vous exiler ! (Il se pose entre les

seigneurs et les actrices, qu'il sépare, et d'un ton tragique :

Qu'à ces nobles seigneurs le foyer soit fermé,

Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé !

(Les seigneurs et les actrices se mettent à rire, et la toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un salon élégant dans la petite maison de la rue Grange-Batelière ; porte au fond, vers la gauche, et en pan coupé, une porte, vers la droite, également en pan coupé ; une croisée vitrée donnant sur un balcon ; sur le premier plan, à gauche, un panneau secret, au second plan, une table, sur laquelle est un flambeau à deux branches avec des bougies allumées, sur le premier plan, à droite, une porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, *seule.*

Louis XIV disait : J'ai failli attendre !.. et moi, princesse de Bouillon, petite-fille de Jean Sobiesky... j'attends ! (Souriant.) J'attends réellement... je ne peux pas me le dissimuler !.. La Duclos m'a pourtant fait dire que son petit billet avait été remis au comte de Saxe lui-même dans une loge où il était seul... (Réfléchissant.) Seul !.. est-ce bien vrai ? N'est-ce pas pour une autre qu'il manque à ce rendez-vous, où je suis venue, où me voici !.. On peut pardonner une infidélité, cela souvent ne dépend pas de nous ; une impolitesse... jamais ! Je n'ai pas été en ma vie une seule fois impertinente sans y avoir tâché... et réussi... (Se levant avec impatience.) Onze heures !.. Monsieur le comte, vous arriviez le premier l'année dernière ; voilà une heure de retard qui me prouve que j'ai un an de plus ! Malheur à elle, malheur à vous de me l'avoir rappelé ! Je venais ici avec empressement, avec impatience, pour vous sauver, et vous me laissez le temps de réfléchir que je puis également vous perdre, que votre fortune politique est entre mes mains... c'est plus qu'ingrat, c'est maladroit... (Se levant et marchant vers le fond.) Allons !

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, MAURICE, *entrant par le fond.*

LA PRINCESSE, *apercevant Maurice, qui vient d'entrer doucement derrière elle.*

Ah !.. (Lui tendant la main.) Vous faites bien d'arriver !

MAURICE.

Mille excuses, princesse.

LA PRINCESSE, *d'un air gracieux.*

Pas de reproches ! D'autres ne songeraient qu'à leur dignité blessée, moi je ne songe (Souriant.) qu'au temps perdu sans vous voir. Il faut qu'à minuit je sois rentrée à l'hôtel.

MAURICE.

Imaginez-vous qu'en quittant la Comédie-Française, il me sembla être suivi. Je pris plusieurs

détours, plusieurs rues qui m'éloignaient de ce quartier, et je pensais avoir dérouté mes espions, lorsqu'en me retournant, j'aperçus, sur ce boulevard désert, deux hommes enveloppés de manteaux qui me suivaient à distance. Que voulez-vous ? leur demandai-je. Ils ne répondirent que par la fuite, et quoiqu'ils courussent bien, je n'eusse pas manqué de les poursuivre et de les assommer, sans la crainte de vous faire attendre, princesse.

LA PRINCESSE, *souriant.*

Je vous en remercie !.. Cette aventure se lie peut-être à celle dont je voulais vous entretenir. J'ai été aujourd'hui, comme je vous l'avais promis, à Versailles... Marie Leckzinska, notre nouvelle reine, et comme moi polonaise, n'a rien à refuser à la petite-fille de Sobiesky ; elle a vu, à ma prière, le cardinal de Fleury, elle lui a parlé de l'affaire de Courlande.

MAURICE.

O bonne et généreuse princesse ! Eh bien ?..

LA PRINCESSE.

Eh bien, le cardinal aimerait mieux ne pas accorder les deux régiments qu'on lui demande ; il voudrait être agréable à la jeune reine, et en même temps ne mécontenter ni l'Allemagne ni la Russie, que vous menacez, et avec qui nous sommes en paix.

MAURICE, *avec impatience.*

Son avis, alors ?

LA PRINCESSE.

Il n'en a pas, il n'en émet pas... et pour agir en votre faveur, sans rien faire, il vous permet seulement de lever ces deux régiments... à vos frais !

MAURICE.

Cela me rassure.

LA PRINCESSE.

Et moi pas !.. Avez-vous de l'argent ?

MAURICE.

Non !

LA PRINCESSE.

Comment, alors, paierez-vous vous deux régiments ?

MAURICE.

Mes régiments français ?

LA PRINCESSE.

Oui.

MAURICE, *gaiement*.

Je ne les paierai pas ! si ce n'est après la victoire ! Et jusque-là, soyez tranquille, je les connais !.. ils se feront tuer pour moi... à crédit !

LA PRINCESSE.

Très bien ! Une autre chose encore... est-il vrai que vous ayez des dettes ? que vous deviez soixante-dix mille livres au comte de Kalkreutz, un Suédois, qui, en vertu d'une lettre de change, peut vous faire appréhender au corps ?

MAURICE.

Pourquoi cette demande ?

LA PRINCESSE.

Parce qu'un grand danger vous menace ; l'ambassadeur russe a chargé Messieurs de la police de ne pas vous perdre de vue.

MAURICE.

Voilà donc pourquoi l'on m'a suivi ce soir... je suis fâché alors de n'avoir pas coupé les oreilles !..

LA PRINCESSE.

A ces espions ?.. Mais leurs oreilles, c'est leur place ! des pères de famille peut-être ! Fi donc !.. Mais ce n'est pas tout, l'ambassadeur moscovite veut également découvrir à tout prix ce monsieur de Kalkreutz qui doit être à Paris.

MAURICE.

Et pourquoi ?

LA PRINCESSE.

Pour lui acheter sa créance, se mettre en son lieu et place, et vous faire jeter en prison.

MAURICE.

Une belle vengeance.

LA PRINCESSE.

Mieux que cela, un coup de maître ; car, vous prisonnier, la Courlande dont le souverain est en gage, est livrée aux intrigues de la Russie, les conjurés n'ont plus de chef, les troupes se dispersent.

MAURICE.

C'est ma foi vrai !.. que faire ?

LA PRINCESSE.

J'y ai déjà pensé... J'ai obtenu de M. le lieutenant de police qui me doit sa place, que s'il découvrirait la demeure de M. de Kalkreutz, on m'en donnerait d'abord avis à moi, qui vous en préviendrai... Alors, vous irez trouver M. de Kalkreutz...

MAURICE.

Pour me battre avec lui.

LA PRINCESSE.

Non, mais pour prendre des arrangements. Le plus simple de tout, serait de le payer.

MAURICE.

Et comment ? je n'ai pas soixante-dix mille livres disponibles.

LA PRINCESSE, *avec affection*.

Hélas ! ni moi non plus !

MAURICE.

Et d'ailleurs, je n'accepterai pas. Il n'y a donc qu'un moyen qui me convienne.

LA PRINCESSE.

Lequel ?

MAURICE.

Laissant la Moscovie, la Suède et la police s'enlacer mutuellement dans leurs intrigues auxquelles je n'entends rien, je pars demain.

LA PRINCESSE.

Vous partez ?..

MAURICE.

Ce n'était pas mon dessein, mais une partie de mes recrues est déjà disséminée sur la frontière, et vos huissiers n'auront pas beau jeu contre mes houlans ; c'est là que j'irai me réfugier ! le brevet que vous m'avez obtenu, double les droits de mes sergents-recruteurs qui enrôlaient déjà sans permission, jugez maintenant, avec autorisation et privilège du roi !.. Nous allons lever en masse toute la frontière... Je sais bien qu'à Versailles et ailleurs il y aura du bruit, des réclamations, l'ordre de suspendre... Je vais toujours ! Des notes diplomatiques ?.. j'intercepte... des courriers ?.. je les enrôle dans ma cavalerie, et lorsqu'enfin les chancelleries européennes seront en mesure d'échanger des protocoles, la Courlande sera envahie, et les Tartares de Menzikoff dispersés par les escadrons français, voilà mon plan.

LA PRINCESSE.

Il n'a pas le sens commun.

MAURICE.

Permettez ? s'il s'agissait de l'ordonnance d'une fête ou d'un quadrille de bal, je demanderais vos conseils, mais dès qu'il s'agit de cavalerie et de manœuvres, je prends tout sur moi, cela me regarde.

LA PRINCESSE, *s'animant*.

Non, à peine arrivé, vous ne quitterez pas Paris ! C'est bien le moins que vous y restiez quelques jours encore, que votre présence et votre affection me dédommagent enfin de ce que j'ai fait pour vous et des jours que je vous ai consacrés.

MAURICE.

Princesse, entendons-nous ? Je n'ai jamais été ingrat, et dans ce moment où je vous dois tant, manquer de franchise, serait manquer de reconnaissance ; ce matin déjà, car moi je ne sais pas tromper... je voulais tout vous dire et vous avouer...

LA PRINCESSE.

Que vous en aimez une autre !

MAURICE, *vivement*.

Qui ne vous vaut pas, peut-être ?

LA PRINCESSE, *en cherchant à se modérer*.
Et quelle est-elle ?.. (*Avec explosion.*) Quelle

est-elle?.. Répondez... car vous ne savez pas ce dont je suis capable.

MAURICE.

C'est justement pour cela que je ne veux pas vous la nommer. (*D'un ton conciliant.*) Mais au lieu d'emportement et de menaces, pourquoi ne pas se parler de franche amitié, pourquoi surtout ne pas se dire loyalement la vérité? Jamais je n'ai vu de femme plus aimable que vous, plus séduisante, plus irrésistible, et pourquoi? C'est que vos chaînes ne semblaient tressées que de fleurs, c'est que gracieuses et légères, elles retenaient un heureux et non pas un captif... c'est que toujours prête à les briser, votre main coquette ne craignait pas d'en détacher parfois quelques feuilles.

LA PRINCESSE.

Maurice!

MAURICE.

J'ai juré de tout dire. C'est sous l'empire d'un pareil traité, que le plaisir un jour nous a souri, car ni vous ni moi, n'avions pris au sérieux un semblable sentiment, et nos liens volontaires ont eu d'autant plus de durée que chacun de nous s'était réservé le droit de les rompre; le reproche est donc injuste; où il n'y eut point de serment, il n'y a point de parjure. (*Avec chaleur.*) Il y en aurait, si je manquais à l'amitié et à la reconnaissance que je vous ai vouées. De ce côté-là, j'en jure par l'honneur, je me crois engagé. Pour le reste, je suis libre.

LA PRINCESSE.

Pas de me trahir, perfide!

MAURICE.

Ah! prenez garde, princesse, je finis toujours par conquérir les libertés que l'on me conteste.

LA PRINCESSE.

C'est ce que nous verrons, et dussé-je vous perdre vous et celle que vous me préférez; dussé-je pour la connaître, tout sacrifier...

MAURICE.

Écoutez donc... ce bruit dans la cour...

LA PRINCESSE.

Un bruit de voiture!

MAURICE.

Est-ce que vous attendez quelqu'un?

LA PRINCESSE.

Eh! non, vraiment... Mademoiselle Duclos qui, seule, peut venir ici, ne s'en aviserait pas, sachant que nous devons nous y trouver.

MAURICE, à la princesse, qui s'approche de la croisée, à droite.

Voyez donc... par la fenêtre du jardin, vous qui connaissez cette maison...

LA PRINCESSE, redescendant vivement.

O Ciel! c'est mon mari!

MAURICE.

Que dites-vous?

* Maurice, la princesse.

LA PRINCESSE.

Le prince de Bouillon, j'en suis sûre... je l'ai vu, descendant de voiture!

MAURICE.

Qu'est-ce que cela signifie?

LA PRINCESSE.

Je l'ignore... Mais il n'est pas seul, d'autres personnes l'accompagnent, que la nuit ne m'a pas permis de distinguer...

MAURICE.

Je les entends!.. elles montent cet escalier!

LA PRINCESSE.

C'est fait de moi!

MAURICE, remontant vers le fond.

Non, tant que je serai près de vous.

LA PRINCESSE.

Il ne s'agit pas de me défendre, mais d'empêcher que je sois vue dans cette maison!.. Si le prince, si quelqu'un au monde se doute que j'y ai mis les pieds... je suis perdue de réputation!

MAURICE.

C'est vrai!

LA PRINCESSE.

Ils viennent... (*Montrant la porte à droite.*) Ah! de ce côté...

MAURICE.

Où cela conduit-il?

LA PRINCESSE, traversant le théâtre et s'élançant dans le cabinet à droite.

A un petit boudoir!

SCENE III.

L'ABBÉ, LE PRINCE, entrant par le fond; MAURICE.

LE PRINCE, apercevant la porte à droite qui vient de se fermer.

Ah! l'on vous y prend, mon cher...

MAURICE, avec trouble.

Vous ici, Messieurs?..

LE PRINCE, riant.

J'ai vu la dame, je l'ai vue!

MAURICE.

C'est une plaisanterie, sans doute!

LE PRINCE.

Non, parbleu!.. la robe blanche flottante... qui disparaissait... Voici donc la Saxe aux prises avec la France...

MAURICE.

Qu'est-ce que cela signifie?

L'ABBÉ.

Que nous sommes au fait, mon cher comte.

LE PRINCE, gaiement.

Et que cela ne se passera pas à huis clos, il nous faut de l'éclat et du scandale. (*Frappant sur l'épaule de l'abbé.*) Nous ne sommes pas des abbés pour rien... n'est-il pas vrai?

* La princesse, Maurice.

MAURICE, *au prince, avec impatience.*

Eh ! Monsieur, j'aurais cru, au contraire, que c'était pour vous qu'il fallait éviter le bruit... Mais puisque vous le voulez, puisque vous savez tout...

LE PRINCE, *riant.*

Tout... et de plus nous avons les preuves...

MAURICE, *froidement et mettant son chapeau.*

Monsieur le prince, je suis à vos ordres... Monsieur l'abbé consentira, je l'espère (le costume n'y fait rien), à nous servir de témoin, et comme il y a, je crois, un jardin, nous pouvons y descendre.

LE PRINCE, *riant.*

A cette heure ?..

MAURICE.

Il est toujours l'heure de se battre... et pourvu que nous en finissions promptement... cela doit vous convenir...

L'ABBÉ. *qui a remonté le théâtre, redescend près de Maurice.*

Voilà où est votre erreur. Nous ne tenons pas à en finir, au contraire, nous voulons que cela dure :

Amour fidèle,

Flamme éternelle !

Comme dit l'air de Rameau ! Et par un héroïsme qui surpasse toutes les magnanimités d'opéra, M. le prince vous abandonne votre conquête !

MAURICE.

Qu'est-ce à dire ?

L'ABBÉ.

A la condition que le traité de paix sera signé ici, à souper, à l'éclat des flambeaux !

LE PRINCE.

Au bruit des verres et du champagne.

MAURICE.

Est-ce de moi, Messieurs, que l'on veut rire ?

L'ABBÉ.

Vous l'avez dit !

LE PRINCE.

Mon seul but étant de prouver à la Duclos...

MAURICE.

La Duclos...

LE PRINCE, *montrant la porte à droite.*

Que je ne tiens plus à ses charmes.

L'ABBÉ.

Et que si la France et la Saxe se battaient pour elle...

LE PRINCE.

Et pour sa vertu...

L'ABBÉ.

Ce serait là une querelle d'Allemand que M. le prince ne se pardonnerait jamais... Ah ! ah ! ah !

LE PRINCE, *riant aussi.*

Ah ! ah ! ah ! c'est drôle, n'est-il pas vrai ?.. Et loin de rire... comme nous... vous avez un air étonné...

MAURICE.

Oui, d'abord... Mais, maintenant, cela me paraît en effet si original...

* Le prince, l'abbé, Maurice.

LE PRINCE.

N'est-ce pas ?.. Ah ! ah ! m'enlever la Duclos... de mon consentement... un service d'ami !..

L'ABBÉ.

Et vous ne refuserez pas, en nouveaux alliés, de vous donner la main...

MAURICE.

Non, parbleu ! voici la mienne...

LE PRINCE, *déclamant.*

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

L'ABBÉ, *riant.*

Et si, pour ratifier le traité, il vous faut un notaire, je vais chercher celui de la Comédie-Française ! et d'autres témoins encore ! *(Il sort par le fond.)*

MAURICE, *étonné.*

Que dit-il ?

LE PRINCE, *riant.*

Vous ne vous doutez pas de la brillante compagnie qui vous attend dans ma petite maison... ou plutôt dans la vôtre... car, ce soir, vous êtes le maître, le héros de la fête ; à vous les honneurs !

MAURICE, *avec embarras.*

C'en est trop, prince !

LE PRINCE.

Sans compter une nouvelle surprise que nous vous préparons, une jeune dame, charmante, qui désirerait ardemment vous connaître, et l'abbé, qui est maître des cérémonies, est allé lui donner la main pour vous la présenter avant le souper !

MAURICE, *avec embarras.*

C'est moi qui vous prierai de me conduire vers elle... *(A part, regardant à droite.)* Pourvu que d'ici là je puisse délivrer ma captive et la soustraire à tous les regards. *(Il s'approche de la croisée à droite, qui est restée ouverte, et regarde dans le jardin.)*

SCÈNE IV.

L'ABBÉ, *donnant la main à ADRIENNE, et entrant par le fond ; LE PRINCE, allant au-devant d'elle ; MAURICE, regardant par la croisée, qui est au second plan à droite.*

LE PRINCE, *à Adrienne.*

Arrivez donc ! M. le comte de Saxe est là qui vous attend avec impatience...

L'ABBÉ.

Eh ! mais, ma toute belle, vous tremblez ?

ADRIENNE.

Cela est vrai... la présence d'un homme illustre m'émeut toujours malgré moi.

LE PRINCE, *s'approche de Maurice qui est toujours près du balcon et lui dit.*

Mademoiselle Lecouvreur.

MAURICE, *à ce nom se retourne vivement.*

Oh ! ciel !

ADRIENNE, *levant les yeux et regardant Maurice, poussant un cri.*

Ah ! *(Le prince a passé près de la fenêtre à*

droite qui était ouverte et qu'il referme; l'abbé est remonté au fond à gauche, vers la table sur laquelle il place son chapeau et ses gants. Les acteurs sont dans l'ordre suivant : l'abbé, Adrienne, Maurice, le prince.)

MAURICE, à part.

C'est elle!

ADRIENNE, le regardant.

Le comte de Saxe... ce héros... ce n'est pas possible... *(Elle s'avance vers lui.)*

MAURICE, à voix basse et lui saisissant la main, Tais-toi!

ADRIENNE, poussant un cri de joie et portant la main à son cœur.

C'est lui!

LE PRINCE, qui a refermé la fenêtre et qui revient se placer entre eux.

Eh! mais qu'avez-vous donc.

ADRIENNE.

Une surprise... bien naturelle... monsieur le comte que je croyais n'avoir jamais rencontré m'était connu... mais beaucoup... *(Le regardant avec expression.)* Beaucoup!

L'ABBÉ, gaiement.

De vue!..

ADRIENNE, vivement.

Non! je lui avais même parlé!

LE PRINCE.

Où donc?

MAURICE, vivement.

Au bal de l'Opéra!..

LE PRINCE, riant.

Un déguisement.

ADRIENNE.

Monsieur le Comte les aime, les déguisements! je ne le croyais pas!

MAURICE.

J'avais peut-être des raisons!.. et si je vous en faisais juge, Mademoiselle...

L'ABBÉ.

Cela se trouve bien, Adrienne a aussi une demande à vous adresser.

MAURICE.

A moi!

LE PRINCE.

C'est là seulement ce qui l'a décidée à venir avec nous! une pétition à vous présenter en faveur d'un petit lieutenant.

L'ABBÉ.

Dont elle veut faire un capitaine!

MAURICE, avec émotion.

En vérité!.. vous, Mademoiselle, vous voulez...

ADRIENNE.

Oui... mais je n'ose plus...

MAURICE.

Et pourquoi?..

ADRIENNE.

Pauvre officier... je croyais qu'il n'avait que la

cape et l'épée, et peut-être n'a-t-il pas besoin de moi pour faire son chemin.

MAURICE.

Ah! quel qu'il soit, votre protection doit toujours lui porter bonheur!

ADRIENNE.

Je verrai alors... je prendrai des informations, et s'il mérite réellement l'intérêt qu'on lui porte..

LE PRINCE.

Vous aurez le temps de parler de lui à table... nous vous mettrons à côté l'un de l'autre... *(Remontant le théâtre et revenant se placer entre Adrienne et l'abbé.)* L'abbé, toi, le grand ordonnateur, veille au souper.

L'ABBÉ.

Les fruits et les bouquets, cela me regarde. *(Il sort par la porte du fond à gauche.)*

LE PRINCE.

Moi je me charge d'un soin plus important... je crains que quelque fugitive ne veuille nous échapper... avant le souper.

ADRIENNE, gaiement.

Ce n'est pas moi, je vous le jure!

LE PRINCE, souriant.

Pour plus de sécurité... je vais moi-même donner la consigne, fermer toutes les portes et nul ne sortira avant le jour! *(Il sort, comme l'abbé, par la porte du pan coupé à gauche.)*

MAURICE, à part, regardant la porte à droite. O ciel! que devenir!

SCÈNE V.

ADRIENNE, MAURICE.

ADRIENNE, les regardant sortir, puis portant la main à son front.

Ah! j'en doute encore!.. vous le comte de Saxe! Parlez?.. parlez?.. que je sois bien sûre que c'est lui qui m'aime et que pourtant c'est toujours toi!

MAURICE.

Mon Adrienne!

ADRIENNE, avec explosion.

Maurice! mon héros, mon Dieu, vous que j'avais deviné...

MAURICE, lui faisant signe de se taire.

Silence!.. *(A part, regardant à droite.)* Ah! quel dommage que l'autre soit là. *(A demi-voix.)* Ce mystère qui cachait notre bonheur est plus que jamais nécessaire.

ADRIENNE, vivement.

Ne craignez rien! mon amour est si grand, que l'orgueil lui-même n'y peut rien ajouter. Ne parlait-on pas d'une entreprise nouvelle? de Moscovites que vous vouliez battre? d'un duché de Courlande que vous vouliez conquérir à vous tout

* L'abbé, le prince, Adrienne, Maurice.

seul? Bien, Maurice, bien! je comprends qu'au milieu des grands intérêts qui s'agitent, auprès des graves conseillers ou des vieux ministres qu'il vous faut gagner, l'amour d'une pauvre fille comme moi puisse vous faire du tort.

MAURICE, *vivement.*

Non, non, jamais!

ADRIENNE.

Je me tairai, je me tairai. (*Montrant son cœur.*) Je renfermerai là mon ivresse et ma fierté; je ne me vanterai pas de votre amour et de votre gloire; je ne vous admirerai que tout haut, comme tout le monde! ils célébreront vos exploits, mais vous me les raconterez, à moi! ils diront vos titres, vos grandeurs, et vous me direz vos peines! Ces ennemis que font naître les succès, ces haines jalouses qui s'attaquent aux héros, comme à nous autres artistes, vous me confierez tout; je vous consolerais, je vous dirai: Courage, marchez au but qui vous attend! Donnez à la France une gloire qu'elle vous rendra! donnez-leur à tous vos talents et votre génie, je ne te demande, moi, que ton amour!

MAURICE, *la pressant contre son cœur.*

O ma protectrice! ô mon bon ange. (*Regardant autour de lui.*) Défends-moi toujours!

ADRIENNE.

Oui, toujours, et aujourd'hui même, désolée de ne pouvoir passer cette soirée avec vous, c'est encore à vous que je pensais. C'est en votre faveur que je voulais solliciter ce comte de Saxe que l'on disait si aimable. Oui, Monsieur, coquette par amour, je venais ici avec le dessein de le charmer, de le séduire... c'était là, c'est encore mon projet! y réussirai-je?

MAURICE.

Enchanteresse! comment vous résister! mais ce comte de Saxe, que, sans le connaître, vous vouliez séduire...

ADRIENNE, *souriant.*

C'est vrai! Et même dans les plus grands périls, voyez, Monsieur, combien vous êtes heureux! vous étiez le seul homme pour qui je vous aurais trahi.

MAURICE.

Et vous la seule que je ne trahirai jamais!

ADRIENNE.

J'y compte bien. Je crois à la foi des héros! Silence, on vient.

SCENE VI.

L'ABBÉ, *portant une corbeille de fleurs et sortant avec Michonnet par la porte du pan coupé à gauche*, ADRIENNE, MAURICE.

L'ABBÉ, *tenant une corbeille de fleurs qu'il va placer sur la table à gauche et s'adressant à Michonnet tout en faisant des bouquets.*

J'en suis fâché pour vous, mon cher Michonnet,

mais c'est la consigne, une fois entré, on ne sort plus.

MICHONNET.

J'espérais cependant pour un instant, et par votre protection...

L'ABBÉ.

Moi, je ne m'occupe que des bouquets pour les dames... c'est M. le prince qui est gouverneur de la place, il a fermé lui-même toutes les portes de la citadelle... et il en garde les clés!

MICHONNET.

C'est pour affaire urgente... pour mon répertoire.

ADRIENNE.

Pauvre homme! il ne rêve qu'à cela, même la nuit.

MICHONNET.

Une indisposition fait changer mon spectacle de demain, et je voudrais courir chez Mademoiselle Duclos avant qu'elle ne fût couchée.

L'ABBÉ, *arrangeant ses bouquets à gauche, près de la table.*

Ah bah!

MICHONNET.

Lui demander si elle pourrait me jouer demain Cléopâtre.

L'ABBÉ, *de même.*

N'est-ce que cela?

MAURICE, *à part.*

O Ciel!

L'ABBÉ.

Vous n'avez pas besoin de vous déranger, Mademoiselle Duclos soupe avec nous.

MICHONNET.

Vraiment! je reste, alors.

L'ABBÉ.

C'est la reine de la soirée, demandez à M. le comte de Saxe?

MICHONNET, *le regardant avec surprise et respect.*

Il serait possible! quoi! c'est là M. le comte de Saxe... lui-même?

ADRIENNE, *présentant Michonnet au comte.*

Monsieur Michonnet! notre régisseur-général et mon meilleur ami.

MICHONNET, *passant près de Maurice.*

C'est Monsieur, si je ne me trompe, que j'ai eu le plaisir de voir ce soir au foyer de la Comédie-Française. (*A Adrienne.*) Je crois même... c'est singulier... qu'il te demandait.

ADRIENNE, *vivement.*

Il ne s'agit pas de moi, mais de Cléopâtre et de Mademoiselle Duclos.

MICHONNET.

C'est vrai, et dès que vous m'assurez qu'elle est ici. L'ABBÉ, *quittant la table à gauche et venant se placer entre Adrienne et Michonnet, et tournant des rubans autour d'un bouquet.*

Nous sommes chez elle... dans sa petite maison, où elle avait, pour ce soir, donné rendez-vous à M. le comte.

* L'abbé, à la table, au fond, Adrienne, Michonnet, Maurice.

** Adrienne, l'abbé, Michonnet, Maurice.

ADRIENNE.

Que dites-vous?

MAURICE, *voulant le faire taire.*

Monsieur l'abbé!

L'ABBÉ, *toujours arrangeant des bouquets.*

En tête à tête... Je le sais, et je commets là une indiscretion, car nous ne devons rien dire avant de souper, mais ici, entre amis, je puis vous raconter l'anecdote.

MAURICE.

Et moi, je ne le souffrirai pas!

L'ABBÉ, *terminant un bouquet.*

Vous avez raison, M. le comte la sait mieux que moi, c'est à lui de vous la dire.

MAURICE, *furieux.*

Monsieur!

L'ABBÉ.

Je la gâterais, tandis que le héros lui-même de l'aventure... (*A Adrienne.*) Oserai-je offrir ce bouquet à Melpomène? Ah! mon Dieu! quelle expression dans ses traits! quelle expression tragique! regardez donc vous-même, Monsieur le comte! (*L'abbé retourne vers la table du fond, à gauche.*)

MICHONNET, *avec effroi.*

Adrienne, qu'as-tu donc?

ADRIENNE, *s'efforçant de sourire.*

Moi? rien, vous le voyez... désolée d'avoir interrompu l'aventure que Monsieur le comte nous promettait...

MAURICE, *passant près d'Adrienne.*

Et qui ne mérite point votre attention, Mademoiselle, rien n'est plus faux.

L'ABBÉ, *redescendant près d'Adrienne.*

Permettez... je ne dis pas que l'histoire soit neuve, mais elle est vraie.

MAURICE.

Et moi je vous atteste...

L'ABBÉ.

Vous en êtes convenu tout à l'heure devant moi... (*Faisant un pas pour sortir.*) et devant M. le prince, qui va nous la redire...

MAURICE.

C'est inutile!

L'ABBÉ.

C'est juste... ce pauvre prince, c'est assez d'une fois... et si le témoignage de mes yeux vous suffit...

ADRIENNE.

Vous avez vu?..

L'ABBÉ, *se rapprochant de la table à gauche.*

Au moment où nous entrions dans cet appartement, Mademoiselle Duolos s'enfuir... dans celui-ci... (*Montrant la porte à droite.*) où elle est en-core.

MICHONNET, *à part, au fond du théâtre.*

Celui-ci...

L'ABBÉ, *retournant à la table du fond, à gauche.*
Ce dont vous pouvez vous assurer.

ADRIENNE.

Moi!

(*L'abbé vient de se rasseoir devant la table du fond, à gauche. Adrienne s'élançe vers la porte à droite; Maurice, qui s'est placé devant elle, la prend par la main et la ramène au bord du théâtre.*)

MAURICE.

Un mot!

MICHONNET, *qui est resté à droite, près de la porte du cabinet.*

Je vais toujours m'assurer de mon répertoire.

(*Il entre doucement dans l'appartement à droite pendant que Maurice et Adrienne redescendent le théâtre.*)

SCENE VII.

L'ABBÉ, *près de la table, à ses bouquets,*
ADRIENNE, MAURICE, *sur le devant du théâtre et tournant le dos à l'abbé.*

MAURICE, *rapidement et à voix basse.*

Une intrigue politique que ni l'abbé ni le prince lui-même ne peuvent connaître m'a amené ici cette nuit... (*Geste d'incrédulité d'Adrienne.*) mon avenir en dépend!

ADRIENNE, *d'un air de mépris.*

Et Mademoiselle Duolos...

MAURICE, *de même.*

Elle n'est pas ici!.. et ce n'est pas elle que j'aime... Je le jure sur l'honneur!.. me crois-tu?
ADRIENNE *lève les yeux, le regarde, et, après un instant, lui dit:*

Oui!

MAURICE, *lui serrant la main avec joie.*

C'est bien. Il faut plus encore... il faut empêcher l'abbé d'entrer dans cette chambre ou d'entrevoir la personne qui s'y trouve, pendant que moi... (l'honneur et la loyauté me le commandent) je vais tenter, sans que nul s'en aperçoive, de protéger sa sortie, dussé-je gagner ou étrangler le concierge et faire sauter ses verroux!

ADRIENNE.

Allez! je veillerai.

MAURICE, *avec transport.*

Merci, Adrienne!.. merci! (*Il sort par le fond.*)

SCENE VIII.

L'ABBÉ, *toujours à table, à gauche;* ADRIENNE, *seule sur le devant du théâtre, à droite,* puis MICHONNET.

ADRIENNE.

Sur l'honneur! a-t-il dit... sur l'honneur!

• L'abbé, Adrienne, Michonnet, Maurice.

• L'abbé, Adrienne, Maurice, Michonnet.

Maurice ne pourrait pas manquer à un pareil serment... j'ai dû le croire!.. sinon... ce ne serait plus lui...

MICHONNET, *qui vient de sortir de la porte à droite, s'avance sur la pointe du pied; il dit tout bas :*

Adrienne... Adrienne... si tu savais quelle aventure...

ADRIENNE, *avec distraction.*

Qu'est-ce donc ?

MICHONNET, *à voix basse.*

Co n'est pas la Duclos!

ADRIENNE, *à part, avec joie.*

Il me l'avait dit !

MICHONNET, *à voix haute et riant.*

Ce n'est pas la Duclos !

L'ABBÉ, *se levant de la table et s'avançant vivement.*

Comment, ce n'est pas elle ?

MICHONNET, *allant au-devant de lui,*.*

Silence!.. c'est un secret.

L'ABBÉ.

Qu'importe!.. nous ne sommes que trois... et je ne compte pas ! je suis muet.

MICHONNET.

C'est ce que chacun dit toujours dans le comité, et cependant tout finit par se savoir.

L'ABBÉ, *vivement.*

Ce n'est pas la Duclos!.. et le comte de Saxe qui nous a avoué lui-même que c'était elle... Qui est-ce donc, alors... qui donc?..

MICHONNET.

Je n'en sais rien... mais ce n'est pas elle... je le jure.

L'ABBÉ.

Vous l'avez vue?

MICHONNET.

Du tout !

ADRIENNE, *vivement.*

C'est bien !

MICHONNET.

Obscurité complète... comme si la rampe et le lustre eussent été baissés; mais j'avais, en entrant, rencontré une manche et une robe de femme, et persuadé, (*A l'abbé.*) puisque vous me l'aviez dit, que c'était la Duclos... j'ai abordé sur-le-champ la question, et j'ai demandé, à tâtons, si, pour aider le répertoire, elle consentait à jouer demain Cléopâtre. La main que je tenais a tressailli, et une voix qui m'est inconnue s'est écrié avec fierté : « *Pour qui me prenez-vous ?* » Pour Mademoiselle Duclos, ai-je répliqué. A quoi on a répliqué à voix basse : « *Je suis chez elle, il est vrai, pour des intérêts que je ne puis dire.* »

L'ABBÉ.

Est-il possible !

MICHONNET.

« Mais, qui que vous soyez, » a continué la

* L'abbé, Michonnet, Adrienne.

personne mystérieuse en baissant toujours la voix, « si vous me donnez les moyens de sortir « à l'instant de cette maison sans être vue, vous « pouvez compter sur ma protection, et votre fortune est faite. » Je lui ai répondu alors que je n'étais pas ambitieux, et que si je pouvais seulement être nommé sociétaire... Moi, sociétaire !

L'ABBÉ ET ADRIENNE, *avec impatience.*

Eh bien ?

MICHONNET.

Eh bien ! me voilà!.. que faut-il faire ?

L'ABBÉ, *passant devant Michonnet et s'avançant vers la porte*.*

Savoir d'abord quelle est cette dame.

ADRIENNE, *se plaçant devant la porte.*

Monsieur l'abbé, y pensez-vous ?

L'ABBÉ.

Elle était ici avec le comte de Saxe, je vous l'atteste.

ADRIENNE.

Raison de plus pour la respecter ! une pareille indiscretion serait manquer à toutes les convenances... et vous, un homme du monde!.. un abbé!..

L'ABBÉ.

C'est que vous ne savez pas... je ne peux pas vous dire l'intérêt que j'ai à connaître cette personne... c'est pour moi d'une importance!..

ADRIENNE, *à part.*

Maurice disait vrai.

L'ABBÉ, *à part.*

La princesse compte sur moi, je le lui ai promis, et à tout prix... (*Il fait un pas vers la porte.*)

ADRIENNE.

Non, Monsieur l'abbé, vous n'entrerez pas...

L'ABBÉ, *d'un air suppliant.*

Par hasard... et sans le vouloir.....

ADRIENNE.

Non, Monsieur l'abbé, j'en appellerai plutôt à Monsieur le prince lui-même, au maître de la maison, qui ne permettra pas que chez lui...

L'ABBÉ, *vivement.*

Vous avez raison!.. je vais tout dire au prince qui sera enchanté ! quel bonheur ! quel hasard pour lui ! la Duclos est innocente ! complètement innocente... il ne s'y attendait pas... ni nous non plus. (*Il sort par le fond. Adrienne l'accompagne jusqu'à la porte et le suit encore des yeux pendant que Michonnet, qui était resté à gauche, traverse le théâtre en secouant la tête et va se placer à droite.*)

SCÈNE IX.

ADRIENNE, MICHONNET.

ADRIENNE, *redescendant le théâtre.*

Il s'éloigne !

* Michonnet, l'abbé, Adrienne.

MICHONNET.

Que veux-tu faire ?

ADRIENNE.

Délivrer cette personne quelle qu'elle soit... et la sauver !

MICHONNET.

Pour moi !..

ADRIENNE.

Non ! pour un autre... à qui je l'ai promis !

MICHONNET.

Encore lui !.. toujours lui ! pourquoi te mêler de pareilles affaires ?

ADRIENNE.

Je le veux !

MICHONNET.

Il ne faut pas, nous autres comédiens, nous jouer aux grands seigneurs et aux grandes dames, ça nous porte malheur...

ADRIENNE.

Je le veux !

MICHONNET, *d'un air résigné.*

C'est différent... puis-je au moins t'aider, t'être bon à quelque chose...

ADRIENNE.

Non... il l'a dit : personne ne doit la voir... *(Eteignant les deux bougies qui sont sur la table.)* pas même moi !

MICHONNET, *étonné.*

Eh bien... eh bien... comment veux-tu ainsi t'y reconnaître...

ADRIENNE.

Soyez tranquille ! Voyez seulement au dehors si personne ne vient nous surprendre...

MICHONNET, *avec colère.*

C'est absurde !.. *(Se radoucissant.)* J'y vais... j'y vais... *(Il sort en fermant la porte du fond.)*

SCENE X.

ADRIENNE, puis LA PRINCESSE.

ADRIENNE, *se dirigeant vers la porte à droite.*

Allons !.. *(Elle frappe à la porte.)* On ne me répond pas... ouvrez... ouvrez, Madame... au nom de Maurice de Saxe... *(La porte s'ouvre.)* Je savais bien que rien ne résisterait à ce talisman.

LA PRINCESSE, *ouvrant la porte.*

Que me veut-on ?

ADRIENNE.

Vous sauver !.. vous donner les moyens de sortir d'ici...

LA PRINCESSE.

Toutes les portes sont fermées.

ADRIENNE.

J'ai là une clé... celle du jardin sur la rue.

LA PRINCESSE, *vivement.*

O bonheur !.. donnez ? donnez ?

ADRIENNE.

Mais, par exemple... il faut descendre jusqu'au

jardin sans être vue !.. comment ? je ne saurais vous le dire, car je ne connais pas cette maison...

LA PRINCESSE.

Rassurez-vous ! *(Se dirigeant vers la gauche pendant qu'Adrienne va écouter à la porte du fond ; elle dit à part.)* Grâce à ce panneau secret... *(Elle cherche dans la muraille le panneau qui s'ouvre sous sa main.)* Le voici !.. *(Revenant vers Adrienne qui dans ce moment redescend le théâtre.)* Mais vous à qui je dois un pareil service... qui êtes-vous ?

ADRIENNE.

Qu'importe... parlez.

LA PRINCESSE.

Je ne puis distinguer vos traits...

ADRIENNE.

Ni moi les vôtres.

LA PRINCESSE.

Mais cette voix ne m'est pas inconnue je l'ai entendue plus d'une fois... oui, oui... pourquoi vous dérober à ma reconnaissance. . duchesse de Mirepoix... c'est vous ?

ADRIENNE.

Non !.. Mais hâtez-vous de fuir les dangers qui vous menacent...

LA PRINCESSE.

Vous les connaissez donc ?

ADRIENNE.

Qu'importe, vous dis-je ? croyez à ma discrétion et ne craignez rien.

LA PRINCESSE.

Mais ces dangers... ces secrets, qui vous les a confiés ?

ADRIENNE.

Quelqu'un qui me dit tout...

LA PRINCESSE, *à part.*

O ciel ! *(Haut à Adrienne.)* Qui donc a donné à Maurice le droit de tout vous dire ?

ADRIENNE, *lui prenant la main.*

Et qui vous a donné à vous-même le droit de l'appeler *Maurice*, le droit de m'interroger... de trembler... de frémir... car votre main tremble ! vous l'aimez !

LA PRINCESSE.

De toutes les forces de mon âme !

ADRIENNE.

Et moi aussi !

LA PRINCESSE.

Ah ! vous êtes celle que je cherche .

ADRIENNE.

Qui êtes-vous donc ?

LA PRINCESSE, *avec fierté.*

Plus que vous, à coup sûr !

ADRIENNE.

Qui me le prouvera ?

LA PRINCESSE.

Je vous perdrai !

* La princesse, Adrienne.

ADRIENNE, *avec hauteur.*

Et moi... je vous protège!

LA PRINCESSE.

Ah! c'en est trop!.. je saurai quels sont vos traits...

ADRIENNE.

Je demasquerai les vôtres...

LE PRINCE, *en dehors.*

Palsembieu! nous connaissons la vérité!..

LA PRINCESSE, *à part.*

O ciel!.. la voix de mon mari... et partir quand ma rivale est en mon pouvoir, quand je vais la connaître...

ADRIENNE.

Restez... restez... donc!.. voici des flambeaux!

LA PRINCESSE.

Eh bien! oui... je resterai... non, non... je ne le puis! (*Elle s'élance par le panneau à gauche qu'elle referme et disparaît pendant qu'Adrienne a remonté le théâtre et ouvre la porte du fond. Le prince et l'abbé entrent avec des flambeaux, tandis que deux valets restent au fond en dehors également avec des flambeaux.*)

ADRIENNE, *au prince.*

Venez!.. venez!.. (*Regardant autour d'elle et ne voyant plus personne.*) Grand Dieu!

SCENE XI.

ADRIENNE, LE PRINCE, L'ABBÉ.

LE PRINCE.

Tu es donc sûr, l'abbé, que ce n'est pas la Duclos?..

L'ABBÉ.

Je l'atteste.

LE PRINCE.

Quel bonheur!

L'ABBÉ, *montrant la porte à droite.*

Entrons de ce côté, et pendant que ces dames en bas ne se doutent de rien... (*Ils entrent dans l'appartement à droite au moment où l'on voit à la porte du fond paraître les têtes de mesdemoiselles Dangeville et Jouvenot.*)

TOUTES DEUX, *s'avançant sur la pointe du pied.*

Suivons-les!

ADRIENNE, *à part, avec douleur.*

Sur l'honneur, avait-il dit, sur l'honneur! Non, je ne puis me persuader encore qu'il m'ait trompée...

SCÈNE XII.

MICHONNET, ADRIENNE.

MICHONNET, *entrant sur la pointe du pied par la porte du pan coupé à gauche.*

Hé bien! cette dame, tu l'as donc sauvée.

ADRIENNE.

Eh! oui.

MICHONNET.

Alors c'est elle qui tout à l'heure traversait le jardin avec le comte de Saxe.

ADRIENNE.

Vous en êtes sûr?

MICHONNET.

Comment?.. En passant devant le massif où j'étais, elle a même laissé tomber un bracelet que voici...

ADRIENNE, *le prenant.*

Donnez?.. Et le comte de Saxe..

MICHONNET.

Il est parti avec elle!

ADRIENNE.

Avec elle!

MICHONNET.

Ainsi, rassure-toi?.. que ça ne t'inquiète plus... il veille sur elle!

ADRIENNE, *tombant sur le fauteuil qui est près de la table à gauche.*

Ah! tout est fini!

SCENE XIII.

MICHONNET, ADRIENNE, LE PRINCE, L'ABBÉ
ET LES DEUX DAMES *sortent de l'appartement à droite.*

LE PRINCE.

Personne!

LES DEUX DAMES ET L'ABBÉ.

Personne!

LE PRINCE, *s'avançant.*

C'est égal... ce n'était pas la Duclos et je triomphe!.. (*Se retournant.*) La main aux dames et à souper! (*Il offre une main à mademoiselle Jouvenot, l'autre à mademoiselle Dangeville, tandis que l'abbé présente la sienne à Adrienne qui toujours assise et absorbée dans sa douleur, ne le voit, ni ne l'écoute. — La toile tombe.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Un salon de réception très élégant chez la princesse de Bouillon, porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHONNET, *s'inclinant vers la porte à gauche, dont il sort.*

Merci, mon prince, Merci ! Rentrez donc, je vous prie ! c'est trop d'honneur ! (*Redescendant le théâtre.*) Un prince de Bouillon ! un descendant de Godefroy de Bouillon, me reconduire jusqu'à la porte de son cabinet... moi, régisseur ! Que serait-ce donc si j'étais... Ah ça ! voici ma commission faite, et avec quelque succès, j'ose le dire !.. Je puis m'en aller... (*Regardant la pendule du salon.*) Trois heures !... la répétition sera finie, et sans moi ! C'est la première fois que j'y aurai manqué... Je me dérange !.. C'est du désordre ! mais Adrienne me l'avait demandé comme un service ! Elle y tenait tant ! elle était d'une telle impatience, qu'avant que je fusse parti elle aurait voulu que déjà je fusse de retour.

UN VALET, *entrant par la porte du fond, avec Adrienne, et lui montrant Michonnet.*

Où, Mademoiselle, il est encore ici.

MICHONNET.

Que disais-je ? c'est elle !

SCÈNE II.

MICHONNET, ADRIENNE.

ADRIENNE.

Que devenez-vous donc ?.. Qui peut vous retenir... Depuis plus de deux heures je vous attends, et je craignais qu'il ne fût survenu quelque accident, quelque obstacle...

MICHONNET.

Aucun ! tout s'est passé comme tu le désirais. A ton nom seul toutes les portes se sont ouvertes ! car il faut rendre justice à ces grands seigneurs, ils aiment les artistes, ils nous aiment !... Mon prince, lui ai-je dit, vous avez souvent daigné répéter à mademoiselle Lecouvreur, que vous lui donneriez, quand elle le voudrait, soixante mille livres, des diamants qu'elle tient de la libéralité de la reine... — C'est vrai, je ne m'en dédis pas. — Eh bien ! elle m'envoie vers vous, en secret, comptant sur votre bienveillance, pour lui rendre ce service, et sur votre discrétion pour n'en parler à personne... Tu vois... c'était assez bien tourné.

ADRIENNE, *avec impatience.*

Très bien... et après !

MICHONNET.

Après ?... Il a paru étonné... et m'a demandé pourquoi se défaire de ces diamants... dans quelle

idée?... dans quel but?... Question à laquelle il m'a été impossible de répondre, attendu que tu ne m'as pas fait part de tes intentions... Il s'est mis alors à écrire un bon sur la caisse des fermiers-généraux... en prononçant cette phrase, qui était convenable : Dites à mademoiselle Lecouvreur que je ne regarde cet érin que comme un dépôt. Puis il a ajouté, avec un sourire qui m'a paru moins bien : Dépôt qu'elle pourra quand elle le voudra, venir me redemander elle-même !..

ADRIENNE, *avec impatience.*

Enfin, ces soixante mille livres...

MICHONNET.

Je les ai là.

ADRIENNE

Ah ! je respire... Mais si vous saviez tout ce que ces deux heures d'attente m'ont fait souffrir ! Vous n'auriez pas été aussi longtemps... car la journée avance, et il me reste encore d'autres démarches à faire...

MICHONNET.

Où, dix mille livres de plus, qu'il te faut... Tu me l'avais dit, et les voici !

ADRIENNE.

O Ciel !

MICHONNET.

J'ai commencé par aller te les chercher... Voilà ce qui m'a retenu. . Je t'en demande pardon...

ADRIENNE.

Vous... me les chercher !.. et où donc ?

MICHONNET.

Chez le notaire de la succession de mon oncle, l'épicier de la rue Férou.

ADRIENNE.

Cet héritage ! votre seul bien... tout ce que vous possédez !.. Je ne puis accepter un tel sacrifice.

MICHONNET.

Et pourquoi donc ?

ADRIENNE.

Je puis exposer ma fortune, mais non celle d'un ami !

MICHONNET.

L'exposer ?... en quoi ?... Explique-moi d'abord...

ADRIENNE.

Je ne le puis !.. Je ne puis vous rien dire !

MICHONNET.

Rien ?... Je ne t'en demande pas davantage !... Prends... je le veux... Tout cela t'appartient !

ADRIENNE.

Nous discuterons cela plus tard, gardez-les..

Il faudrait, à l'instant même, porter cette somme rue Saint-Honoré, à l'hôtel de l'ambassadeur.

MICHONNET.

L'ambassadeur moscovite ?

ADRIENNE.

Oui ! à lui-même !.. La lui remettre en paiement d'une lettre de change de soixante-dix mille livres, souscrite à M. le comte de Kalkreutz...

MICHONNET, *étonné*.

Comment ?

ADRIENNE, *avec impatience*.

Le comte de Kalkreutz... un Suédois...

MICHONNET, *avec douceur*.

Je ne comprends pas...

ADRIENNE.

Vous n'avez pas besoin de comprendre... Silence ! c'est l'abbé !

SCÈNE III.

MICHONNET, L'ABBÉ, ADRIENNE.

L'ABBÉ, *entrant par le fond*.

Que vois-je ? mademoiselle Lecouvreur chez M. le prince de Bouillon !.. Est-ce que cela nous annoncerait un contre-ordre ?.. Est-ce qu'on ne vous verrait pas ce soir ?..

ADRIENNE.

Si, vraiment ! plus que jamais je dois tenir ma parole à M. le prince, et je viendrai.

L'ABBÉ.

Je respire ! car je connais des dames qui se font une grande fête de vous voir et de vous entendre ; par malheur il pourra bien vous manquer un de vos enthousiastes, de vos fanatiques...

MICHONNET.

Qui donc ?

L'ABBÉ.

Ce pauvre comte de Saxe !

ADRIENNE, *à part*.

Qu'entends-je ?

L'ABBÉ.

Il lui arrive l'aventure la plus piquante et la plus originale... Mon état est d'apprendre les nouvelles et de les répandre, et je tiens celle-ci de bonne source... Imaginez-vous qu'il ne s'agissait de rien moins, pour lui, que de partir cette semaine pour conquérir la Courlande, et de là, devenir grand duc... roi, que sais-je ? (*Riant*.) Et vous ne devineriez jamais qui lui enlève sa couronne ? qui l'arrête au milieu de sa conquête ?

MICHONNET.

Non !

L'ABBÉ, *riant toujours*.

Une lettre de change de soixante-dix mille livres.

MICHONNET, *étonné*.

Comment dites-vous ?

L'ABBÉ.

Que l'ambassadeur de Russie a rachetée par-dessous main, afin de vaincre par huissier et de faire prisonnier, sans combats, le général qu'il redoutait.

MICHONNET, *étonné*.

Ce n'est pas possible !

L'ABBÉ, *riant toujours*.

Je vous l'atteste ! et le plus curieux... c'est que cette lettre de change était d'abord entre les mains d'un comte de Kalkreutz...

MICHONNET, *vivement*.

Un Suédois !

L'ABBÉ.

Vous le connaissez ?

MICHONNET, *avec colère et regardant Adrienne*.

Oui... certes...

L'ABBÉ.

Et il paraît que c'est une maîtresse du comte de Saxe, une grande dame !..

ADRIENNE, *vivement*.

Une grande dame !..

L'ABBÉ.

Que par malheur je ne connais pas encore, mais que j'espère bien découvrir... qui, dans un transport de jalousie, a dénoncé ce fait à l'ambassadeur tartare ; de sorte qu'en ce moment le héros saxon, sans sceptre et sans armée, gémit sous les verroux, attendant que la politique ou l'amour vienne le délivrer... Voilà l'aventure primitive, je vous la donne... je vous la livre... permis à vous de l'embellir et de l'orner... Je vais la confier aux méditations de M. de Bouillon... un savant qui aime à traiter ces sujets-là. (*Il sort par la porte à gauche ; Michonnet remonte après lui le théâtre, le suit des yeux quelques instants, puis redescend à droite*.)

SCÈNE IV.

ADRIENNE, MICHONNET.

MICHONNET, *à Adrienne qui, silencieuse, baisse les yeux*.

Ce que je viens d'entendre est donc vrai... le comte de Saxe est celui que tu aimes ?

ADRIENNE, *à voix basse*.

Oui.

MICHONNET.

Et que tu veux délivrer ?

ADRIENNE, *de même*.

Oui.

MICHONNET.

Au prix de ta fortune ?

ADRIENNE, *avec passion*.

Au prix de tout mon sang !

MICHONNET.

Mais tu n'as donc pas entendu qu'il ne t'aimait pas, qu'il en aimait une autre ?

ADRIENNE.

Je le sais !

MICHONNET.

Et tu oses me l'avouer... et tu n'en rougis pas.

ADRIENNE.

Ah ! vous ne pouvez pas comprendre, vous ; qu'on aime sans le vouloir et malgré soi.

MICHONNET, *vivement*.

Si !

ADRIENNE

Cherchant à le cacher à tous et à soi-même... en rougissant de honte, de cette honte qui est encore de l'amour !

MICHONNET, *avec passion*.

Si ! si ! je le comprends !.. pardon, Adrienne, c'est moi qui suis un insensé de t'avoir parlé ainsi. Mais qu'espères-tu ?

ADRIENNE.

Rien !.. (*Avec amour*.) Que de le sauver !.. Et puis, ne nous a-t-on pas parlé tout-à-l'heure d'une rivale, d'une grande dame ?

MICHONNET.

Celle au bracelet sans doute, celle qu'il te préfère et pour laquelle il l'a trahie.

ADRIENNE, *portant la main à son cœur*.

C'est vrai ! mais ne me le dites pas, c'est comme si vous me frappiez là d'un fer froid et aigu, et ce n'est pas votre intention.

MICHONNET, *vivement et avec bonté*.

Oh ! non, non ! tu ne peux le croire.

ADRIENNE.

Cette rivale, je veux la connaître. (*Avec énergie*.) Je la connaîtrai ! pour lui dire : C'est par vous qu'il fut prisonnier, c'est par moi qu'il a recouvré la liberté, même celle de vous voir, de vous aimer, de me trahir encore... Jugez vous-même, Madame, qui de nous aimait le mieux.

MICHONNET.

Et lui ?

ADRIENNE, *avec mépris*

Lui !.. il m'a trompée, j'y renonce à jamais !

MICHONNET, *avec joie*.

Bien cela !.. Mais alors, répondez-moi, pourquoi tout sacrifier à un ingrat ?

ADRIENNE.

Pourquoi ? vous me le demandez ! La vengeance m'est-elle donc interdite et ne m'est-il pas permis de la choisir ? N'avez-vous pas entendu tout-à-l'heure qu'il s'agissait pour lui en ce moment de combattre, de vaincre, de gagner un duché... peut-être une couronne... Et songez donc, ami, songez s'il me la devait !.. s'il la tenait de ma main ! Roi, par la tendresse de celle qu'il a abandonnée et trahie !.. Roi, par le dévouement de la pauvre comédienne !.. Ah ! il aura beau faire, il ne pourra m'oublier ! A défaut de son amour, sa gloire même et sa puissance lui parleront de moi ! comprenez-vous à présent ma vengeance ?

Comblé de mes bienfaits, je veux l'en accabler !

O mon vieux Corneille ! viens à mon aide ! viens soutenir mon courage, viens remplir mon cœur de ces élans généreux, de ces sublimes sentiments que tu as tant de fois placés dans ma bouche. Prouve-leur à tous, que nous, les inter-prètes de ton génie, nous pouvons gagner au contact de tes nobles pensées... autre chose que de les bien traduire ! Ce que tu as dit, je le ferai ! (*A Michonnet*.) Allez ! Courez le délivrer ! Je vous attendrai chez moi. (*Elle sort par le fond*.)

SCENE V.

MICHONNET, *seul, allant reprendre son chapeau qu'il avait posé dans la première scène sur l'un des fauteuils à gauche*.

Ah ! elle n'a que trop raison de compter sur moi, qui suis encore plus insensé qu'elle... Car après tout, elle donne sa fortune pour un amant, c'est tout simple !.. Mais moi, la mienne pour un rival !.. (*Soupirant*.) Enfin, elle le veut, cela lui fait plaisir... alors à moi aussi... Mais, ce qu'elle ne trouverait pas dans le grand Corneille lui-même, ce qui est le sublime de l'absurde, c'est que je souffre de sa peine... à elle ! c'est que je suis tenté de lui en vouloir... à lui... de ce qu'il ne l'aime pas, et je serais furieux s'il l'aimait ! (*Apercevant la princesse qui sort de l'appartement à droite*.) Dieu ! une belle dame !.. la maîtresse de la maison, sans doute. (*La saluant sans que la princesse le voie*.) Elle ne me voit pas, et je puis sortir, je crois, sans que cela la dérange... Al-lons remplir mon message, et porter notre argent à la Russie. (*II sort par le fond*.)

SCENE VI.

LA PRINCESSE, *seule et rêvant*, puis L'ABBÉ, *sortant de la porte à gauche*.

LA PRINCESSE, *à part et rêvant*.

Que Maurice coure la rejoindre, je l'en défie, et quant à briser mes chaînes, il doit voir à présent que cela n'est pas si facile... La seule chose qui m'inquiète, c'est ce bracelet, donné hier par mon mari et perdu dans ma fuite... à quel moment ?.. sans doute en montant dans ce carrosse de louage qu'il m'a fallu prendre ! Après tout ! personne ne sait que ce bracelet m'appartient... quelques diamants de moins, cela regarde M. de Bouillon. L'essentiel, l'important pour moi, c'est de connaître cette femme qui exerce sur lui un tel empire... *Celle à qui il confie tout*... Et quand je pense que j'ai tenu ce secret, mieux encore ! cette rivale entre mes mains... et que tout m'est échappé, grâce à mon mari, don t le flambeau est venu tout embrouiller... La science n'en fait jamais d'autres... avec ses lumières... Aussi je lui en

veux, et vienne l'occasion. (*Apercevant l'abbé et d'un air gracieux.*) Eh! c'est vous, l'abbé.

L'ABBÉ, *sortant de la porte à gauche*.

Vous, Madame! déjà superbe, éblouissante...

LA PRINCESSE.

J'ai voulu de bonne heure me tenir prête à recevoir tout mon monde... et en attendant, je rêvais.

L'ABBÉ.

Non pas à moi... j'en suis sûr.

LA PRINCESSE.

Peut-être!.. à des projets de vengeance... projets dans lesquels je ne vous ai pas défendu de m'aider... au contraire!

L'ABBÉ, *vivement*.

Eh bien! Madame!.. vous me voyez furieux, je ne sais rien encore!

LA PRINCESSE, *souriant*.

En vérité!.. vous me rassurez!.. je comptais si bien sur vos talents et votre habileté... que je commençais à m'effrayer de la récompense promise.., mais, grâce au ciel!.. et à vous...

L'ABBÉ, *vivement*.

Ah! ne me parlez pas ainsi... car vous me désespérez! un instant j'ai cru connaître la personne, tout me prouvait que c'était la Duclos...

LA PRINCESSE.

La Duclos!

L'ABBÉ.

Votre mari lui-même paraissait convaincu... il me l'avait dit et démontré...

LA PRINCESSE.

Raison de plus pour ne pas le croire!.. Eh bien! moi, je suis plus heureuse ou plus habile que vous, j'ai vu cette beauté mystérieuse!.. par un hasard singulier, je me suis trouvée, il y a quelques jours... la semaine dernière, avec elle... à la campagne... dans une allée sombre... très sombre...

L'ABBÉ.

En vérité!

LA PRINCESSE.

Et sans pouvoir distinguer ses traits... je lui ai entendu prononcer quelques mots... une phrase que j'ai retenue... celle-ci: « *Ne craignez rien. Votre secret m'a été confié par quelqu'un qui me dit tout.* » C'est à coup sûr fort insignifiant; mais le singulier, le voici: c'est que l'accent, le son de la voix, me sont parfaitement connus! plus je me le rappelle et plus il me semble que mainte fois je l'ai entendue retentir à mon oreille!

L'ABBÉ.

Vous croyez?

LA PRINCESSE.

A n'en pouvoir douter!.. en quels lieux?.. c'est ce que je ne puis dire! J'avais d'abord pensé

à la duchesse de Mirepoix, j'ai couru ce matin lui faire une visite d'amitié! une voix aigre et pointue qui fait mal aux nerfs! Je suis passée chez madame de Sancerre, madame de Beauveau, madame de Vaudemont, pour m'informer de leurs nouvelles, empressément dont elles ont été vivement touchées, sans compter que jamais je ne les avais écoutées avec autant d'attention! Quelles futilités! quel bavardage! quel ennui!.. j'ai tout subi! courage héroïque dépensé en pure perte! ce n'était pas cela! et pourtant c'est la voix de quelqu'un que je rencontre souvent... habituellement... dans ma société intime!

L'ABBÉ, *vivement*.

Attendez! avez-vous vu la duchesse d'Aumont?

LA PRINCESSE, *vivement*.

Non, vraiment! et pourquoi?

L'ABBÉ.

Une inspiration?.. une idée!

LA PRINCESSE, *vivement*.

En effet!.. l'intérêt que, malgré elle, elle paraissait prendre hier au comte de Saxe! tous ces détails intimes qu'elle savait sur son compte... et qu'elle était censée tenir de Florestan de Belle-Isle...

L'ABBÉ, *riant*.

Son cousin.

LA PRINCESSE.

Est-ce que vous croyez aux cousins?

L'ABBÉ.

Du tout... on ne les prend généralement que comme un manteau, contre l'orage.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*.

Madame la duchesse d'Aumont!

LA PRINCESSE, *bas à l'abbé*.

C'est le destin qui nous l'envoie! (*Allant au devant d'elle.*) C'est vous, ma toute belle!.. comme vous êtes aimable de nous venir de si bonne heure... l'abbé et moi nous parlions de vous!.. nous allions peut-être en dire du mal!..

ATHÉNAÏS, *souriant*.

Vrai!

L'ABBÉ, *bas à la princesse*

Est-ce la même voix?

LA PRINCESSE, *bas*.

On ne peut pas juger sur un mot... faites-la parler... j'étudierai.

L'ABBÉ, *quittant la princesse et passant de l'autre côté à droite près d'Athénaïs*.

Madame la duchesse tenait tant à entendre mademoiselle Lecouvreur...

• L'abbé, la princesse, Athénaïs.

• La princesse, Athénaïs, l'abbé.

• L'abbé, la princesse.

ATHÉNAÏS.

Oh ! oui...

L'ABBÉ.

C'est un talent... un talent...

THÉNAÏS.

Fort !

L'ABBÉ.

Tandis que celui de la Duclos...

ATHÉNAÏS.

Nul.

LA PRINCESSE, à part.

Il paraît que nous n'en obtiendrons pas une phrase entière... (Haut.) Je commence à être de votre avis, duchesse. Pour bien apprécier le charme de mademoiselle Lecouvreur et le naturel de sa diction, il faut avoir essayé soi-même quelques lignes en scène... tenez, nous devons la semaine prochaine dire des proverbes chez M. le duc de Noailles... je joue un rôle...

ATHÉNAÏS.

Vous devez bien jouer la comédie, princesse ?

LA PRINCESSE.

Moi ! non... tout m'embarrasse. Je répétais là tout à l'heure avec l'abbé, quand vous êtes venue...

ATHÉNAÏS.

Vous déranger ?

L'ABBÉ, vivement.

Pas le moins du monde,

ATHÉNAÏS.

Continuez... je ne dis plus un mot !

L'ABBÉ, à part.

A merveille !

LA PRINCESSE.

Gardez-vous-en bien ! Je suis sûre, au contraire, de gagner à vous entendre, ma toute belle, car le difficile, c'est le naturel, c'est de parler simplement, comme on parle. J'ai, dans ma première scène, par exemple, une phrase, la plus simple qu'on puisse réciter, et je n'en puis venir à bout.

ATHÉNAÏS.

Vous ?

LA PRINCESSE.

« Ne craignez rien. Votre secret m'a été confié » par quelqu'un qui me dit tout !... »

ATHÉNAÏS.

C'est bien facile.

LA PRINCESSE.

Oui-dà ! eh bien ! je voudrais vous l'entendre prononcer à vous-même !

ATHÉNAÏS.

A moi !

LA PRINCESSE.

Comment la diriez-vous ?

ATHÉNAÏS, riant.

Je ne la dirais pas. (Elle se quitte et passe à la gauche du théâtre.)

LA PRINCESSE, bas à l'abbé

Elle élude la question.

L'ABBÉ, de même.

C'est elle !

LA PRINCESSE, allant au devant de la marquise, de la baronne et des dames qui entrent par la porte du fond.

Bonjour, mes très chères !

SCÈNE VIII.

Pendant que les dames entrent par le fond, plusieurs seigneurs sortent de l'appartement à droite, avec LE PRINCE, LA MARQUISE, LA PRINCESSE, LA BARONNE, L'ABBÉ, ATHÉNAÏS. Les autres dames qui sont entrées par la porte du fond vont s'asseoir sur des fauteuils placés à gauche, les seigneurs qui sont entrés avec le prince se tiennent debout devant elles.

LE PRINCE, à droite.

Oui, Messieurs, la nouvelle est authentique... (Saluant les dames.) et je puis vous attester qu'à l'heure où je vous parle il est libre, complètement libre...

ATHÉNAÏS, placée à l'extrême droite.

Et qui donc ?

LE PRINCE.

Le comte de Saxe !

LA PRINCESSE, à part.

Maurice ! ô ciel !

LA MARQUISE

Ah ! vous savez aussi la nouvelle ! c'est très désagréable... je croyais être seule !

LA BARONNE.

En effet, le bruit courait ce matin que le futur souverain de Courlande était retenu prisonnier pour une somme très considérable... ce n'est donc pas vrai ?

LA MARQUISE.

Eh ! mon Dieu ! si.

ATHÉNAÏS.

Alors comment est-il libre ?

LA BARONNE, gaiement.

Un roman... un enlèvement, et comme il lui en arrive toujours, une aventure...

LA MARQUISE.

La plus simple du monde... et la plus bourgeoise... on a payé ses dettes !

LA BARONNE.

Oui-dà, marquise ! et vous ne trouvez pas cela une aventure extraordinaire ?

LA PRINCESSE.

Si, vraiment, mais ces dettes, qui les a payées ?

LA MARQUISE.

Demandez à Monsieur le prince, car pour moi, l'histoire s'arrête là... on ne m'a rien dit de plus.

LE PRINCE, gracieusement.

Et moi, Mesdames...

TOUT LE MONDE.

Eh bien ?

LE PRINCE, *de même.*

Je n'ai pu en savoir davantage... ce qui prouve bien...

L'ABBÉ.

Que cela n'est pas ! je le saurais... Or, je ne le sais pas, donc cela n'est pas !

LA MARQUISE.

Cela est, je le tiens d'une amie intime du comte de Saxe.

LE PRINCE.

Moi, je le tiens de Florestan lui-même, qui a vu Maurice, à telles enseignes qu'il a été de sa part défier le comte de Kalkreutz.

(*Au nom de Florestan, Athénaïs fait un mouvement que la princesse remarque.*)

L'ABBÉ.

Celui qui a livré sa créance à l'ambassadeur moscovite ?

LE PRINCE.

Précisément.

ATHÉNAÏS.

Action déloyale, indigne d'un gentilhomme !

LE PRINCE.

Et dont le comte de Saxe lui a demandé raison... ils ont dû se battre.

LA PRINCESSE.

Et sait-on l'issue du combat ?

LE PRINCE.

Pas encore ! mais ce pauvre Maurice qui devait nous venir ce soir...

ATHÉNAÏS.

Ne craignez rien... il viendra !

LA PRINCESSE, *l'observant avec jalousie.*

Vous croyez, Madame ?

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Mademoiselle Lecouvreur et monsieur Michonnet, de la Comédie-Française !

L'ABBÉ.

Ah ! enfin ! (*Tout le monde va au devant d'Adrienne.*)

LA MARQUISE, *qui est restée avec la baronne sur le devant du théâtre, à droite.*

Il paraît que nous aurons ce soir la tragédie.

LA BARONNE.

Et la comédie.

LA MARQUISE.

Le prince l'aime beaucoup.

LA BARONNE.

Et la princesse, donc !

LE PRINCE, *redescendant en donnant la main à Adrienne*.*

Combien je vous remercie, Mademoiselle, de l'honneur que vous voulez bien nous faire, à Madame de Bouillon et à moi !

ATHÉNAÏS, *à la princesse*

Daignez, princesse, me nommer à Mademoiselle. Il y a si longtemps que je l'admire de loin, que je suis bien aise de le lui dire de près !

LA PRINCESSE, *présentant la duchesse.*

Madame la duchesse d'Aumont, Mademoiselle... (*La princesse fait passer Adrienne près d'Athénaïs, de la marquise et de la baronne, qui l'entourent ; le prince et l'abbé se rapprochent d'elles. Michonnet est toujours presque seul à l'extrême droite, pendant que la princesse descend à gauche au bord de la scène et devant les dames qui sont assises.*)

ADRIENNE.

En vérité, Mesdames, je suis confuse de tant d'honneur !

MICHONNET, *à part.*

Ce n'est que justice ! je vous demande si elle ne figure pas aussi bien qu'elles toutes dans un salon !

ADRIENNE.

Vous avez voulu, vous et les nobles dames qui daignent m'accueillir...

LA PRINCESSE, *frappée du son de voix et écoutant.*
O ciel !

ADRIENNE.

Donner à l'humble artiste l'occasion d'étudier ce ton exquis, ces manières élégantes que vous seules possédez...

LA PRINCESSE, *de même.*

Qu'entends-je?... cette voix...

ADRIENNE.

Aussi je vais bien regarder... pour tâcher de copier fidèlement... certaine de réussir, pour peu que je sois ressemblante.

LA PRINCESSE.

Plus je l'entends, plus il me semble... Non, non, ce n'est pas possible, c'est un rêve !.. ce n'est pas à mon oreille, c'est dans mon imagination seule que retentit et vibre encore ce son de voix qui me poursuit toujours. (*Athénaïs et les autres dames se sont emparées d'Adrienne, la font asseoir auprès d'elles et causent avec elle à voix basse pendant que le prince et les autres seigneurs entourent son fauteuil. Souriant avec*

* Les acteurs sont dans l'ordre suivant : les seigneurs au fond du théâtre, les dames placées à gauche, qui s'étaient levées à l'entrée d'Adrienne, se rassèrent ; devant elles, l'abbé, puis le prince, Adrienne, la princesse, Athénaïs, la marquise, la baronne, Michonnet.

ironie *.) Quelle idée... en effet que cette rivale qu'il me préfère soit une femme de théâtre... une comédienne... et pourquoi non?.. N'ont-elles point un charme, un prestige qui n'appartient qu'à elles, le talent et la gloire qui enivrent et ajoutent à la beauté. (*Regardant Adrienne que tous les seigneurs entourent.*) Dans ce moment encore ne sont-ils pas là tous à l'admirer, à l'adorer!.. Pourquoi n'aurait-il pas fait comme eux? Ah! ce doute est insupportable... et je veux à tout prix confirmer ou détruire mes soupçons. (*Se retournant vers le prince qui vient de quitter le fauteuil d'Adrienne et qui s'approche d'elle.*) Eh bien! ne commençons-nous pas **.

LE PRINCE.

Il nous faut attendre le comte de Saxe, puisqu'on assure qu'il viendra.

LA PRINCESSE, *regardant du côté d'Adrienne.*

Je crois que vous nous flattez d'un vain espoir, il ne viendra pas. (*A part.*) Elle a tressailli... elle écoute...

LE PRINCE.

Qui vous le fait croire?.. qui vous l'a dit, puisqu'il est libre... libre par les mains de l'amour.

LA PRINCESSE, *à part, observant Adrienne.*

Elle tressaille encore! serait-ce elle qui aurait délivré? (*Haut.*) Je n'ai pas voulu tout-à-l'heure troubler vos espérances, ni attrister ces dames, mais vous savez qu'il s'est battu.

ADRIENNE, *à part.*

Battu!

LA PRINCESSE, *à part.*

Elle se rapproche. (*Haut.*) Et l'abbé, qui sait tout, m'a dit... que le comte était blessé dangereusement.

L'ABBÉ, *étonné.*

Moi!

LA PRINCESSE, *bas à l'abbé.*

Taisez-vous! (*Poussant un cri et courant près d'Adrienne qui vient de tomber évanouie dans un fauteuil.*) Mademoiselle Lecouvreurse trouve mal!

MICHONNET, *se précipitant vers elle.*

Adrienne!

* Les dames, *assises à gauche*, la princesse, *sur le devant du théâtre, à gauche*; les seigneurs, *au fond se rapprochent du canapé où viennent de s'asseoir* Athénaïs, Adrienne, la marquise, *sur un fauteuil, plus loin*; la baronne, Michonnet *debout, à gauche*; le prince, et l'abbé *debout devant Adrienne avec qui ils causent.*

** *Adrienne se lève en signed'assentiment et passe à gauche près de Michonnet.* Les acteurs sont placés dans l'ordre suivant: Athénaïs, le prince, l'abbé, la princesse, la marquise, la baronne, Adrienne, Michonnet.

LA BARONNE ET LA MARQUISE, *passant derrière le fauteuil d'Adrienne.*

Ah! mon Dieu **!

ADRIENNE, *revenant à elle.*

Ce n'est rien... l'éclat des lumières... la chaleur du salon. (*A la princesse qui lui fait respirer le flacon.*) Merci, Madame, que de bontés, (*Rencontrant ses yeux.*) Quel regard!

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. le comte de Saxe. (*Tout le monde pousse un cri de surprise; les dames quittent le fauteuil d'Adrienne et vont au devant du comte.*)

ADRIENNE, *faisant un geste de joie.*

Ah! (*Elle veut s'élançer vers lui, Michonnet la retient par la main; la princesse et Adrienne restent un moment les yeux fixés l'une sur l'autre.*)

MICHONNET, *à voix basse.*

Prends garde!.. la joie trahit encore plus que la douleur. (*Les seigneurs et les dames qui étaient allés au devant de Maurice redescendent avec lui**.*)

LE PRINCE, *à Maurice.*

Que nous disait donc l'abbé, que vous étiez blessé?

L'ABBÉ.

Permettez, je réclame.

MAURICE.

Bah! depuis Charles XII, la Suède ne sait plus se battre.

LE PRINCE, *riant.*

Ainsi, ce comte de Kalkreutz...

MAURICE.

Désarmé à la seconde passe. (*Le prince, l'abbé et Athénaïs remontent le théâtre et vont causer avec les autres dames et seigneurs. Maurice se trouve sur le devant de la scène près de la princesse, et lui dit à demi-voix sans la regarder.*) Vous disiez vrai, princesse, en disant que vous me ramèneriez.

LA PRINCESSE, *avec joie.*

O ciel!

MAURICE, *de même.*

Je voulais partir sans vous voir, mais après le service que vous venez de me rendre, service que, du reste, je n'accepte pas... je...

ADRIENNE, *à droite et à quelques pas d'eux, les suivant des yeux.*

Il lui parle bas!.. si c'était cette grande dame... si c'était elle!..

* Les acteurs sont dans l'ordre suivant: le prince, Athénaïs, l'abbé, la princesse, *près d'Adrienne et lui faisant respirer un flacon que l'abbé vient de lui donner.* Adrienne est assise sur un fauteuil à l'extrême droite du théâtre; près d'elle, à sa gauche, Michonnet.

** Les acteurs sont dans l'ordre suivant, en commençant par la gauche du spectateur: Un groupe de seigneurs et de dames, Athénaïs, l'abbé, le prince, la princesse, Maurice, la marquise, la baronne; ~~et plus loin~~ plus loin, Adrienne, Michonnet.

LA PRINCESSE, *continuant à causer avec Maurice.*
Que voulez-vous dire?

MAURICE, *toujours bas à la princesse.*

Il faut absolument que je vous parle.

LA PRINCESSE, *de même.*

Ce soir, quand tout le monde sera parti.

MAURICE, *de même.*

Soit! (*La princesse remonte le théâtre à gauche du spectateur; Maurice se retourne et aperçoit à droite Adrienne, il la salue profondément.*)
Mademoiselle Lecouvreur!

(*Il fait quelques pas pour aller près d'elle: en ce moment le prince qui avait remonté le théâtre, le redescend et prend Maurice par dessous le bras au moment où il s'approchait d'Adrienne.*)

LE PRINCE.

A propos de la Suède, mon cher comte, j'ai à vous demander...

(*Il s'éloigne avec lui en causant et en remontant le théâtre, ils disparaissent tous deux quelques moments dans d'autres salons. Pendant ce temps, la marquise et la baronne se sont rapprochées d'Adrienne, et pendant les mouvements de la scène précédente, Michonnet qui était à l'extrême droite, a remonté le théâtre, est resté quelque temps au fond, puis est redescendu à l'extrême gauche; en ce moment, les acteurs sont rangés dans l'ordre suivant *:*

L'ABBÉ, *à la princesse à demi-voix.*

Je vous demanderai maintenant, princesse, pourquoi tout-à-l'heure, vous m'accusiez ainsi de...

LA PRINCESSE, *à voix haute.*

Pourquoi?.. parce que vous n'êtes jamais au fait des choses. (*Se retournant en riant vers les deux dames qui sont à sa gauche.*) Imaginez-vous, Mesdames...

(*L'abbé quitte la droite de la princesse près de laquelle il est placé, remonte le théâtre, et de se poser entre les deux dames comme pour se justifier près d'elles. Les acteurs se trouvent alors dans l'ordre suivant **:*

LA PRINCESSE, *continuant sa phrase.*

Imaginez-vous que le pauvre abbé court vainement depuis hier à la découverte d'un secret! Une belle inconnue qu'adore le comte de Saxe...

* Michonnet, *à gauche à l'écart; quelques dames, assises sur le second plan, et quelques seigneurs, debout derrière leurs fauteuils et causant avec elles. Sur le premier plan et sur le devant du théâtre, comme formant dans le salon un groupe particulier, Athénaïs, l'abbé, la princesse, la marquise, la baronne, Adrienne.*

** Athénaïs, la princesse, la marquise, l'abbé, la baronne, Adrienne, *un peu éloignés à droite.*

Mais, j'y songe... (*Se retournant vers Adrienne.*)
Mademoiselle Lecouvreur pourrait peut-être nous éclaircir sur ce mystère...

ADRIENNE.

Moi, Madame!

LA PRINCESSE.

Sans doute!.. on assure dans le monde que l'objet de cet amour est une personne de théâtre.

L'ABBÉ.

Laissez donc...

ADRIENNE.

C'est étrange! on assurait au théâtre que cette maîtresse en titre était une grande dame...

L'ABBÉ, *regardant Athénaïs.*

Je le croirais plutôt!

LA PRINCESSE.

Ma chronique parlait même d'une certaine rumeur nocturne...

ADRIENNE.

Et la mienne d'une visite dans une petite maison.

ATHÉNAÏS.

Mais c'est très intéressant!

LA PRINCESSE.

On disait que la comédienne y avait été surprise par une rivale jalouse.

ADRIENNE.

On affirmait que la grande dame en avait été chassée par un mari indiscret.

ATHÉNAÏS.

Que vous semblez bien instruites toutes deux!..

L'ABBÉ.

Plus que moi, j'en conviens!

ATHÉNAÏS.

Mais pour nous mettre à même de prononcer, qui nous donnera des preuves?

LA PRINCESSE.

La mienne est un bouquet que la belle a laissé aux mains de son vainqueur... bouquet de roses, attaché par un ruban soie et or!

ADRIENNE, *à part.*

Mon bouquet!

ATHÉNAÏS, *à Adrienne.*

Et votre preuve, à vous... Mademoiselle?

ADRIENNE.

La mienne?.. la mienne, c'est que la grande dame a laissé tomber en s'enfuyant dans le jardin...

ATHÉNAÏS.

Comme Cendrillon, sa pantoufle de verre...

ADRIENNE.

Non, mais un bracelet de diamants.

LA PRINCESSE, *à part.*

Mon bracelet!

L'ABBÉ.

Un conte des Mille et une nuits!

ADRIENNE.

Non, vraiment, une réalité!.. car ce bracelet

on me l'a apporté... on me l'a laissé... (Le montrant.) Le voici !

L'ABBÉ, prenant le bracelet, et le montrant à la marquise et à la baronne entre lesquelles, il est placé.

Superbe ! voyez donc, Mesdames.

LA PRINCESSE, jette un regard sur le bracelet et dit froidement.

Admirable !.. c'est travaillé avec un art !

(Elle avance la main pour le prendre, mais le prince, qui depuis quelques instant est rentré dans le salon avec Maurice, s'est approché du groupe, se place entre la princesse et la marquise. La princesse s'éloigne et se rapproche d'Athénaïs qui venait aussi pour regarder le bracelet*.)

LE PRINCE.

Qu'est-ce donc ? qu'admirez-vous ainsi ?

L'ABBÉ.

Ce bracelet !..

LE PRINCE.

Celui de ma femme !

TOUS, avec un accent différent.

Sa femme !

LE PRINCE, remontant le théâtre et montrant à tout le monde le bracelet avec un air de satisfaction.

Il est de bon goût, n'est-ce pas ?...

ADRIENNE à part.

C'était elle !..

(Pendant le désordre produit par cet incident Athénaïs, la princesse, le prince et les autres dames ont remonté le théâtre. Adrienne qui était à l'extrême droite, traverse la scène avec agitation, et va se placer à gauche près de Michonnet.)

LA PRINCESSE au milieu du théâtre et mettant à son bras son bracelet que son mari vient de lui rendre.

Eh bien ! maintenant que Monsieur le comte de Saxe est décidément des nôtres, si mademoiselle Lecouvreur était assez bonne pour nous dire quelques vers...

ADRIENNE, hors d'elle.

Des vers !.. moi !.. en ce moment ! (Les dames qui étaient assises à gauche se lèvent et se dirigent vers la droite du salon. A part.) Ah ! c'est trop d'impudence...

MICHONNET, à gauche près d'elle.

Calme-toi et étudie !.. il y a dans le monde de plus grands comédiens que nous !

* Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Michonnet, à l'extrême gauche, Athénaïs, la princesse, le prince, la marquise, l'abbé, la baronne, Adrienne; Maurice est resté au fond du théâtre, sur le second plan, causant avec les groupes de dames et de seigneurs.

(Les dames et seigneurs se sont placés à droite devant les deux rangées de fauteuils qui garnissent ce côté du salon.)

MAURICE, qui a redescendu le théâtre.

Quoi, Mademoiselle... vous daigneriez...

ADRIENNE, froidement.

Oui, Monsieur le comte !

LA PRINCESSE, d'un air gracieux.

Quel bonheur !.. asseyons-nous, Mesdames...

(A Maurice.) Monsieur le comte, auprès de moi..

ADRIENNE, à part.

Les voir là, sous mes yeux, tous les deux ensemble... comme pour me braver !.. Mon Dieu, donnez-moi la force de me contraindre...

LE PRINCE.

Que nous direz-vous ?

ATHÉNAÏS.

Le Songe de Pauline.

LA MARQUISE.

Hermione.

LA BARONNE.

Ou Camille des Horacés.

LA PRINCESSE, avec ironie.

Ou plutôt le monologue d'Ariane abandonnée.

ADRIENNE, à part, se contenant à peine.

Ah ! c'en est trop !

ATHÉNAÏS, qui est assise à la droite de la princesse, s'écrie :

Non, non ! Phèdre, que vous avez si bien joué avant-hier.

ADRIENNE, vivement.

Phèdre ! soit.

TOUS.

Écoutez...

(Tout le monde est rangé à droite comme il est dit plus haut. Michonnet, assis à gauche, a tiré plusieurs brochures de sa poche; il prend celle de Phèdre, et s'appreie à souffler. Adrienne est seule debout au milieu du théâtre.)

ADRIENNE, récitant avec une agitation et une fièvre toujours croissante, les yeux fixés sur la princesse, qui se penche plusieurs fois sur l'épaule de Maurice et lui parle bas avec affectation.

.... Juste ciel !.. qu'ai-je fait aujourd'hui ?

Mon époux va paraître, et son fils avec lui.

Je verrai le témoin de ma flamme adultère

Observer de quel front j'ose aborder son père !

Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,

(Regardant Maurice.)

L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés,

Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,

* Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Michonnet et Adrienne, seuls à gauche; les dames, assises à droite sur les deux rangées de fauteuils; derrière elles, debout, l'abbé, le prince et les autres seigneurs. Sur les deux premiers fauteuils à droite et presque faisant face au spectateur, la princesse et le comte de Saxe.

Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée ?
Laissera-t-il trahir et son père et son roi ?
Poutra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi ?
(*Regardant Maurice, qui vient de ramasser l'éventail que la princesse avait laissé tomber, et qui le lui remet d'un air galant.*)

Il se tairait en vain ! je sais ses perfidies,
OÉnone !... et ne suis point de ces femmes hardies...
(*Hors d'elle-même et s'avançant vers la princesse.*)

Qui, goûtant dans le crime une honteuse paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais !..
(*Elle a continué à s'avancer vers la princesse, qu'elle désigne du doigt, et reste quelque temps dans cette attitude, pendant que les dames et seigneurs, qui ont suivi tous ses mouvements, se lèvent comme effrayés de cette scène.*)

LA PRINCESSE, avec calme.

Bravo ! bravo ! admirable !

TOUS.

Admirable !

MICHONNET, bas à Adrienne.

Malheureuse !.. qu'as-tu fait ?..

ADRIENNE.

Je me suis vengée !

LA PRINCESSE, hors d'elle-même.

Un tel affront !.. je le lui ferai payer cher !..

ADRIENNE, au prince, qui la félicite.

Déjà souffrante et fatiguée, je vous demanderai la permission de me retirer...

LA PRINCESSE, bas à Maurice, qui fait un pas vers Adrienne.

Restez !

LE PRINCE, à Adrienne.

Quelque envie que nous ayons de vous retenir... nous n'osons insister... (*Remontant le théâtre et parlant à des domestiques qui sont au fond.*) La voiture de mademoiselle Lecoureur...

(*Pendant le temps où le prince remonte le théâtre, la princesse fait quelques pas à droite, et Maurice se rapproche d'Adrienne qui est à droite.*)

ADRIENNE, à demi-voix.

Suivez-moi...

MAURICE, de même.

Impossible ce soir ! Vous saurez pourquoi ?.. Mais...

ADRIENNE.

Il suffit...

(*En ce moment le prince qui a redescendu le théâtre, offre sa main à Adrienne. Elle remonte avec lui vers la porte du fond. Les hommes groupés à gauche de la porte et les femmes debout à droite, la saluent. Adrienne jette sur Maurice un dernier regard de reproche et de douleur, et s'éloigne pendant que la princesse la regarde sortir d'un œil menaçant. La toile tombe.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

L'appartement d'Adrienne ; à gauche, une cheminée, près de la cheminée, un fauteuil, puis une table, porte au fond ; deux portes latérales ; fauteuils, au fond, et à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHONNET, à la porte du fond, parlant à une femme de chambre, puis ADRIENNE, sortant de la porte à gauche.

MICHONNET.

Oui, je sais que sa porte est fermée et qu'il est onze heures ! Mais si elle n'est pas encore déshabillée... vous lui direz que c'est moi, Michonnet !..

ADRIENNE, l'apercevant et courant à lui.

Ah !.. je vous attendais !..

MICHONNET, à la femme de chambre qui se retire.

Vous voyez bien !

ADRIENNE.

Je souffrais tant !

MICHONNET.

Et moi donc !.. Je ne pouvais pas rentrer sans savoir comment tu te trouvais... je n'aurais pu dormir...

ADRIENNE.

Depuis que vous êtes là... je suis mieux !

MICHONNET.

Et moi aussi !.. Après t'avoir reconduite, je suis passé au théâtre, d'où je viens !

ADRIENNE.

Le spectacle est-il terminé ?

MICHONNET.

Nous en avons encore pour une heure.

ADRIENNE.

Tant mieux !.. Je suis si souffrante que je voulais faire dire au théâtre qu'il me sera impossible de jouer demain.

MICHONNET.

Je vais y passer... J'arrangerai cela et je viendrai te rendre réponse.

ADRIENNE.

Que de peines je vous donne !..

MICHONNET.

Allons donc !.. moi, qui demeure dans ta mai-

son, ne me voilà-t-il pas bien malade!.. ce n'est pas cela qui m'inquiète!

ADRIENNE.

Qu'est-ce donc?..

MICHONNET.

La scène de ce soir... chez cette grande dame! crois-tu donc, qu'excepté son mari, tout le monde n'ait pas compris l'allusion... à commencer par elle...

ADRIENNE.

Je l'espère bien! Je l'ai blessée à mort, n'est-ce pas?... Quelle joie! c'est le seul moment de bonheur que j'aie éprouvé après tant de souffrance! A chaque mot de ces derniers vers... il me sembla lui enfoncer un poignard dans le cœur! Et puis, avez-vous lu la terreur sur tous les visages? Avez-vous entendu ce silence? L'avez-vous vue elle-même, en dépit de son audace, pâlir sous mes regards. Ah! j'avais marqué d'une tache ineffaçable :

Ce front qui ne rougit jamais!

MICHONNET.

Voilà justement ce qui m'effraie!.. C'était trop bien... c'était trop fort!.. Ces grandes dames, si belles et si gracieuses avec leurs guirlandes de fleurs et leurs robes de gaze, c'est vindicatif... c'est méchant... tout leur est permis... et elles osent tout! celle-là surtout... à qui justement hier je proposais de jouer le rôle de Cléopâtre... elle a toutes les qualités de l'emploi : elle ne reculera devant aucun moyen... pour se venger d'un affront ou se débarrasser d'une rivale...

ADRIENNE.

Eh! que m'importe?... Quel mal peut-elle me faire désormais qui égale les tourments renfermés dans cette pensée... dans ce mot: Aimée!.. elle est aimée!.. Cette blessure faite par moi, il la guérit par ses paroles d'amour!.. Ces larmes, si elle en répand, il les essuie sous ses baisers!.. Et maintenant même... maintenant que mon cœur se brise... elle est heureuse... elle est près de lui... Vous ne savez donc pas que je l'ai supplié, à voix basse, de me suivre, tandis qu'elle lui ordonnait de ne pas la quitter!..

MICHONNET.

Eh bien!..

ADRIENNE.

Il est resté!.. resté avec elle!.. Ah! c'en est trop! je n'y résiste plus! (*Faisant un pas pour sortir et remontant le théâtre.*)

MICHONNET.

Où vas-tu?

ADRIENNE.

Me jeter entre eux... les frapper... et après... qu'on fasse de moi ce qu'on voudra!

MICHONNET.

Y penses-tu?

ADRIENNE, *redescendant le théâtre et allant se jeter dans un fauteuil à droite.*

Cela ne vaut-il pas mieux que de mourir ici de jalousie et de désespoir... car, je le sens, j'en mourrai!

MICHONNET.

Non! non! par malheur tu t'abuses encore!... c'est une fièvre qui ne vous quitte pas, une douleur aiguë de tous les instants... on souffre... on est bien malheureux... mais on n'en meurt pas!.. Tu vois bien que j'existe encore!

ADRIENNE, *le regardant avec étonnement.*

Vous!

MICHONNET.

Ah! cela t'étonne, n'est-ce pas?.. Tu ne peux croire que sous cette épaisse enveloppe il y ait un cœur qui souffre comme le tien... qui aime... qui saigne comme le tien...

ADRIENNE.

Quoi! ces tourments, vous les avez éprouvés?

MICHONNET.

Oui... autrefois... il y a bien longtemps... Crois-moi, on s'habitue à tout... même à être malheureux!

ADRIENNE.

Ah! cette force que je ne vous soupçonnais pas... ce courage que j'admire en vous!.. je l'imiterai!.. je l'égalerais, si je le puis... Je triompherai d'une passion insensée dont maintenant je rougis!

MICHONNET, *avec joie.*

Dis-tu vrai?

ADRIENNE.

Vous voyez bien que je parle de lui sans haine et sans colère... que le souvenir de ses outrages me laisse calme et tranquille... que son nom même ne m'émeut plus!.. (*Adrienne traverse le théâtre et va se placer près du fauteuil à gauche, entre la cheminée et la table. La porte du fond s'ouvre.*)

SCENE II.

ADRIENNE, LA FEMME DE CHAMBRE, MICHONNET.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Un coffret qu'on apporte pour Madame.

ADRIENNE.

Qui l'a apporté?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Un domestique sans livrée, qui a dit seulement : De la part de M. le comte de Saxe.

ADRIENNE, *poussant un cri.*

De lui!.. (*Prenant le coffret des mains de la femme de chambre.*) Laissez-nous... laissez-nous... (*La femme de chambre sort et Adrienne pose le coffret sur la table et s'assied toute tremblante.*) Ah! mon Dieu!.. que peut-il me vouloir? ma main tremble... et je ne puis ouvrir...

MICHONNET, *à part.*

Et elle croit qu'elle ne l'aime plus !..

ADRIENNE, *vivement.*

Voyons ! voyons ! (*Poussant un cri de douleur.*) Ah !

MICHONNET, *vivement.*

Qu'est-ce donc ?..

ADRIENNE.

En ouvrant ce coffret... j'ai éprouvé une sensation douloureuse... un souffle glacial qui parcourait mes sens... c'était comme un présage du coup qui m'attendait..

MICHONNET.

Que contient donc cette boîte ?

ADRIENNE.

Mon bouquet ! (*Le prenant à la main.*) Je le reconnais... celui qu'hier je tenais à la main lors de son arrivée ! demandé par lui... donné par moi comme un gage d'amour... il pouvait le dédaigner, l'oublier, le jeter à l'écart !.. mais me le renvoyer... exprès !.. mais joindre l'affront au mépris...

MICHONNET.

Cela ne vient pas de lui !.. c'est cette rivale qui l'aura forcé !

ADRIENNE, *se levant avec indignation.*

Devait-il obéir ? et tout esclave qu'il est, ne devait-il pas se révolter à l'idée seule d'insulter celle qu'il a aimée ! (*Retombant sur le fauteuil près de la cheminée en tenant à la main le bouquet de fleurs qu'elle regarde quelque temps en silence.*) Fleurs d'un jour, hier si éclatantes, aujourd'hui flétries, vous qui aurez duré plus longtemps encore que ses promesses ! Pauvres fleurs, reçues par lui avec tant d'ivresse et de joie, vous ne pouviez plus rester sur ce cœur où il vous avait placées et dont une autre m'a bannie ! Exilées et dédaignées comme moi, je cherche en vain sur vos feuilles la trace des baisers qu'il y imprimait !.. que celui-ci soit le dernier que vous recevrez, celui d'un adieu éternel ! (*Elle porte avec force le bouquet à ses lèvres.*) Oui... oui... il me semble que c'est celui de la mort ! et maintenant... qu'il ne reste plus rien de vous, ni de mon amour... (*Elle jette le bouquet dans la cheminée.*)

MICHONNET.

Adrienne !.. Adrienne !..

ADRIENNE, *se levant et s'appuyant sur le marbre de la cheminée.*

Ne craignez rien ! (*Portant la main à son cœur.*) Cela va mieux ! (*Regardant du côté de la cheminée.*) Je suis forte maintenant... je n'y pense plus !..

SCENE III.

ADRIENNE, MAURICE, *se précipitant par la porte du fond, MICHONNET.*

MAURICE, *à la cantonade et comme parlant à la femme de chambre qui veut le retenir.*

Elle y sera pour moi, vous dis-je ? (*Courant à Adrienne.*) Adrienne !..

ADRIENNE, *se jetant involontairement dans ses bras.*

Maurice !.. (*Voulant se dégager de ses bras.*) Ah ! qu'ai-je fait ?.. laissez-moi ! laissez-moi ?

MAURICE.

Non, je viens tomber à tes pieds ! je viens implorer mon pardon ! si je ne t'ai pas suivie quand tu me l'ordonnais... c'est que j'étais retenu par le devoir, par l'honneur... par un bienfait dont le poids m'accablait... je le croyais du moins ! et je ne voulais pas laisser finir cette journée sans dire à la princesse : Je ne puis accepter votre or, car je ne vous aime pas, car je ne vous ai jamais aimée, car mon cœur est à une autre... Mais juge de ma surprise !.. aux premiers mots que je lui adresse... en m'écriant : « Je sais tout ! je sais « tout !.. » tremblante... éperdue... elle, qui ne tremble jamais... tombe à mes pieds et avec des larmes feintes ou véritables m'avoue que l'amour et la jalousie l'ont égarée, qu'elle seule est la cause de ma captivité !.. elle ose me l'avouer... à moi qui pensais lui devoir ma délivrance...

ADRIENNE.

O ciel !..

MAURICE, *continuant avec chaleur.*

A moi ! qui, honteux et désespéré de ses bienfaits, venais implorer seulement quelques jours pour m'acquitter, dussé-je jouer mon sang et ma vie !.. et j'étais libre... libre de la mépriser, de la haïr... de l'abandonner ! libre de courir vers toi et de me réfugier à tes pieds !.. ma protectrice, mon bon ange... m'y viens ! (*Tombant à ses genoux.*) Ne me repousse pas !

ADRIENNE.

Faut-il te croire ?

MAURICE.

Par le ciel... et l'honneur, je t'ai dit la vérité... quelque difficile qu'elle soit à expliquer... car, renversé du haut de mes espérances, arrêté, jeté dans un cachot, j'ignoré encore quelle main m'a délivré et j'ai beau chercher, je ne puis découvrir par qui me sont rendus ma liberté, mon épée, et un glorieux avenir peut-être, le sais-tu ? peux-tu m'aider à le deviner ?

ADRIENNE, *baissant les yeux.*

Je ne sais !.. je ne puis dire.

MICHONNET, *qui pendant la tirade précédente a remonté le théâtre passe vivement entre eux deux.*

Que c'est elle !.. elle-même.

ADRIENNE, *vivement.*

Taisez-vous! taisez-vous!

MICHONNET, *avec chaleur.*

C'est elle qui a engagé pour vous, sa fortune, ses diamants, tout ce qu'elle avait... et plus encore!..

ADRIENNE.

Ce n'est pas vrai!

MICHONNET, *de même, avec force.*

C'est vrai!.. et s'il faut en donner des preuves, apprenez qu'elle a emprunté... emprunté à quel-qu'un... (*Se reprenant*) que je ne connais pas, mais vous pouvez m'en croire, moi!.. qui ne veux que son repos... son bonheur... moi qui l'aime comme un père. (*Vivement.*) Oh! oui... comme un père.

ADRIENNE, *vivement*

Vous pleurez?

MICHONNET.

De contentement, d'émotion... adieu... tu sais qu'on m'attend au théâtre, et j'y dois être avant la fin du spectacle... adieu... adieu...

(*Il se précipite vers la porte du fond.*)

SCÈNE IV.

ADRIENNE, MAURICE.

MAURICE.

Ainsi, Adrienne, c'était toi...

ADRIENNE, *montrant de la main Michonnet, qui vient de sortir.*

Et lui, mon meilleur ami, lui qui m'est venu en aide... mais ne parlons plus de cela... tu as accepté...

MAURICE.

A une condition... c'est qu'à ton tour tu ne refuseras rien de moi! J'ignore l'avenir qui m'est réservé, j'ignore si je dois, sur le champ de bataille, gagner ou perdre la couronne ducale que les états de Courlande m'ont décernée; mais vainqueur, je jure de partager avec toi le duché que tu m'aides à conquérir, de te donner le nom que tu m'aides à immortaliser!

ADRIENNE.

Ta femme! moi!

MAURICE.

Toi! reine par le cœur et digne de commander à tous! Qui a grandi mon intelligence? toi. Qui a épuré mes sentiments? toi. Qui a soufflé dans mon sein le génie des grands hommes, dont tu es l'interprète?... toi! toujours toi!.. Mais, ô ciel! tu pâlis!

ADRIENNE.

Ne crains rien... tant de bonheur succédant à tant de désespoir aura épuisé mes forces.

MAURICE, *l'aidant à s'asseoir sur le canapé.*
Tu chancelles!

ADRIENNE.

En effet, un trouble étrange, une douleur sourde et inconnue s'est emparée de moi... depuis quelques moments... depuis celui où j'ai borti à mes lèvres ce bouquet.

MAURICE.

Lequel?

ADRIENNE.

Ingrate! je le prenais pour un adieu de départ, et c'était un message de retour!

MAURICE.

Que veux-tu dire?

ADRIENNE.

Ces fleurs... envoyées par toi dans ce coffret...

MAURICE, *passant près de la table.*

Moi! je ne t'ai rien envoyé... ce bouquet, où est-il?

ADRIENNE.

Brûlé! je croyais que tu nous avais tous deux repoussés et dédaignés... il était comme moi, il ne pouvait plus vivre!

MAURICE, *avec tendresse.*

Adrienne! mais ta main tremble... tu souffres beaucoup...

ADRIENNE.

Non, non, plus maintenant. (*Montrant son cœur.*) La douleur n'est plus là... (*Portant la main à sa tête.*) Mais là.. C'est singulier, c'est bizarre.. mille objets divers et fantastiques passant devant moi... se succèdent confusément et sans ordre... (*A Maurice.*) Où étions-nous? qu'est-ce que je te disais? je ne sais plus... Il me semble que mon imagination s'égaré... et que ma raison, que je cherche à retenir, va m'abandonner... (*Vivement.*) Je ne le veux pas... en la perdant, je perdrais mon bonheur... Oh! non... non... je ne le veux pas! pour lui d'abord, pour Maurice, et puis pour ce soir... On vient d'ouvrir, et la salle est déjà pleine! Je conçois leur curiosité et leur impatience; on leur promet depuis si longtemps la *Psyché* du grand Corneille!.. Oh! oui, depuis longtemps... depuis les premiers jours où je vis Maurice... On ne voulait pas remonter l'ouvrage... C'est trop vieux, disait-on... mais, moi, j'y tenais.. j'avais une idée... Maurice ne m'a pas encore dit: Je vous aime! ni moi non plus... je n'ose pas.. et il y a là certains vers que je serais si heureuse de lui adresser, à lui, devant tout le monde sans que personne s'en doute...

MAURICE.

Mon amie, ma bien-aimée, reviens à toi.

ADRIENNE.

Tais-toi donc... il faut que j'entre en scène. Oh! quelle nombreuse quelle brillante assemblée!

* Maurice. Adrienne.

Comme tous ces regards tournés vers moi suivent chacun de mes mouvements !.. Ils sont bons, de m'aimer ainsi... Ah ! il est dans sa loge... c'est lui... il me sourit... (*Murmurant entre ses lèvres.*) Bonjour, Maurice... A toi, Psyché, voici ta réplique.

Ne les détournes pas ces yeux qui me déchirent, Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux ; Qui semblent partager le trouble qu'ils m'inspirent.

Hélas ! plus ils sont dangereux,

Plus je me plais à m'attacher sur eux !

Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,

Vous dis-je plus que je ne dois ?

Moi, de qui la pudeur devrait du moins attendre Que l'amour m'expliquât le trouble où je vous vois ; Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire ; Vos sens, comme les miens, paraissent interdits. C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,

Et cependant c'est moi qui vous le dis !

MAURICE, lui prenant la main.

Adrienne ! Adrienne ! elle ne me voit plus... ne m'entend plus... Mon Dieu, l'effroi me glace... que faire ?.. (*Il agite la sonnette qui est sur la table ; paraît la femme de chambre.*) Votre maîtresse est en danger... courez !.. des secours !... Moi, je ne la quitte plus... (*La femme de chambre sort.*) Ma présence et mes soins lui rendront peut-être le calme... (*Prenant la main d'Adrienne.*) Écoute-moi, de grâce !

ADRIENNE, avec égarement.

Regarde... regarde donc !.. Qui entre dans sa loge ? qui s'assied près de lui ?.. Je la reconnais, quoiqu'elle cache son visage ! c'est elle !.. il lui parle !.. (*Avec désespoir.*) Maurice !.. il ne me regarde plus !.. Maurice !..

MAURICE.

Il est près de toi...

ADRIENNE, sans l'écouter.

Ah ! voilà leurs yeux qui se rencontrent, leurs mains qui se pressent ! voilà qu'elle lui dit : Restez !.. Et moi, il m'oublie ! il me repousse... il ne voit pas que je me meurs !

MAURICE.

Adrienne !.. par pitié !

ADRIENNE, avec fureur.

De la pitié !

MAURICE.

Ma voix n'a-t-elle donc plus de pouvoir sur ton cœur ?

ADRIENNE.

Que me voulez-vous ?

MAURICE.

Que tu m'écoutes un seul instant ! que tu me regardes, moi... Maurice !

ADRIENNE, le regardant avec égarement.

Maurice !.. non... il est près d'elle... il m'oublie !.. Va-t-en ! va-t-en !

(*Poursuivant Maurice, qui recule d'effroi.*)

Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée, Les dieux, les justes dieux... n'auront pas oublié Que les mêmes serments avec moi t'ont lié... Porte... porte aux autels... un cœur qui m'abandonne... Va, cours, mais crains encor... (*Poussant un cri et reconnaissant Maurice.*) Ah ! Maurice !.. (*Elle se jette dans ses bras.*)

MAURICE.

Mon Dieu... venez à mon aide !.. et pas de se cours !.. pas un ami... (*Apercevant Michonnet.*) Ah ! je me trompais !.. en voici un !

SCENE V.

MAURICE, ADRIENNE, MICHONNET.

MICHONNET, entrant vivement.

Ce qu'on m'a dit est-il vrai ? Adrienne en danger !

MAURICE.

Adrienne se meurt !

MICHONNET, approchant le fauteuil de droite qu'il place au milieu du théâtre, et sur lequel Maurice dépose Adrienne à moitié évanouie.)

Non... non... elle respire encore !.. tout espoir n'est pas perdu...

MAURICE, s'approchant de l'autre côté du canapé. Elle ouvre les yeux !

ADRIENNE.

Ah ! quelles souffrances !.. Qui donc est près de moi ?.. (*Avec joie.*) Maurice ! (*Se retournant et voyant Michonnet.*) Et vous aussi !.. dès que je souffrais, vous deviez être là... Ce n'est plus ma tête, c'est ma poitrine, qui est brûlante... j'ai là comme un brasier... comme un feu dévorant qui me consume...

MICHONNET, s'adressant à Maurice.

Mais tout me prouve... ne voyez-vous pas comme moi les traces du poison... d'un poison actif et terrible...

MAURICE.

Quoi !.. tu pourrais soupçonner...

MICHONNET, avec fureur.

Je soupçonne tout le monde... et cette rivale... cette grande dame !..

MAURICE, poussant un cri d'effroi.

Tais-toi !.. tais-toi !..

ADRIENNE.

Ah ! le mal redouble... Vous qui m'aimez tant, sauvez-moi, secourez-moi... Je ne veux pas mourir !.. Tantôt j'eusse imploré la mort comme un bienfait... j'étais si malheureuse... mais à présent je ne veux pas mourir... Il m'aime !.. il m'a nommée sa femme !

MICHONNET, étonné.

Sa femme !

ADRIENNE.

Mon Dieu ! exaucez-moi !.. mon Dieu ! laissez-moi vivre... quelques jours encore... quelques

jours près de lui... Je suis si jeune, et la vie s'ouvrait pour moi si belle!

MAURICE.

Ah! c'est affreux!

ADRIENNE.

La vie!... la vie!... Vains efforts!... vaine prière!... mes jours sont comptés!... je sens les forces et l'existence qui m'échappent!.. (*A Maurice.*) Ne me quitte pas... bientôt mes yeux ne te verront plus... bientôt ma main ne pourra plus presser la tienne!..

MAURICE.

Adrienne!.. Adrienne!..

ADRIENNE.

O triomphes du théâtre! mon cœur ne battra

plus de vos ardentés émotions!.. Et vous, longues études d'un art que j'aimais tant, rien ne restera de vous après moi... (*Avec douleur.*) Rien ne nous survit à nous autres... rien que le souvenir... (*A ceux qui l'entourent.*) Le vôtre, n'est-ce pas? Adieu, Maurice... adieu, mes deux amis!..

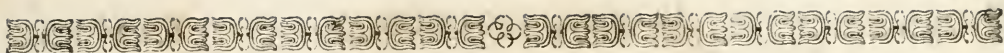
MICHONNET, *avec désespoir et tombant à ses pieds,*

Morte... morte!..

MAURICE.

O noble et généreuse fille! si jamais quelque gloire s'attache à mes jours, c'est à toi que j'en ferai hommage, et toujours unis, même après la mort, le nom de Maurice de Saxe ne se séparera jamais de celui d'Adrienne!





LA MARQUISE D'AUBRAY

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE,

PAR M. CHARLES LAFONT,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DE LA RÉPUBLIQUE,
(THÉÂTRE FRANÇAIS), le 28 Avril 1848.

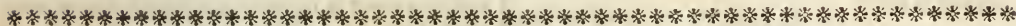
PERSONNAGES.

LA MARQUISE D'AUBRAY.....
 VALENTINE, sa fille.....
 LE BARON D'AUBRAY, son beau-frère.....
 LÉON, fils du baron.....
 LA COMTESSE DE BATZ.....
 LE VICOMTE, son neveu.....
 LE DOCTEUR LAGRANGE.....
 THÉRÈSE, nourrice de la marquise.....
 ANTOINE, jeune paysan au service du docteur.....
 GERMAIN, domestique du baron.....
 UN JUGE DE PAIX.....

ACTEURS.

M^{me} MÉLINGUE.
 M^{lle} JUDITH.
 MM. MAUBANT.
 MAILLART.
 M^{lle} NOBLET.
 MM. BRINDEAU.
 GEFFROY.
 M^{me} THÉNARD.
 MM. GOT.
 MATHIEN.
 FONTA.

A Aubray, village des Vosges, en 1800.



ACTE PREMIER.

La chaumière de Thérèse. — Au fond, un paysage de montagnes.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRÈSE assise à son rouet et filant; LA COMTESSE DE BATZ et LE VICOMTE arrêtés devant la porte du fond.

LA COMTESSE.

Une chaumière au bord de la route, entre deux bouquets de pins.

LE VICOMTE.

Ce doit être celle-ci.

LA COMTESSE.

Et je vois là-bas la vieille femme dont on nous a parlé. Entrons.

THÉRÈSE.

Qui va là ?

LA COMTESSE.

Deux voyageurs qui se sont un peu fatigués en parcourant ces montagnes, et qui vous demandent la charité d'un verre d'eau.

THÉRÈSE.

Je vais vous le donner de bien bon cœur. Entrez, Madame, et asseyez-vous.

LA COMTESSE.

La jolie chaumière ! Comme tout y est propre et bien rangé !

LE VICOMTE.

Et notre promenade a été charmante. Pourquoi Marie ne nous a-t-elle pas accompagnés ?

THÉRÈSE.

Voici deux verres d'eau, Madame, un pour vous, un autre pour votre mari.

LE VICOMTE.

Ah ! ah ! c'est charmant ! bonne dame, madame est assurément assez jeune pour être ma sœur ou ma femme, mais enfin elle n'est que ma tante ; je vous prie de nous accepter sur ce pied-là.

LA COMTESSE, à Thérèse qui va la heurter.

Prenez garde ! seriez-vous aveugle par hasard ?

LE VICOMTE.

Aveugle ?

THÉRÈSE.

Hélas, oui, Madame, je le suis.

LA COMTESSE.

De naissance ?

THÉRÈSE.

Depuis quelques années seulement.

LA COMTESSE.

Que je vous plains !

THÉRÈSE.

N'est-ce pas ? Notre pays est si beau ! Enfin, si Dieu m'a ôté la vue, il m'a laissé la mémoire ; et

ce que vous voyez en réalité, je le regarde, moi, dans mes souvenirs.

LA COMTESSE.

Ah ! que l'eau de vos montagnes est bonne !

LE VICOMTE.

Quelle différence avec ce liquide affreux qu'on puise dans la Seine et que boivent les pauvres Parisiens !

THÉRÈSE.

Monsieur et Madame sont de Paris ?

LE VICOMTE.

Oui, bonne dame, et quoique j'en médise, je ne l'ai pas quitté sans regret. Vos montagnes sont fort pittoresques ; mais les fêtes de Frascati sont divines et les merveilles de la nature auront toujours moins d'attrait pour moi que celles de la civilisation. Au reste, j'espère que mon absence ne sera pas longue et que je reviendrai bientôt faire le bonheur et l'envie de cette folle jeunesse dorée qui me reconnaît pour modèle et pour chef.

LA COMTESSE, *bas au vicomte.*

Mon cher Hector, souvenez-vous du dessein qui nous amène. (*Haut.*) Bonne dame, puisque, suivant vos propres expressions, vous voyez aussi bien que nous cette belle nature qui nous environne, dites-moi à qui appartient ce château, bâti au pied d'une montagne voisine, et dont le parc s'étend si loin ?

THÉRÈSE.

A mademoiselle Valentine d'Aubray.

LA COMTESSE.

Mademoiselle d'Aubray?... n'est-ce point la fille du marquis d'Aubray, mort en Italie, il y a six ou sept ans, d'une maladie de poitrine ?

LE VICOMTE.

Et de cette pauvre marquise d'Aubray qui a péri dans la tourmente révolutionnaire ?

THÉRÈSE.

Paix ! paix !... Au nom du ciel ne parlez pas si haut de tout cela.

LA COMTESSE.

Pourquoi ?

THÉRÈSE.

Mademoiselle Valentine vient souvent me voir à l'improviste ; si elle était près d'ici !

LA COMTESSE.

Eh bien ! ignore-t-elle à quelle maladie son père a succombé ?

LE VICOMTE.

Ignore-t-elle que sa mère est morte ?

THÉRÈSE.

Oui, oui.

LA COMTESSE.

Comment ?

THÉRÈSE.

Affligée d'une constitution qui ressemble trop à celle de son père, mais dont elle ignore le danger, elle devinerait le secret de sa faiblesse et de ses souffrances, si elle entendait le mot terrible que vous venez de prononcer...

LA COMTESSE.

Je vous remercie de l'avis...

THÉRÈSE.

Quand au sort de madame la marquise, jusqu'ici on le lui a caché ; d'abord, parce qu'on n'en a jamais eu de preuves positives, (bien des gens en doutent encore), et ensuite, parce qu'on a voulu ménager son excessive sensibilité. Elle est donc persuadée que sa mère existe, et le docteur Lagrange dit qu'il serait très dangereux de la démentir.

LE VICOMTE.

Qui ça, le docteur Lagrange ? Est-ce une autorité ? quelque médecin de village ?

THÉRÈSE.

Oui, Monsieur, un médecin de village ; mais on irait loin avant d'en trouver un meilleur, et il a pratiqué vingt ans dans les villes.

LE VICOMTE.

Et pourquoi est-il venu s'établir ici ?

THÉRÈSE.

On dit que c'est à la suite d'un grand malheur, mais ce n'est qu'une conjecture ; car depuis sept ans qu'il est dans nos montagnes, il ne s'est ouvert à personne des motifs qui l'y ont amené.

LA COMTESSE.

Je devine, à la manière dont vous parlez du médecin et de la malade, que l'un et l'autre vous sont chers...

THÉRÈSE.

Ah ! Madame, je n'ai de consolation que par eux... Le bon docteur Lagrange vient me voir presque tous les jours, et mademoiselle Valentine, pauvre ange ! je l'ai élevée sur mes genoux.

LA COMTESSE.

Vous avez donc habité le château ?

THÉRÈSE.

Pendant trente ans.

LA COMTESSE.

Et, après trente ans de service, on a eu le courage de vous renvoyer.

LE VICOMTE.

Comment le baron d'Aubray, oncle et tuteur de mademoiselle Valentine, s'est-il rendu coupable d'un procédé si dur ? Je sais qu'on en a dit beaucoup de mal ; mais enfin, on lui reprochait plus de faiblesse que de méchanceté.

LA COMTESSE.

Vicomte !

THÉRÈSE.

Je me suis retirée quand j'ai compris que mon infirmité était sans remède. Comment une vieille femme aveugle aurait-elle pu gagner ses gages ? Chacun a sa fierté.

LA COMTESSE.

Bien, bien !. Mais mademoiselle d'Aubray répare les torts de son oncle et vient vous voir souvent ?

THÉRÈSE.

C'est vrai.

LA COMTESSE.

Si j'en crois même une exclamation qui vous est échappée tout à l'heure, vous l'attendez ce matin.

THÉRÈSE.

C'est encore vrai. Nous avons eu cinq ou six jours de brouillard et de pluie pendant lesquels elle a gardé la chambre ; mais aujourd'hui, le temps est beau, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE.

Superbe !

THÉRÈSE.

Elle viendra.

LA COMTESSE.

Avec le bon docteur ?

THÉRÈSE.

Non !.. avec son compagnon ordinaire, monsieur Léon d'Aubray.

LA COMTESSE.

Son cousin ?

THÉRÈSE.

Ils ne se quittent point. Ne faut-il pas que mademoiselle Valentine ait un bras pour la soutenir, comme moi une main pour me guider ?

LA COMTESSE.

Très bien, mais cette intimité si grande n'a-t-elle pas son danger ?

THÉRÈSE.

Lequel ?

LA COMTESSE.

A leur âge ?

THÉRÈSE.

Eh bien ! monsieur Léon est un parti très convenable pour sa cousine.

LA COMTESSE.

Je croyais que son père était ruiné.

THÉRÈSE.

Il a rétabli sa fortune.

LE VICOMTE.

Avec celle de sa pupille. C'est bien naturel.

LA COMTESSE.

J'entends le pas d'un cheval.

THÉRÈSE.

C'est probablement celui du docteur Lagrange.

LA COMTESSE.

Que je regrette d'être sortie à pied ! ces chemins de montagnes vous brisent. Vicomte, vous devriez aller chercher ma voiture à l'auberge, et Madame me donnerait une chambre où je me reposerais en vous attendant.

THÉRÈSE, ouvrant la porte d'une pièce voisine.

Tenez, Madame, celle-ci est à votre disposition.

LE VICOMTE, à part.

Que diable veut-elle faire ici ? (Haut.) Belle tante, je suis à vos ordres.

THÉRÈSE.

Si Monsieur veut prendre le chemin le plus court, qu'il ouvre cette porte, là, à droite, elle donne sur le verger ; au bout du verger, il y a une

barrière fermée par un loquet. De l'autre côté de la barrière commence un sentier qui conduit en quelques minutes au village.

LE VICOMTE.

Merci, Ah ! le cheval s'arrête, un homme grave en descend.

THÉRÈSE, allant au fond.

C'est le docteur Lagrange.

LE VICOMTE.

Ah ! c'est là ce fils mystérieux d'Esculape !

LA COMTESSE.

Allez et revenez vite !

LE VICOMTE, à la comtesse.

Amènerai-je votre fille ?

LA COMTESSE.

Bon ! croyez-vous qu'elle ait achevé sa première toilette ?

LE VICOMTE.

Une toilette du matin.

LA COMTESSE.

Toutes ses toilettes sont fort longues,

LE VICOMTE, baissant la voix.

Il me semble que la partie de ce petit Léon est bien liée ; espérez-vous la rompre ?

LA COMTESSE.

Oui.

LE VICOMTE.

Mais par quel moyen.

LA COMTESSE.

C'est mon secret ?

LE VICOMTE.

Vous refusez toujours de me le dire ?

LA COMTESSE.

Toujours.

LE VICOMTE.

Je n'y comprends rien ; mais votre assurance me rend la mienne. Ah ! vous étiez née pour gouverner la France ! et Barras vous avait comprise ! Quel dommage qu'il soit tombé ! (Il sort par la porte de droite. Le docteur Lagrange paraît au fond.)

LA COMTESSE.

Il faut que je fasse un peu connaissance avec tout ce monde-là. (Elle entre dans la chambre que Thérèse lui a indiquée.)

SCÈNE II.

THÉRÈSE, LE DOCTEUR, puis ANTOINE.

THÉRÈSE.

Bonjour, cher docteur, bonjour.

LE DOCTEUR,

Bonjour, bonne Thérèse ; avez-vous bien reposé cette nuit ?

THÉRÈSE.

Très bien, sauf ma toux, qui m'a un peu agitée.

LE DOCTEUR.

Madeleine ne vous a donc pas préparé la tisane que j'avais ordonnée ?

THÉRÈSE.

Elle m'a quittée depuis deux jours pour se marier à un serrurier de Bruyères.

LE DOCTEUR.

Et qui va la remplacer auprès de vous ?

THÉRÈSE.

Une de ses cousines, nommée Geneviève, que M. Léon d'Aubray veut bien m'envoyer aujourd'hui.

LE DOCTEUR.

A merveille ; mais une autre fois, suivez plus exactement mes ordonnances. (*Il va au fond et appelle.*) Hé ! Antoine !

ANTOINE, paraissant.

Bonjour, marraine. (*Au docteur.*) Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur le docteur ?

LE DOCTEUR.

Mon garçon, je m'arrêterai aujourd'hui chez Thérèse un peu plus longtemps que d'habitude. Tu vas aller à ma place chez la mère Gervais, et chez ce pauvre diable de Benoit, qui doivent être impatients de me voir ou d'entendre parler de moi.

ANTOINE.

Ça, je le crois sans peine... Et que leur dirai-je, s'il vous plaît ?

LE DOCTEUR.

Tu remettras à la mère Gervais ce papier timbré qu'on m'a envoyé hier d'Épinal.

THÉRÈSE.

Un papier timbré !

ANTOINE.

Quel bien ça peut-il lui faire ?

LE DOCTEUR.

La chaumière de la mère Gervais, située au bord du grand lac, est tout à fait malsaine. Je la lui ai achetée, et je lui donne en place le châlet des Ormes, bâti sur une hauteur, et où elle respirera un air pur. Quant à Benoit...

THÉRÈSE.

Quelle est sa maladie, à celui-là ?

LE DOCTEUR.

Cinq enfants. Il se tue pour les faire vivre. Tu lui ordonneras de ma part de ne pas retourner à sa scierie pendant quinze jours.

ANTOINE.

Et les cinq enfants, que deviendront-ils pendant ce temps ?

LE DOCTEUR.

Tu glisseras ceci dans la main de l'aîné.

ANTOINE.

Trois écus !

LE DOCTEUR.

Allons, va-t-en.

ANTOINE.

Tenez, monsieur le docteur, vous avez tort de me donner des gages ; je vous servirais volontiers pour rien. (*Il sort en courant.*)

LE DOCTEUR.

Voilà notre ami Léon.

SCÈNE III.

THÉRÈSE, LE DOCTEUR, LÉON.

LÉON.

Bonjour, Thérèse, bonjour, docteur.

THÉRÈSE.

Eh quoi ! monsieur Léon, vous êtes seul ?

LE DOCTEUR.

Serait-il arrivé quelque chose à mademoiselle Valentine ?

LÉON.

Non, non, rassurez-vous. (*Il fait des signes au docteur.*)

THÉRÈSE.

Alors, pourquoi ne vous accompagne-t-elle pas ?

LE DOCTEUR.

Je venais de prendre des arrangements pour déjeuner ici avec vous et avec elle.

LÉON, continuant de faire des signes au docteur, et s'adressant à Thérèse.

Ma cousine est retenue au château par une visite imprévue qui nous est arrivée d'Épinal. Si je suis venu, moi, c'est qu'il me tardait de vous présenter la... jeune fille que nous avons choisie pour remplacer Madeleine.

THÉRÈSE.

Geneviève ?

LÉON.

Oui. C'est bien assez que vous ayez quitté le château ; nous ne voulons pas que vous viviez seule.

THÉRÈSE.

Et cette visite retiendra-t-elle longtemps mademoiselle Valentine ?

LÉON.

Elle viendra vous voir sûrement dans la journée.

THÉRÈSE.

Enfin, monsieur Léon, je vous suis toujours bien obligée de la peine que vous avez prise. Vous avez amené cette petite.

LÉON.

Elle est là dans le verger.

THÉRÈSE.

Il faut la faire entrer.

LÉON, appelant.

Geneviève ! Geneviève !

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, LE DOCTEUR, LÉON, VALENTINE.

LE DOCTEUR.

Quoi, c'est...

LÉON.

Chut ! (*Haut à Valentine.*) Approchez ! (*A Thérèse.*) Elle est toute interdite.

THÉRÈSE.

Est-ce que je lui fais peur ?

LÉON.

Parlez-lui pour la rassurer.

THÉRÈSE.

Vous n'avez pas encore servi, petite ?

VALENTINE.

Non, Madame. J'entre en maison pour la première fois.

THÉRÈSE, réprimant un mouvement.

Votre service ne sera pas bien difficile. Il ne s'agira que de me conduire partout où je voudrai aller.

VALENTINE.

Oui, Madame.

THÉRÈSE.

De me donner tout ce que je vous demanderai et sur-le-champ, car je suis très vive.

VALENTINE.

Oui, Madame.

THÉRÈSE.

Et de ne me quitter ni jour ni nuit.

VALENTINE.

Oui, Madame.

LE DOCTEUR.

Voilà une bonne vieille qui n'est pas du tout exigeante.

THÉRÈSE.

Approchez-vous donc ?... plus près... plus près encore... Moi, vous concevez, je ne fais connaissance avec les gens qu'en les touchant... Donnez-moi votre main, là. Oh ! comme elle est douce ! Voilà une main qui m'a bien l'air d'être celle d'une paresseuse... Et votre robe ?... de la mousseline ?... Voilà une robe qui m'a bien l'air d'appartenir à une coquette... C'est égal, je vous retiens... et voilà vos arrhes. (*Elle l'embrasse.*)

VALENTINE.

Ah ! Thérèse !

THÉRÈSE.

Vous ne m'appelez plus madame ?

VALENTINE.

J'ai voulu t'éprouver, et tu t'es moquée de moi.

THÉRÈSE.

Ne croyez pas qu'il soit si facile de me tromper.

LE DOCTEUR.

Moi, je prévois que mes soins vont devenir inutiles. Tant de gaieté annonce une santé bien belle.

VALENTINE.

Vous avez raison, docteur ; jamais je ne me suis sentie si bien portante et si joyeuse. Ce matin, j'ai entr'ouvert mes rideaux avec la pensée que j'allais voir encore sur nos montagnes ces amas de vapeurs humides qui me retenaient chez

moi depuis si longtemps. O surprise ! le brouillard avait disparu ; nos horizons avaient repris leur étendue ; un soleil splendide éclairait et faisait valoir les mille nuances de la verdure. A cette vue, il m'a semblé que mon sang devenait plus frais, ma respiration plus libre ! Vive comme les oiseaux que j'entendais chanter sous mes fenêtres, je me suis élançée dans le parc, poursuivie bientôt par Léon, qui grondait et me menaçait du docteur ! Pauvre Léon ! comme je l'ai fait courir ! Il faut me pardonner, ami ; huit jours, il y avait huit jours que j'étais prisonnière ! Savez-vous où le hasard, où mon instinct m'a d'abord conduite ? Près de ce bel aubépinier à fleurs roses qui a été planté le jour de la naissance de ma mère et dont l'existence est liée à la sienne, suivant une croyance du pays. Mon cher arbre ! je l'avais laissé languissant, presque malade ; je l'ai retrouvé plein de force et de sève, couvert de fleurs magnifiques ! Il embaumait tout le petit parc ! O ma bonne Thérèse, cher docteur, n'y a-t-il point là quelque avis du Ciel ? Cette santé qui me revient, cette joie inaccoutumée qui m'enivre, cet aubépinier qui guérit comme par miracle, que m'annonce tout cela, sinon que ma mère reviendra bientôt ?

THÉRÈSE.

Ma pauvre Valentine !

VALENTINE.

Tu pleures ?

THÉRÈSE.

De douleur et de joie. De joie, parce que vous êtes contente ; et de douleur...

VALENTINE.

Eh bien ! de douleur... achève...

THÉRÈSE.

Hélas ! il y a bien longtemps que nous attendons votre mère.

VALENTINE.

Mauvaise que tu es, tu voudrais ébranler ma confiance ; tu n'y réussiras pas : ma mère existe ; je la reverrai ; c'est ma conviction intime... Pourquoi l'attaquer ? Il y a cinq ans, dis-tu, que les échafauds de la terreur ont été détruits ; mais y a-t-il cinq ans que la France se calme et que les émigrés peuvent y rentrer ? Docteur, vous m'avez défendu de lire les journaux : que se passe-t-il à Paris ? La puissance du général Bonaparte s'affermir-elle ?

LE DOCTEUR.

Trop.

VALENTINE.

Oh ! jamais assez. Léon me répète tous les jours que sa grandeur est l'espoir de tous, et que sa mission est de sauver la France. Rouvrez-vous à sa voix, temples que fréquentait mon enfance et qu'on a fermés à ma jeunesse ! Loix de vengeance et de proscription, soyez détruites ! Troubles qui déchirez le monde, apaisez-vous et laissez reve-

nir ma mère ! (*Elle se laisse aller, épuisée, dans les bras du docteur.*)

LE DOCTEUR.

Cette exaltation est-elle raisonnable?... Valentine, imprudente enfant, vous vous tuez.

LÉON et THÉRÈSE.

Valentine !

VALENTINE.

Qu'avez-vous?... pourquoi ces yeux inquiets?... Ne craignez rien, je suis heureuse.

LE DOCTEUR.

Je fais un pari : c'est que pas un de nous n'a encore déjeuné. Nous comptons tous sur l'hospitalité de Thérèse; est-elle en mesure de faire honneur à notre confiance?

THÉRÈSE.

Peut-être bien; mais d'abord si quelqu'un veut me suivre dans le verger, je crois qu'on peut y cueillir un beau panier de fraises.

VALENTINE.

Je me charge de la récolte.

LE DOCTEUR.

Et pour finir ensemble une journée si bien commencée, vous dînez tous trois chez moi.

VALENTINE.

L'heureuse journée ! Allons cueillir les fraises, Léon.

LE DOCTEUR.

Je le retiens : j'ai quelques mots à lui dire.

VALENTINE.

Un secret?

LE DOCTEUR.

Que vous connaîtrez bientôt.

VALENTINE.

A bientôt donc !

THÉRÈSE, *à part.*

Et cette dame?... Ma foi, quand elle voudra sortir, la porte est ouverte.

VALENTINE.

Allons, Thérèse, allons. (*Elle sort avec Thérèse.*)

SCÈNE V.

LÉON, LE DOCTEUR.

LÉON.

Qu'y a-t-il, docteur? Vous avez été effrayé, n'est-ce pas, de cet accès d'exaltation, suivi de cette faiblesse subite? C'est de cela que vous voulez me parler? Pauvre Valentine!... pourquoi le silence de mon père l'a-t-il entretenue dans cette folle espérance de revoir sa mère? Il eût été moins dangereux de lui dire la vérité.

LE DOCTEUR.

Quoi donc, votre père aurait-il une preuve que la marquise est morte?

LÉON.

Je ne le crois pas; mais, si elle vivait, comment

depuis six ans n'aurait-elle pas donné de ses nouvelles?

LE DOCTEUR.

Tous ceux qui se taisent sont-ils morts? Tous ceux qui sont absents ne reviendront-ils jamais? Ne défendez pas l'espérance à tant de Français séparés les uns des autres et qui aspirent à se retrouver. Qui sait où la nécessité d'assurer sa vie a pu conduire votre tante? Elle s'est peut-être réfugiée en Amérique, comme l'auteur de ce livre charmant et sublime que je vous ai prêté l'autre jour. Vous vous étonnez que Valentine attende sa mère avec tant de persévérance? Soyez convaincu que ses illusions sont partagées par tous ceux dont la révolution a dispersé les familles. Tenez, moi qui vous parle, je connais un pauvre père qui depuis six ans aussi ignore le sort de sa fille; et quoiqu'il ait trop de raisons pour croire qu'elle est morte; comme en pareille matière il faut mille preuves pour une, il fait comme votre cousine, il espère et il attend toujours.

LÉON.

Docteur, que voulez-vous dire? Est-ce votre secret qui vous échappe? ce malheureux père dont vous me parlez...

LE DOCTEUR.

Je vous conterai un jour son histoire. En attendant, ne traitez plus de folies les espérances de Valentine; c'est me faire plus de mal que vous ne pensez.

LÉON.

Que le Ciel exauce ses vœux et les vôtres! mais qu'il lui donne des forces pour supporter des émotions si vives. Je crains pour elle le retour de sa mère presque autant que la nouvelle de sa mort.

LE DOCTEUR.

Vous avez peut-être raison. Heureusement, la santé de Valentine permet de songer à un moyen bien simple de conjurer ce double danger, et c'est de cela que je voulais vous entretenir.

LÉON.

Et quel est ce moyen? Parlez, parlez vite.

LE DOCTEUR.

Mon ami, vous aimez votre cousine?

LÉON.

Docteur?...

LE DOCTEUR.

Me serais-je trompé?

LÉON.

Non, non, certes !

LE DOCTEUR.

Eh bien! demandez sa main à votre père. Que des sentiments, des intérêts nouveaux entrent dans le cœur de Valentine. Vienne alors une bonne ou une mauvaise nouvelle, elle aura des forces pour y résister.

LÉON.

Ah! docteur, c'est le Ciel que vous m'ouvrez !

J'avais cru jusqu'ici que l'état de Valentine m'interdisait toute espérance, et ce n'est qu'avec effroi que je songeais à ma passion pour elle. Vous levez la barrière qui nous séparait; vous m'encouragez à demander sa main; merci, oh! mille fois merci! A l'instant même je cours trouver mon père, et, fort de votre appui, je lui dirai... Mais est-ce bien à moi de faire cette démarche? Docteur, ne me rendez pas un demi-service: vous savez si j'aime mon père; enfant, j'ai reçu bien des marques de sa tendresse; mais depuis qu'il est de retour parmi nous, son caractère change, et sa misanthropie augmente tous les jours. Je ne doute pas de son affection; mais je ne lui parle plus avec liberté, avec confiance. Assurez le succès de ma demande en la lui présentant pour moi.

LE DOCTEUR.

Quoi! se peut-il que votre père se soit aliéné à ce point votre cœur?

LÉON.

Oh! je vous proteste qu'il a toute mon amitié, tout mon respect.

LE DOCTEUR.

Qu'il est difficile de garder une juste mesure avec ses enfants! Trop de sévérité les éloigne; trop d'indulgence peut les perdre. Ah! les terribles devoirs que ceux d'un père!

LÉON.

Eh bien?

LE DOCTEUR.

Eh bien, allons retrouver Valentine et voir si le panier de fraises est cueilli; notre repas fini, j'irai parler à votre père, qui doit être en classe aux environs.

LÉON.

Ah! mon ami, Valentine et moi nous vous devrons la vie! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE DE BATZ, *sortant de la chambre où Thérèse l'a fait entrer.*

Voilà une pastorale qui commence bien. Une jeune fille naïve, un amoureux tremblant, un docteur tout paternel. Je viens brouiller le roman; c'est dommage. Le vicomte ne revient pas. Je suis impatiente de sortir de cette maison où je n'ai plus rien à apprendre, et de me présenter chez d'Aubray. Comment va-t-il me recevoir? Que m'importe? C'est pour lui seul que cette visite est redoutable. Moi, guérie de la folle passion qu'il m'avait inspirée; je ne suis venue le chercher que dans l'intérêt de ma fille et de mon neveu. J'entends des pas dans le chemin. C'est le vicomte, sans doute. Non... c'est d'Aubray! qu'il est changé! qu'il paraît avoir souffert! ai-je été plus heureuse!.. Allons, je n'éprouve en le revoyant que

la joie de le tenir en ma puissance et le désir de l'humilier. Je suis contente de moi. (*D'Aubray entre par le fond avec l'appareil d'un chasseur.*)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, D'AUBRAY.

D'AUBRAY.

Beaucoup de fatigue et point de gibier. Maudite chasse! Il me semble que, de loin, j'ai vu mon fils et Valentine entrer dans cette chaumière.

LA COMTESSE.

Monsieur le baron d'Aubray?

D'AUBRAY.

Une femme... à qui ai-je l'honneur?

LA COMTESSE.

Vous ne me reconnaissez pas?.. Aurai-je la mortification d'être obligée de me nommer?

D'AUBRAY.

Non, Madame. Au surplus mon hésitation est bien naturelle. Pouvais-je m'attendre à vous revoir?

LA COMTESSE.

Je quitte la France, j'ai voulu dire adieu à un ancien ami.

D'AUBRAY.

Je sens d'autant plus le prix de cette faveur...

LA COMTESSE.

Que vous n'avez rien fait pour la mériter, n'est-ce pas? En effet, toutes les lettres que je vous ai écrites depuis quatre ans sont restées sans réponse.

D'AUBRAY.

A quoi bon m'écrire?.. N'aviez-vous pas Barras à qui parler?

LA COMTESSE, *à part.*

Oh! je serai sans pitié.

D'AUBRAY.

Catherine, j'ai échappé pour toujours à votre influence. Qui vous amène ici? Répondez-moi franchement.

LA COMTESSE.

Quelque chose de grave, monsieur d'Aubray. Je viens vous donner un avis.

D'AUBRAY.

Un avis?

LA COMTESSE.

Important.

D'AUBRAY.

Je cherche ce que ce peut être.

LA COMTESSE.

Je ne ferai pas languir votre curiosité. Vous souvient-il d'un maître de chapelle autrichien qui était venu s'établir à Paris, en même temps que Gluck son compatriote, et que l'on appelait le chevalier Corelli?

D'AUBRAY.

Madame...

LA COMTESSE.

Répondez.

D'AUBRAY.

Répondez vous-même ; ai-je pu l'oublier ?

LA COMTESSE.

Il avait appris la musique à votre belle-sœur, la marquise d'Aubray, et gâté par elle, il l'aimait comme une fille. A quel désespoir il s'abandonna, quand elle fut obligée de partir pour Pise avec le marquis votre frère ! Inconsolable, il se retira du monde et je n'entendis plus parler de lui. Trois ans se passèrent ; que d'événements dans ces trois années ! les affaires publiques avaient marché du même train que votre fortune ; c'est-à-dire que la France était au bord d'un abîme et que vous étiez ruiné. Un matin Corelli reparut chez moi. Vous y étiez ; vous le voyez encore. Il était pâle, en pleurs, tout tremblant. Il tenait à la main une lettre qu'il venait de recevoir de son élève chérie. Lue à travers ses larmes, la lettre nous apprit deux catastrophes. La première, c'était la mort de votre frère ; la seconde, l'accusation portée contre la marquise, qui, revenue en France pour y retrouver sa fille, avait été arrêtée comme émigrée et traînée dans les prisons de Marseille. Alarmée, et vous croyant absent de Paris, elle avait écrit à son ancien maître de musique pour lui demander conseil et secours. Elle ne pouvait s'adresser à un plus fidèle ami. « Mon cher Monsieur, ma chère dame, nous disait-il en sanglotant, comment la sauver ? comment la sauver ?.. » Vous lui promîtes de vous en occuper sur-le-champ ; mais au fond du cœur, vous aviez déjà résolu d'abandonner la marquise à sa destinée ; la mort de la veuve de votre frère ne laissait plus qu'une jeune fille condamnée alors par tous les médecins, entre une fortune de deux millions et vous.

D'AUBRAY.

Ne rejetez pas sur moi l'infamie de ce calcul, vous qui avez été la première à me les présenter. D'ailleurs, ma nièce vivra... Oui, elle vivra, grâce à moi, je puis le dire, grâce à moi, qui lui ai caché la mort de sa mère, quand il suffisait de cette nouvelle pour lui donner le dernier coup.

LA COMTESSE.

C'est une bonne action que vous avez faite là, d'Aubray ; mais en ce moment, il ne s'agit pas de vos bonnes actions. Revenons à votre belle-sœur. Vous vous rappelez que nous regardâmes sa lettre comme non avenue, et que, les bras croisés, nous attendîmes les événements. Corelli cependant agissait ; il avait tant de relations et les employa si bien, que Robespierre, élément ce jour-là, consentit à recommander la marquise au représentant du peuple en mission à Marseille, et lui écrivit à cet effet une lettre que, pour plus de sûreté, le maître de musique se chargea de lui porter.

D'AUBRAY.

Achevez, hâtez-vous d'achever, Madame ; vous paraissez prendre plaisir à remuer ces souvenirs terribles, et vous voyez ce que je souffre à vous écouter. Voyons, dites-moi bien vite qu'instruits du prochain départ de Corelli, poussés à bout, l'enfer nous inspira l'idée de lui faire arracher ce papier par un misérable appelé Didier, autrefois votre domestique. Dites que dans une commune voisine de Paris, l'inoffensif musicien, signalé d'avance comme accapareur et contre-révolutionnaire fut tiré hors de sa voiture et mis soudainement en pièces par la foule ameutée ; ajoutez enfin que la lettre de Robespierre ayant été supprimée dans ce tumulte, la marquise d'Aubray fut exécutée. Mais quand vous aurez dit tout cela, Madame, que m'aurez-vous remis sous les yeux ? deux crimes où je vous ai pour complice.

LA COMTESSE, *vivement*.

Monsieur le baron...

D'AUBRAY.

Abrégeons un entretien qui, vous le voyez, peut vous devenir aussi pénible qu'à moi-même ; vous m'avez assuré que vous aviez été amenée ici par le désir de me rendre un service. Quel est ce service, Madame ?

LA COMTESSE.

Le voici : l'assassin de Corelli, Didier...

D'AUBRAY.

Est mort à Aix, il y a trois mois. J'en ai la certitude.

LA COMTESSE.

Et avez-vous appris qu'avant de mourir, il a écrit une confession dans laquelle sont consignés l'aveu et les preuves de son crime et le nom du personnage qui l'y a poussé ?

D'AUBRAY.

C'est impossible.

LA COMTESSE.

Cela est.

D'AUBRAY.

Qui vous l'a dit ?

LA COMTESSE.

Didier lui-même, la veille de sa mort.

D'AUBRAY.

Vous étiez donc à Aix ?

LA COMTESSE.

J'avais été l'y chercher.

D'AUBRAY.

Mais il vous accuse s'il m'accuse ; il ne peut me dénoncer sans vous perdre.

LA COMTESSE.

Détrompez-vous.

D'AUBRAY.

Allons, vous voulez m'effrayer.

LA COMTESSE.

Regardez-moi. Ai-je l'air de mentir ?

D'AUBRAY.

Oh ! malheur ! Et cette déclaration est en votre pouvoir ?

LA COMTESSE.

Non.

D'AUBRAY.

Où donc?

LA COMTESSE.

Je pourrais vous faire chercher longtemps avant que vous arrivassiez à la vérité.

D'AUBRAY.

Parlez, parlez donc!

LA COMTESSE.

Vous savez que Didier n'avait été dans vos mains qu'un instrument tout à fait aveugle, et qu'en frappant Corelli, il était loin de croire que c'était la marquise d'Aubray qu'il frappait.

D'AUBRAY.

Je me serais bien gardé de le lui dire. Secouru plusieurs fois par ma belle-sœur, il la vénérât comme une sainte.

LA COMTESSE.

Eh bien! il a gardé cette vénération jusqu'au dernier jour de sa vie, et comme il ignorait que la marquise fût morte, partagé entre le désir que l'assassinat de Corelli fut vengé et le respect qu'il éprouvait pour le nom d'Aubray, il a mis d'accord ses scrupules et la reconnaissance, en abandonnant à votre belle-sœur elle-même la solution de cette difficulté. La déclaration de Didier et les preuves qui l'accompagnent, enfermées dans un parchemin cacheté, ont été adressées, comme papiers de famille, au ministre de la justice, avec prière de les faire parvenir à la marquise d'Aubray.

D'AUBRAY.

A la marquise d'Aubray!

LA COMTESSE.

Belle-sœur du coupable; mais amie dévouée de la victime.

D'AUBRAY.

Et ces papiers?

LA COMTESSE.

Ont séjourné pendant trois mois dans les cartons du ministère; après quoi le ministre, informé de la mort de la marquise et de l'existence de sa fille, a ordonné qu'il fussent envoyés au juge de paix de ce canton. Vous concevez que s'il en prend connaissance, vous êtes perdu. Il faut donc vous opposer à ce qu'il les ouvre, et écrire au ministre, qu'en votre qualité d'oncle et de tuteur de mademoiselle d'Aubray, c'est à vous, à vous seul que doivent être remis tous les papiers, tous les titres faisant partie de son héritage. Comme, après tout, cette réclamation sera juste, je ne doute pas que le ministre n'y ait égard. Voilà l'avis que j'avais à vous donner, le service que je voulais vous rendre. Ne m'en remerciez-vous pas?

D'AUBRAY.

J'attends que vous m'en ayez dit le prix.

LA COMTESSE.

Je vois que vous comprenez votre position. Si

je me tais, le paquet de Didier ne sera ouvert que par vous; si je parle...

D'AUBRAY.

Qu'exigez-vous?

LA COMTESSE.

Rien pour moi; lasses du monde, je vais me retirer dans un couvent d'Italie, d'où je prétends ne plus sortir. Mais, j'ai amené avec moi mon neveu, seul héritier du nom de mon mari, et que je regarde comme mon fils...

D'AUBRAY.

Que voulez-vous dire?

LA COMTESSE.

Nous reparlerons de cela. Voici votre nièce, présentez-la moi.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉON, VALENTINE, THÉRÈSE ET LE DOCTEUR, *entrant par la droite; un moment après*, LE VICOMTE, *qui entre par le fond*.

VALENTINE, *au docteur*.

J'espère que le panier est beau. (*Apercevant d'Aubray.*) Ah! mon oncle.

LÉON.

Mon père!

D'AUBRAY.

Approchez, Valentine... Comtesse, je vous présente mademoiselle d'Aubray.

LA COMTESSE.

Mademoiselle d'Aubray voudra-t-elle avoir un peu de bienveillance pour une ancienne amie de sa famille, et en attendant que je la mette en rapport avec ma fille, me permettra-t-elle de lui présenter le vicomte de Batz, mon neveu?

LE DOCTEUR, *à part*.

Le vicomte de Batz? Ciel!

D'AUBRAY, *à part*.

Ah! je comprends!

LÉON, *à part*.

Que nous veulent ces étrangers?

LE VICOMTE.

Mademoiselle, je suis charmé...

VALENTINE.

Monsieur.

LA COMTESSE.

Ma voiture est là, n'est-ce pas, vicomte? Bonne dame, je vous remercie de l'hospitalité que vous m'avez accordée. Mademoiselle Valentine veut-elle accepter une place à côté de moi, pour retourner au château?

VALENTINE.

Madame, c'est que...

LA COMTESSE.

Hé bien?

VALENTINE.

Hé bien! mon cousin Léon et monsieur le docteur Lagrange avaient bien voulu accepter

leur part d'une petite collation champêtre que je viens de préparer. Je ne puis me dispenser d'en faire les honneurs. Soyez d'abord des nôtres, après cela je partirai bien volontiers avec vous.

LA COMTESSE.

Je suis au désespoir de ne pouvoir accepter une invitation si gracieuse, mais ma fille m'attend.

LE DOCTEUR, *prenant le vicomte à part.*

Monsieur, de grâce, deux mots.

LE VICOMTE.

Monsieur, tant que vous voudrez. Ne les comptez pas.

LE DOCTEUR.

Vous êtes le vicomte de Batz, ancien capitaine au régiment de Champagne ?

LE VICOMTE.

Oui, Monsieur.

LE DOCTEUR.

Vous avez été l'intime ami du marquis de Blainville, mort à Marseille en 1794, sur l'échafaud révolutionnaire ?

LE VICOMTE.

C'est vrai.

LE DOCTEUR.

Et même à cette époque, vous étiez à Marseille aussi ?

LE VICOMTE.

C'est encore vrai. Il y allait pour moi de la vie; mais je voulais sauver ce pauvre marquis.

LA COMTESSE, *au fond.*

Hé bien, vicomte, vous ne venez pas ?

LE DOCTEUR.

Je sollicite de vous la faveur d'un entretien particulier, et je vous prie de me l'accorder le plus tôt possible. Il y a longtemps que je vous cherchais.

LE VICOMTE.

Monsieur, je suis flatté de cet empressement. Je serai au coup de deux heures sur la place de l'église, prêt à entendre ce que vous aurez à me communiquer.

LE DOCTEUR.

Merci! merci! (*A lui-même.*) Oh! ma fille, ma fille, saurai-je enfin si je ne dois plus te revoir ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un cabinet chez le Docteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRÈSE, ANTOINE, VALENTINE.

THÉRÈSE.

Et tu dis que le docteur n'est pas rentré ?

ANTOINE.

Non, marraine ; pas encore.

THÉRÈSE.

Il nous a invitées à dîner cependant ; où est-il allé ?

ANTOINE.

On est venu le chercher pour un ouvrier du grand moulin qui s'est pris le doigt dans un engrenage, et vous le savez, il n'y a pas d'engagement qui le retienne quand c'est un pauvre qui a besoin de lui.

THÉRÈSE.

Quelle est donc cette chambre où tu nous as conduites ?

ANTOINE.

C'est son cabinet. J'ai pensé que vous vous y plairiez mieux que dans le salon du rez-de-chaussée. D'abord, la vue est bien plus belle, et Mademoiselle, qui paraît rêveuse pourra s'y distraire un moment.

THÉRÈSE.

Retourne à ton ouvrage, à présent.

ANTOINE.

J'y vais, j'y vais. Après avoir ouvert les fenêtres

toutefois, parceque la diligence de Lyon ne pouvant tarder à arriver, Mademoiselle en aura d'ici tout le spectacle. C'est ça qui est amusant, et c'est bien heureux pour nous que la grande route passe maintenant par Aubray. Par exemple, on dit qu'elle a été mal faite, et que d'un jour à l'autre la diligence pourra bien verser.

VALENTINE.

Est-il possible ?

ANTOINE.

En entrant dans le bourg, la descente est très rapide.

VALENTINE.

C'est vrai... elle m'a souvent effrayé.

THÉRÈSE.

Allons, allons, laissez-nous. (*Antoine sort.*)

SCÈNE II.

THÉRÈSE, VALENTINE.

THÉRÈSE.

Valentine ?

VALENTINE.

Thérèse ?

THÉRÈSE.

Maintenant que nous sommes seules, m'apprendrez-vous ce qui s'est passé depuis ce matin ?

VALENTINE.

Que s'est-il donc passé que tu ignores ?

THÉRÈSE.

Ce matin, nous étions tous gais ; et à cette heure nous sommes tous mornes. A ce changement il y a une raison.

VALENTINE.

Pourquoi Antoine a-t-il ouvert la fenêtre ? j'ai froid.

THÉRÈSE.

Je vais la fermer.

VALENTINE.

Laisse, j'irai moi-même.

THÉRÈSE.

Oh ! comme votre main est brûlante !

VALENTINE.

C'est vrai.

THÉRÈSE.

Vous disiez que vous aviez froid ?

VALENTINE.

Je ne sais pas ce que j'ai.

THÉRÈSE.

Et vous voulez que je ne sois pas inquiète !.. Qu'il me tarde que le docteur revienne !

VALENTINE.

Pourquoi ?

THÉRÈSE.

Pour qu'il vous voie.

VALENTINE.

Je ne souffre pas ; ne lui dis rien, je t'en supplie, ne lui dis rien.

THÉRÈSE.

Voyons, ma petite Valentine, dites-moi ce que vous avez. Il faut que quelqu'un le sache, moi ou le docteur.

VALENTINE.

S'il en est ainsi, j'aime mieux me confier à toi.

THÉRÈSE.

Parlez donc.

VALENTINE.

Hé bien, après avoir déjeuné chez toi, je suis retournée au château, tu le sais.

THÉRÈSE.

M. Léon et moi, nous vous avons accompagnée.

VALENTINE.

Arrivés dans le parc, je vous ai quittés un instant.

THÉRÈSE.

Pour aller chercher votre flacon.

VALENTINE.

En montant dans ma chambre, j'ai passé devant le petit salon où il y avait une conférence animée entre mon oncle et cette dame tombée des nues, cette comtesse de Batz. Je ne sais pas comment cela s'est fait, mais j'ai surpris, bien involontairement, je te l'assure, un lambeau de leur conversation. « Vous le voulez, a dit mon oncle,

« eh bien ! j'y consens. Ce mariage, qui unit pour
« toujours nos intérêts, sera célébré dans un
« mois... »

THÉRÈSE.

De quel mariage voulait-il parler ?

VALENTINE.

Il ne l'a pas dit ; mais tu le sauras tout à l'heure. Laisse-moi continuer. Étonnée de cette première découverte et bien fâchée de l'avoir faite, je suis revenue près de vous...

THÉRÈSE.

Déjà rêveuse.

VALENTINE.

Il y avait bien de quoi : je me faisais la question que tu viens de me faire. De quel mariage mon oncle voulait-il parler ? J'étais dans cette inquiétude, lorsque deux personnes ont paru. C'était ce vicomte qu'on m'a présenté ce matin, et sa cousine, la fille de la comtesse, mademoiselle de Batz ! Thérèse, à sa toilette, à son air triomphant, au salut qu'elle m'a adressé, j'ai tout deviné, tout compris. Non, ce n'est pas moi qu'il était question de marier, moi, pauvre fille malade, dont la mère est absente et qui ne peux me passer de son consentement ; l'union arrêtée entre la comtesse de Batz et mon oncle, c'est celle de Léon et de cette Parisienne. Une coquette, qui a de la beauté, si on veut, mais qui n'aimera jamais Léon comme il mérite d'être aimé.

THÉRÈSE.

Vous croiriez !..

VALENTINE.

Ah ! tu n'en douterais pas, si tu avais pu voir le regard qu'elle lui a lancé, quand elle s'est arrêtée pour échanger quelques paroles avec moi ! D'ailleurs il y a une preuve plus décisive ; peu d'instants après son arrivée au château, M. d'Aubray a envoyé chercher son fils. C'était évidemment pour les présenter l'un à l'autre, et au moment où je parle, tout doit être conclu. Te dire ce que j'ai souffert quand j'ai vu Léon nous quitter pour aller la rejoindre, c'est impossible !.. et j'ai cru que mon cœur allait se rompre !.. cette première douleur est apaisée ; mais il m'en est resté un sentiment de tristesse profonde... et comme le docteur n'y pourrait rien, je te supplie de ne pas lui en parler.

THÉRÈSE, à part.

Ah ! pauvre enfant ! comme elle l'aime et comme elle en sera jalouse ! Faible comme elle est, Dieu la préserve d'une telle passion !

VALENTINE.

Que dis-tu là ?

THÉRÈSE.

Je dis, ma chère Valentine, que je suis bien aise d'avoir insisté pour obtenir votre confiance. Grâce au ciel, vos craintes sont vaines, et pour peu que vous vouliez m'entendre, vous reprendrez bientôt toute votre gaieté.

VALENTINE.

Comment?

THÉRÈSE.

Un peu de patience. J'entends le docteur.

SCENE III.

THÉRÈSE, VALENTINE, LE DOCTEUR, ANTOINE.

LE DOCTEUR, *en entrant, à Antoine.*

Et pourquoi as-tu fait monter mademoiselle d'Aubray dans mon cabinet.

ANTOINE.

Ai-je cru mal faire ? Le salon n'était pas encore frotté.

LE DOCTEUR.

Ma chère Valentine, j'ai bien des excuses à vous faire; d'abord de ne m'être pas trouvé ici pour vous recevoir...

VALENTINE.

Oh! docteur.

LE DOCTEUR.

Et ensuite de vous renvoyer de ce cabinet, où je me vois forcé de recevoir, à l'instant même. une visite bien importante pour moi. Voulez-vous descendre dans mon jardin? vous y trouverez quelques belles fleurs que je vous prie de saccager.

VALENTINE.

Ne vous gênez pas avec moi, docteur; je sais comme votre temps est bien employé. Allons, Thérèse, allons reprendre notre entretien. (*Valentine, Thérèse et Antoine sortent.*)

LE DOCTEUR, *seul.*

Je suis arrivé sur la place à deux heures passées; mais heureusement le vicomte m'attendait encore. (*Il va ouvrir une porte latérale.*)

SCENE IV.

LE DOCTEUR, LE VICOMTE.

LE DOCTEUR.

Monsieur le vicomte, donnez-vous la peine d'entrer.

LE VICOMTE.

En vérité, docteur, voilà bien des mystères!

LE DOCTEUR.

Il est vrai. Je vous en demande pardon; ce cabinet est la seule pièce de ma maison où nous soyons sûrs de ne pas être dérangés. (*Il tire une miniature de sa poche.*) Connaissez-vous ces traits?

LE VICOMTE.

La charmante figure! Hé! Dieu me pardonne, c'est la dernière maîtresse de ce cher marquis de Blainville dont vous me parliez ce matin; c'est Florine.

LE DOCTEUR.

Florine? Elle ne s'appelait pas ainsi.

LE VICOMTE.

C'est possible! Vous savez que ces aimables

filles changent facilement de nom. Par quel hasard ce portrait est-il dans vos mains?

LE DOCTEUR.

Monsieur, cette... Florine était la fille d'un médecin de Rouen, un de mes amis.

LE VICOMTE.

En effet, je me souviens qu'elle était de Rouen. Il paraît que ce médecin était un honnête homme.

LE DOCTEUR.

Oui, Monsieur.

LE VICOMTE.

Qui n'avait d'autre tort à se reprocher qu'un peu trop de faiblesse pour sa fille?

LE DOCTEUR.

C'est le tort de bien des pères.

LE VICOMTE.

Et qui prit si fort à cœur l'enlèvement de cette pauvre enfant, qu'un beau jour il disparut de sa ville natale, où depuis, on n'a jamais eu de ses nouvelles.

LE DOCTEUR.

Tout cela est la vérité.

LE VICOMTE.

Monsieur, quel était le nom de ce bonhomme?

LE DOCTEUR.

Permettez-moi ne vous le cacher.

LE VICOMTE.

Cette chère Florine! j'avais beaucoup d'estime pour elle. Savez-vous que le jour de son arrestation, Blainville était à la veille de l'épouser?

LE DOCTEUR.

Ah! il allait vraiment l'épouser?

LE VICOMTE.

Oui. Pauvre fille! Elle perdit du même coup son amant et son avenir; car j'eus beau faire, Monsieur, j'eus beau remuer ciel et terre, et me compromettre jusqu'à la folie, le marquis périt sur l'échafaud. Tenez, ma belle tante me reproche toujours la légèreté de mon caractère; il faut en effet qu'elle soit tenace, pour avoir survécu à de tels événements.

LE DOCTEUR.

Et Florine? quel fut le sort de Florine?

LE VICOMTE.

Ah! Florine? Eh bien! après la mort de Blainville, elle a dû passer en Amérique.

LE DOCTEUR.

Comment? Expliquez-vous.

LE VICOMTE.

Blainville mort, ma tâche n'était point terminée. Florine resta incarcérée comme suspecte, et l'on craignait à Marseille le renouvellement des scènes qui avaient ensanglanté Paris dans les journées du 2 et du 3 septembre; je résolus de la tirer de prison. Il y avait alors en rade un vaisseau américain prêt à retourner aux États-Unis: je me mis en relation avec le capitaine, qui justement connaissait Florine et s'intéressait vivement à son malheur; il consentit à la recevoir sur son bord;

un géolier fut acheté, Florine prévenue. J'aurais bien voulu présider à sa fuite ; mais signalé moi-même à l'accusateur public, le pavé de Marseille brûlait sous mes pas, et je sortis déguisé de cette colonie grecque, le jour même où, grâce à mes soins, Florine devait être sauvée.

LE DOCTEUR.

Sauvée !

LE VICOMTE.

L'évasion a réussi, je n'en doute pas.

LE DOCTEUR.

Sauvée ! et par vous ! Ah ! Monsieur, comment vous remercier, comment reconnaître...

LE VICOMTE.

Qu'avez-vous donc ? vous êtes tout en pleurs. Cette pauvre Florine avait donc en vous un ami bien dévoué ?

LE DOCTEUR.

Ah ! le plus dévoué de tous ; je suis son père.

LE VICOMTE.

Vous !

LE DOCTEUR.

Où, ce père malheureux qui n'a pu supporter le séjour d'une maison, d'une ville que sa fille avait abandonnée, et qui est allé cacher sa douleur et sa honte au fond d'une solitude inconnue, c'est à lui que vous parlez. Ma fille vivrait ! je pourrais espérer de la revoir !... mais alors comment expliquer cette lettre, cette lettre fatale que mes larmes ont tant de fois mouillée...

LE VICOMTE.

Une lettre ?

LE DOCTEUR.

Écrite par ma fille. Je vais vous la lire. Hélas ! je pourrais vous la dire par cœur : « Mon père, je vous écris du bord de la tombe, pour vous de-
« mander votre pardon. Je suis bien coupable,
« mais bien malheureuse : M. de Blainville, arrêté
« au moment où il allait m'épouser, a été jugé par
« le tribunal révolutionnaire, et il est mort sur
« l'échafaud. Que faire après une telle perte ? Je
« vous ai trop offensé pour oser reparaitre devant
« vous ; et j'ai trop aimé M. de Blainville pour me
« résigner à vivre quand il n'est plus. J'étais donc
« décidée à le rejoindre ; mais l'horreur qu'en-
« traîne l'idée du suicide me retenait encore,
« quand la Providence m'a offert un moyen de
« terminer mes jours autrement que par un
« crime. Je ne vous explique pas ce secret ; je
« craindrais que ma lettre fût surprise, et par là
« tout mon dévouement perdu. Ce que je puis
« vous dire, c'est que ma mort aura racheté ma
« vie. Pardonnez-moi donc, mon père ; et quand
« vous recevrez cette lettre, que mon âme va
« suivre, bénissez votre fille dans le dernier sou-
« venir que vous aurez d'elle. »

LE VICOMTE.

« La Providence m'a offert de terminer mes

« jours autrement que par un crime ! » Qu'est-ce que cela signifie ?

LE DOCTEUR.

J'y ai réfléchi longtemps et je n'ai pu le deviner.

LE VICOMTE.

La date de cette lettre ?

LE DOCTEUR.

Il n'y en a point.

LE VICOMTE.

Et comment vous est-elle parvenue ?

LE DOCTEUR.

Arrivée à Rouen, par je ne sais quelle voie, elle me fut envoyée ici par un ami qui connaît ma retraite.

LE VICOMTE.

Et le jour où vous l'avez reçue, qu'avez-vous fait ? Vous n'avez pu, sur cette seule preuve, admettre comme certain que votre fille fût morte ?

LE DOCTEUR.

Oh ! non, Monsieur ; non, certes. Vous voyez que j'en doute encore ! Je suis immédiatement parti pour Marseille ; mais quand j'y suis arrivé, les juges du tribunal révolutionnaire, les accusateurs, les géoliers, en un mot tous ceux à qui je venais demander l'explication de l'énigme contenue dans cette lettre, frappés, à leur tour, par la réaction de thermidor, avaient péri ou disparu. De ma fille, point de trace. Je voulus consulter les archives des tribunaux : brûlées ou pillées ! Les cimetières ?... la terreur, autre peste, avait, à l'exemple de sa devancière, entassé toutes ses victimes dans des fosses communes, où l'on n'inscrivait aucun nom. Je revins dans ces montagnes sans avoir pu obtenir aucun renseignement, excepté votre nom, répété de toutes parts, comme celui du meilleur ami du marquis de Blainville. Un pressentiment me disait que vous seul pourriez mettre fin aux incertitudes où je vis. Ce pressentiment me trompait. Revenu de la première émotion que vos déclarations m'ont causée, je n'y vois rien qui détruise le suprême adieu de ma fille. Vous ne l'avez point vue monter sur le vaisseau qui devait la porter en Amérique ; vous ne pouvez me donner qu'une espérance : cette lettre, ah ! cette lettre est une réalité !

LE VICOMTE.

Allons, docteur, calmez-vous. Voyons, si je vous mettais en relation avec le capitaine de ce vaisseau ? C'est lui dont la déclaration serait décisive...

LE DOCTEUR.

Ah ! sans doute !

LE VICOMTE.

Eh bien ! son nom est Jones Barthwell.

LE DOCTEUR.

Jones Barthwell !

LE VICOMTE.

Il est de retour en France, et quand j'ai quitté

Paris, il y a huit jours, ses affaires allaient l'y amener.

LE DOCTEUR.

Ah ! Monsieur ! quel service ! (*Il appelle.*) Antoine ! Antoine !

ANTOINE, *entrant.*

Monsieur le docteur ?

LE DOCTEUR.

Tu vas aller à la poste et faire préparer à l'instant une chaise et deux chevaux pour Épinal.

ANTOINE, *au vicomte.*

Monsieur le vicomte part pour Épinal ?

LE DOCTEUR.

Non, c'est moi qui pars, et de là je vais à Paris.

ANTOINE.

A Paris !

LE DOCTEUR.

Où je veux être après demain matin.

LE VICOMTE.

J'admire la promptitude de votre résolution.

LE DOCTEUR.

Il n'y a pas un instant à perdre. Le séjour du capitaine Barthwell à Paris ne doit être que momentané. Voulez-vous me donner une lettre pour lui ?

LE VICOMTE.

De tout mon cœur.

LE DOCTEUR.

Toi, mon bon Antoine, va, cours ! Si tu savais ce que je vais chercher à Paris ? C'est le bonheur, c'est la vie !

ANTOINE.

Ah ! si vous le prenez sur ce ton-là ! (*Il sort en courant.*)

SCENE V.

LE DOCTEUR, LE VICOMTE, *écrivain*, LÉON, *qui entre par le fond, un moment après VALENTINE.*

LÉON.

Ah ! docteur ! docteur !

LE DOCTEUR.

C'est vous, Léon ? Qu'y a-t-il ? vous êtes tout troublé.

LÉON.

Ah ! je n'en ai que trop sujet... mon père... (*Valentine paraît.*)

LE DOCTEUR.

Eh bien ! votre père...

LÉON.

Il m'a fait demander, docteur, et savez-vous ce qu'il m'a dit... Oh ! je veux aller prendre du service et me faire tuer !...

VALENTINE, *à part.*

Il veut se faire tuer !...

LE DOCTEUR.

Comment ?

LÉON.

La main de Valentine est donnée.

LE DOCTEUR, *se levant.*

C'est impossible !... A qui est-elle donnée ?

LÉON.

Au neveu de cette femme arrivée ici d'hier au soir, au vicomte de Batz.

VALENTINE, *s'avançant.*

Ciel !

LE VICOMTE.

Déjà !

LÉON.

Valentine !

VALENTINE.

Vous dites que mon tuteur a promis ma main au vicomte de Batz ?

LE DOCTEUR.

Ma chère Valentine, M. le vicomte est devant vous.

VALENTINE.

Tant mieux : la nouvelle que Léon nous donne est si surprenante, que j'ai besoin de l'entendre confirmer par une autre bouche que la sienne.

LE VICOMTE.

En quoi surprenante, Mademoiselle ? Ce qui serait surprenant, c'est qu'on pût vous voir, apprendre que votre main est libre, et ne pas essayer de l'obtenir.

VALENTINE.

Il est donc vrai, Monsieur, que vous l'avez demandée, que vous l'avez obtenue ?

LE VICOMTE.

Ma tante devait faire cette démarche en mon nom : j'ignorais encore qu'elle eût été accueillie. Je remercie monsieur d'Aubray de me l'avoir appris.

LÉON, *avec colère.*

Monsieur !...

LE VICOMTE.

Plaît-il ?

VALENTINE.

Mon cousin, laissez-moi m'expliquer avec M. le vicomte. Il importe que dès à présent j'établisse nettement ma position vis-à-vis de lui. Vous avez donc, Monsieur, l'agrément de mon tuteur ?

LE VICOMTE.

Qui n'est rien sans le vôtre, je me hâte de vous le dire. Tout l'avantage que j'y trouve, c'est de voir ma candidature admise et d'avoir le droit de me présenter un peu plus souvent à vos yeux.

VALENTINE.

Je vous remercie de cette réponse, mais pour deux raisons très graves il est inutile que vous m'adressiez vos soins.

LE VICOMTE.

La première ?

VALENTINE.

La première, c'est que ma mère existant toujours, je considère que je dépends d'elle seule, nom du tuteur qu'on m'a donné en son absence,

ce qui veut dire que je ne me marierai point avant son retour.

LE VICOMTE.

Ceci est une question de temps et je n'ai pas à m'en effrayer. Votre seconde raison est-elle plus personnelle ?

VALENTINE.

Oui, Monsieur, ma seconde raison, c'est que si ma main est encore libre, mon cœur ne l'est plus. Je l'ai donné depuis longtemps à un ami que le ciel avait placé près de moi. Compagnon dévoué de ma jeunesse malade, il sera, s'il veut, celui de ma vie entière, ce frère, cet ami, cet époux, devant qui je déclare mes sentiments pour la première fois, et à qui je dois bien ce dédommagement, c'est mon cousin, M. Léon d'Aubray.

LÉON.

Valentine ! Valentine !

VALENTINE.

Voyez maintenant s'il vous reste quelque espérance.

LE VICOMTE.

Il ne m'en resterait aucune si les effets devaient suivre de près une déclaration aussi vive ; mais vous m'avez dit vous-même qu'en ce moment, vous ne pouviez songer au mariage ; permettez-moi de ne pas me désespérer. *(Au docteur.)* Docteur, voici ma lettre pour le capitaine Barthwell.. je vous souhaite un bon voyage. *(Il sort.)*

SCÈNE VI.

VALENTINE, LÉON, LE DOCTEUR.

LÉON.

Un bon voyage, docteur?... Quoi vous songeriez à nous quitter.

LE DOCTEUR.

Mes chers enfants, il le faut. Le cœur me saigne de me séparer de vous dans les circonstances où vous êtes ; mais vous connaîtrez un jour les motifs de mon voyage et vous jugerez si je devais partir.

VALENTINE.

Vous partez donc aujourd'hui ?

LE DOCTEUR.

A l'instant. J'ai envoyé Antoine à la poste...

ANTOINE, *en dehors.*

Monsieur le docteur, monsieur le docteur !..

LE DOCTEUR.

Et tenez, je l'entends.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE, puis UNE DAME INCONNUE, amenée par deux paysans.

LE DOCTEUR.

Antoine, quel ce trouble?... que veut dire?..

ANTOINE.

Hé, cela veut dire qu'il vient d'arriver un accident que j'avais prévu depuis jours ; la diligence

de Lyon a versé en entrant dans le bourg...

LE DOCTEUR.

Est-il possible ?

ANTOINE.

Si bien qu'en arrivant à la poste, j'ai trouvé tout l'établissement en désordre, et je vous amène une pauvre dame qu'on venait de retirer du cabriolet. *(Entre une dame soutenue par deux paysans.)*

LE DOCTEUR.

Elle a été étourdie de la chute ; mais son état ne paraît offrir aucun danger. Les autres voyageurs n'ont rien souffert ?

ANTOINE.

Non.

VALENTINE.

Docteur, j'ai là mon flacon ; puis-je le faire respirer à cette dame ?

LE DOCTEUR.

Sans doute.

VALENTINE.

Je crois qu'elle revient à elle. J'ai senti sa main qui serrait la mienne. Antoine, sais-tu où va cette dame ?

ANTOINE.

A Épinal.

LA DAME, *revenant à elle.*

Qui êtes-vous ?... Où m'a-t-on conduite ?

LE DOCTEUR.

Vous êtes en sûreté, Madame. Ne craignez rien.

LA DAME.

Comme ma tête est lourde !

LE DOCTEUR.

Cela va se dissiper.

VALENTINE.

Docteur, vous allez partir : cette dame sera peut-être forcée de s'arrêter ici. Si je la faisais conduire au château ?

LE DOCTEUR.

C'est inutile. Dans quelques minutes, elle sera tout à fait bien. Allez, mes enfants, il est temps que vous retourniez chez M. d'Aubray ; ne vous inquiétez de rien, je reviendrai à temps pour tout sauver.

LÉON.

Allons, docteur, adieu.

LE DOCTEUR.

Est-ce ainsi que nous nous séparons ? Léon !... ma fille !... *(Il les embrasse.)*

LÉON.

Voilà mon bras, Valentine.

VALENTINE.

Non, Léon ; rentrez de votre côté. Moi, je retourne, avec Thérèse, à l'aubépinier de ma mère. Nous voulons y cueillir chacune un petit bouquet.

LÉON.

Et votre flacon, que vous laissez dans les mains de cette dame ?

VALENTINE.

Je le lui donne. *(Elle sort d'un côté, Léon de l'autre.)*

SCÈNE VIII.

LE DOCTEUR, LA DAME, ANTOINE.

LA DAME.

En vérité, Monsieur, je suis bien reconnaissante des soins que vous prenez de moi. Je vais mieux. Veuillez pourtant m'aider à réunir mes idées... qui ne sont pas encore bien nettes... Je n'étais pas ici tout à l'heure, j'étais dans ma maison, entre mon mari et ma fille... Mon mari !... ma fille?... non, ce ne pouvait être qu'un rêve.

ANTOINE.

En effet, Madame dormait depuis assez longtemps, quand la diligence a versé.

LA DAME.

Ah ! c'est cela. Je m'explique tout maintenant. Notre voiture a versé pendant mon sommeil. C'est la première fois que je fermais les yeux depuis trois jours et trois nuits que j'ai quitté Marseille.

LE DOCTEUR.

Alors, Madame, en ma qualité de médecin, je vous supplie de ne point repartir sur-le-champ. Restez chez moi pendant vingt-quatre heures ; vous y trouverez tous les égards et tous les secours.

LA DAME.

Je sens tout le prix de l'hospitalité que vous m'offrez ; mais il m'est impossible de l'accepter. Je suis très fatiguée, il est vrai ; mais le fûssé-je dix fois davantage, je n'en continuerais pas moins ma route.

LE DOCTEUR.

Je n'ose insister. Vous me permettez d'écrire quelques instructions {concernant mes malades ?

LA DAME.

Monsieur, avant de partir, puis-je savoir à qui je dois le service que vous m'avez rendu ?

LE DOCTEUR.

Je me nomme Lagrange, médecin à Aubray.

LA DAME.

Aubray ! le lieu où je suis s'appelle Aubray ?

LE DOCTEUR.

Oui, Madame.

LA DAME.

Il me semblait qu'il n'y avait qu'un Aubray dans le département.

LE DOCTEUR.

Effectivement.

LA DAME.

A cinq lieues d'Épinal ?

LE DOCTEUR.

C'est la distance qui nous en sépare.

LA DAME.

Mais cet Aubray dont je veux parler n'était point traversé par la grande route.

ANTOINE.

Je comprends la surprise de Madame. Elle ne savait pas qu'il y a maintenant une route nouvelle.

LA DAME, s'approchant de la fenêtre.

Ah ! je vois... je me reconuais... Maison où je suis née, bois accoutumés, chères montagnes, vous êtes toujours les mêmes ; que tout le reste a changé !

LE DOCTEUR.

Eh bien, Madame ?

LA DAME.

Je n'irai pas plus loin, je vais faire descendre mon bagage.

LE DOCTEUR.

Je me charge de ce soin. (*A Antoine.*) les chevaux sont prêts ?

ANTOINE, montrant un paysan qui paraît dans le fond.

Où vient vous l'annoncer.

LE DOCTEUR.

Ma valise et mon manteau ?

ANTOINE.

Ils sont en bas.

LE DOCTEUR.

Madame, ce garçon est à vos ordres. Forcé de partir à l'instant-même, je vous prie de recevoir mes excuses et je vous renouvelle la prière que je vous ai faite de regarder cette maison comme la vôtre. (*A Antoine.*) Porte cette note à mon confrère de Bruyères, et dis-lui que je le prie de me remplacer. Adieu, adieu.

ANTOINE.

Monsieur le docteur, que souhaiterai-je pour vous pendant votre absence ?

LE DOCTEUR.

Souhaite que je ne revienne pas seul. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LA DAME, ANTOINE.

LA DAME, à elle-même.

Valentine est-elle vivante ou morte ? mon avenir est dans cette question. Arrivée plutôt que je ne pensais au moment de la voir résoudre, je brûle et je tremble de savoir la vérité. (*Haut.*) Ne vous éloignez pas, mon ami ; j'ai à vous parler.

ANTOINE.

Que désire Madame ?

LA DAME.

A ce que je puis voir, vous êtes un enfant de ces montagnes ? Comment vous appelez-vous, mon ami ?

ANTOINE.

Dame, votre ami, tant que vous voudrez, et Antoine quand ça ne vous conviendra plus.

LA DAME.

Autrefois, il y avait plusieurs Antoine dans le village : Antoine Leroux, Antoine Thuillier.

ANTOINE.

Thuillier ! c'est ça, c'est mon nom de famille. Il est inutile de chercher plus loin. Vous aussi, vous êtes donc du pays, Madame ?

LA DAME.

Je l'ai habité, il y a dix ans.

ANTOINE.

Vraiment ? Et où demeuriez-vous, sans vous faire offense ?

LA DAME.

Au château d'Aubray.

ANTOINE.

Ah ! vous étiez probablement l'amie de la dame du château. Une bien bonne dame, à ce que disent tous les anciens, et qui ne méritait pas son sort.

LA DAME.

Et quel a été son sort ?

ANTOINE.

L'ignorez-vous ? Elle est morte pendant la Révolution.

LA DAME.

Je sais qu'on l'a dit. Mais, dites-moi, mon ami, il y a eu de grands changements au château d'Aubray ?

ANTOINE.

Oh ! sans doute ! c'est maintenant le frère cadet qui l'habite, et il fait regretter l'ainé.

LA DAME.

A l'époque où je suis venue au château, je m'y étais prise d'affection pour la fille de cette marquise d'Aubray que l'on croit morte... une enfant de six à sept ans.

ANTOINE.

Ah ! oui, mademoiselle Valentine.

LA DAME.

Vous la connaissez ? A cette époque, elle était bien délicate, et quand sa mère, obligée de partir pour l'Italie, consentit à la laisser à la douairière d'Aubray, sa grand'mère, ce fut un grand sacrifice qu'elle s'imposa.

ANTOINE.

C'est vrai. Pauvre dame ! pauvre mademoiselle Valentine !

LA DAME.

Je vous entends. Elle aura languï quelque temps ; puis elle est morte ?

ANTOINE.

Morte ! qui vous a dit cela ?

LA DAME.

Elle vivrait !

ANTOINE.

Elle était tout à l'heure ici.

LA DAME.

Ici !

ANTOINE.

Sans doute. Le docteur Lagrange n'est-il pas son médecin ?

LA DAME.

Elle était ici !

ANTOINE.

Comme vous n'étiez pas encore revenue à vous, vous ne la voyiez pas, mais elle vous a vue... Et tenez, ce flacon que vous tenez à la main, sans vous en apercevoir.

LA DAME.

Ce flacon...

ANTOINE.

Elle vous l'a donné. C'était le sien,

LA DAME.

Le sien ! (*Elle le baise avec transport.*)

ANTOINE.

Mon Dieu, Madame, qu'avez-vous ?

LA DAME.

Elle est retournée au château, n'est-ce pas ?

ANTOINE.

Non. Elle est allée faire une promenade dans le petit parc.

LA DAME.

De quel côté ?

ANTOINE.

Du côté d'un arbre planté le jour de la naissance de sa mère.

LA DAME.

Ah ! je sais où il est ! Valentine ! Valentine ! (*Elle sort éperdue. Antoine la suit.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un salon au château d'Aubray.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'AUBRAY, en scène ; LÉON, qui entre par le fond.

D'AUBRAY.

C'est vous ?

LÉON.

Oui, mon père.

D'AUBRAY.

Qui venez-vous chercher ici ?

LÉON.

Vous même.

D'AUBRAY.

Je suis occupé. Dites vite ce que vous avez à me dire.

LÉON.

Je venais... je voulais... Je vous demande pardon, mais la sévérité de votre accueil...

D'AUBRAY.

Voyons, mon fils, remettez-vous, et dites-moi ce qui vous amène.

LÉON.

Eh bien ! la nouvelle que vous m'avez donnée ce matin m'a tellement surpris, que je n'ai rien

trouvé à vous répondre ; mais comme un silence plus long pourrait vous donner le change sur mes sentiments, je viens vous déclarer que j'adore Valentine, et que je suis résolu à mourir, si vous la donnez au vicomte de Batz.

D'AUBRAY.

Pour parler en termes plus simples, vous me demandez la main de votre cousine ?

LÉON.

Je vous supplie au moins de ne point m'empêcher d'y prétendre. La raison de Valentine est précoce ; laissez-lui le droit de choisir.

D'AUBRAY.

Je ne feindrai pas l'étonnement. J'avais remarqué depuis quelque temps que votre affection pour Valentine n'était plus celle d'un frère ; et si je vous ai annoncé si vite le dessein que j'ai formé de la marier à M. de Batz, c'est qu'il importait de couper court à des espérances qui ne peuvent être suivies d'aucun succès. Je vais avec regret le trouble où vous jette une déclaration si positive, mais il serait plus cruel de vous abuser. Mon fils, vous n'épouserez jamais votre cousine.

LÉON.

Et la raison de cet arrêt ?

D'AUBRAY.

Il y en a plusieurs ; je vais vous dire celle qui vous frappera le plus. Votre cousine a deux millions : tuteur d'une si riche héritière, je ne pourrais l'unir à mon fils sans encourir, sans mériter le reproche d'avoir contraint son inclination ou capté sa confiance. Vous seriez atteint du même blâme. Qu'en pensez-vous ?

LÉON.

Cette crainte est légitime, et je m'incline devant une si noble susceptibilité. Je n'ai pas besoin de vous assurer que je n'ai jamais songé à la fortune de Valentine ; mais parce qu'elle a deux millions, faut-il que vous la rendiez malheureuse ! Elle le serait avec ce vicomte de Batz, n'en doutez pas ; car enfin, je puis tout vous dire, et Valentine n'y autorise : elle m'aime, mon père ; elle m'aime pour la vie. Elle m'aime autant que je puis l'aimer ! C'est donc en son nom et au mien que je vous parle ; c'est de son bonheur et du mien qu'il s'agit. Je me jette à vos pieds, mon père, et je ne m'en releverai point que vous ne m'ayez promis de retirer la parole que vous avez donnée à M. de Batz. Ne me répondez pas encore ! n'achevez pas ce geste où se trahit un refus qui va me réduire au désespoir ! Vous m'aimiez autrefois ! Pour quelle faute suis-je tombé dans votre disgrâce ? pourquoi, distrait ou sévère, évitez-vous toujours ma présence ? Hélas ! votre froideur réagit sur moi-même, et depuis un an peut-être, je ne vous ai pas dit autant de paroles que je vous en dis en ce moment ! Cet état ne peut durer, il est impossible que vous ne retrou-

viez pas dans votre cœur quelques restes de l'affection que vous m'avez jadis témoignée. Vous êtes ému ! Ah ! Dieu soit loué ! voici déjà que cette sainte affection se ranime. Non, vous ne voulez ni mon malheur, ni celui de Valentine ! Vous allez congédier cet odieux rival et rendre complètement heureux pour moi ce jour où j'ai appris que j'étais aimé d'elle, et que je n'étais point haï de vous !

D'AUBRAY.

Moi, vous haïr, mon fils, avez-vous pu le supposer ? Il est vrai, j'ai rapporté du monde des souvenirs qui me font supporter impatiemment la société des hommes ; mais est-ce vous que je fuis ? non ; c'est la solitude que je cherche. D'ailleurs, ne croyez pas que je vous perde de vue autant que j'en ai l'air. Absent, je vous surveille ; je vous suis d'un regard plein d'orgueil et de tendresse, car je suis fier de vous, mon fils, je suis fier de vous. J'ai les mêmes sentiments pour Valentine, et plutôt au ciel qu'il m'eût été permis de vous unir : ç'a été le rêve de ma vie ; mais il faut que j'y renonce. Mon cher Léon, comprenez-moi bien. Des nécessités auxquelles je ne puis me soustraire me contraignent à une alliance avec la famille de madame de Batz, et si Valentine n'épouse pas son neveu, je vous supplierai d'épouser sa fille.

LÉON.

Vous me supplierez d'épouser sa fille !

D'AUBRAY, avec douleur.

Oui, oui, mon fils, et je vous prédis que vous y consentirez.

LÉON.

Mais quelles sont donc les nécessités dont vous parlez ? Quel lien si puissant existe-il entre vous et cette femme ?

D'AUBRAY.

Pas un mot de plus ; la voici.

SCÈNE II.

D'AUBRAY, LÉON, LA COMTESSE DE BATZ.

LA COMTESSE, entrant éperdue.

Ah ! d'Aubray ! d'Aubray !

D'AUBRAY, allant vivement à elle.

Je ne suis pas seul. Mon fils, retirez-vous. (Léon se retire dans le fond du théâtre.) Qu'est-ce encore, Madame ?

LA COMTESSE.

Ce que c'est... Laissez-moi le temps de me remettre... la foudre à deux pas de moi n'aurait moins bouleversée.

D'AUBRAY.

Voyons ! expliquez-vous maintenant, me voici suffisamment préparé à une nouvelle surprise.

LA COMTESSE.

Ah ! vous ne vous attendez pas à celle-là

vous ne pouvez pas vous y attendre. La marquise d'Aubray, votre belle-sœur, n'est pas morte...

D'AUBRAY.

Qui vous a fait ce conte ?

LA COMTESSE.

Je viens de la voir ici.

D'AUBRAY.

Vous avez vu la marquise d'Aubray, vu ?

LA COMTESSE.

Je revenais du bourg avec l'importante nouvelle que les papiers, adressés par Didier au ministre de la justice sont arrivés ce matin même entre les mains du juge de paix lorsqu'au détour d'une allée du petit pare une femme, qui marchait rapidement, s'est présentée à moi. Ah ! d'Aubray, il n'y a pas de doute possible. Dix ans de malheur et d'exil ont cruellement altéré ses traits ; mais depuis que nous la croyons morte, je l'avais vue en rêve si souvent, que je n'ai pas hésité à la reconnaître. A cette miraculeuse apparition, je suis restée muette, immobile, pétrifiée. Elle, toute à l'émotion qui la dominait, sans voir mon trouble, sans même regarder mon visage : « Je cherche « mademoiselle d'Aubray, dit-elle d'une voix haletante, l'avez-vous vue ? » Sur ma réponse négative, elle a continué sa course ; et moi, rendue à moi-même par l'imminence de votre danger, je suis venue, en toute hâte, vous informer de cet incroyable retour.

LÉON, *reparaissant.*

Que lui dit-elle ? l'agitation de mon père m'inquiète.

D'AUBRAY.

Ce n'était point ma belle-sœur. Plût à Dieu que ce fût elle ! j'aurais un crime de moins à me reprocher ; mais la marquise d'Aubray est morte : j'en ai la preuve.

LA COMTESSE.

Y a-t-il des preuves contre l'évidence ? Elle aura été condamnée, puis sauvée. La révolution est pleine de ces histoires-là. Encore une fois, je vous dis que je l'ai vue, que je l'ai reconnue, et que demain, aujourd'hui, peut-être, la déclaration de Didier lui sera remise. Quelle mesure comptez-vous prendre ?

D'AUBRAY.

Aucune. La marquise aimait Corelli comme un père : elle saura que je l'ai fait périr quand il allait à Marseille afin de lui sauver la vie. Il n'y a rien à faire : je suis perdu.

LA COMTESSE.

Non, vous ne l'êtes pas. Ne vous laissez pas abattre : il y a un moyen de tout sauver.

D'AUBRAY.

Vous pourriez détruire ces papiers maudits ?

LA COMTESSE.

J'empêcherai du moins qu'ils soient remis à la marquise.

D'AUBRAY.

Et comment ?

LA COMTESSE.

Votre fils approche.

LÉON.

Mon père, vous semblez souffrant, pardonnez si je viens...

D'AUBRAY.

Je vous remercie, mon fils, ce n'est rien.

LA COMTESSE.

Venez, d'Aubray, venez. *(Elle sort avec d'Aubray.)*

SCÈNE III.

LÉON *seul*, puis LE VICOMTE.

LÉON.

Il sort ! Ah ! quand le secret de mon père ne lui serait pas échappé, je l'aurais deviné rien qu'à voir son entretien avec cette femme. Me laisserai-je enlacer aussi par cette influence mystérieuse ? non. D'abord, il faudra que j'en pénètre la cause ; et, en attendant, je ne souffrirai pas qu'une étrangère dispose du sort de Valentine et du mien. Il y a un moyen bien simple d'empêcher une alliance entre nos deux familles, et je m'étais déjà promis de demander compte à M. de Batz des airs insolents qu'il a osé prendre avec moi. Le voici.

LE VICOMTE, *entrant.*

Je croyais trouver ici ma belle tante ?

LÉON.

Et moi, je pensais que vous y cherchiez ma cousine.

LE VICOMTE.

Non, monsieur Léon, non. Après les aveux naïfs qu'elle m'a faits, je dois m'abstenir, au moins pendant quelques jours, de me présenter devant elle. J'attendrai, pour recommencer à lui faire ma cour, que son premier étonnement soit calmé.

LÉON.

Et croyez-vous, Monsieur, que je sois le spectateur impassible de vos importunités ? Mademoiselle Valentine m'a choisi pour son protecteur, et je vous déclare que je veux l'être.

LE VICOMTE.

Vous me paraissez un peu jeune pour une fonction si grave, et je prendrai la liberté de vous faire observer que, jusqu'à nouvel ordre, le seul protecteur de mademoiselle Valentine est M. le baron d'Aubray, votre père.

LÉON.

Si je vous parais trop jeune pour défendre une femme qui m'aime, vous ne me paraissez pas assez vieux pour en épouser une qui ne vous aime pas. Est-ce à votre âge qu'on s'impose à une jeune fille de par l'autorité d'un père ou d'un tuteur ?

LE VICOMTE.

Je prends des auxiliaires où j'en trouve, mon-

sieur Léon, et j'en ai besoin pour vous combattre, moi, nouveau venu, qui viens attaquer une possession de plusieurs années. Au reste, je ne veux contraindre personne; toute la question est de savoir si votre triomphe sera durable, et si de petits souvenirs d'enfance constituent une véritable passion.

LÉON.

Permis à vous d'en douter. Ce qui est sûr, c'est que moi vivant, on ne prétendra pas impunément, je ne dis pas au cœur, mais à la main de ma cousine. Je ne sais si je me fais comprendre.

LE VICOMTE.

Parfaitement. Il est irrégulier que cette proposition de duel vienne de vous, l'amant heureux, le rival préféré; mais il me semble que vous jouissez de votre succès avec un peu trop d'expansion; votre père, qui est du monde, ne trouvera pas mauvais que j'essaie de vous amener à des sentiments plus modestes.

ANTOINE, *en dehors.*

Par ici, Madame, par ici.

LÉON.

Quelqu'un! plus un mot: nous réglerons le jour et l'heure de notre rencontre, de façon que mon père ne puisse s'y opposer.

ANTOINE, *entrant, à Léon.*

Monsieur Léon, voulez-vous me permettre...

LÉON.

Va-t-en au diable! *(Il sort.)*

ANTOINE, *au vicomte.*

Monsieur le vicomte, pouvez-vous me dire?...

LE VICOMTE, *lui donnant une tape sur la joue.*
Tu es très drôle, mon ami. *(Il sort.)*

SCÈNE IV.

ANTOINE, puis LA MARQUISE.

ANTOINE, *seul.*

Ils me laissent!... Je ne vois plus personne à qui annoncer cette dame; n'importe, introduisons-la. *(Il va au fond.)* Entrez, Madame, entrez... *(La marquise entre.)* Asseyez-vous, je vais chercher M. d'Aubray ou sa nièce.

LA MARQUISE.

Ne vous donnez pas cette peine: je viens d'appréhender d'un valet que M. d'Aubray s'est enfermé dans son cabinet, où il a défendu qu'on vint le troubler sous aucun prétexte, et que mademoiselle d'Aubray, fatiguée de sa promenade, s'est retirée dans sa chambre pour y prendre quelque repos.

ANTOINE.

Comme vous regardez autour de vous! On voit que vous avez habité le château, et que vous êtes contente de vous y retrouver. Tenez, la chambre de mademoiselle Valentine est là.

LA MARQUISE.

Là, dites-vous?

ANTOINE.

L'ancienne chambre de sa mère.

LA MARQUISE, *s'élançant.*

Ah! je vais... *(Elle s'arrête.)*

ANTOINE.

Voulez-vous que je frappe à la porte pour la faire venir?

LA MARQUISE.

Oh! non... non...

ANTOINE.

Pourquoi?

LA MARQUISE.

Ne m'avez-vous pas dit que la santé de mademoiselle d'Aubray était encore chancelante?

ANTOINE.

Il est vrai.

LA MARQUISE.

Eh bien! ne troubons pas le repos qu'elle goûte; seulement, je vais me mettre tout près de la porte pour l'entendre se réveiller.

ANTOINE.

Vous vous installez donc au château?

LA MARQUISE.

J'espère qu'on ne m'y refusera pas une place.

ANTOINE.

Si vous comptez demeurer quelques jours au village, il faut déclarer à M. le maire vos noms, prénoms et qualités.

LA MARQUISE.

Est-ce bien nécessaire?

ANTOINE.

Oh! c'est indispensable.

LA MARQUISE, *écrivant rapidement quelques mots.*
Voilà un mot pour lui: vous chargez-vous de le porter?

ANTOINE.

J'y cours, et je reviens avec vos effets. *(Il sort.)*

SCÈNE V.

LA MARQUISE, *seule.*

Seule enfin, seule; et je puis donner un libre cours aux sentiments, aux émotions qui m'oppressent! que je suis heureuse de ne l'avoir pas trouvée à l'abbépinier! L'assurance qu'elle était vivante m'avait mise hors de moi. Emportée par un mouvement irrésistible, je n'aurais pu que fondre en larmes, ouvrir les bras et crier: Ma fille! qui sait l'effet qu'aurait produit sur une organisation si délicate une révélation si imprévue? Le hasard a été plus sage que moi. *(Elle va écouter à la porte de sa fille.)* Aucun bruit, elle dort encore. Chère Valentine! cet abbépinier planté le jour de ma naissance était son arbre favori! Elle en prenait soin elle-même; elle venait le visiter tous les jours! Je n'étais donc point morte dans son âme; dix ans d'absence n'ont point affaibli

la tendresse qu'elle avait pour moi ! Oh ! cette pensée contient assez de bonheur pour me faire attendre patiemment les joies plus vives, mais non plus profondes qui me sont réservées. Ne te presse pas de te réveiller ; dors, dors, chère fille, reprends des forces pour m'embrasser ! Elle m'a vue sans me reconnaître. Pourquoi m'en étonner ? Je ne suis pour elle qu'une vision souriante, mais effacée, qui se perd dans les ténèbres du premier âge, dans les vagues impressions du berceau. Je ne lui ai donné que la vie. (*Elle s'arrête devant un tableau de famille qui représente la douairière d'Aubray.*) C'est vous qui l'avez élevée, Madame, vous, la mère de mon mari. Contrainte à vous séparer de votre fils que j'emmenais dans un climat plus doux, vous avez exigé que je vous laissasse ma fille, et je n'ai pu refuser cette consolation à votre vieillesse. Vos soins ont fortifié sa santé, vos paroles lui ont fait aimer sa mère absente. Que votre souvenir soit béni ! Voilà mon clavecin, ma bibliothèque, rien n'est changé dans ce salon. Quel plaisir de se retrouver parmi des meubles connus, de sentir battre près de soi des cœurs amis. Mon clavecin est ouvert ; Valentine est musicienne. Une sonate de mon pauvre Corelli ! Ami dévoué ! Je reverrai-je ? (*Elle s'arrête comme frappée d'une idée subite.*) Oui, je ne puis maîtriser mon cœur plus longtemps ; je ne me révélerai à elle qu'après toutes les préparations possibles, mais que je la voie au moins ! (*Elle se met à son piano.*) La musique éveille sans secousse. D'abord, c'est une harmonie douce et vague qui paraît amenée par votre rêve et s'identifie avec lui. Peu à peu, les images du rêve s'affaiblissent et l'harmonie prend de la force ; les yeux ne s'ouvrent pas encore ; mais l'âme a déjà reçu le sentiment de la réalité..... (*La porte s'ouvre.*) C'est elle !

SCENE VI.

LA MARQUISE, VALENTINE.

VALENTINE.

Qui donc est là ?

LA MARQUISE.

Elle parle !

VALENTINE.

Madame.

LA MARQUISE.

Cachons mes larmes... (*Elle se lève.*) Mademoiselle, pardon si... ah ! qu'elle est belle !

VALENTINE.

A qui ai-je l'honneur de parler ?

LA MARQUISE.

Ce sont les yeux de son père.

VALENTINE.

Mais je ne me trompe pas, Madame ; c'est vous que j'ai vue chez le bon docteur Lagrange ; vous étiez dans la voiture qui a versé en arrivant dans le village ?

LA MARQUISE.

Oui, Mademoiselle.

VALENTINE.

Le docteur m'avait bien dit que votre indisposition n'aurait pas de suite.

LA MARQUISE.

En entrant ici, je n'ai trouvé personne pour m'annoncer. Il m'est venu l'idée de me mettre au clavecin et de jouer quelques mesures pour qu'on fût averti de ma présence. Je vous ai dérangée peut-être.

VALENTINE.

Non, je crois bien que je dormais un peu ; mais on a toute la nuit pour dormir, et mon réveil a été fort agréable.

LA MARQUISE.

Je vous rapporte votre flacon.

VALENTINE.

Pourquoi refuser une bagatelle qui a pu vous être utile un moment ?

LA MARQUISE.

Eh bien ! je l'accepte ; mais au moins fallait-il venir vous remercier.

VALENTINE.

Ce n'est point pour si peu de chose que vous avez interrompu votre route ?

LA MARQUISE.

Aubray était le but de mon voyage.

VALENTINE.

Vraiment ! Et qui venez-vous y voir ?

LA MARQUISE.

D'abord, vous.

VALENTINE.

Moi ! moi !

LA MARQUISE, à part.

Elle pâlit.

VALENTINE.

C'est moi que vous venez voir !.. et dans quel dessein ? De qui avez-vous à me parler ? Qui êtes-vous ? Au nom du ciel, qui êtes-vous ?

LA MARQUISE.

Une étrangère dont le nom même vous est inconnu ; mais promettez-moi d'avoir de la raison, du calme, et je vous parlerai de votre mère.

VALENTINE.

De ma mère ! Vous la connaissez ?

LA MARQUISE.

Oui.

VALENTINE.

Vous venez de sa part

LA MARQUISE.

Oui.

VALENTINE.

Pour m'annoncer son retour ?

LA MARQUISE.

Oui.

VALENTINE.

O mon Dieu ! ma mère va revenir ! (*Elle s'assied soutenue par la marquise.*)

LA MARQUISE.

Elle se trouve mal, du secours !

VALENTINE.

Non, demeurez, ce n'est rien. Comment recevoir sans émotion une nouvelle qui était le rêve de ma vie? Ma mère va revenir. Ah! j'étais bien sûre que je la reverrais! Vous qui me la rendez, merci, mon Dieu, merci. Eh bien! vous me quittez.

LA MARQUISE.

Il le faut bien.

VALENTINE.

Pourquoi?

LA MARQUISE.

Vous êtes trop agitée pour que cet entretien continue.

VALENTINE.

Eh! croyez-vous que je vous laisse partir?... Voyons, je me calme... Où avez-vous quitté ma mère?

LA MARQUISE.

A Marseille.

VALENTINE.

Quand?

LA MARQUISE.

Il y a huit jours.

VALENTINE.

Qui l'a empêchée de vous accompagner?

LA MARQUISE.

Des affaires qu'il fallait terminer.

VALENTINE.

Quelles affaires?

LA MARQUISE.

Elle arrivait d'Amérique, où elle a passé cinq ans.

VALENTINE.

Elle était en Amérique? je m'en doutais. Et qui l'y a retenue si longtemps?

LA MARQUISE.

Les révolutions de France; les révolutions de Saint-Domingue; la misère...

VALENTINE.

La misère!..

LA MARQUISE.

Elle est heureuse maintenant, consolez-vous.

VALENTINE.

Quoi, ma mère a pu connaître la misère, tandis que moi, je vivais dans luxe! Et quel heureux concours de circonstances lui a enfin permis de revenir en France?

LA MARQUISE.

Elle a amassé lentement, bien lentement, en donnant des leçons de musique, la somme qu'il lui fallait pour payer son passage. Cette somme acquise et les préliminaires de la paix avec l'Angleterre ayant rendu la mer libre, elle est partie pour Marseille, où je l'avais connue dès le premier séjour qu'elle y a fait, quand, revenant d'Italie, après la mort de son mari, elle fut jetée dans les prisons du tribunal révolutionnaire. J'étais prête à retourner dans l'est de la France, où je suis née.

« Mon amie, me dit-elle, je suis obligée de rester quelques jours à Marseille. Puisque vous allez en Lorraine, rendez-moi le service de vous arrêter à Aubray, où est ma fille. Voyez-la et annoncez-lui mon prochain retour; elle est d'une santé délicate, je suis bien aise que vous la prépariez à la joie qui l'attend. Ma chère Valentine! j'ai bien souffert depuis dix ans que je suis exilée; mais le bonheur de te revoir me fera tout oublier! » C'est ainsi que m'a parlé votre mère, et comme je parlais: « Une dernière recommandation, m'a-t-elle dit, embrassez-la pour moi! » (*Elle lui tend les bras, Valentine s'y jette.*)

VALENTINE.

Ah! de tout mon cœur!

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, VALENTINE, LÉON, *amenant* THÉRÈSE.

LÉON.

Valentine, voilà Thérèse qui veut vous souhaiter le bonsoir avant de retourner chez elle.

LA MARQUISE, *à part*.

Thérèse.

VALENTINE.

Ah! Thérèse, comme tu arrives à propos. Viens, viens, je te l'avais bien dit que ce jour serait heureux et que l'aubépinier de ma mère n'avait pas fleuri pour rien. Hocheras-tu encore la tête et garderas-tu le silence quand je te parlerai du retour de cette mère chérie? Tiens, voilà une dame qui l'a vue, il y a huit jours; et qui m'annonce sa prochaine arrivée à Aubray.

THÉRÈSE.

Est-il possible? M. Léon, c'est bien vrai? Il y a ici une dame qui aurait annoncé?..

LA MARQUISE, *à part*.

Elle est aveugle!

LÉON.

Je ne sais ce que Madame est venue apprendre à ma cousine; mais je la reconnais positivement pour une voyageuse arrivée aujourd'hui de Lyon.

VALENTINE.

Madame, Thérèse est la nourrice de ma mère, et vous ne sauriez imaginer la tendresse qu'elle lui porte. Daignez lui confirmer la bonne nouvelle que vous m'avez donnée, elle ne la croira pas qu'elle ne vous ait entendue.

LA MARQUISE.

Rien n'est plus vrai. La marquise d'Aubray existe et sera ici dans une dizaine de jours, peut-être avant.

VALENTINE.

Eh bien! incrédule?

THÉRÈSE.

Qui a parlé? quelle voix a dit que la marquise

d'Aubray existait? Ah! que cette voix parle encore!

VALENTINE.

Que dit-elle? comme elle est troublée!

LA MARQUISE, *bas*.

Thérèse, prends garde!

THÉRÈSE.

Mon Dieu, mon Dieu! rendez-moi la lumière pour voir encore celle qui a cette voix.

VALENTINE.

Ah! ma mère!

THÉRÈSE.

Julie, chère Julie!

LÉON.

Madame...

VALENTINE.

C'est Léon, ma mère; c'est ton neveu.

LA MARQUISE.

Oui, oui, entourez-moi bien tous; mes amis, ma fille, que je vous voie, que je serre vos mains dans les miennes! Il y a si longtemps que j'étais seule! Ah! la solitude au milieu des foules; voilà la plus cruelle douleur de l'exil. Ma pauvre Thérèse, tu es donc aveugle! oh! nos soins te distrairont de ton malheur. Tu me vois dans ton âme, n'est-ce pas? Léon, j'espère que vous m'aimerez comme une mère; moi, je vous aime déjà comme un fils... et toi que je retrouve plus belle que je ne t'ai jamais rêvée; toi qui gardais une piété si tendre au souvenir de ta mère, tête où revit l'époux que j'ai tant aimé, âme, fille de mon âme, tu n'aimes pas une ingrate, va, je saurai bien te le prouver. Embrasse-moi, embrasse-moi encore. Depuis dix ans que j'en étais réduite à t'envoyer à travers l'espace mes baisers mouillés de larmes, j'ai fait pour toi une provision d'amour et de caresses que je ne suis pas près d'épuiser.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, D'AUBRAY, LA COMTESSE DE BATZ, LE JUGE DE PAIX.

LE JUGE DE PAIX, *entrant, à d'Aubray*.

Oui, Monsieur, c'est la nouvelle du pays. On dit que madame la marquise d'Aubray, démentant elle-même le bruit de sa mort, est arrivée au château.

D'AUBRAY.

Nous allons éclaircir cette nouvelle étrange.

LA COMTESSE.

La voici.

LÉON.

Ah! mon père, c'est vous, quel événement inespéré, ma tante est de retour. La voilà.

D'AUBRAY, *bas à la comtesse*.

C'est bien elle.

LA COMTESSE, *de même*.

En doutiez-vous?

LA MARQUISE.

Oui, mon frère, c'est moi que vous revoyez. Après bien des épreuves, Dieu me ramène auprès de ma fille et de tous ceux qui me sont chers.

D'AUBRAY.

Madame!..

LA MARQUISE.

J'aurais pu vous écrire pour vous annoncer mon retour; mais depuis que j'ai touché la terre de France, j'ai voyagé si rapidement qu'une lettre ne m'eût pas devancée. Vous comprenez que j'avais hâte de voir Valentine. Mon cher frère, vous avez eu bien soin d'elle; que Dieu vous le rende!

LE JUGE DE PAIX.

Je vois avec plaisir que la rumeur du pays était fondée; mais je ne veux pas que cette réunion de famille soit gênée plus longtemps par ma présence. Je venais vous parler, Monsieur, d'un paquet qui m'a été envoyé, ce matin même, du ministère de la justice...

LA COMTESSE, *bas à d'Aubray*.

La déclaration de Didier relative au meurtre de Corelli.

LE JUGE DE PAIX.

Et qui, adressé à Paris par une personne inconnue, porte pour suscription : *A madame la marquise d'Aubray*. Le ministre, la croyant absente, et sachant que ce paquet renferme des papiers de famille, m'a donné l'ordre de l'ouvrir en votre présence; mais l'heureux retour de madame la marquise me fait considérer cet ordre comme non venu, et j'ai l'honneur de remettre entre ses mains...

LA COMTESSE, *bas à d'Aubray*.

Encore une seconde d'hésitation et vous êtes perdu.

LA MARQUISE, *tendant la main au juge de paix*.

Donnez, Monsieur; voyons ce que ce peut-être?

D'AUBRAY.

Arrêtez, Monsieur, ces papiers que j'ai tout lieu de croire insignifiants, peuvent cependant contenir quelque secret de famille; il importe donc qu'il ne soient pas lus par une personne étrangère, et je vous déclare formellement que je ne reconnais point madame pour la marquise d'Aubray.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je?

VALENTINE.

Que dit-il?

LÉON.

Mon père, au nom du ciel, prenez garde. Regardez bien madame; rappelez bien vos souvenirs. Savez-vous ce qui vient de se passer ici, tout à l'heure? Thérèse, qui ne savait pas encore le retour de ma tante, l'a reconnue devant nous, au son de sa voix. Y a-t-il un témoignage plus irrefusable?

THÉRÈSE.

Oui, j'ai reconnu madame sur quelques paroles qu'elle a dites et je suis prête à jurer devant le tribunal et sur l'Évangile qu'elle est bien la marquise d'Aubray.

LA MARQUISE.

J'ai peine à revenir de l'étonnement dont je suis frappée. Vous ne me reconnaissez pas, mon frère; là, vraiment, vous ne me reconnaissez pas ?

D'AUBRAY.

M. le juge de paix, je n'ai pas besoin de vous faire observer que je n'ai aucun intérêt à ce que ma belle-sœur soit vivante ou morte. Ma nièce la représente et jouit de tous ses biens. J'ignore sur quels renseignements inexacts on a imaginé l'incroyable incident qui se produit, mais quel que soit le but de cette intrigue audacieuse, je suis heureusement en mesure de la déjouer Valentine, retirez-vous.

VALENTINE.

Moi !

D'AUBRAY.

Je vous en prie, au besoin, je vous l'ordonne.

VALENTINE.

Me faire quitter ma mère en ce moment ? Ne l'espérez pas.

D'AUBRAY.

C'est dans votre intérêt que je voulais vous voir sortir. Vous allez apprendre une vérité bien douloureuse et que j'avais résolu de vous cacher toujours. (*Il va ouvrir un secrétaire placé dans un coin.*) Vous prétendez donc, Madame, être la marquise d'Aubray ?

LA MARQUISE.

En vérité, je vous vois, je vous écoute et je ne puis me figurer que tout ceci soit réel. Je cherche un intérêt à votre conduite ; mais vous avez raison, il n'y en a point.

D'AUBRAY.

Prétendez-vous encore être la marquise d'Aubray ?

LA MARQUISE.

Si je le prétends !

D'AUBRAY, *au juge de paix.*

Monsieur, voici un extrait des registres du tribunal révolutionnaire de Marseille qui prouve que Louise-Julie d'Aubray, ci-devant marquise d'Aubray, a été condamnée à mort par ce tribunal le 25 mai 1794.

VALENTINE.

Ciel !

LE JUGE DE PAIX.

Qu'avez-vous à répondre ?

LA MARQUISE.

Que dans la nuit qui a suivi ma sentence, une de mes compagnes de prison m'a fourni le moyen de m'échapper et de monter sur un vaisseau qui m'a conduite à Saint-Domingue.

D'AUBRAY.

Et que répondrez-vous à la seconde partie de cette pièce qui prouve que le lendemain de sa condamnation la marquise d'Aubray a été décapitée.

VALENTINE.

Décapitée ! Ma mère. (*D'Aubray lui donne la pièce. Elle s'évanouit.*) Ah !

LA MARQUISE.

Valentine !...

D'AUBRAY, *bas à la comtesse.*

Je suis sauvé !

LA COMTESSE.

Pas encore ; mais suivez mon plan et tout ira bien.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La Chaumière de Thérèse.

THÉRÈSE, ANTOINE.

ANTOINE, *entrant par le fond.*

Marraine !

THÉRÈSE.

Ah ! c'est toi, filloul ?.. Eh bien, quelles nouvelles du château ?

ANTOINE, *lui donnant une lettre.*

Mademoiselle Valentine est plus sequestrée que jamais. Voici la lettre de madame d'Aubray, je n'ai pu la remettre à sa fille.

THÉRÈSE.

Est-il possible ?

ANTOINE.

C'est comme ça.

THÉRÈSE.

Ainsi, ce n'est point assez d'avoir été arrachée des bras de l'enfant qu'elle revoyait après dix années, ce n'est pas assez d'avoir été chassée avec injures du château qui lui appartient et de s'être vue réduite, elle, la marquise d'Aubray, à accepter un asile dans cette chaumière ; elle n'a pas même la consolation de pouvoir écrire à sa fille. Réunies par la bonté du ciel, la méchanceté d'un homme les sépare plus que jamais ! (*Elle jette la lettre sur une table.*) Sais-tu du moins comment se porte Valentine ? les gens du château ont-ils craint d'oser compromettre en te disant l'état de sa santé ?

ANTOINE.

Peut-on parler tout haut sur ce sujet ?

THÉRÈSE.

Où. Fatiguée d'avoir écrit toute la journée des instructions destinées à un célèbre avocat de Paris, madame la marquise est allée se promener dans les bois; mais d'un moment à l'autre elle peut rentrer. Dis vite.

ANTOINE.

Eh bien ! mademoiselle Valentine change à vue d'œil. La fièvre l'a reprise, et en trois jours elle est retombée dans un état aussi alarmant que celui où nous l'avons vue, il y a un mois.

THÉRÈSE.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! je m'en doutais. Qui vient là ?

ANTOINE.

C'est Madame.

THÉRÈSE.

Pas un mot de tout cela devant elle.

ANTOINE.

Qui donc l'accompagne ?.. Eh ! c'est M. Léon et le ci-devant vicomte de Batz.

SCENE II.

LA MARQUISE, LÉON, LE VICOMTE, THÉRÈSE, ANTOINE.

LA MARQUISE.

Non, Léon, non. Je ne souffrirai pas que vous alliez plus loin.

LE VICOMTE.

Entrez donc, mon cher; vous faites trop de façons.

LÉON.

Mais je me sens très bien. Je puis aller jusqu'au château.

THÉRÈSE.

Qu'y a-t-il donc ?

LA MARQUISE.

C'est M. d'Aubray qui s'est blessé dans une promenade aux environs, et qui refusait d'entrer ici pour recevoir nos secours.

LÉON.

Madame.

LA MARQUISE.

Quelle est cette blessure, et comment vous l'êtes-vous faite ?

LÉON.

En glissant sur un rocher, mon bras a porté sur une pierre tranchante et mon habit s'est déchiré. (*Au vicomte.*) Vous voyez bien que ce n'est rien.

LE VICOMTE.

En effet, l'appareil ne s'est pas dérangé. N'importe, prenez un peu de repos.

LA MARQUISE.

Comment une simple chute a-t-elle eu des suites si graves ?

LE VICOMTE.

C'est que ce n'est pas une chute, Madame, c'est un coup d'épée, si vous le permettez.

ANTOINE, LA MARQUISE, THÉRÈSE.

Un coup d'épée!

LÉON.

Monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Mon cher Léon, vous avez beau faire; vous ne m'imposerez pas le silence sur un trait aussi beau que celui-ci.

LÉON.

Au nom du ciel !

LE VICOMTE.

Je n'écoute rien. Figurez-vous, Madame, que nous sommes rivaux.

LA MARQUISE.

Rivaux !

LE VICOMTE.

Oui, nous prétendions l'un et l'autre à la main de mademoiselle d'Aubray.

LA MARQUISE.

De ma fille ?

LE VICOMTE.

Votre fille?... Quoi! Madame, c'est vous qui... Excusez-moi... On m'a parlé brièvement de votre arrivée; mais j'ignorais que vous fussiez établie ici. Eh bien ! si vous êtes la mère de mademoiselle Valentine, il est encore plus nécessaire que je vous conte notre aventure et que je vous fasse part de ma nouvelle résolution.

LA MARQUISE, à Léon.

Quoi ! Léon, vous aimez ma fille ?

LE VICOMTE.

Et votre fille l'aime aussi.

LÉON.

C'est trop !

LE VICOMTE.

Comment, je fais vos affaires, et vous n'avez pas l'air content ? Madame, veuillez me croire. J'avais pour moi le consentement de M. d'Aubray; mais Léon avait pour lui l'aveu très accentué de sa cousine. Il ne songe pas à le contester.

LA MARQUISE, au vicomte.

Et comment ce duel ?..

LE VICOMTE.

Oh ! ce duel a tout arrangé. Blessé par moi, M. d'Aubray tenait ma vie en son pouvoir, car, en dépit de mes dix ans de salle, fortifiés de son inexpérience, j'avais été assez maladroit pour la lui livrer. A sa place, tout autre aurait usé de son droit comme rival et comme adversaire. Eh bien ! savez-vous ce qu'il a fait ? Triomphant, en un moment, de l'animation du combat et de l'irritation de sa blessure, il a jeté son épée et m'a tendu la main ! Y a-t-il un trait plus admirable ? Mon cher Léon, je n'ai pas la prétention de comparer mon procédé au vôtre; mais, maintenant que tout s'est passé comme il convenait, je suis bien aise de vous dire que le jour même où nous avions pris rendez-vous, j'avais renoncé à

votre cousine. Cette déclaration ne m'acquitte pas envers vous : vous épouserez mademoiselle d'Aubray, je le veux, j'en fais mon affaire ; et ce duel où j'ai reçu la leçon que je croyais donner vous aura conquis la main d'une femme charmante et le cœur d'un véritable ami.

THÉRÈSE, *à part* à Antoine.

Il a renoncé à la main de Valentine, ah ! quelle bonne nouvelle !

LE VICOMTE.

Eh bien ! ce que je dis là ne paraît faire aucune impression sur vous ? Que tout-à-l'heure vous fussiez sombre et morne, au point d'avoir l'air déterminé à mourir, je le concevais en vous blâmant ; mais à présent que je me fais garant de votre mariage...

LÉON.

Monsieur le vicomte, je vous sais gré des sentiments qui vous animent ; mais vous m'auriez obligé bien plus si vous n'aviez pas fait à Madame les confidences qu'elle vient d'entendre.

LA MARQUISE, *bas* à Léon.

Ainsi, Léon, ma fille vous aime ?

LÉON.

Madame...

LA MARQUISE.

Elle vous aime ? Oh ! vous pouvez me le dire, après ce que je viens d'entendre, je ne puis qu'approuver son choix.

LÉON.

Peut-être avais-je quelque espérance de lui plaire ; mais à quoi bon maintenant ? je dois renoncer à elle.

LA MARQUISE.

Vous !

LÉON.

C'est l'ordre de mon père ; et les raisons qu'il m'en a données, celles que j'ai entrevues, sont si fortes, que je n'ai pu lui désobéir. (*A part.*) Mais je n'y survivrai pas.

LE VICOMTE.

Mon cher Léon, voilà la nuit qui tombe, nous pouvons-nous remettre en chemin... Madame, je ne sais quelle sera l'issue de votre affaire ; mais vous avez entendu ma déclaration : si vous êtes la mère de mademoiselle d'Aubray, regardez-bien, Mon sieur, c'est lui qui sera votre gendre.

LA MARQUISE.

Antoine, reconduisez ces Messieurs.

SCÈNE III.

THÉRÈSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Thérèse !

THÉRÈSE.

Madame...

LA MARQUISE.

Je t'avais demandé si Valentine aimait son cousin ; pourquoi m'as-tu répondu que non ?

THÉRÈSE, *à part.*

Pouvais-je faire autrement ?

LA MARQUISE.

Tu te tais ! Ton silence me donne à penser.

THÉRÈSE.

Pur enfantillage, dont il ne faut pas vous inquiéter. Valentine n'a qu'une passion véritable : c'est vous.

LA MARQUISE.

Antoine l'a-t-il vue ?

THÉRÈSE.

Non, Madame.

LA MARQUISE.

A-t-il eu des nouvelles de sa santé ?

THÉRÈSE.

Non.

LA MARQUISE.

Lui a-t-il fait passer ma lettre au moins ?

THÉRÈSE.

Aucun des valets du château n'a voulu s'en charger.

LA MARQUISE, *se promenant avec agitation.*

O Ciel ! être si près de ma fille et me trouver dans l'impossibilité de la voir, de lui écrire, de savoir ce qu'elle devient ! J'hésitais, avant d'entreprendre un procès où le nom d'Aubray doit être couvert d'infamie, mais puisqu'on me pousse à bout, je vais le commencer.

THÉRÈSE.

Bien, bien, Madame... Vous vous résignez au seul parti qui vous reste, et vous savez si je vous l'ai conseillé.

LA MARQUISE.

Arrange-toi avec Antoine, afin que je puisse partir dès cette nuit pour Paris. L'intérêt de M. d'Aubray est de m'empêcher d'avoir recours à la justice ; et, s'il était prévenu de mon dessein, il trouverait peut-être moyen de s'y opposer.

THÉRÈSE.

Fiez-vous à mon zèle.

LA MARQUISE.

Je rentre chez moi pour tout préparer. (*Elle sort.*)

THÉRÈSE, *seule.*

Oui, qu'elle parte. Antoine la conduira jusqu'à la poste voisine ; arrivée là, elle prendra des chevaux et sera bien vite hors de danger.

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, VALENTINE, puis ANTOINE.

VALENTINE, *en dehors.*

Thérèse ! Thérèse !

THÉRÈSE.

Valentine !

VALENTINE.

Oui, c'est moi... Je viens... ma mère... Pourvu qu'on ne m'ait pas suivie !

THÉRÈSE.

Sortir à pied, par un temps pareil... Voyons vos vêtements : ruisselants de pluie... Que d'imprudence ! Ne me répondez pas encore... vous êtes tout essoufflée d'avoir couru, et je devine bien ce que vous avez à me dire : c'est que vous vous êtes échappée à l'insu de M. d'Aubray... Antoin e!...

ANTOINE, *revenant.*

Me voilà.

THÉRÈSE.

Mets du bois dans le feu. Et maintenant, qui vous amène ici ? Pourquoi cette résolution désespérée ?

VALENTINE.

Thérèse, les pièces terribles qu'on nous a montrées n'ont-elles point changé ta conviction ? Jure-rai-tu sur la croix que cette dame qui s'est présentée il y a huit jours au château d'Aubray est bien réellement ma mère ?

THÉRÈSE.

Oui, je suis prête à le jurer !

VALENTINE.

Il suffit ; le cri de mon cœur est d'accord avec tes paroles. Antoine va me conduire chez elle.

THÉRÈSE.

Chez qui ?

VALENTINE.

Eh ! dans l'asile que ma mère a choisi.

THÉRÈSE.

Mais cet asile, c'est ma maison.

VALENTINE.

Elle est chez toi ?

THÉRÈSE.

Il ne vous l'avait pas dit ?

VALENTINE.

Oh ! ma bonne Thérèse, merci ! merci ! Allons, où est sa chambre ?

THÉRÈSE.

Un mot d'abord : qu'êtes-vous venue lui dire ?

VALENTINE.

Que je veux m'enfuir avec elle.

THÉRÈSE.

Causons un peu de cela avant d'aller la trouver. Antoine, laisse-nous.

ANTOINE, *en passant devant la chambre de la Marquise, il la voit paraître sur le seuil.*

Ah ! (*La Marquise se retire en lui faisant signe de se taire.*)

THÉRÈSE.

Qu'est-ce donc ?

ANTOINE.

Rien...

THÉRÈSE.

Va, maintenant, va. (*Antoine sort.*)

SCÈNE V.

VALENTINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Valentine, je devine à peu près les raisons qui vous ont fait quitter votre tuteur, je vous plains ; mais je désapprouve ce coup de tête. On en fera un crime à votre mère, aussi, loin de vous encourager à vous enfuir avec elle, je crois que le plus tôt possible, il faut que vous retourniez au château.

VALENTINE.

Moi ! Thérèse, si j'y rentre, ce ne sera que pour y mourir.

THÉRÈSE.

Plus bas ! plus bas !

VALENTINE.

Ah ! c'est que tu ne sais pas ce que j'ai souffert depuis le retour de ma mère ! Tiens si tu pouvais voir comme je suis changée, tu aurais peur.

THÉRÈSE.

Oh ! pauvre enfant ! Au nom du ciel, calmez-vous ; votre mère gagnera son procès et vous sera rendue. Quant au vicomte de Batz, qu'on veut sans doute vous faire épouser... eh bien, les instances de M. d'Aubray vont cesser, M. de Batz renonce à votre main.

VALENTINE.

Que m'importe qu'il y renonce ou qu'il la poursuive... Toutes les puissances du monde ne pourraient me contraindre à la lui donner.

THÉRÈSE.

Quoi, ce n'est point la crainte d'être obligée de l'épouser qui vous a fait quitter le château ?

VALENTINE.

Ce n'est pas lui que je fuis, c'est sa cousine.

THÉRÈSE.

Sa cousine.

VALENTINE.

Oh ! Thérèse, c'est en hésitant et en rougissant que je te fais cet aveu. Dans la situation où est ma mère, je ne devrais penser qu'à elle... Eh bien ! mauvaise fille que je suis, depuis que mademoiselle de Batz s'est installée au château, sa présence m'a autant occupée que l'absence de ma mère, et je ne sais lequel des deux sentiments a mis le plus d'amertume dans mes pleurs. J'ignorais d'abord pourquoi je souffrais tant en la voyant, toujours riante et parée, poursuivre Léon de ses coquetteries audacieuses ; je suis enfin éclairée sur l'état de mon cœur, et je sens là que la jalousie est un mal dont je puis mourir !

THÉRÈSE.

Ah ! voilà ce que je craignais ; mais vous n'êtes point raisonnable. Faut-il vous répéter tout ce que je vous ait dit ? Que Léon vous aimait

depuis trop longtemps pour vous sacrifier ainsi à la première venue ; qu'il n'épouserait jamais une autre femme que vous.

VALENTINE.

Comment se fait-il alors qu'il épouse mademoiselle de Batz.

THÉRÈSE.

Il l'épouse ?

VALENTINE.

Leur contrat se signe demain... Oui, demain, Léon, mon amant, ma vie, devient le mari d'une autre femme. N'élève pas un doute contre cette nouvelle. C'est ce matin que M. d'Aubray est venu me l'apprendre, et Léon, que j'ai vu quelque temps après, Léon me l'a confirmée par son trouble et par sa pâleur. Est-il forcé d'obéir à son père, où bien a-t-il cessé de m'aimer ? c'est peut-être bien l'un et l'autre ! Quoi qu'il en soit, cette dernière douleur était trop grande pour mes forces. J'ai senti, que ma mère seule pouvait me sauver du désespoir et j'ai résolu de venir la retrouver. Veux-tu encore me faire retourner au château ? Si l'intérêt de cette mère chérie l'exige, je suis prête ; mais je ne réponds pas de moi, quand je verrai le triomphe de ma rivale : on ne m'aurait pas empêchée de m'évader, même au péril de ma vie ; on ne m'empêchera pas de me tuer. *(La marquise qu'on a entrevue un moment jette un cri et rentre dans sa chambre.)*

THÉRÈSE.

Grand Dieu ! qu'est-ce encore ? nous ne sommes pas seules ?

VALENTINE.

Si, si fait.

THÉRÈSE.

Écoutez, mon enfant, j'espère que Léon ne consentira pas au mariage qu'on lui impose : mais comme il est possible que son père l'y contraigne, je n'insiste pas pour que vous retourniez auprès de ce méchant homme. Votre mère part cette nuit pour Paris ; vous l'accompagnerez ; mais vous lui cacherez votre désespoir, n'est-ce pas ? Vous tâcherez d'avoir un peu de courage afin qu'elle ne perde pas tout-à-fait le sien ?

VALENTINE.

Je te le promets.

THÉRÈSE.

Je vous conduirai à elle quand vous serez calmée. Mais pour voyager il faut que vous soyez vêtue plus chaudement. Je vais, faute de mieux, vous chercher un des habits de Geneviève. Attendez-moi. *(Elle sort. La Marquise paraît.)*

SCENE VI.

VALENTINE, LA MARQUISE, puis ANTOINE.

VALENTINE.

Profitez du moment qui me reste pour écrire

à Léon une dernière fois. *(Elle s'assied devant une table et écrit.)* « Léon, je viens vous faire mes adieux, vous allez épouser mademoiselle de Batz ; quels que soient les motifs qui vous aient déterminé à ce mariage, je ne vous en veux pas, mais vous ne pouvez pas croire que j'y survive. Je prie Dieu pour votre bonheur, et je pardonnerai à votre père tout le mal qu'il m'a fait s'il consent à reconnaître ma mère ! O Léon ! si vous m'avez jamais aimée, obtenez de lui cette grâce, et remplacez auprès de cette mère malheureuse l'enfant qu'elle aura bientôt perdu. »

LA MARQUISE, s'avançant et prenant la lettre.

Assez ! assez !

VALENTINE.

Ma mère !

LA MARQUISE.

Je ne suis donc rien pour toi ?

VALENTINE, Elle veut se jeter à ses pieds. La marquise la retient et l'embrasse.

Oh ! pardon ! pardon !

ANTOINE, accourant.

Ah ! Madame, Mademoiselle. j'ai vu plusieurs personnes qui montaient la côte. Je crois qu'on a découvert votre fuite et que le juge de paix vient vous chercher.

LA MARQUISE, à Valentine.

Mon Dieu ! que faire ? où te cacher ? dans cette chambre. *(La porte latérale s'ouvre, M. d'Aubray paraît suivi d'un domestique.)* Il n'est plus temps !

SCENE VII.

LA MARQUISE, VALENTINE, D'AUBRAY, ANTOINE, GERMAIN, puis THÉRÈSE.

D'AUBRAY.

Je vois que mes soupçons étaient justes. C'est ici que mademoiselle d'Aubray est venue chercher un refuge contre la tyrannie de son tuteur. Valentine, je veux croire que vous n'aviez pas réfléchi à la gravité de votre démarche, aussi je ne vous ferai pas de reproches ; mais vous allez me suivre sur-le-champ.

VALENTINE.

Ma place est ici.

D'AUBRAY.

Votre place est chez moi. N'essayez pas de me résister : décidé à vous arracher à des influences que vous n'auriez jamais dû reconnaître, je suis en mesure de faire valoir les droits que j'ai sur vous ; et si j'ai devancé de quelques instants le magistrat qui, au besoin, me prêterait main forte, c'est qu'avant de donner au public le spectacle de nos querelles, j'ai voulu tenter les voies de la douceur.

LA MARQUISE.

Les droits d'un tuteur passent-ils avant ceux

d'une mère? Au nom de quelle loi pourrait-on m'enlever ma fille?

D'AUBRAY.

Madame, mon titre est certain; le vôtre est contesté. Tant que les tribunaux ne vous auront pas reconnue pour ce que vous prétendez être, c'est à moi seul que mademoiselle d'Aubray doit obéir; c'est ma maison seule qu'elle doit habiter.

LA MARQUISE.

C'est vrai! j'oublie toujours que je n'ai pas le droit de m'appeler sa mère! Excusez-moi! Il y a des idées auxquelles on a de la peine à s'habituer. Eh bien! puisque la loi est contre moi, c'est à votre humanité que j'ai recours... Monsieur, vous vous rappelez comme cette jeune fille était fraîche et bien portante? regardez-la maintenant! n'êtes-vous pas touché du changement qui s'est fait en elle? J'en suis si troublée, moi, que je ne sais pas comment il me reste assez de présence d'esprit pour vous parler. C'est votre maison qui la tue. Elle est obligée d'y vivre avec des personnes dont elle se sent haïe; d'assister aux préparatifs d'un événement qui ruine ses espérances les plus chères. Vous comprenez l'effet de ce double tourment sur une organisation comme la sienne? Laissez-la-moi quelque temps dans cette chaumière, le temps de la calmer, de la consoler, de la guérir. C'est une tâche où je suis quelquefois heureuse; vous n'avez pu l'oublier. Pauvre Léon! je l'ai vu dans un état aussi douloureux que celui où je vois aujourd'hui Valentine. Atteint d'une de ces maladies si souvent mortelles pour l'enfance, tout le monde désespérait de lui. J'allai m'installer à son chevet; j'y restai huit jours, huit nuits entières, si bien, qu'un matin, le médecin étant entré avec vous: « Remerciez Madame, dit-il après avoir regardé l'enfant; si votre fils existe encore, c'est à elle que vous le devez. Vous êtes attendri, je le vois. Le souvenir que j'évoque déconcerte votre rigueur. Ma fille, jetons-nous ensemble à ses pieds! Au nom de son fils, dont j'ai sauvé la vie, supplions-le de ne pas nous séparer.

UNE VOIX, *au dehors.*

Ouvrez, au nom de la loi!

D'AUBRAY, *à Thérèse.*

Vous avez entendu?

LA MARQUISE.

Ah! je comprends enfin le dessein de cet homme, et je vous le dénonce. Il a commencé par me renier: maintenant il veut que ma fille meure afin d'hériter d'elle.

VALENTINE.

Ma mère! ma mère!

LA MARQUISE.

Tu peux ouvrir, Thérèse; fais entrer ici tous ceux qui viennent chercher Valentine. Si l'exil et le temps ont tellement changé mes traits qu'ils

ne puissent les reconnaître, ils me reconnaîtront peut-être à l'amour que ma fille me témoigne, aux cris désespérés que je pousse, à ces bras convulsifs dont je l'entoure, et que je les défie d'en détacher!

D'AUBRAY, *s'approchant d'elle.*

Madame, vous voyez qu'il faut vous soumettre. J'ai à vous dire deux mots qui vous amèneront sans doute à des sentiments plus modérés. Pouvez-vous m'entendre?

LA MARQUISE.

Ciel! Oui, oui, sans doute.

D'AUBRAY, *à son domestique.*

Germain, allez dire à M. le juge de paix que je le prie d'attendre encore quelques moments.

LA MARQUISE.

Va, compte sur moi, ma fille, et vous, Thérèse, Antoine, ne la quittez pas un instant. (*Germain sort par le fond; Thérèse, Antoine et Valentine par une porte latérale.*)

SCÈNE VIII.

D'AUBRAY, LA MARQUISE.

D'AUBRAY.

Marquise d'Aubray!...

LA MARQUISE.

Ciel!

D'AUBRAY.

Voulez-vous sauver votre fille?

LA MARQUISE.

Vous me reconnaissez donc?

D'AUBRAY.

Oui.

LA MARQUISE.

Ah! merci! merci! (*Elle lui baise les mains avec transport.*)

D'AUBRAY.

Laissez-moi! laissez-moi! Silence!

LA MARQUISE.

Comment?

D'AUBRAY.

Je vous reconnais parce que nous sommes seuls; vienne un témoin, je ne sais qui vous êtes.

LA MARQUISE.

Où suis-je?

D'AUBRAY.

Êtes-vous bien persuadée que Valentine mourra si je la ramène au château pour y voir le mariage de Léon et de mademoiselle de Batz.

LA MARQUISE.

Oui; j'en suis persuadée.

D'AUBRAY.

Et si je m'engageais à lui dire: « Valentine, le mariage avec mademoiselle de Batz est rompu; c'est vous que Léon épouse, » songeriez-vous encore à la retenir?

LA MARQUISE.

Ah ! je m'en séparerais avec joie !

D'AUBRAY.

Copiez ce billet ; et dans trois jours, grâce à un sacrifice que je m'imposerai pour indemniser la famille de Batz, mon fils épousera votre fille.

LA MARQUISE.

(Lisant le billet sans que d'Aubray le lâche.

« Monsieur le baron, les incertitudes répandues
« sur le sort de votre belle-sœur, et la connais-
« sance acquise par hasard de plusieurs détails de
« son histoire, m'avaient inspiré l'idée d'usurper
« son nom et sa fortune. Je reconnais l'impossi-
« bilité de soutenir mon rôle et j'y renonce en
« espérant que cette déclaration librement faite
« et que je suis prête à renouveler devant les
« magistrats vous engagera à me pardonner ; je
« quitte ce pays et vous n'entendrez plus parler
« de moi. »

D'AUBRAY.

Eh bien !

LA MARQUISE.

Sortez !

D'AUBRAY.

Malheureuse ! c'est l'arrêt de mort de Valentine !..

LA MARQUISE.

Oh ! restez, au nom du ciel, restez ! grâce, grâce pour elle !

D'AUBRAY.

Madame, cet entretien est aussi pénible pour moi que pour vous. Si mes paroles vous révoltent, vos regards me font rentrer sous terre ; écoutez donc l'arrêt que je prononce pour abrégier notre commun supplice ; et apprenez que soumis en le rendant à une volonté qui croit encore me faire grâce, il m'est aussi impossible de modifier cet arrêt que si c'était celui du destin. Marquise d'Aubray, voulez-vous que votre fille vive ou meure ? vous n'avez que cet instant pour vous décider.

LA MARQUISE.

Me décider ? A quoi ? Vous me dites des choses si étranges que je ne sais vraiment plus ce que vous me demandiez. Ah ! oui, cette lettre, cette exécration, ne me la mettez donc pas comme cela sous les yeux. Vous êtes bien sûr que je ne l'écrirai jamais. Voyons, d'Aubray, parlons raison. Pourquoi refusez-vous de me reconnaître ? C'est que les comptes de tutelle vous embarrassent, n'est-ce pas ? Eh bien ! Apportez-les moi faits comme vous l'entendrez. Je signerai sans lire, est-ce convenu ?

D'AUBRAY.

Madame, le juge de paix attend.

LA MARQUISE.

Bah ! c'est une vaine menace. Nous sommes

ici pour nous expliquer, pour nous entendre. Vous ne partirez pas que nous ne soyons d'accord. Ah ! ce ne sont pas les comptes de tutelle que vous craignez ? qu'est-ce donc alors ? Il m'est impossible de vous comprendre ! J'y suis, vous m'avez parlé d'une volonté qui dominait la vôtre. C'est celle de madame de Batz, n'est-ce pas ? D'où lui vient son empire, à cette femme ? De l'amour que vous avez pour elle ? Non, vous étiez séparés depuis quatre ans. D'une mauvaise action que vous auriez commise ensemble. Ah ! je suis sur la trace ; vous vous troublez...

D'AUBRAY.

Madame... on va revenir tout à l'heure.

LA MARQUISE.

Comment, c'est donc sérieux ? Cette lettre, vous voulez vraiment que je l'écrive ?.. mais c'est m'arracher le cœur et la vie, songez-y donc ? D'abord, le premier effet de cette déclaration sera mon bannissement du pays et mon éternelle séparation d'avec ma fille... Je m'y résignerais peut-être, si je devais partir bénie et regrettée par elle... mais accepter à ses yeux la réputation d'une intrigante et d'une menteuse, voir son mépris succéder à sa tendresse, c'est un sacrifice au-dessus de mes forces, et je ne conçois pas comment vous, qui êtes père, vous avez pu me le proposer. D'Aubray, vous aimez Léon, autant que j'aime Valentine ; n'aimeriez-vous pas mieux mourir que d'être méprisé par lui ?

D'AUBRAY.

Ah ! vous ne savez pas la portée de vos paroles... méprisé par mon fils ! c'est à cette crainte que je vous sacrifie.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire ?

D'AUBRAY.

Rien, rien !.. adieu, Madame ; je vais ordonner qu'on emporte Valentine vivante ou morte.

LA MARQUISE.

Arrêtez ! je consens à tout ! je consens à tout !

D'AUBRAY.

Mettez-vous à cette table, et écrivez.

LA MARQUISE.

Vous me jurez que, dans trois jours, Léon épousera Valentine ?

D'AUBRAY.

Vous me jurez d'accomplir exactement les résolutions annoncées dans cette lettre ?..

LA MARQUISE.

O mon Dieu ! O mon Dieu ! donnez-moi la force d'achever. *(Pendant qu'elle copie le billet, la toile baisse.)*

ACTE CINQUIÈME.

Au château d'Aubray. — Le décor du troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'AUBRAY, GERMAIN.

GERMAIN, *entrant.*

Monsieur le baron, une lettre.

D'AUBRAY.

De qui ?

GERMAIN.

De madame la comtesse de Batz.

D'AUBRAY.

Bien, donnez. (*Germain sort, d'Aubray ouvre la lettre et lit :*)

« Mon cher baron, Je viens m'excuser auprès de vous de ne point assister au mariage de Léon avec mademoiselle d'Aubray. Je ne crois pas que cette chère Valentine soit fort contrariée de notre absence; depuis que nous avons quitté le château, sa santé s'est remise; et nous ne pourrions réparer à ses yeux sans jeter quelque ombre sur son bonheur.

« J'ai reçu ce matin une réponse de la personne à qui j'avais si vivement recommandé l'affaire en question.

(*S'interrompant.*) Est-il possible ?

« Le ministre a pris une décision nouvelle, on en ignore les termes; mais on sait qu'elle détruit entièrement la première. Cette décision a dû être expédiée au juge de paix, au moment même où l'on m'écrivait: ce qui veut dire qu'il la recevra dans la journée. Ainsi donc, avant que cette journée s'achève, vous aurez en votre pouvoir ces papiers mystérieux dont l'ouverture ne doit être faite que par vous. »

(*Il s'interrompt.*) Ciel! aujourd'hui, c'est aujourd'hui que finira mon supplice! Allons, la comtesse a loyalement rempli tous ses engagements: prouvons-lui que je n'ai pas oublié les miens... Ai-je lu toute sa lettre? Non, un *post-scriptum*:

« Ma fille est mineure, je suis étrangère et j'ai laissé bien des créanciers à Paris. Faites faire au nom de mon neveu l'acte dont nous sommes convenus.

(*S'interrompant encore.*) Au nom de son neveu ?

« Au fond, il a toujours aimé ma fille, pauvres tous deux, je ne pouvais consentir à leur union; mais les circonstances ayant changé, je n'ai pas eu de peine à rétablir entre-eux la bonne intelligence, et dans quinze jours, mon neveu sera mon fils. »

Ah! voilà où elle en voulait venir. Le secret de sa conduite m'est expliqué. N'importe, j'ai promis, et les révélations de Didier sont toujours suspendues sur ma tête: exécutons-nous. (*Il s'assied et écrit.*) Que dira Léon, quand il faudra lui

avouer que j'ai vendu le château d'Aubray? Oh! subir un reproche, un soupçon de mon fils! quelle honte et quel châtement! terreur vaine! Valentine est à lui. Cette idée absorbe toutes les autres et lui met un bandeau sur les yeux. Germain! (*Germain répareit.*) Portez ces papiers chez mon notaire, et voyez en passant si tout est prêt pour le départ. Ah! il se présentera peut-être deux femmes pendant notre absence. Vous les conduirez dans mon cabinet, où M. le juge de paix et moi nous irons les retrouver.

SCÈNE II.

D'AUBRAY, VALENTINE ET LÉON, *entrant par une porte latérale*, LE VICOMTE *entre un moment après.*

VALENTINE.

Donnez-moi un siège, Léon; je ne puis aller plus loin. (*Elle s'assied.*)

LÉON.

Vous avez épuisé vos forces à vous tenir debout pendant qu'on faisait votre toilette..

VALENTINE.

C'est vrai. Pourquoi donc cette brillante toilette? ma tête est si faible que je ne puis assembler deux idées. Il me semble que je fais un songe.

LÉON.

Et moi aussi, Valentine! et moi aussi. Oh! ne cherche pas à revenir à la réalité, ne pense pas, ne te souviens pas. J'ai si peur de voir finir mon rêve.

LE VICOMTE, *s'approchant.*

Mademoiselle d'Aubray me permettra-t-elle de ja féliciter sur son heureux retour à la santé, et monsieur Léon d'Aubray veut-il bien que je salue en lui le plus habile de tous les médecins?

LÉON.

Valentine, c'est monsieur le vicomte de Batz.

VALENTINE.

O mon Dieu!

LE VICOMTE.

Rassurez-vous, ce n'est pas moi qui vous épouse.

VALENTINE.

Comment?

LE VICOMTE.

Voilà votre mari.

VALENTINE.

Que dit-il?.. en effet, ce voile, ce bouquet de mariée... Oh! je vois maintenant, je me rappelle... Léon, votre père a eu pitié de nous; il nous donne l'un à l'autre... mais puisqu'il est redevenu si bon, qu'il se hâte donc de faire revenir ma mère!

LÉON.

Valentine, pourquoi parler de votre mère ? vous avez oublié...

VALENTINE.

Quoi donc ?

D'AUBRAY.

Qu'elle est morte il y a six années ; et que celle qui en prenait le nom convient elle-même de son mensonge.

VALENTINE.

Quoi, cette femme dont chaque parole me remuait si profondément, usurpait le nom de ma mère ! quoi, ces étreintes, ces cris, ces pâleurs, ces larmes, tout cela n'était que mensonge ! Léon, et vous, mon oncle, l'état où je suis me rend incapable de vous résister ; vous n'abusez point de ma faiblesse ? vous ne me trompez pas ?

D'AUBRAY.

Moi, vous tromper, mon enfant ? Dans quel intérêt !

LÉON.

Moi, vous tromper, Valentine ! Ah ! quel que soit mon bonheur, si je croyais que cette femme fût votre mère, je ne vous conduirais pas sans elle à l'autel.

GERMAIN, *entrant.*

La voiture de M. le baron est prête.

D'AUBRAY.

Allons, ma fille.

VALENTINE.

Où allons-nous ?

D'AUBRAY.

D'abord, à la mairie, ensuite dans une chapelle ouverte exprès pour votre mariage.

LÉON.

Valentine, est-ce vous qui retarderiez mon bonheur ?

VALENTINE.

Ah ! Léon, j'ai honte d'être heureuse ! (*Valentine sort, conduite par d'Aubray. Léon et le vicomte les suivent.*)

SCÈNE III.

GERMAIN, ANTOINE.

ANTOINE, *paraissant à une porte latérale.*

Pstitt ! pstitt ! citoyen !

GERMAIN.

C'est toi, Antoine. Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

ANTOINE.

J'ai quelque chose à te dire.

GERMAIN.

Hâte-toi.

ANTOINE.

On m'a chargé de remettre ce bouquet à mademoiselle Valentine. (*Bruit d'une voiture qui part*)

GERMAIN.

Elle part en ce moment même et ne reviendra que madame d'Aubray. (*Il sort.*)

ANTOINE, *seul.*

Partie ! Eh bien ! que diront ma marraine et cette pauvre dame, cette marquise, vraie ou fausse qui lui faisaient tenir ce bouquet ? Rien que de l'aubépine rose ; mademoiselle Valentine se consolera facilement de ne l'avoir pas reçu à temps... Que vois-je ? est-ce possible ?.. oui... non... si fait... (*Le docteur Lagrange entre.*)

SCÈNE IV.

ANTOINE, LE DOCTEUR.

ANTOINE.

Quoi, c'est vous, monsieur le docteur ? c'est vous qui... Ah ! quelle surprise !

LE DOCTEUR.

Avais-tu donc pensé que j'étais parti pour toujours ?

ANTOINE.

Si j'avais eu cette idée-là, je vous aurais suivi. A propos, monsieur le docteur, revenez-vous seul ?

LE DOCTEUR.

Comment ! que veux-tu dire ?

ANTOINE.

Oubliez-vous qu'au moment de votre départ, je vous ai demandé le souhait qu'il fallait faire pour vous, et que vous m'avez répondu : Souhaitez que je ne revienne pas seul.

LE DOCTEUR.

Il est vrai.

ANTOINE.

Eh bien ?

LE DOCTEUR.

Eh bien ! tu vois, je reviens comme j'étais parti.

ANTOINE.

C'est-à-dire que votre voyage n'a pas été heureux ?

LE DOCTEUR.

Non.

ANTOINE.

Vous serez obligé d'en faire un autre ?

LE DOCTEUR.

Je reviens dans ces montagnes pour n'en plus sortir.

ANTOINE.

Bonne parole que celle-là.

LE DOCTEUR.

Dis-moi, Valentine se marie donc avec Léon ? Pauvres enfants ! le Ciel me devait cette compensation... Je viens attendre ici leur retour.

ANTOINE.

Vous trouverez mademoiselle Valentine un peu changée : il est arrivé tant d'événements en votre absence ! D'abord son cousin a failli épouser mademoiselle de Batz...

LE DOCTEUR.

Vraiment?...

ANTOINE.

Ensuite... Oh! mais l'autre événement, je vous le donnerais à deviner en mille...

LE DOCTEUR.

Sa mère est revenue?... J'en étais déjà informé, par une rencontre assez singulière, le récit de cette affaire est parvenu au ministre de la justice, dans le moment où j'étais près de lui, racontant l'objet de mon voyage et demandant conseil à son amitié.

ANTOINE.

Ah! vous êtes l'ami d'un ministre!

LE DOCTEUR.

Quel a été son avis, je l'ignore; et j'ai quitté Paris sans avoir pu le revoir. Mais ici, que se passe-t-il? M. d'Aubray s'est-il enfin décidé à reconnaître sa belle-sœur?

ANTOINE.

Non, non, c'est elle qui a renoncé à ses prétentions.

LE DOCTEUR.

Comment! que dis-tu là?

ANTOINE.

Je vous dis qu'elle est convenue de son imposture.

LE DOCTEUR.

Quoi! elle a déclaré qu'elle n'était point la marquise d'Aubray?

ANTOINE.

Elle a déclaré qu'elle n'était point la marquise d'Aubray.

LE DOCTEUR.

C'est étrange!... Je connais cette dame, n'est-ce pas?

ANTOINE.

Sans doute: c'est elle qui est arrivée dans le pays le jour où vous l'avez quitté.

LE DOCTEUR, à lui-même.

Que croire et que faire? Je revenais ici, persuadé des droits de cette dame; ma conviction s'ébranle à présent. Qu'ai-je appris après tout? que la marquise d'Aubray n'était pas morte sur l'échafaud révolutionnaire; qu'elle avait passé en Amérique sur le vaisseau qui devait y porter ma fille; mais rien ne prouve qu'elle vive encore... Rien ne prouve qu'une habile intrigante, informée de sa délivrance miraculeuse, n'ait pas eu l'idée de se présenter sous son nom... Antoine!...

ANTOINE.

Monsieur le docteur?

LE DOCTEUR.

Cette dame qui prétendait être la marquise d'Aubray a-t-elle quitté le pays?

ANTOINE.

Pas encore.

LE DOCTEUR.

ANTOINE.

Chez ma marraine, qui s'obstine toujours à la reconnaître, malgré elle. Concevez-vous un pareil entêtement?

LE DOCTEUR.

Ah! elle s'obstine à la reconnaître?... Allons, je vais la voir.

ANTOINE.

Vous n'aurez pas la peine d'aller bien loin: les voici toutes deux.

SCÈNE V.

ANTOINE, LE DOCTEUR, LA MARQUISE, THÉRÈSE.

LA MARQUISE, entrant, à Thérèse.

Oui, il y a par ici un couloir qui conduit à la chapelle, dans une tribune placée au-dessus du chœur; je veux en retrouver l'entrée pour assister au mariage de Valentine.

THÉRÈSE.

Mais si elle allait vous voir?

LA MARQUISE.

N'aie pas cette crainte: je me tiendrai cachée derrière un pilier, étouffant mes sanglots, dévorant mes larmes... Oh! viens, viens, c'est bien le moins que j'aie le spectacle de son bonheur!... Ciel!...

THÉRÈSE.

Qu'y a-t-il?

LA MARQUISE.

Ton filleul avec un étranger!

ANTOINE, allant à Thérèse.

J'en ai eu bien du regret, marraine, mais je suis arrivé trop tard pour donner votre bouquet à mademoiselle Valentine. Elle venait de partir pour la mairie.

LA MARQUISE, reprenant le bouquet.

C'est bien, mon ami, donnez. (*A elle-même.*) Ainsi, elle se marie sans rien avoir que je lui aie donné, pas même un pauvre bouquet de fleurs.

ANTOINE.

Qui vous amène ici?

THÉRÈSE.

Nous cherchons le cabinet de M. d'Aubray; sais-tu où il est?

ANTOINE.

Non, marraine; mais je vous laisse avec quelqu'un qui va vous le dire; c'est notre bon, notre cher docteur, qui est de retour depuis un moment. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE DOCTEUR, THÉRÈSE, LA MARQUISE.

THÉRÈSE.

Est-il possible? le docteur Lagrange?

LE DOCTEUR.

Oui, bonne Thérèse; il est là, il vous serre la

THÉRÈSE.

Ah ! docteur, qu'il s'est passé de choses depuis votre départ ! que votre secours nous a manqué !

LE DOCTEUR.

En quoi pouvais-je vous être utile ?

LA MARQUISE, *bas à Thérèse.*

Silence ! souviens-toi de ce que tu m'as promis.

LE DOCTEUR, *à lui-même.*

Plus je la regarde et plus je suis frappé de l'air d'honnêteté, de noblesse qui éclate dans toute sa personne. Voyons si elle sera insensible au souvenir que je vais rappeler. (*Haut.*) Madame, je n'ai ni le droit ni le dessein de vous interroger ; mais je puis vous faire observer qu'en vous éloignant sitôt, vous m'ôtez la douceur de rentrer en grâce auprès d'une bonne, d'une excellente amie, que je n'avais pas vue depuis dix jours et à qui je dois bien quelques excuses, puisque j'étais parti sans lui dire adieu... Ce départ vous a bien surprise, n'est-ce pas, Thérèse ?

THÉRÈSE.

Moins que vous le pensez.

LE DOCTEUR.

Comment ?

THÉRÈSE.

Ce n'est pas la première fois que vous vous en allez comme cela sans dire adieu à personne. Il y a six ans, vous êtes parti pour Marseille absolument de la même façon.

LE DOCTEUR.

Et c'était pour le même motif. Thérèse, je puis vous dire mon secret à présent. J'avais une fille.

THÉRÈSE.

Vous !

LE DOCTEUR.

Mon amitié pour Valentine aurait dû vous le faire deviner.

THÉRÈSE.

Et comment êtes-vous séparé depuis si longtemps d'une personne qui doit vous être si chère ?

LE DOCTEUR.

Les dernières nouvelles que j'ai reçues dataient de Marseille et des jours les plus mauvais de la Terreur.

THÉRÈSE.

O mon Dieu !

LE DOCTEUR.

Captive dans les prisons du tribunal révolutionnaire, des amis dévoués lui avaient procuré les moyens d'en sortir ; mais un malheur irréparable venait de briser toutes ses espérances ; à vingt ans, la vie lui était à charge ; elle conçut le dessein de faire profiter du plan d'évasion qu'on avait concerté pour elle une compagne de captivité.

THÉRÈSE.

Ciel !

LA MARQUISE.

Elle pouvait la sauver sans danger, n'est-ce

pas ? On ne l'accusait d'aucun complot, d'aucun crime ?

LE DOCTEUR.

Non ; mais voici une lettre écrite par elle au capitaine du navire américain sur lequel elle devait partir. Dans cette lettre restée jusqu'ici secrète, ma fille annonce que pour assurer le salut de l'infortunée qui fuit à sa place, elle sera obligée de monter à l'échafaud sous son nom. C'est ce qu'elle a fait, Madame ; en vérité c'est-ce qu'elle a fait.

LA MARQUISE.

Morte, morte pour moi ! Ah ! si j'avais su... si j'avais pu croire... Monsieur, Monsieur... pardonnez-moi : (*Elle se jette aux pieds du docteur.*)

LE DOCTEUR, *la relevant.*

Marquise d'Aubray, j'ignore par quels motifs vous avez été amenée à renier un nom comme le vôtre et une fille comme Valentine ; mais avec moi maintenant toutes ces dénégations sont vaines ; je viens de vous arracher la vérité.

LA MARQUISE.

Eh bien ! oui, mon secret m'est échappé. Pouvais-je le cacher au père de celle qui m'a sacrifié sa vie ? Mais je ne suis la marquise d'Aubray que pour vous et pour Thérèse ; il faut que le reste du monde me croie une aventurière et je vais m'éloigner d'ici pour toujours.

LE DOCTEUR.

Que dites-vous ?

LA MARQUISE.

Je l'ai juré, et par quelques moyens qu'on m'ait arraché ce serment, j'y serai fidèle.

LE DOCTEUR.

Quel est ce serment sans exemple, et qui vous l'a imposé ?

THÉRÈSE.

Eh ! ne le voyez-vous pas ? Valentine mourait du mariage de Léon avec une autre femme. Madame s'est résignée à tout pour sauver la vie de sa fille et pour assurer son honneur.

LE DOCTEUR.

Ainsi, c'est M. d'Aubray, c'est votre frère qui a exigé de vous ce sacrifice ! J'en avais eu le soupçon sans oser m'y arrêter. Mais si vous êtes engagée envers lui, je ne le suis pas moi, et quelles que soient les raisons de sa conduite, je vais le contraindre à me les déclarer.

LA MARQUISE.

Ah ! s'il est vrai que ma fille vous rappelle la vôtre, ne dites rien à personne du secret que vous avez surpris.

LE DOCTEUR.

Madame, c'est pousser trop loin la fidélité aux engagements impies qu'on vous a fait prendre. La Providence ne m'a pas ramené ici avec les lumières que je possède, pour être le spectateur impassible de l'iniquité qui se consomme, et le sang de ma famille n'aura pas coulé en vain pour

conserver une mère à Valentine ! Il faut que je parle, il faut que, malgré vous-même, votre nom et vos droits vous soient rendus !

LA MARQUISE.

Et si l'intérêt de mes enfants exige que j'y renonce ?

LE DOCTEUR.

Que voulez-vous dire ?

LA MARQUISE.

Je puis me fier à vous, docteur ; honnête homme et ami de la famille, vous en garderez tous les secrets. Sachez que si d'Aubray refuse de me reconnaître, ce n'est point par intérêt ou par haine ; c'est qu'une volonté implacable, la volonté d'une personne avec laquelle il doit avoir commis un crime, pèse sur la sienne et lui ordonne de me repousser. Ne traitez pas cette explication de fable, inventée par moi dans un moment de délire ; j'y ai été amenée par mille indices qui équivalent à une preuve complète ; et enfin, je suis convaincue que mon nom ne peut m'être rendu sans que celui de mon beau-frère soit déshonoré. Voilà pourquoi je vous supplie de me laisser achever mon sacrifice. Vous connaissez Léon ; survivrait-il à la honte de son père ? vous connaissez ma fille ; survivrait-elle à son mari ?

LE DOCTEUR.

Ah ! que m'avez-vous appris ? hélas ! ces explications terribles éclairent toute la vie de votre beau-frère, et je ne puis m'empêcher d'y reconnaître la vérité. Me voilà donc condamné à me taire ? je ne puis rien faire pour vous.

LA MARQUISE.

Si, si, docteur ; vous pouvez beaucoup.

LE DOCTEUR.

Comment ?

LA MARQUISE.

Je vais partir et Thérèse m'accompagne. Oui, elle le veut, et je suis assez faible pour y consentir : il faut bien que j'aie quelqu'un avec qui pleurer. Une pensée nous désolait, c'était de ne voir personne dans le pays qui pût nous donner des nouvelles de Valentine. Soyez ce correspondant qui nous manquait ; vous êtes son médecin, son ami intime ; écrivez-nous toutes les pensées de son âme, tous les incidents de sa vie, et faites vos lettres le plus longues possible. Nous n'aurons de joie qu'en les lisant.

THÉRÈSE.

Madame, les voitures rentrent. Valentine va paraître. Ayez le courage d'éviter une entrevue qui serait si pénible pour toutes deux.

LA MARQUISE.

Oui, oui, tu as raison... Docteur, conduisez-nous au cabinet de M. d'Aubray ; j'ai promis de m'y rendre pour une formalité qui me reste à remplir ; ah ! pas encore ! pas encore ! laissez-moi donner un dernier regard, dire un dernier adieu à cet appartement où j'ai vécu si heureuse et d'où

je vais sortir pour toujours ! Adieu, chambre où Valentine est née, lit où je l'ai nourrie, berceau où je l'ai endormie tant de fois et que j'avais gardé pour y endormir sa fille... Pauvre Valentine ! elle deviendra mère à son tour et je ne serai pas là pour lui prodiguer les soins que dans une pareille occasion j'ai reçus de la mienne ! Pourquoi mon âme ne peut-elle pas s'exhaler dans ce cri suprême ? murs où je vais laisser les plus chères parts de ma vie, que ne puis-je l'y laisser tout entière et tomber morte au moment où je franchirai votre seuil.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, D'AUBRAY, puis VALENTINE, LÉON ET LE JUGE DE PAIX.

D'AUBRAY.

Eh bien ! j'ai tenu ma promesse : allez-vous tenir la vôtre ?

LA MARQUISE.

Vous m'y voyez résolue.

D'AUBRAY.

Venez donc ! mon notaire nous attend. (*Il l'a conduit vers une porte latérale. Au même moment entrent Léon et Valentine.*)

VALENTINE.

Que vois-je ? ah ! demeurez, Madame, ma m... je ne sais comment vous nommer. Est-ce vrai ? est-ce possible ? vous m'avez trompée ? vous n'êtes pas ma mère ?

D'AUBRAY.

Valentine, votre présence, vos questions sont un trop grand supplice pour elle. Il faut le lui épargner, laissez-nous sortir.

VALENTINE.

Non, non, pas avant qu'elle m'ait répondu. (*Elle aperçoit le docteur.*) Ah ! docteur, c'est vous. Que je suis heureuse de vous revoir ! ma réclamation est légitime, n'est-ce pas ? Appuyez-la, venez à mon secours. (*Le juge de paix entre.*)

D'AUBRAY.

Mais la déclaration que vous lui demandez, elle l'a déjà faite ; elle va la renouveler devant mon notaire et devant le juge de paix qui nous attendent.

LE JUGE DE PAIX.

Pourquoi refuser à Madame (*Il montre Valentine.*) la satisfaction qu'elle réclame. Il me paraît juste de la lui accorder.

D'AUBRAY.

Puisque tout le monde le veut, parlez, Madame, recommencez de vive voix les aveux que vous m'avez faits par écrit. J'espère qu'en échange de ma complaisance, M. le juge de paix n'hésitera plus à me remettre les papiers au sujet desquels il a dû recevoir ce matin même une décision du ministre

LE JUGE DE PAIX.

En effet, Monsieur, je l'ai reçue et j'apporte ici les papiers dont vous me parlez. Mais ce n'est ni à vous ni à moi d'en prendre connaissance. Le ministre m'a donné l'ordre de les remettre à une personne qui a des clartés toutes particulières sur cette affaire.

LE DOCTEUR.

Et quelle est cette personne ?

LE JUGE DE PAIX.

C'est vous !

D'AUBRAY.

Ciel !

LE JUGE DE PAIX, *au docteur.*

Lisez ces papiers, Monsieur. Je désire que vous m'en rendiez compte, s'il y a lieu, avant que j'interroge Madame. Le ministre m'écrit qu'il faut m'en rapporter aveuglément à vos paroles et que votre jugement sera la vérité. *(Moment de silence. Le docteur prend le paquet, l'ouvre, le lit, regarde d'Aubray et va jeter le paquet dans le feu.)*

D'AUBRAY.

Que faites-vous ?

LE DOCTEUR, *bas à d'Aubray.*

Ce qu'aurait fait votre belle-sœur... Valentine, embrassez Madame; je vous garantis qu'elle est votre mère.

LA MARQUISE.

Ah ! ma fille !

LÉON, *bas à son père.*

Ainsi, mon père, vous nous trompiez quand vous refusiez à Madame...

LA MARQUISE.

Léon, est-ce à vous de vous souvenir quand j'oublie, de faire des reproches quand j'offre la main ?

D'AUBRAY, *à demi-voix.*

Ah ! votre générosité me tue. Vous ne savez pas tout ce que vous avez à me reprocher. Vous retrouvez votre fille, mais ruinée ; oui, ce château, ce pays qui nous sont si chers, vous allez être forcée de les quitter. Tout a été vendu, livré à l'influence implacable qui m'a dominé si longtemps.

LE DOCTEUR, *qui s'est rapproché.*

Que dites-vous ? ruinée ! Valentine est ruinée !

SCENE VIII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *qui est entré depuis quelques instants.*

Décidément, ma belle tante a le don de seconde vue ; voilà le tableau qu'elle m'avait annoncé. *(Il s'avance.)* Mes compliments bien sincères à

madame la marquise d'Aubray. Baron, je vous apporte les adieux de ma tante.

D'AUBRAY.

Madame de Batz est partie ?

LE VICOMTE.

Sur quelques mots de M. le juge de paix, qui lui a appris je ne sais quelle décision du ministre, elle s'est envolée vers Lyon. En partant elle m'a recommandé de passer chez votre notaire, et voilà ce qu'il m'a remis.

D'AUBRAY, *à demi-voix.*

Monsieur, c'est un contrat dont la forme est inattaquable et qui vous rend maître de ce château et de toutes les terres qui en dépendent. *(Le docteur écoute.)*

LE VICOMTE.

Moyennant quelle somme ?

D'AUBRAY.

Moyennant deux millions.

LE VICOMTE.

Que je vous paierai, moi ?

D'AUBRAY.

Que je reconnais avoir reçus de votre tante.

LE VICOMTE.

Je ne la croyais pas si bien en argent comptant. Docteur, qu'avez-vous fait de ces papiers que M. le juge de paix a dû vous remettre ?

LE DOCTEUR.

Et qui renfermaient le secret de cette convention mensongère ? Monsieur le vicomte, je les ai brûlés.

LE VICOMTE, *déchirant le contrat.*

Nous sommes quittes.

D'AUBRAY, *bas au docteur.*

Vous m'avez absous ; je me condamne. Je pars demain et je ne reviendrai jamais.


VALENTINE.

Docteur, nous serons vos filles.

NOTE. — Les acteurs du Théâtre Français qui ont joué cette pièce avec tant de talent et d'ensemble y ont pratiqué deux coupures que l'auteur indique sans les imposer.

Dans le monologue du 3^e acte, après cette phrase : *Reprends des forces pour m'embrasser* ; on passe à : *Voilà mon clavecin, ma bibliothèque.*

La scène 6^e du 5^e acte finit à cette phrase : *Conduisez-nous au cabinet de M. d'Aubray* ; la marquise fait quelques pas vers la porte et Valentine entre avec Léon ; M. d'Aubray ne paraît qu'un moment après.



LES
SPÉCULATEURS

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE,

PAR MM. ARMAND DURANTIN ET FONTAINE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE-FRANÇAIS,
le 27 juin 1846.

PERSONNAGES.

DELMARRE, notaire à Paris.
DELMARRE PÈRE, notaire de campagne.
Le baron DE FLAVIGNY, oncle de Georges et de Clotilde.
GEORGES D'AVENAY.
MINOT.
BONTEMS.
MICHEL.
CLOTILDE.
JULIE.
UN HUISSIER.
UN NOTAIRE.
UN VALET.

ACTEURS.

MM. MAILLARD.
GEFFROY.
MAUBANT.
Adolphe DUPUIS.
MIRECOUR.
JOANNIS.
MICHEAU.
Mesd. DENAIN.
AVENEL.
MM. FONTA.
MATHIEN.
DANGREMONT.

La scène se passe à Paris en 1846.

ACTE PREMIER.

Un salon chez le baron de Flavigny. — Porte principale au fond; portes à droite et à gauche. — Une petite table à écrire à gauche.

SCÈNE I.

BONTEMS, puis FLAVIGNY.

BONTEMS, *entrant par le fond.*

Que de monde! quelle foule!... on étouffe dans les salons, et pourtant l'heure de la signature du contrat de mariage n'est pas encore arrivée... Ah! monsieur le baron de Flavigny.

(*) FLAVIGNY, *entrant par la droite et s'arrêtant sur le seuil de la porte pour parler à un valet.*

Oui, prévenez-moi sur-le-champ dès que le notaire arrivera... Ah! parbleu, mon cher Bontems, je vous trouve à propos.

BONTEMS.

Qu'avez-vous, monsieur le baron?... Tant

(*) Bontems, Flavigny.

NOTA. Les indications de droite et de gauche sont prises de la salle. Les personnages sont inscrits en tête de chaque scène dans l'ordre qu'ils occupent, et les changements de position, dans le cours des scènes, sont notés au bas de la page; le premier inscrit tient la première place à gauche.

d'émotion!... Il est vrai qu'à l'instant où vous allez marier votre nièce, mademoiselle Clotilde...

FLAVIGNY, *lui présentant une lettre.*

Tenez, lisez... et ma colère ne vous surprendra plus... Au moment où nous allons signer le contrat, si le hasard n'avait fait tomber cette lettre entre mes mains, si Clotilde l'avait reçue, son mariage était peut-être manqué.

BONTEMS, *qui a ouvert la lettre.*

C'est la signature de M. Georges d'Avenay, votre neveu... Diable! à l'adresse de mademoiselle Clotilde de Flavigny... Je ne sais si je dois...

FLAVIGNY.

Ai-je rien de caché pour vous, pour votre vieille amitié?... Croyez-vous que je puisse jamais oublier qu'engagé malgré moi dans des opérations industrielles, mes biens et mon honneur eussent été gravement compromis sans votre généreux désintéressement. (*Reprenant la lettre.*) Écoutez donc cette lettre... et vous, qui soutenez toujours mon neveu, vous verrez si j'ai tort d'être irrité contre lui... (*Il lit.*) « Clotilde, je reviens vers toi, que je n'ai cessé d'aimer et qui m'as promis un amour éternel... »

BONTEMS.

Il paraît qu'elle lui a promis...

FLAVIGNY, *continuant.*

« Ce n'est plus le jeune homme étourdi, dissipé, qui te supplie de le recevoir, c'est l'homme malheureux qui n'a pu vivre loin de toi... Ton amour ne m'aidera-t-il pas à fléchir les rigueurs de mon oncle? »

BONTEMS.

Cette lettre me semble fort claire, monsieur le baron. Voici bientôt deux ans qu'après avoir refusé à M. d'Avenay la main de votre nièce, vous l'avez laissé s'éloigner de la France avec désespoir.

FLAVIGNY.

J'ai fait mon devoir... Clotilde est une fille pour moi; j'ai promis à mon frère mourant de veiller sur son enfant.

BONTEMS.

Et c'est pour cela que vous avez repoussé une union qui semblait lui convenir pour la donner à M. Delmarre, dont la fortune est fort modeste, et qui n'entre dans le notariat de Paris que grâce à la riche dot de votre nièce.

FLAVIGNY.

Je le devais... Georges est un dissipateur qui eût mangé la fortune de sa femme comme il a dévoré son propre patrimoine en Paris au Champ-de-Mars ou à Chantilly, et je ne veux pas que ma chère Clotilde soit abandonnée un jour pour quelque danseuse de l'Opéra. Delmarre n'est pas noble; mais je préfère l'élévation de son cœur à celle de sa naissance. Sa fortune est médiocre; il n'en aimera que

mieux ma nièce, puisqu'il lui devra sa position. C'est le fils d'un honnête et loyal notaire, dont j'estime fort le caractère, et son titre m'offre en outre toutes les garanties désirables pour l'avenir.

BONTEMS.

Fort bien! mais M. Georges d'Avenay vous annonce son retour; il va arriver.

FLAVIGNY.

Eh! c'est là ce qui m'effraie; je crains un éclat... une rupture qui compromettraient l'honneur de Clotilde. Aussi, j'ai fait prévenir mon notaire, et, dès qu'il arrivera, nous viendrons sur-le-champ signer le contrat dans ce salon... (*) Mais il me tarde de rejoindre Clotilde; permettez que je vous quitte.

BONTEMS.

Pressez surtout la signature du contrat; c'est essentiel. Moi-même je vais rentrer dans les salons; j'ai parié à l'écarté, et je veux savoir...

(*Flavigny est sorti par la gauche; au moment où Bontems se dispose à sortir par le fond, la porte s'ouvre. Minot entre et le retient en l'amenant sur le devant de la scène.*)

SCÈNE II.

MINOT, BONTEMS.

MINOT.

Eh! M. Bontems, mon honorable propriétaire.

BONTEMS.

M. Horace Minot.

MINOT.

Qui se rend à l'invitation de ce cher Delmarre, son meilleur ami de collège... Je n'ai pu le voir encore... les salons sont inabornables... mais je l'ai fait prévenir de mon arrivée par son vieux domestique Michel... Il paraît que Delmarre fait un mariage...

BONTEMS.

Superbe... quatre cent mille francs de dot!... une jeune fille charmante... nièce du baron de Flavigny... ce qui lui a permis de traiter d'une des meilleures charges de notaire à Paris. Mais pardon, on m'attend; une partie engagée.

MINOT.

Nous nous reverrons pendant la soirée.

(*Bontems sort par le fond.*)

(*) Flavigny, Bontems.

SCÈNE III.

DELMARRE, MINOT.

MINOT, *seul*.

Quatre cent mille francs de dot!... Ce cher Delmarre! que je vais avoir de plaisir à lui serrer la main!... Eh! le voici...

(*) DELMARRE, *entrant par le fond*.

Excellent Minot!...

MINOT.

Tu le vois, aussitôt ta lettre reçue, j'accours chez M. le baron de Flavigny pour assister à la soirée, à la signature de ton contrat de mariage. Oreste n'a pas voulu que son ancien Py-lade du collège Henri IV fût heureux sans lui. Ainsi, mon cher Delmarre, c'est donc bien décidé, te voilà notaire royal et bientôt en ménage.

DELMARRE.

Oui, mon ami, je quitte le titre de principal clerc pour devenir patron, je renonce aux folies de la jeunesse, je me marie, et toi?

MINOT.

Moi, j'ai renoncé aussi aux folies, et c'est pour cela que je ne me marie pas...

DELMARRE.

Toujours le même, joyeux, sans soucis, voyant tout en beau... l'homme des illusions.

MINOT.

Et bâtissant des châteaux en Espagne, en attendant qu'il me soit permis d'en construire sur un terrain moins fantastique; oui, mon cher Delmarre, je suis architecte maintenant. Par malheur, le temps de faire fortune est passé, et je mène une existence fort modeste, au quatrième étage, dans la maison d'un propriétaire assez avare, M. Bontems, ancien négociant en soieries, que je viens de rencontrer ici.

DELMARRE.

C'est l'un de mes meilleurs clients.

MINOT.

Il devrait bien devenir le mien à ta recommandation; car maintenant que te voilà notaire, je compte sur ton amitié pour me créer des relations, me donner des clients... J'ai en tête une foule de projets, d'opérations sur des terrains.

DELMARRE, *vivement*.

Non, oh! pas d'opérations industrielles! dans ces spéculations il n'y a trop souvent que deux rôles, celui de dupe ou de fripon...

MINOT.

Tu connais ma probité, ma délicatesse...

DELMARRE.

Oui, mais tes confrères ont une réputation...

(*) Delmarre, Minot.

MINOT.

Rassure-toi... je ne fais rien comme eux... si ce n'est pourtant les maisons A quoi nous servirait de rançonner les clients? nous n'avons point de charge à payer, nous autres architectes.

DELMARRE.

C'est une épigramme à notre adresse.

MINOT.

Je n'y pensais pas. Est-ce que je voudrais troubler ton bonheur le soir même de la signature du contrat, quand ta future, mademoiselle Clotilde de Flavigny...

DELMARRE, *avec feu*.

Tu vas la voir tout à l'heure, je te présenterai... Que de grâce, d'esprit, de charmes dans toute sa personne!

MINOT.

Quelle chaleur!... pour un notaire surtout... Et ton père, a-t-il dû être enchanté quand tu lui as appris...

DELMARRE.

Hé! Hé! pas tout à fait.

MINOT.

Ce mariage devait pourtant flatter son orgueil paternel... une jeune fille riche, noble, nièce d'un baron...

DELMARRE.

Voilà justement ce qui effraie mon père. Depuis trente ans notaire du département de l'Oise, possesseur d'une fortune modeste, vivant comme un patriarche au fond de son village, où il a su se faire adorer, mon père redoute une union qu'il trouve mal assortie...

MINOT.

Mal assortie!...

DELMARRE.

Clotilde est noble... moi je suis très-roturier, et mon père, avec ses idées de 89, ses préjugés bourgeois, pense que le bonheur est incompatible dans une alliance entre la noblesse et la roture... Ne voulait-il pas me faire quitter Paris, me céder sa charge, et faire de moi...

MINOT.

Un notaire rural!... Je te vois déjà membre du conseil municipal, adjoint de M. le maire peut-être...

DELMARRE, *riant*.

Marguiller dans vingt ans...

MINOT.

Et conduisant chaque dimanche ta nombreuse famille dans un de ces cabriolets phénomènes qui font l'orgueil de la province et la jubilation des Parisiens. Rien que pour ce majestueux véhicule, j'aurais accepté.

DELMARRE.

Et moi, j'ai refusé. Mon père a cédé; cependant il me tarde que cette fête soit terminée.

MINOT.

En effet, je te trouve inquiet...

DELMARRE.

Ce n'est pas sans motifs. Tu connais mon père: c'est un homme d'une délicatesse de principes, d'une probité...

MINOT.

D'une vertu lacédémonienne.

DELMARRE.

Oui, mais cette austérité de mœurs, cette parole sévère, souvent pleine de rudesse, ont mécontenté... Ah! mon père...

SCÈNE IV.

DELMARRE PÈRE, DELMARRE, MINOT.

DELMARRE PÈRE.

Ah! enfin, te voilà... je te cherche partout.

DELMARRE.

J'étais avec Minot, mon père... Mais qu'avez-vous?... cette tristesse...

DELMARRE PÈRE.

Rien... rien.

DELMARRE.

Pourtant...

DELMARRE PÈRE.

Non, rien... Ne le devines-tu pas, d'ailleurs?

(Il va s'asseoir à gauche, près de la table.)

MINOT, à part.

Diable! le père n'a pas l'air content. *(Haut.)* Je vous laisse.

DELMARRE.

Reste...

(Son père l'arrête par le bras pour l'empêcher de continuer.)

MINOT.

Non, je te quitte. Je cours me faire présenter à ta future et revoir ce cher monsieur Bon-tems... Un propriétaire de maisons, mon ami, c'est un homme à ménager : je suis architecte.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DELMARRE PÈRE, DELMARRE.

DELMARRE.

Eh bien! mon père... qu'est-ce encore?... Pourquoi...

DELMARRE PÈRE, se levant.

Tu veux le savoir, soit... aussi bien, je ne saurais me taire plus longtemps... Ce qui se passe ici m'étonne et m'attriste. Je ne suis arrivé que depuis deux jours, et déjà j'ai eu à supporter les airs de fierté, d'arrogance, de votre société hautaine. Je suis froissé de la conduite que l'on tient envers moi, d'où vient cette froideur, cette contrainte, cet accueil glacé que ta nouvelle famille me fait, cet isolement blessant dans

lequel on me relègue avec une sorte de dédain?

DELMARRE.

Pouvez-vous supposer...

DELMARRE PÈRE.

Eh! que veux-tu que j'en pense? Quels motifs assigner à ces railleries mal déguisées qu'on laisse échapper en ma présence? Eh! mon Dieu! tout cela me serait fort indifférent si je n'avais à trembler pour ton avenir... Que m'importe qu'on se rie de moi!... qu'on raille dans vos salons ma tournure provinciale, ma franchise trop rude!... Mais si l'on rougit déjà de nous la veille du mariage, que sera-ce demain? Ah! pourquoi n'as-tu pas voulu m'écouter, venir près de moi?

DELMARRE.

Mon père...

DELMARRE PÈRE.

Je n'ai plus que toi au monde, maintenant; tu es ma seule affection, mon seul bonheur... ce mariage va t'éloigner de moi. Et je devrais être si heureux en ce moment, entouré d'une famille honnête, simple comme la nôtre, tandis qu'au contraire... Ah! tout cela m'attriste, me serre le cœur; je sens que mon bonheur s'en va, car je tremble pour le tien. Mais je suis le premier coupable, je n'aurais pas dû t'éloigner de moi, t'envoyer à Paris... Eh! mon Dieu! j'ai fait comme tous les autres... fier et orgueilleux pour mon fils, j'ai voulu l'élever au-dessus de moi... je me suis cruellement trompé!

DELMARRE.

Pourquoi vous blâmer, mon père; votre ambition était légitime... Oui, je l'avoue franchement, je désire une position qui m'élève aux yeux du monde, je veux acquérir dans la société un rang honorable... cette position, cette fortune, je les trouve dans mon mariage.

DELMARRE PÈRE.

Cette fortune!... oui, je le sais, aujourd'hui vous ne faites attention qu'à l'argent. Eh bien! moi, je suis honteux que la dot de mademoiselle de Flavigny serve à payer votre titre. Je ne suis qu'un notaire de campagne; mais, loin de me séduire, cette manière de vivre hors de son étude, au milieu des plaisirs, ce faste, cette opulence apparente dont on s'entoure, surtout cette légèreté avec laquelle on traite les affaires... tout cela me fait trembler.

DELMARRE.

Rassurez-vous, mon père; cette légèreté n'est qu'apparente... les affaires, à Paris, ne peuvent se traiter comme en province; c'est dans le monde, dans les bals que l'on rencontre ses clients, que l'on forme de nouvelles relations : dans ma position, un peu de luxe est nécessaire.

DELMARRE PÈRE.

Ce luxe est un danger. *(Mouvement de Delmarre.)* Oui, un danger pour tes clients, pour ta considération. Tu vas tenir entre tes mains la fortune, l'honneur des familles; ton titre t'impose une grande simplicité, car cette simplicité, c'est la vraie garantie de la confiance

publique. Mademoiselle de Flavigny, au contraire, est née au milieu d'un luxe que justifie la fortune de son oncle. Fêtes, bals, parures, jamais rien ne lui a été refusé. Elle voudra retrouver dans ta maison cette opulence à laquelle elle est habituée, dont elle ne peut se passer... tu voudras t'opposer à ses folles dépenses, tu ne le pourras pas... ce serait compromettre le bonheur de ton intérieur. Je connais la faiblesse de ton caractère... tu céderas, tu céderas pour ton repos... tu céderas à cause même de cette riche dot que ta femme t'apporte, et cette fortune qui t'éblouit, qui t'enivre aujourd'hui, tu l'achètes peut-être au prix de ton bonheur comme homme, de ta considération comme notaire. Crois-moi, faisons taire une sotte vanité... il en est temps encore... je me charge de rompre...

DELMARRE.

Y pensez-vous?... au moment où nous allons signer le contrat....

DELMARRE PÈRE.

Il s'agit de ton avenir, de ton bonheur... et si tu n'as pas assez de fermeté pour mépriser de vaines considérations, j'en aurai assez, moi, ton père, et j'irai dire franchement à M. de Flavigny que, pour le bonheur de sa nièce comme pour le tien, ce mariage est impossible.

DELMARRE.

Impossible!... Mais un tel sacrifice serait au-dessus de mes forces... j'aime Clotilde... elle oublierait facilement les plaisirs bruyants du monde.

DELMARRE PÈRE.

Quelle assurance en as-tu? Cette femme que tu vas épouser, es-tu certain de trouver dans son amour pour toi la garantie de ton bonheur? Non, car ce n'est pas une mutuelle tendresse qui vous unit, c'est une affaire que tu fais.

DELMARRE.

Une affaire!

DELMARRE PÈRE.

Tranchons le mot, c'est une spéculation.

DELMARRE.

Mon père!

DELMARRE PÈRE.

Oui, Monsieur, et c'est mal, très-mal.

SCÈNE VI.

DELMARRE PÈRE, MICHEL, DELMARRE.

MICHEL, à la cantonnade.

C'est possible; mais je vais m'en plaindre à Monsieur, et nous verrons.

DELMARRE PÈRE.

Eh! qu'as-tu, mon vieux Michel? que vent dire cette colère?

MICHEL.

Cela veut dire, Monsieur, que, pour cette

fois, c'est trop fort, et que je vous demande la permission de retourner chez nous.

DELMARRE PÈRE.

Que s'est-il donc passé, Michel?

MICHEL.

Depuis qu'il est question du mariage de Monsieur, je suis le but constant des malices de tous les gens de l'hôtel, et, ce soir, quand ils ont vu que Monsieur m'envoyait les aider, il n'est sorte d'avanies qu'ils ne m'aient faite.

DELMARRE, avec impatience.

Une querelle d'antichambre.

DELMARRE PÈRE.

Laisse le parler; c'est un vieux serviteur que j'aime. Son père m'éleva jadis comme lui voulut aussi l'élever, toi qu'il aime, j'en suis sûr, comme son enfant.

MICHEL.

Ah ça! c'est bien vrai! Je crois même que j'aime Monsieur plus que ma fille, qui vient de quitter l'hôtel, cette pauvre petite, les larmes aux yeux, tant ils se sont raillés de nous à l'office. Dam! ce n'est pas au village que nous pouvions apprendre les belles manières! C'est ce que je leur ai dit, et alors ils nous ont appelés... bonnes gens... et d'un air si dédaigneux... Je suis bon homme, c'est vrai, mais je n'aime pas qu'on me le dise. Enfin, ils ont refusé de nous laisser dîner à leur table... ils disent que nous ne sommes pas de qualité.

DELMARRE, avec impatience.

C'est un parti pris.

MICHEL, se méprenant.

Oui, Monsieur, c'est un parti pris de nous humilier. Parce que je ne suis pas le valet d'un baron ni d'un duc, et bien que je ne porte pas une culotte courte, des bas blancs, l'habit brodé et le galon à mon chapeau, je ne me crois pourtant pas moins un honnête homme. (*)

DELMARRE PÈRE, à mi-voix.

Que t'ai-je prêté?

DELMARRE.

C'est quelque malentendu... Allons, mon bon Michel, rentre chez moi m'attendre; sois moins susceptible. Je me charge d'arranger cela.

(Michel sort.)

DELMARRE PÈRE.

Eh bien! tu le vois, les laquais ont imité leurs maîtres. Raillerie déguisée dans les salons, insulte ouverte chez la valetaille; après s'être ri du père, on baffoue le vieux domestique.

DELMARRE, avec impatience.

Ah!

DELMARRE PÈRE.

Songes-y bien, aujourd'hui l'on me raille. demain on nous méprisera, on éloignera ton père de ta maison, et je serai moins qu'un étranger aux yeux de ta nouvelle famille, car on rougira de moi.

DELMARRE.

Mon père, ne croyez pas que je souffrirais... Mais, je vous en prie, au moment où je vais être

(*) Delmarre père, Delmarre, Michel.

heureux, ne détruisez pas toutes mes espérances !

DELMARRE PÈRE.

Tu le veux... j'ai fait mon devoir... sois heureux.

(*La porte du fond s'ouvre. Flavigny entre, donnant le bras à Clotilde.*)

~~~~~

## SCÈNE VII.

DUPONT, DELMARRE PÈRE, CLOTILDE, FLAVIGNY, DELMARRE, MINOT, BONTEMS.

(*Le notaire Dupont va placer ses papiers sur la petite table à gauche sans s'asseoir.*)

FLAVIGNY, à Delmarre, en entrant.

Il faut que nous venions vous chercher... vous ne deviez nous quitter que peu d'instant.

DELMARRE.

J'étais avec mon père.

FLAVIGNY. (\*)

J'ai fait tout préparer. (*S'adressant au notaire.*) Monsieur Dupont, veuillez vous placer devant cette table.

LE NOTAIRE.

Faut-il lire le contrat ?

DELMARRE.

C'est inutile; la lecture de ce matin suffit.

FLAVIGNY.

C'est juste.

(*Delmarre conduit Clotilde à la table.*)

CLOTILDE, à part, et signant après un moment d'hésitation.)

Oh ! mon Dieu !

MINOT, à part.

C'est étonnant ! la mariée paraît bien triste... il faut que sache...

(*Il parle à Bontems.*)

LE NOTAIRE, faisant signe à Delmarre d'approcher et lui offrant la plume.

Monsieur Delmarre...

DELMARRE PÈRE, bas à son fils au moment de signer.

Il est encore temps... je me charge de tout...

(\*) Dupont, Flavigny, Delmarre père.

DELMARRE, de même, et signant rapidement.  
Je signe mon bonheur, mon père.

(*Il redescend avec Clotilde.*)

(*Delmarre père et les principaux personnages signent.*)

FLAVIGNY, à part, et signant.

Il ne viendra pas... Je respire... tout est fini.

UN VALET, annonçant.

Monsieur Georges d'Avenay...

~~~~~

SCÈNE VIII.

DELMARRE PÈRE, DUPONT, assis, FLAVIGNY, GEORGES D'AVENAY, CLOTILDE..... DELMARRE avec BONTEMS et MINOT causent au fond, à droite.

FLAVIGNY.

Georges !

CLOTILDE, à part.

Ciel !

BONTEMS, à part.

Ah ! diable ! le cousin !

DELMARRE, allant à Georges, qui s'est arrêté au fond.

Ah ! monsieur d'Avenay ! votre présence nous manquait... vous serez témoin de mon bonheur.

(*Georges s'avance lentement... il se dirige vers le baron de Flavigny et le salue; puis il se tourne vers Clotilde et s'incline devant elle. Delmarre est remonté causer au fond avec Bontems et Minot.*)

GEORGES.

Mademoiselle de Flavigny me permettra sans doute de signer à son contrat de mariage.

FLAVIGNY, à mi-voix.

Que venez-vous faire ici, Monsieur.

GEORGES.

Féliciter Mademoiselle de Flavigny sur son union, mon oncle. Ne suis-je pas de votre famille ? J'avais promis d'y assister, et je ne suis pas de ceux qui se font un jeu de leur serment.

FLAVIGNY, bas à Georges.

Je garde votre lettre, Monsieur. Madame Delmarre doit ignorer toujours ce que vous écriviez à mademoiselle de Flavigny.

ACTE II, SCÈNE I.

ACTE II.

La scène se passe chez Delmarre, dans l'appartement de Clotilde. — Un petit salon décoré avec goût et annonçant un grand luxe. Porte au fond et des deux cotés. Au fond, à gauche, une cheminée sur laquelle est une pendule. Table à écrire, sur le devant, à droite; une toilette à gauche.

SCÈNE I.

CLOTILDE, JULIE, MICHEL, DELMARRE.

(*Au lever du rideau, Delmarre est assis devant la table à droite et examine des mémoires. — Clotilde, en élégant négligé du matin, est assise du côté opposé devant une riche toilette.*)

JULIE, *entrant du fond, un bouquet à la main.*
Madame, la marchande de modes viendra à midi.

CLOTILDE.
C'est bien.

JULIE.
Je sors de chez la fleuriste, pour le bouquet de bal.

CLOTILDE.
Portez-le dans mon boudoir.

JULIE.
La couturière attend...

CLOTILDE.
Qu'elle revienne dans une heure.

MICHEL, *entrant par le fond.*
Madame, j'apporte le coupon de loges pour les Italiens.

(*Julie sort par la gauche.*)

CLOTILDE.
Donnez.

MICHEL.
J'ai passé chez le carrossier de Monsieur; il m'a promis la nouvelle calèche pour demain... En revenant, je suis entré chez le joaillier de Madame; il apportera ce matin la parure que Madame lui a commandée.

CLOTILDE.
Vous le ferez entrer sur-le-champ; j'y tiens beaucoup... Allez.

(*Michel sort par le fond.*)

DELMARRE, *resté seul avec Clotilde.*
Encore de nouvelles commandes, de nouvelles parures, des bijoux... mais vous n'y pensez pas, Clotilde.

CLOTILDE *se lève, ainsi que Delmarre.*
Ne prenez donc pas cet air sévère, mon ami, vous allez m'effrayer, surtout au moment où je viens vous demander une grâce.

DELMARRE.

Non, je vous le répète, Clotilde, quelle que soit ma tendresse pour vous, je ne saurais acquiescer encore les nouveaux mémoires de vos fournisseurs.

CLOTILDE, *d'un ton piqué.*
Voilà la première fois que vous refusez...

DELMARRE.

Et c'est avec regret, c'est avec chagrin que je m'y décide. Oui, c'est vrai, depuis trois ans que nous sommes mariés, c'est la première fois que je vous refuse, Clotilde... Jusqu'à ce jour, chacun de vos desirs a été un ordre pour moi, et mon seul bonheur a été de tout sacrifier au vôtre. J'ai changé mes habitudes simples, laborieuses, en une vie agitée; j'ai ouvert mes salons à des bals, à des concerts... J'étais si heureux de vous voir briller au milieu de ces fêtes, environnée de tout ce luxe sans lequel vous semblez ne pouvoir vivre!... n'accusez donc pas mon amour, mais laissez-moi vous dire qu'il n'y a pas de fortune qui puisse suffire à de pareilles prodigalités... Je dois penser à l'avenir de notre fils, et bien qu'il m'en coûte beaucoup de ne pas céder encore à vos desirs, je suis décidé...

CLOTILDE.

J'ai peine à vous comprendre, mon ami! ces bals, ces fêtes sont nécessaires... c'est le vrai moyen d'augmenter encore votre clientèle... Et puis, ne faut-il pas que je cherche à vous distraire? vous êtes depuis un an d'une tristesse...

DELMARRE, *troublé.*

Moi? (*A part.*) Et ce Minot qui n'arrive pas... oh! mon inquiétude...

CLOTILDE.

Eh! tenez, en ce moment même, vous semblez encore préoccupé...

DELMARRE:

Vous vous trompez, Clotilde... si je suis préoccupé, mécontent, c'est que ces bals, ces fêtes, ont servi seulement à éloigner de moi de bons clients que vous avez refusé de porter sur votre liste.

CLOTILDE.

Quelques bourgeois, de petites gens...

DELMARRE.

Ces petites gens, ma chère amie, enrichissent nos études plus que toute votre noblesse

du faubourg Saint-Germain; vous devriez le savoir.

CLOTILDE.

Je sais, Monsieur, que je suis d'une famille noble...

DELMARRE.

Et vous oubliez trop que vous êtes la femme d'un notaire, Madame, d'un homme qui se doit au public, et qui n'a le droit ni de le dédaigner, ni d'afficher un luxe inouï... A partir de ce jour, je réduis mes dépenses et les vôtres...

CLOTILDE.

Les miennes sont indispensables, Monsieur.

DELMARRE.

Il faudra pourtant bien y renoncer.

CLOTILDE.

Ne l'espérez pas!

DELMARRE.

Ma résolution est arrêtée.

CLOTILDE.

Je ne m'occupe pas de vos affaires, que je sois du moins maîtresse de mes plaisirs!

DELMARRE.

Quand ils ne sont pas ruineux.

CLOTILDE, avec un peu d'emportement.

Eh! Monsieur, je ne vous ai pas empêché de prêter encore de l'argent à M. Minot pour cette usine qu'il vient d'acheter...

DELMARRE.

Minot est mon ami, Madame, et je suis libre de l'obliger...

CLOTILDE.

Et moi, Monsieur, je suis libre aussi d'employer ma fortune pour mes dépenses...

DELMARRE.

Votre fortune, Madame!... Ah! je suis heureux que vous m'en parliez, et puisque vous semblez vous armer contre moi de ce reproche, eh bien! je n'en serai que plus à l'aise pour vous dire tout ce que m'inspire votre conduite... Oui, c'est vrai, vous m'avez apporté une riche dot, tandis que moi je ne mettais dans la communauté qu'un nom honorable... Mais, depuis trois ans, Madame, mon travail de chaque jour eût augmenté cette fortune que vous me reprochez, si votre luxe n'était venu dévorer sans cesse l'avenir que je préparais à notre fils... Je me suis imposé mille devoirs, moi, je me suis astreint à mille privations; mes jours, mes nuits même, je les ai sacrifiés au travail pour soutenir vos folles dépenses; mais vous, oublieuse de l'avenir, vous dissipiez légèrement cette fortune que j'amassais avec tant de peine; j'ai ouvert mes salons à votre monde, à vos amis, à cette foule titrée qui semblait faire trop d'honneur au notaire Delmarre en se rendant chez lui, et je l'ai fait pour vous seule, Madame... Mes amis, vous les avez tous éloignés de ma maison; mes clients, vous avez refusé de les recevoir; ma famille enfin, mon père lui-même, vous l'avez accueilli avec dédain, sans penser que c'était jeter aussi le mépris et la déconsidération sur votre mari, sur votre fils,

CLOTILDE.

Monsieur...

DELMARRE.

Ah! j'étais bien fou de penser qu'il suffisait à un homme d'apporter dans cette communauté d'existence son travail, son avenir... Mon père avait mille fois raison, je ne le vois que trop; maintenant. Grâce à vous, je suis privé de ses conseils... vous l'avez éloigné de nous par votre froideur, vous l'avez blessé jusque dans son affection pour moi, et depuis longtemps, c'est à peine si j'ai pu le voir... Mais, tenez, brisons sur cette conversation...

CLOTILDE.

Oui, moi-même je vous en prie; oubliez une parole blessante que ma bouche a prononcée, que mon cœur dément...

DELMARRE.

Non, non, le reproche que vous m'avez adressé m'est cruel, et désormais je ne refuserai rien à vos désirs... ces mémoires, je les acquitterai... mais il est un point sur lequel je ne puis céder... votre fils est loin de vous, confié à des soins étrangers depuis sa naissance, j'ai donné des ordres pour qu'il nous fût amené, et je l'attends aujourd'hui...

CLOTILDE.

Doutez-vous de mon amour pour lui?..

DELMARRE.

Non, oh! non... mais la place d'un enfant est sous les yeux de sa mère, et je suis certain que votre oncle m'approuvera... Vous savez que M. de Flavigny doit venir déjeuner avec nous ce matin avant son départ, je l'attends avec Georges...

SCÈNE II.

CLOTILDE, FLAVIGNY, DELMARRE, GEORGES.

(Ils entrent par le fond.)

DELMARRE.

Eh! justement... M. de Flavigny... et ce cher Georges... Je n'ai jamais vu client aussi discret: il me confie cent mille francs, et ne s'inquiète pas même de leur placement.

GEORGES.

Je m'en rapporte plus à vous qu'à moi-même... d'ailleurs, depuis trois ans, à peine suis-je venu à Paris...

FLAVIGNY.

Un secrétaire d'ambassade doit rester à son poste.

DELMARRE, à Georges.

Le vôtre est à Paris maintenant, puisque votre ambassadeur est rappelé.

FLAVIGNY.

J'ai pour Georges la promesse d'un consulat; le ministre m'en a donné l'assurance hier.

DELMARRE.

Comment, de retour à Paris depuis huit jours seulement, vous pensez déjà...

FLAVIGNY, regardant Georges avec intention.

Georges doit encore nous quitter... son avenir l'exige.

GEORGES, avec résignation.

Je partirai, mon oncle...

FLAVIGNY.

Je comptais sur ta parole, mon ami... Je quitterai la France avec plus de tranquillité, puisque j'aurai assuré votre avenir à tous.

CLOTILDE.

Ainsi, c'est ce soir...

FLAVIGNY.

Que je pars pour le Havre... Puissé-je arriver à temps pour prévenir les désastres qui menacent mes propriétés des colonies!... Aussi, mon cher Delmarre, je désire vous laisser mon testament et mes dernières instructions.

CLOTILDE.

Ah! mon oncle!..

FLAVIGNY, riant.

Ne t'effraie pas, ma chère enfant, un testament n'est pas un arrêt de mort. (Se tournant vers Delmarre.) Ah! pourriez-vous me garder encore les cent mille francs que je vous ai remis hier?

DELMARRE.

Volontiers.

FLAVIGNY.

Mon banquier les fera toucher chez vous... Je vais passer aussi chez le négociant Delaunay pour y prendre quelques traites.

GEORGES.

On dit son crédit fort ébranlé en ce moment.

DELMARRE, à Flavigny.

Entrons dans mon cabinet; vous y laisserez votre testament... Georges, venez-vous avec nous?...

GEORGES.

C'est inutile... je rejoindrai mon oncle chez Delaunay.

(Delmarre et Flavigny sortent par la droite.)

SCÈNE III.

GEORGES, CLOTILDE

(Clotilde fait un mouvement pour sortir par le fond; Georges la retient.)

GEORGES.

Vous me quittez... déjà... lorsque, depuis trois ans, c'est la première fois que je puis vous voir seule, quand je vais encore m'éloigner... pour toujours peut-être...

CLOTILDE, hésitant.

Oui, j'allais...

GEORGES, tristement.

Avez-vous quelques reproches à me faire? n'ai-je pas tenu la parole que j'avais donnée à M. de Flavigny?... Je me suis éloigné de vous, je me suis exilé... Ah! j'aurais dû peut-être... Mais on me parlait au nom de votre repos, au nom même d'un amour que vous avez si vite oublié.

CLOTILDE.

Monsieur...

GEORGES, avec amertume.

Ah! rassurez-vous, Madame, je ne vous en parlerai plus : à quoi sert de se rappeler un rêve?... si brillant qu'il soit, ce n'est jamais qu'un mensonge.

CLOTILDE.

Et nous devons l'oublier tous deux.... Oui, croyez-moi, fuyez ma présence; que M. Delmarre ne puisse jamais soupçonner un amour qui serait désormais une offense pour moi.... N'éveillez pas sa jalousie, n'éveillez pas surtout la malveillance de la société; que le monde vous revoie heureux, insouciant comme autrefois, car il ne saurait plus vous reconnaître tant vous avez changé.

GEORGES, s'animant peu à peu.

Non, non, je n'ai point changé, mon cœur est toujours le même; lui seul est resté fidèle à ce passé dont vous avez éloigné les doux souvenirs.

CLOTILDE, avec effroi.

Ah! taisez-vous...

GEORGES, s'animant.

Oui, j'ai promis de vous oublier, oui, j'ai juré de ne plus vous aimer; pour vous, j'ai quitté ma famille, mes amis, j'ai déserté ma patrie, j'ai purifié dans l'isolement et la retraite cette existence dissipée qui a élevé une barrière entre vous et moi, et dont j'ai honte et horreur.

CLOTILDE, avec regret.

Ah!

GEORGES.

Enfin j'ai pu espérer le calme, j'ai cru l'avoir trouvé loin de vous, j'ai cru sortir vainqueur de ce cruel combat, j'ai pensé que je pouvais vous revoir sans danger; mais maintenant que je vous ai retrouvée, je sens que tout ce courage est factice, que ces serments sont menteurs, que je n'aurai plus la force de vous fuir...

CLOTILDE.

Ah! si l'on vous entendait.

GEORGES.

Cette lutte est au-dessus de mes forces, Clotilde... Clotilde, je vous aime, je vous aime toujours!

CLOTILDE.

Vous me perdez; laissez-moi.

GEORGES.

Non, vous m'entendez, car j'ai trop longtemps gardé le silence; vous m'entendez, car

j'ai le droit d'accuser votre froideur, votre indifférence. Vous ne m'avez jamais aimé; votre bouche me trompait lorsque, moi, j'aurais donné ma vie pour votre amour.

CLOTILDE.

Et c'est lui qui m'accuse!

GEORGES.

Si vous m'aviez aimé, Clotilde, un mot, une seule parole, votre silence même vous eût trahie.

CLOTILDE, à elle-même.

Il n'a donc pas compris mes souffrances.

GEORGES.

Grand Dieu! se pourrait-il!...

CLOTILDE.

Taisez-vous, oh! taisez-vous, ne me faites pas repentir d'un moment d'entraînement; mais vous m'accusiez avec tant d'injustice.

GEORGES.

Oh! pardon, pardon...

CLOTILDE.

Soyez moins sévère pour juger ma conduite: ne blâmez pas mes goûts de dépense, ma frivolité; ne me reprochez pas ces fêtes continues, cette vie factice où le cœur n'est pour rien, mais sous le manteau de laquelle on peut du moins cacher tant de tortures... Tenez, une de mes amies aussi est bien à plaindre... la société la blâme. et c'est peut-être cette même société qui l'a perdue. Jeune fille, elle osa aimer un jour avec toute la candeur, toute la violence d'une âme naïve et pure; et le monde, lui refusant l'époux de son choix, la donna sans pitié à un homme qu'elle n'aimait pas: frappée dans ses illusions, le cœur brisé, mais voulant faire respecter le nom qu'elle avait l'honneur de porter... elle résolut d'oublier le passé... Chaque jour de nouveaux plaisirs, chaque soir de nouvelles fêtes, un luxe que son caprice savait renouveler sans cesse, et le monde, la voyant passer élégante, couverte de diamants, porte envie à tant de bonheur, et ne sait pas deviner les larmes qu'elle dévore.

GEORGES.

Quoi! ce serait...

CLOTILDE.

L'existence d'une de mes amies que je vous raconte. Seulement, elle dit à celui qui l'avait aimée autrefois: « Nous avons l'un et l'autre un devoir d'honneur à remplir; sachons l'accomplir jusqu'au bout. »

SCÈNE IV.

GEORGES, CLOTILDE, MINOT.

MINOT, par le fond.

Je vous dérange; je pensais trouver Delmarre dans votre appartement, Madame. (A part.)

Ah! ah! encore le cousin!... On m'avait dit vrai...

GEORGES, vite, montrant un écrin placé sur la toilette.

Madame me demandait mon goût sur cette parure...

CLOTILDE, se remettant de son émotion.

Oui, je priais M. d'Avenay de me donner son avis; le vôtre me sera également agréable.

MINOT.

Madame le connaît; ces pierreries ont moins d'éclat que celle qui les porte.

CLOTILDE, souriant.

Oh! quel ton précieux, monsieur Minot!

GEORGES, avec ironie.

Cela ne doit pas vous surprendre, Madame; ne savez-vous pas que M. Minot est aujourd'hui l'architecte à la mode, que l'on cite partout son luxe?...

MINOT, négligemment.

Sans luxe, Monsieur, point de clientèle. Autrefois, j'avais la sotte idée de rester aussi simple que ma fortune et de conserver un logement au quatrième. Les clients pensaient alors avec raison que mes désirs devaient être modestes...

CLOTILDE, riant.

Et vous rétribuèrent en conséquence.

MINOT.

Justement... Alors, je suis descendu au premier étage... Je parie aux courses, je me ruine au lansquenet, je suis les Italiens, je soupe chaque soir à la Maison dorée, j'ai même un groom derrière mon tilbury...

GEORGES.

Et les clients n'osent réduire le mémoire de l'architecte qui les éclabousse en passant. C'est de mode aujourd'hui.

MINOT.

Il faut toujours marcher avec son siècle.

(Delmarre entre par la droite.)

SCÈNE V.

GEORGES, CLOTILDE, DELMARRE, MINOT.

MINOT.

Je t'attendais, mon ami.

DELMARRE.

Je le sais, mais j'étais retenu par des clients. — Clotilde, n'oubliez pas que M. de Flavigny déjeune avec nous.

CLOTILDE.

Je vais donner des ordres sur-le-champ.

(Elle sort par la gauche.)

DELMARRE.

Georges, je compte sur vous; Minot sera des nôtres aussi... c'est un déjeuner de famille.

GEORGES.

Je cours chercher mon oncle chez Delaunay, et je reviens avec lui.

(*Georges sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

DELMARRE, MINOT.

DELMARRE attend que Georges soit sorti. Il regarde autour de lui, et dit d'une voix brève à Minot.

Eh bien?

MINOT.

Eh bien! perdus...

DELMARRE.

Quoi! tu n'as pu rien sauver?

MINOT.

Presque rien; nous avons été trompés, l'usine était dans un état déplorable.

DELMARRE, d'une voix sombre.

Cinq cent mille francs engloutis, oh!

MINOT.

Que veux-tu?... on ne saurait toujours gagner. Nous avions été si heureux la première année! Tu dois avoir des fonds en réserve.

DELMARRE, brusquement.

Je n'ai rien.

MINOT.

Ah! je comprends... tes dépenses inouïes pour ta femme... tu ne sais rien lui refuser... tu mènes un train de prince.

DELMARRE, avec impatience.

Ah! trêve aux observations!... Je ne suis pas compromis du moins?

MINOT.

Oh! non, comme toujours, l'affaire est restée sous mon seul nom.

DELMARRE.

C'est bien, je suis plus tranquille. Mais il me faut des fonds... J'ai des mémoires à payer... des sommes considérables à rembourser si je ne veux éveiller les soupçons sur nos opérations.... Où en est cette affaire de maisons?

MINOT.

Oh! c'est une spéculation certaine celle-là... je la surveille avec un soin; par mes relations j'ai pu connaître la ligne que suivra la nouvelle rue que l'on doit ouvrir près du Palais-Royal, et les maisons qui seront abattues, ces maisons vont être expropriées pour cause d'utilité publique, et nous les aurons achetées avant que les propriétaires découvrent la nouvelle valeur qu'elles vont recevoir.

DELMARRE.

N'est-ce pas aujourd'hui que l'on apprendra publiquement sur quel emplacement passera cette rue?

MINOT.

Dans une heure... Aussi, j'ai tout préparé comme nous en étions convenus, j'ai remis à l'avance les quarante mille francs que tu m'as donnés, je verserai ce matin trois cent mille francs, et ce soir, nous aurons réalisé un bénéfice énorme.

DELMARRE.

Mais comment trouver cette somme? Ma fortune personnelle, celle de mon père qu'il m'avait remise après la vente de son étude, la dot de ma femme, les fonds mêmes que mes clients m'avaient confiés ont été engloutis dans ces fatales entreprises. Il ne me reste plus que quelques valeurs insuffisantes...

MINOT.

Il n'y a pourtant plus à reculer, il faut réparer nos pertes.

DELMARRE.

Sans doute, une affaire excellente... et si j'avais les fonds nécessaires, je n'hésiterais pas...

MINOT.

Et les cent mille francs que M. de Flavigny...

DELMARRE, vivement.

Oh! non, c'est un dépôt sacré...

MINOT.

Que nous lui rendrons plus tard... Remets-moi toujours les valeurs... je verrai à trouver le reste.

DELMARRE.

Bien, je vais...

SCÈNE VII.

DELMARRE, BONTEMS, MINOT.

BONTEMS.

Eh! bonjour, mon cher notaire... vous ne m'attendiez pas.... il n'a fallu rien moins que que cette horrible catastrophe.

DELMARRE.

Que vous est-il donc arrivé? vous êtes dans une agitation...

BONTEMS.

C'est affreux!... j'en serais mort... on ma annoncé ce matin la faillite de la maison Delaunay.

MINOT.

Il a fait faillite?

BONTEMS.

Attendez donc... J'avais cent soixante mille francs chez lui... sans hypothèque.

DELMARRE.

Et vous les avez perdus?

BONTEMS.

Du tout... Qu'est-ce que Madame Bontems m'aurait dit? Il paraît que c'était un faux

bruit... Je suis allé trouver Delaunay, j'ai commencé par lui dire nettement qu'il était un fripon, et il m'a mis à la porte.

MINOT.

C'est indigne!

BONTEMS.

C'est à merveille, car il m'a jeté au nez mon argent en beaux billets de banque... Le scélérat! il me donnait six pour cent. Ah! il me fait une maison sûre maintenant, et si j'osais, M. Delmarre, je vous prierais de me les garder.

DELMARRE.

Moi, Monsieur, y pensez-vous?... c'est impossible... Mais permettez que je vous quitte un instant... une affaire urgente... Minot, je vais te remettre.

MINOT.

Bien, j'attends.

(*Delmarre sort par la droite.*)

SCÈNE VIII.

BONTEMS, MINOT.

BONTEMS.

Il m'a refusé... Cent soixante mille francs... où les placerai-je?... Ah! je suis vivement contrarié... moi qui espérais que M. Delmarre consentirait à me les garder avec les cinquante mille francs que je lui ai déposés il y a six mois... mais je n'ai pas osé insister.

MINOT.

Oh! ce serait inutile, Delmarre a positivement refusé... Mais, voyons, M. Bontems, est-ce que vous hésitez à les placer dans une entreprise certaine?

BONTEMS.

Comment, M. Minot, c'est là mon rêve!... Une entreprise!... une opération!... des dividendes à partager!... c'est ce qu'il me faut...

MINOT.

Eh bien! M. Bontems, j'ai votre affaire... Un ami avec lequel je suis associé est engagé dans une opération pleine d'avenir pour laquelle il lui manque encore quelques fonds, et si vous avez confiance en moi...

BONTEMS.

Comment donc, M. Minot, confiance pleine et entière!.. ne vois-je pas chaque jour les clients se presser dans votre cabinet... Ah! ah! vos affaires marchent bien depuis que vous habitez mon premier.

MINOT.

Admirablement, cher propriétaire!

BONTEMS.

Si j'osais vous demander un reçu.

MINOT *s'assied et écrit.*

C'est trop juste.

BONTEMS *place son argent sur la table et dit avec joie.*

Une entreprise superbe!... quel bonheur!... (*A Minot.*) Les intérêts à dater de ce jour?

MINOT.

Cela va sans dire. (*Il prend le portefeuille sur la table.*) Voyez si cela vous convient... Il faut toujours se mettre en règle. (*)

(*Bontems s'assied devant la table et lit le reçu.*)

SCÈNE IX.

MINOT, DELMARRE, BONTEMS.

DELMARRE, *bas.*

Tiens, voici les valeurs!

MINOT, *de même.*

Très-bien... Avec les fonds de M. de Flaviigny, nous aurons assez.

DELMARRE, *de même.*

Comment?

MINOT, *de même.*

M. Bontems m'a placé...

DELMARRE, *de même.*

Il se pourrait!... et tu as accepté...

MINOT, *de même.*

Parbleu!... il ne m'aurait jamais pardonné de lui refuser...

DELMARRE, *de même.*

Sais-tu que c'est indigne?

MINOT, *de même.*

A demain la morale... l'heure avance...

DELMARRE, *de même.*

Mais si nous allions compromettre...

MINOT, *de même.*

Aucun danger... un bénéfice considérable...

DELMARRE, *de même.*

Tu as raison... mais il me faut ce soir...

MINOT, *de même.*

Tu les auras... Notre vendeur demeure en face, et je cours...

BONTEMS, *se levant.*

C'est très-bien.

(*Il serre le reçu dans son portefeuille.*)

MINOT.

Sans adieu, Delmarre; je serai exact au déjeuner. (**) Pardon, M. Bontems, mais une affaire importante...

(*Il sort par le fond.*)

BONTEMS.

Quel architecte occupé!... il paraît que l'on bâtit beaucoup.

(*) Minot, Bontems.

(**) Delmarre, Minot, Bontems.

SCÈNE X.

CLOTILDE, FLAVIGNY, DELMARRE, GEORGES, BONTEMS.

DELMARRE, *à part.*

Si j'allais perdre... si cette affaire manquait... Ce Minot... toujours me compromettre... Ah! j'aurais dû...

FLAVIGNY, *entrant avec Georges et Clotilde.*

Je vous ai fait attendre... mais nous quittons à l'instant une famille désolée.

DELMARRE.

Laquelle?

GEORGES.

Le négociant Delaunay... Il est compromis dans une spéculation; il perdra plus de la moitié de sa fortune.

BONTEMS.

Ah! mon Dieu! il était temps.

CLOTILDE.

Sait-on comment il a pu perdre ainsi?

FLAVIGNY.

Comme beaucoup d'autres, il se trouve victime d'une nouvelle répan due par l'administration dans le but honorable de frapper un trafic scandaleux... Il avait acheté quelques maisons sur un emplacement où l'on devait ouvrir une nouvelle rue, et cette rue passera plus loin.

DELMARRE, *troublé.*

Que dites-vous?

FLAVIGNY.

Les maisons qu'il a achetées ne seront point abattues.

BONTEMS.

Tant mieux... ça augmentera les loyers.

DELMARRE, *contenant avec peine son agitation.*
Et cette rue... on est bien certain, où devait-elle être ouverte?

FLAVIGNY.

Près du Palais-Royal... Tous les plans donnés à l'avance ont été changés... on vient de l'annoncer publiquement.

DELMARRE, *à part.*

Ah! je me sens mourir!

SCÈNE XI.

CLOTILDE, FLAVIGNY, DELMARRE, MINOT, GEORGES, BONTEMS.

MINOT.

Me voici... Suis-je en retard?

DELMARRE.

Minot (*A voix basse, avec agitation*), tu n'as pas acheté?

MINOT, *de même.*

Au contraire... nous gagnons.

DELMARRE, *de même.*

Malheureux!... c'est notre ruine.

ACTE III.

Même décor qu'au second acte.

SCÈNE I.

MINOT, *seul.*

(*Il est assis devant la table, tient un portefeuille ouvert et compte des billets de banque.*)

58, 59 et 60... pas un de plus. Voilà tout ce que j'ai pu réunir en huit jours pour payer ces maudites maisons du Palais-Royal. Funeste opération! On commence à avoir des soupçons, mes vendeurs sont venus me trouver... ils s'impatientent... et, pour comble de fatalité, je ne puis parvenir à rencontrer Delmarre. Il n'était ni dans son cabinet, ni dans son étude. J'ai pris le meilleur parti... celui de l'attendre dans l'appartement de sa femme. Je

suis bien sûr, du moins, qu'il y viendra... il l'aime tant! Je crois, du reste, que plus on se ruine pour une femme et plus on l'adore.

SCÈNE II.

MINOT, GEORGES, puis JULIE.

GEORGES, *ouvrant la porte du fond.*

Eh bien! personne!... Ah! monsieur Minot, comprenez-vous cela? personne dans l'anti-chambre pour m'annoncer!

MINOT.

Je n'en suis pas surpris, le vieux Michel

a marié sa fille hier, il est encore tout occupé de son bonheur. Quant à Julie, sans doute elle prépare la toilette de sa maîtresse avant son retour.

GEORGES.

Madame Delmarre serait-elle sortie?

MINOT.

C'est ce que sa femme de chambre vient de m'annoncer.

GEORGES.

Et moi qui venais lui demander... il faut que je sache... *(Il sonne.)* Madame Dalville donne un bal ce soir... Delmarre est tellement occupé... il ne pourra sans doute y aller, et je venais savoir si madame Delmarre désirait que je vinsse la prendre.

MINOT, *d'un ton goguenard.*

Oh! il est probable qu'elle acceptera.

GEORGES, *sonnant de nouveau.*

Mais, voyez si l'on viendra... enfin... Julie, votre maîtresse?

JULIE, *entrant par la gauche. (*)*

Dîne chez madame la comtesse d'Ailly, Monsieur.

GEORGES.

Doit-elle rentrer avant d'aller au bal?

JULIE.

Je le pense, Monsieur : je dois coiffer Madame.

GEORGES.

Eh bien! dites à madame Delmarre que j'aurai l'honneur de venir la prendre à dix heures. Nous vous retrouverons sans doute à ce bal, monsieur Minot? vous n'en manquez pas un...

MINOT.

Et, ce soir, c'est de rigueur; j'ai promis à la maîtresse de la maison une valse à deux temps.

GEORGES, *sortant par le fond.*

Eh bien! à ce soir.

SCÈNE III.

MINOT, JULIE, puis DELMARRE.

MINOT.

Si j'étais marié et que j'eusse un petit cousin qui vint ainsi chez ma femme, je... *(Apercevant Julie, qui s'est placée derrière lui et l'écoute.)* Qu'est-ce que vous faites là?

JULIE.

J'écoutais.

MINOT.

Je le vois bien... Ah! Delmarre... quelle agitation!

*(**)* DELMARRE *entre par la droite; il est pâle, agité et froisse une lettre entre ses mains.*

C'est indigne! c'est infâme!... *(A Julie.)* Où est Madame?

()* Minot, Julie, Georges.

*(**)* Julie, Minot, Delmarre.

JULIE.

Elle est sortie, Monsieur.

DELMARRE, *avec colère.*

Sortie... encore!... mais elle ne saurait donc rester une minute chez elle!... Laissez-moi.

(Julie sort par le fond.)

MINOT.

Me diras-tu?...

DELMARRE.

Laisse-moi aussi, je veux être seul.

MINOT.

Non, mon cher, je ne te quitte pas... Il me faut demain quarante mille francs si je ne veux recevoir la visite d'un garde du commerce, et je compte sur toi...

DELMARRE.

Ah! ne me parle pas d'affaires en ce moment... Sais-tu ce que je viens de découvrir? sais-tu ce qu'elle me cachait depuis trois ans?

MINOT.

Elle... ah ça! de qui diable parles-tu?

DELMARRE.

De Clotilde!... et moi qui étais plein de confiance... me tromper... oh! c'est infâme!

MINOT.

Ah!

DELMARRE.

Et sans le hasard qui a fait tomber cette lettre entre mes mains, j'aurais peut-être ignoré toujours...

MINOT.

Une lettre...

DELMARRE.

Tu le sais, à son départ, il y a huit jours, Monsieur de Flavigny me confia tous ses papiers...

MINOT.

Et une somme de cent mille francs que tu n'as pu remettre encore, et que son banquier, je lui rends cette justice, envoie toucher tous les jours régulièrement, mais aussi fort inutilement.

DELMARRE.

Ces fonds seront remboursés demain... Quant à ces papiers... tout à l'heure, je veux les mettre en ordre, les classer dans mes cartons... Lorsque le hasard fait tomber du milieu d'une liasse une lettre, probablement oubliée, au moment de la remettre, le nom de Clotilde frappe mes yeux... je reconnais l'écriture de Georges d'Avenay!... je lis... Il l'aimait... elle aussi répondait à cette passion avant notre mariage... Comme elle a su cacher cet amour aux yeux de tous!...

MINOT.

Oh! oh! caché...

DELMARRE.

Quoi, tu aurais deviné?...

MINOT.

J'en avais entendu parler même avant votre union.

DELMARRE.

Et tu ne m'as pas averti!

MINOT.

Jolie confiance à faire à un futur ! Cette révélation pouvait rompre ton mariage ; alors, adieu tes rêves d'avenir, adieu le traité de ton étude !

DELMARRE.

Certes, je n'aurais pas hésité un seul instant... oui, tout eût été rompu... Je n'aurais jamais voulu vendre mon honneur, même au prix de ma fortune... Et toi, toi qui te dis mon ami, tu as pu me cacher...

MINOT.

Dam ! ce n'était qu'un bruit... rien de positif, pas de preuves.

DELMARRE.

Oh ! mais il faut que je venge mon honneur outragé ! la présence de ce monsieur d'Avenay dans ma maison est une injure pour moi.

MINOT.

A la bonne heure... il y a longtemps qu'à ta place... mais les maris sont aveugles !... Depuis qu'il est de retour, il ne se passe pas un seul jour sans que tu l'engages à dîner, sans que tu le pries même d'accompagner ta femme au concert, au théâtre... Encore, ce soir, ne compte-t-il pas lui offrir son bras pour la conduire au bal !

DELMARRE.

Comment, il se pourrait !... mais Clotilde n'ira pas... Où est-elle en ce moment ?... Michel ! Julie !... quel qu'un... Viendra-t-on quand j'appelle ?...

(Il agit violemment la sonnette.)

SCÈNE IV.

MINOT, JULIE, DELMARRE, MICHEL.

DELMARRE, à Julie, qui entre par le fond.
Madame est-elle rentrée ?

JULIE.

Pas encore, Monsieur. Madame ne doit revenir que pour l'heure de sa toilette.

DELMARRE.

Qu'on m'avertisse dès qu'elle sera de retour.

MICHEL, qui est entré par la droite.

Oh ! Monsieur, ne soyez pas inquiet. Monsieur d'Avenay sera peut-être allé rejoindre Madame...

DELMARRE.

Comment ? qui te l'a dit ?

MICHEL.

Personne, Monsieur, c'est une supposition... comme il a prié mademoiselle June d'avertir Madame qu'il devait revenir la prendre à dix heures pour l'accompagner...

(*) MINOT.

Passons dans ton cabinet en attendant,

(*) Julie, Minot, Delmarre,

DELMARRE, à mi-voix.

Oui, tu as raison... J'attendrai dix heures ; je veux la voir.

MINOT, de même.

Viens alors... tu n'es pas assez calme ; l'explication tournerait contre toi... Surtout, pas de faiblesse...

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE V.

JULIE, MICHEL.

JULIE.

Votre maître a de l'humeur ce soir... Eh bien ! vous voilà tout pensif ?

MICHEL.

Dam ! Monsieur a du chagrin.

JULIE.

Oh ! vous voilà bien... quand votre maître est content, vous êtes tout joyeux ; mais si vous le voyez triste...

MICHEL, avec simplicité.

Je suis triste comme lui, c'est vrai... Que voulez-vous ? je lui suis si attaché !... C'est que vous ne savez pas, mademoiselle Julie, que je l'ai élevé ; que, depuis sa naissance, je ne l'ai pas quitté ; que j'ai tout abandonné pour le suivre à Paris. Était-il malade, je passais les nuits au chevet de son lit, comme lui aussi voulut veiller seul au pied du lit du pauvre Michel quand une cruelle maladie me retint trois mois mourant. Qu'il me demande ma vie, et c'est sans regrets, c'est avec bonheur même que je la lui sacrifierai.

JULIE.

Et vous laisseriez votre fille ?

MICHEL.

Monsieur aurait soin d'elle ; il est si bon !... D'ailleurs, voilà ma fille mariée, elle peut bien se passer de moi, et vienne la mort, je suis tranquille, elle trouvera après moi le fruit de quarante années d'économies, dix mille francs que mon maître a encore eu la bonté de me placer dernièrement... Chut ! j'entends Madame ; je vais avertir Monsieur.

SCÈNE VI.

JULIE, CLOTILDE, MICHEL.

CLOTILDE, à Julie. Elle entre par le fond.

Est-ce qu'il est bien tard, Julie ? (Regardant la pendule.) Neuf heures et demie... la comtesse m'a retenue... Heureusement, c'est un bal sans façon... je n'ai pas à m'occuper d'une

nouvelle toilette... Ah! Michel, c'est vous? êtes-vous allé chercher mon bracelet chez le joaillier?

MICHEL.

Oui, Madame; je l'ai remis.

JULIE.

Le voici, Madame.

CLOTILDE. (*)

C'est bien. (*Michel sort par la droite. Clotilde s'est placée devant la toilette.*) Suis-je bien décoiffée, Julie?

JULIE, *la coiffant.*

Oh! fort peu, Madame.

CLOTILDE.

Est-il venu quelqu'un?

JULIE.

M. d'Avenay.

CLOTILDE, *plus sérieuse.*

Ah!

JULIE.

Il espère accompagner Madame au bal ce soir... il reviendra à dix heures chercher Madame.

CLOTILDE, *regardant la pendule.*

A dix heures... et déjà... Voyons, Julie, hâtez-vous... vous êtes d'une lenteur ce soir... arriver aussi tard dans un bal... c'est d'une inconvenance.

JULIE.

Madame n'arrive jamais plus tôt...

CLOTILDE.

Préparez donc mon flacon.

JULIE.

Le voici, Madame.

CLOTILDE.

Et le bouquet, vous l'avez oublié?

JULIE, *le lui donnant.*

Non, Madame.

CLOTILDE.

Voyez si la calèche est attelée.

(*Julie sort par le fond.*)

SCÈNE VII.

CLOTILDE, DELMARRE *entre par la droite.*

CLOTILDE.

Quelle imprudence!.. ne comprend-il donc pas avec quel soin je dois l'éviter pour mon repos, pour mon honneur?... Oublions tous deux un amour qui serait un crime maintenant.

DELMARRE *entre et s'approche doucement de Clotilde sans qu'elle l'entende.*

A quoi pensez-vous donc ainsi, ma chère Clotilde?

(*) Clotilde, Julie.

CLOTILDE, *à part.*

Ciel!

DELMARRE.

Qu'avez-vous donc?... comme vous êtes émue!...

CLOTILDE.

Je m'attendais si peu...

DELMARRE.

A me voir chez vous à cette heure? C'est juste, d'ordinaire je suis enfermé seul dans mon cabinet, livré à toutes les fatigues du travail, et vous, Clotilde, vous êtes au milieu de ces fêtes où vous aimez à briller.

JULIE, *ouvrant la porte du fond.*

La voiture de Madame attend.

CLOTILDE, *se levant.*

Je vais...

DELMARRE, *la faisant asseoir.*

Un instant, je vous en supplie! (*A Julie.*) Que la voiture attende!

(*Julie sort.*)

CLOTILDE.

Mais, Monsieur...

DELMARRE.

Me refuserez-vous la faveur d'un tête-à-tête?... c'est un bonheur bien rare pour moi... Savez-vous, Clotilde, que cette toilette vous rend plus charmante encore?

CLOTILDE, *distraite.*

Ah! vous trouvez?

DELMARRE.

Assurément... Si vous cherchiez à plaire ce soir à quelqu'un, vous n'auriez pu en choisir une de meilleur goût.

CLOTILDE, *souriant avec contrainte.*

Quelle plaisanterie!... (*A part.*) Il va venir. (*Haut.*) Que ne m'accompagnez-vous à ce bal? vous recueilleriez tous ces hommages.

DELMARRE.

J'y pensais vraiment en vous voyant si belle. Par malheur, j'attends quelqu'un... et je ne pourrai sortir avant dix heures...

(*Il appuie sur ces derniers mots.*)

CLOTILDE, *à part.*

Dix heures!

DELMARRE.

Qu'avez-vous donc, ma chère amie? vous semblez distraite, troublée, vous répondez à peine!

CLOTILDE.

Moi, rien...

DELMARRE.

Êtes-vous fâchée que je vous retienne aussi longtemps?... Mais je pense qu'à dix heures il est assez tôt pour qu'une femme se rende dans le monde, bien que je trouve qu'il soit trop tard pour qu'elle reçoive une visite... Qu'en pensez-vous, Clotilde?

CLOTILDE, *contenant avec peine son agitation.*

Que voulez-vous dire?... je ne vous comprends pas.

DELMARRE, *changeant de ton.*

Je veux dire qu'en ce moment, Madame, nous attendons ici quelqu'un l'un et l'autre...

CLOTILDE.

Monsieur...

(*Jetant les yeux sur la pendule.*)

DELMARRE.

Ne regardez pas aussi souvent cette pendule, Madame... il n'est pas encore dix heures.

CLOTILDE.

Monsieur, écoutez-moi...

DELMARRE.

C'est l'heure du rendez-vous, n'est-ce pas ? de ce rendez-vous qu'il a osé vous donner... Vous voyez que je suis bien instruit... Mais il est temps que je fasse cesser un pareil scandale.

CLOTILDE.

Que prétendez-vous faire ?

DELMARRE.

Demander raison de tant d'outrages à celui qui a détruit pour toujours mon repos et mon bonheur en me frappant dans mon amour.

CLOTILDE.

Votre amour !...

DELMARRE.

Ah ! cela vous étonne, Madame, vous ne pouvez croire à un amour que vous n'éprouvez pas... Mais vous n'avez donc rien vu, ou plutôt vous avez refusé de voir l'excès de mon amour pour vous jusque dans cette existence laborieuse qui se plaisait à ne vous rien refuser... Ah ! j'ai cruellement subi le chatiment de cette faute... Dès le jour de notre union, au seuil de ce bonheur intérieur que j'avais rêvé, un homme se plaçait devant moi, sur mon chemin... un homme qui vous aimait... et que vous aimiez...

CLOTILDE.

Moi, jamais...

DELMARRE, *lui donnant la lettre de Georges.*

Osez donc nier cette lettre, alors ?... osez nier encore son amour, à lui... vos serments de jeune fille ?... (*Il lit.*) « Clotilde, je reviens » vers toi, que je n'ai cessé d'aimer et qui m'as » promis un amour éternel ! » Oui, vous l'aimiez ; oui, vous m'aviez trompé ; oui, vous vous êtes joué de moi en me cachant cette passion ; votre main, votre fortune, je ne les aurais jamais acceptées au prix de mon repos ; j'aurais refusé ce brillant mariage, car j'aurais entrevu l'avenir de douleur et de misère que nous nous préparions tous deux.. Mais, à cette heure, je m'arrête comme éveillé après un songe heureux ; je me croyais aimé de vous, et la plus cruelle réalité vient m'éclairer, vient briser mon courage ; cette lettre a tué tout bonheur, toute espérance pour moi...

CLOTILDE.

Cette lettre m'accuse, j'en conviens, et pour-

tant je ne la connaissais même pas... je ne savais pas qu'il dût venir... je ne l'y ai jamais autorisé... J'allais partir seule lorsque vous êtes entré... Mais je suis prête à tout pour votre bonheur, pour vous prouver combien vos soupçons sont injustes... Voulez-vous que je n'aie pas à ce bal ?... Mon Dieu !... je vous le sacrifierai facilement... Tenez... je jette loin de moi ces fleurs... cette parure... Eh ! que m'importe ce bal ?... Votre repos avant tout... Voulez-vous que je fasse défendre ma porte ?

DELMARRE.

Non, je veux qu'il vienne, au contraire... je veux le voir, le confondre !...

CLOTILDE, *avec douceur.*

Pourquoi cette violence ?

DELMARRE.

Parce que, désormais, je veux qu'il cesse ses visites chez vous... parce que je prétends le souffleter de cette lettre et le chasser de cette maison... (*La pendule sonne dix heures.*) Dix heures !... Enfin !... (*)

CLOTILDE, *avec effroi.*

Mon ami !... mon ami !... y pensez-vous ?... Un éclat !... du scandale !... Voulez-vous me perdre aux yeux du monde... voulez-vous qu'un jour votre fils ait à rougir de sa mère ?

DELMARRE, *ému.*

Mon fils !

CLOTILDE.

Oui, j'ai eu des torts, c'est vrai... mais de ces torts qu'une femme peut avouer sans rougir... Trop oublieuse de vos conseils, je me suis laissé entraîner vers un monde auquel j'étais habituée... j'ai été trop peu ménagère de votre repos, de notre fortune ; mais, désormais, je ne veux plus qu'il en soit ainsi... Oui, mon ami, oui, vous avez raison... ces fêtes, ces bals, tout cela m'entraîne, m'éblouit... Eh bien ! j'y renoncerai... Mais plus de soupçons, plus d'emportements... Oubliez cette lettre... oubliez ce fatal secret !

DELMARRE.

Oublier !... mais le puis-je ? oublier ce que depuis une heure j'ai souffert !... Ah ! vous ne saurez jamais à quel point je vous ai aimée, Clotilde !...

CLOTILDE.

Mon ami !

DELMARRE.

Voyez combien je vous aime encore... depuis que je vous écoute, depuis que vous m'avez parlé, je doute... ou plutôt, non, je ne doute plus, vous n'êtes pas coupable, vous êtes encore pure, encore digne de cette tendresse dont je me plaisais à vous entourer.

CLOTILDE.

Oui, mon ami, ayez confiance en moi, ne

(*) Delmarre, Clotilde.

doutez jamais de ma conduite... Laissez-moi le soin de le voir, de lui parler...

DELMARRE.

Mais...

CLOTILDE.

Je conçois que désormais cette porte doit lui être fermée... je vous promets de ne jamais le recevoir... Ce serment ne vous suffit-il pas? Retournez dans votre cabinet!... dans un instant, je vous rejoins... et je reste à passer la soirée près de vous...

DELMARRE.

Et ce bal?

CLOTILDE.

Ce bal... oh! je n'y pense plus... le bonheur intérieur n'est-il pas le plus doux?... notre fils sera entre nous deux... est-ce que vous songez à me refuser?

DELMARRE.

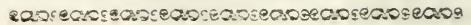
En ai-je jamais le courage?... est-ce que je ne cède pas toujours? Je me tairai, je vous le promets.

UN VALET, *annonçant.*

M. Georges d'Avenay.

CLOTILDE.

Faites entrer. (*À Delmarre, avec prière.*) Mon ami!



SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GEORGES, *par le fond* (*).

GEORGES.

Je suis en retard, Madame... que d'excuses je vous dois! (*Il aperçoit Delmarre et reste un moment interdit.*) Ah! Delmarre, venez-vous avec nous?

(*Delmarre le regarde fixement, puis le toise avec mépris, lui tourne le dos sans parler et sort par la droite.*)

GEORGES, *stupéfait.*

Hein?... qu'y a-t-il donc?...

CLOTILDE, *froidement.*

Il y a, Monsieur, que vous m'avez perdue... que Monsieur Delmarre sait tout... que cette lettre...

(*Elle lui montre la lettre.*)

GEORGES.

Grand Dieu!

CLOTILDE.

J'aime mon mari, Monsieur, et, pour son repos, pour mon honneur, j'exige que vous ne paraissiez jamais dans cette maison... Je ne pense pas non plus vous rencontrer désormais dans le monde, car je compte y aller fort peu maintenant.

(*Elle sort avec dignité par la droite, sans que Georges ose la retenir ni lui parler.*)

(* Delmarre, Georges, Clotilde.



ACTE IV.

La scène se passe dans le cabinet de Delmarre. Cabinet fort simple. A gauche, un bureau chargé de papiers, de cartons et de registres. Bibliothèque au fond. Portes à droite et à gauche.

SCÈNE I.

MINOT, DELMARRE.

(*Ils entrent vivement par le fond.*)

DELMARRE, *avec colère.*

Non... n'y comptez plus!

MINOT.

Mais pourtant...

DELMARRE.

C'en est trop! je me lasse à la fin.

MINOT.

Mais, mon ami...

DELMARRE, *s'arrêtant devant Minot et le regardant.*

Votre ami!... il vous sied bien de vous targuer de ce titre!... Un ami, Monsieur, est un homme qui vous éclaire par de sages conseils; un ami est celui qui ne risque pas votre ruine pour s'enrichir; un ami, enfin, est celui qui ne compromet ni votre nom ni votre fortune.... Vous direz-vous encore mon ami?

MINOT.

Allons... tu étais encore plus raisonnable

hier soir lorsque la colère t'animait contre ta femme. (*Mouvement de Delmarre.*) Est-ce un parti pris de ne plus t'écouter?

GEORGES.

C'est, du moins, un parti pris de ne plus partager vos opérations; je n'entends pas être solidaire d'une infamie.

MINOT.

Monsieur!...

DELMARRE, *avec hauteur.*

Comme vous voudrez!... Et de quel nom qualifier ce que vous venez encore de me proposer?

MINOT.

C'est pourtant tout simple : nous sommes ruinés, à la veille d'une faillite, ta femme possède encore par son contrat de mariage une partie de sa fortune personnelle, et je te conseille... dans ton seul intérêt, de lui faire donner sa signature... Une fois qu'elle sera engagée pour toi, tu paieras...

DELMARRE.

Assez, Monsieur, n'espérez pas cette fois vaincre ma résistance; longtemps j'ai été aveuglé sur votre conduite. Entraîné par une vieille amitié de collège, je ne pouvais croire que tout sentiment d'honneur, de loyauté, fût éteint dans votre cœur; mais je vous connais maintenant, j'ai été éclairé le jour où vous avez eu l'impudeur d'accepter malgré moi les fonds que M. Bontems vous remettait seulement à cause de moi.

MINOT.

Il fallait m'en empêcher.

DELMARRE.

Le pouvais-je?... Vous saviez fort bien que je serais contraint à me taire... mais croyez-vous que je n'ai pas eu honte de cette lâcheté forcée?... Aussi, je vous le répète, plus d'affaires ensemble.

MINOT.

Sais-tu que cela ressemble fort à un congé?

DELMARRE, *sèchement.*

C'en est un, si vous le voulez.

MINOT.

Non, non, tu me permettras de rester encore. Notre sort est étroitement lié, et j'ai besoin que tu me trouves des fonds.

DELMARRE.

C'est impossible.

MINOT.

Bah! impossible... ne vas-tu pas hériter de M. de Flavigny!

DELMARRE.

Il faut espérer que cette funeste nouvelle sera démentie.

MINOT.

Tu ne le crois pas... tu sais tout aussi bien

que moi combien la mort de M. de Flavigny est certaine; son vaisseau s'est brisé sur les côtes de France, et pas un seul passager n'a pu être sauvé. C'est désolant, j'en conviens, mais il faut toujours envisager les plus grands désastres sous leur meilleur côté... et ce meilleur côté... c'est que te voilà héritier de M. de Flavigny.

DELMARRE.

Ma femme peut-être... mais moi...

MINOT.

Tu obtiendras tout d'elle si tu sais l'y prendre; oh! ne dis pas non, tu y sera bien forcé : il circule des bruits fâcheux sur ton compte; ceux que tu n'as pu rembourser jettent les hauts cris... le banquier de M. de Flavigny surtout...

DELMARRE, *lui montrant un portefeuille.*

J'ai des fonds; les voici... J'ai promis de payer ce matin...

MINOT.

Alors, il faut courir au plus pressé.

DELMARRE.

Comment?

MINOT.

La chambre des notaires...

DELMARRE.

Oui, je le sais... j'ai été prévenu... la chambre se réunit en ce moment pour s'occuper des bruits répandus contre moi. Mais j'y cours sur-le-champ; il n'existe aucune preuve... Toutes nos opérations sont restées sous votre nom, et j'espère bien parvenir à me justifier.

(*Il sort par le fond.*)

MINOT.

A la bonne heure... faisons tête à l'orage!...

~~~~~

## SCÈNE II.

MINOT, puis BONTEMS.

MINOT.

Décidément, ça va mal. Diable! c'est que sa ruine serait également la mienne, je perdrais tout ce que je possède; il est vrai que je ne possède rien... Ah! monsieur Bontems!... oh! quelle figure bouleversée!

(*Bontems entre par le fond et s'avance sur le devant de la scène sans voir Minot.*)

On dit qu'il est dans de mauvaises affaires... et mes fonds! j'en ferai une maladie. (*Apercevant Minot.*) Ah! M. Minot!... vous attendez sans doute M. Delmarre?

• Bontems, Minot.

MINOT.

Comme vous, M. Bontems.

BONTEMS, *à part.*

Viendrait-il aussi lui demander ses fonds?  
(*Haut.*) Je pensais qu'à cette heure on trouvait  
toujours M. Delmarre.

MINOT.

Il va rentrer, soyez tranquille.

BONTEMS.

Oh! je ne suis pas précisément inquiet...  
(*à part*) si j'osais lui dire... (*haut*) c'est un bien  
honnête homme que M. Delmarre.

MINOT.

Un très-honnête homme, M. Bontems.

BONTEMS.

Vous avez sans doute des fonds chez lui?

MINOT.

Une partie de ma fortune.

BONTEMS.

Et vous n'avez pas peur, n'est-ce pas?

MINOT.

Moi! peur de quoi?...

BONTEMS.

Mais de... de rien. Tout le monde dit beau-  
coup de bien de M. Delmarre.

MINOT.

On n'en dit pas encore assez.

BONTEMS.

Hum!... cependant...

MINOT.

Eh bien?...

BONTEMS, *vivement.*

Oh! mais je n'y crois pas.

MINOT.

A quoi?

BONTEMS.

On dit...

MINOT.

Que dit-on?

BONTEMS.

Vous ne le savez donc pas?

MINOT.

Puisque je vous le demande.

BONTEMS.

Mais ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, M. Mi-  
not?... vous le sauriez, vous son ami intime.

MINOT.

Vous ne m'avez pas dit de quoi il s'agissait.

BONTEMS.

Eh bien, mon cher monsieur Minot, on  
ose dire que M. Delmarre est gêné dans ses af-  
faires.

MINOT.

Ce n'est pas vrai.

BONTEMS.

Qu'il a risqué les fonds de ses clients dans  
de ruineuses spéculations.

MINOT.

C'est indigne.

BONTEMS.

Et qu'il sera en faillite avant huit jours...

MINOT.

C'est une infamie, Monsieur!... Mais vous,  
M. Bontems, qu'en pensez-vous?

BONTEMS.

Moi?...

MINOT.

Oui, vous, M. Bontems.

BONTEMS.

Dam, je pense que je voudrais bien avoir  
les cinquante mille francs que je lui ai con-  
fiés; voilà mon opinion personnelle. Suis-je  
heureux, mon cher M. Minot, de vous avoir  
remis mes cent soixante mille francs plutôt  
qu'à lui!

MINOT.

Vous n'avez rien à craindre, mon cher pro-  
priétaire; vous êtes sûr de votre affaire avec  
moi.

BONTEMS, *avec embarras.*

Oh! je le crois bien; mais c'est égal, on  
parle tant de malheurs en ce moment, de  
faillites surtout; j'aimerais mieux...

MINOT, *l'interrompant.*

A propos, M. Bontems, vous avez oublié mes  
réparations locatives... je serai forcé de vous  
quitter, et je tiens beaucoup à vous, vous êtes  
maintenant l'un de mes meilleurs clients.

BONTEMS.

Mais, M. Minot...

MINOT.

Silence, voici madame Delmarre... Vous sa-  
vez sans doute le malheur qui vient de la  
frapper... respectez sa douleur, et pas un mot  
devant elle...

## SCÈNE III.

BONTEMS, CLOTILDE, MINOT.

CLOTILDE, *par le fond.*

Ah! pardon, messieurs; je croyais trouver  
M. Delmarre.

BONTEMS.

Madame... j'ai appris le cruel événement...

CLOTILDE.

Et vous venez nous témoigner vos regrets... oh! c'est bien, M. Bontems... Mon oncle avait pour vous une véritable amitié...

BONTEMS, *avec embarras*.

Et moi donc, madame! aussi c'était pour vous témoigner ma douleur... puis un autre motif... un bruit de ville fort alarmant...

(\*) MINOT, *qui est remonté*.

Silence donc...

CLOTILDE, *étonnée*.

Un bruit de ville... que voulez-vous dire?... parlez, Monsieur, parlez.

BONTEMS.

J'étais venu pour...

MINOT, *bas*.

Mais taisez-vous, taisez-vous.

BONTEMS.

Où, oui... je me, je vais.. (*avec impatience*) parlez, taisez-vous... je ne sais plus que faire.

## SCÈNE IV.

MINOT, BONTEMS, CLOTILDE, GEORGES.

CLOTILDE, *avec surprise*.

Georges!...

GEORGES.

Ma présence a lieu de vous surprendre, Madame, mais j'espérais rencontrer M. Delmarre seul... il n'a fallu rien moins qu'un motif fort grave...

MINOT, *vite*.

La mort de M. de Flavigny.

BONTEMS, *s'emportant*.

Ou plutôt, vous avez comme moi des fonds chez M. Delmarre, je le sais, et les propos qui circulent contre lui...

CLOTILDE.

Grand Dieu!... que dites-vous?

GEORGES, *avec colère*.

Monsieur, qui vous a donné le droit de supposer...

BONTEMS.

Ma foi, Monsieur, comme vous voudrez; mais j'ai déjà été sur le point d'être compromis par la maison Delaunay, et je ne me soucie pas de voir mes fonds en danger chez M. Delmarre.

GEORGES.

Monsieur...

(\*) Minot, Bontems, Clotilde.

CLOTILDE.

C'est indigne... c'est une lâche calomnie!

BONTEMS, *s'asseyant avec colère*.

C'est possible! mais, pourtant, je ne quitterai cette maison qu'après avoir obtenu des explications ou mon remboursement.

MINOT, *à part*.

Il faudra qu'il se contente des explications

CLOTILDE, *avec dignité à Bontems*.

Vous avez raison, Monsieur... oui, vous ne sortirez d'ici qu'après avoir obtenu pleine satisfaction. Je suis trop assurée des sentiments d'honneur de M. Delmarre pour penser qu'il ne soit pas en mesure de faire tomber à l'instant ces indignes accusations.

## SCÈNE V.

MINOT, BONTEMS, CLOTILDE, DELMARRE (*par le fond*), GEORGES.CLOTILDE, *courant à Delmarre*.

Ah! mon ami, venez, venez... on n'osera plus vous accuser maintenant que vous êtes là pour vous défendre.

DELMARRE, *troublé*.

Comment?...

MINOT, *vivement*.

Des bruits ridicules dont M. Bontems se fait l'écho.

BONTEMS, *qui s'est levé à l'entrée de Delmarre*.

Moi, Monsieur... du tout... je n'ai jamais d'opinion... Mais si mes fonds vous gênaient...

DELMARRE, *avec hésitation*.

Soyez tranquille, Monsieur, je vous remettrais... bientôt.

MINOT, *vivement*.

Pourquoi donc?.... M. Bontems n'est pas pressé.

CLOTILDE.

Mon mari doit l'être, Monsieur. Il ne s'agit plus seulement de l'argent de Monsieur (*elle désigne M. Bontems*), mais de l'honneur de M. Delmarre.

GEORGES.

Mais la conduite de M. Delmarre est fort loyale; c'est faire injure à sa délicatesse que d'insister plus longtemps.... M. Bontems n'a, j'espère, aucune inquiétude, et s'il lui en restait encore, je suis prêt à me porter caution...

DELMARRE.

Vous, Monsieur? Je n'ai besoin du secours de personne... et si M. Bontems doute encore, je suis prêt.



BONTEMS.

Oh ! du tout. M. Delmarre ! je n'ai jamais en de craintes... qu'est-ce que je désirais, moi ? des explications... et du moment où Monsieur me répond... M. Minot, vous m'avez demandé quelques réparations locatives...

MINOT.

Volontiers, mon cher propriétaire, je vous offre une place dans mon tilbury. (*A part.*) En conscience, je lui dois bien cela.

(*Il sort par le fond avec Bontems.*)

CLOTILDE, avec émotion.

Venir ainsi... c'est indigne !...

DELMARRE.

Ne vous alarmez plus, Clotilde ; n'avez-vous pas confiance en moi ?

CLOTILDE.

Oh ! toujours, mon ami, toujours.

DELMARRE.

Eh bien ! laissez-moi, Clotilde.

CLOTILDE, avec hésitation, regardant Georges.

Mais...

DELMARRE, avec douceur.

Je vous en prie, laissez-moi.

~~~~~

SCÈNE VI.

DELMARRE, GEORGES.

DELMARRE.

Encore ici, Monsieur ?

GEORGES.

N'en soyez pas surpris, Monsieur. Un danger vous menaçait... il était de mon devoir de vous avertir, et j'ai cru...

DELMARRE.

Je vous comprends..... des bruits infâmes circulent... le monde doute de moi ; mais je ferai taire les calomnies du monde, comme j'ai fait cesser hier soir certaines visites officieuses qui me compromettaient également.

GEORGES.

Monsieur !

DELMARRE.

Comment osez-vous paraître encore chez moi, Monsieur?... la défense d'une femme ne vous suffit-elle pas ?

GEORGES.

Un motif fort grave a pu seul m'amener chez vous, Monsieur, et si votre honneur...

DELMARRE.

Vous êtes trop soucieux de mon honneur,

M. d'Avenay, c'est un soin que je ne laisse à personne. Vous auriez dû penser, alors que vos visites blessaient ma réputation plus que tous ces bruits misérables... auxquels du reste vous vous êtes chargé de répondre il n'y a qu'un instant.

GEORGES.

Je le devais, en effet, car je n'ajoute aucune foi à ces calomnies... mais il ne suffit pas que je sois convaincu de votre loyauté, il faut encore que le monde n'ait aucun soupçon... Ces bruits existent... la malveillance les propage ; on doit... je le sais... vous demander aujourd'hui même un remboursement important... (*Avec hésitation.*) Je ne doute pas que vous ne soyiez en mesure d'y satisfaire...

DELMARRE.

Monsieur.

GEORGES.

Mais souvent des dépenses imprévues... des rentrées sur lesquelles on comptait, des opérations dans lesquelles le plus honnête se laisse entraîner, amènent une gêne momentanée... et pourtant le moindre retard donnerait de la consistance à ces misérables accusations, il ne le faut pas... il faut imposer à la calomnie... et voilà pourquoi je suis venu... pourquoi j'ai voulu rester seul avec vous... pour vous offrir ma fortune et celle de mon oncle.

DELMARRE, avec une colère étouffée.

Vous, Monsieur, vous, m'offrir votre fortune... vous qui avez aimé Clotilde, qui l'aimez encore ; vous qui, aux yeux du monde, l'avez compromise... mais savez-vous ce que dirait ce monde à l'opinion duquel vous semblez attacher tant de prix ? Il dirait que l'amant a sauvé le mari, que l'infamie de l'époux a racheté le déshonneur du notaire.

GEORGES.

Ah !

DELMARRE.

Tenez, Monsieur, finissons-en... Je devine trop votre pensée : ce n'est pas pour moi que vous êtes venu, ce n'est pas pour me sauver...

GEORGES.

Comment ?...

DELMARRE.

Brisons là, Monsieur ; ne me forcez pas à me rappeler le passé. Votre présence, vos offres, vos paroles, tout me blesse venant de vous... De quel droit m'imposer votre secours ?... Rien... je ne veux rien de vous... pas même cet argent que vous m'avez laissé. (*Prenant le portefeuille qu'il a sur lui et en sortant des billets.*) Tenez, tenez, le voici... prenez, mais prenez donc !

GEORGES.

Mais, Monsieur...

DELMARRE.

Que je puisse avoir enfin le droit de me délivrer de votre présence.

GEORGES.
Monsieur.

DELMARRE.

Plutôt ruiné!... plutôt deshonoré même que sauvé par vous... Et maintenant, sortez, sortez, Monsieur!

SCÈNE VII.

MICHEL, DELMARRE, GEORGES.

MICHEL, *entrant par le fond.*

Monsieur.

DELMARRE.

Que voulez-vous?

MICHEL.

C'est un Monsieur qui vient de la part du banquier de M. de Flavigny...

DELMARRE, *à part.*

Ciel!...

GEORGES, *qui avait fait quelques pas pour sortir et qui s'est arrêté en écoutant Michel. —A mi-voix à Delmarre.*

Il est encore temps, Monsieur; acceptez, acceptez au nom de notre famille... et j'oublie tout...

DELMARRE.

Jamais.

(Il lui montre la porte avec un geste d'autorité.)

GEORGES.

Adieu donc, Monsieur.

SCÈNE VIII.

MICHEL, DELMARRE.

MICHEL.

Voilà déjà deux fois que ce Monsieur vient, je l'ai fait attendre, mais il veut absolument entrer.

DELMARRE.

Qu'il revienne!

MICHEL.

Il dit qu'il est porteur d'une lettre qu'il ne veut remettre qu'à vous seul.

DELMARRE, *avec impatience.*

Bien... je suis occupé, plus tard.

MICHEL, *lui remettant des mémoires.*

Je vous apporte aussi les mémoires de vos

fournisseurs, Monsieur; il y en a plusieurs qui attendent dans votre étude.

DELMARRE.

Pose-les là, je les examinerai. *(A Michel, qui reste à le regarder.)* Voyons, qu'est-ce encore?

MICHEL, *timidement.*

Pardon, Monsieur, mais ce matin, quand j'ai voulu vous parler, vous m'avez dit de revenir plus tard, et si vous me permettiez, maintenant que vous êtes seul...

DELMARRE.

Parle.

MICHEL.

C'est que je suis désolé, Monsieur, je vais être obligé de vous quitter: ma fille vient de se marier, son mari a acheté une petite maison, et mes enfants veulent que j'aille habiter avec eux. C'est pour cela que je voulais vous demander...

DELMARRE.

Quoi donc?

MICHEL.

Mon gendre n'a pas assez pour acheter sa maison, et je lui ai promis toute ma petite fortune... Ces dix mille francs que vous m'avez placés...

DELMARRE, *à part.*

Ciel? lui aussi!... Ah! tout m'accable à la fois!

MICHEL.

Est-ce que ça vous contrarie, Monsieur?... après ça, je n'en ai pas besoin, moi; ce sont mes enfants qui veulent... qui m'ont dit... mais moi, vous pensez bien...

SCÈNE IX.

MICHEL, UN HUISSIER, DELMARRE, UN DOMESTIQUE.

UN HUISSIER, *au valet, au fond.*

Je ne puis attendre plus longtemps. *(S'avançant vers Delmarre.)* Pardon, Monsieur, mais je viens de la part du banquier de monsieur de Flavigny, et je suis chargé de vous remettre cette lettre.

DELMARRE.

Donnez, je répondrai plus tard.

L'HUISSIER.

Veuillez excuser mon instance. Monsieur, mes instructions sont formelles, et je ne dois pas revenir sans une réponse positive.

DELMARRE.

C'est bien. *(Il ouvre la lettre et lit.)* « Monsieur, fatigué d'attendre aussi longtemps, en présence des bruits répandus contre vous, je

ous déranger... bien. Votre état de caisse?

(*Son fils lui donne un registre.*)

DELMARRE.

Mais, mon père, vous devez être fatigué...
cet examen sera fort long.

DELMARRE PÈRE.

Nous y passerons la nuit, s'il le faut... Asseyez-vous là.

(*Michel apporte un flambeau double, dont les bougies sont allumées.*)

ACTE V.

Même décor qu'au quatrième acte.

SCÈNE I.

DELMARRE, DELMARRE PÈRE.

(*Sur le bureau, deux bougies presque usées achèvent de se consumer. Au lever du rideau, Delmarre est tombé accablé sur un fauteuil.*)

DELMARRE PÈRE, se promenant avec agitation.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!... c'était donc vrai!... des négociants ruinés, déshonorés!... des vieillards... de pauvres familles... des domestiques réduits à la misère... jusqu'à votre vieux Michel lui-même qui m'avait quitté pour vous, qui vous avait élevé... quarante années de probité, d'économie... et bientôt... Ah! c'est affreux!

DELMARRE.

Ah!

DELMARRE PÈRE.

Voilà donc où vous êtes descendu! vous, fils d'honnêtes gens, tomber si bas, dégrader jusqu'à votre titre de notaire!... Mais vous ne savez donc pas ce qu'est un homme honoré de ce ministère presque sacré, de ce sacerdoce des familles?... Un notaire digne de sa noble mission, Monsieur, se considère avant tout comme le gardien de la fortune et de l'honneur de ses clients. Placé par sa position en dehors de honteuses spéculations, il vit honorablement de sa charge et n'en trafique pas. Voilà, du moins, ce que doit être un notaire; voilà ce que j'étais... Mais vous, Monsieur, vous avez oublié que, dépositaire forcé de la fortune publique, vous n'aviez pas le droit de toucher aux fonds confiés à votre probité : c'était un dépôt sacré... vous êtes devenu malhonnête homme du jour où vous l'avez violé... Mais, sans doute, en prenant cette noble carrière, vous ne vous êtes pas demandé quels devoirs elle imposait, mais seulement ce qu'une charge rapportait... vous avez acheté ce titre respecté comme un manteau d'honneur sous lequel vous pouviez spéculer à votre aise.

DELMARRE.

Mon père...

DELMARRE PÈRE.

Et voilà où vous ont entraîné vos spéculations, d'indignes liaisons... choisir pour ami, pour associé, un monsieur Minot, un intrigant... A quoi sert donc l'éducation, si elle n'élève l'âme!... (*Il va s'asseoir à droite.*) Que de familles ruinées!... Il n'en est pas d'autres, j'es-père? (*Silence de Delmarre. — Son père reprend avec impatience.*) Mais parlez, Monsieur; répondez donc!... N'osez-vous plus me parler, me regarder en face?

DELMARRE.

Mon père...

DELMARRE PÈRE, se levant.

J'irai voir vos créanciers... ils ne perdront rien... tout sera payé... Ma fortune, il est vrai, ne suffirait pas; mais j'ai des amis... j'irai les trouver, les prier; ils ne me refuseront pas ce que je leur demanderai pour sauver mon nom du mépris public... J'irai les voir ce matin même... J'attends Clotilde, qui s'est rendue avec Michel chez l'agent de change de M. de Flavigny pour y prendre les derniers débris de sa fortune que vous avez si indignement perdue.

SCÈNE II.

DELMARRE, CLOTILDE, MICHEL, DELMARRE PÈRE.

CLOTILDE *entre dans le plus grand trouble et court à Delmarre.*

Mon ami!... ah! c'est indigne!... si vous aviez.

DELMARRE PÈRE.

Qu'est-ce donc?... Ce trouble...

CLOTILDE.

C'est une infâme calomnie!... J'étais chez M. Raymond, l'agent de change... j'attendais

dans ses bureaux... les commis... ils ne me connaissent pas... et... et ils osaient...

(Elle s'arrête, suffoquée par les larmes.)

DELMARRE PÈRE.

Voyons, qu'est-ce?... Michel ! parle, parle... dis-nous...

MICHEL.

Oui, Monsieur, chez l'agent de change, on prétendait qu'il avait reçu de M. Delmarre...

DELMARRE, *se levant vivement.*

Tais-toi !

DELMARRE PÈRE.

Pourquoi lui imposer silence?... Parle, réponds !...

MICHEL, *hésitant.*

Mais, Monsieur...

DELMARRE.

Michel !

DELMARRE PÈRE.

Réponds ! .. je le veux, je te l'ordonne !...

MICHEL, *avec hésitation.*

Eh bien, Monsieur, on disait qu'il avait reçu de M. Delmarre un bon signé du nom de M. de Flavigny, et on osait dire que c'était...

DELMARRE PÈRE.

Achève...

MICHEL.

Que c'était un faux.

DELMARRE PÈRE.

Un?...

DELMARRE, *qui est allé s'appuyer contre un fauteuil pendant que Michel parlait, pousse un cri étouffé.*

Ah !

(Au cri douloureux de Delmarre, tous se tournent vers lui. — Delmarre père regarde son fils avec une sorte de terreur et d'anxiété. — Celui-ci semble prêt à se trouver mal ; il s'appuie contre le fauteuil et s'y laisse tomber sans force. — Clotilde a tout compris ; elle se précipite sur son mari, l'interroge des yeux avec anxiété, puis recule avec effroi, et se jette en sanglotant dans les bras de Delmarre père, qui semble anéanti par sa douleur. Enfin, Delmarre père l'éloigne doucement et lui fait signe de se retirer. Clotilde fait vers lui un geste de prière, comme si elle voulait le supplier pour son mari ; mais elle se retire avec Michel devant un geste plus sévère du père.)

SCÈNE III.

DELMARRE, DELMARRE PÈRE.

DELMARRE PÈRE.

Misérable !

DELMARRE, *tombant aux genoux de son père avec désespoir.*

Mon père !

DELMARRE PÈRE, *le repoussant.*

Laissez-moi... plus rien... plus rien... Suis-je assez malheureux !... la honte !... l'infamie !... oh !...

DELMARRE.

Grâce ! grâce ! mon père !

DELMARRE PÈRE.

Grâce, dites-vous ? mais dites-moi donc plutôt que tout cela n'est pas... Défendez-vous donc... vous vous taisez... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

(Il tombe accablé sur un fauteuil.)

DELMARRE, *se trainant à ses genoux.*

Mon père, mon père ! je vous implore, je vous supplie !

DELMARRE PÈRE.

Non, jamais.

DELMARRE.

Oh ! pas pour moi, mais pour mon fils !

DELMARRE PÈRE.

Votre fils ! pauvre enfant ! à qui son père ne léguera que misère et infamie !

DELMARRE.

Oh !

DELMARRE PÈRE.

Oui, pauvre enfant ! comme un insensé, ton père lui-même est venu étouffer ton honneur, ton avenir jusque dans ton berceau. Tu seras forcé de cacher son nom comme on cache une flétrissure.

DELMARRE.

Mon père !

DELMARRE PÈRE *se lève.*

Oui, Monsieur. Songez-y bien, un jour viendra où ce fils vous maudira, car on lui jettera votre nom à la face comme une insulte ; un jour viendra où, la roug sur de la honte au visage, il vous demandera compte des repugnances, des humiliations de cette société qui lira sur son front la tache que vous y avez imprimée.

DELMARRE.

Oh ! ne m'accablez pas de toute votre justice, mon père... ayez pitié de mon désespoir...

DELMARRE PÈRE.

Et avez-vous songé au mien, Monsieur? Vous me frappez dans ce que j'ai de plus cher au monde, vous me tuez.... Comment oserai-je retourner dans ce village où j'étais aimé, vénéré par tous?... Dans votre Paris, dans vos salons dorés, au milieu de cette foule indifférente, la famille du faussaire peut cacher sa honte; mais, chez nous, chacun se connaît, et soixante années d'honneur, de probité seront flétries par votre seul crime. (*Avec désespoir.*) Et moi, moi qui avais tant de confiance dans sa loyauté!...

(*Il tombe assis.*)

DELMARRE, *accablé.*

Oh! malheureux! malheureux!

DELMARRE PÈRE.

Ainsi, vous que j'avais toujours regardé comme la dernière joie de ma vieillesse, vous détruisez en un jour toutes mes espérances, vous dépouillez celui à qui vous devez tout, fils ingrat!... vous volez votre père!

DELMARRE.

Pitié... pitié! mon père!

DELMARRE PÈRE, *se levant.*

Et comme si ce n'était point assez, comme si votre honte devait rejaillir sur tout ce qui vous est cher... père infâme!... vous volez l'honneur de votre enfant!

DELMARRE.

Oh! mon fils! mon fils!

DELMARRE PÈRE, *lui prenant le bras avec force.*

Eh! sais-tu, malheureux, sais-tu le châtiement qui attend le faussaire?

DELMARRE, *reculant épouvanté.*

Mon père!.. Oh! non, non, plutôt la mort!

DELMARRE PÈRE.

Et voilà où vous en êtes venu : le suicide ou la chaîne du forçat... Faites votre choix, Monsieur...

(*Il fait un mouvement pour sortir; son fils court à lui.*)

DELMARRE.

Ah! mon père, ne me laissez pas en proie à cet affreux désespoir!..

DELMARRE PÈRE.

Ah! ne me retenez pas, car je vous...

DELMARRE, *tombant à ses genoux.*

Non, oh! non, ne me maudissez pas, mon père!... Grâce, grâce, au nom de ma mère!

DELMARRE PÈRE, *ému.*

Votre mère!... oh!

(*Il sort lentement par le fond, chancelant et sans pouvoir parler.*)

SCÈNE IV.

DELMARRE, *seul.*

Malheureux! malheureux!... il m'é fuit, il me méprise! Oh! le nom de mon père, le mien, l'avenir de mon fils, j'ai tout flétri... Mon fils! comment oserais-je encore l'embrasser? Je ne puis plus l'élever avec honneur maintenant... Désormais, plus d'estime pour moi dans le monde, plus d'affection dans ma famille... j'ai tout perdu, tout!... Où en suis-je venu, grand Dieu?... Oui, mon père a dit vrai... je mourrai... Devant ma tombe, les accusations se lairont.. Oui, je le sens, cete résolution de mourir n'est pas une folie, un délire, c'est un dernier sentiment d'honneur qui me guide... c'est un devoir.

SCÈNE V.

MICHEL, DELMARRE, *assis.*

DELMARRE, *apercevant Michel, qui s'est approché doucement et pleure en silence dans le fond.*

Michel!

MICHEL, *courant à lui.*

Monsieur!

DELMARRE.

Tu ne me maudis donc pas, moi?...

MICHEL, *l'interrompant.*

Ne parlez pas de ça, Monsieur... Est-ce que j'en avais besoin, moi? Ne suis pas si vieux encore... je puis travailler.

DELMARRE.

Et c'est moi qui suis cause...

MICHEL.

Je vous avais sacrifié ma vie, je puis bien vous abandonner ma petite fortune... aussi je ne viens pas pour moi... Madame m'a envoyé près de vous.

DELMARRE, *avec émotion.*

Clotilde!

MICHEL.

Elle est là, Monsieur, tremblante, désolée... Monsieur votre père est passé devant elle sans lui parler... elle attend que vous lui permettiez de vous voir...

(*Delmarre, se levant.*)

La voir... non, non; je pars à l'instant.

(*) Delmarre, Michel.

SCÈNE VI.

CLOTILDE, DELMARRE, MICHEL, *au fond.*

CLOTILDE, *qui a entendu ces dernières paroles.*

Qu'ai-je entendu? vous partez?

DELMARRE.

Oui, il le faut, Clotilde.

CLOTILDE.

Mais je veux vous accompagner... vous suivre avec votre fils...

DELMARRE.

Mon fils! ah!... qu'il ne sache jamais... Vous l'éleverez dans des sentiments d'honneur... vous le guiderez dans cette société où trop souvent de faux amis... qu'il sache un jour faire respecter le nom... le nom de mon père... Et vous, Clotilde, au moment de nous séparer, votre pardon... votre pardon, au nom de notre fils!... Pauvre enfant! je veux l'embrasser, le voir une dernière fois...

(Il fait un pas vers la chambre à gauche; au même instant, on entend la voix de Delmarre père.)

DELMARRE PÈRE, *dans la coulisse.*

Mon fils! mon fils!

DELMARRE, *avec effroi.*

Grand Dieu! mon père!

CLOTILDE.

Restez.

DELMARRE.

Oh! je ne veux plus... je ne dois plus le revoir... Adieu, adieu, Clotilde!

(Il s'élançe rapidement et sort par la droite.)

SCÈNE VII.

MICHEL, DELMARRE PÈRE, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

DELMARRE PÈRE, *appelant en dehors.*

Mon fils!... mon fils! *(il entre précipitamment en agitant un papier)* mon fils!... où est-

il?... *(Apercevant Clotilde.)* Ah! ah! c'est vous, Clotilde?...

CLOTILDE.

Qu'avez-vous?... cette émotion...

DELMARRE PÈRE, *avec la plus vive émotion.*

Il me l'a rendu enfin... Je l'ai tant prié... il a eu pitié de ma douleur... Plus de larmes... plus de honte!...

CLOTILDE.

Que dites-vous?

DELMARRE PÈRE.

Ah! c'est vrai... je parle... Vous ne savez pas... Monsieur Raymond, je sors de chez lui... je l'ai vu : « Monsieur, lui ai-je dit, je suis le père de M. Delmarre; notre honneur est dans vos mains, ne déshonorez pas ma famille, mon nom, et... Oh! je ne sais pas ce que je lui ai dit encore; mais il a été touché de mes larmes, de mon désespoir; il me l'a rendu; je l'ai, le voilà, le voilà...

CLOTILDE.

Comment, il se pourrait!... le...

DELMARRE PÈRE, *vivement.*

Oh! oh! silence... ne prononcez pas ce mot-là... Où est mon fils?...

CLOTILDE.

Merci, oh! merci, mon Dieu!

DELMARRE PÈRE.

Michel! où est mon fils?... *(Michel lui indique la porte de droite. — Il court vers cette chambre en criant.)* Mon fils!... mon fils!... *(Au même instant on entend un coup de pistolet.)* Grand Dieu!

CLOTILDE *jette un cri déchirant.*

Ah!

MICHEL.

Ciel!

(Delmarre père pousse rapidement la porte de la chambre; il recule avec terreur.)

DELMARRE PÈRE.

N'approchez pas, n'approchez pas!

CLOTILDE, *accourt vers lui et se laisse tomber à ses genoux en sanglotant.*

Ah!

DELMARRE PÈRE.

Oh! le malheureux!... mort! mort! sans savoir... *(Avec un accent déchirant.)* Oh! mon fils! mon fils!

LA RUE QUINCAMPOIX

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

Par ANCELOT

De l'Académie Française

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la RÉPUBLIQUE,
le 30 Mai 1848.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER DE BLANÇAY.....
LE COMTE DEHORN.....
LE MARQUIS DE VERNAGE.....
LE VICOMTE DE CANILLAC.....
LE BOSSU DE LA RUE QUINCAMPOIX.....
ROBERT, intendant du comte Dehorn.....
JUSTIN, officier du guet.....
LE PORTIER de la maison de Jeanne Frémont.....
UN ABBE parlant.....
UN LAQUAIS DE LA MARQUISE.....
LE CRIEUR.....
PREMIER BOURGEOIS, parlant.....
DEUXIÈME BOURGEOIS, parlant.....
LA MARQUISE.....
JEANNE FRÉMONT.....
MADAME CHOPILLARD, femme de charge de la Marquise.....
Seigneurs de la cour, bourgeois, marchands, agioteurs, hommes et femmes.

ACTEURS.

MM. RÉGNIER.
DELAUNEY.
MAINVIELLE.
CHÉRI.
RICHÉ.
FONTA.
MIRECOURT.
JOANNIS.
ALEXANDRE.
POUGIN.
ROBERT.
MATHIEN.
M^{mes} DENAIN.
JUDITH.
DESMOUSSEAUX.

L'action se passe sous la régence en 1720. — Au premier et au deuxième acte, chez la Marquise. — Au troisième et au quatrième, dans une boutique de la rue Quincampoix. — Au cinquième, dans l'appartement de Jeanne Frémont.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon chez la Marquise ; porte au fond ; portes latérales ; à droite du public une ottomane ; à gauche une table de jeu dressée avec dés et cartes. Au lever du rideau la Marquise est assise sur l'ottoman un guéridon est auprès d'elle avec plumes, papier, encre et une sonnette ; les hommes sont groupés dans le salon, près de la table de jeu, soit près de la cheminée qui est vers le fond, à droite du public.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE DE CANILLAC, LE MARQUIS DE VERNAGE, LE CHEVALIER DE BLANÇAY, LA MARQUISE, GENS DE LA COUR.

LA MARQUISE, à elle même.

Trois heures ! viendra-t-il ? quel tourment ! quel ennui !
Que fait-il donc ?.. Il a fallu dîner sans lui !

Paraîtra-t-il enfin, et suis-je condamnée
À passer sans le voir cette longue journée ?

(Haut, s'adressant aux gentilshommes.)

Eh bien, qu'est-ce, Messieurs ! que faites vous là-bas ?
Chevalier de Blançay, vous ne jouez donc pas ?

BLANÇAY.

Non ! Malgré moi, Madame, il faut que je sois sage ;

Ici j'ai tout à l'heure au marquis de Vernage
Proposé de choisir l'homme ou le lansquenet,
Eh bien, le croiriez-vous ? Il m'a refusé net.

LA MARQUISE.

Oh ! je comprends : pour lui ce sont chances frivoles :

Qu'y pourrait-il gagner ? quelques pauvres pistoles !
Il ménage son or, et le garde, je crois,
Pour le jeu qui se joue au quartier Quincampoix.

LE MARQUIS.

Qui, moi, de monsieur Law j'engraisserais la banquette !
Il peut chercher ailleurs des dupes, s'il en manque.
Je ne suis pas si fou !

CANILLAC.

Bon ! vous dissimulez !

Ce sont pourtant les gens à qui vous ressemblez,
Les Crésus cousus d'or, triples millionnaires,
Qui, donnant et la vie et l'essor aux affaires,
Décuplent en un jour leurs nombreux capitaux ;
Certain courtier, Rabeaux, ou Rateaux, ou Ranteau
A, saisissant au vol des chances merveilleuses,
Réalise, dit-on, des sommes fabuleuses
Pour un capitaliste, être mystérieux,
Qui, dans l'ombre enrichi, se cache à tous les yeux

BLANÇAY.

Oui, les spéculateurs parlent tous de cet homme ;

Ce Rambeaux, ou Ranteaux, Dieu sait comme il se
Entasse millions sur millions !

LE MARQUIS.

Ma foi,

A sa place, Messieurs, j'aurais grand'peur !

CANILLAC.

Pourquoi ?

LE MARQUIS.

La soif de l'or, hélas, engendre tant de crimes !
Des porteurs d'actions, déplorables victimes,
Ont été dépouillés, tués même !

CANILLAC, *riant*.

Et voilà

Pourquoi l'on se fait pauvre ?

LE MARQUIS.

Ai-je donc dit cela ?

Moi, pauvre ? fi !.. Du sort je n'ai pas à me plaindre.

CANILLAC.

Pardieu, je le crois bien ! Mais on a tout à craindre
Lorsqu'à ses héritiers, ainsi qu'à l'indigent,
On montre sa cassette et jamais son argent ;
Retenez bien ceci, discret capitaliste.

LE MARQUIS.

Je pourrions-nous causer sur un sujet moins triste ?

BLANÇAY.

Monsieur de Canillac, le Marquis a raison.
Que fait donc aujourd'hui l'hôte de la maison,
De nos joyeux repas le convive fidèle,
De la grâce et du goût le plus parfait modèle,
Le cher comte Dehorn ?

CANILLAC.

J'ai honte d'avouer
Qu'il a passé dix jours et dix nuits sans jouer,
Antoine se dérange.

BLANÇAY.

Ou bien il est malade.

LA MARQUISE, *à Blançay, en se levant*.

Fais comment se peut-il que vous, son cher Pylade,
De ses jours, chevalier, vous ignoriez l'emploi ?

BLANÇAY.

Oh ! depuis quelque temps, il se cache de moi.

LA MARQUISE.

Est-ce possible, après votre noble conduite ?

BLANÇAY.

Moi ! de cette misère il vous aurait instruite ?

LA MARQUISE.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc ?

LA MARQUISE.

Écoutez !.. aussi bien

Je veux à mes amis apprendre quel lien
L'attache à l'avenir, au sort du jeune comte.

BLANÇAY.

Moi ! mais ce que j'ai fait vaut-il qu'on le raconte ?

LA MARQUISE.

Pourquoi pas ? je frémis encore en y pensant.
Antoine... non, monsieur Dehorn...

CANILLAC, *à demi-voix, aux autres en riant*.

C'est plus décent !

LA MARQUISE.

Est l'unique héritier, la dernière espérance [France ;
D'un beau nom qui s'allie aux plus grands noms de
Son vieux et noble père est prince souverain
De quelques coins de terre épars aux bords du Rhin,
D'un antique pouvoir débris imperceptible,
Que domine un château, jadis donjon terrible,
Et maintenant séjour d'austère loyauté,
Où le faste n'est plus, où l'honneur est resté.
Quand le feu roi Louis étalait à Versailles
Les lauriers moissonnés sur vingt champs de batailles,
A ces nombreux combats le comte s'est mêlé,
Et son vieux sang germain pour la France a coulé :
Depuis, il désira que, marchant sur sa trace,
A ces trésors de gloire, amassés par sa race,
Son fils pût quelque jour apporter son tribut ;
La France offre au courage et la route et le but,
Antoine y vint !... sa mère, à regret résignée,
Se rappela qu'elle est ma parente éloignée,
Elle voulut alors que, vivant sous mes yeux,
Il logeât dans l'hôtel bâti par mes aïeux,
Et que de l'amitié l'active surveillance
Éclairât à la cour son inexpérience :
A remplir ce devoir j'applique tous mes soins.

CANILLAC.

Pardieu, depuis un an nous en sommes témoins.

LA MARQUISE.

J'ai compris une mère et son inquiétude.

CANILLAC.

Aussi, que de bonté ! quelle sollicitude
Pour surveiller ce fils... enfant de vingt-quatre ans !
C'est très beau ! mais Dieu veut qu'on aime ses parents,
Et, tôt ou tard, ce zèle aura sa récompense !

LA MARQUISE, *souriant*.

Honni soit, cependant, Monsieur, qui mal y pense !

CANILLAC.

Certe !

LA MARQUISE.

A monsieur Dehorn il fallait un ami,
Car je ne le peux, moi, surveiller qu'à demi,
Il est certains plaisirs, malgré leur innocence,
Où de mon amitié s'arrête la puissance,
Il est surtout des lieux où je ne pourrais pas
D'un jeune gentilhomme accompagner les pas.
Eh bien ! le chevalier, son mentor et son guide,
Le couvre, à son insu, d'une invisible égide,
Et son bras, lui prêtant un généreux secours,
De l'imprudent naguère a préservé les jours.

LE MARQUIS.

Comment ?

BLANÇAY.

Pourquoi parler de cette bagatelle ?

LA MARQUISE.

C'est trop de modestie !.. Une sottise querelle
Contre monsieur Dehorn armait un spadassin, [main ;
Homme affreux, dont vingt duels ensanglantèrent la
Mais, la veille du jour marqué pour la rencontre,
Un nouvel adversaire au duelliste se montre :
C'était le chevalier, qui, conduit par son cœur,
Cherchant un ennemi presque toujours vainqueur,
D'un outrage mortel le flétrit dans la rue,
S'attache à lui, se bat, est blessé, mais le tue.

ACTE I, SCENE I.

Et, par un dévouement digne des temps anciens,
Rachète ainsi des jours qu'il peut payer des siens.

LE MARQUIS.

Ma foi, c'est un beau trait !

CANILLAC.

Admirable !

UN DES GENTILHOMMES.

Sublime !

LE MARQUIS.

C'est qu'il pouvait très bien en être la victime !

BLANÇAY.

Mon Dieu ! chacun de vous en aurait fait autant.

LE MARQUIS.

Chacun de nous ? sans doute !

(*A part.*)

Excepté moi, pourtant !

LA MARQUISE.

Après un trait pareil vous devinez sans peine
Que de leur amitié se resserra la chaîne,
Que le noble jeune homme en tous lieux présenta
L'incomparable ami dont le ciel le dota.

CANILLAC.

Et l'on sait qu'en Europe il n'est pas une porte
Qu'on n'ouvre à deux battants devant le nom qu'il
Par-delà le Déluge il trouve des aïeux. [*porte !*]

LA MARQUISE.

Et des amis partout ! Car ce nom glorieux
Que d'un si beau passé le prestige environne,
Compte des alliés sous plus d'une couronne.
Monseigneur le régent lui-même !

LE MARQUIS.

En vérité ?

Voilà, certe, un garçon fort bien apparenté !
Il aurait, au besoin, des appuis, ce cher comte.

BLANÇAY, *à part.*

Pardieu ! je le savais dès longtemps, et j'y compte.

LA MARQUISE.

Mais conduite, langage, en lui tout est changé.

CANILLAC.

Plus de jeu, plus d'orgie !... Il est presque rangé.

LA MARQUISE.

Durant des jours entiers de l'hôtel il s'absente.

BLANÇAY.

Lorsque je l'interroge, il se tait ou plaisante.

LA MARQUISE.

Que fait-il ? où va-t-il ? quels soucis importants
Tourmentent sa pensée, usurpent tout son temps ?

LE MARQUIS.

Parbleu ! la question sera bientôt vidée,
Le Comte est amoureux, voilà tout !

LA MARQUISE.

Quelle idée !

CANILLAC.

Oh ! qu'il soit amoureux, très bien ! mais, dans ce cas,
Il m'étonne encor plus ! Je ne comprendrais pas
L'amour qui le tiendrait loin de cette demeure ;
Je n'admets que celui dont le charme, à toute heure,
Pourrait l'y retenir, ou bien l'y rappeler.

LA MARQUISE, *à part.*

Serais-je donc trahie ?.. On m'ose consoler !

(*Haut.*)

Je défends qu'aux absents on songe davantage.

Ou nous ferons mentir, Messieurs, un vieil adage ;
Il faut, pour qu'ils aient tort, ne pas les regretter.
(*Elle s'est approchée de la table de jeu.*)

Un tour de lansquenet avant de nous quitter,
Monsieur de Canillac !

CANILLAC.

A vos ordres, Madame.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Dehorn.

LA MARQUISE, *avec émotion.*

Enfin !

CANILLAC, *souriant.*

Ah ! le jeu vous réclame.

LA MARQUISE, *se remettant.*

Soit !... Dix louis !...

SCÈNE II.

CANILLAC, *à la table de jeu*, SEIGNEURS, *groupés autour*, LE MARQUIS, BLANÇAY, DEHORN, MARQUISE.

CANILLAC, *tirant les cartes.*

Je tiens !.. Et vous avez gagné !

LA MARQUISE, *debout, près de l'ottomane, à Dehorn*
A nous voir aujourd'hui, Monsieur s'est résigné ?

DEHORN.

Daignez croire, Madame, aux regrets que j'exprime
Et ne punissez pas mon malheur comme un crime
Salut, Messieurs ! Bonjour, Canillac !.. Chevalier,
Enchanté de te voir !

BLANÇAY.

Et prompt à m'oublier !

DEHORN.

Le penses-tu ? Vrai Dieu ! de tant d'ingratitude,
Mon cœur n'a point encor contracté l'habitude,
Je suis un courtisan trop nouveau !
(*Il s'approche de la table où le jeu est en train et*
Canillac et les Seigneurs.)

Qu'est cela ?

Un lansquenet ? J'en suis !

CANILLAC, *à la table, tirant les cartes.*

Dix pistoles !

DEHORN, *jetant de l'or sur la table.*

Voilà !

LA MARQUISE, *à Dehorn.*

D'un aussi long retard nous direz-vous la cause ?

DEHORN.

Très volontiers, Madame !.. oh, c'est fort peu de chose
Et cependant, j'ai cru, voyez mon embarras,
Que jusqu'à votre hôtel je n'arriverais pas.

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

DEHORN.

J'étais entré dans une longue rue,
Quand, devant mon carrosse, une immense cohue
Se présente : robins, nobles, marchands, bourgeois
S'agitaient entassés au quartier Quincampoix ;
La foule grossissait, compacte, impénétrable ;
Nul moyen de briser l'obstacle inévitable,
Je pestais !.. mes chevaux ne pouvaient plus marcher
Eh bien, le craignez-vous ? mon mandat de craindre

LA RUE QUINCAMPOIX,

Quand que je hurlais comme un loup pris au piège,
 Je hochait tout haut des billets sur son siège.

LE MARQUIS.

vérité?

DEHORN.

Qui donc ne s'en mêle aujourd'hui?
 Est-ce pas à périr de colère, ou d'ennui?
 On ne parle en tous lieux qu'actions, marchés, primes,
 Des intérêts, gros gains, ou moins légitimes;
 Les rangs sont confondus, les esprits à l'envers,
 On manant agiote avec les ducs et pairs;
 On us ces barbares mots qui vont dessécher l'âme,
 On les entend tomber des lèvres d'une femme,
 On le la soif de l'or l'amour même altéré
 On lit ses billets doux sur du papier timbré!
 C'est un jeu convulsif, une ardeur frénétique,
 On se salonne, le boudoir, le palais, la boutique,
 On vient de millions ramassés tout à coup,
 On se non valet de chambre en rêve aussi beaucoup!
 On se que jour en m'offrant pourpoint et haut-de-chausse,
 On se s'habille à la baisse, ou me coiffe à la hausse;
 On se matin, à Crésus il avait succédé,
 On se Dieu sait de quel air il m'eût accomodé,
 On se on maître, soufflant sur l'or de ces mirages,
 On se et menacé Crésus de retenir ses gages.

BLANÇAY, *souriant*.

Attendez de ce retard, qu'on accusait ici,
 On se me affligé bien fort pour s'indigner ainsi!

DEHORN.

On se m'indignais surtout en songeant que peut-être
 On se qu'un dans cette foule allait me reconnaître,
 On se qu'on me mêlerait au cupide troupeau
 On se des gens qui, suant ou tremblant dans leur peau,
 On se poursuivent des trésors, visions éphémères,
 On se in charlatan leur montre au pays des chimères,
 On se nd du Mississipi, roulant des milliards,
 On se urs yeux fascinés il dore les brouillards.

LE MARQUIS.

On se beau, Monsieur le comte, et respect au système!
 On se spect à monsieur Law!.. la cour l'honneur et l'aime,
 On se seigneur le Régent ne jure que par lui:
 On se s plans financiers il prête une ferme appui.

DEHORN.

On se je l'ai reproché dix fois à son altesse!
 On se ma candeur germane excusez la rudesse,
 On se ma surprise est grande et croit de jour en jour!
 On se nd, du château de Horn quittant l'heureux séjour,
 On se rtis appelé sous ce beau ciel de France
 On se int comme l'honneur, doux comme l'espérance,
 On se père me disait: Antoine, mon cher fils,
 On se vivras à ton tour dans ce noble pays,
 On se not retentira partout à tes oreilles,
 On se prodigue pour lui son or, son sang, ses veilles,
 On se fante orateurs, poètes et guerriers,
 On se embellit la mort qu'il couvre de lauriers,
 On se magique, il peut tout, il charme tout!.. la gloire!
 On se père en beau roman transformait votre histoire,
 On se ous marchez ici sur un sol bien changeant,
 On se ce seul mot magique aujourd'hui, c'est l'argent!

CANILLAC, *à la table de jeu*.

On se ! j'ai gagné le vôtre!

DEHORN.

Eh bien donc, quitte ou double!

LE MARQUIS.

J'aime à voir perdre ainsi sans regrets et sans trouble.

BLANÇAY.

Dans ses vieux préjugés le cher comte affermi
 Semble vraiment traiter l'argent en ennemi.

DEHORN.

Non pas, certe! L'argent, je dois le reconnaître,
 Est un bon serviteur, mais c'est un mauvais maître
 Cette fois, Canillac, vous perdrez.

CANILLAC.

Que sait-on?

LA MARQUISE, *bas à Dehorn*.

N'expliquez-vous point vos absences?

DEHORN, *bas avec quelque impatience*.

Pardon!

LA MARQUISE, *bas à Dehorn*.

Hier encor, souffrante, et seule, abandonnée,
 J'ai passé sans vous voir toute l'après-dînée.

DEHORN, *haut*.

Monseigneur le Régent m'avait fait appeler.

LE MARQUIS.

Gageons que du système il voulait vous parler!

BLANÇAY.

Et vous y convertir, en l'expliquant, peut-être?

DEHORN.

Je n'en ai pas besoin, Messieurs, pour le connaître.

BLANÇAY.

Comment?

DEHORN.

N'as-tu pas vu des gens, cher chevalier,
 Qui signent des billets sans jamais les payer?

BLANÇAY, *riant*.

J'en ai vu quelques-uns.

LE MARQUIS.

Moi, beaucoup!

CANILLAC.

Moi, de même!

DEHORN.

Eh bien! en quatre mots, voilà tout le système.

LE MARQUIS.

Bravo!

BLANÇAY.

Bien rencontré!

LA MARQUISE, *bas à Dehorn*.

Parlez-vous enfin?

Vous allez tous les jours au quartier Saint-Martin,
 Je le sais!... quelque choix ignoble?...

DEHORN, *bas avec impatience*.

Mais, Madame!...

CANILLAC, *à la table de jeu*.

Gagné!

DEHORN.

Je double encor!

LA MARQUISE, *bas à Dehorn*.

Que peut-être une femme

Que l'on va chercher là?

CANILLAC, *à la table de jeu*.

Toujours gagné!

DEHORN.

Pardieu,

ACTE I, SCÈNE III.

N'avais-je pas raison de renoncer au jeu ?

BLANÇAY.

Ah! la fortune est femme, et parfois infidèle,
Capricieuse !

DEHORN, *riant.*

Soit ! mais du moins avec elle,
Des explications on peut se dispenser.

LA MARQUISE, *bas à Dehorn.*

Oh! mon cœur, mon orgueil, vous osez tout blesser,
C'est indigne !

(Elle va se rasseoir sur l'ottomane.)

DEHORN, *allant à la table de jeu.*

Voyons si ma constance est vaine.

LE MARQUIS.

Ma foi, j'en ai grand'peur !.. Vous n'êtes pas en veine.

LA MARQUISE, *sur l'ottomane.*

C'est que monsieur Dehorn sans doute, en d'autres lieux,
Usant tout le bonheur que lui gardent les cieus,
N'en trouve plus ici !

LE MARQUIS.

Se peut-il ?

LA MARQUISE.

Tout le prouve.

DEHORN, *de loin et d'un ton gracieux.*

Qui pourrait le penser alors qu'on vous y trouve ?

BLANÇAY, *s'approchant de la Marquise pendant que
tous les autres sont occupés du jeu. A demi-voix.*

Le monde vous fatigue, et vous semblez souffrir,
Madame ?

LA MARQUISE.

Ce n'est rien !

BLANÇAY, *à demi-voix.*

Je voudrais vous offrir

D'une utile amitié le secours salutaire.

LA MARQUISE.

Je ne vous comprends pas.

BLANÇAY, *à demi-voix.*

Le comte est tout mystère,

Il se cache de vous... Laissez-nous seuls ici,

Bientôt vous saurez tout.

LA MARQUISE, *hésitant.*

Mais...

BLANÇAY.

Acceptez !..

LA MARQUISE, *se décidant et lui tendant la main.*

Merci !

BLANÇAY, *haut en s'approchant des autres,*

Cessons le jeu, Messieurs, Madame est fatiguée.

LA MARQUISE, *agitant une sonnette placée sur un petit
guéridon près de l'ottomane.*

Oui, je serai tantôt mieux portante et plus gaie,
A souper tous, ce soir, Messieurs, je vous attends.

LE MARQUIS.

C'est un tort, en effet, de rester si longtemps.

LA MARQUISE.

Non, mais à revenir, ce soir, je vous invite.

CANILLAC.

Sans cet heureux espoir partirions-nous si vite ?

LA MARQUISE.

C'est dit.

LE MARQUIS.

Qui manquerait à ce rendez-vous-là ?

LA MARQUISE.

Au revoir donc !

*(Le Marquis, Canillac et les autres seigneur sortent
Blançay retient Dehorn et ils restent à causer
dans le fond pendant qu'a lieu sur le devant la scène
qui suit.)*

SCÈNE III.

DEHORN, BLANÇAY, *au fond,* LA MARQUISE, M
DAME CHOPILLARD, *sur le devant.*

MADAME CHOPILLARD, *en entrant par la porte à dr
du public.*

Madame a sonné ?

LA MARQUISE.

Vous voilà ?

C'est heureux... de l'hôtel vous étiez donc sortie ?

MADAME CHOPILLARD.

Sans doute !.. mais Madame en était avertie,
Car chez une bourgeoise au carré Saint-Martin,
J'ai, par son ordre exprès, couru dès le matin.
L'a-t-elle oublié ?

LA MARQUISE.

Non ! Mais une course à faire

Était-ce donc si long ?

MADAME CHOPILLARD.

Ah ! j'avais une affaire.

LA MARQUISE.

Une affaire ?.. Vous ?

MADAME CHOPILLARD.

Moi !.. je ne saurais nier

Que ce mot autrefois eût paru singulier ;

Nous ne devons songer qu'aux affaires des autres.

Mais, grâce à Dieu, tout change et nous avons les nô

LA MARQUISE.

Vous dites ?..

MADAME CHOPILLARD.

Patience !.. on peut... J'ai, cependant

Moi-même exécuté votre ordre... en attendant.

LA MARQUISE.

Que de bontés !

MADAME CHOPILLARD.

Eh mais !..

LA MARQUISE.

Ainsi donc, cette femme

Je la verrai ?

MADAME CHOPILLARD.

Ce soir, elle viendra, Madame.

LA MARQUISE.

Il suffit !.. suivez-moi !..

*(Elle va vers la porte à gauche du public, et trouve
son passage Dehorn et Blançay qui causaient be
fond.)*

Vous, Messieurs, à ce soir

LA RUE QUINCAMPOIX,

(Elle sort par la porte à gauche du public.)

MADAME CHOPILLARD, à elle-même, sur le devant.
 !.. qu'une chance heureuse, au gré de mon espoir,
 onde mes calculs!.. oui, que la hausse arrive,
 ce sera mon tour de dire : qu'on me suive!
 Elle sort par la porte de gauche du public, à la suite
 de la Marquise.)

SCÈNE IV.

BLANÇAY, DEHORN.

DEHORN, à part.

ons, nous voilà seuls!.. Je sais ce qui m'attend,
 interrogatoire!.. Il faut fuir!..

(Il fait un pas vers la porte du fond.)

BLANÇAY, l'arrêtant.

Un instant!

DEHORN.

me veux-tu?

BLANÇAY.

Causer avec vous, mon cher comte.

DEHORN.

prendre mes secrets, ou que je les raconte?

BLANÇAY, riant.

DEHORN.

Mais si je voulais ne te rien confier?

BLANÇAY.

!.. Voyons!.. vous allez dans un sale quartier,
 si quelque motif puissant ne les y porte,
 se montrent jamais les gens de votre sorte,
 est, m'a-t-on dit, auprès du carré Saint-Martin.)
 pourquoi?.. Pour y chercher un bonheur clandestin,
 démentant peut-être un dédaigneux langage,
 re en secret la paix avec l'agiotage?

DEHORN.

entends-je?.. Oubliez-vous, Chevalier, qui je suis?

BLANÇAY.

seigneur noble et fier!.. mais on a ses ennuis,
 fois la bourse est mince, et la dépense est grande!..
 scrupule obéit quand le besoin commande.

DEHORN.

.. puisqu'un ami même a pu penser ainsi,
 te balance plus!

BLANÇAY.

Parlez donc!

DEHORN.

M'y voici!

uis un mois, ma vie à vos longs commentaires
 re obscure, bizarre, et pleine de mystères?
 rtant rien n'est plus simple, et, tout ce grand secret,
 e l'expliquer, mon cher, un seul mot suffirait.

BLANÇAY.

evine!.. Et, ce mot, c'est moi qui vais le dire,
 s êtes amoureux!

DEHORN.

Oui!.. mais ne vas pas rire,

et sérieux, Blançay!

BLANÇAY, souriant.

Pardieu, je le vois bien!

DEHORN.

raillés, je sors, ou je romps l'entretien.

BLANÇAY.

Là, là, point de colère et commencez!.. j'écoute!

DEHORN.

Un soir, je galopais dans Paris; sur ma route,
 Une femme effrayée, infirme, marchant mal,
 Veut traverser la rue, et heurte mon cheval,
 Elle tombe!.. Aussitôt je descends, je m'approche...
 Il ne me restait pas un écu dans la poche,
 Je sortais du brelan, témoin de nos exploits,
 Où je t'ai rencontré pour la première fois,
 Rien, hélas, à donner à la pauvre blessée!..
 Mais, dès le lendemain, ma première pensée
 M'entraîna vers l'asile où gisait sa douleur.
 J'y cherchais un devoir... j'y trouvai le bonheur.

BLANÇAY.

Diable!

DEHORN.

Au fond d'une allée étroite, sale et sombre,
 J'avise un escalier tortueux, et, dans l'ombre,
 Je vais grimant, frappant aux portes, demandant
 Celle vers qui m'amène un funeste accident;
 Alors, de tous côtés, un nom se fait entendre :
 « Jeanne a paru, dit-on, Jeanne au cœur noble et tendre,
 « Jeanne, de tous les maux l'ange consolateur,
 « Il n'est donc plus besoin d'un autre protecteur!
 « Une plainte jamais lui fut-elle importune?
 « Dès que son doux regard descend sur l'infortune,
 « On dirait ce rayon pur et mystérieux
 « Qui dans les cœurs blessés glisse du haut des cieux;
 « Elle a de la malade apaisé la souffrance;
 « Ses soins rendent la vie, et sa voix l'espérance,
 « Sa parole semble être un arrêt du destin. »

BLANÇAY, souriant.

On est bien poétique au carré Saint-Martin!

DEHORN, avec impatience.

Eh! pardieu, je traduis, c'est clair!

BLANÇAY.

A la bonne heure!

DEHORN.

Étonné, j'écoutais, dans la pauvre demeure
 Où ces honnêtes gens avaient conduit mes pas
 Leurs récits louangeurs qui ne tarissaient pas;
 Et te dirai-je, ami, quel sentiment étrange
 M'agitait?.. Cette femme à leurs yeux plus qu'un ange,
 Muet près des douleurs que sa main soulagea
 Je ne l'avais pas vue... et je l'aimais déjà!
 Son nom prenait sur moi je ne sais quel empire.

BLANÇAY.

Et puis, que des brelans on ose encor médire!
 Si le diable n'eût là pris son dernier écu,
 Loin d'un ange ignoré le cher comte eût vécu,
 Et ce serait fâcheux, car les anges sont rares.

DEHORN.

Ah! je vois qu'à railler, Blançay, tu te prépares,
 Je me tais!

BLANÇAY.

Bon!.. tous deux nous en serions fâchés.

DEHORN, souriant.

C'est vrai!

BLANÇAY.

Poursuivez donc, cher comte, et dépêchez!

DEHORN.

Eh bien, soit! cette Jeanne, objet en son absence
De tant d'amour, d'estime et de reconnaissance,
Elle se montre enfin, je la vois, et mes yeux
De tous ses mouvements simples et gracieux
Suivent émerveillés l'élégante souplesse;
De ses traits délicats j'admire la noblesse;
Sur ce front transparent, où se peint sa bonté,
C'est l'âme qu'on adore, et non pas la beauté,
Et pourtant, mon ami, qui mérita mieux qu'elle
La pomme triomphale offerte à la plus belle?

BLANÇAY.

C'est merveilleux, l'amour n'a pas dicté jadis
De plus galants propos à défunt Amadis.

DEHORN.

Oh! ne plaisante pas, je t'en conjure encore!
Cette femme, je l'aime autant que je l'honore;
Depuis un mois entier je la vois, tous les jours,
Près d'un lit de douleurs, prodiguant ses secours
A cet être qui souffre au fond d'une mansarde.
Le céleste envoyé, qui nous suit et nous garde,
N'a pas de plus doux yeux, un sourire plus doux!
De quel rapide vol le temps s'enfuit pour nous
Dans les longs entretiens où s'épanche son âme
Un étrange mystère entoure cette femme,
Mais, moi, je ne peux plus vivre qu'en l'adorant.

BLANÇAY.

Ignorez-vous son nom, sa fortune, et son rang?

DEHORN.

Son nom? Jeanne Frémont.

BLANÇAY.

Voilà tout?

DEHORN.

Sa fortune?

Elle la dit modeste.

BLANÇAY.

Elle veut s'en faire une.

DEHORN.

Oh! qu'entends-je?..

BLANÇAY.

Mon Dieu, c'est un bien vieux roman,

On espère épouser un prince au dénouement.

DEHORN.

Un prince? sache donc qu'un tel soupçon l'outrage,
On me croit un cadet pauvre et sans héritage,
Aussi bien que mon nom, mon titre est inconnu.

BLANÇAY.

Stratagème innocent d'un amour ingénu!

Vous voulez, je le vois, être aimé pour vous-même?

DEHORN.

Et, faut-il l'avouer? tout me dit qu'elle m'aime!
Quand, jusqu'au lendemain, le soir nous séparait,
Sur son front pâlisant je lisais un regret;
Si le bruit de mes pas la surprenait rêveuse,
Sa rougeur trahissait une pensée heureuse;
Sans nous être jamais promis de nous trouver,
La même heure, toujours, nous voyait arriver.
Oh! cher Blançay, je l'aime avec idolâtrie!

BLANÇAY.

Et la Marquise?

DEHORN, sans l'écouter.

Eh bien! c'est en vain que je prie,

Il m'est chez elle encore interdit de la voir;
Pourquoi dans sa maison ne pas me recevoir?

BLANÇAY, criant plus fort.

La Marquise!..

DEHORN, sans l'écouter.

A quel joug est-elle donc soumise?

Il faut...

BLANÇAY.

Écoutez-moi, que diable!.. Et la Marquise?

DEHORN.

Quoi donc?

BLANÇAY.

Elle vous aime, et vous l'aimiez!

DEHORN.

Tu crois

BLANÇAY.

Vertudieu, comme on perd la mémoire en un mois!

DEHORN.

La Marquise?.. oui, je veux briser cet esclavage,
Et ne dois pas chez elle habiter davantage.

Il est temps d'en finir! (*Il sonne.*)

BLANÇAY, à part.

Cet amour insensé

Est-il plus sérieux que je ne l'ai pensé?

Où nous mènera-t-il?

SCÈNE V.

BLANÇAY, DEHORN, ROBERT.

ROBERT, entrant par la porte à droite du public.

Monsieur le comte appelle?

DEHORN.

Oui, viens, mon vieux Robert, mon serviteur fidèle
Mon ami!.. Toujours là quand j'ai besoin de toi?

ROBERT.

C'est mon devoir!

DEHORN.

Merci!

ROBERT, à part, regardant Blançay.

Non! c'est plus fort que moi!

Je ne peux de cet homme endurer la figure,
Et le tiens pour oiseau de bien mauvais augure!

DEHORN, à Robert.

Écoute, et garde-toi surtout de me gronder!

ROBERT, à part.

C'est de l'argent encor qu'il va me demander.

DEHORN.

Il faut, mon bon Robert, me trouver au plus vite,
Un hôtel tout meublé, riche, élégant, ensuite
Un millier de louis que, dans un cas pressé,
La Marquise pour moi naguère a dépensé.

BLANÇAY.

Vous quittez sa maison?

DEHORN.

Oui, vraiment! je m'ennuie
Des reproches sans fin, des tracas que j'essuie!..

Eh bien! mon bon Robert, n'as-tu pas entendu?

ROBERT.

Parfaitement!

DEHORN.

Pourtant tu n'as rien répondu.

LA RUE QUINCAMPOIX,

ROBERT, *avec embarras.*

est que... (*A part.*) S'il était seul du moins!..

DEHORN, *l'examinant.*

Plus je regarde,

plus je m'étonne!.. Eh oui, je n'y prenais pas garde, souffrirais-tu, mon vieux, mon brave compagnon ?

Je n'ai pas ménagé ton dévouement!.. Pardon!

Moi qui, né chez mon père, à ton tour m'as vu naître,

te fatiguer encor!.. c'est mal!

ROBERT, *à part.*

Un si bon maître!

DEHORN.

Où vient donc ce front morne, et cet air consterné ?
ne te comprends pas.

BLANÇAY, *riant.*

Et moi, j'ai deviné!

Les traits d'un intendant sont un sûr baromètre ;

on voit d'un seul coup d'œil quel temps il vont promettre.

La caisse est-elle pleine ? épanoui, riant,

comme un soleil de mai qui monte à l'orient,

il marche le front haut, et son joyeux visage

un jour pur et serein apporte le présage ;

mais par un sort cruel le coffre est-il vidé ?

son visage devient sombre, orageux, ridé!

Comme lui du bon Robert, j'en conviens, m'intimide.

Et vous plains s'il vous manque un seul écu par ride.

DEHORN.

pourrait-il?

ROBERT.

Hélas!

DEHORN.

Nous n'aurions plus d'argent ?

pendant il m'en faut !

ROBERT.

Est-ce assez affligeant ?

Dehorn !

BLANÇAY.

Quoi, gémir?.. et pour une vétille!

DEHORN.

Je n'as-tu, bon Robert, écrit à ma famille ?

ROBERT.

J'ai fait, j'ai reçu, mais tout est dissipé!

DEHORN.

Et!..

ROBERT, *indiquant Blançay.*

L'instinct de Monsieur ne l'avait pas trompé.

DEHORN.

ce qu'il me faudra, demeurant en otage,

laisser ici mon cœur et ma personne en gage ?

ROBERT.

que dites-vous là ?

DEHORN.

Que faire, chevalier ?

BLANÇAY.

vous avez des amis.

DEHORN.

Certes!.. Et toi le premier!

BLANÇAY.

bien alors pourquoi s'affliger de la sorte ?

DEHORN.

Et tous ces amis n'ont pas d'argent?..

BLANÇAY.

Qu'importe ?

Savoir en acquérir n'est-ce pas en avoir ?

DEHORN.

Sans doute!.. Mais voilà ce qu'il faudrait savoir.

BLANÇAY.

Est-ce ma faute, à moi, si Dieu, mon cher Antoine,

Dans la poche des sots a mis mon patrimoine ?

Le reprendre est mon droit, j'en use!

DEHORN.

C'est fort bien,

Tant que l'honneur n'a pas à rougir du moyen !

BLANÇAY.

Oh oui!.. quoiqu'à tout voir d'un regard moins timide,

L'honneur ne soit souvent qu'un grand mot creux et

Et que, sur nos talons, s'il leur plaît d'aboyer, [vide,

On n'apaise avec lui brodeur, ni carrossier.

DEHORN, *riant.*

C'est, pardieu, vrai!

ROBERT, *à part.*

Cet homme en riant dit des choses!..

DEHORN.

Voyons ce qu'on peut faire, et ce que tu proposes.

BLANÇAY, *à part.*

Je le tiens!

(*Haut.*)

Nous verrons!.. j'y songerai plus tard.

DEHORN.

Mais, plus tard...

BLANÇAY.

Ah! c'est juste!.. Écoutez: le hasard

M'a permis d'obliger un jour certain brave homme

Qui pourrait vous prêter une assez forte somme.

DEHORN.

Et tu crois, Chevalier, qu'il y consentirait ?

BLANÇAY.

Oui.

DEHORN.

Le comte Dehorn bientôt s'acquitterait,

J'écrirai dès demain à ma mère, et nul doute...

BLANÇAY.

D'accord!.. pour le trouver il faut nous mettre en route

DEHORN, *lui serrant la main.*

Cher ami! quel bonheur de t'avoir rencontré!

ROBERT, *à part, hochant la tête.*

Ah! par ce bonheur-là je suis peu rassuré.

BLANÇAY.

Oui, ce sera, cher comte, un bonheur, je l'espère!

(*Passant entre Dehorn et Robert à qui il s'adresse.*)

Car savez-vous bien, vous qui l'aimez comme un père,

Qu'en de méchantes mains il aurait pu tomber ?

Qu'à de nombreux périls loin de le dérober,

On pourrait égarer sa confiance extrême ?

ROBERT, *les yeux fixés sur lui.*

C'est ce que je pensais, Monsieur, à l'instant même.

BLANÇAY.

Tandis que je n'ai, moi, qu'un espoir et qu'un but ;

A mon amitié seule il devra son salut,

Croyez-le bien, Robert, à moi seul!

ROBERT.

Dieu le veuille !

BLANÇAY.

Comte, allons au secours de votre portefeuille,
Trouver notre prêteur est un point important ;
Puis, ce soir, la Marquise à souper nous attend,
Il faudra revenir.

DEHORN.

Oh ! revenir !.. peut-être ?

BLANÇAY.

Non, vous avez promis, et vous devez paraître,
Il le faut !.. N'aimez plus, c'est bien, je le permets,
On peut être inconstant, mais impoli, jamais !
(Dehorn et Blançay sortent par le fond, Robert par la porte à droite du public.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, *entrant par la porte à gauche du public.*

J'ai peine à commander au trouble qui m'agite,
Je vais, je viens, j'attends !.. Il m'offense et m'évite !..
De son cœur à jamais l'amour a-t-il donc fui ?
Mais, hélas, aux chagrins, qui me viennent de lui,
Que de tourments secrets le ciel ajoute encore !..
Ces dehors opulents, dont l'éclat me décore,
Ce luxe que j'étaie aux regards envieux,
Mirage éblouissant qui trompe tous les yeux.
Il suffit d'un moment pour qu'il s'évanouisse !
Chaque jour sous mes pas creuse le précipice,
Et peut-être bientôt... Non, cela ne se peut !
Ce que veut une femme, on dit que Dieu le veut,
Eh bien, il faut vouloir !.. Faisons tête à l'orage,
Et je puis échapper à mon double naufrage !
Ces sommes que je dois, qu'on ose réclamer,
Je ne les paierai pas !.. Je saurai désarmer
Le créancier maudit dont le nom me harcèle !
Mon cher Antoine encor me verra riche et belle,
Triomphante à la ville, adorée à la cour,
Et l'orgueil à mes pieds ramènera l'amour !
Arrière donc, terreurs, timide jalousie !
J'aurai bientôt soufflé sur cette fantaisie,
Sur ces obscurs amours du quartier Saint-Martin !
Lui, le comte Dehorn, si fastueux, si vain,
Soupirer là longtemps ?.. Et près d'une inconnue ?...
Non !.. J'ai pu m'effrayer... Je ne suis pas vaincue ?..

SCÈNE II.

LA MARQUISE, MADAME CHOPILLARD.

MADAME CHOPILLARD, *se tenant à la porte, à droite du public.*

Peut-on entrer, Madame ?

LA MARQUISE.

Oui, sans doute.

MADAME CHOPILLARD.

Elle est là.

LA MARQUISE.

Qui ?

MADAME CHOPILLARD, *s'avançant.*

Celle que Madame attend, qu'elle appela
Jeanne Frémont.

LA MARQUISE.

Ah oui !.. Cette vieille usurière ?

MADAME CHOPILLARD.

Vieille ?.. non pas ! vingt ans !.. Et, quoique roturière,
Charmante !

LA MARQUISE.

N'est-ce point une erreur ?

MADAME CHOPILLARD.

Le moyen ?

Dans son quartier, Madame, on la connaît trop bien,
C'est elle !

LA MARQUISE, *allant s'asseoir à la gauche du public*

Que m'importe, au reste, jeune ou vieille,

Pourvu qu'à mes désirs elle prête l'oreille ?

Avec quelques égards, quelques mots obligeants,

On peut tout obtenir de ces petites gens ;

Flattons sa vanité, gagnons sa confiance.

MADAME CHOPILLARD, *à part.*

Oh ! ces petites gens !.. Un peu de patience,

Et les petites gens...

LA MARQUISE.

Eh bien, qu'attendez-vous ?

Allez, faites entrer, ensuite laissez-nous.

Madame Chopillard sort par la porte, à droite du public.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, puis JEANNE FRÉMONT, MADAME CHOPILLARD.

LA MARQUISE, *seule.*

Jeune ? C'est singulier !.. Et charmante, dit-elle ?

Partant, le cœur moins sec ?.. Tant mieux !

MADAME CHOPILLARD, *annonçant.*

Mademoiselle

Jeanne Frémont.

LA MARQUISE, *restant assise.*

Très bien !

(A Jeanne.)

Approchez.

JEANNE, *faisant la révérence.*

J'ai l'honneur,

Madame la Marquise...

LA MARQUISE, *l'examinant.*

Eh mais ! une fraîcheur,

* A cette époque, le titre de *madame* n'appartenait qu'aux femmes qualifiées ; quand on le donnait à une bourgeoisie c'était une politesse.

ne taille, des yeux...

(A Madame Chopillard.)

Avancez donc un siège,

et sortez!

MADAME CHOPILLARD, à part, en sortant, après avoir donné un siège à Jeanne.

Oh! ce mot!... à mon tour le dirai-je?

SCENE IV.

LA MARQUISE, JEANNE.

LA MARQUISE.

Prenez place et causons : rien ne vous presse?

JEANNE, s'asseyant.

Rien!

LA MARQUISE.

Il fallait qu'avec vous j'eusse un long entretien?..

JEANNE.

Oh! tant que vous voudrez!.. Mais j'ai peine à comprendre quel sujet nous rapproche.

LA MARQUISE.

Ah! vous allez l'apprendre.

Et d'abord, votre nom est bien Jeanne Frémont?

JEANNE.

Oui. Le premier, mon nom de fille, et le second, celui de mon mari.

LA MARQUISE, avec étonnement

Vous êtes mariée?

JEANNE.

Veuve depuis deux ans.

LA MARQUISE.

Vous m'aviez effrayée!

JEANNE.

Pourquoi donc?

LA MARQUISE.

Votre cœur le concevra bientôt!...

Vous êtes riche?

JEANNE, étonnée.

Mais...

LA MARQUISE

Hélas! ma chère, il faut

qu'à l'importunité votre bonté pardonne,

Et vous me répondez!... Vous paraissez si bonne!

JEANNE, souriant.

Je suis riche.

LA MARQUISE.

Et belle! Et veuve!... Savez-vous

que de votre partage on peut être jaloux?

JEANNE.

Le ciel m'a donné mieux que tout cela, Madame,

la naïve gaieté, le calme heureux de l'âme,

qui sont venus souvent en aide à la douleur;

car dans ce monde aussi j'eus ma part de malheur.

LA MARQUISE.

Vous?

JEANNE.

Moi!

LA MARQUISE.

Comment cela?

JEANNE.

Pardon!.. Je ne puis croire

qu'on m'ait mandée ici pour conter mon histoire.

D'ailleurs elle est bien simple, et vous m'excuserez...

LA MARQUISE.

Non, je veux la connaître, et vous me la direz!

Entière confiance!.. Il faut que je l'obtienne;

J'ai besoin de la vôtre, et vous offre la mienne.

JEANNE.

Vous l'exigez, Madame?

LA MARQUISE.

Oui, Jeanne.

JEANNE.

J'y consens

Sachez donc que je fus mariée à quinze ans;

Le bonheur qu'à cet âge on rêve ou l'on espère,

Je ne le connus pas : un ami de mon père,

Vieillard triste, grandeur, mais riche comme nous,

Reçut de lui les droits, le nom de mon époux.

Il n'avait qu'un besoin, qu'un espoir, qu'une envie,

L'argent était son dieu, l'argent était sa vie;

Moi, je dus obéir, et mon pauvre cousin

Faillit, en me perdant, à mourir de chagrin.

LA MARQUISE, souriant.

Ah, oui-dà, nous avions un cousin?

JEANNE.

Oui, Madame!

Avec plaisir alors j'aurais été sa femme;

Il s'engagea, partit, mais on le distinguait,

Et Justin maintenant est officier du guet.

LA MARQUISE, souriant.

Et l'argent du défunt permet qu'on se marie

Au bienheureux parent dont on était chérie?

JEANNE.

Vraiment, non!

LA MARQUISE.

Quel motif?

JEANNE.

Ah! c'est que mon cousin

A du malheur!

LA MARQUISE.

Comment?

JEANNE.

Quand le pauvre Justin

M'a dit : « Voici mon cœur! ma main attend la vôtre,

« Je vous aime toujours! » Moi, j'en aimais un autre.

LA MARQUISE, riant.

C'est être mal chanceux!

JEANNE.

Mais je ne sais pourquoi

J'ennuie ainsi Madame, à lui parler de moi.

LA MARQUISE.

M'ennuyer? quelle erreur! Non, je vous le répète,

Il faut me dire tout! désolée, inquiète,

C'est en vous écoutant que je pourrai juger

Si j'ai trouvé le cœur qui doit me protéger.

JEANNE.

Vous protéger?.. qui, moi?.. Se pourrait-il?

LA MARQUISE.

Vous-même!

Celui que vous aimez, ma chère, et qui vous aime,

Quel est-il?

JEANNE.

Le cadet d'une noble maison,

Et pour toute fortune il n'a que son blason.

LA MARQUISE.

Eh bien, l'hymen viendra changer son existence.

JEANNE.

J'ose l'espérer.

LA MARQUISE.

L'or efface la distance.

JEANNE.

On le dit.

LA MARQUISE.

Et c'est vrai.

JEANNE.

Que ces mots font de bien !

Mon père et mon mari ne lui préféreraient rien
A cet or, but constant d'un travail sans relâche ;
Les voyant acharnés à cette rude tâche,
Moi, je le maudissais !.. Puis, un jour, à vingt ans,
Je restai seule et libre, au milieu de traitants
Dont s'enrichir sans cesse était l'unique affaire,
Et j'avais des trésors à n'en savoir que faire !
Grâce à la probité d'un homme intelligent,
Chaque jour qui s'écoule ajoute à mon argent ;
Alors, autour de moi, j'ai regardé, Madame,
Et j'ai vu des douleurs qui m'ont déchiré l'âme !
J'ai couru les chercher, j'ai su les adoucir,
Le malheur, en fuyant, me laissait un plaisir,
Mais sitôt qu'eut paru l'homme dont la naissance
De mon naïf amour effrayait l'innocence,
J'ai compris que cet or, espoir des malheureux,
Pouvait faire pour moi ce qu'il faisait pour eux.

LA MARQUISE, à part.

Ah ! son cœur est si bon que je dois tout lui dire.

JEANNE.

C'est à vous maintenant, Madame, de m'instruire ;
J'ignore si je peux vous servir, mais, du moins,
Je sais que vous pouvez compter sur tous mes soins.

LA MARQUISE.

Merci ! de mes chagrins sachez donc le mystère :
Votre père autrefois et votre époux, ma chère,
Aimaient beaucoup l'argent, pour le voir s'entasser ;
Les miens l'aimaient aussi, mais pour le dépenser,
Et moi, jusqu'à présent, s'il faut être sincère,
J'ai fait comme faisaient mon époux et mon père.

JEANNE, souriant.

J'entends !

LA MARQUISE.

Mes embarras renaissent tous les jours,

A de nombreux emprunts je dus avoir recours ;
Sans pouvoir satisfaire à de longues créances,
Mon front s'est incliné sous bien des échéances,
J'ai prié, j'ai promis !.. Que vous dirai-je, hélas ?
De promesses enfin mes créanciers sont las !
Bientôt, terres, maisons, et jusqu'à cet asile,
Je perds tout ! De la cour ma détresse m'exile,
Là vit celui que j'aime, et seule sans espoir,
Je serai condamnée à ne le plus revoir.

JEANNE.

O mon Dieu !

LA MARQUISE.

Ma douleur ne saurait vous surprendre,

Vous qui savez aimer, vous pouvez la comprendre.

JEANNE.

Certe !

LA MARQUISE.

Eh bien ! ces billets, source de tant d'effroi,
Ils sont, pour la plupart entre vos mains.

JEANNE, étonnée.

A moi ?

LA MARQUISE.

Ou plutôt dans les mains de votre homme d'affaires ;
Il me poursuit, il peut demain vendre mes terres,
Aussi, dès que j'ai su, tremblante et m'affligeant,
Le nom du créancier dont il n'est que l'agent,
J'ai désiré vous voir et vous ouvrir mon âme ;
Femme, j'osai compter sur le cœur d'une femme !
Voudriez-vous m'aider et m'accorder du temps ?
Mon sort vous est connu, je me tais, et j'attends.

JEANNE, se levant vivement.

Comment ! si je le veux ?... oh ! de l'encre, une plume !

LA MARQUISE, indiquant le guéridon à droite du public.

En voici !

JEANNE, allant au guéridon.

De vos maux adoucir l'amertume,
Réveiller l'espérance, et consoler l'amour !..
A mon argent encor je dois un heureux jour.
(Elle s'assied pour écrire.)

LA MARQUISE.

Eh quoi, sans qu'un instant votre bonté balance,
Vous daignez ?..

JEANNE, se retournant vers elle en souriant.

Permettez que j'écrive !.. silence !

LA MARQUISE, à part, sur le devant.

Que lui font, il est vrai, quelques sommes de moins ?
Les gens de cette classe ont si peu de besoins !
JEANNE, se levant après avoir fermé et cacheté sa lettre.
C'est fini ! Voulez-vous, Madame, à cette adresse
Envoyer sur-le-champ ce billet ? Le temps presse :
L'homme qui vous poursuit n'a-t-il pas nom Rambeau ?

LA MARQUISE, sounant après avoir pris le billet.

Oui !.. Je l'ai vu deux fois : ce Monsieur n'est pas beau.

JEANNE, souriant.

Laid comme un créancier, c'est connu ! mais je gage
Qu'à vos yeux ce billet changera son visage.

LA MARQUISE, donnant le billet à un laquais qui entre.
Portez à cette adresse, et hâtez vous !

(Le laquais sort.)

JEANNE.

Très bien !

LA MARQUISE.

Que ne vous dois-je pas, ma chère !

JEANNE.

Moins que rien !

Mais il faudra chez vous permettre que j'attende
L'envoi de ces papiers que ma lettre demande.

LA MARQUISE.

Oh ! restez près de moi, vous que je dois bénir !

JEANNE.

On ne tardera pas sans doute à revenir,
Si j'osais, à mon tour, réclamer une grâce ?

LA MARQUISE.

De moi ?

JEANNE.

De vous.

LA MARQUISE.

Parlez ! que faut-il que je fasse ?

JEANNE.

Hélas, depuis le jour où s'offrit à mes yeux
Ce jeune homme à la fois si fier, si gracieux,
Dont tous les mouvements, doux comme une caresse,
Sous leur simplicité trahissent sa noblesse,
De qui l'aspect charmant m'inspire tour à tour
Un timide respect, un orgueilleux amour,
Je rougis de moi-même et de mon ignorance !
Croiriez-vous que, trompé dans sa longue espérance,
Ne pouvant d'un refus comprendre la raison,
Il n'a jamais franchi le seuil de ma maison ?

LA MARQUISE.

Je ne la comprends pas, j'en conviens, davantage.

JEANNE, *mystérieusement et en souriant.*

C'est que j'habite encor, seule, au deuxième étage,
Cette obscure demeure où mon père autrefois
Commença son commerce.

LA MARQUISE, *souriant.*

Ah ! très bien !.. Je conçois !

Mais le jeune amoureux connaît votre opulence ?

JEANNE.

Non ! Là-dessus toujours j'ai gardé le silence.

LA MARQUISE.

Vraiment ?.. Quel est son titre !

JEANNE.

Oh ! simple chevalier !

Mais si noble, si beau, si galant cavalier !

LA MARQUISE.

Le jour viendra pourtant où vous devrez l'instruire.

JEANNE, *d'un ton de confiance.*

Et ce jour n'est pas loin ! Déjà je fais construire

Un élégant asile où je réunirai

Tout ce qui peut séduire, et je l'y mènerai !

Vous jugez quel bonheur me promet sa surprise !

Et voilà justement, Madame la marquise,

Pourquoi, sollicitant un généreux appui,

J'ose à votre bonté m'adresser aujourd'hui :

De ce monde brillant j'ignore les usages ;

Vous qu'on y voit régner, qu'entourent ses hommages,

Si vous vouliez parfois me donner des leçons,

Me former à vos mœurs, à vos nobles façons,

Combien je bénirais ce secours tutélaire !

Moi je ne sais qu'aimer, vous m'instruiriez à plaire.

LA MARQUISE.

En avez-vous besoin ?

JEANNE.

Vous me diriez encor

Comment à son bonheur peut servir beaucoup d'or !

Oh ! vous auriez, Madame, une élève docile !

Mon amour vous rendrait votre tâche facile,

Car, dans ce monde ouvert à mon œil ébloui,

Chaque pas semblerait me rapprocher de lui.

LA MARQUISE.

Eh bien ! très volontiers !.. Restez dans ma demeure,

J'attends quelques amis à souper, voici l'heure,

Ce sont gens de la cour qu'ici vous allez voir,

Ma première leçon peut commencer ce soir :

Acceptez-vous ?

JEANNE, *joyeuse.*

J'accepte avec reconnaissance.

LA MARQUISE.

Bien !... quelques soins là-bas réclament ma présence,
Souffrez...

JEANNE.

Comment !...

LA MARQUISE.

Ici nous nous retrouverons.

(A part, en sortant par la porte, à gauche du public.)

De sa naïveté nous nous amuserons.

SCÈNE V.

JEANNE, *seule.*

Oh ! je suis bien heureuse ! Un nouveau jour va naître !
Ce monde merveilleux, qu'enfin je vais connaître,
Pour séduire et charmer me dira ses secrets :
Hélas ! je n'ai compris que je les ignorais
Qu'en te voyant, ô toi qui régnes sur ma vie,
Et les apprendre alors fut ma plus chère envie !
Le présent, l'avenir, pour moi tout s'embellit !
Cet amour de l'argent, que j'ai souvent maudit,
Mon cœur reconnaissant aujourd'hui le pardonne ;
Oui, l'argent rend heureux, mais c'est lorsqu'on le donne.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS DE VERNAGE, JEANNE.

LE MARQUIS, *entrant vivement par le fond.*

Vous le voyez, j'arrive, et le premier de tous,
Madame la marquise...

(Jeanne se retourne, il la reconnaît.)

Ah !...

JEANNE.

Tiens, Marquis, c'est vous !

LE MARQUIS.

Moi !.. mais à vous voir là je ne m'attendais guères.

JEANNE.

La Marquise avec moi voulait parler d'affaires.

LE MARQUIS.

Vous n'avez pas trahi mon secret ?

JEANNE, *souriant.*

Mon Dieu, non !

On n'a pas même ici prononcé votre nom.

LE MARQUIS.

Tant mieux !.. J'avais grand'peur !.. Et, vrai, j'en tremble

JEANNE.

[encore.]

Ah çà ! vous tenez donc à ce que l'on ignore

Qu'avec beaucoup d'aïeux vous n'avez pas un sou ?

LE MARQUIS.

Chut !... chut !... vous me perdez !

JEANNE, *riant.*

Marquis, êtes-vous fou ?

LE MARQUIS.

En attrapant les sots je suis sage, au contraire.

JEANNE.

Je ne vous comprends pas.

LE MARQUIS.

N'importe !.. Il faut vous taire.

JEANNE.

Pauvreté n'est pas vice.

LE MARQUIS.

Oh! c'est bien pis, ma foi!

Je passe ici pour riche, et très riche!

JEANNE, *souriant.*

Mais, moi,

Je sais...

LE MARQUIS.

Voilà pourquoi j'ai peur de vos paroles.

JEANNE.

Votre revenu net est de deux cents pistoles.

LE MARQUIS.

Parlez plus bas!

JEANNE.

Depuis que mon mari n'est plus,

Je vous le paie!... Ainsi...

LE MARQUIS.

Que de mots superflus!

A quoi bon, s'il vous plaît, me fatiguer l'oreille

De détails ennuyeux que je sais à merveille?

JEANNE.

Mais, vous, pourquoi mentir?

LE MARQUIS, *avec impatience.*

Ah! maudit entretien!

Pour vous fermer la bouche il n'est qu'un seul moyen,

C'est de tout dire!... Après vous vous tarez, j'espère.

Eh bien, oui!.. découvrant à la mort de mon père,

Qu'il avait tout mangé pour briller à la Cour,

Et ne me laissait rien à manger à mon tour,

Je compris qu'amitié, doux accueil, obligeance,

Tout s'évanouirait devant mon indigence.

J'étais pauvre, très pauvre, et je savais fort bien

Qu'avec l'or, en ce monde, on a tout : sans lui, rien!

Je tenais au bien vivre, aux égards, à l'estime;

Comment faire?... ma foi, j'enfante un plan sublime,

Une idée admirable, et dès-lors je me dis :

Bien vivre, estime, égards, moi j'aurai tout gratis!

JEANNE.

En vérité?

LE MARQUIS.

Partout je fais avec adresse

Répandre que mes biens surpassent ma noblesse,

Mais que j'ai pour le luxe un mépris sans égal,

Que je suis un avaro, un franc original,

Que j'ai des millions, et que je les entasse!..

On croit cela! (*Il rit.*)

JEANNE, *riant.*

C'est fort!

LE MARQUIS, *changeant de ton.*

A propos, une grâce!..

Voudriez-vous demain dire à votre Rambeau

Que, me trouvant gêné (le cas n'est pas nouveau),

Il m'obligera fort s'il peut, avant le trente,

M'avancer le quartier de ma petite rente?

JEANNE, *souriant.*

Oui, j'en donnerai l'ordre, et vous viendrez demain

Toucher vos capitaux au quartier Saint-Martin.

LE MARQUIS.

Merci!

JEANNE.

Mais achevez, Marquis, je vous en prie;

Que pouvez-vous gagner à cette tromperie?

LE MARQUIS.

Parbleu, j'y gagne tout! Ne devinez-vous pas

Ce qu'en m'apercevant on se redit tout bas?

• Voyez ce vieux marquis sous son mince costume,

• Il est parfois poudreux, crotté, c'est sa coutume,

• Il va toujours à pied, mais il peut, croyez moi,

• Acheter, s'il lui plaît, tous les chevaux du roi;

• Il est millionnaire! — Ah! c'est donc un avare?

• — Peut-être!.. Mais surtout c'est un homme bizarre,

• Qui doit laisser un jour d'innombrables trésors,

• A qui? l'on n'en sait rien! • Vous comprenez alors!..

Un garçon, sans parents, sur le déclin de l'âge,

Et qui peut disposer d'un immense héritage!..

Cela fait réfléchir! On ne s'amuse plus

Des vêtements râpés, des meubles vermoulus;

Je suis bien accueilli, bien vu dans les familles,

Le papa me sourit; sur moi les jeunes filles

Laissent tomber les yeux sans trop les détourner,

Et souvent les mamans m'invitent à dîner!

Voilà comment j'éleve, en ce monde cupide,

Sur une base creuse un bien-être solide.

JEANNE.

C'est fort ingénieux!

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai?

JEANNE, *souriant.*

Très beau!

LE MARQUIS.

Silence!.. Ah ça! demain, j'irai voir le Rambeau?

SCÈNE VII.

BLANÇAY, LE MARQUIS, JEANNE.

BLANÇAY, *s'arrêtant au fond en entendant les derniers mots, à part.*

Rambeau!

JEANNE, *au Marquis.*

C'est convenu!

LE MARQUIS, *lui baisant la main.*

Vous êtes adorable!

BLANÇAY, *s'avançant.*

Ah! ah! je vous y prends, Crésus impénétrable,

Opulent séducteur!

JEANNE, *à part, en souriant.*

L'opulence, en effet,

Est séduisante!

BLANÇAY, *au Marquis.*

Enfin, je tiens votre secret!

LE MARQUIS, *effrayé.*

Comment?

BLANÇAY.

Oui! certain nom m'a fait trouver la piste;

Marquis, vous êtes bien ce gros capitaliste

Pour qui Rambeau travaille au quartier Quincampoix.

LE MARQUIS, *rassuré et faisant le modeste.*

Eh! eh! mon cher!..

BLANÇAY.

Qué diable! avouez, cette fois!

LE MARQUIS.

Croyez, ne croyez pas, qu'importe? bagatelles!

BLANÇAY, *à part.*

Ton Rambeau, vieil avare, aura de mes nouvelles.

LE MARQUIS, *regardant vers le fond.*

Ah! j'entends la Marquise avec ses conviés :
Le Comte est auprès d'elle, il revient à ses pieds ;
Quels regards triomphants! comme elle est radieuse!

JEANNE, *à part.*

En voyant son bonheur, que je vais être heureuse!

SCENE VII.

LE MARQUIS, BLANÇAY, DEHORN, LA MARQUISE,
GENS DE LA COUR, JEANNE.

LA MARQUISE, *au fond, à Dehorn.*

Le repentir chez moi vous a-t-il ramené?..
Mais vous êtes exact, tout vous est pardonné.
(Elle va à Jeanne qui est restée sur le devant ; le Marquis et Blançay se sont approchés de Dehorn qui demeure à l'écart un peu au fond, occupé à causer avec les conviés, et dont Jeanne ne peut ainsi voir la figure.)

Je vous ai fait attendre, excusez-moi, ma chère.
(A demi-voix.)
Ces papiers?..

JEANNE, *à demi-voix.*

Maintenant ils ne tarderont guère.

LA MARQUISE, *de même.*

Bien!.. pas un mot!

JEANNE, *de même.*

Oh! non.

LA MARQUISE.

Je vous avais promis

De vous joindre, ce soir, à mes nobles amis,
Et j'ai tenu parole.

JEANNE.

Oh! que vous êtes bonne!

LA MARQUISE.

Que n'obtiendrai-je pas pour si peu que je donne!
Je veux, dussé-je ici faire quelques jaloux,
Vous présenter d'abord au plus noble de tous,
Dont la grâce est égale à sa haute origine
Le plus brillant seigneur, le plus fier!..

JEANNE, *souriant.*

Je devine!

LA MARQUISE.

Quoi donc?

JEANNE.

A votre accent pouvais-je me tromper?

Le plus doux des secrets vient de vous échapper ;
L'homme que vous aimez, n'est-ce pas lui?

LA MARQUISE, *souriant.*

Peut-être!

JEANNE.

Eh bien! c'est un bonheur pour moi de le connaître.

LA MARQUISE, *à Jeanne.*

Fils du prince Dehorn, mon parent!

(Elle va vers Dehorn et s'adresse à lui.)

Avancez,

Monsieur le comte!

(Dehorn se retourne, fait un pas et reconnaît Jeanne.)

DEHORN.

JEANNE, *le reconnaissant.*

Prince!

LA MARQUISE, *tournée vers Dehorn et ne voyant pas le visage de Jeanne.*

Eh quoi! vous balancez?

Je veux vous présenter une femme honorable,
Excellente, un cœur d'or!... Jeanne Frémont.

BLANÇAY, *à part, frappé de ce nom.*

Ah! diable!

DEHORN, *stupéfait, à part.*

Elle ici!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc? D'où vient votre embarras?

BLANÇAY, *à part.*

Jeanne Frémont!

JEANNE, *à elle-même.*

Mes yeux ne me trompent-ils pas?

(A demi-voix, à la marquise qu'elle tire à l'écart sur le devant.)

Quel nom avez-vous dit, Madame, à l'instant même?

LA MARQUISE, *étonnée.*

Mais... Antoine Dehorn.

JEANNE.

Un prince?

LA MARQUISE.

Oui!

JEANNE.

Qui vous aime?

LA MARQUISE.

Et quand cela serait?

JEANNE.

Que vous aimez aussi?

LA MARQUISE.

Que vous importe?

JEANNE.

Dieu!

(Elle tombe accablée sur un siège à droite du public, et se cache la figure dans ses mains.)

LA MARQUISE.

Que veut dire ceci?

(Pendant ce temps, Blançay a occupé Dehorn en lui parlant bas; on voit qu'il cherche à l'empêcher de faire un éclat.)

DEHORN, *à Blançay.*

Ah! je vais, Chevalier...

BLANÇAY, *bas et le retenant.*

Tout beau! point de sottise!

Un esclandre perd tout!... Ménagez la Marquise!

LA MARQUISE, *à elle-même, les examinant.*

Oh! quel trait de lumière!.. Oui, ce nom emprunté,
Ces secrètes amours... c'est elle!

LE MARQUIS, *à part.*

En vérité?

SCENE IX.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, puis JUSTIN.

LE DOMESTIQUE.

Un officier du guet, Madame, se présente.

Il veut parler, dit-il, pour affaire pressante,
A madame Frémont.

LA MARQUISE.

Qu'il entre!

LE DOMESTIQUE.

Le voici!

BLANÇAY, à part.

Et que diable le guet a-t-il à faire ici ?

JUSTIN.

Madame la Marquise excusera, j'espère,
D'une importunité le tort involontaire,
Mais ma cousine attend des papiers...

LA MARQUISE, à part.

Juste ciel !

JUSTIN.

Et comme je venais non loin de votre hôtel,
Ces papiers importants que demandait sa lettre,
Moi-même entre ses mains j'ai voulu les remettre.
(Aux premiers mots de Justin, Jeanne a ouvert les yeux, comme se réveillant d'un songe pénible ; elle se lève et va vivement à lui.)

JEANNE.

Ah ! cher Justin, donnez, et restez près de moi,
J'ai besoin d'un ami ! *(Elle prend les papiers.)*

JUSTIN.

Quel trouble ! quel effroi !

BLANÇAY, à part.

Cet uniforme-là blesse toujours ma vue.

LA MARQUISE, à part.

Ses créances sans doute ? Allons, je suis perdue !

JEANNE, se trouvant au milieu du théâtre et près de Justin.

Madame, en cette vie, il est des jours affreux !
On caressait l'espoir d'un avenir heureux,
L'amour et l'amitié coloraient un doux songe,
Puis, le réveil arrive, et tout n'est que mensonge !
Oh ! c'est un jour cruel, c'est un chagrin cuisant,
Car l'espoir ne peut fuir du cœur qu'en le brisant !
Ce cœur qu'on outragea se révolte, s'indigne !...

LA MARQUISE.

Et l'on se venge alors ?

JEANNE.

Oui !... mais en restant digne

Du bonheur qu'on rêva, dont on fut ébloui,
Alors même qu'on voit qu'il s'est évanoui !

LA MARQUISE.

Comment ?

JEANNE.

Écoutez-moi, madame la Marquise !

Ce monde où vous vivez peut-être me méprise ;
Je suis une bourgeoise, et vous êtes des grands,
Mais ces papiers du moins sont à moi !

LA MARQUISE.

Je comprends

JEANNE, à demi-voix, à la Marquise.

Votre ruine est là !... seule j'en suis l'arbitre !

LA MARQUISE, avec hauteur.

Eh bien, Madame ?

JEANNE, déchirant les papiers.

Eh bien ! je n'ai plus aucun titre !

LA MARQUISE.

O ciel !

JEANNE.

Monsieur Dehorn, prince, ou comte, en ce lieu,
Jeanne Frémont vous dit un éternel adieu !
(Elle prend vivement le bras de Justin et sort avec lui par le fond.)

DEHORN, faisant un mouvement.

Je ne souffrirai pas...

LA MARQUISE, se plaçant devant lui.

Oserez-vous la suivre ?

(Dehorn tire vivement Blançay sur le devant pendant que la Marquise se rapproche des autres conviés et leur dit bas quelques mots.)

DEHORN, à demi-voix, à Blançay.

Oh ! de cet esclavage il faut qu'on me délivre !
Pour briser mes liens et m'éloigner d'ici,
Cet argent, Chevalier ! cet argent !...

BLANÇAY, à demi-voix, à Dehorn, en lui remettant un portefeuille.

Le voici !

LA MARQUISE, au groupe des conviés.

Oublions tous, Messieurs, une scène incroyable.

(Le domestique ouvre à deux battants la porte du fond.)

LE DOMESTIQUE.

Madame est servie.

LA MARQUISE, souriant.

Ah ! cela vaut mieux !... A table !

(Elle offre sa main au Marquis, tout le monde, except Dehorn, fait un mouvement pour se diriger vers la porte du fond ; la toile tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une boutique ouvrant sur la rue Quincampoix : au fond, au milieu, une porte ; de chaque côté de cette porte deux grandes fenêtres fermées par des volets. Porte à droite, porte à gauche ; un fauteuil très simple de chaque côté sur le devant du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER DE BLANÇAY, UN PETIT BOSSU.

LE BOSSU, introduisant le chevalier par la porte du fond.

Ici, pour son argent, chacun est bien reçu,
Et vous pouvez entrer.

BLANÇAY.

Merci, mon cher Bossu !

LE BOSSU.

Oui, bossu ! Grâce à Dieu !... Je suis fier de ma bosse
Que je pourrai bientôt promener en carrosse.

Vraiment ?

BLANÇAY.

LE BOSSU.

Elle est ma joie, elle fait mon bonheur !
L'élégante beauté du plus joli seigneur
Ne te vaudra jamais, eminence propice !
O ma bosse chérie ! ô ma bonne nourrice !
Toi, que Dieu sur mon dos a bien voulu placer,
Je n'ai qu'un seul regret... je ne puis t'embrasser !

BLANÇAY, riant.

Bravo !... Mais à quoi donc te peut-elle être utile ?
Je ne devine pas

LE BOSSU.

C'est pourtant bien facile !

Avant que monsieur Law, contrôleur-général,
(Que veuille le Très-Haut préserver de tout mal,
Car c'est un bien grand homme, et Dieu sait si je l'aime!)
Vint en France apporter ses plans et son système,
Dans ce quartier, sitôt qu'on m'avait aperçu,
On riait, on disait : va-t-en, vilain bossu !
Et, devant au hasard ma maigre subsistance,
Je traînais une pauvre et chétive existence ;
Mais enfin monsieur Law, comme un brillant soleil,
Du quartier Quincampoix a marqué le réveil,
Tout Paris est venu s'entasser dans ma rue,
Sur les billets d'État on se jette, on se rue,
On spéculé, on échange, on vend et l'on revend,
Le temps est précieux !... Qu'arrive-t-il souvent,
Au moment de signer les billets qu'on transfère,
On n'a pas une place, on ne sait comment faire,
Alors, pour un écu, moi je vais aux badauds
Prêter mon encrier, une plume et mon dos ;
Ma chère bosse ainsi m'offre un appui fidèle,
Et ma bourse devient presque aussi ronde qu'elle !
Ceux-ci, pour s'enrichir, se font agioteurs,
Ceux-là se font commis, robins, marchands, docteurs ;
L'un demande une place, un autre vent un titre ;
Moi, je suis plus modeste, et je me fais pupitre.

BLANÇAY.

Vertudieu, mon ami, ton récit est plaisant,
Et je n'ai jamais vu bossu plus amusant.

LE BOSSU.

Si vous venez ici pour faire du négoce,
Je serai là, Monsieur, n'oubliez pas ma bosse.

BLANÇAY.

Nous verrons !.. Mais, dis-moi, tu connais ce quartier ?

LE BOSSU.

J'y suis né !

BLANÇAY.

Bien ! alors tu peux m'initier

A de menus détails que j'ai besoin d'apprendre ?

LE BOSSU.

Je le crois.

BLANÇAY, *lui offrant de l'argent.*

Parle donc, et prends !.. Oh ! tu peux prendre !

LE BOSSU, *repoussant l'argent.*

Non, Monsieur, gardez !.. J'offre aux grands comme aux
Mon dos pour un écu, mais je parle gratis. [petits,

BLANÇAY.

Soit !... De cette maison quels sont les locataires ?

LE BOSSU.

Un seul, monsieur Rambeau.

BLANÇAY.

C'est un homme d'affaires,

Qu'on dit riche, très riche ? à millions ?...

LE BOSSU.

Oh oui !

Mais ces millions-là ne sont pas tous à lui.

BLANÇAY.

A qui ?

LE BOSSU.

Je n'en sais rien.

BLANÇAY.

Et c'est ici qu'il loge ?

LE BOSSU.

Oui.

BLANÇAY.

De la sorte, ami, lorsque je t'interroge,
Je ne te fâche pas ?

LE BOSSU.

A votre aise, parbleu !

BLANÇAY.

C'est que par une affaire appelé dans ce lieu,
Je dois voir ce Rambeau, mais je voudrais connaître
Ses usages, ses mœurs ; bref, quel homme il peut être.

LE BOSSU.

Il habite au second, et son appartement
Était par une femme occupé récemment.
Mais, depuis près d'un mois, elle a quitté la ville,
A cet étage alors il a pris domicile,
Et c'est là qu'il vit seul, triste comme un hibou,
Veillant sur des trésors cachés dans quelque trou.

BLANÇAY.

Quoi ! pas un domestique ?

LE BOSSU.

Un portier, dont la loge
Ouvre sur l'autre rue, en face de l'horloge.

BLANÇAY.

Qui le ciel comble-t-il de ses biens !

LE BOSSU.

En effet,

On dirait que le ciel ne sait plus ce qu'il fait.

BLANÇAY.

Heureusement, il est des chances imprévues,
Et les habiles gens reparent ses bévues.

LE BOSSU.

Quand la cloche a sonné l'agio des billets,
De ce rez-de-chaussée on ouvre les volets,
La rue est encombrée, et la foule qui joue
Vient s'emparer ici des places qu'on lui loue ;
Chaque propriétaire, en notre heureux quartier,
Du moindre espace ainsi tire un très gros loyer,
Et Rambeau n'avait garde, on le comprend sans peine,
De laisser échapper une aussi bonne aubaine.

BLANÇAY.

C'est juste !.. N'as-tu rien à m'apprendre de plus ?

LE BOSSU.

Non ! c'est un vieil avare, il vit comme un reclus,
Amasse beaucoup d'or, et jamais n'en dépense,
C'est tout ce que j'en sais et tout ce que j'en pense.

BLANÇAY.

Merci, mon cher !

LE BOSSU.

Monsieur n'a plus besoin de moi ?

Bientôt va commencer mon lucratif emploi ;
Avant qu'il soit une heure, une immense cohue
Piétinera, courra, criera dans cette rue.

Vous jouerez bien un peu puisque vous y voilà,
Et vous vous souviendrez que le pupitre est là.

(Il sort.)

SCENE III.

BLANÇAY, *seul.*

Allons, tous les détails s'accordent à merveille !
Double entrée, et là-bas un seul portier qui veille,

Par ici, rien! Voyons, gravons dans notre esprit
Le plan intérieur tel qu'on me l'a décrit :

(Il tire de sa poche un papier qu'il examine.)

Escalier sombre, étroit, et toujours solitaire ;
Porte simple ; en entrant, à droite, un secrétaire,
Fenêtre et cheminée, ameublement mesquin ;
Dans la seconde pièce un lit à baldaquin...
C'est parfait ! tout est clair, et pas d'erreur possible !

(Il remet le papier dans sa poche.)

Par quel chemin glissant, vers un but invisible,
Sur mes pas, en un mois, le cher comte a marché !
De ce qui reste à faire on aura bon marché.
Avec l'argent reçu, grâce à mon entremise,
Il a quitté tout fier l'hôtel de la Marquise.
Mais nous sommes à sec !... c'est bien !... Le jeune fou
Épuiserait vraiment les mines du Pérou !
Ah ! je t'ai bien jugé, prince aux nobles scrupules,
Qui, depuis quinze jours, agiotes, spéculés,
Toi dont l'orgueil lançait sur les agioteurs
D'un superbe dédain les traits accusateurs !
Pauvre, tu veux briller, fastueux, être honnête ?
Sur cette pente-là tu crois que l'on s'arrête ?
Non ! non ! Qui veut marcher dans le sentier étroit,
Doit apprendre à souffrir la soif, la faim, le froid !...
Mais il nous faut, à nous, les splendides folies,
Bons vins, repas joyeux, chevaux, femmes jolies,
L'or donne tout cela !... Sachons donc en trouver !
Qu'importe le chemin ? Il s'agit d'arriver.

SCÈNE III.

BLANÇAY, MADAME CHOPILLARD.

MADAME CHOPILLARD, *dans la coulisse.*

Eh quoi ! n'est-ce donc pas l'heure où la cloche sonne ?
Qu'attend-on ? que fait-on ? Personne encor ?.. per-

BLANÇAY. [sonne !

Je connais cette voix.

MADAME CHOPILLARD, *entrant.*

Monsieur le Chevalier !

BLANÇAY, *riant à part, en la reconnaissant.*

Elle aussi !.. c'est charmant !

MADAME CHOPILLARD.

Vous venez le premier ?

Mais ces coquins seront gens à nous faire attendre.

BLANÇAY.

Oui ! Puisque vous voilà, voulez-vous bien m'apprendre
Comment votre maîtresse...

MADAME CHOPILLARD, *l'interrompant.*

Ah !... vous m'offenserez !

BLANÇAY, *étonné.*

Moi ?

MADAME CHOPILLARD.

Ma maîtresse !... Fi !

BLANÇAY.

Qu'est-ce donc ?

MADAME CHOPILLARD.

Vous saurez

Que ce mot avec moi, Monsieur, n'est plus de mise ;
Qu'à compter d'aujourd'hui je quitte la Marquise.

BLANÇAY.

Ah bah !

MADAME CHOPILLARD.

J'ai gagné gros au système, et, ma foi,

Quand on a de l'argent on n'appartient qu'à soi.

BLANÇAY, *s'inclinant.*

C'est trop juste !... Pourtant, répondez-moi, de grâce !
Chargé de mille ennuis, le temps nous pousse et passe
Et, depuis bien des jours, je n'ai pu m'informer
Si la Marquise enfin commence à se calmer :
L'heure est-elle venue où le chagrin s'envole ?

MADAME CHOPILLARD.

Non ! de monsieur Dehorn l'abandon la désole ;
Hors les rares instants où vous le ramenez,
Le cher comte à l'hôtel ne montre plus son nez,
L'ingrat n'a pas même eu l'obligeance de feindre !
La Marquise irritée, et souffrant sansse plaindre,
Sait que Jeanne Frémont est partie, et qu'au moins
L'inconstant ne peut plus lui prodiguer ses soins,
C'est un soulagement !... Et pourtant, dans sa rage,
Elle fait épier tous les pas du volage ;
S'il revoyait jamais la Jeanne, ses amours,
Ils auraient tous les deux grand besoin de secours,
Car la Marquise est femme, outragée et puissante.

BLANÇAY.

Mais elle aime encor l'un ?

MADAME CHOPILLARD.

Soit !

BLANÇAY.

Et l'autre est absente

MADAME CHOPILLARD.

Je lui conseille fort de ne pas revenir.

Les hommes sont bien fous, il en faut convenir !
Ils font d'un sot amour une importante affaire,
Comme s'ils n'avaient pas tout autre chose à faire !
De l'argent ! de l'argent !... Et quand vous en aurez
Il viendra des amours plus que vous n'en voudrez !

BLANÇAY, *souriant.*

Morale positive !

MADAME CHOPILLARD.

Eh ! eh ! c'est la meilleure !

JUSTIN, *dans la coulisse.*

Allons ! écartez-vous, il n'est pas encor l'heure.

MADAME CHOPILLARD.

Ah ! c'est monsieur Justin.

BLANÇAY.

L'officier du guet ?

MADAME CHOPILLARD.

Oui :

Voyons donc si l'on va commencer aujourd'hui ;
Des causes du retard il faut que je m'informe.
(Elle va dans le fond vers la porte à droite du spectateur.)

BLANÇAY, *à lui-même, sur le devant.*

Trouverai-je partout ce diable d'uniforme ?
Il me semble prudent d'attendre son départ,
Sortons de ce côté, je reviendrai plus tard.

(Il sort par la porte à gauche du spectateur.)

MADAME CHOPILLARD, *revenant.*

A propos, Monsieur... Tiens ! plus là ?

SCÈNE IV.

MADAME CHOPILLARD, JUSTIN, *entrant par la porte à droite.*

JUSTIN.

Quelle affluence !

MADAME CHOPILLARD.

Eh bien ! monsieur Justin, on va sonner, je pense ?

JUSTIN.

Madame Chopillard !

MADAME CHOPILLARD.

Toujours ce vilain nom !

Oh ! je le changerai !... Bien sûr !

JUSTIN.

Et pourquoi non ?

Dans ce quartier, parmi cette foule qui joue,
Il est tant de grands noms qui traînent dans la boue,
Qu'on en peut ramasser si l'on veut s'anoblir,
Mais en les ramassant craignez de vous salir.

MADAME CHOPILLARD.

Oh ! monsieur l'officier, vous êtes bien sévère !

JUSTIN.

Comment, sans s'irriter, voir des noms qu'on révère,
Des hommes illustrés par leurs nobles aïeux,
Jeter dans cette fange un passé glorieux ?
Sans cet amour de l'or, qui sèche et flétrit l'âme,
Jeanne, depuis longtemps, aurait été ma femme,
On ne l'eût pas trompée, et nous serions heureux !
Puis-je assez le maudire ?

MADAME CHOPILLARD, riant.

Encore un amoureux

Qui maudit l'opulence, et que l'argent attriste !
Pauvre fou ! Vous croyez peut-être qu'il existe
Quelque chose de mieux, que vous avez rêvé ?
C'est possible !... mais moi je ne l'ai pas trouvé.

JUSTIN.

Oh ! c'est juste !

MADAME CHOPILLARD.

L'argent !... Ah ! je vais faire en sorte

Que cette matinée à son tour en rapporte !
Mais que de temps perdu ! *(Elle va vers le fond.)*

JUSTIN.

Ne vous pressez pas tant !

Savez-vous quelle chance aujourd'hui vous attend ?

MADAME CHOPILLARD.

Oui, Monsieur, car le ciel dans tous mes vœux m'exauce,
Et la victoire est sûre en jouant à la hausse.

Ah ! vous verrez !... Je veux que demain, sans retard,
On ne m'appelle plus madame Chopillard.

(Elle sort par la porte à droite du spectateur.)

SCÈNE V.

JUSTIN, seul.

Quel délire ! L'orgueil a brouillé sa cervelle !
Mais où sont aujourd'hui les gens plus sages qu'elle ?
L'aspect de tant de fous irrite mes chagrins.
Toi, qui pouvais ici couler des jours sereins,
Qu'un imprudent amour a peut-être perdue,
Jeanne, depuis un mois, qu'es-tu donc devenue ?
Pas un seul souvenir à ceux qui t'adoraient,
Qui souffrent de tes maux, et les adouciraient,
Ne prendre aucun souci d'un dévouement si tendre,
C'est mal !...

(Il écoute vers la gauche du spectateur.)

Dieu ! quelle voix vient de se faire entendre ?

C'est la sienne !

(Jeanne entre par la porte à gauche du spectateur ; elle est enveloppée dans une mante noire : elle s'avance rêveuse et va s'asseoir à gauche du public, sans voir Justin qui se tient un peu à l'écart de l'autre côté.)

SCÈNE VI.

JEANNE, JUSTIN, *Jeanne ôte sa mante en s'asseyant.*

JEANNE, à elle-même.

En fuyant ces lieux où je pleurais

Sur un bonheur suivi de si cruels regrets,
Je croyais échapper aux chagrins !... Pauvre femme,
Tu ne savais donc pas qu'on ne fuit point son âme ?
Qu'on emporte avec soi, comme l'oiseau blessé,
Le trait que le malheur dans la plaie a laissé ?
Qu'importe dans quel lieu le trait fatal nous tue !
Tous sont bons pour souffrir, et je suis revenue !
Mes yeux redemandaient ma maison !... La voici !
Pourquoi l'ai-je quittée ?... Autant pleurer ici !

(Elle se retourne et aperçoit Justin.)

Ah ! Justin !...

JUSTIN, s'avançant.

J'attendais... mais si Jeanne l'exige,

Je me retire.

JEANNE.

Non !... Justin, je vous afflige ?

Pardonnez !... Il est doux, quand seul on a gémi,
De rencontrer le cœur et la main d'un ami.

(Elle lui tend la main qu'il prend avec affection.)

JUSTIN.

Eh bien ! pourquoi les fuir ?

JEANNE.

J'étais si malheureuse !

Vous la rappelez-vous cette soirée affreuse,
Où tout brisait mon cœur et troublait ma raison ?
Ce faste, ces seigneurs, cette noble maison,
Cette fière marquise et sa dure parole ?
Il l'aimait !... Ah ! j'ai cru que je deviendrais folle !...
Il l'aimait !...

JUSTIN.

Chère amie, oubliez tout cela.

JEANNE.

Qu'a-t-il fait ? qu'a-t-il dit ? Justin, vous étiez là ;
Moi, je ne pouvais plus rien voir et rien entendre,
C'est elle qu'il aimait !... Je venais de l'apprendre !

JUSTIN.

Sur un sujet cruel pourquoi s'appesantir ?

JEANNE.

Fils du prince Dehorn !... Cacher son nom, mentir !

JUSTIN.

Ne songez plus à lui.

JEANNE.

Que j'étais insensée !

JUSTIN.

Vers d'autres intérêts portez votre pensée.

JEANNE, avec indifférence et étonnement.

Lesquels ?

JUSTIN.

Monsieur Rambeau, par de nouveaux efforts !

A, durant votre absence, augmenté vos trésors.

JEANNE.

A quoi bon ?

JUSTIN.

De vos maux laissez-nous vous distraire.

JEANNE, *se levant vivement.*

Oui, ce souvenir tue, et je veux m'y soustraire !

D'air et de mouvement je sens que j'ai besoin,

Il faut que je voyage !.. oui, loin d'ici !.. Bien loin !

JUSTIN.

Jeanne, qu'ai-je entendu ? Quoi, nous quitter encore !
Mais où donc irez-vous ?

JEANNE.

Eh ! mon Dieu, je l'ignore !

J'ai voulu revenir, et déjà, dans ces lieux,

J'étouffe !.. Ailleurs, hélas ! me trouverai-je mieux ?

Qu'importe ? Il faut partir !.. Justin, je vous suis chère,

Je le sais !.. Je connais votre amitié de frère,

Et viens lui demander un service nouveau.

JUSTIN.

Parlez ! qu'exigez-vous ?

JEANNE.

Allez trouver Rambeau,

Dites-lui, de ma part, qu'aujourd'hui, sans remise,

Il me faut beaucoup d'or ! qu'il vende, réalise,

Il n'importe à quel prix, entendez-vous !.. Ce soir,

Je veux que tout soit prêt.

JUSTIN.

Il n'est donc plus d'espoir,

Jeanne ?... Vous partirez ?

JEANNE.

Pitié pour ma folie !

JUSTIN, *à part.*

Ne la contraignons point !.. A son âge, on oublie ;

Le temps, l'éloignement, useront son chagrin.

(Haut.)

Je vais vous obéir.

JEANNE.

Merci, mon bon Justin !

*(Elle lui tend la main qu'il serre dans les siennes, et
il sort par la porte, à droite du public.)*

SCÈNE VII.

JEANNE, *seule, allant se rasseoir.*

Il aimait la Marquise !.. Il était aimé d'elle !

Il est donc vrai ?.. Pourtant, lorsque je me rappelle

Le bonheur qu'il trouvait dans nos longs entretiens,

Ses regards qui toujours semblaient chercher les miens..

Mais non !.. bonheur, amour, délicieux mensonges,

De vos noms décevants j'avais paré mes songes,

Je puisais dans mon cœur l'erreur qui me charmait !..

Hélas ! je l'aimais tant, que j'ai cru qu'il m'aimait !

SCÈNE VIII.

JEANNE, LE PORTIER, *entrant par la porte, à droite
du public.*

LE PORTIER.

Monsieur Justin m'apprend le retour de Madame ;

J'ai là-bas, dans ma loge, un Monsieur qui réclame

Un moment d'entretien, et qui, depuis un mois,
Est, sans se rebuter, venu plus de vingt fois.

JEANNE.

Je ne veux voir personne.

LE PORTIER.

Il m'avait fait promettre

De vous donner du moins cette douzième lettre.

*(Jeanne prend la lettre des mains du portier, et la tient
machinalement sans la regarder.)*

Vous ne la lisez pas ? Comme je vous ai dit,

C'est la douzième fois, Madame, qu'il écrit.

JEANNE.

Eh bien ! quel est-il donc ? que me veut-il ?

(Elle regarde la lettre et l'ouvre lentement.)

LE PORTIER.

Je gag

Que si vous l'entendiez ? Un si charmant langage !

Et puis un air si doux, si triste !..

*(Jeanne regarde la signature de la lettre et se lève vi
vement.)*

JEANNE.

Dieu puissant !

C'est lui !

LE PORTIER.

Vrai ! ce jeune homme est bien intéressant

JEANNE, *avec une grande agitation.*

Ne m'avez-vous pas dit qu'il est-là ?

(Elle parcourt avec avidité la lettre.)

LE PORTIER.

Dans ma loge,

Où, presque tous les jours, il vient, il m'interroge ;

Il ne voulait pas croire à votre absence, aussi

Il serait bien heureux...

JEANNE, *se tournant vivement vers le portier.*

Que vois-je ?.. encore ici ?

Il me cherche, il attend, et vous restez !.. oh ! vite,

Allez !.. mais courez donc !.. qu'il vienne !

LE PORTIER.

Tout de suite

(Il sort par la porte, à droite du public.)

SCÈNE IX.

JEANNE, puis DEHORN.

JEANNE, *seule un instant.*

Quoi ! pendant mon absence, il venait tous les jours !

Et moi, je l'accusais !

(Elle lit dans la lettre qu'elle tient ouverte.)

« Jeanne, mes seuls amours ! »

(Parlé.)

Ces mots si doux, c'est lui qui vient de les écrire !

(Elle lit.)

« Je suis bien malheureux ! »

(Parlé.)

Oh ! que je viens-je de lire ?

Malheureux !

(Elle lit.)

« Tu m'as fui !.. tu ne m'aimais donc pas ? »

(Parlé.)

Ne pas l'aimer !..

(Elle prête l'oreille.)

Entends-tu reconnaître ce...

Vous permettez encor, mon Dieu, que le voie!..
On approche... ah! c'est lui!.. L'on ne meurt pas de joie!
DEHORN, *entrant vivement par la droite du public.*
Jeanne!

JEANNE.

Vous m'aimiez donc, Antoine?

DEHORN.

Elle en doutait!

JEANNE.

Et moi qui l'avais fui quand il me regrettait!
Moi qui cachais mes pleurs, et, dans ma solitude,
N'avais pas deviné sa longue inquiétude!
Le laisser ici seul, souffrant, et malheureux,
Pendant un mois entier!.. Tout un mois!.. c'est affreux!
Me pardonnerez-vous?

DEHORN.

Je te vois, et j'oublie.

JEANNE.

Mon Dieu, quelle était donc cette aveugle folie?
Pourquoi le nommaient-ils comte, prince!.. Lui?.. non!
Il est là, devant moi, fidèle, simple, et bon,
Aimant comme autrefois, et plus aimé peut-être!
Non, non, si loin de moi Dieu ne l'eût pas fait naître,
Ils mentaient!.. n'est-ce pas qu'ils vous calomniaient?

DEHORN.

Qu'importe?

JEANNE, *redevenant inquiète.*

Ah! répondez!

DEHORN.

Ces titres t'effrayaient?

Pourquoi, Jeanne?

JEANNE, *reculant.*

Est-il vrai? serait-il bien possible?

DEHORN.

Ne vois que mon amour.

JEANNE.

Cet obstacle invincible,

Il était donc réel?... ah! prince, fuyez-moi!

Fuyez!.. tout nous sépare!

DEHORN.

A toi! toujours à toi!

Jeanne, tu ne sais pas jusqu'où va ta puissance,

Et quels malheurs pour moi sont nés de ton absence!

Si parfois la raison daigne me conseiller,

C'est que ta douce voix vient de la réveiller!

Oh! que j'entende encore l'angélique parole

Qui sait rendre l'espoir aux cœurs qu'elle console!

Que ton regard céleste, abaissé sur le mien,

M'éclaire et me ranime!.. il me fait tant de bien!

JEANNE.

Et que puis-je pour vous, prince, moi, faible femme?

DEHORN.

Tu songes à mon titre, et moi je vois ton âme!

De ce titre, d'ailleurs, pourquoi t'effraierais-tu?

Au château de mon père on aimait la vertu,

Comme, dans sa maison, Jeanne l'honore et l'aime;

La vertu véritable en tous lieux est la même.

JEANNE, *à part, s'attendrissant.*

Oh! oui, son cœur est bon!

DEHORN.

Mais je vins à Paris!

Tu ne soupçonnes pas de quel vertige est pris
Le jeune homme emporté dans cette arène ardente
Où l'aiguillon s'attache à sa fougue imprudente;
Dans ce monde, où le piège échappe sous les fleurs;
Où la vanité rit pour cacher les douleurs!
Non, tu ne peux savoir ce que c'est que de vivre
Au sein de ces plaisirs, dont le nom seul enivre;
De façonner son âme aux besoins fastueux,
Et de sentir alors les instincts vertueux,
Les nobles sentiments, les honnêtes pensées,
Par mille passions dans le cœur remplacées,
Se détacher de nous, comme de vieux amis
Dont les soins bienfaisants et les sages avis
N'ont pu nous retenir au penchant d'un abîme,
Partent l'un après l'autre en pleurant la victime.
Oh! pardonne!.. je vois ta muette stupeur,
Tu ne me comprends pas, Jeanne, et je te fais peur!

JEANNE.

Antoine, avais-je donc besoin de vous entendre?

Ne nous suffit-il pas d'aimer pour tout comprendre!

DEHORN.

Lorsque j'ai tant souffert, me repousserez-vous?

JEANNE.

Quoi, souffrir! vous, Antoine?..

DEHORN.

En fuyant loin de nous,

Jeanne m'a livré seul, sans appui, sans défense,

Aux périls que naguère écartait sa présence!

Dieu, qui vous refusa la richesse, a, du moins,

A votre humble fortune assorti vòs besoins;

L'aspect de cette vie, et si simple, et si pure,

Des désirs insensés apaisait le murmure,

J'adorais la vertu, si belle sous vos traits!..

Mais vous partez!.. je veux combattre mes regrets!..

Ce que j'ai fait alors, oserais-je le dire?

JEANNE.

Je crains de deviner.

DEHORN.

Savez-vous quel délire

Bouleverse la tête, et le cœur, et les sens,

Devant ces tapis verts, pièges éblouissants,

Où l'or roule et s'entasse, où le hasard préside,

Où de notre avenir un seul moment décide?

C'est un trouble, une fièvre, à perdre la raison!

JEANNE.

Eh quoi! tant de tourments pour un peu d'or?..

DEHORN.

Oh! non!

Il est pour le joueur, même le plus avide;

D'autres émotions qu'un intérêt cupide!

Il jette à la fortune un dédaigneux défi;

Souvent, pour la dompter, son audace a suffi!

C'est le hardi pilote à la mer orageuse

Livrant, avec ses jours, sa nef aventureuse!

Comme un amant aimé, comme un soldat vainqueur,

Sous l'orgueil du triomphe il sent bondir son cœur!

Pour le joueur heureux, Jeanne, l'on peut m'en croire,

L'or n'est pas seulement de l'or, c'est la victoire!

Mais vous ne pouvez pas concevoir tout cela,

Ange, qui, dans ce monde où Dieu vous exila,

Avant de remonter vers les célestes hôtes,

Consolez nos douleurs sans regarder nos fautes.

JEANNE, *souriant mélancoliquement.*

Hélas! j'ai peur d'en voir plus que l'on ne m'en dit.

DEHORN.

Oui, depuis ton départ, le ciel m'avait maudit!

JEANNE.

Mais cette noble dame, et si fière, et si belle?

DEHORN.

J'ai brisé tous les nœuds qui m'enchaînaient près

La baine à son amour bientôt succédera, [d'elle!

J'ai bravé sa colère... elle se vengera!

Défends-moi des malheurs auxquels je dois m'attendre!
Jeanne!

JEANNE.

Et moi, contre vous qui viendra me défendre?

DEHORN.

Tous ces bons sentiments qui, réveillés par toi,

M'inspiraient pour mes torts un salutaire effroi,

Si tu m'abandonnais, ils me fuiraient encore!

Ange des cœurs souffrants, ma faiblesse t'implore,
Que ta douce vertu daigne me protéger!

JEANNE.

C'est moi seule qu'ici menace le danger.

DEHORN.

Jeanne, si tu me fuis, le désespoir me tue,

Reste, je suis sauvé!

JEANNE.

Mais moi, je suis perdue!

DEHORN, *entendant du bruit.*

Quelqu'un!

SCÈNE X.

JEANNE, DEHORN, ROBERT.

ROBERT, *entrant par la porte, à droite du public.*

Ah! Monseigneur, je vous rencontre enfin!

DEHORN.

C'est toi, mon vieux Robert?... Quelque nouveau cha-
ROBERT. [grin?

Oh! l'on n'en manque pas dans la ville infernale

Que Satan semble avoir prise pour succursale!

Mais lisez ce paquet qui vous est adressé,

Il vient du ministère et m'a paru pressé.

DEHORN, *prenant le paquet.*

Du ministère?... à moi?..

ROBERT.

Que Dieu vous soit en aide!

JEANNE.

Au malheur quelquefois un heureux jour succède.

DEHORN.

Juste ciel!.. qu'ai-je lu?

JEANNE.

Quoi donc?

DEHORN.

Mon régiment

Licencié!.. mon grade, on me l'ôte!

ROBERT.

Comment?

DEHORN.

Éxilé de la cour, repoussé de l'armée,
Mon avenir perdu, ma carrière fermée!..

C'est un affront sanglant!..

ROBERT.

A mon maître, un affront

JEANNE.

Mon Dieu!

DEHORN.

Vous le voyez, Jeanne, ils m'accableront

Ce Law que j'ai longtemps attaqué, mais qui règne,

Cette femme jalouse et que mon cœur dédaigne,

Ils se sont réunis!.. leur haine m'a frappé!

JEANNE.

Se pourrait-il?

DEHORN.

Mais non! le Régent fut trompé!

Il faudra qu'il me voie, il faudra qu'il m'écoute,

J'ai des amis encor!.. qu'ai-je dit?.. sur ma route

Que vais-je rencontrer?.. les dédains, ou l'effroi!
Tous me fuiront!

JEANNE.

Alors, je vous resterais, moi!

DEHORN.

Merci, Jeanne! merci!

JEANNE.

Partez donc, je demeure,

Vous me retrouverez, Antoine!

DEHORN.

Avant une heure!..

Suis-moi, Robert, courons, viens au Palais-Royal.

ROBERT, *à part.*

Je l'ai prédit, le mal n'engendre que le mal!

(*Ils sortent par la porte, à droite du public.*)

SCÈNE XI.

JEANNE, *seule.*

De puissants ennemis quand il est la victime,

Quand il m'aime, j'ai pu le fuir!.. c'était un crime!

Mais n'en est-ce pas un de l'écouter?.. mon Dieu!

Je voulais retenir un imprudent aveu;

Hélas! ses longs regrets, la douleur qui l'égare,

Tout m'a fait oublier qu'un tire nous sépare;

Et pourtant, quel obstacle entre nous élevé!..

Antoine, pourquoi donc vous ai-je retrouvé?..

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, JEANNE.

(*La Marquise entre par la porte, à gauche du public.*)

LA MARQUISE, *apercevant Jeanne.*

Ah!..

JEANNE, *la voyant.*

La Marquise!..

LE MARQUISE.

Vous, ici!

JEANNE.

Chez moi, Madame.

LA MARQUISE.

Chez vous!

JEANNE.

Dans ma maison.

LA MARQUISE, *à part.*

Je suis chez cette femm

Haut.)
Mais ces lieux, chaque jour, sont livrés au public;
C'est là que des billets s'exerce le trafic.

JEANNE.

Aux gens que ce trafic entasse à cette porte
Vous daignez vous mêler aussi?

LA MARQUISE.

Que vous importe?

JEANNE.

Sur ce terrain glissant chacun marche à son tour.

LA MARQUISE.

On vous disait absente.

JEANNE.

Et je suis de retour.

LA MARQUISE.

[semble

entends!.. Puisqu'aujourd'hui le hasard nous ras-
semble la dernière fois nous causerons ensemble.

JEANNE.

Je suis à votre aise, Madame.

LA MARQUISE.

Et vous saurez, d'abord,

que j'ai, pour m'acquitter, fait un suprême effort,
et que je suis libre envers vous, et ma dette est payée.

JEANNE.

Quelle dette, mon Dieu! je l'avais oubliée.

LA MARQUISE.

Oh! c'est fort généreux!.. moi, je m'en souvenais.

JEANNE.

Pourquoi cela?

LA MARQUISE.

Pourquoi?... parce que je vous hais.

JEANNE.

Oh! vous savez haïr!

LA MARQUISE.

N'est-ce pas vous qu'il aime?

Et n'est-il pas venu, peut-être aujourd'hui même,
à implorer les secours que vous lui réservez?

JEANNE.

Et vous ne doutez pas qu'il ne les eût trouvés.

LA MARQUISE.

Oh! c'est juste!.. Voilà, dans le temps où nous sommes,
jusqu'où descend l'orgueil de nos fiers gentilshommes!

Une obscure bourgeoise offre à leur dénuement
le spectacle de biens, acquis Dieu sait comment,
on voit son opulence, et partant, on l'adore.

JEANNE.

Vous m'avez déjà dit, Madame, qu'il l'ignore.

LA MARQUISE.

Et vous croit toujours pauvre?

JEANNE.

Il m'aime encor pourtant!

LA MARQUISE.

Je l'en récompenserai voici venir l'instant.

JEANNE.

Madame!

LA MARQUISE.

Ruiné, sans espoir, sans ressources,
n'a-t-il pas du crédit tari toutes les sources?
Les appuis les plus sûrs lui sont tous échappés;
Et l'homme imprudent, il est perdu!

JEANNE, avec exaltation.

Vous vous trompez!

De l'or peut le sauver?... quel bonheur! quelle joie!
Pour me l'apprendre ici c'est Dieu qui vous envoie.

LA MARQUISE, avec une amère ironie.

D'un si beau dévouement combien il jouirait!

JEANNE.

Il ne le saura pas, il le repousserait.

LA MARQUISE.

Eh bien! hâtez-vous donc, croyez-moi, le temps presse.

JEANNE.

Oh!... vous de qui naguère il obtint la tendresse,
Vous fouleriez aux pieds un si doux souvenir,
A ses persécuteurs vous pourriez vous unir?
Vous seriez sans pitié?... Vous, Madame!...

LA MARQUISE.

Insensée!

Tu ne sais donc pas lire au fond de la pensée?

Est-il le seul ici dont j'aie à me venger?

JEANNE, avec exaltation.

Quoi! Pour moi votre haine, et pour moi le danger?..

Ah! merci! Ce danger, quelque grand qu'il puisse être,
Je le brave, et ne veux pas même le connaître!

Je ne demande au ciel que le temps de courir

Au devant des malheurs que je peux secourir,

De changer en beaux jours un avenir funeste...

Qu'Antoine soit sauvé!.. Puis qu'importe le reste?

(Elle sort vivement par la porte, à droite du public.)

SCENE VIII.

LA MARQUISE, seule.

Comme elle aime, mon Dieu!.. Son or le sauverait?...
Ils seraient heureux?... non! Leur bonheur me tuerait!

Si je fus par l'ingrat trahie, abandonnée,

L'injure est là, vivante, et n'est point pardonnée!

Pour moi de la vengeance enfin le jour a lui:

Ces obscures amours sont indignes de lui,

Il faut que cette femme à jamais disparaisse,

Il le faut!.. Et Dubois va tenir sa promesse!

Qu'elle aille loin... bien loin... malgré ses millions!..

Qu'il répare ses torts, et nous les oublions!

SCENE XIV.

BLANÇAY, LA MARQUISE.

BLANÇAY, entrant par la porte, à gauche du public.

Ah! mon bonheur est grand, mais non pas ma surprise;

J'espérais rencontrer madame la Marquise;

Je savais qu'au torrent cédant, à votre tour,

Vous veniez spéculer comme toute la cour.

LA MARQUISE, souriant.

Que voulez-vous? La mode est souveraine en France.

BLANÇAY.

Et celle-là du moins donne un jour d'espérance.

LA MARQUISE.

C'est autant de gagné!.. Ne commence-t-on pas?

BLANÇAY.

La rue est déjà pleine, on n'y peut faire un pas.

LA MARQUISE.

Un puissant intérêt, chevalier, me réclame,

Vous permettez?

BLANÇAY.

Qui, moi, vous retenir, Madame?

Point de retard ! Surtout, point de distraction !

Une minute ici vaut presque un million.

(La marquise sort par le fond.)

SCÈNE XV.

BLANÇAY, puis LE BOSSU.

BLANÇAY, *seul un instant.*

Allons, l'œil et l'oreille au guet ! le noble comte
A vu fondre sur lui la misère et la honte,
Il va jouer!... Je touche au but de mes efforts!
S'il perd, il m'appartient!... Oui, demain, des trésors!
Ou, si le diable veut que le sort nous trahisse,
L'impunité du moins avec un tel complice !

LE BOSSU, *entrant vivement par le fond.*

Je vous cherchais, Monsieur!.. charmé de vous trouver!

BLANÇAY.

Est-ce que les joueurs ici vont arriver ?

LE BOSSU.

Ils ne tarderont pas, vous entendrez la cloche
Qui donne le signal pour que la foule approche;
Mais quelques gens pressés, dont les moments sont
Agiotent avant que les cours soient ouverts, [chers,
Je crois que nous aurons une chaude journée,
Ma bosse a déjà fait une bonne tournée :
De vos discours alors je me suis souvenu.

BLANÇAY.

Comment ?

LE BOSSU.

Le vieux Rambeau ne vous est pas connu ?

BLANÇAY.

Non.

LE BOSSU.

Et vous désirez le connaître ?

BLANÇAY.

Sans doute !

C'est pour lui que jo viens.

LE BOSSU.

Écoutez-moi.

BLANÇAY.

J'écoute.

LE BOSSU.

Vous paraissiez vouloir l'observer ?

BLANÇAY.

C'est cela !

LE BOSSU.

Eh bien ! mon cher Monsieur, venez donc, il est là,
Il vend, il réalise... Et des sommes, des sommes,
A nous acheter, vous, moi, tous tant que nous sommes

BLANÇAY.

Insolent !..

LE BOSSU.

Pardon !

BLANÇAY.

Viens ! montre-moi ce Rambeau

LE BOSSU.

Allons !.. dans un instant quel merveilleux tableau !
Combien de gens à pied qu'un coup d'agiotage,
Aura hissés demain dans un bel équipage !

BLANÇAY.

En effet !

LE BOSSU.

J'en ai vu plus d'un, dans ce quartier,
Qui, se ressouvenant de leur ancien métier,
Lorsque de leur carrosse on ouvrait la portière,
Par habitude encore allaient monter derrière.
Que d'autres dont l'espoir tantôt sera déçu !
N'est-ce pas amusant ?.. j'en ris comme un bossu !
(Ils sortent par le fond.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Même décor qu'au troisième acte.

(Au moment où l'acte commence, on entend une cloche dans la coulisse; elle sonne pendant quelques instants; des hommes viennent enlever les volets des fenêtres du fond; la porte du fond s'ouvre et le théâtre est ainsi à jour sur la rue Quincampoix, où l'on voit passer, s'agiter beaucoup de monde; des agioteurs se précipitent sur la scène.)

SCÈNE PREMIÈRE.

HOMMES ET FEMMES DE DIFFÉRENTS ÉTATS ET CONDI-
TIONS, puis LE BOSSU, LE CHEVALIER DE BLAN-
ÇAY, MADAME CHOPILLARD.

UN BOURGEOIS, *dans la foule.*

A prime !

AUTRE BOURGEOIS.

Fin courant.

PREMIER BOURGEOIS, *tenant des billets d'état à la main.*

J'en vends dix.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Que tu livres ?..

PREMIER BOURGEOIS.

A l'instant !

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Et le cours ?

LE CRIEUR, *à haute voix, au fond, dans la rue.*

Deux mille cinq cents livres

DEUXIÈME BOURGEOIS.

J'achète.

PREMIER BOURGEOIS.

Endosse et paie.

LE BOSSU, *accourant.*

Endosser?... me voici.

(Il trempe sa plume dans l'encrier qui pend à sa ceinture, la donne au deuxième bourgeois et présente son dos en tendant la main.)

DEUXIÈME BOURGEOIS, *donnant un écu au bossu.*
Frès bien ! Prends !
LE BOSSU, *empochant l'écu pendant que le bourgeois écrit sur son dos.*
Et de vingt !
MADAME CHOPILLARD, *au fond, dans la foule.*
Bossu, viens par ici.

LE BOSSU.
oilà!...
MADAME CHOPILLARD.
Dépêche-toi !
LE BOSSU, *courbé pendant que le Bourgeois écrit sur son dos.*
Mais je suis en affaire.
MADAME CHOPILLARD, *s'avançant vers lui.*
Sais-tu ce qu'on peut perdre ici quand on diffère ?
LE BOSSU, *se relevant, le Bourgeois ayant fini.*
Ma bosse est au public.

MADAME CHOPILLARD, *écrivant sur son dos.*
Je voulais, dès hier,
L'affermir pour moi seule.
LE BOSSU, *toujours courbé.*
Oh ! ça coûterait cher !
MADAME CHOPILLARD, *toujours écrivant.*

aste !
LE BOSSU.
Affermer mon dos ? ... La terre la meilleure
Ne produit pas par an ce qu'il produit par heure.
MADAME CHOPILLARD, *toujours écrivant.*
Ça m'est bien égal.

LE BOSSU, *relevant la tête.*
Oui ?
MADAME CHOPILLARD, *que ces mouvements dérangent.*
Tiens-toi donc en repos !
LE BOSSU.
Vous n'en finissez pas, aussi !
MADAME CHOPILLARD.

Plus que deux mots!...
C'est fait!... Prends !
(Elle lui donne un écu, et va se mêler aux groupes.)
LE BOSSU, *se relevant et empochant l'écu de madame Chopillard.*
M'affermir ! La vieille est insensée.
(La foule se presse et se renouvelle dans la rue et dans le fond.)

BLANÇAY, *venant sur le devant.*
A merveille ! Partout la lutte est commencée.
Plus de distinctions, de titres, ni de rangs,
Le plus petit coudoie et heurte les plus grands,
Le janséniste traite avec le moliniste,
Le manant déclassé devient capitaliste ;
Tout se confond, se mêle, et, bravant les caquets,
Demain la Chopillard peut avoir des laquais
Le beau texte à gloser si j'étais philosophe !
(Il regarde vers la porte à gauche du public.)
Ah ! ah ! monsieur Dehorn !.. Sa double catastrophe
Paraît l'agiter fort !... Il est pâle, effaré !
Le malheureux vraiment a l'air d'un déteiné !
Tout va bien.

(La foule s'écoule peu à peu et est censée se porter vers une autre partie de la rue : le théâtre reste donc

libre ; Dehorn arrive en désordre et va s'asseoir sur le devant, à gauche du public. Blançay se tient un peu à l'écart et l'examine.)

SCÈNE II.

DEHORN, BLANÇAY.

DEHORN, à lui-même.

Nul moyen d'aborder Son Altesse !
Partout le désespoir, l'abandon, la détresse !
Oh ! c'est affreux ! *(Il met sa tête dans ses mains.)*

BLANÇAY, s'approchant.

Eh bien ! qu'avez-vous ?

DEHORN, *relevant la tête.*

Ah ! c'est toi !

BLANÇAY.

Étonné d'un tel trouble et d'un pareil effroi !
Que se passe-t-il donc ?

DEHORN, *se levant vivement.*

Ma maison au pillage !

Huissiers et créanciers vendent tout !

BLANÇAY.

Du courage !

Faut-il se désoler ainsi pour de l'argent ?

Si j'étais comme vous allié du Régent ?...

DEHORN.

Le Régent ?... De la cour, de l'armée il m'exile ;
Je suis sans régiment, sans crédit, sans asile !

BLANÇAY, *avec une feinte surprise et une bonhomie simulée.*

Ah ! diable !

DEHORN.

Jusqu'à lui je n'ai pu pénétrer.

BLANÇAY.

Bourasque d'un moment, qui ne saurait durer !
Si la chance pour vous devenait plus mauvaise,
Votre famille parle, et le Régent s'apaise.

DEHORN

Je le crois !... Mais le mal peut-il être plus grand ?

BLANÇAY.

Mon Dieu ! qu'en savons-nous ?

DEHORN.

Le doute est rassurant.

BLANÇAY.

Connait-on l'avenir dont un hasard dispose ?
Mais de ce grand courroux je devine la cause,
De monseigneur Dubois les scrupules chrétiens
Se seront indignés de vos torts et des miens ?

DEHORN.

Des scrupules ?... Dubois ?

BLANÇAY.

Oui !

DEHORN.

Voilà, ce me semble ,

Deux mots bien étonnés de se trouver ensemble.

BLANÇAY.

Et pourquoi, s'il vous plaît ? C'est tout simple aujourd'hui :
Si le diable jamais nous donne, ainsi qu'à lui,
Cinquante ans, escortés de goutte et de gravelle,
Comme le vieux serment nous ferons beau nouvelle.

DEHORN.

Ah ! de rire, Blançay, je ne suis guère en train.

BLANÇAY.

Qui donc doit s'égayer, si ce n'est le chagrin ?

DEHORN.

S'égayer?... Quand on a le désespoir dans l'âme ?

BLANÇAY.

Le désespoir?... Pardieu, voilà ce que je blâme !
A quoi peut-il servir, cher comte ? N'est-ce pas
Le dernier compagnon qu'il faut prendre ici-bas ?

DEHORN.

J'en conviens, mais pourtant...

BLANÇAY.

Vous avez des ressources,

Et le diable n'a pas vidé toutes les bourses !
A l'agio d'ailleurs n'êtes-vous pas mêlé ?

DEHORN.

Oui, sur les bons d'Etat, Blançay, j'ai spéculé,
J'en rougis !

BLANÇAY.

L'espérance ainsi n'est pas perdue.

DEHORN, *se ranimant.*

Tu dis vrai ! qu'aujourd'hui la baisse continue,
Je suis sauvé !

BLANÇAY.

Mais Law redoublera d'efforts

Pour conjurer l'orage ; il est habile !

DEHORN, *avec un geste de découragement.*

Alors !...

BLANÇAY.

Je comprends ! Nous verrions, la tête la première,
L'héritier des Dehorn sauter dans la rivière ?
Mais moi qui sans nul doute irais vous repêcher,
Je trouve plus prudent de vous en empêcher.

DEHORN.

Et comment ?

BLANÇAY.

A vos maux plus d'un cœur s'intéresse ;
Quelqu'un s'est pris pour vous d'une rare tendresse,
C'est un millionnaire, et beaucoup mieux encor,
Un de ces hommes sûrs, restes de l'âge d'or,
Acceptez le secours que sa bonté vous offre,
Ce soir, à pleines mains, vous puisez dans son coffre.

DEHORN.

Déjà, t'en souvient-il, un jour tu me promis
L'assistance et l'argent d'un de tes vieux amis ;
Confiant et joyeux j'acceptai ; mais cet homme
Il ne se trouva pas.

BLANÇAY.

Vous avez eu la somme.

DEHORN.

Toi seul me l'as prêtée, et je te la dois.

BLANÇAY.

Bien !

Mais je suis moins heureux, comte, je n'ai plus rien :
Une ressource échappe, on en rencontre une autre,
Et j'ai dû la chercher, car ma vie est la vôtre.

DEHORN, *lui prenant la main.*

Je le sais, de toi je n'ai jamais douté.

BLANÇAY.

Un zèle trop ardent m'a peut-être emporté ;

J'appelais, quand sur vous allait fondre l'orage,
La planche de salut après un grand naufrage :
L'envie alors en vain exhalait ses poisons,
Votre blason brillait entre tous les blasons,
Vos rivaux, admirant sa splendeur renaissante,
Déposaient à vos pieds leur colère impuissante,
Le lutteur terrassé se relevait vainqueur !..
Je l'avouerai, ce rêve était doux à mon cœur.

DEHORN, *avec exaltation.*

Oui, reprendre mon rang, ressaisir l'opulence,
D'une orgueilleuse cour éblouir l'insolence,
Rendre affront pour affront, et mépris pour mépris,
Et de mon luxe encore émerveiller Paris !
Montrer, dans un carrosse éclatant de dorure,
Belle de ses attraits, belle de sa parure,
Assise à mon côté, celle de qui l'amour
Change les pleurs en joie, et la nuit en beau jour !
L'élever au-dessus de ces femmes, si vaines
D'un peu de noble sang qui coule dans leurs veines !
Quel prix pourrait payer un aussi grand bonheur ?
Quel triomphe !

BLANÇAY, *à part.*

Allons donc !.. Arrivez, Monseigneur !

DEHORN.

Ne me disais-tu pas, Blançay, qu'à ma détresse
Un homme généreux aujourd'hui s'intéresse ?

BLANÇAY.

Oui ! Pour vous secourir, il ne veut que vous voir

DEHORN.

Mais le trouverons-nous, celui-là ?

BLANÇAY.

Dès ce soir.

DEHORN.

Son nom ?

BLANÇAY.

Rambeau.

DEHORN, *étonné.*

Vraiment ?

BLANÇAY.

Il vous plaint, il vous aime

Mais chut !.. Voici quelqu'un.

SCENE III.

DEHORN, LE MARQUIS DE VERNAGE, BLANÇAY
*(De temps en temps, Agioteurs reparaisant dans
rue et se succédant au fond de la scène.)*

BLANÇAY.

C'est le marquis !

LE MARQUIS.

Moi-même

Bien ému ! bien tremblant !

BLANÇAY.

D'où vient cet air peureux ?

LE MARQUIS.

C'est que, dans cette foule, il court des bruits affreux
Je vous ai vus de loin, et viens vous en instruire.

BLANÇAY.

Pour vous troubler si fort que diable a-t-on pu dire

LE MARQUIS.

Vous souvient-il, ! Messieurs, d'un damné Piémontais
Dont tout Paris naguère a connu les hauts faits ?

DEHORN.

Oui ! l'on en parle encore, il se nommait Demille.

LE MARQUIS.

C'est de tous les coquins, dit-on, le plus habile !
Il répandait partout ses nombreux affidés ;
Les coffres des traitants un jour étaient vidés,
Sans qu'on pût deviner comment de leurs saccoches
Les écus s'échappaient pour entrer dans ses poches ;
Et l'on dit même aussi que l'adroît garnement
Savait escamoter ceux du gouvernement.

BLANÇAY, *riant*.

Oh ! ma foi, c'est plus fort ! car ce que, d'ordinaire,
Le gouvernement tient, il ne le lâche guère.

LE MARQUIS.

Oh ! rien n'était sacré pour ce rusé coquin.
Il avait disparu de France, un beau matin,
Fais peut-on, dans Paris, vivre un moment tranquille ?

BLANÇAY.

Qu'est-ce donc ?

LE MARQUIS.

Apprenez que ce damné Demille

Est revenu !

BLANÇAY, *d'un ton d'incrédulité*.

Bon !..

LE MARQUIS.

Oni ! la police le sait,

Et le cherche !

BLANÇAY, *riant*.

Marquis, fermez votre gousset.

LE MARQUIS.

On devine aisément qu'un temps comme le nôtre
Est propice aux fripons beaucoup plus qu'aucun autre ;
Les billets au porteur courant de main en main,
Les trésors amassés du soir au lendemain,
Ce sont morceaux friands, chance presque infaillible,
Quels bons coups à tenter !

BLANÇAY, *riant*.

Au fait, c'est bien possible.

LE MARQUIS.

De vols, d'assassinats, on parle tous les jours.

BLANÇAY.

Et vous vous effrayez de tous ces sots discours ?

LE MARQUIS.

On s'effraierait à moins ! la police a beau faire,
Elle ne saisit pas cet enragé corsaire ;
Elle glisse entre les doigts de ses plus fins limiers.

BLANÇAY, *riant*.

Ma santé, pardieu, je boirais volontiers.

DEHORN, *surpris*.

Comment ?

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

BLANÇAY, *s'animant*.

Est-ce un homme vulgaire,
Ou celui dont la vie est une longue guerre ?
Qui voit comblés de biens, choyés et respectés,
L'étaler au soleil les larrons brevetés,
Et qui, sans autre appui qu'une invincible audace,

Lutte seul contre tous pour se faire une place ?

LE MARQUIS.

La place d'un voleur !

BLANÇAY.

Ah ! voilà le grand mot,

Arme de l'impuissant, et bouclier du sot !

Eh ! mon Dieu, le premier qui prit un coin de terre
Dut s'appeler voleur, et non propriétaire,
Car ce morceau de terre était le bien de tous.

LE MARQUIS.

Raisonnement étrange !

BLANÇAY.

Et les plats lieux-communs, et les phrases banales.

LE MARQUIS.

Les vôtres, sur ma foi, sont fort originales,
Mais rassurantes, non, pour qui veut posséder,
Ou qui, gagnant du bien, désire le garder.

DEHORN, *mécontent*.

Il a raison, Blançay !.. ce langage...

LE MARQUIS.

Il plaisante,

Et la chose pourtant n'est pas fort amusante !

Il rôde par ici des faces de damnés

Avec qui j'aime peu me trouver nez à nez ;

D'autant plus que chacun me montre au doigt, m'affiche,

On va criant partout que je suis riche, riche !..

Que je cache mon or !.. Et, ma foi, tout cela

Est assez effrayant quand les voleurs sont là.

BLANÇAY.

Poltron !

LE MARQUIS.

Soit !.. je conviens que je tiens à la vie ;
Telle qu'elle est, je l'aime !.. et je n'ai pas envie
D'être étranglé demain par les gens que j'ai vus...
(*A part.*)

Et pour des millions que je n'ai jamais eus.

(*Haut.*)

Adieu !.. je vous devais un avis salutaire,

Vous êtes avertis !.. le reste est votre affaire :

Gardez le calme heureux dont monsieur se targuait,

Moi, je cours me placer sous les ailes du guet.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

DEHORN, BLANÇAY, AGIOTEURS *au fond et dans la
rue, allant et venant.*

BLANÇAY, *riant*.

Le stupide animal qu'un avare qui tremble !

(*A Dehorn qui est resté pensif et soucieux.*)

Eh bien ! Comte, ce soir nous rendrons-nous ensemble
Chez cet homme excellent dont je vous ai parlé ?

DEHORN.

Non !.. j'ai peur.

BLANÇAY, *riant*.

Ce n'est pas, du moins, d'être volé.

DEHORN, *pensif*.

Le malheur est parfois un conseiller perfide.

BLANÇAY.

Pour qui n'a pas un sou vous êtes bien timide.

DEHORN.

C'est vrai! tu plaisais tout à l'heure, et pourtant
Je ne sais quel effroi m'a pris en l'écoutant.

BLANÇAY, *riant.*

De l'effroi?.. vous aussi!

DEHORN.

Respecte des scrupules

Que tu trouves sans doute étranges, ridicules.

BLANÇAY.

Je ne l'aurais pas dit.

DEHORN.

Non, mais tu le pensais.

BLANÇAY.

Ma foi, j'aime l'audace, et surtout le succès.

DEHORN.

Le succès?.. Il m'attend, Blançay, dans cette rue!

Vois, de tous les côtés la foule s'est accrue.

LE CRIEUR, *au fond dans la rue.*

Deux mille livres!

DEHORN, *avec joie.*

Tiens!.. Écoute cette voix!

La baisse vient en aide à ma bourse aux abois.

LE CRIEUR, *au fond, dans la rue.*

Dix-huit cents livres!

DEHORN.

Bon!.. Encore!.. allons, courage!..

Et je vais ressaisir la fortune au passage.

(Il va se mêler aux groupes, dans la rue, au fond.)

SCENE V.

BLANÇAY, MADAME CHOPILLARD, UN ABBÉ, FOULE
D'AGIOTEURS, LE BOSSU, *allant de l'un à l'autre
faire son office de pupitre.*

BLANÇAY.

Oh! nous verrons, parbleu!

*(Il se mêle à la foule en observant, s'éloigne lente-
ment et disparaît.)*

MADAME CHOPILLARD, *arrivant sur le devant de la
scène avec la foule.*

Qui vend trente actions?

Je les achète.

UN ABBÉ, *s'avançant.*

Moi, j'en offre vingt.

MADAME CHOPILLARD.

Voyons!

L'ABBÉ, *lui remettant un paquet de papiers roulés.*

Prenez vite, et payez.

MADAME CHOPILLARD.

Tenez, voici la somme.

En bons billets de caisse. *(Elle lui remet des billets.)*

L'ABBÉ.

A merveille!

(Il s'éloigne vivement.)

MADAME CHOPILLARD.

Quel homme!

Il ne compte pas!.. mais ni moi non plus...

(Elle ouvre le paquet remis par l'abbé et regarde.)

Grand Dieu!

Que vois-je? des billets d'enterrement!.. Au feu!
A la garde! au voleur!..

*(Grand mouvement dans la foule qui s'amasse à ses
cris.)*

Courez! qu'on l'emprisonne!

Qu'on le pend!.. arrêtez!.. le scélérat me donne
Un paquet de billets d'enterrement!

(Elle les montre à la foule qui l'entoure.)

Fripon!

Abbé du diable!.. attends!..

(Elle écarte la foule et court après l'abbé.)

VOIX, *dans la foule.*

Oh! oh! le tour est bon!

*(Les agioteurs courent à la suite de madame Cho-
pillard, de sorte que le théâtre reste libre. Dehorn
reparaît au fond et revient en scène.)*

SCENE VI.

DEHORN, puis JEANNE, FRÉMONT.

DEHORN, *exalté et joyeux.*

Oui, mon cœur ranimé renaît à l'espérance!

Sur un sol raffermi marchons en assurance.

Dans ce jeu formidable, où le sort tient les dés,

Par un Dieu protecteur mes calculs secondés

D'un heureux avenir font luire enfin l'aurore,

Que la chance me reste, et je suis riche encore!

*(Jeanne arrive pâle et troublée par la porte, à droit
du public.)*

JEANNE.

Antoine, mon ami, je vous cherchais.

DEHORN.

O ciel!

Jeanne, vous êtes pâle!.. Un accident cruel?..

JEANNE, *l'interrompant.*

Antoine, m'aimez-vous?

DEHORN.

Jeanne me le demande?

JEANNE.

De votre bouche encore il faut que je l'entende.

DEHORN.

Mon amour est ma vie, et le tien mon bonheur.

JEANNE.

Vous m'aimez?

DEHORN.

Oh oui!

JEANNE.

Plus que ces titres d'honneur

Que ce haut rang de prince, et cette cour brillante,
l'ont l'image entre nous se dresse et m'épouvante?

DEHORN.

Ce titre? Il a causé mes torts et mes ennuis!

Cette insolente cour? Je la bais et la fuis!

JEANNE.

Et si je vous disais: Comte, la pauvre femme

Dont votre doux langage est venu troubler l'âme,

Qui ne voyait que vous, et qui, pour vous aimer,

Du nom de vos aïeux n'alla pas s'informer,

Le plus grand des malheurs aujourd'hui la menace!

Demain, vous la viendrez chercher à cette place,

Vous ne l'y verrez plus! La haine la poursuit;

Son nom est diffamé, son avenir détruit ;
On veut tout lui ravir, famille, honneur, patrie ;
L'opprobre pèsera sur sa tête flétrie ;
Une altière rivale, ardente à se venger,
Va l'envoyer mourir sous un ciel étranger,
Et baigner de ses pleurs des plages inconnues,
Avec des criminels et des femmes perduës !

DEHORN.

Oh ! l'infâme !.. mais non !..

JEANNE.

L'ordre est sollicité.

Et bientôt, je le sais, doit être exécuté.

DEHORN.

Ah ! que sur moi d'abord s'assouvissent leur rage !
C'est moi qu'ils trouveront !

JEANNE.

Que peut votre courage ?

DEHORN.

Eh bien ! je te dirai : fuyons, Jeanne, suis-moi,
Loin de ces lieux maudits et de ces cœurs sans foi !
Cherchons une retraite ignorée et profonde
Où notre amour se cache et soit pour nous le monde !
Le veux-tu ? Ce bonheur, veux-tu me l'accorder ?

JEANNE, avec exaltation.

Ah ! j'accourais vers toi pour te le demander !

DEHORN.

Qu'entends-je ?

JEANNE.

Tu n'as point trahi mon espérance,

Et du cœur qui t'aima déserté la souffrance !

Tu veux fuir !.. Et pourtant je ne t'avais pas dit

Que des méchants sur toi la main s'appesantit,

Que c'est peu des chagrins dont leur haine t'abreuve,

Et qu'on doit t'arrêter !

DEHORN.

Qui ? moi ?..

JEANNE.

J'en ai la preuve.

DEHORN.

M'arrêter ?.. De quel droit, et quel est leur espoir ?

JEANNE.

Est-il besoin de droits quand on a le pouvoir ?

On veut nous séparer.

DEHORN.

Et je les en défie !

JEANNE.

Oh ! oui. Car cet instant décide de ma vie !

Écoute !.. Jusqu'ici, sans trouble, sans remord,

Dans la retraite obscure où me plaça le sort,

Ignorante du monde, et du monde ignorée,

J'ai vu mon existence, humble mais honorée,

S'écouler doucement, et jamais le soleil

Du souvenir d'un tort n'attrista mon réveil ;

A de simples devoirs dès l'enfance enchaînée,

D'estime et de respect j'étais environnée....

Respect, estime, honneur, ces biens si précieux,

Les seuls dont je voulais me parer à tes yeux,

Je te les sacrifie !.. Une illustre naissance

Ne peut à notre amour laisser son innocence,

Elle rend impossible un vertueux lien,

Mais si ton noble nom ne peut être le mien,

Nul ne m'empêchera, lorsque tout t'abandonne,
De te donner ma vie !.. Eh bien ! je te la donne !

DEHORN.

Ah ! ce nom, seul trésor qu'on ne puisse m'ôter,

Qui donc est plus que toi digne de le porter ?

D'un titre fastueux si tu n'es pas jalouse,

Pourrais-tu repousser le doux titre d'épouse ?

JEANNE, vivement.

Tais-toi !.. Je n'en veux pas !..

(A part.)

Leur orgueil irrité

M'accuserait encor de l'avoir acheté.

(Haut.)

Antoine (c'est pour moi ton seul nom, ton seul titre)

Sois de mon avenir et le maître et l'arbitre

J'ai dévoué mes jours à consoler les tiens ;

Mon bonheur, mon orgueil, c'est toi !.. Je t'appartiens !

Dispose de mon sort !.. Oui, tout ce qu'une femme

Cache de dévouement et d'amour en son âme,

Je te le donnerai !.. Puis un jour... malgré toi,

Si tu cesses d'aimer, Antoine, chasse-moi !

DEHORN.

Oh ! Jeanne, qu'as-tu dit ?

JEANNE.

Non !.. Ton cœur est fidèle !..

Mais la vengeance veille, il faut veiller comme elle,
Il faut fuir cette ville.

DEHORN.

Et la fuir sans retour.

JEANNE.

Demain nous partirons !.. Quand paraltra le jour,

Je t'attendrai !.. Viens donc, et sois prêt à me suivre.

DEHORN.

Oui, pour toi désormais, près de toi je veux vivre.

N'entendre que les sons de l'angélique voix

Qui réveille mon âme et l'enivre à la fois !

A toi, Jeanne, à toi seule !

JEANNE.

Oh ! combien il me tarde

De t'offrir le bonheur que mon amour te garde !..

Mais il faut nous quitter... Mon Antoine, ta main !..

DEHORN.

Oh ! toujours !

JEANNE.

A demain !.. sois exact !..

DEHORN.

A demain !

(Jeanne sort par la porte à droite du public.)

SCENE VII.

DEHORN, puis BLANÇAY.

DEHORN, seul.

Allons ! c'est maintenant qu'il faut que je m'élançe

Dans ce gouffre où l'espoir me montre l'opulence !

Je ne dois plus avoir qu'un but, qu'un vœu, de l'or,

Et j'en vais trouver là, puisqu'on y joue encor !

Lâche pouvoir ! Servir une infâme vengeance !

M'arrêter, la flétrir, et la chasser de France,

Elle, dont le seul crime est de m'avoir aimé !
Le Ciel laisse du moins la fuite à l'opprimé,
Nous fuirons !... La Fortune, enfin plus favorable,
Vient tendre à ma détresse une main secourable.
Pour tout reconquérir il ne faut qu'un moment !
Courage !

*(Blançay entre par le fond, s'élevant avec son mou-
choir.)*

BLANÇAY.

Ouf !... Respirons !... On a peine vraiment
A sortir sain et sauf d'une telle cohue !

DEHORN.

Dis-moi, là-bas, Blançay, la baisse continue ?

BLANÇAY.

Ma foi ! je n'en sais rien ! N'ayant pas mis au jeu,
Les chances du tripot m'intéressent fort peu.
Qu'importe qu'une bourse ou s'emplisse, ou se vide ?

DEHORN.

Mais il m'importe, à moi, car mon sort se décide ;
Ma vie et mon bonheur, Chevalier, tout est là !

BLANÇAY, *riant*.

Prenez bien garde, au moins, de perdre tout cela !

DEHORN.

Non, non ! à mes calculs le destin est propice,
Je cours à la fortune !

BLANÇAY, *à lui-même*.

Ou bien au précipice !

*(Dehorn sort par le fond, et disparaît au milieu de la
foule qui recommence à circuler dans la rue.)*

SCÈNE VIII.

BLANÇAY, puis LA MARQUISE, AGIOTEURS, *circulant,
au fond, dans la rue.*

BLANÇAY, *seul sur le devant.*

De la baisse, dit-on, Law s'est épouvanté ;
Le mouvement fatal déjà s'est arrêté,
Attendons ! Quelle somme immense, incalculable,
Vient de réaliser ce Rambeau !... Que le diable
Daigne me seconder jusqu'au bout, et demain
La bienheureuse somme aura changé de main.
*(La Marquise entre par le fond et vient s'asseoir à
gauche du public.)*

LA MARQUISE.

Reposons-nous ici !... Mes regards s'obscurcissent,
La force m'abandonne, et mes genoux fléchissent !
A tant d'émotions qui ne succomberait ?

BLANÇAY, *s'approchant*.

Ciel ! que vois-je ? A quel trouble, à quel tourment
Madame la Marquise est-elle condamnée ? [secret,

LA MARQUISE.

C'en est fait, Chevalier, et je suis ruinée !

BLANÇAY.

Ah bah !

LA MARQUISE.

J'ai tout perdu dans cet horrible lieu,
Tout, jusqu'à mon carrosse et mes chevaux !

BLANÇAY.

Bon Dieu !

C'est pousser un peu loin la fureur du négoce !

Quoi ! vraiment ? Vendre même et chevaux et carrosse ?
Qui les possède ?

LA MARQUISE.

Qui ?... madame Chopillard.

BLANÇAY.

Votre femme de charge ?... O fortune ! ô hasard !

LA MARQUISE.

Quel supplice ! A l'espoir il faut que je renonce.
Quand la chance a tourné, quand la hausse s'annonce.

BLANÇAY.

Ah ! la hausse ! Bravo ! Law se réveille enfin !

LA MARQUISE, *se levant vivement*.

Et pourtant Dieu me garde un plus amer chagrin.

BLANÇAY.

Qu'est-ce donc ?

LA MARQUISE.

Savez-vous, Chevalier, que le comte

Veut partir ?

BLANÇAY.

Lui, partir ?

(A part.)

Ce n'est pas là mon compte.

LA MARQUISE.

Je l'ai vu tout-à-l'heure : Un regard menaçant,
Les mots que son courroux m'a jetés en passant,
M'ont révélé ses vœux, m'ont dit son espérance :
Il veut quitter Paris, et peut-être la France,
Avec elle sans doute ?... Oui, je l'ai deviné !
Et l'ordre de Dubois n'est pas encor signé !
Ils sont libres tous deux ; il peut voir cette femme..
S'ils fuyaient cette nuit ?

BLANÇAY, *réfléchissant*.

Cette nuit ?... Non, Madame

D'autres soins importants l'arrêteront ici.

LA MARQUISE.

Vous croyez, Chevalier ?

BLANÇAY.

J'en suis sûr.

LA MARQUISE.

Ah ! merci !

Nous devons l'arracher à cet amour étrange ;
Qu'il soit ici demain, je le sauve... et me venge.

BLANÇAY.

Double bonheur !

LA MARQUISE.

Songez qu'il faut le retenir !

BLANÇAY, *d'un ton ironique*.

Et qu'à votre amitié la mienne doit s'unir
Pour le sauver ?... D'accord !... Fiez-vous à mon zèle
Je vous réponds de lui.

LA MARQUISE.

Je veillerai sur elle.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, BLANÇAY, MADAME CHOPILLARD
FOULE D'AGIOTEURS.

UN BOURGEOIS.

Place ! Laissons passer madame Chopillard !
Qu'on se range !

MADAME CHOPILLARD, *au milieu de la foule*.

Merci, Messieurs !.. Ah ! le gueusard

Le scélérat d'abbé!... Je l'ai forcé de rendre!
 Il voulait m'enterrer?... moi je le ferai pendre!
 Oh! de quels doux transports mon cœur est enivré!
 J'ai plus d'un million! Quel bonheur!.. J'en mourrai,
 C'est sûr?

BLANÇAY, *à part.*

Ses héritiers n'auront pas cette joie.

MADAME CHOPILLARD, *s'asseyant à droite du public.*
 Bienheureux monsieur Law, toi qu'un Dieu nous envoie
 Sois à jamais béni!.. Dans mon futur hôtel,
 Je veux à tes vertus élever un autel!

*Elle aperçoit la Marquise, qui est assise et rêveuse
 de l'autre côté.)*

Mais que vois-je? C'est vous, madame la Marquise!...
 Votre très humble!.. Ah! ah! le sort me favorise,
 Et vous... Il fallait bien qu'il nous vînt un beau jour!
 Depuis assez longtemps n'est-ce pas votre tour?
 Le mien est arrivé!.. Mais je suis sans rancune,
 J'userai noblement des dons de la fortune;
 Mon carrosse m'attend, et j'allais y monter,
 Pour retourner chez vous je veux vous le prêter.

LA MARQUISE, *se levant.*

Assez!.. moins de pitié!.. J'aime mieux des outrages!
 Pour venir recevoir le reste de vos gages
 Gardez votre carrosse.

MADAME CHOPILLARD.

Hein?

LA MARQUISE.

Chevalier, adieu!

Je ne peux compter sur vous?

BLANÇAY.

Comptez-y!

*Il lui donne la main et l'accompagne jusqu'à la porte
 à gauche du public, en causant bas avec elle.)*

MADAME CHOPILLARD, *au milieu de la foule.*

Jour de Dieu!

Les gages!... L'insolente a parlé de mes gages!
 moi qui peux avoir les plus beaux équipages,
 moi qui maintenant possède un million!
 Parce qu'elle est marquise!.. Oh! malédiction!
 Pour apporter ses dédains sans pouvoir les lui rendre?..
 Je veux être marquise!... Un marquisat à vendre!..
 Je l'achète un marquisat!.. Aujourd'hui, dans l'instant!
 Je ne marche pas, et je paierai comptant!

*Elle disparaît un instant par le fond; une portion
 de la foule la suit; Blançay est revenu en scène.)*

VOIX DANS LA FOULE QUI SUIT MADAME CHOPILLARD.
 Oh! oh!..

SCÈNE X.

BLANÇAY, LE MARQUIS DE VERNAGE, FOULE D'AGIOTEURS.

LE MARQUIS, *à la porte à droite du public, au milieu
 d'un groupe.*

Combien de fois faut-il que je le jure?

Moi, Messieurs, ma richesse était une imposture,
 ce n'était que de la plaisanterie!

LE PREMIER BOURGEOIS, *qui a figuré au commencement
 de l'acte.*

Allons donc!

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Il est fou!

LE MARQUIS.

Je vous répète encor que je n'ai pas le sou!

PREMIER BOURGEOIS.

A d'autres!

LE MARQUIS, *criant.*

Sur les toits faudra-t-il que je monte
 Pour crier de plus loin: ma fortune est un conte,
 Je suis pauvre, Messieurs, très pauvre!

BLANÇAY, *s'approchant.*

Ah çà, Marquis,

Voyons, serait-ce vrai?

LE MARQUIS.

C'est comme je le dis!

Si je mens d'un seul mot que le ciel me punisse!

BLANÇAY.

Comment, il se pourrait? Opulence, avarice,
 Argent que vous cachez, argent qu'on vous vola,
 Héritage, contrats et bijoux, tout cela
 Contes en l'air?

LE MARQUIS.

D'accord! Mais contes fort utiles
 Puisqu'ils ont vingt-cinq ans trompé les imbéciles.
(Blançay rit et salue en indiquant les gens du groupe.)

BLANÇAY.

Bien obligé pour moi, Marquis, comme pour eux!

LE MARQUIS.

Mais ce mensonge-là devient trop dangereux;
 Des voleurs, des bandits je suis le point de mire,
 Je tremble à chaque pas, et j'aime mieux tout dire!
 Oui, ma feinte opulence alléchait les niais,
 J'exploitais leur sottise, et de plus j'en riais!

BLANÇAY.

Et j'étais dupe aussi! Comme tout se révèle!
 Vous êtes un fripon d'une espèce nouvelle,
 Cher Marquis, vous avez mon estime!

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Un moment!

Et vos dettes, Monsieur? vos dettes?

LE MARQUIS.

Hein?.. comment?

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Oui, notre argent, à nous, créanciers si paisibles,
 Qui dormions sur la foi de trésors invisibles,
 Que devient-il? où vont nos créances?

LE MARQUIS.

Eh bien,

Je ne les paierai pas dès-lors que je n'ai rien,
 C'est clair!

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

En vérité? Voilà votre méthode?

BLANÇAY.

Comme elle est la plus simple, elle est la plus commode.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

La nôtre est simple aussi! Sans bruit et sans façon,
 Quand on nous doit, on paie, ou l'on couche en prison!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME CHOPILLARD, *rentrant par la porte, à gauche du public.*)

BLANÇAY.

En prison?.. Un marquis?..

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Nous ne saurions mieux faire.

MADAME CHOPILLARD, *à part.*

Qu'est-ce que j'entends là? N'est-ce pas mon affaire?
(Elle s'avance vers le Marquis.)

Monsieur, vous semblez être en un cas affligeant :
Vous êtes donc marquis et n'avez point d'argent?

LE MARQUIS.

Oui! Par malheur, hélas, l'un n'empêche pas l'autre.

MADAME CHOPILLARD.

Est-ce un bon, est-ce un vrai marquisat que le vôtre?

BLANÇAY.

Comment? Il date au moins de la création!

MADAME CHOPILLARD.

Eh bien, regardez-moi!.. J'ai plus d'un million,
Je vous épouse!

VOIX DANS LA FOULE.

Oh!

LE MARQUIS, *abasourdi.*

Bah!

MADAME CHOPILLARD.

Faut-il que je répète?

Je cherche un marquisat, j'en trouve un, je l'achète,
C'est fort clair!

BLANÇAY, *au Marquis, en riant.*

Et, le cœur de vos chagrins touché,

Elle prend le Marquis par-dessus le marché,
C'est admirable!

MADAME CHOPILLARD, *au Marquis.*

Ah ça! quelle drôle de mine!

Vous ne répondez pas?

LE MARQUIS.

Mais si l'on m'assassine?

MADAME CHOPILLARD.

Oh! vieux poltron! Cordieu, je vous défendrai, moi!
Voyons, est-ce conclu?.. décidez-vous!

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Ma foi,

Un million!

(Examinant madame Chopillard du coin de l'œil.)

Et puis, elle est encor de mise!..

(Haut.)

J'accepte!

MADAME CHOPILLARD, *lui tendant la main.*

Touchez là!.. Me voilà donc marquise!

(Se tournant vers les créanciers.)

Messieurs, venez demain chez la marquise.....

(Elle s'arrête tout court.)

Bon!

De mon nouveau mari je ne sais pas le nom.

LE MARQUIS.

Le marquis de Vernage.

MADAME CHOPILLARD.

Oh! joli!.. de Vernage!

Ce nom sonnera bien dans mon riche équipage!

(Aux créanciers.)

Vous avez entendu? vous serez tous payés,
Messieurs!

LE DEUXIÈME BOURGEOIS *s'inclinant, ainsi que les autres.*

Cela suffit!

MADAME CHOPILLARD.

Laissez-nous.

(Ils s'écartent et se mêlent à la foule qui circule et augmente sur le théâtre.)

Vous voyez?

Ils n'ont pas demandé même ma signature.

Venez!..

(Elle regarde le Marquis et rit.)

Il a vraiment une bonne figure,

Mon gros marquis!.. Voyons, donnez-moi votre bras
Montons dans mon carrosse, il nous attend là-bas.

(Un laquais et un coureur se présentent et semblent attendre madame Chopillard.)

BLANÇAY, *à part.*

Si monsieur Law voyait l'hymen qu'il improvise,
Il rirait bien!

LE MARQUIS, *offrant la main à madame Chopillard.*

Allons!

MADAME CHOPILLARD, *traversant la foule avec le Marquis.*

Place!.. je suis marquise!

(Ils disparaissent tous deux par le fond, précédés du coureur et suivis du laquais.)

SCÈNE XII.

BLANÇAY, FOULE D'AGIOTEURS, *au fond dans la rue le crieur debout, au milieu, sur un banc ou tabouret, puis Dehorn.*

BLANÇAY, *regardant sortir madame Chopillard.*

Quelle port de reine! Il est fâcheux, en vérité,
Que l'âge ait mis bon ordre à sa postérité.

La Chopillard ferait souche de noble engeance,
Et de petits marquis enrichirait la France.

LE CRIEUR, *au milieu de la foule qui est très agitée.*
Trois mille sept!

DEHORN, *entrant en désordre par la porte du fond.*

Encor!.. cette voix me poursuit!

BLANÇAY.

Ah! le voilà!

DEHORN, *tremblant, accablé sur un siège, à droite du public.*

Que faire?.. où fuir?

LE CRIEUR.

Trois mille huit!

DEHORN.

Toujours, toujours la hausse!.. espérance inutile!

BLANÇAY, *à part.*

Allons, il est à moi maintenant!

LE CRIEUR.

Quatre mille!

DEHORN.

Blançay, tout est perdu!

BLANÇAY.

Tout peut se réparer.

DEHORN.

Le sort m'accable !

BLANÇAY.

Et moi je vous dis d'espérer.

DEHORN.

Non ! pour elle les pleurs, l'opprobre, l'indigence !

Ils exécuteront leur horrible vengeance,

Ils l'enverront mourir dans un exil lointain !..

Et rien pour l'arracher à cet affreux destin !

(Il marche en proie à une violente agitation.)

Cela ne sera pas !.. De l'or, de l'or pour elle !

De l'or pour la sauver !.. Blançay, je me rappelle,

Cet homme qui me plaint, dont tu parlais tantôt,

Qui m'offrait des trésors...

BLANÇAY,

Eh bien ?

DEHORN.

Il me les faut !

Oui ! tout pour la soustraire à ce honteux supplice !

Viens, sois notre sauveur !..

BLANÇAY, à part.

Te voilà mon complice !

(Ils sortent par la porte à droite du public ; une vive et tumultueuse agitation se manifeste au fond dans la foule ; la cloche sonne la clôture des affaires. La toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une pièce de l'appartement de Jeanne Frémont : Porte au fond ; porte à droite du public, au premier plan ; du même côté, au dernier plan, cheminée avec glace et pendule ; à gauche du public, vis-à-vis de la cheminée, une fenêtre ; du même côté un secrétaire. — Au lever du rideau, une bougie brûle sur la cheminée ; le portier de la maison est en scène, occupé à ranger dans l'appartement.

SCENE PREMIERE.

LE PORTIER, seul.

Allons, il se fait tard, j'ai dû tout préparer,
 Car madame Frémont sans doute va rentrer ;
 Ses ordres sont remplis ; maintenant, je l'espère,
 Rien ne troublera plus notre calme ordinaire.
 Quelque temps établi dans cet appartement,
 Monsieur Rambeau, là-bas, reprend son logement,
 Et Madame revient, malgré son opulence,
 Recommencer ici cette obscure existence,
 Si simple, mais si chère à tous les malheureux.
 Ah ! son absence était un vrai chagrin pour eux !
 Comment ne pas l'aimer, et si bonne et si belle ?
 Quelqu'un monte, je crois ? oui, je l'entends, c'est elle.

SCENE II.

JEANNE, LE PORTIER.

JEANNE, entrant par le fond ; à elle-même en entrant.

Tout est prêt : aussitôt que l'heure paraîtra,

Par les soins de Rambeau la voiture attendra ;

Nous partirons, et l'or, semé sur notre route,

Écartant les dangers que mon amour redoute,

Aux pièges des méchants dérobera nos pas.

(Au portier.)

Ah ! c'est vous, mon ami !.. je ne vous voyais pas.

LE PORTIER.

J'ai rempli vos desirs et ma besogne est faite,

J'espère que Madame en sera satisfaite,

Tout est rangé suivant ses ordres.

JEANNE.

C'est très bien.

LE PORTIER.

Madame maintenant ne commande plus rien ?

JEANNE.

Non !.. mais je vais partir !.. pour bien longtemps peut-

Contente de vos soins, je veux les reconnaître, [être...]

Acceptez cette bourse, elle est à vous.

(Elle lui donne une bourse pleine d'or.)

LE PORTIER.

Eh quoi !

Tant d'or !.. Se peut-il ?..

JEANNE.

Oui !.. je veux derrière moi

Laisser quelques amis qui gardent ma mémoire.

LE PORTIER.

De ce riche présent, Madame peut m'en croire,
 Je n'avais pas besoin pour l'aimer, la bénir !

JEANNE.

Quand d'un vieux serviteur j'assure l'avenir
 J'accomplis le devoir que l'opulence impose.

LE PORTIER.

Ainsi donc, à partir Madame se dispose ?

JEANNE.

Oui.

LE PORTIER.

Quel chagrin !

JEANNE.

Merci pour votre dévouement !

LE PORTIER.

Vous n'avez pas peur, seule en cet appartement ?

JEANNE.

Non ! J'y viens remplacer Rambeau, mais on l'ignore,
 Et tout notre quartier croit qu'il l'habite encore.

Allons, l'heure s'enfuit, quittons-nous !.. Au revoir !

LE PORTIER.

Dieu vous protégera ! Courage et bon espoir !

(Il sort.)

SCENE III.

JEANNE, seule.

Oui, Dieu veut, en laissant un jour à notre fuite,

De la haine abusée enchaîner la poursuite.

(Elle s'assied devant le secrétaire qu'elle ouvre et tire de sa poche un portefeuille.)

Voyons !.. Monsieur Rambeau n'a-t-il rien oublié ?

(Elle regarde dans le secrétaire, puis dans le portefeuille qu'elle a ouvert.)

Non, tout est placé là!... Son active amitié
A réuni de l'or à payer des provinces!...
De l'or, plus que n'en ont ou n'en rêvent des princes!
Antoine, mon ami, tout cela, c'est pour toi!
Pour toi qui me crois pauvre et veux fuir avec moi!..
Ah! j'ai dû le tromper!.. s'il avait pu connaître
Les trésors dont l'amour bientôt le rendra maître,
A son cœur généreux l'orgueil eût seul parlé,
Devant mon opulence il aurait reculé;
Il fallait respecter son infortune, et feindre!
Demain son noble nom n'aura plus rien à craindre,
Ma richesse ignorée au bonheur le rendra,
Et je l'aurai sauvé quand il la connaîtra!
(Elle place le portefeuille dans le secrétaire qu'elle referme.)

Son bonheur! son amour! Doux rêves de ma vie,
Vous seuls embellissez cet or que l'on envie,
Et que je maudissais quand j'ignorais qu'un jour
Pour moi tout serait là!

(Elle se lève et vient sur le devant.)

Simple et triste séjour,

Demeure de mon père, asile où je suis née,
Où j'ai vécu vingt ans à l'ennui condamnée,
Où mes yeux n'ont point vu ma mère me bénir,
Tes murs ne m'offrent pas un heureux souvenir!
Tu n'as pas à mon âme un écho qui réponde?
Oui, la part de bonheur, que me devait ce monde,
L'amour d'Antoine seul me la donne aujourd'hui,
Et je pars sans regret, car je pars avec lui.
(Elle s'approche de la cheminée et regarde la pendule.)
Onze heures!.. Que du temps la marche paraît lente
A l'âme qui l'épie, inquiète et tremblante!..
Mais pourquoi craindre encore, et pourquoi m'affliger?
L'heure emporte en fuyant une part du danger,
Et si peu passeront avant que le jour naisse!

(Elle se regarde dans la glace.)

Je suis pâle!.. Ces yeux, où brillait la jeunesse,
Ces traits que mon Antoine aimait à contempler,
Un funèbre nuage est venu les voiler,
Qu'il s'efface!.. Au repos redemandons encore
L'incarnat dont le front des heureux se colore,
Et que le bien-aimé me trouve, à son retour,
Belle de mon bonheur, belle de son amour!
(Elle prend la bougie allumée sur la cheminée et se dispose à passer dans sa chambre.)

Allons!.. Je sens déjà s'alourdir ma paupière:
Cette nuit en ces lieux est pour moi la dernière;
Venez, songes amis, caresser mon sommeil,
Et préparer mon âme au charme du réveil!

(Elle sort par la porte à droite du public, en emportant la bougie, et laisse ainsi le théâtre dans l'obscurité.)

SCÈNE IV.

BLANÇAY, DEHORN.

(Au moment où Jeanne a refermé la porte de sa chambre, celle du fond s'ouvre doucement, Blancay passe d'abord la tête et regarde à l'intérieur, puis il entre; il tient à la main une lanterne sourde.)

BLANÇAY, *faisant un pas en avant avec précaution*
Très bien! Plus d'embarras, et plus d'inquiétude,
Nous arrivons enfin!

(Il regarde autour de lui avec sa lanterne.)

Complète solitude!

C'est parfait!

(Il va à la porte du fond et s'adresse au dehors.)

Par ici!.. N'allez pas vous tromper!..

DEHORN, *entrant.*

Comment diable as-tu fait pour entrer sans frapper

BLANÇAY.

Pardieu, vous voyez bien que c'était inutile!

C'est plus simple, d'ailleurs, et partant plus facile.

DEHORN, *étonné.*

Ah!.. Mais où sommes-nous? quel singulier chemin

On dirait, à te voir ta lanterne à la main,

Que nous allons cherchant quelque bonne fortune?

BLANÇAY, *souriant et déposant sa lanterne sur un meuble.*

Mais j'espère, en effet, cher comte, en trouver une.

DEHORN.

Bah!

BLANÇAY.

De celles du moins qui me plaisent, à moi,

DEHORN.

Tout cela me paraît bien étrange!

BLANÇAY.

Pourquoi?

DEHORN.

Et qui sont ces manants, aux tournures bizarres,

Que tu m'as présentés?

BLANÇAY.

Ce sont des amis rares,

Car sur leur dévouement on peut compter.

DEHORN.

Vraimen

Mais qu'ai-je à faire, moi, de ce beau dévouement?

BLANÇAY.

Eh! mon Dieu, que sait-on? Le lion de la fable

Fut heureux de trouver certain rat charitable.

DEHORN.

Si par les dons du cœur ils se font estimer,

Leurs visages, au moins, n'ont pas l'art de charmer;

Je ne sais quel reflet de potence décore

Ces faces de pendus!

BLANÇAY, *souriant.*

De pendus?.. Pas encore!

DEHORN, *étonné.*

Ah! cela viendra donc?

BLANÇAY.

Qui pourrait dire non?

Les temps sont durs!

DEHORN.

Pourquoi leur apprendre mon nom

BLANÇAY.

C'est que ce nom, cher comte, est très bon à connaître

DEHORN.

C'était fort inutile.

BLANÇAY.

Oh! oui, pour vous, peut-être?

our moi, c'est différent.

DEHORN.

Je ne te comprends pas.

BLANÇAY.

patience!

DEHORN.

Ces gens semblaient suivre nos pas ?

BLANÇAY.

Oui.

DEHORN.

M'expliqueras-tu, Blançay, tous ces mystères ?

BLANÇAY.

Je crains pendant la nuit les quartiers solitaires.

DEHORN.

Mais l'homme que je viens chercher dans sa maison, paraîtra-t-il enfin ? Le verrai-je ?

BLANÇAY.

A quoi bon ?

DEHORN, dont la surprise augmente.

hein ?

BLANÇAY.

Si l'argent est-là, de l'homme on n'a que faire, c'est à l'argent surtout que nous avons affaire.

DEHORN, avec effroi.

Blançay !

BLANÇAY, très calme.

Comte ?

DEHORN.

J'ai peur d'avoir bien entendu !

BLANÇAY.

Le temps est précieux, et j'en ai trop perdu ;

il faut ressusciter votre bourse défunte.

DEHORN, très ému.

Mais par un emprunt ?

BLANÇAY.

Oui !

(Il va au secrétaire et l'ouvre avec son poignard.)

DEHORN, allant à lui avec effroi.

Que faites-tu là ?

BLANÇAY.

J'emprunte.

(Dehorn lui arrache le poignard et le jette vers la droite du public.)

DEHORN.

Un vol!.. Un vol!.. mais non!.. Dis-moi donc que c'es

BLANÇAY. [faux!

mon Dieu, je ne veux pas disputer sur les mots,

est tard!... Désignez, nommez à votre guise

une grande, hardie, et féconde entreprise,

mais agissons d'abord, nous causerons après.

DEHORN, le retenant.

Vous avez pensé que je le souffrirais ?

Sur mon courroux, muet sur le bord d'un abîme ?

Et se jetterait pas entre vous et le crime ?

BLANÇAY, toujours très calme.

Mais je le pense encor.

DEHORN.

Pardieu, vous vous trompez !

Vous tuerais plutôt !

BLANÇAY.

A votre aise!... Frappez !

Mais frappez juste au moins! Que votre main soit sûre!
Comte!... Vous n'ouvrirez peut-être la blessure
Que je reçus naguère en défendant vos jours !

DEHORN, reculant épouvanté.

Ah!...

BLANÇAY.

Pourquoi tout ce bruit et tous ces vains discours ?
Des scrupules!... Vraiment, la chose est singulière !
Jetez, monsieur le comte, un regard en arrière,
Et voyez donc, avant de vous fâcher ainsi,
S'il vous reste un espoir autre que celui-ci !

DEHORN, s'élançant vers la porte.

Grand Dieu!... Fuyons!...

BLANÇAY, se plaçant devant lui et l'arrêtant.

Pardon!... On veille à cette porte,

Pour que, sans mon congé, nul n'entre, ni ne sorte

DEHORN.

Serait-il possible ?

BLANÇAY.

Oui, car l'instant est venu

Où votre sort enfin vous doit être connu !

Noble seigneur, doté d'une bourse assez mince,

Vous avez prétendu tenir état de prince ?

Sur la mer orageuse, où vous étiez lancé,

Aveuglé par l'orgueil, par les plaisirs poussé,

Au souffle du hasard vous livriez vos voiles,

Et vous n'avez pas vu s'obscurcir les étoiles !

Mais la tempête éclate, et l'imprudent esquif
Vient s'engloutir, brisé contre un dernier récif !

De vos jours écoulés n'est-ce point-là l'image ?

Quel sera l'avenir après un tel naufrage ?

Monsieur Dehorn va voir s'unissant contre lui

A ses dupes d'hier ses dupes d'aujourd'hui.

DEHORN, avec colère.

Des dupes!..

BLANÇAY.

Maintenant je parle sans figure !

Actions et billets, bons de toute nature,

Vous avez acheté, sans argent!.. Qui paiera ?

Pais, plus tard, vous avez vendu ! Qui livrera ?

Les lois ont des rigueurs pour ces sortes d'affaires ;

Et si vous écoutez des scrupules vulgaires,

Si votre effroi recule au milieu du chemin,

Quel titre à votre nom Paris joint-il demain ?

DEHORN.

Oh!... C'est vrai!... malheureux!... où me cacher? où

BLANÇAY. [suis-je?

Est-ce en touchant au port qu'on recule et s'afflige ?

Si l'instant n'était pas, et surtout la maison,

Etrangement choisi pour vous faire un sermon,

Prince, savez-vous bien ce qu'on pourrait vous dire ?

Des folles passions vous subissiez l'empire ;

Le bonheur insensé d'éblouir tous les yeux,

L'amour d'un vain éclat, les désirs orgueilleux,

Le besoin d'éveiller et d'irriter l'envie,

Ont tracé votre route et vous l'avez suivie !

Par la soif des plaisirs on commence ici-bas,

Mais la pente est rapide, on ne s'arrête pas !

Notre vie a deux parts, et voici la seconde !

J'ai comme vous jadis débuté dans le monde,
Comme vous des plaisirs j'écoutai le conseil,
Le chemin fut le même et le but est pareil!

DEHORN.

Ah ! ton masque est tombé ! Cet homme, ce Demille
Qui brave ici des lois la menace stérile,
C'est toi !

BLANÇAY.

Que gagnez-vous en me débaptisant ?
Je suis le seul ami qui vous reste à présent,
Que cela vous suffise !

DEHORN.

Effroyable supplice !
N'espère pas du moins que je sois ton complice !

BLANÇAY.

Pardieu, depuis longtemps vous l'êtes, Monseigneur.

DEHORN.

Qu'entends-je ?

BLANÇAY.

N'eus-je pas souvent l'insigne honneur
De remplir votre boure en des jours de détresse ?
Or, ma fortune, à moi, qu'est-elle ? un peu d'adresse !
Voilà le seul trésor que Dieu m'ait accordé !
Comment donc, s'il vous plait, aurais-je possédé
L'argent qui de mes mains a passé dans les vôtres,
Si je ne l'avais pris dans les poches des autres ?

DEHORN.

O ciel !

BLANÇAY.

Pourvu qu'il vint, lorsqu'enfin il venait,
Vous ne regardiez pas quelle route il prenait.

DEHORN.

O mon Dieu !.. n'est-ce point un songe épouvantable ?

BLANÇAY.

Non, non, c'est le réveil !

DEHORN.

Et pourquoi, misérable,
T'attacher à mes pas ? pourquoi m'avoir choisi
Pour complice d'un crime ?

BLANÇAY.

Ah ! ah ! Pourquoi ? voici,
Je vais vous l'expliquer !.. que l'on risque la corde,
Et puis, si l'on est pris, que, sans miséricorde,
On soit pendu !.. mon Dieu ! que faut-il pour cela ?
Le plus obscur coquin peut en arriver là !
Mais glisser sous la corde, alors qu'un sort funeste
Semble ôter tout espoir, et vouloir qu'on y reste,
Voilà le grand problème !.. et, grâce à vous, je crois
Que je l'ai résolu... du moins pour cette fois !
Supposons un malheur !.. voudrait-on, je vous prie,
Qu'une maison princière à jamais fût flétrie ?
Oserait-on courber sous d'infamants arrêts
Un parent du Régent... et moi qui parlerais ?
L'escapade, soustraite à la loi qui châtie,
Passe rait oubliée !.. Ainsi, dans la partie,
Je mets ma tête au jeu, mais vous, mon compagnon,
Vous êtes venu, Prince, y mettre votre nom,
Et si quelque accident allait troubler la fête,
Ce serait votre nom qui sauverait ma tête.

DEHORN, *faisant quelques pas.*

Oh ! l'infâme !.. jamais !..

BLANÇAY, *le retenant.*

Demeurez !.. il le faut !

Puis, ayez la bonté de vous fâcher moins haut.

DEHORN.

Je te fuirai !..

BLANÇAY.

De quoi vous servirait la fuite ?
Ces hommes qui veillaient, marchant à notre suite,
Vous connaissent !.. Bientôt il serait démontré
Que, la nuit en ce lieu vous avez pénétré
Grâce à certains moyens que la loi désapprouve,
Avec de braves gens qu'on pend dès qu'on les trouve !
Et pouvez-vous penser, quand, moi, je me tairais,
Qu'ils oublieront pour vous leurs plus chers intérêts,
Pour vous qui les livrez au lieu de les défendre,
Et que sans vous nommer ils se laisseront pendre !

DEHORN, *toujours placé entre Blançay et le secrétaire*
Piège horrible !

BLANÇAY.

Demain, voyons, que ferez-vous ?
Votre fière marquise à préparé ses coups.
Demain on vous arrête, et vos dupes se lèvent !
Cet honneur prétendu, leurs plaintes vous l'enlèvent !
Et du toit paternel si l'on vous prend l'abri,
Vous conrez y cacher un noble nom flétri !

DEHORN.

O désespoir !

BLANÇAY.

Demain, une femme innocente,
Vous appelant en vain d'une voix gémissante,
Pour jamais arrachée à son humble séjour,
Va sous des cieux lointains maudire votre amour,
Et vous accuser, vous dont l'abandon la tue,
Qui pouviez la sauver, et qui l'aurez perdue !

DEHORN.

C'en est trop !

BLANÇAY.

Répondez au cri de ses douleurs !
Un moment de courage, et vous séchez ses pleurs !
A l'opprobre, à l'exil par vous elle est ravie,
Vous la rendez au monde, à l'espoir, à la vie !
Armé de ces trésors, secrets mystérieux,
Dont la source inconnue échappe à tous les yeux,
Vous rachetez le nom qu'ont illustré vos pères,
Et, sous ces doux regards qui font les jours prospères
Vous allez, retrouvant ce qu'on nomme l'honneur,
Vous enivrer d'amour, de joie et de bonheur !

DEHORN.

Oh ! tais-toi, malheureux !.. mon sang bout ! mon fro

BLANÇAY.

Puis, écoutant plus tard un vertueux scrupule,
Quand vous gouvernerez là-bas, votre tour.
Le troupeau de niais appelé à votre cour,
Quand vous posséderez le vieux château, les terres,
Des biens de vos aïeux, débris héréditaires,
Vous rendrez noblement les sommes qu'aujourd'hui
Un avare usurier nous prête... malgré lui,

LA RUE QUINCAMPOIX,

HORN, *s'éloignant du secrétaire et passant à droite du public.*

main, flétri!.. captif!.. demain, sa voix si tendre appellerait, et moi je ne pourrais l'entendre!.. ! que devenir?..

BLANÇAY.

Riche, heureux, et triomphant, jetant loin de soi des scrupules d'enfant,

DEHORN, à lui-même.

n amour la tuerait!..

BLANÇAY.

Eh bien?..

DEHORN, *tombant accablé sur un siège.*

Le misérable!..

BLANÇAY.

i ne dit mot consent!.. le voilà raisonnable!
court au secrétaire, regarde et commence à y puiser.

DEHORN, assis à droite du public.

nestes passions, où m'avez-vous conduit?
pos de l'âme, espoir, bonheur, tout est détruit!
exil éternel sur la terre étrangère!..

aurais peur à présent de regarder ma mère.

BLANÇAY, fouillant dans le secrétaire.

e vois-je? un portefeuille!..

(Il l'ouvre et regarde.)

Oh!.. mais le vieux hibou

ait fait honte au Mexique, et pâlir le Pérou!

(Il met le portefeuille dans sa poche.)

DEHORN, tournant les yeux vers Blançay.

ère!.. et je suis là!.. je souffre que l'infâme...
mais!..

(Il aperçoit le poignard et le saisit vivement.)

Ah! ce poignard..

(Il court à Blançay qui se lève.)

Arrête!.. ou, sur mon âme,

te tue!..

BLANÇAY, *lui retenant le bras et prêtant l'oreille.*

Écoutez!..

DEHORN.

Quoi?..

BLANÇAY, le retenant.

N'entendez-vous pas?

ns cette chambre?..

DEHORN, *prêtant l'oreille et frappé de stupeur.*

Oh! oui!

BLANÇAY.

J'entends glisser des pas.

DEHORN.

sons!..

BLANÇAY.

Pour qu'on appelle? et de cette fenêtre,

on attire le guet, qui n'est pas loin peut-être?

fait quelques pas vers la droite du public.

ut!.. On approche!

DEHORN, au dernier degré de l'exaltation.

Ociel!.. Me trouver en ce lieu!

i, complice d'un vol!.. Oh! ma tête est en feu!

BLANÇAY, retournant vers la gauche.

Silence!

DEHORN, *avançant vers la porte à droite du public.*

Voir mon crime... et contempler ma honte!..

Non, jamais! Quel qu'il soit, c'est la mort qu'il affronte!

(La porte à droite du public s'ouvre.)

DEHORN, *dans une sorte de délire, se précipitant dans la chambre.*

Il ne me verra pas!

(Il disparaît un instant; on entend un cri dans la coulisse, Dehorn reparait pâle, effaré.)

SCENE V.

BLANÇAY, DEHORN, JEANNE, *en peignoir de nuit.*

JEANNE, entrant.

Au secours! au secours! [jours!

Au meurtre!.. Antoine... à moi! viens défendre mes

(Elle tombe sur le siège placé à droite du public.)

DEHORN.

Dieu puissant!.. Cette voix...

BLANÇAY.

C'est la voix d'une femme.

(Il s'avance vers elle.)

DEHORN, *frappé de stupeur.*

Quelle affreuse lumière a passé dans mon âme!

BLANÇAY, *qui s'est approché de Jeanne.*

Jeanne Frémont!

JEANNE, *jetant les yeux autour d'elle et reconnaissant.*

Dehorn.

Antoine!

BLANÇAY.

Elle!.. Comment?

JEANNE.

Eh bien!

Chez moi!.. Dans ma maison!.. Et cet or, c'est le mien!

DEHORN.

Du sang!.. Blessée!.. Et Dieu ne l'a pas défendue!..

Blessée!..

JEANNE.

Ah! ce n'est pas ton poignard qui me tue!

BLANÇAY, *écoutant au fond.*

J'entends du bruit!.. On vient!

JEANNE, à Dehorn.

Malheureux!.. Sauve-toi!

DEHORN.

Je veux mourir ici!

JEANNE, *se levant avec force.*

Je ne le veux pas, moi!

Fuis!

DEHORN, *dans une sorte de délire.*

Non!

BLANÇAY, *allant à la fenêtre et regardant en dehors*

De ce côté!.. Diable!! C'est impossible!

JEANNE, à Dehorn.

Veux-tu joindre ta mort à cette angoisse horrible,

Antoine ?

(*Le bruit augmente et se rapproche de la porte du fond.*)

Il n'est plus temps ! Je me meurs !

(*Elle tombe sur le siège à droite du public.*)

DEHORN, *se précipitant vers elle.*

Du secours !

(*La porte du fond s'ouvre violemment.*)

BLANÇAY, *à part.*

Une femme nous perd ! Au diable les amours !

SCENE VI.

BLANÇAY, DEHORN, JEANNE, LE PORTIER, JUSTIN,
SOLDATS DU GUET, *rangés au fond en dehors de la porte.*

JUST N.

Que vois-je ?

(*Il court vers Jeanne.*)

LE PORTIER.

Ma maîtresse !...

JEANNE.

Adieu ! plus d'espérance !

Que faire de la vie avec cette souffrance ?

JUSTIN.

Grand Dieu ! Jeanne mourante !

(*Le portier surveille Blançay.*)

JEANNE, *à Dehorn, à demi-voix.*

Oh ! prends soin de tes jours !...

Antoine... je pardonne... et je t'aime toujours !

(*Elle meurt.*)

DEHORN, *agenouillé devant elle.*

Morte !... Morte !...

(*Il se relève.*)

Écoutez ! Complice d'un infâme,

Moi, le comte Dehorn, j'ai tué cette femme !

JUSTIN.

Vous !...

DEHORN.

Puissent mes remords nous rapprocher là-haut !..

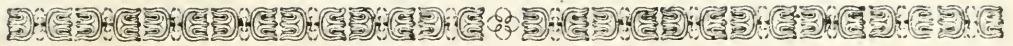
Je ne veux point de grâce et j'attends l'échafaud !

FIN.









LE POUR ET LE CONTRE

COMÉDIE EN UN ACTE, ET EN PROSE,

De MM. Jean LAFITTE et Eugène NYON

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE-FRANÇAIS,
le 22 Janvier 1852.

PERSONNAGES.

LE COLONEL BROUSSARD.....
MADAME DE BLAVES.....
MADAME DE CHANTREUIL.....
UN HUSSARD.....
UNE FEMME DE CHAMBRE.....

ACTEURS.

M. BRINDEAU.
M^{lle} DENAIN.
BROHAN.
M. TRONCHET.
M^{lle} DELISLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE BLAVES, seule.

(A lever du rideau, elle entre par une des portes latérales, court à la fenêtre et paraît toute préoccupée.)

Encore ce mystérieux personnage!... rôdant autour du château... le visage caché, comme toujours, sous un large feutre, et la taille dissimulée dans les plis d'un manteau à l'espagnole. *(Avec humeur.)* Qui cela peut-il être?... Est-ce un malfaiteur ou un amoureux? en veut-il à notre bourse ou à notre cœur?... C'est impatientant pour une maltresse de maison de ne pas savoir s'il faut mettre des pièges à loups ou préparer tout ce qu'on a de sagesse. *(Souriant.)* Je crois pourtant que c'est de ce côté qu'il faut se précautionner. *(Comme parlant à quelqu'un.)* Mais, alors, Monsieur, parce que l'on aime... ce n'est pas une raison pour effrayer les gens... *(S'asseyant.)* Et il m'effraie... sérieusement... N'a-t-il pas des intelligences jusque dans la place?... Et cette musique nouvelle que nous avons trouvée hier... ici... sans savoir comment elle y était venue, là... sur ce piano. *(Voyant un bouquet.)* Ah! mon Dieu! ce bouquet! Qui l'a mis là?... Encore lui, sans doute?... *(Prenant le bouquet, et y trouvant une carte.)* Que vois-je! une carte.... Au moins, ce n'est pas un billet anonyme... et je vais enfin savoir... *(Lisant.)* M. de Lucenay!.... Le nom du château voisin... qui appartient à mon cousin Savinien... mon cousin au procès... qui me dispute quarante mille livres de rentes sur la succession

de mon oncle. *(Riant.)* Il a pris le nom de sa terre, ah! ah!... Depuis que l'Empereur fait des barons, il n'est pas de pigeonnier féodal dont on n'ait graissé à neuf la vieille girouette héraldique.... C'est donc lui! *(Elle sonne. Justine paraît.)* Justine, voyez si madame de Chantreuil est chez elle. *(Justine sort.)* Mon cousin! Est ce que par hasard tout ceci ne serait pas un jeu pour fuir le procès qui existe entre nous?... lui qui prétendait que je serais mariée avec lui ou ruinée de sa façon... il a peur!.. *(Riant.)* Hum! monsieur de Lucenay! puisque vous voulez vous appeler ainsi, votre mystérieux amour est venu trop tard, et j'aime mieux être traquée en cour d'appel qu'à la mairie.

SCÈNE II.

MADAME DE BLAVES, MADAME DE CHANTREUIL.

(Madame de Chantreuil entre vivement par la porte du fond.)

MADAME DE BLAVES.

Tu étais sortie?

MADAME DE CHANTREUIL.

Il y a une heure que je cours dans le parc.... Remercie-moi un peu pour ma découverte.

MADAME DE BLAVES.

Pour ta découverte?

MADAME DE CHANTREUIL.

Oui... Tu te rappelles notre promenade d'hier soir...

MADAME DE BLAVES.

Si brusquement interrompue quand, nous

croyant bien seules, nous nous laissons doucement aller à toutes nos confidences.. Eh bien ?

MADAME DE CHANTREUIL.

Eh bien ! si nous avons eu peur parce qu'il faisait nuit noire, si nous avons fui toutes deux à ce frôlement subit de feuillages... ça n'a pas été, de mon côté, sans prendre une grande résolution.

MADAME DE BLAVES.

Ah ! ah !

MADAME DE CHANTREUIL.

Je me suis dit que je retournerais, ce matin, au même endroit, mais que j'y retournerais par un resplendissant soleil.

MADAME DE BLAVES.

C'est juste, dès que le soleil se montre, on n'est plus seule... la lumière, c'est presque quelqu'un.

MADAME DE CHANTREUIL.

Surtout quand on y ajoute un garde chasse.

MADAME DE BLAVES.

Ah ! Dubois t'a accompagnée ?

MADAME DE CHANTREUIL.

Et devine ce que nous avons trouvé là... juste à l'endroit où ce bruit de branches qui se brisaient nous a chassées.

MADAME DE BLAVES.

Quoi donc ?

MADAME DE CHANTREUIL.

Ceci.

MADAME DE BLAVES, *étonnée*.

Une charmante tabatière !

MADAME DE CHANTREUIL.

Ça a bien fait descendre mon imagination, va !.. car, enfin, nous rêvions pour toi, ou pour moi, quelque romanesque aventure, quelque grand risque de cœur à courir... et trouver une tabatière..

MADAME DE BLAVES.

Eh bien ! ça vous rassure.

MADAME DE CHANTREUIL, *soupirant*.

Ça vous rassure trop.

MADAME DE BLAVES.

Bah ! est-ce que l'Empereur ne prend pas de tabac ? Quel élégant, voulant se faire bien venir aux Tuileries, se refuserait de priser ? (*Mettant la tabatière sur une table*). Ceci ne prouve plus l'âge, ça prouve l'ambition.

MADAME DE CHANTREUIL.

C'est vrai ; mais je ne t'en ai pas tout dit... Devine quelle pensée cette trouvaille m'a fait venir?... c'est que mon mari était peut-être de retour de sa mission d'Amérique. Tu sais qu'il est furieusement jaloux ?

MADAME DE BLAVES.

Parce qu'il est furieusement amoureux de toi et que tu es un peu coquette.

MADAME DE CHANTREUIL.

Il faut bien faire les honneurs de sa maison... Enfin, comme M. de Chantreuil a un grand goût pour le tabac d'Espagne et que je lui connais une collection de ces bijoux-ci, je ne sais quoi, comme

unerévélation subite, m'a fait penser que l'homme aux apparitions, c'était mon mari.

MADAME DE BLAVES.

Qui t'épieraient au lieu de te sauter au cou ! est-ce qu'il serait assez ennemi de lui-même pour se donner ce retard-là ?

MADAME DE CHANTREUIL.

Mon Dieu ! il y a des caractères qui aiment à taquiner le bonheur.

MADAME DE BLAVES.

Eh bien ! je dois te rassurer... l'homme aux apparitions, comme tu dis, ce n'est pas M. de Chantreuil... c'est mon cousin.

MADAME DE CHANTREUIL.

Le jeune baron de Savinien ? impossible !

MADAME DE BLAVES.

Regarde ce bouquet... et cette carte.

MADAME DE CHANTREUIL, *elle lit*.

Quoi ! l'inconnu ?

MADAME DE BLAVES.

C'est mon cousin au procès.

MADAME DE CHANTREUIL.

L'inconnu y perd... et que vas-tu décider ?

MADAME DE BLAVES.

J'ai déjà agité la résolution de partir pour Paris.

MADAME DE CHANTREUIL.

Paris ! oh si tu savais comme je le désire ! tiens, ceci me fournit l'occasion d'une explication que je cherchais.

MADAME DE BLAVES.

Une explication ?

MADAME DE CHANTREUIL.

Je ne veux plus que tu restes dans cette solitude.

MADAME DE BLAVES, *souriant*.

A cause de ma santé ?

MADAME DE CHANTREUIL.

A cause de la mienne... écoute... Je n'ai pas été dupe de mon mari ; quand il est parti, s'il m'a confiée à toi, s'il a voulu que tu devinsses mon chaperon, pendant son absence, c'est qu'il a vu tes résolutions de retraite, après ton veuvage ; c'est qu'il a pensé que, de son départ à son retour, tu me retiendrais dans la Chartreuse et que sa jalousie trouverait ainsi son compte à ce que je ne visse personne.

MADAME DE BLAVES.

Et il paraît que ce qui est le compte de ton mari, n'est pas le tien ?

MADAME DE CHANTREUIL.

Dans son intérêt.

MADAME DE BLAVES.

Dans son intérêt ? ceci est au-dessus de ma portée...

MADAME DE CHANTREUIL.

Mon mari a pensé, par exemple, que la campagne était bonne à la fidélité conjugale.

MADAME DE BLAVES.

Il a raison ! les douces scènes de la nature, l'aspect des riants paysages, les ruisseaux qui coulent si lentement, les solitaires et discrets sentiers et tous ces murmures des frais ombrages

cela endort doucement la pensée... c'est l'apaisement du cœur.

MADAME DE CHANTREUIL.

C'est le rêve de l'âme... et le premier venu qui se présente après ce rêve-là... Tiens, je t'assure que, pour la fidélité, les fonds de paysage ne valent rien...

SCÈNE III.

LES MÊMES, JUSTINE, venant de la gauche.

JUSTINE, à madame de Blaves.

Madame de Chantreuil n'est pas chez elle.

MADAME DE CHANTREUIL, à Justine.

Tu crois?

JUSTINE.

Pardon, je n'avais pas vu Madame. (*Elle va sortir.*)

MADAME DE BLAVES.

Ah! mes brochures, mes journaux.

JUSTINE.

Je ne saurais les donner à Madame, le hussard du colonel s'en est emparé.

MADAME DE BLAVES, très-étonnée.

Le hussard du colonel! (*A madame de Chantreuil.*) Sais-tu ce que ça veut dire?

MADAME DE CHANTREUIL.

Oui; j'étais préoccupée.. la tabatière m'a fait oublier le colonel... Hier soir, lorsque, tout émue, tu t'es sauvée dans ta chambre, j'ai voulu faire passer à l'office, parce que, à moi, l'émotion m'ouvre l'appétit... et il s'est trouvé que tout avait été pris par le hussard du colonel, comme dit Justine... il paraît qu'il dévore tout, ce monsieur, les provisions et les journaux.

MADAME DE BLAVES.

Je ne comprends pas mieux.

MADAME DE CHANTREUIL.

Tu es venue réfugier ton veuvage à la frontière, il est tout naturel que la guerre d'Espagne t'amène un billet de logement. (*Mouvement de madame de Blaves. Justine sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME DE BLAVES, MADAME DE CHANTREUIL.

MADAME DE BLAVES.

Tu me fais peur, avec ton billet de logement... Ainsi, voilà ma solitude troublée...

MADAME DE CHANTREUIL.

Eh! quitte-la, ta solitude! comment! tu as vingt-deux ans à peine, tu es jolie, tu es riche, tu es veuve, tu t'ennuies... enfin, tu jouis de tous les avantages possibles, et au lieu d'aller reprendre dans le monde ce sceptre de la mode que tu tenais d'une façon si charmante, et que j'aimerais à te disputer de temps en temps, tu viens t'enfermer dans ce châ-

teau, et, depuis dix mois, tu pleures un époux que tu n'as connu que huit jours et qui a commencé la vie de ménage par une maladresse... en se faisant tuer comme un conscrit par une balle prussienne.

MADAME DE BLAVES.

Ne me rappelle pas ce souvenir... M. de Blaves était charmant.

MADAME DE CHANTREUIL.

Eh! vraiment, oui... trouve-moi un époux de huit jours qui ne soit pas charmant!... Les maris, vois-tu, ma chère amie, c'est un peu comme nos soieries de Lyon, ce n'est qu'à l'usage qu'on peut voir si la trame en est bonne... Mais toi, qui possèdes le sentiment de l'honneur jusqu'à l'extrême, tu as pris à la lettre les rêves de ton mari sur ton avenir... tu te regardes comme endettée d'un bonheur dont il n'a pas attendu les échéances.

MADAME DE BLAVES.

C'est justice!

MADAME DE CHANTREUIL.

Est-ce raison? là, malgré les belles paroles de feu M. de Blaves, que pouvait-on attendre d'un mari qui se présente par ordre supérieur? qui arrive avec un billet de mariage, et à peu près comme ce bru d'aujourd'hui soir arrive avec un billet de logement... qui prend une femme comme il prendrait une redoute... pour obéir à son Empereur!... qui débarque un beau matin chez vous et qui vous dit: « Mademoiselle, Sa Majesté désire que nous nous mariions, voici son ordre que je vous transmets; dans trois jours nous serons époux, et dans huit jours je repars. » Ah! tudio! je lui aurais répondu d'importance, moi, à Sa Majesté! Je lui aurais dit: « Sire! vous êtes un grand empereur, mais je suis une jolie femme... Vous faites des conquêtes, moi aussi... Traitons donc de puissance à puissance, laissez-moi disposer de ma main comme je l'entends, et épouser qui bon me semble. » Voilà ce que j'aurais répondu; mais toi, parce que tu avais été élevée à Saint-Denis, tu as eu l'obéissance de l'épaulette.

MADAME DE BLAVES.

Je ne l'aurai plus... j'ai pris en haine les mariages par ordre.

MADAME DE CHANTREUIL.

A la bonne heure!... Dieu, merci, il ne manque pas tout à fait d'hommes! quoique la guerre en enlève tant pour sa consommation qu'il n'en restera bientôt plus pour la nôtre.

MADAME DE BLAVES, riant.

Comment, pour la nôtre?

MADAME DE CHANTREUIL.

Ah! c'est juste... je suis pourvue, moi; mais, mon mari étant absent, je suis pourvue *in-partibus*... comme les évêques sans diocèse... Et voilà une pensée qui me fait revenir sur le danger que je cours à rester aux champs... Veux-tu

que je fasse faire tes malles?... Retournons à Paris et cherchons-y un bon mari pour toi-même.

MADAME DE BLAVES.

Me marier!... Et si je n'en trouvais pas?

MADAME DE CHANTREUIL.

Avec ton œil noir, ton fin sourire, ta parole spirituelle?

MADAME DE BLAVES.

Quand on a donné des vacances à tout cela, on n'est plus de force.

MADAME DE CHANTREUIL.

Allons donc!

MADAME DE BLAVES.

Mon Dieu! la rouille se met sur tout.

MADAME DE CHANTREUIL.

Eh bien! on fait quelque essai.

MADAME DE BLAVES, *souriant*.

Sur le cousin aux apparitions?

MADAME DE CHANTREUIL.

Non, puisque dans la situation où sont les choses avec lui, ça t'engagerait et tu serais tenue de l'épouser... Attends!... j'ai de quoi te rendre la confiance... Ce colonel qui nous est tombé sous la main...

MADAME DE BLAVES.

Un brutal?

MADAME DE CHANTREUIL.

Raison de plus!... Un brutal sur lequel on passe la ligne, quelle gloire! Et celui-ci t'en donnera... Il paraît qu'il jure toujours et croit sans cesse parler à ses chevaux.

MADAME DE BLAVES.

C'est bien engageant pour une femme!

MADAME DE CHANTREUIL.

Je te dis qu'on l'aurait fait exprès que ce ne serait pas mieux... Voilà qui est arrêté... agissons. (*Elle sonne*)

MADAME DE BLAVES.

Que vas-tu faire?

MADAME DE CHANTREUIL.

Remarque comme je sonne... Je suis convenue avec Justine d'une façon de sonner, laquelle l'avertira qu'elle ait à se transporter chez le colonel Broussard.

MADAME DE BLAVES.

Broussard!

MADAME DE CHANTREUIL.

Il a tout pour lui... Sur le compte-rendu du personnage, j'avais quelque idée de lui offrir le thé ce matin, et, en ce moment, Justine doit lui annoncer que ces dames l'attendent.

MADAME DE BLAVES.

Mais qu'allons-nous lui dire à cet homme?

MADAME DE CHANTREUIL.

Tu y penses, car je te laisserai seule...

MADAME DE BLAVES.

Par exemple!

MADAME DE CHANTREUIL.

Oh! rassure-toi... un homme qui s'appelle

Broussard, qui est colonel de hussards, qui jure comme un mécréant, qui a peur des femmes.... Allons! allons! je te laisse avec ton miroir.... je vais voir s'il est averti. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

MADAME DE BLAVES, *seule*.

Mais tu es folle!.. c'est qu'elle ne m'écoute pas! Faire prévenir ce colonel... que je ne connais pas... Voyez à quoi elle m'expose, pourtant, avec sa légèreté!... car, enfin, me voilà forcée de le recevoir et de lui parler, maintenant... il est chez moi, l'hospitalité me fait même un devoir d'être aimable; c'est insupportable!.. oh! je suis trop bonne avec madame de Chantreuil, mais un jour je me fâcherai.. je...

SCÈNE VI.

MADAME DE BLAVES, MADAME DE CHANTREUIL.

MADAME DE CHANTREUIL.

C'est accompli... Justine lui a fait savoir par son hussard.. qu'on désirait le voir... et je le crois trop honnête, malgré ses jurons, pour se faire attendre.

MADAME DE BLAVES.

Tu es insupportable! j'ai bien envie de m'échapper! pense donc à quoi tu m'exposes!

MADAME DE CHANTREUIL.

T'exposer! ah! ah! j'espère bien qu'il n'y a que lui qui va courir des dangers ici!

MADAME DE BLAVES.

Et si tu te trompes!.. si j'allais échouer... échouer devant un si petit ennemi!..

MADAME DE CHANTREUIL.

Y penses tu? comment as-tu de ces peurs-là? (*Bruit.*) Tiens! je l'entends!

LE COLONEL, *en dehors*.

Mais sacrebleu! pourquoi as-tu dit que j'y étais, imbécile!

MADAME DE CHANTREUIL.

Il a l'organe d'une pièce de trente-six.

MADAME DE BLAVES.

Je m'enfuis.

MADAME DE CHANTREUIL.

Garde-t-en bien!.. peut-être il t'a vue... le voici qui s'avance en maugréant... prépare-toi, aiguise tes armes... Il n'y a pas à se le dissimuler... tu vas faire la chasse à l'ours.

SCÈNE VII.

MADAME DE BLAVES, LE COLONEL. *Le colonel est en redingote boutonnée, il tient à la main son bonnet de police; il entre brusquement sans regarder madame de Blaves.*

LE COLONEL, *à part*.

Il s'agit de ne pas se laisser désarçonner; mais

de se faire poliment donner son congé. (*Haut.*)
Mesdames, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

MADAME DE BLAVES.

Vous êtes trop poli de moitié, Monsieur, il n'y a qu'une dame devant vous.

LE COLONEL.

Alors, j'aurai mal compris... pourtant il m'avait semblé que mon hussard m'avait dit : ces dames vous attendent au salon.

MADAME DE BLAVES, *embarrassée.*

Est-ce qu'un tête-à-tête vous ferait peur, Monsieur ?

LE COLONEL.

Pas du tout, Madame, ça m'est égal... seulement, comme je suis venu loger chez madame de Blaves, je voudrais ..

MADAME DE BLAVES.

C'est elle-même qui a l'honneur de vous recevoir, Monsieur.

LE COLONEL.

Tant mieux, Madame!.. vous savez le proverbe : Il vaut mieux avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints.

MADAME DE BLAVES, *à part.*

Il a de la littérature.

LE COLONEL.

Enfin, vous m'avez voulu... me voici ; je suis à vos ordres.

MADAME DE BLAVES, *à part.*

Oh ! l'inélegant personnage ! j'ai bien envie de renoncer à mon projet... et, pour commencer, je vais tout nier... (*Haut.*) Je ne sais ce que vous voulez dire, Monsieur... c'est moi, votre hôtesse, qui suis à vos ordres... vous avez désiré me parler, sans doute ?

LE COLONEL.

Moi, Madame ? pas du tout... ne m'avez-vous pas fait demander ?

MADAME DE BLAVES, *air de bonne foi.*

Nullement, Monsieur... à moins qu'il n'y ait quelque malentendu ; et que ma femme de chambre...

LE COLONEL.

C'est bien, Madame ; il n'y a pas de mal... je m'en vais... mille pardons de vous avoir dérangée .. (*Il va pour sortir.*) Je vais rosser mon hussard de coups.

MADAME DE BLAVES, *à elle-même.*

Je ne puis pourtant pas avoir ces coups-là sur la conscience. (*Haut.*) Monsieur le colonel, je n'en suis pas moins heureuse de ce malentendu, ne m'a-t-il pas donné occasion de saluer une personne qui a passé la nuit sous mon toit ?

LE COLONEL.

Vous êtes bien bonne, Madame. (*Il va encore sortir et revient.*) Eh bien, non, je reste ; et puisque je suis près de vous, ce ne sera pas pour rien.

MADAME DE BLAVES.

Vous êtes bi en bon, à votre tour, Monsieur.

LE COLONEL.

Si vous vouliez vous asseoir, Madame, j'ai beaucoup de choses à vous dire, ça vous serait plus commode. (*Il s'assied.*)

MADAME DE BLAVES, *debout.*

Et à vous aussi, peut-être, Monsieur ? (*Elle s'assied.*)

LE COLONEL.

Et d'abord, j'ai des compliments à vous faire.

MADAME DE BLAVES, *à part.*

A la bonne heure ! il va se rattraper ! (*Haut.*) Des compliments ?

LE COLONEL.

Oui, Madame, des sincères compliments!.. savez-vous qu'on est admirablement couché chez vous, Madame ?

MADAME DE BLAVES, *après s'être remise.*

Vous me flattez !

LE COLONEL.

Vos matelas sont excellents.

MADAME DE BLAVES, *à part.*

Il commence à m'amuser, ce monsieur.

LE COLONEL.

L'Empereur avait raison de vous recommander à moi, vous êtes vraiment hospitalière.

MADAME DE BLAVES.

Comment ! Sa Majesté a eu la bonté de me recommander à vous ? Contez-moi donc ça (*Elle rapproche sa chaise.*)

LE COLONEL.

J'allais vous le proposer... je suis venu exprès... êtes-vous attentive, Madame ?

MADAME DE BLAVES.

Attentive et curieuse, Monsieur.

LE COLONEL.

Vous savez, Madame, que l'Empereur a des idées à lui... sur quoi on ne peut pas trop le chicaner ; d'abord, parce qu'il est l'empereur ; et ensuite, parce qu'il est à peu près prouvé que, depuis qu'il a eu des idées, elles lui ont servi à quelque chose.

MADAME DE BLAVES.

Ceci n'est point à contester.

LE COLONEL.

Je le crois, mordieu bien!.. or donc, parmi ces idées, celle-ci lui est venue ; il s'est dit : Ma puissance paraît parfaitement établie en Europe ; les rois sont mes cousins, mais ils ne sont pas mes amis... quelques-uns ont la franchise de me faire une guerre ouverte, mais d'autres attendent leur jour, et, mystérieusement, se disposent à m'attaquer... autour de nos frontières, il y a quelque chose comme les sourds grondements d'une colère qui n'éclate pas, mais qui se prépare, qui ne se voit pas, mais qui se pressent. (*Changeant de ton.*) Ce n'est pas de moi, au moins ceci, Madame.

MADAME DE BLAVES.

Après, Monsieur, après?

LE COLONEL.

Par suite de cette pensée, l'Empereur a fait dresser...

MADAME DE BLAVES.

La carte de ces mêmes frontières?

LE COLONEL.

Non, Madame, non; mais la liste des héritières et des veuves riches, qui ont des châteaux et des terres domaniales à la frontière.

MADAME DE BLAVES, *à part*.

Que dit-il?

LE COLONEL.

Afin de les faire épouser aux officiers de son armée sur lesquels il compte le plus... J'intéresserai ainsi leur courage à défendre doublement leur foyer, Broussard, m'a dit l'Empereur en me faisant partir; partout où je n'aurai pas eu le temps de faire bâtir de murailles, j'établirai un nid d'aigles entre l'ennemi et la France.

MADAME DE BLAVES, *émue, se levant*.

Ceci veut dire, monsieur le colonel?..

LE COLONEL.

Que vous êtes dans les conditions de ces veuves-là, Madame.

MADAME DE BLAVES.

Est-il possible?

LE COLONEL.

Quoique le pays ainsi fortifié ne le soit pas à la manière de Vauban, il paraît que l'Empereur y tient.

MADAME DE BLAVES.

Mais vous, Monsieur, mais vous, quand vous avez pris un billet de logement?

LE COLONEL.

C'était pour ne pas brusquer les choses.... Je viens me marier avec vous, voilà tout.

MADAME DE BLAVES.

Voilà tout?

LE COLONEL.

Voilà tout! J'ai ce qu'il faut dans ma poche pour cela!.. l'Empereur m'a commissionné.

MADAME DE BLAVES.

Commissionné!... Ah! c'est trop fort! on a beau être empereur... je trouve Sa Majesté beaucoup trop bonne, Monsieur!

LE COLONEL.

Et moi aussi, Madame; car, je dois vous le dire, ce mariage ne me convient pas.

MADAME DE BLAVES, *avec dignité*.

Monsieur!

LE COLONEL.

Je vous prie de remarquer, Madame, que depuis que je suis ici je ne vous ai pas regardée... Je sais que vous êtes jolie... Il est toujours dangereux de jouer avec le feu... c'est un parti pris, je veux-mourir garçon; ne vous offensez donc pas de ma franchise.

MADAME DE BLAVES.

La mienne égalera la vôtre, Monsieur: veuillez dire à Sa Majesté que je vous refuse.

LE COLONEL.

Je vous remercie, Madame, et je n'attendais pas moins de vous... Seulement, je ne voulais pas vous voir, j'allais partir ce matin après vous avoir laissé les ordres de l'Empereur et une lettre de moi, qui vous priaient instamment de prendre le refus sur vous... quoiqu'il y ait du danger... car vous savez que Sa Majesté est obstinée en diable!

MADAME DE BLAVES.

Nous lui rendrons obstination pour obstination, monsieur le colonel.

LE COLONEL.

Il prétend qu'il était ami de feu monsieur votre père, qu'il a succédé à ses droits, que d'ailleurs, s'il y a obstacle... il vous fera conduire à l'autel pieds et poings liés... pieds et poings liés!... vous comprenez que ça m'effraie, Madame?

MADAME DE BLAVES.

Merci de ce bon sentiment, Monsieur.

LE COLONEL.

Il n'y a pas de quoi, Madame.

MADAME DE BLAVES.

Pieds et poings liés!... il le faudrait maintenant pour que j'y consentisse.

LE COLONEL.

Merci, à mon tour, de vos excellentes intentions, Madame.

MADAME DE BLAVES.

Ah! l'Empereur croit qu'il donnera des femmes à ses lieutenants comme il leur donne des royaumes! On se révolte, dites-le-lui bien, Monsieur. . . Voyez la Catalogne!

LE COLONEL.

Et vous êtes décidée à faire comme la Catalogne? Mais vous savez qu'il y envoie du canon?

MADAME DE BLAVES.

Ici, du moins, il trouvera la place prise... et comme les partis désespérés sont les seuls auxquels on doive se résoudre quand on est ainsi menacée... vous lui direz...

LE COLONEL.

Je lui écrirai... Sa Majesté exige que je lui écrive du château de Blaves.

MADAME DE BLAVES.

Vous lui écrirez donc, du château de Blaves, que vous m'avez trouvée mariée.

LE COLONEL.

Mariée!... Oh! ne me donnez pas de fausse joie... mariée!

MADAME DE BLAVES.

Je le serai, du moins quand ses nouveaux ordres arriveront. (*Lui montrant le bouquet.*) Si vous êtes commissionné, Monsieur, je suis munie. Tenez, j'épouse l'homme qui m'a envoyé ce bouquet.

LE COLONEL.

Un élégant?

MADAME DE BLAVES.

Un homme avec lequel j'ava s déçilé que je serais brouillée; un parent, le voisin d'à côté, qui maintenant agit comme un personnage de roman pour se rapprocher de moi.

LE COLONEL.

Et que vous aimez, Madame?

MADAME DE BLAVES.

Pas plus que je ne vous aime, Monsieur.

LE COLONEL.

Ce sera un petit monsieur bien heureux... mais ça le regarde... Quant à moi, je vais, si vous le permettez, et séance tenante, écrire à Sa Majesté votre bon accueil et votre immuable résolution... Vous comprenez que ça me sauve.

MADAME DE BLAVES.

Comme moi, séance tenante aussi, et pour peu que vous le trouviez bon, je vais écrire à M. de Lucenay que je l'épouse... Vous comprenez que ça me sauve.

LE COLONEL.

Ça marche-t-il, Madame?

MADAME DE BLAVES.

Et vous, Monsieur?

LE COLONEL.

Ah! dame! écoutez, ce n'est pas facile de correspondre avec un empereur. (*Il tire une pipe de sa poche et bat le briquet.*)

MADAME DE BLAVES.

Que faites-vous donc, Monsieur?

LE COLONEL.

Ah! c'est ma maudite habitude... Pardon! ne faites pas attention... Je sais bien que c'est ne pas être galant!... mais quand je cherche des idées...

MADAME DE BLAVES.

Ne vous gênez pas, Monsieur, ça raffermira mon style. (*Elle puise du tabac dans la tabatière qui se trouve devant elle.*)

LE COLONEL.

Oh! vous prisez, Madame?

MADAME DE BLAVES.

Ne faites pas attention, colonel... Pour une femme, ce n'est pas facile d'écrire une demande en mariage... et quand je cherche des idées... En usez-vous?

LE COLONEL, se dépêchant d'écrire.

Non, Madame, non, je n'en use pas, je ne fume même plus... J'écris!... j'écris!

MADAME DE BLAVES.

Et moi de même.

LE COLONEL.

Si quelqu'un s'avisait d'écouter aux portes, il ne pourrait pas dire qu'il n'y a pas de sympathie entre nous... Voilà qui est fait.

MADAME DE BLAVES.

J'ai terminé. « A M. de Lucenay. » Vous pouvez voir qu'il n'y a pas à se dédire. (*Ils échan- gent leurs lettres.*)

LE COLONEL.

Vous pouvez vous convaincre qu'il n'y a pas à revenir. (*Il lit.*) • Quand, pour terminer nos différends, vous m'offrites votre main, ceci me parut un arrangement froid et calculé... J'ai d'autres idées... je vous attends, afin de vous dire comment elles me sont venues... et comme je veux vous donner des gages contre tout retour de ma part, cette lettre, envoyée à l'avocat chargé de ma cause, vous fera rendre les pièces qu'il m'eussent fait gagner mon procès. • (*Parlant!*) Oh! Madame! vous faites des sacrifices pour moi,

MADAME DE BLAVES.

Et vous aussi. Pour moi, vous encourez la disgrâce de l'Empereur.... quitte à quitte. (*On se rend les lettres. Madame de Blaves sonne.*) Quelqu'un!

LE COLONEL, appelant par la croisée.

Eh! La Douceur!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE HUSSARD DU COLONEL, JUSTINE.

MADAME DE BLAVES, à Justine.

Un de mes gens au château voisin, dans un quart d'heure.

LE COLONEL, au hussard.

Au triple galop à la ville! ceci à la poste!

MADAME DE BLAVES, de même.

Un napoléon de récompense si le retour est prompt.

LE COLONEL, de même.

Trois jours d'arrêts si tu n'expédies vite! (*Justine et le hussard sortent.*)

MADAME DE BLAVES.

Et maintenant, colonel, nous n'avons plus rien à nous dire?

LE COLONEL.

A moins de recommencer... Dans une heure je serai parti.

MADAME DE BLAVES.

Bon voyage, donc, et adieu, Monsieur!

LE COLONEL.

Votre serviteur de tout mon cœur, et adieu, Madame. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE IX.

MADAME DE BLAVES, seule.

Oui, certainement, bon voyage! Quel ton! pas une parole galante! pas un regard! Après tout, ce qui vient de se passer est heureux.... je ne voulais pas épouser par ordre.... au moins, c'est de mon plein gré que je me marie.... mariage de convenance!... il y en a tant! C'est presque dommage que la discussion n'ait pas été poussée plus loin, ça devenait un mariage d'inclination. Oh! par ces dispositions de révolte où j'étais, j'avais

besoin de trouver un homme comme M. le colonel... Il a été nettement bourru, presque brutal... Il n'y a pas à se plaindre, il a bien fait les choses... trop bien, peut-être... car enfin, on a ses avantages... On disait que j'étais jolie femme, il ne l'a pas seulement remarqué... C'est singulier... ça me contrarie... C'est vrai, on a beau vouloir ne pas épouser un homme, ce n'est pas une raison pour le laisser partir avec une mauvaise opinion de soi... Et cette excellente de Chantreuil, qui s'imaginait... (*Écoutant.*) Ne l'entends-je pas monter? J'aimerais autant avoir à lui annoncer autre chose.

SCÈNE X.

MADAME DE BLAVES, MADAME DE CHANTREUIL.

MADAME DE CHANTREUIL.

Eh bien! notre homme est-il subjugué? conquis? Notre conscience est-elle en repos sur nos succès de la capitale? Tu ne peux avoir fait un essai malheureux.

MADAME DE BLAVES, *honteuse.*

Des plus malheureux! Sais-tu ce que c'est que ce monsieur le colonel sur lequel tu voulais que j'eusse à exercer mes forces?

MADAME DE CHANTREUIL.

C'est le colonel Broussard, un de ces magnifiques traineurs de sabre, dont le pied s'est posé sur tous les coins de la carte d'Europe.

MADAME DE BLAVES.

Oui, mais le colonel Broussard est encore un mari envoyé par l'Empereur.

MADAME DE CHANTREUIL.

En voici bien d'une autre!

MADAME DE BLAVES.

Commissionné, dit le nouveau postulant avec son langage de bivouac.

MADAME DE CHANTREUIL.

Oh! mais Sa Majesté se met décidément dans les fournitures.

MADAME DE BLAVES.

Ah! c'est encore un nouveau système... Bon gré, mal gré, l'Empereur marie, avec ses braves, les veuves qui ont des possessions à la frontière... Tu comprends les motifs?...

MADAME DE CHANTREUIL.

Parfaitement! Tu te trouves dans le cas d'expropriation forcée... pour cause d'utilité publique.

MADAME DE BLAVES.

Tu ris... mais si tu savais! on m'a contraint mon opposition. Car enfin, régler son cœur sur les bulletins de la grande armée, et parce qu'un monsieur a emporté une redoute, lui livrer son avenir!

MADAME DE CHANTREUIL.

Alors, tu n'a pas cédé?

MADAME DE BLAVES.

Oh! que non pas! J'ai reçu l'envoyé comme

on le doit quand on a le sentiment de sa dignité, de son indépendance. Du reste, j'y ai été aidée, et il faut dire que le futur a été enchanté de mon parti pris... il y a même poussé avec un ton, des manières... il a mis à se faire détester une obligeance...

MADAME DE CHANTREUIL.

Dont tu lui as dit combien tu étais heureuse.

MADAME DE BLAVES.

Non, non, car j'étais seulement contente... Il ne faut pas exagérer la reconnaissance.

MADAME DE CHANTREUIL.

Qu'est-ce que tu as donc à regarder de ce côté?

MADAME DE BLAVES, *se regardant dans la glace.*

Mon Dieu! j'examine le travail de Justine. Vois un peu comme elle me coiffe, à présent; les cheveux arrangés ainsi ne me vont pas du tout... mais c'est plus tôt fait... Nos gens ne songent jamais à la véritable dignité d'une maîtresse de maison... car, enfin, quelqu'un peut venir... on peut avoir des visites de voisins.

MADAME DE CHANTREUIL.

Un mari à refuser, par exemple, et l'on n'est pas fâchée qu'il s'en aille avec des regrets.

MADAME DE BLAVES, *écoutant.*

Attends! Est-ce que tu n'as pas entendu du bruit par là?

MADAME DE CHANTREUIL.

Si c'était ton colonel?

MADAME DE BLAVES.

Il a juré qu'il allait partir... Pour moi, qu'il parte ou qu'il reste, je ne remettrai plus les pieds dans ce salon, quand il y viendra; je m'exile dans ma bibliothèque... Si par hasard tu le vois, ne me fais pas venir qu'il ne s'en aille.

MADAME DE CHANTREUIL.

Mais comment t'avertir?

MADAME DE BLAVES.

Un accord sur le piano, un signal quelconque, je comprendrai... Je m'enfuis... (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

MADAME DE CHANTREUIL, puis LE COLONEL, *en costume très-élégant.*

MADAME DE CHANTREUIL.

Ouais! ceci est étrange!... ce qui me fâche, c'est que voilà un incident qui ne me conduit guère à Paris... Allons, je suis pour longtemps encore livrée au plaisir pastoral de compter ici des pistils et des étamines... On vient! Prenons l'air occupé. (*Elle se met à peindre.*)

LE COLONEL, *à part.*

Ah! ce n'est plus elle qui est là... alors...

MADAME DE CHANTREUIL, *à part.*

Je n'entends pas crier les grosses bottes.

LE COLONEL, *à part.*

Encore une qui n'est pas mal... j'aurais eu un château bien meublé... hum h !

MADAME DE CHANTREUIL, à part.

Voilà un rhume qui n'a pas été pris au serein... on veut que je tourne la tête.

LE COLONEL.

Hum ! hum !

MADAME DE CHANTREUIL, regardant le colonel, très-surprise.

Ah !

LE COLONEL.

Je vous ai fait peur ?

MADAME DE CHANTREUIL.

Vous m'avez surprise. (A part.) Ce ne peut pas être le colonel. (Haut.) A qui ai-je l'honneur de parler ?

LE COLONEL.

J'ai bien envie de ne pas vous le dire... mon nom n'a pas fait fortune céans.

MADAME DE CHANTREUIL.

Quoi ! vous seriez monsieur Broussard ?

LE COLONEL.

Bon ! ma réputation m'a devancé... votre mine si parfaitement expressive, me dit que vous êtes au courant.

MADAME DE CHANTREUIL.

Tout à fait au courant... je sais ce que monsieur le colonel Broussard est venu chercher ici.

LE COLONEL, à part.

Me voilà recommandé !

MADAME DE CHANTREUIL.

Et quant à madame de Blaves, je sais par quelle combinaison économique pour les finances de l'État Sa Majesté l'a portée en recette sur le budget de la guerre.

LE COLONEL.

Vous avez de l'esprit, Madame ?

MADAME DE CHANTREUIL.

Et vous, Monsieur ?

LE COLONEL.

Ma foi non... pas si bête... (Se reprenant.) Pas si dupe, veux-je dire... L'esprit qu'on a ne sert qu'aux autres, il faut savoir où le placer... c'est trop de chercher à la fois ses mots et leur clientèle.

MADAME DE CHANTREUIL, à part.

Eh ! mais, ce n'est pas du tout ce que me disait madame de Blaves ! (Haut.) Étiez-vous venu revoir notre châtelaine, Monsieur ?

LE COLONEL, embarrassé.

Non... c'est-à-dire, oui... si vous voulez... nous nous sommes quittés si complètement d'accord... elle m'a refusé avec un si parfait empressément, que, entre nous, tout a été épuisé sur l'article des égards... Cependant, au moment de monter à cheval...

MADAME DE CHANTREUIL.

A cheval ! en cet équipage ? Vous êtes donc comme les ambassadeurs qui mettent ce qu'ils ont de mieux pour leur audience de congé... mais je vous préviens que madame de Blaves est enfermée chez elle. (A part.) Ça le contrarie.

LE COLONEL.

Madame de Blaves est bien la maîtresse.. (Toujours embarrassé.) J'étais venu rapporter ces brochures, ces journaux que mon housard avait trouvés de bonne prise.

MADAME DE CHANTREUIL, montrant la table.

Placez-les là. (A part.) Ce n'est pas ça du tout. Il est venu pour rester... (Elle le salue comme pour prendre congé.)

LE COLONEL.

C'est une chose bien nécessaire, que les journaux à la campagne, Madame.

MADAME DE CHANTREUIL.

Oui, Monsieur, mais je vois là certains journaux pour lesquels la campagne est bien nécessaire aussi... ça les fait lire.

LE COLONEL.

C'est une occupation... et quand on y joint celle des beaux-arts... car j'en vois ici tous les attributs... Vous peignez des fleurs, vous, Madame ; madame de Blaves est musicienne ; ce piano...

MADAME DE CHANTREUIL.

Nous en avons fourré partout... ici, dans ma chambre ; même là-bas, au bout du jardin, dans le pavillon.

LE COLONEL, vivement.

Qui touche au mur de clôture du voisin, un monsieur avec lequel on est en correspondance télégraphique. (Il désigne le bouquet, le prend, et le froisse avec une colère contenue.)

MADAME DE CHANTREUIL.

Ah ! vous le connaissez ?

LE COLONEL.

Parbleu ! un rival ! (Se reprenant.) Du moins un concurrent... heureux... mais bah ! vous faites semblant de ne pas être instruite... vous savez bien qu'il épouse ma future...

MADAME DE CHANTREUIL, surprise.

Il l'épouse ?

LE COLONEL.

Eh ! oui... nous avons écrit à M. de Lucenay la nouvelle de son bonheur... nous lui avons dit que nous l'attendions, que nous l'épousions...

MADAME DE CHANTREUIL.

En vérité ?

LE COLONEL.

Comment donc ! madame de Blaves y a même mis de la générosité, elle s'est donné l'agrément de livrer à ce monsieur toutes les pièces d'un procès qu'elle aurait pu gagner, et cela, afin de renoncer à la chance favorable de mettre son bonheur entre mes mains.

MADAME DE CHANTREUIL, à part.

Pourquoi donc m'avait-elle caché cela ? (Haut.) Ah ! les choses sont si avancées ?

LE COLONEL, très-piqué.

Ne feignez donc pas d'ignorer ce qui s'est passé, car vous voilà ici pour quelque chose... vous êtes en ce moment la sœur Anne de l'aventure... on

s'est enfermée pour le colonel Broussard, mais, pour vous, on saura bien entendre si vous ne voyez rien venir.

MADAME DE CHANTREUIL, à part.

Est-ce qu'il serait jaloux ?

LE COLONEL.

De ce salon, on voit la grande route ; le courrier que nous avons envoyé va revenir avec une réponse empressée, qui sait ? avec le bien-aimé, peut-être.

MADAME DE CHANTREUIL.

Oh ! le bien-aimé!..

LE COLONEL.

Le bien-aimé... *ab irato*... car, enfin, l'Empereur ayant fait un choix, ceci a tout aussitôt donné des qualités à l'homme à qui l'on ne pensait guère. On épouse M. de Lucenay pour ne pas être infidèle aux grandes traditions... par amour du fruit défendu.

MADAME DE CHANTREUIL, sérieux comique.

Prenez garde!.. c'est peut-être en haine du fruit ordonné... mais qu'importe ! puisque vous partez.

LE COLONEL, hésitant.

C'est vrai... je pars... mais... (*S'avisant tout à coup d'une idée.*) Votre palette n'est pas montée comme il le faudrait pour cette nuance.

MADAME DE CHANTREUIL, à part.

C'est un prétexte pour rester. (*Haut.*) Vous peignez donc, Monsieur ?

LE COLONEL.

Oui, quand j'étais maréchal-des-logis... en m'occupant de travaux topographiques, et pour essuyer mes pinceaux je me suis fait peintre... Votre houquet n'obéit pas comme vous avez semblé le vouloir... il est penché, il faudrait qu'il fléchît... vous avez supposé un peu de brise dans la plaine... Voilà une feuille qui a l'air de s'enfuir, il faut qu'elle se détache. (*Prenant la palette.*) Permettez!..

MADAME DE CHANTREUIL, à part.

Le voilà installé. (*Voyant venir madame de Blaves.*) Ah ! ah !..

LE COLONEL, travaillant.

Vous ne savez peut-être pas l'effet de la brise, Madame ?

MADAME DE CHANTREUIL, regardant tour à tour madame de Blaves et le colonel.

Mais si... et quand elle souffle de certain côté, elle peut pousser bien des choses sur le même chemin.

SCÈNE XII.

MADAME DE CHANTREUIL, LE COLONEL,
MADAME DE BLAVES.

(*Le colonel doit s'être, furtivement, aperçu de l'arrivée de madame de Blaves.*)

MADAME DE BLAVES.

Tu m'as appelée ?

MADAME DE CHANTREUIL.

Pas du tout.

MADAME DE BLAVES.

C'est singulier... j'ai cru entendre...

MADAME DE CHANTREUIL.

Un tintement d'oreille... (*Montrant le colonel.*) Regarde...

MADAME DE BLAVES, feignant d'être surprise.

Ah !

MADAME DE CHANTREUIL, à part.

Elle le savait là.

MADAME DE BLAVES, baissant la voix.

Qu'est-ce qu'il fait donc ?

MADAME DE CHANTREUIL, de même.

Il me corrige.

MADAME DE BLAVES, de même.

Je m'en vais.

MADAME DE CHANTREUIL, de même.

Bah ! puisque tu es venue... chut !

LE COLONEL, peignant toujours, et laissant deviner son émotion à mesure qu'il parle.

Pour moi, Madame, le but de la peinture est bien de faire ressemblant l'objet représenté, mais c'est aussi l'art d'y faire pénétrer l'émotion du peintre... La rose que vous avez à votre ceinture est parfaitement reproduite quand vous l'approchez de votre miroir, mais quelle pensée fait-elle naître en vous-même?... seulement la fidélité de la ressemblance... tandis que le peintre la prend et la regarde à la fois des yeux et de l'âme ; et, à ce moment, s'il est ému par une douce pensée, agité par une idée triste, s'il aime aujourd'hui, s'il espère pour demain, ses pinceaux obéissent et ils racontent autant ce que voit l'artiste que ce qu'il éprouve ou ce qu'il est lui-même. Je fais fléchir un peu cette branche, ces corolles, je les divise cruellement ; cette goutte de rosée, je la brise ! (*Il présente le tableau à madame de Blaves.*) Tenez, Madame, voilà une rose qui a éprouvé des malheurs.

MADAME DE BLAVES, entraînée.

C'est parfait !

LE COLONEL, feignant l'étonnement.

Vous étiez là, Madame ?

MADAME DE CHANTREUIL, à part.

Il ne le savait pas.

LE COLONEL.

Je suis heureux que vous soyez venue avant mon départ, j'allais demander à vous revoir... (*A part.*) Si l'amie pouvait s'en aller.

MADAME DE BLAVES.

Mais, Monsieur, je n'ai pas dit un mot qui dût vous faire penser que votre présence me gênait.

MADAME DE CHANTREUIL, à part.

Non, c'est la mienne. (*Haut, au colonel.*) Je suis enchantée d'avoir appris votre théorie en peinture, colonel, et je vous laisse à vos adieux.

MADAME DE BLAVES, faux empressément.

Tu me quittes ?

MADAME DE CHANTREUIL.

Bon ! à présent qu'il y a entre vous rupture complète... et que tu es engagée avec ton cousin Savinien.

MADAME DE BLAVES.

Quoi! tu sais...

MADAME DE CHANTREUIL.

Tout ce qu'a de sérieuse la démarche que tu viens de faire... (*Haut, au colonel.*) J'emporte votre rose... qui a eu des malheurs... ce me sera une leçon et un souvenir... (*A madame de Blaves.*) Je vais chiffonner dans ma chambre... Adieu, colonel. (*A part.*) Ou je ne sais par cœur mon humanité, ou ces gens-ci en sont à ce qu'on appelle la réaction.

LE COLONEL, *Varrétant.*

Vous oubliez le *Journal des Modes*... le *Moniteur*.

MADAME DE CHANTREUIL, *prenant les journaux.*

Il parait que l'on n'est pas fâché que je m'occupe... N'importe! (*A part, désignant madame de Blaves.*) Je saurai lui envoyer mes conseils.. Adieu, colonel.

SCÈNE XIII.

LE COLONEL, MADAME DE BLAVES.

LECOLONEL, à lui-même, regardant madame de Blaves.

C'est qu'elle est fort jolie! l'Empereur me lavera la tête!

MADAME DE BLAVES, à part.

Il n'a pas mauvaise tournure! (*Silence.*)

LE COLONEL, tout à coup.

Madame!

MADAME DE BLAVES.

Monsieur!

LE COLONEL, à part.

Je ne sais que lui dire.

MADAME DE BLAVES, à elle-même.

Est-ce que ça va recommencer? (*Ils se regardent encore à la dérobée.*)

LE COLONEL, s'enhardissant.

Savez-vous dans quelle intention je me suis présenté de nouveau devant vous, Madame?

MADAME DE BLAVES.

Afin de nous prouver, sans doute, que vous étiez un artiste plein de talent et de goût, Monsieur?

LE COLONEL.

Vous n'y êtes pas... Je suis venu amener à vos pieds un honnête militaire, dont je pense que nous allons dire beaucoup de mal, à nous deux.

MADAME DE BLAVES.

Est-ce de vous?

LE COLONEL.

Et de qui donc?... En pareil cas, je ne fais que mes propres affaires... J'ai dû vous paraître bien mal élevé ce matin, Madame?

MADAME DE BLAVES.

Oh!

LE COLONEL.

Pardonnez-moi, je l'ai été... je suis entré en

jurant.... je ne vous ai pas dit une parole de simple politesse... j'ai agi enfin comme un brutal.

MADAME DE BLAVES.

Monsieur!

LE COLONEL.

Je maintiens le mot. un brutal. Peut-être ai-je apporté ici, plus qu'il ne l'eût fallu, l'habitude des camps et la haine du mariage.

MADAME DE BLAVES.

En ce qui concerne les mariages par ordre, je vous ai dit mes pensées, si vous m'avez dit les vôtres... nous ne nous devons rien.

LE COLONEL.

C'est vrai! nous nous sommes détestés de gré à gré, et à première vue. (*Se reprenant.*) Non, oh! non pas à première vue, et vous auriez pu remarquer que, pour me donner de la force, j'ai eu la précaution de ne pas vous regarder.

MADAME DE BLAVES.

Vous voilà en faute, colonel... c'est presque un compliment, cela...

LE COLONEL.

Oh! sans conséquence, dans notre position. Je suis, je crois, la seule personne de qui vous puissiez entendre des choses pareilles sans craindre une déclaration... après ce qui s'est passé entre nous...

MADAME DE BLAVES.

C'est juste... Tenez, colonel, pour la liberté des relations, c'est une excellente chose de savoir qu'on ne s'aime pas.... qu'on ne s'aimera jamais...

LE COLONEL.

D'amour?

MADAME DE BLAVES.

Je l'entends bien ainsi.

LE COLONEL.

A la bonne heure! car, ma grâce accordée, je réclame pour l'amitié.

MADAME DE BLAVES, gaiement.

Vraiment?

LE COLONEL, gaiement.

Ma foi, oui, Madame, votre ennemi a mis bas les armes... il ne s'agit plus de mariage.

MADAME DE BLAVES.

Dieu merci!

LE COLONEL.

C'est ce que j'allais dire. Maintenant que je vous connais, il me serait trop cruel de ne plus vous revoir jamais.

MADAME DE BLAVES.

Là, véritablement?

LE COLONEL.

Je vous en donne ma parole d'honneur... vous êtes si charmante!

MADAME DE BLAVES.

Colonel!

LE COLONEL.

Si spirituelle!

MADAME DE BLAVES.

Colonel!

LE COLONEL.

Si bonne!... si aimable!... si...

MADAME DE BLAVES.

Oh! colonel! vous m'accablez; tant de compliments...

LE COLONEL.

Compliments d'ami, Madame... je vous dis des vérités, (*Lui baisant la main.*) et je les appuie.

MADAME DE BLAVES.

Mais que faites-vous? vous me baisez la main?

LE COLONEL.

D'amitié, Madame, c'est un sentiment qui tranquillise.

MADAME DE BLAVES.

Vous avez raison. (*A part.*) Il est charmant ce colonel! (*Le colonel tient toujours la main de madame de Blaves. Ils se regardent. A ce moment, dans la pièce voisine, madame de Chantreuil touche du piano et accentue l'air: « Conservez bien la paix du cœur. » Mouvement de madame de Blaves.*)

MADAME DE BLAVES, à part.

Un avertissement de madame de Chantreuil... comme si j'en avais besoin!

LE COLONEL, qui a remonté la scène et écouté.

Ne pensez-vous pas comme moi, Madame? ce refrain, qu'on dirait que le hasard nous jette, me fait réfléchir que nous venons de prendre un excellent moyen pour la conserver, la paix du cœur... c'est de ne nous aimer que comme nous venons de le conclure.

MADAME DE BLAVES.

Le fait est que ça vous donne une sécurité... un contentement de soi...

LE COLONEL.

Un bien-être intérieur... Tenez, je voudrais que mon housard qui monte Darius, ou bien Darius qui emporte mon housard, l'un ou l'autre, enfin, se fût jeté les quatre fers en l'air sur la grande route, avant d'arriver à la ville.

MADAME DE BLAVES, souriant.

Prenez garde! voilà un souhait qui est sur la pente d'une déclaration.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE HUSSARD, entrant brusquement.

LE HUSSARD.

Votre lettre est à la poste, mon colonel.

LE COLONEL, à part.

Que le diable t'emporte!... (*Haut.*) Ah! elle est?..

LE HUSSARD.

Pour être bien sûr de la chose, j'ai mis ma main dans le guichet...

LE COLONEL, vexé.

C'est fort adroit! (*A part.*) Je donnerais je ne

sais quoi pour trouver un prétexte de l'envoyer aux arrêts.

LE HUSSARD.

Puisque vous êtes content, mon colonel, je vais donner l'avoine à Darius et fumer ma pipe...

LE COLONEL.

Ah! tu m'y fais penser... viens ça un peu!.. dorénavant, tu auras la bonté de ne pas faire de mes poches de petits tiroirs à ton usage.

MADAME DE BLAVES.

Ne le grondez pas!.. le voilà tout interdit.

LE COLONEL.

Non... c'est que le drôle ne se gêne pas avec moi... quand il bat mes habits ou les brosse, s'il passe à l'entour quelque jolie fille, et qu'il y ait un baiser à prendre, Monsieur met, sans façon, ses petits meubles dans ma poche. (*Au dragon.*) et ce matin encore, j'y ai trouvé ta pipe.

LE HUSSARD.

C'est que...

LE COLONEL.

C'est que... lorsque nous arriverons au quartier... trois jours d'arrêt pour cela. (*A part.*) je savais bien que je les lui donnerais! (*Le hussard sort.*)

MADAME DE BLAVES.

Vous ne fumez donc pas, colonel?

LE COLONEL.

Moi? ça me rend malade. (*Se ressouvenant.*) Ah! j'y suis! mais, vous comprenez, quand je suis venu ce matin, comme je ne savais pas que nous nous en tiendrions à l'amitié, ayant trouvé sous ma main de quoi vous épouvanter...

MADAME DE BLAVES.

C'est donc comme moi pour cette tabatière... je vous prie de croire que...

LE COLONEL, avec joie.

Vous n'en usez pas? ah ça! mais c'est charmant de s'entendre comme ça.

MADAME DE BLAVES.

Aussi je vais regretter maintenant votre départ si prochain.

LE COLONEL.

Bon! rien ne me presse.

MADAME DE BLAVES.

Quoi? vous me donneriez encore un jour ou deux?

LE COLONEL.

J'épuiserais volontiers mon billet de logement; qui s'y oppose?

MADAME DE BLAVES.

Personne que je sache... je suis ma maîtresse: (*Dans l'appartement voisin, madame de Chantreuil joue l'air:*)

« Ah! c'en est fait, je me marie!
(*Trouble subit de madame de Blaves. Le colonel frappe du pied.*)

LE COLONEL.

Ah! c'est insupportable! vous avez une amie

bien bavarde, Madame. (*Vivement, à part, remon- tant la scène.*) Attends! attends! je te ferai taire! (*Il court au piano qui est en scène; il exécute une éclatante ritournelle et commence le premier motif d'un duo que prend avec lui madame de Blaves entraînée. On exécute d'élan.*)

LE COLONEL, *quittant le piano.*

Quelle jolie voix!

MADAME DE BLAVES.

Ah! colonel, vous vous moquez... c'est la vôtre qui est fort belle! elle est encore plus étendue que celle de mon mari.

LE COLONEL.

Ce n'est pas le même genre, Madame; ce pauvre de Blaves avait un baryton.

MADAME DE BLAVES.

Hein? comment! vous connaissiez mon mari?

LE COLONEL.

Oh! beaucoup! ce cher camarade!.. le meilleur officier de l'armée!

MADAME DE BLAVES.

Voyez donc comme ça se trouve! Nous sommes en pays de connaissance... c'est singulier, pourtant, mon mari qui m'avait dit tous les noms de ses amis. (*Cherchant.*) Broussard!..

LE COLONEL.

Ah! c'est que peut être il ne m'appelait pas Broussard, lui... il avait la manie de me donner un autre nom... mon nom de soirée... il m'appelait le comte d'Arbel.

MADAME DE BLAVES, *surprise et heureuse.*

Le comte d'Arbel!

LE COLONEL.

Ça vous étonne... j'étais né gentilhomme... fils d'émigré... j'avais dix-huit ans... les armées françaises faisaient merveilles, j'allai m'y engager en me disant: « Voyons un peu comment on peut devenir comte, quand on n'est que soldat! » je passai sous-officier, officier et vous me voyez en train de rattraper mon ancien titre.

MADAME DE BLAVES, *vivement.*

Mais je vous connaissais!.. de réputation... le comte d'Arbel!.. brave, spirituel... généreux!.. disait mon mari.

LE COLONEL.

Ah! de Blaves a tenu des propos sur mon compte; cet excellent homme!.. voilà bien de ses exagérations! il n'est plus de ce monde pour avoir exagéré le courage.

MADAME DE BLAVES.

Et pour n'avoir pas assez pensé qu'il avait une femme.

LE COLONEL.

Voilà ce que je ne comprends pas... quitter une femme charmante, après huit jours de mariage! et pourquoi faire, je vous le demande un peu? Pour aller se faire tuer!.. c'est d'une légèreté!..

MADAME DE BLAVES.

Hélas! dans votre cruel état... le service...

LE COLONEL.

Le service! le service!.. Eh! Madame, on donne sa démission!

MADAME DE BLAVES, *à elle-même.*

Il a des sentiments d'une délicatesse...

LE COLONEL, *se montant.*

Ah! mordieu! si j'avais été à sa place...

MADAME DE BLAVES...

Si vous aviez été à sa place?...

LE COLONEL.

J'aurais envoyé mes épaulettes à tous les diables, Madame, et je ne vous aurais pas quittée!

MADAME DE BLAVES, *reconnaissante.*

Oh! colonel!

LE COLONEL.

Non, Madame, non, je le sens là.... Tenez, je ne suis que votre ami, pourtant.... eh bien! quand je pense que dans deux jours il faudra que je m'éloigne...

MADAME DE BLAVES, *souriant.*

Deux jours! je croyais que vous m'en aviez promis trois... Écoutez, colonel, il me vient une idée... demandez un congé de semestre.

LE COLONEL.

A qui, Madame, à qui? Je ne puis m'adresser à l'Empereur... et mon imprudente lettre...

MADAME DE BLAVES, *affligée.*

C'est vrai... Vous me rappelez la mienne.

LE COLONEL.

Maudite vivacité!

MADAME DE BLAVES.

Maudite pétulance!... Je vous demande s'il y avait tant besoin de se presser!

LE COLONEL.

Comme si le feu était aux poudres? (*Depuis un moment madame de Chantreuil a paru; elle écoute.*)

MADAME DE CHANTREUIL, *à part.*

Mais il me semble qu'il y prend!

MADAME DE BLAVES.

Comment faire, maintenant?

LE COLONEL.

Il y aurait bien un moyen... mais...

MADAME DE BLAVES.

Lequel?... Parlez... mais parlez donc!

LE COLONEL.

Ah! c'est que... pour que ce moyen fût bon... il faudrait...

MADAME DE BLAVES.

Il faudrait?...

LE COLONEL.

M'aimer un peu... hein?

MADAME DE BLAVES, *évitant de répondre.*

Dites votre moyen?

LE COLONEL.

Ce serait d'écrire une seconde lettre pour démentir la première.

MADAME DE CHANTREUIL, *à part.*

Ah! ah!

MADAME DE BLAVES.

Après qu'on a dit à un homme : « Venez, je vous épouse, » il est bien difficile de dire : « Ne venez pas, je ne vous épouse plus ! »

LE COLONEL.

Diantre !

MADAME DE BLAVES.

Et puis, si vous avez bien lu ma lettre, il y a procès entre nous... et ce que j'ai écrit lui sera un titre.

LE COLONEL.

Si M. de Lucenay est honnête homme, il comprendra, il nous tendra la main même... s'il est avare, il se servira des armes que nous lui avons données contre nous... Nous aurons six mille livres de rentes et ma paie de colonel... c'est suffisant pour s'aimer.

MADAME DE BLAVES, *enchantée*.

On peut même s'aimer à moins... J'écris.

LE COLONEL.

Oh ! non, pas ici, Madame !... votre amie n'aurait qu'à s'opposer... Je me méfie de son talent sur le piano...

MADAME DE BLAVES.

Vous avez raison ; je vais écrire dans mon appartement, je serai plus tranquille.

LE COLONEL.

Et moi aussi. (*Il lui baise les mains. Madame de Blaves sort.*)

SCÈNE XV.

LE COLONEL, MADAME DE CHANTREUIL.

LE COLONEL, *saluant. Légère teinte d'ironie.*

Vous avez une merveilleuse exécution, Madame !

MADAME DE CHANTREUIL, *même jeu.*

Vous ne me le cédez pas, monsieur le colonel ; vous gagnez beaucoup à être connu.

LE COLONEL.

Élève de qui, Madame ?

MADAME DE CHANTREUIL.

Parions que vous n'avez pas du tout intention de parler musique, monsieur le colonel ?

LE COLONEL.

Mon Dieu, Madame, je parle de tout, suivant l'occasion !... Je me suis voué dès l'enfance à cette divinité-là... et soit qu'il s'agisse d'aller à l'ennemi, soit qu'il faille absolument faire des gammes....

MADAME DE CHANTREUIL.

Savez-vous, pour parler un peu le langage qui vous a annoncé ici, que j'ai bien envie de vous chanter la vôtre ?

LE COLONEL.

J'écouterai, Madame ; j'ai de l'oreille.

MADAME DE CHANTREUIL.

Et de l'âme, personne n'en doute moins que

moi. (*Changeant de ton.*) Monsieur le comte, votre présence ici est un malheur.

LE COLONEL.

Un malheur ! Vous croyez donc qu'on ne m'aime pas ?

MADAME DE CHANTREUIL.

Je crois que le cœur s'étonne autant que la raison.... je crois qu'il s'émerveille autant que l'esprit... Mais que résultera-t-il de cette dernière surprise ?

LE COLONEL.

Ah çà, décidément, vous tenez donc beaucoup pour le voisin d'à côté ?

MADAME DE CHANTREUIL.

Parce qu'il est maintenant maître de la fortune, qu'avec assez d'imprudence et trop de promptitude madame de Blaves lui a cédé.

LE COLONEL.

C'est-à-dire que pour n'être pas égoïste, vous me conseillez de ne point accepter une parole donnée dans un moment d'enthousiasme.

MADAME DE CHANTREUIL.

Dans un moment de fièvre, car tout ceci se calmera.. savez-vous qu'on risque beaucoup, monsieur le colonel, à prendre ses émotions pour des sentiments ?

LE COLONEL.

Vous croyez m'épouvanter?... eh bien ! non !... j'aime madame de Blaves... elle m'aime... elle me l'a dit avec l'accent de l'âme et de la vérité... Pour rattraper la position à laquelle elle renonce peut-être en m'épousant... je ne ferai maréchal de France.

MADAME DE CHANTREUIL.

Et si l'Empereur fait la paix ?

LE COLONEL.

Quand on a de l'amour, on se résigne... et, alors, nous irons bravement planter nos choux, comme on dit.

MADAME DE CHANTREUIL.

C'est une culture très-méritante... Mais quand vous aurez courbé la taille élégante de madame de Blaves sur vos plates-bandes philosophiques, si une famille venait ! j'imagine que vous pensez un peu à vous en faire une.... Quand on a de l'esprit et qu'on est tourné comme vous l'êtes, n'eût-on qu'une passion d'artiste, on n'est pas fâché de grouper autour de soi de petits êtres dans lesquels on se regarde vivre.

LE COLONEL.

Vous êtes mariée, Madame ?

MADAME DE CHANTREUIL, *tristesse comique.*

On le dit... et parce que je n'ai pas quarante mille livres de rentes, mon mari voyage trop souvent, hélas ! pour le compte de l'Empereur... Pour nous être trop adorés, nous avons dédaigné l'addition... l'addition nous tue... pensez à cela !... Allons, je vous afflige, je le vois... vous voilà muet... rêvant... hésitant...

LE COLONEL.

Non... n'hésitant plus... je me brûlerai la cervelle.

MADAME DE CHANTREUIL.

Là... une belle idée!.. Mais, mon Dieu! vous autres militaires, vous ne connaissez donc que la poudre et les balles?... Est-ce que vous croyez qu'il n'y aura que vous qui ayez le cœur brisé, ici? D'ailleurs, tout le mal vient de vous... c'est à vous de le réparer.

LE COLONEL.

Madame!

MADAME DE CHANTREUIL.

C'est votre faute... vous aviez bien affaire d'être aimable, quand vous vous étiez montré bourru... brutal... On attend un colonel de hussards mal élevé... Monsieur nous laisse espérer ce qu'il y a de mieux dans ce genre-là... point du tout... Monsieur a de l'esprit, de la sensibilité... Monsieur est, non-seulement brave, mais il a du talent... on ne trompe pas les gens comme ça... entendez-vous? Vous plaidez pour, vous plaidez contre... Vous voilà bien avisé d'être un homme parfait quand nous attendions un homme détestable.

LE COLONEL.

Mon Dieu, Madame, chacun fait ce qu'il peut... Mais vous avez raison... j'aurai du courage... Je n'ai pas le droit, avec mon amour, de ruiner une femme que le monde me reprocherait de lui avoir enlevée.

MADAME DE CHANTREUIL.

Bien, colonel!..

LE COLONEL.

Et cependant si, sur cette lettre que madame de Blaves va écrire, M. de Lucenay se décidait à ne pas épouser?

MADAME DE CHANTREUIL.

Mais s'il épousait?

LE COLONEL.

Oh! alors, j'ai promis...

MADAME DE CHANTREUIL.

Chut! elle a entendu.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE BLAVES.

MADAME DE BLAVES.

M. de Lucenay ne recevra pas ma lettre; elle ne serait plus écoutée... celui à qui j'allais l'écrire a pris son parti.

LE COLONEL ET MADAME DE CHANTREUIL.

Il accepte?

MADAME DE BLAVES.

J'ai peur de le croire... car il est déjà arrivé.

MADAME DE CHANTREUIL.

Tu l'as vu?

MADAME DE BLAVES.

Non, mais il est ici... il attend mes ordres, me fait-il dire, en se fai-ant précéder de cette lettre, que je n'ai pas eu la force de lire.

MADAME DE CHANTREUIL.

Ça se conçoit... Allons, colonel, brisez le cachet... vous devez avoir du courage... par élat.

LE COLONEL, *prenant la lettre.*

La main me tremble! (*Il lit.*) « Deux jeunes femmes charmantes ne doivent pas être étonnées qu'on aime à les suivre, et qu'un voisin du château ait regardé comme un précieux droit de propriété de chercher de ce côté ses plus riantes perspectives; mais, avec ce motif qui appartient à tout homme qui a des yeux et du goût, il y a eu un motif sérieux et, pour laisser échapper le mot, presque conjugal... » (*Échangeant un coup d'œil avec madame de Chantreuil.*) Conjugal!

MADAME DE CHANTREUIL.

Conjugal... c'est clair.

LE COLONEL, *lisant.*

« Pardon, si je vous ai effrayés de mes rencontres toutes pleines de mystères; pardon de mes glissades furtives dans le bois... Ici, Madame, se place un aveu que j'ai trop attendu à vous faire... » (*Parlant.*) Il a attendu la dot.

MADAME DE CHANTREUIL, *vivement.*

L'aveu est au verso... tournez... tournez, colonel!

LE COLONEL, *lisant.*

« La lettre que vous venez de m'adresser est-elle bien pour moi?... » (*Parlant.*) Il ne peut croire à son bonheur!

MADAME DE BLAVES, *à part.*

Tournure pour accepter.

LE COLONEL, *lisant.*

« Cette lettre, je ne l'ai point décachetée, je n'en avais pas le droit... »

MADAME DE BLAVES.

Ceci est étrange.

LE COLONEL, *vivement.*

Attendez! attendez! (*Se dépêchant de lire.*) « Je n'ai pris le nom de Lucenay que depuis quelques jours, et par acte notarié... je suis jaloux, Madame... »

MADAME DE CHANTREUIL.

Le cœur me bat!

LE COLONEL, *lisant.*

« Je suis jaloux, et je vous charge de dire à madame de Chantreuil, aux pieds de qui vous me mettez, qu'après un voyage des plus heureux, je n'ai acheté la guérite féodale dont j'ai pris le nom qu'afin de savoir comment, en l'absence du mari, une jeune et jolie femme savait gouverner la fidélité conjugale. »

MADAME DE CHANTREUIL prend la lettre, dont elle lit la signature.

« De Chantreuil. » De Chantreuil ! je m'en doutais... Comment ! il a acheté un château pour me surveiller ?.. comme ça marque la confiance !..

LE COLONEL.

Ah ! ne soyez pas en colère de ce qui me fait mourir de joie, d'amour et de bonheur ! (Il embrasse madame de Blaves à plusieurs reprises.— A madame de Chantreuil :) Attendez ! attendez ! quand j'aurai fini de ce côté, j'irai du vôtre.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE, annonçant.

M. de Chantreuil !

MADAME DE CHANTREUIL, émue.

Ah ! mon Dieu !

MADAME DE BLAVES, à Justine.

Faites entrer.

MADAME DE CHANTREUIL, au colonel.

Dépêchez-vous de m'embrasser !.. tout à l'heure il n'y aura plus de place.

FIN.



ACTE III. ACTE TARIÉF. SCÈNE IX.

MURAT,

TROIS ACTES, QUATORZE TABLEAUX.

par *M. M. Ferdinand Laloue et F. Labrousse,*

MUSIQUE DE *M. FRANCASTEL,*

REPRÉSENTE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE NATIONAL DU CIRQUE OLYMPIQUE,
LE SAMEDI 30 OCTOBRE 1841.

| <i>PERSONNAGES.</i> | <i>ACTEURS.</i> | <i>PERSONNAGES.</i> | <i>ACTEURS.</i> |
|--------------------------------|------------------|----------------------------|------------------|
| MURAT. | M. GAUTHIER. | UN PAYSAN. | M. BANNET. |
| CASTAGNAC. | M. CHERI LOUIS. | RENAUD. | M. LAMBOIN. |
| BARBARA. | M. ROGER. | LE SERGENT TAVELLA. | M. LECOLLE. |
| LEONARD. | M. WILLIAMS. | UNE ORDONNANCE. | M. HENRY. |
| LUIDGI. | M. BARDIER. | UN CŒUR. | M. PAIN. |
| MOURAD-BEY. | M. HENRI. | FRANTZ, soldat autrichien. | M. GONTARD. |
| LE PÈRE CASTAGNAC. | M. THÉOL-PERRET. | MULLER, idem. | M. MORET. |
| LE GÉNÉRAL NUZZIANTE. | M. SALLERIN. | HERMANN, idem. | M. NATHAN. |
| SIR HUDSON LOWE. | M. DUPUIS. | UN CAVALIER FRANÇAIS. | M. DELANDE. |
| UN GÉNÉRAL AUTRICHIEN. | M. CHERI. | UN AIDE DE CAMP. | M. PAUL LALANNE. |
| UN GÉNÉRAL FRANÇAIS. | M. ALBERT. | ALI. | M. VEZIAN. |
| UN COLONEL autrichien. | M. FERDINAND. | UN ESCLAVE. | M. DUBUSSY. |
| PREMIER PROVENÇAL. | M. PATONELLE. | UN MUSULMAN. | M. ALBERT. |
| DEUXIÈME PROVENÇAL. | M. GONTARD. | UN SOLDAT FRANÇAIS. | M. GLAÇON. |
| PREMIER COURTISAN. | M. EDMOND. | ANTOINETTE. | Mme FIAVILLE. |
| DEUXIÈME COURTISAN. | M. ENNEMOND. | MARIANNE. | Mme LAMBOIN. |
| LE CAPITAINE TRENTA - CAPELLI. | M. DEVILLARS. | CAROLINE. | Mme PERRIN. |
| UN GARDE CHAMPÊTRE. | M. HOSLER. | UNE JEUNE FILLE. | Mlle FAIDY. |
| BANÈS. | M. SIGNOL. | MARIETTE. | Mlle PELAGIE. |

ACTE PREMIER. Premier Tableau.

A Paris, une place. En vue, le Pont-Neuf. D'un côté, une boutique de boulanger; de l'autre, un cabaret devant lequel est une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN CRIEUR PUBLIC, BARBARA, LUIDGI, RENAUD, OUVRIERS, PEUPLE.

LE CRIEUR.

Voilà ce qui vient de paraître ! C'est la nouvelle

loi concernant l'armée d'Italie, le discours du directeur Barras prononcé au conseil des Anciens, au nom du Directoire exécutif... Voilà ! ça vient de paraître !

Il distribue des papiers.

RENAUD, *au Crieur.*

C'est tout ce que tu chantes pour le quart d'heure?... Pas la moindre romance sur la farine qu'on attendait, sur les accapareurs, hein?...

LE CRIEUR, *s'éloignant.*

Voilà ce qui vient de paraître! c'est le superbe discours du directeur Barras prononcé par lui-même.

RENAUD.

Dites donc, vous autres, vous vous êtes levés trop tard pour trouver du pain aujourd'hui... comme moi... Est-ce que ça va recommencer comme au temps du maximum?

BARBARA, *s'avancant.*

On ne trouve pas parce qu'on ne cherche pas bien, peut-être!

RENAUD.

C'est assez joli, ce que vous dites là, étranger. Je parle à cause de votre couleur, qui me fait l'effet que vous venez de plus loin que Vaugirard.

BARBARA, *montrant Luidgi.*

Mon camarade et moi nous sommes Italiens; mais depuis long-temps au service de la France en qualité de matelots.

RENAUD.

Pour lors, c'est comme si vous en étiez de cette même France. Je vous dirai donc que nous avons cherché parfaitement... à preuve que voilà cette boutique de la boulangère gasconne, d'où nous sortons toet-à-l'heure... il n'y a pas de quoi faire la plus légère tartine...

BARBARA.

Eh bien! revenez dans une heure, et je vous dirai, moi, où il faut s'adresser...

RENAUD.

Si je reviendrai?... je crois bien... Je n'ai rien à faire chez mon patron le menuisier; c'est pas des planches à raboter qu'il me faut, c'est du pain.

UN GROUPE.

Oui, du pain! du pain!

RENAUD.

Chut et silence, puisque dans une heure nous saurons du nouveau. En attendant, je paye un petit verre; viens, Lambert. (*Appelant à la porte du cabaret.*) Holà! hé! (*Un garçon les sert. A Barbara.*) Ça vous va-t-il de faire comme nous?

BARBARA.

Volontiers.

Il s'approche avec Luigi.

MARIANNE, *qui a paru sur le seuil de sa boutique, à part.*

Enfin! voilà tout ce monde qui s'en va!

RENAUD.

Eh bien! la boulangère, votre frère, le chasseur du 12^e régiment?

MARIANNE.

Mon frère?... Il est là chez nous.

RENAUD.

Va-t-il à l'armée d'Italie?

MARIANNE.

Eh! je n'en sais rien... Quand il aurait un peu

de repos, ça ne serait pas volé: il y a six ans passés qu'il fait la guerre.

Castagnac sort aux derniers mots.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CASTAGNAC.

CASTAGNAC, *à Marianne.*

Qu'est-ce que tu dis? qu'est-ce que tu dis? on la fera, la guerre, jusqu'à ce que l'Europe et l'univers soient complètement aplatis... Salut et bonjour... sacrodioux! Marianne, tu payeras un petit verre au cabaretier: ça se retiendra sur le premier pain que tu lui vendras... plus tard!

RENAUD.

Alors, à votre santé!

CASTAGNAC.

De tout mon cœur, foi de Castagnac, Castagnac de la Bastide-Frontonnière, district de Gourdon, département du Lot... et là-dessus, je m'esquive vers le quartier... Salut et civilité!

RENAUD.

A revoir!

CASTAGNAC, *tirant Marianne à part.*

Dis donc, Marianne, je ne tarderai pas à revenir... je suis embêté de tous ces oiseaux qui rôdent autour de ta boutique... Va tenir compagnie à la petite payse qui est chez toi... Il nous dira ce qu'il y a à faire, lui!

MARIANNE.

Qui?

CASTAGNAC.

Murat donc! Je te dis qu'il nous donnera un bon conseil; il n'est pas plus manchot à lire et à écrire qu'à vous allonger un coup de bancal. S'il vient par ici, faut le prier d'attendre une minute. Filons!

Il s'en va en chantant :

• Aussitôt que la lumière
Vient redorer nos coteaux...

Marianne rentre.

RENAUD, *à Barbara, qui lui a parlé bas.*

Puisque c'est comme ça, faudra voir... Soyez tranquille, je ne reviendrai pas seul!

Il sort.

SCÈNE III.

BARBARA, LUIDGI.

LUIDGI.

Eh bien?

BARBARA.

Eh bien! elle est là, chez cette femme...

LUIDGI.

Tu en es donc toujours amoureux?...

BARBARA.

Oui.

LUIDGI.

Est-ce qu'elle te fait oublier tes idées d'ambition ?

BARBARA.

Oh ! oh ! je n'en suis pas à ce point... J'ai rencontré par hasard cette jeune fille ; je l'ai trouvée belle ; elle n'a pas voulu m'entendre, je me suis obstiné... nous verrons ! Voilà tout.

LUIDGI.

Et cela ne t'empêchera pas de remplir les instructions que nous avons reçues ?

BARBARA.

Non, non... Il y a un pacte entre nous et ceux qui nous ont envoyés... j'y serai fidèle... Le Directoire nous a enrôlés comme corsaires. Mais ce n'est pas à lui que nous appartenons d'abord... Nous voici à terre depuis un mois ; n'oublions pas que, lorsque nous quitterons la France, la récompense sera proportionnée aux troubles, aux séditions que nous aurons provoqués.

LUIDGI.

Et si le Directoire venait à découvrir...

BARBARA.

Le Directoire?... Est-ce qu'il a seulement songé à nous demander d'où nous venions et pourquoi nous venions ?

LUIDGI.

C'est vrai !

BARBARA.

Nous sommes obscurément sortis, moi de l'île de Malte, toi de la Calabre ; nous avons porté dans bien des pays notre aventureuse destinée... Nous voici maintenant sous le drapeau français, mais nous restons Italiens et libres d'aller plus tard où nous voudrions aller. Ni toi, ni moi, n'avons songé à nous faire une patrie de la France, nous qui n'avons pas voulu rester enchaînés au rivage paternel. Passons sans nous mêler à travers ce peuple : nous ne sommes pas faits pour nous comprendre... il jette au vent ses passions et ses colères, nous savons nous taire et attendre ; ses soldats traînent un sabre retentissant ; nous autres, voici notre arme !

Il met la main sur son poignard.

LUIDGI.

Bravo ! Et plus tard nous retournerons en Italie...

BARBARA.

L'Italie ! je ne veux y retourner que riche et puissant ; je ne veux pas aller à Malte pour saluer les valets des chevaliers qui commandent dans l'île. Mourir, s'il le faut, à terre ou à bord, peu m'importe, mais je ne veux pas vivre pauvre et esclave !

LUIDGI.

On est souvent obligé de se courber...

BARBARA.

Oui, mais pour se relever plus tard... Quant à cette jeune fille, je veux qu'aujourd'hui même... Il y a assez long temps que je m'attache à ses pas. Éloignons-nous, mais pour veiller sur elle.

LUIDGI.

Et tout ce monde à qui tu as dit de revenir ici?...

BARBARA.

Je ne l'oublierai pas.

LUIDGI.

Qu'en veux-tu faire ?

BARBARA.

Peut-être une émeute.

LUIDGI.

Pour enlever la belle au milieu du tumulte ?

BARBARA.

Luidgi, tu as de l'intelligence... mais il y a encore autre chose.

LUIDGI.

Quoi donc ?

BARBARA.

Des livres sterling d'Angleterre et des florins de Vienne.

LUIDGI.

C'est le meilleur. .

Ils sortent

SCÈNE IV.

MARIANNE, ANTOINETTE.

MARIANNE.

Vous voyez bien qu'ils sont partis

ANTOINETTE.

Oui.

MARIANNE.

Pourquoi n'avez-vous pas voulu parler de cet homme à mon frère ?

ANTOINETTE.

Pourquoi?... j'aurais été la cause de quelque querelle... ce n'est pas la peine.

MARIANNE.

Il se doute pourtant de quelque chose, car il doit parler de nous à Murat.

ANTOINETTE.

Murat?...

MARIANNE.

Oui, un officier de notre pays, un bon garçon, un ami de mon frère...

ANTOINETTE.

Je vous remercie, bonne Marianne, mais je crois que je vais bientôt quitter Paris.

MARIANNE.

Pour retourner à Cahors ?

ANTOINETTE.

Je n'en sais rien.

MARIANNE.

Comment ?

ANTOINETTE.

Eh ! mon Dieu, qu'irais-je faire dans notre pays ? J'y trouverais encore les mauvais traitements qui m'en ont éloignée.

MARIANNE.

Pauvre fille !

ANTOINETTE.

Vous êtes la première à qui j'aie pu me confier. Seule au monde, menacée par des poursuites odieuses, je suis venue vous demander un asile de quelques jours, à vous qui êtes de mon pays.

Vous m'avez accueillie avec une bonté dont je suis bien reconnaissante...

MARIANNE.

J'aurais voulu faire davantage... Je sais bien ce que c'est que de souffrir, allez!... Depuis que j'ai quitté la Bastide, et que j'ai perdu mon pauvre mari, j'ai peu de bonheur... Mais enfin il faut tenir bon, il faut espérer... Je deviens comme mon frère... au diable le chagrin!

ANTOINETTE.

Tenez, Marianne, au moment de vous dire adieu peut-être, je veux vous parler comme à une amie. Une lettre qui sera sans doute arrivée, et que je vais chercher, m'éloignera de vous. J'ai quitté Cahors parce que mon père, qui s'est remarié après la mort de ma pauvre mère, a tout-a-coup cessé de me montrer de l'affection... parce que j'ai été abandonnée comme une victime à une marâtre sans pitié.

MARIANNE.

Jésus! mon Dieu!

ANTOINETTE.

J'avais long-temps souffert, j'avais long-temps dévoré mes larmes en silence... Moi qui demandais au ciel des amis, des parens, pour me comprendre et pour m'aimer, je ne voyais autour de moi que des visages insensibles et menaçans... Que vous dirai-je? Le désespoir s'empara de moi; je sentis que ma raison se perdait au milieu de ces souffrances de chaque instant, et un jour je pris la fuite!

MARIANNE.

Que me dites-vous là?

ANTOINETTE.

Je me dirigeai vers Paris; j'y avais un oncle, un frère de ma mère, dont la bonté m'était connue. En arrivant, j'appris qu'il avait péri dans les troubles de Vendémiaire.. J'étais donc seule: mes ressources ne tardèrent pas à s'épuiser; du travail, je n'ai pu m'en procurer qu'à de rares intervalles; et puisqu'il faut tout vous dire, Marianne, j'ai retrouvé le désespoir qui me fit quitter mon pays...

MARIANNE.

Et vous croyez que je vous laisserai seule maintenant?... Non pas! Pardi! c'est bien comme si vous étiez ma sœur... Je dirai tout ça à mon frère, à son ami Murat... Nous verrons, nous verrons ce qu'il y a à faire... D'ailleurs, voyez-vous, il y aura bientôt du nouveau pour moi aussi... j'en ai assez de cette boutique de boulanger où il n'y a pas même de pain... Allons! allons! faites votre course et revenez vite par ici... Là dedans, vous êtes chez vous!

ANTOINETTE.

Bonne Marianne!

MARIANNE.

Quant à cet homme qui vous poursuit, soyez tranquille, il faudra bien qu'il finisse!

CASTAGNAC, *entrant avec Léonard.*

Eh! là-bas! (*A Antoinette.*) Où allez-vous donc?...

ANTOINETTE.

Je vais revenir tout-à-l'heure.

Elle sort.

CASTAGNAC.

Bon! (*Bas, à Léonard.*) En voilà une qui a des yeux à vous allumer...

LÉONARD.

C'est possible, mais je ne me laisse pas allumer, moi! je suis clerc de procureur...

CASTAGNAC.

Fameux régiment!... Marianne, fais allumer le tour...

MARIANNE.

Pourquoi donc?

CASTAGNAC.

Pour faire une soupe du pays, une véritable soupe de la Bastide... Murat viendra la manger avec nous ce soir.

MARIANNE.

À la bonne heure! c'est un bon enfant, sans compter que c'était bien le plus joli garçon de la Bastide.

CASTAGNAC.

Sacrodioux! et nous sommes un peu amis, tout lieutenant qu'il est! (*Marianne rentre.*) Nous boirons bien quelque chose en attendant.

LÉONARD.

Je ne m'y oppose pas... ça nous fera patienter jusqu'à l'arrivée de Murat.

CASTAGNAC.

Tu as eu une bonne idée de venir me chercher au quartier. Est-ce que de voir le régiment ça ne te donne pas l'envie de t'engager?

LÉONARD.

Je n'ai jamais eu de ces envies-là; je suis clerc de procureur.

CASTAGNAC, *appelant.*

Hohé! des petits verres! un petit flacon!... Oui, tu as toujours été tranquille comme Baptiste, tu passais dans les rues de la Bastide comme un rat...

LÉONARD.

Toi et notre camarade Murat vous faisiez assez de tapage.

CASTAGNAC.

Oh! lui, c'était le plus dégourdi!... Pourtant, il allait quelquefois à l'école, tandis que je filais d'un autre côté.

LÉONARD.

Il apprenait à lire pour toi...

CASTAGNAC.

Juste! Eh bien! nous n'avons jamais fait qu'un en deux personnes... J'ai idée que le même boulet de canon nous fera danser, ou que nous reviendrons ensemble à la Bastide fumer plusieurs pipes et boire des bouteilles en veux-tu en voilà. En es-tu, toi, Léonard?

LÉONARD.

Je ne suis pas du boulet de canon...

MURAT, *qui s'est avancé sans être vu, et qui frappe sur l'épaule de Léonard.*

Toujours clerc de procureur!

LÉONARD, *se retournant.*

Ah! c'est toi, beau lieutenant!

CASTAGNAC.

Sacrodious! tu lui as fait peur!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MURAT.

MURAT.

Et ta sœur, la bonne Marianne?

CASTAGNAC.

Elle est là-dedans.

MURAT.

Ah ça, tu sais qu'on en veut aux boulangers?

CASTAGNAC.

Oui... Qu'est-ce que ça me fait? nous allons vendre la boutique.

MURAT, à Léonard.

Tu devrais l'acheter.

LÉONARD.

Il n'y aurait rien à gagner.

MURAT, à Castagnac.

Et que fera ta sœur?

CASTAGNAC.

Elle me suivra donc, s'il le faut!

MURAT.

C'est ça, nous en ferons une camarade... avec Léonard, s'il veut venir avec nous.

LÉONARD.

Si tu veux devenir général, et me prendre pour secrétaire...

CASTAGNAC.

Pourquoi donc qu'il ne le deviendrait pas, général?

LÉONARD.

Il n'y a rien d'impossible, s'il ne rencontre pas un boulet de canon.

CASTAGNAC.

Un boulet!... tu le connais peu, ce n'est pas là ce qui l'empêcherait d'avancer...

MURAT.

Allons, allons! Colonel, je ne dis pas, après plusieurs batailles et un grand nombre de coups de sabre.

CASTAGNAC.

Et tu n'en serais pas plus fier, quand même tu serais roi!...

MURAT, *riant.*

Quand même je serais roi!...

CASTAGNAC.

Ça, c'est de la farce!

MURAT.

Toujours comme à la Bastide; je n'oublierai jamais que si vous êtes, toi, Léonard, fils d'un pauvre fermier, et toi, Castagnac, fils d'un serurier; mon père était tout simplement un aubergiste. (*A Castagnac.*) Tu n'en veux donc pas des grades, toi?

CASTAGNAC.

Est-ce que c'est possible?... ça ne me regarde pas... Tu sais bien que seulement pour signer

mon nom, je suis à m'escrimer pendant deux heures, et encore je n'en mets que la moitié... Qu'est-ce que cela me fait les grades, pourvu que tu en attrapes?

MURAT.

Eh! eh! je ne dis pas... J'ai vu ce matin un gaillard qui pourrait bien me donner un coup d'épaule, si ce qu'il espère allait arriver.

LÉONARD.

Qui donc?... Je parie que c'est notre compatriote, l'huissier du Directoire!

CASTAGNAC.

En voilà un qui ne pense qu'aux pékins en robe noire!

MURAT.

Un petit homme qui fera son chemin, je vous en réponds.

CASTAGNAC.

C'est le petit général tout maigrot, tout sec, dont tu m'as parlé quelquefois?

MURAT.

Lui-même!

CASTAGNAC.

Comment que tu l'appelles déjà?

MURAT.

Bonaparte.

CASTAGNAC.

Bon!... Pour lors, à sa santé indéfiniment!

MURAT.

Oui, et à la guerre bientôt!

LÉONARD.

Aux places de fournisseurs, de munitionnaires généraux!... ou de secrétaire de général en chef.

CASTAGNAC.

Au tremblement du canon et des coups de sabre!

LÉONARD.

Ça doit être joli quand on est chargé de faire distribuer des vivres à tout un corps d'armée!

MURAT.

C'est la bataille qui est belle, malheureux clerc de procureur!

LÉONARD.

Certainement, dans un tableau du peintre David; nous en avons des gravures dans notre étude!

CASTAGNAC.

Allons donc!... vous n'avez pas le droit de regarder ça, avec vos plumes sur l'oreille, sacrodious!... Dis donc, Murat, est-ce qu'on va aller en Italie sans le 12^{me} chasseurs!

MURAT, *s'animant.*

L'Italie!... je veux demander à y aller comme simple soldat, s'il le faut... Il me semble que par là, sous le soleil du midi, les batailles doivent avoir un caractère plus énergique... Dans le Nord, la tactique, les combinaisons régulières; en face de vous, des soldats et des officiers qu'il faut attaquer avec la patience de Moreau, ou la sagesse de Jourdan; là-bas, tout doit être rapide et instantané; au plus fougueux la victoire!... c'est là qu'il faut précipiter les régiments et les divisions;

c'est là qu'il faut lancer la cavalerie au grand galop, car vous n'avez pas devant vous d'immobiles murailles de baïonnettes!... Votre ennemi, impatient comme vous-même s'agite, et vous entrez dans ses carrés pour y combattre corps à corps!... J'aime la guerre partout, mais moins aux bords de ces froides rivières de l'Allemagne et de la Hollande où nous étions naguère.

CASTAGNAC.

Allons donc! tu y tapais avec un appétit d'enfer!

MURAT.

Bah! c'est à peine si de temps à autre on employait la cavalerie!

LÉONARD, à part.

J'aurais dit adieu aux fantassins!

MURAT.

La cavalerie!... Si jamais j'étais assez heureux pour en commander une division...

CASTAGNAC.

Excusez! tu n'es pas dégouté!

MURAT.

Je leur ferais voir à tous qu'ils ne savent pas s'en servir.

LÉONARD.

Merci! je te connais, tu ferais tomber les hommes comme la grêle.

MURAT.

On la met en mouvement comme une épaisse division d'infanterie; je ne la comprends pas ainsi, moi!... Je la vois toujours dans ma pensée, se jetant comme la foudre sur les masses ennemies... on la réserve pour les derniers coups, pour achever; on a l'habitude d'une heure réglée, d'un moment choisi dans la bataille, et alors on la met en marche... Allons donc! prenez vos hussards, vos chasseurs, vos dragons, vos cuirassiers, et entraînez-les ventre à terre sur l'ennemi. Quand? me direz-vous: Toujours.

Il se rassied, se tait et paraît pensif.

CASTAGNAC, à Léonard.

Sacrodioux! il entend ça, hein?

LÉONARD.

Il entend parfaitement la manière de passer dans l'autre monde!... il est fou... Tiens, le voilà comme il était dans notre pays lorsque nous disions qu'il parlait aux étoiles.

CASTAGNAC.

Voilà une ordonnance qui file rondement!

LÉONARD.

En voici une autre qui vient du côté de votre quartier.

UNE ORDONNANCE.

Le lieutenant Murat doit être ici!

MURAT.

C'est moi.

L'ORDONNANCE, tendant un pli.

Pour vous!

MURAT.

Donnez!... (L'Ordonnance s'éloigne.) Voyons! C'est du général Bonaparte!

CASTAGNAC.

Du petit maigrot?

MURAT, lisant.

« Le Directoire exécutoire refusait de vous reconnaître dans le grade que vous avaient con-
» féré les représentants du peuple en mission aux
» armées. A dater de ce jour, vous êtes chef de
» brigade, et je vous nomme mon aide de camp.
» Nous partons aujourd'hui même pour l'Italie.
» Le général commandant en chef l'armée d'I-
» talie,

BONAPARTE. »

CASTAGNAC.

De quoi! de quoi!... les représentants du peuple, la commission des armées, le grade... et tu n'en disais rien!

LÉONARD.

Chef de brigade!... Si tu m'avais dit ça, je t'aurais fait prêter par mon procureur les cinquante francs dont tu avais besoin l'autre jour.

MURAT.

Puisque je n'étais pas reconnu, je ne voulais pas vous donner une fausse joie... Chef de brigade, aide de camp du général en chef, la guerre en Italie!

CASTAGNAC.

Ah ça! et moi, tu vas donc me quitter comme ça?

MURAT.

Ton régiment va peut-être nous suivre.

CASTAGNAC.

Faut que j'aille voir ça au quartier

MURAT.

Amène-moi mon cheval ici, je reviens dans un instant... Un mot à dire à l'adjudant-général, qui demeure à quelques pas... Ta sœur, je l'embrasserai tout-à-l'heure.

Il va pour sortir.

LÉONARD.

Dis donc, as-tu encore besoin des cinquante francs?

MURAT.

Toujours!... et il n'y a pas d'argent au ministère de la guerre pour me faire des avances.

LÉONARD.

Tu les auras... Dis donc...

MURAT.

Eh bien? eh bien?

LÉONARD.

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'entrer dans les vivres de l'armée?

MURAT.

Comment donc! dans quelque temps je veux faire de toi un munitionnaire général!

Il sort.

LÉONARD.

Ils deviennent tous millionnaires et ils ne se battent jamais!... Je vais consulter mon procureur!

Il sort.

CASTAGNAC.

Ohé! Marianne! Marianne!

MARIANNE.

Voilà ! voilà !

CASTAGNAC.

Chef de brigade, aide de camp du petit général !... l'armée d'Italie !... Je vais au quartier, et je reviens comme si j'avais le diable quelque part ! Deux minutes !... Pendant tout ce temps-là, faut vendre la boutique et tout le tremblement !... J'ai idée que nous allons filer aussi !... Sacrodious ! sacrodious !

Il sort.

SCÈNE VI.

MARIANNE, seule.

Allons, le voilà qui devient fou ! il ne manquait plus que ça... Qu'est-ce que c'est donc que tout ce monde qui vient par ici ? On dirait d'une émeute !... Oui, on bat le rappel de ce côté !... Allons, si on en veut encore aux boulangers, je pourrai bien leur faire visiter toute ma boutique ; je n'y trouveront pas grand'chose... c'est égal, je vais la fermer... Mon frère ne tardera pas à revenir, et je serai plus tranquille !

Elle ferme les volets de sa boutique et rentre. — Au même moment Antoinette paraît de l'autre côté de la place. — Elle semble avoir couru et regarde autour d'elle avec inquiétude et agitation. — La nuit est venue.

SCÈNE VII.

ANTOINETTE, puis BARBARA et LUIDGI.

ANTOINETTE.

Je me suis peut-être trompée... la peur !... Et pourtant il m'a semblé le reconnaître !... Cette bonne Marianne !... la lettre que j'ai reçue m'oblige à ne pas la quitter. (*Elle va pour entrer chez Marianne et rencontre Barbara.*) Ciel !

BARBARA.

Vous me fuyez donc toujours ?

ANTOINETTE.

Mais que me voulez-vous ?... Je ne veux pas vous entendre, moi ; je ne vous connais pas... Laissez-moi ; laissez-moi donc passer !

BARBARA.

Vous m'écoutez !... Si vous entrez chez cette femme, j'irai vous y chercher !

ANTOINETTE.

Oh ! mais, j'appellerai à mon secours...

BARBARA.

L'émeute gronde autour de nous... Écoutez ce bruit de tambours et de trompettes, il couvrirait votre voix ; et si quelqu'un venait à vous, je dirais, je dirais que vous m'appartenez... ou plutôt j'étoufferais vos cris ; je vous aime, vous devez le savoir !

ANTOINETTE.

Eh bien ?

BARBARA.

Eh bien ! il faut me suivre... Ce n'est pas ici que je veux vous parler plus long-temps de mon amour...

ANTOINETTE.

Oh ! mais vous n'espérez pas m'entraîner ainsi ! vous ne le voulez pas !

BARBARA.

Je le veux !

ANTOINETTE.

Prenez garde ! Vous êtes étranger, je dois vous apprendre qu'en France une lâcheté trouve bientôt des vengeurs !... Prenez garde ! il suffirait peut-être d'un enfant qui viendrait à passer, pour que Dieu en fit mon défenseur ! Laissez-moi !

BARBARA.

Luidgi !... Allons, jeune fille, venez !

Il lui prend le bras.

ANTOINETTE

Marianne ! Marianne !

BARBARA, cherchant à étouffer ses cris.

Personne ne vous entendra, personne ne vous défendra !

MURAT, accourant.

Et moi, donc !

ANTOINETTE.

Ah ! merci, mon Dieu !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MURAT.

BARBARA, à Murat.

Et que t'importe à toi cette jeune fille ?

MURAT.

Qu'est-ce que tu dis ?... Que m'importe ?... Tiens !... (*Il tire son sabre.*) Fais un pas vers elle, et je te tue comme un chien !... Ah ça, tu crois donc qu'à Paris on enlève les femmes comme dans un pays de sauvages ?

BARBARA.

Eh bien ! si tu veux la disputer...

LUIDGI.

Barbara !

MURAT.

La disputer !... (*A Antoinette.*) Où voulez-vous aller, mademoiselle ?

ANTOINETTE.

Là, chez mon amie, chez Marianne.

MURAT.

Ah ! c'est de vous qu'on m'a parlé, pauvre enfant !... (*A Barbara et à Luidgi.*) Écartez-vous un peu !... Allons ! Il y a des moments où je passerais à travers un escadron ; entre deux hommes, toujours ! (*Il met la main sur l'épaule de Barbara, qu'il contient, fait passer Antoinette, et se trouve entre eux.*) C'est bien ; tu m'as rendu ce geste-là !

Il lui a remis la main sur l'épaule.

BARBARA.

Je n'ai jamais peur !

MURAT.

Pourtant tu as insulté une femme ; ceci est d'un lâche !

BARBARA, *portant la main à son poignard.*
Un lâche !

MURAT.

Laisse là ton poignard ; il est trop court pour arriver jusqu'à moi !

LUIDGI, *bas.*

Barbara, cet homme est à craindre !

MURAT.

Dis-moi que tout-à-l'heure tu étais fou, ivre !

BARBARA.

Non !

MURAT.

Eh bien ! écoute : choisis tes armes, pen m'importe ; mais n'attendons pas à demain ; je vais partir... Nous n'irons pas loin pour nous battre, je n'ai pas le temps... par là, au détour d'une rue, l'un contre l'autre, ou à bout portant, car il fait nuit, et il ne faut pas nous manquer !

BARBARA.

Soit !

MURAT.

Et maintenant, pas un mot de plus, car j'ai peu de patience... Va chercher des armes, et reviens là, demander le chef de brigade Murat... (*A Antoinette.*) Venez, mademoiselle !

Il entre avec elle chez Marianne.

SCÈNE IX.

BARBARA, LUIDGI, puis RENAUD, PEUPLE.

LUIDGI.

Murat!... J'ai entendu parler de lui, et il te tuera !

BARBARA.

Non !

LUIDGI.

Tu ne te battras donc pas ?

BARBARA.

A quoi bon?... J'ai ma vengeance toute prête ! Écoute!...

On entend des voix tumultueuses, et la scène se garnit de peuple.

RENAUD, *au milieu d'un groupe.*

Comment, nom d'un diable ! on nous donne des coups de sabre parce que nous demandons du pain en payant!... Canaille d'accapareurs ! brigands de boulangers ! (*A Barbara.*) Eh bien ! vous disiez tantôt que vous nous apprendriez du nouveau... Voyons, nous avons cherché à droite et à gauche... on a bien caché le morceau !

BARBARA.

On veut vous prendre par la famine, vous le savez bien... Vous avez cherché, dites-vous ? Et là, chez cette femme...

RENAUD.

Nous y avons regardé ce matin.

BARBARA.

Mais depuis on y a porté du pain, et en ce moment un officier se dispose à le faire enlever.

RENAUD.

Sacré diable ! faudra voir !

LUIDGI, *bas, à Barbara.*

Nous pouvons partir !

BARBARA, *de même.*

Tais-toi ; ils nous suivraient pour nous exterminer !

RENAUD, *entouré de peuple à la porte de Marianne.*

Holà ! à la boutique, et du pain, du pain, de bon gré ou de force !

Ils ébranlent la porte ; Murat l'ouvre et se pose sur le seuil.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MURAT.

MURAT.

Que voulez-vous ?

RENAUD.

Du pain !

MURAT.

Il n'y en a pas ici.

RENAUD.

On en a caché là-dedans.

MURAT.

Tu mens !

RENAUD, *et plusieurs voix.*

Nous voulons voir, nous voulons voir !

MURAT.

Vous n'entrerez pas!... Tenez, la porte est ouverte ; le premier qui met le pied sur le seuil, je le tue !

RENAUD, *à Barbara.*

Eh bien ! il faut prouver ce que vous avez dit tout-à-l'heure !

MURAT.

Ah ! c'est lui qui vous excitait!... c'est là votre chef!... Je n'ai plus besoin de mon sabre ; il gardera cette porte. (*Il le pose contre la porte. Écartant la foule.*) Qui es-tu donc, toi ?

BARBARA.

De quel droit m'interroges-tu?... Parle donc à tout ce peuple ; comme lui je veux du pain !

MURAT.

Est-ce que j'en ai, moi?... Vous en aurez tous demain, ce soir, peut-être ; j'attends comme vous ! Est-ce en forçant les boutiques que vous en aurez plus tôt?... (*Courant à Barbara, qu'il saisit.*) Quant à toi, tu es mon otage... et si quelqu'un veut te délivrer, il ne t'aura pas vivant !

Rumeurs.

BARBARA.

Eh quoi ! vous ne me défendez pas !

MURAT.

Silence!... c'est à la révolte que tu en appel-

les!... J'ai le droit de te punir, et je te punirai au milieu de la révolte elle-même!

Il le contient d'un bras ferme.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CASTAGNAC, LÉONARD, ANTOINETTE, MARIANNE, puis EMPLOYÉS pour inscrire les volontaires.

CASTAGNAC, *accourant.*

Eh! là-bas!... est-ce qu'il y a une révolution dans le pétrin, sacrodiouss?

MURAT, à Renaud et à ceux qui l'entourent.

Et vous qui êtes jeunes, courageux, sans doute, vous vous amutez à la voix du premier venu!... Vous agitez cette ville où le calme renaissait!... Tandis que vos frères promènent au loin le drapeau victorieux de la France, vous usez votre énergie dans de coupables émeutes!... Vous désolerez votre mère, la patrie, dont ils sont la gloire et l'orgueil!

RENAUD.

C'est vrai, nom d'un diable!

MURAT.

Que faites-vous ici?... vous devriez avoir un sabre à la main!... Le pain est rare à Paris; laissez-le aux femmes, aux enfans, aux vieillards; allez-en chercher en Allemagne, en Italie!... Celui-là, vous l'aurez gagné par la victoire!

RENAUD.

En route! En avant!... Il a raison!...

MURAT.

Partez soldats, vous reviendrez officiers!... Moi qui vous parle, je suis fils d'un aubergiste, et me voilà aide de camp du général Bonaparte!

CASTAGNAC.

A l'armée, sacrodiouss!

Roulement de tambours.

MURAT.

Tenez!... voici une liste de volontaires!... Qui veut se faire inscrire?

RENAUD, et plusieurs voix.

Moi! moi! moi!

CASTAGNAC.

Tout le monde, sacrodiouss!... Marianne, en route!... Nous vendons la boutique et nous filons!

LÉONARD, à part.

C'est le moment de se faire remarquer pour entrer dans les vivres... (*Haut.*) Messieurs les secrétaires, je vais vous aider...

MURAT, désignant Léonard.

Je vous demande la première inscription pour mon ami Léonard, de la Bastille comme moi!

TOUS.

Bravo! accordé!

LÉONARD, *effaré.*

Soldat! soldat!... Par exemple!

MURAT.

Tais-toi donc; tu ne peux pas reculer! (*Haut.*) Allons, enfans, nous nous retrouverons bientôt en Italie!

TOUS.

En Italie! en Italie!

Mouvement général. — Tambours, trompettes. — Un régiment arrive sur la place.

BARBARA, à part.

Je le retrouverai pour me venger!

CASTAGNAC, à Marianne.

Sacrodiouss!... Marianne, puisqu'il n'y a plus de farine, faudra vendre de l'eau-de-vie au trou-pier!

MARIANNE.

Cantinière!... Ça me va!

Mouvement général et animé. — Les Volontaires se groupent et se mêlent bientôt au régiment qui se met en marche.

Deuxième Tableau.

En Italie. — L'extrémité d'une plaine bornée au fond par une colline à travers laquelle serpente un chemin. — Nuit pendant tout ce tableau.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau il fait nuit; la scène est occupée par les lignes de l'armée autrichienne; çà et là des sentinelles.

UN GÉNÉRAL et UN COLONEL AUTRICHIENS, AIDES DE CAMP, SOLDATS *endormis*, FRANTZ, MULLER, HERMANN, *tous trois en sentinelle au premier plan*; ANTOINETTE, *en uniforme de trompette*; LÉONARD.

Le Général, le Colonel et les Aides de camp parcourent le théâtre, examinant avec attention. — Ils remontent la scène.

LE GÉNÉRAL.

Colonel, cette partie du camp est une de celles

où j'ai remarqué le plus d'ordre et de vigilance... je vous en félicite, et je rendrai bon compte au général en chef Wurmser... Vos sentinelles sont bien attentives à leur poste, et la plupart des soldats que voilà ne dorment pas...

LE COLONEL.

Général, tout cela n'est pas uniquement l'effet de la discipline... Mon régiment sait que nous sommes sur la route qui mène à Plaisance, et...

LE GÉNÉRAL.

Je comprends... vos soldats sont préoccupés de

ce personnage qui, plusieurs fois, dans la nuit, a traversé nos lignes à la tête d'une vingtaine de cavaliers.

LE COLONEL.

Certainement il n'y a là aucun danger réel, aucune lutte dont le résultat soit à craindre... Mais cette audace inexplicable, cette poignée d'hommes qui se jette à travers une armée, sans que jusqu'à présent un seul soit tombé sous les milliers de balles qu'on leur envoie, tout cela a frappé l'imagination de nos soldats; il y a pour eux mystère et prodige...

LE GÉNÉRAL.

Oui... mais nous aurons bientôt, je l'espère, le mot de cette énigme... Ceci cache sans doute quelque combinaison stratégique de nos ennemis... Depuis que le général Bonaparte a pris le commandement de l'armée française, la guerre a changé de forme et de caractère... Cet homme a des inspirations qui déroutent la science de nos meilleurs généraux... Et puis, ses principaux lieutenants le secondent avec un bonheur merveilleux... Murat, Lannes, Augereau, Lecourbe!... Allons, colonel; je passerai dans votre tente le reste de la nuit...

LE COLONEL.

On vous avertira aussitôt que l'envoyé que vous attendez sera arrivé...

LE GÉNÉRAL.

Bien... (*Ils vont pour sortir.*) Vous avez là des prisonniers?

Il désigne Léonard et Antoinette endormis.

LE COLONEL.

Deux seulement... Ils ont été pris, il y a quelques jours, dans une légère escarmouche.

Ils entrent dans une tente.

SCÈNE II.

ANTOINETTE, LÉONARD, FRANTZ, MULLER, HERMANN, SENTINELLES, SOLDATS.

FRANTZ.

Muller?

MULLER.

Eh bien?

FRANTZ.

Tu as entendu le général? il a parlé de l'homme au grand panache.

MULLER.

Oui, il a dit que ça devait être une espèce de fantôme...

HERMANN.

A l'épreuve du fer et du feu...

FRANTZ.

Tiens! ce n'est pas du nouveau, puisqu'on a tiré sur lui et sur sa troupe un canon à mitraille et que pas un n'a bougé...

MULLER.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ça ne peut pas être une personne naturelle... Une créature de

Dieu ne traverse pas comme ça toute une armée...

FRANTZ.

On dit que la dernière fois qu'il sont passés, le vieux Schmit, du régiment d'Esterazy, qui était en sentinelle avancée, n'a pas pu trouver la voix pour crier aux armes!... Et pourtant jamais de sa vie il n'avait eu peur!

MULLER.

Allons!... allons!... c'est de la magie, les balles n'y feront rien!... Tirez sur le diable, il ne fait que rire plus fort!... j'ai idée que ces deux prisonniers nous portent malheur!

FRANTZ.

Bah! il y en a un qui n'a pas l'air d'un solda l'autre est un trompette qu'on prendrait pour une jeune fille...

MULLER.

Deux fils du démon, peut-être!... Il y en a plus d'un dans l'armée française... Murat, par exemple, qui entre tout seul dans un carré, fend un homme d'un coup de sabre, et se retire tranquillement après avoir tué à droite et à gauche: est-ce un chrétien, ça?

FRANTZ.

Silence!... n'as-tu rien entendu?

MULLER.

Non!...

HERMANN.

On a crié aux armes!

FRANTZ.

L'homme au grand panache!...

On entend les cris: *Aux armes!* qui se répètent dans les lignes. — Coups de feu; mouvement dans le camp. — Les soldats qui sont en scène s'éveillent et se lèvent; quelques-uns prennent leurs fusils, d'autres expriment une frayeur superstitieuse. — Le Général et le Colonel sortent précipitamment de la tente.

LE GÉNÉRAL.

Soldats, visez juste!... un grade et deux cent florins à celui qui abattra le chef de cette troupe!

Mouvement tumultueux rapproché; bruit de chevaux et d'armes.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MURAT, CAVALIERS, LÉONARD, ANTOINETTE.

Murat paraît couvert d'un manteau qui lui laisse la liberté du mouvement; sa coiffure est surmontée d'un grand panache blanc; il frappe avec son sabre à droite et à gauche, et se fait passage à travers les soldats autrichiens. — Ses cavaliers le suivent en groupe serré. — On tire sur eux de tout côté. — Murat et sa troupe gagnent le chemin de la colline. — Murat se retourne tout-à-coup et revient sur ses pas.

UN CAVALIER.

Où allez-vous?

MURAT.

Je veux ce drapeau !

Il court à un drapeau, l'enlève aux soldats qui le défendent, et regagne le chemin de la colline. — Il disparaît avec sa troupe au milieu des coups de feu. — Le Général et le Colonel sont sur la colline. — Antoinette, pendant le tumulte, s'est trouvée sur le passage de Murat, et l'a reconnu. — Elle est venue à l'avant-scène, où elle est auprès de Léonard qui exprime une vive frayeur. — Le camp rentre peu à peu dans le repos.

ANTOINETTE, à part.

C'est lui!... c'est lui!... (*Haut, à Léonard.*)
Vous l'avez reconnu?...

LÉONARD, avec précipitation.

Si je l'ai reconnu!... je n'avais pas besoin de le voir pour cela... Puisque ce n'était pas le diable en personne, ça ne pouvait être que Murat!

ANTOINETTE.

Je sais où il va!

LÉONARD.

Parbleu! vous savez tout ce qu'il fait!... Ah! ça, ma très-imprudente compatriote, tâchons un peu de ne pas faire de folies... Vous avez voulu vous faire soldat; c'est votre idée, vous étiez libre; accordé!... Moi, on m'a nommé soldat malgré mes réclamations, on m'a emballé pour l'Italie, et Murat allait me dégager du service militaire pour me faire entrer dans les vivres, lorsque les Autrichiens m'ont fait prisonnier de guerre, moi, ancien clerc de procureur!... Vous étiez ma voisine dans cette circonstance orageuse, et vous avez été appréhendée au corps en même temps que moi.

ANTOINETTE.

Oui... heureusement cette bonne Marianne a été sauvée par son frère...

LÉONARD.

Oh! pour celle-là, elle est cantinière, elle doit s'attendre à quelques petits inconvénients... Bref, puisque nous pouvons causer un instant, je vous recommande la prudence... Ces gens-là ne se gênent pas pour vous gratifier d'une balle dans la tête... Tâchons de ne pas les indisposer mal à propos... Et là-dessus, bonne nuit, et que le ciel me transporte en songe dans mon étude de procureur!

Il s'éloigne.

ANTOINETTE, qui l'a écouté avec distraction.

Oui, c'est à Plaisance qu'il courait à travers les dangers!... Il faut qu'il l'aime bien, cette femme qu'il va chercher dans la ville assiégée, en passant au milieu de toute une armée!... Oui, il l'aime bien!... et moi?... Mais ai-je le droit d'avoir même de l'espérance!... Je ne voulais d'abord que me dévouer à lui silencieusement et sans penser à l'avenir... Eblouie par l'éclat qui l'environne, reconnaissante du secours qu'il m'avait porté à Paris, j'ai quitté pour le suivre, la France, où j'étais seule et abandonnée! Eh bien! je continuerai ma tâche obscure et mon entre-

prise toujours ignorée, peut-être... Qu'importe... je l'aime!

Elle va auprès de Léonard et s'assied à terre. — Des soldats réunis en groupes épars, causent à voix basse, d'autres s'endorment. Le Général, le Colonel et des Aides de camp descendent la colline et remontent la scène.

LE COLONEL, au Général.

Si cet homme renouvelle encore cette inconcevable tentative, nos soldats s'abandonneront à une terreur panique...

LE GÉNÉRAL.

Mais qui donc nous apprendra quel est cet homme ou plutôt ce démon?

BARBARA, qui s'est avancé sans être aperçu du Général.

Je vous le dirai, général.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BARBARA.

LE GÉNÉRAL.

Qui êtes-vous?

BARBARA.

L'envoyé du général Wurmser.

LE GÉNÉRAL.

Le mot de passe?...

BARBARA.

Autriche, Italie!

LE GÉNÉRAL.

C'est bien! (*Aux Aides de camp.*) Eloignez-vous, messieurs!... Restez, colonel. (*A Barbara.*) Parlez. Je vous reconnais maintenant; je vous ai vu à Roveredo.

BARBARA.

Oui, lorsque je portai à Wurmser un plan de bataille surpris au généralissime de l'armée française...

LE GÉNÉRAL.

Je sais que vous nous avez rendu des services... vous avez de l'intelligence...

BARBARA.

J'ai mieux que cela, j'ai de la haine... Ecoutez, général, car ce que je vais vous dire se lie étroitement à ce qui vous préoccupe, vous, le colonel, tous ces soldats que voilà... Il y a un an, à Paris, au milieu d'une sédition, un homme me fit sentir à la fois et sa main de fer et un sanglant affront! Grâce à lui, je descendis dans les prisons du Directoire, et j'en sortis avec cette soif de vengeance que vous inspire la solitude profonde des cachots... Il se souvient pas de moi, lui, tandis que je le suis pas à pas comme un infatigable chasseur!... C'est pour lui, encore plus que pour servir l'Autriche et l'Angleterre, que je me suis glissé de nouveau dans l'armée française!... A la destinée brillante de cet homme, j'ai uni dans l'ombre mon aventureuse destinée; c'est un duel où je veux qu'il succombe, et si je dois y périr, je ne demande qu'à le voir terrassé!... Cet homme, c'est Murat!... Murat l'intrépide, qui

fauche vos bataillons avec sa rapide cavalerie : Murat, qui passe à travers la mitraille comme s'il était invulnérable ; Murat qui vient tout-à-l'heure de franchir les lignes de toute une armée, et qu'il faut tuer au retour !

LE GÉNÉRAL.

C'était lui !

BARBARA.

Oui ; c'est à Plaisance qu'il est allé, à Plaisance que défendent deux régimens français enfermés dans ses murs... Il y a dans cette ville une femme dont la beauté a frappé Murat ; c'est pour la revoir qu'il s'éloigne souvent de l'armée française et passe à travers les troupes du blocus !... Mais en même temps, par ce trait d'incroyable audace, il sert les projets militaires de Bonaparte, il vous trompe tous sur la véritable position qu'occupent vos ennemis... Il ne suit pas deux fois le même chemin, et toujours son entreprise est le signe que l'armée française a fait un mouvement qui reste inconnu pour vous !

LE GÉNÉRAL.

Avez-vous vu le général Wurmser ?

BARBARA.

Oui, et c'est par son ordre que je viens vous apprendre que cette fois Murat n'a qu'un chemin devant lui, et ce chemin, le voilà !

LE GÉNÉRAL.

Ici ?

BARBARA.

Ici !

LE GÉNÉRAL.

Et vous croyez que nous allons le revoir

BARBARA.

Je vous le promets.

LE GÉNÉRAL.

A la bonne heure !... Colonel, s'il passait encore impunément, je briserais mon épée !

BARBARA.

Il ne passera pas, général ; le lion peut rugir et se défendre, mais il faudra bien qu'il tombe étouffé dans l'espace où nous allons l'enfermer.

LE GÉNÉRAL.

Venez, colonel ; quelques ordres à voix basse, et puis toute la ligne sous les armes !... (*A Barbara.*) Et vous ?

BARBARA.

Moi ! je vous annoncerai son approche ; fiez-vous à moi ; je le verrai venir de loin.

Il se dirige vers le haut de la colline. Le Général redescend la scène avec le Colonel.

SCÈNE V.

LES MÊMES *dans le fond*, LÉONARD, ANTOINETTE.

Vers la fin de la scène précédente, Antoinette s'est glissée avec précaution près des personnages qui ne l'ont pas aperçue : elle a entendu les derniers mots qu'ils ont échangés. Au moment où ils se sont éloignés, elle s'est vivement dérobée à leurs regards.

ANTOINETTE.

C'est de lui qu'ils parlaient ! ils l'attendent, et

cette fois il ne saurait leur échapper !... Inspirez-moi, mon Dieu, et s'il faut que je meure, que ce soit en essayant de le sauver !... Aller à Plaisance, c'est impossible, et les portes de la ville ne s'ouvriraient pas devant moi. Non ! ce n'est pas cela ! Il faut que je passe à travers tous ces soldats, et que je me dirige vers l'armée française. Oui, tout-à-l'heure, on dirait qu'on apercevait là-bas le feu de ses bivouacs ; je rencontrerai peut-être quelques éclaireurs. Allons ! allons ! Dieu me soit en aide !... (*Elle s'approche de Léonard.*) Léonard !

LÉONARD.

Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce que c'est ? que voulez-vous ?...

ANTOINETTE.

Écoutez !... Tout-à-l'heure il va se faire un mouvement à la faveur duquel nous pouvons nous échapper. Voulez-vous me suivre ?

LÉONARD.

Vous suivre ! nous échapper ! Est-ce que c'est possible ?

ANTOINETTE.

Nous pouvons essayer.

LÉONARD.

Je vous déclare que je ne veux pas essayer le moins du monde.

ANTOINETTE.

Mais nous pouvons tirer d'un grand péril Murat, votre ami !

LÉONARD.

Mon ami est un diable qui se tirera de partout, je le connais. D'ailleurs il aime le danger ; il faut le laisser s'amuser à sa manière.

ANTOINETTE.

Mais la liberté ?

LÉONARD.

La liberté ? je la porte dans mon cœur, mais je ne veux pas aller la chercher à travers trente mille coups de fusil.

ANTOINETTE.

Eh bien ! je pars.

LÉONARD.

Vous partez !... c'est le moment de vous souhaiter un bon voyage. Mais écoutez le conseil d'un ami, ancien clerc de procureur, qui connaît le code et les lois militaires... sitôt pris, sitôt fusillé !

ANTOINETTE.

Je pars, vous dis-je !

LÉONARD.

Mais vous allez me compromettre !

ANTOINETTE.

Silence !

Elle s'éloigne avec précaution à travers les soldats endormis. Coups de feu.

LÉONARD.

Ah ! la malheureuse ! puisse-t-elle réussir !... (*Criant.*) Elle est partie seule !... je n'en suis pas !... je suis au milieu de vous !... Enchaînez-moi si vous voulez !...

Roulement de tambours. Vive agitation.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BARBARA, LE GÉNÉRAL, LE COLONEL, LÉONARD; puis MURAT, CAVALIERS FRANÇAIS.

BARBARA, *du haut de la colline.*
Général, le voici!

LE GÉNÉRAL.

Soldats, à vos rangs! Cet homme qui va passer, c'est Murat! qu'il soit à nous mort ou vivant!...

Murat paraît au haut de la colline, suivi de ses cavaliers. Ils s'arrêtent.

MURAT.

Allons, mes braves, le passage est bien gardé, mais il faut le franchir... Reculer, jamais!... En avant, toujours!...

LE GÉNÉRAL, à Murat.

Rendez-vous!

MURAT, *riant.*

C'est ce que j'allais vous dire, foi de Gascon!

LE GÉNÉRAL.

Feu!

MURAT.

Attendez! nous sommes trop loin!...

Il s'élançe, suivi de ses cavaliers. Mêlée. Combat. Coups de feu hors de la scène.

LE GÉNÉRAL.

Que se passe-t-il donc là-bas?

ANTOINETTE, *accourant.*

Murat, Murat! votre cavalerie!

MURAT.

Ma cavalerie!... Ah! le diable m'emporte, ceci va devenir une bataille!... Ma cavalerie!... mais il faut que j'aïlle me mettre à sa tête! et j'irai!...

Il traverse les rangs ennemis. Arrivée de la cavalerie française. Combat. Défaite des Autrichiens.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CASTAGNAC.

CASTAGNAC.

Sacrodioux! encore une bonne soupe de trempée aux Autrichiens!... (*A Murat.*) Dis donc, mon général, sans vous tutoyer, ça me va peu de te voir promener pour ainsi dire tout seul à travers trente mille hommes!...

MURAT.

Allons! vous êtes venus à propos. Mais qui vous a avertis?

CASTAGNAC.

La petite payse donc!

MURAT.

Antoinette!

LÉONARD, *s'avançant.*

C'est moi qui lui en ai donné le conseil!

MURAT.

Où est-elle?

LÉONARD.

La voici!... Venez donc, ma charmante camarade de captivité!...

MURAT

Comment! sous cet uniforme!... Mon enfant, je vous dois peut-être la vie!...

ANTOINETTE.

A Paris vous m'avez sauvé l'honneur.

Cris, acclamations.

MURAT.

Qu'y a-t-il?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN AIDE DE CAMP

L'AIDE DE CAMP.

Général, je suis envoyé auprès de vous par le commandant en chef de l'armée d'Italie.

MURAT.

Parlez!

L'AIDE DE CAMP.

Un armistice vient d'être conclu.

MURAT.

Diable! nous allons nous ennuyer!...

L'AIDE DE CAMP.

Vous devez partir pour Paris.

MURAT.

Quitter l'armée!...

L'AIDE DE CAMP.

Le général en chef vous a choisi pour porter au Directoire les drapeaux conquis sur les Autrichiens.

MURAT.

A la bonne heure! je remercie Bonaparte!... je suis sûr d'être bien reçu en France, car je porte à notre patrie le présent le plus digne d'elle.

CASTAGNAC.

Sacrodioux! je serais flatté d'être de la procession!...

MURAT.

Pourquoi pas? Tu porteras un drapeau.

CASTAGNAC.

Et si on veut y toucher en chemin, je le défendrai vivement, quand même il faudrait l'avaler, sacrodioux!...

MURAT, *tirant à part Antoinette.*

Et vous, mon enfant, vous ne voulez pas revoir la France? Venez! je veillerai sur vous!...

ANTOINETTE.

Merci, général. J'ai quitté notre pays pour longtemps, pour toujours peut-être!... Je suis orpheline, seule au monde; au milieu des hasards de la guerre, je songe moins à des malheurs passés, et je remplis une tâche que je me suis imposée!...

MURAT, *riant.*

Allons! une tête du midi!...

ANTOINETTE, *à part.*

M'éloigner! non, car il reviendra bientôt.

L'AIDE DE CAMP.

Général, voici les drapeaux confiés désormais à la garde de votre cavalerie.

Vingt-et-un cavaliers arrivent portant des drapeaux.

MURAT.

Enfans, il y en a vingt-et-un, et pour faire un

échange avec tout cela, les ennemis n'ont pas pris un seul drapeau tricolore!...

Les tambours battent, les trompettes sonnent; Murat se met à la tête de sa cavalerie, suivi des hommes qui portent les drapeaux. On les voit monter le chemin de la colline, tandis que la musique fait entendre une marche guerrière.

Troisième Tableau.

En Égypte. — Une salle dans un palais; un divan.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALI, ESCLAVES, puis CASTAGNAC.

ALI.

Ayez soin que tout le palais soit digne du maître qui l'habite et que la guerre nous a donné... C'est un redoutable lieutenant du sultan Kébir, du grand Bonaparte... il va revenir d'une expédition aux bords du Nil...

UN ESCLAVE.

Ali, on dit que Murat va se mesurer avec le Chef des Mameloucks...

ALI.

Allah le sait... Gloire à lui!... c'est par sa volonté que les Français ont fondu sur l'Égypte... Dieu est grand!... malheur à celui qui leur résiste!... Les Mameloucks pesaient sur cette terre sacrée; leur moment fatal est peut-être venu... Allez!...

Ils vont pour sortir, et saluent Castagnac qui entre.

CASTAGNAC.

Salut et civilité, mes petits mamamouchis!... (Les Esclaves sortent. *A part.*) Ah ça, depuis que nous sommes dans ce brûlant pays d'Égypte je vois beaucoup de particuliers en pantalon, mais je cherche en vain des odalisques... ça m'irait d'en trouver, sacrodious!... (Haut.) Citoyen Turc!...

ALI, s'inclinant.

Qu'ordonnes-tu?

CASTAGNAC.

Ça va-t-il, ça va-t-il?

ALI.

Nous sommes prêts à recevoir le redoutable Murat.

CASTAGNAC.

Vous jouirez bientôt de sa présence : il est allé savonner plusieurs mille hommes; ça ne sera pas long... Il va revenir dans cette cassine où nous bivouaquons depuis une quinzaine, assez agréablement, je m'en flatte!... Ah ça, nous attendons pas mal de monde, des généraux, des marins, des fournisseurs, le diable et son train!

ALI.

Le palais est vaste, et tous y trouveront leur place.

CASTAGNAC.

Et je te réponds qu'ils vous montreront la manière de boire du vin, laquelle liqueur vous est défendue par ordre du jour du ci-devant Mahomet.

ALI.

L'ancien maître de ce palais, Soliman, a laissé s'accumuler dans les caves les vins les plus généreux.

CASTAGNAC, *à part.*

Je parie que ce vieux hiberon-là s'en repasse comme un véritable templier... je lui pardonne!... (Haut.) Ah ça, dis donc, citoyen Turc, il paraît que ce Soliman que nous avons fait déménager avant le terme était un gaillard assez porté vers les jolies femmes, hein?

ALI.

Il avait un magnifique sérail.

CASTAGNAC.

A lui tout seul?

ALI.

Soixante houris!

CASTAGNAC.

A lui tout seul?

ALI.

Oui.

CASTAGNAC.

Sacrodious! polisson de Turc!... Et où les mettait-il, les syrènes?

ALI.

Par là, au bout de cette galerie.

CASTAGNAC.

Et qui est-ce qui montait la garde près de ce bivouac volcanique et incendiaire?

ALI.

Moi.

CASTAGNAC.

Ah! je comprends! infortuné!... Dis donc, citoyen Turc, est-ce que par hasard il n'en serait pas resté du tout, de ces odalisques? histoire de les voir seulement et de leur dire, bonjour, comment vous portez-vous?

ALI.

Non... Soliman les a toutes emmenées au camp de Mourad-Bey.

CASTAGNAC.

Ton Soliman est un rien du tout!... (*A part.*)

C'est pour le coup que je veux en être quand on ira chauffer le camp de Mourad-Bey!... pourvu qu'on n'y aille pas sans moi!... ça ne serait pas gentil à mon ami Murat, qui m'a laissé ici comme un véritable portier... Ma sœur Marianne a plus de chance; elle l'a suivi en qualité de vivandière!... (*Bruit au dehors.*) Holà! hé!... qui est-ce qui arrive?... Murat?... (*Regardant par une fenêtre.*) Non... des particuliers de toute espèce... Sacrodiens! Léonard aussi!... en voilà un qui doit être content : il est entré dans les riz-pain-sel!... (*Son de trompette.*) Bon ! à mon poste!... Salut, citoyen Turc!

Il sort.

SCÈNE II.

ALI, LÉONARD, ANTOINETTE, OFFICIERS, MATÉLOTS, EMPLOYÉS AUX VIVRES.

ALI.

L'ordre du chef est qu'on attende dans cette galerie... (*À Léonard, qui reste immobile tandis que les autres se dirigent vers la galerie.*) Eh bien?

LÉONARD.

Soyez tranquille, je prends tout sur moi; je suis un ami du général Murat!... (*Ali s'incline.*) Le plus souvent que je ne serai pas là au moment de son arrivée; on ne manque pas les bonnes occasions quand on a été clerc de procureur!... (*À Antoinette, qui va entrer dans la galerie.*) Eh bien ! vous ne restez pas ?

ANTOINETTE.

Non.

LÉONARD.

Vous ne voulez pas voir, avant les autres, notre intrépide compatriote ?

ANTOINETTE.

Je n'ai rien à lui demander.

LÉONARD.

Ah !

ANTOINETTE.

Et je vais rejoindre... mes camarades.

LÉONARD.

Oui, les matelots du brick l'*Oreste*, parmi lesquels vous vous êtes enrôlé... Il paraît que vous avez préféré le service de mer au service de terre ?

ANTOINETTE.

Vous aussi ?

LÉONARD.

Moi?... je suis aspirant fournisseur, voilà mon caractère officiel... Depuis que nous avons quitté cette Italie où nous fûmes compagnons de captivité, est-ce que vous avez toujours vécu sous le drapeau ou le pavillon ?

ANTOINETTE, sortant.

Toujours.

SCÈNE III.

LÉONARD, seul.

Elle prend les allures du véritable marin... Cette jeune fille renonce à toutes les habitudes de son sexe, y compris le bavardage.... Ah ça, nous voici en Égypte, et je me flatte que Murat m'y placera selon son pouvoir et ma capacité... Je commence à me trouver peu à mon aise sur ces bâtimens de transport que les vaisseaux ennemis poursuivent avec un acharnement ridicule... En second lieu, j'ai pour chef un particulier qui m'inspire fort peu d'affection... Ce Barbara vous regarde toujours comme s'il allait vous condamner à mort!... Barbara! quel diable de nom! Si j'en avais un pareil, je n'oserais jamais demander un passe-port... Enfin, c'est mon chef; Murat a confiance en lui; je me garderai bien de m'en faire un ennemi... il faut être prudent et ne pas oublier qu'on a été clerc de procureur... (*Roulement de tambours, bruit de trompettes, cris, acclamations au dehors.*) Voici Murat!... il faut que je lui rende les honneurs et que j'aille au devant de lui!

Il sort; les personnages qui étaient entrés dans la galerie vont au devant de Murat. Barbara écarte une portière, les regarde tous s'éloigner, et vient en scène.

SCÈNE IV.

BARBARA.

Il revient!... toujours vainqueur, toujours heureux!... Sa fortune brillante, inouïe, renverse tous mes desseins, anéantit toutes mes entreprises... Mais il ne m'aura donc servi de rien de m'attacher à ses pas, de semer sa route d'embûches!... J'ai pénétré jusqu'à lui, j'ai eu sa confiance, et toujours il a échappé à ce réseau fatal où je voulais l'envelopper!... Et pourtant ma haine veille sans cesse; je l'ai suivi avec persévérance partout où l'ont conduit la guerre et les révolutions... jamais il ne m'a soupçonné, jamais ses souvenirs ne l'ont ramené à ce moment où le hasard nous mit autrefois en présence... Le hasard!... me servirait-il cette fois?... Le jeune musulman que j'ai pris à mon bord dans la rade d'Alexandrie, il est ici, il veut voir Murat, lui parler!... Non, je ne m'y trompe pas; c'est un de ces fanatiques armés pour cette lutte désespérée que les imans appellent le combat sacré... Une lutte au poignard et qui menace les principaux chefs de l'armée française!... Eh bien! je veux que cet homme voie Murat sans témoins; car, je l'ai deviné, moi!... Murat dédaigne toutes les précautions de sûreté; le musulman arrivera facilement jusqu'à lui; mais lorsqu'il sera seul.... (*Écartant la portière.*) C'est cela!

SCÈNE V.

BARBARA, CASTAGNAC, LÉONARD, ANTOINETTE, OFFICIERS, SOLDATS, MATELOTS, MUSULMANS, puis MURAT, MARIANNE.

CASTAGNAC, *entrant des premiers.*

Allons, sacrodious! restez là puisqu'il le veut; mais pas de bruit!... il est blessé.

BARBARA, *s'avançant vivement.*

Blessé?

ANTOINETTE.

Blessé, mon Dieu!... (*Regardant à l'entrée.*) Ah! le voici!

MURAT, *entrant avec Marianne.*

Bonsoir, mes enfans, bonsoir!... Te voilà, Castagnac?

CASTAGNAC, *avec humeur.*

Oui, me voilà!... faut-il pas que le portier soit à la maison tandis que les autres vont faire le chariyari et recevoir des atouts?

MURAT.

Allons, tu as de la rancune; tu ne pouvais pas marcher sans ton régiment.

CASTAGNAC.

Si tu avais voulu, avec ta protection!... il n'y a pas de risque, sacrodious!

MURAT.

Bientôt, bientôt!... Ah! Léonard?

LÉONARD.

Toujours ce courage inconsidéré?... Ah ça, mais quand on est général on pourrait, ce me semble, laisser faire les autres.

MURAT.

Un général doit marcher en avant le premier et se retirer le dernier... Voilà bien des reproches pour une égratignure!... Demain, mon bras aura repris toute sa force..... Ah ça, mais est-ce que je dois me plaindre?... Depuis que je fais la guerre, c'est la seconde blessure que je reçois!

CASTAGNAC.

Oh ça, si le bon Dieu était juste, vu la manière dont il y va, il en serait couvert du haut en bas, de blessures!

MURAT.

Merci, Castagnac!

CASTAGNAC.

Ah ça, mais comment ça s'est-il passé puisque nous étions enfermés ici comme des invalides?

MURAT.

Eh! pardieu, mon pauvre Cartagnac, tu sais bien que j'ai voulu dégager la forteresse de Laffel que les Turcs allaient prendre... j'y ai réussi, mais au moment d'entrer dans la place...

MARIANNE.

Vous allez vous fatiguer.

MURAT.

Parle donc, Marianne, puisque tu ne m'accordes pas la parole.

MARIANNE.

Eh bien! le général a reçu le coup de sabre

mal à propos, pour rien, pour cette plume que voilà.

Elle montre une plume de panache.

CASTAGNAC.

Une plume!

LÉONARD, *examinant la plume.*

Dam! ça me paraît avoir quelque valeur.

MARIANNE, *à Léonard.*

Est-ce que vous seriez allé la chercher à travers les coups de sabre et les coups de fusil?

LÉONARD.

Je déclare que j'y aurais renoncé.

MARIANNE.

Ç'a été un rude moment, et plus d'un brave y est resté!... Nous touchions à la porte de la forteresse, et le général se trouvait au milieu d'une troupe d'ennemis qui allaient, je crois, l'emporter lui et son cheval... Je ne sais comment il s'y est pris, mais il s'est fait passage au travers, et il rentrerait dans les rangs, lorsque cette plume s'est détachée de son panache et est tombée parmi les Turcs... Il n'a pas voulu la leur laisser; il est retourné sur ses pas, seul, comme un furieux, et il a reçu un coup de sabre au moment où il l'arrachait à un Turc qui s'en était emparé.

MURAT.

Mais tu ne dis pas que Mourad-Bey demandait cette plume comme un trophée de victoire, et c'est à toi que je l'ai donnée, Marianne.

MARIANNE.

Eh bien! je ne la mettrai pas sur ma tête, mais là toujours!

Elle place la plume sur son sein.

MURAT.

Je vous réponds qu'on ne la lui prendrait pas facilement.

MARIANNE.

Pardi! est-ce qu'on peut avoir peur quand on vous voit courir en riant à travers les balles?... Il me semble maintenant que j'ai toujours vécu sur les champs de bataille!...

CASTAGNAC.

Sacrodious!...

MURAT.

Allons! allons! la forteresse de Laffel est dégagée; et Mourad-Bey était là, Mourad-Bey le digne chef de ces Mameloucks, la première cavalerie du monde!...

CASTAGNAC.

De quoi! de quoi! la première!...

MURAT, *aux Officiers.*

Messieurs, demain vous prendrez dans ma cavalerie les postes auxquels vous avez été appelés. Musulmans, vous êtes libres dans le palais!.. nous ne sommes pas en Égypte comme des maîtres, mais comme des libérateurs, et nous venons vous soustraire à la tyrannie des Mameloucks!... Ah! de braves marins qui approvisionnent l'armée en passant à travers les escadres ennemies!.. (*À Barbara.*) Vous voilà, capitaine?

BARBARA.

Je suis venu prendre vos ordres, général.

MURAT.

Vous êtes brave, intrépide ; mais vous avez pour ainsi dire encouru la disgrâce du général en chef.

BARBARA.

Pourquoi ?

MURAT.

Approchez !... (*Il lui parle à part.*) Vous avez outrepassé les ordres reçus en levant une contribution sur les fellahs de Rhamanié.

BARBARA.

Mais, général, je voulais vous exposer ma conduite. On dit que plusieurs chefs de l'armée française ont cru devoir profiter de ces contributions, et...

MURAT.

Assez, monsieur ; je ne veux pas croire qu'un seul de mes camarades fasse fortune autrement que par le droit chemin !... Quant à moi, je ne veux la devoir qu'à mon sabre et à mes services... Si jamais je retourne riche dans le village d'où je suis sorti pauvre, je tiens à porter la tête haute comme sur le champ de bataille !... Allons, je mets tous cela sur le compte de votre zèle pour moi, et je me charge de parler de vous à Bonaparte !... Continuez de bien servir ; ma protection ne vous manquera pas. (*Lui tendant la main.*) Sans rancune !...

BARBARA, à part, après avoir pris la main de Murat et s'être incliné.

Il échappera donc à tous les pièges !... (*Au moment où il va se mêler au groupe, un jeune Musulman s'avance, un rouleau de papier à la main, et va vers Murat. Le retenant, et à voix basse.*) Plus tard !...

Tous deux échangent un regard rapide, et paraissent se comprendre. Barbara lui montre la portière qu'il écarte. Ce jeu muet n'est remarqué d'aucun autre personnage.

MURAT.

A demain !... Léonard, tu déjeuneras avec moi.

LÉONARD.

Je ne m'y oppose pas !... (*A part.*) Bonne occasion pour me pousser dans les vivres !...

CASTAGNAC.

En route !... Je vais voir s'il fait plus frais à la cave que par ici.

MURAT.

Marianne, je te promets de suivre ton ordonnance. Dans quelques instans je me mettrai sur ce divan, et j'y resterai tranquille.

MARIANNE.

Nous verrons bien !...

Murat sort par une porte latérale ; les autres personnages sortent par le fond ; au moment où Marianne va s'éloigner, Antoinette l'arrête.

ANTOINETTE.

Marianne !

MARIANNE.

Antoinette !

SCENE VI.

ANTOINETTE, MARIANNE.

MARIANNE.

Vous ici ! et vous ne m'avez rien dit ; je ne vous ai pas vue. Vous n'avez pas parlé à Murat ?

ANTOINETTE.

Non !... Je me suis cachée dans la foule.

MARIANNE.

Mais embrassez-moi donc ! il y a si tong-temps que je ne vous ai vue !...

ANTOINETTE.

Bonne Marianne !...

MARIANNE.

Ah ça ! mais vous êtes retournée à Cahors depuis que nous nous sommes quittées en Italie ?

ANTOINETTE.

Oui, je suis allée recueillir le dernier soupir de mon père, mon père qui en mourant m'a consolée de son indifférence passée en me pressant dans ses bras.

MARIANNE.

Pauvre Antoinette !... Et vous voilà parmi des matelots ; vous avez pris goût à la guerre, à ce qu'il paraît !... Mais vous ne partirez pas comme ça ; je vais dire au général...

ANTOINETTE.

Marianne, je voulais le voir, je l'ai vu, mais je ne veux pas lui parler.

MARIANNE.

Et pourquoi donc ?

ANTOINETTE.

Pourquoi ? parce que Murat est maintenant un de ces hommes dont le nom retentit en Europe, parce que je ne suis rien auprès de lui, moi, rien qu'une pauvre fille dévouée, folle, qui ne demande qu'à vivre ignorée, au milieu des périls, car au milieu des périls je puis disparaître, je puis... Tu n'as donc pas deviné que j'ai consacré toute mon existence à le suivre, à veiller sur lui, à l'aimer ?

MARIANNE.

Ah ! pauvre enfant !...

ANTOINETTE.

Tu comprends maintenant pourquoi je veux qu'il ignore que je suis là. Oh ! je sais bien qu'il n'abuserait pas de ce vertige qui m'entraîne !... Mais je n'oserais plus le regarder, je n'oserais plus m'attacher à ses pas ; je n'ai au monde que ce bonheur-là, je ne veux pas m'en priver !...

MARIANNE.

Ah ça ! je ne puis pas vous faire de reproches, moi !... Heureusement je l'aime comme un camarade, voilà tout ! Mais je comprends qu'il tourne la tête aux femmes, et je vous plains de tout mon cœur !... Il faudra vous guérir, mon enfant !...

ANTOINETTE.

Dieu le veuille !...

MARIANNE.

Voici Murat!...

ANTOINETTE.

Sortons!... Marianne, je pars demain, je veux le voir encore, mais sans être vue!...

MARIANNE.

A la bonne heure! cela sera moins dangereux! Venez! par ici!...

Elles sortent.

SCÈNE VII.

MURAT, seul.

Je crois, ma foi, que je dormirai bien un peu!... (*Regardant par une fenêtre.*) Voilà ce fou de Castagnac qui va encore d'une sentinelle à l'autre; il lui semble qu'on va m'enlever comme une jeune fille, et qu'il faut me garder comme si j'étais roi!... (*Il se met sur un divan.*) Allons, décidément cette blessure ne m'empêchera pas de monter au plus tôt à cheval et de courir sur ces rassemblements d'Arabes qui veulent rejoindre Mourad-Bey... Je ne tarderai pas à rencontrer les Mameloucks. J'ai promis à Bonaparte qu'ils ne dépasseraient pas les pyramides de Giseh, et je lui tiendrai parole... Je les rejeterai dans le désert!... Si je proposais à Mourad un combat singulier? Bonaparte se fâcherait peut-être! je ne voudrais pas lui déplaire; il est la tête de l'armée, nous n'en sommes que le bras!... (*Il commence à s'endormir.*) Qui m'aurait dit, il y a encore peu d'années, que j'irais un jour en Égypte, et comme général!... général!... Il doit y avoir à la Bastide des gens qui ne veulent pas le croire!... Je voudrais y retourner, ne fût-ce que pour un jour!... Je les reverrais tous avec plaisir, là-bas, chez mon père, dans l'auberge... Savons-nous ce que nous deviendrons? nous ferons peut-être le tour du monde sous les ordres de Bonaparte!... (*Il s'endort.*) Bessières, Kléber, qui arrivera le premier, là-bas, dans les carrés ennemis?... Ce diable de Mourad! Nous avons le même nom! Mourad!...

SCÈNE VIII

MURAT, endormi, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Il dort!... (*Elle s'approche et le regarde.*) Son bras!... (*Elle change son bras de place avec précaution.*) Il ne s'inquiète pas de cette blessure! non, elle n'est pas grave. Et d'ailleurs, que lui importe, à lui si courageux!... Demain il ira chercher de nouveaux dangers, une gloire nouvelle!

MURAT, révant.

A Cahors, à Cahors!... Antoinette!...

ANTOINETTE.

Mon nom, mon nom dans ses rêves!...

MURAT.

Bonaparte, cette jolie enfant est ma nièce... oui, Antoinette...

ANTOINETTE.

Ah!... (*Elle se tait.*) Allons, allons, j'emporterai du moins un peu de bonheur, un souvenir! Et puis encore, oui, cela!... (*Elle coupe avec un poignard un morceau du linge qui enveloppe le bras de Murat.*) Éloignons-nous! il le faut!... (*Pendant qu'elle était agenouillée, le Musulman est entré par la portière; il a examiné avec attention, a rampé et se trouve auprès du divan. Il a un poignard à la main, et se dresse avec fureur.*) Cet homme!... Au secours!...

Le Musulman la renverse et se précipite sur Murat, qui s'est levé du divan, et le terrasse d'un bras vigoureux.

MURAT.

Malheureux!

ANTOINETTE.

Au secours!

Barbara arrive rapidement par la portière et court à Murat. Il regarde au fond et voit accourir des soldats. Il fait un geste de rage concentrée, saisit le Musulman et le relève.

SCÈNE IX.

MURAT, BARBARA, LE MUSULMAN, SENTINELLES, SOLDATS, ANTOINETTE, puis CASTAGNAC, LÉONARD, MARIANNE.

Barbara a conduit le Musulman jusque auprès de la portière.

LE MUSULMAN, à Barbara.

Eh bien! ne m'as-tu pas dit...

BARBARA.

Misérable!

Il frappe de son poignard le Musulman, qui tombe.

MURAT.

Barbara, il appartenait à la justice...

BARBARA.

Général, justice est faite!

CASTAGNAC

Approuvé, sacrodieux!

LÉONARD.

C'est infâme! Je ne serai pas tranquille qu'on ne les ait tous exterminés!

MURAT.

Allons donc! c'était un fou, un fanatique!... Barbara, vous êtes accouru le premier à mon secours, merci!... Mais qui donc était là, près de moi, et m'a mis en garde contre l'assassin?

MARIANNE, à Antoinette.

C'est vrai! je le dirai, je veux le dire!

ANTOINETTE.

Silence, Marianne! je vous en supplie! ne gêtez pas mon bonheur!...

CASTAGNAC.

Personne ne dit mot, personne ne répond, sacrodieux! il n'y a pourtant pas de quoi faire la mort!...

MURAT.

C'est singulier!...

Bruit au dehors. Roulement de tambours, son de trompettes.

UN AIDE DE CAMP.

Général, un envoyé de Mourad-Bey !

MURAT.

Qu'il vienne ! qu'il vienne !

LÉONARD.

C'est peut-être de ce côté-là qu'est venu le scé-
rat !

MURAT.

Non ! non ! nous avons affaire à un noble en-
nemi, et je crois à sa loyauté comme à son cou-
rage !

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'ENVOYÉ DE MOURAD-BEY.

MURAT, à l'Envoyé.

Musulman, tu es le bienvenu parmi nous ; Mou-
rad-Bey est un guerrier dont nous avons appris à
connaître la valeur.L'Envoyé s'incline profondément et remet un papier à
Murat.

MURAT, lisant.

« Mourad, bey des Mameloucks, à Murat, chef
» des cavaliers francs. — Dieu est grand et Ma-
» homet est son prophète. Je t'envoie ceci en té-
» moignage de mon admiration pour ta valeur, et
» de mon estime pour ta générosité. La destinée
» a voulu que notre nom fût le même, et que
» nous fussions rivaux sur le champ de bataille,
» toi pour la conquête, moi pour la défense d'une
» terre sacrée. Je m'honore de t'avoir pour en-
» nemi, et si la paix unissait nos mains et nos
» bannières, je marcherais à côté de toi, le cœur
» rempli d'orgueil et d'un sentiment fraternel.

» Mais le noir génie de la guerre est entre nous,
» et c'est pour combattre que nous devons nous
» rencontrer. Or, avant que la fatalité ne décide
» cette grande querelle qui tient les regards du
» monde fixés sur l'Égypte, avant qu'un de nous
» deux peut-être ne descende, abattu par le cime-
» terre, dans l'empire d'Allah, dont la mort ouvre
» les portes redoutables, j'ai songé qu'il serait
» bon de nous voir l'un à côté de l'autre, réunis
» par une douce hospitalité. Si tu veux venir sous
» ma tente, aux bords du Nil, je t'y recevrai
» comme un frère, et tous ceux qui m'entourent
» seront fiers de te regarder. Prends cinquante ca-
» valiers, et j'aurai cinquante Mameloucks. Nous
» verrons s'envoler quelques heures au milieu des
» soins de l'amitié, et plus tard, si la fatalité
» nous épargne, nous mêlerons ce doux souvenir
» à nos souvenirs de sanglantes batailles. Qu'Allah
» et le Prophète étendent sur toi l'ombre de leur
» faveur et les trésors de leur bienveillance ! »

LÉONARD.

S'il m'est permis de donner un conseil, je m'y
ferais tout juste ce qu'il faut pour ne pas y mettre
le pied.

MURAT, à l'Envoyé.

Je remercie Mourad de son message, et je lui
porterai moi-même ma réponse... Je serai fier de
m'asseoir à ses côtés!... Mais je n'ai pas besoin
d'une escorte pour visiter un aussi noble ennemi :
j'irai seul sous sa tente, et c'est vous qui me con-
duirez.

CASTAGNAC, à part.

Seul, sacrodious ! je le lui défends!...

L'Envoyé s'incline profondément. Tous les personnages
sortent.

Quatrième Tableau.

Aux bords du Nil. — Une digue du fleuve. Sur le rivage, la tente de Mourad-Bey et le camp des Mameloucks.
Dans le fond, les pyramides de Giseh.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au changement, Mourad, qui vient de visiter les bords
du fleuve, descend de cheval, et les Mameloucks l'en-
tourent, ainsi que les almées et des esclaves.

MOURAD, MAMELOUCKS, ALMÉES, ESCLAVES.

MOURAD.

Enfants du prophète, je veux que mon hôte soit
reçu comme le serait le sultan lui-même, s'il dai-
gnait visiter la tente de son humble serviteur...
Vous traiterez en frères les cavaliers qui doivent
l'accompagner... Il faut donner à Murat une hos-
pitalité qui soit digne de lui, digne de nous et de
cette terre sacrée ! S'il lui plaît de commander,

soyez prompts à lui obéir... souvenez-vous que
vous l'avez admiré sur vingt champs de bataille,
et que moi, votre chef, je suis fier qu'on me re-
garde comme son rival!...

UN MAMELOUCK.

Seigneur, voici ton envoyé qui revient, suivi
d'un cavalier...

MOURAD, se levant et après avoir regardé.

C'est lui, c'est Murat ! seul ! sans escorte ! (A
haute voix.) Mameloucks, rangez-vous sur son
passage, et qu'on porte devant lui notre sainte
bannière !Mouvement général ; les Mameloucks se rangent en haie ;
Murat passe au milieu d'eux, tandis que Mourad va au-
devant de lui.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MURAT.

MOURAD.

Sois le bienvenu parmi nous... Et tes cavaliers?...

MURAT.

Je n'avais pas besoin de gardes, les tiens sont là!...

MOURAD, lui donnant la main.

Merci!

MURAT.

J'ai souvent désiré te rencontrer, Mourad; grâce au ciel, c'est en amis que nous sommes l'un près de l'autre, pour la première fois!

MOURAD.

On aime moins la guerre quand on songe que ces mains si étroitement unies doivent s'armer pour donner la mort.

MURAT.

Eh bien! qu'importe si, vainqueur ou vaincu, on acquiert cette double couronne, honneur et renommée!...

MOURAD.

Oui, tu dis vrai; c'est ainsi que, comme toi, on jette à l'avenir un nom retentissant!... C'est en parlant ainsi que tu entraînes à la gloire les soldats de la France!

MURAT, se tournant vers les Mameloucks.

Ils sont dignes de combattre les tiens!... Bonaparte l'a dit : les Mameloucks, c'est la première cavalerie du monde! (*Aux Mameloucks.*) C'est un beau spectacle que de vous voir franchir l'espace, courbés sur vos chevaux qui effleurent à peine le sable de vos déserts!

MOURAD.

Tu vas leur donner de l'orgueil!...

MURAT.

Et lorsque emportés comme par un ouragan, vous courez sur nous, le cimenterre levé, il nous faut bien serrer nos rangs pour résister à vos attaques fougueuses...

MOURAD.

Oui, mais souvent la foudre elle-même s'émousserait contre les impénétrables carrés de votre infanterie... Mais, dis-moi, quel est donc cet homme qui vous commande, ce Bonaparte, qui est venu dans notre Orient, semblable au Dieu de la guerre? Ce fleuve sacré, ces pyramides séculaires, n'ont jamais vu de conquérant enchaîner comme lui la victoire à son char... Nous avons subi des revers, essuyé des défaites, mais nous pouvons dire, pour consoler notre fierté, c'est la fatalité qui le conduit!

MURAT.

Non, Mourad, c'est le génie!... Il s'est élevé au milieu de nous comme un météore, et nous l'avons suivi aux bords du Nil, comme nous l'avions suivi aux limites du monde!... Notre patrie gémissait, abandonnée à de sanglantes divisions; il

l'a consolée en lui montrant la gloire, et il nous a entraînés sur ses pas, dociles à sa parole, émerveillés de sa puissance!... C'est ainsi que naguère il a soumis l'Italie et dispersé plusieurs armées, avec des soldats qui marchaient pieds nus et les vêtements en lambeaux!... C'est ainsi qu'il nous a précipités sur l'Égypte, et que, d'Alexandrie aux bords du Jourdain, il a inscrit sur notre drapeau autant de victoires qu'il a livré de combats! Mourad, il ne pouvait rencontrer de plus braves adversaires que vous tous! Quoi qu'il adienne, c'est assez pour votre gloire d'avoir lutté avec lui; car, ainsi que l'a dit Kléber, cet homme est grand comme le monde!

MOURAD.

Eh bien! notre destinée est aux mains d'Allah; mais nous voulons rester dignes de nous mesurer avec des guerriers tels que Bonaparte, et que toi, Murat!... Que ne pouvons-nous marcher ensemble sous la même bannière!... Puisque le sort nous a faits ennemis, soyons au moins frères pour quelques heures! estimons-nous toujours!... Viens! Je veux que tu choisisses parmi mes armes celles qui pourront te plaire... Bientôt ces Armées formeront devant toi les danses de notre patrie... ton passage parmi nous restera dans notre mémoire : puisses-tu garder le souvenir de notre hospitalité!... Viens!

Ils vont vers le fond de la tente, soulèvent des rideaux et disparaissent.

SCÈNE III.

CASTAGNAC, MAMELOUCKS, ALMÉES.

CASTAGNAC.

Salut, Mameloucks; je suis l'ami du général Murat; je viens me promener avec lui... (*Les Mameloucks le suivent.*) En voilà un de bivouac qui est un peu soigné!... Sacrodious!... les odalisques, les véritables odalisques!... Excusez! c'est un peu flambant! quels yeux, et quelles jupes courtes!... En voilà une qui a un nez, un nez à vous faire faire un tas de bêtises!... Oh! je vais y rester un peu dans ce séjour d'amour!... Castagnac, Castagnac, jamais soldat français n'a fait tant de conquêtes!... Ah ça, mais je vais donc être changé en véritable sultan! c'est trop de bonheur!... Ah! gredin!...

UN MAMELOUCK.

Que désires-tu?

CASTAGNAC, regardant les Almées.

Tout!... (*On le fait asseoir à une table; on met un coussin sous ses pieds, on lui donne une pipe.*) Ah ça, mais je suis transporté en songe dans le paradis; je suis un ange!... un chérubin! (*A une Almée qui s'apprête à allumer la pipe.*) De quoi! c'est pas une pipe, c'est mon cœur que tu allumes, bayadère phosphorique!... Sacrodious!... Il faut pourtant faire un choix; il faudra jeter mon mouchoir de coton!... je verrai, je

verrai... l'amour m'inspirera, ce petit moura, comme dit la romance du sapeur sensible! (*On lui donne un sorbet.*) Ce n'est pas de refus, une fois!... mais je préfère un verre de vin, habitude d'enfance. (*On lui donne du vin.*) Bien! à votre santé!... Ah ça, mais les Turcs ne sont pas plus Turcs que vous et moi! j'ai infiniment de plaisir à les fréquenter... et leurs odalisques, donc!...

Chantant :

Veux-tu venir dans ma nacelle,
Ma bayadère à l'œil flambant...

Murat et Mourad-Bey sont rentrés.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MURAT, MOURAD-BEY.

MURAT, *s'avancant, tandis que Mourad reste au fond et donne des ordres*

Comment, Castagnac!...

CASTAGNAC.

Pardon et excuse, général; mais, vois-tu, ça ne m'allait pas de te voir aller tout seul... et vu qu'il est écrit dans Mathieu Laënsberg que nous ne devons jamais nous quitter, me voilà, présent!

MURAT.

Mais tu n'avais pas demandé la permission...

CASTAGNAC.

Le brigadier m'a laissé sfler... D'ailleurs, il paraît que j'ai bien fait... Tous ces Turcs et ces bayadères sont flattés de ma visite.

MURAT.

Alors je n'ai rien à dire.

CASTAGNAC.

Sacrodiôus! je veux aller en retraite à la Bastive avec une douzaine de ces divinités!... quel tremblement! (*Mouvement dans la tente. Mourad fait asseoir Murat sur de riches coussins. Castagnac reste à la table où il était assis. Les Mameloucks se rangent, et les Almées commencent leurs danses. Ballet. Un coup de canon se fait entendre d'un côté, un autre lui répond dans une direction opposée. Murat et Mourad se lèvent. Castagnac :*) Qu'est-ce qu'il y a? On a appelé?... vous repasserez plus tard! Sacrodiôus! ça va faire des malheureuses!...

MURAT.

Mourad, le canon que nous venons d'entendre nous annonce que la trêve est expirée... Il faut nous séparer!

MOURAD.

Adieu donc, et qu'Allah te conduise et te donne des jours heureux! Le génie des batailles va descendre sur ce rivage; maintenant je ne voudrais plus te rencontrer pour lutter avec toi!

MURAT.

Adieu... merci de ta généreuse hospitalité!... Mameloucks, recevez le salut d'un soldat... Mourad, ta main!... Ce n'est plus un combat singu-

lier qu'il faut entre nous, le vainqueur serait à plaindre; nous voulons une autre lutte, n'est-ce pas?... A celui qui portera le plus avant dans la mêlée la noble bannière de sa patrie!

Ils se prennent la main et sortent de la tente à travers les Mameloucks et les Almées.

CASTAGNAC, *au moment où l'on s'éloigne.*

On s'en va, on part, on détale!... Sacrodiôus! sans odalisque, sans bayadère!...

Mourad a reconduit Murat qu'on voit s'éloigner.

MOURAD.

Il faut se préparer au combat!... qu'on enlève la tente!... Beu-Ismaël, conduis les femmes du côté des pyramides!... Allons! si les Arabes qui viennent à nous peuvent nous joindre, nous forcerons les Français à se retrancher vers Aboukir, et cette piaîne sera libre, et les bords du fleuve seront à nous!

La tente est enlevée; des Mameloucks traversent la scène portant des ordres. Les Femmes de Mourad-Bey sont placées au milieu d'une escorte et s'éloignent vers les pyramides.

UN MAMELOUCK, *à Mourad.*

Seigneur, El-Modhy, celui que les Arabes appellent l'Ange exterminateur, vient des pyramides, rapide comme la foudre, et sème l'épouvante devant lui!

MOURAD.

El-Modhy!... Mortel ou démon, il va faire des Arabes des lions indomptables!... C'est le génie de la destruction et du carnage!... Le voilà! le voilà!...

El-Modhy traverse le fond du théâtre; son costume est étrange, et son cheval galope avec fureur. Des Arabes le suivent; ils disparaissent le long du fleuve. Bruit de tambours et de trompettes, cris de guerre. Le combat s'engage entre les Français, les Mameloucks et les Arabes. Les Arabes et les Mameloucks tendent à se réunir, mais les Français s'efforcent d'empêcher cette jonction. La cavalerie de Mourad fond sur l'infanterie française, qui ne se laisse pas entamer. Lutte opiniâtre. De temps à autre, El-Modhy paraît sur la scène, et son aspect excite les Arabes.

MURAT.

Nous n'en finirons qu'en précipitant dans le fleuve ce troupeau d'Arabes!

Il se jette avec sa cavalerie sur les Arabes, qui résistent un instant, mais qui se livrent bientôt à une terreur panique. Il sont poussés au bord du fleuve, et la plupart s'y précipitent; on les voit essayer de le traverser, mais ils disparaissent dans les eaux.

MOURAD.

Les misérables! (*Il va au milieu des Arabes, et se trouve enveloppé par des cavaliers français.*) Prisonnier! prisonnier!... non, la mort!...

MURAT, *accourant.*

Mourad, tu ne perdras ni la liberté ni la vie à cette place où tu m'as reçu avec amitié!... Pars!... Soldats, qu'on lui livre passage!... Nous avons la victoire pour rançon de Mourad!

MOURAD, à Murat.

Merci ! j'accepte, car c'est ainsi que je t'aurais traité !... Adieu !...

Il rejoint les Mameloucks, fait encore quelques efforts et

se dispose à la retraite. Les Arabes sont en désordre et dispersés. El-Modhy, resté des derniers, s'élanche dans le fleuve à travers la mitraille, et disparaît comme une vision fantastique. Tableau.

ACTE DEUXIEME.

Cinquième Tableau.

A la Bastide. — Une petite place; à droite de l'acteur, la boutique du père Castagnac.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, le Garde champêtre arrive, suivi d'un tambour et d'une troupe de Paysans et d'Enfans. Letambour bat un ban.

LE GARDE CHAMPÊTRE, lisant.

« Par ordre de M. le maire de la Bastide : savoir faisons à tous les administrés le passage dans les murs de cette ville de Joachim Murat, gouverneur de Paris, prince et maréchal d'empire, grand amiral, grand aigle de la Légion d'honneur, né natif de la Bastide. Les décrets de la Providence ne permettent pas que le prince séjourne dans cette ville; il est appelé par les soins de l'état au chef-lieu du département, et le cortège ne s'arrêtera qu'un fugitif moment à l'hôtel de ville de la Bastide. Vous lant célébrer cette mémorable circonstance, nous avons arrêté et arrêtons, décrété et décrétons : Aujourd'hui mardi sera considéré comme dimanche; défense de laisser vaguer dans les rues les bœufs, vaches et autres bestiaux; les parens sont tenus de veiller à ce que leurs enfans soient propres et d'une tenue décente; la garde nationale prend le titre de garde d'honneur; l'ordonnance sur la fermeture des cabarets, aux heures indues, est abolie; ils resteront ouverts à la volonté des cabaretiers et des consommateurs. Notre garde champêtre est chargé de veiller à l'exécution de la présente loi. A la mairie de la Bastide. Fortuné PANSARD, maire et propriétaire. »

Roulement de tambour. Le Garde champêtre s'éloigne avec ceux qui l'accompagnent. Aux derniers mots de la proclamation, Léonard est entré en scène, ainsi que Marianne, et le père Castagnac a paru à la fenêtre.

SCÈNE II.

MARIANNE, LÉONARD, LE PÈRE CASTAGNAC.

LÉONARD.

Le maire de la Bastide n'a aucune idée des con-

venances... Il aurait dû glisser dans sa proclamation quelques phrases en faveur de ceux qui ont partagé les dangers de Murat.

LE PÈRE CASTAGNAC, à la fenêtre.

Marianne !

MARIANNE.

Plait-il ?

LE PÈRE CASTAGNAC.

Est-ce qu'il va bientôt passer ce petit Joachim ?

MARIANNE.

Il paraît que ça ne va pas tarder... Dépêchez-vous donc, père.

LE PÈRE CASTAGNAC.

C'est bien, c'est bien, je descends.

MARIANNE.

C'est bien; faites vite. Dame, je veux qu'il soit sur son trente-six ! un jour comme celui-là.

LÉONARD.

Il faut le laisser tranquille... Votre père n'est pas fonctionnaire public et soumis à l'étiquette.

MARIANNE.

Comme vous, par exemple !

LÉONARD.

Comme moi.

MARIANNE.

Et vous n'en êtes pas fâché ?

LÉONARD.

Certainement. Je ne me plains pas; je suis receveur des contributions, j'ai six mille francs d'appointemens, mais j'en préférerais douze mille.

MARIANNE.

Quant à moi, ce bon Murat m'a fait une petite pension... il en a fait avoir une assez ronde à mon vieux père, et nous vivons tranquilles... Mais je regrette le temps où je voyageais avec lui, avec mon frère...

LÉONARD.

Et votre amie Antoinette, en avez-vous des nouvelles ?

MARIANNE.

Elle est à Paris...

LÉONARD.

A la demi-solde ?

MARIANNE.

Comment

LÉONARD.

Puisqu'elle était au service!

MARIANNE, *à part*.

Pauvre fille! toute sa vie elle pensera à celui qui ne sait pas combien elle l'aime! Je voudrais la revoir.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PÈRE CASTAGNAC.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Ce vagabond d'apprenti a laissé la boutique dans un état comme si le diable y avait passé!

MARIANNE.

Comment, mon père! voilà toute la toilette que vous avez faite?

LE PÈRE CASTAGNAC.

Est-ce que je n'ai pas changé de chemise?

MARIANNE.

Enfin, à votre idéal!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Bon! ça ira comme ça. Pardieu, Murat ne sera guère à venir me chercher; en tout cas il sait bien que je suis toujours serrurier... il n'y a pas si long-temps qu'il était là devant la porte à faire des folies avec ton frère!

LÉONARD.

Oui, mais aujourd'hui il est prince de l'empire!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Vous croyez?

MARIANNE.

Voilà comme vous êtes, mon père, nous devons bien le savoir, ce me semble!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Eh! nom d'un diable! je ne dis pas qu'il soit simple soldat comme ton frère!... il a un grade, c'est sûr! mais on ne fera pas croire à un vieux loup comme moi, qu'on a fait ce qu'on appelle un prince avec quelqu'un de la Bastide!

LÉONARD.

Il faut pourtant bien qu'on les tire de quelque part les princes!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Allons, bon! je le veux bien. Un prince qui a fait les cent dix-neuf coups, là, dans ma boutique, et qui m'a crevé plus de vingt fois le soufflet de ma forge! Brrrrr!

MARIANNE, *avec impatience*.

Eh bien! il a crevé aussi les armées ennemies! Est-ce terrible ça! toute l'Europe sait que Murat est prince; il n'y a que mon père qui ne veut pas en convenir.

LE PÈRE CASTAGNAC, *criant*.

Il est prince! il est roi!...

MARIANNE.

Il le sera peut-être bien roi.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Brrrrr!... Allons donc! si je dis qu'il n'est pas prince, c'est que nous avons aboli les princes et

les seigneurs sur la place de la Bastide en 92, et qu'on n'en fait plus depuis la révolution!... Voilà!

LÉONARD.

Père Castagnac, Napoléon en a fait quelques-uns, sans compter qu'il en fera encore.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Brrrrr!

Cris, acclamations.

LÉONARD.

Les voici!... Je vais prendre ma place parmi les autorités.

Des Paysans accourent et cherchent à se placer de manière à bien voir le cortège. Cris, acclamations plus rapprochés.

MARIANNE.

Je n'ai pas la patience de les attendre!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Reste ici, Marianne; je ne veux pas que tu me laisses tout seul... Triple marteau! dire que je vais voir mon fils!...

MARIANNE.

Eh bien! mon père, on dirait que vous allez pleurer?

LE PÈRE CASTAGNAC, *s'essuyant les yeux*.

Non, au contraire.

Mouvement général. La scène se garnit de Paysans et d'Habitans de la Bastide. Le Maire et ses adjoints se placent sous l'arc de triomphe. On voit arriver l'escorte de Murat, le Préfet, des Fonctionnaires, puis Murat, Castagnac, tout le cortège.

CRIS *prolongés*.

Vive Murat! vive Murat!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MURAT, CASTAGNAC, CORTÈGE.

CASTAGNAC.

Sacrodiou! ma sœur Marianne... et le vieux père, solide au poste comme une enclume!

Murat passe avec le cortège et entouré d'Habitans et de Paysans.

SCÈNE V.

LÉONARD, MARIANNE, LE PÈRE CASTAGNAC, CASTAGNAC.

CASTAGNAC, *courant à son père*.

Sacrodiou!...

LE PÈRE CASTAGNAC.

Te voilà, mon garçon?...

CASTAGNAC.

Eh! Marianne!... (*Ils s'embrassent tous trois*.)
Présent dans la Bastide!... vive la patrie et le patois!... *Coumen bous pourtas, popa?*

LE PÈRE CASTAGNAC.

Plo, moun fil! Marianne, va chercher une bœuille, et du bon!

CASTAGNAC.

Plusieurs bouteilles! (*A Léonard.*) Eh bien! où vas-tu?

LÉONARD.

Je veux voir si je puis parler à Murat...

CASTAGNAC.

Impossible pour le quart d'heure!... Il est à la mairie avec tout le bataclan que tu as vu passer.

LÉONARD.

Mais puisqu'il ne s'arrête qu'un moment, et qu'il va se remettre en route...

CASTAGNAC.

Tu le verras.

LÉONARD.

Mais s'il part?

CASTAGNAC.

Tu le verras, tu lui parleras, foi de Castagnac! quand même je devrais te mettre sur mon cheval en guise de portemanteau!... Reste là, trinque, bois, et obéis à la consigne!

LÉONARD.

Allons!

Marianne est revenue, apportant du vin qu'elle met sur une table placée devant la porte de la maison.

CASTAGNAC.

Allons, père Castagnac, à votre santé!...

LE PÈRE CASTAGNAC.

A la tienne, mon garçon!... Sais-tu que voilà dix ans que je ne t'ai vu?...

CASTAGNAC.

Dam! nous avons eu affaire dans toutes les parties du monde; il a fallu aller cogner les Autrichiens, les Allemands, les Hollandais, les Turcs, les Égyptiens et autres sauvages!... Ça prend du temps et des étapes!...

MARIANNE.

Et allez-vous encore bientôt faire la guerre?...

CASTAGNAC.

Ah! ah! tu voudrais encore du tapage, Marianne?... Il paraît que cela te va mieux que de filer ta quenouille à la Bastide?...

MARIANNE.

Tiens!... je veux encore voyager!...

LE PÈRE CASTAGNAC.

Allons! j'ai des enfants qui sont capables de déclarer la guerre à tous les monarques de l'univers...

CASTAGNAC.

Et toi, Léonard, caporal des fricoteurs?...

LÉONARD.

Moi! je ne refuse pas de rentrer dans les vives...

CASTAGNAC.

Pour grapiller du quibus?..... En attendant, entre dans la boisson... A ta santé!...

MARIANNE.

Dis donc, mon frère, nous irons à Cahors... Je veux parler à Murat; je ne me contente pas de le voir passer, moi!...

CASTAGNAC.

Je crois bien qu'il faut y aller avec le père Castagnac...

LE PÈRE CASTAGNAC.

Brrrr!... et la boutique, qui est-ce qui la gardera?... D'ailleurs, c'est pas la peine d'aller déranger Murat; il faut qu'il fasse son service, lui, ce garçon!...

CASTAGNAC.

Son service!... Vous croyez donc qu'on le met en faction comme un simple troubadour?...

LE PÈRE CASTAGNAC.

Tu veux me faire croire qu'il n'a rien à faire?...

CASTAGNAC.

Sacrodiou! il est parfaitement libre de se promener la canne à la main!...

LÉONARD.

Il n'a pour le moment d'autre occupation que son métier de prince!...

LE PÈRE CASTAGNAC.

Brrrr!... avec ça que c'est un oiseau à rester tranquille!... Je le connais mieux que vous; bon enfant, mais un diable qui remue toujours... Il est capable de bouleverser toute l'Europe!...

Murat est entré sans être aperçu des personnages qui sont en scène.

MURAT.

Merci, père Castagnac!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MURAT.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Tiens! tiens! tiens! il arrive comme une bombe!...

CASTAGNAC.

Sacrodiou!...

LÉONARD.

Le prince!...

MURAT.

Chut!... j'ai laissé le prince à la mairie; je suis sorti sans être vu par une porte qui donne sur la campagne, et me voilà!... Tout-à-l'heure j'irai retrouver le cortège... Qu'on me laisse respirer un peu; je suis à la Bastide.

CASTAGNAC.

Ah! la bonne farce! ils vont croire que le diable t'a emporté!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Je disais bien aussi, triple marteau! il file dans le pays comme un oiseau de passage!

MARIANNE.

Mon père!...

MURAT, *bas.*

Tais-toi donc, Marianne!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Ça me faisait quasiment l'effet que tu avais oublié la Bastide.

MURAT.

Jamais, père Castagnac!

LE PÈRE CASTAGNAC.

A la bonne heure

MURAT.

La Bastide! j'y pense toujours; et je vous ré-
ponds que lorsque je l'ai aperçue de loin ce ma-
tin, le cœur me battait plus que sur un champ de
bataille. C'est ici que je suis né, c'est ici que j'ai
passé le temps le plus heureux de ma vie peut-
être. Je me suis bien promis de m'y arrêter au
moins quelques instans, et de les passer avec vous,
père Castagnac, avec vos enfans, avec Léonard,
là, comme de bons et anciens amis.

CASTAGNAC.

A mort!

MURAT.

J'aurais fait vingt lieues, s'il l'avait fallu, pour
me retrouver devant votre maison comme me
voilà; pour vous donner la main, père Casta-
gnac!...

LE PÈRE CASTAGNAC.

Tu as fait ton devoir; mais c'est égal, je te re-
mercie de la politesse.

MURAT, *riant*.

Il n'y a pas de quoi.

CASTAGNAC, *bas à Murat*.

Il va faire la morale comme dans le temps.

MURAT, *de même*.

C'est bien pour cela que je suis venu.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Dis donc, tu sais que c'est de bon cœur? si tu
veux trinquer avec nous?

MURAT.

Certainement.

LE PÈRE CASTAGNAC.

C'est toujours du même, tu sais?

MURAT.

Oui, oui.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Ton père m'a assez tracassé dans le temps pour
que je lui vende la vigne, là-bas...

MURAT.

Et vous n'avez pas voulu?

LE PÈRE CASTAGNAC.

Non, c'est une vigne de père en fils. A ta santé,
mon garçon!

MURAT.

A la vôtre, père Castagnac!

Tous trinquent et boivent.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Tu n'en bois pas souvent comme celui-là,
hein?

MURAT.

C'est vrai.

LÉONARD, *à part*.

En voilà un qui se gêne! Quelle nature pa-
triarcale!

MURAT.

Eh bien! père Castagnac, vous êtes content
d'avoir là vos deux enfans?

LE PÈRE CASTAGNAC.

Triple marteau! tu les as fait courir assez long-
temps! C'est pas l'affaire: ce que j'avais prédit
est arrivé. Je disais souvent à ma défunte femme:
Il n'y a pas moyen de venir à bout de nos enfans;
tu vois bien ce petit diable de Joachim, il leur

brouille si tellement la cervelle, qu'ils le sui-
vraient comme de véritables hannetons jusque
dans le royaume de la lune! Mais faut être juste,
tu as été pour eux un bon ami, un bon camarade;
aussi tu peux te vanter d'être comme qui dirait
de la famille.

MURAT.

Merci, père Castagnac!

LE PÈRE CASTAGNAC.

D'ailleurs, tu as passé plus de temps autour de
ma boutique...

MURAT.

Que dans l'auberge de mon père, n'est-ce pas?

LÉONARD.

Ils avaient tous les deux le diable au corps!

LE PÈRE CASTAGNAC, *à Murat*.

Ce n'est pas pour te faire un reproche, mais tu
aurais mis tout le pays en révolution!

MURAT.

Vous me flattez, père Castagnac!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Ah! oui, bon enfant, mais tapageur!

CASTAGNAC.

Et tapageur!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Il paraît que tu ne t'en privas pas du tapage à
l'armée!

MURAT.

Mais, je donne assez volontiers des coups de
sabre à l'ennemi.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Pour ce qui est de l'ennemi, il n'y a rien à dire;
c'est ton métier, mon garçon!... Mais je te con-
nais, pour la moindre bêtise, tu t'alignerais avec
un camarade... Les chefs n'aiment pas ça!

CASTAGNAC.

Les chefs!

MURAT, *bas*.

Tais-toi donc!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Donne à boire, Marianne... Vois-tu, Joachim,
t'as une tête qui est chaude comme un fer rouge;
faut la calmer, si tu veux aller loin.

LÉONARD.

Et où diable irait-il alors?

LE PÈRE CASTAGNAC.

Vas-tu me laisser parler, toi?... Je suis un vieux
routier, mais je connais le monde mieux que pas
un de vous, et je puis donner un conseil, triple
marteau!

MURAT.

Parlez, parlez, père Castagnac...

LE PÈRE CASTAGNAC.

Je voulais te dire, Joachim, qu'il faut mettre
de l'eau dans ton vin, pas ici, à l'armée... voilà!
Et du reste, tu es content?

MURAT.

Mais oui, je n'ai pas à me plaindre.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Le grade est bon?

MURAT.

Oui, je suis officier... supérieur...

LE PÈRE CASTAGNAC.

Eh ben! mon garçon, il faut faire en sorte de monter plus haut.

CASTAGNAC.

C'est difficile, sacrodious!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Pardine! je sais bien qu'on n'arrive pas comme ça tout de suite en haut de l'échelle... il n'y a qu'à voir si je ne fais pas trimer mon apprenti avant qu'il soit serrurier!... Eh ben! on fait son devoir d'aplomb; on arrive à l'heure, et tout le monde est content!... Par exemple, il ne s'agit pas de courir les rues, comme dans le temps à la Bastide, de casser des carreaux, ni de crever des soufflets de forge, soit dit sans reproches... Ah ça! autre chose: t'es-tu rangé un peu, du côté des jolies filles, hein?

MURAT.

Je suis marié.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Ah! Un bon parti?

MURAT.

Mais, je le crois; j'ai épousé la sœur du premier consul.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Ça peut aller, ça peut aller!

LÉONARD.

Oui, on peut avouer cette alliance.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Ce n'est pas une petite affaire de se mettre en ménage, mon garçon... faut penser pour deux... Et puis, les poupards arrivent.

MURAT.

On leur amasse un petit héritage

LE PÈRE CASTAGNAC.

Mais pour ça, faut regarder un peu à la défense, triple marteau!... Eh! voilà un habillement qui t'a coûté quelques petits écus? Tu as toujours aimé à figoler.

MURAT.

Mais c'est mon uniforme, père Castagnac.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Il est un peu plus luisant que celui de mon fils.

MURAT.

Pourquoi aussi ne veut-il pas monter en grade?

CASTAGNAC.

De quoi! monter en grade?... J'ai ce qu'il me faut, je suis content!

MURAT.

Où, tu es simple soldat.

CASTAGNAC.

Eh bien! si ça me va!... Je suis ton soldat à toi... Tu as une troupe d'aides de camp, de généraux, un tremblement!... Il te faut bien un soldat... c'est moi, Castagnac!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Fils de Castagnac!

CASTAGNAC.

Voilà Napoléon qui a son mameluck, pourquoi

donc que tu n'aurais pas ton soldat, et un Français?... Qu'est-ce qui me manque?... j'ai de l'argent plein les poches... Tu m'as fait avoir la croix d'honneur!

MURAT.

Tu l'avais gagnée!

CASTAGNAC.

Ce n'est pas une raison!... A Paris, je suis là, dans ton hôtel, à me goberger, à me faire un lard de six pouces de profondeur.

LE PÈRE CASTAGNAC.

C'est vrai qu'il est terriblement engraisé... A boire! triple marteau!

MURAT.

Et toi, Léonard, es-tu content?

LÉONARD.

Oui, mais je pourrais l'être davantage.

MURAT.

Je dirai ça au prince, il comprendra... Et toi, Marianne?

MARIANNE.

Moi, je veux aller à la cour

MURAT.

A laquelle?

MARIANNE.

A la vôtre donc!... Plus tard!

MURAT, *riant*.

Eh bien! si jamais j'en ai une, je t'y ferai venir... Vous aussi, père Castagnac.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Brrrrr!... Tout ça c'est des histoires de ratata! Faut penser plus solidement, mes enfans.

LÉONARD, *à part*.

Il va lui conseiller de mettre à la caisse d'épargne...

LE PÈRE CASTAGNAC.

Vois-tu, Joachim, il faut faire ton temps de service, et puis attrapper une bonne petite retraite, et tu reviendras à la Bastide tranquillement... C'est le père Castagnac qui te le dit; ça vaut mieux que de se forger dans la tête des cathédrales en Espagne... Triple marteau! Joachim, puisque tu as un bon grade, il faut faire quelques économies, et tu pourras vivre par ici comme le poisson dans l'eau... Tu amèneras ta femme; elle se plaira dans le pays.

MURAT.

Certainement.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Elle sera là, avec Marianne... comme une paire d'amies!

MARIANNE, *riant*.

O mon Dieu! je la recevrai bien!

LE PÈRE CASTAGNAC.

C'est ça, mes enfans, nous serons tous en famille, toi aussi, Léonard... Eh! triple marteau! quand le père Castagnac sera content, il ira chercher une bouteille dessous les fagots!

MURAT.

Ah! diable! on vient me chercher!... Hélas! mes pauvres amis, il faut que je recommence mon métier de prince.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Dis donc, Joachim, gare à la consigne!... Faut pas te mettre mal avec les autorités; ça ferait des rapports à tes chefs!

MURAT.

Soyez tranquille!... Ah ça! vous viendrez me voir à Cahors... déjeuner avec moi?

LE PÈRE CASTAGNAC.

Oui... mais pas de bêtises; une bonne bouteille et une omelette au lard, voilà!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE CORTÈGE, HABITANS, PAYSANS.

MURAT, *au Préfet et aux Fonctionnaires.*

Messieurs, je vous fais mes excuses; mais je ne pouvais passer par la Bastide sans visiter mes anciens amis, sans retrouver mes heureux momens d'autrefois. (*Aux Habitans et aux Paysans.*) Mes enfans, si quelqu'un d'entre vous a besoin de moi, qu'il vienne me voir, il sera bien reçu... Père Castagnac, je vous charge de distribuer ceci aux pauvres de la Bastide.

Il prend un paquet des mains de Castagnac.

CASTAGNAC.

Vingt mille francs!... Plus que ça de monnaie!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Vingt mille francs!... Triple marteau!

MURAT.

Chut! vous n'en parlerez que lorsque je serai parti.

LE PÈRE CASTAGNAC, *criant.*

Voilà vingt mille francs qu'il donne aux pauvres de la Bastide!... (*À Marianne.*) Ah ça! il est donc roi?

MARIANNE.

Voilà six mois que je vous dis qu'il est prince!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Fallait donc le dire plus tôt, qu'il était roi!

TOUS.

Vive Murat! vive Murat!

MURAT.

Partons, messieurs... Adieu père Castagnac! Adieu, Marianne!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Tu ne partiras pas sans boire le coup de l'étrier, tout roi que tu es...

MURAT.

Volontiers, père Castagnac; mais je ne suis pas roi!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Brrrrr!

MURAT, *élevant son verre.*

A votre santé, mes enfans!

TOUS.

Vive Murat!

CASTAGNAC, *embrassant son père et Marianne.*
Odissias!

LE PÈRE CASTAGNAC, *élevant une bouteille.*

Repiquons-nous?

MURAT.

Une autre fois... Venez, messieurs!... (*Regardant autour de lui; à part, et avec sentiment.*) Je ne reviendrai peut-être jamais ici!

Le cortège se met en marche

CRIS PROLONGÉS.

Vive Murat! vive Murat!

Le cortège s'éloigne, suivi des Habitans et des Paysans.

Sixième Tableau.

A Naples. — Une salle du palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

COURTISANS, OFFICIERS DU PALAIS; puis LE GÉNÉRAL NUNZIANTE et CASTAGNAC.

PREMIER COURTISAN.

Allons, rien n'est impossible à notre nouveau roi, sa majesté Joachim Murat... L'île de Caprée était réputée imprenable; il vient d'en chasser les Anglais... On dit que tant qu'a duré cette expédition si hardie, sa majesté est restée à la pointe de la Campanelle, exposée aux canons des batteries ennemies...

DEUXIÈME COURTISAN.

Messieurs, c'était l'homme qu'il fallait pour élever le royaume de Naples à un rang illustre parmi les royaumes de l'Europe... Jamais notre cour ne fut plus brillante; jamais roi ne sut mieux

allier la grandeur de la représentation à la simplicité des sentimens... Eh bien! général Nunziant, que dites-vous de la prise de Caprée?

LE GÉNÉRAL NUNZIANTE.

Je dis, messieurs, que le général Lamarque et les braves soldats qui l'accompagnaient ont donné à l'armée napolitaine un exemple qui doit exalter son courage... C'est un fait inouï dans les fastes militaires... En revenant tout-à-l'heure de Caprée, Salicetti, le ministre de la police, s'est écrié: « J'ai vu les Français dans Caprée, mais je ne puis croire qu'ils y soient entrés! »

CASTAGNAC, *entrant.*

Salut et bonjour, princes, ducs, marquis, chevaliers et particuliers!

PREMIER COURTISAN.

L'ami de sa majesté, le compagnon inséparable de ses dangers!

DEUXIÈME COURTISAN.

Un brave qui regrette de ne pas avoir pris sa part de l'expédition!

LE GÉNÉRAL NUNZIANTE.

Ce n'était pas possible... la cavalerie ne pouvait escalader des rochers élevés de quatre cents pieds au-dessus de la mer!

CASTAGNAC.

Pourquoi donc, sacrodious!... On a employé l'infanterie, je n'ai rien à dire : mais, s'il avait fallu, nous aurions encore grimpé avec nos poulets d'Inde pour travailler les Englishman!

LE GÉNÉRAL NUNZIANTE, *souriant*.

Et je crois que le gouverneur de Caprée, sir Hudson Lowe, aurait laissé passer tout ce qu'on aurait voulu...

CASTAGNAC.

Lui!... ça me fait l'effet d'un drôle de trou-pier! Il se laisserait pincer jusque dans la lune!

PREMIER COURTISAN.

Eh bien! mon brave, vous plaisez-vous à Naples?

CASTAGNAC.

Oui, oui, oui!... Nous y avons de l'agrément... On voulait nous colloquer la couronne d'Espagne, mais nous avons préféré le beau ciel de l'Italie... Le vin y est bon et les femmes sensibles!

DEUXIÈME COURTISAN.

Savez-vous si sa majesté daignera recevoir à son retour au palais?

CASTAGNAC.

J'en ignore supérieurement!... nous avons pas mal de choses à faire... Rentrer au palais en grande tenue, avec un accompagnement soigné... donner audience à divers ambassadeurs et généraux... et autres factions!... Voilà le chef de file des huissiers du palais qui en sait plus long que moi... Eh! Léonard!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD.

Qu'y a-t-il?

CASTAGNAC.

Ces messieurs napolitains demandent s'il y aura chance de dire bonjour au roi.

LÉONARD, *gravement*.

Messeigneurs, vous serez introduits par mon ministère... mais, l'étiquette veut, comme à l'ordinaire, que vous attendiez dans la grande galerie le bon plaisir de sa majesté le roi de Naples. Je n'empesserai de vous avertir!

Les Courtisanes et les Officiers passent dans la galerie.

SCÈNE III.

CASTAGNAC, LÉONARD.

CASTAGNAC.

Sacrodious! tu les fais manœuvrer comme de véritables conscrits.

LÉONARD.

C'est la puissance de ma charge et la manière dont je la remplis!

CASTAGNAC.

Tu aimes mieux ça que d'être clerc de procureur?

LÉONARD.

Je ne dois plus me souvenir de cette humble condition... je suis chef des huissiers du palais, et attaché de très-près à la personne de sa majesté!

CASTAGNAC.

Nous voilà donc rois, sacrodious!... Murat entend un peu le métier, hein!... Vous a-t-il un air quand il monte sur son trône, qu'on dirait qu'il n'a fait que ça toute sa vie!

LÉONARD.

Il a infiniment de majesté!... et il n'a pas oublié ses anciens amis!

CASTAGNAC.

Je crois bien; j'ai la permission de me promener dans le palais comme si j'étais chez le père Castagnac, à la Bastide!... même que les monseigneurs me font un tas de salamalecs!... Et ma sœur Marianne, donc!... Elle se carre un peu par ici! lingère en chef du palais!... Ah ça! dis donc, ton ancien patron, Barbara, le voilà en pied et d'aplomb!

LÉONARD.

Oui, une espèce de corsaire, un écumeur de mer!... je ne puis approuver la confiance que lui témoigne sa majesté, et je le fais attendre le plus possible lorsqu'il vient à l'audience!... Ce qui m'étonne, car enfin, à force de fréquenter les diplomates, on acquiert l'habitude de réfléchir et de sonder les choses...

CASTAGNAC.

Hein?

LÉONARD.

Ce qui m'étonne, c'est que notre compatriote féminin, Antoinette, s'obstine à suivre la carrière plus qu'aventureuse de la marine... Comment se trouve-t-elle à Naples ou aux environs?

CASTAGNAC.

Cette farce! parce qu'elle y est venue...

LÉONARD.

Je sais bien que ça peut être une raison, à la rigueur!... mais enfin...

CASTAGNAC.

Eh ben! c'est que ça l'amuse de voyager, et comme des jupons l'auraient embarrassée, elle a pris des eulottes, voilà!... D'ailleurs, c'est une bonne fille, une amie de ma sœur... Motus! elle est libre!... Tiens! voilà ton cher ami, Barbara, et le même carlin qui le suit partout!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BARBARA, LUIDGI.

LÉONARD.

Sa majesté n'est pas visible ; sa majesté n'est pas au palais ; sa majesté rentrera plus tard !

BARBARA.

Je le sais... j'attendrai !

LÉONARD.

Dans la grande galerie ?

BARBARA.

Ici...

LÉONARD, *bas, à Castagnac.*

Je dédaigne de l'écraser de mon autorité ! (*Haut.*)
Sa majesté passe la revue... Il faut que je me prépare à la grande audience !

CASTAGNAC.

Et moi, je vais voir défiler les fantassins... Salut et bonjour !

Castagnac et Léonard sortent.

SCÈNE V.

BARBARA, LUIDGI.

LUIDGI.

Eh bien ! Barbara, nous nous sommes retrouvés à Naples... Il y a quelques années, à Paris, nous disions qu'il ne fallait revenir en Italie que riches et puissans... nous n'avons pas attendu qu'il en fût ainsi !

BARBARA.

Comment !... j'ai un vaisseau à mes ordres, et je viens des côtes de la Sicile, où j'ai manqué faire débarquer toute une armée !

LUIDGI.

Oui, tu as même la confiance de Joachim... mais, moi !...

BARBARA.

Ne suivons-nous pas la même route ? n'allons-nous pas au même but : toi, agent ignoré de ceux qui nous ont envoyés... moi, publiquement attaché au char du soldat couronné, mais, en silence, fidèle à ma haine, et le conduisant à l'abîme pour arriver à toute la fortune qu'on m'a promise !...

LUIDGI.

Oui, mais s'il allait découvrir...

BARBARA.

Lui ! cet homme a le courage du lion, mais il ne connaît pas la prudence... Souvent il semble livré à des soupçons, à de mystérieux projets... on s'y trompe... Luidgi, il est fait pour régner, et il voudrait exercer largement cette puissance que Napoléon entrave et resserre !...

LUIDGI.

Mais le trône où il est monté s'affermira chaque jour davantage.

BARBARA.

On peut bâtir au bord du volcan, mais tôt ou

tard l'éruption éclate !... La fortune de tous ces soldats dont Napoléon a fait des rois a été trop rapide ; ils ne sauront pas s'arrêter dans leur course, et le vertige les gagnera... L'empereur des Français se jettera dans de nouvelles conquêtes, et au premier revers il peut tomber, entraînant dans sa chute ces dynasties qu'il a créées autour de son empire... Ils sont tous sortis de la guerre, c'est la guerre qui les emportera !... Murat surtout, qui, au premier coup de canon, laisserait son royaume pour aller combattre... Mais si on le séparait de Napoléon, si on le retenait à Naples, isolé de la France et près des Anglais qui occupent la Sicile, Luidgi, nous verrions encore plus tôt sa puissance s'affaiblir et disparaître.

LUIDGI.

Le peuple l'aime.

BARBARA.

Parce qu'il triomphe.

LUIDGI.

Il a créé une armée...

BARBARA.

Qui ne le défendrait pas...

LUIDGI.

Il l'a exaltée par la prise de Caprée...

BARBARA.

Cet Hudson Lowe, ce général qui n'a pas défendu une île que le dernier soldat aurait défendue !... Mais qu'est devenu ce matelot que nous lui avons envoyé ?... S'il avait reçu notre message, Caprée demeurerait imprenable, et l'étoile de Murat commençait à pâlir.

LUIDGI.

Ainsi qu'il était convenu, j'ai trouvé ce matelot dans l'endroit le plus écarté des bords du golfe... Il a reçu ses instructions, et il a dû se rendre à Caprée avec le patron de barque qui a si souvent fait le trajet pour servir Hudson Lowe.

BARBARA.

S'il a été découvert, s'il a parlé !...

LUIDGI.

Mais il s'est vendu sans demander qui l'achetait.

BARBARA.

C'est vrai !

LUIDGI.

On vient.

BARBARA.

Suis-moi.

Il va vers la galerie.

ANTOINETTE.

Capitaine, il faut que je vous parle... à vous seul.

Barbara fait signe à Luidgi, qui entre dans la galerie après avoir examiné Antoinette avec curiosité.

SCÈNE VI.

BARBARA, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Ne reconnaissez-vous ?

BARBARA.

Non.

ANTOINETTE.

Je suis la femme qu'un soir, dans les rues de Paris, Murat vint heureusement soustraire à vos poursuites.

BARBARA, avec ironie.

Et vous venez vous plaindre au roi?...

ANTOINETTE.

Il me défendit si bien qu'en vous accusant je manquerais doublement de générosité!... Laissons là ce souvenir qui remonte à plusieurs années.

BARBARA.

Je ne m'attendais pas à vous retrouver ici.

ANTOINETTE.

J'ai suivi l'armée française dans les campagnes d'Italie, dans l'expédition d'Égypte. Aujourd'hui, j'ai quitté pour venir à la cour l'uniforme que je porte sur le bâtiment commandé par le neveu de Joachim.

BARBARA.

Il a fallu, pour suivre cette carrière, une grande exaltation.

ANTOINETTE.

Il m'a fallu du dévouement, et j'en ai.

BARBARA.

Pour qui donc?

ANTOINETTE.

C'est mon secret... mais nous devons tous en avoir pour notre roi, n'est-ce pas?

BARBARA.

Certainement.

ANTOINETTE.

On dit que c'est par là que vous avez mérité la confiance de Murat?

BARBARA.

A l'homme qui dirait le contraire, je répondrais qu'il a menti!

ANTOINETTE.

C'est bien!... J'ai songé à votre dévouement pour Murat, et j'ai gardé le silence sur un événement trop incertain, du reste, pour en informer un conseil de guerre.

BARBARA.

Que voulez-vous dire?

ANTOINETTE.

Cette nuit, sous les roches de Caprée, un traître essayait de parvenir jusqu'à Hudson Lowe.

BARBARA, vivement.

On l'a pris?

ANTOINETTE.

On a coulé à fond la barque qui le portait.

BARBARA, avec calme.

Ah!...

ANTOINETTE.

On a su plus tard que c'était un matelot de votre vaisseau... Ce matelot, je l'avais vu aux bords du golfe, en conférence avec un homme qui, en le quittant, m'a paru se diriger vers le bâtiment que vous commandez.

BARBARA.

Que prétendez-vous?

ANTOINETTE.

Rien, sinon appeler votre vigilance sur ceux qui vous obéissent; voilà pourquoi je suis venue

à vous. Si j'avais pu affirmer ce qui n'était qu'un doute pour moi, c'est à l'amiral que je serais allée. J'ai pensé qu'il suffirait de vous avertir, et que votre dévouement ferait le reste.

BARBARA.

Vous ne vous êtes pas trompée. S'il y a un traître sur mon vaisseau, je le découvrirai. Mais je ne veux pas m'arrêter à cette pensée; je ne veux que vous remercier de cette sollicitude qui vous a fait venir à moi jusque dans le palais. Je vois que ses portes s'ouvrent devant vous.

ANTOINETTE.

J'ai des amis ici, et vous savez qu'au besoin le roi lui-même daigne me protéger.

BARBARA, souriant.

C'est une protection qui peut vous mener à tout.

ANTOINETTE.

Excepté à l'ingratitude.

BARBARA, à part, après l'avoir saluée, et au seuil de la galerie.

Viendrait-elle sur mon chemin? Eh bien! nous verrions qui l'emporterait, du démon ou de la femme!

SCÈNE VII.

ANTOINETTE, seule.

Dieu veuille que les soupçons qui me sont venus se dissipent bientôt! je suis heureuse de m'être trompée. Cet homme a si bien captivé la confiance de Murat, qu'il serait impossible de la lui faire perdre... Murat est si bon, si éloigné de la défiance!... et pourtant je ne sais quelle voix secrète me crie : Barbara est le mauvais génie du roi de Naples!... Eh bien! peut-être suffirait-il d'une femme pour déjouer ses projets?... N'ai-je pas appris déjà tout ce que pouvait le dévouement? oui, un dévouement immense, pur, désintéressé!... Mais pourquoi Murat m'a-t-il fait demander? On m'a dit qu'il voulait me voir à sa rentrée au palais... sans doute il songe à ma destinée, à mon avenir!... Eh! que me faut-il de plus?... n'est-il pas monté au rang le plus illustre, lui?... Il est roi, et je le vois passer au milieu de ce peuple qui le trouve superbe!.. Le voici qui rentre au palais... Eh bien! parmi tous ceux qui l'environnent nul ne peut dire qu'il l'admire et qu'il l'aime plus que moi!... Cela me suffit!

Cris, acclamations au dehors; mouvement dans le palais; les personnages qui étaient entrés dans la galerie reviennent en scène; les portes du fond s'ouvrent. Les tambours battent aux champs; on entend répéter le cri : Le roi!... le roi!... Le théâtre se garnit d'une foule de courtisans, d'officiers supérieurs, etc.

SCÈNE VIII.

MURAT, BARBARA, LE GÉNÉRAL NUNZIANTE, ANTOINETTE, LÉONARD, COURTISANS, OFFICIERS GÉNÉRAUX, LA COUR, puis des GENS DU PEUPLE.

UN HUISSIER, à haute voix.

Le roi!

Tout le monde s'incline profondément devant Murat, qui salue avec une dignité affable.

MURAT.

Laissez entrer le peuple!... il m'a si bien accueilli dans les rues de Naples, qu'il est juste que je le reçoive dans mon palais... Messieurs, c'est un jour de fête pour tous!.. L'ennemi nous insultait de ses regards du haut de ses rochers de Caprée... nous l'en avons chassé, et maintenant cette mer appartient toute entière au pavillon napolitain!

Le peuple est entré.

LE GÉNÉRAL NUNZIANTE.

Sire, c'est un événement qui illustrera votre règne.

MURAT.

Et surtout le général Lamarque!... (*Aux Officiers, aux Courtisans et au Peuple.*) Messieurs, cette conquête n'est qu'un prélude à d'autres victoires; il faut que ce royaume tienne sa place en Europe!... Je suis un soldat couronné, mais j'ai à cœur de remplir tous mes devoirs de souverain. Vous aviez une armée mal vêtue, mal commandée... nous l'avons portée à soixante-dix mille hommes de belles troupes; ma garde royale est composée de l'élite de votre jeunesse, et j'ai mêlé à ses rangs des guerriers sortis des légions françaises, des vétérans d'Arcole, des Pyramides et de Marengo!... Ils vous apportent des souvenirs de gloire et des exemples qu'il faut imiter! Pendant que l'armée de terre grandit ainsi, des vaisseaux et des frégates sortent incessamment des chantiers de Castellamare.... Napolitains, aujourd'hui vous êtes un grand peuple, et Napoléon a souri à cette résurrection de votre puissance! (*Acclamations.*) Bientôt les traces de vos discordes seront effacées; j'ai réuni des familles que divisaient des haines séculaires, et arraché aux prisons de tristes victimes de l'arbitraire et du despotisme! Je suis sorti du peuple, et le peuple me trouvera toujours compatissant à son infortune!

UNE JEUNE FILLE.

Sire! sire!

MURAT.

Laissez approcher cette jeune fille... (*La jeune fille vient à lui.*) Que voulez-vous, mon enfant?

LA JEUNE FILLE.

Sire...

MURAT.

Parlez... Demandez-vous justice?

LA JEUNE FILLE.

C'est votre pitié que j'implore...

MURAT.

Ne tremblez donc pas ainsi.

LA JEUNE FILLE.

Sire, mon père est en prison, condamné... condamné à mort!

MURAT.

Qu'a-t-il fait?

LA JEUNE FILLE.

Mon père s'appelle Ruffo...

MURAT.

Un des chefs des révoltés de la Calabre!

LA JEUNE FILLE.

Oui, sire...

MURAT.

Malheureuse enfant! votre père est un de ceux qui ont provoqué une loi terrible, inexorable!... Ma clémence est enchaînée!

UN HUISSIER, annonçant.

La reine!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA REINE CAROLINE.

MURAT, à la Reine.

Venez, madame; j'avais promis d'être inflexible, mais je puis vous transmettre la plus belle prérogative de la couronne, le droit de faire grâce!

CAROLINE.

Merci, Joachim!

MURAT.

Rendez un père à cette pauvre enfant. (*La Reine s'approche d'une table où elle écrit un moment après. A la jeune fille.*) Vous direz à Ruffo qu'il peut faire un bon soldat... Malheur à lui s'il oubliait ce qu'il doit à sa fille!

LÉONARD.

Sire...

MURAT.

Qu'y a-t-il?

LÉONARD.

Sir Hudson Lowe, gouverneur de l'île de Caprée.

MURAT.

Ah! qu'il entre!

SCÈNE X.

LES MÊMES, SIR HUDSON LOWE.

MURAT.

Eh bien! monsieur, je pense que tous les articles de la capitulation ont été remplis fidèlement?

SIR HUDSON LOWE.

Sire, j'ai déjà écrit à mon gouvernement que de part et d'autre, tout s'était passé dans les règles.

MURAT.

Que désirez-vous?

SIR HUDSON LOWE.

J'ai demandé à ne remettre qu'à votre majesté les clefs de la citadelle.

MURAT, à part.

C'est vraiment une idée de géolier. (*Haut.*) Je les reçois, monsieur... Est-ce là tout?

SIR HUDSON LOWE.

Sire, on m'a dit que vous seul pouviez m'autoriser à traverser le littoral de la Méditerranée.

MURAT, souriant.

Volontiers, monsieur, et à votre aise. Vous passerez seul plus facilement que si vous aviez avec vous cinquante mille hommes; mon ministre de l'intérieur vous donnera vos passeports. Je pensais que vous deviez vous embarquer?

SIR HUDSON LOWE.

Sire, j'ai changé mon itinéraire; mais j'en écrirai à mon gouvernement.

MURAT.

Monsieur, vous avez été vaincu, et je ne devrais peut-être pas vous adresser de reproches; mais j'ai lu que vous aviez traité avec rigueur quelques prisonniers napolitains.

SIR HUDSON LOWE.

Sire, les prisonniers se plaignent toujours... J'ai seulement usé de précaution envers les miens; je les ai renfermés dans des limites, je me suis frémement assuré de leur présence, je les ai soumis à une discipline nécessaire, je...

MURAT.

C'est bien, monsieur!

Hudson Lowe sort.

MURAT, *le regardant sortir, à part.*

Ce n'est pas un officier, ce n'est pas un soldat, c'est un porte-clefs, cet homme!... Ah! Antoinette!

ANTOINETTE.

Sire!

MURAT.

Venez, venez! (*Il lui prend la main et la conduit près de la Reine. A la Reine.*) Madame, c'est une de mes compatriotes, une enfant du midi de la France, que je ne savais pas à Naples... J'ai voulu vous la présenter et la confier à votre bienveillance... Elle s'est toujours dérobée à mes regards, mais je n'ai pas oublié qu'elle a tout le courage d'un soldat et tout le dévouement d'une femme!

ANTOINETTE.

Sire!

CAROLINE.

Vous avez donc voulu imiter les demoiselles Fernig et d'autres Françaises qui ont combattu avec intrépidité? Si vous renoncez à la guerre, n'oubliez pas de vous retirer auprès de la sœur de Napoléon et de l'épouse du roi de Naples.

ANTOINETTE.

Madame, je vous remercie de vos bontés!

MURAT.

Messieurs, faites votre cour à la reine... j'irai bientôt vous retrouver, et nous irons ensemble parcourir le golfe de Naples,

CAROLINE.

Venez, messieurs, suivez-moi sur la terrasse du palais; je ne me lasse pas de contempler cette magnifique capitale.

La Reine sort, suivie de la cour et des autres personnes.

MURAT, *retenant Barbara.*

Restez, Barbara.

SCÈNE XI.

MURAT, BARBARA.

MURAT.

Eh bien! capitaine, nous sommes seuls, je voulais vous parler sans témoins... Vous revenez des côtes de la Sicile; j'ai dû vous rappeler, car notre expédition est différée...

BARBARA.

Oui, sire; Napoléon ne veut pas approuver vos

tentatives sur ce pays; il aime mieux sans doute y voir les Anglais...

MURAT, *vivement.*

Je les en chasserai s'il le faut!... je ne veux pas les savoir si près de moi. Je n'ai pas un désir immodéré de conquêtes, mais il faut que mon royaume suive cette voie de grandeur où je l'ai engagé; et, pour cela, j'envahirai la Sicile, ce repaire d'un ennemi toujours prêt à m'entraver!

BARBARA.

Sire, Dieu veuille qu'il en soit ainsi, et qu'on ne vous enlève pas à vos nobles desseins!

UN HUISSIER.

Sire...

MURAT.

Qu'y a-t-il?

L'HUISSIER.

Un aide de camp de S. M. l'empereur Napoléon.

MURAT.

Qu'il entre! qu'il entre!

L'AIDE DE CAMP, *remettant une dépêche.*

Sire, j'ai ordre de repartir immédiatement avec la réponse de votre majesté.

MURAT.

C'est bien, général; vous n'attendrez pas longtemps. (*Après avoir lu la dépêche.*) Eh bien! capitaine, l'empereur recommence la guerre, et m'invite à commander la cavalerie.

BARBARA.

Il ne pouvait faire un meilleur choix.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CAROLINE.

CAROLINE.

Joachim, on m'a dit qu'un aide de camp de l'empereur venait d'arriver?

MURAT.

Oui; l'empereur se remet en campagne, et m'appelle au commandement de la cavalerie....

BARBARA.

Pardonnez si j'éleve la voix, mais cette guerre est-elle donc si légitime, si sainte, qu'elle doive éloigner le roi?

CAROLINE.

Cette guerre, c'est l'empereur qui la déclare, c'est la France qui la soutient, cela suffit, ce n'est pas à nous de la juger!... Il y aura de nouvelles victoires dont mon époux doit avoir sa part. Voulez-vous qu'à défaut de lui, quelqu'un de ses rivaux, Masséna, Davoust, efface sa renommée?

MURAT.

Non, je ne le veux pas: nendant quinze ans je me suis jeté en avant pour arriver le premier!

BARBARA.

Et vous avez toujours trouvé la victoire; mais si désormais la fortune infidèle...

MURAT.

Eh bien! je serais là avec ma cavalerie, vivante muraille que l'ennemi ne romprait pas!

CAROLINE.

Bien, Joachim; et les soldats de la France vous

entoureraient comme à ces jours d'autrefois, où vous étiez si brave et si beau sur le champ de bataille!... Et on dirait: C'est un roi qui nous guide, un roi qui méprise le danger et dont le trône n'a pas énérvé la valeur!

MURAT.

Oui, Caroline, je prouverai que je n'ai pas changé mon bon sabre de bataille pour un sceptre pacifique... Je veux revoir l'empereur, tranquille sur son cheval, combinant la victoire par son génie, et me disant: « Murat, à toi, enlève ta cavalerie et fais-toi passage à travers ces masses épaisses!... » Je veux revoir le drapeau de la France déployé, et tous ces braves qui m'ont vu simple soldat, et qui me retrouveront roi et soldat!... Je partirai, je partirai!

CAROLINE.

Allons, Joachim, tu reviendras à Naples couvrir de lauriers ce trône où le courage t'a fait monter.

MURAT.

Je reviendrai pour veiller au bonheur et à la gloire de ce peuple que je laisse avec confiance à la sœur de Napoléon!

CAROLINE, à la porte du fond.

Faites entrer la cour!

BARBARA, à part.

Il s'éloigne de Naples, il va ranimer toute l'affection de l'empereur!... Eh bien! que son absence le perde comme sa présence l'aurait perdu!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, L'AIDE DE CAMP, LA COUR.

MURAT.

Messieurs, je vous fais mes adieux; l'empereur m'appelle auprès de lui; il veut que votre royaume soit représenté aux nouvelles victoires qu'il prépare à la France!... Je reviendrai bientôt; vous savez qu'avec lui une campagne ne dure pas longtemps!... Je laisse la régence à la reine; tout ira bien, c'est la sœur de Napoléon qui gouvernera!... (Acclamations.) Messieurs, de loin comme de près, je penserai aux Napolitains, à leur bonheur, à leur gloire!... (Nouvelles acclamations.) Caroline, allons embrasser nos enfants!

La cour sort par le fond, Murat et Caroline par une porte latérale.

Septième Tableau.

En Russie. — Le coin d'un bois. Des cavaliers occupent la scène. Ça et là des sentinelles à cheval.

SCÈNE PREMIÈRE.

On entend quelques coups de canon.

RENAUD, SOLDATS.

RENAUD.

Voilà la musique qui commence à aller plus doucement... on se repose pour se remettre à s'exterminer, à cause de cette grande redoute de la Moskowa!

UN SOLDAT.

Il y a cinq ou six heures que l'infanterie fait les cent mille coups pour en faire déménager les Russes.

RENAUD.

C'est un véritable carnage!... Depuis quinze ans je fais la guerre; nous en avons vu de plusieurs couleurs, je puis m'en flatter; jamais la mitraille et tout le tremblement n'ont balayé le monde comme dans cette coquine de redoute!

LE SOLDAT.

Le roi est encore allé voir le charivari!

RENAUD.

Eh! il se promène par là à travers les boulets et les biscayens, et ils fume une pipe de longueur, moralement parlant!... Cette redoute nous empêche d'aller plus loin et de culbuter l'armée russe... Si ça dure, le roi de Naples finira par y grimper à cheval!

LE SOLDAT.

Ça serait drôle, l'infanterie ne peut pas y monter!

RENAUD.

Motus et silence!... Le voilà!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MURAT, UN AIDE DE CAMP, OFFICIERS.

MURAT.

Allons! toujours la même situation!... Ces braves gens se font tuer par milliers, et cette redoute d'enfer n'est pas encore emportée!... Et on veut que nous restions là les bras croisés!... Cette affaire peut décider de la campagne, et la cavalerie est au repos!... (A l'Aide de camp.) Général, n'oubliez rien de ce que je vous ai chargé de dire à l'empereur!... Ce que je propose est hardi, aventureux; c'est pour cela que nous réussons!... Qu'il se souvienne d'Ostrowno, où ma cavalerie mit quinze mille Russes hors de combat; de Witepsk, et surtout du plateau de Smolensk, où elle s'établit sous le feu d'une batterie de quarante pièces de canon!

L'AIDE DE CAMP.

Sire, je vais remplir ma mission auprès de l'empereur.

MURAT.

Allez! dites-lui bien que cette redoute peut nous perdre, et que le succès nous conduit à Moscou!... dites-lui que si elle est enlevée, nous écrasons l'armée russe... Si je ne réussis pas, c'est que je serai tué.

MURAT, se promenant avec agitation.

Pourvu qu'il n'y ait pas auprès de l'empereur quelques-uns de ces conseillers qui me traitent de fou, et qui, dans leur sagesse, parlent toujours de prudence et de précautions!... On ne peut en

finir que par un coup désespéré, par une de ces tentatives audacieuses qui forcent la victoire!...
(*A Castagnac, qui entre.*) Ah! te voilà!

SCÈNE III.

LES MÊMES, CASTAGNAC.

MURAT.

Et d'où viens-tu?

CASTAGNAC.

Je viens de déjeuner.

MURAT.

Ah!

CASTAGNAC.

Oui, ça n'a pas été long; cette gueuse de redoute coupe l'appétit à tout le monde!... faudra qu'on finisse par nous y envoyer.

MURAT.

Tu crois donc que la cavalerie pourrait y pénétrer?

CASTAGNAC.

Elle entre partout, la cavalerie, quand même ce serait dans les tours de Notre-Dame!.... J'avais envie de lui dire ça au déjeuner.

MURAT.

A quoi aurait servi tout ce que tu aurais pu dire?

CASTAGNAC.

Dam! le particulier qui m'avait invité à le bras pas mal long.

MURAT.

Quelque sous-officier?

CASTAGNAC.

Mieux que ça!

MURAT.

Ton capitaine?

CASTAGNAC.

Va toujours!

MURAT.

Un colonel... un général!

CASTAGNAC.

Brrrrr! comme dit le père Castagnac!

MURAT.

Un maréchal!

CASTAGNAC.

Lui!... c'est lui qui les fait, les maréchaux, et tant qu'il veut!... L'empereur, en propre personne!

MURAT.

Tu es fou!

CASTAGNAC.

Ni fou, ni... gris!... j'ai eu la chose de respecter les bouteilles, à cause de la société... Oui, sacrodious! le véritable empereur!

MURAT.

Je ne comprends pas!

CASTAGNAC.

Voilà!... Tu sais bien que l'autre jour je suis arrivé à l'heure et à la minute pour casser la tête à quelques Russes qui te serraient de trop près?

MURAT.

Oui; sans toi je n'allais pas plus loin.

CASTAGNAC.

C'était une bagatelle!... Mais ça ne te change pas le cœur d'être roi, et tu es bon comme à la

Batisde... Quand l'empereur a passé la revue, tu m'as pris par la main et tu lui as conté l'histoire... Même que tu as dit: « Mon frère, voilà un brave, un ami du temps de ma nourrice, qui vient de me sauver la vie. »

MURAT.

Et plus tard je lui ai dit combien tu m'étais dévoué; je lui ai dit que tu n'avais pas voulu de grade, et que tu étais mon ami.

CASTAGNAC.

C'est ça qui lui aura chauffé la tête à mon égard, et qu'il a eu l'idée de passer avec moi un quart d'heure d'agrément, bref de trinquer ensemble... Ce matin, un aide de camp est venu me faire la politesse de sa part, comme quoi l'empereur me priait de lui faire l'honneur de déjeuner avec lui.

MURAT, riant.

Et tu as accepté?

CASTAGNAC.

Oui, je ne suis pas fier. Nous avons mangé un morceau sur le pouce; il a bu un coup, j'en ai bu plusieurs, et nous nous sommes quittés comme une paire d'amis... Ah ça, j'y vais un peu du pied droit et du pied gauche, dans les honneurs! je fréquente un empereur et un roi, sacrodious! Tiens, voilà Léonard!... il profite du moment où les prunes ne tombent pas pour venir te parler... En voilà un qui aurait voulu que tu laisses à Naples tous les pékins de la maison royale, à commencer par le chef de file des huissiers... Sacrodious! les coups de canon le font sauter comme une carpe!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LÉONARD.

MURAT.

Eh bien! Léonard, qu'y a-t-il de nouveau?

LÉONARD, qui s'est avancé avec précaution.

On s'est tué, on se tue, on se tuera toujours; voilà tout ce que je sais de plus nouveau.

MURAT.

Cela finira...

LÉONARD.

Oui, quand il n'y aura plus personne.

MURAT.

Tu regrettes l'Italie?

LÉONARD.

De tout mon cœur.

MURAT.

Il a fallu me suivre; ton emploi t'en faisait un devoir.

LÉONARD.

Je voudrais rentrer dans les vivres.

MURAT.

C'est un mauvais métier: on a fusillé quelques fournisseurs...

LÉONARD.

J'aurais fait le métier en conscience...

MURAT.

C'est difficile...

LÉONARD.

Il est écrit là-haut que je n'aurai jamais une existence conforme à mon caractère. Je ne me plains pas, je suis heureux et fier de la protection

d'un roi ; mais je ne puis m'accoutumer à la mitraille ! Donner audience, introduire les gens sous une grêle de boulets de canon, et prendre un air gracieux !... Ah ! j'étais venu pour demander si le courrier de Naples pouvait partir.

MURAT.

Non, qu'il attende que la redoute soit emportée !
Coups de canon et de fusil.

LÉONARD.

Je puis m'éloigner ?

MURAT.

Un instant ! il faut mettre en ordre ces dépêches, et les donner à un de mes aides de camp.

LÉONARD, à part

Allons ! bon !

CASTAGNAC.

Sacrodioux ! ça va chauffer.

RENAUD, s'approchant.

L'armée russe a fait un pas en avant : les balles portent jusqu'ici.

LÉONARD, à part.

Bien obligé !... ils vous disent ça avec une tranquillité !... je n'en finirai pas avec ces dépêches. Je puis me vanter d'avoir eu une idée ingénieuse en venant ici... j'y serai enseveli !

MURAT, regardant au loin.

La redoute tient encore, et la bataille va s'engager !... Repoussés ! toujours repoussés !... oui, le découragement les gagnera... Et ne pouvoir marcher ! attendre un ordre qu'on ne voudra pas donner peut-être !

Coups de canon. Un boulet tombe aux pieds de Léonard, qui se jette en arrière.

CASTAGNAC.

Qu'est-ce que tu as donc, Léonard ? Tu as l'œil gauche effaré.

LÉONARD.

Et je n'ai rien... au contraire... (*A part.*) Je suis perdu...

Cris au loin. Fusillade.

MURAT.

Et cet officier qui ne revient pas !... Je ne l'attendrai point. Advienne que pourra... je passerai s'il le faut, par un conseil de guerre, mais j'entrerai dans la redoute. A cheval ! à cheval !

Mouvement. On monte à cheval

L'AIDE DE CAMP, accourant.

Sire...

MURAT.

Eh bien ?

L'AIDE DE CAMP.

L'empereur vous autorise à faire marcher la cavalerie...

MURAT.

Ah !

L'AIDE DE CAMP.

Le roi de Naples, a-t-il dit, propose l'impossible, mais son courage fait des miracles.

MURAT.

Mes amis, l'infanterie n'a pu entrer dans la redoute, la cavalerie l'emportera... En avant !

TOUS.

En avant !

CASTAGNAC.

Viens-tu avec nous, Léonard ?

LÉONARD.

Merci !

Léonard se sauve, tandis que les autres partent au galop.

Huitième Tableau.

La grande redoute de la Moskowa. — Les Russes font du haut de la redoute, un feu meurtrier sur l'infanterie française qui fait des efforts désespérés pour y pénétrer. La garde impériale vient à son tour, et ses rangs s'éclaircissent au pied de la redoute. Lutte opiniâtre, furieuse ; soldats français qui cherchent à escalader, et qui tombent foudroyés par la mitraille. Tout à coup ces derniers crient : *Murat !... Murat !... Murat* arrive à la tête de sa cavalerie, et s'approche de la redoute. La lutte recommence avec fureur ; les cavaliers, Murat à leur tête, se jettent sur la redoute avec une aveugle impétuosité. Repoussés d'abord, ils précipitent leurs chevaux, et franchissent l'entrée de la redoute. Mêlée tumultueuse ; les Russes sont accablés, et Murat paraît sur le sommet de l'enceinte, entouré de cavaliers. Cris, acclamations. Tableau.

ACTE TROISIEME.

Neuvième Tableau.

En Provence, aux environs de Toulon. — Une gorge de montagnes. Rochers escarpés, la mer en vue. Quelques maisons çà et là, mais au lointain.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau commencement de nuit.

BANÈS, PAYSANS.

BANÈS.

Il paraît que tout est tranquille pour le moment du côté de Toulon... Nous n'entendons plus le tapage de tout-à-l'heure.

UN PAYSAN.

Ce n'est pas la même chose à Marseille... Voilà trois jours qu'on se bat dans les rues.

BANÈS.

On se bat ! c'est-à-dire que des brigands, comme

ceux que nous avons vus passer ce matin, ont égorgé d'anciens mamelouks de la garde. C'était pourtant bien assez que la bataille de Waterloo ait été perdue ; c'est affreux de penser qu'on risque la mort pour avoir tenu à ce pauvre empereur !

LE PAYSAN.

Prenez donc garde, père Banès !

BANÈS.

Ah bah ! on ne viendra pas nous tracasser dans notre petit village... ce serait bien le diable si on ne nous laissait pas tranquilles par ici ! (*Regar-*

dant la maison.) Est-ce que notre nouvelle voisine serait sortie? j'aurais pourtant bien voulu lui souhaiter le bonsoir... ça a l'air d'une bien brave femme.

LE PAYSAN.

La petite Mariette, qui est restée avec elle en qualité de servante, dit qu'elle est bonne comme le bon pain... Elle ne regrette pas ses anciens maîtres, ceux qui ont vendu la maison...

BANÈS.

En parlant de Mariette, là voilà qui revient en chantant, comme à son ordinaire.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIETTE.

MARIETTE, *entrant.*

Tra la la la la, tra la la la la... Tiens! que de monde! est-ce que vous m'attendez pour danser?

BANÈS.

Oui, nous avons bien le cœur à la danse! Est-ce que tu ne reviens pas de Toulon?

MARIETTE.

Si, puisque c'était jour de marché aujourd'hui.

BANÈS.

Ça va-t-il un peu mieux par là?

MARIETTE.

C'est-à-dire ça va mieux!... Il n'y a plus dans la ville ces beaux officiers et ces beaux soldats qui y étaient... on n'y voit plus qu'une troupe de gueux tous plus laids les uns que les autres... ils vous font peur, rien qu'à les voir! Savez-vous si le neveu de dame Marianne est à la maison?

BANÈS.

Non...

MARIETTE.

Voilà un marin qui est gentil et doux!... Ah! que je voudrais avoir un neveu comme ça... pour mari!... Figurez-vous qu'il est triste, triste, que je passerais comme ça des heures entières à le regarder... ah! oui.

BANÈS.

Pardi! il a du regret de ne plus être en mer, pas autre chose... il va courir à chaque instant là-bas, le long de la côte... Chut! voici dame Marianne.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIANNE.

BANÈS et LES AUTRES PAYSANS.

Bien le bonsoir, dame Marianne.

MARIANNE.

Bonsoir, mes amis!

BANÈS.

Eh bien! vous plaisez-vous toujours dans notre village?

MARIANNE.

Certainement, mon voisin... avec de braves gens comme vous!

BANÈS.

Nous aurons du plaisir à vous y garder, dame Marianne, vous et votre neveu...

MARIETTE.

Oh! oui... c'est un si joli homme!

MARIANNE.

Mais je ne pense pas à vous quitter de sitôt... j'ai acheté cette maison pour y demeurer, bien entendu...

BANÈS.

Et vous attendez toujours votre frère?

MARIANNE.

Oui, avec un ou deux de ses amis qui sont marins comme lui, et qui servaient sur le même bâtiment.

BANÈS.

Puisque la paix est faite, ils ne tarderont pas à arriver.

MARIANNE.

Je l'espère.

BANÈS.

Faut pas vous inquiéter si on tracasse d'anciens militaires: les matelots ne sont pas tourmentés, vu qu'il y en a plusieurs de par ici...

MARIANNE.

Oh! certainement, il n'y a rien à craindre... d'ailleurs, tout me paraît tranquille à présent... Rien de nouveau à Toulon, n'est-ce pas, Mariette?

MARIETTE.

Non... ah! si... mais ce n'est plus pour les militaires, ça.

MARIANNE.

Qu'est-ce donc?

MARIETTE.

Vous savez bien qu'on disait que le roi... celui qui est si bel homme... Murat, était caché dans le pays?

MARIANNE et LES PAYSANS.

Eh bien?

MARIETTE.

Eh bien! on vendait sur la place un papier où on parlait de lui.

MARIANNE.

Ah!

MARIETTE.

Même que je l'ai acheté, ce papier; mais comme je ne sais pas lire couramment...

MARIANNE.

Voyons! voyons!

MARIETTE.

Tenez, je l'ai là...

MARIANNE.

Donne, donne!

Elle prend le papier des mains de Mariette, le parcourt en silence, et cherche à maîtriser son émotion.

BANÈS.

Qu'est-ce qu'il y a donc sur ce papier, dame Marianne?

MARIANNE.

Il y a qu'on offre de l'argent à celui qui livrera mort ou vif le roi Murat.

MARIETTE.

Par exemple! est-ce qu'il y aurait quelque scélérat capable de perdre un homme qu'on dit qu'il est beau comme il n'y en a pas?

BANÈS.

Oui, on en trouverait; mais j'espère bien que, tôt ou tard, le tonnerre lui tomberait dessus!

MARIANNE.

Je pense bien que ce n'est pas ici qu'on trouverait un misérable pareil ?

BANÈS.

Dans ce village!... j'y mettrais le feu de ma main, si ça arrivait!... Mais faut croire que le roi Murat se sera sauvé d'un autre côté... Allons, allons, il se fait tard... Venez-vous, les voisins ?

LES PAYSANS.

Oui, oui !

BANÈS.

Bonne nuit, dame Marianne ! à demain !

MARIANNE.

A demain, mes amis !

Banès et les paysans s'éloignent.

MARIETTE.

Votre neveu s'attarde beaucoup, dame Marianne.

MARIANNE.

C'est vrai.

MARIETTE.

Voulez-vous que j'aille le chercher ?

MARIANNE.

Non, non, ce n'est pas la peine... Rentre, ma fille, rentre.

MARIETTE.

Oui, dame Marianne. (*Revenant.*) Après ça, si vous voulez que j'aille le chercher, votre neveu ?

MARIANNE.

Mais non.

SCÈNE IV.

MARIANNE, seule, s'asseyant sur un banc.

Ah ! mon Dieu, pourvu qu'il puisse venir ici pour attendre le moment de s'embarquer!... Il y serait en sûreté, et, s'il le fallait, nous serions prêts à mourir pour lui donner le temps de s'échapper... Et mon frère qui n'arrive pas ! Faut-il encore craindre quelque malheur de ce côté?... Non, je l'espère : cette idée que j'ai eue de m'établir ici nous servira tous : c'est un asile pour le roi. Je lui disais bien, lorsque tout a été perdu et qu'il est venu en Provence : il faut trouver une maison dans quelque village, pour vous y retirer si vous êtes poursuivis ; une minute peut sauver la vie d'un homme!... (*Elle s'est levée.*) Antoinette ne revient pas!... Si le roi avait été reconnu en quittant la maison de l'amiral Lallemand!... Ah ! la voici ! (*Allant à Antoinette.*) Eh bien ?

SCÈNE V.

MARIANNE, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Je l'ai vu tout-à-l'heure là-bas, sur la plage de Bonnette, à l'endroit que vous m'aviez désigné, et qui était convenu entre vous... Il était là, épuisé par la fatigue, et cherchant des yeux sur la mer le brick qui peut le sauver ou le perdre.

MARIANNE.

Le perdre !

ANTOINETTE.

N'est-ce pas Barbara qui le commande?... J'ai peur de cet homme.

MARIANNE.

Il a toujours fidèlement servi le roi... Pourquoi aurait-il écrit à Murat qu'il l'emmènerait loin de la Provence, où il est menacé?... Vous vous trompez, Antoinette.

ANTOINETTE.

Dieu le veuille !

MARIANNE.

Viendra-t-il ?

ANTOINETTE.

Il va venir. Il a fallu attendre que la nuit fût plus avancée, car on le cherche avec fureur, car on pourrait... non, on ne pourrait pas reconnaître le roi sous les vêtements qui le couvrent. Ah ! qui nous aurait dit, il y a si peu de temps, que nous le verrions si malheureux?... C'est maintenant qu'il connaîtra tout notre dévouement, n'est-ce pas, Marianne ?

MARIANNE.

Oh ! oui ; lorsque nous avons quitté Naples, nous savions bien que nous trouverions l'occasion de lui prouver notre attachement. Pauvre Murat ! qu'il lui reste au moins quelques amis !... Qu'il ne trouve pas partout l'ingratitude, lui qui a été si bon dans la prospérité !

MARIETTE, qui a regardé par la porte.

Vous m'avez appelée, dame Marianne ?

MARIANNE.

Non, ma fille.

SCÈNE VI.

ANTOINETTE, MARIANNE, MARIETTE.

MARIETTE.

Ah ! il m'avait semblé entendre...

ANTOINETTE, bas, à Marianne.

Je vais voir s'il vient.

MARIETTE, à Antoinette.

Vous allez encore vous promener ?

ANTOINETTE.

Non, Mariette, non.

Elle va au bord du plateau.

MARIETTE, à Marianne.

Mon Dieu ! comme votre neveu a l'air chagrin ! Il a peut-être quelque peine de cœur dans la tête.

MARIANNE.

Un marin ne s'embarrasse guère de cela.

MARIETTE.

C'est dommage ! J'avais pourtant idée qu'une Provençale serait bien heureuse avec lui.

MARIANNE.

Tu te trompes.

MARIETTE.

Ah !

MARIANNE.

Oui, il est comme tous les marins, il ne pense qu'à son état.

MARIETTE.

Vous croyez, dame Marianne ? c'est donc pour attendre votre frère que vous restez là ?

MARIANNE.

Juste. Et tu vas tout préparer dans la maison, parce qu'il ne reviendra peut-être pas seul.

MARIETTE.

J'y cours, dame Marianne, j'y cours. (*Elle rentre lentement. — Regardant Antoinette.*) — Elle a beau dire, il est trop gentil pour qu'on ne soit pas heureuse avec lui. (*Soupirant.*) Ah!

Elle réentre.

SCÈNE VII.

ANTOINETTE, MARIANNE, puis MURAT.

ANTOINETTE, *se rapprochant de Marianne.*

Mon Dieu, si on l'avait suivi! s'il avait oublié le chemin qui conduit ici! Marianne, je retourne à la plage de Bonnette.

MARIANNE.

Non, attendez encore... Il faut craindre d'éveiller les soupçons. Pourtant, je commence à avoir de l'inquiétude. (*On voit Murat marcher péniblement, gravir un sentier et arriver sur le plateau.*) Voilà quelqu'un...

ANTOINETTE.

C'est lui!

MARIANNE, *étonnée.*

Le roi!

Antoinette court à Murat, qui s'appuie sur elle et va s'asseoir sur le banc.

MURAT.

Merci, mon enfant! merci, Marianne! Tu vois que je me suis souvenu de ta maison.

MARIANNE.

Elle est à vous; vos bienfaits m'ont procuré le moyen de vous réserver cet asile.

MURAT.

Oui, voilà ce qui reste au roi de Naples; mais c'est encore beaucoup; j'y retrouve deux cœurs dévoués, et je puis y abriter ma tête proscrire... Waterloo! Waterloo! tombeau de l'empire où j'aurais voulu disparaître!...

ANTOINETTE.

Sire, il ne faut pas dire un dernier adieu à l'espérance.

MURAT.

L'empereur est vaincu, et je n'étais pas là pour combattre et mourir sous ses yeux, pour effacer ce moment de vertige qui obscurcit notre amitié. Ah! ce cercle de feu qu'on appelle la couronne rend fou, et, malgré nous, domine et emporte notre destinée!... Entin!...

MARIANNE.

Sire, ne voulez-vous pas entrer?

Il retombe assis.

MURAT.

Je suis bien ici; je pourrai apercevoir le brick que j'attends... Il amène ton frère, ton frère, qui me parlera de ma femme et de mes enfans... Mes enfans!...

ANTOINETTE.

Vous les reverrez.

MURAT.

Oh! oui... N'est-ce pas pour cela que je me ca-

che comme un mendiant devant les misérables qui en veulent à ma vie, et que j'affronterais seul contre tous, si je n'étais père, et si je ne songeais que la fortune a des retours?... (*Se levant.*) C'est donc ainsi que je devais revoir la France! Ah! si je suis monté haut dans les grandeurs humaines, la chute a été rapide et profonde!... Un royaume perdu, et la proscription sur la terre natale!...

Il retombe assis.

ANTOINETTE.

Sire, vous vous fatiguez.

MURAT.

Vous avez raison, mon enfant; la journée a été assez rude. J'ai quitté ce matin la maison du brave et digne amiral Lallemand, où je n'étais plus en sûreté, et j'ai erré sur le rivage, dévoré par un soleil ardent et par une impatience que je ne pouvais maltriser.

MARIANNE.

Ne voulez-vous pas réparer vos forces?...

MURAT.

Plus tard... plus tard. Maintenant, Marianne, un verre d'eau pour le roi de Naples!

MURAT, *à Antoinette, dont il prend la main.*

Pauvre enfant que je retrouve ici, et qui me fuyait lorsque j'étais sur le trône! (*Antoinette s'éloigne en pleurant. — A Marianne.*) Elle pleure!... (*Il boit.*) Merci, Marianne! Je veux que tu retournes bientôt à la Bastide.

MARIANNE.

Mais...

MURAT.

Je le veux, entends-tu? Ton père ne doit pas mourir sans avoir auprès de lui un de ses enfans. Je suis père, moi, je sais ce qu'on souffre!

ANTOINETTE, *se rapprochant.*

Sire...

MURAT.

Qu'y a-t-il?

ANTOINETTE.

Un canot est amarré là-bas, au pied du rocher.

MURAT, *se levant et allant au bord du plateau.*

Un canot!... oui!... Et plus loin, un bâtiment, le brick de Barbara, sans doute!... Fortune, tu ne m'as pas abandonné!...

ANTOINETTE.

Sire, écoutez-moi: je me trompe peut-être, je voudrais me tromper; mais une voix secrète me crie que Barbara peut trahir votre confiance.

MURAT.

Lui, mon enfant!... votre dévouement vous égare... Barbara m'a toujours servi avec fidélité, et il a traversé les mers pour me venir en aide... Dieu me garde de le soupçonner!

MARIANNE.

Mon frère! Léonard!

CASTAGNAC.

En ligne droite, sacrodious!...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CASTAGNAC, LÉONARD.

CASTAGNAC, *désignant Murat, qui est un peu éloigné.*

Qui vive ?

MARIANNE.

C'est le roi !

CASTAGNAC et LÉONARD, *surpris.*

Murat !

MURAT.

Oui, mes amis, c'est moi !

Il leur prend la main.

CASTAGNAC.

Ah ça ! qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? Quand je suis parti, ça n'allait pas supérieurement, mais ça allait mieux.

MURAT.

Ce qu'il y a de nouveau ? L'armée française a été écrasée ; les ennemis ont envahi la France, et ma tête est mise à prix !...

CASTAGNAC.

Triple tonnerre !...

MURAT.

Et Naples ! parlez-moi donc de Naples !

LÉONARD.

Il s'est passé des actes que j'ai désapprouvés, et qu'en ma qualité d'ancien clerc de procureur, j'ai trouvés contraires à toutes les lois et coutumes.

MURAT.

Parle donc clairement !... Ma femme, mes enfans sont en route pour la France, n'est-ce pas ? La France ne leur est pas fermée comme à moi ? Le commodore Campbell a signé la capitulation qui les autorise à rentrer dans leur patrie.

LÉONARD.

C'est de cette capitulation que je voulais parler...

CASTAGNAC.

On n'a pas tenu parole, voilà !

MURAT.

Comment ?

LÉONARD.

La reine et les princes ont été embarqués pour Trieste.

MURAT.

Infamie !... Et je ne me retrouverai pas face à face avec les traîtres qui violent ainsi la foi jurée !... Ce n'est que pour ma femme et mes enfans que je n'ai pas défendu Naples et mon royaume jusqu'à la dernière extrémité ! Ce n'est que pour eux que j'ai consenti à une capitulation, moi Murat, qui n'avais jamais reculé ! Et cette capitulation, on la foule aux pieds, et, pour ajouter à toutes mes misères, à toutes mes souffrances, on livre à l'exil ma famille que j'avais placée sous la sauvegarde de l'honneur !... Mon Dieu, si vous ne me rendez pas la couronne que vous m'avez retirée, faites au moins que je redeviens soldat, que je retrouve le champ de bataille et ces indignes ennemis !

Il va s'asseoir sur le banc.

ANTOINETTE, *à part.*

Pauvre Murat !

Murat est assis sur le banc, plongé dans ses réflexions. Castagnac s'est approché de lui et le regarde avec affection.

CASTAGNAC.

Murat, je t'apporte de Naples ies pistolets que t'avait donnés la reine, et ton sabre d'Aboukir, d'Eylau et de la Moskowa.

MURAT.

Merci ! je m'en servirai peut-être encore !

CASTAGNAC.

Ce n'est pas la peine de te dire que je suis toujours prêt à me faire couper en morceaux pour ton service !...

MURAT.

Je le sais, je le sais.

CASTAGNAC, *lui prenant la main avec expression.*

Je ne croyais pas qu'il viendrait un moment où je t'aimerais plus que jamais... c'est venu !... (*Les autres personnages se sont approchés.*) Que faut-il faire ?

MURAT.

Où est Barbara ?

LÉONARD.

Dans le canot. Il a été plein de procédés, je l'avoue ; il nous a suivis jusqu'à deux pas d'ici.

CASTAGNAC.

Il a dit que si nous te trouvions, et que tu veuilles lui parler, nous n'avions qu'à lui dire un mot, et qu'il arriverait !...

MURAT.

Eh bien ! va le chercher.

CASTAGNAC.

Ça y est.

Il s'éloigne.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, moins CASTAGNAC.

MURAT.

Rentrez, mes amis, rentrez ! Mais d'abord, écoutez. Vous m'avez suivi depuis bien des années à travers la bonne et la mauvaise fortune... Il ne me reste pas un de mes nobles courtisans d'autrefois ; vous, enfans du peuple comme moi, je vous trouve fidèles au malheur !... Je m'éloigne, et je ne sais ce que la destinée me réserve, je ne sais même à quel rivage j'aborderai. Je puis trouver la mort ou ressusciter ma puissance !... Quoi qu'il advienne, je veux emporter l'assurance que la pauvreté, du moins, ne vous atteindra pas !... Tenez ! voici les bijoux de ma couronne !...

LÉONARD, ANTOINETTE et MARIANNE.

Sire...

MURAT.

Ce n'est pas largesse royale, c'est partage entre frères !... Qui refuse ne m'aime pas !...

TOUS.

Sire...

MURAT.

Allez, faites les parts ; j'irai prendre la mienne en vous disant adieu !... Maintenant, laissez-moi attendre Barbara !...

LÉONARD, *à part.*

S'il voulait, il me ferait affronter un canon!...
Il entre dans la maison avec Antoinette et Marianne.

SCÈNE X.

MURAT, puis CASTAGNAC, BARBARA et
LUIDGI.

MURAT.

Nobles cœurs!... Ils me rendent l'infortune plus légère!... Allons! je me sens plus de force; ce qu'on a fait à ma famille a ranimé mon énergie en éveillant ma colère! le lion n'est pas mort!... Voici Barbara!... (*Il va au devant de lui.*) Je vous salue, capitaine.

BARBARA.

Sire...

MURAT, désignant Luidgi.

Quel est cet homme?

BARBARA.

Un ami dévoué.

MURAT.

Vous n'avez pas oublié votre malheureux roi... J'ai l'espoir de vous récompenser un jour. Votre brick peut s'éloigner?

BARBARA.

Quand vous voudrez, sire.

MURAT.

Vous me prenez à votre bord?

BARBARA.

C'est pour cela que je suis venu de Naples.

MURAT.

Où me conduirez-vous?

BARBARA.

Où vous voudrez.

MURAT.

C'est bien. En Corse d'abord... je me réfugierai dans ses montagnes... j'ai là des amis, de vieux compagnons d'armes.

BARBARA.

Sire, vous en avez aussi dans toute l'Italie, et le royaume de Naples se souvient de votre majesté.

MURAT.

Vous croyez donc que si la destinée nous jetait sur ses côtes, je ne serais pas reçu en ennemi?

BARBARA.

Vous seriez reçu comme Napoléon quand il quitta l'île d'Elbe pour remonter sur le trône de France.

CASTAGNAC.

Halte-là; pardon et excuse si je prends la parole. L'empereur allait dire bonjour aux Français; j'y ai plus confiance qu'aux Italiens, soit dit sans vous offenser. (*À Murat.*) Vois-tu, faut filer d'ici, c'est sûr et certain; mais faut prendre garde de s'enfoncer!...

BARBARA, à Castagnac.

Que craignez-vous?

CASTAGNAC.

Rien pour moi; pas même la fin du monde... mais pour lui, j'ai de l'œil et je veille au grain, sacrodious!

BARBARA.

Sire, mon brick est à vos ordres; la France vous proscrit, choisissez votre asile!... Je faisais un rêve pour vous, je vous voyais finir votre exil sur votre trône reconquis.

MURAT.

Ce serait beau, ce serait hardi!... Oh! si je pouvais réunir une poignée de mes vieux soldats, je chasserais de Naples ces Autrichiens et ces Anglais qui m'ont pris ma couronne!... Allons! nous y penserons dans la traversée!... Barbara, ce que vous m'avez dit fermente dans ma tête. Après tout, ne suis-je pas un roi de fortune? la fortune cède à l'audace... Mais le temps est précieux; il faut partir. (*À Castagnac.*) Va embrasser ta sœur. Tous trois, vous m'attendrez dans le canot. Je veux écrire à la reine; il me semble qu'aujourd'hui ma destinée prend une face nouvelle!...

Il entre dans la maison avec Castagnac.

SCÈNE XI.

BARBARA, LUIDGI.

LUIDGI.

Eh bien?

BARBARA.

Eh bien! il est à nous! je ne le quitterai que sur les plages de la Calabre; c'est l'ordre de notre roi Ferdinand.

LUIDGI.

Mais puisqu'en France il est proscrit, menace de mort!...

BARBARA.

On ne le tuerait pas!... Demain il recevrait un sauf-conduite pour Trieste, je le sais; il nous échapperait, et tôt ou tard, avec son génie aventureux, il ferait éclater une de ces conspirations qui déjà s'ourdissent à Naples en sa faveur! nous serions pris à l'improviste; il vaut mieux qu'on l'attende lorsqu'il se jettera sur les côtes d'Italie!...

LUIDGI.

C'est juste. Et alors?

BARBARA.

Alors il n'aura pas le sauf-conduit que déjà peut-être on a reçu à Toulon... alors notre tâche sera remplie, je ne le haïrai plus.

CASTAGNAC, *entrant.*

Partons-nous?

BARBARA.

Partons! Et le roi?

CASTAGNAC.

Il va venir nous rejoindre au canot. (*À part.*) Sacrodious! ça ne va pas. Je suis comme un conscrit qui voit le tremblement pour la première fois. Est-ce qu'il y aurait du chien par hasard?... Ah! bah!...

Il s'éloigne avec Barbara et Luidgi. Au moment où ils disparaissent, on voit arriver, du côté opposé, des hommes d'un aspect sinistre, qui examinent avec soin autour d'eux; ils s'approchent de la maison. La nuit est venue.

SCÈNE XII.

PROVENÇAUX, puis MARIANNE.

UN PROVENÇAL, *examinant la maison.*

C'est ici la maison de cette femme; il est là-dans bien sûr!...

DEUXIÈME PROVENÇAL, *ajustant son fusil.*
Je m'en vais les réveiller.PREMIER PROVENÇAL, *rabattant le fusil.*Tron de l'air! tu veux donc qu'il *descampe!*... c'est comme ça qu'on manque son affaire. Dites donc, je ne vois plus le faraud qui a dépisté le lièvre... c'est encore un oiseau qui n'aime guère à se trouver là quand il faut jouer du couteau ou de la carabine. Enfin, chacun son métier!... Ah ça! la somme est bonne, il faut la gagner. Faites attention que Murat n'est pas un gibier de tous les jours, tron de l'air! si nous pouvions le prendre dans le lit, ça irait mieux; autrement il se défendra comme un diable qu'il est!...

DEUXIÈME PROVENÇAL.

On dit que dix hommes ne lui feraient pas peur.

PREMIER PROVENÇAL.

Il peut bien ne pas avoir peur, pourvu qu'on ne le manque pas!... Ah ça! laissez-moi faire, ne vous montrez pas tout de suite; faut pas être trop gourmand, tron de l'air!... (*Il frappe à la porte de la maison, qui ne s'ouvre pas d'abord.*) Est-ce qu'il faudra l'enfoncer? bagasse!...

Il frappe encore.

MARIANNE, *ouvrant la porte et la tirant à la vue des Provençaux.*

Que demandez-vous? que voulez-vous?

PREMIER PROVENÇAL.

Nous voulons parler à l'homme qui est dans ta maison.

MARIANNE.

Cet homme, c'est mon frère!

PREMIER PROVENÇAL.

Allons donc, tron de l'air, nous le connaissons bien... laissez-nous entrer!

MARIANNE.

Non! non!

PREMIER PROVENÇAL.

Ah ça! pas tant de bruit!

Il la tire violemment par le bras.

MARIANNE.

Vous n'entrerez pas! vous n'entrerez pas!... Tout le village viendra à notre secours. Prenez garde, assassins!...

PREMIER PROVENÇAL, *cherchant à entrer.*

Ah! tu nous fais perdre notre temps, toi!

MARIANNE.

Mais de quel droit venez-vous chez moi? je ne vous connais pas!... Tenez! vous voyez que je parie bas pour ne pas attirer du monde! éloignez-vous! vous vous êtes trompés en venant ici!...

PREMIER PROVENÇAL.

Je veux entrer, mille tonnerres!... Laissez-moi passer!...

MARIANNE, *contre la porte.*

Tuez-moi donc!

PREMIER PROVENÇAL.

Ah! il faut ça! Tiens!

Il va la frapper; la porte s'ouvre, Murat paraît.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MURAT, puis LÉONARD et ANTOINETTE.

MURAT, *un sabre à la main.*Qu'y a-t-il? Marianne!... (*Aux Provençaux.*) Ah! vous vous attaquez à une femme! vous venez pour m'assassiner, n'est-ce pas?

MARIANNE.

Fuyez! fuyez!

MURAT.

Fuir! devant eux!

PREMIER PROVENÇAL.

Allons! Tiens!...

Il va vers lui.

MURAT.

Misérable!... Tu ne vois donc pas que j'ai mon sabre? (*A un autre.*) Laisse-là ta carabine, toi, tu me manquerais!... Ah! vous venez pour me tuer! vous devriez savoir que ce n'est pas facile!... Il y a vingt ans que je passe à travers la mitraille, à travers des armées entières. (*S'avancant.*) C'est moi qui tue, entendez-vous? Eh bien! le voici, le roi de Naples, seul devant vous, il ne reculera pas, et vous lui ferez peur!... Malheureux! respect au soldat français échappé à la mort sur tant de champs de bataille! respect au roi pauvre, proscrit, et qui vous pardonne!

Il leur ordonne de s'éloigner par un geste impérieux et digne, auquel ils obéissent.

MURAT.

Léonard, tu porteras ma lettre à la reine, et ensuite tu seras libre.

LÉONARD.

Je me propose de redevenir simple citoyen.

MURAT.

Adieu, Marianne. Embrasse-moi.

MARIANNE.

Je ne voudrais pas vous quitter; il me semble que je ne vous reverrai plus!

MURAT.

Va auprès de ton père; il est bien vieux, il ne peut t'attendre long-temps. Adieu. (*Il fait quelques pas. A Antoinette.*) Vous me suivez, mon enfant?

ANTOINETTE.

Toujours, sire!...

Tous deux s'éloignent; Marianne, après les avoir suivis tristement des yeux, rentre dans la maison avec Léonard.

Dixième Tableau.

En Calabre. — Le bord de la mer ; des rochers. Au fond, le Pizzo, où on arrive par un chemin disposé en escalier. Un poste occupé par des soldats napolitains.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAPITAINE TRENTA-CAPELLI, LUIDGI.

TRENTA-CAPELLI.

Vous dites que Murat s'était décidé à se rendre à Trieste ?

LUIDGI.

Oui, capitaine ; avant d'arriver en Corse, il s'était arrêté à ce projet, qu'il abandonna à la vue du peuple qui se précipitait au devant de lui avec enthousiasme... Hier encore, il était revenu à ce projet, grâce aux officiers qui l'entourent... mais le capitaine Barbara l'aura fait changer de résolution par un moyen ou par un autre, et il m'a envoyé ici pour que tout le monde fût en mesure... Le brick est toujours en vue ; si une chaloupe s'en détache, elle portera Murat.

TRENTA-CAPELLI.

Eh bien ! nous le recevrons !... J'ai avec moi toute la gendarmerie de Cosenza ; il y a là dans le Pizzo environ trois cents hommes, et un nombre à peu près égal de soldats échelonnés derrière les rochers du rivage... Il sera facile de l'envelopper, lui et sa troupe... Retournez-vous à la flottille ?

LUIDGI.

Non ; ce serait éveiller les soupçons. Barbara a trouvé un prétexte pour m'envoyer au Pizzo... C'est ici que je dois attendre le débarquement...

TRENTA-CAPELLI.

Vous ne voulez pas vous concerter avec les autorités du Pizzo ?

LUIDGI.

Je verrai si j'ai des ordres à leur donner.

TRENTA-CAPELLI.

Des ordres !

LUIDGI.

Capitaine Trenta Capelli, il y a déjà plusieurs années que Barbara et moi nous suivons cet homme, qui va finir ici ses aventures... Nous avons des pouvoirs qui viennent de haut et devant lesquels les ministres de sa majesté s'inclinaient... Tenez-vous pour averti !

TRENTA-CAPELLI.

Signor, je sais obéir !

LUIDGI.

Voyez, la chaloupe vient au rivage !

TRENTA-CAPELLI.

Oui.

LUIDGI.

Vous savez quel est le signal ?... C'est moi qui le donnerai.

TRENTA-CAPELLI.

Un coup de feu tiré du haut de ce rocher

LUIDGI.

Si Murat vient à terre, et se présente avec les passeports qu'il tient de l'Autriche, nous ne pouvons l'empêcher de regagner la mer et de continuer sa route... s'il fait un appel à la révolte, il nous appartient mort ou vif !... A votre poste
Trenta-Capelli s'éloigne.

SCÈNE II.

LUIDGI, seul.

Lui, regagner paisiblement le brick, lorsque toute son ambition s'est réveillée... Jamais !... D'ailleurs, je me fie à Barbara pour le pousser à quelque tentative insensée !... La chaloupe approche rapidement... Y est-il ?... Oui !... Et Barbara ne l'a pas quitté !... Mais, tous ces Calabrais que le dimanche attire sur le rivage !... C'est vainement que nous avons pris nos mesures en silence et avec précaution... Qu'importe ?... C'est au milieu de la foule que naissent les résolutions exaltées, rapides !... Allons, à mon rocher !... j'entendrai tout, et je choisirai bien le moment !

Il va se cacher derrière un rocher. La chaloupe paraît, portant Murat, Castagnac, Barbara et des officiers. Elle touche au rivage, et les personnages qui la montent descendent à terre.

SCÈNE III.

MURAT, CASTAGNAC, BARBARA, UN GÉNÉRAL, DES OFFICIERS, LUIDGI, *caché*, CALABRAIS.

MURAT, à Barbara.

Eh bien ! capitaine, nous voici à cent pas de la ville du Pizzo ; vous pouvez vous y procurer les vivres dont nous avons besoin... Quant à moi, j'ai voulu descendre encore une fois sur la terre Napolitaine... Je reconnais parfaitement ce rivage... Voilà l'église que je fis réparer à mon passage par cette ville... (*A Barbara.*) Eh bien ! allez, nous vous attendrons.

BARBARA.

Je ne puis aller au Pizzo sans les passeports que l'Autriche vous a donnés.

MURAT.

Mais, vous avez les vôtres ?

BARBARA.

Je ne crois pas qu'ils puissent me suffire.

MURAT.

Vous vous trompez... Ils vous ont suffi dans tous les ports de mer où nous avons relâché... les miens sont pour moi et ne vous mettraient pas à couvert !... (*Vivement.*) D'ailleurs, je veux les

garder!... (*Moment de silence.*) Obéissez, capitaine! (*Barbara reste immobile.*) Malheureux!... Savez-vous que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je commence à vous soupçonner?

BARBARA.

Je n'irai pas au Pizzo!

MURAT.

Eh bien! j'irai, moi!... Capitaine, prenez garde à vous!... Allons, messieurs, j'aime autant ceci; je ne passerai pas si près d'une ville de mon royaume sans y mettre le pied!... (*Arrivent plusieurs Calabrais, le sergent Tavella, et quelques hommes du poste qu'il commande. Tous regardent avec étonnement Murat, qu'ils ne reconnaissent pas d'abord, et l'état-major qui l'entoure. Murat tient à la main ses passeports.*) Eh bien! messieurs, n'est-il pas étrange que j'aie besoin de passeports pour traverser cette foule de mes anciens sujets?... je ne suis pas reconnu! Peut-être mon nom jetterait-il l'enthousiasme parmi ces Calabrais?

LE GÉNÉRAL.

Sire, ce serait allumer un vaste incendie!

MURAT.

Qu'importe? je redeviendrais soldat et roi!.. Allons!... (*La foule s'épaissit autour d'eux. Au sergent.*) Eh bien! sergent Tavella, tu ne me reconnais pas?... Je suis Joachim Murat!

LE SERGENT.

Murat!... Oui, oui!

Rumeurs favorables. Curiosité croissante.

MURAT.

Tu étais dans ma garde... Calabrais, c'est un brave, un ancien ami que je retrouve!

Il lui prend la main.

LE SERGENT.

Vive Joachim!

LES CALABRAIS.

Vive Joachim!

MURAT.

Vous voyez, général, ils ne m'ont pas entièrement oublié!... ils me suivraient... (*Nouvelles acclamations.*) Ils me suivront!... Je ramasse ma couronne sur ce rivage!... (*Déchirant les passeports.*) Je ne veux plus de ceci; je suis roi! (*Aux Calabrais.*) Enfants, suivez-moi; mon règne recommence... Nous allons à Montéléone!

LES CALABRAIS.

A Montéléone!

Luidgi tire un coup de carabine. A ce signal, Trenta-

Capelli sort du Pizzo avec des gendarmes, et des soldats accourent de divers côtés.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TRENTA-CAPELLI, GENDARMES, SOLDATS.

CASTAGNAC

Nous allons donc y faire un peu... Eh bien ça me va, sacrodious!

LE GÉNÉRAL.

Sire, il y a trahison; nous étions attendus

MURAT.

Eh bien! nous écraserons les traîtres, et ces soldats vont venir à moi!... Quoi qu'il arrive, nous nous serons battus; autant de gagné!... (*A Trenta-Capelli.*) Allons, capitaine, criez vive Joachim!

TRENTA-CAPELLI, aux Gendarmes.

Feu!

Les gendarmes tirent. Mêlée. Combat.

LE GÉNÉRAL.

Sire, vous savez que je suis prêt à mourir à vos côtés; mais, je ne veux pas qu'on vous tue... Il faut regagner la chaloupe!

MURAT.

Non... on m'entertera sur ce rivage où j'ai vu tomber ma dernière espérance!

LE GÉNÉRAL.

Venez, sire... A la chaloupe!

CASTAGNAC.

La chaloupe!... ce triple gredin de Barbara vient de la faire filer...

LE GÉNÉRAL.

Sauvons le roi, mon brave; poussons cette barque à la mer!

Ils cherchent à entraîner Murat, qui lutte avec énergie contre les gendarmes; mais il est complètement enveloppé, ainsi que sa troupe.

TRENTA-CAPELLI.

Rendez-vous!

CASTAGNAC.

Cette bêtise!... Est-ce qu'il y a moyen de faire autrement? triple gendarme!

MURAT, qui s'est relevé les vêtements en désordre.

Allons, je suis votre prisonnier!... (*A Trenta-Capelli, qui s'apprête à mettre la main sur lui.*) Arrière!... On ne porte pas la main sur un roi!

Il marche vers le Pizzo, entouré des soldats et d'une foule considérable.

Onzième Tableau.

Au Pizzo. — Une salle du château. Au fond, porte et fenêtres donnant sur un double escalier extérieur. Portes et fenêtres latérales. Une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARBARA, LUIDGI, TRENTA-CAPELLI.

Des Officiers, composant une commission militaire, traversent le fond du théâtre.

LUIDGI.

C'est la commission militaire. Sera-t-il condamné?

BARBARA.

A l'unanimité, moins une voix peut être, celle de Francesco Frolo; il est le seul qui ne lui doive pas son grade; les autres auront peur d'être accusés de reconnaissance. (*A Trenta-Capelli.*) Eh bien! vous savez qu'en l'absence d'un officier su-

périeur, les instructions dont je suis pourvu doivent être suivies?

TRENTA-CAPELLI.

Oui, capitaine; mais tout est changé, nous sommes tous placés sous un même pouvoir; le général Nunziante vient d'arriver de San-Tropea.

BARBARA.

Nunziante!

LUIDGI.

Celui qui a servi si long-temps sous Murat?

TRENTA-CAPELLI.

Lui-même!

LUIDGI, *bas, à Barbara.*

Dis donc, ce n'était pas la peine de revenir à terre, après t'être éloigné avec la chaloupe?

BARBARA, *de même.*

Pourquoi?... Il est écrit là-haut que je ne dois pas le quitter... jusqu'à la mort!... Nunziante!... Il faut veiller sur lui!

TRENTA-CAPELLI.

Voici le général!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL NUNZIANTE.

NUNZIANTE, *à Trenta-Capelli.*

C'est vous qui avez la garde du château?

TRENTA-CAPELLI.

Oui, général.

NUNZIANTE, *à Barbara et à Luidgi.*

Qui êtes-vous?

BARBARA.

Le capitaine Barbara.

LUIDGI.

Luidgi.

NUNZIANTE.

Ah!... Vos services sont fins.

BARBARA.

Pas encore, général.

NUNZIANTE, *amèrement.*

Je comprends... (*A Trenta-Capelli.*) Où est le prisonnier?

TRENTA-CAPELLI, *désignant une porte.*

Là!

NUNZIANTE.

Allez lui dire... (*Il regarde Barbara et Luidgi, qui sortent lentement.*) Allez lui dire s'il veut me faire l'honneur de me recevoir... (*Trenta-Capelli sort par la porte désignée. Nunziante seul.*) Voici la plus cruelle épreuve de ma vie!... Inexorable loi de l'obéissance militaire qui vient combattre et dominer tous mes souvenirs!... Et il a fallu accepter cette mission!... Oui, un autre peut-être aurait rempli son devoir avec rigidité; moi, il m'est facile de le plaindre!

TRENTA-CAPELLI, *rentrant et tirant la porte.*

Général, le prisonnier veut venir ici.

NUNZIANTE, *vivement.*

Ouvrez cette porte... Laissez-nous!

Trenta-Capelli sort.

SCÈNE III.

NUNZIANTE, MURAT.

NUNZIANTE, *allant au devant de Murat.*

Sire, je me serais rendu à vos ordres...

MURAT.

Merci, général... (*Souriant.*) Je ne suis pas fâché d'agrandir ma prison... Votre main, Nunziante. Je suis bien aise qu'on vous ait envoyé au Pizzo; vous étiez un de mes meilleurs officiers; j'aime à vous revoir... Et puis, le choix qu'on a fait de vous est de bon augure... Ah ça! que décide-t-on? je ne sais rien, moi!... je n'ai pas reçu de réponse aux lettres que j'ai écrites!

NUNZIANTE.

Sire...

MURAT.

Eh bien! parlez, général; vous me connaissez, vous savez que je ne manque pas de fermeté... Voyons... Je n'ai pas pris terre avec un projet arrêté; j'allais à Trieste... un traître m'a monté la tête, vous savez que ce n'est pas difficile... J'ai eu un moment de vertige; nous nous sommes battus... j'ai été vaincu... On peut me faire conduire sous bonne escorte; mais, général, ma femme et mes enfans m'attendent à Trieste!...

NUNZIANTE.

Sire...

MURAT.

Eh bien?

NUNZIANTE.

Une commission militaire est là qui vous juge!

MURAT, *vivement.*

Une commission militaire!... Si je suis roi, il me faut un tribunal de rois; si je ne suis que maréchal de France, il me faut une cour de maréchaux!

NUNZIANTE.

Sire, si vous paraissiez devant la commission, si vous plaidez vous-même votre cause...

MURAT.

Non; ce tribunal est incompétent, je ne veux pas me présenter devant lui... Je puis perdre la vie; laissez-moi sauver au moins la dignité royale. Ceci est odieux, inouï!... (*Le Rapporteur de la commission paraît.*) Qu'est-ce?

NUNZIANTE.

C'est le rapporteur de la commission.

MURAT, *au Rapporteur.*

Que voulez-vous?

LE RAPPORTEUR.

La commission demande si vous voulez paraître devant elle?

MURAT.

Non!

LE RAPPORTEUR.

Voulez-vous me dire quels sont vos noms, votre âge et votre patrie?...

MURAT.

Je suis Joachim-Napoléon, roi des Deux-Siciles, et je vous ordonne de sortir!... (*Le Rapporteur sort.*) Général, je vous afflige?...

NUNZIANTE.

Oui, sire...

MURAT.

Que voulez-vous! je ne puis pas commettre ce que je regarde comme une lâcheté!... Ce n'est pas fanfaronnade... c'est ma dignité qui se révolte!... Songez donc que je suis soldat depuis vingt ans, que je suis roi!...

NUNZIANTE.

Vous êtes aussi époux et père!...

MURAT, *tristement*.

Oui, et je veux apprendre à mes enfans à ne pas transiger avec l'honneur!... D'ailleurs, voyez-vous, tout serait inutile; je suis un de ces accusés condamnés d'avance!... N'en parlons plus!... Nunziante, quoi qu'il arrive, je vous remercie, car votre devoir n'étouffe pas votre ancienne affection pour moi!...

NUNZIANTE.

Sire, je donnerais ma vie pour vous...

MURAT, *souriant*.

Je pourrais bien vous prendre au mot, si nous étions sur un champ de bataille!... Un champ de bataille! tenez, général, c'est là que nous devrions tous finir, nous autres gens de guerre!... C'est la belle mort!...

Moment de silence.

NUNZIANTE.

Sire, que voulez-vous de moi?...

MURAT.

Ah!... je vous prie de m'apporter vous-même l'arrêt de la commission... Je ne veux pas avoir affaire à ces gens-là!... Et puis, il y a ici un vieux soldat, un ami d'enfance, un frère que je voudrais revoir!...

NUNZIANTE.

Je sais... Il est libre!...

MURAT.

Ah! tant mieux!... celui-là, du moins, ne portera pas la peine de son dévouement!... Je ne puis attendre que lui, général; tous les autres ont péri, sans doute!... Pauvre Antoinette! malheureux compagnons! Ah! si j'avais reconquis ma couronne!... Je vous reverrai bientôt, général; les commissions militaires sont expéditives... Sans adieu... Allons!... ils n'oseront peut-être pas me condamner... que diable! un roi, tout découvert qu'il soit, on y regarde à deux fois!...

NUNZIANTE.

Sire, que Dieu leur inspire de vous juger sans passion!...

Il sort lentement.

SCÈNE IV.

MURAT, *seul*, puis CASTAGNAC.MURAT, *regardant par une fenêtre*.

Si la destinée l'avait voulu, là, sur ce rivage, ma carrière recommençait brillante!... Fortune ou revers, à quoi tenez-vous!... Il eût suffi de quelques-uns de ces soldats envoyés contre moi pour changer le cours des événemens... Un pen

d'élan vers moi, de leur côté, l'hésitation seulement, et je pouvais dater du Pizzo mon règne renouvelé... On m'attendait trop bien!... Misérable Barbara!... C'est lui qui aura tout conduit... Je voudrais le revoir cet homme; je ne puis m'expliquer sa perfidie!... (*A Castagnac qui entre.*) Te voilà, mon pauvre camarade?

CASTAGNAC.

Oui, me voilà; ce n'est pas faute d'avoir tourné autour de par ici... Comment ça va-t-il?...

MURAT.

Bien.

Il lui prend la main.

CASTAGNAC.

Est-ce que c'est toi qui as demandé qu'on ne me juge pas?

MURAT.

Je ne le pouvais pas encore; je ne savais même pas que j'étais en jugement.

CASTAGNAC.

A la bonne heure!... C'est une idée qu'ils auront eue de me faire affront; j'aime mieux qu'elle leur soit venue à eux, tas de... sacrodioux

MURAT.

Comment!

CASTAGNAC.

En voilà une consigne de me séparer de toi, et de me défendre d'être jugé!

MURAT.

Mon ami, ils ont choisi le plus élevé en grade, le chef de l'entreprise; il me semble que cela suffit!

CASTAGNAC.

Si tu es content, je ne le suis pas, moi!... D'où sortent-ils donc?... Est-ce qu'ils ne savent pas que je ne t'ai pas quitté depuis que nous sommes au monde?... Je n'ai pas voyagé dans tout l'univers, et travaillé dans cinq cents batailles, toujours à côté de toi, pour que ces particuliers viennent nous couper en deux!... J'en rappelle!

MURAT.

Attendons au moins que l'arrêt soit prononcé... Si je n'étais pas condamné?

CASTAGNAC.

Soit!... on verra plus tard, alors... Eh bien! les autres sont plus heureux; ils n'ont pas à s'inquiéter pour toi; ils sont morts!... Il n'y a qu'elle qui pleure à me fendre le cœur!

MURAT.

Qui?

CASTAGNAC.

Antoinette, donc!

MURAT.

Elle existe!

CASTAGNAC.

Oui, et ce n'est pas ce qu'elle préfère...

MURAT.

Pauvre enfant! et je ne l'ai pas vue, et on ne l'a pas laissée venir jusqu'à moi!

CASTAGNAC.

Elle l'a assez demandé!

MURAT.

Le général ne me refusera pas... Où est-elle ?

CASTAGNAC.

Toujours à la porte du château !... J'étais tout à l'heure avec elle quand nous avons vu rentrer ce triple brigand de Barbara !... En voilà un qui n'a pas volé son nom... Ah ! si le bon Dieu voulait que je lui fasse son compte !... Qu'est-ce qu'il y a ?

La commission militaire traverse de nouveau le théâtre.

Le rapporteur se détache et fait quelques pas pour aller vers Murat ; Nunziante l'arrête par un geste douloureux, et la commission se remet en marche et disparaît.

SCÈNE V.

MURAT, CASTAGNAC, NUNZIANTE, *qui s'avance avec accablement.*

MURAT, *qui était assis, se levant et allant au devant de Nunziante.*

Eh bien ! général ?

NUNZIANTE, *d'une voix étouffée.*

Sire.

MURAT.

Allons, allons, du courage... Condamné, n'est-ce pas ?

NUNZIANTE.

Oui, sire.

MURAT.

A mort, sans doute ? (*Nunziante fait péniblement un signe affirmatif.*) Sans appel, et l'exécution immédiate ? (*Même signe de Nunziante.*) Quelle est l'heure désignée ?

NUNZIANTE.

Fixez-la vous-même, sire !

Murat tire de son gousset une montre, sur laquelle il y a un portrait qu'il amène devant ses yeux.

MURAT.

Général, j'ai là une montre sur laquelle il y a le portrait de la reine ; vous la connaissez ; n'est-ce pas qu'elle est bien ressemblante ? (*Nunziante détourne tristement la tête ; Murat regarde le portrait avec tendresse, pousse un soupir et remet la montre dans son gousset. Murat souriant.*) Ah !... j'avais oublié pourquoi j'avais tiré ma montre, en voyant le portrait de Caroline... (*Il tire de nouveau sa montre.*) Eh bien ! ce sera pour quatre heures ; il est trois heures passées, c'est cinquante minutes que je demande... Est-ce trop ? (*Nunziante va s'appuyer contre un fauteuil.*) Allons, général, du courage ; nous sommes soldats, nous savons ce que c'est que la mort !... Dites-moi, il y a une pauvre femme qui m'a suivi partout avec un dévouement dont le ciel la récompensera, je l'espère... Elle est ici, je voudrais la voir ! (*Nunziante fait un signe affirmatif, et va pour sortir.*) Ne vous reverrai-je plus, Nunziante ?...

NUNZIANTE.

Mes ordres m'enjoignent d'assister... mais je n'en aurai pas la force...

MURAT.

Pourtant je désire vous dire adieu encore une fois, et vous embrasser.

NUNZIANTE.

Je me trouverai là... sur votre passage !...

MURAT.

C'est bien !...

CASTAGNAC, *à Nunziante.*

Et moi ?...

NUNZIANTE.

Libre...

CASTAGNAC, *d'une voix sourde.*

Merci !...

Le général sort accablé. Castagnac va se jeter dans les bras de Murat.

MURAT.

Va, mon ami ; suis le général ; qu'il n'oublie pas Antoinette... Va... Je veux écrire à ma femme, à mes enfans... A revoir !...

CASTAGNAC.

A revoir !...

Il sort.

SCÈNE VI.

MURAT, *seul.*

Il se promène un instant, puis il s'assied sur un fauteuil, et laisse tomber sa tête dans ses deux mains.

C'est donc ainsi que je devais finir ?... loin de la France, dans un coin de la Calabre, sur la terre étrangère où je fus souverain !... Voilà le dénouement de cette existence si bizarre que ses mille accidens me semblent un rêve à moi-même !... Depuis l'auberge d'où je suis parti jusqu'à ce rivage où je vais mourir, quelle longue suite d'événemens prodigieux ont fait flotter ma destinée !... Soldat, général, frère de Napoléon, roi ! tout cela m'apparait comme ce mirage trompeur qui fuyait devant nous à travers les sables de l'Égypte !... Allons, ma carrière est remplie, je puis mourir !... Mais mourir obscurément, tomber frappé par les tremblans exécuteurs d'un jugement inique, c'est affreux !... Et c'est pour cela que les balles ennemies m'ont épargné quand je marchais au premier rang sur les champs de bataille !... Je sens mon âme frémir d'une agitation inconnue... Hélas ! c'est que je songe à ces êtres chéris que je ne verrai plus : ma femme, mes enfans !... Le soldat garde son courage, le père et l'époux voudrait vivre encore, car sa vie n'est plus à lui seul !... Allons !... allons !... il faut leur écrire !...

Il prend ce qu'il faut pour écrire. Antoinette est entrée sans être aperçue de Murat, et va se placer derrière lui, immobile et silencieuse.

SCÈNE VII.

MURAT, ANTOINETTE.

MURAT, *écrivant et disant les paroles de sa lettre.*

« Chère Caroline, l'heure fatale est arrivée ; je vais mourir du dernier des supplices ; dans une heure tu n'auras plus d'époux, et nos enfans

» n'auront plus de père : souvenez-vous de moi,
 » et n'oubliez jamais ma mémoire. Adieu, mon
 » Achille ; adieu, ma Lætitia ; adieu, mon Lucien ;
 » adieu, ma Louise. Adieu, je vous bénis. Rap-
 » pelez-vous que la plus grande douleur que j'é-
 » prouve dans mon supplice est celle de mourir
 » loin de mes enfans, loin de ma femme. Recevez
 » ma bénédiction paternelle, mes tendres larmes
 » et mes derniers baisers. Adieu, adieu ; n'oubliez
 » pas votre malheureux père. Pizzo, le 15 octo-
 » bre 1815. JOACHIM MURAT.» (*Un moment de*
silence.) Et qui leur portera cette lettre ?

ANTOINETTE.

Moi !...

MURAT.

Merci, mon enfant ; je vous ai toujours trouvée
 à mes côtés quand il fallait se dévouer... Vous me
 donnez un regret à ce moment suprême : je n'ai
 rien fait pour vous !...

ANTOINETTE.

Je n'ai rien voulu, sire, rien, que vous suivre à
 travers votre carrière si éclatante et... si malheu-
 reuse !

MURAT.

Eh bien ! quand je ne serai plus, souvenez-vous
 de ce que vous disait la reine, autrefois, à Naples...
 Allez auprès d'elle !...

ANTOINETTE.

J'irai lui porter votre lettre.

MURAT.

Et vous ne quitterez pas la reine.

ANTOINETTE.

Alors, sire, ma destinée sera accomplie ; je ne
 serai à personne... qu'à Dieu !...

MURAT.

Vous ne voulez pas revoir notre pays ?...

ANTOINETTE.

Je suis seule au monde, et je n'ai plus de pa-
 trie !...

MURAT.

Ainsi donc vous allez vivre sans amis, sans
 affections ?...

ANTOINETTE.

Il en est une qui a rempli toute mon existence,
 et que j'emporterai au tombeau !... Sire, je puis
 parler maintenant. Depuis le jour où je vous vis
 pour la première fois jusqu'à ce moment fatal où
 nous sommes, j'ai vécu pour vous, pour vous
 seul... (*Se reprenant.*) Oh ! pardon ! je veux seu-
 lement vous dire que vous aviez là, près de vous,
 une sœur inconnue, heureuse de votre gloire, fière
 de votre splendeur, et aujourd'hui cruellement
 frappée par votre infortune !...

MURAT.

Ah ! pauvre enfant, venez donc dans mes bras...
 comme une sœur !...

ANTOINETTE.

Sire...

MURAT.

Il n'y a plus de roi !... il n'y a que Joachim
 Murat qui vous dit merci, car vous adoucissez l'a-
 mertume de son âme !... (*A Castagnac, qui est*

entré.) Viens donc, mon vieil ami, viens !... j'ai
 du bonheur à me trouver entre vous deux !...

SCÈNE VIII.

MURAT, ANTOINETTE, CASTAGNAC.

MURAT, à Castagnac.

Tu veilleras sur elle, tu l'accompagneras à
 Trieste, auprès de la reine ; et puis, je veux que
 vous retourniez ensemble dans notre pays... n'est-
 ce pas ?...

CASTAGNAC.

Ce n'est pas le chemin que je veux prendre !

MURAT.

Quel est donc ton projet ?

CASTAGNAC.

Je n'en ai pas !

MURAT.

Comment !...

CASTAGNAC, avec une émotion profonde.

Est-ce que je sais, moi ?... Je ne t'ai jamais
 quitté, est-ce que je puis me faire à l'idée que tu
 ne seras plus là, que je ne te verrai plus ?... Sa-
 crodieux, Joachim ! mais je n'aime que toi au
 monde, moi !...

On entend sonner quatre heures.

MURAT.

Quatre heures !... Allons ! vous me déchirez le
 cœur, vous affaiblissez mon courage, et pourtant
 je veux marcher la tête haute !... Adieu, adieu ;
 embrassez-moi !...

Il les embrasse.

ANTOINETTE.

Mon Dieu ! mon Dieu !...

Elle s'appuie contre un fauteuil.

MURAT, arrangeant son uniforme et ses cheveux
 devant une glace.

Je veux qu'ils me voient tel qu'on m'a vu sur le
 champ de bataille !... C'est en soldat qu'il faut
 mourir !...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, NUNZIANTE, SOLDATS sur l'esca-
 lier extérieur ; puis BARBARA.

MURAT, à Nunziant, qui entre.

Merci, général ; vous m'avez tenu parole ; em-
 brassez-moi, et retirez-vous ensuite, si vous le
 voulez. (*Le Général se jette dans ses bras en pleu-
 rant.*) Du courage ; vous voyez bien que je suis
 tranquille !... Ma femme, mes enfans !... Mon
 Dieu, je vais mourir en chrétien !... Allons !...
 Il regarde Castagnac et Antoinette, et sort : on le voit
 descendre l'escalier. Nunziant s'éloigne avec déses-
 poir.

CASTAGNAC, à Antoinette, qui veut sortir.

Restez !...

ANTOINETTE, égarée.

Où allez-vous ?...

CASTAGNAC.

A travers les balles !... Je serai bien malheu-
 reux si je n'en attrape pas une !... (*Au moment*

où il va sortir, il aperçoit Barbara, qui entre par une porte latérale et va vers le fond. Les soldats ont quitté l'escalier.) Ah ! . . tu vas le voir mourir?...

BARBARA.

Oui!...

CASTAGNAC.

On t'a payé, tu es content; rien ne te manque?...

BARBARA.

Rien!...

CASTAGNAC, lui arrachant un poignard de la ceinture, et le frappant.

Tu en as menti!...

BARBARA, tombant.

Ah!...

Castagnac s'élançait au dehors.

ANTOINETTE, tombant à genoux.

Mon Dieu! mon Dieu!...

Moment de silence.

MURAT, au dehors.

Feu!...

Coups de fusil. Moment de silence. Nunziante rentre par

une porte latérale, pâle, défait, accablé. Des soldats, portant le corps de Murat enveloppé d'un manteau, montent l'escalier, puis traversent le fond du théâtre. D'autres portent Castagnac, qui indique du geste Antoinette, toujours agenouillée.

NUNZIANTE, allant à Castagnac.

Lui aussi!...

CASTAGNAC.

Je me suis jeté à travers les balles; je n'ai pu en attraper qu'une, mais elle est bonne!... Elle me suffit!...

NUNZIANTE, attendri.

Noble martyr de la fidélité!...

CASTAGNAC.

C'est moi qui ai puni le traître!... (A Antoinette.) Vous irez seule trouver la reine; moi, je vais rejoindre Murat... mon ami!... Il aura toujours son soldat auprès de lui!...

Il meurt, tandis que Nunziante, les officiers et les soldats se penchent vers lui avec attendrissement. Antoinette est à genoux, plongée dans un morne désespoir.

Douzième Tableau.

Le théâtre change et représente une voûte jetée sur un fleuve qui borde les Champs-Élysées. L'aspect de la scène est sombre et religieux. D'un côté du fleuve sont des maréchaux de l'empire, et d'autres guerriers célèbres; de l'autre, un nocher dans sa barque. Bientôt Murat paraît, appuyé sur Castagnac, et se présente au nocher, qui le reçoit avec respect. La barque se détache, traverse le fleuve, et les maréchaux viennent à la rencontre de Murat, qu'ils accueillent avec un respect douloureux et des sentimens d'affection.

Treizième Tableau.

La barque traverse de nouveau le fleuve, et, cette fois, elle porte Napoléon.

Quatorzième Tableau.

Les Champs-Élysées. — Les guerriers célèbres des temps anciens et modernes paraissent sur le théâtre, les uns se promenant le long des allées, les autres réunis en groupes. Quelques-uns sont assis sur un tertre élevé. Parmi ces personnages illustres, on remarque Annibal, César, Alexandre le Grand, et différens capitaines grecs et romains, ainsi que Charlemagne, Frédéric le Grand, Turenne, Condé, Washington. Des maréchaux de France, sous Napoléon, sont groupés avec des généraux fameux de tous les temps. Tout à coup une musique religieuse se fait entendre, et tous ces guerriers expriment un sentiment d'attente et de curiosité. Napoléon apparaît parmi eux et se trouve entouré, avec des marques le respect et d'admiration. Il regarde autour de lui : ses maréchaux se prosternent et lui rendent hommage. Un seul se tient à l'écart, triste et rêveur : c'est Murat. Napoléon fait quelques pas vers lui, le regarde avec amitié, et lui tend la main; puis tous deux se jettent dans les bras l'un de l'autre. Tous les personnages expriment l'attendrissement; la musique fait entendre une solennelle mélodie, et une vive lumière éclaire ce tableau.



